

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-QUATRIÈME ANNÉE (1904) DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

Les Primitifs flamands (EUGÈNE BAIE)	376
L'Œuvre d'Hugues Van der Goes (SANDER PIERRON) 255, 265, 284	
L'Art impressionniste (OCTAVE MAUS)	57
Propos d'actualité (G. LEMMEN)	73
L'Esthétique de Jules Laforgue (MÉDÉRIC DUFOUR) 97, 109, 119, 127, 135	
Jurys d'expositions (OCTAVE MAUS)	224
Reposoirs d'art (HENRY DETOUCHE)	144
Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS)	207
Heures romaines (H. FIERENS-GEVAERT)	17
<i>La Belgique</i> (G. RENCY)	407
Civilisation (CLAUDE FARRERE)	65
Le Travail des lettres (REMY DE GOURMONT)	153
Les Précieux (GEORGES RENCY)	239
Trois Articles historiques d'écrivains belges (E. DEMOLDER)	304
La Dernière génération (GEORGES RENCY)	303
A Propos de Gluck (OCTAVE MAUS)	216
Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY)	329
Au Pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE)	9, 51
L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS)	167, 175
Le Meilleur théâtre français au XIX ^e siècle (CLAUDE FARRERE)	279
<i>La Gioconda</i> de Gabriel d'Annunzio (OCTAVE MAUS)	415
Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER)	1
A quoi tient un succès (CLAUDE FARRERE)	392
Voyages en gare (OCTAVE MAUS)	247
La Fête des arbres (EUGÈNE DEMOLDER)	295
L'Eglise de Brou à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS)	327
H. ANGLADA CAMARASA (ALBERT ÉRLANDE)	225
ALBERT BAERTSOEN (H. FIERENS-GEVAERT)	287
LEON BLOY (GEORGES RENCY)	263
MISS MARY CASSATT (CAMILLE MAUCLAIR)	367, 375
EUGÈNE DEMOLDER (H. KRAINS)	89
MAURICE DENIS (GEORGES LE BRUN)	66
MAURICE DE-OMBIAUX (GEORGES RENCY)	419
CÉSAR FRANCK (ALFRED BRUNEAU)	361
EDMOND GLESENER (GEORGES RENCY)	399
MAXIME GORKI (N.-B. CHANINOW)	338
REMY DE GOURMONT (LOUIS DUMUR)	329
CONSTANTIN GUYS (ARNAND DAYOT)	217
VINCENT D'INDY (M.-D. CALVOCORESSI)	25
KAREL KOVARJOVIC (WILLIAM RITTER)	335
HUBERT KRAINS (G. EEKHOUD)	49
LA COMTESSE DE NOAILLES (BLANCHE ROUSSEAU)	368

CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. G.)	391
J.-H. ROSNY (GEORGES RENCY)	223
ALBERT SAMAIN (MÉDÉRIC DUFOUR)	183, 191, 199
THÉO VAN RYSSSELBERGHE (CAMILLE MAUCLAIR)	33, 41
EMILE VERHAEREN (GEORGES RENCY)	151
GEORGE-FREDERICK WATTS (OCTAVE MAUS)	231
EMILE ZOLA critique d'art (MÉDÉRIC DUFOUR)	271, 311

PEINTURE

Une lettre de J.-F. Millet	154
Une lettre inédite de Manet	50
Enquête sur l'Impressionnisme (OCTAVE MAUS)	80
Opinion de MM. ALBERT BAERTSOEN	100
Id. GEORGES BUYSSE	82
Id. EMILE CHARLET	129
Id. FRANTZ CHARLET	90
Id. ALFRED DELAUNOIS	146
Id. JEAN DELVIN	81
Id. V. GRUBICY DE DRAGON	162
Id. A.-J. HEYMANS	122
Id. FERNAND KHNOFF	100
Id. A. MARCETTE	137
Id. X. MELLERY	111
Id. G. MORREN	82
Id. A. RASSENFOSSE	153
Id. H. STACQUET	91
Id. TH. T'SCHARNER	82
Conclusion (O. M.)	185
Lettre de M. JULES DU JARDIN	102
Id. M ^{lle} MARCOTTE	115
L'Impressionnisme et le Néo-Impressionnisme. Lettre à la <i>Flandre libérale</i> (OCTAVE MAUS)	113
Les Peintres de la terre belge (MARIUS-ARY LEBLOND)	401
Les Tableaux d'Albert Baertsoen (SOLRAC)	242
Les Eaux-fortes d'Alb. Baertsoen (H. FIERENS-GEVAERT)	60
Une Eau-forte en couleurs de L. Bartholomé	292
<i>La Fuite en Egypte</i> d'Henry de Groux	277
Les Tableaux d'A.-J. Heymans à Berlin	116
L'Authenticité du <i>Derby</i> de Frith	227
Un Tableau de Delacroix perdu	309
L' <i>Assomption de la Vierge</i> , par le Greco	388
Les Décorations de F. Khnopff à l'hôtel de ville de Saint-Gilles	276

Le Plafond du théâtre de Liège par Emile Berchmans . . .	300
La Réorganisation des jurys d'expositions (OCTAVE MAUS) . . .	224, 233
Les Acquisitions du Musée . . . 406, 464, 496, 227, 276, 348, 419	
Ch.-L. Cardon . . .	30
Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS) . . .	207
« The Peacock Room » (O. M.) . . .	265
Les Chapelles du Vésinet par Maurice Denis (GEORGES LE BRUN) . . .	66
Félicien Rops en Amérique . . .	241
L'Origine de Félicien Rops . . .	305
Pictographie moderne (H. F.-G.) . . .	250
Le Nationalisme en art (ERGASTE) . . .	324
Les Artistes et la protection de l'Etat . . .	298
Un Conflit à la Société nationale des Beaux-Arts . . .	349
Le Triomphe de l'Académisme en Allemagne . . .	202
L'Artiste (HENRI TAINÉ) . . .	292
L'Art et la Nature (PUVIS DE CHAVANNES) . . .	299
L'Art à l'école . . .	210
Les Nouvelles salles du Musée de Versailles . . .	221
Concours de l'Académie . . .	85
Le Centenaire de Maurice von Schwind . . .	71
Un souvenir de Lenbach . . .	213
Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE. Le Vernissage . . .	69
Le Salon . . .	412
Acquisitions . . .	406, 116
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse . . .	75, 93, 123
Visiteurs étrangers . . .	105
Conférences et concerts. Voir <i>Littérature et Musique</i> . . .	
Le Salon en 1905 . . .	409
Le Salon des Beaux Arts (O. M.) . . .	129
Le Salon des Aquarellistes (Id.) . . .	417
Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (O. M.) . . .	51
Id. <i>Les Indépendants</i> (Id.) . . .	250
Id. <i>Le Travail</i> (M. DES O.) . . .	346
Id. <i>Le Sillon</i> (Id.) . . .	369
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. HAGEMANS et THIÉMON (O. M.) . . .	4
Exposition de MM. N. VAN DEN EEDEN, CH. MICHEL et L. FRANK (Id.) . . .	51
Id. de M. RENE JANSSENS (Id.) . . .	92
Id. de MM. A. MARCETTE et H. RICHIR (Id.) . . .	422
Id. EUGÈNE VERDYEN (G. C.) . . .	480
Id. de M. G. CAMBIER (M. DES O.) . . .	387
Id. de MM. SPEEKAERT, MAHAUX et de M ^{me} CLÉMENCE LACROIX (O. M.) . . .	401
GALERIE SOMZÉE. L'Art français du XVIII ^e siècle (F.-G.) . . .	36, 54
ANVERS. Le Salon des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS) . . .	274, 281
Acquisitions du Musée . . .	268
GAND. Exposition du Cercle artistique (F. V. E.) . . . 21, 46, 53, 423	
Exposition du Cercle <i>Kunst en Kennis</i> (Id.) . . .	495
MALINES. Exposition des Beaux Arts (J. L.) . . .	487
NAMUR. Le Salon des Beaux-Arts (G. R.) . . .	226
Exposition du Coq-sur-Mer . . . 244, 260, 268, 317	
Id. de Westende . . .	268
PARIS. Le Salon des Indépendants (ANDRÉ FONTAINAS) . . .	76
Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Id.) . . .	159
Le Salon d'automne (Id.) . . .	343, 351, 359
Exposition G. GUYS . . .	217
Id. CLAUDE MONET. <i>La Tamise à Londres</i> . . .	165
Id. HENRI MATISSE (ROGER MARX) . . .	202
Id. MAURICE DENIS. <i>Études d'Italie</i> (A. GIDE) . . .	393
Id. PAUL SIGNAC (FELIX FENÉON) . . .	409
Les Lithographies de FANTIN-LATOUR . . .	403
BERLIN. Ouverture du Salon officiel . . .	163
Le Salon officiel et la <i>Sécession</i> (A. L.) . . .	384
SAINT-PÉTERSBOURG. Exposition historique . . .	236
NEW-YORK. Exposition de gravures anglaises . . .	269
SAINT-QUENTIN. Le bi-centenaire de M.-Q. de la Tour . . .	341
Vente de la collection Edmond Picard (Bruxelles) . . .	405
Id. id. Gaillard (Paris) . . .	205
Id. id. Ridgway (Id.) . . .	443

Vente de la collection Dahmen (Aix-la-Chapelle) . . .	269
Id. id. du duc de Cambridge (Londres) . . .	301
Id. id. Bourgeois (Cologne) . . .	381
Id. id. Artan (Bruxelles) . . .	419
DURAND-GRÉVILLE. <i>L'Action du temps sur la peinture</i> . . .	315
Memento des expositions . . . 5, 29, 54, 105, 124, 212, 268	
Nécrologie. M ^{me} LÉO ARDEN . . .	340
TH. CÉRIEZ . . .	340
JOSEPH COOSEMANS (O. M.) . . .	322
CÉSAR DE COCQ . . .	252
HENRI FANTIN-LATOUR (O. M.) . . .	292
LÉON GÉRÔME . . .	29
ANDRÉ HENNEBICQ . . .	116
FRANZ VON LENBACH . . .	172
FERDINAND PAUWELS . . .	124
JULES RAEYMAEKERS (O. M.) . . .	387
Le Legs du peintre Raeymaekers . . .	411
HENRI VAN CUTSEM . . .	307
DANIEL-URRABIETA VIERGE . . .	189

SCULPTURE

La <i>Sainte-Suzanne</i> de F. Duquesnoy (H. FIERENS-GEVAERT) . . .	47
Les Roches sculptées de Rotheneuf (EUGÈNE DEMOLDER) . . .	314
Le <i>Penseur</i> de RODIN . . . 169, 187, 220, 285, 292, 356	
Monuments H. Beyaert et J. Dupont par P. DU BOIS . . .	236
Le Monument Defrêcheux par J. RULOT . . .	6, 85
Id. César Franck par A. LENOIR . . . 268, 310, 347, 353	
Id. César Franck projeté à Liège (O. COLSON) . . .	355
Id. Gavarni par D. PUECH . . .	412
Id. Talma par FAGEL . . .	308
Id. Armand Silvestre par THÉODORE RIVIERE . . .	364
Id. Georges Sand . . .	47
Id. de l'Union postale par SAINT-MARCEAUX . . .	267
Id. Augusta Holmès par AUGUSTE MAILLARD . . .	237
Id. Richard Wagner par KLINGER . . .	268
Projet de monument à Max Waller . . .	69
Id. à Ch. Licot . . .	55
Id. de l'Indépendance nationale . . .	260
La Statue de Talma . . .	300
La Siegesallee à Berlin . . .	324
Les « Amis de la médaille » . . .	39, 87, 94
La Médaille de la Tétralogie par P. BRAECKE . . .	79, 252
Id. de Saint-Gilles par CH. SAMUEL . . .	252
Concours de médailles . . .	419
La Patine des bronzes d'art . . .	404
Nécrologie. ANTONIO CHIATTONE . . .	324

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE,
INDUSTRIES D'ART

La Commission des monuments (A.) . . .	36
L'Architecture moderne (H. FIERENS-GEVAERT) . . .	339
Monuments d'autrefois (RUSKIN) . . .	251
Architecture rationnelle (ANDRÉ FONTAINAS) . . .	276
La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles (CH. V.) . . .	60
Cours d'art et d'archéologie . . .	22
Concours d'architecture . . .	5
L'Exposition H. Beyaert . . .	147
L'Eglise de Brou à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS) . . .	327
La Restauration du château de Heidelberg . . .	307
GAND. Exposition d'art industriel . . .	242
SIENNE. Exposition d'art ancien (P. E.) . . .	130
Les Fouilles de Délos . . .	308

Les Verreries d'Emile Gallé (O. M. et GUSTAVE GEFFROY)	322, 331
JEAN CAPART. <i>Les Débuts de l'art en Egypte</i> (MARCEL HÉBERT)	145
Nécrologie. CH. BORDIAU.	46
EMILE GALLÉ (O. M.)	322

LITTÉRATURE

L'Anthologie des écrivains belges	6, 252
Les Ecrivains belges à Paris	291
Quatre prosateurs belges (ANDRÉ FONTAINAS)	291
Trois articles historiques d'écrivains belges (EUGÈNE DEMOLDER)	284, 304
La dernière génération : MM. Eugène Cox, Marcel Grafé, Maurice Tumerelle, etc. (GEORGES RENCY)	304
La Littérature belge jugée par Gaston Boissier (H. K.)	27, 36
Traductions allemandes d'écrivains belges par Alfred Ruhemann	253, 260
JULES LAFORGUE (MÉDÉRIC DUFOUR)	97, 109, 119, 127, 135
EMILE VERHAEREN (REMY DE GOURMONT)	149
HUBERT KRAINS (CH. DELCHEVALERIE)	378
EMILE ZOLA critique d'art (MÉDÉRIC DUFOUR)	271, 311
ALBERT SAMAIN (Id.)	183, 191, 199
Le Style (REMY DE GOURMONT)	275
La Critique (HENRI BECQUE)	197
Le Style sportif.	62
Poésie balnéaire (H. L.)	227
La Bibliographie nationale	62
Le Prix Goncourt	404
Id. Sully-Prudhomme	220
Le Concours de la Plume	253
Le Félibrige	178
« Pro Domo » (MÉDÉRIC DUFOUR)	195
Les Droits d'auteurs des écrivains allemands	154
PAUL ADAM. <i>Le Troupeau de Clarisse</i> (GEORGES RENCY)	281
HENRI ALBERT. <i>Willy</i> (Id.)	283
PAUL ANDRÉ. <i>Le Prestige</i> (Id.)	43
Id. <i>Lettres d'hommes</i> (Id.)	194
BAZALGETTE. <i>Cumille Lemonnier</i> (Id.)	20
MARCEL BATILLIAT. <i>Paul Adam</i> (Id.)	282
FÉLIX BERNARD. <i>A Travers la vie</i> (Id.)	282
LÉON BLOY. <i>Journal</i> (Id.)	263
Id. <i>La Femme pauvre</i> (Id.)	263
MARCEL BOULENGER. <i>Couplées</i> (ALBERT ERLANDE)	12
JULES BRETON. <i>La Peinture</i> (GEORGES RENCY)	282
HÉLÈNE CANIVET. <i>Le Brantle</i> (Id., HUBERT KRAINS)	282, 297
EUGÈNE CARRIÈRE. <i>L'Homme visionnaire de la réalité</i> (MARCEL HÉBERT)	111
CHOT. <i>Carcassou</i> (GEORGES RENCY)	163
JUDITH CLADEL. <i>Confession d'une amante</i> (M. M.)	232
LOUIS COURTHION. <i>Contes valaisans</i> (HUBERT KRAINS)	346
EMILE DANTINNE. <i>Rythmes de douceur</i> (GEORGES RENCY)	282
G. DE BREYNE-DU BOIS. <i>Le Mot préféré de l'auteur</i> (O. M.)	243
FRANCIS DE CROISSET. <i>Le Faon</i> (ROBERT DE FLERS)	236
CHARLES DALBON. <i>Les Origines de la peinture à l'huile</i>	282, 322
EUGÈNE DEMOLDER. <i>Le Jardinier de la Pompadour</i> (HUBERT KRAINS)	89
Id. <i>L'Arche de Monsieur Cheumus</i> (Id.)	249
P. DE QUERLON et VERRIER. <i>Les Amours de Leucippe et de Clitophon</i> (G. RENCY)	162
PAUL DESJARDINS. <i>La Méthode classique de Nicolas Poussin</i> (M. H.)	130
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Mihien d'Avène</i> (L. DUMONT-WILDEN)	101
Id. <i>Contes de Sambre-et-Meuse</i> (GEORGES RENCY)	419
JULES DESTREÈ. <i>Sur quelques peintres de Sienne</i> (O. M.)	21
EDOUARD DUCOTÉ. <i>La Prairie en fleurs</i> (G. RENCY)	282
JULES FELLER. <i>Clartés d'âme</i> (Id.)	194
GABRIEL FAURE. <i>La Route de volupté</i> (Id.)	162

ANDRÉ FONTAINAS. <i>L'Indécis</i> (HUBERT KRAINS)	3
ANDRÉ FOULON DE VAULX. <i>L'Allée du silence</i> (G. RENCY)	282
PIERRE GENS. <i>Clartés d'âmes</i> (Id.)	194
EDMOND GLESENER. <i>Le Cœur de François Remy</i> (Id.)	399
OTHON GUERLAC. <i>Booker T. Washington</i> (M. M.)	35
ADOULPHE HARDY. <i>La Route enchantée</i> (G. RENCY)	282
HUBERT KRAINS. <i>Le Pain noir</i> (G. ECKHOUD)	49
JULES LAFORGUE. <i>Mélanges posthumes</i> (G. RENCY)	19
ANDRÉ LEBEY. <i>Sur une Route de cyprès</i> (ALBERT ERLANDE)	91
GEORGETTE LEBLANC. <i>Le Choix de la vie</i> (M. MALI)	201
LOUIS LE CARDONNEL. <i>Poèmes</i> (G. RENCY)	194
CAMILLE LEMONNIER. <i>Constantin Meunier</i> , (O. MAUS)	257
Id. <i>Le Mâle</i> (nouvelle édit.) (G. RENCY)	282
Id. <i>L'Amant passionné</i> (Id.)	383
Id. <i>La Belgique</i> (nouv. édition) (Id.)	407
PIERRE LOTI. <i>Vers Ispahan</i> (CLAUDE FARRÈRE)	65
D ^r J.-C. MARDRUS. <i>Les Mille nuits et une nuit</i> (O. M.)	396
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Le Sang parle</i> (J. D.)	289
JULIUS MEIER-GRAEFE. <i>Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst</i> (O. M.)	314
Id. <i>La Collection Cheramy</i>	244
F. DE MIOMANDRE. <i>Les Reflets et les souvenirs</i> (J. D.)	290
ADRIEN MITHOUARD. <i>Traité de l'Occident</i> (GEORGES RENCY)	282
ALBERT MÖCKEL. <i>Charles Van Lerberghe</i> (HUBERT KRAINS)	250
JEAN MOREAS. <i>Iphigénie</i> (G. RENCY)	162
EMILE MOREL. <i>Névrose</i> (Id.)	162
CHARLES MORISSEAU. <i>Esquisses sentimentales. La Comédienne aux yeux verts</i> (Id.)	163
PAUL MUSSCHE. <i>Les Jardins clos</i> (Id.)	19
RICHARD MÜTHER. <i>La Peinture belge</i> (OCTAVE MAUS)	258
COMTESSE M. DE NOAILLES. <i>La Nouvelle Espérance. Le Visage émerveillé. Le Cœur innombrable. L'Ombre des jours</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	368
J. PÉLADAN. <i>Pèregrine et Pèregrin</i> (G. RENCY)	193
R. PETRUCCI. <i>La Porte de l'amour et de la mort</i> (Id.)	194
CHARLES-LOUIS PHILIPPE. <i>Marie Donadieu</i> (M. G.)	391
VITTORIO PICA. <i>Attraverso gli Albi e le Cartelle</i>	243
HENRY PROVENSAI. <i>L'Art de demain</i> (GEORGES RENCY)	282
RACHILDE. <i>Le Dessous</i> (Id.)	145
E. RAMIRO. <i>F. Rops</i>	348
PAUL RANSON. <i>L'Abbé Prout</i> (EUGÈNE DEMOLDER)	1
HENRI DE RÉGNIER. <i>Les Vacances d'un jeune homme sage</i> (G. RENCY)	19
GEORGES RENS. <i>En amour vers l'amour</i> (Id.)	43
WILLIAM RITTER. <i>Fille slovaque</i> (Id.)	19
Id. <i>La Passante des quatre saisons</i> (HUBERT KRAINS)	297
JEAN RODAS. <i>Adolescents</i> (GEORGES RENCY)	162
J.-H. ROSNY. <i>Le D-cœur Harembur. Les Fiançailles d'Yvonne</i> (Id.)	145
Id. <i>L'Epaule</i> (Id.)	18
Id. <i>La Luciole</i> (Id.)	223
ANDRÉ RUYTERS. <i>Le Tentateur</i> (Id.)	239
GEORGES SAND et ALFRED DE MUSSET. <i>Correspondance</i> publiée par F. Decori (O. M.)	234
ROBERT SCHEFFER. <i>Le Pêché mutuel</i> (G. RENCY)	194
FERNAND SEVERIN. <i>La Solitude heureuse</i> (Id.)	177
LÉON SOUGENET. <i>Les Monstres belges</i> (Id.)	163
D ^r STRATZ. <i>La Beauté de la femme</i> (O. M.)	306
E. STRAUS. <i>Les Paralipomènes de Punch</i> (E. DEMOLDER)	1
JULIEN TIERSOT. <i>Hector Berlioz et la Société de son temps</i>	5
Id. <i>Chansons populaires du Dauphiné</i> (O. M.)	241
MARCELLE TINAYRE. <i>La Vie amoureuse de François Barbasanges</i> (G. RENCY)	144
P.-J. TOULET. <i>Les Tendres Ménages</i> (O. M.)	259
PIERRE VALDAGNE. <i>Mon fils, sa femme et mon amie</i> (G. RENCY)	193
CHARLES VAN LERBERGHE. <i>La Chanson d'Eve</i> (Id.)	177
EMILE VERHAEREN. <i>Toute la Flandre. Les Tendresses premières</i> (J. RENCY)	177
GUSTAVE VAN ZYPE. <i>Nos peintres</i> (OCTAVE MAUS)	257

GILBERT DE VOISINS. <i>Pour l'amour du laurier</i> (CLAUDE FARRÈRE, G. RENCY).	186, 282
P. WIEGLER. <i>L'Allemagne littéraire contemporaine</i> (Id.).	282
MAURICE WILMOTTE. <i>Anthologie d'Octave Pirmez</i> .	252
WILLX. <i>La Môme Picrate</i> .	155
Id. <i>Minne</i> (O. M.).	219
ERNEST ZAHN. <i>Albin</i> (HUBERT KRAINS).	346
<i>Le Tour du monde</i> .	14
<i>Le Journal de la jeunesse</i> .	14
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>La Belgique contemporaine</i> .	105
<i>Bruxelles-Mondain</i> .	299
<i>En Art</i> .	15
<i>Les Arts de la Vie</i> .	31
<i>Forma</i> .	106
<i>L'Image</i> .	38
<i>La Revue des idées</i> .	55
<i>La Tribune artistique</i> .	6
Accusés de réception 5, 155, 203, 235, 252, 268, 316, 348, 380, 403	
CONSERVATOIRE. Conférence de M. JULES DESTREE. <i>Emile Verhaeren</i> (M. H.).	84
Conférences de la LIBRE ESTHÉTIQUE :	
A. NELLERIO : <i>L'Evolution de l'art impressionniste</i> (H. D.).	77
MÉDÉRIC DUFOUR : <i>J. Laforgue et l'Impressionnisme</i> (M. G.).	83
L. LALOY : <i>L'Evolution musicale contemporaine</i> (H. D.).	92
ANDRÉ GIDE : <i>L'Evolution du théâtre</i> (M.).	102
UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférence de M. CHARLES MORICE : <i>De l'Impressionnisme au Symbolisme</i> .	130
ECOLE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. Conférence de M. E. VERLANT : <i>Sienna</i> (A. D.).	104
SALLE ERARD. Conférence de M. LÉON HENNEBICQ : <i>G. Lekeu</i> (Ch. V.).	61
Conférences du FOYER INTELLECTUEL (Ch. V.).	53
Conférence de M ^{me} HIRSCHLER : <i>Augusta Holmes</i> (Ch. V.).	163
NAMUR. Conférence de M. P. ANDRÉ : <i>Max Waller</i> (G. R.).	138
BERLIN. Vente d'autographes.	244
LONDRES. Vente de livres et de manuscrits.	269
Nécrologie. VIRGILE JOSZ.	211
PIERRE DE QUÉRLON.	211

MUSIQUE

L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS).	167, 175
Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY).	329
L'Ecole française et la critique allemande (L. DE LA LAURENCIE).	9, 51
M. Vincent d'Indy et l'opinion (M.-D. CALVOCORESSI).	25
Le Panthéisme de la musique (ADRIEN MITHOUARD).	315
Wagner chef d'orchestre (PIERRE LALO).	321
La Noblesse de la musique (RICHARD WAGNER).	322
César Franck (A. BRUNEAU).	361
Inauguration du monument César Franck (M.-D. CALVOCORESSI).	353
A la mémoire de César Franck.	353, 365, 385
César Franck et l' <i>Étoile belge</i> .	357
<i>Le Motu proprio</i> .	61
La Société « Les Amis de la Scola ».	188
L'Œuvre du violoniste Leclair.	204
Une soirée chez Leconte de l'Isle.	324
L'Origine de la Marche funèbre de Chopin.	156
Les Maisons de Beethoven.	107
Le Conservatoire de Détroit (JEAN D'ARLENNE).	307
L'Hymne congolais de M. Gevaert.	403
CAMILLE CHEVILLARD (CHARLES JOLY).	316
LOUIS DIÈMER.	63
ALBÉRIC MAGNARD (O. M.).	377
BLANCHE SELVA (JEAN MARNOLD).	77

EUGÈNE SAMUEL.	95
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Concours. 204, 211, 219, 227, 235	
Audition MARK HAMBURG (HENRY LESBROUSSART).	139
<i>Judas Macchabée</i> (O. M.).	418
CONCERTS POPULAIRES (1903-1904) Deuxième concert.	
M. Kreisler (O. M.).	20
Troisième concert. M. A. De Greef (Id.).	52
Quatrième concert. Symphonies de F. Rasse et de P. Dukas (Id.).	103
Cinquième concert. F. Nottl (HENRY LESBROUSSART) (1904-1905). Premier concert. Symphonie de Richard Strauss. M. E. Bosquet (H. L.).	171
Deuxième concert. Le <i>Nouveau Monde</i> d'A. Dvorak. Le <i>Triptyque</i> de Vreuls. M. Pablo Casals (O. M.).	378
CONCERTS YSAÏE (1903-1904). Troisième concert. M ^{me} Gay.	410
Claude Debussy (H. L.).	37
Quatrième concert. Musique russe (O. M.).	54, 68
Cinquième concert. M. Steinbach et M ^{me} L. Mys-Gmeiner (O. M.).	92
Sixième concert. MM. E. Ysaÿe et M. Crickboom (H. L.).	147
Septième concert. La 2 ^{me} symphonie de Vincent d'Indy. M. Gérardy (HENRY LESBROUSSART).	170
(1904-1905). Premier concert. MM. E. Chaumont et von Krauss; G. Fauré, V. d'Indy (H. L.).	347
Concert Théo Ysaÿe (H. L.).	371
ALHAMBRA. LES NOUVEAUX CONCERTS DELUNE (Ch. V.).	386
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert. M ^{me} M. De Vos, MM. S. Austin, R. Viñès, E. Chaumont, B. Hambourg.	76
Deuxième concert. M ^{me} B. Selva, MM. S. Austin, E. Chaumont, B. Hambourg.	83
Troisième concert. M ^{me} Demest, M ^{les} Poirier et M. De Vos, MM. Hannon et B. Hambourg.	92
Quatrième concert. M ^{me} J. Bathori. M. E. Bosquet. Le Quatuor Zimmer.	104
CERCLE ARTISTIQUE. Le Quatuor Ysaÿe (O. M.).	52
Concert Delune. M ^{me} Bathori (Id.).	68
Le Quatuor Joachim (Id.).	112
M ^{me} Wanda Landowska (M.-D. C.).	363
GRANDE-HARMONIE. Concert-Crickboom (O. M.).	52, 112, 131, 171
Séances Engel-Bathori.	13, 29, 68, 93, 104
Concert Marguerite Bonheur (Ch. V.).	29
Id. Mark Hambourg (Id.).	38
Id. M ^{me} Kleeberg-Samuel (Id.).	13, 371
Id. Joseph Wieniawski (Id.).	123
Id. Edouard Deru (Id.).	363
Id. L. Delune (Id.).	386
Id. Oscar Back (Id.).	394
SALLE ERARD. Recital Bernard (Id.).	29
Concerts Barat (Id.).	13, 104
Id. M ^{me} Louise Desmaisons et M. Sadler (Id.).	37
Id. Edouard Lambert (Id.).	114
Id. Sonates modernes par MM. Bosquet et Chaumont (Ch. V. et O. M.).	69, 112
Id. Les Dix Sonates de Beethoven par MM. Bosquet et Chaumont (Ch. V.).	410
Id. Les Sonates de Sjögren par MM. Lambert et Lauwereyns (Ch. V.).	418
Fondation J.-S. Bach (Id.).	379
Concert Francis Macmillen (Id.).	411
SALLES DIVERSES. Le Quatuor Zimmer (Id.).	69
Le Quatuor Schörg.	14
L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface (Ch. V.).	93
Le Cercle symphonique <i>Crescendo</i> (Id.).	114
M ^{me} Arcetowska (Id.).	13, 418
M ^{me} Birner (Id.).	38
M ^{me} M. Bonheur, M ^{les} Blancard et Carlhant (Id.).	52
M ^{lle} Hustin (Id.).	140
M ^{me} E. Madier de Montjau (Id.).	84, 131
M ^{lle} Louisa Merck (Id.).	148
M ^{lle} Aurora Molander (Ch. V.).	114

M. Schmück (Ch. V.)	93
Ecole de musique de Schaerbeek (O. M.)	84, 419
Ecole de musique d'Ixelles	419
<i>Le Foyer intellectuel</i> . M. Henry Henge (Ch. V.)	53
Auditions d'élèves : M. Demest, 68; M ^{me} Coppine-Armand, 147; M. Engel, 171; M ^{me} P. Miry, 195.	
ANVERS. Les Nouveaux-Concerts	20, 114, 139, 395
<i>Sainte-Godelieve</i> d'E. TINEL	395
Débuts de M ^{lle} L. Desmaisons.	419
GAND. Concerts du Conservatoire (F. V. E.)	4, 78, 115
Concerts d'hiver (Id.)	38, 78, 115, 411
LIÈGE. Concerts du Conservatoire (J. F. et X. N.)	61, 86, 115, 379
Concerts populaires (J. F.)	70, 93, 148
L'Orchestre Chevillard (Id.)	331
Concerts historiques, etc.	70, 94, 115, 148, 233
MARIEMONT. Le Quatuor vocal de la <i>Scola cantorum</i> (H. LESBROUSSART)	28
NAMUR. M. Balthasar Florence (G. R.)	171, 306
OSTENDE. <i>Concerts du Kursaal</i> (J. F.)	275, 284
VERVIERS. Les Nouveaux-Concerts (J. S.)	78, 140, 355
PARIS. Concerts du Conservatoire (M.-D. CALVOCORESSI).	70
La Symphonie en si bémol de V. d'Indy (Id.)	76
Concerts de la Société nationale de musique (M.-D. C.)	20, 46, 53, 70, 86, 104, 132, 179
Concerts de la <i>Scola cantorum</i> . L'Orfeo de Monteverdi (M.-D. CALVOCORESSI).	86
Le Sang de la sirène de Ch. Tournemire (Id.)	286
Concerts Alfred Cortot (M.)	394
Concert Ysaye-Pugno	180
Concerts Kubelik	181
Concert de M ^{me} Roger	173
Inauguration de la « Société musicale ».	188
AMSTERDAM. Concert de musique française.	419
BERNE. L'Association des musiciens suisses	299
Le Quatuor vocal bruxellois (K.)	387
LONDRES. Les Concerts (MAURICE TESSIER).	355
MILAN. Concours Sonzogno	220
MADRID. Concerts d'artistes belges	412
SAINT-PÉTERSBOURG. La Musique à Saint-Petersbourg	39
Concerts Vincent d'Indy	316
BIBLIOGRAPHIE MUSICALE :	
L. VAN BEETHOVEN. <i>Sonates pour le piano</i> (nouvelle édition)	251
EMILE BOSQUET. <i>La Technique du pianiste</i> .	131
FERNAND GASPARINI. Ephémérides de « La Légia ».	195
Nécrologie. ANTON DVORAK (O. M.)	164
PAUL DELMET.	356
TERESA MILANOLLO.	364
SAMUEL ROUSSEAU.	332
GASTON SERPETTE.	371

THÉÂTRE

A propos de Gluck (OCTAVE MAUS)	215, 258
<i>La Gioconda</i> de G. d'Annunzio (Id.)	415
Mensonges scéniques (FRANTZ JOURDAIN)	156
Les Débuts de Sada Yacco	235
Les Opéras de Smetana	267
M ^{me} Bréma (HENRY LESBROUSSART)	139
Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER)	1
Psychologie du café-concert	210
Concours et concurrents	214
Un livret d'opéra par Carmen Sylva	244
Deux livrets d'opéras par Maurice Maeterlinck	412
THÉÂTRE DE LA MONNAIE :	
<i>La Belle au bois dormant</i> , par M. SILVER (O. MAUS)	3
Les Représentations du <i>Roi Arthus</i>	15, 30, 54, 71
Reprises des <i>Maîtres chanteurs de Nuremberg</i> (H. L.)	43, 54, 298
<i>La Tosca</i> , de M. Puccini (O. M. et H. L.)	122, 298

Reprise de la <i>Walkyrie</i> (O. M.)	122
<i>La Walkyrie</i> et M. E. Van Dyck (HENRY LESBROUSSART)	171
Reprises de <i>Paillasse</i> , du <i>Maître de chapelle</i> , de <i>Copélia</i> , de <i>Werther</i> (H. L.)	298
Reprise de <i>Lohengrin</i> (H. L.)	363
<i>Alceste</i> (OCTAVE MAUS)	408
THÉÂTRE DU PARC. <i>L'Irrésolu</i> , par GEORGES BERR (V. M.)	43
Notes diverses, 6, 15, 22, 54, 79, 132, 148, 299, 316, 323	
340, 348, 372, 380, 396, 404, 412, 419	
THÉÂTRE VOLIÈRE. <i>Mariage blanc</i> , par J. Lemaitre (G. RENCY).	417
Notes diverses, 15, 22, 31, 39, 46, 54, 71, 79, 141, 180, 196	
212, 220, 252, 268, 285, 299, 308, 348, 356, 364, 372	
380, 388, 396, 404, 412, 419	
THÉÂTRE DES GALERIES	404
Id. DE L'ALCAZAR	308
Id. DE L'OLYMPIA	308
ANVERS. THÉÂTRE ROYAL. <i>Louise et Orphée</i> (V.)	114
THÉÂTRE LYRIQUE FLAMAND. <i>Les Maîtres chanteurs</i> , <i>Princes Zonneschijn</i> , etc. (V.)	114
<i>Zeevolk</i> , de PAUL GILSON (R.)	395
LIÈGE. <i>Abrienne Lecouvreur</i> , de F. Ciléa (J. F.)	94
VERVIERS. Tableaux vivants (A. L.)	62
PARIS. <i>L'Etranger</i> , de V. d'Indy (G. SYSTERMANS)	4
M. Arthur Pougin et <i>L'Etranger</i>	23
<i>Le Fils de l'Etoile</i> , de Camille Erlanger et Catulle Mendès (M.-D. CALVOCORESSI)	137
<i>Tristan et Isolde</i> (Id.)	418
<i>Alceste</i> , de Gluck (O. M.)	187
<i>Maman Colibri</i> , par M. Henry Bataille (CLAUDE FARRÈRE)	392
<i>Le Roi Lear</i> (O. M.)	402
Un théâtre lyrique populaire à Paris.	412
Une audition du <i>Roi Arthus</i> à Paris	188
ANGERS. <i>L'Etranger</i> , de Vincent d'Indy	23
<i>Ces Messieurs en Belgique et en Hollande</i>	394
<i>Le Prêtre laïque</i> , par M. G. ANCEY	15
Un bluff du <i>Town Topics</i> .	332
<i>Parsifal</i> à New-York	6
Nécrologie. MARIE LAURENT	227
M. DARMAND.	396

DIVERS

Chansons de gestes	251
Taches dans le paysage (EDDY)	219
M. H. Hymans conservateur en chef à la Bibliothèque royale.	316
Les Congrès à l'Exposition de Liège	180
Un diorama militaire	243
Le Tournoi historique de 1905	403
Nouveaux timbres-poste	244
L'Origine du mot « coquille »	7

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Propriété artistique en Hollande.	85, 94
Les Droits des restaurateurs d'œuvres d'art	211
De la Ressemblance des portraits (Benziger c/ Gans).	5
Les Marchands de billets de théâtre (Albert Carré c/ Guéner)	21
Fabrique de faux tableaux (Harpignies c/ Bureau et Reynold)	29
Tantièmes sur les ventes publiques (Samary c/ P. Chevaller)	155
Pudeur d'artiste (Berny c/ M ^{lle} Carlier).	203

Concerts dans les hôtels (Société des auteurs c/ hôteliers de Grasse)	220	L'Épithète de « charlatan » dépasse-t-elle les droits de de la critique?	379
Phonographes (Massenet et Puccini c/ Ulman et Cie)	235	Théâtres en plein air (Directeur d'un concert des Champs-Élysées c/ M ^{lle} Dancrey)	395
Singulière bévue (Puccini c/ un éditeur de <i>Cavalleria rusticana</i>)	259	<i>Ces Messieurs</i> (P. Franck c/ Georges Ancey)	403
Une Actrice de dix ans (Suzanne Jezierska c/ Sarah Bernhardt)	276	La Vente d'un théâtre ne libère pas le directeur de ses obligations contractuelles (les frères Lockford c/ Silvestre)	411
Une Représentation de <i>Mireille</i> non autorisée (M ^{me} Gounod c/ une société d'Anvers)	279		
Photographies d'artistes (M ^{lle} L... c/ Paris Vivant)	299		
Les Loges d'artistes (M ^{lle} Rachel de Ruy c/ le directeur de la Bodinière)	307		
Peintre et modèle (M ^{lle} E... c/ Robert frères)	323		
La Propriété du nom (M. Lazarew et M ^{me} Eleonora Duse)	340		
Les Représentations de <i>Benjamine</i> (Jean Aicard c/ Franck)	379		

ILLUSTRATIONS

Frontispice par G. LEMMEN	1
GEORGE-FREDERICK WATTS	231

Le Courrier européen.

Comité de direction :

B. BJØRNSON, J. NOVICOW, N. SALMERON, G. SÉAILLES,
Ch. SEIGNOBOS

Rédacteur en chef : M. Louis DUMUR.

Administration : 280, boulevard Raspail, Paris.
Bureau annexe : rue Dauphine.

Abonnements : France, 12 francs l'an ; étranger, 15 francs

La Revue des Idées

Études de critique générale.

Directeur : M. Ed. Dujardin. — Rédacteur en chef : M. R. de Gourmont.

Paraissant le 15 de chaque mois.

Administration : 7, rue du Vingt-Neuf Juillet, Paris.

Abonnements : France, 16 francs l'an ; étranger, 18 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



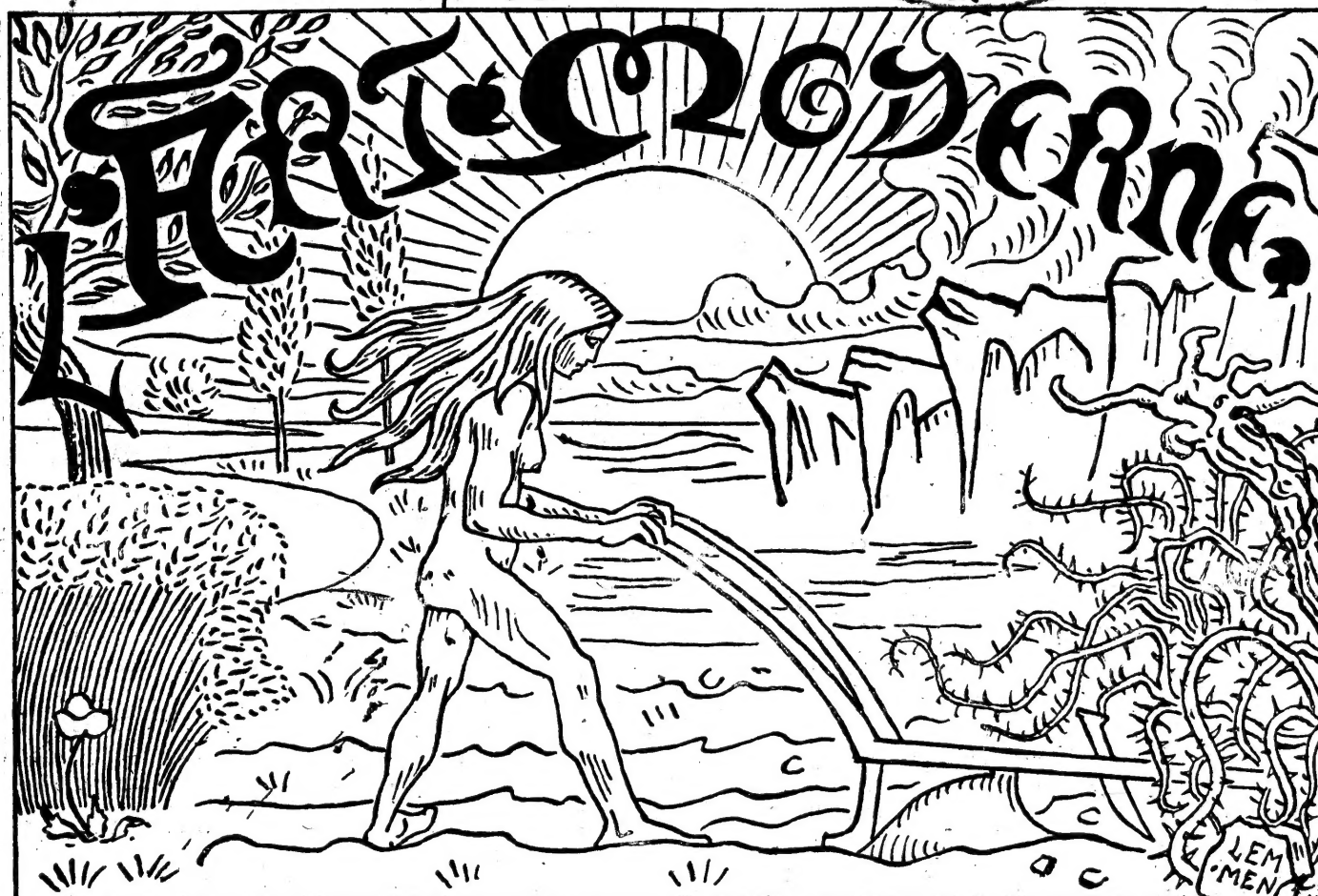
AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX**

Janvier

904 1904, 24^e a., n^o 1-4, 6-10, 30-37, 39-42, 44-45, 47-52. 1877-1878 14448 Don de la Schola Cantorum



3 JANVIER 1904

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER). — André Fontainas. *L'Indécis* (HUBERT KRAINS). — La Belle au Bois dormant (OCTAVE MAUS). — Expositions (O. M.). — Conservatoire royal de Gand (F. V. E.). — A propos de l'« Étranger ». — Livres nouveaux. *Hector Berlioz et la Société de son temps*. — Chronique judiciaire des arts. *De la ressemblance des portraits*. — Concours d'architecture. — Accusés de réception. — Mémento des expositions. — Petite Chronique.

THÉÂTRES DE PANTINS

En publiant l'*Abbé Prout* de M. Paul Ranson, le *Mercure de France* a sans doute voulu fournir un aumônier au *Roi Ubu* d'Alfred Jarry, qu'il a présenté jadis à l'admiration et à la joie du public. Le sous-titre du nouveau livre indique assez bien son contenu : « Guignol pour les vieux enfants », — pour les vieux enfants, c'est-à-dire que le bouquin n'est point écrit pour les jeunes vierges des pensionnats ni pour les distributions des prix. L'abbé Prout est un « gros curé jovial au teint apoplectique, à la voix très ecclésiastique, pleine d'onction seraine, indulgente et gaie ».

Il n'est pas tout à fait édifiant, mais il cache son jeu aux âmes pieuses et apparaît tel qu'il est aux spectateurs que son pantagruélique personnage amuse fort. Mon Dieu! Je ne le crois pas très orthodoxe, mais en ce temps de scepticisme on en a vu bien d'autres! En tous cas, qu'il blesse ou non les convictions les plus respectables, il est fort joyeux, ce qui importe en matière de marionnettes.

L'abbé Prout évolue au milieu de pantins bien modernes : le marquis de Percefort, vieux beau très aristocrate et légèrement gâteux, Théobald de Cocquebinet, jeune homme très naïf, le député Trousselutu, homme d'action, la voluptueuse Clotilde de Blanc-Bedon, la jeune et douce Bérengère, M^{me} Magloire, une gouvernante d'âge canonique, et le colonel qui jure ainsi : « Mille escadrons de lurons aux pompons, les bons dragons, patapon, patapon, au trot des canas-sons! »

L'abbé Prout apparaît dans six pièces, avec à peu près les mêmes personnages, toujours. Je recommande spécialement l'*Armoire des voluptés*, le *Lis de la vallée*, le *Presbytère* et le *Sabre et le Goupillon*. Au surplus, si la littérature de l'abbé Prout est court-vêtue, je vous assure qu'elle est élégante, d'un style

185

Jo. 9163

41m

lucide, d'une jolie facilité de langue et qu'elle charme le lettré. C'est très bouffon et c'est très délicat.

Le célèbre auteur dramatique Georges Ancy a écrit au sujet du fond même du livre (et je ne pourrais mieux dire!) ces élogieuses phrases : « Nous sommes là en face de pantins, qui sont juste assez pantins pour avoir le droit de chevaucher l'extravagance. Mais qui nous dira la limite exacte où ils apparaissent en bois? Qui nous dira le point précis où ils s'articulent d'un squelette, vêtu de chair? C'est l'art de l'auteur de nous laisser là ce sujet, en une charmante perplexité. Comme ce sont bien des êtres vivants, et pas tout à fait des marionnettes! Quelle vivante galerie de nos actuels bonshommes, et quelle blague sournoise de tous nos messieurs à gros ventre et à petit esprit! Comme, à travers de folles gaillardises, perce, jaillit, éclate tout à coup l'éblouissante fusée du mot comique! Et comme ce sont bien aussi des marionnettes et pas tout à fait des êtres vivants! Comme l'expression, cueillie en pleine vie, se transforme, se déforme et se reforme en pleine fantaisie guignolesque! Comme le trait part juste, et avec les proportions qu'il lui faut pour être à la fois le mot d'un être vivant et la calembredaine d'un fantoche. »

Si Georges Ancy est le parrain littéraire de l'Abbé Prout, Claude Terrasse, le nouvel Offenbach dont Paris vient de s'éprendre, en est le parrain musical. C'est lui qui a écrit l'air des *Folles Voluptés* qu'il faut jouer à certains moments, — air ironique qui remplit dans les piécettes le rôle du nuage dont se voilent parfois les dieux d'Homère.

Quant à l'auteur, M. Paul Ranson, il en est à son premier livre. Mais son nom était loin d'être inconnu. C'est un peintre, et il exposa à la *Libre Esthétique* des choses qui furent remarquées. Aussi je voudrais que la *Libre Esthétique* invitât M. Ranson une seconde fois — et, maintenant à venir donner lui-même une représentation de l'Abbé Prout. M. Ranson manie les marionnettes de façon merveilleuse. Ce serait pour les Bruxellois un plaisir peu ordinaire de l'entendre, changeant de voix avec une facilité comique, parler ou comme l'abbé, paternellement, onctueusement, ou comme le marquis de Percefort qui fait entendre un grincement bizarre, un raclement de gorge dépourvu de salive, ou comme Gontran de Percefort qui ponctue ses phrases d'un « pfheu » dédaigneux, ou comme Théobald de Cocquebinet qui zézaie timidement.

D'ailleurs, on s'occupe fort de marionnettes, depuis quelques années. La *Princesse Maleine* de Maeterlinck, le fameux *Roi Ubu* n'ont-ils pas été conçus pour des théâtres de fantoches? Ces jours derniers — en un autre genre, évidemment — n'a-t-on point célébré en deux représentations très courues le vingt-cinquième anniversaire de Jan de Crol, le successeur de Toone

dans le théâtre des marionnettes marolliennes, rue Haute? Si l'Abbé Prout fait songer par son audace à la pièce aiguë et saisissante d'Ancy, *Ces Messieurs*, le théâtre de Toone est plus « ancien répertoire ». Il nous donne les *Trois Mousquetaires*, la *Muette de Portici*, *Waterloo*, *Flamberge au vent*. C'est naïf et pompeux, bien fait pour saisir l'attention et l'admiration des « ketjes » des impasses. Théâtre vraiment populaire et bien curieux à étudier et pour sa direction et pour son public habituel. Le *Petit Bleu*, à propos de ces représentations d'anniversaire, a publié un article très documenté que je signale aux fervents des pantins. Si dans ses pièces de cape et d'épée ou dans ses opéras le théâtre Toone est déclamatoire (le théâtre flamand est souvent ainsi!) il devient assez gras dans ses pièces de genre. On dirait que le vieil Ulenspiegel passe alors par là. Quant aux pantins, ils sont nombreux (environ trois cents) et remarquables. Je connais des mousquetaires et des coupe-jarrets qui font songer à Callot, et des reines et des princesses qui paraissent majestueusement descendues des cadres d'une imagerie d'Épinal.

Toujours en matière de marionnettes, la bibliothèque de « La Pensée » à Paris vient de publier *Punch et Judy*, célèbre drame guignolesque anglais, pour la première fois adapté en français, à l'usage des montreurs de Puppées. Il est intéressant de le rapprocher des marionnettes marolliennes et aussi des meilleures marionnettes françaises, qui sont celles de Lyon. Car Guignol est né en cette ville vers la fin du XVIII^e siècle. Il fut d'abord bossu comme Polichinelle, mais bientôt il adopta le costume et l'âme du canut lyonnais, c'est-à-dire de l'ouvrier en soie. Il est « populo », loupeur, un peu ivrogne, plein de bon sens, parfois délicat et spirituel. Les « pouchinelles » brabançons sont « théâtraux » à côté de lui, mais ils montrent aussi dans certaines pièces un esprit populaire, peut-être plus lourd, mais qui émane bien de la race marollienne, et qui apparaît « zwanzeur » ou attendrissant. Punch, lui, en vrai Anglais, parle à coups de bâton. Son âme, c'est la Trique. Il ne raisonne pas, il ne badine pas : il frappe. C'est une brute. Il tue sa femme, son médecin et M. Scaramouche, il lance son baby au public, casse les reins au karbin, assomme le constable, étrangle le bourreau et enfonce sa trique dans le ventre du diable. Doux personnage! On dirait un général anglais au Transvaal. La force prime tout. Il est vrai que Lord Byron a dit de Punch : « Triomphant Punch, je te suis avec joie à travers les gais détours de ta course badine où la vie humaine est peinte avec tant de vérité et d'énergie. » La vie humaine vue à travers un tempérament anglais, soit! On se rappelle Kipling célébrant, en des vers déplorables d'ailleurs, les ignobles victoires de la soldatesque britannique sur les Boers. Punch! Punch!

Toujours Punch! Ah! Oui! Il est aussi de sa race. *Punch et Judy* sont suivis d'une très bonne étude sur les marionnettes, signée Émile Straus et intitulée : *Les Paralipomènes de Punch*.

EUGÈNE DEMOLDER

ANDRÉ FONTAINAS

L'Indécis (1).

M. André Fontainas est un des jeunes écrivains qui ont le plus fortement subi l'influence de Mallarmé. Pendant plusieurs années, son style fut une armure compliquée, ciselée avec art, hérissée de clous d'or et de diamants pointus, qui étreignait sa pensée et la protégeait contre les regards profanateurs du grand public. L'*Ornement de la solitude* est ce qu'il a fait de plus complet et de plus fort en ce genre. C'est sa tour d'ivoire, le refuge d'une âme délicate, désireuse de s'enfermer avec ses rêves loin des petites misères de la vie. Seulement, il paraît qu'on peut être tenté dans une tour d'ivoire comme dans le désert, car voilà M. Fontainas qui vient d'ouvrir la porte de son ermitage pour regarder passer une caravane de pauvres mortels. Il s'est même amusé à la peindre, ce qui nous vaut un beau roman de mœurs, clairement et simplement écrit.

Tout le fond de l'œuvre est occupé par une collection de petits bourgeois. Au premier plan se détache la figure d'Étienne Béjaric, « l'Indécis ». C'est un être hybride, supérieur à son milieu, assez clairvoyant pour apercevoir les turpitudes des siens, assez noble pour en rougir, mais qui manque de la volonté nécessaire pour élever sa vie à la hauteur de ses rêves. Il souffre par son père, vieillard égoïste, il souffre par sa sœur, jeune fille pratique qui épouse un personnage à la fois vulgaire et important, il souffre par les femmes qui l'attirent et qui le dupent, il souffre par tout le monde, jusqu'au jour où le destin le pousse dans les bras d'une miss qui lui apporte en mariage une grande beauté avec une grande dot.

Un siècle plus tôt, Étienne aurait été un romantique. Il aurait rempli le ciel et la terre du bruit de ses lamentations. Il se serait suicidé aux pieds de M^{me} Duin ou devant la porte fermée de M^{me} Delaroque. A notre époque, ce n'est plus qu'une épave. C'est le contre-pied d'un Julien Sorel, une médaille effacée par trop de polissage. Il n'y a chez lui aucune ligne arrêtée; c'est un être tout en nuances. Maniée par des doigts un peu durs, cette frêle silhouette se serait effritée. Le talent souple de M. Fontainas a su lui infuser la vie à la fois forte et ondoyante qui lui convenait. Il l'a fait évoluer avec beaucoup d'habileté dans son milieu insipide. Ce milieu lui-même est décrit avec un art très fin. La vulgarité de tous ces gens se devine plus qu'elle ne se montre. La satire garde une haute élégance. L'auteur se contente de souligner d'un petit sourire de mépris les ridicules de ses personnages. Il est même si discret qu'il est difficile de deviner ce qu'il pense au juste du héros principal. Je suis tenté de croire qu'il lui est indifférent. Il semble n'avoir vu en lui qu'un beau sujet de dissection et il l'a disséqué d'une main experte. Ses sympathies paraissent plutôt aller à deux comparses : à Gurneau et à Médéric. Le pre-

Paris, *Mercur de France*.

mier est un sage, qui cherche le bonheur dans l'indépendance et l'obscurité; l'autre est un ivrogne impénitent. En eux se résume la morale du livre, à savoir que pour être relativement heureux ici-bas, il faut se contenter d'une honnête médiocrité ou, comme l'avait déjà dit Baudelaire, se griser.

Si l'*Indécis* est, au fond, un livre pessimiste, ce n'est pas un livre noir. Le poète de *Crépuscules* apparaît derrière le romancier et guide souvent sa main. Il se révèle surtout dans les descriptions, dont quelques-unes sont charmantes et suggestives comme des poèmes. Les personnages se meuvent souvent dans des oasis de clarté. M. Fontainas excelle à faire jouer la lumière sur la nature, à nous montrer celle-ci à l'heure où elle s'éclaire, à ce moment précis où les couleurs s'avivent mais où il reste encore assez de brume entre elles et le soleil pour leur conserver leur fraîcheur, leur délicatesse et leur suprême pureté.

HUBERT KRAINS

La Belle au Bois dormant.

S'inspirant de l'usage qui, chaque année, à Londres, veut qu'à la Noël quelque éblouissante féerie apporte aux spectateurs, sur les scènes les plus sérieuses, les joies innocentes des contes puérils, la direction de la Monnaie a intercalé entre les représentations du *Roi Arthus* et celles des *Maîtres Chanteurs* une féerie lyrique dont le spectacle — qui tient à la fois du ballet, de la pantomime et de l'opéra comique — délassera les auditeurs et les divertira agréablement.

La naïveté des récits qui charmèrent notre enfance fut souvent utilisée par les dramaturges d'aujourd'hui, de même que la chanson populaire servit de base à maintes compositions vocales ou symphoniques. Mais à mesure que les fables innocentes s'enfoncent dans le recul des temps, leurs contours s'effacent, leur ingénuité disparaît, des personnages modernes s'y introduisent. En écrivant *Ariane et Barbe-bleue*, Maeterlinck pénètre son drame de symbolisme, l'âme de son esprit philosophique. Dans ses *Chansons populaires*, Pierre de Bréville, sous couleur de noter musicalement l'invocation de Pierrot à la lune ou les révérences des passantes sur le pont d'Avignon, exprime la mélancolie, la tendresse, les émois d'une âme d'aujourd'hui. Ainsi se relie au passé le présent, dans le mystère de la vie. Chaque étape humaine marque d'un millésime distinct les mythes éternels.

La Belle au Bois dormant ne reflète point de préoccupations de ce genre, — et on peut le regretter. MM. Michel Carré et Paul Collin n'ont eu, semble-t-il, d'autre ambition que de tirer du joli conte de Perrault un livret d'opéra offrant au compositeur d'aimables prétextes à commentaires lyriques. Afin de permettre au costumier de mettre en scène des accoutrements pittoresques, ils ont situé le début de l'action au xv^e siècle, sous le règne de Charles VI, et la suite au xvi^e, sous celui de François I^{er}.

Les fées, avec leurs robes couleur de soleil et de lune, — ou même avec l'élégante tunique noire pailletée dont le caprice de M. Fernand Khnopff a revêtu M^{lle} Maubourg — paraissent quelque peu dépayées parmi les hennins du prologue, parmi les pourpoints et les toquets empanachés des actes subséquents. Mais, bast! Dans une féerie, la fantaisie est reine. Résignons-nous à ne point discuter ces inventions paradoxales.

C'est donc dans le cadre des architectures flamboyantes que la méchante fée Urgèle trouble le baptême d'Aurore par cette malédiction : Aurore mourra si elle connaît l'amour avant sa vingtième année. Heureusement, la fée Primevère entrave le maléfice : ce n'est point la mort, mais un sommeil de cent ans qui menace la petite princesse si son cœur s'éveille avant le délai prescrit. Hélas ! un beau chevalier pénétre dans le château la nuit même où Aurore va atteindre sa vingtième année. Le baiser qu'il lui donne sur une terrasse baignée de lune l'endort pour un siècle, et sur elle se referment les buissons enchantés.

Le terme révolu, c'est un prince qui la réveillera d'un autre baiser, — vous n'en doutez pas, j'espère ! En vain la fée Urgèle tente-t-elle de pousser vers la Belle endormie un lourdaud qui dévore l'ambition. L'amour triomphant finit par renverser tous les obstacles avec l'airte bienfaisante de la fée Primevère. Et le printemps, qu'incarne celle-ci parmi les lumières et les fleurs, dissipe la nuit et les glaçons au milieu desquels la méchante Urgèle complot le malheur des humains.

Si cette donnée n'apporte à la littérature dramatique aucun « frisson nouveau », la musique de M. Silver n'a rien de révolutionnaire ni de troublant. Les qualités principales sont la clarté, le charme d'une écriture châtiée et d'une instrumentation élégante et variée. L'auteur, qui remporta le prix de Rome, est un musicien habile qui n'ignore rien des secrets du métier. Son inspiration, malheureusement, n'est pas neuve et manque d'ampleur. Elle reflète l'art artificiel de M. Massenet et parfois, dans la manière de traiter les ensembles vocaux, le style de M. Saint-Saëns. Son effort personnel est mince et n'est pas toujours exempt de vulgarité. La partition de la *Belle au Bois dormant* n'en contient pas moins plusieurs jolies pages, parmi lesquelles, au début du premier acte, l'air : *Il part où l'honneur l'appelle*, d'un archaïsme discret, et le duo d'Aurore et du chevalier.

La direction de la Monnaie a monté la *Belle au Bois dormant* avec ses soins habituels et l'a encadrée d'une mise en scène chatoyante. M^{me} Brejean-Silver a chanté avec un grand charme et d'une voix délicieuse le double rôle de la Reine et de la princesse Aurore. M^{lle} Maubourg a donné de l'accent et du caractère aux imprécations de la fée Urgèle. Dans le personnage de Jacotte, M^{lle} Eyrems a fait valoir l'agilité de sa voix et l'espièglerie de son jeu. Il n'y a, au surplus, que des éloges à adresser à tous les interprètes, et surtout à MM. Delmas, Boyer, Cotrenil et Caisso, à M^{mes} Tourjane et Paulin, cette dernière chargée d'un rôle exclusivement « parlé » et mimé.

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

Le Salon des Aquarellistes avait au Cercle artistique, la semaine dernière, une petite succursale. — une « extension », pour nous servir de la terminologie nouvelle. Deux des membres les plus en vue de la Société royale, MM. Hagemans et Thémon, y exposaient de concert l'un une vingtaine d'aquarelles dont la Sortie de l'étable ou la Rentrée à la bergerie formaient les leit-motifs principaux, — et si hardiment exécutées qu'elles semblaient avoir été peintes les yeux fermés ; l'autre, une trentaine de sites des environs de Namur, du Condroz, du Luxembourg, interprétés tantôt par la neige, tantôt dans l'éclat de l'été. Le talent des deux exposants est trop connu pour qu'il soit utile d'en apprécier ici les mérites et les imperfections.

La comtesse de Flandre est allée à deux reprises féliciter ces messieurs. Elle doit s'y connaître.

Aux œuvres de MM. Hagemans et Thémon ont succédé celles de MM. A. Clarys, L. Huygens et C. Werleman.

O. M.

Conservatoire royal de Gand.

Le concert du 19 décembre est un des meilleurs que nous ayons entendus au Conservatoire. La personnalité très originale du violoniste Johan Smit aux prises avec les difficultés du Troisième Concerto de violon de Saint-Saëns faisait l'intérêt de cette soirée et avait attiré un public nombreux. Le programme, un peu chargé, comprenait encore la *Symphonie héroïque*, la Suite d'orchestre écrite par Grieg pour le *Peer Gynt* d'Ibsen, et l'ouverture d'*Obéron* qui, bien que souvent entendue, ne laisse jamais d'être appréciée ; M. Johan Smit y ajoutait une *Fantaisie sur des thèmes russes* de Rimsky-Korsakoff.

Les deux concerts suivants sont fixés au 13 février et au 26 mars. Le dernier sera consacré en partie à l'exécution de *Christus*, symphonie mystique d'Adolphe Samuel.

Nous saurons gré à M. Emile Mathieu de cet hommage pieux rendu à la mémoire du grand et sincère artiste.

F. V. E.

A propos de « L'Etranger ».

Dans sa chronique hebdomadaire du *XX^e Siècle*, — toujours intéressante, aussi judicieusement pensée que bien écrite, — M. G. Systermans signale en ces termes le triomphe du drame de Vincent d'Indy à l'Opéra :

« *L'Etranger* a été accueilli avec enthousiasme là-bas comme ici ; et chaque représentation est l'occasion de manifestations significatives de la part de l'auditoire difficilement emballable de l'Opéra. C'est que vraiment l'œuvre de d'Indy rayonne d'une impressionnante beauté, c'est qu'elle s'impose par sa noblesse, son élévation, par ce mystérieux pouvoir qu'elle a d'exalter en l'âme toutes les aspirations de la pure Charité. Après une année, elle nous est apparue plus puissante, plus émouvante, dans une unité plus vigoureuse encore ; et il serait bien désirable qu'on la reprît sans délai au théâtre de la Monnaie.

L'interprétation de Paris, très différente dans son esprit de celle de Bruxelles, offre des côtés d'une saisissante grandeur. Sans doute, les grands gestes et la superbe voix de Delmas ne nous découvrent pas autant que l'interprétation très intérieure d'Albers le sens profond de la mission et des angoisses sacrificielles de l'étranger ; sans doute aussi M^{lle} Bréval, qui chante merveilleusement les invocations à la mer, n'indique-t-elle pas suffisamment la juvénile spontanéité de Vita. Mais l'atmosphère « maritime » du drame est rendue par l'orchestre et par les décorateurs avec une réelle éloquence. Et l'on aperçoit ici avec quelle clairvoyance l'invention créatrice de d'Indy a synthétisé toutes les forces expressives : l'effet du tableau de la tempête est décuplé par la belle sonorité de l'orchestre, par l'extraordinaire réalisme de la mise en scène ; et vraiment cette montée grandissante de musique de nuées, de vagues furieuses, aboutit à la plus étreignante sensation de farouche beauté : c'est bien là le gigantesque couronnement que l'auteur a dû rêver pour son drame.

M. Paul Vidal a transformé l'orchestre de l'Opéra, dont les excellents éléments sont trop souvent annihilés par une direction indifférente et molle ; cette fois c'est le réveil : de la vie, de l'accent, une large émotion, et surtout une admirable plénitude sonore, puissante sans brutalité.

L'esprit qui a présidé aux études de *L'Etranger* semble indiquer dans les traditions de l'Académie nationale de musique

L'heureuse transformation que tout le monde réclame. Hier, le rapporteur du budget des Beaux-Arts au Sénat français; il y a quelques jours, le directeur des Beaux-Arts, M. Marcel, après la première d'*Arthus*, insistaient sur la nécessité de faire place aux grands classiques et aux chefs de la jeune école française. Ce mouvement devra bien finir par porter ses fruits. »

Ajoutons que le drame de M. d'Indy vient d'être acclamé à Angers et qu'on en a commencé les études au Grand-Théâtre de Lyon.

Livres nouveaux.

Hector Berlioz et la Société de son temps,
par M. JULIEN TIERSOT. Paris, Hachette & Cie.

Voici un livre qui paraît à son heure, puisque l'heure est à Berlioz et que le monde musical fête de toutes parts son glorieux centenaire. Mais quand l'heure sera passée, ce livre continuera de demeurer comme l'étude la plus sérieusement documentée et la plus pénétrante qu'on ait encore consacrée à l'illustre musicien.

Mais, non moins que sa personne et son tempérament, l'art de Berlioz est étudié ici dans ses origines et dans son développement, puis exactement défini par ses affinités et ses contrastes. C'est ainsi qu'en nous transportant « au pays de Berlioz », M. J. Tiersot nous révèle à la fois quelques-unes des plus touchantes intimités de sa vie et certaines origines lointaines, mais incontestables, de son inspiration musicale.

Au reste, il n'est pas un musicien, pas un amateur éclairé qui ne connaisse les excellents travaux de M. Julien Tiersot sur l'histoire de la musique française. On retrouvera dans son nouveau livre ses mérites ordinaires, la sûreté de sa méthode, l'exactitude de son jugement critique; mais on sera, d'autre part, séduit, sans nul doute, par un certain ton de sympathie chaleureuse, qui achève d'assurer à l'ouvrage son caractère de vivante originalité.

Chronique judiciaire des Arts.

De la ressemblance des portraits.

La cinquième chambre du tribunal de la Seine est, dit le *Journal des artistes*, saisie d'un nouveau procès en refus de portrait. Le peintre est M. Benziger, le modèle M^{me} Gans, le prix du portrait 5,000 francs, payables sous forme d'automobile, ce qui s'explique par le fait que M. Gans est fabricant d'automobiles. Ceci paiera cela; c'est la théorie du libre échange. Seulement, au dernier moment, M. Gans ne voulut plus rien échanger du tout: M^{me} Gans en peinture ne répondait décidément plus à l'idéal de M. Gans, et celui-ci refusa tout net.

Alors, on nomma des experts, MM. Jules Lefebvre et Gabriel Ferrier. Ceux-ci, après avoir conclu à une ressemblance suffisante, ajoutaient, — la théorie vaut d'être retenue :

« Au surplus, dans une œuvre de peinture, la ressemblance ne peut être que l'interprétation personnelle d'une physionomie. A chaque séance de pose, la physionomie du modèle peut être dissemblable de celle de la veille; bien que les traits, les lignes soient toujours les mêmes, une personne portraicturée par dix artistes aura dix portraits différents, qui lui ressembleront et pourtant ne seront point semblables, chacun pouvant avoir une physionomie différente. »

Voilà qui est net, mais tout aussi net continue à être le refus de M. Gans, qui a demandé au tribunal d'ordonner la confrontation de M^{me} Gans et de son portrait. Le tribunal s'est refusé à ce petit exercice artistique. Et, se trouvant suffisamment éclairé par le rapport des experts, il vient de condamner M. Gans à payer au peintre Benziger la somme de 5,000 francs, plus les frais.

Concours d'architecture.

Un concours est ouvert par la Société royale des Architectes d'Anvers pour l'érection d'une École destinée à l'enseignement moyen et supérieur de l'architecture pour deux cents élèves. Prix: 1,000 francs, 750 francs, 600 francs, 400 francs, 250 francs. Les projets doivent être envoyés avant le 1^{er} août 1904 chez le président de la Société, M. Arnou, rue du Moulin, 53, ou chez le secrétaire, M. De Vooght, rue Happaert, 22, Anvers.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Fillette slovaque*, par WILLIAM RITTER. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*, rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts, par CATULLE MENDÈS, Paris, E. Fasquelle. — *Rapport de l'Académie libre sur la situation des écrivains en Belgique*. Liège, imp. de la Meuse. — *De l'importance du public*, conférence prononcée par ANDRÉ GIDE à la cour de Weimar. Paris, collection de l'*Ermitage*. — Œuvres complètes de JULES LAFORGUE. Mélanges posthumes. Portrait de Jules Laforgue par Théo Van Rysselberghe. Paris, *Mercure de France*. — *Les Grands Artistes: Van Dyck*, par H. FIERENS-GEVAERT. Vingt-quatre reproductions hors texte. Paris, Henri Laurens (Librairie Renouard). — *Anthologie des écrivains belges: Edmond Picard*. (2^e éd.) Bruxelles, éd. de l'*Association des Écrivains belges*.

BEAUX-ARTS. — *Notes sur les primitifs italiens: Sur quelques peintres de Sienne*, par JULES DESTREE avec deux eaux-fortes d'Aug. Danse, cinq eaux-fortes de M^{me} J. Destree et plusieurs reproductions photographiques. Bruxelles, Dietrich et Cie; Florence, Alinari frères.

Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, 25 mars; envois directs, 1^{er}-15 avril. Renseignements: M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1^{er} mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt chez Ferret, rue Vanneau, le 25 janvier. A Cannes, 10-15 février. Commission sur les ventes: 10 p. c.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 1^{er} février 1904. Envois: 4 et 5 janvier.

Id. — *Société des artistes lyonnais*. 23 janvier-27 mars. Dépôt à Paris chez Pottier, 14, rue Gaillon.

MONACO. — Exposition internationale. Janvier-avril 1904. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements: M. Jacquier, secrétaire, 40, rue Pergolèse, Paris.

PARIS. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Grand Palais). 14 février-14 mars. Délais: notices, 15 janvier; œuvres, 22-23 janvier.

PAU. — *Société des Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1904. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Renseignements: Secrétaire général de la Société, Pau.

PETITE CHRONIQUE

Le directeur des Beaux-Arts s'est rendu mardi dernier à Liège avec MM. Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, V. Rousseau et G. Charlier, membres du Comité, pour apprécier l'esquisse du monument Defrécheux, par M. Joseph Rulot.

Ce monument, qui aura 12 mètres de hauteur, se composera, outre le médaillon du chansonnier populaire, de sept figures en bronze de 2^m,50 symbolisant la Poésie, la Musique, le Peuple, etc., et d'une série de bas-reliefs taillés dans le rocher sur le quel seront groupées les figures.

A l'unanimité, les membres de la Commission ont approuvé le projet, qui échappe heureusement à la banalité habituelle.

L'œuvre de vulgarisation littéraire entreprise par l'Association des écrivains belges se poursuit très méthodiquement. L'*Anthologie des auteurs belges*, dont elle a commencé la publication, compte déjà trois volumes consacrés à Camille Lemonnier, à Georges Rodenbach et Edmond Picard. Une seconde édition de celui-ci vient d'être mise en vente. C'est une excellente synthèse de l'œuvre touffue et variée de l'avocat-écrivain.

L'*Anthologie* publiée par l'Association des écrivains belges a, du reste, été très favorablement accueillie non seulement par le grand public, mais aussi par les administrations communales. La ville de Bruxelles, plusieurs faubourgs et de nombreuses villes de province distribuent en prix dans leurs écoles ces excellents petits volumes de vulgarisation littéraire, mis en vente brochés à fr. 1-50, reliés à fr. 2-25.

Le prochain volume, qui paraîtra incessamment, sera consacré à Emile Verhaeren, lauréat du Prix quinquennal.

M. Jules Van Biesbroeck fils vient de vendre à la ville de Venise, pour sa galerie, son haut relief *A nos morts*, qui figurait à l'Exposition internationale d'art.

M. Gisbert Combaz fera demain soir, lundi, à 8 h. 1/2, une conférence sur *l'Art hindou* (avec projections lumineuses) à la Maison du Peuple.

Le *Lieder Abend* de M^{me} Arctowska, remis par suite d'indisposition, aura lieu à la salle Allemande demain lundi, à 8 h. 1/2.

M. Émile Mathieu, l'auteur de *Richilde* et de *l'Enfance de Roland*, travaille en ce moment à la partition d'un opéra biblique en quatre actes et neuf tableaux dont il a lui-même écrit le poème. Titre : *La Reine Vasthi*.

A propos de la *Belle au Bois dormant*, Jean d'Ardenne rappelle dans la *Chronique* un amusant souvenir :

« L'ouvrage parut, dit-il, à Marseille, il y a deux ans. C'était à l'époque où M. Albert Vizentini essayait de rendre quelque lustre à l'Opéra phocéén, sous la régie de la municipalité. Il n'y réussit pas longtemps et fut tôt remplacé, dans la direction, par un Marius quelconque de la dite municipalité, marchand de café à la Canebière, lequel débuta par proscrire le *Crépuscule des Dieux*, annoncé, et donna ces deux raisons : « D'abord, c'est embêtant; et puis, au XX^e siècle, les dieux, qu'est-ce que ça peut bien nous f... ? »

Le Cercle artistique offrira samedi prochain à ses membres une représentation théâtrale donnée par des artistes de la Comédie française et composée de *Le Bonheur qui passe*, d'Aug. Germain, *La Peur*, de Félix Duquesnel, et *Plaisir de rompre*, de Jules Renard.

Mounet-Sully donnera au théâtre du Parc, les 18 et 19 janvier, deux représentations dont l'une sera composée d'*Hamlet*, l'autre d'*Edipe-Roi*, deux des œuvres dans lesquelles le grand tragédien est le plus profondément ému.

Les trois séances annuelles de M. Wieniawski seront partagées cette année entre Paris et Bruxelles. Deux de celles-ci seront données à la salle Pleyel, et une à Bruxelles, à la Grande-Harmonie, le jeudi 7 avril.

Le deuxième concert organisé par la Société des Nouveaux Concerts d'Anvers aura lieu demain lundi, sous la direction de M. C. Chevillard, le chef d'orchestre des Concerts Lamoureux. Au programme figurent l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, la Symphonie n° IV, de Schumann, des fragments de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, *l'Espana*, de Chabrier. Le pianiste Diemer prêtera son concours au concert, qui aura lieu au théâtre Royal, à 8 h. 1/2 précises.

MM. Jaspard et Zimmer inaugureront mercredi prochain, à Liège (salle Renson), *l'Histoire de la Sonate et du Concerto*. Cette première audition sera réservée aux écoles italienne, hollandaise et allemande.

La première représentation de *Parsifal* à New-York vient, comme nous l'avons annoncé, d'avoir lieu malgré les efforts de M^{me} Cosima Wagner pour l'interdire. Un de nos confrères résume en ces termes l'impression de la soirée :

Foule énorme. On avait payé les fauteuils de 100 à 200 francs. Le public américain n'a pas paru transporté par la musique, mais il a admiré la mise en scène et fait une ovation à l'impresario Conried pour avoir bravé M^{me} Wagner. La Société des enfants martyrs de New-York avait vainement protesté contre l'emploi d'enfants de chœur de l'Eglise du Calvaire pour les scènes du temple. Les enfants ont pu chanter.

Les principaux interprètes étaient M^{me} Ternina, M. Burgstaller, M. Van Rooy et M. Rosset-Blass. La mise sur pied de *Parsifal* a coûté à M. Conried 80,000 dollars (400,000 francs); mais la recette de la première s'est élevée à 150,000 francs.

La Ville de Liège se propose d'inaugurer à l'époque de l'Exposition de 1903 un Musée d'art décoratif. Elle vient de faire dans ce but l'acquisition de l'hôtel d'Ansembourg, rue Féronstrée.

Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître à Gand, *La Tribune artistique*, « ouverte à tous ceux qui veulent prendre publiquement la défense d'une idée, d'une revendication artistique ».

Dans son premier fascicule, la *Tribune artistique* annonce, en l'approuvant chaleureusement, l'initiative que prennent à Gand MM. F. Scribe et G. Carels en vue de fonder une « Union des arts décoratifs » destinée à favoriser l'éducation des artisans et la diffusion de l'art.

Après l'Allemagne, la Finlande s'ouvre à son tour aux idées artistiques nouvelles. Une exposition internationale de peinture et de sculpture reflétant les tendances actuelles aura lieu prochainement, par invitations, à Helsingfors. Les artistes belges invités à y prendre part sont MM. C. Meunier, P. Du Bois, G. Minne, Van Rysselberghe, G. Lemmen et A.-W. Finch.

Au nombre des œuvres d'art français envoyées à la prochaine exposition de Saint-Louis figurera une épreuve en bronze du *Penseur* de Rodin, qui doit couronner sa *Porte de l'Enfer*. Cette statue assise, qui ne mesure pas moins de 2 mètres de hauteur, offrira la particularité d'être, malgré ses dimensions, fondue à cire perdue.

Une bien jolie phrase cueillie dans la *Chronique artistique* d'un quotidien : « Le contraste saute aux yeux, qui existe entre les toiles citées qui nous semblent pondérées et observées, et certaines autres, qui d'ailleurs seront peut-être celles que préféreront certains amateurs ». (*Textuel.*)

Après M. Langton Douglas, M. Bernhard Berenson a étudié dans le *Burlington Magazine* (septembre-octobre 1903) le maître ignoré de Sienne Stefano di Giovanni, dit Sassetta, auquel notre collaborateur Jules Destrée consacra ici, une étude documentée (1). La même livraison contient la reproduction des quatre panneaux de Victor Gilsoul à l'hôtel de ville de Bruxelles, avec une notice de M. R. Petrucci.

Dans le premier fascicule des *Marges*, dont nous avons annoncé la publication chez Floury, M. Eugène Montfort consacre à *Gérard*

(1) Voir l'*Art Moderne* du 2 août 1903.

de Nerval, un romantique que nous pouvons aimer, un intéressant article qui débute par cette définition inattendue : « Le Romantisme, c'est le nom d'une grave maladie qui a infecté la littérature française et qui lui a fait courir les plus grands dangers. »

La revue allemande *Jugend* consacre au centenaire du peintre M. von Schwind sa livraison de Noël, illustrée de nombreuses planches en couleurs et en noir.

Le numéro de décembre de *Onze Kunst*, qui clôturé la seconde année de cette belle publication, contient une série de dessins inédits et fort intéressants de J. Jordaens commentés par Max Rooses, des reproductions d'œuvres d'Alb. Baertsoen, H.-J. Harverman et d'un tableau du *xv^e siècle* acquis récemment par le Musée du Louvre.

Voici le sommaire du numéro de décembre de *l'Idée libre* :

Le Mouvement révolutionnaire en Russie, Sviatopolk Dombrowski; *Le Coq*, Georges Ramaekers; *Colloque*, Levêque; *Preses*, Em. Vanderbeek; *Certitude et probabilité*, A. Legrand; *Les Pâques en Flandre*, Emile Verhaeren; *Hymne*, Jean Gabriel; *Myriam*, Paul Germain; *La Ressemblante*, Franz Hellens; *Chronique artistique*, L. Mornave; *Chronique musicale*, Léon Delcroix; *Chronique sociale*, Paul Sosset. Échos.

Parmi les curiosités du Musée municipal de Brunswick figure une affiche de théâtre datant de 1742 et qui contient ces prescriptions extraordinaires :

« Pour la commodité des spectateurs, il est ordonné que les personnes du premier rang se couchent par terre, que celles du second se mettent à genoux, que celles du troisième soient assises, que celles du quatrième se tiennent debout. De cette façon, tout le monde pourra voir. Il est défendu de rire pendant le spectacle, parce que c'est un drame. »

L'Angleterre est la terre d'élection de la statistique, et c'est là que se font les calculs les plus intéressants. Dans une conférence musicale faite à Dublin, l'orateur a constaté que pour être un pianiste habile il faut habituer l'œil à lire 1,500 signes à la minute et les doigts à faire 2,000 mouvements dans le même laps de temps. Pour confirmer son dire, il a établi que dans le *Mouvement perpétuel* de Weber, l'exécutant doit lire 4,541 notes en moins de quatre minutes et qu'un fragment d'une étude de Cho-


pin exige la lecture de 3,950 notes en deux minutes et demie. C'est beau, la science appliquée à l'art !

Pourquoi donne-t-on, en typographie, le nom de *coquille* à l'emploi d'une lettre pour une autre ? La question n'a, dit la *Revue universelle*, jamais été ni posée ni résolue dans les dictionnaires. Tous se contentent de dire, au mot *coquille* : Faute typographique résultant de la substitution d'une lettre à une autre, sans la moindre explication. Un fait avéré, c'est que la coquille a longtemps servi de marque à un certain nombre d'imprimeurs et de libraires, et qu'en outre elle était au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle l'emblème de la corporation des typographes. A Lyon, Guillaume Testefort (1566) fait figurer une coquille dans la vignette qui lui sert de marque d'imprimeur; J. Fradin (1558) a pour marque une Fortune dont un pied est posé sur le rivage et l'autre sur une boule qui porte sur les flots une coquille marine; à Bordeaux, Claude Labollière (1703) prend pour marque une huitre perlière; à Leipzig, Nicolas Wolrab (1544) a pour marque une Fortune voguant sur une conque marine; à Modène, G. Cassiani (1609), un colimaçon grimpaient sur la paroi d'un rocher. Dans les cortèges où figurait la corporation des typographes, les suppôts de l'imprimerie se montraient habillés de casques semés de coquilles d'argent et portaient une coquille au cou. Il y a donc entre les typographes et la coquille, considérée comme emblème, une relation évidente. Mais, d'un autre côté, il est non moins certain que l'emploi du mot *coquille* dans le sens de faute typographique est récent, qu'il ne remonte pas au delà de la seconde moitié du *xix^e* siècle. On en chercherait vainement des exemples antérieurs.

L'Argus de la Presse, le plus ancien bureau de coupures de journaux, est entrée dans sa vingt-cinquième année d'existence.

L'Argus de la Presse, qui est en relations avec les journaux du monde entier, fournit chaque jour plus de douze mille extraits de journaux aux représentants les plus divers de l'activité humaine.

BRUGES. — Ecole d'aquarelle, dessin, peinture et pastel sous la direction de M. Alexandre Robinson. Méthode progressive et moderne. Etudes d'après nature (figures, intérieurs, paysages, accessoires) Cours spéciaux pour jeunes filles S'adresser pour tous renseignements à M. A. Robinson, artiste-peintre, 13, marché au Fil, Bruges.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

5 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

*recouvertes de reliures des meilleurs maîtres
contemporains.*

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES. 86, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Au Pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE). — A propos de « Couplées » (ALBERT ERLANDE). — Chronique musicale (Ch. V. et O. M.). — Bibliographie. *Le Tour du monde*. *Le Journal de la jeunesse*. — Petite Chronique.

Au Pays de la critique musicale.

En un magnifique langage, M. Mithouard exprimait récemment la communion de tout l'Occident aux mêmes chefs-d'œuvre de la musique : « Il n'y a, écrivait-il, en Occident, qu'une seule musique. Le Français, en entendant la sonate de Bach, l'Allemand, en entendant la sonate de Franck, ont le sentiment qu'ils écoutent un auteur national » (1).

Ces généreuses paroles ne traduisent malheureusement que le rêve d'un large et noble esprit car, dans la réalité, l'Occident semble s'ingénier à souligner ses divisions.

(1) *L'Occident*, novembre 1903.

à exaspérer ses préjugés ethniques et à méconnaître la communauté d'idées et de sentiments dont il vit. S'il est vrai que l'auditeur français a voué au génie du Cantor saxon une admiration sans cesse grandissante, il est aussi certain que les Allemands manifestent à l'égard de César Franck et de notre jeune école française une opposition systématique et qui peut paraître singulière. La presse d'outre-Rhin ne ménage pas, en effet, ses critiques à la musique qui s'écrit à l'ouest des Vosges ; elle use dans ce but d'une esthétique et d'un langage qu'il n'est peut-être pas superflu de rappeler.

On sait que les Allemands professent, en général, un mépris non déguisé pour la « musique à programme », bien que leur compositeur le plus considérable à l'heure actuelle, Richard Strauss, s'en montre un adepte fervent. Leurs sympathies vont plutôt à ce qu'ils ont appelé la « musique pure », la « musique absolue ».

Sans doute une pareille disposition d'esprit découle de la persistance de l'action exercée en Allemagne par les doctrines de Kant, action que les théories de celui qui fut appelé le saint Paul du Kantisme, Schopenhauer, ont encore renforcée. Pénétré d'idéalisme transcendantal, l'esprit allemand tend naturellement à tout rapporter au monde intérieur, à séparer le phénomène, c'est-à-dire ce qui paraît être, de la chose en « soi », et à placer dans l'homme lui-même l'origine des vérités éternelles et nécessaires. L'homme demeure le générateur des formes dont il se sert pour concevoir un monde objectif (1), formes qui appartiennent en propre à

(1) SCHOPENHAUER, *Kritik der kantischen Philosophie*.

son entendement, et qui conditionnent tout phénomène.

Et alors, il n'est point étonnant que la musique à intentions, dont les efforts s'appliquent à retracer le phénomène, autrement dit certains aspects du monde extérieur, se voie reléguer à un rang inférieur à celui de la musique pure, puisque celle-ci correspond, au dire de Schopenhauer, à l'expression directe et adéquate de sa volonté, de ce « vouloir-vivre » qui anime l'univers. De là vient aussi le fameux reproche « d'extériorité » si souvent adressé par les Allemands à la musique française, et dans lequel transparait clairement l'idée d'attribuer une supériorité à l'expression du « vouloir-vivre » sur la représentation du monde extérieur. En vertu de cette idée, M. Hugo Riemann déclare que plus la musique s'attache à « objectiver », plus elle s'éloigne de sa fonction primordiale et essentielle (1).

Le cadre de cet article ne nous permet pas d'entreprendre un examen détaillé de l'application du criticisme à l'esthétique musicale. Disons seulement que toutes ces spéculations et ces subtilités de langage, pour ingénieuses qu'elles soient, ont perdu beaucoup de leur intérêt à partir du moment où la psychologie est entrée dans une voie résolument scientifique. Elles n'apparaissent plus que comme le reste des tentatives imaginées par l'ancienne philosophie pour construire au moyen de la seule introspection de vastes synthèses qui n'aboutissaient, en dernière analyse, qu'à des métaphysiques.

N'est-ce pas, du reste, s'illusionner singulièrement que de croire à la réalité de l'opposition de l'expérience et de l'*a priori*, lorsque tous deux ont atteint le suprême degré de généralité? Qui ne voit qu'ils ne s'opposent alors l'un à l'autre que par un jeu de l'esprit et qu'ils sont en réalité rigoureusement synonymes? De même, la distinction qu'on a voulu établir entre les jugements synthétiques *a priori* et les jugements analytiques, repose sur une base très précaire, et M. de Roberty a montré que là encore on se bornait à faire état d'un verbalisme philosophique tout à fait suranné (2).

En s'attaquant au problème de la décomposition de l'acte de la connaissance et en prétendant se l'approprier, la philosophie ne peut qu'employer des termes d'une complète absurdité, puisqu'au lieu de le résoudre par des observations nombreuses, réglées scientifiquement, elle le déduit de distinctions verbales et de subtilités logiques.

L'art, quel qu'il soit, ne saurait nous renseigner sur la chimérique « chose en soi » ; il nous suggère simplement des images auxquelles s'associent, selon le degré de notre culture, des idées déjà acquises. L'intensité

d'expression se réalise en raison directe de la netteté du sentiment traduit, et on découvre de la sorte l'importance du concours dont le programme pourra soutenir celui-ci en le circonscrivant de façon certaine et en empêchant qu'il se dissipe en nébuleuse. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à voir nos doctes voisins, pris de vertige devant le gouffre de leur propre profondeur, en arriver à se débattre dans les pires contradictions.

C'est ainsi que M. Riemann lui-même assimile les adagios de Beethoven, qu'il considère comme des monuments de musique pure, à des drames dont il décrit complaisamment les péripéties ; il y voit des luttes d'idées, des déchirements intimes, tout un raccourci du Cosmos, et prête de la sorte à Beethoven le programme que sa qualité de « musicien absolu » semblait devoir proscrire.

Admettons cependant la distinction arbitraire et artificielle qu'on nous propose d'établir entre la musique pure et la musique à programme, entre la musique des « formes en soi » et la musique qui tend à modeler ses formes sur des idées poétiques. Encore conviendrait-il de s'y tenir et de ne pas détruire en pratique ce qu'on a laborieusement édifié en théorie.

Or, si nous ouvrons un des derniers numéros des *Signale* de Leipzig (1), nous y trouvons, sous la signature de M. Steuer, une verte critique des œuvres exécutées à Berlin dans un concert consacré par M. Busoni à l'école française contemporaine. L'auteur reproduit à l'égard du Prélude du deuxième acte de *l'Étranger*, et cela presque mot pour mot, la formule menaçante que Fétis brandissait jadis au-dessus de la tête de Berlioz : « La musique de Vincent d'Indy n'est pas de la musique ». A cet aphorisme réchauffé, M. Steuer ajoute quelques considérations qui prouvent bien ce que nous avançons plus haut, à savoir la confusion que la distinction entre les deux musiques entretient dans la critique allemande. Écoutons-le, en effet, dissertant ; il commence par nous dire que le Prélude en question ne se compose que de « bribes amorphes » et il se place alors sur le terrain de la musique absolue, car il n'est nul besoin de penser extra-musicalement pour apprécier la forme d'une mélodie ou la valeur d'un développement. Dire qu'une musique est « amorphe », c'est donc émettre un jugement qui résulte de l'analyse de la musique en elle-même, abstraction faite de tout programme sous-entendu. Mais aussitôt après, le critique ajoute : « Cette musique doit faire penser et n'y réussit pas. » Il passe alors brusquement à un autre point de vue, qui est celui de la musique à programme et embrouille tout, la notion de forme musicale en soi, et l'adaptation de celle-ci à une représentation objective donnée.

Si vous voulez juger de cette musique en elle-même, étudiez-la sans vous préoccuper du programme ; peut-

(1) H. RIEMANN, *Wie hören wir Musik?*

(2) E. DE ROBERTY, *La Philosophie du siècle*.

(1) *Signale*, 11 novembre 1903.

être aurez-vous alors le droit de prétendre qu'elle est amorphe, en admettant qu'une pareille affirmation ait un sens quelconque. Que si, après de semblables prémisses, vous lui reprochez de manquer à ses engagements de représentation objective, vous aboutissez logiquement à cette niaiserie :

- 1^o Cette musique est amorphe;
- 2^o Elle n'a pas la forme qu'elle devrait avoir.

De deux choses l'une : ou bien le fait d'appartenir à la catégorie dite « à programme » entache une musique quelconque d'une tare indélébile. Dans ce cas il est inutile d'employer contre elle des arguments qui relèvent de considérations architecturales. Ou bien elle est mauvaise « en soi » ; alors il ne faut pas lui reprocher de faire faillite à un plan prémédité.

L'une ou l'autre hypothèse, pour être élucidée, exigerait la présentation de quelques exemples thématiques qui permettraient de se prononcer objectivement, en connaissance de cause. Nous n'avons que faire de vagues déclamations de journaliste.

Ce n'est pas tout. Un quotidien de Berlin, le *Tag*, par la plume de M. Krebs, dont le nom semble d'un symbolisme aussi cruel que réjouissant, vient encore ajouter à la confusion et la rendre inextricable. Ne s'avise-t-il pas de déclarer que dans ce même Prélude de l'*Étranger* « des pensées wagnériennes sont pensées une deuxième fois ? » MM. Steuer et Krebs seraient vraiment bien aimables de se mettre d'accord.

Si la dialectique du critique des *Signale* laisse, on en conviendra vraiment, trop à désirer, son style, en revanche, est fertile en savoureuses trouvailles. Goûtez, en effet, cette phrase lapidaire qu'on croirait due à la collaboration de M. de la Palisse et de Gribouille et que M. Steuer jette sévèrement à la face de M. Busoni : « Autant la fidélité aux principes est belle, autant est désagréable l'impression que produit l'obstination d'une tête à l'envers, et ceci d'autant plus, qu'on en est à se demander si à la bonne volonté s'allie un sain jugement esthétique » (1). Tu parles ! — dirait Willy. Plus loin, le même styliste déclare que Debussy, dans son *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, use d'effets d'instrumentation et de grimaces d'orchestre qui font seulement appel à notre oreille externe (*Die nur an unserer äußeren Ohren appellieren*). Qu'est-ce que M. Steuer peut bien entendre par là ? Le premier traité d'acoustique ou de physiologie venu lui apprendra que, dans la perception du son, le rôle le moins important est dévolu à l'oreille externe, et que cette perception exige la mise en action de l'appareil auditif tout entier. Que si, pour interpréter ce passage, nous nous rapportons à l'audacieuse traduction qu'en a donnée la *Fédération artis-*

tique, notre stupeur ne fait que croître, car les grimaces d'orchestre de Claude Debussy s'y entendent accuser de n'engendrer « que des sensations extérieures ». Des sensations extérieures ! Mystère et psychologie.

Laissons là ces impropriétés de langage qui paraissent vouloir charitablement détourner l'attention du lecteur de la pensée qu'elles recouvrent. Peut-être M. Steuer a-t-il eu simplement l'intention de s'élever contre les audaces instrumentales du maître français, rééditant ainsi un des plus antiques clichés de la critique réactionnaire. Outre qu'il est assez plaisant d'entendre reprocher à un art qui se fonde sur l'emploi du son de se livrer à des effets de sonorité, on remarquera que depuis Haydn jusqu'à Wagner, en passant par Beethoven et Weber, les musiciens allemands eux-mêmes ont travaillé, en perfectionnant l'instrumentation et le jeu des timbres, à élargir le pouvoir expressif de l'art.

Lorsque, dans un article bienveillant, du reste, le Dr Georges Münzer (1) blâme Berlioz de s'être livré à des « expériences d'instrumentation », il décalque purement et simplement Scudo qui parlait, lui, « d'expériences d'acoustique ». C'est justement un des principaux titres de gloire de l'auteur de la *Symphonie fantastique*, d'avoir, en dépit de M. Riemann qui prétend son inspiration fille de celle de l'obscur Kastner, révolutionné l'orchestration de son temps.

Le même Riemann, non content de tronquer le thème de l'alto solo d'*Harold en Italie*, et cela pour pouvoir se donner la satisfaction de le qualifier de « misérable », accuse Berlioz de rapiécage. Il ne craint point, malgré sa gravité de Privat-docent, de se livrer de temps en temps à d'amusantes fantaisies. Oublieux de son propre *Dictionnaire*, il commence, dans son *Histoire de la musique depuis Beethoven*, par traiter E. de Coussemaker de « juriste belge » (p. 234), puis le rétablit dans sa nationalité à la page 790. Il nous apprend que M. Debussy ne s'appelle point Claude, mais bien Charles, à l'instar de Gounod, et donne à la *Schola cantorum* le titre hardiment synthétique de *Schola cantorum de Saint-Gervais*, appellation dont nous recommandons l'euphonie et le bilinguisme à l'attention de Charles Bordes.

Trop souvent la critique allemande, saturée de Kantisme, se laisse entraîner à des jugements subjectifs. L'esprit, a dit Schopenhauer, se refuse d'admettre ce qui répugne au cœur. C'est que chez les Allemands, ainsi que l'a si justement remarqué M. Quinton (2), la sensibilité et l'intelligence ne se séparent point, ne s'isolent point l'une de l'autre, mais forment bien plutôt un bloc homogène, un organisme indifférencié. L'intelligence ne peut s'exercer sans sa compagne, et elle demeure

(1) Nous empruntons cette élégante traduction à la *Fédération artistique*, n° du 29 novembre 1903.

(1) *Signale*, 9 décembre 1903.

(2) J. MORLAND, *Enquête sur l'influence allemande*.

« toujours viciée dans sa fonction par sa sensibilité ». Celle-ci introduit dans les jugements tout ce qui émane de l'être instinctif, passionnel, atavique, religieux, systématique et national ; elle les trouble par le débordement de la personnalité de l'auteur et par l'immixtion de questions qui leur sont complètement étrangères.

Si l'on voulait relever l'absence de faculté critique qu'entraîne un pareil état d'esprit, quelle ample et comique moisson ne récolterait-on pas parmi les arrêts que de doctes pédagogues ont rendus sur les musiciens allemands eux-mêmes ! Quel incomparable sottisier on pourrait exhumer des travaux de cette critique allemande toujours si sûre d'elle-même, si péremptoire et si inconsidérément définitive ! Glanons quelques exemples. C'est Weber soutenant que Beethoven était mûr pour les Petites-Maisons ; c'est Ehlert déclarant que Schumann entasse énigmes sur énigmes. C'est Schumann écrivant en 1853 : « Wagner n'est pas un bon musicien ; sa musique est une musique d'amateur vide et déplaisante. » C'est Wasieleski trouvant boursoufflée et désagréable l'expression de Schumann et l'accusant d'ignorer la théorie. C'est Hauptmann jugeant l'ouverture du très germanique *Tannhäuser* tout à fait atroce, longue, gauche et fastidieuse ; c'est Spohr écrivant qu'il s'y rencontre beaucoup de passages fâcheux pour l'oreille. C'est, enfin, Schopenhauer, l'apôtre du célèbre « vouloir vivre », qui préfère Rossini à Beethoven : « Quand on a beaucoup entendu Rossini, assure-t-il, tout le reste paraît lourd (1) », qui trouve que *Freischütz* n'est qu'un « tout petit opéra » et qui sur l'art de Gluck émet de bien singulières opinions : « Gluck m'a toujours ennuyé... la musique doit agir par elle-même ; les paroles sont chose accessoire... Le sujet dans un opéra est indifférent ; il n'est là que pour amuser l'esprit... Rossini a poussé jusqu'à l'extrême le dédain des paroles ». Rossini se trouvait considéré de la sorte par le philosophe flûtiste comme un compositeur de « musique pure ».

Tels sont pourtant les maîtres dont la supériorité s'affirme *urbi et orbi* à grand fracas. Tout ce qui tombe de leurs lèvres est recueilli avidement comme parole d'Évangile, et un écho qui nous parvient de l'Amérique du Sud prouve que ce panurgisme fleurit sous toutes les latitudes. Voici, en effet, que M. César Thomson, en déplacement à Montevideo, se laisse interviewer, et proclame, par l'intermédiaire du *Musical Courier* de New-York, l'excellence de l'art de Puccini (2) et la pauvreté d'inspiration de l'école française contemporaine. Le violoniste belge se croit autorisé, à cet égard, à se livrer, en badinant, à d'intéressantes comparaisons culinaires, et trouve notre musique alerte, spirituelle,

ingénieuse, mais pessimiste ! (*sic*). Retournez à votre violon, Monsieur Thomson, reprenez votre archet et votre colophane, et laissez-là la littérature ; tout le monde n'a pas l'étoffe qui convient à un auteur gai.

Il est à remarquer que l'Allemand, si souple et si compréhensif lorsqu'il s'agit de commerce ou d'industrie, s'emmure dans son « moi » dès qu'il se trouve en face d'un art qui n'est pas le sien. La vieille nation idéaliste est toute au militarisme de façade, à la métallurgie et aux produits chimiques, et sans doute serait-ce trop exiger que de demander à ses critiques d'avoir l'âme de ses commis-voyageurs.

L. DE LA LAURENCIE

A PROPOS DE « COUPLÉES »

PAR MARCEL BOULENGER.

M. Marcel Boulenger me pardonnera de ne parler aujourd'hui de son livre. J'ai voulu, avant de le faire, lire les jugements des critiques à qui ce romancier vient de jouer un tour assez plaisant en déroutant, je crois, leurs esprits.

Certes, disent-ils : c'est là une œuvre charmante, savoureuse ; et dont l'esprit est de bon aloi. Ces épithètes commencent à nous obséder, elles ne compromettent en rien les dispositions merveilleuses qu'il est bienséant d'apporter pour juger sainement l'œuvre d'un homme « sur lequel on est en droit de compter ».

Près de la critique écrite, il en existe une autre : — « Que pensez-vous de *Couplées* ? — C'est charmant. — Evidemment, mais... » Et ici commencent mille petites restrictions auxquelles il convient de répondre.

Tout le monde est d'accord sur un point : M. Marcel Boulenger écrit en français, et même en un très beau français. Il est impossible de trouver dans *Couplées* une phrase qui ne soit claire, précise, nécessaire. Puis M. Boulenger a des trouvailles : « Le beau cerf dédaigneux » sur lequel se referme la « forêt jalouse », etc... En outre, ce roman est d'un art parfait. La composition m'en paraît experte, d'une tenue rare, d'une élégance perpétuelle ; l'intrigue est d'un intérêt croissant.

Style, technique, tout cela est sans reproche. Il restait donc à combattre, sournoisement, les intentions de M. Marcel Boulenger : je crois les avoir comprises. N' imaginez pas que je m'en flatte. M. Boulenger les a nettement indiquées. Je ne raconterai pas l'aventure du roman, je ne m'adresse qu'à ceux qui l'ont lu.

On n'admet généralement pas qu'un athlète puisse servir de héros à un romancier. Et pourquoi, je vous prie ? Il eût été naturel de célébrer les amours d'un homme de lettres, d'un médecin et surtout d'un attaché d'ambassade. Ces gens sont représentatifs, ils ont un état, autour d'eux peuvent s'agencer les décors admis pour des passions conventionnelles. Mais un athlète... fi donc ! Rappelez-vous *Couplées*. Ce n'est pas par fantaisie que M. Marcel Boulenger a fait de Marc Thierry un lutteur, un boxeur. Il avait besoin d'un être sans aucune volonté personnelle, d'un être à qui l'on pût dire : Va, agis comme ceci, ou comme cela, — et il fallait aussi que cet être pût réussir. Pour cela, n'était-il pas nécessaire qu'il eût dans les mains tous les atouts : la force, la beauté, une certaine gloire, une gloire publique ? Et pourquoi ? Marc Thierry n'a-t-il pas à être compris et admiré par une femme ayant appartenu elle-même au public, par une actrice ? « Ce Marc Thierry lui plaisait déjà ; avant que de savoir seulement s'il était blond ou brun, elle ressentait une sympathie légère pour ce garçon qui avait vaincu en public, sur une scène rudimentaire sans doute, sur une estrade, et qu'on allait « lancer » comme une grande étoile, et qui goûterait cette semaine l'ivresse inoubliable de la gloire... Sylvie se rappelait toujours avec une tendresse

(1) Souvenirs de M. de Hornstein. *Neue Freie Presse*, 1883.

(2) *Musical Courier*, 20 novembre 1903.

infinie le bruit des applaudissements... Marc l'avait fait songer à tous ces souvenirs... »

Puis pourquoi ne pas élever un être humain comme on entraîne un cheval ?

Marc Thierry doit faire un mariage : il brisera sans conscience tous les obstacles qu'il rencontrera. Il incendie tout naturellement un château... puis il se casse les jambes et se tue... et toutes ces actions ne pouvaient être accomplies que par un Marc Thierry.

Je passe sur l'analyse délicate du sentiment qui enchaîne Pauline et Sylvie l'une à l'autre. On n'avait rien écrit sur l'Envie « ... qu'un beau jeune homme paraisse, que notre aimable baronne (Sylvie) s'en éprenne, et je renonce à l'histoire pour toute ma vie si votre filleule (Pauline) n'en tombe pas amoureuse sur le champ... M^{lle} Pauline ne s'occupe que de Sylvie, et s'habille comme elle, l'imitant passionnément, la regarde sans cesse, la surveille, se mêle de toutes ses causeries, survient en tiers quand on lui parle... Prenons-nous cela pour de la tendresse ? Ce serait trop beau. Pour de la haine ? Ce serait absurde... Je l'ai vue récemment, moins hautaine, se plaire quinze jours durant à la conversation du séduisant dramaturge italien Giusseppe Sartori. Mais ce jeune homme était attentif envers Sylvie... »

Et Pauline sera amoureuse de Marc Thierry, deviendra sa maîtresse lorsqu'elle le saura aimé par Sylvie. Cet homme les sépare et, après l'accident qui le rend invalide, après sa mort, Sylvie rentre au théâtre et Pauline « suffoque d'admiration et de douleur du triomphe public de sa rivale ». Aux bords du lac de Côme, où naît l'enfant de l'athlète, elle n'a rien oublié, et un matin, en embrassant Sylvie, elle murmure : « Je veux entrer... moi aussi... au théâtre... »

C'est en nuances aussi fines, aussi délicates, qu'est étudiée l'Envie. Et vraiment il faut féliciter M. Marcel Boulenger de s'être joué avec autant d'aisance de mille difficultés.

ALBERT ERLANDE

CHRONIQUE MUSICALE

La semaine musicale — on pourrait mieux dire l'année musicale — a bien commencé. Le *Lieder-Abend* de M^{me} Arctowska, qui a eu lieu le 4 janvier, a été un pur régal. D'aucuns diront que lorsqu'on a un accent anglo-saxon aussi prononcé que celui de l'exquise cantatrice, on ne doit pas s'aventurer à chanter en français et même en allemand. Cette opinion serait pure eustroperie en présence du charme parfait des interprétations de M^{me} Arctowska et de sa compréhension absolue du *Lied*. C'est surtout dans les mélodies où la diction juste et simple est de rigueur qu'elle a montré toute son intelligence d'interprète raffinée, en même temps que la perfection de ses moyens vocaux. Le *Sorcier* de Mozart a été détaillé par elle avec une grâce candide délicieuse. Elle a donné aux quatre *Zigeunerlieder* de Brahms une vie intense, un caractère chatoyant et pittoresque qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Le *Kind'r-Lied* de Taubert, charmante chose conçue dans le style populaire, lui a valu un succès très grand. Enfin, les six *Lieder* de Richard Strauss, qui coturaient le programme, ont mis le comble à l'enthousiasme de ceux — malheureusement trop rares — qui étaient à même d'apprécier la haute valeur des compositions du maître allemand et l'interprétation irréprochable que M^{me} Arctowska en a donnée. *Mutterländli*, notamment, a été superbement chantée.

— Le premier concert Barat nous avait laissé un peu froid. Il n'en a pas été de même du deuxième, dont le point culminant a été l'exécution de la Sonate (op. 6) de Richard Strauss pour violoncelle et piano. On peut difficilement imaginer une œuvre plus catégoriquement moderne. Quoique parfaitement équilibrée dans ses diverses parties comme dans son ensemble, elle sort violemment du moule classique pour se jeter, d'un élan vigoureux, dans ces saluaires audaces contemporaines, qu'on ne saurait trop encourager parce que, même excessives, elles sont nécessaires. De la très belle interprétation que le violoncelliste J. Jacob et M. Barat en ont donnée, on peut conclure que les deux artistes étaient

véritablement imprégnés de cet « amour de l'œuvre » indispensable pour la faire vibrer.

Les six *Heures claires* de Verhaeren mises en musique par M. Louis de Serres paraissent avoir été profondément senties par le compositeur. Mais s'il en a rendu le dessin avec vigueur, il n'en est pas de même de la couleur, toujours si harmonieuse et si nuancée chez Verhaeren, malgré ses violences et ses âpretés. L'interprétation des *Heures claires* par M. Debusscher semble avoir accentué la dureté de coloris de l'œuvre musicale par des éclats de voix et des chevotements inutiles, contrastant avec de trop jolies demi-teintes.

Le programme du concert comportait l'exécution d'un charmant trio de Mozart et de la Sonate op. 120 de Brahms pour piano et violon. MM. Barat, Chiafietti et Van Ackeren ont joué ces deux œuvres avec correction et pureté.

— Un récital organisé par M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel pouvait-il ne pas être intéressant ? La si personnelle artiste a une fois de plus démontré, à la séance de jeudi, qu'elle a tout ce qu'il faut pour donner à chaque œuvre interprétée une physiologie conforme à ce qu'ont senti les compositeurs. Cependant, une indiscutable féminité domine son jeu et lui fait exprimer beaucoup mieux les compositions dans lesquelles le côté gracieux, sensitif ou impressionniste a le pas sur le sentiment grave et l'austérité puissante et profonde. C'est ainsi qu'on peut lui reprocher de n'avoir pas donné au *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck toute l'ampleur désirable, tandis que la jolie sonate op. 14 de Beethoven, et surtout la Sonate en si mineur de Chopin, ont trouvé en elle une interprète d'élite, profondément consciente du sens de ces œuvres.

Il y avait au programme quelques productions intéressantes de l'école française moderne, depuis Bizet jusqu'à Debussy : c'est assurément la *Danse* de l'auteur de *Pelléas* qui a fait le plus d'impression. M^{me} Kleeberg en a rendu d'une façon parfaite la délicieuse atmosphère « corotique » (avec quelque chose de plus que chez Corot : de la vie, peut-être ? Ce magicien de Debussy saurait faire vivre ce qui est mort !)

CH. V.

L'affluence des auditeurs est telle aux séances Engel-Bathori que les deux excellents artistes ont été obligés de quitter la salle d'avance, trop exigüe, pour s'installer à la Grande Harmonie.

S'il faut féliciter de l'empressement du public les organisateurs de ces charmantes matinées musicales, on peut regretter, d'autre part, l'intimité du local qu'ils viennent d'abandonner. Dans le vaste vaisseau de la Grande-Harmonie, l'acoustique est déplorable. Toutes les finesses de l'art délicat, nuancé, précieux de M^{me} Bathori et de son partenaire s'effacent. La voix porte mal, résonne en échos. Le texte des mélodies devient insaisissable quand le débit se précipite. Mais qu'y faire ? — A moins d'utiliser la salle du Conservatoire, qui, en dehors des quatre concerts de la saison et des concours du mois de juin, ne sert jamais à rien ?

La séance de mercredi passé, septième en date, fut consacrée à Emmanuel Chabrier, dont M. Engel et M^{me} Bathori firent revivre, par un choix judicieux d'œuvres vocales et pianistiques, la personnalité ardente, à la fois si joyeuse, si bouffonne et si profondément artiste.

Le *Credo d'amour*, l'*Ile heureuse*, la *Bourrée fantasque* pour piano, des fragments du *Roi malgré lui* et de *Briseïs* furent particulièrement applaudis et valurent aux interprètes un succès chaleureux.

A l'entrée de la salle, un dessin de M. José Engel rappelait avec fidélité la figure réjouie et ironique du grand et modeste artiste dont la renommée est désormais solidement établie.

Mercredi prochain, huitième matinée : *La Chanson française*. Trente chansons et chants populaires empruntés aux recueils de Catulle Mendès, Bourgault-Ducoudray et Périhou. Le mercredi suivant (20 janvier), œuvres de Pierre de Brévilles. Le 27, séance consacrée à Bach et Beethoven, avec le concours d'Eugène Ysaÿe. Ce jour-là, ce n'est plus la Grande-Harmonie, mais le théâtre de l'Alhambra que les artistes devront louer !

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS :

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M. Kreisler, violoniste.

Le lundi 18 janvier, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} Gaëlane Britt, harpiste, et de M. H. Britt, violoncelliste, avec le concours de MM. Sadler, violoniste, L. Van Dam, professeur au Conservatoire, et E. Britt, pianiste (Salle Erard.)

M^{me} Marguerite Bonheur, pianiste, donnera par invitation un concert avec orchestre à la Grande-Harmonie le jeudi 21 janvier, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lle} Carlhant et de M. Henri Seguin. Chef d'orchestre : M. François Rasse, du théâtre royal de la Monnaie. Les demandes d'invitations peuvent être adressées par écrit à M. René Devleeschouwer, 126, rue des Deux Eglises, jusqu'au 18 janvier.

Le samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2, aura lieu à la salle Erard un concert donné par M^{lle} Louise Desmaisons, pianiste, avec le concours de M. Georges Sadler, violoniste. Au programme : Grieg, Chopin, Boccherini, Veracini, Searlatti, Zarzicki, T. Dubois.

M. Eugène Ysaÿe annonce pour le 24 janvier son deuxième concert symphonique, avec le concours de M^{me} Maria Gay. Parmi les nouveautés orchestrales qu'il fera entendre figurent les *Trois Nocturnes*, dont l'un avec seize voix de femmes, de Claude Debussy, une œuvre de M. Duïsens et *Catalogna* d'I. Albeniz. Nous apprenons que M. Vincent d'Indy viendra diriger au concert du 13 mars sa nouvelle symphonie.

M^{me} Emma Birner donnera le jeudi 28 janvier, à 8 h. 1/2, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), une soirée de *lieder* modernes. Au programme : Brahms, Rimski-Korsakow, Glazounow, Sokolow, Weingartner, Chausson, Duparc, Busset, Debussy, De Greef, Leken, Fauré, Saint-Requier, etc., dont une grande partie en première exécution.

À cause d'une circonstance indépendante de la volonté du directeur, le deuxième des Concerts Nouveaux, annoncé pour dimanche prochain, est remis au lundi 4^{er} février, à 8 h. 1/2, salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups. Il aura lieu avec le concours du trio de la La Haye.

M. Crickboom, directeur des Concerts philharmoniques de Barcelone, se propose de donner à Bruxelles quatre concerts dont le premier sera consacré à J.-S. Bach avec le concours du pianiste Jean du Chastain et de M^{me} M. Gay, le deuxième à Beethoven (M. Risler), le troisième à Schumann (M. A. Degreëf), le quatrième à César Franck et à Vincent d'Indy (M. Théo Ysaÿe). Ces concerts auront lieu de mois en mois à la Grande Harmonie. Le premier est fixé au 12 février. Une séance extraordinaire sera consacrée, hors de l'abonnement, le 19 du même mois, à l'œuvre d'Ernest Chausson.

BIBLIOGRAPHIE

Le Tour du monde *Journal des voyages et des voyageurs.*
Nouvelle série, 9^e année, 1903. Hachette & Co.

Une extrême variété dans les récits d'explorations et de découvertes, cinématographiés par le dessin et la photographie.

A signaler le voyage du capitaine Lenfant aux rapides du Niger, l'instructif voyage de M. Guerlac à Cuba, le pathétique récit de l'expédition au pôle Nord, sous la conduite du duc des Abruzzes, le journal d'un officier au corps expéditionnaire de Chine, une étude de M. du Bosq de Blamont sur l'irrigation de l'Égypte, la pittoresque odyssée d'un voyage de M. de Beaumont au Maroc, la reconstitution de l'antique cité de Tamgad, récemment exhumée des sables. Plus particulièrement pour les lecteurs de ce journal la belle étude du marquis degli Albizzi sur Assise, une agréable promenade de M. Emile Deschamps à l'île de Poulou-Sinang, les pages vivantes que M. Gustave Geoffroy consacre à la Bretagne du Centre, à ses sites, à ses monuments, à ses cambuses.

Le Journal de la jeunesse. Année 1903, 2 vol. Hachette & Co.

De dramatiques, pittoresques, amusants récits de Pierre Mael, G. Toudouze, de Jeanroy, Jacquier, etc., d'abondantes et intéressantes actualités scientifiques, ethniques, artistiques, géographiques, industrielles, sportives, accompagnées d'une illustration signée des talents les plus adroits, — tel ce recueil célèbre.

PETITE CHRONIQUE

Deux expositions intéressantes s'ouvriront à Bruxelles samedi prochain : Au Musée moderne, le XII^e Salon annuel du Cercle *Pour l'Art*; dans l'ancienne galerie Somzée, 256, rue Royale, l'exposition de *l'Art au XVIII^e siècle*, organisée par la Société française de bienfaisance.

Les ouvrages des six concurrents au Prix de Rome (sculpture) sont exposés au Musée moderne, où le public est admis à les visiter de 10 à 3 heures.

Le sujet était *Cain errant après la mort d'Abel*, « thème neuf et vraiment inédit, qui témoigne heureusement de l'imagination féconde des commissions officielles », ainsi que le fait remarquer un de nos confrères. Le premier prix a été, on le sait, décerné à M. Ghysen, le second à MM. J. Marin et Collard.

Il y quinze jours l'éditeur Hegner, de Leipzig, publiait sous le titre : *Die Lieben im Menschen*, une très littéraire traduction, par le Dr Paul Adler, du célèbre roman de Camille Lemonnier, *L'homme en amour*, avec une remarquable préface du poète Stefan Zweig. La censure allemande vient de faire saisir le livre dans toute l'Allemagne.

Comme le dit le *Petit Bleu*, ces absurdes poursuites ne feront qu'ajouter au succès que toute l'intellectualité allemande a fait aux œuvres puissantes et saines de notre grand écrivain.

Ajoutons que l'éditeur s'est aussitôt pourvu en appel.

Sous le titre *Le Jardinier de la Pompadour*, notre collaborateur Eugène Demolder publie dans le *Mercur de France* un roman qui unit au charme d'une écriture élégante et d'un récit piquant l'attrait d'une fidèle reconstitution des mœurs, des coutumes, des habitations, des parcs, de toute la vie du XVIII^e siècle étudiée d'après les documents de l'époque et minutieusement évoquée dans ses plus petits détails. C'est une œuvre dont l'exactitude historique double l'intérêt littéraire.

L'existence des virtuoses.

De plus en plus se précipite la vie. Celle des virtuoses, dont jadis quelques rares voyages à l'étranger constituaient l'événement, est devenue une industrie terrifiante qui exige plus de ressort et d'endurance physique que les travaux des mines. L'exemple de M. Eugène Ysaÿe, qui promène tout l'hiver son merveilleux archet du midi au nord, de l'est à l'ouest, sans interruption, ayant à peine le temps de dormir en chemin de fer ou en bateau, n'est-il pas caractéristique ? Dernièrement il revint enfin à Bruxelles. Il y resta... *six minutes*, le temps d'embrasser à la gare sa femme et ses enfants entre l'express qui le ramenait de Glasgow et le rapide qui l'emmenait à Saint-Petersbourg !

Les membres du Quatuor Schörg emboîtent le pas à Eugène Ysaÿe. Mais du moins ont-ils l'avantage sur lui de ne pas voyager seuls. Ils peuvent faire un whist en chemin de fer ! Après trois mois de courses vagabondes et un repos de trois semaines à Bruxelles les voici repartis, les fervents quartettistes. Berlin, Hambourg, Munich, Prague, Vienne, la Hongrie, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Russie les applaudiront tour à tour. Et ce n'est qu'en avril qu'ils viendront prendre langue parmi nous.

La neuvième représentation du *Roi Arthur*, dont le succès a été si éclatant, sera donnée vendredi prochain à bureaux fermés pour les membres de la Grande-Harmonie, qui ont demandé ce spectacle.

M^{me} Chausson assistait mardi dernier à la représentation de l'œuvre de son mari, en compagnie de M. et M^{me} Henry Lerolle et de M. et M^{me} Jean Lerolle. Elle a été heureuse de constater que depuis le premier soir l'exécution avait gagné encore en cohésion, en expression et en nuances.

Après le deuxième acte, elle est allée féliciter chaleureusement les excellents interprètes ainsi que M. Sylvain Dupuis, qui conduit toujours son orchestre avec la probité, le respect et la ferveur artistiques qui le guidèrent au cours des études de cette importante partition.

Deux rappels ont, à l'issue de chaque acte, affirmé le succès persistant de l'œuvre. Parmi les nombreux artistes présents, citons les statuaires A. Charpentier et Ch. Samuel, M^{me} Kleberg-Samuel, les compositeurs P. Coindreau et G. Huberti, M. et M^{me} Theo Ysaye, M. et M^{me} M. Crickboom, M^{me} Eugène Ysaye, le peintre A. Bastien, le violoncelliste Gaillard, etc.

Le théâtre du Parc, qui vient de faire une excellente reprise du *Monde où l'on s'ennuie* avec M^{mes} de Villers, Malvau, MM. Joffe, Royer et Preynère dans les rôles principaux, annonce pour mardi prochain la première représentation de l'*Article 266*, comédie inédite de M. Ernest Hallo, précédée de la *Bûche*, un acte de M. Chantemerle (répétition générale demain lundi, réservée aux membres de la conférence du Jeune Barreau et à leurs invités). Jeudi, représentation de M. Lugné-Poe et de la troupe de l'Œuvre : *Maison de poupée*, d'Ibsen. Vendredi, *Salomé*, d'Oscar Wilde, par la troupe du théâtre des Arts, de Berlin, avec conférence explicative par M. G. Vanor. Les 18 et 19, représentations de Mounet-Sully : *Hamlet* et *Edipe-Roi*.

Il y a quinze ans, *Maison de poupée* fut par excellence la pièce de polémique des ibsenistes. C'est par cette œuvre que le maître scandinave s'imposa à l'admiration de l'Europe latine, parce qu'elle est la plus accessible aux esprits méridionaux encore insuffisamment préparés à recevoir le fort enseignement d'Ibsen.

Tout avait été dit sur *Maison de poupée* depuis la préface de M. Edouard Rod dans la première édition française des *Revenants* jusqu'à la conférence de M. Pierre Nozière qui prologua les soirées de *Maison de poupée* à l'Œuvre en octobre dernier, mais ce qui n'avait pas encore été révélé dans son harmonieuse intégrité, c'était la Nora ibsenienne telle qu'elle avait été conçue par le maître, telle qu'elle fut réalisée par M^{me} Suzanne Després.

La critique parisienne tout entière a consacré à la création de

l'originale et puissante artiste des éloges sans restrictions. Et ce sera pour Bruxelles une rare bonne fortune que de pouvoir l'applaudir jeudi dans ce rôle admirable.

Le gouvernement français a enfin levé l'interdiction qui pesait sur *Ces Messieurs*, dont le théâtre Molière poursuit avec un succès persistant les représentations.

Les contrats passés avec divers auteurs obligent M. Munié à arrêter la brillante carrière de l'œuvre de G. Ancey, qui sera jouée pour la dernière fois le jeudi 21 courant. Cette date sera celle de la soixante-et-unième représentation.

L'auteur termine en ce moment une pièce en cinq actes intitulée *Prêtre laïque*. Le prêtre laïque, c'est le médecin qui, par les secrets qu'il en tire forcément, par l'aveu, souvent, de ses vices ou de ses faiblesses, sait prendre sur la femme un empire comparable à celui du prêtre.

Une soirée littéraire, musicale et théâtrale consacrée aux poètes belges et français sera donnée demain lundi, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, par M. Sainvictor, avec le concours de M^{mes} N. neya, Sainvictor, de Montalois, Lavarenne, de MM. Coulon, Lavarenne et Désirant. Cette séance offrira un intérêt peu banal s'il faut en croire le programme, d'où nous extrayons cette annonce alléchante :

« M. Sainvictor ne déclame pas les poésies ; il les joue. Ce genre nouveau et le caractère éminemment national et patriotique du programme, joints au talent des artistes et à l'originalité de cette fête, seront, nous n'en doutons pas, d'un grand attrait pour MM. les sociétaires et leurs dames. Le programme se composera d'un mélange de morceaux sérieux et gais, et d'une comédie. »

Les peintres Gaston de Biemme, Armand Laureys et Paul Sterpin exposeront au Cercle Artistique du 11 au 20 janvier. Ouverture de l'exposition demain lundi, à 2 heures.

A la liste des exposants belges de l'Exposition d'Helsingfors il faut ajouter M. Jacob Smits, ainsi que celui-ci veut bien nous le faire remarquer.

Une nouvelle revue mensuelle, de littérature, *En Art*, paraît à Bruxelles depuis le 1^{er} janvier sous la direction de M. Ch. Dulait.

Rédaction et administration : 57, rue Potagère. Abonnements : Belgique, 6 francs ; Etranger, fr. 7-50.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENTONNAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

35 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES.

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Heures romaines. *S. Maria di Loreto. La « Sainte-Suzanne »* de F. Duquesnoy (FIERENS-GEVAERT). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Deuxième Concert populaire (O. M.). — Nouveaux Concerts d'Anvers (E. V.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. C.). — Cercle artistique de Gand. *Mmes C. Voortman; A. De Weert; Mlle Robyns; MM. Pivonne et De Saegher* (F. V. E.). — Publications d'art. *Sur quelques peintres de Sicile* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts. *Les Marchands de billets de théâtre.* — Petite Chronique.

HEURES ROMAINES

S. Maria di Loreto. La « Sainte-Suzanne »
de F. Duquesnoy.

S. Maria di Loreto fut commencée par Antonio le Jeune, le plus illustre des San Gallo. Il venait de Florence et s'intitulait « architecte et menuisier ». Bramante le protégea, le nomma surveillant des travaux de Saint-Pierre. Très inégal dans ses palais, églises, fortifications, il s'éleva un jour au niveau des plus inspirés. Il est l'auteur du palais Farnèse pour lequel il conçut les fameuses fenêtres à tabernacles. Il adopta avec enthousiasme le style de Bramante. Le Tempietto venait à peine d'être construit; les dessins de Saint-Pierre du Vatican étaient à peine achevés qu'Antonio da San Gallo commença la construction de S. Maria di Loreto en 1507. Extérieurement la petite église a la simplicité et la robustesse des œuvres appartenant à la phase primitive d'un style. Que l'on considère l'église voisine du Saint-Nom-de-Marie et l'on mesurera la décadence de l'architecture à coupoles du XVI^e au XVIII^e siècle.

Par une disgrâce singulière, Antonio n'eut point la joie de couronner ses œuvres maîtresses. Mais la lanterne déchiquetée que Giov. del Duca hissa sur l'église de S. Maria di Loreto accentua la grâce puissante du dôme, et de même l'originale harmonie du Palais Farnèse ne fut point dénaturée par la corniche de Michel-Ange.

L'intérieur de S. Maria di Loreto s'enlaidit somptueusement de stucs et de dorures. Six statues de marbre ornent le chœur. Cinq d'entre elles participent de la médiocrité du cadre. La sixième est l'exquise *Sainte-Suzanne* du Flamand François Duquesnoy.

« Francesco il Fiammingo » était déjà l'ami du Poussin et de l'Algarbi, le protégé du connétable Philippe Colonna, l'auteur du cénotaphe d'Hugues van Ufflen à S. Maria dell'Anima et l'ornemaniste génial du baldaquin de Saint-Pierre, lorsque les boulangers de Rome lui commandèrent cette *Sainte-Suzanne* pour la chapelle de leur corporation. Les succès de Francesco Duquesnoy soulevaient l'envie. « Il ne manie que la glaise, la cire et l'ivoire, disaient ses bons amis, et ne réussit que les amours et les anges. » Le Fiammingo

répondit par la *Sainte-Suzanne* de marbre. Il y travailla pendant trois ans. Tout en s'inspirant de l'*Uranie* capitoline, il multiplia pour sa statue les études d'après nature. *Casta Suzanna* dit-on parfois, tant elle a d'exquise réserve dans le geste qui tend la palme et désigne la Sainte Table au peuple. Jamais l'expression chrétienne n'a plus tendrement sanctifié le rythme antique. Comment dire l'harmonie de ces formes saintes ? La tête est petite, de dimensions grecques ; le dessin des bras, le contour infléchi du corps, les plis du vêtement sont d'une séduction souveraine. Le maître délicieux des angelots et des bambini s'est révélé ici le plus grand interprète de la beauté féminine qu'ait connu le XVII^e siècle. « C'est une des plus belles statues qu'on puisse voir », déclarent Bellori et Cicognaro. « La meilleure statue peut-être du XVII^e siècle, dit Burckhardt. Sans être l'égale de la sculpture antique, une telle œuvre aurait dû suffire pour faire honte à tous les artistes contemporains de leurs erreurs. »

La *Sainte-Suzanne* n'est point flamande. Les artistes ne s'observaient point alors pour exprimer leur race. La théorie du milieu et la « note flamande » sont des abstractions modernes. Duquesnoy n'écoutait que la nature et l'enseignement des chefs-d'œuvre antiques. Comme Van Dyck il répugnait d'instinct à la vulgarité. Plut au ciel que beaucoup de Flamands d'aujourd'hui, leur ressemblaient ! La *Sainte-Suzanne* d'ailleurs n'est pas plus romaine ou italienne que flamande. On dirait une statue française. Elle est plus voisine de Jean Goujon que du Bernin. A la voir on comprend l'admiration fraternelle du Poussin pour Duquesnoy. Un même idéal abritait les deux maîtres contre les licences du baroque. Ils partagèrent les mêmes joies sévères et hautes. Ils rencontrèrent les mêmes haines.

Ils s'étaient connus jeunes. Poussin avait communiqué à Francesco sa religion du dessin ; Francesco avait appris au Poussin l'art de modeler. Jamais leur affection ne faillit. Le sublime artiste français voyait dans Duquesnoy le seul sculpteur capable de perpétuer la grande tradition de J. Goujon. Devenu peintre de Louis XIII, le Poussin décida Richelieu à attirer en France l'auteur de la *Casta Suzanna*. Un brevet de sculpteur royal fut signé ; traitement, indemnité, logement, tout se régla sans retard, avec largesse. Douze élèves devaient être confiés à Francesco.

Le grand artiste flamand était malade à Rome quand lui parvinrent ces bonnes nouvelles. Elles lui rendirent quelque force. L'accalmie fut courte. Les préparatifs de départ achevés, le mal reparut. On mettait alors la *Sainte-Suzanne* en place. Soit accident, soit malveillance, la statue tomba et faillit se briser. Les souffrances de Duquesnoy augmentèrent. Il dut quitter Rome pour changer d'air et de milieu. Son frère Jérôme, accouru d'Espagne, l'accompagnait. Tous deux parvinrent à

Livourne. La faiblesse de Francesco était extrême. En quelques semaines la fièvre l'emporta. Il avait quarante-huit ans.

On a prétendu à tort qu'il fut empoisonné. Les uns ont chargé de ce crime un orfèvre bruxellois, André Ghysels, qui assista le Fiammingo à ses derniers moments ; d'autres ont désigné comme le meurtrier de François son frère le sculpteur Jérôme, pitoyable héros d'un scandale tragique. Jérôme, artiste souvent exquis et parfois confondu en Belgique avec François, fut brûlé à Gand pour crime de sodomie. Sa mémoire s'en trouve suffisamment noircie ; il n'est point nécessaire d'y ajouter l'odieux d'un fratricide. François mourut affaibli par ses travaux et peut-être empoisonné par l'envie. Il fut enterré dans l'église des Frères mineurs de Livourne, où nulle épitaphe ne commémore son génie.

FIERENS-GEVAERT

BIBLIOGRAPHIE. — BURCKHARDT, *Le Cicerone*. MELANI, *Architt. italiana*. DE BUSSCHER, *Biog. nationale* (art. Duquesnoy). FÉTIS, *Artistes belges à l'étranger*. MARCHAL, *Sculpture et orfèvr. belges*, etc.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y a quelque temps, à propos d'une méprise sur leur nationalité, les Rosny (1) furent amenés à s'expliquer publiquement sur leur naissance et leurs origines. J'ai, pour ma part, reçu d'eux une lettre où ils établissent leur parenté avec une foule de peuples et de sangs différents. Puisqu'ils le disent, je les crois volontiers. Mais ne trouvez-vous pas qu'une façon de trancher la question serait de les faire tout bonnement citoyens du monde primitif, de cette vague Européide parcourue d'anthropopithèques mi-conscients et d'une faune étrange et monstrueuse, qu'ils évoquent avec tant d'art dans leurs beaux récits ? S'ils y situent franchement les aventures qu'ils racontent ou si, plutôt, ils consentent à entourer celles-ci du décor moderne, toujours ils témoignent d'un sens miraculeux de ces époques disparues où l'homme, encore à moitié plongé dans la bête, goûtait la vie avec une acuité que nous n'avons plus. Ce qui constitue leur originalité puissante, c'est qu'ils sont parvenus à montrer, sous les manifestations les plus banales de l'existence moderne, l'instinct du fauve primitif qui survit en nous malgré tant de siècles de civilisation.

L'un de leurs derniers livres de contes, *L'Épave*, est caractéristique à cet égard. Il renferme des histoires variées où l'amour, la haine, la peur, la jalousie jouent leur éternel rôle humain. Mais tous ces sentiments y sont renouvelés, recréés en quelque sorte, par les circonstances bizarres, par un je ne sais quoi d'inédit et de troublant que leur ont conféré leurs auteurs. Si l'amour s'empare d'un personnage, il semble que ce soit le premier homme qui ait aimé sur terre. Toutes les femmes sont des Èves mystérieuses, venant, à travers mille obstacles, du premier matin du monde. Un anachronisme audacieux conduit des explorateurs dans une contrée inconnue où les éléphants se sont asservi les hommes

(1) *L'Épave*, par J.-H. Rosny. Paris, librairie Plon.

Les amants conquièrent leurs maîtresses avec des âmes prêtes au meurtre. Toujours, sous les vêtements modernes, c'est l'humanité ardente, sensuelle et passionnée des âges primitifs. Et il faut dire bien haut que les Rosny, qui nous l'ont ainsi révélée, doivent être placés parmi les meilleurs, les plus artistes et les plus probes écrivains de ce temps.

Au surplus, qu'est-ce qui est intéressant dans l'art? Ce qui confesse l'homme. Malgré tout, c'est moi-même que je cherche, partout. Nous avons en nous, au moins en puissance, toutes les sensations, tous les sentiments. Dans l'œuvre d'art, nous voulons trouver un moyen de les éveiller et de compléter ainsi notre vie. Les grands artistes sont ceux qui, dans des décors nouveaux, à travers des aventures nouvelles, savent nous peindre, avec un relief nouveau, la figure humaine.

Qu'est-ce qui nous charme si délicieusement dans les *Vacances d'un jeune homme sage* (1) de M. Henri de Régnier? Le style sûr et discret du livre? L'évocation d'un milieu provincial savoureux? Quelques types amusants des manies d'une petite ville? Sans doute, tout cela est ravissant. Mais cela ne suffirait pas à expliquer l'attrait tout particulier de ce roman. Il provient, cet attrait, d'une peinture exacte et suggestive d'un homme adolescent. Au moyen de quelques traits qui restent, choisis avec un goût qui n'appartient qu'à lui, l'auteur a fixé définitivement cette figure. Georges Dolonne, tout en demeurant un personnage parfaitement caractérisé, prend la valeur d'un type et chacun de nous s'est reconnu en lui. O cet âge qui attend l'amour! Il semble que l'univers entier ne soit occupé que de cette pensée. Toutes les femmes sont désirables. Toutes incarnent le mystère adorable; autour de ces adolescents flotte on ne sait quelle atmosphère de volupté que Baudelaire a chantée et qui attire le baiser de celles qui ont déjà appris à aimer. C'est ainsi que Georges Dolonne, un beau soir, prit entre ses lèvres les lèvres de M^{me} d'Esclaragues et qu'il termina ses vacances dans le grand frisson de l'amour.

J'imagine que Laforgue (2) eût bien aimé le roman de M. de Régnier et s'y fût reconnu tout entier. Lui aussi aima l'amour, lui aussi le souhaita passionnément à toutes les pages de sa vie. Quand il le trouva enfin, il l'avait trop longtemps cherché : il mourut de sa trouvaille. Mais aussi, quel amour il rêvait! Et quelle femme impossible, chair parfaite, âme sublime, esprit sans défaut, il prétendait aimer! Laforgue fut, toute sa vie, un « difficile ». On peut entendre par là ce que les ménagères entendent familièrement : un monsieur qui fait le dégoûté et qui n'est jamais content. Laforgue n'était content ni des autres ni de lui-même. Deux êtres luttèrent sans cesse en lui : un étonnant orgueilleux qui se donnait à soi-même du génie à travers la figure et un critique sagace qui ne se leurrerait pas sur ses propres défauts. Le premier lui a inspiré un tas de pièces de vers et quelques contes d'une fantaisie prétentieuse, intéressante peut-être, mais qui manque essentiellement de logique et de vraie beauté. Le second,

qui apparaît çà et là, triomphe dans une strophe, dans un poème, dans une page de prose et surtout dans ces *Mélanges posthumes* où git à mon sens le meilleur Laforgue et où l'on peut voir ce qu'il aurait réalisé si la vie lui avait permis de s'arracher à ce rôle de Pierrot fumiste qu'il avait trop longtemps assumé.

A toute chose, en art, il faut préférer la simplicité, la sincérité. Parfois, des esprits qui en sont très éloignés par nature, les trouvent au contact de certains sujets empruntés à la vie des humbles. Il s'en est fallu de peu, par exemple, que William Ritter, cet étrange écrivain dont l'œuvre est mi-allemande et mi-française, ne réalisât, dans sa *Fillette slovaque* (1), une épopée familière de premier ordre. L'histoire d'Anicka, la petite fille slovaque, qui s'en va servante au loin, c'est l'éternel exil des races humiliées et qui ne trouvent plus, chez elles, le pain quotidien. Elle demeure fidèle à son ami, à son pays. Et, s'il n'y avait rien d'autre dans le roman, elle resterait peut-être, comme Mignon, le symbole simple de la nostalgie patriale. Mais il est dangereux, quand on est William Ritter, c'est-à-dire un esprit trop nourri d'esthétique, trop épris d'art moderne, il est dangereux de s'attaquer à de pareils sujets. On veut les grandir en y introduisant des idées philosophiques. On les alourdit en les parant d'un style trop savant. Et l'on écrit, comme il l'a fait, un livre très méritant, rempli d'excellentes choses, mais qui se lit avec peine jusqu'au bout.

A M. Paul Mussche, l'auteur des *Jardins clos* (2), il faudrait adresser un reproche tout différent. Il est trop simple, lui. Il n'est ni assez philosophique ni assez savant. Un poète, sans doute, n'a pas besoin, pour me charmer, de me raconter en vers la découverte du radium. Mais enfin, on souhaiterait que, sous le titre charmant de ses rimes, se devinât une pensée, un sentiment fort, ce quelque chose de personnel qui donne aux contidences poétiques une valeur d'éternité. M. Mussche n'a pas de prétentions si hautes. Il est séduit par un beau clair de lune et il le dit familièrement, au moyen d'images qu'il n'a pas inventées, dont tout le monde se sert et que tout le monde comprend. Comme il a lu beaucoup les romantiques, il ne dédaigne pas d'utiliser leur attirail qu'on a, juge-t-il, mis trop tôt au rancart. Les chevaliers, les coursiers, les guerriers, les casques, les cuirasses, les glaives, les coupes, le vaisseau pavoisé, l'abîme profond de la mer, la barque d'amour, tout cela défile en un cortège où nous saluons mille connaissances au passage. Au loin, on entend tinter la cloche du monastère...

Et c'est dommage, vraiment, qu'un poète dont l'âme vibre avec une sincérité et une profondeur qui apparaissent çà et là dans l'œuvre, ne se montre pas plus difficile pour lui-même. C'est dommage qu'il ne se contraigne pas à serrer de plus près son idée, à la rendre au moyen de formules plus neuves et à varier davantage son inspiration. Il faudrait d'abord qu'il pût se laver complètement de ses lectures et se condamner à ne plus lire un vers de sa vie. La route de l'originalité est ardue et solitaire. Mais on y trouve, au bout, l'accueil divin de la Beauté.

(1) HENRI DE RÉGNIER, *Les Vacances d'un jeune homme sage*. Paris, *Mercure de France*.

(2) Œuvres complètes de JULES LAFORGUE : *Mélanges posthumes*. Paris, *Mercure de France*.

(1) WILLIAM RITTER, *Fillette slovaque*. Paris, *Mercure de France*.

(2) *Les Jardins clos*, poèmes, par PAUL MUSSCHE. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

On y trouve aussi la joie d'être jugé et compris par des critiques dignes des auteurs qu'ils analysent. Quand on est arrivé, comme Camille Lemonnier, au sommet de la vie et de la gloire, n'est ce pas un plaisir suprême que de lire, sur soi-même, une étude aussi juste, aussi compréhensive, aussi impartiale que celle que vient de publier M. Léon Bazalgette (1)? J'ai dit l'autre jour, ici-même, l'estime particulière que je professais pour M. Bazalgette. C'est l'un des esprits les plus clairs de notre génération. Quand il prend un sujet, il ne le lâche qu'après l'avoir disséqué à fond. Je ne pense pas qu'il ait jamais avancé une erreur ou seulement une idée qui ne fût pas scientifiquement prouvée. Son étude sur Lemonnier est peut-être ce qu'il a écrit de plus ramassé, de plus vivant, de plus définitif. La sympathie pour l'homme et pour l'œuvre s'unit ici à la critique. Cette union féconde éclaire d'une lumière précise tout le labeur de notre grand compatriote. Désormais, pour qui voudra se rendre compte de sa ligne de vie, il faudra consulter le livre de M. Bazalgette. A l'aide de ce guide, on se retrouvera sûrement au milieu de la puissante forêt que Lemonnier a plantée pour l'éternité sur notre sol ingrat. Des documents précieux, des portraits complètent l'opuscule et le rendent encore plus indispensable... j'allais dire : aux lettrés ; il vaut mieux dire : à tout le monde !

GEORGES RENCY

Le Deuxième Concert populaire.

M. Sylvain Dupuis nous offre, dimanche dernier, un choix intéressant d'œuvres symphoniques diverses, parmi lesquelles la musique à programme alternait avec la musique pure.

Musique à programme le poème symphonique *Stenka Razin* de Glazounov, bâti sur le célèbre et admirable chant des bateliers du Volga que révélèrent jadis à Bruxelles les chœurs petit-russiens de Slavianski d'Agrèff. Ah ! la belle et pénétrante mélodie ! Et comme l'auteur en a habilement tiré parti par des contrepoints qui la ramènent de toutes manières, avec une variété de rythmes infinie. Pour exprimer l'animation du fleuve à l'arrivée du pirate sur sa barque pavisée et fleurie, le thème se précipite, bondit, entraîne à sa suite toute la symphonie, tandis qu'au début il évoquait des masses d'eau solitaires et majestueuses... L'œuvre, instrumentée par un maître symphoniste, est brillante, pittoresque et chatoyante.

Elle n'a pas, en revanche, la profondeur de la composition nouvelle de Vincent d'Indy qui la suivait au programme. Celle-ci nous ramène à la musique pure, dépouillée de toute intention descriptive. Un thème austère de choral exposé par le saxophone, repris ensuite, dans un rythme différent, par l'orchestre, lui sert de base. Et c'est merveille de voir avec quelle variété d'invention et quelle ingéniosité l'auteur développe ce motif, en modifie le rythme et la sonorité, sans s'écarter du plan imposé. Ce *Choral varié* (qui fut très bien joué par M. Kuhn) est classique comme une page de J.-S. Bach, avec l'accent et la couleur de la littérature d'aujourd'hui.

Commencé par l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana, ce beau programme symphonique fut clôturé par le « Voyage au Rhin » et la « Mort de Siegfried », qui valurent à M. Rasse, rem-

(1) *Les Célébrités d'aujourd'hui* : Camille Lemonnier, LÉON BAZALGETTE, Paris. Bibliothèque internationale d'édition.

plaçant au pied levé M. Dupuis indisposé, d'enthousiastes applaudissements. Mais le héros de la journée fut le violoniste Kreisler, virtuose impeccable dont la justesse, la netteté d'attaque et de rythme ainsi que la pureté de son donèrent au Concerto de Mendelssohn une sorte de virginité nouvelle. A part Ysaye, aucun violoniste ne l'a jamais joué à Bruxelles avec une pareille maîtrise. Ce fut étincelant, prodigieux ! D'acrobatiques *Variations* de Paganini, que M. Kreisler exécuta ensuite, mirent le comble à l'emballement du public. Ceci n'est, hélas ! ni de la musique à programme, ni de la musique pure ; est-ce même de la musique ?

O. M.

Nouveaux Concerts d'Anvers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Grand et très mérité a été le succès du deuxième concert organisé le 4 janvier par la Société des nouveaux concerts au théâtre Royal d'Anvers.

M. Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux de Paris, était au pupitre et a fait merveille ; c'est un chef de tout premier ordre, digne rival des Ottl et des Richter. Sous sa direction claire, nerveuse, ardente l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven, la symphonie en ré mineur n° 4 de R. Schumann, divers fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz et l'*Espana* de Chabrier ont été remarquablement interprétés. Le jeune orchestre est fort en progrès. M. Chevillard laissera aux Anversoises le souvenir d'un chef aux qualités transcendantes.

M. Ernest Van Dyck a chanté le récit de Logue de l'*Or du Rhin*, le chant de la Forge de *Siegfried*, et le chant d'amour de Siegmund de la *Valkyrie* et y a apporté toutes les qualités de déclamation impressionnante et de diction impeccable qu'on lui connaît. Enfin on a beaucoup goûté le mécanisme délié, le toucher délicat et le charme de M. Louis Diemer, qui a joué en maître le concerto en ut mineur n° de Saint-Saëns, la *Gavotte pour les heures* et *Zéphirs*, de Rameau, les *Coucouis* de Daquin et la Dixième Rhapsodie hongroise de Liszt.

Le public, enthousiasmé, a chaleureusement acclamé MM. Van Dyck, Diemer et Chevillard, ainsi que les artistes de l'orchestre qui ont fait preuve d'une attention soutenue et d'une rare vaillance.

M. Mortelmans dirigera le 22 février le troisième concert. Il fera exécuter une symphonie de Borodine, le prélude de *Tristan et Yseult*. Kaszowska chantera la ballade du *Vaisseau-Fantôme* et *Isolde Liebestod* et le concert se terminera par la *Conscience-Cantate* de Benoit. Le quatrième concert, sous la direction de Richter, qui conduira la Neuvième Symphonie, reste fixé au mois d'avril.

E. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Trois nouvelles pièces de piano de M. Debussy, jouées par M. Vinès, figuraient au programme de cette séance d'ouverture ; aussi la salle Erard était-elle absolument bondée. Le public a una-

nimement applaudi les *Estampes* et leur interprète. Ces trois pièces sont tout à fait charmantes; la première, *Pagodes*, manque peut-être un peu de cohérence, mais chaque détail en est si joli! La *Soirée dans Grenade* est pleine de sonorités variées, curieusement obtenues, et de colorations séduisantes. La troisième pièce, léger badinage sur deux thèmes de chansons enfantines, s'intitule *Jardins sous la pluie*; autant ce titre qu'un autre. Elle est superficielle et exquise; il y faut signaler surtout d'amusantes déformations rythmiques de l'air « Les Lauriers sont coupés ».

M. Vinès joua ces *Estampes*, comme bien on le pense, en maître, avec infiniment de moelleux, d'aisance et de diversité. Il nous fit entendre encore de très jolies *Danses espagnoles* de M. Granados. J'ai particulièrement goûté le charme de deux d'entre elles, les numéros 2 et 6 de la série.

Les *Veilles de départ* de M. Ropartz sont une série de cinq mélodies sur des sonnets de Charles Guérin. La tonalité en est uniformément mélancolique et sombre, très pénétrante, et la déclamation d'une justesse expressive absolue. M. Daraux les interpréta excellemment.

Un *Poème* pour violon principal, cor, quatuor à cordes et piano de M. Delaurens me parut honorablement écrit, mais sans intérêt bien particulier. Le *Quatuor* de César Franck, exécuté un peu trop en dehors et comme avec une certaine indifférence, complétait le programme.

M.-D. C.

Cercle Artistique de Gand.

M^{mes} C. Voortman, A. De Weert; M^{lle} Robyns;
MM. Pirenne et De Saegher.

Parmi les toiles exposées en ce moment à la cimaise du Cercle artistique, il y en a de si médiocres et de si bonnes qu'on éprouve quelque gêne à en parler. Le pastel domine. La peinture à l'huile y prend cependant avantageusement place avec M^{me} A. De Weert, qui nous offre aujourd'hui de jolis coins de nature, pleins de fraîcheur et de vie. Son *Pluviose* affirme des qualités de coloriste ingénieux; *Matin au bord de l'eau* fait preuve d'observation et de goût.

Le pastel est un genre dangereux et délicat; il exige des aptitudes spéciales: une vision subtile et du dessin. Les œuvres de M^{me} M. Robyns accusent un louable effort, de la finesse et de la discrétion. Il faut citer entre plusieurs *Brouillard sur la ville* et les *Toits rouges*, qui ne manquent pas de poésie. Il y a une certaine vigueur dans le crayon de M^{me} C. Voortman; ses paysages campinois sont exactement notés et dégagent une impression de tristesse sauvage. Un effet de brouillard, *L'Arbre*, est une des bonnes pages de l'exposition; le reste ne laisse pas d'être un peu inconsistant. Très en progrès, le talent de M. Pirenne se plaît dans la mélancolie. Il est d'excellentes choses parmi ses œuvres: *Hiver*, *Soir de mars*, *Chemin des peupliers* et *Petite Maison au clair de lune*, d'une saveur tout à fait exquise. Mais c'est surtout dans ses portraits que M. Pirenne déploie de précieuses qualités. Le dessin est nerveux, correct; les physionomies graves, réfléchies, d'une expression parfois étrange, animées d'une vie intérieure intense. Quant à ses tableaux à l'huile, ils n'offrent guère d'intérêt spécial. Enfin M. De Saegher manie le pastel en virtuose: il a de l'originalité et du charme. Ses paysa-

ges sont agréables, très lumineux; mais il y a dans la facture trop de fantaisie, trop peu de vérité dans l'impression: c'est pourquoi ces œuvrettes ne constituent que de superficiels et mièvres essais.

F. V. E.

Publications d'art.

Sur quelques Peintres de Sienne, par JULES DESTREE.
Bruxelles, Dietrich & Co. Florence, Alinari frères.

Epris de la beauté expressive des maîtres italiens des XIV^e et XV^e siècles, M. Jules Destree a successivement étudié les plus purs de ceux d'entre eux qui illustrèrent la Toscane, les Marches et l'Ombrie. Et voici qu'un nouveau volume, consacré à quelques peintres de Sienne, nous apporte, en un style élégant, les impressions, notations et observations qu'a suggérées au critique une fréquentation assidue chez ces illustres artistes.

M. Destree nous donne des renseignements sur leur vie et une analyse détaillée de leurs principaux travaux. Pour chacun d'eux il reconstitue aussi exactement que possible leur œuvre disséminée. Des notes bibliographiques minutieusement établies complètent le volume, qui est à la fois d'un érudit et d'un artiste.

Taddeo di Barbolo, Il Sassetta, Sano di Pietro, Vecchiatta, M. et B. Giovanni, F. di Giorgio Martini, Necroccio di Bartolomeo, Landi et Sodoma occupent, cette fois, le somptueux écrin de M. Destree. De superbes eaux-fortes de M^{me} Destree et de M. Danse illustrent, avec plusieurs reproductions photographiques, ce magnifique ouvrage, l'une des plus artistiques publications de l'année écoulée, et à laquelle les éditeurs d'art Dietrich ont donné tous leurs soins.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

Les Marchands de billets de théâtre.

Le juge de paix du deuxième arrondissement de Paris vient de mettre fin au conflit qui avait éclaté entre l'Opéra-Comique et ses marchands de billets.

Il a condamné M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, à rembourser à M. Guéner la somme de 8 francs pour prix des quatre places prises par celui-ci et qu'on a refusé de recevoir, sur son ordre, au contrôle.

Le juge de paix explique l'impossibilité où il se trouve de réprimer le commerce des marchands de billets en boutique et rappelle que les racoleurs sur la voie publique sont seuls passibles de la simple police.

Après avoir rendu hommage au motif qui a poussé M. Albert Carré à poursuivre le marchand de billets, qui prive le public des meilleures places, il a débouté M. Guéner de la demande reconventionnelle que celui-ci avait formée de 150 francs de dommages-intérêts pour le préjudice qu'il prétendait avoir éprouvé par le fait qu'on avait refusé l'entrée à ses clients.

PETITE CHRONIQUE

Les prochaines conférences du Cours d'art et d'archéologie (3, impasse du Parc, le samedi, à 8 h. 1/2 du soir), sont fixées comme suit :

Le 16 janvier, M. Ed. Joly, critique d'art : *La Cathédrale* (projections lumineuses).

Le 23 janvier, M. Gustave Benedite, conservateur aux Musées du Louvre : *L'Art dans la vie privée chez les anciens Égyptiens* (projections lumineuses).

Le 30 janvier, M. Alphonse Rorsch, professeur à l'Université de Gand : *Les Humanistes belges à l'époque de la Renaissance*.

Le 6 février, M. Edmond de Bruyn : *L'Art folklorique* (projections lumineuses).

Le 13 février, M. Paul Vitry, conservateur aux Musées du Louvre : *Les Primitifs français* (projections lumineuses).

Le 20 février, M. Joseph Casier : *L'Art du vitrail* (projections lumineuses).

Le 27 février, M. Maurice Emmanuel, critique d'art à Paris : *Lulli, musicien du Roy* (audition musicale).

Le 5 mars, M. Alexandre Halot, consul général du Japon : *L'Art japonais* (projections lumineuses).

Le 12 mars, M. Vincent d'Indy : *L'Ancien opéra français* (audition musicale).

Le 19 mars, M. Ernest Verlant, directeur des beaux-arts : *Stienne* (projections lumineuses).

Le 26 mars, M. Charles Michel, professeur à l'Université de Liège : *La Sculpture funéraire à Athènes* (projections lumineuses).

Les auditeurs libres et les aspirants candidats ayant acquitté la cotisation de 20 francs ont la faculté d'assister à ces conférences avec les membres de leur famille habitant le même toit.

Les autres personnes peuvent obtenir, au prix de 15 francs, des cartes individuelles donnant droit à l'assistance à toutes les conférences de l'année scolaire.

Le droit d'entrée pour une conférence est fixé à 2 francs.

La « Copley Society », à Boston, organise une exposition des œuvres de Whistler qui s'ouvrira le 23 février prochain. A cette occasion, elle invite les collectionneurs possédant des tableaux du maître à les lui envoyer, afin que la manifestation qu'elle prépare soit vraiment « représentative » et digne de la renommée du grand artiste.

Le 21 courant, à 2 heures, s'ouvrira au Cercle artistique une exposition d'œuvres et de projets décoratifs de M. Paul Cauchie.

Nous avons cité dernièrement l'intéressante notice consacrée dans la *Revue bibliographique belge* par M. René Bertaut à André Van Hasselt. Nombre d'articles du même genre, signés du même nom, sillonnent la collection de la revue. La plupart des hommes de lettres en vue y sont analysés d'une façon complète par un écrivain impartial épris d'art et étranger aux rivalités d'écoles. Parmi les plus attrayantes, citons les études consacrées à Maeterlinck, à Gilkin, à Vernaeren, au R. P. Van Tricht, à J. Leclercq, etc.

Demain lundi 18, au théâtre du Parc, première représentation de Mounet Sully : *Edipe Roi*; mardi 19, *Hamlet*.

Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, dernière matinée de *Ces Messieurs*. L'œuvre si retentissante d'Ancey sera jouée pour la soixante-et-unième et dernière fois le jeudi 21. La direction annonce, après une courte reprise du *Maître des forges*, les deux grands succès de cet hiver à Paris : *Antoinette Sabrier*, de Coeul, et *Maternité*, de Brieux.

Demain lundi 18, à 8 h. 1/2, à la Salle blanche de la Maison du Peuple, l'avocat Emile Royer donnera une conférence sur Alfred de Musset.

Tandis que le directeur du Conservatoire de Bruxelles se propose, nous assure-t-on, de supprimer du *Songe d'une nuit d'été* la « Marche nuptiale », qu'il juge un peu coco, pour la remplacer

par la *Trompeten-Ouverture*, le directeur du Conservatoire de Mons a courageusement inscrit la dite « Marche nuptiale » à son dernier concert. Ce qui nous a valu, tout au moins, cette jolie phrase d'un journal montois :

« Nous l'avions déjà entendue, jouée dans un mouvement plus rapide par les musiques des environs et d'ailleurs qui emplissent annuellement nos rues de leurs cuivres cacophoniques lors du Combat du Lumeçon : leurs échos cependant antaniques étaient restés somnolents dans les oreilles des fidèles habitués de festivités et réjouissances kermestiques. » (*Textuel!*).

Le deuxième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain au théâtre de l'Alhambra sous la direction d'Eugène Ysaye et avec le concours de M^{me} Maria Gay, cantatrice, et d'un chœur de seize voix de femmes.

Le programme orchestral comprend trois nouveautés : *Catalonia*, rapsodie du pianiste-compositeur espagnol Albeniz, un Poème de notre compatriote Duyssens et les *Trois nocturnes* pour orchestre et voix de femmes de C.-A. Debussy. La partie classique comprend la Symphonie en *mi bémol* de Mozart, des airs de Gluck et de Hændel chantés par M^{me} Gay, etc.

Répétition générale, samedi 23.

Le troisième concert populaire aura lieu les 6-7 février sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M. A. De Greef, pianiste.

Programme : *Variations sur un thème de Haydn*, de Brahms (première audition); Concerto en *mi bémol* de Mozart (M. A. De Greef); *Mort et Transfiguration*, poème symphonique de R. Strauss; Cinquième concerto pour piano (op. 103), de C. Saint-Saëns (M. A. De Greef); *Rapsodie hongroise n° 1*, de F. Liszt.

Demain lundi 18 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la Salle Erard, concert de M^{lle} Gaëtane Britt, la charmante harpiste, et de M. Horace Britt, le violoncelliste bien connu, avec le concours de M. Sadler, violoniste, M. L. Van Dam, professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles, et M. Ernest Britt, pianiste.

Mercredi prochain 20 janvier, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, neuvième matinée musicale Engel-Bathori, consacrée aux œuvres de Pierre de Bréville, avec le concours de l'auteur.

La dixième séance aura lieu le mercredi 27 janvier et sera consacrée aux œuvres de Bach et Beethoven avec le concours de M. Eugène Ysaye.

Abonnements et entrées à la Grande-Harmonie; chez M. Engel, 18, rue Fourmois (Ma Campagne) et chez les principaux éditeurs de musique.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2 à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre par invitation, donné par M^{me} Marguerite Bonheur, pianiste, avec le concours de M^{lle} Carlhant, cantatrice, et de M. Henri Seguin.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, deuxième séance de sonates modernes belges et françaises, donnée par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont. Au programme : Sonate de A. de Castillon, Sonate de Jongen (première exécution) et Sonate de V. Vreuls.

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, le pianiste M. Marck Hambourg donnera à la Grande-Harmonie un concert avec orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye.

L'éminent virtuose, qui revient d'une tournée triomphale en Australie et en Amérique, exécutera le Concerto en *ut* mineur de Beethoven, le Concerto en *mi* mineur de Chopin et le Concerto en *si bémol* mineur de Tchaïkovsky.

Mardi 26 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Ravenstein, M^{me} C. Bernard donnera un récital de piano. Au programme : *Sonate appassionata* de Beethoven, pièces de clavecin de Rameau, valse de Chopin, etc.

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno interpréteront le 6 février, au Cercle artistique, les sonates de Franck, de Lekeu et la *Kreutzer-Sonate* de Beethoven.

Les autres séances prochaines annoncées sont : Le 20 janvier, une conférence de M. Dubled sur *La Cour de Napoléon I^{er}* ; le 22, un concert donné par M. et M^{lle} Vandooren.

Suzanne Desprès, l'interprète de Nora dans *Maison de poupée*, appréciée par Emile Zola (14 mai 1901) :

« Son grand talent est fait de vérité et de tendresses. Elle donne la vie elle-même, par l'admirable simplicité de son jeu, par la façon dont elle recrée totalement le personnage, en le faisant sien, en étant lui-même. Et la douceur dont elle enveloppe la triste destinée humaine, n'exclut pas chez elle la netteté ni la force. C'est certainement l'artiste, dans ces dernières années, qui m'a ému le plus profondément par tout ce qu'elle a évoqué en moi de vrai, de douloureux et de bon. »

Le *Thyrse* du 1^{er} janvier (48 pages) publie la remarquable conférence faite par Albert Giraud sur Max Waller, des vers de Liebrecht, Lauzon, Devuyt, Collin, Hilly, Ramaekers, Varlet et des chroniques appréciant le mouvement artistique, littéraire, musical, théâtral du mois dernier.

Les souscriptions pour le monument à Max Waller sont reçues au siège de la revue, rue de la Filature, 14, Bruxelles et aux bureaux de l'*Éventail*, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles. La première réunion du Comité, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2 du matin, à la taverne de la Régence, place Royale.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'Allemagne ne participerait pas officiellement à l'Exposition universelle de Liège en 1905. Il ne faudrait pas voir dans ce fait un refus de l'Allemagne d'accorder son concours à l'Exposition de Liège.

En effet, nos informations nous permettent de dire que nos voisins d'outre-Rhin, pas plus que les Anglais, n'ont jamais participé officiellement aux précédentes expositions belges. Ce fut le cas pour les expositions universelles de Bruxelles et d'Anvers. C'est semi-officiellement que l'Allemagne et l'Angleterre ont adhéré aux précédentes expositions organisées en Belgique, et nous avons de bonnes raisons de croire que ces deux pays feront pour Liège ce qu'ils ont fait pour Anvers et Bruxelles.

Nous pouvons aussi ajouter que l'Allemagne et l'Angleterre auront un contingent important d'exposants à l'Exposition de Liège.

Poursuivant ses intéressantes études sur l'Art étranger, dans lesquelles il consacre aux artistes belges une large part, M. Vittorio Pica passe en revue, dans la dernière livraison de l'*Emporium*, les œuvres de nos meilleurs dessinateurs et graveurs : Van

Rysselberghe, H. Meunier, F. Maréchal, F. Khnopff, Ch. Doudelet, G. Minne, A. Baertsoen, R. Wytman, H. Cassiers, L. Lenain, A. Danse, Biot, J.-B. Meunier, A. Donnay, E. Berchmans, A. Rassenfosse, H. De Groux, sans oublier deux artistes enlevés prématurément à l'art : Karl Meunier et Henri Evenepoel.

De nombreuses reproductions illustrent le texte.

Angers a donné le 17 décembre la première de l'*Etranger*. Le drame de M. Vincent d'Indy, bien monté et superbement interprété par l'orchestre du théâtre renforcé des musiciens de l'Association artistique, a produit un effet considérable.

M. Grimaud, un artiste de talent, chantait le rôle créé par M. Albers et M^{lle} d'Heilsenn s'est fait applaudir dans le rôle de Vita.

M. d'Indy a été l'objet d'ovations enthousiastes. Le lendemain de la première, la commission des Concerts populaires a offert un banquet au compositeur.

L'*Etranger* est à l'étude au Grand Théâtre de Lyon et sera monté ensuite à Bordeaux.

Nous nous en voudrions de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes qui suivent, et que nous extrayons du compte rendu de l'*Etranger* par M. Arthur Pougin, le musicographe bien connu :

« Il n'y a pas dans ces deux cents pages de musique huit mesures, que dis-je ? il n'y a pas quatre mesures de suite qui soient dans le même ton. Quand on sort de là, on donnerait un billet de la Banque centrale de Monaco pour entendre le commencement de la cavatine de Figaro dans le *Barbier de Séville*. Songez donc ! quarante mesures en *ut*, sans même l'ombre d'un accord diminué ! C'est ça une joie ! (Sic.)

« Quant à l'inspiration, il y en a dans l'*Etranger* comme dans le creux de ma main. (Sic.) Des dièses, des bémols, des doubles dièses, des doubles bémols, des accords fantasques, des agrégations étranges, des cadences évitées, des enharmonies, tout ce que vous voudrez ; mais pour le reste, bernique ! (Sic.) Je me suis pourtant laissé dire qu'il y avait dans la partition des *leitmotive*. Je n'en crois pas un mot, car pour ça il faudrait qu'il y ait au moins des motifs, et dame..... »

Aucun commentaire ne serait digne de ce texte.

De Paris :

M^{me} Wanda Landowska donnera le 3 février, salle Erard, à 9 heures du soir, un récital consacré aux œuvres de J.-S. Bach. L'excellente artiste exécutera notamment une *Suite inachevée*, presque inconnue, du vieux maître.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

3 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
**MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.**

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Impr. V. MONNOM, 22, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

M. Vincent d'Indy et l'Opinion (M.-D. CALVOCORESSI). — La Littérature belge jugée par Gaston Boissier (H. K.). — Notes de musique. Une audition du quatuor vocal de la *Scola Cantorum* (HENRY LESBROUSSART). *Pierre de Bréville* (CH. V.). — Nécrologie. *Jean-Léon Gérôme*. — Chronique judiciaire des Arts. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

M. Vincent d'Indy et l'Opinion.

A mon ami MICHEL AGELASTO.

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus.

CH. BAUDELAIRE.

Sitôt qu'un artiste met au jour une œuvre qui soit véritablement une création, qui sorte de l'habitude routine, cet événement est le point de départ d'une série de discussions acharnées. Car il est d'ordinaire

une minorité qui sait dès l'abord s'élever jusqu'à la compréhension de l'œuvre nouvelle et, d'autre part, il y a toujours une foule qui, non contente de discuter, raille de parti pris ce qu'elle ne peut ni ne veut comprendre. On peut même dire que certains dénigrement sont la meilleure preuve de la valeur de toute tentative artistique nouvelle.

Ceci étant une loi générale, absolue, il n'y aurait pas, dans les discussions si violentes que soulève toute production nouvelle de M. Vincent d'Indy, matière à un article, si, dans l'ensemble des opinions émises, l'on en trouvait, non seulement de diverses, mais encore d'étrangement contradictoires, et bien propres à déconcerter un public non prévenu.

Par exemple, en voici une : « La principale innovation, dit un critique, autorisé d'ailleurs, en parlant de l'*Étranger*, me semble le soin avec lequel M. d'Indy éteint son orchestre quand parle un de ses personnages. » Or, dans un autre journal, je vois qu'il est question d'orchestration « à fracas, en masses compactes, en dissonances hurlantes » qui oblige les interprètes à « lutter de tous leurs poumons contre le bruit instrumental, au détriment des oreilles bien portantes ».

Bien des critiques, de ceux qui s'élèvent contre le prétendu « wagnérisme » de *Fervaul*, ont constaté combien dans l'*Étranger* la personnalité de M. d'Indy s'est affirmée, combien le compositeur apparaît libéré de toute influence. Mais, pour d'autres, M. d'Indy reste « le reflet, l'ombre, le prisonnier de Wagner ». D'autres précisent, et ont vu dans l'*Étranger* des rappels « de *Lohengrin*, de *Tristan*, de l'*Anneau du Nibe-*

lung, surtout du *Vaisseau Fantôme*, et même de *Parsifal* dans le grave prélude du premier acte ». — On remarquera dans cette liste l'omission inexplicable de *Rienzi*, de *Tannhäuser* et des *Maîtres Chanteurs*. — Le prélude incriminé se compose : 1° d'une sorte de fond de tableau orchestral (triolet arpégé par le quatuor) dont la simplicité exclut évidemment toute hypothèse de réminiscence; 2° d'un motif construit sur trois notes et relatif à l'émeraude; 3° d'un motif emprunté à la liturgie du Jeudi-Saint; chacun de ces deux motifs est exposé deux fois. Et c'est tout. Or, le troisième élément ne saurait être une réminiscence wagnérienne, puisque la provenance en est connue. Par élimination, nous en arrivons donc à conclure que le deuxième élément est le seul qui ait pu être emprunté à *Parsifal*. Il ne reste plus qu'à se procurer une partition de cette dernière œuvre, et à chercher. On occupera ainsi, agréablement, quelques-unes des longues soirées d'hiver.

Mais, pour parler sérieusement, l'accusation de plagiat, ou simplement de « wagnérisme » serait grave si elle était fondée. Il importerait donc, non pas de la lancer au hasard, de l'affirmer sans preuves, mais bien de l'établir, de la discuter, de la rendre irréfutablement évidente. Il faudrait pour cela examiner tour à tour chacun des éléments constitutifs du drame musical : d'abord, le drame. Et l'on serait forcé de reconnaître que ni la conduite de l'action, ni les caractères des personnages, ni la façon de traiter chaque scène, chaque événement, ni la philosophie qui se dégage de l'ensemble (ou, si l'on veut, celle que l'auteur a voulu y mettre) ne peuvent être sérieusement rapprochées. On étudiera ensuite la musique, et l'on verra que ni la déclamation, ni l'orchestration, ni la polyphonie, ni la façon de développer les thèmes ne sont comparables. Comme je n'ai pas l'intention d'infliger à mes lecteurs vingt pages de discussions techniques, je n'entreprendrai point ici une telle étude; il me serait d'autre part difficile de la condenser en une phrase du genre de celle-ci, que je n'invente pas : « On voit le lien commun entre l'émeraude et l'épée de Wotan, le bûcher de la Walkyrie et la lance de Parsifal. »

Le seul rapprochement fondé que l'on puisse établir entre les drames de Wagner et ceux de M. d'Indy, c'est que les uns comme les autres sont complets, offrent au spectateur une réalisation parfaite à tous les égards : poésie, musique et plastique, sensibilité et pensée, art théâtral et art symphonique concourent simultanément, avec des droits égaux, à l'ensemble, et de la variété des moyens naissent l'homogénéité, la plénitude de l'effet. Peu de compositeurs sont parvenus à ce degré de perfection. Mais, si M. d'Indy, après Wagner, l'a atteint, faut-il conclure à l'imitation ?

Rien de plus dangereux que les parallèles. Certains,

par exemple, trouvant que *Fervaal* manquait de la « clarté française », se sont plus à opposer à cette œuvre *Louise*, dont les personnages leur semblent plus vivants et l'action plus humaine.

Or, étudions de près *Fervaal* et *Louise*, en dégagant ce que chacune des deux actions contient d'essentiel : nous verrons bientôt que l'analogie des deux drames, avec, par conséquent, le symbolisme qui s'en dégage, est évidente presque jusqu'au paradoxe. Comme *Fervaal* par Arfagard, *Louise* est élevée par ses parents, selon les préjugés sociaux, dans l'idée du devoir conventionnel. Comme *Fervaal* vers Guillen, *Louise* est attirée vers Julien, vers l'amour libre et vainqueur. Comme *Fervaal* tue Arfagard, *Louise* déchire le cœur de ses parents, pour ne songer qu'à l'être qu'elle aime; et enfin, comme *Fervaal* montant aux sommets illuminés de l'aurore nouvelle, *Louise* s'évade vers Paris éclairé de mille lampes électriques. Il n'est pas jusqu'au chœur « O jolie!... » qui ne vienne intervenir, dans la scène finale de *Louise*, à peu près de la même façon que, toutes proportions gardées, le *Pange lingua* dans *Fervaal*.

En somme, pour opposer ces deux œuvres l'une à l'autre, on ne peut arguer ni des événements qui s'y déroulent, ni du schème général de l'action. Et il ne reste qu'une illusion causée par la différence des époques, par le Montmartre substitué aux nobles paysages où vit *Fervaal*, en un mot, par des considérations toutes secondaires au-dessus desquelles on devrait pouvoir s'élever avant que de prétendre porter un jugement esthétique. Et je suis sûr pourtant, que si *Fervaal* eût été postérieur à *Louise*, il se serait trouvé des gens pour reprocher à M. d'Indy d'avoir, en le transposant, endeuillé de « brunes germaniques » un plan d'action bien lucidement français.

C'est toujours sur la question du réalisme et du symbolisme que se concentre, pour l'*Étranger* comme pour *Fervaal*, le débat. Ainsi, pour de fort bons esprits, dans la dernière œuvre de M. d'Indy le réalisme accentué de certaines scènes détonnerait avec l'atmosphère surnaturelle de certaines autres, et le héros, trop symbolique, se verrait mal à côté d'un très moderne douanier. La critique est grave : les deux termes réalisme (ou, si l'on veut ici, naturalisme) et surnaturel semblent tout d'abord si contradictoires, que l'on est tenté de l'accepter sans plus de discussion. Mais, à réfléchir un peu, on s'aperçoit qu'aucune raison valable ne justifie la prétendue incompatibilité des deux éléments.

Nous avons, en matière d'art, des habitudes acquises, et surtout une tendance à tout classer, à répartir en catégories distinctes, en compartiments étanches nos émotions et les facteurs de nos émotions. Et nous acceptons malaisément ce qui n'est point conforme à la coutume que nous avons acquise au contact des œuvres

qui nous sont familières. Dès qu'il s'agit de théâtre surtout, la tradition, la *convention* scénique prend pour nous une importance très grande. Cette convention varie selon les époques : Au XVII^e siècle, on n'admettait point, dans la tragédie, le réalisme. Racine, dans la seconde préface de *Bajazet*, écrit que « les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près » et, pour se justifier d'avoir pris comme sujet de sa pièce une action moderne, allègue que les héros vivent en un pays éloigné, et que « les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur un théâtre ».

Mais on n'admettait pas davantage le surnaturel. Dans la préface d'*Iphigénie* par exemple, le même poète s'écrie : « Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse », etc.

Aujourd'hui, nos habitudes se sont modifiées : nous admettons le réalisme, et nous admettons le surnaturel. Mais, comme autrefois et comme toujours, nous avons une routine au nom de laquelle nous condamnons volontiers toute chose inusitée. Et si dans une œuvre d'art nouvelle deux éléments paraissent incompatibles, ce n'est point nécessairement parce que l'un exclut l'autre, mais tout uniment parce que, de n'avoir jamais été en présence de ces éléments réunis, l'esprit s'étonne de leur réunion. Nous n'avons point coutume de voir côte à côte un être quasi-miraculeux et un citoyen du XX^e siècle, soit. Mais avons-nous le droit de nier qu'une pareille juxtaposition puisse être valable ? Ce serait singulièrement hardi.

Élevons un peu le débat, car nous touchons à une question d'ordre général et dont la solution est grosse de conséquences. Qu'est-ce que la légende, sinon la « tradition », au sens étymologique du mot, d'une vérité sous une forme simplifiée ? Qu'est-ce que le symbole, sinon une manifestation de ce qu'il y a toujours, dans la réalité même, de mystérieux, — une explication de ce que la vie contient, malgré tout, d'inexplicable ? Légende et symbole sont partout ou ne sont nulle part. A vouloir exclure le surhumain de l'humanité, on rencontrera toujours un point où la distinction s'efface, et où la raison doit, pour passer outre, faire usage d'un postulat. On aboutirait en outre à la négation absolue de toute œuvre d'art où interviendrait un élément surhumain : l'art est humain avant tout ; et si, avec cette raison d'être de l'art même, le surhumain est incompatible, il est incompatible avec l'art. Mais mille chefs-d'œuvre sont là, qui prouvent le contraire.

Or, si l'artiste a le droit de faire intervenir l'élément surhumain, pourquoi lui contester la liberté de le faire au moment et de la façon qu'il lui plaît, et pourquoi, en face d'une œuvre novatrice, arguer de ce qui n'est qu'une habitude prise au contact des œuvres antérieu-

res, une routine qui, précisément grâce à la succession de manifestations d'art nouvelles, va se modifiant sans cesse ? Nous avons vu que le réalisme comme le surnaturel ont pu sembler jadis incompatibles avec le sentiment tragique. Aujourd'hui nous admettons l'un comme l'autre, mais il nous paraît étrange de les voir intermêlés, simplement parce que cela n'est point usuel. On serait bien en peine de trouver une autre raison que celle-là.

N'avons-nous donc jamais vu de pareil mélange ? Sommes-nous choqués, dans le *Songe d'une nuit d'été*, de voir évoluer Obéron et Titania, princes des fées, en même temps que Bottom, Quince ou Snug ? Dans la *Tempête*, Prospero est-il moins humain pour être, à la fois, maître des puissances invisibles et duc dépossédé, sans l'intervention d'aucune force surnaturelle, d'un duché très peu irréel ? Et l'*Alceste* d'Euripide, où voisinent le demi-dieu Hercule et un Phérès surabondamment terre-à-terre ! Tout cela, et bien d'autres exemples que je pourrai citer, est en vertu d'une convention théâtrale, me dira-t-on. Et l'on dira vrai. Mais, puisque convention il y a et point autre chose, l'erreur est justement de vouloir ériger cette convention en loi esthétique, et de condamner au nom de la convention d'aujourd'hui ce qui sera peut-être la convention admise demain.

Me voilà fort loin de M. d'Indy. La morale de toutes ces réflexions, c'est, très cher Maître, que vous eûtes cent fois raison de conclure, en un récent article, à l'impuissance de la critique en face de l'œuvre d'art nouvelle. Toute création digne de ce nom porte en elle-même les lois esthétiques qui la justifient, et ce n'est qu'une fois ces lois manifestées dans une œuvre que la critique s'en empare. Mais ceux à qui l'œuvre d'art s'adresse feront bien de ne vouloir connaître celle-ci qu'au moyen de leur propre sensibilité, d'aller à elle avec ingénuité, sans subir l'influence ni de l'opinion d'autrui, ni des idées déjà acquises, et avec la seule volonté de s'ouvrir à la pensée qui fut celle de l'artiste créateur.

M.-D. CALVOCORESSI

La Littérature belge jugée par Gaston Boissier.

Un certain Gustave Herwig, de Berne, vient de publier en allemand une espèce d'anthologie des auteurs de la Suisse romande, qui a pour titre : *Erinnerungen von Dr Châtelain*. La préface contient une interview de Gaston Boissier, que M. E. Platzhoff-Lejeune, le distingué critique du *Litterarisches Echo* et de la *Rundschau*, s'est amusé à traduire pour la *Tribune libre* de La-Chaux-de-Fonds. La voici :

« Votre littérature romande a une base bonne et solide. Vous y avez deux hommes distingués : le Dr Châtelain et Philippe Godet

(Neuchâtelois); Philippe Monnier n'est pas aussi brillant que son père Marc, mais il a quelque chose de solide. Gaston Paris en est témoin. C'est chez lui que je l'ai vu. Sa perte est irréparable. Le dimanche après-midi tous les étrangers de passage se réunissent chez lui, même les Scandinaves, Norvégiens et Suédois. Paris est mort jeune. Il nous faut aujourd'hui de véritables lettrés; la Suisse romande nous les envoie. Rostand; malheureusement, est un homme malade et ne compte plus beaucoup. Il a beaucoup de finesse, d'intelligence et d'esprit. C'est un malheur qu'il soit malade. Il souffre de neurasthénie et il doit vivre à la campagne. Il a eu du succès. Lors de sa réception à l'Académie, il a fait un discours brillant tel que jamais homme n'a fait. Il faut que la France se recrute; c'est par vous qu'elle y arrivera. Je vous félicite que vous désiriez faire connaître à l'Allemagne cette littérature. Châtelain a fait un ouvrage méritoire pour la mémoire de Rousseau; Philippe Godet le ressuscite (!). Je vous parlerai maintenant des cendres de Voltaire et de Rousseau... (?)

« L'Académie a couronné l'important ouvrage de votre Ph. Monnier sur le Quattrocento. J'ai vu son père, Marc Monnier, chez Taine et dans la *Revue des Deux-Mondes* (sic!). Il avait un très grand talent; je vous prie de souligner cela. Quelques contes, quelques nouvelles ne seront pas oubliés, ils sont acquis à la littérature universelle. Je connais surtout les Genevois. Henry Warnery, le très estimé, mais très peu connu malheureusement...

« Chez nous, en France, Lamartine s'est beaucoup distingué. Il a commencé après Chateaubriand, après 1820 donc, époque à laquelle débute (sic) M. Max Dessoulavy, l'excellent critique. Et aujourd'hui les esprits distingués nous ont quittés. Ils vivent en Suisse, mais pas en Belgique. Les Belges font des vers qui n'en sont pas, dans un français qui n'en est pas un. Il y a bien quelques noms, mais leur portée n'est pas considérable. Il y a naturellement quelques talents comme Maeterlinck et Rothan (?); nous en couronnâmes quelques-uns. Mais cela ne me dit rien.

« Vous avez en Suisse des journalistes parfaits: le directeur du *Journal de Genève* en est le tout premier. Il a joué un grand rôle sous l'Empire et il fut un de mes élèves quand j'étais professeur à l'École normale. De son quotidien il a fait un grand journal; j'ai fait sa connaissance chez M. Thiers, un homme distingué. Je suis gré à la Suisse d'éviter toute excentricité, on ne peut dire autant de la Belgique. La littérature suisse est saine et vigoureuse, ainsi celle (sic) de votre grand maître Philippe Godet qui dans son ouvrage unique sur votre littérature s'est acquis un immortel mérite. Chez les Belges, la littérature est sauvage, chez vous elle est calme, douce, intelligente, moderne, bref une littérature de l'histoire. (*Der Geschichte*, de la postérité?) Vous avez d'éminents historiens dans la Suisse française, tels A. Piaget, Ph. Godet, Mottaz à Yverdon, beaucoup d'autres encore.

« Veuillez dire, Monsieur, au public allemand combien j'apprécie son grand philosophe, votre grand-oncle Edouard Zeller. Je me suis servi de ses ouvrages avec un grand plaisir et nous avons souvent parlé de lui chez M. Thiers et chez Taine. Edouard Zeller est un homme merveilleux. »

Les points d'interrogation, les points d'exclamation et les *sic* sont de M. Platzhoff-Lejeune, qui se demande comment on peut imprimer de pareilles aneries. Le phénomène ne comporte évidemment que deux explications. Ou M. Herwig s'est fichu de Gaston Boissier ou, comme Rostand, Gaston Boissier « est un homme malade qui ne compte plus beaucoup ».

H. K.

NOTES DE MUSIQUE

Une audition du quatuor vocal de la Scola Cantorum.

M. Valère Mabille, dont les matinées musicales font événements par l'imprévu des régals d'art qu'elles réservent, avait convié dimanche dernier le quatuor de la Scola à venir exécuter, aux « Hayettes », quelques-uns de ces chants profonds et charmants que Charles Bordes et ses collaborateurs vont rechercher dans les siècles défunts. Bordes lui-même, retenu par la maladie, avait confié à M. de Castera la conduite de l'artistique quatuor. M. de Castera s'en est acquitté avec sûreté et science, soutenant l'exécution au piano par de sobres indications de mouvements, entrées et nuances expressives. Mais quelle que soit la réserve qu'il y ait apportée, on pourrait souhaiter entendre certains morceaux, tels ceux de Charpentier et de Schütz, sous la forme *a capella* pure, qui paraît être l'originale.

La qualité des exécutants permettrait sans crainte la suppression d'un accompagnement. Les voix de M^{lle} de la Rouvière : vivante, aïlée, — M. Legend : grave et du style le plus beau, — de M. David : un compatriote, à reconnaître son timbre frais de ténor verviétois, — M. Gibelin : admirable d'égalité et de richesse, ont fait merveille.

De Marc-Antoine Charpentier, élève de Lully, fut bûchée une extraordinaire *Élévation* à trois voix, d'un génie pur, s'achevant en une gradation de force, d'expression et de foi inouïe d'intensité. — Heinrich Schütz (première moitié du XVII^e siècle) est trop ignoré. Nos timides études du passé hésitent à remonter, dans la musique allemande, au delà du tout-puissant Bach. Et pourtant celui-ci eut aussi des pères intellectuels : Schütz est parmi eux. Dès le début du XVII^e siècle, il entra à l'école des maîtres vénitiens; il participa aux essais de transformation de la forme musicale que popularisait Monteverde, et rapporta en Allemagne ces considérables réformes. Il conserva toute sa vie, par de fréquents voyages, un contact fécond avec les centres d'art de l'Italie.

Si sa biographie ne nous l'apprenait pas, le beau dialogue *Per la Pavana*, exécuté par la Scola, le prouverait assez. Sa clarté, sa simplicité, son équilibre expressif et sonore sont du génie latin, comme paraît l'être aussi le souriant *Duetto* de l'une des deux cent quatre-vingt-dix-huit cantates de Bach, qui contiennent tant et tant de perles sans prix!

A ce programme de choix s'ajoutaient des exécutions de violoncelle et de piano solo, les premières confiées à une ancienne (et des meilleures) élève du Conservatoire de Bruxelles, à laquelle les doux soucis d'un foyer charmant n'ont pas enlevé le culte ému de la haute musique, et paraissent avoir donné plus de sérénité à son expression si pure. Enfin, M^{lle} De-vos, jeune pianiste dont on parlera, a abordé le scabreux et génial *Prélude, choral et fugue* de César Franck, et les indications de son interprétation témoignent d'une compréhension très intéressante. Qu'elle craigne la force, pourtant. Comme dit De Greef, recherchez l'accent expressif, fuyez l'accent dynamique. Le doux père Franck avait promené, dans sa carrière illusionnée, de trop profondes et sublimes rêveries, pour qu'on veuille bousculer son œuvre d'un poignet trop strict. Si vous voulez interpréter le *Prélude*, ainsi que les détenteurs de la tradition franckiste l'enseignent, il est un moyen un peu baroque, mais certain : écoutez comment Busoni le joue, et faites tout le contraire.

HENRY LESBROUSSART

Pierre de Bréville.

Petite séance délicieusement intime, mercredi passé, à la trop grande et trop froide Harmonie. M. Engel et M^{me} Bathori y firent vivre une vingtaine d'œuvres de Pierre de Bréville. Le compositeur lui-même était là et accompagna de façon parfaite les morceaux chantés par les incomparables artistes.

La musique de Pierre de Bréville a donné l'impression du plus pur raffinement : Des riens qui disent quelque chose, parfois

même beaucoup, parce que le musicien les a grandis, haussés, quintessenciés. Et puis, quels jolis poèmes ! Certes, l'une des meilleures inspirations de la jeune école française, c'est d'avoir compris que la beauté du poème importe beaucoup. Si seulement le père Franck avait pu se rendre compte de cela ! Mais il était tout de même si grand, qu'il rendait musicalement belles les pires platitudes littéraires.

Pierre de Bréville possède une très remarquable qualité : chez lui, la musique domine le poème sans l'écraser. Ce n'est pas un compositeur « purement homme de lettres ». Il est le maître de sa ligne mélodique et la manie avec souplesse et sans effort, non sans puissance parfois. Son duo *Aimons-nous*, qu'il était curieux de comparer avec un lied de Raway qui emprunte les mêmes paroles, est d'une grande beauté de lignes et d'une belle intensité d'expression. Je n'aime pas autant le duo : *Hymne à Vénus* ; il est moins original, trop franckiste.

La *Mori des Lys*, sur un poème de Jean Lorrain, est peut-être la chose la plus intéressante que nous ayons entendue au cours de cette matinée musicale : c'est assurément l'œuvre de de Bréville qui est le plus de lui.

Bernadette et *Petites Litanies*, deux esquisses mystiques, artistiques mais délicieuses, montrent les ressources infinies de ce musicien qui sait si facilement se mettre dans une atmosphère déterminée, et qui a le don d'assimilation à un si haut degré. Il est étonnant, à ce point de vue, qu'il ne soit pas parvenu à rendre avec plus de relief ses *Portraits de musiciens* (Fauré, d'Indy, Chausson, Franck), que M^{me} Bathori a exécutés au piano : à première audition il était bien difficile de discerner d'une façon claire, dans ces quatre morceaux qui s'enchaînent pour ainsi dire sans interruption, les traits caractéristiques des musiciens qu'ils veulent représenter. On avait une impression générale de « jeune école française » avec Vincent d'Indy comme dominante, mais c'est tout.

La séance se terminait par l'exécution de six chansons populaires, arrangées de façon ravissante : Mélange exquis de nostalgie, de mélancolie, de tristesse et de gaieté un peu troublante ; art délicat, esquisse fines, dentelles rares, qui montrent une âme éprise de sensations subtiles, mystérieuses et profondes. Et quelles jolies fantaisies poétiques sur les *Lauriers sont coupés*, le *Furet du bois joli*, etc.

Concert très brillant, jeudi passé, à la Grande-Harmonie. Beaucoup de monde, de fleurs à profusion, (« trop de fleurs », eût dit Calchas), un programme long et varié, un orchestre très bien dirigé par M. Rasse ; enfin un « clou » : *Les Adieux de Wotan*, chanté mieux que jamais par Seguin, admirablement secondé par l'excellent orchestre. Ah certes ! ce fut un emballement de bon aloi, celui qui rappela par trois fois le Wotan idéal...

M^{me} Marguerite Bonheur a joué le Concerto en ut mineur de Mozart, le Troisième Concerto de Saint-Saëns et quelques morceaux de piano bien mal choisis ; elle manque d'assurance, elle hésite, elle a des sons trop frêles à côté d'autres trop durs. Dans le Concerto de Saint-Saëns elle a totalement manqué de ce qui fait la force d'un Pugno : l'extériorité. Par contre, dans ce lui de Mozart elle a réalisé une fusion parfaite avec l'orchestre et a dit de façon exquise le radieux *larghetto*.

J'aime mieux ne pas parler de M^{lle} Carlhant, bien qu'elle ne manque pas d'un certain talent ; quand on a entendu M^{me} Bathori la veille, on a peur d'être partial...

Certes, si M. Bernard n'affronte pas le grand public et la solennité des grandes salles, il n'en est pas moins un artiste de grande valeur. Son piano-récital, qui a eu lieu vendredi à la salle Erard, en fut la preuve éclatante. L'*Appassionata* de Beethoven a trouvé en lui un interprète encore plus parfait que M. Sieveking, dont nous avons parlé récemment. M. Bernard a apporté dans l'interprétation de l'œuvre magnifique plus de personnalité, plus de « passion », plus de vie ; bref, une reconstitution encore plus nette de l'âme beethovenienne. Dans les *Deux pièces* de Bach, il s'est

montré « claveciniste » accompli, et partout où la mélodie prédomine (Impromptu en sol majeur de Schubert, Ballade en sol mineur de Chopin, etc) il a littéralement « chanté », mais avec cette simplicité si rare chez les interprètes et qui est indispensable pour donner au *lied*, qu'il soit écrit pour la voix ou pour le piano, sa véritable allure.

A signaler encore la belle compréhension par M. Bernard du *Prélude, choral et fugue* de César Franck (surtout du choral) et des *Etudes symphoniques* de Schumann.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Jean-Léon Gérôme.

Le peintre et sculpteur français Gérôme, qui vient de mourir à Paris, était né à Vesoul le 11 mai 1824. Elève de Paul Delaroche, il exposa pour la première fois au Salon, en 1847, où sa toile *Jennes Grecs excitant des coqs*, actuellement au Musée du Luxembourg, le mit aussitôt en lumière. Depuis lors, il ne cessa d'exposer au Salon des compositions inspirées de l'antiquité, d'une exécution froide et précieuse qui le firent apprécier de ceux pour qui le signalement est la qualité primordiale.

Il demeura jusqu'à sa mort fidèle à son éducation première, rebelle aux tentatives nouvelles de l'art, hostile à toute évolution, ancré dans les formules de l'Académie.

Chronique judiciaire des Arts.

Sur la plainte du peintre Harpignies, le tribunal correctionnel de la Seine a jugé dernièrement un cas assez curieux de contre-façon de tableaux.

Un marchand de tableaux nommé Bureau recevait d'un peintre Reynold (sans s !) des copies qu'il payait vingt ou trente francs. Il les « cuisinait » habilement, les patinait, les craquelait et les signait Corot, Diaz, Daubigny, Sisley, Troyon, Fromentin, Charles Jacque, Th. Rousseau, Bonvin, Harpignies, etc.

Le tribunal a condamné M. Bureau à quatre mois de prison et 2.000 francs d'amende ; il a acquitté le peintre Reynold et confisqué toute la belle collection de faux tableaux.

Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinet, 32, rue de Mauberge, 25 mars ; envois directs, 1^{er}-15 avril. Renseignements : M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1^{er} mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt chez Ferret, rue Vanneau, le 25 janvier. A Cannes, 10-15 février. Commission sur les ventes : 10 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre 1904. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1^{er} juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 1^{er} février 1904. Id. — *Société des artistes lyonnais*. 23 janvier-27 mars. Dépôt à Paris chez Pottier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Grand Palais). 14 février-14 mars.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1^{er} mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc., 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril. *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1^{er} avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*) 16 avril-30 juin. Envoi : *Peinture et gravure*, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1^{er}-2 avril. *Sculpture, architecture, objets d'art*, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — *Salon des Indépendants* (Serres du cours la Reine). Ouverture : 20 février. Dépôt : 12-13 février.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition internationale des Beaux-Arts qui vient de fermer ses portes à Venise a réalisé, pendant les quelques mois qu'elle est restée ouverte, des ventes importantes dont la municipalité de Venise nous communique la liste.

Bien que les œuvres vendues aient été, en majeure partie, des œuvres italiennes, on relève sur cette liste un certain nombre de toiles dues à des artistes français et belges.

Parmi ces derniers, C. Meunier, E. Claus, F. Khnopff, A. Baertsoen (dont les belles eaux-fortes ont eu un succès marqué), J. Leempoels, J. Van Biesbroeck, etc.

Un médaillon de *Gil Blas* :

M. LÉON CARDON. — Un profil nerveux et cavalier, qu'aurait aimé graver Soullus ou Vosterman, l'air créateur et bon enfant d'un de ces peintres de Flandre, à la moustache en faucille, au nez flaireur, à l'œil en éveil; et, dans la rue, la démarche balancée et fringante d'un homme qui aurait pu porter rapière, tel l'adroît connaisseur et l'amateur d'art passionné qu'est M. Ch.-Léon Cardon, l'un des principaux, sinon le principal organisateur de cette Exposition de l'art français au XVIII^e siècle, à Bruxelles, qui vient de s'ouvrir en cette ville, et où voisinent des joyaux d'art prêtés par les cabinets les plus fameux.

Fils de ce Jean Cardon, le père Cardon, comme on disait, qui, un des premiers, en Belgique, acheta les Delacroix, les Millet, les Decamps, les Corot, les Rousseau; grand collectionneur lui-même, d'un goût sans défaillance, il a fait de la vieille maison bourgeoise qu'il habite au Canal, un musée où l'art et la curiosité abondent : tableaux, bois sculptés, reliquaires, retables, missels, tapisseries, armures, coffrets gothiques et bahuts de la Renaissance, monnaies, médailles, etc.

Artiste, d'ailleurs, lui-même un des maîtres de l'art ornemental dans son pays. Fait partie de toutes les commissions d'art où son jugement est toujours attendu. Ardent aux controverses, respectueux des maîtrises, irréductible en ses convictions, il a l'enthousiasme, le zèle et la foi des époques où l'on s'en allait sur le pré pour défendre son idéal.

Au surplus, conscience loyale et cœur d'or.

C'est mercredi prochain, à 11 heures du matin, qu'aura lieu à La Haye, dans les salles du *Cercle Pulchri Studio*, la manifestation de sympathie organisée en l'honneur du grand peintre Joseph Israëls à l'occasion du quatrième-vingtième anniversaire de sa naissance. Le soir, un banquet réunira, à l'hôtel du Vieux Doelen, autour du maître ses amis et admirateurs.

Jedi dernier s'est ouverte au Cercle artistique (Waux Hall du Parc) une exposition d'œuvres de M^{lle} Jenny Montigny et M. Edmond Verstraeten. Clôture le 31 courant.

Hier samedi s'est ouvert à la Galerie royale (rue Royale, 198) une exposition d'œuvres de M. Victor Abeloos. Clôture le 5 février.

Le théâtre Molière a résolu de reprendre l'œuvre puissante d'Ancey, *Ces Messieurs*, à partir du 2 février; ce sera ce jour-là

la soixante-troisième. En attendant, on joue le *Maître de forges*. Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, matinée; aux matinées les enfants paient demi-place.

La dixième représentation du *Roi Arthur* a eu lieu mercredi dernier. M. Sylvain Dupuis, heureusement rétabli de l'indisposition qui l'avait retenu quelques jours chez lui, a pu diriger le beau drame de M. Ernest Chausson, auquel le public a fait un accueil enthousiaste.

Le même soir avait lieu, à l'Opéra, la dixième représentation de l'*Etranger*, dont le succès s'affirme chaque fois davantage. Les interprètes de l'œuvre de M. d'Indy, M. Delmas et M^{me} Bréval, ont été rappelés trois fois après chaque acte.

C'est le 28 février que sera jouée aux concerts Chevillard la nouvelle symphonie de M. Vincent d'Indy.

M. Alfred Bruneau est en ce moment, dit le *Guide musical*, tout à la composition de l'importante partition symphonique destinée au drame qu'il vient d'extraire de la *Faute de l'abbé Mouret*. Ce drame, on le sait, doit être joué au théâtre Antoine.

D'un autre côté, M. Alfred Bruneau a en sa possession plusieurs poèmes d'Emile Zola, et l'un de ceux-ci fut achevé par le grand romancier la veille même de sa mort.

Le *Fils de l'Étoile*, la nouvelle œuvre de MM. Camille Erlanger et Catulle Mendès, passera à l'Opéra vers la fin de mars. L'ouvrage a été distribué à MM. Alvarez, Delmas, M^{mes} Bréval, Heglon et Demougeot. L'orchestre sera dirigé par M. Taffanel.

L'action se passe à Jérusalem, l'an 135 après Jésus-Christ.

Le deuxième concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain 31, à 2 heures; la répétition générale aura lieu le vendredi 29, à la même heure. On y exécutera l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini; la Huitième Symphonie de Beethoven et le deuxième acte de la *Vestale* de Spontini.

Demain lundi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye, donné par M. Mark Hambourg, pianiste.

Mercredi prochain 27, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, dixième matinée musicale Engel-Bathori, avec le concours d'Eugène Ysaye et consacrée à J.-S. Bach et Beethoven.

Au programme : De Bach : Air de l'Oratorio de Noël; air de la *Cantate pour tous les temps*; duo de la *Cantate de Pâques*; deux airs de la *Passion*; air et duo de la cantate *Jesu der du meine Seele*; Sonate en *fa* mineur. De Beethoven : *Adèleïde*, cantate; *Ode à la bien-aimée*, poème mélodique; Sonate en *fa* mineur.

La prochaine séance (première de la seconde série) aura lieu le 17 février et sera consacrée aux œuvres de MM. Paul et Lucien Hillemacher.

Pour rappel, mercredi prochain 27, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle de l'Ecole allemande, deuxième séance du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuor en *ut* majeur (1785) de W.-A. Mozart; Quatuor en *la* mineur (op. 132) de L. Van Beethoven; Quatuor en *fa* majeur (op. 10) de A. Glazounow.

Pour rappel, jeudi prochain 28, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), soirée de *Lieder* modernes par M^{me} Emma Birner.

La deuxième et la troisième séance de sonates d'auteurs modernes belges et français seront données à la salle Erard, par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont, les vendredis 29 janvier et 12 février, à 8 h. 1/2.

La deuxième audition des Concerts Nouveaux aura lieu le lundi 1^{er} février, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups. Elle sera consacrée à la musique de chambre de Mendelssohn, qui sera interprétée par M^{les} Marguerite, soprano, et Van den Broeck, contralto, avec le concours du trio de la Haye (MM. Karel Textor, pianiste, Henri Hach, violoniste, et Ch. Van Isterdael, violoncelliste, professeurs au Conservatoire royal de la Haye).

Les concerts de l'Académie de musique de Tournai sont fixés aux dimanches 31 janvier, 27 mars et 24 avril, à 4 heures précises, à la Halle aux draps, Grand'place.

Au premier de ces concerts on donnera avec M. Noté et d'autres artistes de l'Opéra des fragments très importants de l'*Africaine*. M. Noté chantera le rôle de Nélusko et les chœurs et l'orchestre, dirigés par M. Danneau, directeur de l'Académie, comprendront plus de trois cents exécutants.

Sous la direction de M. Gabriel Mourey, dont on connaît les pénétrantes études sur l'art moderne, paraît depuis le 15 courant une revue nouvelle, *Les Arts de la vie*, dont le but est « d'apprendre à tous à connaître, à comprendre, à ressentir, à aimer l'art dans toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, dans tous ses rapports avec les idées et les mœurs d'aujourd'hui ».

Les Arts de la vie ne sera pas plus une revue de vulgarisation qu'une revue de spécialisation. Elle sera vivante avant tout et reflètera tous les aspects de la vie contemporaine. La direction et la rédaction sont établies chaussée d'Antin, 6.

Annonçons aussi l'apparition d'un périodique mensuel illustré, *Le Renouveau*, revue sportive, théâtrale, mondaine, etc., dont la rédaction est installée rue des Charbonniers, 23, à Bruxelles.

La Société des poètes français, qui compte aujourd'hui plus de soixante membres, parmi lesquels MM. J.-M. de Hérédia, Léon Dierx, A. Dorchain, E. Michelet, E. Raymond, etc., vient de confier à M. A. Charles, libraire-éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris, le dépôt exclusif des volumes de vers et de critique poétique de sa bibliothèque, désormais unifiée sous la rubrique : « Bibliothèque de la Société des Poètes français. »

L'Ermitage (livraison de décembre) publie une très intéressante lettre du peintre G. Daniel de Montfreid sur Gauguin. Ami de l'artiste défunt, l'auteur resta en correspondance avec lui jusqu'aux derniers jours, jusqu'à ce début de mai 1903 qui vit, dans une île des antipodes, la fin lamentable et tragique du grand Solitaire. Il retrace en vingt pages émues la vie de Gauguin, fait justice de maintes absurdités débitées sur son compte et analyse son art en critique avisé et profond.

Cette noble étude et celle de M. Charles Morice donnent à l'artiste sa place définitive dans l'art de ce temps.

L'Art décoratif, revue mensuelle d'art contemporain (95, rue des Petits-Champs, Paris), a consacré dernièrement toute une livraison (septembre 1903) à la cinquième Exposition Internationale d'Art à Venise (34 illustrations). Cette manifestation, on le sait, réunit un grand nombre d'œuvres des artistes les plus connus du monde entier et la décoration des salles, distribuées entre les provinces italiennes, offrait l'exemple d'un cadre parfait. Le texte de l'étude est dû à M. Gustave Soulier.

Les polémiques contemporaines sont parfois violentes. Mais que dire des polémiques d'autrefois ?

Un de nos confrères a retrouvé un document qui prouve que, sous ce rapport, nos prédécesseurs nous dépassaient de plusieurs longueurs : c'est une pièce de vers rédigée par Petrus Borel, dit le *Lycanthrope*, contre un de ses ennemis littéraires qui l'avait attaqué, et dont voici le couplet final :

Vivant décomposé, ton rachitisme navre !
Lorsque, mort, dans la terre on portera tes os,
Pour la première fois on verra qu'un cadavre
Peut déguster les asticots !!!

Vient de paraître chez A. DUPONT-METZNER

ÉDITEUR

7, RUE GAMBETTA, NANCY

J. GUY ROPARTZ. — Dix petites pièces pour piano à quatre mains.

Prix net : 5 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

3 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Février

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Chronique littéraire. *Deux Romans belges* (GEORGES RENCY). — Théâtre de la Monnaie. *Reprise des « Maîtres Chanteurs »* (H. L.). — Théâtre du Parc. *L'Irrésolu* (M. M.). — Cercle artistique de Gand. *Mme Haut-Geleeds. Mlle Mabel Elwes* (F. V. E.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. C.). — Nécrologie. *M. Bordiau*. — Petite Chronique.

Théo Van Rysselberghe⁽¹⁾.

Le portrait de M. André Gide n'est pas moins beau. Son harmonie noire, son attitude sobre, les bras serrés au corps, une main remontant au visage et soutenant d'un doigt la tempe, la correction nette, l'élégance froide, révèlent déjà la subtilité métaphysicienne du pâle visage aux yeux ironiques, adoucis par la tristesse, au grand front précocement découvert et encadré par une chevelure presque romantique, complétant une face où il y a de Novalis, de Werther et de Schumann. On con-

siderera également à bon droit comme une belle chose la lithographie si expressive représentant M. Dario de Regoyos jouant de la guitare, et comme une autre belle œuvre le portrait de Mme Eugène Demolder, dont l'harmonie est si riche et si variée, et où toutes les tonalités d'or, d'émeraude, de bistre et de rose s'unissent avec une magistrale intensité.

D'autres portraits, entre autres ceux de M. Gevaert, de Mme Viélé-Griffin, de Mlle Irma Sèthe, un délicieux pastel de la fillette du peintre, attesteront sa science et son goût, pour aboutir à une toile importante que le musée de Bruxelles a acquise, le grand portrait de Mme Van Rysselberghe et de sa fille, qui est une œuvre complète, d'un beau style, assurément la plus remarquable qui ait été peinte par les néo-impressionnistes. L'arrangement de la jeune femme en robe claire à demi étendue, livre aux mains, auprès d'une table à thé, l'attitude de l'enfant, la symphonie des fonds de boiseries et de cadres surmontant le canapé, tout est savant, aisé, logique et charmant dans cette composition où le procédé pointilliste reconstitue le tremblement subtil de l'atmosphère, le frisson même de la vie. Nulle imperfection, nul étalage de virtuosité : le vrai est étudié sans escamotages et rendu sans éclats inutiles, avec une distinction constante, un savoir paisible qui comprend qu'en art résoudre une difficulté se complète par la suprême coquetterie d'en dissimuler l'existence elle-même, d'esquiver non le mérite de la vaincre, mais les félicitations pour l'avoir vaincue. Un tel tableau suffit à classer son auteur parmi les plus compétents des portraitistes de son époque.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Paysagiste, M. Théo Van Rysselberghe a surtout peint des marines, soit qu'il s'éprit des harmonies bleues de Saint-Tropez, soit qu'il restât fidèle aux harmonies argentées et blondes des plages de la mer du Nord. Il aime suivre d'un trait souple et décoratif les linéaments des vagues étales, développer sur un mince horizon les fastes d'un coucher de soleil dispersant des nuées mauves et roses autour de son brasier central, amasser un orage sulfureux dans le coin d'un vaste ciel déblayé par le vent, dresser sur le sable d'une plage ensoleillée des promeneuses dont la brise contrarie la marche et définit les corps sous les vêtements. Il est moins sensible à la poésie qu'au chatoiement des tonalités fragmentées. Sa vision reste là, impressionniste et extérieure, et un ensemble de ces marines sur un mur crée une sensation aveuglante de clarté, une fête des yeux, un décor joyeux et riche.

C'est dans les portraits et dans quelques tableaux de genre qu'il faut chercher un art moins exclusivement préoccupé de l'enveloppe extérieure des choses. Des tables servies parmi des feuillages, des nappes, des cristaux, des théières, des porcelaines touchées par les flèches du soleil, des femmes élégantes coiffées de grands chapeaux fleuris et vêtues de mousselines claires ont fourni à l'artiste leurs thèmes chers à tout peintre amoureux de la lumière et des reflets, et il leur a dû quelques œuvres où s'est encore affirmée sa science des effets décoratifs, son goût pour les harmonies bleues et orangées, sa recherche de certains gris et blancs dont l'emploi lui est personnel, son antipathie pour toutes les nuances assombries et pour ce qui donne de l'opacité aux valeurs. En ce sens, il peut compter parmi les peintres de la jeune génération qui ont le mieux profité de l'exemple de Claude Monet et le plus intelligemment compris les applications de sa technique sans se restreindre à l'imiter.

Le plus considérable effort de M. Van Rysselberghe a été jusqu'ici une grande toile qui fit une profonde sensation, il y a quelques années, au Salon de la Libre Esthétique de Bruxelles. Elle représente la baie de Saint-Tropez au soleil couchant. Au premier et au second plan des femmes nues se baignent, jouent dans l'eau ou se reposent sur le rivage. En cette œuvre se résument toutes les tendances de l'artiste : la courbe du golfe, l'eurythmie des vagues et des bois de pins font songer à Puvis de Chavannes, les femmes sont dessinées sagement, entremêlées avec une science heureuse de la composition, avec une grâce simple ; toute l'œuvre est sereine, pure, presque classique. Mais elle est revêtue du plus éclatant coloris impressionniste. Baignée d'une lumière orangée qui rend plus froid encore le ton soufre et bleu pâle de la mer, elle accumule dans les ombres et les lumières les harmonies les plus osées, les plus violentes et les plus justement évocatrices pour

ceux qui ont vu, avec une stupeur que l'habitude ne diminue point, ces orgies de lumière, criantes de beauté, ces fêtes invraisemblables que sont les couchants des beaux jours méditerranéens. Ce grand panneau décoratif est une véritable baie ouverte sur la mer. La façon dont l'artiste y a instinctivement concilié le classicisme et l'impressionnisme me fait penser aux belles œuvres de M. Henri Martin. Je ne vois que lui, dans l'art actuel, pour avoir uni à ce point les deux tendances et donné ainsi à l'impressionnisme sa véritable sanction en le considérant, non comme un nouveau poncif, mais comme une rénovation technique applicable à de très diverses conceptions du dessin et de la composition picturale. L'œuvre de M. Van Rysselberghe marque la complète éclosion d'une belle personnalité, le plus sérieux résultat du néo-impressionnisme et elle fait prévoir qu'il prendra place parmi les mieux doués de nos décorateurs (1).

On lui doit quelques affiches lumineuses et, parmi ses eaux-fortes déjà nombreuses, beaucoup méritent leur place dans les cartons des plus délicats collectionneurs. Le *Café-concert* avec sa blanche danseuse anglaise, le *Port de Trieste*, *Edam*, le *Retour de la pêche*, avec le bel ensemble de ses barques virant de bord pour s'engouffrer dans le chenal, quelques beaux nus souplement exécutés au pastel, des aquarelles traitées hardiment par grands lavis de tons entiers, des dessins au bistre, d'une facture serrée, témoignent de l'activité d'esprit, de l'ingéniosité, du désir de perfectionnement de l'artiste bruxellois, maintenant fixé en une exquise maison où toutes choses disent son goût de la sobre et claire élégance londonnienne, unie par certains détails à la netteté riante des intérieurs flamands.

M. Théo Van Rysselberghe a contribué largement au récent mouvement artistique de son pays. Avec Ensor, De Groux, Degouve de Nuncques, Laermans, Gilsoul, Verheyden, Mellery, Lemmen, Morren, Khnopff, M^{me} Boch, Buysse, Verstraeten, Baertsoen, Wytsman, il a été au premier rang du valeureux groupe qui a affirmé le succès des Salons de la Libre Esthétique, après ceux des XX, et qui s'est montré si brillamment solidaire des écrivains et des musiciens auxquels la Wallonie et la Flandre ont dû une renaissance artistique inespérée. Mais en même temps qu'il marquait sa large place aux Salons bruxellois, M. Van Rysselberghe la marquait aux expositions des Indépendants où il affrontait les jugements hâtifs et injustes en compagnie d'Anquetin, de Maurice Denis, de Charles Guérin, de Pierre Bonnard, de Signac, de Cross, de Luce et de tous ceux que les dates

(1) Il faut ajouter à cette nomenclature la grande toile décorative de l'hôtel Solvay, à Bruxelles, décrite ici même par M. E. Demolder et une œuvre nouvelle, *La Lecture*, qui figurera au prochain Salon de la Libre Esthétique.

et la communauté de recherches faisaient ses camarades d'art libre. Il a, au milieu d'eux, nettement précisé sa personnalité de dessinateur scrupuleux, de coloriste à la fois intense et affiné, de moderniste épris des aspects riants et heureux de la nature ou de l'expressivité de tels visages d'intellectuels. C'est bien vraiment un peintre, né pour s'exprimer en peinture, sans mélange d'éléments empruntés aux autres arts ; il a la grande ligne du décorateur, l'abondance, l'aisance large dans l'exécution, la faculté de l'arrangement naturel, le sens des harmonies et la faculté de réaliser directement sa pensée dans des formes et des couleurs, sans aucun artifice d'esprit. Spécialement son œuvre aura aux yeux du critique le grand mérite d'être allée à l'extrémité du développement d'une technique : quel que soit le jugement qu'on porte sur le pointillisme, il le représente dans son entière et parfaite application et il lui a fait rendre la plus grande somme d'impressions possible, avec autant de science que d'originalité, sans s'hypnotiser sur une formule, sans rien lui sacrifier de ses goûts et de ses désirs dans le domaine du dessin et de la composition. M. Théo Van Rysselberghe est consciencieusement préparé à de grandes œuvres, et je l'envisage comme une des personnalités que l'on pourra escompter le plus sûrement pour la constitution de l'art décoratif de l'avenir.

CAMILLE MAUCLAIR

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Deux Romans belges (1)

Sous l'étiquette du roman, la Belgique a produit, dans le cours de ces dernières années, un grand nombre d'ouvrages d'espèce mal définie.

Étaient-ce de longs poèmes en prose, composés surtout pour la joie subtile de ceux qui prennent goût aux processus verbales, aux harmonieux déroulements de phrases bien cadencées ? Étaient-ce plutôt des rêveries idéologiques, pareilles, ou du moins modestement comparables à celles que signe Maurice Barrès ? En tout cas, on chercherait vainement dans ces livres, souvent estimables, les vrais caractères du roman.

Est-il besoin de le rappeler, le roman doit être avant tout une tranche de vie, un document humain. Plus il se rapproche de l'humanité agissant et parlant dans l'intensité et dans la sincérité de sa nature, plus il acquiert de titres à l'immortalité. Et l'on n'a pas d'exemple, dans toute la littérature, d'un roman qui soit resté dans la mémoire des hommes pour le seul charme d'un style minutieusement, artistement ciselé.

On dirait que nos littérateurs commencent à apercevoir ces vérités élémentaires. Ils se rendent compte qu'un livre n'est pas

beau à cause de la quantité de mots rares, de phrases précieuses ou de morceaux bien faits qu'il renferme, mais seulement à cause de la vie poignante du récit où l'on sent vibrer, même à travers une langue cahotée et malhabile, une passion sincère ou quelque grande douleur.

MM. Paul André et Georges Rens ne sont pas logés dans une tour d'ivoire. Ils sont installés en pleine vie et y choisissent hardiment les éléments de leurs œuvres. C'est pourquoi leurs livres valent qu'on s'y arrête, qu'on les discute et, encore qu'on ne puisse y applaudir sans restriction, qu'on les signale du moins avec estime à l'attention du public.

M. Paul André est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages de genres très différents, parmi lesquels il convient de citer surtout un volume sur les enfants, intitulé *Chers Petit Singes*. Il y avait trouvé une note juste, un peu sentimentale, presque tout à fait personnelle. Ces quelques pages comptent certainement parmi les plus agréables de toutes celles qui furent publiées par nos jeunes auteurs. Les autres ouvrages de M. Paul André témoignent d'un effort continu, persévérant, inlassable, que ne décourageraient ni la critique ni même l'indifférence. Ils se suivent à intervalles réguliers. Pour l'instant, on annonce, après le *Prestige*, ses *Lettres d'homme* et la *Seule Issue*, un roman, qui sont sous presse.

Qu'est-ce que c'est que le *Prestige* ? A Namur, au bord de la Meuse, une famille de rentiers, la famille Teyranet, est plongée dans les affres de la ruine. Hélène, fille unique, vient d'obtenir son diplôme d'institutrice. Elle croit, la pauvre ! que ce parchemin sauvera l'honneur et la vie de ses parents. Mais le malheur est plus grand qu'elle se l'imagine. Il faut à son père 200.000 francs, ou bien c'est la faillite, la honte, la mort ! Un homme d'affaires, personnage ambigu, nommé Lardan, l'artisan de leur ruine, lui offre de les sauver tous si elle consent à devenir sa femme. Car Hélène est jolie, bien que savante, et elle séduit autour d'elle tous les cœurs, même les plus blasés. Lardan lui fait horreur. Elle le repousse avec indignation. D'ailleurs, elle aime Henri Marcille, un jeune chimiste, avec lequel elle a été élevée. Malheureusement, Marcille ne peut disposer de la somme nécessaire à la famille Teyranet. Hélène se voit contrainte d'épouser un M. Robert de Saint-Verdet, ami parisien de Lardan, que le charme de la jeune fille a conquis et qui ouvre toute large sa bourse aux créanciers de M. Teyranet. Ce mariage, mal assorti, ne tarde pas à devenir un enfer. Robert reprend son existence de noces et de fêtes. Hélène se désole, toute seule, au logis. Alors Henri repaît. S'il n'a pu être l'époux, n'essayera-t-il pas de devenir l'amant de celle qu'il aime avec une passion si profonde ? Mais Hélène est revêtue d'un prestige souverain, celui de sa fierté. Elle sera malheureuse, mais ne consentira jamais à déchoir. Henri s'éloigne. Peut-être ne se reverront-ils jamais plus. La vie en décide autrement. Au cours d'une villégiature à Lustin, près de Namur, Hélène est avertie par le fourbe Lardan que son mari se compromet à Namur, au Cercle des Étrangers, avec une théâtrale sensationnelle. Cet affront suprême la jette hors d'elle-même. Lardan veut profiter de ce trouble. Il la poursuit avec des mots brûlants, des gestes passionnés. Réfugiée chez elle, son amour pour Henri lui monte à la tête comme une folie. Elle s'échappe, court à la fabrique où travaille son ami d'enfance. Malgré l'heure matinale, il est dans son laboratoire où il prépare

(1) *Le Prestige*, par PAUL ANDRÉ. Bruxelles, édition de la *Libre Critique*. — *En Amours vers l'amour*, par GEORGES RENS. Tournai, Delcourt-Vasseur.

une expérience périlleuse. Hélène s'élance vers lui et, ce qu'elle lui a refusé jadis, elle le lui offre spontanément. Qu'il la prenne, qu'il lui donne le bonheur. Elle n'en peut plus. Elle souffre trop. Mais Henri la voit toujours revêtue du même prestige. Il la calme doucement, comme un enfant. Il la renvoie, intacte et consolée. Pendant ce temps, Lardan, furieux de son échec, a envoyé le mari sur les traces de sa femme. Robert la croit chez son amant. Il arrive, un revolver en poche, pour massacrer le couple. Hélène n'est plus à la fabrique et Henri vient d'être tué dans son laboratoire par l'explosion d'une cornue. Stupéfait, Robert rentre au château où tout s'arrange : Lardan est démasqué et Hélène reconquiert à jamais le cœur de son mari.

* *

Comme on le voit, c'est un roman romanesque. Il y a loin de cette complication d'incidents à la noble simplicité des œuvres définitives. *Madame Bovary* se raconterait en dix lignes. Je n'en demande pas plus pour résumer *Une Vie* de Maupassant. L'un des défauts du roman de M. André, c'est d'embrasser trop de faits dans un trop long espace de temps. Il faut avoir les reins solides pour conduire une histoire à travers tant de péripéties sans laisser se perdre en chemin une partie de son intérêt. Balzac y réussissait. Paul Adam n'y réussit pas toujours.

Si je cite ces deux noms, c'est à dessein. Toute proportion gardée, il me semble que M. Paul André s'efforce de ressembler à ces deux écrivains, d'adopter leur manière, d'être comme eux le miroir de toute une époque. Il a raison. Mais ce qu'il importe avant tout, c'est d'être un miroir exact. Le miroir peut être grossissant, mais non déformateur. Or, il me paraît qu'au cours du récit que je viens de résumer, la vie ordinaire, la vie de tout le monde reçoit quelques légères entorses. Le type de Lardan est bien conventionnel. Les parents d'Hélène se désintéressent bien fort du bonheur de leur enfant. Henri Marcille est un amoureux bien vite résigné. Et il est rare, hélas ! de rencontrer des fêtards riches, comme Robert de Saint-Verdet, qui épousent des filles pauvres et paient par-dessus le marché les dettes du beau-père. Quant au décor dans lequel toute cette action se passe, il est très rudimentaire. Rien n'en reste dans les yeux, si ce n'est, peut-être, à Paris, dans le parc de Saint-Verdet, une fête wallonne avec jeu de balle au tamis. La description de Namur est terne : on n'y sent pas la grâce majestueuse du fleuve, la masse du rocher dominant la ville, ni la mélancolie des rues, bordées de petites boutiques aux étalages surannés. De Lustin, où les Saint-Verdet ont un château, pas un mot. Et pourtant, tous les visiteurs de la vallée ont admiré ce point de vue si sauvage d'où l'on découvre un incomparable horizon. M. Paul André n'est pas un paysagiste. Il n'aime pas la nature. Il ne voit pas le monde extérieur. Il ne voit même pas les hommes : je veux dire qu'il lui est difficile de sortir de soi-même pour entrer dans la peau du premier passant venu. Cette qualité, pourtant, est indispensable au romancier. Elle seule permet à un auteur d'animer son récit, de lui donner la ressemblance exacte de la vie. M. Paul André conçoit en lui ses personnages, les crée de toutes pièces, s'efforce de leur insuffler une âme. Mais souvent, comme pour Lardan, comme pour R. de Saint-Verdet, l'effort se sent à travers la création et nuit à l'illusion nécessaire. Hélène est plus vivante. On ne la voit pas très bien physiquement, mais son caractère est subtilement analysé. C'est un beau type de femme, sérieuse, aimante, prête à tous les dévouements et qui, dans la scène finale avec Henri Marcille, montre une passion fran-

che et superbe. Cette scène est le plus beau morceau du livre. Elle est ardente et belle dans sa sobriété. L'auteur y est parvenu à une concision de langue qui lui manque parfois. Il se complait souvent dans des explications, des commentaires inutiles. Un écrivain ne doit pas tout dire : il vaut mieux suggérer au lecteur certaines idées que de les exprimer. D'ailleurs, ces retours en arrière alourdissent le récit et nuisent à son intérêt. Quant à la langue de ce livre, sans être encore tout à fait débarrassée de certaines façons compliquées de dire des choses toutes simples, elle est de loin supérieure à celle des autres ouvrages du même auteur. Son plus grand défaut, c'est de manquer peut-être d'originalité, de surprise : on y cherche en vain les images qui mettent en valeur les mots les plus banaux et qui sauvent souvent de la monotonie les passages de transition.

Toutes ces critiques, faites sincèrement, avec la franchise dont je ne me dépars point, même et surtout pour mes amis, — n'en déplaît à quelques susceptibilités chatouilleuses, — n'enlèvent pas à ce livre son grand mérite. Avant tout, c'est une réalisation. L'auteur y a été au bout de sa volonté et de ses efforts. Il y a dit pleinement et d'une façon précise tout ce qu'il avait à dire. C'est un fait trop rare dans notre littérature belge pour qu'on n'y insiste pas. Nous avons, chez nous, un tas de gaillards qui se croient du génie et qui passent leur temps à annoncer des chefs-d'œuvre qu'on ne voit jamais. Combien il faut leur préférer des écrivains de la nature de M. Paul André qui, sans grand éclat mais avec une volonté patiente et obstinée, accumulent des œuvres d'analyse fouillée et minutieuse qui forceront un jour l'attention du public par la solidité de leur construction, l'accès aisé de leurs détours et le charme, de plus en plus sûr, d'une langue nette et de pensées justes.

* *

Il me reste bien peu de place pour parler du livre de M. Georges Rens, mon presque homonyme. *En Amours vers l'amour*, malgré son titre sot, n'est pas une œuvre négligeable. Comme je le disais plus haut, elle s'efforce de donner une sensation directe de la vie et à ce titre elle est digne d'intérêt. C'est l'histoire d'un enfant depuis l'époque de sa puberté, au collège, jusqu'à celle de son mariage. Hugues Drossaerd, interne dans un pensionnat de province, est tourmenté par la sève de la jeunesse. Il aspire, sans les connaître, aux voluptés de l'amour. Un camarade l'initie au vice. Une servante lui révèle le corps féminin. Il attend encore l'initiation complète qui lui vient plus tard, après la délivrance, quand il est étudiant, à Anvers. Alors il se livre tout entier au plaisir. Bientôt le surmenage se fait sentir et, condamné aux phosphates, il est envoyé dans les Ardennes. Sa cure d'air le régénère. Il devient amoureux pour de bon et se marie avec une femme charmante. L'auteur assure qu'ils sont très heureux. Ils auront sans doute beaucoup d'enfants.

J'aime surtout la première partie du livre, celle où l'auteur décrit les angoisses du petit mâle qui s'éveille. Toute cette partie est un pamphlet vigoureux et excellent contre la stupide éducation que nos enfants trouvent au collège et dans la famille. A l'époque de la puberté, le fait capital de la vie d'un jeune homme, c'est le tourment de la chair qui commence à se faire sentir. Les parents et les maîtres ne l'ignorent pas. Pourtant, par un sentiment de pudeur hypocrite, ils feignent d'ignorer ce phénomène. L'enfant est laissé à lui-même, ou plutôt aux conseils vicieux de camarades plus précoces. Quel est le père qui ose avertir son fils

du rôle de ses organes, de la nécessité de les respecter? Quel est le père qui consent aux dérivatifs nécessaires et qui préfère savoir à son fils une maîtresse que de lui soupçonner le plus honteux, le plus malsain des vices?

M. Rens montre aussi avec bonheur la fierté de son héros après son initiation totale à l'amour. Il aurait dû s'arrêter là. L'histoire romanesque qu'il nous raconte ensuite ne nous intéresse plus. A l'inverse de M. Paul André, la langue de M. Rens est trop imagée. Il recherche les mots rares, les adjectifs morbides, les néologismes spéciaux. Mais, s'il y tient absolument, il devrait les rechercher dans le dictionnaire et non dans les livres de M. Georges Eekhoud. Quoi qu'il en soit, ce roman, comme celui de M. Paul André, témoigne d'une inspiration saine et d'une volonté robuste. Tous deux présagent, pour un avenir prochain, des œuvres d'intégrale beauté.

GEORGES RENCY

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise des « Maîtres Chanteurs ».

L'intérêt de cette reprise résidait dans l'intégralité de l'exécution par l'abandon des coupures traditionnelles aux représentations en langue française. Ceux qui ont pu goûter le charme indicible des auditions de Bayreuth sous la magique direction de Richter considéraient sans crainte l'absence d'amputations arbitraires; les autres ont découvert des pages adorables, et les ennemis de l'œuvre ne l'ont pas trouvée plus longue parce qu'elle était complète.

Cependant, plus on l'étudie, plus on se rend nettement compte que cette production du génie wagnérien est bien celle qui souffre le moins la parole française, tant elle est d'essence, d'allure, d'intimité germaniques. Si vous traversez le cœur froid, les vieilles rues des vieilles villes de Bavière, si Nuremberg, Rothenburg, Bamberg vous laissent indifférent, si une chope de bière veloutée servie dans la minuscule chambrette de la « Gastwirtschaft Glöcklein » de Nuremberg n'éveille pas en vous un fourmillement d'évocations savoureuses d'une tendre bonhomie, vous n'entendrez rien aux *Maîtres Chanteurs*, car Hans Sachs restera pour vous un étranger incompris. Et Sachs, ne l'oubliez pas, est l'âme des *Maîtres Chanteurs*!

M. Albers en a dessiné le type, sinon avec une totale compréhension du caractère libre et naturellement bonhomme, au moins avec une remarquable intelligence de la signification dramatique du rôle. Le détail du monologue du troisième acte, notamment, fut parfait; cette rêverie philosophique, en apparence un peu incohérente, est devenue lumineuse et logique, et bien des spectateurs des mieux informés n'en avaient pas encore saisi avec autant de netteté le sens poétiquement vrai. Il est toujours agréable d'avoir à parler de M. Albers, artiste de haut style, de méthode sûre, de goût sans défaillances. Et quel parfait Dürer, le groupement, au début du troisième acte, de la table, la chaise de bois, la lumière de la fenêtre aux petites vitres soudées, et la tête classique du poète-savetier, rêveuse et grise!

A M. Imbart de la Tour avait été rendu le rôle de Walther de Stolzing, que de fréquentes interprétations lui ont permis d'étudier complètement. Sa jolie voix y fait merveille, de même que sa grande conscience d'artiste, la jeunesse impétueuse de son jeu. Il n'a pas craint de poser en pleine lumière — avec justesse — l'aspect victorieux du héros que la force de l'amour jeune arme contre toutes les haines; et cette préoccupation lui a fait arborer au dernier tableau un costume peut-être trop sensationnel. — Il faut se joindre aux avis unanimes pour exprimer toute l'heureuse impression que nous a laissée l'interprétation par M. Decléry du rôle de Beckmesser. C'était compris avec une jus-

tesse, une mesure, une vigueur de lignes et une autorité auxquelles cet artiste n'a pu jusqu'à ce jour nous accoutumer. Il ne faut pas négliger M. Forgeur, pour lequel les récits de David semblent avoir été écrits, et reconnaître en M^{me} Dratz-Barat plus qu'une obligeante pensionnaire remplaçant au dernier moment une débutante jusqu'ici mystérieuse!

M. Sylvain Dupuis a présidé avec science au travail colossal de l'orchestre. Nous avons maintes fois retenu ici les qualités de profond musicien de ce sympathique artiste. Pourquoi faut-il aussi, presque toujours, qu'il faille noter, dans toutes ses interprétations de Wagner, une préoccupation, que l'on finirait par croire obstinée, de hâter, presser, haleter et énerver tous les mouvements qui ne demandent que de la vie rythmée, naturelle et libre? Il est mathématiquement impossible, par exemple, que les trompettes du cortège des corporations ne bafouillent pas déplorablement leur partie, à cette allure galopante que leur impose Dupuis, — de même qu'il était impossible l'an dernier, pour Balmorès-Siegfried, dans la précipitation inexplicable de l'orchestre, de heurter selon la mesure voulue par Wagner l'enclume que Nothing resuscitée devait fendre.

H. L.

THÉÂTRE DU PARC

L'« Irrésolu », par GEORGES BERR.

Joli vaudeville dont les... tiroirs sont mis en mouvement par les virevoltes d'un jeune homme irrésolu, éminemment influencable. Ces indécisions remplacent avantageusement, comme élément d'action, les imbroglios ordinaires à ces sortes d'œuvres divertissantes. Celle-ci est, de plus, spirituelle souvent, et fine. La présence de l'auteur, incarnant lui-même le personnage principal, donne, semble-t-il, plus de zèle, d'entrain et d'esprit aux autres artistes, qui font de cette étude gentille une chose très amusante.

M. M.

Cercle artistique de Gand.

M^{me} Haut-Geleedts. — M^{lle} Mabel Elwes.

Un gentil salonnet, intime et parfumé, vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Cette exposition est une révélation à plusieurs points de vue: elle donne un aperçu nouveau sur le talent de telle artiste déjà connue et appréciée, et porte à une notoriété prochaine et légitime des noms dignes d'être retenus.

Dans ce milieu où l'art féminin met du charme et de la discrétion, les fleurs de M^{me} Haut-Geleedts jettent une note claire, un souvenir de printemps. *Pivoines blanches*, *Chrysanthèmes*, *Géraniums*, *Lilas et roses*, *Orchidées*, aux tons gais, infiniment variés, forment une symphonie de couleurs habilement nuancées, avec beaucoup de goût et une virtuosité qui n'est pas pour déplaire. Trop de symétrie cependant dans la mise en page: nous aurions aimé voir ces fleurs suivre le caprice de la nature, dans un laisser-aller printanier; on sent la main qui les a disposées; captives dans les vases, elles ont perdu de leur fraîcheur et semblent trop artificielles. L'artiste paraît se préoccuper uniquement du coloris et parvient à des effets d'harmonie chromatique très agréables. Mais plus de souci du dessin ne nuirait pas au relief; il donnerait aux œuvres de M^{me} Haut-Geleedts de la vie et du caractère. Hatons-nous de dire que ses *Orchidées* sont remarquables et annoncent un talent subtil doué de qualités sérieuses et peu ordinaires.

M^{lle} Mabel Elwes, une toute jeune artiste, expose des figurines sur ivoire, miniatures exquises qui n'ont rien des fades mignardises auxquelles nous ont habitués les peintres sur ivoire. Ce qui fait l'originalité de ces œuvres, c'est l'absence de maniéré. Elles sont brossées comme des tableaux, très sincèrement œuvrées, avec beau-

coup d'art et d'une conception souvent élevée. Le portrait de *Nelly* est une œuvre complète : traité à la manière de Van Dyck, le buste bien cambré, le visage fier, il révèle une liberté d'ailure et de caractère qui est bien anglaise. Les mêmes qualités relèvent *Viola*, le portrait de M^{lle} G. V. de S. et une jolie série de portraits d'enfants, pleins de vie et d'expression. *Ruin Sprite*, un visage de rêve, gazé et flou, est d'une très fine poésie; parmi les meilleurs aussi, la *Sorelière*, portrait mutin de jeune fille jouant à la liseuse de pensée : c'est spirituel et ravissant.

Ces qualités ne se retrouvent guère au même degré dans les aquarelles de M^{lle} Elwes. Bien que *A little darling* fasse preuve de métier, le coloris est trop terne et le dessin est parfois incorrect, notamment dans *Vieille Gantoise*; ce qui n'empêche pas le portrait de *Edward G. E.* d'être parfait de coloris et de dessin.

Les œuvres de M^{lle} Mabel Elwes la classent parmi les coloristes d'un talent personnel et déjà très affermi. Leur examen mériterait une étude plus complète, mais la place me fait malheureusement défaut.

(A suivre.)

F. V. E

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Des trois œuvres inédites exécutées au concert du 23 janvier, une seule, le *Quintette* de M. Grädener, offrait des dimensions de quelque importance. Ce fut loin d'être la plus intéressante. Chacun des cinq mouvements qui la composent sont d'une extrême insignifiance; le scherzo, dont le rythme rappelle celui des boléros de café-concert, est même très commun. L'écriture est correcte, mais dénuée de toute ingéniosité. Tout en souhaitant que la Société Nationale fasse une place de plus en plus large aux œuvres étrangères nouvelles, on peut désirer qu'elle n'en choisisse pas d'aussi inutiles.

Deux mélodies de M. Roger Ducasse, que chanta M^{lle} Féart, furent très goûtées. Elles sont écrites avec élégance et m'ont paru offrir des qualités de déclamation intéressantes. Mais elles ne dénotent pas une personnalité bien marquée. Il m'a semblé aussi que des accompagnements de lignes moins précises eussent mieux convenu, peut-être, aux textes que le compositeur emprunta au *Cœur de l'eau* de Rodenbach; on eût souhaité plus de fluidité encore, et des dessins plus estompés. A cette réserve près, j'ai trouvé ces deux pages fort bien venues.

Deux *Noëls* pour hautbois et piano, de M. Henri Mulet, furent également très bien accueillis; ils sont simples et d'une jolie tenue. Le timbre si admirable du hautbois n'est pas assez employé, à mon avis, dans la musique de chambre moderne, et l'on est bien aise d'avoir à signaler de nouvelles compositions pour cet instrument. M. Gaudart, et au piano M. Villard, exécutèrent fort bien les dits *Noëls*.

Stamboul, de M. Pierre de Bréville (dont on applaudit récemment une très belle *Ouverture* d'orchestre aux Concerts Lamoureux), est une œuvre dont il faut louer la grande originalité. Il était difficile d'écrire des impressions d'Orient qui ne fussent pas du tout des pastiches. M. de Bréville a su le faire. Il a su aussi être pittoresque et varié, noter de façon captivante le calme du soir, avec les appels des Muezzins de Sainte-Sophie, ou encore les aspects ensoleillés d'Eyoub, le tumulte de Galata. M^{lle} Selva joua l'œuvre tout à fait remarquablement. Pour finir, MM. Ricardo Vinès, Sailler et Liégeois exécutèrent, de façon non moins excellente, le Trio en la mineur d'Edouard Lalo.

M.-D. C.

NÉCROLOGIE

M. Bordiau.

L'architecte Bordiau, qui vient de mourir à Bruxelles à l'âge de soixante-douze ans, s'occupa beaucoup de la construction de palais d'exposition. On lui doit celui du Cinquantenaire, érigé à Bruxelles en 1880. Il fut chargé aussi de l'exposition d'Amsterdam, ainsi que de celles d'Anvers en 1883 et 1894 et de Bruxelles en 1888 et 1897. C'est à lui qu'on doit la transformation du théâtre de la Monnaie et de la salle des séances du Sénat. Son œuvre maîtresse fut l'aménagement du quartier Nord-Est de Bruxelles. Il était membre de l'Académie royale de Belgique.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition rétrospective des Peintres impressionnistes qu'ouvrira la *Libre Esthétique* au Musée de Bruxelles à la fin du mois s'annonce comme devant avoir une importance exceptionnelle. Plus de trente collectionneurs parisiens ont mis les plus belles toiles de leurs galeries à la disposition de la direction. Manet sera représenté par une quinzaine d'œuvres, parmi lesquelles plusieurs de celles qui, jadis, firent scandale : *Le Linge*, *La Dame aux éventails*, le *Portrait d'Antonin Proust*, etc.; Renoir, par une douzaine de tableaux au nombre desquels *La Loge à l'Opéra* (Exposition centennale de 1900), les deux *Danses*, les *Baigneuses*, les portraits de M^{mes} Charpentier, A. Mithouard, J. Samary, etc.; Claude Monet, par vingt paysages résumant l'ensemble de sa production depuis 1875; Degas, par une quinzaine de peintures à l'huile et de pastels; Pissarro, Guillaumin, Sisley, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Cézanne, Gauguin, Van Gogh, Lautrec, par un choix méthodique de leurs œuvres principales.

Les toiles des peintres néo-impressionnistes Seurat, Signac, Van Rysselberghe, Cross, Luce, et celles de MM. Maurice Denis, Vuillard, Roussel, Bonnard, d'Espagnat, André, Valtat et Guérin complèteront l'historique en divulguant l'orientation actuelle de l'art issu des initiateurs de l'Impressionnisme.

L'ouverture de l'exposition des tableaux de MM. Charles Michel et Lucien Frank aura lieu au Cercle artistique et littéraire jeudi prochain, 11 février, à 2 heures.

M^{me} Sophie Pir expose une série de ses œuvres depuis hier et jusqu'au 14 courant inclus, à la Galerie des Peintres, rue de Ligne, 45.

En présence du succès considérable de la reprise de *Ces Messieurs* et des demandes qui affluent au bureau de location, la direction du théâtre Molière, qui a pu obtenir de M. Germain Coolus l'ajournement de la première d'*Antoinette Sabrier*, a résolu de jouer l'œuvre retentissante d'Ancey jusqu'au 17 février inclusivement. Ce sera ce jour-là sa quatre-vingtième représentation.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours du pianiste De Greef.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, salle Erard, troisième concert Barat avec le concours de M^{lle} Carlhant, cantatrice, A. Barat, violoniste, et E. Barat, pianiste. Au programme : Œuvres de Marcel Labey, César Franck, Debussy et L. Mawet.

M^{lle} Jeanne Blancard, pianiste, donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), une séance à deux pianos, avec le concours de M^{me} Marguerite Bonheur, pianiste, et de M^{lle} Carlhant, cantatrice.

Le troisième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain à l'Alhambra, avec le concours du célèbre pianiste Alexandre Siloti, professeur au Conservatoire de Moscou, l'un des plus remarquables musiciens de la jeune école russe.

Le programme du concert est entièrement consacré aux œuvres russes : L'ouverture de *Rouslan et Ludmilla* de Glinka, la *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakoff, la *Suite moyen-âge* de Glazounow, un concerto nouveau pour piano de Rachmaninoff, et des pièces détachées de Liadow, Arensky, Rubinstein et Taneïew.

Une séance musicale consacrée aux œuvres de Guillaume Lœu aura lieu le 15 courant, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} J. Bathori, de MM. Geeraert, Chaumont, Van Hout et de M^{lle} Kufferath. L'audition sera précédée d'une conférence par M. L. Hennebicq. Au programme : la Sonate pour piano et violon, les Trois mélodies et le Quatuor inachevé. Billets chez les éditeurs de musique et, le soir du concert, au contrôle.

Le violoniste Kreisler se fera entendre le 18 février, à la Grande-Harmonie, en un récital consacré en grande partie aux maîtres allemands, français et italiens des XVII^e-XVIII^e siècles. Il aura pour partenaire le pianiste Bosquet.

La troisième et dernière séance de sonates d'auteurs modernes belges et français, donnée par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont, aura lieu le vendredi prochain 19, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Erard.

Plusieurs artistes de l'Opéra de Paris et de la Comédie française prêteront leur concours à la soirée qui aura lieu le vendredi 6 février courant à l'Alhambra au bénéfice de l'Œuvre des Logements ouvriers.

On y verra M^{lles} Louise et Blanche Mante, premières danseuses de l'Opéra de Paris, dans des divertissements Louis XV et Directoire : Gavotte, menuet, pavana, etc., musique de Lulli, Boccherini, Lacoste et William Marie.

Le programme se compose en outre des *Romanesques*, pièce en trois actes de M. Rostand, et du *Bonhomme Judis* de Mürger, avec M^{lle} Marie Muller, M. Dehelly, sociétaires de la Comédie française, et d'autres artistes des théâtres de Paris.

La location est ouverte chez Schott frères, éditeurs de musique, Montagne de la Cour, 56.

Sur l'initiative de M. Camille Tulpinck, secrétaire de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges, une association vient d'être constituée pour la publication des chefs-d'œuvre de l'art flamand. Sous le titre *Les Anciens Arts de la Flandre*, cette société éditera une publication périodique trimestrielle qui formera tous les ans un volume de 200 pages orné de 40 planches.

Le prix d'abonnement annuel est de 52 francs pour la Belgique, de 55 francs pour l'Etranger. Edition de luxe : 100 francs. Adresser les demandes à la Librairie d'Art décoratif et industriel, Vromant et C^{ie}, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles.

M. de Curel, qui n'a rien donné depuis la *Fille sauvage*, a lu ces jours-ci à M. Antoine une pièce en trois actes qu'il a tirée de l'*Amour brodé*. On se souvient peut-être de cette comédie curieuse, imparfaite et passionnante, qui fut jouée, il y a dix ans environ, au Théâtre-Français. Elle traitait de l'impossibilité d'être sincère en amour ; quelques maladresses de métier compromirent le succès de la pièce. Aujourd'hui, assagi et résigné, M. de Curel a supprimé de sa comédie les passages dangereux, et ce « nouvel état » de l'*Amour brodé* est, paraît-il, parfait.

La place des Vosges, dont le charme évocateur a été si vivement senti par les poètes et les romanciers de l'école romantique, leur sera bientôt une manière de Panthéon. On y a consacré la gloire de Victor Hugo ; on parle d'y commémorer le souvenir de Th. Gautier ; on a décidé d'y honorer la mémoire de G. Sand.

Vers la fin de juin ou le commencement de juillet — la date n'est pas encore précise — on y dressera une statue de la célèbre romancière. On sait qu'elle est née en 1804, et c'est donc son centenaire que l'on va fêter.

M. Paul Meurice, qui est l'organisateur de ce centenaire, a chargé le sculpteur Sicard de créer l'œuvre qui doit perpétuer les traits de G. Sand.

Sans reposer sur un piédestal, à une faible hauteur du sol, G. Sand, dont la figure jeune et belle est pensive sous les sévères bandeaux de la chevelure, est nonchalamment étendue, appuyée de la main droite sur le socle même et tenant dans la main gauche quelques feuilles et un crayon : tel est le monument dont on verra le plâtre au prochain Salon. Le marbre ne sera, en effet, exécuté que postérieurement.

On lit dans les journaux de Paris :

« M. Alfred Bruneau vient de prier M. Albert Carré de le relever de ses fonctions de chef d'orchestre au 30 juin prochain, afin de permettre au directeur de l'Opéra-Comique de représenter, dans le courant de la saison prochaine, son opéra nouveau, intitulé *L'Enfant Roi*, dont le livret est de Zola. »

Qu'est-ce à dire ? Et serait-il interdit au directeur de l'Opéra-Comique de représenter une œuvre de son chef d'orchestre ? N'a-t-on pas joué la *Basoche* depuis que M. Messager est directeur de la musique au même théâtre ? Mystère et administration.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

3 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Hubert Krains. *A propos de son nouveau roman « Le Pain noir »* (GEORGES EKHOUD). — Une lettre inédite de Manet. *Le Portrait d'Antonin Proust*. — Chronique artistique *Le Cercle « Pour l'Art »*. M. N. Van den Eeden. MM. Ch. Michel et L. Frank (O. M.). — Au pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE). — Chronique musicale (O. M. et Ch. V.). — Publications d'art. *L'Art flamand et hollandais*. — Au « Foyer intellectuel » (Ch. V.). — La Musique à Namur. H. Balthazar-Florence (G. R.). — Au Cercle artistique de Gand. M^{lles} M.-A. Tibbaut et Valentine Dumont (F. V. E.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. C.). — Memento des Expositions — Petite Chronique

HUBERT KRAINS

A propos de son nouveau roman « Le Pain noir » (1).

Dans la légion des gens de lettres belges Hubert Krains tient un rang considérable. Il y a longtemps qu'il a mérité l'estime et l'admiration de ses pairs aussi bien par ses œuvres de critique que par ses romans et ses contes. Écrivain probe et consciencieux, observateur

(1) Un beau volume in-18 (fr. 3-50), édité par le *Mercur de France*, 26, rue de Condé, Paris.

profond et pénétrant, son style, du meilleur aloi, ferme et nerveux, reflète la droiture et la solidité de son caractère.

Comme romancier, Krains s'est surtout attaché à découvrir la signification des vies et des ambiances indifférentes. Il a raconté les existences médiocres et les milieux dépourvus de pittoresque. Il est le dramatisse des réalités précaires et des banalités quotidiennes. Ses personnages n'ont rien de commun avec ceux que l'on appelle des héros, et leurs odyssées sont dépourvues de tout geste épique. Il pousse même l'horreur du truquage jusqu'à se garder des sujets qui prêtent trop. Ses livres ne se passent ni dans l'aristocratie, ni dans les bas-fonds; ni chez les bourgeois opulents, ni chez les miséreux et les criminels; ni chez cette élite d'esthètes et d'intellectuels dont la littérature dite symboliste fit une si grande consommation. Mais à force de conscience et d'acuité psychologique servies par un métier tenace et d'une rare sûreté, Hubert Krains dégage le frisson pathétique des circonstances et des conditions qui semblent en contenir le moins. Les personnages des *Bons Parents*, des *Histoires lunatiques*, des *Amours rustiques*, du *Pain noir* représentent, à de rares exceptions près, des paysans de ressources minimales mais suffisantes, d'intelligence et de sensibilité bornées. Le conteur les mettra aux prises non pas avec des péripéties grandioses, mais avec les tracasseries et les vexations. Ils seront victimes d'une guigne bourgeoise plutôt que de la fatalité tragique. Ils ne seront pas foudroyés par l'orage, mais minés et ruinés par de sournoises intempéries.

Sous ce rapport M. Krains appartient à cette école de réalistes intègres, de passion contenue jusqu'à en paraître impassibles, dont Flaubert fut peut-être la plus haute expression et dont *Un cœur simple* demeure le chef-d'œuvre. Par la façon dont il présentera ses personnages vulgaires et obscurs il les rendra aussi intéressants que des créatures d'élite et de lumière. Il leur communiquera une vie intense et même touchante, voire sublime. Il tirera parti d'une aventure qu'un écrivain superficiel aurait rebulée comme trop ingrate, trop mesquine et trop antipathique.

Vous est-il arrivé de devoir passer une couple d'heures dans quelque bourgade provinciale, dans quelque trou sans commerce, sans industrie, sans monuments, sans aucune de ces curiosités que les guides renseignent aux touristes, dans une de ces localités qui n'auront pas plus d'avenir qu'elles n'eurent de passé, si mornes et si maussades qu'elles ne semblent même pas avoir de présent? Les maisons n'ont guère d'architecture, les visages de physionomie; les femmes manquent de charme, les enfants d'espièglerie. Tout respire l'ennui et le marasme. Après avoir erré lamentablement dans la Grand'Rue et ses ruelles affluentes sans rencontrer ne fût-ce qu'une vitrine, qu'une enseigne, qu'un nom suggestif, de guerre lasse vous vous décidez à aller attendre l'heure du train libérateur dans le cabaret proche de la gare. Ce qu'on vous y fait boire n'est ni bon ni mauvais; cela n'a pas de saveur, c'est insipide comme l'endroit même et ses naturels. Non, rien n'existe, n'arrive, ne marque dans cet étouffoir!

Erreur. C'est que vous ne savez pas voir.

Il suffira d'un artiste pour faire de l'humanité avec ces larves et du drame avec cet ennui. On croyait autrefois dans les campagnes que certaine baguette de coudrier aux mains d'un berger lui faisait découvrir des sources vives sous les sables les plus arides. Le porte-plume de M. Krains est sans doute en bois de coudrier.

Son dernier livre, *Le Pain noir*, répond parfaitement à son titre. Les aubergistes Leduc, après avoir mangé quelque temps le pain blanc d'une aisance relative, en sont réduits à se nourrir d'un pain de plus en plus noir jusqu'à ce que l'implacable déveine finit par leur faire passer le goût de n'importe quel pain. Leur guignon a commencé par l'inconduite de leur sacrifiant de fils; pour lui épargner la prison il leur a fallu se saigner de 4,000 francs et hypothéquer leur auberge. Le chemin de fer détourne le trafic de la grande route et achève de les ruiner. L'homme néglige ses affaires et se laisse aller à la dérive; la femme, mieux trempée, lutte et résiste de son mieux à la malchance; mais elle devient folle, on l'enferme, elle meurt et son mari se tue. Voilà le thème sur lequel M. Krains a bâti un livre d'une irréprochable et fière tenue, un livre qui s'impose à l'admiration de tous les lettrés. On dirait d'un tableau

de ces petits maîtres hollandais, dessinateurs intègres, magiciens de la couleur, qui mettent, eux aussi, leur coquetterie à ne peindre que des intérieurs dénués de tout romantisme et des physionomies privées de tout accent, voire des *natures mortes* auxquelles leur art prête une lumière, un relief, un accent, une vie intense. Encore M. Krains ne prodigue-t-il point la couleur et ne recourt-il le plus souvent qu'à des oppositions de lumières et d'ombres. Mais quelles ombres, quels noirs! Je n'en connais de ce prestige que dans les eaux-fortes d'un Goya ou mieux dans les poignantes lithographies d'un Honoré Daumier, auquel Krains s'apparente par son observation acide vaguement sardonique, par je ne sais quelle tristesse recuite et quelle ironie concentrée. On dirait de ces barres de fer exposées à la gelée et dont le contact produit la sensation d'une brûlure.

GEORGES EEKHOUD

Une Lettre inédite de Manet.

Le Portrait d'Antonin Proust.

M. Antonin Proust, ancien ministre des Beaux-Arts, veut bien nous autoriser à publier une lettre qu'il a reçue de Manet à l'époque où celui-ci exposa au Salon de Paris (1880) le fameux portrait qu'on reverra prochainement à l'Exposition des peintres impressionnistes organisée par la *Libre Esthétique*. Ce document, d'un réel intérêt, est demeuré jusqu'ici inédit.

A mon ami ANTONIN PROUST, 77, rue d'Amsterdam, Paris.

Voici, mon cher ami, trois semaines que ton portrait est au Salon. Mal exposé, sur un pan coupé près d'une porte, et encore plus mal jugé. Mais c'est mon lot d'être vilipendé et je prends la chose avec philosophie. On ne saurait cependant croire, mon cher ami, combien il est malaisé de camper une figure seule sur une toile et de concentrer sur cette seule et unique figure tout l'intérêt, sans qu'elle cesse d'être vivante et pleine. Faire deux figures qui puisent leur attraction dans la dualité des personnages est à côté de cela un jeu d'enfant. Ah! le portrait au chapeau, où tout, disait-on, était bleu! Eh bien, je les attends. Je ne verrai pas cela, moi. Mais après moi, on reconnaîtra que j'ai vu juste et pensé juste. Ton portrait est une œuvre sincère par excellence. Je me souviens comme si c'était hier de la façon rapide et sommaire dont j'ai traité le gant de la main dégantée. Et quand tu m'as dit, à ce moment: « Je t'en prie, pas un trait de plus », je sentais que nous étions si pleinement d'accord que je n'ai pu résister au désir de t'embrasser. Ah! pourvu que plus tard on n'ait pas la fantaisie de coller ce portrait dans une collection publique! J'ai toujours eu en horreur cette manie d'entasser les œuvres d'art sans laisser de jour entre les cadres, comme on met les dernières nouveautés sur les rayons des magasins à la mode. Enfin, qui vivra verra. A la fortune du destin.

A toi.

ED. MANET

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Cercle " Pour l'Art ". — M. N. Van den Eeden.
MM. Ch. Michel et L. Frank.

Le Cercle *Pour l'Art* a, depuis un mois, tenu au Musée ses assises annuelles. A défaut d'œuvres sensationnelles, ses membres ont réuni un ensemble de peintures et de sculptures des plus honorables, témoignant un probe effort et un travail persévérant.

On ne peut, vraiment, exiger davantage d'une exposition de Cercle, dont l'intérêt, forcément circonscrit dans des limites étroites, demeure d'une année à l'autre à peu près identique. A deux exceptions près, les exposants sont les mêmes; favorablement appréciés pour la plupart, ils apportent, à défaut d'imprévu, la confirmation d'un talent solide et personnel.

C'est le cas pour M. Laermans, toujours puissant et émouvant dans ses études de paysans et d'ouvriers faméliques. Son *Vaincu* est particulièrement tragique, de même que ses dessins rehaussés *La Prière des humbles* et *L'Aveugle*.

C'est le cas aussi pour M. Alfred Verhaeren, dont le coloris robuste et les harmonies sonores donnent à ses intérieurs, accessoires et natures-mortes un si savoureux attrait; pour M. René Janssens, qui perpétue, avec une vision individuelle et comme adoucie, l'art d'intimité et de recueillement illustré par Henri De Braekeleer; pour M. Coppens, qui affirme une volonté et une sincérité louables dans ses sites des Flandres, traités avec amour; pour M. Amédée Lynen, illustrateur charmant, évocateur subtil des époques abolies en ces compositions fantaisistes: *Les Soldards*, *Les Malintentionnés*, *Le Jour du grand marché*, etc.

Quelques peintures décoratives affirment, chez certains membres du Cercle, de nobles ambitions. M. Emile Fabry se montre particulièrement heureux dans les compositions allégoriques, d'un style ample et soutenu, qu'il a exécutées pour le villa de M. Wolfers. M. Ciamberlani expose un projet, en grisaille, d'un *Hymne à la beauté des choses*, d'une beauté grave. M. Ottevaere une série de compositions auxquelles nous préférons les calmes nocturnes, de dimensions plus restreintes, par lesquels il exprime le silence et la poésie des parcs.

M. Firmin Baes s'affirme dessinateur habile et observateur aigu, encore que l'influence de Léon Frédéric continue à peser lourdement sur lui. A citer encore MM. Viérin, Hamesse, Dardenne, Dehaspe, — celui-ci orienté vers l'art minutieux et froid des paysagistes d'il y a soixante ans, — M^{me} Lacroix, M. Colmant dont, en particulier, le dessin *Les Raisins* a belle allure.

Victor Rousseau domine, par le charme de ses petits groupes où la grâce italienne s'unit à un sentiment classique de la forme, la section de sculpture. On a particulièrement loué dans son envoi, et avec raison, son buste de Constantin Meunier, qui incarne toute la pitié, la bonté et la tristesse émue qui inspirent l'illustre auteur du *Monument au Travail*. MM. Braecke et Bonequet complètent, avec un nouveau venu, M. Sprimont, l'appoint sculptural.

Quant à M. H. Luns, dont un envoi au Salon triennal et une exposition au Cercle artistique ont déjà fait connaître la signature, nous avouons ne goûter que médiocrement son art artificiel, archaïque et académique. Son *Walhall* manque essentiellement de noblesse, et la composition n'en est guère plus alléchante que le coloris, terriblement vulgaire et saucé. La pauvre et grelottante

Freya aura fort à faire pour rendre aux dieux qui l'ont arrachée aux géants la jeunesse et la beauté dont les a dépouillés un artiste plus implacable que Fafner et Fasolt réunis.

M. N. Van den Eeden est en progrès. Sa palette s'est affinée et éclaircie. Sa main a des souplesses déliées qu'on ne lui soupçonnait pas. Parmi les quelque vingt-cinq toiles qu'il exposa, la semaine dernière, au Cercle artistique, le *Portrait du statuaire Leroy* a été surtout apprécié. L'œuvre, très sobre de couleur et de lignes, vit d'une vie intense. Les yeux en vrille du modèle brillent dans un visage expressif, librement peint sans trucs ni faux-fuyants.

Les intérieurs d'églises aux vitraux multicolores, aux chaires ouvragées comme des orfèvreries, séduisent surtout l'artiste, qui a élargi son champ d'études en s'attaquant avec une belle vaillance à la figure en plein air. Il y a, dans ces recherches, des réussites et des échecs; mais il faut louer l'effort du peintre à accorder harmonieusement avec le décor les personnages qui s'y meuvent, à exprimer autour de ceux-ci l'air et l'espace.

Aujourd'hui, ce sont MM. Ch. Michel et L. Frank qui exposent de concert. Le premier incarne deux personnalités distinctes: un illustrateur extrêmement habile qui traite avec une désinvolte virtuosité la figure féminine surprise en des atours élégants, dans des intérieurs *modern-style*; art un peu superficiel, mondain et snob. A côté de l'illustrateur, il y a en M. Michel un peintre qui s'affirme peu à peu et dont deux toiles l'une intitulée *Les Capucines*, l'autre, hors catalogue, figurant un intérieur dans lequel une jeune femme est assise au piano, révèlent l'œil sensible et pénétrant. Il y a dans ces deux pages — les meilleures du Salonnet avec un aimable portrait d'enfant au berceau — de jolies qualités d'atmosphère, des harmonies subtiles et un sens exact des valeurs. Nul doute que dans cette voie nouvelle l'artiste réalise des œuvres définitives.

Le paysagiste Lucien Frank aligne, en face des tableaux et dessins de M. Michel, une douzaine de toiles fougueusement brossées, d'un caractère synthétique qui évoque certaines impressions de Vogels et de Jacob Maris. Le peintre dramatise l'avenue Louise, héroïne le boulevard du Régent. Mais en dépit de cette grandiloquence, il y a dans ces tumultueuses improvisations un sentiment harmonieux de la couleur. Telle vision de crépuscule, de vent dans les arbres, de soleil couchant est d'un peintre observateur et profond.

O. M.

Au Pays de la critique musicale.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 11 février 1904.

MON CHER AMI,

Au cours d'un récent article, j'essayais d'expliquer l'antipathie que certaine critique allemande manifeste à l'égard de la musique française contemporaine, et, à cette occasion, je signalais quelques appréciations plutôt singulières parues dans les publications d'outre-Rhin.

Mes réflexions ont provoqué chez M. Alphonse Van Ryn, que je ne connais pas et que je n'ai jamais attaqué personnellement, un accès d'indignation assez comique, qui se traduit par de lourdes invectives à mon adresse. Je relève, en effet, dans ce qu'il considère comme une réfutation de mes dires, les mots : divagations et mauvaise foi. Ce sont là des termes un peu en dehors des habitudes de la politesse courante.

Dans ces conditions, vous ne serez pas surpris que je me refuse à suivre ce peu courtois contradicteur sur le terrain sur lequel il s'est placé, et que je juge inutile d'entamer avec lui quelque discussion que ce soit.

Croyez, etc.

L. DE LA LAURENCIE

CHRONIQUE MUSICALE

Le pianiste De Greef a remporté dimanche dernier, au Concert populaire, l'un des plus beaux succès de sa carrière. Deux concertos, l'un de Mozart, l'autre de Saint-Saëns, lui ont fourni l'occasion de déployer, avec une virtuosité égale, les qualités les plus dissemblables de compréhension et d'expression. L'intimité, la grâce et la spirituelle frivolité de l'un, l'atmosphère orientale et les évocations pittoresques de l'autre trouvèrent tour à tour dans le brillant pianiste un interprète accompli qui ne laissa aucun détail dans l'ombre, tout en donnant à chacune des œuvres exécutées son caractère synthétique. Rappelé à plusieurs reprises, M. De Greef ajouta au programme deux pièces de Scarlatti qui faillirent être bissées à leur tour... Le programme symphonique comprenait les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn, composition un peu grise et d'une forme scolastique assez sèche, le poème *Tod und Verklärung*, l'un des meilleurs de Richard Strauss, analysé ici même à plusieurs reprises, et la première rhapsodie de Liszt, le tout sous la ferme et précise direction de Sylvain Dupuis.

Celui-ci compte mettre à l'étude, pour son prochain concert (20 mars), la symphonie en *ut* mineur de Paul Dukas, l'une des partitions les plus belles de l'école française actuelle. Cette symphonie n'a jamais été jouée en Belgique.

La veille du concert populaire, le Cercle artistique avait offert à ses membres le régal d'une soirée dans laquelle on eut la joie de revoir et d'applaudir Eugène Ysaye entouré de l'élite de ses disciples: Crickboom, Ten Have, Deru, violons expressifs et charmeurs qui, par leur technique sûre et leur sentiment pénétrant, proclament la supériorité d'une Ecole qui a formé toute une génération de virtuoses. Ah! la grande et noble impression! Ysaye s'est surpassé. Jamais il ne parut plus jeune, plus tendre, plus passionné; et rarement son archet eut plus de puissance et d'ampleur. Händel, Bach, Vivaldi furent évoqués tour à tour en des œuvres pour deux et pour trois violons; puis ce fut, avec la collaboration de MM. Van Hout, Baroen et Doehaerd, l'interprétation de l'octuor de Svendsen, un peu improvisée, à la vérité, mais si juvénile, si emportée, si joyeuse et allègre!

La salle faillit écrouler sous les bravos.

M. Crickboom a brillamment inauguré, avant-hier, la série de ses concerts. Programme sévère, exclusivement consacré à J.-S. Bach, dont l'excellent violoniste a exécuté avec autant de pureté et de sentiment que de style la Sonate en *mi* avec piano, la Sonate en *sol* pour violon seul et le Concerto en *la* mineur pour violon et orchestre, — celui-ci sous la direction d'Eugène Ysaye.

M. Crickboom, qui nous revient en possession d'un talent mûri et d'une technique impeccable, avait pour partenaire M. Jean du

Chastain, qui après avoir accompagné avec beaucoup de discrétion la Sonate, a déployé dans la *Fantaisie chromatique* et *Fugue* et dans la transcription de la *Toccata* pour orgue, ajoutée au programme, de hautes qualités de virtuose et de musicien. Clarté d'exposition, puissance de son et délicatesse de toucher, le jeune pianiste réunit avec bonheur ces qualités essentielles, qui furent unanimement appréciées.

Le beau contralto de M^{me} Maria Gay a mis en valeur deux airs de l'Oratorio de Noël et une page tirée de la cantate *La Cloche des agonisants*, admirablement chantée.

M. Engel et M^{me} Bathori inaugureront le mercredi 24 courant la seconde série de leurs intéressantes séances. L'audition sera consacrée aux œuvres vocales de Paul et Lucien Hillemacher. Elle aura lieu à 4 heures, à la Grande-Harmonie.

O. M.

Séance intéressante que celle donnée jeudi, à la salle Leroy, par M^{lle} J. Blancard, avec le concours de M^{me} M. Bonheur et de M^{lle} Carlhant: intéressante parce qu'organisée uniquement par des femmes, tout d'abord élégantes, et jolies... ensuite artistes. « Ensuite », disons-nous, car il faut reconnaître que Mozart, Brahms, Schumann, l'inévitable Saint-Saëns, Wagner et M. Ravaud pâlissaient un peu auprès des atours délicieux des trois exécutantes et des fleurs aux parfums exquis qui leur furent prodiguées...

M^{lle} Carlhant nous a fait meilleure impression que précédemment. Des deux curieuses mélodies de Wagner: *Dans la serre* et *Souffrances*, elle a donné une interprétation sobre et bien dans la note un peu nostalgique qu'elles comportent. Mais comme ce serait mieux si la jolie cantatrice n'avait pas une émission de voix aussi déplorable!

M^{lle} Blancard et M^{me} Bonheur ont joué plusieurs œuvres pour deux pianos. Seules, la Sonate en *ré* de Mozart, et les *Variations sur un thème de Beethoven* de Saint-Saëns valaient la peine d'être entendues dans une séance aussi brillante.

Ces variations de Saint-Saëns sont vraiment surprenantes par leur technique et leurs trouvailles et leur auteur est bien de ceux qui, comme Mendelssohn, donnent l'illusion du génie à force de savoir et de probité artistique.

Les exécutions ont été bonnes; parfois certaines duretés, un manque de gradations, de trop forts et d'inutiles contrastes...

Ch. V.

Publications d'art.

L'Art flamand et hollandais (1).

Nous avons eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises la belle revue *Onze Kunst*, publiée en néerlandais avec traduction française. L'éditeur a eu l'excellente idée de transformer cette édition à deux textes en une édition exclusivement française, qui paraîtra dorénavant sous le titre: *L'Art flamand et hollandais*.

Le premier numéro est presque entièrement consacré à une très intéressante étude de M. Mesnil sur les rapports entre la peinture italienne et la peinture néerlandaise à l'époque de la Renaissance, étude illustrée de magnifiques reproductions de chefs-d'œuvre flamands et italiens. Dans les *Chroniques mensuelles* figurent des reproductions d'œuvres de deux jeunes artistes belges: J. Merckaert et Martin Melsen.

(1) Revue mensuelle illustrée. J.-E. Buschmann, Anvers; V. Harward et C^{ie}, Paris.

AU « FOYER INTELLECTUEL »

Il est intéressant de faire de temps en temps de petites incursions dans les universités populaires de Bruxelles et des faubourgs et de voir ce qui s'y réalise au point de vue artistique et spécialement en matière musicale.

Au *Foyer intellectuel*, université populaire de Saint-Gilles, il s'est fait, notamment, de fort bonnes choses ces temps derniers.

La veille de la Noël, c'était M. Moulart, le consciencieux pianiste, qui donnait avec le concours du charmant baryton Léopold Bracony une séance très instructive de *Lieder* des maîtres classiques.

C'était, le 14 janvier, M. Herman Teirlinck, le jeune et si original littérateur flamand, qui faisait une fort jolie conférence sur Schubert, avec illustrations musicales excellemment mises en valeur par M^{lles} Teirlinck et Desmaisons et par M. Surlemont.

Enfin, c'était, pour terminer janvier, notre confrère *Le Thyrsé* qui organisait, de commun accord avec le Foyer intellectuel, une séance consacrée aux œuvres du compositeur Henry Henge.

Curieuse séance, qui a révélé en M. Henge un artiste animé des intentions les plus pures, les plus naïves, mais chez qui la réalisation ne paraît pas être en harmonie avec ce qu'on pourrait attendre de son tempérament assurément sensible. Il y a chez lui comme une impuissance d'exprimer avec solidité, avec franchise, avec cet équilibre qui fait les belles œuvres, les conceptions pourtant élevées de son esprit. Son *Chant funèbre à Beethoven* montre bien ce manque de proportion entre la hauteur de la pensée et la réalisation musicale.

Ce qui nous a paru le plus digne d'attention parmi les œuvres exécutées, ce sont les *Barcarolles* pour piano; elles ont de la délicatesse, et sont d'un joli dessin, mais il leur manque de fortes tonalités qui leur enlèveraient leur allure sèche et un peu anémique. Le *Poème* pour trio de harpe chromatique, violon et violoncelle décèle un sentiment juste des ressources que peut donner la combinaison des cordes et offre une ligne mélodique plus personnelle et plus ferme que les autres morceaux.

De bons artistes, M^{lle} Tayenne, MM. Risler, Lambert et Köller, ont mis tous leurs soins à interpréter les œuvres de M. Henge.

CH. V.

LA MUSIQUE A NAMUR

H. Balthasar-Florence.

Namur est certes l'une des plus jolies villes de Belgique, mais, au point de vue artistique, c'est une lamentable Béotie. Tous les cercles d'art qu'on a voulu y fonder sont morts prématurément. Seul le Cercle musical, dont on fêtait la semaine passée le jubilé, est parvenu à durer vingt ans. Quel prodige de dévouement infatigable et obstiné il a fallu pour obtenir pareil résultat, le savent tous ceux qui connaissent Namur et ses habitants. L'homme qui a réussi pendant vingt ans à maintenir en vie un organisme aussi étranger au milieu où il s'implante, mérite l'admiration et le respect des artistes. Quand cet homme, en outre, est un créateur fécond, un musicien d'un talent grave et savant, il mérite aussi les palmes d'une grande consécration publique. Cette consécration, avec son accompagnement ordinaire de discours, de fleurs et — ce qui vaut mieux — d'un superbe bronze de Rousseau, le directeur fondateur du Cercle musical, Henri Balthasar-Florence, l'a obtenue le 6 février dernier, au théâtre de Namur, à l'occasion d'un festival consacré tout entier à ses œuvres. Devant une salle splendide, fleurie du haut en bas d'épaules nues et de toilettes claires, le maître a dirigé lui-même une exécution impeccable par la symphonie du Cercle et la chorale les Bardes de la Meuse, des morceaux capitaux dus à sa plume vigoureuse. On a admiré surtout son *Concerto pathétique* pour violon, joué par sa fille, M^{me} Vandenedden-Balthasar, avec un art exquis; son ode symphonique

Jéhovah, sa mélodie *Aimer* pour ténor et violon avec orchestre et chœur, et sa grande *Cantate jubilaire*, qui a enthousiasmé la salle. M^{lle} Vercauteren, soprano du Conservatoire de Liège, et le ténor Audisio prétaient leur concours à cette intéressante soirée.

G. R.

Au Cercle artistique de Gand.

M^{lles} M.-A. Tibbaut et Valentine Dumont.

On admire avec raison les aquarelles de M^{lle} M.-A. Tibbaut. Les récentes expositions triennales nous avaient déjà donné l'occasion d'applaudir à son art consciencieux, aisé et marqué d'une grâce féminine qui en achève le charme captivant. Ces œuvres semblent conçues dans le calme d'une âme très amoureuse de la nature. *Matin d'été*, la *Chaumière bleue*, *Ruelle ensoleillée* et tant d'autres pages reposantes chantent la lumière baignant la glèbe au renouveau, les vieilles demeures assoupies, les sables hérissés d'oyas, et ces intérieurs de béguinages dont l'artiste excelle à décrire la mystique atmosphère. Tout est reposé, pacifique et taciturne. On cherche en vain une note discordante; l'impression est néanmoins pleine d'inattendus, tant il y a d'analyse fine dans ces paysages que M^{lle} Tibbaut semble avoir peints d'une main pieuse et recueillie. Certains détails un peu poussés révèlent une tendance à la minutie dont l'artiste ne perdrait rien à se défaire. Il faut citer encore la *Cour des Prébendiers*, d'un effet très original, et des faïences portant des scènes de béguinages; enfin, une *Tête de fantaisie* de facture remarquable.

M^{lle} Valentine Dumont nous présente des *Ânes de David*, de vrais portraits d'ânes, des têtes de chiens et de chats et des vaches. Sans nous laisser aller à dicter à l'artiste des règles relatives au choix des sujets, il nous faut regretter cependant de voir M^{lle} Dumont consacrer son talent très estimable à l'étude peu intéressante de ces baudets et de ces toutous. Ces œuvres se recommandent d'ailleurs, par un dessin ferme et de sérieuses qualités de coloris. La *Hert de Mercancy*, une toile pittoresque et très vivante, accuse du métier et une grande habileté de mise en page. M^{lle} Dumont peut être rangée, dès maintenant, parmi nos animaliers de talent.

F. V. E.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

A chaque concert de cette saison figure une des œuvres les plus importantes dont la Société, jadis, avait donné la première audition. Cette manière de faire est doublement heureuse, car elle permet de constater l'importance des manifestations artistiques dues à cette « Nationale » parfois décriée, et, en même temps, aux nouveaux auditeurs, de connaître des œuvres trop rarement exécutées, par exemple cette ravissante *Légende de Sainte-Cécile* d'Ernest Chausson qui offrait presque l'attrait d'une nouveauté pour la plus grande partie du public. Elle fut interprétée de façon excellente par M^{me} Jane Bathori et les chœurs d'élèves de M^{me} Roger.

M. Joseph Bonnet exécuta, à l'orgue, des pièces de M. Charles Tournemire que j'ai infiniment goûtées. Les deux premières surtout, une *Pièce symphonique* d'une exquise couleur fine et pourtant grave, très mélodique, pleine de recherches de registration intéressantes, et un *Adagio*, parfois menu peut-être, mais du même coloris séduisant, me plurent sans réserve. Peut-être ai-je moins apprécié *L'île missa est*, trop gaiment tumultueux, mais joliment traité aussi.

Je ne crois pas que la volonté manifeste d'être aussi simple, aussi uni que possible, ait bien servi M. de Wailly, dont la *Sonate* de piano et de violon, dépourvue des recherches de rythme et de

sonorités qu'on avait pu constater dans la *Symphonie* exécutée l'an dernier, m'a paru un peu grise.

Gris aussi le *Trio* de M. Caëtani, œuvre sérieuse, trop touffue peut-être, que j'aurais d'ailleurs besoin de connaître mieux avant de porter sur elle un jugement assuré.

L'auteur est assurément de la race des laborieux; il ne faut point parler avec trop de précipitation des œuvres qu'il produit, et qui me semblent, d'ailleurs, loin d'être inintéressantes.

M.-D. C.

Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge. 25 mars; envois directs, 1^{er}-15 avril. Renseignements : M. N. Bauwin, président du Comité exécutif, Arras.

BRUXELLES. — *La Libre Esthétique*. Exposition rétrospective des Peintres impressionnistes (Musée royal). 25 février-29 mars. Renseignements : Direction de la Libre Esthétique, 27, rue du Berger, Bruxelles.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1^{er} mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt 10-15 février. Commission sur les ventes : 10 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1^{er} juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1^{er} mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc, 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril. *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1^{er} avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*) 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1^{er}-2 avril. *Sculpture, architecture, objets d'art*, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — *Salon des Indépendants* (Serres du cours la Reine). Ouverture : 20 février.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale). 1^{er} avril-31 juillet. Renseignements : M. Bouhot, à la Bibliothèque nationale, Paris.

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Délai d'envoi : 1^{er}-20 mars. Renseignements : M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (XV^e).

TUNIS. — *Société tunisienne des Amis des Arts*. 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.

PETITE CHRONIQUE

Au cours de l'exposition qu'elle ouvrira à la fin du mois, la *Libre Esthétique* résumera, en quatre concerts, l'histoire de la musique de chambre qui se développa en France, depuis un quart de siècle, parallèlement à l'Art impressionniste.

Ces auditions, qui auront lieu tous les mardis de mars, à 2 h. 1/2 précises, auront pour principaux interprètes M. Vincent d'Indy, M^{lles} Blanche Selva et Marthe Devos, MM. S. Austin, R. Bosquet, E. Chaumont, M. Crickboom, R. Vinès, etc. Des œuvres de G. Bizet, A. de Castillon, C. Franck, H. Duparc, V. d'Indy, E. Chabrier, E. Chausson, P. de Bréville, G. Faure, Ch. Bordes

et G. Lekeu composeront avec celles de MM. Debussy, Magnard, Ropartz, Coindreau, Ravel, Février, Th. Ysaye, Saint-Requier, Jongen, de Séverac, etc. des programmes chronologiques et homogènes.

Tous les vendredis, à la même heure, des conférenciers analyseront respectivement l'évolution actuelle de la Peinture, de la Poésie, de la Musique et du Théâtre.

Afin de permettre aux artistes, amateurs et collectionneurs parisiens qu'attirera à Bruxelles, le 25 courant, l'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique*, d'entendre le *Roi Arthus*, la direction de la Monnaie a fixé à cette date la onzième représentation du beau drame d'Ernest Chausson, retardée par une indisposition de M. Dalmorès.

M^{lle} Foreau a fait jeudi dernier ses débuts dans le rôle d'Eva des *Maîtres Chanteurs*. Elle a plu beaucoup par le charme d'une voix égale et bien timbrée, par l'intelligence de son jeu et la distinction de sa personne. Elle a fait ressortir à merveille l'ingénuité et la grâce de ce rôle charmant, qui lui a valu un succès flatteur. Son professeur, M. Isnardon, assistait à la représentation et a recueilli une bonne part des félicitations adressées à sa jeune élève.

Les prochaines représentations des *Maîtres Chanteurs*, dont l'exécution intégrale et l'excellente interprétation ont renouvelé l'intérêt, auront lieu lundi et vendredi prochains. Celle de vendredi commencera exceptionnellement à 6 heures précises. Il y aura une heure d'intervalle entre le premier et le deuxième acte.

Au Parc, ce soir, dernière représentation de l'*Irrésolu*. Demain et après-demain, dernières représentations des *Sentiers de la vertu* et de l'*Anglais tel qu'on le parle*.

Mercredi et jours suivants, quatre représentations de *Les Affaires sont les affaires*, de M. Octave Mirbeau. M. de Féraudy jouera le rôle qu'il a créé au Théâtre-Français.

La dernière représentation de *Ces Messieurs* au théâtre Molière (ce sera la quatre-vingtième) est fixée irrévocablement à mercredi prochain. Jeudi, première d'*Antoinette Sabrier*, la pièce nouvelle de Romain Coolus.

L'exposition de l'Art français au XVIII^e siècle continue à attirer une foule de visiteurs. D'intéressantes auditions y font naître l'atmosphère musicale du temps, et des conférenciers initient le public, tous les samedis, à l'art et aux industries artistiques de cette époque délicate.

MM. Gaston Deschamps, Thiébaud-Sisson, Georges Boyer et Arthur Pougin se sont fait entendre au cours des dernières semaines. Les prochaines conférences seront faites par MM. Virgile Jozs, Catulle Mendès et Guiffrey.

Aujourd'hui dimanche, de 11 à 4 heures, rue de Lausanne, 13, l'administration communale de Saint-Gilles exposera publiquement les modèles en plâtre des vingt-trois sculptures qui orneront extérieurement le nouvel hôtel de ville, la maquette de la fontaine monumentale de Jef Lambeaux à ériger place du Sud et les esquisses de la décoration de deux plafonds du monument.

Une suite de conférences exclusivement consacrées aux poètes et prosateurs belges sera donnée au Conservatoire les dimanches 21 février, 6 mars, 10 et 24 avril, 1^{er} et 15 mai, à 3 heures. MM. Albert Giraud, Jules Destrée, Valère Gille, Iwan Gilkin, Fernand Severin et Fierens-Gevaert parleront de Max Waller, Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Louis Delattre et Ch. De Coster. On entendra les meilleurs lauréats des classes de déclamation dans des fragments en prose et en vers. Abonnements : 30a, rue de la Régence.

A propos du concert russe qu'Eugène Ysaye donne aujourd'hui à l'Alhambra, il est intéressant de remarquer que la plupart des musiciens russes ne furent pas des musiciens de profession, mais le plus souvent des fonctionnaires ou officiers occupant dans les sphères gouvernementales des situations élevées.

César Cui est professeur à l'école de guerre de Saint-Petersbourg, avec rang de général d'artillerie; Rimsky-Korsakoff, lieu-

tenant de vaisseau honoraire; Borodine fut professeur de chimie à l'école de médecine de Saint-Petersbourg; Moussorgsky, lieutenant d'infanterie.

Toutefois, les musiciens de l'école actuelle sont plus souvent professionnels, comme Glazounow, maître de chapelle de l'Empereur, Sokoloff, directeur du Conservatoire de Moscou, et Alex. Siloti, professeur au même établissement d'enseignement.

Les amis de l'architecte Charles Licot, à qui est due la conservation des ruines de l'abbaye de Villers, ont constitué un comité dans le but d'élever un monument à sa mémoire. Les souscriptions sont reçues chez M. Jean Poils, rue de la Source, 59, à Bruxelles.

Rappelons la belle séance musicale consacrée aux œuvres de Guillaume Lekeu, qui aura lieu demain soir, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} Bathori, M^{lle} Kufferath, MM. Geeraert, Chaumont et Van Hout.

C'est vendredi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu, à la salle Erard, la troisième et dernière séance de sonates d'auteurs modernes donnée par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont.

Le programme du récital que le violoniste Fritz Kreisler donnera à la Grande-Harmonie jeudi prochain constituera, en quelque sorte, un résumé de la littérature du violon depuis les grands classiques italiens (Corelli, Tartini et Pugnani) jusqu'aux maîtres modernes, en passant par J.-S. Bach.

Le pianiste Emile Bosquet nous prie d'annoncer que l'organisateur du récital Kreisler abuse de son nom en le faisant figurer comme accompagnateur sur les programmes et affiches d'un concert auquel il n'a jamais promis son concours.

La troisième et dernière séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 24 courant, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande.

M. Gaston Dupuis, ténor, nous prie d'annoncer le concert qu'il donnera le 27 courant, à 8 h. 1/2, salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups.

La Société de musique de Tournai a fixé son grand concert annuel au dimanche 6 mars, à 3 heures. A l'occasion du centenaire de Berlioz, elle exécutera la *Damnation de Faust*. Les rôles ont été distribués comme suit : Marguerite, M^{me} Dubois; Faust,

M. Dubois; Méphistophélès, M. Noté; Brander, M. Nivette, tous quatre de l'Opéra.

La Société des *Aquafortistes belges* ouvre son quinzième concours annuel. Les planches doivent être remises avant le 1^{er} mai prochain à M. Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, Ixelles. Les eaux-fortes primées seront réunies dans l'album de la Société. Pour tous renseignements, s'adresser au directeur des publications, M. L. Titz, avenue de Tervueren, 129, Bruxelles.

Le 5 avril s'ouvrira à Paris, au Petit Palais, une exposition internationale, rétrospective et contemporaine de l'Eau-forte, organisée par le Syndicat de la presse artistique. Le produit de l'exposition servira à créer un Cabinet d'estampes de la ville de Paris.

Un grand nombre d'adhésions importantes sont déjà parvenues de la France et de l'étranger. Les communications doivent être adressées à M. Gustave Soulier, 21, rue Saint-Augustin.

Le Prinzregenten-Theater de Munich donnera du 10 août au 11 septembre vingt représentations wagnériennes : trois fois l'*Anneau du Nibelung*, et deux fois *Tristan et Isolde*, *Le Vaisseau fantôme* et *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. En outre, au théâtre royal de la Résidence et au théâtre royal de la Cour, auront lieu, du 1^{er} au 11 août, dix représentations festives des œuvres suivantes de Mozart : *La Flûte enchantée*, *Les Noces de Figaro*, *L'Enlèvement au sérail*, *Don Giovanni* et *Così fan tutte*, sous la direction générale de l'intendant de Possart. Les chefs d'orchestre seront : MM. Félix Mottl, F. Weingartner, Arthur Nikisch et Franz Fischer.

Armide de Gluck sera exécutée les 28 et 30 août prochain aux arènes de Béziers.

La première livraison de la *Revue des Idées* vient de paraître. Elle s'ouvre par une étude sur le *Radium* du docteur G. Bohn et par une autre étude scientifique : *La Loi générale de constance du milieu vital des cellules*, par M. R. Quinton.

Un sévère quoique sympathique examen, par M. Maurice Vernes, de la *Valeur scientifique de l'œuvre de Renan* et quelques pages de M. R. de Gourmont sur *François Bacon* et *Joseph de Maistre* achèvent la physionomie de ce premier numéro, où l'on trouvera encore des notes critiques sur *Herbert Spencer*, l'Abbé *Loisy*, différentes communications scientifiques et une *Chronique* pleine de faits curieux.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLIERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Art impressionniste (OCTAVE MAUS). — Les Eaux-fortes d'Albert Baertsoen (FIÉRENS-GEVAERT). — La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles (CH. V.). — Musique sacrée. — A la mémoire de Guillaume Lekeu (CH. V.). — La Musique à Liège (J. F.). — Des Tableaux vivants à Verviers (A. L.). — Petite Chronique

L'ART IMPRESSIONNISTE

Ne prenez aucun souci des dogmes des écoles et allez droit au cœur.

STERNE

Il n'est guère aisé de définir l'impressionnisme, d'en tracer les limites et d'en particulariser les expressions. Comme toute évolution née d'un cri d'indépendance, d'un geste d'insurrection, il échappe aux théories et méprise les programmes. Il puise sa vie et sa beauté

aux sources des spontanités individuelles, et celles-ci varient à l'infini selon les tempéraments et les influences ethniques.

La dénomination même sous laquelle on le désigne n'a point de signification nette. Elle fut inventée, on le sait, par le *Charivari*, qui prit prétexte de la légende d'un Coucher de soleil de Claude Monet étiqueté *Impression* au catalogue de la première exposition organisée chez Nadar, en 1874, pour appeler « Impressionnistes » l'ensemble des exposants. Ceux-ci érigèrent ce vocable en hautaine devise (1).

S'il provoqua une réaction nécessaire contre l'esprit scolastique propagé au XIX^e siècle par un enseignement basé sur un idéal exclusif, l'impressionnisme renoua les traditions des grandes époques d'art en favorisant l'épanouissement de la libre personnalité de l'artiste. C'est la revendication de cette personnalité, en dehors de tout contrôle académique, — avec l'apport particulier d'une recherche d'effets plus lumineux et l'emploi d'une technique appropriée (usage d'une palette de couleurs pures et division des tons), — qui caractérise, ainsi que l'a dit M. André Mellerio, le grand mouvement dont l'influence a bouleversé la peinture d'aujourd'hui (2). C'est, aussi, le développement de la sensibilité visuelle. « Les arts optiques relèvent de l'œil et uniquement de l'œil... L'œil le plus digne d'admiration est celui qui est allé le plus loin dans l'évolution de cet

(1) *Les Hommes d'aujourd'hui*, par GEORGES LECOMTE. Vol. III, n° 366. Paris, Vanier.

(2) *L'Exposition de 1900 et l'Impressionnisme*. Paris, H. Floury. 1900.

organe, et par conséquent la peinture la plus admirable sera non pas celle où il y aura ces chimères d'écoles : « La beauté hellénique, » le « coloris vénitien », la pensée de Cornélius », etc., mais bien celle qui révélera cet œil par le raffiné de ses nuances ou le compliqué de ses lignes (1). »

Pour exprimer la réalité contemporaine, les peintres impressionnistes se servent d'un métier dont la dissociation des tonalités, qui laisse à chaque couleur sa fraîcheur et sa pureté, est l'élément essentiel. Ils rythment la polychromie et la délinéation de leurs toiles au gré des émotions qu'ils ressentent et arrêtent sur un effet déterminé, fût-il le plus fugitif, leur sensibilité visuelle. Plus spécialement, ils s'efforcent de traduire les impressions que leur suggère la lumière, dont les vibrations subtiles et les jeux mouvants transforment à tout instant la nature. Ils situent les figures et les paysages qu'ils interprètent dans l'atmosphère qui les baigne, en notant minutieusement les relations tonales les plus délicates, les nuances les plus imperceptibles des couleurs et de leurs réactions. Les reflets du jour sur les ombres, la transparence des ciels et la dispersion des nuages, l'irisation des eaux, le frisson des feuillages sont étudiés avec un égal scrupule. A l'expression de la réalité objective ils ont substitué l'idéal d'un poème optique de clarté et d'harmonie. « L'Impressionnisme, a dit M. Gustave Geffroy, c'est une peinture qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition et la signification des choses dans l'espace, et qui veut faire tenir la synthèse de ces choses dans l'apparition d'un moment » (2).

* *

On s'explique difficilement — aujourd'hui que l'évolution est accomplie et l'art impressionniste triomphant — les résistances obstinées, l'hostilité féroce opposées, même par les artistes, à cet art de sincérité, de vérité et de bonne foi. Comme l'a fait observer M. Camille Mauclair : « Pourquoi, délibérément, un groupe d'hommes s'aviserait-il de faire de la peinture folle, illogique, mauvaise, en y gagnant la raillerie publique, la pauvreté et la stérilité ? Il serait insensé de supposer une telle mystification qui serait avant tout cruelle pour ses auteurs. Le simple bon sens indique donc en eux une conviction, une sincérité, un effort soutenu, et cela seul devait, au nom de la solidarité sacrée de tous ceux qui, par des moyens divers, cherchent à dire leur amour du beau, supprimer les fâcheuses accusations qui furent trop facilement portées contre Manet et ses amis » (3).

(1) JULES LAFORQUE. *Mélanges posthumes. L'Art impressionniste*, p. 142. Paris, éd. du *Mercury de France*.

(2) *La Vie artistique*, III^e série, p. 8. Paris, E. Dentu. 1894.

(3) *L'Impressionnisme. Son histoire, son esthétique, ses maîtres*, p. 15. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne. 1904.

L'opposition intraitable des jurys, les sarcasmes de la presse, les protestations furieuses du public, les pamphlets, les caricatures, la campagne haineuse menée contre des artistes fervents et laborieux, tout cela est trop connu et trop récent, hélas ! pour être rappelé. Les mieux trempés en triomphèrent. Quelques-uns moururent. Tous en souffrirent cruellement.

Un sculpteur de nos amis nous racontait dernièrement qu'il assista, tout jeune, en compagnie du statuaire Adam Salomon, à l'ouverture du Salon de 1865 où Manet avait exposé *l'Olympia*. C'était, devant cette toile, une houle d'émeute, un déchaînement de colères, un débordement d'invectives. Salomon dit à haute voix à son compagnon : « Tu verras un jour ce tableau au Louvre. » Aussitôt la foule tourna contre les deux artistes sa fureur. Ils durent fuir pour ne pas être écharpés.

Ce statuaire au nom hébraïque était un prophète ! Mais l'incompréhension des foules demeure identique. Le *Balzac* de Rodin essuya naguère des bordées d'injures pareilles à celles que souleva jadis le *Portrait d'Antonin Proust* ou le *Bar aux Folies-Bergère*. Et l'écho des clameurs que provoqua à Bruxelles, au Salon des XX, l'apparition des œuvres de Claude Monet (on intitula spirituellement « Forêts de plumeaux » ses admirables vues d'Antibes), de Renoir, de Seurat, de Van Gogh, de Cézanne, de Gauguin, est à peine éteint...

On reverra prochainement quelques-unes de ces œuvres, parmi d'autres des mêmes maîtres destinées à fixer, dans un groupement synthétique, un moment de l'éternelle évolution de l'art vers la Beauté.

Peut-être détermineront-elles parmi les visiteurs un examen de conscience... A moins qu'ils préfèrent imiter l'entêtement irréductible de Gérôme, à qui l'on reprochait, l'an dernier, d'avoir, jadis, comme membre du jury, refusé Corot, et qui répondit effrontément : « Je le refuserais encore ! » Ce membre de l'Institut, que la mort vient d'enlever à notre admiration, avait, à défaut de sens esthétique, une logique opiniâtre.

* *

Certes n'est-il guère possible de retracer en une exposition forcément restreinte l'histoire complète de l'Impressionnisme. Comme toute manifestation d'art, quelque neuve qu'elle paraisse, celui-ci a eu ses précurseurs ; ces derniers se rattachent eux-mêmes, par un atavisme parfois imprécis, mais certain, à des maîtres antérieurs... A qui remonter dans la filiation de ceux qui ont fait fructifier le trésor intellectuel des peuples d'occident ?

Puis encore : en combien de rameaux la tige flexible jaillie de la première germination ne s'est-elle point divisée ? Jusqu'à quels parterres éloignés ne distribue-t-elle pas sa fraîcheur ? Quels rejetons ne sont point

issus de la souche commune? Tout l'art d'aujourd'hui s'est éclairci au soleil des luministes de 1874. Ce qui justifie cette boutade de Degas : « On nous fusille, mais on fouille nos poches. »

Le groupe indiscipliné qui, de 1874 à 1881, exposa successivement chez Nadar, chez Durand-Ruel et dans des appartements loués à la semaine rue Le Pelletier, avenue de l'Opéra, rue des Pyramides et rue des Capucines, — étapes héroïques, — comptait, au début, trente artistes, parmi lesquels Claude Monet, Degas, Renoir, Cézanne, Pissarro, Guillaumin, Sisley, Berthe Morisot, auxquels se joignirent, en 1880, Mary Cassatt et Gauguin. D'autres encore, moins notoires, ou qui, — tels Raffaëlli, Forain, Legros, Bracquemond, Lebourg, Boudin, Gustave Colin, Zandomenegui, etc., se spécialisèrent ensuite dans une expression d'art différente. Quelques-uns : Caillebotte, Cals, Lépine, Piette, succombèrent pendant la mêlée, en laissant le souvenir de peintres excellemment doués, morts avant l'heure.

Manet combattait de son côté. Tantôt refusé, tantôt admis au Salon, il symbolisait l'émeute et l'insurrection. Sa jeune gloire, faite de témérité et de scandale, rayonnait déjà tandis que Monet et ses amis demeuraient encore dans l'ombre. Et pourtant, il n'est plus contesté aujourd'hui que l'initiateur de la technique impressionniste fut Claude Monet, qui le premier en offrit l'exemple le plus complet. « Mais il est très difficile de déterminer pareilles préséances, et c'est en somme assez inutile. On n'invente pas une technique en un jour. Celle-là est le résultat de longues recherches qui furent communes à Manet, à Monet et à Renoir, et il faut réunir sous le nom collectif d'impressionnistes un ensemble d'hommes qui, liés d'amitié, firent à la même heure un effort vers l'originalité, à peu près dans le même sens, tout en étant souvent fort différents » (1).

Ce dont le merveilleux tempérament de Monet avait eu l'intuition, ce qu'avant lui Delacroix avait pressenti, Seurat tenta de le formuler avec une volonté consciente. Il entendit interpréter la nature en logiques harmonies de tons et de lignes. Appuyé sur les travaux scientifiques de Chevreul et les découvertes plus récentes de Charles Henry, le Néo-impressionnisme ou Chromo-luminarisme — qui rallia une élite de jeunes peintres parmi lesquels MM. Signac, Van Rysselberghe, Cross, Luce, Dubois-Pillet, Angrand, — s'élança joyeusement à la conquête de la lumière, renouvelant la fable antique.

Sa technique, basée sur la division des tons, ne diffère, en somme, de celle des premiers impressionnistes qu'en ce qu'elle consiste en un agrégat de petits disques colorés et qu'elle est appliquée plus rigoureusement. Les tonalités sont analysées dans leurs éléments constitutifs

et appliquées sur la toile de manière à produire une synthèse optique. Le but, qui est de donner à la couleur le plus d'éclat possible, est identique. Mais le moyen employé a singulièrement développé l'expression de la sensation visuelle et enrichi la langue conventionnelle de la peinture.

*
**

L'idéal des peintres épris de lumière devait logiquement se pénétrer, chez certains, d'une intellectualité et d'une philosophie supérieures. Ce fut le cas pour M. Maurice Denis, qui s'élève, par une sanctification de la nature, vers les mystiques d'autrefois et touche aux Primitifs. Il s'en est expliqué lui-même : « Le grand art, qu'on appelle décoratif, des Indous, des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, l'art du Moyen-âge et de la Renaissance, et les œuvres décidément supérieures de l'art moderne, qu'est-ce? sinon le travestissement des sensations vulgaires — des objets naturels — en icônes sacrées, hermétiques, imposantes (1). »

Déjà Gauguin avait conçu en Bretagne et dans les solitudes de l'Océanie un art décoratif idéiste et synthétique, d'un symbolisme fruste. « Il y a en lui un mélange inquiétant et savoureux de splendeur barbare, de liturgie catholique, de rêverie hindoue, d'imagerie gothique, de symbolisme obscur et subtil; il y a des réalités après et des vols éperdus de poésie par où il crée un art absolument personnel et tout nouveau (2). »

Sa puissante individualité avait rassemblé à Pont-Aven un groupe de peintres, ses amis ou ses disciples, au nombre desquels, outre Maurice Denis, MM. Emile Bernard, actuellement fixé en Egypte, Paul Sérusier, Léon Fauché, Charles Filiger, Armand Seguin, mort récemment, Jean Verkade, Mogens Ballin, ce dernier moine à Beuron...

Parallèlement, d'autres peintres, rattachés à l'impressionnisme sinon par la technique du moins par une solidarité dans un commun désir d'émancipation, Van Gogh, H. de Toulouse-Lautrec, s'imposaient à l'attention par un art aigu, tranchant, presque corrosif.

Des noms nouveaux ont surgi depuis peu, apportant aux recherches généralisées de la lumière et de la sensation individuelle un apport collectif précieux : Vuillard, le poète des intimités et des atmosphères closes; K.-X. Roussel, qui stylise la nature et y mêle, dans un décor rajeuni, de lointaines réminiscences mythologi-

(1) *Notes d'art. Définition du Néo-traditionnisme*, par PIERRE LOUIS (pseudonyme de M. Maurice Denis). *Art et critique*, deuxième année, n° 66, citée par M. ANDRÉ MELLERIO, *Le Mouvement idéaliste en peinture*, Paris, H. Floury, 1896.

(2) OCTAVE MIRBEAU, *Préface du Catalogue de la vente Paul Gauguin*, 1891.

(1) CAMILLE MAUCLAIR, ouvrage cité, p. 47

ques; Bonnard, peintre sensitif, épris de lignes souples et de silhouettes gracieuses; d'Espagnat, Léon Valtat, Albert André, Charles Guérin, qui perpétuent avec une vision personnelle les traditions d'un art d'élégance et d'harmonie.

Et combien d'autres on pourrait y ajouter: Vallotton, dont les gravures sur bois ont un caractère définitif, impeccable; de Lapparent, Laprade, Delcourt, Marquet, Durenne, encore à peine connus mais dont les œuvres jalonnent l'avenue que parcourt l'art en marche. En rebroussant chemin, on trouverait encore parmi les noms significatifs: Vignon, Schuffenecker, Anquetin, Gausson, Lacombe, Guilloux, Maufra, Moret, Lebasque, Loiseau, Wilder...

Dans le choix des peintres appelés à donner au prochain Salon sa signification éducatrice, on s'est borné à ceux qui, depuis Manet et le groupe initial de 1874, ont marqué d'une empreinte particulièrement vigoureuse le chemin parcouru. Le mouvement a eu sa répercussion en Belgique, en Hollande, en Allemagne; mais il a fallu, en ce premier groupement rétrospectif, se limiter au territoire français. Les aînés seront autant que possible représentés par des œuvres produites aux diverses époques de leur carrière; les jeunes, par leurs travaux récents.

Malgré les omissions inévitables, cet ensemble proclamera, nous l'espérons, la noble ambition d'hommes qui, négligeant le côté anecdotique de la nature, source de succès faciles, s'attaquèrent résolument à une tâche réputée avant eux irréalisable. On leur rendra cette justice qu'en éclairant les yeux et les palettes ils ont provoqué des émotions inconnues et ouvert de nouveaux horizons à la beauté (1).

OCTAVE MAUS

Les Eaux-fortes d'Albert Baertsoen.

Dix eaux-fortes de Baertsoen, les plus récentes, tirées à petit nombre sur hollande et signées de l'artiste, viennent de paraître (2). Elles composent une magnifique série: 1° *Moulin sur le rempart* (Bruges); 2° *Kromboomsloot I*; 3° *Kromboomsloot II* (Amsterdam); 4° *Terneuzen* (soir tombé); 5° *Maisons de pauvres*;

(1) Ceux qui voudront étudier de plus près l'évolution qui vient d'être résumée dans ses grandes lignes consulteront utilement, outre les travaux cités, les ouvrages suivants: THÉODORE DURET, *Critique d'avant garde*, Paris, Charpentier, 1885. — GEORGES LECOMTE, *L'Art impressionniste d'après la collection privée de M. Durand-Ruel*, Paris, Chamerot et Renouard, 1892. — CH.-A. AURIER, *Œuvre posthume. L'Impressionnisme*, Paris, Ed. du *Mercur* de France, 1893. — FRANTZ JOURDAIN, *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas*, Paris, Simonis-Empis, 1895. — PAUL SIGNAC, *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme*, Paris, E.I. de la *Rue blanche*, 1899.

(2) Chez l'éditeur-imprimeur J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre, où la série complète est en vente au prix de 325 francs.

6° *Veere* (soir); 7° *Vieilles Maisons zélandaises* (Middelbourg); 8° *Le Petit Quai* (Middelbourg); 9° *Vieilles Maisons au bord de l'eau*; 10° *L'Impasse*.

On sait quelle incomparable largeur de style l'artiste a obtenue dans ces compositions par ses constantes recherches et sa volonté d'exprimer pleinement sa vision inédite des abris de détresse. On vit les premières eaux-fortes de Baertsoen il y a dix ans. Que d'études réfléchies, que de labeur, et quel gigantesque élan vers la perfection dramatique depuis cette date! Baertsoen ne connaissait alors que le procédé spontané; sa technique aujourd'hui a toutes les ressources. De nombreux dessins, très détaillés, très poussés, préparent la composition pour laquelle l'aquafortiste ne garde que les traits caractéristiques et, si je puis dire, les masses et les lignes morales. L'exécution ensuite est lente, raffinée. Les morsures de l'acide font l'office du plus subtil, du plus intelligent, du plus révélateur des pinceaux. Comme dans ses tableaux, Baertsoen nous fait admirer de saisissantes synthèses, des visions où la vérité prend sa forme essentielle. Un réverbère au support tordu, des fenêtres écrasées dans leur cadre bancal, de noirs logis de pêcheurs tassés en silhouettes rigides près du port qu'envahit la nuit, un moulin dominant en vieux lutteur le nuage qui met une auréole violente autour de ses bras en croix, des pignons voisinant en groupe confidentiel à l'extrémité d'un canal endormi, — tels sont les acteurs que Baertsoen fait vivre dans ses eaux-fortes en les enveloppant d'une atmosphère de clartés graves, d'ombres sans limite... La palpitation de la matière anime ces œuvres. Les pierres vivent et s'émeuvent, et ce qui dans l'antiquité était le plus beau des mythes devient ici la plus poétique des réalités.

FIÉRENS-GEVAERT

La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles.

L'administration communale de Saint-Gilles a eu la bonne idée de convier le public à visiter les modèles et les esquisses des œuvres d'art destinées à la décoration extérieure et intérieure du nouvel hôtel de ville. L'exposition de ces modèles et esquisses a eu lieu dimanche passé, dans un local d'école où l'on avait tenté de les présenter sous le jour le plus favorable possible, du moins en ce qui concerne la statuaire extérieure; car pour ce qui regarde la décoration intérieure, il n'y avait vraiment pas moyen de l'apprécier. Les esquisses des plafonds de MM. Cluysenaar, de Lalaing et O. Dierickx étaient quasi invisibles dans le demi-jour d'une toute petite salle regorgeant de monde.

Il était intéressant de se rendre compte de la façon dont les artistes avaient interprété les extraordinaires sujets de sculpture qu'on leur avait commandés: Gaz, eau, tramway, électricité, etc.

Ce qui devait arriver s'est produit: ceux qui ont voulu représenter ces « choses administratives » par leurs attributs traditionnels sont tombés dans la banalité, pour ne pas dire dans le grotesque. *Sécurité publique* est un bel exemple de cela: une grosse femme, classiquement drapée, ayant à ses côtés le chien noir qu'on rencontre le soir, accompagné d'un agent de police, au coin de la rue de la Victoire et de la chaussée de Charleroi...

Mais ceux qui, bravement, ont rompu avec l'allégorie, et n'ont vu que les « à-côtés », ont mieux réussi. *Salubrité publique*, par M. Braecke, est une chose charmante, peu architecturale peut-être, mais qui dégage une sensation intense de santé, de joie, de bonheur. A première vue, le *Gaz*, de M. Schirren, apparaissait comme une élucubration incohérente. Mais, nous faisait remar-

quer un professionnel, éloignez-vous, voyez à distance, et comparez, au point de vue décoratif, avec la plupart des autres morceaux de sculpture : ces derniers (c'est bien dommage pour le joli groupe : *Solidarité*, de M. Rousseau !) seront écrasés par le monument : tandis que le *Gaz* de M. Schirren, grâce à ses lignes frustes, grâce à la justesse de la conception décorative, et à la compréhension exacte de ce qu'est la lumière du plein air, apparaîtra, malgré la lourdeur du cadre architectural, avec un relief et une couleur que n'auront pas les autres œuvres. Il y a peut-être lieu de faire exception pour les deux belles statues de M. Dillens, *Travail* et *Droit*, conceptions nobles, d'un travail probe et d'un beau sentiment grave.

En ce moment l'administration communale de Saint-Gilles a fait placer devant le nouvel hôtel de ville, sur un échafaudage, la statue de Jef Lambeaux qui doit surmonter la fontaine à ériger à cet endroit. Cela promet d'être beau, mais à condition que la fontaine ne gêne pas, par une trop grande lourdeur, la perspective de l'entrée de l'hôtel de ville.

CH. V.

MUSIQUE SACRÉE

Il n'est bruit dans les maîtrises que du *motu proprio* par lequel le pape Pie X ordonne une sévère réforme de la musique religieuse.

Les bases sur lesquelles il édifie sa nouvelle réglementation sont, dit le *Guide musical*, celles que tout homme de bon sens et de bon goût doit comprendre : d'abord le plain-chant grégorien, ensuite la musique palestinienne, enfin la musique plus moderne qui, de certaine façon, se rattache aux précédentes. En somme, le pape fait sien le programme de la *Schola cantorum* que créèrent MM. Bordes, Guilmant et d'Indy.

A propos de ce *motu proprio*, M. Gauthier-Villars rappelle dans l'*Echo de Paris* qu'il n'y a pas bien longtemps, un curé chassait de son église les Chanteurs de Saint-Gervais, afin d'installer, à la place de ces interprètes intelligents et dévoués des ténors qui sucrèrent des *Agnus Dei* d'opéra-comique.

Le mois dernier, dans l'une des plus aristocratiques paroisses de Paris, on pouvait entendre la sérénade de *Don Juan* transformée en *O salutaris* pour soprano, un *Sanctus* confectionné avec des morceaux de *Lohengrin*, et, sous le nom de *Tantum ergo*, un air d'*Alceste* !

Ces abus, le pape ne veut plus les tolérer. Il entend mettre, selon le mot de M. Vincent d'Indy, l'« art à sa place », revenir aux traditions saines, enfin rendre au chant religieux le caractère requis par ce « cri solennel des tristesses et altier des joies », sans permettre que « ces molles ardeurs, ces terminaisons modernes, ces accompagnements incohérents » soient plus longtemps imposés par ces gens « qui font monter leur hommage au Très-Haut sans prendre garde qu'ils laissent entre les mains du Seigneur les fouets avec lesquels il chassait autrefois les marchands du temple ». Ainsi s'exprime Pie X et telle est la tâche qu'il entreprend.

On ne peut qu'applaudir à son acte.

A la mémoire de Guillaume Lekeu.

Guillaume Lekeu commence réellement à obtenir du public ce qu'il mérite : une grande admiration, due à ses dons merveilleux de lyrisme, à la passion intense et saisissante qui anime ses œuvres, à l'acuité de son tempérament, qui fait que sa phrase musicale vous pénètre et vous force à reconnaître en lui un génie puissant.

Il faut savoir gré à M. Léon Hennebicq de ce que, bien que profane, il fasse de la propagande pour le compositeur verviétois en des conférences très personnelles et pleines d'idées justes, encore qu'exprimées d'une façon franchement paradoxale.

Il parla lundi, à la salle Erard, sous les auspices de la *Société belge pour l'Amélioration du sort de la femme*. Le public eut peut-être tort d'accueillir avec défaveur ses impertinences de langage ; s'exprimer autrement que les autres est une manière de mettre en relief avec plus de vigueur les hommes et les choses dont on parle, et, certes, « l'affaire Lekeu » a été plaidée avec beaucoup de talent par M. Hennebicq, avocat : les intérêts de Lekeu et celles de « l'âme belge » exaltée par lui au cours de son plaidoyer se conciliaient d'ailleurs admirablement.

Lekeu est donc sorti victorieux du procès que M. Hennebicq avait l'air de plaider pour lui (Hennebicq ou Lekeu ? comme vous voudrez) contre le public masculin de la salle Erard... Mais le triomphe du disciple de C. Franck a été plus grand encore, lorsque de très bons artistes : MM. Chaumont, Geeraert, etc., sont venus apporter les pièces à conviction : la *Sonate* en sol majeur pour piano et violon, des *Poèmes* pour chant et piano et le *Quatuor* inachevé.

Les trois *Poèmes*, spécialement *Sur une tombe*, ont été chantés dans une note fort juste et d'une voix charmante par Mme Bathori.

Enfin, du quatuor inachevé, cette œuvre puissante, tragique, troublante, surhumaine à force d'être trop humaine, MM. Chaumont, Geeraert, Van Hout et M^{lle} Kufferath ont donné une interprétation vibrante et convaincue.

CH. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le violoniste Fritz Kreisler, rentré d'Amérique, promène à travers l'Europe sa jeune gloire. Il est passé par Liège, la ville du violon, qui lui a fait un ébouriffant succès. Il y a donné le Concerto de Beethoven et le *Vrillo del Diavolo*, et puis, pour répondre aux bis insatiables, l'*Arte del Arco* de Tartini, le *Non più mesta* de Paganini, l'*Allemanda* et la *Corrente* de la Suite en si mineur de J.-S. Bach, le *Prélude* en mi du même (fâcheusement alourdi du piano de Robert Schumann) et une scène tzigane de sa composition. Après quoi, l'on peut en parler ! Il tire de son Joseph Guarnerius un beau son très pur, très prenant, échauffé par un vibrato serré peut-être trop continu. Main gauche très déliée, très preste ; trilles remarquablement mordants. Archet attaquant net et vigoureux, comme il convient aux Guarnerii, mais un peu étrié, et non sans duretés et raideurs. Simplicité et correction d'attitude, qui conquièrent le public dès les premières notes. Quant à l'interprète, il est relégué derrière le violoniste ; nous sommes loin de la maîtrise d'Ysaye ! Du rythme et de la sobriété, oui ; de la finesse, non. Kreisler ignore la nuance : tout le temps du *mezzo forte* ! Je n'ai retrouvé, dans le Concerto de Beethoven, aucun des délicieux *planissimi* où va s'évaporer la phrase, ni cette noble et poétique liberté qui est le propre de l'interprétation du grand Joachim. Mais Joachim, il faudrait pouvoir l'oublier quand on entend dans Beethoven les autres violonistes.

Les auditeurs sérieux et doctrinaires du concert Vatoire ont critiqué Kreisler parce qu'il jouait du Paganini Or, Paganini interprété agréablement à la Kreisler, ou démoniaquement à la Thomson, est très amusant, et il ne faut point être ennemi de l'amusement. Au fait, la technique est un côté considérable de l'art, et au point de vue des ressources de l'instrument et des effets de sonorité, Paganini, c'est du beau « violon ».

Ce même concert nous a fourni l'occasion d'entendre la *Symphonie funèbre* de Gustave Huberti, parfaitement dirigée par l'auteur. Œuvre de haute valeur, certes l'une des meilleures de la production belge. Programme à la Berlioz, peut-être parfois trop précisément « situé » ; j'avoue goûter peu le titre : *Scène fantastique au cimetière* ; j'y substituerai volontiers : *Du rêve à la réalité*...

Puis, encore, une nouveauté symphonique : une *Esquisse* d'Otto Floersheim, bien orchestrée, mais entachée de « quelconquisme » d'idées.

J. F.

Des Tableaux vivants à Verviers.

On connaît l'œuvre si méritoire de la Protection de l'Enfance ; elle a les sympathies de tous en Belgique et surtout à Verviers où elle se développe de plus en plus.

Afin de créer de nouvelles ressources, le Comité a organisé une tombola avec le concours de tous les enfants des écoles de la ville et deux représentations de tableaux vivants. Entreprise périlleuse, car ces spectacles ne souffrent pas la médiocrité. Mais, sous la direction de deux dames d'un sens artiste affiné et délicat et d'un dévouement rare, aidées des connaissances spéciales du peintre Hendschel, de Dusseldorf, grâce au dévouement et à la bonne volonté de tous les participants, la réussite a été parfaite.

On s'était proposé de représenter des scènes de l'histoire et de la vie intime à diverses époques :

I. *Moïse sauvé des eaux*. Décors largement bossés peints par M. Hendschel, éclairage parfait ; gros succès.

II. *Gyptis ou la fondation de Marseille par les Phocéens* (599 av. J.-C.), d'après le tableau d'Alph. de Neuville. Décors remarquablement exécutés par M^{lle} M.

III. *Sainte Cécile distribuant des aumônes aux pauvres* (v^e siècle). Décors d'un beau coloris de M. Renson, de Spa.

IV. *Philippe le Bon recevant les hommages de ses sujets* (xv^e siècle), d'après une enluminure de missel de l'époque, a donné tout à fait l'impression d'un tableau de vieux primitif flamand et a été fort goûté par les artistes.

V. *L'Assassinat du duc de Guise* (1588), d'après le tableau d'Alph. de Neuville, à cause d'une exécution fort difficile, a peut-être été le moins bien rendu.

VI. *Marion de Lorme* (1630) a été un vrai triomphe : les décors, peints par M. Renson, les costumes, l'attitude des personnages, tout a été parfait de naturel et d'harmonie.

VII. *La Noce au château*, d'après une gravure de Debucourt (1787), a été accueillie par des bravos sans fin du public et aussi appréciée par les artistes. Grâce à une très heureuse combinaison de coloris des costumes et des décors, — peints par M. F. Houget, — on est arrivé à obtenir un véritable effet de pastel du xviii^e siècle ; les deux personnages dansant le menuet étaient vraiment délicieux de grâce et de mièvrerie.

Enfin, VIII. *Le Jeu du gage touché* (empire) et IX. *Pendant l'averse*, d'après Paul Outin (1825), ont été également réussis et ont beaucoup plu.

Les deux représentations ont été un vrai succès pour les organisateurs et les exécutants et ont rapporté plus de 5,000 francs aux petits miséreux.

A. L.

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, la Chronique musicale de la semaine.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'Exposition des Peintres impressionnistes organisée au Musée de Bruxelles par la *Libre Esthétique* est définitivement fixée au jeudi 25 février, à 2 heures. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres de la société, à la presse et aux artistes. Le public aura accès à l'Exposition à partir du lendemain, à 10 heures du matin. Le prix d'entrée est d'un franc.

Comme nous l'avons annoncé, la direction du théâtre de la Monnaie a fixé à jeudi la onzième représentation du *Roi Arthur* afin de permettre aux artistes et collectionneurs parisiens qu'attirera l'inauguration du Salon d'entendre l'œuvre d'Ernest Chausson.

Le premier concert de la *Libre Esthétique* aura lieu le mardi 1^{er} mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de MM. Ricardo Vinès et

Emile Bosquet, pianistes, Stéphane Austin, du théâtre de la Monnaie, Emile Chaumont, violoniste, et Hambourg, violoncelliste.

Aujourd'hui dimanche, à l'occasion de la fête de Saint-Boniface, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera à 10 heures du matin la Messe *Douce mémoire* d'Orlando di Lasso, avec le Propre de la messe (dimanche de la Quaragésime) en plain chant. Sortie : Prélude et fugue en la mineur pour orgue de J.-S. Bach, par M. A. De Boeck.

Le Cercle artistique annonce pour mardi prochain une soirée musicale consacrée à l'audition des œuvres de M. L.-F. Delune, avec le concours de M^{me} J. Bathori, de M^{lle} Fromont et de l'auteur.

Du Soir : On sait que, sur la proposition de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, le règlement du concours pour le prix de Rome, en ce qui concerne la musique, a été révisé. Depuis l'an dernier les concurrents ayant obtenu déjà, à un concours précédent, un second prix, sont dispensés de prendre part aux épreuves préparatoires, et cela sans préjudice du nombre réglementaire de concurrents admis à l'épreuve définitive.

Le gouvernement vient de demander à la classe des beaux-arts de l'Académie d'examiner la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu d'étendre cette disposition aux autres concours pour le prix de Rome, c'est-à-dire à la peinture, à la sculpture et à l'architecture.

La classe a discuté la question dans sa séance mensuelle, et l'a résolue affirmativement.

L'Institut international de Bibliographie prépare en ce moment le complément de la *Bibliographie nationale* pour toute la partie qui concerne les auteurs belges contemporains. Il fait appel à ceux-ci et les prie de bien vouloir lui envoyer, dans le plus bref délai, la liste complète de leurs écrits, livres, brochures, articles de revues, communications aux sociétés savantes, traductions, éditions, préfaces. Pour faciliter le travail de l'Institut, il est désirable de lui adresser ces renseignements sur fiches du format type (0^m.425×0^m.075), portant chacune la notice bibliographique d'un seul écrit. Les éléments de chaque notice sont : le nom de l'auteur, son prénom, l'année de publication, le titre de l'ouvrage, le sous-titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur, le format (en centimètres), le nombre de pages, le prix, le numéro d'ordre de l'édition. S'il s'agit d'un article paru dans un recueil périodique, on indiquera le titre du périodique, le lieu où il a été imprimé, la date de publication et la page.

L'Institut international de Bibliographie rappelle aux auteurs qu'il a entrepris la préparation d'un Répertoire bibliographique universel, établi en deux parties, dont l'une est classée par noms d'auteurs, l'autre par matières. Ces répertoires peuvent être consultés gratuitement dans les locaux de l'Institut. L'Institut envoie en outre, par correspondance, les renseignements qui lui sont demandés par lettre, moyennant le remboursement des frais, soit fr. 0 05 par fiche. Ses répertoires contiennent actuellement environ sept millions de renseignements classés, établis sur fiches.

Le style « sportif » a des trouvailles déconcertantes. Il crée, on le sait, à l'usage des chevaux de courses : *arriver au poteau « dans un fauteuil »*, et autres expressions célèbres. La locomotion à la motocarline devait à la langue quelques locutions nouvelles. Voici un échantillon du lyrisme auquel le Salon bruxellois de l'automobile a donné l'essor. Il est extrait d'un de nos plus graves quotidiens :

« Nous voilà arrivés au moment où le Salon agonise en sa troisième manifestation, mais non sans avoir produit le souvenir impérissable de cette œuvre magistralement grande, puissante et féconde en ses expansions qui créent pour nos industriels et constructeurs une si grosse source, matière à transactions commerciales.... »

Aussi y a-t-il lieu de féliciter les organisateurs, membres de la Locomotion mécanique, MM. X..., Y..., Z..., autant d'unités qui, étant à l'honneur, ont eu et ont le droit d'être au mérite, puisqu'ils furent à la peine. Il importe de consacrer une mention

spéciale à M. X..., la véritable cheville ouvrière du Salon, pionnier de tous les instants. Et quels instants!...

L'intérêt pour ce travailleur était une question d'à côté (*sic*). Et marchant droit, avec cette spontanéité, cette largesse de vues (*sic*) et cet objectif fascinant qui le caractérisent, M. X... a mené à bien la grande œuvre qui a mis en relief la valeur de nos produits et l'équitable comparaison qu'elle soutient avec la fabrication de nos voisins. » (*Textuel.*)

Poursuivant ses intéressantes études sur l'Art étranger, M. V. Pica a publié dans l'*Emporium* (livraison de janvier) un article consacré au sculpteur P. Braecke, l'auteur du monument Remy à Louvain. L'article est illustré d'une vingtaine de reproductions.

Voici les dates des prochaines représentations du théâtre de Bayreuth. JUILLET : Le 22, *Tannhäuser*; le 23, *Parsifal*; du 25 au 28, l'*Anneau du Nibelung*; le 31, *Parsifal*.

AOUT : Les 5, 7, 8, 11 et 20, *Parsifal*; les 12 et 19, *Tannhäuser*; du 14 au 17, l'*Anneau du Nibelung*.

Un comité s'est formé à Paris, sous la présidence de M. W. Bouguereau, pour fêter le centenaire de la naissance d'Eugène Isabey et d'Auguste Raffet. Ce comité a eu l'heureuse inspiration d'unir à la gloire d'Eugène Isabey, celle de son père Jean-Baptiste Isabey, le célèbre miniaturiste.

Une exposition des œuvres de ces trois artistes s'ouvrira en avril prochain dans les serres de la ville de Paris. Le comité fait appel aux collectionneurs et aux amateurs d'art étrangers qui auraient en leur possession des peintures, aquarelles, miniatures, lithographies ou dessins de J.-B. et E. Isabey et aussi de Raffet.

Toutes garanties leur seront données.

Pour compléter l'attrait de cette intéressante manifestation artistique, la *Société des artistes lithographes français* organise dans les mêmes locaux une exposition internationale de lithographie artistique à laquelle elle invite tous les artistes étrangers. S'adresser pour ces deux expositions à M. V. Morlot, secrétaire général, 14, rue Ernest Renan, Paris (XV^e).

Petit portrait du pianiste Diémer par un de nos confrères. Le style est singulier mais l'intention est si bonne !

« C'est un artiste doublé d'un gentleman (*sic*). Sa longue chevelure d'artiste, maintenant presque blanche, lui prête une allure un peu sacerdotale; sa voix chante et ses paroles douces semblent des perles; il est onctueux et bon; ses manières un peu précieuses, tout en lui révèlent une âme généreuse. Et l'on comprend très bien que cet homme soit plus qu'un professeur, un artiste, mais un mécène (*re-sic*). N'a-t-il pas fondé au Conservatoire de Paris le prix Diémer (3,000 francs) en faveur des jeunes artistes? »

Vient de paraître chez MM. DURAND & FILS,

EDITEURS

4, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS

BIBLIOTHEQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733). — Pièces de clavecin (livre I).

Transcription par LOUIS DIÉMER

Prix net : 5 francs.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
**MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.**

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Civilisation (CLAUDE FARRÈRE). — Maurice Denis. *Les Chapelles du Vésinet* (GEORGES LE BRUN). — Chronique musicale (O. M.). — Inauguration de la Libre Esthétique. — Le Monument Max Waller. — Notes de musique. *Sonates modernes. Le Quatuor Zimmer*. (CH. V.). — La Musique à Liège (J. F.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite Chronique

CIVILISATION

En somme, la civilisation, et tout son cortège commercial, industriel, scientifique, — téléphones, chemins de fer, paquebots, manufactures, imprimerie, machines électriques, nitro-glycérine et suffrage universel, — la civilisation-fétiche dont tous les pays ont plein la bouche, la civilisation-dogme au nom de quoi Russes et Japonais se disputent, à coups de massacres, des cimetières, la civilisation-destin, que nul peuple, hélas ! quel que sage qu'il soit, ne peut éviter, — n'a jamais été bonne qu'à rendre plus injuste, plus intolérable l'inéga-

lité des conditions humaines, et plus exorbitantes les fortunes, et plus atroces les misères.

Un paradoxe ? Que non pas ! Entre Agamemnon, roi des hommes, et Iros, mendiant de profession, la distance sociale n'était pas infranchissable aux temps homériques : le prince et le vagabond mangeaient l'un et l'autre les cuisses grasses des bœufs sacrifiés, et portaient des manteaux de laine quasi pareils ; le froid les mordait également, quand l'hiver neigeait sur les montagnes. Aujourd'hui, M. Vanderbilt a cessé d'être visible pour les mineurs de ses houillères : ceux-ci sont des damnés, celui-là un dieu. Plus rien de commun entre ce ciel et cet enfer. Les jouissances mêmes de l'homme d'en bas — le verre de vin bleu, la flânerie du dimanche et l'amour d'une fille égrillarde — donneraient la nausée au milliardaire affiné. Les âmes elles-mêmes sont devenues différentes, — lointaines...

Toute cette philosophie m'est inspirée par un livre que je ferme, — un livre frais paru, *Vers Ispahan*, de Pierre Loti. Pierre Loti revient de Perse, et nous conte son voyage. La Perse, à ce qu'il dit, est un pays charmant. Figurez-vous des sentiers qui ressemblent à des châteaux de fées. Là-dessus, et d'un bout à l'autre du voyage, des pavots, des trèfles, des jasmins, des bleuets, des lys, des roses, — des roses surtout, — à se croire dans une exposition horticole. Cela fait le plus délicieux livre qu'on puisse lire, un livre tout ensemble doux et sauvage, grave et puéril, triste et souriant ; un livre chaste et blanc comme une première communiant, et cependant un livre que, si j'étais mari, j'interdirais à ma femme, parce qu'on y trouve, à chaque étape, trop

de lignes rêveuses et fatalistes, où transparaissent trop d'anxiétés tendres, trop de soifs amoureuses, trop de peur horrible du néant final, de la mort de tout...

On y trouve d'ailleurs beaucoup d'autres choses. On y trouve, et c'est là que j'en voulais venir, une horreur fervente des usines, des ferrailles, et de tout le tintamarre qu'engendre la vie moderne, en même temps qu'une prédilection avouée pour la grande paix indolente des pays que nous appelons barbares. La Perse, paraît-il, a conservé presque intact le trésor des mœurs d'autrefois. Pierre Loti y a retrouvé les ruines millénaires du palais de Xerxès et les ruines beaucoup plus vieilles de je ne sais quel autel primitif du Feu. Eh bien, ces choses préhistoriques n'ont pas trop l'air d'un anachronisme dans la Perse du ^{xx}e siècle. Voilà vraiment un pays à part, où la civilisation n'a pas encore lancé ses locomotives.

Or, Pierre Loti nous affirme que cette terre privée de télégraphes et de députés est une terre heureuse. Mon Dieu, pourquoi pas ?

Il y a des villes, en Perse, de grandes villes, même, lesquelles se prolongent par des faubourgs et des quartiers suburbains. On sait ce que c'est qu'un faubourg ouvrier en Europe : un cloaque, dépourvu d'air et de lumière, et peuplé de pauvres gens très sales, à mine d'anarchistes ou de mendiants poitrinaires. En Perse, les choses sont bien différentes. Aux portes des cités commencent sans transition des villages campagnards, jolis et salubres, de vrais villages avec des arbres, des fleurs, de l'eau qui court, du ciel bleu. Les gens qui vivent dans ces faubourgs de l'antique espèce sont de robustes garçons et de belles filles souples, et les enfants qu'ils font sont des marmots rieurs et joufflus. Point de misère souffreteuse, point de travail forcé dans nos ateliers tristes et malsains, loin du soleil ; — la libre jouissance du plein air, le facile labeur des jardins, la joyeuse insouciance des gens sans ambition ni servitude ; tout cela, égal pour tous. Voilà une démocratie fort enviable, et qui n'engendre pas de revendication sociale, — preuve évidente qu'il fait meilleur vivre en Perse que chez nous.

C'est l'avis de Pierre Loti. C'est le mien, — quand je ferme son livre. Au fait, il nous manque peut-être, à nous Occidentaux épris d'agitations et de tumultes, les longs voyages en pays étranges auxquels s'est voué Pierre Loti. « Que de choses, disait Renan, que de choses expliquées par ce fait que M. Clémenceau ne fait probablement pas oraison (1) ! » Que de choses expliquées aussi par ce fait que tous nos tribuns du peuple, que tous nos remueurs de paroles, que tous nos apôtres du progrès, n'ont jamais été en Perse, — n'ont jamais été nulle part !

CLAUDE FARRÈRE

(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (Le Séminaire d'Issy).

MAURICE DENIS

Les Chapelles du Vésinet.

Conservez toujours cette bienheureuse naïveté, cette charmante ignorance.

(Paroles d'INGRÈS à Amaury Duval.)

C'est à genoux qu'il faudrait aimer ces hommes-là. Moi aussi je sais très bien que celle-là a le nez trop pointu et des yeux de poisson. Mais Raphaël lui-même n'a jamais atteint une expression pareille.

(INGRÈS parlant des figures de Giotto et de Fra Giovanni da Fiesole.)

J'emprunte ces citations à la belle étude de M. Gabriel Mourey sur les peintures du Vésinet.

En vérité, les maîtres primitifs de la peinture ou de la statuaire française, italienne [ou flamande, égyptienne ou grecque] ne nous émeuvent-ils point davantage, ne nous ont-ils point donné l'impression de la vie intime ou mouvementée, chanté les rythmes, le style et les harmonies en un langage plus définitif que celui des classiques ?

Ce n'est pas qu'il faille mépriser la science, mais il ne faut pas oublier que nous nous élèverons d'autant plus dans la compréhension d'un art, que nous apprendrons mieux à donner un empire plus grand à l'émotion sentimentale qu'à la perfection technique. Il y a des maîtres peut-être aussi savants que Phidias et qui nous ennuient ; les marbres éginétiques sont barbares, ils nous secouent.

L'Art est divin parce qu'il est impondérable, insaisissable et subtil. C'est par là que M. Maurice Denis est admirable. Pourtant ce n'est point un instinctif inconscient ; je le crois au contraire le plus conscient, le plus réfléchi des artistes.

Sans pose, dans l'édifice le plus banal trouvant des murs à décorer, joyeux d'écrire un beau poème, il a transfiguré deux chapelles. Là on oublie. Ce n'est plus l'église aux jours crus, aux architectures crispantes, aux bruits énervants. C'est l'unité calme et pleine où s'émeuvent l'esprit, le cœur et l'âme.

De l'azur ou du feu, de la joie impérieuse, enthousiaste et dominatrice de la chapelle du Sacré-Cœur ou de la joie persuasive et douce de la chapelle de la Vierge, que choisir ? Dans l'une et dans l'autre, l'équilibre de la composition, les harmonies savantes de la couleur décèlent le plus admirable tempérament de décorateur. Puviss étant mort, on pouvait craindre que la grande tradition relevée par son génie retombât dans le pédantisme. Un maître nouveau, très différent et très semblable, s'est révélé.

Elle est suave cette chapelle de l'Assomption. Les huit nervures de sa voûte, un peu plus vigoureuses que le ciel divin qu'elles sertissent, sont fleuries de larges pétales d'un rouge gris clair, d'un bleu incertain et d'un blanc nacré. L'architecture est respectée, les nuages du sommet semblent effleurés d'une caresse d'or à peine distincte, des anges planent dans la clarté, et au-dessous l'azur se mêle aux nuées légères. Puis, dans le bas, les

nuages sont roses; dans la retombée des voûtes, des feuillages clairs, des fleurs nombreuses, — lilas roses, lilas blancs, seringas larges et frais, — animent le ciel de leurs masses opulentes et douces.

Et l'ensemble apparaît de neige et d'azur, avec des trainées d'aurore et des fraîcheurs d'émeraude. C'est dans cette harmonie séraphique que, délicieuse de pudeur, la Sainte-Vierge s'élève au-dessus de l'autel, écartant de ses mains timides le voile blanc qui abrite son visage; elle s'élève dans la joie resplendissante. Au-dessous d'elle, le mur est décoré de lis blancs aux tiges d'or; et la décoration va se dérouler autour de la chapelle, céleste et heureuse : à droite ce sont deux beaux anges blonds adorablement prosternés, les mains jointes, l'un tout de blanc vêtu, l'autre à la tunique virginal, à la jupe bleue; leurs ailes nacrées ont l'air de frémir à la brise; à gauche arrive un angelet dans un vol immatériel, dans une attitude d'adoration.

Puis encore, à droite, d'autres anges... Ils chantent. Les deux plus jeunes tiennent le grand livre des cantiques; leurs robes alternent — blanches, blanches et bleues — et vis-à-vis, à gauche, deux autres jouant de la viole se tiennent debout derrière les chérubins qui chantent, le cahier de musique à la main.

En face de l'autel trois séraphins en longues robes blanches ont à leur cou, pendues par des rubans bleus, des corbeilles pleines de fleurs qu'ils effeuillent. Dans les deux voûtes contiguës, des groupes d'anges apportent en volant des brassées de fleurs.

Aux culots décorés des symboles dorés des litanies, huit inscriptions se succèdent : *Rosa mystica, Stella matutina, Domus aurea, Speculum justicie, Janua celi, Turris davidica, Fœderis arca, Vas spirituale*. Entre les culots et les fenêtres, de lourdes guirlandes de fleurs et de feuillages enrubannées d'azur, — blanches, mauves et vertes, — font à la chapelle une ceinture jeune et gaie, rehaussée par les couronnes de fleurs semblables qui sont au-dessous des vitraux. Au-dessus de l'autel une niche avec la madone de Notre-Dame-des-Victoires et autour de la niche, surmontée de la colombe et de l'inscription : *L'Assomption de la Très Sainte Vierge*, des lis héraldiques aux tiges d'or.

Nous ne saurions assez insister sur l'harmonie, la tenue d'ensemble de cette décoration, où les vitraux continuent sans violence la clarté radieuse des murailles, où leurs couleurs pénétrantes et fraîches enchantent les yeux. Il y en a trois :

Marie retrouve Jésus au Temple. Dans un encadrement vigoureux et clair, bleu, violet et rose, sur un fond orange et jaune où vole un ange, la robe bleue de la Vierge heureuse et le vêtement blanc du petit Jésus, tout auprès d'elle, font une harmonie charmante. C'est d'un sentiment exquis.

Puis c'est une superbe *Visitation* dans un cadre presque identique. Les harmonies sont les mêmes; il y a des raisins et un arbre au-dessus des deux saintes femmes qui s'entreignent. Et c'est dans un cadre bleu, violet et blanc, que l'Annonciation montre à la Vierge en robe de bure claire un ange orange et jaune devant un arbre clair et sous l'irradiement du Saint-Esprit.

Enfin, *les Noces de Cana*. C'est une symphonie en or, vert, blanc et rose, claire et joyeuse. Deux adolescents versent le vin au premier plan, devant la table. Derrière le festin, des groupes de portraits de donateurs, au nombre desquels Maurice Denis lui-même.

Aux trois tympanaux qui font face à l'autel, le prophète Ysaïe, vêtu de rose gris. En lettres d'or, auprès de lui : *Virgo concipiet et pariet filium*.

A côté, l'arbre de Jessé avec la figure de la Vierge portant le Sauveur et surgissant du lis virginal : *Et egredietur virgo de radice Jesse*.

Enfin, Michée le prophète en tunique bleue.

C'est ensuite le déambulatoire au ciel de cobalt étoilé de fleurs; sur les piliers, des vignes et des fleurs grimpantes. Dans les tympanaux, les figures au trait, drapées à l'antique, de saint Thomas, saint Simon, saint Jude; au-dessus du confessionnal, le Taureau de Saint-Luc. Puis une délicate composition au-dessus d'une porte de la sacristie : le sacerdote juif.

Tu es sacerdos in æternum

Secundum ordinem Melchisedec.

Du bleu très pâle, la robe rouge de Dieu, du blanc et de l'or...

C'est d'un charme profond. On ne pouvait rien concevoir de plus simple ni de plus émouvant.

Au dessus du confessionnal, la lumière rayonnante :

Et lux in tenebris lucet. (Joan. I.)

Au-dessus de la seconde porte de la sacristie :

Hic est enim calix sanguinis mei novi et æterni testamenti.

C'est le sacerdote chrétien, représenté par le Christ, l'hostie en main, devant l'autel où le calice est posé.

Un enfant de chœur, à droite, présente l'Évangile; à gauche sont, à côté d'un cierge, le pain et le vin. Il y a encore saint André, un bateau aux voiles pleines de vent, saint Jean le Majeur, saint Paul, saint Mathieu et l'ange, le lion de Saint-Marc....

Entrons dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Jésus-Christ s'est levé de son trône les bras pendants, les mains ouvertes, montrant ses plaies. Sa figure est sublime de bonté, de douceur et d'abandon. L'irradiement de son cœur incendié sa poitrine, illumine la chapelle. Son auréole se sépare à peine de la buée d'or d'un ciel de soir merveilleux; sa robe est d'un rose fané, ses cheveux fauves...

Son trône, posé sur des nuages roses aux ombres mauves, est ample et solide, sans dureté. Les relations harmoniques contribuent à l'aplomb autant que les lignes, et de chaque côté, au pied des marches, trois anges sont agenouillés, les ailes hautes, la tunique légère et flottante... Au-dessus d'eux le ciel, toujours inondé de lumière, passe au vert tendre à l'horizon.

D'autres anges, plus grands, aussi délicieux mais moins immatériels, descendent de chaque côté avec beaucoup de symétrie et avec beaucoup de variété, les ailes éployées en des gestes divers et charmants dont l'eurythmie est pour l'œil une caresse toujours nouvelle. Les ailes diaphanes se précisent en tons mauves et roses imprégnés d'or. Dans un couchant d'azur délicieux, des anges rosés par les reflets de la victorieuse lumière du Sacré-Cœur unissent leurs mains en s'élevant au faite ou rythment la cadence de leurs encensoirs.

Un horizon de campagnes et de villes d'une allure sévère et calme entoure la chapelle... Vis-à-vis de l'autel, sous la basilique des Oblats de Montmartre, sainte Marguerite-Marie, sainte Jeanne de Valois, sainte Catherine de Sienne, le père de la Colombière, le père Eudes, sainte Gertrude et sainte Thérèse, tous ceux en un mot qui ont mis leur inspiration et leur énergie au service du Sacré-Cœur. Ils sont là dans leurs vêtements sévères, en de graves attitudes, en extase devant des arbres en fleurs, ressortant sur le panorama de Paris.

Puis c'est Notre-Dame et, de l'autre côté, la basilique de Saint-

Denis en France, Reims, la Visitation, Paray-le-Monial où le Sacré-Cœur est apparu à la bienheureuse Marguerite-Marie-Alacoque et qui est devenu un lieu célèbre de pèlerinage. C'est enfin Joigny-la-Bataille, où le général Charette arbora l'étendard du Sacré-Cœur. Et de la sorte, avec des horizons de campagnes et de monts, de villes et de bourgs, érigeant leurs cathédrales et leurs églises, se déroulent les centres principaux de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ici, les nervures de la voûte, comme dans la chapelle de la Vierge, sont décorées avec un peu plus d'intensité. L'ornementation des culots est accompagnée des paroles symboliques du Sacré-Cœur écrites en lettres d'or.

Nous voici de nouveau à l'autel entouré de cierges allumés. *Ridimisti nos in sanguine tuo*, dit la dernière inscription, et, symbole de la richesse et de la générosité inépuisables du Sacré-Cœur, des roses de pourpre et d'or grimpent du sol sur le sous-bassement.

Aux tympans faisant face à l'autel, le bon Samaritain soutient le voyageur défaillant sur son cheval. L'abandon de l'attitude, le mouvement souple et gracieux de la marche, la synthèse magnifique de l'expression ici encore sont merveilleux. Au centre le Seigneur unit les mains fraternelles d'ouvriers et de savants : *Aimez-vous les uns les autres*. Enfin un berger porte précieusement une lourde brebis dans ses bras : *Je suis le bon Pasteur*.

Les trois fenêtres sont ornées de vitraux exquis, dans de chaudes et claires harmonies. Au lieu de la quatrième fenêtre, un tableau, la plus belle page peut-être de cette incomparable décoration : *Et unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua* (Joan. X).

C'est une composition douloureuse et poignante, simple et profonde; des visages livides, des vêtements de deuil, un fond incendié de lumière tragique. San Gimignano de Toscane a inspiré ce paysage de tours crénelées et de remparts... Le cœur secoué d'un artiste ému seul a pu dans le respect des traditions plastiques trouver ce frisson d'émotion inconnue.

Dans cet ensemble — admirable d'unité — de feu et d'or, mais infiniment doux, c'est la note suraiguë de la douleur exacerbée. Elle n'éclate point; dans cette harmonie totale, elle pénètre irrésistiblement.

Je n'ai point parlé de génie devant cette œuvre que j'admire de toutes mes forces... J'attends qu'un autre, plus autorisé que moi, ait prononcé ce mot auquel songèrent je n'en doute pas M. Adrien Mithouard et M. l'abbé Desfossés dans leurs belles chroniques de l'*Occident*.

Lorsque tout le monde aura bien compris, je serai fort heureux d'avoir été des premiers à le penser.

GEORGES LE BRUN

Paris, janvier 1904.

CHRONIQUE MUSICALE

L'école de musique russe fut révélée en Belgique il y a une vingtaine d'années grâce à l'intelligent mécénat de la comtesse de Mercy-Argenteau, qui prit, pour la divulguer, les plus louables initiatives. César Cui, Borodine, Rimsky-Korsakow furent tour à tour les hôtes de cette grande dame et leurs œuvres, très

favorablement accueillies par les musiciens pour leur technique étourdissante, par le public moins initié pour le charme qu'exhale leur caractère exotique et populaire, d'une couleur locale nettement caractérisée, prirent rapidement la vedette des affiches des concerts.

Joseph Dupont, dont le tempérament nerveux et passionné s'accordait bien avec leurs rythmes endiables, en dirigea maintes exécutions mémorables. A Liège, Sylvain Dupuis mena de son côté la campagne en leur faveur. Mais le premier élan passé, on sembla se désintéresser quelque peu de compositions dont la facture brillante dépassait souvent l'intérêt musical. Chatoyante et superficielle, l'école russe a exercé sur l'instrumentation moderne son influence. En France, notamment, elle a singulièrement illuminé la palette orchestrale. Mais le pittoresque extérieur l'emporte, en général, chez elle, sur le sentiment. Elle est avant tout descriptive, et dans la musique comme dans les lettres rien ne paraît plus vite suranné que les descriptions : tant s'altère rapidement la concordance, toute momentanée, de nos idées et de nos sensations avec les choses qui nous environnent.

Il faut savoir gré à M. Eugène Ysaie d'avoir groupé à nouveau, en une séance préparée avec soin, quelques œuvres significatives de cette brillante pléiade de musiciens. Aux noms connus de Glinka, dont l'inspiration était toute wébérienne, de Rimsky-Korsakow (*La Grande Pâque russe*) et de Glazounow (*Suite moyen-âge*), il a ajouté ceux de Rachmaninoff — dont le beau concerto pour piano et orchestre, sobrement et artistement joué par M. Siloti, paraît annoncer une évolution de l'esthétique musicale slave vers un art plus profond et plus pénétrant, — et de Tanéïew, musicien de large envergure, aux conceptions vastes, au souffle puissant, auteur d'une trilogie d'après l'*Orestie* d'Eschyle qui, à en juger par l'ouverture que nous a fait entendre M. Ysaie, offre un réel intérêt musical. Des pièces moins caractéristiques d'Arensky, Liadow et Rubinstein, jouées par M. Siloti, complétaient cet attrayant programme.

C'est à MM. P. et L. Hillemacher que fut consacrée, la semaine dernière, la reprise des séances Engel-Bathori. On se souvient du succès qui accueillit jadis à la Monnaie les deux jolies partitions de ces frères unis par les doubles liens de l'art et de l'affection : *Saint-Mégrin* et *Une Aventure d'Arlequin*. M. Engel et M^{me} Bathori, secondés par les auteurs, ont fait entendre, cette fois, un choix fort intéressant de mélodies d'une tournure élégante, d'une inspiration aisée, le cycle complet des *Solitudes* et un fragment du *Drac*, l'opéra qui fut applaudi naguère à Carlsruhe. Ces œuvres élégantes et d'une réelle distinction, admirablement mises en valeur par M^{me} Bathori et par M. Engel, ont plu infiniment au nombreux public qu'avait rassemblé cette attrayante audition.

Quelques jours après, M^{me} Bathori, dont la complaisance et l'esprit d'apostolat artistique égalent le talent, chantait d'une voix délicieuse, au Cercle artistique, des mélodies d'un jeune compositeur belge, M. Delune, qui n'avait pas craint (*audaces fortuna...*) de composer de ses œuvres tout un programme de concert. On a fait bon accueil à une Sonate pour piano et violoncelle (le souple archet de M^{lle} Fromont collaborant à l'exécution), à un *Scherzo* d'orchestre réduit au piano, à un poème, *Les Cygnes*, pour chant et violoncelle : musique encore impersonnelle mais qui dénote de l'acquis et un métier solide.

A citer encore, parmi les auditions récentes, celle des élèves de M. Demest dans le cadre élégant de l'hôtel de M^{lle} Boch. Une dizaine de cantatrices et de chanteurs ont fait valoir, avec le

charme de voix agréables et bien posées, d'exceptionnelles qualités de diction qui permirent, même dans les ensembles (*Veni domine*, de Mendelssohn, la *Nuit*, chœur à quatre voix de Saint-Saëns) de suivre, sans en perdre une syllabe, les paroles du texte. M^{mes} Cluytens, Demest, Vandervelde, Jouret, M^{lles} Jeslein, Van-nerus, Vandenperre, Lentrein et M. Vanderborcht se firent applaudir dans une série de mélodies et de duos empruntés à la littérature classique et moderne que termina brillamment le trio des « Filles du Rhin »; chanté à ravir par M^{me} Demest, M^{me} E. Ysaye et M^{lle} Vandenperre, auxquelles M. Swolfs donna la réplique en chanteur déjà aguerri.

O. M.

Inauguration de la Libre Esthétique.

Le Vernissage de la *Libre Esthétique* a eu, jeudi dernier, son animation habituelle. Réservé aux membres de la société et aux artistes, ce « private view » est toujours, par les individualités qu'il rassemble, les réflexions qu'il provoque, les discussions qu'il soulève, les enthousiasmes et les colères qu'il déchaîne, un des spectacles les plus curieux — et les plus recherchés — de l'année artistique.

Y assistaient, outre la plupart des membres de la Libre Esthétique, le directeur des Beaux-Arts, MM. Cardon et Wauters, membres de la Commission directrice des Musées.

Dans la foule des peintres, des sculpteurs, des musiciens : MM. H. et J. Lerolle, M^{mes} Chausson et Lerolle, M. et M^{me} A. Fontaine, MM. Ch.-A. Robinson, Van Rysselberghe, Hazledine, J. Stobbaerts, A. Asselbergs, Tschärner, Terlinden, Van Seben, Blanc-Garin, Le Mayeur, A. Verhaeren, Stacquet, Cassiers, Thémón, Hagemans, G. Bernier, Seeldrayers, De La Hoesse, Richir, E. Claus, G. Morren, A. Marcette, Gilsoul, E. Charlet, de Saint-Cyr, E. Laermans, Wytman, Ensor, F. Khnopff, Lemmen, Van Strydonek, Degouve de Nuncques, A. Collin, G. Le Brun, G.-M. Stevens, F. Smeers, A. Bastien, M. Blicq, P. Mathieu, Ciambrellani, H. Smits, Hoeterickx, Viérin, Houyoux, Coppens, Viandier, Clarys, Van den Eeden, Hermanus, Merckaert, S. Detilleux, Oleffe, Jelly, Wollès, Ottevaeré, Ottman, H. Thomas, P. Hamesse, H. Roidot, Hageman, Baseleer, Van der Hoef, H. Luns, R. Parent, E. Ganz; M^{mes} A. Boch, Voortman, De Weert, B. Art, M. Verboeckhoven, L. Héger, C. Ewings, H. Calais, Joris, Verwée, M. Putsage, J. Lorrain, L. Danse, C. Lacroix, M. Destrée, L. Charlet, Degouve de Nuncques; les sculpteurs C. Meunier, Ch. Van der Stappen, L.-H. Devillez, P. Du Bois, Samuel, H. Le Roy, P. Braecke, G. Devreese, H. Bonquet, A. Crick, J. Herbays, Kemmerich; du monde musical : MM. H. Albers, Dalmorès, H. Seguin, Ermel, Wieniawski, Delune, Demest, E. Chaumont, E. Doehaerd, M^{mes} Kleeberg-Samuel, de Zarembka, etc.; les architectes Serrurier-Bovy, L. Govaerts, de Vestel, L. Sneyers; parmi les hommes de lettres, MM. Fierens-Gevaert, J. Destrée, M. des Ombiaux, A. Ruyters, G. Virrès, Marcel Hébert, E. Demolder, L. Delattre, G. Ramakers, Edm. De Bruyn, G. Marlow; M^{mes} B. Rousseau, M. Closset, C. Castelein, M. Van de Wiele.

Un grand nombre d'artistes ont assisté, le soir, à la représentation du *Roi Arthur* que le théâtre de la Monnaie donnait à leur intention. L'œuvre si noble et si pure d'Ernest Chausson a été appréciée comme elle le mérite par ce public aux impressions spontanées et généreuses. Les interprètes, qui se sont surpassés, ont été rappelés à deux reprises après chaque acte. L'orchestre de Sylvain Dupuis n'a peut-être jamais donné de la belle partition du *Roi Arthur* une exécution plus homogène, plus nuancée et plus fidèle.

Ce qui n'empêche pas MM. les abonnés de laisser leurs loges

inoccupées quand, au lieu de la banalité du répertoire, on leur offre le régal d'un spectacle d'art élevé et émouvant. La grosse caisse, les cortèges, les chœurs d'orphéons l'emporteront-ils toujours sur la musique dans les préférences de certains?

Le Monument Max Waller.

Le Comité d'action s'est adjoint MM. Henry Maubel, Gaston Heux et Léon Wéry. Les directeurs du *Thyrse* et de l'*Eventail* déposeront des gerbes de fleurs sur la tombe de Waller le 6 mars, jour anniversaire de la mort du fondateur de la *Jeune Belgique*. Un pèlerinage au cimetière d'Hofstade sera organisé à cette date. Tous les lettrés, les artistes sont invités à y prendre part.

NOTES DE MUSIQUE

Sonates modernes, interprétées par MM. BOSQUET et CHAUMONT.

Quel triomphe pour le père Franck et pour ceux qui, sans l'imiter, s'inspirent de ses enseignements!

Et tout d'abord, pour M. Lazzari, dont la brillante et riche sonate allie la suavité et le mélodisme à la fantaisie fougueuse, au sens des rythmes qui frappent et à la vigueur de la pensée musicale. De vagues obsessions franckistes ne parviennent pas à enlever à l'œuvre l'empreinte d'une personnalité réelle, d'un tempérament inventif, dont les juvéniles témérités séduisent dès la première audition.

Quel contraste avec la sonate de Castillon, sorte de compromis entre les données classiques et le modernisme, mais d'une extrême distinction et, somme toute, très agréable à entendre, surtout à cause de ses multiples combinaisons techniques. *L'allegro moderato* du commencement, avec son thème pastoral délicieusement évocateur, est d'une facture presque classique, et *l'allegro scherzando*, chose étincelante et pailletée dans la demi-teinte (quel paradoxe!) donne l'impression d'un talent suprêmement ingénieux et spirituel.

Que dire des deux interprètes, sinon qu'ils ont été parfaits! M. Bosquet, dont l'extrême simplicité étonne par ses résultats décisifs... M. Chaumont, dont le violon a chanté ce soir-là avec une finesse, une émotion et une vérité d'expression incomparables. Son interprétation de la Sonate de Franck, qui clôturait le programme, et qui n'a jamais paru aussi admirable que ce soir-là, a été, de même que celle de M. Bosquet, digne des plus vifs éloges et de l'enthousiasme qu'a manifesté le public. Cette belle soirée a clos le cycle de séances modernes données par les deux virtuoses et qui embrassèrent, outre les œuvres citées ci-dessus, les sonates de Fauré, de Lekeu, de Vreuls, d'A. Magnard, d'H. Février et de Jongen, ces trois dernières jouées en première audition.

Le Quatuor Zimmer.

Chaque fois que joue le Quatuor Zimmer, il faut répéter la même chose! C'est qu'il interprète à la perfection les œuvres qu'il exécute. Jeudi soir, M. Zimmer, les deux frères Doehaerd et M. Van Hout avaient assumé la lourde tâche de jouer le Quatuor en ré majeur de C. Franck et le Quatuor en mi mineur op. 59 de Beethoven, œuvres d'une exécution périlleuse, qui justifie quelques tout petits accrocs dans le jeu des jeunes artistes. Mais qu'importe, si la flamme de la conviction les animait et s'ils ont fait revivre dans le Quatuor de Franck l'ampleur à la fois lyrique et dramatique de cette composition grandiose (ne dirait-on pas une esquisse pour un drame musical?), et dans le quatuor du mineur de Bonn, ce mystère, cette fantaisie et ces audaces qui font déjà présager le côté déconcertant des derniers quatuors!

Bravo pour M. Zimmer et ses amis ! Leur apostolat musical est beau ; qu'ils recommencent encore pendant de longues années à révéler au public, qui en a bien besoin, les merveilles de la musique de chambre !

Ch. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Aux « Populaires » la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, l'épisode des *Rheintöchter* de *Götterdämmerung* et la *Rapsodie norvégienne* de Svendsen. M. Delsemme a donné de ces œuvres diverses une exécution finement nuancée et a su par moments s'élever à une belle vigueur rythmique. Le jeune orchestre dont l'association a fondé ces intéressants concerts s'y dépense avec une bonne volonté et un entrain réjouissants.

Le soliste était le violoniste Adolf Rebner, l'un des membres du célèbre Quatuor Heermann, de Francfort. Après Marie Soldat, Hugo Heermann et César Thomson, il a interprété le très noble concerto que Brahms écrivit, ainsi qu'on l'a dit, non pas pour, mais contre le violon. Sans y faire oublier ses devanciers, Rebner a remporté un notable succès par son phrasé élégant et par le joli son qu'il tire de son Stradivarius aux cordes basses un peu faibles. A vrai dire, Rebner en est encore à la période des tâtonnements et incertitudes juvéniles qui, chez les meilleurs, précède la conquête de l'entière maîtrise.

Je voudrais pouvoir parler longuement ici de l'*Histoire de la sonate* que poursuivent, avec un talent constant, MM. Jaspas et Zimmer. Ils se sont assigné une belle mission et il convient de les en louer. Cette année, ce sont les œuvres contemporaines qu'ils font défiler devant nous, et le plus souvent des compositions inédites.

Nous avons eu aussi deux séances de sonates de MM. Bosquet et Chaumont. L'accueil chaleureux qu'ils ont reçu les engagera, j'espère, à revenir. Entre autres primeurs, ils nous ont offert une sonate tout fraîchement issue de la plume de notre concitoyen Joseph Jongen et parée des mêmes hauts mérites qui distinguent ses dernières compositions.

J. F.

LA MUSIQUE A PARIS

La Société Nationale ne nous offrit, le 20 février, que deux œuvres nouvelles. Une Sonate pour piano et alto de M. Lacroix, œuvre grave, d'une belle tenue, un peu sombre et qu'attriste encore le timbre choisi. Elle fut fort bien présentée par MM. Migard et Vinès. Le mouvement lent, austère et ample, en est surtout bien venu. Puis, ce furent deux mélodies de M. Pierre de Bréville, *Petites titanies de Jésus* (T. Klingsor) et *La Forêt charmée* (J. Moréas), toutes deux exquises. Les œuvres de ce trop modeste compositeur deviennent chaque jour plus connues et mieux appréciées : ce n'est que justice. M^{lle} Lanrezac interpréta les dites mélodies avec infiniment de charme et fut très applaudie.

Passons sur une exécution, très bonne, du premier Quatuor de M. Vincent d'Indy (dont la *Symphonie en si bémol* sera entendue aujourd'hui même aux Concerts Lamoureux) et sur une inter-prétation bien cahotée du *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, pour avoir le loisir de mentionner quelques autres auditions musicales.

Al Conservatoire, M. Marty (un nouveau poème symphonique de l'excellent chef d'orchestre, *Nuit d'Été*, vient d'être applaudi aux Concerts Colonne) a récemment donné d'admirables exécutions de la *Lénore* de M. Duparc, d'*A la musique* de Chabrier, de l'*Apprenti sorcier* de M. Dukas. A la *Schola cantorum* M^{lle} Selva continue, avec un égal succès, ses auditions d'œuvres de piano de Bach. M^{lle} Elisabeth Delhez interpréta, au dernier concert d'orchestre, la cantate *Ich bin vergnügt* avec une simplicité

d'accent et une pureté de style qui lui valurent un très vif succès.

Pour finir, signalons brièvement quelques-uns des plus intéressants récitals donnés ces temps derniers : celui de M^{me} Georges Marty, où l'excellente cantatrice interpréta très remarquablement des œuvres de Castillon, de Berlioz, de Chabrier, d'Albert Cahen, de Bizet, de Lalo, de MM. Georges Hue, Pierné et Marty ; la très belle audition d'œuvres de piano de Bach donnée par M^{me} Wanda Landowska, une artiste des plus rares ; enfin la séance que M. Armand Parent a récemment consacrée aux œuvres d'Ernest Chausson.

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

La série des concerts de la *Libre Esthétique* sera inaugurée mardi prochain, à 2 h. 1/2, par une séance à laquelle prêteront leur concours MM. Ricardo Vinès, pianiste à Paris, M^{lle} Marthe Devos, MM. Stéphane Austin, Emile Chaumont et le violoncelliste Boris Hambourg.

On trouvera encarté dans le présent numéro, le programme détaillé de cette audition inaugurale.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire. Au programme : deuxième Symphonie (en ut) de Schumann, Concerto pour clavecin, flûte et violon, avec accompagnement d'instruments à cordes, de J.-S. Bach, et le *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.

M. André Mellerio, l'auteur de plusieurs études pénétrantes et bien documentées sur l'Art impressionniste et sur la peinture moderne, inaugurera vendredi prochain, à 2 h. 1/2 précises, la série des conférences de la *Libre Esthétique*.

Il retracera l'histoire de l'intéressante évolution d'art dont le Salon qui vient de s'ouvrir décrit les phases successives.

Le prix d'entrée au Salon sera de 2 francs à partir de 1 heure.

Dimanche prochain, 6 mars, à 3 heures très précises, au Conservatoire, conférence de M. Jules Destrée sur *Émile Verhaeren et son œuvre*. Récitations et lectures. Entrées et abonnements, 30a, rue de la Régence.

Le troisième concert des Œuvres de Mendelssohn, qui aura lieu à la Grande-Harmonie dimanche prochain, à 2 h. 1/2, nous fera entendre l'opéra *Loreley* pour chœurs, soli et orchestre, une des plus importantes compositions pour piano et orchestre du Maître, exécutée pour la première fois à Bruxelles, et la *Légende du Rhin*.

L'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode organise un concert extraordinaire qui aura lieu sous la direction de M. Huberti, avec la participation de l'orchestre des concerts Ysaye, le jeudi 10 mars prochain dans la salle des fêtes de l'école communale de la rue Gallait.

Ce concert sera donné pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de M. Huart-Hamoir, bourgmestre de Schaerbeek, en qualité d'administrateur de l'Ecole.

Au programme : *Cantate inaugurale*, pour chœurs et orchestre, de G. Huberti ; *Andromède*, pour soli, chœurs et orchestre, de G. Lekeu ; *Rondes enfantines*, de Jaques-Dalcroze ; *Bergliot*, mélodrame avec orchestre, de Grieg ; *Parsifal* (finale du premier acte), pour chœur et orchestre, de R. Wagner (quatre cents exécutants).

M^{me} Madier de Montjau, cantatrice à Paris, donnera le 10 mars à la Salle allemande, un *Lieder-Abend* au programme duquel figurent des œuvres de Schumann, Schubert, Liszt, Hugo Wolf, Strauss, Duparc, Chausson, etc.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, que dirige M. Henry Carpay, donnera un concert le vendredi 11 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie. On sait que depuis huit ans cette association artistique, s'inspirant de l'exemple des Chanteurs de Saint-Servais, s'attache à mettre en honneur les œuvres des grands maîtres du XVI^e siècle et à faire connaître les compositions modernes dont le caractère est en harmonie avec la liturgie.

Les chœurs interpréteront des motets de Palestrina, Josquin des Prés, Vittoria, Capocci, Tinelli, des alleluias en plain-chant, d'anciennes chansons flamandes et françaises. M^{lle} Doria, MM. Demest et Ed. Jacobs prêteront à l'Association leur concours gracieux.

Le prochain Concert Ysaye (quatrième d'abonnement) aura lieu au théâtre de l'Alhambra les 12 et 13 mars sous la direction de M. Steinbach, chef d'orchestre des concerts du « Gurzenich » à Cologne et avec le concours de M^{me} Lula Lusz Gmeiner, cantatrice, l'une des plus célèbres diseuses de lieder en Allemagne.

Antoinette Sabrier, l'émouvante comédie de M. Romain Coolus dont le dernier acte notamment produit un puissant effet dramatique, sera jouée aujourd'hui dimanche, au théâtre Molière, en matinée à 2 heures et le soir. Ce sera la seule matinée de cette belle œuvre, la clôture de la saison de comédie étant fixée à mardi prochain.

Le théâtre des Arts de Rouen vient de traiter avec M. Choudens, l'éditeur du *Roi Arthus*, pour s'assurer le droit de monter au début de la saison prochaine le drame lyrique d'E. Chausson.

Notre collaborateur Claude Farrère (Ferrare) vient d'achever un recueil de contes, *Fumées d'opium*, qui paraîtra chez Ollendorff le mois prochain avec une préface de Pierre Louys.

Un débat qui vient de se dérouler au Reichstag au sujet de l'art moderne, à propos du vote d'un crédit pour participation à l'Exposition de Saint-Louis, a, dit le *Petit Bleu*, fait sensation dans les cercles artistiques de l'Allemagne.

On se rappelle que le gouvernement avait exclu les artistes qui se réclament de la liberté de l'art. Le comte Posadowsky a essayé de faire croire que ces artistes s'étaient exclus eux-mêmes... Mais le Reichstag n'a pas ratifié l'interprétation ministérielle. La dis-

cussion a prouvé que dans tous les partis, même chez les cléricaux, on désapprouve la tendance du gouvernement de Guillaume II à vouloir imposer une sorte d'art officiel et conventionnel, d'une critique pondérée idéaliste conforme aux aspirations personnelles de l'Empereur. La « liberté de l'art » a été le leit-motif de la plupart des discours.

Les « sécessionnistes » — les artistes modernes — ont trouvé des défenseurs sur tous les bancs et le mot de la fin a été dit par le député Südekum, que le président a menacé d'un rappel à l'ordre : « Nous ne voulons pas d'une république des arts sous la présidence de Guillaume II. »

Le deuxième numéro des *Arts de la vie* vient de paraître. Paul Adam (*Les Temples de la mort*) et Henri Rivière (*L'Art du potier*) y voisinent avec Frantz Jourdain (*La Mise en scène*) et Raphaël Petrucci, dont les pages sur l'*Exposition des Maîtres français du XVIII^e siècle à Bruxelles* évoquent toute une époque de grâce et d'élégance. A citer encore des pages de G. Auriol, M. Beaubourg, Léonce Bénédict, etc.

Le peintre allemand Maurice von Schwind, dont on célèbre le centenaire, était, dit le *Guide musical*, un excellent musicien et fut même l'un des intimes de Schubert. Il jouait du violon dans la perfection et aimait beaucoup se réunir à d'autres amis pour organiser des soirées classiques de musique de chambre. C'est ainsi que, lors de son séjour à Eisenach, pendant qu'il décorait la Wartburg de fresques, il fit beaucoup de musique avec Kühnstedt, Müller-Hartung et Scheffer.

Il avait horreur de la musique de Wagner et il ne consentit pas à fixer les traits du maître dans le tableau qu'il fit du Tournoi de chant à la Wartburg; l'influence personnelle du grand-duc ne put obtenir que très difficilement qu'il y représentât Liszt sous les traits d'un maître chanteur. Maurice von Schwind aimait à raconter que lorsqu'on voulut, à Vienne, élever un monument sur la tombe de Mozart, les renseignements que l'on possédait sur le lieu de son inhumation étaient si vagues qu'on hésitait entre neuf tombes. Pour sortir d'embarras, on décida qu'un homme à l'ouïe très fine écouterait attentivement sur chaque tombeau, l'oreille contre terre; puis on exécuta l'ouverture de *Tannhäuser* et quelqu'un entendit distinctement Mozart se remuer, pris d'une terreur folle, à cause de ce « vacarme de païens » qui troublait son repos. C'est ainsi qu'aurait été découvert le véritable tombeau.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues
du monde entier;

publie **L'Argus des Revues**, mensuel;

édite **L'Argus de l'"OFFICIEL"**

Contenant tous les votes des hommes politiques et
leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles **passés, présents, futurs.**

Adresse télégraphique : **ACHAMBURE-PARIS**

Adresse téléphonique : **102-62**

Écrire au Directeur, **14, rue Drouot, PARIS (IX)**

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM, 32, rue de l'Industrie.



Salon de la Libre Esthétique.

CYCLE DE MUSIQUE CONTEMPORAINE

embrassant l'évolution parallèle à l'essor de l'Impressionnisme.

QUATRE CONCERTS

donnés avec le concours de

M. Vincent d'Indy,
de **M^{me} J. Bathori, M^{lles} Blanche Selva et Marthe Devos,**
du **Quatuor Zimmer,**
de **MM. Stéphane Austin, Ricardo Viñes, E. Bosquet, E. Chaumont,**
M. Crickboom, B. Hambourg, Hannon, etc.
et d'un **chœur de voix de femmes** dirigé par **M. E. Doehaerd.**

PREMIER CONCERT

Mardi 1^{er} mars 1904, à 2 h. 1/2 précises

PROGRAMME

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1. Quatrième trio pour piano, violon et violoncelle. (En une seule partie.) | CÉSAR FRANCK.
(1822-1890) |
| M ^{lle} M. Devos, MM. E. Chaumont et B. Hambourg. | |
| 2. a) <i>Sonnet mélancolique</i> (ARMAND SILVESTRE) | A. DE CASTILLON.
(1838-1873) |
| b) <i>Le Bûcher</i> (ARMAND SILVESTRE). | |
| M. Stéphane Austin. | |
| 3. Estampes pour le piano | CLAUDE DEBUSSY. |
| I. <i>Pagodes</i> . — II. <i>La Soirée dans Grenade</i> . — III. <i>Jardins sous la pluie</i> .
M. R. Viñes. | |
| 4. a) <i>Testament</i> (ARMAND SILVESTRE). | HENRI DUPARC. |
| b) <i>Cantique à l'Épouse</i> (ALBERT JOUNET). | ERNEST CHAUSSON.
(1855-1899) |
| M. Stéphane Austin. | |
| 5. a) <i>Loin des Villes</i> | D. DE SÉVÉRAC. |
| I. <i>Coin de cimetière</i> . — II. <i>A cheval, dans la prairie</i> . | |
| b) <i>Paysage</i> | ERNEST CHAUSSON. |
| c) <i>Impromptu en la bémol</i> | GABRIEL FAURÉ. |
| M. R. Viñes. | |
| 6. Sonate pour piano et violon. | HENRY FÉVRIER. |
| I. <i>Allegro risoluto</i> . — II. <i>Andante cantabile</i> . — III. <i>Allegretto moderato</i> .
IV. <i>Animato</i> .
MM. R. Viñes et E. Chaumont. | |

PIANO ERARD

Prix d'entrée : 3 francs. — Abonnement aux quatre concerts : 10 francs. S'adresser à MM. Breitkopf et Härtel, Schott frères et au contrôle du Salon.

Mars



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Propos d'actualité (LEMME). — Le Salon de la Libre Esthétique. — Chronique musicale. — L'Art à Paris *Société des artistes indépendants* (ANDRÉ FONTAINAS). — La Libre Esthétique. *Conférence de M. André Mellerio : « L'Évolution de l'art impressionniste »* (H. D.). — Blanche Selva. — La Musique à Gand (F. v. E.). — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Petite Chronique

PROPOS D'ACTUALITÉ

Malgré les tentatives faites depuis vingt ans pour le familiariser avec le grand public, l'Impressionnisme était en somme mal connu en Belgique et l'emploi à tort et à travers de ce mot *impressionnisme*, dans les folichonneries que nous sert la presse en guise de critique, décelait une parfaite ignorance de la chose.

L'exposition organisée par M. Octave Maus est opportune. Dépassant par le nombre l'apport de l'Art impressionniste à la Centennale de 1900, elle est la première

montrant une synthèse complète de l'Impressionnisme classique et de ses dérivés. Si pour la plupart elle constitue une révélation, si elle offre une occasion unique de se documenter, si elle permet de rectifier une opinion préconçue, de fortifier un jugement, il est presumable aussi que pour le grand public auquel nous faisons allusion plus haut, elle ne soit qu'un profond désenchantement.

Bien qu'il soit permis de regretter l'absence de certains noms, tels ceux de Monticelli et Jongkind, et bien que certains des exposants ne soient pas représentés d'une façon aussi complète qu'on l'eût pu désirer, il serait malaisé en effet de présenter une réunion plus homogène d'œuvres embrassant la période déjà longue qui va de Manet, élève de Couture, de Degas, élève de Picot, aux luministes-théoriciens comme Seurat et Signac.

La proximité des salles du Musée de peinture contemporaine et de celles réservées à la Libre Esthétique a permis aux organisateurs de cette dernière de se livrer à une expérience aussi instructive qu'affligeante. Un Van Gogh sous le bras, ils se sont proménés dans les salles respectables en déposant le dit Van Gogh au pied des chefs-d'œuvre nationaux : la « savoureuse » et « robuste » peinture flamande s'évanouissait et même, pour employer une expression un peu forte usitée en la langue des peintres, « f... le camp » avec ensemble. Le *Lampiste* d'Ensor, quasi seul, parmi toutes ces toiles, ne broncha pas et semblait dire à l'intrus : « Venez donc vous accrocher à côté de moi, je suis en si mauvaise compagnie ici. »

Cette généreuse peinture française, traitée si légèrement, on ne lui rend pas chez nous tous les égards, toute la reconnaissance plutôt qu'on lui doit. On oublie trop qu'après les glorieux peintres flamands de la Flandre et d'Anvers une lourde nuit de deux siècles s'appesantit sur l'art de notre pays et que c'est la France, par la magnifique floraison de peintres qui s'épanouissait vers 1840, qui le réveilla de cette longue léthargie.

Herreyns, tout au commencement du XIX^e siècle, avait bien tenté de ressusciter Rubens, mais Navez fut un décalque pâli de David et son nom n'est sauvé de l'oubli que par quelques rares portraits. Il faut arriver à Simonau, cet admirable artiste trop ignoré, pour reconnaître que le sens pictural et la probité de la main et de l'œil n'étaient pas complètement abolis dans notre race. Le grand Ingres resta sans influence, tandis que le piètre Delaroche fit souche chez nous d'une légion de petits Hippolytes dits Pauls, lesquels mirent en couleur toutes les anecdotes de l'Histoire.

La léthargie, nous l'avons dit, ne fut pas éternelle. On sonnait du cor dans la forêt de Barbizon, on cassait des pierres à Ornans, des troupeaux beuglaient dans les plaines normandes, les gamins braillaient en sortant de l'« École turque ». Ces bruits divers eurent de l'écho en Flandre et, par la contemplation des Rousseau, des Millet, des Courbet, des Decamps, se révéla le tempérament de nos peintres.

En effet, notre meilleure école de peinture est tout entière inspirée par l'Art français et notre plus beau et vrai peintre, Louis Dubois, ne s'expliquerait guère sans Courbet comme Boulenger sans Rousseau. Et Agneessens connaissait certainement les Manet à qui il empruntait la liberté et la fraîcheur de ses esquisses. Mais n'est-ce pas ce même reproche de trop sacrifier aux modes français qu'on faisait aux artistes de l'« Art libre », à ceux-là mêmes qu'on oppose aujourd'hui, dans un intempestif accès de chauvinisme, aux indépendants artistes de France ?

L'impressionnisme français préoccupe même celui de nos peintres le plus attaché à perpétuer non seulement une tradition flamande, mais aussi une technique empruntée aux vieux maîtres. Vers la fin de sa vie, Henri De Braekeleer se libéra des pratiques précises et patientes pour des recherches de luminosité plus grande obtenue par disassociation des tons. Ces œuvres dernières, d'une franchise toute nouvelle et d'une saveur si rare, — et dans lesquelles on ne voulut bien voir que l'effet d'un dérangement mental, — ne demeureront-elles pas, avec les eaux-fortes, le meilleur de l'œuvre de ce parfait artiste ?

A vrai dire, le Belge ne témoigne aucun goût, aucune curiosité pour ce qui est essentiellement de la peinture,

bien qu'il se considère comme un connaisseur-né. Son tempérament est un peu lourd et cette raison explique peut-être la faveur où il tient Courbet dans ses collections particulières. L'amateur, il le dit lui-même, aime la « bonne peinture » : elle consiste en la représentation exacte et largement minutieuse de scènes naturelles peintes assez pesamment et avec un souci plus grand du relief que des valeurs ; elle se particularise en outre d'un émaillage, d'un éclat des couleurs, non sans charme parfois, et qu'on dénomme « richesse de ton ». La richesse de ton est considérée comme un apanage exclusif du pays. En tant que *sujets*, la prédilection de l'amateur va aux bestiaux, aux chiens, aux paysages, aux natures mortes, surtout si ces dernières sont composées de choses comestibles.

En Belgique, les peintres qui rompaient un peu brusquement avec les traditions d'école ou les techniques en honneur ont rarement vu la sympathie des gens éclairés encourager leurs efforts. Car nous sommes timorés, nous avons l'horreur de l'innovation et le sens de divination nous fait également défaut. Aussi les plus sérieuses de nos collections privées se composent-elles en général de noms universellement consacrés ou de gloires locales. Elles évoquent moins l'idée de discernement, de choix judicieux, de préférence déterminée que celle d'un notable capital immobilisé par ostentation dans des cadres d'or.

Le fâcheux électisme de nos amateurs confirme d'ailleurs leur absolue incompétence en matière de peinture. Professer une admiration égale pour Courbet et Leys, pour Corot et Rosa Bonheur, pour Delacroix et Meissonier prouve uniquement qu'on aime les tableaux, non la peinture.

Et il est curieux que notre pays, qui se targue d'être un foyer d'art, une pépinière d'artistes et qui se prévaut en outre de la gloire ancestrale des grands peintres flamands, se soit laissé distancer dans l'évolution des idées et du goût par des pays d'un passé artistique moins imposant. La Hollande détient d'admirables Cézanne et les impressionnistes français sont actuellement aussi connus et goûtés en Allemagne qu'à Paris. A Berlin, grâce à la clairvoyance de M. von Tschudi, Degas, Cézanne, Manet, Monet et Pissarro figurent à la Galerie nationale. Mieux encore, au Musée de Hagen, le Néo-impressionnisme est représenté par MM. Cross, Signac, Van Rysselberghe.

Remarque symptomatique. A Paris une promenade par les rues est toujours féconde en surprises pour les amateurs de peinture et il y a toujours aux boutiques des marchands l'attrait de quelque exposition, de quelque toile intéressante. En Belgique, « pays de peintres », « berceau des arts », il n'y a pas de marchands et jamais une œuvre d'art n'égaya aucune vitrine.

**

L'art belge est si chancelant dans ses premiers pas que c'est à des traditions étrangères qu'il demande un appui. Leys, qui d'abord copiait Rembrandt, rapporte d'Allemagne avec l'horreur du naturel son style fabriqué, raide, héraldique. De Braekelcer retrouve dans Pieter de Hoogh la formule d'un art intime et humain. Et si Stevens, élève de Roqueplan, s'éprend un des premiers de contemporanéité et des élégances de la vie *parisienne* et reflète dans ses œuvres les plus puissantes l'influence très sensible de Manet, c'est Paris tout d'abord qui consacre son talent.

Cet état d'esprit, qui consiste à envisager le passé de préférence à l'avenir, a toujours été bien spécial à notre pays. Récemment encore l'amour des « villes mortes » a étendu son influence aveulissante de la littérature à la peinture. A vouloir se retremper aux sources d'un art désuet on aboutit à l'imitation des vieux maîtres. Les souvenirs de musées abolissent toute sensation ingénue, personnelle et rare : on voit vieux, on pense vieux, on peint vieux. Et comme le bric-à-bric est à la mode, il se fonde des cercles de *jeunes* pour l'exploitation de ce vieux-neuf.

La prédominance de l'école française contemporaine est incontestable ; son expansion universelle et son ascendant manifeste sur l'art étranger, loin d'être constatés avec amertume, devraient être accueillis avec joie. Ne leur doit-on pas, pour ne citer qu'un exemple, le récent essor de la jeune et vivante peinture espagnole ? Mais cette suprématie n'aurait rien en somme pour étonner si l'on insistait davantage sur ce fait — bien qu'il puisse paraître paradoxal et désobligeant à un peuple autant que le nôtre vain de son passé — que la France est *essentiellement* et *traditionnellement* un pays de peintres. Elle montre, phénomène unique autant qu'admirable dans l'art continental, une tradition picturale continue, *ininterrompue* depuis ses primitifs (qu'on va révéler bientôt) jusqu'à ces peintres qu'on conteste encore, libres, indépendants, détenteurs du pur génie de leur race.

LEMMEN

Le Salon de la Libre Esthétique.

Quelques appréciations de la presse :

LA GAZETTE (25 février) :

« Telle qu'elle est, l'Exposition soulèvera une vive curiosité et l'on y discutera sans doute beaucoup aujourd'hui. Et il y a déjà là un grand mérite à ajouter à la crânerie de cette sorte de bilan d'un mouvement très loyalement présenté. »

LA CHRONIQUE (26 février) :

« Mais la galerie est fort curieuse ; nous y retrouvons tous les

maîtres naguère contestés, aujourd'hui reconnus, que dis-je ? devenus presque classiques ! Voilà qui va réveiller un brin la somnolence de nos ateliers et la monotonie de leurs parlottes. »

L'ÉTOILE BELGE (29 février) :

« Il serait injuste de terminer ce rapide compte-rendu sans remercier ceux qui ont organisé une exposition aussi intéressante et aussi instructive. Ils ont bien mérité du public et des artistes. »

LE XX^e SIÈCLE (29 février) :

« Cela sera vu, discuté, apprécié par tous, par ceux-là mêmes que leurs goûts personnels attirent vers des expressions d'art plus canoniques ; et l'unanimité sera complète pour reconnaître l'opportunité et le haut intérêt de ce onzième Salon de la *Libre Esthétique*. »

LE JOURNAL DE BRUXELLES (26 février) :

« ... Les années de la *Libre Esthétique* ayant été celles des plus grands impressionnistes, ceux-ci nous représentent vraiment la plus grande part des luttes de celle-là. Il faut constater la grande gloire qui lui en revient pour avoir de la sorte soutenu une des principales évolutions de notre art national. »

LE PETIT BLEU (28 février) :

« Il faut hautement louer la *Libre Esthétique* d'avoir entrepris de nous faire, en son exposition de cette année, l'histoire de l'Impressionnisme. C'est une manifestation précieusement éducative et qui entre bien dans le programme de la société, qui est d'ouvrir les yeux du public belge aux expressions d'art hardies et raffinées qui se produisent de par le monde. Jamais on n'a réuni un ensemble plus synthétique et plus complet des précurseurs, des maîtres et des continuateurs de ce grand mouvement d'art dont on commence seulement à apprécier l'importance et la valeur... »

Le Tout-Liège (3 mars) :

« Le succès de ce superbe Salon continue. Tous ceux qui se préoccupent d'art ont là une exceptionnelle occasion de suivre l'évolution historique de l'art dit impressionniste. »

LE PEUPLE (3 mars) :

« Au milieu d'un groupe de peintres, nous avons entendu cette réflexion d'un artiste bruxellois de grand talent, M. Aug. L. ; elle en dit assez sur la valeur de l'exposition : « Depuis que je suis ici, j'ai une grande envie de retourner chez moi et de fourrer mon pied dans toutes mes toiles. » Cette appréciation d'un peintre impartial, méprisant son grand talent, vaut mieux que vingt compte-rendus de journaux. »

Le même journal (5 mars) :

« Oui, il y a dans l'histoire de l'Impressionnisme un exemple de sérénité et de puissance qui doit nous instruire. Aimons-le pour sa probité, pour le bel enseignement de vie qu'il nous donne dans une longue suite de batailles, de misères et d'injustices. »

LE VOLTAIRE ET LA POLITIQUE COLONIALE (2 mars) :

« Il sied de féliciter les organisateurs de la *Libre Esthétique* de cette exposition nouvelle qui, en consacrant définitivement à l'étranger — si tant est toutefois, car à Bruxelles on se croit encore à Paris et les états d'âmes sont à peu près identiques — notre école impressionniste, confirme l'éloquent et éclatant témoignage d'une haute confraternité internationale dont l'exemple est à propager et à suivre. »

* *

Pour finir, ce joli mot d'un peintre à un journaliste :

« C'est singulier, » disait ce dernier en contemplant le *Portrait*

de Mme Charpentier par Renoir, « j'ai vu cette toile en 1886 : elle me faisait alors l'effet d'une compote de fruits crus. Aujourd'hui elle me paraît fort belle. Est-ce la couleur qui a changé, est-ce mon œil... »

Le peintre : « Mon cher, les tableaux sont si charitables !... »

CHRONIQUE MUSICALE

L'exposition de la *Libre Esthétique* ayant pris, pour résumer l'évolution impressionniste, Manet comme point de départ, il était logique que César Franck fût placé en tête des programmes destinés à retracer le développement du mouvement musical parallèle. C'est au maître liégeois, en effet, que l'école actuelle — qu'on pourrait dénommer École franco-belge à cause de son fondateur, d'abord, et parce qu'aux noms des musiciens français qu'elle a groupés elle unit dans une solidarité de tendances et d'expression ceux de Guillaume Lekeu, de Victor Vreuls, de Joseph Jongen, de Théo Ysaye et autres de nos compatriotes — doit son essor et son épanouissement.

Chose curieuse, la *Libre Esthétique* a eu la bonne fortune de trouver dans le répertoire des œuvres de Franck une composition ignorée qui n'avait, croyons-nous, jamais été exécutée à Bruxelles : le Quatrième trio (op. 2) « dédié à son ami Fr. Liszt par César-Auguste Franck, de Liège » (sic). Cette œuvre fait suite aux trois trios composant l'op. 1 et « dédiés à Sa Majesté Léopold I^{er}, Roi des Belges. » Écrite en une seule partie, elle est d'une charmante inspiration romantique, juvénile et ardente, et porte déjà en sa structure solide et ses développements contrapuntiques ingénieux la griffe du grand musicien. L'interprétation de cette page à la fois chaleureuse et noble a mis en vive lumière le jeune talent de M^{lle} Marthe Devos, qui en a exécuté la partie de piano avec une parfaite clarté, un mécanisme remarquable et un sentiment exact des nuances tandis que MM. Chaumont et Hambourg chantaient à ravir, d'un archet tour à tour caressant et impétueux, les parties de violon et de violoncelle.

Nous avons dit, lorsqu'elles furent éditées, le charme subtil des *Estantes* de M. Debussy, qui concentrent en trois pièces d'un impressionnisme délicat la sensibilité, le raffinement harmonique et la fantaisie pittoresque de l'auteur de *Pelléas*. Aucun pianiste ne pourrait, croyons-nous, leur donner plus d'attrait que M. Ricardo Vinès, dont les qualités de rythme, d'expression, de légèreté et de sonorité en expriment à miracle les plus secrètes intentions. La jolie *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Rone, les fragments d'une suite pour le piano, *Loin des villes*, composée par M. D. de Sévèrac, appartiennent, par leur caractère descriptif, à la même esthétique, bien qu'elles attestent des tempéraments distincts. Elles furent, de même que les *Estantes*, admirablement présentées par M. Vinès, qui, avec M. Chaumont comme partenaire, termina le concert par une sonate brillante et colorée de M. Henry Février, dans laquelle, à travers la double influence de Grieg et de Fauré, il est aisé de démêler une personnalité naissante. L'œuvre a de l'allure, du rythme, une aisance d'exposition et de développements d'excellent augure pour l'avenir. L'auteur ramène ingénieusement dans chacune des parties qui composent la sonate le thème initial, traité avec une diversité amusante de rythmes et de colorations.

La partie vocale, confiée à M. Stéphane Austin, a fait connaître deux lieder d'Alexis de Castillon, l'un des initiateurs du mouvement musical actuel, le *Cantique à l'Épouse*, l'une des dernières inspirations d'Ernest Chausson, et l'*Épithaphe* écrite par Pierre de Brévillé sur l'inscription anagrammatique d'une pierre tombale de l'église de Senan, — le tout chanté avec autant de style que de sentiment et de charme.

L'ART A PARIS

Société des Artistes indépendants. (VINGTIÈME EXPOSITION)

La vingtième exposition de la Société des Artistes indépendants, ouverte dans une des grandes serres du Cours-la-Reine, si elle est plus nombreuse que les précédentes, ne constitue pas, à coup sûr, la plus remarquable de ses manifestations. Où sont les temps anciens des ardentes luttes autour des néo-impressionnistes ou du groupe nouveau de MM. Maurice Denis, Vuillard et Sérusier ? Où les outrages à Van Gogh et à Gauguin, qui soulevaient des enthousiasmes, plus rares et aussi féroces ? Rien de tout cela à présent, une maturité plus tranquille chez certains, quelques recherches de la part des plus jeunes, et sans doute une outrance mal équilibrée encore dans les essais de quelques nouveaux venus, laquelle ne provient pas d'une façon nouvelle de voir ou de sentir, mais d'une interprétation systématique et trop exclusive des procédés de leurs aînés. La foule, enfin, des inexistantes. Rien en somme qui passionne, si bien des choses peuvent intéresser.

Le local est peu propice. Ce vaste hall de verre laisse pénétrer en les adoucissant encore les lumières louches de la saison, les rayons sournois d'un soleil faux. Que d'œuvres pâtissent de telles circonstances, surtout les œuvres des luminaristes qui, offrant au jour un champ joyeux pour l'accueillir, sous le glissement hypocrite des ombres et des éclairages incertains ou étouffés se désaccordent. Un admirable tableau d'intérieur, que vous avez vu à la *Libre Esthétique*, le portrait de Mme Demolder, par Théo Van Rysselberghe, perd à être exposé ici la plus grande partie de son charme intime et calme. Les verts de la robe s'agrippent désagréablement et, dans l'atelier du peintre, ils composaient un tout soyeux et doux au toucher du regard ; par endroits, sur le cou, sur les joues, les touches pigmentaires restent aux yeux du spectateur juxtaposées, ne parvenant pas à se fondre. Enfin, étrange effet, toute l'harmonie des alentours qui tendaient à présenter, à exalter la figure peinte, semblent au contraire s'éloigner, s'étirer, distendre le cadre. Je n'insiste au sujet de cette toile que pour montrer à quel point les jugements peuvent être faussés par un mauvais éclairage ; les lecteurs de *L'Art moderne* l'ont vue à Bruxelles et il m'a aussi été donné d'en marquer mon émerveillement au peintre, dans son atelier. Comme ce tableau est destiné à vivre dans des lumières tranquilles d'intérieur, et non dans la crudité désagréable d'une serre comme à présent sous la saison douteuse, il est évident (et Van Rysselberghe, qui sait mon estime affectueuse pour son talent, ne s'y méprendra pas) que je n'introduis pas ici un blâme ou un reproche contre son art, que je cherche simplement à m'expliquer un effet désagréable et imputable au seul local des Indépendants, et que, prenant pour type une œuvre que je connaissais déjà et que j'aime, je tiens en même temps à m'excuser si je n'ose accorder qu'une mention prudente à des œuvres forcément aussi mal présentées que celle-ci, les portraits que je sens vigoureux et solides de M. Luce ou telle marine de M. Signac. Néanmoins des mêmes peintres d'autres toiles supportent sans faiblir les mêmes inconvénients ; le *Matin à Antibes*, par M. Signac, tout blond, évanescant et très pur, et la profonde et claire *Esquisse d'un panneau décoratif* par Van Rysselberghe.

MM. Vuillard et Bonnard, le plus souvent, se contentent d'envoyer aux Indépendants de quoi, tout juste, rappeler aux visiteurs

leur nom. Ce sont des tableaux gracieux et délicats, très attendris chez l'un, un peu narquois chez l'autre, mais qui ne nous apprennent rien de leurs ressources ni de leurs recherches. Quand donc verrons-nous quelque composition, moins évasive, résumer tout ce qu'ils ont acquis jusqu'à présent de personnel, et affirmer leur ambition d'aller plus haut encore et plus loin !

On s'amoindrit à chaque fois qu'on se répète, et n'avancer jamais équivaut à un recul. Je vois M. Denis chercher sans cesse, encore qu'empêtré de sa vision artificiellement angélique et simpliste ; je vois M. Sérusier revenir avec des études mûres, où une souplesse manuelle savante tempère la trop volontaire sécheresse des proportions systématiques ; je vois M. Roussel, chez qui la finesse de l'œil s'attendrit de jour en jour en la suavité de délicieuses évocations des déités sylvestres ; je vois M. Ranson nous apporter des paysages délicats, un peu frêles et adorablement frais, où chantent au soleil du matin les bois de pins et la mer ; je vois M. Vallotton nous décrire des sites brumeux et gris avec leurs saules bruissants et leurs longs peupliers au bord des mornes ruisseaux d'automne, et je ne puis supposer que, seuls de ce groupe d'anciens amis, tous rénovateurs décidés, les deux qui nous émurent les premiers et le plus profondément peut-être demeurent seuls satisfaits et ne tendent plus à évoluer.

M. Charles Guérin qui, si gracieux et si sûr, dans sa peinture de larges jardins aux frondaisons chanteuses de terrasses en terrasse où s'alanguit auprès des bassins le charme des jeunes femmes en robes surannées et en chapeaux de fleurs, évoque à notre esprit un frère spirituel du tendre Francis Jammes, varié aussi sa manière : il y a, de lui, des natures mortes dont nous nous souvenons comme de morceaux particulièrement savoureux et solides, et voici deux *Têtes d'étude* fouillées, un peu rudes, d'un métier hardi.

Que citer encore ? Lemmen est toujours le peintre sérieux, réfléchi, que l'on sait ; Schuffenecker reste égal à lui-même ; Dario de Regoyos ne nous surprend pas par des paysages d'Espagne construits d'une main experte sous une lumière un peu crue ; Girieud violemment exalte la décorative splendeur des grandes fleurs de sang, d'or et de feu sur les fonds de lumière en fête.

Quelques-uns s'exaspèrent et exultent par tourbillons de flamme ou d'audace : Diricks, Butler, Launay (que la mort a pris avant qu'il ait pu donner tout ce qu'il semblait promettre), George Bouche, Valtat. D'autres se sont adoucis, comme Guillemonat, Laprade et Lebasque. Des artistes femmes d'une touche légère traitent le portrait, les fleurs, M^{lle} Marie Bermond, M^{lle} Gobillard, M^{lle} Le Conte, M^{me} Cousturier, plus vigoureuse. M^{mes} Delannoy, Prunier, Bréal, Jaudin, Faber du Faur, Slewinski, Evelio Torrent, Rouart intéressent à des degrés divers. M. Lacosté, minutieux et véridique, peint des paysages urbains d'une lumière à la fois lente et acide.

ANDRÉ FONTAINAS

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de M. André Mellerio : « L'évolution de l'Art impressionniste. »

Cette causerie documentée, serrée, essentiellement didactique, puisait son agrément dans sa précision même, dans son vouloir réalisé d'une parfaite clarté.

Pour nos esprits sans cesse crispés par la veulerie, l'imprécision fangeuse de la pensée et du langage belges, quel plaisir d'entendre M. Mellerio, poussant à l'extrême l'horreur du malentendu, s'expliquer au préalable, se mettre d'accord avec son auditoire sur chaque terme qui eût pu donner lieu à la moindre équivoque !

Cette netteté méthodique, ce souci du renseignement exact et de la meilleure définition s'imposaient d'ailleurs à qui entreprenait d'indiquer et de développer en moins d'une heure, en pays étranger, devant un public imparfaitement averti, un mouvement artistique à la fois aussi profond, aussi retentissant et aussi peu connu

que le fut l'Impressionnisme. Le Romantisme, le Classicisme, — pour qui ces termes n'évoquent-ils point, à peu près exactement, ce qu'ils tendent à définir ? Mais l'Impressionnisme !... Combien encore voient se dresser devant eux je ne sais quel monstre à la fois horrible et très ridicule, — combien, à ce mot, ne ressentent qu'humeur et hostilité...

Après la causerie de M. Mellerio, ceux qui ne « sauront » pas encore seront vraiment ceux qui ne « veulent pas » savoir.

Concurremment à l'exposé chronologique du mouvement, le conférencier a montré en de brèves mais subtiles indications la nature intime, la particulière essence artistique de tous ceux qui en furent les promoteurs ou les disciples, et aussi la portée sociale de leur geste libérateur. L'Impressionnisme a fait plus, selon lui, qu'éclairer la peinture et guider les esprits vers un idéal nouveau. Il a modifié et amélioré la situation des peintres vis-à-vis des pouvoirs publics, des jurys, des amateurs, en obligeant ceux-ci à substituer aux normes d'appréciation usitées des jugements ingénus, directs et personnels.

H. D.

BLANCHE SELVA

De M. JEAN MARNOLD, dans le *Mercur de France* (livraison de février) :

Il se passe en ce moment et depuis presque deux mois à la *Schola* une chose, je crois, sans exemple à beaucoup d'égards. Une jeune fille, tout juste majeure selon la loi, a entrepris la tâche écrasante d'y faire entendre l'œuvre de piano complet de J.-S. Bach. N'en cherchez point la nouvelle ou les échos dans les journaux à six pages : il ne s'agit pas d'un virtuose exotique, roublard et chevelu. L'événement fut résolu sans réclame, sans « prière d'insérer », avec la noble simplicité habituelle en ce sanctuaire de l'art pur qu'est devenue la petite salle de la rue Saint-Jacques, et il s'accomplit peu à peu, pour la joie et la stupéfaction émerveillée des auditeurs. Tous les mardis soir, l'audacieuse tourne quelques pages de l'in-folio cabalistique, où Wagner avait lu « le secret de la nature et du monde », et dévoile le mystère de ses runes, un invraisemblable mystère d'inépuisable beauté. M^{lle} Blanche Selva est bien probablement la première qui ait réussi à faire bisser une fugue par un public parisien, mais ce résultat peu banal apparaît, en somme, surtout à l'éloge du dit public, et il serait presque ridicule de mesurer un tel art à son succès. Il n'y a pas très longtemps qu'on sait le nom de M^{lle} Selva. Ses débuts furent sensationnels. Elle s'est révélée depuis une grande artiste, autant pour les aspirations que dénoncent ses programmes que par une interprétation où son extrême jeunesse induit à reconnaître l'effet d'une genialité naturelle et rare. Après avoir entendu M^{lle} Selva jouer *Prélude, Aria et Finale* de Franck à la Nationale, on ne peut pas plus l'oublier qu'imaginer la possibilité d'un autre ou plus absolu idéal. Ces petites mains de femme possèdent et dispensent à la fois la suprême délicatesse et la force irrésistible ; en leur maîtrise s'exprime une âme qui vibre et qui comprend. C'est un captivant spectacle que celui de l'artiste aux prises avec Bach. Le jeune visage est devenu sérieux ; les sourcils froncés sous le front volontaire semblent tendre l'arc de la pensée ; le regard accuse l'effort qui dompte et gouverne la sensibilité exaspérée. En décidant de parcourir jusqu'au bout la route jalonnée par un prodigieux génie, M^{lle} Selva n'a pas trop présumé de soi-même. Elle fouille sans embarras l'organique complexité de cette polyphonie lointaine, en pénètre la profondeur, ou découvre la grâce inopinée de ses savantes arabesques. C'est un guide enthousiaste et sûr. En la suivant, on croit marcher vers l'horizon dans une allée bordée de chefs-d'œuvre ; et toujours l'horizon se recule tandis que de nouveaux chefs-d'œuvre surgissent, déroulant sans fin leur chemin de gloire. C'est une belle promenade. A la faire avec M^{lle} Selva, si bien qu'on connaisse Bach on se figure en avoir à peine, jusque-là, soupçonné la grandeur. On assiste à la successive et gigantesque genèse d'un univers organisé...

LA MUSIQUE A GAND

M. E. Mathieu a donné une magnifique interprétation de la *Reformation-Symphonie*, l'œuvre célèbre de Mendelssohn restée longtemps dans l'oubli et qu'Adolphe Samuel fit connaître en Belgique en 1869. Au même programme, le beau poème symphonique de Richard Strauss, *Mort et transfiguration*, et l'œuvre symphonique bien connue de Liszt, *Mazeppa*. Dans l'ouverture de *Struensee* de Meyerbeer, à défaut d'inspiration on trouve des « effets » nombreux et remarquables qui recommandent l'auteur du *Prophète* à l'attention des amateurs de sensations violentes... Enfin, les strophes de *Roméo et Juliette* de Berlioz ont été divinement chantées par M^{lle} Jeanne Flament. L'excellente artiste s'est fait apprécier en outre dans des mélodies de Grieg, de Brahms et de Beethoven.

L'exécution de la Symphonie en ré mineur de César Franck dirigée par M. Brahy aux Concerts d'hiver est un événement musical dont se souviendra le public des Concerts d'hiver. Admirable et profonde création de ce génie longtemps méconnu; à côté de cette page grandiose, la suite *Aus Holbergs Zeit* de Grieg a paru bien pâle, encore qu'elle soit d'une écriture très fine et très personnelle.

Le public a fait au baryton Louis Frölich une véritable ovation. M. Frölich a chanté d'une voix ample, bien timbrée, avec une admirable diction, l'air d'*Élie* de Mendelssohn, des lieder de F. Schubert, de Schumann et de Brahms et *Die Ehre Gottes* de Beethoven. L'ouverture d'*Egmont* terminait cette intéressante soirée.

Le prochain Concert d'hiver aura lieu le 19 mars avec le concours du pianiste russe Max Hambourg. Au programme : la Marche funèbre de *Siegfried*, le prélude de *Fervaal* de Vincent d'Indy, le prélude de *Tristan et Isolde* etc.

F. V. E.

Nouveaux Concerts de Verviers.

Avec la belle vaillance que donnent l'amour profond de l'art et le désir intense d'en faire goûter à tous les jouissances, Louis Kefer a repris la série des trois concerts qu'il donne chaque année. Le public verviétois apportera-t-il à cette œuvre de haute éducation le concours de sa présence et de ses écus? C'est malheureusement ce dont il est permis de douter.

Un programme embrassant les œuvres les plus variées et les plus compréhensibles, telles que la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le *Carnaval à Paris* de Svendsen, l'ouverture n° 2 de *Léonore*, etc., n'a pu réussir à amener la foule au premier concert. Celle-ci sait cependant que toutes ces pages seront interprétées par un excellent orchestre; que sous l'artistique direction de Kefer cette interprétation réunira toutes les qualités voulues de vérité, de correction, de puissance et de brio; elle est fière, et à juste titre, de l'inappréciable école de violon formée à l'Institut de musique de notre ville et elle laisse passer, sans la saisir avidement, l'occasion rare de l'applaudir dans l'impressionnant *Largo* de Bach, joué avec un ensemble merveilleux... Enfin, M^{lle} Palasaro, cantatrice des Concerts Colonne et Lamoureux de Paris, nous arrivait précédée d'une réputation hautement méritée, et malgré toutes ces attractions, les vides furent nombreux, l'auditoire restreint. Le public boude et semble se raidir contre ces nobles tentatives de l'enlever à « Poupoule » ! C'est navrant, et il faut à Kefer toute sa foi artistique, toute son énergie pour ne point se laisser aller au découragement. L'emportera-t-il dans cette lutte *pro arte*? C'est ce que nous lui souhaitons de tout cœur, et avec nous tous ceux que préoccupe sérieusement le développement du beau dans notre cité.

J. S.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition des Peintres impressionnistes (Salon de la *Libre Esthétique*). 10-5 heures.

RUE ROYALE, 265. — Exposition de l'Art français du XVIII^e siècle (10-5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition F. Baes et O. Coppens.

GALERIE ROYALE. — Exposition Adolphe Keller (9-6 heures).

Les membres de la Section d'Art de la Maison du Peuple ont été invités par la direction de la *Libre Esthétique* à visiter aujourd'hui dimanche, à 10 heures, l'Exposition des Peintres impressionnistes.

Ils auront pour guides, outre M. Octave Maus, MM. André Mellerio, Marcel Hébert, Henri Meunier et L. Dumont-Wilden.

D'autres groupes et associations, parmi lesquels le *Foyer intellectuel*, *L'Effort*, *Labeur*, etc., ont été invités pour d'autres jours, ainsi que les élèves des cours supérieurs de peinture de l'Académie des Beaux-Arts, qui assistaient, avant-hier, en grand nombre à la conférence de M. André Mellerio sur l'*Evolution de l'Art impressionniste*.

M^{lle} Centner, MM. Pirenne et Le Brun ont ouvert hier à Verviers (Société des Beaux-Arts) une exposition de leurs œuvres.

Les amis de Max Waller feront aujourd'hui dimanche, jour anniversaire de la mort du directeur de la *Jeune Belgique*, un pèlerinage à sa tombe, au cimetière d'Hofstade, près Malines. Départ de Bruxelles-Nord à 2 h. 17. Arrivée à Malines à 2 h. 39.

A 3 heures précises, au Conservatoire, conférence sur Emile Verhaeren par M. Jules Destrée.

La deuxième séance du Cycle de musique contemporaine inauguré mardi dernier à la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{lle} Blanche Selva, de MM. Stéphane Austin, E. Chaumont et B. Hambourg. Notre supplément en donne le programme détaillé.

La deuxième conférence sera faite vendredi prochain, à la même heure, par M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté de Lille, qui parlera de « Jules Laforgue et de l'Impressionnisme poétique ». A partir de 1 heure, le prix d'entrée au Salon sera de 2 francs.

M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur Verlaine. — Audition de mélodies de Gabriel Fauré sur des poèmes de Verlaine.

On annonce pour mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Gaveau, 27, rue du Fossé-aux-Loups, un piano-récital donné par M. Emile Schmuck.

La deuxième matinée Engel-Bathori (deuxième série), consacrée aux œuvres de M^{lle} A. Sauvrezis, aura lieu mercredi prochain, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, avec le concours de l'auteur et de MM. E. Chaumont, Bonneel et J. Risler.

Pour rappel, jeudi prochain, *lieder-abend* de M^{me} Etta Madiér de Montjau à la Salle allemande, rue des Minimes.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, concert donné au bénéfice des Chanteurs de Saint-Boniface, avec le concours de M^{lle} Jeanne Flament, MM. Demest et Edouard Jacob.

Les concours publics de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles auront lieu le dimanche 13 mars, à 2 h. 1/2 (chant), et le jeudi 17 mars, à la même heure (piano), dans le préau de l'école primaire 2, n° 130, rue Sans-Souci.

C'est M. F. Steinbach, chef d'orchestre des concerts du Gürzenich à Cologne et ancien chef de la chapelle Meinigen, qui dirigera, dimanche prochain, le Concert Ysaye à l'Alhambra.

M^{me} Lula Mysz Gmeiner s'y fera entendre dans l'air de la *Clémence de Titus* de Mozart et dans différents lieder. M. Steinbach conduira la Quatrième Symphonie (en *mi mineur*) de Brahms, l'ouverture d'*Eléonore* (n° II), des airs de ballet de Mozart et Schumann et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*. Cartes et abonnements chez Breitkopf et Härtel.

M. Georges Balat, qui dirige une importante agence de coupures de journaux, *The European Press*, — la plus ponctuelle et la plus expéditive de toutes les agences de ce genre, — vient de prendre l'initiative d'organiser un Secrétariat général des cercles d'art de notre pays. Ce secrétariat, installé place Royale, 3, c'est-à-dire le plus près possible du Musée Moderne, effectuera toute la besogne matérielle qu'ont dû assumer, jusqu'ici, les secrétaires des cercles artistiques.

Cette ingénieuse idée a déjà rallié les suffrages de plusieurs cercles bruxellois qui exposent annuellement au Musée Moderne. Là ne se bornera pas, d'ailleurs, le champ d'action de l'organisme nouveau. Au local du Secrétariat, accessible à tous les artistes qui font partie des cercles affiliés, se trouveront concentrés les documents relatifs aux expositions en Belgique et à l'étranger : conditions d'admission, frais de transport, formalités douanières, renseignements sur la solvabilité des marchands et amateurs étrangers. Ici encore, le Secrétariat est appelé à rendre de nombreux services. Enfin, le Secrétariat général se chargera de l'organisation, pour des groupes ou des artistes isolés, de Salons d'art à Bruxelles, en province ou à l'étranger.

Il y aura donc, désormais en Belgique un centre où les artistes pourront obtenir les renseignements qui leur sont indispensables. Ce centre sera aussi le point d'où émaneront les convocations lorsqu'il s'agira de réunir les peintres et les sculpteurs pour la discussion de l'une ou de l'autre question d'intérêt général.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'heureuse initiative de M. Balat qui déjà, comme éditeur de nos écrivains nationaux, tenta d'intéressants efforts. Il s'attelle cette fois à un projet moins chimérique et nous lui souhaitons sincèrement de réussir.

La médaille commémorative de la première exécution intégrale en français de l'*Anneau de Nibelung*, au théâtre de la Monnaie, sera prochainement frappée.

L'œuvre du sculpteur Pierre Braecke est d'une belle envolée et rappellera dignement le souvenir de ces mémorables soirées de la *Tétralogie*.

On sait que la médaille grand module sera offerte à tous ceux : directeurs, artistes et musiciens, qui collaboreront à la réalisation de cette solennité artistique, ainsi qu'aux souscripteurs.

Le comité, présidé par M. Gevaert, et composé de MM. Ernest Van Dyck, M. Schleisinger, Jules Destree, Octave Maus, Eug. Demolder, G. Systermans, Victor Horta, M. Frison, F. Labarre et A. Halot, nous prie d'annoncer que la liste de souscription sera clôturée fin mars d'une façon définitive.

Les personnes désireuses de souscrire peuvent s'adresser soit chez M. Bosquet, trésorier, 212, rue la Poste, soit chez les marchands de musique.

Il sera frappé pour les souscripteurs d'une somme de 100 francs des médailles numérotées de 1 à 20, fleur de coin en argent.

Les souscripteurs de 60 francs recevront un exemplaire non numéroté en argent.

Tout souscripteur de 10 francs aura droit à un exemplaire de l'œuvre en bronze.

La frappe sera strictement limitée au nombre de souscripteurs et les coins seront offerts au Musée communal de la ville de Bruxelles.

L'Union des Amis de l'Art belge a procédé, au siège social de la société, rue de Comines, 34, à Bruxelles, au tirage réglementaire des noms d'artistes dont des œuvres seront réparties à la fin du second exercice, qui sera clôturé au commencement du mois d'avril. Sont sortis de l'urne les noms des peintres Vandermeulen, Em. Van den Bussche, Jules Potvin, Van Hove, du dessinateur André Vanderstraeten et du sculpteur A. Matton. M. F. Patte a été désigné comme artiste suppléant.

M. A. Ruhemann vient de traduire en allemand les dernières œuvres de Camille Lemonnier, *Comme vu le ruisseau* et le *Petit Homme de Dieu*. Après ces deux volumes, il fera paraître la traduction du superbe volume que M. Lemonnier a consacré récemment à Constantin Meunier, ainsi que celle de l'*Épopée flamande* d'Eugène Baie, ouvrage couronné par l'Académie libre de Belgique.

Le théâtre Molière, qui a clôturé sa campagne de comédie, donnera dans quelques jours une revue de MM. Théo Hannon et Clem. M. Munié a engagé pour cette revue des artistes des principales scènes de genre de Paris, notamment M. Gibard. Décors et costumes de Landolf, Paquin et Bodart.

Au Parc, demain, première de l'*Adversaire*, d'Alfred Capus.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues
du monde entier;

publie l'Argus des Revues, mensuel;

édite l'Argus de l'"OFFICIEL"

Contenant tous les votes des hommes politiques et
leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.

Adresse télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

Adresse téléphonique : 102-62
Écrire au Directeur, 14, rue Drouot, PARIS (IX)

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Fernand Khnopff. M. Albert Baertsoen. — Maurice des Ombiaux. *Mihien d'Avène* (L. DUMONT-WILDEN). — Notes prises à la Conférence de M. André Gide sur l'Évolution du théâtre (M. H.). — A propos de l'Impressionnisme (JULES DU JARDIN). — Chronique musicale (O. M. et CH. V.). — Sienna. Conférence de M. Ernest Verlant (A. D.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Belgique contemporaine. — Vente de la collection Edmond Picard. — Memento des expositions. — Petite Chronique

L'Esthétique de Jules Laforgue.

Le poète comprend mieux la nature que le savant.

NOVALIS

I

Poète et conteur, Jules Laforgue fut aussi un critique d'art. Disciple de Darwin et de Hartmann, instruit des théories de Chevreul et des recherches de Charles Henry, il tâche dès 1880, au témoignage de Gustave

Kahn, avant donc que de composer ses *Complaintes*, à justifier, par des arguments empruntés à la philosophie et à la science, les innovations de l'école *impressionniste*, dont, entre les premiers, il eut le bon goût de priser et le courage de louer les œuvres. Il ruine le système de Taine; il fonde une esthétique nouvelle sur la philosophie de l'Inconscient. Il ne publie guère, mais il écrit beaucoup. Il couvre ses carnets de ces *Notes* autrefois imprimées par M. Félix Fénéon dans la *Revue blanche* (t. IX, X, XI) et les *Entretiens politiques et littéraires* (t. IV), et dont M. Camille Mauclair a réuni les plus intéressantes dans les *Mélanges posthumes*, naguère édités par la Société du *Mercur de France*. Dans ces pages, écrites avec fougue, à l'éclair de la vérité soudain apparue, aucune précaution n'atténue, aucun souci d'expliquer ne délaie l'idée. Point de langes encore à la pensée; elle est là toute nue, telle qu'elle fut enfantée.

Ces pages sont encore peu connues. Mais elles ne paraîtront pas indignes des *Moralités légendaires*, où pourtant se joue une si déconcertante ironie, ni de ces poèmes qu'éclaire, selon la belle expression de Maurice Maeterlinck, le « sourire de l'âme ». Elles abondent en aperçus originaux; les lisant, on admire combien le goût de cet adolescent était délicat et son jugement sûr, — aussi combien sa dialectique était efficace. Il y a là des réfutations décisives et des confirmations précieuses. Cette « esthétique » est *attendue*. Elle est l'adéquante formule de nos aspirations, de nos affinités, de nos préférences. Ce trésor sera, sans doute, de nombreuses années, monnayé par les critiques.

J'ai résumé la philosophie de l'art de Laforgue dans une conférence, que je fis, le 11 mars dernier, à l'exposition de la *Libre Esthétique*, — au milieu des œuvres de Manet, de Renoir, de Degas, de Monet, de Seurat, de Signac, de Van Rysselberghe : toutes les époques de l'impressionnisme. Les pages que j'analysais et citais étaient la glose ingénieuse et persuasive de ces tableaux. En retour, je n'avais qu'à montrer les toiles pour illustrer d'exemples les deductions de Laforgue. Voulant refaire ici l'exposé de ses idées, en les ordonnant et conciliant, je regrette de ne les pouvoir plus confirmer par ces « preuves ».

Comme pour débayer son terrain, Laforgue commence par réfuter l'esthétique de Taine. Tant que celui-ci, se bornant à *expliquer* et ne prétendant point à *juger*, s'efforce à démontrer qu'aux œuvres d'art, non moins qu'aux espèces vivantes, s'applique la *loi des dépendances mutuelles*, et que la sculpture en Grèce, la peinture en Italie et dans les Pays-Bas sont des *produits* de la *race*, du *milieu* et du *moment*, Laforgue ne discute point. Si, peut-être, il n'admet pas toutes les conclusions de Taine, au moins pense-t-il comme lui que, pour étudier l'œuvre d'art, c'est la méthode expérimentale qu'il convient de suivre. Il faut se restreindre à sentir et comprendre : La fin la plus proche de l'art est de nous causer un plaisir. Jouissons de ce plaisir en toute simplicité. C'est là l'important. Si, en démêlant les causes, nous ayons notre jouissance, gardons-nous, du moins, de formuler nos préférences en lois. Nos jugements n'ont pas d'autorité pour autrui. Nous-mêmes en appelons. Nous passons notre vie à élever et renverser des idoles. « S'il nous est permis... de hasarder quelques vues d'ensemble, il ne faut pas espérer de juger, de goûter les œuvres contemporaines et du passé *que d'une façon infiniment éphémère, en créatures*. »

Mais quand Taine en vient à professer que la critique ne doit pas se limiter à comprendre et expliquer, qu'elle *doit aussi juger et classer*, Laforgue s'insurge contre ce pédantisme. Il se passionne; il dispute avec véhémence. « M. Taine pose un principe qui assigne à chaque œuvre un rang dans l'échelle. Encore une fois, un tapis est une œuvre; une partie de notes est une œuvre; un griffonnage de Rembrandt ou de Degas sont des œuvres. Vous voyez qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. »

A quoi, en effet, peut-il servir d'assigner des rangs?

Le goût, variable selon les temps et les hommes, se peut-il accommoder de ces hiérarchies? Supposons, pourtant, qu'un critique, d'intelligence assez ouverte pour tout comprendre, de sensibilité assez fine pour tout percevoir, de volonté assez ferme pour ne se laisser point aller à ses affinités instinctives, ait assez d'autorité sur nous pour nous imposer son classement. Mais ce classe-

ment, il serait fort empêché de le faire. Y a-t-il une commune mesure pour une cathédrale, une statue, un paysage, une symphonie, une tragédie? Il faudrait donc une « échelle » pour l'architecture, une pour la sculpture, une pour la peinture, une pour la musique, une pour les lettres. Que d'échelles à tirer, pour reprendre le mot de Laforgue, dont l'enjouement raille si agréablement la gravité de Taine. Pareille difficulté dans chaque art. Vous êtes fondé à dire que Degas et Monet ont même esthétique. Vous ne pouvez, pourtant, comparer une « danseuse » de l'un et une « meule » de l'autre. Prétendez-vous que la tragédie est supérieure à la comédie, celle-ci au roman, celui-ci à la poésie lyrique? Il n'y a que M. Brunetière qui enseigne et peut-être croie qu'à perfection égale la différence des genres est une raison pour guinder *Athalie* au-dessus de *Madame Bovary*. Sans compter que voilà bien du temps perdu pour l'admiration!

Afin de dresser son « échelle », Taine considère dans les ouvrages de l'esprit : 1^o l'importance, 2^o la *bien-faisance* du caractère.

Une œuvre d'art vaudrait d'autant plus que les caractères en sont plus généraux et permanents. Là encore Laforgue regimbe. Le chef-d'œuvre n'est pas nécessairement l'expression des « puissances souveraines de la nature ». Apparaissent-elles dans le Parthénon, Notre-Dame, les Halles centrales. Dans les merveilles des arts chinois et japonais, dans les tapis persans, qu'y a-t-il d'universel? « Les puissances souveraines de la nature nous ordonnent-elles de préférer un paysage stable du Poussin ou d'Aligny ou de Troyon à une impression qui a duré dix minutes dans le temps éternel par Claude Monet? » Aussi bien n'y a-t-il point de « paysage stable »; mais, le dessin en étant illusoire et les couleurs changeant d'instant en instant, une succession de paysages. Il n'y a même pas une aube, un crépuscule; mais, dans l'aube et le crépuscule, un nombre incalculable de degrés, qui de la nuit nous acheminent au jour et du jour à la nuit. Le peintre est donc plus près de la vérité naturelle, qui se hâte à fixer sur sa toile l'une de ces phases lumineuses, si malaisément discernables. C'est bien plutôt en détachant de la durée un de ces moments, qu'on nous fera pressentir les lois permanentes. Si vous prenez une moyenne de ces effets successifs, le « paysage stable » étant de nécessité une synthèse, votre composition n'a qu'une généralité de convention. Vous faites de l'abstrait; vous sortez du réel. Dira-t-on, selon la formule de Taine, que le plus beau ciel sera le plus « stable »? Ce qui nous plaît, dans les ciels de Constable, c'en est précisément la mobilité. On y sent le vent qui pousse les nuages et en fait courir l'ombre sur les terrains et les eaux. Le soleil, qui est l'objet le plus « stable » de l'univers, n'est pas pour « l'éphémère » poète, dont la règle est l'*imitation de*

Notre-Dame la Lune, plus intéressant que le regard de la femme aimée. Une rêverie de Shelley et un sonnet de Baudelaire ne lui semblent pas inférieurs à un chant de Virgile ou à une ode de Pindare. C'est qu'en réalité toutes les manifestations de la force unique et inconsciente, qui est le principe du monde, sont aux yeux du philosophe d'égale importance.

Prenant pour criterium la permanence et la généralité des caractères, Taine met la peinture dans la dépendance des lettres. — « Vous faites entrer dans vos appréciations des éléments littéraires en admirant les petits Flamands pour leur art de manifester l'essentiel d'une race et d'un siècle. » — En effet, leurs « intérieurs » nous intéressent par l'interprétation du clair-obscur et point par la signification sociale. Ils ne sont que par surcroît, sans préméditation, des documents pour l'historien. Au contraire de Taine, à qui les petits Hollandais agréent « parce que ce sont des bourgeois contents de vivre, point excentriques, point hypertrophiés, » Laforgue estime qu'ils ont fait « de la peinture littéraire de bourgeois médiocres, sans génie ». La fin de la peinture n'est pas de prouver, mais de peindre, de faire vrai, de nous plaire et tout ensemble d'affiner notre sensibilité, d'aider, par conséquent, l'évolution de l'inconscient vers la conscience.

C'est par des considérations littéraires ou historiques que nous nous détachons du présent, le seul qui nous intéresse, en dehors de tout parti pris, et que nous préférons les monuments du passé aux œuvres de l'art contemporain. Celles-ci ont été conçues à notre image; elles portent la marque de nos goûts, de nos préjugés, de nos modes. Ce sont les seules dont nous puissions avoir une intelligence parfaite. Elles nous causent un plaisir immédiat. Nous ne jouissons des autres qu'après raisonnement. Dans cette querelle toujours renaissante des anciens et des modernes, notre penchant est vers les modernes; il nous faut forcer notre naturel pour nous ranger du parti des anciens. — « Littérairement, avec des goûts d'historien, d'antiquaire, nous saurons être amoureux sincèrement d'un type de femme du passé, Diane chasseresse, l'Antiope, la Joconde, Marie la Sanguinaire, la Muse de Cortone, la Junon de la villa Ludovici ou M^{me} de Lespinasse, M^{lle} Aïssé, ou Poppée, femme de Néron; — mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones, telle Parisienne de Nittis, etc., la jeune fille d'Orphée de Gustave Moreau. — nous fera seule sangloter, nous remuera jusqu'au tréfonds de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec son allure d'aujourd'hui, sa coiffure, sa toilette, son regard moderne. »

Selon Taine, l'artiste, peintre ou sculpteur, qui vêt son personnage de l'habit à la mode se restreint à n'exprimer qu'un caractère secondaire. Le vêtement, au

surplus, n'est qu'un dehors et un décor; on peut l'ôter en un tour de main. — « Et après ? réplique Laforgue; c'est un *dehors*: ce dehors m'importe à moi, peintre, autant que votre dedans, psychologue. Puis ce dehors, ce décor (même en notre temps submergé, paralysé par la confection), c'est la physionomie, le geste, le beau, l'intéressant de mes personnages. » — Ajoutez que ce costume, on peut le bien ou le mal porter. Vous y discernez « d'innombrables nuances selon le rang, la pose, le caractère individuel, l'heure, l'occupation ». Mais surtout, — « je ne vois que des gens habillés ». Le « tour de main » ne signifie rien. — « La toilette qu'on ôte en un tour de main est aussi précieuse que celle qu'on se greffe »; et par celle-ci Laforgue entend la coupe de la barbe et des cheveux, la propreté de la peau et des ongles, les manières et l'allure, qui sont aussi une toilette. Il conclut : — « Une bonne aquarelle d'Eugène Lami, un salon de Nittis, tous les Hollandais, un bar de Manet, m'intéressent autant, moi, cœur humain à œil d'artiste, autant qu'une fête de Véronèse ou toute autre œuvre où il y a plus souci du corps humain dans ses « caractères stables ».

Ces « caractères stables » ne se rencontrant que dans le nu; c'est sur la sculpture grecque, sur l'Hellène harmonieusement développé par la gymnastique que Taine modèle son idéal. — « Votre tort, objecte Laforgue, est de chercher par des voies morales, littéraires, spiritualistes, l'idéal plastique. Et aboutissant au même résultat que Winkelmann, l'antique, — vous trouvez que c'est l'athlète de la vie grecque. Cherchez-le, au contraire, par les voies du plaisir de l'œil, et on arrive à voir qu'il n'est pas l'idéal absolu, mais relatif. Un ivoire japonais, une orfèvrerie de Cellini, un pied-bot de Vélasquez, la Bethsabé de Rembrandt, un tapis persan, un nocturne de Whistler, donnent un plaisir artistique à mon œil, en dehors de tout attrait archéologique, littéraire ou de rareté. » — Considéré du point de vue de la vie, continuée à travers les âges et les civilisations, le chef-d'œuvre de la floraison hellénique n'est ni plus ni moins éphémère « que le héros de noblesse morale et de perfection physique d'une estampe de Deveria, — Byron ou Lamartine. L'Antinoüs n'est pas plus beau que le duc de Morry, la Junon de la villa Ludovici qu'une Parisienne d'un pastel de Nittis. Le dandysme, cette beauté de l'être en toilette, la correction de l'homme, l'art de la femme, cela avec nos visages si expressifs, n'est-il pas aussi intéressant, aussi solide, aussi humain, aussi naturel que le nu grec ? »

Pour Renan, qui adopte le même idéal que Taine, le règne de la statuaire aurait pris fin du jour où l'on a cessé d'aller à demi nu. Un changement, il est vrai, s'est, à cette époque, produit dans la sculpture. L'histoire le constate; l'amateur s'en réjouit, toujours épris de nouveauté. Mais de quel droit dites-vous que c'est une *déca-*

dence? Ne suis-je pas, moi, aussi fondé à dire que c'est un *progrès*? Décadence, progrès, que signifient ces mots au regard de la vie? — Certes, le nu n'est pas toute la sculpture. Le vêtement n'est que pour le sculpteur malhabile un obstacle à l'interprétation des lignes, aux rythmes divers du mouvement. — Mais concédons que l'artiste doive dépouiller son personnage d'un costume sujet aux variations de la mode, pourquoi préférer le gymnaste grec au moderne adolescent aminci par le luxe et le plaisir, l'exclusif développement cérébral? — « Le nu d'une grisette déformée par le métier ou le nu grêle d'un Donatello n'est-il pas aussi intéressant que celui de la Diane chasseresse?... Et les bustes des Césars de la décadence, si congénères des nôtres, ne sont-ils pas aussi intéressants que les têtes des Niobides? » — Remarquez combien de fois ce mot *INTÉRESSANT* revient sous la plume de Laforgue. C'est que, pour lui, tout est là : *être intéressant*. Il pose ce postulat non par dilettantisme, mais par philosophie.

Accordons encore que le nu soit supérieur à l'habillé. Qu'au moins le corps humain nous soit montré au naturel. Laforgue se demande quelles réflexions doivent faire les femmes devant les toiles où on les flatte, en retranchant certains détails. — « N'ont-elles pas honte de leur réalité complète et des méliances de l'homme qui, pour le beau, supprime ces réalités? » — Dans un couplet où il donne cours à sa verve, il oppose le *Saint Jean* de Rodin, — « des rides aux orteils, pour lui uniquement le travail de l'attache de l'épaule gauche et de son coude et du dos tel quel, muscle à muscle, sans recette, ni fini harmonieux, et la puissance d'attache des cuisses, et la cuisse droite tendue avec son gonflement énorme, et calé à terre avec ses pieds et non soulevé avec des ailes de marbre, et la poitrine sale, discrète en reflets, du tout pavé de fonderie, » — aux marbres convenus d'alentour : « Ventres sans tripes, cheveux sans sève, cous sans déglutition, pieds d'anges, peaux sans sueur, épaules sans existence, sans même le poids de l'air, nés à cet âge-là, n'ayant jamais *poussé*, ni nés ni poussés, n'ayant jamais eu d'égratignures, nez inouchables, bouches sans salive, fesses sans sphincters, fronts uniquement occupés de cette idée : « Est-ce assez ça, hein? »

Au contraire de Taine, Laforgue est si épris du détail, de l'accidentel, du contingent, du transitoire — et de la vérité qu'il revendique la *polychromie* pour la sculpture. Sans doute, il admet la convention du marbre ou du bronze monochromes, — « mais, de même qu'au-dessus d'une scène reproduite en gravure, je mets cette même scène reproduite avec toute sa vie de tons et de valeurs dans l'atmosphère, etc., autant je mets au-dessus d'un buste en marbre ou en bronze, ce buste, en cire, par exemple, avec les yeux bleus ou noirs, des lèvres rouges ou exsangues, les cheveux et la pa-

ture, etc. » La sculpture grecque, dont toujours est méconnu le *réalisme*, était polychrome.

Encore une raison pour n'admettre point l'idéal de Taine : la sculpture devient, pour lui, la somme de l'art ; la peinture en est, au vrai, exclue. — « N'a-t-elle pas voix au chapitre? Et avec elle ce qu'ignore le statuaire, *et qui est cependant toute l'optique*, toute la peinture d'aujourd'hui et de l'avenir : outre la perspective linéaire et colorée, — les richesses infinies de la perspective atmosphérique, l'air, la physiologie des masses transparentes, perpétuellement ondulatoires, de l'atmosphère, avec sa vie prodigieuse de corpuscules disséminés, sympathiques ou antipathiques, à réflexion ou réfraction, et les milliers d'accidents combinés de la direction de la lumière, du levant au couchant d'une journée. »

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. FERNAND KHNOFF

CHER AMI,

C'y les réponses à ton questionnaire :

1° L'Impressionnisme est une de ces inévitables modifications de tendance qui se produisent périodiquement dans la représentation artistique de l'insaisissable Nature « aux multiples aspects ». L'Impressionnisme s'est opposé aux excès de l'Académisme ; toujours, la balance entre l'observation directe et la stylisation traditionnelle.

2° Son « influence » a été « bonne » comme celle de tout effort sincère vers la Vérité.

3° La renommée de l'Ecole belge doit à l'Impressionnisme les œuvres les plus exquises de Heymans, le développement d'artistes tels que R. et J. Wytman et sa révélation, peut-on dire, à Emile Claus. J'ajoute que l'organisation de ce Salon a été parfaite ; et il est incroyable, vraiment, qu'elle ait été aussi mal comprise.

Il était impossible, en somme, de procéder par un classement qui ne pouvait être qu'approximatif et arbitraire. Il n'y avait, absolument, qu'à montrer le groupe d'origine tel qu'il existe actuellement à Paris.

Mais tu connais la formule : Bien faire et laisser dire.

FERNAND KHNOFF

M. ALBERT BAERTSOEN

MON CHER MAUS,

Entendons-nous d'abord sur les mots.

L'Impressionnisme ne désigne, à mon sens, que l'évolution produite en peinture par l'emploi d'une technique nouvelle, celle de la *division du ton*, basée sur une théorie scientifique. Cette technique, tout au plus pressentie par Delacroix et Turner, nous

(1) Voir nos deux derniers numéros.

a donné le groupe des Monet, des Sisley, des Pissarro, des Seurat. Et je ne puis, par exemple, rattacher à l'impressionnisme proprement dit l'admirable *réaliste* Manet dont la large technique procède à la fois de Hals et de Goya et dont le dessin est souvent souligné de bruns et de noirs opaques, très peu vibristes ! Je ne vois pas du tout ce que Rubens et Vermeer ont à voir avec l'impressionnisme... A ce compte-là, tous les gens de talent pourraient en être !

Cela posé, l'impressionnisme n'est évidemment qu'une phase — celle d'hier — de la constante évolution de l'Art. Son influence et son importance ne sont pas niables. Toute la production contemporaine en est comme imprégnée...

Vous savez mon admiration — non exclusive — pour les maîtres de l'impressionnisme. Cette admiration n'a pu que grandir après l'incomparable exposition que vous venez d'organiser à Bruxelles. Et je déplore les injustes attaques dont elle est l'objet.

L'impressionnisme, né en France, a eu, en Belgique comme ailleurs, une influence étendue. D'excellents peintres de chez nous se sont assimilés avec bonheur la technique impressionniste, sans cesser pour cela de demeurer essentiellement flamands dans leur expression d'art.

Presque tous nos artistes ont subi plus ou moins cette influence qui les a débarrassés de traditions surannées, de visions vieillies.

De façon générale, notre art s'en est trouvé vivifié.

Votre bien dévoué,

A. BAERTSOEN

Nous publierons dimanche prochain les réponses de MM. A.-J. HEYMANS et X. MELLERY.

MAURICE DES OMBIAUX

Mihien d'Avène (1).

Plus le mouvement littéraire belge va s'accroissant et se perfectionnant, plus se précise son caractère national. Les écrivains de ce pays, qui ont craint si longtemps de décrire les choses, les êtres et les paysages de ce pays, ont enfin compris qu'il avait aussi son charme et sa beauté, et que c'est à condition de célébrer ce charme et cette beauté particulière qu'ils peuvent donner à l'art qu'ils exercent la puissance et la durée que seule confère une originalité vraie. Il faut que chacun cultive son champ ; on ne décrit avec éloquence que la maison que l'on connaît bien, le pays où l'on a été élevé, les hommes dont on comprend la langue sentimentale. Tout le reste est littérature, et ceux qui ne possèdent pas le sens artistique affiné, l'art savant et précieux que donne seule une longue culture, y seront toujours inférieurs. Nos écrivains et nos artistes ne peuvent atteindre à la maîtrise qu'à force de sincérité.

Il faut louer la présente génération littéraire de l'avoir senti. Un de ceux qui ont le mieux pénétré cette nécessité est M. Maurice des Ombiaux ; il est le décrivain de la Wallonie, et personne ne reste plus obstinément fidèle aux impressions de son pays. Il en a merveilleusement compris le pittoresque et le sentiment, non point seulement le pittoresque extérieur, celui qu'on consigne

dans les guides et qui frappe les touristes, mais la pittoresque essentiel, celui qui se cache et se devine, celui qui se terre au fond des âmes.

Il est facile d'exploiter littérairement les mines inépuisables de la poésie populaire, du folklore et de la légende. Mais le lecteur averti sent fort bien quand ces procédés sont artificiels. Pour tirer heureusement parti de la littérature naturelle éparse aux cotéaux d'un pays, il faut le bien connaître, il faut que chacun des couplets de cette vieille chanson fasse vibrer les intimités profondes de l'écrivain qui les recueille. Sans cela, son œuvre n'apparaîtra que verbiage vain, nous sommes fatigués de la couleur locale suivant le mode romantique et nous demandons d'abord au pittoresque ethnique de la sincérité. C'est ce qui fait le mérite des romans de M. des Ombiaux. Il connaît sa terre wallonne et il l'aime fidèlement ; il en sait la langue fruste, imagée, savoureuse ; il en connaît tous les chemins, tous les bois, tous les clochers, il en partage les passions et les plaisirs, les chansons et les tristesses, et c'est l'âme même de son pays qui passe dans ses livres. Aucun de ceux-ci n'a eu jusqu'à présent un parfum de terroir plus puissant et plus sain que *Mihien d'Avène*, l'œuvre qui vient de paraître à Paris chez Juven, sous les auspices de la Société des Écrivains belges. C'est un roman rustique extrêmement simple : Un innocent, un pauvre petit coureur de route, le plus humble des gardeurs de vaches, aime une fille de fermier, d'abord parce que seule en sa misère elle lui fut secourable, puis parce qu'elle est belle, parce qu'elle apparut à sa pauvre âme naïve et fruste comme une fée, comme une princesse de légende. Cet amour naturellement reste enfoui au fond du cœur du misérable. Est-ce qu'on aime Mihien d'Avène l'innocent ? Il ne l'avoue pas, peut-être l'ignore-t-il en son âme obscure jusqu'au moment où la jalousie y jette ses lueurs sombres. Rosette, l'aimée, épouse un joyeux paysan, le capitaine de jeunesse. Alors le pauvre être ne se pose plus et dans une révolte d'instinct il tue son heureux rival.

Voilà *Mihien d'Avène* réduit à l'essentiel. Mais ce petit drame rustique si tragique en sa sobriété nous fait pénétrer la vie intime et profonde d'un village de Sambre-et-Meuse, nous fait assister à ses travaux et à ses fêtes, et les scènes de mœurs qu'il décrit ne sont nullement épinglées sur le roman mais font corps avec lui. Au reste, un des mérites principaux de *Mihien d'Avène* c'est la sobriété d'une composition qui jamais ne perd ses lignes directrices. Le drame d'amour garde sans cesse sa forte unité. S'il nous fait témoins des scènes singulières ou joyeuses de la vie wallonne, c'est parce que c'est bien un drame wallon qu'il raconte. Si les personnages qu'il nous montre : Mihien d'Avène, le censier de Fleurechamps, sa fille Rosette, Florent, le Maître-Jeune-Homme sont si vivants, si bien campés, c'est que M. des Ombiaux les a vus dans quelque cour de ferme, dans quelque cabaret de village, c'est qu'il leur a parlé longuement la langue qu'ils connaissent, c'est qu'il s'est ému de leurs peines et réjoui de leurs joies.

Mais le personnage même du chemineau domine tout le livre. Dès les premières pages il est posé avec une singulière vigueur :

« A l'ombre d'un peuplier ou d'un saule, couché dans l'herbe, Mihien rêvassait ou taillait un flûteau dans une branche de sureau. Penché vers la mare, il regardait nager les rainettes dans l'eau sillonnée d'insectes. Sur une flûte de deux sous, il jouait tous les airs qu'il avait entendus et faisait danser les filles de ferme à la vesprée. Un censier lui donna un vieil accordéon après lui avoir fait jouer des danses pendant toute la noce de sa fille : ce fut le plus beau jour de la vie de Mihien.

« Tous les soirs, sur le vieux banc vermoulu, devant la chaumière tapissée de vigne, entre Fine aux yeux rouges et chassieux, devenue presque aveugle, et le vieux Bechet, ankylosé par le travail de la journée, Mihien exprimait, en des airs chevrotants, la mélancolie des crépuscules, le rêve des grands bois mystérieux, les campagnes noyées de brumes. Il jouait de vieilles romances, dont un passé lointain semblait surgir. Il y en avait d'implorantes comme une prière, de douces comme une berceuse, de tristes et de folles. Elles portaient en elles les parfums d'avril, les espoirs de mai, d'autres avaient la couleur des feuillages d'automne. Dans toutes passaient, comme dans les fonds des paysages gothiques, le décor des vieux burgs d'alentour, perchés sur les rocs, avec leur cortège de légendes héroïques et tendres. L'âme sentimentale de

(1) Paris, F. Juven ; Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges.

la race, des collines aux cimes capricieuses, des rochers tourmentés, de la rivière claire et gazouillante, chantait avec lui. Les vieux l'écoutaient religieusement et les yeux mi-clos semblaient revivre les sentiments de toute leur vie. Quoiqu'il eût déçu leurs espérances, l'orphelin berçait leur vicillesse d'un charme grave et mystérieux. Les gens du hameau qui l'entendaient chaque soir en regardant les étoiles le considéraient en quelque sorte comme un être sacré. Ils étaient troublés par l'esprit qu'il portait en lui... »

Et c'est bien en effet l'esprit ou plutôt l'âme obscure et tendre de son pays que Mihien d'Avène porte en lui. Il prend par instant la valeur d'un symbole et le livre a'ors qui conte son histoire apparaît comme un clair et lumineux poème de nature et de vie.

L. DUMONT-WILDEN

Notes prises à la Conférence de M. André Gide sur l'Évolution du théâtre (1).

M. Gide ne veut pas traiter la question de la *Synthèse* des arts au théâtre, mais envisage l'œuvre d'art dramatique en tant qu'elle peut et doit trouver sa fin *en elle-même*.

Comment expliquer que tant de pièces de mérite : de Verhaeren, de Claudel, de Henri Ghéon, de Maeterlinck, etc., ne sont pas jouées, bien qu'écrites pour la scène? Elles ne « feraient pas d'argent » répondent acteurs et directeurs de théâtre; mais enfin, pourquoi?

Les pièces à succès ne sont point celles que l'on écrit sous la seule hallucination d'art, avec l'unique souci de faire œuvre pleinement humaine, raisonnable et belle, mais celles qu'inspirent des préoccupations sociales, patriotiques, pornographiques, pseudo-artistiques... Voilà ce qui touche le public; au contraire, il ne peut comprendre le désintéressement de la beauté, il s'en irrite comme d'une impertinence; il cherche une cause, un motif de l'œuvre en dehors de la beauté elle-même, une direction, une tendance, quelque chose dont il puisse se servir. S'il fait un succès à *l'Ennemi du peuple*, à *Maison de poupée*, c'est qu'il y flaire une thèse; il restera froid devant le *Canard sauvage*, *Rosmersholm*, parce que « ça ne conclut pas et qu'on ne comprend point ce que l'auteur a voulu dire ».

Pourtant les pièces à thèses et préoccupations pratiques des Voltaire, des Diderot, sont mortes; elles meurent, celles de Dumas, d'Augier; elles mourront de même celles de Hervieu, Capus, de Curedat même...

Qu'y a-t-il donc de spécial dans ces nouvelles pièces que nous citons plus haut, qui « ne se jouent pas, ne font pas d'argent », mais sont de précieuses œuvres d'art?

C'est qu'elles sont des œuvres de réaction contre (ne disons pas le réalisme, mot qui prête à trop d'interprétations) contre l'épiscopatisme. Pourquoi Racine choisit-il des héros que nous regardions « d'un autre oeil » que les personnages qui nous environnent? C'est que la distance les dépouille de tous ces détails épisodiques que M. Sardou aime à plaquer sur les siens, pour ne plus laisser que la vérité humaine profonde sur laquelle l'art peut œuvrer.

Des réalistes renvoient l'art à la nature. Il y a qui-proquo; la nature n'en peut mais. Aphrodite ne naît point d'une fécondation naturelle. Sans doute l'art embrasse toute la nature et l'étreint :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer;

du moins c'est pour la dépasser; et pour la dépasser, l'art s'impose une contrainte. Il ne croit pas que le cerf-volant s'élèverait plus haut sans fil, ni la colombe sans l'air où ses ailes s'appuient. Il s'imposera donc des lois : les trois unités, les formes strictes du sonnet ou de la fugue, etc. L'art n'aspire à la liberté naturelle que dans les périodes de maladie; vigoureux, il cherche la lutte et

(1) Salon de la *Libre Esthétique*, 25 mars 1904.

l'obstacle; car l'âme, là aussi, vit de lutte et d'effort. La Grèce proscrivait celui qui ajouta une corde à la lyre.

Mais avec l'auteur, coopèrent à l'œuvre d'art l'acteur et le spectateur.

L'acteur a, lui aussi, restreint la part de contrainte, diminué l'espace qui sépare la scène de la salle (suppression du masque, du cothurne, du costume de convention). Dira-t-on que le personnage est rendu plus exactement, en précisant ainsi le lieu, le moment? Nous voici loin de Goethe, qui n'admet point de personnages historiques en poésie, mais affirme le droit du poète à choisir des hommes auxquels « il fait l'honneur » d'emprunter leurs noms et leurs gestes pour exprimer le mor-de qu'il a conçu! Mais l'acteur a besoin d'un succès immédiat (puisque sa création ne dure pas); il inclinera donc fatalement à particulariser ce qu'à voulu généraliser l'auteur.

Le spectateur a sa part aussi dans cette diminution de valeur artistique des œuvres de théâtre. Chose étrange! Il semble que le théâtre soit établi pour feindre les passions que l'on n'a pas, socialement, le droit d'avoir; les mœurs, disait Balzac, sont l'hypocrisie des nations : les passions ne sont pas supprimées, elles ne sont que cachées et nous aimons entendre parler haut à la scène des voix que notre bienséance étouffe. C'est nous qui sommes les comédiens (*hypocrite*, en grec, veut dire comédien), parce que nous prétendons être ce que nous ne sommes pas.

Le païen, lui, croyait devoir être ce qu'il était; il ne se banalisait pas; au contraire, il poussait à bout sa nature et la réalisait pleinement. Et il n'y avait pas un type unique d'humanité dressé par la Religion comme un idéal exclusif. Donc, nul besoin d'hypocrisie. Le masque était réservé pour l'acteur.

C'est l'inverse à notre époque. Le masque n'est plus sur la scène, mais dans la salle. Un drame monotone, mesquin, où le tragique de situations remplace le tragique de caractères.

Comment aurions-nous des caractères, alors que la société moderne et la religion chrétienne font tout pour les empêcher? Le christianisme exalte l'humilité, non la grandeur d'âme, la contemplation, la résignation, non l'action. Polyeucte, sans doute, est chrétien par certains éléments, mais c'est l'élément païen combattu par l'élément chrétien qui est dramatique. Le dernier acte se passe nécessairement dans la coulisse, en plein ciel (de même dans le second *Faust*), où les personnages sont décaractérisés, n'ont plus rien de la vie.

Peut-on remédier à cette disette de caractères, à ce nivellement qui, certes, n'a pas de Dieu, à cette œuvre de désolation sur laquelle doit gémir l'homme de bien? S'agit-il d'en revenir au paganisme?

Non, mais un changement dans les mœurs, dans la distribution des richesses, peut faire surgir de nouvelles formes d'héroïsme, déterminer la formation ou plutôt la révélation de nouvelles figures de héros. Car il y avait des Werther avant Werther; il y a des Muichkine, des princes André à Bruxelles ou à Paris. Mais leurs voix sont étouffées sous le manteau des mœurs. Le monde n'entend que ceux dont il reconnaît la voix et les formes neuves d'humanité ne prennent pas facilement, à elles seules, conscience d'elles-mêmes. Mais le temps fait son œuvre et bien des possibilités se réalisent. Ceux qui ont écrit ces œuvres de théâtre non jouées n'ont pas tremblé devant cette pleine mer de la nature humaine, cet océan pour lequel nous n'avons point encore de cartes. Audacieusement, ils ont levé l'ancre.

M.

A propos de l'Impressionnisme.

Nous recevons de M. Jules du Jardin, auteur d'une imposante Histoire de l'Art flamand, la spirituelle lettre que voici :

MON CHER MAUS,

Une polémique a surgi à propos du Salon de la *Libre Esthétique*.

J'avais bien juré de ne pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce,

de laisser à d'autres le soin d'épuiser le débat. Seulement il me semble que les opinions s'égarent et que, d'une question d'art, on tend à faire une question de personnes, ce que, ma foi ! je trouve souverainement pénible, peut-être en ma qualité de reclus, vivant de préférence soit aux confins de la ville, soit à la campagne, en peintre amoureux de son art et de littérature...

Tu me diras que, par le fait même, je ne suis pas au courant de la question. Cependant permets-moi de te communiquer quelques idées qui m'ont été suggérées par l'étude de l'Art flamand que je fis, je puis te l'affirmer, sans parti pris aucun, uniquement préoccupé de rechercher la vérité; et ce qui précède te prouvera suffisamment, je pense, que je ne veux aucunement prendre fait et cause pour toi contre M. Picard, ou pour M. Picard contre toi, désirant ferrailler sur le terrain de la discussion d'art, terrain qu'on n'aurait jamais dû abandonner à mon avis.

En fin de compte, la discussion dont il s'agit peut se résumer en quelques lignes : d'après certains, le nationalisme dans l'art est un dogme inattaquable; il faut faire prévaloir l'Art flamand sur l'art exotique; et malheur à celui qui, en prônant l'art étranger, fait du tort à la situation matérielle de nos artistes.

Je veux bien admettre cette thèse, étant Flamand de naissance, fier du passé artistique de ses ancêtres et au surplus humaniste, désireux de voir régner sur terre l'âge d'or au point de vue intellectuel et matériel... Mais je demande qu'on m'explique tout d'abord ce qu'on entend par « Art flamand » et comment on va s'y prendre pour que tous les artistes — surtout ceux qui ont du talent ! — parviennent à vivre du produit de leur art...

Toute plaisanterie à part, les chefs-d'œuvre que nous ont légués nos prédécesseurs flamands, lorsqu'on les étudie en les groupant par époques, ont sans doute des qualités communes générées par la race, mais ils sont si dissemblables que, pour peu que celui qui les regarde ne soit pas tout à fait au courant de l'histoire de notre art pictural, ce quelqu'un se trompera et croira aisément qu'un tableau de Jean Van Eyck n'est pas du même terroir que celui d'un Michel Coxie, que celui d'un Rubens, que celui d'un Van Brée, que celui d'un Wappers, que celui d'un Alfred Stevens, que celui d'un Heymans, que celui d'un Stobbaerts, que celui d'un...

Alors quoi ? Où est-elle, l'œuvre d'art vraiment flamande, celle qu'il faut prendre pour type de « l'Art flamand ? »

C'est assez prud'homme que ce que je viens d'écrire, n'est-ce pas ? Mais voilà-t-il pas qu'on pose cet axiome : « En dehors de l'Art flamand pas de salut ! » Et, dès lors, je désire qu'on m'éclaire, car je ne voudrais pas qu'on pût dire que je suis un tardigrade.

C'est prud'homme encore d'affirmer que l'art de chaque artiste est le produit d'un milieu et, en conséquence, qui expliquera comment il faut déterminer l'influence *exactement dosée* qu'ont eu les uns sur les autres les artistes à toutes les époques ?

Je me souviens qu'une des rares fois que j'exposai quelques-unes de mes peintures, un de nos grands artistes flamands me dit textuellement, devant un portrait de jeune fille en rose : « Ce n'est pas de l'Art flamand; cela rappelle les tons, les raffinements d'Alfred Stevens. » Et ce maître que j'estime, faisant lui de l'Art flamand en sens inverse, brutalement, en pleine pâte, dans des tonalités brunes, ce maître, dis-je, quoique flatteur il fut pour moi, exprima une contre-vérité explicable par ce fait que l'Art flamand d'Alfred Stevens est émané de milieux élégants, tandis que le sien est résulté de l'observation des étables des environs d'Anvers et de Bruxelles.

— « Fut-il Flamand, Courbet », demandai-je ?

— « Assurément, non ! » répondit-il.

Et cependant...

Mais que vais-je discuter ici-même ? Si je me rappelle bien, Courbet écrivit une espèce de catéchisme du peintre flamand, lui peintre français. Ce catéchisme fut repris par Louis Dubois — tiens ! — Et je donne ma tête à couper si Louis Dubois, et après lui nombre d'autres Flamands, n'ont pas eu comme père nourricier le maître d'Ornans.

Non cher Maus, on te reproche d'avoir organisé une exposition des Impressionnistes français à l'exclusion des Belges, sauf notre ami Théo Van Rysselberghe.

Vraiment, tu as eu tort d'organiser une exposition d'Impressionnistes; tu aurais dû exposer toutes les œuvres faites depuis le commencement des siècles pour donner une idée des recherches des peintres de la lumière, car tous ceux qui ont peint ont cherché à peindre la Lumière — ce mot avec un grand L. s. t. p. !

Cependant, c'est drôle ! Cette lettre écrite à bâtons rompus me conduit à demander encore qu'on définisse plus justement le mot « Impressionnisme », comme je demandais tantôt une définition de ce qu'on doit entendre exactement par « Art flamand ! » Et ma conclusion est que M. Picard et toi vous êtes les meilleurs amis du monde, deux esthètes qui avez rendu de grands services aux artistes belges en général et aux artistes peintres en particulier. Que tous mes confrères fassent comme moi un examen de conscience (aux approches de Pâques, c'est de saison !) et ils confesseront — qu'ils soient réalistes, naturalistes, impressionnistes, pointillistes, virgulistés, bâtonnistes, nationalistes, simples fumistes, cléricaux, libéraux, socialistes, sémites ou antisémites, protectionnistes ou libre échangistes, spiritualistes ou matérialistes, déistes ou athées, enfin n'importe quoi, — ils confesseront qu'on ne sait pas si la première poule est sortie du premier œuf, ou si le premier œuf est sorti de la première poule, pas plus qu'on ne sait, malgré les discussions de l'Ecole scolastique et l'enseignement de saint Thomas d'Aquin sur la corporéité ou l'incorporéité des anges, si les anges (il ne s'agit pas des femmes de nos rêves) ont un corps ou non; et, pardieu ! que tous les peintres contemporains — comme les peintres anciens le furent — sont des produits de leur milieu.

Tout cordialement ton

JULES DU JARDIN

CHRONIQUE MUSICALE

M. Sylvain Dupuis nous a offert la primeur de deux symphonies, l'une de M. F. Rasse que plusieurs compositions orchestrales ont mis en vedette, indépendamment du Prix de Rome qui lui fut décerné récemment; l'autre de M. Paul Dukas, l'auteur de *L'Apprenti sorcier*, de la *Sonate pour piano*, des *Variations* sur un thème de J.-Ph. Rameau.

A vrai dire, l'œuvre de M. Rasse, qui unit à un métier sûr une inspiration mélodique agréable, est plutôt une suite d'orchestre qu'une symphonie dans le sens classique du terme. L'auteur l'a baptisée *Fantaisie symphonique*, marquant ainsi son intention de ne pas s'astreindre à un plan rigoureux. Il se sert habilement des ressources de l'orchestre et varie avec agrément les timbres divers par lesquels s'exprime sa pensée musicale, toujours claire et distinguée. Le premier mouvement, dont l'idée principale, d'un charme idyllique, est exposée par le hautbois, développée par le quatuor et ramenée par le cor anglais, est particulièrement bien venu. L'écriture élégante de l'*Andante*, la vivacité spirituelle du *Scherzo*, que couronne un final un peu écourté, ont valu au jeune compositeur un succès flatteur.

La Symphonie de M. Paul Dukas est de plus large envergure, de style plus ferme et plus personnel. D'une forme purement classique, elle se développe amplement en trois parties admirablement équilibrées, un *Allegro*, un *Andante* et un *Final* d'allures rapides, dans lesquelles un travail polyphonique serré est mis au service d'une inspiration soutenue.

Les ascendants spirituels de M. Dukas sont incontestablement Beethoven et César Franck, qui lui ont transmis la netteté d'exposition, la carrure de rythmes, la sobriété de modulations et de développements qui caractérisent leur génie. Comme eux, M. Dukas puise dans les idées mères sur lesquelles repose son œuvre les éléments d'un travail symphonique dont toutes les parties s'enchaînent logiquement. Ces idées elles-mêmes ont entre elles des liens étroits de parenté qui donnent à l'ensemble une remarquable unité. On ne peut imaginer cerveau plus lucide, volonté créatrice plus droite. Nous sommes ici en présence d'une œuvre solide

et puissante qui atteste, avec les symphonies de César Franck, d'Ernest Chausson, de Vincent d'Indy, d'Albéric Magnard, de Rortiz et de Witkowsky, l'épanouissement d'une forme musicale dont l'école allemande sembla jusqu'ici avoir le monopole exclusif.

Peut-être la symphonie de M. Dukas n'a-t-elle pas été comprise par tous dans sa haute signification. Des œuvres aussi complexes ne peuvent guère être embrassées et pénétrées dès leur première audition. Leur interprétation, quelles que soient la compréhension et la volonté initiatrice du chef d'orchestre, se ressent d'ailleurs forcément de leur nouveauté elle-même, de leur imprévu et de leur polyphonie compliquée. Si M. Dupuis arriva à en donner une exécution satisfaisante, encore faut-il reconnaître qu'il pourra, s'il en reprend un jour l'étude pour la perfectionner, en éclaircir davantage les différents plans, les mieux équilibrer afin de mettre mieux encore en relief les éléments qui tour à tour requièrent l'attention.

Le restant du programme, que clôturait la brillante et romantique ouverture de *Guendoline*, était rempli par un pianiste nouveau venu, M. J. Hofmann, qui joua avec un talent sérieux, sobre et correct le Concerto en ré mineur de Rubinstein, musique surannée, d'intérêt purement pianistique, et quelques pièces de Chopin.

La quatrième et dernière audition de la *Libre Esthétique* fit connaître au public, joué par M. Albert Zimmer et ses excellents partenaires, le Quatuor à cordes inédit de M. Albéric Magnard exécuté trois jours avant pour la première fois à la Société Nationale : œuvre considérable, d'une écriture personnelle et neuve dans sa forme classique, et dont une seule audition ne suffit guère à apprécier l'intérêt. Nos lecteurs en trouveront une analyse sommaire dans la chronique de notre correspondant parisien.

En première audition également, M. Emile Bosquet, dont la maîtrise s'affirme de plus en plus, révéla *Deux nocturnes* pour piano de M. Th. Ysaye : pages exquises dans lesquelles s'affirment, avec des raffinements d'harmonies inédites, une sensibilité très particulière et un sentiment mélodique personnel.

Enfin M^{me} J. Bathori chanta d'une voix délicieuse, en s'accompagnant elle-même au piano, les trois *Chansons de Bilitis* qui synthétisent l'impressionnisme subtil de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, et les soli de la *Légende de Sainte Cécile* d'Ernest Chausson, dont un chœur de voix de femmes discipliné par M. Emile Doehaerd et un orchestre d'instruments à cordes interprétèrent avec un sentiment artistique très apprécié les fragments principaux. L'inspiration élevée, le sentiment poétique du compositeur d'*Arthus* pénétrèrent cette œuvre de jeunesse qui reçut du public, comme lorsqu'elle fut chantée pour la première fois il y a dix ans par M^{me} Georgette Leblanc, le plus sympathique accueil.

Ernest Chausson triompha une fois de plus, le lendemain, à la séance que lui consacrèrent M^{me} J. Bathori et M. Engel. Ils firent applaudir l'un et l'autre les plus belles des pièces vocales du maître, parmi lesquelles la *Caravane*, pour ténor et orchestre, d'une impressionnante signification pittoresque, le *Poème de l'amour et de la mer*, les commentaires délicats des poèmes de Maëlair, de Verlaine, de Bouchor, etc., pour finir par la « Chanson d'Ariel » de la *Tempête* chantée sans accompagnement par M^{me} Bathori, — et si joliment qu'elle fut bissée.

L'art nuancé et compréhensif des deux interprètes fit revivre ces inspirations charmantes d'un musicien dont on apprécie de plus en plus la haute personnalité.

O. M.

Le quatrième concert de M. Barat (qu'il faut louer de son heureuse initiative), était consacré aux œuvres de Victor Vreuls.

Parmi nos jeunes musiciens d'avenir, M. Vreuls est assurément l'un de ceux qui ont le plus riche tempérament : tout ce que M. Barat et ses collaborateurs, M^{lle} Delhez, MM. Chiaffitelli et Wolff,

nous ont présenté de lui, déborde de vie, d'exubérance, de sève : il y a dans ces œuvres quelque chose de fort, qui surprend et subjugué. Mais ce qui manque, c'est ce bel équilibre, cette harmonie totale, qui fait que l'œuvre apparaît, malgré ses complications techniques, comme nimbée d'une auréole de clarté qui la rend indiscutable.

L'ensemble des œuvres de M. Vreuls que nous avons entendues nous fait penser à de merveilleuses étoffes dont le propre inventeur aurait fait un vêtement moins beau que les étoffes elles-mêmes. C'est surtout vrai pour la musique vocale : le n° 1 du *Triptyque* pour chant et orchestre (réduit au piano), paroles de Verlaine (*Il pleure dans mon cœur*...) et *J'ai reposé mon âme* (poésie de Stuart Merrill) sont des exemples frappants à ce point de vue : dans chacune de ces mélodies, le chant et surtout l'accompagnement dépassent en quelque sorte le poème, l'écrasent sous un développement musical trop abondant, trop tumultueux.

Verlaine veut tant de simplicité ! Voyez l'interprétation si adéquate que Fauré a donné de : *Il pleure dans mon cœur*...

Nous aimons beaucoup mieux les œuvres purement instrumentales de M. Vreuls, surtout le *Trio en ré mineur* et la *Sonate* pour piano et violon : cela est plein de promesses, cela est vigoureux et jeune à outrance... cela sent la bataille et il y de l'amour, beaucoup d'amour là-dedans.

Les exécutions furent mi-consciencieuses, un peu après peut-être de la part des cordes. M^{lle} Delhez gagnerait à chanter moins de la gorge et à alléger sa diction.

CH. V.

A huitaine nos chroniques musicales d'Anvers, de Gand et de Liège.

SIENNE

Conférence de M. Ernest Verlant.

M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, a donné samedi dernier, à l'Institut d'art et d'archéologie, une très intéressante conférence sur Sienne. Après avoir brièvement rappelé les traits principaux de l'histoire de cette petite république italienne, M. Verlant s'est fait le cicérone de ses auditeurs à travers l'antique cité, caractérisant les monuments, décrivant les places et les rues, insistant particulièrement sur les merveilles du *duomo*, sa décoration murale, son pavement et cette si célèbre chaire de vérité dont nous possédons un moulage au Musée des échanges. Puis, s'appuyant sur les dernières recherches de la critique, le conférencier a fait l'histoire de l'École de peinture siennoise, s'affranchissant la première, avant Cimabue, des canons de l'art byzantin, mais s'immobilisant bientôt dans une stagnation mortelle. Il nous a montré les plus belles œuvres de cette école, qui va de Duccio, Simone di Martino, Taddeo di Bartolo, des Lorenzetti au Pinturicchio et au Sodoma, en passant par Matheo di Giovanni et Sano di Pietro.

Cette conférence très documentée, très objective et vraiment bien dite, était accompagnée de projections lumineuses qui en atténuaient ce qu'elle pouvait présenter de quelque peu aride.

A. D.

LA MUSIQUE A PARIS

Concerts de la Société Nationale.

Le concert d'orchestre du 14 mars comprenait sept œuvres, toutes nouvelles. Voici quelques notes rapides sur chacune d'elles :

Prélude pour un drame, par M^{me} Ducourau. — Belle tenue, du

mouvement et de la couleur. La coutume se répand de ne pas indiquer le « sujet » des préludes dramatiques; les compositeurs sont probablement désireux de voir juger de telles œuvres au point de vue strictement musical. Le prélude de M^{me} Ducourau supporte très bien une telle épreuve.

L'aigu bruissement (Leconte de Lisle) par M. Henri Mulet. — Pas beaucoup d'originalité, d'expression guère davantage. Prosodie douteuse. Texte beaucoup trop long pour comporter une réalisation musicale.

Symphonie en mi de M. Marcel Labey. — Beaucoup de ces qualités solides que l'on connaissait déjà au jeune compositeur, de l'acquis, de la variété, avec, en plus, une liberté de talent que ne décelaient pas encore aussi nettement ses œuvres précédentes. Les thèmes ont du caractère. L'écriture est en général très pleine, trop peut-être par endroits. Le mouvement lent, plein d'expression, mérite d'être spécialement signalé. En résumé, c'est la une œuvre infiniment intéressante, qu'il faudrait bien connaître pour en parler à loisir.

Nocturne pour piano et orchestre, de M. Jean Huré. — Il paraît, d'après le programme, que ce *Nocturne* contient une infinité de choses; soit. Je n'y ai guère vu (ou entendu) autre chose que du bruit, du clinquant instrumental, malgré la notice qui me promettait tout autre chose.

Deux pièces pour orchestre de M. Ingelbrecht. — De jolies impressions, un peu bien menues; pas assez de ligne. Écriture distinguée, qui n'est dépourvue ni de simplicité ni de charme; mais comme l'auteur doit aimer M. Debussy!

Nox (Leconte de Lisle) de M. E. Lacroix. — Gris et lourd comme un exercice d'harmonie. Pas une nuance, pas un élan. M^{me} Georges Marty s'acquitta consciencieusement de l'interprétation.

Suite bretonne (fragments) de M. Ladamirault. — C'est une Bretagne assez inusitée que celle évoquée par ces deux pièces. M. Ladamirault s'est point attaché à rendre la couleur sombre de l'atmosphère d'Armor. Au fait, cela est-il bien breton? En tous cas, il y a des qualités intéressantes dans cette *Pantomime* et dans ce *Scherzo*; des influences aussi, ou plutôt une influence, toujours celle de l'auteur de *Pelléas*.

Pour clôturer ces très insuffisantes notes, j'ajouterai que le public a accueilli avec un presque égal enthousiasme les diverses œuvres ci-dessus énumérées.

CONCERT DU 19 MARS. — D'une seule audition du *Quatuor à cordes* de M. Magnard il est bien difficile de recueillir des impressions bien nettes. L'œuvre est touffue, donne presque de bout l'impression d'une tension extrême. Dans le premier mouvement, intitulé *Sonate* et où alternent assez régulièrement des périodes d'agitation et des périodes de calme (je suis bien en peine d'en expliquer avec plus de précision la structure), les quatre instruments agissent sans presque jamais compter de pause. La polyphonie est des plus complexes, évidemment fort intéressante, mais je ne suis pas bien sûr qu'il n'y en ait pas trop. Ainsi, après le début du deuxième mouvement (*Sérénade*), pittoresque et chaud, plein de couleur et d'une écriture tout à fait séduisante, voilà qu'intervient une fugue des plus drues, dont les entrées successives m'ont produit une impression tout autre que celle du dit début. Le troisième mouvement (*Chant funèbre*) est d'une belle ligne et ingénieusement travaillé: j'y ai noté d'amusants dessins d'accompagnement dont les volutes entourent, sans jamais le cacher, un chant large et soutenu; le tout est d'un très heureux effet, comme d'ailleurs l'enchevêtrement du finale (*Danses*).

Il m'est impossible de formuler une appréciation de l'œuvre; elle décèle, cela est évident, un sûr talent et, malgré la difficulté qu'il y avait à en suivre la ligne d'ensemble, elle m'a paru d'un intérêt soutenu. Le programme se complétait par un quatuor vocal de M. Landormy *Dans le ciel clair*, élégamment écrit et d'un joli effet, d'une Sonate (violoncelle et piano) de M. Jemain, d'écriture académique et sans laideur, et enfin de la *Suite basque* de M. Charles Bordes.

M.-D. CALVOCORESSI

La Belgique contemporaine.

On nous annonce pour jeudi 31 mars l'apparition d'une importante revue: *La Belgique contemporaine*.

Au moment où le développement de l'activité, dans tous les domaines, semble vouloir préparer à notre pays une ère nouvelle de prospérité, elle constitue un organe qui avait manqué à l'affirmation de nos efforts. Dégagée de toute préoccupation politique, la revue s'occupera de l'expansion de la Belgique au dehors et des grandes questions qui intéressent l'avenir de la nation. Tout en donnant une grande place aux problèmes économiques, elle se propose d'apporter à notre mouvement littéraire une critique fondée sur les méthodes positives qui ont renouvelé la pensée moderne. Des efforts, jusqu'ici dispersés, s'y trouveront réunis; ils s'affirmeront ainsi dans une action nouvelle et qui pourra être féconde.

La nouvelle revue se présente avec un comité de patronage dans lequel nous relevons les noms de MM. Jules Lejeune, ministre d'État; Emile De Mot, sénateur, bourgmestre de Bruxelles; Jan van Ryswyck, député, bourgmestre d'Anvers; Braun, député, bourgmestre de Gand; Kleyer, bourgmestre de Liège; Verlant, directeur des Beaux-Arts; Camille Lemonnier; Maurice Maeterlinck; Octave Maus; Constantin Meunier et Emile Verhaeren.

La *Belgique contemporaine* sera dirigée par MM. Eugène Baie et Raphaël Petrucci.

Vente de la collection Edmond Picard.

Voici les prix principaux atteints par cette vente, qui a eu lieu hier sous la direction de MM. Le Roy:

TABLEAUX MODERNES. A. Verwée, *Bétail en prairie au bord de l'Escaut*, 8,000 fr. — Th. Baron, *Rochers de Frène*, 4,000; *La Charrette*, 1,300; *Dordrecht*, 600; *Canal (Hollande)*, 500; *Bruyère sur la Méhaigne*, 450; *Moulin (Hollande)*, 440; *Campine*, 410; *Ancienne rue des Renards*, 400; *Vallon du Roua*, 310; *L'Eiffel*, 280. — L. Artan, *Ostende*, 1800. — E. Agneesens, *La Frileuse*, 510; *Au Théâtre*, 500; *Félin la Javanaise*, 220. — H. Boulenger, *Le Barrage de Waulsort*, 500; *Le Ravin du Colebi*, 350. — L. Dubois, *Le Marécage*, 810; *La Mer du Nord*, 680; *Marée montante*, 470; *La Dame à la robe japonaise*, 360. — A.-J. Heymans, *Les Saules à Genck*, 1,450. — E. Laermans, *Le Sentier*, 1,500. — H. Leys, *La Famille Pallavicini*, 480. — E. Sacré, *Femme à l'éventail*, 360. — E. Smits, *La Lettre à Métella*, 760; *La Lecture*, 340; *Femme en robe verte*, 300. — Van Rysselberghe, *Mandoliniste*, 430.

Corot, *Paysage en Provence*, 820 — Courbet, *Hiver*, 525; *Château de Chilon*, 500. — Gervex, *Faune et Nymphe*, 320. — Goya, *La Course de taureaux*, 2,100; *Maison de fous*, 2,000. — Isabey, *Portrait de George Sand*, 3,000. — A. Scheffer, *Prestation de serment de Louis-Philippe*, 500. — Seurat, *Marine*, 500.

TABLEAUX ANCIENS: Jordaens, *Idylle flamande*, 4,000.

AQUARELLES, DESSINS, ETC.: Ch. Courbet, *Portrait de Proudhon sur son lit de mort*, 300. — H. Daumier, *Avocats*, 260. — F. Knopff, *La Tentation de saint Antoine*, 460. — F. Rops, *La Femme au faune*, 575; *La Dame à la fourrure*, 460; *Femme à la toilette*, 280. — Toorop, *Soirée paisible*, 570.

Le total des enchères est de 49,229 francs pour les tableaux, de 7,449 francs pour les aquarelles et dessins, soit ensemble 56,678 francs.

Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue

de Maubeuge, 25 mars; envois directs, 1^{er}-15 avril. Renseignements : M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

DIEPPE. — Société des Amis des Arts. 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1^{er} juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — Salon de 1904 (Société des Artistes français). 1^{er} mai-30 juin. Envois : Peinture, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. Sculpture, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc, 1-2 avril); hors concours, 25 avril. Objets d'art, 16-17 avril. Architecture, 4-5 avril. Gravure et lithographie, 31 mars-1^{er} avril. Arts décoratifs, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (Société nationale des Beaux-Arts) 16 avril-30 juin. Envois : Peinture et gravure, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1^{er}-2 avril. Sculpture, architecture, objets d'art, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale) 1^{er} avril-31 juillet. Renseignements : M. Bouchot, à la Bibliothèque nationale, Paris.

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Renseignements : M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (XV^e).

TUNIS. — Société tunisienne des Amis des Arts. 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.

Id. — Société des Beaux-arts (Palais des Sociétés françaises). 6-19 avril. Délai d'envoi : 2 avril. Gratuité de transport pour les associés dont l'envoi par colis postal n'excède pas 10 kilogs. Renseignements : M. P. Proust, commissaire général, rue Abd-el-Ouheb, 64, Tunis.

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient de s'acquérir pour le Musée de Bruxelles la *Promenade* de M. Van Rysselberghe exposée au Salon de la *Libre Esthétique*.

Une autre œuvre du même artiste a été acquise hier, pour le Musée, à la vente Edmond Picard : le Portrait du peintre Dario de Regoyos, catalogué sous le n° 66, *Mandoliniste*.

Ont été acquis en outre pour le Musée, à la même vente, le *Guillotiné* de Géricault (n° 38), le *Barrage de Waulsort* d'Hippolyte Boulenger (n° 18), la *Femme à l'éventail* d'Emile Sacré (n° 52), la *Lettre à Mérella* d'Eugène Smits (n° 60) et un dessin de X. Mellery, *Enterrement à l'île de Marken* (n° 86).

Au nombre des artistes et amateurs d'art qui ont fait, la semaine dernière, le voyage de Bruxelles pour visiter le Salon des peintres impressionnistes, on nous signale M. von Tschudi, directeur des Musées impériaux de Berlin, le peintre Toorop, M. Charles Henry, l'auteur des travaux qui ont servi de base aux recherches des néo-impressionnistes, le comte Kessler, le peintre Paul Baum et le baron de Bodenhausen, venus de Berlin, M. Henri Van de Velde, de Weimar, M. Edward Speyer, de Londres, M. Carl Petersen, de Copenhague, M^{lle} S. De Swart, d'Amsterdam, etc.

M. von Tschudi, que nous avons rencontré au Salon, nous a exprimé sa vive admiration pour l'important ensemble de toiles impressionnistes réuni au Musée. C'est, on le sait, grâce à son initiative éclairée que le Musée de Berlin possède des œuvres de Manet, Claude Monet, Pissarro, Degas et Cézanne.

Il vient d'acquérir, pour les faire admettre quand l'évolution du goût sera plus complète, des toiles de Van Gogh, de Vuillard, de Cross, etc.

M. von Tschudi nous racontait qu'il avait, il y a quelques années, lors d'une exposition faite à Berlin par M. Van Rysselberghe, fait transporter au Musée la grande toile de celui-ci, *L'Heure embrasée*, qui figura en 1898 au Salon de la *Libre Esthétique*, afin de comparer avec les tableaux de l'Ecole allemande une œuvre peinte selon la technique impressionniste.

Nul chauvinisme germanique ne protesta contre cette expérience, que personne ne considéra comme un attentat contre l'art national.

L'Exposition des Peintres impressionnistes organisée par la *Libre Esthétique* au Musée Moderne sera irrévocablement close mardi prochain, à 5 heures.

Aujourd'hui dimanche s'ouvrira, à une heure, dans la Galerie royale (rue Royale, 198), une exposition d'œuvres de Jan Van Beers au profit de l'*Assistance par le travail*, œuvre placée sous la présence de M. De Mot. L'exposition, qui durera jusqu'au 10 avril, comprendra deux séries, l'une de tableaux de genre, l'autre de paysages.

Demain soir, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} A. Molander avec le concours de M. A. de Greef (Salle Ravenstein).

A la même heure, quatrième séance de sonates par MM. Bosquet et Chaumont (Salle Erard).

Mardi, à 8 heures, au Nouveau Théâtre (passage du Nord), concert du Cercle symphonique *Crescendo*, sous la direction de M. L. Poliet, avec le concours de M^{lles} Carlhant et Cholet, de MM. Jhek et L. Bouserez.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Crickboom consacré à Beethoven avec le concours de MM. Edouard Risler, M. Crickboom et J. Jacob. (Trio en si bémol, Sonate op. III, Romances en sol et en fa, Sonate à Kreutzer).

A l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, M. Franz Mahutte fera mercredi prochain, à 8 heures, une conférence sur « La Chronique ».

M^{me} E. Armand-Coppine donnera le mardi 26 avril, à 1 h. 1/2 précise, au théâtre des Galeries, par invitation, l'audition annuelle des élèves de son cours particulier de chant et de déclamation lyrique. Les élèves se produiront dans des scènes d'opéras et d'opéras comiques, en costumes et avec décors.

Lundi 18 avril prochain, à la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, à 8 h. 1/2 du soir, soirée musicale donnée par M^{lle} Irma Hustin, pianiste, avec le concours de M^{lles} F. Bouserez, violoncelle, J. Sevenants, pianiste, et Gaston Dupuis, ténor.

Dans sa livraison de mars, la revue illustrée *Kunst und Dekoration* (Weimar, Alex. Koch) reproduit, commentées par un texte de M. Octave Maus, les œuvres de MM. E. Laermans, M. Wage-mans, V. Rousseau, G. Devreese, Ph. Wolfers et de M^{me} H. De Rudder exposées au Salon triennal.

La *Mutualité artistique* s'est réunie en assemblée générale au Cercle artistique et littéraire.

Cette association se compose actuellement de cent vingt membres effectifs, possédant tous une inscription à la Caisse de retraite. Outre les avantages accordés aux affiliés par les pouvoirs publics, la Mutualité artistique a réussi, pendant ses quatre années d'existence, à réaliser de très beaux bénéfices qui lui ont permis d'accorder à chacun de ses membres une subvention représentant 136 p. c. du montant des cotisations payées respectivement par chacun d'eux.

Ces subventions ainsi que le montant intégral des cotisations ont été versés à la Caisse de retraite au compte individuel de chaque intéressé, pour concourir à l'acquisition d'une pension à un âge déterminé.

Il y a lieu de se féliciter d'un tel résultat et d'engager vivement tous les artistes belges à réclamer leur inscription comme membres effectifs de la *Mutualité artistique*. Les demandes d'adhésion sont reçues au Secrétariat, 17, rue du Midi, à Bruxelles.

Forma, tel est le titre d'une très artistique revue illustrée publiée sous la direction de M. M. Utrillo à Barcelone, où décidément sonne le réveil.

« En présentant la *Forme*, telle que la comprennent les Espagnols, à leurs compatriotes et aux étrangers, nous laissons le *fonds*, la *cause* et le *jugement* à d'autres publications conçues avec d'autres idées et des éléments différents des nôtres », dit l'avant-propos du premier fascicule. « Nous aurons le courage de notre opinion, mais nous la donnerons comme telle; la mission d'un intermédiaire d'art, que ce soit un *amateur*, un *critique* ou un *connaisseur*, n'est pas de briser des échinés mais bien de tendre des mains affectueuses et hausser des cœurs vaillants vers la vision de beauté de tout un peuple (1). »

(1) Direction : 96, plaza de Gracia, Barcelone. Abonnement annuel : 20 francs. A Paris, chez Ed. Sagot, 39bis, rue de Châteaudun.

Les « Maisons de Beethoven ».

La dernière maison qu'habita Beethoven, et où il mourut, il y a près de quatre-vingts ans, à Vienne, sera bientôt démolie.

La dernière maison de Beethoven était — malheureusement pour ses admirateurs — dans la nouvelle Vienne, que l'on transforme incessamment. Si elle avait été située dans la partie vieille de Vienne, là où les ruelles tortueuses et les bâtisses pittoresques subsisteront encore des siècles, peut-être eût-on pu la conserver.

Cette dernière demeure n'est pas, d'ailleurs, la véritable « maison » de Beethoven, celle où sont conservés les « souvenirs » du maître, car Beethoven a sa maison à Bonn. Celle-ci, où il naquit et que ses admirateurs ont transformée en Musée, ne disparaîtra pas. Elle est devenue la propriété de la Société Beethoven.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT, frères, Bruxelles.

LEIPZIG : OTTO JUNNÉ.

CINQ MÉLODIES, par GEORGES LAUWERYNS.

1. — *L'Aveu permis* (soprano). Texte de M^{me} DESBORDES-VALMORE.
2. — *Quand ton sourire* (mezzo). A. SILVESTRE.
3. — *Le Mal d'aimer* (mezzo, ou baryton). ***.
4. — *L'Aveu* (mezzo). VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.
5. — *Éblouissement* (mezzo ou baryton). VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Prix : Fr. 1-50 net chacune.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH


par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ANDRÉ MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux: — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Avril



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Xavier Mellery. — Une Conférence d'Eugène Carrière. *L'Homme visionnaire de la réalité* (MARCEL HÉBERT). — Chronique musicale (O. M.). — Le Salon de la Libre Esthétique. — Impressionnisme. — Néo-Impressionnisme (OCTAVE MAUS). — Notes de musique. *Concert de M^{lle} Aurora Molander. Concert du Cercle symphonique Crescendo. Recital de violon de M. Edouard Lambert* (Ch. V.). — Nouveaux Concerts d'Anvers (V.). — La Musique à Gand. *Quatrième Concert d'hiver. « Christus » au Conservatoire* (F. V. E.). — La Musique à Liège (J. F.). — Correspondance (M.-A. MARCOTTE). — Nécrologie. *André Hennebicq*. — Petite Chronique.

L'Esthétique de Jules Laforgue⁽¹⁾

II

« L'œuvre, qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère mal-faisant. » C'est la seconde règle critique de Taine. Elle paraît à Laforgue aussi inacceptable que la première. Le contraire n'en serait-il pas plus vrai? — « La mort en

elle-même, sans espoir ni contrastes philosophiques, est-elle au plus bas degré d'art? » Laforgue notait cette objection longtemps avant que Van Lerberghe eût composé les *Flaieurs* et Maeterlinck l'*Intruse*. Ces œuvres si angoissantes, qui nous rendent la mort quasi présente et nous en font sentir l'horreur, ont, sans conteste, de la grandeur et de la beauté. Pour n'exprimer aucun caractère bienfaisant, seront-elles ravalées au plus bas de l'échelle? Combien de poèmes peuvent être égalés à ces *curiosités déplacées*, où Laforgue crie son effroi d'être anéanti par la mort avant que de savoir?

Mourir! n'être plus rien! Rentrer dans le silence!
Avoir jugé les cieux et s'en aller sans bruit!
Pour jamais! sans savoir! Tout est donc en démence!
Mais qui donc a tiré l'univers de la nuit?

Et cette rêverie encore, qui fait passer en nous une inéluctable épouvante :

Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.
Et je me figure être au fond du cimetière.
Et me mets à la place en entrant dans leur bière
De ceux qui vont passer là leur première nuit.

A quel rang Taine mettrait-il ces poèmes?

Il ne s'agit pas d'être moral, mais intéressant. — « Néron, être *antisocial*, vibrion, microbe monstrueux, avait raison de dire : *Bualis artifex pereor!* » (Laforgue pourrait citer l'exemple de Renan, qui, après Racine, s'est complu à peindre Néron, en insistant sur son cabotinage cruel.) ... « Les coulisses de l'Opéra sont

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

plus artistes que tous les phalanstères rêvés par Fourier. *La morale n'a rien à voir avec l'art pur*, pas plus qu'avec l'amour pur. »

Aussi l'artiste est-il curieux des civilisations décadentes. L'homme y est moins typique, plus individuel. La proportion des *caractères* y est plus grande. — « Pour moi, humain, créature incomplète et éphémère, un impassible ravagé comme Leconte de Lisle, un corrompu nostalgique se débattant dans le fini, est plus intéressant — est plus mon frère — que Tiberge et tous les Desgenais. Musset lui-même, dont Laforgue rappelle ici un personnage avec ennui, disait à Manon Lescaut :

Tu t'amuses autant que Tiberge m'ennuie.

Lorsque Taine présente la décadence de l'art dans les Pays-Bas comme « ... dernière preuve de la dépendance qui attache l'originalité individuelle à la vie sociale et proportionne les facultés inventives de l'artiste aux énergies actives de la nation, » Laforgue lui objecte adroitement cette remarque faite par Bourget à propos de Baudelaire : « Si les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur d'un pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de l'âme ? S'ils sont malhabiles à l'action privée ou publique, n'est-ce point qu'ils sont trop habiles à la pensée solitaire ? » Bourget lui-même (le dernier Bourget, celui de l'*Étape*) et Barrès, à leur suite les *nationalistes*, se répandent en regrets sur nos énergies brisées, à peu près dans le même temps que Maeterlinck observe un *rêveil de l'âme*.

Taine alléguera-t-il les héros ? Laforgue conteste que la pauvre humanité ait jamais produit un *héros pur*. « Ceux qu'on nous cite dans l'antiquité sont des créatures comme nous, cristallisées en légendes, — ni Bouddha, ni Socrate, ni Marc Aurèle, — je voudrais bien connaître leur vie quotidienne. » Montré au vrai, même avec ses tares, le « héros » serait intéressant, parce qu'il ne serait pas banal. Mais il ne serait plus aussi « bienfaisant », ce qui, d'ailleurs, n'importe. « *Il s'agit de n'être pas médiocre. Il faut être un nouveau.* Oui, le degré de bienfaisance est un critérium en morale, non en art, l'artiste étant un solitaire, un hypertrophié, de Shakespeare à Michel-Ange. »

Laforgue est donc loin de l'idéal proposé par Taine : l'équilibre, la santé, au physique comme au moral. Toujours le nu sculptural, l'athlète grec, la *Doryphore* de Polyclète ou l'*Apoxyomène* de Lysippe. « En résumé, dit Taine, le beau, c'est la santé ! » Le disciple de Hartmann l'arrête : « Où prenez-vous la santé ? Apprenez que l'inconscient ne connaît pas la maladie. » A considérer l'énergie unique, constatée par le monde, la mort non plus ne se distingue point de la vie.

Aussi Laforgue n'est-il pas plus *intéressé* (de quoi il se préoccupe surtout) par une statue de Praxitèle que par « le moine en bois d'Alonzo Cano ou telle statue douloureuse du XI^e siècle, ou telle monstrueusement hypertrophiée mosaïque byzantine de Saint-Marc, ou la Betsabé de Rembrandt, ou une danseuse déjetée par les jetés de Degas ». A cette prédilection pour ce que Taine considère comme la décadence, gardez-vous d'objecter que dans le corps sain paraît « le type naturel ». — « Où le prenez-vous, dirait Laforgue ? Vous êtes en train de voir que la créature va hardiment à être purement cérébrale, anti-naturelle, et que cela s'accommode parfaitement avec la concurrence vitale et la sélection naturelle. » D'ailleurs, cet idéal, à la rigueur applicable à la statuaire, ne tient pas assez compte de la peinture, définie par rapport à la fonction de son organe propre, l'œil : l'art de la couleur.

Comme s'il ne suffisait point d'assujettir l'art à la littérature, Taine l'asservit encore à la morale. Il lui retranche le droit à une vie propre, indépendante. Il nous fait reculer jusqu'aux *Salons* de Diderot et aux compositions édifiantes de Greuze. Il nous ramène à la sensibilité prédicante du XVIII^e siècle.

De cette esthétique, il faut bien reconnaître que rien ne demeure debout. Laforgue admirait, sans doute, l'effort intellectuel dont elle témoigne. Il ne l'eût point si méthodiquement réfutée, s'il ne l'avait tenue pour considérable. Il en accepte le postulat, — d'où il partira lui-même : la philosophie de l'art doit être basée sur la science. Mais Taine a formulé des lois contestables, proposé un idéal étroit, parce qu'à son insu ou de propos délibéré il a fait intervenir dans la suite de son raisonnement des considérations littéraires et morales. En manière de conclusion, Laforgue a porté sur l'œuvre de son devancier un jugement définitif : « Après tous ces vivants tableaux d'époques et ces milieux et son esthétique historique, et son dilettantisme, M. Taine en revient au despotique idéal d'harmonie des spiritualistes, quoique par des chemins plus vivants et plus modernes, le tout coloré d'admiration pour « l'animal humain », avec tout le luxe des ressources d'érudition vivante et d'histoire naturelle, l'autorité de la lucidité, de la modestie et de l'éloquence simple et systématique et désintéressée, — dictatoriale ».

Et puis il reste une méthode : la même que Laforgue suivra, dans sa définition apologétique de l'*impressionnisme*.

MÉDÉRIC DUFOUT

(A suivre.)

Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. XAVIER MELLERY

MON CHER MAUS,

J'avais espéré dans les réflexions que me suggère le travail, celui des autres et le mouvement de l'art moderne en général, trouver des réponses toutes faites à ton questionnaire, mais je m'aperçois que pour bien me faire comprendre je dois attendre et mieux les coordonner ; elles deviendraient d'ailleurs trop longues et j'arriverais trop tard à ton referendum.

En attendant, je puis te dire toute ma sympathie pour l'Impressionnisme tel qu'il est convenu de le comprendre ici. Ce mouvement, rebelle aux traditions les plus belles et les plus superbes du passé, deviendra un des organes les plus essentiels avec lesquels s'édifiera le monument glorieux de notre Art moderne. Je dis organe, car d'autres organes compléteront la vie de ce grand corps que nous devons avoir à cœur de produire, et sans lequel l'Art peut être regardé comme un luxe coûteux et inutile.

Je ne chercherai point à vouloir m'expliquer aux profanes, mais je tenterai un jour de développer ma pensée à ceux qui osent avoir confiance, ou simplement à ceux qui espèrent ; en tous cas, que ceux qui ont une foi, qui en souffrent par dévouement pour l'Art et par souci de son avenir n'écoulent qu'elle et poursuivent leur route en paix et avec confiance.

Car ce n'est que lorsque l'on a quelque chose à dire qu'il faut parler, en cherchant la langue qu'il faut pour s'exprimer ; cette langue sera la nôtre et la seule avec laquelle nous nous ferons comprendre et avec laquelle seule la postérité nous reconnaîtra.

La discorde et l'anarchie, dit-on, divisent nos pensées et nos cœurs ; rien de plus naturel aux yeux des profanes.

Quant à moi, mes chers confrères, les chercheurs et les fidèles, j'ai la confiance absolue que cette apparence d'anarchie qui caractérise notre époque cache un des problèmes les plus beaux que l'histoire de l'art ait eu à enregistrer, et si les tendances paraissent si dissemblantes, c'est que ce vaste problème est abordé par les pôles les plus opposés pour mieux en faire valoir toute l'étendue et les ressources. Forcément ces différentes routes convergeront entre elles pour se réunir un jour en un même point qui nous révélera notre foi, cette foi moderne sans laquelle les différentes vocations ne pourront jamais s'exprimer tout entières dans la pleine liberté de leur originalité, et réaliser ainsi dans une belle harmonie le but collectif et social de l'Art.

Comme cela s'est présenté d'ailleurs à toutes les grandes époques d'art, nous serons les fondateurs de l'art qui régira notre ère. Courage à ceux qui ont si bien emboîté le pas ; le pas se fera de plus en plus grand et nous arriverons inévitablement au but.

L'inépuisable et inépuisable nature, toujours jeune, ne se livre jamais en vain à ceux qui savent l'aimer ; nous aurons un art dont nous serons les pères, car nous aurons épousé la nature et non les chefs-d'œuvre du passé, dont nous aurons voulu contempler la splendeur comme on contemple les astres du firmament.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

ment sans pouvoir s'en approcher pour en fouiller la composition et le mystère et en arracher les secrets.

En somme, soyons persuadés qu'en art les plus belles choses sont celles qui n'ont pas encore été dites.

A toi.

X. MELLERY

Une conférence d'Eugène Carrière.

L'Homme visionnaire de la réalité.

Il existe à Paris une société d'enseignement populaire qui porte le nom caractéristique d'*Ecole de la rue* (1). Par les rues des villes et les chemins des campagnes, on va, et les occasions de s'instruire surgissent à chaque pas. Ce sont les spectacles de la nature, les monuments, les musées, les usines, etc. Un plus favorisé du sort porte la parole, apprend aux autres ce qu'il sait, les habitue à voir, à sentir, à prendre conscience réfléchie de leurs impressions.

Le peintre Eugène Carrière, il y a quelques mois, emmenait au *Museum d'histoire naturelle* toute une bande de jeunes gens et d'ouvriers. Il les conduisait dans ces immenses salles, merveilleusement organisées, où sont réunis les fossiles et les squelettes d'animaux d'espèces actuelles. Et cet admirable artiste, si fervent, si passionné de toutes les manifestations de la vie, si sensible à ce qu'en expriment les formes, les saillies, les pleins et les vides, le modelé du corps vivant, leur montrait comment la Vie a su pétrir, sculpter la matière, faisant tout ensemble de l'Utile et du Beau, œuvre logique et œuvre esthétique :

« Chaque membre a le caractère de l'ensemble, ramassé ou allongé selon l'animal. Toutes ces formes immobiles révèlent la souplesse du mouvement qui fut. — Chaque os reprend la forme de l'os qui le précède et la transmet à celui qui le suit. Comme une conduite de la vie, un sillon unique se perpétue et marque chaque partie de sa trace. — L'esprit qui poursuit cette logique toute matérielle est frappé de l'expression de vitalité qui s'en dégage, et rapidement le squelette donne l'illusion de la vie et du mouvement disparus.

« L'architecture et la sculpture y trouvent leurs lois démontrées : L'architecture, par l'ordonnance naturelle des lignes générales, leur adaptation aux fonctions essentielles de l'être, leurs correspondances visibles ; la sculpture, par la sensible nécessité des saillies et des creux.

« Ces architectures, ces sculptures naturelles, dont chaque élément a sa raison, tous se commandant mutuellement, donnent à l'esprit satisfaction complète par leur rigoureuse harmonie. » (P. 8.)

C'est ce que démontre Carrière en analysant les squelettes du rhinocéros, du cerf, des serpents, des poissons, de la baleine, de l'homme... « Nulle imagination ne peut inventer, » conclut-il, « des choses si extraordinaires. » L'esprit n'a rien à y ajouter, il n'a qu'à voir, à contempler cette Réalité que l'habitude et le préjugé nous font si inconnue et qui, même dans ses expressions

(1) Siège social : 28, rue Serpente. La conférence de Carrière, *L'Homme visionnaire de la réalité*, a paru chez Rousseau, 14, rue Soufflot, Paris.

en apparence les plus simples ou les plus arides, pourrait nous être une source inépuisable d'émotions et d'admiration. « L'art, a très bien dit un moraliste contemporain (1), est une vision émue de la Nature, sans intention de la changer, ni de la juger dans sa valeur d'utilité, sans intention aucune, sinon d'en jouir et de l'exprimer; c'est une rencontre passionnée de la Nature avec une nature qui l'aime. »

Nous attendons avec impatience la publication d'une autre conférence de Carrière : *L'Art antique* (Louvre; British Museum), qui nous apprendra, elle aussi, à mépriser les « formes de mensonge » et à devenir, comme les vieux Egyptiens et les Grecs de la belle époque, des *visionnaires du réel*.

MARCEL HÉBERT

CHRONIQUE MUSICALE

La semaine dernière fut marquée par un événement musical considérable : l'exécution intégrale, au Cercle artistique, en cinq soirées consécutives, des quatuors de Beethoven par le Quatuor Joachim. Celui-ci n'avait risqué qu'une seule fois, à Bonn, pareille partie. Elle fait honneur à la fois au Cercle artistique qui en prit l'initiative et aux merveilleux interprètes qui accomplirent cette lourde mission sans une défaillance. Elle atteste les progrès de l'éducation musicale du public. Il n'eût guère été possible, il y a quelques années, de mener à bien, si ce n'est pour un petit nombre d'initiés, semblable entreprise. Une réelle ferveur d'art rassembla cette fois un auditoire compact dont l'enthousiasme égala la scrupuleuse attention. Et la pureté de la musique, servie par le style noble, la correction classique, l'homogénéité parfaite du célèbre Quatuor, éleva les âmes en ces soirées inoubliables.

La belle soirée consacrée par M. Crickboom à Beethoven a été le complément de ce grandiose Festival.

Avec le concours de M. Edouard Risler, l'interprète le plus parfait qui existe des œuvres de Beethoven, M. Crickboom fit entendre le Trio en *si bémol* (M^{lle} Ruegger remplaçant M. Jacob empêché), les deux romances et la *Sonate à Kreutzer*, l'un des sommets de l'œuvre de Beethoven. Ce fut admirable de style, de rythme et de sentiment, et l'on n'eût pu souhaiter accord plus délicieux, fusion plus complète de sonorité et d'expression.

La Sonate op. 441 donna en outre à M. Risler l'occasion d'affirmer, en même temps qu'une technique impeccable, la compréhension musicale la plus haute et la plus noble.

Nous avons entendu, quelques jours avant, trois sonates modernes jouées avec un merveilleux *sentiment* et une rare autorité à la salle Erard par MM. Chaumont et Bosquet, dont la jeune maîtrise marque sans cesse de nouvelles victoires. Franck, Lekeu, Jongen firent les frais d'un programme superbe, exécuté dans un sentiment artistique absolument remarquable, qui classe hors pair les deux virtuoses.

(1) JEAN DELVOLVÉ, *Raisons de vivre* (Paris, Floury, 1903), p. 207. Ouvrage d'une psychologie profonde, qui nous fait aimer la vie réelle, les devoirs réels. — Frontispices et fleurons de Lisbeth Delvolvé-Carrière (une des filles du grand artiste), qui sait rendre d'une manière si délicate la vie et l'individualité de la fleur.

La Sonate inédite de Jongen, qui avait été interprétée pour la première fois au début de la saison, a été mieux appréciée encore et plus applaudie qu'à cette première audition. C'est une œuvre de grande allure, d'une polyphonie serrée et néanmoins très claire. Elle se compose de trois mouvements : *Animé, lent, assez vite*, parfaitement équilibrés, dans lesquels l'idée mélodique, toujours distinguée, est développée avec autant de sûreté que de goût. Elle prend rang, dans le répertoire moderne, à côté des modèles du genre. Ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire ce que nous lûmes, ces jours-ci, non sans quelque surprise, dans un journal quotidien à propos d'un autre concert :

« M. X... faisait entendre une sonate de sa composition pour violon et piano. *Ce genre a paru fort démodé et nous croyons que M. X... pourrait mieux employer son réel talent de compositeur.* »

Et dire que M. Vincent d'Indy sacrifie, lui aussi, à ce « genre démodé » ! C'est, en effet, une sonate pour piano et violon qui succédera prochainement à la symphonie que vient de révéler à Paris M. Camille Chevillard....

O. M.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Quelques appréciations de la presse (1) :

DURENDAL (Mars) :

« La collection chronologique d'œuvres des maîtres impressionnistes — augmentée d'une série de notations des plus intriguants des peintres luministes d'aujourd'hui — constitue une manifestation d'art de haute portée, de très exceptionnel intérêt. Je crois que la réalisation de ce plan est neuve et que même à Paris jamais on ne tenta semblable groupement... Le choix judicieux de toiles réunies par M. Octave Maus est d'une souveraine éloquence. »

LA MÉTROPOLE (21 mars) :

« C'est ce caractère d'exposition historique qui donne à ce Salon une importance très réelle, d'autant plus qu'il est le premier à réunir un nombre aussi considérable d'œuvres de haute valeur, résumant nettement les phases successives des tendances nouvelles. »

L'ÉVENTAIL (20 mars) :

« Cette manifestation vient bien à son heure, devant un public préparé à la comprendre. Il convenait aussi d'avoir le courage de rendre cet hommage désintéressé et généreux à ceux qui ont combattu jusqu'à la victoire. Son influence éducatrice aura une répercussion profonde. »

L'IDÉE LIBRE (mars) :

« Nous étions peut-être — les jeunes surtout — ignorants de l'histoire anecdotique et minutieuse du mouvement; mais, après tout, il importait fort peu puisque nous pouvions bénéficier, largement, de ses bienfaisants résultats. A cette heure notre éducation est faite. Le Salon organisé par M. Octave Maus vient préciser nos idées. Soyons-en reconnaissants à M. Maus; il professe excellemment l'esthétique en action. »

(1) Suite. Voir nos numéros des 6 et 20 mars derniers.

LA GAZETTE DE FRANCFORT (21 mars) :

« L'Exposition de la *Libre Esthétique* donne aux visiteurs l'occasion — qui ne se représentera pas aisément — d'étudier l'ensemble du mouvement révolutionnaire des peintres épris de lumière depuis son début jusqu'à ses aboutissements, et ce dans ses beautés et dans ses erreurs. »

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ (26 mars) :

« Les salles spéciales organisées jadis courageusement par M. Roger Marx à la Centennale de 1900 établissent incontestablement une date dans l'histoire impressionniste. C'est le même plan (en y adjoignant le corollaire de la jeune peinture) qui fut repris à Bruxelles. Nous dirons que le même enseignement s'en dégage à nouveau fortifié. Après tant de luttes et d'après contradictions, l'impressionnisme de plus en plus prend possession de la place logique et légitime qui lui revient; après le romantisme, le paysage de 1830 et le réalisme, il apparaît le mouvement d'art important de la fin du XIX^e siècle. »

LE MERCURE DE FRANCE (correspondance de M. Georges Eekhoud, avril) :

« A la Libre Esthétique sont exposées deux cents œuvres des maîtres de l'impressionnisme, les anciens et les nouveaux. Je doute qu'on eût déjà rassemblé, même chez vous, une sélection aussi importante de vos radieux et vibrants modernes. En effet, presque toutes les toiles exposées appartiennent à des collections particulières et il a fallu la réputation et la sympathie dont M. Octave Maus jouit en France dans vos milieux artistiques pour obtenir des heureux propriétaires qu'ils se privassent pour quelques semaines de leurs chefs-d'œuvre représentant aujourd'hui des trésors d'une valeur inestimable. Ce Salon comporte donc toute la revue, l'histoire en action de l'impressionnisme. Il dépasse même par le nombre l'apport de l'Art impressionniste à la Centennale de 1900. Excellente aubaine pour nos peintres et nos amateurs. Ils en apprendront plus en deux ou trois visites à la *Libre Esthétique* qu'à lire les essais et traités de critiques et même de poètes sur les peintres de ce mouvement. »

Impressionnisme.

Néo-Impressionnisme.

M. Octave Maus a adressé au chroniqueur artistique de la *Flandre libérale* la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Bien que je ne songe pas à discuter vos appréciations sur les Peintres impressionnistes dont le groupement historique composa cette année le Salon de la *Libre Esthétique*, permettez-moi de réfuter en deux mots une erreur de fait :

« Après Edouard Manet, Claude Monet, Renoir, Degas et leur groupe, dites-vous, il est absolument arbitraire de placer Signac, Cross, Luce et Van Rysselberghe, et seule une fiction dont la firme Durand-Ruel est responsable justifie cette filiation déconcertante. Ce Salon se constitue de deux tronçons disparates, et l'étiquette de néo-impressionnistes accolée aux plus récents des exposants ne peut remédier à cela. »

Vous paraissez ignorer, mon cher ami, que M. Durand-Ruel n'a jamais, à aucune époque, acheté ou vendu un Signac, un Cross, un Luce, un Van Rysselberghe (pas plus qu'un Seurat, un Angrand ou un Dubois-Pillet).

La filiation de ces peintres avec les initiateurs de l'impressionnisme n'a nullement été imaginée par des marchands. Seurat et ses amis ont trouvé dans les œuvres de Claude Monet le principe de la division du ton (déjà pressenti par Delacroix) qu'ils ont appliqué d'une manière plus rigoureuse et scientifiquement développée. Ce sont eux qui ont revendiqué, avec raison, cette indiscutable paternité. Un intéressant opuscule de Paul Signac intitulé *d'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme* (Paris, éd. de la *Revue blanche*, 1899) montre clairement les liens étroits qui rattachent au groupe initial apparu chez Nadar en 1874 celui qui, dix ans plus tard, a marqué dans la conquête de la lumière une étape nouvelle.

Et si, outre cette démonstration théorique, vous voulez un exemple typique, rappelez-vous les phases par lesquelles passa le doyen des Impressionnistes, Camille Pissarro. J'ai, à dessein, réuni au Salon de la *Libre Esthétique* des toiles qui caractérisent les évolutions successives de son talent.

Influencé autrefois par Corot, Camille Pissarro éclairait sa palette au contact de Claude Monet. La *Jeune fille à la baguette* (1881), la *Ferme d'Eragny* (1884), exposées l'une et l'autre à la Centennale de 1900 et que vous venez de revoir à la *Libre Esthétique*, sont, à cet égard, significatives, de même que les *Peupliers* (1882). Séduit par l'éclat lumineux qu'obtenaient, au moyen d'une technique plus stricte, Seurat et ses amis, Pissarro divisa le ton à leur exemple, ainsi que l'attestent le *Paysage à Osny* (1887) et la *Femme au fichu vert* (1893). Mais trouvant sans doute qu'à son âge il n'était pas facile de renouveler son métier, il revint dans la suite à ses procédés habituels. Le *Carrousel* (1900) et le *Pont-Neuf* (1901) montrent, par l'intensité de lumière qu'ils dégagent, l'influence heureuse qu'avaient exercée sur son art, à la fin de sa vie, ses relations amicales avec les plus jeunes membres de la famille des Impressionnistes. (Ainsi en est-il des idées, qui, pour demeurer généreuses et larges, exigent un commerce constant des hommes avec leurs cadets.)

S'il y a deux testaments, l'Ancien et le Nouveau, — comme dit une chanson célèbre dans les ateliers, — il y eut aussi, dans l'impressionnisme, deux phases successives auxquelles les toiles de Pissarro servirent de transition.

Ecarter l'une d'elles du Salon destiné à résumer chronologiquement ce grand mouvement eût été illogique. Les deux « tronçons disparates » dont vous critiquez la juxtaposition ne sont autres, mon cher ami, que deux chapitres de l'histoire de la Peinture moderne. Ils s'expliquent et se complètent l'un par l'autre.

Les deux dernières générations se trouvèrent d'ailleurs réunies à la huitième et dernière exposition particulière du groupe (15 mai-15 juin 1886), où l'on put voir *Un dimanche à la Grande-Jatte*, de tapageuse mémoire, et d'autres œuvres de Seurat, ainsi que des toiles de Signac, parmi les tableaux de Degas, Berthe Morisot, Gauguin, Guillaumin, Mary Cassatt, Pissarro, etc.

Gustave Geffroy a dit : « Continuer n'est pas imiter. » Ceci explique qu'à première vue on puisse ne pas voir dans les Néo-Impressionnistes les successeurs de Claude Monet. L'hérédité n'en est pas moins directe. Elle vous apparaîtra un jour, j'en ai la conviction, avec tant d'évidence que vous ne trouverez plus, comme aujourd'hui « que de M. Signac, de MM. Cross et Luce il semble que l'aberration soit irrémédiable, sincère et digne de considération ».

Ces choses-là furent dites autrefois de Monet, de Renoir et de Manet. Elles le furent jadis de Corot, de Millet, et aussi de Delacroix... Mais les tableaux sont charitables, comme l'a spirituellement fait remarquer notre ami Claus. Et les musées sont là pour l'attester.

Recevez, mon cher ami, l'expression cordiale de mes sentiments dévoués.

OCTAVE MAUS

La *Flandre libérale*, qui publie cette lettre dans son numéro d'avant-hier, riposte : « En revendiquant cette paternité, les pointillistes sont habiles, mais beaucoup d'excellents critiques et sérieux artistes se refusent à apercevoir le lien auquel ils tiennent tant. »

Il est permis de se demander en quoi les Néo-Impressionnistes se montrèrent « habiles » lorsqu'ils se rattachèrent au groupe d'artistes le plus combattu, le plus maltraité par les jurys, le plus raillé par la critique et le public...

Au surplus, ce furent Monet et ses amis qui affirmèrent le lien en invitant Seurat et Signac à prendre part à l'Exposition, strictement limitée à l'Impressionnisme, qu'ils ouvrirent le 15 mai 1886 rue Le Peletier.

NOTES DE MUSIQUE

Concert de M^{lle} Aurora-Molander.

M^{lle} Molander est certes l'une des élèves de M. Arthur De Greef qui fait le plus d'honneur à son maître. Extrêmement simple et modeste, la physionomie toute illuminée par le bonheur de jouer de belles œuvres, elle est en outre une interprète d'élite, dont le jeu sobre et plein de sentiment jaste n'a pas ce défaut, si fréquent chez les femmes pianistes, des contrastes exagérés qui voilent mal la sécheresse de cœur et l'incompréhension.

Il nous semble que ce qu'elle a le mieux joué, ce sont les deux *Prélude et Fugue* de J.-S. Bach (surtout le premier prélude et la seconde fugue), et la ballade en *la bémol* de Chopin; donner une interprétation parfaite d'œuvres si différentes est assurément l'indice d'une vraie nature d'artiste. C'est aussi être très artiste que de pouvoir rendre intéressants les *Joux d'eau de la villa d'Este*, de Liszt, dont le caractère « renaissance décadente » est si délicat à rendre.

M. De Greef prêtait son concours au concert donné par son élève. A deux, ils ont joué de façon irréprochable un joli petit *Concerto* de Chr.-Fr. Bach transcrit pour deux pianos, et les ingénieuses *Variations* de Saint-Saëns sur le trio du Menuet de la Sonate (op. 31) n° 3 de Beethoven.

Concert du Cercle symphonique Crescendo.

Le Cercle Crescendo est obscur et modeste, mais il est vaillant et consciencieux, et ce qu'il réalise depuis quelques années semble démontrer que la dénomination de « Crescendo » n'est pas vaine. Nous nous rappelons l'avoir entendu, il y a quelques années, dans des exécutions d'orchestre qui étaient bien maigres et qui laissaient à désirer. Au concert de mardi, nous avons pu constater de grands progrès : M. Léon Poliet dirige avec fermeté; ses musiciens le suivent avec la plus grande attention; et, sauf quelques lourdeurs provenant surtout de ce que les instrumentistes n'ont pas la virtuosité qu'ont ceux de nos orchestres professionnels, on peut dire que ces quelques amateurs, épris de ce qu'ils font, réalisent des exécutions musicales qui sont véritablement agréables à entendre : la marche funèbre du *Saint-François* de Tinel a été rendue par eux avec l'ampleur qu'elle exige, tandis qu'ils ont mis dans le bruyant, mais solide et richement coloré *Cortège nuptial* de M. Goossens, le brio qu'il fallait.

Prétaient leur concours à ce concert : M^{lle} Carlhant, qui fait de sérieux progrès (M. Lauweryns accompagnait les mélodies qu'elle chantait), M^{lle} Cholet, une frêle petite violoniste faisant vibrer son instrument avec la plus délicate sensibilité, et M. Jhek, dont le violoncelle a rendu avec intensité les langueurs du *Kol Nidrei* de Max Bruch.

Récital de violon de M. Édouard Lambert.

M. Lambert a une beauté et une puissance de son que l'on peut comparer à celle des grands artistes du violon : Son récital de vendredi en fut la démonstration éclatante : c'est avec une sorte d'ivresse du son et aussi du rythme qu'il a joué l'amusante *Fantaisie de concert* de Rimsky-Korsakow et l'extraordinaire *Danse hongroise* n° 5 de Brahms. C'était émouvant de voir cet emballé-

ment dans lequel M. Lambert entraînait d'ailleurs son excellent partenaire au piano, M. Lauweryns.

Mais cette séance n'a pas permis à M. Lambert de montrer qu'il est plus qu'un technicien habile et fervent du beau son et des rythmes caractéristiques. La Sonate très fouillée de Sjögren et l'*Humoristique* de M. Lauweryns (celle-ci pleine de très habiles francismes) ont certes donné la mesure de ce qu'il peut faire. Mais on eût pu souhaiter que le programme renfermât une œuvre véritable. M. Lambert eût certainement alors remporté un succès moins acclamatoire, mais plus précieux, que celui qui l'a accueilli.

M^{lle} Andrine Savelli prêtait son concours à cette séance : jolie voix, bien menée, diction encore un peu « élève », surtout dans l'air exquis de la *Création*. Mais pourquoi a-t-elle donc chanté cette horrible romance, d'un exotisme artificiel exaspérant, de la *Perle du Brésil* de Félicien David, et ce fadasse *Zauberlied* de Helmund?

CH. V.

ERRATUM. — Dans notre numéro de dimanche passé, nous avons imprimé à propos du quatrième concert Barat, page 101, ligne 24 : Les exécutions furent *mi-consciencieuses*... C'est très *consciencieuses* qu'il faut lire.

Nouveaux Concerts d'Anvers.

Le quatrième concert organisé en dehors de l'abonnement par la *Société des Nouveaux Concerts* était consacré à l'exécution de la Symphonie inachevée de Schubert et du premier acte de la *Valkyrie* avec Van Dyck, M^{me} Fleischer-Edel et M. Fontaine. L'orchestre, dirigé avec netteté par M. Louis Mortelmans, le jeune directeur de la nouvelle société, a fait merveille. M^{me} Fleischer-Edel, qui est en ce moment attachée au théâtre de Hambourg, a interprété le rôle de Sieglinde en artiste consommée; sa voix est fort belle. Van Dyck a mis au service du rôle de Siegmund ses qualités habituelles et toujours remarquables de déclama-tion lyrique accomplie; il était très en voix et le public a ovationné les interprètes et l'orchestre.

Le prochain concert aura lieu en avril sous la direction de Hans Richter. On exécutera la Neuvième Symphonie avec un quatuor de choix; il y aura une répétition générale publique.

* *

Le mouvement musical anversoïse se ressent très avantageusement de la bonne influence des *Nouveaux Concerts*. Partout on s'efforce d'apporter plus de soins et une préparation meilleure aux exécutions; le laisser-aller qui a été longtemps de mode commence à disparaître. Si cette bonne influence se maintient, Anvers ne tardera pas à devenir un milieu musical de premier ordre. Songez donc qu'à côté des *Nouveaux Concerts* vient de se constituer une association consacrée à la musique religieuse et en outre un choral mixte qui nous a fait entendre du Palestrina, du Roland de Lassus, du Praetorius, etc.; qu'au théâtre Lyrique flamand on a exécuté, dans des conditions un peu médiocres, il est vrai, mais avec une belle vaillance, les *Maîtres-Chanteurs* et une nouvelle pièce en quatre actes, vraiment remarquable, de Paul Gilson et de Pol De Mont, *Prinses Zonneschijn*; un acte nouveau de Blockx, *De Kapel*; un drame musical en un acte de Schrey et Monet, *Arendsnest*, œuvre un peu boursouflée, mais qui n'est point sans qualités. Trois œuvres originales en un an, et une première comme les *Maîtres*, ce n'est point banal! Ajoutons que sous l'impulsion d'un chef d'orchestre de talent, M. Ruhlman, le théâtre Royal vient de jouer *Orphée* et *Louise* dans des conditions honorables; c'est beaucoup pour une maison dont les traditions et le public sont déplorables au point de vue de l'art! Je fais des vœux pour que la Monnaie monte, l'an prochain, la très belle œuvre de Gilson.

V.

LA MUSIQUE A GAND

Quatrième Concert d'hiver.

Cette soirée a bien clôturé la série des concerts d'hiver. Il y avait quelque hardiesse de la part de M. Brahms à porter au programme l'admirable prélude de *Fervaal*. Mais bien que le public gantois ne soit guère familiarisé avec la nouvelle école française, l'œuvre de Vincent d'Indy, interprétée d'une manière irréprochable, a été fort appréciée. Outre la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn, dont l'orchestre a délicieusement détaillé la grâce descriptive et la finesse mélancolique, le programme comprenait encore une reprise du prélude de *Tristan et Iseult* et ce curieux document que constitue l'*Huldigungsmarsch* de Wagner. Il faut blâmer de la part de l'orchestre une tendance fâcheuse à charger le rôle des cuivres dans la marche funèbre de la *Götterdämmerung*; il manquait à l'interprétation la grandeur poignante que cette page peut exprimer sans qu'il soit nécessaire de recourir à des « effets de bruit ».

La silhouette originale du pianiste Mark Hambourg ajoutait à cette soirée un intérêt tout spécial. Durant cette saison, nous avons entendu Pugno, De Greef et Saint-Saëns. Mark Hambourg leur oppose le contraste de sa fougue étourdissante servie par un jeu très sûr et des qualités de style au moins personnelles. Ceux qui se souviennent de Liszt et de Rubinstein disent que Mark Hambourg tient de ces maîtres. Dans le *Concerto en si bémol mineur* de Tchaikowsky, œuvre véhémement, d'allure assez inégale et heurtée, il a déployé une aveuglante virtuosité. Nous n'oserions dire qu'il ait donné au *Nocturne en sol majeur* de Chopin la note profonde et douloureuse que nous en attendions, mais nous sommes encore sous l'impression que nous laissa Raoul Pugno et c'est mal comprendre la personnalité d'un artiste que de le juger d'après un type dont les tendances sont foncièrement opposées.

« Christus » au Conservatoire.

Le troisième concert du Conservatoire était presque exclusivement consacré à l'exécution de la symphonie mystique d'Adolphe Samuel. Cette œuvre colossale, dont M. Emile Mathieu nous donna le 26 mars une exécution soignée, se distingue par un déploiement extraordinaire de science musicale : On y sent la marque d'un métier et d'une technique remarquables; mais, il faut bien l'avouer, les riches sonorités et les recherches de rythmes rares dont cette œuvre foisonne ne parviennent pas à faire oublier le peu de profondeur de la pensée et, souvent, l'absence totale d'inspiration. La troisième partie (*La Mission du Christ*, etc.) et la quatrième (*Le Crucifiement*) peuvent être comptées parmi les meilleures pages de la symphonie : la musique y atteint un certain degré d'émotion et son réalisme n'est pas pour déplaire. Les chœurs sont d'une écriture puissante et compliquée, mais leurs développements sont trop longs; surtout dans la cinquième partie où ils ne peuvent se départir d'une certaine lourdeur qui fait tort à la partie d'orchestre.

F. V. E.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Une excellente soirée aux Concerts publics et gratuits de musique de chambre (*publics et gratuits* : mais pourquoi faut-il donner lieu aux humbles auditeurs de compter avec dépit le nombre de places que se réservent, parmi les meilleures, les conseillers communaux, pour eux et leurs amis, ce à l'encontre du vœu du fondateur de l'institution ?) Le Quatuor Marie Soldat, de Vienne, aux quatre archets féminins. Programme : le sémillant *fa majeur* de Haydn (le quatre-vingt-deuxième ou avant-dernier), l'énergique et passionné *ut mineur* de Brahms (le premier), le sombre et dramatique *fa mineur* de Beethoven (le onzième). Interprétation

fouillée, classique, et expressive; dans la manière de Joachim dont Marie Soldat est l'élève favorite. Aussi, quelle émotion, chez les deux mille auditeurs, dégagée par l'œuvre de Beethoven qui, exécutée par le célèbre Quatuor Marteau, les avait laissés froids l'an dernier ! Marie Soldat, armée du beau Guarnerius qui appartient à Bazzini, mène avec une maestria remarquable ses gracieuses partenaires, sensiblement moins fermes qu'elle, et arrive à réaliser une homogénéité parfaite.

Où le Quatuor viennois se sent le mieux chez soi, c'est dans le Brahms : il s'assimile entièrement le caractère de délicate intimité de cette musique auquel le tempérament latin semble quelque peu récalcitrer. Mais la musique de chambre dissoute dans les énormes espaces de la salle du Conservatoire, tout tapissés en l'occurrence d'épais vêtements de laine, voit ses effets singulièrement atténués. Dans ces conditions le Quatuor de Brahms ne pouvait apparaître l'œuvre de passion farouche et virile, à contrastes violents, qu'il est.

Le programme distribué au public pour l'instruire et le guider fourmillait de fautes de tout genre; il indiquait notamment la composition ancienne du Quatuor, modifiée depuis six ans ! Un peu d'attention, s'il vous plaît, Messieurs de la Commission.

*
*
*

Aux mêmes concerts gratuits, une dernière audition inoubliable : le Quatuor Joachim dans le *sol* majeur de Mozart (que les programmes persistent à appeler n° 1), l'*ut* mineur de Brahms et l'*ut* majeur de Beethoven. L'interprétation que la plus noble des musiques reçoit de cette association sans rivale d'artistes a été souvent caractérisée ici, notamment après chacun des Festivals de Bonn. Leur conception du style reste aussi opposée à l'étroit dogmatisme classique que la Vie l'est à la Mort. C'est toujours la même « mise en lumière » de la profonde Beauté musicale, la même union de quatre voix qui chantent, le même équilibre, la même fusion de sonorités exquis, avec le même effacement individuel, la même fervente simplicité ! Et chez l'auditeur c'est aussi le même charme indicible, la même impression radieuse de pureté idéale, de haute poésie, de communion artistique.

Le Conservatoire nous a donné en « hommage à Berlioz » une belle exécution intégrale de l'*Enfance du Christ*, avec le concours de M^{me} Paquot, du baryton Seguin, et du ténor Henner. De telles œuvres, si elles ne passionnent pas les foules d'aujourd'hui, dont l'esprit est peu biblique, attirent le respect par leur austérité et la constante noblesse du style, et elles exercent assurément une saine influence. — Au programme figurait aussi la *Fiancée du timbalier* de Saint-Saëns, dont les vers ont été très intelligemment dits par M^{me} Paquot.

J. F.

CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR MAUS,

Je sors de la *Libre Esthétique* et me permets de vous adresser mes plus sincères félicitations.

Je pense que tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art vous remercieront comme moi de leur avoir procuré le plaisir si rare d'admirer les Claude Monet, les Sisley, les Renoir, les Degas...

J'ai entendu vaguement l'écho de reproches qu'en vous aurait adressés de n'avoir pas invité les artistes belges. Ce reproche me semble peu justifié, puisque nous avons toute l'année l'occasion de voir les œuvres belges dans les expositions particulières et aux triennales, et je me demande quel intérêt il y eût eu pour nous à revoir nos grands maîtres belges que nous avons si bien dans l'esprit et dans le cœur qu'il nous a été facile, en voyant

cette exposition, de nous rendre compte de la place éminente qu'ils y eussent occupée.

Veuillez recevoir, cher Monsieur Maus, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

M.-A. MARCOTTE

NÉCROLOGIE

André Hennebicq.

En avril dernier, il y a tout juste un an, le peintre André Hennebicq faisait, au Cercle artistique, en une exposition rétrospective considérable, la confession générale de sa vie d'artiste. Qui se fût douté alors que par cette confession le peintre adressait à ses amis de définitifs adieux?

Il est mort brusquement jeudi dernier, frappé d'une congestion pulmonaire, à l'âge de soixante-huit ans, emportant d'unanimes et sincères regrets.

Si l'on pouvait discuter son art, imparfaitement libéré d'influences académiques, la noblesse, la serviabilité et l'indépendance de son caractère étaient universellement appréciés.

Appelés pour la première fois, l'an passé, à organiser eux-mêmes le Salon triennal des Beaux-Arts, les artistes choisirent sans hésiter comme président M. André Hennebicq. C'est dire la confiance qu'inspiraient son impartialité et sa fermeté courtoise.

Auteur de compositions importantes dans lesquelles l'artiste a cherché à rafraîchir par une vision plus proche de la réalité contemporaine les clichés d'autrefois, M. Hennebicq était, avec MM. A. Cluysenaar, mort avant lui, et E. Wauters, le dernier refuge de la peinture d'histoire.

On lui doit une *Messaline insultée par le peuple* (Musée de Mons), les *Travailleurs de la campagne romaine* (Musée de Bruxelles), *Philippe-Auguste remettant aux magistrats de Tournai la Charte de 1187* (Hôtel de Ville de Tournai), un grand nombre de portraits, etc.

M. Hennebicq était membre de l'Académie royale de Belgique et du Corps Académique d'Anvers, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

PETITE CHRONIQUE

Outre la *Promenade*, acquise par le Musée, deux autres tableaux de M. Van Rysselberghe ont été vendus au Salon de la *Libre Esthétique* : le *Torse de jeune femme* et le *Jet d'eau à Sans-Souci*, — ce dernier acheté par M. Von Tschudi, directeur des Musées impériaux de Berlin. M. H.-E. Cross a vendu également ses deux vues de Venise, *Rio San Trovaso* et *San Giorgio Maggiore*.

Les offres d'achat faites par des marchands de tableaux et portant notamment sur des œuvres de Manet, Degas, Berthe Morisot, Gauguin et Van Gogh ont dépassé 100,000 francs. Mais les tableaux exposés appartenaient, on le sait, presque tous à des amateurs, et aucun d'eux n'a consenti à s'en séparer.

La direction de la *Libre Esthétique* saisit cette occasion pour remercier les collectionneurs qui ont bien voulu seconder son initiative en lui confiant les toiles de leurs galeries, et en particulier MM. J.-E. Blanche, Eugène Blot, M^{lle} A. Boch, MM. Alexandre Braun, Georges Charpentier, M^{me} E. Chausson, MM. Chéramy, Denys-Cochin, M^{lle} Diéterle, MM. Théodore Duret, Maurice Fabre, Félix Fénéon, Arthur Fontaine, Paul Gallimard, Camille Laurent, Leclanché, Henri Lerolle, André Mellerio, Adrien Mithouard, Antonin Proust, Henri Rouart, Louis et Ernest Rouart, Olivier Sainière, E. Schuffenecker, Alexandre Séon, Jules Strauss, Maurice Sulzbach, Georges Viau, etc. L'ensemble d'œuvres que leur généreux empressement a permis de réunir et que la clôture du Salon vient de disperser marquera une date dans l'histoire de la peinture moderne. Souhaitons qu'il porte ses fruits.

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, l'Association des chanteurs de Saint-Boniface interprétera au salut des œuvres de Grazio Benevoli, Witt, A. Gabrieli et Palestrina. Dimanche prochain, à 10 heures, la *Messe brève à quatre voix* de Palestrina et le *Quem vidistis* à cinq voix de R. de Lassus. Au salut de 4 heures, des œuvres de Grazio Vecchi, Josquin de Près, Vittoria et G. Benevoli.

« De l'Impressionnisme au Symbolisme. » La conférence que M. Ch. Morice a promise sous ce titre à l'Institut des hautes études et qu'une indisposition l'a forcé d'ajourner, aura lieu le samedi 9 avril, à 8 h. 1/2.

Elle apportera sûrement des éléments nouveaux et du plus haut intérêt aux discussions sur l'Art impressionniste dont l'exposition de la *Libre Esthétique* vient d'être l'occasion.

Vient de paraître : *La Jeune fille à la fenêtre*, prose lyrique de CAMILLE LEMONNIER mise en musique par EUGÈNE SAMUEL (pour mezzo-soprano, accompagnement de quatuor à cordes, hautbois, cor et harpe).

Partition piano et chant : prix, 20 francs. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Le Comité des classes 66, 67 et 68 de l'Exposition universelle de Liège (décoration fixe des édifices publics et des habitations, vitraux et papiers peints), s'est réuni mercredi dernier sous la présidence de M. Janlet, qui a annoncé à l'assemblée plusieurs participations importantes. Le principe des collectivités sera, autant que possible, adopté afin de permettre la création d'un grand nombre d'installations complètes comprenant tous les desiderata d'une habitation. Diverses mesures pratiques d'organisation, votées par l'assemblée, permettent d'espérer que les industries artistiques du verre, du papier de tenture, du marbre, de la ferronnerie, de la mosaïque, etc. seront brillamment représentées.

Des tableaux de feu C. Drake Brockman seront exposés à Bruges, au Syndicat, rue des Pelletiers, du 4 au 7 avril, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures. S'adresser pour renseignements à M. A.-Ch. Robinson, au Syndicat.

M. A.-J. Heymans vient d'exposer à Berlin deux paysages qui ont excité un vif intérêt et provoqué nombre d'articles élogieux. Le critique artistique du *Berliner Tageblatt* apprécie en ces termes notre compatriote : « Heymans est du petit nombre des peintres qui ont étudié l'Impressionnisme d'une manière indépendante, chez qui ce mode de peindre agit non par assimilation mais en s'adaptant à leur personnalité. Il trouve son point de départ dans le Monet de la bonne époque, celui qui exprimait des sensations et non des théories. A la beauté de cette peinture s'unit chez l'artiste belge une intimité de vision que ne possède jamais son modèle français. Lorsqu'il contemple le lever du soleil sur une prairie fangeuse, il ne se borne pas à découvrir un motif; il éprouve une sensation. Ce n'est pas uniquement son œil, mais son âme qui guide sa main. Il conçoit une synthèse que le spectateur, à son tour, ne peut plus démembrer mais dont il jouit dans son intégralité. »

Le *Correspondant de Hambourg* ajoute : « Ce qui fait la beauté des paysages d'Heymans, c'est une harmonie de la couleur, de la lumière et de la forme qui n'a peut-être jamais été réalisée de la sorte, et avec une pareille sûreté. Elle donne à ses peintures une sérénité étrangère à toute recherche d'effet. On sent qu'il ne s'agit pas d'un homme soucieux d'approfondir ni de résoudre des problèmes. Ce qu'il fait est la simplicité même. Et pourtant ces paisibles paysages recèlent toute la nouveauté et la grandeur que Monet a conférées à la peinture et par surcroît rien n'est oublié des sentiments sains que la nature a de tout temps inspirés. »

C'est M. I. Verheyden, professeur de peinture, qui succédera, à partir du 15 avril, à M. Acker, professeur d'architecture, comme recteur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

On célébrera prochainement à Londres le soixantième anniversaire du premier concert donné en cette ville par Joachim.

C'est, en effet, le 27 mai 1844 que l'illustre violoniste, qui n'avait alors que treize ans, joua à la Société philharmonique, sous la direction de Mendelssohn, le Concerto de Beethoven de façon à conquérir d'emblée la célébrité.

A l'occasion de ces noces de diamant, une réception présidée par M. A.-J. Balfour sera organisée le 16 mai à Queen's Hall, au cours de laquelle on remettra à Joachim une adresse de félicitations et son portrait par J.-S. Sargent. Un concert suivra. On espère que Joachim consentira à y prendre part comme soliste et à conduire comme chef d'orchestre quelques-unes de ses compositions.

Le programme du concert que donnera M. Joseph Wieniawski jeudi prochain à la Grande-Harmonie porte entre autres, le *Carnaval* de Schumann, l'*Andante* de Beethoven, la *Fantaisie* sur *Don Juan* de Liszt.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardenne belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

Étude de M^e ALFRED DELVAUX, notaire,
9, place Simonis, à Koekelberg.

VENTE PUBLIQUE
DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Le notaire ALBERT POELAERT, résidant à Bruxelles, 47, rue Royale, vendra publiquement, à l'intervention de son confrère M^e DELVAUX, notaire résidant à Koekelberg, 9, place Simonis, EN LA GALERIE J. ET A. LEROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles,

le lundi 11 avril 1904, à 2 heures précises, la

Collection de Tableaux anciens et modernes

de feu M. Eugène Peyralbe

comprenant des œuvres de : Brakenburg, Breughel, Van Balen, Van Delen, Palamede, Van Goyen, De Heem, Vander Elst, Honthorst, Lingelbach, Mierevelt, Pourbus, Pynacker, Rottenhamer, Ruysdael, Vander Venne, Van Vliet, Weenix, Wynants, Baron, Dansaert, De Groux, Verboeckhoven, Willems, etc.

EXPERTS

MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Samedi 9 avril 1904	Dimanche 10 avril 1904
de 10 à 4 heures.	

*Le catalogue se distribue en l'étude des dits notaires
et chez les experts prénommés.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersiegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon
à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension: 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN. Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

POUR PARAÎTRE LE 12 AVRIL

ÉMILE VERHAEREN (Toute la Flandre). Tendresses premières

In-8°, avec décoration en ton par TH. VAN RYSSSELBERGHE

Prix, broché : 5 francs; en cartonnage artistique à la Bradel : 6 francs.

Il a été tiré :

25 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, au prix de 12 francs
et 10 exemplaires numérotés sur Japon, au prix de 20 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — La Tosca (O. M.). — Enquête sur l'Impressionnisme, M. A.-J. Heymans. — Expositions (O. M.). — La Libre Esthétique et la Presse. — Notes de musique. *Séance de piano de M. Joseph Wieniawski* (Ch. V.). — L'Art à Gand. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

L'Esthétique de Jules Laforgue⁽¹⁾

III

Reconnaissant la « riche érudition » de Taine, Jules Laforgue n'a voulu retenir des deux volumes, dans les quels est exposée sa *Philosophie de l'art*, que la « méthode documentaire déterministe ». Cette méthode consiste à ne régler ses jugements — puisque

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

l'homme ne saurait se priver « de proclamer ses préférences et ses haines » — sur aucun idéal transcendant, à ne hausser ses prétentions, à ne revendiquer de droit « qu'à débayer et ordonner des documents *pour se permettre tout au plus de constater des lois d'ensemble.* »

Laforgue prend donc dès l'abord parti. Tous les systèmes d'esthétique se réduisent à deux, — « d'une si belle réciprocité d'intolérance, » remarque-t-il, « que dix lignes d'un de ces livres suffisent à montrer de laquelle des deux paroisses sa méthode et ses sympathies se réclament », — l'*idéalisme* et le *déterminisme*. Les idéalistes ont l'avantage d'expliquer et de juger ; car ils attribuent au génie et à l'inspiration une origine transcendante : l'intervention d'une puissance sur-humaine, sur leur conception de laquelle ils modèlent un idéal, d'après quoi ils approuvent, blâment, classent les écoles et les œuvres. Laforgue, pourtant, n'adhère point à leurs doctrines, parce que les idéaux qu'ils proposèrent furent « des lits de Procuste à l'histoire de l'art humain ». Les déterministes se bornent, comme les savants, à constater, « montrent bien le *comment* humain des génies et des œuvres », mais se taisent de propos délibéré sur le *pourquoi* ; ils s'interdisent d'en définir l'essence ; ils les acceptent, avec indifférence, comme des phénomènes également légitimes et considérables, bien que la « simple loi de la sélection naturelle universelle, qui signifie choix en soi et tendance divine unique, proclame qu'un idéal vivifie, ordonne et domine tout. » Bref, les idéalistes sont trop prompts à rendre des arrêts et enclins à tenir notre goût

en lisières; les déterministes, limitant leur étude à observer et décrire, nous abandonnent à nous-mêmes, quand s'impose la nécessité de conclure.

Si Laforgue déclare son penchant vers ces derniers, il n'en sent pas moins le besoin de s'élever au-dessus d'un positivisme étroit. Il faut, dit-il, « un brin de foi nouvelle ». Ainsi, tout en restant un déterministe, l'on serait guidé dans des recherches, au demeurant exactes et impartiales, par « une idée esthétique directrice ».

Gustave Kahn, racontant ses premiers entretiens avec Jules Laforgue, durant l'été de 1880, dit qu'ils convinrent que deux réformes étaient opportunes : substituer le vers libre aux rythmes fixes des romantiques et des parnassiens; *fonder l'esthétique sur la philosophie de l'Inconscient*. C'est, en effet, dans la lecture de Hartmann que Laforgue puisa ce « brin de foi nouvelle » par quoi, sans se confondre avec les idéalistes, il se distingue pourtant des déterministes.

L'esprit humain est une résultante de l'évolution organique terrestre. La pensée, qui a pour champ l'univers, est identique à son objet, car le sujet n'est rien sans l'objet : proposition aussi nécessaire que celle-ci : Rien ne peut être en dehors de tout. La connaissance métaphysique, où s'élèvent les inductions des sciences expérimentales de la vie, répond, par conséquent, à une réalité transcendante. — Quelle est cette réalité transcendante? La simple loi de la sélection naturelle universelle — c'est l'objection que Laforgue opposait aux déterministes — indique une tendance divine, attendu que deux forces ne peuvent coexister qu'en concurrence vitale, et que, si l'une l'emporte, c'est en vertu d'une tendance occulte, partout déterminante; l'univers des forces en concurrence vitale se résout donc en une sélection unique, selon cet idéal. — En conséquence, au-dessus du monde changeant des phénomènes, *se développe* un idéal : la Loi. Laforgue dit à dessein : *se développe*. Car son idéal n'est qu'« une simple étape, éphémère et bornée; d'une évolution indéfinie »; c'est un devenir continu; il est « ouvert au passé comme aux surprises de l'avenir et aux incohérences du présent ».

Cette Loi, « principe mystique universel »,

O Loi, qui êtes parce que vous êtes

est, annonce Laforgue, « le dernier divin », celui d'une humanité enfin débarrassée de ses anciens dieux, personnels, parfaits et conscients. L'action en est continue et infaillible, mais *inconsciente*. C'est en raison de cette qualité, qui pourtant n'est pas prédominante, — la continuité n'est pas moins essentielle, — que Hartmann dénommait cette force l'*Inconscient*, appelait son dynamisme évolutionniste la *Philosophie de l'Inconscient*.

Cet inconscient « s'objective en mondes explorateurs

vers la conscience, » sa fin. En sorte que l'univers pourrait être défini, dans son ensemble et sa durée : *une création de l'Inconscient tendant à la conscience*. Laforgue résume le système de Hartmann dans cette formule : « C'est, selon le dernier mot humain de la métaphysique expérimentale, la force unique constante évoluant indéfiniment vers la conscience pure par la sélection fatale des flux de forces aspiratrices en concurrence, amours, religions, langues, sciences, arts, apostolat social, mysticismes inédits, etc. »

Nous n'avons à considérer que deux de ces « flux de forces aspiratrices en concurrence », la pensée humaine et, plus particulièrement encore, l'art. — « La pensée humaine, succession d'œuvres et d'idéaux à l'état de phénomènes en concurrence, exprime l'évolution de l'âme universelle, de la Loi unique, au dynamisme de qui ou de quoi elle est soumise à travers ses incohérents et riches gaspillages. » Laforgue illustre cette définition d'un exemple : les personnages de la *Comédie humaine* contribuent à manifester, par la sélection naturelle qui résulte de leur concurrence vitale, l'évolution de l'âme de Balzac, dynamiquement développée en eux. — Chaque homme aspire au beau. La somme de ces aspirations concurrentes se résout par la sélection naturelle en une aspiration unique vers l'idéal. C'est la Loi, signifiée par l'ingénieuse comparaison des *Préludes autobiographiques aux Complaintes*.

... la tourbillonnante éternelle agonie
D'un Nirvâna des Danaïdes du génie.

L'inspiration et le génie, — cet irréductible je ne sais quoi demeurant au fond des analyses de toute esthétique, — sont ainsi expliqués « sans compromis spiritualiste » ni recours au bon vouloir d'une puissance transcendante. Ce sont les « tressaillements divinatoires » de l'aspiration suprême, en laquelle consiste la Loi. « Les génies surhumains, dont nous voyons la caravane artistique de temps en temps fonettée, en sont les échos élus. » C'est elle qui « parfois interpose ses secousses divines, ses *deus ex machina*, ses messies dans le train-train des causes et des effets déterminables de l'histoire humaine ».

Le génie, « prêtre de l'Inconscient »,

— Que votre inconsciente Volonté
Soit faite dans l'Éternité! —

aide l'évolution par « un affinement sans fin de tout l'organisme ». Les artistes exploitent « les paradis des sens ». Ils polissent « le miroir où se cherche l'Inconscient ». Musiciens et peintres collaborent à leur insu, selon les fins de l'Inconscient, qui les y entraîne, à rendre notre oreille plus subtile à discerner les harmoniques des sons, notre œil plus apte à distinguer les

ondes colorées, de plus en plus rapides et de moins en moins longues, du rouge au violet.

C'est cette force transcendante qui « pousse Beethoven à chanter, Delacroix à chercher des tons, Baudelaire à fouiller sa langue, Hugo à être énorme, Darwin à constater la sélection naturelle, et celle qui pousse Pasteur, Berthelot à chercher, Goethe à deviner les fleurs, Cuvier à reconstituer des fossiles : — la même qui pousse l'araignée à faire sa toile, et, si on la déchire la faire et la refaire jusqu'à épuisement, comme l'amour, l'éréthisme mental ou de l'œil, *la fureur génésique d'art*. » J'ajouterais un exemple à ceux dont Laforgue corrobore son idée. N'est-ce pas cet attrait, irrésistible et mystérieux, dont Maeterlinck, traducteur des *Disciples à Saïs*, poétique expression du mysticisme naturaliste de Novalis, poursuit et décrit le jeu dans la *Vie des abeilles* ? Laforgue ne souscrit donc pas à la loi énoncée par Renan : l'art passe de la catégorie de l'instinct dans la catégorie de la réflexion. Instincts et réflexion coexistent. Ou plutôt, la réflexion n'est qu'une forme — la dernière revêtue — de l'instinct.

Je m'agite aussi. Mais l'Inconscient me mène ;
Or, il sait ce qu'il fait ; je n'ai rien à y voir. »

Il en est de l'Art comme de l'Amour :

Allez ! Laissez passer, laissez faire, l'Amour
Reconnaîtra les siens : il est aveugle et sourd.

Première conséquence : Au regard de l'Inconscient, toutes les écoles se valent ; toutes les œuvres méritent égale considération : d'instinctives poussées vers la conscience. Donc, un seul critérium : *la nouveauté* : « du nouveau, du nouveau et indéfiniment du nouveau ; après l'éginétisme, l'hellénisme, le byzantinisme, la renaissance, le rococo, le romantisme, le réalisme, le préraphaélisme, le fortunysme, le japonisme, l'impressionnisme, le nihilisme : bref, uniquement ce que l'instinct des âges a toujours exalté, en proclamant génies, selon l'étymologie du mot, ceux et seulement ceux qui ont révélé du nouveau, et qui, par là, font étape et école dans l'évolution artistique de l'humanité. »

La prétention de l'homme est donc ridicule à donner des rangs, instituer des concours, décerner des couronnes. Nulle entrave au *laissez faire*, mot d'ordre de la sagesse ! L'art ne peut accomplir sa fonction, agent du perpétuel devenir,

... rosse aveugle aux cercles sempiternels
qui tourne pour autrui les bons chevaux de bois,

que dans une anarchie libératrice et féconde. Que le peintre secoue enfin les jougs officiels, revendique l'indépendance de l'écrivain, qui n'a d'autre « salon » que l'étal du libraire. Il travaillerait à son gré, s'il ne

visait qu'à placer ses tableaux dans les vitrines des marchands.

Deuxième conséquence : de même qu'il n'est point de *beau absolu*, il n'y a pas de *goût absolu humain*. Il y a le sentiment du beau de tel homme, le goût de tel individu. Encore ce goût n'est-il qu'une somme. En effet, le sentiment que j'éprouve, en ce moment, devant une œuvre, de quelque genre, époque ou latitude qu'elle soit, n'a pas plus d'autorité que celui que j'en eus ou que j'en aurai dans d'autres phases de mon évolution. Mais cette évolution achevée, l'on pourrait extraire de tous ces sentiments successifs, également légitimes, *mon* sentiment du beau, *mon* goût, qui ne serait donc qu'une moyenne. Est-il besoin d'ajouter que cette moyenne n'aura ni plus ni moins d'autorité que la moyenne de chacun de mes contemporains ? Mais de toutes ces moyennes une nouvelle moyenne pourra être prise, et ce sera la formule de la sensibilité esthétique de *ma génération*. Procédant toujours selon la même discipline et prenant les moyennes des générations défunctes, nous aurons en une échelle de formules, tous les degrés, également autorisés, de la sensibilité esthétique de *l'humanité*. Prenons encore une moyenne, et, par un dernier effort de l'abstraction, tout « se résout en une certaine âme humaine, qui, pour ne veiller adéquatement en aucune âme existante peut-être, mais morcelée en plusieurs, ne s'en conserve pas moins invisiblement impérissable ; prête aux crises révélatrices des expériences de demain ».

Conclusion : « *Le sens esthétique est changeant comme la vie* », le goût « humain » ne saurait prévaloir sur le goût « individuel », sans lequel il ne serait rien. Opposer celui-là à celui-ci c'est aller contre le principe de contradiction : une chose ne peut être en même temps elle et son contraire.

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

LA TOSCA

« La *Tosca*, disait spirituellement un confrère le soir de la première, c'est la *Vie de Bohème* en mineur. »

On retrouve, en effet, dans la partition saccadée, violente et sombre dont M. Puccini a commenté la pièce tirée du drame célèbre de M. Sardou, les procédés qui donnent à l'œuvre précitée, à défaut d'un réel intérêt d'art, du mouvement, de l'animation, parfois de l'émotion, — j'entends l'émotion nerveuse qui secoue les foules, plus sensibles, malgré tout, au mélodrame qu'à une esthétique raffinée.

La *Tosca* s'affirme, à côté de la *Vie de Bohème*, de *Paillasse*, de *Cavalleria rusticana*, drame « vériste », tout en oppositions de couleurs, en effets extérieurs, en contrastes, en épisodes. L'œuvre est aux antipodes du drame lyrique, basé sur le déve-

loppement psychologique des caractères. On peut lui préférer ce dernier, — et en ce qui nous concerne nous n'hésitons pas. Mais il est permis d'avoir du théâtre des conceptions diverses. Pour n'être point de notre goût, le réalisme brutal de la Jeune Italie n'en réalise pas moins des artifices scéniques d'un effet certain. L'habileté du compositeur consiste ici à ne rien négliger de ce qui peut faire tressaillir la multitude, exciter jusqu'au paroxysme son émoi. Et il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que M. Puccini excelle à troubler de la sorte les spectateurs, à les tenir haletants, à prolonger leur inquiétude.

Le sujet de la *Tosca*, cruel et tragique, émouvant jusqu'en ses plus folles invraisemblances, prêtait d'ailleurs à cette enluminure exaspérée. On ne peut que constater l'accord de cette littérature artificielle avec le vêtement musical qui l'habille. Celui-ci est taillé au petit bonheur sur les patrons à la mode du jour et cousu à la diable, mais non sans adresse. Certaines scènes témoignent d'une réelle habileté de métier : celle, par exemple, où l'on entend, par la fenêtre ouverte de l'appartement de Scarpia, la cantate chantée par la Tosca chez la reine tandis que l'implacable policier cherche à arracher à Cavaradossi son secret sur la retraite du fugitif...

La mise en scène et l'interprétation entrent, dans le succès des œuvres de ce genre, pour une part au moins égale à celle de la musique. A cet égard, la *Tosca* est servie à souhait : décors, costumes, exécution vocale et symphonique sont vraiment parfaits.

M. Dubosq s'est surpassé dans la composition et la plantation des décors : celui du premier acte, qui représente l'église de Saint-André de la Vallée, à Rome, est particulièrement heureux.

M^{me} Paquot-D'Assy a triomphé dans le rôle de l'héroïne, auquel elle apporte, avec une voix superbe, des qualités dramatiques exceptionnelles. M. Albers s'affirme, une fois de plus, chanteur et comédien de premier ordre dans celui de Scarpia. Le personnage un peu indécis de Cavaradossi a trouvé en M. Dalmorès un interprète de belle voix et de mimique sobre. MM. Austin, Cotreuil, Belhomme, François, etc. complètent à merveille ce remarquable ensemble, accompagné par l'orchestre et les chœurs de façon irréprochable.

On ira voir la *Tosca* pour son interprétation si ce n'est pour l'apport d'art qu'elle fournit au répertoire lyrique.

O. M.

Au lendemain de la *Tosca*, la direction de la Monnaie a fait une reprise de la *Valkyrie* dont l'exécution, soigneusement mise au point, a donné au chef-d'œuvre de Wagner un intérêt nouveau. M^{me} Litvinne, mieux en voix que jamais, a fait une rentrée triomphale dans le rôle de Brunnhilde qu'elle a créé à Bruxelles. A ses côtés, M^{mes} Paquot-D'Assy et Bastien, MM. Imbart de la Tour, H. Albers et Vallier ont été applaudis et acclamés pour leur parfaite interprétation des rôles dont ils sont titulaires.

Les Valkyries n'ont, de mémoire de wagnérien, jamais chanté avec plus de justesse et d'entrain la Chevauchée, et M. Dupuis a conduit avec sûreté son armée instrumentale à la victoire. La joie du public égalait celle des musiciens. Quelle belle œuvre ! quelle admirable musique ! On se serait volontiers embrassé par-dessus la rampe !

Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. A.-J. HEYMANS

Wechelderzande, 24 mars 1904.

MON CHER MAUS.

L'Impressionnisme, — type caractéristique créé par Monet et suffisamment distinct de la conception réaliste pour qu'on ait cru nécessaire de le baptiser d'un autre nom, — a définitivement nettoyé la palette des bruns et élargi l'horizon artistique.

Il a eu une influence très avantageuse pour certains tempéraments, mauvaise pour d'autres, parce qu'un artiste ne doit adopter que ce qui est en rapport avec son individualité.

C'est le pointillisme qui a été mauvais pour certains, car Monet c'est la santé même, et ce n'est pas par lui qu'on se perdra.

En Belgique, l'Impressionnisme a eu bien peu d'influence. Celle-ci pourra se développer davantage par l'exposition des œuvres de ses initiateurs, qui atteste la sincérité personnelle de chacun d'eux et leur ténacité à poursuivre sur la nature leurs observations, basées de leur grand talent.

C'est, en effet, à la nature qu'il faut retourner naïvement et simplement, avec une liberté absolue, sans se mettre dans la tête aucune exécution, afin de trouver les expressions nouvelles qu'il importe de soutenir, car l'intérêt est plutôt là que dans ce qui a déjà été dit ou fait.

L'étude de la nature, poursuivie par le peintre selon ses facultés instinctives comme le chien chasse, comme l'abeille fait son miel, est plus utile que de stériles discussions. L'intérêt d'une œuvre d'art, c'est d'y trouver ces qualités développées par le tempérament personnel de l'artiste.

En terminant j'ai à cœur de te répéter combien je te suis reconnaissant pour tout ce que tu as fait pour les artistes et pour moi, qui ai toujours trouvé en toi un ami et un vigoureux partisan de la liberté artistique.

Reçois, mon cher Maus, une cordiale poignée de mains.

A.-J. HEYMANS

EXPOSITIONS

Ce qui fait le charme des marines d'Alexandre Marcette, c'est l'amour fervent de la mer qu'elles attestent. Marcette aime la mer pour elle-même, pour les masses d'eau qu'elle met en mouvement, pour le rythme de ses vagues, pour les horizons infinis qu'elle déroule, pour les reflets dont elle s'irise. Il laisse à d'autres les aspects épisodiques des ports, des plages, des pêcheries, tout entier au drame qui jaillit du conflit des eaux et des nuées. A peine, parmi les trente gouaches qui composent son exposition au Cercle artistique, quelques-unes évoquent-elles l'anecdote du départ des barques, du remorqueur, d'une arrivée au goulet. Presque toutes empruntent leur unique intérêt à la vision tragique de la mer et du ciel, et cette vision, d'une extrême diversité, affirme une sensibilité optique très particulière.

Le peintre excelle à rendre la fluidité des eaux, la légèreté des nuages, la profondeur des espaces. Il instantanéise des effets fugitifs : torpeur d'un soir de canicule, coup de vent, phosphorescence de la mer, lueurs nocturnes refoulant les ténèbres...

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

Des peintres de la mer, M. Marcette est certes l'un des plus consciencieux et les plus artistes.

L'Impasse, un *Coin de Nieuport*, des *Anémones* complètent, par quelques fanfares de couleur, ce poème maritime harmonieux et délicat.

Voisinant avec ce visionnaire subtil, M. Herman Richir expose un lot considérable de peintures à l'huile et de pastels, parmi lesquels le portrait domine. Ici, nous retombons en pleine réalité : intérieurs aristocratiques ou bourgeois, effigies de femmes du monde, d'artistes, d'ecclésiastiques. C'est le microcosme de la Belgique d'aujourd'hui qu'évoque le talent fécond, habile et fidèle de M. Richir, spécialiste trop connu pour qu'il soit utile d'en analyser l'abondante production.

O. M.

La Libre Esthétique et la Presse.

Comme les années précédentes, nous croyons intéressant de publier la nomenclature des principaux articles consacrés au Salon de la *Libre Esthétique* par la Presse belge et étrangère :

OUVERTURE. — *Le Figaro* (26 février), *Le Journal de Bruxelles* (27 février), *Le Soir* (26 février), *Le Patriote* et *Le National* (27 février), *La Chronique* (26 février), *Le Petit Bleu* (27 février), *La Gazette* (25 février), *La Réforme* (27 février), *De Vlaamsche Gazet* (26 février), *Le Tout-Liège* (25 février), *La Flandre libérale* (27 février), *Le Matin* (2 mars), *La Métropole* (26 février), *La Gazette de Charleroi* (29 février), *L'Art moderne* (28 février).

EXPOSITION. — *L'Indépendance belge* (26 et 27 février), *Le Soir* (10 mars), *Le Journal de Bruxelles* (27 février), *L'Étoile belge* (29 février), *La Réforme* (5 et 29 mars), *Le Peuple* (3 et 5 mars), *Le Petit Bleu* (27 février, 13 et 20 mars), *La Gazette* (27 février), *La Chronique* (26 février, 7 et 17 mars), *Le XX^e Siècle* (29 février), *Le Messenger de Bruxelles* (21 mars), *De Vlaamsche Gazet* (27 février).

L'Art moderne (21 février, 6, 13, 20 et 27 mars), *L'Éventail* (20 mars), *La Fédération artistique* (10, 13, 20 et 27 mars), *La Ligue artistique* (2 mars), *Durendal* (mars), *L'Idée libre* (mars), *La Libre Critique* (6 mars), *Le Thyrsé* (1^{er} mars, 1-15 avril), *Le Petit Messenger belge* (6 mars), *L'Écho d'Ixelles* (20 mars), *L'Étudiant* (Liège), 9 mars; *La Roulotte* (Soignies), 15 mars, *Le Tout-Liège* (3 mars); *Le Carillon* (Ostende), 27 mars; *La Verveine* (Mons), 28 février et 20 mars, *Le Jour* (Verviers), 10 mars.

La Flandre libérale (20 mars), *Le Bien Public* (25 février et 10 mars); *La Métropole* (21 mars); *La Meuse* (6 mars), *Le Journal de Liège* (8 février, 7 et 9 mars), *La Gazette de Charleroi* (7 mars), *L'Opinion libérale* (4 mars), *L'Avenir du Tournaisis* (11 et 22 mars).

Ruy Blas (Paris), 3 mars; *Le National* (Paris), 4 mars; *Le Voltaire* (Paris), 2 mars; *La Politique coloniale* (Paris), 2 mars; *Le Nord* (Paris), 3 mars; *La Chronique des Arts et de la curiosité* (Paris), 26 mars; *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (Paris), 12 mars; *Le Mercure de France* (avril); *Frankfurter Zeitung* (Francfort-sur-Mein), 21 mars; *Die Propyläen* (Munich), 11 mars; *La Tribune libre* (La-Chaux-de-Fonds), 27 février.

CONCERTS. — *Le Journal de Bruxelles* (3, 21 et 26 mars), *La Libre Critique* (6, 13, 20 et 27 mars), *Le Guide musical* (6, 13 et 20 mars), *Le Petit Messenger belge* (10, 13, 20 et 27 mars), *L'Éventail* (26 mars), *La Fédération artistique* (13, 20 et 27 mars), *L'Art moderne* (6, 13, 20 et 27 mars), *Le Mercure de France* (avril).

CONFÉRENCES. — *Le Peuple* (6 mars), *Le Soir* (6 mars), *Le Journal de Bruxelles* (6 et 13 mars), *La Verveine* (13, 20, 27 mars et 2 avril), *L'Art moderne* (6, 13 et 27 mars), *Le Guide musical* (3 avril).

POLÉMIQUE. — *Le Peuple* (28 février, 3, 6, 8, 12, 15, 17 et 18 mars), *L'Indépendance belge* (8 et 19 mars), *Le Soir* (16, 17, 19 et 24 mars), *Le Journal de Bruxelles* (13, 15 et 19 mars), *La*

Réforme (19 mars), *Le Petit Bleu* (18 et 27 mars), *La Gazette* (18 mars), *La Chronique* (4, 17, et 18 mars), *Le XX^e Siècle* (17 mars), *Le Messenger de Bruxelles* (17 et 21 mars), *Le Patriote* et *Le National* (19, 20 et 22 mars), *La Meuse* (25 mars), *Le Matin* (17 et 26 mars), *La Flandre libérale* (21 février), *Le Nouveau Précurseur* (8 et 17 mars), *Le Journal de Liège* (21 mars), *La Fédération artistique* (20, 27 mars et 3 avril), *La Ligue artistique* (2 avril), *La Libre Critique* (3 avril), *Le Thyrsé* (1-15 avril), *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (2 avril).

NOTES DE MUSIQUE

Séance de piano de M. Joseph Wieniawski.

Poursuivant son œuvre de propagande artistique, M. Wieniawski a donné, la semaine dernière, une séance de piano fort intéressante à la Grande-Harmonie.

Il était curieux d'entendre le très fin et très distingué pianiste polonais dans le *Carnaval* de Schumann, qui formait l'une des parties des plus attrayantes du programme. Son extrême légèreté de toucher, son horreur pour les interprétations bruyantes et qui fait qu'il joue mieux que quiconque les compositions de son compatriote Chopin (par exemple le *Nocturne* op. 62, n° 1, qui se trouvait au programme de la séance), l'ont merveilleusement servi : le maître de Zwickau a évidemment voulu dans cette œuvre, comme d'ailleurs dans bien d'autres parmi ses compositions, cette imprécision suggestive qui contraste si fort avec la netteté et la rigueur formelle des classiques.

L'exquise sonate (op. 37) de Schulhoff, que M. Wieniawski a jouée avec un véritable culte, a été très remarquée, et le succès de la *Quatrième Polonaise*, œuvre du pianiste lui-même, n'a pas été moindre.

La séance se terminait par du Liszt. Qu'il nous suffise de constater que M. Wieniawski aime beaucoup la musique de Liszt; c'est assez dire qu'il a mis dans la *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, dans la *Grande Fantaisie sur Don Juan* (composition à allures vraiment grandioses) toute sa conviction, toute sa passion d'homme épris des belles œuvres pianistiques.

CH. V.

L'ART A GAND

On se rappelle l'étonnement provoqué par la distinction accordée, il y a quatre ans, lors de l'Exposition universelle de Paris, à l'œuvre de début du jeune Jules Van Biesbroeck, et les commentaires qu'elle suscita. Peut-être faut-il chercher l'explication de ce succès, qui le classa l'égal des Rodin et des Meunier, dans une sorte de dualisme d'expression. En effet, si l'on ne considère que la donnée empruntée à l'exaltation du prolétaire, si l'on ne voit que les silhouettes rappelant les types créés avec tant d'autorité par Meunier, on pourrait conclure à l'expression d'une conception artistique rude et forte et bien faite pour écarter l'approbation de ceux qui n'aiment pas les audaces; en examinant le travail dans son essence même, on y trouve une exécution s'attardant à caresser les moindres détails, à les fouiller, à les définir, donnant la sensation d'une sculpture très sage, très pondérée et qui serait le plus pur produit de l'enseignement soi-disant académique.

Et enlisé dans les formules académiques il se montre tout d'abord, en cette exposition de peintures et de sculptures ouverte en son bel atelier construit dans les locaux socialistes de la boulangerie « Vooruit » à Gand, où les nus — les académies — dominent, et qui comprend même ses épreuves de concours de Rome. A voir ces tableaux de concours où tout est conçu et exécuté d'après les règles connues, où les groupes se balancent selon

le rythme admis, où la présence insolite de gens déshabillés permet d'étaler les connaissances anatomiques et l'habileté de métier, on se demande pourquoi ils n'ont pas été couronnés, car rien, ni dans leur dessin ni dans leur peinture, ne semble intransigeant. Ces œuvres datent d'il y a quelques années et depuis, dans le doux repos de la villa que le jeune statuaire habita pendant deux ans à Portici, se laissant aller à la contemplation des aspects multiples de cette admirable baie de Naples, il fixa au gré de ses caprices, en une innombrable série de petites toiles, et les paysages grandioses et les ciels tragiques. Si, là encore, on retrouve presque partout cette peinture lisse où l'atmosphère manque, il est tel bout de toile rapidement couverte sous l'empire d'une émotion où la couleur semble révéler un peintre; mais c'est surtout dans une des deux grandes toiles, prétextes à peindre de beaux corps de femmes nus, que se trouve une promesse. Alors que dans la *Léda* et *Jupiter* il semble s'inspirer de la peinture de Leighton, dans la *Femme au paon* il rompt tout d'un coup avec les traditions pour arriver, non pas encore à la division de la couleur, mais à la division de la touche, rendant, pour la première fois, la forme par la qualité de lumière et s'assimilant heureusement un travail auquel Henri Martin doit ses œuvres les plus belles. Est-ce le point de départ d'une évolution bienfaisante? On peut l'espérer, car M. Van Biesbroeck unit à une grande intelligence une facilité déconcertante. Sera-t-il, un jour, de ceux qui apportent à l'art quelque chose de plus que les autres? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

— C'est aussi l'avenir qui se chargera de nous dire si on doit rétenir le nom de Gustave Desmet, dont une série d'œuvres est exposée, en même temps que celle de deux autres Gantois, au Cercle artistique. Il se dégage de ses œuvres — qui portent des titres tels que *Harmonie du soir*, *Crépuscule* — une sorte de poésie mélancolique jusqu'à la tristesse dont on ne peut se défendre et qui semble personnelle même alors qu'on constate certains emprunts à l'art et surtout à la conception de Baertsoen. La modestie du jeune peintre, son respect pour la nature le rendent apte au progrès et il se pourrait qu'il occupât un jour une place prépondérante parmi nos paysagistes.

Memento des Expositions.

ANVERS. — Exposition triennale (internationale) des Beaux-Arts. 6 août-25 septembre. Délais d'envoi : notices, 1^{er} juillet; œuvres, 7 juillet. Deux œuvres de même nature par exposant; une seule pour les étrangers. Gratuité de transport sur le territoire belge pour les ouvrages admis. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.

ARRAS. — Exposition du Nord de la France. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Envois directs, 1^{er}-15 avril. Renseignements : M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

DIEPPE. — Société des Amis des Arts. 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1^{er} juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

DUSSELDORF. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-23 octobre.

PARIS. — Salon de 1904 (Société des Artistes français). 1^{er} mai-30 juin. Envois : Peinture, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. Sculpture, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc., 1-2 avril); hors concours, 25 avril. Objets d'art, 16-17 avril. Architecture, 4-5 avril. Gravure et lithographie, 31 mars-1^{er} avril. Arts décoratifs, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (Société nationale des Beaux-Arts). 16 avril-30 juin. Délais d'envoi expirés.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale). 1^{er} avril-31 juillet. Renseignements : M. Bouhot, à la Bibliothèque nationale, Paris.

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Renseignements : M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (X^{Ve}).

TUNIS. — Société tunisienne des Amis des Arts. 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.

PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle exposition a succédé à l'Académie royale des Beaux-Arts à celle des reproductions de Rembrandt. Elle se compose de cent dix-huit reproductions en photographie d'après Van Dyck, Franz Hals et B. Van der Helst. L'exposition est ouverte publiquement de 10 heures du matin à midi et de 1 à 4 heures.

Une exposition des dessins de feu Henri Beyaert s'ouvrira au Musée des Arts décoratifs le lundi 18 courant.

Le peintre hollandais Jan ten Kate vient d'ouvrir une exposition de ses œuvres rue Royale, 67.

Une exposition internationale du *Livre moderne* aura lieu à Anvers, dans les nouvelles salles du Musée Plantin-Moretus, de juin à septembre. Elle tentera de grouper des spécimens de tout ce que l'Art du Livre a produit de meilleur depuis 1875 comme typographie, illustration, reliure, etc. Le président du comité est M. Max Rooses, conservateur du Musée Plantin-Moretus.

Une exposition rétrospective des œuvres de Camille Pissarro est ouverte jusqu'au 30 courant dans les galeries Durand-Ruel, à Paris.

Après avoir clôturé récemment une exposition des Néo-Impressionnistes, le Kaiser-Wilhelm Museum de Crefeld ouvrira, du 12 avril au 12 juin, sous le titre : *La Ligne et la Forme*, une exposition qui réunira les œuvres des dix artistes suivants : Puvis de Chavannes, G. Lemmen, G. Minne, G. Combaz, A. Delaunoy, Thorn-Prikker, Derkindere, P. Behrens et L. von Hoffmann.

A cette exposition succédera, en juin, une exposition consacrée exclusivement à l'Art javanais.

Un artiste anversois fixé depuis de longues années en Allemagne, Ferdinand Pauwels, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans.

C'est à lui qu'on doit une partie des fresques de l'hôtel de ville d'Ypres, celles de la Fürstenschule à Meissen, quelques-unes des peintures murales de la Wartburg, etc. Il professa pendant vingt-cinq ans à l'Académie de Dresde, après avoir occupé une chaire à l'Ecole des beaux arts de Weimar.

Dès à présent on peut se procurer des cartes d'abonnement à l'Exposition de Liège de 1905, cette carte permettant, en effet, de visiter déjà les chantiers de la World's Fair.

Le prix de l'abonnement pour toute la durée de l'Exposition, tant aux Vennes qu'à Cointe, a été fixé à 20 francs. Les enfants au-dessous de quinze ans, les militaires, leurs femmes et leurs enfants non mariés ne payeront que 10 francs.

Tous les abonnements sont strictement personnels; ils porteront la photographie de l'abonné. Celui-ci devra envoyer au Comité exécutif, quai de l'Université, à Liège, avec sa demande, son portrait format carte de visite et en ayant soin de ne pas le décoller du carton sur lequel il sera placé. En effet, une ingénieuse combinaison permet de coller l'abonnement sur le dos du portrait, en ramenant sur le verso la désignation du nom et du domicile.

M^{me} Etta Madier de Montjau, qui a obtenu récemment un si grand succès à la Salle allemande, donnera mardi prochain, à la Grande-Harmonie, un nouveau récital de chant, avec le concours de M. Richard Hageman, pianiste.

Voici le programme du cinquième concert Ysaye qui aura lieu à l'Alhambra dimanche prochain, à 2 heures, sous la direction de M. Crickboom et avec le concours de M. Eugène Ysaye : Ouverture de la Suite n° 2 en si mineur (Bach); Concerto en mi majeur (n° 2) pour violon (Bach) par M. E. Ysaye; Concerto pour violon (Beethoven) par M. E. Ysaye; Symphonie pour orchestre et violon principal (V. Vreuls) par M. E. Ysaye (première audition).

Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2.

M^{me} Marie Bréma, la célèbre cantatrice, donnera un concert, le mercredi 20 avril, à la Grande-Harmonie, avec le concours du baryton M. Francis Braun. Pour les places, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel.

A propos de l'exécution de la *Légende de Sainte-Cécile* au dernier concert de la *Libre Esthétique*, nous lisons dans le *Petit Messager belge* : « Un orchestre d'instruments à cordes réduit, dans lequel il manquait malheureusement un hautbois et une flûte, remplacés par le piano... »

Un hautbois? Une flûte? Ernest Chausson serait fort surpris d'apprendre que ces instruments figurent dans l'orchestration de son œuvre.

La troupe du théâtre du Peuple de Paris donnera le dimanche 17 avril, à 8 heures, à la Maison du Peuple, une représentation de la *Fille Élisa*. Location tous les soirs, de 7 à 9 heures, à la Maison du Peuple.

Pour l'histoire de la Critique, cet extrait d'un journal de province : « ... L'orchestre nous donne encore deux Nocturnes de Debussy, le compositeur français intéressant et discutable, ama-

teur d'harmonies vagues, de formules subtiles et indéfinissables. Exemple : le premier Nocturne, appelé, non sans raison, *Nuages*. L'autre, *Fêtes*, nous semble un *essai d'exotisme mal venu, la négation volontaire d'une personnalité qui, peut-être, eût été intéressante*.

« Il est plus facile de se nier que de s'affirmer... »

Mercredi prochain, à 8 heures du soir, M. Albert Giraud fera une conférence sur Théophile Gautier à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

M. Philippe Flon, chef d'orchestre du Grand Théâtre de Lyon, vient d'inaugurer deux cycles complets de l'*Anneau du Nibelung*. C'est la première audition intégrale de la tétralogie en France. Parmi les interprètes figurent MM. Seguin, Caseneuve et Dangès.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CÔTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

POUR PARAÎTRE LE 12 AVRIL

ÉMILE VERHAEREN (Toute la Flandre), Tendresses premières

In-8°, avec décoration en ton par TH. VAN RYSSSELBERGHE

Prix, broché : 5 francs; en cartonnage artistique à la Bradel : 6 francs.

Il a été tiré :

25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder, au prix de 12 francs
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (Médéric Dufour). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. *Émile Charlet*. — Le Salon des Beaux-Arts (O. M.). — De l'Impressionnisme au Symbolisme. — La Méthode classique de Nicolas Poussin (M. H.). — Exposition d'art ancien à Sienne (P. E.). — Notes de musique. *Concert 'Crickboom'* (O. M.). — *Lieder-Abend* de Mme *Etta Madier de Montjau* (Ch. V.). — La Technique du pianiste. — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCRESSI). — Musique nouvelle. — Petite Chronique

L'Esthétique de Jules Laforgue⁽¹⁾

IV

Ces considérations générales sont les prémisses, d'où Jules Laforgue déduit sa définition de la peinture *impressionniste*. Les Monet, les Renoir, les Degas, les Cézanne, les Sisley, les Pissarro; après eux, les Seurat, les Signac, les Cross, les Van Rysselberghe; à côté, les

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

Vuillard et les d'Espagnat, ont modifié la technique, en se dégageant des trois illusions, maîtresses des erreurs traditionnelles : *le dessin, la perspective, l'éclairage d'atelier*. La nouvelle école, si injustement décriée par tous ceux, peintres ou public, qui, se targuant de vérité, défendent des conventions commodes à la médiocrité, s'est rapprochée de la nature par trois innovations correspondantes : — elle s'est appliquée à obtenir les formes, non par le dessin-contour, mais *par les vibrations et les contrastes de la couleur*; — à la perspective linéaire, construction à priori des mathématiciens, elle a substitué *la notation des valeurs*, la troisième dimension des corps apparaissant à l'œil dans *un rapport d'intensité des tons*; — enfin, au lieu de peindre dans l'atelier, éclairé selon un angle de 45 degrés, à toute heure, en de nombreuses reprises, quelque sujet que ce soit, rue, campagne, — diurne ou nocturne, — salon éclairé, elle s'est placée *dans la lumière même qui baigne le modèle*; elle a donc fait *du paysage en plein air, dans le temps le plus court possible, en tenant compte des rapides variations de l'éclairage*.

Réfléchissez : il n'y a rien là que de logique, de naturel, partant de légitime. Que l'on dispute sur les résultats, passe encore. C'est le droit de chacun d'avoir et déclarer ses préférences. Mais que l'on méconnaisse l'intention, c'est imbécillité ou hypocrisie. Devant ces toiles *impressionnistes*, combien, depuis trente ans, de ricanelements, de clameurs, même de poings tendus ! C'est, a-t-on dit, un tableau exposé qui entend le plus de sottises. S'il est *impressionniste*, il entend pis

encore : des injures. Il est nécessaire de mettre devant un garde-fou. Rappelez-vous, dans l'*Œuvre* d'Emile Zola, les criailleries de la foule ignorante et haineuse, ameutée par les envois de ce pauvre Claude !

Le dessin est un « vieux et vivace préjugé », dont l'origine remonte aux premières expériences visuelles. Au commencement de son évolution organique, l'œil ne percevait que la lumière blanche et ses ombres indécomposées. Pour compléter ces imparfaites notions des objets, il s'aïda des perceptions d'un autre sens, le toucher. Les sensations tactiles se fondant avec les sensations visuelles, les taches lumineuses furent cernées par des lignes, dont certaines mesurèrent, outre la hauteur et la largeur, la profondeur. Comme le dit Laforgue, qui toujours parle de philosophie en poète, « *le sens des formes a passé des doigts dans l'œil* ». Cette « acquisition » fut transmise par l'hérédité. Il ne fallut pas un long temps pour que l'homme, insoucieux encore de cette psycho-physiologie, tint pour naturel et simple ce qui était, en réalité, artificiel et double. Récoltant les fruits, il ne s'enquit pas si l'arbre qui les portait avait été greffé. — « De là cette illusion enfantine de la traduction de la réalité vivante et sans plans par le dessin-contour et de la perspective dessinée ».

Outre l'hérédité, l'art a, des siècles durant, entretenu cette illusion. Les tableaux consacrés par l'admiration, « canons » imposés par l'enseignement officiel (ils se ressemblent tous à distance, mais n'oublions pas que beaucoup furent, à leur heure, des révoltes), n'ont point seulement pour « dessous » un dessin exact, conforme à l'anatomie et aux théorèmes de la géométrie descriptive, les taches lumineuses, dont l'ensemble en constitue le « coloris », y sont limitées par des lignes, — loin qu'elles soient comme embuées par cette atmosphère propre, que chaque objet semble développer autour de soi. Le peintre n'est que l'auxiliaire du dessinateur. Son œuvre est, pour la caractériser au vrai, un dessin rehaussé de couleur. C'est surtout du dessin que, par influence, se préoccupe le critique, empêtré dans une discipline conservatrice. — Est-ce bien ou mal dessiné ? telle est la première question qu'il se pose. Ces personnages peuvent-ils servir de planches anatomiques ? Cette femme, avant que d'être peinte habillée, a-t-elle été dessinée nue ? — Peu de gens, quelques peintres exceptés, se demandent : Les couleurs sont-elles ainsi disposées sur cette toile que la lumière y vibre comme dans l'espace ? Les valeurs en sont-elles observées ? Les intervalles du foncé au clair y sont-ils exactement évalués ? Les touches y sont-elles superposées selon les rapports fixés des complémentaires ?

Le peintre, qui, avant de prendre palette et brosses, a fait un dessin minutieux, arrêtera aux lignes tracées ses touches de couleur. Or, dans la nature, les taches perçues irradiant en tout sens. Chaque objet s'amplifie

en une sorte de halo, où tremblent, je voudrais pouvoir dire : s'imprécisent à la vue les contours, que seul définirait le toucher. Ces ondulations, projetées par des corps voisins, diversement rayonnants, se pénètrent, s'avivent, s'éteignent, se neutralisent. — Que devient *la ligne* ? — Voyez, parmi les bleus et les violets du crépuscule, cette « meule » de Claude Monet : une buée l'engage ; comme si elle exhalait, dans le frais apaisement de la nuit approchante, la lumière et la chaleur aspirées durant le jour, elle pousse — telles les zones concentriques à la surface d'une eau où vous avez jeté une pierre — des ondes plus claires vers les ténèbres envahissantes, d'où elles refluent, brisées et assombries. Le coloriste nous aurait-il montré, autour de ces bottes de paille amoncelées, — il n'est pas de thème plus banal, — l'attristante agonie du soir, s'il les avait enserrées de lignes et coiffées d'un cône géométriquement tracé ?

La justesse des tons et l'exactitude des valeurs suffisent, d'ailleurs, à nous donner l'illusion des formes, — bien mieux qu'un dessin rigoureux. Je puis citer en exemple le *Pont-Neuf, après-midi, soleil*, de Camille Pissarro, toile exposée à la *Libre Esthétique*. Regardez de près : De chaque côté du tablier, d'où réfléchit, entre les fiacres et les omnibus qui se croisent, un soleil aveuglant, — en menues hachures toute la gamme des clairs, du rouge orangé au jaune verdâtre, — une mêlée de touches indistinctes ; vous n'y discernerez ni têtes, ni tronc, ni bras, ni jambes ; aucun « bonhomme » ; nul détail de costume ; point de dessin ; rien que de la couleur. Mais placez-vous à distance de perspective, où s'obstinent à ne se pas reculer la plupart des spectateurs (bien qu'ils en ignorent le point de vue, ils se scandaliseront de cette œuvre), tout s'ordonne, se précise, vient à son plan ; vous voyez aller et venir, en coulées parallèles, une foule affairée ; vous y croyez distinguer attitudes, gestes, vêtements, sexes, âges, conditions. Le peintre a fait en vous l'impression du réel, en vous montrant seulement ce qu'à égale distance vous-mêmes eussiez perçu.

Notre connaissance de l'homme, de ce « cœur humain », dont nous avons les oreilles tant rebattues, est surtout *livresque* ; nous n'observons nos congénères que sous l'angle ouvert par nos écrivains préférés ; ainsi nous ne voyons les paysages naturels qu'à travers les compositions (je dis à dessein : compositions) des Corot, des Dupré, des Rousseau, etc. ; ces bœufs ou ces moutons sont de Troyon ou de Jacques ; ces paysans sont de Millet, de Bastien-Lepage, de Lhermitte, etc. ; ces matelots sont de Cottet, etc. Les œuvres « classiques » deviennent, en quelque sorte, des catégories de notre sensibilité. — Autant d'entraves à briser. Pour peindre, ou seulement apprécier à leur valeur les *impressions* de la nouvelle école, commençons donc par *nettoyer* notre œil !

Autre méfait de la tradition : « Nous ne voyons pas les couleurs de la palette en elles-mêmes, mais selon les illusions correspondantes à l'éducation que nous ont donnée les *tableaux* des siècles, et avant tout pour la lumière que peut nous donner la palette (comparez photographiquement le soleil le plus éblouissant de Turner à la flamme de la plus triste chandelle). » — Quand un peintre porte ses regards d'un paysage, où les vibrations de la lumière multiplient à l'infini les nuances, sur sa palette, garnie selon les recettes dictées par les « maîtres » ou déduites de leur œuvre, un jugement réflexe établit en lui, modifiant sa sensation et bornant son effort, un tempérament des tons naturels, innombrablement divers, et des couleurs matérielles, gamme limitée de notes assourdies. Et, sans doute, cette comparaison, faussée par la tradition et l'hérédité, « clarifie » la palette, mais, plus sûrement, elle assombrit le paysage. Que le peintre n'ait donc point une palette immuable, à laquelle il accorde de force tout paysage ! Qu'il dépouille la nature du travesti, dont les hommes l'ont à l'envi enlaidie, et la contemple enfin dans sa radieuse nudité ! Qu'il purifie ses sensations visuelles de tout alliage ! Qu'il rende son œil à sa fonction originelle ! Le reste suivra de soi. Son instinct et son industrie sauront bien inventer des moyens de traduire en images fidèles l'empreinte vive faite sur ses sens récréés par un monde rajeuni.

MÉDÉRIC DUFOUR

(La fin prochainement.)

Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. ÉMILE CHARLET

MON CHER MAUS,

Je suis heureux de pouvoir répondre à votre questionnaire : ce n'est pas que j'attribue à mon opinion une influence quelconque sur le jugement de mes compatriotes ; mais je suis heureux de trouver une occasion de proclamer les grands services que vous avez rendus à notre art. Vous avez mis en lumière les tendances nouvelles, et la dernière exposition de la *Libre Esthétique* nous a présenté un ensemble superbe d'œuvres hautement instructives.

L'Impressionnisme a joué un rôle considérable dans l'évolution de la peinture contemporaine ; il nous a délivré des vieilles traditions académiques.

Il nous a fait comprendre qu'il faut sortir de l'atelier et retremper son âme devant la nature, toujours vraie, belle et saine.

L'Impressionnisme marque une étape dans l'histoire de l'Art belge. Sans dédaigner les anciens, qui ont eu leur heure de gloire et de légitime influence, il nous a fait comprendre que la Pein-

ture, comme la Poésie, comme la Philosophie, comme le Droit, doit suivre la voie du progrès.

Voilà, mon cher Maus, mon « impression », que je livre à votre sagacité de critique.

Poignée de main.

ÉMILE CHARLET

LE SALON DES BEAUX-ARTS

La composition de ce Salon est déconcertante. On y trouve pêle-mêle, en une macédoine imprévue, Hébert et Claus, Courtens et François Flameng, Jacques Blanche et M. le professeur Von Angeli, Gilsoul et Paul Baignières, Dagnan-Bouveret et Auguste Donnay, M^{me} Ronner et Georges Desvallières. C'est à croire qu'on a mêlé dans un chapeau les noms de tous les exposants des Expositions triennales et des Salons de Paris pour en tirer soixante au sort ! Au petit bonheur, leurs toiles voisinent. Il y en a d'excellentes, de médiocres et de pires. On admire les premières. On se demande pourquoi l'on a réuni les autres, à quoi rime cet éclectisme, quel but poursuit la Société en ouvrant ainsi ses portes à tous les vents ? De plus en plus les Salons d'art se font méthodiques et éducateurs, comme les concerts. Même dans les grandes foires aux huiles annuelles, une solidarité de tendances groupe par exemple à la Société Nationale, à la Société des Artistes français, aux Indépendants, les peintres selon leur idéal particulier. En les forçant à des promiscuités que rien ne justifie, on les détruit les uns par les autres. Et c'est tout un travail que d'isoler, pour l'apprécier équitablement, telle bonne toile entourée de produits qui n'ont avec l'art que des rapports incertains.

M. Gilsoul échappe à cet inconvénient, car il occupe à lui seul, avec une douzaine de paysages, tout un panneau. Exécutées à peu d'exceptions près aux environs de Nieupoort, ces peintures ont la solidité et l'éclat qui distinguent les œuvres habituelles de l'artiste. Elles révèlent un tempérament équilibré en même temps qu'une habileté manuelle qui ne laisse rien au hasard. La *Rentrée des barques* et l'*Estacade* nous paraissent, par l'intérêt de la mise en pages et l'harmonie du coloris, les morceaux les mieux venus de cet abondant envoi. La vision du peintre s'exprime par des accords sonores, d'une résolution prévue ; art sans inquiétude, sans âpreté et sans amertume, partant de peu d'émotion ; musique de Mendelssohn, si vous voulez, et non de Schumann. Mais Mendelssohn connaissait mieux encore que Schumann son métier : et il fut, comme M. Gilsoul, un artiste heureux.

Deux toiles de M. Courtens, une fort belle impression d'automne de M. Claus, aux lueurs d'incendie ; une délicate et un peu trop jolie étude de Campine de M. Paul Mathieu, des pastels agréablement harmonisés de M. Donnay, d'habiles interprétations à l'aquarelle par MM. Stacquet et Uytterschaut complètent, avec des toiles de M^{me} Marie Collart et de M. Asselbergs et deux bonnes vues de villes de M. Taelemans, l'élément paysagiste du Salon.

Parmi les portraitistes, il n'y a guère à citer que M. Sargent, dont le *Léon Delafosse* a affirmé à mainte exposition la vision élégante, un peu whistérienne, et M. Jacques Blanche, qui a interprété avec une vérité amusante et documentaire le dandysme si spécial de notre ami Sert, décorateur de cathédrales. L'art officiel, tranchant et glacé de M. de Lalaing n'est guère plaisant, qu'il s'exprime en ronde-bosse ou sur toile. C'est sans doute l'habitude du bronze qui donne à ses portraits à l'huile leur aspect métallique.... M. André Cluysemaer faisait présager, à ses débuts, mieux que les portraits artificiels qu'abrite le Salon. Ceux de M. Ch. Michel ont une grâce un peu mièvre et ne sortent guère du cadre de l'illustration. Un nouveau venu, M. F. Van Holder, affirme, avec quelque inexpérience, un sens spécial de la vie dans un portrait d'homme et dans un groupe en plein air, de coloris chatoyant encore qu'imparfaitement harmonisé. Quant à M^{me} de Hem, à MM. Hébert, Flameng, Desvallières, von Angeli, admirons les modèles....

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

Les modèles paraissent avoir d'ailleurs, en cette *fashionable* réunion, une importance au moins égale à leur interprétation. Le catalogue du Salon, c'est l'annuaire de la « gentry »; ce qui nous vaut, sans doute, les quelque vingt bustes par lesquels M. Vinçotte a, de son ciseau habile, fixé dans le marbre les traits des plus nobles dames et des plus aristocratiques clubmen de la société bruxelloise.

Un buste de M. Vinçotte est désormais le complément indispensable d'un salon chic. L'art élégant, mondain, aisé et à fleur de peau du statuaire s'accorde d'ailleurs à merveille avec son utilisation. N'est-ce pas cet accord qui créa, au XVIII^{me} siècle, mainte œuvre délicate? Il y aurait mauvaise grâce à chicaner l'artiste sur une formule qui peut donner, et donne parfois, d'heureux résultats. Mais, combien les deux bustes de M. Lagae, celui du peintre Heymans et celui d'Arnold Goffin, expriment avec plus d'intensité la vie, la pensée, la psychologie de leurs modèles! Ils classent l'un et l'autre leur auteur au premier rang des statuaires belges, aux côtés de Meunier, dont le *Mineur dans la mine* a une superbe allure, et de Julien Dillens, qui a réalisé dans le buste de M. Monville une œuvre de grand style. Une *Jeune fille au paon*, de M. Wolfers, plaît par son élégance décorative.

On remarquera encore, dans la section de peinture, les natures-mortes savoureuses et les marines d'Alfred Verhaeren, le *Cheminéau à l'aube* et le *Forain* de Charles Mertens, une émouvante *Cathédrale* d'Henri Ottevaere, une grande composition inspirée à M. Dierckx par Jacob Smits, des portraits à la mine de plomb, précis et fins, de M^{me} Davids, les portraits de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder par Auguste Danse, une jolie impression de Bretagne signée Lucien Simon, une toile vigoureuse de M. Van Zevenberghen, trop manifestement influencée par Stobbaerts, des fleurs et études d'intérieurs par M^{mes} Gilsoul, A. Drumeaux, B. Art, M. de Bièvre, etc... Mais on ne peut tout citer.

O. M.

De l'Impressionnisme au Symbolisme.

La conférence de Charles Morice à l'Université nouvelle avait réuni un très nombreux public.

Le conférencier a rendu hommage au talent des grands artistes, si longtemps méconnus, qui retrouvèrent la nature et la lumière et eurent sur tout l'art contemporain une si profonde et si féconde influence. Mais il considère l'Impressionnisme comme un stade parcouru, comme un chapitre lu de l'histoire de l'art.

« En art, a-t-il dit, il n'y a que révolutionnaires et plagiaires; l'œuvre des révolutionnaires est faite et finie quand les plagiaires sont venus. Or, est-il contestable que les Impressionnistes aujourd'hui gouvernent l'art, qu'ils sont de toutes parts imités, que leur formule, acceptée par toute la jeunesse artiste, menace de s'ériger en dogme et constitue dans l'art un poncif nouveau? »

Et Charles Morice, appelant de nouveaux révolutionnaires, croit pouvoir espérer qu'ils s'orienteront au Symbolisme, se persuade que les Néo-impressionnistes, si évidemment attirés par l'art décoratif, sont les initiateurs d'un nouveau mouvement, et il nous montre dans la carrière de Paul Gauguin l'exemple ou plutôt l'image de l'évolution désirable: Gauguin traversa l'Impressionnisme et ne put se contenter d'un art d'où l'humanité vraie, l'humanité cérébrale et sentimentale est en somme exclue; il retourna aux principes, il se mit à l'école des primitifs et, sans oublier la précieuse leçon de la peinture claire, ajouta à la nature la pensée humaine.

La Méthode classique de Nicolas Poussin.

Très suggestive cette étude que Paul Desjardins a placée entre deux autres: *Le Classicisme de Corneille* et *Les Règles de l'homme*. Cette discussion selon Pascal dans un volume intitulé *La Méthode*

des classiques français (1). Il y ramène la méthode de Poussin aux quatre idées directrices que voici:

1^o Se tenir au-dessus de son ouvrage, en pleine clarté et liberté, de manière à se donner d'abord une connaissance exacte des objets;

2^o Retrouver la peinture des anciens, laquelle, étant perdue, ne nous est connue que par des descriptions écrites et par quelques témoignages sur ses effets pathétiques;

3^o Traiter la nature non comme un modèle à interpréter, mais comme un langage par lequel se peuvent exprimer et communiquer les diverses émotions;

4^o Renforcer l'émotion par la subordination de tous les détails à l'effet unique que l'on veut produire.

Tout cela analysé, exprimé avec une exquise délicatesse.

Je signale particulièrement les dernières pages — en regrettant vivement qu'elles ne soient pas plus longuement développées — où Paul Desjardins, après avoir si bien montré en Poussin le « peintre littérateur », le « bourgeois casanier de tempérament froid et philosophe », plus sculpteur que peintre, tout à coup nous révèle en lui un autre homme chez lequel la nature domine la convention, le tempérament triomphe de la méthode consciente et volontaire. Par exemple dans le *Diogène*, dans *Ruth et Booz*, du Louvre: ce n'est plus une *histoire* qu'il peint alors, c'est un *sentiment* qu'il exprime; le *sujet* n'existe plus, pour ainsi dire: « On parle des « Quatre saisons » qui correspondent à ces quatre scènes de l'Ancien Testament (2); on pourrait soutenir aussi que ce sont les « Quatre âges », les « Quatre tempéraments », ou les « Quatre modes musicaux » (3) dont Poussin explique les effets. — Je sais varier mon ton quand je veux, disait-il.

Et voilà, en effet, le principal pour lui dans ces tableaux: le ton et l'impression à produire. Ce sont « des peintures sans paroles, des harmonies ». Il semble donc que Poussin a un procédé mental acquis, savant, rapporté, sur le modèle des écrivains gréco-romains, dramatises, orateurs, historiens, dont il est obsédé. Toutefois son procédé mental naturel, tel que ses œuvres spontanées le révèlent, paraît plutôt analogue à celui des musiciens: c'est de ce côté, parmi les grands précurseurs de Philippe Rameau, qu'il faut chercher, je crois, ses affinités profondes. Or, c'est ici le Poussin vivant, et plus délicieux aux modernes qu'il ne le fut à ses contemporains ».

M. H.

Exposition d'Art ancien à Sienne.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Sienne l'exposition d'art ancien que nous avons annoncée. Elle promet d'être des plus intéressantes.

On a rassemblé dans les salles du Palais public, l'un des plus beaux d'Italie, sur cette place du Campo dont la forme originale ajoute à l'aspect pittoresque des édifices qui l'entourent, une collection de tableaux de l'école siennoise depuis Duccio (première moitié du XIV^e siècle) jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Simone Martini, Sano di Pietro, Matteo di Giovanni, Francesco di Giorgio, Neroccio, Girolamo di Benvenuto, le Sodoma, Pacchiarotti, le Pacchia et enfin Beccafumi sont représentés par des œuvres importantes et peu connues, sorties de collections privées, d'églises de campagne, etc. Les richesses d'art sont telles dans le pays que toute cette pinacothèque improvisée n'a pas enlevé un seul tableau à l'Académie des Beaux-Arts de Sienne!

Jacopo della Quercia occupe une place d'honneur à l'exposition. Les fragments originaux de la fontaine de la place du Campo, le Fontegaja (remplacée au siècle dernier par une copie),

(1) Paris, Collin, 1904.

(2) *Le Paradis terrestre* le (printemps); *Ruth et Booz* (l'été); *La Terre promise* (l'automne); *Le Déluge* (l'hiver).

(3) Les quatre modes des Grecs: dorique, phrygien, lydien et hypolydien. Sans parler de l'ionique.

ont été reconstitués dans une loggia du Palais public. Elles y font un effet grandiose; on ne sait si ce sont des restes attardés de l'antiquité ou des œuvres d'un précurseur de Michel-Ange que l'on a devant soi. L'idée de cette glorification de Jacopo delle Quercia, l'un des grands artistes de Sienne, qui travaillait au début du xve siècle, est due à M. Corrado Ricci, le directeur du Musée de Florence, qui a organisé toute l'exposition; il a réuni aussi des statues de bois du même maître; ce sont des exemples des plus curieux et en partie peu connus d'une forme d'art très rare en Italie.

Les autres sections de l'exposition comprennent tout d'abord l'orfèvrerie, qui sera pour beaucoup une vraie révélation et qui placera les artisans siennois au premier rang des ciseleurs et des émailleurs du xve siècle, les majoliques, les bronzes, les miniatures, les tissus et dentelles. Une exhibition topographique complète cet ensemble magnifique.

L'inauguration de l'exposition sera célébrée par un *palio* extraordinaire: c'est la course de chevaux montés par des jeunes gens de dix-sept *contrade* (quartiers) de la ville, vêtus de costumes du *quattrocento*. Cette fête se répète tous les ans le 2 juillet et le 16 août. L'exposition restera ouverte jusqu'à fin septembre.

P. E.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Crickboom.

La troisième séance Crickboom, consacrée aux œuvres modernes, a, par un contraste piquant, opposé à l'une des œuvres les plus célèbres de Brahms l'une des grandes compositions de César Franck. Rien ne fut plus instructif que de comparer à l'extériorité du Quatuor en *sol mineur*, avec son *Rondo alla zingaresca* purement rapsodique, sorte de « czardas » d'effet certain sur la foule mais de contours passablement vulgaires, l'inspiration sévère, contenue, pleine d'émotion et de tendresse du Quintette de Franck.

Ah! l'admirable page! Quelle noblesse de pensée dans le début, quelle logique et quelle clarté dans le développement de l'*allegro*, quel sentiment séréphique dans le *lento*, quelle unité, quelle pureté de lignes, quelle puissante originalité dans toutes les parties de ce chef-d'œuvre! Celles-ci se complètent et s'éclairent l'une l'autre de telle sorte qu'on n'en pourrait supprimer un seul fragment sans détruire la merveilleuse harmonie de l'ensemble.

La latinité des interprètes, MM. Théo Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob, — avec M. Daucher comme second violon, — s'accorde à miracle avec l'esthétique du maître liégeois dont elle respecte et met en valeur les intentions les plus secrètes. L'exécution fut digne de l'œuvre, — la plus homogène, la plus parfaite qu'on puisse souhaiter.

Entre ces deux œuvres d'ensemble, M. Crickboom interpréta avec une pureté de son et une expression qui lui valurent un double rappel l'émouvant *Poème* d'Ernest Chausson, l'une des inspirations les plus hautes d'un compositeur que la mort frappa au moment où son génie atteignait son épanouissement définitif.

Contemporain de la *Chanson perpétuelle* et du dernier Quatuor à cordes, le *Poème*, dont Eugène Ysaye donna avec orchestre la première audition à Bruxelles il y a quatre ans, est, sans contredit, l'un des sommets de la littérature du violon.

O. M.

« Lieder-Abend » de M^{me} Etta Madier de Montjau.

Hélas! c'était à prévoir: l'articulation parfaite de M^{me} Madier, qui avait permis d'apprécier à fond l'intelligence délicate de son tempérament à la Salle allemande, s'est totalement égarée dans les entre-colonnes de cette damnée Grande-Harmonie à laquelle on est cependant obligé d'avoir recours lorsqu'on veut se faire connaître à une fraction sérieuse du public.

Il a donc fallu juger du talent de cette belle artiste par le rayonnement qui se dégage de son expressive physionomie et par le tact et le relief hors ligne avec lesquels elle manie le son: à peine était-il nécessaire de comprendre les paroles pour se rendre compte qu'elle chantait et disait admirablement.

Cette fois-ci, son programme était parfait.

La première partie était consacrée aux Italiens du xvie siècle et aux Allemands du xixe, la seconde aux Français modernes et à Tchaikowsky. Quelle façon vivante de chanter le *Dormi bella* de Bassani! Quelle pénétration profonde dans le *Du bist die Ruh* de Schubert et quelle résurrection de l'*Auf dem Wasser zu singen*, du même! Le *Gesang Weyla's* de Hugo Wolf est une bien belle mélodie, grande et noble d'allures, et les deux lieder de R. Strauss (surtout *Cacilie*) ont valu à M^{me} Madier, qui en fait de vraies créations, un succès très grand. Parmi les mélodies françaises, nous avons surtout remarqué l'impressionnant *Nocturne* et le moins heureux *Vase brisé* de César Franck, ensuite le *Choir de lune* de Fauré et le *Manoir de Rosemonde* de Duparc: qu'il nous suffise de dire que M^{me} Madier chante aussi bien en français qu'en allemand ou en italien.

Nos plus chaleureuses félicitations à son accompagnateur, M. Richard Hageman, chef d'orchestre de l'Opéra d'Amsterdam. Jamais nous n'avons entendu mieux accompagner.

CH. V.

La Technique du pianiste.

Sous le titre *Technique moderne du pianiste virtuose*, M. Emile Bosquet publie chez MM. Schott frères un important recueil destiné à faciliter et à développer l'étude du mécanisme. L'ouvrage, précédé d'une préface explicative en français, en allemand et en anglais, embrasse la pose de la main, les déplacements de celle-ci, méthodiquement amenés de diverses façons, et l'assouplissement de la main par des mouvements balancés à bases de trilles, d'octaves et autres intervalles brisés.

Le traité de M. Bosquet a reçu pour l'intelligence de sa méthode et les services qu'il est appelé à rendre les appréciations les plus élogieuses de MM. Busoni, De Greef, Delaborde, Diemer, Philipp, F. Planté, R. Pugno, etc.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Des œuvres inédites exécutées le 9 avril, aucune ne portait la marque d'une originalité bien vive, et l'ensemble du concert fut d'un bien médiocre intérêt. L'on entendit avec plaisir, pourtant, cinq mélodies de M. Henry Février, gracieuses et simples, dépourvues d'affectation; trois autres mélodies de M. Louis Aubert, adroitement écrites mais quelque peu impersonnelles. Quant au Quatuor de M. Lacombe, impossible d'y trouver même le charme que peuvent avoir certaines choses vieillottes et ingénues: cela est creux et inerte, écrit, selon toutes les règles du « beau style » académique, et surtout mortellement ennuyeux. Je ne suis pas éloigné de croire que ce quatuor fut composé en manière de protestation contre toutes les tendances de la musique actuelle; il serait bien difficile d'en expliquer autrement la genèse.

Avec, au contraire, une grande recherche, un indéniable souci d'ingéniosité et une application soutenue par une science très réelle, M. Sérieyx me paraît avoir produit, sous le titre *Sonate de piano et violon*, plutôt un manifeste qu'une œuvre d'invention musicale à proprement parler. Certes, je ne contesterai pas au très érudit élève et collaborateur de M. Vincent d'Indy le droit d'employer dans une sonate les formes scolastiques du prélude, de la fugue, du lied et du choral varié. Mais il m'a semblé (autant qu'il est possible d'en juger après une seule audition et en l'absence

du texte) que plus de liberté et de souplesse dans la réalisation musicale, des procédés de développement moins pédagogiques eussent été désirables. Pourtant, le deuxième mouvement (*Lied*) a quelque ampleur et quelque simplicité. Le *Choral varié* (que précède un *scherzo* à cinq temps point mal venu) est exposé en accords graves et soutenus d'un bel effet, et le travail en peut passer pour un modèle d'ingéniosité.

Ce qui paraît manquer à l'œuvre, c'est cette pensée créatrice, libre et spontanée, qui seule peut animer les formes, quelles qu'elles soient. Je n'y vois qu'une tentative d'acclimater des moyens de réalisation didactiques et stériles; tentative certainement consciencieuse, sincère, effectuée avec art, mais qui semble porter en elle sa propre condamnation.

Pour finir le concert, ce fut la Sérénade de *Namouna* d'Edouard Lalo, très bien exécutée, accueillie par tous avec un infini plaisir.

M.-D. CALVOCORESSI

MUSIQUE NOUVELLE

OPÉRAS. — *La Tosca*, opéra en trois actes de V. SARDOU, L. ILlica, G. GIACOSA, traduction française de P. FERRIER, musique de G. PUCCINI. Réduction pour piano et chant de C. CARIGNANI. Paris, G. Ricordi et Co.

ORCHESTRE. — *Poème pour violoncelle (ou alto) et orchestre*, par VICTOR VREULS. Réduction au piano par l'auteur. Paris, Edition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

MUSIQUE DE CHAMBRE. — *Deuxième Sonate pour violon et piano*, par JOSEPH RYELANDT (op. 27). Liège, V^e L. Muraille. — *Sonata a violino solo* da GIOVANNI-BATTISTA FONTANA; l'accompagnement reconstitué par CH. TOURNEMIRE (op. 12). Liège, V^e L. Muraille. — *Deuxième Sonate pour violon et piano*, par CARL KLINGER. Berlin (autographiée).

CHANT. — DÉODAT DE SÉVERAC. *Un Rêve* (poème d'Edgar Poe traduit par Mallarmé) et *Le Ciel est, par dessus le toit...* (Verlaine). Paris, Edition mutuelle; Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — LUCIEN MAUVET. *Dansons la gigue!* (Verlaine) Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — EUGÈNE SAMUEL. *La Jeune fille à la Fenêtre* (C. Le-monnier) avec accompagnement de quatuor à cordes, hautbois, cor et harpe. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi ayant promis d'assister à l'inauguration du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand, la cérémonie officielle annoncée pour le 24 avril a été remise jusque après son retour de Wiesbaden, c'est-à-dire aux premiers jours de mai.

Les autorités belges, ainsi que les ministres d'Allemagne, d'Angleterre, de France et de Hollande assisteront aux fêtes d'art qui seront données à cette occasion.

La ville de Gand enverra également des invitations aux principaux conservateurs de musées et aux critiques d'art les plus réputés du pays et de l'étranger.

Aux marines de M. Marcette ont succédé, dans les galeries du Cercle artistique de Bruxelles, une série de peintures de M. Emile Charlet, qui a pour partenaire M. Van Damme-Sylva.

Le peintre J. Caron expose jusqu'au 24 courant ses œuvres récentes à la Galerie royale, rue Royale, 198.

M. Richard Baseleer, dont on connaît les émouvantes interprétations du Bas-Escaut, expose en ce moment, et jusqu'au 24 courant, quelques-unes de ses œuvres récentes au Cercle artistique d'Anvers.

Une exposition d'aquarelles de MM. F. Charlet, M. Hagemans, Th. Hannon, H. Janlet, P. Thémon et V. Uytterschaut s'ouvrira

aujourd'hui à Charleroi (Bourse de commerce). Clôture le 20 mai.

Une audition musicale aura lieu le mois prochain avec le concours de MM. H. Janlet, G. Surlemont, L. Scholfs et Seure.

Middelbourg, la jolie capitale de l'île de Walcheren, ouvrira le 15 juillet une exposition de dinanderies et de cuivres d'art. Clôture le 15 août.

Indépendamment du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, trois expositions importantes ont été inaugurées la semaine dernière à Paris : celle des Primitifs français, ouverte au pavillon de Marsan (peintures, tapisseries, émaux) et à la Bibliothèque Nationale (manuscrits à miniature), l'exposition des œuvres d'Eugène Isabey et Auguste Raffet, dans les serres du Cours la Reine, et la petite collection d'œuvres impressionnistes empruntée par les *Amis du Luxembourg* aux galeries des amateurs.

L'exposition des maîtres du XVIII^e siècle que nous avons annoncée est remise au début de la saison prochaine. Elle réunira les œuvres de Watteau, Chardin, Boucher, Fragonard, Latour et Perronneau.

Le triptyque *L'Age d'or* de Léon Frédéric provenant du legs Michonis vient d'être installé au Musée du Luxembourg, qui a réouvert ses portes au public après son remaniement annuel.

Une quarantaine d'œuvres nouvelles ont pris place dans les salles, parmi lesquelles des paysages de Guillaumin et de Lebourg, un Jongkind, la *Lecture de la Bible* du peintre anversois Dierckx, etc.

Une exposition des œuvres de M^{lle} Breslau est ouverte en ce moment, et jusqu'à la fin du mois, dans la Galerie George Petit, à Paris.

Par suite d'une subite indisposition de M. Eugène Ysaye, l'administration des Concerts Ysaye se trouve dans la nécessité de remettre à dimanche prochain le concert qui devait avoir lieu aujourd'hui à l'Alhambra.

M. Mark Hambourg a gracieusement offert un récital de piano à l'œuvre « L'Avenir artistique ». Cette séance exceptionnelle aura lieu au Conservatoire jeudi prochain, à 4 heures.

Pour rappel, demain, à la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, à 8 h. 1/2, soirée musicale donnée par M^{lle} Irma Hustin avec le concours de MM. F. Bouserez, J. Sevenants et Gaston Dupuis.

La Société de Wallonie donnera à Liège mercredi prochain, à 8 heures, sa troisième séance avec le concours de MM. Jaspar, Maris Foidart et Jacobs. Programme composé d'œuvres wallonnes : *Sonate pour piano et violon* de M. Orban, *Poème pour violoncelle et piano* de V. Vreuls, *Quatuor inachevé* de G. Lekéu. La séance s'ouvrira par une conférence de M. Ansel.

L'Académie de musique de Tournai fera exécuter dimanche prochain, à 4 heures, le prélude et les deux premiers actes de *Myrtis*, idylle en quatre actes de M. N. Daneau, prose rythmée de M. Ch. Hervé, avec le concours de MM. Swolfs, Pieltain et de M^{lle} Duchatelet. Chœurs et orchestre (trois cents exécutants) sous la direction de l'auteur.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 25 avril, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131.

Le programme du concert qui suivra cette cérémonie comprendra, outre des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, l'exécution des œuvres suivantes par les chœurs de l'Ecole de musique, sous la direction de M. Huberti, avec la participation de l'orchestre des Concerts Ysaye : un chœur de *Rebecca*, de C. Franck; les *Djinnis*, de G. Fauré; des *Rondes enfantines*, de Jacques-Dalcroze et le final de *Verlichting*, de Hiel et Huberti.

M. le Bargy jouera le 2 mai au théâtre du Parc le *Marquis de Priola*, qu'il a créé à Paris.

La dernière liste que vient de publier le *Thyrse* porte à près de 2,000 francs le chiffre des souscriptions recueillies pour le monument Max Waller. Rappelons que les souscriptions sont reçues aux bureaux du *Thyrse*, 14, rue de la Filature, et de l'*Eventail*, rue de l'Industrie, 32.

On nous écrit de Marseille que M^{lle} J. Maré, lauréate du Conservatoire de Bruxelles, a obtenu un très grand succès le mois dernier à la Salle Messerer dans deux séances de sonates pour piano et violon données avec M^{lle} B. Rozan. Au programme : Haendel, Bach, Beethoven, Brahms, Castillon et Lekeu. Les journaux font des deux jeunes artistes le plus vif éloge, ainsi que de M^{lle} de La Rouvière qui prêtait son concours à la seconde séance.

M. Claude Debussy, l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, achève en ce moment, dit le *Guide musical*, la partition d'une œuvre dramatique, *Le Diable dans le clocher*, d'après Edgar Poë.

La mémoire d'Edouard Lassen a été célébrée à Weimar par une grande solennité musicale au cours de laquelle on a exécuté sa Symphonie en ré majeur, sa *Beethoven-Ouverture*, son Concerto de violon (interprété par le concertmeister Krasselt) et les plus remarquables de ses lieder.

Une résurrection originale : L'Union orchestrale de Munich fera représenter le 4 et le 6 mai deux des œuvres musicales de Jean-Jacques Rousseau : *Le Devin du village* et *Pygmalion*.

La livraison d'avril de l'*Art flamand et hollandais* contient un article de M. Paul Lambotte sur le sculpteur Victor Rousseau, illustré d'un grand nombre de reproductions dans le texte et

hors texte, parmi lesquelles : *Les Sœurs de l'Illusion*, *Puberté*, *Vers la vie*, *Emus* et le *Buste de Constantin Meunier*.

En même temps a paru dans *Réforme* (La Haye) une autre étude sur Victor Rousseau, signée par M. P. Van der Meer et illustrée de six reproductions.

Le *Burlington Magazine* nous apporte, en sa livraison d'avril, une intéressante étude sur les dessins de Millet réunis par M. J.-S. Forbes (parmi lesquels plusieurs études pour les *Glaneuses*), un article sur les Rembrandt de la collection Dutuit, la première partie d'un travail de M. Paul Vitry sur l'Exposition des Primitifs français à Paris, etc.

Nous avons vanté déjà l'intérêt d'art de ce beau périodique, dont les illustrations et le texte sont également de premier ordre.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersiegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES
Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES & DESSINS

provenant des collections du CHATEAU DE BARRO et de M. **, membre
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'Instruct. L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 600 numéros, se vend 50 centimes.
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique, de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'impressionnisme, M. Alexandre Marcotte. — Le Théâtre à Paris. *Le Fils de Vêtoile* (M.-D. CALVOCORESSI). — Une Conférence sur Max Waller (G. R.). — Notes de musique, *Hans Richter à Anvers. Concert Bréma. Mark Hambourg* (H. L.). *Séance musicale Hustin* (Ch. V.). — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Petite Chronique.

L'Esthétique de Jules Laforgue⁽¹⁾.

V

Laforgue oppose, en un ingénieux et probant parallèle, « l'œil impressionniste » à « l'œil académique ». — « Dans un paysage baigné de lumière, dans lequel les êtres se modèlent comme des grisailles colorées, où l'académique ne voit que la lumière blanche, à l'état

épandu, l'impressionniste la voit baignant tout non de morte blancheur, mais de mille combats vibrants, de riches décompositions prismatiques. Où l'académique ne voit que le dessin extérieur enfermant le modelé, il voit les réelles lignes vivantes sans forme géométrique, mais bâties de mille touches irrégulières, qui, de loin, établissent la vie. Où l'académique voit les choses se plaçant à leurs plans respectifs réguliers selon une carcasse réductible à un pur dessin théorique, il voit la perspective établie par les mille riens de tons et de touches, par les variétés d'états d'air suivant leur plan non immobile, mais remuant ». — Ailleurs : « L'impressionniste voit et rend la nature telle qu'elle est, c'est-à-dire uniquement en vibrations colorées. Ni dessin, ni lumière, ni modelé, ni perspective, ni clair-obscur, ces classifications enfantines : tout cela se résout en réalité en vibrations colorées et doit être obtenu sur la toile uniquement par vibrations colorées ».

Rattachant cette définition à sa philosophie, Laforgue observe que « l'œil impressionniste est dans l'évolution humaine l'œil le plus avancé, celui qui jusqu'ici a saisi et a rendu les combinaisons de nuances les plus compliquées connues ». Cette évolution se fait dans le sens même du spectre, c'est-à-dire du rouge au violet. On comprend maintenant que *l'impressionnisme* soit une « exploration » de l'inconscient vers la conscience.

L'œil est en retard sur l'oreille. Tandis que celle-ci analyse les harmoniques, celui-là perçoit encore synthétiquement la lumière. Il n'accomplit donc pas sa fonction propre. Car les trois fibrilles de Young en font un prisme. Aussi, la physiologie justifie-t-elle les tentatives

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

des « néo-impressionnistes », qui *divisent le ton* et en superposent les éléments — hachures ou « points », il n'importe — afin qu'à la distance voulue ces éléments se recomposent par une synthèse spontanée et que notre œil perçoive le ton même. Le peintre doit seulement éviter — devant certaines toiles de Signac l'on reconnaîtra que cette précaution n'est pas superflue — que le spectateur discerne encore les « points » composants à cette limite extrême du recul, passé laquelle les objets représentés cesseraient d'être distincts. Aussi bien une exécution imparfaite n'autorise-t-elle pas à condamner une méthode. Les « néo-impressionnistes » — la critique est, en vérité, bien imprudente — ont pour caution la science, Helmholtz, Chevreul et Charles Henry ne sont pas des garants méprisables.

Il serait juste de tenir compte au peintre « impressionniste » des conditions dans lesquelles il se met — de parti pris. Le « plein air » accroît la difficulté, ajoute des chances d'erreur. Car le paysage est mobile et mobiles sont aussi les impressions du peintre. — « Supposons qu'au lieu de peindre son paysage en plusieurs séances, il a le bon sens d'en établir la vie de tons en *quinze minutes*, c'est-à-dire qu'il est impressionniste. Il arrive là avec sa sensibilité d'optique propre. Cette sensibilité est à cette heure, selon les états fatigants ou ménageants qu'il vient de traverser, éblouie ou en éveil, et ce n'est pas la sensibilité d'un seul organe, mais les trois sensibilités en concurrence vitale des trois fibrilles de Young. Dans ces quinze minutes, l'éclairage du paysage : le ciel vivant, les terrains, les verdure, tout cela dans le réseau immatériel de la riche atmosphère avec la vie incessamment ondulatoire de ses corpuscules invisibles réfléchissants ou réfractants, l'éclairage du paysage a infiniment varié, a vécu en un mot. »

De plus, l'attention du peintre est sollicitée et sa sensibilité altérée par des objets indifférents. — « Un exemple entre des milliards. Je vois tel violet, j'abaisse mes yeux vers ma palette pour l'y combiner, mon œil est involontairement tiré par la blancheur de ma manche; mon œil a changé, mon violet en souffre, etc. »

En résumé : « L'objet et le sujet sont donc irrémédiablement mouvants, insaisissables et insaisissants. Les éclairs d'identité entre le sujet et l'objet, c'est le propre du génie. Chercher à codifier les éclairs est une plaisanterie d'école. »

A ceux-là mêmes qui considèrent ces toiles sans prévention, avec la volonté de les comprendre et le désir d'en jouir, il est difficile de les bien apprécier. Le spectateur n'est point, ne saurait être dans l'état d'excitation où le peintre fut porté par le travail de l'œil, qui va du paysage à la palette, de la palette à la toile, qui perçoit, analyse, compare, dose, la hâte fébrile de la main, empressée à lui obéir, le raisonnement qui réduit, proportionne, calcule, juge, — et l'émoi de la vie univer-

selle, — voix, parfums, appels du désir, impatience de naître, angoisse de mourir, — qui de la nature ambiante pénètre jusqu'en ses moelles. — Cette toile, broyée sous l'éblouissante lumière du soleil, où résonnent les touches les plus mates, on l'expose dans le jour artificiel d'une galerie, dans la pénombre d'un salon, encore obscurci de tentures. — Enfin le tableau n'est encadré qu'après achèvement; et le cadre projette son ombre sur les clairs qu'elle éteint, sur les foncés qu'elle épaissit. Aussi Seurat peignait-il de « points » complémentaires en harmonie avec son « effet » son cadre et même la bande d'ombre, par laquelle il devait empiéter sur la toile.

Ainsi entendu, le « plein-air » est plus large, plus compréhensif que la formule, dont l'école de Barbizon fit sa règle. « Ce plein-air des paysagistes impressionnistes, il commande leur peinture entière et signifie la peinture des êtres ou des choses dans leur atmosphère : paysages, salons à la bougie ou simples intérieurs, rues, coulisses éclairées au gaz, usines, halles, hôpitaux, etc., etc. » Renoir par la *Loge*, Degas par ses « coulisses », Vuillard par ses « intérieurs », sont, tout de même que Monet, Sisley ou Pissarro, des peintres de « plein-air ».

La pratique du « plein air » eut pour immédiate conséquence de « clarifier » la peinture. — « Lui donner, conseille Laforgue, ce clarifié limpide et vibrant en plein air, qu'a un orchestre vous arrivant (jouant par exemple du Wagner) à travers un fleuve assez plein (le Rhin à Coblenz, la Seine à Auteuil) ». Les *impressionnistes* ont éliminé de leur palette les noirs et le bitume, dont se servait encore Manet. Le noir n'est point dans la nature. Les premiers, Monet, Sisley, Cézanne; à leur école, Pissarro; après eux, les « néo-impressionnistes » ont, dans leurs paysages, exprimé la féerie et la joie de la lumière, en composant leurs ombres par les bleus et les violets, et non point par des tons neutres sans limpidité ni résonance. Même technique pour les peintres d'« intérieurs » comme Degas et Vuillard. Ni dans les « coulisses » de celui-là, ni dans les « salons » de celui-ci, les tons bitumineux amortissent les effets. — Cette réforme n'était pas moins opportune, elle ne suscita pas moins d'imitations hors de l'école (« on nous fusille, cinglait Degas, mais on fouille nos poches ») que la division du ton. Nouvelle preuve que ce sont bien les *impressionnistes*, et non les « académiques » dont l'œil est « naturel ».

J'ai résumé en ses traits les plus caractéristiques l'esthétique de Jules Laforgue, m'appliquant à ordonner ses *Notes* sans lien apparent, à concilier celles qui, à première vue, semblent contradictoires. Pour gloser la lettre, quand elle était obscure ou trop concise, je ne crois pas en avoir faussé l'esprit. J'ai, d'ailleurs, cité les pages les plus significatives : pierres de touche qui permettront d'éprouver mon commentaire.

L'on ne contestera point sur l'originalité de cette esthétique. Disciple de Taine, qu'il réfute, mais dont il suit la méthode « documentaire déterministe », Laforgue s'en écarte par ce « brin de foi nouvelle », qui corrige en lui l'excessive sérénité du savant. Pénétré par la philosophie de Hartmann, il en déduit une théorie de l'art; il défriehé un champ que son maître avait laissé inculte; il engrange une abondante moisson d'idées, d'aperçus, de définitions, de jugements. Vaguant

Par les blancs parcs ésotériques
De l'Armide métaphysique,

il cueille des fruits inconnus. Même quand il philosophe, il demeure poète, parce qu'« il nomme ». Pour paraphraser Maeterlinck, il a vu des choses nouvelles dans leur beauté et dans leur vérité, et les mêmes choses que d'autres auparavant avaient vues, il les vit dans une beauté et dans une vérité nouvelles.

Mais surtout il aime et sert l'art dévotement. Il écrit : « Un peu plus de piété ! L'art n'est point un devoir de rhétorique d'écolier, c'est toute la vie. » S'il le définit un agent de l'Inconscient, son dessein est de l'affranchir et aussi de l'ennobler : infini, éternel, infailible, comme la Loi même de l'univers.

L'Art est tout, du droit divin de l'Inconscience,
Après lui, le déluge ! et son moindre regard
Est le cercle infini, dont la circonférence
Est partout, et le centre immoral nulle part.

MÉDÉRIC DUFOUR

Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. ALEXANDRE MARCETTE

MON CHER MAUS,

Je crois bien que tout a été dit sur l'influence de l'Impressionnisme, indéniable sur l'art contemporain. Ce n'est pas la seule palette, qui, en s'éclairant, a subi son action; la vision s'est transformée et le champ d'observations s'est élargi. L'homme, dans son milieu, est pénétré par lui; en despote il ne domine plus l'ambiance dans laquelle il se meut, mais lui est subordonné. Les arbres sont bien, comme dit Zola, nos grands frères immobiles, et le ciel n'est plus un simple décor servant de repoussoir à cette majesté !

L'école belge en a été rénovée. Une réaction, tendant à disparaître, a bien surgi, mais la masse en a profité.

Et parmi les morts, qui pourra nier qu'entre l'*Ouragan* d'Artan et l'*Atelier à La Panne*, entre l'*Embouchure de l'Escaut* de Verwée et le *Beau pays de Flandre*, entre le *Géographe* de Henri De Braekeleer et le *Déjeuner du modèle*, le grand souffle n'a pas

(1) Voir nos six derniers numéros.

passé comme entre les *Dunes de Calmpthout* de Baron et ses paysages du pays mosan ?

Tous n'ont pas été heureusement servis par cette évolution vers la lumière, mais qu'importe ! Un peu plus de liberté est acquise; toutes les barrières ne sont pas tombées, et peut-être quelques unes ont-elles été élevées par les novateurs eux-mêmes.

Novateur, est-ce bien le terme propre ? Manet n'est-il pas le continuateur de la vraie tradition picturale ? Et ceux qui comptent ne sont-ils pas des *peintres*, traduisant des sensations de *peintres* ?

Quant aux procédés, c'est une question très secondaire et toute momentanée.

Cordialement à vous.

ALEX. MARCETTE

LE THÉÂTRE A PARIS

Le Fils de l'étoile, drame musical en cinq actes de M. CATULLE MENDÈS, musique de M. CAMILLE ERLANGER, représenté à l'Académie Nationale de musique le 20 avril 1904.

On était en droit d'attendre beaucoup de la nouvelle œuvre de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger : Une partition de l'auteur du *Juif polonais* ne pouvait être indifférente, et l'histoire quasi légendaire de l'énigmatique *Fils de l'étoile* offrait une donnée singulièrement curieuse et attachante. Le poète a su choisir, dans la période trouble du 11^e siècle de l'ère chrétienne, un sujet assez ample et assez imprécis à la fois pour laisser une large place à l'invention, assez véridique, historiquement parlant, pour que la réalisation en ait pu constituer une fidèle et puissante évocation de l'atmosphère étrange de l'époque où il se déroule.

Dans les ruines de l'antique Jérusalem, hantée par les démons d'autrefois, Lilith, Belkis et tout un peuple de larves qui guettent la destruction finale du peuple d'aveh, les Israélites sont restés groupés autour du grand prêtre Akiba. Celui-ci sait qu'un sauveur doit venir quelque jour, guidé par une étoile annonciatrice, pour conduire Israël à de nouvelles victoires. Mais l'élu tarde à venir, le peuple se lasse d'attendre et de souffrir, se révolte contre le grand prêtre et veut même, un jour, le lapider. Or, voici que l'étoile parait au ciel; vêtu de blanc, les yeux fixés sur l'astre, un être se dirige vers les ruines du temple. C'est le sauveur attendu, Bar-Kokheba, le Fils de l'étoile. Simplement, il dit sa mission, qui est de sauver Israël et d'épouser la fille d'Akiba, Séphora. Et tandis que le peuple se réjouit, on aperçoit dans le lointain les silhouettes dressées des éternelles ennemies, les démons, qui grondent de sourdes menaces.

Au deuxième acte, Bar-Kokheba, vainqueur des peuples ennemis, revient vers Jérusalem et rentre triomphalement dans la ville presque rebâtie. Il ramène des captives dont l'une, resplendissante de beauté, sera sa seconde épouse. Indignée, Séphora, après avoir vainement tenté d'écarter cette rivale, prend une décision sublime. Bar-Kokheba, dans sa hâte à jouir de son triomphe, a remis à plus tard de lutter contre le plus terrible adversaire d'Israël, le général romain Lucius-Sévérus. Comme autrefois Judith, la jeune épouse du Fils de l'étoile ira frapper dans son propre camp le chef romain, afin que Bar-Kokheba

comprenne combien grand est l'amour de celle qu'il voudrait oublier.

Séphora part donc pour accomplir son projet. Mais la captive, qui n'est autre que la démons Lilith, a prévenu Belkis l'enchanteuse, sa sœur. Celle-ci arrête Séphora sur la route, l'endort par un charme et (ceci est une très admirable trouvaille du poète) lui inspire une vision : la jeune femme se voit arrivant au camp romain, pénétrant dans la tente où Julius-Sévéus, ivre à la fin d'une orgie, l'accueille. Elle croit frapper l'Imperata endormi, ramasser sa tête sanglante, fuir avec le funèbre trophée. Puis elle se réveille, trouve auprès d'elle le sac qui doit contenir la tête coupée et revient radieuse montrer à Bar-Kokheba, qu'elle trouve au milieu des courtisanes captives, le signe de l'acte héroïque accompli. Mais Lilith éclate de rire : le sac ne contient qu'une pierre. Séphora, comme Bar-Kokheba, a été vaincue par les démons ; Julius-Sévéus, bien vivant, est déjà près de Jérusalem. Israël doit périr. Alors, réveillé enfin, Bar-Kokheba se dresse, chasse Lilith et, pardonné par Séphora, marche contre l'armée romaine. Mais aucune force ne protège plus le Fils de l'étoile, il est frappé dans la lutte, et auprès de lui Séphora. Tous deux meurent ; Akiba, resté seul, interroge en vain la destinée : devant le grand prêtre, atterré et résigné, les silhouettes des démons victorieuses reparaissent seules : « Il ne reste plus rien que l'éternel mensonge et l'éternelle volupté. »

Ce poème peut au premier abord offrir quelque apparence de complexité ; mais, à l'examiner, on verra qu'il a bien toutes les qualités d'un excellent texte de drame lyrique. Cette lutte continue entre les puissances mauvaises, présentes du commencement à la fin de l'œuvre, et la divinité protectrice d'Israël constitue l'action la plus vive, la plus forte que l'on puisse souhaiter. Le sort des humains, jouets d'une destinée contre laquelle ils restent impuissants, nous y est montré sous un aspect tragique, grandiose et saisissant.

Certes, l'intérêt dramatique est plutôt dans la marche inéluctable des événements que dans tel ou tel caractère individuel ; une philosophie générale, largement exprimée, prédomine ici sur la psychologie proprement dite. En un mot, il est loisible de considérer l'œuvre plutôt comme une page d'épopée que comme un drame dans le sens absolu du mot. Mais c'est bien là ce qui constitue la principale beauté du *Fils de l'étoile*, son originalité profonde. Il est impossible de ne pas admirer le grand souffle qui passe au-dessus de tous ces êtres, les agite, les conduit et les broie.

La fatalité est ici, cela est évident, le principal personnage du drame, à peu près comme dans *Œdipe* ; et une telle conception, par son ampleur, est, comme je le disais, de celles qui se prêtent merveilleusement à une belle réalisation musicale.

M. Camille Erlanger est un musicien de bonne et saine race. Sa personnalité est assez malaisée à définir, parce qu'elle ne consiste pas en un certain tour de main, en des procédés de métier qui constituent une caractéristique à la fois spéciale et restreinte. Il excelle à construire, avec des motifs heureusement inventés, des scènes ou des pages symphoniques où se manifestent à la fois une sûre logique et un instinct musical remarquablement vif. Peut-être cette association si peu commune du souci de la précision la plus rigoureuse et d'une faculté d'expression de la plus rare espèce est-elle la principale marque de la personnalité de M. Erlanger. Mais celui-ci a également une écriture orchestrale aisément reconnaissable. Son orchestre est d'ordinaire très nourri, au point de paraître parfois un peu dense, mais coloré toujours, jamais

creux, jamais trivial, sonore mais non bruyant. Cet orchestre, très symphonique, est pourtant très apte à étayer, à suivre, à commenter avec vérité, avec minutie même les diverses péripéties du drame, comme à créer à ce drame une parfaite unité d'atmosphère.

Avec de telles qualités, manifestées déjà en d'autres œuvres, et notamment dans l'admirable *Juif polonais*, il est certain que le compositeur ne pouvait que tirer un excellent parti de la matière que lui offrait le poète. *Le Fils de l'étoile* est une œuvre forte, intéressante pour le spectateur comme pour le musicien qui l'étudie.

Il y a dans les six tableaux dont elle se compose, de la variété, de la puissance et une remarquable gradation de l'intérêt. L'unité de l'ensemble est telle qu'on hésite à en signaler spécialement certaines pages. Pourtant, la scène initiale (les démons parmi les ruines) avec ses chœurs impressionnants ; le prélude du troisième tableau, qui décrit également les ombres mauvaises sur la route nocturne ; les danses antiques et la tragédie mimée du quatrième tableau, la déploration finale d'Akiba méritent qu'on les mette hors pair.

Rapidement, je dirai encore que M^{me} Bréval (Séphora) fut admirable tant comme cantatrice que comme tragédienne (dans la scène de la vision surtout) ; que M^{me} Héglon a fait du rôle de Lilith une création de tout premier ordre ; que M. Delmas fut un superbe Akiba ; que M. Alvarez (Bar-Kokheba) a toujours sa jolie voix ; que l'orchestre se comporta fort bien sous la direction de M. Taffanel, que le solitaire *tutu* de M^{lle} Zambelli, si gracieuse pourtant, apparu au milieu des costumes assez réussis des autres personnages du ballet (car la direction de l'Opéra a fait un effort louable pour les décors et pour la mise en scène), fut d'un effet assez déconcertant ; enfin, que le succès a été très vif.

M.-D. CALVOCORESSI

Une Conférence sur Max Waller.

C'est Namur — en passe décidément de devenir une ville littéraire — qui a eu l'autre soir la primeur de la belle conférence de M. Paul André sur Max Waller. M. Paul André est un romancier intéressant, mais c'est un conférencier superbe. Sa phrase ne se contente pas d'être claire, harmonieuse, pleine d'idées et de faits, féconde en rapprochements heureux, en trouvailles du meilleur goût, — elle est dite, en outre, avec un talent souple et varié qui ne laisse pas un instant l'attention se détendre et qui tient le public suspendu au jeu subtil et délicat des mots.

M. Paul André a raconté Waller, en s'attachant surtout à sa vie littéraire. Il l'a pu faire avec d'autant plus d'intérêt que ses relations personnelles avec la famille du poète, — les initiés savent qu'il s'agit de M^{me} Deppe, sœur de Max Waller, et de son mari, le major d'artillerie, à qui le « son du canon » n'a pas fait perdre le sens des harmonies les plus délicieuses et qui, avant d'être un guerrier savant, est un musicien, un compositeur de premier ordre, — que ses relations, disais-je, lui ont permis de fouiller dans un trésor inédit de lettres et de manuscrits. Il a lu, entre autres documents amusants, une lettre spirituelle d'Albert Giraud, où le poète de *Hors du siècle* reconforte en termes exquis un passager découragé du poète de la *Flûte à Siebel*. Ce temps valait mieux que le nôtre. On y dépensait une verve que nos jeunes ne connaissent plus. Ah ! oui, il était temps que l'on songeât à ressusciter dans le marbre la mémoire de Waller. Son exemple sera utile à nos générations nouvelles. Il leur apprendra l'amour de la bataille, en même temps que le goût du labeur. Pauvre mort de

trente ans! Malgré tant d'heures consacrées à la discussion et à la lutte, quel bagage il laisse après lui! Quatre romans, un livre de contes, un livre de vers, une collection énorme d'articles! Quels sont les « jeunes » de trente ans que l'on pourrait lui comparer.

La conférence de M. Paul André a remporté un succès complet. Elle a été suivie de réceptions d'œuvres de Waller par M^{me} Derboven et M. Chomé, du Conservatoire de Bruxelles. On sait assez en quelle estime il faut tenir M. Chomé, qui est un grand artiste laborieux, toujours mécontent de soi-même, toujours s'efforçant vers une réalisation plus haute : C'est le secret de son art sans cesse renouvelé et qui semble dépasser les limites mêmes de la perfection. M^{me} Derboven — très jolie femme, ce qui ne gâte rien — a une façon simple et profonde, bien à elle, de dire la prose et les vers. Elle a charmé particulièrement l'auditoire. Tous deux, d'ailleurs, ont été longuement ovationnés.

Et c'est ainsi que partout, en Belgique, le nom de Waller est livré aux échos de la renommée. Le mouvement s'accroît encore, grâce aux efforts du *Thyrse* et de M. Rosy, l'un de ses directeurs, le plus vaillant, le plus emballé des hommes. Et dans un an, quand le monument se dressera dans le square de l'Industrie, on pourra dire que le pays tout entier connaît et aime « Son Impertinence le page Siebel ».

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Hans Richter à Anvers.
Concert Bréma. — Mark Hambourg.

15 avril 1904. — Dans la salle à manger, murs et linges blancs, tapis rouges, de l'hôtel Saint-Antoine, à Anvers. Au milieu de l'indifférence des convives anglais, de la respectueuse discrétion des convives allemands, un étranger — élégante redingote, barbe fauve, lunettes d'or — s'est attablé. La lumière du petit candélabre, adoucie par l'abat-jour, rosit son teint de rentier paisible. Il étudie avec soin la carte, s'informe auprès du *Kellner* de la signification allemande d'un filet de renne dont la rareté le tente, et entreprend, avec délicatesse et attention, la vérification successive de l'excellence du programme culinaire.

Ce gastronome satisfait, c'est Hans Richter, le même Richter qu'avec une simplicité délicate vous avez vu à Bayreuth, cet été, en veston d'alpaga gris et panama blanc, traverser, suivi de son bouledogue, la Richard Wagnerstrasse, pour faire garnir de pêches blondes, chez la fruitière, le panier d'osier qui balance à son bras. Cet homme admirable mange avec joie. Il gouverne son estomac avec le même équilibre que la masse orchestrale. Il s'y délecte avec abandon et manque d'oublier l'heure d'ouverture de la séance dont il est l'attraction; et lorsqu'il pénètre dans la salle où tant d'applaudissements l'accueillent, c'est avec le léger regret intime d'avoir dû goûter trop précipitamment les douces friandises.

Richter n'est pas visiteur assidu d'Anvers. Bruxelles le vit, dès 1870, diriger *Lohengrin*; Paris attendit jusqu'en 1898 la jouissance de l'entendre révéler la *Neuvième Symphonie*; voici Anvers qui s'offre un luxe pareil. Peut-être était-ce un peu tôt.

La *Neuvième*, voyez-vous, cela ne s'aborde pas comme la première ouverture venue. La *Neuvième* est la plus colossale production concertante du XIX^e siècle. La *Neuvième* est la synthèse et la suprême expression d'un génie qu'aucun génie n'a surpassé. Avant d'en saisir la profondeur grave, la douloureuse passion, les fulgurantes envolées, il faut une longue et patiente éducation, que des années peuvent seulement parfaire.

Certes, l'orchestre des Nouveaux Concerts témoigne de qualités qui lui assurent un avenir enviable : discipline, application, grand désir de bien faire; il est aux mains de M. Mortelmans, musicien réputé. Mais l'intelligence musicale ne paraît pas suffisamment ouverte, cette compréhension nette de l'œuvre, identique chez tous les exécutants; ce coude-à-coude absolu et « chaud »,

cette ardeur frémissante dans le rendu qui laissent aux chefs, pour principale mission, de coordonner, régulariser, harmoniser les forces multiples et actives de son lumineux instrument, plutôt que d'en secouer, par des efforts déplacés, la passivité trop docile.

Il faut reconnaître aussi que la disposition matérielle du théâtre Royal est très défectueuse. Sur une scène resserrée, rapetissée, quelques gradins vont rejoindre un plafond exagérément incliné. Les timbales, la batterie et les cuivres sonnent dur et sec sous cette toile qui les touche, et réfléchit leur sonorité avant qu'elle ait pu prendre quelque ampleur. Sous le manteau d'Arlequin, les violons gaspillent dans les plis nombreux et lourds d'un abondant rideau de grosse peluche leurs résonances forcément amaigries. Entre les cordes et le fond, les bois et cors ont fort à faire pour conserver leur plan sonore. Je crois qu'il faut attribuer pour la plus grande part à ces défauts du cadre le manque de mordant, le flou des attaques qui peuvent être reprochés à l'orchestre.

Toutefois, il faut bien entendre que les éléments de cette méritante compagnie sont de qualité telle que la maturité leur donnera certainement l'excellence. Entraînés par Richter, ils ont donné à l'interprétation de la *Neuvième* les soins les plus empressés. — Aussi bien, quel maître homme! Comme il dispose, avec une aisance charmante, de tous les moyens d'action que son art nécessite! Voyez ses gestes engageants, ses invites aimables; voyez sa bonhomie juste; voyez aussi comme le bras s'élargit, le cou se dresse, toute la noblesse et la maîtrise qui embellissent sa mimique! Et toujours, la plus heureuse clarté d'indication, un sang-froid net, l'impression d'une expérience à ce point assurée qu'elle ne saurait plus craindre une erreur ou une faiblesse.

Et la vérité, l'indiscutable, l'aveuglante vérité des allures! Bruxelles, en son érudit Conservatoire, nous enseigne des *Neuvièmes* alourdies, ralenties, dont le scherzo devient inexplicable et le finale paraît figé. Comment ne pas abandonner, après avoir radieusement compris la vérité de Richter (qui est celle de tous les autres), comment ne pas abandonner ces errements qui ne peuvent que jeter chez l'auditeur un trouble inutile et dont la beauté doit souffrir (1)?

20 avril. — Voici revenir M^{me} Marie Bréma, au beau visage régulier, au cou ample, aux poses drapées; — voici, réentendue, sa voix qui prend les cœurs, leur jette un frisson et ne les abandonne qu'entourés d'une captivante chaleur d'émotion. Elle a chanté, d'une voix que les demi-teintes commencent à desservir, des mélodies généralement peu connues; nous avons goûté un chant du XVI^e siècle, une *Berceuse* exquise d'Humperdinck, la *Ville de Schubert*. M^{me} Bréma était accompagnée d'un M. Fr. Braun, basse barytonnante, doué d'une voix jolie, agréablement conduite; sa façon particulière de souligner les douceurs sentimentales d'un sourire imperceptiblement farceur est la plus curieuse chose du monde.

M^{me} Bréma, qui est née, dit-on, « Braun » et le jeune M. Braun (qui ne s'appelle pas Bréma, bien que son âge soit celui du fils de la si sympathique cantatrice) ont chanté des duos de Brahms et Schumann; c'était homogène, harmonieux et d'un art pur. N'oublions pas de citer la *Psyché* de Corneille illustrée par Paladilhe, qui valut à M. Braun un *bis* flatteur, et disons qu'à notre humble avis (qui n'est point celui de tout le monde) M^{me} Bréma n'a pas la latinité qu'exigent les *Dances* de Bruneau. Leur inspiration n'est du reste pas de premier ordre.

21 avril. — L'Art moderne a déjà parlé de Mark Hambourg. Comme il en parlera certainement de fréquentes fois dans l'avenir, il nous est permis, déjà, de nous répéter. Donc, le jeune pianiste a donné au Conservatoire un récital au profit de l'œuvre louable

(1) Voici la durée des mouvements qu'adopte Richter : *Allegro ma non troppo* : 15 minutes; *Molto vivace* : 14 3/4 minutes; *Adagio molto* : 13 1/2 minutes; *Finale* (avec chœurs) : 22 1/4 minutes.

de l'*Avenir artistique*. Nous nous posions, après la Sonate de Chopin, après — surtout! — celle de Beethoven, la question : Qui le dépasse en ce moment? Nous n'osions pas répondre...

Paderewski nous est trop lointain pour que nous puissions le juger impartialement. Notre souvenir nous dépeint un talent de perfection brillante, coloré, fantaisiste. — Busoni nous donna des auditions plus proches; mais on dut y regretter sa raideur de plus en plus stricte, sa crainte maladive du pathos le poussant aux pires excès du martèlement, du clavier broyé, des rigueurs expressives les plus inflexibles.

Comparez avec ce jeune homme... Mark Hambourg a la puissance, la couleur, la technique, la fougue. Cela suffirait-il pour qu'il devienne dans l'avenir le « plus grand » pianiste? Non. Il a surtout la plus profonde, la plus surprenante intelligence de l'expression musicale. Sous ce rapport, sa Sonate en *ut majeur* de Beethoven, œuvre pourtant de moyenne envergure, me paraît extraordinaire. L'*Adagio*, que les pensionnaires balbutient, est devenu une page de douleur et de noblesse sans limites, pour la beauté duquel on donnerait, avec quelle joie! toutes les acrobaties que les virtuoses doivent accomplir, paraît-il... Et le *scherzo*! Et la sonorité imprévue du *trio*! Et l'*Allegro* final! Quelles hardiesses justes, quelle limpidité de compréhension, quelles audaces séduisantes! — Ah! voici vraiment « quelqu'un » qui paraît naître. Prions la déesse Musique que le succès ne le vienne gâter!

HENRY LESBROUSSART.

Séance musicale Hustin.

Gentille petite séance, pas subversive du tout, allant de Beethoven à M^{me} Hedwige Chrétien (auteur d'un savoureux *Que je t'oublie!* digne de Tagliafico), en passant par Clementi, Méhul et Saint-Saëns. De l'éclectisme dans toute la force du terme, comme on voit...

M^{lle} Irma Hustin a du style, de la simplicité, un son perlé fort joli, mais froid; ceci a fait paraître un peu longue les *Trente-deux variations* de Beethoven, contrairement à la très « haydnisante » Sonate en *sol mineur*, pour piano et violoncelle, dans laquelle M^{lle} Hustin et M. Bouserez ont rivalisé d'esprit et de sobre élégance. M. Bouserez s'est, outre cela, fait remarquer par une exécution charmante sur la viole de gambe de l'une de ses propres compositions : *Scène de marionnettes*, œuvre correcte mais peu personnelle, tout à fait genre *Zigeunerweisen*.

M. Dupuis, ténor de sa profession, roucoula avec dextérité des chatteries à la Massenet (sauf la romance d'*Ariadant*), et M. Sevanants, dans une Sonate d'un rococo amusant de Clementi et dans un très marionnettistique *Scherzo* de Saint-Saëns pour deux pianos fut, pour M^{lle} Hustin, un partenaire digne d'elle.

CH. V.

Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Les deux derniers concerts nous offrirent d'intéressants programmes où figurèrent, comme solistes, notre concitoyen Crickboom, dont le talent se mûrit et s'affine constamment, puis une cantatrice fort en vogue à Paris, M^{me} Gay, qui manie avec infiniment de charme une voix étendue, et enfin M. Martapoura, qui nous révéla de remarquables qualités dans son interprétation d'œuvres de caractères fort divers.

Les élèves des classes de solfège de l'École de musique — ils étaient cent vingt — exécutèrent à chacune de ces séances une page délicate et poétique de Léon Dubois, intitulée *Les Saisons*, écrite pour six voix d'enfants et orchestre. L'auteur, présent à la première exécution, fut vivement acclamé par l'auditoire.

A l'orchestre — qui compte actuellement soixante-dix-sept instrumentistes — était réservée la plus large part de ces deux con-

certs. Au premier, il nous donna la *Reformation-Symphonie* n° 5 de Mendelssohn et la « Chevauchée des Walkyries »; au second, Wagner fut représenté par son « Entrée des Dieux dans le Wal-hall », Schumann par la *Träumerei*, Listz par la *Rapsodie hongroise* n° 2, Beethoven par l'émouvante Symphonie en *ut mineur*. Toutes et chacune de ces pages furent enlevées par notre phalange instrumentale avec autant d'intelligence que de brio et de fougue. Louis Kefer s'affirme de plus en plus un chef d'orchestre de premier ordre, un musicien de haute valeur et de conscience absolue. Les connaisseurs lui sauront gré d'avoir conservé à la Symphonie en *ut mineur* les mouvements en lesquels elle a été écrite par Beethoven même et qu'ont respectés ou consacrés les maîtres illustres qui s'appellent Fétis, Berlioz et Wagner! Comme le dit excellemment Berlioz : « On ne fait pas aux hommes de génie l'aumône de son talent. »

J. S.

PETITE CHRONIQUE

Eugène Ysaye, tout à fait remis de l'indisposition qui a causé la remise du cinquième concert Ysaye, exécutera à ce concert, qui a lieu aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, les Concertos en *mi* de J.-S. Bach et en *ré* de Beethoven, deux des œuvres culminantes de la littérature du violon, et une symphonie pour orchestre et violon principal du jeune compositeur Verviétois V. Vreuls. L'orchestre, dirigé par M. Mathieu Crickboom, directeur des Concerts symphoniques de Barcelone et ancien directeur du Conservatoire Catalan, exécutera en outre trois parties de la *Suite* n° 2 en *si mineur* de J.-S. Bach.

Places et renseignements chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour.

Le troisième concert de l'Académie de Tournai aura lieu aujourd'hui, 24 avril, à 4 heures, à la Halle aux draps.

Après le Deuxième Concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, joué par un ancien élève de l'Académie, M. J. Detournay, et quelques morceaux d'orchestre, on y exécutera le prélude et les deux premiers actes de *Myrtis*, idylle en quatre actes de MM. Hervé et N. Daneau, avec le concours de M^{lles} Duchatelet et Andrianne, de MM. Pieltain et Laurent Swolfs, ténor de l'Opéra d'Anvers.

Le Choral mixte de Bruxelles (directeur L. Soubre) donnera demain lundi 25 avril, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, une audition musicale avec le concours de M^{mes} Crabbe-Kernitz et Jeanne Holland, de M^{lle} Jeanne Fromont et de MM. H. Seguin et L. Delune.

Au programme des œuvres de Sweelinck, R. de Lassus, E. Soubre, F. Rasse, L. Delune, E. Samuel et le *Requiem* pour Mignon de R. Schumann, précédé des Neuf lieder pour le *Wilhelm Meister* de Goethe qui sera exécuté pour la première fois à Bruxelles.

La conférence que M. Herdies donnera mercredi prochain, 27 avril, à l'École de musique d'Ixelles, sera des plus intéressantes. Une pièce en un acte, *La Mort aux berceaux*, sera jouée par les élèves du cours de déclamation de M^{lle} Guillaume. On y exécutera également de vieux Noëls flamands de M. Henri Thiébaud, directeur-fondateur de l'École de musique d'Ixelles.

Les principaux rôles de la *Mort aux berceaux* seront joués par M^{me} d'Albret (Walburge), M^{lles} Hoyoux (Godelieve), François (Borinne), et Pantens (Ursule).

Mercredi prochain, 27 août, à 8 h. 1/2, à la salle de l'Émulation, à Liège, troisième séance des concerts Jaspar-Zimmer (L'Histoire du concerto), avec le concours de MM. Schmit, flûtiste, et Charlier, hautboïste, professeurs au Conservatoire de Liège.

Au programme : Concerto en *ré* pour piano, violon et flûte (Bach); Concerto en *sol* mineur pour hautbois (Hændel); Concerto en *la* pour violon (Mozart); Concerto en *mi* bémol pour piano (Mozart).

Une importante séance musicale donnée par M^{lle} Louisa Merck, pianiste, avec le concours de M^{me} Eugène Ysaÿe, cantatrice, MM. Emile Chaumont, violoniste, Henri Clerck, violoncelliste, et Paul Miry, altiste, aura lieu en la salle Le Roy, rue du Grand-Cerf, 6 (porte Louise), vendredi prochain 29 avril, à 8 h. 1/2.

La quatrième audition de œuvres de Mendelssohn, aux Concerts nouveaux, aura lieu le dimanche 15 mai, à 3 heures, à la Grande-Harmonie. Dans la première partie on interprétera *Christus*, oratorio inachevé qui comprend la *Naissance* et la *Passion du Christ*; dans la deuxième, la *Nuit de Walpurgis*, ballade de Goethe. Ces deux compositions n'ont jamais été exécutées en Belgique.

L'union de la Presse périodique belge tiendra sa prochaine assemblée semestrielle dimanche prochain 1^{er} mai, à 14 heures du matin, au local de la Société (hôtel Ravenstein). A l'ordre du jour figurent les rapports du président, M. Oct. Maus, et du trésorier, M. Bossut, sur la situation morale et financière de la Société. A la suite de cette réunion un lunch, servi dans les salons du premier étage de l'hôtel, réunira les membres.

Le Molière a fermé ses portes en plein succès, pour permettre la réfection du théâtre qui doit être terminée avant le 4 juin, date de l'ouverture de la saison d'opérette sous la direction de M. L. Péronnet.

M^{me} Marchal, élève de M^{me} E. Coppine-Armand, vient d'être engagée au théâtre royal français de La Haye en qualité de chanteuse légère d'opéra et traductions; elle chantera en outre certains rôles d'opéra comique: *Lakmé*, *Manon*, *Philine*; dans *Mignon*, *Gilda* dans *Rigoletto*, etc.

Le dernier numéro de la revue *Les Arts de la vie* a toute la valeur d'une profession de foi. C'est ainsi que Gustave Geffroy exprime des considérations générales de la plus haute importance touchant les *Arts de l'Asie*; que Théodore Duret analyse avec un sens critique aigu l'art du maître anglais Whistler; que Suarès voyage aux *Portes de Thèbes*, tandis qu'Adolphe Retté parcourt pour le lecteur les méandres de la forêt de Fontainebleau. *L'Esthétique du timbre-poste* (Octave Uzanne), *Par les Rues et les Routes* (Sotout), *Chansons modernes* (Jean d'Udine), la fin de l'étude de Gabriel Mourey sur la *Faillite de l'Art décoratif moderne*, complètent, avec les rubriques courantes, ce sommaire substantiel.

Une belle planche lithographiée en deux tons, de Le Sidaner (la cathédrale de Beauvais) ajoute une note d'art exquise à ce superbe numéro.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension: 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX**



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons.

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOÎTES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX
R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES
Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants

d'une importante réunion de
LIVRES, ESTAMPES & DESSINS

provenant des collections du CHATEAU DE BARRO et de M. **, membre
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministre de l'Instruct. L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 500 numéros, se vend 50 centimes.
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPIETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Mai



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Reposoirs d'art. *Le Vernissage* (HENRY DETOUCHE). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Les Débuts de l'art en Egypte (MARCEL HÉBERT). — Enquête sur l'Impressionnisme. *Alfred Delaunois*. — Exposition Beyaert (Musée du Cinquantenaire). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Audition des élèves de Mme Coppine-Armand, Séance Louisa Merck* (Ch. V.). — La Musique à Liège (J. F.). — Petite Chronique.

REPOSOIRS D'ART

Le Vernissage.

A M^{me} D***

Une atmosphère de poussière qui estompe les fonds, éloigne les groupes, harmonise les teintes. Des artistes, la bouche en fleur, répondent aux louanges; d'autres, solitaires, errent soucieux par les contre-allées, — succès ou affront. Le peintre est généralement plus correct, plus *monsieur*; le sculpteur, l'air endimanché, est plus artisan; mais celui-ci est plus mâle, l'autre plus

fin. Dans le jardin, les statues font des gestes hautains, passionnés ou alanguis. Certaines allongent le bras à droite ou à gauche, tendent l'index et, que l'on cherche l'entrée ou la sortie, le buffet ou... le contraire, le combattant de 1870, l'apôtre ou le tribun, en plâtre ou en marbre, ont l'air de vous désigner le but de votre désir. On est tenté de penser parfois que ces œuvres ont une raison d'être utilitaire, mais en réfléchissant on comprend que ce ne sont que des œuvres d'art.

Les rassemblements se forment devant les expositions des artistes en renom, la flatterie est la monnaie courante aujourd'hui et il se dépense beaucoup d'argent: mais c'est le jour de l'année où il circule certainement le plus de pièces fausses. Personne n'est dupe, néanmoins, parce qu'on les repasse tout de suite. La curiosité est grande dans l'affluence des visiteurs; c'est le jour de l'été. Quelle surprise de voir qu'elle est si considérable, mais quel sentiment d'orgueil de savoir que l'on en fait partie!

On regarde avant tout les célébrités qui passent, mâles ou femelles; on stationne, on se rassemble et l'on cause de ceci, de cela, des perpétuelles insignifiants qui remplissent la vie et qui sont l'âme de la conversation. « Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. — Moi de même. — Vous n'allez donc plus chez M^{me} de C*? Non, j'ai changé mes habitudes... C'est joli, cette chose qui est derrière vous. — Ah! oui... » et le monsieur se retourne, car on passe presque tout son temps à tourner le dos aux choses que l'on était venu voir. — « Regardez donc cette toilette. — Oui, certainement, elle est exquise. Mais cette autre

n'est pas mal. — De moins bon goût, je trouve... » Car les femmes ont encore le rôle prépondérant au Salon le jour du vernissage. On peut venir s'y rebaïgner tous les ans dans cette foule de Jouvence; les parfums délicats ou capiteux flottent dans l'air émanant d'êtres que les yeux convoitent et que les narines subodorent. Quel attrait a la femme d'autrui! Comme elle est forte la curiosité du plaisir des autres!

J'ai déjà vu dans plusieurs circonstances, à l'Opéra, aux bains de mer, aux casinos, aux champs de courses, des collectivités féminines, mais celle du vernissage est particulière. Il m'a semblé que l'élément des femmes peintres, des jeunes débutantes, de certains modèles, des épouses ou des amies d'artistes, contribuait à donner à cette foule un caractère particulier. Beaucoup de celles qui sont là vous procurent la sensation de femmes affranchies par l'art ou par l'amour. Depuis la curiosité précoce jusqu'à la perversité, tout s'y trouve. Il y a dans ces visages rassemblés quelque chose qui dit qu'elles ont été des consolatrices, des conseillères dévouées ou des séductrices; parfois d'obscures martyres de travailleurs opiniâtres qui ont subi de dures privations pour la gloire, épousant l'angoisse comme l'espoir dans les fluctuations du labeur. Oui, certaines ont compté sur la réalisation des rêves, ont eu foi dans le talent, ont cru à la victoire finale de l'énergie. On a attendu les récompenses et les commandes, les succès dans les journaux et la célébrité; ça a été la gêne, plus même, mais qu'importe!... Celles-là passent dans des mises très simples, le front grave et l'œil noyé d'ombre. Un grand nombre attend encore, se disant : Ce sera peut-être pour cette année, enfin! comme elles se le disent tous les ans, depuis longtemps, en restant à côté de l'œuvre, gardienne fidèle dont le regard ne perd pas un signe dans la foule, dont l'oreille entend le moindre propos; et malheur au détracteur, au théoricien ou au loustic : l'œil est chargé de foudre et laisse tomber le mépris.

A côté de ces femmes-là, de belles créatures passent souverainement orgueilleuses, cherchant à semer la tentation sur leur passage. Elles laissent un sillage plein de parfums, mais vide de tout cœur. Elles retracent les poses étudiées, regardent au ciel; assises au buffet, accoudées sur la table, la tête en arrière, elles *plafonnent*, voulant toujours être décoratives. Depuis l'Italienne du quartier Saint-Victor jusqu'à l'élégante cliente de Redfern ou de Worth, actrices ou courtisanes, ce sont des modèles, rien que des modèles; elles triomphent par la ligne, que leur importe le reste? Elles ont été les capiteuses, les affolantes, celles qui inspirent tout dans le rêve et vous empêchent de le réaliser par leurs exigences dans la vie. Elles ont des allures serpentes, ondoyantes, leur démarche n'est qu'une caresse prolongée pour les yeux; c'est l'éternelle Mélusine.

Mais souvent le geste devient bref, autoritaire, le bras enfantin qu'on briserait comme un fétu se fait tout-puissant, un doigt de la main se lève et commande, et l'œil attend, étonné de l'ajournement dans la satisfaction du caprice. Cependant ces prunelles ont vu..., ces prunelles ont retenu ce qu'elles ont vu, elles ont plongé dans les âmes contemporaines des damnés de l'art. Elles sont devenues prometteuses, fallacieuses, attirantes au point de provoquer l'extase jusqu'à la douleur. Et tout cela pourra faire pour le salon prochain des Ondines, des Willis, des Roussalkas, des Sphinxes, des Thamar, des Joconde, des Dalila, des Judith, des Cléopâtre, des Théodora et des Messaline; c'est l'interminable défilé des fugaces déités du temps passé qui réapparaissent, des rejets actuels des éternelles tortionnaires.

Si les premières femmes que j'ai signalées, les mères et les épouses, furent bonnes, celles-ci sont belles et c'est équivalent malgré tout, car toutes disposent dans le monde de forces mystérieuses dont elles sont les dépositaires et dont nous sommes le jouet à tout jamais.

HENRY DETOUCHE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il est impossible de parler avec quelque développement de tous les livres que l'on reçoit. Je m'excuse d'avance auprès des auteurs sur qui je devrai passer rapidement, en leur promettant une étude sérieuse le jour où ils publieront une œuvre plus importante.

Jusqu'à présent, le livre capital de l'année me paraît celui de Mme Marcelle Tinayre, si heureusement intitulé *La Vie amoureuse de François Barbasanges* (1). Il n'y a pas de romancier plus intéressant et qui écrive une langue plus délicate que Mme Marcelle Tinayre, l'auteur de cette merveilleuse *Maison du péché* dont je faisais un si vif éloge ici-même, il y a deux ans. Son nouveau livre est l'histoire d'un jeune homme beau comme le jour qui grandit à Tulle, vers la fin du XVII^e siècle, au milieu de l'admiration amoureuse des femmes et des filles. Lui-même, en apparence indifférent, nourrit une passion secrète pour une princesse idéale dont la lecture d'innombrables romans a créé en lui l'image. En vain son cousin Pierre Broussol essaie de le déniaiser : il se garde pour cette maîtresse imaginaire qu'il rencontrera un jour, il ne sait comment. Cependant, une petite dentellière de Tulle, surnommée la Chabrette, effrontée gourgandine, devient follement amoureuse de lui. N'osant espérer même qu'un jour les yeux de son seigneur s'abaissent sur elle, elle va se noyer. Repêchée, elle s'apprête à mourir quand François, prévenu et apitoyé, entre en grand costume dans son humble chambrette. Alors se passe une scène d'une grandeur tragique qui rappelle la mort d'Augustin de Chanteprie dans la *Maison du péché*. François Barbasanges s'incline sur cette âme désespérée et par sa présence radieuse adoucit ses derniers moments. La Chabrette meurt heu-

(1) Paris, Calmann-Lévy.

reuse et François, avec Broussol, part pour Clermont, où ils vont visiter un ami de la famille. En chemin, François rencontre enfin son aventure : une jeune femme qu'il surprend au bain et qui tout-à-coup réalise son rêve. Malgré les fâcheux pronostics des gens de la contrée, il se présente au château qu'elle habite, chez une vieille dame pour qui il a des lettres de recommandation. Il approche son idole, dont le mari, impuissant, a déserté le foyer. La nuit vient. Rêve-t-il ou bien est-ce une tendre réalité ? La princesse de ses songes pénètre dans sa chambre et ils s'aiment merveilleusement jusqu'à l'aube, baignés dans la lumière de la lune qui pénètre par les croisées. Au matin, il s'éloigne perplexe, ne sachant, ne devant savoir jamais s'il a veillé ou rêvé, et il tombe à quelques pas plus loin sous le mousquet d'un assassin embusqué par un seigneur amoureux de la dame et qui veille autour d'elle comme un fauve jaloux. « Il paya chèrement un court plaisir qui fut peut-être une pure illusion, l'ombre d'une ombre... Mais, quoi qu'on pense sur ce point, si l'on regarde le train du monde, et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbasanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ? »

Ce rapide résumé ne peut, hélas ! donner aucune idée du charme exquis qui émane de ce roman ; charme fait d'une érudition réelle, d'un goût amusant pour les mœurs anciennes, pour les vieilles demeures et les vieilles villes, d'une sensibilité noble et discrète, d'une science très sûre de la mesure et, pour tout dire, d'un talent qui n'a point son pareil et nous permet d'espérer des œuvres qui ne pâliront point à côté des plus purs chefs-d'œuvre.

Combien différent est le roman de M^{me} Rachilde : *Le Dessous* (1) ! Toute pleine de talent, de verve, d'une philosophie curieuse et d'un symbolisme cocasse, c'est l'histoire d'une jeune fille dont le père dirige une exploitation agricole du « Tout à l'égout », près de Paris. M^{me} Rachilde conçoit les jeunes filles comme de petits êtres ténébreux, sournois et malfaisants. Celle-ci s'éprend d'une sorte de toqué qui vient se réfugier sur les champs paternels. Parce qu'il est le mystère, la boue, le rebut de la société, cet être vague, enfin, qu'on nomme dans les milieux bourgeois : « un anarchiste », elle se met peu à peu à l'aimer d'un de ces mauvais amours qui ont un goût de sang. Mais elle découvre qu'il a une maîtresse, une pauvre fille à soldats qui le rejoint dans sa retraite. Alors, la douce jeune fille, élevée parmi les tendresses d'un père idolâtre et les parfums des fleurs qui défendent leur maison contre l'odeur de l'exploitation souterraine, conçoit une vengeance atroce. Elle donne à son étrange amoureux un rendez-vous nocturne et quand elle l'entend derrière sa porte, au lieu d'ouvrir elle appelle son père, feint la terreur, et le brave directeur, croyant à une tentative de vol, tue à coups de revolver le pauvre « anarchiste » tout surpris. Et c'est ainsi, de même qu'aux jours de vents et d'orages l'odeur écoeurante des dessous de l'exploitation d'épandage triomphe de toutes les roses qui croissent à la surface du sol, c'est ainsi que le dessous d'une âme, les instincts malfaisants d'une âme de jeune fille triomphent de la civilisation et de l'éducation. Ce roman, très curieux, très passionnant, est écrit dans une langue nerveuse, imagée, qui rappelle la

manière de Laforgue. Et, tout le temps, on jouit de l'imagination sadique et tendancieuse de M^{me} Rachilde, la plus mauvaise langue de la littérature contemporaine.

L'héroïne instinctive du *Dessous* évoque impérieusement les héros des Rosny. Ceux-ci aussi agissent en suivant leurs instincts, au détriment, parfois, de la morale et de la loi. Le *Docteur Hurembur* (1) et les *Fiançailles d'Yvonne* (2), que les féconds romanciers viennent de publier, sont des histoires romanesques, intéressantes comme de beaux romans-feuilletons, mais écrites dans cette langue sobre, exacte et vibrante qui distingue les Rosny. Rien ne peut donner une idée de l'habileté extrême avec laquelle sont construits ces romans qui, sans s'élever bien haut, offrent une lecture passionnante, toujours très littéraire, et qu'on peut mettre entre toutes les mains.

GEORGES RENCY

Les Débuts de l'art en Égypte.

Les dernières années du XIX^e siècle et les premières du XX^e ont été signalées par des découvertes de la plus haute importance au point de vue de l'histoire de l'Égypte et de l'histoire de l'art en Égypte. Le professeur Petrie, M. de Morgan, MM. Quibell, Green, Reissner, etc., ont mis au jour, dans leurs fouilles, des documents qui nous renseignent sur la préhistoire et d'autres qui permettent de souder cette préhistoire à l'époque historique, pharaonique (4500 ans environ avant notre ère).

Dans ces précieuses trouvailles M. Capart (3) a puisé les matériaux riches, variés, intelligemment choisis et consciencieusement présentés qu'il nous offre sous ce titre : *Les Débuts de l'art en Égypte*. C'est en même temps une contribution à la question fort intéressante des débuts de l'art en général (4).

Dès l'époque de la pierre taillée, l'Égypte, ou plutôt la coupure du plateau nord-est de l'Afrique qui devait être plus tard comblée partiellement par les alluvions du Nil, était parcourue par des tribus de chasseurs nomades, probablement de type nègre, munis d'armes de silex : première couche de population, avec son art et ses idées religieuses de sauvages. Seconde couche, avec un art et des idées religieuses moins primitifs : populations lybiennes, venant peut-être originellement de l'Europe méridionale ; en troisième lieu, rapports assez fréquents avec la civilisation méditerranéenne. De là, par exemple, l'usage de signes semblables aux lettres de notre alphabet, ce qui prouve bien que les dits signes ne dérivent pas des hiéroglyphes et n'ont pas été inventés de toutes pièces par les Phéniciens. Plus tard enfin, les invasions asiatiques, celle surtout de tribus probablement sémites et appa-

(1) Paris, Plon et Nourrit.

(2) Paris, édition Joanin, illustrée.

(3) *Les Débuts de l'art en Égypte*, par JEAN CAPART, conservateur adjoint des antiquités égyptiennes des Musées royaux de Bruxelles, chargé de cours à l'Université de Liège. Vroment, 1904 ; 316 pages ; 191 figures.

(4) Se reporter sur ce point (comme M. Capart) à *Evolution in art* de Haddon et aux *Débuts de l'art* de Grosse (traduction française, Paris, Alcan).

(1) Paris, *Mercure de France*.

rentées aux Chaldéens, qui apportèrent en ces pays la civilisation pharaonique, l'écriture hiéroglyphique, un art plus stylisé, moins naturaliste, des idées religieuses supérieures.

On voit combien multiples et enchevêtrés sont les éléments premiers de l'art égyptien; avec le plus vif intérêt on suit, grâce à de nombreuses photographies, les analyses de M. Capart. Il est particulièrement curieux d'assister à la lutte entre l'art traditionnel venant des primitifs et l'art pharaonique, entre le style du peuple et le style de la cour, entre l'art profane plus libre, plus naturaliste et l'art religieux, hiératique. C'est la même loi qui, plus tard, déterminera la lutte entre l'inspiration barbare et l'inspiration gréco-romaine, aux temps de la formation du style roman et du style gothique, au moment de la Renaissance, ou encore de la réaction du naturalisme contre le classicisme à notre époque.

L'art primitif égyptien était merveilleusement naturaliste. Mais pourquoi? C'est ici que M. Capart touche au problème de l'origine de l'art lui-même. Je préfère citer ses propres paroles:

« L'art égyptien, aux débuts de la quatrième dynastie (1), nous apparaît comme composé d'éléments divers: l'art primitif né dans le nord de l'Afrique et qui se développe pendant de nombreux siècles, ne subissant que peu d'influences étrangères (Égécens, Anous?). Cet art, dont le but principal était utilitaire, magique, doit, en vertu de son but, représenter la nature aussi fidèlement que possible. Les idées funéraires au service desquelles cet art se mettait peuvent se retrouver avec un développement parfait dans les croyances funéraires de l'ancien empire égyptien, dominées entièrement par la grande formule de magie imitative: « *Le semblable agit sur le semblable* » (p. 281).

Voilà une théorie qui choquera et par conséquent réveillera bien des esthéticiens. Elle semble pourtant très exacte, sauf réserves que nous exprimerons plus loin.

Ce n'était point de l'art pour l'art que faisaient les Égyptiens lorsqu'ils peignaient ou sculptaient toutes ces délicates figures, toutes ces scènes si vivantes sur les murs des tombeaux. Le double du mort, son ombre si l'on veut, devait se servir, dans son existence d'outre-tombe, du double de ces représentations et s'en servait avec d'autant plus de profit qu'elles ressemblaient plus fidèlement, plus exactement, à la réalité. De même, ce n'est point par l'amour de l'art que les femmes et jeunes filles, à Madagascar, ou encore chez les Indiens de la Colombie britannique, dansent, brandissent des couteaux, lorsque les hommes sont à la guerre. Elles pensent, par leur animation, donner force et courage aux hommes; elles croient les préserver du danger en lançant des bâtons pointus dans la direction du pays ennemi. Sur ces pratiques de magie, repose aussi l'envoûtement (2): plus la petite figurine ressemble à son modèle, plus facilement on agit sur ce modèle. Ces vieux calembours magiques (si l'on peut parler ainsi) subsistent encore parmi nous; ces jours derniers, en l'église du Sablon, je constatais dans la chapelle de Saint-Guidon et de Saint-Roch quantité de cornets de papier remplis de clous. Intrigué, j'interrogeai le sacristain. Il m'expliqua que les personnes atteintes de clous (furoncles) déposent ces cornets dans l'espérance d'une guérison. *Le semblable agit sur le semblable*. C'est presque toute la magie; et c'est l'explication de l'effort des premiers artis-

(1) Celle des Pyramides.

(2) Ce mot ne vient pas de route, mais du latin *vultus*, figure, image.

tes égyptiens vers la représentation aussi rigoureuse que possible de la réalité.

Il y a beaucoup de vrai dans cette théorie. Faut-il toutefois la rendre exclusive, estimer que tout cet admirable réalisme égyptien n'est qu'une forme d'utilitarisme magique?

Nous ne le pensons point et ne croyons pas, d'ailleurs, que telle soit la pensée de M. Capart. « N'y a-t-il pas un souci artistique, » dit-il à propos des admirables couteaux en silex taillé, « dans ce fait du primitif qui, non content de se procurer des instruments répondant au but auquel ils sont destinés, cherche à leur donner des formes aussi régulières, aussi élégantes que possible? » (p. 66). Or, rien ne nous empêche de dire la même chose du dessinateur qui préfère, par sens inné de l'élégance, telle ligne à telle autre pour représenter le corps humain. Ce n'est point par utilitarisme magique et ce n'est pas uniquement pour d'autres formes d'utilitarisme (1), que la fleur s'épanouit « plus richement vêtue que Salomon » ou que chante harmonieusement le rossignol. *A fortiori* pour l'homme. Quel utilitarisme magique y aurait-il dans les pieds de meuble en forme de jambes de taureau (p. 130) et dans tant d'autres motifs ornementaux? Et d'où viendrait la tendance opposée au réalisme, la tendance à la stylisation, celle qui transforme, par exemple (p. 61) un alligator en une sorte de zig-zag?

Rien jamais n'est simple dans ce qui provient de notre nature; il fallait s'attendre, là comme ailleurs, à se heurter à un doublet: sentiment utilitaire et sentiment esthétique, exprimant deux aspects d'une seule et même action humaine.

MARCEL HÉBERT

Enquête sur l'Impressionnisme (2).

ALFRED DELAUNOIS

Louvain, 19 avril 1904.

CHER MONSIEUR MAUS,

Ayant lu avec grand intérêt les réponses données à votre questionnaire par des artistes très autorisés, je crains que vous n'en trouviez le reflet dans l'appréciation que je vous apporte dans un débat qui me semble épuisé.

J'éprouve une vive reconnaissance et une grande admiration pour les novateurs de la division du ton.

Ils nous ont indiqué une route et éclairé l'art contemporain d'une vive étincelle de lumière, de vérité et enrichi considérablement nos ressources techniques.

J'estime que leur influence a été heureuse et qu'elle restera salutaire pour ceux qui continueront à puiser leur inspiration dans la nature, source intarissable de sensations nouvelles.

Agréez ma considération très distinguée.

ALFRED DELAUNOIS

(1) Il est contesté que les couleurs de la fleur attirent les insectes.

(2) Voir nos sept derniers numéros.

Exposition Beyaert.

Musée du Cinquantenaire.

A l'heure actuelle, les architectes belges n'ont guère occasion de faire apprécier leurs œuvres autrement qu'en les réalisant en pierre et en briques.

M. Van Overloop, directeur des Musées d'art décoratif, inaugure au Musée du Cinquantenaire une galerie des architectes de notre pays. Plans, photographies, biographies, portraits, bustes ou statues des artistes, documents curieux ou intéressants, tout ce qui peut rendre de façon vivante le souvenir et la caractéristique d'un homme, tout cela sera soigneusement recherché, collectionné et exposé dans une galerie spéciale réservée à l'architecture. La galerie n'existera que dans un an ou deux, mais les documents s'accumulent dès aujourd'hui.

Le ministre des Beaux-Arts a ouvert samedi l'exposition des œuvres de Beyaert, — préparée par ses anciens élèves, — et vraiment, de cet ensemble ainsi compris se dégagait, bien claire, la personnalité attachante de ce consciencieux, de ce très probe artiste, qui voulut être d'abord un artisan et ne rêver d'art qu'après avoir su devenir bon ouvrier.

Bien amusant — quand on a gravement examiné dans leurs minutieux détails les plans de la jolie petite église romane de Tombes, du château de Faux, ou des grilles du Petit-Sablon — de trouver dans les projets plutôt solennels des monuments de la Banque nationale, le joyeux portrait : signature de l'artiste. Bien brabançon et bruxellois, bien gothique aussi presque, ce moderne individu grandeur nature penché à l'une des hautes fenêtres ou à un dessus de porte et montrant du doigt l'inscription flamande où il indique son âge, demandant aux passants, quand il sera mort « le plus tard possible », de prier pour lui : *Hij peist wel dat 't zal noodig zijn*.

Cette petite note complète sa physionomie d'ouvrier d'art, gai et jovial, pas décadent pour un sou, patient, obstiné, indécourageable, religieusement respectueux de son art qui le prit tout entier et qu'il traita toujours avec un souci étonnant du détail matériel et positif. Il s'apparentait par ce côté aux artistes des plus grandes époques et ses œuvres sous ce rapport sont choses saines et bienfaisantes à étudier, même pour le profane.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Lucullus dinait chez Lucullus, dimanche dernier. Eugène Ysaye, dont la parfaite maîtrise semble, à chaque audition, se perfectionner toujours, occupait tout le programme, en exceptant une jolie ouverture en *ré* majeur de Bach pour orchestre. — Le succès qu'a recueilli notre grand violoniste prouve au moins qu'en matière d'art, le talent peut prophétiser dans son propre pays, surtout quand il atteint une pareille ampleur. Aussi bien, Ysaye possède, en plus de ses dons de musicien, une force convaincante, un pouvoir de suggestion qui font céder toutes préventions et emportent dans un égal élan les analystes et les aristocrates de la sensation musicale, en même temps que la foule aveugle, aux émotions absolues. Cet homme est presque impossible à critiquer. Si la raison suggère, après coup, que tel ou tel accent, telle ou telle allure paraissent ne pas répondre à la concep-

tion logique de l'œuvre (particulièrement dans l'exécution des classiques), le souvenir de l'impression éprouvée est fait d'un charme si harmonieux, si pénétrant, si convaincant que l'on hésite, et le cœur se demande si, vraiment, l'interprète n'avait pas raison, puisqu'il a su le toucher ?

Ce fut certes la pensée du public, lorsqu'il acclama sans mesure le Concerto en *mi* majeur de Bach, et le Concerto de Beethoven. Il fut plus dérouté, ce même public, par la belle Symphonie en *mi* majeur pour orchestre et violon principal de Victor Vreuls, à laquelle échoit le prix de 1,000 francs qu'attribue annuellement Ysaye à l'œuvre belge jugée la plus digne. Il nous faut espérer que cette faveur nous donnera l'occasion de la réentendre. La première exécution a permis d'en apprécier les profondes qualités de mélodie, de netteté, d'originalité, encore que le premier mouvement s'embarrasse un peu du Franck de *Psyché*. Il faut noter particulièrement la science sans sécheresse de la facture, la proportion des mouvements, la clarté de lignes, le caractère tonal des harmonies. A première audition, nous avons spécialement goûté la deuxième partie, *assez lent*, qui soutient sans peine, avec un sentiment pur, une phrase expressive et jolie.

L'orchestre était conduit par M. Crickboom, capellmeister attentionné, qui dirige un peu trop des épaules et emploie bien inutilement son bras gauche pour des indications identiques à celles du bras droit. Il a du rythme, de la vigilance ; nous savons depuis plusieurs années qu'il est excellent musicien.

H. L.

Audition des élèves de M^{me} Coppine-Armand.

L'audition des élèves du cours de chant et de déclamation lyrique de M^{me} Coppine-Armand est assurément l'une des choses les plus intéressantes qui se passent à Bruxelles, au point de vue de l'enseignement artistique. C'est une sorte de concours pareil à ceux du Conservatoire, mais qui a deux mérites de plus : c'est que, d'une part, il porte sur un objet dont l'enseignement n'est pas organisé au conservatoire et, d'autre part, les prix sont remplacés par les suffrages du public, ce qui vaut mieux.

Les élèves que présentait M^{me} Coppine-Armand, le 26 avril passé, au théâtre des Galeries, ont montré que leur professeur ne néglige rien pour tirer le meilleur parti de leur voix, pour leur inculquer le charme d'une diction impeccable et pour leur donner l'expérience de la scène.

L'enseignement de M^{me} Armand devant être avant tout pratique, et peut-être même un peu « arriviste », l'excellente artiste se voit forcée de produire le plus souvent ses élèves dans des scènes de « l'ancien répertoire », qui sont parfois nauséuses, mais qui permettent d'apprécier, au moins aussi bien que des scènes de drames lyriques wagnériens ou contemporains, les capacités techniques des débutants et aussi leurs qualités d'initiative dans l'interprétation.

Les deux élèves hommes, MM. Varlez (baryton) et Daghestan (ténor), ont de fort belles voix, mais ils sont encore mal à l'aise sur la scène : il faudra qu'ils acquièrent un peu plus de prestance. C'est aussi le cas pour M^{me} Borelli, dont la tendance à une grande simplicité d'expression et de geste doit cependant être encouragée.

M^{me} Bénonard, dont la diction laisse à désirer (peut-être est-elle étrangère ?) fut une Ortrude peu distinguée, mais joua avec une émotion juste le rôle de la Reine dans *Hamlet*.

M^{me} Marchal, dont le soprano léger est charmant (quelle exquise « fille du Rhin » elle ferait !) fut surtout excellente dans le rôle de *Psyché* (d'Ambroise Thomas, hélas !).

Le grand air d'*Obéron* fut pour M^{lle} Marg. Massart l'occasion de montrer qu'elle sait tirer un certain parti des rôles les plus ingrats.

M^{lle} Irène Gann'dy, amusante au possible dans *Hänsel*, fut moins heureuse dans le rôle de *Mignon*.

Enfin, M^{lle} Jane Becker et M^{lle} Bady sont arrivées à une compréhension vraiment remarquable des rôles interprétés : On peut dire qu'elles n'ont presque plus rien de la débutante.

Fort bonne dans *Elsa*, émouvante dans *Valentine* (des *Huguenots*), M^{lle} Becker a déployé dans *Salammbô* de belles qualités plastiques.

Quant à M^{lle} Bady, on peut dire qu'elle arrive à la perfection dans les rôles qui nécessitent de l'esprit et de l'ingénuité (Jeannette, des *Noces de Jeannette*, Suzanne, de Paladilhe, Gretel).

Séance Louisa Merck.

M^{lle} Merck, que l'on n'avait plus entendue depuis longtemps, a eu l'heureuse idée d'organiser cette séance avec le concours de M^{me} Eugène Ysaye et de MM. Chaumont, Henri Merck et Paul Miry.

Le talent de M^{lle} Merck est arrivé à maturité. C'est avec une gravité simple et avant tout respectueuse de l'œuvre qu'elle a exécuté un *Prélude et Fugue* de J.-S. Bach, la *Goutte d'eau* de Chopin et *In der Nacht* de Schumann. L'intelligente artiste est de bonne race : appartenir à la dynastie des Merck est d'ailleurs une présomption de talent et de conscience artistique.

C'est ce qu'a surabondamment prouvé M. Henri Merck en interprétant supérieurement, avec sa sœur, la sonate pour violoncelle et piano de Boellman, œuvre très pure, d'une grande beauté de lignes et dans laquelle on discerne un fervent de J.-S. Bach et de César Franck, surtout dans l'*andante* dont le charme rêveur et mélancolique séduit irrésistiblement.

Le quatuor de Jongen pour piano (M^{lle} Merck), violon (M. Chaumont), alto (M. Miry) et violoncelle (M. Merck) peut certes compter parmi ce que l'on a produit de meilleur dans ces derniers temps : composition puissamment charpentée, saine et personnelle (le *scherzo* surtout est totalement nouveau); elle a été exécutée à la perfection. L'auteur, qui était présent, a été ovationné.

Il était intéressant d'entendre M^{me} Eugène Ysaye. Elle a chanté avec infiniment de goût, de sa voix jeune et fraîche, des lieder de Schumann et de Schubert et de l'école française contemporaine. Son interprétation assez inattendue, mais très révélatrice, du *Secret* de Schubert, a été vivement applaudie; et elle n'a pas moins bien chanté le tendre et passionné *Cantique à l'épouse* de Chausson, et *Notre amour* de Fauré.

Ch. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Notre public doit au zèle éclairé de Maurice Jaspar d'instructives auditions. Récemment c'était à la Société littéraire de Wallonie. A côté d'œuvres magistrales des Vervétois Lekeu et Vreuls fut applaudie la Sonate en *fa* pour piano et violon d'un débutant liégeois, Marcel Orban, un talent de vingt ans plein de promesses.

hier c'était la troisième et dernière de l'*Histoire de la sonate*. D'abord, l'un des concertos brandebourgeois de Bach, l'exquis *ré* majeur, pour piano, flûte et violon. Puis le majestueux Concerto en *sol* mineur de hautbois de Händel. Enfin, du divin enchanteur Mozart, les Concertos de violon en *la* et de piano en *mi* bémol. A côté du piano de Maurice Jaspar, le violon d'Albert Zimmer, la flûte de Gustave Schmit et le hautbois d'Ernest Charlier ont fait merveille! Les parties de *ripieno* étaient confiées à un petit orchestre qui sonnait à ravir dans cette vieille salle de l'Emulation restaurée; d'ailleurs, avec, comme « ripicénistes », des archets tels que Joseph Maris, Jean Rogister, Albert Dechesne...

J. F.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration officielle du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand a été définitivement fixée au lundi 9 mai.

L'arrivée de S. M. le Roi est annoncée pour 3 heures de l'après-midi.

Le Gouvernement vient d'acquérir le tableau *Lisière de forêt* de M. J. Caron.

Quelques amis de feu Eugène Verdyen, désirant honorer sa mémoire, ont décidé d'organiser au Cercle artistique et littéraire (Waux-Hall) une exposition de ses œuvres, qui sera ouverte jusqu'au 12 mai inclus.

La *Ligue artistique* a pris l'initiative d'une souscription à l'effet d'élever au bord des étangs de Rouge-Cloître, en souvenir du peintre Jean De Greef, un monolithe dans lequel serait encastré un médaillon de bronze représentant les traits du peintre d'Auderghem.

Les souscriptions sont reçues au bureau de la *Ligue artistique*, galerie du Commerce, 51, Bruxelles.

MM. Frantz Charlet, Maurice Hagemans, Théo Hannon, Henry Janlet, Paul Thémon et Victor Uytterschaut ont organisé à Charleroi, au profit de l'Œuvre du grand air pour les petits, sous la présidence de M. Em. De Vreux, bourgmestre, une exposition de leurs œuvres. Six aquarelles ont déjà été acquises pour la tombola.

Une audition musicale, donnée au Salon des aquarellistes, avec le concours de la *Phalange musicale* de Gilly (directeur M. De-rooze), de M^{lles} Nicolaidès, De Ryecker et Mirom, MM. Surlemont, marquis Siccolini, Pacque et Henry Janlet, a obtenu un énorme succès.

Il y aura à Paris, les 9 et 10 mai, au théâtre de l'Œuvre, deux soirées d'art, consacrées à Emile Verhaeren et à Albert Samain.

M. Lugné-Poe aura encore une fois bien mérité des lettrés, en groupant sur une même affiche les noms de deux poètes dont l'un nous est particulièrement cher. C'est le *Philippe II* de Verhaeren qui sera monté à ces représentations prochaines.

Le rôle principal de la pièce, don Carlos, sera créé par M. Georges Saillard, un jeune artiste que le public bruxellois a longtemps applaudi et qui s'est fait remarquer tout récemment à l'Œuvre aux représentations de *Maison de poupée*, où il fit un remarquable docteur Rank.

M^{me} Jeanne Villeneuve jouera la comtesse de Clermont, le seul rôle de femme de la pièce; elle y retrouvera le succès qu'elle eut dans l'*Oasis* de Jean Jullien et dernièrement dans *Rosmersholm* et le *Petit Eyolf*.

Si l'on ajoute que la haute et tragique figure de Philippe II sera créée par M. Lugné-Poe, et que M. Chautard jouera le rôle de Fray Bernardo, confesseur du roi, on aura tout dit d'une interprétation qui sera digne de l'œuvre interprétée.

C'est *Polyphème*, l'œuvre exquise de l'auteur regretté d'*Au Jardin de l'Enfante*, qui accompagnera sur l'affiche *Philippe II*.

Les principaux rôles de *Polyphème* seront créés par M. de Max et M^{lle} Thomsen.

Demain lundi, au théâtre du Parc, représentation de la tournée Le Bargy : Le *Marquis de Priola* et l'*Enigme*.

Un soin tout particulier a été apporté à la composition de la troupe qui accompagne M. Le Bargy.

Mardi prochain, 3 mai, à 8 h. 1-2 du soir, à l'école communale, rue du Fort, n° 80, vingt-septième soirée artistique du *Thyrse*: M. Edmond Picard lira son poème inédit : *Ainsi naît, vit, meurt l'Amour*.

On peut se procurer des invitations en écrivant au *Thyrse*, rue de la Filature, n° 14, Bruxelles.

Le dernier concert Ysaye, fixé aux 14 et 15 mai prochains, au théâtre de l'Alhambra, sera dirigé par M. Eugène Ysaye et aura lieu avec le concours du violoncelliste Jean Gerardy. Au programme figure la *Symphonie en si bémol* de Vincent d'Indy.

Cartes et abonnements, chez Breitkopf et Haertel, montagne de la Cour, Bruxelles.

La quatrième séance d'abonnement des concerts Crickboom aura lieu le lundi 16 mai prochain et sera entièrement consacrée à Schumann.

Le célèbre baryton Louis Frölich, qui ne s'est pas encore produit à Bruxelles, et le maître pianiste Arthur De Greef y participeront, en même temps que MM. Léon Van Hout, Joseph Jacob et Mathieu Crickboom.

Aux admirateurs du talent si spécial du graveur hollandais Dupont, que son art volontaire et précis apparente aux grands maîtres d'autrefois, à Durer, à Schöngauer, signalons la belle planche que vient d'éditer M. Ad. Herckenrath, à Ledeberg (Gand) : *Bœufs au labour*. Epreuves d'artiste signées, 120 francs; sur japon avant lettre, 60 francs; sur hollandaise, 50 francs.

La Bibliothèque internationale d'édition (Paris), 53, rue Saint-André-des-Arts, annonce une édition populaire, à 1 franc le volume, des œuvres principales de Maurice Barrès. Souscription à la série complète de onze volumes : 10 francs.

M. Remy de Gourmont publie dans *The Weekly Critical Review* une intéressante étude sur Emile Verhaeren. Nous en détachons ce fragment :

« Ce qui semble caractériser l'esprit flamand, c'est un mélange singulier de mysticisme et de sensualité, de douceur et de fougue, de révolte et de soumission. Mais on dirait cela très bien de la population parisienne du moyen âge. Précisément, les Flandres sont demeurées en parties soumises à l'esprit du moyen âge. Elles veulent à la fois la liberté sociale et la soumission reli-

gieuse. Elles font alterner les fêtes catholiques et les fêtes populaires. C'est un pays où l'on est dévot et gourmand, rêveur et sensuel, avare et dépensier, violent et doux.

M. Verhaeren a l'air de l'homme le plus doux, le plus timide. Et il est cela, vraiment, au fond comme au dehors de lui-même. Mais dès qu'il écrit, sa douceur éclate et fulmine. On dirait un de ces enfants peureux qui font un grand bruit, dans leur chambre solitaire, pour ne pas entendre les terribles murmures du silence. On dirait aussi, et la comparaison sera plus juste, un de ces moines paisibles et muets, obéissants et purs, qui, dès qu'ils pensaient au monde, à ses vices, à ses offenses envers Dieu, se répandaient en imprécations. M. Verhaeren, comme un mystique du XIV^e siècle, entre volontiers en de « saintes colères. » La crise passée, il redevient le sage rêveur ou le doux contemplateur. »

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersgegen (Kreis Bithurg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M^{re} ANDRÉ, propriétaire.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES

Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES & DESSINS

provenant des collections du CHATEAU DE BAERLO et de M. **, membre
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'Instructeur L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 500 numéros, se vend 50 centimes.
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPÉTIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS). — Le « Penseur » de Rodin. — Notes de musique. *Concert Ysaye. La Walkyrie. Concert Mottl* (HENRY LESBROUSSART). *Concert Crickboom* (Ch. V.). *A Namur* (G. R.). — Nécrologie. *Franz von Lenbach*. — Petite Chronique.

L'Humour dans la musique ⁽¹⁾.

Il importe de dissiper un malentendu. Pour certains, la musique n'existe, en tant qu'*œuvre d'art*, que lorsqu'elle reflète des pensées graves, qu'elle exprime des sentiments héroïques. On la juge apte à chanter l'amour, on comprend qu'elle puisse décrire l'effroi, la douleur, la tristesse ou la résignation. Lorsqu'elle tente, par un rythme imprévu, par un dessin mélodique humoris-

tique, de dérider l'auditeur, de provoquer en lui une impression de gaieté et de joie, celui-ci se renfrogne et proteste. L'intention comique du compositeur, presque toujours incomprise, amène l'une ou l'autre de ces deux alternatives :

Si le musicien n'est pas classé parmi les maîtres, on juge son œuvre frivole, voire impertinente. — dans tous les cas indigne d'être prise au sérieux par une assistance réunie au concert ou au théâtre pour entendre « de la musique », — ce bruit coûteux. C'est ainsi que j'ai entendu taxer de FARCE l'une des œuvres symphoniques les plus *sérieusement* écrites, les plus *musicales*, au sens élevé du terme, de l'Ecole moderne, l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas. Pourquoi? — Parce que ce jeune musicien, l'un des mieux doués et des plus instruits de sa génération, s'est permis d'écrire un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté et d'ironie.

Si, d'autre part, l'auteur est de ceux qu'on est généralement convenu d'admirer, les plaisanteries dont il parseme ses œuvres sont accueillies gravement, avec le respect qu'inspire à un croyant les paroles sacrées tombées de la chaire de vérité. Oui, — vous aurez pu en faire maintes fois l'observation comme moi, — on ne rit pas plus à une représentation des *Maîtres-Chanteurs* qu'à un sermon de charité! Et pourtant est-il rien de plus vraiment COMIQUE, dans l'acception exacte du mot, — que cette merveilleuse comédie musicale, exemple le plus typique que je puisse citer pour caractériser l'union géniale de l'Art et de la Raillerie?

Certes le public daigne-t-il se divertir aux mésaventures de Beckmesser, rossé par David pour avoir fait

(1) Conférence faite à la *Libre Esthétique*, le 24 mars 1903.

résonner sous les fenêtres de Magdeleine son luth discord et sa voix de fausset. Certes saisit-il la bouffonnerie énorme des couplets par lesquels le felleux greffier tente, au dernier acte, de disputer au jeune chevalier de Franconie le rameau d'or qui va assurer à celui-ci la main d'Eva dont il a déjà conquis le cœur. Mais ce n'est pas uniquement dans ces épisodes facétieux, poussés à la charge, que réside l'esprit comique qui fait des *Maîtres-Chanteurs* le chef-d'œuvre de l'humour musical. La raillerie éclate, avec une verve déconcertante, d'un bout à l'autre de la partition, tantôt cinglante et vengeresse comme dans l'apostrophe de Walther à ses juges, tantôt douce, d'une bonhomie enjouée : rappelez-vous la pompe ostentatoire du thème initial de l'ouverture, où perce la vanité satisfaite des maîtres dans leurs costumes et leurs attitudes d'apparat ; songez aux malicieux récits de David énumérant au concurrent inquiet les règles absurdes et terrifiantes de la Tabulature ; souvenez-vous de la solennité emphatique avec laquelle Kothner prélude à l'épreuve préparatoire... Mais tout serait à citer !

L'impression comique jaillit de la musique elle-même, de la construction des phrases mélodiques, du style fleuri des cadences, d'un rythme imprévu, d'une harmonie inattendue et baroque, — parfois de la drôlerie de certaines sonorités, ou encore de l'évocation, par un rappel de thèmes déformés à dessein, d'une scène précédente : tel le burlesque et charmant tableau, tout en pantomime, de Beckmesser pénétrant, au lendemain de la bastonnade, — meurtri, vexé et toujours cauteleux, — dans l'atelier de Sachs...

Par le seul prestige de ses inflexions, de ses accents, de ses modes, de ses timbres, la musique amène sur les lèvres le rire, de même qu'elle peut inspirer la bravoure, provoquer la tristesse, exciter la volupté. C'est une langue génératrice d'idées, de passions, de sentiments d'une infinie variété. « La musique, a dit Lamartine, est la littérature des sens et du cœur. »

Ce n'est donc pas faire déchoir cet admirable instrument que de l'utiliser en vue de recréer les foules. Je n'entends point parler ici des manifestations grossières par lesquelles les fabricants patentés d'opérettes, d'opéras bouffes et de chansonnettes ont, depuis une date relativement récente, accordé la trivialité de leur conception musicale avec les plus bas instincts de leurs contemporains. Rien n'est, en général, moins gai qu'une opérette, et la chanson de café-concert est habituellement bête à pleurer. Ne confondons point l'enluminure banale, l'imagerie d'Épinal, avec le spirituel crayon d'un artiste.

Les maîtres d'autrefois — parmi les plus illustres — nous ont légué maint exemple de ce que peut exprimer de bonne humeur et d'enjouement la langue des sons, tout en gardant la noblesse de son caractère. Et si la

tension de notre vie contemporaine fait de l'humour musical une fleur plus rare, on en peut néanmoins cueillir d'intéressants spécimens dans les parterres lyriques et symphoniques d'aujourd'hui.

Ici une distinction s'impose. Le sens humoristique d'une œuvre est parfois précisé par le texte auquel la musique sert de commentaire. Mais lorsque celle-ci est réduite à ses ressources personnelles, — c'est le cas pour la suite instrumentale, la sonate, la symphonie, — le badinage s'exprime souvent avec une clarté non moins évidente.

Parfois, c'est le rire qui fuse et éclate en sonorités bruyantes ; d'autres fois, un simple sourire éclaire la composition d'un fugitif rayon de joie.

L'art des maîtres de la polyphonie vocale abonde en exemples d'ironie musicale. La période italo-allemande du motet fournit le plus caractéristique d'entre eux en ce *Dialogue du Pharisien et du Publicain* dans lequel l'austère Heinrich Schutz railla si plaisamment l'orgueil naïf du premier des deux interlocuteurs. Le rire s'insinua dans la musique sacrée ainsi que, dans les cathédrales, il avait pénétré sous la forme des figures satiriques dont la fantaisie des tailleurs d'images se plut à orner quelque clef de voûte, le tympan des portails ou la console des bénitiers.

Dans la musique profane, il apparaît à l'époque du madrigal-dramatique, précurseur de l'opéra. Les chansons pittoresques de Clément Janequin, l'auteur du *Chant des oiseaux* aux onomatopées expressives et de la célèbre *Bataille de Marignan*, anthologie des refrains militaires du XVI^e siècle, offrent de curieux exemples d'une imagination facétieuse dont, en Italie, Orazio Vecchi, qui semble avoir pressenti Offenbach, et le moine olivétain Adriano Banchieri perpétuèrent, en de solides contrepoints à huit parties, l'expression originale.

Ne vous étonnez donc pas de voir, un siècle plus tard, Jean-Sébastien Bach composer, en un jour de gaieté, une cantate sur l'*Abus du café* ou la joyeuse allégorie mythologique *Le Défi de Phébus et de l'an*. N'est-ce pas aussi avec une pointe d'ironie, mêlée à de touchants regrets, qu'il écrivit le *Caprice sur le départ d'un frère chéri* ?

Ne soyez pas surpris de rencontrer dans l'œuvre de Beethoven un canon vocal improvisé en 1812 sur le rythme insupportable du métronome et dédié à Maelzel, l'inventeur de cet instrument aussi bruyant qu'antipathique. L'auteur des symphonies n'avait-il pas écrit, en 1787, une *Élégie sur la mort d'un caniche* ? La perte d'une pièce de deux sous au jeu ne lui inspira-t-elle pas un *Rondeau désopilant* ?

Le *Quatuor humoristique* de Mozart, sa *Plaisanterie musicale* pour quatuor d'archets et instruments à vent, les nombreuses « turqueries » dont il émaille ses

opéras, — celles de l'*Enlèvement au sérail* furent évoquées récemment à Bruxelles, — ne sont autres que le libre essor du rire porté sur les ailes légères du rythme et de la mélodie.

Le rire est de tous les temps (1). Parfois, dans un opéra de style sérieux, un personnage concentre la verve comique de l'auteur. Telle la figure grotesque du géant Polyphème, dont les chants baroques contrastent, dans une partition célèbre de Haendel, avec les discours mélodieux d'Acis et de Galathée. Telle, de nos jours, celle de la fée Grignotte, que l'art spirituel de M. Humperdinck oppose, en une partition qui semble être un conte de Perrault en musique, aux silhouettes ingénues de deux enfants égarés dans la forêt.

Ce parallélisme entre le rire de jadis et celui d'aujourd'hui n'est pas moins frappant dans les œuvres dont l'argument lui-même, ironique ou badin, rend soit plus acérée, soit plus légère la plume du compositeur. L'art, en effet, s'il se renouvelle dans sa forme extérieure, demeure immuable en son essence puisqu'il reflète les sentiments éternels de l'humanité.

Ici encore, je me bornerai à citer deux exemples, choisis l'un dans le répertoire d'autrefois, l'autre dans l'art contemporain. Celui-ci, vous l'avez nommé avant moi : nulle œuvre lyrique n'égale la fantaisie, la gaité, l'étincelante ironie des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. L'autre exemple, vous le trouverez dans une spirituelle partition de Grétry, *Le Jugement de Midas*, représenté pour la première fois sur le petit théâtre mondain de M^{me} de Maintenon le 28 mars 1778 et qui, chose singulière, semble être à la fois le précurseur des *Maîtres-Chanteurs* et celui de.... la *Belle Hélène*.

Grétry désavouerait-il cette postérité illégitime, j'entends parler de la seconde ? Du haut de sa partition de *Samson et Dalila*, M. Camille Saint-Saëns déclare qu'Offenbach a gaspillé tous les dons qu'il tenait de la nature (2). Mais l'appréciation est discutable et peut-être un jour, dans un siècle, trouvera-t-on les partitions d'*Orphée aux enfers* et des *Brigands* côte à côte, sur les rayons de la bibliothèque du Conservatoire, avec celles de la *Fausse Magie*, de *Richard* et du *Tableau parlant*. Je souhaite qu'on y époussete encore de temps à autre *Étienne Marcel*, *Henri VIII* et les *Barbares*...

C'est à propos du *Jugement de Midas* que Voltaire

décocha le célèbre quatrain qui fut son suprême adieu à Grétry ; il mourut, en effet, quelques jours après le lui avoir adressé :

La Cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Les gentilshommes de la chambre avaient, en effet, refusé au compositeur l'autorisation de faire jouer l'œuvre à la Cour, ce qui n'empêcha pas celle-ci de triompher bientôt après à la Comédie italienne (1).

Le *Jugement de Midas* est une allégorie adaptée aux querelles musicales du temps. Elle raille les formes surannées et la mauvaise exécution de la musique en un langage ironique dont l'analogie avec celui des *Maîtres-Chanteurs* vous frappera certainement.

Vous y verrez, tout comme Walter de Stolzing, Apollon aux prises, en un concours de chant dont le vainqueur épousera l'une des filles du fermier Palémon, avec la routine, la mauvaise foi et la sottise. Pan et Marsyas, — l'un grossier et balourd, l'autre emphatique et ridiculement sentimental, — lui sont naturellement préférés par le Beckmesser de l'affaire, le prétentieux et bouffon bailli Midas, chargé de décerner le prix. La colère d'Apollon s'exprime en des termes presque identiques à ceux par lesquels s'exhale la fureur de Walter contre les maîtres. Et comme il est dieu, il s'offre en outre le divertissement de voir pousser sur la tête de son juge imbécile des oreilles d'âne. Le sourire qui éclaire le *Tableau parlant* et la plupart des partitions de Grétry s'est transformé, dans le *Jugement de Midas*, en un rire sonore et goguenard.

OCTAVE MAUS

(La fin prochainement.)

LE « PENSEUR » DE RODIN

offert par souscription publique au peuple de Paris.

Notre collaborateur André Fontainas a proclamé la haute et noble leçon de beauté que donne le *Penseur* de Rodin dont le génie a su faire palpiter, presque douloureusement, le bronze (2).

« A la place qu'il occupe aujourd'hui, dit M. Pierre Baudin, dans le mauvais jour d'une coupole du Grand-Palais, il s'offre comme la représentation la plus complète et la plus vivante de l'humanité présente. Que dis-je ? Il est celle de demain. Michel-Ange a dressé l'image synthétique de la société aristocratique et violente de l'Italie sous la figure d'un Médicis. Il l'appela et il la commenta de cette incomparable *Nuit* qui adressait au monde

(1) Par ce mot nous n'entendons point parler de l'imitation matérielle du rire au moyen de certains trilles, de certaines gammes, de certaines roulades, qui sont en quelque sorte, comme le fait observer M. Emmanuel Briard (*Le Comique en Musique*, Nancy, 1884), du *rire tout fait*. « Pour être intéressante, dit avec raison cet auteur, la musique pittoresque ne peut pas se borner à être purement descriptive ; il faut qu'elle devienne bien vite psychologique, c'est-à-dire qu'au lieu de reproduire simplement les bruits, il faut qu'elle vise plutôt à rendre les sentiments que ces bruits éveillent en nous. »

(2) *Harmonie et Mélodie*, p. 224. Paris, Calmann-Lévy, 1895.

(1) 27 juin 1778.

(2) Voir notre dernier numéro.

cette prière fameuse : « Il m'est doux de dormir et plus encore d'être de marbre. Tant que devant le malheur et la honte, c'est un bonheur pour moi de ne rien sentir et de ne pas voir ; ne m'éveille donc pas ! hélas ! parle bas ! » La France libérée et libératrice a droit à ce symbole nouveau. Ce n'est pas le placide et résigné penseur honteux des crimes qui ont affligé sa vie ou son pays. Ce n'est pas le penseur réfugié dans la méditation et rêvant près de ses armes d'un temps pacifié et raisonnable. Mais c'est l'homme, ni prince, ni seigneur, ni dominateur, ni bourgeois. C'est l'homme équivalent de cet inconnu laborieux qui dans les siècles nouveaux s'oblige à réfléchir sur les forces compliquées auxquelles tout effort doit répondre. Plus grand à peine, plus tourmenté presque, aussi douloureux, aussi tendre vers la conquête du travail que le passant, que l'homme de la foule grouillant autour de lui.

« Il n'illustre aucun nom, il n'assure aucune renommée, il est l'anonyme créateur qui doit affronter les complexes devoirs de la vie sociale. Il n'est point l'intellectuel appauvri par d'épuisantes hérédités qui mesure sa faiblesse devant l'étendue affranchie des horizons par la connaissance scientifique et qui n'a plus de guide autre que la raison. C'est l'être fort, musclé, équilibré et calme, qui ne s'effraye ni de sa solitude ni de son néant. Il mesure la valeur de la victoire remportée par tout le long passé de peines, d'angoisses, de misères, de joies et de grandeurs dont il doit élargir la conquête.

« Mais il enseigne aussi aux travailleurs, à ceux de l'atelier, de la terre, de la mine, à tous que nul effort n'est digne de plus d'attention ni de plus de ressources que celui de la pensée. Si ses regards fixent sur un but réel, proche même ; si sa face témoigne de la plus grande concentration d'âme ; si son cou fait saillir ses muscles en reliefs si puissants ; si son dos et son thorax révèlent une tension de leurs ressorts à un si haut degré ; si ses membres et ses pieds accusent une telle crispation de toute sa volonté, ce n'est pas pour une de ces entreprises presque surhumaines dont à tout instant ceux-là doivent s'acquitter pour leur maigre salaire. Il ne respire, il n'appelle tout son souffle, il ne connaît cette totalité de conscience physique et morale que pour penser. Il pense pour se résoudre, pour vouloir, pour agir. Tout à l'heure, presque tout de suite, il se livrera dans une brusque détente. Après la pensée, le travail. »

La beauté presque surhumaine de ce chef-d'œuvre a inspiré à quelques artistes la pensée de l'ériger, par souscription publique et internationale, sur une place de Paris. Les *Arts de la Vie*, que dirige excellemment M. Gabriel Mourey, ont pris l'initiative de cette souscription, dont le trésorier est M. Gustave Geffroy. Déjà les dons affluent aux bureaux de la revue, chaussée d'Antin, 6, et l'on a tout espoir de voir ce généreux projet promptement réalisé.

Voici en quels termes, dans la dernière livraison des *Arts de la Vie*, M. Mourey fait appel au concours de tous, sans distinction de pays, de races, de partis, de doctrines religieuses ou politiques, de milieux sociaux :

« Cette statue du *Penseur*, je la rêve, haussée sur un simple cube de granit, au centre de Paris, en plein tourbillon de la Ville tumultueuse, car ce n'est pas les traits d'un mort qu'elle évoque, mais d'un vivant d'hier, de demain, de toujours. Ce n'est pas un homme qu'elle glorifie, mais l'Homme dans ce qu'il est de plus douloureux et de plus grand. Oui, je la rêve, cette figuration frémissante de la seule force créatrice éternellement féconde, la

Pensée, dominant comme un roc inébranlable le tumulte de nos fièvres, de nos vanités, de nos mensonges, de nos préjugés, de nos erreurs, de nos enthousiasmes, de nos sottises. Point inaccessible, non ; nous dépassant à peine du double de notre taille ; assez dominatrice ainsi, sans cesser d'être fraternelle. Qu'on ne l'enferme pas dans le sépulcre d'un musée, qu'on l'érige au cœur même de la Vie ! Tous la doivent voir, à toute heure, qui donne son bel enseignement de santé et d'idéal.

« Leconte de Lisle, dans un accès de nirvanisme, aspirait au jour où, enfin, il ne saurait plus

La honte de penser et l'horreur d'être un homme.

« Je voudrais qu'en plein air, sous le rythme divers des heures et des saisons, le bronze de Rodin apprit à tous, à ceux qui souffrent comme à ceux qui jouissent, à ceux qui luttent comme à ceux qui triomphent, à ceux qui espèrent comme à ceux qui désespèrent, à ceux qui travaillent, à ceux qui osent, à ceux qui aiment, à tous ceux qui vivent, en un mot,

La Gloire de penser et l'orgueil d'être un homme. »

NOTES DE MUSIQUE

Concert Ysaye. — La Walkyrie. — Concert Mottl.

15 mai. — La dernière symphonie de M. Vincent d'Indy est une œuvre réfléchie et volontaire. Il semble que chaque composition nouvelle de cet admirable esprit révèle une recherche toujours plus tendue de noblesse, de « surhumanité ». Certains théologiens et philosophes de la Renaissance se cloîtraient pour coordonner leur pensée et vivre la beauté de leur vie intérieure dans un isolement parfois hautain : ainsi M. d'Indy poursuit, dans l'étude, son rêve austère. Librement, il va vers son idéal. Dans les régions ardues où sa science l'aide à engager, il avance sans hésiter, sans souci de la foule qui ne pourrait le suivre ; et toujours plus éloigné du médiocre, ému du large espace intellectuel où sa pensée se complait, il trouve, pour exprimer cette émotion, des accents rares et poignants.

Sa symphonie doit être réentendue ; M. Ysaye n'y manquera pas. Les auditeurs n'avaient pu se préparer ; la réduction pour piano à quatre mains que prépare Marcel Labey est encore à la gravure ; et je crois qu'en dehors de la très nette analyse que publie en ce moment, dans le *Guide musical*, notre collaborateur Calvocoressi, l'œuvre n'a fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude. Une première audition d'un tel monument d'art, où tant de pensées et d'efforts se sentent concentrés, ne permet pas de critique. Tout au plus peut-on remarquer que la troisième partie, en sorte de *scherzo* lent, et le merveilleux passage en 5/4 du dernier mouvement, avec sa gradation passionnée et extrême ont paru émouvoir le plus directement le public. L'orchestre de M. Ysaye avait rude tâche ; il s'en est noblement acquitté.

M. Gérardy fait songer au violoniste Thibaut. Même grâce sans afféterie dans le son, même émotion pure, même technique aisée. Du Concerto de M. Jongen, que M. Gérardy a fait connaître, nous avons particulièrement goûté l'*andante*, qui nous a paru un chef-d'œuvre de sentiment et de distinction. Le morceau est équilibré, l'expression s'épanouit avec naturel, l'orchestration en est charmante, témoins l'épisode du milieu et le rôle poétique dévolu à la flûte. Le mariage de l'orchestre avec l'instrument solo se réalise dans l'*andante* avec moins d'effort que dans les deux autres parties, où la voix des *tutti* semble tantôt trop stridente, tantôt trop bâillonnée ; la phrase musicale y est moins serrée, la forme moins définitive.

Attendons de M. Jongen une symphonie pure et simple, il a tout ce qu'il faut pour l'écrire.

17 Mai. — Mottl a triomphé, mardi. L'admirable conducteur ! Toute la puissance, l'animation, l'entrain, l'allégresse de l'expression musicale rayonnent de son corps entier. Ses mouvements font naître des ondes multiples qui enveloppent, transforment, unifient les éléments individuels de l'exécution. Ses bras, ses mains, étonnants de souplesse, dégrossissent en quelques gestes les sonorités confuses. Sa plastique étonnante agit sur tous, et l'on se surprend à le regarder plus volontiers que l'on ne suit le drame, tant sa direction est une synthèse de clarté, tant il personifie le « bonheur musical ! »

M. Van Dyck a fait du rôle de Siegmund une composition puissante, creusée, attachante. Son héros est campé en maître, vibrant, viril. Le récit de la scène II du premier acte, le dialogue avec Brunehilde, toute la scène d'amour sont des modèles de mouvement, d'enthousiasme, de parfaite intelligence. M^{me} Paquot, bien que la voix fatiguée par une méthode qu'on lui conseille d'améliorer, est restée sans peine au niveau expressif et dramatique de son éblouissant partenaire. Son rare tempérament d'artiste, sa lucide compréhension lui ont suscité des trouvailles ; et, pourtant, on dit Van Dyck autoritaire et personnel.

M. Albers fut de grand style et M. d'Assy roula effroyablement ses terribles yeux blancs dans son épouvantable barbe noire.

Le rôle de Brunehilde était rempli (oh oui !) par une dame d'un certain âge et d'une voix incertaine. M^{me} Litvinne étant retenue par l'Opéra-Comique, pour une première représentation qui, du reste, fut remise (voilà qui est peu gentil, M. Carré !) il fallut bien lui trouver une remplaçante. La remplaçante a été jusqu'au bout du rôle, ou à peu près. Elle a fait preuve de la plus absolue bonne volonté. — On a prétendu qu'il s'agissait d'un essai pour engagement éventuel ? Si cela était, il faudrait renouveler la présentation, car l'épreuve de mardi fut défavorable.

18, 19 mai. — Encore et toujours Mottl triomphateur ! Il était accompagné, cette fois, de sa séduisante épouse, qui multiplie, avec le temps, ses minauderies abondantes et les expressions ruisselantes de sa reconnaissance démesurée.

Elle a fait apprécier, dans deux célèbres lieder de Schubert et dans les cinq poèmes de Richard Wagner, les qualités d'éducateur et d'accompagnateur de son époux.

L'orchestre, forcément peu préparé, a exécuté la *Pastorale*. Mottl la comprend plus fraîche, plus intime, moins pompeuse que ne la conçoit notre conservatoire. Son interprétation paraît « donner » davantage ; elle a plus de sourires ; le ruisseau clapote plus vite ; le chant des oiseaux est plus pressant, l'orage ne s'attarde pas. Le finale seul se carre, dans son ampleur (1).

La *Siegfried-Idyll*, la délicieuse Symphonie inachevée de Schubert, l'ouverture d'*Euryanthe*, celle du *Vaisseau fantôme* complétaient ce splendide programme.

HENRY LESBROUSSART

M. Crickboom a consacré son dernier concert à Schumann. Au programme, le Quatuor en *mi* bémol op. 47, la Sonate en *ré* mineur op. 121 pour piano et violon et des *Lieder* ; ces derniers chantés en allemand par M. Frölich, fort bien accompagné par M. Lauveryns.

M. Frölich a la voix magnifique, puissante et sonore, une compréhension très vivante des œuvres chantées, mais une diction et une plastique qui ne sont pas toujours à l'abri de la critique. Il est à regretter que parfois il se laisse aller à rechercher des effets

(1) On nous a demandé, comme suite à l'indication récente que nous avions faite ici, des mouvements de Richter (Neuvième Symphonie) de noter l'allure de ceux de Mottl, pour la *Pastorale*. Les voici : *Allegro ma non troppo*, 6 minutes ; *Andante molto mosso*, 13 minutes 30 secondes ; *allegro*, 5 minutes 24 secondes ; *allegro* (orage), 3 minutes 6 secondes ; *allegretto*, 8 minutes 15 secondes.

un peu théâtraux : cela ne nuisait pas dans le *Frühlingsfahrt* au rythme estudiantescque, mais cela choquait dans le *Ich grolle nicht*, dans *Waldeggespräch* et même un peu dans *Die beiden Grenadiere*, qui demandent, nous semble-t-il, l'intimité qui reste toujours la caractéristique du lied. L'admirable *Abend am strand*, par contre, fut chanté par lui d'idéale façon ; certes, ce fut le sommet de sa participation à ce concert.

Que dire de l'interprétation de la Sonate en *ré* mineur, par M. Crickboom et son partenaire M. Arthur Degreef ? Tous deux exprimèrent avec une foi merveilleuse les sentiments complexes de cette œuvre tourmentée, qui porte l'empreinte si vive du génie inquiet et concentré du maître de Zwickau. Dans le Quatuor en *mi* bémol, qui semble représenter le côté parfois heureux et optimiste de l'âme schumannienne, Crickboom, Degreef, Van Hout et Jacob n'ont rien négligé pour donner à cette œuvre sa physionomie vraie : dans le *scherzo* surtout ils se surpassèrent, particulièrement Degreef.

Est-ce que M. Crickboom nous reviendra l'an prochain ? Nous en faisons le vœu.

Mercredi passé, audition des élèves d'Engel et de M^{me} Bathori, dans un décor charmant, l'atelier du peintre Detilleux.

La place nous manque pour parler de toutes celles et de tous ceux qui participèrent à cette très intéressante séance. Nous n'avons pu que constater une fois de plus combien l'enseignement des deux excellents artistes est consciencieux et encourageant.

Signalons seulement, parmi leurs élèves, ceux et celles qui nous ont frappé :

M^{lle} Wybauw est certainement, parmi les élèves-femmes, la mieux douée au point de vue du tempérament et de la voix : Elle a chanté avec une émotion empoignante un air de Polissena du *Radamisto* de Händel. Tempérament dramatique surtout, elle a moins plu dans la *Phydlé* de Duparc.

M^{me} Demeuse a mis beaucoup d'aisance et de vérité dans une scène de Carmen, et M^{lle} Scoutens, dont la voie est très étendue et sonne magnifiquement, arrivera à de beaux résultats.

M^{me} Vandervelde a montré ses qualités d'interprète intelligente et raffinée dans l'exécution des *Roses d'Ispahan* et du *Clair de lune* de Fauré.

Toutes nos félicitations à M. Collet, à qui Engel a enseigné le moyen de tirer de sa voix, l'une des plus belles que nous connaissions, le parti le meilleur ; applaudissons surtout à la manière parfaite dont il a chanté les *Rêves* de Wagner.

CH. V.

A Namur.

On sait assez combien le genre « cantate » est ennuyeux et faux. Les plus grands musiciens, quand ils s'y adonnent, semblent avoir subitement perdu tout leur talent. Le grand Benoit seul, dirait-on, avait reçu de la nature le don de rester lui-même, de se dépasser même parfois dans ces grandes compositions où il célébra pompeusement son cher Escant et son vieux sol flamand. Eh bien, Namur vient pourtant d'entendre une belle cantate. Cet oiseau rare a pris son essor dans ses murs. Elle est due à la plume très intéressante d'un vétéran de notre art musical, M. Balthasar-Florence, et a été chantée le jour de l'Ascension devant le prince Albert. Elle réalise, en quelque sorte, le type du genre, avec ses motifs populaires, le *Bia bouquet*, l'air namurois, l'air de Grétry et la *Brabançonne*, reliés par une solide et charmante trame d'harmonies sur laquelle se détache une mélodie gracieuse destinée à devenir tout à fait populaire. L'auteur s'y sera légitimement de tous les moyens possibles de frapper l'imagination du public : sonneries de trompettes, coups de canon, sons de cloches. Les masses chorales y sont traitées avec une puissance et une grâce alternées qui soulèvent et apaisent fort habilement l'enthousiasme. Elle a produit un très grand effet, aussi vif à la répétition générale que le jour de l'exécution. Comme elle est consacrée à la louange de la Wallonie entière, il est à souhaiter que Liège, l'an prochain, à l'occasion de son Exposition, en organise une audition.

Le lendemain, le Cercle musical donnait le dernier concert de sa saison, avec le concours de M^{me} Paquot et de M. d'Assy et des Bardes de la Meuse, l'excellente société chorale, très en progrès sous la direction de M. Anciaux.

M^{me} Paquot a chanté notamment une chose très intéressante et assez peu connue, *La Fiancée du timbalier*, de Saint-Saëns. On a beaucoup admiré sa mimique passionnée et l'ampleur magnifique de sa grande voix.

G. R.

NÉCROLOGIE

Franz von Lenbach.

Le grand portraitiste allemand dont nous avons annoncé la mort était né à Schrobenuhausen (Bavière) le 13 décembre 1836. Il était fils d'un maçon qui lui fit apprendre le dessin à l'école professionnelle de Landshut, puis à l'école polytechnique d'Augsbourg, dans l'intention d'en faire un architecte. Un de ses professeurs, Geyer, frappé de ses dispositions, l'engagea à faire de la peinture et l'envoya à l'Académie de Munich. Lenbach entra, en 1857, dans l'atelier de Piloty, le Delaroché bavarois, et l'accompagna à Rome, où il s'exerça dans le paysage, la peinture de genre et le portrait. De cette époque datent ses toiles *Le Chevrier* et *L'Arc de Titus*. De retour à Munich, il fut appelé à Weimar comme professeur à l'Académie que le grand-duc venait de fonder. Là il se lia avec Böcklin et Hegas. Les Rembrandt du musée de Weimar furent pour lui une révélation décisive. C'est à l'école du maître hollandais que Lenbach acquit cette gravité, cette recherche passionnée du caractère qui ont fait de lui le plus grand portraitiste de l'Allemagne moderne. Mais il ne resta pas longtemps à Weimar : la connaissance qu'il fit du célèbre collectionneur et poète, le comte de Schaack, donna une nouvelle direction à sa vie. Le comte le chargea d'aller copier en Italie et en Espagne une vingtaine de chefs-d'œuvre en vue de la galerie qu'il voulait former. Ces travaux, qui l'occupèrent plusieurs années, ne furent pas inutiles : Lenbach y apprit à fond et fit siennes la technique et la couleur des vieux maîtres, qu'il fit ensuite passer dans ses propres tableaux.

Fixé à Munich en 1870, il y fonda un atelier et commença cette longue suite de portraits qui l'ont rendu célèbre. Toutes les notabilités d'Allemagne et beaucoup d'illustrations étrangères ont posé devant lui. Il a peint Bismarck, en une quantité de toiles qui comptent parmi ses meilleures, le comte Andrassy, le chancelier de Hohenlohe, le chanoine Doellinger, le pape Léon XIII, Guillaume I^{er}, François-Joseph, le roi de Saxe, Moltke, Wagner, Gladstone, la reine Marguerite d'Italie, le ministre italien Minghetti, la comédienne Eleonora Duse, etc., etc. La plupart de ces portraits appartiennent aux musées de Munich, de Berlin, de Hambourg, de Leipzig, de Bruxelles.

Lenbach laisse peu de figures de femmes où il y ait de la grâce et de la souplesse. Par contre, il atteignait le plus souvent, dans l'image masculine, à une intensité de caractère, d'expression et de vie tout à fait extraordinaire. On peut contester sa facture laborieuse, sa couleur conventionnelle et monotone ; mais on ne peut lui dénier le mérite d'avoir été l'un des portraitistes les plus vigoureux et les plus pénétrants qu'ait connus l'Allemagne au XIX^e siècle.

L'Art moderne lui a consacré une étude (voir notre numéro du 16 avril 1899).

PETITE CHRONIQUE

Hier samedi, 21 mai, s'est ouvert au Musée moderne le cinquième Salon annuel de la Société nationale des Aquarellistes et pastellistes.

Le tirage des œuvres, pour la clôture de l'exercice 1903-1904,

de l'Union des amis de l'art belge a donné les résultats suivants : *Tête de moine*, de Van Hove (n° 143); *Intérieur*, de J. Potvin (n° 100); *L'Archiviste*, de Van den Bussche (n° 34); *La Surprise*, de Van der Meulen (n° 107); *Paysage*, de Van Hove (n° 229); *Paysage*, dessin de Vanderstraeten (n° 67); *Walkyrie*, marbre de Matton (n° 166).

Aujourd'hui dimanche 22 mai, à l'Eglise Saint-Boniface à Ixelles, à 10 heures du matin : Messe solennelle, Prêpe du jour en plain-chant; après l'Épître, *Alleluia* et verset de l'édition des bénédictins. *Veni Sancte Spiritus*, séquence.

Au salut de 4 heures (avec le concours de l'Association des chanteurs de Saint-Boniface) : *Prélude en mi bémol majeur*, pour orgue (J.-S. Bach); *Alleluia*, à cinq voix (Grazio Vecchi); *Ave Verum*, à deux et trois voix (J. de Près); *Adagio*, pour orgue (J.-S. Bach); *Ave Maria*, à quatre voix d'hommes (T.-L. da Vittoria); *Kleines Harmonisches Labyrinth*, pour orgue (J.-S. Bach); *Laudate cali*, à cinq voix (Grazio Benevoli); *Tantum ergo* en plein chant; *Fugue en sol mineur* pour orgue (J.-S. Bach). Organiste : M. Auguste De Boeck.

Mercredi prochain 25 mai, à 8 heures du soir, dans le préau de l'école de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, conférence par M. Dumont-Wilden. Sujet : *La Poésie sentimentale au XVIII^e siècle*. Partie musicale : Duo du *Dévin de village* de J.-J. Rousseau; chansons et bergerettes du XVIII^e siècle. Partie de déclamation : Poesies de Millevoye, André Chénier.

MM. Thomson, De Greef et Jacob, professeurs, avec le concours de la classe d'orchestre, donneront dimanche prochain 29 mai, à 3 heures de relevée, dans la salle des concerts du Conservatoire, un concert dont le montant doit aider au soulagement d'une infortune brusquement créée par la disparition inopinée d'un de leurs camarades, moniteur distingué.

Pour les places, s'adresser à M. V. Hoogstoel, au Conservatoire, 30A, rue de la Régence.

La commune de Saint-Gilles vient de charger le peintre verrier Ch. Baes de l'exécution des vitraux pour le grand escalier d'honneur de son nouvel hôtel communal.

M. Victor Vreuls, le lauréat du prix de 1,000 francs décerné annuellement par Eugène Ysaye à l'auteur de la meilleure symphonie, vient de terminer une Rhapsodie pour orchestre qui sera exécutée dans le courant de la saison prochaine.

Une exposition d'ensemble des œuvres de M. W. Degouve de Nuncques vient de s'ouvrir à Francfort. Elle sera ensuite transportée dans diverses villes d'Allemagne.

L'État français a eu la main heureuse dans les acquisitions qu'il vient de faire pour le Luxembourg, sous l'inspiration de son nouveau directeur des Beaux-Arts, M. Henry Marcel, aux Salons de peinture. Signalons notamment une fort belle toile du peintre canadien Morrice, *Le Quai des Grands-Augustins*, un tableau de Ch. Couder, un paysage espagnol de Rusinol, un *Intérieur* de Le Sidaner, la *Vanne de Dauchez*, une *Vue de la Seine* par Ullmann, un *Intérieur* de Walter Gay, etc.

Le *Dégel*, exposé au Salon de Paris par M. Baertsoen, vient d'être acheté également par l'État français pour le Luxembourg.

Le Cercle « Piano et Archets » de Liège (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Jacobs) donnera, mercredi prochain 25 mai, à 8 h. 1/2, en la salle de l'Emulation, son neuvième concert historique avec le concours de M^{lle} David, cantatrice. Au programme : 1^o Sonate en ré pour piano et violoncelle (Bach); 2^o a) *Come ruggio di sol* (Caldara); b) *Loïn de toi* (Mozart); 3^o Quatuor en ré mineur (Cherubini); 4^o a) *Sebben crudele* (Caldara); b) *Idylle* (Haydn); 5^o Quatuor avec piano en mi bémol (Mozart).

Le comité exécutif de l'Exposition de Liège autorise depuis quelque temps le public, moyennant un ticket de fr. 0-20 ou la présentation d'une carte d'abonnement, à visiter les chantiers de l'exposition le dimanche et les jours de fête. Il est aisé dès

lors de se rendre compte des travaux énormes qu'il a fallu réaliser.

Il a été nécessaire, tout d'abord, de creuser à l'Ourthe un nouveau lit; d'autre part, on a dû édifier une dizaine de ponts, tant sur la rectification de l'Ourthe que sur la Meuse. Ces ponts et passerelles ont ensemble une longueur de 633^m,49 et un poids total de 6,725,000 kilogs.

La surface de l'exposition aux Vennes seulement, et non compris le fleuve et les rivières, est de 66 hectares. Les halles couvriront 72,480 mètres carrés; leur périmètre est de 4,800 mètres et le poids des parties métalliques sera de 4,475,000 kilogs.

On a calculé que toutes les parties métalliques des halles mises bout à bout auraient une longueur de 3,961 kilomètres, soit la quarantième partie de la circonférence de la terre, ou quarante fois la distance de Liège à Bruxelles.

La galerie des machines couvrira 17,000 mètres carrés et sera desservie par sept grues ou ponts roulants dont quatre de 30 tonnes; la force disponible est de 4,500 chevaux; il y aura quatre cheminées, dont une de 40 mètres et une autre de 35 mètres.

Le superbe palais des beaux-arts du Parc de la Boverie surgit entre les grands arbres; bientôt on verra de même le Palais des Fêtes, le Pavillon de la ville de Liège, le Palais de l'Art ancien etc. On ne tardera pas non plus à commencer les travaux d'édification de la façade monumentale due à M. l'architecte De Braye, d'Anvers.

Enfin, les travaux préparatoires d'organisation ont été poussés avec une extrême activité et l'on peut dès à présent affirmer que, le jour de l'ouverture, ce n'est pas au milieu des plâtras et des déballages et qu'on inaugurerait l'Exposition.

En quelques semaines les travaux ont avancé avec une rapidité

surprenante; là où il y a deux mois il n'y avait encore que fossés et remblais, s'élèvent actuellement de vastes halls destinés à la galerie des machines et à une bonne partie des sections étrangères.

Ces halls sont sur le point d'être achevés, et on pourra commencer alors ceux qui, vers l'aval, devront abriter le reste des sections étrangères et l'importante section belge. Cela se fera en juin prochain, et à cette occasion on parle d'une nouvelle visite du prince Albert et de la princesse Elisabeth, qui viendraient assister à la cérémonie du rivage du premier boulon.

On nous écrit de Paris :

M^{me} Roger, l'excellent professeur de chant en qui la musique moderne a toujours trouvé un précieux appui, a consacré sa séance annuelle à l'œuvre d'Ernest Chausson, dont elle a fait entendre lundi dernier le Quatuor pour piano et archets, le *Chœur funèbre*, le *Chœur d'Hélène*, la *Chanson perpétuelle* avec accompagnement de quatuor, des fragments de la *Légende de Sainte-Cécile*, des pièces d'orgue extraites des *Vêpres d'une Vierge* et un choix de mélodies.

Les ensembles, dirigés par M. Pierre de Bréville, ont été remarquables d'ensemble et d'homogénéité, et les solistes du chant, parmi lesquelles M^{me} Ch. Coppier, M^{lles} Pichon, Fay et de Sainte-Croix, ont partagé avec les instrumentistes Ricardo Vinès, M^{mes} Chaillet-Vormèse, G. Ziegler, MM. Vieux et Loeb, les applaudissements de l'auditoire.

Une autre séance consacrée à Ernest Chausson aura lieu le 31 mai chez M^{me} Payen, qui fera exécuter les scènes principales du *Roi Arthus* sous la direction de M. Marcel Labey, avec M^{lle} Blanche Selva au piano.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines,
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Juin



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Albert Samain (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. *Conclusion* (O. M.). — A propos d'un roman (CLAUDE FARRÈRE) — Le Théâtre à Paris. *Représentation d'« Alceste »* à l'Opéra-Comique (O. M.). — Le *Penseur* de Rodin offert par souscription publique au peuple de Paris. — L'Exposition des Beaux-Arts de Malines. — Petite Chronique.

ALBERT SAMAIN

A LUGNÉ-POE

I

Le *Polyphème* d'Albert Samain, accru d'une partition de M. Raymond Bonheur, a été, grâce à l'intelligente initiative de M. Lugné-Poe, représenté, le 10 mai dernier, au théâtre de l'Œuvre. J'ai relu, à cette occasion, les quatre volumes laissés par le poète (1), puis

(1) Albert Samain publia lui-même *Au Jardin de l'Infante* (1893) et *Aux Flancs du Vase* (1898). Après sa mort parurent *Le Chariot d'Or* et *Polyphème* (1901), enfin les *Contes* (1902). Ces quatre volumes ont été édités par la Société du *Mercure de France*.

j'ai ordonné et développé en ces quelques pages les notes que j'avais prises au cours de cette lecture. Samain est mort le 19 août 1900 : après un intervalle de quatre années, je puis espérer de porter sur ses poèmes un jugement non point définitif — n'est-ce pas l'excuse et le charme de la critique d'être un perpétuel recommencement ? — pur ; du moins, de tout parti pris d'apologie.

Entre les deux recueils *Au Jardin de l'Infante* et *Aux Flancs du Vase*, il y a de telles différences dans l'inspiration, les thèmes, les rythmes, le style, que le lecteur en est désorienté. Le Samain qui, dans l'allégorique et crépusculaire et automnal *Jardin*, où « le spleen lunaire monte », cueille les fleurs du moderne ennui, (dont, avant lui, et Musset, et Baudelaire, et Verlaine, et Rimbaud, et M. Maurice Maeterlinck avaient aspiré l'énervant parfum), et le Samain qui, conduit par M. Francis Jammes vers la lumière des aubes printanières, fait saillir d'un marbre grec (déjà fouillé par Banville et Chénier), des symboles de force, de santé, de joie, d'espoir, ces deux Samain-là ne se ressemblent guère. Quel est donc le vrai, et le meilleur ? Ou plutôt, comment l'un s'est-il changé en l'autre ?

Les poèmes d'*Au Jardin de l'Infante* font des impressions diverses, emmêlées et confuses. C'est un chant nouveau, mais qui en rappelle d'autres, déjà entendus. Imitation ? Ce serait trop dire. — Rencontre ? Plus que cela. — Samain est original par certaine finesse de la sensation (de l'ouïe et de l'odorat, en particulier), par

dés nuances délicates du sentiment, souvent par l'expression, presque toujours par la musique, que rend son vers. Mais les sources où il puise ne sont pas intactes. Dans la prairie secrète où éclosent les fleurs du rêve, il glane, les moissonneurs passés. La variation, ingénieuse, semble inédite; mais le thème est d'emprunt. La ciselure est d'un adroit ouvrier; mais un autre artisan avait, selon cet orbe, coulé le précieux métal.

Samain ne s'est pas directement observé. Il s'est cherché en d'autres, — et ne s'y est trouvé qu'après d'inutiles et longs détours. C'est au miroir d'âmes étrangères qu'il se contempla d'abord, sans prendre garde que l'image réfléchie n'était pas ressemblante. Si les influences auxquelles il se prêta touchèrent en lui certains fonds, où peut-être son intuition propre n'eût pas atteint, trop souvent elles lui offusquèrent, et aussi comprimèrent son naturel. De même, il ne commença point par interroger la nature et se mêler à la vie, ne recourant à l'expérience d'autrui qu'afin d'éprouver les richesses rapportées; mais, à l'inverse, c'est dans les yeux de ses poètes préférés qu'il poursuivit les apparences du monde. Il s'enquit de leurs façons de sentir, d'imaginer, de penser, et par sympathie, inconsciente ou délibérée, il sentit, imagina, pensa, quelquefois même exprima comme eux. Ce *Jardin de l'Infante* est un labyrinthe, à « l'embarras incertain » duquel longtemps erra — et s'égara le poète.

Samain était doué de sens très fins. Il avait l'odorat, si mousse chez la plupart des hommes, d'une extrême délicatesse. Les parfums faisaient sur lui des impressions vives, parfois presque douloureuses. Il sentait vibrer dans les ténèbres « les grands jasmins épanouis ». Il « adorait » les roses « à la souffrance ». Aussi ornait-il de fleurs ses amours, idéales ou sensuelles. Les parfums l'excitaient à la rêverie, le pénétraient de la tristesse des souvenirs. « *Sur d'anciens parfums* », il voit s'éloigner dans la nuit « des barques de songe, où sommeillent des mortes ». Si les senteurs qu'exhalent les fleurs, les essences, les seins ou les cheveux de la femme aimée n'évoquaient point pour lui, qui vécut sédentaire,

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,

elles déterminaient pourtant entre ses sens ces « correspondances », par quoi

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Le rythme des sons n'était pas pour lui d'un charme moins efficace. Il avait l'oreille juste et subtile. Son vers, sa strophe sont d'un musicien. Par la phrase et la période, la mélodie coule, lente et douce : — caresse légère d'une femme, qui serait plus qu'une sœur, moins qu'une amante. — J'admire qu'il se soit tenu à la tech-

nique parnassienne, n'ait pas essayé du vers libre. — La musique lui causait d'intimes jouissances. C'était la « coupe de cristal » où s'étanchait sa soif d'infini. Elle lui ouvrait les portes d'or du songe, préludait à ses amours, en berçait les abandons, en spiritualisait les ivresses. Il préférait les harmonies à demi éteintes, affaiblies par la distance, exténuées dans le silence, — celles où se diluent nos tristesses, s'épuisent nos langueurs, se lénifient nos désirs, s'estompent nos souvenirs, — la musique « confidentielle » de Schumann, qui semble la plainte d'« une peine impossible à guérir ». Il se complaisait aussi à l'inflexion des lignes, plus encore aux nuances des colorations. Sa poésie est pittoresque : son vers dessine et peint. Non qu'il y ait dans ce premier recueil beaucoup de paysages observés; mais les réminiscences d'art y abondent. Ses *Evocations* sont des « allusions » plutôt à des monuments figurés qu'à des textes littéraires. Il a, certes, plus étudié la céramique que la poésie grecques, — il connaît surtout celle-ci par Leconte de Lisle. Il goûte les rythmes simples de la sculpture ancienne. Il ne dédaigne pas de retracer par la ligne souple de l'alexandrin le galbe d'une coupe, modelée

Sur le sein d'une vierge, entre ses sœurs parfaite.

Mais souvent — il y aurait pédantisme à lui en faire reproche — il interprète selon le sentiment moderne, dont la complexité raffinée est fort éloignée de la naïveté antique, les marbres et les bronzes, où Grecs et Latins fixèrent leurs mythes. A preuve sa glose « décadente » de l'Hermaphrodite Borghèse, dont il croit la beauté « suraiguë » éclore

Au ciel supérieur des formes plus subtiles.

Curieux de toutes les écoles, il sentait, par naturelle affinité, une prédilection pour la finesse, l'élégance, la grâce,

Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,

et

Les tons pastellisés d'un Lawrence adouci.

Ils'appliquait à deviner dans les figures exquises, dont Botticelli, Vinci, Burne-Jones, Gustave Moreau (ce sont ses « phares ») ont revêtu le mystère de l'âme, l'attirante énigme des sourires et des regards. Son *Infante* ne fait-elle pas penser à ces effigies féminines de Gustave Moreau, ambiguës de légende et de vérité, à la fois si archaïques et contemporaines, abstraites en leur songe d'impassible beauté, inquiétées pourtant par les plus nouveaux soucis?

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

Enquête sur l'Impressionnisme.

Conclusion (1).

Toute enquête veut une conclusion. Celle-ci se dégage si nettement des déclarations faites par les quinze peintres, de tendances diverses, qui ont bien voulu répondre au questionnaire de l'Art moderne, qu'il nous suffira, pour clôturer l'enquête, de les résumer brièvement. Nous eussions pu aisément étendre ce *referendum*, mais nous avons jugé suffisant de le limiter à un petit nombre d'artistes choisis dans divers groupes parmi les personnalités marquantes de l'Art belge. L'ignorance et la mauvaise foi répandent journellement tant d'erreurs sur l'admirable mouvement d'art créé en France il y a trente ans qu'il était nécessaire de faire connaître, en même temps que les œuvres de ses initiateurs, l'opinion que professent sur ses origines, son rôle historique et ses influences, les hommes les plus compétents pour le juger.

En trois lignes, M. A.-J. HEYMANS, l'un des plus radieux paysagistes de notre École, dissipe la confusion qu'on a cherché à établir entre l'Impressionnisme et d'autres évolutions libératrices : « *Type caractéristique créé par Monet et suffisamment distinct de la conception réaliste pour qu'on ait cru nécessaire de le baptiser d'un autre nom,* » dit-il, « il a définitivement nettoyé la palette des bruns et élargi l'horizon artistique. »

D'après M. BAERTSOEN, l'Impressionnisme ne désigne, en effet, que « l'évolution produite en peinture par l'emploi d'une technique nouvelle, celle de la *division du ton*, basée sur une théorie scientifique. » C'est, dit M. KHNOFF, « une des inévitables modifications de tendances qui se produisent dans la représentation artistique de la nature aux multiples aspects. » Selon M. BUISSE, son rôle a été de « bouleverser de fond en comble l'enseignement académique, d'éclairer les palettes, d'en enlever les tons bitumineux, de répandre à profusion l'air et la lumière, » — rôle d'une « indispensable bienfaisance », ajoute M. T'SCHARNER, « encore que l'évolution actuelle accorde une part excessive au caractère décoratif ».

Le même avis est exprimé par M. ÉMILE CHARLET : « L'Impressionnisme a joué un rôle considérable dans l'évolution de la peinture contemporaine. Il nous a délivré des vieilles traditions académiques. Il nous a fait comprendre qu'il faut sortir de l'atelier et retremper son âme devant la nature, toujours vraie, belle et saine ».

D'après M. MARCETTE, « c'est la vision même qui s'est transformée et le champ d'observation élargi ». Si l'Impressionnisme a « enrichi considérablement nos ressources techniques » (M. DELAUNOIS), s'il a « enseigné aux artistes l'usage d'un instrument plus sensible, plus délicat, en vue d'une interprétation plus exacte de l'atmosphère, de l'air qui enveloppe les objets, des horizons, etc. » (V. GRUBICY DE DRAGON), il a fait à l'Art un apport capital en « exprimant d'un façon plus poignante, — parce que plus vraie, — les émotions humaines » (M. DELYIN.)

« L'Impressionnisme est la raison d'être de la peinture d'aujourd'hui, » affirme en outre le sagace directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand. « Jamais il n'y eut dans l'Art, » écrit M. MOREN, « groupe plus superbe, efflorescence plus jeune, plus naïve, plus naturelle. » Et bien que son esthétique soit, on le sait, fort

éloignée des tendances impressionnistes, M. MELLERY, l'un des maîtres les plus estimés de l'École belge, déclare : « Ce mouvement deviendra un des organes les plus essentiels avec lesquels s'édifiera le monument glorieux de notre Art moderne. »

Voici donc, apprécié impartialement par quelques-uns des représentants les plus autorisés de la Peinture d'aujourd'hui, ce mouvement si injustement bafoué à ses débuts et actuellement encore si méconnu. Deux de nos correspondants, tout en affirmant leur sympathie et leur admiration pour l'Impressionnisme, se méprennent sur le sens de ce terme ou du moins sur les artistes auxquels il faut le circonscrire.

« Je viens de revoir les Franz Hals à Haarlem et les merveilleux Vermeer d'Amsterdam et de La Haye, » nous écrit M. FRANTZ CHARLET. « N'est-ce pas du pur Impressionnisme que tout cela, et n'est-ce pas absolument lumineux, même quand c'est sombre ? » Et M. HENRY STACQUET, président de la Société des Aquarellistes belges, ajoute : « Sans remonter aux primitifs, Dürer, Rembrandt, Turner, Millet, Corot, Jongkind, bien d'autres ; et, parmi les nôtres, De Groux, Dubois, Artan, Vogels, Pantazis, — pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, — n'étaient-ils pas des Impressionnistes ? »

S'il fallait donner pareille extension au terme par lequel on désigne, depuis 1874, un groupe d'artistes unis par le même idéal et asservis à la même technique, l'Impressionnisme embrasserait l'histoire tout entière de la peinture depuis ses origines les plus reculées. Une exposition de tableaux impressionnistes devrait comprendre, comme l'a spirituellement fait remarquer M. JULES DU JARDIN (1), « toutes les œuvres faites depuis le commencement des siècles pour donner une idée des recherches des peintres de la lumière, car tous ceux qui ont peint ont cherché à peindre la Lumière ». En ce cas, il serait superflu de donner à quelques-uns d'entre eux une étiquette spéciale : le mot Peintres suffirait pour les désigner.

La source du malentendu, c'est l'obstination de certains à chercher dans le sobriquet dont on a affublé Claude Monet et ses amis un sens étymologique précis, alors qu'il n'est dû qu'à la fantaisie ironique d'un chroniqueur. Certes, tous les peintres ont exprimé « l'impression » que leur suggère la nature. Mais ils ne sont pas pour cela « Impressionnistes ». MM. HEYMANS, BAERTSOEN, KHNOFF, BUISSE, T'SCHARNER, etc. ont, comme nous l'avons dit, fort exactement défini, en exposant leurs qualités distinctives, les artistes auxquels s'applique exclusivement ce vocable.

Ils ont instauré une vision particulière et une technique spéciale, ce qui a permis à M. ANDRÉ BEAUNIER de dire fort justement : « Il y a des Primitifs à toute époque. Au XIX^{me} siècle, les paysagistes de Barbizon, qui ont retrouvé la campagne, les Impressionnistes, qui ont retrouvé la lumière, les pointillistes même, qui ont retrouvé l'atmosphère, furent des Primitifs à leur façon. Et certes on peut aimer plus ou moins tels d'entre eux, mais le principe de leur innovation n'est pas contestable (2) ».

Si l'Impressionnisme a eu sur l'Art contemporain une influence décisive, si, notamment, les Salons de Paris se sont, depuis une vingtaine d'années, transformés à son contact, s'il a eu sa répercussion en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et ailleurs, la Belgique lui est demeurée en grande partie fermée : « En Belgique, » nous écrit M. HEYMANS, « l'Impressionnisme a eu bien peu

(1) Voir nos numéros des 13, 20, 27 mars ; 3, 10, 17 et 24 avril ; 8 et 15 mai.

(1) Voir notre numéro du 27 mars dernier.

(2) *Le Figaro*, 24 mai 1904.

d'influence. Celle-ci pourra se développer davantage par l'exposition des œuvres de ses initiateurs, qui atteste la sincérité personnelle de chacun d'eux et leur ténacité à poursuivre sur la nature leurs observations personnelles, base de leur grand talent. » D'après M. KHNOFF, « la renommée de l'École belge doit à l'Impressionnisme les œuvres les plus exquises d'Heymans, le développement d'artistes tels que J. et R. Wytman et sa révélation, peut-on dire, à Emile Claus. » D'autres noms pourraient être ajoutés à cette nomenclature sommaire : ils sont dans la mémoire de tous, — ce qui a autorisé M. BAERTSOEN à dire : « D'excellents peintres de chez nous se sont assimilés avec bonheur la technique impressionniste, sans cesser pour cela de demeurer essentiellement flamands dans leur expression d'art. » M. MARCETTE va plus loin encore : « L'École belge en a été renouvelée, dit-il. Une réaction, tendant à disparaître, a bien surgi, mais la masse en a profité. » C'est peut-être confondre l'influence de la technique impressionniste avec les progrès réalisés, en général, par l'émancipation de la peinture. Ceux que M. DELAUNOIS appelle « les novateurs de la division du ton » n'ont, à la vérité, été suivis en Belgique que d'assez loin, et tandis qu'ils ont en d'autres pays des héritiers directs, ils n'ont pas « fait école » parmi nous.

Les Impressionnistes n'en ont pas moins « nettoyé les palettes », ainsi que le fait remarquer M. RASSENFOSSÉ, qui ajoute : « Mais est-ce bien cela qu'il faut dire ? Peu importent les couleurs avec lesquelles on peint si on peint bien. Je ne demande pas autre chose à un artiste que de m'émouvoir et je ne tiens ni aux classifications ni aux explications. »

Cette réflexion est d'un sage. Elle servira de mot de la fin à notre enquête, poursuivie dans le seul but d'éclairer les consciences sur un problème artistique discuté et à propos duquel nos correspondants occasionnels nous ont fourni d'intéressants aperçus. Leurs réponses témoignent de l'importance qu'a prise dans les préoccupations des artistes une évolution picturale à laquelle désormais ses adversaires mêmes sont obligés de rendre hommage. Si sa destinée a été, comme toutes les manifestations par lesquelles la pensée cherche à se libérer, de déchaîner des colères et de provoquer des bagarres, elle a en même temps excité des enthousiasmes et suscité des admirations qui compensent largement ce qu'une stérile agitation peut avoir apporté à ses partisans de trouble et d'amertume.

O. M.

A PROPOS D'UN ROMAN

Quand on rêve tout éveillé, je ne sais quel démon trop logicien nous oblige despotiquement à rêver selon la logique. J'ai très souvent, quand j'étais en nourrice, rêvé de reconquérir l'Alsace-Lorraine et d'entrer à Berlin, des plumes blanches ondulant sur mon chapeau de maréchal ; mais j'avais toujours soin, préalablement, de rêver à l'École polytechnique ou au panache tricolore des Saint-Cyriens. Aujourd'hui même que j'ai pris pour devise d'être, tel Cyrano, absurde en tout, pour tout, eh bien ! le démon logicien ci-dessus nommé s'entête à ne me pas laisser tranquille ; et dans mon harem de Skutari d'Asie il ne me permet pas de rêver aux charmes d'une quelconque Circassienne avant d'avoir rêvé que je l'achetais au Bazar. L'esclavage de nos imaginations, trop nourries d'algèbre et d'analyse, est une chose proprement

odieuse, et je saluerais de grand cœur une croisade anti-raisonnable, à laquelle s'associeraient évidemment d'enthousiasme tous les esprits le moins du monde indépendants.

Car il serait possible de se libérer ! Dans le sommeil, en effet, nous rêvons en pleine liberté d'allures, — et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'incomparable supériorité qu'ont les rêves de la nuit sur les rêves du jour. Quand je dors, j'épouse en justes noces, et sans difficulté, la propre femme d'Haroun-al-Raschid, laquelle, narguant l'art de vérifier les dates, se trouve être ma cadette ; et c'est le khalife qui me sert de premier témoin. L'autre témoin revêt à la fois la redingote gris-souris de M. Deschanel et celle, de coupe plus ancienne, que légendiféra l'empereur Napoléon I^{er}. La mariée, par ailleurs, et quoi que nous fassions ensemble de licite et même d'illicite, retrouve une virginité neuve à chaque soleil levant ; c'est le présent de nocces que nous fit le seigneur Apollon, poliment invité au mariage, et qui ne manqua pas d'y venir, en habit vert d'académicien...

Rêver ainsi, à la bonne heure ! C'est mieux tout au moins qu'imaginer laborieusement — comme on fait en fumant un tchibouk — la forme et le velouté des secrets de ma voisine, laquelle ne sera point à moi, — même en imagination, — pour cette raison logique et ridicule que mon voisin la garde sous clef.

Eh bien, et c'est là que j'en voulais venir, j'ai découvert l'autre jour un phénomène qui mérite notre étonnement et notre sympathie. Ce phénomène est un dormeur éveillé, si j'ose ainsi dire, — quelqu'un qui rêve en plein jour comme nous ne rêvons qu'en nuit noire, — quelqu'un qui rêve sans logique, sans vraisemblance et sans raison. Sa rêverie n'est pas notre cheval échappé, qui galope plus ou moins éperdument le long des grandes routes sans obstacles : c'est un prodigieux hippogriffe qui plane tour à tour sur le jardin d'Armide et sur le bois de Boulogne, sur Billancourt et sur l'Hadès, sans négliger çà et là une incursion au fond de la mer, non plus qu'une kermesse avec centaures en guise de chevaux de bois. Tout est bon pour cet hippogriffe, qui jamais ne recule devant une déraison, si ce n'est pour en attaquer une autre, plus folle. Et dans sa course vertigineuse nous aurions fatigue à le suivre, n'était l'indicible plaisir de nos yeux, charmés par tant de paysages imprévus.

Ai-je tort de qualifier, assez impoliment, de phénomène le propriétaire d'un tel hippogriffe ? Et le titre de *Dormeur éveillé* ne lui va-t-il pas mieux qu'au très banal héros du conteur damascène ?

M. Gilbert de Voisins, pour le nommer sans plus d'épithètes incongrues, possède très réellement, en place d'imagination, le susdit hippogriffe. Et l'extraordinaire roman qu'il vient de nous donner — *Pour l'amour du laurier* — en témoigne de la plus indiscutable manière.

Pour l'amour du laurier. Ouvrez ce livre : vous n'y trouverez pas, comme le titre pourrait vous le faire craindre, logiquement décrites et doctement flétries — ou encensées — les infamies sans élégance par quoi les ambitieux s'efforcent de gagner leur gloire. Non. Vous y trouverez bien plutôt les volutes capricieuses d'une fumée de haschish ou d'opium. Ces volutes irisées s'enroulent et se déroulent, flottent et sombrent, s'érigent, tournoient, et cependant montent toujours, d'une ascension lente et têtue, vers un but certain, quoique sournement invisible. En la circonstance, le but est une branche de laurier, un rameau de gloire que le héros voudrait cueillir ; mais ce héros est un rêveur

de bonne compagnie, qui ne nous fatigue pas de son ambition nonchalante...

Je disais : volutes d'opium. Au fait, je ne suis pas très sûr que M. Gilbert de Voisins, que je ne connais guère, n'ait pas puisé quelque peu de son inspiration dans la drogue des rêves. Cela m'expliquerait bien des choses. L'opium est assez bien, dans notre siècle positif, la dernière fée qui sache créer encore des dormeurs éveillés.

... Et moi, vieux fumeur de fumée noire, j'ai vraiment retrouvé dans la prose souple et molle de M. Gilbert de Voisins le goût irrésistible de ma vieille pipe à bout de jade.

CLAUDE FARRÈRE

LE THÉÂTRE A PARIS

Représentation d'« Alceste » à l'Opéra-Comique.

Bien qu'*Alceste* soit, de toutes les partitions de Gluck, l'une des plus justement célèbres, cette œuvre d'émotion, de vie et de passion n'avait plus été représentée à Paris depuis près d'un demi-siècle. La raison en est probablement que son rôle principal et pour ainsi dire unique exige une interprète telle qu'il s'en trouve rarement au théâtre, une cantatrice unissant aux qualités tragiques des ressources vocales exceptionnelles.

Le personnage d'Alceste est, en effet, l'un des plus difficiles, des plus tendus, des plus écrasants du répertoire lyrique. Et seule, peut-être, de toutes les chanteuses de ce temps, M^{me} Félicia Litvinne était, par l'éclat et la puissance de sa voix admirable et par son expérience du drame lyrique, capable de le réaliser. S'il faut louer M. Albert Carré des soins minutieux et intelligents qu'il apporte aux moindres détails de la mise en scène, — et la représentation qu'il vient de nous donner d'*Alceste* fut parfaite à cet égard, — il convient de citer aussi la sûreté de son diagnostic dans le choix des interprètes. Le succès de M^{me} Litvinne dépassa les prévisions les plus optimistes. A l'issue du premier acte, qu'elle éclaira d'une flamme tragique, elle fut acclamée par toute la salle et rappelée sur la scène à sept reprises. Triomphe légitime, mérité par la noblesse de ses attitudes, par la pureté et l'expression de son chant, par la vérité d'accent qu'elle sut donner aux récits de l'épouse éplorée.

M^{me} Litvinne a compris que le symbole d'Alceste est de tous les temps. Au lieu de le figer dans la forme classique que lui imposent les traditions des conservatoires, elle l'a rajeuni en le vivifiant aux sources de l'humanité et de la nature. Sa conception personnelle de la douleur et du sacrifice, touchante et « moderne », restitua à l'inspiration du compositeur le caractère expressif qu'entravent souvent, au point de l'abolir, les conventions créées par une fausse compréhension des maîtres d'autrefois. Au style pompeux généralement en usage elle préféra — et combien nous l'approuvons ! — une interprétation plus émouvante, plus libre, dictée uniquement par la sincérité de sa conscience.

Elle trouva, au surplus, des partenaires de choix en M. Dufranne, superbe de voix et d'aspect dans le rôle du grand prêtre, en MM. Beyle et Allard, excellents dans ceux d'Admète et d'Hercule. Les rôles épisodiques furent tenus avec intelligence, et l'élément chorégraphique, qui a une grande importance dans la partition, compléta par d'exquises reconstitutions archaïques inspirées à M^{me} Mariquita par la décoration des vases grecs, l'heureuse composition d'un spectacle d'art aussi séduisant pour les yeux que pour les oreilles. Les danses d'*Alceste*, si différentes de tout ce que nous offrit jusqu'ici l'imagination des maîtres de ballet, constituent à elles seules une « attraction » capable d'assurer, même pour les profanes, une longue suite de représentations au chef-d'œuvre de Gluck si la clôture imminente de la saison théâtrale ne limitait malheureusement celles-ci à quelques-unes, destinées à couronner glorieusement l'année.

O. M.

LE « PENSEUR » DE RODIN

offert par souscription publique au peuple de Paris.

Le comité de patronage de la souscription internationale dont nous avons parlé est définitivement constitué de la manière suivante, sous la présidence d'honneur de MM. Albert Besnard et Eugène Carrière :

MM. Paul Adam, J. Aicard, A. Alexandre, A. Arnault, G. Auriant, L. Bailly, L. Barthou, P. Baudin, E. Beckett, L. Bénédite, Berthelot, P. Beurdeley, Bourdelle, L. Bourgeois, Elemir Bourges, Bouvard, Bracquemont, prince de Brancovan, Brangwyn, A. Brissot, A. Bruneau, comte I. de Camondo, G. Caza, Chéramy, Chéret, J. Claretie, Denys Cochin, Couyba, Dayot, Deandres, E. Delpuech, J. Delvin, Desbois, I. Delamarche, Desplas, A. Deville, P. Doumer, E. Duboc, Jean Dupuy, A. East, P. Escudier, E. Faure, P. Gallé, E. Gallimard, Ganderax, G. Geffroy, A. Gervais, P. Gillon, P. Hervieu, G. Hoentschell, Huc, F. Jourdain, R. Koechlin, G. Lachapelle, J. Lahor, J.-P. Laurens, Lavery, G. Lecomte, J. Lemaître, Camille Lemonnier, A. Lenoir, A. Lepère, H. Letellier, Leygues, F. Lhermitte, Liebermann, D.-S. Mac Coll, Maël, Maurice Maeterlinck, H. Maret, Roger Marx, Massé, Octave Maus, Constantin Meunier, Octave Mirbeau, A. Mithouard, Claude Monet, comte R. de Montesquiou, G. Moreau-Nélaton, G. Mourey, R. Muther, M^{me} la comtesse Mathieu de Noailles, MM. Ollendorff, Périer, général Philebert, C. Plumet, R. Poincaré, Marcel Prévost, A. Proust, M. Quentin-Bauchart, A. Ranc, J. Reinach, Henri Rivière, Rochefort, Roll, Van Rysselberghe, O. Sainsère, G. Sargent, J. Séailles, C. Saunier, Sembat, M^{me} Séverine, MM. Henri Simond, J. Simyan, A. Symons, G. Toudouze, G. Treu, H. Turot, E. Turquet, Octave Uzanne, A. Valette, Emile Verhaeren, G. Viau, Waltner, G. Wyndham.

Secrétaire général, M. G. Mourey; trésorier, M. Gustave Geffroy, à qui les souscriptions doivent être adressées, 6, chaussée d'Antin, au bureau des Arts de la vie.

L'Exposition des Beaux-Arts de Malines.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La vieille société d'art : *La Lukasgilde*, de Malines, a ouvert son exposition annuelle, en la salle des Géants (Halles). Sous l'impulsion de son président, M. Willem Geets, elle a rompu avec ses traditions, notamment de montrer d'autres œuvres que celles de ses membres, qui, en dehors de cinq ou six professionnels de talent, ne sont que des amateurs médiocres.

Cette année donc, la *Lukasgilde* a fait appel aux artistes peintres et sculpteurs les plus notoires du pays. Ceux-ci ont envoyé des œuvres qui, sans précisément caractériser leur idéal respectif, avèrent néanmoins les personnalités diverses. Aussi ce salon malinois, en son éclectisme, est-il intéressant et à le visiter le public malinois profitera d'un enseignement esthétique notable.

Bornons-nous à signaler les principaux envois : MM. James Ensor (*Poissons*); Laermans (*Le Mort*); Emile Claus (paysage); Eug. Broerman (portrait); Opsomer (*Le Veuf*); Pierre Thomas (esquisses); Delaunois (paysages et eaux-fortes); Swyncop (*Vieille rue à Venise*); Prosper De Wit (paysage); de MM. Jacquet, Stacquet et Van Leemputten de savoureuses aquarelles.

Quant aux membres de la *Lukasgilde*, à côté des tableaux précis et trop savants de M. Willem Geets, on remarque beaucoup les ébauches et un grand pastel (*Paix*) de M. Albert Geudens.

La sculpture est représentée dignement par MM. Dillens (buste du poète Van Duyse), Pierre Braecke, Willems et Blicckx, ces deux derniers Malinois.

J. L.

PETITE CHRONIQUE

Sous le titre *La Camera*, — un joli nom qui fleure son XVIII^e siècle, — une société de musique ancienne est en formation à Bruxelles pour l'exécution en concert des œuvres ignorées ou peu connues du répertoire d'autrefois : Cantates de chambre, divertissements pour divers instruments, concertos, airs sérieux et à boire, chansons, ballets-pastorales, etc.

Ces reconstitutions artistiques et historiques, faites sous les auspices de la *Scola cantorum*, seront dirigées par MM. Charles Bordes et Victor Vreuls.

Un concert d'inauguration, consacré à J.-S. Bach, aura lieu en matinée le jeudi 30 juin.

Le programme comprendra entre autres la cantate humoristique sur le *Café*, le duo de la *Cantate pour tous les temps*, un concerto avec orchestre, etc.

La *Camera* donnera l'hiver prochain trois séances. Elle réunit en ce moment un comité de patronage dont nous publierons prochainement la composition définitive.

M. Jules Lagae, dont les bustes de MM. A.-J. Heymans et A. Goffin ont été unanimement admirés au Salon de Paris, vient d'être nommé sociétaire de la Société nationale des Beaux-Arts. Le peintre Smeers a été élu associé.

L'*Esthétique* de Jules Laforgue, par M. Médéric Dufour, dont nous avons donné la primeur à nos lecteurs, paraîtra très prochainement à Paris, chez l'éditeur Messein, successeur de L. Vanier.

La dernière conférence de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, donnée par M. Dumont-Wilden, a été des plus applaudies. Le conférencier ne le cède en rien à l'écrivain. Il a la parole douce, facile et éloquente et a su captiver une nombreuse assemblée, par un langage pur et plein de sentiment. M. Dumont a surtout parlé de J.-J. Rousseau et quelque peu d'André Chénier.

Au cours de cette conférence il y a eu des récitation et des chants : M^{lle} J. Dubreucq, professeur à l'Ecole de musique d'Ixelles, a dit la *Jeune Tarentine*, d'André Chénier, et la *Chute des feuilles*, de Millevoye. M^{lle} Rosa Piers, de la classe d'interprétation du directeur, M. Thiébaud, un groupe d'élèves de la même classe et M. Goffin ont exécuté quelques œuvres françaises du XVIII^e siècle : Le duo du *Devin de village* de J.-J. Rousseau, le *Menuet* d'Escudet, la romance du *Pauvre Jacques* et diverses bergerettes et pastourelles.

Le *Siccle*, le grand-journal politique français, commencera prochainement la publication de l'*Aicule*, le dernier roman de M. Georges Rency. Nous ne signalons ce fait que pour opposer une fois de plus la façon dont usent envers nos écrivains les journaux français, à l'indifférence presque hostile qu'ils rencontrent auprès des journaux de leur propre pays.

Le premier juin s'est ouvert à Harlem (Hollande), au Musée industriel, une exposition d'œuvres de notre compatriote Privat-Livemont. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 15 juillet.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, au parc Saint-James, à Neuilly, sur un théâtre de verdure spécialement construit à cet effet, et sous la direction de M. Ch. Bordes, la reprise de la *Guirlande*. Le joli ballet-pastorale de Rameau sera dansé par les sœurs Mante et chanté par M^{mes} Leclercq, Legrand, Flé, Pironnet, M. Jean David, etc. La fête, dont le programme comprend également des chœurs basques chantés par les Chanteurs de Saint-Gervais, sera donnée au profit des victimes de la guerre russo-japonaise.

On nous écrit de Paris :

Sur l'initiative de MM. Henri et Denys Cochin, un groupe nombreux de fervents de la musique a fondé dimanche dernier la Société des *Amis de la Scola* sur le modèle des sociétés semblables qui apportent à certains grands Musées le secours pécu-

niaire et moral le plus efficace. Cette Société, constituée en organisme indépendant, comprend des membres fondateurs, des membres adhérents et des membres souscripteurs. Elle a pour but de permettre au directeur artistique de la Scola d'étendre à l'exécution de grandes œuvres anciennes et modernes les programmes de ses concerts et de faciliter l'accès des cours aux jeunes gens particulièrement doués mais dénués de ressources.

Dans une allocution préliminaire, M. L. de la Laurencie a fait ressortir clairement l'importance artistique de l'Ecole fondée par MM. Charles Bordes et Vincent d'Indy. Le nombre de ses élèves, qui était de cent soixante-quinze en 1900, s'est élevé à plus de trois cents au cours de l'année scolaire actuelle. « Je ne vous apprendrai pas, a dit entre autres l'orateur, quelle bienfaisante influence ses concerts et auditions de toute nature ont exercée sur l'éducation du public. Vous avez assisté rue Saint-Jacques à l'exécution d'œuvres qui n'avaient été jouées nulle part ailleurs en France. Vous avez pu constater la sincérité et la foi qui présidaient à ces exécutions, — vertus qu'on trouve difficilement dans d'autres établissements plus riches peut-être en deniers, mais très probablement plus pauvres en ferveur artistique. Or, sans respect et sans conviction il n'y a point d'art, et la perfection de l'exécution technique ne saurait remplacer cette flamme intérieure qui soutient et vivifie l'interprète, cette chaude sympathie qui le fait communier avec la pensée de l'auteur et l'aide à en traduire fidèlement les nuances.

« Tour à tour plus de vingt cantates d'église de Bach, d'importants fragments de *Samson* et de *Judas Macchabée* de Haendel, deux actes de l'*Armide* de Gluck, enfin l'étonnant *Orfeo* de Monteverdi ont servi à propager le culte de la musique ancienne et de la libre rythmique qui constitue la pierre angulaire de tout l'enseignement de la Scola... »

Un concert dirigé par M. Marcel Labey sera offert aujourd'hui aux *Amis de la Scola*.

M. Lugné-Poe ayant obtenu l'autorisation spéciale de M. d'Annunzio de jouer la *Gioconda*, donnera, dans le courant de la saison prochaine, des représentations publiques de cette œuvre, avec M^{me} Suzanne Desprès dans un des rôles principaux.

La nouvelle Société musicale fondée par M. Gustave Astruc a inauguré mercredi dernier son élégante installation au Pavillon de Hanovre par une matinée intime qui fut, pour la centaine d'invités réunis, un régal précieux et rare : on y entendit, accompagnées par l'auteur, quelques-unes des plus exquises mélodies de Claude Debussy interprétées à ravir par M^{lle} Mary Garden, la créatrice de *Mélisande*. M. Debussy fit applaudir deux de ses *Estampes* et la *Sarabande* de sa suite *Pour le piano*. Enfin, M^{me} Wanda Landowska, que les membres du Cerele artistique de Bruxelles entendront l'hiver prochain, exécuta au clavecin avec autant de style que de virtuosité une Suite à peu près inconnue de J.-S. Bach.

La veille, une audition du *Roi Arthus* d'Ernest Chausson, fort bien chanté par M. Chanoine Davranche, — un Arthus de grande allure, — par M^{me} A. de Laboulaye, par MM. F. Lecomte, de Reverseaux, Lelubez, Paillet, de Thoisy, etc., avait eu lieu chez M^{me} Payen, qui fit entendre l'an passé, pour la première fois à Paris, l'*Etranger* de Vincent d'Indy.

Des chœurs disciplinés par M. R. d'Avezac de Castéra et le piano de M^{lle} Blanche Selva, qui vaut tout un orchestre, complétèrent l'interprétation. Bien que fragmentaire, celle-ci donna à l'assistance une fidèle impression de l'œuvre, qui fut écoutée avec émotion et applaudie avec chaleur. Dans une conférence préliminaire, M. E. de Solenière avait analysé le drame lyrique d'Ernest Chausson et commenté l'art fervent et profond du regretté compositeur.

M. Albéric Magnard, dont la *Libre Esthétique* fit connaître dernièrement un Quatuor à cordes interprété par M. Albert Zimmer et ses partenaires, vient de faire paraître deux importantes partitions nouvelles : Un *Hymne à la Justice*, pour orchestre, et *Guercœur*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux.

Le drame de M. Magnard nous paraît, à première lecture, être une œuvre de très grande et noble allure, l'une des plus belles peut-être qu'ait produites l'Ecole française contemporaine. D'une écriture plus simple que celle d'*Yolande*, l'œuvre de début du compositeur, représentée jadis au théâtre de la Monnaie, *Guer-cœur* atteste, par la maturité de la pensée et de l'expression, la maîtrise définitive.

Du même auteur paraîtra prochainement un Quintette pour piano et instruments à vent, exécuté autrefois aux concerts des XX. M. Magnard travaille, en outre, à un Trio pour piano, violon et violoncelle.

L'intéressante exposition des œuvres de Constantin Guys ouverte à la Galerie Barbazanges, qui devait se clôturer le 1^{er} juin, est prolongée de huit jours.

On nous annonce la mort du dessinateur et graveur Daniel Urrabieta Vierge, d'origine espagnole, fixé depuis 1870 en France où il collabora à la plupart des journaux illustrés, et notamment au *Monde illustré*, à la *Vie moderne*, etc. Sa facilité de composition et sa sûreté de main lui valurent une grande renommée. Il excellait à exprimer le grouillement des foules, le tumulte des bagarres et la folie des fêtes. Ses *Foires de Séville*, ses *Courses de taureaux*, ses *Emeutes de Barcelone*, ses *Expositions universelles* sont des séries célèbres. L'artiste, paralysé depuis quinze ans du bras droit, apprit à dessiner de la main gauche et continua son œuvre jusqu'à ce que la mort vint, à cinquante-trois ans, le terrasser.

C'est *Armide* de Gluck qui sera représentée cette année au théâtre des Arènes de Béziers. Les représentations auront lieu les 28 et 30 août, avec le concours de M^{mes} F. Litvinne, A. Bourgeois, C. Gril, Bergès, Loventz, etc.; MM. Duc, Arnaud, Lafont, Caze-neuve etc. L'orchestre comprendra trois cents musiciens, les chœurs deux cent cinquante chanteurs, le ballet soixante danseuses, dont huit premiers sujets.

Une exposition des œuvres de Rodin s'ouvrira le 14 juin à Weimar. Le maître assistera à l'inauguration. De grandes fêtes seront organisées en son honneur. Rodin sera, pendant son séjour, l'hôte du comte Kessler.

L'exposition Rodin succédera à une exposition de l'école anglaise contemporaine, qui obtient en ce moment beaucoup de succès.

Le comité central de la neuvième exposition internationale des beaux-arts qui aura lieu à Munich en 1903 a résolu d'organiser la même année, en l'honneur de Franz von Lenbach, récemment décédé, une grande exposition qui embrassera l'œuvre entier de l'illustre peintre.

Deux nouveaux opéras de Mascagni :

Mascagni, l'auteur de *Cavalleria rusticana*, termine en ce moment la partition de *Marie-Antoinette* pour le compte de l'éditeur Ricordi. Il est ensuite chargé par l'éditeur Choudens de mettre en musique un libretto en deux actes, dont M. Choudens lui-même est l'auteur.

Cet opéra aura, comme *Cavalleria rusticana*, un intermezzo symphonique.

On a fait grand bruit en Angleterre de la soi-disant découverte, à Leicester, d'une partition inédite de Richard Wagner, intitulée *Rule Britannia*. Dans une lettre au *Times*, M^{me} K. Schlesinger annonce que l'œuvre existe dans les archives de Bayreuth, mais que M^{me} Wagner s'est toujours refusée à la faire publier.

Sommaire du numéro 68 (mai 1904) de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain — *La Peinture aux Salons*, par Gustave Soulier (huit illustrations). *Architecture danoise*, par Jean Lahor (huit illustrations). *La Dentelle française au Musée Gal-liéra*, par Emile Sedeyn (treize illustrations). *La Gravure à l'eau-forte simplifiée*, par Henri Boutet (neuf illustrations). *Un Intérieur moderne*, par Léon Riorot (six illustrations). — La livraison contient en outre une belle planche en couleurs de G. Ser-rurier (ouvrages brodés).

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

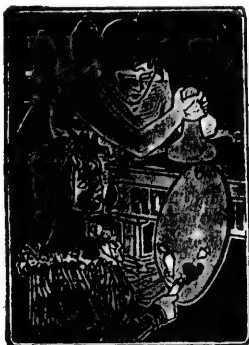
PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDÉS ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILIAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de centres publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Albert Samain (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — L'Art à Gand. — Notes de musique (E. C.). — « Pro Domo » (MÉDÉRIC DUFOUR). — Bibliographie. *Ephémérides de la Société royale « La Légia » (1853-1903)*. — Petite Chronique.

ALBERT SAMAIN ⁽¹⁾

II

Cette sensibilité délicate, Samain l'exerça moins à l'observation directe de la nature et à la connaissance immédiate de l'homme qu'il ne l'accommoda aux états d'âme de ses poètes préférés. Non par libre choix, — c'est là son excuse, — mais parce que la nécessité l'y contraignit :

Mon enfance captive a vécu dans des pierres,
Dans la ville où sans fin, vomissant le charbon,
L'usine en feu dévore un peuple moribond :
Et pour voir des jardins je fermais les paupières.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Né pour cultiver des fleurs rares aux parterres des sens, ses premières années s'écoulaient dans une ville de labeur, sous un ciel gris et enfumé, aux horizons étroits. La vie lui est inclemente : la mort de son père interrompt ses études juste à l'âge où s'éveille la curiosité littéraire, quand la discipline s'allège et devient chère. Il lui faudra donc s'instruire seul, la tâche journalière terminée : c'est la besogne insipide et hébétante d'un bureau, d'abord dans une maison de banque, puis à l'hôtel de ville de Paris, enfin à la préfecture de la Seine. — Il ne devait faire que deux échappées dans la lumière et la liberté : quand il visita Venise et se rendit à Orthez, auprès du poète Francis Jammes. — Parqué dans cette existence étroite et monotone, il épuise toutes les tristesses de l'exil. Résigné par raison et devoir filial, il s'enfuyait du trivial quotidien « dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement », vers les *ailleurs* de la Terre et les *jadis* de l'Histoire :

J'ai grandi, j'ai rêvé d'orient, de lumières,
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,
De cités au nom d'or, et, seigneur vagabond,
De pavés florentins où traîner des rapières.

Il écoutait le chant nostalgique des poètes, qui, ayant voyagé à travers les pays et parmi les peuples, vantaient la beauté des ciels et la grandeur des actes. Éprouvant la vertu consolatrice des paroles entendues, il entretenait le charme, en composant des variations, que souvent la nouveauté du verbe égalait presque au développement original du thème.

C'est ainsi que sur une « jonque bizarre », empruntée

à Baudelaire, il suit le flot indolent d'un fleuve sans nom, dans un *Extrême-Orient* de convention. Il se perd même, « tigre parmi les tigresses lubriques », dans la jungle décrite par Leconte de Lisle et Kipling (*Visions*). Exotisme tout « littéraire ». Mais surtout il se plait à remonter les temps, — guidé par Leconte de Lisle, qui lui révèle l'antiquité, — et dans ses *Évocations*, — fines médailles frappées au coin de M. de Hérédia, — à rappeler le souvenir, conter les mythes, célébrer les gestes, magnifier les héros des âges où fleurissait la beauté, s'immolait la foi, s'exaltait le courage. Quelques-unes sont, dans leur brièveté, de parfaits poèmes : tel ce sonnet de la *Toison d'Or*, où, debout sur la proue d'Argo, Jason « poursuit son grand rêve intrépide », tandis que Médée, possédée déjà du fatal amour, « sent sa chair se dissoudre aux tièdes vents d'Asie » ; — et telle cette *Cléopâtre*, dressée, dans son ardeur voluptueuse, sur le désert, en face du Sphinx, comme Salammbô sur Carthage endormie. Samain se contemple dans l'œuvre de Musset, s'émeut moins aux cris de l'amour trahi, qui éclatent dans les *Nuits* et la *Lettre à Lamartine*, qu'aux regrets d'un passé plus beau, plus reconfortant, plus énergique, exhalés dans la *Coupe et les Lèvres*, *Rolla* et l'*Espoir en Dieu*. A son tour, il chante, dans les *Sirènes*, les temps heureux où la grâce d'une humanité adolescente s'épanouissait en de naïves légendes, où, « dans les syrtes sereines » l'on pouvait « cueillir de beaux trépas »

Et pour jamais dormir sur son rêve enlacé.

Dans les *Vieilles Cloches*, où la piété se fait puérile, puis-je dire convalescente ? comme dans *Sagesse et Amour* de Verlaine, il déplore la foi éteinte, l'étoile du berger disparue, l'enfant abandonné des rois mages, les nefs muettes ; il montre, en un vers admirable, Notre-Dame en deuil regardant, inconsolée,

Descendre le soleil gothique à l'horizon.

Dans un sonnet, il se plaint, venu, lui aussi, « trop tard dans un monde trop vieux », de n'avoir plus « le grand cœur des époques nubiles » et « trop riche du trésor des papyrus falots », de succomber sous le poids de la sagesse. C'est ce noble et fier regret de l'action, qui inspire la *Prière du convalescent* et dresse si haut les vers de la *Symphonie héroïque*, publiée après sa mort, à la suite du *Chariot d'or*.

A trente ans, il est naturel qu'on cherche dans la volupté un divertissement à l'ennui. Samain entonne donc, dans le mode même des *Litanies de Satan*, les litanies de la *Luxure*, « impératrice immortelle du monde ». Mais sa chasteté répugnait aux plaisirs grossiers. Il savait, d'ailleurs, de Baudelaire, que les ivresses

des sens nous approchent de la mort. Dans *Tentation*, la séductrice offre à l'amant

Le silence et l'oubli dans l'éternel repos.

Il s'écarte d'elle avec effroi, se renferme en soi, et suivant le conseil donné par Villiers de l'Isle-Adam, dans cette phrase, mise en épigraphe à l'*Allée solitaire* : « Crois bien qu'il y aura toujours de la solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes », gardant la noble attitude de Mallarmé, hautaine condamnation des poètes qui prostituent leur muse aux brigues de l'ambition et aux calculs du lucre, il se retire au *Jardin de l'Infante*, y va cueillir

La grise fleur des crépuscules palissants.

Poésie de crépuscule, d'automne, tout attristée par la nuit prochaine et le froid imminent. Entre ces frondaisons épaisses, d'où tombent de si lourdes et morfondantes ténèbres, seul s'insinue un rayon de lune, de cette « Notre-Dame la Lune », dont, en des vers tout ensemble espiègles et tendres, Jules Laforgue avait recommandé l'*Imitation*.

Samain devrait bientôt quitter ce *Jardin* d'artifice et de mensonge. S'étant approché de la lisière, ayant écarté les branches des derniers arbres, il vit, dans une plaine ouverte, baignée d'une douce lumière d'aube, fouettée d'une brise fraîche, un laboureur traçant son sillon, une femme allaitant son enfant, des amants enlacés promenant leurs espoirs au long d'un clair ruisseau, un vieillard démêlant à de jeunes hommes les signes célestes encore visibles dans le jour naissant, — et le désir lui vint de sculpter dans un marbre, extrait de la terre d'Hellas, ces scènes si simples, éternellement vraies

Se retournant, il s'aperçut que le *Jardin de l'Infante* n'était que « le carton d'un décor ». Il marcha donc vers « la côte où brillent les vieux phares », vers « la maison blanche », où il devait enfin « rentrer dans la vérité de son cœur ». Il écouta en lui « l'âme du nord » ; il aima sa terre de Flandre, trop longtemps méconnue, son peuple « grave et droit », sa « douceur de misère, où le cœur se sent prendre », il plaignit « cette veuve en noir avec ses orphelins ». Il comprit que l'unique vertu de l'*Infante*, c'était d'être :

malgré quelque dédain natal
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Il mesura ce qu'il y a de grandeur dans l'abnégation de *Divine Bontemps* et le pardon de *Polyphème*. Il se mit donc à « faire son pain simplement dans la paix du Seigneur ».

Par l'expression et le rythme, Samain est un parnassien, — un parnassien qui lut beaucoup Verlaine et

connut les *Symbolistes*. Il n'y a point dans ses poèmes de symboles ; mais l'allégorie y est fréquente. Il a traversé, sans d'ailleurs s'y arrêter, les *Serres chaudes* de M. Maurice Maeterlinck. Il s'est rappelé le *Feuillage du cœur* et les *Fauves las*. Il a exprimé certaines sensations d'*Automne* par ces " analogies ", dont le poète d'*Hôpital* a tiré de si saisissants effets :

Un pâle automne saigne au fond de l'avenue
Et des femmes en deuil passent à l'horizon.

Par la technique du vers, en quoi il n'innova guère, Samain se rattache à Leconte de Lisle et à M. de Hérédia. Mais son alexandrin est plus souple, plus musical aussi. De sonorité moins éclatante, il est plus riche en harmoniques. Le poète profita des efforts tentés par Baudelaire, Rimbaud, Cros, Mallarmé, pour rendre le vers plus plastique, propre à traduire des sensations plus rares et des sentiments plus raffinés, à suggérer des " correspondances " plus complexes. Mais surtout, il fut charmé aux accents inouïs des *Poèmes saturniens* et des *Romances sans paroles*. S'il n'observa point toutes les règles formulées dans l'*Art poétique* de Jodelis et naguère, s'il n'eut point la préférence de Verlaine pour " l'impair " et ne témoigna pas même mépris pour la rime, " bijou d'un sou ", il rêva, lui aussi d'" intimes ramages ", de vers qui " frôlent l'âme ainsi que des plumages ",

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame.

Il fit " de la musique avant toute chose ". Aussi son vers, dont les " syllabes mineures " abaissent et adoucissent le ton, est-il sur l'âme comme l'effleurement d'une main surnaturelle.

MÉDÉRIC DUFOUR

(La fin prochainement.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Voici, peut-être, la dernière causerie sur les livres que je signerai en cette saison. Quand les feuilles sont si belles sur les arbres, a-t-on le courage de tourner celles d'un volume, fût-il celui d'un poète aimé ? Grâce pour nos yeux, lassés de suivre la fuite innombrable des lettres noires sur du papier blanc ! Baignons-les dans la grande lumière des espaces, reposons-les au spectacle doux des nuages qui voguent au loin !

Il faut pourtant liquider la situation. Comment, d'ailleurs, ne pas parler du grand, du légitime succès de cette arrière-saison, le roman exquis de M. Pierre Valdagne : *Mon fils, sa femme et mon amie* (1) ? Tous ceux qui aiment les jeux subtils de la pensée autour d'un problème scabreux de morale raffoleront de ce livre,

(1) Paris, librairie Ollendorff.

pervers autant qu'on peut l'être, mais d'une réserve d'expression qui ne froisserait pas l'œil d'une vierge. C'est un roman par lettres, entre quatre ou cinq personnages, où se pose cette question troublante : Un beau-père, demeuré jeune par le cœur, et qui est peut-être, mon Dieu, oui, amoureux de sa bru, doit-il avertir son fils si celle-ci le trompe ? Et si la discrétion et la galanterie l'obligent à se taire, peut-il aller jusqu'à couvrir les folies de sa belle-fille ? Le héros de M. Valdagne — ah ! quel homme charmant ! — non seulement se tait, mais aide sa bru à sortir du plus mauvais pas où une femme puisse s'engager. Il est vrai que cette bru est le type le plus adorable, le plus cyniquement vivant, le plus délicieusement sensuel, le plus charmant, le plus gracieux qu'imagination de romancier ait jamais créé.

On a fait, à Paris, au livre de M. Valdagne un grand succès : il le mérite par l'audace de sa thèse et par l'habileté extrême avec laquelle il l'a traitée. Des situations comme celles de son livre doivent se rencontrer fréquemment dans la vie réelle. Mais il n'y a rien de plus difficile que de faire accepter par les lecteurs certaines scènes qui les offusqueront dans un livre et qu'ils remarqueront à peine dans la vie. M. Valdagne y a réussi. Il a une légèreté de main qui effleure, sans appuyer ; une science de demi-mots, qui dit tout, à voix basse ; un charme de style qui endort les résistances et entraîne l'acquiescement. Parmi les romanciers qui ont choisi pour terrain d'observation le monde parisien, il est certes celui qui en donne la vision la plus intéressante et la plus neuve. On peut attendre de vrais chefs-d'œuvre de l'auteur de la *Confession de Nicaise* et de *Mon fils, sa femme et mon amie*.

Dans un tout autre genre, M. Péladan continue son œuvre aux tendances si nobles et si universelles : La décadence latine s'est enrichie d'un nouveau roman : *Périgrine et Pérégrin* (1). Il s'agit là d'une jeune fille de trente ans, sacrifiée volontaire auprès de vieux parents grincheux, qui brûle de dédier sa jeunesse tardive à quelque amant. Mais elle ne dispose, par an, que de quelques semaines, qu'elle va passer dans des endroits divers auprès d'amis compatissants. Il faudrait donc que cet amant se satisfît de ces rencontres espacées et variées. Elle le trouve en la personne d'un architecte aux conceptions idéales, vivant seul dans une petite ville où, déjà, vient le visiter une inconnue aux sens ardents et à l'impudeur magnifique. Il consent à ces pèlerinages amoureux au cours desquels la pérégrine lui accorde peu à peu le trésor opulent de son corps vierge. L'amour entre eux se prolonge durant plusieurs années, puis le pérégrin épouse son inconnue de la petite ville et les époux recueillent chez eux la pauvre pérégrine vieillie qui se réchauffe au feu de leur jeune amour. Donnée incohérente, direz-vous. Peut-être. Mais n'oubliez pas que, pour M. Péladan, le roman n'est qu'une suite de péripéties philosophiques. Il fait assez bon marché des événements, pourvu qu'il réussisse à poser des caractères nouveaux et à poursuivre sa pensée personnelle à travers les créations de son cerveau. M. Péladan n'intéressera jamais le lecteur vulgaire, mais, par la gravité de ses sujets, par son style puissant, par le charme de ses réflexions et de ses remarques, parfois sublimes, il deviendra de plus en plus le romancier d'une élite, quelque chose comme un Barbey d'Aurévilly moins aigu, mais plus artiste et plus penseur.

(1) Paris, *Mercur de France*.

Connaissez-vous M. Robert Scheffer? Il signe, depuis quelque temps, dans le *Journal*, des contes bien intéressants. Sa sensibilité voluptueuse et triste lui constitue une originalité que l'on n'oublie pas. En outre, il a le don de l'ironie, une ironie douce qui court à fleur de peau, comme un sourire dans des yeux qui voudraient bien pleurer. Après six romans d'une écriture exacte et savoureuse, après des poèmes où chante je ne sais quelle inspiration païenne et sensuelle, il publie le *Péché mutuel*, suivi de *Madame Larne* (1). Le *Péché mutuel*, c'est une histoire fraîche et légère, à la façon de *Candide*. Deux saints du paradis reviennent sur la terre et, réincarnés, mènent une vie fort peu édifiante, où l'amour fait tinter ses grelots. *Madame Larne* est un récit d'un genre plus observateur : il s'agit d'un ménage étrange d'artistes où la femme se déshabille pour tous les amis de son mari. Mais ce n'est pas l'ordinaire bonne fille, si fréquente dans les unions, légitimes ou non, des ateliers : elle a sa petite personnalité, ses opinions, ses embryons d'idées. Elle a surtout le culte de sa petite personne. Et c'est un exquis petit être d'amour, compromis entre la chatte et la perruche. M. Scheffer excelle à peindre, avec un esprit et un tact remarquables, des âmes de ce genre qui traitent la vie comme une partie de plaisir où il faut parader sans cesse, rire, bavarder, tuer ses nerfs, de peur de se trouver seul avec soi-même et d'être forcé de sonder sa conscience. Et sous l'ironie de cet écrivain charmant, on devine une mélancolie vague et désabusée qui séduit autant qu'elle émeut.

Infatigable, M. Paul André, — dont j'ai dit ici il y a peu de temps les mérites sérieux et la volonté tenace, — vient de nous donner ses *Lettres d'hommes* (2). Comme il le dit lui-même, dans sa dédicace à Gyp, il a tenté dans ce livre « de confesser le secret de quelques âmes souvent douloureuses, rarement belles, parfois étranges... ».

On a écrit de ce livre que chacune de ses lettres était un roman en miniature. Cela n'est point vrai. Un roman, pour être digne de ce nom, doit offrir, dans un milieu nettement défini, une peinture complète de caractères nouveaux préoccupés d'un problème actuel. Tout le reste, c'est de la littérature, c'est-à-dire pas grand'chose.

L'ambition de M. Paul André ne s'est point, ici, élevée si haut. Il lui a paru intéressant d'étudier familièrement des conflits passionnels entre personnages qui doivent se servir de la lettre pour communiquer ensemble. La difficulté consiste à éviter que la lettre n'ait l'air d'être écrite pour le lecteur du livre, au lieu du correspondant auquel elle est adressée. Cette difficulté, M. André l'a assez adroitement tournée. Plusieurs de ses lettres ont une apparence d'authenticité parfaite. D'autre part, il y pose des problèmes souvent pleins d'intérêt et les résout avec une sorte de désinvolture amère qui ne témoigne pas précisément d'une grande admiration pour l'humanité. Quant à son écriture, qu'il me laisse encore une fois lui reprocher l'embarras de ses phrases, ses façons précieuses de dire de simples choses. M. André a une nature méditative, qui aime les psychologies compliquées et les sentiments raffinés. Je suis convaincu que s'il dépouillait son style de ses surcharges déplaisantes, que s'il écrivait nuement, presque pauvrement, il nous donnerait aisément une œuvre

d'intellectualité très soutenue que nous pourrions saluer d'approbations sans réserve.

Parmi nos publicistes préoccupés à la fois d'art et de philosophie je n'en connais point qui m'intéresse plus que M. Raphaël Petrucci. Il signe dans le *Soir* des chroniques qui ne sont jamais quelconques. Et voici qu'il nous donne un gros volume de près de cinq cents pages intitulé : *La Porte de l'amour et de la mort* (1). Au moment où la Russie reprend sa lutte séculaire contre la race jaune, ce roman philosophique vient à son heure. L'auteur y traite, dans le milieu très intéressant de la Chine à la fin du moyen-âge, un double problème : l'un, éternel : l'antagonisme entre la science et la foi ; l'autre, à la fois très lointain et très actuel, l'antagonisme entre la race blanche et la race jaune. Il est peut-être regrettable que l'auteur n'ait pas dramatisé davantage son récit : celui-ci se déroule harmonieusement, mais d'une façon un peu monotone. Les belles images, les grandes pensées qu'il contient courent risque d'échapper à l'œil du lecteur un peu fatigué. Mais l'ouvrage témoigne d'une singulière puissance d'extériorisation et de palingénésie chez un jeune homme. Il prouve en outre une documentation sérieuse et approfondie. Et, pour tout dire, c'est le coup d'essai, nullement négligeable, d'un écrivain d'où sortira une œuvre, un jour.

S'il fallait obéir à la loi des valeurs, il conviendrait de parler toujours des poètes avant les prosateurs. Mais voyez le danger : emportés en plein ciel par leurs rythmes ailés, nous ne voudrions plus descendre, et les prosateurs attendraient vainement notre tardive visite. Voilà pourquoi c'est en terminant cette causerie que je signale le recueil des *Poèmes* de M. Louis Le Cardonnell (2). M. Le Cardonnell présente cette particularité qu'il est prêtre. Malgré soi la critique s'efforce de découvrir, dans ses vers, la trace de ce caractère sacré. Il ne s'y montre pas d'une façon notable. Les vers chrétiens qui occupent la fin du volume semblent inspirés directement de *Sagesse* et non de la littérature qui compose la lecture habituelle des ecclésiastiques.

Au début de sa carrière, M. Le Cardonnell était un chercheur de rythmes, épris de sonorités adoucies et légendaires, poète d'un symbolisme mélancolique et fier. Actuellement, c'est un chantre de l'amour divin et, pour dépeindre ses extases, ses angoisses, ses remords, les luttes de son âme, il trouve des accents larges et pleins, évoquant la plainte des orgues et qui ne sont pas sans beauté. Je pense qu'il serait même un poète de tout premier ordre s'il serrait davantage sa pensée et s'il poursuivait l'expression nette et juste, sans surcharge, sans mots inutiles ou redondants.

Et me voici penché sur une tombe à peine fermée. L'été vient d'y faire éclore ses premières fleurs. On y a tant pleuré qu'elles sont plus fraîches et plus vermeilles, alentour, l'air est plus doux et comme embaumé d'un parfum inconnu. Des oiseaux chantent, le silence écoute : c'est la tombe d'un poète de seize ans !

Ses camarades de l'Athénée de Verviers — professeurs et élèves

(1) Paris, *Mercure de France*.

(2) Bruxelles, édition de l'Association des écrivains belges.

(1) Paris, Félix Juven.

(2) Paris, *Mercure de France*.

— où il était élève de troisième latine quand la mort l'enleva le 5 mars 1902, viennent de publier, en le dédiant à sa chère mémoire, le recueil de ses vers. Ce sont ces *Clartés d'âme* (1) que j'entr'ouvre et où sourit à la première page la douce et simple figure du chanteur mort. Un professeur de l'Athénée de Verviers, M. Jules Feller, en une préface émue et délicate, effeuille cette âme adolescente et commente ce talent naissant. Pierre Gens était un vrai poète qui eût illustré, sans doute, nos lettres nationales. Celui qui à seize ans était capable d'écrire de tels poèmes, vibrants, imagés, d'une langue à la fois harmonieuse et nette, n'aurait pas tardé à se dégager de ses influences et à chanter ses propres chants. Ses amis ont bien fait de recueillir ses vers épars. Ils ont ainsi sauvé d'un injuste oubli la mémoire de celui qu'une injuste mort a ravi à la Gloire et à la Beauté.

GEORGES RENCY

L'ART A GAND

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il semble, à suivre les expositions d'art qui se sont succédées si nombreuses dans les salles du Cercle artistique ainsi qu'au vestibule de l'Université, qu'une génération nouvelle se prépare à soutenir dignement la réputation que les Claus, les Baertsoen, les Buysse etc. ont su donner à l'école gantoise.

Laissant de côté les exposants connus, il y a lieu d'appeler l'attention sur tout un groupe de travailleurs assidus, tenaces, chercheurs préoccupés d'acquiescer un beau métier, osant voir de leurs propres yeux et voulant scruter la nature et l'humanité. L'exposition récente de la société « Kunst en Kennis » a su réunir des éléments jeunes dont quelques-uns seront probablement connus demain.

On y retrouve Gustave De Smet et ses paysages largement vus qui, déjà, avaient attiré l'attention dans une exposition précédente au Cercle artistique ; son frère Léon De Smet, dont la peinture, bien qu'apparentée à celle de son aîné, témoigne d'un esprit moins vaguement rêveur, tourmenté du désir de frapper l'imagination par des sujets parfois un peu mélodramatiques, mais qui, lui aussi, est sensible au charme de la ligne et de la couleur. C'est, dans le même groupe, Sys, trop habile peut-être, cherchant encore sa voie en des études multiples, variées et trop différentes de facture. Puis, Dessenis, dont les figures un peu lourdes mais puissantes montrent une vision bien personnelle encore qu'incomplète. Coddron et Fritz Van den Berghe, dont les recherches de vibration de couleur, en délicatesses chez le second, en puissances chez le premier, sont appuyées par un dessin large et personnel.

Bien d'autres encore, quoique moins affirmatifs, font bien augurer de l'avenir, tel Frédéric Desmet, dont quelques plâtres et bronzes de petit format ont révélé un sculpteur adroit, bien qu'impressionné par la manière spéciale à Van der Stappen.

Si à tous ceux-là on ajoute les noms de ceux qui ne se montrent pas aux expositions et qui, travailleurs solitaires, donnent peut-être la note d'art la plus intéressante, il est permis d'avoir foi en l'avenir, malgré un souffle de réaction qui n'est d'ailleurs qu'une preuve de la vitalité de ceux contre lesquels elle est dirigée.

NOTES DE MUSIQUE

Le public nombreux qui se pressait à la salle Saint-Luc le 31 mai dernier pour entendre l'audition des élèves de M^{me} Paul Miry-Merck a pu apprécier une fois de plus la supériorité de l'en-

(1) Verviers, Ch. Vinche.

seignement de ce jeune et déjà réputé professeur de chant. Un programme éclectique lui a permis d'applaudir un heureux choix d'airs, de lieder et de duos des maîtres classiques et modernes.

Parmi les élèves entendues, citons en première ligne M^{lle} Laurette Dam, qui a chanté les si difficiles Variations de Proch avec un art parfait que lui envierait plus d'une cantatrice de profession. M^{lle} Van Bavel possède une jolie voix de soprano ; elle a délicieusement dit *Serment d'amour* de Brahms. M^{me} Boulvin, visiblement indisposée, a exécuté un air d'*Obéron*. C'est avec un bel organe que M^{lle} Piers a chanté l'air du Saule d'*Othello*. Enfin M^{lle} G. Quinaut a fait apprécier une voix chaude et sympathique dans un air d'*Iphigénie en Aulide*.

Cette intéressante soirée a commencé et s'est terminée par l'audition de chœurs charmants : *Le Ruisseau* de Fauré et *Les Filles d'Arles* de P. Miry, parfaitement interprétés par une vingtaine de jeunes et jolies voix et accompagnés à merveille par M. Armand Merck.

E. C.

« PRO DOMO »

Je ne savais pas que, me rendant à l'invitation de M. Octave Maus et faisant à l'Exposition de la *Libre Esthétique* une conférence sur Jules Laforgue, je commettais un crime impardonnable. Je connus ma faute en lisant cette galante appréciation de l'*Occident* (numéro de mai) : « Un professeur à la Faculté de Lille, M. Médéric Dufour, après avoir lu Laforgue, vient de découvrir les Impressionnistes. Si vous voulez vous rendre compte de l'infériorité de culture des éducateurs de la jeunesse française, lisez dans l'*Art moderne* les articles que cet intellectuel consacre à Degas, Manet, Renoir, à leur technique, à ce qu'il appelle leur esthétique. Rien n'est plus faux, plus confus et plus extravagant. A force d'ignorance, de maladresse et de désordre, ce pion prétentieux arrive à nous dégoûter presque des maîtres que nous aimons. Ses semblables s'y prenaient jadis de la même manière pour nous dégoûter de nos admirables classiques. »

Détail amusant : Comme j'étais candidat aux dernières élections municipales, un journal de Lille, *Le Peuple*, organe des « démocrates chrétiens », reproduisit ces lignes, afin de détourner les électeurs de me donner leur voix. Je fus élu du coup.

Dans sa chronique du *Mercur* (cahier de juin), M. Georges Eekhoud cite et prend à son compte ce jugement. Il y a dans son « nationalisme » bien peu de prudence. Mes articles, comme ma conférence, ne sont qu'une analyse des pages, dans lesquelles Jules Laforgue a exposé son esthétique. Ce n'est pas moi qui définis la technique des Impressionnistes, c'est Laforgue, à qui, par-dessus moi, vont ces délicates épithètes de *faux, confus, extravagant, inintelligent, maladroit, désordonné*.

On fait un grief à M. Mellerio d'être Italien, à M. Laloy, à M. Gide et à moi d'être Français. Cela est au moins surprenant de la part de publicistes belges. Si, en France, nous avions professé un « nationalisme » aussi exclusif, nous n'aurions pas accueilli avec autant de faveur Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, Séverin, pour ne citer que les poètes, et, sans doute, ils n'auraient pas moins de génie, mais peut-être moins de gloire.

MÉDÉRIC DUFOUR

BIBLIOGRAPHIE

Ephémérides de la Société royale « La Légia » (1853-1903),
par FERNAND GASPARINI. Liège, imp. G. Thiriart.

On sait le rang qu'occupe, dans le monde artistique, la célèbre société chorale *La Légia* et les souvenirs — souvenirs de lutes et de victoires unis à ceux de manifestations hautement artistiques, d'initiatives charitables, de concours philanthropiques — qu'éveille son nom dans le cœur des Liégeois.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, M. Fernand Gasparini publie un « Livre d'or » qui contient, outre une notice historique, les éphémérides, minutieusement établies, de la société. On y suivra avec intérêt, année par année, jour par jour, le développement de l'importante institution artistique liégeoise, dont la vie offre le microcosme de l'évolution musicale de la Belgique durant le demi-siècle écoulé.

PETITE CHRONIQUE

Un groupe d'artistes épris de clarté et de liberté et qui, pour la plupart, doivent à l'Impressionnisme leur révélation, vient de constituer, sous le titre *Les Peintres indépendants*, un cercle d'expositions dont les Salons auront lieu tous les ans à Bruxelles, et tous les trois ans à Anvers, à Gand et à Liège. Ce nouveau groupe se compose de M^{lle} Anna Boch, de M^{lle} G. Buysse, Emile Claus, W. Degouve de Nuncques, M^{me} De Weert, M^{lle} Aloïs de Laet, R. De Saegher, J. Ensor, Hazledine, A.-J. Heymans, G. Lemmen, M^{lle} Montigny, M^{lle} G. Morren et Edm. Verstraeten.

Nous souhaitons bon succès à cette association nouvelle, qui paraît être une heureuse conséquence du Salon des Peintres impressionnistes, et nous félicitons vivement ses promoteurs de l'effort qu'ils tentent contre la réaction dont s'afflige l'art belge.

Le Musée de Bruxelles a acquis à la vente de la princesse Mathilde quatre tableaux anciens : un *Portrait d'artiste*, par Geldorp; le *Tambourineur*, de N. Maas; le *Portrait d'un homme de guerre*, par Sustermans, et un *Portrait d'un seigneur* de l'école lombarde du XVI^e siècle.

Notre compatriote, M^{lle} Louise de Hem, a obtenu au Salon des Artistes français à Paris, une médaille pour son tableau : *La Poupée japonaise*. C'est la seule distinction accordée à l'Ecole belge au dit Salon.

M. Isaac Albeniz vient de s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la mise en scène de son opéra comique *Pépita Ximènes*, qui sera représenté au début de la saison prochaine. Les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Foreau et Maubourg et par M. Muratore.

La campagne d'opérette qui vient de s'ouvrir au théâtre Molière par la *Mascotte*, d'Audran, est dirigée cette année par M. Péronnet. A la tête de la troupe figure l'une des divettes les plus applaudies de Paris, M^{lle} Jane Barre. La *Mascotte* a été montée avec les plus grands soins.

Le dimanche, deux représentations : en matinée, à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2.

Mardi prochain 14 juin, à 10 heures du matin, ouverture des concours du Conservatoire.

Les séances se suivront dans l'ordre suivant : Le 16, à 9 h. 1/2, instruments de cuivre; le 18, à 9 h. 1/2, instruments à anche; le 22, contrebasse et alto; à 3 heures de relevée, concours de violoncelle; le 25, à 9 heures, concours de piano (jeunes filles); le 28, à 9 h. 1/2, concours de piano (jeunes gens) (prix Van Cutsem) et harpe chromatique.

Les 1^{er} et 2 juillet, concours de violon; le 7, à 10 heures, concours de chant monodique (jeunes gens); le 8, à 9 heures, chant théâtral (jeunes filles); le même jour, à 3 heures, séance de duos de chambre (id.); le 15, dernière journée des concours, sera consacré à l'audition des élèves des cours de tragédie et de comédie.

Le succès de l'exposition de l'Art ancien à l'Exposition de Liège est dès aujourd'hui complètement assuré; toutes les formalités de la première heure, organisation et installation des différents comités, etc., sont terminées; les divers rouages administratifs fonctionnent régulièrement; on est entrée dans la voie de l'exécution pratique.

Plusieurs adhésions des plus importantes sont du reste déjà parvenues; c'est ainsi, notamment, que le commissaire spécial près cette exposition, M. le baron de Sélys-Fanson, a pu communiquer au comité la promesse de son président d'honneur, le duc d'Arenberg, de prêter de ses inestimables collections tout ce qui pourrait intéresser l'ancien pays de Liège : de merveilleuses pièces d'orfèvrerie mosanes du moyen-âge et des tapisseries, tableaux et miniatures représentant des membres de la famille de la Marck.

Incessamment, le comité lancera la circulaire aux exposants, ainsi que le règlement général, et commencera le recrutement des objets à exposer.

Le conseil d'administration de la société des Amis du Luxembourg a voté une somme de 500 francs pour la souscription ouverte en vue d'offrir au Musée du Luxembourg le *Penseur* de Rodin.

Sur une proposition faite par M. de Camondo, vice-président de la Société, il a ensuite voté la pétition tendant à accorder des droits d'auteurs aux peintres, sculpteurs, graveurs et à leurs héritiers.

Les droits d'auteurs des peintres et sculpteurs seraient de 1 p.c. sur toute transaction, pendant la vie de l'auteur et cinquante ans après mort, ainsi qu'il est établi pour la Société des Gens de lettres et celle des auteurs dramatiques. Une société civile spéciale serait constituée pour la perception et l'attribution de ces droits.

La pétition rédigée par les Amis du Luxembourg sera soumise au Parlement prochainement.

La souscription ouverte pour le monument de César Franck, qui doit être érigé dans le square Sainte-Clotilde, sera définitivement close prochainement.

L'œuvre du statuaire Alfred Lenoir est très avancée, et la date de l'inauguration pourra être fixée dans un délai très rapproché.

Il reste encore à couvrir diverses dépenses, notamment les frais nécessités par les travaux des fondations et du soubassement.

Le comité adresse un dernier appel aux personnes désireuses de contribuer à la glorification du grand musicien français et leur demande de vouloir bien envoyer le montant de leur souscription à M. Vincent d'Indy, à la *Schola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques.

Le prochain Salon d'automne aura lieu au Grand-Palais des Champs-Élysées du 15 octobre au 15 novembre prochain.

Les envois devront être faits aux dates ci-dessous :

Peinture et dessins. — Les œuvres des artistes non sociétaires, le 26 septembre; les œuvres des sociétaires le 27.

Sculpture. — Les œuvres des artistes non sociétaires, le 28; les œuvres des sociétaires, le 29.

Architecture, gravure, objets d'art. — Les œuvres des sociétaires ou non sociétaires devront être déposées le 30.

Il ne sera accordé aucun sursis.

Le bureau pour 1904 et 1905 est ainsi constitué : **Président** d'honneur, Eugène Carrière; président, Frantz Jourdain; vice-présidents, Yvanhoë Rambosson, Gustave Michel, Desvallières; secrétaire général, Lopisgich; trésorier, Abel Truchet.

PRÉSIDENTS DE SECTIONS. — *Peinture*, Wéry; *Sculpture*, Camille Lefèvre; *Architecture*, Plumet; *Dessins*, Louis Morin; *Gravure*, Lepère; *Objets d'art*, L. Laporte-Blairzy; *Délégué étranger*, Gropéano.

La *Revue bleue* a pris l'initiative d'organiser une fête pour célébrer le deuxième centenaire du célèbre pastelliste Maurice Quentin de La Tour. Cette fête aura lieu à Saint-Quentin, patrie du peintre, où sont réunis, en un musée modèle, ses plus beaux pastels. Un comité est formé, dont M. Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a accepté la présidence.

Retrouvé dans un article oublié d'Henri Becque cette réflexion : « Je me suis demandé bien souvent si l'instruction et le savoir étaient des qualités suffisantes pour juger une œuvre d'art et s'il ne fallait pas y ajouter quelque chose qui ne s'apprend pas. La question lorsqu'il s'agit de productions de l'Ecole nouvelle me

paraît résolue. Depuis que le monde existe, la critique s'est toujours trouvée divisée en deux camps : d'un côté les professeurs, — j'étends un peu le mot, — et de l'autre les artistes. Les professeurs légifèrent et argumentent, les artistes palpitent et s'emballent. Depuis que le monde existe, les professeurs avec leurs principes et leurs dédains, en faisant la petite bouche, se sont régulièrement trompés. Ce que les artistes ont aimé, applaudi, défendu, méritait de l'être : c'est ce qui a vécu, sinon survécu. »

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ELEGANCE



BAINS DE MER
SECURITE — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

VIENT DE PARAITRE :

ŒUVRES D'ALBÉRIC MAGNARD

En vente par correspondance chez l'auteur

88, boulevard Beauséjour, PARIS

Guerccœur, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux. Partition réduite pour piano et chant.

Prix net : 20 francs.

Hymne à la Justice. Partition d'orchestre. — Prix net : 10 francs.

Chant funèbre. Partition d'orchestre. — Prix net : 10 francs.

Ouverture. Partition d'orchestre. — Prix net : 10 francs.

Quintette pour flûte, hautbois, clarinette, basson et piano. — Partition : 10 francs. Parties : 10 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS). — Psychologie du Café-Concert. — Petites Expositions parisiennes. « *L'Art à l'école.* » — Nécrologie. *Virgile Joss* (E. D.). *Pierre de Querlon*. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *Droits des restaurateurs d'œuvres d'art*. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

WHISTLER EN BELGIQUE

Le premier peintre invité à participer au Salon inaugural des XX, fut celui dont nous déplorons la mort (1). Parmi les ardeurs juvéniles que réunissait un même idéal de liberté, qui, en effet, mieux que Whistler eût personifié l'esprit d'indépendance, la combativité, le mépris des conventions, la ferveur d'art qui enflammaient ces cœurs de vingt ans? On ne le connaissait en Belgique que de nom. Son art de mystère et d'har-

(1) Voir *l'Art Moderne* du 26 juillet 1903.

monie n'avait pas pénétré jusqu'à nous. Mais nul n'ignorait sa subtile et inlassable énergie, la supériorité hautaine de son caractère, son intransigeance, sa foi robuste et l'intellectualité de sa pensée.

Un tel maître consentirait-il à mettre son épée déjà victorieuse au service de la jeune armée qui entamait la bataille? Chargé de lui exposer la requête de celle-ci, je lui fis part des mobiles qui avaient provoqué la prise d'armes : l'hostilité des peintres officiels et des pouvoirs publics à l'égard des nouveau-venus, l'exclusion systématique dont étaient victimes les artistes novateurs, les railleries dirigées contre eux par la foule ignorante. L'Exposition des XX devait ouvrir une ère de combats, susciter des résistances obstinées, proclamer une véritable révolution esthétique. L'aventure était à la fois glorieuse et grosse de périls.

La réponse ne se fit pas attendre. Whistler m'écrivit, en substance : « Je suis avec vous et avec vos amis de cœur et d'âme. J'aime et j'admire votre esprit d'indiscipline, sans lequel il n'y a point de progrès. Luttons ensemble pour la conquête de notre idéal. » Et peu de temps après, parmi les œuvres de débutants (dont la plupart se sont fait, dans la suite, un nom illustre), quatre toiles superbes du maître et une série de ses eaux-fortes de Venise, à la foi si légères et si puissantes, rayonnaient à la cimaise du premier Salon des XX.

C'étaient *l'Arrangement en noir n° 5* (*Portrait de M^{lle} de C...*), le *Nocturne en bleu et argent n° 1*, la *Symphonie en blanc n° 3*, *l'Arrangement en gris et vert* (*Portrait de M^{lle} Alexander*), choisies par le peintre parmi les meilleures de ses œuvres.

Si ces compositions aux dénominations imprévues déconcertèrent certains, elles rehaussèrent singulièrement, aux yeux des clairvoyants, l'exposition du jeune Cercle. Les critiques les plus mal disposés à l'égard de celui-ci en proclamèrent la beauté dans des termes qui dédommagèrent le maître des injustes attaques dont, à la même époque, il était encore l'objet à Londres.

A deux autres reprises, les XX, bien qu'ils renouvelassent d'année en année la liste de leurs invités, prièrent le maître de prendre part à leurs Salons. Whistler répondit en 1886 par l'envoi de son merveilleux portrait de *Pablo de Sarasate*. En 1888, le maître exposa l'*Arrangement en noir n° 3*, le *Nocturne en noir et or n° 2*, les pastels *Rose et argent*, *Harmonie en rose et violet* et un choix de ses sites de Londres gravés à l'eau-forte. Il avait, dès lors, définitivement pris contact avec la Belgique artistique, qui le classa au premier rang des peintres contemporains. L'évolution esthétique à laquelle il avait avec tant de bonne grâce prêté son appui triomphait, d'ailleurs, peu à peu, des résistances, bien que la lutte fût encore ardente. On en jugera par cet extrait de la *Réforme* (15 mars 1886) :

« Hier après-midi, le Salon des XX a fermé ses portes au nez des visiteurs. Ce qui s'est débité de jurons... étouffés et de traits d'esprit quelquefois spirituels à l'exposition des Impressionnistes est inimaginable.

Bien ou mal, jamais aucun Salon de peinture n'a passionné en Belgique plus de gens. Il a amené au Palais des Beaux-Arts des personnes qui n'avaient jamais soupçonné quelle était la destination du monument.

Beaucoup d'admirateurs récalcitrants ont commencé leur éducation artistique aux XX, et rien ne nous dit qu'ils ne perdront pas d'ici peu leur.... qualificatif.

Où il y a vie, il y a progrès : et ces jeunes gens ont pour eux toute espèce d'avantages dans la lutte pour l'art. Que les vieux en prennent leur parti ! »

La compagnie n'était, au surplus, point négligeable. Outre Félicien Rops, Fernand Khnopff, Paul Du Bois, Signac, Van Rysselberghe, Ensor, Toorop, Henry De Groux, — pour ne citer que les plus connus des XX, — Whistler y rencontra, entre autres, Claude Monet, Renoir, Guillaumin, Besnard, Rodin, Carriès, Constantin Meunier, Anquetin, Forain, Redon, J.-E. Blanche, H. de Toulouse-Lautrec, Sargent, William Chase, Clara Montalba, Liebermann, Israëls, Jakob Maris : liste glorieuse d'un Gotha artistique où s'inscrivirent aussi Puvis de Chavannes, Eugène Carrière, Camille Pissarro, Alfred Sisley, J.-F. Raffaëlli, Fantin-Latour, Bracquemond, Xavier Mellery, A.-J. Heymans, Emile Claus, Paul de Vigne, Ch. Vanderstappen, F. Thaulow, Albert Bartholomé, Georges Frampton, J.-M. Swan, Mark Fisher, Max Klinger et cent autres. Ces noms

suffirent à déterminer l'ambiance dans laquelle le maître apparut en Belgique et ses affinités électives.

Dans l'intervalle, j'avais eu l'honneur, au cours d'un séjour à Londres, de pénétrer dans son intimité, et je garde avec reconnaissance le souvenir précieux de l'amitié qu'il voulut bien me témoigner. L'aristocratie de sa personne, de son geste, de sa pensée, son amour de la solitude et de la méditation, la séduction enveloppante de sa conversation coupée d'éclats intempestifs et comme grinçants, l'ironie de ses propos et de son sourire, son rire saccadé et nerveux, aussitôt réprimé, son indifférence lassée à l'égard des réalités matérielles de la vie me firent comprendre, en ce clair atelier de Chelsea où je passai maintes fois des journées inoubliables, son art de rêve, de frisson, de mystère, scandé de fugitives lueurs, en même temps que la hautaine élégance de sa vision.

Il y avait entre sa personne et les figures peintes, issues de ses mains, qui l'entouraient, serties dans leurs étroits cadres d'or fané, une sorte de parenté intellectuelle. On les sentait, comme lui-même, d'une humanité supérieure et quintessenciée. Whistler mêlait à leurs traits, à leurs attitudes, à leur substance morale, quelque chose de sa propre aristocratie. Sa psychologie éclairait celle de ses modèles, ennoblis et transfigurés, — bien qu'il soulignât l'essentiel de leurs traits, — par la distinction suprême dont il possédait le don. L'atmosphère dont il les enveloppait, c'était celle de sa pensée. S'il est vrai, comme l'a dit CAMILLE MAUCLAIR dans la pénétrante étude qu'il a consacrée au maître (1), que Whistler avait « la faculté singulière de présenter un être dans son rayonnement psychique, par transparence, de façon à faire voir, en quelque sorte, son âme interposée entre nous et son corps », c'était, avant tout, l'image spirituelle de son âme à lui que réfléchissaient ces miroirs nocturnes. La subjectivité de son génie apposa sur chacune de ses œuvres une griffe indélébile qui les fait, du premier coup d'œil, distinguer entre toutes.

Whistler visita la Belgique en septembre 1887. A Bruxelles, l'aspect pittoresque et canaille du quartier des Marolles l'enthousiasma. On put le voir fréquemment, dans les venelles qui déversent vers la rue Haute une populace crapuleuse, occupé à graver sur une plaque de cuivre les impressions que lui suggérait la vie grouillante qui l'environnait. Quand la foule des curieux devenait trop envahissante, l'artiste se contentait de tourner malicieusement son burin vers les bras, le cou ou la joue de ses malencontreux specta-

(1) *Revue politique et littéraire.*

teurs. La menace de la pointe acérée, accompagnée de son rire narquois et sec, écartait les indiscrets. Ces eaux-fortes devaient, dans les desseins de l'artiste, former une suite égale en importance à celle des planches que rapporta Whistler de son séjour à Venise. Mais le projet ne fut pas entièrement réalisé.

Une circonstance imprévue devait ramener le peintre en Belgique quelques années après. A l'insu de Whistler et dans le plus grand secret, un publiciste américain nommé Sheridan Ford avait remis à un imprimeur anversoïse, en mars 1890, le manuscrit d'un ouvrage intitulé *The Gentle Art of making enemies* dont il lui commanda deux mille exemplaires. C'était une compilation de documents réunis par le maître au cours de ses démêlés avec la critique : le récit de son procès contre John Ruskin, le texte de ses conférences sur l'art, sa correspondance batailleuse avec les juges attirés de la peinture et de la gravure, toutes les pièces, en un mot, de la guerre sans merci livrée par un des artistes les plus originaux de ce temps à ceux que son art novateur avait déconcertés.

Ford avait obtenu de Whistler l'autorisation de classer ces papiers. Prévoyant l'intérêt qu'ils offraient pour l'histoire de l'art et le bénéfice qu'il pourrait retirer de leur publication, il se les était appropriés et comptait les faire paraître sous son nom et à son profit. Déjà, à deux reprises, en Angleterre et aux États-Unis, Whistler avait déjoué cette manœuvre frauduleuse. Elle allait réussir à Anvers lorsque le maître, instruit de cette nouvelle tentative, débarqua brusquement en Belgique et, sur le conseil de M^e Albert Maeterlinck, fit saisir la publication frauduleuse.

Il n'était que temps. L'édition non autorisée de *The Gentle Art of making enemies* était imprimée. On l'emballait pour la repasser en Angleterre lorsque l'huissier vint arrêter ce commerce illicite. Au lieu d'être embarqués sur le paquebot, les deux mille exemplaires de l'ouvrage contrefait prirent le chemin du Palais de Justice, où ils furent enfouis dans les souterrains, parmi les pièces à conviction des maraudeurs, faux-monnayeurs et escarpes de toute espèce.

Le procès eut lieu devant le tribunal correctionnel d'Anvers en octobre 1891. Et cette fois encore, Whistler, qui ne lâchait jamais une partie engagée, vint en personne s'asseoir à côté de son conseil pour défendre ses droits.

L'*Indépendance belge* a rendu compte en ces termes de cette audience sensationnelle :

« En l'absence du prévenu, qui, fixé aujourd'hui à Paris, s'était prudemment abstenu de répondre à l'assignation, les débats n'ont présenté que la moitié de l'intérêt qu'on en pouvait attendre. Néanmoins, ceux des membres du barreau anversoïse qui se trouvaient lundi au Palais de Justice ont eu le rare régal de voir de près

le grand artiste Whistler, de rencontrer le pétilllement méphistophélique de ses yeux qui éclate en fusées de gaieté toute jeune sous le buisson des sourcils grisonnants, derrière la vitre du monocle.

Venu tout exprès à Anvers, M. Whistler a été avec M. Köhler, l'imprimeur de M. Sheridan Ford, le seul témoin interrogé, et il a fait en français, avec une amusante et nonchalante aisance, le récit de la scélératesse dont il a failli être victime et dont la justice belge a tenu à le venger.

Il y a eu un moment piquant pendant l'interrogatoire qui a précédé la prestation du serment.

— Quelle est votre religion, M. Whistler ? demande le président.

M. Whistler garde un silence en apparence hésitant. Il ne s'attend pas plus à celle-ci qu'il n'était préparé à l'indiscrète question du président sur son âge, — question à laquelle il ne répond jamais.

— Seriez-vous... protestant ? demande le président pour le tirer d'embarras.

M. Whistler fait le plus joli geste, un geste qui dit clairement :

— Ma foi, je veux bien. Vous savez ! C'est comme vous voulez.

Après la courte déposition de l'imprimeur confirmant en tous points la narration de M. Whistler, M^e A. Maeterlinck n'avait plus qu'à demander l'application de la loi sur la contrefaçon de la propriété littéraire. En avocat de talent et de goût, il n'a pas voulu s'en tenir à cette tâche facile. Dans une intéressante plaidoirie où il a fait ressortir la valeur artistique de M. Whistler et comparé ses batailles contre la critique « à certaine fameuse polémique soutenue par Paul-Louis Courier en son temps », il a signalé la haute importance du procès et le grand service rendu par le parquet d'Anvers à la cause de la littérature et de l'art en intervenant pour la répression d'un acte de piraterie commis chez nous. »

Le jugement, rendu le 26 octobre 1891 sous la présidence de M. Charles Moureau, a condamné Sheridan Ford, du chef de contrefaçon, à 500 francs d'amende, à 3,000 francs de dommages-intérêts envers Whistler et à tous les frais du procès, ces condamnations devant être remplacées par trois mois de prison si elles n'étaient pas exécutées dans un délai de soixante jours. Elles ne le furent jamais, au demeurant, et la saisie pratiquée le 7 janvier 1892 à l'ancien domicile du prévenu n'aboutit qu'à un procès-verbal de carence.

Whistler eut, du moins, la satisfaction de pouvoir insérer dans l'édition originale de son livre, qu'il publia chez Heinemann, cette ironique réflexion :

« C'est une consolation de voir pourrir dans un cimetière de palais de justice l'illicite recueil qu'en a fait un contrefacteur. »

OCTAVE MAUS

Psychologie du Café-Concert.

« Il n'y a presque plus de cafés-concerts : il n'y a guère que des music-halls. » Ainsi débute l'une des dernières chroniques théâtrales du *Temps*, jolie d'imprévu et de trouvailles, trop modestement signée d'un simple X, encore que chaque phrase atteste un écrivain.

La définition de ces frères ennemis ? Les signes extérieurs par quoi ils se différencient ? Voici : « Un café-concert est un établissement public où l'on vient se désaltérer en écoutant de la musique et des chants. Peu à peu, ce sont les chants qui sont devenus l'essentiel. Mais tous les spectateurs, encore aujourd'hui, y sont assis. Les dossiers de chaque fauteuil supportent une petite tablette, humble reste de l'ancienne table sur laquelle le buveur s'accoudait. Toute menue qu'elle est, cette tablette a conservé sa destination : dans les cafés-concerts, non seulement on fume, mais on boit, presque obligatoirement : le prix de la consommation est perçu avec le prix de la place. La scène peut être réduite à sa plus simple expression : ce qu'il faut à un chanteur pour poser les pieds, marcher un peu et saluer.

« Le music-hall est, comme son nom l'indique, d'importation étrangère. Il est vaste, nécessairement. Une partie des spectateurs, et ce n'est ni la moins importante ni la moins assidue, est debout, va et vient, comme dans un marché couvert. Et l'on voit là, en effet, parader, voltiger, trotter un alerte troupeau féminin. La scène, si elle n'est pas aussi profonde que dans les véritables théâtres, est beaucoup plus vaste que dans le café-concert. Un assez grand nombre de spectateurs et de figurants y peuvent évoluer. Il y a encore de la musique et des chants, mais musique et chants peuvent totalement disparaître..... »

Le music-hall participe du théâtre et du cirque. On y voit des gymnastes, des chevaux ou des chiens savants, des bicyclistes qui font des bonds dans le vide. Une pièce qui n'appartient à aucun genre nettement défini : à la fois vaudeville, revue, ballet et féerie, clôture le spectacle. « Or, tous les cafés-concerts, aujourd'hui, tendent à se transformer en music-halls. Selon les ambitions ou les calculs de leurs directeurs, et les facilités qu'ils peuvent offrir au spectacle, ils deviennent théâtres ou cirques. C'est surtout en cette saison d'été que l'évolution qui s'accomplit apparaît clairement : des quatre concerts en plein air des Champs-Élysées, où se porte la foule de préférence, par ces délicieuses nuits de juin, à la fois voluptueuses et pures, tièdes et rafraîchies, le seul qui soit demeuré fidèle à la chansonnette est celui des Ambassadeurs, à cause sans doute de l'exiguïté de sa scène. Mais si la chansonnette est devenue ce qu'elle est aux Ambassadeurs, si elle ne peut plus être que cela, il me serait impossible de regretter sa mort, il me serait difficile de ne pas la souhaiter ! »

Ceci incite le music-hallologue du *Temps* à analyser l'étrange flore musicale éclosée sur ces parterres chimériques : « Il serait assez intéressant de débrouiller quel est l'air type, l'air par excellence au café-concert, celui qui porte le plus, se retient le mieux, finit par courir les rues. Les meilleurs — je veux dire ici ceux qui ont le plus de succès — sont les plus nègres ! J'entends ceux dont la phrase musicale est la plus courte, la plus saccadée, la plus sautillante. Ceci explique pourquoi il nous en arrive un certain nombre d'Amérique où ils n'avaient pris racine qu'après avoir été importés d'Afrique, leur véritable berceau. Mais adoptés et adaptés par les Anglo-Saxons, arrangés sur un rythme de gigue,

ils se sont encore rétrécis et desséchés. La même chose est arrivée à un refrain célèbre, le *Tararaboum-dihé*, dont j'ai lu qu'il fut emprunté à une chanson populaire hongroise d'un caractère large et franc : le café-concert, pour l'utiliser, en modifia le ton et les césures. »

Le texte de ces chansons baroques, qui participent de la nature de la musique, ont, naturellement, leur importance. « Elles doivent être empruntées à un vocabulaire concret — ce qui est une qualité — et restreint — ce qui est un défaut ; être accompagnées, comme par retour aux origines du langage, du plus grand nombre d'onomatopées possible ; et débarrasser les thèmes poétiques de tout ce dont les a chargés l'humanité dans le cours des âges : la retenue, la morale, la prévision des conséquences d'un acte. L'amour sera réduit à un geste sensuel et brusque, l'ivresse jouera un grand rôle ; et surtout il faudra que la mimique, une mimique excessive et désordonnée, complète le sens, que des phrases et une musique rudimentaires n'expriment que d'une façon imparfaite. Ainsi une chanson de café-concert « bien faite et bien moderne » nous replongerait simplement dans un état d'âme sauvage et préhistorique ; et les personnes, fort nombreuses encore, qui ne peuvent goûter que cette forme d'art, c'est-à-dire dont l'attention ne se soutient pas assez longtemps pour qu'elles puissent s'intéresser au développement d'une pièce de théâtre ou d'une symphonie, devraient être vénérées ou craintes — cela dépend du point de vue où l'on se place — comme des portraits vivants d'ancêtres. »

La remarque n'est-elle pas spirituelle et fine ? « Pendant un demi-siècle, pourtant, le café-concert avait été autre chose qu'un « tam-tam » nègre. Il est issu du Caveau, il a été un lieu où l'on chantait en public la chanson française, égrillarde, bachique, patriotique et même politique, aux rares moments où un grand courant d'opinion entraînait tout le monde : *En revenant d'la revue* est un exemple de ces chansons politiques.

« Aujourd'hui, c'est à peine si on ose risquer le couplet patriotique. Et, devant un grand public, les allusions seulement égrillardes ne portent pas : la grivoiserie n'est qu'une demi-teinte, et les demi-teintes ne se perçoivent que de près. Il a donc fallu, dans les grands établissements, aller jusqu'à l'obscénité. Et, comme la censure est intervenue, l'obscénité est partie à son tour. Alors les cafés-concerts sont devenus music-halls, et la chanson les a quittés.

« Elle les a quittés, mais non pour mourir. Elle est seulement retournée au Caveau d'où elle était sortie ; que sont, en effet, les cabarets chantants de Montmartre, sinon des caveaux ? Et, en retrouvant son origine, en s'adressant, comme jadis, à un public peu nombreux, véritablement bourgeois et parisien, ami de la volupté facile, de la sentimentalité un peu trop à fleur de peau, des déshabillés très déshabillés, mais encore galants, et surtout, de la raillerie, elle a retrouvé la vie. Une vraie vie, une vraie jeunesse, une gaieté enfin communicative, et le sentiment délicat que, pour dire les choses, il y a la manière ! »

Petites Expositions parisiennes.

« L'Art à l'école. »

Égayer l'école par le charme d'une décoration fixe ou mobile ; souhaiter une illustration séante pour le livre de classe, la couverture de cahier et le « bon point » ; appeler l'art à concourir à

l'éducation morale et sociale, il n'est pas d'ambition plus louable, ni qui réponde mieux aux visées de notre temps. L'exposition ouverte au Cercle de la Librairie montre ce que l'on tente aujourd'hui; elle rappelle ce qu'imaginèrent, dans ce sens, les siècles révolus; elle indique ce qui devrait se faire, car, s'il y a accord sur l'utilité d'initier l'enfance à la beauté, les moyens suivis pour y atteindre diffèrent et, jusqu'ici, ils demeurent inefficaces, sinon blâmables.

Il appartiendra à la présente manifestation d'orienter les volontés vers des voies moins incertaines. L'Association de la Presse de l'Enseignement s'est honorée en tirant de pair et en proposant comme modèles les rares initiatives valables qui se sont produites depuis une dizaine d'années : tels les tableaux intuitifs de M. Georges Moreau; telles les images murales de MM. Henri Rivière, de M. Moreau-Nélaton, de M^{lle} Dufau. La méditation de pareils exemples mettra, nous l'espérons, le terme voulu aux errements d'antan et suggérera aussi comment peut se réaliser le vœu de ceux qui convoitèrent la parure de l'art pour adoucir le labeur de la jeunesse.

(La Chronique des arts.)

NÉCROLOGIE

Virgile Josz.

Un des plus charmants écrivains français vient de mourir, à l'âge de quarante-cinq ans, dans toute la plénitude de son talent : Virgile Josz. Avant tout c'était un fervent du XVIII^e siècle, un fils des Goncourt. Erudit, fureteur, passionné des choses élégantes des époques de la Pompadour et de la du Barry, il laisse deux livres curieux, *Fragonard* et *Watteau*. Ces études sur les mœurs du XVIII^e siècle sont écrites d'une plume artiste, en un style vivant et pittoresque, plein de couleur et de feu. Ils débordent de renseignements nouveaux et amusants, de détails piquants, de révélations inédites, de descriptions enlevées de main de maître. Ils furent édités par le *Mercur de France*, dont Virgile Josz était un des collaborateurs les plus assidus. Il venait de publier dans la revue de ce nom l'intéressante histoire d'une maison parisienne, l'hôtel précisément occupé aujourd'hui par le *Mercur de France* et où jadis vécut Beaumarchais. Virgile Josz avait publié aussi *Hans Wyll*, *Une Sérénade*, *Clavel d'Haurimont*, puis *Rembrandt*, un drame en cinq actes, en collaboration avec Louis Dumur, qui était son ami intime.

Les Bruxellois commençaient à bien connaître Virgile Josz. Il avait fait représenter au théâtre Nolière, l'an dernier, *Ma Bergère*, une pièce en collaboration avec Louis Dumur. Elle eut du succès, ainsi que la conférence que fit Josz cet hiver à l'exposition du XVIII^e siècle, rue Royale.

Josz et Dumur avaient fait représenter aussi l'an dernier au théâtre Sarah Bernhardt une grande pièce, *Le Maquignon*, qui remporta un fort grand succès.

Comme on le voit, le talent de Josz était fort complexe et varié. Mais il se consacra surtout au passé, qu'il fouillait ardemment et connaissait. Les choses très neuves lui étaient assez suspectes. Les chroniques qu'il publia dans l'*Européen* dénotent chez lui certaines incompréhensions, notamment des écoles impressionnistes et néo-impressionnistes.

Josz reste un bel écrivain. Et sa mort, si soudaine et si inattendue, est une perte sérieuse pour la littérature.

E. D.

Pierre de Querlon.

Un jeune homme de lettres qui donnait les plus brillantes espérances, Pierre de Querlon, vient de mourir à Etampes, à l'âge de vingt-quatre ans.

C'était l'un des collaborateurs de l'*Ermitage*, auquel il donna à maintes reprises des pages élégantes, d'un tour personnel, d'un style lucide et ferme. De son vrai nom Pierre Peyrot des Gachons, il appartenait à une famille d'artistes qui compte entre autres, parmi ses membres, l'écrivain Jacques des Gachons et le peintre André des Gachons, l'un et l'autre frères du défunt.

Nous adressons à ceux-ci l'expression de nos regrets et de nos sincères condoléances.

Concours du Conservatoire⁽¹⁾.

Jury : MM. GEVAERT, président; J.-B. STRAUWEN, HERMAN, PRECKHER et TINEL.

Basson. — Professeur : M. BOOGAERTS. Morceau de concours : *Adante et rondo* du *Concerto* de Mozart. — 2^e prix avec distinction, M. Bouchat; 1^{er} accessit, M. Bernard; 2^e accessit, MM. Vandervinne et Verbruggen.

Clarinete. — Professeur : M. HANNON. Morceau de concours : *Adagio et rondo* du *Quintette* de Weber; morceau pour les concurrents aspirant au 1^{er} prix : Transcription d'un air d'*Ezio*, de Hændel. — 1^{er} prix avec distinction, MM. Delcampe et Van Ingh; 2^e prix, M. Brismée; 1^{er} accessit, MM. Ernest Stevens et Adriaënsens.

Hautbois. — Professeur : M. GUIDÉ. Morceau de concours : *Larghetto et premier allegro* du *Quatrième Concerto* de G. Vogt; morceau pour les concurrents aspirant au 1^{er} prix : *Adélaidé*, transcription pour cor anglais, de Beethoven. — 1^{er} prix avec distinction, M. Dame; 2^e prix, MM. Beaumez et Staatje.

Flûte. — Professeur : M. ANTHONI. Morceau de concours : *Fantaisie pastorale hongroise*, de Doppler. — 1^{er} prix avec distinction, M. Bonneel; 2^e prix, M. Vanhamme; 1^{er} accessit, MM. Culot et Demacq; 2^e accessit, MM. Bastien et Van Branteghem.

Jury : MM. GEVAERT, président; DEMUNCK, DUBOIS, MASSAU, LEENDERS et BEYER.

Contrebasse. — Professeur : M. ECKHAUTTE. Morceau de concours : *Adagio et allegretto scherzando* de la *Troisième Suite* pour contrebasse à cinq cordes de M. Eeckhautte. Morceau d'ensemble : *Invocation* à deux voix de J.-S. Bach. — 2^e prix, MM. Frin et Leclercq.

Alto. — Professeur : M. L. VAN HOUT. Morceau de concours : *Premier allegro* du *Concerto* de Mozart. — 1^{er} prix, MM. Debay et Van Steenbeeck; 2^e prix, MM. Declercq et Jadot; 1^{er} accessit, MM. Dyserin et Vander Bruggen.

Jury : MM. GEVAERT, président; BEYER, prince PIERRE DE CARAMAN, DE MUNCK, LEENDERS et MASSAU.

Violoncelle. — Professeur : M. ED. JACOBS. Morceau de concours : Première partie du *Concerto* de Reinecke; morceaux au choix : M. Jacobs, première partie du *Concerto* de Haydn; M. Van Hamberg, *Sixième sonate* de Boccherini; M. Pitsch, *Andante et final* du *Concerto* de Haydn; M. De Vliegheer, première partie du *Concerto en la mineur* de Davidoff. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction (maximum des points), M. De Vliegheer; 1^{er} prix avec distinction, M. Pitsch; 1^{er} prix, MM. Jacobs et Van Hamberg; 2^e prix, M. Grouzé; 1^{er} accessit, MM. Absalon et Diselez.

Chronique judiciaire des Arts.

Droits des restaurateurs d'œuvres d'art.

Le tribunal correctionnel de la Seine a décidé qu'un restaurateur d'objets d'art ne pouvait exercer sur les objets qui lui avaient été confiés aucun droit de rétention à l'effet d'obtenir paiement du prix de la restauration par lui effectuée.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Le tribunal, poussant jusque dans ses dernières limites les conséquences de sa théorie, a même déclaré qu'il y avait abus de confiance de la part du restaurateur qui refusait de restituer les objets qu'on lui avait remis. Peu importe qu'il ne les ait pas laissés sortir de chez lui et qu'il les ait constamment tenus à la disposition de leur propriétaire contre paiement d'une note que l'amateur refusait de payer, l'estimant extrêmement exagéré.

Il résulte de ce jugement que le restaurateur qui ne peut se faire payer de l'intégralité de ce qu'il prétend lui être dû doit restituer les tableaux à lui remis à première réquisition, sauf à assigner leur propriétaire devant la juridiction compétente pour la valeur des travaux par lui faits. Mais il ne peut les retenir par devers lui comme le ferait un vendeur qui ne serait pas payé du prix de sa chose.

Memento des Expositions.

ANVERS. — Exposition triennale (internationale) des Beaux-Arts. 6 août-25 septembre. Délais d'envoi : notices, 1^{er} juillet; œuvres, 7 juillet. Deux œuvres de même nature par exposant; une seule pour les étrangers. Gratuité de transport sur le territoire belge pour les ouvrages admis. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.

BAYONNE-BIARRITZ. — Deuxième exposition de la Société des Amis des Arts. (Réservée aux membres de la Société et à leurs invités.) 25 août-25 septembre. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, 5-10 juillet. Envois directs : 8 août. Renseignements : M. H. O'Shea, président, Biarritz.

DIEPPE. — Société des Amis des Arts. 16 juillet-26 septembre. Dépôt à Paris (20 juin-1^{er} juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

PETITE CHRONIQUE

Les bandes d'expédition de l'Art moderne devant être réimprimées, l'administrateur prie instamment les abonnés de l'informer des changements à apporter éventuellement à leur adresse.

Hier samedi a eu lieu au Musée Moderne, place du Musée, l'ouverture de la première exposition annuelle du cercle d'art L'OEuvre.

Une exposition publique de soixante-dix-neuf reproductions de chefs-d'œuvre du Titien et de Velasquez, choisis dans la galerie Impériale de Vienne, la National Gallery de Londres, les musées de l'Ermitage à Saint-Petersbourg et du Prado à Madrid et de la collection de Grosvenor House est ouverte en ce moment à l'Académie des beaux-arts et école des arts décoratifs, 141, rue du Midi.

Aujourd'hui dimanche, à midi, s'ouvrira à Namur, au hall du Kursaal de Meuse, l'exposition triennale des beaux-arts.

Outre le *Jongleur de Notre-Dame*, de Massenet, et *Pepita Ximènes*, comédie lyrique en deux actes de M. Isaac Albeniz, dont M. Maurice Kufferath achève la traduction française, la direction du théâtre de la Monnaie fera représenter au cours de la prochaine saison deux actes nouveaux de M. Albert Dupuis sur un poème de M. Edmond Catlier, *La Ducasse*, et probablement le *Sancho* de M. Jacques-Daleroze. Figurent en outre au programme de la prochaine campagne : *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy et Maurice Maeterlinck, *Alceste* de Gluck, *Gwendoline* de Chabrier, le *Vaisseau fantôme* et *Fidélité*.

Parmi les artistes nouvellement engagés ont cité MM. Laffite, de l'Opéra, et Muratore, de l'Opéra-Comique, M^{lles} Baux, Van Dyck, Cortez, Brozzia, Carlhant, M^{lles} Laffite et Muratore. En représentations, MM. Clément, Salignac, E. Van Dyck, M^{lles} Litvinne, Landouzy, etc.

Le spectacle d'ouverture, fixé au 5 septembre, sera composé des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*.

Hier, samedi, le théâtre Molière a repris le *Grand Mogol*. Le succès de l'œuvre d'Audran ne peut manquer de s'affirmer une fois de plus. Aujourd'hui dimanche, deux représentations, à 2 et à 8 heures. Aux matinées les enfants paient demi-place.

C'est jeudi prochain, à 3 heures, qu'aura lieu, à la Grande-Harmonie, le concert d'inauguration de la *Cam-ra* sous la direction de MM. Ch. Bordes et V. Vreuls avec le concours de M^{me} Laure Flé, de M^{lle} Marie Pironnet, de MM. L. Bourgeois, Jean David, Théo Charlier, M. Bastin et A. Zimmer.

Le programme, consacré à J.-S. Bach, se composera du Concerto en fa pour trompette aiguë, flûte, violon et orchestre; du duo de la *Cantate pour tous les temps*, de la *Fantaisie chromatique* et fugue pour piano et de la *Cantate sur l'abus du café* (première audition à Bruxelles). S'adresser, pour les places, à MM. Breikopf et Haertel.

A l'occasion de sa rentrée, la Conférence du jeune barreau d'Anvers organisera une exposition du croquis et de la caricature judiciaires.

L'exposition aura lieu au palais de justice. Elle s'ouvrira le samedi 12 novembre prochain et se fermera le dimanche 20 du même mois.

Les envois devront être adressés, du 10 au 15 octobre, chez M. Victor Yseux, président de la Conférence du jeune barreau, 2, rue de la Reine, Anvers (Belgique).

Les exposants sont priés d'envoyer, dès à présent, à celui-ci les indications nécessaires pour la rédaction du catalogue.

Le lieutenant-général Donny travaille activement à la réalisation d'un projet des plus intéressants. Il s'agit, a-t-il dit à un de nos confrères, « de l'installation, dans un angle d'un des compartiments de l'exposition de Liège, d'un planisphère se développant circulairement et sur lequel sera reproduit la cartographie du globe terrestre. Sur chacun des continents des signes distinctifs indiqueront toutes les entreprises belges à l'étranger (usines, mines, carrières, hauts fourneaux, etc.), qu'elles appartiennent à des particuliers ou à des sociétés privées. Au centre de la salle, dont le plancher sera à cet endroit légèrement surélevé, le public pourra se rendre un compte immédiat de l'activité déployée par les Belges dans tous les pays du monde. Au centre du planisphère figurera également un groupe du sculpteur de Lalaing représentant la Civilisation se penchant sur la Barbarie pour la relever.

Le planisphère aura 6 mètres de hauteur et 23 mètres de développement circulaire. Il sera dressé par un établissement géographique de Bruxelles et les indications lui seront fournies, pour ce qui concerne les entreprises belges, par deux avocats, MM. Plas et Pourbaix, qui ont déjà publié différents ouvrages sur la matière. Ce travail exigera l'emploi de trente-six bandes de toile de 6 mètres de haut et 0^m,65 de largeur chacune.

D'autre part, M. Digneffe, président du comité exécutif, et MM. Paul Forgeur, secrétaire général, et Gody, commissaire général adjoint du gouvernement, viennent de rentrer de Berlin, où ils ont conféré avec les membres du comité provisoire de patronage de la participation allemande qui vient d'être définitivement installé le 24 courant, et le commissaire général nommé. Ajoutons que le comité comprendra les personnalités les plus marquantes de l'industrie germanique, et qu'il est dès à présent certain que la section allemande sera plus importante qu'à toutes les expositions précédentes en Belgique.

Un grand concours, qui prendra le nom de « Concours de la Musique française », aura lieu à Paris au mois d'octobre prochain. Il comprendra cent mille francs de prix qui seront répartis entre un opéra ou un drame lyrique, un opéra comique, une œuvre symphonique, un ballet et même une opérette.

Ce concours est organisé sous le haut patronage du prince Albert de Monaco, de M. Henry Deutsch de la Meurthe et de la

Société des Grandes Auditions musicales, dont la présidente est la comtesse Greffulhe.

M. Claude Debussy vient de faire paraître chez MM. A. Durand et fils deux *Danses* (danse sacrée, danse profane), pour harpe chromatique ou piano avec accompagnement d'orchestre d'instruments à cordes.

M. Georges Hoentschel vient de faire don, à la ville de Paris d'une série importante d'œuvres de Carriès, qui seront placées dans une salle du Musée portant le nom du statuaire.

Les fêtes d'Orange sont fixées aux 30, 31 juillet et 1^{er} août. La première journée sera consacrée à l'*Hippolyte couronné* de M. Jules Bois, la deuxième à une tragédie de M. Meunier, *Cynthia*, la troisième au *Dionysos* de M. Joachim Gasquet, pour lequel M. Claude Debussy écrit une partition orchestrale et chorale.

Une tradition allemande des *Moralités légendaires* de Jules Laforgue paraîtra prochainement à Stuttgart par les soins de M. Paul Wiegler, qui fera précéder cette édition d'une biographie complète du poète et de documents inédits, portraits, correspondances, etc.

M. Vittorio Pica, toujours attentif à l'évolution de l'art pictural dans tous les pays, consacre à Ignacio Zuloaga une élogieuse étude, ornée de vingt-deux reproductions, dans l'*Emporium* (fascicule de juin). On sait la place qu'a prise très rapidement le peintre espagnol dans le mouvement artistique contemporain.

M. Ph. Zilcken vient d'être nommé directeur du jeune cercle d'avant-garde *Sint-Lucas*, d'Amsterdam, qui organise en ce moment une exposition générale de peinture hollandaise au Salon International de Paris (Grand Palais).

Souvenir de Lenbach. — En 1883, l'impresario Angelo Neumann produisait en Italie une chanteuse allemande de grand talent, Hedwig Reicher-Kindermann, qu'on applaudit à Bruxelles dans le *Crépuscule des Dirux*. Malgré son remarquable mérite, la cantatrice, qui interprétait surtout du Wagner, eut peu de succès à Rome, où les dilettanti ne sont pas encore très germanisés. Elle s'était habituée ailleurs, dit le *Ménestrel*, à de si beaux triomphes, que la colonie allemande voulut la consoler de cet échec inusité. On organisa en son honneur les réunions les plus brillantes. Elle fut

invitée chez l'ambassadeur, qui l'accompagna lui-même au piano. Un autre jour, elle fut conviée à un dîner intime où se trouvait Lenbach. Dans la soirée, Hedwig chanta quelques mélodies, au nombre desquelles se trouvait celle de Schubert, *En Mer*. Le grand peintre fut tellement ému qu'il ne parvint pas à cacher ses larmes. La jeune femme s'en étant aperçue, remplaça aussitôt les lieder élégiaques par des tyroliennes et des ländler, en lançant les vocalises avec tant d'art et de joyeuse humeur que bientôt Lenbach riait aux larmes. Deux jours après, celui-ci recevait la jeune femme dans son atelier où il avait organisé pour elle une fête dont tout Rome parla. A son arrivée, il la conduisit lui-même vers une sorte de trône disposé dans la verdure de grands lauriers et la traita comme une princesse. Quand elle eut chanté, une pluie de fleurs tomba sur elle de tous les coins de la salle. Le jardin était illuminé; on y resta une partie de la nuit. Deux mois après, le 2 juin 1883, Hedwig Kindermann mourait à Trieste, où elle repose sur les bords de l'Adriatique, dormant son éternel sommeil. Elle n'avait pas encore trente ans.

Sait-on, dit le *Guide musical*, que Schumann interrogea un jour une table parlante afin de savoir quel était le temps exact des deux premières mesures de la Cinquième Symphonie de Beethoven? Un soir, se trouvant avec sa femme et un ami, il s'empara d'une petite table; tous les trois y mirent leurs mains et la table, après quelques instants, se mit à danser. Alors Schumann lui posa la question. La table hésita pendant longtemps et, finalement, au grand étonnement des assistants, battit à quatre temps le passage indiqué!

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{re}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Juillet



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A propos de Gluck (OCTAVE MAUS). — Constantin Guys (1802-1892). — Livres neufs. *Minne* (O. M.). — Tâches dans le paysage. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

A PROPOS DE GLUCK

Délaissé et comme oublié durant près d'un demi-siècle, voici Gluck revenu au premier plan de l'actualité. Ses œuvres sont rentrées avec un succès éclatant au répertoire des théâtres lyriques. Après *Orphée* et *Iphigénie en Tauride*, joués à l'Opéra-Comique et à la Monnaie, *Alceste* vient d'être accueilli à Paris avec tant de faveur qu'il a fallu, pour permettre aux plus impatients de ses admirateurs d'en jouir, reculer la clôture de la saison théâtrale. L'Opéra annonce pour l'hiver prochain *Armide*, qui va être mis en scène, cet

été, aux arènes de Béziers. Et, de son côté, la Monnaie a inscrit *Alceste* au programme de sa prochaine campagne.

Réjouissons-nous de voir l'évolution du goût public autoriser de telles initiatives. Il y a trente ans, celles-ci eussent été follement téméraires. Meyerbeer et Rossini avaient abaissé le niveau du théâtre lyrique au point d'exclure du répertoire les ouvrages dont l'expression musicale s'accordait avec les intentions dramatiques. Gluck, dont l'art repose sur cette équation, fut l'une des premières victimes de l'esthétique nouvelle. Banni de la scène, il trouva un refuge dans les concerts. Et l'opinion s'accrédita, au XIX^e siècle, que l'auteur d'*Armide* était un grand musicien mais qu'il n'entendait rien à l'art théâtral et que ses ouvrages n'étaient décidément pas faits pour être représentés. On imagina alors, dans les conservatoires, de les interpréter en oratorios, sans décors et en costumes de ville. Et ceci eût sans doute surpris le bon chevalier qui avait comme principal souci, lorsqu'il mettait un opéra en musique, à ce qu'il affirmé dans ses écrits, « d'oublier qu'il était musicien ».

Il fallut, pour rétablir sur son piédestal l'harmonieuse statue, profiter d'une transformation du goût public. Cette transformation, nous la devons à Richard Wagner. C'est lui, incontestablement, c'est son génie puissant, irrésistible, qui a ramené la foule à une compréhension plus haute et plus vraie du drame lyrique. Ses héros impétueux ont brisé les effigies des faux dieux et restitué enfin le théâtre à l'art et à la beauté.

Oui, c'est à l'*Anneau du Nibelung*, à l'intensité des sentiments qu'il exprime, à l'humanité qu'il recèle, au

pathétique dont il est imprégné que nous devons la restitution d'*Alceste*, d'*Orphée*, des *Iphigénie*. Pour arriver au cœur des spectateurs d'aujourd'hui, Gluck a dû faire un détour. Mais le chemin l'a mené sûrement au but. Et l'on peut dire que Wagner, qui doit tant à son illustre précurseur, s'est acquitté envers lui en le tirant de l'ingrat oubli des hommes pour l'auréoler d'une gloire nouvelle. Sur les scènes où les *Huguenots* succédaient invariablement à d'autres *Juive*, n'avons-nous pas vu, d'ailleurs, depuis la trouée lumineuse de *Tristan* et des *Maîtres-Chanteurs*, *Fervaal*, l'*Étranger*, le *Roi Arthus*, œuvres de la même lignée, sinon de la même conception, qu'*Alceste* et qu'*Armide*? Sans doute est-il encore une portion du public à qui demeure fermée la beauté de ces spectacles d'art. On ne bouleverse pas en un tour de main des habitudes enracinées depuis un demi-siècle. Mais le seul fait d'avoir osé ouvrir sur des jardins de poésie et de musique quelques fenêtres inflexiblement condamnées prouve l'amélioration du goût, secondé par la bonne volonté des directeurs de théâtres.

Et qu'on veuille bien ne pas considérer la reprise des ouvrages de Gluck comme l'effet d'une curiosité qui porte, depuis quelques années, les hommes à s'enquérir des choses du passé, à scruter l'âme de nos ancêtres, à se figurer leurs divertissements, leurs mœurs, leurs sentiments, leur costume. Il ne s'agit point de restitution historique ou de reconstitution, comme il s'en fait sur ces théâtres de verdure que remit à la mode l'esprit archaïque de Charles Bordes. Si *Alceste*, après *Iphigénie en Tauride* et après *Orphée*, vient de revivre à l'Opéra-Comique d'une vie neuve et frissonnante, c'est que les émotions qu'elle provoque — compassion, inquiétude, pitié, enthousiasme — sont celles qui, de tous temps, ont fait palpiter le cœur humain.

Un drame-lyrique de Gluck est très exactement de la même essence qu'un drame de Wagner ou de Vincent d'Indy, et s'il en diffère par la forme extérieure, — j'entends le vêtement harmonique dans lequel il se drape, les sonorités orchestrales qu'il utilise, etc., — il se sert, au fond, de moyens identiques pour arriver au même résultat.

De là vient qu'il faut interpréter Gluck avec le même souci de vérité, d'expression et de vie qu'une œuvre contemporaine. M. Pierre Lalo, dont les réflexions sont toujours judicieuses, vient précisément d'écrire sur ce sujet une chronique dont quelques citations clôtureront à merveille le présent article. « L'opinion qui régna pendant le XIX^e siècle, dit-il entre autres, la doctrine hors de quoi il n'y avait pas de salut, c'est que Gluck était *noble*. Et il l'était sans doute; et l'on conçoit qu'il ait frappé par sa noblesse des gens accoutumés à la fréquentation quotidienne de Meyerbeer, de Donizetti ou d'Adolphe Adam. Seulement on en était si

fortement frappé qu'on ne voyait guère plus rien d'autre; on prenait pour la qualité caractéristique de Gluck ce qui n'était qu'une manière d'être commune à tous les maîtres de l'ancien opéra français; et l'on méconnaissait les signes particuliers par où il se distinguait si violemment, et qui sont la marque même de son génie. Le mot « noble » était devenu une sorte d'épithète homérique qui paraissait inséparable du nom de Gluck. Les personnes les plus ignorantes de la musique savaient du moins que Gluck était noble; et les musiciens de profession le savaient aussi; mais ils le savaient mieux, ou croyaient le mieux savoir (1). Lorsqu'on entendait dans quelque concert un air de Gluck, il était chanté d'une manière noble, ou du moins qui s'efforçait d'être telle. Et ce reproche que les connaisseurs faisaient aux interprètes de Gluck, c'était toujours, éternellement, uniquement, celui de manque de noblesse. C'est en vain que, vers le milieu du siècle, M^{me} Viardot montra, dans *Orphée* et dans *Alceste*, ce que l'art gluckiste contenait de passion, d'émotion et de vie : cela n'empêcha point l'établissement d'une tradition pareille aux pires « traditions » de théâtre, ou bien encore aux « traditions » du Conservatoire pour interpréter Beethoven; fausses traditions qui ne sont que l'assemblage des routines les plus étroites, et qui, loin de les conserver intacts, déforment la figure et l'esprit des œuvres.

L'effet d'une opinion aussi unanime et aussi soutenue fut celui qu'il devait être : l'interprétation de Gluck devint quelque chose de raide, de compassé, de froid, d'inanimé, de classique à la façon des guerriers de David. On ne pouvait s'écarter de cette noblesse convenue et de cette dignité artificielle sans courir des risques d'excommunication musicale : M^{me} Caron en sut quelque chose quand elle osa naïvement, dans un concert de l'Opéra, chanter avec une sensibilité frémissante le premier acte d'*Alceste*. Il en fut ainsi pendant cinquante ans et plus. Depuis quelques années, un changement se fait. Gluck n'a point cessé d'être noble; mais il est aussi devenu « charmant ». Écoutez plutôt, à l'Opéra-Comique, pendant les entr'actes, les entretiens des auditeurs d'*Alceste*; écoutez dans les salons les propos des élégantes personnes qui entendent *Alceste* la veille : le mot « charmant » y revient sans cesse, accompagné de regards d'extase et de mines pâmées. On éprouve des sensations suaves; on parle de grâce et de pureté grecques : on introduit dans *Alceste* ce mélange de préraphaélisme à la mode de Burne-Jones et de néo-hellénisme à la mode de M. Anatole France qui compose ce que nous appelons notre senti-

(1) Il faut naturellement faire une exception pour Berlioz, qui voyait, admirait et aimait en Gluck tout ce qu'il y faut voir, admirer et aimer.

ment de l'antiquité. Tout à l'heure les personnages gluckistes étaient des guerriers de David; ils sont maintenant des statuettes de Tanagra; l'un n'est pas moins faux que l'autre.

La qualité essentielle de la musique de Gluck, et par suite d'une bonne interprétation de ses œuvres, ce n'est pas la noblesse et ce n'est pas le charme: c'est la force de l'expression dramatique. Tous les contemporains du musicien sont d'accord là-dessus.

Et Gluck, dont le génie volontaire savait assurément ce qu'il faisait, est de cet avis plus que personne. On ne saurait se dispenser de le consulter ici, lui qui disait des exécutions de ses ouvrages: « La présence du compositeur leur est aussi nécessaire que le soleil l'est aux ouvrages de la nature; il en est l'âme et la vie; sans lui tout reste dans la confusion et le chaos. » Nous ne pouvons avoir sa présence réelle; mais nous pouvons retrouver la présence de sa pensée dans ces écrits. Et voici comment il parle: « *Ma musique ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation et de la poésie... Je me suis occupé de la scène, j'ai cherché la grande et forte expression... J'ai considéré la musique non pas comme l'art d'amuser l'ouïe, mais comme un des plus grands moyens d'émouvoir le cœur et d'exciter les affections... Il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier à l'effet... La voix, les instruments, tous les sons, les silences mêmes, doivent tendre à un seul but, qui est l'EXPRESSION.* »

OCTAVE MAUS

CONSTANTIN GUYS

(1802-1892)

Une importante exposition de dessins, de lavis et d'aquarelles organisée à Paris le mois dernier a initié le public, qui l'ignorait, à l'œuvre aigu, pénétrant et profond de celui que Baudelaire a baptisé « le peintre de la vie moderne ». Seuls, quelques collectionneurs avisés recherchaient, en ces dernières années, les feuillets épars, dispersés dans les cartons poudreux des marchands d'estampes, sur lesquels Constantin Guys a instantanéisé avec une verve et une intensité admirables la vision d'une époque. Voici enfin ce mystérieux précurseur de l'art d'aujourd'hui sorti de l'ombre. Sur l'initiative de M. Paul Gallimard, Gustave Geffroy lui a consacré un ouvrage considérable et définitif, orné de fort belles gravures sur bois exécutées d'après les compositions du maître par Tony et Jacques Beltrand. Une souscription est ouverte pour ériger un monument sur sa tombe. Divers musées ont acquis quelques-unes de ses œuvres, désormais classées parmi les archives artistiques les plus précieuses du XIX^e siècle au même titre que le furent, au XVIII^e, celles des Saint-Aubin, des Moreau, des Debucourt.

Nous croyons intéressant de résumer, à l'occasion de cette consé-

cration, l'étude que vient de publier sur Guys M. Armand Dayot. Elle embrasse à la fois la vie mystérieuse de l'artiste et l'étude de son art, apprécié par un esprit sagace et impartial.

D'où vient Guys? Qui nous montrera son berceau? Qui nous racontera son enfance? Qui nous décrira ses années de jeunesse, les aventures de sa vie vagabonde jusqu'au jour où, la soixantaine atteinte, il plantera sa tente de nomade au milieu des foules parisiennes dont il va devenir l'enquêteur infatigable, après avoir promené son originale fantaisie et sa curiosité toujours en éveil à travers l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Crimée, les pays d'Orient?..... Ceux qui connurent le *peintre de la vie moderne* sont de plus en plus rares. Parmi ceux qui vécurent dans son intimité un seul, je crois, subsiste: Nadar.

Dans un article que publia jadis le *Figaro*, ce dernier nota d'ailleurs quelques renseignements précieux sur le mystérieux artiste. Nous sùmes, grâce à cette brève mais substantielle chronique, que Constantin Guys venait d'une bonne et vieille famille méridionale, qu'un hasard le fit naître à Flessingue, qu'il fit la campagne de Grèce avec Byron, qu'il s'engagea dans la cavalerie sous la Restauration et qu'après un service très actif, il sortit de l'armée sous-officier de dragons. Il en resta cavalier de premier ordre et avec la passion des chevaux. Il visita l'Europe et une partie de l'Orient, affichait une grande prédilection pour les habitudes anglaises et n'aurait même pas été étranger à la création de l'*Illustrated London News* et même du *Punch*.....

Puis, nous apprend toujours Nadar, il voyagea de longues années pour l'*Illustrated* (dessins et notes). Il assista à Inkermann, à Balaklava, à tous les engagements des armées alliées, toujours aux avant-postes avec la glaciale indifférence du danger, par nature autant que par dandysme...

Ce ne sont là assurément que de très sommaires indications. Elles serviront très utilement néanmoins à indiquer les grandes lignes de cette physionomie jusqu'alors d'une si mystérieuse indécision.

A quelle époque Guys commença-t-il à jeter sur les feuillets volants qui lui tombaient sous la main les premières formes de ses visions de la vie moderne, les premières ébauches barbares de ses vives impressions? Quelle date faut-il assigner à l'éclosion des « barbouillages primitifs » de l'étrange artiste?

Baudelaire suppose que Guys avait dépassé la quarantaine lorsque l'idée lui vint d'étendre pour la première fois sur une feuille blanche de l'encre et des couleurs.

Qu'importe, d'ailleurs! Et puis, en définitive, ne vaut-il pas mieux, malgré la curiosité de plus en plus aiguisée des nombreux admirateurs de Guys, que le voile de mystère qui enveloppe sa vie ne se soulève qu'avec une discrète lenteur? L'imprécision troublante du personnage ne peut nuire à l'étrangeté de l'œuvre.

Œuvre étrange assurément — mais bien plus encore par la singulière originalité de l'interprétation, par sa violente activité, par l'agitation à la fois naïve et passionnée du métier que par le choix des motifs, tous d'une banalité courante et d'une diversité relative: types de soldats empanachés et fringants; groupes de filles tassées dans des poses d'attente sur les canapés délabrés d'innombrables refuges; cuisinières en courses dont l'allure rapide se détache avec une réelle élégance populaire sur un fond de paysage

parisien troué de claires avenues; rôdeuses aux silhouettes faméliques, aïeules sinistres et lamentables des pierreuse de Rops, de Forain, de Toulouse-Lautrec, de Steinlen...; danseuses de Mabilles, soulevant d'un geste provoquant l'ourlet de leurs robes à volants et à falbalas; habituées de chez Muzard, de Valentino, du Château des Fleurs ou du Casino Cadet, en quête de chalands sérieux, leurs *Suivez-moi, jeune homme* au vent et comme embourgeoisées, malgré l'aspect félin de leur allure et le clignement significatif de leurs yeux ombrés, sous l'austère encapuchonnement de leur immense capote à brides, sous la lourde draperie de leurs cache-mires dont la pointe vient mordre le bas des jupes trainantes.

Elles chassent avec une sorte de glissement silencieux, les mains perdues dans d'énormes manchons.

A côté de la dégradation féminine, hiérarchisée avec une rare pénétration psychologique de dessin et qui exerce sur Guys une invincible fascination, c'est la peinture des plaisirs mondains, des élégances aristocratiques, figurés dans une suite considérable de croquis et d'aquarelles, par de grouillantes sorties de bals publics et de théâtres, par des rapides défilés de voitures emportées vers l'allée de la Porte-Maillot et où se prélassent, la minuscule *marquise* aux doigts, sous leurs capotes enrubannées, leurs toques à la hongroise, leurs chapeaux-cloche, et dans le débordement de leurs robes à volants, bombées par la crinoline, les grandes dames en renom et les *biches* les mieux cotées.

Puis, au détour d'une allée du Bois, dont Guys sait utiliser merveilleusement le parallélisme des grands arbres, indiqués en quelques traits vifs et larges pour constituer le décor de la scène, le fond léger de sa rapide composition, c'est un brusque arrêt de voiture. Et l'artiste, consciencieusement attentif à tous les mouvements de ses modèles, nous décrit d'un trait rapide et fidèle le sens intime de la rencontre, entre la biche et le lion, sorti comme par hasard de l'ombre des fourrés au passage de la calèche attendue.

Droits sur leurs sièges, dans une raideur presque hiératique, cocher et valets, la tête haute, impeccablement corrects, admirablement dressés, les yeux au loin, semblent indifférents à ce qui se passe près d'eux....

Ce ne sont là certainement que de petites scènes de genre, que de rapides visions de menus faits, de « choses de tous les jours », que de fugitives impressions, saisies par l'infatigable artiste, au courant de la plume et du pinceau, en dehors de toute préoccupation de notoriété publique et d'ambitieux calculs.

Toutefois l'esprit de ce croquiste de génie, toujours en activité d'observation au milieu des brusques et déconcertantes transformations de la vie mondaine, avait acquis une puissance de vision d'une pénétration si aigüe, et aussi d'une fidélité si persistante, que les sujets de vulgarité apparente dont il fixe à jamais les aspects fugitifs prennent sous la fougueuse balafre de ses pinceaux chargés de sépia, une physionomie d'immuableté d'où se dégage une triomphante impression de vérité historique. Il sut l'art difficile d'extraire, avec une spontanéité géniale, le définitif du transitoire et d'enfermer en quelques coups de plume et de pinceau d'une étonnante synthèse graphique, toute une époque, avec ses modes successives, ses types convenus, ses allures et ses gestes particuliers et jusqu'à son atmosphère spéciale.

Oui, Constantin Guys fut réellement le peintre de la vie moderne sous le second empire. De tous les artistes de cette époque, dont les uns se sont presque exclusivement spécialisés dans l'étude de sujets déterminés, et dont les autres ont trop sacrifié les origi-

nales et solides qualités de leur art à la représentation conventionnelle de choses à peine entrevues, il fut à la fois le plus compréhensif et le plus sincère, le plus curieux et le plus pénétrant.

Après une contemplation passionnée de la vie, il sut avec une clairvoyante indépendance enfermer dans la bizarre mais impressionnante formule de son art abrégiateur, les mouvements les plus subtils de toute une humanité disparue.

Comme certains autres artistes de génie, à la perception synthétique et au mouvement de crayon abrégiateur, il piquait, pour ainsi dire d'un trait, sur son calepin, le point caractéristique, « le point lumineux » du sujet, et, rentré chez lui, il reconstituait sa vision d'après cette note évocatrice et la fixait à jamais dans la perfection d'une ébauche violemment cernée d'encre, ébauche d'une impressionnante intensité de couleur et comme baignée d'une lumière de vie.

Il était de ceux qui, « accoutumés dès longtemps à exercer leur mémoire et à la remplir d'images, trouvent devant le modèle et la multiplicité des détails qu'il comporte leur faculté principale troublée et comme paralysée ».

Certes, l'œuvre de Guys mériterait de vivre alors même que l'artiste se serait borné à décrire avec sa verve intarissable les formes diverses des mondanités de son temps, et les types, aujourd'hui si lointains, des soldats du second empire.

Et cependant ce n'est pas là, croyons-nous, la partie la plus caractéristique, la plus significative de son œuvre, celle où passe le frisson le plus aigu de son art.

Guys aimait passionnément la femme. Il l'aimait belle, élégante, s'enveloppant pour la joie de nos yeux, pour la conquête de notre âme, pour la domination de nos sens de tous les enivrants artifices de la toilette, « qui sont les attributs et le piédestal de sa divinité ».

Mais il l'aimait aussi, et avec plus de ferveur encore, plus de fièvre, dirions-nous, dans le cadre ordinaire de sa plus basse déchéance morale et physique.

Bien avant Edmond de Goncourt et Maupassant il fut séduit par le mystérieux pittoresque des maisons closes, par le relent malsain de ces cloîtres de la débauche, par la chaude et riche lumière qui tombe de ces plafonds écrasants, de ces murailles aux rouges tentures et dans laquelle, comme en une atmosphère d'ambre et de sang, où flotte le poison des poussières, se détachent les blanchisseurs fades, malades des chairs cyniquement dévoilées.

Et ces choses, violemment empreintes d'une beauté très particulière, sont dites avec un esprit si vif, dans une langue d'un style si imprévu et si original, avec une verve si prime-sautière que la pudeur ne saurait être offensée.

L'obscurité qui régna sur toute l'existence de Constantin Guys se dissipe brusquement à partir de l'heure où on le relève brisé et sanglant sous les roues d'un fiacre dans la rue du Havre, un soir de carnaval. Il avait quatre-vingts ans. Pendant sept années, sept années atroces, il demeura cloué dans l'immobilité la plus complète sur un lit de l'hospice Dubois. Les amis, très rares, qui le visitèrent pendant sa longue agonie, s'étonnaient de sa fermeté d'âme, de la vivacité juvénile de son esprit, toujours original, et de son stoïcisme souriant, au milieu de ses misères et de ses souffrances.

Enfin la mort vint et, par un clair soleil de printemps, à l'heure où les sveltes amazones galopaient triées dans les allées du Bois, à l'heure où dans la poussière des Champs-Élysées les roues des rapides calèches miroitaient innombrables, à l'heure où

Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide,

le peintre de la vie moderne roulait lentement dans un pauvre corbillard vers le lieu du repos éternel, à travers les flots de la foule indifférente, son grand modèle anonyme, dont il sut mieux que personne fixer d'un trait définitif la vérité des mouvements et des attitudes, la turbulence éphémère, tout le mystérieux frisson.

LIVRES NEUFS

Minne, par WILLY, avec une couverture d'HELLEU.
Paris, P. Ollendorff.

Après la série des *Claudine*, d'une observation si précise et si personnelle, voici un type nouveau : Minne, qui pourrait bien, à son tour, ouvrir un cycle de romans.

Minne est une gobette dont les récits des journaux sur les exploits des Apaches ont fortement enflammé l'imagination et détraqué le sens moral. Bas-de-Cuir et OEil-de-Faucon n'exercèrent jamais sur les petites filles de la génération précédente prestige plus irrésistible que, sur l'esprit furtif de Minne, le Frisé, chef des « Aristos » de Levallois-Perret. Mais les héros de Fenimore Cooper n'étaient qu'imaginaires et lointains. Ceux qui peuplent les rêves ardents de Minne, elle les frôle sur les boulevards extérieurs, elle les aperçoit de sa fenêtre dans leurs accoutrements de combat : jersey noir ou rayé de vives nuances, qui colle à la peau comme un tatouage bariolé, casquette à carreaux noirs et violets, pantalon évasé sur le pied qu'habille, dans un soulier Richelieu, une chaussette fleurie... « Être leur reine avec un ruban rouge et un revolver, comprendre le langage des sifflets, caresser les cheveux du Frisé et indiquer les coups à faire... La reine Minne... Pourquoi pas ? On dit bien la reine Wilhelmine... »

Le début est effarant et l'on prévoit des meurtres, des catastrophes, des amours élaboussées de sang. Mais le feuilleton s'évanouit à mesure que se déroule le récit. Et c'est, soit dans le petit hôtel paisible du boulevard Berthier, soit dans les vergers qui encerclent de verdure la Maison Sèche où Minne passe l'été, une suite d'épisodes ingénus avec lesquels contraste la fièvre grandissante de l'enfant. La crise éclate au retour à Paris. Minne s'évade, une nuit, et poursuit le long des fortifs, sous les ponts du chemin de fer, sa terrifiante chimère. Miraculeusement, le vice, le crime épargnent l'enfant déséquilibrée que les premières lueurs du jour ramènent, à demi morte de peur et de lassitude, mais sans souillure, au logis maternel.

Minne revient-elle guérie ? On peut l'espérer. Mais le silence de l'auteur, qui termine le conte sur cette nuit tragique, permet d'attendre un volume nouveau qui nous éclairera sur ce point. Et l'agrément de son récit, joint à l'aimable tournure du style, est pour nous le faire souhaiter.

O. M.

TACHES DANS LE PAYSAGE

Excellentes réflexions de M. Eddy dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

Maintenant que la facilité des transports, la diffusion de l'automobile et du cycle ont remis en honneur le goût des longues randonnées, voici reverdir le « bouchon » de sapin des guinguettes et des tournebrides. Mais les temps sont changés : et si le *Cheval blanc*, le *Soleil d'or*, la *Croix de Malte* de nos pères ont pu faire repeindre leurs enseignes, ailleurs il a fallu construire des *Terminus* et des *Palace-Hôtels*.

On les a voulus grandioses, énormes, imposants ; on les a posés au bon endroit, à flanc de coteau, afin que la clientèle pût jouir de la meilleure vue sur le port ou sur la vallée ; à l'intérieur, ils sont le dernier cri du confort et du luxe ; mais, à l'extérieur, ils sont trop souvent le dernier mot de la laideur.

Et l'autre jour, M. Robert de Souza, l'actif secrétaire de la Société pour la protection des paysages, se demandait avec raison pourquoi un récent congrès, tout en s'occupant d'améliorer la condition matérielle des hôtels, ne s'était point préoccupé de leur présentation extérieure. « Comment faire, disait-il, pour que l'hôtel, qui doit attirer les voyageurs, ne soit pas justement le premier obstacle à l'intérêt d'un paysage (1) ? »

La Suisse, et ses hôtels-caravansérails, est d'un exemple assez tristement éloquent, et aussi la côte d'azur entre Nice et Menton, pour que l'on ne s'efforce pas de tenter désormais quelque diversion. Rien n'oblige les Sociétés fermières des grands hôtels ou les Syndicats d'initiative qui fonctionnent un peu partout dans nos provinces à concevoir l'édifice projeté suivant la formule immuable d'une masse blanche nécessairement quadrangulaire. Ne serait-ce pas là, au contraire, une excellente occasion de s'inspirer des formes locales, de faire appel aux artistes de la région, pour donner à l'édifice un cachet d'originalité qui, loin de nuire au pittoresque d'un site, s'accorderait au contraire avec lui ?

Il y a certainement quelque chose à tenter en ce sens, et nous ne manquons ni de syndicats locaux assez intelligemment inspirés, ni d'architectes assez pourvus de talent et d'initiative pour tirer profit de cette idée. Trois fois sur quatre, les hôtels sont des taches dans le paysage. Il serait si facile d'en faire de jolies taches !

Concours du Conservatoire⁽²⁾.

Piano (jeunes filles). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lles} Wouters et Pariset-Péronnet ; 1^{er} prix, M^{lles} Loché et Vandeputte ; 2^e prix, M^{lles} Etien et Simonon ; 1^{er} accessit, M^{lles} Despiegeler, Mercier, Recke, Lefoin, Gilbert, Taboux et Maes.

Jury : MM. GEVAERT, président ; KOSZUL, directeur du Conservatoire de Roubaix ; GHYMERS, POTJES et TINEL.

Harpe chromatique. — Professeur adjoint : M. RISLAIR. Morceau de concours : *Danse sacrée et danse profane*, de Debussy. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Van Overeem ; 2^e prix, M^{lle} Otmann.

Piano (jeunes gens). — Professeur : M. DE GREEF. Morceau de concours : Première partie du *Concerto en mi* de Moscheles. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Kauffmann ; 2^e prix, M. Richards.

Prix Laure Van Cutsem. — Morceaux au choix, *Pourquoi ?* de Schumann et *Saint-François marchant sur les flots*, de Liszt. — M^{lle} Casantzis.

.*

(1) Voir la *Revue mensuelle du Touring-Club de France* (15 août 1903).

(2) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

Le prix Van Cutsem a été chaudement disputé cette année; pour la première fois quatre concurrentes se présentaient : M^{lle} Desmaisons, au jeu égal et au phrasé expressif un peu prétentieux; M^{lle} Derousseau, d'un style plus sûr et correct, mais manquant de brio; M^{lle} Callebert, ayant une virtuosité forcée appuyant beaucoup l'effet et le mesurant avec précaution et, enfin, M^{lle} Casantzis, une véritable nature ayant, elle, une virtuosité remarquable sans trahir le moindre effort et faisant preuve d'un sentiment précis du style. Cette jeune artiste, venue d'Athènes pour conquérir le premier prix avec grande distinction l'année dernière, a obtenu les honneurs de la matinée.

L'exquise page de Schumann *Pourquoi?* a été détaillée par elle avec tant de charme, de simplicité, une si juste mesure des nuances, que le public tout de suite a subi l'influence indicible qui émane de l'artiste sincère. Le deuxième morceau, *La Légende de Saint François de Paule*, est peut-être l'œuvre de Liszt la plus difficile et la plus périlleuse. M^{lle} Casantzis l'a exécutée avec une netteté et une virtuosité qui ont emporté tous les suffrages. Aussi le jury, enthousiasmé, lui a décerné le prix à l'unanimité, en dépit d'une manifestation qu'une des concurrentes avait cru devoir s'offrir pour l'influencer en sa faveur.

Ce petit incident — regrettable, en somme, car le public se trompe très souvent dans ses préférences — confirme une fois de plus la thèse que l'Art moderne a toujours défendue et qui fut confirmée l'année passée par les musiciens les plus éminents, lors de notre enquête sur les concours des Conservatoires. Rappelons qu'il nous fut permis d'affirmer que, d'après cette consultation, les concours annuels étaient condamnés et qu'ils devraient être remplacés, au grand profit de l'enseignement artistique, par des examens trimestriels ou semestriels.

Chronique judiciaire des Arts.

Le tribunal correctionnel de Grasse vient de rendre un jugement intéressant pour la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Quelques hôteliers du littoral avaient permis à des artistes de passage d'organiser des concerts dans leurs établissements. La Société des auteurs avait demandé le paiement des droits et les hôteliers s'y étaient refusés, prétendant qu'ils étaient étrangers à l'organisation de ces concerts.

Le tribunal a jugé que le directeur d'hôtel qui organise ou laisse organiser dans son établissement des concerts est un véritable entrepreneur de spectacles publics, et que, par suite, il est tenu de payer les droits d'auteur. En outre, les propriétaires d'hôtel ont été déclarés civilement responsables des condamnations encourues par leurs directeurs gérants.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui dimanche 3 juillet, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, fête intime organisée par l'A Capella, choral mixte.

La première partie du concert sera consacrée à divers soli exécutés par les élèves des cours individuels; la seconde partie à la première séance de lecture populaire de musique ancienne par l'audition de *l'Amour médecin*, opéra comique en trois actes, de Ferd. Poise. Conférencier, M. C. Van Weyenberg.

Mercredi prochain 6 juillet, à 8 heures du soir, dans le préau de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, M^{lle} Rosa Piers, de la classe d'interprétation vocale du directeur, donnera un récital de lieder modernes.

Le *Grand Mogol*, l'amusante opérette d'Audran, interprétée avec beaucoup de verve, au théâtre Molière, par la troupe de M. Peronnet, obtient tous les soirs un grand succès de gaieté. Aujourd'hui dimanche, le *Grand Mogol* sera joué en matinée et le soir. Aux matinées les enfants paient demi-place.

Mardi, reprise des *Dragons de Villers* qui constituent un des grans succès de M^{lle} Jane Barre.

Le jury international du concours Sonzogno, ouvert à Milan, a décerné à l'unanimité le grand prix à *La Cabrera*, œuvre du jeune compositeur français Gabriel Dupont, sur un livret d'Henri Cain.

M. Gabriel Dupont, qui est âgé de vingt-cinq ans et qui fut élève de M. Gabriel Fauré au Conservatoire, avait concouru l'année dernière pour le prix de Rome.

On sait que ce concours, institué par l'éditeur Sonzogno, était d'abord réservé aux seuls compositeurs italiens. Le premier de ces concours eut lieu en 1883, le second en 1889. Le troisième s'ouvrit en décembre 1902. Celui-ci était international et le prix en était élevé à 50,000 francs, alors qu'il n'avait jamais dépassé 6,000 francs auparavant.

Le nombre des concurrents fut imposant : deux cent trente-sept manuscrits étaient soumis à l'appréciation du jury, également international, et qui était composé de MM. Massenet, pour la France; Bloex, pour la Belgique; Breton, pour l'Espagne et le Portugal; Asger Hamerick, pour le Danemark, l'Angleterre et la Scandinavie; Humperdinck, pour l'Allemagne et l'Autriche; Campanini, Cilea et Galli pour l'Italie.

Finalement, trois opéras furent retenus : *Domino Azzurro* (Le Domino bleu), musique de Franco da Venezia, Vénitien, livret de G. Zuppone Stravi; *La Cabrera*, musique de Gabriel Dupont, Parisien, livret de Henri Cain, et *Manuel Menendez*, musique de Francesco Filiasi, Napolitain, livret de Bianchi et Anile. Et ce n'est qu'après cinq représentations de chacune de ces trois œuvres exécutées en public par des artistes de premier ordre, sous la direction du maestro Ettore Perozio, que le vainqueur de ce grand concours fut proclamé.

L'œuvre de M. Gabriel Dupont sera représentée à l'Opéra-Comique au commencement de la saison prochaine M. Albert Carré vient, à cet effet, d'engager la Bellincioni, qui a fait, au théâtre Lyrique de Milan, une admirable création de cet ouvrage.

C'est une jeune fille, M^{lle} Marthe Dupuy, qui a remporté le prix de poésie fondé par Sully-Prudhomme. La commission désignée par la Société des gens de lettres pour l'examen des manuscrits avait retenu, pour les soumettre au comité chargé de l'attribution du prix, trois poèmes sur les quatre-vingts qui lui avaient été adressés.

La lauréate, née à Blois, n'a pas vingt-huit ans. Le sonnet qui lui a valu le prix Sully-Prudhomme est extrait d'un volume, prêt à être édité, intitulé : *Idylles en fleurs*. Une mention *ex æquo* a été décernée par la Société à MM. Raoul Gaubert et Emile Depax.

On sait que ce prix a été attribué la première année à M. Emile Michelet, la deuxième à M. Charles Dumas.

Un comité vient de se constituer sous la présidence de M. Dagnan-Bouveret pour élever un monument au peintre Gérôme à Vesoul, sa ville natale.

La revue *Les Arts et la Vie* publie une première liste de souscripteurs au *Penseur* de Rodin qui sera, nous l'avons dit, sur l'initiative de notre confrère Gabriel Mourey, offert au peuple de Paris. Les noms d'un bon nombre d'artistes et d'hommes de lettres belges attestent que le sentiment de la fraternité internationale n'est heureusement pas éteint chez nous, malgré les efforts tentés pour l'étouffer par quelques esprits étroits ou dévoyés.

Le total atteint déjà 6,000 francs environ. Rappelons que les souscriptions sont reçues aux bureaux de la revue (chaussée d'Antin, 6, Paris). Celle-ci a eu l'idée piquante de publier dans son dernier fascicule les reproductions de quelques-uns des monuments dus à MM. Barrias, Puech et autres qui « ornent » Paris. L'urgence d'ériger parmi tant de médiocrités et de banalités un bronze de Rodin ressort clairement de cette publication.

Les galeries Durand-Ruel, à Paris, viennent de s'ouvrir à une exposition d'œuvres de la jeune école espagnole.

On a inauguré la semaine dernière au Musée de Versailles les nouvelles salles consacrées au XVII^e siècle. M. de Nolhac y a recueilli des documents de rare valeur qu'il a trouvés dispersés un peu partout dans les anciennes collections, documents dont l'en-

semble constituer une grandiose évocation du monde artistique qui rayonnait autour de Louis XIV.

Parmi les plus remarquables : les portraits de Fouquet et de Colbert, par Claude Lefebvre ; ceux d'artistes tels que Coysevox, Desjardins, Mignard, Mansard, signés des maîtres du temps ; celui de M^{me} de Sévigné, récemment acquis, celui de M^{me} de Lavallière.

Ces salles sont aménagées dans l'ancien appartement de M^{me} de Pompadour, dont l'arrangement intérieur fut détruit par Louis-Philippe, et qui est situé au premier étage du château.

M. de Nolhac, exquis historien de Marie-Antoinette, s'était, jusqu'à présent, consacré au XVIII^e siècle. Il était naturel et juste qu'il s'occupât un peu du XVII^e, pour que le grand siècle, plus austère sans doute, trouvât au moins sa place dans un château qui en est la plus éclatante synthèse.

Spectacles d'été :

Outre les représentations que nous avons annoncées, il y aura cette année au théâtre antique d'Orange les 14 et 15 août, deux soirées appelées à faire sensation et qui réuniront les noms de

MM. Coquelin, de Max, Jean Coquelin, Monteux, Dorival, M^{mes} Cora Laparcerie, Moreno, Ventura, etc.

Le premier spectacle se composera d'*Andromaque* et d'*Amphytrion* ; le second sera consacré à l'*Arlésienne*.

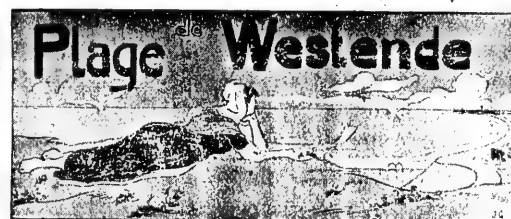
M. Ed. Colonne prêter son concours à ces représentations. Son orchestre et ses chœurs interpréteront sous sa direction les partitions de Saint-Saëns (*Andromaque*) et de Bizet (*Arlésienne*).

Le *Courrier de la presse*, bureau de coupures de journaux, 21, boulevard Montmartre, Paris (II^e), fondé en 1889 ; directeur : A. Gallois. Adresse télégraphique : Coupures-Paris. Téléphone : 101.50.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

Vient de paraître chez MM. NOVELLO et C^{ie}, Londres.

DIE APOSTEL

Ein oratorium von EDWARD ELGAR (op. 49)

Partition allemande pour piano et chant par J. BUTHS.

Prix net : 10 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILIAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

J.-H. Rosny (GEORGES RENCY). — Jurys d'expositions (OCTAVE MAUS). — Notes sur Anglada-Camarasa (ALBERT ERLANDE). — Le Salon de Namur (G. R.). — Poesie balnéaire (H. L.). — Concours du Conservatoire. — Nécrologie. *Marie Laurent*. — Petite Chronique.

J.-H. ROSNY

Cet écrivain — car pourquoi distinguer ce qu'ils se refusent à distinguer eux-mêmes? — n'a pas chez nous la notoriété qu'il devrait avoir.

Éclos ici, sur le trône d'une race étrangement cosmopolite, ce talent a grandi parmi nous. Il nous est permis de croire qu'une part de son originalité puissante lui vient du long séjour qu'il a fait sous nos cieux. Il est donc juste que nous lui accordions une attention particulière et que nous suivions son ascension glorieuse vers la Beauté.

J.-H. Rosny est l'auteur de plus de vingt romans, dont aucun n'est indifférent, dont plusieurs sont d'émouvants chefs-d'œuvre. Dans cette liste déjà longue, on remarque un double courant : l'un, moderne et brûlant l'actualité, l'autre, qui remonte aux origines de l'histoire et même aux origines des êtres. Il peut paraître étrange que l'auteur de *Vamireh*, d'*Eyrimah*, des *Xipéhuz*, soit aussi l'auteur de *Nell Horn*, de *l'Armée du salut* ou du *Roman d'un cycliste*. Mais le contraste n'est qu'apparent. A travers des trames variées, sous des formes diverses, c'est toujours la même inspiration qui se révèle. Qu'il mette en scène des sauvages au sein des forêts primitives ou des civilisés parmi les broussailles hypocrites de nos conventions, J.-H. Rosny a toujours le même but : la peinture de ce qu'il y a, malgré tout, d'originel et d'animal dans l'âme humaine. Et l'on peut dire que ses romans préhistoriques lui ont servi à fixer l'étalon auquel il voulait comparer dans la suite ses contemporains.

Son dernier roman, *La Luciole* (1), est nettement caractéristique à cet égard. Près du lac de Lugano, dans les montagnes hantées par des contrebandiers, vit Desolina, la femme de Giovanni Preda, une sorte de bandit farouche et sournois. C'est une des merveilles du monde. Sa beauté est si parfaite qu'elle provoque l'émotion des larmes. Jean Savigny, un Français qui voyage de ce côté, en devient si follement amoureux que, pour elle, il s'établit dans ce village montagnard et y passe de longs mois. Moyennant de l'argent payé à son mari, il obtient

(1) Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques. Librairie Paul Ollendorff.

la permission de peindre Desolina et peu à peu il s'en fait aimer. Dès lors, comme elle est abominablement malheureuse, ils combinent ensemble l'évasion. Savigny est aidé par un contrebandier qui l'a pris en affection. L'évasion manquée, il n'y a plus qu'une ressource : la mort de Giovanni. Elle survient à propos, en apparence par suite d'un accident : le contrebandier ami de Savigny pourrait là-dessus en conter long ! Si le Français a quelque soupçon du meurtre de son rival, il l'étouffe, car l'amour, la fauve passion, la contagion de sauvagerie à laquelle il s'est exposé volontairement depuis qu'il habite parmi les contrebandiers, tout cela a presque détruit en lui le civilisé, et de son âme obscure il sent monter les libres instincts de l'homme primitif. Maintenant, entre Desolina et lui il n'y a plus rien qu'un scrupule : elle ne veut lui appartenir qu'en mariage, et ils vont à Paris attendre que l'année de deuil légal soit écoulée. L'oncle de Preda, un vieux bonhomme à moitié fou, les a suivis. Il a deviné l'assassinat, lui, le vieux bandit, et il veut venger son neveu en tuant les deux amants. Alors le contrebandier, ami de Savigny, rentre en scène. Il tombe brusquement à Paris comme un aéro-lithe et, sans rien révéler de ses intentions, il se met à monter autour des fiancés une garde vigilante. Le mariage s'accomplit. Le matin de la nuit de noces, Savigny lit dans un journal que le corps de l'oncle de Preda a été retrouvé dans la Seine. La lumière se fait en lui : il comprend à la fois l'intrigue sanglante à laquelle il doit son bonheur et l'aveuglement volontaire qui lui a fermé les yeux jusqu'ici. Oui, il a été en quelque sorte complice du double meurtre. Son sens moral a été momentanément dénaturé. Il se rend compte que, depuis deux ans, il vit et agit comme un barbare et que l'amour a tué en lui la civilisation. Son désespoir est immense : la vie, la volupté, le baiser de Desolina n'ont plus de goût pour ses lèvres. Il veut mourir. Il cherche par toute la terre un endroit où ses remords se lasseront de le déchirer. Et c'est un soir, dans l'Afrique française, qu'il trouve enfin la délivrance : au péril de sa vie, il sauve une gamine qui, en jouant, était restée accrochée au-dessus d'un terrible abîme. Pour le prix des deux vies que son bonheur a coûté, il a offert le sacrifice de la sienne et sauvé celle d'un enfant. Rasséréné, il revient vers Desolina. L'amour ardent renaît dans ses yeux. Le bonheur est de nouveau possible. Desolina, ravie de cette métamorphose, lui annonce enfin un doux événement qu'elle tenait secret, et Savigny, dans un transport de joie magnifique, voue sa race future à cette Afrique mystérieuse, laboratoire des forces futures, où son âme vient de retrouver la joie de vivre !

Si pâle que soit ce résumé, où rien ne subsiste plus du style rapide, vibrant, presque fiévreux du livre, il suffira peut-être à prouver que la grande préoccupation de J.-H. Rosny, dans tous ses ouvrages, est de faire

apparaître, sous le tissu des conventions, l'âme profonde et primitive de l'homme. Il veut démontrer que, malgré les centaines de siècles qui nous séparent des origines, nous sommes encore tellement semblables à nos ancêtres préhistoriques, qu'une passion un peu vive nous dépouille aussitôt de notre gangue de préjugés et de scrupules et que le meilleur, le plus intellectuel de nous peut en arriver à commettre ou à laisser commettre un meurtre.

On devine les conséquences d'une pareille thèse : tous les personnages de Rosny, même les personnages épisodiques, vivent d'une vie intense et se manifestent dans la vérité intégrale d'une personnalité poussée à l'extrême. Les paysages de ses livres, vus par des yeux passionnés, semblent ceux d'un monde disparu et toujours les héros y trouvent comme un stimulant à se dépouiller davantage de la civilisation et à se jeter plus éperdument encore dans la lutte pour le bonheur.

Le Bonheur ! Voilà la grande affaire, celle à laquelle il faut tout sacrifier. Il peut consister, pour tel homme, dans l'étreinte furtive d'une femme : qu'il redoute de le laisser passer, sous peine de se préparer des regrets infinis. Un autre, plus doux, ne sera heureux qu'en faisant paître des abeilles : c'est un personnage de la Luciole, philosophe délicieux, qui vit sur le lac enchanté, avec des livres et quelques ruches. Qu'importe la qualité de son bonheur, qu'importe même par quelles voies on se le procure, pourvu qu'on l'obtienne et qu'on y trouve la pleine et entière réalisation de soi-même ! Toute sa vie, il faut poursuivre la sensation de plénitude. Une fois qu'on l'a éprouvée, la mort peut venir.

Telle est la philosophie passionnée de cet écrivain qui n'est si ultramoderne que parce qu'il va chercher ses inspirations aux origines du monde. Chacun de ses romans est une lumière de plus, ajoutée à toutes celles que l'art et la science projettent aujourd'hui sur l'histoire de notre évolution. Des ouvrages comme les siens sont autant ceux d'un savant que d'un poète. Sous la broderie éclatante du style, sous la parure des images superbes, à travers le fouillis émouvant des passions entrechoquées, on aperçoit filtrer une lueur : c'est le rayonnement de la Vérité.

GEORGES RENCY

JURYS D'EXPOSITIONS

L'épineuse question de la formation des jurys d'expositions est, on le sait, loin d'être résolue, et tous les essais tentés pour obtenir dans l'examen des œuvres présentées aux Salons des Beaux Arts un jugement sûr et impartial n'ont donné jusqu'ici que des résultats contestables. Il y a bien un moyen radical... Mais « en attendant qu'on le supprime », comme disait, jadis, si drôlement

Georges Masset à propos du Sénat, il faut bien chercher à composer le jury le mieux possible.

La formule « L'Art aux artistes », séduisante en soi, a, dès sa première application en Belgique, déchaîné des tempêtes. Jamais Salon de peinture ne provoqua plus de protestations que celui qu'organisèrent, sur l'invitation du gouvernement, les peintres et sculpteurs élus par la collectivité des artistes belges.

Il fallut abandonner la voie nouvelle dans laquelle on s'était engagé plein d'espoir. Mais les mécontentements renaissent, paraît-il, et l'on cherche un régime nouveau. A Gand, où les Salons ont conquis une légitime renommée, une revue d'art, *La Tribune artistique* (dont le dernier fascicule contient un intéressant historique de l'impressionnisme), vient de lancer une idée nouvelle. En raison du rôle important qu'ont pris en Belgique, dans la vie artistique, les cercles d'art, M. Frédéric De Smet, l'auteur du projet de réforme, propose de composer les jurys de délégués de chacune des associations de peintres comprenant au moins vingt membres et fondées depuis plus de deux ans. Le gouvernement compléterait éventuellement ce collège si le chiffre des délégués était insuffisant.

En outre, — et c'est ici que le projet offre un réel intérêt, — chacun des cercles admis à exposer organiserait comme il l'entendrait son compartiment.

Les débats relatifs aux admissions auraient lieu « en famille », pour ainsi dire, et échapperaient à la compétence du jury, qui n'aurait à se prononcer que sur l'admission en bloc de l'association et à examiner les œuvres des exposants individuels, non affiliés aux cercles d'art. En résumé, deux catégories d'exposants : les collectivistes, qui auraient évidemment à cœur de se présenter le plus avantageusement possible en écartant les non-valeurs, et les artistes isolés, qui continueraient à exposer dans les conditions habituelles. Dans le cas où un cercle aurait été refusé, ses membres pourraient se représenter individuellement devant le jury, mais il serait interdit aux artistes d'exposer simultanément dans les deux catégories.

Tel est, dans ses rouages essentiels, le mécanisme du règlement proposé, — règlement que son promoteur analyse en détail et dont il fait valoir avec chaleur les avantages.

Ce projet a le mérite de combattre, dans une certaine mesure tout au moins, l'influence des jurys. Comme tel, il constitue un progrès. Il va de soi que les cercles, pour se mesurer entre eux, exerceront sur le recrutement de leurs membres une police sévère et que la tenue générale des expositions y gagnera. De plus, les affinités électives qui déterminent généralement la constitution des cercles d'art donneront à chacun des compartiments dont se composeront les Salons une unité, une homogénéité que n'ont point les déballages actuels. La rivalité des groupes suggérera peut-être à chacun d'eux une décoration spéciale en harmonie avec les œuvres exposées. C'est ce qui donne aux Salons d'Allemagne, et particulièrement à ceux de Vienne, de Munich, de Dresde, où les grandes associations d'artistes exposent par groupes (à Munich, par exemple, la Sécession voisine, au Glaspalast, avec le Luitpoldgruppe et la Künstlergenossenschaft), une séduisante variété d'aspects.

C'est, somme toute, le régime des expositions universelles, où chaque pays installe en toute liberté sa section. L'essai serait facile à tenter, malgré quelques difficultés matérielles d'aménagement.

Ce qui nous plaît moins, c'est la proposition de rétablir en

faveur des collectivités la distribution des médailles. On s'étonne de voir, dans un règlement novateur, la vieille et avilissante théorie des « distinctions aux artistes » inscrite parmi les progrès à réaliser. L'Art n'a rien de commun avec ces distributions de prix. N'assimilons pas les Salons de peinture aux concours d'orphéons et n'obligeons pas le *Sillon*, *Labeur*, *Pour l'Art*, *l'Œuvre*, *Als ik kan*, les *Indépendants*, etc. à acquérir des drapeaux brodés d'or pour y accrocher leurs futures médailles !...

OCTAVE MAUS

Notes sur Anglada-Camarasa (1).

M. Hermen Anglada-Camarasa raconte volontiers l'anecdote suivante : « Les hommes sont admirables. L'an dernier, en Allemagne, j'apprends qu'un officier me recherche et veut se battre au pistolet avec moi pour me châtier de l'outrecuidance que je montre en exposant les horreurs que je peins ! »

Certes, nos critiques d'art ont gardé plus de mesure et de tact dans les comptes rendus qu'ils ont donnés des œuvres de ce peintre, comptes rendus à peine consciencieux, d'ailleurs, le snobisme du dénigrement existant tout aussi bien que celui de l'excessive admiration.

Il est de bon ton, chez plusieurs, de haïr les *Anglada* — car on dit les *Anglada*, comme on dit les *Blanche*, et mieux que l'on ne dit les *Zuloaga*, — et ceci est à considérer. Je connais des personnes qui ont haussé les épaules devant *Les Champs-Élysées*, *Le Restaurant de nuit*, *La Gitane aux grenades*, mais qui m'ont avoué être retournées au Salon le lendemain même pour les revoir. Ces toiles n'inquiètent pas. Les *goules* qu'elles représentent ne sont pas terribles au point de chasser le repos, et vraiment s'écrier « Quelle horreur ! » devant ces belles peintures paraît plutôt insuffisant comme critique.

Les femmes d'Anglada ne sont pas agréables à regarder. Que l'on préfère la jeune personne vernie et si expressive, si vivante, de Jean Béraud me semble naturel, explicable ; que la belle pensée de Dagnan-Bouveret transporte l'âme, rien de plus juste, je ne discute pas. Il faudrait simplement mettre les choses au point, se souvenir que Manet a excité des colères semblables à celles que fait naître Anglada, se demander ce qu'a voulu exécuter ce peintre et voir ce qu'il fait rendre à son art. Il s'agit simplement d'être de bonne foi.

J'ai lu les observations, les conseils donnés à cet artiste que j'ai vu sourire.

Anglada manque de dessin. Evidemment nous ne retrouvons pas dans ses toiles la méthode d'Ingres. Pour Anglada, le dessin n'est pas la calligraphie de la ligne, si je peux m'exprimer ainsi. Il voit des ensembles éclairés par une lumière réelle, qui établit entre eux des rapports. Son art consiste à composer des ensembles capables de donner un tout qui soit harmonieux comme geste, comme couleurs. Suivez les personnages d'une de ses toiles, leurs

(1) Plusieurs toiles de cet artiste, de la série des *Jardins de Paris*, furent exposées il y a deux ans à la *Libre Esthétique*. D'autres figurent en ce moment à une exposition berlinoise où elles voisinent avec celles de Zuloaga.

contours formeront des arabesques. Son dessin est donné par la couleur, et uniquement par la couleur.

Vous m'objecterez que cela est arbitraire. Je ne crois pas. Anglada est avant tout un *réaliste*, — et ne mettez dans ce mot aucun désir de classer cet artiste dans une école quelconque. Par « réaliste », j'entends qu'il rend exactement *ce qu'on voit*. Donc, allez dans un restaurant de nuit, et dites-moi si, sous les arcs des lampes électriques, le fouillis des dentelles, des plumes, si les teints des visages forment des lignes rigoureuses, déterminées; si les larges manches, les boas ne constituent pas un amoncellement de blancheur que le corps invisible anime, et dites-moi si, dans l'étude *Jardin-concert*, le bras de la femme n'est pas une pure merveille de dessin; si ce bras ne vit pas, s'il ne se détache pas mieux que si un trait noir le cernait? Avec des blancs sur des blancs, Anglada est arrivé à donner des ombres et des reliefs.

Certes, il ne faut pas se coller devant ces toiles. J'ai dit qu'Anglada voyait des ensembles. Ses peintures doivent être regardées à la *distance normale*; alors on n'est plus choqué par des taches informes, comme on s'applique trop à le dire avec une mauvaise foi telle, il est vrai, que des articles comme celui que je tente d'écrire en paraissent inutiles.

Anglada déforme pour faire de l'horrible... Les épithètes de *décadent*, *d'immoral*, ont été prononcées... Ce peintre doit être mis courageusement en face de ce qu'il a *voulu* faire. Ses études de Paris (*Le Ver-luisant*, *Champs-Élysées*, *Jardin-concert*) représentent des femmes somptueusement vêtues, fardées avec abondance. Dans une lumière atténuée ces teints chimiques peuvent passer pour naturels. Mais allez à Marigny, par exemple, et regardez des femmes de cette classe descendre de voiture et passer sous l'implacable réflecteur... Vous serez étonnés de la vérité scrupuleuse des tons employés par Anglada. On ne doit pas isoler un personnage d'un tableau, pas plus qu'un chapitre de roman. Dix lignes prises au hasard dans n'importe quel livre ont des chances de paraître ridicules ou faibles; mais avec le contexte qui rend leur violence ou leur banalité nécessaire, c'est bien autre chose. Il en est de même pour les peintures d'Anglada. Ses courtisanes ne sont certainement pas jolies, mais nous n'avons pas le droit de les ôter de leur milieu, nous ne pouvons rien enlever de ce qui concourt à les mettre en valeur, nous n'avons pas davantage le droit d'oublier que dans la toile : *Les Champs-Élysées*, la femme du premier plan est fardée, que le fard en pleine clarté est horrible et dur. Regardez, par contre, la femme qui se trouve au second plan; elle est encore dans l'ombre, et l'ensemble de couleur qu'elle forme n'a rien de choquant ni d'outré. Dans ce tableau encore, on a reproché à Anglada d'avoir par trop amaigri les jambes de ses modèles, de les avoir réduites à l'état de pattes d'échassiers. Anglada a voulu donner dans cette toile *un mouvement*. La femme qui s'avance au premier plan descend de voiture et tient sa robe longue dans ses mains. Sa jambe au bas noir est forcément amincie et mangée par la lumière brutale qui frappe le fouillis blanc des dentelles, et soyez certain que l'impression que vous aurez en voyant — dans les conditions choisies par l'artiste — une femme descendre de voiture sera identique à celle qu'a fixée cette étude.

La *Vieille Gitane aux grenades* a suscité moins de colères. Il est en effet difficile de nier la magistrale composition de ce tableau, son éclat et ses ombres, la variété de son éclairage. Voilà une peinture qui satisfait pleinement. L'amoncellement des

fruits dorés illuminés par une chaude flamme, la teinte mate de la nuit, les robes des chevaux, tout au fond, le profil de la femme couchée, — il n'est pas un détail qui ne soit d'un choix précieux, d'une valeur admirable.

Le *Mur céramique* est une petite merveille. Ces quelques femmes aux toilettes légères sont dessinées — oui, dessinées — avec une vigueur, un relief qui étonnent quand on s'approche du panneau. Car on peut le regarder de près; et on s'aperçoit que ces étoffes transparentes sont d'une matière solide, durable, que la pâte a mordu dans le bois ou dans la toile, que les moindres finesses sont obtenues par larges teintes, sans hésitation, avec une hardiesse de coup d'œil qui déconcerte.

J'ai voulu dans ces quelques notes répondre à des critiques de mauvaise foi. J'ai voulu répondre aussi à ceux qui croient avoir beaucoup fait en décernant à Anglada le titre de *prodigieux coloriste*, je veux leur dire enfin qu'il est impossible de voir la couleur de ce peintre sans voir aussi son dessin.

ALBERT ERLANDE

LE SALON DE NAMUR

Quelques notes rapides sur ce Salon qui vient de s'ouvrir à la Kursaal de Namur et où plus de sept cents œuvres, peintures et sculptures, sollicitent l'attention du public. Nous y retrouvons beaucoup d'anciennes connaissances, de ces toiles qui rôdent d'exposition en exposition, les nomades de l'art! Il en est de bonnes, de mauvaises et de pires. Et l'on ne peut songer à une énumération, même de celles qui mériteraient une mention : il faudrait en citer la moitié. C'est étonnant ce qu'il y a aujourd'hui de peintres qui peignent bien, qui font de bonnes choses, dont on ne pourrait dire du mal et qui, pourtant, ne donnent jamais une œuvre définitive!

Allons tout de suite aux peintres de Namur, soit qu'ils y vivent par devoir, soit qu'ils en soient originaires. M. Van den Eeden, directeur de l'académie où il remplace Baron, est un Flamand exilé. Il expose un grand portrait d'une personnalité namuroise. Bien que la figure — le modèle étant mort — ait été faite d'après des photographies, l'œuvre a une belle allure, sobre et nette. C'est un morceau fouillé, travaillé avec une conscience parfaite. M. Van den Eeden est très en progrès. Je signale en passant son envoi au salon d'Anvers : une violoniste rêvant, l'archet frolant les cordes, qui est une vraiment belle chose et qui sera très remarquée.

Un Namurois pur sang, M. Thirionet, a un grand tableau de plein air, au printemps, plein de qualités et de séduction. Un autre tableau, plus petit, et deux aquarelles représentant des routes en automne le montrent en pleine possession d'un talent sincère et franc qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Il y aurait encore à citer, dans l'école de Namur, les noms de M^{lle} Merny, paysagiste aux vastes conceptions, servi par un métier un peu incertain, Bodart, qui se cherche dans l'aquarelle, dans la peinture et dans la gravure et qui gagnerait à se spécialiser dans celle-ci, Jomouton, qui réussit des coins charmants de vieilles rues à l'aquarelle, enfin un aquarelliste encore, Paul Thémon, qui maintient son beau talent.

Quant aux étrangers, ils sont très nombreux. Si j'en nomme quelques-uns, que diront les autres? Une idée : Venez les voir sur place. Namur est délicieux en cette saison. Le Kursaal est au bord de la Meuse. Et par les grandes verrières de la rotonde, on jouit d'une vue sur les collines des rives qui vaut à elle seule le voyage.

G. R.

POÉSIE BALNÉAIRE

Tout homme porte en lui un poète qui s'ignore. Parfois un heureux concours de sensations coordonne, dans une âme rêveuse, les éléments du génie; une œuvre surgit, et la foule admire. Nous coudoyons parfois de ces rares et splendides esprits; un hasard seul nous les peut signaler.

Ce hasard s'est manifesté dernièrement, pour l'*Art moderne*, sous la forme inattendue d'un feuillet au cyclostyle traçant l'itinéraire d'une excursion scolaire organisée pour le 23 juin dernier à Namur. La « party » se composait d'élèves de l'athénée d'Ixelles. Départ à 6 h. 50, visite à Poilvache, dîner, musée archéologique, tout le recto du feuillet détaille le programme de la journée. Rien que de très banal.

Mais le verso! Surprise, éblouissement!! Vingt et un vers, — ce n'est pas un sonnet! — vingt et un vers alignés sous l'étiquette-étendard: *Namur-Bains, flux de rimes*. C'est, en effet, un rare flux, bien qu'un peu monotone, car la rime, pour être riche parfois, ne rend qu'un son. Vous allez en juger par vous-même. Voici le début:

Corbleu, Namur! Corbleu, la délurée!

Quelle allure! Cela vous a un air grand seigneur du grand siècle plaisant une accorte fillette! Mettez-vous bien dans la mémoire, — au besoin lisez haut — le savoureux accent local:

Corrrbleu, Nameur! Corrrbleu, la déluréeééé!

Mais c'est trop tarder. Entrons résolument dans le cœur du sujet:

Je vous y prends à faire la sucrée!

(N'oubliez pas: sucréeééé!)

Quel vertige vous tient, chère adorée?
Assise au sein d'une riche contrée,
De tous côtés de rochers entourée,
Près d'un beau fleuve à l'écart retirée
Et des senteurs de vos champs enivrée,
Je vous quittai calme, sage, ignorée,
Et vous voici, faisant la mijaurée!...
Je vous retrouve en ceinture dorée
L'air tapageur, parfumée et poudrée,
Et de plaisir la figure empourprée!...
Puisque par vous la foule est désirée,
Ayez Kursaal, concerts chaque soirée,
Vapeurs coquets fendant l'onde azurée,
Bains, skating-ring.. la chose est assurée,
La foule ainsi souvent fut attirée...
Tant mieux, ma foi, si cela vous agrée!
Mais sachez bien, petite préférée,
Que de vos seuls attraits naturels décorée
Vous fîtes à mes yeux toujours assez parée.

N'est-ce pas délicieux? Et n'êtes-vous pas anxieux de connaître l'ingénieux écrivain de cette subtile symphonie en *rée* majeur? Nous eûmes le même souci: on nous a assuré que c'est, en personne, l'austère esprit présidant aux destinées du principal établissement d'instruction d'Ixelles. Heureux athénéeééé, corbleu! heureux athénéeéééé!

H. L.

Concours du Conservatoire⁽²⁾.

Jury: MM. GEVAERT, président; DEBROUX, SEIGLET, TINEL et VAN WAEFELGHEM.

Violon. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction (maximum des points), M. Kohanski, élève de M. Thomson.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Hus, élève de M. Thomson; M. Valério, élève de M. Cornélis; von Lorenzo, élève de M. Thomson; M. Welwis, élève de M. Marchot; M. Démarès, élève de M. Thomson; 1^{er} prix: M^{lle} Stites, élève de M. Marchot; M^{lle} Ewens, élève de M. Thomson; M^{lle} Samuel, élève de M. Cornélis; M. Darimont, élève de M. Marchot; M. Donner et M^{lles} Strack et Abrassart, élèves de M. Thomson. — 2^{me} prix avec distinction, M^{lle} Buess, élève de M. Thomson, et M. Bonjean, élève de M. Cornélis; 2^{me} prix, MM. Vanneste et Jalliaerd, élèves de M. Marchot; M. Delfasse, élève de M. Cornélis. — 1^{er} accessit, M. Henderickx, élève de M. Cornélis; M. Putzeys, élève de M. Marchot, et M^{lle} Schornstein, élève de M. Cornélis.

Morceau de concours: Premier solo du *Premier Concerto* de Viueuxtemps.

Jury: MM. GEVAERT, président; EECKHAUTTE, FONTAINE, JOURRET et VAN DEN HEUVEL.

Chant. — Professeur: M. DEMEST. — 1^{er} prix avec distinction, M. Van den Bergh. Morceau de concours: Air de *Jules César* de Hændel. — 2^e prix avec distinction, M. Crabbé. Morceau de concours: Air de *Jules César* de Hændel. — M. Van Grunderbeek. Morceau de concours: Air de Caron dans *Alceste* de Lulli. 2^e prix, M. Godart. Morceau de concours: Air des *Abencérages* de Chérubini. — M. Gaudrier. Morceau de concours: Air de Renaud dans *Armide* de Gluck.

NÉCROLOGIE

Marie Laurent.

Une actrice qui se fit applaudir à maintes reprises à Bruxelles, M^{me} Marie Laurent, vient de mourir à Villiers-le-Bel dans sa quatre-vingtième année. Par le pathétique du jeu et l'intensité de l'expression dramatique elle avait conquis au théâtre une situation prépondérante. Elle créa à l'Odéon, à l'Ambigu, au théâtre des Nations, à la Porte-Saint-Martin la plupart des grands drames populaires modernes et possédait mieux que personne les traditions de l'ancien répertoire tragique. Aussi célèbre en Belgique qu'en France, elle était universellement aimée et admirée.

Retirée du théâtre, elle fonda l'Orphelinat des arts et s'occupa, jusqu'à ses derniers jours, d'améliorer le sort de ses camarades malheureux.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée ancien de Bruxelles vient de s'enrichir, en plus des quatre tableaux qu'il a achetés, comme nous l'avons annoncé, à la vente de la princesse Mathilde, des peintures suivantes: *Un Philosophe*, par Gérard Dou (don de M^{me} Goldschmidt-Bischoffsheim); *La Mort de Polyxène*, par Tiepolo (vente Somzée); *La Fête des Rois*, par Jean Lys; *La Plage de Scheveningue*, par E. van der Poel; *Intérieur*, par Dirk van Delen; *Ronde d'amour*, par Rottenhammer (vente Menke); *La Cuisinière*, par Pieter Aertsens; *Intérieur*, par David Ryckaert.

Dans le grand hall, vingt-trois sculptures nouvelles ont été placées, entre autres *L'Adieu*, bas-relief en pierre, par A. Bartholomé, et une série de bronzes de Constantin Meunier.

Un curieux tableau placé depuis quelques années au Musée moderne de Bruxelles, *Le Derby*, fait en ce moment l'objet d'un piquant débat. Tous ceux qui ont visité les Musées de Londres ont remarqué, à la Tate Gallery, une toile identique à celle du Musée de Bruxelles. L'œuvre, qui n'est pas sans valeur, est surtout intéressante au point de vue documentaire. Elle donne de la grande fête hippique annuelle d'Epsom une idée très exacte et très complète. L'une et l'autre de ces deux toiles est signée Frith.

On supposait que ce peintre avait fait deux répliques du même sujet. Mais voici que M. Frith nie énergiquement être l'auteur

du tableau de Bruxelles. Dans une lettre adressée récemment au président de la commission directrice des Musées, il affirme que ce tableau est faux et demande qu'on en enlève la signature.

En vue d'éclaircir le mystère, la commission a ouvert une enquête sur l'origine de l'œuvre contestée.

Une nouvelle association artistique, *Les Indépendants*, ouvrira le 23 juillet au Musée moderne de Bruxelles son premier Salon. La Hollande y sera représentée par M^{lle} Van Hall, sculpteur; la France par MM. F. Lantoin et H. Willem; la Belgique, pour Bruxelles, par MM. Jefferys, Nahaux, Jelley, De Man, Petyt, Canneel, Beaucq, Glansdorff; pour Liège, par MM. J. Delsaux, Marneffe, Pirenne; pour Anvers, par MM. L.-A. Roessingh, De Smeth, Bosiers, Denonne, et, pour Gand, par MM. Sys, G. De Smet et A. De Smet.

Des conférences et concerts seront organisés pendant le Salon, qui ne restera ouvert que quinze jours.

La Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière à diverses élections.

Ont été promus titulaires : les peintres Franz Courtens et Léon Frédéric, en remplacement de Joseph Stallaert et André Hennebicq, décédés, et l'architecte Ernest Acker, en remplacement de feu Bordiau.

Ont été ensuite élus associés à titre étranger : le peintre Léon Bonnat, de l'Institut de France, en remplacement de Gérôme, et le compositeur russe Rimsky-Korsakoff, en remplacement d'Edouard Lassen.

M. Sylvain Dupuis a fixé dès à présent les dates des concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 12-13 novembre, 10-11 décembre 1904, 11-12 février, 18-19 mars 1905. Parmi les solistes déjà engagés figurent M^{me} Kleeberg-Samuel, pianiste, et M. Em. Bosquet, pianiste. Parmi les ouvrages aux programmes : La *Symphonie n° 9*, de Brückner (avec le *Te Deum*); une grande œuvre chorale de Elgar; la *Symphonia domestica*, de R. Strauss; *Antar*, de Rimsky-Korsakow; une Symphonie de Borodine; l'ouverture de *Sainte-Cécile*, de Ryelandt; la *Symphonie n° 3* d'Albéric Magnard; les *Danses béarnaises*, de Ch. Bordes; la symphonie *Le Nouveau Monde*, de Dvorak.

D'autre part, l'administration des Concerts Ysaye nous prie d'annoncer que six concerts d'abonnement seront donnés pendant la saison 1904-1905, les 15-16 octobre, 3-4 décembre, 7-8 janvier, 4-5 février, 4-5 mars et 29-30 avril. Deux auditions supplémentaires, en dehors de l'abonnement, auront lieu le 5-6 novembre et le 1^{er}-2 avril.

Les abonnés peuvent, dès à présent, se faire inscrire pour le renouvellement de leur abonnement chez MM. Breitkopf et Härtel, montagne de la Cour, 45. Une circulaire prochaine donnera le plan général de l'œuvre artistique que l'administration des Concerts Ysaye se propose aux cours de sa neuvième année et publiera le nom des artistes dont le concours lui sera assuré.

Le célèbre ténor Tomago, le plus réputé des chanteurs d'Italie, se fera entendre à Ostende les 15 et 18 août prochains.

La dernière matinée des Nouveaux-Concerts (œuvres de Mendelssohn) a été remise à la saison prochaine. Les billets seront valables pour le premier concert d'abonnement.

M. Ch. Bordes a, de même, remis au début de l'hiver la séance inaugurale de la *Camera*.

- Le *Bulletin des métiers d'art*, un joli périodique belge illustré, clôture sa troisième année d'existence. S'adresser pour les abonnements (10 francs par an, étranger 12 francs), à la direction, 13, rue de la Collégiale, Bruxelles. Les collections de 1902-1903, 1903-1904 sont en vente au prix de fr. 7-50 l'une.

A l'occasion du congrès annuel de la *Library Association*, une exposition internationale de revues, magazines et périodiques de tous genres aura lieu en août prochain à Newcastle-on-Tyne.

S'adresser pour tous renseignements à M. James Duff Brown, libraire à Newcastle-on-Tyne, qui prépare un catalogue général.

On nous écrit de Londres :

Avant de quitter Londres pour l'Irlande, Sarah Bernhardt a donné au Vaudeville, en matinée, une représentation de *Pelléas et Mélisande* dans laquelle elle incarnait le rôle de Pelléas. Celui de Mélisande était interprété par M^{me} Patrick Campbell, l'une des actrices anglaises les plus admirées. L'œuvre de Maeterlinck a été longuement applaudie par l'assistance aristocratique qui remplissait la salle. M^{me} Sarah Bernhardt et M^{me} Patrick Campbell ont été l'objet d'enthousiastes ovations.

La *Scola cantorum* a inscrit au programme des concerts pour la saison 1905 les œuvres suivantes : J.-S. BACH, *Actus tragicus*, *Oratorio de Noël* (trois dernières parties), *Passion selon Saint-Jean*, *Passion selon Saint-Mathieu*; CL. MONTEVERDI, *L'Incoronazione di Poppea*, *Le Monologue d'Ariana* et *Tirsi e Clori*; RAMEAU, fragments de *Dardanus*; GLUCK, fragments d'*Iphigénie en Aulide*; MÉHUL, fragments d'*Ariodant*. En outre, les reprises d'*Orfeo* (Monteverdi) et de *Castor et Pollux* (Rameau).

La *Scola* compte faire exécuter aussi les Concertos et pièces de Leclair d'après les reconstitutions de MM. Debroux et Guilemant dont nous avons parlé dernièrement.

Enfin, M^{lle} Blanche Selva continuera la série de ses beaux récitals par une présentation de l'œuvre de piano de D. Scarlatti, J.-Ph. Rameau et Ph.-E. Bach.

Les deux Salons de Paris ont fermé leurs portes la semaine dernière. Pendant les deux mois d'exposition ils ont été visités par plus de 600,000 personnes. La Société des Artistes français a encaissé 241,000 francs; la Société nationale des Beaux-Arts, 124,178 francs.

Pour faire suite à ses belles publications *Corot et Millet*, *Les Maîtres du paysage anglais*, *Le génie de J.-M.-W. Turner*, etc. le *Studio* publie aujourd'hui *The Royal Academy, from Reynolds to Millais*, c'est-à-dire un siècle de peinture anglaise depuis 1768 jusqu'à 1868.

Les œuvres d'une centaine de peintres, de sculpteurs et de graveurs célèbres sont reproduites dans ce « Summer number », qui réunit en outre nombre de portraits, d'autographes, etc. du plus vif intérêt.

En vente 5 sh. aux bureaux du *Studio*, 44, Leicester square, Londres W. C.

Le 15 juillet 1906 il y aura trois cents ans que Rembrandt est né à Leyde. Ses compatriotes n'ont pas voulu laisser passer ce jour sans le célébrer d'une manière éclatante et solennelle, et un comité vient de se former à Leyde, sous la présidence d'honneur du bourgmestre de la ville, pour élaborer un programme et organiser la préparation de ces fêtes. Parmi les membres de ce comité figurent le docteur A. Bredius, le docteur C. Hofstede de Groot et le professeur Blok.

A l'occasion d'une exposition des œuvres de Jan Toorop à Amsterdam (Galerie Buffa), — exposition qui embrasse l'ensemble de ses dessins et tableaux depuis une vingtaine d'années, — *l'Art flamand et hollandais* (1) publie une étude de M. W. Vogelsang sur l'artiste, suivie d'une liste chronologique et méthodique des quelque cent œuvres exposées.

Tannhäuser vient d'être traduit, pour la première fois, en catalan par M. Ribera, qui se propose de traduire tous les drames de Wagner en vue de leurs représentations à Barcelone.

La presse espagnole mène une vive campagne contre le projet de vente par le chapitre de Valladolid de deux célèbres tableaux du Greco, que plusieurs artistes se proposent déjà de racheter au moyen d'une souscription, et, rappelant qu'un sort semblable menaça il y a quelque temps les tapisseries de la Seo de Saragosse, elle réclame la création, en Espagne, d'une loi analogue à la loi Pacca en Italie, pour empêcher l'exportation des œuvres d'art.

(1) 15 juin 1904. Anvers, J.-E. Buschmann. Paris, Victor Havard et C^{ie}.

Un des meilleurs tableaux du Greco, le portrait de D. Fernando Nino de Guererra, a été récemment vendu en France pour 275,000 francs.

Le deuxième congrès d'enseignement de la musique aura lieu à Berlin en octobre prochain. Adresser les demandes d'inscription à M. le professeur X. Scharwenka, Berlin.

On vient de fêter à l'Opéra royal de Dresde la cent-cinquantième représentation des *Maîtres Chanteurs*. La première eut lieu le 21 janvier 1860, sous la direction du Dr Rietz.

On annonce de Vienne que le propriétaire de la maison où mourut le compositeur J. Haydn a fait surseoir à la vente de cet immeuble afin de permettre au public de souscrire les fonds nécessaires pour l'acquérir.

M. Françoite, ministre de l'industrie et du travail, M. Richard Lamarche, commissaire général du gouvernement, et M. Paul Forgeur, secrétaire général de l'Exposition de Liège, ont assisté ces jours derniers, à Berlin, à la séance d'installation du comité de patronage de la participation allemande.

L'assemblée a désigné le comité organisateur de la section alle-

mande, qui comprend les personnalités les plus marquantes du commerce, de l'industrie, de la finance, des arts et des sciences de l'Allemagne.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Éditions de l'Association des Écrivains belges (Société coopérative).

VIENT DE PARAÎTRE

PAUL ANDRÉ. *Lettres d'hommes*. — Prix : fr. 3-50.

MAURICE DES OMBAUX. *Mihien d'Avène*, roman. — Prix : fr. 3-50.

RAPHAËL PETRUCCI. *La Porte de l'Amour et de la Mort*, roman. — Prix : fr. 3-50.

FERNAND SEVERIN. *La Solitude heureuse*, poèmes. — Prix : 2 francs.

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS BELGES

CAMILLE LEMONNIER — GEORGES RODENBACH — EDMOND PICARD — EMILE VERHAEREN
OCTAVE PIRMEZ

CHACQUE VOLUME BROCHÉ : FR. 1-50; RELIÉ : FR. 2-25. (Envoi franco en Belgique.)

Adresser les demandes à

M. l'Administrateur gérant de l'Association des Écrivains belges, 4, rue du Frontispice, Bruxelles.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Précieux (GEORGES RENCY). — Rops en Amérique. — Art folklorique. *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises* (O. M.). — L'Art à Gand. — Albert Baertsoen. — Un diorama militaire. — Curiosités bibliographiques. *Le Mot préféré de l'auteur* (O. M.). — Publications d'Art. *Attraverso gli Albi e le Cartelle*. — Concours et Concurrents. — Petite Chronique

LES PRÉCIEUX

L'histoire littéraire, comme l'autre, est un perpétuel recommencement. Pensez-vous, par exemple, que les Précieuses ridicules aient été tuées par Molière ? Depuis le siècle du Grand Roi elles ressuscitent périodiquement. Mais si nous avons nos Précieuses, nous avons aussi nos Précieux. Chaque pays a les siens, d'ailleurs. En France, il en est de délicieux. C'est là qu'il faut aller pour trouver le modèle du genre. Le Précieux français, c'est un snob qui a du talent. Il lui manque la vertu créatrice, la faculté d'observation, le don d'animer des personnages,

la simple et divine émotivité devant les scènes de la nature et de la vie. Comme il est très intelligent, il se rend parfaitement compte de ces lacunes et s'efforce de les faire oublier. Incapable de conter avec charme une histoire empruntée aux événements quotidiens, il se choisit des sujets rares, où il a l'air de se trouver sur un terrain neuf, parce que terrain, personnages, sentiments, décor, tout sort de son imagination. Ou bien il produira d'élégants essais qui auront la prétention d'être de la philosophie quintessenciée, le fin du fin, la suprême essence de la pensée humaine. N'oublions pas qu'il a du talent, parfois même beaucoup de talent : par là ses œuvres sont de nature à faire illusion aux esprits jeunes ou étourdis. Aux yeux de beaucoup, il passe pour un grand homme, un profond philosophe, un érudit qui cache sa science, un artiste à l'âme haute qui dédaigne la popularité vulgaire et plane sans cesse dans les régions sereines. Généralement ignoré, avec politesse, dans son milieu national, il s'expatrie de temps en temps et va dérouler, devant les publics complaisants de l'étranger, ses phrases creuses, mais si jolies !... Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Au fond, qu'y a-t-il dans tout cela ? De la littérature, de l'art, de la science... pour l'exportation.

Il serait bien vain de vouloir mettre obstacle à ce petit commerce qui, somme toute et pour des motifs divers, amuse tout le monde, si l'influence de ces brillants et météoriques étrangers ne retentissait fâcheusement dans la personnalité indécise de certains des nôtres. Je n'en veux pour exemple que le cas, vraiment typique, de ce charmant écrivain qui a nom André Ruyters. Les lec-

teurs de l'Art moderne connaissent son esprit subtil et délié, son écriture savante et harmonieuse, le charme archaïque et voluptueux de ses contes galants. « Il fait songer, a écrit de lui M. Edmond Picard, aux alcôves voluptueusement ravagées de Fragonard. » Et c'est bien vrai : certains de ses tableaux littéraires évoquent l'art factice et délicieux des peintres du temps de Watteau. Hélas ! pourquoi faut-il que ce précieux talent soit en train de devenir un talent « précieux » ?

Analysons, si vous le voulez bien, son dernier livre. Il s'intitule *Le Tentateur* (1). Dans une villa près de Naples, un jeune homme, Marc, fait à une jeune femme, du nom rare de Callixte, une cour aussi pressante que singulière. Admettez que ce soit le monde renversé : c'est l'homme qui fait le coquet, se dérobe, finit par affoler la femme. Un matin qu'il l'a surprise au bain — la scène est fort jolie — elle se donne avec emportement. Au réveil, elle le cherche ; Marc a déjà disparu. Il est allé à Naples visiter un autre jeune homme qui est également amoureux de Callixte. Par son attitude naïvement violente, il contraint l'autre à deviner que Callixte est devenue sa maîtresse. Remplis l'un pour l'autre d'une haine corse, ils se promènent ensemble dans Naples, tout le jour. Ils se séparent à la nuit, sans qu'on découvre bien clairement la raison de ces allures bizarres. Et l'on sent que Marc, l'amoureux, et l'auteur lui-même ont lu et relu — mais n'ont nullement compris — Dostoïewsky. Rentré à la villa, Marc continue à torturer Callixte, passant tour à tour, envers elle, de la frénésie la plus brûlante à l'indifférence la plus glaciale. Survient une autre jeune femme : Florence, à l'âme claire et à l'esprit calme. Marc, lâchant Callixte, s'efforce de l'affoler, elle aussi. Mais lorsque Florence comprend le danger, elle s'en va. Marc ne tarde pas à la suivre. Et cet étrange roman se termine de la sorte, se perd dans la vague et l'inconnu.

Disons tout de suite que les amateurs de jolies phrases bichonnées, pomponnées, harmonieusement cadencées, trouveront leur compte à la lecture de ce livre. Les âmes bien élevées, dédaigneuses des réalités d'ici-bas, se plairont à ce récit dont pas un mot un peu trivial, pas une indication familière ne rompt la noble monotonie. Ceux qui aiment les descriptions factices et arrangées, où les roses exhalent leurs parfums, où coulent de musicales fontaines, où des jeunes filles se groupent çà et là « pour le plaisir des yeux », salueront dans cet ouvrage un tour de force admirablement réussi. Et si l'auteur a eu pour but essentiel d'écrire trois cents pages de « littérature », c'est-à-dire une succession de riens délicieusement dits, certes le *Tentateur* est une belle réalisation.

Cependant, comme généralement les lecteurs deman-

dent à un roman d'être autre chose que l'équivalent d'un verre d'exquise limonade, examinons maintenant les personnages et le décor du livre.

Pour ce qui est des premiers, on ne pourrait imaginer quelque chose de plus faux, de moins vivant, de plus artificiel et conventionnel que ce Marc, cette Callixte, cette Florence. D'où viennent-ils ? Sont-ils Français ou Italiens ? Quelle est leur condition sociale ? Ne s'occupent-ils donc que d'amour ? Nul ne le sait, et M. Ruyters l'ignore autant que nous. Il a cru qu'il suffisait, pour créer de la vie, de donner un nom aux vagues phantasmes de son cerveau. Mais l'écrivain doit être autre chose qu'un styliste, un remueur de dictionnaires. Il faut qu'il vive parmi les hommes, qu'il les étudie avec une âme sympathique et qu'il s'efforce à les peindre tels qu'il les voit. Tout le reste, ces obscures entités, ces symboles, ces Marc, ces Callixte, ces Florence, ce sont les pantins d'un mauvais guignol.

Le décor, au moins, est-il intéressant ? Est-ce que le paysage s'anime, nous transporte, nous exile ? Avons-nous la sensation d'être là, près de cette Naples dont nous rêvons tous ? Pas le moins du monde. Le décor est un décor de théâtre, fait de trompe-l'œil, sans profondeur, sans vie, sans personnalité.

Quant au but du livre, il se révèle dans une phrase de Dostoïewsky mise en épigraphe : « ... J'ai mis partout ma force à l'épreuve... Dans ces expériences, comme dans toute ma vie précédente, je me suis révélé immensément fort... » Ne vous y trompez pas : dans l'esprit de M. Ruyters, Marc est un surhomme, un être supérieur.

Et c'est cela, surtout, qui est déplorable : qu'un écrivain de mérite, sous l'influence d'un snobisme néfaste, s' imagine que la force d'un homme consiste à tromper une femme, à troubler ses sens, puis à la rejeter comme un citron dont on a exprimé le jus. Voilà où nous en sommes. On crée péniblement un Marc, c'est-à-dire un pitoyable petit serin, un jeune poseur qui mérite des coups de pied au derrière, et l'on s' imagine avoir ajouté un portrait à la galerie des Rastignac et des Julien Sorel !

Je suis bien fâché de devoir parler de la sorte d'un ouvrage dû à la plume élégante d'un écrivain qui promettait d'aller si haut. Mais rien n'est perdu encore. Il peut reprendre sa place parmi nous s'il consent à croire que le talent ne se développe pas dans la solitude et dans l'orgueil et que, pour faire œuvre de vie, il faut fuir comme la peste la préciosité et se jeter à plein corps dans l'amour de ses semblables, dans le torrent vivant qui emporte notre âme vers ses destinées.

GEORGES RENCY

(1) Paris, collection de l'Ermitage.

ROPS EN AMÉRIQUE

Félicien Rops traversa l'Atlantique en 1887. Voici en quels termes il transmit, aussitôt débarqué, ses impressions à son ami Jean d'Ardenne :

« Comme toujours, tout ce qu'on nous a dit de New-York n'était qu'un tas de stupidités. Mon vieux, il faut tout voir par ses yeux — et nous les avons bons, toi et moi. New-York est la ville la plus étonnante qui soit au monde, je crois, en tant que ville moderne, — d'une modernité ^{xx^e} siècle. C'est exorbitant, invu et imprévu en diable ! Je ne te parlerai pas de cette rade qui est une des merveilles du monde. Je suis arrivé par un temps de soleil laiteux comme celui que nous avons eu ensemble, dernièrement, à l'île Thomé. Une ville formidable avec ses ponts, ses chemins de fer en l'air, ses milliers de navires, issant d'un rêve. Et cela vu du pont de la *Bretagne*, saluée par le canon des forts, passant vis-à-vis de centaines de warfs où dorment les grands steamers. C'est inoubliable.

Mais c'est de la ville elle-même que je veux te toucher un mot. On se l'imagine embêtante, avec ses avenues numérotées, ses deux cent quarante streets et ses maisons énormes, noires et uniformes, — un Londres plus neuf et plus régulier. Pas du tout ! On ne s'aperçoit pas de la régularité. Les rues sont tracées souvent à la diable. Des petits jardins partout. Les gens plantent ce qui leur plaît ; de là, des arbres qui apparaissent à travers tout, des saules pleureurs, principalement, donnant un aspect doux et charmant à celles des rues nouvelles qui ne sont pas de grandes artères. Dans les squares, la longueur et la chaleur des étés permettent de cultiver des plantes d'Égypte, les splendides lotus à fleurs roses, et les nymphéacées de la Floride s'épanouissent dans les bassins.

Quant à l'architecture, loin de présenter les horreurs et les sottises qu'on s'imagine aussi, d'avance, sur les récits des « gens de goût », elle est, sinon digne d'admiration, du moins intéressante au plus haut point. Certes, tous les styles s'y mélangent souvent en de féroces accouplements, mais l'architecte new-yorkais s'occupe d'abord de l'intérieur, et ces intérieurs, où tous les éléments du confort, du pratique, de l'utile comme de l'agréable, se trouvent réunis, sont admirables. Partout de la lumière ou de l'ombre, de la chaleur ou de la fraîcheur à volonté. Ajoute que presque toutes les maisons sont à six et huit étages, plusieurs à dix, et tu jugeras de la difficulté d'aménager tout cela.

Ils ont commencé avec la brique et la terre cuite et ils ont maintenant, grâce aux chemins de fer, des grès de toutes couleurs, superbes. L'extérieur, ainsi qu'il convient, se modelant sur l'intérieur, il en résulte forcément des choses trouvées, nouvelles et étranges, qui, se mêlant aux vieilles formules architecturales, vous ahurissent un peu, mais, le plus souvent, ne manquent ni d'intérêt ni de charme.

Le vieux New-York, c'est la cité de Londres avec plus de viaducs, plus de chemins de fer en l'air, plus d'activité encore. De temps à autre, un cimetière avec de grands arbres, un cimetière ^{xviii^e} siècle, où dorment les premiers bandits débarqués dans l'île de Manhattan, — maintenant la première ville du nouveau monde. L'église tranquille, avec ses chênes d'Amérique, enveloppée, dominée par les fabriques, est d'un aspect délicieux, résigné, exquis !...

Rops projetait alors d'illustrer un prestigieux bouquin qui devait s'intituler *Strange America*. Un éditeur de New-York en faisait les frais. Le titre, en effet, promettait monts et merveilles.

Mais tout se borna au titre et à une tournée de l'artiste dans la région des étrangetés.

Il écrivait à son ami :

« Le livre *Strange America* est pour l'été prochain. Il ne serait donc pas impossible que je te prisse sous le bras pour t'emmener ici en juillet 1888. Ce serait une joie pour moi. Je n'aime pas juger seul et peu de gens ont des yeux. Ah ! mon ami, qu'il y en a peu ! C'est incroyable. Tout le monde m'a dit que les environs de New-York étaient simples et plats. Ce que j'en ai vu est rocheux, accidenté, et rappelle Cernay-la-Ville. Un Cernay-la-Ville avec de l'eau. »

Et le botaniste apparaissait, — car l'artiste que personne n'ignore était doublé d'un joli amateur de plantes que peu de gens ont eu l'occasion d'apprécier et qui se manifestait volontiers avec une solennité plaisante :

« Quel automne, en ce moment !... Les chênes verts de l'Ohio, les peupliers ontariens, les érables à sucre, les platanes sont dorés, bronzés, brûlés, émerillonnés, vermillonnés à n'y pas croire, et les dessous de forêts sont éclairés par une floraison automnale admirable : la *Vernonie* de New-York, *Vernonia noveboracensis* ! — je l'ai vue, enfin !!! — dix ou douze asters, les solidages du Canada, etc., etc., sont en fleurs. Et dire qu'en France nous n'avons pas même une petite plante d'automne ! J'oubliais la vigne Catawba, qui est en fruits, et le rosier végétère, en fruits aussi, — qui jettent aux branches des lianes de vingt pieds de haut. Tu juges de mon enthousiasme d'artiste et d'horticulteur...

ART FOLKLORIQUE

Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné), par JULIEN TIERSOT, sous-bibliothécaire du Conservatoire de Paris. Un volume de 600 pages grand in-4°. Nombreuses illustrations. Grenoble, Librairie dauphinoise ; Moutiers, Librairie savoyarde.

« C'est une manière d'alpinisme assez inédite que celle qui consiste à courir la montagne à la recherche des chansons populaires. Loin de s'en tenir à une observation superficielle, d'ailleurs sans négliger de contempler en passant les merveilles de la nature, l'on entre dans les chaumières, l'on s'entretient avec les habitants, on apprend à connaître leur vie, leurs mœurs, on évoque avec eux les souvenirs du passé de la race, et l'on pénètre ainsi dans la complète intimité du pays... » C'est en ces termes que, très modestement, M. Julien Tiersot, l'érudit et savant musicien qui a signé tant d'ouvrages documentaires d'un haut intérêt, expose le plan qu'il a suivi pour composer l'important ouvrage dont se réjouiront tous les musiciens. La chanson populaire n'est-elle pas la source de la musique, l'inspiratrice des œuvres les plus émouvantes ? Mais à mesure que s'écoulent les années, les traditions s'effacent. La mémoire des hommes est trop fragile pour garder l'empreinte des mélodies que se transmettent les générations. Les recueillir, les fixer définitivement dans leur forme originale est une œuvre digne de l'effort d'un artiste. « Encore, est-il bien sûr que nous soyons venus à temps ? » se demande avec mélancolie M. Tiersot. Les autorités départementales des régions montagneuses tentent d'enrayer, par de sévères arrêtés, la destruction de l'eldeweiss, du genépi, du rhododé-

dron ; mais quelles mesures administratives pourraient sauver la chanson ?

Les provinces de l'ouest de la France, la Normandie, la Bretagne, la Vendée, le Poitou, etc., furent explorées fréquemment et enrichirent de documents précieux le trésor folklorique. Il en est même de la Lorraine et de l'Alsace. Dès 1862, Damase Arbaud publia un recueil des chansons populaires de la Provence. Celles du Vivarais furent notées récemment par M. Vincent d'Indy, qui en utilisa plusieurs dans ses œuvres. Mais jusqu'ici la vaste région du sud-est avait été négligée, soit qu'on considérât sa flore musicale comme moins abondante, soit que les difficultés d'accès de ses massifs rocheux et de ses vallées solitaires eussent découragé les explorateurs.

C'est ce qui décida M. Tiersot à compléter les notions acquises sur la chanson populaire française par une enquête attentive et minutieuse, poursuivie pendant cinq ans sous les auspices du Gouvernement, des traditions musicales conservées dans la région la plus élevée des Alpes, dans les hameaux les plus reculés du Dauphiné et de la Savoie, à l'extrémité du pays vers la frontière d'Italie. Sa moisson a été extrêmement riche. Elle embrasse onze catégories de documents, ainsi divisés : chansons historiques (dont plusieurs remontent au ^{xv}^e siècle, d'autres au ^{xvi}^e), chansons traditionnelles (récits légendaires et tragiques, chansons d'aventures et chansons satiriques), chansons d'amour, chansons relatives au mariage, chansons de bergers, chansons de conscrits et de soldats, chants des fêtes de l'année, chansons de travail, berceuses et danses. Toutes sont notées, avec leur texte, dans leurs diverses versions s'il y a lieu, et commentées au point de vue historique et ethnographique avec une érudition sûre à laquelle le charme du style enlève toute sécheresse. Quelques-unes ont été harmonisées par l'auteur. Des illustrations tirées de l'œuvre de Greuze, de Boilly, de Drouais, etc., complètent ce magnifique volume, auquel les éditeurs ont donné une toilette irréprochable.

O. M.

L'ART A GAND

Une innovation passée presque inaperçue et néanmoins digne d'un sérieux intérêt a caractérisé l'exposition annuelle de la Chambre syndicale provinciale des Arts industriels à Gand.

Cette société, qui s'est évertuée il y a plus de trente ans à provoquer un mouvement d'art appliqué à l'époque où un conflit permanent empêchait l'Art de communier avec l'Industrie, a inauguré une série d'expositions restreintes d'objets d'art appliqué pouvant, en quelque sorte, servir d'œuvres types.

Sous l'intelligente direction de M. Oscar Van de Voorde ont été rassemblés de remarquables échantillons de céramiques, faïences, cuirs, et il est vraiment regrettable que, faute de réclame, on y ait si peu fait attention.

Il y a là des pièces de réelle valeur ; les tons si vifs des poteries à grand feu y alternent avec les finesses charmantes des cristaux irisés accompagnant des masques d'une polychromie heureuse ; (telles petites têtes de Zélandaises, de De Rudder, par exemple, sont d'un effet décoratif si complet qu'on ne peut plus se les représenter autrement). A ces produits de la maison Boch frères s'ajoutent et les carreaux de revêtement de la Majolique

de Hasselt et les sobres mosaïques de Léon Desmet et les pièces rares de la Société des céramiques, système Geldens, de Nieupoort, venant prouver que l'industrie moderne, au lieu de le rejeter, fait un appel constant au sentiment artistique individuel.

La section du cuir, grâce à quelques spécimens remarquables exposés par M^{me} Clara Voortman, montre mieux encore ce que devient la matière banale sous l'impulsion d'un véritable tempérament d'artiste. A voir le style de ces couvertures de livres, de ces chaises ornées dont le décor est toujours dans un rapport si direct avec la forme à décorer qu'on ne peut le rêver autre, à voir la variété et la splendeur du coloris, toujours harmonique et d'une vérité surprenante parfois, comme dans le grand panneau en cuir ornant un écran où les rouges rutilants et si variés des immenses champignons vénéneux de l'avant-plan sont admirablement reliés, par les rouges bruns des feuilles mortes du terrain, aux frondaisons d'automne du paysage ; à étudier surtout cette interprétation de la fleur, tantôt stylisée, tantôt rendue presque réelle, semblant révéler, dans les souplesses des flexions ou la fière attitude des corolles, le caractère intime, la vie de la plante, on se rend compte de l'étude émue qu'un travail pareil révèle. Mais il y a plus (et cela n'a pas été signalé et d'ailleurs échappe à l'examen rapide et superficiel du passant), c'est l'entente supérieure du modelé bas-relief, qui seul convient au travail du cuir. Il se révèle dans les formes fuyantes, dans les plans estompés de ces fleurs, de ces feuilles qui s'enfoncent en profondeur ou se retournent vers nous ; ce n'est plus seulement la série de silhouettes découpées en arabesques plus ou moins heureuses, c'est toute la variété des caprices de la nature rendue avec un tact exquis qui s'arrête à la limite voulue, ne trouvant jamais une matière destinée à couvrir et à protéger. Là est la différence capitale entre ces œuvres d'artiste et les productions aimables, très à la mode, où les mêmes matières employées semblent, aux yeux du profane, donner les mêmes résultats.

Peut-être doit-on regretter de voir ces œuvres, qui sont de remarquables spécimens d'art moderne, retourner dans des salons où de rares privilégiés pourront les admirer, alors que leur vrai rôle eût été de servir d'exemples.

ALBERT BAERTSOEN

Un écrivain qui, sous le pseudonyme SOLRAC, s'est fait remarquer depuis quelques mois dans l'*Occident* par de judicieuses critiques, apprécie en ces termes élogieux notre compatriote Baertsoen, dont l'État français vient d'acquiescer une nouvelle toile pour le Musée du Luxembourg :

Nous éprouvons une entière admiration devant l'œuvre de M. Baertsoen et ce nous est une joie d'en faire l'aveu. Ce bel artiste est un de ceux qui ont le plus la préoccupation de toutes les qualités qui distinguent la bonne peinture. Remarquez comme toujours les sites sont bien choisis, caractéristiques et heureusement mis en toile. Ce n'est pas seulement le pittoresque de la Flandre avec ses canaux bordés de maisons à pignons, mais aussi l'atmosphère brumeuse, le climat, l'âme enfin de son pays. Cette atmosphère, pourtant bien différente dans chaque tableau, en fait une masse ininterrompue, en assurant d'une forme à une autre, de l'une à l'autre couleur, la continuité de la vie. On pourrait dire qu'elle prend l'importance d'une *matière* ; c'est bien en effet de

l'air que M. Baertsoen semble ajouter à ses mélanges de couleur sur la palette. La pâte, toujours épaisse, de près paraît maçonnerie, car c'est à dessin que le peintre l'applique et la répand en larges touches, pour être aperçue à une distance déterminée, celle où l'on embrasse tout l'ensemble. A cette distance seulement toute cette « architecture de couleur » prend son entière signification ; les touches se mélangent et se confondent ; l'eau devient fluide, le ciel transparent et les tons acquièrent toujours leur entière « plénitude », à tel point que toutes les toiles des autres peintres — exception faite pour l'œuvre de M. Anglada — paraissent creuses à côté. Et remarquez aussi comme toujours le ton local et les valeurs sont judicieusement observés dans cette même ambiance aérienne.

Les toiles de M. Baertsoen donnent toujours l'impression d'un moment et pourtant ce peintre n'est pas un « impressionniste » au sens restreint où l'on entend cette appellation. Lui aussi, comme l'impressionniste, réalise son tableau en plein air et devant son objet, mais il ne choisit pas les effets rares et fugitifs, jamais deux fois pareils, qui obligent à une vision très prompte et à une facture particulière pour les fixer, dans le plus court temps possible, étant données les variations rapides de l'éclairage. Ceux qu'il adopte — quoique très différents — sont relativement stables et se reproduisent aux mêmes heures dans des conditions à peu près analogues. Cela va lui permettre une autre réalisation de la vie. Au lieu de rendre seulement l'extériorité des choses avec la vibration de la couleur et de la lumière, il ira plus loin dans la pénétration de la nature et, sachant extraire en une admirable synthèse le définitif du provisoire, il donnera, pourtant, à chaque objet sa qualité propre, sa densité et son poids ; le ton aussi acquerra une entière plénitude, qualités que seules peuvent donner les techniques lentes et savantes.

Entre les deux importantes toiles représentant des vues de Gand, la première avec la neige, la seconde avec la brume du crépuscule, on peut avoir une préférence, mais on ne saurait dire laquelle est la mieux venue.

UN DIORAMA MILITAIRE

M. Léon Abry vient d'être chargé d'exécuter, pour l'Exposition universelle de Liège, en collaboration avec M. H. Le Roy, statuaire, un diorama militaire analogue à celui que ces deux artistes, secondés par M. Philippet, composèrent en 1894 pour l'Exposition d'Anvers.

M. Abry travaille en ce moment aux projets préliminaires. Il a, dit un de nos confrères, proposé au président de la section militaire de l'Exposition de Liège, M. le lieutenant-général Donny, de représenter trois des aspects caractéristiques de Liège militaire et de Liège pittoresque. Ce serait la construction d'un pont à Jupille avec la vue si belle de la Meuse à cet endroit, et le clocher connu de la Schavée dans le fond. Puis, pour l'Ourthe, un double passage de pont à Sinval. Ce point n'est pas encore décidé. Enfin, une opération tactique dans le paysage familier de Chèvremont. Le caractère des trois sites étant différent, la difficulté réside dans l'agencement de ces scènes, alors que la disposition des avant-plans, si elle est favorable à l'une des scènes, vient presque inévitablement contrarier les autres. Cette difficulté sera surmontée à l'aide d'un truc bien fait pour susciter la curiosité du public.

M. Hipp. Le Roy va très prochainement commencer l'exécution de trente ou quarante figures en stuf, d'après des croquis des différents personnages de la composition centrale. Comme à Anvers, ce seront, en grande partie, des portraits très ressemblants.

M. Bergmans fils exécutera les toiles de fond, c'est-à-dire quelque six cents mètres carrés de peinture à faire et qui doivent avoir un aspect saisissant de nature, car les sites sont connus.

M. Léon Abry devra ensuite y peindre les personnages, soit une armée entière !

Ce diorama sera, sans conteste, un des clous de l'exposition de Liège.

CURIOSITÉS BIBLIOPHILIQUES

Le Mot préféré de l'auteur (fantaisie et paradoxe), par G. DE BREYNE-DU BOIS. Dixmude, imp. Desmyter.

« Le mot préféré de l'auteur, — mot que l'écrivain aime réellement, passionnément, au delà de toute expression... de toute autre expression ; vocable émergeant, par-ci par-là, comme ensoleillé, des pages de son livre ; terme qu'il emploie infiniment plus que tous les autres ; terme à répétition, si je puis dire, verbe sacré qui revient, intuitivement, comme une sorte de leitmotiv... »

Par ces lignes, M. De Breyne-Du Bois définit et justifie la fantaisie philologique qu'il nous adresse de son ermitage de Dixmude.

Lisant beaucoup, M. De Breyne a été surpris de voir certains vocables blasonner, plus que d'autres, les écrits de certains hommes de lettres. Il les a minutieusement relevés, classés, étiquetés, et le catalogue qu'il en a dressé est vraiment amusant.

Vous douteriez-vous, par exemple, que le verbe préféré d'Emile Verhaeren, celui qu'il emploie le plus souvent, c'est *Hal-luciner* ? Que Maeterlinck raffole du mot *Cheveux* ? Rodenbach de *Mièvre*, *Blanc*, *Araignée*, *Lune* ? Que Max Waller tient tout entier entre ces deux expressions : *Aube* et *Zut* !... Que, parmi nos confrères, si M. Solvay affectionne *Troublant*, M. Hannon abuse de *Déconcertant* et M. Tardieu de *Certes* ?

On ne s'étonnera point, sans doute, que le mot *Ame* ait été employé par Victor Hugo avec abandon, ni que *Nature* revienne dans les poèmes de Lamartine plus que tout autre, *Mer* dans ceux de Baudelaire, *Pleurer* et *Peine* chez Verlaine, alors que dans les romans de Jean Lorrain *Cythère*, *Lesbos*, *Alcée* et *Courtisane* l'emportent, et *Avril* dans les vers de M. Rostand...

Ecrivains, mes frères, méfiez-vous du « mot préféré ! » il tourne promptement au tic. De même que la parole, la plume adopte des clichés. Le petit livre de M. De Breyne aura-t-il pour effet bienfaisant de nous en préserver ?

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Attraverso gli Albi e le Cartelle (*Sensazione d'arte*), par VITTORIO PICA. Fascicolo IV. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche.

Nous avons signalé déjà l'importante et consciencieuse étude consacrée par M. Vittorio Pica aux graveurs contemporains. Dans la quatrième partie de cette étude, il passe en revue les virtuoses de la pointe-sèche et du vernis mou en Hollande et en Belgique, et groupe en un chapitre spécial, hors de toute classification ethnique, trois artistes « d'exception » : Aubrey Beardsley, James Ensor et Edward Munch.

D'excellentes reproductions, au nombre d'environ cent cinquante, illustrent ce volume, particulièrement intéressant pour nous puisqu'il contient l'essentiel de l'œuvre gravée de nos meilleurs spécialistes : A. Baertsoen, Van Rysselberghe, E. Laermans, R. Wytsman, F. Maréchal, H. Meunier, F. Khnopff, G. Minne, Ch. Doudelet, H. Cassiers, etc., sans oublier le regretté Henri Evenepoel qui signa, tout jeune, quelques eaux-fortes magistrales.

La Hollande est représentée, dans l'album de M. Pica, par

l'élite de ses graveurs originaux, au premier rang desquels figurent Israëls, les Maris, Th. Van Hoytema, Jan Toorop, Ph. Zileken, Ch. Storm van 's Gravesande, M. Bauer, P. Dupont, W.-O.-J. Nieuwenkamp, etc.

De curieuses compositions de Beardsley, d'Ensor et de Munch, dont plusieurs peu connues, complètent l'illustration de cet attrayant ouvrage.

CONCOURS ET CONCURRENTS

Pour consoler les candidats malheureux aux prix de tragédie, de comédie, de chant, etc., ces simples réflexions d'un chroniqueur parisien :

« Comment s'est-il pu faire que l'exquise Barretta n'ait jamais obtenu qu'un deuxième prix de comédie? Que Réjane et Sarah Bernhardt, accablées l'une et l'autre sous un premier accessit une première fois, n'aient réussi de même, à force d'acharnement, à décrocher qu'un deuxième prix? Comment s'est-il pu faire que M^{lle} Bartet n'ait jamais pu dépasser un deuxième accessit? Remontons plus haut : M^{me} Favart ne put jamais non plus dépasser l'accessit.

Que d'illustres restés « médailles de bronze » ! Delaunay n'eut jamais qu'un accessit. Coquelin cadet eut la chance, sous forme d'un premier prix. Mais Coquelin aîné dut se contenter d'un deuxième prix; Guitry pareillement; Leloir, d'un premier accessit. Mounet-Sully eut bien un deuxième prix de comédie, mais dans la tragédie le jury le trouvait insuffisant et ne lui accorda qu'un deuxième accessit!

Il ne faut pas oublier non plus que si M^{lle} Rose Caron eut un deuxième prix de chant, elle n'eut du moins qu'un premier accessit d'opéra. »

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de la fête inaugurale du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles, une exposition d'œuvres de peintres et de sculpteurs habitant ou ayant habité Saint-Gilles aura lieu dans les principales salles du nouveau monument, place du Sud. Elle sera accessible au public lundi 25, mardi 26 et dimanche 31 courant, de 10 à 5 heures.

Le gouvernement, à l'occasion de l'Exposition de Liège, a décidé la frappe de deux médailles, l'une pour l'exposition des beaux-arts, l'autre pour l'exposition universelle.

Ces médailles seront mises au concours entre un nombre assez restreint d'artistes. Il y aura deux prix pour chaque concours, respectivement de 3,000 et 1,000, de 2,500 et de 800 francs. Un jury vient d'être constitué sous la présidence M. A. De Witte, fondateur de la *Société hollandaise-belge des amis de la médaille d'art* qui a largement contribué à développer le goût de la médaille en Belgique.

M. Henry Meunier a été chargé par le gouvernement de créer de nouveaux types de timbres-poste. Ceux-ci seront émis l'an prochain à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Il n'y a vraiment pas de mal qu'on ait songé à confier ce petit travail à un artiste, et particulièrement à M. Meunier à qui l'on doit tant de jolies trouvailles dans le domaine de l'art ornemental et décoratif.

On été désignés pour composer le jury de placement au Salon triennal d'Anvers :

Pour Bruxelles : M. Paul Mathieu;

Pour Anvers : MM. J. Van der Ouderaa, De Smeth, Baeseleer, Jacobs;

Pour les Flandres : M. Jean Delvin;

Pour Liège : M. Evariste Carpentier.

Une exposition d'aquarelles et de dessins réunira à partir de demain, au Coq-sur-Mer, dans les galeries du Grand Hôtel, un choix d'œuvres de Constantin Meunier, F. Charlet, Ch. Watelet, H. Stacquet, L. Bartholomé, H. Cassiers, M. Haegemans, Th. Hanon, P. Hermanus, H. Janlet, F. Luigini, V. Uytterschaut et I. Verheyden.

Le 8 août, à 3 h. 1/2, aura lieu à l'exposition une audition musicale au profit de l'œuvre du Grand Air pour les Petits, patronnée par la princesse Elisabeth, avec le concours de M^{lles} Carlhant et Bernard, de MM. Imbart de la Tour, H. Janlet, Arm. Seure et Drantz.

La chorale mixte *A Capella*, dirigée par M. V. Beauvais et composée de deux cents exécutants, donnera ce soir, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, son concert annuel avec le concours de M^{me} Drabbe-Bauvais, de MM. Debusscher, Lesne, Th. Kauffmann, Demont, Van Weyenbergh, etc. Le programme comprend entre autres le chœur *Super flumina*, le premier acte de *Roméo et Juliette*, la cantate *La Liberté* et le *Toréador*, opéra comique en deux actes, d'Ad. Adam.

La livraison de juillet de *l'Art Flamand et Hollandais* contient une étude de M. Georges Eekhoud sur les Impressionnistes, à l'occasion de l'Exposition rétrospective de la *Libre Esthétique*. De fort belles reproductions d'œuvres de Manet, Monet, Renoir et Van Rysselberghe accompagnent cette étude. M. Roest van Limburg analyse quatre cartons de Bernard van Orley conservés à la Pinacothèque de Munich et au sujet desquels l'auteur a fait d'intéressantes découvertes. Enfin, à propos de l'exposition des œuvres de Vincent Van Gogh à Groningue et de la vente de quelques-unes de ses toiles à Amsterdam, MM. R. Jacobsen et F. Van Haamstee consacrent au maître hollandais d'élogieuses notices, accompagnées de nombreuses reproductions de ses œuvres, choisies à diverses époques de sa vie.

Pour paraître en automne chez l'éditeur Julius Hoffmann, à Stuttgart : *La Collection Cheramy*, à Paris, par J. MEIER-GRAEFE et E. KLOSSOWSKI, ouvrage illustré de cent vingt gravures d'après Gainsborough, Reynolds, Hoppner, Constable, Bonington, David, Ingres, Géricault, Delacroix, Chassériau, Corot, Degas, etc. Trois cent cinquante exemplaires en langue allemande, trois cent cinquante en français. Prix : 40 marks (50 francs). Tirage de luxe sur japon, limité à vingt exemplaires, dont dix en français, 100 marks (125 francs). L'ouvrage est en souscription chez l'éditeur. Le prix sera majoré après sa publication.

La célèbre tragédienne Éléonore Duse est, dit-on, à la veille de quitter définitivement la scène. Elle va donner en automne une dernière tournée d'adieu qui commencera en Suisse. Dans le courant du mois de septembre, elle jouera successivement à Vienne, Budapesth et Berlin. Après avoir visité quelques autres villes allemandes, elle se rendra à Londres et à Paris, où elle a déjà été applaudie. La Duse fera ses adieux au public italien en dernier lieu, c'est-à-dire au début du printemps prochain.

Voici quelques prix atteints par des autographes de musiciens à une récente vente à Berlin :

De Beethoven, une lettre, 325 francs; quatre pages de musique, 1,175; deux pages de musique, 212; trois petites pièces : la première, 125, la deuxième, 87, et la troisième, 50 francs; de Boccherini, manuscrit du quatuor n° 1, 112; de Brahms, un duo, op. 61; n° 3, 631, une lettre, 93; de Chopin, une mazurka, 750; de Liszt, divers manuscrits, 118, 137, 200, 350 et 143; de Schumann, 56, 72, 125; de Wagner, des lettres, 137, 125, 156, 162; de Meyerbeer, une ariette, 67; de Schubert, trois mélodies, 1,126; de Schumann, *Les Papillons*, 812 francs.

La reine de Roumanie (Carmen Sylva) termine le livret d'un opéra dont la partition sera écrite par un enfant prodige, le petit Florizel de Reuter, violoniste et compositeur, qui n'est âgé que de douze ans.

Le sujet? *Jeanne d'Arc*.

La reine a envoyé au jeune compositeur une lettre par laquelle elle l'invite à venir travailler avec elle en son château de Neuwied

sur le Rhin. « Je termine, écrit-elle, le livret très vite. Personne n'en saura écrire la musique comme toi, mon enfant chéri; tu es pur, tu es un ange et tu es doué comme pas un autre musicien. Ta maman, reine Elisabeth. »

Le petit Florizel a commencé ses études à trois ans. Ysaye, qui fut un de ses maîtres, l'a, dit-on, appelé « le génie le plus miraculeux qu'il ait jamais connu ». Ce compositeur prodige a déjà à son actif une symphonie, un concerto pour violon, un quatuor, un poème symphonique et de nombreux morceaux d'orchestre et de violon.

Sommaire de l'Art décoratif, revue mensuelle d'art contemporain (n° de juin):

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Peinture aux Salons, par Gustave Soulier (dix illustrations). *L'Ameublement au Salon* (Société nationale), par R. de Félice (neuf illustrations). *Les Objets d'art au Salon* (Société nationale), par Em. Sedeyn (vingt-cinq illustrations). *La Sculpture au Salon* (Société nationale), par Albert Thomas (vingt et une illustrations). Expositions. — Concours. — Livres nouveaux.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS.

Vincent d'INDY. — Deuxième Symphonie (op. 57) en si bémol.

Réduction pour piano à quatre mains par M. MARCEL LABEY.

Prix net : 8 francs.

Gabriel FAURÉ. — *Impromptu* pour la harpe (op. 86).

Prix net : 3 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Voyages en gare (OCTAVE MAUS). — Mes Lectures. *L'Arche de Monsieur Cheunus*. Charles Van Lerberghe (HUBERT KRAINS). — Les Indépendants. *Premier Salon annuel* (O. M.). — Pictographie moderne (H. F.-G.). — Monuments d'autrefois. — Musique. *Edition instructive d'œuvres classiques pour le piano*. — Nécrologie. *César De Cock*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

VOYAGES EN GARE

Le plus spirituel de nos confrères affirmait récemment que si les chemins de fer ont quelque utilité, les gares ne servent à rien, attendu qu'on n'y séjourne jamais. Le voyageur qui part a pour unique souci de sauter dans le train, avec la crainte (parfois justifiée) de le manquer. Au retour, son légitime ou, hélas! autre foyer le requiert, et il se hâte de fuir les fumées et les coups de sifflet.... A quoi bon, dès lors, ces dispendieux monuments dans lesquels le gouvernement ou une compagnie que guette le conseil judiciaire prodigue la pierre de taille, le fer, et

parfois de coûteux spécimens de sculpture ornementale?

N'en déplaise à Ethérel, les gares ont actuellement une raison d'être. Depuis qu'on les a transformées en musées d'affiches illustrées, elles dispensent de voyager, ce qui est un progrès évident. Si l'espèce affolée des touristes n'a pas le temps de regarder les œuvres d'art qui les tapissent, nul droit d'entrée, ni même de vestiaire, n'empêche les gens sensés de s'y réjouir l'œil à toute heure du jour, et même de la nuit, jusqu'aux arrivées tardives des plus extravagants trains de luxe internationaux partis on ne sait d'où, de Brindisi, de Constantinople ou d'Irkoutsk.

Ce musée gratuit offre aux regards, en images multicolores, le panorama de l'Europe entière. Il n'est plus aujourd'hui un casino de ville d'eaux, une plage, une montagne, un lac, une grotte, une ruine, une cathédrale romane ou gothique qui puisse se vanter de nous contraindre à un déplacement onéreux et, par ces chaleurs, souvent pénible. Tous et toutes viennent, dans les gares, à notre rencontre. Et l'aspect qu'en propage le double-colombier coloré est toujours très supérieur à leur beauté réelle. Les aller voir de près amènerait une désillusion non moins certaine que cruelle.

De telle sorte que si, dans le double organisme véhiculaire de l'Etat, une chose est devenue superflue, ô Ethérel, ce ne sont pas les gares, mais bien les chemins de fer! Pourquoi ceux-ci, en effet, puisque les gares fournissent à chacun, au moment des vacances, et sans frais, les impressions pittoresques (paysages alpestres, costumes locaux, curiosités naturelles et architectu-

rales, flore étrangère, etc., etc.) dont naguère on ne pouvait s'orner la mémoire qu'au prix d'un voyage dont des statistiques malheureusement officielles et de nombreux procès en dommages-intérêts ont enseigné aux plus confiants les incontestables dangers ?

Voulez-vous, par exemple, vous faire une idée avantageuse des grottes de Han ou de celles de Rochefort ? Allez à la gare du Luxembourg, mais gardez-vous d'approcher des guichets. Des affiches en couleurs vous familiariseront, sans que vous ayez à échanger contre un ticket (d'ailleurs ridiculement exigü) la moindre monnaie, avec les bouches et les chambres les plus célèbres de ces cavernes réputées. Aucune plage n'est plus jolie, plus pimpante, plus peuplée d'élégantes baigneuses que celles que nous offrent, à la portée de la main, les affiches du Littoral belge, d'Ostende, de Middelkerke, du Coq, de Westende et autres. Les Ruines de l'Abbaye de Villers ? Les voici, plus solennelles et plus solitaires que vous ne pourriez les voir dans l'assaut dominical de la famille Kaekebroeck en mal de diner champêtre. Namur et sa citadelle développent sur un panneau contigu leur amphithéâtre de verdure, de clochers, de toits d'ardoises. L'Exposition de Liège a déjà lancé tant d'affiches qu'on la connaît par cœur avant qu'elle ait achevé ses fondations. Les sports de Spa, ses pavillons d'eau thermale, ses promenades n'ont plus de secrets depuis que M. Fernand Toussaint les a popularisés dans tout le pays...

Que dire de la Hollande, décrite par M. Henri Cassiers avec un art si séduisant que ses arbres vernis, ses moutons frisés et ses campagnardes accoutrées comme des poupées de Noël vous paraîtraient, si vous traversiez le Moerdijk pour les voir, infiniment moins « vrais » que dans les estampes du peintre ? — « *Visitez l'île de Walcheren !* » ordonne (avec une familiarité un peu déplaisante) le paysan mi-partie blanc et noir sur fond violet de M. Henri Schaap. Gardez-vous-en bien ! Toute la Zélande est dans les affiches de M. Cassiers, et ces affiches sont exposées dans les gares...

Aimez-vous les sites alpestres, les pics neigeux, la transparence des glaciers ? La Jungfrau érige sa silhouette majestueuse sous les rayons obliques du couchant tandis que l'ombre envahit déjà les névés. Des rouges, des verts sonores fixent dans la mémoire un Rigi plus altier que vous le suggérerait une ascension dans le funiculaire. La ligne de la Wengernalp, Lucerne, le Lac des Quatre-Cantons, le Grütli, Zug, Zermatt, la vallée du Rhône, toutes les régions célèbres, tous les lacs, toutes les cimes sont à votre discrétion. Et vous échappez miraculeusement au diner de table d'hôte, au tourniquet des cascades, au pourboire du « lifteur » et au langage helvétique !

Préférez-vous les stations françaises ? Vous aurez l'embarras du choix entre Aix-les-Bains, Uriage, Alle-

vard, Royat, Trouville, les Sables d'Olonne, Bagnères-de-Luchon, Cauterets, que sais-je ? L'énumération graphique des distractions qu'offrent ces cités réputées vous remplira d'allégresse sans que nulle banque-rasoir, nul zéro intempestif, nulle « bûche » ou embûche trempe d'amertume le pain blanc de vos félicités. Et du même coup vous visiterez les gorges du Tarn, le château de la Caze et le Pas-de-Souci, vous déplorerez que les moines de saint Bruno aient été contraints de quitter l'admirable désert de la Grande-Chartreuse, vous embrasserez d'un coup d'œil Rocamadour, son curieux rocher et les flots d'ocre de la Dordogne pour vous reposer un instant après sous les palmiers de la baie d'Alger, parmi de mystérieuses almées réunies dans le dessein de vous distraire par la Compagnie transatlantique. Luttant avec celle-ci d'amabilité, le Syndicat d'initiative de la Provence vous présente, dans le décor aux lignes classiques de Saint-Rémy, des Baux, de la Sainte-Baume, un tambourinaire et une Arlésienne dont l'espèce se fait rare en ces contrées de lumière, — presque aussi rare que les antiques symboles de la Méditerranée et de l'Océan, divinités nécessairement escortées de poissons, de crustacés, d'algues, de conques et de coquilles, dont l'évocation inattendue pare d'un attrait inédit la réclame des Pyrénées. Soyez de bonne foi : les verriez-vous, ces mythologiques vestiges d'une civilisation éteinte, si, quittant la gare par exemple de Lyon, vous faisiez la folie de parcourir jusqu'à son ultime terminus la ligne du P. L. M. ?

Pour prendre conscience de Luxembourg, de son nouveau et vraiment audacieux pont, d'Echternach et des enrochements qui n'ont pu échapper à l'appellation de Petite-Suisse, il n'est plus nécessaire de dépasser la gare du Quartier Léopold. Il en est de même pour apprécier le charme des stations thermales de Lipik, en Slavonie, de Barffa, en Hongrie, de Buzias, aux confins de la Roumanie, de Méhadia-Bad, en Transylvanie, ou de Tatrâ-fured dont le parc-casino-hôtel Husz m'a, foi de voyageur, paru infiniment plus vaste, plus élégant et plus divertissant depuis qu'à son aspect authentique et *de visu* s'est substitué, sur la plaque sensible de ma mémoire, la vision qu'en a tracée un artiste hongrois. C'est par les yeux des artistes qu'il faut voir. Et c'est pourquoi le voyage en gare, par quoi l'usage des affiches illustrées va infailliblement remplacer le déjà banal voyage en wagon, est non seulement plus rapide et plus économique, mais plus fertile en impressions artistiques que l'autre.

Des Esseintes, ce philosophe dont J.-K. Huysmans a noté les si spéciales inversions, n'avait-il pas coutume, lorsqu'il voulait, tout en échappant au mal de mer, se suggérer les âcres et fortes sensations que procure un séjour à Londres, d'aller déjeuner à la Taverne anglaise de la rue d'Amsterdam, après avoir respiré quelques ins-

tants l'atmosphère d'un magasin de cordages et de toiles goudronnées? La vie est faite d'illusions. Il suffit de canaliser celles-ci pour s'orienter vers les bonheurs souhaités. La sagesse est de les choisir avec soin et de les approprier à son tempérament. Pour ceux que tourmente la nostalgie des pays inconnus, le voyage en gare, créé par la généreuse initiative des compagnies de chemins de fer et des hôteliers, est une thérapeutique efficace qui aura promptement raison du traumatisme, de la névrite et autres névropathies dont l'introduction dans l'organisme humain coïncide avec l'invention des locomotives.

Je n'irai pas jusqu'à réclamer la suppression des chemins de fer. Ceux-ci peuvent avoir leur utilité pour les hommes d'affaires. Puis, il est bon que les trains de marchandises tout au moins continuent à circuler, ne fût-ce que pour amener dans les gares les ballots d'affiches destinés à faire voyager les touristes. L'Allemagne et l'Angleterre, toujours en avance au cadran de la civilisation européenne, ont d'ailleurs concilié déjà les nécessités du commerce avec celles des gens qui voyagent par pur agrément. Les placards officiels initient les premiers aux heures de départ et d'arrivée des trains; quant aux autres, des vues exactes de toutes les curiosités locales, imprimées sur les marges, les dispensent de se déranger pour les aller visiter. Ainsi, par exemple, l'État bavarois donne, sur la même affiche, l'horaire de ses express, de ses *bummelzüge*, etc., et douze illustrations résumant les attractions du pays : Munich, Nuremberg, Ratisbonne, le Walhalla, Rothenburg et jusqu'au théâtre de Bayreuth. On peut, de même, connaître à fond Metz, Strasbourg et les Vosges en consultant l'indicateur des chemins de fer de l'Alsace-Lorraine. En Angleterre, on va jusqu'à afficher dans les wagons les photographies de tous les sites traversés par la voie ferrée. Ceci, sans doute, pour flatter la manie des gens qui sacrifient encore à la mode surannée des voyages. On les laisse monter dans un compartiment, mais on les dispense d'en descendre en leur montrant immédiatement tout ce qu'ils veulent aller voir.

Mais il faut conclure. Il est loin le temps où l'unique matelot de la *Red Star Line*, auquel un passant facétieux ne manquait jamais d'ajouter, au crayon, une pipe, gardait solitairement les salles d'attente. Aujourd'hui il faudrait user une grosse de crayons pour dessiner des moustaches aux innombrables personnages qui sont venus lui tenir compagnie. L'avantage qui en résulte est double : désormais les artistes, êtres sédentaires par tempérament, sont tenus de voyager pour exécuter les commandes des compagnies, et les oisifs, dont l'agitation est toujours stérile, restent en gare où ils voyagent à l'œil, — c'est, ou jamais, le cas de le dire, — ce qui désencombre les lignes, vraiment surchargées à l'époque des vacances. Enfin, songeons un peu à ces

pauvres chefs de gare qui passent leur vie à faire partir des gens et qui ne partent jamais. Dorénavant ils voyageront, eux aussi.

OCTAVE MAUS

MES LECTURES

L'Arche de Monsieur Cheunus, par EUGÈNE DEMOLDER (1).
Charles Van Lerberghe, par ALBERT MOCKEL (2).

En lisant certains comptes rendus du *Jardiner de la Pompadour*, il m'est arrivé de découvrir sous les éloges quelque chose qui ressemblait à un petit regret. C'était M. Haringus qui flairait chez son ami Eugène Demolder un commencement d'apostasie. La Pompadour, le XVIII^e siècle, la France de Louis XV n'émouvaient que tout juste le cœur calleux du rude Germain. Pour lui, cela manquait de tulipes, de schiedam, de canaux, de moulins à vent et de pipes de Hollande. Oh ! on fut bien près de se brouiller ! Les poignées de main se réduisaient à un petit frottement des deux index et quand Eugène Demolder se découvrait pour saluer son vieil ami, celui-ci touchait légèrement le bord de son chapeau Kruger et faisait sa tête de bois.

Cela dura jusqu'au jour où Eugène Demolder dit à M. Haringus :

« M. Haringus, j'ai une histoire pour vous, une belle histoire, où il y a des tulipes, du schiedam et des pipes de Hollande. Il s'y trouve aussi un peu d'amour. De l'amour comme vous l'aimez, gras et ferme, et qui sent le foin des prairies. Cette histoire m'a été léguée par un homme qui vous ressemblait comme un frère. Il s'appelait M. Cheunus. Il était Hollandais et il détestait les Anglais. »

Ce dernier détail plut fort à M. Haringus, qui voulut tout de suite connaître l'histoire.

Eugène Demolder, un doigt levé et l'œil rond, commença. Il dit comment M. Cheunus philosophait — tel Descartes ou Spinoza — devant une mappe-monde en compagnie de sa vieille servante Prétoria ; ce que M. Cheunus aimait : les propos lestes, la bonne chère et le vin rare ; les mélancolies de M. Cheunus, causées par la fuite des heures et celles de la jeunesse. Puis le poète Eugène Demolder, oubliant M. Cheunus, laissa librement chanter son cœur. Il célébra, en d'exquis poèmes en prose, les vieilles villes flamandes, les kermesses, les patineurs, les fermes et les Zélandaises :

« Ce matin, ô fée de mes caprices, changeante comme une couleuvre, que tes yeux soient verts, tes bras nus, et qu'à tes tempes brillent les boucles d'or des Zélandaises. Coiffe-toi d'un bonnet aux ailes blanches, pareil à ceux que j'ai vus papillonner autour des moulins à vent de Flessingue, et mets à ton cou un collier de corail. Arbore un jupon de flanelle bleue et un tablier violet semé de fleurettes. Puis, sous les dentelles de ta poitrine, porte un corsage en soie noire. Ainsi parée, verse-moi la liqueur de Schiedam dans un verre en forme de tulipe et emplis une longue pipe d'un tabac à l'acre parfum. Car je veux m'enivrer en rêvant à ma claire Zélande dont les pommiers aujourd'hui sont en fleurs. »

M. Haringus, les mains croisées sur son ventre important, écoutait, transporté et ravi. La fumée de sa pipe de Gouda lui faisait une auréole. Ses petits yeux regardaient en l'air. Il était au

(1-2) Paris, *Mercur de France*.

septième ciel, le brave homme. Il rêvait que les Boers avait reconquis l'Afrique du Sud, qu'il n'y avait plus d'Anglais, que la justice et la beauté régnaient enfin sur la terre. Et pour exprimer sa béatitude, il ne trouvait qu'un mot qui tombait de temps en temps de ses lèvres sensuelles comme une goutte dorée de schiedam : « God !... God !... »

M. Albert Mockel vient de publier en volume l'étude littéraire qu'il a consacrée dernièrement à Charles Van Lerberghe dans le *Mercur de France*. Nul mieux que le délicat poète de *Clartés* n'était à même de parler convenablement de l'auteur de la *Chanson d'Eve*. S'il n'y a peut-être pas d'art plus facile à admirer que celui de Van Lerberghe pour tous ceux qui sont sensibles à la belle poésie, il n'y en a peut-être pas non plus qu'il soit plus difficile de commenter. Pour toucher, sans le déflorer, à cet art, où il entre si peu de matière, il faut des doigts de fée, une intelligence très fine et un cœur auquel le dur spectacle de la vie n'ait rien enlevé de sa juvénile allégresse. Albert Mockel a exécuté sa tâche avec une réelle maîtrise. Tous ceux qui connaissent intimement Van Lerberghe l'auront retrouvé tout entier, avec son noble caractère et la belle rectitude de sa vie d'artiste, dans les quelques pages consacrées à l'homme. Quant à ceux qui ne connaissent que ses œuvres, il leur serait impossible, je pense, de ne pas ratifier le jugement, si précis et si sûr dans ses subtilités et ses nuances, que porte sur elles son biographe.

Comme le dit M. Mockel, Van Lerberghe est bien « le poète de l'ineffable », dont l'œuvre nous remplit « d'une sorte de plénitude heureuse qui console le cœur en appelant l'âme vers la clarté ». C'est également un artiste réfléchi et volontaire qui s'est créé une forme d'une simplicité savante où « le purisme s'arrête à une diaphane pureté ». M. Mockel insiste aussi avec raison sur la force qui se dissimule sous la délicatesse du vers et sous la fragilité des images; sur le caractère profondément humain d'une œuvre où rien ne vise jamais à provoquer directement l'émotion; sur l'essence rare d'un lyrisme où il n'entre pas un atome de rhétorique. Dans son travail, M. Mockel a heureusement combiné ses dons de poète et de critique; il y a mis autant de sensibilité que de saine logique; aussi son petit livre possède-t-il, à côté de toutes les qualités qu'on peut exiger d'une œuvre de raisonnement, les brillantes séductions d'une véritable œuvre d'art.

HUBERT KRAINS

LES INDÉPENDANTS

Premier Salon annuel.

Ouvrir une exposition d'œuvres d'art le 24 juillet, par 35 degrés à l'ombre, n'est pas précisément banal. Il faut, pour s'y risquer, toute la témérité de la jeunesse, et une foi robuste dans la puissance attractive de l'Art... Puisse l'opinion favorable que se font de l'empressement du public les membres du nouveau cercle être récompensée! Et souhaitons à ceux-ci le succès que mérite leur effort.

On trouve parmi eux, à côté de débutants, quelques artistes déjà connus par leur participation aux expositions de cercles ou aux Salons triennaux : MM. Jefferys, paysagiste consciencieux;

W. Jelley, qui cherche sa voie entre de poétiques impressions nocturnes et d'éclatantes notations du littoral; Maurice Pirenne, dont le lumineux *Balcon* échappe heureusement au coloris verdâtre qui attriste la plupart de ses toiles, d'une si fidèle observation; François Beauck, illustrateur tragique, peintre macabre, dont quelques toiles, *Le Piano* entre autres, révèlent un œil de coloriste qu'on ne lui soupçonnait pas; René de Man, qui expose, outre le *Carillon* aperçu au dernier Salon de Bruxelles, des impressions synthétiques, éprouvées à Nieuport, qui promettent un peintre délicat et sensitif quand il se sera rendu maître des valeurs et de la perspective.

Puis quelques-uns des membres du cercle gantois *Kunst en Kennis* dont nous avons signalé dernièrement les débuts : MM. Maurice Sys, dont le pastel *L'Escaut* est d'une coloration charmante, encore que l'exécution en paraisse superficielle, Léon Desmet et son frère Gustave, croquistes adroits et déliés, évocateurs subtils des sites flamands, dont ils résument en menues esquisses, vermiculées de couleurs vives, les aspects caractéristiques (le *Soir de kermesse*, du premier, est vraiment joli dans sa gamme fraîche et aérienne).

Les envois les plus nombreux, sinon les meilleurs, sont ceux de M. Lantoin, qui oscille entre les tendances les plus opposées, (son *Jour de marché à Nieuport* affirme une sincérité tout à fait sympathique); Mahaux, dont les dessins, précis et intelligents, valent mieux que la peinture, et J. Delsaux, auteur d'une innombrable série de *Paysages des bords de l'Ourthe*, simples camaïeux d'une interprétation aimable auxquels de terribles cadres en bois, de style *up to date*, nuisent considérablement.

Quelques toiles d'une expression plus littéraire que picturale rappellent mélancoliquement le souvenir d'une artiste disparue, M^{me} Eva Beauck.

M. Denonne, qui s'inspire de Struys, et M. Bosiers, dont le *Paria* rappelle Raffaëlli, apportent à l'ensemble un appoint qui n'est pas négligeable et que complètent, outre les œuvres de MM. Roessingh, Marneffe, Glansdorff et Willem, quelques sculptures signées E. Canneel (*Figure tombale*, le *Philosophe*, divers bustes), O. Petyt, Thérèse Van Hall, ainsi qu'une vitrine d'objets en cuir incisé et coloré, d'une exécution parfaite, pour l'ornementation desquels M^{lle} A. Migeotte a utilisé avec goût des éléments tirés de la flore et de la faune : narcisses, lys, oranges, bambous, méduses, chauves-souris, etc.

O. M.

PICTOGRAPHIE MODERNE

Dans un livre extrêmement curieux où se trouvent définies, avec une parfaite justesse, les lois psychologiques du symbolisme, le philosophe italien Guillaume Ferrero, élève de Lombroso, a fait une bien singulière découverte en ce qui concerne la réclame illustrée.

A l'époque où la race humaine parlait un langage universel, la *pictographie* — ou représentation des idées par l'image — était la seule écriture connue. On eut ensuite l'idéogramme (une pictographie perfectionnée), puis l'écriture alphabétique. Mais celle-ci ne réussissant qu'à bien évoquer les idées abstraites, la *pictographie* ne devait point disparaître de nos civilisations. Depuis quelques années même elles remporte ses plus éclatants succès, car la

réclame, « ce merveilleux levier des foules » que notre siècle créa pour ainsi dire de toutes pièces, a réveillé dans le peuple le goût de l'image. Les journaux, revues, livres et magazines illustrés qui, de nos jours, envahissent les maisons par millions, nous révèlent avec évidence cette résurrection de l'écriture pictographique. C'est que l'illustration *fait voir* les choses, montre des figures nettes, très vives, sans que le cerveau soit contraint à un travail pénible, car il suffit de regarder, de diriger l'œil, pour recevoir immédiatement la sensation. L'écriture de nos pères préhistoriques, la pictographie transformée en « publicité par l'image », est donc restée pour la foule le plus accessible des symboles intellectuels!

J'avoue qu'avant de lire l'ouvrage de M. Ferrero je ne me doutais guère qu'entre un idéogramme égyptien et un placard illustré il n'y avait aucune différence essentielle. La philosophie complique bien les choses. Assurément la pensée n'a point de ces détours en contemplant les affiches collées à tous les coins de rues; mais notre plaisir artistique et même notre profit matériel ne sont pas moins appréciables pour cela. Non seulement le placard illustré fournira plus tard des documents précieux pour l'histoire des mœurs et des industries d'aujourd'hui, mais il plaidera mieux en faveur de nos goûts esthétiques que toute la peinture de notre temps.

H. F.-G.

CHANSONS DE GESTES

M. Jaques-Dalcroze vient de prendre à Genève une assez curieuse initiative en faisant interpréter par des groupes de jeunes filles une série de pièces vocales dans lesquelles des gestes rythmiques soulignent et accentuent le sens littéraire et musical. Le *Courrier musical* décrit en ces termes cette innovation: « L'essai tenté par M. Jaques-Dalcroze est l'application et l'extension d'une science bien connue de l'ancienne Grèce et encore en honneur aujourd'hui en Angleterre, aux Etats-Unis. L'étude de la callisthénie fait partie du programme de toutes les écoles de jeunes filles de ces pays. Elle y accompagne, précède ou remplace l'étude de la danse ou de la gymnastique. L'auteur des six « chansons de gestes » que nous avons vues et entendues est donc parti du principe esthétique de la réunion intime des divers arts. Il a voulu arriver ainsi à la manifestation de la beauté, non dans une œuvre d'imagination et de philosophie, comme Wagner, mais dans le corps humain. La poésie lui a fourni l'idée, toujours considérée par les Grecs comme l'essentiel; la musique lui a fourni le rythme; les deux réunis doivent logiquement aboutir au geste.

Pour que le geste soit artistique, harmonieux, il faut qu'il soit libre. Le vêtement sera donc souple et flottant. Naturellement, l'antiesthétique corset doit être proscrit, car il est évident qu'un buste serré dans un étui rigide ne saurait être plus expressif qu'un dos de futeuil ou une colonne d'affichage. Le geste doit ensuite être spontané, il doit procéder logiquement de la sensation reçue. Ainsi donc, pas d'uniformité dans les gestes, car la même sensation, éprouvée par des individualités différentes, se traduit en des attitudes variées. Le travail du professeur consistera à dégager chez l'élève la conscience engourdie, à lui faire analyser ses sensations, à faire passer celles-ci du domaine réflexe dans celui de l'intelligence. L'élève devra comprendre d'abord; l'expérience a prouvé qu'il n'éprouve ensuite aucune difficulté à traduire par son attitude ce qu'il aura compris, et M. Jaques-Dalcroze a constaté chez ses élèves, surtout chez les jeunes, des progrès si rapides qu'il en a été lui-même surpris.

Les chansons de gestes de M. Jaques-Dalcroze sont intitulées *La Petite Muette*, *Jolis bras blancs*, *Tique toque*, *Les Petites Filles de pierre*, *La Jolie Poupee* et *L'Ondine*. Cette dernière a

été rendue par un groupe d'élèves plus âgées, en longues draperies blanches, bras nus et cheveux dénoués. Ce fut une étude de plastique générale de toute beauté.

Il n'est pas besoin de faire ressortir que l'enseignement de la callisthénie par les chansons de gestes, tel que le comprend M. Jaques-Dalcroze, est non seulement une école de maintien, mais qu'il tend à développer harmoniquement chez l'élève l'individualité et le sens esthétique. Il faut donc le ranger parmi les enseignements intellectuels, ou plus justement y voir le trait d'union entre la culture physique et celle de l'esprit. Envisagé sous cet aspect, son importance n'échappera à personne et nul ne sera surpris d'apprendre que ces chansons de gestes, exécutées pour la première fois à la Hochschule de Berlin l'hiver dernier, sur l'initiative de M^{lle} Lina Gorter, puis à Munich, sous le patronage du compositeur Max Schillings et sous la direction de M. Erdmannsdorfer, aient été inscrites au programme des conservatoires de Mannheim et de Dortmund. Elles vont être interprétées, cet été, à Vienne, Cologne et Francfort, ainsi qu'au festival de Bonn, sous la direction du chef d'orchestre Steinbach.

MONUMENTS D'AUTREFOIS

Une jolie pensée de Ruskin :

« Il ne doit s'agir ni de nécessité ni de sentiment en ce qui concerne la conservation des édifices d'autrefois. En vérité, nous n'avons absolument pas le droit d'y toucher. Ils ne sont point nôtres. Ils appartiennent en partie à ceux qui les ont bâtis, en partie à toutes les générations humaines qui nous succéderont. Les morts aussi ont des droits sur eux; nous n'avons pas le droit de supprimer les résultats de leur labeur. Jetons à bas ce que nous avons nous-mêmes construit, nous sommes libres de le faire; mais sur ce que d'autres hommes ont créé au prix de leur effort, de leur richesse et de leur vie, leurs droits ne doivent point cesser avec leur mort. Cela est la propriété de tous leurs successeurs. »

MUSIQUE

Édition instructive d'œuvres classiques pour le piano.

Sonates et autres œuvres pour le piano, par L. VAN BEETHOVEN. Édition élaborée par SIGMUND LEBERT et HANS VON BULOW, avec le concours de IMMANUEL VON FAISST. Traduction française et italienne du texte explicatif par Ernest Closson et Ippolito Valetta. Stuttgart, J.-G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger G. m. b. H.

Les œuvres des maîtres n'ont pas toujours, on le sait, été respectées par les éditeurs, qui en ont trop souvent altéré les textes en négligeant de collationner sur l'original les planches gravées au petit bonheur d'après des éditions parfois inexactes. C'est un reproche auxquels échappent MM. Cotta, de Stuttgart, qui ont publié des Sonates de Beethoven pour piano une édition qui offre toute sécurité aux musiciens.

Confiée à MM. Sigmund Lebert et Hans de Bulow, aidés de la collaboration de M. von Faisst, cette édition, parue en 1870 et épuisée depuis longtemps, vient d'être l'objet d'un nouveau tirage attentif et minutieux. Ce précieux recueil, divisé en cinq volumes, comprend, à l'exclusion des compositions à quatre mains, la collection complète des Sonates écrites par Beethoven durant ses années de maîtrise et portant un numéro d'œuvre, toutes les Variations également numérotées, les Rondos et autres œuvres de moindre importance, enfin un choix de compositions (principalement des Variations) non numérotées, mais intéressantes par leur valeur musicale ou pédagogique. Le premier volume renferme les dix premières Sonates (op. 2 à 14), le deuxième les dix suivantes (op. 22 à 49), le troisième les Variations, Rondos, etc.; les

deux derniers, publiés par Hans de Bulow, contiennent toutes les œuvres numérotées de 53 à 70 et de 101 à 129.

La scrupuleuse fidélité du texte, la clarté de la gravure et de la typographie, le soin qui a été apporté aux indications dynamiques, aux mouvements, aux accents, aux ornements, au doigté, etc. recommandent particulièrement l'édition Cotta aux pianistes. Ce qui donne, en outre, à celle-ci une portée éducatrice justifiant le titre d'*Édition instructive d'œuvres classiques* que lui ont donné ses éditeurs, c'est le commentaire analytique qui accompagne chacune des œuvres. Les moindres détails d'exécution sont indiqués par MM. Lebert et de Bulow en brèves annotations qui ne surchargent pas le texte et qui en facilitent l'interprétation.

La traduction française de M. Ernest Closson rend désormais accessible à nos pianistes cet ouvrage réservé jusqu'ici aux musiciens de langue allemande.

NÉCROLOGIE

César De Cock.

Le peintre César De Cock, dont les artistes gantois fêtaient il y a un an le quatre-vingtième anniversaire, est mort la semaine dernière. C'était le doyen des paysagistes belges, un artiste unanimement aimé et dont la carrière noble et simple, tout entière consacrée au travail, fut un bel exemple de probité et de désintéressement.

M. De Cock passa la plus grande partie de sa vie en France, où ses *Sous-bois* étaient très appréciés. Il exposait régulièrement au Salon de Paris et y remporta, ainsi qu'à nombre d'expositions étrangères, de nombreux succès. Son art s'apparente à celui des peintres de l'école de Fontainebleau avec lesquels il se lia dans sa jeunesse, et s'inspire parfois de Corot, dont le peintre gantois fut l'ami sinon l'élève.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Sang parle*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Maison du Livre (rue de la Bienfaisance, 3).

CRITIQUE. — *La Peinture belge au XIX^e siècle*, par RICHARD MUTHÉ. Traduit de l'allemand par JEAN DE MOT. Avec trente-deux planches hors texte. Bruxelles, Misch et Thron. — *Nos Peintres*, par GUSTAVE VAN ZYPE. Deuxième série. Avec huit phototypies. Bruxelles, P. Lacomblez. — *I grandi illustratori moderni : Daniel Urrubietta Vierge*, par VITTORIO PICA (extrait de *l'Emporium*), vingt-quatre illustrations.

DIVERS. — *Waterloo-Monuments*, par LÉON VAN NECK. Trente-quatre illustrations. Bruxelles, O. Lamberty. — *Petit Vocabulaire de Fantaisie*, par G. DE BREYNE-DUBOIS (2^e éd.). Dixmude, imp. Desmyter.

L'Art moderne publiera incessamment une étude de M. MÉDÉRIC DUFOUR, professeur à la Faculté de Lille, sur Zola critique d'art, une analyse par M^{me} BLANCHE ROUSSEAU du dernier volume de la comtesse de Noailles, Le Visage émerveillé, et des chroniques de MM. EUGÈNE DEMOLDER, HUBERT KRAINS et GEORGES RENCY.

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de l'inauguration de son nouvel hôtel de ville, la commune de Saint-Gilles a fait frapper une médaille commémorative qu'elle a remise à l'architecte du monument, M. Albert Dumont, et à ses collaborateurs, aux membres de la municipalité et aux sociétés qui ont participé aux fêtes inaugurales.

Elle représente un génie ailé apportant une corne d'abondance à la commune, symbolisée par une figure assise ornée des attributs du commerce et de l'industrie et silhouettée sur la façade de l'hôtel de ville. L'œuvre est due à M. Ch. Samuel.

Saint-Gilles mérite d'être louée pour les nombreuses initiatives artistiques que, sous l'impulsion de son bourgmestre M. Van Meenen, elle prend à toute occasion.

Epilogue des représentations wagnériennes de la Monnaie : la semaine dernière, les coins ayant servi à frapper la jolie médaille de M. Pierre Braecke offerte aux collaborateurs de l'*Anneau du Nibelung* ont été remis à M. Lepage, échevin des Beaux-Arts, qui les a fait déposer au Musée communal.

Le tirage de la médaille a été, on le sait, limité strictement aux héros de cette manifestation et aux souscripteurs.

A la liste que nous avons publiée des engagements faits par la direction de la Monnaie pour la prochaine saison, il faut ajouter ceux de M^{lle} Cécile Thévenet, notre compatriote, — qui créa avec un très grand succès la *Chauve-Souris* aux Variétés et la *Bohème* de Puccini à Nice, et de M^{lle} Alda, une jeune cantatrice australienne, élève de M^{me} Marchesi, qui débuta l'hiver dernier à l'Opéra-Comique dans *Manon*.

Le théâtre Molière, après quelques jours de relâche, a repris sa campagne d'opérette. M. Péronnet a monté avec des soins luxueux, une mise en scène pittoresque et mouvementée l'une des œuvres les plus populaires d'Offenbach : *La Fille du tambour-major*.

Un concert consacré aux œuvres de M. Emile Wambach aura lieu aujourd'hui au Waux-Hall sous la direction de l'auteur, avec le concours de M^{me} Lundgrun, professeur de chant au Conservatoire d'Anvers, et de M. Swolfs, ténor au théâtre Lyrique.

Il est question de fonder à Bruxelles un Musée du Livre, comprenant une exposition permanente de typographie, lithographie, gravure, reliure, etc. Le Ministre du Travail a donné son adhésion au projet que lui ont soumis les promoteurs de cette entreprise, MM. Ed. Gregoir et J. Van Overstraeten.

MM. Khnopff, De Rudder, Michel, Crespin et Crabbe, chargés par la Commission des fêtes militaires de 1905 de la décoration des chars du grand cortège historique, ont soumis leurs projets à MM. Mabille, directeur des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, et Remy, capitaine aux grenadiers, désignés par la Commission pour l'organisation du cortège. Une nouvelle réunion aura lieu en août.

L'Académie flamande ouvrira l'an prochain un concours littéraire à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

L'Association des Écrivains belges, poursuivant la publication de l'anthologie qu'elle a entreprise, vient de faire paraître, en un élégant petit volume, un choix judicieux des œuvres d'Octave Pirmez.

C'est M. Maurice Wilmotte, un de ceux qui connaissent le mieux le philosophe d'Acoz, qui s'est chargé de composer cette anthologie et de présenter au public l'écrivain à la fois célèbre et ignoré à qui nous devons les *Feuilles* et les *Heures de philosophie*. Il le fait en une excellente préface, où il analyse avec un sens critique très sûr, mais qui n'exclut pas l'émotion admirative, l'œuvre et la pensée de cet ancêtre de notre jeune littérature. Sous sa forme ramassée, c'est une œuvre véritablement définitive qui fait connaître Pirmez dans sa personnalité intime autant que dans son œuvre littéraire.

Quant au choix même, il a été fait de façon à donner l'essentiel de la pensée de l'écrivain et à en écarter les longueurs, les répétitions et le fatras romantique qui ont éloigné tant de lecteurs modernes de ces livres dont le spiritualisme romantique, malgré tout, se démode un peu.

Le public allemand s'intéresse de plus en plus vivement au mouvement littéraire belge, dit le *Petit Bleu*. Nos meilleurs écrivains sont traduits et passionnément étudiés et commentés. Sans parler des ouvrages de Maeterlinck, il convient de signaler une bonne traduction de *Claire Fantin*, de Gustave Van Zype, et une excellente anthologie de Verhaeren, traduite et composée par le grand poète Stephan Zweig. Le traducteur a réussi à donner une transcription presque adéquate de l'œuvre de Verhaeren; il a su merveilleusement en conserver la musicalité brusque et véhémence. Mais celui de nos auteurs qui excite le plus de curiosité et de sympathie, c'est Camille Lemonnier. Non seulement ses œuvres *L'Homme en amour*, traduit par Paul Adler sous ce titre *Die Liebe im Menschen*, avec une très belle préface de Stephan Zweig, *Poupées d'amour* (*Liebespuppen*), traduit par Zweig, sont lues par tout le public lettré, mais elles provoquent en outre un véritable mouvement d'idées; dans le dernier roman de Johannes Schlif, *Der Klein* (*Le Petit*), cet excellent romancier examine le cas d'un adolescent à qui *L'Homme en amour* a révélé le danger, la beauté et le vrai sens de la vie. Les absurdes poursuites intentées à l'éditeur de la traduction du livre de notre compatriote par un émule de M. Janssens de Bisthoven sont venues, du reste, mettre le comble à la réputation dont il jouit.

Dans l'*Émulation*, organe de la Société centrale d'architecture de Belgique, M. Charles Buls analyse et recommande les ouvrages de M. G. Fatio, qui mène en Suisse une active campagne pour développer le sens esthétique de la foule. *La Campagne genevoise d'après nature*, *Genève à travers les siècles*, *Autour du lac Léman* et surtout *Ouvrons les yeux! Voyage esthétique à travers la Suisse* renferment, au dire de l'ancien bourgmestre de Bruxelles, demeuré fidèle à ses prédilections, des notions fort intéressantes sur les habitations, sur l'accord de celles-ci avec le paysage qui les environne, sur leur architecture et leur ornementation, etc.

Toutes les œuvres de M. Anatole France, décidément, verront les feux de la rampe; le *Lys rouge*, *Thais*, *Craingebille*, le *Mannequin d'osier*, le *Jongleur de Notre-Dame* — nous en passons probablement — ont été adaptés à la scène, les uns à la scène comique, les autres à la scène lyrique.

Et maintenant on annonce, dit l'*Indépendance*, que M. Charles Levadé, prix de Rome, vient de terminer la musique de la *Rôtis-*

serie de la reine *Pédauque*, comédie lyrique en quatre actes, tirée du roman de M. Anatole France par le poète Georges Docquois. L'idée, tout au moins, est originale.

La revue parisienne *La Plume* a organisé un concours de prose. Les jeunes écrivains avaient le droit de choisir leurs juges. Il y a eu cent dix-huit concurrents. Parmi les juges désignés, quatre littérateurs belges: Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Eugène Demolder et vingt-huit littérateurs français: H. de Régnier, Anatole France, Remy de Gourmont, Paul Adam, Octave Mirbeau, Maurice Barrès, P. Louys, Jean Lorrain, André Gide, Jules Renard, Marcel Schwob, Stuart Merrill, Ad. Retté, Violis, Emile Fabvre, Trarieux, Camille Mauclair, Edmond Pilon, Maurice Magne, Claretie, Charles-Louis Philippe, Huysmans, Jules Lemaitre, Willy, J.-H. Rosny, Geffroy, Capus et M^{me} Colette Willy.

Etrange salade! Mais le résultat est honorable pour les lettres belges, d'autant plus que Maeterlinck est le juge qui, avec H. de Régnier, a obtenu le plus de suffrages, — et c'est en France!

Les représentations du théâtre de Bayreuth, commencées le 22 juillet, seront poursuivies au mois d'août dans l'ordre suivant: 1^{er}, 4 et 19 août, *Tannhäuser*; 5, 7, 8, 11, 12 et 20 août, *Parzifal*; 14, 15, 16 et 17 août, *L'Anneau de Nibelung*.

A Munich, le festival Mozart aura lieu, comme nous l'avons annoncé, du 1^{er} au 11 août (théâtre de la Cour), et le festival Wagner du 12 août au 11 septembre (théâtre du Prince-Régent).

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Août

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Œuvre d'Hugues Van der Goes (SANDER PIERRON). — L'Art belge. *Constantin Meunier, sculpteur et peintre. Nos Peintres. La Peinture belge* (OCTAVE MAUS). — Retour à Gluck. — Livres de vacances. *Les Tendres ménages* (O. M.). — Poésie balnéaire. — Chronique judiciaire des Arts. *Singulière bérue*. — Petite Chronique.

L'Œuvre d'Hugues Van der Goes.

Parmi les gothiques du Nord, Hugues Van der Goes est le peintre dont les œuvres sont les plus rares. A proprement parler, il n'est qu'un seul de ses ouvrages dont l'authenticité soit absolue : l'*Adoration des bergers*, qui orne la chapelle Santa Maria Nuova, à Florence. Le maître gantois exécuta, comme on sait, ce tableau pour Thomas Portarini, qui représentait alors à Bruges la famille des Médicis. Les autres productions du moine de Rouge-Cloître n'ont point, comme celle-là,

un état civil indiscutable. Certaines, qui portent cependant son nom, sont d'une authenticité douteuse; à leur sujet les critiques ne parviennent pas à se mettre d'accord. Les trois panneaux qui peuvent cependant être attribués avec le plus de certitude au célèbre primitif flamand sont la *Vierge*, des Offices, la *Vierge et l'enfant Jésus* et *Saint Jean dans le désert*, du Musée de Munich, celui-ci signé : Hugo V. D. Goes 1172. Longtemps on vit dans le triptyque de l'*Adoration des bergers* du Musée de Bruxelles une œuvre capitale de l'heureux rival de Thierry Bouts. Dans un coin du volet gauche, au centre de deux verrières, on découvre les initiales H. G. P., qu'on peut traduire par « Hugues Goes, *pinxit* ». Mais depuis beaucoup d'années, à tort ou à raison, le triptyque (n° 105) est catalogué comme étant de l'« École flamande ».

La patrie de Van der Goes, sa ville natale comme les autres, ne possède donc nulle œuvre certaine du maître. Autrefois elles étaient nombreuses en Flandres et dans le Brabant. On en admirait à Bruges dans plusieurs églises et même dans des maisons particulières, à Gand, à Anvers. Toutes ont disparu sans laisser de traces, la plus grande partie dans la tourmente des troubles religieux du xvi^e siècle les autres sous le gouvernement autrichien, qui fit vendre à bas prix, en 1785, les œuvres d'art appartenant aux maisons religieuses supprimées par Joseph II. Hugues Van der Goes peignit la majorité de ses œuvres principales avant d'entrer au cloître. Lorsque, à la suite d'une infortune amoureuse dont nous ignorons le détail et dont il ne se consola jamais puisqu'elle le mena à la démence, le peintre prit

la robe de moine, il était déjà célèbre. Son compagnon Van Opstal, qui fut novice avec lui à Roode-Clooster, dit en effet dans sa chronique latine, consacrée à Van der Goes, chronique utilisée avec tant de clairvoyance par Alphonse Wouters en 1872 : *Hic tam fumosus erat in arte picturæ, ut citra montes, sibi similis, ut dicebant, temporibus illis non inveniebatur*. Pourtant il est démontré qu'il n'abandonna pas ses pinceaux en devenant frère lai. Il travaillait beaucoup, avec une ardeur incessante, dans l'espoir essentiel de chasser de son esprit tous les douloureux souvenirs cruels qu'en quittant le monde il n'avait pu oublier... Non seulement il travaillait beaucoup, complétant son œuvre par maints morceaux dont nous ignorons la destinée, mais il continuait à participer au mouvement général des arts. C'est ainsi qu'en 1479-1480 l'Augustin de la forêt de Soigne se rendit à Louvain pour y estimer et expertiser, à la demande du magistrat communal, des tableaux de Thierry Bouts.

Des historiens et des essayistes ont prononcé le nom de Van der Goes à propos du *Breviaire Grimani*, conservé à la « Biblioteca Marciana », à Venise. Selon eux, et l'ancien archiviste de la ville de Bruxelles est parmi ces derniers, quelques-unes des merveilleuses miniatures qui constituent ce volume incomparable auraient été exécutées par le maître gantois. Leurs hypothèses très logiques sont basées sur ce fait que non seulement les sujets de plusieurs de ces enluminures sont ceux qu'affectionnait Van der Goes, mais que l'une d'elles porte les initiales de l'artiste : V. G., tracées sur la banderole d'une trompette. Deux des plus belles planches du recueil, en grande partie dû, assure-t-on, aux pinceaux prestigieux de Memling et de Van der Weyden, nous montrent l'Adoration des bergers et la Vierge avec l'enfant Jésus. Or, l'unique tableau absolument authentique de Van der Goes, celui de la chapelle Sainte-Marie-la-Neuve, représente aussi l'Adoration des bergers. Et c'est encore l'Adoration des mages qu'interprètent les ouvrages attribués au maître conservés à Padoue et à Berlin.

Particularité remarquable, la seconde de ces deux miniatures rappelle singulièrement le faire de la *Madone* conservée à Munich sous le nom de Van der Goes. Si celui-ci est vraiment l'auteur du tableau de la Pinacothèque, ce qu'il est judicieusement permis de croire, il a également peint les pages du bréviaire Grimani. Les deux œuvres sont de la même main; il suffit d'en comparer les photographies pour en être convaincu. Non seulement les draperies sont disposées avec un pittoresque analogue, non seulement le dessin des mains de la Vierge et du corps du divin Enfant possède une netteté pareille, mais le visage de la mère du Christ est presque identique, bien que différemment posé. Un même modèle, dirait-on, a servi pour les deux figures; elles sont

sœurs, et un identique sentiment de bonheur, une semblable paix règnent sur ce grand front un peu penché.

Nous n'en voulons tirer aucune conclusion. Notre désir n'est pas de participer à ce débat, mais bien d'en ouvrir un autre, bien plus important et moins insoluble, car ici nous serons servis par des circonstances précises. Il s'agit aussi de miniatures, ornant non pas un volume, mais cinq vastes registres qui passent à juste titre pour les manuscrits capitaux du xv^e siècle. La plupart des vieux écrivains ont consacré des notices aux travaux de Jean Gillemans, moine de Rouge-Cloître, réunis en neuf épais volumes; cinq de ces volumes constituaient les vies des saints du Brabant, composées et écrites de la propre main du savant hagiographe. Ils étaient ornés de nombreuses peintures, d'une finesse extrême et qui faisaient la surprise et le charme de tous ceux qui visitaient le monastère sylvestre fondé par Egide-Olivier et Guillaume Dancels. Quel était l'auteur de toutes ces compositions ravissantes, retrouvées naguère? Un seul artiste peut les avoir exécutées : Van der Goes lui-même.

Nous allons justifier notre opinion par des faits positifs. Hugues entra au couvent en 1476, onze ans après avoir été admis à Gand dans la corporation des peintres; il y mourut en 1482. Or, Jean Gillemans, qui était à cette époque sous-prieur, succomba cinq années après l'artiste infortuné. Ces deux grands hommes ont donc vécu côte à côte pendant six ans. Ne semble-t-il pas certain, voire indiscutable, que le pieux hagiographe ait fait appel à la collaboration de son célèbre compagnon pour illustrer les livres qu'il venait d'écrire, dont la rédaction l'occupait même encore lors de la venue à l'abbaye du peintre fuyant le monde?

Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Van der Goes était le seul peintre contemporain capable de commencer et de mener à bonne fin pareille entreprise. Les frères Van Eyck étaient morts depuis une quarantaine d'années; Roger Van der Weyden avait succombé en 1462; Hans Memling ouvrait à Bruges dans l'ivresse de sa jeune gloire. A Bruxelles, Hugues Van der Goes n'avait point de rival, point même de disciple. Les *scriptoria* monastiques de la forêt de Soigne comptaient, à vrai dire, de son temps des enlumineurs; mais c'étaient plutôt des ornemanistes que des compositeurs. Et l'atelier de Rouge-Cloître, moins célèbre que ceux de Groenendael et de Sept-Fontaines, n'avait que des copistes, que des calligraphes. Ayant Van der Goes sous la main, — si nous pouvons nous exprimer ainsi, — Jean Gillemans se sera bien gardé de chercher autre part un enlumineur qui ne l'eût satisfait que médiocrement. On pourrait objecter qu'on ignore si vraiment Van der Goes a pratiqué la miniature; mais tous les peintres gothiques étaient à proprement parler des miniaturistes, comme ce fut le cas aussi pour les

primitifs italiens. Entre les plus fameux, Fra Angelico, Cimabue et Giotto ne s'adonnèrent-ils pas également à la peinture sur vélin et à la peinture sur panneau? En somme, selon une heureuse expression de Louis Viardot, les maîtres primitifs sont des miniaturistes agrandis.

Les volumes de Gillemans n'ont pas été étudiés au point de vue esthétique. D'ailleurs, on n'a retrouvé que récemment leurs traces, alors qu'ils étaient considérés comme irrémédiablement perdus. Ils disparaissent du monastère de Rouge-Cloître dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les deux derniers auteurs qui en parlent sont le baron Jacques Le Roy et Georges Friex. Le premier, dans son *Théâtre sacré du Brabant* (p. 328), écrit en 1734 ces lignes à propos du monastère d'Auderghem : « Jean Gillemans, sous-prieur, s'est distingué dans ce couvent; c'était un homme de vie régulière et de grande lecture. Il a fait une collection de la vie des saints, écrite de sa propre main, ce qui compose le *Hagiologium Brabantinorum* ou de *Sanctis Brabantiae*, tom. III, *Novale Sanctorum*, tom. IV, que l'on garde manuscrite dans ce couvent. » Quant à l'auteur de la *Description de la ville de Bruxelles*, parue en 1745, il s'exprime de la manière suivante, en parlant de Rouge-Cloître : « On y voit une belle et grande bibliothèque, remplie de bons livres et de quantités de manuscrits, parmi lesquels il y a cinq gros volumes en parchemin, écrits de la main du R. P. Jean Gillemans, autrefois supérieur de cette maison. »

A la fin de la domination autrichienne, si néfaste pour nos arts, les précieux volumes ont été enlevés. Que sont-ils devenus? On ne l'apprendra qu'un siècle après. Ils se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque privée de l'empereur d'Autriche à Vienne. C'est le « secrétaire du cabinet intime de Sa Majesté l'Empereur et Roi » qui reçut le 8 août 1803, à Vienne, ces ouvrages précieux des mains du chevalier Beydaels de Zittartz, « conseiller premier Roi d'armes dit Toison d'or ». Le document reproduit dans le tome XIV des *Analecta Bollandiana*, paru en 1895, tome presque complètement consacré à l'étude approfondie du texte de l'œuvre de l'écrivain religieux, indique neuf volumes de « Jean Gillemans, mort en 1487, dont cinq en grand fol... sur vélin avec miniatures, contenant les ouvrages complets composés et écrits par le célèbre historiographe ». Ces ouvrages avaient été transportés à Vienne en 1794. Longtemps on les avait cru perdus. Le chevalier Beydaels les avait offerts à son souverain, pour lui « donner un hommage de son respectueux et inviolable attachement à sa personne sacrée ».

Il serait hautement désirable que ces cinq splendides volumes fussent analysés, étudiés, décrits minutieusement. En raison même de l'excessive rareté des œuvres de celui qui, selon nous, doit les avoir enrichis de miniatures, cet examen esthétique est d'un intérêt capital

pour l'histoire de notre école primitive. S'il est démontré que les enluminures qui les enrichissent sont bien de la main du moine de Rouge-Cloître, il sera aisé d'établir clairement et définitivement les caractères essentiels de son art. Ce résultat acquis, il deviendra simple de mettre fin à ce jeu d'attributions auquel on se plaît concernant Van der Goes. On lui rendrait une bonne fois ce qui lui est dû, et il est à présumer qu'il lui revient certaines œuvres dans les galeries d'Europe... Comme pour le bréviaire Grimani, si fameux et qui, sans doute, n'a pas l'importance des manuscrits du sous-prieur Gillemans, il s'agirait de faire photographier les plus belles miniatures des volumes conservés à Vienne. Faute des originaux, qui nous ont été enlevés autrefois par droit de conquête, nous aurions du moins des reproductions fidèles de ces trésors nationaux. Pourquoi l'honorable baron van der Bruggen, si attentif à tout ce qui concerne notre art patrial dans le passé et dans le présent, ne chargerait-il pas un de nos critiques avisés d'aller examiner en Autriche les cinq précieux *in-folio* et d'en faire une description détaillée? Cela coûterait quelques centaines de francs. Le monde intellectuel ne manquerait pas d'approuver l'heureuse détermination du ministre des Beaux-Arts avec une unanimité enthousiaste.

SANDER PIERRON

L'ART BELGE

Constantin Meunier, sculpteur et peintre, par CAMILLE LEMONNIER. Soixante-douze illustrations dans le texte; trente-deux eaux-fortes, héliotypies et héliogravures hors texte. Paris, H. Floury. — **Nos Peintres** (première et deuxième séries), par GUSTAVE VAN ZYPE. Seize phototypies. Bruxelles, P. Lacomblez. — **La Peinture belge**, par RICHARD MUTHER. Traduit de l'allemand par JEAN DE MOT. Trente-deux planches hors texte. Bruxelles, Misch et Thron.

Il appartenait à Camille Lemonnier, qui fut l'ami de Meunier aux jours sombres comme à l'heure du triomphe, de résumer, en un monument définitif, la Vie et l'Œuvre de celui dont l'art enferme une si haute leçon d'humanité. Et nul mieux que l'écrivain qui signa vingt volumes de pitié et de fraternel amour n'était qualifié pour parler du statuaire dont les rythmes plastiques ont magnifié le douloureux labeur des humbles.

Son livre est admirable. Dans les formes créées par Meunier, Camille Lemonnier discerne avec clairvoyance les activités immuables de la vie. Il précise leur signification foncière. Il exalte la beauté synthétique de cet art vraiment classique, qui célèbre en un miraculeux poème de marbre et de bronze la lutte de l'homme contre les forces éternelles de la nature. « Chez Constantin Meunier, dit-il, l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les lointaines résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de son œuvre. Ces modernes cyclopes figurent

une sorte de mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. Une force concentrée et tranquille leur prête le caractère hiératique d'une race vouée aux travaux surnaturels. C'est qu'ici, comme chez tous les maîtres créateurs, une transfiguration volontaire, en reculant les limites du réel, en spiritualisant au profit d'une beauté plus haute les aspects sensibles, instaure un mode héroïque et idéal. Ne sommes-nous pas d'ailleurs devant des héros? L'héroïsme actuel, circonscrit au rêve hardi des penseurs et au résigné et permanent sacrifice du paria social, élit en eux un commun symbole pour exalter l'effort cérébral aussi bien que l'effort physique. »

La vie probe de Meunier, son acharné labeur, ses efforts persévérants, jadis si mal accueillis, sont décrits avec émotion dans la première partie du diptyque consacré à glorifier l'artiste et son œuvre. Et plus de cent reproductions de statues, de tableaux, de pastels, de dessins, complètent par des suites de tirages variés l'édifice d'admiration et d'affection érigé par le romancier à son frère spirituel.

L'art belge est d'ailleurs, de toutes parts, l'objet de travaux attentifs. Naguère ignorés à l'étranger et méconnus chez eux, nos peintres, nos sculpteurs ont désormais « une bonne presse ». On leur consacre, outre d'importants articles dans les magazines illustrés, des volumes spéciaux dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt. Parmi ceux-ci, signalons les deux séries d'études par lesquelles M. Gustave Van Zype caractérise et analyse quelques-uns des peintres belges récemment parvenus à la notoriété.

La première embrasse l'œuvre de MM. A. Baertsoen, F. Courtens, E. Laermans, A. Levêque, Am. Lynen, M^{lle} A. Ronner, MM. J. Stobbaerts et G. Vanaise; la seconde celui de MM. G. Bernier, E. Fabry, L. Frédéric, V. Gilsoul, J. Gouweloos, R. Janssens, P. Mathieu et J. Smits.

Dans cet ouvrage, M. Van Zype se pose en historiographe plutôt qu'en critique. « Le critique d'art est, dit-il avec modestie, un spectateur sans plus de droits que les autres; son rôle ne diffère du leur qu'en ceci : il doit formuler ses impressions, il doit les décomposer et tenter de les justifier, de les expliquer, de les comparer, et de tirer de leur comparaison quelque lumière, ce qu'il peut faire plus aisément que d'autres parce qu'il assiste à toutes les manifestations d'art. S'il est sensible et sincère, il peut ainsi avoir le bonheur — et c'est sa seule utilité — de montrer aux artistes non point ce qu'ils doivent accomplir, non point comment il faut peindre, mais dans quelle voie ils atteignent le mieux l'émotion qui est leur but. Certains peintres de chez nous m'ont fourni l'occasion, quelquefois, de tenter d'apporter une contribution à cette mission de la critique. Et c'est de ces peintres-là que je parle en ces volumes, sans la moindre pensée de sélection ou de classification. En regardant leurs œuvres, en les aimant ou en aimant certains de leurs aspects, j'ai voulu savoir pourquoi je les aimais ou pourquoi telles de leurs expressions, parfois, trouvaient ma sensibilité rétive. J'estime que le rôle et le droit du critique ne vont pas au delà de cette investigation et de l'exposé loyal de ses résultats, sans autre préoccupation que celle de donner une impression personnelle. »

C'est à quoi s'efforce M. Van Zype, dont les courtes études biographiques, exactement documentées, écrites avec sincérité et bienveillance, sont suivies chacune d'une nomenclature des œuvres principales de l'artiste et illustrées d'excellentes phototypies.

Le traité par lequel M. Richard Muther résume à grands traits l'histoire de la Peinture belge au XIX^e siècle et dont M. Jean De Mot vient de publier la traduction française a, en revanche, des visées critiques. L'auteur, que maints travaux ont fait connaître comme un des écrivains d'art les mieux renseignés de la jeune Allemagne (1), a de la verve et de l'humour. Epris d'idées modernes, hostile aux conventions, il attaque avec impétuosité les monstres académiques, même ceux que, depuis longtemps, la Belgique s'est accoutumée à regarder de l'œil indulgent avec lequel elle considère, par exemple, le Doudou de Mons, parce qu'elle sait que les monstres en carton ne font de mal à personne...

Parlant des portraits du roi et de la reine par Gallait (qu'il appelle « un radoteur sentimental et larmoyant »), M. Muther dit entre autres : « Quelle fanfaronnade ! Quelle vulgarité ! L'or de ces tapis et de ces trônes est d'une brutalité barbare, le rouge des portières est venimeux, le manteau royal est d'un bleu glacial... Rigaud peignait, Gallait fabrique des chromos. » — Le tableau *Les Belges illustres* de De Caisne « ne s'élève pas au-dessus de l'imagerie scolaire ». — *L'Épisode de la Révolution*, de Wappers, « évoque toute une époque de sentimentalisme menteur et antiartistique ». — Slingeneyer, de Keyser, De Bieffe ne sont pas moins secoués. « On regrette les murailles qui sont dérobées à la vue par ces fastidieuses machines, » conclut l'auteur.

C'est presque exclusivement le Musée de peinture moderne qui a servi de source à l'étude de M. Muther. On conçoit que celle-ci offre, dès lors, des lacunes. Elle n'en trace pas moins un aperçu assez exact du développement de notre École et renferme sur les artistes d'aujourd'hui quelques observations judicieuses. Il est dans tous les cas intéressant de savoir ce que pense du Musée de Bruxelles un critique étranger qui, de bonne foi, publie les impressions, bonnes ou mauvaises, qu'il lui a suggérées. A cet égard la traduction de M. De Mot n'était pas inopportune. Et en attendant qu'on se décide à publier un catalogue du Musée moderne, la *Peinture belge* pourra presque en tenir lieu....

L'ouvrage nous vaut, tout au moins, ce parallèle imprévu, qui lui sert de conclusion : « Meunier et Klnopff, — dans ces deux noms sont enfermés deux mondes, les deux accords fondamentaux de notre temps. Là l'enfant de ses œuvres, le rude fils d'un siècle plébéien, qui crée un style nouveau pour des choses nouvelles. Ici l'esthète, le rejeton, au sang bleu, de l'antique civilisation belge, qui ne tire pas de la vie, mais de l'art des anciens le parfum morbide et fané de ses œuvres. »

OCTAVE MAUS

RETOUR A GLUCK

Les observations que nous avons présentées sur l'éclatant succès des œuvres de Gluck (2) sont confirmées par un intéressant article de M. H. Imbert dans le *Guide musical*. Parlant en particulier d'*Aleeste*, l'auteur des *Profilis de musiciens* dit avec raison :

« Quels sont les motifs pour lesquels ce drame nous émeut si

(1) En particulier ses études sur Lucas Cranach, sur la Renaissance de l'Antiquité et sur Léonard de Vinci, parues dans la collection illustrée *Die Kunst* qu'il a fondée. J. Bard, Berlin, W. 57.

(2) Voir notre numéro du 3 juillet dernier.

profondément? C'est d'abord qu'il est essentiellement humain et vivant; c'est ensuite que le musicien de génie qui l'écrivit eut en vue de « fortifier la poésie par une expression nouvelle, de rendre « plus saisissantes les situations de la fable sans interrompre l'action, sans la refroidir par des ornements inutiles ». Gluck, non content de chercher à supprimer dans son art tous les abus contre lesquels protestent le bon sens et la raison, voulut que « la « musique fût au poème ce que sont à un dessin correct et bien « agencé la vivacité des couleurs et le contraste bien ménagé des « lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans « en altérer les contours ». Tous ses efforts ont tendu à une noble simplicité. Il fut loin d'être l'ennemi de certaines nouveautés, de certaines audaces, mais à la condition qu'elles fussent d'accord avec la situation du drame. Par un accord intelligent de la musique avec le sujet, il a su peindre vigoureusement les passions humaines. Ce fut un dramaturge admirable, qui posséda le sentiment juste des proportions, la puissance et l'exactitude de l'expression.

« Relisez la belle préface d'*Alceste* et celle non moins probante de *Paris*; elles sont, à elles seules, de superbes et lumineux traités de musique dramatique. Gluck fut un réformateur, qui remonta aux sources les plus hautes, à la grandeur de la tragédie antique pour la faire revivre dans ses propres œuvres. C'est à son école que les générations nouvelles devront toujours s'instruire si elles veulent retrouver en musique le sentier de la Vérité et de la Beauté. »

LIVRES DE VACANCES

Les Tendres Ménages, par P.-J. TOULET.
Paris, *Mercur de France*.

En dix petits chapitres ironiques, pétris de malice et de fantaisie, M. Toulet décrit un ménage d'aujourd'hui, depuis le mariage en province jusqu'au retour au bercail d'un mari trop prompt à s'enflammer au contact des charmes exotiques. De la frivolité même des personnages, de l'oisiveté de leurs pensées, du vide de leur cœur résulte, par contraste, une sorte d'intention moraliste, de philosophie que l'esprit paradoxal de l'auteur, s'il la laisse soupçonner, se garde bien d'exprimer. Son titre seul, *Les « Tendres » Ménages*, suffit, par le démenti que lui inflige le roman, à ne point nous leurrer sur les desseins de l'écrivain.

Et ceci caractérise en outre l'art tout en nuances, en sous-entendus, en réticences, de M. Toulet. Sa phrase a la pudeur de n'être jamais banale, et s'il cherche avant tout, en bon romancier gaulois, à distraire le lecteur et à le divertir, il n'en laisse pas moins transparaître, à tous les carrefours de sa pensée, la sensibilité d'une âme réceptive.

Les Tendres Ménages n'ont point de grandes prétentions. Ils ne proclament point de révolution littéraire et n'entament en rien la question sociale. C'est, tout uniment, l'œuvre d'un homme d'esprit et d'un artiste, — œuvre légère et joyeuse, avec, au fond, un peu d'amertume.

O. M.

POÉSIE BALNÉAIRE

Le « poète » dont nous avons cité dernièrement une pièce de vers vraiment roulante sur les attractions de Namur a envoyé un droit de réponse au *Petit Bleu*, qui avait, de même que le *Samedi*, reproduit notre article (1). Ne privons pas nos lecteurs de l'occasion de rire un brin. Voici le morceau, sans commentaires :

(1) Voir notre numéro du 10 juillet dernier.

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« J'ai relu non sans plaisir dans votre numéro d'hier un extrait de la première édition de mes *Nationales*, recueil de vers publié en 1878.

« A part « vertige » pour « vertigo » la reproduction est exacte. Aussi n'est-ce pas pour rectifier que je crois devoir user de mon droit de réponse, mais simplement pour fournir au bon jeune homme qui vous a communiqué ma piécette *Namur-Bains*, — quelque vers libriste sans doute, — une nouvelle occasion de s'esbaudir... Soyez donc assez aimable pour lui apprendre que j'ai récidivé depuis sa naissance en pas mal de volumes, et que j'ai déjà répondu à ses innocentes plaisanteries, dès 1893, dans la deuxième édition de mes *Petits Couteaux*. A preuve la *Leçon de rimes* ci-dessous, qui ne manquera pas, j'espère, de lui donner encore un peu de joie :

LEÇON DE RIMES

Pour ceux qui tiennent leur canne à l'envers.

Ceci ne nous vient pas de France;
Allez-y donc, juges roublards,
Conspuez ma crasse ignorance;
Et piquez mes vers chevillards!

Petits Couteaux n'est pas à lire;
C'est inepte. C'est entendu,
Et c'est par pitié que ma « lyre »
Vous en torche un compte rendu :

Allez-y! traitez-moi de bûche,
De ganache, de ramolli!
A chaque rime je trébuche :
Je suis d'un gâtisme accompli!

Tombez-moi dessus! L'art moderne,
Évidemment, m'est étranger;
Je suis une vieille baderne;
Poète, moi : pas de danger!...

Loqueteuse et bègue, la rime
Mendie au boulevard Anspach :
Fini, le vers qui ne s'exprime
Par à-coups, retour d'Echternach...

A la bonne heure les névroses
Qui divaguent si gentiment,
Nos jeunes snobs, pondeurs de « proses »,
Et les prix du gouvernement!

Mais fi de vers pour imbéciles
N'aimant rien tant que la clarté!
Fi de vers si peu difficiles
Que Coppée en est dégoté :

Allez-y donc!... et n'ayez cure
D'être indiscrets en ce régal :
J'ai trente ans de littérature...
Je m'en... pardon : ça m'est égal!...

1893.

« Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, mes civilités bien distinguées.

« Le Préfet de l'athénée royal d'Ixelles,
« Docteur ÉMILE VALENTIN

Chronique judiciaire des Arts.

Singulière bévue.

Les agences qui poursuivent le recouvrement des droits d'auteur commettent parfois des bévues singulières. C'est ainsi que l'une d'elles a, tout récemment, réclamé AU NOM DE PUCCINI des dommages-intérêts pour une édition contrefaite de... *Cavalleria rusticana*! Le plus étonnant, c'est qu'elle les a obtenus. Ni le juge

de paix à qui l'affaire fut déferée, ni les avocats des parties ne s'avisèrent de ce que l'auteur de la *Vie de bohème* était complètement étranger à la composition de *Cavalleria* ! Il fallut que le tribunal de première instance, siégeant en degré d'appel, déclarât d'office que seul Mascagni eût été en droit de se plaindre, s'il y avait contrefaçon...

La décision est trop originale pour que nous résistions au plaisir d'en citer les principaux « attendus » :

Au fond :

Attendu que le jugement *a quo* a condamné les appelants solidairement à payer à l'intimé, pour les causes visées en la citation, la somme de 250 francs;

Attendu que dans cet exploit, il était énoncé que le demandeur (Puccini) est l'auteur de l'opéra « *Cavalleria rusticana* », que le défendeur Belot a exposé en vente divers rouleaux ou cylindres enregistrés, introduits en Belgique par la Compagnie défenderesse, et constituant une édition illicite de fragments de la dite œuvre et notamment, sous le n° 625 de son catalogue, de la *romance du ténor*;

Mais attendu que Puccini n'est nullement l'auteur de l'œuvre dont s'agit; que cet opéra, très connu et fréquemment représenté en Belgique dans la version française de Paul Millier, est du compositeur Mascagni, pour la musique, et de MM. Targioni-Toretti et Menasico pour les paroles;

Attendu que c'est là un fait patent, public, et qu'il ne peut dépendre des parties de le méconnaître, soit par ignorance, soit par intérêt;

Attendu que c'est d'ailleurs au nom de Mascagni que le morceau susvisé était catalogué;

Attendu, toutefois, qu'il ne s'agit pas d'une simple erreur de plume qui puisse être rectifiée en tout état de cause; qu'en dehors du titre de *Cavalleria rusticana* qui se trouve dans la citation, le seul fait de contrefaçon qui y soit précisé vise expressément un morceau de cet opéra; et que l'on rappelle même le nom de l'artiste, M. Gautier, qui l'avait chanté devant l'appareil;

Attendu qu'il est donc certain que l'intimé était non recevable à se plaindre des seuls faits dommageables dont le juge ait été saisi et sur lesquels il ait statué, et que le tribunal ne peut, dès lors, sanctionner une décision qui repose sur une erreur manifeste et aurait, en outre, pour effet de consacrer, au détriment d'un tiers, une véritable spoliation;

Attendu que, d'autre part, ce serait transformer complètement l'action que de substituer arbitrairement, en degré d'appel, aux faits de contrefaçon soumis au premier juge par la citation, d'autres faits qu'aucune des parties n'a indiqués et que le tribunal serait impuissant à spécifier;

Attendu que la présente action étant fondée sur un délit, il appartient au tribunal de vérifier, même d'office, si elle a une base légale;

Attendu que si l'intimé doit succomber dans sa demande, on ne peut dire cependant que, dans son chef, celle-ci soit téméraire et vexatoire; qu'il est, en effet, la première victime de l'erreur qui a été commise.

En conséquence, le tribunal déboute l'intimé Puccini de son action, met à néant le jugement dont appel et condamne Puccini aux frais des deux instances. (Bruxelles, deuxième chambre, 22 juin 1904, présidence de M. Regnard, vice-président.)

C'est Puccini qui a dû être surpris de cette condamnation !...

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal des Beaux-Arts a été inauguré hier à Anvers dans les salles de l'ancien Musée.

Le duc d'Arenberg a fait don au Musée des Beaux-Arts de Gand du moulage d'un buste en marbre de Voltaire, exécuté en 1760, à Ferney, par un sculpteur gantois, Pierre Verschaffelt (1710-1793). Célèbre à l'étranger sous le nom de Pietro Flamengo, Ver-

schaffelt est à peu près inconnu en Belgique, où il n'a d'ailleurs rien produit. Aussi est-il intéressant de signaler l'entrée de ce buste au Musée de sa ville natale.

La ville d'Anvers se propose, d'accord avec le gouvernement, d'ouvrir en 1905, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, une exposition des œuvres de Jordaens au Musée des Beaux-Arts. Cette exposition sera organisée sur le même plan que l'exposition Van Dyck, qui a si brillamment réussi. Elle sera ouverte pendant les mois de juillet, d'août et de septembre.

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, le Cercle scientifique et littéraire de Molenbeek-Saint-Jean ouvrira aujourd'hui dans le préau de l'école n° 7, rue de Ribeaucourt 21, une exposition d'art et d'art appliqué qui restera ouverte jusqu'au 5 septembre. Parmi les exposants figurent MM. G. Charlier, G. Devreese, P. Du Bois, H. Meunier, Oleffe, Demol, Halkett, De Beul, Hérin, Ecrevisse, Smits, Sneyers, Thomas, Thielens, M^{lle} Gérard, Muller, etc. Des conférences et des auditions musicales seront données au profit de diverses œuvres de bienfaisance. Parmi les conférenciers, citons MM. J. Dumont (*L'Evolution des arts*), Sander Pierron (*Nos Artistes*), etc.

La vingtième exposition des beaux-arts et d'art appliqué organisée par le Cercle artistique de Tournai s'ouvrira le 14 septembre prochain. Clôture des inscriptions, le 15 août. Envoi des œuvres avant le 31 août. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, 10, rue des Cordiers, à Tournai.

On nous écrit de Coq-sur-Mer que le Salonnet des Aquarellistes organisé par M. Henry Janlet au Grand Hôtel remporte un double succès : succès d'artistes et succès d'amateurs. *L'Intérieur à Knocke*, de Stacquet, le *Pont d'Ostende*, de P. Hermanus, le *Village d'Overschie*, d'H. Janlet, et les *Moutons*, d'Hagemans, ont dès les premiers jours trouvé acquéreurs.

Demain lundi, à 3 h. 1/2, une audition musicale et littéraire aura lieu au Salon, au profit de l'Œuvre du Grand Air pour les petits, avec le concours de M^{lles} M. Rambly, de l'Opéra français de la Nouvelle-Orléans, G. Bernard, Deane Delcorte, de MM. L. Swolfs, de l'Opéra lyrique d'Anvers, H. Janlet, G. Surlemont, Maurice Chomé, Matty, A. Seure, F. Dralants, de l'orchestre du Grand Hôtel, et des sonneurs de cor de chasse de l'Escadron Marie-Henriette.

M. H. Janlet a offert une de ses œuvres pour la tombola qui sera tirée au profit de l'Œuvre.

Nous avons signalé le succès que nos écrivains obtenaient depuis peu en Allemagne, où ils jouent de plus en plus le rôle d'intermédiaires entre la pensée française et la pensée germanique, rôle historique de la civilisation belge. Un des meilleurs artisans de l'expansion de notre littérature en Allemagne est M. Alfred Ruhemann. Il a traduit la plupart des œuvres remarquables qui ont paru chez nous ces derniers temps. Signalons notamment *Comme va le ruisseau*, *Un Mâle*, le *Petit Homme de Dieu*, le *Mort*, de Camille Lemonnier; la *Révélation*, de Gustave Van Zype; *Mihien d'Avène*, de Maurice des Ombiaux; l'*Epopée flamande*, d'Eugène Baie; *Histoire de l'Homme qui berçait son enfant*, de Louis Dumont-Wilden; les *Charneux*, de George Garnir; le *Pain noir*, d'Hubert Krains.

Toutes ces traductions, déjà publiées ou encore sous presse, attestent l'étonnante activité de M. Ruhemann et le zèle qu'il met à répandre nos écrivains dans son pays.

On nous écrit que M^{me} Kleeberg-Samuel vient de remporter aux concerts classiques du Casino de Spa, dirigés par M. F. Rasse, un très grand succès en interprétant, le 29 juillet, le deuxième Concerto de Saint-Saëns et divers soli.

L'Association de la presse belge convie la Belgique à s'associer, par une souscription publique, à l'érection d'un monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépen-

dance nationale. Un comité vient d'être constitué dans ce but sous la présidence de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, et la présidence d'honneur de MM. le comte de Merode, Schollaert et de Smet de Naeyer.

Le monument sera érigé à Bruxelles.

L'Université de Strasbourg met au concours un prix de 3,000 francs pour chacun des deux travaux suivants : a) *Les Termes professionnels dans l'architecture grecque*; b) *Le Procédé dramatique chez Sophocle et Euripide*. Le concours est international. Les travaux devront être livrés avant le 1^{er} décembre 1906. Les langues allemande, française et latine sont admises. M. le docteur Hausmann, secrétaire de l'Université, fournira des détails complémentaires aux concurrents.

On annonce, pour les deux premiers concerts populaires de la saison prochaine, les engagements suivants : concert des 12-13 novembre, M^{me} Ottilie Metzger-Froitzheim, cantatrice des théâtres de Bayreuth et de Hambourg; concert des 10-11 décembre, M. Pablo Casals, violoncelliste.

A la Monnaie, les spectacles d'ouverture sont réglés comme suit : 5 septembre, les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (début de M. Laffitte); 6, *Paillasses*, de M. Leoncavallo (début de M. Salignac); 7, *Werther* (début de M^{lle} Cécile Thévenet et de M. Muratore).

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable, dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis; grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

L'*Eventail*, qui nous apporte ces informations, annonce que les décors du *Vaisseau fantôme* et du *Jongleur de Notre-Dame*, exécutés par M. Dubosq, vont être montés en scène. Les répétitions de ces ouvrages commenceront incessamment.

Le théâtre du Parc ouvrira sa saison le 22 septembre par une série de neuf représentations que donnera M^{me} Réjane dans ses principaux rôles.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

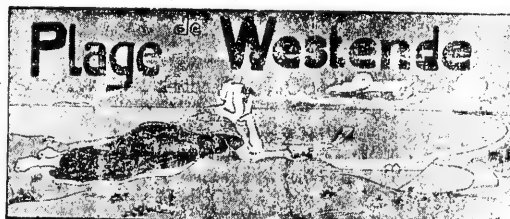
Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, — Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Léon Bloy (GEORGES RENCY). — The Peacock room (O. M.). — Les Œuvres de Hugues Van der Goes (P. BUSCHMANN JR; SANDER PIERRON). — Le Monument de l'Union postale à Berne. — Les Opéras de Smetana. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

LÉON BLOY

Quoi qu'on dise ou qu'on écrive de Léon Bloy, on est à peu près certain d'avance de s'attirer ses insultes. En sa qualité de « mendiant ingrat », il répand généreusement l'ironie et la méchanceté aussi bien sur ses bienfaiteurs que sur ses ennemis. Cela n'a, d'ailleurs, aucune espèce d'importance et, quand on a affaire à un écrivain de cette sorte, il faut oublier sa personnalité antipathique pour ne considérer que ses beaux livres.

Je viens de lire son *Journal* (1), puis sa *Femme pauvre* (2). Ce roman, à son propre avis, est son livre

(1-2) Paris, *Mercur de France*.

capital. D'autre part, son *Journal* le montre lui-même, avec ses petites et ses grandeurs, dans la vérité de sa double nature, à la fois mesquine et ardente. Nous pouvons donc admettre que Léon Bloy est tout entier dans ces deux livres. Il m'a paru intéressant d'essayer, après leur lecture attentive et réfléchie, de définir cet homme étrange et cet étrange talent.

Léon Bloy, c'est essentiellement « celui qui est venu trop tard dans un monde trop moderne ». C'est celui qui, énergiquement, refuse de s'incliner devant le fait accompli. C'est l'homme du moyen-âge égaré parmi nous et qui ne comprend rien, absolument rien au mouvement de nos idées et à l'état de nos mœurs.

Il est chrétien, et plus encore catholique, ultramontain, fanatique. Il accepte à la lettre, non pas seulement la doctrine de Jésus, mais encore l'enseignement de l'Église. Il professe qu'une seule chose, ici-bas, mérite qu'on s'en occupe : le salut de son âme. Tout doit être subordonné à cette grande tâche. La société et les gouvernements ont pour devoir impérieux de contraindre les hommes à vivre selon les principes de l'Église catholique et romaine, en dehors de laquelle il n'est point de salut.

En conséquence, il approuve l'inquisition, il souhaite son rétablissement, il est prêt à acclamer toute dictature qui prêterait son appui à la justice ecclésiastique. Il a lui-même une âme d'inquisiteur et, s'il en avait le pouvoir, il enverrait au bûcher, sans un scrupule, les trois quarts de l'humanité.

N'allez pas lui parler de république. Cette notion ne pénètre pas son entendement. La royauté de droit divin

seule peut gouverner les peuples. Ainsi s'explique son attachement à la dynastie des Bourbons. Ainsi s'explique l'intérêt qu'il attache à la légende de Louis XVII. Une nation n'a aucunement le droit de se gouverner elle-même. Les élections législatives doivent l'épouvanter comme un blasphème. Les hommes, à son sens, n'ont qu'une chose à faire : se soumettre au Pape et au Roy. Et comme, aujourd'hui, le Pape n'a plus d'autorité, tandis que le Roy est en exil, les vrais chrétiens se replient sur eux-mêmes et détournent les yeux avec horreur d'un monde retourné au paganisme et à la barbarie.

Logique avec ses idées, partant de cet article primordial de son credo : que rien n'est utile sur la terre, si ce n'est le salut éternel, il se rit de notre civilisation, de nos découvertes, de tout ce qui fait notre légitime orgueil. La science, à ses yeux, n'est qu'une illusion infernale. Tous les progrès humains sont des séductions diaboliques destinées à nous détourner de notre véritable but. Son absolutisme, à cet égard, ne comporte aucune concession. Sa foi est celle du charbonnier. Il ne discute rien, il admet tout, même l'absurde. Il croit aux revenants. Profondément et volontairement ignorant de la physiologie humaine, il ne sait pas que l'obscur travail de nos nerfs explique les hallucinations et les miracles. Il est superstitieux comme une femme. Il croit à la mission providentielle de certains êtres, à des correspondances mystérieuses entre les âmes. Il est pareil aux moines mystiques du moyen-âge qui, pénétrés, incendiés d'amour pour Dieu et son Église, imposaient la vérité au monde par le fer et par le feu.

Être cet homme, l'être depuis la jeunesse jusqu'au seuil de la vieillesse, à travers mille chagrins, des misères de toutes sortes, à travers l'ironie stupide des petits journaux, malgré l'attrait sans cesse renouvelé d'une apostasie fructueuse, malgré tant d'amis qui auraient voulu le pousser dans une voie plus facile, plus immédiatement lucrative et glorieuse ; être et demeurer, au milieu de notre monde moderne, essentiellement égoïste, utilitaire et intéressé, un chrétien, un catholique du temps passé, une sorte de reproche vivant, grossier, mal embouché, ne connaissant ni amis ni ennemis, ne voyant que Jésus venant dans les nuées pour juger le genre humain ; être cela, rester cela, sans défaillance, sans regret, d'un bloc, eh bien ! il faut l'avouer, c'est crâne, c'est grand : et c'est la grandeur de Léon Bloy.

Mais cette grande âme est une grande âme mesquine. L'orgueil l'aveugle et la perd. Ainsi, au moyen-âge, des moines se crurent inspirés par Dieu et s'écarterent des humbles chemins de Jésus. Léon Bloy oublie que sa religion lui commande la modestie, la douceur, l'évangélique bonté. Il oublie que seul le salut de son âme doit préoccuper un chrétien et, pour soi-même, il souhaite

la gloire humaine, le succès, la fortune. Il oublie que le commandement dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », et il voudrait qu'on le nourrisse, lui et sa famille, pour le prix de quelques volumes dont la société n'a que faire et qui n'intéressent que quelques artistes. Il se croit le plus grand écrivain du siècle, et il oublie qu'une telle présomption est un péché autant qu'une bêtise. Jésus lui dit : « Aimez-vous les uns les autres », et il fait profession de haïr toute l'humanité. Jésus lui dit encore : « Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés », et il ne cesse pas d'injurier ceux qui lui firent du bien, comme ceux qui lui firent du mal. Ce chrétien, en apparence uniquement tourné vers le ciel, attache une bien grande importance aux misères de ce monde. Dans la *Femme pauvre*, sorte d'autobiographie, nous le voyons gloser à l'éperdu sur la mauvaise odeur d'un logis, sur les potins d'une mégère du quartier. Au fond, il voudrait être riche, monter en voiture, dîner au restaurant, inviter du monde chez soi, éblouir, faire envie.

Il rêve une gloire à la Victor Hugo, des rentes magnifiques, les décorations, les honneurs. Et l'on se demande avec inquiétude si quelques millions ne l'auraient pas réconcilié avec la société moderne et si cette haine farouche n'est pas celle du mendiant qu'on a flanqué à la porte ! Son attitude justifie de pareils soupçons : il mendie sans cesse, le moindre de ses billets est un appel non déguisé à la charité. Il convient lui-même que son labeur littéraire ne peut plaire à personne et il exige que nous le payions pour un travail dont nous ne tirons ni plaisir ni profit ! Ces contradictions seraient inexplicables sans certaines indiscretions que l'on relève dans le *Journal*. Léon Bloy est un névropathe, atteint de la manie de la persécution. Son grand ami fut Henry De Groux, et c'est tout dire. Ils se brouillèrent à l'occasion de l'affaire Dreyfus.

De Groux était devenu un admirateur de Zola, que Léon Bloy ne peut pas voir en peinture. Pour lui, Zola, c'est le type du crétin qui a réussi. Et cela se comprend : l'art de Zola est aux antipodes de celui de Bloy. Entre la *Faute de l'abbé Mouret* et la *Femme pauvre* il y a mille abîmes. L'histoire de Serge et d'Albine est d'inspiration profondément humaine ; la femme pauvre, au contraire, est en dehors et au-dessus du monde, en dehors et au-dessus de la vérité humaine et de l'observation, sortie tout entière de l'imagination morbide d'un artiste en exil chez des gens qu'il ne comprend pas.

Mais la langue de Léon Bloy est une merveille. Personne ne connaît, comme lui, le secret de ces phrases nerveuses, ardentes, tumultueuses, roulant confusément de l'or et de la boue, des épithètes de soleil et de sang. C'est par là qu'il échappe au ridicule et qu'il se place à cent coudées au-dessus des fabricants d'apologues.

tique et de romans moraux. Il n'est pas toujours de bonne compagnie, mais son style superbe magnifie l'injure. C'est un grossier personnage, mais un grand écrivain.

GEORGES RENCY

THE PEACOCK ROOM

La célèbre décoration de la *Chambre du paon*, exécutée par Whistler pour M. F.R. Leyland, a été récemment enlevée de l'hôtel de Prince's Gate et exposée dans son ensemble à la galerie Obach, New Bond Street, 168.

Le point de départ de cette curiosité artistique paraît avoir été l'acquisition par M. Leyland d'une composition de Whistler intitulée : *La Princesse du pays de la porcelaine*, que le collectionneur installa sur la cheminée de sa salle à manger. Celle-ci, construite par l'architecte Jeckyll, qui l'avait ornée d'un plafond en bois très compliqué, était entourée d'étagères destinées à recevoir les collections céramiques du propriétaire et tapissée de cuir de Cordoue qui, à lui seul, avait coûté 25,000 francs. Soit que le ton sombre du cuir ne lui semblât pas s'harmoniser avec son tableau, soit que les fleurs rouges qui l'enluminaient lui parussent d'un éclat trop sonore, Whistler demanda et obtint l'autorisation d'éclaircir, par quelques touches de cadmium, le décor de l'architecte. La besogne l'amusa et, en l'absence de M. Leyland, il continua à harmoniser avec sa toile le revêtement de cuir, les étagères, puis le plafond, la cheminée, les meubles, au point de transformer la pièce de fond en comble. Nous avons décrit jadis cette merveille de goût et d'harmonie : « Qu'on imagine une grande salle rectangulaire à laquelle deux portes donnent accès et qui reçoit la lumière, dans la journée, par trois grandes fenêtres ouvertes sur les jardins d'Ennismore, près Hyde-Park, et qu'éclairaient le soir huit sun-burners dissimulés dans des globes de verre dépoli. La décoration ne se compose que de deux tons, le bleu et l'or : mais le bleu est d'une nuance si délicate qu'on ne saurait dire, à première vue, si c'est de bleu ou de vert qu'il s'agit, et l'or s'éteint dans des dégradations de tons pâles d'une douceur infinie. Autour du chambranle des portes, des guéridons superposés, bizarrement accouplés, forment un réseau de légères baguettes d'or vierge dans les entrelacs duquel sont posées des potiches en porcelaine du Japon d'un bleu mourant. Sur les panneaux, sur les lambris, dans les caissons du plafond où se marient le cadmium clair et le bleu d'outremer, il n'y a qu'un ornement, répété sans cesse mais si ingénieusement disposé que, loin de fatiguer par sa persistance, il donne à l'ensemble un attrait singulier et maintient l'unité de la composition : c'est l'œil qui s'épanouit dans le plumage de l'oiseau de Junon, la plume de paon qui, depuis lors, a fait fureur en Angleterre. Sur les vantaux des fenêtres, ces plumes ruissellent en cascades d'or neuf, se détachant sur des fonds d'un bleu profond comme la voûte du ciel, et, dans le grand panneau du fond, faisant face à la cheminée décorée du portrait d'une jeune femme en robe japonaise, deux paons, orgueilleusement campés sur leurs ergots, crête au vent, la queue déployée en éventail immense, se défient du regard, prêts à s'élancer l'un sur l'autre. Des amis malicieux de l'artiste ont vu une allégorie dans ce tableau, qui com-

plète l'étrange et charmante décoration, et prétendent même reconnaître sous la forme bouffie, comique de prétention vaniteuse, d'un des combattants, le propriétaire de l'hôtel, que des questions d'intérêt ont brouillé avec l'artiste avant l'achèvement de son œuvre. Ils affirment que le paon fluet, coquet, dégagé, qui examine son adversaire la tête renversée d'un air moqueur, prêt à le larder de coups de bec, n'est autre que Whistler lui-même, que ce trait a vengé des tracasseries du philistin millionnaire (1)... »

Tout Londres vient de défiler devant cette œuvre unique, exquise et singulière, que la mort récente de Whistler investit d'une émotion spéciale. La décoration est entièrement de sa main : tout au plus a-t-il eu recours à un assistant pour la dorure des fonds et le laquage des guéridons. C'est avec une sorte de fièvre que Whistler travaillait, tantôt juché sur un échafaudage, tantôt, pour peindre le plafond, couché dans un hamac, tantôt armé d'une brosse fixée à l'extrémité d'une canne à pêche. Si bien que cette tâche considérable fut achevée en moins de six mois, au cours des années 1876 et 1877.

À la mort de M. Leyland, la *Princesse du pays de la porcelaine* fut vendue 10,500 francs et remplacée sur la cheminée par une glace. Ainsi disparut, par une ironie du sort, la cause première, le prétexte, la raison d'être de tout ce long et patient travail. La *Chambre du paon*, elle-même, vers quelles destinées s'est-elle embarquée ? En quel hôtel bourgeois va-t-elle s'amarrer ? Quelles mutilations va-t-elle subir ? À moins que le Musée Victoria et Albert lui offre un port hospitalier...

O. M.

Les Œuvres de Hugues Van der Goes.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Anvers, le 8 août 1904.

Monsieur le directeur de l'Art Moderne, Bruxelles.

MONSIEUR,

Je pense qu'il est dans l'intérêt de vos lecteurs de relever quelques « erreurs et omissions » commises par M. Sander Pieron dans son article sur Van der Goes (2), notamment dans la nomenclature des œuvres « qui peuvent être attribuées avec le plus de certitude au célèbre primitif flamand ».

Sont citées comme telles :

1° *La Vierge des Offices*, qui ne peut être que le n° 689, attribué en effet à Van der Goes dans les anciens catalogues ; en réalité il s'agit d'une œuvre de jeunesse de Henri Bles, qui n'offre aucune analogie avec le style de Van der Goes.

2° *La Vierge et l'Enfant Jésus* du Musée de Munich. J'ignore de quelle œuvre il s'agit ; aucune de celles représentant ce sujet et appartenant à la Pinacothèque ne fait songer à Van der Goes. Son nom ne figure qu'une fois au catalogue, sous le n° 114, qui représente l'Annonciation. Or, cette attribution n'est plus maintenue aujourd'hui ; l'œuvre est donnée au *Maître de l'Assomption de la Vierge*, dont M. G. Hulin a proposé l'identification avec Albert Bouts, le fils de Thierry.

3° *Saint Jean dans le désert*, également à Munich, « signé Hugo V. D. Goes 1472 ». Cette signature est fautive et constitue

(1) V. l'Art moderne, 1885, p. 294.

(2) L'Art Moderne, n° 32.

une ajoute grossière et maladroite. Le véritable auteur de cette œuvre, d'ailleurs fort belle, n'est autre que Memline.

L'*Adoration des Bergers* du Musée de Bruxelles (cat. Fétis, n° 105), que M. Sander Pierron ajoute à sa liste, tout en étant un tableau intéressant, ne présente aucun caractère qui permet de l'attribuer à Van der Goes.

Ajoutons maintenant qu'il existe au moins six œuvres, à un ou plusieurs panneaux, comprenant en tout treize peintures, que les plus éminents critiques modernes s'accordent à attribuer à Van der Goes.

Aucune de ces œuvres n'est mentionnée dans l'article en question ; aucune de celles y mentionnées n'est authentique. J'espère donc, Monsieur le Directeur, que vous le jugerez à propos d'insérer ces observations, dans l'intérêt de la vérité historique.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

P. BUSCHMANN JR.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Sander Pierron, qui nous a répondu :

Bruxelles, 10 août 1904.

MON CHER DIRECTEUR,

J'ai pris connaissance de la lettre que M. P. Buschmann junior, d'Anvers, vous adresse au sujet de mon article sur Hugues Van der Goes. Mon unique intention, en publiant cet article, était d'appeler l'attention sur les miniatures illustrant les cinq manuscrits de l'Augustin Gillemans conservés à Vienne. Votre correspondant néglige cette question importante pour vous signaler exclusivement des « erreurs et omissions » qui seraient contenues dans ma courte étude. Je ne songeais nullement, en m'occupant des volumes du sous-prieur de Rouge-Cloître, à analyser l'œuvre entier du peintre gantois. Il m'eût fallu pour cela disposer d'un espace plus large que celui dont l'*Art moderne* daignait m'offrir l'hospitalité. Mais il me semblait utile de faire précéder le développement de l'objet exposé à vos lecteurs de quelques considérations générales sur l'art d'Hugues Van der Goes. Les « omissions » dont parle M. P. Buschmann sont donc volontaires ; quant aux « erreurs », il m'est agréable de les examiner avec mon aimable contradicteur. Toutefois, avant d'aborder cet examen, je tiens à avouer que rien ne m'amuse plus que les attributions auxquelles se livrent, se sont livrés de tous temps critiques et historiens. Combien de fois n'a-t-on pas modifié dans les catalogues des musées le nom des auteurs de nombreuses toiles ? Chaque savant a son petit système de comparaisons ; il identifie les ouvrages selon son point de vue personnel, qui lui semble toujours le meilleur. Pour moi, un travail d'art est pareil à un individu : il ne possède de personnalité que s'il est muni de papiers en règle, s'il a un état civil légal. A la rigueur, j'admettrais l'attribution positive d'un ouvrage grâce à son analogie évidente de dessin, de facture, de coloris, de caractère d'ensemble avec une œuvre indiscutablement authentique. Il n'est qu'une seule œuvre de Van der Goes qui puisse servir l'esthéticien dans cette étude comparative : *L'Adoration des bergers*, autrefois à l'hôpital Santa-Maria-Nuova, à Florence, depuis peu transportée au Musée des Offices.

M. P. Buschmann déclare, à la fin de sa lettre, qu'« aucune des œuvres de Van der Goes mentionnée dans mon article n'est authentique ». Comment a-t-il lu ma prose ? C'est précisément par quelques lignes consacrées à ce triptyque que commence mon article. Mon contradicteur contesterait-il que ce tableau soit dû au pinceau du célèbre primitif ? C'est cependant l'unique morceau qui ait, lui, un clair acte de naissance. L'accord, la-dessus, est parfait. « La seule de ses œuvres dont l'authenticité soit établie est un retable d'autel exécuté pour Thomas Portinari, l'agent des Médicis, à Bruges, et qui fut donné par lui à l'hôpital Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence », dit W. H. JAMES WEALE (*L'Art dans les Pays-Bas*, préface au Catalogue de l'Exposition des Primitifs flamands et d'art ancien, à Bruges, en 1902, p. xx).

Trente ans avant, ALPHONSE WAUTERS avait été aussi affirmatif (*Hugues Van der Goes, sa vie et ses œuvres*, Bruxelles, F. Hayez, septembre 1872). Enfin, pour ne pas recourir à d'autres références non moins catégoriques, A.-J. WAUTERS écrivait en 1883 : « La seule œuvre qui soit authentiquement connue, grâce à l'historien florentin Vasari, est le célèbre triptyque de *L'Adoration des bergers*, commandé à son auteur par Thomas Portinari » (*Écho du Parlement*, n° du 15 novembre).

Après avoir démontré à M. P. Buschmann son erreur, — pour ne pas imiter son exemple nous nous abstenons de mettre ce dernier mot entre guillemets, — prenons point par point les observations formulées dans sa missive. Parlons tout d'abord de la *Vierge des Offices*. « La galerie dite des Offices, de Florence », écrit ALPHONSE WAUTERS (ouvrage cité, p. 33), « possède une *Vierge de Van der Goes*... » Le regreté archiviste en chef de la ville de Bruxelles décrit ensuite ce tableau en utilisant l'appréciation de CROWE et CAVALCASSELLE. GEORGES LAFENESTRE et E. RICHTEMBERGER, dans leur livre *La Peinture en Europe : Florence*, mainiennent cette attribution au n° 698 de leur catalogue. Ils reproduisent également ces lignes de CROWE et CAVALCASSELLE : « Quoique un peu dur dans ses contours, ce tableau présente dans certaines parties les meilleures qualités de Van der Goes ». Néanmoins, les critiques français font une réserve : « Malgré cette autorité, l'attribution nous semble douteuse. » M. P. Buschmann possède-t-il un document original, un texte d'archive quelconque qui lui permette d'affirmer que « en réalité il s'agit d'une œuvre de jeunesse de Henri Bls, qui n'offre aucune analogie avec le style de Van der Goes ? » En attendant qu'il me les fournisse, je continue à partager l'avis des éminents écrivains que je cite, bien que personnellement je ne sois nullement convaincu de l'authenticité de la *Vierge* en question, en vertu de la prudente et sage incertitude que je me permets d'opposer à toute démonstration non péremptoire.

La *Vierge et l'enfant Jésus*, du Musée de Munich, que M. P. Buschmann ignore, porte le n° 119 du « Catalogue de tableaux de la Pinacothèque royale de Munich », préfacé par « GEORGES DE DELLIS, directeur en chef des galeries royales » (1839, deuxième partie). Il est ainsi décrit : « Sainte Marie tenant l'enfant Jésus est assise sous un portique construit de pierres percées ». Dans l'édition de 1845 du même catalogue, la mention est identique. Mais cet ouvrage disparaît dans la suite, sans que cependant j'y sois pour quelque chose... En effet, l'*Illustrierter Katalog der Alten Pinakothek*, avec l'introduction du docteur VON REBER, ne signale plus cet ouvrage, tout comme il passe sous silence un autre panneau de Van der Goes, catalogué de la façon suivante en 1839 et 1845 : « 66 Sainte Marie, pleurant son fils chéri, est entourée des trois saintes femmes ». J'avoue ma confusion. Au lieu de me confier à ma mémoire en écrivant mon article j'eusse dû m'assurer au préalable de l'exactitude de mes renseignements. Mais qui peut supposer que des tableaux de maîtres illustres s'évanouissent aussi aisément ?

Les catalogues de 1839 et 1845 (deuxième partie) donnent deux autres morceaux de Van der Goes : 43. *L'Annonciation de la sainte Vierge* ; 105. *Jean dans le désert indique l'agneau*, petite figure entière signée Hugo V. D. Goes 1472. » Le docteur VON REBER (pp. 23 et 24) garde cette première œuvre : *Die Verkündigung* (n° 114) à Van der Goes. Cependant, M. P. Buschmann assure que « cette attribution n'est plus maintenue aujourd'hui ». Que la paternité de ce panneau soit offerte à un autre artiste, je n'y vois pas d'inconvénient. Ceci démontre une fois de plus que la manie des attributions continue à sévir. La même mésaventure arrive au second de ces deux derniers tableaux de Munich ; ici je donne acte à M. P. Buschmann que j'ai fait erreur, me fiant de nouveau à une source ancienne. C'est en 1866 que MARGGRAFF, dans son catalogue, retire cette œuvre à Van der Goes pour la donner à Memline. Le docteur VON REBER approuve son compatriote en 1889. Sous le n° 115, il imprime, à propos de *Johannes der Täufer* : « Die Bezeichnung mit goldenen Buchstaben : H. V. D. Goes ist eine spätere Fälschung. » Mais suffit-il de savoir cette signature apocryphe pour donner le tableau à Memline ? Les morts sont si accommodants ! ALPHONSE WAUTERS continuait à déclarer cependant en 1872 que : « Le Musée de Munich, si riche en reproductions

des maîtres des Pays-Bas, ne possède qu'une œuvre authentique de Van der Goes : *Saint Jean-Baptiste dans le désert*. »

Mais arrivons à l'*Adoration des bergers* du Musée de Bruxelles. Je ne l'ai pas ajoutée à ma liste comme étant un tableau de Van der Goes, ainsi qu'essaie de le faire croire M. P. Buschmann « Longtemps, ai-je dit, on vit dans le triptyque une œuvre capitale de l'heureux rival de Thierry Bouts. » Quel est cet on ? — ALPHONSE WAUTERS lui-même, qui s'exprimait ainsi en 1872 : « Le Musée de Bruxelles a récemment fait l'acquisition d'un triptyque qui peut être hardiment attribué à Van der Goes. C'est une *Adoration des bergers*, avec les volets représentant, à l'intérieur, l'*Annonciation* et la *Circoncision*; à l'extérieur, *sainte Catherine* et *sainte Barbe* peintes en grisaille » (p. 27). M. P. Buschmann ne partage pas l'opinion du savant et soucieux auteur de l'*Histoire des environs de Bruxelles*. Je ne songe pas à lui en faire un grief. Peut-être son opinion lui était-elle inconnue. En ce cas je suis enchanté de la lui apprendre. Pour montrer à mon contradicteur que je ne suis pas tout à fait ignorant, je lui dirai que je sais l'existence d'autres œuvres attribuées à Hugues Van der Goes. A Florence : Aux Offices, n° 749, deux portraits, attribués par certains à Petrus Christus, et provenant de l'hôpital Sainte-Marie-la-Nouvelle; au palais Corsini, n° 87, la *Vierge et l'Enfant Jésus*; à Berlin, un vaste triptyque, acquis l'an dernier...

Mais cette dissertation est déjà trop longue. Je ne m'y suis pas livré « dans l'intérêt de la vérité historique », comme dit avec un grand geste M. P. Buschmann, mais pour essayer de démontrer que le jeu innocent des attributions faciles n'a jamais eu rien de sérieux et n'a jamais produit rien de probant. Non seulement — et j'abonde dans le sens de mon contradicteur — aucune des œuvres que j'ai citées, à part le triptyque de Florence, n'est authentique, mais encore toutes celles qui, selon M. P. Buschmann, sont vraiment de Van der Goes. Les œuvres attribuées sont comme les enfants naturels de l'art. Peut les reconnaître celui qui en a le désir; peut lui trouver un père celui qui n'aime pas les êtres sans nom... Selon nous, du moment qu'une chose est belle, nous l'admirons, sans tenter de vouloir percer une origine trop obscure.

Pour finir, je vais vous conter, si vous m'y autorisez, mon cher directeur, une petite anecdote qui me servira d'argument. Il s'agit également d'une œuvre du Musée de Bruxelles, cet admirable portrait de Charles le Téméraire tenant en main une flèche. En 1883, A.-J. WAUTERS, dans l'article de l'*Echo du Parlement* mentionné plus haut, après des déductions en apparence judicieuses et logiques, en arrivait à déclarer formellement que cette vivante effigie du duc de Bourgogne ne pouvait avoir été peinte que par Hugues Van der Goes. Ce panneau avait été attribué alternativement à Roger Van der Weyden, à Thierry Bouts, à Jean van der Weire. Le distingué auteur de la *Peinture flamande* aurait-il changé d'avis? Il est permis de le croire. Bien qu'il fasse partie de la commission des Musées royaux, le portrait de Charles le Téméraire a été rendu et reste acquis à Roger de Bruxelles...

Pourtant il est des hommes éminents qui considèrent cette attribution elle-même comme erronée. Il y a quelques jours, au Musée ancien, Jean de la Hoesse et moi nous regardions ce tableau, placé à côté d'un portrait d'homme de Memline (n° 294-34). Nous avons étudié avec attention la facture, le dessin, le sentiment, la couleur des deux œuvres. Le brillant portraitiste, qui a quelque compétence et qui a beaucoup « travaillé » les anciens, m'assura qu'on pouvait sans crainte intervertir les noms, donner à Memline le splendide portrait du vaincu de Nancy qu'on croit être de Van der Weyden et rendre à celui-ci la froide et sèche physionomie voisine. Je rapporte cette opinion parce qu'elle est curieuse et qu'elle me donne raison de rester incrédule aux attributions qui ne sont point fondées sur des éléments positifs. Cette controverse m'a mené loin des manuscrits du sous-prieur Gillemans, la seule chose qui importe en tout ceci. Nous sommes servis en l'occurrence par des dates précises et des circonstances qui laissent, en somme, peu de place au doute. Dans l'histoire de l'art il ne faut jamais accueillir la fantaisie.

Mais, comme le dit si élégamment M. P. Buschmann, « il est dans l'intérêt de nos lecteurs » de clore cette trop longue correspondance. Je vous serais reconnaissant, mon cher directeur, de

vouloir publier cette lettre en réponse à celle de M. P. Buschmann. Croyez, je vous prie, aux sentiments bien confraternels de votre dévoué,

SANDER PIERRON

Le Monument de l'Union postale à Berne.

Le jury du monument de l'Union postale a adopté, le 8 août courant, le projet présenté par M. René de Saint-Marceaux.

La maquette représente une sphère roulant dans un nuage. Autour d'elle évoluent cinq femmes qui symbolisent les cinq parties du monde échangeant des correspondances dans une ronde aérienne. Le nuage s'appuie sur un rocher évasé par le bas et dans lequel est assise une statue représentant la ville de Berne. Un ruisseau jaillissant du rocher formera un petit lac autour du monument.

Le projet a beaucoup d'originalité et de caractère. Il promet à la ville de Berne un monument remarquable.

Comme on le sait, le jury était international. La Belgique y était représentée par le comte J. de Lalaing.

LES OPÉRAS DE SMETANA

Le théâtre National de Prague vient de célébrer la mémoire de Smetana par la représentation du cycle complet de ses œuvres. Le correspondant du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* donne sur les huit opéras qui composent ce cycle les détails suivants :

« *Les Brundebourgeois en Bohême*, œuvre de début, d'une intrigue enchevêtrée, contiennent néanmoins de belles pages et les danses annoncent le vrai Smetana.

La Fiancée vendue est la pièce nationale et populaire par excellence; on n'imagine pas plus d'entrain et de verve; c'est la seule fois que Smetana s'est permis d'employer le comique à proprement parler musical : un motif de bague d'un effet irrésistible. Et le livret est une trouvaille.

Dalibor incarne toute la tragique poésie des temps d'oppression; Smetana y a trouvé des accents, des harmonies d'une émotion indécidable.

Libuse a été écrite pour l'inauguration du théâtre National, en 1881, et c'est ce qu'on appelait en langage wagnérien un *Bühnenweihfestspiel*; elle demeure réservée, selon la volonté du maître, aux grandes fêtes et aux solennités nationales. On l'a rejouée, à peine le cycle achevé, à l'occasion de la translation des cendres du poète Kollar de Vienne à Prague. C'est un spectacle d'une belle grandeur décorative, quoique le librettiste ait trouvé moyen de donner toute l'importance à une querelle d'amoureux, de manière à rendre épisodique Libuse elle-même et Premysl, les héros véritables du drame. La partition est la plus poussée et la plus wagnérienne de Smetana.

Dans *Les Deux Veuves* il s'agissait de donner un opéra comique léger, badin; le musicien y a déployé une vivacité de dialogue, une gaieté, une distinction alerte de l'orchestre qui en font un heureux pendant aux meilleures pièces françaises du genre.

Le Baiser revient aux paysanneries, et si le second acte a des longueurs de texte, le premier, tout entier sur des rythmes de polka, la danse nationale tchèque, peut compter parmi les productions les plus riches et les plus senties de l'auteur.

Le Secret, plein de chansons et de chœurs d'une inspiration absolument populaire, est plus savant, très travaillé et en garde quelque sécheresse.

Enfin, *Le Mur du diable* (*Certova Stěna*) devait, dans l'idée de Smetana, donner le spectacle d'une joyeuse féerie, où la fée est remplacée par un diable malicieux sans méchanceté.

Toutes ces pièces, avec un choix d'autres de Dvorak, Fibich, Kovarovic, seront reprises en cycle au mois d'août. »

Memento des Expositions.

BAYONNE-BIARRITZ. — Deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts*. (Réservée aux membres de la Société et à leurs invités.) 25 août-25 septembre. Renseignements : M. H. O'Shea, président, Biarritz.

LILLE. — *L'Union artistique du Nord*. Exposition des Beaux-Arts et Arts décoratifs. 1^{er} octobre-1^{er} novembre. Envoi avant le 1^{er} septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, du 25 août au 1^{er} septembre.

ROUBAIX. — *Société artistique de Roubaix-Tourcoing*. Exposition des Beaux-Arts. 17 septembre-31 octobre. Dépôt à Paris chez Ferret, 36, rue Vaneau, du 25 au 29 août.

TOULON. — *Société des Amis des Arts*. Troisième exposition. 24 novembre 1904-15 janvier 1905. Renseignements : M. Boyer, président, 9, rue Dumont-d'Urville, Toulon.

VENISE. — Sixième exposition internationale. 22 avril-31 octobre 1905. Délais d'envoi : notices, 1^{er} janvier ; œuvres, 10-25 mars. Commission sur les ventes : 10 p. c. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia.

PETITE CHRONIQUE

Les œuvres suivantes ont été acquises pour le Musée d'Anvers au Salon triennal :

Tableaux : P.-J. Dierickx, *Douleur* ; P. Mathieu, *En Flandre* ; J. Ensor, *Etude de lumière* ; R. Baseleer, *La Pêche aux crevettes* ; E. Pieters, *Le long de la plage* ; F. Simons, *Drève ensoleillée* ; R. Wytman, *Temps d'équinoxe* ; E. Vloors, *Le Chardon bleu* ; Ch. Cottet, *Deuil marin*.

Sculptures : J. Anthone, *Le Lys* ; J. Marin, *Les Danaïdes*.

Nous avons déjà dit quels seraient les trois premiers spectacles de la saison à la Monnaie : les *Maitres chanteurs*, *Puillnse* et *Werther*. Le quatrième se composera de la *Tosca*, pour la rentrée de M^{me} Paquot et de M. Dalmorès.

A la liste des ouvrages qui seront représentés au cours de l'hiver il faut ajouter, dit l'*Éventail*, deux ballets nouveaux : *La Cigale*, un acte de N. Massenet, et *Une Aventure de la Guimard*, un acte de M. André Messager.

Le *Jongleur de Notre-Dame*, de Massenet, passera dans la première semaine de novembre. Les trois décors de M. Dubosq sont complètement terminés. C'est M. Laffitte qui chantera le rôle très important du Jongleur.

Alceste, de Gluck, passera fin novembre. M^{me} Litvinne chantera le rôle d'Alceste, qui lui a valu récemment à Paris un succès retentissant.

L'*Auberge du Tohu-bohu*, la joyeuse opérette de Roger qui a remplacé au théâtre Molière les *Cloches de Corneville*, sera jouée aujourd'hui et demain à 2 heures et à 8 h. 1/2.

Le *Rhin*, oratorio en trois parties de Peter Benoit, sur un poème de M. J. De Geyter, sera exécuté à Anvers, à la Zoologie, sous la direction de M. Ed. Keurvels, les mercredi 17 et lundi 22 août, à 8 heures du soir. Répétition générale publique le 15 août, à 1 heure.

Cette audition sera donnée sous les auspices du « Peter-Benoit Fonds » et constituera la deuxième fête annuelle de cette institution. Les chœurs se composeront de cinq cents chanteurs, plus quarante choristes pour le chœur invisible et soixante voix d'enfants. Orchestre : cent vingt-cinq musiciens.

On nous écrit du Coq-sur-Mer que le concert de bienfaisance organisé au Salon des Aquarellistes par le peintre Janlet, qui y a pris personnellement part, a réuni un auditoire très nombreux et très enthousiaste.

Le prélude de *Lohengrin* et une fantaisie sur *Faust*, joués par l'orchestre du Grand-Hôtel, le *Quatrième Concerto* de Vieuxtemps, exécuté par M. Dralants, des œuvres de Saint-Saëns et de R. Strauss chantées par M. Surlemont, l'air de *Louise* par M^{lle} G. Bernard, le Récit du Graal et *Inspiration d'amour* de M. Arm. Seure, interprétés par M. L. Swolfs, des fragments de *Messaline* et de *Carmen* par M^{lle} Rambly, des poésies et fables dites par M. Chomé, une scène pittoresque d'A. de Vigny, *Le Cor*, musique d'A. Flégier, chantée par M. Janlet, etc., ont composé avec les sonneries de cor de l'Escadron Marie-Henriette, un programme aussi varié qu'attrayant.

Le tirage de la tombola aura lieu le 1^{er} septembre.

Après le Coq-sur-Mer, Westende vient d'ouvrir un Salonnet d'été. Il est d'un réel intérêt. Les meilleurs de nos peintres ayant consenti à y faire figurer quelques-unes de leurs plus belles toiles. On remarque particulièrement les envois de MM. A. Baertsoen, A. Marcette, I. Verheyden, V. Gilsoul, F. Charlet, J. Gouweloos, G. Bernier, A. Danse, G.-M. Stevens, A. Bastien, M. Blicq, M. Wagemans, L. Bartholomé, P. Thémon, M. Hagemans, et les débuts heureux de M. C. Kufferath, fils du directeur de la Monnaie, et de M^{lle} L. Albeniz, fille du compositeur catalan.

Nous serons les premiers à annoncer la publication prochaine du nouveau livre d'Eugène Demolder : *Le Fuseau d'or*. Contes archaïques de Flandre et de Touraine. Contes de grand'mère d'une grande pureté. M. Cheunus n'en a pas corsé les épreuves.

André Fontainas travaille à un livre sur la peinture française de ce siècle.

M. Georges Eekhoud vient de publier une préface à la cinquième édition de *Pauline Platbrood* de Léopold Courouble. Eugène Demolder avait donné une préface à la *Famille Kaekebroeck*, laquelle se voit ainsi fameusement couronnée — et elle mérite de l'être. Voici un extrait de la préface de M. Eekhoud :

« Kaekebroeck et sa tribu dureront aussi longtemps que les Pickwick de Londres historiographiés par Charles Dickens, que les Buchholz de Berlin célébrés par Julius Stinde, que les Janus Tulp et les Klaas Konyn d'Amsterdam portraicturés par Justus Van Maurik, que Tartarin de Tarascon de Daudet et même que ce trio de Parisiens éternels : Prud'homme, Gavroche et Gaudissart, respectivement signés Henry Monnier, Victor Hugo et Honoré de Balzac. »

M. Georges Eekhoud corrige les épreuves de son nouveau roman : *L'Autre Vue*, que publiera le *Mercur de France* en octobre.

Le monument à élever à Paris en l'honneur de César Franck, dans le square Sainte-Clotilde, ne sera pas inauguré avant le 20 octobre. En effet, si l'œuvre sculpturale de M. Lenoir est achevée, il reste à exécuter des travaux d'architecture. Le monument a grande allure : dans un énorme bloc de pierre du Poitou, pesant près de 20.000 kilogs, l'artiste a taillé un haut-relief représentant César Franck devant ses claviers, la tête penchée, les bras croisés. L'auteur des *Béatitudes* médite, cependant que plane, au-dessus de lui, le génie de la musique aux ailes éployées, tenant dans la main droite une banderole, sur laquelle sont gravés les titres des œuvres principales du célèbre compositeur.

Ce monument aura une hauteur de trois mètres quarante.

Le monument Richard Wagner à Leipzig vient d'être commandé au sculpteur Max Klinger, dont la statue de Beethoven a soulevé des discussions aussi intéressantes que passionnées. L'exécution demandera environ deux années et l'œuvre sera érigée devant l'ancien théâtre.

On songe à faire revivre la mémoire de Sainte-Beuve. Il est question d'apposer une plaque commémorative sur sa maison natale, à Boulogne-sur-Mer, à publier un Livre d'or consacré à sa vie et à son œuvre, etc. Après tout, pourquoi pas ?

De Bayreuth :

On affirme que les prochains « Festspiele » auront lieu, non pas dans deux ans, mais l'année prochaine, et qu'on a l'intention de

les continuer tous les ans, sans interruption, jusqu'en 1913, où les œuvres de Wagner tomberont dans le domaine public à moins que, d'ici là, le Reichstag n'accorde à la « Wahnfried » la prolongation des droits d'auteur qu'elle a déjà demandée en vain pour *Parsifal*. En 1913 trente ans se seront écoulés, en effet, depuis la mort de Richard Wagner.

Mais, même dans le cas où aucune prolongation de droits d'auteur ne serait accordée, Bayreuth continuerait à donner ses représentations. Bien plus, il est question d'adresser un appel à tous les admirateurs du Maître afin de réunir les fonds nécessaires pour la construction, à Bayreuth, d'un théâtre national plus vaste et plus résistant que le *Festspielhaus* actuel, dont l'ouverture coïnciderait avec le trentième anniversaire de la mort de Wagner.

Un article de M. Maurice Denis sur la soi-disant « gaucherie » des Primitifs, publié dans *les Arts de la Vie* (livraison de juillet) éclaire d'une série d'observations intéressantes la conception esthétique des précurseurs de l'art d'aujourd'hui. Cette même livraison contient une pittoresque et chatoyante étude d'Eugène Demolder sur la *Feria* de Séville, mot dont il fut beaucoup question depuis l'Exposition de 1900 et dont on ignore généralement le sens exact. Enfin, le *Bluff des tableaux*, par André Mellerio, l'*Esthétique des gares*, par André Fontainas, etc.

Une vente importante de tableaux anciens, celle de la collection Dahmen, aura lieu en octobre à Aix-la-Chapelle. Cette collec-

tion est particulièrement riche en maîtres néerlandais. Parmi les œuvres les plus réputées qu'elle contient figure une *Assomption* dont le style et la composition offrent une frappante analogie avec une des gravures sur bois exécutées par Albert Dürer pour la *Vie de Marie*.

Quelques prix atteints par des livres et manuscrits en vente publique à Londres chez MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge :

Une édition en neuf volumes des œuvres de Shakespeare (1747) réimprimée d'après l'édition d'Oxford de 1744 : 3,275 fr.; *Les Simulachres et historiées faces de la Mort*, par Hans Holbein, fr. 2,112-50; *Hudibras* de Butler (1^{re} éd., 1663-64-78), 2,000 fr.; un exemplaire en mauvais état du premier folio des œuvres de Shakespeare, 10,500 fr.; un exemplaire du quatrième folio, 1,625 fr.; *Vanity Fair* (1847-48), par Thackeray, 1,875 fr.; une série de lettres autographes de Browning, 3,750 fr.

M. Frank Weistenkampff, conservateur du département des estampes de la bibliothèque de New-York, vient d'organiser en cette ville une très intéressante exposition de gravures anglaises à la manière noire. Le catalogue qu'il a publié à cette occasion va de 1680 à 1815, et comprend tous les maîtres du genre, surtout ceux du XVIII^e siècle : les visiteurs de l'exposition pourront donc étudier l'histoire entière de la manière noire sur des spécimens choisis dans l'œuvre de W. Bernard, W.-W. Barney, J. Dean, W. Dickinson, E. Fischer, N. Greene, C.-H. Hodges, J. Jones, J. Mc. Ardell, W. Say, J.-R. Smith, J. et W. Ward, J. Watson, J. Young, etc., etc.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

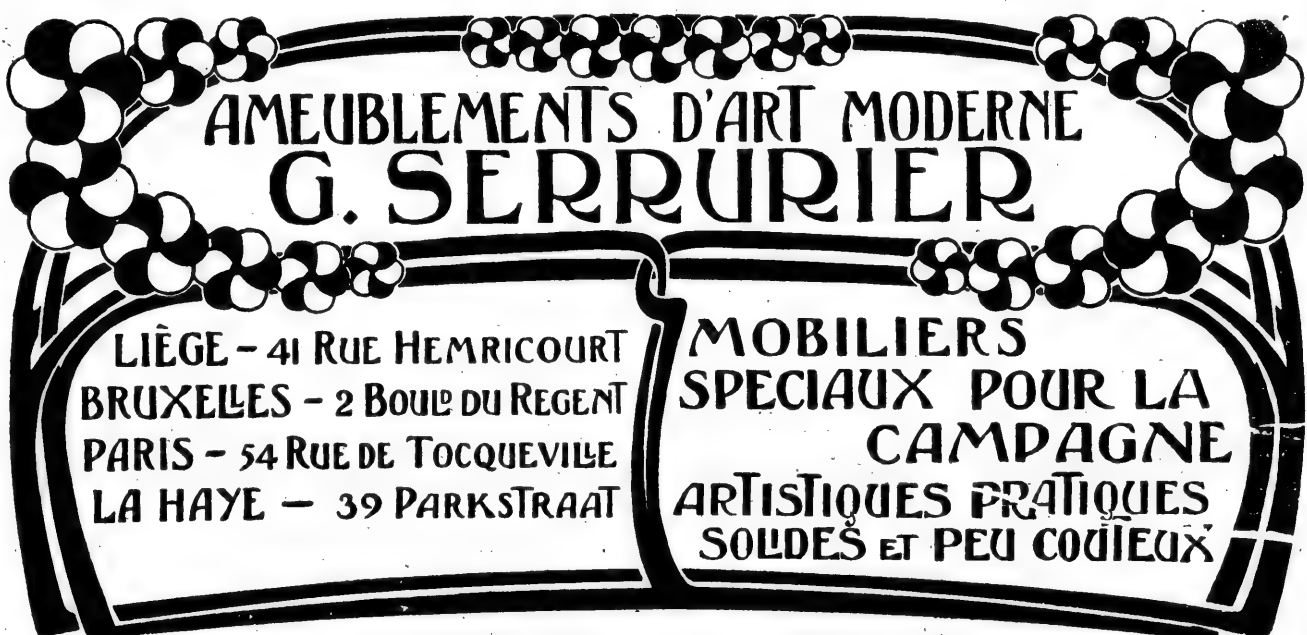
Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMÉN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Zola critique d'art. I. *Sa conception de l'œuvre d'art* (MÉDÉRIC DUFOUR). — Le Salon d'Anvers. I. *Les Peintres d'Anvers. Retour à la nature. Le Nu. Le Portrait* (OCTAVE MAUS). — Les Œuvres de Hugues Van der Goes (O. M.). — Le Style. — La Musique à Ostende (J. F.). — Chronique judiciaire des Arts. *Une actrice de dix ans*. — Petite Chronique.

Emile Zola critique d'art.

I. — Sa Conception de l'œuvre d'art.

Les lecteurs d'Émile Zola négligent trop ses œuvres de critique. Il n'est pas tout entier dans les *Rougon-Macquart*, les *Trois Villes* et les *Évangiles*. Certes, la création a plus de part et l'artiste s'atteste plus grand dans ce drame émouvant d'une famille marquée par la névrose héréditaire, déformée par les métiers, réagissant contre le milieu politique et social, dans les larges et divers paysages où sont décrits Paris, la province et la campagne françaises, dans les fresques apocalyptiques de *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*; mais que d'idées

neuves, nouées en quelle dialectique passionnée, touchant l'histoire et les destinées des lettres et des arts, dans ces articles polémiques, écrits du style le plus bref, le plus prompt, le plus incisif, le plus abondant en formules inoubliables, le plus jeune et confiant, dont on ait, peut-être, ces cinquante dernières années, illustré la vérité!

Certes, — je me rappelle l'objection du sagace et érudit Albert Mockel, — cette critique a un caractère personnel. C'est, inconsciemment d'abord, — avant que Zola ait, dans le *Roman expérimental*, manifesté d'école, formulé son *naturalisme*, — de propos délibéré ensuite, un plaidoyer *pro domo*, refait à toute occasion offerte par le livre ou le tableau; mais la raison est elle suffisante pour que nous récusions la critique? Je crois que toute critique est personnelle. La plus détachée, la plus théorématique dans la forme, n'est, ne peut être que l'expression de préférences personnelles. Je dirai plus : c'est par là qu'elle est humaine, qu'elle a chance d'être originale, qu'elle plaît et peut durer. Mais les uns expriment leur humeur en des confidences et des apologies, les autres en des géométries spécieuses.

Il faut donc reconnaître que les œuvres critiques d'Émile Zola sont comme les travaux d'approche ou de défense du *naturalisme*. Le naturalisme est la règle à laquelle il mesure les ouvrages de l'esprit. Mais ce qui nous les fait le mieux comprendre, c'est la vue qu'on en a de certains points. Nous n'en pouvons découvrir tels caractères que sous des angles déterminés. Et ce sont les critiques personnels, suspectés à tort, qui nous marquent ces lieux de perspective.

Quelle autre critique peut égaler la création d'art ? Quelle autre développe des idées nouvelles, des aperçus féconds ? Celle-là, du moins, n'est pas parasite. Elle a sa vie propre. Sans compter qu'elle est l'exégèse nécessaire, l'indispensable glose des poétiques et des esthétiques. Comme je demanderais à Laforgue et à Kahn, — à Mockel aussi, — la définition du *vers libre*, ainsi, voulant comprendre le naturalisme, à qui m'adresserais-je mieux qu'à Zola ?

Les « critiques », — tels Brunetière et Doumic, — ont trouvé habile et commode de refuser à Zola l'esprit critique, l'aptitude à exprimer des idées abstraites. Mais c'était ruse de guerre. Nous détournant « d'y aller voir », ils paraient le reproche de *plagiat*. Je sais plus d'un pédantesque article de la *Revue des Deux-Mondes* qui fut copié (j'ai bien écrit : copié) dans les *Romanciers naturalistes*. Il faudra qu'un jour je produise mes preuves : le rapprochement sera divertissant.

L'œuvre critique de Zola n'est pas seulement intéressante par l'abondance et l'efficacité des idées, la dialectique pressante qui les met en valeur, — elle témoigne aussi d'une étonnante sagacité. En 1866, Zola fit scandale en déclarant que Manet était un grand artiste et qu'il entrerait un jour au Louvre. On rit beaucoup de lui. Nous, aujourd'hui, nous rions des rieurs.

L'activité critique du romancier s'est partagée entre la littérature et l'art. Le champ est trop vaste pour que je n'y borne point ma moisson d'idées. Je ne veux considérer que le critique d'art. C'est déjà un grand sujet.

Les articles les plus importants sont dans le recueil de *Mes Haines*, publié en 1866 (la date est à considérer). Certains avaient été écrits, dès 1865, pour le *Salut public* de Lyon. En 1866, Zola entre à l'*Événement*. Il y débute par un article intitulé *Les Livres d'aujourd'hui et de demain*, dont tel est l'effet que le directeur, Villemessant, confie au jeune publiciste la critique du Salon. Dès avant l'ouverture, Zola s'en prend au jury, en dénonce l'ignorance, la routine, les partis pris. Son troisième article est un franc éloge de Manet, dont les envois ont été refusés. Habile diversion, qui met le désarroi dans le troupeau de Panurge. Parlant ensuite des « réalistes », il blâme Courbet, Millet et Rousseau des concessions qu'ils ont faites au « bon goût » ; il loue Monet, qui, cette année-là, exposait sa *Camille* ; donne de rudes coups de patte à Vollon, Ribot et Roybet ; et, dans ses *Adieux au public*, presse Corot et Daubigny de se ressaisir, et salue en Pissarro, admis à grand-peine, l'un des plus sincères et vigoureux peintres de la génération.

— Les « Adieux » ? — Hé oui ! Car Villemessant, effrayé par la clameur des sots, lui a retiré le Salon. Mais Zola réédite ses articles en une brochure, *Mon Salon*, qu'il dédie (cette dédicace est une nouvelle profession de foi) à son ami Cézanne. Puis il écrit sur *Ma-*

net un opuscule, qui reste, même après l'ouvrage de Duret, le jugement le plus complet qu'on ait porté sur le peintre de l'*Olympia*.

Dans ces pages, où je ne sais s'il faut plus admirer le courage ou la perspicacité, je considérerais d'abord la conception générale de l'art, me réservant d'étudier, dans un prochain article, comment Zola comprit Manet et Cézanne, après eux Monet et les *impressionnistes*, et même (dans certaines pages de l'*Œuvre*) la technique des *néo-impressionnistes*, Seurat et ses disciples.

Un article sur *Proudhon et Courbet* contient une discussion serrée du *Principe de l'art et de sa destination sociale*. Selon Proudhon l'art est « une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce ». L'art est une fonction de la cité. L'artiste n'est rien par lui-même ; il doit s'interdire l'expression du sentiment individuel, viser à faire une œuvre impersonnelle, expression adéquate et anonyme de la communauté. L'idéal de Proudhon c'est donc le temple grec ou la cathédrale gothique. Zola lui oppose sa définition : « Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament. » Être soi, être nouveau, enfanter une idée, que n'ait pas encore conçue une autre intelligence, éclairer nos ténèbres d'un rayon de la beauté, qui n'ait pas encore lui, tel est le rôle de l'artiste. Zola n'a donc de prédilection ni pour l'art égyptien ou grec, ni pour l'architecture gothique.

« J'aime la libre manifestation des pensées individuelles, — ce que Proudhon appelle l'anarchie, — j'aime la Renaissance et notre époque, ces luttes entre artistes, ces hommes, qui nous viennent dire un mot encore inconnu hier. Si l'œuvre n'est pas du sang et des nerfs, si elle n'est pas l'expression entière et poignante d'une créature, je refuse l'œuvre, fût-elle la Vénus de Milo. En un mot, je suis diamétralement opposé à Proudhon : il veut que l'art soit le produit de la nation ; j'exige qu'il soit le produit de l'individu. »

Pourtant, dans *Travail*, quand, la ruine de la caduque institution religieuse achevée par la critique des *Trois Villes*, il fonde la cité, ou, pour mieux dire, quand, dans une grandiose vision d'illuminé, il aperçoit et par une image simplifiée et à dessein symbolique, il montre la république future, il revient à la conception proudhonienne de l'art impersonnel. Le potier Lange représente dans ses figurines d'argile, les « sujets les plus simples du monde, les occupations de tous les jours, les menus actes et les joies fugitives de chaque heure, des enfants pleurant ou riant, des jeunes filles faisant le ménage, des ouvriers au travail, la vie en sa continue et merveilleuse floraison ». Il explique aux enfants émerveillés sa théorie : l'art doit être fraternel :

« La croyance à la supériorité de l'art aristocratique était imbécile, l'art le plus vaste, le plus émouvant, le

plus humain, n'était-il pas dans le plus de vie possible? Lorsque l'œuvre serait faite pour tous, elle prendrait une émotion, une grandeur incomparables, l'immensité même des êtres et des choses. D'ailleurs, elle venait de tous, elle sortait des entrailles de l'humanité, car l'œuvre immortelle, défiant les siècles, naissait de la foule, résumait une époque et une civilisation. Et c'était toujours du peuple que l'art fleurissait pour l'embellir lui-même, lui donner le parfum et l'éclat, aussi nécessaires à son existence que le pain de chaque jour. »

Contradictions naturelles et légitimes d'un esprit qui ne se fixe pas, mais toujours s'élargit pour comprendre plus d'humanité.

Proudhon prenait les toiles de Courbet comme arguments, faisait du peintre un satirique et un moraliste. Zola ne veut considérer en lui qu'un artiste, épris de vie, de vérité. Il n'exprime rien de plus que ce qu'il voit, comme il le voit. Son œuvre n'est rien de plus que la nature, représentée selon les modes de sa sensibilité. Zola formule son jugement avec quelque rudesse; mais il est bon de le retenir :

« Mon Courbet à moi est simplement une personnalité. Le peintre a commencé par imiter les Flamands et certains maîtres de la Renaissance. Mais sa nature se révoltait et il se sentait entraîné par toute sa chair — par toute sa chair, entendez-vous? — vers le monde matériel qui l'entourait, les femmes grasses et les hommes puissants, les campagnes plantureuses et largement fécondes. Trapu et vigoureux, il avait l'âpre désir de serrer entre ses bras la nature vraie; il voulait peindre en pleine viande et en plein terreau. »

Un article peut-être plus intéressant encore est celui que Zola écrivit sur *H. Taine artiste*. Taine venait de publier sa *Philosophie de l'Art*. Il se contentait encore d'expliquer les œuvres d'art par les influences de race, de milieu, de moment, subies par les artistes. Il n'avait pas senti le besoin de juger, de classer, comme il le devait faire dans ses leçons sur *l'Idéal dans l'Art*. Il ne se préoccupait pas encore du degré d'importance, ni du degré de bienfaisance des caractères exprimés : ses deux critères.

Zola fait de lui un portrait très exact. A le lire, remarque-t-il, on se l'imagine « carré des épaules, vêtu d'étoffes larges et splendides, trainant quelque peu l'épée, vivant en pleine Renaissance. Il a l'amour de la puissance, de l'éclat; il semble à l'aise dans les ripailles, parmi les viandes et les vins, au milieu des réceptions de cour, en compagnie de riches seigneurs et de belles dames, étalant leurs dentelles et leurs velours. Il se vautre avec joie, dans les emportements de la chair, dans toutes les forces brutales de l'homme, dans la soie comme dans les guenilles, dans tout ce qui est extrême. C'est le compagnon de Rubens et de Michel-Ange, un des lurons de la *Kermesse*, une de ces créa-

tures puissantes et emportées, tordant leurs membres de marbre sur le tombeau des Médicis. » Au fond, il y a de la « fièvre ». Taine est un nerveux comme nous. La Renaissance italienne, la floraison flamande sont pour lui des « regrets ». C'est un las et qui souffre. C'est aussi un géomètre précis, un dialecticien serré, un architecte hardi. Le jugement sur « l'écriture » n'est pas moins juste. Inégal et heurté, sobre et outré, tour à tour ample et coloré, sec et abstrait, c'est tout ensemble le style d'un savant et d'un poète; par instants le philosophe s'efface devant le peintre.

Zola approuve Taine de se borner à expliquer. Le savant, en effet, n'aime ni ne hait. Il constate. Comme professeur, Taine est un révolutionnaire : démontrant comment les artistes se sont produits, il engage implicitement ses élèves à rompre les traditions académiques, à se laisser pénétrer aux influences, à développer leur personnalité, c'est-à-dire à laisser agir en eux les lois qui la déterminent. C'est, dit Zola, « le seul enseignement raisonnable ».

Mais il fait cette critique décisive de la méthode. Il semble que tous, en possession de la formule, puissent l'appliquer. En réalité, Taine seul sait en faire mouvoir les ressorts, nombreux et délicats. C'est qu'il y a « je ne sais quoi de raide et de tendu dans le système, de généralisé et d'inorganique, qui me met en méfiance et me dit que c'est là le rêve d'un esprit exact et non la vérité absolue ». Taine est curieux comme artiste. Son système est intéressant comme expression de sa personnalité. Mais, ne pouvant servir qu'à lui, il est inefficace. Vous le définissez un philosophe; au vrai, c'est un artiste.

Selon Taine, l'œuvre d'art manifeste un caractère essentiel et saillant. Mais c'est l'artiste qui le choisit. Son idéal n'est donc que son tempérament. C'est, en dernière analyse, dans la personnalité de l'artiste que réside l'intérêt de l'œuvre.

Toute la critique de Zola se réduit donc à cette règle : c'est par la nouveauté de son œuvre, par l'originalité de son caractère propre que l'artiste nous intéresse. Aussi était-il prévenu en faveur du grand peintre, qui, dans le *Déjeuner sur l'herbe* et l'*Olympia* exprimait une personnalité nouvelle, développait un mode nouveau de la sensibilité artistique, usait d'une technique nouvelle. Il accueillera avec la même faveur ceux qui, autorisés par les calculs et les expériences de l'optique, diviseront le ton pour faire vibrer la lumière sur la toile et substitueront aux poncifs traditionnels la notation précise des valeurs. Son esthétique même, dont la simplicité fait la force, le disposait donc à comprendre, aimer, défendre, imposer enfin cette école de l'*impressionnisme*, aussi grande par l'influence qu'elle exerça que par les œuvres dont elle enrichit l'esprit humain.

MÉDÉRIC DUFOUR

LE SALON D'ANVERS

I

Les Peintres d'Anvers. — Retour à la nature. Le Nu. — Le Portrait.

Le Salon d'Anvers est la faillite de la Peinture d'histoire et le krach de la Peinture religieuse. Je n'ajouterai pas à l'énoncé de ces deux catastrophes la banqueroute de l'art symbolique et allégorique : celui-ci est mort, et l'exposition anversoise l'a enterré.

Oui, vraiment, dans une ville où les traditions de la « Grande Peinture » semblaient immuables, où l'on enseigne encore chaque jour que hors l'Académie et Julien De Vriendt il n'y a point de salut, un vent de fronde a passé, balayant comme des feuilles mortes les canons d'école, les doctrines professorales et les recettes d'atelier. Au lieu de s'incruster dans les musées, les peintres contemplent la nature. Au lieu d'affubler leurs modèles d'accoutrements empruntés au décrochez-moi-ça des théâtres, ils les représentent comme ils s'offrent à eux, dans la vérité de leurs vêtements, de leurs gestes, de leur physionomie, de leurs attitudes. Lorsqu'ils peignent l'Escaut, ils n'y font point voguer des caravelles ou des tartanes. Ils ouvrent leurs fenêtres. Ils laissent circuler autour de leur chevalet l'air et la lumière. C'est une évolution, sinon une révolution, imprévue et joyeuse.

Le xvi^e siècle ne s'est plus que dans deux innocentes compositions signées C. Cap et Th. Gleyghens; le xvii^e, dans une toile plus agressive de F. Cogen et dans un *Rubens* de J. Correns. Sur cinq cent soixante-quatorze peintures cataloguées, il n'y a qu'un seul *Dante*, et, circonstance atténuante, il est de M. Van den Busche! Quant à la *Lygie* de M. Van der Ouderaa, c'est l'illustration d'un trop célèbre roman d'aujourd'hui... Le sujet n'est historique qu'à travers la littérature moderne. C'est tout. Ne cherchez pas d'autres débris de la « Grande Peinture », qui semblait être jusqu'ici le palladium de la métropole : vous n'en trouverez pas. La déroute est complète.

L'art religieux n'a, de même, parmi les tableaux d'artistes belges, que quelques représentants clairsemés : une *Sainte Cécile* de J. Anthony, une *Première station du Chemin de la croix* d'E. Wante, un *Golgotha* de J. Posenae, et le *Christ* de J. Leempoels. Mais est-ce bien là de l'art religieux? M. Vloors a risqué — et il est le seul — un sujet mythologique : *Nature et faune*. L'œuvre a donné lieu à ce dialogue, surpris lundi dernier, jour de l'Assomption : ELLE. « Que représente ce tableau? » — LUI. « Tu le vois bien, une femme qui se noie. » (Après avoir consulté le catalogue) : « Parfaitement : Noyade. »

Quant à l'allégorie, elle s'est réfugiée dans le *Pardon* (Adam et Ève) d'Emile Motte, qui a ressuscité en son honneur les ronces et les chardons qui envahirent la peinture vers 1886; dans un panneau gothique de Th. Lybaert intitulé *La Fragilité de la Vie* (jeune femme, squelette sournois, semences de pissenlits, toute la lyre), dans un vague triptyque d'E. Faut et dans l'*Heure fugitive* de M^{lle} Calais. Peut-être aussi y a-t-il une intention symbolique dans *Les Sœurs de l'Illusion* de M. Leempoels, dans la *Fécondité* et le *Retour de la Vendange*, de M. Levêque, macédoines de chairs et de fruits qui font regretter la dépense, en vue d'un résultat déplorable, des richesses d'un incontestable talent. Je ne cite que pour mémoire *L'Alcoolisme* de L. Foller et *La Dé-*

chéance de J.-F. De Boever, qui ressortent de la morale plutôt que de l'art.

Sous l'impulsion d'un groupe de peintres qui ont frayé les voies : Th. Verstraete (*Matinée d'août, le Labour*), F. Simons (*Drève en été, Drève en automne*), L. Abry (*Jeu de la Rose, la Conférence finale*), F. Hens (*l'Epave, Sur l'Escaut*), Ch. Mertens (*le Forain, Une « future » du Duiveland*), G. Morren (*Marchand de bullons, l'Etang*, deux toiles lumineuses et chatoyantes), l'Ecole d'Anvers, vouée naguère aux bitumes et aux terres mortes, s'est orientée vers des visions colorées, et l'impression vivifiante de la nature jaillit des œuvres de toute une pléiade de peintres nouveaux, trop nombreux pour que nous les puissions citer tous. On remarque particulièrement les envois de R. Baseleer, dont une acquisition pour le Musée vient de consacrer la maîtrise naissante, E. Van Mieghem, — un maître de demain, — A. De Laet, artiste personnel et volontaire, H. De Smeth, A. De Clercq, E. Wicthase, I. Opsomer, H. Rul, J. De Graef, R. Feidmer, J. Renis, L. Haeck, E. Naets, A. Musters, J. Doré, F. Gogo, V. Hageman, A. Fock, P. Gorge, A.-G. Van Beurden, W. Vaes, dont les *Chanteurs de rue sous la Domination espagnole* sont devenus, on ne sait par quel mystère, le *Chant du cygne des gueux flamands*. M^{lle} Marcotte, qui excelle à exprimer la fraîcheur des azalées, etc. Dans des voies diverses, épris de clarté ou séduits par le caractère et la ligne, ils marchent affranchis des conventions académiques et réalisent — ou promettent — un art original. D'autres, E. Farasyn, P.-J. Dierckx, H. Luyten, E. Vloors, P. Verhaert, plus rebelles à l'émancipation du style et de la palette, n'ont pu toutefois s'y soustraire entièrement. Tout au moins ont-ils délaissé l'anecdote et l'épisode pour se tourner vers la vie et la nature.

L'abandon du « genre historique » a eu pour résultat une renaissance de l'étude du nu. Loin de travestir leurs modèles, les peintres les déshabillent. Ils s'efforcent de trouver dans la beauté du corps humain l'intérêt qu'ils cherchaient autrefois dans la composition de scènes archaïques. Et c'est tant mieux!

L. Houyoux dans ses *Baigneuses*, A. Levêque dans ses deux compositions citées, R. Bosiers dans son *Modèle au repos*, M^{me} Radoux dans la *Femme qui se mire*, Ph. Swyncop dans le *Bouquet d'aillets*, Edmond Van Offel dans son *Adolescence*, Privat-Livemont, R. Van den Brugge, L. Dratz, R. Ernest et beaucoup d'autres ont tenté — avec plus ou moins de bonheur — d'écrire sur des rythmes neufs l'éternel poème de la grâce, de l'harmonie et de la séduction du corps féminin. Le nu n'est-il pas une des gloires des grandes époques d'art? Le seul fait d'en réinstaurer l'étude attentive est d'heureux augure.

Le portrait, dont certaines raisons économiques perpétuent la pratique (si le portrait est un art, il constitue souvent une industrie lucrative) a, naturellement, de nombreux spécimens au Salon d'Anvers. Depuis le *Pape Pie X* de M. J. Janssens jusqu'à l'inévitable officier de garde civique de M. Herbo, toutes les catégories de sujets « portraitureables » sont passés en revue. M. Imbart de la Tour sourit à la partition de *Fervaal*, luxueusement reliée en rouge, et c'est signé Médard Tytgat. M. Gustave Biot rêve à son burin dans une toile d'Herman Richir. Verheyden a pris pour modèle sa propre fille, F. Van Acker le grand cordon, les crachats et l'uniforme du regretté comte Ch. d'Ursel, gouverneur de la Flandre occidentale. Jean Laudy fait poser indifféremment ecclésiastiques et civils. Charles Watelet préfère les femmes. Wagemans campe, en pied, l'effigie de son frère en cos-

tume de cheval, et la toile, un peu lâchée, a de l'allure, sans atteindre au caractère du *Vieux Rador* ni même du *Violoniste*. M. Blicq (qui corrige la carte de la France en enlevant Equihen au Pas-de-Calais pour le donner à la Manche) rivalise avec les professionnels dans son *Portrait de M^{me} H. et de sa fille*. Images officielles, souvenirs d'anniversaires et de jubilé, iconographie des femmes du monde et du demi-monde, les portraits pleuvent, signés J. De Vriendt, J. Van Beers, J. Gouweloos, N. Van den Eeden, F. Gailliard, M. Lefebvre, F. Toussaint, Ed. De Jans, F. Lemmers, J. Cran, G. Guequier, H. Glansdorff, J. Anthony, V. Cantineau, E. Van den Panhuysen, F. Van Holder, A. Wallaert, A. Duriau, Ed. Van Eshroek, M^{me} Radoux, etc. De ce flot de médiocrités, écartons dans nos souvenirs l'*Adolescence* de M. Pinot, discrète effigie de jeune fille reflétée par une glace, la mordante toile d'Oleffe : *Sous la feuillée*, l'une et l'autre déjà vues et appréciées, l'auto-portrait de M^{me} J. Polvin, une artiste de sérieux avenir enlevée prématurément à l'art, deux portraits d'H. Ottmann, d'un coloris harmonieux et distingué, et une *Jeune fille* d'A. Navez qui, dans une gamme monochrome, a du style.

OCTAVE MAUS

Les Œuvres d'Hugues Van der Goes ⁽¹⁾

M. P. Buschmann nous adresse, en réponse à la lettre de M. Sander Pierron, une longue missive, — si longue que pour ne pas donner à cette polémique un développement qu'elle ne comporte pas, nous croyons devoir la résumer brièvement. En voici les points essentiels :

1^o Sans désapprouver l'article de notre correspondant, dont il apprécie les tendances, M. Buschmann s'est borné à critiquer l'énumération des œuvres de Van der Goes dont l'authenticité n'est pas prouvée par des documents historiques, en laissant hors de toute discussion le célèbre triptyque des Offices.

2^o La science des attributions a fait depuis vingt-cinq ans des progrès si rapides (depuis dix ans pour les Primitifs flamands) que l'identification des tableaux peut se faire avec autant de certitude par les moyens dont elle dispose (étude du style, du caractère, groupement, comparaison, etc.) que par la révélation des archives. Font autorité, notamment, MM. Carl Justi, L. Scheibler, H. von Tschudi, W. von Siedlitz, Ed. Firmenich Richardz, W. Bode, H. Hymans, M.-J. Friedländer et autres qui se sont, de près ou de loin, occupés de Van der Goes.

3^o M. Sander Pierron aurait dû recourir à l'opinion de ces spécialistes au lieu de baser son argumentation sur des ouvrages anciens dont les conclusions ne peuvent plus être acceptées que sous le contrôle d'une critique sévère.

Nous donnons acte bien volontiers au directeur de l'*Art flamand et hollandais* de la confiance que lui inspirent les distributeurs d'attributions. Mais nous avouons partager à leur égard le scepticisme de M. Sander Pierron. Sans remonter bien loin, nous nous souvenons avoir vu à Bruges une *Pieta* attribuée, au début de l'Exposition des Primitifs, à Antonello de Messine. Un mois après, on changea l'étiquette et le tableau fut « restitué » à Roger Van der Weyden. Sa présence parmi les maîtres flamands était ainsi justifiée. Mais le même panneau reparut, cette année, à l'Exposition des Primitifs français. Et cette fois on l'attribua... au Maître de Moulins !

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Cette plaisanterie est trop fréquente pour ne pas justifier la phrase de M. Pierron : « Rien ne m'amuse plus que les attributions auxquelles se livrent, se sont livrés de tous temps critiques et historiens. » Ce qui ne l'a pas empêché de citer, à titre documentaire, l'opinion de la plupart des historiographes de Van der Goes, — non seulement les anciens, comme le prétend M. Buschmann, mais ceux d'aujourd'hui, et notamment MM. James Weale et A.-J. Wauters, l'un et l'autre réputés pour leur compétence. A moins de transformer son article en volume, il ne pouvait vraiment pas faire davantage.

Et maintenant, clôturons l'incident sur lequel tout ce qui pouvait intéresser nos lecteurs a été dit (1).

O. M.

LE STYLE

A méditer, cette pensée de Remy de Gourmont : « Un écrivain ne doit songer, quand il écrit, ni à ses maîtres ni même à son style. S'il voit, s'il sent, il dira quelque chose ; cela sera intéressant ou non, beau ou médiocre, chance à courir. Mais travailler à duper les ignorants ou les imbéciles en transposant avec adresse quelque morceau célèbre ! Le vil métier et la sotte attitude ! Le style, c'est de sentir, de voir, de penser, et rien de plus. »

LA MUSIQUE A OSTENDE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Trop de musique ! Il s'en dégage dans tous les coins, jour et nuit ! Et il est question d'instituer des concerts sur la plage à l'heure du bain. M. Marquet, le nouveau directeur général de tous les menus plaisirs et *great attractions* est un oseur, un innovateur, en train d'éblouir le monde. En tout il va largement, sans mesure, peut-être aussi parfois sans goût. L'an prochain, il fera mieux encore : il établira des loges somptueuses tout autour de la rotonde du Kursaal, il couvrira le parquet d'épais tapis de Smyrne et, dans un décor féerique, il organisera un concours de beauté et de parure avec 300.000 francs de prix ; un championnat spécial d'élégance sera réservé aux femmes pas jolies.

Il faut reconnaître qu'à coups de banknotes il sait accomplir des prodiges : jamais une telle pléiade de virtuoses n'a défilé dans une ville d'eau. Je cite quelques noms : Eugène Ysaÿe, Fritz Kreissler, Jean Gérardy, Edouard Risler, Mark Hamburg, Ferruccio Busoni ; les chanteurs Delmas, Clément, Demest ; les cantatrices Jeanne Flament, Morié de l'Isle, Catherine Baux, Anna Gillard, Lalla Miranda au chant d'oiseau, Emmy Destinn à la voix miraculeuse. Plusieurs illustrations se sont fait entendre pour la première fois en Belgique, notamment le pianiste polonais Léopold Godowsky, le petit violoniste hongrois Franz von Vecsey dont la technique, l'énergie rythmique et le volume de son sont étonnants ; le ténor milanais Tamagno dont la voix merveilleuse, à peine chevrotante ou nasillarde à cinquante-six ans, a rempli les immensités de la rotonde. Et l'on attend le fameux Jan Kubelik !

En dépit de ces numéros exceptionnels des programmes, les auditions du Kursaal n'ont point un caractère artistique. C'est que

(1) L'étude de notre correspondant a reçu de toutes parts un sympathique accueil. Le *Petit Bleu*, l'*Indépendance*, la *Flandre libérale* en ont signalé le très spécial intérêt.

les exécutions symphoniques sont par trop médiocres. L'orchestre est richement composé, mais le *bâton* cloche. Sous quelle influence occulte les journaux louent-ils ces interprétations confuses et veules, sans mise en relief des motifs essentiels? Parfois les *tempi* sont effarants : j'ai entendu les *Meistersinger* joués en pas redoublé!

Le public est admirable. L'autre soir il a applaudi avec délire un morceau d'orchestre et l'a bissé. C'était... devinez! C'était l'intermezzo de *Cavalleria*. Il est vrai que cette musique-là, le maestro Rinskopf l'interprète tout à fait bien.

J. F.

Chronique judiciaire des Arts.

Une actrice de dix ans.

A dix ans, être actrice... et intenter un procès de théâtre, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est le cas de M^{lle} Suzanne Jezierska, qui réclamait dernièrement à M^{me} Sarah Bernhardt douze cents francs de dommages-intérêts et exposait en ces termes, par l'intermédiaire de son père, ses griefs aux juges du tribunal de la Seine :

« Après avoir joué sur diverses scènes parisiennes, notamment au Théâtre-Français, j'ai été engagée par M^{me} Sarah Bernhardt pour créer le rôle de M^{me} Royale dans *Varennas*, de MM. Lavedan et Lenôtre. Mes appointements étaient fixés à 5 francs par représentation. Au bout de dix répétitions de *Varennas*, je me suis vu retirer ce rôle et attribuer un simple rôle de figuration, sous prétexte que j'étais trop petite pour remplir le personnage de M^{me} Royale. Ce retrait de rôle m'occasionne un préjudice fort important car, pour remplir mon engagement au théâtre Sarah-Bernhardt, j'ai refusé les propositions les plus avantageuses des directeurs de la Renaissance et de l'Ambigu. »

Après plaidoiries, le tribunal a rendu un jugement allouant à M^{lle} Jezierska 250 francs de dommages-intérêts.

La seconde partie de l'étude de M. MÉDÉRIC DUFOUR sur Emile Zola critique d'art paraîtra le 18 septembre prochain.

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir au Salon d'Anvers, pour le Musée de Bruxelles, un portrait de M. J. De Vriendt, la *Serre d'azalées* de M^{lle} M.-A. Marcotte et un groupe en marbre de M. E. Rombeaux intitulé *Filles de Satan*.

On sait que le gouvernement a acquis le buste de Constantin Meunier par le sculpteur Rousseau. Ce buste, en marbre blanc, vient d'être terminé : il sera soumis dans sa plus prochaine réunion à la commission des musées avant d'entrer définitivement dans les collections de l'Etat.

Le gouvernement a acheté également une grisaille de C. Montald ainsi qu'une figurine en bronze du même artiste.

Chargé de peindre pour le nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles le plafond de la salle des mariages, M. Fernand Khnopff a ingénieusement tiré parti des quinze caissons irréguliers qui le divisent pour y grouper quelques scènes et motifs décoratifs appropriés à la destination de la salle. Les deux panneaux principaux seront occupés par des compositions évoquant respectivement ces deux idées : *La grâce de la femme attire le bonheur, La force de*

l'homme écarte le malheur. Au centre, de gracieuses effigies de femmes personnifieront le *Jour* et la *Nuit*, unies par le cercle du zodiaque. Elles seront entourées, dans des compartiments symétriques, d'autres figures féminines incarnant les quatre éléments. Un même ciel reliera tous les sujets, animé du mouvement des nuées, d'un vol de colombes, etc. Ce projet, adopté par la municipalité, sera mis incessamment à exécution.

La sixième exposition annuelle du Cercle *Vrije Kunst* aura lieu au Musée moderne du 1^{er} au 25 septembre prochain.

Le Salon international des Arts et Métiers qui s'ouvrira le 1^{er} octobre au parc du Cinquantenaire comprendra une section d'art religieux. Les détenteurs — artistes ou non — d'objets d'art, tableaux, sculptures, etc., ayant un caractère religieux sont admis à les exposer gratuitement. L'exposition durera jusqu'au 23 octobre. Pour renseignements, s'adresser à M. Victor Jaubert, 80, rue Saint-Lazare, Bruxelles.

Une heureuse nouvelle : M. Ernest Van Dyck fera partie de la troupe de la Monnaie, la saison prochaine. Outre le célèbre ténor, nous réentendrons cet hiver MM. Clément, Dalmorès, Forgeur, et cette exceptionnelle pléiade de chanteurs sera complétée par MM. Salignac, du Metropolitan Opera de New-York et du théâtre de Covent-Garden, Laffitte et Muratore, de l'Opéra-Comique. Au total, sept ténors.

MM. Edm. Cattier et Albert Dupuis ont changé le titre de leur pièce, *La Ducasse*. Celle-ci portera le nom du personnage principal, *Martille*. L'action de *Martille*, nous apprend l'*Eventail*, se passe dans l'Ardenne, au pays de la Semois, sans toutefois qu'elle soit située dans une localité déterminée. C'est un drame villageois, concis et très rapide, qui se déroule à l'occasion de la fête traditionnelle des pays wallons, la Ducasse, d'où le titre donné primitivement à la pièce. Mais la ducasse ou kermesse ne joue aucun rôle dans celle-ci; elle est un simple cadre, un fond de tableau, ni plus ni moins; le drame en lui-même est une étude très colorée, rapide et intense de la psychologie passionnelle et des mœurs des robustes paysans ardennais.

Eugène Ysaye, l'éminent violoniste belge, a signé mercredi dernier un engagement pour l'Amérique. Il débutera le 17 novembre à Philadelphie, jouera le 8 décembre à New-York avec le célèbre orchestre symphonique de Boston, et terminera sa tournée à la fin d'avril.

Il est question de représenter au Cercle artistique, au cours de la saison prochaine, sous la direction de M. Charles Bordes, avec le concours des solistes de la *Scola cantorum* et des sœurs Mante, le joli ballet-pantomime de Rameau, *La Guirlande*, qui remporta sur les théâtres de Verdure de la *Scola* et du Cercle Saint-James un si vif succès.

M. F. Khnopff, pressenti sur la possibilité d'approprier à cet effet l'estrade du Cercle, a fait un projet qui transformerait, pour cette artistique soirée, la salle et ses dépendances en théâtre de Verdure.

L'assemblée générale de la Commission royale des Monuments est fixée au 10 octobre, à 10 heures du matin, au palais des Académies.

Les questions les plus intéressantes mises à l'ordre du jour sont :

1^o A quelles conditions essentielles doivent satisfaire les parties d'un vitrail artistique?

2^o Qu'enseignent les découvertes murales faites dans les monuments de la Belgique?

3^o Examen des moyens les plus propres d'assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

A méditer par les architectes :

« Une architecture rationnelle se compose une beauté de son appropriation à l'usage auquel elle doit servir; elle se constitue

des exigences de sa commodité, de tout ce qui lui apporte de la lumière, de l'air, de l'espace et, de façon générale, de l'hygiène. Tout placage d'ornementation factice pèse et encombre. » — ANDRÉ FONTAINAS, *Esthétique des gares* (*Les Arts et la Vie*, juillet 1904).

Dans une chronique de *La Métropole*, Ethérel évoque ce curieux souvenir :

Le peintre Henry de Groux, l'auteur véhément du *Christ aux outrages*, et dont ces jours-ci les journaux nous narraient les mésaventures en Italie, reçut une commande à exécuter dans une petite chapelle de Montrouge. Il devait représenter *La Fuite en Egypte*. De Groux, on le sait, se soucie fort peu du détail archéologique ou des conventions. Il ne mit pas d'auréoles à ses saints, et n'a jamais songé s'il avait donné à son *Christ aux outrages* un costume authentique.

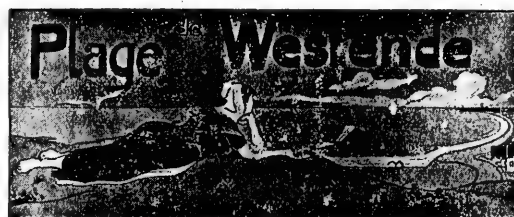
La Fuite en Egypte, pour lui, c'est le spectacle de trois êtres, d'une famille, l'homme, la femme, l'enfant, qui fuirent l'hostilité du monde entier. Ils sont faibles, ils sont terrifiés, le Ciel leur est inclement, ils sentent à leur poursuite toute la méchanceté humaine. Ce drame humano-divin s'est passé en Egypte. De Groux n'a pas le moins du monde songé à l'Egypte. Breughel l'aurait situé en Flandre. De Groux la situa dans un pays imprécis. Mais un excellent sacristain s'étonnait; tout en faisant sa besogne quotidienne, il avait surveillé le peintre sans oser lui suggérer certaines observations. De Groux dut s'absenter pour quelque

temps; quand il revint, il fut épouvanté; le sacristain, désireux de perfectionner une œuvre à laquelle il s'intéressait, y avait ajouté quelques perfectionnements, il avait peint dans le fond divers accessoires utiles, à son sens, et même indispensables, et sans lesquelles la *Fuite en Egypte* ne serait pas la fuite en Egypte. Il avait peint les pyramides, un palmier et deux chameaux, le tout se tenant modestement à l'arrière-plan. Chose bizarre, le peintre de Groux ne fut pas content...

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dévis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Meilleur Théâtre français au XIX^e siècle (CLAUDE FARRÈRE). — Le Salon d'Anvers. II. Les Peintres bruxellois et gantois. Le Paysage. Les Sections étrangères. La Sculpture (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Trois Articles historiques par des Belges, Paul Spaak, Arnold Goffin, Eugène Baie (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Œuvres de Hugues Van der Gces. — La Musique à Ostende (J. F.). — Petite Chronique.

Le Meilleur Théâtre français au XIX^e siècle.

M. Serge Basset, du *Figaro*, vient d'avoir une idée originale et malicieuse : il interroge les auteurs dramatiques vivants sur leurs confrères morts. Quel est, selon MM. Donnay, Bergerat, Rostand, Cureau, Hervieu, Ancy et autres praticiens de la rampe, le premier et le plus illustre de leurs devanciers? Par elle-même, la question ne manque pas d'intérêt. Mais elle en acquiert davantage en raison de la particulière compétence des professionnels mis sur la sellette. A proprement parler,

M. Serge Basset, pour élire un pape, s'est donné le beau luxe d'assembler un conclave. Qui mettra en doute l'excellence de ce procédé? Le pape ainsi nommé ne saurait manquer d'être le plus éblouissant, le plus pourpré des cardinaux...

Toutefois, — et puisque me voici dans les comparaisons cléricales, — je demande la permission de citer un proverbe biblique : Nul n'est prophète dans son pays. Le pays des auteurs dramatiques, c'est la scène. Il se pourrait bien, en conséquence, qu'en matière scénique, les auteurs dramatiques fussent de mauvais prophètes, et que leurs prophéties ou jugements valussent à peu près les quatre fers d'un chien.

Or, je crois vraiment qu'il en est ainsi : j'ai lu les premières réponses parvenues au questionnaire de M. Serge Basset. Et ces réponses sont véritablement à faire rire. Seuls, quelques personnages très étrangers au métier dramatique, — et je mets au premier rang M. Henri Rochefort, — sont demeurés dans le bon sens. Quant aux dramaturges les plus talentueux, leurs opinions, à l'encontre de leurs drames, appartiennent clairement au genre comique. Qu'on en juge :

Le meilleur théâtre du XIX^e siècle? Celui de Victor Hugo. — Celui de Scribe. — Celui de Meilhac. — Celui de Dumas. — Celui de D'Ennery. — Messieurs, faites votre choix.

... Il est pourtant dur de choisir entre *Ruy Blas*, qui m'a toujours donné le fou rire, et *l'Ami des femmes*, qui m'a toujours endormi.

Au fait, à quoi cela se reconnaît-il, un vrai auteur dramatique?

Il y a six mois, je causais à Constantinople avec l'acteur italien Novelli.

« Monsieur le Commandeur, — lui demandais-je, — quel est l'auteur français vivant que vous aimeriez le mieux interpréter ? »

Il n'hésita pas une seconde :

— Pierre Loti.

Je m'étonnai un peu :

— Loti ? mais il n'a rien écrit pour le théâtre ?

— Il pourrait écrire.

— Mais son tempérament n'est pas du tout dramatique ! Il voit fin, délicat, minutieux ! Au théâtre, il faut grossir, simplifier, brosser...

— Ta ta ta ! Ficelles de métier, tout ce que vous dites. Oui ou non, Loti a-t-il des qualités d'émotion véritablement uniques ?

— Oui.

— Monsieur, tout le théâtre est là.

Somme toute, cette opinion en vaut une autre.

L'émotion. L'émotion juste et impérieuse bien entendu, et non pas la sensiblerie qui nous tire des larmes devant le pauvre petit oignon coupé en quatre de Monsieur Poirier. L'émotion, — la secousse d'âme, le tressaillement mystérieux qui nous prend aux entrailles, nous serre la gorge et nous griffe le cœur, — ma foi oui, tout le bon théâtre est là. Peu importe que cette émotion soit tragique, sentimentale ou comique même : la sensation *physique* que nos nerfs reçoivent d'une scène de Molière est tout à fait identique à celle que nous distribue *Romeo and Juliet* ou *Œdipe-Roi*...

Eh bien, voilà le critérium que nous demandions. Parmi les auteurs dramatiques du XIX^e siècle, quel est celui qui a su mettre dans son théâtre non pas du *tyrisme*, ou de *l'esprit*, ou de *l'ingéniosité*, ou des *thèses philosophiques*, mais de l'ÉMOTION ? Quel est le vrai successeur d'Aristophane ou de Shakespeare, qui n'a point fait de madrigaux, ni d'odes, ni de plaidoyers, mais des pièces ? Précisée en ces termes, la question me paraît enfantine, et la réponse tombe sous le bon sens :

Un dramaturge français au XIX^e siècle ? Il n'y en a qu'un, pardieu ! Alfred de Musset.

Dame ! est-ce que vous avez envie de rire en écoutant *Lorenzaccio* ? ou de railler, quand Fortunio prie Jacqueline ? ou de dormir, quand Van Buck querelle Valentin ? Pas moi. J'ai entendu, coup sur coup, Sarah Bernhardt dans *Hamlet* et dans *Lorenzaccio*, et le vieux chef-d'œuvre m'a permis de constater et de mesurer la qualité de mon émotion devant le chef-d'œuvre jeune. La comparaison n'est pas néfaste à Musset. Musset vaut Shakespeare.

Quant aux Scribe, Dumas, Hugo et Meilhac — dramaturges. — n'en parlons plus, voulez-vous ?

CLAUDE FARRÈRE

LE SALON D'ANVERS

II

Les Peintres bruxellois et gantois. — Le Paysage.
Les Sections étrangères. — La Sculpture.

Mais Anvers et son avant-garde, les peintres de nu et les portraitistes n'eussent atteint, somme toute, qu'une moyenne honorable si quelques artistes classés — et malheureusement plusieurs, parmi les meilleurs, se sont abstenus — n'avaient fait retentir au Salon le coup de cymbale qui décide du succès. C'est Laermans, que ses deux toiles sonores et pathétiques, — l'une, le *Drame humain*, connue, l'autre, *Terre promise*, inédite, — classent définitivement parmi les maîtres les plus personnels de ce temps. C'est Heymans et son *Moulin en feu*. C'est Baertsoen et son émouvant *Dégel* du Luxembourg, ses pittoresques *Maisons grises sur l'eau*. C'est Claus et la pyrotechnie éblouissante de son *Automne* du Musée de Venise. C'est Alfred Verhaeren et ses intérieurs embrasés. C'est De Launois et ses perspectives infinies de plaines et de collines sur lesquelles roulent en volutes des nuages tragiques. C'est Jacob Smits et son art violent, synthétique d'un mysticisme un peu artificiel mais d'un sentiment pénétrant.

D'autres encore apportent à l'ensemble un appoint précieux : J. Ensor (son *Étude de lumière*, datée de 1882, est d'une extrême sensibilité de vision), G. Buysse, R. Janssens, J.-F. Taelemans, G.-M. Stevens (très jolie impression de Tunis), G. Bernier, Franz et Émile Charlet, O. Coppens, feu Eugène Verdeyen, feu G. Van Leemputten, tous artistes connus et appréciés, — hors de discussion. Et il échet de signaler les progrès marqués de M^{lles} A. Ronner, dont les *Arums* ont un éclat, une puissance inattendus, et Marguerite Putsage.

Quant aux paysagistes, ils sont innombrables. Presque tous peuvent être rangés dans la catégorie des *sensoriels*, que Remy de Gourmont, dans l'ingénieuse classification qu'il applique aux écrivains mais qui embrasse l'universalité des artistes, oppose aux *idéo-émotifs*. L'École belge possède la sensualité de la couleur. Malgré la diversité de leurs tempéraments et de leurs procédés, on en trouvera d'irréçusables preuves chez J. Rosseels, feu C. De Cock, A. Asselberghs, V. Gilsoul, P. Mathieu, Edmond Verstraeten, R. Wytman, J. François, J. Merckaert, H. Roidot, J. Frank, Ch. Houben, M. Hagemans, A. De Greef, G. De Smet, M^{lles} A. De Weert, J. Wytman, C. Lacroix, etc., tandis que M. Pirenne demeure, en ses sites ardennais, plus soucieux du caractère que de la couleur.

La marine est principalement représentée par MM. A. Marcette et Le Mayeur de Merprès.

Parmi les nouveaux venus, H. Thomas se répète. *L'Habituée* est une réédition de la *Vénus* qui lui valut une si bruyante entrée de jeu. On y retrouve, avec la même facilité d'exécution, les influences qui pesaient sur son œuvre de début. La couleur est harmonieuse, certes, et délicate. Le tempérament du peintre s'y avère. Mais la personnalité ne s'accuse pas encore. M. Van Zevenberghen est dans le même cas. De grands noms viennent aux lèvres quand on parle de lui... L'artiste est bien doué et secondera quel que jour son hérité.

Une mention spéciale à M. Thévenet, dont l'œil est d'une extraordinaire acuité. Vous verrez un jour ce garçon-là au premier rang. Regardez aussi avec attention le *Bateau échoué* de P. de

Chestret, de Liège, et les *Barques amarrées* d'A. Apol, toile remarquable d'harmonie, d'équilibre et de mise en page, encore qu'on y puisse regretter quelques abus du noir. Et ne négligez pas la curieuse *Construction d'une cathédrale* de C. Lambert.

Deux petites salles consacrées aux écoles étrangères, principalement à l'École française et à l'École allemande, complètent la section de peinture. La France aligne quelques-uns des succès de ses derniers Salons : la *Bucolique* d'Henri Martin, toile de dimensions considérables, de grande allure décorative et d'un sentiment de nature passionné, la *Messe en Bretagne* de L. Simon, le *Deuil en Bretagne* de Ch. Cottet, d'un caractère si poignant, le *Chérubin* de J.-E. Blanche, la *Dame à l'hortensia* de Caro Delvaille, la *Sortie du tub* de Gervex (que nous n'aimons guère); puis encore la *Mère*, suite des Ouvriers de la terre, par A. Roll, la *Leçon de géographie*, charmante impression d'E. Moreau-Nélaton, des paysages stylisés de R. Ménard et A. Dauchez, des toiles d'A. Berton, G. Roger, F. Vallotton, etc. Le *Pie X* de Gabriel Ferrier fait concurrence à celui de Joseph Janssens. Mais que préférer, de l'art théâtral et boursofflé de l'un ou de la vision timide, de la couleur avare, de l'harmonie vulgaire de l'autre?

Il serait téméraire de juger l'Allemagne artistique d'aujourd'hui d'après les trente toiles qu'elle nous envoie. Ce modeste contingent ne donne qu'une idée imparfaite des efforts d'un pays dont la transformation, dans tous les domaines, est, depuis vingt-cinq ans, radicale. Et certes a-t-il mieux à nous offrir que l'art pseudo-religieux ou simili-photographique, selon le sujet traité, de W. Firlé, le taureau en bois d'O. Frenzel, ou les découpures de tôle par quoi M. O. Engel entend représenter le *Matin d'un jour de fête*. Le *Repos des modèles* de F. Von Uhde, en sa tonalité boueuse, n'est qu'une illustration agrandie, bien qu'on y constate un réel talent de composition. La *Fille dormante* de H. Von Bartels est d'une joliesse un peu douceuse. En sa vue de Capri, L. Neuhoft pastiche Normann. F. Skarbina se parisianise en peignant le Pont-Neuf. On regarde avec agrément les *Sonneurs de cloches* de Detmann, d'un mouvement bien observé, et quelques paysages plaisent par leur caractère décoratif, notamment le *Dimanche à la Marche* de C. Kayser-Eichberg, les *Boulevards* de O. Ackermann et le *Moulin de Sluis* par F. Westendorp. Je citerai enfin l'amusante pochade de G. Janssen, *Tous fous*, spécimen unique d'un genre où se sont illustrés les Th. Heine, les von Zumbusch et autres. Quant à O. Halle, qui expose une toile de caractère, *Retour du travail*, son long séjour en Belgique l'a fait presque des nôtres.

Les peintres hollandais paraissent avoir boudé le Salon d'Anvers. On ne remarque guère qu'un Mesdag, *Crépuscule sur la plage de Scheveningue*, semblable à tous les crépuscules et à toutes les plages de l'artiste, et une jolie toile claire, rappelant Mauve, d'Evert Pieters, *Le Long de la plage*. Un Thaulow empourpré, *L'Allée des platanes*, une toile ambrée, d'une intimité délicieuse, *La Place Châteaubriand à Saint-Malo*, par J.-W. Morrice, une *Sapinière* de Ch.-W. Eaton, une vibrante impression brugeoise d'A. Hazledine, des improvisations polychromiques, originales et neuves de Ch.-A. Robinson (*Dindons*, *Kermesse*) et une *Maternité* de W. Gay qui semble l'agrandissement d'une toile de Miss Cassatt complètent la section étrangère.

La sculpture, sacrifiée par l'éclairage déficient du local, n'occupe au Salon triennal qu'une place secondaire. La plupart des statuaires en vue se sont abstenus; d'autres, parmi lesquels Constantin Meunier et Victor Rousseau, ne sont représentés que

par des œuvres de petites dimensions, en général connues. Grâce à l'appoint de la jeune école d'Anvers, qui contient quelques talents en germe, la commission organisatrice a pu néanmoins réunir une centaine de numéros, parmi lesquels quelques groupes importants : Les *Filles de Satan* d'E. Rombaux, robuste morceau que vient d'acquérir le Musée de Bruxelles, la *Douleur maternelle* de G. Charlier, les *Sanglots* de J. Baudrenghien, qui échappe de plus en plus à l'influence de G. Minne, le *Tourment d'amour* d'H. Boncquet, *Frère et Sœur* de P. Braecke, les *Danaïdes* de J. Marin, la *Mère et l'Enfant* de L. Grandmoulin, les *Deux Sœurs* de M^{lle} J. Serruys, etc.

Parmi les bustes, ceux de M. Monville par J. Dillens et du peintre Heymans par J. Lagae, tous deux admirés à Bruxelles, dominent tous les autres. Signalons, pour terminer ce procès-verbal sommaire, deux jolies figurines en bronze, *L'Éclaté* et *La Honte*, d'une exécution à la fois large et précise, par F. De Smet, et un amusant petit groupe de Zélandaises frileusement enveloppées dans leurs mantes, par A. Puyt.

Tel est, en raccourci, ce Salon dont le succès a valu aux organisateurs, et en particulier à l'actif secrétaire de la Commission, M. Albert Van Nieuwenhuysse, d'unanimes félicitations. S'il ne renferme guère d'œuvres à sensation, s'il ne révèle point de personnalités nouvelles, la tenue générale des envois qu'il abrite, les tendances qu'il affirme, l'hospitalité qu'il accorde généreusement aux nouveaux venus, le placement judicieux des toiles, dont aucune ne souffre d'un voisinage meurtrier, lui confèrent une physionomie spéciale, avenante et sympathique, bien différente de celle de ses prédécesseurs. S'y promener fait goûter, sinon la félicité, du moins un réel agrément.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Décidément, le théâtre littéraire ne fait plus relâche. Il y a maintenant une saison d'été aussi active, aussi féconde que la grande saison d'hiver. Comme on le verra plus loin, les éditeurs ne craignent même pas de lancer, en ce moment, des livres graves, trop graves peut-être, qui réclament, par ces chaleurs épuisantes, une tension d'esprit au-dessus de nos forces et que nous réservons pour les lectures attentives des douces et familiales soirées d'hiver.

Mais il en est d'autres qui s'accordent avec la saison et s'accommodent à merveille de nos dispositions alanguies et voluptueuses.

Le *Troupeau de Clarisse* (1) de Paul Adam est un essai sur la courtisane intellectuelle. Existe-t-il une Clarisse au monde? Je n'oserais l'espérer. Clarisse est le type complet de la femme de plaisir : son corps est habile à toutes les voluptés, son esprit joue avec les spéculations les plus audacieuses. Certaines de ses aventures, narrées par elle-même, nous plongent dans cette vie fiévreuse et large, où le labeur de l'esprit va de pair avec le culte le plus raffiné du plaisir des sens, que M. Paul Adam excelle à peindre. Vous devinez que le troupeau de Clarisse, ce sont ses amants et ses confidents. Il s'y rencontre des figures vigoureuses parmi lesquelles éclate celle, presque hiératique, de la prêtresse elle-même. C'est là le sujet du dessin de la couverture du livre.

(1) Paris, Ollendorff.

De même, au seuil du *Mâle* (1) de Camille Lemonnier, que la maison Ollendorff vient de rééditer superbement, l'excellent artiste Geo Dupuis a planté le corps robuste de Cachapès : Les interprétations de ce superbe roman, qu'il a semées, nombreuses, au cours des trois cents pages du livre, éclairent vraiment le texte et semblent même le rajeunir, en ce sens qu'à ceux qui le connaissent presque par cœur ces dessins procurent je ne sais quelle jouissance nouvelle, quelle sensation d'inédit ou de plus ample compréhension. Le *Mâle* est ici à jamais fixé comme le *Mort* le fut l'an dernier, par Meunier, dans l'admirable édition de la Société *Le Livre et l'Estampe*. Et voilà deux chefs-d'œuvre qui ont trouvé leur définitive illustration.

À ce propos, pourquoi ne songe-t-on pas davantage à publier des éditions illustrées d'Eugène Demolder ? Se figure-t-on le charme d'une *Route d'émeraude* ou d'un *Jardinier de la Pompadour* commentés par des crayons compréhensifs ? Cette littérature toute en visions appelle le dessin comme le vers appelle la musique.

J'aurais voulu pouvoir consacrer un long article au roman de M. Gilbert de Voisins : *Pour l'amour du laurier* (2), que M. Pierre Louys fait précéder d'une lettre-préface absolument charmante. Il y explique un peu le livre, par avance, et prend soin de prévenir les lecteurs qu'ils y verront l'emploi du surnaturel : nymphes et faunes et demi-dieux. En effet, un personnage philosophique, Sylvius, est en rapports suivis avec toutes sortes de personnages mystérieux, sortis des légendes et des mythologies. Ce genre d'écrits, je le déclare tout net, n'a pas mes préférences, et, malgré l'écriture élégante de l'auteur, il me paraît qu'un tel livre échappe difficilement à la monotonie. Écrire quatre cents pages de rêveries plus ou moins métaphysiques, c'est au surplus plus facile que de raconter, en cent lignes, une histoire émouvante de la vie réelle. On connaît assez, sur ce sujet, mon sentiment. Le livre de M. Gilbert de Voisins eût-il toutes les qualités de style et de composition, plus une, je lui reprocherais encore son sujet, d'où je trouve exclus tout intérêt vraiment humain.

Voici, maintenant, une touffe de poètes. M. Edouard Ducôté publie sous le titre charmant : *La Prairie en fleurs* (3) l'édition définitive de ses premiers poèmes. Son talent calme et méditatif y apparaît dans une lumière toute nouvelle : C'est presque une révélation. Sa personnalité, qui semblait un peu indécise, s'affirme ici tout à coup. Il manie le vers libre avec une souplesse, une aisance, une grâce chantante qui ne sont qu'à lui. Il prend rang, désormais, parmi les bons poètes de notre génération.

M. Georges Barral, le fondateur de la Collection des poètes français de l'étranger, poursuit vaillamment son entreprise. Après les ouvrages de Gilkin, Giraud, Gille, Séverin, Van Hasselt et Paulin Brogneaux (?), voici qu'il donne la *Route enchantée* (4) de Adolphe Hardy. Il faut louer, encourager vivement l'œuvre de M. Barral. Elle est de nature à aider notre mouvement littéraire et, à ce titre, elle mérite nos suffrages. Mais pourquoi l'esprit exclusiviste qui l'anime ? Pourquoi n'y admettre que des poètes clas-

siques ou soi-disant tels ? M. Barral peut-il sérieusement croire que le vers libre n'existe pas ? Ne sait-il pas que des poètes comme Verhaeren et Van Lerberghe sont admirables ?

M. Barral a tort aussi d'exalter outre mesure les poètes qu'il édite. À l'en croire, M. Hardy serait un poète de premier ordre. Il faut en rabattre. Au cours des deux cents pages de la *Route enchantée* il y a certes maints poèmes charmants, de forme sûre et nette. Mais on y chercherait vainement un frisson nouveau, un cri qu'on n'oublie pas. M. Hardy est un bon poète de second ordre, qui vaut surtout parce qu'on sent en lui un écrivain connaissant son métier et sachant le vrai sens des mots qu'il emploie. Ses vers sont harmonieux, faciles, souvent plastiques. Leur lecture est agréable : Il serait fâcheux que la collection Fischbacher ne les eût pas recueillis.

Par contre, il est tout à fait regrettable qu'une amitié maladroite ait cru devoir publier, ornées d'un portrait en héliogravure, les œuvres poétiques de feu Félix Bernard (1). Que fit ce sympathique bourgeois durant sa vie ? Je sais seulement qu'à ses moments perdus il écrivit de bien mauvais vers. Comme ils sont encore plus insignifiants que mauvais, nous n'en dirons pas davantage.

Bien mauvais aussi les vers et les proses de M^{me} ou de M^{lle} Hélène Canivet : *Le Branle* (2), reflet d'influences diverses. Je préfère les *Rythmes de douceur* (3) de M. Émile Dantinne. Ils ont un charme mélancolique et musical qui promet. *L'Allée du silence* (4) de M. André Foulon de Vaulx, un auteur dont le nom m'était parfaitement inconnu et qui a publié pourtant plus de vingt ouvrages en tout genre, est un recueil de vers corrects et élégants, suffisamment sonores et pompeux pour mériter qu'on y reconnaisse les derniers accents du vieux Parnasse. Mais, tout de même, comme c'est bien fait pour inspirer de la modestie aux plus orgueilleux, cette ignorance où se trouve, de l'existence d'un auteur, quelqu'un qui depuis quinze ans lit, écrit, se tient, comme on dit, au courant : pendant ce temps M. André Foulon de Vaulx publiait ses vingt volumes en vers et en prose... et j'ignorais jusqu'à son nom ! Il n'y a pas à dire, c'est encourageant !

Je signale, en terminant, tout un lot d'ouvrages spéciaux que je me réserve de lire et d'étudier quand la température s'y prêtera. C'est un livre d'allure savante sur les *Origines de la peinture à l'huile* (5) de M. Charles Dalbon. C'est une magnifique et audacieuse étude de M. Henry Provensal, intitulée *L'Art de demain* (6), où l'auteur s'efforce de créer une théorie nouvelle destinée à rallier toutes les écoles esthétiques et à reconstituer l'Unité et l'Harmonie intégrale de l'art. Dans le *Traité de l'Occident* (7) M. Adrien Mi-thouard examine les caractéristiques qui nous différencient fondamentalement d'autres races humaines. M. Jules Breton, dans un livre intitulé simplement : *La Peinture* (8), étudie les lois, les moyens, le but d'un art qu'il pratique avec maîtrise.

Enfin, à la Bibliothèque internationale d'édition, M. Paul Wie-

(1-2) Paris, Ollendorff.

(3) *Mercur de France*.

(4) Paris, Fischbacher.

(1) *A Travers la vie*, Bruxelles, Schepens.

(2) Bruxelles, Lacomblez.

(3) Liège, l'Édition artistique.

(4) Paris, Lemerre.

(5-7) Paris, chez Perrin.

(8) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

gler publie une étude succincte, très informée et très intéressante, sur l'*Allemagne littéraire contemporaine*, tandis que MM. Marcel Batilliat et Henri Albert consacrent respectivement à *Paul Adam* et à *Willy* de substantielles monographies.

GEORGES RENCY

Trois articles historiques par des Belges.

Paul Spaak. — Arnold Goffin. — Eugène Baie.

A la Guimorais, 31 juillet 1904.

Ce dimanche breton, — tandis que sonnent là-bas, à l'horizon, les cloches de Cancale et de l'autre côté celles du vieux Saint-Malo, la cité des corsaires, auxquelles la mer des druides mêle sa voix lente, apaisée en ce matin de soleil, — j'ai lu mes bonnes revues belges, qui attendent, dociles, le découpage des feuilles : *L'Idée libre*, *Durendal*, *La Belgique contemporaine*. Avec joie j'y ai lu trois articles historiques, remarquables à des titres divers, mais annonçant une tendance, parmi les lettres belges, à s'occuper de l'histoire. Les Léon Vanderkindere n'ont guère eu de continuateurs au milieu de la renaissance touffue de la littérature belge. Celle-ci a été vouée à la poésie, au roman, au conte, au théâtre. Le Belge est patient et réfléchi, il est descriptif. Toutes qualités pour un historien, cependant. Et ces qualités, je les trouve, en *L'Idée libre*, dans la très remarquable étude de Paul Spaak : *La Belgique communale*. Bien écrite, d'un style un peu de conférencier, clair, précis, peignant nettement, cette étude, en vingt grandes pages de revue, donne un tableau des communes flamandes à « vol d'oiseau » dirais-je, comme Snayers peignait les batailles de son temps. On les voit naître, aux grands carrefours, au bord des fleuves, s'entourer de remparts, se hérissier de beffrois et de clochers, se bâtir des halles et des entrepôts. Bientôt dans tout le pays, par Bruges, Gand, Ypres, Tournai, Bruxelles grincant les métiers. On s'organise puissamment. Un esprit d'association profond se fait sentir. Paul Spaak en indique l'origine : « Dans un pays où les hommes ont dû, pour vaincre la nature, conquérir sur la mer, les marécages, les dunes arides, ou découper dans la brousaille des forêts les champs qui les nourrissent, il a fallu dès l'origine qu'ils joignent leurs efforts, qu'ils associent leurs obstinations. » Les communes bousculent la féodalité. « La victoire de Courtrai est celle de la démocratie européenne tout entière ; et les asservis de toutes les nations, les misérables, les exploités, l'innombrable masse des petits regarde au-dessus de la Flandre rayonner cette gloire qui leur annonce l'heure prochaine de la délivrance. Partout la commune s'agite, à Liège, en Brabant, en Hainaut et, plus loin, en France, à Toulouse, à Bordeaux, en Suisse, en Italie. »

Les causes de cette force ? En dehors de l'esprit d'association, c'est l'énergie d'une race saine et brutale, adonnée à la vie matérielle. « Le peuple tout entier », dit Spaak, « bourgeois, artisans, vilains, apprécie avec excès les joies matérielles de la bonne chère et des grands coups de vin. Leur renommée a franchi les frontières et quand, en 1331, Édouard III d'Angleterre tâche d'attirer chez lui les ouvriers des Flandres, il n'imagine rien de plus tentant pour eux que de leur promettre qu'ils auront de bon bœuf et de bon mouton tant qu'ils pourront en manger ; leurs lits seront bons et leurs compagnes de lit encore meilleures. » Léon Vanderkindere, dans le *Siecle des Artevelde*, ne raconte-t-il pas qu'à la bataille de Bastweiler les troupes brabançonnaises sont suivies de valets qui portent des bouteilles et des pâtés ? Et n'ajoute-t-il pas que Jean Yoens, à la tête des Gantois, s'arrête à Damme, un soir qu'il va sceller une alliance avec les communes de Flandre, et là, en compagnie de demoiselles, boit et mange d'un tel appétit qu'il meurt dans la nuit.

Puis c'est le travail, un travail âpre, dur, — une industrie prodigieuse, un commerce inouï. La Flandre et le Brabant habitent

l'Europe des draps verts de Douai, des draps bruns d'Ypres, des draps rouges de Bruxelles, des brunettes et des mollés de Bruges, des toiles fines de Louvain, des cuirs de Malines ! Et en outre « tout ce que l'industrie des hommes imagine, tout ce que fait pousser le soleil sur toutes les terres du monde, en Ecosse, en Suède, en Russie, en Allemagne et plus loin dans les sept royaumes d'Espagne, en Sardaigne, à Tunis, au Maroc, en Égypte, en Tartarie et dans la terre du Soudan, tout arrive, à pleins navires, vers les ports de Flandre ».

Il y a aussi le nombre : « Ils sont une foule qui, quand la cloche appelle, sort des ruelles et s'agglomère sur la grand-place. Leurs défaites, et parfois leurs victoires, y font de sanglantes brèches. Mais, d'année en année, les fils remplacent les pères, et les Gantois de Roosebeke alignent une armée aussi profonde que les Brugeois de Groeninghe. »

Enfin, « ils ont la foi ; ils sentent leur force et croient en elle, c'est-à-dire croient en eux. Comme tous ceux qui aiment la vie parce que leur sang est ardent et que leur temperament robuste leur permet d'en goûter les joies, ils ont le mépris de la mort qu'ils voient du reste faucher dans les campagnes et dans les villes à si grands coups de faux que, s'ils n'en avaient point le mépris, ils en prendraient au moins l'habitude ».

Mais le défaut des communes flamandes, ce qui a arrêté leur essor, rendu vaine leur puissance, entravé leur domination au dehors, arrêté l'influence de leurs idées, ce fut leur égoïsme ou plutôt leur particularisme. Rivalités effrayantes. « Au début, les métiers font la guerre au patriciat. A peine ont-ils vaincu qu'ils se jaloussent et bataillent entre eux ; les foulons et les tisserands se massacrent. » Paul Spaak dit bien : « C'est aux murs de la ville que s'arrête l'intérêt de ces hommes. » Les luttes des villes entre elles, des métiers entre eux, de la plèbe et de l'échevinat, des cités avec les campagnes d'alentour, luttes de seul intérêt immédiat, de jalousie, d'envie, ont empêché les communes de se grouper en une nation qui eût été formidable ! Paul Spaak analyse ces tares et complète sa fresque communale, largement et clairement brossée.

Dans *Durendal* Arnold Goffin publie une étude sur *Venise et l'Art vénitien*. Il décrit mélancoliquement la ville des doges en cette langue fine et souple qu'on lui sait, en phrases délicates et subtiles. « Une sorte de torpeur tiède règne, qui, à la fois, enveloppe la pensée et l'exalte ; qui la livre, sans distraction, à l'hallucination tissée de réalité et de rêve de cette cité, où toute âme susceptible de recevoir l'émotion et les suggestions du passé et de l'art — ou, mieux, capable d'accueillir et d'aimer la souffrance — contracte une étrange fièvre de griserie et de langueur. Le songe ici vous subjugue tout entier ; rien ne le trouble, rien ne le contrarie, — la pulsation précipitée de la vie positive s'amortit en vous à respirer les émanations de léthargie et de nonchaloir que les canaux et le sous-sol humide évaporent dans l'atmosphère de paix un peu inquiétante de la ville ; à errer en ce captieux décor où la vétusté des palais est magnifiée par la magie d'une lumière chaude, lustrée, chatoyante, qui fait du faste avec la dégradation des ruines, la souillure des façades et les eaux stagnantes et putrides des lagunes. »

Après une description voilée de Venise, Goffin nous parle de l'art vénitien. Il le résume certes fort délicatement, en sensitif. Il signale à merveille Giorgione, Le Titien, Paul Véronèse. Puis il écrit, résumant avec une rare précision :

« A la suite ou à côté de ces grands artistes, une multitude d'autres travaillaient, moindres, dont les principaux, les Palma, Lorenzo Lotto, Paris Bordone, déploient l'abondance d'aptitudes de leur talent savoureux et flexible, surtout en ces portraits où s'éternise pour nous la vieille nation vénitienne, dans sa politique et sa sensualité, sous l'aspect de ses doges et de ses providiteurs à la physionomie aiguë ; et sous celui de ces jeunes patriciennes, prises dans la luxueuse gaine de leur robe de brocart ou de soie cramoisie, de laquelle jaillit, semblable à une fleur un peu lourde, leur joli visage placide où, sous la blonde chevelure ondulée et entremêlée de bijoux, les yeux limpides et sans pensée mettent une leur enfantine. »

Goffin, dans sa longue étude, s'attache surtout à Vittore Carpaccio. Il fait une curieuse comparaison entre la *Sainte-Ursule* de cet artiste et celle de Memling. On sait que la chaise de Sainte-Ursule fut placée à l'hôpital de Bruges le 24 octobre 1489 et que Carpaccio paracheva ses peintures pour la Scuola di S. Orsola de 1490 à 1496.

« En bon et loyal artisan, » dit Goffin, « en fidèle franc-maitre de la gilde de Saint-Jean et de Saint-Luc qu'il est, Memling a mis tout son savoir et toute son expérience à livrer un travail irréprochable, tant comme matière que comme fini, de telle sorte que chaque scène de sa *Légende* est un chef-d'œuvre de composition et de coloris. Mais ces qualités ne nous satisferaient point ou nous lasseraient bientôt, et l'œuvre nous paraîtrait insuffisante, si elle ne remplissait le dessein d'exaltation dans lequel elle a été conçue, si elle n'était tout embrasée de la flamme spirituelle dont les lueurs se reflètent partout, dans l'ensemble et dans les détails, dans l'expressive attitude des acteurs du drame et, surtout, dans la physionomie de l'héroïne de celui-ci, de sainte Ursule, avec son visage de candeur sérieuse et de droiture, sans beauté effective, mais transfiguré par l'amour divin et la joie de sa vocation de sacrifice... »

« Memling néglige les préliminaires de l'histoire : il entame cette dernière à la première arrivée de la sainte à Cologne, à l'apparition de l'ange, c'est-à-dire au moment où le caractère surnaturel de la destinée d'Ursule se décèle. Carpaccio, lui, qui avait du reste à couvrir des espaces plus considérables, prend la narration de l'hagiographe au début et consacre les quatre premiers tableaux de son cycle aux allées et venues des ambassadeurs de Bretagne à la cour d'Angleterre et à la séparation d'Ethérius et de sa fiancée d'avec leurs parents... »

« Aussi est-ce la partie principale et la plus captivante de son œuvre, celle à laquelle les préférences naturelles et les aptitudes de son talent lui ont fait travailler avec une prédilection manifeste.

« Carpaccio est un conteur — un conteur délicieux, rempli, certes, de la conscience de son art et de la gravité de son sujet, mais emporté par son instinct de beau diseur, qui s'abandonne avec complaisance à la prolixité imagée; jaloux de surprendre et de divertir ses auditeurs, en enjolivant un peu sa « geste » sacrée, en ajoutant à l'intérêt propre de sa « matière » mille détails de réalité et de fiction qui lui serviront de commentaire agréable et fleuri. »

(A continuer.)

EUGÈNE DEMOLDER

Les Œuvres d'Hughes Van der Goes⁽¹⁾.

L'intéressant problème soulevé par M. Sander Pierron continue à faire du bruit. Voici les renseignements que nous adressons à ce sujet M. l'abbé Moeller, directeur de l'excellente et très littéraire revue *Durendal* :

Les *Vies des Saints du Brabant* de J. Gielemans contiennent trois miniatures. La première a pour légende ce texte : *Haec figura repraesentat S. Karolum Magnum, imperatorem Romanorum, regem Francorum ac ducem Brabantinorum et omnes sanctos et sanctas, qui prodierunt de stirpe ipsius ante et post*. En effet, cette miniature représente Charlemagne; les franges extrêmes de son manteau sont tenues d'un côté par saint Albert, l'évêque-martyr de Liège, de l'autre par saint Louis, évêque de Toulouse. Sous les plis du manteau s'abritent, d'une part saint Louis, roi de France, saint Arnould, évêque de Metz, et saint Guillaume, ermite, et d'autre part sainte Gertrude, sainte Begge, sainte Gudule et sainte Amelberge.

La seconde miniature représente un arbre au tronc élané; de ses fleurs émergent les images des saints suivants, clairement désignés par leurs noms écrits en toutes lettres : *S. Oda virgo, S. Rumoldus, S. Gummarius Confessor, S. Wivina abbatissa,*

S. Luytgardis monialis, S. Theodardus episcopus et martyr, S. Lambertus episcopus et martyr. Près du tronc de l'arbre, qu'elle enserme du bras, se dresse sainte Hélène saisie par deux bourreaux. Sous la miniature, on lit l'inscription : *Haec figura repraesentat sanctos et sanctas in Brabantia natos seu Conversatos, qui non prodierunt de stirpe ducum Brabantiae, sed aliunde*.

La troisième miniature représente une vue de Jérusalem.

Ces miniatures sont-elles de Van der Goes? Pour résoudre cette question il ne suffit pas d'affirmer, comme le fait Sander Pierron, que de 1476 à 1482 Van der Goes et Gielemans ont vécu ensemble à Rouge-Cloître. Il faut examiner soigneusement la date des manuscrits.

La troisième enluminure n'est certainement pas de Van der Goes. Car l'*Historiolum* qui la contient a été écrit de 1486 à 1487, cinq ans après la mort de Van der Goes.

Pour la date de l'*Hagiolum*, qui renferme les deux autres miniatures, on n'est pas fixé d'une façon certaine. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a été écrit après 1476 et avant 1484. Comme d'autre part cependant nous savons qu'en 1479 Gielemans était encore occupé au *Sanctilogium* et que le *Novale Sanctorum* semble avoir été commencé en 1483, il s'ensuit que l'*Hagiolum* a été écrit entre 1479 et 1482, les trois dernières années de la vie d'Hugo Van der Goes.

Reste à voir si l'état de santé du malheureux artiste lui permettait encore, à cette époque, l'enluminer les manuscrits. Car, on le sait, il était atteint d'aliénation mentale dans les derniers temps de sa vie.

Consulter, sur la question, l'ouvrage des Bollandistes : *De codicibus Hagiographicis Johannis Gielemans, canonici regularis in rubra valle prope Bruxellas adjectis anecdotis*. Bruxelles 1895. Voir surtout pp. 8-14 et 42-43.

LA MUSIQUE A OSTENDE

Le défilé des virtuoses de marque continue. La voix de Claire Friché a vibré avec générosité dans les vastes espaces du Kursaal, malheureusement trop souvent en intonations fausses. Le beau violoncelle de Marix Loevensohn a victorieusement chanté le difficile Concerto de Schumann. Le même jour, Elza Szamosy, l'étoile de Budapest (étoile de café-concert?) a beaucoup divertì le public. Le violoniste-prodige de onze ans, le Transylvain Franz von Veczey (prononcez *Velchéte*) jouera pour la troisième fois le 30 août (Concerto de Tchaïkowsky). Jan Kubelik ne viendra pas.

La question de la direction de l'orchestre s'impose. Il suffirait, pour démontrer ce qu'on pourrait faire d'une telle phalange, de la confier pour une seule séance à un bon chef. Quelques concerts dirigés par les Richter, les Moutl, les Richard Strauss, les Weingartner, voire par un Chevillard ou par notre Brahý, donneraient à la prochaine saison un lustre artistique que n'ont jamais eu les concerts d'Ostende.

La question du chef d'orchestre domine celle du recrutement des virtuoses. L'administrateur hors ligne qu'est M. Marquet doit se poser ainsi le problème, Étant donnée la somme totale qu'il consacre à la musique, quel en est l'emploi répondant au plus grand effet utile?

J. F.

PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie vient de publier le tableau de sa troupe pour la prochaine saison. Nous en avons indiqué déjà les éléments principaux. Les chanteuses, au nombre de vingt-deux, sont : M^{mes} Litvinne et Landouzy (en représentations), Paquot-D'Assy, C. Baux, F. Alda, C. Thévenet, L. Foreau, J. Laffitte, C. Eyreans, G. Bastien, J. Maubourg, M. Muratore, Dratz-Barat, D. Brozia, F. Carlhant, G. Cortez, E. Simony, A. Tourjane, J. Pau-

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

lin, M. Van Dyck, L. Colbrant et J. Lambrechts. La liste des chanteurs comprend : MM. Van Dyck, Clément et Thomas-Salignac (en représentations), Ch. Dalmorès, L. Laffitte, L. Muratore, E. Forgeur, Lubet, Caisso, Disy, ténors ; Henri Albers, Decléry, A. Boyer, Bourbon, François, Crabbé, barytons ; Vallier, P. D'Assy, Belhomme, Cotreuil, Danlée, basses.

L'orchestre sera dirigé, comme précédemment, par MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre, et F. Rasse. Régisseur général : M. Ch. De Beer.

Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, à 2 et à 8 1/4 heures, deux représentations de *Miss Helyett*, qui a été reprise hier avec M^{lle} Norah d'Aubret, spécialement engagée par M. Péronnet.

Le Choral mixte *A Capella*, directeur M. V.-A. Bauvais, ayant repris ses répétitions, l'inscription des personnes des deux sexes, âgées d'au moins quinze ans, aux cours de solfège, chant solo, déclamation et chant d'ensemble, a lieu les lundis, jeudis et samedis, à 8 heures du soir, 57 rue du Poinçon, à l'École communale n° 2.

Le 25 courant *A Capella* prêterà son concours à l'exécution de la cantate *Aux Héros*, de Waucampt, place des Martyrs (deux mille exécutants) et le 16 octobre à un concert artistique au profit de la Mutualité de la Presse belge.

Les classes du commerce et de la colonisation de l'Exposition de Liège se sont fusionnées et, sous la présidence de M. Corty, président de la Chambre de commerce d'Anvers, ont examiné dans

quel sens devrait être aménagée l'exposition. Il a été décidé notamment que l'on mettrait en valeur, par des tableaux et des cartes, l'importance de l'exportation des produits belges vers les pays lointains et quels progrès ont été réalisés dans le domaine de l'expansion commerciale.

La question de l'enseignement commercial fera l'objet d'un examen particulier.

Le Salon d'automne qui s'ouvrira à Paris (grand palais des Champs-Élysées) le 15 octobre prochain promet d'offrir un ensemble d'œuvres fort intéressant. On y verra notamment une importante série de tableaux de Renoir, choisis aux diverses époques de sa vie, une suite de peintures et de dessins d'Odilon Redon, une exposition collective des bronzes du prince Troubetzkoy.

Le comité, présidé par M. Frantz Jourdain, prépare en outre deux expositions rétrospectives consacrées l'une à Puvis de Chavannes, l'autre à H. de Toulouse-Lautrec.

Les sommes recueillies jusqu'à ce jour par la revue *Les Arts et la vie* pour ériger à Paris le *Penseur* de Rodin s'élèvent à fr. 9,316-75.

Que tous les peintres, sculpteurs et graveurs lisent dans le numéro d'août du *Mercur de France* un article de José Théry, avocat à la Cour d'appel de Paris, intitulé : *Le Droit de l'artiste dans les ventes de ses œuvres. Un office de garantie des œuvres artistiques.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable

dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE. Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Septembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Albert Baertsoen (H. FIERENS-GEVAERT). — Deux Livres de vers. *Le Sang parle. Les Reflets et les Souvenirs* (J. D.). — Les Écrivains belges à Paris — L'Artiste. — Nécrologie. *Henri Fantin-Latour* (O. M.). — Petite Chronique.

ALBERT BAERTSOEN

Svelte et affiné, le visage estompé de rêverie, les yeux à la fois délicats et aigus, dépourvus de ce qui compose la physionomie traditionnelle des peintres flamands, Baertsoen est pourtant l'une des forces les plus expressives de sa race. Ce maître du paysage moderne est un isolé dans son milieu. Les Gantois — même les plus intellectuels — se doutent-ils de la rare et précieuse individualité de ce peintre? Je ne le crois pas. Est-ce à dire que Baertsoen preme à l'égard de son entourage

l'attitude aigrie des incompris? Nullement. Il se mêle à la vie bourgeoise de Gand, on le voit au concert, au théâtre; il ne laisse point soupçonner son labeur obstiné, et l'apercevant à leurs fêtes, ses concitoyens notables se confirment dans l'opinion que Baertsoen est un aimable amateur. Un filateur cosu lui disait un jour en manière de compliment : « Oh! quand on n'a rien à faire, la peinture est une si belle distraction. »

Connu, aimé dans les milieux artistiques du monde entier, Baertsoen supporte allègrement ce dédain comique des bons Gantois. Nommé-t-on un jury, une commission artistique, jamais on ne songe à lui. D'autres s'insurgeraient, crieraient au muffisme bourgeois. Baertsoen ne demande pas qu'on l'admire; il peint pour sa joie égoïste. On dirait qu'il éprouve comme une volupté supérieure, sa tâche quotidienne accomplie, à se mouvoir parmi les cordialités et le bongarçonnisme reposants des relations provinciales. C'est là un trait de sagesse et de haute volonté.

J'ai énuméré, ici-même, à propos du sculpteur George Minne (1), les exceptionnels artistes de la dernière génération gantoise : outre Baertsoen et Minne, les Claus, les Horta, les Maeterlinck, les Van Rysselberghe, les J. Delvin. Ils vivent dispersés. Ils se sont formés seuls et ont subi la dure loi moderne de l'individualisme. Et presque tous ont été ou restent contestés par leur milieu. C'est même entre eux le trait de ressemblance le plus apparent. Van Rysselberghe, Claus exaltent la nature en ses aspects de soleil et de

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 novembre 1902.

joie ; Horta proclame la hardiesse moderne en ses souples architectures de fer ; Maeterlinck, dans ses premiers drames si ingénument vivants, éclaire les destinées à travers la trame fatale des contingences. Baertsoen, lui, décrit et pénètre l'âme des petites gens qui flottent dans des décors très vieux, très effacés, où s'accumulent les tristesses sans éclat, les désirs sans grandeur, les dévouements sans gloire, les tragédies en prose de la plèbe éternelle.

Il se promène dans les vieilles cours, les rues pauvres, les petites places de faubourgs, devant des façades nues et tristes, sur des quais déserts et sombres comme la misère du peuple. Son art toutefois n'a point de prétentions sociales. Il exprime la poésie des sites très humbles ; il dégage de leur mélancolie la douceur et la résignation qui ennoblissent la souffrance populaire ; il est fait de persuasion, de rêverie calme et grave. Par-dessus la créature — le personnage intervient rarement dans les tableaux de Baertsoen — il s'adresse à la demeure, au cadre où se déroulèrent plusieurs vies qui toutes marquèrent leurs traces. Les façades lasses, les chalands engourdis sous la neige, les quais accablés d'ennui, les petites places en cercle où les pignons puérils ont interrompu leur ronde séculaire, deviennent ainsi les protagonistes d'un drame éloquent et profond. Par le décor, l'œuvre se localise dans les vieilles Flandres ; par l'émotion, par l'éternité symbolique du sentiment, elle se hausse au lyrisme le plus pur, à la poésie la plus essentielle.

Baertsoen ne songera pas à peindre un béguinage pour la grâce archaïque de ses demeures et le charme pittoresque de ses pelouses ; il fixera simplement un vieux porche, et sur les pierres noircies il racontera l'existence totale de la cité religieuse. C'est que Baertsoen voit en profondeur. De même une façade évoque chez lui une rue, un coin de ville ; un chaland dramatise les journées monotones du batelier. Cet art s'adresse aux choses inertes ; et pourtant il n'en est pas de plus mystérieusement humain. Il s'inspire de décors oubliés, meurtris ; et il n'en est pas qui soit animé d'une vie plus haute. Baertsoen a également vu et senti la lumière et ses féeries joyeuses ; il a peint des brouillards irisés sur l'Escaut ; il s'est promené parmi les maisonnettes rouges et vertes, sur les talus brillants de l'excentrique Zélande ; il a jeté de larges coulées de soleil sur les tuiles flamandes et les murailles jaunâtres des ruelles. A travers les clartés heureuses toujours son sentiment nous a révélé la mélancolie et la fatalité des misères obscures que suintent les pierres muettes...

L'intervention cérébrale, dans cet art, est considérable. Baertsoen est d'abord ému, troublé, ravi par un site, un coin de pays, une ordonnance de maisons, une opposition ou une harmonie de lumières. Il emporte cette vision, il la garde dans les yeux et dans l'âme, il

en approfondit le caractère par une lente méditation, il élimine mentalement tout ce qui pourrait en diminuer la vertu dramatique et il compose, sous le contrôle de sa pensée, le paysage d'où se dégagera la vie totale de la réalité première. Avec une énergie prudente, ce scénario synthétique s'élabore à travers de nombreux croquis, par la vue renouvelée du site inspirateur. La première part — et la plus large — est faite désormais aux facultés méditatives.

La réalisation de l'œuvre entre ensuite dans une phase objective. L'artiste, cette fois, exécute des études, des dessins, des morceaux d'après nature, en transcrivant littéralement les choses, en ne laissant pas à son esprit l'occasion de s'interposer, en s'abandonnant à la joie de peindre et de copier ce que sent son regard reflète. La grande majorité des paysagistes — remarquons-le entre parenthèses — ne connaissent que cette « phase objective » et les études et morceaux préparatoires de Baertsoen seraient des tableaux de bonne vente pour bien des « maîtres ».

Baertsoen ne se contente pas de ce que sa verve, en face de la nature, son instinct des couleurs, sa perception des jeux atmosphériques, sa science du dessin peuvent lui valoir de réussites brillantes et relativement faciles. Il va plus loin. Il aborde à présent l'œuvre définitive, le tableau, et il établit sa composition idéale en utilisant sévèrement sa documentation d'après nature. C'est le véritable travail d'exécution. Il est long, pénible, douloureux. L'artiste n'est jamais satisfait. Il connaît, lui aussi, les « affres » des grands stylistes. Sa technique s'appuie sur les recherches les plus variées. Sans adopter la facture des néo-impressionnistes, — dont il diffère par un sentiment des lumières et un usage de la matière totalement opposés, — il s'est servi quand il l'a fallu des couleurs décomposées. Lorsque l'œuvre touche à sa fin, le peintre se livre à sa passion trop longtemps contenue ; le dernier travail de la brosse est plein d'entrain et de liberté, en sorte que, malgré les retouches, reprises, hésitations, recommencements, jamais les œuvres de Baertsoen ne sont « fatiguées » et toujours elles redisent l'émotion fraîche et divinatrice provoquée par la nature.

J'ai tenu à détailler cette méthode parce qu'elle est un bel et trop rare exemple de vaillance artistique, parce qu'elle enseigne à tous la force d'une discipline, d'une doctrine morale. Pour matérialiser son rêve, Baertsoen ne craint pas de se soumettre au plus rude des régimes. Un artiste sincère doit porter en son âme un courage inflexible s'il veut exprimer sa pensée jusqu'au bout. Celui qui ne se contente pas d'un à-peu-près traverse de dures, mais fortifiantes épreuves. Les conditions actuelles de l'art l'exigent impérieusement. Il faut s'imposer une loi rigoureuse qui difficilement se découvre et que les académies n'enseignent pas.

Et remarquez que Baertsoen, d'instinct, est revenu à la méthode classique, comme bien des artistes que l'on tenait à tort pour révolutionnaires : Turner, les maîtres de Barbizon, Manet. Le besoin des compositions expressives lui a appris l'art difficile des sacrifices, et ses productions se caractérisent toutes par cette qualité qui ne se définit pas, au nom de laquelle malheureusement on éteint les individualités naissantes dans les écoles, et qui ne se rencontre vraiment que dans toute œuvre largement vivante : le *style*. Qu'est-ce que le style ? C'est fort difficile à dire. Il y a des artistes qui ont de l'originalité, du caractère, de la puissance, qui ont *leur* style et qui n'ont pas de style. C'est l'art très délicat des simplifications, un tact spécial à choisir les éléments nécessaires à l'expression, un don abstrait qui est de même essence chez l'écrivain, le musicien, le peintre, le constructeur et qui est comme la conscience de l'inspiration. La jeune littérature française redemande au style la précision, le relief, la clarté. Constantin Mennier a du style dans les grandes figures du *Monument au travail*. Les peintres — et en particulier les Flamands — ont fait depuis quelque temps trop bon marché de cette condition suprême de la beauté. Baertsoen a prouvé par elle qu'il était au-dessus des modes techniques et qu'il avançait instinctivement dans les voies éternelles...

Isolé dans son milieu, Baertsoen l'est aussi dans l'école belge contemporaine. Il serait difficile de rattacher à l'esthétique d'un groupe des chefs-d'œuvre comme : *La Petite Place flamande* (musée d'Anvers), les *Chalandes sous la neige* (musée de Bruxelles), la *Petite Cité au bord de l'eau* et le *Dégel* (Luxembourg). Evidemment, Mellery, psychologue des intérieurs désuets, et le jeune Delaunois, explorateur profond des pays monastiques, ont des affinités de sentiment avec Baertsoen. Mais ces artistes se sont formés séparément. Leur éducation et leur technique n'ont rien de commun avec celle du maître gantois. Baertsoen a des imitateurs aussi ; mais combien matériels et lourds ! On ne peut pas dire qu'ils constituent une famille à son image. Et comment le classer dans l'ensemble du paysage contemporain ? A quoi bon d'ailleurs les étiquettes ? Par son classicisme Baertsoen s'apparente aux grands artistes de tous les temps. Son individualisme, la vie subjective de son art font de lui un maître aussi moderne que Whistler. Ce qui est vrai, pour sa peinture, l'est aussi pour ses eaux-fortes. Ici encore c'est par des recherches personnelles, par la volonté d'exprimer pleinement sa vision inédite des abris de détresse, qu'il a obtenu une incomparable largeur de style dans cette magique série : *Maisons de pauvres*, *Soir à Amsterdam*, *Coin de ruelle*, *Le Moulin*, *Maisons au bord de l'eau*.

On vit les premières eaux-fortes de Baertsoen il y a dix ans. Que d'études réfléchies, que de labeur et quel

gigantesque élan vers la perfection dramatique depuis cette date ! Baertsoen ne connaissait alors que le procédé spontané ; sa technique aujourd'hui a toutes les souplesses. De nombreux dessins très détaillés, très poussés, préparent la composition pour laquelle l'aquafortiste ne garde que les traits caractéristiques et, si je puis dire, les masses et les lignes morales. L'exécution ensuite est lente, raffinée ; les morsures de l'acide font l'office du plus subtil, du plus intelligent, du plus révélateur des pinceaux. Nous retrouvons, en somme, la discipline intellectuelle et pratique que s'impose le peintre et la réalisation finale nous fait admirer, comme dans les tableaux, de saisissantes synthèses, des visions où la vérité prend sa forme essentielle, un réverbère au support tordu, des fenêtres écrasées dans leur cadre bancal, de noirs logis de pêcheurs tassés en silhouettes rigides près du port qu'envahit la nuit, un moulin dominant en vieux lutteur le nuage qui met une auréole violente autour de ses bras en croix, des pignons voisinant en groupe confidentiel à l'extrémité d'un canal endormi, — tels sont les acteurs que Baertsoen fait vivre dans ses eaux-fortes en les enveloppant d'une atmosphère de clartés graves, d'ombres sans limite.

Inspiré par des thèmes locaux, cet art prend une importance universelle. Il n'est pas besoin de connaître Gand pour en subir l'éloquence ; la vue du vieux quai de la Byloque où habite le peintre fera certes mieux comprendre la formation de son talent volontaire et sobre ; elle ne le fera pas aimer davantage, elle n'en fera pas mieux saisir la portée. Baertsoen, comme tous les grands paysagistes d'aujourd'hui, a poussé de plus en plus loin l'investigation humaine et la recherche de la vie. La palpitation, jusqu'à ce jour imperceptible de la matière, anime ses œuvres. Les pierres vivent et s'émouvent et ce qui dans l'antiquité était le plus beau, des mythes devient chez Baertsoen la plus poétique des réalités.

H. FIERENS-GEVAERT

DEUX LIVRES DE VERS

Le Sang parle, par CAMILLE MAUCLAIR (1). — **Les Reflets et les Souvenirs**, par FRANCIS DE MIOMANDRE (2).

I. — LE SANG PARLE

Une centaine de poèmes, publiés avec élégance par la « Maison du Livre », ont enrichi, ce printemps, l'œuvre considérable de Camille Maclair. C'est le deuxième volume de vers que nous lisons de lui, avec le souvenir toujours précis, quoique lointain, des délicates *Sonnettes d'automne*.

(1) Paris, Maison du Livre.

(2) Paris, Bibliothèque de l'Occident.

Le talent multiforme de Camille Maclair, l'activité inlassable et brûlante de son esprit, les faces diverses de son intelligence qui fut la plus précoce peut-être, parmi tant d'autres très ardentes de sa génération, n'ont pas cessé de nous étonner à merveille depuis plus de dix ans. Le roman et la critique, quelques essais philosophiques et des études sur les peintres de la dernière école ont révélé — combien de fois en ces dix ans! — l'habileté significative de sa prose qui suit avec souplesse et grâce les évolutions rapides de tant de canaux croisés.

Ces vers-ci sont d'une autre plume, la même qui servit jadis aux « Sonatines » et les nota sur des airs vagues et charmeurs, comme aujourd'hui cent poèmes nouveaux dédient à l'ombre de Schumann leurs rythmes imprécis, leurs figurations esquissées.

Il y a beaucoup de douceur, un grand laisser-aller mélancolique dans ces poésies chuchotées du soir, quelque chose de féminin qui est très délicat, un bruit de chansons, d'eaux et de voix faibles.

La lumière comme un enfant,
Joue avec le demi-jour
Sur le gazon comme en velours,
Tandis que le soleil descend (1)

Et au fond, bien au fond de tous cela,
Nous sommes blottis tout petits,
Toi et moi :
Notre bonheur veille sans bruit
Et nous ne sommes presque rien...
Cette idée-là me fait du bien.

Nous pensons à toutes ces choses
Qui ne pensent pas à nous,
La nuit est chaude,
Le feuillage est doux,
Et tout cela est fait pour nous,
Tout de même, peut-être...

Mais parfois le chant s'élargit et de grands accords d'orgue semblent mêlés à l'*Angelus*.

Les soirs, quand Dieu tendait la main sous les nuages,
Soutient sur l'horizon le soleil défaillant

Sous la terre est tapi le vendangeur des ombres (2).

La fantaisie d'ailleurs a soufflé sur ces airs nocturnes comme un vent qui disperse les feuillets d'une sérénade. Ici l'inspiration descend comme la lueur d'une étoile, là-bas elle est née de la terre et du génie étroit des hommes. Témoin ce délicieux tableau copié de Le Sidaner :

Clair de lune, nappe blanche,
Cristaux tremblants, linge, reflets :
Une lueur monte et s'épanche,
Mystérieux fleuve de lait.

La lampe est une âme pâle
Dans la nuit plus pâle encor :
La douceur est telle ce soir
Que l'on ne sait si l'heure exhale
Un sourire ou un soupir.

(1) *Le Jardin*.

(2) *A Nuit close*.

Tout s'immatérialise
Et l'heure qui tinte à l'église
Ne fait pas plus de bruit qu'une fleur
Tombant pétale à pétale
Sur la nappe pure et pâle...

Ainsi s'en va tout le livre, pareil un peu aux boîtes peintes renfermant des musiques : l'air qu'elles jouent reste lointain toujours, eût-on l'oreille toute proche, et les images qui défilent, sans légende de l'une à l'autre, luisent, s'effacent ou pâlisent suivant l'heure du jour et le soleil qui donne. J'en retiens une encore, si jolie!...

Elle, pas très grande, plutôt mignonne,
Les épaules pliées et étroites un peu,
Met un doigt sur sa bouche, comme retenant son âme,
Et regarde pensivement tout cela,
Penchant la tête comme un petit bouquet fatigué.

II. — LES REFLETS ET LES SOUVENIRS

De ces vers (les premiers que publie M. Francis de Miomandre) je ne sais trop s'il faut louer le charme désinvolte et gris ou s'il convient de témoigner d'abord en faveur de l'alexandrin et du bon ton. Car ce livre est en deux parties et si les premiers poèmes plus nombreux s'en vont d'une allure falote, délicieusement dégingandée, ceux qui viennent ensuite s'imposent à l'admiration par leur tenue irréprochablement classique.

Le très jeune poète Francis de Miomandre, dont les quelques études critiques et un roman publié récemment en Belgique nous ont permis déjà d'apprécier le talent original, l'esprit savoureusement comique et délié, l'intelligence vraie de la vie et de l'art, nous conquiert aujourd'hui par la simplicité de ces poèmes nés d'une émotion profonde, toujours sincère, parfois poignante :

Ah! si vous étiez ici, devant moi,
Peut-être que de toutes ces douleurs
Complicées et misérables
Je pleurerai, avec douceur.
Mais vous ne viendrez jamais à moi
Car il n'y a pas de miracles,
Et je ne puis que me cacher
Dans ce coin de mon âme obscur et lamentable
Où Dieu même ne me retrouverait pas...

M. Jourdain y trouverait à dire quant aux vers, et peut-être quant à la prose! Mais nous avons depuis longtemps joint l'un à l'autre ces deux pôles par le grand cercle « poésie » et, alors, que nous chaut la règle?... D'ailleurs, la Phèdre de Racine, tellement noble et terriblement triste, ne pourrait-elle soupirer parmi ses longues plaintes des vers comme ceux-ci :

Ces jasmins sont trop doux, l'été est lourd de roses;
O sève, arrête-toi, je tombe,
L'air amoureux palpite d'ombre.

Souvenirs, écarter ce délice et ces fièvres :

Va-t'en, suavité des trop beaux jours d'été...

Et maintenant je cite l'une de ces strophes admirablement ornées où s'exerce quand il lui plaît la dextérité élégante du poète des Artifices :

Vases vénitiens de moire et de lagune,
Calices de Bohême, et qui gardent encor
L'âme des vieux sabbats tournoyant sous la lune;
Légers comme la neige et pâles comme l'or

Mais à tant de beauté subtile avouerai-je que je préfère l'autre muse de M. de Miomandre, celle qui pour le visiter prend un visage de douceur avec un sourire chagrin, des yeux clairs, une voix d'enfant et l'attitude du jeune homme « qui avait beaucoup lu Laforque »?

J. D.

LES ÉCRIVAINS BELGES A PARIS

Le *Mercur de France* publie un article signé par André Fontainas et intitulé : *Quatre Prosateurs belges*. Etude excellente, vantant l'œuvre de Léopold Courouble, Blanche Rousseau, Hubert Krains et Eugène Demolder. Nous voudrions pouvoir la reproduire entièrement. Mais elle tient vingt-cinq pages de l'importante revue parisienne. Force nous est de ne publier que quelques extraits choisis.

Sur Léopold Courouble, notre fameux et aimé romancier de la *Famille Kaekbroek*, que voici cette fois lancée à Paris :

« Courouble écrit une langue souple, suffisamment délicate et d'une correction affinée; le prodige consiste à y avoir introduit, dans la bouche et dans le cerveau de ses personnages, des expressions propres au parler du « bas de la ville », si bien en place qu'aucune soudure, aucune superposition n'en est apparente, qu'elles s'avèrent indispensables et naturelles, qu'elles ne choquent ni ne détonnent, ne prennent pas trop d'importance, et ne sombrent pas dans le contexte. »

André Fontainas au cours de son étude, très pénétrante et très juste, sur Courouble, qu'il « situe » définitivement, fait une jolie description du « quartier Sainte-Catherine ». Il signale aussi au lecteur bruxellois le quartier des Marolles.

Au sujet du délicat écrivain qui porte le nom si joliment coloré de Blanche Rousseau, Fontainas s'exprime ainsi :

« Par des nuances impondérables créer une sorte d'atmosphère spéciale, odorante, vaporeuse de toute la brume de souvenirs et de tendresses abolies que répand la présence aimée des fleurs : jardin printanier et touffu, claire salle de bonheur où étincelle un moment au piano le sonne musical à travers le silence et l'harmonie du lieu, et, au moyen d'un dessin soudain, appuyer sur un trait de sentiment qui, en en résumant la valeur, par des appels suggérés et des relations nécessaires signalées plutôt qu'exprimées, dissipe et éclaire l'indécise grisaille, c'est un si effectif procédé de peintre, avec ses analogies dans l'art émouvant, par exemple, du grand Carrière, que tout surcroît d'évocation plastique se fait, là, superflu, et qu'il nous importe peu de nous figurer par leurs dehors les personnages dont, en ses livres délicieux, nous entretenait M^{me} Blanche Rousseau, tant nous pénétrons profondément dans l'intimité de leurs sensations, de leurs sympathies et de leurs rêves. »

Et plus loin :

« Que d'images où s'animent les chères figures; elles revivent dans le présent quand les évoque de l'ombre de l'oubli un souvenir méditatif, à menues phrases fleuries et odorantes comme les attitudes qu'elles leur prêtent. Car tout sous la plume de Blanche Rousseau s'exprime par des réminiscences de fleurs et d'oiseaux; Il y a chez elle une finesse et une délicatesse de l'odorat bien étrange qui lui permet d'apparier des sensations généralement indicibles, de les préciser par des affinités qu'on n'eût pas, sans elle, soupçonnées. »

Vient ensuite Hubert Krains, le romancier wallon, que sa dernière œuvre, *Le Pain noir*, publiée au *Mercur de France*, a fait connaître au public parisien et dont le succès s'affirme en France.

Encore un des nôtres célébré là-bas, à l'étranger! Que de conquêtes!

« Ce qu'il limporte de noter tout de suite chez Hubert Krains, dit André Fontainas, c'est la grande netteté et la sobriété du récit, le style, ni dépouillé ni surchargé, volontaire et châtié. Dans l'étude d'âmes rustiques, l'auteur, le lettré, a su abdiquer. Il n'est point déhant, ne les prend pas de l'extérieur, à l'exemple de Balzac, ne les défie pas comme Georges Sand, n'est ni lyrique comme Zola, ni épique comme Eekhoud : il sent vivre, en ses personnages, non point ce qu'il est, mais ce qu'ils sont, un peu, si l'on veut, à la manière de l'étrange et admirable Gorky. Mais Gorky a vécu la vie de ses personnages, il a subi les tortures physiques qui leur sont infligées, leurs angoisses morales; il a partagé leurs espérances incertaines, leur naïve résignation : ce sont des vagabonds, des déçus, des *ex-hommes*, en proie à la malignité sociale. Chez Krains, c'est un autre monde; ce sont des « réguliers », des cultivateurs aisés, des cabaretiers de villages qui ont peiné à se préparer une vieillesse confortable, mais que leurs enfants grugent et affligent jusqu'à la mort, qu'une fatalité acharnée obscurément et que nul n'aurait pu prévoir ruine et conduit aux pires démences du désespoir. »

Rachilde, à propos d'Hubert Krains, avait précédemment écrit :

« Le style d'Hubert Krains est d'une grande limpidité, dépourvu de toutes les métamorphoses en honneur chez les écrivains dont le cerveau est vide de faits précis. Comme un historien qui contenterait pour les siècles futurs, il veut situer le décor et les personnages d'une façon sincère... Rien de vague ni de fabriqué, de falsifié. Cependant, ces différents héros de l'éternel drame semblent de tous les temps, de tous les pays... Ils sont couleur de terre, déjà estompés de la brume, de la poussière de tous les siècles. »

Une grande partie de l'article d'André Fontainas est consacrée à l'œuvre d'Eugène Demolder. Il l'étudie depuis la *Légende d'Yperdamme* jusqu'à l'*Arche de M. Cheunus*. Amoureulement André Fontainas se promène par la *Route d'éméraude*, chausse les *Patins de la reine de Hollande*, flaire les fleurs du *Jardinier de la Pompadour*. « Eugène Demolder, dit-il, est l'homme épris des formes de la vie, qu'il fait chanter et qui rayonne par son art. Tout ce qui nous apparaît beau, grand, pur, sain, vibre sous sa plume; où nous ne découvrons que laideur, turpitude ou monotonie, lui encore connaît le secret de faire chatoyer devant nous quelque splendeur qui s'ignorait. »

Plus loin :

« Aucun acte, aucun geste, aucun aspect d'aucune vie, muette ou non, ne le laisse indifférent, et son noble, vaste et clair talent s'applique à former, d'une réunion choisie de ces vies qui se mêlent, se complètent sans cesse et en tout lieu, de vastes tableaux mouvants, lumineux, radieux, comme est elle-même toute la vie. »

Et plus loin :

« L'imagination d'Eugène Demolder hante toutes les provinces de la légende et de l'histoire la plus minutieuse. Peu de livres sont aussi exactement documentés que les siens. Il n'y paraît pas tout de suite parce qu'il insuffle à tous les objets qu'il a choisis dans le fatras un mouvement si réel, une si nécessaire importance que l'énorme part de l'érudition patiente perd sa sécheresse. »

La façon de construire un livre de l'auteur du *Jardinier de la Pompadour*? La voici d'après Fontainas :

« Délibérément ce que peut contenir une époque, non point de passions : les passions sont éternelles, se répètent en tout temps et en tous lieux, les mêmes, mais de modes, de gestes, de couleurs et de formes qui les signifient, les altèrent ou les dissimulent? Quel fut le rêve d'un temps, son idéal, sa manière d'accepter la vie, de conjurer le malheur, de courir à la quête de la fortune? Cela, le moment et le site une fois arrêtés, l'exprimer en mettant en scène des figures assez caractéristiques pour le résumer presque entier, dans son éclat naïf, son ignorance de soi-même, sa foi inconsciente, ses espérances dévouées et aussi ses ridicules, telle la proposition sur laquelle Demolder construit ses romans. »

Enfin, défini, le style de Demolder :

« Le style de Demolder, toujours abondant de matière, se compose d'une succession pleine, sonore, sans remous. Il va droit au

fait, le saisit dans tout l'apparat de son aspect plastique, le maintient sous la lumière qui répand à sa surface une valeur décisive, et glisse ainsi pour se joindre à d'autres phrases aussi chantantes et nourries. Au surplus, le fait tel qu'il le voit n'est jamais banal ou quelconque : du bout des doigts il le tient et en joue comme d'un joyau qui brille. Jamais il ne s'aventure et ne s'éparpille au hasard. C'est un style positif, qui ne s'épanche qu'en épithètes utiles, dédaigne l'ornement superflu ; bien assez fleuri, déjà, il redouterait la surcharge, et sa vigueur saine en serait corrompue. Néanmoins, en des descriptions, que jamais il ne se perd à dissenter, faisant toujours apercevoir ou comprendre l'âme par extérieur et le sentiment par le geste, il muse avec des mots qui se sourient, surpris de s'être joints et reconnus, et de s'éclairer mutuellement de leurs facettes neuves comme aux rythmes d'un poète soudain illuminées. »

L'ARTISTE

Une pensée d'H. TAINE :

Une âme ayant sa vie propre, un caractère personnel et distinct qui se laisse entrevoir même comme dans un brouillard vague, quelle nouveauté ! Et c'est là tout l'art, avec son principe, sa dignité, sa récompense : manifester et perpétuer une personne, qui est l'artiste, et dans cette personne ce qui est essentiel. A tout degré et dans tout domaine, son affaire est de dire aux hommes : « Voici ce qui était en moi et ce que j'étais ; à vous de regarder, de mesurer et d'emprunter ce que bon vous semble. »

NÉCROLOGIE

Henri Fantin-Latour.

C'est l'un des plus nobles artistes de ce temps qui disparaît, un maître qui sut être personnel tout en restant dans la tradition classique. Né à Grenoble en 1836, Fantin-Latour commença son éducation artistique chez son père, puis il suivit les leçons de Lecoq de Boisdauban et de Couture. Il entra ensuite à l'École des Beaux-Arts et se lia avec l'élite des peintres de son époque : Ingres, Delacroix, Courbet, Corot, Millet, Manet, Renoir, Monet. Il débuta au Salon de 1861 par une grande toile intitulée : *Un atelier aux Batignolles*, actuellement au Musée du Luxembourg, dans laquelle il groupa autour d'Edouard Manet, assis à son chevalet, Zola, Renoir, Z. Astruc, Edm. Maître, Scholderer, Bazile, A. Rimbaud, etc. L'*Hommage à Delacroix* (collection E. Moreau-Nélaton) et l'*Hommage à Berlioz* (Musée de Grenoble) consacrèrent définitivement sa réputation. Il exprimait avec un art recueilli et profond la personnalité de ses modèles, découvrant sous leurs traits physiques leur individualité morale. Quelques-uns de ses portraits sont des chefs-d'œuvre. Il excellait aussi à évoquer, dans l'intimité d'un atelier ou d'une chambre d'étude, l'atmosphère calme du travail intellectuel. La toile que possède de lui le Musée de Bruxelles appartient à la série de ces compositions réalistes qu'ennoblit la pensée. Elle caractérise à merveille la sensibilité particulière de sa vision. Chez Fantin, l'observation, quelque rigoureuse fût-elle, s'alliait toujours à une spiritualité qui conférait à ses modèles une beauté grave et réfléchie. Le style d'Ingres fusionné avec le naturalisme de Courbet produisit sans doute cet alliage heureux.

Fréquemment, le peintre s'abandonnait à l'imagination et chevauchait sa chimère sans souci de la réalité. C'est l'une des faces, et non la moins séduisante, de son talent. En des peintures vaporeuses qu'anime le souffle léger du XVIII^e siècle, en des lithographies d'un métier voluptueux, il transposa les inspirations musicales de Wagner, de Schumann, de Berlioz, trouvant d'exactes et saisissantes commentaires à leurs pensées.

Mais ces œuvres sont dans la mémoire de tous. Il suffit de les citer pour indiquer la grande perte que subit l'art français en perdant le maître célèbre qui rattachait, pour ainsi dire, l'école contemporaine à ses précurseurs.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Hier samedi a eu lieu au théâtre Molière la première reprise de la pittoresque et exquise *Véronique* de Messager. C'est M^{lle} Jane Barre, la talentueuse divette, qui chante le rôle d'Hélène de Solanges. M. Péronnet a fait broser un nouveau décor pour le premier acte et fait faire des costumes coquets.

Matinée à 2 heures tous les dimanches. Aux matinées les enfants paient demi-place.

L'Exposition d'art et d'art appliqué à l'école N° 7, rue Ribaucourt, 21, à Molenbeek, se ferme demain lundi, 5 courant.

Au cours de cette exposition ont été organisées plusieurs auditions musicales et des conférences sur des sujets d'art. M. Dumont, le distingué professeur à l'Académie locale, a vivement intéressé son public par une conférence sur les arts industriels ; il y a quelques jours, le poète Liebrecht, devant un public choisi et nombreux, s'est fait vivement applaudir après sa conférence sur Max Waller.

Aujourd'hui dimanche, le Cercle Symphonique de la commune, sous la direction de M. Dispa, donnera un concert artistique dans le grand hall de l'exposition.

M. L. Bartholomé a exécuté pour la maison d'édition Dietrich et C^{ie} une remarquable reproduction du tableau de V. Gilsoul, *Soir à Bruges*. L'artiste s'est très heureusement servi du procédé de l'eau-forte en couleurs, qui commence à se répandre et qui donne de magnifiques résultats. La richesse, l'harmonie, la profondeur de tons obtenus sont surprenants. Le tableau original est traduit avec la plus grande fidélité et l'impression fait illusion.

En France bon nombre d'artistes parmi les plus réputés, et entre autres MM. Raffaëlli, Besnard, Thaulow, Bracquemond, La Touche, Jeannot, etc. ont réalisé, dans ce genre spécial, des œuvres charmantes. Souhaitons que leur exemple soit suivi en Belgique. Déjà Henri Evenepoel avait compris tout l'intérêt et les ressources multiples qu'offre aux artistes la gravure en couleurs. D'autres, W. Schlobach, F. Khnopff, A. Rassenfosse, L. Titz, F. Maréchal, H. Meunier, V. Mignot, F. Charlet, etc. ont agrandi le cercle de ses découvertes. Il y a dans l'application de ce procédé tout un avenir sur lequel il est utile d'attirer l'attention des artistes et du public.

— Le *Penseur* de Rodin :

Nous rappelons que les admirateurs de Rodin offriront prochainement à la ville de Paris le superbe *Penseur* en bronze de Rodin. La souscription, dans laquelle les sommes les plus minimes sont recueillies et qui doit contenir surtout les noms de tous les artistes connus, sera bientôt close. Nous attirons sur elle l'attention des artistes belges. Il importe que leurs noms soient inscrits parmi ceux des promoteurs de ce beau mouvement. Ce sont les *Arts de la Vie* qui en ont pris l'initiative. On envoie le montant des souscriptions à M. Georges Mourey, directeur des *Arts de la Vie*, 6, chaussée d'Antin, à Paris. L'inauguration de la statue pourra avoir lieu en décembre.

« Les Américains détenaient jusqu'à ce jour un amusant record dit *l'Express* : celui de la fantaisie en matière de procédés électro-raux. L'Italie vient de le leur enlever et c'est aux réactionnaires de Turin que revient ce mérite, si l'on peut qualifier ainsi leur dernière trouvaille.

Pour triompher d'un candidat socialiste, M. Morgari, ils lui ont opposé... un ténor. Et quel ténor ! Le célèbre Tamagno en personne ! Mais l'ingéniosité de la trouvaille n'est pas tant dans le choix de ce candidat inattendu que dans le procédé employé par l'artiste lyrique pour la période électorale. N'ayant sans doute aucune idée de ce que pouvait être un programme politique ou aucun argument à opposer à la dialectique de M. Morgari, Tamagno a décidé de... chanter un air d'opéra dans chacune des réunions où il devra se présenter.

Les gazettes qui donnent cette information sensationnelle négligent de nous dire si le grand ténor italien se fera suivre d'un

orchestre pour l'accompagner. Il faut reconnaître que sa tentative n'est point banale. Mais que voilà bien un admirable sujet d'opérette bouffe pour un auteur embarrassé! Chaque article du programme serait remplacé par un grand morceau du répertoire. Des réformes? Tamagno chanterait la *Muette de Portici*. La liberté sociale? On entendrait les *Huguenots*. La lutte contre le cléricisme? Ce serait le tour de la *Juive*.

Le Piémont appréciera-t-il ce procédé musico-électoral? Dans

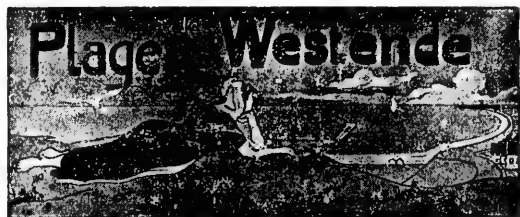
l'affirmative, il ne restera plus à Tamagno qu'à employer cette méthode à la Chambre et les débuts du ténor député à Montecitorio ne manqueront pas de piquant. Néanmoins, qu'il se méfie! Ses collègues pourraient bien lui refuser leurs voix — comme superflues.

L'histoire est amusante. Malheureusement elle a été démentie par Tamagno lui-même, qui a déclaré à un rédacteur de la *Réforme* qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce récit.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLEGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable.

dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

VILLE DE TERMONDE

La place de professeur de la classe de dessin d'après la tête antique, ornements et cours supérieur de perspective à l'Académie royale des Beaux-Arts de Termonde sera vacante au 1^{er} octobre 1904. — Traitement 1.900 francs.

— Les artistes qui désirent postuler cette place devront s'adresser à l'Administration communale de Termonde avant le 20 septembre prochain.

Le concours-examen, imposé par le Gouvernement, aura lieu devant un jury désigné par la Ville. Les candidats seront prévenus du jour et recevront le programme du concours immédiatement après la clôture du délai de présentation. La nomination se fera par le Conseil communal.

La connaissance du flamand est exigée.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Fête des arbres (EUGÈNE DEMOLDER). — Mes Lectures. *Le Branle*. *La Passante des quatre saisons* (HUBERT KRAÏNS). — Notes de musique. *La Réouverture de la Monnaie* (H. L.). — Les Artistes et la Protection de l'Etat. — L'Art et la Nature. — La Musique en Suisse. — Chronique judiciaire des arts. *Photographies d'artistes*. — Petite Chronique.

LA FÊTE DES ARBRES

A JACQUES DES CRESSIONNIÈRES

Un magazine jeune : *Le Samedi* — un poète : notre camarade Souguenet — veulent créer à Bruxelles la FÊTE DES ARBRES. Mais les arbres sont toujours en fête ! Au printemps, quand la sève monte, comme la jeunesse au visage des jolies filles, et allume le crépitement des feuilles vertes ou, plus nuptiale, la joie blanche et rose des fleurs, n'est-ce pas fête ? En été, les fruits mûrissent et — telles de belles patriciennes allant aux bacchanales

parées de bijoux et gonflées de désirs, bouches rouges, seins audacieux ! — les grands cerisiers brillent, constellés de pourpre, les pruniers bleussent, d'un bleu violet plein de nuit amoureuse et d'aurore timide, et les poiriers sont d'or ! Fête, toujours fête ! Même le deuil des branches, aux jours d'automne, apparaît de cuivre et de bronze, magnifique comme une sonnerie de cors, tout pavoisé de pourpre, de cinabre, d'ocre et de chrome ! Triomphale mélancolie ! L'hiver habille les chênes de neige et de givre. Ils deviennent les habitants merveilleux des doux pays de Noël, ils sont de légendaires seigneurs vêtus de dentelles. A cette saison blanche ils font songer à des fêtes douces : on attend qu'un ange vienne jouer du violon sous les sapins candides. Et même aux jours gris rien n'est plus élégant que le squelette des arbres, tout de grâce nerveuse, tout en poussée du ciel, tout en finesse : la fête des branchettes nues !

Cependant je souscris toujours à une fête en plus. Et celle des arbres me charme par son paganisme ; c'est une fête panthéiste ! Ainsi elle plonge dans des passés délicieux et en même temps elle me paraît une célébration digne des temps où l'âme humaine sera plus douce.

Et si vous aimez les fêtes, pourquoi ne célébrez-vous pas celles des arbres célèbres ? Il y a l'*arbre de la science du bien et du mal*, qui fut au paradis terrestre. Dans leurs manuscrits les Byzantins en firent un figuier, les Italiens un figuier ou un oranger. L'*Arbre de Jessé*, symbolique, et offrant la généalogie de Jésus-Christ, a été souvent reproduit au moyen-âge. Puis il y a le *Cèdre du Jardin des Plantes*, le *Châtaignier de l'Etna*, le plus gros arbre du monde, appelé le *Châ-*

taignier des cent chevaux depuis que Jeanne d'Aragon trouva un abri sous ses branches avec sa suite de cent seigneurs, — le *Marronnier du 20 mars*, aux Tuileries, l'*Oranger de Versailles du grand Bourbon*, le plus ancien de la terre, le *Laurier de Virgile*, planté par Pétrarque sur le tombeau du poète latin, le *Mûrier de Shakespeare*, planté sur la tombe du dramaturge anglais, le *Mûrier de Milton*, planté par lui-même devant sa maison, le *Saule de Sainte-Hélène* et le *Saule d'Alfred de Musset*, le *Pommier de Newton*, le *Noyer de Jean-Jacques Rousseau*, le *Laurier d'Isola Bella*! Et que d'autres!

Mais puisque je parle des arbres, et à ceux qui les adorent, pourquoi ne leur confierai-je pas un peu de la peine que j'éprouvai, au sujet de l'objet de leur nouveau culte, en août dernier? La forêt de Fontainebleau brûlait! Le soir, des taches rouges plaquaient le ciel au-dessus de Chailly. C'était sinistre. Dans la nuit chaude et étouffante de cet été, au milieu des plaines de Fleury-en-Bière et de Perthes, l'immense flambée angoissait. On entendait au loin des bruits de clairon : les lignards et les dragons attaquaient le feu. Une odeur âcre se répandait partout. Parfois résonnait un bruit sourd et terrible : celui de grands arbres qui s'effondraient. Des paysans couraient à travers champs, éclairés vaguement par l'incendie. Des soldats à cheval galopèrent sur les routes. Des bruits inquiétants se répandaient dans les auberges encore ouvertes : la forêt était perdue et la ville et le château allaient périr dans la catastrophe! Toute la région était émue. On percevait les terribles lueurs jusqu'à Corbeil, jusqu'à Melun. Cela dura trois nuits!

Le 18 août, aux premières lueurs du soleil, j'entrai dans la forêt. Les soldats avaient abattu l'incendie, après une lutte opiniâtre. On pouvait pénétrer partout. Un beau soleil inondait la grande route de Chailly à Fontainebleau, dorait les cimes, faisait miroiter le doux frisselis des feuilles, jetait sur l'immense forêt une immense et pure lumière, tout l'enthousiasme d'un ciel resplendissant.

Je ne me suis jamais approché de la forêt de Fontainebleau sans émotion. Elle me rappelle la mer. De loin ses lignes infinies, ses horizons bleus ont la grandeur de ceux de l'océan. Elle respire le profond silence de la mer au repos. Sans eau elle est sans oiseau, sans ramage. Elle devient l'énorme Taiseuse et l'on dirait qu'elle garde les secrets de cent mille printemps et de cent mille automnes, comme la mer conserve en elle le souvenir muet des fêtes sous-marines. Mais la forêt a aussi ses tempêtes. Elle hurle, se déchaine, épouvante! Elle aussi alors possède cent voix, lance des cris horribles au ciel et les branches volent au loin comme les immenses crachats d'écume de la mer soulevée.

Ce qui m'attire également dans la forêt de Fontaine-

bleau, c'est son antiquité. En certains coins on la dirait d'une autre époque terrestre. Ses grands rocs vous parlent des temps où les déluges transportaient des pierres formidables. Sa solennité donne le frisson. Elle est un décor admirable pour une chevauchée de walkyries, — ou parfois pour une scène romantique de Weber. C'est la forêt admirable entre toutes.

Je l'ai comparée à la mer. Au milieu d'elle Fontainebleau et son château sont pareils à une île royale et, sur les lisières, des villes et des villages. Moret, Bois-le-Roi, Barbizon, Nemours, sont comme des ports.

Je l'ai souvent sillonnée en tous sens, la forêt, toujours avec joie, avec ferveur, avec amour, mais la dernière fois j'ai senti une angoisse en gagnant la croix du Grand-Veneur.

Qu'allais-je voir?

Tout d'abord, — sauf les dragons veillant ainsi qu'à proximité d'un champ de bataille à tous les carrefours, — rien ne décelait l'incendie. C'était la même allée majestueuse, aux bornes ornées de fleurs de lys héraldiques, claire, vibrante et bordée de dômes de verdure, de talus sablonneux, presque toujours solitaire et que j'ai vue parfois traversée par un cerf qui s'arrête au milieu d'elle et écoute.

Mais à mi-côte, à droite, sur une largeur de 20 mètres, le talus herbeux est noir, d'un noir brunâtre de café brûlé, les sapins sont rôtis, les feuilles de la futaie crispées. C'est la trace du fleuve de feu qui a jailli à Belle-Croix et s'est enfoncé, d'un côté vers Barbizon, de l'autre dans la vallée de la Saule. Il a coupé la forêt en deux. Sa largeur varie. Parfois il se rétrécit, parfois il s'élargit; en certains endroits il forme de grands lacs sombres. Dans ces incendies, la flamme, sournoise, sourde, rampe dans les mousses et les herbes, puis, tout à coup, d'un sapin elle fait une grande torche, d'un genévrier une pièce d'artifice. Il y a des arbres que le feu paraît avoir laissés intacts au milieu du tapis de cendres où se calcinent les poires de pin, mais il en a séché les fibres au pied et, la sève ne pouvant plus passer, les hêtres ou les bouleaux sont voués à la mort. On circonscrit le fléau en creusant des fossés, on l'étouffe à coups de baguettes sur le sol. Travail terrible dans la fumée qui saisit à la gorge et qui aveugle.

En suivant de petits chemins tortueux qui côtoyaient le lit funèbre du fleuve et qui eux-mêmes montraient à leurs bords de grandes léchades de flammes, je me rendis à Bellevaux. Qui ne connaît ce carrefour charmant, si souvent célébré dans les vieux guides et les magasins pittoresques, avec sa croix blanche, des chasseurs à courre qui galopent, le vieux chêne Clovis au bord de sa petite mare, la plaine de rochers où pleurent des saules romantiques? C'était charmant d'arriver en cet endroit qui avait la gaieté claire d'une clairière et dont la couleur fine et argentée faisait songer à Corot.

Il ne reste rien.

— C'est l'enfer ! me dit un sergent qui passait.

Quel décor pour le Dante ! Des squelettes d'arbres noirs, sinistres comme des gibets, levant des moignons tragiques, et sur la terre, des débris, du fusain. La vallée qui s'ouvre devant Bellevoix a l'air d'une mine éventrée. On attend le démon, lugubre et puant, qui est le roi de ces horreurs. Les arbustes sont émiettés et les rochers eux-mêmes, les beaux rochers où avaient passé les reflets de tant de ciels et qui gardaient la farouche ardeur de tant d'étés implacables, sont hideusement noirs. Partout le feu purifie. Ici il salit. Les pauvres rocs moussus, naguère émeraude et dorés, maintenant barbouillés comme des charbonniers ! A Bellevoix, cela a été le champ du grand carnage. Tout est consumé. La croix blanche seule, au milieu du carrefour, reste, telle une croix de cimetière !

Tous les grands arbres sont détruits ! Du Clovis il reste un monceau de cendres, quelques branches grisâtres, un bout du tronc écroulé que les flammes achèvent lentement. Des soldats, autour, assistent à son agonie, comme à celle d'un héros. Ce chêne avait, dit-on, plus de sept siècles. Il avait vu, sans aucun doute, sur cette route qui va de Melun à la Croix du Grand-Veneur et qui est une des grandes allées de chasse et de promenade, passer François I^{er} devisant avec Léonard de Vinci, vieux et malade, ou avec Andrea del Sarto ! Il devait se rappeler du Primatice et de Benvenuto Cellini, les grands artistes qui furent à Fontainebleau et se reposèrent à son ombre encore jeune ! Il contempla jadis la vraie reine de Fontainebleau, Diane de Poitiers, celle des amours, des tournois, des chasses et des festins ! Il a surpris Henri IV en partie galante, a vu Louis XIV en carrosse, et au XVIII^e siècle il abrita quelque déjeuner raffiné de marquises à mouches et à paniers et de petits maîtres ! Mais il s'enivra des lumières de sept siècles, il but à mille ciels, il fut agité par d'innombrables tempêtes. Que d'aurores ont rosi ses cimes, que de soirs les ont rougies ! Il est vénérable comme les vieilles idoles ! Il se dressait en lui un des vieux cœurs du monde ! Il agonise ! De la cendre ardente — du sang ! — coule d'une plaie de l'écorce sèche ! Bientôt il ne restera rien, plus rien. Et dans le décor sauvage, lamentable, où le malheur immense vient de s'abattre, où la fatalité a brisé des pierres et écrasé des géants, — il me semble que j'entends, tragique, géniale, douloureuse, — la marche funèbre de Siegfried résonner par-dessus la forêt.

O LA FÊTE DES ARBRES !

EUGÈNE DEMOLDER

MES LECTURES

Le Branle, par HÉLÈNE CANIVET (1). — **La Passante des quatre saisons**, par WILLIAM RITTER (2).

De charmantes et vigoureuses improvisations, des esquisses qui sont presque des œuvres, tel m'apparaît le *Branle* de M^{lle} Hélène Canivet qui, si c'est un début, comme je le crois, peut être considéré comme un beau début. L'auteur possède à la fois l'œil d'un peintre et les moyens d'expression d'un poète lyrique. Il chante ce qu'il voit le long de sa route, tantôt en prose et tantôt en vers. Il dit la force des arbres, le charme des forêts, la tristesse des hôpitaux, l'âpreté des banlieues et le mystère des nuits. Tout cela est observé d'une façon personnelle et l'on rencontre à chaque pas des images superbes et une grande abondance d'expressions pittoresques. Les vers, intéressants par l'aisance et la grâce naturelle de leur rythme, sont quelquefois un peu lâches, et nous leur préférons la prose dont le grain est plus serré et qui garde toujours, dans sa souplesse, une grande pureté de ligne.

J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer à cette place mon admiration pour le talent de William Ritter. Cet écrivain suisse, qui choisit de préférence les sujets de ses histoires en Autriche, est doué d'une singulière force et d'une virtuosité non moins singulière. Sa prose magistrale fait songer aux vers impeccables des derniers parnassiens. Comme ceux-ci, il est artiste avant tout. Ses œuvres sont ciselées et polies avec un soin extrême ; elles ont l'éclat, la dureté et la sonorité du bronze. Elles sont même presque trop parfaites. Un peu de simplicité dans la façon de raconter des choses simples mettrait de l'air dans ses récits et ferait mieux ressortir la valeur des passages essentiels. Ce manque de souplesse, qui rend un peu fatigante la lecture de *Leurs Lys et leurs Roses* et de *Fillette slovène*, deux solides et vibrants romans où l'on rencontre des beautés de tout premier ordre, se retrouve dans la première des trois nouvelles que M. Ritter vient de publier, celle qui donne son titre au volume : *La Passante des quatre saisons*. On admire sans réserve le parti artistique que l'auteur a su tirer de l'amour platonique d'un pauvre petit *kellner* de wagon-restaurant pour une grande dame roumaine, qui se manifeste à lui sous les quatre espèces d'une jolie adolescente, d'une fiancée insouciant, d'une épouse satisfaite et, finalement, d'une malheureuse créature abandonnée et ruinée. Mais le plaisir reste surtout artistique. L'émotion filtre à peine à travers la phrase serrée et tendue comme une barre de métal. Par contre, nous la trouvons largement répandue dans la troisième nouvelle : *La Douce Compassion de la mer et du ciel*. Il y en a un peu moins dans la seconde, *Le Pèlerinage à Maria-Zell*, mais ici elle nous paraît exister tout à fait dans la bonne mesure. L'artiste et l'homme ont, cette fois, combiné leur collaboration de façon à faire de ce récit — une idylle qui se joue entre deux petites Tyroliennes et un jeune ramoneur — une œuvre remarquablement proportionnée. Cette nouvelle est forte, comme tout ce qui sort

(1) Bruxelles, Lacomblez.

(2) Paris, *Mercur de France*.

du vigoureux talent de M. Ritter, mais il entre dans cette force une douceur virile qui en tempère l'éclat et qui ajoute aux mérites littéraires de l'histoire un charme naturel et souverainement captivant.

HUBERT KRAINS

NOTES DE MUSIQUE

La Réouverture de la Monnaie.

Jamais elle ne fut plus brillante. Quatre soirées consécutives, quatre succès du meilleur aloi. *Les Maîtres chanteurs*, *Paillasse*, *Le Maître de chapelle*, *Coppelia*, *La Tosca*, *Werther*, voilà certes une copieuse entrée en matière, et si les deux œuvres italiennes et surtout celle de M. Massenet sont d'un niveau musical plutôt inférieur, les soins donnés à l'interprétation rendent leur audition très suffisamment intéressante.

On le sait, nous entrons, cette année, dans la saison des mille et un ténors. Qui donc a prétendu qu'il n'y en avait plus ? Voyez le tableau du personnel : on en a mis partout ! Et non des moindres. Réputés ou ignorés, ceux que ces premières reprises nous ont fait connaître sont de grande valeur, et l'on éprouve, à les comparer, le plaisir de les trouver également artistes, sincères et sympathiques.

La salle de la Monnaie avait fait toilette dorée et renouvelé son rouge fard pour présenter au public de saison le ténor Laffitte, dans le rôle difficile de Walther des *Maîtres chanteurs*. Il s'en est acquitté d'une façon charmante. Sa voix au timbre franc, sonnante bien en dehors, sa jolie prestance, la modestie de ses attitudes ont séduit dès le premier tableau.

M. Laffitte chantait ce rôle pour la première fois. Il a composé son personnage avec grande intelligence. Sans verser dans la minauderie, il a su être caressant avec mesure. Il a exactement saisi le caractère « germaniquement familier » de certaines pages de la merveilleuse partition, ce qui, pour un tempérament latin, indique une heureuse largeur de compréhension ; les scènes du premier tableau du troisième acte, notamment, ont été jouées par le maître comédien Albers et lui dans une adorable atmosphère de poésie et d'attendrissement.

Peut-être cette douceur est-elle légèrement nuisible à l'autorité que l'on est accoutumé d'exiger d'un ténor. Pour ma part, je ne voudrais pas m'en plaindre, tout au moins dans ce rôle. Je préfère ce Walther-ci, avec ses inexpériences, sa jeunesse naïve, son naturel désarmant, à certains autres trop pompeux ou trop agités d'une passion hors de propos. Sans doute, M. Laffitte paraît plus traditionnel que pénétré de la conception wagnérienne, et sa mimique stéréotypée ne s'inspire pas assez étroitement des situations dont elle doit refléter et révéler l'esprit. C'est là une question d'étude. Le jeune artiste a le désir de bien faire et il ne pourrait choisir de meilleurs éducateurs, s'il désire s'améliorer, que les dirigeants de la maison qui l'héberge.

La voix de M. Laffitte est conduite avec goût et style. Elle est toute « dans le masque », ce qui donne à la prononciation une rare netteté, dont pourraient s'inspirer avec fruit certaines élèves sorties de notre Conservatoire. La voix dans le masque n'échappe que rarement au danger de la sonorité nasale. M. Laffitte n'esquive pas toujours ce petit péril, et certaines diphtongues sonnent plus

haut que les dents. C'est bien peu de chose. Un organe très en dehors était indispensable dans ce déplorable vaisseau sonore qu'est l'Opéra de Paris, d'où vient M. Laffitte. La Monnaie est d'une acoustique plus bienveillante, et le chanteur pourra en peu de semaines ramener dans l'équilibre le très sympathique ensemble de ses moyens vocaux. C'est un sincère, nullement cabotin. Bruxelles devait l'adopter sans hésitation.

Nous n'avons pu entendre M. Salignac et devons remettre à un prochain dimanche le plaisir de parler de lui. Quant à M. Dalmore, voici quatre ans (depuis son début dans *Samson*) que ce journal suit avec une attention toujours plus laudative les progrès qu'il réalise ; la saison qui s'ouvre nous donnera l'occasion d'en constater de nouveaux.

Il nous reste à signaler M. Muratore. Jeune, peu connu ; bien bâti, ardent, sincère ; la voix adroite et jolie, et juste assez de trac pour se concilier la sympathie. Nous ne pouvons ni ne voulons analyser son tempérament après ne l'avoir vu que dans ce *Werther* médiocre et d'une esthétique si douteuse. Néanmoins, il faut reconnaître que l'artiste a su tracer son rôle avec un vif instinct dramatique, et qu'il a donné un relief opportun aux quelques expressions sincères que le démarquage de l'œuvre de Goethe avait respectées. Mais quelle partition veule et perpétuellement soucieuse du seul effet scénique ! Et comme il doit être difficile, pour des artistes que la flamme d'art anime, de conserver en eux la féconde émotion convaincue, au milieu de ces flonflons sans consistance, de ces mélodies apathiques et sans souffle, ou de ces agaçants boumboum ! boumboum ! par lesquels M. Massenet croit atteindre les sommets du pathétique le plus poignant !

H. L.

Les Artistes et la Protection de l'État.

Très justes, ces réflexions du *Petit Bleu* :

Que l'efflorescence des beaux-arts donne à un pays du lustre et de la gloire ; que les peintres, les sculpteurs, les écrivains formulant les notions primordiales, les conceptions de l'univers, les façons de sentir d'une nation, rendent de précieux, d'inappréciables services, voilà qui est incontestable. Ils ont donc droit aux encouragements et à la protection de l'État. Mais il faut avouer qu'il mettent à réclamer ce droit une insistance singulièrement indiscret. Les revues et les journaux spéciaux consacrent certainement la moitié de leurs articles à réclamer des achats et des subsides.

Les peintres, qui, incontestablement, sont les plus favorisés, sont aussi les plus exigeants. Alors que les encouragements aux lettres se limitent à quelques maigres achats de volumes, à quelques pauvres subsides, les encouragements aux beaux-arts comportent d'abord quantité d'achats et de commandes ; il n'est, de plus, pas un jeune peintre ou un jeune sculpteur intéressant qui n'ait obtenu quelques subsides. Mais ces grands hommes en puissance — dès qu'un adolescent s'est mis en tête de manier le pinceau ou l'ébauchoir, il est un grand homme en puissance — sont fort étonnés de ce que l'État ne se charge pas de leur entretien.

Un peintre, qu'on nous dit des plus éminents, vient encore de publier dans la *Ligue artistique* de longues et lamentables doléances. Il compare avec indignation notre budget des beaux-arts avec le budget français et avec le budget autrichien, négligeant de comparer les ressources de la France et les ressources de l'Autriche avec les ressources de notre petit pays.

Et notre peintre s'indigne. Ne vous semble-t-il pas que son point de vue est singulièrement faux ?

Certes, la direction des Beaux-Arts a pour devoir d'encourager les jeunes intéressants. Mais sa première obligation est d'enrichir les musées nationaux de toutes les grandes œuvres significatives qui se produisent, et ces œuvres-là, elle ne les paie jamais trop cher. Elle se doit aux artistes, certes, mais elle se doit plus encore à l'art national.

Au surplus, protecteurs et protégés ne pourront jamais s'entendre. Un artiste croit toujours plus ou moins à son génie : il ne juge pas, il a la foi.

L'acheteur, le protecteur, le fonctionnaire, qu'il soit compétent ou qu'il ne le soit pas, juge et doit juger. A l'artiste qui lui dit : « Pourquoi ne m'achetez-vous pas mon tableau ? », il répondrait, s'il avait plus de franchise que de politesse : « Parce que vous n'avez pas de talent, cher Monsieur ! » Ce à quoi le peintre ne manquerait pas de riposter : « Vous n'y entendez rien, vous êtes un crétin, ou vous êtes prévenu contre moi par mes ennemis. »

L'Art et la Nature.

Une pensée de Puvis de Chavannes : « La nature contient tout, mais d'une manière confuse. Il faut élaguer en elle tout ce qui est contingence, accident, tout ce qui est « momentanément inexpressif », c'est-à-dire ce qui ne tendrait pas à dire notre pensée. En un sens on peut dire que l'Art achève ce que la Nature ébauche, prononce la parole que l'immense Nature balbutie. »

LA MUSIQUE EN SUISSE

A l'occasion de la cinquième réunion annuelle de l'Association des musiciens suisses, qui a eu lieu à Berne à la fin de juin, trois grands concerts donnés dans la cathédrale de cette ville ont fait connaître les œuvres de vingt-sept compositeurs helvétiques. Plusieurs d'entre elles offrent une réelle valeur. Au premier rang, dit un correspondant du *Guide musical*, figure la messe de Fr. Klose. Ce compositeur, qui habite le plus souvent Vienne ou Karlsruhe, est déjà avantageusement connu en Allemagne. Mottl a monté à Karlsruhe son conte dramatique d'*Ilsebill (Le Pêcheur et sa femme)*. La pièce est sur le point d'être reprise et va être montée à Stuttgart et à Munich. La messe qui vient d'être donnée à Berne amène sous notre plume la qualification de chef-d'œuvre, dont l'abus doit nous rendre pourtant circonspect. L'impression produite a été énorme, et plusieurs directeurs de musique ont annoncé, à la suite de cette audition, leur intention de mettre l'œuvre à l'étude dès l'automne prochain. Voilà un résultat tangible de la fête.

Même chose aura lieu pour la *Symphonie héroïque* de Hans Huber, dont le second mouvement en tout cas mérite d'être déclaré génial. Cette symphonie exige un grand orgue et un soprano solo.

Deux grandes œuvres ont encore retenu l'attention : la *Symphonische Phantasie* de Volkmarr Andreæ, un jeune Bernois de vingt-trois ans, partition à travers laquelle passe comme un souffle de Richard Strauss, et le *Juif errant* de Fr. Hegar, le distingué directeur de musique à qui Guillaume II a cru devoir faire la leçon à l'occasion du dernier concours des sociétés chorales allemandes. Le Kaiser trouve la musique de Hegar trop compliquée, pas assez populaire et s'étonne de la faveur extraordinaire que lui témoignent les chanteurs de son empire. Au concours en question, en effet, les chœurs de Hegar occupaient une place très prépondérante. Son *Juif errant* est un poème pour soli, chœur mixte et orchestre d'une grande élévation de pensée et d'une admirable euphonie.

Il faut mentionner encore la rapsodie pour orchestre de J. Lauber et la *Fantaisie pastorale* de W. Pahnke, toutes deux extrêmement intéressantes.

Chronique judiciaire des Arts.

Photographies d'artistes.

On peut admettre qu'une personne qui se fait photographe gratuitement autorise tacitement le photographe à vendre et à reproduire les portraits qu'il a faits, — surtout lorsqu'il s'agit d'une personnalité appartenant au théâtre ou célèbre à un titre quelconque. Mais si aucune convention de ce genre n'a été prévue, si, par exemple, une artiste s'est rendue, sans y être sollicitée, chez un photographe et lui a commandé son portrait alors que rien ne pouvait faire supposer de sa part un but de publicité, il est interdit au photographe, à défaut d'une autorisation formelle, de reproduire les clichés ou de les céder à autrui.

C'est ce qu'a décidé le tribunal de la Seine par un jugement en date du 8 octobre 1903. Justement irritée de voir son portrait reproduit à la première page d'un journal intitulé *Paris-Vivant* dans un numéro spécial consacré aux « Maisons closes », M^{lle} L... poursuit devant la justice répressive les éditeurs du journal et le photographe qui avait cédé à ceux-ci le cliché du portrait litigieux. Les éditeurs furent condamnés, pour diffamation, à un mois de prison, 2,000 francs d'amende et 5,000 francs de dommages-intérêts envers la partie civile. Le photographe fut acquitté, sa complicité n'ayant pas été suffisamment établie.

M^{lle} L... fit assigner ce dernier devant le tribunal de commerce pour l'obliger à réparer le préjudice qu'il lui avait fait subir en cédant, sans son autorisation, le cliché aux éditeurs du journal. En vain le défendeur alléguait-il sa bonne foi et le fait que M^{lle} L... ne lui ayant pas payé les portraits qu'il avait faits, il était demeuré propriétaire des clichés. Le tribunal décida que la faculté qu'il avait de disposer des clichés ne pouvait s'exercer qu'à la condition de ne pas léser les intérêts du modèle et le condamna à 1,000 francs de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

La Monnaie annonce pour cette semaine les spectacles suivants : Aujourd'hui dimanche 11, en matinée, à 1 h. 1/2, *Werther* (abonnement suspendu); le soir, la *Tosca*; lundi 12, *Paillasse*, *Coppélia* et le *Maitre de chapelle*; mardi 13, les *Maitres Chanteurs*; mercredi 14, première de *Carmen*; jeudi 15, la *Tosca*; vendredi 16, première de *Mignon*; samedi 17, *Carmen*; dimanche 18, en matinée, à 1 h. 1/2, la *Tosca*; le soir, *Mignon*.

Au Parc, samedi prochain 17, une représentation avec le concours de M. Galipaux : *Les Fourberies de Scapin* et le *Médecin malgré lui*.

La direction du théâtre Nolière se trouve dans l'obligation de prolonger d'une semaine les représentations de *Véronique*; chaque soir on refuse du monde. Aujourd'hui dimanche, *Véronique* sera jouée en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2; aux matinées les enfants paient demi-place.

L'année dernière un prix de 1,000 francs fut fondé par les Concerts Ysaye en faveur des compositeurs belges; ce prix fut obtenu par notre compatriote M. V. Vreuls avec sa *Symphonie pour orchestre et violon principal*. Cette fondation étant définitive, l'administration fait connaître aux intéressés que les œuvres susceptibles d'obtenir ce prix (partitions ou réductions au clavier) devront être envoyées, avant le 1^{er} janvier 1905, à M. Théo Ysaye, 121, rue Emile Banning, Bruxelles.

Le 18 courant paraîtra un nouvel organe hebdomadaire illustré, théâtral, artistique, littéraire et mondain : *Bruxelles mondain*.

Il annonce des comptes rendus des représentations théâtrales; expositions artistiques; articles sur la mode; variétés; nouvelles théâtrales du pays et de l'étranger; portraits et biographies d'ar-

tistes, etc. Comité de rédaction : M^{me} Good Luck, MM. Jack, rédacteur en chef, et Maurice Delfosse.

Abonnement : fr. 7.50 par an. Rédaction et administration, rue du Gazomètre, 13, Bruxelles-Nord.

La fin d'une statue.

Une curieuse anecdote racontée par l'*Eventail* :

La Monnaie eut jadis une statue en marbre de Talma qui ornait le grand vestibule. Après l'incendie du théâtre, la statue fut retirée des décombres. Quélus, qui était directeur, racheta ces débris et tant bien que mal parvint à reconstituer la statue qu'il plaça dans le vestibule de sa maison de la rue De Launoy, à Molenbeek. Lorsqu'il vendit sa propriété pour aller habiter un petit immeuble de la rue du Persil, il y a une trentaine d'années, il dut, à son grand regret, laisser son Talma trop encombrant à Molenbeek et le nouvel acquéreur, ne sachant que faire de ce marbre tragique qui ne lui disait rien, le fit casser en morceaux pour en paver le sol de la buanderie.

Cette statue avait été offerte au théâtre par les citoyens de Bruxelles après une série de représentations à la Monnaie du grand tragédien.

A propos de ce « marbre tragique », la *Ligue artistique* a annoncé qu'il se trouve toujours, tel que l'a laissé M. Quélus, dans la propriété de M. Bréda, rue Delaunoy, au centre de la cour-jardin, « défiant les injures du temps, grâce à une épaisse carapace de couches de couleur superposées depuis l'abandon de M. Quélus.

M. Emile Berchmans vient d'achever le plafond du théâtre Royal de Liège, dont il surveille le placement.

Apollon, rayonnant, s'avance avec un geste de bienvenue. A sa gauche sont les muses. A la droite du dieu s'esquisse un groupe de musiciens célèbres : Grétry, Gluck, Lully; puis Rossini, Wagner et Gounod. Ceux-ci présentent à Apollon leurs œuvres, qui symbolisent l'opéra italien, l'opéra allemand et l'opéra français.

Les muses : c'est Polymnie, qui préside à la poésie lyrique, et Erato, protectrice de l'élégie. Derrière elle, Melpomène tient le glaive et la torche enflammée, emblèmes de la tragédie, et Thalie, couronnée de lierre, sourit derrière le masque de la comédie. Dans le fond se groupe Uranie, Calliope et Clio, tandis que Terpsichore, en une pose charmante, se prépare à esquisser un pas de danse. Enfin Euterpe, muse de la musique et de la poésie lyrique, se rapproche du dieu Apollon.

Trois compositions complètent l'allégorie de l'opéra. C'est Figaro, le joyeux barbier de Séville, qui tente Rosine à la barbe de Bartholo; c'est, plus loin, la chevauchée héroïque et fantastique des Walkyries; c'est, enfin, mélancolique, le roman éternel de Faust et de Marguerite.

Le nouveau plafond du théâtre Royal est peint à l'huile, en couleurs claires, très fraîches, et avec ces tons parfois un peu étranges, mais d'une originalité si profonde qui caractérisent les œuvres de M. Emile Berchmans.

La décoration générale de la salle qui, elle aussi, sera très claire, rehaussée de filets d'or, avec une discrétion suffisante, mettra bien en relief le plafond.

La classe 18 de l'exposition de Liège concernant le matériel de l'art théâtral a décidé de faire figurer dans son compartiment :

- 1° Des plans de théâtres indiquant les progrès réalisés en ces dernières années, tant au point de vue de la construction même que de la sécurité, de l'éclairage, de la machinerie, du mobilier, etc.
- 2° L'histoire du costume théâtral, au moyen de documents tels que collections de dessins, ouvrages spéciaux, photographies, mannequins, costumes, etc.;
- 3° Des maquettes de décors plantés;
- 4° Des affiches artistiques de théâtre;
- 5° La bibliographie théâtrale;
- 6° Une galerie de portraits d'auteurs et d'artistes lyriques et dramatiques ayant honoré l'art belge;
- 7° Des instruments de musique particuliers à la musique théâtrale;

- 8° Des photographies d'artistes dans leurs rôles principaux;
- 9° Des accessoires de théâtre.

Une commission spéciale, sur la proposition de M. Clarys, a été nommée pour activer l'organisation préparatoire.

L'exposition de l'art militaire, également sera particulièrement intéressante; l'emplacement comprendra 2.000 mètres carrés. On y mettra sous les yeux du public tout l'outillage perfectionné des armées modernes et l'on examine actuellement la possibilité de jeter, sur la Dérivation, un pont militaire.

Quant au diorama, il sera plus vaste que le diorama des expositions précédentes et l'on y verra tous les uniformes de l'armée belge. Le peintre Léon Abry et le sculpteur Hippolyte Le Roy travaillent à sa réalisation. On s'efforcera, dans chaque groupe du diorama, de reproduire des scènes réelles de la vie du soldat.

Le théâtre du Peuple à Bussang a donné le 7 août son premier spectacle annuel. La nouvelle pièce jouée était *La Passion de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes de M. Maurice Pottecher. Trois mille spectateurs, villageois et touristes français ou étrangers ont longuement applaudi l'auteur et les interprètes, qui ont été excellents.

A diverses reprises la scène s'est ouverte, aux applaudissements du public, sur le décor naturel de la colline verte et riante.

M. Georges Marty, chef d'orchestre des concerts du Conservatoire de Paris, vient de lire au directeur de l'Opéra, M. Gailhard, l'opéra en deux actes qu'il a écrit sur un livret de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, et qui a pour titre *Daria*.

M. Gailhard a promis aux auteurs une distribution de choix; *Daria* serait jouée après *Tristan et Yseult*, qui doit passer en octobre, et avant *Armide*, qui doit être donnée vers février.

On sait que M. Marty, entre autres ouvrages, a fait représenter au théâtre Lyrique de la Renaissance le *Duc de Ferrare*.

Dans la dernière livraison des *Marg's* (1), Eugène Montfort publie des notes sur la Littérature pleines d'observations justes. « A la vérité, dit-il, on ne sait plus ce que c'est que la littérature. Le gros public, ne possédant point de culture littéraire, ignore pourquoi il doit lire, comment lire peut lui être bon, et les écrivains, tout le monde l'étant, ignorent pourquoi ils doivent écrire, comment écrire peut être bon. Les uns et les autres ne comprennent plus que toute l'utilité de la littérature est de polir les esprits. Ils ne savent pas que rien n'est plus délicieux qu'un esprit fin, orné et poli, que c'est là le produit le plus cher et le plus rare, et encore qu'une nation n'a de prestige et d'éclat dans le monde qu'autant qu'elle possède beaucoup de ces esprits là. » Dans le même fascicule, une très jolie *Vie de Benvenuto Cellini*, Florentin du XVI^e siècle.

Dans la livraison d'août du *Studio*, M. C. Lewis Hind étudie l'œuvre de l'aquarelliste Moffat-P. Lindner, dont de superbes reproductions en couleurs illustrent le fascicule. M. L. M. Richter analyse l'exposition des Primitifs français, M. A.-E. Lüticke l'art de Max Liebermann, M.-R. Mobbs celui de l'émailleur Heaton. Enfin M. Percy Bate nous fait connaître un nouveau peintre animalier, Joseph Crawhall, dont le talent s'apparente à celui de Carton-Moorepark et de Sydney Lee. Des croquis de Renouard, une revue des œuvres exposées à Dusseldorf, etc. complètent cette très artistique livraison.

La ville de Venise vient de publier le règlement de sa sixième Exposition internationale des Beaux-Arts. Celle-ci aura lieu du 22 avril au 31 octobre 1905 et sera ouverte aux peintures, sculptures, gravures, dessins et objets d'art.

Pour les artistes invités, le transport sera gratuit; les autres jouiront, sur le parcours italien, d'une réduction de 50 p. c. La commission sur les ventes sera de 10 p. c. Les œuvres devront être annoncées au secrétariat avant le 1^{er} janvier 1905 et parvenir à Venise du 10 au 25 mars. Il ne sera pas accordé de sursis.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général. Municipio di Venezia.

(1) Paris, H. Floury.

On a vendu récemment à Londres, aux enchères publiques, tous les objets mobiliers faisant partie de la succession du duc de Cambridge.

Un tableau de Gainshorough, représentant *Maria Walpole, comtesse Waldegrave, duchesse de Gloucester*, a été adjugé 12,100 guinées (un peu plus de 300,000 francs). C'est là le plus haut prix qui ait jamais été payé pour un tableau en Angleterre. Jusqu'à présent le record appartenait à un portrait de Reynolds qui fut vendu, il y a quelques années, 11,000 guinées (277,000 francs).

Mais une lutte plus âpre encore s'est livrée autour des tabatières du feu duc, dont une, datant de l'époque Louis XV, a été adjugée au prix de 46,000 francs; quatre autres, du temps de Louis XV et

de Louis XVI, ont trouvé preneurs à 37,000, 17,000, 12,000 et 11,000 francs.

Sommaire du n° 71 (août 1904) de l'*Art décoratif*, (24, rue Saint-Augustin, Paris; agence belge, passage Lemonnier 7, Liège). *Henri Le Sidaner*, par Camille Maclair (neuf illustrations). *Une Maison à Paris*, par Edmond Uhry (quatorze illustrations). *Rembrandt Bugatti*, par Emile Sedeyn (quatorze illustrations). *Le Sentiment décoratif des Primitifs français*, par Charles Saunier (huit illustrations). *Concours de la Société d'encouragement à l'Art et à l'Industrie* (une écriture), par Léon Riotor (quatre illustrations).

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

En vente chez J.-G. COTTA, éditeurs, Stuttgart.

ÉDITION INSTRUCTIVE D'ŒUVRES CLASSIQUES POUR LE PIANO
SONATES ET AUTRES ŒUVRES POUR LE PIANO

par

L. van BEETHOVEN

Édition élaborée par S. LEBERT et H. DE BULOW avec le concours de I. VON FAISST.

Traductions française et italienne du texte explicatif par E. CLOSSON et I. VALETTA.

Cinq volumes : 35 marks.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Zola critique d'art (suite). *La Critique de Manet et des Impressionnistes* (MÉDÉRIC DUFOUR). — Les Roches sculptées de Rotheneuf (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Grandes Publications d'art. *Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst* (O. M.). — Le Panthéisme de la musique (ADRIEN MITHOUARD). — L'Action du temps sur la peinture. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Emile Zola critique d'art⁽¹⁾

II. — La Critique de Manet et des Impressionnistes.

L'opuscule d'Emile Zola sur Edouard Manet fut écrit en 1867. Le critique ne pouvait donc connaître qu'une partie de l'œuvre; mais telle est l'unité de cette œuvre, telle aussi la perspicacité du critique, que parmi les toiles peintes ensuite, il n'en est pas de considérable qui ne soit là caractérisée d'avance. En même temps qu'il

juge le maître, Emile Zola observe le mouvement auquel il donna le branle et encourage les disciples dans l'effort qu'ils tentent pour représenter avec plus de vérité les aspects divers de la nature et noter avec naïveté les impressions faites sur leurs sens par les jeux éternellement variés de la lumière. Mais, à cette date, s'il sut prévoir, il ne pouvait qu'annoncer les conséquences de la révolution accomplie. Aussi importe-t-il de compléter ces aperçus par certaines pages de l'*Œuvre*, l'un des plus intéressants et des plus « forts » entre les romans des *Rougon-Macquart*, dont le héros, Claude, abstraction faite de la névrose héritée, ressemble comme un frère à Manet, à Cézanne, à Monet; artiste incomplet, qui meurt à la peine, avant que d'atteindre au succès, mais réussit du moins à accréditer la méthode du *plein air*, impose à l'opinion rebelle la peinture *blonde* et même se montre curieux des recherches que fait son camarade Gagnière sur l'emploi des tons complémentaires. Des conversations de Claude et de Sandoz, par la figure duquel Zola a fait son propre portrait, l'on pourrait extraire une esthétique complète des deux écoles parallèles, le *naturalisme* dans les lettres, l'*impressionnisme* dans la peinture.

Les parents de Manet contrarièrent sa vocation. Ils avaient les préjugés de leur temps contre les artistes. Ils l'embarquèrent comme novice sur un vaisseau, qui le porta à Rio-de-Janeiro. Mais « les solitudes lumineuses de l'océan et du ciel » fortifièrent sa passion. A son retour il va visiter l'Italie et la Hollande; il y fait provision de souvenirs, mais n'en rapporte point d'idées précises sur la voie qu'il suivra. Car, revenu à Paris, il entre dans

(1) Suite. Voir notre numéro du 21 août.

l'atelier de Couture. Trois années durant, il se débat contre la discipline académique; enfin, en 1860, il peint son *Buveur d'absinthe*, où paraît déjà son originalité, pour imparfaitement dégagée qu'elle soit encore. En 1863 il figure à l'exposition Martinet et au Salon des Refusés; en 1865, il expose l'*Olympie*, qui fait scandale. Zola note encore, dans le langage nouveau que parle Manet, durant ces premières années, quelques « tournures espagnoles », mais il le montre essayant déjà « de voir la nature telle qu'elle est, sans la regarder dans les œuvres et les opinions des autres ». Seuls, les artistes sont grands, qui observèrent directement la nature et en donnèrent une traduction nouvelle et personnelle. « Je voudrais que les toiles de tous les peintres du monde fussent réunies dans une immense salle, où nous pourrions aller lire page par page l'épopée de la création humaine. Et le thème serait toujours la même nature, la même réalité, et les variations seraient les façons particulières et originales, à l'aide desquelles les artistes auraient rendu la grande création de Dieu. »

Exprimer la nature selon un mode nouveau, toute l'esthétique de Zola tient dans cette brève formule. Objectera-t-on qu'elle n'est point neuve? Mais remarquez que Zola donne au mot nature toute son extension. Il n'entend point par là une nature corrigée par un idéal, la Grèce pour les classiques, le Moyen-Age pour les romantiques. Ce qu'il propose à l'imitation de l'artiste, c'est la nature entière, dont tous les aspects et toutes les fonctions sont également dignes d'être considérés. Entre les manifestations de la vie, il ne faut pas choisir : toutes sont belles, pour qui sait regarder. C'est un détestable préjugé que le « goût », moyenne où la sottise a la plus grande part, à laquelle il ne faut donc pas ravaler la sensibilité de l'artiste. Qu'il dise ce qu'il sent, comme il le sent. A cette seule condition, il sera grand. Ainsi fit Edouard Manet, en rompant avec les classiques et les romantiques.

Certes, il y avait eu avant lui des peintres originaux. Dans l'*Œuvre*, Claude rend justice à Delacroix et à Courbet. « Hein? le vieux lion romantique, quelle fière allure! En voilà un décorateur qui faisait flamber les tons! Et quelle poigne! Il aurait couvert les murs de Paris, si on les lui avait donnés : sa palette bouillait et débordait. Je sais bien, ce n'était que de la fantasmagorie; mais tant pis, ça me gratte; il fallait ça, pour incendier l'École... Puis l'autre est venu, un rude ouvrier, le plus vraiment peintre du siècle, et d'un métier absolument classique, ce que pas un de ces crétins n'a senti. Ils ont hurlé, parbleu! Ils ont crié à la profanation, au réalisme, lorsque ce fameux réalisme n'était guère que dans les sujets; tandis que la vision restait celle des vieux maîtres et que la facture reprenait et continuait les beaux morceaux de nos musées... Tous

les deux, Delacroix et Courbet, se sont produits à l'heure voulue. Ils ont fait chacun son pas en avant. Et maintenant... Oh! maintenant... il faut autre chose! »

Il y eut aussi les paysagistes, en particulier l'école de Barbizon. Mais ces artistes ne pratiquaient pas le *plein-air* à la lettre; et ceux qui, par exception, ne travaillaient pas dans l'atelier, *reportant* sous le jour faux de la verrière l'esquisse brossée dans les champs, prenaient encore trop de libertés avec la nature; ils choisissaient, corrigeaient selon un idéal contestable; et, par conséquent, appliquaient dans toutes leurs *compositions* une formule immuable.

C'est cette « autre chose », réclamée par Claude, que Manet apporta en 1860 et que Zola analyse dans son opuscule avec tant de finesse. Ce qui le frappe avant tout dans les toiles de Manet, « c'est une justesse très délicate dans les rapports des tons entre eux ». Le peintre observe donc *la loi des valeurs*. Or, selon Zola, il n'y a, dans l'école moderne, que Corot, Courbet et Manet qui aient toujours suivi cette règle. Aussi leurs œuvres ont-elles tout ensemble « une netteté singulière, une grande vérité et un grand charme d'aspect ». Mais Manet se distingue de ses deux devanciers parce qu'il part d'ordinaire d'une note plus claire que nature. Il établit entre tous les tons de son tableau la même relation qu'il a perçue entre les tons du modèle. C'est la même échelle, mais plus élevée : « Ses peintures sont blondes et lumineuses, d'une paleur solide. Les objets représentés baignent dans une lumière douce, « une sorte de clarté grise, qui emplit la toile entière ».

Manet peint par masses. Les objets imités sont rendus par de larges taches, qui se commandent les unes les autres. « Une tête posée contre un mur n'est plus qu'une tache plus ou moins blanche sur un fond plus ou moins gris; et le vêtement juxtaposé à la figure devient par exemple une tache plus ou moins bleue mise à côté de la tache plus ou moins blanche. De là une grande simplicité, presque point de détails, un ensemble de taches justes et délicates, qui, à quelques pas, donne au tableau un relief saisissant ». Zola se résume ainsi : « Toute la personnalité de l'artiste consiste dans la manière dont son œil est organisé : *il voit blond et il voit par masses*. »

Manet séduit Zola par « une grâce un peu sèche, mais charmante ». Il y a là « certaines lignes exquises, certaines attitudes grêles et jolies, qui témoignent de son amour pour les élégances des salons ». On ne saurait mieux caractériser certains portraits et l'*Olympie*. Le critique illustre son jugement d'une comparaison très juste : cette peinture simplifiée rappelle « les gravures japonaises, qui lui ressemblent par leur élégance étrange et leurs taches magnifiques ».

Zola ne néglige point d'expliquer le « métier ». Il est, dit-il, « plutôt délicat que brusque; l'artiste n'em-

ploie que la brosse et s'en sert très prudemment; il n'y a pas des entassements de couleurs, mais une couche unie. Cet audacieux, dont on s'est moqué, a des procédés fort sages, et si ses œuvres ont un aspect particulier, elles ne le doivent qu'à la façon toute personnelle dont il aperçoit et traduit les objets ».

Manet n'est pas un idéaliste. Il traite la figure humaine comme une nature morte. Il la fixe sur la toile telle qu'il la voit, sans autre souci que de faire « une traduction d'une justesse littérale ». Ce n'est pas un peintre d'histoire, plagiant ses devanciers dans quelque nouvelle *Mort de César*; c'est un analyste, qui s'applique à représenter les réalités de son temps. Il est ainsi plus sincère, plus vrai, plus humain.

Après cette critique, pénétrante et définitive, du style de Manet, Zola passe en revue les œuvres antérieures à 1867. J'admire qu'il devance le jugement que, presque quarante ans après, nous portons sur ces tableaux. Parmi les huit toiles de l'Exposition universelle, Zola préfère la *Chanteuse des rues* : « l'œuvre entière est d'un gris blond et doux; la nature m'y a semblé analysée avec une simplicité et une exactitude extrêmes. Une pareille page a, en dehors du sujet, une austérité qui en agrandit le cadre ». A propos du *Ballet espagnol* et de la *Musique aux Tuileries*, il remonte à ceux qui en méconnaissent la vérité, qu'il leur fallait se mettre à la distance de perspective; d'où, composant son tableau, le peintre voulait qu'on le contemplât. Après quarante ans d'avertissements, le public s'obstine encore à se mettre le nez sur un Monet ou un Van Rysseberghe, et s'étonne de n'y voir qu'un fouillis de couleurs! Espérons que dans cinquante ans...

Zola fait une admirable analyse du *Déjeuner sur l'herbe*, refusé au Salon de 1863. En voici la fin : « Ce qu'il faut voir dans le tableau, ce n'est pas un déjeuner sur l'herbe, c'est le paysage entier, avec ses vigueurs et ses finesses, avec ses premiers plans si larges, si solides, et ses fonds d'une délicatesse si légère; c'est cette chair ferme, modelée à grands pans de lumière, ces étoffes souples et fortes, et surtout cette délicieuse silhouette de femme en chemise qui fait, dans le fond, une adorable tache blanche au milieu des feuilles vertes; c'est enfin cet ensemble vaste, plein d'air, ce coin de la nature rendu avec une simplicité si juste, toute cette page admirable dans laquelle un artiste a mis les éléments particuliers et rares qui étaient en lui. » Mais, surtout, la critique de l'*Olympia* est décisive et vengeresse. « Le public, comme toujours, s'est bien gardé de comprendre ce que voulait le peintre; il y a eu des gens qui ont cherché un sens philosophique dans le tableau; d'autres, plus égrillards, n'auraient pas été fâchés d'y découvrir une intention obscène. Eh! dites leur donc tout haut, cher maître, que vous n'êtes point ce qu'ils pensent; qu'un tableau pour vous est un simple prétexte à ana-

lyse. Il vous fallait une femme nue et vous avez choisi Olympia, la première venue; il vous fallait des taches claires et lumineuses, et vous avez mis un bouquet; il vous fallait des taches noires et vous avez placé dans un coin une négresse et un chat. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Vous ne le savez guère, ni moi non plus. Mais je sais, moi, que vous avez admirablement réussi à faire une œuvre de peintre, de grand peintre, je veux dire à traduire énergiquement et dans un langage particulier les vérités de la lumière et de l'ombre, les réalités des objets et des créatures. » — Parmi les toiles de 1866, Zola signale le *Portrait de M^{me} M.* et la *Jeune Dame en 1866*. Il loue aussi des marines et des fleurs.

Il ne s'indigne pas outre mesure des clameurs soulevées par ces toiles. Il sait que tous les maîtres, Delacroix et Courbet les derniers, furent bafoués. C'est que la foule n'est pas guidée. A qui se fierait-elle, dans le tumulte des opinions confuses? Les critiques, ignorants pour la plupart, lui parlent de morale ou de philosophie quand il ne s'agit que de peinture. Eux-mêmes ravalent tout à ce qu'ils appellent le goût, et qui n'est rien d'autre que la routine.

Dans l'*Œuvre*, Zola a conté le martyre de Claude, l'un de ces *impressionnistes*, toute leur vie incompris, vilipendés, injuriés. Mais il a dit aussi l'influence de cette « peinture blonde », conquérant peu à peu les Salons même d'où Claude était exclu. Cet obstiné renonce à peindre dans l'atelier, dresse son chevalet sur les quais, dans les ruelles de Montmartre. Il a compris que non seulement le paysagiste, mais le peintre « de genre » doit peindre non une esquisse, mais son tableau dans l'atmosphère même où baigne le modèle qu'il prétend représenter. La formule de Barbizon est ainsi élargie. C'est le *plein-air* non seulement de Cézanne, de Monet, de Sisley, de Seurat, mais aussi de Manet, de Renoir, de Berthe Morisot, de Degas : le peintre et le modèle dans la même lumière.

Zola ne resta pas indifférent aux recherches des *néo-impressionnistes*, quand ils tentèrent d'appliquer à l'art de peindre les théories d'Helmholtz, de Chevreul et de Charles Henry. Un camarade de Claude, Gagnière, esprit curieux, partagé entre la peinture et la musique, explique ainsi son procédé : « Je pose mon ton... Le rouge du drapeau s'éteint et jaunit, parce qu'il se détache sur le bleu du ciel, dont la couleur complémentaire, l'orangé, se combine avec le rouge. » Le propos est interrompu. Claude veut le reprendre, mais Gagnière ne lui répond pas, absorbé dans ses évocations de Chopin et de Schumann.

Le critique de *Mon Salon* et d'Édouard Manet rendit aux impressionnistes un inappréciable service. Il les comprit, les aima, les encouragea, les défendit. Il revendiqua pour eux le droit à la personnalité. Ce qui lui plut dans Manet et ses disciples, c'est qu'ils étaient

nouveaux. Ils s'éloignaient des chemins battus de la routine, pour s'ouvrir une voie qui ne fût qu'à eux. Il dit, dans sa *Dédicace à Cézanne* : « Nous cherchions des hommes en toutes choses, nous voulions dans chaque œuvre, tableau ou poème, trouver un accent personnel. Nous affirmions que les maîtres, les génies, sont des créateurs, qui, chacun, ont créé un monde de toutes pièces, et nous refusions les disciples, les impuissants, ceux dont le métier est de voler çà et là quelques bribes d'originalité. » Zola ne s'abaissa pas à flatter le goût public. Il heurta de front le préjugé. Le scandale ne le rebuta point. Son courage ne défaillit pas, — et le temps lui donna raison.

Le long commerce qu'il eut avec les *impressionnistes* lui profita. Il fut pénétré par leur influence. Dans les paysages des *Rougon Macquart* (dans les *Trois Villes* et les *Erangiles*, une autre influence agira, celle des *symbolistes*), il appliquera certains de leurs procédés. Ce serait une étude intéressante que de chercher à définir quelle relation il y a entre une *impression* de Claude Monet et telle description de l'*Assommoir* ou de la *Terre*. Peut-être en proposerai-je une esquisse à mon ami Octave Maus.

MÉDÉRIC DUFOUR

Les Roches sculptées de Rotheneuf.

J'ai passé cinq semaines, pendant ces vacances, à dix portées de fusil d'une scandaleuse horreur. J'étais à la plage de la Guimorais et il s'agit des rochers sculptés de Rotheneuf. Depuis dix ans, un prêtre qui se dit « l'Ermite de Rotheneuf » fait des beaux rochers de ce village un amoncellement de statuettes et de frises horribles. Il taille, et surgissent des saints, des magistrats, des Bretons, des Bretonnes, des diables, des animaux chimériques, des autels, des madones, des monstres, en un méli-mélo apocalyptique.

Sans respect pour l'œuvre de son dieu, cet odieux bonhomme a abimé ainsi toute une partie des roches, au bord de la mer. Sans autre but qu'une basse gloriole (je le montrerai tout à l'heure) et qu'une exploitation du public (il y a à l'entrée de son infâme carrière un tronc au-dessus duquel l'ermite déclare qu'il n'est pas riche!), ce redoutable Philistin a défiguré la nature en un de ses coins les plus charmants! Spectacle hideux, informe, repoussant! N'y cherchez pas la naïveté touchante qu'on peut trouver en certains cimetières bretons rustiques. On dirait l'œuvre d'un apache en mal de diablerie; c'est plus laid et plus sauvage que des fétiches congolais; on pourrait qualifier ce style de « macaque flamboyant »! Et ces sculptures stupides sont badigeonnées des plus cruelles couleurs : verts, qui font grincer des dents, rouges qui mettraient des sauvages en fuite, bleus qui aveugleraient le soleil lui-même! A épouvanter les pieuvres, à dégoûter les crabes!

Et ce Michel-Ange de l'ordure a ménagé des descentes et des escaliers afin qu'on puisse commodément visiter ses produits. On

y vient d'ailleurs. Il y a de Saint-Malo à Rotheneuf vingt-cinq minutes de tram à vapeur. Et les gens en villégiature à Dinard, Paramé, Rochebonne, se précipitent par centaines pour voir les rochers de l'Ermite. Des cartes postales, en vente partout, et « fort débitées », représentent au surplus la côte ravagée par le néfaste prêtre. On y voit, posant comme un Coquelin, l'Ermite : l'Ermite au travail, l'Ermite au repos (que n'est-il éternel!), l'Ermite en prêtre, l'Ermite admiré par de belles dames, puis des fragments, comme s'il s'agissait des détails d'un beau portique ou d'une fresque splendide. Lorsqu'on va à Rotheneuf, on est presque toujours certain de rencontrer l'Ermite. Il cabotine autour de son musée en plein air, au-dessus duquel, pour attirer mieux encore l'attention que par les pancartes placées le long de la voie du train, il a hissé au sommet d'un long mât une oriflamme à fleurs de lys. Son œil rayonne, interroge les passants : « As-tu vu mes rochers? »

Il a ses admirateurs, je vous le jure. La foule qui laisserait le Louvre vide, s'il était là, paraît fascinée par cette apothéose du mauvais goût. Elle a l'air d'approuver cette insulte à la Beauté et à la Nature. Elle vient s'inspirer du déplorable exemple! De vieilles dames que séduit l'origine sacerdotale de l'entreprise, des bourgeois bien pensants, des curieux vêtus en automobilistes et qui s'extasiaient sur « le temps qu'il a fallu employer », encouragent le malfaisant sculpteur par leurs aumônes! Lui se vante qu'il reçoit plus de visites que les auberges, et, avec des airs onctueux et des gestes imprégnés de l'autorité d'un grand artiste, encourage les garçonnets (je l'ai entendu) à s'adonner aux beaux-arts. C'est honteux! Mais que faire? Attendre que la mer, par ses marées bienfaisantes, efface ces ordures, et que le bon goût règne sur la terre. Tout cela n'est pas très prochain. Toutefois, ne vous semble-t-il pas qu'il faut signaler le cas de l'Ermite de Rotheneuf à ceux qui s'occupent de l'éducation esthétique des foules, — des malheureux qui doivent avoir plus de mal que les Japonais autour de Port-Arthur, avec moins d'espoir, sans doute. Et, à un autre point de vue, vous figurez-vous un naufragé échouant, au clair de lune, parmi ces roches étranges, peuplées d'êtres baroques et de hideurs fantômales. Un cauchemar à le rendre fou!

EUGÈNE DEMOLDER

Les Grandes Publications d'art.

Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst, von JULIUS MEIER-GRAEFE. Trois forts volumes; 800 pages de texte; gr. in-8°; 300 gravures hors texte; cartonnage d'éditeur. Stuttgart, Jul. Hoffmann.

Conçu sur un plan nouveau, cet abrégé du développement de l'art moderne constitue un édifice considérable. C'est le plus important et le plus complet, certes, des ouvrages critiques inspirés par l'évolution contemporaine.

Celle-ci fut étudiée maintes fois dans les limites d'une époque, d'une école, d'un pays. Des monographies ont initié le public à l'œuvre d'un Manet, d'un Whistler, d'un Turner, d'un Guys, d'un Rodin, d'un Meunier, d'un Carrière. Mais nul écrivain n'avait osé entreprendre jusqu'ici l'histoire générale de toutes les tendances actuelles de l'art en remontant à leurs origines, en les suivant jusqu'à leurs aboutissements, en les rattachant aux énergies dont elles

sont issues pour en déduire les principes d'une esthétique nouvelle. Pareille étude suppose une somme peu commune de recherches, une documentation laborieuse, de multiples connaissances et un sens critique exercé.

L'Allemagne est peut-être le seul pays où l'on s'attelle, le cœur léger, à des entreprises d'aussi longue haleine. Et mieux que personne M. Meier-Graefe, — que sa collaboration à *Pan*, à *l'Art décoratif* et diverses publications spéciales ont montré parfaitement renseigné sur l'art d'aujourd'hui (1), — était à même de tracer de cet art un tableau méthodique.

Au lieu de s'astreindre à l'ordre chronologique, l'auteur divise l'admirable floraison des artistes de la fin du XIX^e siècle en groupes distincts qu'il oppose les uns aux autres, tout en reliant chacun d'eux aux maîtres qu'ils revendiquent ou dont ils procèdent à leur insu. Les grandes étapes historiques, depuis celles des mosaïstes et des fresquistes primitifs, jusqu'à la Renaissance, au XVIII^e siècle et à l'Empire sont résumées à grands traits en des chapitres préliminaires qui servent, dans le cours de l'ouvrage, à établir la généalogie spirituelle des artistes.

Ceux-ci sont étudiés isolément et dans leurs influences. Ingres, Delacroix, Daumier, Millet ouvrent la marche. M. Meier-Graefe analyse ensuite Edouard Manet et les impressionnistes, Cézanne et les artistes qui s'inspirent de son art, Degas et ses continuateurs, Auguste Renoir, — « les quatre piliers, ainsi qu'il les appelle, de l'art contemporain ». — La couleur et la composition des peintres français rapprochées de celles de Turner et de Constable lui fournissent d'ingénieux développements qui l'amènent à écrire l'histoire du Néo-Impressionnisme, de ses luttes en Belgique, de son développement en France, avec une exactitude qui tranche sur l'ignorance habituelle des historiographes de cette période tumultueuse.

L'Impressionnisme en sculpture, résumé par les œuvres de Rodin, la tradition d'Ingres, le romantisme éclos à l'ombre de Rembrandt, Gauguin et l'École de Pont-Aven forment ensuite une succession de chapitres intéressants. Si les classifications et les groupements imaginés par l'auteur paraissent souvent arbitraires, voire paradoxaux, la sûreté de son érudition et l'impartialité de sa critique confèrent à l'ouvrage une réelle valeur.

L'Allemagne n'est, bien entendu, pas oubliée : l'œuvre de Feuerbach, de Hans von Marées, de Böcklin, de Hildebrand, de Klinger, de Ludwig von Hoffmann est passé en revue, de même que celui de Leibl, de Liebermann et de leurs disciples. Un chapitre sur la recherche du style ouvre d'exacts aperçus sur la peinture et la plastique anglaises, complétés par un abrégé des arts décoratifs, des livres et de l'illustration. Et la Belgique reçoit, pour sa renaissance ornementale, de justes louanges. Un chapitre spécial, hautement admiratif, est consacré à Georges Minne.

Se trouvera-t-il un éditeur disposé à publier une traduction de cet ouvrage ? Nous le souhaitons, car la plus grande place y est faite aux artistes français et belges. On jugera de l'importance du traité par ce fait que la table des personnalités citées renferme douze cents noms !

Le troisième volume est composé uniquement de gravures. Il s'y trouve nombre de documents inédits d'un puissant intérêt. Et rien n'est plus instructif que de comparer, par exemple, une figure

de Maillol au torse antique de la Vénus du Musée des Thermes, ou les *Baigneuses* de Renoir à celles de Fragonard... Les hiérarchies, les aristocraties artificielles, les suprématies inventées par la critique s'évanouissent. La beauté des œuvres, seule, demeure, indépendamment du temps et des écoles.

O. M.

Le Panthéisme de la musique.

« La nature ! Est-il un autre art que la musique qui soit emporté vers elle par d'aussi irrésistibles affinités ? Qui de nous, à certaines heures, n'a senti, dans ses vastes déchainements rythmiques, remuer et se précipiter le grand fleuve des forces du monde ? Tout ce qui flotte en nous d'indéfinissable, toutes les énergies éparses, toutes les passions malades, tous les vagues desirs, toutes les stagnantes ardeurs de l'âme, elle les réunit, les stimule et les pousse, et de tout ce qui se dispersait en nous elle forme un courant invincible qui s'écoule avec tout nous-même dans l'Océan universel. Elle nous jette à même la nature. Cela est si spontané et si impérieux en elle qu'un souffle panthéiste semble animer la plupart de ses chefs-d'œuvre. Ils tendent vers de grandes conceptions cycliques imitant le système des mondes. Le bon Haydn, nouvel Hésiode, solennise la Création et les Saisons ; Schumann, Berlioz chantent l'incantation de la Nature ; Beethoven tragique court échevelé dans la campagne en proie au délire de l'univers ; Wagner s'enfonce dans les profondeurs étincelantes de la forêt barbare. L'antique horreur dont frémissaient les Druides sous la clarté lunaire persiste dans le bruissement de nos harmonies. La musique occidentale est naturaliste. En elle, en effet, le nombre s'exprime, qui meut la lumière et la nuit dans les cieux. La même harmonie est en elle qui ordonna les évolutions du firmament, et ses beautés formulent la grande loi des mondes. C'est l'art où il tient le plus d'univers, le plus contemplatif. Voilà sans doute pourquoi, dès la plus lointaine origine, une haleine de printemps embaumait la chanson populaire et pourquoi les grands musiciens se montrèrent toujours tellement impressionnés par les paysages. »

(*Traité de l'Occident.*)

ADRIEN MITHOUARD

L'Action du temps sur la peinture.

M. Durand-Gréville est l'auteur d'une intéressante théorie sur les changements chimiques de la couleur, plus spécialement de celle des verdure dans les tableaux anciens : les verdure, selon l'épaisseur du pigment ou la nature du fond sur lequel il est étalé, prennent toutes les nuances du jaune et du brun, parfois du rouge éteint.

Après l'avoir exposée dans une brochure publiée à l'occasion du Congrès d'histoire de l'Art à Amsterdam en 1898, il l'a développée et complétée au Congrès de Bruges réuni à l'occasion de l'Exposition des Primitifs flamands.

Dans un mémoire publié par la section d'art du Congrès international d'histoire en 1900, M. Durand-Gréville avait étudié les *Changements de couleur de l'encre des dessins*. Les vieux dessins, tout comme les vieilles écritures à l'encre de fer, pâlissent, rougissent et jaunissent par l'action prolongée de l'air et de la lumière. Mais ici c'est l'oxygène de l'air qui agit pour « rouiller » le fer contenu dans l'encre.

L'ennemi des tableaux n'est pas l'oxygène : c'est l'acide sulfhydrique contenu, à l'état de doses infinitésimales, dans l'air que nous respirons. M. Durand-Gréville ne s'est pas contenté, cette fois, de constater les changements produits : il en donne l'explication dans sa dernière brochure ; mieux que cela, il fournit la preuve expérimentale de son explication chimique : « Nettoyez,

(1) Entre autres une excellente brochure de vulgarisation : *Manet und sein Kreis*, septième volume de la collection illustrée *Die Kunst*, éditée par M. RICHARD MÜLLER. Berlin, J. Bard, 1902.

dit-il, dans le fond d'un plat de porcelaine blanche des virgules de couleurs vertes et jaunes, versez dessus une solution d'acide sulfhydrique : vous verrez au bout de peu de temps ces couleurs brunir. La transformation commence toujours par la partie où la couleur est étalée en couche très mince. »

En exposant ces faits, l'auteur pense qu'il pourra prévenir certaines erreurs d'attributions. En effet, on dit quelquefois : « Ces deux tableaux ne sont pas de la même main, car le paysage de l'un est d'un vert jaunâtre, tandis que celui de l'autre est dans les bruns purs », ou, inversement : « Ces deux tableaux sont de la même main à cause de l'identité de gamme de leurs paysages. » Les démonstrations de M. Durand-Gréville enseignent à se défier de pareils raisonnements.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

THÉÂTRE. — *Le Paon*, comédie en trois actes, en vers, par FRANCIS DE CROISSET. Paris, Charpentier et Fasquelle.

ROMAN. — *Les Hôtes inattendus* (Scènes de la Vie réelle), par FRANCIS DE MIOMANDRE. Bruxelles, éd. de l'Idée libre. — *Mademoiselle de Saix*, par FRÉDÉRIC DE FRANCE. Paris, Offenstadt & C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

M. Edouard Fétis ayant été, sur sa demande, admis à l'éméritat, M. Henry Hymans vient d'être nommé conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Membre de l'Académie, correspondant de l'Institut de France, membre honoraire du corps académique d'Anvers, membre de la Commission directrice des Musées de peinture, M. Hymans est universellement apprécié pour son érudition. Son *Histoire de la gravure dans l'Ecole de Rubens*, sa traduction annotée du *Schulderboek* de Van Mander, sa collaboration assidue aux grandes revues artistiques, notamment à la *Gazette des beaux-arts*, l'ont classé parmi les critiques les plus compétents. Nourri depuis sa jeunesse dans le sérail de la Bibliothèque, il en connaît tous les détours et saura apporter à sa direction l'autorité et la fermeté que des événements récents rendent particulièrement nécessaires.

Profitant des vacances de la *Scola cantorum*, M. Vincent d'Indy a accepté l'invitation qui lui avait été faite de diriger à Pavlovsk (Saint-Petersbourg) une série de concerts historiques destinés à résumer le développement de la symphonie depuis Bach et Rameau jusqu'à Debussy, Dukas, etc. Ces concerts, donnés avec le concours de l'excellent orchestre tchèque *La Philharmonique* dans une salle pouvant contenir cinq mille auditeurs, ont été suivis par une foule d'autant plus compacte qu'ils étaient entièrement gratuits. Ce sont là des concerts populaires au véritable sens du terme.

Des solistes de premier ordre, MM. Ondricek, Ernest Van Dyck, Edouard Jacobs, ont contribué au succès de cette très louable œuvre d'initiation, entreprise avec un véritable enthousiasme par un groupe d'artistes jeunes, actifs et résolus.

L'une des œuvres qui ont le mieux porté fut l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas, que le directeur de la Société musicale russe s'est aussitôt décidé à porter au programme de sa prochaine saison.

Revenu le mois dernier dans sa villégiature ardéchoise, M. d'Indy y achève d'écrire la Sonate pour piano et violon dont nous avons parlé et reconstitue, en vue des prochains concerts de la *Scola*, l'*Incarnazione di Poppea*, de Monte-Verdi, qui promet aux fidèles de la rue Saint-Jacques une petite merveille d'expression et de sentiment, plus remarquable encore que l'*Orfeo* qui fit sensation l'hiver dernier.

La Monnaie annonce les spectacles suivants pour cette semaine : Aujourd'hui dimanche, en matinée, à 1 h. 1/2, *Carmen*; le soir, *Aïda*; lundi 26, *Mignon*; mardi 27, la *Tosca*; mercredi 28,

Carmen (avec M^{lle} Cortez dans le rôle de l'héroïne); jeudi 29, *Werther*; vendredi 30, la *Fille du régiment* et la *Navarraise*; samedi 1^{er} octobre, la *Muette de Portici* (reprise).

Le Parc, avant sa réouverture officielle, donne quelques représentations avec M^{me} Réjane, qui y a créé vendredi dernier l'*Hirondelle*, la première œuvre française d'un Italien, M. Dario Niccodemi.

Aujourd'hui dimanche, la *Passerelle*, de M^{me} Fréd. Grésac et M. Francis de Croisset; lundi et mardi, l'*Hirondelle*.

La saison musicale s'ouvrira à Bruxelles dès dimanche prochain par le concert symphonique que donnera, à l'Alhambra, sous la direction de M. Camille Chevillard, le célèbre orchestre des Concerts Lamoureux. Au programme : Les ouvertures de *Benvenuto Cellini* et des *Maîtres chanteurs*, la *Symphonie héroïque* de Beethoven, l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas, la *Fantaisie symphonique* de C. Chevillard, une berceuse de I. de Camondo, le Prélude et le Final de *Tristan et Isolde*.

Le 3, le même programme sera interprété à Anvers (Grand Théâtre), le 4 à Gand (Grand Théâtre), le 5 à Liège (Conservatoire), M. Chevillard et son orchestre se feront entendre ensuite le 6 à Cologne, le 7 à Dusseldorf, le 8 à Elberfeld, le 9 à Brême, le 10 à Hambourg, le 11 et le 12 à Berlin, le 13 à Dresde, le 14 à Leipzig, le 15 à Francfort, le 16 à Mannheim, le 17 à Strasbourg.

La tournée est organisée par la *Société musicale* de Paris, récemment fondée par M. Gabriel Astruc.

Camille Chevillard jugé par notre confrère Charles Joly : Camille Chevillard est le chef d'orchestre le plus complet que nous ayons eu jusqu'à présent en France. Il possède la science qui dissèque et pénètre l'œuvre en toutes ses parties, la sûreté de l'exécution qui la met en valeur, la netteté du commandement, la précision du regard, la simplicité du geste, et, par-dessus tout, ce sûr instinct de la musique qui lui permet de se l'assimiler à un point tel que, sous sa direction, la pensée du maître qu'il interprète risque rarement d'être trahie. A la vérité, cette dernière faculté n'aurait pu atteindre son plein épanouissement chez le jeune chef sans une étude approfondie de la musique, sans les nombreux voyages qu'il fit en Allemagne, pour entendre et voir interpréter les grands classiques, et surtout sans les longues années d'apprentissage qu'il passa auprès de ce vaillant et opiniâtre artiste qu'était Charles Lamoureux, le secondant dans le travail des répétitions, le suppléant au concert, en un mot s'initiant peu à peu à tous les secrets d'un art où il devait passer maître un jour.

Indépendamment du premier concert extraordinaire exclusivement consacré aux œuvres nouvelles de M. Th. Ysaye, les Concerts Ysaye feront entendre en première audition les œuvres ci-après : *Symphonie* (Sibélius); *Suite symphonique* (F. Klose); Musique pour *Pelléas et Mélisande* (G. Fauré); *Concerto pour piano, orchestre et chœur d'hommes* (F. Busoni); *Poème élégiaque pour violon et orchestre* (E. Ysaye); *Poème symphonique* (J. Jongen); *Fantaisie moderne* (V. Vreuls).

Comme les années précédentes une large part sera faite dans le programme aux maîtres de l'école classique. Le premier concert aura lieu à l'Alhambra le 16 octobre, à 2 heures (répétition générale la veille, à 2 h. 1/2), avec le concours de MM. A. Van Rooy, baryton, et Emile Chaumont, violoniste.

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Haertel, montagne de la Cour, Bruxelles.

Aujourd'hui dimanche, à 9 h. 1/2 du matin, le Choral mixte *A cappella* sera reçu dans la cour d'honneur de l'hôtel de ville de Bruxelles, pour y recevoir du collège échevinal un drapeau. A cette occasion l'*A cappella* chantera le final du *Salut au drapeau* de M. V.-A. Bauvais, avec accompagnement de trompettes thébaines.

La reprise des cours à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans) aura lieu le lundi 3 octobre. Les inscriptions sont reçues au local le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures. Le programme d'études comprend : Le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation

vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et la haute théorie musicale, l'histoire de la littérature française, la diction, la déclamation, la lecture à vue et le piano d'ensemble à deux, quatre, six et huit mains.

M^{me} Paul Nirry, professeur de chant, reprendra ses cours et leçons particulières à partir du 1^{er} octobre. Pour renseignements s'adresser 20, rue Tasson-Snel, Bruxelles.

Voici la liste des œuvres vendues au Salonnet des Aquarellistes, au Grand-Hôtel, à Coq-sur-Mer :

Hagemans : *Moutons*, à la comtesse de Marotte de Montigny ; *Automne*, au docteur Jaumenne. Henry Cassiers : *Chemin en Campine* et *Matin en Campine*, à M^{me} Jules Steinbach, de Malmédy. Isidore Verheyden : *Paysage*, au docteur Jaumenne. Henry Stacquet : *Intérieur à Knoke*, à M. Van Hamme ; *Paysage*, à M. Alfred Duchâteau, de Haine-Saint-Pierre. V. Uytterschaut : *A la Panne* et *Entrée de ferme à Adinkerque*, à M. Lucas Huet. Henry Janlet : *Les Moulins de Zaandam*, à M^{me} Jules Steinbach ; *Le Village d'Overschie (Hollande)*, à M^{me} Woygnet-Devaux ; *Le Passeur d'Overschie*, à M. Aulit ; *Le Chemin du moulin*, à M^{me} Steinbach ; *La Zaan à Zaandam (Hollande)*, au prince de Schaumburg-Lippe. Charles Watelet : *Fantaisie*, à la comtesse de Marotte de Montigny. Paul Hermanus, *Le Pont d'Ostende*, à M. Max Rooses ; *Port d'Ostende*, à M. Hubert Lang, de Malmédy. Théo Hannon : *Soleil couchant*, à M. Lucas Huet. Frantz Charlet : *Enfants hollandais*.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Au tirage de la tombola au profit de l'Œuvre du Grand Air pour les petits, l'aquarelle d'Henry Janlet a été gagnée par le n° 409.

Le *Studio* prépare un « Fascicule d'automne » consacré à deux maîtres français : Daumier et Gavarni. Le texte sera, pour Daumier, de M. Henri Frantz ; pour Gavarni, de M. Octave Uzanne. Un très grand nombre de reproductions en noir et en couleurs, de photographies, de fac-similé, de dessins originaux, etc., illustreront ce volume, analogue à celui que consacrèrent récemment les mêmes éditeurs à Corot et à Millet et qui ne sera jamais réimprimé. Adresser les demandes, accompagnées du montant de la souscription (5 shillings, plus 1 shilling pour l'expédition), à l'administration du *Studio*, 44, Leicester square, Londres, W. C.

Un congrès de l'Art à l'Ecole a eu lieu dernièrement à Paris. On y a voté les résolutions suivantes :

1° L'éducation par l'image doit tendre dès le début au développement, chez l'enfant, des facultés d'observation et de sentiment ; elle doit tenir compte de l'âge et des facultés de l'enfant ;

2° Il convient avant tout de mettre sous les yeux des enfants des œuvres originales et d'une exécution sincère et simple ;

3° On mettra sous les yeux des enfants la reproduction des chefs-d'œuvre consacrés, mais on le fera graduellement ;

4° Les maîtres devront moins intervenir pour imposer leur goût que pour éveiller chez l'enfant les facultés d'observation et de sentiment.

Le congrès a, de plus, étudié en détail la réforme de l'architecture scolaire, l'illustration des livres de classe, l'encouragement à donner aux cartes postales, bons points illustrés et images scolaires, les projections lumineuses, les visites dans les musées.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CŒUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Octobre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Maurice des Ombiaux (GEORGES RENCY). — Wagner chef d'orchestre (PIERRE LALO). — La Noblesse de la musique (RICHARD WAGNER). — Bibliographie *Les Origines de la peinture à l'huile*. — Nécrologie Joseph Coosemans, Emile Gallé (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts. *Des droits respectifs du peintre et du modèle sur un portrait*. — Petite Chronique.

MAURICE DES OMBIAUX

Je me souviens d'une soirée chez Paul Gérardy. Nous étions réunis dans un salon très éclairé et nous parlions de mille choses. Il n'y avait là que des Wallons et, parmi eux, des Ombiaux, gaillard et joyeux, comme d'habitude. Quelqu'un lui demanda le conte de la Chandelle. On éteignit toutes les lumières et, dans le noir absolu, il raconta l'histoire de deux petits vieux qui ne savaient plus souffler leur chandelle avant de s'endormir. Avec un bonheur extraordinaire, il imitait leur

petite voix cassée, chevrotante, asthmatique. L'obscurité intensifiait encore l'impression. C'était la nature elle-même. Chaque fois que je lis un nouveau livre de des Ombiaux, je pense au conte de la Chandelle. L'impression est pareille. C'est la même illusion de nature et de vie.

Après dix autres volumes, il publie aujourd'hui un premier dixain de *Contes de Sambre-et-Meuse* (1). On l'y retrouve semblable à lui-même, tel dans sa littérature qu'il est dans sa vie. Il est né conteur de fables, de « fauves », comme on dit dans le patois de chez lui. Le monde de la légende est son domaine. Il accepte et enregistre l'in vraisemblable avec une candeur de petit enfant.

D'ailleurs, par certains côtés c'est un grand enfant lui-même. On connaît sa physionomie si caractéristique : son teint boucané, culotté comme une pipe de Nimy ; ses moustaches, sa barbiche de mousquetaire ; son allure fanfaronne ; ses gestes exubérants. Il émane de lui une vie joyeuse, gaillarde, sympathique à tout et à tous, qui voudrait trouver tout excellent et tous les êtres affectueux. Ses yeux ont une douceur de femme ; le sourire s'y blottit en permanence ; la rêverie les habite souvent. Parfois, il les roule avec des airs de Croquemitaine ; mais cela ne fait peur à personne. Chacun sent bien qu'il est bon comme le pain.

Des paysans qui furent ses ancêtres, il a hérité une finesse matoise, une prudence habile qui, aux regards de

(1) Bruxelles, édition de l'Association des Écrivains belges. Dechenne & Cie.

certaines gens, le font passer pour un profond politique, un Machiavel au petit pied. C'est une bonne plaisanterie. Bien au contraire, il n'obéit qu'à ses sympathies. Il est franc comme l'or et droit comme une épée. Si parfois il semble, dans les discussions d'ordre secondaire, donner raison un peu à tout le monde, ce n'est pas que son opinion reste indécise, mais uniquement parce que sa grande préoccupation est de ne pas froisser les gens : son origine latine, son éducation profondément classique ont donné à ce paysan des susceptibilités très vives et des délicatesses charmantes.

Il est né conteur, disais-je. Il l'est à ce point qu'au fond il n'y a que cela qui l'amuse. Partout, toujours, il s'occupe d'entendre raconter des histoires, de surprendre le fil d'une légende, d'enrichir sa mémoire de types marquants, d'anecdotes savoureuses. Natif de Thuin, ayant passé à Charleroi ses années de jeunesse, il est tout imprégné de l'esprit et des traditions de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Chaque année, il y retourne, il s'y retrempe aux sources fécondes de ses origines. Mais son âme ardente veut embrasser toute la Wallonie. Il ne lui suffit pas d'être le poète d'un champ restreint. C'est du pays tout entier qu'il prétend chanter la beauté, les souvenirs. Méthodiquement il prend contact avec la Wallonie entière. Déjà Liège lui a servi dans son *Joyau de la mitre*. *Mihien d'Arène* est l'épopée familière des pays d'Yvoir et de Dinant. Et, de la sorte, son œuvre devient peu à peu le miroir fidèle de toute notre belle Wallonie. On y voit s'y dessiner, dans la buée mauve des lointains, ses collines vertes, ses champs dorés, ses villages groupés autour de l'humble clocher. On y entend babiller ses ruisseaux et ses cascades. On y voit ses *Rustres*, ses *Têtes de houille*, avec leurs yeux égrillards, faire leurs farces énormes, entonner le « frais pèket », et s'en retourner, de nuit, ivres et heureux, parmi la lueur de la lune qui blanchit les rochers. Ses saints de jadis, moines et évêques, grands mangeurs, grands buveurs, grands trousseurs de cotillons, y trouvent leur historiographie à la fois enthousiaste et pieuse. Et, à travers tant d'histoires cocasses, sentimentales ou pittoresques, l'âme de la terre natale souffle son adorable parfum.

Car c'est là que réside le charme délicieux des livres de des Ombiaux : dans cette odeur indéfinissable de santé, de vérité, d'authenticité qu'ils dégagent. Sa langue n'est ni bien châtiée ni bien précise. Elle ne trouve pas toujours l'expression juste. Elle muse, elle s'attarde, elle contourne. Elle est comme un ruisseau, serpentant parmi de belles prairies, qu'il ne peut se décider à quitter. Qu'importent ces défauts mineurs ? D'autres s'appliquent à composer des livres impeccables où le moindre adjectif a été l'objet d'une délibération de conseil de dictionnaires. Leurs ouvrages sont faux à hurler et ennuyeux à mourir. Des Ombiaux, lui, va de

l'avant, la tête droite, la canne haute, la boutonnière fleurie, et s'il butte en chemin contre un pavé, il ne baisse même pas les yeux. Aussi, quand on a commencé la lecture d'un de ses romans ou d'un de ses contes, on a tout de suite confiance : on sent que l'auteur sait où il va et qu'il ne nous perdra pas en route. On le suit avec joie par les sentiers des montagnes ou le long des vallées verdoyantes, on rit de bon cœur en chemin, et l'étape s'achève sans fatigue et sans ennui.

Le dernier livre, les *Contes de Sambre-et-Meuse*, est peut-être le plus parfait, au point de vue de la forme, qu'il ait publié. Il y conte la légende des *Abeilles de Meuse*, légende tout imprégnée d'esprit classique et où l'on croit entendre comme un écho assourdi de Virgile. Puis il fixe la silhouette de l'*Horloger* de village, amoureux des pendules anciennes, halluciné par son métier et par sa manie. Un tableau lui succède, *Les Joueurs de piquet*, d'un art sobre et plein. Vient une farce : *Les Sorcières des Trieux*, une malice de paysan roublard pour nourrir ses bestiaux sans bourse délier. Le *Berger des étoiles* voit dans les dessins des astres, au ciel, des représentations de toutes les histoires et de toutes les légendes de son pays. *Azor*, chien plus malin que son maître, se débarrasse d'un bugle qui empoisonnait sa vie. La *Vieille aux myosotis*, chassée de chez ses enfants comme une bête galeuse, va chercher la paix éternelle parmi les ondes et les fleurs de la rivière. Le *Charmeur* de moineaux, bon pochard à l'âme sensible, distribue tout son pain aux petits pillards ailés. Un paysan matois vend très cher à un amateur de la ville une horloge, soi-disant aussi ancienne que le monde, et dont le mouvement, ô déception, joue la *Brabançonne*. Enfin — et c'est le conte le mieux venu — dans un village situé au fond d'un entonnoir où le soleil ne pénètre que quinze jours par an, l'*Émondeur*, aux approches du printemps, s'élève peu à peu, en travaillant, jusqu'au sommet des montagnes, et, tout à coup, sa hache brandie envoie jusqu'aux gens et aux bêtes du village le premier reflet de l'astre qui apparaît enfin !

Maurice des Ombiaux n'a pas, à Paris, de complaisants porte-voix qui le proclament le plus grand prosateur des temps modernes. Il a mieux que cela, il a des amis, dans son pays, qui l'estiment et qui l'admirent. Sa bonhomie, sa cordialité, le charme de son accueil, la sûreté de ses relations lui ont acquis d'indéfectibles sympathies. Et je suis heureux que la sincère et profonde et vieille amitié que j'ai pour l'homme s'accorde avec l'admiration que j'ai pour l'artiste. On me connaît assez pour savoir que je pense toujours tout ce que j'écris. Eh bien, je le dis franchement : avec certaines défaillances de métier, qui tendent sans cesse à disparaître davantage, Maurice des Ombiaux est l'un des nôtres qui sent le mieux l'odeur de la vie, qui sait le

mieux observer les hommes et chez qui s'affirme avec le plus de netteté ce caractère d'historien d'une race et de géographe d'un milieu qui distingue les auteurs destinés à ne point périr.

GEORGES RENCY

WAGNER CHEF D'ORCHESTRE

A l'occasion du festival de Bayreuth, *Musica* a consacré au théâtre de Wagner une livraison composée de documents, de souvenirs, de portraits, de caricatures, etc. M. Pierre Lalo y détermine fort exactement l'influence de Wagner sur son époque au point de vue de la direction de l'orchestre :

Richard Wagner n'a pas borné son activité à la création d'une forme nouvelle du drame lyrique; il l'a exercée sur la musique tout entière. Et l'une des parties de la musique à laquelle il a donné le plus de zèle et de soin est la direction de l'orchestre. Il s'en est occupé en maints passages de ses écrits théoriques dans *l'Art de diriger l'orchestre* et les *Remarques sur l'exécution de la Neuvième Symphonie*. Il a fait métier de capellmeister à deux reprises, d'abord à Riga pendant quelques mois, ensuite à Dresde pendant plusieurs années. Lorsqu'il eut cessé d'être un professionnel, il demeura un amateur passionné; ce fut toujours un de ses plus grands plaisirs que de conduire l'exécution de quelque œuvre qu'il aimait; pour fêter un anniversaire de sa femme il se donnait à lui-même la joie de diriger la *Symphonie en ut mineur*; il tenait à honneur de diriger la *Symphonie avec chœurs* aux cérémonies solennelles de la fondation de Bayreuth. Enfin, il se plaisait à propager ses idées sur l'interprétation des maîtres: et l'école actuelle des chefs d'orchestre allemands est véritablement son œuvre.

Ce fut une œuvre bienfaisante et nécessaire. Dans la première partie du XIX^e siècle, les capellmeisters allemands étaient d'excellents et fermes batteurs de mesure, « qui tenaient leurs gens dans la main et à qui tous obéissaient comme à des hommes qui n'entendent pas la plaisanterie » (1), mais qui, uniquement instruits dans la tradition musicale du siècle précédent, se trouvaient déconcertés lorsqu'ils étaient en présence d'œuvres plus modernes; ils donnaient une exécution matériellement exacte, mais infidèle et nulle quant à l'esprit; ils en jouaient les notes et non la musique. Wagner a conté quels désappointements lui causèrent les concerts du Gewandhaus de Leipzig, qui étaient les plus célèbres concerts de l'Allemagne. Lorsqu'il entendit pour la première fois la *Symphonie avec chœurs*, qu'il connaissait par la lecture de la partition, sa déception fut si grande qu'il crut cette symphonie mal écrite, inexécutable, et résolut de ne plus penser à elle.

La plupart des musiciens sentaient dès lors le besoin d'une réforme. Mendelssohn, Schumann avaient voulu former des écoles de chefs d'orchestre. Il n'avaient pas réussi. Wagner fit ce que les autres ne pouvaient faire. Plein d'un sens musical profond, soutenu par l'intelligence et la réflexion, aidé par les souvenirs de M^{me} Schröder-Devrient, cantatrice célèbre qui avait connu Beethoven, il en vint à se composer une interprétation

mûrement raisonnée des chefs-d'œuvre classiques, ainsi qu'à créer une méthode pour l'interprétation orchestrale. Les lois de cette méthode étaient les plus simples du monde: rechercher avant toute chose le sens que l'auteur a voulu donner à son œuvre; pénétrer son intention, saisir son idée; faire en sorte que les nuances, les mouvements concourent à exprimer le plus fortement et le plus complètement possible la conception poétique; étudier et observer minutieusement les indications du compositeur, lorsque ces indications sont nombreuses et précises comme chez Beethoven; lorsqu'elles font défaut comme chez Bach, les reconstituer en subordonnant toujours les détails à la pensée d'ensemble qui est l'essence de l'œuvre. C'était interpréter la musique au lieu de l'exécuter; en pénétrer l'esprit au lieu d'en considérer la lettre; c'était pour ainsi dire la composer une seconde fois, afin de la mieux comprendre et de la mieux diriger. Et c'était tout une révolution. Quelques exemples montrent clairement quelle fut cette révolution. Lorsqu'il conduisait à Dresde l'ouverture du *Freischütz*, il constata que l'*adagio* initial, dont le caractère mystérieux est si saisissant, était joué *mezzo-forte*, comme le plus indifférent et le plus quelconque des *andante*. Plus loin, le passage exécuté par les cors, cette tendre fantaisie champêtre d'un charme si subtil et si doux, était considéré comme un morceau à grand éclat et à grand effet. En revanche, l'élan passionné, le mouvement sauvage de l'*allegro* était changé en un *moderato* tranquille et sans énergie. L'ouverture perdait ainsi toute sa signification. Wagner la lui restitua. Et il se trouva confirmé dans son sentiment lorsqu'à la répétition un vieux violoncelliste, qui faisait déjà partie de l'orchestre du vivant de Weber, se leva et dit: « C'est ainsi que Weber dirigeait son ouverture; voilà la première fois que je l'entends de nouveau exactement. » Dans la *Symphonie en ut mineur* le premier thème de l'*allegro*, « le plus illustre thème de la musique », était joué légèrement et mollement; les chefs d'orchestre ne faisaient sur le fameux point d'orgue qu'un très court arrêt. Wagner changea tout cela. Mais ici il faut le laisser parler lui-même: « J'entends la voix de Beethoven leur crier du fond de la tombe: Tenez mon point d'orgue longuement et terriblement! Je n'ai pas écrit des points d'orgue par plaisanterie ou par embarras, comme pour avoir le temps de réfléchir à ce qui suit. La vie du son doit être aspirée jusqu'à extinction; j'arrête les vagues de mon océan et je laisse voir jusqu'au fond de ses abîmes. » C'est la pensée même de Beethoven; et c'est le commentaire le plus frappant de la *Symphonie en ut mineur*. Mais l'œuvre à laquelle Wagner donna les soins les plus passionnés fut la *Symphonie avec chœurs*. Il la conduisit pour la première fois à Dresde en 1847. Pour obtenir des moyens d'exécution dignes de Beethoven, il remua pendant des mois le ciel et la terre, et la ville et la cour; et il s'absorba dans l'étude de la partition avec une telle passion qu'il était possédé d'une sorte de fièvre et de délire, et qu'il était obligé de se cacher, « pour qu'on ne le vit pas dans un état peu convenable à un maître de chapelle royale ». Le succès le paya de son effort. Le public eut tout d'un coup la révélation de sa beauté; et la musique qui passait pour la plus obscure du monde apparut rayonnante de clarté jusqu'en ses plus intimes profondeurs.

Parmi les auditeurs de cette séance mémorable se trouvait un jeune homme de seize ans, qui s'appelait Hans de Bulow. Ce jeune homme devint l'ami et l'élève de Wagner, et l'un des plus célèbres capellmeisters allemands. Hans Richter vint ensuite, puis Hermann Lévi et d'autres encore. Ils firent eux-mêmes des disciples;

1) WAGNER, *L'Art de diriger l'orchestre*.

et, peu à peu, toute l'interprétation orchestrale fut métamorphosée en Allemagne. Nos chefs à leur tour ont subi l'influence; ils s'éloignent de plus en plus de la fausse « tradition » qu'avait instituée le Conservatoire et qui n'était que routine et inertie. Et lorsque nous entendons aujourd'hui une interprétation vraiment éloquente et vivante de quelque chef-d'œuvre classique, c'est l'esprit de Wagner qui l'inspire, et c'est son âme qui lui donne la vie.

PIERRE LALO

La Noblesse de la musique.

Jamais, et en quelque combinaison qu'elle apparaisse, la musique ne pourra cesser d'être le plus noble des arts, l'art libérateur. Elle possède cette qualité essentielle que par elle et en elle tout ce que les autres arts ne peuvent qu'indiquer devient une indubitable certitude, une vérité directe qui s'impose. Voyez la plus vulgaire des danses, écoutez les pires vers de mirklon : même là, la musique (dans la mesure où elle s'y associe sérieusement et n'est pas une caricature intentionnelle) exerce son influence ennoblissante. Elle est, en effet, de par sa gravité propre, tellement pure et tellement merveilleuse qu'elle illumine tout ce qu'elle touche.

Il est tout aussi évident, tout aussi certain que la musique ne peut être réalisée que sous des formes dérivées d'une manifestation de la vie, de circonstances étrangères en principe à cette musique, mais qui n'acquiescent leur complète valeur que grâce à elle, grâce à la mise au jour de ce que de tels éléments contiennent de musique latente.

RICHARD WAGNER (1).

BIBLIOGRAPHIE

Les Origines de la peinture à l'huile, étude historique et critique, par CHARLES DALBON. Paris, librairie académique Perrin & C^{ie}.

Érudits et critiques d'art ont déjà beaucoup écrit, depuis la Renaissance, sur l'intéressant problème des origines de la peinture à l'huile; mais M. Dalbon, outre qu'il les a consciencieusement étudiés les uns et les autres, — ainsi qu'il suffirait à le prouver le très complet et très précieux appendice bibliographique de son livre, — a encore sur eux tous cet incontestable avantage qu'il a consacré toute sa vie à étudier directement les procédés techniques des peintres anciens; et, certes, personne n'était mieux fait pour tenter la solution définitive du problème que l'auteur du savant *Traité technique et raisonné de la Restauration des Tableaux*. Encore ne s'est-il pas borné à rechercher quelle avait été au juste la part des Van Eyck dans l'invention de la peinture à l'huile : c'est toute l'histoire des premiers procédés de peinture qu'il a entrepris de nous raconter; et ce qu'il nous en dit est si clair, si nouveau, si évidemment fondé sur une connaissance personnelle et approfondie du sujet, qu'il n'y a personne qui ne trouve à la fois plaisir et profit à le lire.

(1) *Lettre sur les Poèmes symphoniques de Franz Liszt*. Traduction M. D. Calvocoressi.

NÉCROLOGIE

Joseph Coosemans.

Joseph Coosemans, que la mort vient d'enlever, fut avec H. Boulenger, J. Raymackers, J. Montigny, au nombre des fondateurs de « l'Ecole de Tervueren » qui, vers 1860, inclina l'étude de la nature vers des réalités qui paraissaient jusque-là téméraires. Il fut l'un des artisans de la renaissance du paysage en Belgique et, bien que des fonctions administratives l'empêchassent au début de se consacrer entièrement à l'art, il se classa promptement parmi les peintres en vue. Ses toiles, généralement inspirées par les sites pittoresques de la forêt de Tervueren et par les solitudes de la Campine limbourgeoise, étaient fort appréciées dans les Salons auxquels il prit part régulièrement durant une longue et féconde carrière. Le Musée de Bruxelles possède l'une des plus belles, un coucher de soleil exécuté aux environs de Genck et qui résume le style, précis et expressif, du peintre.

Toute la vie de Joseph Coosemans tient dans son ardent amour de la nature, dans un labeur patient et persévérant, dans une noble simplicité de mœurs qui lui fit préférer à toutes les distractions l'existence rustique de Tervueren où il vécut jusqu'à ce que la maladie lui arracha les pinceaux des mains.

M. Coosemans était le beau-père de M. Ernest Verlant, directeur des beaux-arts, à qui nous offrons l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

Emile Gallé.

Citer le nom du célèbre verrier nancien dont nous apprenons avec une douloureuse surprise la mort inopinée, c'est évoquer l'impétueux mouvement qui transforma, voici une quinzaine d'années, les arts du foyer et de la vie. Emile Gallé fut l'un des promoteurs enthousiastes de la réforme. Il y contribua à la fois par ses œuvres, par ses écrits, par l'impulsion qu'il donna aux arts mineurs en créant à Nancy un foyer dont le rayonnement s'étendit au loin. Son influence peut être comparée à celle qu'exerça en Angleterre William Morris. Comme ce dernier, Emile Gallé était non seulement un habile artisan et un créateur à l'imagination flexible et multiple, mais aussi un apôtre de l'émancipation artistique ardemment dévoué aux principes qu'il proclamait. L'Exposition lorraine des arts décoratifs qu'il fonda et qu'il organisait chaque année avec le même zèle, témoigne de son activité désintéressée. Hautement intellectuel, il s'efforça d'accorder avec des conceptions littéraires ou musicales les œuvres qu'il façonnait, assouplissant aux caprices de son invention le verre et le bois, et leur conférant, avec le prestige d'un métier parfait, un sens expressif qu'il tirait de leurs colorations savamment harmonisées et du rythme cadencé de leurs lignes. Le botaniste expert qu'avaient révélé certains travaux sur la flore lorraine s'affirmait dans le choix des formes et de l'ornementation, généralement dicté par des végétaux tantôt stylisés, tantôt reproduits dans leur grâce originale. Ses poètes favoris, Verlaine, Maeterlinck, Verhaeren, lui inspirèrent maintes créations heureuses, commentaire translucide de leur pensée. Et je sais un grand vase aux tons embrasés, aux reflets fauves, aux coulées purpurines, qui symbolise le *Chant de la cloche*, hommage admiratif spontanément décerné par l'artiste lorrain au compositeur qui dirigea naguère, au Conservatoire de Nancy, l'exécution de son œuvre.

Les expositions internationales de 1878, de 1889 et de 1900 consacreront la célébrité d'Emile Gallé et rendirent son nom universellement populaire.

La nouvelle de sa mort sera tristement accueillie dans toutes les nations qui ont le culte de la beauté.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

Des droits respectifs du peintre et du modèle sur un portrait.

Lorsqu'un artiste fait un portrait, la propriété de son œuvre lui appartient, mais ses droits sont limités par ceux du modèle, qui peut en interdire la reproduction ou l'exposition.

L'autorisation de reproduire ou d'exposer peut-elle être retirée après avoir été consentie? Et le peintre aurait-il en ce cas droit à des dommages-intérêts? La Cour d'appel de Paris a répondu affirmativement à ces deux questions (25 mai 1867 et 8 juillet 1887).

Mais il se peut que le portrait fasse partie d'une composition artistique ou qu'il ne soit que l'élément accessoire d'un tableau de genre. Les principes consacrés par la cour de Paris ne devront, en ce cas, pas être appliqués. C'est ce qu'a décidé la Cour d'appel de Rennes par un arrêt du 23 novembre 1900 dans les circonstances suivantes :

Le peintre S... avait représenté sa maîtresse, M^{lle} E..., sous le costume d'une marchande de poisson nantaise et avait cédé à MM. Robert frères le droit de reproduction de ce tableau, qui figura à deux expositions de Nantes. Une rupture étant survenue entre M. S... et M^{lle} E..., celle-ci intenta à l'artiste et aux frères Robert une action en dommages-intérêts du chef de la reproduction illicite de son portrait. Le tribunal lui donna raison, mais la Cour réforma le jugement.

« Considérant, dit l'arrêt, qu'à supposer que S... ne pût, en thèse absolue, disposer de ce tableau pour lequel la demoiselle E... avait posé devant lui, sans l'assentiment de cette dernière, dont il n'était cependant pas la propriété, on doit admettre, eu égard aux relations intimes qui existaient entre eux, à leur vie commune pendant plusieurs années, ainsi qu'il semble résulter en outre de certains autres faits de la cause, que, pour faciliter à son amant ses débuts dans la carrière artistique, la demoiselle E..., en lui servant de modèle, avait tacitement consenti à ce qu'il tirât de la reproduction et de la vulgarisation de ses traits dans un tableau de genre un avantage pécuniaire dont ils devaient, en réalité, profiter l'un et l'autre ;

« Considérant que le changement survenu depuis dans leurs relations ne saurait en rien modifier la situation juridique découlant des faits ci-dessus et que l'intimée ne peut s'autoriser d'une rupture qui était pourtant à prévoir pour manifester une susceptibilité un peu tardive et retirer aujourd'hui son consentement. »

La Cour décharge en conséquence M. S... et les frères Robert des condamnations prononcées contre eux et condamne M^{lle} E... aux frais des deux instances.

PETITE CHRONIQUE

M. Sylvain Dupuis adresse à la presse le programme des Concerts populaires qui auront lieu cet hiver au théâtre de la Monnaie. Ils sont fixés aux dates suivantes :

12-13 novembre : Premier concert, avec le concours de M^{me} Otilie Metzger-Froitzheim, cantatrice des théâtres de Bayreuth et de Hambourg, et de M. Emile Bosquet, pianiste, lauréat du prix Rubinstein ;

10-11 décembre : Deuxième concert, avec le concours de M. Pablo Casals, le célèbre violoncelliste espagnol ;

11-12 février : Troisième concert, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel, pianiste ;

18-19 mars : Quatrième concert, consacré à l'exécution du *Rêve de Gérontius*, oratorio pour solo, chœurs et orchestre de Edward Elgar ;

M. Dupuis fera exécuter en première audition : La *Sinfonia domestica*, de Richard Strauss ; la *Neuvième Symphonie*, d'Anton Bruckner (suivie du *Te Deum* avec chœurs) ; le *Triptyque*, de Victor Vreuls ; la *Troisième Symphonie*, d'Albéric Magnard ; l'ouverture de *Sainte-Cécile*, drame lyrique de Ryelandt.

Les abonnements sont reçus jusqu'au 15 octobre chez MM. Schott frères, montagne de la Cour, 56, à Bruxelles.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, au théâtre de l'Alhambra, concert symphonique donné sous la direction de M. Camille Chevillard par l'orchestre des Concerts Lamoureux.

Le théâtre du Parc annonce pour demain la première représentation du *Paon* de M. Francis de Croisset, joué au printemps dernier au Théâtre-Français.

M^{me} L. Birner nous prie d'annoncer qu'elle a repris depuis le 1^{er} octobre ses leçons de chant rue de l'Amazone 28 (quartier Louise). Technique spéciale pour voix malades ou fatiguées. Répertoire classique et moderne.

La revue littéraire *Jeune Effort* se propose d'éditer un *Guide bio-bibliographique belge* dans lequel seront mentionnés les nom, date et lieu de naissance et la nomenclature complète des œuvres de nos écrivains. La rédaction de la revue enverra à tous les auteurs belges un bulletin questionnaire qu'ils sont priés de remplir. Pour faciliter cette tâche, *Jeune Effort* prie les intéressés de faire connaître leur adresse à M. Marcel Angenot, 10, rue Goffart, Bruxelles.

Une exposition internationale d'affiches artistiques, cartes postales illustrées, timbres-poste, chromos de tout genre, images, cartes à jouer, s'ouvrira le 3 décembre, à Anvers, au Palais des fêtes du Jardin zoologique, et restera accessible au public jusqu'au 16 janvier 1905.

Justes réflexions d'Ergaste dans le *Petit Bleu* : « Peut-être convient-il de protester contre la tendance que l'on a aujourd'hui à faire intervenir le patriotisme, le nationalisme ou le chauvinisme dans les questions d'histoire littéraire ou artistique. Comment s'orienter d'un point de vue national pour examiner une époque où les nationalités actuelles n'existaient point, même à l'état embryonnaire? Le lieu de naissance d'un artiste ne signifie rien, puisque les Van Eyck, peintres brugeois, sont nés à Hasselt, fief de l'empire d'Allemagne; puisque Memling, autre brugeois, est né à Mayence, et Rubens à Cologne. Faut-il considérer la race? Comment la déterminer? Alors que nous ne savons rien, ou presque rien de la famille des artistes — humbles artistes — au moyen-âge; la vérité, c'est qu'il y eut jusqu'à l'époque moderne une culture occidentale qui fut à peu près une dans sa diversité, dans tous les pays qui s'étendent du Rhin à la mer. Cette culture produisit une architecture, une sculpture, une peinture, une littérature caractérisées par certains traits communs en quoi se fondent les apparentes divergences. La peinture occidentale se développa diversement dans un certain nombre de centres : Bruges, Bruxelles, Hesdin, Dijon, Avignon, Paris, etc. A ces

centres il convient de rattacher les artistes qui y travaillèrent, quel que soit leur lieu de naissance. Peinture française, peinture flamande sont des expressions singulièrement fausses et dangereuses quand on s'occupe de l'histoire de l'art au moyen-âge, parce qu'elles font intervenir l'orgueil national dans des questions où il n'a que faire. »

Une poignée de nouvelles concernant l'Exposition de Liège :

Le consul général de Belgique à Lisbonne, M. le comte de Burnay, a été reçu ces jours derniers à Liège par MM. Auguste Dumoulin, vice-président, et Paul Forgeur, secrétaire général du comité exécutif, afin de rechercher les mesures à prendre en vue de former une section portugaise.

— La Bavière participera brillamment à la World's Fair de Liège : M. Stenb, consul général de Belgique à Munich, et Alfred Kulho, syndic de l'Association des industriels bavares, en ont donné l'assurance aux membres du comité exécutif. Grâce aux efforts de ces messieurs, on est d'ores et déjà assuré d'avoir une importante section bavaroise des Beaux Arts.

— En ce qui concerne la section française, la participation au groupe français de l'électricité sera particulièrement remarquable. Les dispositions à prendre en vue de l'installation de la section de l'électricité ont été arrêtées au cours d'une récente réunion.

— Dans les premiers jours de novembre aura lieu la remise officielle des halls aux exposants. La cérémonie prendra deux jours. Le premier jour, se fera la remise proprement dite des halls aux commissaires généraux des sections ; le deuxième jour, grande fête et banquet auquel participeront les commissaires généraux, les présidents de groupe, la presse, etc.

— De grandes fêtes universitaires internationales sont en voie d'organisation. Toutes les universités belges et étrangères seront conviées à y participer. Ces fêtes comprendront un programme très fourni et, entre autres, un congrès.

M. Lugné-Poe donnera à partir du 20 janvier 1905, au Nouveau Théâtre, à Paris, une série de représentations de l'OEuvre. Mme Suzanne Desprès y créera la *Gioconda* de d'Annunzio et passera en revue les principaux rôles de *Maison de poupée*, *Solness le Constructeur*, etc.

D'ici-là, l'OEuvre donnera ses spectacles au théâtre Marigny. Le premier spectacle aura lieu les 8 et 10 octobre. Il est ainsi composé : *Les Droits du cœur*, un acte de Jean Jullien ; *le Jaloux*, trois actes de M. Antoine Bibesco, et la *Prophétie*, un acte en vers de M. Franz Toussaint.

La célèbre tragédienne Eléonora Duse, dont on avait annoncé la retraite, donnera à Paris, du 18 au 31 janvier, cinq représentations au théâtre du Vaudeville. Elle y interprétera, entre autres, la *Gioconda* de Gabriele d'Annunzio.

Le célèbre sculpteur suisse Antonio Chiattonne est mort le 5 septembre à Lugano, où il était né en 1856. Il fut élève de Vincenzo Vela et laisse de nombreuses œuvres de valeur : un *Guillaume Tell*, *L'Été*, *L'Hiver*, *L'Ave Maria*, « *In riposo* », la belle statue de l'impératrice Elisabeth érigée à Montreux, le monument de l'archiduc Rodolphe à Corfon, etc.

La revue *Les Arts de la Vie* ouvre une enquête sur l'importante question des rapports de l'Etat avec les Beaux-Arts. Elle a adressé à cet effet à diverses personnalités de l'Art, de la Littérature et de la Politique le questionnaire suivant :

« 1° Reconnaissez-vous à l'Etat le droit d'avoir et d'imposer une conception d'art quelle qu'elle soit, et, à plus forte raison, de réprimer les tendances esthétiques d'une époque en monopolisant l'Enseignement des Beaux-Arts ? »

2° Quelles sont, selon vous, les conditions sociales les plus favorables au développement des Arts ? Êtes-vous partisan du régime d'autorité ou du régime de liberté ?

3° En tous cas, verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que le budget des Beaux-Arts fût supprimé ? »

Il sera intéressant de connaître l'opinion des artistes, — notamment sur la troisième question.

Pour paraître le 5 courant à la *Gazette des Beaux-Arts*, rue Favart, 8, Paris : *L'Exposition des Primitifs français*, par G. Lafenestre, membre de l'Institut, conservateur des peintures au Musée du Louvre. Un volume grand in 8° Jésus, illustré de quatre-vingts gravures, dont vingt planches hors texte, d'après les chefs-d'œuvre de J. Fouquet, Perréal, Nicolas Froment, Bourdichon, Clouet, etc. Prix : 20 francs.

Jules Breton raconte en ces termes une soirée chez Leconte de Lisle :

« Leconte de Lisle avait fait à sa femme la concession d'un piano, contre l'importunité duquel il avait d'ailleurs pris ses précautions, l'illustre maître ne sachant pas son peu de sympathie pour cet instrument. Un soir arrive chez le poète le musicien Franz Servais, l'enfant chéri de Liszt à qui il ressemblait avec son nez aquilin et sa longue chevelure si blonde et si roide que Mme Judith Gauthier l'avait gentiment surnommé le corbeau jaune.

« La vérité m'oblige à dire que ce ne fut pas Leconte de Lisle qui le poussa au piano ; mais la sauvagerie apparente du poète se tempérait d'une délicate urbanité et il se prêta à l'audition d'une sonate de Beethoven. J'épiaï les rides d'impatience probables qui allaient barrer son front olympien, lorsque je vis ses beaux yeux, d'habitude découragés, s'éclairer d'une vive lumière d'admiration. Il se leva frémissant, pâle d'enthousiasme, et serra les mains du pianiste qui, dans le nuage de leur mouvement effréné, étaient restées froides sous la chaude inspiration du cerveau et, hors de lui, il s'écria : « Superbe ! Superbe ! »

« Le poète et le musicien se jetèrent aux bras l'un de l'autre. Peut-être était-ce pour s'étouffer ? »

M. Breton paraît ignorer que Leconte de Lisle et Franz Servais étaient liés d'une étroite amitié, et que de cette amitié naquit l'*Apollonide*.

La « Siegesallee » est, dit la *Réforme*, une des grandes pensées du règne de Guillaume II. Dans cette allée de la Victoire, percée sous la futaie du Thiergarten, l'empereur avait conçu le projet d'aligner, en effigies de marbre, tous les souverains de sa maison et de grouper autour d'eux les personnages qui s'illustrèrent sous leurs sceptres. M. Henri de Poschinger eut alors l'idée de convier les lecteurs du *Berliner Tagblatt* à une sorte de referendum, les invitant à désigner les grands hommes qui, suivant eux, méritaient de figurer dans ce Panthéon à ciel ouvert. Pour corser son enquête, il adressa son journal à tous les Berlinoises de marque et notamment au peintre Lenbach. Lenbach lui répondit par le retour du courrier : « Merci de m'avoir envoyé le *Berliner Tagblatt*. Mais excusez-moi d'éluder vos questions. D'abord je ne suis pas compétent : je ne sais pas assez mon histoire. Ensuite il m'est tout à fait égal qu'on mette un homme ou un autre à côté d'un Hohenzollern. De plus, j'estime qu'en fait de monuments, la qualité qui prime tous les autres est la beauté ; je préférerais toujours la *Vénus de Médicis* à la statue du plus grand homme tout court. Enfin, une statue n'est belle que si elle est à sa place. Du moment qu'il s'agit d'orner le Thiergarten, je réprovoie également la statue d'un Hohenzollern, celle de Bismarck, ou de Raphaël, ou de Shakespeare. Dans le jardin, sur une pelouse, je n'admets qu'Hercule ou les Nymphes. » On n'a pas écouté Lenbach, parce que l'empereur est l'empereur et parce qu'un sculpteur trouve toujours une statue assez décorative pourvu qu'elle le fasse décorer.

Le secret de l'artiste.

On demandait un jour au grand violoniste espagnol Pablo de Sarasate le secret de ses succès.

« Je joue six heures par jour depuis l'âge de douze ans, » répondit l'artiste.

Sarasate a donc passé, depuis son enfance, cent mille heures avec son violon. Cette pratique constante lui a valu non seulement la gloire, mais aussi la richesse, car on estime que l'artiste gagne environ 250,000 francs par an.

PIANOS

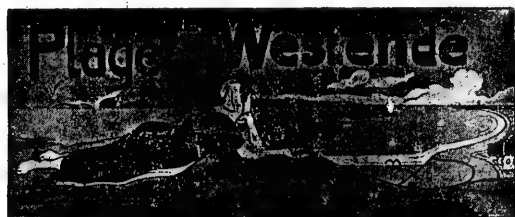
GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ECHANGE**PLAGE DE WESTENDE**

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCEBAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.
Trafic en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères.A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Vient de paraître chez MM. BELLON, PONSCARME & C^{ie}37^{bis}, boulevard Haussmann, PARIS.

Pierre COINDREAU. — Trio pour violon, violoncelle et piano.
Prix net : 9 francs.

Jean HURÉ. — Sonate pour violoncelle et piano.
Prix net : 4 francs.

Id. — Sonate pour piano et violon (1900-1901).

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousses et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. - Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. - Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. - Price: Half a crown net.

Annual subscription (including supplement): 25 shillings

LONDON: The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS: Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS: H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Église de Brou, à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS). — Remy de Gourmont. — Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY). — Les Verres d'Émile Gallé — L'Orchestre Lamoureux à Liège (J. F.). — Nécrologie. Samuel Rousseau. Bartholdi (O. M.). — Petite Chronique.

L'Église de Brou, à Bourg-en-Bresse.

L'archéologue érudit ne maîtrise qu'à peine une moue de dédain, s'il s'agit, en architecture, d'un édifice qui s'éloigne d'un type estimé pur. L'église romane a sa faveur, il ne méprise pas la gothique ou ogivale, à condition, bien entendu, qu'elle ne date pas d'une époque postérieure au ^{xiv}^e siècle. Nulle part cependant il n'a découvert la construction idéale, synthèse des formes réalisées durant une période d'art; il n'a pu que la rêver, stricte, froide et absolue, sans égard à ce que la

fantaisie des temps, le caprice des restaurateurs ou des architectes primitifs eux-mêmes ont modifié de la conception qu'il donne pour essentielle en sa rigueur, quelle que fût au reste l'exigence des lieux et des besoins divers, ou autres futilités d'ordre sentimental. L'important ne consiste point à se laisser séduire l'âme par le chant pressenti des siècles que les pierres tragiques ont enclos et signifient dans leur assemblage intentionnel ou fortuit, mais à cataloguer, incorruptible, à tout rapporter à un étalon uniforme, à dégager, à circonscrire.

La vie, qui a tout corrompu, adultère et avilit l'œuvre; il la faut reconstituer en son intégrité. La Science, son équerre à la main, est bien vite accourue et voici qu'apparaissent les productions sagaces d'un archéologue, lorsqu'il décide que telle cathédrale, bâtie sous les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste, sera restituée dans la pureté de son aspect primitif, et qu'il mure et qu'il détruit, imperturbable comme fut à Sens Viollet-le-Duc, les chapelles latérales du chœur, invention diabolique des âges tard venus. Par des principes analogues, le même Viollet-le-Duc a réédifié le château de Pierrefonds, où, grâce à lui, on jouit de la rare volupté de se promener au milieu d'un exemple précis et complet de son *Dictionnaire d'architecture*. Seulement, comme l'écrivait avec infiniment de raison Anatole France, « les vieilles pierres, les vieux témoins ne sont plus là, et ce n'est plus le château de Pierre d'Orléans; c'est la représentation en relief et de grandeur naturelle de ce manoir. Et l'on a détruit des ruines, ce qui est une manière de vandalisme. »

Je ne conseillerai pas aux puristes et aux incorrupti-

bles de s'arrêter, s'ils passent à Bourg, pour y visiter l'église du faubourg de Brou. Ils n'y éprouveraient qu'un trouble malsain. Tout y est en désaccord avec la règle et blesse le bon goût. Stendhal y reconnaissait avec horreur la dernière église inspirée par le génie gothique. Commencée en 1511, « elle a coûté, » dit-il, « vingt-cinq ans de travail et deux millions deux cent mille francs d'alors, somme énorme ! » Et il ajoute : « Quelle différence pour la gloire de Brou, si un bon génie eût inspiré l'idée de demander un plan d'église à Michel-Ange, ou deux tableaux à Raphaël ! » Depuis, nous avons appris que, bien au contraire, la Renaissance a tout gâté par l'imitation irréflective de l'antique; le Moyen-Age, seul, a connu, en art, en science et en sagesse, la vérité, et nous ne pouvons plus, à son exemple, nous écrier : « Alors la lumière régnait en Italie; les Gauls étaient encore dans les ténèbres. »

Au nom de la Renaissance voilà donc l'église de Brou rendue avec dégoût au Moyen-Age; au nom de la foi et de son symbole qui ont élevé, comme on sait, des pierres allégoriques attestant, dans leur liaison, le sens occulte et troublant des grandes traditions médiévales, J.-K. Huysmans la soupçonne d'être toute pénétrée déjà de paganisme renaissant, y dénonce « le chef-d'œuvre du joli, du tortillé, du tarabiscoté, du coquet », et la proclame « un délicieux avorton ».

Cependant il n'est point vrai que l'ogival, du XII^e au XIV^e siècle (il faut en finir avec d'aussi fausses légendes), ait toujours fui l'enjolivement le plus délicat et minutieux; des sculptures d'une inouïe finesse ourlent tels chapiteaux, soulignent, enlèvent et fleurissent les tympans de portails, les colonnes et les linteaux, une profusion d'ornements s'épanouit aux murailles de Chartres, de Reims et d'Amiens; nulle part la pierre n'est davantage ouvragée, fouillée, allégée et soulevée. Mais, sans doute, tout ce détail reste-t-il soumis, subordonné, accessoire, et la grandeur du plan d'ensemble l'efface, presque. Peut-être contribue-t-il tout juste à atténuer ce qu'elle serait, nue, de trop sublime, de trop terrible, de trop effarant, et la réduit-il à la mesure d'une grandeur tolérable à la faiblesse humaine.

A coup sûr, à Brou le charme du détail prédomine sur la perfection de l'ensemble. Il n'est pas, dans le chœur de l'église, une surface, je pense, qui se présente lisse et vierge. Sous une belle balustrade fleurie, des deux côtés, aux murs la riche boiserie des stalles s'accote, si exubérante, si proluxe de figurations diverses, de vies en mouvement et de groupes qui de toutes parts s'animent, qu'un vertige enivre et qu'on se demande en vain en vertu de quel art tout cela se tient, se complète, s'équilibre, sans un heurt, sans un faux cri, sans une crispation ni une discordance. Et ce n'est rien encore : à l'autel, un prodigieux rétable en marbre où se déroule la mise en scène, par compartiments pré-

cieusement séparés, d'une vie très imagée de la Vierge; au-dessus un vaste vitrail de couleurs profondes et calmes; au devant, les trois mausolées de gloire, de triomphe et d'amour, qui immortalisent à jamais, avec le souvenir de la grave et savante Marguerite d'Autriche, la mémoire du jeune mari qu'elle pleura sa vie durant, Philibert le Beau, duc de Savoie, et de la mère de celui-ci, Marguerite de Bourbon.

L'église entière est un paradoxe merveilleux. A l'extérieur, elle offre l'apparence charmante d'un bijou de la Renaissance flamande. On se souvient que, si les plans primitifs furent demandés, dit-on, à Jehan Perréal et à Michel Colombe, l'achèvement en est dû au Flamand Van Beughem, comme au sculpteur suisse Conrad Meyt. Les croisées, formées d'arcs tantôt d'ogive équilatérale, tantôt d'ogive en lancette ou même en plein cintre brisé, encadrent deux portails en anse de panier, surmontés d'une élégante accolade pour soutenir la statue d'un saint ou de Marie. La variété des styles ne nuit pas à l'effet, et si l'on ignore, de la Renaissance et du Moyen-Age, quelle époque en la façade prévaut, la belle tour carrée, cachée à demi par les combles du transept, comme un beffroi ancien serait massive si elle ne se couronnait d'une balustrade gracieuse avec quatre petites pyramides d'angle où se redresse un moment à peine, mais suffisant, la continuité des lignes horizontales ou incurvées légèrement.

A l'intérieur, la nef, seule partie vaste de l'édifice, n'est pas ornée. C'est le lieu où tous viennent prier et s'assemblent, séparés d'un mystère intime et pieux que le mur soutenant un jubé de dentelles fines et percé d'une porte de bois sculpté un peu surbaissée, laisse au juste deviner. Et ce sont, au chœur, les regrets parfumés et fleuris de la docte inconsolable, de l'inspiratrice amoureuse, de la veuve que cet espoir a soutenue et exaltée : dormir la paix souveraine, à l'écart du monde, du bruit et de l'orgueil, avec lui seul, sous le regard bienveillant de sa mère, pour toujours, tandis que des prêtres, feignant de célébrer un culte traditionnel et vulgaire, rediraient à jamais, inconscients peut-être, mais qu'importe ! les louanges éternelles d'amour, la gloire de la jeunesse en fête et de la beauté humaine.

Voilà le sens du monument, et pourquoi la visite en est d'une si vivante émotion. Ailleurs la foi historique des hommes anciens s'exalte, captive un instant, et trouble. Ici c'est notre foi qui survit. Les âges helléniques se perpétuent à travers les âges aveugles et sourds. La grande voix de la Renaissance clame la vérité perpétuelle. La tristesse des temps, la peur hideuse, l'angoisse et le deuil sombrent peu à peu, la mer des afflictions vaines est tarie, le Moyen-Age finissant a su quand même garder un sursaut de la beauté, et il accueille la venue des jours propices et salutaires, il s'humanise, il rayonne; la promesse renouvelée qu'ont

propagée, à la découverte des livres classiques, les humanistes bienfaisants court la terre, comme si le soleil pour la première fois la baignait de lumière en fête, et peu à peu la transfigure.

ANDRÉ FONTAINAS

REMY DE GOURMONT

M. Remy de Gourmont a fondé avec M. Edouard Dujardin, qui, jadis, dirigea la *Revue wagnérienne* et la *Revue indépendante*, une intéressante revue nouvelle: *La Revue des Idées*. M. de Gourmont étant au premier plan de l'actualité, détachons de l'étude que publia sur lui M. Louis Dumur ce passage qui fixe d'un trait sûr la silhouette du fécond écrivain :

« Je crois que dès l'enfance il écrivit. Au reste, ses premières pages se perdent-elles dans les limbes d'un crépuscule que ne parviendra jamais à percer la perspicacité du plus subtil des bibliophiles. Il existe de lui nombre d'études, d'articles, de morceaux d'histoire ou de critique, voire des romans, que l'on chercherait en vain au catalogue de ses ouvrages. On trouvera, entre autres, sous sa signature, une collaboration importante aux premiers tomes de la *Grande Encyclopédie*. Un long stage à la Bibliothèque Nationale, d'où il sortit avec un certain éclat, à la suite de la publication d'un article que l'on jugea manquer de patriotisme, lui permit de s'adonner, au cœur même du couvent, à ses plaisirs de bénédictin. On lui a quelquefois reproché cette érudition. La critique a pu être fondée alors que, la canalisation n'étant pas complète, l'écrivain se laissait volontiers déborder par la curiosité du fureteur. Elle ne l'est plus. D'ailleurs, ceux qui se livrent à de pareilles appréciations ont vraiment trop l'air de ne le faire que pour justifier leur sordide ignorance. M. de Gourmont n'a pas daigné être un ignorant et cela n'a nui ni à son sens esthétique ni à son originalité.

Muni de cet ample bagage, nanti de documents colligés aux meilleures sources, opulemment fourni de faits et d'idées, ce fut alors qu'il se découvrit en possession de son étonnant instrument d'optique. Il braqua l'objet. Les premières épreuves ne furent pas d'une netteté parfaite. Elles étaient déjà très intéressantes, mais elles semblaient obtenues comme à travers une espèce de brouillard ; la main de l'opérateur avait tremblé ou le jour n'était pas bon. Ce fut d'abord un roman, *Sixtine*. Quelle que fût l'incertitude de la manière, il y transparaissait de rares qualités de vision, d'écriture et d'analyse. Le livre fut une révélation. Son auteur se classait d'un coup parmi les écrivains de la nouvelle génération dont on devait le plus attendre.

À dater de ce début, la collaboration de M. Remy de Gourmont aux revues fut constante. Articles, contes, poèmes en prose, poésies alternèrent avec des ouvrages de plus longue haleine, parmi lesquels il faut citer un poème dramatique, *Lilith*, un roman, *Fantôme*, et un important et savant travail sur la poésie latine du moyen-âge, *Le Latin mystique*. Plusieurs années durant, il donnait au *Journal* la série des contes dont la matière se trouve réunie dans les deux volumes : *Histoires magiques* et *D'un pays lointain*.

On était alors en plein mouvement symboliste. Faut-il attribuer à la déviation générale des esprits vers l'étrange, le bizarre et le

mystérieux, le choix des sujets où semblait se complaire le génie d'ailleurs capricieux de M. de Gourmont? Était-ce la propension naturelle de son goût? Ou ne serait-ce pas plutôt qu'il cherchait sur ce terrain particulier un surcroît d'originalité que, par trop de défiance envers lui-même, il hésitait à demander à la seule sincérité de son talent? Quoi qu'il en soit, il passa longtemps, et sans qu'il eût trop à réclamer, pour un écrivain d'un abord difficile, « abscons », comme on disait alors, et ne s'adressant qu'à un groupe d'initiés. Le vêtement même dont il aimait à habiller ses livres — ces premières éditions tirées à petit nombre sur papiers extraordinaires et dans des formats plus extraordinaires encore, pour la plupart épuisées et qui font aujourd'hui la joie ou le désespoir des amateurs — contribuait à maintenir le public, facilement effarouché, dans une prudente réserve.

Mais bientôt paraissaient, dans la *Revue des revues*, les premiers de ses portraits ou « masques » de poètes et de prosateurs contemporains, et, au *Mercur de France*, un roman, *Les Chevaux de Diomède*. Là changement notable. La vision se faisait plus précise ; une jolie clarté baignait les fonds ; le dessin pur et fin se détachait en valeur délicate dans un exquis enveloppement de grâce. Cette fois on était conquis. M. de Gourmont avait eu jusque-là des admirateurs qui se faisaient un devoir de le suivre ; il eut désormais des lecteurs empressés et charmés.

Un nouveau *Livre des masques*, supérieur encore au premier, un délicieux roman par lettres, *Le Songe d'une femme*, enfin quatre remarquables séries d'études littéraires et philosophiques où se concentre ce que la pensée de M. de Gourmont a produit jusqu'ici de plus fort et de plus brillant. *L'Esthétique de la Langue française*, *La Culture des Idées*, *Le Chemin de velours* et *Le Problème du style*, complétèrent cette heureuse évolution. Maître maintenant de son talent si souple et si divers, il enchante par le jeu multicolore d'une pensée toujours en éveil, d'une fantaisie pleine de sens et d'une forme étonnamment chatoyante, imagée, harmonieuse. C'est un magicien. Depuis Renan, on n'avait rien lu de comparable à certaines pages du *Songe d'une femme* ou de la *Culture des Idées*.

LE PRIX DE ROME (1)

Il y a diverses façons de parler du Prix de Rome...

On peut d'abord trouver cette institution stupide... opinion qui se traduit généralement par cette apostrophe :

« Enfin ! Monsieur ! voulez-vous me dire pourquoi on envoie les musiciens à Rome ? »

À quoi l'on répond que cette institution est passée à l'état de superstition dans certains milieux. Avoir ou ne pas avoir eu le Prix de Rome résolvait la question de savoir si l'on avait oui ou

(1) L'Académie libre de Belgique a, on le sait, étudié la question du maintien ou de la suppression du Prix de Rome et s'est énergiquement prononcée contre cette institution surannée.

On lira avec intérêt les considérations par lesquelles M. Claude Debussy, l'auteur applaudi de *Pelléas et Mélisande*, a critiqué à son tour, dans *Musica*, le Prix de Rome musical. Cette page peut servir d'épilogue à notre *Enquête sur les Concours des Conservatoires*, à laquelle elle se rattache indirectement. (Voir nos numéros des 9 août au 1^{er} novembre 1903.)

non du talent. Pour ne pas être infaillible, c'était du moins un moyen commode de préparer à l'opinion publique une comptabilité facile à tenir.

Malheureusement, on perd pied tout de suite en constatant que M. C. Saint-Saëns, chef officiel de la jeune école française, n'a pas eu le Prix de Rome, pas plus que M. Vincent d'Indy, chef élu par un autre groupe plus jeune... Sans discuter la valeur personnelle de ces deux hommes, ils sont également « représentatifs ». De les voir exclus de ce « palmarès » peut faire croire à quelque chose de vicieux dans la façon de distribuer l'honneur d'en faire partie, par la raison logique qu'ils semblaient désignés, plus que tous autres, à cet honneur.

A vrai dire, je suis en mauvaise posture pour critiquer cette institution. J'ai l'air de faire fi d'un plat dont j'ai mangé comme beaucoup d'autres, puisque j'ai eu le Prix de Rome et me suis assis à la table de la Villa Médicis, si du moins on peut appeler ainsi un régime qui tient du restaurant où pour fr. 4-25 on nous détruit l'estomac pour le restant de nos jours — (Je me rappelle avec encore un peu d'effroi un certain plat nommé prétentieusement « Roba dolce » où un goût de pétrole s'alliant sourdement à de la crème tournée, rendait bien mélancolique notre jeune fierté d'être Prix de Rome.) — Laissons de côté ces considérations toutes matérielles et peut-être indignes de jeunes gens assez épris d'art pour en oublier la plus élémentaire hygiène... Il y a des raisons plus hautes de discuter cette institution; on les a formulées un peu partout et même à la Chambre des Députés; jusqu'ici cela n'a pas servi à grand'chose.

Remarquez que je trouve fort bien que l'on facilite à des jeunes gens de voyager tranquillement en Italie et en Allemagne; mais pourquoi restreindre le voyage à ces deux pays? Pourquoi surtout ce malencontreux diplôme qui les assimile à des animaux gras? Au surplus, le flegme académique avec lequel ces messieurs de l'Institut désignent celui d'entre tous ces jeunes gens qui sera un artiste est touchant d'ingénuité confiante. Qu'en savent-ils? Où prirent-ils tant d'assurance à diriger une destinée aussi aléatoire?

La musique est une mathématique mystérieuse dont les éléments participent de l'Infini. Elle est responsable du mouvement des eaux, du jeu de courbes que décrivent les brises changeantes; rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil! Pour qui sait regarder avec émotion, c'est la plus belle leçon de développement écrite dans ce livre, pas assez fréquenté par les musiciens, je veux dire : la Nature... Ils regardent dans les livres, à travers les maîtres, remuant pieusement cette vieille poussière sonore; c'est bien, mais l'Art est peut-être plus loin!

Pour revenir au Prix de Rome, on juge ce concours sur une œuvre appelée « Cantate », forme hybride qui participe maladroitement de l'opéra, dans ce que celui-ci a de plus banal; ou de la « symphonie avec personnages chantants », trouvaille vraiment « institutaire » dont je ne conseillerai à personne de se déclarer l'auteur! Il me semble aussi impossible de juger que de savoir si ces jeunes gens savent leur métier de musicien, sur un tel travail... D'ailleurs, on sait comment les choses se passent!... Quelques mois avant le concours, on entraîne les concurrents sur « la piste Cantate » (tel un cheval pour le Grand Prix), on cherche dans les cantates primées antérieurement la formule pour avoir le prix et le tour est joué, à la grande joie des parents et de l'as-

sistance et l'on a, par-dessus le marché, l'accolade de M. Th. Dubois. Sans parti pris ni paradoxe, c'est à peu près tout ce à quoi sert le Prix de Rome.

Si l'on tient absolument à délivrer un titre, ne pourrait-on pas s'en tenir à un « certificat de hautes études »? Mais pas ce « certificat d'imagination », inutilement grotesque et pas sûr du tout. Il peut même devenir dangereux, les faveurs officielles attachées au titre de Prix de Rome nous valant d'entendre beaucoup de mauvaise musique, et les familles anxieuses de l'avenir de leurs enfants y trouvant un encouragement — depuis surtout que la carrière d'ingénieur est si encombrée. Par d'autres côtés, cette espèce de surculture a le grave défaut d'éloigner les jeunes musiciens de la musique pure; cette maudite « Cantate » leur donnant précocement le goût du théâtre (théâtre qui dans beaucoup de cas n'est que l'agrandissement exaspéré de la cantate). A peine revenus de Rome, ils font la chasse au livret, pris d'une hâte fébrile de marcher sur la trace de leurs aînés. — Renan a dit quelque part (à moins que ça ne soit M. Barrès) que c'est prétention et échec d'écrire avant la quarantaine. On pourrait justement étendre cette opinion jusqu'à la musique dramatique qui, à moins de géniale exception, ne prend de réelle valeur que vers cet âge.

Lorsqu'on se plaint du peu de symphonies que la France peut opposer aux autres pays, il faut peut-être en accuser le Prix de Rome! Si j'avais le goût de la statistique, je démontrerais facilement que toute la musique symphonique, ou à peu près, ne porte aucune estampille officielle. Quand elle la porte, ça ne donne pas toujours ce que l'on en attendait; j'en citerai un illustre exemple : M. Massenet! Ne le vit-on pas tout dernièrement faire comme ses débuts dans la musique symphonique lorsqu'il fit exécuter au Conservatoire un concerto pour piano et orchestre?... Avec un peu d'irrévérence on le renvoya à *Manon*! Ce concerto n'était probablement pas plus mauvais qu'un autre, seulement l'éducation et les tendances de M. Massenet l'éloignèrent de la musique pure, il ne pouvait plus y réussir avec la sûreté triomphante dont il est coutumier au théâtre.

Quant à la musique de chambre, Mozart, Beethoven, Schumann, etc., en ont beaucoup écrit. C'est heureux, car le répertoire moderne peut se compter sans respirer. Il fléchit sous le poids lourd du passé, non pas qu'il ne contienne aucune œuvre parfaite, mais on ne l'encourage pas assez. Je ne parle pas de la Sonate en général, ni de la Sonate pour piano en particulier; ces considérations sont inactuelles. Aussi n'avons-nous guère pour représenter notre époque qu'une seule sonate pour piano : celle de Paul Dukas. Par la grandeur de sa conception elle prend place immédiatement après les sonates de Beethoven. Ce fut un événement considérable qui pouvait encourager les amateurs de hautes spéculations.

Toutefois il faut avouer que ce genre de musique réclame une alchimie particulière à laquelle il faut offrir sa chère petite tranquillité en holocauste... C'est dur à soutenir et absolument improductif. Adieu! les bons droits d'auteur, la si flatteuse poignée de main directoriale. On n'est plus qu'une espèce de savant particulier et vos confrères vous regardent avec cette condescendance que le succès rend méprisante.

* * *

Mais revenons au Prix de Rome, je vous prie.

Si l'on veut bien accepter pour un instant le « certificat de hautes études » donné sur l'ensemble des études et qui prouve-

rait que l'on connaît toute la musique et toutes ses formes, qu'on envoie les jeunes titulaires à travers l'Europe, qu'ils se choisissent un maître ou, s'ils le peuvent rencontrer, un brave homme qui leur apprenne que l'Art n'est pas nécessairement borné aux monuments subventionnés par l'État; qu'il faut l'aimer à travers toutes les visions, toutes les misères, et ne jamais compter sur lui pour se faire une « situation ». Tâchons donc de reprendre ces belles traditions de jadis qui virent les artistes fiers de leur maître et susceptibles de dévouement entre eux, car s'ils luttèrent pour l'Art, c'était sans la férocité qui caractérise les temps modernes.

Pourtant on ne peut se rappeler sans émotion le paysage adorable que dessinent les arbres de la Villa Médicis, et que prolonge la douceur violette des montagnes ombriennes. L'architecture de la « Loggia » aux lignes de marbre si purement décoratives peut aussi faire rêver indéfiniment. Il me semble qu'à peu de frais on pouvait édifier dans ce cadre une de ces universités qui sont l'orgueil d'Oxford; il n'aurait pas été inutile non plus de s'en assimiler les conditions matérielles; ces dernières, à la Villa Médicis, sont médiocres à tout point de vue et ne donnent aucune fierté d'être Français. Pourtant ce cadre serait peut-être plus beau qu'Oxford et contiendrait autant de Passé somptueux... Cette Villa Médicis, qui domine Rome de toute sa hautaine beauté, n'aurait-elle pas dû être un centre d'intellectualité vibrante de tous les arts qu'elle contient, où l'on serait venu avec une jeune joie confiante. Malheureusement elle n'est pour beaucoup qu'un endroit où l'on vient faire « son temps... » Là, « les exercices » sont remplacés par « des envois » dont la qualité ne prouve pas absolument qu'on y travaille beaucoup.

Conclusion mélancolique qui tend à prouver mieux que toute critique l'inutilité du Prix de Rome, au moins pour accomplir les destinées d'art par lesquelles se vérifie la beauté d'une époque.

CLAUDE DEBUSSY

Les Verreries d'Émile Gallé.

M. Gustave Geffroy apprécie en ces termes les œuvres du maître Verrier que la mort vient d'enlever et dont nous avons essayé, dans notre dernier numéro, de caractériser l'art subtil, intellectuel et voluptueux :

« Avec les verrès, Émile Gallé fut davantage maître de la forme, plus traditionnelle, modifiée suffisamment par quelque léger détail, et délicieusement ornée et colorée. On admirait, chaque année, ses vases en pâtes vitreuses et ciselées, ses flacons, fioles, bouteilles, cornets, bols.

Il leur trouvait des désignations qui valent toutes les descriptions, soit le nom de leur forme ou de leur couleur dominante, soit le vers d'un poète qui lui paraissait résumer la sensation qu'il avait désirée et réalisée. C'est ainsi qu'il inscrivait au catalogue : *Le Myrtille* (cristal brun mousse et noir pruneau). — Comme dans les étangs assoupis sous les bois. (Victor Hugo, *Cristal feuille morte* et vert saule. — *Sur un thème de Baudelaire* (flacon en cristal violacé; algues et coquillages ciselés en pâtes multicolores). — *Herbes sous la glace*. — *Les Veilleuses d'automne* (cristal, nuage de bleu céleste et de rose). — *Vase de Tristesse* (cornet en bleu troublé, ancolies ciselées en vieux violet).

Pour une aiguière et son bassin, il citait François d'Assise : « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur l'eau, si utile, précieuse, humble et chaste. » Des verres colorés de rouge d'algue, pourpre d'orchis, vert de cédrat, agate blonde, bleu de lavande et bleu fin de nuit, s'accompagnaient de ces mots de Maurice Maeterlinck :

Et le palais est plein de reines enchantées.

Un vase, nommé *Le Crépuscule du Matin*, avait pour devise ce vers de Baudelaire :

L'aurore grelottante en robe rose et verte.

La merveille, c'était tout ce que Gallé savait enfermer entre les parois de ces vases. Parfois on voyait passer des nuages, des fumées, des colorations riches et opaques, ou des ombres pâles, miraculeusement visibles à travers la pâleur du verre. Parfois il teintait à peine la précieuse matière transparente; il semblait lui avoir confié seulement une goutte de couleur, et l'on voyait cette goutte se dissoudre dans l'eau pure, se fixer comme sous une couche glacée, se répandre comme une fraîche nuée d'aurore, comme un sombre nuage du couchant.

Émile Gallé a ainsi fourni le plus beau labeur d'artiste. Ses précieuses pièces, conçues et exécutées avec tant d'amour, sont déjà parmi les bijoux de l'art du XIX^e siècle. Elles sont nées de son observation, de ses promenades de botaniste et de poète, de tout ce qu'il regardait à ras de terre et du ciel, de l'humble détail et de la pure lumière. Ce sont des objets de vitrine, et Gallé le savait. Il dut subir en ceci les exigences de son temps, lui qui avait l'âme si ouverte à la poésie populaire. Sans doute, s'il avait vécu, s'il avait pu développer son œuvre, il aurait cessé de travailler pour des initiés, il aurait fait entrer dans la grande production toute cette poésie qu'il avait su découvrir par les champs, les bois, les jardins de son pays. C'est l'héritage qu'il laisse à ses successeurs. Il avait fondé à Nancy une école d'art décoratif qui est en plein travail. Que la disparition du maître donne aux élèves le désir et l'orgueil de le continuer ! »

L'Orchestre Lamoureux à Liège.

Ce n'est plus l'Orchestre Lamoureux, minutieux, propre, coquet, peigné, figolé. C'est l'Orchestre Chevillard, d'allure volontiers emportée et dramatique. La mise au point reste aussi parfaite, la sonorité aussi flatteuse; l'orchestre est de premier ordre à tous les étages : bois, cuivres, cordes (tous ses membres sont porteurs des Palmes académiques). Mais Beethoven n'est point son affaire; Même dans l'*Eroïca*, la plus française des neuf symphonies.

Il ne pénètre pas l'esprit de cette musique, cela se perçoit à vue d'œil : regardez les expressions de figure des instrumentistes, regardez le bras droit, la main gauche, la physionomie du chef pendant l'exécution; et souvenez-vous de Richter, de Strauss, de Mottl, de Weingartner! Le rythme beethovenien n'empoigne pas les musiciens français; ils sont étrangers à la beauté supérieure de ces pages. Ils cherchent à dramatiser cette pure musique, sous prétexte de modernisme. Voulant être « héroïques » et chauds, ils précipitent tous les mouvements, ils s'emportent et tombent à chaque instant dans le débridement des *exardas*. Qu'ils sont loin du sens de l'*allegro* de Beethoven! C'est là peut-être une interprétation moderne; ce ne saurait être la bonne, si les plus nobles élans y revêtent de la vulgarité. Par des moyens plus simples, et

avec des orchestres bien inférieurs à celui-là, les Allemands arrivent à produire une impression beaucoup plus haute.

Fort belle, en revanche, est l'exécution des pages françaises, surtout celle de l'amusant *Scherzo* de Paul Dukas. La *Fantaisie* de Chevillard a la valeur d'une aimable improvisation; l'auditeur est prévenu « que le thème s'en développe librement, en dehors des formes habituelles à la symphonie ». Le Wagner est magistral, malgré la lenteur excessive de la « Mort d'Yseult ». Une telle tension serait irréalisable à la scène; ici elle est voulue, parce qu'elle fait éclater la virtuosité de cet orchestre.

J. F.

NÉCROLOGIE

Samuel Rousseau. — Bartholdi.

Un double deuil dans le monde des artistes français : M. Samuel Rousseau, que la *Cloche du Rhin*, représentée en 1898 à l'Opéra, avait mis en vedette en même temps qu'elle révélait au public le talent de M^{me} Akté, créatrice du rôle principal, vient de mourir à Paris. Quelques jours après mourait, à Paris également, le statuaire Bartholdi, l'auteur de la colossale *Liberté éclairant le monde* que lui commandèrent les États-Unis pour l'ériger à l'entrée du port de New-York.

M. Rousseau, né dans l'Aisne en 1853, remporta le prix de Rome en 1878 et, à son retour d'Italie, suppléa son illustre maître César Franck à la maîtrise de Sainte-Clotilde. Il fut couronné par la ville de Paris pour son *Mérovig*, exécuté en concert au Grand-Théâtre de la rue Boudreau, puis monté à Nancy et à Brest.

Professeur au Conservatoire de Paris, M. Rousseau était titulaire du feuilleton musical de l'*Éclair*, très apprécié pour l'impartialité et la compétence de ses jugements. Le compositeur venait d'achever un drame lyrique tiré d'une nouvelle d'Emmanuel Arène, *Le Dernier Bandit*, qui doit être représenté à l'Opéra-Comique l'année prochaine.

M. Bartholdi meurt à soixante-dix ans, chargé d'honneurs. Elève d'Ary Scheffer, il se vit, dès 1864, décerner au Salon de Paris les plus hautes récompenses. Il fut de tous les sculpteurs officiels l'un des plus réputés et des plus « achalandés ».

Outre la fameuse *Liberté*, — dont une réduction fut érigée à la pointe de l'île des Cygnes, à Auteuil, — on lui doit le *Lion de Belfort*, de la barrière d'Enfer, le *Monument Champollion*, du Collège de France, la *Malédiction de l'Alsace*, la Fontaine monumentale de la place des Terreaux, à Lyon, le *Lafayette arrivant en Amérique* élevé à New-York, un *Vercingétorix*, nombre de bustes et de figures diverses.

M. Bartholdi était né à Colmar en 1834. Il occupait depuis longtemps un superbe hôtel de la rue d'Assas, à Paris, où il exerçait l'hospitalité de la façon la plus aimable et la plus généreuse, tout en travaillant d'arrache-pied aux innombrables travaux qui lui étaient commandés. Il aimait le faste, les réceptions, la richesse, et trouva moyen de réaliser, dans une vie laborieuse, ses ambitions les plus hautes.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, 16 octobre, à 2 heures (répétition générale la veille, à 2 h. 1/2), avec le concours de MM. A. Van Rooy, baryton, et Emile Chaumont, violoniste.

Au programme : Ouverture de *Manfred*, de Schumann; *Amie Hoffnung*, de Beethoven (M. A. Van Rooy); *Symphonie en si bémol*, de V. d'Indy; *Poème élégiaque pour violon et orchestre*, d'Ysaye (M. E. Chaumont); musique pour *Pelléas et Mélisande*, de G. Fauré; les *Adieux de Wotan*, de R. Wagner (M. A. Van Rooy).

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Haertel, 45 Montagne de la Cour.

M. Crickboom vient de publier le programme de ses quatre séances d'abonnement (concerts d'orchestre et auditions de musique de chambre). Plusieurs virtuoses de premier ordre, non encore entendus à Bruxelles, y figurent en vedette, notamment les pianistes Lucien Wurmser, Ossip Gabrilowitch et Isaac Albéniz. A noter également le nom de M^{lle} Elsa Ruegger, violoncelliste, et, parmi les cantatrices, ceux de M^{mes} Maikki Jarnefeld, Cécile Thévenet et Charlotte Lormont.

Le premier concert aura lieu le 28 octobre prochain.

Avant son départ pour l'Espagne et le Portugal, où elle est engagée pour plusieurs séances de musique de chambre avec MM. Crickboom, Van Hout et M^{lle} Elsa Ruegger, M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel donnera le lundi 7 novembre, à la Grande-Harmonie, son récital de piano annuel. Nous donnerons prochainement le programme de cette séance.

A l'occasion des fêtes jubilaires de 1903 les sociétés L'Émulation et L'Orphéon, de Verviers, organisent pour les mois de juillet et août prochains un concours international de chant d'ensemble.

Plusieurs chorales belges, françaises, allemandes, néerlandaises et grand-ducales ont déjà voté le principe de leur participation à ce concours.

Le premier prix de la division d'honneur internationale est de 3,000 francs et une médaille en or.

M. P.-P. Plan vient de terminer l'histoire des éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* depuis l'origine (1532) jusqu'à la première édition critique donnée en 1711 par Le Duchat. Cette publication de luxe, sous presse à l'Imprimerie Nationale, illustrée de cent soixante-dix fac-similés (titres, variantes, pages de texte, portraits), ne sera tirée qu'à trois cent cinquante exemplaires numérotés. Les souscriptions sont reçues chez l'auteur, rue Caulaincourt, 71, à Paris, jusqu'au 15 octobre. Prix : sur vélin, 50 francs; sur whatman, 150 francs; sur japon, 200 francs.

Pour paraître le 15 octobre : *Histoires à ma dame*, un volume de contes par Léon Wauthy, orné d'une photographie en couleur de l'auteur. Prix en souscription : fr. 2-50, aux bureaux de l'*Édition artistique*, 22 rue Saint-Augustin, Paris, ou à Liège, 35, rue de Visé.

Sommaire de l'*Art décoratif* de septembre (24, rue Saint-Augustin, Paris, 11^e; agence belge : passage Lemonnier, 7 Liège) : *Notes sur Whistler*, par Camille Maclair (douze illustrations et une pointe-sèche de Whistler : le *Portrait du sculpteur Drouet*, très peu connue, datée de 1859); *Maison de rapport à Paris*, par Edmond Uhry (quinze illustrations); *Le sculpteur Domenico Trentacoste*, par Gustave Soulier (vingt-sept illustrations); *La maison de Diriks*, par Léon Ritor (six illustrations); *Francisco Durio*, par Charles Morice (huit illustrations), etc.

Un journal humoristique américain, *Town Topics*, a publié, comme lui venant de Munich, la lettre suivante :

« Toute l'Europe est surexcitée par la découverte sensationnelle qui vient d'être faite en compulsant les papiers posthumes du roi Louis II de Bavière. On a trouvé un nouvel ouvrage de Wagner; la musique et le libretto sont terminés; il y a même des indications de mise en scène. Une notice, écrite par le roi défunt, explique pourquoi l'on n'entendit jamais parler de cet opéra. Il fut écrit pour Louis II seul et ne devait être représenté que devant lui et ses invités. M^{me} Wagner a réclamé l'œuvre comme sa propriété, mais les juges furent d'avis que la partition devait être considérée comme faisant partie du patrimoine de la nation. Le titre du nouvel ouvrage est *Sarah*. Le sujet est extrait de la Bible. Au premier acte, qui sert d'introduction, la création du monde est figurée musicalement et scéniquement. On entend un chœur immense d'anges invisibles. Les paroles que Dieu prononce pour donner l'existence aux choses et appeler à la vie les êtres sont dites par six basses chantant ensemble à travers un gigantesque porte-voix construit de manière à prêter au son un volume colos-

sal. L'acte se termine par un tableau représentant le paradis terrestre avec l'arbre de la science du bien et du mal derrière lequel Adam et Eve disent un duo d'amour. Les personnages du drame humain sont Abraham, Sarah, Agar, Isaac et Ismaël. Il y a plusieurs scènes à sensation, par exemple le *Déluge universel*, la *Destruction de Sodome et de Gomorrhe*, la *Prise de Babylone*... La finale est une apothéose des prophètes et des sibylles, figurés par des hommes et des femmes jouant de la harpe, du violon et des instruments à vent. La durée du spectacle est de quinze heures, mais Wagner a ménagé un premier entr'acte pour le lunch, un second pour le dîner, un troisième pour dormir, un quatrième pour le déjeuner du lendemain et un cinquième pour le lunch du second jour. En vue d'une exécution éventuelle de *Sarah*, des lits seront préparés au théâtre même. M. Conried n'a pas encore câblé à l'intendance de Munich relativement à cet opéra. D'autres offres vont être prises en considération.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLEGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

THE BURLINGTON MAGAZINE

Revue mensuelle illustrée publiée sous la direction de MM. C.-J. HOLMES et ROBERT DALL.

Peinture. — Céramique — Mobilier. — Argenterie. — Livres et Manuscrits.
Miniatures. — Estampes, etc.

Abonnement d'un an : 44 francs. — La livraison fr. 3-50

LONDRES, 17, Berners Street, W. — PARIS, H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

BRUXELLES, Lebègue & Co, 46, rue de la Madeleine. — AMSTERDAM, J.-G. Robbers, N. Z. Voorburgwal, 64.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**G. SERRURIER**LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAATMOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Musiciens tchèques *Karel Kovarjovic* (WILLIAM RITTER). — Maxime Gorki (N.-B. CHANINOW). — L'Architecture moderne (H. FIERENS-GEVAERT). — Chronique judiciaire des Arts. *La Propriété du nom*. — Petite Chronique.

MUSICIENS TCHÈQUES

Karel Kovarjovic.

Les temps héroïques de la musique bohème sont clos par la mort de Dvorjak. Le grand trio des initiateurs éliminé, la génération des artistes de raffinement, de nuance et de culture monte. Smetana fut un créateur de premier ordre tout débordant de l'inspiration nationale : il créa de toutes pièces le théâtre musical (drame et comédie) et le poème symphonique tchèques. Zdenko Fibich, le grand méconnu, silencieux et recueilli, ouvrit

à l'art tchèque les horizons étrangers et le dota de passion véhémente. Antoine Dvorjak, au contraire, suppléant à une incroyable absence de culture par une bonne volonté pleine de rudesse et un diable au corps dont Bizet et Chabrier seuls fournissent des exemples, tchéquisait la symphonie classique et enseignait les rythmes slaves à l'ancien et au nouveau monde. Après eux trois, la Bohême est une province de plus de l'empire musical, et pas la moindre assurément : des symphonies comme la deuxième de Fibich ou la cinquième de Dvorjak prennent place à côté de celles de Beethoven, Schubert, Brahms et Bruckner, et la suite de poèmes symphoniques *Ma vlast* (*Ma patrie*) de Smetana soutient avantageusement la comparaison avec ceux de Liszt et de Saint-Saëns.

Aujourd'hui les grands exemples sont donnés, les somptueux édifices nationaux surgis. Chacun se bâtit une demeure non plus à l'usage « de la nation », mais à son usage à soi et à sa propre image. Et puis on s'efforce de son mieux à investiguer et à glaner là où les génies ne se sont pas trop attardés ; on embellit les abords et si l'on risque à l'écart quelques édifices plus généraux, ils sont tout de même, en même temps que plus menus, d'un art infiniment plus subtil, plus curieux et plus recherché. Quatre ou cinq hommes de quarante à cinquante ans assument désormais la responsabilité des destinées de la musique tchèque : Karel Kovarjovic, Vítěslav Novák, J.-B. Foerster, Oskar Nedbal et Josef Suk. Tous sont en leur genre des charmeurs et des poètes exquis, mais j'ai l'impression qu'aucun d'eux ne saurait bouleverser jusque dans

les moelles comme les grands prédécesseurs. Ce sont, si l'on veut, des parnassiens et des décadents, des symbolistes et des naturistes, etc., etc.; ce sont, grâce à Dieu, surtout de très réelles et sérieuses individualités qui pourraient bien arriver à jouer auprès de la génération suivante du même prestige que les trois grands maîtres auprès de la nôtre. Aussi voudrais-je, déjà, brièvement indiquer dans quelles directions leur œuvre paraît aujourd'hui aiguillée et en quoi cette œuvre consiste.

Karel Kovarjovic est directeur de l'opéra au théâtre National de Prague. Comme chef d'orchestre, il s'annonce l'un de ceux que l'étranger adjoindra aux plus grands le jour où il lui plaira d'entreprendre des tournées de concert. Ceux qui l'ont entendu diriger les grandes auditions funéraires qui suivirent la mort de Dvorjak n'oublieront jamais ce qu'est apparue la *Symphonie du nouveau monde* entre ses mains. Et puis on lui doit deux opéras tout à fait neufs, très discutables comme tout ce qui est nouveau; en un certain sens peut-être des erreurs, mais d'inoubliables erreurs parce que d'une incontestable originalité, et telles que si l'on ne sort pas satisfait de leur première audition, il n'en est pas moins impossible de se priver de renouveler l'épreuve et de s'y plaire chaque fois davantage.

Né en 1862, Kovarjovic fut d'abord un musicien assez léger et de quelque éclectisme dont on n'attendait rien de sérieux. Cependant il avait le goût des mélodies populaires. Et je sais de lui un charmant recueil dans lequel j'ai puisé quelques unes des épigraphes musicales de *Fillette slovaque*. En 1899, il apporte au théâtre National une partition qui fut acceptée, représentée, acclamée, et qui du jour au lendemain détrôna dans les sympathies du public tchèque *Cert à Kaca* de Dvorjak, qui tenait le second rang après le *Prodana nevesta* et qui du coup passa au troisième. Cette partition s'appelle *Psolharci : Les Têtes de chien*. Tirée bravement du plus populaire des romans historiques tchèques, elle a le tort de mettre de la musique sous un drame en soi tellement vigoureux, tellement vivant qu'il se suffirait à lui-même. Si *Psolharci* n'était pas un épisode d'histoire nationale, c'est-à-dire quelque chose de vécu par les grands-parents de ceux qui l'entendent, je ne sais si le public en supporterait le terrible spectacle. En deux mots, voici de quoi il s'agit.

Il appartenait aux Chodove (Chodes), race slave établie sur le territoire limitrophe du sud-ouest de la Bohême, de défendre la frontière contre les fréquentes incursions ennemies. Vrais chiens de garde du royaume, leur nom leur venait en outre de la tête de chien, symbole de vigilance, dont ils avaient fait leurs armes parlantes. Ils étaient libres dans leurs forêts, jouissaient de maintes franchises et prérogatives dont divers princes de Bohême les avaient jadis récompensés. Après la bataille de la

Montagne-Blanche ces privilèges leur furent enlevés malgré leurs protestations devant les tribunaux. En 1695 le seigneur Laminger d'Albenreuth — Lomikar, ainsi que l'appelaient les paysans — se chargea de leur arracher les derniers lambeaux de leur ancienne indépendance. Les mesures violentes dont il usa contre eux accablèrent les Chodove à la révolte. Cette lutte dramatique fournit la trame de la pièce que M. Karel Sipek a tirée à l'usage de M. Kovarjovic de l'œuvre du romancier A. Jirásek. Le héros en est le fermier Kozina, dont la mémoire est tenue parmi les Chodove pour celle d'un martyr. Jugé d'abord par ses confrères plutôt mou, insignifiant et de peu d'énergie, Kozina n'a rien qui le désigne au respect des grands chefs chodes. Quand il s'était agi pour ces meneurs de mettre en sûreté leurs précieux parchemins, ils les avaient cachés chez la mère de Kozina sans même que celui-ci fût jugé digne d'être initié au secret. Il souffre beaucoup de ce manque de confiance de ses aînés et il est décidé à convaincre ceux-ci de sa valeur. C'est dans cet état d'esprit que le drame le surprend. Le dernier jour du carnaval, les villageois procèdent à une cérémonie burlesque qui a le don de les grandement divertir : l'enterrement de la trique seigneuriale. C'est le moment que choisit Lomikar pour venir à la tête de ses soldats perquisitionner et mettre la main sur les lettres de franchise auxquelles il en veut. Kozina défend éloquemment la cause des Chodes et empêche l'effusion du sang. La mère de Kozina profite de ce moment pour sauver les documents les plus importants, ne laissant que ceux de moindre intérêt que Lomikar emporte en triomphe. Dès lors Kozina et Prjibek, l'un des chefs, subissent, en tant que les plus insoumis des Chodes, une première incarcération. Puis Lomikar convoque tous les notables du district à assister à la destruction des parchemins saisis. L'acte inique vient d'être consommé lorsqu'on apprend que la cause des Chodes doit être examinée à nouveau par la Cour d'appel de Prague. Deux des plus importants parchemins ayant été sauvés, les Chodes, pleins de confiance, se rendent avec Kozina à Prague. Les magistrats les reçoivent fort mal et au déni de toute justice font détruire, malgré les violentes protestations de Kozina, les documents. On apprend sur ces entrefaites que tout le pays chode est en révolte; le promoteur de l'insurrection est Prjibek. La cause des Chodes est perdue devant les tribunaux. Ils doivent faire acte de soumission à Laminger, et leur chef Kozina, traduit devant les juges, est condamné à mort. Dans sa prison de Plzen, où il attend l'exécution de la sentence et où les massacres de ses camarades ont hanté ses rêves, c'est la scène déchirante où il prend congé de son ami le cornemuseur et de sa famille : mère, femme et enfants. Lomikar veut au dernier moment le grâcier à condition qu'il fasse publiquement acte de soumission. Kozina préfère bravement la mort et lui assigne rendez-

vous dans un an et un jour devant le trône de Dieu. La prédiction se réalise au milieu d'une fête qui réunit de nombreux convives à un retour de chasse chez Laminger triomphant. Et le fantôme de Kozina apparaît à la recherche du mauvais seigneur aux premières atteintes de l'attaque qui le foudroie.

Que peut faire la musique sous un tel drame ? Disparaître. La force de la situation est telle que l'on y prend à peine garde. Nulle part elle ne trouve place pour se développer. Aussi ne l'essaie-t-elle même pas. Remplie d'airs populaires, de refrains de cornemuseux, elle tisse une atmosphère frêle, délicate et voilée comme le ciel de Bohême à cette action tortionnaire dont la représentation est l'un des plus terrifiants et des plus beaux et typiques spectacles qu'offre le théâtre National de Prague. A entendre cet opéra seul, la brutalité révoltante de l'injustice consommée empêche d'être attentif au charme d'une musique délicate à l'excès, timide et ferme à la fois comme l'âme des paysans devant le tribunal. On sort de là ayant appris beaucoup de choses sur l'état de la Bohême et ses rébellions rurales du XVII^e siècle, saisi par le contraste de la vie de chaumière et de la vie de château, par l'originalité des costumes et des caractères, mais ne sachant ce qu'il faut penser de M. Kovarjovic.

Tout change si l'on entend son second opéra. On se rend mieux compte de ce qu'il a fait dans le premier ; et tout ce à quoi l'on croyait n'avoir prêté aucune attention soudain se réveille au fond de la mémoire à ce redoublement de tendresse, de compréhension du cœur tchèque, à ce si fin sentiment du paysage, — saules au bord du ruisseau, beau parc à l'abandon, — et en quelque sorte à cet arôme de l'air natal. *Na starém belidle* (A l'ancienne blanchisserie) est suivi par le public tchèque avec le même amour que *Psohlavci*. Toute la salle connaît d'avance les moindres détails de l'action et s'intéresse à la réalisation plastique d'une autre de ses lectures favorites.

Cette suite de scènes d'un charme tranquille et tendre d'idylle tchèque est en effet tirée du fameux roman de mœurs villageoises de M^{me} Bozena Nemcova : *Babicka* (La Grand'Mère), — bonne traduction française de M. Thiriot (Paris, Delagrave). Vénérée comme l'ange gardien de la famille de l'écuyer Prosek, son beau-fils, la grand'mère est aimée et estimée de tous ; avenante et de bon conseil envers chacun, elle ne laisse personne la quitter sans emporter et la parole de réconfort et un peu de sa souriante sagesse. Un jeune gars, Mila, dépité de ce qu'un laquais italien du château s'avise de courtiser sa fiancée, lui joue un tour pendable : Le laquais s'arrange auprès de l'intendant du domaine pour que Mila soit

contraint au service militaire. D'abord obligé de partir, il reviendra bientôt, grâce à l'intervention de la grand'mère qui va saisir de l'affaire la généreuse châtelaine du domaine. Autre belle action : elle s'est entremise en faveur de la pupille de la châtelaine, jeune fille noble mais sans fortune, pour qu'elle obtienne de sa tutrice la permission d'épouser un jeune artiste qui a été son professeur de peinture. C'est par une lettre de son beau-fils Prosek que la grand'mère apprend de Florence la maladie de la jeune comtesse, peu avant le mariage qu'elle devait contracter avec un homme de son monde. Sa grande expérience de la vie et son flair délicat de femme âgée lui ont fait deviner le véritable motif de la langueur dans laquelle s'étirole la jeune fille. Très discrètement elle communique ses présomptions à la châtelaine et aide ainsi à assurer le bonheur du jeune couple. L'entrelacement de ces épisodes amoureux au tableau de la vie seigneuriale sur une terre de Bohême au commencement du XIX^e siècle agrmente et relève des pages emplies de la vie calme et simple des habitants de l'ancienne blanchisserie, la vieille bâtisse qui abrite le bonheur de la famille Prosek. Sans plus rien des secousses à casser les nerfs de Psohlavci, ces scènes, reliées par la présence bienfaisante du personnage de la grand'mère, se succèdent plus charmantes les unes que les autres. C'est d'abord la fête de Prosek, dont la bonhomie et la familiarité sont rehaussées par la présence, au milieu des parents, des amis, de la châtelaine et de sa pupille. C'est l'adieu des recrues où Mila, orphelin depuis l'enfance, reçoit de celle qui lui tient lieu de mère la bénédiction du départ. C'est, en hiver, la veillée des fileuses ; on jase, on chante, on plaisante, les rouets ronflent et la grand'mère raconte les histoires de sa jeunesse, qui toutes doivent aider à rendre vivaces en ces jeunes cœurs la fleur de l'amour du pays. La mise en œuvre de cette vie populaire prend encore plus d'accent, de vivacité et de couleur lorsqu'un grand gaillard de meunier vient y ajouter les saillies de sa farce. Enfin, voilà la fête des moissonneurs, où Mila licencié retrouve Kristla sa bien-aimée, et où chacun rend grâce à la bonne vieille qui est la véritable providence de tout le village, « rose et blanche comme le pommier fleuri ».

Disons entre parenthèses que si M. Benoni en Laminger mérite d'être associé à la gloire de *Psohlavci*, M^{me} Maturova en châtelaine est certes le plus bel ornement de *Na starém belidle*. Je ne me lasserai du reste jamais de vanter l'éclat, le naturel, le soin et la belle tenue des spectacles du théâtre National de Prague. Le directeur, M. Gustave Smoranz, a droit aux félicitations de l'étranger et à toute la gratitude de ses compatriotes.

Mais voici où la question devient capitale pour M. Kovarjovic. Que resterait-il de tels drames sur des scènes étrangères? La révolte d'une petite république forestière tchèque contre ses tyrans et la vie au milieu des siens d'une vieille femme bohème qui a connu Joseph II offrent-ils un intérêt général d'humanité ou n'y trouve-t-on autant d'agrément que pour des motifs locaux? Il est clair que ce dernier point de vue l'emporte. Chaque geste, chaque mimique expliqués et commentés par la complaisance de mes amis, je peux éprouver le même plaisir que des Tchèques à ces représentations. Mais les œuvres transportées à Paris ou à Londres, qui les expliquera et commentera, et qui les saura jouer selon le caractère tchèque? Et si une transposition s'impose, y résisteront-elles? Ah! qui donc donnera enfin à la nation tchèque le chef-d'œuvre qui tout en étant tchèque comme *Faust*, la *Divine Comédie* et *Prométhée* sont allemand, italien et hellène, touchera en même temps aux racines profondes et communes de l'humanité?

Après les trésors de sensibilité pure et blanche que l'âme grandiose et noble de Smetana a, dans un besoin toujours inassouvi de tendresse et d'affection, déversés sur la musique de son pays, après le souffle voluptueux et la chaleur cordiale qui animent les moindres pages de Fibich, après l'énergie nerveuse les moments de sentimentalité de Dvorjak, la grâce aimante et printanière de M. Kovarjovic apparaît quelque chose de ténu et d'exquis comme entre toutes les fleurs certaines corolles nacrées et simples. Admirablement à son aise lorsqu'il s'agit de traduire les plus délicates nuances du cœur paternel et patriote de Kosina, — le terrien pour qui se confondent la famille, la chaumière, le sillon et l'horizon forestier, — ou bien celui si large de la sercine et bonne Babicka pour qui tout le village est devenu une famille, il ne semble pas qu'il faille attendre de lui les cris de la passion aux abois, ni les symphonies véhémentes et pathétiques aptes à soulever des montagnes et à remuer des océans. Mais tout ce qui est subtilité, fraîcheur et délicatesse naturelles trouve en lui un interprète à la fois jeune, joli et sain comme certains gars des villages tchèques, blond, argenté et doucement lumineux. Un drame de sentiment tiré d'une nouvelle de Mme Octave Feuillet nous le montrera bientôt aux prises avec une donnée selon son cœur. En attendant je signale certaines scènes de *Na starém belidě* et les pages de bonheur rustique de *Psolavci* comme les plus fines aquarelles de la musique tchèque et les plus émotionnantes traductions musicales que je sache des souvenirs d'enfance. Aussi qualifierais-je volontiers M. Kovarjovic de « Brizeux tchèque » et lui trouverais-je au surplus des analogies avec le Pierre Loti du *Roman d'un enfant*. Encore faut-il réserver l'avenir.

WILLIAM RITTER

MAXIME GORKI

Dans les différentes phases de la vie de Maxime Gorki, il y a tout ce qui peut frapper l'imagination et servir de cadre à un roman ou mieux à un conte de fées. C'est un beau conte spirituel, engendré par la vie même, par notre triste et morne réalité, qui fit jaillir d'un coup bref sa puissance et ses grandes forces latentes.

Maxime Gorki (de son vrai nom Alexéi-Maximovitch Pechkoff) naquit à Nijni-Novgorod le 14 mars 1869. Sa mère, Varvara, fille d'un riche teinturier de la même ville, épousa clandestinement un pauvre tapissier du nom de Maxime Pechkoff, par cette raison que son père ne voulut jamais entendre parler d'un homme sans position stable et qui gagnait à peine de quoi vivre.

Le père de notre Gorki mourut du choléra, quand son fils n'avait encore que trois ans. Sa mère se remaria et mourut de phthisie peu après. A partir de ce moment commencent pour le jeune Gorki une enfance sans joie et une vie de misère. Resté à la charge d'un grand-père autoritaire et dénué de tous sentiments, il fut envoyé à l'école mais dut bientôt abandonner ses études pour cause de maladie et pour ne jamais les reprendre. Gorki avait à peine neuf ans quand on le plaça dans une cordonnerie comme garçon de magasin, mais il s'ébouillanta et fut renvoyé par le patron. Il entra comme apprenti chez un dessinateur, qu'il quitta quelques mois après, ne pouvant endurer ses mauvais traitements, et trouve une place de marmiton sur l'un des grands bateaux à vapeur qui circulent sur le Volga. Il se trouve, par un heureux hasard, que le chef cuisinier du bateau, un nommé Smouri, savait non seulement lire et écrire, mais encore était un grand amateur de lecture. Il permit au jeune Gorki, avec une grande complaisance, de puiser dans sa bibliothèque composée d'œuvres diverses, de vieux romans, de revues dépareillées, de recueils de poésie. Gorki lut ainsi les romans d'Alexandre Dumas père et d'Eugène Sue, des poésies de Pouchkine, Lermontoff et Nékrasoff et même, ô surprise! un volume de Schopenhauer. C'est grâce à ces lectures qu'il se passionna pour les belles lettres et qu'il connut, en séjournant sur le bateau, les beautés et le charme du grand Volga qui devint plus tard l'inspirateur de ses œuvres.

Vers sa quinzième année il eut un « désir ardent » d'étudier et partit pour Kazan. Mais comme il n'avait pas d'argent, au lieu de fréquenter l'école il dut se placer dans une boulangerie et y travailler de dix-huit à vingt heures par jour pour 8 francs par mois. Les lecteurs de ses œuvres trouveront des souvenirs de cette période de sa vie, la plus pénible et la plus sombre, dans les nouvelles qu'il a intitulées : *Konovaloff*, *Vingt-six et une*, *Les Ex-Hommes*. Pour vivre, pour pouvoir subsister, il dut accepter n'importe quel travail : être débardeur, scieur de bois, etc. Il vivait au milieu de vagabonds, de mendiants, qui mirent le jeune homme en état d'observer face à face les questions poignantes de la vie. Chacun de ces hommes jetés en dehors de la société était à lui tout seul toute la question sociale. Comment s'était formée cette Russie vagabonde, comment vivaient dans leurs taudis tous ces miséreux, tous ces va-nu-pieds malades aussi bien de corps que d'âme, Gorki le sut, il l'observa et voilà pourquoi ses œuvres, où il dépeint tout ce monde, vibrent d'une pareille intensité de vie et de vérité. Gorki connut tout le bas-fond de la société; il prit part personnellement à toutes ses misères et c'est là qu'il trouva ses héros déguenillés rejetés par les hommes, mais non moins hom-

mes eux-mêmes, doués de forts caractères, capables de sentiments et de pensées multiples.

En 1888, Gorki attente à sa vie. La balle traversa un poumon, mais il fut bientôt guéri et se fit marchand ambulant, puis garde-barrière. Appelé, en 1890, à faire son service militaire, Gorki se rendit à Nijni-Novgorod, où un heureux hasard le mit en relation avec un homme de lettres. Après avoir achevé son service militaire, il va voyager : il visite la Crimée, la Bessarabie, le Don et travaille à Tiflis dans les usines du chemin de fer. C'est alors (en 1892) qu'il fait son entrée dans les lettres, en publiant dans le journal *Le Caucase* la première de ses nouvelles : *Makar Tchoudra*. Deux ans plus tard, rentré dans sa ville natale, il y fit la connaissance du fameux romancier Vladimir Korolenko qui l'encouragea dans ses écrits et lui promit son appui. En 1893, effectivement, Korolenko publiait dans la revue pétersbourgeoise qu'il dirigeait, *Le Trésor russe*, une des plus intéressantes œuvres du jeune écrivain : *Tchelkach*.

Les années d'épreuves, d'incertitudes étaient finies. Petit à petit, après quelques difficultés, Gorki entre dans la notoriété qui se transforme bientôt en gloire quasi-universelle. Actuellement, faut-il le dire, c'est un des écrivains les plus goûtés aussi bien en Russie et dans toute l'Europe qu'en Amérique et même au Japon.

Mais que nous dit donc Gorki ? Que nous enseigne-t-il, car ainsi que beaucoup de grands écrivains il est en même temps maître-ès-lettres et moraliste. Il nous dit que la vie est belle, qu'elle est riche et féconde ; il nous enseigne qu'il y a du bon et du vrai, même dans un homme tombé dans la déchéance et dans les bas-fonds de la vie. Gorki nous démontre encore combien nous gâtons cette vie si belle et si riche par nos basses passions, nos lâchetés, notre vanité, notre avidité du gain et, enfin, par le mépris envers notre propre personnalité et la personnalité du premier de nos prochains. Gorki tâche de relever la personnalité, il croit qu'il est nécessaire de réveiller l'âme indolente du Slave, et il dit à ses compatriotes : Soyez forts ! soyez hardis ! C'est très bien et c'est justice, car depuis tant d'années que nous étions convertis et de tout notre cœur à « la religion de la pitié humaine et de la faiblesse », cette noble étiquette avait servi à la contrebande d'une foule de lâchetés et d'une masse de faiblesses. Mais malheureusement notre auteur ne voit pas toujours clair dans sa philosophie et bien souvent on se demande : N'aurait-il donc jamais entendu parler de l'histoire de la fameuse cité aux trois portes sur la première desquelles le cavalier avait lu : « Sois hardi ! », sur la seconde : « Sois hardi, hardi encore et toujours ! » et sur la troisième enfin : « Ne sois pas trop hardi ! »

En somme, Gorki est un optimiste épris de la vie, et bien qu'on ne puisse lui attribuer la phrase de Nietzsche, qu'il a l'air de connaître actuellement : « La vie est une source de joie, mais partout où la canaille vient boire toutes les fontaines sont empoisonnées », on peut bien affirmer qu'à la demande : « Qui vaut la peine qu'on vive ? » il aurait répondu : « C'est la vie qui vaut la peine qu'on vive ! » et n'aurait même pas ajouté « à la condition qu'on s'y applique ».

N.-B. CHANINOW

(La Critique internationale.)

L'ARCHITECTURE MODERNE

Dans une conférence qu'il fit à la *Société centrale d'architecture de Belgique*, notre collaborateur M. H. Fierens-Gevaert a judicieusement caractérisé les principes de l'architecture d'aujourd'hui et marqué, par des aperçus motivés, l'orientation rationnelle de l'art de bâtir. Détachons de son étude ce fragment :

Je ne prétends pas que l'artiste doive nier le passé. Ce serait folie. Le néant n'engendre que le néant, et la pensée d'autrefois est en nous, malgré nous. Les Grecs eux-mêmes n'ont-ils pas connu les Egyptiens et les Assyriens et, si amoindri que soit cet apport oriental par les découvertes de l'archéologie moderne, il n'en subsiste pas moins. Nous restons donc libres de promener nos intelligences dans le passé, dans n'importe quel passé. Il y a des réminiscences des styles égyptien, grec et empire chez les constructeurs et décorateurs sécessionnistes ; le rocaille refleurit avec une grâce simplifiée chez quelques architectes français d'aujourd'hui ; les Ecossais demandent des thèmes décoratifs au Japon et les Hollandais à leurs colonies des Indes. Et pourtant, Viennois, Français, Ecossais, Hollandais conservent leur originalité particulière et leurs productions se montrent à nous avec une physionomie inédite. Pourquoi, dès lors, condamnerions-nous cette diversité des sources inspiratrices ? Nous l'approuvons, au contraire, parce qu'elle indique une plus grande liberté dans l'expression de notre idéal et que l'art avant tout a besoin de liberté. Nous l'approuvons surtout, parce que ces thèmes anciens et exotiques n'ont pas favorisé cette fois la paresse créatrice, mais fourni tout simplement à des artistes originaux un élément physiologique qu'ils s'empressent de recréer à la lumière du génie moderne. Leur ornementation, leurs accents décoratifs ne sont pas une transcription littérale ou une combinaison de thèmes anciens ; les motifs du passé ne sont pas rappelés brutalement ; il faut même le concours de notre imagination pour les retrouver, tant leurs contours sont rajeunis, revivifiés par l'inspiration moderne. Les sécessionnistes, rattachés à la « tradition » latine, et les Ecossais, interprètes raffinés de formes exotiques, sont des créateurs parfaitement originaux. Sachons le reconnaître, alors même que nous n'aimerions pas leurs œuvres avec fanatisme. Ces artistes ne copient pas ; ils découvrent un principe directeur dans l'essence vitale des arts lointains ou d'autrefois. Et rien ne nous autorise à prétendre, je l'avoue, que les styles grec, roman, gothique, considérés de la sorte, ne soient pas capables de fournir le même aliment spirituel à nos cerveaux.

Ce qu'il faut combattre c'est la copie ; ce qu'il faut tuer c'est le pastiche ; ce qu'il faut supprimer c'est l'architecte qui construit indifféremment dans tel ou tel style ; ce qu'il faut souhaiter c'est que le constructeur exprime avec courage une conception personnelle, qu'elle lui soit suggérée par une intelligente et libre intimité avec le passé, — et la connaissance historique de l'art ancien n'est nullement nécessaire au véritable créateur, — qu'elle lui soit dictée par l'étude de nos besoins, de notre civilisation, de nos matériaux, dont il ne pourra faire abstraction sous aucun prétexte. Et que la variété de l'expression, commandée par l'individualisme moderne, ne soit pas condamnée au nom de je ne sais quel style uniforme dont on rêve la création. C'est plus tard, dans un demi-siècle, que se dégageront les caractères du style d'aujourd'hui et que nous jugerons si nous avons été « dans la tradition » ! Car la tradition est une tendance intime et incons-

ciente des hommes et des artistes; elle ne demande pas à être sollicitée par le raisonnement; elle se manifeste par les forces obscures et irrésistibles de l'instinct et sa valeur expressive ne peut être appréciée par les contemporains d'un producteur. Ce que nous avons à demander à l'artiste, c'est du courage, de la loyauté, de la sincérité. L'archéologie fut, si j'ose dire, un oreiller commode pour la paresse créatrice de l'architecte. Dispersons-en les restes moisissus au souffle du monde présent. Cessons de vivre avec les morts. Prions sur les tombes, ne dépouillons pas des cadavres. Communions avec ce que les anciens nous ont laissé d'éternellement vivant; soyons de notre temps comme ils furent du leur; conservons leur enthousiasme religieux pour la nature et la création toujours active. Exprimons librement, courageusement, notre rêve individuel, mais qu'il soit, par-dessus tout, suggéré par le spectacle de la vie présente. Rien n'est plus beau que la vie, et les monuments anciens ne sont éloquentes que parce qu'ils perpétuent en symboles immuables la puissance vitale d'une société entière.

H. FIERENS-GEVAERT

Chronique judiciaire des Arts.

La Propriété du nom.

Un propriétaire de chevaux de courses a-t-il le droit de donner à un produit de son élevage le nom d'une artiste dramatique?

La presse russe disserte en ce moment sur ce sujet palpitant parce qu'un sportman, M. Lazarew, a annoncé l'intention de baptiser un de ses chevaux du nom de M^{me} Eleonora Duse.

La plupart de nos confrères russes ont pris parti contre M. Lazarew, qui a pris la sage décision de demander l'autorisation à l'artiste. Celle-ci le lui a gracieusement accordée, en déclarant qu'elle était extrêmement flattée de l'attention.

C'est ainsi que nous apprendrons bientôt qu'Eleonora Duse a gagné en valsant, dans un fauteuil.

Il n'en est pas moins certain qu'aucun tribunal n'autoriserait un propriétaire à donner à son cheval le nom d'une artiste si celle-ci s'y opposait.

PETITE CHRONIQUE

On annonce la mort de deux artistes belges : Le peintre Th. Cérizé, âgé de soixante-treize ans, qui fut pendant longtemps directeur de l'Académie des Beaux Arts de la ville d'Ypres, et l'artiste peintre M^{me} Leo Arden, âgée de quarante quatre ans.

Aujourd'hui dimanche, à 11 heures, aura lieu au cimetière de Schaerbeek l'inauguration du monument élevé à la mémoire du peintre Ant. Van Hammée.

Hier samedi s'est ouverte, en la salle du Cornet, 24, avenue Louise, une exposition des dernières œuvres de M. Médard Tytgat. Clôture le 31 octobre.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, premier Concert Ysaye, avec le concours de MM Félix von Krauss, baryton du théâtre de Bayreuth, et Émile Chaumont, violoniste.

M. A. Van Rooy, malade, a été remplacé au dernier moment par M. von Krauss, qui chantera des mélodies de Schubert orchestrées par Félix Mottl et les « adieux de Wotan ».

M. Louis-F. Delune, le jeune pianiste-compositeur dont on exécutera le 30 courant, au palais des Académies, la cantate qui lui a valu, l'an dernier, le second prix de Rome, prépare pour le dimanche 20 novembre prochain, au théâtre de l'Alhambra, un concert dont le programme comportera, outre une seconde audition de cette œuvre, plusieurs autres compositions nouvelles, notamment une symphonie à grand orchestre.

Voici le programme complet du premier Concert populaire qui aura lieu les 12-13 novembre, avec le concours de M^{me} Metzger-Froitzheimer, cantatrice, et M. Ém. Bosquet, pianiste : 1. *Sinfonia domestica*, op. 53, R. Strauss (première audition); 2. Concerto en mi bémol, op. 73, Beethoven (M. Ém. Bosquet); 3. *La Clémence de Titus*, air de Vitellia (M^{me} Metzger-Froitzheimer); 4. a) Rondo en la mineur, Mozart; b) Novellette en fa dièse mineur, Schumann (M. Ém. Bosquet); 5. Cinq poèmes pour chant, R. Wagner : a) L'Ange; b) Arrêtez-vous; c) Dans la serre; d) Souffrances; e) Rêves (M^{me} Metzger-Froitzheimer); 6. Ouverture de *Sainte-Cécile*, drame musical, Jos. Ryelandt (première audition).

Pour les places, chez Schott.

Le théâtre de l'Œuvre donnera vendredi prochain, au théâtre du Parc, une représentation de *Maison de poupée* (Ibsen) et de *Poil de carotte* (Jules Renard), avec le concours de M^{me} Suzanne Desprès et de M. Lugné-Poe.

M^{me} Eleonora Duse vient d'informer M. Lugné-Poe que, voulant aider au succès des représentations françaises de la *Gioconda* qui doivent être données à Paris, à l'Œuvre, en janvier, avec M^{me} Suzanne Desprès, elle renonçait à insérer la *Gioconda* au nombre des œuvres de son répertoire dans la série de ses représentations à Paris, également en janvier. C'est vraisemblablement par *Francesca da Rimini*, d'Annunzio, que M^{me} Eleonora Duse remplacera la *Gioconda*.

Au surplus, M^{me} Duse, dans un même sentiment, a aussi informé M. Lugné-Poe qu'elle tenait à sa disposition les décors qui lui servirent à créer *Gioconda* à Florence.

C'est le samedi 29 octobre, à 2 h. 1/2, que sera inauguré à Paris, au square de l'église Sainte-Clotilde, sous la présidence de M. Chaumié, le monument destiné à perpétuer la mémoire de César Franck.

L'auteur du monument, M. Alfred Lenoir, a représenté le maître dans un moment de méditation, assis devant des claviers d'orgue, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine (attitude qui lui était familière). Sous la forme d'un ange, le génie incline vers lui son visage, semble pénétrer sa pensée et, de ses ailes étendues, le domine et l'enveloppe tout entier. Un bras de l'ange touche le front de l'artiste. De ses mains se déroule une banderole sur laquelle sont inscrits les œuvres principales de César Franck. L'ensemble a de l'harmonie et de la grandeur.

A l'occasion de l'inauguration du monument César Franck, M. Camille Chevillard fera exécuter la Symphonie du maître à son premier concert, dimanche prochain.

La Société des Concerts classiques a eu la singulière idée — pour honorer, sans doute, la mémoire de César Franck à l'occasion de l'inauguration du monument — d'associer, la semaine dernière, sur l'un de ses programmes, aux œuvres du maître des *Béatitudes* un choix de compositions de M. Massenet. Et pour couronner cette macédoine, les *Fourberies de Scapin* jouées par M. Galipaux. Extraordinaire mais authentique !

— Petites nouvelles music les :

M. Ch. Bordes, revenu de Saint-Jean-de-Luz où il a dirigé un concert donne avec le concours de M^{les} Blanche Selva et Marthe Legrand et de M. A. Philippe, a repris la direction de ses cours à la *Scola cantorum*.

M. le vicomte Jean de La Laurencie a été nommé secrétaire général de la *Scola* et vient d'entrer en fonctions.

M. René de Castéra achève la composition d'un trio pour piano, violon et violoncelle qui sera exécuté l'hiver prochain.

Un concert exclusivement consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls aura lieu mercredi prochain à Verviers, sous la direction de M. L. Kefer, avec le concours de MM. Eugène Ysaÿe et Marix Lœvensohn et de M^{lle} Marthe Legrand. Au programme : *Rapsodie* pour orchestre, *Poème* pour violoncelle et orchestre, *Triptyque* pour chant et orchestre, *Symphonie* pour orchestre et violon principal.

On a inauguré le 25 septembre à Poix-du-Nord un monument en l'honneur de Talma, œuvre du sculpteur Fayel.

Le même jour, la ville de Saint-Quentin a célébré le bi-centenaire du glorieux peintre Maurice-Quentin de La Tour. Un comité local et un autre comité formé par la direction de la *Revue bleue* avaient pris l'initiative de cette manifestation, destinée, dans la pensée de ses organisateurs, à préparer les voies à une exposition générale des œuvres de l'artiste qui ne saurait être tentée que l'an prochain. On s'est contenté cette fois, de visiter en détail, sous l'aimable et instructive conduite de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, le musée spécial installé dans l'hôtel Lécuyer, de couronner de fleurs et de palmes le piédestal de la statue de La Tour, d'entendre des vers de M. Henri Galoy, une cantate de M. Léon Magnier, divers morceaux de musique vocale et instrumentale empruntés à Rameau, à Grétry et à Monsi-

gny, enfin une conférence de M. Paul Flat. Un banquet a terminé la cérémonie.

C'est mercredi prochain que commencera à Cologne la vente de l'importante collection Bourgeois, composée d'objets d'art (grès, majoliques, porcelaines, orfèvrerie, vitraux, bijoux, bronzes, ivoires, manuscrits, etc.) et de tableaux anciens et modernes. Il y aura onze vacations, du 19 au 29 courant, sous la direction de M. Krings, notaire royal, et de MM. J.-M. Héberlé. Parmi les toiles de maîtres, on cite des œuvres de Botticelli, F. Lippi, G. Bellini, L. Lotto, Mantegna, Rembrandt, Maes, Mieris, Wynants, Ruysdael, Van Dyck, G. David, Reynolds, Velasquez, Watteau, etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEUX**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

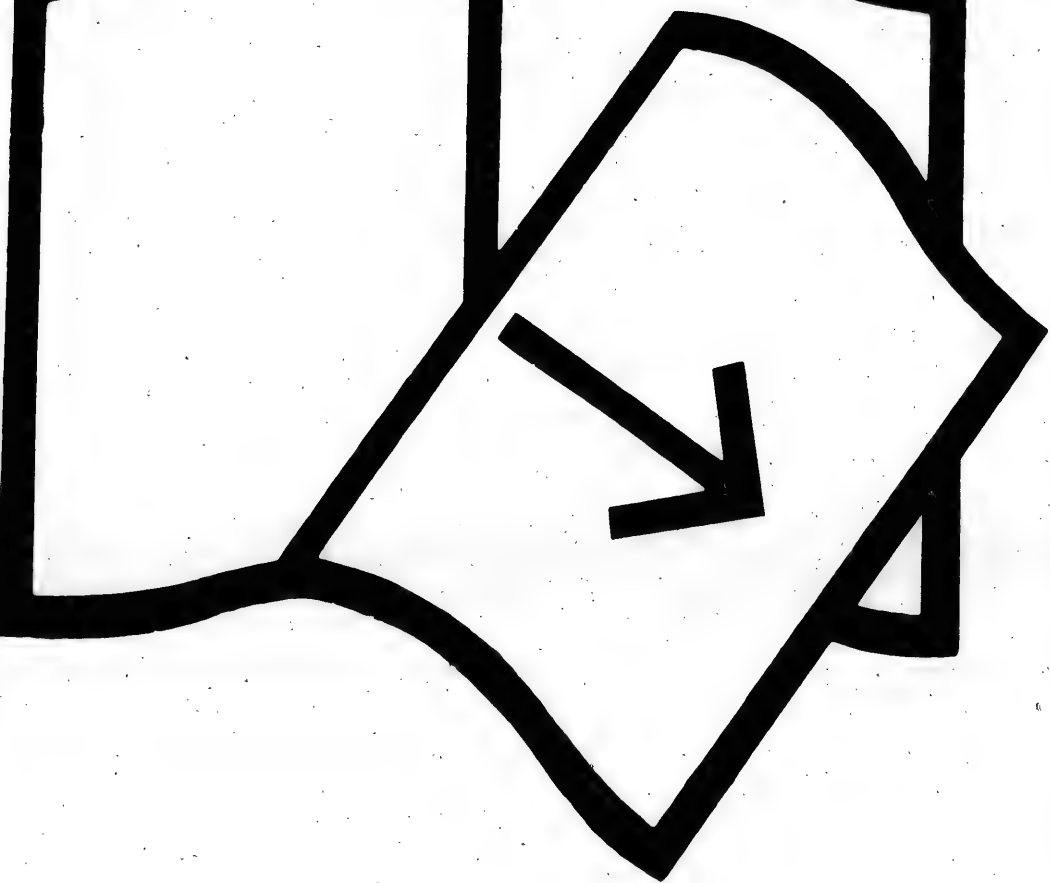
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



Documents manquants (pages, cahiers...)

NF Z 43-120-13



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'automne (suite) (ANDRÉ FONTAINAS). — L'inauguration du monument de César Franck (M.-D. CALVOCORESSI). — Le Monument César Franck à Liège (OSCAR COLSON). — Les Nouveaux Concerts à Verviers (J. S.). — Courrier de Londres (MAURICE TESSIER). — Nécrologie, *Paul Delmet*. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

(DEUXIÈME ARTICLE (1))

Si intéressants que soient au Salon d'Automne les peintres de tradition et ceux dont un talent prudent se manifeste par des œuvres calmes et honorables, si curieuses que s'y révèlent des tentatives heurtées, hasardées, pas bien d'aplomb toujours, mais pleines de promesses meilleures, c'est à des noms sur qui, depuis plusieurs années, l'attention des amateurs s'est fixée

(1) Voir notre dernier numéro.

que s'arrête le succès de l'exposition. Il n'est d'ailleurs pas unanime, le succès. L'incompréhension naïve du snob n'est pas encore aiguillée suffisamment, elle se réserve, mais sent déjà obscurément que ce sont là sujets sur lesquels, dans un avenir proche, il sera de bon ton de s'extasier.

Le *Courrier français* a commencé, je crois, la réputation de M. Louis Legrand, dessinateur. Ses types amusants, assez observés, de Parisiennes de café-concerts et de brasseries, moins mordants que ceux de Forain, moins âpres que ceux de Lautrec, justes dans leur joliesse fort apprêtée, avaient plu aisément. Il paraît moins bien servi par son aimable désinvolture, le pinceau à la main ou même dans le pastel, imprécis et peu significatif encore qu'agréable. Il en va de même de M. Grün, et fâcheusement des portraits et des vues intimes, traitées monotoneusement en teintes plates, neutres, sans relief et sans accent par M. Hermann-Paul, qui nous avait accoutumés à plus de vigueur expressive.

Très voisin de M. L. Legrand par le goût mièvre de ses figures minaudantes, M. Desvallières, dans ses esquisses et ses études, multiplie la touche hâtive, irritable, qu'il ne maîtrise ni n'ordonne au mieux de sa valeur possible. On entrevoit où il en voudrait venir, il n'y arrive pas et, si on lui sait gré d'intentions confuses, on lui en veut de ne pas les réaliser assez souvent. Qu'il se promène, s'il veut prendre conscience d'un effort de même nature que le sien, mais où la personnalité de l'artiste est égale à sa volonté, devant les tableaux envoyés par M. Pierre Laprade. C'est, tout

d'abord, la séduction exquise de hautes, rapides, élégantes effigies féminines, soit dans des poses intimes et penchées, soit assises et pensive au bord d'une terrasse, dans un jardin. La silhouette, souple et mince, se situe, sous la modernité simple d'un costume coquet, à sa place dans les ambiances. Elle a quelque chose de la grâce voluptueuse qui charme et confond dans les bustes de Carpeaux. Le profil nettement dessiné, le visage tendre et frais, les chevelures adorablement tassées sur la nuque, tout le charme fin des beautés piquantes et discrètes, et cette allure majestueuse, ingénue, sous la robe étroite et longue, noire, qui enlace et enveloppe le corps, ou parfois rose pour signifier le baiser et appeler la caresse. Tous les jeunes artistes ici groupés prennent plaisir à faire valoir leur métier par un morceau de virtuosité. Peu y révèlent une vigueur plus ample que M. Laprade dans cette nature-morte où respirent en un bouquet éclatant de belles fleurs diversement mouvantes.

La grâce voluteuse de certaines corolles estivales revêt d'un duvet moelleux et éclaire tout ce que peint M. d'Espagnat. Par là, maintes fois, il s'est montré de trop près issu de Renoir. Des attitudes, des expressions de visages, des groupements, des atmosphères proviennent du maître et même, d'ici de-là, le reproduisent en l'affaissant.

Ses panneaux décoratifs nous présentent des bouquets de jeunes filles baignant dans une atmosphère lumineuse et pure d'après-midi, parmi les pelouses sous les grands arbres : gestes prompts, ingénus, attitudes ravissantes et adorables. Les paysages moins imaginaires, d'un charme aussi facile, qu'il rapporte du Midi et du Maroc, révèlent une volonté de se trouver définitivement et de se dégager des derniers liens. Ils respirent et ruissellent de lumières heureuses.

M^{lle} Paule Gobillard, dans sa *Jeune Fille à l'ombre*, réussit tout à fait à donner l'illusion d'un vrai Renoir ; une originalité plus décisive, une délicatesse personnelle de la vision fleurissent autrement ses *Figures dans un jardin*. Certes, elles sont d'un faire très sûr et cela a son prix. Je pense que M^{lle} Gobillard aurait peu à tenter pour se risquer dans sa voie propre, sans s'appuyer trop sur les conseils et les exemples qui lui sont chers.

Les hauts jardins de parade et de paix de M. Louis Sué et ses paysages d'Espagne, un peu épaissement peints, valent mieux que cette Vénus massive, lourdaude, comme une figure enflée et trivialisée d'un Puvis de Chavannes malhabile. J'eusse préféré, cependant, les connaître avant que se fussent produites les œuvres de M. Charles Guérin ; une personnalité s'en dégagerait plus évidente, plus spontanée.

La diversité admirable où se marquent les faces contrastées du talent de M. Guérin lui assure une place à

part, à ce Salon, parmi les prépondérantes. Il nous a habitués à de songeuses flâneries par d'amples parcs profonds sous les frondaisons épaisses et ordonnées, auprès des parterres d'eau où fuse, solennel, le lent jet d'eau par gerbes de diamants clairs. Des femmes en robes surannées y délassent leur rêverie solitaire à contempler l'onde, les fleurs, l'air et les grands oiseaux lorsqu'ils déploient l'éventail riche de leur queue enjaillée. Des conversations comme dans Watteau et dans Lancret s'éternisent dans un recoin solitaire et calme ; la beauté s'y mire, songeuse, accoudée aux balustrades. Toute la grâce d'une nature parée y fête la venue simple de celle dont l'enchanteresse présence la vivifie et la parfume. C'est un délice profondément voluptueux, toute la griserie sensuelle d'une idylle lente et ardente. L'imagination souple et délicate ne nuit pas à la sûreté du métier, comme je me souviens qu'il arriva, de rares fois, à M. Guérin. Tout, dessin et couleur, harmonieusement établi, provient d'une étude chaleureuse et sûrement plastique. Le peintre ne se subordonne pas au poète ; il l'égale, la fiction et la facture ne se distinguent pas.

Ailleurs, des motifs élémentaires ont séduit l'œil de l'artiste. C'est un rien, ce portrait de jeune femme, en costume moderne, bien sobre, terne, debout dans un coin de l'atelier ; c'est d'une vérité sobre et précise. Et cette nature morte ! Une table de bois ciré emplit le cadre presque entier ; dessus deux citrons jetés, dans sa soucoupe le modeste pot de terre vert et vernissé d'où s'échappe la tige d'un œillet rouge ; à quelque distance une pipe de Hollande. Si chaque objet reçoit sa forme, son volume, son éclairage juste, cet arrangement, aux yeux distraits, passera peut-être pour quelconque, mais il faut être insensible au sens profond des choses familières pour ne s'être senti saisi d'admiration et d'émotion dès qu'on a donné à ses yeux l'habitude de bien voir. Mais lui-même, le peintre, dans cette discrétion de l'ordonnance, quelle sûreté incomparable de l'œil ! La pipe déplacée, un objet intervenu, plus accusé, négligé, toute l'harmonie cessait. Mettre, choisir, placer en valeur, là où il faut, ce qui est juste, fixer le ton et l'expression — l'art va-t-il au delà ?

La brutalité apparente du métier chez M. Henri Matisse ne répugne pas. Il modèle et sait les valeurs plastiques et lumineuses des choses. Ses natures mortes sont solides, les garnitures de tables, les couverts, les verres sur les nappes, les fruits offrent une consistance réelle. Une ambition nombreuse l'entraîne à explorer les domaines différents. Un paysage brossé àprement et des intérieurs bousculés atteignent la limite de son faire parfois heurté, tandis que d'autres, ces *Guitaristes*, ces *Coinc d'ateliers* déconcertent par leur banalité et qu'un autre *Intérieur* étonne par sa note très claire où chante la lumière.

La touche sabrée qu'affectionne M. Valtat n'équivaut pas, s'en doute-il ? à un métier très robuste. Il procède avec brusquerie, sans amener toujours un effet solide et l'on imagine mieux ses figures ou son jardin, pacifiés, exempts du papillotement brutal qui les défigure. M. Durrenne connaît une prudence plus grande. Il sait opposer dans l'atmosphère assoupie d'un intérieur matinal la croisée ouverte au soleil, une figure à contre-jour. Chez M. Vallotton la sécheresse domine, mais les valeurs sont exactes, parfois non sans aigreur dans leur effet contrasté. Comme lui, M. Maurice Denis, à son ordinaire, procède en étendant légèrement de longues teintes plates, mais bientôt de roses si frêles uniment ou de bleus si anémiques qu'ils en apparaissent presque décolorés. Ce sont de lui, ici, simplement trois tableaux déjà vus, et nous eussions pris grand plaisir qu'il revendiquât mieux sa place entre ses pairs, avec quelque fragment de grande décoration, comme celle du Vésinet, ou un morceau de chevalet, plus poussé, plus achevé.

Longtemps les voies tracées par le génie de Claude Monet furent timidement essayées par de jeunes talents émerveillés et studieux. Plusieurs ne se sont pas dégagés. Nous avons la preuve remarquable, cette année, que ce n'est point le cas de M. Albert André. S'il se rapprochait à présent de quelqu'un, ce serait de MM. Bonnard et Vuillard. Mais c'est un voisinage qui n'implique pas l'imitation. Il est de leur famille. Il ne les a pas singés. Le brillant du métier a peut-être entièrement disparu, sauf dans ces gerbes de dahlias et de camélias ; même dans le vaste panneau qu'il expose, *L'Été*, où, derrière la plénitude verte des eaux lourdes et des frondaisons profondes, des villes au loin étagent vers les collines leurs toits rouges, tandis que des baigneuses nues jouent sur l'herbe ou patagent dans les flots, l'éclatant des lumières est subordonné à la vérité des relations et des contrastes ; le rapport des ombres et de la clarté ne s'est pas accusé au détriment de la valeur plastique. D'un trait élégant, prolongé un peu et fin, M. Albert André dessine des nus féminins anachroniques en des poses de repos dans l'atelier ou activement absorbés par le travail de la toilette au tub. Un morceau exquis est ce coin de chambre où, non loin de l'amas jeté de ses vêtements de dessous, une jeune femme, demi-vêtue, assise, se penche pour attacher ses bottines. Le motif n'est rien, le dessin des mouvements est saisi heureusement, et la délicatesse des harmonies blanches, noires, roses tout à fait précieuse.

M. Bonnard ne se complait guère aux chemins de tout le monde. Sa vision, aigüe et narquoise, saisit et reflète des attitudes momentanées, des aspects très fugaces de l'heure et de la figure humaine. Souvent ce qu'il dessine paraît trop hâtif, insuffisamment établi. Qu'on y regarde de plus près. Rien ne cède, n'offusque ni ne se détraque. Il y met de l'esprit, au reste, et aime mon-

trer, en même temps que ce *Promenoir de café-concert*, où les éclaboussures d'une lumière brutale et fausse désaccordent l'apparence des visages et l'harmonie des formes, une *Femme à la toilette* debout devant sa psyché où elle est mirée, ou ce profil net, solidement modelé de *Petit Garçon*. Il triomphe dans l'étude des éclairages lourds et sobres, d'un jaune épais, écartant, de la distance d'un cercle qu'ils emplissent, les ténèbres sournoises et confuses qui les cernent : autour de la table à manger d'un appartement bien bourgeois des têtes d'enfants s'inclinent avec docilité, soumis au jeu contrasté des lumières, absorbés par l'ombre.

Quelques touches assez rudement posées, énergiques surtout, établissent un site reposant d'arbres touffus et d'herbes au premier plan ; derrière, plus délicatement presque suggérée, la mer soupire heureuse jusqu'à la ligne sinueuse de plus lointaines collines. C'est où M. K.-X. Roussel, auprès d'une source, rénove le mythe éternel de la *Fontaine de Jouvence*. Un vieillard cassé, tremblant, s'incline déjà pour y boire, tandis que la nymphe, émue et souriante, assise au bord, regarde vers lui, accoudée sur l'urne qui s'épanche. Nul mieux que ce peintre ne sait pénétrer d'air et de vie ses paysages. Ils bruissent et, à les voir, il semble qu'on y vive. La présence des figures allégoriques en résumé, par l'apparition d'une forme significative, le charme tendre et songeur. Une *Pastorale* frêle et douce comme un pastel montre de dos dans un sous-bois une nymphe adorablement blonde assise sur les plis bleus du peplos qu'elle a rejeté. Les fleurs qu'il a peintes, corolles jaunes, ardentes et joyeuses, hortensias orgueilleux, sont d'une vie profonde et pleine, et il traite, en pastel, les silhouettes des paysages familiers d'une facture très personnelle, si légère que le moindre geste involontaire, la plus petite maladresse en briserait, semble-t-il, à un point tout de suite choquant, la juste et impressionnante harmonie.

ANDRÉ FONTAINAS

(La fin au prochain numéro.)

L'Inauguration du monument de César Franck.

Paris, le 22 octobre 1904.

Dans le square Sainte-Clotilde, tout petit, cerné de maisons hautes, envahi de feuilles jaunies, et qu'attriste encore un jour gris et humide, la foule s'est accumulée de bonne heure, anxieuse d'honorer la mémoire de César Franck. Sauf MM. Saint-Saëns, Massenet et Debussy, je crois bien que tous les musiciens, compositeurs, virtuoses, critiques ou simples fervents sont là. Sous un marronnier aux branches retombantes, on dévoile le monument.

Puis M. Vincent d'Indy, le premier, parle au nom du Comité, de tous les souscripteurs, des élèves et des amis de César Franck; il remet à la Ville de Paris l'œuvre de M. Alfred Lenoir. Puis il dit le génie du maître, son influence sur l'école française, et insiste sur la parenté intellectuelle et artistique de la France et de la Wallonie. Voici en quels termes M. d'Indy explique la qualité primordiale du génie de César Franck, qui fut l'art de la construction musicale :

« Le point de suture entre la grande manière de Beethoven et l'art moderne, c'est le premier trio en *fa dièse* de César Franck qui était appelé à l'opérer. Et depuis l'année 1844, le génial architecte continua, sans se lasser, à édifier des monuments d'une nouveauté d'aspect, d'une solidité de plus en plus grande, depuis *Rédemption* et les *Beatitudes* jusqu'au *Quatuor*, dont le premier mouvement est un prodige de construction qui n'a jamais été égalé, jusqu'aux trois derniers *Chorals*, son chant du cygne, où l'artiste sut encore amplifier le style de la haute variation que nul, sauf le poète de la Neuvième Symphonie, n'avait employé avant lui... »

Vient ensuite cet admirable portrait moral de Franck :

« Epris de son art bien plus que de lui-même, ne croyant jamais avoir assez fait pour exprimer l'idéal entrevu, jamais Franck ne soupçonna les habiles préparations des succès dits artistiques; jamais il ne lui vint même à l'idée de rechercher les honneurs ou les distinctions. Sa vie fut toute de travail, d'humilité, de simplicité. Il mourut comme il avait vécu... »

L'éducation qui émanait de ce maître incomparable avait ceci de particulier, qu'elle imposait à tous la sincérité et la probité dans l'exercice de leur art... Il donnait la leçon avec une clarté et une clairvoyance merveilleuse, mais sans se préoccuper d'aucune théorie, sinon de celles que la tradition et le travail lui avaient inculquées à lui-même...

L'art du père Franck fut un art de vivante bonté et d'absolue sincérité, seules conditions qui, jointes bien entendu au génie créateur, sont appelées à rendre un art durable. Le doute et la haine, ces négations, s'ils ont parfois détruit des choses utiles, n'ont jamais rien pu édifier de stable. Seuls l'amour et la foi ont su fonder des œuvres immortelles. »

Et M. d'Indy conclut ainsi :

« Oui, nous vous aimons, cher père Franck, parce que vous avez aimé votre art simplement, sans calcul ni compromissions. Nous vous honorons, parce que vous avez possédé la foi créatrice, la foi en cet art sublime, la foi en cet idéal de beauté et de vérité que nous, chrétiens, nous appelons Dieu. Et c'est pour cela qu'au milieu de l'ombre qui s'étend peu à peu sur les productions de l'orgueil et de l'intérêt, votre œuvre restera immuable dans la lumière, comme un admirable exemple du progrès que peut réaliser dans les voies de l'art un génie bon, croyant, probe et sincère. »

M. de Selves, ensuite, reçoit le monument au nom de la ville, et de façon quelque peu inattendue mais si divertissante, entretient l'auditoire de César Franck considéré comme juré des concours de la ville de Paris.

Puis M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, se lève et parle, comme bien il fallait s'y attendre, beaucoup plus en artiste qu'en personnage officiel. Voici quelques passages de son discours :

« César Franck a passé au milieu de ses semblables sans partager leurs fièvres, sans épouser leurs querelles, enfermé dans son rêve mystique de perfection chrétienne. C'est, à ce titre, un attardé, un fils spirituel de ce Fra Angelico, qui, en son couvent de Fiesole, au milieu des oliviers et des cyprès, miniaturait pieusement ses visions célestes, loin du fracas d'un siècle atroce, à moins qu'il n'allât, du même cœur, à l'appel d'un pontife, décorer quelque coupole de basilique. Franck avait, pour réaliser cette

conception en quelque sorte anachronique, le viatique nécessaire : des convictions fortes et tranquilles, un caractère résolu et tenace. Sous l'enveloppe indifférente où le hasard l'avait logé, dans ses yeux bleus si modestes, mais qui regardaient si droit, il portait à travers la vie troublée et confuse de ce temps une volonté inébranlable, dédaigneuse des jalousies d'artistes comme de l'incompréhension bourgeoise. Ce passant inaperçu, courant à ses leçons par nos rues affairées, a incarné l'idéal magnifique et radieux d'un Sébastien Bach; ce fut le dernier de ces grands kapelmeister, dont la fonction terrestre semble avoir été d'exprimer, par la voix colossale des orgues, les regrets de l'homme déchu, ses aspirations vers la pureté rédemptrice, sa contemplation et son attente des destinées sublimes de l'au-delà. »

M. Henry Marcel rappelle les œuvres principales de Franck : sa musique d'église, sa musique vocale et symphonique. Il conclut :

« ... C'est tout une âme d'homme qui s'épanche et se dévoile, et quelle âme ! la plus noble, la plus tendre et, par là même, la plus triste, souvent, qui fut jamais... »

Et maintenant le voilà à sa place, dans le chœur des génies immortels qui seront nos répondants auprès des âges futurs et constituent peut-être, après tout, la raison d'être et la justification de l'humanité en ce monde. Ils n'en font pas, en effet, seulement la parure, comme de splendides fleurs dont elle serait l'humble terreau, mais lui apportent, du fond de l'inconnu, par les germes qu'ils laissent après eux, ses seules espérances d'amélioration et de grandeur.

Cette vérité s'est déjà confirmée pour Franck. Son idéal si fier et si pur, la puissance communicative de sa parole, son enseignement sévère, mais ennemi de toute routine transmise et respectant avant tout la personnalité de l'élève, ont déjà suscité autour de lui et à sa suite de belles vocations, de généreuses tentatives. Notre école lui a dû de se dégager d'une conception trop transactionnelle, trop purement aimable de la musique et de s'attacher d'une vive ardeur aux formes de l'art les plus viriles et les plus élevées. Ce nous est une raison de plus de chérir sa mémoire que de pouvoir mêler à notre tribut d'admiration pour la souveraine beauté de son caractère et de sa vie, l'hommage de notre reconnaissance envers le semeur d'idées, l'éveilleur d'âmes incomparable qu'il a été. »

Après M. Henry Marcel, voici M. Théodore Dubois, à qui incombe l'ingrate tâche de parler au nom de ce Conservatoire où César Franck fut traité comme un paria, de ce Conservatoire dont le directeur, le jour de l'enterrement du maître, ne prit la peine ni de fermer l'établissement ni même de se faire représenter aux obsèques, au mépris des usages administratifs. M. Dubois s'en tire en parlant beaucoup de soi-même. Il déclare qu'il fut le plus ancien, le meilleur ami de Franck, son « collaborateur artistique » à Sainte-Clotilde ! Et si Franck fut nommé professeur d'orgue au Conservatoire, ce fut grâce au seul M. Théodore Dubois... Certes, cette amitié dut être assez précieuse pour compenser, et au delà, les preuves de malveillance dont quelques autres auraient pu se rendre coupables à l'égard de Franck. Mais, d'ailleurs, « jamais Franck ne rencontra d'hostilité au Conservatoire... Et, quand un homme se distingue des autres par une personnalité supérieure très caractérisée, et que par son exemple et son enseignement, il bat en brèche certaines routines, est-il donc surprenant qu'il ne recueille pas immédiatement toutes les sympathies et toutes les admirations ? L'histoire humaine est là pour répondre. »

Ainsi, M. le Directeur du Conservatoire « sans s'émouvoir de rien de ce qu'on dit ou de ce qu'on ne dit pas (*sic*) », rectifie « certaines insinuations qu'il a à cœur et qu'il serait très heureux (*sic*) de dissiper ».

Le dernier, M. Colonne se lève et s'excuse d'être bref : sa seule

éloquence est celle de son orchestre, et celle-là, il n'a pas attendu le jour actuel pour la mettre au service de Franck. Il dit ensuite quelques mots de la musique du maître et en particulier des œuvres profanes, *Psyché*, *Hulda*, etc.

Puis, chacun pénétre dans l'église Sainte-Clotilde. Là, sur l'orgue qui fut pendant de si longues années celui de César Franck, MM. Mahaut, Pierné, Tournemire, Gigout, Dallier exécutent des œuvres du maître. Des chants montent, parmi les colonnes élancées et grises que, par-ci par-là, un rayon de lumière, tamisé à quelque vitrail, vient de marbrer de pourpres, de jaunes et de verts un peu effacés.

N.-D. CALVOCORESSI

Le Monument César Franck à Liège.

Dans son dernier numéro, l'*Art Moderne* émet le vœu de voir la ville de Liège ériger un monument à la mémoire de César Franck.

Un Comité s'est constitué dans ce but il y a un certain nombre d'années. Un projet de sculpture a été créé : C'est un grand haut-relief inspiré des *Beatitudes*, interprétation superbe qui témoigne d'un respect vraiment pieux pour l'œuvre du « Maître de Liège ». Auteur : M. Joseph Rulot.

Des fonds ont été recueillis dès le premier jour pour la réalisation de ce projet. Mais, par suite de difficultés dont le détail est peu intéressant, le Comité a été amené à ajourner la suite de ses travaux — sans se dissoudre, bien entendu, et sans rien abandonner de son programme.

Quelque temps après, un autre Comité se constitua pour ériger un monument à la mémoire d'un autre Liégeois, le poète populaire Nicolas Defrecheux. Le même sculpteur sortit premier du concours ouvert dans ce but. Lorsqu'il s'agit de rechercher sérieusement les voies et moyens de faire aboutir l'entreprise nouvelle, on fit appel non seulement à ses partisans directs, mais aussi, en général, à tous les admirateurs de l'art de Rulot. Dans l'assemblée, assez nombreuse, réunie à cette occasion, se trouvèrent naturellement des soutiens dévoués du Comité Franck. Il fut reconnu, d'accord unanime, que, pour des raisons d'ordre pratique, il était préférable de poursuivre d'abord la réalisation du monument Defrecheux.

Il n'est pas étonnant qu'on ait jugé plus facile, dans un même milieu, la propagande pour l'érection d'un monument à un poète populaire que celle qui poursuivait la glorification de César Franck, dont l'art abstrait n'est pas encore, tant s'en faut, à la portée des enthousiasmes et des générosités de la multitude !

Tant qu'il sera d'usage de faire les monuments publics au moyen de souscriptions publiques, ce sont là des comparaisons qu'on ne pourra s'empêcher de faire. Elles n'ont du reste aucun rapport à l'art, et, par conséquent, il n'y a aucune raison de n'en pas prendre son parti.

Quoi qu'il en soit, le monument Defrecheux est aujourd'hui pourvu de toutes les approbations et subventions officielles requises. C'est, comme on dit, une affaire réglée. Peut-être jugera-t-on que les succès obtenus de ce côté ouvrent, à certains égards, les voies à l'autre entreprise. Mais il va sans dire que ceci n'est pas écrit pour agir insidieusement sur la conscience du Comité Franck, et lui rappeler une initiative dont il n'a suspendu que provisoirement l'action. Il reste parfaitement juge de son heure, qui peut très bien, on en conviendra, n'être pas la même à Liège qu'à Paris.

Nous émettons seulement le vœu que l'occasion se présente bientôt propice à la glorification patriotique dont l'*Art moderne* a signalé la nécessité, — propice aussi à la réalisation d'un projet de sculpture qui, malgré les progrès réalisés depuis dix ans par les artistes et le public dans la pénétration de l'œuvre géniale de César Franck, reste aussi neuf qu'au premier jour.

OSCAR COLSON

Les Nouveaux Concerts à Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

La première séance de cette année, qui fut consacrée exclusivement aux œuvres de notre concitoyen Victor Vreuls, eut lieu le mercredi 19 octobre, devant une salle comble, au théâtre Royal. L'orchestre de quatre-vingt-six musiciens était dirigé par Louis Kefer.

Au programme figuraient la *Rapsodie moderne* pour orchestre, le *Poème* pour violoncelle et orchestre, le *Triptyque* pour chant et orchestre et la *Symphonie* pour orchestre et violon principal. Les solistes furent Max Loevensohn, M^{lle} Marthe Legrand et Eugène Ysaye.

Pour la plupart des auditeurs, les œuvres de Victor Vreuls ont été une révélation qui leur a procuré de délicates et profondes sensations d'art. Certes, la musique du jeune maître n'est point de celles qui se comprennent de prime abord : à côté des clartés étincelantes de sa palette, il est parfois des taches d'ombre qui déconcertent et l'on se surprend à regretter que pouvant être lumineux, il semble se complaire de-ci de-là à noyer cette lumière en des nuées embrumées. Mais l'impression générale se dégage forte et puissante et les excès polyphoniques sont chose dont on se corrige facilement.

Les solistes se montrèrent absolument supérieurs. Loevensohn possède un archet splendide ; M^{lle} Legrand s'affirma chanteuse exquise et musicienne hors ligne dans le *Triptyque* et quant à Eugène Ysaye, nul ne saura jamais mieux que lui faire ressortir l'intense sentiment qui caractérise la *Symphonie* avec violon principal.

En toutes ces œuvres et encore dans la *Rapsodie*, si colorée, si mouvementée, si vivante, l'orchestre resta digne de sa réputation et fut excellemment dirigé par Louis Kefer.

J. S.

COURRIER DE LONDRES

Depuis quinze jours Londres est sous le charme des violonistes ! Ce fut d'abord Kubelik, puis Hubermann, ce jeune virtuose-enfant prodige devenu grand, enfin Sarasate, qui, à la Bechstein Hall, nous a donné une fois de plus l'occasion d'admirer son jeu impeccable et la grâce de son interprétation.

La saison théâtrale recommence. Les innombrables music-halls londoniens rivalisent et essayent de se surpasser en attractions plus ou moins sensationnelles. Le public anglais préfère cela à des pièces psychologiques. Un pitre, une troupe de phoques savants, un exercice dangereux où le personnage risque de se casser le cou, l'intéressent plus qu'une thèse sur le divorce. De là ces salles de Variétés qui pullulent, qu'on trouve dans chaque district... car il en faut pour amuser six millions d'habitants !

A l'Alhambra, par exemple, on prend une leçon de politique en admirant un superbe ballet : *L'Entente cordiale*, dans lequel la France et l'Angleterre flirtent et finissent par s'embrasser au milieu d'un luxe inouï de costumes, de décors et de jolies danseuses.

L'Empire, le plus élégant des music-halls de Piccadilly, un chef-d'œuvre de confort et de luxe avec ses deux bars, anglais et américain, produit avec *High Jinks* un ballet comme on n'en voit jamais à Bruxelles ou à Paris. Pendant une heure c'est une férie chorégraphique où toutes les couleurs du prisme scintillent sous les projecteurs électriques. Et la salle n'est pas moins brillante, avec son parterre de robes de bal, de décolletés endiamantés et de fracs.

MAURICE TESSIER

NÉCROLOGIE

Paul Delmet.

Le chansonnier Paul Delmet est mort à Paris la semaine dernière. Avec lui s'en va un peu du Montmartre pittoresque, chanté par Gustave Charpentier dans *Louise* et qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Car il est loin, déjà, le temps où la fantaisie de Paul Delmet animait les soirées du *Chat noir* de Rodolphe Salis, puis celles des *Quat'z-Arts* et du *Divan japonais* illustré par la célèbre affiche de Lautrec... Les *Petits Pavés*, les *Stances à Manon*, *Petit Chagrin*, *Mélancolie*, *Petite Brunette aux yeux doux* ne constituent certes pas un bagage musical bien lourd. C'est frêle et menu comme la voix susurrante et douce avec laquelle, timidement, l'aimable garçon les débitait. Mais, ainsi que l'a fait remarquer Franc Nohain, on ne saurait retirer à Delmet d'avoir trouvé la romance la plus parfaite, celle où pleure et chante toute la sentimentalité d'une époque.

Les mélodies du XVIII^e siècle nous plaisent par le tableau qu'elles évoquent des robes à paniers, des charmillles, du menuet... Pour retrouver Montmartre, l'originalité de ses cabarets, les dimanches du Moulin de la Galette, les jeudis de la *Boule noire* et de l'*Élysée*, on ouvrira le recueil des chansons de Delmet, les plus « faubourg », les plus « trotin », les plus « rue Pigalle » qui soient. Et ce n'est pas déjà un mérite si mince que d'avoir exprimé un moment, quelque éphémère fut-il, de la vie universelle.

PETITE CHRONIQUE

Le Conseil communal de Liège vient d'appeler comme professeur de sculpture à l'Académie, l'auteur du monument Defrecheux, M. Joseph Rulot. A la même séance, il a nommé M. Émile Berchmans et M. Jean Ubachs, respectivement professeurs de composition historique et d'anatomie. M. Sander Pierron, rédacteur à l'*Indépendance*, a été nommé professeur d'histoire de l'art.

La séance solennelle de rentrée de l'Université nouvelle aura lieu demain lundi, 31 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, à la galerie Le Roy frères, rue du Grand-Cerf, 6.

Les discours seront prononcés par MM. Léon Hennebicq (*La Défense de l'Occident*) et Guillaume De Greef (*Eloge d'Elie Reclus*).

Pour rappel, samedi prochain 5 novembre, à 2 heures, au Musée moderne, place du Musée, inauguration du onzième Salon annuel du Sillon.

Vendredi dernier s'est ouverte au Cercle artistique une exposition d'œuvres de M. Victor Abeloos. Clôture le 4 novembre.

La souscription ouverte par les *Arts de la vie* pour offrir le *Penseur* de Rodin au Peuple de Paris atteint 9,618 fr. 75.

On souscrit au bureau de la revue, 6, chaussée d'Antin, Paris.

Les matinées littéraires du Parc seront inaugurées jeudi prochain par M. Edmond Picard. Cette séance sera consacrée au monodrame (conférencier : M. J. Jahan). M. Edmond Picard interprétera le *Juré*, monodrame en cinq actes, avec musique d'accompagnement sur des thèmes de Beethoven, Bach et Schumann. Les matinées seront consacrées à Léon Cladel (conférence par M^{lle} Judith Cladel), représentation de l'*Ancien*, drame en vers, et les *Aurayentis*, pièce inédite; à Gabriele d'Annunzio (conférencier : M. Maurice Wilmotte), représentation de la *Gionconda*, tragédie en quatre actes, qui n'a pas encore été représentée en français; à M. Henry Meilhac (conférencier : M. Léon Souguenet), représentation de *Pépa*, comédie en trois actes; à Henry Monnier (conférencier : M. Maurice Gandolphe), représentation du *Roman chez la portière*, folie-vaudeville; à Victorien Sardou (conférencier : M. Albert Giraud), représentation des *Pattes de mouche*,

comédie en trois actes; à Scarron (conférencier : M. Paul Spaak), représentation de *Don Jughet d'Arménie*, comédie en quatre actes, en vers; au comte Alfred de Vigny, de l'Académie française (conférencier : M. Georges Dwelshauvers), représentation de *Chatterton*, drame en trois actes.

L'*Esbroufe*, la comédie si curieuse et si mouvementée d'Abel Hermant, a valu un brillant succès à la nouvelle troupe du théâtre Molière. Aujourd'hui dimanche, dernière matinée; aux matinées les enfants paient demi place.

Jeudi, première de *Matrinité*, la pièce nouvelle de Brieux.

La première séance, hors abonnement, des Concerts Ysaye aura lieu dimanche prochain 6 novembre, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra. Répétition générale le samedi 5 novembre, à 2 h. 1/2.

M. Eugène Ysaye dirigera le concert qui sera entièrement consacré à des œuvres musicales de M. Théo Ysaye-Mess.

Au programme : 1^o *Symphonie en fa majeur* (première audition); 2^o *Concerto pour piano et orchestre*, M. De Greef; 3^o *Le Cygne*, poème symphonique (première audition); 4^o *Fantaisie sur un thème populaire*.

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

Le Concert Ysaye-Deru, primitivement fixé au 3 novembre, aura lieu mercredi prochain 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Cartes chez Breitkopf et Härtel, montagne de la Cour.

On nous prie d'annoncer que la vente des places est ouverte pour le premier Concert populaire (12-13 novembre). Bureaux chez Schott.

MM. Ch. Henusse, pianiste, G. Liégeois, violoncelliste, et G. Frémolle, pianiste, donneront, avec le concours de MM. L. Qweeckers, violoniste, et L. Liégeois, altiste, quatre auditions de musique de chambre qui auront lieu dans la salle des fêtes de l'École centrale, technique (Institut Dupuich), rue Berckendael, à 8 heures du soir, les jeudis 10 novembre, 22 décembre, 26 janvier et 9 mars.

Pour la partie vocale, les organisateurs se sont assurés la précieuse participation de M^{lles} Fanny Collet, Elisabeth Delhez et De Win.

Abonnement aux quatre concerts : 40 francs; cartes prises au contrôle : 3 francs. Abonnements chez M. Notesse, à l'Institut Dupuich, rue Berckendael; téléphone n° 624.

Depuis le 15 octobre M. Henri Seguin, professeur de chant et de déclamation lyrique, a repris ses leçons particulières, 29, rue de l'Évêque.

M. Guy Ropartz vient d'achever une œuvre importante pour piano : *Ouverture, Variations et Final*, qui sera exécutée en première audition par M^{lle} Blanche Selva à la Société nationale.

C'est encore M. Brahms qui dirigera, cette année, les Concerts d'hiver à Gand. Nous pouvons, dès à présent, citer quelques-unes des œuvres qui seront exécutées sous sa direction.

De Beethoven, la *Symphonie pastorale* et l'*Ouverture de Léo-nore*. De Mozart, la *Symphonie en la*. L'École moderne française sera représentée par Vincent d'Indy, Chabrier, Duparc et Bruneau; l'École russe par Rimsky-Korsakow, par Borodine, dont on exécutera la *Deuxième Symphonie*, et Tchaïkowsky. De Gluck, l'*Ouverture d'Iphigénie*. L'orchestre donnera un fragment de *Parsifal* de Wagner, des œuvres de Liszt, Berlioz et Schumann. M. Brahms compte nous faire connaître une œuvre de Götz, le compositeur allemand de la *Mégère apprivoisée*.

Enfin, parmi les virtuoses engagés, citons M. Ossip Gabrilovitch, le pianiste russe, qui se fera entendre le 7 janvier prochain. Souhaitons que M. Brahms nous permette d'entendre, cette année, une œuvre de Claude Debussy, que le public gantois n'a pas encore pu apprécier aux Concerts d'hiver.

Le célèbre triptyque de la Cour d'appel de Paris, *La Crucifixion*, qui figura à l'Exposition des Primitifs français, vient d'être mis

par le ministre de la justice à la disposition de son collègue de l'instruction publique et des beaux-arts. Il est, depuis la semaine dernière, exposé au Louvre.

La direction des Concerts du Conservatoire de Paris a inscrit au programme de cet hiver le *Chant funèbre* pour chœur et orchestre d'Ernest Chausson, dont M. Alfred Cortot fera exécuter à ses concerts le *Poème de l'Amour et de la Mer*, interprété par M^{me} Georgette Leblanc.

MM. Gabriel Mourey et Maurice Le Blond ont communiqué à M. Henry Maret, rapporteur du budget des Beaux-Arts, les résultats de l'enquête ouverte par les *Arts de la Vie* sur les relations de l'Art et de l'Etat.

On sait que cette revue avait adressé à de nombreuses notoriétés de la littérature, des arts et de la politique, un questionnaire où était nettement posé le problème de la suppression de l'Ecole de Rome, de l'Ecole des Beaux-Arts, du Conservatoire, en un mot, du monopole de l'enseignement de l'Etat en matière artistique.

De Vincent d'Indy à Joseph Reinach, de Jean Grave au comte Robert de Montesquiou, de Willette à Gabriel Séailles, de J.-F. Raffaelli à Alfred Fouillée, de Pierre Baudin à Steinlen et à Frantz Jourdain, sans oublier le maître Eugène Carrière qui, dans des pages définitives, apporte la contribution de son expérience d'artiste et d'homme, toutes les personnalités interrogées sont d'accord pour condamner l'état de choses actuel.

Nous croyons savoir que cette manifestation va provoquer un débat parlementaire à l'occasion de la discussion du budget des Beaux-Arts.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

De *Gil Blas* :

— César Franck chez lui ou quinze ans après.

Vous croyez que nous voulons rire? Pas du tout. C'est inouï, mais textuel.

L'*Etoile belge*, le grand journal bruxellois, rend compte en ces termes de l'inauguration du monument César Franck :

« On a inauguré aujourd'hui dans le square Sainte-Clotilde, le monument élevé à la mémoire, de César Franck, le grand musicien belge. M. César Franck, qui est très âgé, n'était pas là. La famille était représentée par les deux fils de l'illustre compositeur. »

Non, M. César Franck n'était pas là. Et pour cause. Il est mort en 1890.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Banderie, 12-14.

Novembre

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'automne (suite et fin) (ANDRÉ FONTAINAS). — César Franck jugé par Alfred Bruneau. — Notes de musique. *A propos de Bach et ses contemporains. Récital de M^{me} Wanda Landowska au Cercle artistique et littéraire* (M.-D. C.). *Débuts de M^{me} Laffitte à la Monnaie* (H. L.). *Le Concert Dery* (Ch.V.). — Nécrologie. *Teresa Milanollo*. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

(TROISIÈME ARTICLE (1))

Celui autour de qui les artistes de son âge se groupent, et dont ils reconnaissent avec sympathie la certaine maîtrise est M. Édouard Vuillard, et les organisateurs du Salon ont eu raison de lui consacrer une salle entière. Il montre un peu de tout ici. Ses lithographies en couleurs, d'un art clair, pimpant, disent des aspects de la rue à Paris. Ses grandes *Verdures* le montrent comme

(1) Voir nos deux derniers numéros.

un décorateur. Il n'est plus question du décorateur pompeux et solennel, dont la fanfare glorieuse emplit d'éclats les parois d'un palais de faste et d'arrogance. Que de fois on a recherché de parer nos médiocres demeures de quelque chose qui les emplisse, les revête d'une beauté intime, familière. La vie n'est plus sonore et éclatante; elle est comme tapie, recluse en la douceur moelleuse de nos petites chambres modernes. Mais le rêve y trouve sa place encore. Trouve des échappées vers les mirages adorables de l'inconnu. Le décorateur expert lui crée ses motifs et lui prépare son essor, sans en préciser cependant assez les détours pour qu'il ne puisse flotter au gré du hasard ou de la fantaisie. M. Vuillard compose des tableaux assez pleins par le groupement et assez variés par le coloris pour qu'on puisse s'amuser à en suivre le dessin, à y débrouiller les correspondances et les oppositions nuancées. Seulement on s'en peut distraire, ils se fondent et s'indécisent à ce point qu'ils n'agissent que pourvu qu'on s'y prête; ils ne s'imposent pas et ne sauraient lasser. Peut-être les verts éteints, les jaunes flétris, très peu relevés de suffisantes notes étouffées de rose ou de rouge, tout au plus, pourrait-on dire, créent, ici, en dépit de l'habileté de doigté qu'a su mettre le peintre à les disposer, un peu de monotonie à assembler une atmosphère générale attristée et grise. Mais nous savons d'autres grandes décorations où il n'en est pas de même et M. Vuillard a le droit, comme il a le pouvoir, de varier à l'infini ses effets, de tenter, comme il les réussit, toutes les harmonies.

Plusieurs tableaux de chevalets représentent des inté-

rieurs riches, où, dans des attitudes habituelles, à la place accoutumée, les hôtes prolongent un instant de leurs habituelles occupations. Ici un homme sur un siège bas lit, placé en face de sa femme qui brode, tous deux en silhouettes très noires parmi le papillotement des choses environnantes, tentures, divans, tapis, sous la lumière doucement diffuse des fleurs électriques, tamisées et voilées, du plafond. Un des charmes de cette peinture c'est d'avoir déplacé les sujets. On ne prend plus comme centre la figure humaine, entourée des choses familières. On peint le milieu où elle se tient d'habitude et on lui donne à elle-même la place et l'importance qu'elle s'y choisit. Il est rare que, chez soi, on élise précisément le milieu de son salon et qu'on efface de sa présence tout, sauf quelques menus détails. On n'est que la figure mouvante dont le passage modifie l'inertie des choses, les relie et leur impose un sens. C'est donc une curieuse physionomie que celle des intérieurs, où tout serait vacant comme un magasin de meubles et d'un froid désordre, si l'arrangement n'en était ordonné et conduit par une volonté consciente. D'elle tout a dépendu, mais ce qu'elle s'est créé pour sa joie n'existe, comme elle le voit, que d'un endroit déterminé, qui est le lieu de prédilection. C'est donc la saisir en action que de lui restituer sa place relative dans l'ensemble dont elle s'est entourée.

A signaler, comme effet sobre, *Au piano*, où une femme, vêtue de noir, les mains souples au clavier, se donne tout entière à chanter; d'une recherche plus dispersée et plus savamment fondue dans sa diversité ensoleillée, cette pièce de maison de campagne où se tiennent, les fenêtres grandes ouvertes sur le jardin touffu, à une table, dans l'angle, une jeune femme qui, vue de dos, semble profondément occupée à écrire, tandis que sa petite fille en robe orangée, sous un étrange et profond chapeau de paille, muse à l'entour.

Les études de fleurs, de coins de tables, d'objets dispersés à la pointe d'un piano sont d'une intimité troublante, mais rien, rien ne surpasse en grâce, en beauté captivante, vivante, émouvante, adorablement délicate, nuancée et gracieuse, le *Salon blanc*, avec le jeu de la lumière sur les meubles et sur la porte, et dans les plis de la robe rose et blanche de la délicieuse femme qui nonchalamment s'y tient à lire, fine figurine exquisement penchée sous la masse de ses profonds cheveux dont le noir superbe chante. Ceci est, dans son genre, une suprême merveille, un chef-d'œuvre aussi absolu que les plus grandes pages des maîtres.

Une pieuse et louable pensée a fait associer à la consécration de talents nouveaux venus la gloire jeune et rayonnante de Toulouse-Lautrec. Assurément l'ensemble admirablement choisi et varié de ses œuvres ici groupées n'apprendra à ceux qui le connaissent que ce dont ils se doutaient déjà, c'est-à-dire l'importance

caractéristique et l'influence de son esthétique personnelle. D'une main qui savait avec une grâce incomparable ménager et disposer les effets de la fraîcheur la plus ténue et la plus légère il s'acharnait obstinément à accuser, d'un trait irrécusable et sans pitié, les déchéances plastiques, les hideurs plâtrées, les stigmates, les corruptions, les avaries, molles sous le fard, des misérables coureuses de cafés de nuit et des bals montmartrois. L'accent est chez lui comme désespéré dans sa sérénité. Il croque, il note, et s'il est pénétré de la tristesse des lamentables débâcles dont le sens apparaît terrifiant où il l'évoque, il ne néglige pas de le parer de tout le charme d'emprunt dont il s'orne, le luxe, souvent criard, des lumières, des bijoux, des étoffes, l'éclat qu'un œil sait affecter, la vivacité fausse des lèvres, des visages savamment apprêtés. Il n'y eut jamais chez un tel artiste aucun désir d'étonner par des déclamations morales, il y a la vérité traduite, étourdissante et horrible. Convient-il que l'on cite, avec le portrait puissant de Bruant, les cartons du Moulin Rouge et du Moulin de la Galette, ces *Miss Bedford*, ces modèles dans l'atelier, cette perverse et adorable *Clownesse*, cette si délicate *Loge*, ces intimités de la toilette féminine, ces silhouettes, tour à tour après, énergiques ou délicates? On les a vus, plusieurs fois, rassemblés et chaque fois l'émerveillement s'en est accru.

Cézanne qui, pas plus que Lautrec, ne recule devant les déformations prétendues que la sincérité de son œil lui impose en dépit de formules étroites, d'habitudes établies et d'exclusions systématiques, peint, nécessairement larges et puissants comme s'il entreprenait une vaste décoration murale, des portraits mûrs, rudes, vigoureux, des paysages profonds, des natures mortes. Non qu'il ne sache enlever, de l'encolure d'un pot vert, la gracilité souple de longues tiges comme celles des tulipes, ou y disposer la fraîcheur trouble de pétales de giroflées, ou faire respirer, paisible et vibrant, l'air qui emplît la plaine éclatante au repos et s'allège au pied de la montagne de Sainte-Victoire, mais on a l'impression, en sa présence, qu'il ne trouve jamais sa figure ou le motif qu'il traite assez construit, assez établi dans sa masse et sa carrure, et il y revient encore, il en détermine de plus en plus la structure, il en accuse le relief. Il est impossible de citer, sinon sans choix, les trente morceaux qu'il expose.

*
**

Renoir est classique, renoue la tradition avec le XVIII^e siècle. Boucher est moins vrai, d'une mièvrerie sans fraîcheur, comparé à lui. Tout ce qui brille, chatoie, est printanier et estival, les enfants rayonnants, les jeunes filles ingénues et ardentes, les jeunes femmes, les sources qui chantent imprévues sous la frondaison

des forêts, les jardins fleuristes, les belles gerbes de corolles, de parfums et de lumière, le repos des couples amoureux sous les tonnelles ensoleillées, la grâce nue des baigneuses, Venise, une loge au théâtre, la splendeur en fête de la chair humaine et la fraîcheur sans cesse neuve de la nature l'intéressent, le captivent, l'émeuvent, et il ne perd pas un instant à les célébrer dans son amour. Cette *Source* où la nymphe émue, avance candidement, cette *Femme à l'éventail*, cette *Loge*, cette *Confidence*, ce *Déjeuner de canotiers*, cette *Terrasse* et ces *Femmes au jardin*, on les évoque confusément vermeils et vaporeux si on ne les a pas connus, mais quelles paroles pour dire ce *Portrait de Samary*, la tête ouverte, rose, blonde aux yeux emplis de vie sensuelle et riche, épanouie, — éblouissant délice d'où on ne peut s'arracher?

Pour la première fois, je pense, dans un Salon, l'œuvre d'Odilon Redon apparaît. Elle n'est pas éloignée, sans doute, de nous être montrée au complet : des lithographies graves, aux valeurs ménagées ou approfondies, paisibles ou effarantes; des dessins merveilleusement rehaussés de tons de pastels sonores et somptueux, apparitions aussi merveilleuses que celles de la reine légendaire avec son cortège nombreux, éblouissant, harmonieux, à la vue extasiée du roi Salomon. Sur des mers étranges les glissements de barques sous un ciel de fleurs et de nuages colorés; les corolles exotiques, capiteuses et troublantes, avec des éclats métalliques dans le chatoiement de leurs pétales, mêlées à de voluptueuses fraîcheurs de ciels et d'eaux limpides; peinture parfois un peu sèche de paysages réels, fantaisies heureuses, délicates et splendides, portraits adorables et parfaits dans l'élégance de leur dessin et le charme du coloris.

Que penser de Puvis de Chavannes? Quelle étude il faudrait consacrer à son art pour qu'elle fût satisfaisante! Mais nous ignorions trop qu'il fût parti de choses analogues à ces *Personnages romains*, vulgaires, lourds, routiniers, ou à cette *Pietà* (1850) où il se conformait docilement à la manière de Delacroix, avant de découvrir en lui la haute personnalité sans attache avec le passé, sobre, doucement rêveuse et merveilleusement décorative que nous admirons dans ses fresques de la Sorbonne, de l'Hôtel de ville, de Rouen, de Lyon, d'Amiens, aussi bien que nous la retrouvons, concentrée et d'une grâce si simple, dans cette série d'esquisses, dans ces pastels, dans ces toiles de dimensions moindres, en cet Orphée, en cet incomparable *Enfant prodigue*, en ce souple et ferme torse de femme.

La plupart des dessins ne sont pas les plus beaux que nous connaissions de Puvis de Chavannes : peut-être ne sont-ce que des études de début, empâtées encore dans la tradition d'académie. Les caricatures, plus curieuses qu'amusantes, ne valaient guère qu'on les

sortit. Mais une chose inouïe, invraisemblable, c'est cette toile, pas même couverte, où des fruits, raisins, poires, pommes et prunes d'un dessin si pur, d'une chair si délicate, sont disposés, vivants, comme au hasard.

Que l'on se souvienne de ce qui existe autour de lui, de ce qui a rayonné auparavant, nulle grandeur ne surpasse la grandeur présente de l'art de M. Eugène Carrière. Je ne parle pas du métier. Quel sculpteur modèle les visages avec une puissance aussi sûre que la sienne? Où trouve-t-on une pareille science de la valeur expressive dans les effets, l'éclairage, les oppositions? Comme le dessin sait disparaître, les moyens fondre, et qui s'en soucierait? Une mâle et prodigieuse sensibilité guide un art sans ignorance et sans défaillance, et nous place, devant les motifs, d'une inouïe pureté, de ses inspirations émouvantes. Ce qu'il y a d'obscurément profond, intime, de grand, de confiant et de sain dans la rencontre de deux fiancés, dans ce départ ou plutôt ce partage des affections versées de la famille ancienne qui entoure la jeune fille au jeune homme qui l'accueille et l'en remercie en silence, toute cette gravité de la vie simple, noble, selon un pacte ingénu, sans expression, qui en défile la hautaine beauté, se dégage unanimement de cette toile de Carrière où, sans emphase, il se surpasse et s'égale aux plus grands comme à soi-même. Aussi complet, et d'une magie précise avec le traitement demi-lumineux des chevelures blondes et de cette exquise robe d'enfant qui emplit de ses plis ondoyants presque le premier plan, le portrait d'un père avec sa fille. Et toutes ces études de têtes féminines, robustes, douloureuses ou ouvertes simplement à la vie, comme elles confirment, en le magnifiant encore, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on aime du peintre le plus grand, le plus profond de ce temps.

ANDRÉ FONTAINAS

CÉSAR FRANCK

jugé par Alfred Bruneau.

Généralement, en dressant sur une place publique, presque aussitôt après sa mort, l'effigie du « grand homme » de la veille, on ne fait que s'incliner devant le succès plus ou moins bien acquis, et il arrive souvent qu'à l'heure où l'idole de bronze, débarrassée des voiles qui la recouvraient, semble défier le temps, l'œuvre du disparu se lézarde, s'émiette déjà, prêt à devenir la poussière qu'emporteront les prochains ouragans. Pour Franck, c'est autre chose. Il s'agit d'un bel acte de justice, de réparation à accomplir, d'une pure gloire qui commence, qui va croître sans cesse et dont rien ne ternira jamais le prodigieux éclat.

La gloire, elle a été lente à se manifester. Quand, il y a quatorze ans, une vingtaine de personnes — pas davantage — le conduisirent au cimetière, César Franck demeurait complètement ignoré de la foule, qui s'obstinait à le dédaigner ou à le dénigrer, depuis

un demi-siècle environ. Son nom, illustré par le splendide labeur d'une longue vie, épouvantait encore les gens, continuait à vider les salles de concert, à mettre en fuite les directeurs de théâtre, à rendre la critique hydrophobe. Au Conservatoire, où régnait Ambroise Thomas et où il occupa la chaire d'orgue jusqu'à son dernier jour, on avait si peu d'égards pour lui, on le traitait si ouvertement comme un paria que nul ne représenta notre école de musique à ses obsèques, dont le gouvernement, du reste, ne se désintéressa pas moins. Sauf chez quelques rares fidèles, chez quelques bons amis qui l'entourèrent constamment d'affection et de respect, il ne rencontra partout qu'indifférence, raillerie et hostilité.

Ceci ne doit point nous étonner. Aucun génie novateur et sincère ne peut espérer être compris d'emblée. Quoi de plus naturel, de plus logique, d'ailleurs? Dès que vous traduisez simplement et vraiment, sur du papier, sur une toile, dans du marbre, vos propres émotions, que vous laissez parler librement et franchement votre propre cœur, vous êtes obligé de heurter d'abord le public, dont l'âme, les sensations ne sauraient ressembler aux vôtres. Petit à petit, cependant, si vous avez en vous-même un foyer de réelle beauté, il s'habitue à sa flamme éblouissante et vient docilement s'y réchauffer, y partager vos joies et vos peines. Mais que d'efforts pour l'y amener! Nous avons vu Richard Wagner, méconnu lui aussi, courir le monde, l'emplit du bruit de ses querelles, cherchant des protecteurs, recrutant des alliés, organisant une universelle et effrénée propagande, trouvant enfin le roi et l'argent nécessaires au prestige et au triomphe de son art. Nous avons vu Hector Berlioz, vilipendé également, s'indigner en des feuilletons, en des livres, en des écrits de toutes sortes, contre la sottise, la méchanceté, la mauvaise foi éternelles, se dépenser en de retentissantes polémiques, se jeter tête baissée, crinière au vent, armes à la main, dans la lutte, ne perdant pas une occasion de rendre au centuple les coups qu'il recevait, de ridiculiser, de vaincre, d'anéantir ses acharnés adversaires. Et ni Rameau, ni Gluck, ni Beethoven, ni Mozart, ni Schumann — souvenez-vous-en — n'ont subi sans amertumes, sans colères, sans révoltes, les furieuses attaques dont ils furent l'objet.

César Franck — c'est ce qui contribue à faire de lui une figure très exceptionnelle — ne prêta pas la moindre attention aux offenses qu'on lui prodigua et il n'en souffrit jamais. Il négligeait de lire les journaux, de consulter l'opinion; il n'entendait point les protestations ni les sifflets, mais lorsque, par hasard, un applaudissement y répondait, il le considérait comme une surprise exquise, comme un cadeau charmant, précieux, inestimable, dont il parlait ensuite avec une gratitude émue. Il était plein d'indulgence pour l'hésitante générosité des éditeurs millionnaires, grâce à laquelle il resta pauvre, et pour l'incommensurable bêtise qui lui barrait la route à chaque instant. Il ne s'affligeait pas de jouer un rôle plus qu'effacé, en apparence, car la réalité seule lui importait, et il savait fort bien, malgré son extraordinaire et déconcertante modestie, la place qu'il tiendrait un jour dans l'art et celle qu'il tenait déjà dans les préoccupations, dans l'admiration de certains d'entre nous. Ça lui suffisait amplement et quand, après avoir achevé une tâche, il nous disait : « Je crois que vous serez contents », son sourire révélait des allégresses qu'aucun de

ses confrères acclamés, adulés, enrichis, comblés d'honneurs, ne put connaître. Il n'y avait que l'œuvre qui dût compter à ses yeux. Le reste ne signifiait rien.

Il fut donc heureux, heureux à sa manière, heureux d'une façon qui eût tué de rage et de désespoir tout autre que lui. Dès le grand matin, en hiver, il partait, allant, de pensionnat en pensionnat, donner des leçons de piano et de solfège aux « jeunes demoiselles » de la ville, de la banlieue et de la campagne. Il fallait gagner le pain de la maison. Vers midi, on le rencontrait, trotant gaiement par les rues tristes, mangeant vite un croissant, insoucieux du déjeuner manqué. Le soir, ayant fini sa besogne de professeur, il rentrait chez lui et travaillait à la partition en train. Mais elle n'avancait guère jusqu'au moment des vacances, où, souverain maître de son temps, il la terminait en deux ou trois mois. Le dimanche, jour d'enthousiasme et de fête pour lui, il le passait à l'orgue de Sainte-Clotilde. Là, grave, pensif, absorbé dans son rêve sublime, il improvisait longuement et, sous ses doigts, obéissant à sa volonté créatrice, l'instrument formidable s'attendrissait, chantait le pardon des injures, l'oubli des iniquités, la douceur des minutes présentes, la splendeur de l'avenir.

C'est en une telle disposition d'esprit, en une telle atmosphère de paix, de recueillement et de dignité que furent composés les incomparables chefs-d'œuvre dont la magnificence a enfin conquis leurs pires ennemis. Je n'ai pas à rappeler la poésie naïve de *Ruth*, de *Rébecca*, la fluidité exquise des *Eolides*, l'ardeur voluptueuse de *Psyché*, la sauvagerie fantastique du *Chasseur maudit*, l'émouvante austérité des *Béatitudes* et de *Rédemption*, l'étonnante somptuosité de la *Symphonie*, du *Quatuor* et du *Quintette*, l'âpre rudesse de *Hulda*. Il me suffit de faire remarquer que, dans ces pages si claires, si lumineuses, se reflète exactement, comme en un miroir de pure vérité, l'âme candide, bonne et fière de leur auteur. Contrairement à ce que l'on a dit souvent, César Franck fut un génie essentiellement simple et spontané. Sans doute posséda-t-il au suprême degré la technique de son art. Sans doute reste-t-il le plus puissant, le plus sûr architecte musical de son époque. Mais il édifiait ses cathédrales sonores aussi naturellement qu'un pommier produit des pommes, qu'un rosier produit des roses. Il n'était point son érudition à la manière de ces hardis colporteurs qui, aidés d'adroits et dévoués compères, déballet leurs marchandises, vous obligent à les voir, pérorant à perte d'haleine et vous glissent dans la main d'audacieux prospectus. Son « écriture », qui pendant longtemps parut très compliquée, semble à présent la résultante logique de son caractère ingénu; son inspiration, que l'on croyait jadis impénétrable, frappe maintenant par sa simplicité. L'une et l'autre étaient trop nouvelles pour qu'on pût en saisir le sens sur-le-champ. C'est cette nouveauté de moyens et d'expression, nouveauté due à la sincérité d'un cœur fort, qui rend Franck immortel. Dès que celui-ci eut posé les premières pierres de son monument chantant sur les vastes assises du passé, lui donnant ainsi une solidité inébranlable et usant d'un héritage que personne d'ailleurs n'a le droit de renier, il ne regarda plus jamais en arrière. Libre, seul, il alla toujours résolument vers le but qu'il voulait atteindre. Il sentit la vanité des écoles et agrandit de la sorte son domaine. S'il est l'exemple offert à chacun, il est également l'exception dont nul ne se rapproche. Le voilà mêlé désormais à la foule qui le

détesta et qui l'aime. Il lui appartient. En se pressant devant sa statue, elle va le vénérer, l'adorer encore davantage. Ce sera la juste récompense de ses hautes vertus héroïques, de sa large et profonde humanité.

ALFRED BRUNEAU

NOTES DE MUSIQUE

A Propos de Bach et ses contemporains. Récital de M^{me} Wanda Landowska au Cercle artistique et littéraire.

Il est des artistes que le public a pris coutume d'envisager comme de gigantesques exceptions, des producteurs solitaires jaillis d'un milieu inerte, et qui ont parcouru seuls la voie qu'ils s'étaient tracée par leur seule initiative. On ignore à la fois ceux qui les ont précédés et ceux qui ont marché parallèlement à eux.

En littérature, nous en trouvons un illustre exemple : Shakespeare, que dans tous les pays chacun connaît, — ou prétend connaître, — tandis que Marlowe, Massinger, Ford, Webster, Ben Johnson, Beaumont et Fletcher restent insoupçonnés du plus grand nombre. En musique, Bach est à peu près dans le même cas : la grandeur de son œuvre est telle, et le public est souvent si incomplètement informé, que de tous les contemporains du maître, le seul Hændel, et de tous ses prédécesseurs, le seul Schütz, peut-être n'ont pas été submergés (1).

Certes, des éditions, généralement coûteuses d'ailleurs, permettent à qui veut de connaître Frescobaldi, Froberger et Kuhnau. Certes aussi, des anthologies, des recueils, récents pour la plupart, ont mis plus à la portée du grand public les œuvres de Rameau, des Couperin, de Scarlatti, de Merulo, des Gabrielli et de Pasquini. Enfin, de considérables travaux d'érudition aident à mettre tous ces vieux compositeurs en lumière. Mais ce n'est qu'accidentellement que quelques pièces isolées de leurs œuvres sont exécutées au concert, si bien que la diffusion la plus efficace, voire la seule réellement utile, en est lente et incomplète.

Or, si un Frescobaldi, un Kuhnau, un Couperin ont pu exercer une influence sur Bach, le plus grand de tous les maîtres, n'est-il pas évident que, même de nos jours, il est d'un haut intérêt de connaître ces musiciens ? Et si, à côté du sublime auteur du *Clavecin bien tempéré*, d'autres artistes ont su créer des chants harmonieux et expressifs, il est juste que notre attention, notre admiration soient acquises à ces artistes dans toute la mesure où ils les méritent.

C'est pourquoi M^{me} Wanda Landowska — dont je n'ai point la place de louer ici, comme il convient, l'intense et très personnel talent — a eu, à mon sens, une très heureuse inspiration en plaçant au programme de son prochain récital, à côté d'œuvres de Jean-Sébastien Bach, des pages empruntées à ses contemporains d'Allemagne, d'Italie et de France. Un tel ensemble offre non seulement un puissant intérêt documentaire, mais encore un grand attrait musical, puisqu'on y trouve en quelque sorte un raccourci de toute la musique de clavecin dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qu'à côté des exquises pièces de Rameau, de Couperin, de Hændel et de Scarlatti, on en entendra d'autres, moins connues et souvent non moins jolies, de Mattheson, de Telemann, de Zupoli, de Durante et de Clérambault.

M.-D. C.

Débuts de M^{me} Laffitte à la Monnaie.

M^{me} Laffitte débutait samedi dernier dans le rôle d'Elsa. Triple début : début dans l'opéra *Lehngarin*, début au théâtre et début au théâtre de la Monnaie. On prétend que c'est ce dernier début le

(1) Il y a lieu pourtant de faire une exception en ce qui concerne certains centres musicaux, dont le plus grand nombre est en Allemagne, et où sont exécutées, régulièrement, des œuvres de maîtres antérieurs à Bach ou ses contemporains.

plus épouvantable. Les quelques milliers de Bruxellois qui composent la clientèle accoutumée de notre scène lyrique ne sont pas démonstratifs. Le sifflet étonne; le triple rappel fait événement. Et pourtant, ce public est redouté. Une vieille tradition lui attribue un sens musical affiné, un jugement sûr; et de nombreux artistes nous ont avoué préférer les houles des salles méridionales aux réserves réfléchies des auditeurs bruxellois. On conçoit qu'en se soumettant aux appréciations d'un tel juge on ne puisse se défendre d'un trac copieux, alors surtout qu'aucun autre tribunal ne s'est antérieurement prononcé.

Si M^{me} Laffitte n'a pas échappé à la loi commune, au moins faut-il constater qu'elle a vaillamment lutté contre ses nerfs. Aussi malaisé que soit un jugement porté dans des conditions anormales et défavorables, on peut reconnaître à cette artiste des qualités qui doivent l'encourager à poursuivre ses études théâtrales. La voix est jolie, d'un volume probablement plus vaste qu'il n'a semblé; la prononciation est excellente (ô vous, élèves gracieuses de notre Conservatoire, *erudimini* !); masque expressif; attitudes sans gaucherie et désir très évident de bien faire. Désir trop évident peut-être : la recherche, l'intention, le souci de l'effet, la préoccupation perpétuelle de « composer le personnage » ne doivent pas être aussi flagrants. C'est la principale mise en garde qu'il semble permis de faire à M^{me} Laffitte. Les bonnes intentions sont souvent sympathiques au spectateur, qui est flatté de l'effort accompli pour lui plaire. Mais elles ne doivent apparaître qu'avec mesure, sinon elles irritent, en nuisant au laisser-aller de l'illusion. Le spectateur est tout instinct, c'est-à-dire tout égoïsme, tout exigence et tout cruauté. Le meilleur moyen de lui plaire est de ne pas s'en soucier, en ne songeant qu'à la beauté profonde du rôle que l'on interprète. S'en pénétrer de toutes ses forces, c'est oublier les soucis de l'effet, les préparations et les mises en valeur; et votre art se trouvera haussé de tout le pur désintéressement avec lequel vous l'aurez servi.

H. L.

Le Concert Deru.

M. Deru n'avait guère besoin d'organiser ce concert pour mettre le sceau à sa réputation d'excellent élève d'Ysaye. Depuis longtemps déjà il était connu comme tel et tous, assurément, savaient d'avance que l'épreuve de vendredi soir serait victorieuse. Elle l'a été, en effet, et elle l'a été d'autant plus, que le maître lui-même prêtait son concours au concert, et que son terrible voisinage pouvait être de nature à nuire à l'élève. Certes, Ysaye reste le maître des maîtres et, dans le Concerto en ré mineur de Bach, pour deux violons (est-ce que cette œuvre sublime ne représenterait pas trois scènes de la vie du Paradis ?) où le célèbre violoniste atteint de *summum* de l'expression vivante et idéalisée, il ne peut, je pense, être égalé; Deru, c'était fatal, devait pâlir à côté de lui. C'est évidemment ce qui est arrivé, mais croyez-vous que cela ait nui en quoi que ce soit à l'ensemble du concerto ? Point du tout, car le chef-d'œuvre de l'homme modeste d'Eisenach veut de l'humilité et de la simplicité dans l'interprétation. M. Deru en a mis, et cela a suffi pour que le concerto apparût dans toute sa beauté.

L'épreuve du Concerto en ré majeur de Beethoven était peut-être plus dure encore pour M. Deru que celle de l'œuvre de Bach. Très difficile d'exécution, cette composition exige une subtilité peu commune d'interprétation. M. Deru en a admirablement saisi le caractère idyllique et pastoral. Réagissant consciemment contre les tentations d'une exécution en style de « bravoure », il a cherché à donner à l'œuvre ce caractère d'émotion tendre et intime — si rare dans un concerto — que le maître de Bonn éprouvait devant un beau paysage. Ne sont-ce d'ailleurs pas trois paysages merveilleux, les trois parties dont se compose le concerto ? Peut-être bien que M. Deru — qui semblait d'ailleurs mal à l'aise au début — a paru légèrement falot dans la première partie ? Toujours est-il qu'il a joué à la perfection le *largo* et le *rondo*, et que s'il y a quelque chose à dire à la louange du maître et de l'élève à la fois, c'est que le premier a développé chez le second toute l'originalité naturelle que celui-ci possède.

Le concert débutait par l'ouverture de *Fidelio*, jouée sous la

direction de M. Rinskopf. Un peu plus de précision eût mieux convenu à l'interprétation de ce morceau symphonique où le rythme est tout.

M. Deru a exécuté à la fin du concert un *Chant d'hiver* et une *Valse-caprice* d'Eug. Ysaye. Le *Chant d'hiver* ne manque pas de beauté; la partie d'orchestre a des sonorités de gel et de givre, qui donnent bien l'impression voulue; mais le chant du violon est un peu contourné et un tant soit peu pénible dans ses développements.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Teresa Milanollo.

Terésa Milanollo, l'une des plus célèbres d'entre les violonistes femmes, vient de s'éteindre à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Née en 1827 à Savigliano, près de Turin, elle se fit entendre à Paris dès l'âge de dix ans et sa précoce virtuosité enthousiasma les juges les plus difficiles. Cherubini et Auber lui firent fête et dès lors la renommée de la jeune artiste s'étendit dans toute l'Europe. Accompagnée de sa sœur cadette Marie, violoniste comme elle, qu'une phthisie pulmonaire emporta en 1848 à l'âge de seize ans, elle parcourut la France, l'Angleterre, l'Allemagne, accueillie partout en triomphatrice, puis elle se fixa à Paris, où elle épousa, en 1857, le capitaine du génie Ch. Parmentier, actuellement général.

M^{me} Parmentier-Milanollo laisse, outre le souvenir d'une virtuose accomplie, un certain nombre d'œuvres musicales, parmi lesquelles une *Fantaisie élégiaque* et deux *Romances* pour violon, un *Ave Maria* à quatre voix, des *Variations humoristiques* sur l'air de Malbrough et sur le *Rheinweinlied* d'André, etc.

PETITE CHRONIQUE

Le jury international des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Saint-Louis, dans son attribution des récompenses aux exposants belges, a décerné le grand prix de sculpture à MM. Constantin Meunier et Jef Lambeaux, le grand prix de peinture à M. A.-J. Heymans.

C'est le 14 novembre que commenceront, au théâtre de la Monnaie, les représentations de M. Van Dyck. Le grand artiste chantera *Tannhäuser*, ayant pour partenaires principaux M^{mes} Paquot et Lafitte et M. Albers; le 18 novembre, deuxième représentation de *Tannhäuser*; les 22 et 28, la *Walkyrie* avec M^{me} Marcy dans le rôle de Brunnhilde et M^{me} Paquot dans celui de Sieglinde; le 2 décembre, *Tristan* avec M^{me} Paquot.

Dans les premiers jours de décembre passera *Alceste*, pour les représentations de M^{me} Litvinne.

Le théâtre Molière, dont la nouvelle troupe a obtenu dans l'*Esbroufe* un si grand succès, donne depuis hier la nouvelle pièce de Brioux, *Maternité*, dont les représentations à Paris, au théâtre Antoine, ont eu l'hiver dernier un si grand retentissement. Aujourd'hui dimanche, *Maternité* sera jouée en matinée à 2 heures.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, premier concert extraordinaire de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. A. De Greef. Au programme : Œuvres de M. Th. Ysaye-Mess.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, piano-récital de M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel (Grande-Harmonie).

Jeudi prochain, à l'Institut Dupuich, rue Berckendael, première audition de la nouvelle association Hénusse-Liégeois-Frémolle.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, « Jean-Sébastien Bach et ses contemporains » par M^{me} Wanda Landowska (piano et clavier).

Dimanche prochain, 2 heures, au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire, sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} O. Metzger-Froitzheimer et de M. Emile Bosquet.

Le Cercle artistique et littéraire, qui inaugurera vendredi prochain sa saison musicale par le récital de M^{me} Wanda Landowska, prépare en outre les concerts suivants :

Vendredi 2 décembre, séance de musique de chambre par le trio Chaigneau.

Mardi 6, *Lieder-Abend* par M^{me} Destinn, de l'Opéra de Berlin et du théâtre de Bayreuth.

Vendredi 16, séance de musique de chambre par MM. Albeniz, Crickboom et Loewensohn.

Vendredi 13 janvier, sonates pour piano et violoncelle par MM. Harold Bauer et Pablo Casals.

Vendredi 20 janvier, reconstitution d'un théâtre de Verdure au XVIII^e siècle. — 1. *La Guirlande* (ou les Fleurs animées), pastorale-ballet en un acte de J.-Ph. Rameau, poème de Marmontel; 2. Ballet du cinquième acte d'*Armide* de Gluck (soli, chœurs et orchestre), avec le concours de M^{les} Louise et Bl. Mante, de l'Opéra. L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Charles Bordes.

M. Radoux directeur du Conservatoire de Liège, a inscrit au programme de son premier concert (12 novembre) la *Symphonie* de César Franck, le *Chasseur maudit* et le *Scherzo* du Quatuor en ré.

La maison Breitkopf et Härtel vient de mettre en vente la partition pour piano et chant de *Pepita Jimenez*, l'intéressante comédie lyrique de M. Albeniz, que le théâtre de la Monnaie donnera d'ici quelques semaines, et celle de *Jean Michel*, la nouvelle musicale en quatre actes de M. Albert Dupuis, qui fut jouée avec succès, au même théâtre, l'année dernière.

Nous attirons l'attention des Belges s'intéressant aux productions patriales sur la belle impression du *Jean-Michel* d'Albert Dupuis, édité par la Société d'Édition mutuelle, dont on connaît la filiation avec la Scola cantorum. La réduction pour piano, due à l'auteur même, est habile et harmonieuse; nombre de pages sont agréables à lire, notamment le troisième acte, si franc et librement joyeux, et l'entr'acte symphonique sur des airs populaires liégeois, qui conserve, au clavier, ses charmantes caractéristiques.

On a inauguré dimanche dernier à Toulouse un monument à la mémoire d'Armand Silvestre, œuvre du statuaire toulousain Théodore Rivière. Après la remise du monument par le Comité à la ville, le maire de Toulouse, MM. Eugène Norand, inspecteur des Beaux-Arts, et Catulle Mendès ont successivement rappelé la carrière et l'œuvre du poète. Le discours de Catulle Mendès a été particulièrement applaudi. En voici la conclusion pathétique :

« Vous avez uni, en un baiser qui joint le ciel à la terre, les lèvres roses de la montagne aux lèvres grises des buées terrestres, la nuit ancienne au jour nouveau; là vous avez râlé le cri de l'aigle, et saigné comme le tronc des sapins; surpris, sous les brumes matinales, un bruit mystérieux de larmes sur les fleurs! Et vous avez entendu et répété, dans l'hospitalité d'une suprême ruine sacrée, — écho formidable de : « Pan est mort! Pan est mort! » — ce sanglot : « Christ est mort! » plus terrible. »

M^{me} Segond-Weber et M. Albert Lambert, représentant la Comédie française, ont lu ensuite des pièces de vers et de prose, célébrant Armand Silvestre, de Sully Prudhomme, François Coppée, J.-M. de Hérédia, Jean Richepin, Léon Dièrx, Edouard Harau-court et Mistral. La cérémonie a été clôturée par la lecture, faite par M^{me} Segond-Weber, du célèbre sonnet d'Armand Silvestre : *A Toulouse*.

M^{me} Fantin-Latour vient de faire remettre à M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes, à Paris, environ cent soixante-quinze lithographies originales de son mari, en exemplaires de luxe. On y a joint quatre pièces aujourd'hui introuvables, qui sont les premiers essais du maître dans la lithographie.

L'inauguration du monument érigé à la mémoire de César Franck a provoqué en l'honneur du maître des *Béatitudes* des manifestations artistiques variées. M. Colonne lui a consacré sa première séance dominicale; la *Symphonie*, les *Variations symphoniques* avec M. Pugno, *Psyché* et le troisième acte d'*Hulda* en formaient le très admirable programme.

A l'église de la Sorbonne on a exécuté, le lendemain même de l'inauguration, la *Messe solennelle* (op. 12), coupée par une *Élégie* de M. Marcel Rousseau.

M. Camille Chevillard a inauguré par la *Symphonie* la série des Concerts Lamoureux. Enfin, M^{lle} Blanche Selva et M. Gustave Bret annoncent pour le 8 novembre un concert qu'ils donneront à la *Scola cantorum* et dont voici le magnifique programme : *Premier choral d'orgue*; *Prélude, choral et fugue* pour piano; *Deuxième choral d'orgue*; *Prélude, aria et final* pour piano; *Troisième choral d'orgue*.

A citer, parmi les meilleurs articles auxquels l'inauguration du monument a donné naissance, ceux de M^l. Alfred Bruneau dans le *Matin*, et Paul Dukas dans la *Chronique des arts*.

Le numéro du *Courrier musical* du 1^{er} novembre est consacré à César Franck, et contient — avec des photographies et des au-

tographes musicaux de Franck — des articles de MM. Vincent d'Indy, Camille Maclair, Paul Dukas. Ch. Bordes, A. Coquard, V. Debay, etc.

En vente 2, rue Louvois, et chez MM. Floury, 2, boulevard des Capucines, Vaillant-Flammariion, galerie de l'Odéon, etc.

Curieuse annonce découpée dans un journal hebdomadaire :

On demande un couple, la femme première ou deuxième chanteuse d'opérette, jouant le drame et la comédie; le mari, les utilités et chantant les chœurs. Écrire théâtre G..., à Saint-Jean-de-Luz, pour engagement sérieux.

Le directeur du théâtre G... est vraiment assez exigeant !

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLEGIAITURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 21 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Anvers; et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox
en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, librairie-expert,
86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, se vend 50 centimes.
Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Peintre de l'enfance. *Miss Mary Cassatt* (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Les Primitifs flamands (EUGÈNE BAIE). — Albéric Magnard (O. M.). — Un Conteur wallon. — Notes de musique. *Au Concert populaire* (H. L.). *Séance de la « Fondation Jean-Sébastien Bach »*. (La Sonate pour violon et basse chiffrée au XVII^e et au XVIII^e siècle) (Ch. V.). La Musique à Liège (F.). — Chronique judiciaire des Arts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Un Peintre de l'enfance.

Miss Mary Cassatt (1).

Miss Cassatt s'est tour à tour manifestée par la peinture à l'huile et le pastel : c'est un des premiers pastellistes de ce temps. Elle use de ce moyen exquis avec un éclat, un goût, une franchise rares, et en sa façon d'en user elle me semble très proche de Manet. Comme lui elle repousse la mièvrerie qu'on a faussement accolée

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

au nom même du pastel, elle en écrase violemment les sucs, elle profite de leur éclat floral, plus brillant que toute couleur à l'huile, mais elle broie les bâtons avec décision, comme faisait Manet, pour éclairer vivement une lèvre ou un œil, pour restituer la pulpe d'une joue ou d'un cou, sans serrer trop ses hachures, sans estomper du doigt, en gardant à chacune des touches son éclat distinct et sans accumuler les poussières. Elle a aussi, il y a quelques années, montré une série de dix eaux-fortes en couleur : tentée à une époque où presque personne n'abordait ce genre difficile et prenant, cette série révèle une véritable maîtrise chez Miss Cassatt. Des portraits, des effigies de jeunes filles, des babies, des mères soignant leurs enfants, c'en est assez pour limiter la vision et l'effort de l'artiste, et lui permettre de compter parmi les plus sérieux et les plus savants des impressionnistes. On sait d'elle certaines toiles, une jeune femme lisant dans un jardin, une loge de théâtre, qui égalent les meilleurs tableaux de ce temps et rassemblent toutes les qualités de premier ordre, sûreté du dessin, mise en place originale, puissance harmonieuse des tonalités, caractère intensément vrai, charme de certains accessoires, facture personnelle à la fois forte et fine.

Miss Cassatt prouve par toute son œuvre que les qualités viriles ne sont pas incompatibles avec la féminité : il y a dans ses scènes enfantines des gestes qu'une femme seule pouvait observer, comprendre et transcrire, et c'est ce qu'elle a fait avec une telle vérité que ses toiles dureront ; relativement peu connues d'un public auquel l'artiste ne s'est point soucie de s'imposer, les montrant

peu et n'ambitionnant rien, elles resteront les témoignages d'une organisation supérieure, elles compteront spécialement dans l'impressionnisme, auprès des chefs-d'œuvre de Degas, pour montrer à quel point cet art si décrié jadis a, dès le début, aimé le naturel et regardé la vie avec un réalisme pieux.

Avant tout s'offriront à l'admiration les enfants peints par Miss Cassatt, leurs yeux illuminés de joie, leurs corps nus d'une chair si blonde et si fraîche, leurs bras agités vers l'avenir et levés vers tous les fruits, pommes carminées des vergers ou seins rosissants dans la blancheur déclose des corsages. Les eaux-fortes en couleurs représentant des scènes intimes, enfants au tub dont la chair ambrée frissonne parmi les linges et les faïences à fleurs, enfants alaités et endormis, enfants demi-vêtus impatients des mains maternelles, ces eaux-fortes aux tonalités cloisonnées, nettes, vives, comprises avec un goût décoratif charmant, procèdent à la fois des Japonais et de Degas par leur bel aspect d'estampes à teintes plates et la ténuité de leur dessin. On reste étonné d'une science qui sait, discrètement ferme, s'effacer devant le naturel des scènes et ne pas surcharger leur charme immédiat. L'artiste se fait oublier, on n'applaudit pas à sa virtuosité, elle n'est pas le but du tableau : tout se coordonne, la vie apparaît telle que le peintre l'a surprise, avec tout juste la stylisation nécessaire à concentrer l'intérêt là où il faut que nos regards le rencontrent.

La composition reste toujours picturale, large, servie par une exécution vigoureuse : le pastel ou le pinceau touche de carmin une lèvre, illumine un nez ou un œil, précise une valeur, colore les ombres, dispose les fonds par de spacieuses hachures massées, accumulées sans timidité. Tout est à sa place, les valeurs sont d'une justesse constante, et les grands plans se présentent avec beauté. De loin, un tableau de Miss Mary Cassatt est toujours une tache harmonieuse, décorative.

L'œuvre entière de Miss Cassatt donne en outre l'impression d'une psychologie s'élaborant en même temps que l'organisme, sans le précéder, sans le suivre; elle a su fixer une heure ingrate, difficilement saisissable, de l'évolution humaine, et en cela elle est vraiment un des peintres de notre époque qui ont le plus naturellement touché à la constatation de la pensée à travers la constatation de la forme. Nous sommes si désireux de trouver tout de suite chez un être, même embryonnaire, quelque secret qui réponde aux nôtres, que nous voyons la plupart de nos peintres poursuivre ce secret jusque sur le masque de la puérilité, le forcer à dire ce qu'il ne sait pas de lui-même, le vieillir avant l'âge, le prendre pour le thème anticipé de leur inquiète recherche du caractère. Aucun, ou presque, ne le situe à son âge et ne fait paraître sur le visage enfantin les sentiments qui lui sont propres; niés au seul profit de l'éclat des

yeux et des lèvres, ou exagérément affirmés, ils se superposent à sa véritable psychologie, même chez Carrière et même chez Renoir.

Il était réservé à Miss Mary Cassatt de trouver la juste mesure. C'est peut-être le premier peintre d'enfants qui ait existé depuis bien longtemps à cause de ce tact exquis. Il faut y joindre l'attrait d'une exécution de haute valeur, d'un coloris qui, sans être pleinement révélateur, se réfère à une harmonie chaude, dorée, sans jamais ravaler l'importance des plans, l'ordonnance des lignes, l'évidence de l'expression, du geste et du décor. Il importe peu qu'une telle artiste, à l'écart des Salons, des faciles et incompréhensibles louanges de la critique courante, ait seulement obéi à son plaisir de peindre et y ait voulu trouver le seul prix de son effort, avec l'estime où la tiennent un public restreint de confrères et d'amateurs. Elle a été fidèle sans servage au groupe des premiers impressionnistes : après en avoir partagé dignement les vicissitudes, elle en suivra la fortune. Manet persista à se présenter aux Salons dans un sentiment de chef d'école convaincu de la bonté de sa cause et de son droit à se montrer sincère et entier au grand public dans sa noble intransigeance. Miss Cassatt a préféré, par aristocratie, se ranger auprès de Monet, de Degas, de Renoir, combattifs dans leur art et amoureux du silence dans leur vie, trouvant plus noble l'exclusion et s'en remettant aux années et à la justice immanente. L'œuvre de Miss Mary Cassatt, devant cette justice qui du moins en art garde sa valeur inaliénable, apparaîtra singulièrement cohérente et significative dans ce dernier grand sursaut de spontanéité de l'école française au XIX^e siècle. Ce qu'elle a fait, nul ne l'a fait de la même manière; elle a conquis son originalité par son grand, son sérieux amour du travail sincère, avec un sens heureusement précis de la destination exacte et des limites naturelles de son tempérament et de son art.

CAMILLE MAUCLAIR

LES PRIMITIFS FLAMANDS

M. Eugène Baie, l'auteur de *l'Épopée flamande*, nous adresse la lettre suivante :

MON CHER DIRECTEUR,

Par une coïncidence curieuse, les primitifs flamands ont inspiré ces jours-ci d'abondants commentaires. Que je vous signale, entre tous, ceux de M. Petrucci. D'une part, sa fine lucidité y saisit les caractères psychologiques avec cette sûre pénétration qui replace un type dans ses conditions d'activité quotidienne; d'autre part, elle met un nom sur chacun des détails disparates accumulés dans ces visions bizarres que suggère la surexcitation du sentiment religieux : parcourez plutôt, à ce sujet, les analyses

d'*Adam et Ève* de Van Eyck et d'un *Enfer* de Jérôme Bosch. Il y a là, mise en œuvre, si je ne m'abuse, une méthode d'investigation d'un maniement très facile pour peu qu'on possède une érudition considérable, de la sagacité et du goût. Ce ne sont encore que des indications, mais au bout desquelles il pourrait bien y avoir des issues.

Croyez pourtant, mon cher Directeur, que je me fusse dispensé d'insister auprès de vous sur de pareilles évidences si plus d'un ouvrage récent ne marquait une tendance fâcheuse à dénier aux primitifs leur originalité ethnique et à l'art de chaque peuple sa forte cohérence traditionnelle. Bref, il n'y aurait, selon certains esthètes, ni primitifs flamands, ni école flamande. Je le sais bien, ce sont là des querelles de mots, mais sous les mots gisent des choses qui nous sont chères et peut-être suffirait-il de les signaler pour prémunir contre des équivoques beaucoup d'excellents esprits.

Que ne voit-on d'abord dans le mot *primitif* une notion purement conventionnelle ! En vain le prétendrait-on inapplicable à l'art d'un Van Eyck qu'une lignée de précurseurs inconnus avait parfait : si minutieusement adorable qu'on l'imagine, il lui manque le mouvement, ce secret de l'interminable renouvellement des attributs, des formes, des attitudes, des caprices illimités de l'énergie agissante. Or, n'est point parfait, à mon sens, un art pictural qui n'a pu saisir de la vie les élans, les spontanéités imprévues. Il peut se prêter aux concentrations, aux monomanies du sublime, non pas à la fougue des désirs tendus qui marque l'essor naturel d'un tempérament. En fût-il autrement que nous ne verrions dans cette question qu'un cas particulier du problème général de l'art ethnique et des groupements qu'il engendre.

Qu'affirment donc nos esthètes ? Que les religions, les métaphysiques, la science créent entre les divers peuples des points de contact, une culture qui, par sa puissante généralité, l'emporterait sur les différences de race et que, partant, les éléments originaux de chaque groupe seraient négligeables. Dois-je dire qu'un siècle d'acquisitions scientifiques dément une pareille affirmation ! L'hypothèse contemporaine d'un organisme prête à tout groupe social une indestructible unité à laquelle les résultats de nos connaissances expérimentales donnent beaucoup de solidité : chaque sol détermine son régime économique qui produit ses mœurs, qui engendrent son art par une série de conséquences dont la rigueur ne fléchit sous le poids d'aucune exception. Par suite, cet organisme est dominé par une psychologie issue d'un tempérament étroitement conditionné.

Vous admettez qu'une certaine façon d'exprimer correspond à une certaine façon de sentir ; de là des types nationaux distincts, des styles particuliers, des écoles. La tradition n'est autre chose que la manière dont un peuple traduit dans le caractère des faits sa permanente identité.

Sans doute, des groupements plus vastes s'établissent sur des affinités d'éducation, de tempérament, de tradition, mais on vérifie alors que la culture générale se manifeste d'une façon infiniment variable, selon les éléments originaux de chaque groupe.

C'est ainsi que l'histoire du sentiment religieux en Allemagne peut se résumer dans l'évolution de l'ancien panthéisme des Germains ; on en suit la trace dans la doctrine mystique de l'école dominicaine de Cologne, dans les constructions des Schelling et des Hegel, dans le monisme contemporain de M. Haeckel. Semblablement, on jetterait un fil de relation à travers les manifestations du rationalisme français depuis Pelage jusqu'à Voltaire.

Envisagée sous ce point de vue, la question est intéressante, à condition de reposer sur un robuste fondement psychologique : voici déjà quelques années que je m'applique à l'exposer avec les développements indispensables à son élucidation ; je puis bien vous dire qu'elle fera la matière de mon prochain ouvrage. Mais pour restreindre mon argumentation à l'objection tirée de l'œuvre des primitifs flamands, n'est-il pas évident que si les formes de l'activité communale ont imprimé dans leur art un sentiment impersonnel, elles n'y ont pas moins empreint ce qu'il y avait de caractéristique et d'essentiel dans les aptitudes de la race, dans ses qualités morales ? Les particularités de la culture à cette époque se différencient mal encore de la souche commune et je crois avoir indiqué par ailleurs les circonstances qui présidèrent à la production d'un art social et d'expression collective. Qu'importe donc l'origine germanique d'un Memling (fût-elle démontrée) s'il a reforgé ses imaginations d'après la structure de notre esprit, si la mysticité de Bruges ébranla les profondes sympathies de sa nature ? Cela témoigne de la puissance du génie flamand. Qu'importe encore que nos maîtres aient dressé leur chevalet à Dijon, à Lille, à Bruges selon que les y conduisaient les destinées illustres des Bourguignons ? Laissons là ces pauvretés ! Il y eut en Hellade des sophistes qui niaient le soleil : c'étaient, dit le poète, les adeptes des doctrines de la Cécité.

Excusez-moi, mon cher Directeur, d'avoir retenu si longtemps votre attention et veuillez trouver ici mon meilleur souvenir.

EUGÈNE BAIE

ALBÉRIC MAGNARD

M. Sylvain Dupuis a inscrit au programme des Concerts populaires la *Troisième Symphonie* de M. Albéric Magnard. Exécutée pour la première fois il y a cinq ans, lors d'une audition que donna au Nouveau-Théâtre le compositeur, elle révéla un musicien exceptionnellement doué. Mieux encore que dans ses œuvres précédentes — parmi lesquelles un drame lyrique, *Yolande*, représenté au théâtre de la Monnaie — M. Magnard y affirme des qualités mélodiques et rythmiques de premier ordre. La pensée mûrie, dégagée des incertitudes du début, s'exprime avec une clarté parfaite ; l'unité du style, la solidité de la structure, la logique et la sobriété des développements concourent, avec l'agrément d'une instrumentation colorée, à la haute valeur musicale de la composition. Jouée l'année suivante à Bruxelles sous la direction de M. Eugène Ysaÿe, la symphonie d'Albéric Magnard remporta, on s'en souvient, un éclatant succès. On ne peut que féliciter M. Dupuis de l'avoir, à son tour, fait entrer au répertoire des Concerts populaires.

Précisément elle vient de recevoir à Paris, où M. Camille Chevillard la fit entendre pour la première fois aux Concerts Lamoureux, le plus chaleureux accueil. La critique est unanime à en vanter la belle ordonnance, l'inspiration puissante, la foncière personnalité. Et l'actualité s'empare de la personnalité encore peu connue — si ce n'est des artistes — de M. Albéric Magnard.

« Cet homme au prénom wagnérien est tout le contraire d'un arriviste, dit de lui M. Gauthier-Villars dans une de ses *Lettres de l'Ouvreuse* à la fois si spirituelles et si judicieuses. Solitaire, ennemi de la foule et même des coteries, il évite et méprise les exécutions imparfaites (celle de Chevillard a dû lui plaire), il édite

sa musique lui-même et ne fait rien pour la répandre; c'est quel-qu'un. »

Je ne connais guère, en effet, de nature plus fière, plus dédaigneuse des compromissions, plus étrangère aux intrigues, aux démarches, aux sollicitations. M. Magnard entend ne devoir qu'à lui-même la place qui lui revient parmi les musiciens de ce temps et que lui assigne son talent. Et pour se concentrer davantage, il a cherché loin de Paris, dans une solitude agreste, l'atmosphère de calme et de recueillement favorable au travail. C'est là qu'il poursuit son œuvre, avec ferveur et ténacité. Déjà s'accumulent les partitions : aux trois symphonies, à *Yolande*, à diverses compositions pour chant et pour piano s'ajoutent le Quatuor à cordes joué en mars dernier à la *Libre Esthétique* et à la *Société nationale*, un Quintette pour piano et instruments à vent, une Sonate pour violon et piano, un *Hymne à la Justice* pour orchestre, quatre poèmes en musique et — de toutes ses œuvres la plus considérable — *Guerceur*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux.

Guerceur reflète les préoccupations sociales, résolument libertaires, qui, en M. Magnard, à côté du musicien, passionnent l'homme. Le drame, d'une nouveauté hardie, n'a cure des moyens de réalisation scénique, mais il récompensera certainement la direction théâtrale qui entreprendra sa mise en œuvre. Je sais, dans cette partition, des pages d'une intensité et d'une émotion telles qu'il en fut rarement écrit d'aussi pathétiques. Donner la vie à ces quatre tableaux passionnés serait pour le théâtre de la Monnaie, à qui nous devons tant de hautes jouissances artistiques, une occasion nouvelle d'honorer l'art et de mériter la reconnaissance des artistes.

O. M.

UN CONTEUR WALLON

La revue *Wallonia* consacre à notre collaborateur Hubert Krains, l'auteur du *Pain noir*, d'*Amours rustiques*, des *Bons Parents*, des *Histoires lunatiques*, un très élogieux article. L'auteur, M. Charles Delchevalerie, y détermine avec précision les qualités foncières de l'écrivain : « Ce qui frappe au premier abord dans l'œuvre de M. Hubert Krains, » dit-il, « c'est sa sobriété. Sobre, il l'est avec une véritable apreté. Quoiqu'il arrive, il ne déroge pas à la règle qu'il s'est imposée. Son style est perpétuellement contenu. Un vouloir opiniâtre réduit l'expression à sa simplicité linéaire, exempte de toute surcharge ornementale. Son écriture est nette, claire comme l'eau des sources, lucide, sans bavures, tout en nerfs et en muscles... Sa philosophie est dure et peu compliquée. L'inéluctable douleur en est le thème. Au milieu de l'indifférente nature, l'homme se débat et se dépense en efforts inutiles. Ce qui nous sourit aujourd'hui nous trompera demain. Mais ce pessimisme ne va pas, chez M. Krains, sans une grande charité contenue. Ses pages viriles ne consolent pas, mais elles fortifient. Dans leur laconisme sévère, elles atteignent la plus profonde émotion. Le conteur aime ses héros malheureux... »

On ne pourrait mieux définir l'art austère du conteur, dont ces lignes caractérisent, en outre, le « wallonisme » aigu : « Il est spécialement requis par les aspects graves et solitaires de la région natale. La plaine, la grand-route, la forêt, tous les sites où l'homme se confronte avec les choses ont sa prédilection : il n'est pas attiré par le mouvement des masses populeuses, il n'a d'autre part aucune propension à peindre la joliesse superficielle des sites que leur charme a recommandés aux ravages du tourisme. Quoi qu'il fasse, il travaille en profondeur : parmi nos auteurs de terroir, celui-ci s'attache moins aux mœurs qu'aux caractères, il nous restitue non des milieux, mais des individualités synthétiques. »

NOTES DE MUSIQUE

Au Concert populaire.

Vous êtes-vous trouvé parfois en présence d'un étranger notable dont la langue vous était à peu près inconnue? L'homme est sympathique, sa physionomie mobile, le regard puissant; la parole est variée, pleine de volubilité, de couleur, d'expression; vous suivez, sans saisir la figuration du mot, le fil essentiel de son discours; parfois un geste, une intonation vous surprennent parce qu'ils sont en désaccord avec ce que votre imagination vous suggère; mais bientôt vous retrouvez le sens approximatif et pendant de longs instants vous demeurez sous le charme de cette imprécision, parce que votre âme a senti un caractère, une richesse de sentiments, une force d'action. L'impression que procure l'audition première d'une œuvre nouvelle de Richard Strauss n'est pas éloignée de celle-là. On sent « l'œuvre », féconde, multiple, surnourrie d'idées philosophiques, pittoresques, sentimentales, naïves, railleuses, plaisantes. Le plan échappe : il doit exister pourtant, car toutes les compositions antérieures du jeune maître — il est à peine âgé de quarante ans — sont d'une ordonnance rigoureuse. On a cherché à déterminer de manière concrète l'intention nette de certains épisodes de la *Sinfonia domestica*; chaque auditeur a pu suivre à sa guise ses propres suggestions. Le jeu, pour être puéril, n'est pas inutile lorsqu'il s'agit de Strauss. Ce musicien nous a accoutumé à traiter la musique en servante docile, habile à tout dépeindre, depuis le syllogisme ou le paradoxe doctrinal jusqu'au grincement du char d'Uylenspiegel. Une première audition, même doublée par la répétition générale, ne peut permettre de se prononcer, en cette matière plutôt accessoire. L'analyse de la réduction pour piano, la réaudition à l'orchestre seules nous feront approcher la volonté du créateur de cette *Sinfonia* si prodigieusement riche de vie, de poésie, — et aussi de rythmes, de tonalités, de virtuosité orchestrale. Nous n'avons pas eu encore l'occasion d'entendre *Feuersnot*, l'avant-dernier né du compositeur allemand; mais pour ce que la partition nous a permis d'en connaître, il nous étonnerait fort qu'il ne soit pas contemporain de cette symphonie; et nous voyons des beautés identiques, dans la merveilleuse progression qui amène le retour des feux dans la ville alarmée et dans le surprenant finale de cette *Sinfonia*, — nous entendons la péroraison, qui s'ouvre par le mouvement soutenu précédant la fugue et se développe au travers et à la suite de celle-ci, avec une liberté, une ampleur, une sûreté sans égales. Il faut ajouter que M. Sylvain Dupuis a droit aux plus vives louanges pour le soin, l'intelligence, et un peu aussi la témérité! avec lesquels il a voulu et poursuivi l'exécution de cette œuvre maîtresse.

M. Bosquet, pianiste, ancien élève de M. Degreef, a joué le *Concerto en mi bémol* de Beethoven, un *Rondo* de Mozart, et la *N. velette en fa dièse mineur* de Schumann. M. Bosquet se caractérise par la netteté, la probité du jeu. Son exécution du *Concerto* fourmillait en détails d'interprétation, très savoureux pour les spécialistes, mais un peu perdus dans l'acoustique ample de la Monnaie. L'artiste paraît habitué à des dimensions sonores plus réduites; et le son manque de force. Enfin (peut-être nous trompons-nous?) il nous a semblé préoccupé des compréhensions particulières à Busoni, qui conçoit Beethoven dans un sens très strict, accents presque durs, traits, groupes, divertissements très séparés. Il pourrait y avoir quelque danger à s'obstiner dans cette voie, lorsque l'on ne possède pas la patte orchestrale du maître de Berlin : le *Rondo* notamment perd son délicieux laisser-aller, son entrain desinvolte, sa grâce un peu folle. Pourquoi l'assagir? Il ne faut pas trop craindre le panache, qui n'est pas nécessairement du cabotinage.

Enfin, M^{me} Metzger-Froitzheimer nous fut révélée. Le délicieux talent! Quelle sincérité, quelle chaleur contenue, quelle expression intense, quelle esthétique admirable dans l'exécution des cinq poèmes de R. Wagner! Comment entendre sans pleurer la plainte poignante et nostalgique de l'alto, dans la merveilleuse page : *La Serre*? Ce fut un moment de frémissante noblesse, d'art profond.

H. L.

Séance de la « Fondation Jean-Sébastien Bach ».
(La Sonate pour violon et basse chiffrée au
XVII^e et au XVIII^e siècle.)

Deux artistes simples, fervents et convaincus (peut-on ne pas l'être quand on se place sous l'égide de Jean-Sébastien Bach ?) ont, vendredi soir, donné à la salle Erard une séance de Sonates, extrêmement intéressante, tant au point de vue de la vraie beauté qu'ils ont exprimée qu'à celui de l'histoire de la musique : MM. Bouvet, violoniste, et Jemain, pianiste, ont fait en quelque sorte un tableau didactique de ce que fut la musique de violon pendant la période qui s'étend approximativement entre 1660 et 1780 ; et ce tableau était d'autant plus attachant qu'il comportait en quelque sorte une vue à vol d'oiseau de l'histoire de la sonate dans les divers pays de l'Europe occidentale : Italie, Allemagne, Autriche, France, Angleterre. Rien de plus curieux que de constater quel cosmopolitisme régnait à cette époque au point de vue musical : C'est à peine si l'on discerne chez des tempéraments exceptionnels comme l'Autrichien François Heinrich de Biber et Jean-Sébastien Bach ce quelque chose de spécialement puissant et profond, qui fait que les musiciens de la Germanie ont pu se libérer assez rapidement des influences italiennes. La *Sonate en ut mineur* de Biber fut à ce point de vue la plus frappante ; antérieur de près de cinquante ans à J.-S. Bach, le violoniste autrichien montre déjà dans cette œuvre une extraordinaire indépendance, qui certes fait pâlir l'étoile de Corelli, dont MM. Bouvet et Jemain jouèrent la jolie *Sonate en ré majeur*. La *passacaille* de la Sonate de Biber — encore qu'on y sente l'indéniable influence de Frescobaldi — est particulièrement remarquable — et ceci est nouveau — par la merveilleuse entente des ressources violonistiques qu'elle dénote chez son auteur.

La *Sonate* du célèbre compositeur Henry Purcell, fondateur de l'opéra en Angleterre, et celle du Parisien Francœur, furent assurément très goûtées, à cause de leur gracieuse perfection de forme, mais au point de vue historique elles ne constituent guère un progrès sur ce qu'avaient fait précédemment d'autres compositeurs.

Il est inutile de dire que le point culminant de la séance fut l'exécution parfaite de la *Sonate en ut mineur* de J.-S. Bach.

D'aucuns, assoiffés « d'automobilisme musical », diront peut-être que MM. Bouvet et Jemain ont une tendance à trop ralentir les *presto* et les *vivace*. Nous nous inclinons devant leur interprétation à laquelle nous ne trouvons rien à redire et nous estimons devoir les encourager à suivre la noble voie dans laquelle ils se sont engagés.

CH. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Un programme de concert à en-tête majestueux : HOMMAGE A FRANCK. C'est la Symphonie, c'est le *Chasseur maudit* qu'on entendra, et c'est... le *scherzo* du Quatuor (dit à cordes). Oui, un fragment détaché d'un monument complet, homogène, imposant, (le seul « morceau » jugé présentable peut-être !). Cette délicate musique de chambre, noyée dans un concert d'orchestre. Tous les violons, altos et celli, il est vrai, concourront à l'exécuter. Ce que les mânes du pauvre vieux père Franck vont s'égayer de ce renforcement inattendu de l'œuvre...

J'ai assisté à l'exécution. Si l'unisson de tous ces lourds archets laisse subsister les pétillants traits du violon, la fantaisie légère, la mélancolie navrée dont débordent le *scherzo*, je n'ai pas besoin de vous le dire, car vous êtes intelligents.

Dans un « Hommage à Franck » quelques pages de ses disciples célèbres eussent été en situation : on eût vu tout ce que, rapproché de l'école française actuelle, le maître avait de sécheresse en moins et de génie en plus. Mais non ! Parmi sa musique était planté l'arbre formidable du *Concerto en mi bémol* de Beethoven. Celui-ci, il faut bien l'avouer, n'en a pas paru vieilli...

Dans quelle province perdue se perpétrent innocemment, impunément, ces délits de lèse-Franck ? C'est au Conservatoire de la ville du maître. « Maître de Liège » : ainsi du moins le dénomme la notice. Il s'étonnerait de ce titre, car il avait délaissé la Wallonie dès treize ans et s'était fait naturaliser Français. Au fait, nous ne l'avons vu à Liège qu'une fois. C'est quand il vint diriger son élogue biblique *Ruth*, le 8 avril 1874. En ce temps-là il n'avait pas encore sa belle tête toute blanche ; c'était un petit homme noir, vif, nerveux. La manière « d'hommage » de ses compatriotes ne lui eût pas rendu l'amour du sol natal, je le crains ; car il pardonnait tout, lui si indulgent, sauf l'irrespect de son œuvre.

Le même concert nous présentait le pianiste polonais Godowski. Il manœuvre comme personne la pédale douce de son bechstein. Technique très poussée d'ailleurs ; interprétation poétiquement pâle, parfois charmeresse dans Brahms et Chopin. On ne peut lui reprocher qu'une chose : de n'avoir point de génie.

F.

Chronique judiciaire des Arts.

Le tribunal d'Anvers est saisi d'une poursuite des auteurs de *Mireille* et des ayants droit des dits auteurs contre une société qui a joué l'œuvre sans autorisation. C'est, dit le *Figaro*, à Anvers qu'a été rendu le premier jugement consacrant les droits de la propriété littéraire et artistique française dans un procès intenté par Emile Zola contre le théâtre Flamand qui, sans autorisation et sans vouloir payer de droits, avait représenté l'*Assommoir*. L'arrêt de la Cour de Bruxelles et le mouvement qui s'ensuivit provoquèrent la réunion du congrès de Berne.

M^e Van Calster plaidera pour M^{me} Gounod et les auteurs du livret.

Est-ce excéder les droits de la critique musicale que d'appeler « charlatan » un chef d'orchestre ?

Cette question vient d'être résolue par les juges de la Chambre correctionnelle du tribunal de la Seine à l'occasion d'un différend qui avait surgi entre un musicien connu et un journal de musique qui, dans un article de critique, avait cru pouvoir employer le vocable précité à l'égard du plaignant.

Le tribunal a jugé que le mot « charlatan » n'indiquait pas un fait suffisamment précis pour constituer une diffamation puisqu'il s'applique à celui qui exploite la crédulité publique, mais qu'il constitue une injure et par conséquent dépasse la critique permise.

Sanction pénale et civile : 25 francs d'amende et 50 francs de dommages-intérêts à l'innovateur du mot « charlatan » appliqué à un chef d'orchestre.

Jean Aicard avait passé avec M. Franck, directeur du théâtre du Gymnase, un traité aux termes duquel celui-ci s'engageait, sous peine d'un dédit de 10,000 francs, à jouer sa nouvelle pièce, *Benjamine*, au cours de la saison 1903-1904. Le contrat stipulait en outre que le rôle principal serait interprété par M^{me} Simone Le Bary.

Tout semblait réglé et la pièce allait entrer en répétitions quand, brusquement, M^{me} Le Bary refusa de jouer *Benjamine*. Prières, sollicitations, menaces, rien ne put la décider à changer d'avis. Que faire ? M. Franck offrit à M. Aicard une autre artiste, mais ce dernier refusa net et opposa au directeur les termes formels du traité. Il fallut plaider !

En droit, la question se posa en ces termes : Le caprice d'une artiste peut-il constituer le cas de force majeure qui délie le directeur des obligations qu'il a contractées ? Le tribunal de commerce répondit non, car la force majeure consiste dans un fait qui ne peut être prévu alors que le caprice d'une jolie femme rentre dans les prévisions normales....

En conséquence, le directeur du Gymnase est condamné à payer à l'auteur le dédit stipulé.

ACCUSÉS DE RECEPTION

POÉSIE. — *Le Livre de l'amour*, par HENRI BELMONT. Liège, Mathieu Thone.

ROMAN. — *L'Amant passionné*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, E. Fasquelle. — *Les Apôtres*, par MAURICE DARIN. Paris, L. Vanier (A. Messein, successeur). — *Contes de Sambre et Meuse*, par MAURICE DES OMBIAUX. Bruxelles, Dechenne & C^{ie}. — *Fumée d'opium*, par CLAUDE FARRERE. Paris, P. Ollendorff. — *Histoires à Ma Dame*, par LÉON WAUTHY. Paris et Liège, l'Édition artistique. — *Au jour le jour*, par FRITZ MASOIN. Bruxelles, P. Lacomblez; Paris, P. Savaète; Namur, L. de Roisin. — *Le Livre des Mille nuits et Une nuit*. Traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. MARDRUS. (Tome XVI et dernier.) Paris, E. Fasquelle.

THÉÂTRE. — *Ambitextre, journaliste*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, P. Lacomblez et V^e F. Larcier.

CRITIQUE. — *Maurice Maeterlinck*, par AD. VAN BEVER. Paris, E. Sansot & C^{ie}. — *Daumier et Gavarni*, par H. FRANTZ et O. UZANNE. Nombreuses illustrations. Londres, Paris et New-York, Édition du Studio. — *Wanda Landowska, pianiste et claveciniste*. Paris, Ed. de la Société musicale.

DIVERS. — *Laeken ancien et moderne*, par A. COSYN. Bruxelles, Ch. Bulens. — *Le Forum romain*, par CHARLES BULS. Bruxelles, A. Lefèvre.

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, fait à l'Université nouvelle, rue de Ruysbroeck, 28, une série de conférences sur l'œuvre littéraire d'Emile Zola. Les deux derniers entretiens sont fixés aux samedis 26 novembre et 3 décembre, à 8 h. 1/2.

MM. J.-F. Taelmans et G.-S. Van Strydonck ont ouvert le 15 courant, au Cercle artistique et littéraire, une exposition de quelques-uns de leurs tableaux. Clôture, jeudi prochain 24.

Vendredi prochain 25, ouverture d'une exposition d'œuvres de M. Oscar Halle. Clôture le 4 décembre.

Les théâtres :

La Monnaie annonce pour mardi et samedi prochains deux représentations de la *Walkyrie* avec le ténor Van Dyck. Prochainement, le *Jongleur de Notre-Dame*.

— Au Parc, grand succès pour la *Déserteuse*, de MM. Briéux et Sigaux.

Jeudi 24, matinée littéraire à l'occasion du cinquantenaire théâtral de M. Victorien Sardou. Conférence par M. Albert Giraud et représentation des *Patte de mouche*.

Jeudi prochain également première représentation d'un acte inédit de feu Fritz Lutens, *Le Verger d'Henriot*. C'est la dernière œuvre écrite par notre regretté confrère.

— *Maternité*, l'œuvre puissante de Briéux, ne sera plus jouée au Molière que jusqu'au vendredi 25. Samedi 26, première des *Trois Anabaptistes*.

Aujourd'hui dimanche, dernière matinée de *Maternité*.

M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient de publier chez Breitkopf et Härtel la deuxième édition de son excellent *Manuel d'exercices de chant*. Le recueil est augmenté d'une leçon récapitulative par M. Gustave Huberti.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, concert consacré aux œuvres de M. Louis-F. Delune, sous la direction de l'auteur, avec le concours de M^{me} Bathori, M^{lle}s Duchâtelet et Fromont, MM. Engel et Van der Goten, et du Choral mixte (directeur M. L. Soubre).

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, première audition des trois sonates pour piano et violon de Sjögren par MM. Ed. Lambert et G. Lauweryns (salle Erard).

Jeudi 24, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Fritz Kreisler (Grande-Harmonie).

Vendredi 25, à 8 h. 1/4, Sonates pour piano et violoncelle par MM. François et Ludovic Bouserez; mélodies interprétées par M^{me} F. Collet (salle Ravenstein). — A 8 h. 1/2, premier concert de la Société symphonique des Nouveaux-Concerts sous la direction de M. Louis-F. Delune, avec le concours de M. Louis Diémer, qui exécutera le *Quatrième Concerto* de Beethoven et une série de pièces pour clavecin de Rameau, Couperin, Dandrieu et J.-S. Bach.

MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont interpréteront, en trois séances, les dix sonates de Beethoven pour piano et violon. Ces intéressantes auditions auront lieu à la salle Erard aux dates suivantes : Jeudi 1^{er} décembre, Sonates n^{os} 1, 2, 4 et 8; samedi 10, Sonates n^{os} 3, 6 et 7; jeudi 15, Sonates n^{os} 5, 10 et 9.

MM. Alberto Bachmann, violoniste, et Gabriel Grovlez, pianiste, de Paris, donneront un concert le jeudi 8 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Au programme des œuvres de Beethoven, Brahms, Chopin, Schumann, Cui et le *Concerto* de A. Bachmann exécuté par l'auteur.

Pour les places, s'adresser chez Schott frères.

Le deuxième Concert populaire aura lieu les 10-11 décembre, avec le concours de M. Pablo Casals, le célèbre violoncelliste espagnol, et de M^{me} Paquot-D'Assy, du théâtre de la Monnaie. Parmi les œuvres dès à présent au programme : le *Concerto* de Lalo; la *Suite pour violoncelle seul* de Bach (M. Casals); le *Trip-tique pour chant et orchestre* de Vreuls (première audition); le grand air d'*Obéron* (M^{me} Paquot-D'Assy).

Les concours de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles ont été fixés comme suit :

Ecole primaire n^o 2, rue Sans-Souci, 130 : Dimanche 20 novembre, à 10 h. 1/2, piano, sixième division.

Grande salle du Musée communal, rue Van Volxem : Lundi 21 novembre, à 2 heures, piano, cinquième division; mardi 22, à 2 heures, piano, quatrième et troisième divisions; mercredi 23, à 2 heures, piano d'ensemble (classe de M^{me} Cousin); jeudi 24, à 2 heures, piano, deuxième division.

Ecole primaire, rue Sans-Souci, 130 : Dimanche 27 novembre, à 2 heures, piano, première division et division supérieure.

Grande salle du Musée communal, rue Van Volxem : Mercredi 30 novembre, à 2 heures, déclamation, première division; vendredi 2 décembre, à 3 heures, chant, première division et division supérieure.

Le premier concert de l'Académie de musique de Tournai a lieu aujourd'hui dimanche, 20 novembre, à 4 heures, à la Halle aux draps. L'orchestre et les chœurs formeront un ensemble de plus de trois cents exécutants. L'on entendra pour la première fois à Tournai l'ouverture du *Vaisseau fantôme* de Wagner. M^{lle} Berthe Seroen, prix de la Reine au Conservatoire de Bruxelles, chantera le rôle de Senta, et M^{lle} Adrienne, de Tournai, contralto de grand avenir, lui donnera la réplique. M^{lle} Seroen chantera aussi les soli dans les *Psaumes* de M. Daneau et le grand air de *Freyschutz*. M^{me} M.-A. Hanno, premier prix de piano du Conservatoire de Gand, interprétera le *Concerto* de Hiller et la superbe *Suite norvégienne pour instruments à cordes et piano* de Ole Olsen.

Mercredi prochain 23, à 8 h. 1/2, en la salle Renson, à Liège, première séance des concerts Jaspar-Zimmer. Au programme : *Sonates : en si mineur* (Bach), *en la majeur* (Brahms), *en mi mineur* et *en mi bémol* (Mozart).

Samedi prochain 26, aura lieu en la salle des fêtes du Conservatoire de Liège, avec le concours du violoniste Kreisler, le premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Delsemme, professeur au Conservatoire.

Au programme : *Symphonie en ut majeur* (Beethoven); *Concerto pour violon* (Brahms); *Océana* (Smareglia); *Chaconne* (Bach); ouverture de *Freischütz* (Weber).

Une réunion des membres dirigeants du groupe XX de l'Exposition de Liège (sports) vient d'avoir lieu au commissariat général, à Bruxelles, sous la présidence de M. le chevalier Schellekens. D'importantes décisions ont été prises; les différents sports occuperont quatorze salons qui se développeront sur un emplacement de 400 mètres carrés. En France on s'occupe activement aussi de cette section. Il y a quelques jours M. Chapsal, commissaire général français pour l'Exposition de Liège, a installé le comité français que préside M. Merillon, avocat général à la Cour de cassation. Le comité aura à remplir une triple mission : 1° exposition sportive, commerciale et industrielle, instruments, jeux, équipements, etc.; 2° exposition morale des sociétés sportives, tableaux graphiques, photographies, documents divers, participation aux concours qui seront organisés pendant l'exposition.

Le premier concert de la *Schola cantorum* aura lieu vendredi prochain, à 9 heures du soir, sous la direction de M. Vincent d'Indy, qui a composé le programme de fragments de *Castor et Pollux* de Rameau, d'un *Concerto* de J.-M. Leclair pour violon, clavecin et orchestre à cordes, de deux *Motets* français du xvi^e siècle et d'une *Sonate* pour violon et clavecin de Senaillé.

M. Vincent d'Indy dirigera à Anvers, en mars, un concert entièrement consacré à ses œuvres. Le pianiste Geeraert interprétera avec orchestre la *Symphonie cévenole* du maître français.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

L'*Etranger* de M. Vincent d'Indy sera représenté à Nice dans le courant de mars.

Le Musée du Louvre vient d'acquérir à la vente Bourgeois, de Cologne, au prix de 75.625 francs, une peinture des plus importantes du xv^e siècle hispano-allemand. Cette peinture, qui représente l'*Intronisation de saint Isidore*, provient d'une église de Valladolid. Elle n'est point signée, mais les analogies incontestables de caractère et de facture permettent de l'attribuer sans hésitation à Luis Dalmau, l'auteur d'un tableau célèbre conservé à l'Ayuntamiento de Barcelone, *Les Conseillers devant la Vierge*. On a peu de renseignements sur la vie de cet artiste. On sait seulement qu'il alla en Flandre et connut les van Eyck, puisque, dans la peinture de Barcelone, datée de 1445, on remarque une figure d'ange exactement imitée du retable de l'*Agneau mystique*. Le *Saint Isidore* du Louvre, comme le tableau de Barcelone, réunit une dizaine de personnages de grandeur nature; l'influence des van Eyck y est nettement visible. C'est un ouvrage des plus remarquables et d'un intérêt capital pour l'histoire des origines de l'école espagnole.

Le prix le plus élevé de la vente a été atteint par l'*Accordée de village*, d'Antoine Watteau, adjugée 125,000 francs. Le double portrait de l'infante Marguerite et de la naine Babola, attribué à Velazquez, n'a été poussé qu'à 31,500 francs. La *Flagellation*, attribuée à Rembrandt, a fait 9,875 francs seulement.

ERRATUM. — Notes sur M. Théo Ysaye, numéro du 13 novembre 1904, page 371, ligne 13 : au lieu de « touchante » lire « tranchante ».

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 21 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox
en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, librairie-expert,
81A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, se vend 50 centimes.
Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Amant passionné (GEORGES RENCY). — Les Salons de Berlin (A. L.). — A la mémoire de César-Franck (P. DE BRÉVILLE). — La Musique à Paris. *Le Song de la sirène* (M.-D. CALVOCRESSI). — Notes de musique. *La Semaine Delune* (CH. V.). — Au Cercle artistique (M. D. O.). — Le Quatuor vocal bruxellois en Suisse. (K.). — Nécrologie. *Jules Raeymaekers* (O. M.). — Petite Chronique.

L'AMANT PASSIONNÉ⁽¹⁾

Il y a, dans l'œuvre de Camille Lemonnier, des sautes brusques, des diversions inattendues. Cet esprit, perpétuellement en travail, ne se satisfait pas d'enfanter des ouvrages qui s'enchaînent selon la logique rigoureuse d'une pensée unique en évolution. A côté du grand chemin qu'il suit depuis sa jeunesse et qui le rapproche sans cesse davantage de son idéal d'humanité simple et profonde, il ne dédaigne pas de faire quelques pas dans les

sentiers de traverse, si leur aspect l'enchanté ou l'émeut. C'est ainsi qu'après *l'Ile vierge* et *l'Homme en amour*, après *Adam et Ève* et le *Vent dans les moulins*, ces livres d'humanité générale où la substance même du maître se décante et se cristallise, sont venus des romans de moindre portée, de signification plus restreinte, comme le *Song et les Roses*, le *Petit Homme de Dieu*, *Comme va le ruisseau*.

L'Amant passionné prend place parmi ces derniers. Le héros de ce livre est un avocat, névropathe, fils de phthisique et pauvre, qui aime d'un amour maladif et absolu une charmante femme n'ayant d'autres torts que d'être mariée — à un autre! — et d'être mondaine par-dessus le marché. Elle aime son amant de tout son cœur et lui donne avec joie tous les instants que son ménage, sa fille et le monde ne lui prennent pas. Qu'y peut-elle si ces instants sont peu nombreux et si le monde lui laisse peu de loisirs? Ne faut-il pas qu'elle aille chez la couturière, qu'elle rende les visites qu'on lui fait, qu'elle se montre à tous les diners et à toutes les fêtes? Quand elle trouve une heure à grappiller, de-ci de-là, ou bien quand son amour, plus fort que sa frivolité, la remplit tout à coup d'un désir furieux, elle court chez l'ami qui toujours l'attend et qui pour elle néglige peu à peu ses affaires commengantes. Paul Larue vit avec sa mère, veuve d'un receveur des contributions, une paysanne discrète et silencieuse. L'amour est devenu l'occupation unique de tous ses moments. Quand il sort des bras de sa maîtresse épuisé de passion, le regret de ses joies, l'instabilité de son bonheur le plongent dans une mélancolie et dans un énervement inouïs. Il

(1) *L'Amant passionné*, par CAMILLE LEMONNIER, Paris, E. Fasquelle.

lui en veut d'être partie, d'être retournée à ses devoirs et à ses plaisirs mondains. Il l'insulte de loin, il la maudit. Reste-t-elle huit jours sans lui écrire, il prend la résolution de la quitter à jamais. Mais qu'elle vienne le surprendre ou qu'elle lui envoie le moindre billet, aussitôt tout lui est pardonné et, dans l'humble logis de l'avocat, le ciel lui-même est descendu. La pauvre santé de Paul Larue ne résiste pas à tant d'épreuves, à ces cruelles alternatives de douleurs crucifiantes et d'ineffables voluptés. Il se meurt de trop d'amour, de trop de baisers et de trop de larmes. Et rien n'est poignant comme l'indifférence de ses derniers jours pour cette maîtresse adorée qui lui a bu si délicieusement la vie. Madeleine ne le quitte qu'au cercueil. Jusqu'au bout, elle colle ses lèvres aux siennes. Sur sa bouche morte, sa terrible bouche de phthisique, elle écrase sa bouche douloureuse. M^{me} Larue, toujours silencieuse et digne, a à peine l'air de s'apercevoir qu'elle est là. Et puis, la vie reprend, son chagrin s'apaise, et tout pourrait peut-être s'oublier si Paulette, sa fille, ne se mettait à tousser d'une mauvaise toux. Le médecin s'enquiert de son ascendance. Quelqu'un qui est mort de *cela*, ne l'a-t-il jamais embrassée? Et la mère reste muette d'épouvante à l'idée que, sans doute, c'est son amant mort qui se venge et qu'elle-même a porté le terrible germe de ses lèvres moribondes à celles de son enfant.

Il faut admirer avant tout la distinction de ce livre qui, sans un mot audacieux, sans une peinture précise, donne avec tant d'intensité l'impression vivante des affres de la passion d'amour. Évidemment, les héros du roman sont des personnages d'exception, en ce sens qu'ils ne reflètent pas l'humanité moyenne. Mais leur cas est devenu si fréquent aujourd'hui qu'ils se haussent, par la vertu d'un style merveilleux, d'une psychologie serrée, d'un art admirable des nuances, jusqu'aux types universels qui représentent, à travers l'histoire littéraire, l'homme aux différents moments de son évolution. Paul Larue, c'est le pauvre être détraqué, aux atavismes morbides, au cerveau surmené, au cœur névrosé, aux nerfs malades, que notre civilisation a fait. Madeleine Cormont, c'est la femme moderne chez qui l'amour doit lutter contre le nervosisme, contre le caprice, contre la frivolité. Et, de la sorte, quoiqu'il s'agisse ici, simplement, d'une aventure amoureuse qui se dénoue dans la mort, — thème banal s'il en fut! — l'art d'un grand écrivain a su en tirer le plus émouvant des plaidoyers contre la société moderne, livrée à l'hypocrisie, aux préjugés, aux conventions et où le bel amour, robuste et sain, des premiers âges du monde ne trouve même pas un cœur pour y chanter sa chanson.

Camille Lemonnier vient d'ajouter un document précieux à notre bibliothèque de Psychologie contemporaine.

GEORGES RENCY

LES SALONS DE BERLIN

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Jamais expositions n'ont été plus instructives, — parce qu'elles montrent à l'évidence que l'essence de l'art réside dans son évolution progressive et que la stagnation amène inévitablement sa mort.

La grande exposition dite officielle, siège de l'art académique, nous offre le triste exemple d'un art qui s'est fermé à tout souffle rafraîchissant et qui meurt faute d'air et de lumière. Il est désolant de constater que parmi les quinze cent onze numéros du catalogue il n'y a qu'un nombre extrêmement restreint d'œuvres ayant quelque parenté avec l'art.

Les années précédentes une large hospitalité avait été accordée aux étrangers, et l'esprit fatigué d'avoir parcouru toutes les toiles vides, bourgeoises, qui meublent de temps immémorial le Salon de Berlin, se reposait avec délices devant les Sisley, les Pissarro, les Renoir, les Claus, les Heymans, — autant d'hymnes chantés à la gloire de la couleur et de la lumière. Cette année, le jury a cru devoir éliminer les bonnes œuvres étrangères en faveur de mauvaises productions indigènes et, au surplus, comme l'an passé deux artistes refusés se sont suicidés, il a été entraîné à une indulgence excessive.

Le clou du Salon est naturellement l'exposition rétrospective de Lenbach, portraitiste officiel mort récemment, qui comprend vingt-neuf tableaux. Le peintre mérite-t-il vraiment la renommée qu'il a en Allemagne? Ce fut plutôt, semble-t-il, un brillant virtuose qu'un grand artiste.

Un peintre de large envergure et de grande vigueur est, sans contredit, M. O.-H. Engel, qui dans ses deux toiles *Le Torrent* et *La Fête funèbre* affirme une science de composition et une profondeur d'expression peu communes, bien qu'il paraisse n'être pas encore tout à fait maître de sa facture.

Le paysagiste Ludwig Dill, de Carlsruhe, charme par l'harmonie discrète de ses tons volontairement assombris. Mais en comparant ses différents tableaux, on a l'impression que le peintre n'étudie plus la nature, qu'il la traduit de mémoire d'après une formule unique.

M. Max Fabian expose deux portraits expressifs. Il faut mentionner encore quelques jeunes comme Erich, Eltze, Beunewitz, von Loefen et Carl Gussow.

Parmi les envois étrangers on remarque surtout les *Vagabonds* de Munkaczy, le *Fumeur* de Gari Melchers et deux paysages de votre compatriote Frans van Leemputten, dont la *Bénédiction des chevaux* a été achetée l'année dernière par l'État pour le Musée de Berlin.

On voit que les bonnes œuvres n'abondent pas à la grande exposition et qu'il était inutile d'installer celle-ci dans un si vaste bâtiment, alors qu'une seule salle suffirait à les caser toutes.

La *Sécession* est de beaucoup plus intéressante et tenue dans un cadre plus intime; on y a le sentiment de se trouver en société élégante. Mais on ne peut s'empêcher de constater que l'enthousiasme de jadis tend à disparaître et à faire place à une routine, à une sorte d'académisme sécessionniste.

Cet arrêt est manifeste chez Liebermann, chef de l'école, dont

les œuvres, sauf peut-être les *Garçons au bain*, sont dépouillées de la spontanéité prime-sautière à laquelle le maître nous avait accoutumés.

De même, Leistikow, cet autre coryphée de la *Sécession*, devient d'une monotonie effrayante dans ses *Lacs du Grunewald*.

Ludwig von Hofmann a envoyé une toile, *Au carrefour*, remarquable par son splendide et éclatant coloris, mais cet artiste néglige quelque peu le dessin; ses productions font l'effet de quelque chose d'incomplet et empêchent une jouissance pleine et entière.

La *Femme à l'éventail* de Wilhelm Trübner est, par le caractère et par l'harmonie du coloris, une œuvre de premier ordre. *Mariette de Rigardo*, de Slevogt, est peinte avec une remarquable virtuosité, mais combien elle est vide de sentiment ! On ne s'explique guère que cette toile passe pour le clou de l'exposition. La *Retraite de Marignano*, par M. Hodler, est peinte vigoureusement, avec une extraordinaire puissance expressive. Une autre œuvre pleine d'une émotion concentrée, *La Glèbe*, de M. Mackensen, frappe par son caractère tragique souligné par les rouges sombres de sa coloration. M. Hans Bialuschek expose une *Gare de facture* intéressante mais qui ne peut en rien rivaliser avec les *Gares Saint-Lazare* de Claude Monet.

Parmi les étrangers, citons Sargent, qui vient d'envoyer un portrait du maître du violon Joachim; Jacques Blanche, plus superficiel que jamais (*Portrait de la famille Langweil*); Charles Cottet, qui expose quatre toiles bretonnes; Besnard, représenté par une belle étude de femme, Eugène Carrière par une de ses sculpturales maternités, etc.

Seul de vos compatriotes, Emile Claus a envoyé deux paysages.

Les Danois sont très avantageusement représentés par MM. Ham-mershoi (cinq portraits) et Werenskiöld (*Portrait d'Edouard Grieg*); la Suède par M. Anders Zorn (portrait de sa femme). Enfin, l'admirable portrait de Théodore Duret fait revivre la grande figure de Whistler.

La statuaire est très faible dans les deux expositions. On admire surtout l'*Archer* de Friedrich, d'une belle facture, et un buste en bois d'un journaliste berlinois par Kruse, œuvre d'un beau réalisme.

A. L.

A la mémoire de César Franck.

Nous avons reçu de M. Pierre de Bréville, l'un des anciens disciples de César Franck, la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Depuis un mois on s'occupe beaucoup de Franck. On écrit, on péroré, on banquette même à sa gloire ! Mais il me semble qu'aucune manifestation en son honneur ne fut aussi digne, aussi émouvante que celle organisée à la Schola le 15 novembre par Gustave Bret et M^{lle} Blanche Selva.

Ce soir-là un pieux office d'art fut célébré. Au programme, cinq chefs-d'œuvre : les trois Chorals d'orgue, dernière pensée du maître, le *Prélude, choral et fugue*, le *Prélude, aria et finale pour piano*. Je n'exagère pas en affirmant que l'exécution fut admirable.

Avec un tact parfait dans la registration, avec l'intuition la plus juste, je ne dis pas des mouvements, ce qui serait trop peu, mais

des nuances du sentiment, Gustave Bret révéla — on peut l'avouer car ils sont peu nombreux ceux qui en réalité les connaissent — les grandes et touchantes prières que sont les chorals d'orgue.

Quant à M^{lle} Selva, vous l'admirez depuis longtemps : elle vous eût quand même surpris. Elle n'a pas connu Franck, mais elle a deviné son âme et jamais encore, je crois, elle ne l'avait évoquée d'une manière aussi saisissante.

C'était merveille d'entendre sous ses doigts les thèmes naître, s'enchaîner, se développer, se mêler, se superposer, conservant chacun leur caractère, leur émotion, leur sonorité propres. Et sa virtuosité impeccable, brillante à la fois et si discrète disparaissait, se faisait oublier, tandis que l'œuvre seule demeurait, rayonnante.

Je vous assure que ce fut prodigieux. Franck *était là*, et cette présence du maître ne se manifeste pas, vous le savez, à tous les concerts consacrés à sa mémoire !...

Aucun journal ne vous parlera de cette soirée inoubliable, — les critiques étaient absents. ... C'est pourquoi j'ai pris sur moi de vous la signaler pour l'*Art moderne*.

Recevez, cher ami, etc.

P. DE BRÉVILLE.

Dans la *Chronique des Beaux-Arts*, un autre des musiciens les plus distingués de la génération actuelle, M. Paul Dukas, a défini en ces termes, dont on appréciera la justesse, l'œuvre de César Franck :

« Ce qui la caractérise, avant tout, c'est son profond classicisme. Non pas un classicisme de pure forme, un remplissage plus ou moins stérile de cadres scholastiques comme en suscita par centaines l'imitation de Beethoven et plus tard de Mendelssohn, comme en produit encore chaque année le respect de vaines traditions. La musique de Franck se manifeste, il est vrai, de préférence, d'après l'ordonnance régulière des coupes consacrées par le génie des maîtres, mais ce n'est point de la reproduction des formes de la sonate ou de la symphonie qu'elle tire sa beauté. Ces grandes constructions sonores où se complait une pensée qui, pour s'exprimer toute, a besoin des amples périodes, du vaste espace qu'elles lui accordent, s'édifient d'elles-mêmes, ainsi qu'il sied, sous l'impulsion nécessaire de son développement. Et c'est parce que, chez Franck, cette pensée est classique, c'est-à-dire aussi générale que possible, qu'elle revêt naturellement la forme classique, non pas en vertu d'une théorie préconçue ni d'un dogmatisme réactionnaire qui subordonnerait la pensée à la forme.

Les productions de cette espèce, semblables à des organismes dans lesquels la fonction crée l'organe, sont aussi différentes des schématismes de la plupart des néo-classiques qu'un corps vivant d'une cire anatomique. Elles se soutiennent aussi fortement par leur principe caché que les ouvrages dans lesquels la forme n'est pas engendrée par le fond se soutiennent peu. Elles prospèrent où ils languissent et, tandis qu'ils passent, elles demeurent.

Mais cette généralité d'expression, de sentiment, de forme, ne peut être rendue sensible que par l'individualité de la langue, sous peine de dégénérer en une recherche d'originalité abstraite dont on chercherait en vain l'exemple chez les grands créateurs. Comme la leur, la langue musicale de César Franck est rigoureusement individuelle, d'un timbre et d'un accent jusqu'à lui inusités et qui la font reconnaître entre toutes. Aucun musicien n'hésiterait sur l'attribution d'une phrase encore inconnue du maître.

Sa frappe harmonique, le contour de sa mélodie, la distinguent de toute autre aussi nettement qu'une phrase de Wagner ou de Chopin. Et peut-être n'est-ce qu'à la condition d'être doué d'une originalité musicale aussi puissante qu'il est permis de rechercher la grande expression, l'accent impersonnel à force de généralité, qui caractérise l'art classique. En tout cas, on peut affirmer sans crainte d'erreur que c'est de l'alliance de cette expression-là, se manifestant au moyen d'une forme traditionnelle, modifiée à l'infini par les particularités d'un vocabulaire et d'une syntaxe inouïs jusqu'à elle, que l'œuvre de César Franck prend toute sa grandeur. »

LA MUSIQUE A PARIS

Le Sang de la sirène. légende musicale en quatre parties de M. MARCEL BRENNURE (d'après A. LE BRAZ), musique de M. CHARLES TOURNEMIRE. (Grand Prix de la ville de Paris, 1900-1903.)

L'œuvre de MM. Ch. Tournemire et Brennure, qui fut classée première au dernier concours musical de la ville de Paris, est une légende bretonne mise en action, ou plutôt en tableaux musicaux. La légende est celle-ci :

Autrefois, un pêcheur nommé Morvare'h avait capturé une sirène qui par amour pour lui voulut bien abdiquer son immortalité. Sur la descendance de ces deux êtres pèse à jamais la malédiction des esprits de la mer, qui n'oublient pas la désertion de leur sœur. Et c'est le destin de chacune des femmes de la famille Morvare'h d'avoir à pleurer, quelque jour, son mari dont la mer ne rendra pas même le cadavre.

Aujourd'hui Marie-Ange, « la fleur d'Ouessant », est l'épouse de Jean Morvare'h. Elle est belle, séduisante et heureuse. Son mari est parti à la mer. Elle l'attend, mais il ne revient pas. En souvenir du disparu, on procède à la cérémonie funèbre, au « proella », l'enterrement fictif par lequel les Bretons ont coutume d'honorer ceux des leurs qui ont péri en mer.

Une donnée aussi simple, fort touchante lorsqu'elle se condense en un bref récit, se prêtait assez malaisément à un développement de quelque longueur. Et l'œuvre qui en est tirée ne forme guère qu'une série de récits, de scènes explicatives, de tableaux, de longs intermèdes musicaux. A cet égard-là, elle est d'un aspect assez neuf, car c'est un poème symphonique avec récits et chants, qui n'a aucun rapport avec la musique dramatique et qui se recommande de son seul intérêt musical. Austère et dépourvue de concessions au goût du public de par sa forme première, elle l'est encore davantage de par la musique. M. Tournemire, artiste opiniâtre et consciencieux, qui par plus d'une œuvre déjà s'est attiré l'approbation des musiciens, a voulu ici nous restituer avec une rigoureuse fidélité l'atmosphère si caractéristiquement âpre de la Bretagne. A écouter la partition du *Sang de la sirène* toute remplie de cantilènes populaires à la ligne quelquefois un peu nue, aux dures arêtes, de rythmes étranges, d'harmonies sombres, on évoque les discours de *sônes*, les hommes impassibles, les paysages arides et sans douceur, la mer attristante des côtes bretonnes. De ce pays, M. Tournemire s'est assimilé l'âme tout entière, et il l'a exprimée telle qu'elle est, sans parure et sans atténuation. Peut-être pourrait-on souhaiter plus de mouvement, plus de chaleur, une action plus soutenue; mais on ne saurait méconnaître la justesse de l'évocation. Dans les

limites qu'il s'était tracées, le compositeur a accompli sa tâche. De sa partition je louerai surtout les rythmes si minutieusement notés, si divers malgré leurs affinités, la sobriété des recherches, des chœurs fort bien venus, et certaines pages mystérieuses et impressionnantes parmi lesquelles, surtout, la fin de l'intermède symphonique intitulé *Le Sabbat des sirènes*.

Au théâtre de la Gaîté le 17 novembre, au Conservatoire le dimanche suivant, le *Sang de la sirène* fut exécuté sous l'habile direction de M. Georges Marty. M^{lle} Vix, qui chanta le rôle de Marie-Ange, obtint par sa voix délicieusement timbrée et par son impeccable articulation, un juste et vif succès que partagea M^{me} Georges Marty. MM. Dubois, Plamondon, et Delpouget s'acquittèrent aussi fort bien de leurs rôles.

M.-D. CALVOCORESSI

NOTES DE MUSIQUE

La Semaine Delune.

Oui, c'a été vraiment la semaine Delune. Le jeune compositeur-capellmeister s'est prodigué. Dimanche passé c'était à l'Alhambra : il présentait au public ses propres œuvres. Avant-hier c'était à la Grande-Harmonie : il dirigeait les œuvres d'autres que lui et le pianiste Diemer rehaussait de sa présence et de son délicieux talent l'éclat du premier « Nouveau Concert ».

Audaces fortuna juvat! La semaine a été bonne pour M. Delune. Nombreux public, enthousiasme, impression de voir naître à la vie à grandes guides de l'art un bon musicien de plus.

Voyons tout cela de plus près :

Il est incontestable que comme compositeur M. Delune est fort bien doué : il connaît son orchestre à fond; il sait ses ressources infinies; il en use, il en abuse peut-être un peu : ceci se comprend; l'ivresse que procure souvent une trop grande facilité à se jouer des difficultés techniques mène fatalement à cela.

Sa *Symphonie en ut majeur* en est une preuve. C'est un tourbillon de sonorités enivrantes, avec parfois des répétitions inconcevables téméraires et qui produiraient certes un grand effet si l'on ne sentait pas que leur obsession est un peu voulue : telle la répétition qui se trouve dans l'*Allegro* du début, lequel est au demeurant un morceau symphonique fort intéressant, un mélange de choses humoristiques et tendres, plein de trouvailles heureuses. L'*Adagio*, par contre, nous a paru bien languissant et plutôt pauvre d'invention; cette « suavité » continuelle et agaçante à la fin est un terrain sur lequel il vaut mieux que M. Delune ne s'aventure plus; combien, à côté de cette chose forcée, apparaît vivant et bien équilibré l'amusant *Scherzo* avec ses cocasseries intenses, ses momeries follichonnes, son allure naturelle et bonhomme, grâce à ce quelque chose de populaire qu'on retrouve également dans le *Finale*; celui-ci est moins personnel que le *Scherzo*, mais il termine cependant d'une façon très digne cette symphonie, œuvre capitale de cet intéressant concert.

Œuvre capitale! oui! car la *Chanson d'Halewijn* avait déjà été entendue et d'ailleurs, sujet imposé, elle devait nécessairement être inférieure à la symphonie. La musique en est certes fort soignée et toute pleine de bonnes intentions. Elle dénote encore une fois chez le jeune compositeur une grande richesse de dons techniques et au surplus une compréhension certaine de l'atmosphère moyenâgeuse de la tragique légende d'Halewijn. Mais cette légende est si belle dans son texte originaire, et si naïve, et elle sonne si bien en cette délicieuse langue qu'est le vieux néerlandais! Alors, voyez-vous, malgré les habiletés réunies de MM. Solvay et Delune, on se dit, quand on se la rappelle, qu'il valait peut-être mieux la laisser telle qu'elle était, sans y ajouter la parure lourde d'une musique moderne.

Les *Cygnés* de Rodenbach n'avaient pas non plus besoin d'un

vêtement musical. Ils sont une musique par eux-mêmes; et ni le chant, ni le violoncelle, ni le piano n'ont ajouté quelque chose au charme de la poésie.

Le *Poème* pour violoncelle avec accompagnement d'orchestre est franchement tout à fait mauvais : vulgaire, froid et d'un rythme antipathique. Il n'était vraiment pas digne de figurer sur le programme de ce concert dont la tenue d'ensemble, somme toute, fut excellente.

M^{mes} Bathori, Duchâtelet et Fromont, ainsi que M^m. Engel et Van der Goten prêtaient leur concours à M. Delune. M^{me} Bathori et M. Engel, — faut-il le dire? — ont comté parmi les plus grands éléments de succès du concert.

M. Delune avait dirigé « ses œuvres » avec le plus grand soin et une incontestable maîtrise. On se demandait avec anxiété s'il en ferait de même lorsqu'il s'agirait d'accomplir la tâche plus difficile de mettre au point l'exécution d'œuvres symphoniques de Beethoven et de Mozart. L'épreuve du premier Nouveau Concert a été victorieuse.

Exécution peut-être parfois un peu lourde de l'ouverture de la *Flûte enchantée*, mais interprétation extrêmement vivante et juste de la *Symphonie en mi bémol* de Mozart, ce « triomphe de la beauté du son », selon l'expression de Jahn; enfin, toute la vigueur et toute l'intensité voulues dans l'exécution de l'ouverture de *Léonore* (n° 3); bref, M. Delune a toutes les qualités qu'il faut pour devenir un très bon capellmeister. Il mérite d'être encouragé à suivre cette voie. Son orchestre est au surplus fort bien composé et les éléments de premier ordre qu'il renferme doivent singulièrement faciliter sa tâche.

Une belle tête grisonnante qu'on dirait presque poudrée, tellement elle rappelle par ses traits et son délicat sourire voltairien les marquis galants du XVIII^e siècle; une aménité charmante et, dans l'ensemble, un mélange de bonne grâce et de distinction qui le rendent tout à fait sympathique : tel est Louis Diémer.

Sa façon de faire de la musique? Tout à fait conforme à lui-même! Parfaite dans les exquises compositions pour clavecin du XVIII^e siècle, dont il s'est fait une spécialité, beaucoup moins bonne dans les œuvres qui se rattachent plus à la conception moderne de la musique. Son interprétation du *Concerto en sol majeur* de Beethoven (une œuvre d'ailleurs inférieure du maître de Bonn) nous a paru froide et sèche dans son absolue impeccabilité.

Mais, par contre, que de charme, que de nouveauté et de personnalité il sait mettre dans les pièces de Couperin, de Rameau, de Dandrieu, de Cl. Daquin, de J.-S. Bach! Quelle reconstitution! Quelle surprise! Quelle compréhension profonde! Aussi son succès fut-il immense et mérité! On ne pourrait d'ailleurs assez manifester sa reconnaissance envers ce noble artiste, qui a voué son existence à faire revivre, par ses évocations musicales, les faces heureuses de ce siècle de charmante insouciance, d'élégance et de joliesse raffinée que fut le XVIII^e.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. G. Cambier expose une nouvelle série de tableaux rapportés de Palestine.

Déjà, l'an dernier, il avait montré, rue Royale, outre des paysages de Terre-Sainte : *La Grotte de Jérémie*, *La Voie douloureuse*, *Le Saint-Sépulcre*, *Le Tombeau de la Vierge*, *Le Cénacle*, *La Grotte de l'Agonie*, *La Chapelle de l'Invention de la Croix*.

Aujourd'hui, c'est une vue de Bethléem. Par une nuit claire et bleue, pleine d'étoiles, la ville, tout en haut de la colline morne, apparaît toute blanche comme un rêve, comme une prière vers le ciel. C'est une vue de la ville sainte, Jérusalem, avec ses coupoles innombrables et ses minarets. Puis ce sont les diverses parties de la basilique du Saint-Sépulcre : *la Chapelle et l'Oratoire de Sainte-Hélène*, *La Prison du Christ*, *La Chapelle de la division des vêtements du Christ* et *Le Tombeau*.

M. Cambier, dont la peinture est solide et grasse, réunit là une

œuvre émouvante. Pierre Loti l'a inspiré. Des phrases de cet écrivain subtil et troublant commentent mieux qu'on ne le pourrait faire chaque toile. Ou c'est le contraire, si vous voulez, la toile commente le poème.

Voici la chapelle de Sainte-Hélène. Après la nuit qu'on vient de traverser entre deux rangées de fantômes, elle s'éclaire de grands rayons du jour, qui arrivent pâles et bleuâtres par les meurtrières de la voûte.

On croirait un temple barbare. Quatre piliers énormes, trapus, d'un byzantin primitif et lourdement puissant... Des fragments de peintures aux murailles indiquent encore des saints et des saintes, nimbés d'or dans les attitudes raides et naïves, sous l'effacement des humidités et des poussières mortes. Tout est dans un délabrement d'abandon, avec des suintements d'eau et de salpêtre.

On peut dire que M. Cambier a bellement réalisé, dans ses toiles, l'expression écrite de Pierre Loti. Il l'a fait en conservant son originalité et ses qualités de peintre flamand.

M. d. O.

Le Quatuor vocal bruxellois en Suisse.

Le Quatuor vocal bruxellois, composé de M^{me} L. Fichet (soprano), de M^{lle} F. Collet (alto), de M. A. Piton (ténor) et de M. C. Fichet (basse), a participé récemment à deux concerts à Genève et à Berne. Le *Bund*, le grand journal bernois, écrit à ce sujet : « Le concert de la Société de musique de Berne offrait un intérêt exceptionnel, par suite de la participation du Quatuor vocal bruxellois. Nous nous sommes trouvés devant un groupe d'artistes absolument remarquables. Les quatre voix sont d'une très grande beauté; si l'on devait faire un choix, on serait embarrassé de dire quelle est la plus belle. Est-ce la claire voix d'argent si singulièrement expressive du soprano, est-ce la sombre et pleine voix de l'alto, est-ce le souple et clair ténor ou la forte et moelleuse basse? Quoi qu'il en soit, il serait difficile de trouver quatre voix aussi harmonieusement groupées et associées à un esprit artistique plus délicat. Le Quatuor n'a chanté que des *lieds* des compositeurs du XVI^e au XVIII^e siècles, parmi lesquels se trouvaient des choses très intéressantes. Celles qui nous ont laissé la plus forte impression sont la *Chanson de May* d'un compositeur inconnu du XVI^e siècle, la chanson de Mauduit (1554-1627) et les joyeuses et si caractéristiques *Tribulations conjugales* de O. de Lassus (1520-1594). »

L'*Intelligenzblatt* constate, de son côté, le grand succès obtenu par nos compatriotes : « Ce fut, » dit ce journal, « un intéressant et très instructif concert. Le Quatuor bruxellois est arrivé à un résultat d'ensemble surprenant, et il a fait valoir à merveille la saveur des vieux *lieds* qui figuraient à son programme. » K.

NÉCROLOGIE

Jules Raeymaekers.

L'un des derniers survivants de l'Ecole de Tervueren, Jules Raeymaekers, vient de succomber à Houffalize, emporté en quelques jours par une pneumonie.

C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort de cet artiste délicat, sensible à toutes les manifestations de la beauté, dont la nature fine, discrète et tendre transparait dans des toiles au coloris voilé, généralement inspirées par l'ingénuité des aubes et la paix des crépuscules. Une parenté spirituelle le rattachait à Corot et à J.-F. Millet, dont il aimait les œuvres par-dessus tout. Il avait, comme eux, la passion de la vie rustique dans ses humbles travaux et discernait dans les attitudes des moissonneurs, des bergers, des laboureurs, des vanniers l'universelle harmonie de la création.

Il fut longtemps dans l'action et prit part aux batailles qui, de 1860 à 1880, émancipèrent en Belgique la peinture. Avec Artan, Dubois, Smits, Rops, les frères Meunier, Verwée, Baron, Delacharlerie, Van Camp, il fonda l'*Art libre*, première et glorieuse étape d'une libération aujourd'hui définitive. Son influence s'exerça également au Cercle artistique dont il organisa, en qualité de secrétaire, les expositions avec une intelligence et une compétence remarquées.

Depuis une vingtaine d'années il s'était retiré à Houffalize, en pleine Ardenne, loin du bruit, dans un site pittoresque dont la solitude et la sévère beauté alimentaient son âme contemplative. C'est là, dans la maison qu'il s'était fait construire et qu'il ouvrait hospitalièrement à ses amis, que ceux-ci le retrouvaient chaque année avec joie. La vieillesse, qui paraissait n'avoir sur lui aucune prise, n'avait pas réussi à courber sa haute stature, à alourdir l'élégance de sa démarche, pas plus qu'elle n'avait éteint la flamme de son enthousiasme.

L'œuvre de Jules Raeymaekers, sans être nombreuse, — l'artiste méditait trop sur chacun de ses tableaux pour en produire beaucoup, — proclame une personnalité indépendante, éprise de vérité, inclinée vers le silence et le recueillement, soucieuse de dégager des visions de la nature le sentiment qui les pénètre. Son art exprimait moins les aspects de la nature que l'émotion qu'ils nous font éprouver. Volontiers il y mêlait quelque mysticisme. A cet égard, la grande toile que possède de lui le musée de Gand est caractéristique et résume son effort.

Si l'artiste disparaît ignoré de la génération actuelle, la nouvelle de sa fin éveillera dans les cœurs de tous ceux qui ont pris contact avec sa probe et noble individualité une profonde tristesse (1).

O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'exposition annuelle organisée par la Société royale belge des Aquarellistes aura lieu jeudi prochain, 1^{er} décembre, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles.

Mardi prochain 29 novembre, à 8 heures du soir, à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups, première séance organisée par le cercle d'art Jeune Effort :

1^{re} Conférence sur Charles Van Lerberghe, par M. Fritz Van der Linden; 2^e séance musicale consacrée aux œuvres de M. François Beuck, avec le bienveillant concours de M^{lle} Alice Cholet, violoniste, et de M. Adolphe Beuck, ténor au théâtre Flamand d'Anvers.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche 27 novembre, à 10 heures du matin, à l'église Saint-Boniface, rue de la Paix, à l'occasion de la fête de Sainte-Cécile : Introït : *Ad te levavi*; Messe : *O quam gloriosum est regnum*, à quatre voix, sans accompagnement (T. L. da Vittoria); Graduale : *Universi — Alleluia*; Offertoire : *Ad te levavi*; Communion : *Dominis dabit benignitatem*; Sortie : *Allegro*, pour orgue (Mendelssohn).

La direction du théâtre Molière a dû donner quelques représentations supplémentaires de *Maternité*. Mais la dernière est fixée irrévocablement à demain lundi, les *Trois Anabaptistes*.

(1) Jules Raeymaekers est né à Laeken (Bruxelles) le 26 avril 1833. Ses débuts datent du Salon de Bruxelles 1857, où il exposa un portrait. L'année suivante il fit recevoir au Salon d'Anvers *Souvenirs et regrets*. Il participa dès lors régulièrement, jusqu'en 1880, aux Salons triennaux, aux expositions du Cercle artistique, etc. C'est au Salon de Gand 1877 que fut acquise pour le Musée de cette ville l'œuvre à laquelle il est fait allusion ci-dessus. Elle est intitulée *Pèlerinage*. Ses toiles figurent presque toutes dans des collections particulières, en Belgique et à l'étranger, principalement en Amérique.

devant passer mardi. Aujourd'hui dimanche donc, dernière matinée de *Maternité*. Le soir, même spectacle.

Concerts annoncés :

Mardi prochain, concert de M. Oscar Back, violoniste. Orchestre sous la direction de M. César Thomson (Grande-Harmonie).

Judi, première séance Bosquet-Chaumont (salle Erard).

Vendredi, le Trio Chaigneau au Cercle artistique.

Mercredi 7 décembre, récital de M^{lle} Marthe Girod, pianiste (salle Erard).

Vendredi 9 décembre, piano-récital de M. Sidney Vantyn (Grande-Harmonie).

Judi 22 décembre, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M^{me} Arctowska (Grande-Harmonie).

Voici le programme définitif du deuxième Concert populaire qui aura lieu le dimanche 11 décembre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Paquot-D'Assy, de la Monnaie, et de M. Pablo Casals, violoncelliste : 1. *Le Nouveau Monde*, symphonie en *mi* mineur, op. 95, d'Anton Dvorak; 2. *Concerto pour violoncelle* d'Ed. Lalo (M. Pablo Casals); 3. *Triptyque pour chant avec accompagnement d'orchestre*, de Victor Vreuls, première audition (M^{me} Paquot-D'Assy); 4. *Suite pour violoncelle solo* : Prélude, Allemande, Courante, Sarabande, Bourrée, Gigue, de J.-Séb. Bach (M. Pablo Casals); 5. Air d'*Obéron* (M^{me} Paquot-D'Assy).

Le deuxième Concert Ysaye aura lieu le dimanche 7 janvier.

Le jury des médailles de l'Exposition de Liège, réunis le 9 novembre sous la présidence de M. A. de Witte, a décidé que les projets qui lui seront soumis seront livrés à l'appréciation du public au local du secrétariat de l'Exposition, 65, rue Royale, à Bruxelles, les 23, 24 et 25 décembre, de 10 à 4 heures.

A l'occasion de la réception, par le président de la République, des délégués des municipalités et des chambres de commerce italiennes, le comité français des expositions à l'étranger a organisé un grand banquet dans les salons de la galerie des machines.

Au dessert, M. Trouillot, ministre du commerce, a prononcé une allocution dans laquelle il a parlé de l'exposition de Liège qui présente pour la France, par suite de la multiplicité de ses relations avec la Belgique, un intérêt essentiel : « Nos devoirs d'amitié envers la Belgique, » a-t-il dit, « qui nous est unie par tant de liens communs, se trouvent en harmonie avec nos intérêts économiques pour nous engager à prendre une large part à l'Exposition de Liège. » Le ministre du commerce a terminé en portant la santé de LL. MM. le roi et la reine d'Italie et de S. M. le Roi des Belges; le ministre d'Italie a porté la santé du président de la République, puis M. Leghait, ministre de Belgique, a clôturé la série des toasts en disant que les Belges ont voulu célébrer le soixante-quinzième anniversaire de leur indépendance par la grande Fête du travail qu'ils préparent à Liège, ajoutant qu'il est heureux aujourd'hui de souhaiter prospérité et succès aux Français à cette exposition.

On nous écrit de Paris : A un des récents samedis de poésie et musique des Bouffes-Parisiens, M^{lle} Jeanne Hatto devait chanter *Shéhérazade* de M. Maurice Ravel. A la dernière heure la charmante cantatrice, subitement indisposée, prévint qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de se faire entendre. Elle fut remplacée, littéralement au pied levé, par M^{me} Jane Bathori, qui accomplit l'extraordinaire tour de force d'interpréter, à première lecture, l'œuvre très difficile de M. Maurice Ravel, et le fit avec un art parfait.

Le céramiste Edouard Lachenal ouvrira aujourd'hui son exposition annuelle dans les galeries Majorelle (ancienne maison E. Bing), rue de Provence, 22, à Paris, qui seront inaugurées à cette occasion.

M. Durand-Ruel a eu la bonne fortune d'acquérir en Espagne une très importante composition du Greco, *L'Assomption de la Vierge*, qu'il expose dans sa galerie. Ce tableau, exécuté pour le

couvent de Santo Domingo el Antigo, à Tolède, a fait ensuite partie de la galerie de l'infant don Sébastien de Bourbon. Ce sont les héritiers de ce dernier qui viennent de le vendre. Il est cité dans les ouvrages sur le Greco comme l'un des trois grands chefs-d'œuvre du maître, avec l'*Enterrement du comte d'Orgaz* et le *Christ dépouillé de ses vêtements*.

Deux des plus beaux portraits du Greco ont été vendus l'été dernier à des collections américaines. L'un, le portrait d'un moine, a été acquis par le Musée de Boston. L'autre, le portrait du cardinal de Quevara, chef-d'œuvre digne du Titien, est actuellement dans la plus célèbre galerie de New-York, qui renferme à côté, de merveilleux tableaux de Rembrandt et des plus grands maîtres anciens, de nombreuses séries d'œuvres de Manet, de Degas et de Claude Monet.

La livraison de novembre des *Arts de la vie* contient d'intéressants articles de MM Alexandre Ular (*Les Coréens artistes de la vie*), Henri Mazel, Elie Faure, Jean Aubry, L. Lumet, G. Auriol, M. Beaubourg, A. Retté, des vers d'H. Gheon, etc. Ce fascicule est orné d'une gravure sur bois hors texte, en camaïeu, de F. Brangwyn.

L'*Argus de la Presse* a offert à M. le président de la République un superbe Album de très grande dimension, contenant les articles de journaux et revues publiés pendant l'année 1904.

Cet Album renferme une collection intéressante des articles parus sur divers points du globe et particulièrement en Europe, à propos des voyages présidentiels en Angleterre et en Italie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Les archives de l'Elysée s'enrichissent ainsi, grâce à la tradition suivie depuis plusieurs années par l'*Argus de la Presse*, d'une documentation originale que le temps rendra plus précieuse encore.

De Munich :

Le théâtre du Prince-Régent donnera l'été prochain trois exécutions de l'*Anneau du Nibelung*, quatre des *Maîtres Chanteurs*, trois de *Tristan et Isolde* et deux du *Vaisseau fantôme*. M. Félix Mottl dirigera toutes ces représentations, à l'exception de celles des *Maîtres*, qui seront conduites par M. Richard Strauss.

De Milan :

M. Gabriele d'Annunzio a demandé pour le mois d'avril prochain la concession du théâtre de la Scala. L'illustre écrivain compte y faire représenter une nouvelle tragédie en vers en trois actes, intitulée *La Nave*, qu'il termine en ce moment dans sa maison de campagne de Marina-Pisana.

L'action se déroule, dit-on, dans les lagunes et les îles de Venise avant la fondation de la ville. La pièce est courte et le développement en est intense et rapide. M^{me} Eleonora Duse en interprétera le rôle principal.

La première représentation en Italie du nouvel opéra de M. Mascagni, *Amica*, doit avoir lieu au théâtre Costanzi, à Rome, au mois de mai 1905, aussitôt après les représentations qui en seront données en français au théâtre de Monte-Carlo.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix **MOMMÉN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Suanderie, 12-14.

Décembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Charles-Louis Philippe. *Marie Donadieu* (M. G.). — A quoi tient un succès (CLAUDE FARRÈRE). — Maurice Denis. *Exposition d'études d'Italie* (ANDRÉ GIDE). — « Ces Messieurs » en Belgique et en Hollande. — La Musique à Paris (M.). — Notes de musique. *Concert Oskar Bach* (Ch. V.). — La Musique à Anvers. *Zeevolk. Godelieve. Les Nouveaux Concerts* (R.). — La Musique à Liège (F.). — Chronique judiciaire des Arts — Bibliographie. — Petite Chronique.

Charles-Louis Philippe.

Marie Donadieu (1).

Marie Donadieu est un de ces rares livres qui, par leur originalité essentielle, leur force et leur inattendu, nous ravissent comme le ferait soudain une bouffée d'air frais, impérieux et neuf. Comme — entre tous — à Paul Claudel, toute âme humaine apparaît à Charles-Louis Philippe en tant qu'élément de l'univers,

(1) Paris, E. Fasquelle.

comme reflet du monde et comme une de ses molécules agissantes, — comme un miroir illimité qui serait en même temps source de lumière et de mouvement. Une même conception hyperbolique de la vie profonde a fait naître chez l'un ces drames d'une généralité surprenante, dont les personnages désindividualisés atteignent à une envergure quasi biblique, et chez l'autre (donc, aucune analogie dans les œuvres) ce roman moderne, aux décors quelconques et bien définis.

A qui exigerait d'en connaître le sujet, on ne pourrait guère répondre que : « C'est l'histoire d'une jeune fille qui a deux amants. — et d'autres encore; ceux-ci ne comptent pas; d'ailleurs, l'un d'eux, qui est médecin, lui dit : « Tu es un peu hystérique. Ne t'inquiète pas! Tu n'en es pas au point où l'on a besoin de se soigner. »

Ce qui importe, ce n'est pas cela; ce n'est pas un caractère, ni une situation, ni un milieu; — mais c'est à la fois la somme de pensée, la quantité de vie, la passion de comprendre qui se dégage d'un tel livre.

A chaque page, sous la poussée des sensations les plus ténues, des sentiments les plus obscurs, ce sont de brusques trouées; et surgissent les vastes paysages, la mer avec ses bateaux et ses villes englouties, les forêts, les continents, Dieu lui-même aux jours de la création.

M. Philippe apporte à son goût de l'âme humaine une sorte de frénésie qu'alimente une imagination sans bornes; les images les plus vastes et les plus excessives s'offrent à lui comme son moyen d'expression naturel, conséquence d'un esprit qui généralise volontiers le sens des événements.

J'entendais un jour discuter l'écrasante énormité des accords qui scandent l'arrivée de Tristan devant Isolde sous la tente du navire; quelqu'un voyait une disproportion entre l'aventure humaine qui se jouait là et des sons si terribles qu'ils pourraient signifier l'arrêt de mort d'un monde. Et l'on répondait : « Il ne s'agit point ici d'un homme appelé Tristan, mais de ce qui vient d'entrer avec lui : la Fatalité, l'Amour et la Mort. »

C'est ainsi que M. Philippe pourra dire, par exemple : « Dans le petit logement d'employé, avenue de Saxe, les dimanches s'annonçaient par-dessus les semaines comme les feux de César annonçant de mont en mont la prise d'Alésia. »

Et lorsque par ces mêmes « dimanches de grandes villes que le soleil associe à des jardins, à des fanfares, à des robes blanches », les petits bourgeois épanouis déambulaient par les rues de Lyon, cette joie universelle encore surgissait à quelque tournant; un souffle la poussait, et jusqu'à la fin du regard on la voyait glisser, légère et balancée, semblable, au milieu de la voix des vagues, à un voilier de France qui porte aux peuples le vin des coteaux.

C'est à la flamme des plus obscurs foyers de vie que l'auteur se chauffe de préférence. Il épie les forces du monde dans les regards des pauvres et des irresponsables, de tous ceux qu'asservit et malmène durement le joug héréditaire. Ces êtres infimes, M. Philippe les aime pour la vie qu'il a mise en eux et développée avec une acuité telle que nous nous brûlons à leur fièvre. Il aime Marie comme Flaubert n'aima pas Emma Bovary; il partage l'âme de Jean Bousset, qui « éprouve un singulier prurit de se rabattre encore, de trouver les siens trop hauts pour lui et de chercher jusque chez les pauvres son équilibre et sa foi. » — ce Jean Bousset sensitif, à la ferveur un peu verbeuse et tout à coup si beau quand il dit : « J'ai connu des soirs de livres. J'ai connu des soirs où les quatre murs de ma chambre suffisaient à ma vie. » Et il aime les filles peintes et pitoyables, les passants modestes, les rues ternes, les humbles appartements. Et de tout cela son culte de la vie crève de la beauté. Par ce don de sublimer la substance médiocre, par la saveur de la vision, la consistance et la nouveauté de la matière, M. Philippe est frère de Vuillard. Il est profondément artiste. Il décrit peu, et seulement dans le mode impressionniste. Un couvent : « Un peu en dehors de Lyon, non loin du parc de la Tête d'or, dans un quartier oublié, le couvent présentait au quai du Rhône quelques fenêtres perdues dans un mur. La cour d'honneur, bordée d'un cloître, officielle, lente, séduisait les parents sévères par des piliers de pierre de taille et la garantie d'une éducation à principes. »

Un visage : « Adrienne était belle. Ses cheveux châtains, qu'elle séparait par le milieu, gonflaient à ses

tempes et l'expression de son visage aboutissait à ses yeux d'où s'écoulait sans trêve un regard bleu, large, appuyé. »

Nous sommes loin des procédés intolérables d'énumération au moyen desquels se fabriquent les romans dits « bien documentés », petits inventaires d'âmes, d'époques ou de milieux dont l'exactitude réussit parfaitement à épargner tout effort au lecteur paresseux, et aussi à priver de tout plaisir le lecteur imaginaire. Ici, vous ne verrez des choses que leur *caractère*, à travers une des intelligences les plus sensibles de cette époque.

M. G.

A QUOI TIENT UN SUCCÈS

Je n'ai pas encore vu la pièce de M. Henry Bataille, — et ce, parce que Ajaccio, où j'hiverné ce mois-ci, est quelque peu trop loin du Vaudeville. Mais la *Revue des Deux-Mondes*, d'une part, m'a enseigné que cette pièce ne valait rien, et les quotidiens, d'autre côté, m'ont affirmé que son succès était grand. Chapitre de la sorte, j'ai lu les quatre actes en litige et, pour la première fois de ma vie, j'ai cru démêler, au cours de ma lecture, à quoi tenait le triomphe d'une pièce de théâtre que la critique anathématisait.

Avant tout, je tiens à ne pas me solidariser le moins du monde avec la revue couleur de vieux saumon. Je ne trouve pas du tout que *Maman Colibri* soit une pièce qui ne vaille rien. Mais je conçois que les critiques de profession n'aient point de tendresse pour quatre actes mal assemblés, dont aucun ne fait prévoir le suivant. M. Henry Bataille, qui écrivit le *Beau Voyage*, est un poète de trop noble envergure pour être par-dessus le marché un habile fabricant.

Maman Colibri n'est pas charpentée de main d'ouvrier et Scribe eût dédaigné sa trame trop frêle. Défaut plus grave, la pièce de M. Henry Bataille n'est pas une pièce *intéressante*. La sympathie du lecteur y cherche vainement quelqu'un ou quelque chose à quoi s'accrocher. Les amours d'une quadragénaire, cela tient toujours un peu de l'inceste, et l'inceste n'a pas encore trouvé grâce devant les préjugés persistants de notre morale. *Maman Colibri* n'est donc pas une criminelle dont nous puissions aimer le crime. Ce n'est pas davantage une malheureuse dont nous puissions plaindre l'infortune : car, volontiers nous aurions pleuré sur elle quand son mari la chasse, ou quand son amant la trahit, ou quand son fils s'apprête à lui faire l'aumône; mais nous ne pouvons qu'à très grande peine compatir coup sur coup à des malheurs si divers, et, passez-moi le mot, hétéroclites...

Non, décidément, *Maman Colibri* n'est pas une pièce intéressante. Et cet *intérêt* dont elle manque, c'est précisément le condiment indispensable que toutes les recettes théâtrales recommandent aux auteurs comme seul capable de cuisiner un succès. Lisez Sarcey!...

La pièce de M. Henry Bataille n'a point de ce condiment. Elle est un succès quand même. Alors, pourquoi?

Je crois que je sais pourquoi. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du premier acte? Très imprudent, l'amant de la quadragé-

naire a traversé sur la pointe des pieds toute une largeur de salon pour venir mettre un baiser dans le cou de sa maîtresse. Et le fils de la dite maîtresse a tout vu. Il n'a pas très bien compris, ce fils : les fils comprennent toujours difficilement que leurs mères puissent être des amantes. Quand même, il a compris un peu... Et une tentation effroyable s'est enfoncée en lui de comprendre davantage...

L'amant est parti; la maîtresse est restée, — assise dans le même fauteuil, — courbée dans la même posture. Le fils regarde, hésite, avance — sur la pointe des pieds, comme a fait l'autre. Le voilà tout près, tout près de sa mère. La nuque que tout à l'heure d'autres lèvres ont failli toucher, la nuque maternelle est sous la bouche filiale. Tout à l'heure, si le baiser s'était posé, qu'aurait-elle fait, cette nuque? C'est un sacrilège horrible, cette question-là, dans le cœur d'un fils. Mais comment, comment la laisser sans réponse? Et le fils se penche, et il baise sa mère au cou, d'un grand baiser d'amant, d'un baiser de Judas, d'un baiser d'espion et de traître, — pour surprendre la révolte ou le frisson de la chair dont il est né.

Ça, c'est atroce. Moi qui ai lu cette scène à quatre cents lieues des décors et de la rampe, à quatre cents lieues de toute illusion théâtrale, en plein air, sous le soleil, dans le maquis corse coloré et odorant, — j'ai suffoqué d'angoisse, mon cœur agrippé par une des plus poignantes émotions dont j'ai gardé le souvenir.

Eh bien, je crois que la voilà, la vraie cause du succès de la pièce d'Henry Bataille. C'est qu'elle est émouvante. Le public, certes, aime être intéressé. Mais peut-être aime-t-il encore mieux, sans se l'avouer à lui-même, être ému.

Dans le cas qui m'occupe, j'applaudis des deux mains à ce goût populaire, le même, ne nous y trompons pas, qui a fait la fortune des *Deux Orphelines* et de la *Porteuse de pain*. J'y applaudis, parce que, pour une fois, ce n'est point une émotion vulgaire qui a secoué les nerfs d'un public de théâtre : C'est une superbe angoisse, fille de celle que prodiguaient jadis les Eschyle et les Shakespearé; c'est le terrible frisson de la tragédie antique. Et pour nous avoir rendu ce frisson oublié, M. Henry Bataille a droit à la reconnaissance et à l'admiration de tous les vrais artistes.

CLAUDE FARRÈRE

MAURICE DENIS

Exposition d'études d'Italie (1).
(1898 — 1904)

Ni « boursier de voyage », ni « pensionnaire de la villa », Maurice Denis n'en a pas moins, heureusement pour lui et pour nous, vécu à Rome et voyagé en Italie. Ce sont ici ses impressions, ou mieux : ses « réflexions » de voyage qu'il expose.

Que la protection de l'Etat ait pu parfois favoriser l'éclosion de quelques artistes, pourquoi le nier? Mais encore est-il heureux que les artistes le plus souvent sachent se passer, et de cette protection pour éclore, et de la « bourse de voyage » ou du « Prix de Rome » pour voyager. Aujourd'hui qu'on remet en question si vertement le budget de la villa Médicis, que l'inlassable médiocrité des « envois de Rome » décourage ceux qu'elle n'exaspère

pas, que certains en viennent à nier l'influence salutaire de Rome, cette exposition servira, j'espère, à montrer que Rome, ici, n'est pas coupable, et que ce qu'il sied d'accuser, ce sont les jeunes gens qu'on y envoie, ce sont les déplorables conditions du concours d'après lequel on les choisit. Rome n'a jamais prétendu faire un artiste de qui ne l'était pas déjà.

Et d'abord ce n'est pas à Rome, c'est à la Grèce de nous enseigner la beauté. Et puis ce n'est même pas à la Grèce — qui nous inviterait à en porter le deuil — mais aux rues de Paris, à ses jardins, à la campagne où nous vivons, à ce que nous fréquentons, à ce que nous touchons de vivant chaque jour, qu'il faut demander, pour le sentiment du beau qui est en nous, une raison suffisante de vivre. Nous attendons de Rome autre chose : exaltation et discipline; — l'exaltation et la discipline de notre sensualité. A sa fortifiante école (mais qui ne fortifie que les forts) Maurice Denis délibérément se soumit; et s'il est évident qu'il sut en profiter, il est bien évident aussi que tous les dons robustes et charmants que nous aimons en lui, il les y apportait déjà.

J'admire avec quelle tranquille sûreté Maurice Denis s'est avancé dans sa carrière. Aussi loin qu'on remonte en arrière, on le voit pareil à lui-même; aucune hésitation, aucun tâtonnement de début; et si, fruits d'un travail constant, ses tableaux d'aujourd'hui sont plus pleins, plus copieux, plus solides, dans les premiers déjà se trouvaient toutes les qualités qui, pour être employées plus tard plus sagacement, avec plus de conscience, volonté, plus de maîtrise, n'attendaient précisément que l'autoritaire et exaltante influence de Rome et de l'Italie. Volonté ou fatalité, on ne sait ce qui domine ici; car il semble tout à la fois que Maurice Denis ne « puisse » faire et ne « veuille » faire que ce qu'il fait. Vouloir être qui l'on est. De là, je pense, la tranquille assurance de l'artiste, sa sérénité, sa santé.

Si importante qu'elle fût pour lui, la découverte de Rome à laquelle, sans bien le savoir, Denis se préparait depuis longtemps, n'eut rien d'une révélation; ce fut une « confirmation » plutôt (1). Il revint de là-bas fortifié, non changé. Son originalité, pour écouter les leçons de Raphaël, ne se craignit pas compromise. Et même, il importe de dire qu'il ne se montra jamais plus personnel qu'en soumettant sa personnalité à ce qu'il appela lui-même la « méthode classique » dans l'excellent article qu'il écrivit à ce sujet. « On ne peut mieux qu'à Rome, y dit-il, comprendre qu'une œuvre d'art n'a d'importance qu'autant qu'elle est l'effet d'une volonté réfléchie. »

Au seuil de cette exposition, de tels mots pourront paraître bien ambitieux; je ne voudrais pas lui ôter son caractère spécial et, presque, sa signification; si j'en excepte un petit nombre de tableaux, nous ne trouvons ici que les cartons d'un voyageur à Rome, en Toscane, en Ombrie, — émotions fugitives notées, où l'artiste, de retour dans son atelier, puise des renseignements pour ses toiles... Non pourtant : il y a là beaucoup plus et mieux que cela. Cette composition, ce style, cette « méthode classique », cette « volonté réfléchie » se retrouvent ici comme dans ses compositions les plus savantes. Sans factice effort, par disposition naturelle, Maurice Denis compose ses paysages aussi sagacement que ses tableaux. Aucun bluff, aucune parade, aucun laisser-aller à l'improvisation facile du pinceau; son harmonieuse raison guide et tempère une sensualité très pure et souriante.

(1) Les toiles et les cartons exposés sont d'ailleurs, pour la plupart, rapportés d'un second voyage.

(1) A Paris, galerie Druet.

C'est en littérature que je parle, non en peinture; je le sais, le sens, et n'ai pas à m'en excuser; d'abord, parce que je ne suis pas un peintre; parce que, aussi, toute œuvre d'art présente, en plus et au-dessus des qualités de métier, encore qu'indissociablement liées à elles, des qualités... osons dire : morales, et dont il appartient à tout artiste de parler.

ANDRÉ GIDE

« CES MESSIEURS »

en Belgique et en Hollande.

Ces Messieurs, dont on se rappelle le triomphe au théâtre Molière, ont rencontré dans certaines villes de province, au cours de l'été dernier, des résistances acharnées. M. L. Schneider a raconté en ces termes, dans *Gil Blas*, les tribulations de la troupe qui tenta de les vaincre :

Les troupes de tournée promènent généralement les succès consacrés. Mais, quelquefois aussi, plus souvent même qu'on ne croit, le chariot de Thésis subit des cahots. Les comédiens parisiens qui viennent de promener en Belgique et en Hollande *Ces Messieurs* en savent quelque chose.

Depuis *Tartuffe*, s'attaquant aux faux dévôts, peu de pièces ont soulevé plus de polémiques que *Ces Messieurs*, de M. Georges Ancy, une œuvre violente et sincère, qui s'attaque aux mauvais prêtres.

Chez nous, la censure existe; elle a ses partisans et ses adversaires. Il ne s'agit pas de discuter ici si elle est bonne ou mauvaise. L'auteur qui écrit une pièce, le directeur qui la représente savent par avance qu'il faut compter avec Anastasie.

Aussi, quand, il y a quelques années, la censure, en France, a interdit *Ces Messieurs*, M. Georges Ancy n'avait qu'à s'en prendre à lui-même de cette mesure si discutée. La loi est mal faite ou elle est mal appliquée; l'interdiction n'en est pas moins égale, tant qu'il y aura une censure.

Fort heureusement pour les victimes d'Anastasie, il existe un pays privilégié, la Belgique, où les Parisiens, indifférents à un vaudeville, se rendent nombreux quand il s'agit d'assister à une première pour laquelle les fameux ciseaux ont fait la meilleure des réclames. Et, à côté de la Belgique, il y a la Hollande, pays monarchique aussi, mais comprenant souvent mieux que nous la liberté.

C'est donc pour ces pays heureux — car ils n'ont pas d'histoires avec la censure — que partirent, pleins de confiance, M. Doria, un impresario fort actif et intelligent, et ses comédiens. Dans toutes les villes importantes la salle de spectacle avait été louée. Le bruit qu'avait fait la pièce à Bruxelles, la valeur de la thèse qui y est soutenue, avaient fait affluer le public aux guichets de la location. Les indifférents eux-mêmes avaient été attirés par les affiches apposées sur les murs depuis trois mois.

On connaissait le caractère nettement anticlérical de la pièce. On savait qu'elle avait été interdite en France et les autorités belges, respectueuses de la liberté de la pensée, avaient fait leur devoir. Les représentations purent être données dans plusieurs grandes villes sans soulever de protestations, pas plus que chez nous *Décadence* n'ameuta les foules, pas plus que le fameux *Retour de Jérusalem* n'a causé de révolutions. On peut avoir une opinion et ne pas savoir la présenter de façon suffisamment dramatique : ce fut le cas de *Décadence*; le *Retour de Jérusalem*, en dépit de ses idées, était une pièce de théâtre au sens exact du mot.

Or, pour *Ces Messieurs* il en fut autrement. On ne disputa pas la valeur dramatique de la pièce dans certaines villes. Les autorisations de jouer — données par les Conseils d'échevins trois mois auparavant — furent subitement retirées. Ailleurs, quand le théâtre n'était pas un bâtiment communal, les comédiens arrivaient pour jouer et trouvaient la porte fermée. Dans un autre endroit, la salle était libre, mais, dans la journée, les jeunes gens bien pensants avaient pénétré dans le théâtre et avaient dis-

posé partout des boules puantes; avant le lever du rideau, ils continuaient à lancer de ces projectiles odorants, et l'atmosphère de la salle était irrespirable.

Ceci se passa dans quinze, vingt villes consécutives. Les loyers des salles étaient payés d'avance, les cautionnements avaient été déposés par l'impresario. Il dut rebrousser chemin avec sa troupe. Aucune de ces municipalités ne lui a encore remboursé ses avances de loyer ou ses cautionnements.

Pays de liberté que la Belgique et la Hollande! Oui, mais ils font quelquefois regretter le doux pays où fonctionne la censure. Au moins, là, on sait à quoi s'en tenir.

LA MUSIQUE A PARIS

M. Alfred Cortot a inauguré jeudi soir, au Nouveau-Théâtre, la série de concerts symphoniques qu'il se propose de consacrer aux maîtres classiques et modernes. On ne peut, certes, exiger d'un orchestre de formation toute récente la cohésion et l'homogénéité d'un ensemble instrumental discipliné et aguerri. Sous la direction passionnée de M. Cortot, la nouvelle association n'en a pas moins donné de quelques grandes pages de Wagner (fragments de *Parsifal*, ouverture du *Vaisseau fantôme*) et de Liszt (*Faust-Symphonie*) une interprétation colorée et expressive. L'œuvre de Liszt avait visiblement concentré l'effort principal des exécutants. Cette musique véhémement, d'un souffle chaleureux, qui prolonge le romantisme de Weber et annonce Wagner, — musique à panache, à brandebourgs, mais si généreuse et, malgré sa prolixité, souvent si éloquente, — ne fut peut-être jamais mieux jouée. Le culte fervent que professe M. Cortot pour le maître de Weimar éclaira d'un jour nouveau cette partition volumineuse, dont chaque épisode fut mis en valeur. Il excelle à tirer de la masse instrumentale son maximum de sonorité, à lui imposer les *rubatos* les plus imprévus, à la façonner au gré de sa volonté. Et mieux que personne il donne à l'œuvre de Liszt son style et son caractère. Les occasions d'entendre la *Faust-Symphonie* sont d'ailleurs rares, et il faut savoir gré à M. Cortot d'en avoir mené à bien la difficile réalisation.

L'école moderne était représentée par l'*Hymne à la Justice* d'Alberic Magnard, très beau poème instrumental, d'une coupe classique, dans lequel sont exprimées avec noblesse des idées de lutte, d'espérance, de fraternel amour, et par le touchant *Poème de l'Amour et de la Mer* composé en 1893 par Ernest Chausson sur un texte de Maurice Bouchor. L'âme poétique et tendre du regretté musicien transparait dans ce diptyque douloureux dont Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck donna, d'une voix mélodieuse, une interprétation expressive et émouvante, longuement applaudie.

M.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Oskar Back (Mardi 28 novembre 1904).

Assurément, M. Back a du mécanisme. Son exécution presque impeccable du terrible *Concerto en fa dièse mineur*, de Ernst, le prouve surabondamment : Ernst, encore qu'il fût l'un des plus grands violonistes de son temps, ne parvenait pas toujours lui-même à se rendre maître des difficultés énormes que son *Concerto* contient!

Oui, certes, M. Back a du mécanisme! Mais cela suffit-il? Ne faut-il pas quelque chose de plus que cette froide impassibilité, pareille à celle du jongleur qui, s'il avait une minute d'émotion, ne pourrait réaliser les tours de force qu'il entreprend? Nous le pensons, et nous le disons dans l'intérêt même de M. Back. Le *Concerto* est déjà, le plus souvent, par sa recherche habituelle d'effets instrumentaux plutôt qu' d'expression vraie des émotions humaines, un genre froid de sa nature. Il veut, pour impres-

sionner, de la fougue, de l'emballement, sans cabotinisme bien entendu! C'est ainsi que le *Concerto en sol mineur* de Max Bruch, qu'a joué le jeune artiste, peut produire un grand effet lorsqu'il est exécuté avec passion, ce qui n'a pas été le cas au concert de mardi passé...

Le *Concerto en ré majeur* de Brahms, également joué par M. Back, exigeait une mise en relief plus saillante : l'aridité très riche du maître de Hambourg — ceci soit dit sans ironie : la puissante aridité d'une Campine n'a-t-elle pas une grande beauté? — veut, pour donner le maximum de ce qu'elle peut donner, une exécution pleine à ce point de conviction, qu'elle fasse en quelque sorte disparaître l'impression de « rationalisme musical » qui se dégage d'un grand nombre d'œuvres de Brahms.

L'orchestre qui donnait la réplique à M. Back était dirigé avec soin par M. César Thomson. Au début du concert, ce dernier fit entendre l'ouverture de *Coriolan* : exécution correcte, à sonorités homogènes, mais manquant un peu de chaleur.

CH. V.

LA MUSIQUE A ANVERS

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Zeevolk, de PAUL GILSON, au théâtre Lyrique flamand.

Deux actes de Paul Gilson triomphent en ce moment au théâtre Lyrique flamand. C'est le drame sans fin de la mer, les pauvres diables qui en vivent, la combattent et en meurent sans pouvoir cesser de l'aimer. Un puissant et merveilleux poème d'orchestre, une action sobre lui servant de thème et d'illustration, telle est l'œuvre, très applaudie, très prenante et qui mériterait de rencontrer à la Monnaie un cadre et une interprétation plus parfaites que ne lui en donnent les ressources restreintes et l'incontestable bonne volonté du Lyrisel Tooneel.

L'an passé, sur des vers de Pol de Mont, Gilson avait donné au même théâtre sa délicieuse *Prinses Zonneshijn*. Voilà encore quatre actes de très haute et de très belle musique qu'il serait digne de MM. Kufferath et Guidé de faire connaître au public bruxellois.

Rien de plus remarquable que ces œuvres de M. Gilson n'a été écrit en Belgique pour le théâtre lyrique. Est-ce une raison décisive pour qu'on ne les joue pas à la Monnaie?

Godelieve, de TINEL, à l'Harmonie.

Légende dramatique, oratorio théâtral, la *Godelieve*... longue... longue... n'ajoutera rien au mérite laborieux de M. Tinel; l'application est réelle, l'effort considérable, la mémoire bonne, mais pourquoi l'inspiration n'est-elle pas de la fête?

Il faut néanmoins féliciter le comité d'initiative du souci qu'il a eu de permettre cette exécution très complexe : un artiste probe et consciencieux mérite cette sympathie, même si elle ne révèle pas un chef-d'œuvre.

Les Nouveaux Concerts : 1^o Concert Chevillard ;
2^o Concert Strauss.

Au programme de la première soirée des Nouveaux Concerts : *L'Eroica*; le *Phaëton* de Saint-Saëns; la *Rapsodie norvégienne*, de Lalo; le *Prélude de l'après-midi d'un faune*, de Debussy; des fragments de la *Damnation de Faust*; le *Venusberg*.

A l'orchestre des Concerts Lamoureux, conduit par M. Camille Chevillard, était confiée l'exécution! Vous l'avez entendu; inutile de vous reparler de ses grands mérites et de ses petits défauts. Un mot seulement pour signaler le triomphant succès de l'œuvre de Claude Debussy, qui était nouvelle à Anvers.

L'orchestre propre des Nouveaux Concerts a fait sa rentrée le 21 novembre 1904 avec Richard Strauss, dirigeant deux de ses poèmes symphoniques, le *Don Juan* et le *Tod und Verklärung*

et une série de ses lieder admirablement chantés par M^{lle} Richard Strauss-De Ahna. Ce concert Strauss a beaucoup porté. Sur un public sans initiation spéciale, la notation est intéressante. Comme pour Debussy, si différent mais si loin également des grandes routes, l'attention a été soutenue, la compréhension et le contact visible et l'accueil particulièrement chaleureux. M. Strauss avait merveilleusement dirigé la *Jupiter-Symphonie* de Mozart (ut majeur). Quelle flamme de jeunesse, de vie abondante — depuis l'allégre rayonnant, par le pénétrant et profond andante avec le quatuor des cordes en sourdine, au souple et frais menuet, jusqu'à l'ample et magistral épanouissement de la fugue finale! L'ouverture de *Coriolan* a complété ce très beau concert, où l'orchestre jeune, vivant, vibrant et le capellmeister sobre, nerveux, fin et puissant à la fois ont été très applaudis. M^{lle} Strauss-De Ahna, dans l'interprétation des lieder de son mari, *Das Rosenband*, *Morgen*, *Cecilie*, *Traum*, *Durch die Dämmerung*, *Heimliche Aufforderung* — autant de petites merveilles — a été parfaite.

R.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Fritz Kreisler nous est revenu avec le *Concerto* de Brahms (dit « contre le violon ») et la *Chaconne* de Bach. Son succès de l'an passé s'est encore accentué, ce qui nous a valu comme bis le *Dernier Caprice* de Paganini (avec accompagnement de Brahms), l'*Humoreske* de Dvorak (tirée de l'op. 101 pour piano) et l'*Abeille* du violoniste Schubert, de Dresde.

Technique merveilleuse, à laquelle on ne pourrait reprocher qu'un bras droit un peu dur. Il tire des sons enchanteurs de son nouveau Joseph Guarnerius (violon célèbre connu à Londres sous le nom de « Guarnerius de Hart »). Son *vibrato*, un peu trop continuellement le même, reste très prenant. Le jeu du jeune violoniste s'est affiné; il est plus nuancé, sans cependant atteindre dans la *Chaconne* la délicatesse et l'expressive variété de l'interprétation de Joachim. Ce n'est pas non plus la grandeur de Wilhelmy. Kreisler est-il de leur lignée? N'est-ce pas de Sarasate plutôt qu'il faut le rapprocher? Car il restera un violoniste plus qu'un penseur, je présume.

F.

Chronique judiciaire des Arts.

Théâtres en plein air.

Un directeur de spectacles peut-il contraindre une artiste de sa troupe à chanter et à danser en plein air lorsque la santé de l'artiste en peut souffrir? Telle est la question qui vient d'être soumise au tribunal de la Seine et résolue négativement.

M^{lle} Anne Dancrey avait été engagée, à raison de 3,400 francs par mois et sous peine d'un dédit de 10,000 francs, pour chanter et danser dans un concert des Champs-Élysées. L'artiste avait trop présumé de ses forces. Son état de santé l'empêcha de remplir son engagement.

Poursuivie en paiement du dédit, M^{lle} Dancrey invoqua le cas de force majeure et le tribunal ordonna une expertise dont elle confia le soin aux docteurs Brouardel, Richardière et Collinet. L'avis de ceux-ci fut catégorique : « Les exercices de danse violente, auxquels se livre l'artiste ne peuvent être exécutés sans amener des transpirations plus ou moins abondantes : si, après ces exercices de danse, elle reste en scène en plein air, il y a pour elle danger incontestable de refroidissement... »

Paternellement, le tribunal a jugé que ces conclusions déliaient M^{lle} Dancrey de ses obligations et a débouté le directeur de son action.

BIBLIOGRAPHIE

Le docteur J.-C. Mardrus vient de faire paraître chez E. Fasquelle le seizième et dernier volume des *Mille Nuits et une nuit*, qui clôt magistralement la série de récits à la fois ingénus et pervers, simples et compliqués, touchants et comiques, dont le savant traducteur a exprimé avec une scrupuleuse fidélité la poésie. Ce volume est dédié « à l'ami charmant et silencieux, à l'homme et à l'artiste parfaits, notre cher Félix Fénéon, qui est pour nous plus que le genni de la cornaline ». Il renferme cinq contes : *Histoire de la rose marine et de l'adolescent de Chine*, *Histoire du gâteau échevelé au miel d'abeilles et de l'épouse calamiteuse du savetier*, *Les Lucarnes du savoir et de l'histoire*, *La Fin de Giarfar et des Barmakides*, *La Tendre Histoire du prince Jasmin et de la princesse Amande*, ainsi que la Conclusion du monument littéraire que, pour la première fois, l'Occident a l'occasion d'apprécier dans son ensemble.

PETITE CHRONIQUE

Samedi 26 novembre est mort à Paris, à l'âge de soixante ans, après de très longues souffrances, M. Darmand, codirecteur du théâtre du Parc.

Sa fin était prévue depuis deux ans; le malheureux était atteint d'un cancer qui nécessita il y a quinze mois une ablation partielle de la langue.

M. Darmand fut pendant de longues années l'idole des publics du Molière et du Parc.

Nous présentons à M. Victor Reding nos plus sincères sentiments de condoléances.

Le peintre Willem Delsaux expose en ce moment, 67, rue Royale, ses œuvres récentes. Clôture le 12 décembre.

Demain lundi 5 décembre, à 2 heures, au Cercle artistique et littéraire ouverture, de l'exposition des œuvres de M. Léopold Speekaert. Clôture le 14 décembre.

M. Edouard Varlez, élève de M^{me} Coppine-Armand, l'excellent professeur de chant, vient de débiter à Tunis, dans *Hérodiade*, avec un succès très vif. « M. Varlez », écrit-on de Tunis à la *Chronique*, « est doué d'une voix de baryton chaude et expressive d'un beau timbre, d'un registre très étendu. Le jeune artiste a soulevé les applaudissements de toute la salle. »

Les théâtres :

Mardi prochain, à la Monnaie, la *Valkyrie*, avec Van Dyck et M^{me} Marcy.

— Hier samedi a eu lieu, au Parc, la premier de l'*Escapade*, comédie en trois actes de M. Georges Berr, un des succès du Palais-Royal, de Paris.

Mardi, à 2 h. 1/2, matinée enfantine : Causerie de M. Alfred Mabilley, *A Propos d'histoires*, dite par M^{lle} Hélène Maïa; représentation de deux pièces d'ombres, *La Belle au bois dormant* et *Aladin*, poèmes de M. Lucien Métivet, musique de M^{me} Jane Vieu; récitation de contes et de fables de divers écrivains, entre autres de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder.

Samedi prochain, 9 décembre, le théâtre de l'Œuvre, de Paris, donnera au théâtre du Parc une représentation de *Phèdre* avec M^{me} Suzanne Després dans le rôle de Phèdre (qu'elle interpréta à la Comédie française) et M. Lugné-Poe dans celui de Thémène.

Rappelons que le théâtre de l'Œuvre est aujourd'hui le troisième théâtre subventionné par l'Etat français; à ce sujet un rapport plus qu'élogieux vient d'être dressé par M. Henry Maret, rapporteur du budget des beaux-arts à la Chambre des députés.

— Au théâtre Molière les *Trois Anabaptistes*, la divertissante comédie de MM. Bisson et Berr de Turique, met chaque soir en

joie un public conquis dès le premier acte par l'irrésistible scène du tribunal.

Aujourd'hui dimanche on jouera les *Trois Anabaptistes* en matinée et le soir.

L'Institut d'études littéraires (section de Bruxelles de l'extension universitaire belge), 3, impasse du Parc, annonce les conférences suivantes pour le mois de décembre :

Lundi 5 décembre, conférence par M. Valère Gille sur *Albert Giraud*. Lundi 12 décembre, lecture par M. Edmond Picard de sa *Désespérance de Faust*, prologue pour le théâtre en quatre scènes, précédée d'une causerie sur le *Théâtre belge*. Lundi 19 décembre, conférence par M. Edouard Ned sur M. Maurice Barrès et *L'Energie*.

La prochaine séance de la Section d'art et d'enseignement populaires, qui aura lieu mardi prochain 6 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle des fêtes de la Maison du peuple, sera consacrée en majeure partie à l'œuvre de Maurice Bouchor, sous la direction de celui-ci.

Concerts annoncés :

Mercredi 7 décembre, à 8 h. 1/2, piano-récital de M^{lle} Marthe Girod (salle Erard).

Jeudi 8, à 8 h. 1/2, concert Alberto Bachmann et Gabriel Grovlez (Grande-Harmonie).

Vendredi 9, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Sidney Vantyn (Grande-Harmonie).

Dimanche 11, à 2 heures, deuxième Concert populaire (théâtre de la Monnaie).

Mercredi 14, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné par M. Francis Macmillen et M^{lle} Minnie Tracey.

Vendredi, 16, à 8 h. 1/2, le violoniste Fritz Kreisler donnera, à la veille de son départ pour l'Amérique, un nouveau récital à la Grande-Harmonie.

Samedi 17, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, soirée musicale donnée par M^{lle} Gaëtane Britt, harpiste, avec le concours de M^{lle} Langlois, violoniste, et M^{lle} Boucly, violoncelliste.

On a inauguré la semaine dernière, au palais des Beaux-Arts de la ville de Paris, la salle Jean Carriès où sont réunies les œuvres du statuaire offertes à la Ville par M. Georges Hoentschel. Ces œuvres constituent un admirable ensemble que le donateur se propose, dit-on, de compléter dans la suite.

Une exposition des œuvres récentes du peintre Van Rysselberghe s'ouvrira le 1^{er} janvier à Francfort, dans les galeries Hermès.

A l'exposition des Etudes d'Italie de Maurice Denis, qui attire en ce moment les amateurs à la galerie Druet, succédera, le 12 courant, une exposition de tableaux et d'aquarelles de Paul Signac.

C'est M^{me} Charlotte Wyns qui interprétera à Lyon, dans *L'Etranger*, le rôle de Vita créé par M^{lle} Claire Friché. L'œuvre de M. Vincent d'Indy est en répétitions et passera incessamment.

La *Rhapsodie pour orchestre* de M. Vreuls, jouée dernièrement à Verviers avec le succès que nous avons relaté, sera exécutée en janvier à Paris aux Concerts Alfred Cortot.

Sur l'initiative de M^{lle} Blanche Selva, l'Edition mutuelle fera paraître prochainement un album de pièces pour piano à deux et à quatre mains à l'usage des enfants.

Ces pièces ont été spécialement composées par MM. Vincent d'Indy, G. de Bréville, Ch. Bordes, R. de Castéra, M. Labey, P. Coindreau, V. Vreuls, Witkowski, Samazeuilh, A. Roussel, etc. et seront réunies sous une couverture dessinée par Maurice Denis.

Le concours Rubinstein, ouvert tous les cinq ans tour à tour à Saint-Petersbourg, Vienne, Paris et Berlin, aura lieu en 1905 à Paris. Ce concours est double et comprend deux prix de 5,000 francs décernés l'un à l'auteur d'un concertstuck pour piano et orchestre, d'une sonate pour piano ou pour piano et instrument

à cordes et de quelques petits morceaux de piano, l'autre au meilleur interprète des œuvres suivantes : un concerto de Rubinstein avec orchestre, un prélude ou une fugue à quatre parties de J.-S. Bach, un andante ou un adagio de Haydn ou de Mozart, une des sonates de Beethoven op. 78, 81, 90, 101, 108, 109, 110, 111, une mazurka, un nocturne ou une ballade de Chopin, une ou deux pièces des *Phantasiestücke* ou des *Kreislariane* de Schumann, enfin une étude de Liszt.

Il n'y aura pas de représentations au théâtre de Bayreuth l'été

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

prochain. Les prochaines représentations auront lieu en juillet et août 1906.

A propos de Bayreuth, le nombre des spectateurs a été cette année de 8,541. Ce chiffre comprend : 5,198 Allemands, 903 Autrichiens, 721 Américains, 654 Anglais, 340 Français, 166 Russes, 148 Hollandais, 72 Italiens, 64 Belges, 52 Espagnols, 50 Suédois, 49 Suisses, 26 Roumains, 18 Turcs, 10 Danois, 8 Luxembourgeois, 8 Norvégiens, 4 Grecs, 1 Portugais et 1 Perse. L'Australie était représentée par 19 spectateurs, l'Afrique par 16 et l'Asie par 12.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY

Masques, pour piano à deux mains. — Prix net : 3 francs.

L'Isle joyeuse, pour piano à deux mains. — Prix net : 3 francs.

Fêtes galantes (2^{me} série), pour chant et piano. — Prix net : 3 francs.

I. Les Ingénus. — II. Le Faune. — III. Colloque sentimental.

Prix net : 1 fr. 75 pièce.

GUSTAVE SAMAZEUILH

Sonate en si mineur, pour violon et piano. — Prix net : 8 francs.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Edmond Glesener (GEORGES RENCY). — Chronique artistique (O. M.). — Les Peintres de la Terre belge. — Le « Roi Lear » au théâtre Antoine (O. M.). — Les Lithographies de Fantin-Latour. — Chronique judiciaire des Arts. *Ces Messieurs*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

EDMOND GLESENER

Dans le public, et même parmi les littérateurs — qu'il fuit d'ailleurs avec une sainte et salutaire horreur — Edmond Glesener est presque un inconnu. On sait vaguement qu'il a publié, il y a six ou sept ans, un livre dont on a dit du bien : *L'Histoire de M. Aristide Truffaut*. Mais comme l'auteur de cette petite merveille a la modestie de la violette jointe à la rudesse du sanglier, comme il ne s'efforce pas d'épater ses amis et connaissances par l'étrangeté de ses allures ou de ses

opinions, la plupart ignorent qu'il faut saluer en ce jeune homme — et je le dis après mûre réflexion — l'écrivain le plus remarquable de notre génération.

Il publie aujourd'hui un roman, *Le Cœur de François Remy* (1), qui est le fruit d'un labeur patient de quatre ou cinq années; et cela seul doit valoir à son livre d'être lu avec une particulière attention. Nous avons quelque raison de croire, en effet, qu'un ouvrage si longuement préparé et écrit avec une si sage lenteur, est autre chose qu'une esquisse et qu'enfin notre littérature s'enrichit par lui d'une œuvre véritable.

Je me hâte de le déclarer : cette présomption n'est pas vaine. Par la nature et la portée du sujet, par la sûreté de la composition, par la qualité même de l'âme qui s'y exprime, par le style, enfin, d'une précision presque mathématique, *Le Cœur de François Remy* apparaît comme un livre puissant et riche, plein de moelle et de sang, semblable à ces beaux fruits auxquels il a fallu pour mûrir la sourde collaboration de tous les éléments et de toutes les saisons.

Le sujet est à la fois extrêmement simple et profondément humain. François Remy est un petit Liégeois sentimental, enfant unique d'ouvriers dont il reste de bonne heure orphelin. Il est recueilli par un patron vannier qui le traite comme son fils et avec qui il va s'installer dans un village des bords de l'Ourthe. Il serait heureux si un vague et persistant besoin d'amour ne le tourmentait nuit et jour. Déjà quand il était tout gamin il s'éprenait de fillettes de son âge. Maintenant

(1) Edition de l'Association des Ecrivains belges. Paris, F. Juven.

qu'il est jeune homme, il tombe amoureux de toutes les filles qui passent. L'une d'elles, de bonne famille, accueillerait sans doute sa recherche, s'il avait le courage de lui avouer son penchant. Mais François Remy est un timide, un irrésolu. Il n'ose pas entrer chez la jeune fille, il se sauve comme un malfaiteur, sans savoir qu'il tourne le dos, peut-être, au bonheur de toute sa vie. Un hasard lui fait rencontrer, en plein champ, une fille nomade qui vient puiser de l'eau à une source. C'est une vannière ambulante, vivant avec son père et son frère, dans une roulotte. François se met aussitôt à l'aimer. Comme elle est pauvre et naïve, il ose lui parler de son amour. Devant elle seule, sa timidité s'efface. Ils se retrouvent, la nuit, dans un bois voisin. Mais le père de Louise — c'est le nom de la fille — a surpris leur secret. Sachant quel est celui qui vient le soir rôder autour de la roulotte, il conçoit le projet de l'attirer chez eux et de le faire travailler pour toute la maisonnée. Remy tombe dans le piège. Le malin vannier ayant levé le camp à l'improviste, le jeune homme abandonne son bienfaiteur et suit les nomades. Quelques jours après, il entre dans la roulotte qu'il ne doit plus quitter. C'est le naufrage d'une vie. Remy est intelligent et travailleur. Il pourrait devenir un patron sérieux, faire de bonnes affaires, se marier avec une jeune fille de sa condition et se conquérir une place enviable dans le monde. Mais Remy est un Wallon de Liège, c'est-à-dire un rêveur, un sentimental, un irrésolu, que l'effort et l'initiative épouvantent et qui préférera toujours le repos douillet entre les bras d'une femme, fût-elle la fille d'un vannier nomade, à l'existence rude et solitaire de l'homme énergique qui va droit à son but.

François Remy vit donc parmi les vanniers. Au début, il est heureux comme un dieu. Il aime Louise, d'un amour sensuel et tendre. C'est la première femme qu'il possède. Il est tout émerveillé de son bonheur. La roulotte se promène de village en village à travers toute l'Ardenne. S'il n'a aucune sympathie pour le père de sa femme, vieux bonhomme fourbe, avare et sale, il se prend d'une bonne amitié pour le fils, Henri, un solide gaillard, Wallon de l'Entre-Sambre-et-Meuse, qui ne rêve pas, lui, ah ! Dieu, non ! qui ne travaille pas beaucoup non plus, d'ailleurs, mais qui n'a pas son pareil pour braconner, marauder, frauder et tomber ses adversaires au noble jeu de la lutte. Un chapitre nous le montre, en un pittoresque tableau, largement brossé et enlevé avec verve, triomphant de tous ses adversaires et engagé par le chef des lutteurs pour une tournée en France. Son départ est le signal des catastrophes. Déjà François a regretté cent fois son équipée. Déjà il a pris cent fois la résolution de fuir sa famille d'occasion. Il ne fuit pas, il reste. Malgré tout, il aime Louise, dont la santé est peu rassurante en ce moment. Henri parti, il semble que la joie ait quitté la roulotte et que la mi-

sère y soit entrée à sa place. Louise a une enfant : ce bonheur inattendu console un peu François. Mais ils ont faim, l'enfant a soif, il ne peut rien pour les rassasier. Henri revient de France où il a expié de deux ans de prison le massacre d'un agent de police. Il arrive à temps pour voir s'étioler et mourir sa sœur d'une phtisie pulmonaire. Le deuil de François est affreux. Cette fois, il va partir avec son enfant, c'est décidé ! Il ne part pas encore. Henri fait une conquête, une belle fille nomade, qu'il installe dans la roulotte. C'en est trop : François ne supportera pas que le souvenir de Louise soit effacé peu à peu par cette étrangère. Il retournera vers ses bienfaiteurs qui ne l'ont pas oublié. Mais le temps passe, et lui demeure. Enfin, une nuit, revenu après un an, dans le village où Louise est enterrée, il s'échappe avec son enfant. Il va au cimetière dire un adieu suprême à la pauvre morte. Mais la nuit est silencieuse et froide. De vagues terreurs palpitent au bout des chemins. Le ciel est sombre. Il va pleuvoir. Alors, après avoir hésité longtemps, François Remy rentre dans la roulotte. Le roman finit sur ce dernier geste de lâcheté, et l'on sent que jamais plus ce prisonnier volontaire ne s'évadera du bagne où le retiennent sa mollesse et son indécision.

Est-il besoin d'insister sur la portée de ce livre, où le défaut capital de toute une race est si admirablement mis en lumière ? La Wallonie sentimentale et molle, se grisant de chansons et de rêves, la Wallonie qu'un sourire de belle fille suffit à détourner de sa tâche, que le moindre rayon de soleil console de ses malheurs et que le moindre nuage plonge en d'étranges mélancolies, est personnifiée en ce François Remy, si bon, si doux, si poète, si Liégeois jusqu'au fond de l'âme, et que nous aimons, malgré sa lâcheté, d'un amour mêlé de pitié et de mépris. L'autre Wallonie, celle du Hainaut, c'est le farouche Henri, musard aussi, mais énergique, faisant sa trouée dans la vie, même à travers la peau de ses semblables, bon drille, bon buveur, paillard, maraudeur et voleur, au demeurant le meilleur garçon du monde. Et, de la sorte, ce livre, qui se déroule dans les paysages superbes de l'Ardenne, au travers duquel passe la Meuse majestueuse et lente, et où rient les mille ruisseaux de ces pays charmants, ce livre a une saveur d'humanité patriale, un parfum de franche et saine nature, et comme le goût salubre et fort de l'air des hauteurs et de la liberté.

Sa composition et son style sont purement classiques. La charpente en est d'un bloc, intangible. Pas un incident, pas un épisode qui n'ait son utilité, je dirai plus : sa nécessité. Tout y est classiquement subordonné au but général de l'œuvre, tout y concourt à mieux éclairer l'essence particulière du cœur de François Remy. Le style est sobre et net, sans visée à l'effet, mais d'une si grande pureté, d'une clarté si sereine qu'il y a une vraie

jouissance à en suivre le simple et aisé déroulement. Et s'il est permis de reprocher à l'auteur je ne sais quelle sécheresse apparente, quel manque de lyrisme et de chaleur intime, on sent, d'autre part, sous ses phrases, un tel amour de la vérité, un tel souci d'observation scrupuleuse, une tendresse, une pitié si profondes pour la misérable humanité que, soudain, et sans que l'on puisse dire pourquoi, on se trouve tout ému, les larmes aux yeux, devant une page toute simple où il n'y a rien que quelques mots balbutiés, la description d'un crépuscule, un cri d'amour ou de désespoir.

Car, outre les qualités que nous lui avons déjà reconnues, ce qui constitue le mérite principal de cette œuvre, c'est la qualité d'âme de son auteur. Malgré tout, et quelle que soit la richesse du style, quand un écrivain a le cœur mauvais ou simplement égoïste, ses livres auront toujours un aspect terne et triste. La bonté seule anime une œuvre, si l'on songe que la colère n'est qu'une des formes de l'amour. Edmond Glesener possède les vertus primordiales, celles que nulle autre ne remplace : il est honnête, franc, sincère et modeste. Il a le dégoût profond de toute pose et de tout gobisme. Il fuit les gens lettrés, dont la vie est un tissu d'artifices, et il recherche la compagnie des humbles qui disent encore ce qu'ils pensent et qui pensent vraiment ce qu'ils disent. Tous ceux qui l'approchent aiment ce garçon à la figure ouverte et ricuse, barrée d'une soyeuse moustache noire, mollement recourbée par les bouts, avec son geste familier de la lisser sans cesse, puis de se frotter les mains doucement. Ils aiment son calme souriant, son aménité, sa bienveillance universelle ; ils aiment aussi ses colères généreuses, son ardeur à défendre ses idées, son esprit sage et pondéré, la tournure essentiellement classique de ses idées. Et tous seront d'accord pour se réjouir de la parution du *Cœur de François Remy*, où peut-être — et c'est le seul défaut du livre — l'influence de Flaubert est un peu trop sensible, mais qui reste une œuvre solide, intéressante et belle, un des rares livres définitifs de la littérature belge.

GEORGES RENCY

CHRONIQUE ARTISTIQUE

M. Léopold Speekaert est, parmi les peintres belges, l'un de ceux qui offrent le plus bel exemple de volonté persévérante, de logique et de sincérité. On peut juger diversement ses toiles : il faut aimer l'artiste pour sa droiture, pour la fermeté de ses convictions, pour la ténacité de son effort.

Il fut, vers 1860, au nombre des novateurs qui substituèrent aux monotones pratiques de l'atelier l'étude directe de la nature. Avec J. Stobbaerts, A.-J. Heymans, Th. Baron, Ch. Hermans, Ed. Agneessens et quelques autres, il rechercha la justesse des relations tonales plutôt que l'éclat du coloris, il répudia tout arti-

fice d'exécution, il s'efforça d'exprimer, en même temps que les figures et les paysages qui sollicitaient sa vision, l'atmosphère dont il les voyait baignés. Le « mode gris » instauré par Speekaert et ses amis, c'était la première étape de l'évolution picturale vers la lumière qui, de nos jours, a bouleversé l'art.

Tel qu'il apparut à ses débuts, tel il se montre aujourd'hui, après bientôt un demi-siècle de labeur concentré et ininterrompu. On pourrait répéter textuellement, au sujet des figures allégoriques *La Meuse (matin)* et *L'Escaut (soir)* qu'il expose actuellement avec une dizaine d'autres toiles au Cercle artistique, ce que disait d'une de ses premières compositions Camille Lemonnier : « Sa *Nympe surprise* (1860), conçue en manière d'allégorie, le montre plus préoccupé des réalités que des arrangements purement conventionnels : on comprend qu'il n'est point séduit par la poésie un peu abstraite de son sujet ; ce qui l'a tenté, c'est le nu, en tant que morceau de peinture, et il le peint avec la rudesse d'un homme du Nord, comme une belle boucherie saine. » De même, cet autre jugement le définit encore avec précision : « Le brillant morceau d'improvisation, le sujet d'invention, la fantaisie et ses belles invraisemblances n'ont point de prise sur un pareil homme : il ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux, s'inspire directement de la réalité qui l'entoure, peint ses modèles dans leur laideur et dans leur vice, tel qu'il les voit. Son dessin, robuste et précis, serre de près la forme et, à force de rigueur, arrive au style, non pas celui des écoles, mais celui de la nature (1). »

Le scrupule qu'apporte M. Speekaert à l'exécution de chacune de ses œuvres, sa modestie mêlée de quelque timidité rendent ses expositions assez rares. L'occasion serait bonne, semble-t-il, de couronner la carrière laborieuse de l'artiste en faisant entrer au Musée l'une des toiles de ce précurseur de notre école d'aujourd'hui. M. Speekaert résume une période de lutttes et, par ses tendances sinon par ses œuvres, exerça sur la peinture belge une réelle influence. Le choix pourrait se porter sur l'*Escaut*, l'une des meilleures toiles qu'ait signées l'artiste, l'une des plus définitives et des plus caractéristiques.

Quelques paysages de M^{lle} Clémence Lacroix (*L'Église Saint-Servais*, *La Vallée de Josaphat*, *Le Port de Baesrode*, etc.) dans lesquelles, sous la brutalité d'une exécution par trop sommaire, transparait une âme d'artiste sensible et impressionnée, complètent le Salonnet, avec une série de dessins précis et de peintures un peu sèches mais harmonieuses dues à M. Eugène Mahaux.

O. M.

Dans une prochaine chronique, nous parlerons du Salon des Aquarellistes, inauguré la semaine passée, et de l'Exposition intime ouverte rue Royale, 67, par M. Willem Delsaux.

Les Peintres de la Terre belge.

Sous ce titre, MM. Marius-Ary Leblond ont étudié dans le *Mercur de France* (2) quelques-uns de nos peintres et cherché à analyser les influences qu'ont fait subir à leur art les particu-

(1) CAMILLE LEMONNIER, *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*. Bruxelles, P. Weissenbruch, 1887.

(2) Livraison d'octobre.

rités ethniques et géographiques du pays. Ce sont pages attrayantes, d'une littérature raffinée, et maintes remarques fixent, par leur justesse, l'attention, encore que les écrivains ne se montrent pas toujours rigoureusement documentés.

Lorsqu'ils disent de M. Baertsoen : « Il fait percevoir de Gand les aspects de gigantesque village et de grand monastère », on ne peut qu'approuver la fidélité de l'image. On conçoit moins qu'ils déclarent, pour justifier la douceur de certains effets de neige du même artiste : « L'hiver belge n'est point triste : c'est une manière de printemps glacé, aux nuances frêles et rapides, qui verdoie et fleurit dans les villes comme dans la campagne et transporte sur les toits des plates-bandes de fleurs de neige. » Hélas ! Que n'est-ce vrai !...

Leur définition de la banlieue « exprimée avec une énergie passionnée par M. Laermans » est saisissante : « Une campagne dramatique et hallucinée où la vie et la maison paysannes, gardant ses caractères fonciers de chouannerie surnoise et de taciturne simplicité et de sainteté rustique, recèlent en outre le caractère fiévreux des grandes villes. Le silence y est religieux et électrique. C'est le silence presque fatigant où, à peine sorti des portes d'une capitale, l'on en écoute encore le bruit. »

Chez M. Gilsoul, « une âme honnête, franche et probe, essentiellement, reluit d'un bord à l'autre de ces paysages de patiente mosaïque naturelle que composa, avec un sens d'entente, une observation exacte et minutieuse. » MM. Leblond le définissent : le peintre de la campagne flottante.

D'après eux, M. Claus a vu « une Belgique plus foncièrement et exclusivement belge, une Belgique beaucoup plus blonde, jusqu'à en être tantôt rousse et tantôt un très peu albinos, et qui reste blonde jusque sous la neige de l'hiver... Il rend sensible la limpidité, la fraîcheur du soleil... Nul peintre n'a peut-être aussi sincèrement senti l'éternité de la campagne et qu'on y oublie le reste du monde, qu'on en croit le centre, qu'on s'y satisfait de vivre en force et en splendeur, d'une vie d'herbage et d'herbivore, que la nature elle-même et l'atmosphère immobile et sereine ne communiquent pas avec le reste de l'univers, mais vit en soi et sur soi dans un grand repos fécond. »

MM. Leblond remarquent que « les peintres de Belgique, cerceaux moins abstraits dans un pays encore décentralisé, semblent posséder plus que ceux de France le sens particulier de la province où ils peignent. » C'est le cas pour Léon Frédéric, qui voue une prédilection certaine aux Ardennes que dédaignèrent toujours les artistes flamands. « C'est le pays de Belgique où le végétal médiocre a une douceur d'humanité, une douceur presque intellectuelle d'austérité laborieuse aux sourires pâlis. La terre y étant plus nue qu'ailleurs, on en suit les lignes, la délicate anatomie. Cela prête à plus de rêverie ; et le déroulement des cotéaux, dans les toiles où il figure les humanités en quête ou en possession du bonheur, a toujours un charme de jardin anglais qui serait platonicien. »

Et parce que le sol est plus nu, que les lignes s'en dessinent nettement sur le ciel et que le ciel s'encadre plus fermement dans les lignes précises, le ciel est lui-même un champ abondant. « En peu d'autres endroits l'œil et l'âme se reportent aussi spontanément aux prairies du ciel, aux savanes du ciel nocturne, constatent MM. Leblond. Les plus beaux paysages de M. Frédéric, et qui restent tout de même des paysages belges, sont des natures au clair de lune..... Les récoltes sont aussi bien l'œuvre de la lune que celle du soleil ; l'opulence fécondante de la nuit, jus-

qu'ici méconnue, est révélée, et il s'en communique une émotion étrange. »

Rien de plus vrai. Dans l'œuvre de Frédéric, ses clairs de lune l'emportent par l'intensité du sentiment : celui du Musée de Bruxelles en fait foi, et peut-être ne l'a-t-on pas assez dit.

L'étude se termine par l'éloge du « peintre de la sylvie belge », M. Verheyden, qui a en lui « comme une âme de forestier et, si je puis dire, une âme de bois, de ce bois des forêts recélant en sa douce écorce le feu de la terre qui craque aux frottements du vent, crie sous l'orage et jaillira à la moindre étincelle. Cette âme véhémentement de M. Verheyden se cache souvent dans ses toiles de printemps, dans ses clairières aux lointains de brumes vertes ou dans ses grandes landes marécageuses ; elle y dort comme la houille aux tourbières occidentales. Peintre de la terre de Belgique, c'est un peu l'énergie fossile qu'il en exprime, la force latente et bientôt déchainée. »

Le « Roi Lear » au théâtre Antoine.

LE ROI LEAR de William Shakespeare, la vraie chronique et histoire de la vie et de la mort du Roi Lear et de ses trois filles, avec la vie de l'infortuné Edgar, fils et héritier du comte de Gloster, et sa prétendue démence, comme elle fut jouée devant S. M. le Roi à Whitehall, le soir de la Saint-Etienne, pendant les fêtes de Noël, par les serviteurs de Sa Majesté, jouant habituellement au théâtre du Globe, sur le Bank-Side, 26 décembre 1606. Ce seul intitulé du programme révèle l'intention qui a guidé M. Antoine dans la curieuse et très artistique tentative qu'il vient de réaliser avec un éclatant succès.

Le tour de force est prodigieux. Jouer d'affilée, sans en couper une ligne, les vingt-huit scènes qui composent cette gigantesque épopée ; imposer au scepticisme parisien le cauchemar des épisodes les plus terribles qui aient été portés au théâtre ; ne reculer ni devant les brutalités du texte, intégralement respecté, ni devant la témérité de certaines situations, jugées inadmissibles auprès du public d'aujourd'hui ; encadrer le tout d'une mise en scène pittoresque et fastueuse, d'une illusionnante réalité : ce projet audacieux et fou ne pouvait être conçu et mené à bonne fin que par M. Antoine qui, une fois de plus, a mérité la reconnaissance des artistes.

Pour beaucoup d'entre nous, les souvenirs du *Roi Lear* se fixent sur les représentations qu'en donna en 1891 à Bruxelles l'illustre tragédien Rossi. Ce fut superlativement émouvant. Mais en la conjoncture l'art si humain et si pathétique du tragédien emportait dans son tourbillon toutes les impressions des spectateurs. C'était un merveilleux concerto, accompagné en sourdine par un orchestre effacé de figurants falots. De plus, le texte italien n'était qu'une adaptation de la version primitive. Le « rôle » subsistait ; mais l'action barbare, épique, âpre, terrible du *Roi Lear* n'était qu'un fond de tableau sur lequel Rossi détachait en relief sa troublante silhouette.

Tout autre est l'interprétation d'Antoine, qui à un succès personnel (auquel ne le destinaient point, d'ailleurs, ses qualités de comédien sobre, épris de réalité) a préféré une exécution d'ensemble homogène, mouvementée et vivante. Celle-ci, il l'a réalisée avec la collaboration de MM. Signoret (un fou), Marquet (le duc d'Albany), Desfontaines (Kent), Capellani (Edmond), Vargas (Edgar), etc., et de M^{mes} André Méry (Cordélia), Jeanne Lion (Goneril), Lucie Brille (Régane) qu'on peut féliciter en bloc pour l'intelligente composition de leurs personnages et pour l'exemple de solidarité artistique qu'ils nous donnent.

Ainsi compris, le *Roi Lear* est apparu sauvage, hallucinant, frénétique et néanmoins humain. Ses souffrances, ses colères, ses révoltes, le souffle anarchique qui le traverse sont d'aujourd'hui comme d'il y a trois siècles parce qu'ils touchent aux éternels

problèmes. Et son lyrisme débordant, exubérant, torrentiel, plante cette œuvre unique et presque monstrueuse sur la plus haute cime de l'art dramatique, celle dont Maeterlinck a si justement dit : « Étudiez de près la structure de cette cime : elle est uniquement formée d'énormes stratifications humaines, de gigantesques blocs de passion, de raison, de sentiments généraux et presque familiers, bouleversés, accumulés, superposés par une tempête formidable, mais profondément propre à ce qu'il y a de plus humain dans la nature humaine. »

D'après lui, la tragédie du vieux roi constitue le poème dramatique le plus puissant, le plus vaste, le plus émouvant, le plus intense qui ait jamais été écrit. « Si l'on nous demandait, écrit-il, du haut d'une autre planète quelle est la pièce archétype du théâtre humain, celle où l'idéal de la plus haute poésie scénique est le plus pleinement réalisé, il me semble certain qu'après en avoir délibéré, tous les poètes de notre terre, les meilleurs juges en l'occurrence, désigneraient unanimement le *Roi Lear*. Ils ne pourraient mettre un instant en présence que deux ou trois chefs-d'œuvre du théâtre grec ; ou bien, car au fond Shakespeare n'est comparable qu'à lui-même, l'autre miracle de son génie : la tragique histoire d'*Hamlet*, prince de Danemark. »

Et nous affirmons que l'interprétation qu'a donnée le théâtre Antoine de la version nouvelle de MM. Pierre Loti et Emile Vedel n'est pas pour contredire l'opinion du poète.

O. M.

Les Lithographies de Fantin-Latour.

On nous écrit de Paris :

Une exposition des lithographies de Fantin-Latour est ouverte en ce moment à la galerie Strölin, rue Lafitte. Elle se compose d'une centaine de planches, parmi lesquelles il en est de fort rares : celle par exemple des *Brodeuses*, datée de 1862, et dont il n'existe que cinq ou six épreuves. L'art souple du maître, d'une fantaisie si prime-sautière unie au classicisme le plus pur, éclate dans ces compositions gracieuses ou émouvantes. La série des interprétations des œuvres lyriques de Berlioz, de Brahms, de Schumann, de Wagner, est particulièrement riche ; et pour ne parler que de ce dernier, le *Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *l'Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux* et *Parsifal* s'évoquent sous le crayon de Fantin en saisissantes synthèses.

A part quelques pièces de collection, la plupart de ces superbes illustrations sont connues : mais il faut les avoir vu réunies pour juger de leur diversité. On pouvait craindre qu'une suite aussi nombreuse d'œuvres analogues, conçues dans le même esprit et traitées par le même procédé, parût monotone. Il n'en est rien, et leur charme individuel se double de l'intérêt qu'il y a à les comparer entre elles. Elles fixent définitivement dans la mémoire l'une des faces, et non la moins attrayante, de l'art si profond et si vrai du peintre défunt.

Chronique judiciaire des Arts.

Ces Messieurs.

Nous avons relaté les tribulations qui assaillirent en Belgique et en Hollande la troupe de comédiens qui tenta, au cours de l'été dernier, d'y représenter la comédie célèbre de Georges Ancey, *Ces Messieurs* (1).

Les difficultés ne sont, paraît-il, pas moindres à Paris, où l'auteur n'est pas encore parvenu, malgré le succès triomphal qu'elle reçut à Bruxelles l'hiver passé, à faire représenter sa pièce.

(1) Voir notre dernier numéro.

Celle-ci était reçue au Gymnase et devait être jouée avant le 1^{er} octobre dernier, sous peine d'un dédit de 10,000 francs. Mais les semaines s'écoulaient et, comme sœur Anne, M. Ancey ne voit rien venir.

Sa surprise redouble lorsqu'il reçoit, ces jours-ci, la visite d'un huissier qui lui remet une assignation à comparaître devant la première chambre du tribunal de la Seine pour entendre résilier le contrat et attribuer au directeur du Gymnase le dédit stipulé. L'auteur riposte par une demande reconvent onnelle. Il exige l'exécution de la convention ou le paiement du dédit. Et l'on va plaider....

Le préjudice est, pour l'auteur de *Ces Messieurs*, d'autant plus grave qu'une pièce nouvelle, sur les médecins cette fois (on sait combien la satire de M. Ancey est cinglante!) attend son tour dans les cartons de l'écrivain, toute prête à être jouée. Elle ne sera divulguée, cela va de soi, que lorsque *Ces Messieurs* aura été représenté à Paris.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Rouet des Nimbes*, par EMILE CORNET. Liège, Faust-Truyen.

ROMAN. — *L'Autre Vue*, par GEORGES EEKHOUÏ. Paris, *Mercur de France*. — *Le Cœur de François Remy*, par EDMOND GIESENER. Ed. de l'Association des Écrivains belges, Paris, F. Juvén. — *La Maison de la Petite Livia*, par PIERRE DE QUERLON. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Quelques Peintures identifiées de l'Époque de Rubens*, par L. MAETERLINCK. Gand, G. Van Oest et C^{ie}. — *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU (Nombreuses illustrations hors texte et dans le texte.) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

DIVERS. — *Les Secrets du coloris*, par G. DE LESCLUZE, P. B. R. Guide pratique d'observations expérimentales sur les harmonies colorées. Trente-cinq planches de couleurs ; treize gravures. Bruges, Demolin-Clacys.

PETITE CHRONIQUE

M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, vient d'écrire sur un texte de M. Anthéunis un Hymne destiné à célébrer « l'Expansion de la Belgique ». C'est une sorte de marche en *ut majeur*, d'allure populaire, couronnée par les dernières mesures du choral de *Van Artevelde*. Elle est destinée à être chantée à l'unisson par des voix d'hommes ou d'enfants avec accompagnement de fanfares.

Le Roi s'est rendu en personne, dimanche dernier, chez M. Gevaert pour entendre l'œuvre, à l'audition de laquelle il prit, dit-on, un plaisir extrême. Familièrement accoudé au Pleyel dont son hôte tirait de royales sonorités, il se la fit redire plusieurs fois. Ainsi, jadis, un autre roi ramassa le pinceau d'un peintre illustre....

M. Maurice Maeterlinck, qui s'était refusé jusqu'ici à parler en public malgré les nombreuses sollicitations dont il fut l'objet, a accepté l'invitation que lui a adressée l'*Erasmus Kring* de faire une conférence à Amsterdam. Ces débuts sensationnels auront lieu le 20 janvier.

A lire dans la *Revue générale* (livraison de décembre) une bonne étude de G. Ramaekers sur Léopold Courouble.

L'organisation du tournoi chevaleresque qui déroulera à Bruxelles, à l'époque des fêtes du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance des provinces belges, un somptueux cortège historique, commence à prendre corps. C'est le p^{re}ntre Charles

Michel qui a été chargé de reconstituer, d'après des miniatures du temps, sous la direction de M. Cuvelier, sous-chef de section aux archives générales du royaume, les costumes et les armes que porteront les figurants.

L'époque choisie est l'époque bourguignonne, — époque particulièrement fastueuse, — durant laquelle les provinces belges furent pour la première fois réunies en royaume indépendant. Le tournoi de 1905 sera l'exacte reproduction de la mémorable joute qui mit en présence le 20 février 1432, sur la Grand'Place de Bruxelles, le jeune comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire, et le comte de Lalaing.

Les divers jeux de chevalerie qui figureront au programme seront, fidèlement évoqués, ceux auxquels prirent part, concurremment avec les deux acteurs principaux, les chevaliers banniers qui accompagnaient les nobles adversaires. Cette fête originale aura lieu dans le grand hall du Cinquantenaire.

M^{me} Camille Van Mulders exposera ses dernières œuvres (pastels) en son atelier, 15, rue Vilain XIIII, du 17 au 27 décembre.

A Anvers, le cercle d'art *Aze ick kan* a inauguré hier son quarante-cinquième Salon, composé d'œuvres de MM. Baggen, Bosiers, Daeye, G. De Smet, Ernest, G. Jacobs, Gogo, Koch, Melsen, Opsomer, Posenae, Proost, Rul, Spanoghe, Swyncop, A. Van Beurden, Viérin et Wiethase.

En nos climats humides, c'est presque un mensonge, une erreur de goût, de semer au grand air des bronzes par nos villes, comme font les Méridionaux. La patine discrète, fine du soleil d'Italie, par exemple, devient chez nous une gangue épaisse et noire voilant d'une couche uniforme et confuse toutes les statues, en bronze ou en marbre, de nos places publiques. Si nous voulons avoir des statues et braver les influences chimiquement grincheuses de notre atmosphère, il faut être logique et s'arranger de façon à ce que les statues restent des œuvres d'art et non d'informes blocs de métal ou de pierre en décomposition graduelle.

C'est ce que le gouvernement a enfin compris en chargeant Armand Cherpion — un praticien de l'atelier Van der Stappen — de la... on peut dire de la réhabilitation de nos œuvres d'art.

Toutes celles qu'il touche reprennent peu à peu leur valeur, leur caractère, leur finesse, leur aspect primitifs, et on ne peut plus passer à côté d'elles sans les voir, ce qui était fort de mode quand elles avaient leur tunique maussade de crasse septentrionale.

Espérons que l'effet moralisateur de cette admiration réveillée amènera le gouvernement à assurer de façon durable et permanente le sort de nos œuvres d'art exposées au grand air, les seules, pour ainsi dire, dont puissent jouir les gens pressés, occupés, travailleurs, la grande majorité des vivants.

Les théâtres :

Le théâtre de la Monnaie donnera mercredi prochain la première représentation d'*Alceste* avec le concours de M^{me} Litvinne. La troisième représentation de *Tannhäuser* avec M. Ernest Van Dyck aura lieu le lendemain jeudi.

— Le théâtre du Parc, où l'*Escapade* de M. Georges Berr obtient un joli succès, montera pour la Noël un spectacle entièrement inédit composé du *Grillon du foyer*, pièce en deux actes tirée par M. F. Michel d'une nouvelle de Dickens, *Discipline*, deux actes de M. Thorel d'après le drame allemand de F.-F. von Conring, et *Asile de nuit*, fantaisie de M. Max Maurey. Ces deux dernières œuvres viennent de triompher au théâtre Antoine.

Il est question aussi de monter à l'époque des fêtes de 1905 le *Savonarole* de M. Iwan Gilkin.

— Le théâtre des Galeries a donné vendredi dernier la première représentation d'une opérette-féerie de MM. P. Ferrier et M. Ordonneau, musique de M. Edm. Diet : *Le Voyage de la mariée*. La pièce a eu un grand succès, justifié par l'agrément du livret et les splendeurs d'une mise en scène exceptionnellement fastueuse.

— Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, dernière matinée des *Trois Anabaptistes*, qui fait salle comble chaque soir et ne sera plus joué que jusqu'à jeudi inclusivement. Samedi prochain,

première de *Mariage blanc*, la comédie, inédite à Bruxelles, de Jules Lemaitre, représentée à la Comédie française.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Paquot-D'Assy et de M. P. Casals (théâtre de la Monnaie). L'air d'*Obéron* sera remplacé par la *Fiancée du timbalier*, de Saint-Saëns, paroles de Victor Hugo.

Mercredi 14, à 4 h. 1/2, *Une heure de musique*, par M. Engel et M^{me} Bathori, MASSENET : (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, concert Francis Mac-Millen et Minnie Tracey (Grande-Harmonie).

Jeudi 15, à 8 h. 1/2, troisième séance E. Bosquet-E. Chaumont : les Sonates de Beethoven (salle Erard).

Vendredi 16, à 8 h. 1/2, récital F. Kreisler (Grande-Harmonie).

Samedi 17, à 8 h. 1/2, concert de M^{lles} Britt, Langlois et Boucly (salle Erard).

M. Alphonse Scheler, ancien professeur de diction à l'Université de Genève, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, un récital littéraire (poèmes, poésies, contes et scènes comiques) à la salle Erard.

A son récital de vendredi prochain, M. Fritz Kreisler jouera le *Concerto en mi majeur* et la célèbre *Chaconne pour violon solo* de Bach, le *Concerto en fa dièse mineur* de Vieuxtemps et une série de pièces de Corelli, Tartini, Couperin, Benda et Pugnani.

La participation de M^{lle} Cécile Thévenet et du pianiste Isaac Albéniz, le compositeur de *Pépita Jimenez*, attache un intérêt tout particulier au deuxième concert Crickboom, fixé au lundi 19 décembre, salle de la Grande-Harmonie. Le programme comprend, outre des concertos de Bach et de Mozart que jouera M. Albéniz, des pièces de chant et des œuvres d'orchestre en première audition.

Le prochain Concert Ysaye aura lieu à l'Alhambra le dimanche 8 janvier, à 2 heures, avec le concours du violoniste Jacques Thibaud. Répétition générale la veille, à 2 heures. Cartes et abonnements chez Breitkopf et Härtel.

Le onzième concours quinquennal de littérature néerlandaise s'ouvrira l'an prochain. Les auteurs sont priés d'envoyer leurs œuvres au ministère de l'intérieur, direction des lettres, avant le 31 courant.

La ville de Mons se propose d'ériger un nouveau Musée. L'architecte Rau en a dessiné le plan et vient d'être autorisé à établir une maquette de son projet.

M. Léonce Bénédict, conservateur du musée du Luxembourg, organise en ce moment, de concert avec M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, une exposition d'œuvres de Toulouse-Lautrec. Elle comprendra cent cinquante lithographies environ, qui seront placées dans la salle où sont les œuvres d'Henri Monnier, et sera ouverte dans quelques jours.

Le prix Goncourt, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué par six voix contre quatre à la *Maternelle* de M. Léon Frapié. On sait que ce prix est décerné tous les ans par les dix membres de l'Académie Goncourt, MM. J.-K. Huysmans, L. Hennique, G. Geffroy, Octave Mirbeau, L. Daudet, P. Marguerite, Rosny aîné, Rosny jeune, Elémir Bourges et L. Descaves, au meilleur ouvrage en prose paru dans l'année. M. Frapié est âgé de quarante-deux ans. Il avait publié, avant la *Maternelle*, l'*Institutrice* et *Marcelin Gayaud*.

Les concurrents étaient, cette fois, outre le lauréat, MM. Guillaumin, Marius et Ary Leblond et Charles-Louis Philippe.

Le célèbre cabinet de monnaies Stephanik sera dispersé aux enchères du 12 au 20 décembre, à Amsterdam, sous la direction de MM. F. Muller et C^{ie}, Doelenstraat 10. La collection, composée de plus de 7.800 numéros, est particulièrement riche en monnaies hollandaises des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Elle contient aussi une belle série d'essais en or, des spécimens de monnaies des

Indes orientales, des monnaies obsidionales datant des campagnes des Espagnols dans les Pays-Bas, des médailles historiques, etc.

Sur l'initiative d'un comité composé de MM. Rodin, président, Besnard et F. Jourdain, vice-présidents, M^{me} Séverine, MM. Clémenceau, O. Mirbeau, L. Descaves, G. Charpentier, D^r Mechnikoff, G. Séailles, Willette et E. Bourdelle, un banquet populaire sera offert le 20 décembre au peintre Eugène Carrière.

Un syndicat de capitalistes allemands vient de constituer une société pour l'érection à Vienne et l'exploitation d'un théâtre Richard Wagner modèle, qui égalera — s'il ne le surpasse — celui de Bayreuth. Les représentations commenceront en 1914, date où les œuvres du maître tomberont dans le domaine public.

Le conservateur du département des estampes à la Bibliothèque publique de New-York, M. F. Weitenkampf, vient d'organiser une exposition d'œuvres de Félix Bracquemond, comprenant environ deux cents eaux-fortes et dessins originels du maître.

La superbe revue russe *Mir Iskousstva* (*Le Monde artiste*) consacre à l'art jeune — dont le Salon d'Automne fut la consécration définitive — une livraison double (1904, n^{os} 8-9) illustrée de soixante-treize reproductions hors texte (1). L. Frédéric et A. Baertsoen sont représentés par leurs toiles du dernier Champ-de-Mars en compagnie de Rodin, de Carrière, de Cottet, de Simon, de Lavery, de Conder, de La Gandara, d'Anquetin, etc. En outre, la

(1) Saint-Petersbourg, Fontanka, 11.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

revue publie sept compositions de Gauguin, quatre de Vallotton, huit d'Anglada, trois de Vuillard, deux de Van Rysselberghe, sept de Maurice Denis, deux de Bonnard, quatre de Ch. Guérin; Cézanne, H. de Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Sérurier, Filiger, Cross, Valtat, L. Sue etc. figurent également dans ce Panthéon de l'art neuf.

Sommaire du n^o 74 (novembre 1904) de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain (24, rue Saint-Augustin, Paris; agence belge : passage Lemonnier, 7, Liège) :

Les Fabriques impériales de porcelaine et de verrerie de Saint-Petersbourg, par M. Roseau (treize illustrations); *Les Maisons de rapport de L.-P. Marquet*, par M. Edmond Uhry (quinze illustrations); *Le Renouveau artistique en Italie*, par M. Gustave Soulier (neuf illustrations); *Le Sentiment architectural dans l'ameublement*, par R. de Félice (quatorze illustrations). Une lithographie en couleurs, double page hors texte, *Salle à manger*, par G. Serrurier, complète cette très intéressante étude.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an : étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix **MOMMÉN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Belgique (GEORGES RENCY). — Alceste. *Lettre du chevalier Gluck* à MM. Kufferath et Gaide (OCTAVE MAUS). — Le Salon de la Libre Esthétique 1905 — L'Art à Paris. *Exposition Paul Signac* (FÉLIX FÉNEON). — Notes de Musique. *Le Deuxième Concert populaire* (O. M.). *Les Dix Sonates pour piano et violon de Beethoven*, par MM. Bosquet et Chaminot. *Concert Francis Macmillan* (CH. V.). — La Musique à Gand. *Premier Concert d'hiver* (F.V. E.). — Chronique judiciaire des Arts — Petite Chronique.

LA BELGIQUE

Encore quelques jours, à peine, et nous allons entrer dans l'année pieuse des commémorations. Une date, sans doute, n'a dans la marche incessante de l'évolution humaine qu'une importance bien secondaire. Pourtant, il serait étrangement dépourvu de gratitude et d'intelligence celui qui, l'an prochain, n'enverrait pas vers nos morts sa pensée attendrie et reconnaissante. Une école antinationale semble prendre à tâche de jeter d'avance le discrédit et le ridicule sur les fêtes du prochain jubilé.

Les artistes sincères et conscients ne les suivront pas dans cette voie et, se souvenant de ce qu'étaient en Belgique, avant 1830, l'art et la littérature, ils sauront reconnaître, avec tout un peuple, ce que doit notre âge plus heureux aux hommes qui fondèrent notre indépendance. S'écartant des festivités bruyantes, c'est en eux-mêmes qu'ils dresseront un arc de triomphe à la Liberté. Et pour ne pas figurer dans les comités ou dans les orphéons, ils ne seront ni indifférents ni ingrats. Leur façon à eux de fêter le soixante-quinzième anniversaire sera tout intellectuelle, et, pour ma part, je n'en connaîtrai pas de meilleure que de relire lentement, en m'attardant aux gravures précieuses qui la décorent, cette Bible patriotique où notre plus grand écrivain, Camille Lemonnier, a célébré la Belgique (1). Voilà bien du temps déjà que ce livre magnifique est entré dans la vie. Il a subi la fortune de tous les livres. Après la période héroïque des premières années, les feux de la gloire s'étaient détournés de lui. Il somnolait dans la paix poudreuse des bibliothèques et les générations nouvelles ne connaissaient pas assez les chemins de ses beautés. Nous devons tous remercier la maison Castaigne d'avoir songé à sonner l'instant de son réveil. L'édition nouvelle qu'elle en a publiée l'an dernier en livraisons et qui paraît aujourd'hui sous la forme définitive du volume, est digne de l'œuvre par les soins apportés à l'impression du texte et des gravures.

(1) *La Belgique*, par CAMILLE LEMONNIER, nouvelle édition, revue et méditée, contenant quatre cents gravures sur bois. Bruxelles, maison d'édition Alired Castaigne.

De son côté, Camille Lemonnier a tenu à revoir tout le livre et à le mettre à jour. Ainsi c'est comme une seconde audition, plus parfaite, du même hymne glorieux qui nous est offerte. Chacun pensera comme moi qu'à la veille de l'année jubilaire, la nouvelle édition de la Belgique est une fête préparatoire, une introduction à l'enthousiasme et, pour tout dire, le moyen aisé de s'éclairer sur cette Patrie que nous ignorons trop et que nous n'aimons pas assez.

On tenterait en vain une analyse de ce livre. Par l'abondance de sa documentation, par le grouillement de ses foules, par l'opulence de ses peintures, il apparaît à la fois comme une œuvre de science, comme le plus passionnant des récits, comme un tableau fidèle et prestigieux.

Un fonctionnaire, un jour, s'opposa à ce que la *Belgique* fût donnée en prix dans les écoles, sous prétexte qu'elle s'inspirait trop de la fantaisie. Ce chevalier du rond-de-cuir montrait par là qu'il ignorait l'histoire vraie de son pays. Car l'œuvre de Lemonnier, sous sa parure éclatante, est une histoire de Belgique en abrégé, aussi intéressante qu'exacte. En outre, c'est un relevé presque minutieux des coutumes et des légendes locales. Le folklore y puiserait à l'infini des sujets de recherches patientes et fructueuses. On s'imaginerait à tort que ce livre a été écrit de chic, dans le cabinet de travail, tandis que les gravures étaient burinées d'après des photographies. Pour composer la *Belgique*, Lemonnier et ses collaborateurs ont parcouru longtemps tout le pays, interrogeant la nature, les monuments et les hommes. L'écrivain notait au jour le jour ses impressions, le résultat de ses visites et de ses interrogatoires. Les peintres qui l'accompagnaient croquaient sur leur genou les paysages les plus typiques, les aspects les plus caractéristiques des villes et des campagnes. Ce travail consciencieux aurait abouti, entre les mains maladroites d'un publiciste quelconque, à quelque fade bouquin sans vie que la médiocrité officielle se fût hâtée de propager partout et d'imposer aux enfants comme prix. Mais Camille Lemonnier, de ses notes éparses fit un chef-d'œuvre, et chacun sait qu'un chef-d'œuvre n'est jamais sérieux. Pensez donc ! Il y avait là-dedans des mots extraordinaires, de longues phrases chargées d'ornements, des cris d'enthousiasme, un accent filial de ferveur et d'amour ! Le monde officiel se détourna de ce monstre avec horreur. Il fut banni des milieux administratifs et gouvernementaux. Je me trompe : il était là-bas, à Spa, à la place d'honneur, dans le salon royal d'une pauvre femme qui en tournait parfois les pages de ses doigts mourants...

Mais c'est trop insister sur les qualités d'un tel livre dont les beautés sont celles de notre Terre et de notre Art, dont la vie est notre vie, dont chaque chapitre est une ode à chacune de nos petites patries, dont le monu-

ment entier se dresse, à l'horizon de notre littérature, au centre du labeur de notre maître écrivain, comme ces tours majestueuses jaillies du sein d'une ville et que l'on voit dressées sur le ciel, de tous les points de la campagne. Nous le relirons tous à l'aube de l'année jubilaire et, tout en admirant la langue ardente et somptueuse de Camille Lemonnier, tout en reposant nos yeux sur les merveilleux dessins de tant de maîtres qui furent ses aides incomparables, nous communierons en esprit avec l'âme de notre sol natal, avec le souffle de nos morts, dont la cendre bat toujours contre nos cœurs !

GEORGES RENCY

ALCESTE

Lettre du chevalier Gluck à MM. Kufferath et Guidé.

Champs-Élysées, 15 décembre 1904.

MES CHERS DIRECTEURS,

L'usage veut, de vos jours, qu'au lendemain d'une première tout compositeur remercie ses directeurs. L'un de vos maîtres les plus illustres, Monsieur Jules Massenet, cultive, m'assure-t-on, l'art du remerciement avec un talent qu'égale seul celui qu'il déploie dans la composition de ses opéras (excusez ce terme suranné). Mais, croyez-le, ce n'est pas l'unique souci de ne pas déroger aux traditions de la civilité qui guide aujourd'hui ma main et dirige vers vous mes pensées. Mon cœur fut ému, hier, à l'audition de mon *Alceste*, et si je dois à l'admirable interprétation de M^{me} Litvinne des moments inoubliables de joie, — mêlée, je le confesse, de quelque orgueil (un siècle et dix-sept années passés dans ces Champs-Élysées que j'avais pressentis dans *Orphée* n'ont pas dépouillé entièrement en moi le vieil homme), — je tiens à vous rendre grâce pour les soins minutieux et attentifs avec lesquels vous avez mis en scène un ouvrage qui semblait devoir rester la pâture des jeunes demoiselles avides d'un prix de Conservatoire.

Ah ! ces « Divinités du Styx ! » Les a-t-on assez souvent invoquées à contre-temps et à contre-sens ! J'en étais dégoûté jusqu'à la nausée, — permettez-moi cette expression un peu libre. Et maintes fois, lorsque j'entendis bredouiller par quelque pécore aussi dénuée de voix que de rythme : « Non, ce n'est point un sacrifice ! », ma perruque s'est soulevée d'horreur sur ma tête. Pourquoi, dans les conservatoires, fait-on toujours souffrir les morts et jamais les vivants ?

La belle leçon d'expression, de sentiment, de diction, d'interprétation intelligente et scrupuleuse que donna hier M^{me} Litvinne m'a heureusement dédommagé, en une soirée, de tant de déboires. Sophie Arnould, qui ne se consolait jamais de n'avoir pas créé le rôle à Paris, ne l'eût point chanté d'une voix plus pure, plus limpide et plus homogène. La Saint-Huberti, qui le reprit à M^{me} Levasseur, fut, vous le savez, mon *Alceste* préférée : aujourd'hui j'hésite, je ne sais à qui décerner la palme. Je n'ignore point que M^{me} Branchu en 1825, et plus récemment M^{me} Viardot, puis M^{lle} Marie Battu s'y distinguèrent : mais à cette époque le théâtre n'était pas inventé et je ne pus, hélas ! du séjour des Ombres, ouïr l'écho de leurs voix mélodieuses.

Ce que j'aime surtout en votre, — en notre *Alceste*, c'est la simplicité, c'est la belle sincérité de son art. Elle émeut par les seules ressources d'un chant expressif et soutenu, sans viser à l'effet par des moyens qu'une détestable école a introduits à l'opéra et qui détournent l'esprit du développement psychologique de l'action. Ma musique, je l'ai écrit jadis, ne tend qu'au renforcement de la déclamation et de la poésie. Je considère, en effet, la musique non pas comme l'art d'amuser l'ouïe, mais comme un des plus grands moyens d'émouvoir le cœur et d'exciter l'affection. Et dans *Alceste*, qui n'a pour éléments émotifs que deux sentiments, l'affliction et l'effroi, l'expression est la qualité primordiale, essentielle de l'interprétation. Celle-ci doit être humaine, puisque les passions que j'ai voulu peindre agitent tous les cœurs. Elle doit être simple comme le sujet qu'Euripide a inspiré à mon ami Du Rollet. Enfin le sacrifice héroïque d'Alceste a en lui-même assez de noblesse pour dispenser les artistes chargés de l'évoquer de la solennité artificielle dont ils crurent bon, jadis, de charger leurs attitudes, leurs gestes et leurs chants, de même qu'on grime son visage.

C'est ce que vous avez compris, mes chers directeurs, c'est ce qu'ont compris les partenaires de M^{me} Litvinne, MM. Dalmorès et Bourbon, dont les voix sonores ont donné de l'éclat et de l'accent aux récits d'Admète et du Grand Prêtre, et ces charmantes jeunes filles grecques, de même taille et de beauté semblable. M^{les} Maubourg et Colbrant. J'admire aussi la justesse des ensembles vocaux, la fidélité archaïque avec laquelle vous avez — au rebours de ce qui se fit à Vienne en 1767, à Paris en 1776 (l'archéologie était alors une science ignorée au théâtre!) — reconstitué les sites de la Thessalie et les danses helléniques de jadis, bien que mon ballet m'ait paru un peu long. A Paris, l'été dernier, la direction de l'Opéra-Comique arriva, en plongeant le temple de Phères dans l'obscurité au moment où l'oracle terrifie les assistants, à produire plus d'effroi. Et le passage de quelques ombres dans le fond de la scène, l'apparition de Caron au tableau de l'entrée des enfers réalisa un effet assez poignant qu'il ne me déplairait point de voir reproduit chez vous. Vous avez bien fait, en revanche, de supprimer l'air d'Hercule que chantait à Paris M. Alard, puisque cet air n'est pas de moi et qu'il retarde inutilement un dénouement impatientement attendu et, je le reconnais, — mais c'est la faute à Du Rollet! — prévu depuis longtemps.

Enfin, j'admire la science et le goût musical déployés par votre chef d'orchestre, bien que j'eusse préféré, parfois, qu'il modérât les sonorités trop brillantes des instrumentistes et atténuaît la vigueur de ses attaques lorsque la mélodie est confiée à la voix des chanteurs.

Mais ce sont là critiques légères, et en vous offrant ici le témoignage sincère de ma gratitude pour un si noble effort, je vous prie de me croire, Messieurs, votre humble et très obéissant serviteur.

CHRISTOPHE VON GLUCK

Puccini n'est pas content. Il se demande pourquoi c'est toujours ma musique qu'on reprend, et non pas la sienne. Ne pourriez-vous, pour lui faire plaisir, jouer son *Roland*? Il enrage surtout de ce qu'un autre *Roland* vient d'être monté à Berlin; et aussi de ce qu'on le confond parfois avec un certain M. Puccini, avec lequel il n'a rien de commun.

Pour copie conforme :
OCTAVE MAUS.

Le Salon de la Libre Esthétique 1905.

Poursuivant l'exécution du programme méthodique qu'elle s'est tracé, la direction de la *Libre Esthétique* reunira au prochain Salon quelques-uns des peintres qui, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, etc., ont, sous l'impulsion des initiateurs de l'Impressionnisme, orienté leurs sensations visuelles vers la lumière et la vie.

En Belgique, les principaux d'entre eux se sont récemment groupés, dans le dessein d'organiser des expositions périodiques de leurs œuvres, en une association dont nous avons joyeusement salué la constitution (1).

Elle se compose de M^{lle} Anna Boch, MM. Georges Buysse, Emile Claus, William Degouve de Nuncques, M^{me} A. De Weert, MM. Aloïs de Laet, Rodolphe de Saegher, James Ensor, Alfred Hazledine, A.-J. Heymans, Georges Lemmen, M^{lle} Jenny Montigny, MM. George Morren, Edmond Verstraeten, etc.

Au titre primitivement choisi : *Les Indépendants*, déjà adopté par un autre cercle, ces artistes substituèrent la dénomination plus significative de *Vie et Lumière* sous laquelle ils projetèrent d'ouvrir prochainement à Bruxelles leur première exposition.

Mais quel cadre, mieux que celui de la *Libre Esthétique*, pourrait faire valoir une manifestation de ce genre?

Invité collectivement et en titre à participer au prochain Salon, le cercle *Vie et Lumière* renonce à son exposition particulière et accepte avec empressement l'occasion qui s'offre à lui d'affirmer sa solidarité avec la *Libre Esthétique* où la plupart de ses membres furent, à plusieurs reprises, fraternellement accueillis.

Les débuts du cercle *Vie et Lumière* seront le grand attrait du prochain Salon. On y pourra suivre, concurremment, l'extension de l'Impressionnisme dans quelques-unes des autres nations de l'Europe.

L'ART A PARIS

Expositon Paul Signac (2).

Ces tableaux, qui se répartissent sur les quatre récentes années d'une carrière qui compte déjà quatre lustres, s'offrent à la contemplation avec une beauté de fleurs et ne gardent certes nulle marque du travail de leur éclosion.

Pourtant, si l'on veut tenter l'analyse grossière des moyens par quoi ils réalisent tant d'harmonie, s'imposent au souvenir et se particularisent, on constatera vite que M. Paul Signac a spéculé résolument et avec une logique continue sur les ressources du contraste. A proximité l'une de l'autre, deux surfaces différemment colorées et inégalement lumineuses accusent leur écart, — l'une devenant plus claire tandis que l'autre se fonce (contraste de tons) et chacune se compliquant de la complémentaire de l'autre (contraste de teintes). Ces réactions colorées réciproques s'exerceront dans une proportion qui dépendra du degré de luminosité et de saturation de chacune des teintes et on perçoit là la relation qui lie contrastes de teintes et contrastes de tons.

Naturellement, ces principes n'ont pas une vertu magique. Ils ne seront efficaces que sous le pinceau d'un peintre authentique. Dans le passé, l'œuvre de Delacroix offre une éloquente vérification de leur valeur. Et nous voyons aujourd'hui M. Paul Signac en tirer des effets d'une richesse et d'une variété inépuisables.

(1) Voir l'Art moderne du 12 juin 1904.

(2) Galerie Druot, 114, rue Faubourg-Saint-Honoré.

En amples ondes, ses colorations s'épandent, se dégradent, se rencontrent, se pénètrent et constituent une polychromie apparée à l'arabesque linéaire. La palette avec laquelle il exprime ces jeux et ces conflits n'admet que des couleurs pures. A les supposer rangées dans l'ordre spectral, le peintre dégradera entre elles les couleurs contiguës, instituant de la sorte, autant que possible, les teintes du prisme, et les rabattra avec du blanc pour créer leur gamme de tons. Elles se juxtaposeront sur la toile par séries de touches en concurrence vitale qui correspondront à la couleur locale, à celle de l'éclairage, aux reflets de tel ou tel ordre. L'œil percevra leur mélange optique à l'état naissant. Par la juxtaposition de ces éléments sera assurée la variété du coloris, par leur pureté sa fraîcheur, par leur mélange optique un éclat lumineux, puisque, à l'inverse du mélange pigmentaire, tout mélange optique tend vers la clarté. C'est la technique de la division. Il semble bien qu'elle favorise, mieux qu'aucune autre, l'effort d'un peintre vers une harmonie totale. Elle est, d'ailleurs, singulièrement souple et, par son moyen, M. H.-E. Cross, M. Van Rysselberghe, d'autres encore, et naguère le très admirable Georges Seurat, ont manifesté, eux aussi, des personnalités foncièrement distinctes. Elle a été monographiée par Paul Signac même dans un livre (1) de la plus abondante et de la plus rigoureuse documentation.

Cette opulence chromatique qui paraît aux toiles de Paul Signac décore des compositions volontaires, audacieuses et rythmiques à propos desquelles il est licite peut-être d'écrire ici le nom de quelque héros de l'art de peindre, un Poussin, un Lorrain... Un jour qu'ils feuilletaient ensemble le *Liber Veritatis*, Goethe dit à son interviewer fidèle :

« Ils ont, ces tableaux, la plus grande vérité sans ombre de réalité. Claude Lorrain connaissait par cœur le monde réel jusque dans le plus petit détail, et il s'en servait comme d'un moyen pour exprimer le monde que renfermait sa belle âme. C'est là le véritable idéalisme, il sait se servir de moyens réels de telle façon que le vrai, en apparaissant dans l'œuvre, donne l'illusion d'une réalité. »

FÉLIX FÉNEON

NOTES DE MUSIQUE

Le Deuxième Concert populaire.

Le *Nouveau Monde*, qui ouvrait le programme du deuxième Concert populaire, est la cinquième et dernière symphonie d'Anton Dvorak, l'un des fondateurs de l'école tchèque, mort à Prague le 1^{er} mai dernier, au moment même où l'exécution de sa *Sainte-Ludmilla* venait de remporter un éclatant succès. Elle fut écrite aux Etats-Unis en hommage à la nation américaine qui avait accueilli et célébré le compositeur en l'appelant à la direction du Conservatoire de New-York. C'est une œuvre claire et prime-sautière, classiquement bâtie sur des thèmes d'une saveur piquante qui semblent empruntés au folklore local. La première partie, développée en *allegro molto* après une courte introduction, repose sur deux idées reliées par une transition ingénieuse. C'est peut-être la meilleure page de la partition, qui a pour qualités essentielles la concision, la logique et la sûreté d'écriture. Le thème du *largo*, d'essence pastorale, joliment traité et habilement instrumenté, a également été très goûté. L'ensemble de l'œuvre, pour n'atteindre point à une émotion profonde, n'en a pas moins plu par la fraîcheur et la personnalité de l'inspiration, sur laquelle les influences étrangères paraissent n'avoir eu que peu de prise.

En première audition également, M. Sylvain Dupuis a fait entendre au même concert le *Triptyque* pour chant et orchestre de M. Victor Vreuls, qui s'est rapidement classé parmi les musiciens les plus en vue de la nouvelle génération. Ce *Triptyque* est

(1) D'Eugène Delacroix au neo-impressionisme, Paris, 1899, un vol. in-16 de 108 pages. Chez Fasquelle.

composé de trois pièces de Verlaine arbitrairement réunies et formant un fort beau poème lyrique dont les thèmes, au nombre de quatre, sont exposés et rappelés dans le développement symphonique de l'œuvre. La voix étendue, particulièrement belle dans le registre grave, de M^{me} Paquot-D'Assy, a donné à celle-ci de l'ampleur et du caractère, tandis que l'orchestre faisait valoir la ligne expressive, d'une émouvante mélancolie, de l'accompagnement instrumental. Celui-ci serre de si près le texte que pour souligner les vers célèbres

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville

l'auteur n'a pas dédaigné les ressources — discrètement employées — du commentaire imitatif, d'un effet délicieux. Le *Triptyque* annonce un compositeur armé pour le drame lyrique.

La virtuosité était représentée par un violoncelliste catalan, M. Pablo Casals, qui est plus qu'un virtuose : un musicien. L'interprétation parfaite du Concerto de Lalo et, mieux encore, celle de la Suite de Bach pour violoncelle solo, jouée avec un style, une aisance, une expression et une autorité remarquables, ont révélé en M. Casals un artiste accompli. L'auditoire lui a fait le plus chaleureux accueil.

Cette intéressante séance a été clôturée brillamment par une excellente exécution de la *Fiancée du timbalier* de Saint-Saëns, chantée par M^{me} Paquot-D'Assy.

O. M.

Les Dix Sonates pour piano et violon de Beethoven, par MM. Bosquet et Chaumont.

Que c'est bon de pouvoir dire : « J'ai entendu exécuter admirablement une série d'œuvres qui comptent parmi les plus belles que l'homme ait jamais créées ! »

Oui ! MM. Bosquet et Chaumont sont de merveilleux artistes, et ils sont supérieurs à beaucoup d'autres parce qu'ils ne songent pas à faire valoir leur personnalité : quand ils jouent du Beethoven, par exemple, ils veulent avant tout faire revivre l'âme du géant de Bonn et ils le font avec cette sobre et fervente gravité qui conquiert les cœurs et crée autour d'eux une atmosphère de profonde intimité et de tension totale vers ce qui fait l'objet de leur entreprise d'art.

M. Bosquet surtout. On lui a reproché une certaine sécheresse : si cette sécheresse consiste à atténuer les mièvreries, les alanguissements et les quelques concessions aux goûts du temps qui subsistent encore dans le Beethoven non encore libéré de 1800, eh bien ! alors j'aime cette sécheresse ! Elle est la preuve d'une baine sainte contre les partisans des « signolages » qui flattent l'oreille au détriment du cœur. M. Chaumont, comme M. Bosquet, se rend de plus en plus compte de ce qu'il y a de vain dans la pure virtuosité, et particulièrement dans certains coups d'archet un peu « râlés » dont il avait l'habitude autrefois et dont, à la dernière séance surtout, il s'est presque totalement corrigé.

Les deux artistes ont exécuté les dix sonates sans suivre l'ordre chronologique. Au cours des trois séances, ils en ont égrené le chapelet en commençant par les deux premières (op. 12, nos I et II), qui datent à peu près de la même époque que la *Sonate pathétique* (1799) et qui sont encore très imprégnées du souffle aristocratique et léger du XVIII^e siècle. La troisième (op. 12, n° III), exécutée à la deuxième séance, a été composée en même temps que les deux premières. Puis vint un second groupe (op. 23 et op. 24, ancien 23, n° II), contemporain de la *Sonate Clair de lune* et de la *Sonate avec marche funèbre* (1800-1801) ; enfin une troisième série (op. 30, nos I, II et III), datant entièrement de 1802. La *Sonate à Kreutzer*, exécutée la dernière de toutes, est de 1803, année de la *Deuxième Symphonie*. Neuf ans après seulement, Beethoven compose la *Sonate en sol majeur*.

Le public a donc pu se rendre compte d'une façon parfaite de l'évolution suivie par le génie de Beethoven. Haydn et Mozart le dominent encore en 1789 ; puis, de 1800 à 1803, des horizons nouveaux s'ouvrent à lui : il s'épanouit largement, se libère graduellement pour aboutir, en 1804, à l'*Héroïque* et à l'*Appassion-*

nata. Mais il n'a pas encore atteint le summum : il se concentre de plus en plus, sa vision devient insensiblement plus intérieure, plus idéale et en même temps plus proche de la nature ; et quand, en 1812, il écrit sa dernière Sonate de piano et violon en même temps que sa *Septième Symphonie* et sa *Huitième Symphonie*, on peut dire qu'il a intellectuellement donné le maximum de ce qu'il peut donner. La *Neuvième Symphonie*, les dernières Sonates et les derniers Quatuors ne seront que la consécration intensifiée d'un état d'âme définitif atteint déjà vers 1810-1812. La *Sonate en sol majeur*, rarement entendue, montre dans toute sa concentration, et plus spécialement dans son amour profond de la nature (plus vrai encore que dans la *Pastorale*), le génie totalement libéré du maître.

CH. V.

Concert Francis Macmillen.

M. Macmillen est un jeune Australien, élève de M. Thomson, qui, certes, fait honneur à son maître. Gracile comme un roseau, la physionomie fine et délicate, des yeux étonnamment vifs et rêveurs : tel il est et tel il joue.

Le *Concerto en sol mineur* de Max Bruch exige de la force et une fouge peu communes : la grâce adolescente et un peu féminine du jeune artiste l'empêche d'y mettre ces qualités, qu'il acquerra sans doute plus tard, car au point de vue du sentiment et de la compréhension, l'œuvre fut interprétée comme elle doit l'être.

Dans tous les morceaux qui veulent, outre de la virtuosité, de la grâce, de la finesse, de la distinction et une certaine fouge qui s'exprime non par l'élan, mais surtout par le rythme, M. Macmillen fut parfait ; surtout dans la très amusante *Danse bohémienne* et dans le *Saltellato caprice* d'Alberto Randegger, jeune œuvre étonnamment lumineuse et printanière, sorte de « pointillé » musical, dans lequel toutes les ressources du violon triomphent joyeusement et spontanément.

M^{lle} Minnie Tracey a des procédés trop uniformes. Dans l'air d'*Alceste* : « Non, ce n'est pas un sacrifice ! » elle passe continuellement et sans transition du *pianissimo* au *fortissimo*, donnant ainsi une impression de « montagne russe » bien peu conforme aux exigences de cette merveilleuse déclamation lyrique de Gluck, qui est faite de simplicité. Que c'est donc difficile d'être simple !

M^{lle} Tracey, tout en abusant de la demi-teinte, ou, pour mieux dire, du « quart-de-teinte », chante infiniment mieux les airs dans lesquels le sentiment dramatique est absent. Et quand le « quart-de-teinte » est de saison, c'est incomparablement exquis : aussi le *Willst du dein Herz mir schenken?* de Bach et le *Schlaflied* de Wagner furent-ils interprétés par elle de la façon la plus délicieuse, d'autant plus que l'expression — fort sympathique — de son visage reflétait avec beaucoup de justesse les sentiments qu'elle exprimait.

CH. V.

LA MUSIQUE A GAND

Premier Concert d'hiver.

M. Fritz Kreisler a justifié une fois de plus le renom dont il jouit dans le monde artistique. Cet admirable virtuose est doué d'un jeu à la fois précis et brillant. Plein de nerf et de sûreté dans le *Concerto en ré majeur* de Beethoven dont il a fait valoir la belle ampleur symphonique, il s'est montré délicat et impeccable dans l'étonnant *Trille du diable*. Bien qu'il ait joué dans des conditions plutôt défavorables, son succès a été grand et sans réserves.

Cette saison encore, le Cercle des Concerts d'hiver s'est assuré le concours précieux de M. Brahms. Sous l'habile et intelligente conduite du directeur des Concerts populaires d'Angers, l'orchestre a fait preuve des plus sérieuses qualités d'ensemble et de

compréhension. Nous connaissons peu de chefs d'orchestre possédant la sûreté et la largesse de vue de M. Brahms. Le programme se composait de plusieurs œuvres encore inconnues à Gand. La *Symphonie en la* de Mozart, entre autres, dont l'orchestre a détaillé à merveille la grâce exquise et sereine ; le prélude de *Sainte-Elisabeth de Hongrie* de Liszt, page inspirée çà et là d'une mystique grandeur, mais non exempte des longueurs et des trivialités fréquentes chez l'auteur de *Maxime*. L'ouverture du *Roi Lear* de Berlioz, bien que datant des débuts du maître, est déjà d'une puissante envolée, tout imprégnée de l'imposante majesté des drames shakespeariens. Enfin, la *Fantasie sur un thème populaire* de Théodore Ysaÿe ajouta à cette soirée une note pimpante et claire. Cette œuvre endiablée, curieusement orchestrée, a été très appréciée. L'auteur, qui assistait à l'exécution, a été vivement ovationné.

F. V. E.

Chronique judiciaire des Arts.

Un directeur de spectacles qui vend son établissement avant l'expiration de l'engagement d'un artiste de sa troupe est-il, par ce fait, délié de son obligation envers ce dernier ?

Telle est la question que vient de résoudre la cinquième chambre du tribunal de la Seine. Engagés en qualité d'acrobates au théâtre de l'Alhambra pour une durée de deux mois à partir du 19 septembre 1903 aux appointements mensuels de 3,000 francs, les trois frères Lockford ne purent remplir entièrement leur engagement car le directeur, M. Silvestre, avait vendu dans l'intervalle le théâtre à un impresario anglais.

« Veuillez nous payer le solde de nos appointements, soit 4,180 francs », demandèrent les Lockford à M. Silvestre.

— « Je ne vous dois plus rien puisque je cesse d'être directeur de l'Alhambra », répliqua ce dernier.

Le tribunal n'admit pas, et cela se conçoit, ce mode nouveau de libération et condamna M. Silvestre à payer aux virtuoses du trapèze les appointements réclamés.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles : *Salon des Aquarellistes* (Musée de peinture moderne), Cercle d'art *Le Lierre* (Galerie Royale). Exposition de MM. Impens, P. Stobbaerts et Van Esbroeck (Cercle artistique).

Le peintre Jules Raeymaekers, qui mourut il y a quelques semaines à Houffalize, — au cœur de l'Ardenne dont plusieurs de ses toiles célèbrent avec émotion la pathétique beauté, — a eu la touchante pensée de léguer sa maison à l'Etat pour qu'elle serve gratuitement de résidence à des artistes désireux de faire des études de paysage en Ardenne et jugés dignes de cette faveur par l'Académie royale de Belgique.

Chacun de ces artistes ne pourra occuper la maison pendant plus de deux années. Les revenus d'un autre immeuble, légué également à l'Etat, serviront à l'entretien de la maison d'Houffalize, l'excédent de ces revenus devant former, au bout d'un certain nombre d'années, une bourse d'études pour de jeunes peintres désignés par l'Académie.

Le caractère généreux, artiste et délicat du défunt est tout entier dans cette disposition testamentaire, dont l'exécution perpétuera son culte pour des sites qu'il aimait d'un amour profond. Et sa modestie s'exprime dans une clause du testament par laquelle il interdit, après sa mort, toute exposition de ses œuvres.

A l'occasion des fêtes de 1905, il est question d'organiser, avec l'appui de la ville de Bruxelles, un festival en trois journées d'œuvres symphoniques et vocales dues à des compositeurs

belges. Ce festival, qui serait dirigé par Eugène Ysaÿe, résumerait l'évolution de l'art musical en Belgique depuis 1830 et grouperait les principaux virtuoses sortis de nos écoles.

Le programme est superbe et nous souhaitons vivement qu'il soit réalisé.

On sait que Maurice Maeterlinck a écrit deux drames spécialement destinés à servir de texte à des partitions musicales. L'un, *Ariane et Barbe-Bleue*, a été confié par lui à M. Paul Dukas, qui a presque achevé de le mettre en musique. On est en droit d'attendre de l'auteur de *L'Apprenti sorcier* et de la *Symphonie en ut* une œuvre de haute valeur et de sérieux intérêt.

La partition de l'autre drame, *Sœur Béatrice*, devait être écrite par M. Gabriel Fauré. Surchargé de travail, absorbé par la maîtrise de la Madeleine et par sa classe de composition au Conservatoire, M. Fauré a été obligé d'abandonner sa collaboration avec M. Maeterlinck, qui vient d'autoriser un jeune compositeur, M. Moret, à composer la musique de son œuvre.

Annonçons aussi, à propos de M. Maeterlinck, qu'un autre musicien de la nouvelle génération, M. Henry Février, travaille à une partition (ouverture, entr'actes et musique de scène) destinée à accompagner les représentations de *Monna Vanna*.

Pepita Jimenez, la comédie lyrique de MM. Albeniz et Money-Coutts tirée du célèbre roman de Jean Valera, passera à la Monnaie courant. En voici la distribution : M^{lle} Baux (Pepita), M^{lle} Maubourg (Antonjon), M. L. David (don Luis de Vargas), M. D'Assy (don Pedro de Vargas), M. Belhomme (le vicaire), M. Boyer (le comte Genzahar).

Cet ouvrage sera précédé d'un lever de rideau, œuvre de jeunesse de M. Albeniz, intitulé *L'Ermitage fleuri* et dont les interprètes seront M^{lle} Eyrems, M^{me} Paulin, M^{lle} Tourjane, MM. Forgeur, Coisso, Libet et Crabbé.

Aussitôt après la première de *Pepita Jimenez* commenceront, à l'orchestre, les répétitions de *Martille*, drame lyrique de MM. Albert Dupuis et Edmond Cattier, actuellement à l'étude et qui passera dans le courant de janvier.

La deuxième représentation de *Alceste*, avec le concours de M^{me} Litvinne, aura lieu mardi.

La prochaine représentation de M. Ernest Van Dyck dans *Tannhäuser* est fixée à samedi. La semaine prochaine, M. Van Dyck — dont le succès fut éclatant jeudi dernier — chantera la *Valkyrie*. La direction prépare en outre une reprise de *Tristan et Isolde*.

Mardi prochain, représentation, au Cercle artistique, de la *Gioconda* de Gabriele d'Annunzio avec le concours de M^{me} Suzanne Desprès et de M. Lugné-Poe.

C'est vendredi prochain que le théâtre du Parc donnera la première représentation des trois œuvres nouvelles : *Le Grillon du foyer*, *Discipline* et *Asile de nuit* que nous avons annoncées. Les matinées littéraires sont consacrées à Léon Cladel. Conférence par M^{lle} J. Cladel, représentation de *L'Ancien* et de *Les Argentys*.

Le théâtre Molière a voulu faire connaître une pièce de Jules Lemaitre encore inédite à Bruxelles, *Mariage blanc*, qui appartient au répertoire de la Comédie française. Cette œuvre n'aura qu'un nombre restreint de représentations, l'*Aiglon* devant passer prochainement. Aujourd'hui dimanche, *Mariage blanc* sera joué en matinée et le soir.

Concerts de la semaine :

Dimanche 18, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert : *Judas Macchabée* de Haendel. — A 7 h. 1/2, concert de « l'Union postale » avec le concours de M^{lle} Collini, MM. G. Wauquier, Fonteyn, Kneip et J. Janssens. (Grande-Harmonie.)

Lundi 19, à 8 h. 1/2, deuxième concert Grickeboom avec le concours de M^{lle} Cécile Thiévenet et de M. I. Albeniz. L'orchestre sous la direction de M. Grickeboom. (Grande-Harmonie.)

Mardi 20, à 8 h. 1/2, deuxième séance Hennesse, G. Liégeois, Frémolle, avec le concours de M^{lle} E. Delhez, MM. Beauck, Queeckers, L. Liégeois et Delatte. (Ecole centrale technique, rue Berekendael.)

Mercredi 21, à 8 h. 1/2, *Les trois Sonates de Sjögren*, par MM. G. Lauweryns et Ed. Lambert. (Salle Erard.)

Jeudi 22, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M^{me} Arcetowska. (Grande-Harmonie.)

Conférences :

Dimanche 18, à 4 heures, *L'Architecture aux États-Unis d'Amérique* (avec projections), par M. Paul Saintenoy. (Société centrale architecture, Palais de la Bourse.)

Mardi 19, à 8 h. 1/2, *Maurice Maeterlinck*, par M. Jules Desrée. (Section d'art, Maison du Peuple.) — Lecture d'*Ambidextre*, journaliste, par M. Edmond Picard. (Salle Le Roy.)

Le concours d'interprétation vocale (classe du directeur) de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles aura lieu lundi 26 décembre, en la grande salle du Musée communal d'Ixelles.

MM. Jaspar et Zimmer donneront mardi prochain à Liège, à la salle Renson, leur deuxième séance musicale. Au programme : Sonates en si mineur de G. Samazeuilh, en mi majeur de Haendel; en mi bémol de Beethoven.

Le prince Albert visitera officiellement les travaux de l'Exposition de Liège, et notamment ceux du palais des Beaux-Arts, le 12 janvier prochain. Un déjeuner lui sera offert dans la salle des fêtes du Conservatoire de musique.

On nous écrit de Madrid que nos compatriotes M^{me} Clotilde Kleeborg-Samuel, M^{lle} Elsa Rüegger, M. Grickeboom, son élève M. Perello et M. Léon Van Hout viennent d'obtenir un succès exceptionnel aux cinq séances pour lesquelles ils étaient engagés par la Société philharmonique madrilène.

A ces concerts ont été exécutés, outre un choix d'œuvres classiques, plusieurs compositions modernes très importantes. Parmi celles qui ont produit la plus heureuse impression, citons le Quintette de César Franck, celui de Brahms, le premier quatuor de G. Fauré, les trios de Lalo et d'Arensky, etc.

Le succès de ces remarquables artistes a été si décisif qu'ils ont été engagés pour une nouvelle série de concerts qu'ils donneront l'année prochaine.

La *Schola cantorum* donnera vendredi prochain, sous la direction de M. Vincent d'Indy, la première audition intégrale des trois dernières parties de l'*Oratorio de Noël* de J.-S. Bach.

Le troisième concert mensuel aura lieu le vendredi 27 janvier. Il sera consacré à une reprise de l'*Orfeo* de Monteverdi qui causa l'an dernier une si grande sensation dans le monde musical.

En février aura lieu la première audition à Paris de l'*Incarnazione di Poppea*, la dernière œuvre du même Monteverdi, contre l'*Orfeo* fut la première. On pourra ainsi juger du chemin parcouru par ce grand musicien dramatique dont les œuvres sont, on le verra, de tout point dissemblables; mais si l'une dénote plus d'exubérance et de jeunesse, si l'autre témoigne d'une plus consciente maturité, toutes deux présentent un point de ressemblance, l'admirable et très simple expression de l'âme humaine, première et essentielle qualité de toute œuvre d'art.

Annonçons, à ce propos, que la partition de l'*Orfeo*, reconstituée par M. Vincent d'Indy, paraîtra en janvier prochain au Bureau d'édition de la *Schola*.

Les négociations dont on parlait depuis quelque temps au sujet de la création d'un vaste théâtre populaire à Paris ont enfin abouti. Le *Temps* annonce que l'accord est fait entre la Ville de Paris, la Société financière constituée pour l'érection de ce théâtre et M. Albert Carré, qui en aura la direction. La nouvelle salle sera construite sur le plan du théâtre du Prince-Régent, de Munich, qui est lui-même inspiré de celui de Bayreuth avec les perfectionnements que l'expérience et les progrès de l'art scénique ont suggérés à ses architectes. Ce théâtre sera surtout destiné à l'art lyrique. Il pourra contenir quatre mille spectateurs et le prix des places variera de 50 centimes à 2 francs.

On a inauguré la semaine dernière à Paris, place Saint-Georges, le monument Gavarni, dû à MM. Denys Puech et Henry Guillaume.

Des discours furent prononcés par MM. Henri Bouchot, Léonce Bénédite et Henry Marcel.

Ce dernier, d'une forme littéraire remarquable, évoqua les héros légendaires créés par l'artiste au talent désinvolte, élégant et joli, qui fixa les types de toute une époque.

L'exposition des lithographies d'H. de Toulouse-Lautrec au Musée du Luxembourg restera ouverte jusqu'au 15 janvier. Celle de l'œuvre lithographique de Fantin-Latour, galerie Strölin, sera clôturée le 20 courant.

Le prix Nobel pour la littérature, d'une valeur de 200,000 fr., a été décerné en partage au poète provençal Frédéric Mistral et au célèbre auteur dramatique espagnol José Echegaray.

On nous écrit de Dublin que le comte Plunkett fera le 26 janvier au Musée des Sciences et des Arts une conférence sur le tombeau de Maximilien 1^{er} qui orne l'église des Franciscains à Inspruck.

Les bas-reliefs du monument sont dus en grande partie, on le sait, au sculpteur malinois Alexandre Colin qui les exécuta de 1558 à 1566.

A la vente de la succession Ridgway, à Paris, quatre panneaux de Boucher, *Les Saisons*, ont atteint 360,000 francs. Ces panneaux faisaient partie d'une décoration composée de huit toiles, dont quatre furent adjugées à la vente Weiss 575,000 francs.

On assure que M. Ridgway n'avait payé en 1848 que 17,000 fr. cette suite de peintures qui en rapporta 935,000 à ses héritiers.

Deux toiles d'Hubert Robert, *Les Monuments de Rome* et *Les*

Monuments de Paris, ont été vendues ensemble 42,000 francs. *L'Abreuvoir* et *l'Accident*, du même peintre, ont atteint chacun 15,200 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

COLLECTION

DE

TABLEAUX MODERNES

de feu M. VINCENT TOUSSAINT

ŒUVRES IMPORTANTES DE LOUIS ARTAN

GALERIE J. & A. LE ROY FRÈRES

Rue du Grand-Cerf, 6, Bruxelles

Le samedi 24 décembre 1904, à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères

Place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

PUBLIQUE

le jeudi 22 décembre 1904

le vendredi 23 décembre 1904

de 10 heures à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez MM. J. et A. Le Roy frères
place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres
contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

« La Gioconda », tragédie de Gabriele d'Annunzio (OCTAVE MAUS). — Le Salon des Aquarellistes (O. M.). — Mariage blanc (GEORGES RANCY). — « Tristan et Isolde » à l'Opéra (M.-D. CALVOCORESSI). — Notes de musique. *Le Premier Concert du Conservatoire* (O. M.). *Les Sonates de Sjögren*, par MM. Lauvoeryns et Lambert. *Lieder-Abend de Mme Arctowska* (Ch. V.). — La Vente Artan. — Petite Chronique. — Table des matières.

LA GIOCONDA

Tragédie de Gabriele d'Annunzio (1).

Devançant d'un mois la première « officielle » qu'il donnera le 20 janvier à Paris, le théâtre de l'Œuvre vient d'offrir au Cercle artistique de Bruxelles la primeur de la *Gioconda*, tragédie en quatre actes de Ga-

(1) Représentée pour la première fois en italien à Palerme le 15 avril 1899, en français au Cercle artistique de Bruxelles le 20 décembre 1904 (traduction G. Héréle).

briele d'Annunzio, l'une des trois œuvres scéniques réunies sous le titre : *Les Victoires mutilées*. Pour la première fois nous est apparue dans sa vie fictive l'une des créations de cet écrivain fécond et illustre dont chaque livre, dont chaque drame excite tumultueusement en Italie les admirations et les colères. Et ici, comme là-bas, l'impression des spectateurs a été diverse, l'enthousiasme des uns compensant — largement d'ailleurs — l'hostilité des autres.

On ne peut contester à d'Annunzio des dons merveilleux de poète lyrique, de dramaturge pathétique, voluptueux, dominateur. Sa *Gioconda* est émouvante dans son symbolisme altier. Elle proclame nettement l'antagonisme de l'artiste et des convenances sociales, — de l'Art et de la Vie. Elle affirme avec hauteur que le génie échappe à la morale, qu'aucun obstacle ne doit entraver son libre essor. « Moi, dit le statuaire Lucio Settala, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la Nature. Je suis dans ma loi, fussé-je au delà du Bien. »

Mais l'homme, en Lucio, combat avec violence la thèse audacieuse de l'artiste, et sa conscience est le théâtre du conflit passionnel qui confère au drame sa force émotive.

C'est une femme admirablement belle, Gioconda Dianti, qui a inspiré à Lucio le chef-d'œuvre qu'il vient de sculpter. Il brûle pour elle d'une flamme ardente : c'est le foyer auquel s'échauffe son génie, la torche qui éclaire son ascension vers la gloire. Et cet amour désespère la créature de bonté et de dévouement que le

sort lui a donnée pour compagne, — l'Épouse, la Mère.

Lesquels l'emporteront, de ses aspirations ou de ses devoirs? Et quel sacrifice sera pour lui plus irréparable, l'immolation de son art ou celle de l'amour fidèle, profond et tendre de Silvia? « Le jeu de l'illusion m'a uni à une créature qui ne m'était pas destinée. C'est une âme d'un prix inestimable, devant laquelle je me prosterne et j'adore. MAIS JE NE SCULPTE PAS LES AMES! Celle-là ne m'était pas destinée... Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, parce que j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes... »

Lucio a tenté de s'évader dans la mort. L'amour de Silvia l'a ramené à la vie. Ses mains vigilantes et attentives ont pansé sa blessure, sans arriver à guérir la plaie saignante de son cœur.

Tel est, en raccourci, le sujet des deux premiers actes. Il est d'un intérêt dramatique puissant et atteint son point culminant dans une scène au cours de laquelle Lucio fait à son ami Cosimo Dalbo, revenu d'un lointain voyage, la confession de ses tortures. Le dialogue, illuminé d'éclairs lyriques, s'élève aux plus poignantes expressions de l'amour et de la douleur. Il classe M. d'Annunzio parmi les grands tragiques, parmi ceux qui ont exprimé en termes définitifs une parcelle de la vie morale de l'humanité.

Pourquoi faut-il que les deux actes par lesquels s'achève la tragédie troublent, affaiblissent et glacient finalement ces vibrantes impressions? Sur le drame ébauché se greffe une anecdote dont les intentions symboliques demeurent obscures et qu'explique seule, sans la justifier, la dédicace de l'œuvre : « Pour Éléonora Duse aux belles mains. »

Ces belles mains de la Duse, — les mains diligentes de Silvia qui ont écarté la mort du chevet de Lucio, — ces mains vont disparaître à jamais dans une épouvantable catastrophe. Voici :

Avertie de ce que, tous les jours, la Gioconda guette dans l'atelier, au pied de la statue née de sa chair, pétrie de sa beauté, le retour de Lucio, Silvia veut tenter un effort désespéré. Elle ira, à l'heure dite, disputer à sa rivale son pauvre amour meurtri et humilié.

La rencontre a lieu, tragique, émouvante, encore qu'elle ne soit, au fond, sous une forme nouvelle, qu'une redite du dialogue précédent. « Ce lieu, dit la Gioconda en désignant l'atelier, est hors des lois et des droits communs. C'est ici qu'un sculpteur fait des statues. Il y habite seul avec les instruments de son art. Or, je ne suis, moi, qu'un instrument de son art. La Nature m'a envoyée vers lui pour lui porter un message et pour le servir. J'obéis : je l'attends pour le servir encore. S'il arrivait à cette heure, il pourrait reprendre l'œuvre interrompue, qui avait commencé à vivre sous ses doigts....

— Vous dites, réplique Silvia, que la Nature vous a envoyée vers lui pour lui porter un message. Eh bien, il l'a écouté, il l'a compris et il y a répondu par une œuvre sublime. Que pourrait-il encore tirer de vous? Et que pourriez-vous lui donner encore? Il n'est pas permis d'atteindre deux fois le même sommet, d'opérer deux fois le même prodige... »

A bout d'arguments, elle invente ce mensonge : c'est Lucio qui l'a envoyé. Il chasse la Gioconda... Alors se passe cette chose effroyable, qui précipite subitement le drame des sommets du symbolisme dans les bas-fonds d'un mélodrame vulgaire : « Cette statue qui est mienne, s'écrie la Gioconda dans un accès de rage, qui m'appartient, faite avec la vie qu'il a exprimée de moi goutte à goutte, eh bien, je la briserai, je l'abattrai!... »

Silvia s'élance pour l'en empêcher. Les deux femmes luttent un instant. La statue s'incline, tombe avec fracas et brise les mains de Silvia, — ses mains de bonté et de pardon qui avaient sauvé Lucio...

Mutilée, définitivement abandonnée, la malheureuse, retirée loin de Florence, sur le rivage de la mer, n'a plus dans sa douleur que l'affection de sa fille et celle d'une petite créature étrange, mi-fée, mi-mendiante, parée d'algues et de coquillages, dont l'apparition inopinée en ce drame de passion et de philosophie demeure aussi inexplicable que l'horrible mutilation infligée à l'héroïne.

« ... Les sirènes de la mer
La voulaient pour sœur. »

Mais j'y songe. La Sirenetta — c'est le nom de l'enfant imprégnée d'eau saline, émergée de la mobilité des flots — n'est-elle pas une définition ironique de l'œuvre? Car les sirènes finissent, comme chacun sait, en queue de poisson...

Il eût été logique de faire périr Silvia sous le poids de la statue écroulée. L'art broyant l'amour qui entrave son essor, n'était-ce pas l'idée génératrice du drame? Et cette conclusion eût évité à M. d'Annunzio un quatrième acte désespérément vide. Ah! l'horreur de ces moignons, de ces linges sanglants...

Dans la *Vénus d'Ille* de Mérimée, l'étreinte d'un bronze aux yeux incrustés d'argent, à l'expression féroce, tue l'imprudent qui, le jour de ses noces, a passé au doigt de la divinité païenne son anneau nuptial. M. d'Annunzio a-t-il craint, s'il ressuscitait cette catastrophe, d'être accusé de plagiat? Mais nul symbolisme n'a guidé l'inspiration de Mérimée, et le sort de Silvia, pour être semblable à celui d'Alphonse de Peyrehorade, eût été dicté par des lois si différentes qu'il n'eût évoqué aucune antériorité fâcheuse, — pas plus qu'on n'en pourrait trouver, malgré son titre, dans la *Fille aux mains coupées* de Pierre Quillard.

Quoi qu'il en soit, la représentation de la *Gioconda* fait

honneur à la direction du Cercle qui en a pris l'initiative, à M. Lugué-Poe qui l'a inscrite à son répertoire. M^{me} Suzanne Desprès y fut parfaite de vérité, desobriété, de passion contenue, de résignation. Une fois de plus elle a montré la souplesse extraordinaire d'un talent qui lui permet d'incarner avec une autorité égale *Phèdre* et *Poil de carotte*, — les deux pôles de la littérature dramatique. M. Henry Burguet composa un Lucio Setalla tour à tour faible et emporté, abattu et véhément, tendre et cruel, d'une saisissante illusion. Et M^{lles} Deraisy, Ventura, Dorval, MM. Lugué-Poe et Saillard complétèrent un ensemble remarquable, d'une cohésion et d'une tenue irréprochables.

OCTAVE MAUS

Le Salon des Aquarellistes.

S'il est parmi les visiteurs d'aujourd'hui quelqu'un de ceux qui assistèrent, il y a quarante-cinq ans, à la première exposition des aquarellistes sa surprise doit être profonde. Aux fragiles lavés de jadis, montés sur un bristol aux larges marges, encadrés d'une baguette de bois, ont succédé des œuvres solides, d'un relief puissant, d'une richesse de coloris égale à celle des peintures à l'huile auxquelles elles ont emprunté leurs bordures d'or. Nul champ isolateur : à part les quelques numéros relégués dans la salle d'entrée, sorte d'antichambre de l'exposition, toutes les aquarelles du Salon se présentent « vêtues en tableaux ». Elles affectent, au lieu de l'aspect sommaire d'une notation rapide, un caractère définitif. La révolution, amenée par étapes successives, est accomplie. Les spécialistes de la peinture à l'eau ont entraîné les aquarellistes occasionnels, et désormais la Belgique possède une école homogène dont le coude à coude annuel stimule les énergies et élargit l'horizon.

Après quelques hésitations, les individualités se sont nettement accusées et, malgré l'identité de l'effort, presque exclusivement dirigé vers l'expression de la nature, la diversité des tempéraments s'affirme. Voyez les pittoresques *Intérieurs*, la *Plage hollandaise* et le *Béguinage* de Stacquet. Comparez-les aux sites hollandais si habilement interprétés par H. Cassiers, aux vues de villes de Pecquercu, aux paysages d'Uytterschaut, d'Hagemans, d'Hoeterickx, de Thémon, de Titz, au clair *Dimanche* de Verheyden, vous constaterez le développement de personnalités bien distinctes. De m^{me} F. Charlet, qui jadis marchait dans le sillon de Ch. Bartlett, se dégage de toute influence et crée un art original, dont le caractère voilé et mystérieux a du charme. M^{me} Gil-soul affirme, elle aussi, dans ses éclatantes études de fleurs, une personnalité. M. Marcette poursuit avec constance l'étude de la fluidité des eaux, de la limpidité des ciels. M. Delaunoy pénètre l'âme des cathédrales et s'élève, dans ses recherches d'expression et de sentiment, à d'émouvantes conceptions. M. Klnopff évoque avec une élégance patricienne, en des dessins rehaussés, des souvenirs de la Flandre où il reçut ses premières impressions d'art. M. Abry, momentanément libéré de l'anecdote militaire, défend avec une ferveur d'archéologue et une piété d'artiste les coins d'Anvers menacés par la pioche des démolisseurs. M. Lynen illustre de croquis précis comme des miniatures d'illusoires chroniques d'autrefois, tandis que M. Romberg instantanéise d'énourdisantes fantasias marocaines.

Si les talents varient, la sincérité, la bonne foi sont identiques. La *Famille* de Jacob Smits accuse, avec quelque lourdeur d'exécution, une intention allégorique que réalise par le seul prestige d'un art plus vrai et plus profond M. Constantin Meunier dans son *Mineur*. M. Eugène Smits aligne quelques figures d'une harmonie précieuse dont l'une, *Un bel oiseau*, rappelle les plus jolies

inspirations du XVIII^e siècle anglais. Enfin, d'intéressantes recherches d'expression synthétique caractérisent le *Soir dans la campagne romaine* de J. Delvin et les paysages d'A. Donnay, tandis que MM. J. De Vriendt et Th. Lybaert demeurent rivés aux préceptes immuables de l'Académie.

Quelques artistes étrangers apportent au Salon des Aquarellistes un appoint attrayant. A citer parmi les envois marquants le *Rapas sur la bruyère* de Ch.-W. Bartlett, dont les plans paraissent être mieux équilibrés, les compositions un peu théâtrales de G. La Touche, les amusantes gouaches de F.-J. Luigini, les *Femmes de pêcheurs hollandais* de H. von Bartels, les *Miroitements* et le *Temps pluvieux* de Max Uih, les sites de la Dyle d'André Suréda, etc.

O. M.

MARIAGE BLANC

Comédie en trois actes par JULES LEMAITRE.

Quand un sceptique se mêle d'être sentimental, il l'est avec excès : c'est le cas de Jules Lemaitre, dans ce *Mariage blanc* dont le théâtre Molière vient de nous donner avec succès quelques représentations.

C'est l'histoire assez pénible d'un viveur désabusé, Jacques de Tièvre, qui épouse par pitié ou par dilettantisme — on ne distingue pas nettement son vrai mobile — une petite phthisique, Simone Aubert. Il n'a pas compris que la sœur de la malade, la belle et florissante Marthe, est jalouse de cette enfant à qui vont tous les soins, toutes les caresses.

Le mariage se fait, malgré l'opposition du vieux docteur de la famille, mariage blanc et qui ne sera jamais consommé. Simone est heureuse. Une scène délicieuse, au crépuscule, la montre défaillant sous un baiser de celui dont elle se croit la femme. Mais Marthe ne peut plus résister à sa colère, à sa jalousie, à son amour aussi : car elle aime le mari de sa sœur. Avec une violence voluptueuse elle lui crie ses rancœurs, ses désirs, sa soif de tendresse, et elle s'offre tout entière, dans un grand cri de passion. Jacques résiste d'abord, puis son courage faiblit : bientôt, ils sont aux bras l'un de l'autre, échangeant un grand baiser d'amour. Simone les surprend et tombe inanimée. Et de la sorte, pour s'être joué, même dans un but pieux, des sentiments les plus sacrés de la nature, Jacques de Tièvre voit mourir à ses pieds, d'horreur et de désespoir, celle à qui il a voulu sacrifier sa vie.

On devine que la petite phthisique est l'âme de la pièce. Rien n'est négligé pour nous attendrir sur son sort : elle est belle, tendre, douce ; elle parle divinement bien ; elle est adorable de candeur et de naïveté. Deux ou trois fois, malgré le caractère factice et invraisemblable des situations, la salle a été vraiment émue par les adieux à la vie de cette enfant condamnée à mort. Ce sont là de gros effets, mais qui ne ratent jamais, parce qu'ils nous atteignent directement, aux fibres les plus sensibles de notre humanité. Marthe est bien dessinée : c'est la belle fille, faite pour la joie et l'amour, et qui étouffe dans son existence de garde-malade. Ses plaintes, ses crises de jalousie haineuse contre sa sœur ont un accent de vérité qui révolte et qui émeut à la fois. Jacques de Tièvre est moins intéressant : personnage un peu falot, prétentieux, désabusé des choses de ce monde, qui conçoit l'idée folle de ce mariage et qui ne réussit même pas à remplir son rôle jusqu'au bout.

La troupe du Molière, dans des décors charmants, a fort bien interprété cette pièce inégale. M^{lle} Demidoff a prêté au personnage de Marthe sa beauté ardente, son talent nerveux et passionné. M^{lle} Delmar a réussi le tour de force de nous émouvoir par sa seule grâce touchante, la simplicité de son jeu, les petites contractions mélancoliques de son visage. Le succès de la soirée a été sans contredit pour elle. M. Normand a tiré du rôle ingrat de Jacques de Tièvre tout ce qu'un artiste intelligent peut en tirer. M^{me} Dépernay et M. Grangier, l'une dans le rôle de la mère, l'autre dans celui du docteur, ont heureusement complété une interprétation tout à fait remarquable.

GEORGES RENCY

« Tristan et Isolde » à l'Opéra.

C'est vraiment dans des conditions inespérées que le chef-d'œuvre de Richard Wagner a été exécuté à l'Opéra de Paris. M^{lle} Grandjean, incroyablement en progrès, a su incarner de très belle façon l'héroïne. M. Alvarez a cette fois joint à son admirable don vocal une louable bonne volonté de mimique. M. Gresse fut un bon roi Marke. Et si M. Delmas es une basse plus grave que ne le comporte le rôle de Kurwenal, il n'en fut pas moins excellent. M^{lle} Féart, malheureusement, est un soprano à qui le personnage de Brangaene ne convient guère, mais l'orchestre a joué avec une belle ardeur. Somme toute, on serait mal venu de se plaindre, le succès a été colossal.

En présence de ce véritable triomphe, on se sent porté à des réflexions fort diverses. D'abord, on constate que, très heureusement, l'excessive réaction contre les œuvres de Wagner, que d'aucuns se sont efforcés de provoquer, n'est point née viable. Pouvait-il en être autrement? Je ne le crois pas. Quoi qu'on fasse, des œuvres qui sont véritablement belles au moment où elles sont créées conservent à travers les âges une égale beauté. En admettant même qu'on arrive à prouver que la forme ou l'esprit de la Tétralogie ou de *Tristan* « datent » — et je ne pense pas qu'on y parvienne jamais — on retrouvera toujours intactes l'inspiration et l'émotion dont chaque page est pleine. L'effort créateur d'un homme de génie continue tous les efforts antérieurs, en contredit parfois les tendances, mais n'en atténue jamais la portée. Claude Monet ni Carrière ne nous ont gâté ni Velasquez, ni le Tintoret, ni Memling, ni Rembrandt. Aucun musicien ne fera que nous ni nos petits-enfants aimions moins Wagner.

Mais, d'autre part, il faut bien constater que l'ère du wagnérisme militant est depuis longtemps close; rien ne saurait ajouter à la gloire reconnue de l'auteur de *Tristan*. Si quelques attardés ignorent encore son œuvre, s'il survient chaque jour des nouveaux venus qui doivent apprendre à connaître celui-ci, ils feront ce que chacun doit faire en présence de toute œuvre d'art : ils écouteront, liront la partition, se renseigneront dans les livres. Mais l'effort de ceux dont la tâche devrait être de précéder, d'éclairer, d'instruire, de diriger le public — la belle utopie, d'ailleurs, que voilà! — doit désormais se porter ailleurs. D'autres musiciens valent qu'on lutte pour leur gloire; parmi les morts de naguère, Franz Liszt, à l'égard de qui on se montre souverainement injuste; Moussorgsky et Borodine, que l'on méconnaît étrangement; César Franck même, dont en dépit de tous les progrès faits, le public ne connaît pas encore l'œuvre de façon assez intime. Puis il y a les vivants; chaque jour presque, des œuvres naissent qui ont droit à l'attention, à l'examen, à la diffusion.

N'écrivons plus sur ce qui est maintenant au-dessus de tout ce qu'on pourrait écrire, et ouvrons les yeux sur la vie qui jaillit partout autour de nous, afin que plus tard on ne nous méprise pas comme nous méprisons ceux qui, hier encore, ne surent ou ne voulurent pas s'ouvrir au génie de Richard Wagner.

M.-D. CALVOCORESSI

NOTES DE MUSIQUE

Le Premier Concert du Conservatoire.

En inscrivant *Judas Macchabée* au programme des concerts du Conservatoire, M. Gevaert a réalisé un projet qu'il caressait depuis longtemps et que seule l'empêchait d'accomplir la difficulté de trouver un ténor possédant la voix et le style requis. Ce ténor, il l'a découvert au théâtre de la Monnaie en W. Laffitte, qui a chanté en musicien accompli, d'une voix fraîche et bien timbrée les récits et les airs célèbres de *Judas* : « L'esprit de Dieu s'éveille en moi », « Ma voix, Seigneur, te rend hommage », « Sonne clairon! sonne l'appel » et surtout : « Trompettes éclatantes, fan-

fares triomphantes », dans lequel le ténor a lutté d'éclat avec le solo de trompette exécuté avec une pureté remarquable par M. Goeyens.

Les autres soli étaient confiés à MM. Seguin et Demest, dont il serait superflu de faire l'éloge, à M^{lle} Flament, — le plus classique et le plus émouvant des contraltos, — à M^{lles} Latinis et Van Craenenbroeck, cette dernière (à ses débuts, croyons-nous) pourvue d'un joli soprano et d'un physique agréable.

La belle sonorité de l'orchestre et des chœurs s'est déployée largement dans cette œuvre pompeuse, décorative, trop superficielle pour être pathétique, et dont M. Gevaert accentue la solennité emphatique par la lenteur des mouvements qu'il impose aux interprètes. Les chants de fête et de gloire du peuple d'Israël qui, dans le chœur célèbre,

Montent jusqu'au ciel

ont au Conservatoire la tristesse d'un hymne funèbre. Il est vrai qu'en Angleterre, où se perpétue la tradition des oratorios de Hændel, on se réjouit sur le mode mineur. *Judas Macchabée*, c'est un dimanche anglais.

O M.

Les Sonates de Sjögren, par MM. Lauweryns et Lambert.

On nous avait dit grand bien des trois Sonates du compositeur danois contemporain Emil Sjögren que MM. Lauweryns et Lambert s'étaient donné pour tâche de faire connaître au public.

Nous avons été déçu dans notre attente : car, tout en tenant compte de la défiance de soi-même qu'on doit avoir à la première audition de toute œuvre nouvelle plus ou moins complexe, il nous a paru que la musique de M. Sjögren, voulant être très originale, ne l'est guère. Fort habile, oui ! solidement charpentée et pleine de science, mais combien monocorde ! Un mélange artificiel d'italianisme (particulièrement dans les mouvements lents) et de scandinavisme, avec des emprunts aux recherches d'harmonies curieuses et de rythmes amusants d'une jeune école française qui aurait composé (dans le sens de « transiger ») avec M. Saint-Saëns.

Cela est fort intéressant, mais cela ne procure pas la joie de l'œuvre vivante, personnelle, même gauche et maladroite. Et cela est désespérément monotone, si bien qu'à la fin de la séance notre impression se résumait en ceci : La *Deuxième Sonate*? Ce sont des variations sur la première; la *Troisième Sonate*? des variations sur les deux premières!

Quant à l'interprétation : impeccable, convaincue, très méritante et dénotant chez le violoniste, M. Lambert, comme chez le pianiste, M. Lauweryns, toutes les qualités nécessaires pour exécuter des œuvres contemporaines plus définitives que les Sonates de M. Sjögren.

CH. V.

Lieder-Abend de M^{me} Arctowska

Ce qui plaît surtout chez M^{me} Arctowska, c'est sa manière absolument naturelle de chanter, naturelle à tous les points de vue : pas d'efforts physiques, bien que sa voix n'ait pas beaucoup de volume; pas d'efforts d'interprétation : rien de conventionnel, rien d'affecté; elle chante comme elle parlerait, si les circonstances la mettaient, au cours de sa vie, dans les divers états d'âme décrits par les lieder qu'elle chante. Aussi sa physionomie est-elle expressive comme elle doit l'être, c'est-à-dire simplement et sans exagération : c'est bien là le moyen de rendre la vérité même et de faire grande et noble impression.

Son programme, très varié, comportait surtout des *Lieder* allemands, du Schubert, du Robert Franz, du Richard Strauss, etc. De ce dernier, pour lequel elle a une prédilection, elle a chanté avec un goût parfait la vaporeuse *Freundliche Vision*, la *Waldseligkeit*, si empreinte du vrai sentiment de la nature, et la très délicate mélodie *Meinem Kind*. De Robert Franz, — trop peu connu et qui atteint parfois les sommets de Schubert, — elle a rendu avec intensité le romantisme profond et émouvant de *Im Herbst*. A signaler encore, parmi les choses qu'elle a particulièrement fait valoir, le difficile *Lachen und Weinen* de Schubert, *Die Quelle* de Goldmark, et le *Wiegengesang* de Humperdinck, et

enfin — ceci fut une surprise — un air inédit, plein de finesse et d'entrain, de la *Fée Urgèle* de Schulz.

M. Henusse accompagnait, avec goût et discrétion.

Ch. V.

LA VENTE ARTAN

Hier à eu lieu, sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, la vente de la collection de feu M. Vincent Toussaint, remarquable surtout par l'importante série de tableaux de L. Artan réunis par le défunt.

L'Etat a acquis pour le Musée de Bruxelles, au prix de 3,000 francs, l'une des plus belles marines (cataloguée sous le n° 4).

Voici quelques-unes des principales enchères :

L. ARTAN, n° 1, *Marine*, 3,000 francs; n° 2, les *Dunes à Nieuport*, 950; n° 3 *Marine*, 1,000; n° 4, *Marine*, 3,000; n° 6, *Marine*, 1,000; n° 10, *Marine*, 1,500; n° 11, *Marine*, 1,000. — H. DE BRAEKELEER, n° 64, *Intérieur de cabaret*, 950. — J. DE GREEF, n° 67, *Paysage*, 1,025. — DIAZ, n° 69, *Paysage*, 2,400. — DAVID OYENS, n° 71, *Une Crèche en Hollande*, 925.

Total : 32,653 francs.

PETITE CHRONIQUE

Une exposition de pastels sera ouverte au Cercle artistique du 26 décembre au 8 janvier. Elle réunira des œuvres de M^{lle} B. Art, M^{me} J. Wytman, MM. G. Buysse, Frantz Charlet, O. Coppens, A. Marcelle, G. Meunier, G. Mörren, H. Richir, L. Rotthier et R. Wytman.

La clôture de l'exposition de la Société des Aquarellistes est fixée à mercredi prochain, à 4 heures.

Le jury des médailles de l'Exposition de Liège a arrêté son choix sur les artistes suivants :

Médaille de l'Exposition des Beaux-Arts : 1^{er} prix (3,000 fr.), M. Godefroid Devreese; 2^e prix (1,000 fr.), M. Paul Du Bois.

Médaille de l'Exposition industrielle : 1^{er} prix (2,500 fr.), à M. Paul Du Bois; 2^e prix (800 fr.), MM. G. Devreese et Louis Dupuis.

Le jury était composé de MM. Alph. De Witte, président, vicomte de Jonghe, Ch. Buls, Ch. De Groote, Alvin, Legrelle, Micha, baron de Beeckman.

Un concours limité à une vingtaine d'artistes belges vient d'être ouvert par le gouvernement pour l'exécution d'une médaille destinée à commémorer le Jubilé de l'Indépendance nationale.

Le premier prix sera de 7,000 francs, le deuxième de 4,500, le troisième de 1,000, le quatrième de 500 francs.

L'avers portera le médaillon de Léopold II. La composition du revers est la sienne au choix des concurrents. Le jury est composé de MM. Alvin, marquis de Beaufort, Ch. Degroote, Edm. Evenspoel, C. Meunier, E. Verlant et Alph. de Witte.

On nous écrit d'Anvers :

Au dernier concert de la Zoologie, dirigé par M. Keurvels, le public a fait aux débuts de M^{lle} Louise Desmaisons un très chaleureux accueil. Dans l'interprétation du premier concerto pour piano et orchestre de Rachmaninoff (première audition), de la *Fantaisie hongroise* de Liszt et de plusieurs pièces pour piano seul, la jeune pianiste a révélé de remarquables qualités de musicienne et de virtuose. Elle unit à une sonorité brillante un sentiment exact des nuances et un mécanisme déjà développé. Son succès a été unanime.

C'est vendredi prochain, 30 courant, qu'aura lieu à la Monnaie la première représentation de *Pepita Jimenez*, d'I. Albeniz, précédée de celle de *l'Ermitage fleuri*, du même compositeur.

Mardi 27 et samedi 31, deux représentations de la *Valkyrie* avec le concours de M^{me} Litvinné et de M. E. Van Dyck.

Au Parc, tous les soirs, à l'occasion des fêtes de Noël, le *Grillon du foyer*, de M. Michel, d'après Dickens, *Discipline*, de Jean Thorel, et *l'Asile de nuit*, de Max Maurey.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui dimanche et demain lundi deux matinées de *l'Aiglon*. La direction a fait pour l'œuvre célèbre de M. Rostand une mise en scène importante.

Aujourd'hui dimanche, fête de Noël, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* exécutera à 10 heures la messe pour quatre voix et orgue : *Jesu, Rex admirabilis*, de G.-E. Stehle. Au salut de 4 heures, le *Dies sanctificatus* à quatre voix de Palestrina, un *Alléluia* à quatre voix de J. Van Berchem (1499), des œuvres pour orgue de Hendel, J.-S. Bach, César Franck, etc. interprétées par M. A. De Boeck.

Une nouvelle audition sera donnée par l'*Association* le dimanche 8 janvier, au salut de 4 heures.

Une tentative artistique intéressante clôturera la série des concours annuels de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles. M. H. Thiebaut, directeur de l'école, présentera une élève de son cours d'interprétation vocale qui pourra interpréter de mémoire un répertoire considérable composé d'environ cent quarante œuvres : fragments lyriques, scènes d'ensemble, mélodies, chants populaires, etc. parmi lesquelles le jury choisira séance tenante. Celui-ci sera composé de : MM. Jan Blockx, Emile Mathieu, Emile Wambach, L. Kefer, Duyzings, Delsemme, E. Raway, Seguin, Gilson, etc.

On nous écrit d'Amsterdam qu'un grand concert de musique française vient d'être donné avec un retentissant succès au Concertgebouw. Le programme se composait des *Pèlerins d'Emmaüs* pour soli, orchestre et chœurs (500 exécutants) de Gustave Bret, sous la direction de l'auteur, du *Requiem* de Gabriel Fauré et de *l'An Mil* de Gabriel Pierné. Exécution admirable par l'orchestre Mengelberg, solistes de choix et chœurs merveilleusement disciplinés. Il y avait foule aux trois exécutions successives, dont la dernière donnée en forme de concert populaire, à prix réduits.

Le violoncelliste Henri Merek donnera le 12 janvier prochain, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Isaac Albeniz.

M^{lle} Suzanne Denekamp annonce pour le mercredi 14 janvier un *Lieder-Abend* à la salle Erard.

Le samedi 14, dans la même salle, séance de musique de chambre par le trio Schulze, de La Haye.

La Société symphonique des Nouveaux-Concerts de Bruxelles, sous la direction de M. Louis-Fr. Delune, donnera le mardi 17 janvier prochain, à la Grande-Harmonie, son deuxième concert avec le concours du violoniste Marsick.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 16 janvier, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert pour soli, chœurs d'enfants et chœurs mixtes exécutés sous la direction de M. Huberti et accompagnés par l'orchestre des Concerts Ysaye.

Le programme comprendra des airs et des lieder de Mozart, Saint-Saëns et Albert Dupuis, interprétés par les principaux lauréats des derniers concours; des *Rondes enfantines* de Jaque-Daleroze et G. Huberti; le troisième acte d'*Armide* de Gluck; une œuvre nouvelle de Th. Ysaye-Mess; intitulée *Hélas! pourquoi*, chœur pour voix mixtes, et la première exécution à Bruxelles de la cantate *Aus der Tiefe rufe ich, Herr, zu dir* de J.-S. Bach.

M. H. Viotta se propose de monter en juin prochain *Parsifal* à Amsterdam. De même qu'elle le fit en Amérique, et d'ailleurs sans succès, M^{me} Wagner tentera, dit-on, de s'opposer judiciairement à ce projet.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

*Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres
contemporains.*

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE (1905) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

Hommage à Elisée Reclus. Allocution du Père à ses Filles	221
L'Exposition Jordaens (EUGÈNE DEMOLDER)	269
Les Éléments représentatifs du génie de Jordaens (EUGÈNE BAIE)	309
Un Portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles (A.-J. WAUTERS)	397
L'Évolution externe de l'impressionnisme (OCTAVE MAUS)	37
Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR)	361, 366
Exposition rétrospective de l'Art belge (OCTAVE MAUS)	237
L'Enluminure (G. LOUMYER)	245, 253
En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse (EUGÈNE DEMOLDER)	333
Le Monument au Travail (CAMILLE LEMONNIER)	49
Le Monument au Travail de C. Meunier (OCTAVE MAUS)	261
Chefs-d'œuvre d'art japonais (FIERENS-GEVAERT)	205
L'Après-midi d'un Faune (OCTAVE MAUS)	173
L'Enseignement littéraire du français en Belgique (GEORGES RENCY)	317, 341
La Vie littéraire belge (CAMILLE LEMONNIER)	197
La Vie belge (GEORGES RENCY)	229
L'Esthétique de Taine d'après sa correspondance (MÉDÉRIC DUFOUR)	349, 357, 389
L'Avenir de l'intelligence (GEORGES RENCY)	277
Contre le féminisme (CLAUDE FARRERE)	131
Pour le féminisme (MARIE PARENT)	159
Rapprochements (OCTAVE MAUS)	155
La Légende des grands acteurs (HENRI MAUBEL)	81
<i>Le Roi Lear</i> à Paris (CHARLES MORICE)	1
<i>Armide</i> (OCTAVE MAUS)	365
LÉON BLOY (L. VAUXCELLES)	319
EUGÈNE CARRIÈRE (ANDRÉ FONTAINAS)	9
PAUL CLAUDEL (M. G.)	52
EMILE CLAU (OCTAVE MAUS)	123
JOHN CONSTABLE (C. L.)	163
JOSEPH-THÉODORE COOSEMANS (OCTAVE MAUS)	373
EDMOND CROSS (EMILE VERHAEREN)	89
HENRI DE BRAEKELEER (CAMILLE LEMONNIER)	149
JULES DELACRE (GEORGES RENCY)	139
HENRI DE RÉGNIER (Id.)	58
GIOVANNI DISTALLEVI (ANDRÉ FONTAINAS)	213
M ^{lle} HÉLÈNE DUFAY (FRANCIS DE MIOMANDRE)	298
L. DUMONT-WILDEN	296
JAMES ENSOR (VITTORIO PICA)	381
GAINSBOROUGH (GABRIEL MOUREY)	206
EUGÈNE GILBERT (GEORGES RENCY)	325
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA (Id.)	

M ^{me} CLOTILDE KLEEBERG-SAMUEL (HENRY LESBROUSSART)	59
M ^{me} MARTHE MELLOTT (GEORGES RENCY)	27
CONSTANTIN MEUNIER (OCTAVE MAUS)	113
GÉRARD DE NERVAL (ANDRÉ FONTAINAS)	73
WILLIAM NICHOLSON (OCTAVE UZANNE)	147
LADISLAS DE PAÁL (OCTAVE MAUS)	17
GASTON PRUNIER (GUSTAVE GEFFROY)	76
AUGUSTE RENOIR (CAMILLE MAUCLAIR)	285, 293, 301
RESTIF DE LA BRETONNE (ANDRÉ FONTAINAS)	73
MARCEL SCHWOB (FRANCIS DE MIOMANDRE)	105
GIOVANNI SEGANTINI (OCTAVE MAUS)	335
STIJN STREUVELS (CAMILLE HUYSMANS)	329
ANDRÉ VAN HASSELT (ARTHUR DAXHELET)	415, 423
FIRMIN VAN DEN BOSCH (GEORGES RENCY)	132
EMILE VERHAEREN (MÉDÉRIC DUFOUR)	25, 33, 41, 65
JULES VERNE (M. G.)	97
A la mémoire de WHISTLER (OCTAVE MAUS)	181
WHISTLER. Notes biographiques (LÉONCE BÉNÉDITE)	271
LIEVIN DE WINNE et PAUL DE VIGNE (ERNEST VERLANT)	407

PEINTURE

MUSÉE DE BRUXELLES. Un Vermeer de Delft (A.-J. WAUTERS)	397
Acquisitions	6, 119, 136, 170
Nos Musées des Beaux-Arts (L. MAETERLINCK)	313
Le Musée Wiertz (lettres de MM. H. CARTON DE WIART et JULES POTVIN)	303, 322
La peinture wallonne et la peinture flamande	160
L'Art belge au XVIII ^e siècle	217
L'École belge de peinture (L. DUMONT-WILDEN)	319
Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR)	361, 366
Un Salon annuel	224
Un Rubens retrouvé et un Frans Hals volé	251, 259
Préceptes de Paul Cézanne	265
La salle Rembrandt au Musée d'Amsterdam	219
La salle Ziem au Petit Palais, à Paris	250
<i>L'Histoire du siècle</i> , par MM. A. STEVENS et H. GERVEX.	62
BRUXELLES. L'Exposition rétrospective de l'Art belge (O. M.)	165, 175, 237
Le Catalogue illustré, par A.-J. WAUTERS	315
Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE	57, 66
Acquisitions	93, 116, 170
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	99, 108, 116
Concerts. Voir <i>Musique</i> .	
Salon des Aquarellistes (O. M.)	401
Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (M. D. O.)	27
Id. des Peintres de l'Enfant (O. M.)	116

Exposition de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes (O. M.)	183
Id. de <i>L'Œuvre</i> (Id.)	256
Id. du Cercle <i>Lebeur</i> (G. R.)	337
Id. id. <i>Le Sillon</i> (O. M.)	384
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de pastels (O. M.)	4
Exposition de MM. R. DE BAUGNIES, COENRAETS et DELSAUX (O. M.)	19
Id. RECKELBUS, ALLARD, CAMBIER et HEINTZ (Id.)	36
Id. É. CARPENTIER et F. SMEERS (Id.)	44
Id. LÉON FRÉDÉRIC (Id.)	5
Id. HALKETT, JACQUET et M ^{lle} VERBOECKHOVEN (M. d. O.)	85
Id. STACQUET et V. UYTTERSCHAUT (O. M.)	107
Id. AUGUSTE DANSE (Id.)	124
Id. PAUL RENOUD (Id.)	133
Id. ALBERT BAERTSOEN (Id.)	386, 390
Id. MAURICE PIRENNE (GEORGES LE BRUN)	425
GALERIE ROYALE. Exposition de M. F. PATTE (Id.)	44
Exposition de M. MAURICE HAGEMANS (Id.)	107
Id. M. R. DE BAUGNIES (G. R.)	394
GALERIE BOUTE. Exposition de MM. PAERELS, BEAUCK, JELLEY, etc. (O. M.)	19
Exposition de M. CH. BOUGARD (Id.)	44
Salon du printemps	168
ANVERS. L'Exposition Jordaens (OCTAVE MAUS et EUGÈNE DEMOLDER)	144, 170, 199, 247, 269
Exposition M.-A. MARCOTTE (L. A.)	19
Id. ALPH. et A.-G. VAN BEURDEN (Id.)	37
Id. LEYS et DE BRAEKELEER	45, 76, 150, 166
Id. du Cercle <i>Vie et Lumière</i> (R.)	53
Id. VAN BEERS (Id.)	53
Salon de l'Art contemporain (Id.)	38, 207, 233, 248, 304, 338
GAND. Une peinture du xv ^e siècle (L. M.)	
Exposition Van Eyck en 1906	387, 403
Catalogue du Musée des Beaux-Arts, par L. MAETERLINCK	266
Cercle artistique Expositions de MM. THOMAS, MELSEN, THÉVENET, PAERELS, etc. (M.)	378
La Société des Amis du Musée	420
LIÈGE. Le Salon des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	222, 230
Quelques frises de la section française (HENRY FRANTZ)	224
Liste des œuvres d'art acquises pour la tombola	338
Le jury international des récompenses	259
Distribution de prix (O. M.)	279, 290, 296
ARMAND RASSENFOSSÉ. <i>Album</i> (EUGÈNE DEMOLDER)	333
COQ-SUR-MER. Le Salon des Aquarellistes	258
LA PANNE. Exposition d'art	267
PARIS. Le Salon des Indépendants (ANDRÉ FONTAINAS)	117
Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Id.)	157
Les peintres orientalistes (Id.)	85
Seurat et Van Gogh (ROGER MARX)	143
Exposition CHARLES LACOSTE (FRANCIS JAMMES)	60
Id. HENRI HAVET (ANDRÉ FONTAINAS)	68
Id. GASTON PRUNIER (GUSTAVE GEFFROY)	76
Id. RODIN (ANDRÉ FONTAINAS)	85
Id. BERTHE MORISOT (Id.)	85
Id. de M ^{lle} YVONNE SERRUYS (Id.)	85
Id. EDMOND CROSS (ÉMILE VERHAEREN)	89, 152
Id. de M ^{me} A. GONYN DE LURIEUX (G. GEFFROY)	100
Id. SIGNAC (ROGER MARX)	152
Id. WHISTLER (OCTAVE MAUS)	181
Id. ALBERT BESNARD (ROGER MARX)	225
Id. VAN RYSSSELBERGHE (ANDRÉ FONTAINAS)	391
Le banquet Eugène Carrière	7
RENOIR (ADRIEN MITHOUARD)	195
VINCENT VAN GOGH (JACOBSEN)	125
WHISTLER et GAUGUIN (O. M.)	232
MANET et M. FAURE	328
AMSTERDAM. Exposition VAN GOGH	315
LEYDE. Exposition PHILIPPE ZILCKEN (A. R.)	363

MILAN. Exposition SEGANTINI (OCTAVE MAUS)	335
VENISE. Le Congrès artistique international	219, 281, 331
Exposition des Beaux-Arts	70
Vente d'estampes du xviii ^e siècle (Munich)	79
Id. d'œuvres de Whistler (Londres)	79
Id. d'estampes de la collection Salzer (Vienne)	95
Id. de la collection Paul Bérard (Paris)	161
Id. id. Heuzel (id.)	187
Id. id. Giacomelli (id.)	187
Id. id. Warneck (id.)	195
Id. de gravures (Berlin)	240
Id. de la collection de lady Ashburton (Londres)	251
Id. de tableaux modernes français et hollandais (New-York)	315
Id. Daguin (Paris)	323
Id. d'œuvres de Romney (Londres)	323
Nécrologie. LÉON ABRY	370
GUSTAVE-ALBERT ANDERSON	77
GUSTAVE BIOT	94
A.-W. BOUGUEREAU	282
CÉSAR DELL'ACQUA	62
ALBERT EDELFEIT	307
JEAN-JACQUES HENNER	266
J.-A. HERPAIN	46
M ^{me} MARGUERITE HOLEMAN	202
ADOLPHE MENZEL	54
ANTONIN PROUST (O. M.)	128
EDMOND VAN DER MEULEN	46
JOSEPH VAN SEVERDONCK	412
ISIDORE VERHEYDEN (O. M.)	362
PAUL VOGELER	13
FLORENT WILLEMS	370

SCULPTURE

La Sculpture belge (VICTOR ROUSSEAU)	265
Sculpture de plein air (O. M.)	271
Funérailles de Constantin Meunier. Discours de M. PAUL HYMANS	114
Inauguration du monument De Vigne-DeWinne. Discours de M. ERNEST VERLANT	407
<i>Les Passions humaines</i> , par M. J. LAMBEAUX	160
« Gand » et « Bruges », par M. J. LAMBEAUX	291
L'Épisode du <i>Faune mordu</i> de M. J. LAMBEAUX	167, 173, 184
	191, 194, 202, 208
Au Vénéré saint Hubert	191
Exposition de M. JULES HERBAYS (O. M.)	140
<i>Vie heureuse</i> , bas-relief de M. ALEX. CHARPENTIER	141
<i>Constantin Meunier et son œuvre</i> . Edition de la <i>Plume</i>	117
<i>Victor Rousseau</i> , par ALBERT MOCKEL	117
La Plaque commémorative de C. Meunier	290, 322, 328, 331
La Plaque commémorative de Chopin (Carlsbad)	331
Le Monument Frédéric III	13
» Dillens	29
» au Travail, par CONSTANTIN MEUNIER	261
» par VANDERSTAPPEN (O. M.)	136, 285
» par GRANDMOULIN	202, 218
» Beethoven, par JOSÉ DE CHARMOY	217, 241
» de Mérode, par J. DUPON	227
» Chazal, par DESENFANS	235
» des installations maritimes, par DE WEVER	235
» Wiertz, par DE HAENE	250
» de 1830, par JEF LAMBEAUX	267
» Rollinat, par RODIN	283
» Rogier, par CHARLES STURBELLE	314
La Médaille à l'Exposition de Liège (ALPHONSE DE WITTE)	257
Médaille anniversaire du Congo, par CHARLES SAMUEL	14, 395
» Paul Fisch, par G. DEVRESE	14
» de <i>Septime Sévère</i> (Id.)	14
» de M. Francotte (Id.)	339

Plaquette commémorative de la Société des Aquarellistes, par CONSTANTIN MEUNIER	312
Société des Amis de la Médaille d'art.	46
Concours.	217
Concours pour la médaille du LXXV ^e anniversaire	94
ED. LA LOIRE. <i>Médailles historiques de Belgique</i> (O. M.).	151
Nécrologie. JULIEN DILLENS (OCTAVE MAUS) P.	3
ALPHÉE DUROIS	322
PAUL DUBOIS.	187
CONSTANTIN MEUNIER (OCTAVE MAUS).	113
EUGÈNE GUILLAUME.	77
JULES THOMAS.	101

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE, INDUSTRIES D'ART

Le Dépouillement des églises (L. A.)	264
Exposition d'art ancien bruxellois	77, 193
L'ouverture du Salon d'art ancien (H. LESBROUSSART).	247
L'Arcade du Cinquantenaire.	331
Les Nouvelles salles du Musée du Cinquantenaire	258
Cours pratiques d'archéologie	346
Le Prix de Rome	218
La Collection Edmond Michotte.	218
Le Musée du Livre.	178
Une Exposition de l'illustration du Livre.	274
L'Enluminure (G. LOUMYER)	245, 253
L'Exposition du Livre au Salon d'automne	331, 355
Les Arts décoratifs à l'Exposition de Milan 1906.	411
M ^{me} IS. ERRERA. Catalogue de broderies anciennes (M. H.)	169
A.-L. BALDRI. <i>The Old Water Colour Society</i>	142
CHARLE HOLME. <i>L'Art en photographie</i> (O. M.)	240
HENRY ROUSSEAU. Les Fonts baptismaux de saint Barthélémy à Liège (M. H.)	92
Les Koustari	299
ANVERS. La Maison Rubens et l'atelier Jordaens.	227
LIÈGE. Le Musée des arts décoratifs	307
PARIS. Le Musée des arts décoratifs (O. M.)	177, 185
Nécrologie. S. BING	306

LITTÉRATURE

Le Centenaire d'André Van Hasselt.	384
Le Jubilé André van Hasselt à Maestricht.	419
L'Eloquence parlementaire belge	170
Le budget et les lettres	225
<i>L'Association des écrivains belges</i>	186, 193
Le poète K. LEDEGANCK (NIKO GUNZBURG)	375
Les Écrivains belges et Maxime Gorki	43, 59
La Littérature belge appréciée à l'étranger (MAURICE BARRES)	312
Les Concours de l'Académie.	13, 210
Concours académiques (G. R.)	273
Les Elections de l'Académie.	227
La Libre Académie. Prix Edmond Picard	30, 420
Le Prix Goncourt	400
Le Prix Nobel	412
Epilogue. (Polémique G. Rency-F. Van den Bosch)	335, 334
Le « Mercure de France » (A. M.)	29
Legs des collections du comte Spoelbergh de Lovenjoul	227
L'origine de Jules Verne	219
Fleurs de critique.	282
L'écriture artiste	283
Le Congrès de la propriété littéraire et artistique à Liège	306, 378
Le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française (G. R.)	306
[Anonyme]. <i>La Pologne contemporaine</i>	249
ROGER ALLARD. <i>La divine aventure</i> (G. R.)	296
PAUL ANDRÉ. <i>L'impossible Liberté</i> (Id.).	12
Id. <i>Max Waller et la Jeune Belgique</i> (Id.)	353

E. ASENYEFF. <i>Un livre pour jeunes filles modernes</i> (M. G.)	134
LÉON BAZALGETTE. <i>John Constable</i> (C. L.)	163
Id. <i>Théodore Roosevelt</i> (GEORGES RENCY)	359
FÉLIX BODSON. <i>L'Écrivain public et Pierrot millionnaire</i> (Id.)	359
MAX BEERBOHM. <i>L'Hypocrite sanctifié</i> , traduit par X.-M. BOULESTIN (O. M.)	393
PIERRE BROODCOORENS. <i>Le siège de Berlin (l'Exode)</i> (GEORGES RENCY)	289
H. CARTON DE WIART. <i>La Cité ardente</i> (Id.)	67
CASTIAUX. <i>Au long des Terrasses</i> (Id.)	296
JUDITH CLADEL. <i>Les Auryentys</i> (Id.)	67
ARTHUR COLSON. <i>Heureux Temps</i> (Id.)	149
MAURICE CORNÉLIS et ARMAND VAN GUN. <i>Cité Brabant</i> (Id.)	200
J. COUGNARD. <i>De Nagueère et d'aujourd'hui</i> (H. KRAINS)	35
L. COURROUBLE. <i>La Maison espagnole</i> (G. RENCY)	67
Id. <i>Le Mariage d'Hernance</i> (Id.)	410
C.-A. CUELLI. <i>Udingi</i> (Id.)	200
JULES VERNE (M. G.)	97
GASTON DANVILLE. <i>Le Parfum de volupté</i> (G. RENCY)	263
MAURICE DARIN. <i>Les Apôtres</i> (Id.)	67
HENRI DAVIGNON. <i>Molière et la Vie</i> (Id.)	13
FÉDÉRIC DE FRANCE. <i>Mademoiselle de Saix</i> (Id.)	67
JULES DELACHE. <i>Offertoire</i> (Id.)	149
JEAN DE LA HIRE. <i>Les mémoires d'un don Juan</i> (Id.)	263
PIERRE DE QUERLON. <i>La Maison de la Petite Livia</i> (Id.)	156
LÉON DE RIE. <i>Le Rameau d'olivier</i> (Id.)	201
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Guidon d'Anderteicht</i> (Id.)	84
Id. <i>Contes de Sambre et Meuse</i> (Id.)	322
G. DISTAVELLEVI. <i>Peccati di donna</i> (A. FONTAINAS)	58
ÉDOUARD DUCOTÉ. <i>Le Servage</i> (GEORGES RENCY)	263
H. DUMONT-WILDEN. <i>Coins de Bruxelles</i> (D.)	200
GEORGES EEKHOU. <i>L'Autre vue</i> (Id.)	44
J. ERNEST-CHARLES. <i>Samedis littéraires</i> (Id.)	391
G. FAURE. <i>L'Amour sous les lauriers roses</i> (Id.)	419
E. FAZY et ABDUL HALIM MEMDOUH. <i>Anthologie de l'amour turc</i> (Id.)	157
FIERENS-GEVAERT. <i>Jordaens</i>	250
Id. <i>La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres.</i>	322
G. GARNIR. <i>Nouveaux Contes à Marjolaine</i> (G. RENCY)	12
EUGÈNE GILBERT. <i>France et Belgique</i> (Id.)	206
VALÈRE GILLE. <i>Le Joli Mai</i> (Id.)	256
OSCAR GROSEAN. <i>Sainte-Beuve à Liège</i> (Id.)	289
CHARLES GUÉRIN. <i>L'Homme intérieur</i> (Id.)	255
GERARD D'HOVILLE. <i>Esclave</i> (CLAUDE FARRÈRE)	131
J.-K. HUYSMANS. <i>Trois primitifs</i> (M. H.)	4
LIONEL DE LA LAURENCIE. <i>Le Goût musical en France</i> (M.-D. CALYOCORESSI)	192
BELA LAZAR. <i>Ladislas de Pnât</i> (OCTAVE MAUS)	17
GEORGES LECOMTE. <i>Hannetons de Paris</i> (GEORGES RENCY)	353
S.-CH. LECOMTE. <i>Le Sang de Méduse</i> (Id.)	156
CAMILLE LEMONNIER. <i>Le Droit au bonheur</i> (Id.)	43
Id. <i>La Vie belge</i> (Id.)	229
JACQUES LEROUX. <i>Le Livres d'heures de mon oncle Barberousse</i> (Id.)	157
HENRI LIEBRECHT et CHARLES MORISSEAU. <i>Miss Lili</i> (Id.)	288
HENRI LIEBRECHT. <i>Fleurs de Soie</i> (Id.)	418
FRANZ MAHUTTE. <i>Feuilles au vent</i> (Id.)	200
EDGAR MALFÈRE. <i>Le Vaisseau solitaire</i> (Id.)	359
CHARLES MAURRAS. <i>L'Avenir de l'intelligence</i> (Id.)	277
HENRI MAZEL. <i>Les Amazones</i> (Id.)	295
G. NIGEON. <i>Chefs d'œuvre d'art japonais</i> (FIERENS-GEVAERT)	205
MOREAU-VAUTHIER. <i>L'Homme et son image</i> (L.)	420
CH. MORISSEAU. <i>A travers le vitrail</i> (GEORGES RENCY)	67
GABRIEL NOUREY. <i>Albert Besnard</i>	203
CAMILLE PAVARD. <i>Les Liégeois illustres</i> (O. M.)	240
VITTORIO PICA. <i>Santiago Rusinol</i>	142
Id. <i>Carl Larsson</i>	258
Id. <i>James Ensor</i>	296
EDMOND PICARD. <i>Désespérance de Faust</i> (G. RENCY)	12
Id. <i>Ambidextre</i> (Id.)	12

EDMOND PICARD. <i>La Joyeuse entrée de Charles le Téméraire</i> (G. RENCY)	383
SANDER PIERRON. <i>Portraits d'artistes</i> (O. M.)	234
YVANOË RAMBOSSON. <i>Cœur ému</i>	282
G. RÉMY. <i>L'Education de Charles-Quint</i> (G. RENCY)	201
H. DE RÉGNIER. <i>Les Rencontres de M. de Bréot</i> (Id.)	42
Id. <i>Le Passé vivant</i> (Id.)	139
SALOMON REINACH. <i>Apollo, Histoire générale des arts plastiques</i> (M. H.)	76
ALBERT RENARD. <i>Ne jugeons point</i> (GEORGES RENCY)	157
PROSPER ROIDOT. <i>Les Poèmes pacifiques</i> (Id.)	201
ROBERT SCHEFFER. <i>Les Frissonnantes</i> (Id.)	295
VALENTINE SCHELFHOUDT. <i>Lettres et nouvelles</i> (Id.)	157
ALPHONSE SÉCHÉ. <i>Contes des Yeux fermés</i> (Id.)	448
LÉON SÉCHÉ. <i>Sainte-Beuve</i> (Id.)	157
CASIMIR STRYŃSKI. <i>Soirées du Stendhal Club</i> (Id.)	157
STENDHAL. <i>Pensées et Impressions choisies</i>	343
CAMILLE TULPINCK. <i>Les Arts anciens de Flandre</i>	142
MARK TWAIN. <i>Les Exploits de Tom Saroyer, détective</i> (GEORGES RENCY)	157
FERNAND URBAIN. <i>Les Poèmes fervents</i> (Id.)	256
PIERRE VALDAGNE. <i>Touti</i> (Id.)	262
VAN BEVER. <i>Maurice Maeterlinck</i> (Id.)	42
Id. <i>Œuvres poétiques d'Agrippa d'Aubigné</i> (Id.)	295
FIRMIN VAN DEN BOSCH. <i>Impressions de littérature contemporaine</i> (Id.)	132
M. VAN DE WIELE. <i>L'Ommeganck de Bruxelles</i> (O. M.)	240
THÉO VARLET. <i>Notes et Poèmes</i> (GEORGES RENCY)	296
ÉMILE VERHAEREN. <i>Les Heures d'après-midi</i> (Id.)	98
HENRI VIGNEMAL. <i>Le Double jeu</i> (Id.)	156
WILLY. <i>Les Égaréments de Minne</i> (Id.)	353
PHILIPPE ZILCKEN. <i>Museum Mesdag</i>	142
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>Sztuka</i> (Paris)	31
Id. <i>La Revue musicale</i> (Id.)	100
Id. <i>Kind und Kunst</i> (Darmstadt)	100
Id. <i>Kunst gewerbe für's Haus</i> (Berlin)	100
Id. <i>The Garden</i> (de Tuin) (Amsterdam)	101
Id. <i>La Tribune artistique</i> (Gand)	101
Id. <i>L'Épreuve</i> (Paris)	101, 344, 413
Id. <i>L'Art flamand et hollandais</i> (Bruxelles)	101
Id. <i>L'Art décoratif</i> (Paris)	101
Id. <i>L'Envol</i> (Anvers)	101
Id. <i>L'Art et les Artistes</i> (Paris)	170
Id. <i>L'Ermitage</i> (Id.)	186
Id. <i>La Terre Wallonne</i> (Auvélais)	208
Id. <i>La Revue des Lettres</i> (Paris)	219
Id. <i>Les Écrits pour l'art</i> (Id.)	219
Id. <i>La Revue libre</i> (Bruxelles)	275
Id. <i>La Belgique artistique et littéraire</i> (Id.)	321, 369
Id. <i>Antée</i> (Bruxelles)	323
Id. <i>Bulletin périodique de l'Association des Écrivains belges</i> (Id.)	387
Id. <i>Accusés de réception</i> 22, 62, 102, 136, 178, 210, 226, 242, 258	314, 354, 404
Id. <i>Conférences jubilaires</i>	168, 177
Id. <i>EXPOSITION LEYS-DE BRAEKELEER. Conférence de M. CAMILLE LEMONNIER</i>	184
Id. <i>MAISON DU PEUPLE. Conférence de M. HENRI VAN DE PUTTE : L'Ame belge</i> (O. M.)	398
Id. <i>UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférences de M. MÉDÉRIC DUFOUR : Sainte-Beuve</i> (M.)	393, 402
Id. <i>Conférences de M. OSSIP-LOURIE : L'Esthétique russe, Maxime Gorki</i> (N.)	402
Id. <i>ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. Conférence de M. LIEBRECHT : Max Waller</i>	128
Id. <i>Conférence de M. CH. VAN DEN BORREN : Le Sentiment de la nature en musique</i>	225
Id. <i>Vente de la collection Daguin</i> (livres)	63
Id. <i>LEIPZIG. Vente d'autographes</i>	211
Id. <i>Nécrologie. ALPHONSE ALLAIS</i> (G. R.)	362
Id. <i>JOSÉ-MARIA DE HEREDIA</i> (GEORGES RENCY)	325
Id. <i>ÉLISÉE RECLUS</i>	234

MARCEL SCHWOB	77
REIMOND STIJNS	412
JULES VERNE (M. G.)	97

MUSIQUE

Le Sentiment de la nature en musique (CH. VAN DEN BORREN)	279, 287
Les IX Symphonies de Beethoven (P. LALO)	208, 215, 223, 232
La Sonate pour violon et piano de M. Vincent d'Indy (OCTAVE MAUS)	68
Les Faux chefs d'œuvre de la musique (CAMILLE SAINT-SAËNS)	329
CLAUDE DEBUSSY. <i>La Mer</i> , trois esquisses symphoniques (OCTAVE MAUS)	358
<i>La Mer</i> de Gilson et <i>la Mer</i> de Debussy (HENRI LESBROUSSART)	400
La Critique musicale (CAMILLE MAUCLAIR)	354
Les « Peintures en musique » (WILLIAM RITTER)	375
Les Œuvres de César Franck	248
Les Œuvres de R. Wagner pour piano	264
Police musicale (M. M.)	226
Le Prix de Rome	330
Le Prix Rubinstein	283
L'École de musique d'Ixelles. 7, 21, 102, 128, 136, 210, 225, 241	
L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode	37, 412
La <i>Scola Musicae</i> (O. M.)	296, 419
Une anecdote sur Gluck	30
Une anecdote sur Grétry	170
Les Procédés de composition de Rossini	251
L'Origine de l' <i>Artevelde Lied</i>	385
Concurrence	46
Une Coquille dans un programme de concert	374
La Maison de Haydn à Vienne	79
MILY BALAKIREW. <i>Dix mélodies nouvelles</i> (M.-D. CALVO-CORESSI)	75
GASTON CHOISNEL. Œuvres d'orgue de César Franck transcrites pour piano	142
ERNEST CLOSSON. Chansons populaires des provinces belges	185
VINCENT D'INDY. <i>Heures d'été à la montagne</i>	323
L' <i>Album pour enfants petits et grands</i> (O. M.)	171, 311
<i>Oude en Nieuwe Volksliederen</i> (De Scalden)	258
JAN KUBELIK (H. L.)	133, 179
CYRIL SCOTT	86
RICARDO VINÈS (WILLY)	421
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Concours. 194, 209, 217, 226, 233	
Id. <i>Mainée dramatique</i>	143
Id. <i>Premier concert</i>	425
CONCERTS POPULAIRES (1904-1905). Troisième concert	
Id. BORODINE. M. CAETANI (H. L.)	60
Id. Quatrième concert. <i>Le Songe de Gerontius</i> , par EDWARD ELGAR (H. L.)	109
Id. (1905-1906) Premier concert. <i>La Mer</i> , par PAUL GILSON; PABLO CASALS (O. M.)	376
Id. Deuxième concert. <i>La Mer</i> , par C. DEBUSSY; M ^{lle} STEFI GEYER (HENRY LESBROUSSART)	400
CONCERTS YSAYE (1904-1905). Deuxième concert. M. Ed. BRAHY. M. JACQUES THIBAUD	21
Id. Troisième concert. M. MENGELBERG. M. MARK HAMBURG (H. L.)	52
Id. Quatrième concert. M. STEINBACH. M ^{me} FALIERO-DALCROZE (Id.)	84
Id. Cinquième concert. M. MENGELBERG. M. PUGNO (Id.)	118
Id. Sixième concert. M. KARL MUCK (CH. V.)	159
Id. (1905-1906) Premier concert. M. EUGÈNE YSAYE et M. ALBERS. Symphonie de M. DELUNE. (O. M.)	354
Id. Deuxième concert. Symphonie <i>Belgica</i> de M. A. DUPUIS; <i>Rapsodie moderne</i> de M. VREULS; M. FERRUCCIO BUSONI (OCTAVE MAUS)	383

Troisième concert. Symphonie homérique de M. MORTELMANS. <i>Lalla-Roukh</i> de M. Jongen. M. JACQUES THIBAUD (Id.)	409
Les Concerts Ysaye	426
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert. M ^{lles} MARTHE DE VOS et CHABRY, M ^{me} BÉON, M. PRENEZ (H. L.)	75
Deuxième concert. M ^{lle} BLANCHE SELVA, M ^{me} GEORGES MARTY, MM. CHAUMONT et MERCK (Ch. V.)	83
Troisième concert. M ^{lles} WYBAUW et EVELYN SUART, MM. CHAUMONT, BOSQUET, MERCK, etc. (Id.)	92
Quatrième et cinquième concert. MM. SURLEMONT, THÉO YSAÏE, BOSQUET, CHAUMONT et MERCK (H. L.)	108
NOUVEAUX CONCERTS DELUNE (Ch. V.)	28, 69, 93, 369
Concerts de l'Exposition des Peintres de l'Enfant (O. M.)	135, 143
Concert jubilaire (Id.)	257
CERCLE ARTISTIQUE. Concert P. Casals	21
<i>La Guirlande</i> de Rameau (O. M.)	28
Les Vieilles Chansons de Liège	426
GRANDE-HARMONIE. <i>La Camera</i> (Id.)	28
Concert HENRI MERCK (Id.)	45
Concerts MAX DONNER (Ch. V.)	45, 151
Abend-lied de M ^{me} MYSZ GMEINER	45
Concert PAUL KOCHANSKY	109
Récitals BERNARD et HUGH DEL CARRIL	109
Concerts LOEWENSOHN	109
Concert TSCHAIKOWSKY	109
Concert KUBELIK (H. L.)	133
Concert CRICKBOOM (O. M.)	134
Concert BARAT (Id.)	135
Récital MARK HAMBOURG (Ch. V.)	377
Concert de M ^{me} F. KUFFERATH et de M. H. SEGUIN (Id.)	376
Concert du Groupe des Compositeurs belges (Id.)	385
Concert CRICKBOOM (O. M.)	392
Récitals BOSQUET-M ^{me} KLEEBOURG-SAMUEL (Ch. V.)	402
Concert STÉPHAN Geyer (Id.)	419
Le Trio LORENZO	426
Les Danses de M ^{lle} ARTEMISE COLONNA (O. M.)	343
Matinées ENGEL-BATHORI. <i>Schubert</i> (M. G.)	91, 109
<i>Chausson-Chabrier</i> (Id.)	125
<i>Mathieu, Servais et Lauweryns</i>	160
SALLE ERARD. Fondation J.-S. Bach (Ch. V.)	68
Sonates modernes par MM. BOSQUET et CHAUMONT (Id.)	83
Auditions d'élèves de M. Crickboom	185
Concert Pitsch (O. M.)	377
Les Sonates de BEETHOVEN par MM. Bosquet et Chaumont (Id.)	385, 393, 411
Séance de harpe de M ^{lle} Gaëtane Britt (Ch. V.)	393
SALLES DIVERSES. Récital DISRAËLI (Id.)	28
Concert CRICKBOOM à la Maison du Peuple (M. M.)	45
M ^{me} MIRY-MERCK	61
M ^{lle} MARTHE DE VOS	61
M ^{lle} DELHEZ (Ch. V.)	93
Une séance de musique flamande (Id.)	108
Audition des élèves de M ^{me} ARMAND (O. M.)	134
Audition des élèves de M ^{me} LABARRE	185
Audition des élèves de M ^{me} MIRY-MERCK	201
Concert de MM. BACHMANN et VALENTYN (Ch. VAN DEN BORREN)	369
Concert Auguez de Montalant (Id.)	369
Concert de la Société belge des Ingénieurs et des Industriels (O. M.)	411
Séance de M ^{lle} Cholet et M. Delcroix (Ch. V.)	412
ÉCOLE ALLEMANDE. Le Quatuor Zimmer. Concert Zimmer-Derscheid (O. M.)	37, 93, 402
WAUX-HALL. Audition de M ^{lle} Angèle Delhayé	266
Les Concerts gratuits d'auteurs belges	226
ANVERS. Les Nouveaux Concerts (R.)	76, 129, 386
Concours de symphonies (O. M.)	92, 119
GAND. Concerts du Conservatoire (F. V. E.)	6, 135
Auditions du cercle <i>A Capella</i> (Id.)	6
Récital Pugno et M ^{me} Arlette Vierende Taskin (Id.)	38
Concerts d'hiver (Id.)	118, 394

KNOCKE Concert de bienfaisance	291
LIÈGE. Concerts du Conservatoire (F.)	6
LOUVAIN. Le XXV ^e anniversaire des concerts symphoniques	168
MONS. <i>Jacqueline de Bavière</i> de M. VAN DEN EEDEN	226
SPA. Concert de M ^{me} Georgette Leblanc	306
TOURNAI. <i>Linaria</i> de M. DANEAU	144
VERVIERS. Les Nouveaux Concerts (J. S.)	77, 135
Concert Victor Vreuls (R.)	345
PARIS. Concerts Cortot (W.-D. CALVOCORESSI)	5, 21, 135, 169
Concerts PARENT (Id.)	5, 38, 127
Id. J.-J. NIN (Id.)	5
Id. de la Société nationale de musique (Id.)	21, 37, 70
	84, 118, 127, 135, 201
Id. du Conservatoire (Id.)	21, 84
Id. de la Salle Érard (Id.)	21
Id. Colonne (Id.)	37
Id. de la SCHOLA CANTORUM (M.-D. C. et O. M.)	85, 159
Id. de M ^{me} FOURNIER DE NOCÉ (M.-D. C.)	127
Séances ENGEL-BATHORI (Id.)	127
Matinée STÉPHANE AUSTIN (Id.)	127
Concerts RICARDO VINES (Id.)	135, 421
Festival BEETHOVEN (H. D. et O. M.)	152, 159
Société Bach (M.-D. C.)	169, 201
Concerts Lamoureux (M.-D. CALVOCORESSI)	346
EDOUARD RISLER à la salle Pleyel (Id.)	370
Concerts du Salon d'Automne (Id.)	386
Les concours de Rome (Id.)	202
LILLE. Concert BOSQUET-CHAUMONT	413
LONDRES. Concerts de M ^{me} H. SCHMIDT	202
MONTPELLIER. Le Congrès musical	297
La tournée Vincent d'Indy en Amérique	218, 413
Vente d'un violon de Guarnerius	171
Accusés de réception	102, 218
Nécrologie. JEAN DAVID (O. M.)	250
HUGUES IMBERT	38
MADELINE JOSSIC	378
LÉON JOURET (M. G.)	121
MAURICE LEENDERS	307
NICOLAS YSAÏE	282

THÉÂTRE

Le Théâtre belge (GEORGES RENCY)	165
Comédie, drames et confections (CLAUDE FARRÈRE)	376
<i>Salomé</i> , de M. RICHARD STRAUSS	379
Le Conflit Antoine-De Nion	337
Lettre de M. Maeterlinck au sujet de <i>Monna Vanna</i>	367
Le chef d'orchestre du Gaity-Théâtre à Londres	243
Les répétitions de <i>Lohengrin</i> à la Monnaie en 1871	291
La Saison d'opéra italien à Paris	283
Une conférence de M ^{me} GEORGETTE LEBLANC (O. M.)	115
Le Cinquantième anniversaire du théâtre de la Monnaie	22
THÉÂTRE DE LA MONNAIE, 1904-1905. <i>Pépita Jimenez</i> , par M. ALBENIZ (OCTAVE MAUS)	4, 11
<i>L'Ermitage fleuri</i> , par M. ALBENIZ (Id.)	11
Reprise de <i>Tristan et Isolde</i> (Id.)	37
<i>Une Aventure de la Guimard</i> , par M. A. MESSAGER	46
Reprise de <i>Carmen</i> . M ^{me} GAY (H. L.)	69
<i>Martille</i> , par M. Albert Dupuis (Id.)	77, 82
Reprise d' <i>Hamlet</i> (G. R.)	101
Id. du <i>Postillon de Longjumeau</i> (Id.)	119
<i>L'Aiglon</i> , <i>Angelo</i> et la <i>Dame aux Camélias</i> . SARAH BERNHARDT (R. M.)	194
<i>Monna Vanna</i> . M ^{me} ELÉONORA DUSE (G. R.)	241
Reprise de <i>Princesse d'Auberge</i> (H. L.)	273
Le duo de la <i>Muette</i> et <i>Vers l'Avenir</i> (Id.)	273
1905-1906. Tableau de la troupe	275
<i>Princesse Rayon de Soleil</i> , de M. PAUL GILSON (H. L.)	303
Reprise d' <i>Hamlet</i> (G. R.)	362
<i>Armide</i> (OCTAVE MAUS)	365

Reprise de <i>Mignon</i> (G. R.)	377
Id. de <i>Mireille</i> (Id.)	404
<i>Chérubin</i> , de M. MASSENET (OCTAVE MAUS)	417
Reprise de <i>Werther</i> (Ch. V.)	426
THÉÂTRE DU PARC. <i>Oiseaux de passage</i> , par MM. MAURICE DONNAY et LUCIEN DESCAYES (G. RENCY)	19
<i>Notre Jeunesse</i> , par M. ALFRED CAPUS (Id.)	36
<i>La Gueule du Loup</i> , par MM. HENNEQUIN et BILHAUD (Id.)	61
<i>L'Escalade</i> , par M. MAURICE DONNAY (Id.)	86
<i>Discipline</i> , par MM. VON CONRING et THOREL (Id.)	101
<i>La Petite Fonctionnaire</i> , par M. CAPUS (Id.)	101
<i>Brichanteau</i> , par M. FÉRAUDY (Id.)	119
<i>Miss Lili</i> , par MM. LIEBRECHT et MORISSEAU (Id.)	126
<i>Pierrot millionnaire</i> , par M. FÉLIX BODSON (Id.)	127
<i>Paternité</i> , par M. LANDAY (Id.)	127
<i>La Belle Marseillaise</i> , par M. P. BERTON (Id.)	221
NOBLET dans <i>Monsieur le Directeur</i> (Id.)	362
<i>L'Instinct</i> , par M. KISTEMAEKERS (Id.)	394
<i>Le Cœur et la Loi</i> , par MM. PAUL et VICTOR MARGUERITTE (Id.)	403
<i>Monsieur Piégois</i> , par M. A. CAPUS (Id.)	403
<i>Don Quichotte</i> , par M. JEAN RICHEPIN (Id.)	412
<i>Monsieur Alphonse</i> , par A. DUMAS (Id.)	420
<i>L'Ingénue</i> , par MM. MEILHAC et HALÉVY (Id.)	420
<i>Éducation de Prince</i> (G. R.)	427
Matinées littéraires :	
Conférence de M. SOUGUENET : <i>Meilhac</i> (G. R.)	36
Id. DWELSHAUWERS : <i>A. de Vigny</i> (Id.)	36
Id. SPAAK : <i>Scarron</i> (Id.)	62
Id. CATTIER : <i>Le Vaudeville à couplets</i> (Id.)	86
Id. GANDOLPHE : <i>Henry Monnier</i> (Id.)	110
Id. M ^{me} GEORGETTE LEBLANC (O. M.)	116
Chansons de Maeterlinck M ^{me} GEORGETTE LEBLANC (Id.)	134
Conférence de M. F. HÉROLD : <i>Les Perses</i> d'Eschyle (G. R.)	343
Id. CH. TARDIEU : <i>Emile Augier</i> (G. RENCY)	368
Id. VALÈRE GILLE : <i>Le Théâtre des poètes</i> (Id.)	394
Id. G. EEKHOUD : <i>Jules Verne</i> (Id.)	419
THÉÂTRE MOLIERE. <i>L'Aiglon</i> , par M. ROSTAND (Id.)	5
<i>Le Bercail</i> , par M. BERNSTEIN (Id.)	54
<i>La Massière</i> , par M. JULES LEMAITRE (Id.)	69
<i>Electra</i> , par M. PEREZ GALDOS (Id.)	94
<i>Boccace</i> (Id.)	186
<i>Le Voyage en Chine</i> (Id.)	202
<i>Surcouf</i> (Id.)	209
<i>Fatinitza</i> de SUPPE (Id.)	343
<i>Monsieur de la Palisse</i> , de M. CLAUDE TERRASSE (Id.)	368
<i>Le Grand Mogol</i> d'Andran (Id.)	394
<i>La Petite Bohème</i> de M. Hirschmann (Id.)	426
Matinées musicales ; conférences de M. JOLY :	
<i>Pergolèse et son siècle</i> (Id.)	377
<i>Les Troqueurs</i> de Dauvergne (Id.)	412
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Le Voyage de la Mariée</i> , par MM. FERRIER, ORDONNEAU et DIET (Id.)	13
<i>Les Saltimbanques</i> , par MM. GANNE et ORDONNEAU (Id.)	20
<i>La Belle Hélène</i> d'Offenbach (Id.)	101
<i>Madame Scherry</i> , par MM. ORDONNEAU et HUGO FÉLIX (Id.)	127
<i>La Retraite</i> , par M. F. A. BEYERLEIN (O. M.)	169
<i>La Fille du tambour major</i> (Reprise) (G. R.)	343
<i>Les Saltimbanques</i> (Reprise) (Id.)	343
<i>La Revue des Galeries</i> , par M. GARNIER (Id.)	363, 412
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. <i>Miss Isadora Duncan</i> (Ch. V.)	107, 368
ALCAZAR. Les auteurs belges (GEORGES RENCY)	166
ANVERS. THÉÂTRE ROYAL. <i>Morgane</i> par M. AUGUSTE DUPONT (V. B.)	61
OPÉRA FLAMAND. <i>Genesis</i> de Félix Weingartner (W. L. et R.)	386

GENVAL. <i>Le Polyphème</i> d'ALBERT SAMAIN	274
PARIS. OPÉRA. <i>Daria</i> , par M. G. MARTY (M.-D. CALVOCORESSI)	33
<i>Armide</i> (OCTAVE MAUS)	133
A propos d' <i>Armide</i> (P. DUKAS)	177
<i>Tristan et Isolde</i> (OCTAVE MAUS)	133
<i>Freischütz</i> ; <i>le Jugement de Paris</i> , de M. EDM. MALHERBE (M.-D. CALVOCORESSI)	370
OPÉRA COMIQUE. <i>La Cabrera</i> , de M. A. DUPONT (O. M.)	131
<i>Miarka</i> , de M. ALEX. GEORGES (M.-D. CALVOCORESSI)	370
THÉÂTRE ANTOINE. <i>Le Roi Lear</i> (Ch. MORICE)	1
Id. DE L'ŒUVRE. <i>Dans les Bas-Fonds</i> , de Maxime Gorki (M.-D. CALVOCORESSI et O. M.)	346, 361
Matinées GEORGETTE LEBLANC	102
Le Théâtre de la Nature à Champigny (O. M.)	298
NICE. <i>L'Étranger</i> de M. VINCENT D'INDY	71
<i>Nécrologie</i> . FALLET-MARIE	322
SOULACROIX	274
TAMAGNO.	298

DIVERS

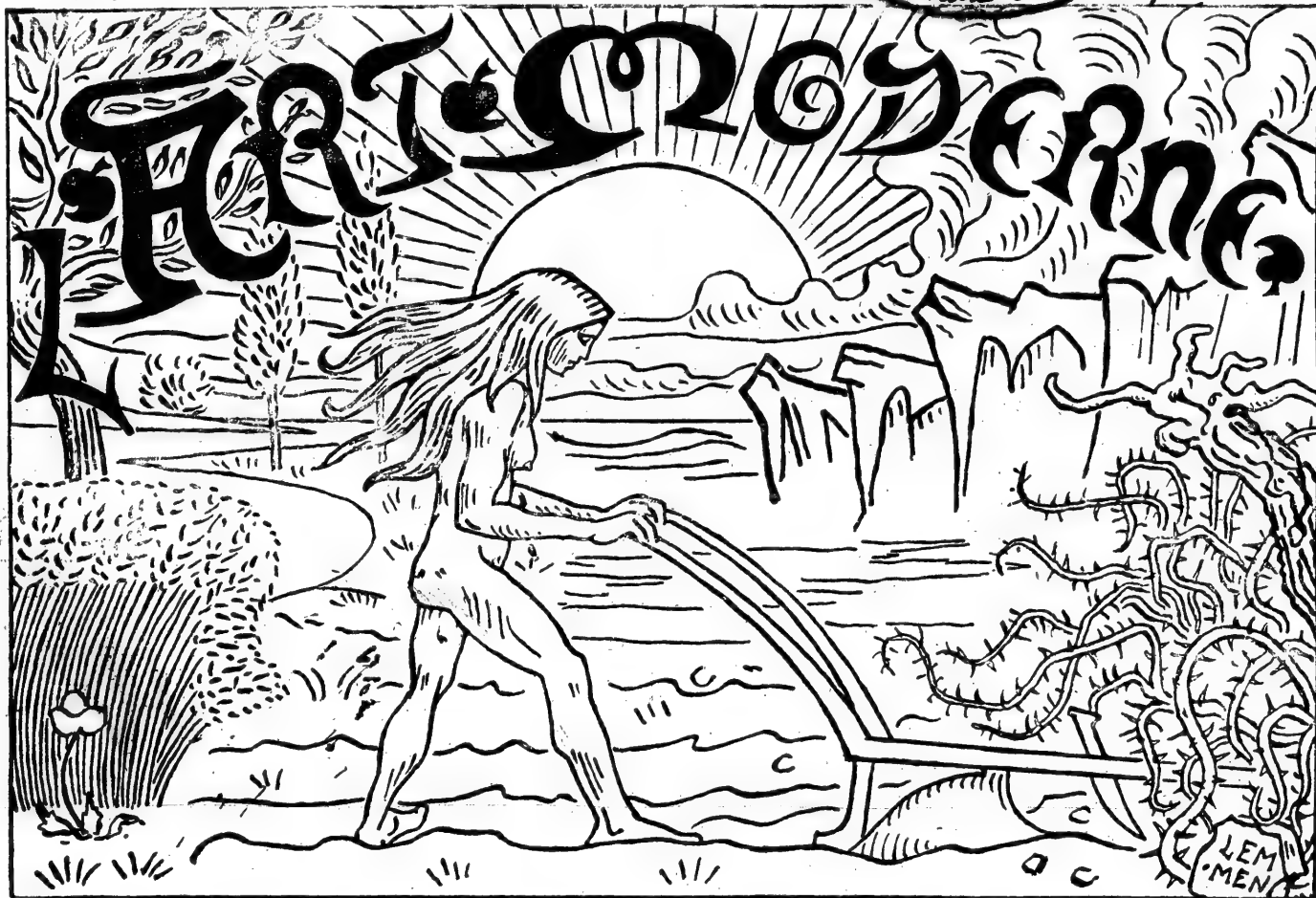
L'Art et les Fêtes nationales (O. M.)	29
Les Fêtes jubilaires et les écrivains belges (VALÈRE GILLE)	116
Le Tournoi historique (GEORGES RENCY)	239
Fêtes (O. M.)	263
L'Exposition de Liège	22, 71, 120, 214
L'Étiquetage (PAUL ÔTLET)	281
Pour le Féminisme (MARIE PARENT)	159
Contre le Féminisme (CLAUDE FARRÈRE)	131
De la vérité dans l'art (O. M.)	214
Les Fêtes des arbres :	
Esneux (F. NONNIGER)	176
Liège	235, 241
Lummen. Discours de M. CAMILLE LEMONNIER	343
Id. id. de M. H. CARTON DE WIART	350
Assemblée générale de la Ligue des Amis des arbres.	377
La protection des arbres	194
La conservation des sites	233
Vandalisme artistique (LOUIS MAETERLINCK)	141
Les Vandales dans la vallée de l'Ourthe	314
Le Vandalisme en France.	331
Broermaniana	258
Les nouveaux timbres-poste.	78
Un syndicat de joueurs d'orgue de Barbarie	78
L'art et l'empereur.	13
Réflexions	289
Coquilles journalistiques.	227, 243, 267
<i>Nécrologie</i> . M ^{me} V ^e CHARLES MAUS	89

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Musiciens et critique, (C. Erlanger c/ <i>Le Ménestrel</i>)	13
Le mois d'essai (Hamelin c/ la direction du Pare)	127
Le travesti (Kolosseum Theater de Mannheim c/ M ^{lle} Nissen)	290
Vrai ou Faux? (Un marchand de tableaux c/ M. de B...)	290
Le droit et la photographie. Reproduction de clichés	298
Une usine de faux tableaux (Albert Baertsoen c/ un marchand de tableaux)	378

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par G. LEMMEN	1
Portrait d'HENRI DE BRAEKELEER	189
Portrait de J.-T. COOSEMANS	373
Plaque commémorative, par C. MEUNIER	312
<i>Le quat des Ménestriers à Bruges</i> , par ALBERT BAERTSOEN	386



1^{er} JANVIER 1905

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

Le « Roi Lear » à Paris (CHARLES MORICE). — Julien Dillens (O. M.). — Chronique artistique (O. M.). — Trois Primitifs (M. H.). — Pepita Jimenez. — Chronique théâtrale. *L'Aiglon* (G. R.). — La Musique à Paris. *Première séance de lectures publiques de M. Alfred Cortot. Les Concerts Parent. Concert de M. J.-J. Nini* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Musique à Liège (F.). — La Musique à Gand. *Premier Concert du Conservatoire* (F. V. E.). — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

Le « Roi Lear », à Paris.

I

Paris vient d'être convié à l'une des plus belles fêtes littéraires qu'il pût souhaiter : on lui a pour la première fois donné un drame de Shakespeare, un chef-d'œuvre sublimé entre tous, *Le Roi Lear*. Paris — et avec lui l'énorme et précieuse population cosmopolite qui l'habite comme une colonie du monde — a écouté, compris, applaudi : ce fut une fête universelle, c'est une date dans l'histoire de la littérature contemporaine.

Qu'on me pardonne, à ce sujet, un souvenir personnel. En mars 1902, rendant compte (dans l'*Occi-*

dent) du triste drame — on venait de le jouer chez Antoine — que de jeunes écrivains ont tiré de ce roman triste de Zola, *La Terre*, j'écrivais :

Il n'est que juste de noter que M. Antoine est extraordinaire en père Fouan, cette réduction de *Roi Lear*. Il ne nous permet pas de voir le caractère caricatural du personnage. Il est magnifiquement la douleur, l'abandon, la misère. Serait-il tout cela, le serait-il autant et aussi bien dans le SEUL *Roi Lear*, — celui qui n'est pas de la Beauce? Je voudrais qu'il essayât et je crois que l'essai lui serait profitable, et au public. Car c'est quelque chose que d'être beau dans le laid et vrai dans le faux. Mais c'est tout de même se tromper et tromper le public, et il serait plus utile et plus beau, plus utile et plus vrai d'être vrai dans le vrai et beau dans le beau.

A quelque temps de là j'entendais dire que M. Loti avait promis à M. Antoine une traduction théâtrale du *Roi Lear*. Le nom du traducteur choisi était pour surprendre. Quoi de commun entre Shakespeare et cet officier fameux par trop de livres écrits d'un pied marin? Passons sur ce détail. L'important, c'est la coïncidence — je n'y vois pas plus et je ne prétends pas avoir été pour quelque chose dans cette grande chose — entre la pensée d'un écrivain aussi curieux de la faveur publique que M. Loti, d'un directeur aussi avisé que

M. Antoine, et le désir que loin d'eux, sans autre intérêt que celui de l'art, j'exprimais. Et je suis bien sûr que je n'étais pas seul à me souvenir de Shakespeare, à le regretter, à l'appeler, le jour où c'était Zola qu'on nous priait d'entendre. Eh bien, cette rencontre, je m'en persuade, est significative : ce désir de Shakespeare, c'est le besoin de la nature, c'est l'appel du vrai, c'est l'aveu de la nécessité d'un retour aux principes de la vie. Le succès de la pièce, qui si magnifiquement récompensa le noble effort d'Antoine, prouve assez que de tels sentiments sont généraux et qu'il y a là le plus légitime motif des plus hautes espérances.

Et, du reste, attendions-nous cette représentation du *Roi Lear* pour nous convaincre que l'humanité, depuis longtemps lasse de mensonges, a soif de plausibles vérités, et qu'il ne date pas d'hier, le « retour aux principes » ?

II

On ne peut raisonnablement le nier, nous sommes les témoins d'un grand mouvement dans ce sens. Il faudrait être aveugle !...

Hugo à Patmos — ou, plus exactement, sur les bords du Rhin, — a écrit : « Le Nord et le Peuple sont les deux grands réservoirs de l'humanité. » De tels mots, et il y en a d'autres aussi profonds dans l'œuvre d'Hugo, la défendent contre les critiques décidés à n'y voir qu'un magnifique et vain bruit de syllabes. Ce mot-là, du moins, est le geste d'un voyant. J'ose dire qu'on en pourrait déduire une sûre méthode d'investigation historique : aux instants où vous verrez la société, dans son élite et dans la personne de ses plus illustres représentants, se pencher sur le peuple et se tourner vers le nord, affirmez qu'elle a conscience d'avoir épuisé ses ressources présentes de civilisation, qu'elle sent le besoin d'un renouveau, qu'elle aspire à se retremper dans ses sources naturelles.

Nous traversons un tel instant, dont on pourrait, je crois, constater de fins en fins de siècles l'approximatif retour. Cette fois, il a doublé le cap de la période centennale. Il commença en réalité avec la Révolution française et se poursuivit avec le Romantisme. S'il s'interrompit dans le second tiers du XIX^e siècle, il n'en attendit pas le terme pour se manifester à nouveau, avec l'enthousiasme de l'Occident latin pour le roman russe, la musique wagnérienne, le drame scandinave, la philosophie spencérienne. A la même heure les mêmes esprits, qui, dans le monde idéal, demandaient au Nord la lumière, auscultaient l'immense vivant qu'on nomme le Peuple, écoutaient ses plaintes, cherchaient des conditions de vie où il pût connaître un peu de bonheur, et le socialisme s'emparait des âmes où le génie septentrional versait ses conseils d'énergie et d'amour. Aujourd'hui, loin que la force impulsive de ce mouvement ait perdu

sa vertu, nous le voyons se propager dans tous les domaines de la pensée, et même de la pensée pure, de l'action purement spirituelle, passer à l'action visible. Nous voyons d'admirables artistes comme Eugène Carrière, d'admirables écrivains comme Anatole France ne plus se contenter de réaliser leurs rêves en rêve, leur idéal en œuvres de grâce ou de tendresse, mais, dans un besoin réfléchi de révélation directe, d'éducation immédiate, aller à la foule le verbe aux lèvres et les bras ouverts : et, ce qui peut-être est plus significatif encore, car c'est le signe de ce consentement du Nombre sans lequel les plus puissants esprits ne peuvent rien, la foule accueille ces initiateurs, elle les entend et elle les aime...

Je ne puis ici m'attarder aux développements qui me tentent ; il faut me borner à constater que la leçon de Shakespeare nous est venue à son heure et à remercier haut l'artiste qui, le premier, nous a permis de connaître, autrement que par l'imagination nourrie des textes, le divin poète.

III

Car c'est Shakespeare vrai qu'enfin voici

Shakespeare ! Que de fois déjà, bien avant cette heure, que de fois dans le livre, que de fois au théâtre on nous avait parlé de lui, on avait prétendu nous le révéler ! Mais ce n'était pas lui ; ce n'était pas même un reflet de ce miroir étincelant. Pour le critique, des universitaires et des académiciens, pour l'adaptation, Alexandre Dumas ou Paul Meurice, pour l'interprétation, Mounet-Sully ou Sarah Bernhardt, — oui : Shakespeare, non ! et il n'est pas d'œuvre plus maltraitée que la sienne par la postérité, plus dénaturée, plus « mentie ».

Les romantiques pensèrent l'accaparer, et Hugo — (que je saluais tout à l'heure avec respect, mais...) — faillit le compromettre en lui commettant le soin de défendre des théories littéraires auxquelles le poète d'*Hamlet* et de *Macbeth* n'a jamais pensé et qu'il eût à coup sûr réprouvées. Déjà qualifié, à peu près, de monstre par Voltaire, Shakespeare revu par Hugo restait un monstre, à cette nuance près que Voltaire exérait (au fond) ce monstre, tandis qu'Hugo, croyant s'y reconnaître, l'adorait. Et le monstre est à peu près resté tel pour les âges qui suivirent, malgré les honnêtes et mornes analyses d'un M. Mézière, malgré la scrupuleuse et laborieuse traduction d'un François-Victor Hugo. Seul Emile Montégut — le traducteur excellent et l'essayiste qui serait plein de gloire s'il avait possédé ce don à quoi ni la science, ni l'intelligence, ni la sensibilité même, rien ne supplée, le style — vit vrai, ou plutôt devina, et, j'ose le dire, ses intuitions sont plus sûres, à la fois plus lointaines et plus simples, plus d'un poète enfin que celles de M. Taine lui-même.

Mais cette sincérité subtile et cette divination, on

n'osait pas — on n'osait plus les attendre d'un artiste dramatique, d'un directeur de théâtre parisien. Il y a fallu, en effet, la très exceptionnelle nature d'Antoine, ce comédien et ce tragédien unique par le secret qu'il a d'être puissant avec simplicité. On lui reproche, et que j'entends mal ce reproche, de manquer de lyrisme. Ce sont les cris de Mounet-Sully qui sont restés dans l'oreille du critique, sans doute; et justement ces cris, et aussi ces gestes emphatiques, et encore ces attitudes plastiques, tout cela est parfaitement étranger à Shakespeare et à la Nature dont Shakespeare est le miroir; tout cela, c'est du romantisme, et Shakespeare n'est pas romantique, pas plus qu'il n'est naturaliste ni naturaliste. Shakespeare échappe aux écoles, comme Homère et Dante, comme Rabelais, Cervantes et Goethe. Sans doute, pour qu'il pût être compris et de ses interprètes et du public, devait-il attendre que les écoles fussent abolies. Elles le sont, et le « monstre » n'est plus menacé ni des ridicules condamnations classiques ni des absurdes et charmants enthousiasmes romantiques. Il est seul et nu devant l'humanité affranchie de ces croyances absolues qui comportent toujours tant d'erreurs : elle a senti, au vent de cette parole jaillie du fond de ses propres passions, passer sur elle le souffle chaud de la nature, elle s'est applaudie elle-même en applaudissant le poète qu'un artiste admirable lui donnait purement et véritablement.

CHARLES MORICE

JULIEN DILLENS

L'art belge a perdu en Julien-Dillens (1) un de ses plus parfaits statuaires. Ce qui dominait en lui, c'était l'homme de métier rompu aux pratiques du marbre et de la pierre, c'était l'artisan scrupuleux et patient qui, dans la tourmente d'aujourd'hui, renouait avec sérénité le fil des grandes traditions plastiques.

D'autres, et parmi eux les plus illustres, font jaillir leur art du bouillonnement de la vie. Ils exaltent l'humanité. Ils célèbrent la noblesse du travail, l'héroïsme du sacrifice, les voluptés de l'amour, l'abnégation que dictent les maternités. Julien Dillens, lui, entendait ne créer la beauté sculpturale que par les seules ressources d'une forme impeccable.

Une parenté spirituelle l'unissait aux Florentins de la Renaissance. Comme eux, il n'envisageait la ronde-bosse et le bas-relief que dans leur connexité avec les monuments qu'ils sont destinés à décorer. L'allégorie, le symbole servaient de véhicule à son activité créatrice : mais le sujet n'était qu'un prétexte au développement de ses dons d'exécution. Et quel que fût le thème traité,

(1) Julien Dillens, né à Anvers le 8 juin 1849, mort à Saint-Gilles (Bruxelles) le 24 décembre 1904. Il était professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts, membre de l'Académie de Belgique et de l'Académie royale d'Anvers, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Il remporta la médaille d'honneur aux Expositions universelles de Paris 1889 et 1900.

la grâce souple, l'élégance, l'harmonie cadencée des figures et des groupes que modelaient ses mains expertes conféraient à la composition un attrait spécial, indépendant de l'idée que suscitait celle-ci. C'était, dans la plus haute acception du terme, de la statuaire « ornementale », conçue et interprétée avec un égal souci du style.

Ces facultés d'interprétation s'exercèrent dans de nombreux travaux décoratifs. A peine est-il besoin de rappeler la noble figure *Le Silence de la tombe* qui orne l'entrée du cimetière de Saint-Gilles, les *Lansquenets* de l'hôtel de ville, les figures féminines de la *Fontaine Le Brouckere*, la *Statue de Van Orley* au Petit Sablon, l'*Art flamand* et l'*Art allemand* du palais des Beaux-Arts, les bas-reliefs du palais de Laeken, le *T'Serclaes* de la Grand-Place de Bruxelles, l'émouvante *Figure tombale*, le *Metdepenningen* de Gand, les effigies de *Saint-Louis* et de *Saint-Victor* à Epernay, l'escalier de l'hôtel de ville de Reims, etc., — toutes œuvres qui portèrent très haut une renommée née dès son envoi réglementaire de Rome, *La Justice*.

Bien que la statuaire monumentale l'absorbât presque exclusivement, il ne laissa pas que d'exécuter quelques bustes d'un caractère expressif, diverses médailles et cette figurine charmante, *Allegretto*, l'un des premiers spécimens — et le plus significatif — de la sculpture chryséléphantine dont l'Exposition de Tervuren salua, en 1897, la renaissance.

A côté de l'artiste, il y avait en Julien Dillens un homme cordial et bon, très populaire à Bruxelles, où l'on aimait sa nature franche, demeurée simple, sans l'ombre de vanité ni de prétention. Aussi sa mort prématurée a-t-elle causé dans tous les milieux artistiques une véritable stupeur. Parmi les nombreux discours qui furent prononcés mercredi dernier à ses funérailles, célébrées au milieu d'un concours exceptionnel d'amis, celui de M. Paul Hymans, président du Cercle artistique, souligna en termes particulièrement touchants cette face d'une personnalité universellement sympathique. Et nous ne pouvons mieux clore ces notes cursives qu'en reproduisant ce juste hommage.

OCTAVE MAUS

Discours de M. Paul Hymans, président du Cercle artistique.

MESSIEURS,

On a dit la carrière du maître disparu, son œuvre, ses titres à l'admiration de ceux qui cultivent le Beau, à la reconnaissance de ceux qu'instruisaient ses leçons. Qu'il me soit permis, au nom du Cercle artistique et littéraire, de mêler à tant de pieux regrets et de significatifs hommages l'expression de l'émotion qu'éveilla sa mort soudaine dans ce milieu amical où il fréquenta si longtemps et où sa robuste génialité se dépensait souvent en franche et cordiale humeur, en gestes expressifs, en familières et jaillissantes causeries.

On l'y traitait en grand artiste et il traitait les autres en égaux. Il n'était d'aucune coterie, s'étant imposé à toutes; s'il avait des rivaux, il ne rencontrait ni jaloux ni détracteurs; car, étant parmi les premiers, il ne faisait sentir sa primauté que par ses œuvres, et il aimait son art plus que lui-même.

L'homme avait des traits de caractère et de physionomie où se révélaient, pour qui les pénétrait, le style et l'idéal du statuaire.

Il était désintéressé, modeste, loyal et sensible. Son regard, plein de lumière, annonçait le rêveur de beauté. Ni méchanceté ni amertume n'aggravaient sa voix. Et sur son fin visage, couronné d'un front puissant et qu'amincissaient la moustache tombante et la barbe allongée, une teinte de mélancolie attendrissait le sourire.

Sa parole, un peu lente, nuancée de l'accent du terroir, trahissait l'ardeur intime d'une âme jeune, qu'aucun calcul n'assombrissait. Elle cherchait l'expression parfois, et le corps, souple, dans la discussion rythmait d'un balancement le travail de la pensée, tandis que les mains longues, aux doigts agiles, habituées à pétrir la glaise ou la cire, achevaient dans l'air de modeler l'idée.

De sa personne solide et élancée se dégageait un charme de grâce virile, la séduction d'une nature franche, abondante et simple, dont aucun formalisme n'altérerait la pure inspiration.

Tout en lui, la ferveur de la pensée, l'amour de son art, l'harmonie de ses conceptions, la richesse de son génie décoratif, la vigueur précise et délicate de son ciseau dénotait une vitalité profonde et saine. Rien de morbide dans son œuvre où se reflète un rayon de la Renaissance, âge de joie et d'épanouissement. Rien de fragile dans sa structure physique, taillée pour defier les ans et les labeurs.

Cependant, et comme par un cruel contre-sens, il était marqué pour une fin précoce. Et il semble que la poésie de la mort ait hanté l'imagination de ce vaillant. Elle lui inspira ses deux œuvres les plus émouvantes, cette exquise *Figure tombale* où la souffrance la plus aiguë s'allie à tant d'innocence et de pureté; et cette haute et sombre effigie, enveloppée de voiles, imposante et méditative, qui, au seuil d'un de nos cimetières, symbolise avec tant de seraine majesté le *Silence de la tombe*.

La tombe, ouverte prématurément, va le recevoir aujourd'hui. Et chargé de louanges, d'amitiés, de regrets, il entre, trop tôt, dans le règne auguste du silence.

Mais il laisse pour enouvoir et réjouir les regards des survivants d'imperissables images de beauté et, par les yeux, sa gloire se transmettra à la postérité.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Sur l'initiative de M. R. Wytsman, le Cercle artistique a groupé, pour célébrer Noël et le jour de l'An, un joli choix de pastels dont la grâce pimpante anime et égaye une salle que n'éclairaient pas toujours d'aussi aimables sourires...

Fleurs, paysages, portraits, marines, accessoires : tous les genres sont représentés, sinon avec une maîtrise égale, du moins avec le même souci d'exprimer dans leur vérité les aspects multiples de la nature. C'est là le lien qui unit l'une à l'autre les ouvertures du présent Salon. Le ralliement s'est fait, semble-t-il, sur ce mot d'ordre : « Peignez comme vous voyez », — qui est, à la vérité, tout un programme. Et si l'exposition ne renferme point de numéro hors pair, l'ensemble est homogène et de bonne tenue.

A côté des *Briqueteries et Hauts Fourneaux* de Constantin Meunier, dont la note tragique domine de haut l'élégant concert, les notations des Flandres et du Wih de M. Buysse, une impressionnante *Tour de l'église Saint-Jacques* par M. Georges Morren, des « Souvenirs du littoral » par M. F. Charlet, de nerveux et précis paysages brabançons de M. Wytsman et, de M^{me} Wytsman, de poétiques bruyères, constituent, avec des figures de M. H. Riehir, quelques marines de M. A. Marcette et des œuvres diverses de M^{lle} Art, de MM. Coppens et Rothier, un contingent qui, pour n'avoir rien d'imprevu, n'en est pas moins agréable aux yeux.

O. M.

TROIS PRIMITIFS (1)

Lisez, m'écrivait un ami, ce livre de vraie critique d'art. Le merveilleux talent d'Huysmans, qui naguère s'était montré terni, comme embrumé, quasi crépusculaire, semble tout entier ressuscité dans ces belles pages.

(1) J.-K. Huysmans. Paris, Messein, 1905.

Ce sont les Grunewald du Musée de Colmar, la Florentine du Musée de Francfort, la Vierge du maître de Flémalle (elle aussi à la collection Staedel) que nous décrit, que nous chante — oh ! ce n'est pas du tout du plain-chant — M. Huysmans. Petit poème en l'honneur des trois vierges : La Vierge pâmée de douleur entre les bras de saint Jean; l'exquise Mère allaitant l'enfant divin; et, par contraste, la Vierge démoniaque, sybille et sorcière, courtisane et bayadère, satane florentine. C'est ainsi que la voit Huysmans, et à la croix épiscopale (?) pendue dans la rainure de la gorge, aux incomparables cheveux d'or, il prétend reconnaître — méfions-nous d'un regard qui a contemplé tant de diableries — Giulia Farnese la Belle, maîtresse de ce monstre d'Alexandre VI...

L'art a tout purifié. Ce n'est plus une femme, c'est un bijou florentin. La femme, la mère pure et adorable, c'est le tableau du maître de Flémalle qui nous en donne la vision; j'oublie vite le petit cours de théologie surannée que croit devoir faire M. Huysmans et, comme lui, je joins les mains.

M. H.

PEPITA JIMENEZ

C'est mardi prochain que le théâtre de la Monnaie représentera, pour la première fois dans sa version française, la charmante comédie lyrique tirée par M. Money-Coutts d'une nouvelle de Juan Valera et que M. Albeniz a mise en musique.

L'ouvrage, d'une exécution vétilleuse, a exigé une mise au point attentive et des études nombreuses. Il est maintenant très bien su et l'auteur, qui a présidé aux répétitions, se montre enchanté de ses interprètes.

Voici l'argument de la pièce :

La scène est dans un village d'Andalousie. Pepita Jimenez a vingt ans; elle est restée veuve après trois années de mariage. Fille d'un capitaine en retraite, Pepita vécut, jusqu'à l'âge de seize ans, avec sa mère dans la plus grande gêne. Elle avait un oncle nommé Don Gumersindo, possesseur d'un mince majorat qu'il avait su faire fructifier et qui avait fini par amasser une fortune considérable.

Cet oncle, après être resté célibataire jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, tomba amoureux de Pepita et la demanda en mariage. Cédant aux ordres de sa mère, Pepita accepta cet époux. Trois ans après, Don Gumersindo mourut, la laissant héritière de tous ses biens.

Au moment où s'ouvre l'action, la jeune veuve est entourée de nombreux prétendants, parmi lesquels Don Pedro de Vargas, propriétaire dans le village, et un jeune officier, le comte Genazahar. Ce dernier est resté débiteur de la succession pour une somme assez importante et il est supposé prétendre à la main de Pepita, afin d'éteindre cette dette ancienne. Don Pedro est un homme d'âge déjà mûr qui a un fils, Don Louis, jeune homme de belle prestance se destinant à l'état ecclésiastique et qui, néanmoins, a reçu de son père une éducation mondaine soignée; il monte à cheval à la perfection et passe pour une habile épée.

Pendant un séjour chez son père, Don Louis a fait la connaissance de Pepita et s'est vivement épris d'elle, bien qu'en raison de sa vocation ecclésiastique il se défende de ce sentiment. Pepita, de son côté, s'est éprise du jeune abbé; son amour pour Don Louis tourmente sa conscience de fervente catholique et elle s'ouvre au vicaire du village de ses scrupules et de son trouble. Celui-ci cherche à détourner la jeune veuve de cette passion dangereuse; mais Antonona, la vieille nourrice de Pepita, n'a pas tardé à pénétrer le mystère. C'est une rusée commère qui se permet la plus grande familiarité avec sa maîtresse qu'elle appelle son enfant, et avec toutes les personnes de son entourage; elle fait si bien, par ses algarades à Don Louis et à Don Pedro, qu'elle amène Don Pedro à renoncer à la jeune veuve en faveur de son fils, Don Louis à surmonter ses scrupules et à abandonner une vocation mal définie, et les deux jeunes amoureux à s'avouer mutuellement leur penchant réciproque.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Aiglon.

Les pièces de M. Rostand diffèrent de celles de M. Sardou — celles-ci purement décoratives — par un certain souci de la beauté verbale. Il serait puéril de nier qu'elles ont de l'allure, qu'elles enlèvent la salle, que, pareilles aux musiques militaires, elles « versent l'héroïsme au cœur des citoyens ». La première fois qu'on assiste à une représentation de *Cyrano* ou de *L'Aiglon*, on résiste malaisément au charme. Le sujet est intéressant, le drame est bien composé, les tirades sont entraînant, les décors et les costumes aident au succès. Malheureusement, tout cela appartient exclusivement au métier théâtral. Sous ces grands mots sonores, il n'y a pas d'âme véritable qui palpite. Les caractères sont conventionnels et anecdotiques. Tout est subordonné à l'effet immédiat. L'impression première, si favorable qu'elle soit, ne se soutient pas à une seconde lecture ou à une seconde audition. En sortant du théâtre Molière, l'autre soir, j'ai relu *Phèdre* et *Hernani*. Je vous assure que, tout académicien qu'est son auteur, la pièce de M. Rostand n'a pas résisté longtemps à la comparaison.

Elle est pourtant admirablement jouée au Molière, cette année. M^{me} Demidoff, sauf une petite défaillance au tableau de Wagram, a été parfaite dans le rôle du duc de Reichstadt. M. Normand a lancé avec une verve vibrante les tirades de Flambeau. M. Bourny, dans le rôle de Metternich, a réalisé une intéressante figure de diplomate froidement cruel. Les autres sont tous très bons. Les décors et les costumes, frais et pimpants, ont contribué pour une part importante au succès de ce mélodrame en vers.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

Première séance de lectures publiques
de M. Alfred Cortot. — Les Concerts Parent.
Concert de M. J.-J. Nin.

L'idée de donner des lectures publiques d'œuvre orchestrales nouvelles ne mérite que des louanges. Les jeunes compositeurs n'ont que trop rarement l'occasion d'entendre ce qu'ils écrivent et le public d'entendre des œuvres de jeunes compositeurs. Mais des s'ances comme celle du 13 décembre s'adressent plutôt aux musiciens qu'au public, lequel ne saurait supporter sans ennui les multiples arrêts, les erreurs gringantes et autres inconvénients inséparables d'un premier déchiffrement. Il est vrai qu'après une lente mise au point, M. Cortot reprend l'œuvre, de façon à en donner une idée moins confuse; ceci d'ailleurs rend la séance longue et prépare assez mal l'auditoire. Aussi le jeune chef d'orchestre ferait-il bien, si la chose n'est pas impossible, de tricher un peu et de débrouiller avant la lecture publique certaines des œuvres qu'il présente, afin de ne pas décourager le public. Il faudrait en effet que l'on vint en foule à ces auditions, et l'autre jour je fus navré de voir la salle si peu remplie. Je pense bien que M. Cortot, en se lançant dans une entreprise si utile et si neuve, agit avec un complet désintéressement. Il connaîtrait bien mal le public s'il comptait sur un résultat matériel. Mais, afin que la vulgarisation, qui est le but de cet effort, soit efficace, il sied d'attirer le plus de monde qu'on pourra et, pour ce faire, de perfectionner dans toute la mesure du possible ces lectures.

Elles offrent, en effet, à l'heure actuelle, un intérêt tout spécial sur lequel il convient d'insister. On sait que, grâce à M. Henry Marcel, — cet invraisemblable directeur des Beaux-Arts qui aime les arts avant tout, la musique plus que toute chose, et s'attache à prendre de salutaires initiatives, — les entrepreneurs de concerts subventionnés sont tenus désormais de jouer chaque année trois heures au moins de musique française inédite. Aux termes de ce règlement, des œuvres exécutées publiquement — fût-ce même en

province ou aux Concerts de la Société nationale (1) — ne comptent pas dans les trois heures réglementaires. Or, il est certain que nos chefs d'orchestre, habitués à réaliser leurs plus fortes recettes grâce aux sélections d'œuvres de Wagner et aux symphonies de Beethoven, trouveront assez large la part faite aux jeunes compositeurs et se refuseront à envisager l'hypothèse d'une cent-quatre-vingt-unième minute de musique nouvelle. Au fond, on ne peut trop les blâmer : les artistes sont constitués en associations, et d'ailleurs, *primum vivere*. Enfin, il faut observer, encore que rien n'oblige ces chefs d'orchestre à s'adresser à des compositeurs jeunes : une œuvre nouvelle de M. Théodore Dubois ou de M. Lenepveu fera tout aussi bien, je pense, leur affaire.

Au contraire, les lectures publiques de M. Cortot, tout en offrant aux compositeurs la même utilité, que par exemple, les concerts de la Société Nationale, ne priveront pas ceux-ci du bénéfice éventuel d'une exécution au Châtelet ou au Nouveau Théâtre.

Ceci dit, il est temps de parler des quatre nouveautés que nous offrit M. Cortot. Mais c'est là tâche bien délicate, car les lectures faites ne pouvaient laisser qu'une impression très approximative; aussi ne veux-je communiquer les notes qui suivent que sous les plus expresses réserves. Une *Ronde* de M. Ladmirault surtout ne m'a pas semblé produire un effet bien défini. Un *Soir d'été* de M. Roussel m'a au contraire laissé une impression assez bien caractérisée : j'en ai aimé la couleur orchestrale, la structure claire et certaines qualités d'expression. Les *Trois Chevaliers* de M. Spork sont d'assez quelconques pages vocales, et la *Légende de Jésus-Christ* de M. Anselme Vinée, une complainte harmonisée et orchestrée comme est enluminée une image d'Épinal, ne m'a guère intéressé.

Puisque je suis sur le chapitre des initiatives utiles aux jeunes compositeurs, qu'on me permette de signaler les s'ances que se prépare à donner le Quatuor Parent. On ne louera jamais assez cet excellent groupe instrumental, ni le dévouement artistique de son chef. Au programme des douze concerts qui seront donnés à la salle Éolien, les vendredis, du 13 janvier au 7 avril 1905, figurent (outre des œuvres classiques — dont un de ces admirables *Quintettes* à cordes de Mozart, qu'on ne joue jamais ici — et de Franck, de Chausson, de MM. Vincent d'Indy, Debussy et Duparc), une grande quantité d'œuvres nouvelles de musique de chambre : *Sonates* de MM. Huré, Samazeuilh, de Wailly; *Trio* de M. Vreuls; *Quatuor* de M. Ravel... Voilà de bonne besogne et qui intéressera tous ceux qui aiment vraiment la musique!

Dans un tout autre ordre d'idées, M. Nin, un jeune pianiste qui vient de donner pour la première fois un concert à Paris, ne mérite pas de moindres éloges pour la façon dont il sut composer son programme. C'était, je crois bien, la première fois qu'un artiste s'avisait de retracer méthodiquement à son auditoire, par des exemples choisis avec une sûre intelligence, l'histoire de la musique de clavier depuis ses origines. Les virtuoses nous ont peu familiarisés avec les œuvres d'Antonio de Cabezon (1510-1566), de Byrd (1538-1623), de Bull, voire de Purcell, de Frescobaldi, de Chambonnières, de Matthison et de Kuhnau. Et, à retrouver toutes ces inspirations antiques si fraîches encore, si vivantes sous les doigts de M. Nin, on se dit que ces virtuoses ont eu bien tort. Il est vrai que le jeune artiste joint à une technique de premier ordre un sens musical des plus affinés, des qualités toutes particulières de toucher et un style sobre autant que souple. Tout cela, joint à un excellent esprit qui lui fait s'attacher aux œuvres musicalement intéressantes et peu connues plutôt qu'à celles dont on sait qu'elles plaisent, permet de prédire à M. Nin une carrière féconde et des succès de bon aloi.

Il faut ajouter aux noms cités plus haut comme figurant à ce programme, ceux mieux connus de Scarlatti, de Couperin, de Rameau et de Bach.

M.-D. CALVOCORESSI

(1) Il est précisément arrivé que certaines œuvres jouées l'an dernier au Concert d'orchestre de la Société nationale n'ont pu être reprises cette année aux grands concerts dominicaux, parce qu'elles n'auraient pas compté.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Au Conservatoire, la distribution des prix. M. le directeur nous a donné une sélection d'œuvres de Grétry en forme de suite. Cette musique, dont le charme est fait d'archaïsme et de grâce naïve, je ne la concevais pas, je l'avoue, jouée avec un tel déploiement de sonorité cuivreuse. Mais, modernisée, elle a réjoui tout de même le cœur des bons Liégeois que nous sommes. Les fragments de Grétry sont vraiment convenables pour distributions de prix; je les préfère même aux cantates de M. Radoux le fils; du moins on n'y attelle pas pendant un mois les classes du Conservatoire: c'est autant de gagné pour les études classiques sérieuses.

Suivant le rite, les « médaillés » se sont produits: un pianiste tendre dans le *Concerto en ut mineur* de Beethoven; deux violonistes solides, mais aussi opposés de tempérament que Thomson et Ysaye, dans le *Doppelconcert* de Bach en *ré mineur* (dit n° 3 par le programme, suivant un vain numérotage d'édition de la *Bachgesellschaft*). Bach était modernisé (encore!) par une cadence de Jos. Hellmesberger senior. On a constaté une fois de plus que ces œuvres, surtout la première, ne peuvent être interprétées par des élèves, fussent-ils « médaillés en vermeil avec distinction ». En revanche, le *Concerto en la mineur pour violoncelle* de Saint-Saëns est assez superficiel pour pouvoir être rendu par un enfant de quinze ans, et dans le fait il l'a été magistralement par le jeune Maurice Dambois.

Ce celliste-né, ce nouveau Gérardy, de nature plus fine peut-être, mais plus frêle, moins puissante, a donné, quatre jours après, un récital où il a joué une dizaine d'œuvres, entre autres le *Concerto en ut mineur* de De Swert et les inévitables *Variations* de Boëllman. Dambois aurait bien besoin d'un bon maître pour discipliner son coup d'archet, refréner sa nervosité un peu fébrile, et ainsi le préserver de se voir, comme tant d'autres jeunes prodiges, épuisé, flapi, vidé, fini avant l'âge viril.

Mais savez-vous qu'au Conservatoire de Liège la classe de violoncelle est sans professeur effectif depuis plus de quinze ans? Le titulaire actuel fut un celliste éminent autrefois; aujourd'hui ses élèves peuvent s'offrir des leçons de professeurs étrangers; cela n'a pas d'inconvénient pour le budget de l'Etat. Combien d'années encore perdurera cette situation? Voilà, qui ne se verrait dans aucun des *Conservatoires privés* d'Allemagne. Là, l'intérêt de l'établissement fait obvier au déclin des maîtres.

F.

LA MUSIQUE A GAND

Premier Concert du Conservatoire.

M. Emile Mathieu est un directeur d'infiniment de goût. Nous lui devons déjà bien des surprises musicales, entre autres cet admirable poème symphonique de R. Strauss, *Tod und Verklärung*, qu'il nous fit connaître l'an passé. Cette fois il nous permit d'apprécier une œuvre nouvelle d'autant plus attrayante qu'elle émane d'un de nos compatriotes, M. Joseph Jacob. Le *Concertstück en la mineur* est une œuvre robuste, fortement travaillée, dont l'orchestration minutieuse ménage des effets inattendus et charmants. Interprétée par l'auteur avec un talent de violoncelliste remarquable, cette œuvre a fort intéressé le public. Le jeu de M. Jacob semble se caractériser surtout par une certaine rudesse, nullement désagréable d'ailleurs; son coup d'archet est profond et décisif; c'est un artiste consciencieux que nous avons entendu.

Le programme comprenait en outre, comme œuvre moderne, le *Kol Nidrei* de Max Bruch, *adagio* pour violoncelle et orchestre sur des mélodies hébraïques, page onctueuse tout imprégnée de grandeur biblique. En fait d'œuvres classiques, M. Mathieu nous donnait, outre l'ouverture de la *Fûte enchantée*, la *Deuxième Symphonie* (en *ré majeur*) de Beethoven et la *Troisième Symphonie* (en *sol majeur*) de Haydn, celle-ci presque iné-

dite pour le public gantois. L'orchestre a enlevé toutes ces œuvres avec une belle fougue sous la conduite sûre, élégante et discrète de M. E. Mathieu.

F. V. E.

L'A Capella de Gand a inauguré récemment au Cercle artistique une série d'auditions musicales accompagnées de conférences sur l'*Histoire de l'opéra français*. Dans sa première conférence, M. P. Bergmans nous a parlé des origines de l'opéra jusqu'au *Ballot comique de la Reine* (xvi^e siècle). Les chœurs mixtes de l'A Capella ont exécuté plusieurs fragments du *Jeu de Marion*, la *Bataille de Marignan*, etc.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (Musée Moderne). Par invitation. En février. Renseignements: Direction, rue du Berggr, 27.

PARIS. — *Union des femmes peintres* (Grand Palais des Champs-Élysées). 12 février-9 mars. Dépôt, 20-21 janvier. Demandes d'admission avant le 10 janvier, 175, boulevard Pereire, Paris.

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir au Salon des Aquarellistes, pour le Musée de Bruxelles, le *Christ outragé* de Gaston La Touche, l'une des œuvres capitales du Salon.

Outre la marine d'Artan que nous avons citée, il s'est rendu acquéreur, à la vente de la collection Toussaint, d'un petit effet de lune du même maître, catalogué sous le n° 20.

Pour l'Art ouvrira le samedi 14 janvier au Musée moderne son treizième Salon annuel. Les adhésions reçues sont nombreuses et tout fait augurer une exposition des plus intéressantes.

A l'occasion des fêtes de l'Indépendance, la Société des Beaux-Arts se propose d'organiser l'été prochain, avec le concours de l'Etat, une exposition rétrospective des peintres belges depuis 1830 jusqu'à 1905. Si ce projet se réalise, ce qui est probable, la Société renoncera cette année à son Salon habituel.

La *Bibliofilia* (1) clôture, dans sa livraison double d'octobre-novembre, une très intéressante étude de M. Emile Dacier sur l'Exposition des Primitifs français. L'article, illustré de nombreuses reproductions d'après André Beaumereu, Jacquemart de Hesdin, Jacques Coene, Pol de Limbourg, Jean Fouquet, Jean Bourdichon, etc. est consacré aux miniatures « qu'il importait, dit l'auteur, d'exposer en même temps que les peintures pour faire une sorte d'amende honorable envers ceux des maîtres peintres dont les tableaux sont à jamais perdus ».

Eugène Demolder vient d'écrire, avec la collaboration d'Alfred Jarry, un opéra-bouffe en un acte, *Le Manoir de Cagliostro*, dont Claude Terrasse a fait la musique.

L'œuvre sera interprétée dans la seconde quinzaine de janvier à Paris par M. et Mme Depas, qui la joueront ensuite en tournée.

Les mêmes auteurs travaillent à un opéra en cinq actes et six tableaux intitulé *Pantagruel* et inspiré de Rabelais.

C'est M. Martin Lunssens, ancien prix de Rome, qui vient d'être nommé directeur de l'Ecole de musique de Courtrai.

On a répété généralement vendredi à la Monnaie l'*Ermitage fleuri* et *Pépita Jimenez*, dont la première est annoncée pour mardi prochain. L'auteur a été vivement félicité par M. Gevaert, qui assistait à la répétition avec les principaux critiques et quelques intimes.

(1) Revue mensuelle Florence, Leo S. Olschki, éditeur, Lungarno Acciaioi, 4.

Le concours d'interprétation vocale à l'École de musique d'Ixelles avait attiré lundi dernier une foule d'auditeurs. La concurrente, M^{lle} Rosa Piers, a interprété avec art des scènes de *Briseïs*, *Richilde*, le *Roi d'Ys*, *Sigurd*, *Princesse d'auberge*.

Parmi les mélodies inscrites au répertoire le jury a fait choix d'œuvres de Strauss, Moussorgski, Bruneau, P. Benoit, Blockx, Lunssens, Wambach, Raway et H. Thiébaud. Ces pages de caractères divers ont été supérieurement interprétées par la concurrente, qui a obtenu un premier prix avec grande distinction à l'unanimité des voix et avec félicitations du jury.

Le 13 janvier, le Cercle artistique de Bruxelles réunira au même programme les noms du violoncelliste Pablo Casah et du pianiste Harold Bauer.

Comme les années précédentes, le Quatuor Zimmer donnera ses trois séances à la salle Allemande, 21, rue des Minimes, les mercredis 25 janvier, 22 février et 29 mars.

Au programme les quatuors en ré majeur (op. 18) et en fa majeur (op. 135) de Beethoven; sol majeur, de Mozart; fa majeur (op. 41) de Schumann; la mineur (op. 29) de Schubert; ut mineur (op. 51) de Brahms; la majeur (op. 13) de Tancrède (nouveau), et mi majeur, de G.-M. Witkowski.

Dimanche prochain, à 2 h., à l'Alhambra, concert Ysaye, sous la direction de M. Brahms, avec le concours de M. Jacques Thibaud.

On nous prie d'annoncer le concert que donnera le samedi 14 janvier, à la salle Le Roy, M. Alex Disraeli, baryton, avec le

concours de M. Emile Agniesz, qui se fera entendre sur la viole d'amour. Au programme : Bach, Corelli, Lotti, Giordani, Schubert, Schumann, Brahms, Richard Strauss, Rachmaninoff, E. Agniesz, etc.

Un groupe d'artistes et d'hommes de lettres a offert, le 20 décembre dernier, un banquet à Eugène Carrière, sous la présidence de Rodin.

Au dessert, les allocutions et les toasts se sont succédés, affectueux et vibrants : on a tour à tour entendu MM. Rodin, Roger Marx, Albert Besnard, Bourdelle, Charles Morice, Henri Duhem, d'Estournelles de Constant, etc.

Le discours de M. Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts, a été particulièrement applaudi : dans une étude pénétrante, émouvante, largement tracée, éloquemment formulée, il a merveilleusement mis en lumière le sens et caractérisé la portée de l'œuvre de Carrière, ce peintre dont l'art prend racine « dans la vie journalière, dans ce qu'il y a de plus simple et de plus général en ce monde, le groupe fondamental formé par l'amour et la famille, et les mille émotions puissantes qu'y suscitent l'action de la Nature et le contact de la Société ».

A propos d'Eugène Carrière, annonçons que le peintre vient de s'installer avec sa famille en Belgique, où il compte passer plusieurs années. C'est Mons qu'il a choisi pour résidence.

L'Académie de France a fini — et non sans peine — par trouver un directeur pour la villa Médicis : c'est M. Carolus Duran, nommé en remplacement de M. Eugène Guillaume pour un terme de six ans.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

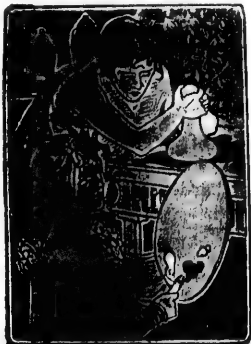
PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ladislás de Paál. *Un Peintre hongrois de l'Ecole de Barbizon*, par Béla Lázár (OCTAVE MAUS). — Chronique artistique (O. M.). — L'Art à Anvers. *L'Exposition M.-A. Marcotte* (L. A.). — Chronique théâtrale. *Oiseaux de passage*. *Les Saltimbanques* (G. RENCY). — Notes de Musique. — La Musique à Paris. *Société Nationale. Conservatoire. Concerts divers* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'Ecole de musique d'Ixelles. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LADISLAS de PAÁL

Un Peintre hongrois de l'Ecole de Barbizon,
par BÉLA LÁZÁR (1).

Ceux qui fréquentaient chez Munkácsy de 1872 à 1878 purent rencontrer dans le célèbre hôtel de l'avenue de Villiers un homme de haute taille, d'une aristocratique élégance, dont le visage énergique, encadré d'une barbe sombre, s'éclairait d'un regard rempli de rêve. C'était

(1) Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne.

Ladislás de Paál, un jeune peintre hongrois passionné de nature, d'art, de travail, devant qui semblait s'ouvrir une destinée glorieuse. Le 3 mars 1879 il mourait dans l'établissement d'aliénés de Charenton, après douze mois de souffrances qui avaient peu à peu éteint sa lucide intelligence et insensibilisé son cerveau. Il n'avait pas atteint sa trente-troisième année...

Bien qu'exceptionnellement courte, cette vie d'artiste n'en fut pas moins féconde et belle. Destiné au droit, Ladislás de Paál dut, comme tant d'autres, user de ruse pour se soustraire aux exigences paternelles et suivre la voie dans laquelle le poussait sa nature. Il apprit à Vienne, en cachette, son métier de peintre. Un voyage en Hollande lui révéla l'Art. A Londres, Constable et Turner lui firent prendre définitivement conscience de lui-même.

Il avait fait à Arad, dans sa prime jeunesse, la connaissance de Munkácsy, qui usait comme lui ses premières culottes sur les bancs d'une petite école de dessin. Il devait le retrouver plus tard à Munich, puis à Dusseldorf, où les deux hommes se lièrent d'une amitié fraternelle que la mort seule put dissoudre.

Ce fut Munkácsy qui décida Ladislás de Paál à abandonner, au printemps de 1872, Dusseldorf, ses jus et ses sauces. La beauté grave de la forêt de Fontainebleau le conquiert, rafraîchit et élève son art, aiguille celui-ci vers des issues nouvelles. « La forêt, écrit M. Béla Lázár, devint sa sœur. Ils se sont compris. Ils se communiquaient leurs joies et leurs peines. Ladislás de Paál avait la sensation que le gémissement plaintif de la forêt, le doux chuchotement des feuilles, le mugissement mys-

terieux du vent, l'éblouissement du rayon de soleil qui tremblait parmi le feuillage partageaient ses propres sentiments, répondaient à son propre état d'âme ».

Les toiles du peintre hongrois reflètent ces émois. Elles prolongent les échos de l'harmonieux concert dont Rousseau, Jules Dupré et Diaz firent résonner Bas-Préau, Franchard, les gorges d'Apremont. Bien qu'arrivé trop tard à Barbizon pour les connaître, — seul Millet y vivait encore; il mourut le 20 janvier 1875, — Ladislav de Paál communia dans le pathétique amour de la forêt avec ces maîtres illustres. Sans chercher à les imiter, il exprima des impressions analogues à celles que les mêmes sites avaient provoquées en eux, ce qui inclina des esprits superficiels à le considérer comme un de leurs élèves. En réalité, de Paál ne s'inspirait que de la nature et, si la sylve de Fontainebleau l'exalta dès qu'il la découvrit, si elle l'absorba tout entier, c'est qu'elle avait réveillé dans son âme le souvenir des forêts de Hongrie dans lesquelles, à Odvos et à Berzova, s'étaient écoulées ses années d'enfance. Dépaycé en Allemagne, le tempérament du peintre avait trouvé sous la futaie de Barbizon un sol favorable à son développement et y avait aussitôt plongé ses racines.

Sa personnalité ne tarda pas à s'y affirmer. Puissante, toute spontanée et ardente, imprégnée d'un romantisme poétique, guidée par un instinct sûr, servie par une technique personnelle, elle eût conduit l'artiste très haut si un fatal accident n'eût brusquement arrêté son essor.

Ce sont les étapes de ce pèlerinage vers l'éternelle beauté que décrit, en un livre où l'anecdote s'allie à une critique approfondie, M. Béla Lázár. Soucieux de fixer dans la mémoire de ses compatriotes le souvenir du peintre hongrois, l'auteur avait réuni au Salon de Pesth, en 1902, soixante de ses œuvres. Le volume qu'il vient de publier complète par un monument durable ce pieux hommage. L'art de Ladislav de Paál y est analysé avec une compétence exactement renseignée et étudié dans ses évolutions successives par un esprit attentif et méthodique. Toute la psychologie de l'artiste est mise à nu, son idiosyncrasie expliquée par ses origines ataviques, le développement de son individualité commenté par les circonstances qui influencèrent sa vie. Et chez de Paál, comme dans toutes les natures impulsives, les événements extérieurs réfléchissent dans l'œuvre enfantee leur joie et leur tristesse.

Ladislav de Paál méritait cette consécration. Il y avait en lui plus que du talent. S'il resta dans l'ombre, c'est que les maîtres du paysage français, ses contemporains, rayonnaient, lorsqu'il apparut à leurs côtés, d'un éclat trop vif. Et la mort l'empêcha de prendre, après eux, la place que lui assignaient la sensibilité de sa vision, la sincérité et la fidélité de ses interprétations picturales.

Son biographe relève entre autres dans celles-ci deux qualités caractéristiques. La première est le scrupule avec lequel de Paál exprimait, en l'accordant avec le paysage, le jeu mobile des nuées. « Chez Corot, c'est l'atmosphère vibrante de l'aube, grise, qui nage dans une lumière argentée, avec ses nuages délicats, qui sont moins des nuages que du brouillard, de la vapeur. Chez Dupré, au contraire, tout est plein de passion orageuse. Il aime, lui, dans la nature, les grands moments de transition, avant ou après la tempête. C'est par le ciel qu'il commence et finit ses toiles... Chez Rousseau, il y a entre le ciel et la terre une unité plus harmonieuse. Ce grand artiste d'une vigueur universelle s'intéressa à tous les genres de conformation de nuages, et en particulier aux manifestations dynamiques des phénomènes célestes, non pas dans le paroxysme de la passion, mais dans la simplicité majestueuse du sentiment étouffé... Daubigny s'intéresse aux conformations fugitives du ciel printanier; il aime les stratus qui flottent lorsque la brise du printemps se joue avec eux, les déchiquette, les fond en des formes toujours nouvelles... Ladislav de Paál aussi exprime ses sensations par le ciel nuageux, et selon que celles-ci changent, il cherche des aspects de ciel différents... Ses nuages sont de vraies individualités. Ils vivent, ils se meuvent, ils créent des effets... Ils ne sont pas taillés en bois ou en fer blanc; leurs perspectives sont finement observées; ils brillent d'un feu intérieur; ils font sentir de grandes distances... Ce ne sont ni les nuages de Dupré ni ceux de Rousseau, mais autant d'expressions peintes des sensations individuelles de l'artiste. »

Mais en même temps qu'il fixait la course des nuées, de Paál — et c'est la seconde des qualités foncières signalées par M. Lázár — étudiait de près la structure du terrain, sa solidité, sa constitution organique. « Dans une colline sablonneuse il fait excellemment sentir en quelques traits la géologie de la croûte terrestre que recouvre le sable chassé par le vent... Dans un sous-bois, il souligne l'ossature de la terre, ses courbes, ses élévations, ses effondrements, toutes ses inégalités, les particularités du sol forestier avec sa végétation, son humidité, ses flaques d'eau, avec tout le mysticisme de la vie de la forêt. »

L'auteur termine par cette jolie image : « Il fut simple et touchant comme le chant populaire. » Rien ne pouvait résumer plus exactement l'esthétique et la vie du peintre dont le livre de M. Lázár vient d'évoquer en ma mémoire le doux et douloureux souvenir.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Des trois peintres qui se partagent la cimaise du Cercle artistique, M. René de Baugnies offre le plus d'intérêt en ce que ses recherches s'exercent dans des voies diverses, attestant, avec un labeur persévérant, une louable sincérité d'impression. Qu'il s'efforce d'exprimer l'éclat de la lumière, comme dans le *Moulin hollandais* ou la *Chapelle d'Uccle*, qu'il tente d'instantanéiser, dans *Soir d'orage*, un drame de la nature, ou que son pinceau retrace une mélancolique vision vespérale de fin d'automne, le peintre affirme de l'émotion et de la sensibilité. Si l'artiste n'est pas encore maître de sa main et rompu à la technique de son art (ses figures, exécutées dans de pittoresques intérieurs de l'île de Marken, pèchent par le dessin), il n'en donne pas moins de sérieuses promesses d'avenir. Dégagé des colorations saumâtres qui altéraient ses toiles précédentes, il apparaît en progrès et de plus en plus pénétré de la réalité.

Ses études ont une « enveloppe », pour parler l'argot des ateliers, qui manque à celles de M. Coenraets, dont le coloris demeure revêche, d'une dureté métallique, et qui sacrifie trop à l'anecdote dans ses tableaux de figures, figués d'un pinceau méticuleux.

Les *Visions des bords de l'Ourthe* de M. Jérémie Delsaux continuent la série des camaïeux dont il exposa une partie en juillet dernier au cercle des *Indépendants* et par lesquels le peintre célèbre les sites, d'une grâce aimable, de son pays natal. M. Delsaux y ajoute quelques figures et portraits, parmi lesquels celui du graveur liégeois François Maréchal.

Dans une salle nouvelle, joliment aménagée et décorée en tons clairs par l'architecte Sneyers (1); huit peintres, trois sculpteurs ont réuni un choix d'œuvres et d'œuvrettes. L'ensemble est varié, amusant, sans prétention, — l'intimité d'un atelier empli de croquetons et de pochades et hospitalièrement ouvert aux amis.

Si la sculpture ne s'accommode point de l'improvisation et exige plus d'études que n'en trahissent les essais de MM. Boute, Eugène Canneel et A. De Kat, les notations de quelques-uns des artistes du groupe ne sont pas sans intérêt. Outre les esquisses, souvenirs de voyage et impressions rustiques de M. W. Jelley, les sites nieupoitais et les vues de Paris de M. E. Mahaux, les paysages harmonieux de R. De Man, les eaux-fortes et peintures de M. F. Lantoine, je signalerai les impressions synthétiques, d'une sensibilité visuelle des plus délicates, de M. Paerels. Il y a, de ce peintre débutant, de jolis coins de jardins aperçus à des saisons diverses et qui attestent un sentiment subtil de la lumière et de l'atmosphère.

M. F. Beuck, abandonnant ses illustrations tragiques et ses visions macabres, s'exerce à la peinture en plein air. L'essai est heureux. Il instantanéise, au bois de la Cambre, des courses d'enfants, des gestes de joueuses de tennis. Il peint de sa fenêtre la campagne d'en face, il exalte son jardin, il célèbre des intérieurs sympathiques. C'est encore gauche et fruste, mais l'orientation est bonne et le début plein de promesses.

O. M.

(1) Galerie Boute, rue Royale, 134, inaugurée le 4 janvier.

L'ART A ANVERS

L'Exposition M.-A. Marcotte.

Je n'ai plus à faire connaître aux lecteurs de *L'Art moderne* la personnalité artistique de M^{lle} M.-A. Marcotte, dont plusieurs expositions ont fait apprécier la délicate et originale vision des choses. Une âme d'artiste, émotive, sérieuse et sincère, se devine sous une exécution à peine appuyée, et cependant volontaire, où la toile, effleurée seulement de touches menues, n'offre à la vue que des harmonies discrètes, sévères même, où la fleur apparaît avec plus de charme que d'éclat. La *Serre d'azalées* du musée de Bruxelles a presque seule la royale splendeur des pourpres et des roses éclatants. La verdure des plantes, dans le jour atténué des vitrages, lui suffit souvent à composer un tableau original, rendant exactement l'atmosphère humide et chaude de la serre.

Exquise d'harmonie fine et aristocratique, entre autres cette petite serre n° 30, acquise évidemment par un homme de goût. Signalons aussi cette enfant au chapeau de paille, au milieu des fleurs, de si simple et de si parfaite exécution, et tenue en une gamme presque monochrome : *Mieke*.

Mais ce genre des serres qu'elle créa, qui lui appartient exclusivement, ne semble pas lui suffire à exprimer sa pensée : c'est vers l'étude de l'humanité humble et souffrante que l'entraîne aujourd'hui son tempérament d'artiste observatrice, curieuse et apitoyée. Si simples, si naïfs mêmes soient-ils, ses procédés de peintre lui servent étonnamment à rendre l'impression ressentie, dans l'*Ostensoir* par exemple, où un profil de vieux prêtre s'imprègne de tout le mysticisme, de toute l'intime et profonde émotion des âmes croyantes et pures, et aussi dans les *Études pour la naissance et la mort*, où des imperfections de forme même n'enlèvent rien à la saisissante impression de ces scènes vécues. Le moindre conseil d'un professeur ou d'un collègue aurait raison de ces faiblesses, mais chez cette artiste, formée hors de toute influence professorale, je vois presque un danger à perfectionner artificiellement une facture tout originale que seul le travail persévérant et instinctif assouplira mieux que les recettes banales, surtout que l'équilibre et l'unité de la mise en page et la distinction pleine de sincérité des colorations apparaissent sans aucun effort dans toutes ces œuvres, — qualités rares et précieuses entre toutes.

Le port d'Anvers va, paraît-il, absorber le peintre. Je ne sais si ses qualités propres s'arrangeront de ce milieu plutôt lourd et brutal. Peut-être M^{lle} Marcotte y trouvera-t-elle une impression toute nouvelle en des sujets spéciaux.

L. A.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Oiseaux de passage (1).

Nous avons eu jeudi l'une des premières sensationnelles de la saison, les *Oiseaux de passage*, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves. La pièce a été jouée l'an dernier chez Antoine, et l'on se rappelle son sujet. En Suisse, dans une pension bour-

(1) Théâtre du Parc, 12 janvier.

geoise, une famille française fait la connaissance de deux étudiantes russes, Vera et Tatiana, et d'un nihiliste, le vieux Grigoriew, expulsé d'un peu partout à cause de ses théories révolutionnaires. Vera a conclu, avant de quitter la Russie, un mariage fictif avec un prince anarchiste que l'on croit mort depuis, en prison. Le charme de mystère qui émane du trio opère sur la famille française. Revenus tous à Paris, la mère aveugle ne peut plus se passer de Vera, le fils en est devenu amoureux, et le père, donnant en plein dans le nihilisme et la pitié russe, profère des discours subversifs, très amusants dans la bouche d'un riche bourgeois. Vera, qui avait promis pourtant toute sa vie à la cause, se laisse séduire par l'atmosphère de tendresse qu'elle respire dans cette famille de braves gens. Elle consent à épouser Julien, qui, pour lui plaire, s'est créé de toutes pièces une âme de nihiliste, lui aussi. Un expulsé russe, Zakharine, vient à propos donner l'assurance que le prince, premier mari de Vera, est bien mort. Mais Tatiana a des doutes sur la véracité de Zakharine. Elle le suit et sur son cadavre — il meurt d'une façon étrange, dans un wagon de chemin de fer — elle trouve les preuves qu'il est un traître et que le prince, relégué dans une mine lointaine, en Sibérie, est toujours vivant. En possession de ces renseignements, elle survient à point pour empêcher le mariage et Vera, malgré les larmes et la colère de Julien, malgré les instances de toute la famille, malgré la douleur de l'aveugle, s'en va doucement, un doigt sur les lèvres, vers son devoir lointain, pour ne plus jamais revenir.

Cette pièce, où deux écrivains de grand talent ont fait se battre leurs tendances opposées, l'un tenant pour le bon sens sceptique, l'autre pour la vie héroïque des apôtres de la révolution, est une tentative de plus pour délivrer le théâtre de l'éternel adultère. Le conflit qui y est posé est autrement noble que celui qui met aux prises, d'ordinaire, la fragile vertu d'une petite mondaine avec la veule passion d'un jeune gommeux. Il s'agit ici de savoir si une femme jeune et belle, aimée de son fiancé, aimée de sa future famille, prête à entrer dans une vie confortable et tiède, va quitter tout cela pour s'en aller vers ce qu'elle croit son devoir. Sous des apparences malgré tout parisiennes, et malgré les bons mots — ça, c'est du Donnay! — qui émaillent la pièce, il faut y voir une sorte de tragédie cornélienne. Et l'impression profonde et grave qui se dégage de cette lutte entre le devoir et le bien-être (entendez ce mot dans son sens propre et général) est encore intensifiée par les grandes questions qui s'agitent autour des personnages. C'est, tour à tour, la question de la dignité et de la liberté humaines, revendiquées par la femme qui ne veut plus dépendre du mari et qui veut gagner sa propre subsistance; puis celle de la légitimité de la révolte; puis celle de l'amour libre, posée par Grigoriew, dans sa pauvre mansarde, avec un incomparable éclat; enfin, dans le lointain, il semble qu'on entende les plaintes des prisonniers qui souffrent, là-bas, pour la cause, tandis que les ombres de ceux qui sont morts dans les tourments se lèvent sous les pas de Vera, en train de les trahir.

La pièce a un autre intérêt encore; elle touche, légèrement mais justement, au travers principal de la bourgeoisie actuelle, qui est de céder sans résistance à tous les snobismes du moment. Le père de Julien personnifie à merveille ces bourgeois, toujours fils de ce Joseph Prudhomme, qui avait un fusil pour défendre les institutions et au besoin pour les combattre. Grigoriew est son ami: il lui apporte des brochures révolutionnaires qu'il sème partout sur les meubles. Mais le bonhomme, tout en professant

pour les idées et le caractère de son ami la plus haute admiration, se hâte de ramasser et de cacher les brochures, de peur que les domestiques n'aient la curiosité de les lire. Comme c'est bien cela! Et comme nos anarchistes en chambre se seront reconnus dans ce portrait!

La pièce, mise en scène avec un goût parfait et dans des décors adéquats, — celui de la mansarde, au troisième acte, est d'un impressionnant réalisme, — est jouée au Parc dans la perfection. Mme Marthe Mellot, créatrice du rôle chez Antoine, nous donne une Tatiana sèche, vibrante, nerveuse, toute brûlante au dedans d'une passion terrible pour l'Idée. Mal vêtue, mal coiffée, marchant d'un pas viril, brusque, désagréable, tout à coup son âme apparaît: et c'est la révélation soudaine d'une bonté ardente, d'un dévouement sublime, d'une infinie pitié. Mme Mellot a composé son rôle en grande artiste et son succès a été immense. Mme Juliette Clarel, très belle dans ses costumes noirs, avec ses nobles attitudes, sa hautaine réserve, ses attendrissements émouvants, est une Vera qu'on n'oubliera pas. M. Chautard, Grigoriew, est parfait dans un rôle de nihiliste bonhomme, indifférent à tout, sauf à la Cause. Les autres sont bons. Le Parc tient là un beau spectacle, un véritable spectacle de pensée, auquel nous souhaitons longue vie et long succès.

Les Saltimbanques (1).

Après les fions-fions du *Voyage de la mariée*, d'ennuyeuse mémoire, les Galeries ont monté les *Saltimbanques*, l'opérette de Louis Ganne, dont les principaux motifs sont déjà populaires. Quel dommage que, pour faire une opérette, il faille un livret et que celui de M. Ordonneau — encore lui! — soit si déplorablement banal! Je n'entreprendrai pas de le raconter: ces machines-là sont encore plus écœurantes quand on s'avise de les résumer. La musique de M. Ganne, heureusement, est charmante. Ce petit maître possède un don qui est refusé à la plupart des musiciens aujourd'hui: il a en lui une chanson. Elle chante, sa musique, elle nous berce, elle nous ravit. Et ce n'est point là, sans doute, une haute sensation d'art, mais c'est délicieusement reposant. Les *Saltimbanques*, aux Galeries, sont à entendre et à regarder. Sans insister sur le luxe de la mise en scène et des costumes, auquel la maison nous a habitués, il faut signaler la jolie voix, la grâce, le jeu charmant de Mme Malza, la verve étourdissante et la sculpturale beauté de Mme Oryan et, du côté des messieurs, le souple talent de M. Larbaudière qui fait Paillasse. M. Bergniès, dans le rôle toujours un peu « pommade » du jeune premier, a eu des moments heureux. Et il faut accorder une mention toute spéciale à M. Réjane, qui a composé avec un art parfait un type superbe de lutteur de foire.

G. RENCY

NOTES DE MUSIQUE

L'intérêt principal du deuxième concert Ysaye résidait dans les débuts à Bruxelles du chef d'orchestre Edouard Brahy, dont les succès angevins et gantois avaient déjà consacré la jeune réputation.

Violoncelliste, partenaire d'Albert Zimmer lors de la fondation du Quatuor de ce dernier, M. Brahy troqua il y a quelques années

(1) Théâtre des Galeries, 11 janvier.

l'archet contre la baguette directoriale. Il s'est rapidement classé parmi les « professionnels » les plus experts en l'art de discipliner, d'exalter, de faire vibrer l'armée instrumentale. Il conduit avec une énergie passionnée, assez sûr de sa mémoire pour diriger par cœur une œuvre touffue, longue et difficile comme la *Symphonie fantastique* de Berlioz, dont le final, enlevé avec un extraordinaire brio, lui a valu une ovation chaleureuse. Sa « manière » se rapproche de celle de Félix Weingartner, dont il a le geste autoritaire, la mimique anguleuse. Comme lui, il met en relief la structure des œuvres, appuyant sur les rythmes, ne laissant dans l'ombre aucun détail architectural. Il imprime à sa direction le cachet d'une interprétation personnelle qu'on peut discuter (on s'est étonné, par exemple, de la lenteur avec laquelle il conduit l'*allegro* de l'ouverture d'*Egmont*), mais qu'on sent mûrement délibérée et fixée par une volonté d'acier. Sous sa direction, l'orchestre des concerts Ysaye a donné, semble-t-il, son maximum de sonorité et d'éclat.

Le succès de M. Brahy a été partagé par le soliste, M. Jacques Thibaud, trop connu et trop aimé à Bruxelles pour qu'il soit utile de rappeler ici son talent délicieux. Le jeu de M. Thibaud rappelle de plus en plus celui d'Eugène Ysaye, dont il a, sinon la puissance, du moins la grâce et le charme enveloppant. Le concerto de Lalo est l'une de ses compositions favorites : c'est celle qui semble la plus propre à mettre en relief l'ensemble de ses qualités. Il n'a pas été moins heureux dans l'interprétation du *Concerto en sol mineur* de Max Bruch, qui lui a valu un triple rappel. Bissé, M. Thibaud a ajouté au programme l'*aria* de Bach.

Après avoir, il y a trois semaines, triomphé aux Concerts populaires, le violoncelliste Casals a fait applaudir au Cercle artistique, avant-hier, sa technique impeccable et son admirable compréhension des œuvres classiques. Et son succès a été d'autant plus éclatant qu'il est fait de sincérité, de simplicité, de sobriété. Le style avec lequel M. Casals joue, par exemple, la *Suite en ré mineur*, sans accompagnement, de J. S. Bach, est d'une absolue beauté.

Dans l'exécution de la *Sonate en fa majeur* de Brahms qui ouvrait la séance, et de la *Sonate en la* de Beethoven, qui la clôturait, le violoncelliste catalan avait pour partenaire M. Harold Bauer, pianiste au jeu brillant, sonore, — lui aussi virtuose remarquable, mais, semble-t-il, d'un talent plus extérieur, plus artificiel, moins concentré que celui de M. Casals. Dans l'exécution de la *Fantaisie en ut* de Schumann, certains mouvements ont paru trop précipités. M. Bauer force parfois la sonorité de son instrument, détruit l'unité d'une œuvre en exagérant les accents. Il a mieux équilibré son jeu dans les œuvres concertantes, qui lui ont valu le meilleur de son succès.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Conservatoire. — Concerts divers.

A son concert de réouverture, la Société Nationale nous a offert quelques jolies exécutions d'œuvres de M. Gabriel Fauré. L'*Impromptu* pour harpe, récemment paru, et qui fut joué de façon tout à fait remarquable par M^{lle} Micheline Kahn, est charmant : les diverses ressources de l'instrument y sont exploitées d'habile et heureuse façon et c'est en même temps de fort agréable musique. En des pièces de piano du même auteur (*Sixième Barcarolle*, *Valse-Caprice* et *l'îleuse* (transcrite) de *Pelléas et Mélisande*), M^{lle} Marguerite Long se fit justement applaudir pour son exquise sonorité et la parfaite aisance de son jeu.

Dans sa *Sonate* pour piano et alto, M. Marcel Labey a fait une fois de plus preuve des solides qualités qu'on a déjà pu lui reconnaître : souci de la construction, travail de développement réfléchi et conscient, sobriété de moyens et d'effets. Mais ce qui m'a paru manquer, le plus souvent, à l'œuvre, ce sont la chaleur et l'effusion.

De deux pièces pour deux pianos de M. P. Ladmirault, l'une, *Valse triste*, est extrêmement jolie, et contient d'heureuses recherches d'écriture ; l'ensemble en est clair et plaisant. L'autre, *Épousailles*, m'a semblé un peu longue, et par endroits diffuse. Trois mélodies de M. Guy Ropartz, chantées par M^{me} Pierre Kunc (à signaler le joli dessin d'accompagnement de la *Mer*) et le Quintette de Franck joué par M^{lle} Boutet de Monvel et le Quatuor Parent, complétaient le programme.

L'excellente coutume de faire entendre aux concerts qu'ils donnent des œuvres nouvelles commence à se répandre parmi les virtuoses et bientôt, peut-être, rendre compte de toutes les premières auditions deviendra tout autre chose qu'une sinécure. A leur premier concert, salle Erard, MM. Armand Ferté et J. Chailley viennent d'exécuter la *Sonate* pour piano et violon de M. Jean Huré, œuvre de proportions considérables et curieuse à plus d'un égard. Les idées en sont expressives et de venue franche, et les développements, avec parfois quelque romantique grandiloquence, solides et intéressants. La partie de piano, fort chargée en général, est écrite de façon très personnelle. L'auteur y accumule des accords extrêmement nourris et d'une harmonie souvent originale, des dessins d'accompagnement aussi serrés que possible et obtient ainsi un tissu de sonorités pleines et fondues qui enveloppe d'heureuse façon l'arabesque de la mélodie.

Au Conservatoire, on vient de donner la première audition du *Concerto* de piano de M. Rimsky-Korsakow, qui a cette qualité primordiale de n'être pas trop long, et de plus est charmant, très musical, d'architecture rigoureuse et claire. C'est M. Ricardo Viñes qui l'exécuta, avec cette sincérité, cette belle aisance et ce style de parfait aloi qu'on lui connaît ; il y fut très applaudi.

Le même jour, M. Chevillard faisait entendre à son public une œuvre de M. Florent Schmidt. Je n'ai malheureusement pas pu l'entendre, mais on m'assure qu'elle est des plus remarquables et dénote chez l'auteur un tempérament intéressant. Je me propose d'en parler très prochainement.

A la deuxième lecture publique de M. Cortot, cinq œuvres nouvelles ont été déchiffrées : une seule offrait quelque originalité et intérêt, c'était le *Nocturne* de M. Jean Huré, dont j'ai aimé les recherches d'orchestre et la simplicité de facture.

M.-D. CALVOCORESSI

L'École de musique d'Ixelles.

Frappés des résultats obtenus dans l'enseignement de l'art musical par M. H. Thiébaert, directeur de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, MM. J. Blockx, directeur du Conservatoire d'Anvers, Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, et Emile Wambach, inspecteur des Ecoles de musique, viennent d'adresser à la commune d'Ixelles une lettre par laquelle ils lui signalent les grands services rendus par l'école et protestent contre le projet qu'on prête à l'administration de réduire le subside, fort modique, qu'elle lui alloue. « Il serait, disent-ils, vraiment regrettable pour la commune d'Ixelles, si remarquablement organisée au point de vue des autres branches de l'enseignement, qu'une somme relativement très faible, proportionnellement aux sacrifices qu'elle s'impose pour l'instruction publique, la fassent reculer pour empêcher la perte d'un établissement dont la valeur et l'utilité sont incontestables. »

M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, confirme ces lignes de sa parole autorisée : « Je m'associe de grand cœur, écrit-il, au vœu exprimé par mes éminents confrères et je me permets de recommander à la sollicitude des édiles d'Ixelles l'œuvre si méritante et si utile qu'est l'institution fondée par M. Henri Thiébaert. »

Il serait incompréhensible que la commune d'Ixelles ne secon-

dât pas de son mieux les efforts désintéressés qui l'ont dotée d'un excellent établissement d'instruction. Celui-ci comprend actuellement 17 classes de solfège, 2 classes de chant d'ensemble, 2 classes de chant individuel, 1 classe d'interprétation vocale, 5 classes d'harmonie et de composition, 1 classe d'histoire de la musique, 2 classes d'histoire de la littérature française, 6 classes de diction et de déclamation, 16 classes de piano, 3 classes de lecture à vue et de piano d'ensemble. Au total : 55 classes. En outre, des conférences musicales et littéraires sont données périodiquement aux élèves. L'an dernier, pour ne citer que l'exercice le plus récent, on entendit successivement MM. Ed. Joly, M. des Ombiaux, F. Mahutte, A. Giraud, E. Herdies, Ch. Van den Borren, M^{lle} Marie Closset, MM. L. Dumont-Wilden, A. Mahy et Edm. Picard. C'est dire l'intérêt qui s'attache à une institution dont il serait superflu de discuter l'activité et l'influence éducatrice.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Almanach des Poètes belges* (année 1905). Fascicule spécial de la *Roulotte*. Illustrations d'AUGUSTE DONNAY. Bruxelles, P. Lacomblez.

ROMAN. — *Marie Lantenin*, par G. VOOS DE GHISTELLES. Paris, L. Theuveny.

THÉÂTRE. — *Les Auryentys*, idylle en un acte, adaptation de la nouvelle des *Va-Nu-Pieds* de LÉON CLADEL, par JUDITH CLADEL. Paris, A. Lemerre.

CRITIQUE. — *Le Musée de la Comédie française (1680-1905)*, par EMILE DACIER. Préface par JULES CLARETIE. Nombreuses illustrations hors texte et dans le texte. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne. — *Aristoxène de Tarente et la Musique de l'Antiquité*, par LOUIS LALOY, docteur ès lettres. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. — *Charles Van Lerberghe*, numéro spécial de la *Roulotte* (portrait, autographes, médaillons, notes, opinions, proses et poèmes inédits). Bruxelles, P. Lacomblez. — *Joaquín Sorolla y Bastida*, par VITTORIO PICA. Extrait de l'*Emporium*, vol. XX, n° 120. — *Eerste Bundel van AUG. VERMEYLEN'S Verzamelde Opstellen*. Uitgegeven door C.-A.-J. Van Dishoeck, te Bussum.

DIVERS. — *Ahnenerihen aus dem Stammbaum des Portugiesischen Königshauses*. Miniaturensfolge in der Bibliothek des British Museum zu London. Texte par H.-G. STRÖHL et L. KÄMMERER. Treize phototypies hors texte. Julius Hoffmann, Stuttgart. — *Zweiter Bericht des Städtischen Kaiser-Wilhelm Museums in Krefeld* (1. April 1899-31. März 1904), vom Direktor Dr F. DENEKEN. J.-B. Kleinsche Buchdruckerei, M. Buscher, Krefeld.

PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie fêtera l'an prochain son cinquantième anniversaire. Il fut inauguré, en effet, le 24 mars 1856 par une représentation de *Jaguarita l'Indienne*. Les journaux du temps, et notamment l'*Etoile belge*, par la plume de Louis Hymans, consacrèrent d'élogieux articles au nouvel Opéra bruxellois, dont ils vantèrent les splendeurs architecturales et décoratives.

Depuis un demi-siècle, la construction des théâtres a fait, reconnaissons-le, quelques progrès, et la Monnaie est loin de répondre matériellement aux exigences actuelles. Il n'en occupe pas moins, par son caractère artistique, l'une des premières places parmi les grandes scènes lyriques, et les artistes les plus éminents tiennent à honneur d'y paraître. Sous les diverses directions qui s'y succédèrent, il fut l'origine ou la consécration d'une foule de talents : bon nombre de compositeurs et de chanteurs lui doivent leur renommée.

A tous égards, il mérite qu'on célèbre avec éclat un jubilé qui rencontrera d'unanimes sympathies.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique a nommé membres correspondants MM. Lamorinière, I. Verheyden et J. Brunfaut. M. Gevaert, directeur de la classe, est désigné par le Roi pour présider cette année l'Académie.

Les statuaires Van der Stappen, Lagae et Devreese viennent d'être chargés de soumettre à la commission provinciale des fêtes jubilaires les projets d'un Monument au travail qui sera érigé à Bruxelles pour commémorer l'anniversaire de l'indépendance.

On sait que Julien Dillens avait reçu la commande de ce monument peu de jours avant sa mort. Ce dernier venait d'achever deux statues destinées à orner la façade de l'hôtel de ville de Saint-Gilles. Ces statues seront placées prochainement, ainsi que deux figures du comte de Lalaing.

Les artistes apprendront avec plaisir que le palais des Beaux-Arts construit à Liège en vue de l'Exposition universelle est complètement achevé et prêt à recevoir leurs œuvres. Les travaux de l'exposition sont d'ailleurs conduits avec une prodigieuse activité. Jeudi dernier a eu lieu la cérémonie, présidée par le prince Albert, de la remise des halls aux exposants belges. De nombreux invités, parmi lesquels les ministres de l'industrie et du travail, de l'intérieur et de l'instruction publique, des chemins de fer, postes et télégraphes, les ministres plénipotentiaires de la France, du Japon, de la Chine, les commissaires généraux de la Belgique et de la France, des membres du Sénat et de la Chambre des représentants, etc. ont parcouru les installations, visité le nouveau pont de Fragnée d'où la vue sur la vallée de la Meuse est merveilleuse, le pavillon de l'Art ancien, celui de la ville de Liège, dont la construction est presque terminée. Un déjeuner de deux cent cinquante couverts, servi au foyer du Conservatoire, a clôturé cette visite, qui a laissé la meilleure impression à tous ceux qui y ont pris part. L'importance de l'Exposition de Liège et le succès qui l'attend ne font plus de doute pour personne.

Notre collaborateur, M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, a commencé hier à Liège une étude, divisée en deux conférences, dont la seconde aura lieu samedi prochain, sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck.

M. Dufour prépare un travail sur Emile Verhaeren dont nous offrirons la primeur à nos lecteurs et qui envisage spécialement le poète au point de vue sociologique.

La première de *Tristan et Isolde* aura lieu, comme nous l'avons annoncé, vendredi prochain. Dans le courant de la semaine suivante le théâtre de la Monnaie représentera *Une Aventure de la Guimard*, ballet de M. André Messager.

M^{lle} Litvinne chantera *A l'est* mercredi et dimanche prochain. Cette dernière représentation aura lieu en matinée.

M. Mounet-Sully donnera le lundi 30 janvier une représentation d'*Edipe Roi* au théâtre du Parc.

Concerts de la semaine :

Lundi 16 janvier, à 8 heures, concert de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode sous la direction de M. G. Huberti (salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131).

Mardi 17, à 8 h. 1/2, deuxième séance des Nouveaux-Concerts sous la direction de M. Delune, avec le concours de M. Marsick (Grande-Harmonie).

Mercredi 18, à 4 h. 1/2, septième séance Engel-Bathori : *Bourgault-Ducoudray*, avec le concours de l'auteur et de M. G. Pitsch, violoncelliste (salle Gaveau).

Jeudi 19, à 9 heures, premier concert de la *Camera* sous la direction de M. Ch. Bordes avec le concours de M^{lles} M. de La Rouvière et M. Pironnet, MM. J. David, L. Bourgeois, A. Zimmer et des chanteurs de Saint-Gervais (Grande-Harmonie).

Vendredi 20, à 8 h. 1/2, concert de l'Œuvre des Petits Lits. M^{me} F. Litvinne, MM. Ed. Jacobs, P. Dewit, etc. (Id.).

Vendredi 20 et samedi 21, à 8 h. 1/2, le Théâtre de Verdure au XVIII^e siècle. La *Guirlande* de Rameau et le ballet du cinquième acte d'*Armide*, sous la direction de M. Ch. Bordes, avec le con-

cours de M^{lles} M. de la Rouvière, M. Legrand, M. Pironnet, MM. J. David et L. Bourgeois, les sœurs Mante, etc. (Cercle artistique).

La participation du violoniste Marsick, qui ne s'est plus fait entendre en Belgique depuis de nombreuses années, donne un intérêt particulier à la deuxième séance de la *Société symphonique des Nouveaux Concerts de Bruxelles*.

L'éminent virtuose jouera le *Concerto* de Beethoven et le *Trille du Diable* de Tartini.

Le programme sera complété par la *Première Symphonie* de Schumann, l'ouverture des *Noces de Figaro* et la Marche hongroise de la *Damnation de Faust*.

Le concert avec orchestre qui devait être donné par M. Henri Merck jeudi dernier est remis au samedi 28 janvier, à 2 h. 1/2.

Le pianiste Edouard Barat annonce pour le mardi 24 janvier courant, à 8 h. 1/2, un piano-récital à la Grande-Harmonie.

M^{lles} L. Mysz-Gmeiner et M. Jean du Chastain donneront le 1^{er} février, à 8 h. 1/2, un concert à la Grande-Harmonie. Au programme : Lieder de Schubert, Schumann, Brahms, Wagner et Liszt; Concerto italien de Bach, Sonate de Beethoven (op. 53), pièces de Chopin. S'adresser pour les billets à MM. Breitkopf et Härtel.

Voici le programme du troisième concert populaire qui sera donné les 11-12 février, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M^{lles} Clotilde Kleeberg-Samuel : 1^o *Prélude symphonique* (op. 8, n^o 2), R. Gaetani (première audition); 2^o *Deuxième Symphonie* de Borodine; 3^o *Troisième Concerto, en ut mineur*, de Beethoven (M^{lles} Kleeberg-Samuel); 4^o *Les Mur-*

mures de la forêt (Siegfried), R. Wagner; 5^o *Variations symphoniques* pour piano avec accompagnement d'orchestre, C. Franck (M^{lles} Kleeberg-Samuel); 6^o ouverture du *Vaisseau Fantôme*, R. Wagner.

Le Quatuor Zimmer donnera cet hiver deux séances de musique de chambre à Liège. La première aura lieu le mardi 24 janvier, avec le concours de M. Maurice Jaspar, pianiste, professeur au Conservatoire. Le programme se composera des quatuors d'archets en *ut majeur* de Mozart et en *ré mineur* de Schubert, et du quatuor avec piano en *ut mineur* de G. Fauré.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance nationale, la ville de Spa ouvre un concours national pour la composition d'une œuvre lyrique inédite à exécuter en plein air. Le livret, en langue française (original ou traduit), devra traiter d'un sujet patriotique de l'époque de la Gaule (Ambiorix, Boduognat, etc.) ou de quelque autre épisode glorieux de l'histoire nationale (les six cents Franchimontois, etc.). Le concours est accessible à tous les compositeurs belges, sans limite d'âge.

Les partitions devront parvenir au secrétaire communal de la ville de Spa au plus tard le 31 mai 1903. Premier prix, 2,000 francs; deuxième prix, 1,000 francs; troisième prix, 500 francs. L'œuvre remportant le premier prix sera seule représentée à Spa en août 1903, avec le concours d'artistes de premier ordre.

Le jury, dont la composition sera annoncée ultérieurement, sera composé de musiciens belges les plus éminents. Les résultats du concours seront proclamés au plus tard le 25 juin 1903. Prière est faite aux intéressés de s'adresser au secrétaire communal de la ville de Spa avant le 31 janvier pour recevoir le règlement organique et pratique de ce concours.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

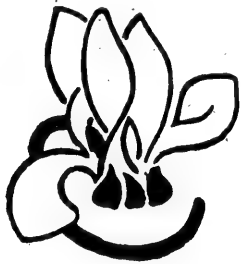
MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86a, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (MÉDÉRIC DUFOUR) — M^{me} Marthe Mellot (GEORGES RENCY). — Pour l'Art (M. D. O.). — Notes de musique. *La Camera. La Guirlande* (O. M.). *Recital Disraeli. Nouveaux-Concerts Delune* (Ch. V.). — Le « Mercure de France » (A. M.). — L'Art et les Fêtes nationales (O. M.). — Hommage à Julien Dillens. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande.

Emile Verhaeren est un *Flamand*.

Écrivant ces mots : Un Flamand, je ne veux pas seulement rappeler qu'Emile Verhaeren naquit (1) à Saint-Amand, village voisin d'Anvers; j'entends dire encore que les premières impressions, faites sur ses sens par le paysage flamand, demeurèrent toujours vives dans son souvenir et qu'on les retrouve dans ses chants, accor-

(1) Le 22 mai 1855.

dées à ses sentiments, ses idées ou ses rêves; — qu'enfant, adolescent, homme mûr, il chérit la Flandre d'un amour passionné, mêlé de respect, de reconnaissance, d'orgueil; que jamais il ne se « déracina » du sol flamand et que, s'il s'en éloigna parfois, pressé de nécessités diverses, toujours il y revint avec joie, comme pour y reconforter son courage et recréer son génie; — que ses éducateurs, ce furent, plus que ses maîtres du Collège de Sainte-Barbe à Gand et ses professeurs de l'Université de Louvain, plus encore que les poètes français, que tout jeune il goûta, les peintres flamands, dont, par ses poèmes, il se déclara l'héritier et renoua la tradition; — que ses modes propres de sentir, d'imaginer, de penser, de rêver, d'espérer, de croire, d'aimer, sont d'un Flamand; — qu'enfin, dans toute son œuvre, si variée d'aspect, mais en son fond si parfaitement une, palpité l'âme même de la Flandre.

Son premier recueil, qu'il publia à vingt-huit ans, a pour titre : *Les Flamandes*. Il y chante la terre natale, la plaine aux horizons lointains, ondulante de moissons au printemps, bosselée de meules à l'automne; les fermes, encloses par les arbres des vergers; les villages, tassés autour de leur clocher; les moulins, dont les ailes semblent faire des signes d'appel aux nostalgies; les canaux, sur les eaux lentes desquels glissent les bateaux aux voiles blanches; les forêts, qui gémissent sous le heurt des vents; le ciel immense, où s'échevèlent les nuages; les travaux des champs, alternés au rythme des saisons; les bêtes et les gens; les fermiers après au gain; les gars et les gouges, ardents au travail et à l'amour; les bâtres, les beuveries, les danses.

les accouplements des kermesses; l'œuvre véridique, joyeuse et saine des vieux maîtres. Hymne de vénération, de liesse, d'espoir. Si, par endroits, un sentiment de tristesse et de crainte s'y insinue, la confiance et la gaieté prédominent. — Touchant à la cinquantaine, quand il s'arrête pour reprendre haleine, c'est vers le village, où s'écoulèrent ses claires années d'enfant qu'il tourne ses regards; pour retremper ses énergies lassées, il se remémore ses *Tendresses premières*; et, certes, il y a quelque mélancolie dans ces souvenirs du passé,

Tombés en feuilles d'or, à la saison d'automne,
Sur ses chemins qui vont à l'avenir; (1)

mais ces douces remembrances raniment en son cœur l'ardeur d'une seconde jeunesse; comme pour projeter une lumière propitiatoire sur cette incertaine moitié de la vie, où nul n'aborda sans appréhender, il entreprend d'exalter à nouveau *Toute la Flandre* et de dire, en une grandiose épopée les *Dunes flamandes*, les *Héros*, les *Villes à Pignons*, les *Plaines*, les *Communes* (2). Les bons fils ne cessent jamais d'aimer leur mère; ils ont son nom encore aux lèvres, quand la Mort, de son doigt fatal, les scelle de froid. — Des *Flamandes* aux *Tendresses premières*, c'est la Flandre encore, la Flandre toujours, dont la piété, la désolation, les espoirs renaissants, le labeur enfiévré, la collaboration au grand œuvre de l'avenir, les contes naïfs, fleurs de poésie écloses dans l'âme des simples, inspirent les poèmes des *Moines*, des *Campagnes hallucinées*, des *Villages illusoires*, des *Villes tentaculaires*, des *Forces tumultueuses*, des *Petites Légendes*. Un même tronc, enraciné dans la terre flamande, élança toutes ces branches, d'où une sève vivace jaillit en abondante frondaison.

Émile Verhaeren est, par excellence, un poète *flamand*, et de la Flandre le poète *national*.

**

Émile Verhaeren quitta la Flandre et se fixa près de Paris. L'on ne saurait lui reprocher pourtant de s'être, comme tant d'autres écrivains, dont l'originalité périclita en cette aventure, « déraciné » et « transplanté » (3). Car, s'il alla s'établir à Saint-Cloud, — où les bruits de la capitale ne parviennent qu'amortis, — presque chaque année il revient à Bruxelles, même à son village natal. Jamais il ne rompit les liens, qui l'attachaient à son

(1) *Les Tendresses premières*, Et maintenant...

(2) De cette série flamande, dont le poète lui-même indiqua les titres, les *Tendresses premières* ont paru chez l'éditeur Deman, à Bruxelles (1904).

(3) Sur les conséquences, si contestées, de la « transplantation », lire : ANDRÉ GIDE, *Prétextes*, Réponse à M. Barrès, et REMY DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, *Les Transplantés*. Ces deux volumes ont été publiés par la Société du *Mercur de France*.

pays; jamais il ne fut infidèle aux amitiés, qu'il y avait contractées. Sans doute, à qui suit le développement de son œuvre, des *Flamandes* aux *Tendresses premières*, il apparaît qu'elle s'élucide et s'équilibre, sans d'ailleurs s'affaiblir ni s'abaisser; que la langue s'épure et la phrase s'assouplit; que le vers — qu'il soit fondé sur la mesure ou sur le rythme — devient plus musical et la période plus harmonieuse; que le poète enfin se détache de soi et élargit son intelligence et son cœur jusqu'à comprendre et aimer l'humanité. Il s'est, certes, « latinisé », mais seulement dans la forme; par le fond, il est demeuré flamand. Son goût s'est affiné et son style francisé; mais certaines rugosités rabattues, son caractère a conservé ses arêtes vives. Surtout, s'il consentit à être plus « français », il ne se soucia point de devenir « parisien ». La vie à Paris le polit; elle ne l'entama pas.

Aussi bien semble-t-il s'être éloigné de la Flandre par une recherche d'art, dont l'intention échappa au vulgaire. Il voulut se placer à distance de perspective, afin de la mieux voir, — non plus par le détail, mais d'ensemble; — et aussi d'approfondir en soi cette mélancolie de l'absence, qui souvent inspire le poète, ou, du moins, confère à ses chants ce charme nostalgique, dont nos cœurs sont si doucement pénétrés. Si puissante et dominatrice est la personnalité d'Émile Verhaeren qu'il ne saurait parler d'un écrivain ou d'un artiste sans se définir, et que ses jugements ont l'intérêt de confessions. Or, il a justifié son ami, le poète Georges Rodenbach, d'avoir quitté « Gand, où s'écoula sa jeunesse, Bruges, où régna son art », et d'être allé à « Paris, où la gloire lui sourit », en des termes qui se peuvent appliquer à lui-même. Là sont expliquées les vraies raisons, qui le déterminèrent.

« ... il partit tenter le sort ailleurs, sur un plus vaste théâtre littéraire, à Paris. Disons tout de suite qu'il ne faudrait pas un seul instant l'accuser d'ingratitude. Jamais l'âme de sa Flandre ne fut aussi près de son cœur qu'au moment où il la quitta. C'était pour l'aimer mieux qu'il s'imposa cet exil volontaire, c'était pour s'en souvenir toujours et pour la peindre avec le continu regret de n'être auprès d'elle. La nostalgie est un sentiment tout moderne dans la littérature.

« Les grands poètes l'ont cultivée avec passion. Leurs désirs compliqués de deuil et de tristesse, leur amour du lieu natal contrarié et comme exacerbé ont rendu plus aiguë et plus pénétrante la beauté de leurs poèmes.

« L'éloignement efface la dureté des lignes, atténue les couleurs crues et violentes, aplanit les âpretés du contact direct. Les froissements, les chocs, les révoltes, qui blessent inévitablement les sensibilités trop fines mises en rapport avec l'ambiance s'atténuent ou disparaissent. Georges Rodenbach sentit de bonne heure que pour affiner sa tristesse d'art, il lui fallait désormais non plus voir, mais rêver sa Flandre, et que son départ pour ailleurs devenait impérieux » (1).

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

(1) Discours prononcé à l'inauguration du monument de Georges Rodenbach, à Gand (*L'Art moderne*, 26 juillet 1903).

M^{me} Marthe Mellot.

Tous les artistes ont admiré profondément la belle création d'art que M^{me} Mellot a réalisée dans le rôle de Tatiana des *Oiseaux de Passage* au théâtre du Parc.

J'ai été pris comme les autres, plus que les autres, peut-être ; et j'ai cru qu'il serait intéressant d'aller demander à l'artiste la méthode de travail qu'elle a suivie pour arriver à un résultat aussi poignant.

C'est une jeune femme mince, petite, très simple, avec de beaux grands yeux noirs, intelligents et bons. Maintenant qu'elle est devant moi, dans sa grâce élégante et souple, je puis me faire une idée de ce qu'il lui a fallu peiner pour se donner les airs revêches et disgracieux de la Tatiana qui nous a tant émus. Je lui expose le but de ma visite et, aussitôt elle se récrie. Elle invoque sa timidité. Si elle savait que je suis bien plus timide qu'elle ! Mais la confiance s'établit et je lui demande comment elle a composé le côté physique de son rôle. Quels milieux a-t-elle fréquentés pour étudier les étudiantes russes ?

— « Eh bien, dit-elle, Descaves connaît à Paris le correspondant d'un journal russe. Ensemble, ils nous ont conduites, ma camarade, qui devait jouer Vera, et moi, dans une salle de la rue de la Sobonne où se donnent des conférences en russe. J'ai vu là une foule d'étudiantes et j'ai pu les étudier à loisir. Je dois avouer qu'elles étaient bien moins laides que moi dans mon rôle. Mais au théâtre, il faut toujours un peu exagérer... »

Je m'étonne. Comment, c'est là tout ? Elle n'a donc pas fréquenté les restaurants où vont les étudiants russes à Paris, des établissements comme notre taverne économique du Grand-Sablon ? — Elle connaît des établissements de ce genre à Paris, mais elle n'y est jamais allée. — Alors, sa création est presque toute d'intuition ?

— « Mais oui, dit-elle. Le théâtre, c'est surtout affaire d'intuition et aussi (elle hésite un peu) de hasard. »

Je l'interroge ensuite sur la question de l'accent. Pourquoi Grigoriev et elle imitent-ils l'accent russe ?

C'est elle qui en a eu l'idée. Sans doute, c'était inutile, puisque, dans la réalité des choses, les personnages russes de la pièce, quand ils sont entre eux, devraient parler leur langue nationale. Mais elle a cru que l'accent introduirait dans l'interprétation une note pittoresque. Elle s'est donc ouverte de son projet à Descaves, qui l'a approuvée.

Antoine, à ce moment, n'assistait pas aux répétitions. Grigoriev et elle travaillèrent en cachette pour faire à leur directeur la surprise de leur trouvaille. M^{me} Mellot avait un peu peur : Antoine est un homme très entier qui n'entérine pas toujours les initiatives de ses artistes. Quand il l'entendit pour la première fois, il lui demanda pourquoi elle vibrait de la sorte en parlant. Elle lui exposa son idée et le maître y acquiesça. Elle s'était servie à cet égard, des renseignements de son mari, qui connaît le Russe, et des souvenirs personnels que lui avait laissés un voyage en Russie. De son côté, l'acteur qui joue Grigoriev chez Antoine — M. Chelles, qui interpréta jadis avec tant de vérité le rôle du *Mâle*, de Camille Lemonnier, — se faisait, d'après une photographie communiquée par Descaves, la tête et le physique puissant de Bakounine.

Et la compréhension morale du rôle ? Qu'a-t-elle lu pour s'être créé une âme si farouche et si libre, une âme de petite révoltée ?

Et je lui rappelle que déjà, l'an dernier, elle fut beaucoup remarquée au théâtre Molière dans *Résurrection*.

— « Mon Dieu, répond-elle en souriant, j'ai lu ce que lisent toutes les femmes : les romans de Tolstoï, de Dostoïewski, de Tourguéneff. C'est si beau ! J'aime tant leurs héroïnes ! Est-ce que vous ne croyez pas, Monsieur, que ce sont là des œuvres admirables ?... »

Si je le crois ! Je me souviens des nuits splendides de ma première jeunesse où, jusqu'à l'aube, je dévorais *Crime et Châtiment*, *l'Idiot*, la *Guerre et la Paix*.

Et c'est bien, sans doute, parce que les femmes de ces livres m'ont si profondément remué que j'admire tant la Tatiana d'aujourd'hui, qui les résume toutes d'une façon vraiment inoubliable. M^{me} Mellot éprouve une profonde sympathie pour les idées russes. Si elle était de là-bas, certes elle serait, à présent, du côté de celles qui, bravant la faiblesse de leur sexe autant que la crainte des mouchards, osent revendiquer les droits d'un peuple à la liberté et au bonheur. Elle parle avec émotion du succès enthousiaste qui salua chez Antoine, au cours de cent cinquante représentations, la grande scène de la mansarde où Grigoriev, au nom de l'amour libre, bénit Vera et Julien.

— « A Bruxelles, remarque-t-elle, la scène a moins porté. »

Hélas, Madame, à qui le dites-vous ? Notre public est vite offusqué. Il a peur de tous les idées neuves et belles. Des pièces comme *Oiseaux de passage* lui plaisent peu : il préfère les machines à toilettes, les vaudevilles poivrés, les petites saletés et les petites bêtises qu'il comprend tout de suite et sans effort. Et sur ce sujet, je m'entendrais sans fin si je ne craignais d'être indiscret.

Je me permets de demander encore à M^{me} Mellot quels ont été ses rôles antérieurs et je suis tout abasourdi d'apprendre que c'est elle qui a créé Fanfan à l'Ambigu, dans les *Deux Gosses*. Elle a joué huit cent fois le rôle du petit orphelin ! Elle a fait ensuite une apparition chez Sarah Bernhardt dans le rôle d'Aricie de *Phèdre*, et à l'Odéon où elle a joué Chiquita dans le *Capitaine Fracasse*, adapté par Bergerat. Puis elle a été engagée par Antoine qui l'a fait jouer dans presque toutes les pièces qu'il a montées. Jusqu'à présent, Tatiana est sa création principale. Mais cette frêle petite femme respire un tel courage, une telle intelligence, une telle volonté de travail, un tel amour de son art qu'on peut lui prédire des succès plus éclatants encore. Qu'elle veuille bien trouver ici, en même temps qu'un souvenir de son passage à Bruxelles, l'assurance de la sympathie et de l'admiration de tous les artistes qui l'ont entendue.

GEORGES RENCY

« POUR L'ART »

Jamais le Salon de *Pour l'Art* ne fut plus calme ni plus sage. Ceux qui aiment à retrouver des artistes qu'ils connaissent, avec un peu plus de perfection et moins de recherches, seront satisfaits. Ceux qui estiment qu'une exposition de ce genre doit montrer au public quelque tendance nouvelle, quelque idéal encore peu formulé, quelque effort vers autre chose que ce que l'on voit d'habitude, seront quelque peu déçus.

M. Victor Rousseau, dont on aime à suivre l'ascension continue vers la vie noble et la beauté, s'est abstenu, absorbé qu'il est par de grands travaux décoratifs.

M. Laermans, il est vrai, nous montre une phase inédite de son talent. Mais ses études de nu, d'une précision qui confine à la dureté, manquent d'atmosphère et n'ont pas le ragoût de couleur de ses paysages.

M. Viérin éclaircit sa palette et ses œuvres y gagnent beaucoup; ses tons sourds et lourds de brun mélangé de violet ont presque disparu de ses toiles. Et dans son allée ensoleillée il est arrivé à rendre la poésie de la lumière.

Les portraits de M. Jean Van den Eeckhoudt sont d'une belle sincérité, d'une facture harmonieuse et d'un joli sentiment intimiste. Il rend les caractères visibles sur les traits du visage. Ce n'est pas là une mince qualité chez nous, où le portrait n'attire plus guère les peintres qu'au point de vue décoratif.

M. Van Holder qui, je crois, en est à ses débuts, montre un portrait de jeune femme et un autre de fillette, tous deux remplis des plus brillantes promesses.

On connaît M. Omer Coppens; c'est un amoureux des intérieurs flamands et des cours de béguinage.

M. René Janssens est toujours attiré par l'intimité et la vie silencieuse des salles anciennes, mais il est un peu sec. Du reste, il serait bien difficile d'éviter, dans ce genre, le souvenir de l'admirable Henri De Braekeleer.

L'œuvre de M. Braecke est pleine de robustesse et de force.

Les recherches de M. Wolfers ne manquent pas d'intérêt.

Mais le clou du Salon est peut-être la tapisserie de la ravissante artiste qu'est M^{me} De Rudder : *L'Enfant au papillon*. La grâce du sujet, traité avec une distinction extrême, n'est surpassée que par la chatoyance exquise des couleurs et des soies.

C'est toujours avec plaisir qu'on voit des œuvres du maître enluministe Amédée Lynen. Les scènes du *Secret*, notamment, sont un vrai régal de talent et d'esprit.

M. D. O.

NOTES DE MUSIQUE

La Camera. — La Guirlande.

La vogue est aux primitifs. Et tandis que d'érudits écrivains d'art ressuscitent les vieux maîtres de France et des Flandres, M. Charles Bordes, infatigable dans sa propagande musicale, exhume, pour notre plus grande joie, les partitions ignorées qui sommeillent dans les archives des maîtrises, des bibliothèques publiques et des conservatoires.

Le premier concert de *La Camera*, société de musique de chambre qu'il fonda récemment avec la collaboration de M. Victor Vreuls sous la présidence d'honneur de la comtesse de Flandre, nous offrit, à côté de quelques spécimens charmants de la polyphonie vocale du XVI^e siècle — G. Costeley, R. de Lassus, C. Jannequin. — interprétés avec art par les Chanteurs de Saint-Gervais, une délicieuse cantate de chambre du commencement du XVIII^e siècle, l'*Orphée* de Nicolas Clérambault, que M^{lle} Marie de la Rouvière chanta d'une voix charmante, avec un style parfait, accompagnée par une flûte modulant agréablement et un double quatuor à cordes. Puis encore des chansons à boire, d'un intérêt moindre, datées de 1710, et dédiées à la duchesse de Bourgogne par de Bousset.

J.-S. Bach devait avoir, en ce programme inaugural, une place prépondérante. C'est lui qui, en effet, ouvrit et clôtura la séance. On applaudit chaleureusement l'exécution sobre, large et expressive du Concerto en *la mineur* pour violon et orchestre par M. Albert Zimmer. Et la cantate humoristique sur l'*Abus du café* (Bach n'a point dédaigné le sourire musical) mit en relief les voix harmonieuses et l'excellente diction des solistes de la *Schola*, M^{lle} Marie Pironnet, MM. Jean David et Louis Bourgeois.

Le lendemain, au Cercle artistique, ce fut, dans un décor pittoresque de feuillages, de treillis et de fleurs transformant la

salle en un théâtre de verdure fidèlement évoqué, l'exécution de la *Guirlande*, pastorale-ballet de Rameau, et du cinquième acte d'*Armide*.

Malgré l'indisposition de M. Jean David, qui réclama l'indulgence des auditeurs, et la distraction de deux hautbois, éblouis sans doute par l'attrait du spectacle au point d'oublier de compter leurs mesures, l'exécution fut, sinon parfaite, du moins fort honorable. M^{lle} Pironnet personnifia dans la *Guirlande* une Zélide ingénue et charmante. M^{lle} de la Rouvière donna aux récits d'*Armide* une ampleur et une puissance qui eussent été mieux appréciées encore dans le cadre d'une salle de théâtre, et le succès des sœurs Mante, qui dansent avec une grâce, une élégance et une précision de gestes et une pureté de style inégalées, fut unanime.

On ne dansait certes pas mieux à Trianon.

O. M.

Récital Disraeli. — Nouveaux-Concerts Delune.

M. Disraeli a la voix jolie, pas très forte, bien faite pour chanter le lied. Ses interprétations, sans être profondes, sont de bon goût, mais un peu « anglaises », c'est-à-dire empreintes de cette recherche continuelle de distinction qui, trop prédominante, nuit parfois au caractère individuel des œuvres chantées. Au point de vue de la diction, M. Disraeli ferait peut-être bien de ne pas appuyer si fort sur les consonnes, surtout quand il chante en allemand : cela donne de la dureté à sa voix.

Programme intéressant, un peu disparate : du Bach, du Schubert, du Schumann, du R. Strauss, etc. *Nacht und Träume* de Schubert, *Aufträge* de Schumann, l'étonnante *Sérénade* de R. Strauss et *Der Frühling nacht*, de Rachmaninoff, étaient les œuvres les plus attachantes inscrites au programme. Ce sont elles que M. Disraeli a d'ailleurs le mieux interprétées.

M. Emile Agniesz, dont la viole d'amour a le son le plus exquis que l'on puisse imaginer, a joué avec sa conscience et son talent bien connus du Lotti, du Corelli et un Menuet extraordinairement suggestif de Milandre.

M. Delune est décidément en passe de devenir un chef d'orchestre remarquable. Il arrive à forcer l'attention de ses instrumentistes, à les entraîner, à les subjuguier : et cela simplement, avec sobriété, énergie et précision.

L'acoustique déplorable de la Grande-Harmonie a naturellement beaucoup nui à l'exécution de l'ouverture des *Noces de Figaro*, de la première Symphonie de Schumann et de la Marche hongroise de la *Damnation de Faust*, et il a fallu s'en abstraire pour juger des réelles capacités du jeune capellmeister. La Symphonie de Schumann — celle que le maître de Zwickau avait projeté d'appeler la *Symphonie du Printemps*, — a eu une interprétation particulièrement fouillée et juste, surtout le radieux final, l'« Adieu du Printemps », dans lequel l'orchestre n'a pas eu ces duretés si fréquentes dans la première partie et dans le *scherzo*.

M. Marsick jouait le Concerto de violon de Beethoven et le *Trille du diable*. Le violoniste liégeois, l'émule d'Ysaye, est trop connu pour que nous tentions de faire son éloge. Il joue « extrêmement bien », mais il n'a pas, nous semble-t-il, ce feu puissant d'Ysaye, qui fait que ce dernier vous « emballa » toujours, même lorsque, abstraitement, son interprétation pourrait être critiquée. Et cependant, Marsick n'est ni froid, ni sec.

Peut-être ce soir-là n'était-il pas très bien disposé ? Ce qui paraît lui avoir un peu manqué, c'a été l'énergie, la décision. Il est vrai que le Concerto « pastoral » de Beethoven peut presque s'en passer, tellement il est indécis dans ses tonalités champêtres douces et délicates. Le *Rondo* final, cependant, eût pu être joué avec moins d'hésitation.

CH. V.

LE « MERCURE DE FRANCE »

Un événement sérieux s'est produit dans le monde des revues. Le *Mercur de France*, à dater du 1^{er} janvier, est devenu bimensuel. A cette occasion, M. Alfred Vallette, en un alerte et vif article, explique les raisons d'être de son périodique, dont il raconte l'existence et le développement. « L'histoire du *Mercur de France* n'est pas sans intérêt, dit-il, au triple point de vue littéraire, psychologique et financier, et j'essaierai peut-être un jour de la dire : on y verrait comment la bonne volonté d'un groupe d'écrivains, l'esprit de suite et aussi quelque désintéressement valent mieux parfois que de gros capitaux; comment un périodique né indépendant, formé des éléments les plus hétérogènes, a pu garder sa liberté tout entière, suivi du reste par un public compréhensif qui voulut bien entendre les paroles les plus contradictoires; on y verrait surtout qu'il fallait son effort personnel pour rassembler l'effort épars de publications d'une vitalité moindre et disparues depuis 1884, et qu'il est ainsi l'expression de plusieurs générations. Sa naissance était marquée, son développement fut logique et chacun de ses accroissements nécessaire: il n'y eut qu'à savoir l'écouter vivre pour ne point l'orienter dans une fausse direction. Et, si aujourd'hui nous modifions sa périodicité, c'est, avant tout, que les besoins de son organisme nous indiquent cette mesure; mais, pour nous y engager, il y a aussi des circonstances extérieures. »

Ces circonstances extérieures se trouvent dans la commercialité de la presse quotidienne. A la suite de cataclysmes économiques, des nécessités nouvelles du monde contemporain, les journalistes ont dû devenir des gens d'affaires. Aujourd'hui, selon M. Vallette, « toute actualité est guettée par la réclame vigilante ». Et M. Vallette ajoute :

« Les articles où l'on trouvait autrefois des opinions libres, ou à peu près, sur les faits contemporains, ne disparaîtront point : ils seront essentiellement viciés par la réclame. Il y a longtemps que les gens clairvoyants déservent l'évolution commerciale des journaux; mais voilà que le grand public, la masse des lecteurs s'en aperçoit aussi et commence à savoir quoi penser de telles signatures et de telles rubriques. La presse aura donc perdu demain ce qu'elle offrait jadis dans ses articles, chroniques, variétés, feuilletons hebdomadaires : l'opinion désintéressée d'écrivains qui savent ce qu'ils disent et qui, autant que possible, ont eu le temps de l'écrire. Il est vrai qu'elle a tenté, pour rétablir l'équilibre, de s'incorporer la littérature; cet essai, qui donna quelque argent aux auteurs et leur fit un tort considérable, fut malheureux, et il est en passe de mal finir. »

Ces vérités cruelles atteignent surtout la presse française. La nôtre n'est vraiment pas commercialisée à ce point et le journaliste belge a toujours son franc-parler.

Mais ce que M. Vallette veut, au *Mercur de France*, c'est un périodique qui, sans être le recueil inutile et lent que sont d'ordinaire les revues, suive de près, varié, nombreux, universel, la vie multiple en tous pays et soit rédigé par des esprits libres, sans aucun souci de vulgarisation. Il faut en outre que « le prix d'abonnement de cette revue excède à peine celui des journaux à un sou. »

Nous souhaitons que l'existence du *Mercur de France* continue à être prospère. Grâce à M. Vallette, il est devenu la revue la plus vivante d'Europe et son renom grandit de jour en jour.

Et puis n'oublions jamais que la maison d'édition, si florissante aussi, du *Mercur de France* a accueilli les œuvres des nôtres, et qu'elle a publié Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, Demolder, Lemonnier, Krains, Elskamp, Van Lerberghe, Delattre, Fontainas, Glesener, Mockel, dans la même collection que les de Regnier, les Louijs, les Gide, les Gourmont, les Jammes, les Laforgue, les Kahn, les Renard, les Merrill, les Samain — toutes les jeunes gloires des lettres françaises.

Dans un article du *Petit Bleu*, signé L. Dumont-Wilden, il est fait la remarque que la transformation actuelle du *Mercur de France* correspond à son jubilé de trois siècles. En effet, c'est en janvier 1605 que parut le premier numéro du *Mercur Français*.

A. M.

L'Art et les Fêtes nationales.

L'art ne sera pas tout à fait oublié — et c'est miracle — dans les grandes manifestations patriotiques (régates, banquets de bourgmestres, illuminations, revues de la garde civique, match international de tir, inauguration de l'arcade du Cinquantenaire et de plusieurs statues) destinées à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique.

Le programme élaboré par la « grande commission nationale » prévoit, en effet, pour la fin de juillet, une exécution sur la Grand'Place de Bruxelles d'œuvres de compositeurs belges, et pour le 24 septembre, à Mons, une exécution, en plein air également, d'œuvres de compositeurs belges depuis 1830. Il y aura aussi, à Anvers, le 24 juillet, une cantate de Blockx, et le 17 août, un festival Peter Benoit. Si les musiciens en sont pas contents, c'est qu'ils sont vraiment trop exigeants!...

Quant à la peinture et aux industries artistiques, on n'y aurait évidemment pas songé si la Société des Beaux-Arts ne s'était spontanément chargée d'organiser une exposition rétrospective des maîtres belges décédés et si, d'autre part, le Cercle artistique n'avait été saisi d'un projet — adopté avec empressement — d'exposition des tapisseries et de la céramique.

Ces deux expositions, avec une exposition anversoise d'œuvres de Jordaens, symboliseront seules l'activité artistique qui a mis la Belgique au premier rang des nations de l'Europe.

Colonisons, colonisons...

Les pouvoirs publics ont d'ailleurs une façon particulière d'encourager en Belgique les entreprises artistiques. La commune d'Ixelles, par exemple, vient de réduire de 3,000 à 1,500 francs le subside annuel qu'elle alloue au théâtre Molière, et de 5,500 à 3,500 francs celui de l'Ecole de musique et de déclamation fondée et dirigée avec un zèle et un désintéressement au-dessus de tout éloge par M. H. Thiébaux.

En vain MM. Gevaert, Blockx, Emile Mathieu, Wambach et Bourgault-Ducoudray sont-ils personnellement intervenus, ainsi que nous l'avons relaté, en faveur de l'Ecole. Rien n'y a fait. L'administration s'est obstinée à rogner le maigre subside accordé jusqu'ici. Cette économie « de bout de chandelle » ne fait pas honneur à la commune d'Ixelles.

O. M.

Hommage à Julien Dillens.

Un comité provisoire s'est formé en vue d'élever à Julien Dillens un monument en quelque square ou place de Bruxelles, dont la décoration et l'embellissement furent la constante préoccupation du regretté statuaire.

MM. Vergote, gouverneur du Brabant, E. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, Van Meenen, bourgmestre de Saint-Gilles et Van Ryswyck, bourgmestre d'Anvers, ont accepté la présidence d'honneur du Comité, qui a pour président M. Ch. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, et pour vice-présidents MM. Paul Hymans et J. De Vriendt, pour secrétaires MM. Omer Coppens et E. Van Gelder, pour trésorier M. Schleisinger.

Au nombre des membres figurent MM. J. Lagae, A. Monville et E. Richard, les exécuteurs testamentaires de J. Dillens; L. Herbo, E. Hoeterickx, Ch. Samuel, L. Le Bon, O. Dierickx, E. Namur, etc.

De leur côté, les anciens membres de l'*Essor* comptent orner la tombe de Julien Dillens du buste que modèla récemment de son ami le statuaire J. Lagae.

PETITE CHRONIQUE

Le douzième Salon de la Libre Esthétique s'ouvrira au Musée royal de Peinture moderne de Bruxelles le 21 février prochain et sera clôturé le 23 mars.

Poursuivant l'exécution du programme méthodique qu'elle s'est tracé, la direction groupera cette année, comme nous l'avons annoncé, quelques uns des peintres qui, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Hollande, aux États-Unis, etc., ont, sous l'impulsion des initiateurs de l'Impressionnisme, orienté leurs sensations visuelles vers la lumière et la vie.

L'évolution ayant été récemment précisée en Belgique par la création d'un cercle fondé sous le titre *Vie et Lumière* par M^{lle} Anna Boch, MM. Georges Buysse, Emile Claus, W. Degouve de Nuncques, M^{me} A. De Weert, MM. A. de Laet, R. de Saegher, James Ensor, A. Hazledine, A.-J. Heymans, Georges Lemmen, M^{lle} Jenny Montigny, MM. Georges Morren et Edmond Verstraeten, cette association a été invitée collectivement à faire à la *Libre Esthétique* ses débuts.

Nous ferons connaître ultérieurement la liste des peintres étrangers dont les œuvres réunies offriront, avec celles du cercle *Vie et Lumière*, une synthèse de l'extension et du développement de l'Impressionnisme.

Une exposition d'œuvres de MM. L. Allard, N. Cambier, R. Heintz et L. Reckelbus vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Nous en reparlerons.

A la galerie Boute, rue Royale 134, M. F. Maglin expose, du 20 au 30 janvier, une intéressante série de paysages, exécutés principalement dans les vallées de la Cléry et de l'Esnonne. Comme l'a très bien dit Octave Uzanne, la peinture modeste, discrète, de M. Maglin dégage une poésie champêtre qui fleurit bon le brave artiste ignoré, en constante communion avec la noblesse, l'infini charme des solitudes forestières où la douceur harmonieuse des hameaux cachés aux replis d'un vallon... Son art est adolescent, frais, souriant, aimable.

Il ne s'analyse pas davantage que la jeunesse dont il a la grâce, la volonté et les délicieuses inexpériences.

La Société hollando-belge des Amis de la Médaille d'art se réunira dimanche prochain, à 11 heures, en assemblée générale au Palais des Académies.

M. Emile Verhaeren termine un nouveau volume qui paraîtra prochainement sous le titre : *Les Heures de l'après-midi*.

L'ouvrage est d'un sentiment analogue à celui des *Heures claires*.

C'est à M. Edmond Glesener, l'auteur du *Cœur de François Remy* dont notre collaborateur Georges Rency a fait un significatif éloge (1), que l'Académie libre de Belgique a décerné le prix de la Fondation Edmond Picard.

M. Glesener avait débuté par un volume publié par le *Mercur de France* : *Aristide Truffaut, découpeur*. Le choix de l'Académie sera ratifié unanimement par les hommes de lettres.

On se souvient que le prix, fondé en 1902, fut attribué successivement à M. Victor Vreuls, compositeur, et à M. Eugène Baie, auteur de l'*Épopée flamande*.

L'Académie se réunira en séance publique à l'Hôtel Ravenstein le lundi 30 janvier, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : I. La question d'un monument au Travail. II. Projet d'ériger un monument à Octave Pirmez.

Le *Journal des Tribunaux* organise une série de conférences destinées à célébrer la Belgique dans quelques uns des hommes qui ont exprimé avec le plus de force la tradition nationale. « La terre de la Patrie a fait l'âme de ses héros comme elle a fait les briques de ses beffrois », — ainsi s'exprime, par une image un peu hardie et d'un matérialisme imprévu, la circulaire lancée au public.

La série a été inaugurée vendredi dernier par M. Paul Spaak, qui a étudié l'œuvre d'Emile Verhaeren. Suivront : *Charlemagne*, par Henri Jaspas; *P.-P. Rubens*, par Léon Hennebicq; *Jacques Van Artevelde*, par Maurice Duvivier; *Grétry*, par Charles Gheude; *Ruybroeck l'Admirable*, par Thomas Braun; *André Vésale*, par Frédéric Ninauve; *Marnix de Sainte-Aldegonde*, par J. des Cressionnières; *Commynes*, par Georges Dubois; *Frère-Orban*, par P.-E. Janson.

(1) Voir l'Art moderne du 11 décembre 1904.

La revue *Jeune Effort* organise un referendum sur « le caractère, le rôle et les limites de l'amour passionnel dans notre société ». A cet effet, elle envoie aux littérateurs un questionnaire composé de cinq demandes. Les personnes qui ne le recevraient pas, mais qui pensent avoir sur ce sujet des idées originales ou intéressantes, sont priées de le réclamer à la rédaction, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

Théâtres :

C'est demain, lundi, qu'aura lieu à la Monnaie la reprise de *Tristan et Isolde*, retardée par une indisposition de M. Ernest Van Dyck. Mardi, neuvième représentation d'*Alceste* avec le concours de M^{me} Litvinne. *Une aventure chez la Guimard*, ballet de M. A. Messager, passera la semaine prochaine. Vendredi, deuxième représentation de *Tristan et Isolde*.

Au Parc, ce soir, dimanche, dernière représentation de M^{me} Marthe Mellot dans *Oiseaux de passage*. Demain lundi, représentation extraordinaire à l'occasion du centenaire de George Sand : *Claudie*, avec le concours de Paul Nounet, qui jouera en outre le rôle du Forçat dans *l'Evasion*, de Villiers de l'Isle Adam.

Au théâtre Molière, la première du *Bercail*, d'Henry Bernstein, est fixée à samedi prochain. *L'Aiglon* ne sera donc plus joué que jusqu'à vendredi inclusivement.

Le succès croissant d'*Alceste* donne de l'actualité à cette anecdote, que nous retrouvons dans un très vieux livre. C'était en 1776, à Paris, après la première représentation de l'œuvre, qui laissait le public indifférent. Gluck était au foyer, recevant les félicitations de quelques connaisseurs et les compliments de condoléances des profanes. Un jeune homme, tout en pleurs, entre et se précipite dans ses bras. Il ne put que s'écrier : « Ah ! les barbares ! Ah ! les cœurs de bronze ! Que faut-il donc pour les émouvoir ? — Console toi, petit, répondit Gluck. Dans trente ans, ils me rendront justice. »

Ce jeune homme était Mozart. Il a pu voir s'accomplir la prédiction de l'auteur d'*Alceste*.

Concerts de la semaine :

Mardi 24 janvier, à 8 h. 1/2, récital Edouard Barat (Grande-Harmonie).

Mercredi 25, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori; *Max d'Orlone* et *Gabriel Fabre*, avec le concours des auteurs et de MM. M. Ysaye et Pitsch (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, première séance du Quatuor Zimmer (Ecole allemande).

Jeudi 26, à 8 h. 1/2, concert du Cercle dramatique de Schaerbeek avec le concours de MM. M. Jorez, M. Du Jardin et A. Janssens (Hôtel Scheers).

Samedi 28, à 2 h. 1/2, Concert Henri Merck. L'orchestre sous la direction de M. J. Albéniz (Grande Harmonie). — A 8 h. 1/2, récital Jeanne Maison (Salle Erard).

La Section d'art de la Maison du Peuple annonce pour dimanche prochain, à 2 h. 1/2, un concert symphonique sous la direction de M. M. Crickboom, avec le concours de M^{lle} Cécile Thévenet.

Au programme : la Symphonie en ré de Beethoven, des œuvres de Bach, Schubert, Weber Brahms, Bizet et Grieg. Nous souhaitons le plus vif succès à cette tentative qui, si elle réussit, mettra à la portée des bourses ouvrières — l'entrée générale sera de 50 centimes — l'audition des plus belles œuvres du répertoire classique et moderne.

Pour les collectionneurs de phrases baroques échappées à la plume des journalistes pressés, cette phrase d'un quotidien : « En matière de divorce, comme en matière de mariage, ce qu'il recherche, c'est l'union libre. » (*Textuel*.)

Notre confrère Alfred Ruhemann vient de fonder un journal illustré consacré à l'actualité, *Le Jour*, analogue à celui qui, sous le même titre, *Der Tag*, a eu en Allemagne une fortune rapide que nous souhaitons à son émule bruxellois.

Le Jour paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Rédaction et administration : 7, place Sainte-Gudule. Direction :

34, rue de Comines. Abonnement annuel : Belgique, 10 francs; grand-duché de Luxembourg, 15 francs; union postale, 25 francs.

Du Figaro :

Très réussie, la soirée donnée avant-hier par la comtesse Geneviève de Pargy de Lurey dans ses salons de la rue Murillo.

Gros succès pour la première représentation de l'opérette inédite en un acte, *Le Manoir de Cagliostro*, de MM. Alfred Jarry et Eugène Demolder, musique de M. Claude Terrasse, interprétée à merveille par M^{me} Magdeleine Depas et M. Fernand Depas. On a bissé d'enthousiasme le menuet et l'air de Saint-Jean-Bouche-d'Or.

Vient de paraître, à Paris, chez Plon, un livre historique fort curieux : *La Reine Margot et la fin des Valois*, de Charles Merki. Ce livre est scrupuleusement écrit d'après les mémoires et les documents et il met en lumière nouvelle la physionomie célèbre et populaire de la reine Margot. En frontispice, une belle héliogravure reproduit un portrait de l'héroïne du livre, d'après une peinture attribuée à Frederico Zuccheri.

Notre collaborateur Camille Maclair prépare un volume d'écrits relatifs à la musique qui aura pour titre : *Religion et Symphonie*.

A l'occasion des fêtes de Noël, *The Studio* (1) a publié, sous le titre : *Whistler Portfolio*, une suite de dix superbes reproductions en couleurs d'œuvres de Whistler (peintures, pastels et

(1) Leicester Square, Londres, W. G.

aquarelles) réunies sous une reliure artistique. Le prix de cet album est, pour l'Angleterre, de 11 sh. 6 d., y compris le port; pour l'étranger, de 12 sh. 6 d.

Le Samedi a inauguré le 14 janvier sa deuxième année d'existence. La revue paraît désormais sous la forme d'un magazine illustré de seize pages in-folio. Rédaction, 68, rue de la Colonne; administration; librairie Oscar Lamberty, 70, rue Veydt, Bruxelles.

Une nouvelle revue mensuelle, *L'Essor littéraire*, fondée par de jeunes écrivains (P. Cornez, P. de Sadeleer, P.-P. Gérard, M. Mertens, G. Moulinas et Ph. Suenens) paraît à Bruxelles depuis le 1^{er} décembre. Direction : 15, avenue de la Renaissance. Rédaction : 254, rue Royale.

Nous recevons le premier fascicule d'une nouvelle série inaugurée par la revue polonaise *Sztuka* (l'Art), publiée sous la direction de M. Antoine Potocki (1). Ce numéro, illustré de nombreuses gravures, est consacré à Chopin. Il contient, entre autres, une reproduction du portrait peu connu de Chopin par Delacroix, que possède M. A. Marmontel, des reproductions d'œuvres d'A. Beardsley, Biegas, Pilichowski, Gwozdecki, Nadelman, Granzow, etc.

La partie littéraire comprend des vers d'Emile Verhaeren, un article de Camille Maclair, etc. Elargissant son cadre, la revue se propose d'étudier, outre l'art polonais, les tendances de l'art moderne universel.

(1) Rédaction, de 5 à 6, rue de Seine, 72, Paris. Abonnement annuel : 30 francs; semestriel : 15 francs; le numéro : 3 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Lettres suisses. *De Naguère et d'Aujourd'hui* (HUBERT KRAINS). — Chronique artistique (O. M.). — Chronique théâtrale. *Notre Jeunesse. Les Matinées littéraires du théâtre du Parc* (GEORGES RENCY). — Tristan et Isolde (O. M.). — Notes de musique. — L'Art à Anvers. *L'Exposition Alph. et A.-G. Van Beurden* (L. A.). — La Musique à Paris. *Concert Colonne. Société nationale. Concerts divers* (M.-D. CALVOCORESSI). La Musique à Gand. *Recital Pugno et Mme Arlette-Vierne-Taskin* (F. V. E.). — Nécrologie. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1).

Un critique, dont tout jugement est considérable, M. Remy de Gourmont, trompé, peut-être, par les sombres couleurs dont Émile Verhaeren a peint la Flandre dans les *Campagnes hallucinées* et quelques poèmes des *Villes tentaculaires*, lui a reproché de n'en aimer point ni les campagnes ni les villes. M. Remy de Gour-

(1) Suite. Voir *L'Art moderne* du 22 janvier 1905

mont a-t-il mal lu, ou a-t-il écrit de souvenir, s'en tenant à la lecture faite une dizaine d'années auparavant, quand avaient paru ces deux recueils? (1) Je n'en déciderai point; mais je veux reproduire le morceau, pour en mieux discuter. C'est un tissu d'erreurs. Ayant rappelé que « les deux œuvres se relient par cette idée, qui ne sera réprouvée par aucun économiste : les campagnes se dépeuplent au profit des villes » (c'est bien là le fait, à propos duquel furent composés ces poèmes; mais les idées exprimées sont autres et point si banales,

« Le thème, » continue-t-il, « est ancien, Virgile le connaissait et en a même esquissé le développement (2). Mais Virgile aimait les paysages et les mœurs champêtres de sa patrie. M. Verhaeren les déteste. Il hait les paysans superstitieux, les plaines fiévreuses, où ils vivent, la monotonie des routes plates, le soleil gris de cette Flandre, ensevelie dans les brumes. Il hait également la ville, qui lui apparaît comme un enfer, où des damnés, ivres de mauvais alcool, se livrent dans les rues sales à de bestiales joies.

« Et ayant dit tout son dégoût, il lève les yeux vers l'avenir, vers les temps où les villes, peut-être, lâcheront leurs proies, où les campagnes se repeupleront d'êtres sains et doux, comme jadis, où

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu. »

Si M. Remy de Gourmont n'a pas cité ce vers de mémoire, il eut tort de le détacher de ce quatrain, sur

(1) *Les Campagnes hallucinées* et *Les Villes tentaculaires*, éditées en 1893 et 1895 (Bruxelles, Deman) furent en 1904, réunies en un volume par la Société du *Mercure de France*. C'est à propos de cette réédition, que fut écrit l'article de M. Remy de Gourmont, qu'on peut lire dans ses *Promenades littéraires* (Émile Verhaeren, Société du *Mercure de France*, 1904).

(2) Ce rapprochement de Virgile et de Verhaeren est, certes, inattendu. Ainsi des pédants opposèrent la *Quatrième Géorgique* à *La Vie des Abeilles* de M. Maurice Maeterlinck.

le sens duquel, le lisant sans parti-pris, l'on ne saurait se méprendre :

*L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu ;
Il eut la peur de la recherche et des révoltes ;
Il chut ; et le voici qui meurt sous les essieux
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes (1).*

Le poète n'exhale pas dans ces vers un vain regret du passé. « Ses chemins, » a-t-il dit lui-même, « vont à l'avenir ». Mais il explique la raison pourquoi les campagnes, opprimées par les préjugés et les dogmes, furent appauvries, puis désertées :

*La ruine s'installe et souffle aux quatre coins
D'où s'acharnent les vents sur la plaine finie,
Tandis que la cité lui soutire de loin.
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie (2).*

La superstition et la routine ont stérilisé le sol, déchainé sur la plaine la faim, la misère, la maladie. La horde des fièvres s'y est ruée. Sans pain, à bout de courage, les paysans s'en sont allés, efflanqués et loqueteux, vers les villes, dont le flamboiement rougit le ciel à l'horizon. La bêche, outil mort, est restée sur le champ. — Emile Verhaeren, dénonçant la cause, déplore l'effet. Il s'apitoie ; mais ne hait point. Le sentiment de tristesse découragée qu'il éprouve au spectacle du terroir abandonné devient prédominant, ne lui laisse voir la Flandre que sous cet aspect désolé. C'est le caractère de ce recueil, comme de tous ses poèmes, que la sensation la plus forte absorbe en soi toutes les autres et s'amplifie en hallucination. Ainsi revêt une forme symbolique cette poésie qui respire la compassion et point la haine. Le poète des *Heures claires* ne peut haïr ; il ne sait qu'aimer. — De même, si, dans les *Villes tentaculaires*, il invective contre la folie de l'or et la prostitution, s'il flétrit les vices, développés par les cités, ses indignations, dont il serait plus juste de reconnaître la générosité que de tourner en ridicule l'emportement (3), ne devraient pas nous offusquer l'admiration qu'il professe pour ces villes, dans le ciel desquelles il voit resplendir les idées, et qui lui semblent les creusets où s'élabore l'avenir :

*Et c'est vous, vous, les villes,
Debout
De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,*

(1) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(2) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(3) « Il n'a pas considéré les champs et les paysans avec patience ; il ne les a pas interrogés avec douceur ; il est entré violemment dans l'âme de la nature et dans celle des hommes, et il n'y a vu que ce qui était en lui-même : une colère de prophète contre la laideur de la nature et la méchanceté des hommes. Il monte sur le toit de sa maison et il invective l'horizon. Rien ne trouve grâce devant lui ; rien n'éveille sa sympathie : on croit entendre Ezéchiel. » (REMY DE GOURMONT. *Promenades littéraires*, article cité.) La vérité serait encore plus spirituelle.

Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes

De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde (1).

Émile Verhaeren aime les villes et les campagnes de sa Flandre. S'il touche d'une main rude les plaies du paysan et du citadin, c'est afin de les plus sûrement guérir. Avec quelle tendresse indulgente et fière il s'écrie, ayant évoqué les images chères :

*Oh ! l'ai-je aimé éperdument
Ce peuple, — aimé jusqu'en ses injustices,
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices !
L'ai-je rêvé fier et rugueux, comme un sarment,
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire, en mes livres de classe !
Aussi lui ai-je avec ferreur voué ces vers
Qui le chantent dans la grandeur ou l'infortune,
Comme la Flandre abaisse ou lève au long des mers,
Avec ses sables d'or sa guirlande de dunes (2).*

Sans doute, M. Remy de Gourmont formula le jugement, dont j'appelle, plusieurs années avant que le poète eût composé *Les Petites Légendes* et *Les Tendresses premières* ; mais ne pouvait-il sentir, à la lecture de tous les précédents recueils, quelle pieuse vénération, quel inaltérable amour Émile Verhaeren dès l'enfance consacra et toute sa vie garda à son pays de Flandre ?

La philosophie de M. Remy de Gourmont enferme l'homme dans le présent. Disciple de Taine, pénétré par l'influence de Nietzsche, prévenu contre la démocratie, que sa tendance porte vers le socialisme, il tient pour décevants et corrupteurs les rêves de ceux qui, poètes ou économistes, tiennent leurs regards fixés sur le futur (3). Or, Emile Verhaeren, qui loua Victor Hugo, son maître, d'avoir pris l'Utopie pour conseillère (4), magnifia, par toute son œuvre, les *Forces tumultueuses* en concurrence

Vers l'avenir plus doux, plus clair et plus fécond (5).

Ce sont là deux tendances divergentes, deux conceptions inconciliables. Le philosophe, qui ne pouvait s'accorder avec le poète, ne s'efforça point à l'entendre.

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

(1) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(2) *Les Tendresses premières. Liminaire.*

(3) « Les derniers restes de l'attention intellectuelle s'éparpillent sur la contemplation de la société future. On a retourné le rideau peint à travers lequel le monde contemplait la vie. Le paradis terrestre était à gauche dans le passé ; il apparaît à droite dans l'avenir ; et la même image engendre les mêmes rêves ; mais celui d'aujourd'hui, parce qu'il paraît réalisable, est plus corrupteur. » (*Les Enquêtes littéraires, Mercure de France*, 1^{er} janvier 1905).

(4) Paul Verlaine et Victor Hugo (*Revue blanche*, t. XII, p. 409 sq.).

(5) *Les Forces tumultueuses, Les Cultes.*

LETTRES SUISSES

De Naguère et d'Aujourd'hui, par JULES COUGNARD (1).

« Il aime les débris et les petits débris ; il s'attache aux ruines ; un vieux mobilier de pauvre l'intéresse ; il disserte sur toutes choses ; sur toutes choses, il écrit des pages nonchalantes, babilardes et descriptives, amusantes pour le lecteur et, ce qui a aussi son importance, pour l'auteur. » Ainsi s'exprimait Philarète Chasles, il y a trois quarts de siècle, à propos de Charles Lamb, poète, conteur et essayiste anglais, qu'il appelait le dernier des humoristes. Plus près de nous, ce portrait aurait pu s'appliquer, sans grandes retouches, au délicieux conteur français Paul Arène, auquel la critique est loin d'avoir fait la place qu'il mérite ; et je trouve qu'il ne va pas trop mal non plus à l'auteur de *De Naguère et d'Aujourd'hui*, à M. Jules Cougnard, écrivain suisse de la lignée des Charles Lamb et des Paul Arène.

Comme ceux-ci, M. Cougnard est un esprit vagabond, qui écrit de courtes pages sur de petites choses. C'est un flâneur, un *cockney*, qui rôde par les campagnes au printemps, qui pénètre dans la chaumière du paysan pour faire la causette avec la ménagère, qui passe chez le vigneron à l'époque des vendanges. Quand on fait la lessive, il est présent ; il est là aussi quand on démolit une vieille maison autour de laquelle il a vu rôder quelque archéologue. Le petit monde pittoresque qui fréquente les marchés n'a pas d'observateur plus fin ni plus attentif. « Voici un encrier », disait Tchekhoff, « demandez-moi un conte sur cet encrier et je vous l'écrirai tout de suite. » Je n'ai pas trouvé de conte sur les encriers dans le livre de M. Cougnard, mais il y en a sur les pots, sur les cartes postales, sur les coquemars, les cocardes et les plats d'argent.

Mais sont-ce bien des contes ? Peut-être que ce sont des chroniques. Peut-être que ce sont des essais. Ou plutôt c'est un mélange de tout cela, dosé avec infiniment d'habileté, additionné de bon sens et de poésie et éclairé d'un large et franc sourire. De fraîches idylles s'encadrent dans de délicieux croquis de route et des scènes de mœurs voisinent avec d'agréables et judicieuses réflexions artistiques ou avec quelque dissertation savante. Car souvent, à côté de l'observateur clairvoyant et du poète ému apparaît un érudit, — un érudit d'une espèce particulière et rare. Du fureteur de bibliothèque, notre auteur n'a ni la mine sévère ni le lourd attirail. Chez lui, jamais rien « qui pèse ni qui pose ». Son érudition est ailée comme sa poésie. Je ne dis pas qu'elle est superficielle. Rien n'est plus instructif, au contraire, que ces petites histoires. Elles nous apprennent à jouir avec intelligence du présent ; elles nous mettent en garde contre « les rives lointaines » ; elles nous enseignent à trouver le bonheur dans les choses qui sont à portée de nos mains ; elles nous disent aussi qu'il faut conserver à ces choses la beauté dont nos ancêtres les ont revêtues et continuer l'œuvre de ceux-ci, non pas en les plagiant, mais en inventant à notre tour de nouvelles beautés, conçues de telle façon que nos fils y retrouvent une image fidèle et avantageuse de notre personnalité. L'art occupe en effet une des premières places dans les préoccupations de M. Cougnard. « Les molasses effritées lui parlent, un bout d'ogive le met en joie, une margelle de puits curieusement sculptée le remplit d'aise. » Il

voit le monde avec des yeux d'artiste. Il y a des goûts de petit-maitre pour les choses familières et intimes. Il les comprend, les pénètre et les décrit avec volupté, comme on peut s'en rendre compte par ce portrait d'un modeste pot :

« Ce n'est point un pot extraordinaire, et s'il a quelque grâce, en emprunte-t-il au moins une partie aux écarlates glaïeuls qui achèvent de s'y épanouir. Par lui-même, cependant, il n'est point laid et quelque humble que fut évidemment sa destination première — il naquit pot de cuisine, cela saute aux yeux, — le galbe en est élégant, la forme commode. En le regardant bien, je lui trouve une certaine inflexion du col qui me fait songer à nos grand'mères ; quoique copié sur quelque modèle antique par la faïencerie de Carouge dont il porte la marque, il a déjà dans l'allure quelque chose de romantique : ainsi les belles dames de Devéria penchaient leur tête en cou de cygne sur leurs épaules mélancoliquement tombantes. »

Si ce passage nous renseigne sur la qualité de l'œil de M. Cougnard, en voici un autre qui nous édifie sur sa sensibilité. Il s'agit d'une scène saisie au vol, par la portière d'un wagon, dans une petite gare du Tessin :

« Nouvel arrêt, et voici encore des mouchoirs de cotonnade, voici encore des *soccoli*, mais ils ne font point toc toc, ceux-là ; ils restent figés sur place. Ce sont deux vieilles paysannes, une mère et une tante, probablement, deux pauvres visages tout ridés, tout ratatinés par les bises montagnardes, qui accompagnent au départ un jeune homme abandonnant la vallée natale pour aller chercher fortune par le vaste monde. Ils fuient ainsi tous le pays pauvre, de faibles ressources ; ils sont sobres et ne craignent point la peine ; ils réussiront peut-être ailleurs ; ils reviendront alors, sûrement, car ils l'aiment, cette terre ingrate et dure, cette vallée où bourdonne perpétuellement la rivière torrentueuse.

« En attendant, des cœurs de mères saignent et se fendent. Oh ! comme elles pleurent à chaudes larmes, les deux humbles vieilles, sous leur mouchoir brun qui palpite comme une aile éplorée ! Un dernier baiser, une dernière étreinte et le train repart. L'une des paysannes se signe. Que ta prière soit propice au chercheur d'aventures, ô mère douloureuse ! Retourne à ta glèbe ; les départs sont tristes, mais si loin qu'on aille, on revient aussi. Ce regard désolé qui suit le convoi s'ébranlant dans les sifflets et la fumée, il se fera joyeux un jour, quand au même endroit le même wagon ramènera le voyageur.

« Ce dernier s'installe. Il rectifie sa belle cravate rouge quelque peu dérangée par les embrassades. Il a le chapeau sur l'oreille et, pour se donner du cœur, sans doute, il tire de son veston une bouteille de Barolo, dont il boit à même une large rasade ; il allume un long Brissago avec un soin méticuleux, et... adieu ! les bonnes vieilles ! L'avenir est une route joyeuse au jour des vingt ans. »

Comme on le voit, le style de M. Cougnard est à la fois simple et pur, d'un tour aisé et, en dépit de ses allures primesautières, très surveillé. L'auteur appartient au petit groupe des écrivains genevois d'avant-garde, dont font aussi partie des prosateurs comme Gaspard Vallette et Philippe Monnier et des poètes tels que Edouard Tavan et Henry Spiess. Tous ont une conception très moderne de la littérature ; il ne leur suffit pas qu'elle soit éloquente, ils veulent encore qu'elle soit belle, et tout ce qui sort de leur plume revêt l'attrait d'une œuvre d'art. Dans ce groupe, M. Cougnard occupe une place bien définie. Il en est en quelque sorte l'âme tendre et le rayon de soleil. Il nous rappelle que si Genève

(1) Genève, Eggimann.

est la patrie adoptive de Calvin et la patrie réelle de Rousseau, elle est aussi celle de Töpffer; que si elle est la citadelle avancée d'une religion sévère, elle touche également au clair midi de la France et n'est pas éloignée de la noble Toscane; que si l'on y a écrit des œuvres austères et profondes dont l'humanité porte toujours l'empreinte, on sait aussi y disserter avec légèreté, s'attendrir avec délicatesse et sourire avec grâce.

HUBERT KRAINS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Quatre exposants se partagent — il faudrait dire se disputent — la cimaise du Cercle artistique : deux aquarellistes, deux peintres « à l'huile ». Il n'y a entre eux aucun lien, aucune affinité visuelle ou intellectuelle, et une fois de plus s'affirme le vice d'une organisation qui fait de la galerie du Cercle, au lieu d'un Salon d'art, une boutique de tableaux.

M. Reckelbus, peintre brugeois, étudie avec ferveur les vieux coins et les vieilles cours de sa ville natale. Sa palette a de l'éclat, de la franchise et souvent d'heureuses vibrations : certain *Jardinnet dans un coin d'hospice*, des *Tobits rouges*, une *Cour ensoleillée* sont, à cet égard, les morceaux les plus caractéristiques.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'artiste quelque sécheresse d'exécution, une tendance à trop appuyer, à n'oser sacrifier des détails souvent superflus.

Les sites brabançons, les paysages des Flandres interprétés par M. L. Allard ont, dans une harmonie plus discrète, un sentiment plus tendre de la nature. L'*Automne à Boitsfort*, le *Vieux port de Bruxelles*, *Chamures ensoleillées* sont des pages délicates qui n'attestent, à la vérité, aucune recherche nouvelle, mais dont la sincérité et le charme sont incontestables.

M. Nestor Cambier expose, outre un portrait de fillette de médiocre intérêt, quelques tableaux d'aspect sombre qui ne manquent pas de caractère. Le peintre s'attache à reproduire les reflets des vieilles bâtisses brugeoises dans l'eau somnolente des canaux. Sa vision est triste : mais dans le mode mineur qu'il a adopté, ses relations tonales sont justes et la mélancolie de ses accords poignante.

Tout au contraire, M. Richard Heintz célèbre avec exubérance la lumière et la joie. Les rives de l'Ourthe, le rochers de Sy, le moulin de Logne, le joli village de Verkhine lui servent de thèmes. Avec une belle audace, l'artiste s'attaque aux plus épineuses difficultés : il peint l'été dans l'éclat métallique de ses verdure, dans la clarté implacable des heures méridiennes. Il y a dans ses toiles fougueuses, avec quelque brutalité et des inexpériences, un amour de la nature et un mépris des conventions qu'il faut hautement louer. Avec les dons qu'il possède, M. Heintz, quand il aura acquis le métier qui lui manque encore, prendra rang parmi les paysagistes en vue.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Notre Jeunesse, comédie en quatre actes, par M. ALFRED CAPUS (1).

Si M. Capus, avec un tact qu'il faut lui reconnaître, ne redoutait plus que tout les titres ronflants, il aurait pu appeler sa dernière pièce : *L'Enfant naturel*. Il a préféré l'intituler *Notre Jeunesse*, et c'est charmant. De la sorte, l'anecdote, assez banale, assez invraisemblable même, d'une jeune fille, péché de jeunesse, qui reparait dans la vie de son père et que la femme de celui-ci, sans renseignements, sans réflexions, adopte aussitôt et impose à

son mari, cette anecdote s'élargit, s'éclaire et permet à l'auteur de revendiquer une fois de plus les droits du plaisir, de la gaieté, de la belle folie qui fait flamber les cœurs à vingt ans. Quand notre jeunesse ressuscite et vient frapper à notre porte, gardons-nous de lui faire mauvais accueil. Rompons plutôt avec un père trop raisonnable, quittons le souci, laissons-nous aller à la simple joie de vivre sans nous occuper du lendemain. M. Capus est le moraliste qui convient à notre époque de transition. Nous sentons bien tous qu'il se prépare quelque chose de mystérieux dans la société : des catastrophes, peut-être, sont imminentes. A quoi bon y songer ? Tout s'est toujours très bien arrangé depuis le commencement du monde : pourquoi cela ne continuerait-il pas ? Mais sous cet optimisme souriant, M. Capus cache un apôtre — oh ! très habile, qui effleure les idées sans y appuyer ! Il est pour la bonne entente universelle. Pourquoi se quereller au nom de préjugés condamnés à disparaître ? Embrassons-nous, cela vaudra bien mieux. A première vue, il paraît monstrueux qu'une femme introduise à son foyer une enfant de dix-sept ans, fruit d'une liaison de son mari avant son mariage. Mais non, ce n'est pas monstrueux, c'est tout simple ! Et quand on songe que cette pièce a été jouée, avec un très grand succès, à la Comédie-Française, ce refuge de toutes les traditions, on peut se faire une idée du talent souple et délicieux de son auteur, en même temps que de la métamorphose survenue dans nos mœurs et qui rend possible le succès de comédies aussi subversives devant un public aussi mondain.

Le public du Parc, vendredi soir, n'y a point boudé davantage. C'a été un gros, un très gros succès. Et c'était merveille de voir ces gens s'amuser de si bon cœur en écoutant des idées si opposées à leur façon de vivre et de penser. Décidément, il n'y a plus que le théâtre, aujourd'hui, où l'on trouve le temps de réfléchir ! Un de ces jours, je me propose de démontrer que le théâtre dit parisien, anathémisé par nos esthètes avec une horreur si naïve, est la meilleure école de morale que notre époque puisse souhaiter. En attendant, il faut dire et redire que la pièce de M. Capus est toute pleine d'esprit et de talent, et que la troupe du Parc l'a jouée à la perfection.

GEORGES RENCY

Les Matinées littéraires du théâtre du Parc.

Deux conférences intéressantes à signaler, celle de M. Souguenet sur Meilhac et celle de M. Dwelshauwers sur de Vigny.

M. Souguenet a beaucoup d'esprit. Sa causerie était pleine de mots amusants et justes. Le couplet sur le Boulevard, à l'époque du second Empire, vaudrait à lui seul qu'on l'imprimât tout entier.

M. Dwelshauwers parle de de Vigny en philosophe et en apôtre. Il montre que l'auteur d'*Eloua* a toujours été fidèle, dans sa vie, à l'idéal du poète, tel qu'il l'avait conçu. Et par l'exemple de cette vie hautaine et charitable, il nous invite à manifester franchement l'indépendance de notre caractère et la bonté de notre cœur.

La vaillante troupe du Parc, après ces conférences très applaudies et très goûtées, a représenté *Pépa* de Meilhac et, à la matinée suivante, *Chatterton* de de Vigny. On a particulièrement admiré la reconstitution, si difficile, de ce drame. MM. Mauger et Jahan et M^{me} Antonia Huart, avec un talent et une bonne volonté qu'on ne saurait assez reconnaître, ont réussi à nous en faire oublier les exagérations romantiques pour ne plus nous laisser voir que la beauté poignante d'une œuvre dont le quatrième acte garde, encore aujourd'hui, une grande puissance d'émotion.

G. R.

TRISTAN ET ISOLDE

« J'ai écouté avec recueillement, avec résignation, avec courage le premier acte de *Tristan et Isolde*, et sur mon âme et conscience, jurant de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité,

(1) Théâtre du Parc, 27 janvier 1903.

je déclare MONSTRUEUSE cette musique SANS IDÉES, et bâtie sur un FAUX SYSTÈME, autant que je trouve REPUGNANTES les amours pharmaceutiques de Tristan et Isolde. C'est une INJURE AU BON SENS ET A TOUS LES SENTIMENTS DÉLICATS qu'un pareil art, qui ne pouvait trouver des partisans qu'à notre époque de surexcitation nerveuse, d'assommoirs en tous genres, d'alcoolisme, de névrose et de grande hystérie. »

Ainsi s'exprimait le 23 mars 1884 dans le *Ménestrel* M. Oscar Commettant, appuyé par une portion considérable de l'opinion publique. Vingt ans après, *Tristan et Isolde* triomphe à l'Opéra, et le théâtre de la Monnaie, qui l'a représenté dès 1894, le reprend, avec un succès toujours croissant, pour la troisième fois. L'œuvre réputée naguère injouable, celle qui, disait-on, rendait fous les ténors assez téméraires pour en entreprendre l'étude ou leur cassait la voix, est entrée au répertoire. On la joue couramment, comme *Lohengrin*, comme *Tannhäuser*, et le public l'acclame. Lundi dernier, à la première, on rappela quatre fois les artistes après chaque acte.

Et voici un chapitre nouveau à écrire sur la psychologie des foules, une page à ajouter à l'ouvrage que prépare M. de La Laurencie sur l'évolution du goût...

C'est, d'ailleurs, l'éternelle histoire. Qu'elle donne aux artistes l'espérance, au public la sagesse! Mais n'espérons pas que la race, toujours florissante, des Commettants profite de la leçon. Ses jugements demeurent immuables : elle se borne à modifier périodiquement le nom des novateurs auxquels elle les applique.

Ceci, au surplus, n'a aucune importance. La reprise actuelle de *Tristan et Isolde* fait honneur à la direction de la Monnaie, et ceci seul nous intéresse. M. Van Dyck a profondément ému les spectateurs par la passion ardente, les accents tragiques, la noblesse et l'humanité avec lesquels il interprète le rôle de Tristan, qui est l'une de ses plus belles créations. Mme Paquot-D'Assy chante avec chaleur, avec ardeur, avec éclat celui d'Isolde, qu'elle a composé en tragédienne. MM. Albers, Vallier et Forgeur, Mme Bastien ont repris possession de leurs rôles respectifs, et l'on sait qu'ils s'y distinguèrent il y a deux ans. Sous la direction de M. Dupuis, l'orchestre s'est acquitté à souhait d'une tâche souvent difficile, et le public s'est, une fois de plus, emballé à fond.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer a inauguré mercredi dernier à la Salle allemande la série annuelle de ses séances. Les excellents instrumentistes (M. Baroen remplaçant au pupitre de l'alto l'ancien titulaire, M. Léon Van Hout) ont retrouvé le succès sérieux que méritent leurs interprétations fidèles, consciencieuses, somptueusement nuancées et rythmées, des œuvres classiques et modernes. L'exécution du XVII^e quatuor de Beethoven (op. 133), dont le final s'ouvre par le tragique *Muss es sein?* était la grande attraction du programme, que complétaient le Quatuor en ré de Haydn, le Quatuor en ut mineur de Brahms. Des applaudissements chaleureux ont prouvé aux artistes l'unanime satisfaction de l'auditoire.

* *

La distribution des prix à l'Ecole de musique de Saint-Josset-Noode-Schaerbeek a affirmé, une fois de plus, l'importance et l'excellente tenue artistique de cet établissement, qui compte aujourd'hui huit cents élèves. Sous la direction de M. Gustave Huberti, des élèves de l'Ecole, parmi lesquelles M^{lles} Lambotte, Poirier, Arents et Van den Eynde, ont, secondées par des chœurs excellents et par l'orchestre des Concerts Ysaye, donné une fort bonne interprétation du troisième acte d'*Armide*.

Une cantate de Bach ouvrait le concert, composé en outre de quelques soli groupant les noms de Mozart, Jaque-Dalcroze, G. Huberti, Saint-Saëns, A. Dupuis et Th. Ysaye Mess, et chantés intelligemment par M^{lles} Van den Eynde, MM. Mercier, Tibaut, etc. La séance a été unanimement appréciée et applaudie.

L'ART A ANVERS

L'Exposition Alph. et A.-G. Van Beurden.

MM. Van Beurden père et fils ont ouvert à Anvers une exposition de leurs œuvres. L'un est sculpteur et l'autre peintre. A défaut d'une puissante et altière maîtrise, M. A. Van Beurden a toujours fait preuve d'une réelle bonne volonté, et sa manière, un peu sèche parfois et d'une élégance un peu mièvre, lui a rallié depuis longtemps la bienveillance et l'admiration des esthètes anversoises. Nous retrouvons quelques-unes des sculptures qu'il exposa aux derniers Salons triennaux : *Surpris au bain*, l'*Amitié*, un joli groupe d'enfants, en marbre, un buste de paysanne flamande non dépourvu de caractère, etc. Parmi les ivoires, dont M. Van Beurden semble vouloir se faire une spécialité, citons la *Jeunesse de Bacchus* et l'*Offrande*, d'une jolie exécution décorative et précise, *Eve*, *Psyché* enfin, qui nous promet un ivoire plein de finesse.

M. Van Beurden fils, dont les effets de soir ont été remarqués déjà à plusieurs expositions, nous montre son *Symbole de la Campine*, une vachère ramenant au crépuscule le troupeau vers l'étable, déjà vu précédemment. Citons aussi les *Voisines* assises dans la dune, dans la lumière rose du soir; une bonne étude de gamin nu, *En plein air*, dont le terrain malheureusement est inconsistant; les *Haleurs*, l'*Automne*, l'*Enfant malade*, la *Femme sous la lampe* avec un contraste observé de lumières, la *Fin d'un jour d'été*, etc.

Les dernières toiles du jeune peintre marquent un progrès nouveau et, sauf quelques imperfections de dessin, méritent des éloges : la *Paix du soir* a de la poésie, la *Pluie d'or* de la robustesse, et *Donnez-nous le pain quotidien*, de l'émotion et de la vérité. Cette dernière composition rappelle certaines toiles de Roll, j'y retrouve même du Bastien Lepage, mais telle partie, le vieillard assis, par exemple, est d'une facture intéressante.

L. A.

LA MUSIQUE A PARIS

Concerts Colonne : *La Croisade des enfants* de M. PIERNÉ. Société Nationale. — Concerts divers.

La partition que composa M. Gabriel Pierné sur le beau poème de M. Marcel Schwob, *La Croisade des enfants*, et qui fut, avec le *Sang de la sirène* de M. Tournemire, couronnée par la ville de Paris, m'a infiniment plu. L'invention en est toujours élégante et heureuse, et l'écriture vocale ou instrumentale, séduisante et colorée. L'orchestre en est précieusement ouvert jusque dans les moindres détails, et sonné bien. Il y a des chœurs importants et nombreux, réalisés avec une suprême habileté, et dont l'effet est excellent. Le tout décèle une science très grande, mais non point cette science pédante à laquelle on nous a tant habitués, et dont les détenteurs pénétrés et minutieux semblent ne trouver dans la musique d'autre plaisir que celui de longuement chercher le banal midi de leurs idées aux quatorze heures de leur stérile maîtrise. L'art de M. Pierné est souple et spontané; on n'y sent rien d'inutile ni rien de lourd. De bout en bout, la partition de la *Croisade des enfants* est musicale, de bout en bout elle intéresse et charme. Elle suit, commente, éclaire le texte, l'encadre de tableaux musicaux dont aucun n'est dépourvu de valeur; et l'ensemble en est tellement réussi, tellement harmonieux que j'aurais presque envie de renoncer à formuler quelques minimes critiques de détail : à dire, par exemple, qu'en quelques endroits, j'aurais voulu un mysticisme plus intense peut-être, et en quelques autres, des élans plus fougueux et plus dominateurs, ou encore plus de trouble et une angoisse plus palpitante.

Inutile de dire ici de quelle façon adroite et sobre le poème de M. Schwob a été adapté aux besoins de la musique. Parmi les

plus belles pages de l'œuvre de M. Pierné, je citerai seulement l'introduction de la deuxième partie; le tableau de la mer dans la troisième, que j'ai trouvé extrêmement remarquable, et la tempête de la dernière.

Ce fut un très grand succès pour l'auteur, pour les chœurs d'enfants, qui ont fort bien chanté, pour l'orchestre et pour les solistes : M^{lle} Lucie Vauthrin, exquisément jolie et blonde; M^{me} Mathieu d'Ancy, l'excellent M. Paul Daraux et M. David Devriès.

**

La Société Nationale n'avait inscrit au programme de son concert du 22 janvier que deux nouveautés : une Sonate (piano et violon) assez indifférente m'a-t-il semblé, de M^{lle} Munktoll, et trois Poèmes pour chant de M. Joseph Carell, qui sont des spécimens, soigneusement établis, d'écriture moderne. En même temps on a inauguré à la salle Pleyel, ce soir-là, un nouveau système d'éclairage qui serait fort agréable si on voulait renoncer à le changer toutes les cinq minutes ou à peu près, et un orgue, — ceci est excellent sans restriction, — sur lequel M. Tournemire nous fit entendre *Prélude, Fugue et Variation* de César Franck. Le beau *Thème et Variations* de M. Fauré, que joua M. Pierret, justement applaudi, et le Trio de M. Henry Février, exécuté par MM. Enesco, Fournier et M^{me} Toutain-Grün, et fort bien accueilli, terminèrent la séance.

**

La première soirée du Quatuor Parent a été consacrée aux œuvres de César Franck. Le Quatuor, la Sonate et le Quintette constituent un très coutumier, très logique et très admirable programme de séance César Franck. Le succès fut si grand que M. Parent dut répéter ce concert le vendredi suivant.

Des œuvres d'Ernest Chausson formaient le programme de la soirée du 27 février, cependant que la *Schola cantorum* affichait pour le même soir, avec une sélection de pièces de vieux maîtres, l'*Orfeo* de Monverdi. Devant tant de belle musique, le critique, ravi, mais navré de ne pouvoir se multiplier comme il conviendrait, ne peut que marquer les points.

A leur première séance, M. Engel et M^{me} Bathori interprétèrent, avec art et avec succès comme bien on le pense, de nombreuses œuvres vocales de Franck. M^{me} Bathori joua en outre, avec M. Bachmann, la Sonate du maître. A chaque occasion, j'admire davantage le talent si divers et de si bon aloi de l'excellente cantatrice et pianiste.

M.-D. CALVOCRESSI

LA MUSIQUE A GAND

Récital Pugno et M^{me} Arlette Vierende-Taskin.

La présence de Pugno à Gand pouvait être considérée comme un événement artistique considérable. Déjà le cercle des Concerts d'hiver nous avait présenté Pugno il n'y a pas longtemps, mais nous n'avions pu juger dans toute sa mesure l'incomparable talent du pianiste parisien. Le récital du 14 janvier a dépassé les exigences des plus difficiles. Peu de pianistes ont su allier, comme Pugno, au jeu le plus impeccable, une compréhension plus intense et une interprétation plus émouvante, des œuvres classiques et modernes. Du *Prélude et Fugue en fa mineur* de Bach jusqu'à la *Onzième Rhapsodie* de Liszt, deux œuvres pour virtuoses, en passant par Beethoven (*Sonate en ré mineur*), Schumann (*Carnaval de Vienne*), Chopin (*Berceuse*, *Première Ballade*), Weber (*Rondo brillant*), Pugno a déployé d'une façon toute personnelle, les qualités d'une maîtrise subtile et puissante toute à la fois. Une *Sérénade à la lune* de Pugno lui-même nous a révélé en lui un compositeur doué d'une exquise et fine personnalité. Nous ne pouvons cependant louer au même point les deux romances de Pugno, *Amours brèves* et *Malgré moi*, qui remontent sans doute à la jeunesse de l'artiste et dénotent seulement une facilité trop grande.

M^{me} Vierende-Taskin interprète d'une façon parfaite les lieds de l'école française contemporaine. Sa belle et ample voix de contralto a noblement et profondément rendu les beautés subtiles de l'*Esclave* de Lalo, *Au cimetière* et *Barcarolle* de Gabriel Fauré, *Chansons d'automne* de Vierende.

L'air de *Rinaldo* de Hændel, où l'artiste ordinairement peut faire valoir ses « qualités de fond », nous a montré en M^{me} Vierende-Taskin une interprète animée d'un sentiment très robuste et très impressionnant.

F. V. E.

NÉCROLOGIE

Notre confrère Hugues Imbert, rédacteur en chef parisien du *Guide musical*, est mort la semaine dernière dans sa soixante-quatrième année, succombant aux suites d'une opération douloureuse. Sa critique musicale courtoise, avisée, inspirée par une réelle ferveur d'art et par l'idéal le plus élevé, était très appréciée des artistes.

Outre sa collaboration au *Guide musical*, à la *Revue d'art dramatique*, à la *Revue bleue*, à la *Revue de l'Art ancien et moderne*, à l'*Art du théâtre*, etc., M. Hugues Imbert publia plusieurs volumes parmi lesquels : *Quatre mois au Sahel*, *Profs de musiciens*, *Symphonie*, *Nouveaux profils de musiciens*, *Portraits et Études*, *Profs d'artistes contemporains*, la *Symphonie après Beethoven*.

Sa mort imprévue causera des regrets unanimes parmi ceux qui connurent l'homme ou suivirent les judicieuses chroniques de l'écrivain.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des membres du Cercle *Vie et Lumière*, dont les œuvres synthétiseront au prochain Salon de la *Libre Esthétique* l'évolution belge de l'impressionnisme, les nations où s'est principalement développée l'esthétique nouvelle seront représentées par quelques-uns de leurs peintres les plus significatifs : l'Allemagne par MM. L. von Hofmann, Curt-Hermann, J. G. Dreydorff, etc.; l'Angleterre par MM. Roderic O'Connor, Wynford Dewhurst, G. Clausen et Moffat Lindner; la Hollande par MM. J. Toorop et F. Hart Nibbrig; l'Espagne par MM. H. Anglada Camarasa, Dario de Regoyos, X. Gosé, S. Rusiñol, etc.; la Russie par M. Nicolas Tarkhoff; les États-Unis par MM. Th.-E. Butler, Childe-Hassam et Ch.-Alex. Robinson; le Canada par M. J.-W. Morrice.

Ce choix permettra d'étudier les transformations qu'ont subies, selon la diversité des influences ethniques combinées avec les tempéraments individuels, les théories formulées et appliquées par les initiateurs de l'impressionnisme.

M. Ch. Bougard exposera quelques-unes de ses œuvres à la salle Boute, rue Royale, 134, du 3 au 14 février.

Une nouvelle association se constitue à Anvers sous le titre *L'Art contemporain* dans un but de propagande et d'encouragement artistiques. Elle ouvrira dans des conditions particulièrement favorables, en dehors de tout esprit mercantile, des expositions d'œuvres modernes. Elle groupera, en des ensembles rétrospectifs, l'œuvre complète d'artistes contemporains. Elle organisera des conférences, entreprendra des publications d'art, etc.

Nous craignons d'être indiscret en en disant davantage, car l'institution nouvelle n'a pas encore été officiellement annoncée. Nous nous bornons à affirmer qu'en raison des personnalités qui en ont pris l'initiative cette œuvre hautement intéressante est appelée au plus brillant avenir.

En avril prochain s'ouvrira au Musée Moderne, l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant organisée sous la présidence d'honneur de S. A. R. M^{me} la princesse Albert de Belgique.

Ce Salon, dont l'initiative appartient au peintre G.-M. Stevens, ne comprendra que des œuvres d'artistes belges se rapportant exclusivement à l'enfant et notamment d'Agneessens, A. Cluyse-naar, Dillens, E. Duyck, Evenepoel, Oyens, Verhas, de MM. Braecke, F. Charlet, A. Danse, De Rudder, Devillez, G. Devreese, De Haen, P. Du Bois, L. Frédéric, J. Gouweloos, F. Khnopff, Lagaë, G. Lemmen, Lemmers, C. Meunier, C. Michel, G. Morren, E. Motte, Richir, V. Rousseau, E. Rombaut, Ch. Samuel, Eug. Smits, Jacob Smits, G.-M. Stevens, J. Van den Eekhoudt, Th. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, Verheyden, Waegemans.

Des conférences et des auditions musicales se rapportant également à l'Enfance seront organisées, ainsi qu'une tombola.

Les bénéfices réalisés par l'Exposition seront partagés entre la Ligue nationale pour la Protection de la Première-Enfance, le Grand Air pour les Petits et l'Œuvre des Petits-Pieds-Nus.

Le théâtre de la Monnaie reprendra demain *Hérodiade*. La représentation sera donnée au profit de la caisse de retraite de la Société mutualiste du Personnel du théâtre. La quatrième représentation de *Pepita Jimenez*, retardée par l'indisposition d'un de ses interprètes, est fixée à mercredi. Vendredi, première représentation d'*Une aventure de la Guimard*, ballet d'H. Cain et d'André Messager.

Au Parc, demain, une seule représentation d'*Edipe-Roi*, avec le concours de Mounet-Sully.

Au théâtre Molière, samedi prochain, le *Bercail* d'Henry Bernstein.

Concerts de la semaine :

Dimanche 29, à 2 h. 1/2, concert symphonique dirigé par

M. Crickboom avec le concours de M^{lle} Cécile Thévenet (Maison du Peuple).

Mercredi 1^{er} février, à 4 h. 1/2, neuvième séance Engel-Bathori : *Claude Debussy*. — A à 8 h. 1/2, concert L. Mysze-Gmeiner et J. du Chastain (Grande-Harmonie).

Jeudi 2, à 8 h. 1/2, concert Max Donnier. L'orchestre dirigé par M. Crickboom (Grande-Harmonie).

Vendredi 3, à 8 h. 1/2, deuxième concert Crickboom avec le concours de M^{lle} Elsa Ruegger (Grande-Harmonie).

Le troisième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. W. Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, avec le concours de M. Mark Hambourg, pianiste. Au programme : Ouverture d'*Eléonore*, n° III (Beethoven); Concerto en ré mineur (J. Brahms); *Symphonie pathétique* (J. Tchaikowsky); Pièces pour piano seul; *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss). Répétition générale, samedi à 2 h. 1/2. Pour cartes et abonnements, s'adresser chez MM. Breitkopf et Haertel.

On annonce trois séances de Sonates (Bach-Beethoven-Brahms) qui seront données par M^{lle} L. Desmaisons, pianiste, et M. Angeloty, violoniste, le 10 février et les 10 et 24 mars prochain à la salle Erard.

M^{lle} Marthe De Vos, qui fit l'an passé un début très apprécié à la *Libre Esthétique*, donnera le 14 février prochain un piano-récital à la salle Ravenstein. Au programme : J.-S. Bach, Beethoven et César Franck.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

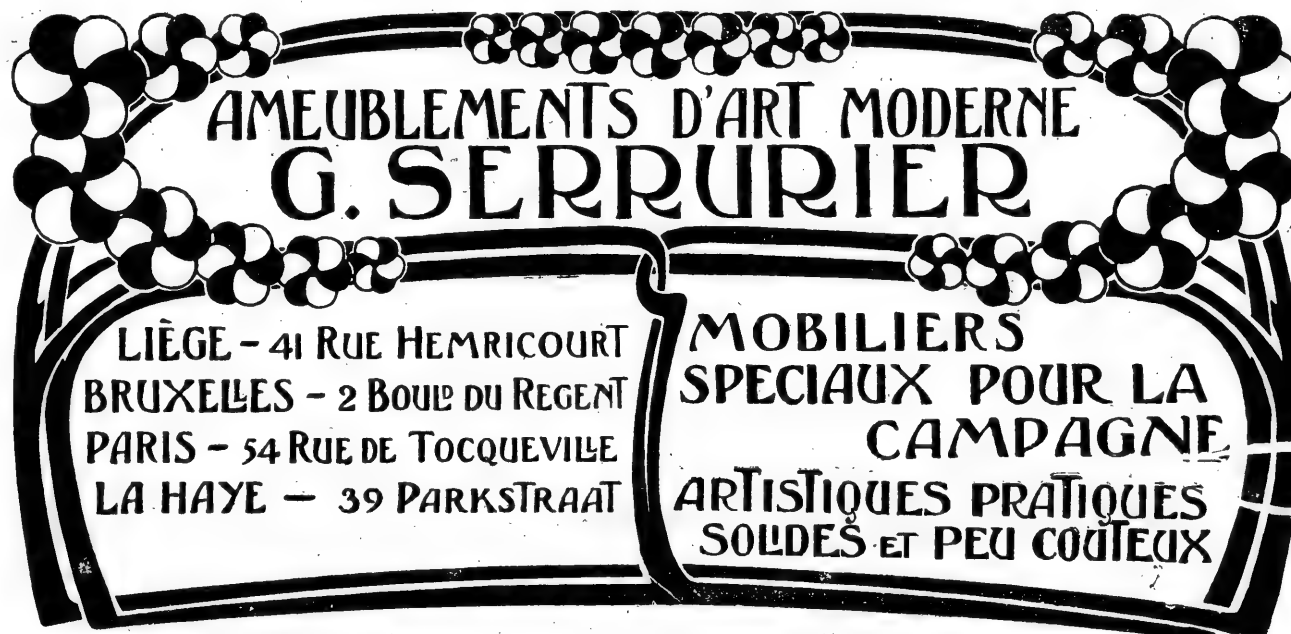
DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

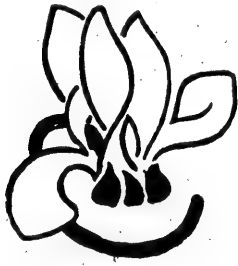
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Auvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Février

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki. — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Chronique artistique (O. M.). — « L'Art contemporain ». Une Exposition *Leys et Henri de Braekeleer* à Anvers. — Notes de musique. Concert *Henri Merck* (O. M.) Concert *Crickboom* à la Maison du Peuple (M. M.). Concerts divers. — Concurrence. — Une aventure de la Guimard. — Nécrologie. Edmond Van der Meulen. J.-A. Herpain. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1).

La poésie d'Emile Verhaeren, pour imaginaire qu'elle paraisse, utopiste qu'elle se déclare, est, au vrai, puisée à deux sources réelles : la sensation et le souvenir. L'arbitraire y a peu de part.

Mais, par l'efficace de la passion, émue au cœur du

(1) Suite. Voir nos numéros des 22 et 29 janvier derniers.

poète, les images sont élaborées et ordonnées, amplifiées et renforcées, rapetissées et atténuées. La dominante, — celle qui correspond à l'impression la plus profonde, ou que le sentiment élit et abstrait, — s'assujettit les autres, les attire ou les repousse, les ranime ou les éteint, selon leur degré de conformité, les réduit à l'unité architectonique. Le verbe et le rythme, le vers et le poème, ployés à cette loi, sont, sans doute, éloignés de la *réalité*, mais approchés de la *vérité*. Les images se sont muées en *symboles*. — Le symbole, partie du monde recrée par le sentiment, est poétique et révélateur. Interprétant l'expérience selon l'intuition, approfondissant l'impression selon le pressentiment, traduisant l'idéal dans le langage du réel, il soumet l'univers à l'âme. Il implique plus d'absolu que la formule d'une loi physique. Aussi la poésie devance-t-elle la science. Novalis a pu dire : « Le poète comprend mieux la nature que le savant. » (1)

En ce sens, tout ressouvenir est symbolique. C'est un fait que nous constatons, quand nous parlons de la poésie du passé, sans en expliquer la cause. — Entre les sensations, poussées par le temps au néant de l'oubli, le souvenir en retient certaines, qui, purifiées par le sentiment, sont les clairs miroirs où l'âme se contemple. Ces souvenirs, au charme desquelles se complaisent nos rêves, sont nos plus véridiques témoins. — Dis-moi quelles images d'autrefois ta piété conserve dans le secret de ta mémoire, je saurai à quels sommets de la pensée s'élèvera ton esprit, à quels amours s'élar-

(1) Traduction de MAURICE MAETERLINCK, *Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis* (Bruxelles, Lacomblez, 1895).

gira ton cœur. Notre passé modèle notre présent, anticipe notre avenir. Des ténèbres du futur, ce sont des *revenants*, qui s'avancent vers nous. Je croyais ouvrir ma porte à un étranger, je reconnais l'hôte que j'hébergeai jadis; dans ses mains tendues, il m'apporte les rayons et les parfums de la campagne; l'ombre de ma demeure en est éclaircie et embaumée; et sa parole m'est si douce; que, l'écoutant, j'oublie les peines qui m'incombèrent de son départ à son retour.

* * *

Beaucoup d'entre les poèmes d'Emile Verhaeren sont brodés sur le canevas du souvenir. Loin du présent, jonché d'illusions navrées, il se réconfortait aux remembrances des années sereines où prirent l'essor sa joie et son espoir, où son cœur s'ouvrit à l'amour :

Oh ! les bons souvenirs et comme ils me refont
Une tendresse et un bonheur mélancoliques !
O mon âme, voici tes plus douces reliques ;
Voici, dans ton repli le plus profond,
La plus frêle des fleurs de rêve,
La plus douce des fleurs d'amour,
Qui se révèle au jour
Et vers tes larmes se soulève ! (1)

Dans chaque œuvre nouvelle, il représentait le même village, — celui dont le clocher fut à son juvénile orgueil

un champion de pierre
Carrant si largement sa force et sa valeur
Dans la lumière; (2)

le même paysage, — celui où il erra,

Heureux de balancer son corps et ses deux bras
Au rythme libre et fort et sonnant de son pas,
A travers la nature innombrable et prodigue. (3)

Les mêmes lignes dessinaient l'un; les mêmes horizons bornaient l'autre; mais les couleurs changeaient, harmonisées avec ses gaîtés et ses tristesses, ses volontés et ses renoncements, ses certitudes et ses doutes. Toujours le passé pénétrait le présent, d'où le nimbe de la poésie irradiait.

Les *Tendresses premières* apparaissent comme un recueil des thèmes auparavant développés par le poète. Voici la *tour*, qui de l'œil rond de son horloge contempla la défaite du *passeur d'eau* (4); le clocher et le *sonneur* (5); le cimetière et le *fossoyeur* (6); le *forgeron* (7); le *cordier* (8); presque tous les artisans, qui accomplissent les tâches symboliques des *Villages illusoires* :

(1) *Les Tendresses premières* : *Ardeurs naïves*, (2) *Mon Village*, (3) *L'Envolée*.

(4) *Les Villages illusoires* : *Le Passeur d'Eau*, (5) *Le Sonneur*, (6) *Le Fossoyeur*, (7) *Le Forgeron*, (8) *Les Cordiers*.

Et l'Escaut gris et puis la tour
Qui se mire, parmi les eaux bourruées... (1)

... Jean Til, le vieux sonneur de messes,
Pour me complaire un peu, m'amenait voir,
L'été, avant que ne tombât le soir,
Le gros bourdon, qui sonnait les kermesses (2)

Je me souviens du passeur d'eau et du maçon,
De la cloche, dont j'ai gardé mémoire entière,
Et dont j'entends encore le son;
Je me souviens du cimetière (3).

Tous les bruits familiers se réveillent dans l'air,
Le han du forgeron sur son enclume lasse,
La voix des passeurs d'eau, le chant du jardinier... (4)

Mon oreille écoutait les fers tumultueux
Du forgeron chanter dans le village... (5)

J'étais l'ami de l'horloger et du charron,
Et du vannier et du marchand de cordes (6).

— Voici l'*usine*, tout ardente de la fièvre dont brûlera l'un des plus beaux poèmes des *Villes tentaculaires* (7) :

Je me souviens de l'usine voisine,
— Tonnerres et météores
Roulant et ruisselant
De haut en bas entre ses murs sonores, —
Je me souviens des mille bruits brandis,
Des émeutes de vapeur blanche,
Qu'on déchainait le samedi
Pour le chômage du dimanche (8).

— Voici la *mer*, symbole d'avenir illimité et d'indéfectible espoir : (9)

O l'océan, là-bas, et sa fête écumeuse
A l'infini sur les plages l'hiver !
En ai-je aimé le vent et le désert !
En ai-je aimé la vie en des barques tragiques,
Qui s'en allaient fouiller les eaux mythologiques,
Où les grands dieux du Nord apparaissent encor ! (10)

— Voici les êtres bizarres du *folklore* flamand, dont *Les Petites Légendes* content les gestes et répètent les dits, les « diableries » (11), qui relient certains poèmes d'Emile Verhaeren aux tableaux de Breughel d'Enfer et l'apparentent au peintre Ensor :

(1) *Les Tendresses premières* : *Mon Village*, (2) *Mon Village*, (3) *Liminaire*, (4) *Ardeurs naïves*, (5) *Convalescence*, (6) *Mon Village*, (7) *Les Usines*, (8) *Liminaire*.

(9) Cf. dans *Les Visages de la Vie* : *Au Bord du Quai et Vers la Mer*; dans *Les Forces tumultueuses* : *Le Voyage et Sur la Mer*. Le peintre THÉO VAN RYSSSELBERGHE a fait, dans une eau-forte en couleurs, un portrait d'Emile Verhaeren se promenant au bord de la mer; c'est une des plus significatives effigies du poète.

(10) *Les Tendresses premières* : *Liminaire*.

(11) Rappelez-vous « Le Fou » des *Campagnes hallucinées*, « La Vieille » des *Villages illusoires* et « Le Voyant » des *Aubes*.

On écoute rire et baguenauder
Près des mares et dans les landes
Les naïves légendes;
Les vieilles coutumes mêlent encor
Leur beau fil d'or
Au solide tissu des mœurs et des paroles;
On croit toujours aux sorcières et aux idoles... (1)

— Enfin, voici poindre, dans les *Ardeurs naïves*, ce touchant poème où

... la petite amie espiègle et blonde
Qui s'en alla vers l'autre monde
Toute fragile,

a le charme triste de ceux que M. Maurice Maeterlinck appela les « Avertis », cet amour spirituel, qui s'épanouira dans *Les Heures claires*; et voici, allumé par « l'ample servante » (2), modèle de *Kato* (3), et *L'Étrangère*, l'amour charnel, étreintes brutales et ruts assaillants, qui accouple lourdauds et pataudes dans les kermesses des *Flamandes*.

* *

Aux diverses saisons de sa vie, c'est donc le même paysage de Flandre, cette Campine anversoise, proche du village de Saint-Amand, que peint Émile Verhaeren. Mais il en reçoit une impression, il lui prête une âme, il y démêle une signification, il en exprime un caractère différents, selon que se modifient ses sentiments, ses croyances ou ses idées. A quel autre poète s'appliquerait mieux cette définition, dont les œuvres de l'école symboliste révélèrent le sens profond : « Un paysage est un état d'âme » ?

MÉDÉRIC DUFOUR

(La fin prochainement.)

Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki.

L'Association des Écrivains belges a pris l'initiative d'une protestation contre l'arrestation du célèbre écrivain russe Maxime Gorki. En voici le texte :

« Maxime Gorki est arrêté. Paiera-t-il de sa tête ou de sa liberté sa participation aux récents événements de Russie ?

« Quoi ! pour avoir manifesté pacifiquement une foi politique et nationale, il serait mis à mort ou déporté !

« Maxime Gorki n'est pas seulement un écrivain russe. Par son talent, par son génie, il appartient à l'humanité entière. Le pouvoir qui abattrait cette tête pour délit de pensée serait mis au ban du monde civilisé.

« Tout ce que l'Europe compte d'écrivains, d'artistes, de

(1) *Les Tendresses premières : Liminaire*, (2) *Seize, dix-sept et dix-huit Ans*.

(3) *Aux Bords de la Route*.

savants, d'hommes de cœur, proteste en ce moment contre une aussi monstrueuse éventualité.

« En 1867, l'Angleterre écouta la voix de Victor Hugo : les révoltés d'Irlande eurent la vie sauve. En 1905, le Tsar agira-t-il autrement ? Celui qui fut le promoteur du tribunal de La Haye refusera-t-il d'entendre l'appel de tous ceux qui ont eu foi dans la noblesse et la générosité de ses sentiments ? Avec leurs frères de France, d'Allemagne, d'Italie, de toutes les nations cultivées, les écrivains belges espèrent que le Tsar ne permettra pas qu'on souille son règne d'un crime inutile. La conscience moderne a des droits que nul ne violerait impunément.

Pour l'Association des Écrivains belges :

Le Président,
OCTAVE MAUS.

Le Secrétaire,
ROBERT SAND.

Ont déjà signé cette protestation :

MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Henri La Fontaine, Iwan Gilkin, Gustave Van Zype, Maurice des Ombiaux, Edmond Cattier, Gérard Harry, George Garnir, Auguste Vierset, L. Dumont-Wilden, Emile Delinge, Olympe Gilbert, Louis Delattre, Henri Liebrecht, Léonce Du Catillon, Edmond Glesener, James Ensor, Blanche Rousseau, Henri Maubel, Marius Renard, Charles Delchevalerie, Liévin Huysmans, Edgar Baes, Maurice Saey, Eugène Demolder, Jules Destrée, Jean d'Ardenne, Oscar Colson, Arthur Hubens, Emile Leconte, Léon Wéry, Léopold Rosy, Nelson Le Kime, Henri Van de Putte, Christian Beck, Louis Pierard, Arthur Toisoul, Dr Jules Félix, Marie Closset, Georges Rency.

Les journaux ont annoncé que Maxime Gorki avait été mis en liberté. Cette heureuse nouvelle a été démentie hier. Dans l'incertitude qui règne sur le sort de l'écrivain, les adhésions continueront à être reçues par M. Robert Sand, 4 rue du Frontispice, à Bruxelles.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le *Droit au bonheur* (1) de Camille Lemonnier est l'histoire étrange d'un ménage à trois dans une ville de Flandre, au bord d'un fleuve, où les gens sont plus près de la nature qu'ailleurs. Gerpach est un homme mou et geignard : fils d'un riche armateur, mais ruiné, il ne travaille pas et vit, ainsi que sa femme Annah, d'une pension que lui sert son oncle. Annah l'aimait, jadis, avant qu'elle connût Jorg Sangue, une sorte de beau sauvage qui habite au delà du fleuve, à la lisière du bois. Sangue et Gerpach sont des amis intimes, ce qui n'empêche pas le premier de devenir l'amant d'Annah. Peu à peu, Gerpach a des soupçons, il souffre. La douleur pourrait bien faire de lui un homme : mais il n'a jamais su regarder la vie et le malheur en face. Annah ne leur retire pas son affection apitoyée. Jorg l'aime toujours d'un amour plein de repentir. Tous deux sont possédés du désir de s'en aller ensemble, de ne plus mentir, d'être loyalement et franchement l'un à l'autre. Gerpach seul est l'obstacle : c'est lui qui doit se sacrifier, disparaître, donner sa femme à son ami. Et Gerpach devine bien ce qu'on attend de lui : il est sans cesse sur le point de prononcer les paroles libératrices et se ravise toujours au moment suprême. Peut-être ne les prononcerait-il jamais, s'il ne se trouvait mêlé à la triste histoire d'un menuisier qui a chassé sa femme, autrefois, pour adultère et s'est remarié avec un autre. L'homme, maintenant, a des remords : sa première femme, abandonnée, est devenue alcoolique et va mourir de misère dans une ville voisine. Le menuisier, au fond de lui, voit son devoir et qu'il doit obtenir le pardon de sa femme. Gerpach et lui vont à son chevet à l'hôpital où elle se meurt, et là, le

(1) Paris. Ollendorff.

menuisier, avec des mots émouvants comme des sanglots, reconnaît que toute la faute de leur commun malheur retombe sur lui seul. Malgré son endurcissement, sa femme semble le regarder partir avec moins de haine et de mépris. La scène est fort belle. Elle rappelle les pages les plus simplement tragiques des auteurs russes. Au retour, le menuisier va se pendre dans un bois et Gerpach, convaincu que lui aussi est la cause de l'adultère de sa femme, trouve enfin le courage d'unir les mains de Jorg et d'Annah.

Ce résumé sec et sans vie ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce roman, chaste et audacieux à la fois, où la douleur de Gerpach est peinte d'une façon impressionniste, par petites touches, par l'indication sommaire de quelques gestes suggestifs ; où les remords de Jorg montrent clairement la lutte de la civilisation et de l'instinct dans l'âme d'un être de force et de nature, qui sent bien que, malgré tout, c'est l'instinct qui a raison ; où le personnage d'Annah concrétise vraiment toutes les qualités de la femme : bonne, aimante, pitoyable, mais capable, pour défendre son bonheur, de tous les mensonges et de toutes les dissimulations. Écrit dans cette langue neuve, un peu mystérieuse par tout ce que les mots semblent dérober de secrets, que Lemonnier s'est forgée de toutes pièces depuis quelques années, le *Droit au bonheur* est une œuvre de santé morale où passe, au-dessus de petits démêlés de famille et des conflits mesquins des sentiments, le grand souffle de la nature éternelle qui se moque des préjugés, des conventions et des lois et qui veut avant tout le triomphe de l'amour.

**

L'Autre Vue (1) de Georges Eekhoud est l'aboutissement logique de l'effort de cet écrivain : âme en révolte perpétuelle contre la société et même contre les hommes, il a peu à peu spécialisé ses amours et ses haines, il a compris graduellement pourquoi il y avait, entre ses contemporains et lui, une sorte de fossé moral qui l'isolait orgueilleusement. « L'âme, dit l'épigraphe du livre empruntée à Spinoza, pâtit en tant qu'elle a des idées inadéquates ». Et voilà l'explication de toute son œuvre où règne une fièvre incurable : il a été malheureux parce que, ayant des appétits et des idées que les autres n'ont pas, il a toujours vu les choses autrement qu'eux. Nous nous réjouissons du progrès qui assainit l'espèce, en chasse les éléments inutiles et nuisibles : lui, au contraire, aime d'un amour maladif les voleurs et les voyous, parce qu'ils sont, comme lui, des révoltés contre la morale bourgeoise et contre la société.

Dans *L'Autre Vue*, il présente, sous la forme supposée de cahiers où son héros, Laurent Paridael, consigne ses impressions, l'apologie des habitants des Marolles, ses « savoureux voyous de velours », comme il les appelle. Laurent va vivre parmi eux, devient leur ami, admire leurs formes plastiques, les serre dans ses bras, respire avec délice l'odeur forte qu'ils dégagent. Il les adore surtout à cause de leurs vices : leur paresse, leurs habitudes contre-nature, leurs méfaits sournois, les vols et les vols qu'ils commettent avec sérénité. Il veut ne voir en eux que les frères lointains de ces athlètes grecs qui ont servi de modèles à d'immortels chefs-d'œuvre. Il les exalte au point de magnifier à l'excès les funérailles de l'un d'eux, tué par une femme — la grande ennemie ! — et d'en faire quelque chose d'énorme, comme le carnaval de la mort. Et puis, quand la police a mis la main sur toutes ces fleurs de l'égout, Laurent les suit vers cette Campine où se dressent les géhennes des dépôts de mendicité. Son imagination déjà malade s'enfièvre encore au contact des pays nostalgiques où l'on parque les voyous et les mendiants. Il devient surveillant dans une école de bienfaisance de l'Etat. Là, il ne tarde pas à se faire l'ami des prisonniers, à les défendre contre les autres géoliers : et son étrange passion se rassasie à frôler, des mains et des yeux, la beauté de tous ces misérables dont le vice et la faim ont sculpté les formes languides et équivoques. Chassé pour ses complaisances à l'égard des détenus, il finit par se suicider. Mais il s'arrange de façon à être enterré par un jeune

fossoyeur qu'il a passionnément admiré pendant les derniers jours de sa vie.

On pourrait dire, si l'on ne craignait les interprétations fâcheuses, que Laurent Paridael meurt de ses excès de philanthropie. J'avoue franchement que, malgré tout le talent de M. Eekhoud, malgré sa science du mot corrosif, malgré sa forme lyrique, ardente, palpitante d'émotion, de désir malsain et fiévreux, j'avoue que des livres de ce genre me paraissent sortir des limites de l'art. Ce sont les confessions d'un malade bien plus que les impressions d'un artiste. Il y manque cet intérêt d'humanité générale sans quoi nulle œuvre ne vaut la peine d'être composée. Sans doute, il n'est point défendu d'admirer de belles pourritures : Baudelaire a fait sur de pareils sujets des vers merveilleux. Mais qu'on aille, à notre époque où gronde de toutes parts l'espoir des peuples qui veulent enfin le Bonheur, qu'on aille restreindre sa sympathie à la mesure de quelques voyous, parce qu'ils ont les reins souples, la croupe frétilleuse et des costumes de velours aux tons réjouissants, il faut avouer que voilà une manie étrange, digne d'être étudiée par la science au chapitre des perversions sexuelles. Il est un peu fâcheux que notre littérature s'enrichisse d'ouvrages de ce genre : ils contribuent à maintenir la réputation qu'on nous a faite d'être surtout des écrivains scatologiques et pervers. Comment nous plaindriions-nous encore de voir le public se détourner de nous, si nos meilleurs auteurs se mettent à publier des livres qui révoltent le bon sens et le bon goût ? J'ai pour M. Eekhoud une admiration qu'attristent vivement de telles publications. Qu'il consente, désormais, à regarder les choses comme nous tous : il y trouvera matière encore à des livres sains et vivants.

GEORGES RENCY

CHRONIQUE ARTISTIQUE

MM. Evariste Carpentier et Frans Smeers exposent de concert au Cercle artistique. On connaît, du premier, les paysages avec figures d'une composition anecdotique, volontiers « romance », qui perpétuent, dans une vision rajeunie, les traditions du « Tableau de genre » jadis en honneur. Les *Derniers beaux jours* répondent avec une évidente intention philosophique aux *Premiers beaux jours*, symbole de jeunesse, d'insouciance et de joie. Et tel *Galopin* qui fait le désespoir de sa famille ne serait pas renié par les plus romantiques des imagiers allemands, amoureux du sujet plus que l'impression qu'il dégage...

M. Carpentier a de l'acquis. Il s'efforce de renouveler, en l'éclairant, le coloris métallique et uniforme de sa palette. Certains morceaux, *L'Eglise de Saint-Barthélémy à Liège*, *L'Été*, le *Pignon ensoleillé*, entre autres, le montrent sollicité par le souci d'exprimer la lumière.

Chez M. Smeers, il y a aussi, semble-t-il, lutte entre l'éducation et l'aspiration vers un art libéré. Des souvenirs de musée pèsent sur sa peinture, traditionnellement « flamande » dans le sens attaché à ce mot par les conservateurs de collections publiques. Mais il a de l'éclat, de la puissance et la « patte » voulue.

La plupart des toiles qu'il a réunies ont été exposées au *Sillon* ou dans les Salons triennaux. On revoit avec intérêt ses deux bonnes vieilles tricoteuses, les *Araignées*, son *Étude de nu*, son *Cabaret Mignolet*, *Etienne*, etc. En ces peintures massives, d'un coloris sonore mais trivial, M. Smeers rappelle M. Maurice Wagemans dont le *Vieux Rador* s'évoque ici avec force. D'autres études révèlent une indépendance plus grande, un œil plus sensible aux jeux de la lumière. C'est surtout un *Vieil escalier* (n° 11), d'une tonalité claire, d'une facture légère et ferme à la fois, qui nous a séduit, avec une minuscule étude, *Coin de ferme* cataloguée sous le n° 14.

Citons pour mémoire deux expositions de paysagistes amateurs, MM. Ch. Bougard et F. Patte, ouvertes l'une à la galerie Boute, l'autre à la galerie Royale. Souvenirs de voyage, essais parfois heureux. Constantinople et le Bosphore ont mieux inspiré

(1) Paris, *Mercur de France*.

le premier que la jolie baie de Saint-Jean-de-Luz n'a ému le second. Il y avait autre chose à faire du Fort de Socoa et de la pointe Sainte-Barbe que les mornes impressions qu'il en a rapportées.

O. M.

« L'ART CONTEMPORAIN »

Une Exposition Leys et Henri De Braekeleer à Anvers.

A deux reprises, à peu d'intervalle, un groupe d'artistes et d'intellectuels a fait à Anvers appel à l'initiative privée pour des entreprises d'art et a reçu l'accueil le plus empressé. Il y a un an, c'était pour constituer la *Société des Nouveaux Concerts*. En quelques jours, un capital d'une centaine de mille francs fut réuni. On sait le brillant succès qui a couronné cette entreprise. D'excellents concerts se sont succédés à Anvers; les chefs d'orchestre et les artistes les plus réputés continuent à se suivre et l'ensemble de l'œuvre garde une allure très élevée et très digne. Non contente de ces exécutions, la *Société des Nouveaux Concerts* vient de créer un concours annuel pour la meilleure œuvre symphonique belge. Le jury, composé de MM. Vincent d'Indy, Blockx, Mortelmans et Humperdinck, donne toutes garanties. Enfin pour l'un des prochains concerts, M. Gilson a écrit une ouverture qui sera dirigée par le jeune et brillant chef que la Société a révélé, M. L. Mortelmans. Bref, il y a là un très bel effort qui se caractérise par le cordial concours de toute une population.

Or, dans le même esprit désintéressé, voici que les initiateurs de cette renaissance viennent de créer pour les arts plastiques une œuvre de propagande et de diffusion. Et cette nouvelle initiative a rencontré les mêmes sympathies que la première.

Sans appartenir à une tendance particulière, la nouvelle association, qui a pris le titre de *l'Art contemporain*, a demandé la collaboration de quinze artistes, qui se renouvelleront de deux en deux ans par tiers et dont les noms — mieux qu'un programme — affirment les tendances d'art probe, original et sincère de la Société. Ce sont : Constantin Meunier, E. Claus, A. Baertsoen, Ch. Mertens, V. Rousseau, E. Laermans, Jacob Smits, R. Baeseleer, G. Morren, J. Delvin, H. Luytens, V. Hageman et Walter Vaes.

MM. Van Rysselberghe et G. Minne ont été également sollicités de prêter leur concours. Des invitations, tant en Belgique qu'à l'étranger, viendront compléter ce groupe et l'on peut espérer qu'elles seront faites dans un même souci d'art pur, sans préoccupation de coterie, mais en excluant le rabâchage, le poncif et le mercantilisme.

L'Association se propose d'organiser annuellement des expositions rétrospectives, consacrées aux grands peintres du siècle passé. Elle débutera de la mi-mai à la mi-juin prochain, par une exposition des œuvres de Leys et d'Henri de Braekeleer. Viendra ensuite, probablement à l'automne, un Salon moderne dans lequel les œuvres seront présentées autant que possible par séries, de façon à montrer dans son ensemble la personnalité des artistes exposants. Il y aura des conférences, des albums, des publications d'art; bref un ensemble de moyens de nature à former, à développer le goût du public, à faire connaître et apprécier les artistes.

Cette artistique initiative, appelée aux plus heureux résultats, mérite tous éloges.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Henri Merck.

Depuis plusieurs années, le violoncelliste Henri Merck ne s'était plus fait entendre à Bruxelles, L'Amérique nous l'avait pris et l'avait gardé. Aussi le retour de l'enfant prodigue a-t-il été salué par d'unanimes sympathies, et son apparition sur l'estrade de la Grande-Harmonie chaleureusement acclamée.

M. Merck possède, avec un mécanisme de virtuose, une âme de musicien. Il a un beau son, large et plein, de la netteté dans les traits, la légèreté d'archet qui manque à beaucoup de ses confrères et un sentiment expressif. De plus, — et ceci n'est pas son moindre mérite, — il est de la catégorie restreinte des violoncellistes libérés des *Tarentelles* et autres *Papillons* de Popper. Son programme, intéressant et varié, nous a permis d'apprécier le talent d'un compositeur irlandais fixé en Amérique, M. V. Herbert, dont le deuxième Concerto pour violoncelle et orchestre, très mélodique, bien construit et symphoniquement traité, est l'une des meilleures œuvres concertantes du répertoire moderne. Les *Variations symphoniques* de Böellmann, qui offraient au virtuose l'occasion d'affirmer ses qualités diverses, l'*Aria* de Bach extrait de la Suite en ré et l'émouvante *Élégie* de Gabriel Fauré complétaient la partie réservée au soliste.

Si l'on applaudit avec entrain celui-ci, on fit fête à M. Albeniz, qui conduisit l'orchestre avec une sûreté, une précision et une intelligence remarquables. L'auteur de *Pepita* se fit, en outre, apprécier comme pianiste en accompagnant délicieusement l'*Aria* et l'*Élégie*, enfin comme compositeur. Le prélude de son *Merlin*, qui ouvrait le concert, et l'étourdissante fantaisie symphonique *Catalonia*, d'une verve qui en aurait « bouché un coin » à cet excellent Chabrier, mirent l'un et l'autre en relief sa personnalité multiple, endiablée, primesautière et ironique. M. Albeniz est de ceux — et ils sont rares! — qui savent traduire la joie sans tomber dans la vulgarité. Sa gaité n'a rien de factice. Elle est l'expression même d'un tempérament, et sa sincérité la rend particulièrement sympathique.

O. M.

Concert Crickboom à la Maison du Peuple.

Comme tous les vrais et grands artistes qui se sont fait entendre dans ce milieu, Crickboom devait être tenté par la spontanéité du public de la Maison du Peuple. Et ce public a prouvé une fois de plus qu'il comprenait l'art le plus élevé quand il est interprété avec chaleur, précision et souplesse, comme il le fut dimanche.

Ovation pour la Symphonie en ré de Beethoven; dont les belles grandes lignes étaient bien mises en relief, pour l'*Aria* de Bach, les *Danses hongroises* de Brahms, et surtout pour l'ouverture de *Freischütz*, dont l'interprétation ample, colorée, dramatique, a enthousiasmé l'auditoire. Jouissance au moins aussi complète pour les auditeurs musiciens qui appréciaient la sonorité exceptionnelle de la salle, le travail consciencieux de l'orchestre, qui fournissait « vraiment de la belle ouvrage » (style Courouble), et le talent précieux de son directeur — un des très rares chefs d'orchestre que nous ayons en Belgique pour le quart-d'heure.

M^{lle} Gabrielle Bernard, premier prix du Conservatoire, a remplacé au dernier moment M^{lle} Thévenet, empêchée. Voix souple, jolie, étendue, diction très soignée; a fait applaudir l'*Absence* de Berlioz, dite avec un sentiment très juste, puis la *Sérénade inutile* de Brahms (*rappels!*) et la *Berceuse* de Mozart.

M. M.

Concerts divers.

M. Crickboom s'est d'ailleurs prodigué la semaine dernière. Après avoir organisé et dirigé le premier Concert populaire de la Maison du peuple, il a conduit l'orchestre qui, jeudi, accompagnait, à la Grande-Harmonie, le violoniste Max Donner, et le lendemain il a dirigé un agréable concert symphonique dont le programme comprenait entre autres, la Symphonie en ré de Beethoven, fort bien exécutée, l'aimable poème symphonique *Printemps* de Glazounov et l'ouverture d'*Obéron*. On a réentendu à cette séance le Concerto pour violoncelle de Herbert, joué cette fois par M^{lle} Elsa Ruegger, qui est actuellement une virtuose accomplie, possédant avec une technique impeccable du sentiment et du style.

Signalons, pour finir cette rapide revue de la semaine musicale, le plaisir qu'a causé à l'auditoire, mercredi passé, l'art exquis de M^{me} Mysz-Gmeiner, qui excelle dans l'interprétation du lied. Schubert, Wagner, Liszt, Brahms et Schumann lui ont fourni les éléments d'un programme des plus attrayants que le public a trouvé

trop court et auquel la cantatrice a généreusement ajouté une mélodie d'Hugo Wolf et une pièce française.

M^{me} Mysz-Gmeiner était accompagné par le jeune pianiste du Chastain, qui a fait applaudir la vitesse de son mécanisme et l'égalité de ses traits dans le *Concerto italien* de Bach, la Sonate (op. 53) de Beethoven et quelques pièces de Chopin et de Liszt. M. du Chastain est un pianiste de talent, il lui reste à devenir un artiste.

CONCURRENCE

La presse a protesté maintes fois contre les « niches » que se jouent l'un à l'autre les directeurs de théâtres en fixant leurs « premières » le même jour. Voici que les directeurs de concerts emboîtent le pas aux entrepreneurs de spectacles ! Le Conservatoire et les Concerts Ysaye donneront, en effet, aujourd'hui dimanche, à la même heure, une audition également intéressante et vont s'arracher — tel le corps de Patrocle — les fidèles de la symphonie et du concerto. La plupart de ceux-ci étant abonnés à l'un et l'autre de ces concerts, on devine leur mécontentement.

Pourquoi ne s'est-on pas mis d'accord pour échelonner, suivant l'usage, les concerts dominicaux ?

Il résulte de nos renseignements qu'au début de la saison l'administration des Concerts Ysaye a offert, comme de coutume, le choix des dates au directeur du Conservatoire. Celui-ci a fixé ses concerts aux 18 décembre, 29 janvier, 26 février et 16 avril, ce qui ne l'a pas empêché de reculer sa deuxième matinée au 5 février sans en aviser les Concerts Ysaye.

Ceux-ci avaient engagé pour le même jour le chef d'orchestre d'Amsterdam, M. Mengelberg, et le pianiste Mark Hambourg. Impossible donc d'ajourner la séance. Mais la coïncidence les privant de plusieurs chefs de pupitre, professeurs au Conservatoire, il a fallu faire appel au concours d'instrumentistes des conservatoires de Liège, de Gand, etc. D'où augmentation notable des frais, difficultés d'organisation, complications de toute espèce.

Il est regrettable que M. Gevaert, toujours disposé à seconder les initiatives musicales, ait manqué cette fois à ses habitudes de confraternité.

Une Aventure de la Guimard.

Le titre de l'aimable ballet de MM. Cain et Messager, applaudi avant-hier à la Monnaie, semble promettre quelque épisode galant et croustillieux. Il s'agit, au demeurant, d'un simple marivaudage. Pour offrir à sa belle des présents et des fleurs, un jeune nigaud se laisse prendre aux rêts d'un sergent recruteur et signe étourdiment son engagement. Désespoir de l'amoureuse, qui tente vainement de faire annuler le marché. Le sergent reprend l'argent mais garde le traité. Survient la Guimard, qui a eu la fantaisie de courir les cabarets en compagnie de quelques amies.

Pour sauver les amoureux, elle tente de séduire le soudard. Sa grâce et sa malice le remettent en possession du précieux document, qu'elle déchire joyeusement. Giffé, le sergent appelle la garde : on va arrêter la célèbre danseuse et la jeter aux fers, lorsqu'elle se dévoile. Le lieutenant de police la salue avec respect et fait avancer sa chaise pour la ramener chez elle.

Cette petite pantomime n'est, on le voit, qu'un prétexte à évoquer, en un tableau pittoresque et chatoyant, une époque fameuse par son élégance et à offrir à l'étoile de la danse l'occasion de se distinguer.

L'un et l'autre but ont été atteints. Si le cadre est charmant, M^{lle} Boni a dansé avec une grâce, une légèreté et une précision dignes de l'illustre ballerine qu'elle incarnait.

La musique écrite par M. Messager pour ce divertissement est mélodique, bien rythmée et instrumentée avec le talent habituel à l'auteur de la *Basoche* et de *Véronique*.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons à regret la mort, à soixante-trois ans, de M. Edmond Van der Meulen, qui s'était fait une spécialité de la peinture des chiens et prit part assidûment aux expositions belges et étrangères. M. Van der Meulen est représenté par une toile au musée de Bruxelles.

Un jeune peintre belge qui donnait de sérieuses espérances, M. J.-A. Herpain, vient de mourir à Bruxelles dans sa trentième année.

M. Herpain était le beau-frère de M. Eugène Georges, directeur de la *Libre Critique*, à qui nous présentons l'expression de nos sincères condoléances.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappeler le souvenir des peintres décédés qui se signalèrent spécialement en Belgique dans l'évolution dont le prochain Salon offrira la synthèse, la direction de la *Libre Esthétique* réunira quelques œuvres caractéristiques, choisies dans des collections particulières, de G. Vogels, P. Pantazis, E. Verdyen et H. Evenepoel.

Cette section rétrospective ne sera pas l'un des moindres attraits de l'exposition.

Nous apprenons avec plaisir le succès qui a accueilli à l'Exposition de Saint-Louis M. A.-J. Heymans, dont une toile importante, *Après-midi d'octobre*, vient d'être acquise par un musée des États-Unis.

La Libre Académie de Belgique s'est réunie lundi dernier, en séance publique, à l'Hôtel Ravenstein sous la présidence de M. J. des Cressonnières. Elle a entendu, entre autres, un éloquent discours de Camille Lemonnier dont nous publierons le texte intégral dans un de nos plus prochains numéros.

Reprenant une idée émise naguère par notre collaborateur Eugène Demolder dans l'*Art Moderne*, la direction du *Thyrse* organise une exposition du Livre belge embrassant la production littéraire depuis Ch. De Coster et O. Pirmez, les collections de revues, les illustrations, les tableaux inspirés par des œuvres littéraires, portraits, caricatures, manuscrits, photographies, etc.

L'exposition, dont le projet définitif est à l'étude, sera faite au bénéfice du monument Waller.

La Commission de patronage de l'Exposition rétrospective de l'Art belge s'est, dit le *XIX^e Siècle*, occupée des premières mesures d'organisation générale : l'Exposition aura lieu du 15 juillet à fin octobre, dans le hall de droite du Cinquantenaire. Elle se composera des œuvres les plus typiques au point de vue de l'histoire de l'art belge depuis 1830, choisies dans la production des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs actuellement décédés. Il a cependant été décidé d'admettre, à titre exceptionnel, des tableaux des maîtres vivants ayant occupé une place prépondérante dans l'évolution artistique et dont la période de production est terminée : tels Alfred Stevens, Théodore Verstraete, Willems, Lamorinière.

La Société hollando-belge des Amis de la Médaille s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale sous la présidence de M. A. De Witte. Les rapports du secrétaire, du trésorier et une intéressante allocution du président ont constaté la prospérité croissante de la Société, qui compte actuellement 120 membres belges et 67 hollandais, parmi lesquels, — l'honneur n'est pas banal, — S. M. la reine de Hollande.

L'état des finances des *Amis de la Médaille* a permis à ceux-ci d'éditer cette année deux médailles, — chiffre qui sera vraisemblablement maintenu dans l'avenir.

La compagnie, après une discussion sur l'organisation des concours et quelques autres objets, a examiné les diverses mé-

dailles parues en Belgique et à l'étranger depuis la dernière réunion, et spécialement celles de MM. Van der Stappen, G. Devreese, Ch. Samuel, J. de Lalaing, L. Devillez et L. Dupuis. Un déjeuner a réuni ensuite la plupart des sociétaires dans les salons du *Grand-Miroir*.

Théâtres :

La reprise de la *Basoche* est fixée à vendredi prochain. Le théâtre du Parc annonce pour le même jour une représentation de *Severo Torelli* avec le concours de M. Albert Lambert.

Concerts de la semaine :

Dimanche 5, à 2 heures, troisième concert Ysaye sous la direction de M. Mengelberg, avec le concours de M. Mark Hambourg (Alhambra). — A la même heure, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert. *Symphonie pastorale*, Concerto-Symphonie de Bach, pièces de Rameau.

Mardi 7, à 8 h. 1/2, troisième séance Hénusse, Liégeois, Frémolle (Ecole centrale technique, rue Berckendael).

Mercredi 8, à 4 h. 1/2, dixième séance Engel-Bathori : *G. Huberti* et *L. Wallner* (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, récital Lazare Lévy (Grande-Harmonie).

Jeudi 9, à 8 h. 1/2, récital L. Bracony (Salle Erard).

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, Sonates pour piano et violon : M^{lle} L. Desmaisons, M. Angeloty (Salle Erard).

Samedi 11, à 2 heures, répétition générale du Concert populaire dirigé par M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel (Théâtre de la Monnaie).

Du *Nocturne* au *Caprice*. Un de nos confrères parisiens donne à propos d'une pièce représentée au Palais-Royal cette curieuse définition :

« Les personnes qui ne savent pas l'argot — et elles sont peu nombreuses — doivent apprendre qu'un *chopin* n'est autre chose qu'un fort *béguin*, c'est-à-dire un violent caprice. Les personnes qui ne savent pas la musique — et elles sont peu nombreuses — doivent apprendre qu'un compositeur polonais (1810-1849), et qui inspira des passions historiques, porta aussi le nom de Chopin ». Jeunes pianistes, méfiez-vous du *Chopin* !

Conférence du Jeune Barreau d'Anvers. Exposition du Croquis et de la Caricature judiciaire.

Il reste quelques exemplaires du catalogue illustré, qu'on peut se procurer au prix de 3 francs en s'adressant à M. Victor Yseux, président de la Conférence, 2, rue de la Reine, Anvers.

L'Etranger de Vincent d'Indy est en répétition à l'Opéra de Nice et passera dans le courant du mois. Le rôle de Vita, créé à Bruxelles par M^{lle} Claire Friché, aura pour interprète M^{me} Charlotte Wvyns, qui a commencé la saison par une série de représentations de *Carmen* en italien au Polyteama de Trieste, alterne en ce moment des représentations à l'Opéra et au Casino de Nice et chantera en mars au National-Theater de Berlin six rôles de son répertoire.

M. d'Indy est attendu à Nice pour les dernières études de son drame.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

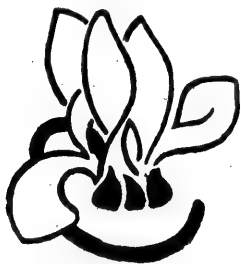
MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCCⁿ

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS : Spineux and C^o, 62, Montagne de la Cour.
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Monument au Travail (CAMILLE LEMONNIER. — Chronique artistique (O. M.). — A propos d'une étude de M. Montfort. *Un grand poète. Paul Claudel* (M. G.). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). — La Vie artistique à Anvers (R.). — La Musique à Paris. *Daria* (M.-D. CALVOCORESSI). — Théâtre Molière. *Le Bercail* (G. R.). — Nécrologie. *Adolphe Menzel*. — Petite Chronique.

Le Monument au Travail ⁽¹⁾

Un grand artiste, l'un des plus grands de ce temps, conçut un jour un projet simple et admirable comme sa vie et comme son œuvre.

D'un rajeunissement d'art merveilleux, il avait été chercher dans ses ténèbres séculaires l'ouvrier, le prolétaire, cet homme des plèbes qui immémorialement, à l'égal des atlantes de nos édifices, supporte de ses fortes

épaules le poids de l'entablement social. Il avait fait, avant, d'une âme grave mais trop docile aux routines, l'art du temps; il ne s'était point encore reconnu; et tout à coup un hasard, un séjour au Pays noir le mettait en contact avec l'éternel paria, les passifs et les anonymes visages de la fosse et de la mine. Toute une humanité l'enveloppa, le cours des âges, des multitudes en détresse de n'avoir jamais vu le jour. La source des infinies charités déborda; il eut le grand frisson sublime de la découverte, de l'amour et de la pitié.

Il avait suffi, cette fois encore, d'un de ces inexplicables rendez-vous assignés aux prédestinés par on ne sait quelles conjonctures mystérieuses pour qu'un humble homme de bonne volonté s'en allât là-bas vers les feux et les fumées et y découvrit sa vraie lignée spirituelle. Considérez qu'avant Meunier les mêmes classifications qui existaient dans la société divisaient l'art et, plus particulièrement encore, l'art statuaire.

Il y régnait une espèce d'homme spécial, artificiel, académique, fait de poncifs. Personne encore n'avait eu l'idée de faire entrer sous les sacrés portiques celui qu'on appelait l'animal humain, la brute physique et qui était notre frère misérable dans sa beauté douloureuse de travail, de lassitude, de déchéance et de résignation. Constantin Meunier, au seuil de ce siècle, apparut, poussant devant lui ses pâtras... D'une simplicité émouvante, sans emphase, il fit ainsi le 89 de l'ouvrier.

Des latomies, des gehennes, du feu et du sang, il tira celui qui ne comptait pas. Dans l'éclatante lumière des révélations surgit l'homme élémentaire, farouche, terrible et nu. On s'émerveilla qu'une main entre toutes

(1) Discours prononcé par M. Camille Lemonnier à la séance publique de la Libre Académie de Belgique le 30 janvier dernier.

puissante et souple en eût fait, avec un réalisme pathétique, de la beauté harmonieuse et presque antique. Le belluaire, l'athlète, le héros classique eut son pendant dans le forgeron, le mineur et le carrier. L'artiste avait créé un rythme nouveau à la fois et éternel.

C'est là la part d'invention du maître qu'ici je vous convie à saluer en attendant que je le défende contre l'usurpation de sa pensée vivante. Il faut y insister, car peut-être on ne sait pas encore tout l'élargissement d'idéal et de mentalité qui résulta du geste dont il recula les antérieures limites de l'art. L'apport d'une forme nouvelle dans l'évolution a des significations profondes; il n'est pas négligeable que, par l'initiative de Meunier, des barrières soient tombées, défiance, hostilité, antipathie pour les plèbes qui lui servirent de modèles. Quand je vois chez les riches et chez les puissants ses œuvres, je trouve qu'il y a tout de même quelque chose de changé dans les esprits. C'est le fait d'une sensibilité plus déliée et d'une extension de ce principe d'humanité qui ne regarde plus à la couleur des mains pour distinguer les hommes entre eux. L'ouvrier ici est tout le travail moderne, celui d'en haut et celui d'en bas; il est la vie qui peine, qui pense et qui, avec des moelles et des moellons, avec des âmes et des muscles, bâtira la splendide cité de demain. Il est la revanche du droit contre l'arbitraire, de l'individu contre les pouvoirs, de la vie contre la mort. Voici qu'il est sorti de l'ombre et il vous tend les bras... Si, aux confins de nos civilisations élémentaires, on lui répond encore par des fusillades, s'il est obligé de marcher dans son propre sang pour tâcher d'arriver jusqu'au cœur sourd d'un tsar, les armées elles-mêmes ne peuvent plus empêcher qu'il ne soit le symbole vivant du droit, de la vérité et de la justice. Et voilà pourquoi l'œuvre de Meunier, par delà sa grandeur d'art, prend une importance imprévue : le bronze dans lequel elle est coulée ne serait pas plus émouvant s'il était fait des canons avec lesquels on tire encore sur lui.

Eh bien ! l'ouvrier qu'est aussi Meunier avait conçu, comme je le disais en commençant, une grande, noble et simple idée. Lui qui avait composé son art avec l'âme de la substance du peuple industriel, il avait rêvé de lui élever, en une action de grâces reconnaissante, un groupe, une pierre dédicatoire, un monument pieux. De grandes figures devaient, au soubassement, exprimer quelques aspects du travail moderne. Aux quatre surfaces de l'édifice, des bas-reliefs, sous la forme d'allégories réelles, montraient les forces élémentaires. Ces bas-reliefs, vous les connaissez : ils ont fait l'admiration du monde. Les quatre motifs ensemble combinaient un schéma des activités humaines en corrélation avec les puissances de la nature. C'était à la fois la plus noble pensée sous laquelle se pouvait ouvrir le cycle d'un siècle nouveau et le testament d'une grande vie

d'art. L'État, malgré le vœu du pays entier, n'acquiesça pas à l'idée du monument : il fut jugé préférable que l'œuvre se fragmentât et constituât un fond de musée. Malheureusement la grande statuaire ne vit qu'en plein air : elle risque de n'être plus que de la plastique morte sous les clartés indigentes des lanternes. Meunier, qui tout un temps avait vécu fiévreusement la vie de son idée, voila son esquisse et se remit à un autre travail. Telle est toutefois la puissance secrète des grandes choses apparues à leur heure qu'elles ne cessent pas de vivre au fond des esprits. On vit tout à coup se produire une initiative qui mérite l'applaudissement. La Province, désirant laisser des manifestations patriotiques de cette année un témoignage durable, reprenait pour son compte le projet du monument du travail. Mais, ô stupeur ! ce monument qui avait pris corps dans les méditations d'un artiste considérable et dont la maquette, exposée et reproduite par les journaux, avait obtenu la louange publique, — on se comportait vis-à-vis de lui comme s'il n'existait pas, comme s'il ne devait jamais exister.

Je sais bien qu'il ne s'agissait là que d'une idée générale ; mais l'œuvre déjà est en puissance dans l'idée et une idée appartient à celui qui le premier espéra la réaliser. Quand elle émane d'un artiste comme Meunier, c'est l'effort admirable d'une vie entière, ce sont les battements pressés d'un cœur qui vécut un siècle d'art et d'humanité, c'est la souffrance des obscures foules millénaires enfin rachetées dans un signe matériel de charité fraternelle, c'est tout cela qu'il faut considérer. Il semble, au surplus, que nos honorables mandataires provinciaux, avec un zèle du reste louable, préméditèrent une participation officielle dans la célébration du jubilé national plus encore qu'ils ne prirent garde aux conditions d'un monument significatif comme celui-là, élevé à la gloire du travail et aussi à l'honneur d'un peuple. Ils lui assignèrent un jardin privé, derrière un grillage, à l'ombre paisible d'un béguinage administratif.

La Libre Académie s'est émue et vous demande de vous associer aux représentations qu'elle fait entendre ici par ma voix. N'abaïssons pas les grandes idées et respectons le génie qui les tira de ses creusets brûlants. Il ne faut pas qu'au déclin de la vie, le créateur magnifique qui dota l'art d'un élément de beauté inconnue subisse l'humiliation de voir retirer de ses mains, heureusement toujours vaillantes, la part de propriété spirituelle qui lui demeure acquise devant le temps et devant les siècles.

CAMILLE LEMONNIER

La protestation de la Libre Académie a été transmise au Gouverneur du Brabant en ces termes :

9 février 1905.

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

Dans sa séance du 14 novembre 1904, le Conseil provincial du Brabant « voulant, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance du pays, glorifier le Travail, source de la richesse nationale », décida :

« Il sera élevé devant le futur hôtel du Gouvernement provincial du Brabant, un monument en l'honneur du Travail. »

Par une seconde délibération du même jour, il affecta à la réalisation de cette décision, un crédit de cent mille francs.

Cette double résolution, Monsieur le Gouverneur, a ému l'opinion publique.

Il lui a paru inexplicable qu'il fût question d'élever un « monument en l'honneur du Travail » sans que ce monument fût celui que conçut et réalisa un des plus grands parmi nos sculpteurs, Constantin Meunier.

Elle éprouva, en outre, le sentiment que la province aurait pu participer d'une manière plus largement patriotique à la célébration du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique en n'agissant pas isolément mais en apportant, au contraire son concours à une association d'efforts et de sacrifices, permettant la réalisation d'une œuvre qui fût ainsi vraiment nationale.

En présence de ces sentiments de l'opinion, la Libre Académie de Belgique a cru qu'il était opportun de provoquer une réunion publique dans laquelle ces questions seraient débattues.

Cette assemblée s'est tenue le lundi 30 janvier 1905, à l'hôtel Ravenstein.

L'assemblée, après avoir entendu notamment le discours prononcé par M. Camille Lemonnier et dont nous avons l'honneur de vous adresser le texte, s'est unanimement ralliée aux conclusions de cet orateur.

Elle a ensuite émis le vœu que la Libre Académie de Belgique se fit, auprès du Conseil provincial du Brabant, l'interprète de ses sentiments.

Nous avons donc l'honneur, Monsieur le Gouverneur, de nous acquitter de cette tâche.

Sans doute, il n'entre pas dans notre pensée de solliciter le Conseil provincial de revenir sur le principe de sa délibération du 14 novembre 1904 ; mais il nous paraît que cette délibération n'est point inconciliable avec le premier et le plus impérieux des mobiles qui dictent notre démarche : le vœu de voir la province charger Constantin Meunier d'exécuter l'œuvre admirable que lui-même baptisa le *Monument au Travail*.

Le Conseil provincial, en même temps qu'il assurerait à son projet la plus magnifique réalisation, rendrait un légitime hommage à celui qui fut, à n'en point douter, l'inspirateur de son initiative.

Si l'importance du crédit voté ne permettait pas qu'il en fût ainsi, il suffirait, pensons-nous, que le Conseil provincial revint sur un point de détail de sa délibération, en décidant que la province pourrait, le cas échéant, ne pas demeurer seule à supporter la charge de l'entreprise. En offrant sa généreuse contribution à d'autres Pouvoirs publics, il semble qu'elle donnerait au crédit de cent mille francs une affectation plus efficace : ce concours permettrait de réaliser de façon plus large

et plus grandiose la haute et patriotique pensée qui détermina le Conseil.

Nous avons le ferme espoir, Monsieur le Gouverneur, que notre démarche recevra auprès de vous et de Messieurs les membres du Conseil provincial l'accueil bienveillant que semble lui valoir la communauté de nos sentiments en vue de la glorification de notre Pays et du Travail national qui assura sa grandeur.

Nous avons donc l'honneur de vous prier, Monsieur le Gouverneur, de soumettre notre requête au Conseil provincial lors de sa prochaine séance ; dans le cas où un nouveau vote ne serait pas nécessaire pour arriver au résultat désiré, nous vous prions de soumettre cette requête à la Commission spéciale chargée de veiller à l'exécution de la délibération du 14 novembre 1904.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Gouverneur, l'assurance de notre haute considération.

Pour la Libre Académie de Belgique :

Le Secrétaire,

J. DES CRESSONNIÈRES

CHRONIQUE ARTISTIQUE

M. Léon Frédéric rassemble au Cercle artistique les toiles qu'il a peintes depuis cinq ans : figures et paysages. Ces derniers évoquent tantôt quelque canal rectiligne des Flandres, quelque ferme aux toitures écarlates tassée dans des feuillages opulents, tantôt un ru ardennais frayant sa route à travers le chiste, parmi les valonnements d'un paysage plus nerveux et plus linéaire. On connaît trop cet art précis, scrupuleux, ingénu en ses interprétations (d'ailleurs arbitraires) de la nature pour qu'il soit utile de le décrire ici. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas ces paysages aux colorations acides, aux verts corrosifs et comme vénéneux, mal harmonisés avec des rouges terrifiants, avec des ciels d'un bleu de lessive, il faut reconnaître en leur auteur un peintre d'une volonté, d'une personnalité et d'une sûreté de main extraordinaires. Les crudités du coloris s'effaceront (on sait combien la patine du temps adoucit tel tableau de M. Frédéric qui, jadis, nous parut vocifératoire), et l'intimité de ces communions d'un artiste fervent avec les champs et les forêts apparaîtra mieux encore. L'amour de la nature joyeuse, le culte exalté de l'été, la passion du soleil, des horizons lumineux, des eaux vives caractérisent ce cycle nouveau, qu'on pourrait intituler *Les Heures claires* de M. Frédéric.

Son panthéisme s'est formulé, une fois de plus, dans un triptyque inspiré de la vie de saint François, faisant suite à ceux qu'il nous montra naguère. Et quatre autres toiles importantes, *Saint François conversant avec les cygnes*, *Petites paysannes revenant de la procession*, *Deux enfants de chœur*, *Printemps* (ce dernier symbolisé par une fillette en rouge cheminant à travers les blés verts, un bouquet de bleuets à la main), le montrent fidèle à lui-même, à son esthétique méticuleuse, au souci parfois puéril de tout dire, sans négliger le plus infime détail, et gardant malgré tout le secret d'intéresser, de plaire et même d'émouvoir. Si ses *Petites paysannes*, si vraies dans leurs expressions naïves et leurs attitudes gauches, constituent plutôt un groupe de portraits qu'une composition équilibrée et solidement assise (les arrières.

plans chevauchent sur les premiers), les détails des figures, des mains, des costumes n'en sont pas moins charmants.

Une vingtaine de pastels de M^{lle} Berthe Art accompagnent les toiles de M. Frédéric ou plutôt s'opposent à elles. Cinéraires, coquelicots, rhododendrons, pivoines, chrysanthèmes, delphiniums et jusqu'aux rutilants poinsettias, orgueil des fleuristes au fêtes de Noël, forment un bouquet éclatant auquel se mêlent des pelages fauves, des plumages corés et la tache claire d'un dindon blanc. En cette « spécialité » M^{lle} Art a acquis une renommée que risque inutilement de compromettre l'incursion plutôt malheureuse qu'elle a faite dans le paysage méridional.

O. M.

A propos d'une étude de M. E. Montfort.

Un grand poète : Paul Claudel.

Il faut lire dans le dernier fascicule des *Marges* (1) l'étude consacrée à Claudel. Si même on fait abstraction des pages de bonne analyse où sont examinés les cinq drames réunis sous le titre *L'Arbre*, on se trouve plein de sympathie pour le fait d'avoir affirmé dans son absolu, sans réserve et sans pudeur, une foi ; pour avoir osé, cette foi littéraire nouvelle, la confronter avec les plus immuables dogmes de l'admiration établie. La chose n'est pas ordinaire dans notre civilisation qu'aujour- dit le « respect par ordre » du passé : « C'est à côté des œuvres où la sagesse a parlé, où la pensée la plus nourrie s'est dévoilée qu'il faut ranger *Tête d'Or* ou *La Ville*. Dans un cortège où marcheraient Eschyle, Shakespeare et Goethe, Paul Claudel a sa place. Je ne doute point, certes, que ceux qui l'ignorent, se frottent d'abord les yeux, puis relisent ma phrase. Ceux qui le connaissent, et Mirbeau, et Barres, et Schwob, et André Gide, et Jammes, et Camille Mauclair, et Charles-Louis Philippe ne montreront nulle surprise. »

D'autres encore, lecteurs moins illustres, dont la ferveur maladroite ne fait jusqu'ici que balbutier mais en qui déjà s'est installée la certitude

Il ne faut pas craindre de célébrer ce génie avant de s'en être tout à fait pénétré, ni mettre en doute la majesté de cet arbre immense et multiple avant que notre regard surpris en ait pu fouiller jusqu'aux moindres rameaux ; plus simplement, il ne faut pas craindre d'aimer Claudel sans l'avoir parfaitement compris.

C'est ici qu'il sied de ricaner : « Ecrivez de façon que l'on comprenne, et puis on verra ! » Par quel privilège ce même Public a-t-il conféré la souveraineté du Cliché à « certains mystères sublimes » ; — Sourire de la Joconde, *To be or not to be*. Saintes-Écritures, etc ? Ce pendant, il se tord devant Seurat ; quelqu'un portera, sa vie durant, la honte d'avoir déplié sa gazette pendant que Mallarmé parlait...

Où le bourgeois cesse-t-il de dire : « On ne me la fait pas ! » et où commence-t-il à dire : « Je ne comprends pas bien, mais je crois que c'est très fort ? » Cela est mystérieux et impossible à prévoir, comme tout ce qui se passe dans les cerveaux obtus. Il y a là une ligne de démarcation plus insaisissable qu'à la surface des eaux l'ombre d'une libellule en son vol illogique...

Attendra-t-on, pour mettre Claudel à sa place, de le comprendre à fond, de le connaître dans les coins comme un simple Rostand ? Ce sera un peu long, alors...

Soixante-quinze ans après la mort de Beethoven, Joachim n'a pas osé inscrire la *Grande Fugue* au programme des séances où il nous exposait les seize autres quatuors : il ne présumait pas assez de ses forces, de celles de ses camarades, de celles du public. Je veux remarquer ceci : n'encourraient-elles pas un

léger ridicule, les personnes qu'animerait une hostilité défiant envers Beethoven, offensées qu'elles seraient par les passages encore hermétiques de sa musique de chambre ?

« Certes — dit encore M. Montfort — celui qui a écrit le *Repos du septième jour* n'apparaît point d'un facile abord. Ses drames sont pareils aux symphonies qu'il faut écouter plusieurs fois pour en saisir le dessin et la sublime harmonie, mais, quand on les a pénétrés, quel incomparable spectacle, quelle musique inattendue ! Les pages sont bondées. Tout ce qui se lève avec les mots est incroyable : des plus sombres clameurs aux plus délicieux murmures. Et chaque chose s'y découvre dans sa gloire, tout y possède son plein sens et rayonne. Cela est beau et noble comme un poème des premiers âges... Bientôt on ne peut plus lire ses livres que comme des livres sacrés. Est-ce que ce sont des drames ? Chaque personnage y dit son existence entière, on entend en chants alternés toutes les vies humaines... On est en présence d'une intuition, d'une possession universelle dont on ne comptait que quelques exemples. »

Et il termine par ces confiantes paroles : « Pour indiquer tous les aspects d'un tel poète il faudrait bien des pages. Mais elles seront écrites, je ne suis pas inquiet : les commentateurs ne manqueront point. Et que leur troupe arrive aujourd'hui ou demain, il n'importe ! Paul Claudel a le temps d'attendre.

Oserais-je leur conseiller, cependant, dans l'intérêt de leur propre réputation, de venir le plus tôt possible ? »

M. G.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaie.

M. Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, appartient à la variété des capelmeisters expansifs, descriptifs et synthétiques. Après la direction anguleuse de M. Braham, le surprenant arc de cercle de sa silhouette tendue, M. Mengelberg a paru encore plus aisé, plus élastique, plus varié que lors de sa première visite à Bruxelles. Ce diable de petit homme, à la grosse tête vive, est aussi curieux à suivre qu'une explication écrite. Il est universel et lumineux. Le souci du détail nuit parfois à la noble sobriété. Mais par contre rien ne lui échappe. Il annonce aux groupes instrumentistes, par petits signes familiers, leurs entrées respectives, non pas comme s'il leur disait : « C'est à vous », mais bien : « Ce sera bientôt à vous, préparez-vous ! » Ses mains sont multiples, sa mimique est d'une incomparable virtuosité. Son bras gauche est l'un des plus étonnants que nous ayons pu voir. Il y a, dans ce bras, une telle abondance, une si convaincante éloquence, qu'on ne comprend pas comment tous les chefs ne l'utilisent pas aussi fructueusement. C'est, en somme, un moyen de plus dont M. Mengelberg dispose et il en use largement, pour le plus grand bien de son interprétation.

Pour faire valoir celle-ci, il avait inscrit au programme la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky et le *Don Juan* de Strauss. Les publics allemand et anglais raffolent de la première ; il est assez curieux que Tchaïkowsky n'ait jamais soulevé en Belgique l'enthousiasme qu'il suscite ailleurs. Son écriture est pourtant de bonne école ; les mouvements I et IV de sa symphonie sont d'un grand sentiment. Mais ils ne nous paraissent pas atteindre les splendides qualités de profondeur, de richesse et de noblesse d'autres favoris de notre public, au nombre desquels Richard Strauss.

On a apprécié la naturelle souplesse de l'*Allegro con grazia*, (dont la mesure à cinq temps est bien adroitement traitée) et la netteté colorée du vivant *Allegro molto vivace*.

C'est dans le *Don Juan* de Strauss que le bras gauche de M. Mengelberg a fait des merveilles ! Tandis que le bâton de la main droite menait les archets et l'harmonie, cette agile main gauche, vibrante comme un drapeau au bout du bras vertical,

(1) *Les Marges*, gazette littéraire, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, Floury

secouait les cuivres, chauffait l'héroïsme, détachant par-dessus la masse sonore, le thème cordial et fier du seigneur de Séville.

Enfin, l'ouverture d'*Eléonore* — la vraie — un peu trop nettoyée, complétait le programme purement symphonique.

A M. Mark Hambourg, pianiste, était dévolu le rôle du soliste qui, semble-t-il, est devenu indispensable à la composition d'un programme d'un concert décent. Nous avons entendu M. Hambourg jouer, il y a un an, au Conservatoire, la Deuxième Sonate (ut majeur) de Beethoven; nous avions admiré sans réserves l'exécution puissante et profonde de l'*adagio*. Le Mark Hambourg qui nous avait ému alors, nous ne l'avons retrouvé ni dans le Concerto de Liszt, ni dans les pièces de Chopin. Le public l'a-t-il déjà gâté?

M. Mark Hambourg est né trop tard. Cinquante ans plus tôt, il aurait provoqué le plus romantique des enthousiasmes. Aujourd'hui, on exige plus de musicalité. Ce n'est pas qu'il ne soit formidablement doué : fougue, puissance, fulgurance, science des oppositions, science des effets surtout ! En cela, ce jeune homme est un maître. Mais est-ce de la musique ?

Liszt dénomme *Concerto en mi bémol* un bien amusant fatras de thèmes qui pourraient être fertiles, — (avez-vous remarqué la similitude du début avec la grande conclusion des *Béatitudes* ? Père Franck, quelle parenté ! — unissant des épisodes emphatiques à de grotesques cabrioles, le tout pimenté d'une fantaisie inégalée. M. Hambourg a brossé avec une virtuosité énorme cette pochade d'envergure.

S'il faut admirer le bras gauche de M. Mengelberg, il faut critiquer la main gauche de M. Hambourg. Elle est vraiment trop dynamique, cette lourde patte tempétueuse, et la lutte entre les deux poignets a beau être homérique, c'est hélas ! la senestre qui l'emporte toujours. La *Polonaise en la bémol* de Chopin a particulièrement souffert de ce duel pénible.

H. L.

LA VIE ARTISTIQUE A ANVERS

L'*Art contemporain* s'est réuni pour la première fois dimanche dernier en Assemblée générale. Le Président, M. C.-G. Gisar, y a fait cette déclaration catégorique :

« Nous considérons qu'à une grande expansion économique correspondent envers l'art et les artistes de grands devoirs, — devoirs de sympathie, devoirs de compréhension, devoirs de propagande, d'appui moral et matériel. Entre le public de nos classes instruites et dirigeantes et l'œuvre de nos artistes, nous voulons établir des rapports plus fréquents et plus complets. Trop de peintres, trop de sculpteurs contemporains du plus haut mérite, tant belges qu'étrangers, sont mal ou point connus ici; nous tâcherons de montrer leurs travaux dans des conditions dignes d'eux. Trop d'œuvres qui commencent à devenir aujourd'hui l'honneur des musées et des galeries particulières ont, dans un passé encore récent, été méconnues ou ignorées; nous tâcherons de les obtenir pour quelques semaines et de faire apprécier ainsi dans nos expositions rétrospectives les maîtres du siècle passé et de ce temps dans l'ensemble de leur effort. Trop de vrais artistes, souvent jeunes mais souvent aussi chargés déjà d'ans et de soucis, attendent le cordial encouragement, la reconnaissance de leur valeur, la consécration publique. C'est à eux particulièrement que vont nos préoccupations. Nous ne nous flatons pas que nous pourrions dans cette partie de notre entreprise éviter les erreurs, mais nous n'avons pas davantage l'ambition de satisfaire tout le monde. Nous voudrions faire preuve de bonne volonté, et nous voudrions qu'on le fit autour de nous à l'égard de toute œuvre probe, même si elle étonne au premier abord, à l'égard de tout artiste sincère et méritant, même si son nom est inconnu ».

L'Exposition rétrospective Leys et De Braekeleer aura lieu, selon toute apparence, au Nouveau Musée, immédiatement avant l'Exposition Jordaens et dans les mêmes conditions de sécurité et de garantie. Se plaçant du 15 mai au 15 juin, elle se combinera par-

faitement avec l'Exposition des artistes du siècle projetée par le Gouvernement à Bruxelles.

Le cercle *Vie et Lumière* expose en ce moment ici, en attendant ses débuts à Bruxelles. Vous allez revoir la plupart de ces tableaux à la *Libre Esthétique* : Claus a une vue exquise de la Lys au printemps. Un Canal de Buyse dans la buée matinale, du même artiste un coin ensoleillé des *Docks* de Gand sont très admirés. Lemmen expose un ensemble remarquable de peinture solide et savoureuse. Morren est représenté par une symphonie de blancs que j'aime beaucoup. De Laet est intéressant dans ses paysages hallucinés... et je m'arrête, voulant vous laisser le plaisir des découvertes parmi les Heymans, les Ensor, les Degouve de Nuncques, les Verstraeten, etc.

En face, lamentable déchéance d'un peintre qui eut un jour du talent et sembla promis à de notables destinées, — exposition Van Beers.

Figurez-vous une série de tableaux, cinquante si ce n'est cent, montrant des paysages approximatifs, purement conventionnels, sans air, sans lumière, sans observations, dans lesquels les arbres sont peignés et figolés, les rochers en pâtisserie, les prés en fard et l'atmosphère en sucre ! Même durant la journée cela est exposé à la lumière électrique comme, au retour d'âge, les dames que vous savez. Il n'y a ni facture, ni habileté, ni originalité. C'est lamentable. Quelle punition !

R.

LA MUSIQUE A PARIS

Daria, drame lyrique en deux actes de MM. ADERER et EPHRAÏM, musique de M. GEORGES MARTY, représenté à l'Académie Nationale de Musique le 27 janvier 1905.

Daria, serve de Boris, fut aimée de son maître, ou plutôt devint un jour l'objet de son caprice. Or, voilà qu'elle apprend que celui-ci va se marier; et lorsqu'il revient elle lui reproche âprement son inconstance. Boris, pour la calmer, lui offre tous les bijoux qu'elle voudra, puis, comme au lieu d'accepter elle se répand en insultes et menace même le volage d'une cravache, il lui ordonne le knout. Mais le serf Ivan, qui aimait *Daria* en secret, intercède. Et Boris, bon prince après tout, décide de marier *Daria* et Ivan, ce qui est fait sur-le-champ. Puis, il expédie les nouveaux mariés au loin, dans un de ses domaines forestiers.

Ivan et *Daria* vivent paisibles, heureux même jusqu'au jour où des sonneries de cor troublent le calme de la forêt, annonçant le passage du maître qu'une impure fantaisie ramène vers *Daria*. Accueilli dans la tranquille cabane, Boris tente de griser Ivan, qui fait mine de céder à l'ivresse et s'affale dans un coin. Alors Boris s'écrie : « Comme il doit t'inspirer du dégoût ! se peut-il que tu sois résignée à ton sort ? » et, après cette transition rapide, procède sans plus tarder à des déclarations tout à tour attendries ou fougueuses. Il se dit décidé même à faire pendre Ivan, s'il le faut, pour reprendre *Daria*. Alors, terrible, le serf se dresse, et, après avoir ordonné à *Daria* éperdue de chanter pour couvrir les hurlements épouvantés de Boris, il étrangle l'odieux personnage. Puis Ivan et *Daria* s'en vont, emportant leur petit enfant, et disparaissent dans la forêt, vers la liberté, tandis que derrière eux, dans la cabane incendiée, les flammes consomment le corps de Boris.

Ce livret, qui n'est pas sans quelques défauts, a aussi d'incontestables qualités. Il offre par endroits quelques situations conventionnelles qui montrent que les auteurs ont trop songé aux traditions de la scène où devait être jouée leur œuvre : par exemple, il est stupéfiant que Boris, à peine arrivé, éprouve le besoin de voir danser ses paysans, — ce qui d'ailleurs sert de prétexte à un joli ballet, très caractéristique, et qui fut bissé. Mais le drame, en dépit de quelques concessions au dieu Opéra, se déroule avec suffisamment de continuité, et force est de reconnaître qu'en lui-même il n'est pas le moins du monde conventionnel, mais rapide et poignant. Il procède peut-être, à certains égards, de l'esthétique des dramaturges veristes, mais reste, dans

son ensemble, bien plus sincère, plus vivant et surtout de meilleur aloi.

Certes, le personnage de Boris, brute mesquine et sommaire, s'il en fut, est des plus pénibles, et, de l'avoir trouvé dans ce drame musical, on conserve une impression de malaise. Est-ce parce que l'évocation de si viles figures ne convient pas à une œuvre lyrique, où même les plus ignobles scélérats doivent garder je ne sais quelle envergure et quelle puissance dans la bassesse même? Est-ce parce que la seule fantaisie de ce Boris motive et justifie le drame et qu'ainsi nous ne pouvons admettre le personnage tout entier que comme un laid postulat utilisé pour les seuls besoins de la cause? Peut-être est-ce tout simplement parce que le caractère n'est pas assez fouillé, et reste falot malgré ses excès. Il est vrai que, par contre, la belle figure d'Ivan acquiert à côté de Boris un relief saisissant.

Mais, en résumé, M. Marty n'a pas été mal servi par ses librettistes. Et s'il est déplorable que l'excellent musicien ait dû attendre si longtemps son admission sur la scène lyrique officielle (on sait qu'il obtint son prix de Rome il y a plus de vingt ans déjà), il reste vrai qu'il s'y présente aujourd'hui dans des conditions très favorables. La partition de *Daria* offre de grandes et nombreuses qualités. Toutes les situations tragiques du drame ont été magistralement traitées par M. Marty qui, avec des moyens fort sobres, arrive à de très puissants effets. La scène finale, à cet égard, est typique, où dans le flamboiement de l'incendie retentit à l'orchestre, coupée par des gammes rapides, une sinistre mélodie. Très poignante aussi est cette autre scène où Ivan feint l'ivresse, chante avec furie et danse avec rage.

L'intérêt musical de l'œuvre s'accroît du fait que M. Marty, suivant en cela l'exemple de tous les maîtres russes depuis Glinka jusqu'à M. Rimsky-Korsakow, a enrichi sa partition d'une infinité de chants nationaux qu'il y a transplantés sans en déflorer en rien le charme, sans en amoindrir la saveur ingénue ni la puissance expressive. Certes, il est, en principe, facile d'infuser, à l'aide de la couleur locale, du pittoresque à une pièce lyrique. Mais ici, les thèmes populaires n'interviennent pas en manière de simple procédé d'assaisonnement : le drame n'a pas été situé en Russie au hasard; il ne pouvait se passer que dans ce seul pays. Aussi peut-on dire qu'il se déroule dans l'atmosphère musicale qui lui était nécessaire.

Le public a très bien accueilli l'œuvre de MM. Marty, Aderer et Ephraïm. M. Delmas a fait du personnage d'Ivan une admirable et poignante création, et M. Rousselière a fort bien tenu le rôle ingrat de Boris. M^{lle} Vix, que j'avais entendue au concert avec infiniment de plaisir, et qui certes est une artiste extrêmement bien douée à tous les égards, ne m'a pas semblé, le soir de la première, en possession de tous ses moyens; mais la jeune débutante surmontera sans doute bientôt l'émotion de cette épreuve initiale. Elle fut gracieuse, et sa voix est jolie.

M.-D. CALVOCORESSI

THÉÂTRE MOLIERE

Le Bercaïl.

La dernière pièce de M. Bernstein est une comédie ultra-parisienne, remplie d'allusions littéraires et boulevardières que notre public — et surtout le public du Molière — ne comprend pas. On connaît son sujet. Comme dans *Maman Colibri* de Bataille et dans la *Déserteuse* de Brioux, c'est l'histoire d'une femme incomprise qui quitte mari et enfant, va vivre pendant quelques années avec un amant, puis rentre piteusement au bercaïl. M. Bernstein a essayé de sauver la banalité d'un tel argument par un second acte où défilent des personnages pris au monde esthète de Paris. Ce doit être très drôle pour ceux qui peuvent mettre un nom sur le masque de chaque acteur. Quant à nous, la seule chose qui nous intéresse dans cette pièce, c'est le caractère de l'héroïne. Sorte de bas-bleu, éprise de poésie, amoureuse de l'amour, vouée à toutes les déceptions par l'instabilité même de ses aspirations,

elle n'est faite ni pour le pot-au-feu de la famille, ni pour le sans-gêne de l'existence artiste; et si elle finit par se fixer, après ses expériences douloureuses, c'est parce que la nature triomphe de de son intellectualité malade en éveillant l'amour maternel dans son cœur. Ce côté humain sauve la pièce. Au Molière, l'autre soir, la représentation a fini dans un déluge de larmes. Le public, qui déteste pleurer à la ville, adore sangloter au théâtre. C'est le meilleur gage de succès.

G. R.

NÉCROLOGIE

On nous annonce de Berlin la mort du célèbre peintre et professeur Adolphe Menzel, qui avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Menzel fut, dans l'art qu'il aborda et qui devait l'illustrer, dit la *Chronique*, un véritable « autodidacte » : il se forma lui-même, par l'impulsion de son propre génie. Il naquit à Breslau, en 1815, d'un père qui exerçait la lithographie avec succès en cette ville. Ayant remarqué les aptitudes particulières de son fils, il envoya celui-ci à Berlin pour que le jeune homme pût y suivre les leçons de l'Académie des Beaux-Arts. Adolphe Menzel avait à peine quinze ans, mais, doué d'une âme volontaire et indépendante, il refusa d'adopter les idées de ses maîtres. En 1833, il élabora une première œuvre : *Les Pérégrinations d'un artiste*, qui met en relief son originalité et sa netteté de conception. Puis, avec un succès toujours croissant, il aborda le genre historique et militaire, qui le plaça au tout premier rang de l'école allemande.

A noter particulièrement, en 1855, la *Rencontre de Blücher et de Wellington après Waterloo*, tableau historique célèbre, reproduit sous toutes les formes, et, au lendemain du désastre de Sedan et de la guerre de 1870, une série de toiles d'une robustesse rare, sinon unique, consacrées à magnifier les victoires de l'Allemagne.

Adolphe Menzel avait abordé aussi, et non sans succès, le genre satirique; dans cet ordre d'idées, les *Cinq Sens* sont un chef-d'œuvre du genre.

Sa mort constitue pour l'art mondial une perte considérable. Menzel avait en Allemagne et à Berlin une situation absolument unique. C'était une des gloires artistiques les plus universellement admirées de l'Allemagne moderne.

L'empereur Guillaume, reconnaissant la valeur de Menzel et la gloire artistique dont il avait entouré la mémoire de Frédéric le Grand, avait fait prendre plusieurs fois de ses nouvelles, et le prince Henri, frère du souverain, s'était rendu personnellement, hier, à son lit d'agonisant.

PETITE CHRONIQUE

Une exposition commémorative des œuvres de Whistler aura lieu à Londres, à la New Gallery, du 22 février au 31 mars.

Elle est organisée par la *Société internationale des Sculpteurs, Peintres et Graveurs*. L'inauguration, fixée au mercredi 22 courant, à midi, sera présidée par Rodin.

M. F. Patte nous fait savoir qu'il n'est pas paysagiste amateur. Nous ne pouvons que le regretter : c'était sa seule excuse.

Concerts de la semaine :

Dimanche 12, à 2 heures, Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel. (Théâtre de la Monnaie.)

Mardi 14, à 8 h. 1/2, séance de *lieder* par M^{me} Miry-Merck, avec le concours de M. E. Bosquet. (Salle Le Roy.) — A la même heure, concert de A. Hartmann, violoniste, avec le concours de M^{lle} Klyn. (Grande-Harmonie.)

Mercredi 15, à 4 h. 1/2, onzième séance Engel-Bathori : G. Huberti et L. Wallner. (Salle Gaveau.)

Jeudi 16, à 8 h. 1/2, piano-récital de M^{lle} M. De Vos. (Salle Ravenstein.)

Vendredi 17, à 8 h. 1/2, concert Ch. Bouvet. (Salle Erard.)

La *Libre Esthétique* organise un cycle de musique nouvelle en quatre auditions fixées aux jeudis 2, 9, 16 et 23 mars, à 2 h. 1/2, et embrassant un choix d'œuvres inédites ou récemment parues des écoles belge, française, anglaise et espagnole. L'interprétation en sera confiée, entre autres, à M^{mes} D. Demest et G. Marty, à M^{lles} M. Chabry, Blanche Selva, Evelyn Suart, à MM. G. Surlemont, E. Bosquet, E. Chaumont, A. Zimmer, F. et E. Dochaerd, Baroen, H. Merck, etc.

MM. Breitkopf et Härtel et MM. Schott frères délivreront à partir du 15 courant des abonnements à 10 francs pour les quatre concerts.

Les Nouveaux Concerts Delune annoncent pour le mardi 21 février un concert avec le concours de M. Arthur De Greef. La recette intégrale sera affectée à la création d'une caisse de prévoyance pour les musiciens de l'orchestre.

Le Quatuor Zimmer donnera samedi prochain sa deuxième séance de musique de chambre à Liège. Au programme : Haydn, Brahms et Beethoven.

Trois soirées de lieder flamands seront données à Anvers, à la Chambre d'Industrie. La première aura lieu le 26 février (Jan

Blockx et Emile Wambach), la deuxième en mars (G. Huberti et K. Mestdagh), la troisième en avril (Alpaerts, J. Benoit, W. et F. De Latin, K. Gras et H. Willems.)

Ainsi que d'habitude, M. Joseph Wieniawski se fera entendre à la fin de la saison. Sa prochaine séance aura lieu le jeudi 6 avril, à la Grande-Harmonie.

Le programme du troisième Concert populaire ramène le nom de Borodine, le chef de la jeune école russe dont M. S. Dupuis dirigera la Symphonie en *si* mineur. Au même concert M^{me} Kleeberg jouera le Concerto en *ut* mineur de Beethoven et les *Variations symphoniques* de Franck. La partie symphonique sera complétée par le *Prélude* n° 2 de Caetani, les *Murmures de la Forêt* (*Siegfried*) et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*.

Le Cercle d'art *Jeune Effort* donnera sa troisième séance, le samedi 18 février, à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups.

Au programme : 1° une conférence sur *Paul Verlaine*, par Marcel Angenot; 2° partie musicale.

M. Tarbouriech commencera le mardi 14 février, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université-Nouvelle de Bruxelles, 28, rue de Ruysbroeck, une série de conférences sur la *Révision du Code civil*.

Le théâtre du Parc annonce pour vendredi prochain la première représentation de *Gueule du loup*.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

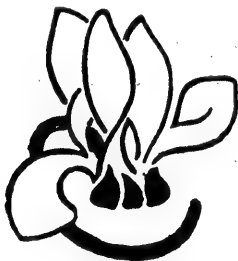
PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et colons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Salon de la Libre Esthétique. *L'Évolution externe de l'Impressionnisme* (OCTAVE MAUS). — Un ironiste italien. *Giovanni D'ottavio* (ANDRÉ FONTAINAS). — Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki. — Clotilde Kleeberg-Samuel (HENRY LESBROUSSART). — L'Art à Paris. *Exposition Charles Lascoste* (FRANÇOIS JAMMES). — Notes de musique. *Le Concert populaire* (H. L.). — La Vie artistique à Anvers. *Morgane* (V. B.). — Théâtre du Parc. *La Gueule du loup. Matinées littéraires* (G. R.). — Nécrologie. *César Dell'Acqua*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

L'Évolution externe de l'Impressionnisme.

S'il est malaisé de définir en termes médullaires le mode d'exprimer des sensations visuelles instauré en 1874 par quelques peintres que l'ironique épithète d'« impressionnistes » désigna à la risée — puis à l'admiration — de la foule, il serait plus difficile encore de décrire géographiquement la marche accomplie par l'esthétique nouvelle. Il n'est guère de pays où l'Impressionnisme n'ait pénétré, et le nombre des peintres qui

ont, consciemment ou à leur insu, renouvelé leur art sous son influence libératrice est incalculable.

Mais tandis que dans certaines nations la vision et le métier des artistes se transformaient graduellement, — par un phénomène analogue à celui qui modifia jadis au contact des maîtres de l'Italie l'orientation de la peinture flamande, — l'évolution rencontra ailleurs des résistances énergiques et provoqua des réactions.

N'est-il pas surprenant que l'Angleterre, par exemple, qui se glorifie du génie de Turner, n'ait point suivi la voie qu'ouvrit ce radieux précurseur? Le traditionalisme anglais n'a cédé que lentement sous la poussée des idées nouvelles. Et encore est-ce le phare de Claude Monet, et non celui du maître de *Rain, Steam and Speed* qui illumine les impressions de M. Wynford Dewhurst et de quelques-uns de ses compatriotes.

La Hollande a préféré à la claire palette de Jongkind les artifices d'un art conventionnel à base de repoussoirs, d'oppositions et d'ombres opaques. Mais là surgirent récemment Hart-Nibbrig et ce déconcertant Toorop, l'un et l'autre séduits par la technique néo-impressionniste.

Et si l'Allemagne applaudit aux efforts de Max Lieberman, qu'une vive admiration pour Manet arracha aux lourdeurs du coloris germanique, ce sont, semble-t-il, des influences de seconde main, — celle d'Albert Besnard entre autres, — qui déterminèrent l'évolution de Ludwig von Hofmann, tandis que le Néo-Impressionnisme ralliait à son tour des novateurs comme Curt Hermann, J.-G. Dreydorff, Paul Baum et quelques autres.

En Belgique, les yeux s'ouvrirent à la lumière à une époque très proche de celle qui marque le début de l'impressionnisme. Dès 1881, James Ensor exposait au Cercle « La Chrysalide » sa toile célèbre *Une Coloriste*, au Salon de Bruxelles *Musique russe*.

Ce fut le point de départ des recherches qui devaient passionner bientôt un groupe de peintres dont une série ininterrompue de dix expositions, ouvertes de 1884 à 1893, précisa les tendances et affirma la haute intranquillité.

En ces Salons des XX, continués par ceux de la *Libre Esthétique*, tous les participants ne suivaient pas la même direction. Mais c'est parmi eux qu'on rencontre les peintres qui, les premiers, substituèrent à l'étude objective de la nature, — poursuivie et magnifiquement réalisée par les Dubois, les Boulenger, les Artan et autres maîtres illustres, — un idéal différent : celui d'émouvoir au moyen d'impressions subjectives déterminées par les jeux de la lumière.

Ce furent, de même, les Salons des XX qui abritèrent les premières tentatives des peintres qui, à l'exemple de Georges Seurat, adoptèrent le principe de la division pigmentaire pour obtenir dans leurs toiles une vibration plus intense.

Et voici que vingt ans après une association nouvelle est fondée en Belgique sous le titre significatif de « Vie et Lumière ». Elle compte parmi ses membres deux peintres réputés, MM. Heymans et Claus, qui doivent aux initiateurs divulgués en Belgique par les Salons des XX la renaissance de leur art et la transformation de leur vision. L'impressionnisme prend donc un essor nouveau, rassemble les artistes qu'exaltent ses conquêtes successives. L'événement est capital et mérite d'intéresser les esprits attentifs.

Si l'Allemagne, malgré l'effort des mouvements sécessionnistes, si l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, les Etats-Unis, etc., n'offrent point l'exemple de groupements analogues, ils n'en possèdent pas moins une avant-garde d'artistes qui s'inspirent des mêmes théories et tendent individuellement, avec une foi égale, au même but.

Poursuivant le développement méthodique du programme qu'elle s'est tracé l'an dernier, la *Libre Esthétique* s'est donné pour mission de résumer cette année l'évolution internationale de l'impressionnisme.

L'impossibilité où elle se trouvait de grouper tous les artistes qui s'y rattachent ou qui s'en inspirent lui imposait une sélection. Elle a choisi, pour représenter la Belgique, l'Association nouvelle qui synthétise le mouvement, et elle a jugé équitable de rappeler par certaines toiles caractéristiques le souvenir des principaux peintres morts dans la même confession d'art : Eugène Verheyen, Guillaume Vogels, Périclès Pantazis, Henri Evenepoel.

Elle a réuni, en outre, quelques-uns des peintres de la génération actuelle qui, dans les autres pays, ont avec ces derniers une parenté spirituelle.

Dans un programme de ce genre, les omissions sont inévitables et les erreurs possibles. Le Salon tendanciel que la *Libre Esthétique* inaugurerait mardi prochain n'en offrira pas moins, nous l'espérons, d'intéressants objets d'étude et des rapprochements utiles.

OCTAVE MAUS.

UN IRONISTE ITALIEN

Giovanni D'Annunzio.

Les traducteurs français ne nous font pas toujours connaître des littératures étrangères tout ce qui, pour la puissance originale, un exotisme d'idées et d'images, ou tout autre caractère particulier à une race d'écrivains ou à un homme isolé, vaudrait la peine d'être apprécié par les esprits lettrés ou curieux. Rares ceux qui ont le temps, la patience appliquée, les moyens de recourir aux textes originaux. Aussi nous nous doutons à peine qu'en Italie une riche et abondante renaissance a éclos depuis une vingtaine d'années, et qu'il se prépare là sans doute une floraison aussi magnifique et aussi abondante que celle dont s'illustrent actuellement les pays de langue française.

Nous connaissons de Gabriele d'Annunzio les attaques passionnées qu'il a subies, quelques-uns de ses larges romans sensuels d'un élan presque toujours lyrique et ces sonores et pénétrantes déclamations esthétiques dont l'ordonnance dialoguée est appelée par lui des drames. Nous ignorons le poète, comme nous ignorons les autres grands lyriques de l'Italie actuelle : qui sait plus de Carducci que son nom, illustre par delà les monts ? Qui n'ignore profondément les noms de Diego Angeli, de Lorenzo Stecchetti, d'Arturo Colautti, du précieux et subtil Giovanni Pascoli ? Quelques romans nous sont venus d'Antonio Fogazzaro, d'Ada Negri, de Matilde Serao, de Butti, avec le *Mefistofele* de Boito... Encore la plupart n'ont-ils pas joui de l'incontestable bonheur d'être traduits par M. Hérold, sous la plume duquel les romans *annunziens* renaissent en vérité dans tout l'éclat mélodieux et souple de la phrase italienne !... Vittorio Pica est l'ami éclairé des artistes d'ici et de tous les délicats. Puis ? c'est tout, et ce n'est guère.

Giovanni D'Annunzio, de qui j'aimerais signaler un petit livre récemment paru, n'est pas un inconnu pourtant. Plusieurs romans, des poèmes enfiévrés ont assuré sa réputation. Singulière nature double, personne au même degré que lui n'aime avec ferveur la vie, avec tout ce qu'elle peut apporter de joies, d'espérances et de douleurs aussi, quand l'effet en est de fortifier pour un avenir plus clair. Nul non plus n'est plus que lui pénétré de la misère irrémédiable des choses de chaque jour, de la pauvreté de nos émotions, de la puérilité de nos gestes et de nos pensées. De l'hymne éperdu, généreux et confiant qu'est sa *Laude della Vita*, à l'acéré observation de ses *Peccati di donna*, il semble qu'il y ait, en effet, un monde, si déjà D'Annunzio ne nous avait donné de le franchir avec lui lorsque nous lûmes *Pace*... ? d'une part, et de l'autre *Su le rovine del mondo*, ou l'étrange et captivant *Senza ideale et le Novelle del dolore*.

Les premières pages de *Peccati di donna* seraient aisément, pour qui n'aurait rien lu de l'auteur, déconcertantes comme le titre même. Diotallevi s'amuse à se donner des apparences de banalité. Qu'est son livre ? une histoire cent fois répétée : la jeune femme d'un professeur âgé, bien qu'elle ait faibli une fois déjà entre les bras d'un assistant de son mari, ne rencontre l'amour véritable et profond de sa vie que lorsqu'elle retrouve un camarade de son adolescence. Le beau Carlo et Eva sont désormais l'un à l'autre, en dépit de la jalousie d'Eugenia, de Filippo, insoucieux des désirs du docteur Luigi et de l'ignorance attachante du professeur.

Cette trame, insignifiante presque, sert simplement à des analyses prodigieusement poussées et ténues de caractères. Il y a là une sorte d'*humour* scrutateur dont l'analogue ne se découvrirait que dans l'art plus sec, plus tranchant d'un Stendhal, ou dans le raffinement investigateur et souriant de George Meredith. Et cela n'empêche pas quelques scènes étranges et dramatiques d'être dessinées d'un pinceau savant, celle, particulièrement, où dans la maison de campagne, Eugenia voulant savoir quels sont les rapports de son Carlo avec Eva qu'elle soupçonne, entreprend de lui faire livrer son secret : les deux femmes occupent des chambres contiguës, elles se déshabillent, le soir, en causant, et peu à peu elles en viennent à se livrer à des confidences en échangeant d'abord de captieuses louanges qui bientôt se font caressantes et inclinent au mutuel baiser. Mais on craindrait, j'ai déjà trop insisté, quelque aventure à la Maizeroy peut-être ? Que non pas ! Cela demeure chaste et délicat, parce que c'est vrai toujours et délicieusement ému.

Diotallevi n'est ironique que parce qu'il a la pudeur de son émotion et de ses regrets.

ANDRÉ FONTAINAS

Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki (1).

L'Association des Écrivains belges a reçu, depuis la publication de sa première liste, les adhésions suivantes :

MM. Albert Baertsen, Edouard Brahy, Georges Khnopff, Albert Feyerick, Albert Mockel, Ernest Bodson, Hubert Krains, Raphaël Verhulst, Georges Rens, Jules Delacre, Georges Virrès, Sander Pierron, Henri Van Seben, M^{lle} Marguerite Vande Wiele, James Ensor, Max Elskamp, Joseph Lecomte, Pierre Broodcovens, Prosper Roidot, Henry Lesbroussart.

CLOTILDE KLEEGER-SAMUEL

Il y a de cela quelques lustres, — pas trop pourtant ! — Clotilde Kleeberg, petite fille parisienne, attirée par la tentante musique que cultivait en amateur son père, voulut apprendre le piano. Les professeurs auxquels elle fut présentée, se récrièrent : « Impossible ! la main est absolument trop petite. » La main n'a

pas beaucoup grandi depuis. Mais l'enfant était opiniâtre et adroite et sa vocation lui donna l'ingéniosité : la petite fille est devenue aujourd'hui l'une des plus intéressantes pianistes-femmes que l'Europe connaisse.

Elle fut au Conservatoire de Paris élève de M^{me} Massart, la femme du violoniste liégeois que la grande ville choyait alors. Sortie de l'école, elle exécuta aux concerts Padeloup le même troisième Concerto en *ut* mineur joué par elle au Concert populaire de dimanche dernier. Lancée résolument dans la carrière, elle parcourt la France, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Espagne, l'Allemagne, celle-ci surtout, où le plus sincère succès l'accueille à chaque retour.

Dans son nombreux répertoire, deux partitions sont uniques : l'*ut* mineur de Beethoven et le Concerto de Schumann. Les femmes aiment le souvenir concret qui fixe les précieuses étapes du passé : Clotilde Kleeberg, après chaque exécution de ces deux œuvres, (elle a joué vingt-deux fois le Concerto de Beethoven et soixante et onze fois celui de Schumann), demandait au capellmeister qui l'avait accompagnée d'ajouter sa signature à la liste toujours plus longue des capellmeister précédents. Avec quel charme et juste orgueil l'artiste aime à montrer ces témoignages de prix ! Ce sont vraiment de beaux trophées, de nobles évocations, reliques en multiples paraphes d'un pèlerinage international d'art.

Une vie si abondante, une réputation aussi européenne auraient grisé d'autres ambitions. M^{me} Kleeberg-Samuel est restée modeste et son jugement n'a pas perdu cet équilibre sain qui la particularise et confirme sa nationalité. Elle est en effet très française, et la vertu latine lui a conféré ses dons essentiels de goût, de clarté fluide et de style. Sa personnalité est parisienne : figure riieuse, œil vif, physionomie animée et toujours en éveil. La parole est rapide, le tour d'esprit volontiers gai ; et la gaieté n'est-elle pas sœur du travail productif et de la lucidité ? Son intelligence souple, que le sentimentalisme n'a pas obscurcie, l'a gardée de deux périls : la virilité et la virtuosité. Artiste femme, elle est restée de son sexe, conservant la grâce, la poésie simple, la modération dans la couleur et la sonorité ; femme artiste, elle a compris qu'il faut sacrifier un « effet » d'interprétation s'il risque de ternir la pensée des maîtres. De Bulow lui a décerné le brevet de « loyauté artistique » : la louange est méritée. J'aimerais d'y joindre, comme caractéristique, l'ordre, l'ordre instruit, réfléchi, intelligent. Tel apparaît son home aux couleurs douces, tel se révèle son art, ordonné et définitif. Chez elle la réflexion dose l'expression. La souplesse de sa compréhension éloigne le danger de sécheresse et la prédominance de la pensée instruite sur l'impulsivité ne fait qu'ajouter à sa sûreté nette une aisance charmante.

Bach, Beethoven, Schumann et César Franck sont ses maîtres favoris. Quatre grands éducateurs, créateurs de musique pure, professeurs d'anticabotinage ! L'une des premières, elle a osé devant des publics peu avertis, le *Prélude*, *Choral* et *Fugue* de Franck ; elle a contribué à l'imposer en Autriche et en Allemagne.

Clotilde Kleeberg fut de l'inauguration des Concerts Ysaye en 1896 ; elle y joua le *Concerto* de Schumann, et Eugène Ysaye a maintes fois exprimé sa reconnaissance à la « M^{me} Marraïne » de ses concerts. Quelques années plus tard, l'hyménée devait fixer à Bruxelles l'artiste vagabonde. Aujourd'hui, elle joint au succès de quelques tournées à l'étranger, le plaisir du professorat ; elle aime découvrir un talent embryonnaire, le défricher et l'éclair-

(1) Voir notre numéro du 5 février dernier.

cir. Désormais l'art cimente une union assortie : Charles Samuel veut de la grâce dans la matière, Clotilde Kleeberg dans le son; et lorsque l'époux sculpte l'ivoire, l'épouse le fait chanter.

HENRY LESBROUSSART

L'ART A PARIS

Exposition Charles Lacoste (1).

Charles Lacoste habite le pays de la discrète harmonie. Là règne un goût si parfait que jamais un cri discordant ne trouble le paysage. Nulle tendance aux effets. Cette peinture est naturellement simple et distinguée sans effort. Elle a : la race.

Il semble même qu'elle craigne de se faire remarquer. C'est là son-génie dans une époque où la femme du monde emprunte ses bagues de mauvais goût aux cabotins et ses toilettes aux rédactrices des journaux de plein-air.

La peinture de Charles Lacoste est une femme aussi discrète que belle, qui n'expose qu'avec pudeur ses lignes et sa chair sans défaut. Il était naturel que cette beauté passât d'abord inaperçue parmi tant de muses dont les peplums extravagants se bouclent à l'aide de gardes de sabres de gendarmerie.

« Cette peinture est froide », affirmaient quelques-uns qui, à cette noble attitude, eussent préféré l'excitation d'une peinture complaisante. « Elle manque de métier », observaient encore ceux qui croient à la mimique facile de l'amour.

Mais c'était simplement que ladite peinture ne permettrait à ses détracteurs aucune familiarité. Il est une façon dont la peinture nous regarde, et il est beau que la beauté se défende parfois d'elle-même et que, inaccessible à certains, elle n'ait pas à subir leurs privautés.

C'est le cas. La fierté froide de ces pies azurés s'accorde davantage à quelque élégie de Lamartine qu'aux bouffonneries de M. Le Goffic. Ces jardins dans Paris s'harmonisent mieux avec certaines stances de M. Jean Moréas qu'avec les grivoiseries de M. Paul Valdagne.

Jamais ici de manque de tenue. C'est une noblesse naturelle, transposée à tout, d'une âme passionnée, mais qui hait le tumulte, d'une âme qui ne sourit qu'à la façon des collines, c'est-à-dire dans l'ombre apaisée.

Et c'est d'une gravité, dont l'émotion ne se trahit que comme la pudeur sur un admirable visage, que sont nées ces évocations d'une Londres, tantôt solennelle et ennuyée, tantôt suspecte et mirant dans la Tamise les feux multipliés de ses bijoux, tantôt tristement luxueuse comme cette enfant qui, parmi les iris de Hyde-Park, érige ses jambes aristocratiques.

Et comme — ceci est une remarque de M. Ghéon, — comme cet artiste a su user des lignes droites ! Comme il a su, juxtaposant les angles inflexibles, les adoucir par cette lumière intérieure qui, rayonnant aux facettes des toits, fait souvent d'un groupe de pauvres maisons un seul diamant qu'éclaire une âme unique !

Je sais qu'un jour cette peinture sera comprise par tous ceux qui ont l'horreur de l'artificiel et le goût du goût. Déjà, dans la très jeune génération, dont les yeux s'ouvrent à de nouvelles et

subtiles lumières, MM. Marius-Ary Leblond et Louis Vaudoyer ont écrit sur cet art d'intelligentes pages.

Parmi les plus avisés d'une génération précédente, M. Roger Marx a proclamé que Charles Lacoste est un des plus grands paysagistes contemporains, et M. Charles Morice a noblement élevé la voix.

On sent, dans chacune de ces toiles, la présence d'un homme qui écoute fièrement le silence que l'on fait autour de lui.

FRANCIS JAMMES

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert populaire.

La semaine précédente, M. Mengelberg avait inscrit en tête de son programme une symphonie de Tchaïkowsky; M. Sylvain Dupuis a repris la *Deuxième Symphonie* (en si mineur) de Borodine. Nous applaudirons toujours de grand cœur à ces prélèvements sur la grande réserve d'originalité et de richesse musicale que constituent les écoles russes. Joseph Dupont, vivement soutenu par le regretté D'Aoust, n'hésitait pas à demander aux compositeurs slaves les éléments nouveaux qui rehaussaient ses programmes; nous félicitons M. Dupuis, qui reste dans ces profitables traditions.

Borodine, quoique né en 1834 et mort en 1887, est resté théoriquement le chef de la « jeune » école russe; son élève Glazounow, quoique somptueusement doué, n'a pas succédé à sa maîtrise. Borodine était de race ancienne. Un biographe assure « qu'il descendait par son père des princes Imérétinsky, c'est-à-dire les derniers rois d'Imérétie, le plus beau de ces anciens royaumes du Caucase, où la flore de l'Orient s'épanouit à l'ombre des neiges éternelles. Les anciens rois d'Imérétie se vantaient de descendre de David et portaient dans leurs armes la harpe et la fronde ». S'il est peu tentant de vérifier l'information, au moins est-elle amusante; et quelque biblique que soit l'ascendance de Borodine, son âme séduit par ses vertus aristocratiques de distinction et de mesure. Savant de premier ordre, professant avec goût la médecine puis la chimie dans les premières écoles de Saint-Petersbourg, il sut élargir sa vision, et apprit, au maniement des idées exactes, l'expression concrète, claire et achevée qui fournit un accès si facile dans des œuvres pourtant pleines d'imprévu. Sa *Deuxième Symphonie* est sous ce rapport, caractéristique; et sans atteindre les belles qualités de nombreuses pages du *Prince Igor* ou des adorables *Romances* que nous ne connaissons pas assez, elle plait par la netteté des lignes, la franchise et la variété des inspirations, la nouveauté et l'à-propos de l'orchestration. Peut-être le public l'aurait-il mieux goûtée si l'orchestre avait pu la mieux répéter. Il est certain qu'il y a pris un plaisir assez vif pour engager M. Dupuis à fouiller sans crainte dans ce qui reste inconnu pour nous des œuvres de César Cui, Balakirew, Moussorgsky, Glazounow, sans parler du patriarche de la musique russe, le multiple Glinka.

Un *Prélude symphonique* de M. R. Caetani ouvrait la séance. M. Caetani est un jeune compositeur romain; il appartient, avec Sgambati et Martucci à la nouvelle école symphoniste italienne. Lui aussi est d'origine aristocratique, et son essence se vérifie par l'absence de vulgarité, le goût mesuré de son œuvre. Jusque dans ces dernières années, il avait consacré sa plume à la musique de chambre; Ysaye et Pugno ont exécuté de ses pages, que les amateurs apprécient.

Son *Prélude symphonique* est l'un de ses premiers essais concertants. Joué avec soin et sentiment par l'orchestre de M. Dupuis, il a plu par sa grâce sincère, le naturel de l'expression, l'opposition adroite des trois développements. M. Caetani est armé pour écrire sa première symphonie, — sans laquelle on risque de ne rester jamais qu'un « amateur » !

H. L.

(1) Galerie Druet, 114, Faubourg Saint-Honoré.

Parmi les innombrables séances musicales de la semaine dernière, signalons particulièrement le joli concert vocal donné à la Galerie Le Roy par M^{me} Miry-Merck. On sait avec quel goût et quelle intelligence musicale la cantatrice interprète d'une voix limpide et pure le répertoire classique et moderne. Elle excelle, de plus, à former des programmes intéressants. Celui de lundi dernier, qui s'ouvrait par l'air de *Tolomé* de Haendel pour finir par *Les Messages* de Schumann auxquels M^{me} Miry, unanimement rappelée, ajouta *Le Noyer*, fut particulièrement goûté du public. Il comprenait, entre autres, de jolies mélodies d'Albeniz, de Debussy, de Bruneau et de Sibélius, indépendamment de quelques pages anciennes et de celles du maître du lied : Franz Schubert.

M. Bosquet, qui accompagnait avec discrétion et délicatesse la cantatrice, se fit applaudir chaleureusement comme soliste en exécutant des pièces charmantes de Debussy, de Jongen et de Wallner.

Jeudi, ce fut, à l'hôtel Ravenstein, une soirée plus sévère mais non moins bien accueillie M^{lle} Marthe De Vos, que révélèrent l'an dernier les concerts de la *Libre Esthétique*, se fit entendre en un récital de piano bien composé. Elle fit valoir de sérieuses qualités de son et de rythme servis par une compréhension remarquable des œuvres interprétées, parmi lesquelles la *Fantaisie chromatique* de Bach, qui ouvrait la séance, et l'admirable *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck qui la clôturait.

La Vie artistique à Anvers.

Morgane, drame lyrique en deux parties. Poème et musique d'Auguste Dupont (première exécution).

En terre serve, autrefois... La révolte couve dans les cœurs des paysans de Hautmont... Wathieu, le seigneur, est dur, implacable, sans pitié pour ses gens; des insultes et des menaces récompensent leur labeur. Malgré Everard, le compatissant fils du maître, celui-ci redouble de cruauté à l'égard des paysans. La vengeance est prochaine; elle ne demande qu'à éclater.

Morgane, la bohémienne, fille de Gaëte, a appris le déshonneur de sa naissance. Sa mère, presque enfant, fut enlevée par les soldats de Wathieu et livrée à lui. Morgane naquit du crime... Consciente de sa honte, elle se vengera et n'appartiendra qu'à celui qui lavera l'outrage dans le sang du ravisseur.

Jehan, un serf, qui a aimé Morgane depuis son enfance, court les paysans et les excite à la révolte... Morgane sera le prix de la victoire.

Le jour fuit, au loin s'étend l'horizon des vertes prairies; un coin des remparts du château de Hautmont se profile sur le paysage... Gaëte entraîne Morgane, elle lui reproche d'avoir fomenté la révolte. Pourquoi cette vengeance, alors qu'elle-même, la victime du seigneur, lui a pardonné, voulant aller l'âme sereine vers la mort qui l'appelle? Mais Morgane reste inflexible : rien ne résistera à la foule des serfs rebelles...

Les paysans se rassemblent, la révolte s'organise, terrible, sans pitié. Cependant Morgane réfléchit, hésite, la pitié peu à peu se substitue à son désir de vengeance. Sa mère a pardonné, pourquoi voudrait-elle la mort de l'homme qui, malgré le crime, est son père? Pourquoi livrerait-elle aux mains des serfs en délire, Everard qui a toujours pris le parti des faibles? Non, elle arrêtera la révolte; elle ne fera pas couler le sang et elle prévendra Everard qui s'avance vers elle, du malheur qui le menace... En vain, hélas! car au loin, le son des cloches et les cris des paysans éclatent lugubres, sinistres; l'œuvre de destruction a commencé, on se bat et la révolte est victorieuse.

Les paysans en délire traînent le corps inanimé de Wathieu et amènent avec brutalité son fils Everard qui se débat et qui supplie Morgane de le sauver.

Mais les cavaliers du château voisin ont été prévenus; ils s'élancent au secours de Wathieu pour étouffer la révolte. Jehan qui voit le danger se précipite vers Morgane pour la sauver. Celle-ci, anéantie par la honte d'avoir répandu le sang de son père, le

repousse, et elle succombait sous la hache de Jehan sans les soldats qui entourent et emmènent ce dernier. Morgane se traîne à genoux jusqu'auprès du corps de Wathieu et lentement dépose un baiser sur son front, tandis qu'au loin la voix d'un pâtre dit le mélancolique final de l'œuvre :

Sur terre tout est ainsi :
Comme l'insecte dévore l'insecte,
Comme le chien étrangle,
L'homme lutte contre l'homme.

Paissez en paix,
O bêtes de Dieu,
A la nuit succède le jour.

Sur ce livret intéressant, mais qui manque, sinon d'événements du moins d'action scénique — surtout dans la deuxième partie, — M. Auguste Dupont, du Barreau d'Anvers, a composé une partition qui mérite à tous égards de retenir l'attention. C'est la première œuvre dramatique que l'auteur met à la scène; si l'on ajoute à cela qu'il a développé lui-même, sans l'intervention d'aucun maître, les précieuses qualités d'artiste que sa création révèle, il faut considérer la partition de *Morgane* comme une œuvre prometteuse d'avenir et d'incontestable valeur.

L'orchestration, très étudiée, très pittoresque, a beaucoup plu. Signalons parmi les motifs principaux de la partition celui de Wathieu et celui de Jehan, le premier pompeux, ambitieux, implacable, dur, brutal, non sans quelque noblesse d'allure; le second, doux, humble, mais passionné, d'une grande intensité de sentiment. Un autre thème, solennel, grandiose, triomphal, est celui de la révolte; exposé par les cuivres et fortement soutenu, il évoque l'enthousiasme, l'intrépidité et la fougue incompressible des révolutions. A côté de ces motifs, il faut signaler ceux du pâtre, des faucheurs, très pittoresques, ainsi que ceux qui accompagnent l'action de Morgane et suivent la transformation de ses sentiments.

Peut-être l'auteur eût-il pu donner au prélude plus de développement et réunir les deux parties de l'action par un intermède symphonique. La transition orchestrale entre les deux parties aurait pour effet de soutenir l'attention des auditeurs si heureusement captivée par la scène finale de la première partie. Elle pourrait résumer à l'aide du rappel des motifs les péripéties passées et exprimer d'une façon dramatique comment l'évolution sentimentale de Morgane évolue, reflétant musicalement la psychologie de l'œuvre. C'est cette évolution qui, dans l'état actuel du drame, manque de préparation et d'explication. Entre toutes, il faut tirer hors pair les pages exclusivement symphoniques de l'œuvre, telles que la fin de la première partie, le prélude de la deuxième, la description du coucher du soleil.

La très belle scène du premier acte où Jehan rappelle à Morgane les jours heureux de leur jeunesse, la charmante chanson du meunier Gilles, très fine, spirituelle et colorée, le puissant récit de Morgane à Jehan, la chevauchée, et surtout l'admirable final aux accords si pleins ont valu à M. Auguste Dupont un beau succès. En vérité *Morgane* est beaucoup mieux qu'un heureux essai d'amateur; c'est une œuvre d'artiste, avec des lacunes, des erreurs, mais pleine d'inspiration, de caractère, de puissance. Les ombres d'Auguste Dupont, l'éminent professeur au Conservatoire et de l'inoubliable Joseph Dupont ont dû se réjouir de ce tribut d'art qui leur vient de chez eux : l'auteur, avocat de grand mérite, est respectivement le fils et le neveu de ces excellents musiciens.

V. B.

THÉÂTRE DU PARC

La Gueule du loup.

Un vaudeville au Parc, un vrai vaudeville, avec déshabillage, quiproquos, scènes risquées, mots crus et le reste! Le public n'a point paru trouver la chose mauvaise et malgré de petits rires scandalisés derrière l'éventail, la pièce n'a pas peu scabreuse de

MM. Hennequin et Bilhaud a passé comme une lettre à la poste. Elle le doit d'abord au talent de ses auteurs qui savent chatouiller sans jamais gratter. Elle le doit aussi à la verve étourdissante de l'excellente troupe du Parc, où M^{mes} Lanthenay et Maïa, MM. Coeille et Gildès méritent une mention toute spéciale. C'est un grand succès de rire, avec quelques mots très fins et assez d'esprit, d'invention drôle et de véritable gaieté pour que l'on puisse s'y amuser franchement et sans remords.

Matinées littéraires.

Au même théâtre, M. Spaak a assumé la tâche ingrate d'initier le public des matinées à la vie et aux œuvres de Scarron. Il l'a fait avec infiniment de grâce et d'esprit et l'on doit signaler tout spécialement le tableau amusant et exact qu'il a tracé des mœurs du grand siècle. C'était le moment où jamais d'insister sur l'incroyable grossièreté d'un temps que l'on s'imagine à tort si poli. Sans les précautions oratoires du conférencier, il est certain que la pièce de Scarron, que l'on a représentée ensuite, *Don Japhet d'Arménie*, aurait un peu révolté l'auditoire. La bouffonnerie y est trop forte. Il est toujours pénible de rire ou de faire rire d'un fou.

G. R.

NÉCROLOGIE

César Dell'Acqua.

Le peintre César Dell'Acqua vient de mourir à Bruxelles, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Pirano (Autriche) et s'adonna successivement à la peinture religieuse, à la peinture d'histoire et aux tableaux de genre. Citons parmi ses œuvres la décoration qu'il fit à Miramar dans le palais de l'archiduc Maximilien, empereur de Mexique, et celle qu'il exécuta à Bruxelles dans l'hôtel Errera.

Membre fondateur de la société des Aquarellistes. M. Dell'Acqua exposait régulièrement, jusqu'en ces dernières années, aux Salons annuels de la Société.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Offertoire*, par JULES DELACRE. Bruxelles, H. Lamertin.

ROMAN. — *La Maison espagnole*, souvenirs d'enfance et de jeunesse, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, J. Lebeque & C^{ie}. — *Maugis amoureux*, par WILLY. Couverture en couleurs de Préjelan. Paris, Albin Michel. — *La Cité ardente*, roman historique, par H. CARTON DE WIART. Paris, Perrin & C^{ie}. — *Les Douces Empreintes*, par A.-TH. ROUVEZ. Bruxelles et Paris, Vromant & C^{ie}. — *Vivia Perpetua*, par J. DE TALLENAY. Paris, A. Lemerre. — *Mon confrère Asmodée*, par F. VAN DER LINDEN. Frontispice de Levêque. Mons, édition de la *Verveine*.

CRITIQUE. — *Les Primitifs français (1292-1500)*, par HENRI BOUCHOT, de l'Institut. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne. — Les Célébrités d'aujourd'hui (nouvelle série). *Ferdinand Brunetière*, par L.-R. RICHARD (avec portrait). Paris, E. Sansot & C^{ie}. — *Notice sur Auguste Dupont*, par ÉMILE MATHIEU (Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique) Bruxelles, Hayez, imp. — *Il pittore dell' occultismo : John Allan*. — *Vincenza la Bella e Ugo Valeri*. Deux notices par V. PICA (extrait de l'Emporium, février 1905).

PHILOSOPHIE. — *La Vie profonde*, par GEORGES BUISSET. Paris et Liège, l'Édition artistique.

DIVERS. — *Voyage aux Ruines de Versailles*, par MARTINE. Paris, bibliothèque de la Pensée. — *La Défense de l'Occident*, par LÉON HENNEBICQ. Bruxelles, édition de l'Université-Nouvelle. — *L'Ère de la Mondialité. Éloge d'Élie Reclus*, par G. DEGREEF. Bruxelles, Id.

PETITE CHRONIQUE

C'est mardi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée Moderne le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera uniquement réservé aux membres protecteurs, à la presse et aux artistes invités.

Le public aura accès dans les galeries à partir du lendemain, à 10 heures du matin.

Le paysagiste Charles Houben organise, en son atelier, rue d'Irlande, 150, une exposition de ses œuvres du 18 au 28 février.

Rappelons qu'un cycle de musique nouvelle en quatre auditions sera donné à la *Libre Esthétique* le jeudi après-midi à partir du 2 mars. Le programme embrasse les plus récentes compositions, inédites ou parues depuis peu, des Écoles belge, française, anglaise, espagnole, etc. Citons entre autres la *Rhapsodie moderne* de V. Vreuls transcrite par l'auteur pour deux pianos, les Sonates pour piano et violon de Vincent d'Indy et de J. Jongen, un Sextuor pour piano et archets de Cyril Scott, la Sonate pour piano et violoncelle de Guy Ropartz, le Trio d'A. Roussel, le *Chant funèbre* d'E. Chausson pour chœur de femmes, des pièces pour piano d'Albeniz, le *Tantum Ergo* pour chant et orgue de G. Fauré, etc.

MM. Breitkopf et Härtel et Schott frères délivrent des cartes d'abonnement à 10 francs pour la série des quatre concerts.

Le gouvernement vient d'acheter pour le Musée une des meilleures œuvres de Philippe Wolfers : Le coffret à bijoux *La Parure*, récemment exposé au cercle *Pour l'Art*.

Notre confrère M. Léon Rictor est chargé par le Gouvernement français d'une mission en Belgique à l'effet d'y étudier l'art à l'école, notamment la nature et le développement de l'imagerie scolaire.

M. Dansette vient d'offrir à la commune de Saint-Gilles un important fragment du panorama *L'Histoire du siècle*, par A. Stevens et H. Gervex. On y voit Napoléon 1^{er} défilant à la tête d'un somptueux cortège dans le jardin des Tuileries devant l'impératrice Joséphine. Ce qui donne à la toile un intérêt particulier, c'est qu'elle renferme, parmi les personnages de la suite de l'Empereur et de la Cour de l'Impératrice, une foule de portraits, et notamment ceux de la duchesse de Montebello, de Fouché, de Louis Bonaparte, de Talleyrand-Périgord, du maréchal Moncey, d'Eugène de Beauharnais, de Joseph Bonaparte, de Cambacérès, du maréchal Berthier, du maréchal Lannes, du maréchal Ney, de Murat, de Duroc, de Baraguay-d'Hilliers, de Drouet d'Erlon, de Junot, etc.

Une vente de tableaux anciens et modernes de grand intérêt est annoncée pour le lundi 27 courant à la Galerie des Peintres, rue de Ligne, 39, sous la direction de M. De Coninck. Le catalogue illustré est envoyé gratuitement sur demande.

La ville de Bruxelles a, dit la *Chronique*, fait l'acquisition, pour le Musée communal, d'une magnifique tapisserie représentant *Bethsabée à la fontaine*. Cette tapisserie, qui date des premières années du XVI^e siècle, est tissée de laine et de soie. Elle mesure 3^m,65 de hauteur sur 6^m,67 de largeur.

La République dominicaine vient de décider sa participation officielle à l'Exposition de Liège et a désigné en qualité de commissaire général son consul à Bruxelles, M. Joseph Penso. Celui-ci a été reçu par MM. Digneffe, Lamarche et Gody, et il résulte des renseignements qu'il a fournis que la section dominicaine sera très intéressante. L'adhésion de la République Dominicaine porte à vingt-neuf le nombre des pays qui seront représentés à l'Exposition de Liège.

Concerts de la semaine :

Dimanche 19, à 10 heures, Messe à quatre voix de Palestrina par l'Association des chanteurs de Saint-Boniface. — A 4 heures,

Salut en musique (Vittoria, J.-S. Bach, J. Beltjens, F. de La Tombelle, etc.).

Lundi 20, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} Irma Hustin, avec le concours de M^{lle} Britt et de M. Henri Merck (Salle Le Roy).

Mardi 21, à 8 h. 1/2, Nouveaux-Concerts Delune. Troisième concert, avec le concours de M. A. De Greef (Grande-Harmonie). — A la même heure, récital Mark Hambourg (Cercle artistique).

Mercredi 22, à 4 h. 1/2, Onzième séance Engel-Bathori (Salle Gaveau).

Jeudi 23, à 8 h. 1/2, concert de l'Union de la Presse périodique belge. M^{lle} E. Desmaisons, MM. Bracony, G. Minet, J. Cholet et A. Du Plessy. (Par invitations).

Samedi 25, à 8 h. 1/2, Séance de Sonates par MM. E. Bosquet et E. Chaumont (Salle Erard).

Le quatrième concert Ysaye aura lieu le dimanche 5 mars, sous la direction de H. F. Steinbach, directeur du Conservatoire et des Concerts du Gurzenich, à Cologne, avec le concours de M^{me} Mina Falleri-Daleroze, cantatrice.

Répétition générale la veille. Pour cartes et abonnements, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Le quatrième concert populaire, d'abord fixé aux 18/19 mars, aura lieu huit jours plus tard, les 25/26 mars. Au programme, la première audition en français du *Rêve de Gerontius*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre d'Edward Elgar. Les soli seront interprétés par plusieurs des principaux artistes du théâtre royal de la Monnaie dont les noms seront publiés ultérieurement.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

M. F. André fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence à la section d'art de la Maison du peuple. Sujet : *Voyage en Espagne* (projections).

Les lettres belges à l'étranger :

Le *Przegląd Tygodniowy*, le grand journal artistique de Varsovie, publie, sous la signature de M. Michal Mutermilch, une étude sur l'œuvre complète de notre compatriote Eugène Demolder.

Dans sa chronique littéraire de l'*Il Campo*, de Turin, M. Vittorio Pica fait grand éloge des derniers livres de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder.

La souscription publique ouverte par la revue *Les Arts de la Vie* pour offrir au peuple de Paris le *Penseur* de Rodin vient d'être close, au chiffre de 15,243 francs.

Le secrétaire général, M. Gabriel Mourey, et le trésorier, M. Gustave Geffroy, ont écrit, au nom du comité, présidé par MM. Albert Besnard et Eugène Carrière, pour offrir cette œuvre d'art à l'État afin d'être placée dans l'enceinte du Panthéon.

M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, a accepté au nom de l'État cette offre généreuse.

Les livres de la collection Daguin, vendue dernièrement à Paris, ont atteint des prix fantastiques. Les reliures mosaïquées surtout ont excité la rivalité les amateurs, qui se sont laissés entraîner à payer 1,600 francs un *Horace* de Dalibon (reliure de Thouvenin jeune), 1,680 francs un *Saint-Lambert* de Janet (reliure de Vogel), — mais ceci n'est rien. La chaleur des enchères a fait monter à vingt mille francs les *Chansons de La Borde*, à cinquante mille francs un *Daphnis et Chloé* du Régent, de 1718, relié par Monnier.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

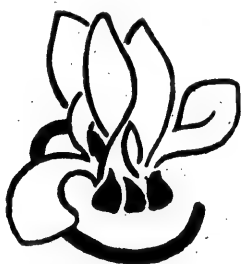
PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERPAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres.

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE
FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite et fin) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Au Salon de la Libre Esthétique. — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Musique nouvelle. *La Sonate pour violon et piano de Vincent d'Indy* (op. 59) (OCTAVE MAUS). — Exposition Henri Havet (ANDRÉ FONTAINAS). — Notes de musique. *Deuxième séance de la fondation Jean-Sébastien Bach* (Ch. V.). *Troisième Concert Delune. Concert de l'« Union de la Presse périodique »*. — Théâtre de la Monnaie. *Mme Gay dans « Carmen »* (H. L.). — Théâtre Molière. *La Massière* (G. R.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1).

Dans les *Tendresses premières*, qui sont parmi les recueils les plus récents, mais retracent les impressions de l'enfance, rayonne une Flandre matinale et printanière, illuminée de jeunesse, d'orgueil, de confiance : paysage radieux des souvenirs, que ne peuvent assombrir ni les années écoulées, ni les fatigues

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 22 et 29 janvier et 5 février.

endurées, ni les maux soufferts, ni les deuils éprouvés, mais dont le contraste des doutes, des regrets, des déceptions avive l'éclat. Il semble qu'en cet âge d'insouciance le ciel n'eut point de nuages, le jour de crépuscule, ni l'année d'hiver. Le malheur est comme ces ondées d'été, qui à peine mouillent le sol, et ne gravent dans la mémoire qu'une image : l'arc-en-ciel qu'elles dressèrent sur l'horizon. On oublie la contrainte, pour ne se plus rappeler que l'*Envolée* :

L'air était vif ; l'espace était vibrant et sain ;
Sans la comprendre, on assaillait déjà la vie,
Par la belle aventure ardemment poursuivie,
Et des rameaux d'espoir frissonnaient dans nos mains (1).

Les *Flamandes* découvrent l'aspect païen de la Flandre. Les vers en sont scandés au rythme de l'universel désir, dont tressaillent l'humus des plaines, les flancs des aumailles, la chair des femmes. Ces poèmes ne sont pas religieux ; ils n'expriment d'autre philosophie qu'un panthéisme naturaliste, qui soumet l'homme aux lois physiques, seules régulatrices du monde. Quand la *Vachère* s'endort, un matin d'été, à l'ombre des arbres,

Le force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclaté en son corps tout entier :
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et sèche ; la sève,
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés (2).

(1) *Les Tendresses premières* : L'*Envolée*.

(2) *Les Flamandes* : La *Vachère*.

Explosion de santé, de joie, de désir, les poèmes des *Flamandes* répondent à une réaction des sens contre la foi héritée, de l'instinct contre les disciplines imposées. La kermesse, déployée en pourpres et en ors, en rires et en baisers, comme dans les tableaux des maîtres flamands, éducateurs du poète, est le rite qui sied à ce culte de la beauté charnelle, dont tout adolescent fut prêtre.

Plus tard, ses énergies lassées et ses espoirs déçus à la quête irritante de la volupté, plus jaloux désormais de communier avec les âmes que d'entreindre les corps, Emile Verhaeren brise les entraves, où sa croyance était contenue. Les voix des forêts, des plaines, des fleuves, de la mer, se sont tues. Il n'entend plus d'autre bruit que

le simple son de cloche
Qui chante ou pleure et qui ricoche
Dans les échos de son pays (1).

Les poèmes des *Moines* reflètent l'aspect chrétien de la Flandre, confessent une piété ardente, plus théologale et militante que mystique. Autour du couvent où le « moine féodal » immole à Dieu son rêve de conquête, où le « moine simple » orne de fleurs nouvelles l'autel de Marie, où le « moine doux » s'extasie dans un ravissement céleste, descendent sur les fagnes des « soirs religieux » : la nature se recueille en prière et en adoration.

C'est ensuite une Flandre crépusculaire et hiémale, obscure aux *Soirs* de l'espérance, abîmée aux *Débâcles* de la raison, entrevue à la lumière livide des *Flambeaux noirs* qui précèdent la mort. Cauchemars de malade, hallucinations de dément : les couchants s'ensanglantent de crucifixions ; les arbres poursuivent leur pèlerinage las vers l'infini, au-dessus des hameaux, agenouillés en des invocations désespérées ; les moulins agitent des bras de détresse ; sur des lointains d'argent, la nuit tend ses draperies funèbres. Car la main du poète a touché sur son front la sueur froide de l'agonie prochaine.

Convalescent, le cœur débordant de pitié, mais l'esprit demeuré chagrin, quand il cherche les causes de l'exode des paysans vers les villes, la campagne flamande lui apparaît dépeuplée. Les fermiers se ruinent en ripailles ; la foi et la routine les détournent d'apprendre et de tenter ; les champs ne produisent plus que misère et maladie ; ni le sorcier ni l'empirique n'indiquent de remèdes ; le donneur de mauvais conseils souffle à l'oreille des gars et des filles que, là-bas, dans les cités de lucre et de plaisir, on trouve embaucheur et amant ; le fou profère des prophéties moquées ; jeunes et vieux émigrent, et, les jours de kermesse, le bouge est muet et la place est vide, où l'orgue grince en lamentations.

(1) *Les Tendresses premières : Les Pâques.*

Enfin, voici une Flandre illusoire, reculée aux confins du rêve, encore noyée de pluie, fouettée des vents, ensevelie dans la neige, en proie au silence, où les pêcheurs, isolés dans la brume, ne ramènent que maux en leurs filets ; où le menuisier s'épuise en de puérils et caducs travaux ; où le sonneur, dans la ruine de la tour incendiée, est enterré sous sa cloche ; — mais où les cordiers rejoignent les lointains du passé aux horizons du futur ; où le meunier, qui vécut parmi les nuages, reçoit pour sépulture l'infini des plaines ; où le forgeron fait briller d'un neuf éclat les ferrailles de l'erreur ; où le passeur d'eau, vaincu par la tempête, garde aux dents son roseau vert... Paysage chimérique comme le songe, où résident encore les ténèbres de l'ignorance et de la haine, dont le ciel, pourtant, s'éclaire d'une lumière nouvelle, aube du savoir et de l'amour.

Les joies et les douleurs des fils se lisent sur le front des mères. Les couleurs de la Flandre maternelle s'assortirent à ce que sentit et pensa le poète. Nul ne chanta son pays avec plus de persévérance et moins de monotonie qu'Emile Verhaeren. L'inspiration flamande est dans son œuvre comme ces ruisseaux dont aucun obstacle n'interrompt le cours, de la source au fleuve, et dont les eaux claires réfléchissent les arbres et les monts, les aurores et les soirs, les fleurs des printemps et les feuilles mortes des hivers.

MÉDÉRIC DUFOUR

Au Salon de la Libre Esthétique.

Le vernissage de la *Libre Esthétique*, réservé aux membres de la Société, à la Presse et aux artistes, a eu, mardi dernier, sa physionomie accoutumée. Foule compacte, beaucoup d'animation et d'entrain. Excellente impression de « première », manifestée de tous côtés à haute voix. On s'étonne de retrouver si classiques, si harmonieuses et si belles les toiles qui, il y a vingt ans, aux Salons des XX, déchainèrent des tempêtes, et parmi elles les *Hivers*, l'*Automne*, le *Quartier du Steen* de Vogels, les *Intérieurs*, le *Chou*, les *Masques* d'Ensor. L'*Enfant au coq* de Pantazis, l'idyllique *Aurore* de Verdyen, les notations algériennes et parisiennes d'Henri Evenepoel sont unanimement admirées. Le début collectif des membres du nouveau Cercle « Vie et Lumière » produit un excellent effet : Heymans, Claus, Lemmen, Buysse, Morren, M^{lle} Anna Boch sont particulièrement appréciés. Parmi les étrangers, le *Portrait de Casals* et la *Marée haute* de Toorop, les jolies gouaches et aquarelles d'Alexandre Robinson, les lumineuses impressions de Childe Hassam, de Dewhurst, de Hart-Nibbrig et de Dreydorff paraissent recueillir le plus de suffrages. C'est, sans conteste, une victoire pour la peinture déterminée par l'évolution impressionniste et une étape dans le mouvement international qu'elle a provoqué.

Parmi les visiteurs, outre la plupart des membres de la *Libre Esthétique*, M. Verlant, directeur des Beaux-Arts ; les peintres Eugène Carrière, Alexandre Robinson, Alfred Hazledine, Ramon

Pichot, F. Khnopff, Eugène Smits, Jan Stobbaerts, Th. T'Scharner, A. Asselbergs, H. Stacquet, I. Meyers, Emile Claus, Georges Lemmen, Edmond Verstraeten, Georges Morren, R. De Saegher, James Ensor, Alfred Verhaeren, Léon Frédéric, Eugène Laermans, Victor Gilsoul, R. Janssens, A. Ciamberlani, L. Houyoux, M. Wagemans, H. Cassiers, A. Marcette, Blanc-Garin, J. Potvin, H. Binard, A. Ermel, Servais-Detilleux, Nestor Cambier, Emile et Frantz Charlet, F. Courtens, Pecquereau, Emile Hoeterickx, F. Taelmans, L. Jottrand, Ch. Michel, W. Degouve de Nuncques, Léo Arden, H. Meunier, W. Jelley, F. De Beul, F. Bulens, B. Lagye, H. Luns, N. Van den Eeden, Richard Heintz, Roidot, W. Delsaux, J. Delvin, A. Pinot, E. Ganz, Deglume, Am. Degreef, P. Bayart, J. Cran, G. Vanzevenberghen, M. Hagemans, Van Strydonck, Le Mayeur de Merprès, F. Gaillard, F. Halkett, Ph. Swyncop, R. De Man, M^{mes} Anna Boch, H. Calais, A. De Weert, L. Harlet, J. Montigny, Berthe Art, M. Verboeckhoven, Z. Klerx, L. Piers, Clémence Lacroix, L. Speekaert, De Bièvre, A. Migeotte, K. Gilsoul, Léo Jo, L. Danse, L. Mayer, Degouve de Nuncques, etc. ; les sculpteurs Devillez, Braecke, Desenfans, Paul Du Bois, A. De Tombay, Kemmerich, A. Puttemans, V. de Haen, J. Jourdain, A. Madoux, A. Craco ; MM. Léon Du Bois, L. Soubre, E. Doehaerd, E. Chaumont, J. Jongen, A. Dupuis, G. Huberti, F. Rasse, A. De Boeck, D. Demest, G. Surlemont, M^{lles} Chabry, Delhez ; MM. Arcowski, I. Gilkin, G. Rency, P. Mussche, R. Nyst, Rouvez, Fréson, Evnepoel, E. Baes, Tardieu, Marcel Hébert, G. Heux, L. Solvay, E. De Bruijne, G. Van Zype, G. Masset, S. Pierron, Hannon, E. Stevens, Dullaert, de Goleseo, abbé Moeller, Dumont-Wilden, Dommartin, M^{mes} B. Rousseau, M. Closset, H. Canivet, M. Van de Wiele, etc.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Léopold Courouble interrompt sa série de romans bruxellois pour nous conter l'histoire de sa vie et de ses livres : et c'est la *Maison espagnole* (1). La maison espagnole est un immeuble de la rue des Chartreux où s'est écoulée l'enfance de l'auteur de la famille Kaekbroeck. Elle appartenait à ses grands-parents et l'on y menait une vie large et joyeuse. Il y avait, s'il vous plaît, deux servantes à la cuisine et un domestique à l'office. Il ne faudrait pas croire que l'on y parlait le marollien ! Les parents de notre futur barde de la rue de Flandre, voulant lui donner une éducation purement française, l'envoyèrent même faire ses études à Paris. Il nous conte avec charme ses mémoires de lycéen. J'aime moins la nouvelle entomologique qui termine le volume : la vie et les amours d'un hanneton, même symbolique, n'ont rien qui puisse particulièrement nous intéresser. Mais on lit dans ses souvenirs d'enfance et de lycée des pages amusantes, pleines de verve et d'émotion. Il n'y a qu'une chose un peu regrettable dans ce livre, c'est sa tendance elle-même. M. Courouble est désolé qu'on l'ait pris pour un *Brusseleer*. Il tient absolument à nous apprendre qu'il a été riche autrefois, qu'il est ou qu'il fut un snob et même, comme il le dit élégamment, un *snobneus*. Il ne veut pas qu'on le confonde avec les fantoches de ses romans bruxellois. Il « sait parler le français purement, savez-vous ! » — Qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire ? Comme c'est désagréable, alors qu'on est tout au charme d'une historiette de jadis, de découvrir tout à coup que l'auteur nous tendait un piège et qu'il ne nous racontait tout cela que pour nous inspirer la plus haute idée de son caractère, de son ex-fortune, de son éducation première, de ses quartiers de bourgeoisie ! Mais soit, nous voici avertis. M. Courouble peut impunément prêter aux personnages de ses prochains livres le

(1) Bruxelles, Lebègue.

doux accent des bords de la Senne : nous saurons que lui, du moins, fransquillonne avec élégance. Merci, mon Dieu !

La *Cité ardente* (1), de M. H. Carton de Wiart, est un roman historique. C'est l'histoire des démêlés de Liège, la cité ardente, la cité de fièvre et d'héroïsme, avec Charles le Téméraire. Le roman s'ouvre au sac de Dinant et se termine par la glorieuse tentative des six cents Franchimontois. Leur chef Josse de Strailhe est le héros du livre. Il aime Johanne de Méiz, dont il fait involontairement mourir l'aïeul, le sire Guillaume de Berlo, en l'insultant dans une discussion. Johanne ne pourra donc être à lui, mais elle ne sera à nul autre : elle sacrifie son amour à sa piété filiale. L'âme voluptueuse du chevalier est rachetée par la douleur. Désormais, il sera tout entier à sa patrie. Puisqu'il n'a pu goûter le bonheur sur la terre, il saura mourir pour défendre le sol natal. Et, parmi ses six cents compagnons, il tombe frappé de cent traits, en confondant dans sa pensée mourante l'image de Johanne avec celle de la Cité.

Plusieurs personnages épisodiques animent ce récit intéressant et fidèle. Le style, correct et plein, ne présente, il est vrai, aucune recherche d'art. Il ne faut pas lui demander non plus des trouvailles de sentiment ou d'expression. Mais on ne saurait assez louer l'allure aisée, robuste, bien portante de tout le livre, sa vie, son action, son esprit généreux et enthousiaste. On en sort meilleur, réconforté, avec un amour plus ardent pour la terre et pour les morts. C'est une œuvre sérieuse et bienfaisante, appuyée d'une part, sur une documentation consciencieuse, et, d'autre part sur les plus nobles sentiments du cœur de l'homme.

Voici, maintenant, quelques notes rapides sur plusieurs ouvrages dont certains mériteraient un meilleur sort, mais auxquels nous sommes contraints de mesurer l'espace et le temps.

C'est d'abord *A travers le vitrail* (2), de M. Charles Morisseaux, qui est loin d'être une œuvre négligeable. J'y vois un sujet intéressant : les mœurs des gens de théâtre et des gens qui fréquentent les gens de théâtre. Il y avait là-dessus un roman bien amusant à écrire. M. Morisseaux manquait du recul nécessaire pour le faire. Il a préféré ne voir que le côté amoureux de la question. Son héros est un jeune homme inoccupé qui a encore la naïveté de croire que le monde est tout entier dans le baiser d'une chanteuse d'opéra. Mais il la voyait à travers un vitrail : l'illusion seule créait son amour. Elle le quitte, et il découvre que ce qu'il avait pris pour un brasier ardent n'était qu'un feu de paille allumé dans son cœur. L'histoire est bien enlevée, entrecoupée d'épisodes intéressants. Le dialogue est vif, les personnages bien campés. Et si ce n'est pas là une œuvre impeccable, c'est l'annonce d'un agréable talent.

M. Maurice Darin, dans un roman qui porte un titre un peu bizarre : *Les Apôtres* (3), conte l'histoire de deux couples, affranchis des préjugés et des lois, partis pour s'aimer en pleine nature et pour faire rayonner leur amour autour d'eux. Ce sont, si l'on veut, les apôtres d'une religion païenne de ferveur et de bonté.

Mais les couples se désagrègent. L'amante de l'un s'unit à l'amant de l'autre et les deux délaissés, après avoir beaucoup souffert, finissent par s'ouvrir mutuellement les bras. Je sais bien que le récit de cette partie carrée est un peu ridicule quand il est ainsi résumé. Le style de M. Darin y jette heureusement un voile de poésie à travers lequel on ne distingue plus que les gestes un peu hiératiques de quatre humanités névrosées, comme il y en a tant, hélas ! aujourd'hui.

M^{lle} Judith Cladel vient de publier son adaptation des *Auryentys* (4), qui fut joué récemment au théâtre du Parc. Évidemment, le sujet se prête peu aux conventions de la scène. Mais il faut louer l'adaptatrice d'avoir su conserver le charme austère et poignant de la belle nouvelle des *Va-Nu-Pieds*.

Mademoiselle de Saix (5), de M. Frédéric de France, est le

(1) Paris. Librairie académique Perrin.

(2) Bruxelles, Paul Lacomblez.

(3) Paris, Léon Vanier.

(4) Paris, Alphonse Lemerre.

(5) Paris, Offenstadt.

roman d'une jeune fille qui a un amant. L'intérêt du livre est tout entier dans la psychologie de la chute. Ardente et sincère, l'héroïne est de la race des grandes amoureuses qui mêlent de la douleur à leurs plus douces voluptés. Il faut retenir le nom de M. Frédéric de France. C'est un écrivain déjà plein de talent.

Signalons pour finir un curieux recueil de Forain : *La Comédie parisienne* (1), près de deux cents dessins avec les légendes que l'on devine; le beau numéro de la *Roulotte* (2) consacré au cher et grand poète Van Lerberghe; et une brochure du chanoine Guillaume, *Les Humanités et les Règles de l'Eglise* (3), où cet infatigable luteur réclame une fois de plus l'inscription des Pères de l'Eglise parmi les auteurs latins qui servent, dans nos collèges, à l'éducation de la jeunesse.

GEORGES RENCY

MUSIQUE NOUVELLE

La Sonate pour violon et piano de Vincent d'Indy (op 59).

La Sonate en ut pour violon et piano que vient de publier M. Vincent d'Indy (4) est peut-être l'œuvre la plus parfaite qu'ait écrite, dans le domaine de la musique de chambre, l'auteur de *Fervaal* et de *l'Étranger*. Elle atteste, en même temps qu'une sûreté d'écriture admirable, les dons les plus précieux d'invention mélodique et rythmique.

L'austérité de certaines pages antérieures du maître a fait place à une grâce aimable qui éclaire d'un sourire les quatre parties de l'œuvre nouvelle. C'est un élan de tendresse et de bonté, un sentiment de fraternel amour qui semble avoir guidé cette fois l'inspiration de M. d'Indy. Celle-ci s'élève si haut qu'il faut, pour trouver dans la littérature musicale moderne une expression équivalente, remonter jusqu'à la Sonate de Franck. Ces deux œuvres, bien qu'essentiellement dissemblables, ont entre elles une parenté spirituelle. Elles tendent au même idéal de beauté sereine, s'appuient sur des thèmes d'une pureté égale et, dans leur forme extérieure, offrent l'une et l'autre un merveilleux exemple de structure cyclique.

Les motifs développés dans la Sonate de M. d'Indy sont exposés dès le début avec tant de clarté qu'on les suit avec la plus grande facilité dans leurs transformations successives. Les thèmes accessoires, tous issus de l'idée génératrice, sont réunis dans le final où ils créent un organisme nouveau formé des cellules utilisées précédemment. C'est la péroraison magnifique d'une œuvre logique et harmonieuse dont l'équilibre sonore est, d'un bout à l'autre, maintenu entre les deux instruments associés sans prédominance de l'un sur l'autre, et dont la pensée musicale a trouvé dans la fusion homogène des timbres du piano et du violon une réalisation si adéquate qu'on ne peut la concevoir exprimée différemment.

La Sonate de Vincent d'Indy sera exécutée en première audition par MM. Chaumont et Bosquet samedi prochain à la Salle Erard, le jeudi suivant par M. Chaumont et M^{lle} Blanche Selva à la *Libre Esthétique*. Nous n'entrerons donc pas dans l'analyse détaillée de l'œuvre, dont la coupe en quatre mouvements (*Modéré, Animé, Très lent, Très animé*) est toute classique et que la simplicité de ses procédés d'écriture rend, malgré son caractère polyphonique, aisément accessible à toute oreille musicale.

OCTAVE MAUS.

(1) Paris, librairie Plon.

(2) Bruxelles, Paul Lacomblez.

(3) Lille, Desclée.

(4) A. Durand et fils, éditeurs, Paris.

Exposition Henri Havet.

Un excellent paysagiste, M. H. Havet, dont les envois aux Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts ont été maintes fois remarqués, expose en ce moment à l'Indépendance Artistique, 20, rue Le Peletier, à Paris, une vingtaine de ses œuvres. Un grand sens de l'harmonie des lignes, une harmonie de l'atmosphère, du climat et du sol, forment les caractéristiques de son art. Qu'il se soit promené aux Iles Borromées, dans la vallée supérieure du Rhône ou qu'il séjourne, au printemps, dans des sites plus reposés des environs de Paris, à Cernay ou à Médan, toujours il apporte à l'étude du paysage une sympathie avérée, une passion contenue, une véracité profonde. Il n'est pas, comme les plus lyriques des peintres, un lutteur désireux, consciemment ou non, de pénétrer les objets qu'ils observent, de la toute-puissance de personnalité enfiévrée; non, il se révèle patient et studieux, jamais las, acharné à connaître, à surprendre, à traduire l'émoi de la terre et du ciel dans sa réalité profonde, et par soi-même suffisamment émouvante. Interprète plutôt que créateur, M. Havet s'oublie devant la nature, ou il se fond si bien en elle, son originalité est subordonnée si exactement au charme propre du spectacle qu'il reproduit, que, s'il ne restait en tous lieux le même ouvrier expert, conscient et véridique, on le trouverait différent en chacune de ses œuvres, et c'est, vu cette manière aussi légitime que toute autre de peindre le paysage, l'éloge le plus chaleureux qu'on lui puisse justement adresser. Stuart Merrill loue avec ferveur, et combien il a raison! cet artiste de n'avoir pas de manière, de se soumettre à la nature, de se renouveler devant chacun de ses aspects. Mais il dégage des tableaux exposés leur caractère véritable lorsqu'il en vante la qualité originale native en ce qui concerne l'harmonie des lignes — qu'il dit *musicale*, et la mélodie des couleurs.

ANDRÉ FONTAINAS

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième séance de la fondation Jean-Sébastien Bach.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire le bien que nous pensons de cette institution, excellemment dirigée par M. Charles Bouvet (1). Ce fervent artiste nous est revenu, la semaine passée, accompagné de son partenaire, le remarquable pianiste Jemain, et de deux nouveaux venus, M^{lles} Marie Lasne, cantatrice, et M. Blanquart, flûtiste.

Leur programme, un peu long, et qui se serait avantageusement passé de la Sonate de Haydn et d'un ou deux airs chantés par M^{lle} Lasne, présentait un intérêt extrême, à raison surtout de la Sonate en *mi bémol* pour flûte et piano et de la Sonate à trois, en *sol* majeur, pour flûte, violon et piano, toutes deux du grand Jean-Sébastien, et de l'exécution parfaite dont ces deux œuvres, très rarement entendues, ont bénéficié.

M. Blanquart a joué les parties de flûte dans la note simple, austère, naïve, rêveuse et enjouée tout à la fois qu'exigent ces compositions savantes néanmoins si près de la nature et dont la profondeur et la spontanéité contrastent si vivement avec les œuvres souvent superficielles du XVIII^e siècle. Le *largo* de la Sonate à trois a certes été le point culminant de cette belle séance : l'intense charme de rêve qui s'en dégage, et qui, malgré la forme contrepointique rigoureuse dans laquelle il est enchaîné, en fait quelque chose de si moderne au point de vue du sentiment, a d'ailleurs été joué avec une saisissante vérité.

M^{lle} Lasne, quand elle se sera débarrassée de quelques « clichés » d'interprétation qui monotonisent sa manière de chanter, arrivera, croyons-nous, à rendre ce qu'elle chante d'une façon qui plaira peut-être moins au public mais qui répondra mieux à ce

(1) Voir l'Art moderne du 20 novembre 1904.

que doit exiger la fondation J.-S. Bach. Moins de dureté et plus de ferveur eussent convenu à l'air de la *Cantate pour le premier dimanche de l'Épiphanie*. Mais nous aimions assez l'interprétation des *Chants populaires de France* du XVII^e et du XVIII^e siècle, et surtout celle de l'air de la *Farfalla des Fêtes vénitiennes*, qui caractérise si bien le talent de son auteur, le provençal Campra, ce gracieux intermédiaire entre Lulli et Rameau.

Ch. V.

Troisième Concert Delune.

Bien que récemment formé et moins aguerri que ceux des grands concerts symphoniques, l'orchestre de M. Delune a donné mardi dernier une exécution colorée et expressive de l'ouverture de *Léonore* n° III, de la première Symphonie de Schumann et de la *Marche hongroise* et la *Damnation de Faust*, — toutes œuvres connues qui ont été accueillies avec leur succès habituel.

M. Arthur De Greef, revenu d'une tournée glorieuse à l'étranger, a trouvé dans l'interprétation des Concertos en *ré* mineur de Bach et en *ut* mineur de Mozart l'occasion d'un nouveau triomphe, pleinement justifié par sa parfaite compréhension musicale et par son étincelante technique.

Concert de l'« Union de la Presse périodique ».

L'Union de la Presse périodique belge a offert jeudi dernier à ses membres une soirée musicale qui a obtenu un succès complet. L'affluence était si considérable qu'il fallut se livrer à des prodiges d'ingéniosité pour arriver à placer tout le monde : on installa des auditeurs jusque sur l'estrade ! Au premier rang, les membres de la légation de Chine, en costume national, très intéressés par la virtuosité des artistes. Ceux-ci rivalisèrent de talent dans l'interprétation d'un programme varié. On applaudit chaleureusement M^{lle} Desmaisons, dont la jolie voix et la diction nette mirent en valeur quelques pages de Glinka, Chausson et Weckerlin, et qui révéla un réel tempérament dramatique dans le duo de *Cavalleria rusticana* qu'elle chanta avec M. Bracony, un baryton à la voix puissante et timbrée. Grands succès aussi et rappels pour M. Cholet, violoncelliste, qui par la beauté de son, la sûreté et l'aisance du coup d'archet se classe parmi les instrumentistes en vue, pour M. Minet qui se montra excellent musicien dans l'exécution de quelques pièces de Wagner (transcription de L. Brassin, Chopin, Schubert, etc.) enfin pour M. Du Plessy, dont les « Chansons du Chat-Noir » et les « Chansons de la Butte », dites avec une verve ironique, apportèrent à la soirée la note humoristique et joyeuse.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

M^{me} Gay dans « Carmen ».

Ne trouvez-vous pas que l'opinion publique a fait preuve de sévérité envers cette intéressante M^{me} Gay ? A la première représentation, la salle était rétive ; la critique généralement renfrognée. Les efforts de l'artiste espagnole semblaient mériter pourtant un meilleur traitement. Mais voilà ! L'apparition au théâtre de M^{me} Gay avait été trop claironnée. On annonçait des bouleversements d'interprétation ; le bruit avait même transpiré d'une certaine « surprise » : l'exécution au deuxième acte de chansons populaires catalanes, se faufilant dans le livret comme de simples « Variations de Proch », sans leçon de chant. Dame ! Vous savez, quand on admet comme artistique l'introduction de *Vers l'Avenir*, en français et en flamand, au plein milieu d'une œuvre moyen-âgeuse (cette œuvre eût-elle la minime importance du *Jongleur de Notre-Dame*), on peut aussi bien tolérer des chansons espagnoles dans un opéra-comique espagnol. Disons tout de suite que les inquiétudes furent sans fondement, et que l'on nous a donné une *Carmen* pure et simple.

La simplicité spontanée est peut-être le plus grand mérite de

M^{me} Gay. Si l'on songe qu'elle fut débutante, il faut reconnaître que sa composition des deux premiers actes a été remarquable. que de Carmen avons-nous vu défiler, toutes préoccupées de paraître très enjouées, très vulgaires, très volages, et qui ne parvenaient pas à dominer l'artificialité de leurs studieuses préparations ! Voici, au moins, une Carmen qui sent juste, que son rôle chausse bien, — au moins dans les passages d'expression modérée, de nuances. L'ampleur tragique ne convient pas à la jeune artiste ; mais faut-il pour cela condamner toute sa composition ?

Je crois qu'une grande partie de notre public, qui au concert est intelligent et favorable à la nouveauté, reste un peu globe de pendule au théâtre. Il lui faut des Carmen « conformes ». La tradition prend une importance formidable dans des rôles aussi fréquents. J'ai entendu discuter l'accueil que faisait M^{me} Gay à Don José entrant chez Pastia, — accueil amoureux, franc, bonne fille, — parce que nos précédentes Carmen affectaient à cet instant une allure mijaurée de pensionnaire qui boude son cousin. Eh bien ! celles-ci avaient tort, et celle-là est dans le vrai.

De même pour beaucoup d'autres détails. N'est-elle pas charmante, la Carmen amoureuse qui écoute avec tant de justesse la romance de José : *La fleur que tu m'avais donnée...* ? Et combien est joliment comprise l'impulsivité totalement instinctive de la Bohémienne, toute à son amour du moment, et pour laquelle un galant abandonné devient simplement un ennuyeux bonhomme ne valant même plus qu'on l'évite ou le déteste !

La voix : du timbre sans accent. Mais un timbre de vrai contralto ; M^{lle} Friche possédait un timbre pareil, au moment où elle obtenait son prix au Conservatoire ; depuis sa voix a monté, a pris corps. Si M^{me} Gay bénéficie du même progrès, le théâtre lui réserve de vrais succès. Mais sa voix présente l'air si mal en dehors du concert.

H. L.

THÉÂTRE MOLIERE

La Massière., comédie de M. JULES LEMAITRE.

Le succès de la dernière comédie de M. Jules Lemaitre prouve une fois de plus que, pour réussir au théâtre, il suffit de mettre simplement une tranche d'humanité sur la scène. M. Jules Lemaitre n'est pas un écrivain de tout premier ordre. Pourtant, sa *Massière* prend et émeut comme un chef-d'œuvre. C'est que le personnage de Marèze est une étude forte et poignante de l'homme — et de l'homme par excellence, l'artiste — au moment où va sonner la vieillesse.

Peintre de talent, marié à une femme perspicace et jalouse, père d'un grand fils qui peint aussi, Marèze consacre une partie de son temps à un atelier de jeunes filles. Son âge déclinant se réchauffe au contact d'une fraîche fleur de jeunesse ou, comme il dit, d'un rayon de soleil d'automne : c'est Juliette, la massière, l'économe de l'atelier. L'aime-t-il ? Les scènes de jalousie de sa femme ne parviennent pas à l'en faire convenir. Il faut, pour que la révélation terrible ait lieu en lui-même, que son fils et Juliette manifestent l'intention de s'épouser. Alors, l'amoureux jaillit du vieillard. Il met son fils à la porte. Il est malheureux à mourir. La scène est fort belle, toute vibrante de passion naïve et sincère, pleine de cris profonds ou le vieil artiste revendique le droit de se sentir encore un homme. Peu à peu, cependant, il s'apaise. Comme il est honnête, il comprend bien que son rêve est impossible : la massière deviendra sa fille.

Le Molière qui n'a pas, qui ne peut pas avoir une troupe homogène, possède du moins un quatuor remarquable. M^{mes} Delmar et Déperney, MM. Normand et Bourny ont joué la pièce de M. Lemaitre avec un talent, une émotion, un sens de la mesure que l'on ne saurait assez louer. On les a acclamés et rappelés après chaque acte. Leur compréhension intelligente n'a pas contribué à assurer à la *Massière*, œuvre charmante d'un écrivain lucide et sentimental, l'un des plus francs et des plus mérités succès dont le théâtre Molière puisse s'enorgueillir.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

A la Société Nationale, le 4 février, furent entendues cinq œuvres nouvelles d'un intérêt fort inégal. Le Trio de M. Albert Roussel, par quoi débutait la séance et que vous entendrez la semaine prochaine à la *Libre Esthétique*, confirma l'excellente impression produite par les autres compositions de l'auteur. Il est sérieusement conçu et réalisé de façon souvent intéressante. J'ai cru voir que l'influence de M. d'Indy y était plus sensible que dans les pièces symphoniques de M. Roussel, mais c'est certainement, — étant donné l'aspect si naturel, l'allure si franche de ce trio, — un parallélisme de pensée plutôt que l'asservissement à un style qui motive les quelques analogies qu'on peut constater. Quatre mélodies de M. Dulaurens, élégamment anodines, précédèrent une Sonate pour piano et violon de M^{lle} Germaine Corbin, — œuvre facile, sans trop de prétentions, pas trop ennuyeuse, — et un très honorable *Chant élysien*, pour violoncelle et piano, de M. Florent Schmitt. Une œuvre nouvelle pour piano de M. Guy Ropartz, *Ouverture, Variations et Final*, d'une grave tenue et d'une atmosphère toute « franckiste », terminait le concert. M^{lle} Blanche Selva l'exécuta avec maîtrise.

Le 18 février, on entendit d'abord un Quintette pour hautbois et cordes de M. L. Lacroix. J'aime infiniment le hautbois dans la musique de chambre, et il me paraît que les compositeurs l'emploient trop rarement. Aussi une œuvre nouvelle où figure cet instrument doit-elle être, en principe, la bienvenue. Il y a quelques fort bonnes choses, d'ailleurs, dans celle qui nous occupe. La sonorité en est excellente; le premier mouvement offre, après un *lento* de belle venue, un *allegro* développé avec une robustesse un peu dense parfois, mais jamais sèche. Le *Très lent* qui suit traîne et paraît interminable, et, en écoutant le final, j'ai eu l'impression que j'entendais de la musique scénique écrite tantôt pour un drame et tantôt pour une pantomime. Certes, c'est là une critique bien vague; mais l'œuvre n'étant pas publiée, il est impossible de motiver ni de contrôler l'impression produite par une audition unique.

Puis ce furent deux nouvelles pièces de piano de M. Déodat de Séverac, *Coin de cimetière au printemps*, page extrêmement simple et profondément émouvante, et *A cheval dans la prairie*, qui exprime à miracle des sensations de liberté, de randonnées, d'espace, et qui fut bissée. On constate avec joie comme en ces œuvres récentes le talent de M. de Séverac se montre affiné et mûri, et combien le compositeur est doué de cette simplicité d'expression qui est la suprême force. Après le beau *Chant de la Terre*, la suite *En Languedoc*, dont ces deux pièces font partie, achèvera de classer son auteur au nombre de ceux sur qui l'on peut le plus sûrement compter.

Dans ses derniers morceaux de piano, M. Debussy continue les recherches très spéciales par où sa musique de clavier se distingue et qui tendent à extraire de l'ingrat instrument la plus grande variété de couleurs possible. *Masques* rappelle *Islamey* de M. Balakirew, mais une toute minuscule *Islamey*: j'y trouve la même idée d'un tumulte grouillant (mais moins ensoleillé) évoqué par un thème analogue, surtout rythmique, présenté sous cent aspects divers (mais moins variés), et un même alanguissement, plus mélodique, vers le milieu, avec, en plus, une coupe assez semblable. *L'Isle joyeuse*, est une page de vivace fantaisie et d'invention charmante, de sonorité quasi orchestrale, une des meilleures que l'auteur ait écrites pour le piano. C'est M. Vinès qui, avec un art merveilleux, exécuta, après celles de M. de Séverac, les pièces de M. Debussy.

Dans ses *Heures d'été*, M. Albert Groz semble avoir risqué une tentative scabreuse autant qu'intéressante: celle d'associer à un texte chanté non plus un simple accompagnement, mais bien des préludes et des commentaires de quelque étendue, confiés au piano. C'est là un compromis, qui semble heureux, entre le mélodrame récité avec accompagnement de piano (voir les *Ballades* op. 122 de Schumann, la *Sénora* et le *Moine triste* de Liszt, l'*Enoch Arden* de M. Richard Strauss) et le *Lied*. La musique de M. Groz a d'assez sensibles qualités. On la voudrait parfois

plus somptueuse, plus enveloppante, plus adéquate aux poésies de Samain auxquelles elle est associée, moins morcelée aussi. Encore est-elle agréable et intéressante. M. Jean Périer et un pianiste dont le nom n'était point au programme l'interpréteront d'excellente façon. Un *adagio* pour quatuor d'archets, de M. Saint-Réquier, de bonne venue, et les jolies mélodies, déjà connues, que M. Maurice Ravel écrivit sur des épigrammes de Clément Marot complétaient le programme.

M.-D. CALVOCORESSI

P.-S. — A signaler, au dernier Concert Cortot, une excellente exécution de la curieuse *Rapsodie Moderne* de M. Victor Vreuls.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg une des jolies *Serres d'azalées* de M^{lle} M.-A. Marcotte dont le Musée de Bruxelles possède depuis peu un spécimen.

La sixième Exposition internationale des Beaux-Arts organisée par la ville de Venise s'ouvrira le 22 avril et sera clôturée le 31 octobre. Elle promet d'offrir un intérêt exceptionnel en raison du plan nouveau adopté par les organisateurs. Les œuvres étrangères seront groupées d'après la nationalité des exposants et placées par des commissions spéciales ainsi composées: Allemagne, MM. H. Hahn, L. Herterich, E. Seidl; Angleterre, MM. W. Crane, A. East, G. Frampton; France, MM. A. Besnard, A. Charpentier, G. Soulier; Hongrie, MM. B. Karlovsky, J. de Radisics, M. Szmrecsanvi; Suède, M. F. Boberg. Il y aura, en outre, des salles internationales dont l'organisation est confiée à MM. G. Melchers, C. Meunier, Ph. Zilcken et I. Zuloaga. Enfin, les artistes italiens seront classés par régions: l'Emilie, la Lombardie, Naples et la Sicile, le Piémont, Rome, la Toscane et la Vénétie auront chacun leur commission spéciale.

Certaines salles seront disposées de façon que leur décoration, leur ameublement et les œuvres qui y figureront constituent un ensemble harmonique.

Les billets d'aller et retour à prix réduits délivrés à la frontière italienne donneront le droit de visiter gratuitement l'exposition pendant toute la durée de leur validité.

L'Exposition vient d'être annoncée par une élégante affiche illustrée due à M. Ettore Tito, et que les amateurs peuvent obtenir à titre gracieux en adressant au secrétariat le montant du port, c'est-à-dire un timbre-poste de 25 centimes.

La première des quatre auditions de musique nouvelle organisées par la *Libre Esthétique* concurremment avec son Salon de peinture aura lieu jeudi prochain, 2 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{me} A. Béon, de M^{lles} M. Chabry et N. De Vos, de MM. M. Crickboom et E. Prenez, qui exécuteront en première audition des œuvres instrumentales de MM. A. Roussel et Guy Ropartz; des œuvres vocales de MM. H. Duparc et G. Fauré, et deux des *Heures claires* d'Émile Verhaeren mises en musique par L. de Serres. Prix d'entrée: 3 francs. Abonnements: 10 francs.

Concerts de la semaine:

Mercredi 1^{er} mars, à 4 h. 1/2, séance Engel-Bathori: *Georges Hue*, avec le concours de l'auteur (Salle Gaveau).

Jeudi 2, à 2 h. 1/2, première audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* (Musée Moderne).

Samedi 4, à 2 h. 1/2, répétition générale du quatrième concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach avec le concours de M^{me} Faliéro-Daleroze (Alhambra). — A 8 h. 1/2, séance de sonates par MM. E. Bosquet et E. Chaumont (Salle Erard).

Le Cercle Piano et Archets donnera mercredi prochain, à 8 heures, au Conservatoire de Liège, sa quatrième séance de musique de chambre (C. Franck, Ariosti et Dvorak).

CONCERTS CRICKBOOM. — Mercredi 8 mars, à 8 h. 1/2 du soir, Salle de la Grande-Harmonie, troisième Concert d'abonnement avec le concours de la célèbre cantatrice M^{me} Lily Lang et de M. Mathieu Crickboom, violoniste.

CONCERTS POPULAIRES. — Les soli de l'oratorio de Elgar, le *Songe de Gérontius* (4^e concert, 25-26 mars,) seront chantés par M^{me} Laffitte, MM. Laffitte et Bourbon, du théâtre royal de la Monnaie; petit ensemble vocal : M^{mes} Tourjane, Colbraht, Carlhant, Cortez, Udellé, MM. Disy, Lubet, François, Crabbé. Chœurs du théâtre.

A l'Exposition de Liège on travaille activement au palais des Beaux-Arts et aux annexes qui doivent être ajoutées pour satisfaire aux demandes des pays étrangers. Il est certain que tout sera achevé en temps opportun. Les artistes belges viennent de recevoir les indications relatives à la date d'envoi de leurs œuvres, ainsi que la formule à remplir pour la rédaction du catalogue.

La première représentation de *l'Etranger* a eu lieu à l'Opéra de Nice le 14 février et a remporté un très grand succès, unanimement constaté par la presse. M. Vincent d'Indy, qui conduisait l'orchestre, a été rappelé deux fois à l'issue du spectacle. Les rôles principaux ont été interprétés d'une façon remarquable par M^{me} Charlotte Wvns qui fut, dit un de nos confrères, « la passion révélée et la tendresse mêmes », et par M. Layolle, qui eut dans

le rôle de l'Etranger des accents poignants. L'un et l'autre ont été l'objet d'un succès enthousiaste. La deuxième représentation a fait, comme la première, salle comble. La troisième sera donnée ce soir.

Après avoir créé à Nice *l'Etranger* et *Salammbô*, M^{me} Wvns chantera probablement à Monte-Carlo l'œuvre inédite de Mascagni, *Amica*, qui passera dans un mois.

Le théâtre de Cologne annonce pour le mois de juin prochain huit grandes représentations des *Maîtres chanteurs*, de *Tristan et Isolde* et des *Noces de Figaro*, sous la direction de MM. Hans Richter, Félix Weingartner, Fritz Steinbach et Fischer.

Les nouveautés représentées à l'Opéra de Berlin sont cette année, outre *Roland de Berlin*, drame lyrique de M. Leoncavallo, dont la première a eu lieu dernièrement, *Rubenzahl*, opéra en quatre actes de M. Hans Sommer, le *Mariage forcé*, opéra comique en trois actes de M. Humperdinck, et la *Fête de Solhang*, drame musical en trois actes de M. W. Steinhammer.

Le théâtre de Covent-Garden, de Londres, donnera cette année deux exécutions de *l'Anneau du Niebelung* sous la direction de Hans Richter; le premier cycle aura lieu les 1^{er}, 2, 4 et 6 mai; le second les 10, 12, 13 et 15 mai, avec le concours de M^{mes} Moreno, Wittich, Reinl, Knüpfer-Egli, Kirkby-Lunn, de MM. Burrian, Ernst Kraus, Van Rooy, Reiss et Whitehill. *L'Or du Rhin* commencera à 8 h. 1/2; la *Walkyrie* et *Sigfried* à 5 heures, et le *Crépuscule des Dieux* à 4 h. 1/2.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

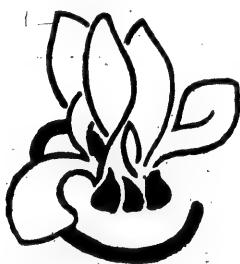
LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



Salon de la Libre Esthétique.

AUDITIONS DE MUSIQUE NOUVELLE

les jeudis 2, 9, 16 et 23 mars 1905, à 2 h. 1/2,

AVEC LE CONCOURS DE

M^{me} **Georges Marty**, des Concerts du Conservatoire de Paris,
M^{me} **D. Demest** et M^{lle} **Marguerite Chabry**, cantatrices;
M. **Georges Surlemont**, baryton;
M^{lles} **Blanche Selva**, professeur à la « Schola Cantorum »,
Marthe De Vos, **Evelyn Suart**, des Concerts populaires de Londres,
et M. **Emile Bosquet**, pianistes;
M^{me} **Alexandre Béon**, organiste;
MM. **M. Crickboom**, **E. Chaumont** et **L. Angeloty**, violonistes,
Henri Merck et **Emile Prenez**, violoncellistes,
et du **QUATUOR ZIMMER**.

PREMIER CONCERT

Jeudi 2 mars 1905, à 2 h. 1/2 précises.

PROGRAMME

1. **Sonate** pour violoncelle et piano (1904) J. GUY ROPARTZ.
I. *Allegro moderato*. — II. *Quasi lento*. — III. *Allegro*.
(Première audition).
M^{lle} **Marthe De Vos** et M. **E. Prenez**.
2. **Les Heures claires** (ÉMILE VERHAEREN). Poèmes pour chant et orchestre. (Réduction pour piano par l'auteur.) LOUIS DE SERRES.
I. *Oh! la splendeur de notre joie*.... — III. *Le ciel en nuit s'est déplié*....
M^{lle} **Marguerite Chabry**.
3. **Deux pièces** pour orgue sans pédales. J. GUY ROPARTZ.
I. *Andante con moto*. — II. *Poco lento*.
(Première audition).
M^{me} **Alexandre Béon**.
4. a. **Élégie**. Traduction d'une poésie de Thomas Moore sur la mort de Robert Emmet HENRI DUPARC.
(Première audition).
b. **Tantum Ergo** pour chant et orgue. GABRIEL FAURÉ.
(Première audition).
M^{lle} **Marguerite Chabry** et M^{me} **A. Béon**.
5. **Trio** pour piano, violon et violoncelle (op. 2) ALBERT ROUSSEL.
I. *Modéré, sans lenteur*. — II. *Lento*. — III. *Très lent. Vif et gaîment*.
(Première audition).
M^{lle} **Marthe De Vos**, MM. **M. Crickboom** et **E. Prenez**.

PIANO ERARD — HARMONIUM MUSTEL

PRIX D'ENTRÉE : 3 FRANCS — ABONNEMENT AUX QUATRE CONCERTS : 10 FRANCS

Mars



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Réimpressions. *Restif de la Bretonne*. Gérard de Nerval (ANDRÉ FONTAINAS). — Mily Balakirew. *Dir. mélodies nouvelles* (M. D. CALVOCRESSI). — A la Libre Esthétique. *Premier Concert* (H. L.). — Apollo. *Histoire générale des Arts plastiques* (M. H.). — L'Art à Paris. Gaston Prunier (GUSTAVE GEFFROY). — La Vie artistique à Anvers. *Nouveaux Concerts*. Exposition Leys-De Braecheleer (R.). — L'Enseignement de la Sculpture par le prince Troubetzkoy. — Exposition d'Art ancien bruxellois. — Les « Nouveaux Concerts » de Verviers (J. S.). — Nécrologie. — Petite Chronique.

REIMPRESSIONS

Restif de la Bretonne. — Gérard de Nerval.

Des romanciers français du XVIII^e siècle il n'en est pas de plus universellement décrié que Restif de la Bretonne. Sa réputation est déplorable. On chercherait en vain ailleurs son égal en infamie devant la renommée, si l'on ne se souvenait à temps du magnifique Pierre Arétin ou du vieux Pétrone, bon à en tirer des romans d'aventures édifiants, larmoyants et tristement polonais.

Restif de la Bretonne est scandaleux. Il le fut dans ses mœurs lorsqu'il vivait, il l'est resté dans ses livres.

Peut-être, à un point de vue particulier, ne serions-nous pas éloignés d'adopter à son sujet cette appréciation austère, mais nous la ferions porter moins sur la *matière* de ses ouvrages, la *licence* de ses descriptions, que sur le fatras de leur composition, la lourde incertitude de son style. En cela, nous nous montrerions d'ailleurs d'une injustice excessive. Le choix de « ses plus belles pages » que vient de publier le *Mercur de France* en témoignerait à suffisance.

Restif ne vivait que pour les femmes et par les femmes. Selon les circonstances et les rencontres il fut réservé, timide, délicat, chastement tendre ou voluptueusement cynique ; il se laissait emporter au passage des sensations, et à chaque fois qu'il a failli, il se juge comme il jugerait un autre, il est pour lui-même implacable. C'est ce qui fait surtout le prix de son œuvre.

Son âme s'est conservée intacte, impénétrable au milieu des aventures. Les femmes de toute condition, il les adore indistinctement, ce sont déités à ses yeux follement épris, des protectrices dont il implore la bienveillance, l'accueil ; tout ce qu'elles font est bien, tout ce qu'elles sont le transporte et le ravit d'extase et de désirs. Il se consume, et il se livre. Point de détours, point de défiance. On le berne, il le sait, et en jouit ; il prend contre lui-même la défense de l'indifférente, de la trompeuse. Un sourire, un mot, un geste du doigt, un remuement sous les plis de la robe d'une bottine frémissante tout cela le confond, l'enthousiasme et l'enchaîne. Elle a raison, elle est jolie, que ne peut-elle donc sur moi, sur les mouvements de mon cœur ? C'est là en amour sa philosophie, et l'amour seul a rempli son existence.

Que l'ouvrage qui forme en réalité les mémoires de Restif, *Monsieur Nicolas, ou le cœur humain dévoilé*, se compose de seize volumes in-12, que ses autres œuvres (parmi celles dont les titres ne sont pas oubliés) : le *Paysan et la Paysanne pervertis* n'en comptent pas moins de huit dans l'édition refondue du vivant de l'auteur, que les *Contemporaines, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* en comptent quarante-deux, que nous importe maintenant puisque nous pouvons recourir au choix avisé du *Mercur*, et y trouver les *Souvenirs d'enfance* souriants et ingénus, *Jeannette Rousseau, Madame Parangon*, qui fut la grande passion adolescente, hardie et secrète de la vie de Restif, *Mademoiselle Guéant* la comédienne, *l'Histoire de Zéphire*, la petite et si tendre prostituée, la *Jolie mercière*, etc. Tout au plus y aurions-nous aimé de voir figurer l'épisode touchant et doux de *Louise et Thérèse* que nous lûmes, je ne sais où, ailleurs, et nous inspirèrent voici longtemps déjà du respect et de la curiosité pour l'œuvre décriée de Restif de la Bretonne.

* *

Dans les *Confidences de Nicolas*, Gérard de Nerval a raconté à sa manière délicieuse la vie de Restif; il y a joint l'analyse d'un de ses volumes où est narré l'étrange et troublant épisode de *Sara*, l'aventure décevante de la quarante-cinquième année! — C'est, de toute évidence, celle dont le récit devait plaire le plus au mélancolique et délicat Gérard. Peu d'hommes ont différé plus que ces deux-là. Le cynisme de l'un qui fut un réaliste précurseur, appuyé et sincère, la curiosité avisée de l'autre, avec tout ce qu'elle contient de rêve prime-sautier, de lyrisme caché, de timidité et de tendresse ingénue étaient mal faites pour se joindre. Cependant Gérard, si fin, comprenait l'âme souvent meurtrie de Restif, mais, en l'analysant, il ne manquait pas, inconsciemment, de la transformer quelque peu et de l'entrevoir aux lumières de son propre esprit.

Cette mésaventure advint au reste diverses fois au charmant conteur. Dans un de ses livres, *Loreley*, je crois, il raconte, ayant assisté à Weimar lors des fêtes de Goethe, à une représentation de *Tannhäuser* ou de *Lohengrin*, le sujet du drame avec un enthousiasme si débordant qu'on ne s'arrête pas tout d'abord à l'inexactitude étonnante de son compte-rendu. On se demande ensuite si Gérard de Nerval ignorait l'allemand, bien qu'il ait, judicieusement, le premier sans doute des Français et même avant Baudelaire, noté l'importance capitale du poème dans l'œuvre de Wagner. Pourtant il a traduit *Faust* avec une sagacité rare, une subtilité très savante et très consciencieuse; il collaborait avec H. Heine dans l'interprétation française de ses *Lieder*. Ce fut simplement le caractère de son inspiration; la rêverie partout se mêlait dans son esprit aux

réalités observées, elle les pénétrait, les transfigurait en leur imposant une marque originale et précieuse, car elle forme le charme de l'œuvre même de Gérard.

On sait comme il aima la douce terre du Valois. De Château-Thierry à Compiègne, que d'aimables excursions il fit à pied à travers les tendres bois! Il les a racontées, elles forment une des plus agréables parties de ses écrits si peu nombreux qu'ils tiennent presque en entier dans le choix que le *Mercur* en vient de publier. C'est là que se levaient les souvenirs gracieux de son enfance aventureuse et timide à la fois; il reconnaissait les étangs et les ruisseaux entre leurs aulnes frissonnants, les vieilles pierres des châteaux historiques, les chaumières des villageois : là il avait vu jadis la fille de ses hôtes dont sa mémoire amoureuse lui retraçait le visage et réveillait en son cœur les échos capricieux de sa voix bien timbrée. Elle chantait les chansons d'autrefois, il les rappelle et les redit. Ils couraient alors par les sentes familières et sous les doux ombrages. Elle était bien belle, elle était jeune. Ah! les caresses d'alors, les baisers innocents, qui les lui rendra?...

D'autres fois, Gérard s'en va, au hasard de ses pas, chercher des sensations neuves. Ainsi il parcourt l'Allemagne, il séjourne à Vienne, Constantinople et l'Orient l'attirent. Toutes ses impressions, spontanées, vivaces, il les note au passage; de délicieux visages de femmes jeunes, souriantes, voluptueuses ou réservées, s'illuminaient de page en page; elles naissent à son vouloir, l'accueillent avec tendresse, bercent un instant sa solitude discrète et désolée, puis elles disparaissent, ne sachant pas qu'elles vivront à jamais au fond d'une mémoire meurtrie et extasiée et désoleront d'un espoir sans cesse renaissant et toujours déçu, le désert d'autant plus morne que leur présence l'avait avivé et fleuri, et qu'à présent elles n'y sont plus...

Une fut même cruelle. Elle s'est jouée du confiant amoureux. Il souffre comme il l'aime. Elle semble lui revenir, c'est peut-être un vain mirage. Il ne sait pas, il va; est-ce le rêve, est-ce la vie? Oh! les dernières pages angoissées qu'écrivit Gérard de Nerval; ce double cauchemar, cette ivresse encore déçue, ce renouveau de bon espoir, la présence aimée, puis plus rien, la chute fatale dans la mélancolie, le renoncement, le néant... Le matin affreux, où il fut trouvé pendu, lui que tous aimaient parmi les hommes, ses confrères, les poètes et ses amis, hélas! pendu dans la rue obscure de la Vieille Lanterne.

Il écrivit peu de vers, bien qu'il fut un admirable ouvrier en vers, et un inspiré. *Les Cydalises* sont une odelette charmante, une chanson exquise; les *Chimères* d'admirables et profonds sonnets un peu hermétiques qui faisaient déjà présager Mallarmé.

ANDRÉ FONTAINAS

MILY BALAKIREW

Dix mélodies nouvelles.

Un recueil d'admirables mélodies vient de paraître. L'auteur en est le maître russe Mily Balakirew. Le compositeur de *Thamar* et d'*Ismaley* n'a, depuis longtemps déjà, publié que peu d'œuvres nouvelles. Aussi devons-nous être deux fois heureux qu'il soit sorti d'un silence trop long au gré de tous ceux qui connaissent et savent admirer ce qu'il avait produit jusqu'ici.

M. Balakirew, au début de sa longue carrière, avait composé vingt mélodies. Il y a huit ans environ, il en a publié dix nouvelles et en voici dix qu'il nous offre aujourd'hui. Son œuvre vocal, important au seul point de vue matériel, contient des beautés de tout premier ordre, et les lieder qu'il a écrits, très différents de ceux de Moussorgsky et de Borodine, peuvent être classés au nombre des plus beaux, non seulement de l'école russe, mais de toute la musique moderne. La voix y est magistralement traitée, et le compositeur montre une connaissance approfondie des timbres, des registres qu'elle est apte à fournir. Quant à la musique même, elle offre un caractère tout spécial de sobriété et de force. L'originalité de Balakirew est subtile; le maître dédaigne l'accumulation de minutieuses recherches d'ingénieux détails. Il n'emploie que des moyens d'une simplicité extrême, dont aucun, isolément examiné, n'offre quoi que ce soit d'insolite, mais dont l'ensemble a une singulière puissance. Il semble que, comme Borodine, Balakirew ait hérité d'une parcelle de l'âme ingénue de Schubert. En tous cas, il n'est point indigne de la comparaison. On sent que ses mélodies ont jailli d'inspiration. Avec des harmonies robustes, des dessins dont les lignes franches et pures s'associent en une limpide unité, il sait réaliser toute l'intensité d'expression que puisse comporter un lied. Il trouve des raccourcis dont la justesse et la profondeur surprennent. Jamais avec aussi peu de notes, on ne fit surgir de plus vives images, de plus complètes émotions.

Ce qui stupéfie aussi à la lecture de ce recueil, c'est la variété des pièces qui le composent. On a presque peine à croire que ces pages d'inspiration si diverse et de venue si également belle aient été conçues par le même compositeur. Je vais essayer de donner une idée, forcément bien insuffisante, de cette variété.

Voici d'abord, placée comme un portique, une page digne de former une magnifique préface à tout ce qu'a produit l'âme musicale russe :

« Prends ta liberté, ô chanson russe, annonciatrice, joyeuse messagère, chanson des cités et des campagnes, chanson de misère et de tempête. Nos larmes et notre sang te baptisèrent... Ta naissance ne fut point fortuite : ce sont la neige, l'ouragan, la noire fumée des incendies qui t'ont portée vers nous. Tu naquis aux humides tombeaux, et la tourmente t'a dispersée... »

Ici la ligne vocale semble d'un chant populaire : elle est complétée par un motif agreste et douloureux, soutenu de quelques accords, et c'est tout.

Puis viennent des pages de rêve et de vie héroïque; un blessé agonise sous le soleil brûlant et se remémore les joies de sa demeure (n° 2). Ou bien (n° 3) le poète, ravi à travers l'espace, voit au-dessous de soi les plaines, les vallées et les fleuves de Bohême, Prague, la Sorva, le Danube; des cathédrales rutilantes montent les chants et les prières. Une grandiose fresque musi-

cale, dont nul mot ne saurait rendre la beauté, se déroule en même temps que le texte. C'est encore (n° 4) l'évocation des cendres de Napoléon. « Au moment où l'on ouvrira cette tombe, la nature entière ne frémit-elle pas? Une tempête ne soulèvera-t-elle point les vagues? Le sang ne va-t-il point jaillir? Non; le cercueil est ouvert, et tout autour, le ciel reste bleu, l'eau scintille, la nature est douce. » Et la musique comme le poème a tantôt des accents pénétrants, tantôt des caresses de brise.

Puis viennent des inspirations riantes, des chants d'amour, une berceuse — une des plus belles que je connaisse. Mais il faut surtout citer le n° 7 du recueil. C'est un chef-d'œuvre de fraîcheur et de délicatesse : rien de plus raffiné, de plus simple aussi. En quelques notes est contenue toute la poésie d'une nuit de langueur, d'un paysage intime tout bleu sous la lune et tout parfumé de printemps.

Je regrette que le manque de place m'empêche de parler plus en détail de ces mélodies, où certes le génial artiste qu'est Mily Balakirew a mis du meilleur de son âme. Que celui qui donna l'impulsion à cette merveilleuse école des *Cinq*, honneur de la Russie musicale, celui dont le premier effort date déjà d'un demi-siècle, s'affirme aujourd'hui par une nouvelle production si robuste, si hautement significative, c'est, comme je le disais en commençant, un événement qui doit nous remplir de joie. Je souhaite que bientôt il se renouvelle.

M.-D. CALVOCORESSI

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier Concert.

Il est malaisé d'exprimer une opinion sur le trio d'Albert Roussel. A première audition, il paraît d'une écriture distinguée, mais de sentiment imprécis. Chaque mouvement, malgré une étiquette différente, comprend les mêmes alternatives de vivacité et de langueur qui en obscurcissent la signification particulière. Les oppositions étant imparfaitement gardées, l'intention de l'ensemble échappe.

Toute autre est la Sonate pour violoncelle et piano de J. Guy Ropartz. Il est vrai qu'il ne faut pas comparer l'essai d'un élève avec l'œuvre du maître; mais on peut proposer aux efforts du premier les qualités du second. L'*Allegro moderato* et le *Quasi lento* ont particulièrement séduit par leur grande musicalité, l'abondante substance de leurs idées. Le troisième mouvement vise plutôt le pittoresque; mais il est bien amusant, et traité avec une jolie sûreté de métier. Œuvre vivante, sonore, nettement écrite; M^{lle} Marthe De Vos et M. E. Prenez l'ont interprétée avec soin, encore que l'on ait pu souhaiter moins de timidité dans l'expression générale.

M^{me} Béon a joué avec grand talent deux pièces pour orgue sans pédales du même Guy Ropartz, toutes deux mélodieuses et réservées. Elle-même et Octave Maus ont secondé, en accompagnateurs avertis, M^{lle} Marguerite Chabry qui chanta une *Élégie* de Duparc, un *Tantum ergo* de Fauré, et deux adorables poèmes de Louis de Serres sur des vers de Verhaeren. Quelles délicieuses choses, et combien elles conviennent au timbre nourri et perlé de la cantatrice! Tempérament intéressant, talent sincère : avec de telles qualités il ne faut pas avoir le trac.

Pour finir une humble requête à l'administration des Beaux-Arts : ne pourrait-on, les jours d'auditions, supprimer la sonnerie annonçant qu'il est seize heures aux visiteurs du voisin Musée moderne ? L'accompagnement est imprévu et encombrant.

H. L.

APOLLO

Histoire générale des Arts plastiques, par SALOMON REINACH, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole du Louvre. In-12 de 335 pages, avec plus de 600 reproductions d'œuvres d'art. Paris, Hachette

Cette indication arrivera trop tard ; presque tous nos lecteurs ont déjà l'étonnant petit livre. Mais il peut y avoir parmi eux des distraits, des négligents même ; je rappellerai donc que M. Salomon Reinach vient d'éditer ses vingt-cinq leçons de 1902-1903 à l'Ecole du Louvre, où il a su résumer l'histoire des arts plastiques — oui, toute leur histoire, depuis les sculptures et peintures des cavernes préhistoriques jusqu'aux œuvres des Besnard, Carrière, Rodin, Constantin Meunier, etc.

C'est là le prodige, et que ce ne soit pas un résumé sec, mort : il est vivant, plein de renseignements curieux, de vues, d'hypothèses suggestives. Il procède par grandes lignes — et il est quand même plein de détails, sans parler des précieuses indications bibliographiques qui terminent chaque chapitre.

Commencerai-je de microscopiques, de vétilleuses critiques ? Sans doute, je me demande pourquoi M. Reinach, expliquant l'origine des basiliques chrétiennes, la cherche uniquement (p. 96) dans les basiliques civiles et pas dans la maison romaine ; pourquoi (p. 317) il estime « naturalisme intégral » l'œuvre de Constantin Meunier qui sait voir pourtant la beauté classique dans les gestes de ses modernes athlètes, ou celle de Rodin « plus poète ». A quoi bon m'arrêter à ces détails ? On voudrait peut-être aussi que je reproche à M. Reinach d'avoir qualifié le Palais de justice de Bruxelles « la plus grande accumulation de pierres de taille qui existe en Europe » ; il n'aura probablement pas eu le temps d'aller le voir à quelques kilomètres de distance...

C'est un grand service que nous rend à tous, grands et petits, artistes ou profanes, M. Reinach en donnant ce pendant à *Minerva*, introduction aux classiques grecs et latins, publiée il y a quatorze ans.

M. H.

L'ART A PARIS

Gaston Prunier.

Ces aquarelles, d'aspect rude, de construction solide, ne surprendront pas ceux qui connaissent le pays sauvage, particulier, étrange, qui les a inspirées. M. Gaston Prunier, échappant aux nécessités de la vie de Paris pendant une période de vacances qui n'a pas été pour lui un temps de repos, fut stupéfait, comme l'ont été et le seront beaucoup d'autres voyageurs, lorsqu'il aperçut, du sommet de La Clarté, le village de Ploumanach disséminé parmi les pierres et les flaques d'eau, avec la mer à l'horizon. C'est un lieu singulier, désolé et attirant, qui n'a pas son pareil en Bretagne. A voir ce chaos rouge, cette mer verte et bleue, transparente comme l'eau des pierres précieuses, les maisons qui se confondent avec les pierres, on reste pendant un moment à se demander si ce n'est pas là une illusion de mirage, où si ce désordre harmonisé par la lumière n'est pas fait d'un amas d'aérolithes tombés de quelque planète enfuie.

On s'approche, on parcourt les sentiers, les ruelles, on contourne les amas de cailloux, on suit les grèves de sable fin, on découvre une population d'enfants aux joues rouges comme les roches, aux yeux bleus et verts comme la mer et le ciel, puis une

autre population pétrifiée, qui prend les formes les plus inattendues : un pullulement de pierres qui figurent des animaux, réels et fantastiques, des géants, des nains, des monstres, des Vénus ; on se laisse aller au charme de cette féerie du hasard, et l'on reste quinze jours, un mois, tout son temps de liberté, dans l'humble et prodigieux village où l'on était venu passer deux heures.

C'est, j'imagine, l'aventure qui est arrivée à M. Gaston Prunier, et voici l'histoire de son séjour, qu'il a écrite en ces pages d'un dessin sûr, d'une coloration expressive. Il nous raconte ce qu'il a vu, et le sentiment de mélancolie et d'admiration qui a grandi en lui devant ces spectacles : la belle demi-ellipse d'une entrée de mer, — les passages d'eau entre des blocs cyclopéens, — les architectures de forteresses, — la pluie sur les bruyères roses, le soir, — l'écume rose qui frange les lames vertes, — le velours et le saphir des goémons sur les pierres, — la végétation mouillée des vallons, — le champ de blé qui surgit parmi les blocs, — la brume qui vient avec la marée, — les chaumines rasées au sol, perdues dans les mouvements de terrains, — et de grands ciels, chagrins, réjouis, illuminés de nuages rouges, tendrement bleus par la nuit qui commence, — et les montées et les courses de nuages indiquées d'une précision telle que l'on a la sensation du parcours du vent dans l'espace.

En même temps que ces souvenirs de Ploumanach, voici des images de Paris, des scènes de travail parmi les démolitions de la Cour des Comptes, de Mazas, de la rue du Four, parmi les glaisières de Vanves, où l'on retrouve sans peine chez l'artiste le goût persistant du chaos et des ruines, la recherche des formes sous la lumière terne, la sévérité de l'exécution, la gravité émue devant les choses.

GUSTAVE GEFFROY

La Vie artistique à Anvers.

Nouveaux Concerts.

C'est M. Henri Viotta, directeur du Conservatoire de La Haye qui a dirigé le quatrième concert d'abonnement de la Société des Nouveaux Concerts. On sait le rare mérite, le goût sûr et le grand talent avec lequel M. Viotta a organisé les très belles exécutions wagnériennes de la Wagner-Vereeniging d'Amsterdam.

Au programme, l'ouverture d'*Anacréon*, de Cherubini, dont Wagner disait avec raison qu'elle est « une esquisse poétique de la principale idée du drame envisagée dans ses traits généraux et sous une forme claire et transparente » ; la Cinquième Symphonie de Beethoven, des airs de Hændel et de Glück, chantés avec beaucoup de charme et de style par M^{me} Marie Gay ; l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* de Richard Wagner.

L'interprétation de M. Viotta est sobre, très nette, très claire, sans manquer ni de souffle ni de puissance ; elle a beaucoup plu et a prouvé une fois de plus combien il est intéressant de sortir du petit groupe de Capellmeisters voyageurs et voyageant auxquels semblaient, dans ces dernières années, être réservées exclusivement les invitations de l'étranger. On devait avoir Mottl à ce concert ; on a eu Viotta, et, à la différence de réputation près, on ne s'en est aucunement plaint. Le directeur du Conservatoire de La Haye a été très chaleureusement applaudi.

La Société des Nouveaux Concerts donnera une soirée hors d'abonnement dans les premiers jours du mois d'avril, sous la direction de M. Mortelmans, avec M^{me} Litvinne et M. Pablo de Sarazate. La seconde partie du programme sera consacrée à des fragments de *Siegfried* et du *Crépuscule*. Le concert débutera par une ouverture inédite de M. Gilson, écrite pour la Société.

Exposition Leys-De Braeckelee.

L'Exposition Leys-De Braeckelee aura définitivement lieu du 15 mai au 15 juin. L'Administration communale a mis à la disposition de l'Association l'*Art Contemporain*, pour cette exposi-

tion, les salles du Musée où l'on a pu admirer, il y a trois ans, les tableaux de Van Dyck et où se tiendra cette année-ci l'exposition Jordaens.

Un grand nombre de collectionneurs belges ont déjà promis l'envoi de leurs œuvres au Comité d'Anvers. On y verra notamment les superbes De Braeckeleer de MM. Vauthier, Van den Nest, Braun, colonel Thys, De Vleeschouwer, etc.

A l'étranger, des Leys importants ont été également promis, notamment le fameux tableau *Marie de Bourgogne distribuant des aumônes aux pauvres*, qui n'a jamais été exposé en Belgique parce qu'il fut vendu directement par Leys en Angleterre. Dès à présent, il a été promis au Comité trente à trente-cinq œuvres de chacun des deux maîtres.

R.

L'Enseignement de la Sculpture par le prince Troubetzkoy.

Le prince Troubetzkoy comprend à sa façon l'enseignement de la sculpture, s'il faut en croire M. Victor Thomas, qui a consacré dans *L'Épreuve* une intéressante étude au statuaire russe. Depuis quelques années, Troubetzkoy est professeur de sculpture à l'Académie de Moscou. Il avait longtemps refusé cette place, qu'il jugeait complètement inutile, mais il finit par l'accepter dans l'unique but d'empêcher tout autre professeur de se charger de ce cours. Sa méthode d'enseignement est extrêmement simple : il laisse toute liberté à ses élèves et les abandonne entièrement à leur initiative ; il les voit d'ailleurs à de très rares intervalles et ne les a jamais réprimandés. Comme ils lui demandaient au début quels moulages des anciens maîtres ils devaient copier, ce singulier professeur leur répondit simplement : « Mes amis, il ne faut rien copier du tout ; regardez la nature, écoutez votre âme et suivez vos inspirations !... »

Le résultat ne s'est guère fait attendre : au début de l'année l'Académie comptait trente-sept élèves ; trois mois plus tard elle n'en avait que deux. Ceux qui n'avaient pas « quelque chose là » et qui n'auraient jamais pu se révéler artistes se sont bien vite découragés ; et le bon Troubetzkoy s'en glorifie comme d'une victoire...

Les « Nouveaux Concerts » de Verviers.

Au programme du concert du 15 février étaient inscrites comme œuvres orchestrales la septième symphonie de Beethoven, le dernier entr'acte symphonique de *Messidor* de Bruneau et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*. Magistralement dirigés par Louis Kefer, qui s'affirme de plus en plus chef d'orchestre de premier ordre, nos vaillants et sérieux musiciens verviétois ont donné, de toutes et chacune de ces pages, une interprétation puissante, colorée et correcte que l'auditoire souligna de ses bravos prolongés. L'entr'acte de *Messidor*, tout spécialement, fit grande impression.

Faire exécuter un concerto de Bach (piano, violon et flûte), avec accompagnement de quatuor, sauf dans le merveilleux *Adagio*, était certes une tentative hardie. Toutefois, comme les parties concertantes avait été confiées à MM. Sauvage, Voncken et Gaillard, les meilleurs virtuoses du corps professoral de l'École de musique, doublés de musiciens consommés, la tentative réussit admirablement. Fusion de sentiment, compréhension absolue, affirmation de la personnalité de chacun des instruments concertants là où elle se doit affirmer, telles furent les caractéristiques de cette interprétation à la fois fine, savante et distinguée.

M^{lle} Elisabeth Delhez, dont la réputation est si méritée a réussi ici comme partout ailleurs par le charme de sa diction si claire et de sa voix si pure, que mirent en relief l'air de *Léonore* de Beethoven et trois mélodies de Brahms, de Chabrier et de Bruneau.

J. S.

Exposition d'Art ancien bruxellois.

L'Exposition des Arts anciens bruxellois a passé de sa phase préparatoire à celle de la réalisation immédiate. Elle aura lieu dans les locaux — agrandis pour la circonstance — du Cercle artistique et littéraire, au Waux-Hall, du mois de juillet au mois d'octobre, sous le haut patronage du Roi. Le Prince Albert a accepté la présidence du comité d'honneur composé des ministres et du bourgmestre de Bruxelles.

Le Comité d'organisation se compose de MM. Paul Hymans, président ; Verlant et le baron Lambert, vice-présidents ; Jean De Mot et Systemans, secrétaires ; Edouard Hauman, trésorier ; Barbier, Cardon, Crespin, Joseph Destree, Keym, Khnopff, Lenain, Nabbile, Malfait, Patris, Schleisinger, Ch. Tardieu.

La construction d'une annexe provisoire de 30 mètres sur 15, qui sera élevée d'après les plans de l'architecte Barbier dans le jardin du Cercle, avec entrée vers la rue Ducale, va commencer incessamment. Cette salle sera réservée aux chefs d'œuvres des ateliers bruxellois du xv^e et du xvi^e siècle, tapisseries, sculptures, retables en bois sculpté et polychromé, etc. L'exposition se prolongera dans les locaux du Cercle, sauf les salons bordant le Waux-Hall qui restent réservés aux membres. La salle de concerts, dont la décoration évoquera le xviii^e siècle, sera plus spécialement réservée aux œuvres des xvii^e et xviii^e siècles.

L'Exposition comprendra outre les tapisseries, des spécimens choisis de la faïencerie bruxelloise et des arts anciens.

A côté des grandes salles auxquelles on s'attachera à donner un cachet d'ensemble, des salles plus petites seront consacrées aux objets de vitrines et dans l'une d'elles l'on établira des métiers de haute et basse lisse. En résumé l'Exposition aura pour but de montrer quel intense foyer d'art Bruxelles a été dans le passé. Des démarches sont faites auprès de divers gouvernements étrangers. On s'est adressé aux conservateurs des musées et aux grands collectionneurs. Des concours précieux ont été promis. Il est dès à présent permis d'espérer que l'Exposition réunira une belle sélection de pièces renommées.

NÉCROLOGIE

Après Barrias, mort à Paris le mois dernier à l'âge de 64 ans, l'École française vient de perdre un de ses statuaires les plus réputés. M. Eugène Guillaume, ancien directeur de l'Académie de France, a succombé à Rome peu de jours après avoir pris sa retraite. Il était né en 1822 et avait remporté le grand prix de sculpture en 1845. Parmi ses œuvres principales, citons les monuments de Colbert à Reims, de Claude Bernard à Paris, les bustes de Napoléon I^{er}, de Mgr Darboy, etc. Il présida en 1900 le jury international de sculpture à l'Exposition universelle et se fit unanimement apprécier de ses collègues par sa courtoisie, son impartialité et sa bienveillance.

On nous annonce également la mort à Paris d'un des écrivains les mieux doués et les plus personnels de la nouvelle génération, M. Marcel Schwob, auteur de plusieurs volumes d'une analyse pénétrante, et celle du peintre suédois Gustave-Albert Anderson, qui exposait régulièrement sous le nom de Gustave Albert au Salon du Champ-de-Mars, où ses paysages lumineux et synthétiques, d'une sensibilité de vision particulière, étaient très appréciés.

PETITE CHRONIQUE

Vendredi 3 mars, a eu lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation de *Martille*, l'œuvre nouvelle de M. Albert Dupuis, livret de M. Ed. Cattier. Deux actes colorés, vivants et dramatiques, qui ont été accueillis avec un succès très vif. Le décor est une merveille de perspective, de couleur et de senti-

ment; la distribution des rôles est de premier ordre. Le grand public des premières a réclamé l'auteur par deux fois. Notre prochain numéro contiendra l'analyse de l'œuvre.

Le Roi a fait don à la ville, pour son Musée, de la sculpture qui surmonte la porte de l'ancien Institut Dupuich, rue Ravenstein, acquis par la liste civile et voué à une démolition prochaine.

M. Henri Meunier, chargé de graver les nouveaux timbres-poste belges de 10, 20, 25 et 35 centimes, a terminé son travail. L'émission aura lieu en avril.

L'administration s'est montrée si satisfaite du travail délicat et artistique de M. H. Meunier, qu'une nouvelle commande vient de lui être faite : celle des timbres de 50 centimes et 2 francs. Il avait été question un moment de faire exécuter ces derniers timbres en taille douce; mais, en présence de l'excellent résultat obtenu par la première série, ces timbres d'un nouveau type, où les traits du Roi sont encadrés dans un rectangle, seront exécutés, eux aussi, par le procédé typographique.

A l'occasion de sa cinquantième exposition, le Cercle d'art *Als Ick Kan*, a ouvert hier à Anvers, dans la nouvelle Salle Buyle, un Salon d'œuvres d'art qui sera clôturé le 20 courant.

Le Cercle se compose de MM. G. Jacobs, J. Opsomer, H. Dreye, G. De Smet, M. Melsen, Ph. Swynop, A. Van Beurden, E. Viérin, E. Wiethase, Fr. Proost et René Ernest.

Président, F. Gogo; secrétaires, R. Bosiers et J. Posenaar.

L'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant, s'organise sous les meilleurs auspices. Un comité de dames s'est formé représentant les trois œuvres protectrices de l'enfance qui en bénéficieront. L'ouverture aura lieu, au Musée moderne, le 6 avril et le Salon se fermera le 15 mai. Le projet d'une tombola est dès à présent admis. Les concerts promettent d'être des plus brillants. Des chœurs d'enfants des écoles de la Ville y interpréteront des morceaux de César Franck, Schumann, Mozart, Weber, Humperdinck, Guy Ropartz, Vincent d'Indy, des chants populaires de tous pays et le compositeur Jaques-Dalcroze viendra diriger une audition de ses délicieuses œuvres enfantines. M^{mes} Clotilde Kleeberg-Samuel, Félia Litvinne, Jane Bathori, Louisa Merck, MM. Arthur De Greef, Emile Engel, Henri Merck ont promis leur concours, sans parler des concerts non encore définitivement arrêtés et des conférences avec récitations et chants qui promettent maintes surprises.

Un congrès international pour l'extension et la culture de la langue française se réunira à Liège en septembre prochain. Le comité d'organisation est composé de MM. Berthelot, professeur à l'Université de Bruxelles; Collin, homme de lettres; Crozier, consul de France à Liège; Delaite, conseiller provincial et communal; Discailles, membre de l'Académie de Belgique; Dufourmantelle, secrétaire-général de l'Alliance française; E. Faguet, membre de l'Académie française; E. Gilbert, secrétaire de la *Revue générale*; Houzeau de Lehaie, sénateur; Ch. Van Lerberghe, homme de lettres; Maurice Maeterlinck, homme de lettres; Octave Maus, président de l'Association des Écrivains belges; Ch. Michel, professeur à l'Université de Liège; Albert Mockel, homme de lettres; Van Montagu, secrétaire général de l'Association flamande pour la vulgarisation de la Langue française; Mullendorff, membre de la Chambre des représentants; de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles; Saroléa, professeur à l'Université d'Edimbourg; Tilkin, président de la Fédération wallonne; Emile Verhaeren, homme de lettres, et M. Wilmotte, membre de l'Académie de Belgique.

Le gouvernement a institué une commission de patronage de dix-huit membres comprenant diverses hautes personnalités de Belgique, de France, de Suisse et du Canada.

Le concours de M^{me} Georges Marty, des concerts du Conservatoire de Paris, de M^{lle} Blanche Selva, professeur à la *Schola Cantorum*, de MM. E. Chaumont et H. Merck donnera un attrait particulier au deuxième concert de la *Libre Esthétique*, fixé à jeudi prochain, 9 mars, à 2 h. 1/2 précises. Le programme se

composera de pièces vocales inédites de Balakirew, spécialement traduites, de mélodies de Ch. Bordes, P. Coindreau, D. de Séverac et G. Marty; d'œuvres instrumentales de Vincent d'Indy, R. de Castéra et I. Albéniz. Prix d'entrée : 3 francs.

Concerts de la semaine :

Dimanche 5, à 2 heures, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach, avec le concours de M^{me} Faliero-Dalcroze (Alhambra).

Mercredi 8, à 8 h. 1/2, troisième concert Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 9, à 2 h. 1/2, deuxième concert de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{me} Georges Marty, de M^{lle} Blanche Selva, de MM. E. Chaumont et H. Merck (Musée Moderne). — A 8 h. 1/2, concert de M^{lle} M. Boucherit et de M. J. Boucherit (Grande-Harmonie).

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, deuxième séance de Sonates par M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty (Salle Erard). — A la même heure, séance de chant de M^{lle} Elisabeth Delhez (Salle Ravenstein).

Samedi 11, à 8 h. 1/2, audition de chansons anciennes par M^{lle} Michaux (Salle Erard).

Le pianiste Mark Hambourg annonce un récital au théâtre de l'Alhambra pour le dimanche 12 mars à 2 h. 1/2.

Les compositeurs de musique désireux de participer au concours ouvert par la ville de Spa à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, recevront les renseignements complets en s'adressant au secrétaire communal de la ville de Spa. Rappelons que ce concours, ouvert à tous les musiciens belges, a pour objet la composition d'une œuvre lyrique mettant en scène un fait de notre histoire nationale. Des prix importants, 2.000, 1.000 et 500 francs, seront alloués aux œuvres les plus méritoires. Celle qui emportera la première distinction sera exécutée dans le courant de l'été aux frais de la ville de Spa avec le concours d'artistes de tout premier ordre.

La décision du jury sera proclamée au plus tard le 25 juin 1905.

Trouvé dans un quotidien bruxellois cette phrase curieuse, échappée à la plume d'un de nos confrères sous le coup de l'émotion : « Le silence de la tombe qui inspira au grand artiste un de ses plus nobles et de ses plus impressionnants chefs-d'œuvre avait posé sa main sur l'épaule de Julien Dillens et le froid de ce contact lui avait glacé le cœur ! »

M^{lle} Blanche Selva a inauguré à la *Schola Cantorum* de Paris la série des six séances qu'elle consacre cette année à J. Kuhnau, F. Couperin, J.-Ph. Rameau, J.-S. Bach et D. Scarlatti.

M. Louis Laloy, qu'on applaudit comme conférencier au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, vient de soutenir avec un très grand succès à la Sorbonne ses deux thèses pour le doctorat ès-lettres : *Aristoxène de Tarente* et *La Musique dans l'Antiquité*. La Faculté lui a décerné le titre de docteur avec la plus haute mention dont elle pût disposer.

Miss Mary Cassatt vient d'être décorée de la Légion d'honneur. Parmi les nouveaux chevaliers, citons aussi notre collaborateur Camille Maclair.

Un syndicat de joueurs d'orgue de Barbarie vient, paraît-il, de se constituer à Philadelphie. N'allez pas croire que cette association ait uniquement pour but la défense des intérêts de la corporation. Ses desseins sont plus hauts. Un article des statuts dit que « les joueurs d'orgue sont appelés à exercer une influence sur le goût artistique et musical de la grande masse, à condition qu'ils ne jouent que de la bonne musique. »

A cet effet, le Syndicat a cru bon de nommer un censeur, « musicien italien distingué », qui a pour mission de dresser un répertoire des œuvres que les tourneurs de manivelle seront autorisés à « exécuter » en plein air. Plus de scies populaires, de *Dasy*, *Dasy*, *Tararaboum* et autres cake-walks : rien que de la musique classique.

Il ne faudrait pas s'étonner que prochainement, au lieu d'en-

tendre, comme disait « Poor Lelian », des orgues « moudre des gigues dans le soir », on entendit bruir dans les rues de Philadelphie *Tristan et Isolde* ou bien les *Barbares*, opéra tout désigné — par son titre seulement — pour les orgues de Barbarie.

On annonce d'Eisenach que la Société Jean-Sébastien Bach vient d'acheter, pour y fonder un musée de souvenirs, la maison natale du grand musicien.

On avait craint que la maison mortuaire de Haydn, à Vienne, ne vint à disparaître; il n'en sera rien heureusement, car le conseil municipal a décidé qu'elle serait achetée par la ville, ainsi que le musée Haydn, installé dans l'ancien appartement du maître et consistant en une chambre, un cabinet et une cuisine. Cette maison fut la propriété d'Haydn depuis le 24 août 1793; il y composa le célèbre *Hymne autrichien*, exécuté pour la première fois au théâtre National, à Vienne, le 12 février 1797, à l'occasion de la fête de François II, empereur d'Allemagne, et qui servit pour les solennités officielles de la création de l'empire d'Autriche dont on a célébré le centenaire le 11 août dernier. Haydn y écrivit aussi, entre autres ouvrages, la *Création* (1798) et les *Saisons* (1801). C'est là, au n° 17, de la rue qui porte actuellement son nom, que le grand musicien mourut le 31 mai 1809.

A une vente d'estampes du XVIII^e siècle qui a eu lieu dernièrement à Munich, un *Portrait de Marie-Antoinette*, gravé en couleurs par F. Janinet, est monté jusqu'à 3,150 marcs. D'autres planches du même artiste ont été adjugées respectivement 1,950,

900 et 300 marcs. Les Debucourt, toujours très appréciés, ont fait : *Le Menuet de la mariée*, 1,950 marcs; *La Noce au château*, 1,950; *Promenade du jardin du Palais-Royal*, 1,780; *Heur et malheur ou la Cruche cassée*, 600; *L'Escalade ou les adieux du matin*, 600.

Les Romney, Reynolds, J.-R. Smith, J. Ward, F. Wheatley, G. Morland, etc., se sont également vendus à des prix élevés.

Depuis la mort de Whistler, l'engouement des Anglais pour ses œuvres n'a plus de bornes. A la vente Christie, le 20 décembre, on a vendu 2,875 francs l'une de ses eaux-fortes, *The Nocturne of Palace*. Les autres ont atteint : *A Bridge, Amsterdam*, 2,450 francs; *Pierrot*, 2,100; *The Dyer*, 1,825; *The Balcony*, 1,725; *Florence Leyland*, 1,400; *The Bridge*, 1,250; *The Rivals*, 1,250; *The Post*, 1,050; *Putney Bridge*, 1,050; *The Garden*, 1,050; *The Kitchen*, 800.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

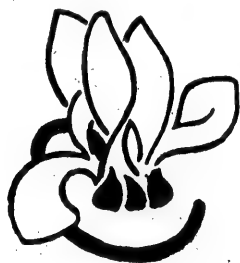
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

POUR PARAÎTRE LE 10 MARS

EMILE VERHAEREN : **Les Heures d'après-midi.**

Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradel, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollande Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE
FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Légende des grands acteurs (MAUBEL). — « Martille » (H. L.). — Notes de Musique. *Les Séances de Sonates de MM. Bosquet et Chaumont. Deuxième Concert de la Libre Esthétique* (Ch. V.). *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Deuxième Concert du Conservatoire de Gand* (F. V. E.). — Guidon d'Anderlecht (GEORGES RENCY). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Conservatoire. Schola Cantorum* (M.-D. C.). — Expositions parisiennes *Les Hauts-Reliefs de Rodin. Les Orientalistes. Berthe Morisot. M^{lle} Yvonne Serruys* (ANDRÉ FONTAINAS). Au Cercle artistique (M. D. O.). — Chronique théâtrale. *L'Escalade. La Matinée littéraire. Théâtre des Galeries* (G. R.). — Petite Chronique.

La Légende des grands acteurs.

On dit souvent des choses mélancoliques sur le sort des grands acteurs, de ceux-là qui agissent leur œuvre au lieu de la peindre ou de l'écrire. On dit que leur œuvre est contenue dans leur vie et ne la déborde pas. On dit qu'ils se dépensent passionnément en un instant, en une minute du temps qui coule et se refermera sur eux sans rien laisser d'eux. On dit qu'ils s'éteignent comme un souffle, comme un son et que c'est une étrange anomalie qu'ils meurent totalement quand « le génie est immortel ».

J'ai entendu redire ces choses récemment par des gens qui avaient vu l'inoubliable Rose Caron dans *Orphée*. Je leur demande s'ils aiment les dépouilles et la mort lente. Les tableaux, les livres sont des dépouilles. Ils meurent parce qu'ils demeurent, délaissés, souillés, entamés, profanés autant que la démise qu'on vend après décès sur la place publique. Les fruits qui ont touché la terre pourriront. Si riche en génie et si puissant que soit un auteur, il ne laisse tout de même après lui qu'une sorte de glorieux cadavre, et le jour cru de la rue et les disputes des critiques ont bien vite fait d'en délustrer la gloire.

Le sort des grands acteurs, comme celui des grands orateurs est enviable. Je pense que ceux qui sont nés pour bien parler ne devraient jamais rien écrire.

Quand j'ai entendu quelque admirable tragique tel que Rossi, la Duse ou Rose Caron, je suis plus vivement et plus entièrement affecté que si je venais de lire un livre. Je porte en moi, démesurée, l'image vibrante qui a passé sur le théâtre. Elle parle, elle chante encore; je vis par elle qui me possède. Tout à l'heure l'action de ma vie personnelle conjurera la domination de l'image. Je resterai néanmoins pendant quelque temps tout illuminé de son rayonnement. Mon âme échauffée en portera la nostalgie et la répandra.

Ainsi chaque jour, chaque soir, par d'occultes et profondes secousses, troublant des milliers d'êtres qui passent en dessinant leur ombre sur la terre, la légende des grands acteurs s'élabore. Après leur mort, on la dira. Car ils meurent réellement tout entiers, ces êtres d'instinct; ils meurent dans une enfantine soumis-

sion à la nature, sans invoquer la raison d'être, sans crier vers l'abstrait. Ils meurent avec leur voix, leur geste, leur regard; mais si la forme de l'émotion qu'ils nous ont communiquée cède et se flétrit comme une enveloppe vide de sa substance, à la minute où nous cessons de les voir devant nous, ils renaissent en nous par un miracle de transfusion qui est tout leur art.

Ils se sont donnés : leur art n'a pas dépassé leur vie; il s'y est attaché, il s'en est nourri. La volupté de l'esprit s'est mêlée pour eux à celle des sens et ils ne l'ont demandée qu'au présent. Ils ont ramassé sur le présent leurs forces, ils l'ont saisi, ils l'ont étreint. Dans cette étreinte ils ont pris la sensation de l'infini. N'ayant rien réservé, rien fixé d'eux pour l'avenir, ils ne se survivront pas. Etant les disparus, ils seront mémorables et dans le rêve des hommes ils ressusciteront de génération en génération.

Que de noms éclatants habitent notre mémoire ! Talma, Rachel, la Malibran et le nom tendre d'Aimée Desclée. On nous les a répétés, on nous les a légués. Par où l'histoire, qui prétend toucher à tout et tout inventorier, les saisirait-elle ? Il ne reste rien d'eux. Ils lui échappent : ils appartiennent à la légende.

Songez maintenant aux artistes, aux penseurs qui ont donné des témoignages durables et vérifiables de leur génie; analysés, discutés, contestés, selon l'esprit qui souffle, avec leurs œuvres sans sépulture, ils sont voués pour toujours aux vicissitudes de la terre, pendant que les grands acteurs occupent une sorte de ciel d'où leur image dorée vers chacun de nous descend intacte à l'appel du souvenir. Car nous nous souvenons d'eux, n'est-il pas vrai ? autant et mieux que si nous les avions connus.

MAUBEL

MARTILLE

Drame musical en deux actes, paroles de M. EDM. CATTIER, musique de M. ALBERT DUPUIS, représenté pour la première fois au théâtre de la Monnaie, le 3 mars 1905.

Dans l'article ingénieusement bonhomme qu'Edmond Cattier publiait au lendemain de la première représentation de *Martille*, le librettiste dévoilait tout un aspect, ignoré du grand public, de l'enfantement des œuvres théâtrales à double paternité : les premiers contacts entre l'écrivain et le compositeur. Outre que le public aime à se voir révéler la « cuisine » du théâtre, le récit de ces dissentiments avant l'accord nécessaire explique certains défauts du livret, défauts que son auteur a, du reste, reconnus avec la plus experte bonne grâce.

Si M. Albert Dupuis avait, de son côté, périodiquement rédigé le bulletin musical d'un de nos quotidiens, j'imagine qu'il aurait apporté la même simplicité à mettre en lumière les faiblesses de sa partition; car je crois que rarement une œuvre fut écrite avec aussi peu de souci de cacher ce qui peut en elle fournir sujet de critique.

Intrigue dramatique et précipitée. Martille, douce fille d'auberge, est aimée de deux hommes : l'amoureux sympathique et l'amoureux brutal. Le premier est marié avec une coquette qui aime le brutal : opposition classique du bon couple et du mauvais couple. Celui-ci cherche à perdre le marié; le dévouement de Martille le sauve. Mais ce même dévouement la perdra, lorsque pour sauver celui qu'elle aime de la jalousie du brutal, elle déclare qu'elle s'est donnée à ce dernier : la coquette surgit et la tue.

Comme occasions de musique, le livret est bien d'un homme que vingt années d'analyse théâtrale ont copieusement instruit. L'écriture est rythmée; le langage reste naturellement au niveau des personnages; les conversations, pour être trop courtes parfois, sont clairement et simplement conduites. La connaissance des planches se révèle peut-être trop adroite par l'emploi de certains effets dont le résultat sûr a été vérifié à l'excès : c'est faire compliment à un homme de ressources que de s'étonner de lui voir employer des demi-ficelles. Voici refait le trio de femmes : « La charmante promena-a-de... », ou quelque chose d'approchant; voici la mort de l'héroïne blessée, la rentrée instantanée des chœurs (pourquoi?), les dernières paroles psalmodiées, la nuit tombante, le *requiem* de la foule en sourdine, le glas de la clochette voisine ! Rien n'y manque.

La question d'opportunité des chœurs et le décousu de certaines interventions ont été envisagés par Edmond Cattier lui-même, à notre avis, avec trop de sévérité. Les chœurs sont un cadre justifié. Ils situent l'action. — Mais on peut se demander si le personnage même de Martille, tel qu'il est proposé, est bien susceptible de provoquer toute l'émotion tendre ou vive qu'il doit susciter. L'héroïsme de la jeune fille que deux hommes désirent, consiste à déclarer à la fin de chaque acte, par un mensonge alternatif, qu'elle est la maîtresse de l'autre ! Les sources d'intérêt sont trop parallèles. Et puis, l'aveu mensonger dont elle soufflette celui qu'elle aime est-il bien féminin ? Est-il bien dans son caractère ? — La vertu dramatique d'une situation risque de s'énervier lorsque sa logique naturelle paraît discutable. Hâtons-nous d'ajouter que nous avons entendu des femmes approuver la Martille de M. Cattier : notre remarque n'est donc qu'une appréciation.

Quant à la partition, on a pu retrouver dans cette nouvelle œuvre de M. Dupuis les qualités d'allure, de couleur, d'orchestration qui rendaient déjà si intéressantes maintes pages de *Jean-Michel*.

Le don le plus marquant de cet intéressant musicien paraît être la *facilité*, une facilité extraordinaire, un peu inquiétante : on craint que le jeune artiste néglige le contrôle rigoureux de l'inspiration. Sous ce rapport, *Martille* est très impressionné; on a signalé déjà les épisodes de wagnérisme et de d'indysme édulcorés qu'un compositeur doué comme Dupuis devrait sacrifier sans indulgence. Mais lorsqu'il s'approprie un vieux refrain wallon, ou qu'il puise dans son cœur ému des accents mélodiques sincèrement personnels, Albert Dupuis sait exercer de louables séductions. Ecoutez le duo du premier acte entre Etienne et Martille. Combien cela est enveloppant, poétique et senti ! Suivez la fresque de tous ses chœurs, le développement de la ducasse, le cramignon-bourrée, qui paraît étroitement apparenté avec la romance d'entrée de Betsy, au premier acte ! L'harmoniste dissèque, l'instrumentiste s'amuse, le contrapontiste double, triple ses effets : et cela est toujours plus allant, plus prenant, plus coloré et jeune.

Combien est plus aimable le créateur de ces charmants épisodes, que le grandiloquent signataire du gros interlude ! Le morceau tend à opposer les noirceurs du couple méchant à la sentimentalité des amoureux poétiques. Celle-ci, quoique terriblement tristanesque, est mieux rendue que ne le sont les « mauvaietés » des autres. Au surplus, le personnage musical de Pierre, dont l'entr'acte développe la haine jalouse, paraît le moins bien venu ; les thèmes ténébreux et gonflés le dépeignent mal et ne rendent pas la sensualité bestiale que les paroles précisaient pourtant avec justesse.

Au demeurant, l'œuvre n'est pas de celles qui s'épluchent. Il faut la prendre telle qu'on a voulu la présenter : épisode bref, violent et touchant de la vie villageoise. On peut féliciter M. Cattier de son livret adroit, qui eût été mieux équilibré si les exigences de la musique l'avaient moins bousculé ; on peut louer M. Dupuis de la riche substance de son œuvre, de la variété de l'écriture, de l'abondante réserve de ses moyens ; et on doit plus exiger de son invention personnelle.

Quant à l'exécution, tout est à admirer. Les meilleurs éléments de la troupe ont rempli tous les rôles : M^{mes} Dratz-Barat et Paquot, MM. Laffitte et D'Assy font preuve d'une intelligence, d'une adresse, d'une intensité parfaites. Les chœurs et l'orchestre ont vaincu de grosses difficultés ; et M. Dubosq, le magicien, se dépasse à chaque décor nouveau : L'exquise vallée de la coquette Semois ! Comme il en a saisi le charmant caprice, au milieu des prés d'émeraude, des frondaisons bleues et des roches brunes ! C'est une merveille, simplement.

H. L.

NOTES DE MUSIQUE

Les Séances de Sonates de MM. Bosquet et Chaumont.

Ces infatigables poursuivent avec amour leur mission d'art.

Leur dernière séance était consacrée à trois sonates de piano et violon : Bach, Brahms et Vincent d'Indy : intéressante gradation, curieuse vue panoramique sur trois tendances absolument différentes, sur trois individualités dont la première, encore que très dominante, laisse pourtant place fort honorable à la seconde et surtout à la troisième.

Bach, dont l'art est analogue à l'art grec de la belle époque, tire d'un canon rigoureux une vie intensive et pathétique et sait donner aux formules scolastiques ce caractère à la fois léger et contenu que les sculpteurs hellènes ont su réaliser et qu'on n'a pas retrouvé depuis.

Brahms, l'*homo musicalis* par excellence : celui qu'aiment surtout les assoiffés de « musique pure », celui dont l'erreur fut peut-être d'aller à la recherche d'une règle ancienne à travers la confusion des sentiments modernes, celui qui ne satisfera jamais ceux qui pensent que la musique ne peut entièrement se suffire à elle-même et qu'elle doit, pour répondre à un véritable idéal d'art, sortir de cet hermétisme qui en fait si souvent quelque chose d'égoïste et de froid.

Enfin, Vincent d'Indy : sauvage et révolté, il ne fait aucune concession ; malcontent, tourmenté, févreux, il semble aller à la recherche d'une « foi » à travers l'âpreté des luttes modernes, et c'est cette tension vers un idéal nouveau qui rend son œuvre supérieure aux « réchauffés » d'un Brahms. Si Vincent d'Indy n'a

pas la sérénité simple de son maître César Franck, la Sonate que MM. Bosquet et Chaumont ont exécutée et qu'on entendait pour la première fois à Bruxelles n'en est pas moins une œuvre de haute envergure : le *modéré*, douloureux et inquiet, avec ses alternances de fureur sacrée et de tendresse religieuse, fait à l'œuvre un prélude de grande intensité ; suit un rythme de gambade, infiniment suggestif, interrompu par une rêverie très douce, en style mi-canonique, mi-mélodique ; le *très lent*, qui vient ensuite, rappelle le premier mouvement dans ce qu'il a de passionné et de religieux, mais avec plus de concentration ; enfin la Sonate se termine par un *très animé*, dont le découpu apparent, brisé par un dénouement brusque et victorieux, exprime si bien les inquiétudes de l'âme moderne désemparée. Nous rappelons, au surplus, ce qui fut dit ici, la semaine dernière, par M. Octave Maus au sujet de cette œuvre.

MM. Bosquet et Chaumont, — est-il besoin de le dire, — ont interprété les trois sonates avec ce sens musical vif et profond qui leur est commun, se manifestant également dans les beaux élans de M. Chaumont, dans le coloris subtil et la souplesse enlaidissante de M. Bosquet, le pianiste impeccable. Tous deux surent honorer Bach, animer Brahms, et révéler, selon sa vie intense, le nouveau chef-d'œuvre de Vincent d'Indy.

Deuxième Concert de la Libre Esthétique.

On a réentendu à la séance de cette semaine la Sonate de d'Indy dont nous venons de parler. M^{lle} Blanche Selva a donné à la partie de piano tout son relief, grâce à ses grandes qualités de simplicité et de sincérité ; M. Chaumont jouait la partie de violon avec une pénétration plus profonde encore qu'à la première audition.

L'intérêt du programme était surtout concentré sur le Trio en ré (op. 4) d'un tout jeune compositeur, M. René de Castéra. Ce Trio est plein de promesses : il indique chez son auteur un savoir-faire déjà très grand et une fréquentation assidue des maîtres anciens et modernes : Bach et Vincent d'Indy surtout. Bach au point de vue du dessin polyphonique, d'Indy au point de vue des trouvailles de rythme : M. de Castéra est à bonne école. De plus, il sait charpenter et équilibrer une œuvre : c'est plus qu'il n'en faut pour avoir la conviction qu'il mérite grandement d'être encouragé. Nous avons particulièrement apprécié la première partie de son trio : sa terminaison en choral a de la puissance et prépare très bien, par voie de contraste, le *divertissement* au rythme surprenant qui suit ; le mouvement *assez lent* est raffiné et un peu maladif, tandis que le *très animé* final, dans lequel je vois surtout l'influence de Bach, ramène à la sérénité presque classique de la première partie.

M^{lle} Selva (piano), MM. Chaumont (violon) et Merck (violoncelle) ont joué l'œuvre de M. de Castéra à la perfection.

Le programme comportait deux préludes et une séguedille de M. Albeniz : œuvres charmantes, tour à tour impressionnistes, populaires, nationales, tendres et spirituelles, que M^{lle} Selva a exécutées avec ce sentiment du pittoresque qu'elle possède à un si haut degré.

M^{me} Georges Marty prêtait son concours à la séance. Si la voix est d'une belle qualité, son volume considérable n'est pas exactement en rapport avec des mélodies qui se trouveraient mieux d'un organe plus souplement nuancé. Les deux lieder de Balakirew (*A la chanson russe*, surtout) sont particulièrement person-

nels. Et le public a pu apprécier les intéressants débuts de M^{lle} Blanche Selva comme compositeur : sa mélodie *Les Ancêtres du lys*, sur un beau poème de Mithouard, très travaillée, très sûre, très poétique, a révélé chez la parfaite musicienne une faculté d'invention qui ne saurait nous étonner.

CH. V.

Le Concert Ysaye.

M. F. Steinbach, directeur du Conservatoire et chef d'orchestre des concerts du Gürzenich de Cologne, a dirigé le dernier concert Ysaye. Le public a repris grand plaisir à suivre sa direction intéressante, volontaire, parfois même rageuse. Programme parfaitement composé ; comme morceau principal, la *Septième Symphonie* de Beethoven, très rythmée et d'intentions claires, encore qu'on ait pu remarquer, dans la première et la dernière partie surtout, certains malentendus entre l'orchestre et son chef. Celui-ci paraît peu satisfait des sonorités de certains de nos groupes instrumentaux. Il exige notamment des cuivres et parfois de l'harmonie, une vigueur et une netteté qui ne sont pas de nos écoles. Par contre, le quatuor si amoureuxment éduqué par Ysaye paraît l'enchanter ; c'est avec un visible agrément qu'il a conduit le *Concerto brandebourgeois* pour orchestre à cordes de J.-S. Bach, — admirable page d'un souverain génie, toujours merveilleux d'équilibre, de santé jeune, de puissance sonore !

Nous avons revu et réentendu, à la même audition, M^{me} Faliero-Daleroze, que le public bruxellois avait eu la fortune d'apprécier il y a quelques années. Cette cantatrice apporte dans sa méthode et sa composition expressive la même grâce harmonieuse et distinguée qui rayonne de sa charmante personne. La voix est aisée et s'écoute délicieusement. Elle a chanté à ravir deux airs des *Noces de Figaro* de Mozart, l'exquis *Secret* de Fauré et une page de Schubert. L'air de Marguerite de la *Damnation de Faust* de Berlioz fut également exécuté avec goût et justesse ; mais il a paru rester un peu en dehors des moyens caractéristiques de la gracieuse artiste, à laquelle la romance italienne et française ou le lied allemand paraissent mieux convenir. On a fait à M^{me} Daleroze le plus vif et le plus mérité des succès.

H. L.

Deuxième Concert du Conservatoire de Gand.

Ce n'était pas médiocrement original de voir une femme aborder, avec une pareille désinvolture, le Concerto en *la* mineur pour violon, de Dvorak. M^{lle} Annie de Jong s'en est acquittée en artiste puissamment douée, d'une fougue et d'une verve vraiment étonnantes. Coup d'archet décidé, sonorité pleine, surtout dans les graves, jeu volontaire et pittoresque, telles sont les qualités qui font, nous semble-t-il, de M^{lle} de Jong une des plus intéressantes artistes du violon que nous ayons entendues.

Après l'ouverture de *Coriolan* et l'admirable Symphonie en *ré* de Brahms, dont l'orchestre a rendu à merveille le coloris surprenant, M. E. Mathieu nous a donné en seconde exécution le *Tod und Verklärung* de Richard Strauss, cette page symphonique d'une largeur et d'une puissance d'évocation inouïes. Enfin, nous avons réentendu avec joie l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, qui jamais ne fut enlevée avec plus de verve.

F. V. E.

GUIDON D'ANDERLECHT

Guidon d'Anderlecht (1), de M. Maurice des Ombiaux, est l'histoire d'un saint François flamand, qui aime les fleurs et les bêtes et dont toute la vie fut un miracle de douceur et de charité. La simple existence de ce laboureur est pleine du charme tendre et fort que l'on éprouve au contact de la terre natale et des humbles êtres qui l'habitent. Dans le cadre, sobrement et nettement évoqué, du pittoresque moyen âge, avec ses pillages, ses pestes, ses famines ; avec ses naïvetés adorables, sa piété, sa foi sincères mêlées à un sensualisme candide ; avec ses foires opulentes, ses fêtes animées, ses beuveries et ses mangeailles ; et la couleur versée à flots sur tout cela ; et la sensibilité délicieuse de ces âmes mystiques qui parlaient aux nuages, aux oiseaux, au bétail, et qui voyaient des anges, ainsi qu'on voyait jadis des nymphes ou des naïades, sous toutes les formes vagues ébauchées par la fantaisie ou par le rêve : au milieu de ce moyen âge qui fut pareil à une seconde enfance de la Terre, la figure radieuse et pure de Guidon d'Anderlecht apparaît comme le symbole de l'amour universel et panthéiste pour les hommes, les animaux, les plantes, pour toutes les joies de la vie, la bonne bière, saine et vermeille, les repas plantureux, les caresses des belles filles, et les mille formes, les aspects infiniment variés que revêtent les mouvements des êtres et le jeu des éléments.

En outre, le dernier livre de M. des Ombiaux est une juxtaposition habile de tableaux savoureux où l'on retrouve maints détails empruntés aux œuvres des petits maîtres flamands. C'est ainsi qu'il faut signaler quelques scènes de kermesse, la foire d'Ypres, des festins de paysans, et surtout le pillage et l'incendie d'Anderlecht. M. des Ombiaux s'y montre coloriste éclatant autant qu'aileurs il est poète ému. Quoique l'on sente, peut-être, que le livre a été fait trop vite — que voulez-vous ? n'est-ce point là la rançon de la fécondité ? — on doit admirer sans réserve la puissante imagination qui l'inspire et l'intense sensation d'art qu'il procure. On sort de là comme d'un musée et comme d'une chapelle : l'œil se souvient de cette fête de couleurs, tandis que l'âme est encore bercée aux derniers échos d'un concert angélique. C'est une page d'hagiographie écrite pour les simples. Mais les enluminures des pages plairont aux plus délicats.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Conservatoire. — Schola Cantorum.

Le *Poème* pour quatuor d'archets de M. de Wailly est une œuvre extrêmement distinguée d'écriture et agréable à entendre. Le titre en pourrait être *Poème nuptial*, car les quatre morceaux qui la composent se succèdent dans l'ordre suivant : *Idylle*, *Danses*, *Epithalame*, *Marche nuptiale*. Le début de l'*Idylle* est joli, la suite en est un peu « tristanesque ». Les *Danses* sont recherchées, l'*Epithalame* n'est ni sans grâce, ni sans chaleur, et le dernier mouvement, qui n'a rien de la marche traditionnelle, contient des détails pittoresques et amusants que Chabrier n'eût point désavoués.

La Sonate (piano et flûte) de M^{me} Bonis est d'une naïveté tout à fait charmante ; à l'écouter on est tout d'abord près de s'attendrir comme devant certaines photographies où les modes de jadis achèvent de vivre, comme devant des fleurs qu'on retrouve entre les pages d'un livre qu'aimèrent nos aïeules en leur jeunesse. Bonne exécution par l'auteur et M^{lle} Fleury.

On entendit encore deux mélodies de M. Silvio Lazzari, sur des poésies de Jean Lahore : *Tendresse*, grave, et *Sur un air de Schumann* dont la réalisation musicale est très curieuse ; *Islamey* de M. Balakireff, transcrite pour deux pianos, je ne sais vraiment pas pourquoi ; et le Quatuor avec piano d'Ernest Chausson, admirablement exécuté par MM. Pierret, Hayot, Denayer et Salmon.

(1) Paris, Juven.

La mémoire de César Franck vient d'être deux fois honorée d'admirable manière : au Conservatoire, M. Marty fait entendre dans leur intégralité les *Béatitudes*, événement dont il faut retenir la date et se féliciter, car jamais on n'entendit ce chef-d'œuvre dans de pareilles conditions. A la Schola, M. Bret, M^{lle} Selva et le Quatuor Parent ont entrepris d'exécuter, en quatre séances, la totalité des œuvres d'orgue, de piano et de musique de chambre du maître. Ce fut une heureuse idée excellemment menée à bien. Il est à noter que ce fut pour bien des gens, dont je suis, une occasion unique d'entendre les *trios* par où César Franck s'était, à ses débuts, affirmé.

M.-D. C.

EXPOSITIONS PARISIENNES

Les Hauts Reliefs de Rodin. — Les Orientalistes.
Berthe Morisot. — M^{lle} Yvonne Serruys.

Pour une villa d'Evian, Rodin a exécuté quatre hauts reliefs, deux frontons, deux jardinières qu'on peut voir, pendant quelques jours, dans la salle des expositions temporaires, au Musée du Luxembourg. Avec un sens émerveillant des nécessités décoratives, le maître a choisi pour motifs les plus traditionnels et les plus simples, dont son génie une fois de plus a su tirer un parti inattendu. C'est, d'une part, le *Printemps* et l'*Automne*, de l'autre l'*Été* et l'*Hiver*, puis la *Moisson* et la *Vendange* figurés symboliquement sous l'aspect de femmes et d'enfants nus environnés de guirlandes de fleurs, de fruits et de branchages, modifiés et agencés selon la signification variée de chacune des saisons.

Jamais son art harmonieux ne s'est révélé par plus de délicatesse dans la touche, plus de précision caressante, et n'a éveillé dans le repos des chairs une plus voluptueuse palpitation. Cela est calme et d'une sûre sérénité comme les chefs-d'œuvre éternels de la statuaire antique. S'il y a moins de passion profonde que dans d'autres œuvres de Rodin, s'il n'y a là nulle angoisse, du moins que de sensualité saine et robuste, que d'ardeur endormie et que d'enthousiasme contenu !

Pour la treizième fois, les peintres orientalistes, dont plusieurs n'ont pas dépassé la péninsule ibérique ou la Sicile heureuse, ont réuni leurs œuvres en une même exposition. C'est au grand palais des Champs-Élysées. Une salle entière est réservée aux toiles récentes que M. Charles Cottet a rapportées de Constantinople, de Smyrne, de Tolède et de Burgos. Ce lui a été un mérite rare, après le succès de ses Bretons et de ses Bretonnes, de ses mélancoliques plages, dont le spectacle éveillait en les âmes sensibles mainte répercussion de mélancolie parfois un peu facile et trop souvent répétée, de s'arracher délibérément au décor et aux gens dont il eût pu exploiter, mieux que tant d'autres, à loisir, la vogue qui se prolonge, fastidieuse, de salon en salon, d'atelier en atelier. Mais il a préféré changer de milieu, et il a changé en même temps de vision. Il a vu les apparences nouvelles avec des prunelles ingénues. Toute manière a disparu ; les redites faciles ont été abandonnées. Il a vu sans préconception, sans procédé établi d'avance, les pays qu'il ne connaissait pas. Et ce sont de francs et de vigoureux aspects de Galata crépusculaire, de Stamboul en plein soleil, de Tage orageux et surtout, d'une puissance évocatrice étrangement puissante, variée selon les heures et les aspects changeants du ciel, de cette cathédrale de Ségovie qui domine la ville et les remparts de sa fierté tranquille.

D'autres peintres intéressent. M. Emile Bernard rêve au bord du désert où campent les nomades. Un souci de style semble le gêner ; l'ordonnance de ses personnages est parfois contrainte et évoque des souvenirs périlleux ; le modelé des figures n'est point toujours très sûr ; la coloration par teintes plates demeure terne ; on se croirait plutôt au fond d'un antre alpestre que sous un climat orgueilleux de ses lumières.

Voici M. Dinet, M^{lle} Dufau, toujours harmonieuse et agréable

dans ses arrangements un peu moelleux, M. Lunois, M. F. Mailaud, tant d'autres encore, parmi lesquels se distinguent particulièrement M. Morrice, brumeux toujours et tendrement pensif, même à Venise, et M. Henri Havet dont les études à Tlemcen se sentent réelles et très sûres, et dont le grand paysage, clair avec cet arbre en fleurs roses sous la palpitation azurée du ciel clair est d'une harmonie franche délicieuse.

Maintenant déjà a pris fin pour notre trop courte joie l'exposition d'une trentaine d'œuvres, à la Galerie Druet, par Berthe Morisot (M^{me} Eugène Manet). Peu de femmes, de l'art de peindre — bien plus, de l'art, — ont su tirer mieux qu'un parti pris d'imitation. Des hommes manqués la plupart apparaissent à les contrefaire pas même toujours adroites. Elles ont fait abandon de la vivacité de leurs émois, elles sont froides et correctes, car qui citer, en France, sinon, tout juste, la gracieuse et pétulante Vigée-Lebrun, puis, parmi les contemporaines, miss Mary Cassatt et telle nouvelle venue ? Berthe Morisot, de par une grâce provenue en se transformant de Fragonard, avec l'éducation à voir, devant elle, droit et sincèrement, que lui fit la fréquentation de son beau-frère Edouard Manet, le peintre sûr de lui et libre, puis aussi de Renoir et de Degas, les a toutes sans doute dépassées. Il n'est pas un tableau d'elle, non plus qu'un croquis ou une aquarelle, qui ne dénote, avec son élégance spontanée, la femme. Tout est à poétique extase de son charme, toute l'ingénuité raffinée de sa manière caressante la révèle comme elle a dû être et comme la proclament ceux qui l'ont connue, parfaite, enthousiaste et réfléchie, en tous cas éprise de son art et convaincue admirablement. Et ses tableaux, sans jamais une recherche d'école, une pose, une lourdeur, une affectation, captivent l'un après l'autre, retiennent, enchantent, miracles de fraîcheur juvénile et de radieuse harmonie.

J'ignore si l'exemple de Berthe Morisot a influé sur la formation des talents féminins plus récents qui se cherchent encore. M^{lle} Yvonne Serruys réunit, à la galerie Barbazanges, à quelques essais curieux de sculpture, des séries de tableaux : *Vieux jardin*, *paysages*, *études* et *portraits*. Diverses tendances se disputent dans la plupart de ses œuvres, la prédominance. Elle est flamande, cela est sûr, et aime évoquer la terre natale aux villes apaisées, aux rivières assoupies, aux crépuscules tendres qui accueillent si bien les douces lumières. Seulement, il y a eu l'école qui a desséché les impressions, qui a durci le geste de la main. Je sais gré à M^{lle} Serruys de ne nous avoir pas caché cette phase, mais peut-être l'a-t-elle traversée sans s'en rendre un compte bien net ? A coup sûr, elle en est sortie, elle redevient féminine exquisément et spontanée ; ces délicieux croquis en couleurs et ces esquisses dénotent une science minutieuse, une observation personnelle et ravissent, et plusieurs paysages, *Matin*, *Pavots*, *Brume dorée*, surtout *Brume matinale* et *Menin*, maisons ensoleillées font mieux que présager un tempérament réel, un talent sincère, dédaigneux des vaines formules, une vision ardente et sûre.

ANDRÉ FONTAINAS.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Halkett expose des portraits consciencieusement peints, mais sans caractère. L'un d'eux, toutefois, *L'Enfant à l'orange*, est d'une belle venue.

Les aquarelles de M. C. Jacquet sont d'un détail fort menu. Quelques unes attestent une main légère, d'une jolieesse assez finie.

Quant à M^{lle} Marguerite Verboeckhoven, ses impressions, qui ne manquent pas de poésie, sont un peu trop sommaires pour s'intituler « synthétiques ». C'est à peine si quelques formes apparaissent dans la brume, à travers les voiles du crépuscule.

M. D. O.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Escalade.

Ce n'est pas l'une des meilleures pièces de M. Maurice Donnay que le Parc nous donne en ce moment. L'auteur fêté — trop fêté! — de tant de comédies fines, spirituelles, élégantes, où la philosophie se cache sous les fleurs, s'est laissé aller à promettre à droite et à gauche un tas de pièces qu'il doit livrer à date fixe et qu'il n'a pas le temps matériel d'écrire avec soin. *L'Escalade* en est une preuve. Le sujet ne manque pas d'intérêt. C'est, comme on sait, l'histoire d'un savant misanthrope et surtout misogyne, qui tombe amoureux — naturellement! — de la première venue et qui finit, tout comme un jeune homme, par escalader un balcon, la nuit, pour aller retrouver sa bien-aimée. Il y a là matière à de curieuses études de psychologie. M. Donnay n'a fait que les indiquer. Il ne s'est pas donné la peine de fouiller jusqu'au fond l'âme de son personnage. Tout se passe, pour ainsi dire, à fleur de peau. Seule, la scène d'amour, après l'escalade — entre parenthèses, elle sent furieusement les trucs du métier, cette escalade! — à cause de la poésie délicate du langage et aussi de la vraie passion qui y gronde enfin, a pris vivement le public. On peut dire qu'elle emporte le succès. Mais que de détails charmants, semés à travers toute la pièce! Et comme M. Donnay, même quand il écrit vite, ne peut pas s'empêcher d'écrire bien! Il serait injuste de ne pas applaudir des deux mains et de tout cœur à la magnifique interprétation de cette comédie par la troupe de M. Reding. M^{lle} Clarel, avec sa beauté passionnée, sa grâce, ses belles attitudes, ses toilettes délicieuses, est la séduction elle-même. Et M. Mauloy est certes l'un des artistes les plus talentueux et les plus distingués qui passèrent sur la scène du Parc.

La Matinée littéraire.

Infatigable, le lendemain de la première de *L'Escalade*, le même théâtre nous offrait l'amusante et combien difficile reconstitution d'un vaudeville à couplets de Duvert et Lauzanne : *L'Homme blasé*. Ce n'a pas été un mince plaisir pour le public des matinées d'entendre les braves acteurs du Parc s'essayer à l'art du chant. Ils s'en sont, ma foi, bien tirés. M. Barré — qui a joué, d'ailleurs, avec grand talent le rôle de l'Homme blasé — a mérité même, à cet égard, des applaudissements spéciaux. C'était une vraie révélation. Avant la représentation, M. Cattier avait fait une conférence un peu cabotée, manquant de ligne et de verve, mais égayée par une foule de citations, aussi joyeuses que bien choisies, qui ont suffi à donner au public une idée juste et claire de ces illustres inconnus, Duvert et Lausane! les rois du vaudeville pourtant, — ô vanité de la gloire! — à l'époque de Paul de Kock, de Joseph Prudhomme et de Louis-Philippe.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Notre directeur M. Octave Maus vient d'être frappé d'un deuil douloureux par la mort inopinée de sa mère, survenue le 10 mars. M^{me} Maus avait atteint, sans que sa santé parût affaiblie, un âge auquel il est rarement donné de parvenir, en conservant avec une aussi précieuse vivacité, les dons d'esprit et d'activité, particulièrement touchants lorsque des cheveux blancs les auréolent.

Ceux qui eurent la fortune de l'approcher ont apprécié l'aménité de son accueil, la fraîcheur de sa pensée. Un accident cruel prive brusquement Octave Maus d'une mère qu'il ne quitta jamais. Les collaborateurs de *L'Art moderne* et les nombreux amis de son directeur lui adressent l'expression unanime de leurs profondes et affectueuses condoléances.

Les funérailles de M^{me} veuve Charles Maus, née Dutreux, décédée à Bruxelles dans sa quatre-vingt-cinquième année, seront célébrées demain lundi, à 11 heures, en l'église paroissiale de Saint-Boniface. Réunion à la maison mortuaire, 27, rue du Berger, à 10 h. 1/2.

M. Cyril Scott, auquel est en partie consacré le prochain concert de la *Libre Esthétique* et dont le nom figure pour la première fois sur un programme de concert en Belgique, est l'un des mieux doués parmi les compositeurs anglais de la nouvelle génération.

Bien que tout jeune (1), il a déjà un bagage musical considérable et une réputation bien assise. L'orchestre de Queen's Hall a exécuté de lui, en 1902, une Symphonie; en 1903, une Rhapsodie pour orchestre. Hans Richter dirigea à deux reprises, à Londres, une autre de ses œuvres symphoniques, *Prélude et variations*. M. Cyril Scott est, en outre, l'auteur de cinq ouvertures : *La Princesse Maleine*, *Aglavaine et Sélyzette*, *Pelléas et Mélisande*, *Christmas ouverture* et *Twelfth Night*.

Dans le domaine de la musique de chambre, M. Scott a écrit un Quatuor pour piano et archets, joué deux fois par Kreisler aux Concerts populaires de Londres, un Trio, un Quintette, une Sonate pour piano, un *Carmen perpetuelle* pour violoncelle, des pièces pour chant et pour piano, enfin le Sextuor, encore inédit, qui sera exécuté jeudi prochain à la *Libre Esthétique*.

Miss Evelyn Scott est la principale interprète des œuvres de piano de M. Scott. Elle fut, à plusieurs reprises, la partenaire d'Eugène Ysaÿe aux Concerts populaires et s'est fait entendre dans la plupart des grands concerts de Londres où son jeu expressif et sa compréhension musicale sont également appréciés.

Le troisième concert de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 16 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de Miss Evelyn Suart, pianiste, des Concerts Populaires de Londres, MM. G. Surlemont, E. Bosquet, E. Chaumont, F. Doehaerd, L. Angeloty, L. Baroen et H. Merck, qui interpréteront, entre autres, un sextuor inédit et des pièces de piano de Cyril Scott, la Sonate pour piano et violon de Jongen, des œuvres vocales d'H. Duparc, A. Magnard et R. Bonheur. Prix d'entrée : 3 francs.

Une exposition d'œuvres récentes de MM. Liévin Herremans et Edouard Elle sera ouverte au Cercle Artistique du 13 au 22 mars. A la Galerie royale, M. Léon Corthals a inauguré hier une exposition de ses œuvres.

Le Cercle artistique et littéraire annonce pour le vendredi 17 mars prochain, la représentation par les artistes de la Comédie-Française de : *Le Passé*, comédie en 4 actes de Georges de Porto-Riche. C'est la première fois que l'œuvre est jouée à Bruxelles.

Concerts de la semaine :

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, récital Mark Hambourg (Alhambra).

Lundi 13, à 8 heures, *Jean de Weert*, opéra historique en trois actes de J.-H. Schæken, sous la direction de M. F. Carpil (Grande-Harmonie).

Mercredi 15, à 4 h. 1/2, deuxième séance Engel Bathori : Schubert (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, deuxième séance du Quatuor Zimmer (Ecole allemande).

Jeudi 16, à 2 h. 1/2, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Miss Evelyn Suart, MM. G. Surlemont, E. Bosquet, E. Chaumont et H. Merck.

Vendredi 17, à 8 heures, *Le Passé*, interprété par les artistes de la Comédie-Française (Cercle artistique). — A la même heure, concert Marnix Loevensohn avec le concours de M^{lle} Cortez et Housman, de MM. Decléry et Tibaut. L'orchestre sous la direction de M. A. Dupuis.

(1) M. Scott est né en 1879 à Oxtou, près Liverpool.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733) : **L'APOTHÉOSE DE LULLI**
 Concert instrumental sous le titre d'Apothéose composé à la mémoire immortelle
 de l'incomparable M. DE LULLI.

Quatuor pour deux violons, violoncelle et piano. (Transcription par GEORGES MARTY.)
Prix net : 6 francs.

FRANÇOIS COUPERIN. — Pièces de clavecin (Livre III). Transcription par LOUIS DIÉMER.
Prix net : 5 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **I. Danse sacrée. II. Danse profane**
 pour harpe chromatique ou piano avec accompagnement d'orchestre d'instruments à cordes.
 Transcription pour piano à quatre mains par A. BENFELD.
Prix net : 4 francs.

GABRIEL FAURÉ. — **Tantum ergo**
 pour soprano ou ténor et chœur avec accompagnement d'orgue.
Prix net : 1 fr. 75.

CÉSAR FRANCK. — Œuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains.
I. Pastorale. II. Final. III. Pièce héroïque.
Prix net : I, 3 fr. 50. II, 4 francs. III, 3 fr. 50.

J.-GUY ROPARTZ. — **Sonate** (en sol mineur) pour violoncelle et piano.
Prix net : 7 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
 aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
 Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
 Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

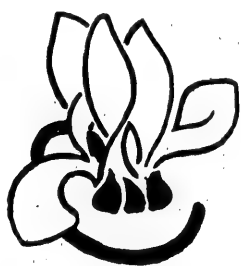
BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
 Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLIDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

EMILE VERHAEREN : **Les Heures d'après-midi.**

Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradet, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W
BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



Salon de la Libre Esthétique.

AUDITIONS DE MUSIQUE NOUVELLE

les jeudis 2, 9, 16 et 23 mars 1905, à 2 h. 1/2,

AVEC LE CONCOURS DE

M^{me} **Georges Marty**, des Concerts du Conservatoire de Paris,
M^{me} **D. Demest** et M^{lle} **Marguerite Chabry**, cantatrices;
M. **Georges Surlemont**, baryton;
M^{lles} **Blanche Selva**, professeur à la « Schola Cantorum »,
Marthe De Vos, **Evelyn Suart**, des Concerts populaires de Londres,
et M. **Emile Bosquet**, pianistes;
M^{me} **Alexandre Béon**, organiste;
MM. **M. Crickboom**, **E. Chaumont** et **L. Angeloty**, violonistes,
Henri Merck et **Emile Prenez**, violoncellistes,
et du **QUATUOR ZIMMER**.

TROISIÈME CONCERT

Jeudi 16 mars 1905, à 2 h. 1/2 précises.

PROGRAMME

1. **Sextuor pour trois violons, alto, violoncelle et piano** **CYRIL SCOTT**
I. *Allegro molto appassionato*. — II. *Adagio molto espressivo*. — III. *Allegro con spirito*.
(Première audition).
Miss Evelyn Suart, MM. E. Chaumont, F. Doehaerd, L. Angeloty, L. Baroen
et H. Merck.
2. **Poème en musique** **A. MAGNARD**
M. G. Surlemont. (Première audition).
3. **a. Dagobah** } **CYRIL SCOTT**
b. Lento et Allegro (« Pierrot pieces ») }
Miss Evelyn Suart. (Première audition).
4. **a. Légende** **V. HERBERT**
b. Humoreske **SINIGAGLIA**
M. H. Merck. (Première audition).
5. **a. Testament (A. SILVESTRE)** **H. DUPARC**
b. Le Village à midi (F. JAMMES) **R. BONHEUR**
M. G. Surlemont. (Première audition).
6. **Sonate pour violon et piano** **J. JONGEN**
I. *Animé*. — II. *Lent*. — III. *Très animé*.
MM. E. Chaumont et E. Bosquet.

PIANO ÉRARD

PRIX D'ENTRÉE : 3 FRANCS

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A Edmond Cross (EMILE VERHAEREN). — Séance Engel-Bathori. Une heure de musique : Schubert (M. G.). — Henry Rousseau. Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège (M. H.). — Autour d'un Concours (O. M.). — A la Libre Esthétique. Troisième Concert (Ch. V.). — Salon de la Libre Esthétique. — Notes de musique (Ch. V.). — Chronique théâtrale *Electra* (G. R.). — Nécrologie. *Gustave Biot*. — Petite Chronique.

A EDMOND CROSS⁽¹⁾

Là-bas, dans un site fait de soleil, d'arbres, de rochers et de flots; je me plais à vous voir vivre, mon cher Cross, à vous voir vivre et peindre, ce qui pour vous est une même chose probe, digne et exaltante. Chaque fois que je vous écris, deux noms charmants :

(1) A propos de l'exposition qui s'ouvrira demain à la Galerie Druet, à Paris.

Le Lavandou et Saint-Clair, ornent l'adresse de ma lettre et m'évoquent votre maison, assise parmi les mimosas, les roses, les vignes et les centaurees maritimes.

Je vois la mer proche, la chaîne montagneuse des Maures, et tout loin, les îles d'Hyères, si belles qu'on les appelle les îles d'Or.

L'ombre y est semée sur le sol par grandes taches bleues ou violettes, les pins et les chênes-lièges y développent de longs tapis de fraîcheur; les monts déroulent aux horizons leur ligne ornementale, et, dans le tablier des plages, entre les pointes d'une série de grands caps, le sable jaune et fin étincelle, sous la lumière.

Vous vivez là dans un adorable isolement, mais non pas dans la solitude. Certes, l'absence de pas et de gestes humains y maintient le silence, pourtant vous pensez et agissez comme si des foules innombrables vous entouraient. Chaque couleur, chaque ton, chaque nuance de teinte devient à vos yeux un être qui vit, parle, chante ou se tait; influence ou est influencé, s'épanouit ou s'assourdit, absorbe ou est absorbé, commande ou s'assujettit, si bien que votre regard est plus saturé de colorations remuantes, que l'oreille la plus attentive à la houle des multitudes, ne l'est de bruits et de clameurs.

Bien plus. Le tableau étant pour vous : « la glorification de la Nature », tout votre art s'évertue à concentrer les mille impressions que reçoit votre rétine, à les transformer et à les grandir pour qu'en des compositions lentement mûries leur variété tumultueuse s'équilibre, grâce à quelque ordonnance sûre et précise.

Ainsi, bellement, en ce coin de Provence qu'élut votre goût, vous développez votre travail réfléchi et clair et vous voici à ce tournant de route où l'artiste inquiet que vous êtes et qu'heureusement vous resterez, après avoir regardé longtemps les choses, commence à regarder en soi-même. Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et intrinsèque sincérité dont vous fîtes preuve en l'étudiant et en l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet. Et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art, non plus seulement la « glorification de la Nature », mais la « glorification même d'une vision intérieure ».

Le monde que tout artiste porte en lui, vous y voulez entrer à votre tour et l'extérioriser en de nouvelles œuvres « qui participeraient davantage de l'imagination » mais resteraient soumises toutefois « aux principes de belle harmonie qui règlent les anciennes ».

Avec quelle joie, mon cher Cross, je vous suivrai en cette évolution impatientement attendue !

L'imagination, qui demeure la plus importante des forces d'art, sommeille depuis si longtemps dans l'œuvre des meilleurs des peintres, que celui qui la réveillerait assumerait comme la gloire d'un exploit.

Certains maîtres ne prétendent faire preuve en leur travail que de volonté tenace et patiente, d'autres n'y veulent inclure que leurs sensations directes et objectives, quelques-uns ne désirent qu'émouvoir. Tous se fractionnent et se diminuent. Une seule de leurs facultés accapare la place de toutes les autres. Quels sont ceux qui proclameront : « Nous œuvrons avec notre être entier, nous ne nous inquiétons point spécialement ni de notre volonté, ni de notre raison, ni de notre sensibilité ; toute notre force humaine, comme soulevée aux heures de travail, nous l'exaltons autant qu'il nous l'est possible. C'est avec notre personnalité totale, épanouie en toute sa plénitude, que nous tendons vers les chefs-d'œuvres ».

Il me semble qu'un jour, vous, mon cher Cross, vous nous parlerez ainsi.

Votre exposition actuelle est très significative. Certaines des toiles où vous célébrez Venise sont admirables. Je distingue d'entre elles : la *Vue du Bassin de Saint-Marc*, *Dans la Lagune*, *Murano* (matin). L'atmosphère si délicatement variée des lagunes vénitiennes y semble tenir tout entière. Vous nous rapportez d'Italie une joie de couleurs comme renouvelée, et Dieu sait combien de peintres nous ont fatigué de la ville des doges et du Grand Canal !

Les dômes tour à tour blancs, bleus et verts, les facettes des vagues, la pose d'une gondole ou d'un voilier sur les flots, l'odeur d'eau qui se dégage du site mouillé, l'atmosphère imbibée de brumes transparentes, le reflet bougeant des façades dans les canaux, tout est

d'une exactitude, d'une fluidité et d'un frémissement délicieux.

L'impalpable est touché et saisi, l'intraduisible est rendu, et le prodige qu'est toute peinture impeccable s'affirme aux yeux de tous et reste fixé, multicolore comme un drapeau conquis, sur le fond de la toile.

Ces quelques tableaux — la *Vue du bassin de Saint-Marc* surtout — qui grandement me ravissent et dont l'ordonnance fut méditée, conservent néanmoins toute la fraîcheur, toute la spontanéité, j'oserais dire, tout l'impromptu des choses directement traduites.

Vos œuvres anciennes, mon cher Cross, péchaient souvent par leur rigidité ou leur froideur.

Votre raison qui les arrangeait, les combinait, les équilibrait, n'opérait sur elles qu'en les raidissant sous le gel des réflexions trop prolongées. Aujourd'hui, la composition vous requiert tout aussi impérieusement, mais ni l'effort, ni la fatigue ne la stérilisent. Elle reste dans la vie ; autrefois, elle s'immobilisait dans la mort.

J'aime violemment celles de vos toiles où les végétations touffues, serrées, encombrantes même, exaltent tous nos sens. La vue, l'odorat, le toucher, le goût sont à la fois sollicités ; il y règne comme une ardeur panthéiste. Les touffes d'herbes, les tumultes des verdure, les faisceaux des arbustes, la présence hautaine des pins et des chênes-lièges, imposent à ces décors de Paradou une richesse et une abondance merveilleuses. Vos *Enfants dans les fleurs*, où les gestes puérils se confondent avec ceux des branches, des feuilles et des floraisons ; où l'être humain, avec sa chair humaine, ne semble exister, lui-même, que comme une plante chargée de fruits, soulignent déjà cette personnelle conception des choses. Pourtant, ce sont vos deux œuvres : *Cyprès* (avril) et *Cyprès* (août) qui l'imposent, en toute sa force.

Oh ! la belle fête opulente et profonde que vous y célébrez ! Pour nous en faire goûter aussi impérieusement la joie, dites, comme il fallait que vous en aimiez l'ombre et le soleil, les lignes amples et belles, les verdure massives, les feuillages fourmillants, les fleurs ardentes et l'odorant silence !

Ces paysages, mon cher Cross, ne sont pas uniquement des pages de beauté, mais encore, des motifs d'émotion lyrique.

Ils satisfont les peintres, grâce à leurs harmonies riches ; ils exaltent les poètes par la vision luxuriante et somptueuse qu'ils profèrent. Pourtant, cette abondance n'est nullement de la surcharge.

Elle reste légère, charmante et douce.

Elle n'a rien de matériellement lourd, rien d'opaque. C'est une évocation de parfums et de fraîcheur. Des idylles y pourraient naître ; on ne désirerait point y voir se déchaîner une bacchanale. La lumière que vous y

déployez favorise les pensées claires, tranquilles et ductiles et nous invite au bonheur.

Quels admirables mouvements enveloppants et quelles courbes heureuses et quelle mise en page inédite nous présente le *Cap Layet* ! La composition de ce site me requiert avec insistance.

D'une manière heureuse et réussie, elle isole un fragment de nature, le détache du monde et lui assigne une existence dans l'art. Le chemin qui contourne la côte, les branchages inclinés et comme repliés sur eux-mêmes semblent ramasser en une tournoyante unité le paysage entier. Que d'artistes s'imaginent que le cadre seul réalise cette concentration unitaire, mais vous, mon cher Cross, vous savez bien qu'un simple carré d'or ou de lattes blanches ne suffit pas pour qu'une toile s'affranchisse de l'ambiance et vive d'une existence personnelle. C'est par la disposition des plans, par la direction des lignes, par la vertu des tons, par tel sacrifice consenti au profit de telle ou telle mise en lumière qu'une peinture se parachève en tableau.

Je clos, sans m'attarder à vos délicates, prestes et curieuses aquarelles, cette lettre déjà trop étendue. Je voudrais qu'elle soit plus qu'une amicale poignée de main donnée au seuil de votre exposition ; j'ai tâché d'y inclure — insuffisamment, je le crains — le témoignage de mon respect pour l'homme admirable que vous êtes et les motifs qui m'incitent à exalter votre art, justement.

ÉMILE VERHAEREN

SÉANCES ENGEL-BATHORI

Une heure de musique : Schubert.

On ne saurait mieux justifier ce titre « une heure de musique » que ne le font ces deux parfaits artistes. Devant un auditoire de plus en plus nombreux, mais pour eux-mêmes, semble-t-il, ils font de la musique, selon tout ce que ce mot évoque de joie, de simplicité, d'intimité, en même temps que de connaissance exacte et fervente des œuvres choisies.

Cela ressemble aussi peu à un « concert » que ressemblent aux portraits posés chez les photographes les instantanés retenant sans apprêts un moment de vie quotidienne et palpitante.

La science vocale de M. Engel, sa sûreté dans un jeu de timbres qui lui est très spécial, cette diction merveilleuse, cette maîtrise, enfin, qui n'est plus à dire, se fait ici familière et heureuse.

M^{me} Bathori est toute grâce, intelligence et jeunesse ; privilégiée, comblée de dons. On consent difficilement à penser qu'elle ait « appris » quelque chose. On dirait une petite fille qui porte en elle, comme un héritage dont elle n'est pas responsable (pas plus que du sourire subtil de ses yeux bruns), une voix inlassablement limpide, une intuition complète des ressources du clavier, un sens du rythme et de l'émotion qui ne songe même pas à s'interroger. Son accompagnement de la *Neige* (*Erstarrung*),

donnant jusqu'au navrement la sensation d'un élément sourd qui tourbillonne et fouette ! Celui du *Départ* ! celui de la *Truite*, fluide, moqueur et comme sentant le roscau !...

M. Engel, d'ailleurs, imposerait le charme de cette mélodie à qui ne l'eût jamais sentie ; il y est spirituel et discret autant qu'il est dramatique dans le *Roi des Aulnes* et le *Voyageur*, autant qu'il est lyrique dans le *Départ* et dans *Sois toujours mes seules amours* (*Sei mir gegrüsst*).

Rien n'est plus net, plus frais et plus doux que M^{me} Bathori chantant la *Barcarolle*, ni plus impressionnant que son interprétation de la *Marguerite au rouet*. Le *Tilleul*, la *Poste*, le *Rêve de printemps* lui furent entre autres propices, dans un programme où elle fut partout délicieuse.

Peut-être la tradition allemande nous a-t-elle habitués à des accents plus amers dans *Bonne nuit* et le *Joueur de vielle*, par exemple ; mais ces accents, les peut-on conférer à la médiocrité vague d'une traduction ?

Nous nous trouvons une fois encore devant ce problème insoluble ; ce sont mêmes perplexités chaque fois qu'il se présente. Certes, on ne peut priver la majeure partie du public de comprendre ce qui se dit devant lui ; d'autre part, une fraction importante de ce public, et non la moins à considérer, est familiarisée avec la langue allemande, ou, pour le moins, possède le sens des poèmes dont se compose un programme comme celui de mercredi. Nous disions plus haut combien Engel était tragique dans le *Roi des Aulnes*, M^{me} Bathori dans *Marguerite*. Mais hélas, que nous étions loin de Goethe ! Qui se serait plaint, — montrant une ignorance excessive, — que ces deux admirables morceaux fussent exécutés dans le texte original ? M. Engel et M^{me} Bathori n'y eussent éprouvé, nous le savons, aucune difficulté ; — et quel plaisir pour nous !

« *Sei mir gegrüsst ! Sei mir geküsst !* » Que reste-t-il de cette apostrophe dix fois répétée, éloquente, émouvante au possible, à travers ce pâle cliché : « Sois toujours mes seules amours ! » Qui a le sens de l'Allemagne ne peut se consoler de n'avoir pas entendu M^{me} Bathori, au visage pur et aux cheveux en bandeaux, dire :

Am Brunnen vor dem Thore
Da steht ein Lindenbaum !

Ne pourrait-on, en une même séance, satisfaire les uns et les autres : ne chanter en français que les pièces les moins connues ? Ou faire une deuxième, une troisième séances Schubert ?

Laissant de côté la question des poèmes, souhaitons que ces deux infatigables artistes initient leur auditoire aux merveilles que renferment les cahiers 2 à 8. Tout le programme, cette fois, à une ou deux exceptions près, était extrait du premier volume.

Ce fut certes un bonheur rare de réentendre dans de telles conditions les lieder que nous savons par cœur ; de plus, le *Voyage d'hiver* n'était pas extrêmement connu à Bruxelles. Mais je pense aux beaux élans que M. Engel aurait dans *Ganymède* ; — à M^{me} Bathori dans *Aus Heliopolis*, cette fête de cristal et de soleil, à M^{me} Bathori aussi dans la *Berceuse* à quatre temps, peu chantée ici, et à tant d'autres lieder, et à d'autres encore, de Schubert, toujours beaux, comme le ciel et les feuilles, comme la terre et l'eau, cent fois plus beaux que tous les lieder qui furent jamais écrits.

Ne les peut-on espérer, sinon pour cette saison, du moins pour l'hiver prochain ?

M. G.

HENRY ROUSSEAU

Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège (1).

Cette petite notice a pour but d'exposer et de justifier les modifications que M. Rousseau voudrait que l'on apportât aux admirables (l'épithète n'a rien d'excessif) fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, à Liège.

Tous ceux qui ont longuement contemplé ce chef-d'œuvre du XII^e siècle, où s'unissent la survivance de l'harmonieuse tradition classique et le pressentiment du réalisme gothique, ont été désagréablement impressionnés en constatant que la cuve porte à faux sur le dos des bœufs. Ces braves bêtes y mettent toute bonne volonté, mais, en réalité, elles ne portent rien : un ridicule tenon de bronze les sépare du bord de la cuve. — Retournons la cuve, s'est dit M. Rousseau, et nous verrons bien où mettre les tenons. — La cuve retournée, on ne trouva pas de mortaises spéciales pour chaque tenon, mais une rigole circulaire où les dits tenons viennent naturellement se loger. Et désormais les bœufs soutiennent la cuve.

M. Rousseau, conformément à l'inscription et au symbolisme, a reporté de dix à douze le nombre des bœufs. Il est bien possible, en effet, que deux d'entre eux aient disparu lors du déplacement des fonts au moment des troubles révolutionnaires et de la maladroite restauration du monument en 1803. Quant au bain de pattes que prennent maintenant les bœufs dans le Jourdain, c'est une addition plus contestable. L'inscription parle de ce fleuve, mais ce peut bien être le Jourdain où est plongé le Christ et sur la rive duquel fleurissent de si délicieux anges (2). M. Rousseau a rétabli l'exacte construction logique de l'inscription ; je maintiendrais toutefois à *officium* le sens de *fonction* (mais un spécialiste peut seul trancher cette question de latin ecclésiastique).

L'ancien et le nouveau moulage (avec les modifications) sont exposés l'un près de l'autre à l'entrée du grand hall du Cinquantenaire.

M. H.

Autour d'un Concours.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers a ouvert entre les compositeurs belges un concours annuel pour la composition d'une Symphonie. L'idée est excellente et l'initiative de la Société mérite tous éloges. Le règlement organique de ce concours nous paraît toutefois devoir être, sur deux points, légèrement modifié.

Il exige que les concurrents soient domiciliés en Belgique. Pourquoi ? Perdent-ils leur qualité de Belges parce qu'ils habitent l'étranger ? Et si le concours eût été institué il y a une douzaine d'années, eût-on refusé de couronner, par exemple, une œuvre de Guillaume Lekeu parce que celui-ci était fixé à Angers ? Les artistes belges qui habitent l'Allemagne, la France, la Hollande ne peuvent prendre part aux concours de ces pays parce qu'ils sont étrangers. Si on leur ferme les concours belges, que leur restera-t-il ?

Le règlement attribue au lauréat une somme de 500 francs et ajoute que « le manuscrit restera la propriété de la Société organisatrice ». Quel est le sens de cette disposition ? S'agit-il de la propriété matérielle du manuscrit, et la Société veut-elle conserver celui-ci dans ses archives comme autographe ? Soit. On entend-t-elle conserver la propriété exclusive de l'œuvre, c'est-à-dire le droit de

(1) Une brochure de 15 pages, Court-Saint-Etienne, 1905. Je rappelle que M. Rousseau publie en ce moment une série de brochures de vulgarisation sur l'*Archéologie monumentale*. Ont paru : *L'Art chaldéen*, *L'Art égyptien*, *L'Art byzantin*.

(2) Et qui, bien entendu, symbolise l'eau du baptême. Par là même, l'application du texte, ps. XIII, v. 10 n'est qu'ingénieuse. L'expression : *fluminis impetus*, etc., est empruntée au ps. XLV, v. 5.

l'éditer, de la vendre, de la faire exécuter et de toucher les droits d'auteur ? En ce cas, le prix de 500 francs serait dérisoire. On ne peut admettre qu'un compositeur cède pour une somme aussi minime *tous ses droits* sur une œuvre importante, et tout artiste de talent refusera de participer dans ces conditions au concours.

Il est vrai qu'un article du règlement stipule : « Si la Société des Nouveaux Concerts faisait éditer l'œuvre primée, des *conditions spéciales* (?) pourraient être consenties au compositeur, de commun accord avec l'éditeur de l'œuvre. »

La Société n'a pu avoir, en instituant généreusement le concours, de dessein commercial. Dès lors, pourquoi mêler à l'attribution d'un encouragement aux artistes un élément mercantile ? Pourquoi intervenir dans le traité à conclure entre l'auteur et l'éditeur ? Et que signifient ces « conditions spéciales » que la Société pourrait « consentir » à accorder au compositeur ? Celui-ci doit rester maître de son œuvre. Si le prix qui lui est accordé sert à payer les frais d'édition, le concours n'est qu'un leurre.

O. M.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Troisième concert.

Divers accidents ont exigé, au tout dernier moment, des changements au programme. Cette nécessité d'improvisation n'a d'ailleurs nullement nui au concert, dont l'intérêt n'a pas failli un instant.

De M. Herbert et de M. Sinigaglia, MM. Merck et Bosquet ont joué, en première audition, des essais pour violoncelle et piano : une poétique *Légende*, manquant un peu de personnalité, du premier ; du second une *Romance* et une *Humoreske* (celle-ci spirituelle, bien rythmée, très *Commedia dell'Arte*).

M^{lle} Wybauw, dont nous avons déjà loué antérieurement la voix et l'intelligence, a chanté du Chausson, du d'Indy et du Lekeu : par sa belle interprétation de *La Caravane* de Chausson, dont elle a rendu avec puissance la grandeur tragique, elle a fait renaitre avec force le regret de la mort de ce grand artiste, le plus poète parmi ceux de la jeune école française. Le *Lied maritime* de Vincent d'Indy, si passionné et si empreint du sentiment de la nature, a contribué à nous insurger contre le reproche de « célébrité excessive » que font à M. d'Indy ceux qui ne le connaissent pas. Quant aux deux chefs-d'œuvre de G. Lekeu, *Sur une tombe* et *Ronde*, que M^{lle} Wybauw a chantés avec pitié, ils ont suscité en nous, aussi âpre que pour Chausson, le regret qu'un tel génie soit mort si jeune.

Miss Evelyn Suart, une jeune pianiste anglaise très gracieuse, joue avec aisance et précision des choses très difficiles : les dissonances de M. Cyril Scott et de M. Claude Debussy lui vont à ravir, et c'est avec une désinvolte coquetterie qu'elle les manie et se joue de leurs surprises. Celles de M. Cyril Scott, encore que très influencées par celles de M. Debussy, sont amusantes au possible : *Dagobah*, c'est comme un concours de dissonances dont la succession serait harmonique, et le *Lento et allegro* (des *Pierrot pieces*) ressemble étonnamment aux *Masques* d'Ensor. La *Sarabande* et la *Toccata* de Debussy que Miss Evelyn Suart a exécutés à ravir, ont excité l'admiration — et aussi l'étonnement — qu'elles provoquent, il y a deux ans ; quand, pour la première fois, M. Ricardo Vinès les révéla au public. La *Sarabande* est tout à fait évocative et la *Toccata* révèle une connaissance approfondie des primitifs du clavecin.

La Sonate pour violon et piano de M. Jongen, jouée avec enthousiasme par MM. Chaumont et Bosquet, nous a ramenés vers des régions moins étranges que celles de Debussy et de Scott, mais plus graves et plus passionnantes. Il y a une richesse étonnante dans cette musique de M. Jongen, une richesse qui lui fait en quelque sorte une parenté d'art avec cet autre jeune si plein de promesses, M. Vreuls. Et nous pensons que c'est cette richesse de fond autant que de forme qui a procuré à la plupart des auditeurs de jeudi une joie extrême : celle d'entendre une

œuvre profondément originale, libre d'entraves et d'influences, jeune, vivante et pleine de hautes aspirations.

Ah certes ! Ce n'est pas l'une de ces œuvres que tous peuvent comprendre entièrement à la première audition : il faut beaucoup d'attention, et de plus une étude approfondie pour saisir le sens pénétrant et la poésie un peu sybilline qui règne dans toute la Sonate, et spécialement dans le mouvement *lent*, dont le raffinement libertaire, nullement décadent, peint si bien les tourments délicieux d'une âme d'artiste contemporain.

Ch. V.

Salon de la Libre Esthétique.

Liste d'acquisitions : F. HART-NIBBRIG, *L'Ile de Vlieland*. Id., *La Geul*. — A.-J. HEYMANS, Dix panneaux d'impressions. — G. LEMMEN, *La Femme au Chapeau bleu*. Id., *Hollandaise*. — MOFFAT-LINDNER, *La Meuse*; *Lever de soleil* (aquarelle). — J. MONTIGNY, *Coin de ferme*. — G. MORREN, *Tête de jeune fille*. — R. DE SAEGER, *En Flandre*; *Neige radieuse*. — N. TARKHOFF, *Chrysanthèmes rouges*.

NOTES DE MUSIQUE

La semaine musicale a été très variée : des œuvres vocales, de la musique de chambre, de l'orchestre. Et tout d'abord, une agréable surprise : le *Lieder Abend* de M^{lle} Delhez, agréable en ce sens qu'il a permis d'apprécier les progrès accomplis par cette très consciencieuse artiste ; agréable aussi par le fait que le programme était fort bien composé : une cantate de Rameau, *Le Berger fidèle*, le *Frauentliebe und Leben* de Schumann, des lieder modernes choisis et quelques-uns des *Chants écossais* arrangés par Beethoven.

Le Rameau est ce qui a le moins bien « marché » : ce mélange harmonieux et doux de décadence grecque avec du Virgile et du Watteau est d'une grande difficulté d'interprétation, et il faut, pour neutraliser l'impression d'afféterie que ce genre de composition peut produire, une voix tout à fait homogène, sous le charme de laquelle on se laisse complètement aller.

Certes, le *Frauentliebe und Leben*, que M^{lle} Delhez a chanté en allemand (mille fois bravo !) avec une articulation parfaite, convenait mieux à sa voix, plus à l'aise dans le lyrisme romantique de Schumann que dans la déclamation courtoise de Rameau. Et l'on peut dire que la jeune artiste a rendu avec une émotion très juste la passion concentrée et enthousiaste de cet être si profondément humain dont le maître de Zwickau, grâce à son génie de divination, a traduit l'âme avec une subtilité si pénétrante que sa musique dépasse de beaucoup en intensité d'expression tout ce que le poète Chamisso a pu imaginer.

Tous les lieder modernes que M^{lle} Delhez a chantés, sont à citer : c'est la jeune et géniale *Ronde* de Lekeu, le *Soir* de Fauré, l'exquis *Madrigal* de Vincent d'Indy, la douloureuse et violemment sincère *Nanny* de Chausson, la *Mandoline* pointillée, galante et spirituelle de Debussy et la sauvage *Mer* de Borodine. Interprétations intelligentes et variées, applaudies de grand cœur et à bon escient.

La séance se terminait par l'exécution de trois de ces *Chants écossais* que Beethoven a arrangés avec accompagnement de violon, violoncelle et piano ; arrangements peut-être erronés au point de vue folklorique, mais assurément prenants dans leur forme harmonieusement classique.

MM. Delune, Chaumont et les frères Doehaerd accompagnaient au piano, au violon et au violoncelle le *Berger fidèle* et les *Chants écossais*.

Les frères Doehaerd, quelques jours après, se faisaient entendre dans le Quatuor Zimmer, dont fait également partie, outre son chef, l'excellent altiste Baroen.

Au programme, Quatuor (en *mi* majeur) de Witkowski joué, il y a deux ans, à la *Libre Esthétique* : œuvre riche de technique et d'inventions (plutôt que d'invention), mélange assez disparate de lyrisme, de dramatisme et de mysticisme ; de dramatisme surtout. Il y a peut-être en M. Witkowski l'étoffe qu'il faudrait pour animer un drame musical : son quatuor révèle, en effet, un sentiment de « l'action » qui ne convient guère à la musique de chambre, mais qui est une précieuse qualité pour qui veut faire du théâtre. Nous avons particulièrement apprécié la première partie de l'œuvre : M. Witkowski manie le style fugué avec une grande maîtrise et sait admirablement profiter de ses ressources ; le mouvement *très vif* est fort pittoresque dans ses allures papotantes : les « murmures du salon », pourrait-on dire, pour faire pendant à « ceux de la forêt ».

Mozart, après Witkowski : le radieux, le pur, l'homme du XVIII^e siècle, qui a pu sortir de la sécheresse de son temps, et dont la musique, aurore de celle du XIX^e siècle, chante la joie d'un cœur à jamais guéri de la plaie scolastique. Avec quelle tendresse, avec quel amour M. Zimmer et ses amis ont rendu la joie de « vivre musicalement » exprimée si naïvement, mais d'une manière si touchante et si vraie dans le merveilleux quatuor en *mi* bémol !

M. Hannon prêtait son concours à l'exécution du Quintette avec clarinette (op. 115) de Brahms. Cette œuvre n'a pas contribué à modifier l'opinion que nous avons plus d'une fois émise sur le maître allemand : musicien honnête et bien chantant (comme on dirait : bien pensant), musique hygiénique, musique de « bon père de famille », dont la tonalité d'ensemble (quand elle n'est pas d'emprunt : voir *Danses hongroises*, *Zigeunerlieder*, etc.), est grise, morose, et d'un sentimentalisme révaissier, qui doit plaire à certains tempéraments. Le Quintette a plus que jamais raffermi en nous cette appréciation.

M. Delune conquiert grand succès à ses Nouveaux Concerts : celui de jeudi était surtout intéressant à raison de l'exécution de la Cinquième de Beethoven, et du concours de M. César Thomson.

M. Delune sait diriger un orchestre ; nous l'avons déjà dit ailleurs. Aussi, sous son impulsion, la Symphonie en *ut* mineur a-t-elle, sauf quelques petits accroc de détail, été l'objet d'une interprétation nerveuse, précise (pas encore la précision des capellmeister allemands), et pleine d'intentions qui montrent le souci de reconstituer la pensée du compositeur : mais il ne faut pas que ces intentions disparaissent trop.

Des *Danses slaves* d'A. Dvorak, — ces danses verveuses, colorées et si bien équilibrées, qui ont créé la réputation des maîtres tchèques comme les *Danses hongroises* ont créé celle de Brahms, — M. Delune a donné une exécution vigoureuse, rythmée et délicate.

M. César Thomson a eu un succès très considérable ; mais nous regrettons de devoir dire que c'est surtout comme virtuose qu'il a été acclamé, alors que cependant ce maître est capable de montrer qu'il est autre chose qu'un technicien au son d'or, qui subjugue par la seule caresse de son merveilleux coup d'archet : le Concerto de Tartini, suprêmement violonistique (une sorte d'hymne en trois parties, consacré à glorifier le son lui-même, sous une forme souple, ingénieuse et ne manquant pas de grandeur) et le très ennuyeux Concerto de Brahms ont peut-être permis d'apprécier ces étonnantes qualités techniques, mais n'ont guère montré ce que pourrait réaliser M. Thomson dans un domaine qui exige peut-être moins d'habileté mais une compréhension d'art plus profonde. Une seule Sonate de Beethoven eût mieux convenu, dans cet ordre d'idées, que tous les concertos du monde.

Ch. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Electra.

Le drame de Perez Galdos, dont le Molière nous donne en ce moment de fort bonnes représentations, a été pour les délicats une déception assez vive. Malgré la chaleur toute espagnole des discussions philosophiques qu'elle contient — très intéressantes, d'ailleurs, et très impartialement présentées — la pauvreté de ses moyens, ses caractères tout d'une pièce, son dernier acte complètement mauvais ont laissé une impression désagréable aux spectateurs lettrés. Les autres, gagnés d'avance aux idées de l'auteur, ont applaudi à tout rompre le sauvetage moral de cette jeune fille que son père, un jésuite à robe courte, veut conduire au couvent alors que tous ses instincts la poussent vers l'amour et la maternité. C'est une phase de l'éternel conflit entre la Science et la Foi, entre la vie et la mort. Il est regrettable que le dramaturge espagnol ne l'ait pas présentée avec plus d'art et plus de véritable beauté.

G. R.

NÉCROLOGIE

Gustave Biot.

M. Gustave Biot, directeur de l'Atelier de gravure au burin à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, est mort en cette ville la semaine dernière. Né à Bruxelles en 1833, M. Biot apprit sous la direction de Calamatta la technique de son art, dans lequel il conquist rapidement une sérieuse renommée. Grand prix de Rome en 1855, il fut placé en 1890 à la tête de l'Atelier de gravure de l'Institut supérieur. Ses œuvres sont extrêmement nombreuses.

S'il avait conservé dans sa vieillesse une vue excellente, Gustave Biot était moins bien partagé sous le rapport de l'ouïe. Et comme il adorait la musique, il avait coutume d'emporter au concert et au théâtre une plaque de résonnance en tôle qu'il bombait devant lui et qui intriguait considérablement ses voisins. C'est une figure bien connue, estimée de tout le monde, qui disparaît.

PETITE CHRONIQUE

C'est M. Godefroid Devreese qui a remporté le premier prix au concours ouvert par le Gouvernement pour la médaille commémorative des fêtes jubilaires de la Belgique. Quatorze artistes avaient pris part à ce concours. Le projet de M. Charles Samuel a été classé deuxième; celui de M. Franz Vermeulen troisième. Enfin MM. Paul Du Bois et Jules Jourdain ont obtenu en partage la quatrième distinction, l'un pour l'avant, l'autre pour le revers.

Le jury était composé de MM. le marquis de Beaufort, président, Evenepoel, Verlant, Alvin, de Witte et Degroote. Les projets resteront exposés au palais des Académies aujourd'hui et demain, de 10 à 5 heures.

M. Jean Robie vient de faire don à la commune de Saint-Gilles d'une de ses œuvres, *Objets d'orfèvrerie de la Renaissance*, pour être placée dans une des salles du nouvel hôtel communal.

Une exposition d'œuvres de MM. H. Stacquet et V. Uytterschaut s'ouvrira jeudi prochain au Cercle Artistique.

Au mois de mai prochain s'ouvrira à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, une exposition de l'œuvre de Whistler.

Au Salon des indépendants, qui s'ouvrira à Paris le mois prochain, sera annexé une exposition rétrospective des œuvres de G. Seurat et de celles de V. Van Gogh.

Le *XX^e Siècle* annonce que la ville de Soignies aura, elle aussi, son monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance nationale. M. Constantin Meunier aurait accepté l'exécution de ce monument, qui serait pratiqué en granit fourni gratuitement par l'Association locale des maîtres de carrières.

On apprendra avec joie, à ce propos, que M. Constantin Meunier est, contrairement à ce qui a été dit ces jours derniers, en excellente santé.

Le quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 23 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{me} D. Demest, Miss Evelyn Stuart, des Concerts populaires de Londres, MM. Albert Dupuis, Emile Bosquet, Emile Chaumont, Henri Merck, etc., qui interpréteront, entre autres, en première audition, des fragments de *Briséis*, opéra inachevé d'E. Chabrier, des mélodies de M. Albert Dupuis, un Sextuor inédit de M. Cyril Scott, un Trio de M. J. Jongen, etc. Prix d'entrée : 3 francs.

La Société de musique de Tournai prépare pour le 26 mars, à 3 heures, l'exécution intégrale du *Faust* de R. Schumann, avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, de MM. Mauguère, Daraux, Nivette, et des chœurs de la société.

Une soirée de musique flamande sera donnée le 27 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, par M^{lle} J. Van den Bergh, MM. G. Surlemont et J. Watelet, avec le concours de M^{me} Alexandre Béon. Le programme est composé d'œuvres vocales et instrumentales de P. Benoit, H. Waelput, F. Van der Stucken, G. Anthéunis, Edw. Keurvel et L. Mortelmans.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, donnera le vendredi 31 courant, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec le généreux concours de M^{me} D. Demest, de MM. E. Vanderborgh, E. Chaumont, Aug. De Boeck et d'un groupe de dames-amateurs.

Cartes d'entrée à 10, 5 et 3 francs chez les membres du Comité et chez les éditeurs de musique.

Le prochain Concert Ysaye aura lieu le dimanche 2 avril au théâtre de l'Alhambra sous la direction de M. Mengelberg et avec le concours de M. R. Pugno, pianiste. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2.

Concerts de la semaine :

Dimanche 19, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire : Symphonie en *si* bémol de Mozart, Symphonie italienne de Mendelssohn; Concerto en *ut* majeur à deux pianos de J.-S. Bach (MM. De Greef et Gurickx); les chants de Brahms op. 17.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, récital Hugh del Carril (Grande-Harmonie).

Jeudi 23, à 8 h. 1/2, deuxième séance de MM. Jorez, Du Jardin et Janssens avec le concours de M^{lle} E. Desmaisons (Hôtel Scheers).

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, troisième séance de Sonates par M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty (Salle Erard).

Samedi 25, à 2 heures, quatrième Concert populaire (répétition générale), sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Laffitte, MM. Laffitte, Bourbon, etc. Première audition en français de : *Le Songe de Gerontius*, oratorio par M. Edw. Elgar (Théâtre de la Monnaie). — A 8 h. 1/2, première séance d'« Interprétations plastiques d'œuvres musicales », par Miss Isadora Duncan (Alhambra).

Un groupe de compositeurs belges vient d'adresser au Gouvernement une demande de subside en vue d'organiser à l'époque des fêtes jubilaires des auditions symphoniques de leurs œuvres.

M. Charles Morice parlera mardi et mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, de l'Art théâtral, à l'Université nouvelle (Institut des Hautes-Etudes).

La deuxième conférence de notre collaborateur M. D. Calvocoressi sur la *Musique russe* aura lieu à l'Ecole des Hautes Etudes

sociales de Paris jeudi prochain, à 8 h. 3/4 précises. M^{lle} Louise Thomasset y chantera des mélodies de Borodine, Moussorgsky, Balakirew et Rimsky Korsakow.

Le Quatuor Luquin y exécutera le *Scherzo (si mineur)* de Borodine et M. Ricardo Vinès y jouera les *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky et *Islamey* de M. Balakirew.

Une intéressante nouvelle théâtrale : le théâtre Molière, devenu depuis quelques années une des premières scènes de comédie française, sera consacré l'hiver prochain à l'opérette.

M. Munié, qui a conduit son théâtre de façon si brillante, a été tenté par la mise en scène à donner à certains ouvrages, notamment à la *Chauve-Souris*, de Strauss, à *Monsieur de La Palisse*, de Claude Terrasse, et à la *Petite Bohème*, de Hirschman, trois des grands succès les plus récents de Paris. Il a acquis le droit de représenter ces ouvrages à Bruxelles, et il est en pourparlers pour d'autres nouveautés. Celles que nous venons de citer nous promettent déjà, pour l'hiver prochain, une campagne du plus haut intérêt.

Miss Isadora Duncan interprétera dans sa première séance, samedi prochain, des œuvres de Rameau, Couperin, Péri, Picci, Gluck, etc., qui seront exécutées par l'orchestre, sous la direction de M. Rudolf Novacek.

La ville de Bruxelles met au concours un projet d'affiche pour l'annonce des fêtes qu'elle organisera cette année. La moitié au moins de la surface de l'affiche devra être réservée au texte, le titre : « Ville de Bruxelles. Fêtes nationales », pouvant être compris dans le dessin.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Les auteurs pourront envoyer leur projet jusqu'au 31 mars inclus à l'administration communale (6^e division), rue du Lombard, 24.

Une prime de 1,000 francs sera décernée au projet classé premier. La Ville s'en réserve le droit de reproduction en 1905. Une somme de 1,000 francs sera mise à la disposition du jury pour être répartie entre les projets classés deuxième et troisième.

Un important cabinet d'estampes anciennes et modernes, la collection Joseph Salzer, sera vendu à Vienne du 1^{er} au 5 avril prochain par les soins de MM. Gilhofer et Rauschburg, Bognergasse, 2 (Mezzanin). Cette collection est particulièrement riche en gravures françaises et anglaises du XVIII^e siècle. Debucourt, Descourtis, Janinet, Boucher, Boily, Ch.-W. White, Th. Wright, J. Young, B. West, F. Wheatly, W. Ward y sont représentés par des pièces capitales. La section ancienne comprend une quarantaine d'eaux-fortes de Rembrandt, des planches d'A. Durer, de Van Dyck, etc.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

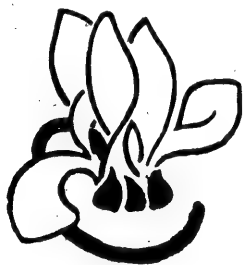
MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

EMILE VERHAEREN : Les Heures d'après-midi.

Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradel, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jules Verne (M. G.). — Chronique littéraire, *Les Heures d'après-midi* (GEORGES RENCY). — La « Libre Esthétique » et la Presse. — L'Art à Paris. *Exposition d'études bretonnes peintes et sculptées par Mme A. Gonyn de Lurieu* (GUSTAVE GEFFROY). — Périodiques d'art. — Chronique théâtrale (G. R.). — Nécrologie *Jules Thomas*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

JULES VERNE

Jules Verne est mort à Amiens, vendredi dernier.

Les enfants d'aujourd'hui le pleurent-ils comme, enfants, nous l'aurions pleuré? Je l'espère, — mais j'en doute.

Ces petits êtres humains qui, haussés sur des bras, ont téléphoné à leurs amis dès l'âge de trois ans, qui ont eu pour jouets des automobiles et des bateaux submersibles, qui ont appris leurs lettres en tambourinant sur la machine à écrire, — peut-on supposer qu'ils aient la même vénération pour ce vieux monsieur lointain dont

l'imagination sans précédent édifiait sans relâche et pour notre joie des mondes à la fois magiques et précis?

Pour combien d'entre nous il fut, durant quelques années, la nourriture la plus parfaite et la plus vivifiante!

Cherchant à analyser l'action si prenante, si excitante qu'il avait sur certains esprits d'enfants, je l'attribue en grande partie à la vérité même du merveilleux qu'il nous proposait : l'idée, par exemple, d'une colonne de vapeur se transformant en géant est si exclusivement imaginative, si « bâtie dans le vide » (l'enfant, inconsciemment, le sent bien), qu'il n'y a pas de raison pour n'avoir pas supposé, au lieu de ce géant, une armée de géants, et de géants bien plus grands. L'enfant en a aussi, lui, de l'imagination; sans qu'il s'en rende compte il se sait l'égal de celui qui a inventé le géant : lui-même peut inventer, inventer encore, dans un domaine où rien ne l'arrêtera, puisque l'Impossible en est banni; et disparaît le prestige du géant : la résistance abolie, l'enthousiasme tombe.

Une colonne de vapeur, dans un livre de Jules Verne, représente également une somme de force redoutable et mystérieuse. Cette force, ici aussi certains hommes connaissent les lois qui vont l'asservir; *des hommes*, cependant : pas des sorciers; ils ne savent pas *tout*; dans une mesure plus ou moins grande, l'élément va leur résister. C'est une lutte, — l'homme en sortira victorieux ou pulvérisé : Duel! Résistance! Problème! Attente! Et les doigts se cramponnaient au grand livre dur, rouge et or... A mesure que le jour tombait, nous nous rapprochions de la fenêtre; il nous semblait être seuls avec de grands secrets...

Et tout ce vocabulaire dont nous pénétrions peu à peu l'hermétisme!

J'aurais tant voulu que ma fenêtre pût s'appeler « un hublot! » A la promenade, on se demandait tout bas, l'un à l'autre, combien en ce moment « on filait de nœuds à l'heure » et « sous quel degré de longitude on se trouvait ». Vous en souvenez-vous, des chiffres mystérieusement accostés d'une petite virgule? On n'interrogeait pas les grandes personnes, parce qu'il s'agissait de quelque chose qu'on aimait trop...

Toutes nos ardeurs trouvaient à quoi se prendre. Le sentiment auquel l'enfance est le plus accessible, l'héroïsme, s'offrait à nous constamment, dans les aventures les plus diverses, sous tous les cieux et dans toutes les conjonctures.

Que restait-il de la petite ingéniosité ménagère d'un Robinson, qu'en restait-il, devant l'endurance inconcevable de ceux-là qui vivaient des semaines en ballon, des mois sur des glaçons flottants!

L'amour, parfois, déterminait les plus téméraires entreprises; portant dans l'âme l'image chaste et jolie d'un miss correcte, des jeunes gens hardis parcouraient le monde. Leurs tribulations nous faisaient mal... On tournait les pages vite, pour savoir si les amoureux seraient enfin réunis. De tous nos livres, c'étaient les seuls où il y eût des amoureux; et ils l'étaient si gentiment, si courageusement, si « à notre portée »!

Une poésie naturelle et simple règne d'ailleurs dans toute l'œuvre de Jules Verne. C'est ce qui fait que les enfants les plus sensibles, les plus enclins à ne voir des choses que leur beauté, ne s'y trouvent pas rebutés. Au contraire; leur logique étant satisfaite leur désir d'exactitude plus que comblé, une clarté se fait en eux qui permet à leur enthousiasme de s'épanouir doublement. Ils apprennent ici l'intégrale beauté des éléments; l'air et l'eau, dont la force peut se mesurer en chiffres, portent les ballons et les bateaux. Dirigera-t-on les ballons? Naviguera-t-on sous les mers? Ah! comme nous l'espérons! Et nous cherchions à comprendre les calculs, à vaincre les nombres... Mais en même temps, — scaphandres et perles, — pieuvres, coraux, monstres admirables, nous vivions ravis dans la merveilleuse féerie de votre réalité...

M. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Heures d'après-midi (1)

Avant de parler de ce livre admirable, qui renferme peut-être les poèmes les plus purs, les plus parfaits d'Emile Verhaeren, je ne puis m'empêcher de signaler l'extraordinaire beauté de l'édi-

(1) *Les Heures d'après-midi*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman.

tion que vient d'en donner Edmond Deman. C'est une merveille. Depuis la page en deux tons, vert et orange, où se lit le titre intérieur, jusqu'à l'« achevé d'imprimer », l'œil est ravi devant ce texte symétriquement disposé, devant la grâce de ces culs-de-lampe et de ces liminaires et, sans même interroger le sens de ces beaux vers, il jouit de les voir si harmonieusement entrelacés sur le satin crème du papier. Une édition pareille est une véritable œuvre d'art. Et c'est justice que d'attirer sur elle l'attention du public.

Les *Heures d'après-midi* forment la suite des *Heures claires*. Celles-ci remontent à l'année 1896. Après neuf ans, l'inspiration d'alors est revenue, plus fraîche encore, dégagée en outre des quelques violences d'expression et des images un peu heurtées qui en altéraient la beauté.

C'est un livre d'amour, et d'amour conjugal. Il est peu de poètes, je pense, qui aient eu l'audace d'écrire sur un pareil sujet. Il semble convenu, dans notre société, qu'on n'aime pas ou du moins qu'on ne doive pas aimer sa femme. La tendresse conjugale a quelque chose d'un peu ridicule: on la cache comme une honte. Il ne paraît pas qu'elle puisse inspirer un poète: un poète! cet être que l'on s' imagine trop volontiers comme un briseur de cœurs, sans cesse à la recherche d'une muse inconnue et d'un nouvel amour. Il fallait, pour oser toucher à un sentiment aussi peu « littéraire », une délicatesse et un art exquis. Il fallait éviter que cette chanson fût trop personnelle, trop pot-au-feu, et lui donner la valeur d'un poème d'humanité générale.

D'instinct, parce que sa grande âme a des intuitions merveilleuses, Verhaeren a trouvé l'accent nécessaire. Ce bréviaire de son amour pour « celle qui vit à ses côtés », comme le dit la dédicace, tout en notant des traits de réalité simple et vécue, ne cesse pas d'habiter les régions sereines de la haute poésie. Et comme la forme, dans ce livre, atteint une perfection classique où le goût le plus pur ne trouverait presque plus rien à redire, on peut affirmer que les *Heures d'après-midi* sont, dans l'œuvre d'Emile Verhaeren, un nouveau sommet d'où l'on découvre, vers les mystères de l'âme humaine, des sentiers que nul pas n'avait foulés jusqu'ici.

Voici, en quelques mots, la ligne du livre. La femme dont les *Heures claires* célébraient la jeunesse, a été touchée par l'inexorable doigt du temps. Vieille, elle ne cesse pas d'être aimée. L'amour qui l'unit au poète n'est point soumis aux misères de l'âge: il s'exalte, au contraire, en mûrissant. N'est-elle pas la compagne fidèle, l'inspiratrice et la gardienne du bon travail? Et quand la maladie menace de ruiner à jamais leur bonheur, ne sont-ce point sa foi et son dévouement qui ramènent enfin la santé? Des liens sont nés, plus forts que ceux de l'amour et du désir. Les époux se sont fondus l'un dans l'autre. La vieillesse, la mort peuvent venir. Rien ne saurait briser leur parfaite union.

Les poèmes délicieux et profonds qui disent ces choses ont pour cadre une petite maison de campagne et un jardin plein de fruits et de fleurs. Mais la nature, ici, est symbolique. Les fleurs et les fruits du jardin, le ciel et ses nuages, le vent, l'air embaumé, tout est la représentation des sentiments ou des pensées que l'auteur conçoit dans son cœur de poète et dont son cerveau de peintre s'efforce aussitôt de créer une image sensible.

L'impression générale du livre est qu'il ne faut pas y voir une page de littérature: on dirait plutôt une confidence tout intime, écrite pour soi-même, pour vider le trop plein d'une âme émue jusqu'aux larmes. Il renferme des poèmes superbes, qui suppor-

teraient la comparaison avec les vers des grands maîtres. De ci de là, peut-être, quelques défaillances de rythme, d'autant plus frappantes que le rythme de Verhaeren est d'ordinaire si sûr, si ferme. Quelques longueurs aussi, dans le développement de certaines idées un peu précieuses, un peu trop sur « la pointe ». Mais à côté, ou plutôt au-dessus de tout cela, que de beautés, que de passages de simple émotion sans phrase, qui nous laissent doucement ravis et silencieux, pleins d'une admiration confiante et tranquille ! Ecoutez comment le poète remercie sa femme de l'avoir aidé à vaincre la maladie. Et dites si de tels vers ne sont pas parmi les plus beaux qui chantèrent jamais sur les lèvres des hommes !

J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie
Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,
Le jour, qu'avec ses bras de plomb, la maladie
M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.

Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace ;
Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,
Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses
Pour retenir captif notre bonheur tremblant.

Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,
Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons ;
Je me sentais le cœur à la fois glace et braise
Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.

Mais tu me dis le mot qui bellement console,
Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour ;
Et je vivais avec le feu de ta parole
Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

L'homme diminué que je me sentais être
Pour moi-même et pour tous, n'existait point pour toi ;
Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,
Et je croyais en la santé, avec ta foi.

Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,
L'air vivace, le vent des champs et des forêts,
Et les parfums du soir et les odeurs de l'aube.
Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.

GEORGES RENCY

La « Libre Esthétique » et la Presse.

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera ses portes mardi prochain. La Presse lui a consacré de nombreux articles, — en général laudatifs, — dont voici, aussi complète que possible, la nomenclature :

Le Journal des Débats (21 mars) ; *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (25 février et 11 mars) ; *Le Nieuwe Rotterdamsche Courant* (23 février).

Le Soir (21 et 22 février, 2 mars) ; *La Chronique* (23 et 28 février) ; *L'Étoile belge* (27 février) ; *Le Petit Bleu* (26 février et 10 mars) ; *La Réforme* (23 février) ; *Le Patriote* et *Le National* (22 février) ; *La Gazette* (21, 22 et 27 février) ; *L'Indépendance belge* (27 février et 7 mars) ; *Le Journal de Bruxelles* (23 février, 7, 16 et 20 mars) ; *Le XX^e Siècle* (27 février) ; *De Vlaamsche Gazet* (27 et 28 février).

Le Journal de Liège (23 février, 1^{er} mars) ; *Le Journal de Charleroi* (27 février, 12 mars) ; *L'Express* (Liège, 24 février, 14 mars) ;

Le Matin (Anvers, 22 février) ; *Le Bien public* (Gand, 28 février) ; *La Flandre libérale* (Gand, 14 et 18 mars) ; *Le Journal de Mons* (2 mars) ; *La Gazette de Charleroi* (28 février) ; *L'Avenir du Tournaisis* (Tournai, 24 février et 17 mars).

La Fédération artistique (26 février) ; *La Libre Critique* (5 et 19 mars) ; *La Jeune Revue* (5 mars) ; *La Tribune artistique* (1^{er} mars) ; *Le Petit Messager belge* (5 mars) ; *Le Samedi* (26 février) ; *Le Jeune Effort* (mars) ; *L'Écho des Théâtres* (4 mars) ; *La Verveine* (26 février et 5 mars).

Peut-être lira-t-on avec intérêt quelques-unes des appréciations émises :

« La réunion de tous ces artistes suffirait à donner à la *Libre Esthétique* cette impression de clarté qui donne aux Salons impressionnistes une séduction particulière. Elle prouve, d'autre part, que nos peintres ont leur originalité dans le mouvement général de l'impressionnisme. Certes, l'art des Claus, des Heymans, des Lemmen, des Morren offre une parenté avec celui des Manet, des Renoir, des Sisley, mais il s'en distingue par la composition, la saveur coloriste, le réalisme sincère jusqu'à la naïveté. » (L. DUMONT-WILDEN. *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 11 mars.)

« Le présent Salon constitue le triomphe, voire l'apothéose des fondateurs de « la Chrysalide ». » (*La Chronique*, 28 février.)

« Le Salon de la *Libre Esthétique* de cette année marquera une date dans l'histoire de la peinture belge ou plus exactement dans l'histoire du goût public. Les bonnes gens qui, suivant leur coutume, se préparaient à aller rire à cette exposition de l'impressionnisme se sont vus obligés de rentrer leur gaieté. Ces toiles, qui parurent jadis si violemment révolutionnaires, ont semblé aujourd'hui tout à fait acceptables, et quelques-unes très belles. » (*Le Petit Bleu*, 10 mars.)

« ... Et cela fait, dans l'ensemble, le Salon le plus intéressant peut-être que nous ait donné la *Libre Esthétique*, avec cette consolante impression que ceux qui, de bonne foi, recherchent la beauté, doivent toujours finir par s'entendre, en dépit des divergences entre leurs aspirations personnelles. » (*La Gazette*, 22 février.)

« Sans doute le Salon de la *Libre Esthétique* n'embrasse-t-il qu'une minime partie des efforts tentés en Europe dans la vie de l'impressionnisme, mais on ne pouvait songer, dans une exposition restreinte, à mieux faire qu'à réunir certaines notes caractéristiques, suffisantes pour offrir d'intéressants objets d'études et permettre d'utiles rapprochements. Tel était le but du directeur de la *Libre Esthétique* ; il l'a pleinement réalisé. » (*Idem*, 27 février.)

« La série morne des salonnets nous donnant des œuvres rassemblées au hasard du *struggle for life* est une chose plutôt lassante ; elle fait apprécier d'autant mieux le Salon de la *Libre Esthétique* qui, par le choix (cette œuvre d'art), forme une expression personnelle, nous donne une vision d'ensemble au but défini. » (*Le Journal de Bruxelles*, 7 mars).

Mais ceci est inattendu. Dans le *Soir*, M^{lles} Milly-Christine disent au sujet de la section rétrospective du Salon :

« Nous nous rappelons parfaitement avoir admiré déjà, il y a quelques années, les quelques belles œuvres qu'on nous fait

revoir maintenant, telles que les Vogels et les Pantazis ; *on n'appelle pas cela de l'impressionnisme*, mais c'était beau tout de même ; *c'était sans doute de l'impressionnisme sans le savoir*, comme celui que faisaient, tout naturellement, nos meilleurs peintres de nature. »

Ces demoiselles sont trop jeunes, évidemment, pour avoir lu ce que leur bon oncle Lucien Solvay écrivait naguère de ces mêmes tableaux. C'était dans la *Gazette* du 14 février 1885, à propos du deuxième Salon des XX :

« Revenons à nos catégories. La seconde, celle des peintres qui ne veulent pas terminer, comprend les *impressionnistes* à outrance, ceux autour de qui se livrent les plus féroces batailles, MM. Ensor, Vogel-, Finch et Toorop. Ce sont les plus discutés... M. Ensor est « *luministe* » dans toute la force du terme... Les paysages de M. Vogels sont, avant tout et toujours, des *impressions* superbes, d'une grande intensité de couleur et d'effet. »

Mesdemoiselles, n'écrivez plus de chroniques artistiques sans relire celles de votre excellent p. tron.

L'ART A PARIS

Exposition d'études bretonnes peintes et sculptées par M^{me} A. Gonyon de Lurieux.

L'artiste qui expose ces études de Bretagne a fait un grand effort de travail et réalise un progrès sensible sur son art d'hier. Sa première éducation, ses premières habitudes étaient en accord avec les pratiques de l'école et de l'atelier et les préoccupations des Salons annuels. Il est difficile sans doute de s'affranchir de ces formules courantes que nous voyons employées avec une monotonie déconcertante par les maîtres et les élèves ; voici pourtant un exemple d'affranchissement.

Avec infiniment de simplicité et d'application, M^{me} Gonyon de Lurieux a renoncé aux recettes qu'elle avait apprises et a recommencé son apprentissage devant la nature. Elle n'a rien perdu pour cela de ce qu'elle avait acquis. Ce qui est surtout personnel aux artistes, ce qui les différencie les uns des autres, c'est le sentiment de la forme et c'est le pouvoir de l'expression. Il ne suffit donc pas, — ai-je besoin de le dire ? — de passer de la peinture sombre à la peinture claire pour montrer que l'on a franchi victorieusement le dernier obstacle. Il y a des chefs-d'œuvre de la pénombre comme il y a des chefs-d'œuvre de la clarté. L'important est que l'artiste y voie clair partout et nous dise passionnément des choses véridiques. L'important est qu'il découvre encore et sans cesse les aspects et les significations de la nature.

C'est cette découverte que M^{me} Gonyon de Lurieux a faite, et qu'elle va continuer de faire. Ce qu'elle donne ici à voir, ce n'est plus le tableau d'atelier, composé, dosé, arrangé, ficelé pour être en accord avec l'esthétique d'un public qui aime à entendre raconter des histoires. La peinture vraie lui en raconte aussi, mais d'une autre manière. L'étude complète d'après nature est féconde en révélations. Que de nuances à observer sur un visage ! Combien de mouvements et de gestes s'accomplissent en un instant ! Chaque toile raconte ici ces surgissements et ces surprises de la vie. Rien n'est immobilisé, tout dit la perception de ce frissonnement perpétuel qui parcourt les êtres, les eaux, les grèves, les verdure, les nuages. C'est la lumière, c'est la respiration universelle, c'est l'admirable mystère du réel, partout présent, partout grandiose et délicieux.

Voici la mer, de toutes les nuances, de toutes les couleurs, paisible ou fâchée, sombre ou fleurie, charmante le matin, mélancolique le soir. Voici des enfants qui vivent dans le sable des grèves, des enfants aux joues rouges, à la fois délicates et hâlées, aux yeux bleus transparents comme de l'eau pure, aux cheveux

blonds, presque blancs. Regardez-les bien, chacun a son caractère, timide, impérieux, rusé, égoïste. Le groupe d'une mère et de son enfant a véritablement une signification et une beauté : seule, l'étude volontaire, obstinée de la réalité, peut donner un tel résultat. De même, ces femmes vues chez elles, celle-ci qui tricote, cette autre qui épluche des pommes de terre, cette autre encore qui s'en va, un parapluie sous le bras. M^{me} Gonyon de Lurieux les connaît bien, et elle donne la preuve de son savoir, non seulement par sa peinture, mais par sa sculpture, en figurines exactes de silhouettes, expressives par leur posture, leur marche, par leur visage, leurs mains, leurs pieds, leur dos.

Paysages et figures m'ont donné à revoir le pays et les gens de Fouesnant, la côte rocheuse et sablonneuse de Beg-Meil. C'est une des plus belles régions de la Bretagne, un pays magnifique au bord de la mer. Le style en est grave, et la coloration d'une incomparable richesse. L'artiste ne pouvait tout dire de cette beauté grandiose et hautaine. Mais ce qu'elle a vu et dit, elle l'a bien vu et bien dit. Ses notes prises au bord de la mer sont d'une fine justesse, et ses portraits d'enfants rouges et blonds ont une grâce sauvage qu'elle a trouvée et exprimée, parce qu'elle a cherché ingénument la vérité.

GUSTAVE GEFFROY.

PÉRIODIQUES D'ART

Fondée par un groupe de professeurs et d'artistes, en 1901, la *Revue musicale* est dirigée à Paris, 51, rue de Paradis, par M. Jules Combarieu, qui vient d'être nommé professeur d'histoire de la musique au Collège de France ; son rédacteur en chef est M. Laloy, docteur ès-lettres. Bi-mensuelle illustrée, elle poursuit avec plein succès une œuvre de vulgarisation. Elle publie depuis janvier 1905 le cours d'Histoire de la musique fait au Collège de France par son directeur, un cours pratique de contre-point, des articles très documentés sur la musique ancienne et moderne, les articles officiels, plus un supplément musical gratuit.

Fondée dans un but de propagande désintéressée, elle a recueilli les suffrages de tous les musiciens sérieux. Les abonnements (25 francs par an) sont pris à Paris ou dans toute librairie. Les primes sont envoyées contre un supplément de 1 fr. 25 pour frais de poste, primes équivalentes au prix de l'abonnement lui-même.

Une très jolie publication mensuelle illustrée, *Kind und Kunst*, destinée à développer le sens artistique des enfants, vient de naître à Darmstadt, et l'éditeur bien connu A. Koch en est le parrain (1). Au moment où va s'ouvrir à Bruxelles l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant, ce périodique vient à son heure. Les premiers fascicules, des plus élégants, contiennent une foule de documents intéressants : poupées des XVII^e et XVIII^e siècles, d'une grâce exquise, décorations pour chambres d'enfants, albums d'images composés par des maîtres illustres, jouets de toute espèce, travaux de modelage et d'illustration exécutés par les tout petits, concours divers, etc.

La revue est vraiment nouvelle, variée, amusante, et d'une irréprochable typographie.

L'intérêt croissant qui s'attache en Allemagne au développement de l'art décoratif fait éclore d'ailleurs une foule de publications périodiques spéciales. Signalons, parmi elles, la jolie revue illustrée *Kunstgewerbe für's Haus*, consacrée aux industries domestiques, qui paraît depuis cinq ans à Berlin sous la direction du peintre C. von Sivers (2). On y trouve, à profusion, des documents relatifs aux arts du foyer : modèles de broderies, de petits meubles, d'éventails, de dentelles, de paravents, etc., avec

(1) Prix d'abonnement annuel : 12 marks en Allemagne, 14 marks à l'étranger. Le fascicule, 1 mark 25.

(2) Administration : Geisbergstrasse, 16, Berlin W. Abonnement trimestriel : 4 marks 50. La livraison, 2 marks.

des patrons à l'échelle pour faciliter l'exécution de ces menus travaux et des notices explicatives clairement rédigées. La revue s'inspire de l'évolution actuelle de l'esthétique et remplit parfaitement son but, qui est de contribuer à l'embellissement du home.

A une époque où les artistes se spécialisent de plus en plus, la tentative de ceux qui, à l'exemple de leurs grands ancêtres, exercent à la fois leur activité dans l'architecture, la peinture, les lettres, etc. mérite d'être signalée particulièrement. Parmi eux, citons M. Théo Molkenboer, d'Amsterdam, qui, non content d'être un portraitiste remarquable, un architecte et un décorateur de talent, vient de fonder une revue trimestrielle illustrée destinée à faire connaître ses œuvres et à défendre les principes qui les ont inspirées.

De Tuin ou *The Garden* — car la revue a deux versions, l'une néerlandaise, l'autre anglaise — se présente de façon parfaite. Il contient une quinzaine de reproductions phototypiques et un ex-libris en couleurs qui décèlent chez leur auteur un talent sérieux, personnel et multiple (1).

La *Tribune artistique* (2), dirigée dans un excellent esprit de progrès et de combat par M. Frédéric de Smet, est entrée dans sa deuxième année d'existence. Ses fascicules mensuels se composeront désormais d'au moins seize pages de texte et d'illustrations hors texte. Des primes seront distribuées tous les trimestres à ceux de ses abonnés que désignera un tirage au sort.

L'*Epreuve* (3) a consacré une livraison illustrée de nombreuses gravures à l'œuvre du statuaire Troubetsky. Le texte est de M. Victor Thomas, directeur de l'*Epreuve*, avec la collaboration de MM. Armand Dayot et L. Rivot. La même revue prend l'initiative d'une souscription universelle pour élever à Paris un monument à Tolstoï d'après la statuette du prince Troubetsky agrandie à l'échelle.

Un incendie détruisit récemment une grande partie des trésors appartenant à la Bibliothèque nationale de Turin. Dans cet incendie périrent aussi les *Trois belles Heures de Jean de France, duc de Berry*. Cette œuvre admirable était du plus haut intérêt, non seulement au point de vue esthétique, mais encore au point de vue de l'histoire de l'art. En effet, les plus savants connaisseurs s'accordent à reconnaître dans ce Livre d'heures les débuts de l'art des frères Van Eyck.

Heureusement l'œuvre avait été photographiée peu de temps avant sa destruction, et la revue *L'Art flamand et hollandais* (4) reproduit dans son numéro de décembre trois de ses plus belles pages. M. A. Vermeylen lui consacre une savante étude.

La même livraison contient un article de M. P. Lambotte sur les *Aquarellistes belges*, illustré d'œuvres de Stacquet, Cassiers, Delaunois, Uytterschaut, Marcette et Van Leemputten.

L'*Art décoratif* (5) offre à ses abonnés deux primes gratuites : un pastel de Besnard reproduit en couleurs d'une façon parfaite et un numéro exceptionnel consacré aux Peintres de Venise, avec soixante-quatre pages illustrées et un grand nombre de planches en couleurs.

Signalons enfin une nouvelle revue d'art et de littérature fondée par de jeunes écrivains à Anvers, où sonne décidément le réveil. L'*Envol*, orné d'un Pégase caracolant, paraît tous les mois (6) sous la direction de M. Georges Buisseret. Il entend n'accepter qu'une seule théorie : celle de l'Individualisme, et groupe des talents pleins de promesses.

(1) *De Tuin*. Imprimerie Ipenbuur et Van Seldam, Singel 91. Abonnement annuel : 3 fl. 50.

(2) Gand, avenue des Arts, 25.

(3) Revue mensuelle. Paris, 62, rue de Provence. Abonnement annuel : 20 francs ; étranger : 24 francs.

(4) Anvers, J.-E. Buschmann. Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire.

(5) Paris, 24, rue Saint-Augustin, Liège, passage Lemonnier, 7.

(6) Direction, place de Meir, 87, Anvers. Prix d'abonnement : 5 francs par an.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

C'est la semaine des reprises à la Monnaie. *Hamlet*, l'extraordinaire opéra d'Ambroise Thomas, où le prince de Danemark chante une chanson à boire et où l'on voit des danseuses entourer de leurs évolutions Ophélie folle et mourante, n'est plus repris, semble-t-il, que pour permettre au baryton et à la forte chanteuse de donner la mesure de leurs moyens. M. Albers est un Hamlet magnifique : sa grande voix, son admirable talent de tragédien ont fait merveille. M^{lle} Alda a chanté avec une virtuosité et une grâce très applaudies les airs d'Ophélie.

Au Parc, pour les représentations d'adieu de M. Paulet, qui nous quitte en emportant toutes nos sympathies, on a repris *Discipline*, le vigoureux drame de von Conring et Thorel. MM. Paulet et Chautard y sont tout à fait remarquables.

La *Petite Fonctionnaire*, de Capus, qui complète le spectacle, est ainsi qu'on sait, une pièce un peu anecdotique, amusante certes, mais qui ne vit que par le détail, qui manque de profondeur et se termine comme un roman-feuilleton par un mariage romanesque. L'interprétation, pour ces sortes d'ouvrages, est d'une importance capitale. Au Parc, elle est, comme toujours, irréprochable. M^{lle} Doriel y montre une bonne grâce simple et mélancolique qui a charmé tout le monde. M. Paulet, après son rôle de composition serrée et grave de *Discipline*, trouve dans le personnage de Lehardin l'occasion de se livrer à toute la verve, à la fois si comique et si juste, de son double talent de mime et de comédien. Tout excellente que soit la troupe du Parc, le départ de cet artiste y laissera un vide que l'on ne comblera pas de sitôt. Le public bruxellois dont il a fait pendant dix ans les délices ne l'oubliera jamais.

Aux Galeries, enfin, on reprenait la *Belle Hélène*. Que les temps sont changés ! Jadis, cette pièce provoqua les colères indignées des défenseurs de l'art classique et de la sainte antiquité : *veneranda antiquitas* ! Aujourd'hui, ce carnaval des dieux ne nous émeut plus guère et nous amuse à peine. Heureusement, il y a dans le livret de Meilhac et Halévy des choses charmantes, des petits poèmes délicieux, une sauce enfin qui fait passer le plat. Et la musique d'Offenbach, décidément, ne vieillit pas : c'est la gaieté elle-même, un peu populacière, mais si franche et si spontanée ! M^{lle} Pierny, belle comme la belle Hélène en personne, a détaillé la partition avec un art fait tour à tour de langueur passionnée, de verve un peu canaille et de joyeuse bonne humeur. Le ténor Lagarrigue, dont la voix métallique et forcée semble plaire au public, se tient bien dans le rôle difficile du bellâtre Pâris. Et la direction des Galeries a entouré ces deux artistes en vedette d'un cadre digne d'eux : décors somptueux, costumes pimpants et frais. Hélas ! Ce n'est pas du bien grand art, tout cela ! L'opérette est un genre condamné par essence à nager toujours entre les eaux du vaudeville et celles de l'opéra-comique. Mais le plaisir délicat que l'on peut prendre encore à la reprise des œuvres d'Offenbach prouve une fois de plus que le talent transforme tout ce qu'il touche.

Aristophane est aussi grand qu'Eschyle. La Farce elle-même peut servir de piédestal à la Beauté.

G. R.

NÉCROLOGIE

Jules Thomas.

L'un des doyens de la statuaire française, le sculpteur Gabriel-Jules Thomas, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, est mort à Paris la semaine dernière, âgé de quatre-vingts ans. Prix de Rome en 1848, il exposa régulièrement au Salon depuis 1857 jusqu'en 1875, époque à laquelle il remplaça Barye à l'Académie des Beaux-Arts. Il se consacra surtout, dès lors, à la décoration des monuments publics. De cette période datent la *Musique* et le *Drame* dont il orna l'Opéra, un *Christ*

en croix, une *Vierge à l'Enfant*, etc. L'une de ses dernières œuvres, *Adolescence*, exposée en 1903, attesta un regain de verveur et de jeunesse. Cette figure fut achetée par le Musée du Luxembourg, qui possédait déjà de Jules Thomas une statue de Virgile.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Heures d'après-midi*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman.

ROMAN. — *Guidon d'Anderlecht*, par MAURICE DES OMBIAUX. Édition de l'Association des Écrivains belges. Paris, A. Juven. — *Esclave*, par GÉRARD D'HOVILLE. Paris, Calmann-Lévy. — *Suzannah*, par VALENTIN MANDELSTAMM. Paris, bibliothèque Charpentier.

CRITIQUE. — *Le Goût musical en France*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, A. Joanin et C^{ie}. — *Le Nationalisme dans l'Art*, par M. CH. BULS.

DIVERS. — *La Pologne contemporaine*. Le Pays, la Nation, la Situation économique. Nombreuses illustrations. Couverture en couleur. Paris, édition d'art Edmond Pelletan et revue *La Pologne contemporaine*. — *Fehl Yasmin*, par ALBERT ERLANDE et GILBERT DE VOISINS. Frontispice par A. RASSENFOSSE. Liège, A. Bénard; Paris, H. Floury. — *Die Ausnützung der Kraftquellen beim Klavierspiel, physiologisch anatomische Betrachtungen*, par ELISABETH CALAND. Stuttgart, Otto Richard Hirsch (Ebner).

Musique.

Purgatorium, oratorium, soprano voce choroque concinendum cum Symphonia (textus e Psalmis), par JOSEPH RYELANDT (op. 39). Réduction pour piano par l'auteur. Liège, V^e Léop. Muraile. — *O mes morts tristement nombreux* (P. Verlaine), par CHARLES BORDÈS. Paris, Édition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques. — *Dans le Petit Jardin* (H. Galoy) et *Deux Lieds*, par PIERRE COINDREAU. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}. — ALBERT ROUSSEL. *Quatre poèmes* (HENRI DE RÉGNIER). I. *Le Départ*. II. *Vœu*. III. *Le Jardin mouillé*. IV. *Madrigal lyrique*. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

Nous ajournons à huitaine, faute d'espace, notre chronique musicale.

PETITE CHRONIQUE

En raison du succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique* sera prolongé jusqu'à mardi prochain, 28 mars, inclusivement.

Un concert extraordinaire sera donné ce jour-là, à 3 heures précises, avec le concours de MM. G. Surlemont, baryton, Théo Ysaye, pianiste, et du Quatuor Zimmer, qui interpréteront le Quatuor à cordes en *mi* majeur de Vincent d'Indy, le Quatuor en *ut* mineur (piano et cordes) de G. Fauré et, en première audition, des pièces vocales d'A. Magnard, H. Duparc et R. Bonheur.

Cette séance exceptionnelle clora définitivement la série des auditions de musique nouvelle qui a été, cette année, particulièrement brillante et suivie.

Le prix d'entrée de la séance de clôture est, comme pour les précédentes, fixé à 3 francs.

Expositions ouvertes à Bruxelles :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la Libre Esthétique (clôture mardi 28 mars).

CERCLE ARTISTIQUE. — MM. V. De Haen, H. Stacquet et V. Uyterschaut (clôture dimanche 2 avril).

GALERIE ROYALE. — M. Maurice Hagemans (clôture mercredi 5 avril).

SALLE DE LA MADELEINE. — Œuvres de dessinateurs français (clôture le 15 avril).

ANCIEN HÔTEL D'ALCANTARA (28, rue des Douze-Apôtres). — Exposition de tapisseries anciennes et de tableaux. L'après-midi de 4 à 6 heures, le soir de 8 à 10 heures (clôture le 1^{er} avril).

La date officielle de l'ouverture de l'Exposition universelle de Liège vient d'être fixée au mardi 25 avril.

D'autre part, nous apprenons que l'Exposition d'Art ancien (tapisseries et céramiques) organisée à Bruxelles, au Cercle artistique, sera inaugurée dans les premiers jours de juillet.

Le jury d'admission et de placement pour l'Exposition internationale des Beaux-arts de Liège est composé comme suit :

Président : M. le baron de Beeckman; membres : MM. J. Brunfaut, E. Carpentier, F. Courtens, J. Delvin, G. Devreese, L. Lenain, Ch. Mertens, V. Rousseau, Ch. Soubre, Alex. Struys, T. Vinçotte; membres suppléants : MM. P.-J. Dierckx, L. Frédéric, P. Mathieu. Secrétaire : M. Paul Lambotte.

Concerts de la semaine :

Dimanche 26, à 2 heures, *Le Songe de Gerontius* de Sir Edward Elgar aux Concerts populaires (Théâtre de la Monnaie).

Lundi 27, à 8 h. 1/2, soirée de musique flamande (Salle Erard).

Mardi 28, à 3 h., concert extraordinaire au Salon de la *Libre Esthétique* pour la clôture de l'Exposition (Musée moderne). — A 8 h. 1/2, récital de violon par M. Paul Kochanski (Grande-Harmonie). — A la même heure, concert G. Waucampt et G. Liégeois (Salle Erard).

Mercredi 29, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori : *la Chanson populaire* (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, concert Emile Simon (Salle Erard).

Jeudi 30, à 8 h. 1/2, troisième séance du quatuor vocal et instrumental (Salle Erard).

Vendredi 31, à 8 h. 1/2, audition d'œuvres de P. Benoit par M. Barat, M^{lle} J. Van den Bergh et M. H. Vinck (Salle Erard).

Samedi, 1^{er} avril, à 2 h. 1/2, cinquième concert Ysaye (répétition générale) sous la direction de M. Mengelberg, avec le concours de M. Pagno (Alhambra).

La septième série des conférences de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles s'ouvrira prochainement. Le mercredi 5 avril, à 8 heures précises du soir, M. Henri Liebrecht parlera de « Max Waller et de *La Jeune Belgique* » et M^{lle} A. Guillaume, professeur à l'école, dira différentes poésies.

Parmi les conférenciers qui se feront entendre au cours de la série, citons MM. G. Dwelshauvers, A. Joly, Ch. Gheude, Ch. Vanden Borren, etc. Des pourparlers sont engagés avec MM. Edmond Picard, Emile Verhaeren, Ivan Gilkin, etc., pour des lectures et des interprétations de leurs œuvres.

Après avoir, l'an passé, en de lointaines et triomphales tournées, exalté jusqu'aux confins de l'Europe la célébrité de Maeterlinck, M^{me} Georgette Leblanc concentre cette année ses dons multiples sur des séances musicales et littéraires qui, toutes les semaines, rassemblent au théâtre des Capucines l'élite des artistes, des écrivains, de tous ceux que séduisent les initiatives d'art originales et neuves. M^{me} Leblanc remplit à elle seule un programme varié, inédit, d'un caractère spécial, dans lequel la musique, la poésie et la mimique sont fusionnés en d'harmonieux ensembles.

La direction du théâtre du Parc a eu l'heureuse idée de proposer à M^{me} Georgette Leblanc de donner à Bruxelles une matinée analogue. Celle-ci vient d'être fixée au mercredi 5 avril.

Le programme se composera, entre autres, d'un cycle de Chansons de Maeterlinck et d'une série d'exquis poèmes chinois traduits par M^{me} Judith Gautier et ornés d'un commentaire musical. Il est possible — le programme n'est pas définitivement arrêté encore — que M^{me} Leblanc expose elle-même, en une courte conférence, le plan et le caractère esthétique de sa nouvelle croisade. Peut-être jouera-t-elle une scène extraite du théâtre symboliste de Maeterlinck. Dans tous les cas, on peut s'attendre à une matinée exempte de banalité et qui excitera la curiosité sympathique de tous.

Pour honorer la mémoire de César Franck, le cercle artistique et littéraire *L'Avant-Garde*, de Liège, organise pour vendredi prochain, à l'Emulation, une séance d'un caractère hautement artistique. Il a invité M. Vincent d'Indy, le disciple préféré et le plus célèbre du maître wallon, à commémorer la Vie et l'Œuvre de César Franck et prié MM. Zimmer et Jaspar, les initiateurs de la Sonate et du Concerto à Liège, de se charger du commentaire musical de cette conférence. Ceux-ci exécuteront la Sonate de Franck pour piano et violon, qui synthétise en quelque sorte son génie. Liège s'associera ainsi dignement aux manifestations par lesquelles on a récemment glorifié en Belgique et en France l'admirable auteur des *Béatitudes*.

Une audition d'œuvres orchestrales de Vincent d'Indy aura lieu, sous la direction de l'auteur, à Anvers, à la Société de Zoologie, mercredi à 8 heures du soir. Au programme : la Trilogie de *Wallenstein*, la Sarabande et le Menuet de la Suite en ré, la Symphonie sur un thème montagnard français (soliste : M. Geeraert).

Dans l'après-midi du même jour, M. Vincent d'Indy fera une conférence aux Matinées littéraires de Bruxelles (Salle Erard).

Nous avons vanté dernièrement en M^{me} Kleeberg-Samuel l'esprit d'apostolat qui guide l'excellente pianiste dans le choix des œuvres qu'elle interprète. Une grande tournée en Allemagne, où l'artiste fut applaudie et fêtée, à Berlin, à Leipzig, à Dresde, à Vienne, vient d'affirmer, une fois de plus, sa volonté de populariser en tous pays les belles œuvres de la littérature musicale. Le *Prélude*, *Choral* et *Fugue* de César Franck, pre-que inconnu

jusqu'ici au delà du Rhin, a pris place sur ses programmes à côté des pages capitales de Bach, de Beethoven, de Schumann, de Chopin, de Mendelssohn, de Brahms, et partout cette admirable composition a été acclamée.

M^{me} Kleeberg-Samuel a fait entendre aussi diverses pièces de Saint-Saëns, de Chabrier, de Fauré, de Debussy, montrant, en même temps que l'éclectisme de ses goûts, la souplesse d'un talent unanimement apprécié.

M. N. Daneau, prix de Rome, directeur de l'Académie de musique de Tournai, organise une exécution intégrale de son drame lyrique en trois actes, *Linario*. Cette intéressante séance aura lieu le 16 avril, à 3 heures de relevée, à la Halle-aux-Draps de Tournai. L'orchestre sera dirigé par l'auteur, qui s'est assuré le concours de MM. Swolfs, du Théâtre Lyrique d'Anvers, et A. Tondeur, du Conservatoire de Mons, de M^{mes} Cluytens et Du-châtelet, cantatrices.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

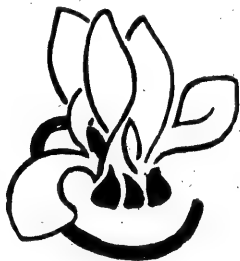
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLIDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

EMILE VERHAEREN : Les Heures d'après-midi.

Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradel, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co. Ltd, 14, New Burlington St. W

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



Salon de la Libre Esthétique.

AUDITIONS DE MUSIQUE NOUVELLE

AVEC LE CONCOURS DE

M^{me} **Georges Marty**, des Concerts du Conservatoire de Paris,
M^{me} **D. Demest**, M^{lles} **Marguerite Chabry** et **G. Wybauw** cantatrices;
M. **Georges Surlemont**, baryton; M. **Albert Dupuis**;
M^{lles} **Blanche Selva**, professeur à la « Schola Cantorum »,
Marthe De Vos, **Evelyn Suart**, des Concerts populaires de Londres,
MM. **Emile Bosquet**, **Théo Ysaye** et **Perraccio**, pianistes;
M^{me} **Alexandre Béon**, organiste;
MM. **M. Crikboom**, **E. Chaumont** et **L. Angeloty**, violonistes;
Henri Merck et **Emile Prenez**, violoncellistes,
et du **QUATUOR ZIMMER**.

CONCERT EXTRAORDINAIRE

Mardi 28 mars 1905, à 3 heures précises.

PROGRAMME

1. Poème en musique ALBERT MAGNARD
(Première audition).
MM. G. Surlemont et Perraccio.
2. Quatuor (en *mi majeur*) pour deux violons, alto et violoncelle
(op. 45) VINCENT D'INDY
I. *Lentement. Animé.* — II. *Très animé.* — III. *Très lent.* — IV. *Très vif.*
MM. A. Zimmer, F. Dochaerd, L. Baroen et E. Dochaerd.
3. a. Testament (A. SILVESTRE) HENRI DUPARC
b. Le Village à midi (F. JAMMES) RAYMOND BONHEUR
(Première audition).
MM. G. Surlemont et Perraccio.
4. Quatuor (en *ut mineur*) pour piano, violon, alto et violoncelle GABRIEL FAURÉ
I. *Allegro moderato.* — II. *Scherzo.* — III. *Adagio.* — IV. *Allegro molto.*
MM. Théo Ysaye, A. Zimmer, L. Baroen et E. Dochaerd.

PIANO ÉRARD

Prix d'entrée : 3 francs.

CLÔTURE DU SALON

Avril



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Marcel Schwob (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — Mis Isadora Duncan (Ch. V.). — La « Libre Esthétique » et la Presse (Lucien Solvay). — Notes de musique. *Les derniers Concerts de la Libre Esthétique* (H. L.). *Une séance de musique flamande* (Ch. V.). *Séance Engel-Bathori : « La Chanson populaire »* (M. G.). « *Le Songe de Gerontius* » aux *Concerts populaires* (H. L.). — Chronique théâtrale. *La Matinée Henri Monnier* (G. R.). — Petite Chronique.

MARCEL SCHWOB

La génération dont il faisait partie perd en lui son orgueil et sa plus pure gloire. Il était pour elle quelque chose de plus que le meilleur, il était comme son cerveau, sa conscience, son lien. Lui disparu, il semble qu'elle se défasse et se disperse. Et, très réellement, les lettres françaises ne retrouveront pas de longtemps, pour s'y vouer et les illustrer, un homme pareil, tel que la nature n'en réussit pas un sur plusieurs millions,

après des séries d'expériences, d'à peu près et de ratures. Marcel Schwob était complet.

Mais le paiement était terrible. Je crois qu'il n'a jamais cessé de souffrir. Et les pertes de temps considérables auxquelles il fut obligé pour adoucir ou seulement dépayser sa douleur durent lui être plus cruelles encore que les tourments physiques, à lui qui était fait pour ne jamais changer de place et vivre dans une cellule studieuse.

La perfection de son œuvre ne s'en est pas ressentie, certes, mais seulement son abondance. Malgré qu'on en ait dit, Marcel Schwob aurait beaucoup produit, s'il en avait eu le temps. Songez qu'il savait tout, et que par conséquent, aucune issue ne lui était fermée, aucun obstacle ne pouvait jamais l'arrêter en parlant de quoi que ce fût, en évoquant n'importe quel moment des siècles. Songez aussi que cette érudition inconcevable, au lieu de lui être un fardeau, l'aidait et l'allégeait au contraire dans la marche aisée de son imagination. Examinez enfin son style : il est simple et nu ; ce n'est pas lui qui est concentré, — au moyen de ce travail pénible et *d'après-coup* de beaucoup d'écrivains, — ce sont les pensées qui l'ont inspiré, pensées elliptiques et résumatives au suprême degré : chacune suit l'autre, mais entre elles deux, il y a un monde intermédiaire et suggéré. La parole écrite n'a pas l'air d'être troublée de ce travail mental.

Mais comme ce travail et cette pensée n'avaient ni ratures ni reprises et qu'ils se déroulaient dans le cerveau de Marcel Schwob avec une sérénité magnifique, il est donc vrai de dire que la brièveté de son œuvre est

regrettable absolument, puisque, considérée, cette œuvre eût été aussi parfaite.

Ce traducteur unique, en définitive, n'aura traduit que *Moll Flanders*, *Francesca de Rimini* et *Hamlet*. C'est irréparable cela. Il aurait pu faire revivre pour nous, avec toutes les nuances et les palpitations du style original, l'œuvre entière de Stevenson et de Meredith, scandaleusement ignorée du public. Il ne l'a pas fait. Qui le fera, maintenant, à sa place ? Il faut dire qu'il y avait en cet homme étrange une sorte d'ironie dont les formes atteignaient parfois une élégance très particulière. C'est ainsi qu'il passa de longues heures de son existence à lire à quelques amis les pages de ses auteurs préférés (les traduisant aisément au cours de la lecture). Qui sait quel profond plaisir il devait alors éprouver à la pensée que de tels trésors ne perdraient jamais rien de leur prix, en tombant, du fait de la diffusion du livre, dans la circulation des intelligences médiocres ?

Sauf un ouvrage sur Villon, inachevé, et un *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, à paraître bientôt, son œuvre critique ne comprend guère que *Spicilège*. C'est un livre admirable et qui cependant ne satisfait pas pleinement. L'auteur s'y réserve trop. Il offre, il est vrai, le meilleur et le plus essentiel de sa pensée, mais, toujours à cause de cette élégance farouche, il n'en donne ni les préparations, ni les achèvements. L'ellipse ici règne en maîtresse. Trop de choses sont passées sous silence qui, pour Schwob sans doute, étaient déjà banales mais qui pour nous eussent été infiniment substantielles et précieuses. L'étude sur Stevenson, par exemple, est tout à fait extraordinaire, mais elle part de l'hypothèse que le lecteur connaît de Stevenson tout ce que la critique en sait déjà et que tous deux partent de là pour une promenade de méditations indéfinies. Le procédé est excellent pour les classiques, mais comme Marcel Schwob n'avait de goût réel que pour la beauté inconnue de jadis ou la beauté nouvelle d'aujourd'hui, il en résulte que peu de gens peuvent réellement le suivre. Et c'est d'ailleurs tant mieux. La foule n'est pas faite pour entrer partout.

De tout cela, *Spicilège* garde une allure d'anthologie que justifie le titre d'ailleurs, et aussi quelque apparence d'un beau jardin semé de statues inachevées, aux inscriptions interrompues.

Mais c'est dans ses contes que Marcel Schwob révèle son âme.

Comment parler de ces chefs-d'œuvre exquis ou terribles que, malgré d'indéniables influences : Poë, Baudelaire, Villiers, on peut égaler à ce que ces grands hommes ont produit de parfait ?

Comment dire le charme d'une langue incomparable, tellement souple qu'elle devient celle même des acteurs qui la parlent au moment précis où ils s'en servent, tel-

lement pure qu'elle est immuable, et tellement animée d'une vie violente qu'on est saisi comme devant une résurrection ? Où est le secret de cette fusion de la vie et de l'art qui inquiète les chercheurs et les analystes ?

Le secret n'est pas celui du travail, quelque patient qu'on le suppose. Il devait être dans l'âme elle-même de Marcel Schwob : c'est dans ce foyer idéal que se fondaient en un alliage subtil et indestructible la pensée du critique, l'imagination du conteur, la science de l'érudit et la passion de l'homme ; et le métal sortait pur, que le styliste n'avait plus qu'à ciseler : bijoux de tous les âges.

C'est ce dernier élément, la passion, qui seule importe. Sans lui, les autres sont lettre morte ; privé d'eux, il peut créer des œuvres durables, mais avec eux il les fait éternelles.

Cette passion chez Schwob était la plus multiforme de toutes : la perversité. C'est-à-dire cette souplesse intellectuelle qui peut prendre tous les masques, s'insinuer dans toutes les attitudes, devenir momentanément et à volonté toutes les exaltations de la vertu ou du vice.

Cette passion, qui fait les grands dramaturges et les grands poètes, est une fièvre impersonnelle et sans forme, qui prête son ardeur et sa vie à une foule successive. Marcel Schwob la possédait à un tel point qu'il a pu, sans jamais d'erreur, suggérer les états d'âme les plus particularisés qu'on pouvait choisir : depuis celui d'un poète préraphaélite (*Lilith*) jusqu'à celui de la fille d'un bourreau (*Fleur de Cinq Pierres*). Il entraînait, souverain, dans un cerveau d'homme ou de femme, épousait idées, préjugés, langage, habitudes, voyait par ses yeux les spectacles de l'époque supposée, sentait littéralement par ses cinq sens et allait jusqu'au bout de cette hallucination sans jamais livrer par une syllabe de dissonance, le secret de son intrusion et de sa ruse.

Les contes du *Roi au Masque d'or* et de *Cœur double* surtout sont les manifestations merveilleuses de cette impersonnalité dont il faudrait enfin — (à ce propos surtout), — dire que loin d'être l'absence d'originalité, elle est au contraire l'originalité suprême.

Et d'ailleurs, cette originalité-là a toujours, pour l'accompagner, la soutenir une originalité plus profonde encore, plus particulière. Marcel Schwob livra le secret de la sienne avec *le livre de Monelle*.

Il ne s'agit plus ici des virtuosités de l'érudition ; non, mais quelque chose vit de tout palpitant, de tout frémissant ; tout nu et sincère, pervers avec cruauté, chaste avec douleur, et tendre comme l'amour : une âme de petite fille.

Le livre de Monelle se présente à nous avec une pudeur extraordinaire et un luxe barbare de précautions, de chuchotements préliminaires, de tortueux

conseils. Mais après, la préface tombée comme un voile, il se livre : trouble, effaré, câlin. Bargette, Cice, Mandosiane, Ilsée et la mystérieuse Monelle disent des paroles inoubliables et révélatrices.

Plus je relis ce livre adorable, plus je pense qu'il ne contient ni symboles, ni littérature, malgré les apparences volontairement contraires. La vérité vraie et profonde (seulement on ne la dit pas, parce que ce ne serait pas assez « critique »), c'est que Marcel Schwob avait une âme de petit enfant : vivace, instinctive, multiforme, perverse et tendre sur laquelle n'avait jamais pu avoir de prise le formidable et pesant appareil des bibliothèques.

Elle vivait sous cet amoncellement qui ne la gênait point et un jour, prévoyant la fin du corps qu'elle habitait et du cerveau qu'elle animait, avec Monelle, elle parla.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

MM. H. Stacquet et V. Uytterschaut sont trop connus et trop appréciés pour qu'il soit utile de rappeler ici la grâce souriante de leurs lavis et l'aisance de leur technique. Fidèle à ses procédés d'aquarelliste de vieille roche, hostile aux truquages, aux rehauts de gouache, M. Uytterschaut entend ne devoir ses effets qu'à la fragilité de la goutte colorée tombant sur le whatman. Son champ d'études est limité aux sites familiers du Brabant et de la Flandre, qui lui fournissent l'inépuisable moisson des masures, des saulaies, des vergers, des cours, des prés, des sapinières, des coins de jardin dont il aime fixer le décor pittoresque en notations rapides, en croquis évocatifs.

M. Stacquet renouvelle à la fois sa vision, ses motifs et ses procédés d'exécution. Le paysage, la marine, l'aspect des rues, les intérieurs hollandais, flamands et campinois le sollicitent tour à tour. Et c'est l'un des charmes de ses expositions périodiques que la surprise des découvertes qu'il réalise concurremment dans le choix des sujets et dans leur interprétation. Certain *Printemps*, par exemple, effleuré d'une main légère, ne semble-t-il pas devoir porter une autre signature que telle *Rue à Katwyk*, traitée par tons mats largement appuyés et qui synthétise le silence et la lumière des bourgades hollandaises ?

Une cinquantaine d'œuvres et d'œuvrettes qui toutes attestent un sentiment délicat montrent, au Cercle, la souplesse et la variété d'un talent sympathique entre tous.

Quelques figures et bustes de M. Victor de Haen visant à des simplifications de lignes et de plans parfois heureuses complètent le salonnet, qui attire au Cercle artistique une affluence exceptionnelle.

Un autre de nos virtuoses de la martre, M. Maurice Hagemans, a la coquetterie, dans l'exposition qu'il vient d'ouvrir à la Galerie Royale, de ne présenter au public que des peintures à l'huile. C'est, croyons-nous, un début, et ce début est heureux. Si la su-

perfcialité de l'aquarelliste apparaît dans plus d'un des cinquante paysages qu'il rassemble, tous révèlent de la dextérité et du savoir-faire. Plusieurs, — je me souviens entre autres du *Pacage à Auberive*, du *Ciel de Tourmente*, de la *Sieste sous bois*, de l'*Estacade*, — sont de solides morceaux de peinture, traités dans une harmonie sonore. Ils ont de l'éclat, de la profondeur, un sentiment exact et pénétrant de la nature.

M. Hagemans s'inspire surtout des sites du pays mosan. Il y trouve, en même temps qu'une grande variété de motifs, ces titres suggestifs et charmants : *Les Oies du Ry d'Aviette*, *Le Berger de Lenne*, *A travers les genêts de Charnoie*, *Herbages d'Onhaye*, *Jour de lessive au Grand-Chooz*, qui fleurissent l'intimité de l'agreste région wallonne.

O. M.

MISS ISADORA DUNCAN

Il semble y avoir en Miss Isadora Duncan deux êtres distincts : un génie antique et une femme moderne.

Oui, un génie antique ; car, sauf le conventionnel profil grec que nous nous imaginons (la Vénus de Milo devant les yeux), Miss Duncan, quand on ne regarde qu'elle, apparaît comme quelque divinité païenne échappée d'un bas-relief ou d'un vase hellène. Son admirable quasi-nudité, d'une pudeur qui fait bien comprendre l'erreur qu'est le pornographique maillot, sa jeunesse encore adolescente, sa spontanéité, la vie qui s'échappe d'elle, tout cela donne l'illusion momentanée qu'on a devant soi une créature de rêve, dont l'instinct, joint à l'étude, a retrouvé en l'animant un monde d'art dont le souvenir ne se manifestait plus à nous que figé (combien bellement tout de même !) dans des vestiges plastiques inanimés.

C'est là le beau côté de Miss Duncan : être sortie de la platitude écœurante de la danse moderne, avoir cherché des voies nouvelles, infiniment plus pures, et en être arrivée, par une originalité personnelle très grande, à donner des impressions d'art tout à fait neuves, encore qu'empruntées dans leur essence à un monde ancien.

Mais à côté du génie, il y a la femme, la femme trop contemporaine, avec des lacunes, des faiblesses, et parfois le mauvais goût qui choque si profondément les raffinés que nous sommes devenus sur le continent européen à force d'analyse subtile et pénétrante.

Et il faut bien avouer que le mélange de ces deux faces opposées chez Miss Duncan est très décevant.

Pouvons-nous supporter sans protester intérieurement qu'après avoir donné, dans le plus ravissant « *chiton* » brun-rouge qui soit, une interprétation chorégraphique du tableau du Titien *Bacchus et Ariadne*, avec, comme accompagnement, cette étrange et primitive musique du ballet de Giovanni Picci, Miss Duncan revienne en scène avec le même costume et se mette à danser le *Beau Danube bleu* ?

Et ensuite ces projections de lumières féériques, fort mal réglées d'ailleurs ! Cela est puéril et nuit grandement à la pureté...

Enfin et surtout cet accompagnement musical négligé, médiocre au point qu'on a parfois peine à y retrouver les œuvres qu'on connaît, tellement les mouvements et les rythmes en sont mal rendus !

Et s'il n'y avait que cela ! Mais les fautes de goût abondent. Non seulement dans l'interprétation des deux *Iphigénie* la musique de Gluck a été mise à la torture, mais encore on a fait de ses œuvres une « soupe » disparate dans laquelle interviennent, on ne sait pour quel motif, des fragments d'*Orphée* et d'*Armide*. A certains moments, cela touche au grotesque...

D'ailleurs n'est-ce pas une erreur fondamentale que de prendre comme base rythmique, pour reconstituer la danse hellénique, cette musique de Gluck qui n'a de grec qu'une certaine pureté de lignes essentiellement conventionnelle, ces menuets, ces ga-

voites, ces chaconnes qui sont avant tout l'expression de la grâce galante de ce XVIII^e siècle français où il était permis de faire du « joli » sans tomber dans la fadeur? Mieux eût valu peut-être pour Miss Duncan danser sans musique que de devoir se plier au rythme mièvre de certaine chaconne, aussi éloignée que possible de l'art grec...

Par contre, son interprétation de la *Danse des Scythes*, d'*Iphigénie en Tauride*, est admirable et tout à fait démonstrative de cette divination de la plastique antique qu'elle paraît posséder...

Mais il faut dire que les « rigoristes au point de vue grec » n'ont pas le droit de se montrer trop difficiles. Car, somme toute, on peut concevoir, par l'imagination, un Scythe très éloigné de la pureté grecque, et d'ailleurs la musique du ballet des Scythes est bien plus libre, bien moins « talon rouge » que celle des autres ballets de Gluck.

La place me manque pour m'étendre en détail sur les danses exécutées par Miss Duncan. J'ai cru devoir montrer en toute sincérité ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de moins bon chez cette belle artiste.

Il y a beaucoup de bon, et, ce qui est très important, beaucoup de bon pour l'avenir. Si Miss Duncan parvient à épurer complètement son art, elle arrivera à créer les bases d'une chorégraphie nouvelle, dont son école de danse sera le centre initiateur. Pourquoi, douée comme elle l'est et admirablement éduquée par l'étude de la plastique de l'antiquité, ne parviendrait-elle pas à inventer un art vraiment neuf?

Je voudrais la voir et voir ses élèves interpréter autrement qu'ils le font ou le feraient actuellement le ballet de *Tannhäuser*, ou celui, — qu'on ne pourrait suffisamment aimer, — de la *Hulda* de César Franck.

Je voudrais aussi la voir tirer de la danse populaire toutes les ressources qu'elle recèle... Et peut-être des musiciens surgiraient qui, encouragés par la beauté de son art, écriraient des ballets autres que ceux qu'on fabrique pour l'ébahissement du bourgeois et la volupté des vieux messieurs friands de tutus.

CH. V.

La « Libre Esthétique » et la Presse (1).

Correspondance.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous êtes bien indulgent pour ces petites sottes de Milly-Christine! Vous mettez cette erreur sur le compte de leur jeunesse... Hélas! Elles ne sont plus si jeunes que ça. Je crois que c'est bien plutôt la mémoire (déjà!) qui leur fait défaut. A force d'avoir entendu dire, l'an dernier, que l'impressionnisme était un oiseau qui venait de France et qu'il n'y avait d'impressionnistes pur-sang que là-bas, elles ont fini par oublier que l'on appelait aussi de ce nom les excellents peintres Vogels, Ensor, Pantazis, etc., qui triomphent aujourd'hui en votre belle exposition.

Mais vous avez bien fait, mon cher Directeur, d'avoir confirmé dans votre spirituel article ce que ces demoiselles disaient dans le *Soir* — et ce qui était en somme l'essentiel de leur pensée — à savoir que les œuvres de ces peintres-là, si justement admirées maintenant, l'étaient déjà, quoi qu'on en dise parfois, il y a vingt ans. Milly-Christine sont ravies de cette confirmation. Et je vous suis, moi, tout particulièrement reconnaissant d'avoir établi, par une citation de la *Gazette* de 1885 (mon Dieu, comme nous vieillissons!), que j'étais, alors comme aujourd'hui, parmi leurs admirateurs. Je n'aurais jamais osé en faire autant moi-même!

Bien amicalement merci et de tout cœur.

LUCIEN SOLVAY

(1) Voir notre dernier numéro.

NOTES DE MUSIQUE

Les derniers concerts de la Libre Esthétique.

Cette année la *Libre Esthétique* a été généreuse. Ceux qui aiment véritablement les expressions nouvelles d'art musical n'ont pas manqué d'assister aux deux dernières séances (dont une supplémentaire aux quatre concerts d'abonnement) organisées, comme les précédentes, avec le souci de satisfaire les curiosités en même temps que les exigences artistiques.

L'occasion était belle de réentendre le beau Quatuor à cordes (*mi* majeur) de d'Indy, d'une si austère noblesse, d'une pensée si dignement émue. Le Quatuor Zimmer l'exécutait; on a pris plaisir à constater les progrès qu'il accomplit chaque année vers une plus heureuse unité, une meilleure entente sonore, une plus intelligente analyse des plans expressifs, une plus claire séparation des épisodes dont l'ensemble fait le drame sonore. M. Théo Ysaye s'est joint à ces musiciens d'élite pour interpréter le clair et gracieux Quatuor avec piano en *ut* mineur de Fauré; et je ne crois pas avoir jamais entendu plus parfaite exécution de cette œuvre harmonieuse. M. Théo Ysaye s'y est montré particulièrement compréhensif, soutien léger et délicat, si peu « pianiste » et si parfait « musicien »!

Le Trio en *si* mineur de Jongen terminait admirablement la quatrième séance. Joseph Jongen nous paraît vraiment l'une des individualités les plus complètement douées du groupe des jeunes compositeurs de Wallonie et Flandre; et s'il en est qui l'égalent en des expressions ou des genres différents, aucun ne le surpasse. Son trio, déjà entendu, et qui mérite une analyse que le cadre de ces notes ne permet pas, révèle un riche tempérament musical, dont les idées se sortent façonnées au contact des plus grands et la technique affirmée aux plus sûres écoles. L'œuvre est construite avec une autorité impressionnante, et elle a produit sous les doigts de MM. Bosquet, Chaumont et Merck la plus profonde impression. M. Chaumont est l'interprète excellent des expressions musicales contemporaines. Avec le plus séduisant naturel, qu'il puise dans son entraînant sincérité, il éclaire d'une flamme persuasive les intentions les plus mouvantes du compositeur; on lui sait gré de consentir, au service du plus beau des arts du sentiment, un si complet, un si enthousiaste don de lui-même. Non seulement, c'est un interprète vibrant et coloré, mais c'est un musicien dont l'émotion impressionne toujours: car elle ne se trompe pas.

Il a mené avec adresse et clarté le curieux Sextuor de M. Cyril Scott, dans lequel il y a de jeunes qualités de lumière, d'expression; mais c'est vraiment peu établi, d'une science encore hésitante. L'œuvre fut jouée avec brio, grâce surtout à l'entraînante conviction de Miss Evelyn Suari.

Il faut parler encore des nombreux solistes, et on ne pourrait le faire brièvement s'il fallait énumérer leurs caractéristiques diverses. Aucun n'a manqué à cette commune foi esthétique, qui place ces auditions annuelles dans une atmosphère particulièrement séduisante de communion familière. M^{me} Demest a chanté avec beaucoup de goût et une voix très heureusement travaillée des lieder d'Albert Dupuis, dont elle a justement rendu la mélancolie mélodieuse. M. Bosquet a joué dans la perfection des pages de Debussy, Jongen et Séverac, — les premières surtout, avec des surprises de sonorité, une distinction déliée, un imprévu de rythmes qui eussent charmé le maestro de Pelléas. Enfin, M. Surlémont a révélé une très belle voix de baryton dans le très intéressant poème en musique de Magnard, le *Testament* de Duparc et le joli *Village à midi* de R. Bonheur.

H. L.

Une séance de musique flamande.

Il y avait longtemps que nous n'avions entendu un ensemble de musique flamande moderne et nous étions curieux de constater l'effet que nous feraient les productions de cette école essentiellement populaire, d'un sentimentalisme candide et sincère, dont Peter Benoit fut l'initiateur.

Pour dire vrai, nous avons eu plutôt une déception. Si le Benoit de *Ik droomde* est resté à nos yeux un maître capable de s'inspirer aux sources les plus vives de la nature. Si son *Moederspraak* nous est, comme par le passé, apparu empreint de cette piété profonde et si touchante lorsqu'on se rend compte de la conviction qu'elle manifeste; si M. Mortelmans nous a semblé parmi les vivants de l'école flamande le mieux doué (avec Paul Gilson); si ses interprétations délicates, fines et ciselées des ravissants poèmes de Guido Gezelle (*'t is de Mandel* (1), *'t Avondt*) nous ont fait un plaisir extrême, le plus grand que nous ayons éprouvé au cours de la séance; si le *Meitied* de M. Huberti n'a rien perdu de sa vie et de sa fraîcheur; si tout cela nous a donné de bonnes et franches sensations d'art, nous devons cependant ajouter qu'il y a un revers: que le maître Benoit a eu des défaillances (ses très artificiels *Contes* et *Ballades* pour piano en font foi), que Waelput, qu'on s'apprête à glorifier, est un peu surfait, et que M. Keurvels sacrifie trop à un sentimentalisme de mauvais aloi. Ce revers, joint à certaines faiblesses d'interprétation, nous a gâté la bonne impression d'ensemble que nous aurions voulu éprouver.

Ch. V.

Séance Engel-Bathori : « La Chanson populaire ».

Pour écouter au concert des chansons populaires, il nous faut consentir à une transposition, semblable (à un degré moindre) à la transposition de la nature en décors de théâtre. Faut-il accepter que la chanson s'affine, s'appriivoise et s'adonne d'accompagnements savants, quelquefois réussis, souvent encombrants et anachroniques?

Il faut bien qu'à regret avouer, qu'ils constituent le complément presque inévitable d'une exécution *interprétée*, — la seule possible peut-être lorsqu'il s'agit de remplir, une heure durant, un programme exclusivement consacré à la chanson populaire.

Puisque aussi bien elle est enlevée à son cadre naturel, celle-ci ne peut plus être elle-même, telle qu'elle résonnait, solitaire et sans expression au large de la campagne. Ainsi transplantée, elle prend une autre acception. Telle ballade dont le tragique semblait s'accroître de sa monotonie, s'accommode ici de devenir un véritable drame, dont les moindres détails sont l'objet d'une parfaite sollicitude artistique.

Dans le triste comme dans le bouffon, l'ingéniosité, l'imagination de M. Engel et de M^{me} Bathori surent donner à chaque couplet une saveur renouvelée. Leur bonne humeur, plus que jamais, fut de mise. Et ceux qui osent être gais au concert leur surent gré de la cocasserie réellement délicate qu'ils apportèrent à l'exécution de plusieurs morceaux.

M. G.

« Le Songe de Gerontius » aux Concerts populaires.

Il faut applaudir à l'intéressante tentative de M. S. Dupuis. Nous ne nous lasserons pas de répéter combien l'orchestre entier et les voix humaines sont encore trop négligés, au concert, en faveur des pullulants virtuoses et des laborieux concertos. Supposez qu'au lieu de ce titre rébarbatif, de ces noms inconnus, l'affiche ait porté le nom d'un quelconque équilibriste de l'archet ou du clavier, croyez-vous que la salle de la Monnaie ait pu être plus remplie et le public plus satisfait? Bravo donc à Dupuis; et que le succès de sa matinée le pousse à la récidive!

Edward Elgar est très épaulé par Hans Richter, qui l'a fait connaître depuis ces dix dernières années à l'Allemagne. Le compositeur est peu joué chez nous; les Concerts Ysaye ont donné, il y a environ quatre ans, ses *Variations pour orchestre sur un thème original*, et l'on a joué ses *Apôtres* au dernier festival du Rhin.

Le Songe de Gerontius, moins varié et moins ample que les *Apôtres*, a peut-être plus d'abondance mélodique et plus de sûreté d'écriture. Il faut particulièrement admirer, chez l'auteur d'outre-

Manche, cette dernière qualité, qui rend agréable et attachant un texte sévère et languissant. Nous avons admiré particulièrement la première partie, l'ouverture adroite aux développements symétriques, les récits mesurés du ténor, avec les répons du chœur, le bel air du prêtre sur la pédale de *ré*, et le chœur final, qui me paraît être le morceau-modèle de toute la partition.

On peut reprocher à la deuxième partie un peu de longueur et d'insuffisance dans la gradation; lorsqu'il parvient au point culminant du récit, le compositeur est déjà dénué de ressources et il se répète un peu jusqu'à la péroraison. Mais ces notes sans prétentions ne doivent pas tendre à critiquer une œuvre de laquelle il y a surtout tant de bien à dire. Le public, agréablement surpris, a grandement goûté cette musique mélodieusement mystique; il y a retrouvé, sans trop de peine, l'influence dominante de César Franck. Un compositeur qui se déclare aussi manifestement disciple de cet adorable maître se prépare toujours un accueil bienveillant. L'accueil l'a été d'autant plus que l'exécution fut digne de toutes les louanges, orchestre attentif et fondu, chœurs étonnants (les chœurs de la Monnaie consentant à chanter *pianissimo*: prodige inégal!), et solistes de choix, M. et M^{me} Laffitte et M. Bourbon. Et maintenant, M. Dupuis, ne risquerions-nous pas les *Beatitudes*?

H. L.

Concerts, auditions, récitals se multiplient à Bruxelles dans des proportions telles qu'il devient impossible de les suivre. Il y en a souvent trois le même soir. Les vitrines des marchands de musique sont tapissées d'affiches. Celles-ci obscurcissent à tel point les magasins que les employés ont eu l'ingénieuse idée d'y pratiquer des fenêtres en découpant tout ce que le texte imprimé leur permettait d'enlever...

Nous nous bornons donc à mentionner, outre les concerts dont on a lu ci-dessus le compte rendu, les principales attractions de la dernière quinzaine. Ce fut, entre autres, la rentrée de M. Marix Loevensohn qui, après de longs voyages à l'étranger, reprit contact avec le public bruxellois et se fit applaudir chaleureusement pour la puissance de son jeu et l'élégance de son style dans les concertos de Haydn, de Schumann et de Saint-Saëns, — l'orchestre sous la direction de M. A. Dupuis.

Ne croyez pas, au surplus, que cette « rentrée » soit sérieuse. M. Loevensohn ne nous a-t-il pas confié qu'il part dans quelques jours pour l'Amérique du Sud où il passera six mois?

Ce fut ensuite, sous la direction du même Albert Dupuis, un concert consacré aux œuvres instrumentales de Tchaïkovsky: Ouverture solennelle, Concerto pour violon, Concerto pour piano, Variations pour violoncelle, etc., qui offrit au public l'occasion d'applaudir à nouveau M. Loevensohn et ses partenaires MM. F. Mora, violoniste, et le pianiste Geeraert, qui vient de se distinguer en jouant à Anvers la partie de piano de la Symphonie évenole de Vincent d'Indy sous la direction de l'auteur.

Puis, la dernière des trois séances de sonates pour piano et violon consacrées aux trois B: Bach, Beethoven et Brahms, — en attendant qu'on y joigne Berlioz, Bordes, Borodine, Balakirew, Peter Benoit et peut-être M. Bourgault-Ducoudray...

L'essentiel est que ces séances d'initiation furent remarquables quant au choix des œuvres et à leur interprétation. M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty méritent tous éloges pour la façon scrupuleuse dont ils ont accompli la tâche qu'ils s'étaient imposée.

Citons encore le succès considérable qui accueillit à la Grande-Harmonie M. Paul Kochanski, forcé par les acclamations répétées de l'auditoire d'ajouter trois morceaux à son programme, — Kubelik fait école! — celui que remportèrent successivement les pianistes Hugh del Carril et M^{me} C. Bernard en des « récitals » composés du répertoire traditionnel des virtuoses. Enfin, un hommage rendu à P. Benoit par M. Barat (encore un grand B), avec le concours de M^{lle} Vanden Bergh et de M. Vinck.

(1) Signalons, en passant, que M. RYELANDT vient de faire paraître dans la collection: *Het vlaamsche Lied*, un lied exquis sur le même poème.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Matinée Henri Monnier.

Henri Monnier a laissé chez quelques-uns la réputation d'un génie mal compris qui n'a pas la gloire qu'il mérite. J'ai entendu un jour l'un de nos écrivains, et non des moindres, le mettre au-dessus de Molière. Qu'en est-il dans la réalité? S'il faut en juger d'après les comédies-vaudevilles jouées au théâtre du Parc jeudi dernier : *Le Bonheur de vivre aux champs* et *Le Roman chez la portière*, Monnier est un improvisateur assez bouffon de grosses charges d'atelier. Il n'y a pas, dans ces courtes scènes que nous avons beaucoup de peine à trouver drôles aujourd'hui, la moindre trace d'art véritable. Le rire qu'elles provoquent est un rire nerveux, un rire de carnaval, amené par les déguisements des acteurs et la stupidité même de la farce. Quant à l'observation tant vantée du père de Joseph Prudhomme, je pense qu'elle est très superficielle. Le moindre reporter ferait mieux aujourd'hui. Monnier a pourtant un mérite : c'est d'avoir écrit ses pochades en pleine époque romantique. Comme l'a très bien fait ressortir le conférencier, M. Gandolphe, les premières pièces de Monnier furent représentées entre les sensationnelles soirées d'*Hernani* et de *Marion Delorme*. Il fallait, évidemment, une tournure d'esprit singulièrement originale pour songer à faire du réalisme, — et du réalisme le plus bête, le plus plat, — à un moment où la littérature entière nageait dans les eaux de la légende, de l'héroïsme et de la sentimentalité. Le succès de Monnier — car cet oublié eut des succès éclatants — est dû précisément au contraste violent entre ses pièces cocasses, provoquant le gros rire à ventre débouffonné, et les drames sombres d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Après avoir tremblé aux fureurs d'*Hernani* et aux souffrances de dona Sol, le public courait au Vaudeville et au Palais-Royal pour se rafraîchir dans un bain de gaieté. N'oublions pas, d'ailleurs, que Monnier fut un précurseur de la littérature d'observation et qu'à ce titre il mérite une mention dans l'histoire de la littérature. On m'assure, en outre, qu'il est l'auteur d'une foule de poésies ou de petites pièces licencieuses qui sont de minuscules chefs-d'œuvre. Il fut un grand farceur, il eut la grosse gaieté du rapin, il créa tout un stock de plaisanteries qui sont devenues classiques dans le monde des ateliers. Mais il n'apparaît pas qu'il eût de l'esprit au sens élevé du mot : s'il réussissait très bien la caricature, il eût été parfaitement incapable de railler finement. Il restera, avant tout, le créateur de Joseph Prudhomme, dont il n'a donné qu'une esquisse et dont la figure complète est plutôt le fruit de la collaboration anonyme des générations qui se sont succédé en France depuis soixante-quinze ans.

Au cours de sa conférence un peu sèche mais d'une ironie rentrée qui n'était pas sans saveur, M. Gandolphe a rappelé que Monnier s'est marié à Bruxelles avec une actrice du théâtre du Parc. Ce théâtre avait donc toutes les raisons du monde de ressusciter devant nous les deux « folies » les plus célèbres du maître de la Blague. Les acteurs de la maison, très drôles sous leurs déguisements féminins, les ont jouées avec une bonne humeur qui, à défaut de l'esprit absent de ces pièces, a suffi à déridier largement la salle.

La séance Monnier étant, je pense, la dernière de cette année, il est juste de féliciter chaudement la direction du Parc du soin intelligent et vraiment artistique qu'elle a apporté à ces intéressantes reconstitutions. La matinée littéraire, qu'on avait tant de fois essayé en vain d'implanter chez nous, est devenue, grâce à elle, une institution bruxelloise.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée de peinture moderne l'exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant que nous avons annoncée. Elle réunira les œuvres de quarante-trois exposants choisis parmi les artistes belges qui ont le plus heureusement étudié l'enfant.

M. Emile Claus ouvrira jeudi prochain, dans la grande salle du Cercle artistique et littéraire, une exposition embrassant l'ensemble des œuvres qu'il a exécutées depuis cinq ou six ans. Cette exposition sera clôturée le 30 avril.

Dans la petite salle, du 3 au 12 avril, exposition d'œuvres de M^{lle} G. Van der Vin et de M. Auguste Danse.

M^{me} Sophie Pir expose quelques-unes de ses œuvres à la Galerie des Peintres, 15, rue de Ligne, du 1^{er} au 10 avril.

Nous attirons l'attention des amateurs sur l'intéressante collection de tapisseries des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles (Arras, Bruxelles, Flandres, Audenarde, Aubusson, Beauvais, etc.), et de peintures anciennes qu'expose en ce moment M. Paul Buésio à l'ancien hôtel d'Alcantara, rue des Douze-Apôtres, à Bruxelles.

Dans le cadre patricien du vieil hôtel seigneurial, tapisseries et tableaux font grand effet. On admire tout particulièrement la *Fenaison* de D. Teniers et D. Leyniers, admirablement conservée, le *Tir à l'arc* de D. Teniers et J. De Meter, un *Coin du Parc* en tapisserie de Beauvais, une tapisserie d'Arras représentant des animaux, etc. Parmi les tableaux, le *Songe de Jacob* de Ribéra, un *Dénouement de Bethléem*, par P. Breughel, un *Intérieur d'un temple* de Terburg et De Lorme, un Sébastien Vranex.

L'exposition, qui mérite une visite attentive, restera ouverte jusque vers le 15 avril.

A Gand, exposition A. De Vos, O. Halle, Nicolet et Quyo au Cercle artistique. Clôture le 9 avril.

L'administration communale de Saint-Gilles a donné à l'une des places de la commune le nom de Julien Dillens.

Le comité constitué en vue d'ériger un mémorial à l'artiste défunt a décidé de faire exécuter un monument dont l'élément principal sera la reproduction en marbre ou en bronze d'un des chefs-d'œuvre de Dillens. Un buste ou un médaillon du maître décorera le piédestal et une inscription consacra le monument à sa destination. Le comité demandera à la Ville l'autorisation d'ériger ce monument dans le square de la place de l'Industrie (rue du Luxembourg).

Les souscriptions doivent être adressées à M. Schleisinger, trésorier du comité, au Cercle artistique et littéraire.

M^{me} Litvinne fera demain lundi sa rentrée à la Monnaie dans le rôle d'Alceste qu'elle jouera également jeudi prochain.

Concerts de la semaine :

Dimanche 2 avril, à 2 heures, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Mengelberg avec le concours de M. R. Pugno (Alhambra).

Mardi 4, à 8 h. 1/2, soirée musicale avec le concours de MM. A. De Greef, R. Pugno et de l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye (Cercle artistique).

Mercredi 5, à 3 heures, matinée Georgette Leblanc : les Chansons de Maeterlinck (théâtre du Parc). — A 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (école allemande). — A 8 h. 3/4, *Dans les Lumières et les Parfums*, par Edm. Missa (Cercle Noble).

Jeudi 6, à 8 h. 1/2, séance J. Wieniawski (Grande-Harmonie). — A la même heure, concert de M^{lle} A. Molander (Salle Le Roy). — A 8 h. 3/4, *Dans la Lumière et les Parfums*, par Edm. Missa (Cercle Noble).

La matinée que donnera, au théâtre du Parc, mercredi prochain, à 3 heures, M^{me} Georgette Leblanc sera un régal d'art, M^{me} Georgette Leblanc interprétera les chansons de Maeterlinck et les poèmes chinois de Jade, traduits par M^{me} Judith Gautier ; l'interprète fera précéder chacune des parties d'une synthétique causerie.

Pour rappel, mercredi prochain, conférence de M. H. Liebrecht sur *Max Waller* à l'Ecole de musique d'Ixelles.

Le 19 avril, conférence de M. Auguste Joly : *La Mort dans l'œuvre de Richard Wagner*.

L'Exposition du Livre belge, proposée dans l'Art moderne par M. Eugène Demolder, sera réalisée en septembre prochain. Elle

formera une section du Salon des Arts et Métiers qui s'ouvrira à cette époque au Palais du Cinquantenaire.

Pour seconder la formation d'une Ecole belge d'art théâtral, M. Gevaert a autorisé une représentation qui sera donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance dans la grande salle du Conservatoire le vendredi 28 avril par quelques-uns des lauréats de l'établissement. Le spectacle se composera du *Voile* de G. Rodenbach, du *Baiser* de Th. de Banville et de la seconde partie des *Erinnyes* de Leconte de l'Isle.

Les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Adeline Dudley, de la Comédie-Française, Marie Derboven, Clara Werlemann, Das et M. Van Hanswyck.

M. Stéphane Austin, qui fit partie l'an dernier de la troupe de la Monnaie et se fit applaudir aux concerts de la *Libre Esthétique*, donnera à Paris, à la Salle Erard, les mardis 4 et 11 avril, à 3 heures de l'après-midi, deux séances de musique dans lesquelles, avec le concours de M^{me} Georgette Leblanc, Marthe Legrand, L. Chateau et Rose Féart, il passera en revue l'œuvre vocal de César Franck, A. de Castillon, E. Chausson, Vincent d'Indy, Ch. Bordes, P. de Bréville, G. Fauré, C. Debussy et H. Duparc.

Deux intéressantes auditions de musique russe viennent d'avoir lieu à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris. Les programmes en comprenaient des mélodies populaires et des pages de Glinka et de Dargomyrski, par M^{lle} Marguerite Babaian; des lieder de Moussorgsky, Borodine, Balakirew et Rimsky-Korsakow, chantés par M^{lle} Louise Thomasset; des pièces pour quatuor d'archets de

Borodine et des œuvres pour piano de Moussorgsky (*Tableaux de l'Exposition*) et de Balakirew (*Islamey*), exécutées par le Quatuor Luquin et M. Ricardo Viñes; tous ces artistes furent très applaudis. Ces deux auditions étaient précédées de causeries de notre collaborateur M. D. Calvocoressi.

Les deuxième, troisième et quatrième concerts de M. Ricardo Viñes auront lieu à la Salle Erard (de Paris) les lundis 3, 10 et 17 avril. Notre correspondant parisien rend compte, plus haut, du premier de ces très intéressants concerts.

On vient de frapper la médaille d'or de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise, œuvre de M^{me} Katie Toyce Harris, de Londres, lauréate du Concours international.

Au mois de mai prochain s'ouvrira à Chieti une exposition de l'ancien art des Abruzzes. L'orfèvrerie religieuse, qui fut particulièrement florissante en ce pays, sera représentée par un grand nombre de pièces très précieuses, prêtées par des églises de la région.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

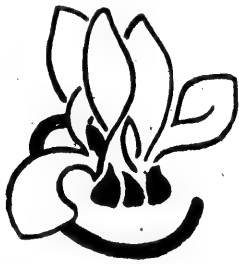
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS-1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOMÉ D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE
FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Constantin Meunier (OCTAVE MAUS). — Funérailles de Constantin Meunier. *Discours de M. Paul Hymans*. — M^{me} Georgette Leblanc (O. M.). — Correspondance (VALÈRE GILLE). — L'Exposition de l'Enfant (O. M.). — Salon de la « Libre Esthétique ». — La « Libre Esthétique » et la Presse. — L'Art à Paris. *Les Artistes indépendants* (ANDRÉ FONTAINAS). — Publications artistiques. *Constantin Meunier et son œuvre*. Victor Rousseau. — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Troisième Concert d'hiver de Gand* (F. V. E.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Premier Concert de M. Viñes* (M.-D. CALVOCORES-I). — Autour d'un concours. — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

CONSTANTIN MEUNIER

La mort de Constantin Meunier est plus qu'un deuil national. C'est un rayon de l'art universel qui s'éteint.

La noblesse de son esthétique, la beauté grave des figures qu'il modela, la pitié qui s'exhale de son œuvre avaient porté son nom aux confins du monde. Nul peut-être, avant lui, ne connut, après les jours d'épreuve les plus sombres, de célébrité plus illimitée. Il peina durement. Il souffrit dans ses affections les plus chères. Sa santé débile le contraignit plus d'une

fois à un repos dont s'irritait son impatiente activité. Mais rien, depuis le jour où le soleil de la gloire illumina sa vie, n'arrêta sa marche lente et sûre vers la conquête des cœurs. Il est mort dans l'épanouissement total d'une renommée qu'il devait autant à la loyauté et à la simplicité de sa vie qu'à la magnificence de son art. Néanmoins, selon l'heureuse expression d'un de nos confrères, si grand que fût Constantin Meunier, un tel maître est de ceux que la mort grandit encore.

L'histoire offre, en effet, peu d'exemples d'une carrière aussi dignement remplie, aussi désintéressée, aussi probe et laborieuse. Peintre et statuaire, — statuaire surtout, — il n'a pas cessé d'exalter le Travail, que sa conception d'artiste et de penseur, de philosophe compatissant et de moraliste a élevé au rang des hautes actions de l'homme. Et le Travail l'a récompensé en lui apportant, avec la résignation dans la douleur, l'admiration, le respect et l'affection populaires.

Il sut discerner l'eurythmie du labeur des usines et des besognes rurales. Le geste héroïque de ses mineurs, de ses puddleurs, de ses marteleurs, de ses ouvriers verriers, de ses moissonneurs, de toute la plèbe industrielle et agricole qu'il évoqua à la majesté sereine qui semblait, autrefois, l'apanage exclusif des monarques et des dieux. La gloire de Meunier est d'avoir révélé au prolétariat la conscience de sa beauté morale.

Synthétique, puissant et concentré, son art a fixé pathétiquement la noblesse de l'effort humain. A travers la variété des épisodes, il a révélé tout ce qu'une grande âme éprise de pitié et de justice peut ressentir d'émotion au spectacle poignant de la nature.

A l'art superficiel et décoratif en honneur parmi les statuaires lorsqu'il parut, Meunier opposa une étude pénétrante et réfléchie. Il arracha aux individualités le secret des sentiments éternels. Et le style dont il les revêtit transforma ses humbles modèles en symboles immuables. « Le signe de sa vraie grandeur, telle qu'elle lui sera adjugée par l'histoire, a dit Camille Lemonnier dans le beau livre qu'il lui a consacré, c'est d'avoir marqué l'éternel à travers le transitoire et corollairement le type à travers les généralités humaines. » (1). Telle figure de débardeur, de lamineur, de haleur, de carrier, résume, en une expression définitive de vérité et de vie, la collectivité professionnelle à laquelle il appartient. L'ouvrier des mines surtout a trouvé en Meunier un interprète sans égal. Il est épique et victorieux. Le génie seul universalise une impression avec cette ampleur et cette sûreté.

La beauté de la forme égale dans ses œuvres l'intensité du sentiment qui les a inspirées. De pitié et de miséricorde, la statue de Meunier est aussi un art de splendeur. L'harmonie des proportions, l'équilibre des gestes, le caractère statique des attitudes, l'énergie calme des physionomies confèrent aux êtres frustes qu'il a interprétés une plasticité que semblait exclure, avant cette révélation, leur asservissement aux travaux déprimants de la forge, des laminoirs et des mines. Son art est classique au même titre que l'essor plastique de la Grèce.

En même temps qu'il ennoblissait l'ouvrier à ses propres yeux, le maître traçait à l'esthétique des canons inédits. Il ouvrait aux artistes une voie nouvelle en leur montrant, par d'admirables exemples, que la beauté n'est pas emprisonnée dans des formules et qu'il appartient à tout artiste conscient de la faire jaillir des régions où la foule ne soupçonne pas sa présence.

Son influence, à cet égard, sera féconde, comme le furent, sur les idées de son temps, la tendresse et la sensibilité de son âme.

OCTAVE MAUS

Funérailles de Constantin Meunier (2).

Une foule innombrable et recueillie suivit, vendredi dernier, sous une pluie cinglante et glacée, par les rues silencieuses d'Ixelles, le cortège funèbre de l'illustre statuaire. D'innombra-

(1) *Constantin Meunier sculpteur et peintre*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, H. Floury, 1904.

(2) Né à Etterbeek le 12 avril 1831, mort à Ixelles le 4 avril 1905. Il était officier de l'Ordre de Léopold, de la Légion d'honneur, de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, de la Couronne d'Orange-Nassau, chevalier de la Couronne du Congo, membre de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de l'Institut de France et des Académies de Berlin, Dresde, Munich, Suède et Norvège.

bles couronnées recouvraient le corbillard. Parmi elles, celle de l'Administration communale et de la commission du Musée d'Ixelles, de l'Université nouvelle, du journal *Le Peuple*, de la nouvelle société anversoise *L'Art contemporain*, de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de la Société nationale des Beaux-Arts de Paris, cette dernière, entièrement composée d'orchidées, apportée par MM. Alexandre Charpentier et Charles Cottet, délégués à cet effet par le comité de la Société.

Le Gouvernement était représenté par M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui célébra éloquemment, en un discours aussi élevé de pensée que remarquable de forme, l'admirable vie qui vient de s'éteindre. Au nom du Conseil communal d'Ixelles, représenté par la plupart de ses membres, l'échevin des Beaux-Arts, M. Cocq, rappela à son tour les titres de Constantin Meunier à l'unanime renommée qui auréole sa mémoire. D'autres paroles d'adieu furent dites par M. De Vriendt au nom de l'Académie de Berlin, par le secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, par M. Paul Hymans, président du Cercle artistique de Bruxelles, dont nous publions ci-dessous le discours ému, et par M. Henri Stacquet, président de la Société des Aquarellistes.

Le deuil était conduit par M. Charles Jacques, gendre de Constantin Meunier, par ses neveux Emile Meunier, Henry Meunier et Camille Lemonnier.

Discours de M. Paul Hymans,

Président du Cercle artistique et littéraire.

Il y a trois ans à peine, dans les galeries du Cercle artistique, se pressait un peuple de statues. Ce n'étaient ni des dieux descendus de l'Olympe, ni des conquérants de la guerre ou de la politique. C'étaient des humbles, voués aux tâches fécondes de la terre et de l'usine, héros obscurs de la peine quotidienne, du muscle vainqueur, de la force inconsciente et résignée. Entrés les socles se déployaient aux murs, enfermés en des panneaux de plâtre, les scènes évocatrices du labeur des ports et de la mine, du laminoir et des champs. Au centre, dominant cette foule tourmentée, planait le geste auguste du *Semeur*; et de ce monde figé dans la matière et vivant de la vie de la beauté s'exhalait le *Poème du Travail*.

Le matin où s'ouvrit ce salon triomphal, on vit Meunier s'y promener ému et surpris au spectacle de cette légion de métal et d'argile qui se dressait devant lui, issue de son génie et où sa modestie l'empêchait presque de se reconnaître.

L'exposition de 1902 fut une apothéose. Nous venons aujourd'hui, Messieurs, pleurer avec vous le Maître à la gloire duquel nous dédions ce temple éphémère et mêler notre voix à la clameur universelle d'admiration et de regret qui salue son cercueil. Meunier fut un créateur.

Sans préoccupation de littérature ou de dogmatisme, un instinct ingénu et puissant lui révéla, dans les couches profondes du peuple, des beautés inexplorées. L'artiste découvre l'ouvrier, le transfigure, donne au rythme pacifique du bras qui, d'un jet abat le marteau sur l'enclume, la majesté tragique du geste guerrier qui brandit le glaive. Il saisit et fixe les émotions sommaires des simples et appelle à la glorification du marbre et du bronze une humanité nouvelle, dont le statuaire avait jusque-là négligé la rude structure et l'âme primitive.

Ainsi l'art de Meunier répondit par une intuition géniale aux aspirations de son temps; elles trouvèrent en son œuvre des images sensibles et un symbole plastique.

La gloire lui vint tard. Et, peut-être, il ne le regretta point. Car, l'ayant conquise après tant d'efforts, elle ne le quitta plus. Sa vieillesse n'a pas connu de défaillance. Son cœur s'usa lentement. Mais jusqu'au dernier jour la flamme, dans le foyer brisé, brûla. Et la mort lui fit la grâce de ne le frapper qu'après qu'il eût accompli sa tâche.

M^{me} GEORGETTE LEBLANC

Réalisant un programme que seuls des dons exceptionnels d'intelligence, d'élocution, d'interprétation vocale et de séduction plastique permettent d'aborder, M^{me} Georgette Leblanc a tenté, mercredi dernier, sur la scène du Parc, d'unir en un harmonieux ensemble le rythme des gestes aux beautés du verbe et au charme de la mélodie : initiative d'un intérêt artistique incontestable mais pleine de dangers et que pouvait compromettre la plus petite faute de goût, le plus léger déséquilibre entre les divers moyens mis en œuvre pour vaincre le scepticisme des blasés que nous sommes.

Cette faute, M^{me} Leblanc ne l'a pas commise. Et conquis par la grâce d'une interprète unique qui incarna, durant deux heures, avec une surprenante variété d'inflexions et d'attitudes, la Poésie et la Musique, l'auditoire s'abandonna peu à peu à l'émotion d'un spectacle original et neuf. Ce fut au bruit d'enthousiastes acclamations que tomba le rideau sur l'interprétation d'une série de chansons de Maeterlinck, qu'avait précédée celle de quelques-uns des poèmes de jade traduits par M^{me} Judith Gautier, les uns et les autres ornés par M. Gabriel Fabre d'un commentaire musical discret.

En de courtes mais substantielles causeries préliminaires, M^{me} Leblanc exposa nettement, d'une voix limpide, avec la glose des œuvres choisies, les motifs de l'interprétation toute spéciale qu'elle en donne.

Ces motifs, elle les résuma à peu près en ces termes :

« Le rêve obscur du poète s'épanche par des sons, des rythmes et des refrains... Il ne cherche pas à être compris, il se comprend si bien lui-même !... Sans peine, il exprime ce qui n'est pas exprimable. Sans effort, il pénètre où l'on ne pénètre point... Alors, si nous voulons à notre tour le comprendre parfaitement, si nous ambitionnons de le suivre jusqu'aux confins de sa pensée, soyons logiques : oublions le théâtre, la foule et la lumière des lampes... prenons son livre et, pour recréer en nous-mêmes le rêve du poète, dans notre chambre, le soir, bien seuls, au clair de la lampe... lisons-le !

Mais si tant est qu'il s'y ajoute de la musique et que nous voulions faire vivre un instant devant un auditoire ces songes indéfinis, ne serons-nous pas forcés de les éclairer nous-mêmes par notre âme propre, afin de leur donner, pour ainsi dire, une seconde vie, plus tangible, plus rapprochée de notre vie humaine ? Cette vie est celle des gestes, des regards, de l'attitude, des sourires et des larmes. Et cette deuxième vie s'élabore à la lumière de toutes les intelligences qui tiennent à éclairer l'humble effort des interprètes, de ceux qui ont l'ambition de représenter les idées du poète.

C'est ainsi que le poète qui avait tracé des songes approuve cependant l'interprète qui trace des formes.

C'est ainsi, en suivant des chemins différents, qu'ils peuvent parfois se comprendre et s'unir dans une seule et même volonté d'art. »

L'union du poète et de l'interprète, M^{me} Leblanc la réalisa avec un art accompli dans la *Chanson de Mélisande*, *Quand l'amant sortit*. ... *Et s'il revenait un jour, Les Sept filles d'Orlamonde*, *Elle l'enchaîna*, *Les Bandeaux d'or*, *J'ai cherché trente ans*, dont le symbolisme s'éclaira aux lueurs de sa pénétrante compréhension.

Les poèmes intimes du *Livre de Jade*, qui formaient la première partie de cette intéressante audition, ne furent pas moins

appréciés pour leur poésie subtile, à la fois linéaire et musicale. *La Feuille de saule*, *L'Épouse vertueuse*, le *Mauvais chemin*, et surtout *Désespoir*, de la poétesse Ly-y-Hane, ont des accents délicats ou tragiques d'une réelle émotion. Et la *Flûte mystérieuse*, la *Feuille sur l'eau*, la *Fleur défendue*, l'*Ombre des feuilles d'oranger* tracent d'amours idylliques ou sensuelles des images chatoyantes, aux contours précis.

Ces poèmes puérils et charmants furent révélés à l'Occident par M^{me} Gautier « qui » su, ainsi que le rappela justement la conférencière, à côté du nom illustre de Théophile Gautier, illustrer son nom de Judith Gautier ». Ils forment, réunis, le précieux *Livre de Jade*, ainsi nommé parce que le jade symbolise en Chine ce qui est rare et immortel. Les poèmes qui composent ce volume furent recherchés à travers toute la poésie chinoise et la plupart remontent à quatre mille ans. Ils réfléchissent en quelque sorte toute l'âme de la Chine.

M^{me} Georgette Leblanc donna sur ce livre et sur la poésie chinoise des détails qu'elle tient de l'érudition sûre de M^{me} Judith Gautier. Essayons de les évoquer ici dans leurs éléments essentiels. Ils sont d'un précieux enseignement.

« La façon dont se fonde la gloire des poètes en Chine n'est rien moins que banale. Elle y paraît être vraiment dégagée de toute injustice et de tout intérêt vulgaire. Nous sommes loin de certains pays beaucoup plus civilisés où une habile et souvent trop éclatante réclame met en lumière des talents qui par eux-mêmes n'ont rien de lumineux.

Jamais il n'est arrivé dans cet antique empire, — sauf peut-être en des jours récents et sous l'influence étrangère, — qu'un poète ait eu l'outrecuidance de juger, lui-même, ses vers dignes d'être imprimés et d'en former un recueil. Mais, dans une réunion de lettrés, par exemple, chacun, à son tour de rôle, chante les vers qu'il a composés ; il est écouté religieusement et si l'un des poèmes semble vraiment hors ligne, on demande à l'auteur la faveur de les copier. Ceux qui le gardent sur leurs tablettes le relisent dans d'autres milieux, permettent qu'il soit copié de nouveau, et ainsi, peu à peu, dans un cercle choisi, le nom du poète se diffuse comme un suave parfum.

Quelquefois l'auteur isolé s'adresse directement au peuple. C'est sur la muraille d'un édifice public, sur le montant d'une porte de quartier qu'il écrit la pièce de vers qu'il a composée, le plus souvent sans y mettre son nom. On s'arrête devant l'écriteau ; ceux qui sont capables de comprendre commentent, discutent, expliquent aux ignorants curieux de savoir. S'il passe un lettré, et que le poème en vaille la peine, il en prend une copie qu'il emporte pour la montrer à ses amis et la garder soigneusement.

Les poésies ainsi conservées voltigent bientôt de bouche en bouche, deviennent célèbres, puis populaires.

C'est donc la postérité et pour ainsi dire une sorte de plébiscite qui décident de l'élection d'un poète à la gloire.

Il se passe souvent plus d'un siècle avant qu'un empereur ne donne l'ordre à une commission de lettrés de rechercher, pour le réunir en volumes, tous les poèmes conçus pendant une certaine période d'années et que la renommée a consacrés.

C'est ainsi, comme un bouquet de fleurs rares, que le livre se forme ; dans ces pages les poètes se côtoient fraternellement ; leurs vers se font valoir et contrastent dans une diversité charmante. »

La jolie leçon de modestie que nous donne l'Orient !... Mais comment, après tant d'années, peut-on retrouver et assembler les bouts de papier, les tablettes, les rubans de satin où sont inscrits les poèmes ? Voici :

« En Chine, les manifestations de la pensée sont tenues pour sacrées et on enseigne à respecter le moindre bout de papier où il y a de l'écriture. Les enfants sont élevés dans cette étrange

religion. Si on trouve à terre un papier sur lequel les caractères écrits sont trop effacés pour qu'il soit possible de les transcrire, on doit le laver pieusement, le sécher et le brûler. »

Ah! vraiment, la Chine est un pays charmant!

O. M.

CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 3 avril 1905.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous avez sans doute appris comme moi que de tous côtés on se prépare fiévreusement à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de notre heureuse Indépendance. Tous les corps constitués, comme on dit en langage officiel, ne se tiendront plus de joie. C'est une occasion pour tous de fêter quelque chose. Les Beaux-arts, l'Enseignement à tous les degrés, l'Hygiène, voire la Statistique, seront en liesse. Pourquoi le monde des lettres resterait-il indifférent? Certes, vous vous rappelez la date du 27 mai 1883. C'était le banquet Lemonnier, c'était la victoire du jeune mouvement littéraire. Que ne commémorerions-nous ce jour glorieux?

On fêtait alors M. Camille Lemonnier parce qu'un jury austère ne l'avait pas jugé digne du prix quinquennal; on le fêtait, cette fois, parce qu'il en a été jugé digne, et avec lui les trois autres lauréats, MM. Georges Eekhoud, Albert Giraud et Emile Verhaeren.

Ces quatre écrivains, qui ont chacun leurs admirateurs enthousiastes, personifieraient à nos yeux la littérature nationale. M. Nacterlinck y serait adjoint comme représentant des Lettres belges à l'étranger. Ce ne serait pas, bien entendu, la glorification personnelle, toujours un peu ridicule pour eux et pour nous, de ces cinq artistes. Leur renommée n'a pas besoin de nos applaudissements. Mais nous, nous célébrerions plus hautement ce jour-là, le 27 mai prochain, la splendide floraison de nos Lettres nationales et nous affirmerions leur force et leur vitalité.

Je vous livre cette idée, mon cher Directeur, et vous serre bien cordialement la main.

VALÈRE GILLE

L'EXPOSITION DE L'ENFANT

L'idée en est jolie et devait rencontrer l'accueil favorable qui lui fut fait. Pourtant il y avait un écueil. Toute classification qui repose sur le *sujet* des œuvres d'art, et non sur leurs tendances, peut amener des mécomptes. Des toiles médiocres, des sculptures malencontreuses se glissent parmi les bonnes. Quel prétexte trouver pour les écarter?

L'organisateur du Salon, M. Gustave-Max Stevens, a su, avec beaucoup d'adresse, de goût, de *doigté*, faire un choix judicieux. Et si, dans la collection d'effigies puériles qu'il a réunie, tout n'est pas de premier ordre, du moins l'exposition n'offre-t-elle rien de vraiment agressif. L'ensemble est varié, amusant, d'une réelle tenue d'art, et la présentation en est parfaite. C'est un incontestable succès.

On revoit avec plaisir des toiles harmonieuses d'Agneessens (le Portrait d'enfant n° 6, à M. Catteau, est exquis), une douzaine

d'Evenepoel, — le peintre qui a le mieux compris la grâce enfantine, — une curieuse *Crèche* de David Oyens et, du même, les jolis portraits de MM. W. et R. Picard; des Van Camp, des Cluy-senaar, des Verhas.

A côté de cet hommage aux artistes morts, l'admirable *Enfant à l'Orange* et trois aquarelles de Melléry, le *Ruisseau*, la *Pensée qui s'éveille* et une demi-douzaine d'autres tableaux et dessins de Frédéric, cinq toiles d'Eugène Smits, trois Lemmen, une série de portraits de Fernand Khnopff, plusieurs Jakob Smits choisis parmi les meilleurs de cet artiste inégal, confèrent au Salon une haute valeur d'art.

L'intérêt se fixe, en outre, à des degrés divers, sur une foule de tableaux et tableaux de MM. Verheyden, Van Strydonck, F. Baes, F. Charlet, Ch. Michel, G. Morren, G.-M. Stevens, J. Van den Eekhoudt, E. Motte, H. Richir, J. Gouweloos, Smeers, Wage-mans, Swyncoep, Ensor, Lemmers, et sur des gravures et dessins précis et pénétrants de M. Danse.

La sculpture, que domine un bel ensemble de médaillons et de bustes de Constantin Meunier et quatre œuvres de Julien Dillens, — les deux grands artistes que la mort vient de ravir en pleine gloire, — n'est pas moins bien représentée. Les meilleurs de nos statuaires, Victor Rousseau, Paul Du Bois, J. Lagae, E. Rombaux, J. De Rudder, G. Devreese, Ch. Samuel, V. De Haen, P. Braecke, J. Hérain, J. Gaspar, ont fourni un nombreux contingent de bronzes, de marbres et de plâtres qui mérite un examen attentif et qui affirme la variété de talents et les ressources multiples de l'école belge de sculpture.

O. M.

Nous parlerons dans une prochaine chronique de l'importante exposition des œuvres de M. Emile Claus, dont M. le ministre des Beaux-Arts a fait l'ouverture au Cercle artistique.

Salon de la « Libre Esthétique »

Deuxième liste d'acquisitions : R. DE SAEGER, *Après-midi d'hiver*. Id., *Bords de rivière*. — EDM. VERSTRAETEN, *Fin de journée d'été*. — ALEX.-CH. ROBINSON, *Liseuse*. — MOFFAT LINDNER, *La Giudecca*.

La « Libre Esthétique » et la Presse (1).

A la liste des comptes rendus que nous avons dressée avec la collaboration de l'excellente agence *The European Press*, il faut ajouter les articles suivants, parus depuis la publication de cette nomenclature :

Le Petit Messenger belge (26 mars); *La Famille* (1^{er} avril); *Le Thyse* (avril); *Le Samedi* (4 avril).

Les concerts ont été analysés dans les journaux suivants :

Le Journal de Bruxelles (5, 15 et 20 mars); *Le Soir* (11 et 25 mars); *Le XX^e Siècle* (15 mars); *Le Petit Bleu* (17 mars); *Le Guide musical* (12 mars et 2 avril); *La Fédération artistique* (5, 12, 19, 26 mars, 2 avril); *La Libre Critique* (5, 12, 19 mars, 2 avril); *Le Petit Messenger belge* (5 et 19 mars); *La Verveine* (5, 12, 19, 25 mars, 2 avril); *Le Thyse* (avril); *L'Écho des Théâtres* (2 avril); *L'Art moderne* (5, 12, 19 mars, 2 avril).

(1) Voir nos deux derniers numéros.

L'ART A PARIS

Les Artistes indépendants.

Quoique plus nombreuse que toutes les précédentes, la vingt-et-unième Exposition des Artistes Indépendants ne nous a fait découvrir aucune personnalité insoupçonnée, ne nous a pas fait préjuger une tendance d'art renouvelée. Il y a même quelque péril pour l'existence de la Société à respecter à la lettre la formule inscrite en tête de son catalogue : « La Société des Artistes Indépendants, basée sur la suppression des jurys, a pour but de permettre aux artistes de présenter librement leurs œuvres au jugement du public. » La première constatation à faire, c'est que l'Exposition renferme quatre mille deux cent soixante-neuf œuvres et emplit tout entière les deux vastes serres du Cours-la-Reine. L'an prochain, les envois seront plus nombreux encore ; il faudra bien en limiter, de quelque façon que ce soit, la réception, sous peine d'avoir à établir des annexes, et les ressources sociales ne sont pas inépuisables.

En réalité, le mouvement de faveur qui se porte sur les Indépendants a été exploité par un certain nombre d'artistes habiles. On m'a cité plusieurs noms. Las de passer inaperçus aux Salons officiels, où leurs toiles sans éclat, point tapageuses il est vrai, bonnes tout au plus, qu'étaient en vain l'admiration des foules et les médailles du jury, tel et tel peintre s'aviseront d'envoyer aux Indépendants, non qu'ils répudient le système des récompenses, bien au contraire, mais seulement par l'espoir d'attirer l'attention dans un milieu étranger. Or, ce calcul aurait pleinement réussi : les peintres qui s'y sont livrés auraient vendu toutes — ou à peu près toutes — leurs toiles, à des prix satisfaisants.

Cette irruption de médiocres, de braves élèves d'un idéal justemilieu, se fait au détriment des novateurs, des chercheurs, des grands, dont les audaces, désormais chez eux-mêmes paraîtront excessives si elles s'offrent, en nombre par trop exceptionnel, submergées par le flot banal.

Heureusement, les meilleurs restent présents, insoucieux de la cohue qui les environne, et si, au lieu d'être groupés selon le sens de leurs recherches, ils se dispersent au gré de l'ordre alphabétique, on les retrouve au premier coup d'œil avec la même joie, leur originalité n'en est point déçue.

Tout d'abord, suprême hommage à des mémoires chères : plus de quarante tableaux rappellent, ici, l'influence de Vincent Van Gogh, et là, la féconde initiative de Georges Seurat.

De prestigieux signac évoquent une Venise éblouissante. Maximilien Luce, sous un ciel calme de faubourg désert, montre le tragique aspect d'une rue de Paris en mai 1871. Théo Van Rysselberghe expose un superbe nu, d'une vigueur pleine, et un portrait de femme, l'œil rapide et fin, assise dans son fauteuil au milieu d'un jardin d'herbes abondantes et tout ensoleillé. Henri-Edmond Cross a composé un grand, profond et harmonieux aspect de *L'Après-midi au jardin*, fouillis de lumières bercées au caprice des feuillages à peine frémissants et de larges corolles ardentes et lourdes. M^{me} Lucie Cousturier donne des fleurs fraîches, étrangement éclatantes ; un bon portrait. M. de la Rochefoucauld ne manque point de patience, ni M. Girieud d'intrépidité un peu violente.

Si, à son ordinaire, M. Vuillard ne nous enchante que d'harmonies tendrement grises et vertes, où se fond agréablement telle tache de rose éteint ou de jaune un peu voilé, mais dont il a reproduit l'effet si souvent en de moins fugitives études ; si M. Xavier Roussel, aussi, ne dépose ici que des œuvres secondaires, l'envoi de M. Guérin, varié et sûr, confirme l'enthousiasme réfléchi qu'a donné pour son art précis, souple et puissant, à qui l'a visitée, sa récente exposition à la galerie Druet ; — M. Maurice Denis, à côté de compositions charmantes, moins fades qu'elles ne sont souvent, se révèle délicieusement, purement dessinateur ; — M. Paul Sérusier surprend par son sens curieux d'exactitude dans le rapport des formes et des lumières, comme, au reste, dans la notation de très doux et très réels frissons de l'atmosphère.

Certains vantent la virtuosité de M. Matisse qui, très sûr de sa main, la conduit à sa fantaisie, selon les méthodes les plus classiques tour à tour ou les plus nouvelles, avec un brio toujours égal. M. Bernard (Boutet de Monvel) arrête avec la gravité pleine de promesses de sa manière. Mais de tous ceux qui s'accrochent des ressources tentées autour d'eux, on néglige le plus délicat, le plus ingénieux, celui qui les absorbe et les transforme, grâce à une science avisée et pure que sert une finesse instinctive, Georges Lemmen, dont il ne semble pas vraiment qu'on estime à son prix le charme pensif, un peu frileux.

Les autres, enfin, sont milliers ; je vous épargne les énumérations fastidieuses. Outre quelques véritables talents que pour un temps j'oublie, ils sont ce que sont partout les masses, parfaitement corrects et tout à fait indifférents. Les rieurs obstinés recherchent toujours la signature du douanier Rousseau et quelques autres insanités.

ANDRÉ FONTAINAS

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Constantin Meunier et son œuvre. Édition de *La Plume*.

La collaboration franco-belge d'une trentaine d'hommes de lettres et d'artistes au nombre desquels Rodin, Carrière, Maeterlinck, Lemonnier, Verhaeren, etc., unis dans une commune admiration pour le génial évocateur du Pays noir, donne une importance, une variété et un intérêt particuliers au volume que *La Plume* consacre à Constantin Meunier au moment même où sa mort vient, comme l'a si bien dit M. Ernest Verlant, de « découronner l'art de notre pays ». Ce n'est pas une étude critique, c'est l'hommage collectif et apologétique d'une élite dont la voix s'élève, spontanément, pour magnifier l'artiste et glorifier l'homme.

De nombreuses reproductions, dont plusieurs inédites, illustrent le texte.

Victor Rousseau, par ALBERT MOCKEL. Édition de *La Plume*.

Dans la même bibliothèque, consacrée aux illustrations contemporaines, M. Albert Mockel, dont la passion de justice se manifeste noblement à toute occasion, dresse sur un piédestal la figure de Victor Rousseau, « qui touche aujourd'hui à la grande célébrité, non seulement en Belgique, mais encore en Autriche, en Allemagne et en Angleterre, et que la France ignore. »

M. Mockel analyse à merveille l'art du statuaire wallon et fixe judicieusement les caractères de son esthétique. « M. Victor Rousseau n'est, dit-il, ni un renaissant, ni un Grec : c'est un artiste français moderne, préoccupé avant tout par les rythmes des lignes maîtresses, par l'équilibre d'une silhouette. Il n'est ni Léonard, ni Raphaël, ni Praxitèle ; mais il est autre chose, qui nous importe beaucoup : il est lui-même. Il y a un charme personnel dans tout ce que fait aujourd'hui ce sculpteur : le style de ses œuvres lui appartient, comme lui en appartient le sentiment.

Le sentiment, telle est peut-être la qualité la plus rare et la plus profonde de Victor Rousseau. Comme les graveurs et les peintres du pays wallon, comme le sculpteur Rulot, moins bien doué que lui quant à la réalisation, mais proche de lui quant à la conception de l'œuvre, et même comme le grand et puissant Constantin Meunier, qui doué d'une force ardente et volontaire la glaise qu'il pétrit, Victor Rousseau ajoute à la matière une plus puissante vibration humaine ; on sent qu'il a pensé *en travaillant*. Ce n'est pas l'ivresse violemment physique d'un Flamand comme Lambeaux, chez qui la pensée, lorsqu'il y en a une, semble toujours artificiellement ajoutée à l'idée sculpturale, et très superflue. Chez Meunier comme chez Rousseau, la forme et le sentiment expressif sont nés simultanément ; ils se pénètrent à ce point qu'on ne peut imaginer l'une sans l'autre : le modelé du dos et du ventre, le mouvement de la jambe et du bras y répètent les mots que dit plus clairement le visage. »

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

M. Mengelberg, du Concertgebouw d'Amsterdam, nous est revenu pour diriger le cinquième concert Ysaye. Après la direction « prussienne » de M. Steinbach, — laquelle possède, du reste, toutes les qualités de sa caractéristique, — celle du chef hollandais a causé, par son charme cordial, un évident plaisir.

Le programme était du plus haut goût, et il faut s'étonner, en passant, de voir contester, dans un de nos organes quotidiens les plus distribués, l'intérêt symphonique de cette belle séance. En tête s'inscrivait la *Symphonie héroïque* de Beethoven. M. Mengelberg s'est conformé à l'esprit de la note que l'on relève sur la partition de 1806, à la troisième page de la partie des violons, note que Victor Wilder traduit comme suit : « Cette symphonie étant plus longue qu'une symphonie ordinaire, doit s'exécuter plutôt au commencement qu'à la fin d'un concert... Si on la joue trop tard, il est à craindre qu'elle ne produise pas sur l'auditeur, dont l'attention serait fatiguée déjà par les morceaux précédents, l'effet que l'auteur s'est proposé d'obtenir. »

Mais si M. Mengelberg a suivi ces instructions, on peut discuter, d'une manière générale, sa compréhension de l'œuvre elle-même quant à sa signification et à son caractère propre. On sait, en effet que, sur le manuscrit, terminé en 1804, le maître avait écrit ce titre : « Buonaparte ! » Un commentateur ajoute que Beethoven avait une estime extraordinaire pour le caractère du Premier Consul, et le mettait volontiers en parallèle avec les hommes les plus illustres de la république romaine.

Il ne faut pas oublier ce point de départ lorsqu'on interprète l'*Héroïque*. Peut-être que M. Mengelberg partage les doutes de Berlioz sur cette conception originale, bien que les travaux des musicologues allemands en aient prouvé depuis la parfaite authenticité. Quoi qu'il en soit, l'exécution de dimanche dernier fut peu catonienne. Le chef d'Amsterdam souligne, avec une complaisance que nous croyons hors de propos, toutes les modulations expressives et sentimentales, au détriment de la ligne nette et sévère, de l'accent autoritaire. Sa main gauche, qui avait tant amusé lors de sa précédente visite, s'est tendue vers les violoncelles avec une fréquence qui implorait plus de pathos que jamais certes Beethoven n'en voulait. Cette *Héroïque* restait néanmoins très musicale, et les deux dernières parties avaient grande allure; mais les deux premières manquaient de rigidité dans le dessin.

Nous avons réentendu, avec quelle divine jouissance ! des fragments de la *Psyché* du « Père Franck ». Nous relisons, à ce propos, une conférence faite à Lyon par M. Baldensperger, lequel apprécie comme ceci le César Franck non mystique : « Autant il excelle dans ses oratorios à faire chanter les anges et à exprimer l'adoration et la sérénité, autant il est maladroit et lourd — Flamand peut-être, — à prêter une voix à la joie terrestre, à la puissance matérielle, à la volupté des sens ; et il est rare, en général, qu'en descendant des cieux sur la terre, Franck y conserve la plénitude d'accent qui lui permettait d'emplir de sa voix les espaces infinis. »

Etrange appréciation ! Laissant de côté ce qu'il peut y avoir d'ignorance désobligeante dans la parenthèse : « Flamand, peut-être », il fallait que l'écrivain de ces lignes eût oublié la nomenclature des œuvres du maître de Liège pour parler aussi tendancieusement de celles qui ne répondent pas, en ordre principal, à une préoccupation religieuse. En effet, *Ruth*, les *Béatitudes*, *Rédemption*, *Rébecca*, précèdent le *Chasseur maudit*, les *Djinns*, les *Variations symphoniques*, *Psyché*, la *Symphonie*, *Hulda* ; d'une part, les œuvres pieuses, plus tard les œuvres plus humaines ou littéraires. S'il est vrai que les *Béatitudes* restent au sommet de ce monument aujourd'hui encore insuffisamment apprécié, il est pourtant injustifiable d'accuser de maladresse et de lourdeur celles de ses parties que les anges et les vertus n'ont pas inspirées.

Au surplus, *Psyché* se défend sans peine. Ecrite en 1887, une année avant la *Symphonie*, trois années avant la mort du maître, elle s'épanouit dans toute la plénitude de sa grâce paternelle.

— Le pauvre professeur de piano, entre les leçons ingrates et les séances d'orgue à Sainte-Clotilde, s'éprenait ainsi, avec une adorable candeur, des créations les plus harmonieusement ardentes de la poésie éternelle. La gradation de la symphonie, depuis les suavités du premier mouvement jusqu'à l'éclat émerveillé de la rencontre avec Eros, est une merveille d'abondance, de frémissante beauté attique, de pénétrante sensualité. M. Mengelberg en a très heureusement compris le juste caractère, et l'orchestre l'a suivi avec une souplesse, un élan et une couleur que l'on ne saurait assez louer.

Voici qu'il nous reste peu de place pour parler de M. Pugno. Il fut pourtant grand musicien et virtuose impeccable, — c'est-à-dire toujours égal à lui-même. Son *Concerto* de Mozart fut admirable de style, d'animation et d'esprit ; ses *Variations symphoniques* ont été exposées avec sentiment et élégance dans le premier mouvement, avec légèreté, rythme et couleur dans le dernier. Voilà un parfait pianiste, et, ce qui est mieux, un parfait artiste.

H. L.

Troisième Concert d'hiver de Gand.

Nous avons eu le plaisir rare d'entendre une chanteuse exquise accompagnée par un pianiste qui n'est pas seulement un accompagnateur mais, au même titre que la chanteuse, un interprète délicat et parfait. Mme Ida Ekman, que nous avions déjà applaudie il y a deux ans, a détaillé avec une grâce charmante des lieder de Grieg, Schubert, Heise, Sibelius, R. Strauss, etc. M. du Chastain s'est montré virtuose très habile dans le *Concerto* en mi bémol pour piano et orchestre, de Liszt. Le programme, très séduisant, comprenait en outre la *Symphonie pastorale*, le *Prélude* de *Parsifal* et la *Chevauchée* des Walkyries.

F. V. E.

A la salle d'art Beyer, le 12 mars dernier, très intéressant récital de piano donné par Mlle Ophélie Verroost, une jeune et déjà puissante artiste, élève de MM. Potjes, Beyer et de Greef. De la compréhension, du sentiment et un métier très sûr et bien établi.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Premier Concert de M. Viñes.

Le 18 mars, séance particulièrement intéressante à la Société Nationale. Elle débuta par la Sonate (piano et violoncelle) de M. J. Guy Ropartz, grave et solide comme tout ce que produit l'éminent chef d'orchestre, et aussi très riche d'invention rythmique et de mouvement : c'est, je crois, une des meilleures œuvres de l'auteur. Vous avez pu, récemment, en juger à Bruxelles. Exécution de premier ordre par MM. Pollain et Cortot.

Sous le titre collectif *Musiques intimes*, M. Florent Schmitt nous offrit sept pièces de piano, dont les deux premières, *Procession* et *Sillage*, sont peu caractéristiques ; les suivantes ont infiniment de charme, surtout *Chanson des Feuilles*, *Sur le Chemin désert* et *Dans la Forêt ensoleillée*. La dernière, *Glas*, contient un très curieux effet de douzièmes. Toutes valent par la délicatesse ingénieuse de l'écriture, de l'harmonie, et décèlent une personnalité extrêmement distinguée. Il m'a semblé que Mlle Marguerite Long, dont j'ai eu récemment l'occasion de louer le jeu sympathique et colore, les interpréta avec trop peu de verve et de conviction.

Le programme comprenait encore, avec un *Chœur antique*, assez élégant, de M. Pierre Kunc, la Sonate (piano et violon) de M. Vincent d'Indy, qu'interprétèrent Mlle Selva et M. Parent, ainsi que des mélodies de M. Balakirew chantées par Mlle Marguerite Babajan. Mélodies et Sonate ont été exécutées à Bruxelles, et il en fut parlé dans l'*Art moderne*. Je n'ai donc qu'à en mentionner l'audition.

M. Ricardo Viñes donna, le lundi suivant, le premier des quatre concerts qu'il consacre à la musique de clavier depuis les origines jusqu'à nos jours. Bien des gens étaient curieux de constater comment l'incomparable interprète de tant d'œuvres modernes allait s'acquitter de la tâche ardue qu'il avait assumée. Remplir tout un programme des compositions de Cabezon, de Byrd, de Scarlatti, de Couperin, de Kuhnau et autres, cela peut être dangereux quand on ne s'est pas plus ou moins spécialisé dans l'étude de ces antiques et divines musiques. Or c'était, je crois, la première fois ou à peu près que M. Viñes en exécutait publiquement. De ses « bonnes mains d'accoucheur » que célébra si pertinemment, dans l'*Ermitage*, M. Jacques Blanche, il évoqua pourtant, l'une après l'autre, les inspirations archaïques, sévères, gracieuses, émues, badines, des précurseurs d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Angleterre, sans jamais lasser son auditoire. Il termina par une des plus grandioses œuvres de Jean-Sébastien Bach. Tout cela fut joué avec ce talent simple, minutieux, efficace et sûr que l'on connaît à M. Viñes, toujours avec l'expression vraie, la juste couleur, un parfait naturel; et le grand artiste obtint tout le succès qu'il méritait.

M.-D. CALVOCORESSI

AUTOUR D'UN CONCOURS (1)

Nous avons reçu de la Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers la communication suivante, qui élucide quelques points obscurs du règlement de son concours musical :

Anvers, le 31 mars 1905.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt l'article que vous avez consacré à notre concours annuel de composition.

Il y a malentendu. La Société n'entend d'aucune manière s'approprier le droit d'auteur sur l'œuvre primée. De même le prix ne sera l'objet d'aucune retenue pour frais de copie ou de quelque chef que ce soit.

Seul le manuscrit envoyé au concours appartiendra en propriété à la Société. Elle fera exécuter l'œuvre à un des concerts de la saison qui suivra le concours, et supportera les frais de l'établissement des parties pour orchestre.

Si, d'accord avec le compositeur, la Société prenait sur elle de faire éditer l'œuvre, il faudrait évidemment convenir des conditions auxquelles cette édition se ferait.

Nous pouvons vous dire également que notre Société interprétera dans l'esprit le plus large la clause du règlement suivant laquelle les artistes belges voulant participer au concours doivent avoir leur domicile habituel en Belgique.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, nos salutations très distinguées.

Pour le Comité de Direction,

Le Secrétaire,
EUG. VAN DEN BOSCH

Le Président,
H. FESTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Il est un peu tard pour parler de la première, de la vraie première de *Brichanteau* au théâtre du Parc. Les journaux quotidiens ont tout dit de cette pièce qui n'est pas une pièce, mais plutôt une succession de scènes où un seul personnage ne cesse pas de requérir l'attention. On y voit Brichanteau dans ses rapports avec ses camarades, Brichanteau faisant des passions, Brichan-

(1) Voir notre numéro du 19 mars dernier.

teau amoureux, Brichanteau désabusé et mourant. Cette suite de tableaux, d'ailleurs, ne manque pas d'intérêt et prouve que M. de Féraudy auteur est un homme très habile. Mais combien nous lui préférons M. de Féraudy acteur, vibrant et sincère, capable de nous donner, dans la même soirée, l'impression parfaite du cabot romantique, artificiel, tonitruant, transportant dans la vie les conventions et les tirades de la scène; puis du brave homme enfin désaveuglé, revenu à sa vraie nature, et qui trouve alors, en fouillant simplement dans son cœur, des accents si poignants qu'ils ont fait pleurer toute la salle! Le mot succès serait bien pâle pour traduire l'admiration enthousiaste et l'emballement du public.

Le même soir, la Monnaie reprenait le *Postillon de Lonjumeau*. On a revu avec plaisir l'amusant ouvrage d'Adam, un peu vulgaire dans certaines parties, mais qui a donné à M. David, artiste charmant, l'occasion de montrer son impeccable virtuosité. Il y a encore, et plus qu'on ne croit peut-être, des gens capables de jouir d'une belle voix, sans souci de ce qu'elle chante. Quelqu'un, qui est un écrivain de talent, me disait l'autre jour : « Je ne sais pas si c'est parce que je suis Wallon, mais je ne puis me défendre d'être ému jusqu'aux larmes par une belle note de ténor ou de baryton ».

G. R.

PETITE CHRONIQUE

On a unanimement approuvé l'initiative prise par l'administration communale d'Ixelles en vue de décerner à la mémoire de Constantin Meunier un hommage public. Réuni en séance extraordinaire, le Conseil communal a décidé d'annoncer par voie d'affiches à la population ixelloise la mort du célèbre statuaire, de voiler de crêpe les reverbères sur le parcours du cortège funèbre, d'assister en corps aux funérailles, etc.

Le Conseil a, de plus, voté l'érection sur une place publique d'Ixelles d'une des œuvres de Constantin Meunier. L'une des places du nouveau quartier de Bergendael portera le nom du grand artiste.

La famille de celui-ci a décliné l'offre qui lui avait été faite de transporter la dépouille du maître à l'hôtel-de-ville et de donner aux funérailles une solennité qui n'eût point cadré avec la modestie et la simplicité du défunt.

La veille de sa mort, Constantin Meunier travaillait encore au Monument Zola dont il achevait l'une des grandes figures, celle de la *Fécondité*. Son collaborateur, M. Alexandre Charpentier, continuera le travail qui, très avancée, sera terminé prochainement.

L'Etat vient d'acheter pour le Musée de Bruxelles deux œuvres importantes de Léon Frédéric : *Les Ages du paysan* et *Le Retour de la Procession*.

Nous avons annoncé que le mémorial de Julien Dillens serait vraisemblablement élevé dans le square de l'Industrie, qui appartient à la ville de Bruxelles. Cet emplacement ayant déjà été choisi pour y ériger le monument Joseph Dupont, il serait préférable de placer le monument Dillens dans la partie du square située sur le territoire d'Ixelles, au sud de la rue du Luxembourg.

Chacun des jardins de la place de l'Industrie serait ainsi décoré d'une œuvre d'art.

A propos de Julien Dillens, les nouveaux titulaires du cours de sculpture antique qu'il donnait à l'Académie des Beaux-Arts, MM. Paul Du Bois et Victor Rousseau, sont entrés en fonctions le 1^{er} avril.

Le directeur des Beaux-Arts est revenu la semaine dernière de Madrid où il s'est rendu, en compagnie du baron Kervyn de Lettenhove, en vue d'accroître de quelques beaux spécimens empruntés aux collections espagnoles le contingent des tapisseries de Bruxelles que réunira l'Exposition d'Art ancien organisée pour le mois de juillet au Cercle artistique.

Cette exposition aura une importance considérable. On construira pour l'installer de nouveaux locaux dans le jardin contigu au Cercle. Parmi les pièces capitales qui y figureront, on cite la célèbre tapisserie récemment acquise en Angleterre au prix de deux millions par M. Pierpont Morgan.

L'exposition rétrospective de l'Art belge au musée du Cinquantenaire s'annonce également fort bien. Outre les salles où l'on réunira les œuvres principales des peintres et sculpteurs belges décédés, il y aura pour quelques-uns d'entre eux, les plus illustres, des compartiments spéciaux où sera rassemblée la presque totalité de leur production.

Souhaitons qu'une large place soit consacrée à Constantin Meunier, dont le directeur des Beaux-Arts a, dans le discours qu'il a prononcé aux funérailles, annoncé que le Gouvernement réunira au Musée l'œuvre intégral.

Le concours ouvert par la ville de Bruxelles pour la composition d'une affiche illustrée annonçant les fêtes nationales a donné les résultats ci-après : premier prix (1.000 francs), MM. J. Leutrein et F. Verschave; deuxième prix (600 francs), M. V. Creten; troisième prix (400 francs), M. V. T'Sas.

Le théâtre du Parc annonce pour demain la première représentation de deux pièces inédites d'auteurs belges : *Miss Lili*, comédie en trois actes de MM. H. Liebrecht et F. Ch. Morisseaux; et *Pierrot millionnaire*, deux actes en vers de M. F. Bodson.

Une représentation extraordinaire des *Maîtres Chanteurs* sera donnée samedi prochain à la Monnaie au bénéfice de la Caisse de retraite et d'assurances de la *Mutualité artistique*.

Le succès de la matinée littéraire et musicale donnée par M^{me} Georgette Leblanc a été si décisif et si unanime que la direction du théâtre du Parc a prié M^{me} Leblanc d'en donner une seconde. Celle-ci est fixée au lundi 17 avril, à 3 heures. Le programme en sera complètement renouvelé.

Le *Livre de Jade*, traduit par M^{me} Judith Gautier, dont quelques pièces ont été chantées au Parc par M^{me} Georgette Leblanc, a donné lieu à d'amusants quiproquos. On a, très sérieusement pris Jade pour le nom de l'auteur, — M. Jade, poète chinois... S'agirait-il d'André Jade, — ou peut-être de Francis Jade?...

Nouvelles littéraires :

Le peintre Gustave-Max Stevens termine un volume de contes qui, sous le titre *L'Ecrou*, réunira une série de récits de la vie des prisonniers. M. Stevens a dédié l'ouvrage à la mémoire de son père, qui sut allier à la fermeté la pitié et la mansuétude dans ses fonctions de directeur de la prison de Saint-Gilles.

M^{me} Georgette Leblanc met la dernière main à une comédie dramatique moderne en 5 actes, qui sera jouée l'hiver prochain sur une des principales scènes parisiennes.

M. Valère Gille fera paraître prochainement un nouveau volume de vers : *Joli Mai*.

Concerts de la semaine :

Dimanche 9 avril, à 2 heures, Concert Van Dooren. L'orchestre sous la direction de M. Van Dam (Grande-Harmonie). — A 3 heures, *Dans la Lumière et les Parfums*. Troisième audition (Concert Noble).

Lundi 10, à 8 h. 1/2, dernière séance Isadora Duncan : Airs de ballet, chœurs et pantomime des deux *Iphigénie* de Gluck (Alhambra).

Mardi 11, à 8 h. 1/2, Concert de M^{lle} Julie Eliäs (Grande-Harmonie).

Mercredi 12, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori : *Ernest Chausson* et *Emmanuel Chabrier* (Salle Gaveau). — A 8 h. 3/4, *Dans la Lumière et les Parfums*. Quatrième audition (Concert Noble).

Samedi 15, à 8 h. 1/2, quatrième et dernier Concert Crickboom avec le concours de M^{lle} Elsa Ruegger, de MM. Fery Lulek, Auguste Pierret et L. Van Hout (Grande-Harmonie).

Les Nouveaux-Concerts d'Anvers donneront mercredi prochain, au Théâtre Royal, un concert extraordinaire avec le concours de M^{me} Litvinne et de Pablo de Sarasate. On y exécutera *la Mer* de P. Gilson, des fragments du *Crépuscule des Dieux* et d'*Alceste*, le Concerto pour violon n° 3 de Saint-Saëns, etc.

Le Cercle *Piano et Archets* donnera à Liège, jeudi prochain, à la salle Renson, un concert historique consacré à l'Histoire de la Chanson populaire dans les Iles britanniques et à l'exécution d'œuvres instrumentales de Purcell, Couperin, Pergolèse et Mozart.

C'est dimanche prochain, à 3 heures, qu'aura lieu à Tournai la première audition de *Linario*, le drame lyrique en 3 actes du directeur de l'Académie de musique, M. N. Daneau.

Les chœurs et l'orchestre, sous la direction de l'auteur, formeront un ensemble de plus de trois cents exécutants et les rôles seront chantés par M. L. Swolfs, A. Tondeur, M^{mes} L. Cluytens et M. Duchâtelet.

M. Jan Kubelik se produira pour la première fois en Belgique le jeudi 20 avril, à 8 heures, à l'Alhambra, dans un concert donné avec le concours de l'orchestre des Nouveaux-Concerts de Bruxelles, sous la direction de M. L. Delune.

Après Kubelik, Hubermann, puis Franz von Vecsey. Et voici Mischa Elman, le nouveau prodige de l'archet. Celui-ci n'a, paraît-il, que treize ans. Il est (naturellement) beaucoup plus surprenant encore que les autres. La critique parisienne manque d'adjectifs pour le caractériser. « Miraculeux » a trop servi, « phénoménal » est usé. On demande des superlatifs.

M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur Maxime Gorki à la Maison du Peuple (Section d'Art et d'Enseignement populaires).

Si l'inauguration officielle de l'Exposition de Liège est reculée au 27 avril, on nous annonce que dès le 23, — dimanche de Pâques, — l'Exposition s'ouvrira joyeusement au public. Les Liégeois tiennent à prouver qu'ils sont prêts au jour fixé. L'ouverture populaire l'emportera sur l'ouverture officielle, et c'est tant mieux.

Les abonnements ont été fixés comme suit :

Pendant toute la durée de l'Exposition : abonnements ordinaires, 20 francs; actionnaires souscripteurs, 15 francs; militaires de tous grades, tant en activité de service que ceux à la retraite, leur femme et leurs enfants non mariés vivant sous le même toit, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans, 5 francs.

Les dimanches et jours fériés : Les adultes, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans et bonnes d'enfants, 5 francs.

Les mardis, jeudis et vendredis : Les adultes, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans et bonnes d'enfants, 5 francs.

Le prix général de l'entrée à l'Exposition de Liège sera de 1 franc.

Le *Jour illustré* organise un double concours littéraire à l'occasion du jubilé national. Il s'agit de composer : 1° un poème de circonstance; 2° un roman historique belge.

Les œuvres primées seront publiées et éditées par les soins du *Jour*.

La Société pour la protection des Sites et des Monuments de la province de Namur organise un Concours d'épreuves photographiques reproduisant, à l'exclusion des églises, sites et paysages, les châteaux anciens, fermes, presbytères, maisons antiques, isolées ou en groupes, ruines, tours, tourelles, intérieurs de cours, portes, porches, escaliers extérieurs, perrons, etc., présentant un caractère intéressant au point de vue de l'art ou du pittoresque.

Ce concours est ouvert jusqu'au 1^{er} juillet 1905. Toutes les épreuves devront être remises au concierge de l'hôtel de ville de Namur. Des primes de 200, de 100, de 75 et de 50 francs sont mises à la disposition du jury.

C'est à Dusseldorf qu'aura lieu le prochain Festival rhénan, fixé aux 11, 12 et 13 juin. En voici le programme :

Première journée : I. Suite pour deux orchestres (Gabrielli). — II. *Israël en Egypte* (Hændel).

Deuxième journée : I. Pièce pour orchestre de Friedman Bach. — II. Solo de violon par M. Kreisler. — III. Cantate de la Pentecôte : *Also hat Gott die Welt* (J.-S. Bach). — IV. Concerto de piano n° 2, par M. Dohnaty (Brahms). — V. Symphonie n° 2 avec soli et chœur (Mahler).

Troisième journée : I. *Appalachia*, poème symphonique, orchestre et chœur (Délius). — II. *Canzone di Ricordi*, pour alto (Marteucci). — III. Concerto de violon (Mozart). — IV. *Eulenspiegel* (R. Strauss). — V. Morceaux de chant. — VI. Fantaisie pour piano et chœur (Beethoven).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun d'être virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Claus (OCTAVE MAUS). — Exposition Auguste Danse (O. M.). — Chausson-Chabrier. *Matinée Engel-Bathori* (M. G.). — Vincent Van Gogh. — Une Peinture du XV^e siècle à Gand (L. M.). — Chronique théâtrale. *Représentation d'auteurs belges au Parc*. — « Paternité ! ». — « Madame Scherry » (G. R.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Concerts divers* (M.-D. C.). — Chronique judiciaire des Arts. *Le Mois d'essai*. — Nécrologie. *Antonin Proust* (O. M.). — Petite Chronique.

ÉMILE CLAUS

Il est loin de nous le temps où la Commission directrice des Musées claquait au nez d'Emile Claus la porte que la direction des Beaux-Arts, plus clairvoyante, tentait de lui faire ouvrir ! Loin et proche. Car si l'histoire paraît fabuleuse, elle ne date que du mois de décembre 1899.

Oui, vraiment, il n'y a guère plus de cinq ans l'art si calme, si équilibré, si honnête du peintre de la Lys paraissait subversif et révolutionnaire, indigne d'un musée qui a l'honneur de renfermer des toiles de

MM. Herbo, Broerman, Van Severdonck et peut-être Van den Bussche. Une première fois, sous le ministère de Barlet, le Collège qui préside aux destinées des Musées de Bruxelles avait refusé une éblouissante page de Claus, *le Givre*, qui illumina longtemps (peut-être y est-elle encore) le cabinet du Ministre des Beaux-Arts. La seconde fois, ce fut un tableau acquis par le Gouvernement au Salon de Gand qui fut, sans merci, repoussé par la Commission (1).

Sans doute quelque toile médiocre ? L'artiste, depuis, a pris son essor ? Sa peinture d'alors ne valait point celle d'aujourd'hui ?

— Erreur. La toile REFUSÉE figure, en bonne place, dans le radieux ensemble réuni par le peintre au Cercle artistique. Elle est cataloguée sous le n° 13, *Journée de soleil*, et fut prêtée à l'artiste.... par le Musée de Gand !

Aujourd'hui, et bien que depuis cette mémorable bétise deux toiles de Claus soient entrées au Musée de Bruxelles, la Commission en guette une troisième. (Elle devient insatiable, cette Commission !) Sera-ce ce lyrique *Soir d'été en juillet* dans lequel le peintre, non content d'exprimer avec un éclat toujours croissant la lumière du jour, tente, par un effort suprême, de capter les rayons du soleil lui-même ? Sera-ce cette lumineuse et profonde *Récolte du lin*, dont les figures, balancées en un rythme cadencé, font corps si étroitement avec le paysage qu'on ne conçoit plus, désormais, celui-ci sans celles-là ?

(1) Voir *L'Art moderne* 1899, pp. 409 et 428.

Quelle qu'elle soit, l'œuvre choisie ne peut qu'apporter au Musée un bel exemple de maîtrise, de probité et de persévérant labeur.

Tout, en effet, dans cette rayonnante exposition, atteste une marche sûre et méthodique vers un but nettement défini. A voir ces quelque cinquante toiles rassemblées, on comprend mieux l'idéal du peintre, dont les tableaux s'éclairent et s'expliquent l'un l'autre. Dans la féerie des aurores, des crépuscules, des midis embrasés, dans le frissonnement des roseaux trempés de rosée, à travers la dentelle des ramures scintillantes de givre, sous les frondaisons empourprées par l'automne, au bord des berges gazonnées que coupe la silhouette rectiligne d'une écluse, dans l'immensité des plaines chargées de moissons, dans la fraîcheur des prés récemment fauchés, le long des routes plantées d'ormes, bordées de maisons basses aux toitures éclatantes, c'est la terre de Flandre qu'avec un filial amour le peintre évoque, décrit, exalte, célèbre en chants de gloire; c'est le poème du sol natal qu'il compose, strophe par strophe, avec une émotion que renouvelle le spectacle mouvant de la nature. Et ce sol qu'il aime, il entend le faire aimer. On le croyait morne, sombre et revêche. Claus le montre souriant, chatoyant et tendre. A l'erreur propagée par des peintres aveugles, il substitue la vérité que son ardent amour a arrachée aux arbres, aux champs, aux cours d'eau. Le mérite principal du peintre sera d'avoir révélé aux Flamands leur pays et d'en avoir, le premier, traduit clairement le caractère et la somptueuse beauté.

Il y est arrivé à force d'obstination, de persévérance, de farouche entêtement. Si l'on rapproche les œuvres qu'il expose aujourd'hui de celles par lesquelles, jadis, aux débuts de la *Libre Esthétique*, il affirmait sa parenté spirituelle avec les initiateurs de l'impressionnisme, avec Monet, avec Sisley, avec Pissarro, on sera frappé de voir la logique avec laquelle son art s'est développé. L'orientation fixée, il a marché droit au but, sans hésitation et sans déviation.

Certes ne pourrait-on lui reprocher d'avoir pastiché qui que ce soit. L'influence qu'ont exercée sur lui les maîtres français dont il a accueilli avec joie le catéchisme esthétique est limitée à une direction générale que M. Claus a suivie en utilisant les ressources d'un tempérament original. Sa technique même diffère de celle des peintres qui l'ont initié à une vision neuve du paysage. Et s'il a partiellement adopté le procédé de la division tonale, si favorable à l'expression vibrante des fêtes de la lumière, il n'en a pas moins gardé son écriture propre.

Celle-ci prend d'année en année plus de sûreté et d'ampleur. Je n'en veux pour exemple que le curieux enchevêtrement — le « tricotage » — pourrait-on risquer — de touches serrées et rapides qui, dans la partie infé-

rieure gauche de la *Récolte du lin*, sert à traduire l'impression des javelles fraîches. De près, c'est un fouillis inextricable dans lequel il est impossible de reconnaître une forme. Placez-vous à la distance voulue : tout se précise à miracle, avec une extraordinaire justesse de tons et de valeurs. Ce seul morceau révèle la « patte » d'un maître.

Ce qui frappe dans les tableaux de M. Claus, c'est l'accord parfait des figures et du site. Depuis Camille Pissarro nul paysagiste n'a mieux situé un « étoffage » dans son atmosphère particulière. Ses personnages — faucheurs, faneurs, moissonneurs, cueilleurs — font partie intégrante des herbages, des chaumes, des vergers auxquels ils confèrent le mouvement et la vie. Ils apparaissent non comme des solistes en vedette, mais comme les instruments dociles de la symphonie universelle.

Le peintre est moins heureux lorsqu'il leur fait jouer un concerto. Ses portraits en plein air trahissent un défaut d'équilibre entre le modèle et le décor qui l'encadre. Le souci de ne rien négliger de la ressemblance et du caractère semble entraver l'essor de l'artiste. C'est le cas pour le portrait de M^{me} A. De Weert, dont le fond fluvial ne « tient » pas avec la figure, et aussi, bien qu'ici le désaccord soit moins sensible, pour ceux de Camille Lemonnier et de M^{lle} J. Montigny.

Ces œuvres n'en constituent pas moins d'intéressantes tentatives. Elles restent à l'état d'exception dans l'œuvre d'un peintre que le paysage sollicite surtout et que la triomphante exposition qu'il vient d'ouvrir classe définitivement parmi les plus pathétiques évocateurs de la beauté champêtre.

OCTAVE MAUS

EXPOSITION AUGUSTE DANSE

L'œuvre gravé de M. Auguste Danse, que chaque année accroît de quelques planches nouvelles, embrasse toute une carrière laborieuse et digne. Outre de nombreuses et fidèles reproductions de peintures anciennes et modernes, le maître-graveur a signé une foule d'œuvres originales, figures, portraits, paysages, dont l'observation scrupuleuse s'allie à un métier sûr, d'une variété et d'une souplesse rares. A l'heure où les procédés mécaniques envahissent de plus en plus le domaine de l'illustration, il faut se réjouir de voir quelques artistes — et M. Danse est de ceux là — demeurer fidèles à la belle technique de la pointe sèche et du burin. Parmi eux, le graveur montois s'atteste l'un des plus personnels et des plus habiles.

Les gravures et dessins qu'il vient de réunir au Cercle artistique le montrent en pleine possession de son art. On a particulièrement admiré les portraits du Roi et de la Reine d'après les bustes de M. Vinçotte, celui de M. Loubet d'après Bonnat, les portraits des archiducs Albert et Isabelle d'après Rubens, le *Chien au Miroir* d'après J. Stevens. Une suite de portraits ori-

ginaux exécutés à la sanguine, au crayon Conté ou à l'eau-forte, une série d'études de paysages évoquant le pittoresque village de Knocke montraient, sous deux aspects différents, le talent multiple de M. Danse, dont l'exposition a vivement intéressé les artistes et le public.

O. M.

CHAUSSON-CHABRIER

Matinée Engel-Bathori.

Si Chausson et Chabrier avaient eu le pressentiment de leur fin prématurée, probablement n'eussent-ils pas voulu différentes de ce qu'elles sont les œuvres qu'ils laissèrent quand la mort les surprit.

Mélancolique et résigné, sans doute Chausson n'eût pas trouvé d'accents plus sereinement tendres et tristes; Chabrier n'eût pas été plus févreux, plus délirant de vie hâtive et de drôlerie exacerbée.

Le choix était heureux de réunir en une même séance leurs chansons contrastantes.

Encadré d'autres mélodies de Chausson, l'admirable *Poème de l'Amour et de la Mer* formait le centre du programme. La très belle et dramatique interprétation de M. Engel s'appuyait sur le jeu si musical de M^{me} Bathori. Ses doigts agiles surent évoquer tour à tour les rafales tragiques, le frémissent parfumé de « l'île bleue et joyeuse » et l'amer navrement du « temps des lilas ».

Dans la seconde partie (Chabrier), la *Bourrée fantasque* et le *Scherzo-valse* la montrèrent plus virtuose encore, demeurée étonnamment pianiste.

Le public semblait quelque peu en progrès quant à la compréhension de la musique humoristique. Il est cependant loin encore du moment où il osera rendre à Chabrier l'hommage qui conviendrait : celui du rire. Si M^{me} Bathori fut vivement applaudie après la *Villanelle des petits canards*, M. Engel après la *Pastorale des cochons roses* et la *Ballade des gros dindons*, qui fut bissée, ce fut pour eux-mêmes, pour le tact et la perfection de leur comique. Ce fut aussi à cause des paroles : certaines, de Rostand, sont délicieuses et lui feraient pardonner ses plus lucratifs *Aiglons*. Mais la bouffonnerie intime de la musique en soi, sans appoint verbal (*Bourrée fantasque*), n'a pas encore conquis ses droits. Quand comprendra-t-on de quelle joyeuse et solide matière d'art sont faites ces fantaisies souveraines de Chabrier? Combien de temps encore s'obstinera-t-on dans l'exclusive admiration des choses graves et dans le respect avant tout de ce qui nous soumet à l'épreuve de la douleur, — ou de l'ennui, cette douleur médiocre?...

Faut-il, vraiment, pour une chose si simple, devoir attendre la faillite de toute une morale?

M. G.

VINCENT VAN GOGH

L'Art flamand et hollandais a consacré à Vincent Van Gogh une étude dans laquelle M. R. Jacobsen analyse avec un sens critique aiguisé l'œuvre encore si discuté du maître hollandais. Nous pensons qu'on lira avec intérêt le résumé de cet article, que ses

dimensions nous empêchent de reproduire intégralement, et auquel l'exposition rétrospective que vient d'organiser de Van Gogh la Société des Indépendants, à Paris, donne de l'actualité (1).

A ce propos, signalons l'intéressante conférence qu'a faite le samedi 8 avril, au Salon des Indépendants, sur la vie et l'œuvre de l'artiste défunt M. Adolphe Van Beven, secrétaire de la rédaction du *Mercure de France*.

Mon impression? Le sentiment plus fort que jamais du tragique dans la vie de ce peintre. Un cœur que ronge la plus belle mais aussi la plus redoutable de toutes les passions : l'art; une lutte désespérée contre la matière, des efforts inouïs pour saisir l'insaisissable; un travail d'esclave et de forçat, un labeur fébrile et plein d'angoisse accompli comme sous les ombres de la mort imminente. Car ceux destinés à mourir prématurément en sont avertis dans le tréfonds de leur être. La joie de l'œuvre réalisée, il ne l'aura connue qu'à peine; et même lorsqu'il atteignit un résultat, celui-ci ne semble l'avoir réjoui que médiocrement. Il mourut désespéré.

On sait que l'œuvre de Van Gogh se divise — non seulement quant aux sujets mais aussi quant à la technique — en une période hollandaise et en une française. A un moment donné il renonce non sans hésitation (la preuve nous en est fournie par son *Automne* du Musée Boymans, de Rotterdam) à son ancienne manière, — une pâte émaillée maintenue dans un ton opaque, — pour adopter une facture plus franche et plus directe, se rattachant au néo-impressionnisme français. Quelle est la signification de cette métamorphose dans le développement de son art? Comment se fait-il que les tableaux de sa période française semblent la contrepartie de ce qu'il avait peint antérieurement en Hollande? Le problème est-il résolu en constatant simplement qu'il tomba à Paris sous l'influence des néo-impressionnistes dont il adopta les formules techniques?

Le hasard a voulu que ce fut précisément l'œuvre de cette seconde période, la période agitée et tourmentée de la vie du peintre, que le public a été admis à voir en premier lieu. On se trouve en présence de rudes et grosses manœuvres, d'impressions de lumière et de couleur hâtivement notées dans leurs antithèses les plus effrénées, obtenues par de barbares coulées de couleur telles que les doigts fébriles les pressaient du tube sur la toile, sans aucune méthode ou manière, au mépris absolu de toute « chimie de la peinture ».

Mais cette période d'une lutte surhumaine n'a pas été aperçue sous son véritable jour tant qu'on ignorait son œuvre hollandaise initiale. Peu à peu la lumière se fait. Ce sont d'abord ses dessins

(1) D'après les notes biographiques publiées dans la même revue par M. F. Van Haamstee, Vincent Van Gogh, fils d'un ministre protestant, naquit à Groot-Zundert (Hollande) en 1853. On le destinait au commerce. Un de ses oncles, qui dirigeait un magasin d'objets d'art, tenta de l'initier au négoce. Mais le tempérament d'apôtre du jeune Vincent lui fit abandonner promptement cette carrière et dès 1876 on put le voir à Londres prêchant l'Évangile dans les allées de Hyde-Park. Un libraire de Dordrecht lui offrit une situation, qu'il accepta provisoirement dans le dessein d'aller ensuite étudier la théologie à Amsterdam. Le sort en décida autrement. Ce fut à Bruxelles qu'il se rendit, puis dans le Borinage et dans le nord de la France, où il reprit ses prédications. Au cours de ce voyage, la passion de l'art le saisit tout entier et il retourna en Hollande pour y commencer les études qui devaient, après un apprentissage à l'Académie d'Anvers en 1885, le mener en 1886 à Paris, puis à Arles et à Saint-Rémy, enfin à Auvers-sur-Oise où il mourut en 1890, épuisé par la lutte.

et aquarelles d'une émotion si pénétrante, d'une observation si directe; puis ses tableaux à l'huile dont plusieurs révèlent un caractère presque paradoxal.

Il est certain que l'œuvre de Van Gogh, aussi bien à cette époque que par la suite, allait à l'encontre de toute convention. On lui reprochait de manquer de technique, c'est-à-dire que la sienne s'écartait de celle du commun des peintres. Son ton foncé était une réaction voulue contre la clarté superficielle de l'art moyen de son temps. « Ce que les peintres modernes appellent clarté », dit-il dans une de ses lettres de Hollande, « est un ton bâtard, un vilain ton d'atelier, un ton d'atelier à la ville. Les heures matinales ou celles du crépuscule nocturne ne comptent pas; la lumière n'existe qu'entre 11 heures du matin et 3 heures de l'après-midi, — une heure très fashionable, je le veux bien! mais un peu banale comme Jan Salie... Et n'est-ce pas une calamité, que cette façon uniforme et obligatoire d'achever (ce qu'ils appellent achever!), que cette abominable et monotone lumière grise partout au lieu du *clair dans le brun*; que cette couleur dite locale au lieu du ton? »

Considérée de cette façon, l'œuvre hollandaise de Van Gogh ne diffère point de l'œuvre postérieure. Dans toutes deux l'artiste s'efforce de rendre la pure lumière; durant la période hollandaise il le fait d'après la nature de son pays où la lumière sature l'atmosphère qu'elle fait rutiler de poussière d'or, — durant la période française il montrera la lumière dévorant les objets en les faisant vibrer dans une clarté aveuglante. Sa dernière manière, si elle comporte un changement dans la technique et les données coloristes, s'inspire du même mobile que la précédente. Avec ses aspirations il était inévitable qu'à Paris il subit l'influence du néo-impressionnisme.

Ainsi en réalité son œuvre, tout comme le mouvement néo-impressionniste tout entier, représente moins une croisade contre la sauce brune que contre la clarté sans lumière qui était alors à la mode. Au lieu de couleurs en lumière, il lui fallait des couleurs lumineuses! La clarté de la gamme n'est qu'une conséquence de cette aspiration.

De nouveaux contrastes se présentent à notre artiste, des fugacités de couleur auxquelles les nerfs ne sont pas encore préparés et qu'il s'agit de saisir et de fixer promptement.

Il faut arriver à arrêter sur la toile la lumière, l'élément volatile et fluide par excellence. Van Gogh n'a plus d'attention pour l'essence paisible, pour la vie mystérieuse des choses. Plus de raffinement, mais de l'outrance: des couleurs fondues dans la fournaise solaire, des lignes frémissantes d'une chaleur paroxyste.

A la fin, lorsque les couleurs de la Provence ne répondirent plus à son délire coloriste, il projeta de passer en Afrique! Mais cette migration n'était plus nécessaire. Son retour précipité vers le Nord, vers Auvers-sur-Oise, nous le montre reculant pour ainsi dire devant les abîmes où l'entraînait le vertige de la couleur. Il croyait retrouver la guérison en se rapprochant de son pays. Il ne s'en rapprocha que pour mourir (1).

(1) Voir aussi l'importante monographie consacrée à l'artiste par M. J. MEIER-GRAEFE dans son Histoire du développement de la peinture moderne (*Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst*, Stuttgart, J. Hoffmann, 1904, pp. 114-130), où l'on trouvera la nomenclature des œuvres principales de Van Gogh et des collectionneurs ou musées qui les possèdent, ainsi que de nombreuses reproductions.

Enfin l'éditeur W. Versluys, d'Amsterdam, a fait paraître il y a

Une Peinture du XV^e siècle à Gand.

La découverte à Gand de divers et importants fragments d'une peinture murale, peinte à l'huile, datant de la fin du x^v^e siècle, est venue heureusement compléter la série déjà nombreuse des œuvres de ce genre que possède cette ville. La peinture a été trouvée par hasard, sous d'épaisses couches de badigeon, dans une chambre d'une vieille maison de la rue de la Monnaie, située en face du château des Comtes ou Vieux-Bourg.

Elle représente la *Dernière Cène*. Le Christ et les Apôtres sont assis autour d'une table sans nappe couverte de curieux accessoires. Jean repose la tête sur les genoux de son divin maître, qui tend le pain à Judas assis sur un escabeau à l'avant-plan. Celui-ci détourne les yeux avec embarras. Chose rare chez nos Flamands, le service du banquet est fait par des anges, qui apportent boissons et victuailles. La disposition générale du tableau rappelle à première vue la *Pâque juive* de Dirk Bouts, du Musée de Berlin, et le *Christ chez Simon* de la collection Thiem, de San-Remo, dû au pinceau du même artiste.

Quoique d'une valeur secondaire, la peinture nous est précieuse parce qu'elle nous rappelle le faire et la façon de draper de certains des miniaturistes gantois qui collaborèrent à l'enluminure du fameux bréviaire Grimani; elle nous montre aussi l'influence qu'exercèrent sur nos artistes la vulgarisation des productions xylographiques des premiers graveurs allemands, notamment celles de Martin Schoengauer, qui lui-même s'inspira de nos grands primitifs flamands.

Cette influence, qui subsista jusque dans la première moitié du xvi^e siècle, est encore visible dans une autre peinture représentant *Sainte Catherine et sainte Barbe*, également découverte tout récemment à Gand, sur le tympan d'un petit portail jusqu'ici emmuré de la cathédrale de Saint-Bavon.

L. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Représentation d'auteurs belges au Parc.

C'est rendre un très mauvais service à notre littérature dramatique que de représenter des pièces comme cette *Miss Lili* de MM. Liebrecht et Morisseaux, dont l'inexpérience vraiment trop flagrante est de nature à entretenir notre public dans l'idée que nos écrivains ne peuvent pas réussir au théâtre. On a raison d'encourager les jeunes, mais encore faut-il prendre garde que ces encouragements n'aient pas pour fâcheux effet de persuader aux spectateurs que nos littérateurs n'ont rien de mieux à leur offrir que d'intéressants essais.

Cela dit, que faut-il penser de *Miss Lili*. L'idée en est jolie. Même après Pailleron, il y avait quelque chose à faire avec ce caractère de jeune fille, pas tout à fait femme, qui sollicite ingénument l'amour. Mais les auteurs ont noyé leur étude sous un marivaudage assez fade, pâle imitation de l'esprit parisien. D'autre part, l'action, tout à fait absente de leur pièce, y est remplacée par l'agitation factice de comparses qui ne sont rien moins qu'amusants. Malgré quelques scènes bien conduites au premier acte, malgré quelques passages de psychologie assez fine, cette comédie où l'on chercherait en vain la fougue, l'enthousiasme, la passion de la jeunesse, ne méritait pas d'être représentée. MM. Liebrecht et Morisseaux avaient le temps d'attendre. Ils sont très jeunes, — trop jeunes, disait quelqu'un, — et les vers habiles du premier, le charmant roman du second: *A travers le vitrail*, nous sont de sûrs garants qu'ils feront mieux un jour.

Incomparablement supérieur à *Miss Lili*, aussi bien comme habileté scénique que comme valeur d'art, le *Pierrot millionnaire*

quelques mois un élégant album contenant quarante reproductions de tableaux de Vincent Van Gogh, parmi lesquels un portrait de l'artiste.

de M. Félix Bodson, la seconde pièce nouvelle que le Parc représentait ce soir-là, est une fantaisie en vers, en vers alertes, gracieux, éloquentes parfois, sur les motifs de la comédie italienne. Pierrot, dans la cour de l'hôtellerie du Fiasco d'Or, où ses anciens amis sont réunis, apparaît tout à coup, gueux comme devant, revenant d'un voyage autour du monde. L'accueil qu'on lui réserve est glacial. Mais sa gueuserie est une feinte : Pierrot est millionnaire ! Aussitôt ses amis se dégèlent et lui font fête de toutes les façons. L'appât de l'or les met tous à ses pieds. Alors, voulant tenter l'expérience contraire, Pierrot derechef se prétend pauvre. Revirement soudain ! Tous l'insultent à l'envi, et pour punir l'escroc, l'hôte fait venir la police. Dans sa détresse, Pierrot ne trouve qu'une âme compatissante, une humble servante qui l'aime pour lui-même et lui met sa pauvre bourse en main. Satisfait de l'épreuve, il révèle enfin la supercherie : il est véritablement riche et, au milieu de la consternation de tous, il offre sa main et son million à l'humble Marion, tandis qu'il pardonne aux autres « parce qu'ils sont des hommes ! »

Cette comédie, pas bien nouvelle d'invention, d'une philosophie assez simpliste, plaît par la vie naturelle de l'action et le charme d'une poésie claire et spontanée, sans nulle préciosité dans l'expression. La troupe du Parc — qui avait fait son possible pour sauver *Miss Lili* — a interprété les jolis vers de M. Bodson avec le soin délicat qu'ils méritaient. Et M. Chautard, artiste d'un talent sûr et varié, nous a donné un Pierrot goguenard, désabusé des êtres et des choses de ce monde, mais qui demeure tout de même le Pierrot rêveur et bon cœur cher aux poètes, a enchanté ceux d'entre eux assistant au spectacle comme l'idéale représentation de leurs âmes candides où les amertumes de la vie ne parviendront jamais à étouffer complètement l'éternelle enfance.

« Paternité! », comédie de M. LANDAY.

Paternité! la pièce de M. Maurice Landay, qui succède sur l'affiche du Parc au spectacle belge, est une comédie de l'école de Brieux, aux tendances généreuses, avec des discussions juridiques et des revendications sociales. Une jeune ouvrière, abandonnée par son séducteur, ne trouve pas dans les lois existantes les moyens de contraindre celui-ci à nourrir l'enfant qu'il lui a donné. A bout de forces et de patience, chassée, menacée d'arrestation par le père de son amant et devant l'indifférence de ce dernier, elle saisit un revolver et le tue.

Cette pièce, dont le premier acte est très bon, le deuxième décousu, sans action, et le troisième fâcheusement mélodramatique, a des scènes amusantes, d'une observation très juste, et d'autres émouvantes, poignantes jusqu'aux larmes, qui ont permis à M^{lle} Clarel — c'est l'ouvrière abandonnée — de donner toute la mesure de son talent si sensible, si nerveux, si vibrant. M. Landay, dans une conférence préliminaire, un peu aburissante, avait précisé la signification de sa pièce qui tend à prôner une loi d'assistance paternelle plutôt que la recherche de la paternité. Quoi qu'on pense de la valeur artistique de ce spectacle, il s'en dégage une impression de justice et de bonté qui ne peut laisser personne indifférent.

« Madame Scherry » aux Galeries.

Avec un luxe de mise en scène et une interprétation excellente qui attireront pendant de nombreux soirs le public, le théâtre des Galeries joue un vaudeville assez amusant, impossible à raconter, de M. Maurice Ordonneau, sur lequel M. Hugo Félix a étendu la trame légère d'une musique entraînante et pas trop vulgaire.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

Société nationale. — Concerts divers.

De toutes les œuvres d'orchestre exécutées à la Société nationale le 1^{er} avril, on peut dire qu'elles attestent de sincères recherches. M. Mariotte, dans sa Symphonie en une partie, a-t-il

voulu rénover la forme de la Symphonie ? Je n'en sais rien ; mais il a écrit une page vigoureuse, sonore, dramatique, assez différente de ce que l'on appelle d'ordinaire une symphonie. M. Woollett (*Harpes dans le Soir*) a cherché à se libérer de l'influence de Franck. M. Ch. Bordes (*Divertissement pour trompette*), a réalisé d'ingénieuses combinaisons de l'instrument solo et de l'orchestre, des effets curieux dans les soli, des rythmes amusants partout. M. Florent Schmitt a accompagné de musique précise et élégante une fluide poésie de Samain. Ce sont les modernismes d'écriture qui ont surtout séduit M. Lamotte, dont les deux mélodies intitulées *Perversités* ne sont pas sans un charme un peu spécial.

En ses quatre esquisses symphoniques, M. Inghelbrecht affirme une gracieuse et fine nature de musicien. La première surtout est fort personnelle ; dans les deux suivantes, on sent encore l'influence de Debussy. Mais ce n'en sont pas moins de charmants tableaux, qui permettent de bien augurer de l'avenir du jeune compositeur. Enfin, la *Ronde* de M. Ladmiraal a de grandes qualités d'écriture.

Les solistes qui présentèrent ces diverses œuvres : M^{mes} Bathori et Bureau-Berthelot, l'incomparable trompettiste Charlier, M. Santelet, furent très applaudis.

Les concerts dont j'aimerais parler deviennent chaque jour plus nombreux. Il en est beaucoup qui mériteraient mieux que les brèves mentions que je me résigne à en faire : telles la séance de M. Granados, artiste de rare mérite, qui fit entendre des Sonates de Scarlatti et des œuvres de Chopin, sans parler de la Sonate de Franck (avec l'excellent M. Crickboom) ; les séances Engel-Bathori, aussi intéressantes que les autres années et qui vont finir sans que j'aie trouvé la place d'en rendre compte ; les deux très captivantes matinées de musique vocale moderne données par M. Stéphane Austin, dont on apprécia beaucoup la jolie voix et la fine intelligence musicale, et dont le succès fut partagé par ses partenaires, M^{mes} Mockel, Legrand, Château et Féart ; les concerts du Quatuor Lejeune, au programme desquels ont figuré le Quatuor de M. Witkowski et la Sonate (piano et violon) de M. Marcel Labey.

C'est d'ailleurs un signe des temps que partout (à Paris, du moins) les artistes tendent à faire une place de plus en plus large aux compositeurs contemporains, et que le public suit avec un intérêt croissant les concerts dont le programme est ainsi renouvelé.

Les dernières séances du Quatuor Parent, où l'on entendit notamment le Trio de M. Vreuls, la Sonate (piano et violon) de M. de Wailly et celle de M. Samazeuilh, furent pour les excellents instrumentistes autant de triomphes. Le vendredi suivant, au Concert de M^{me} Fournier de Nocé, qui chanta de remarquable façon nombre de pages anciennes aussi bien que récentes, une nouvelle audition de la Sonate (violoncelle et piano) de M. Huré, intéressa autant que la première.

Et je pourrais, si j'en avais la place, vous signaler encore nombre d'autres exécutions d'œuvres nouvelles. Je me contente de constater avec joie les progrès qui sans cesse s'accomplissent.

M.-D. C.

Chronique judiciaire des Arts.

Le Mois d'essai.

Une question de droit qui intéresse les directeurs de théâtres et les artistes a été résolue dernièrement par la Cour d'appel de Bruxelles (1^{re} chambre) dans une instance engagée contre la direction du théâtre du Parc par un ancien acteur de ce théâtre, M. Hamelin.

Celui-ci avait été engagé pour la saison 1901-1902, la direction se réservant le droit de résilier le traité après un mois d'essai si l'artiste ne lui convenait pas.

Usant de cette clause, M. Victor Reding notifia congé à M. Hamelin le 12 novembre 1901. Les débuts de ce dernier ayant eu lieu le 16 octobre, le mois d'essai n'était donc pas expiré.

Mais l'artiste assigna son directeur en dommages-intérêts, prétendant qu'il avait commencé dès le 4 octobre le travail des répétitions, que c'était à partir de cette date que devait être calculé le mois d'essai et que, par conséquent, le congé qui lui avait été donné le 12 novembre était tardif. Le tribunal de Commerce admit sa thèse et condamna le théâtre du Parc à payer 3,000 fr. de dommages-intérêts au demandeur.

Sur l'appel, la Cour a réformé ce jugement et débouté le demandeur de son action avec dépens. « Il est de jurisprudence, dit l'arrêt, que par mois d'essai prévu entre parties il faut évidemment entendre le premier mois pendant lequel l'artiste a paru devant le public, déduction faite des études et répétitions nécessairement préalables; la distinction s'impose du reste entre le temps des leçons et des répétitions et le « mois de service comme essai », puisque ce mois d'essai remplace aujourd'hui dans la plupart des théâtres, et spécialement dans ceux de Bruxelles, l'épreuve anciennement usitée des « débuts », alors que le public ou les abonnés statuaient sur le mérite des artistes, ce qui ne pouvait se faire que lorsque ceux-ci s'étaient produits devant lui ».

A deux reprises déjà, les 4 février 1869 et 9 décembre 1872, la Cour d'appel de Bruxelles s'était prononcée dans le même sens. Cette fois, la jurisprudence paraît définitivement fixée et tout le monde saura désormais ce qu'il faut entendre par le « mois d'essai ».

NÉCROLOGIE

Antonin Proust.

Bien qu'il s'agisse d'une personnalité que la politique absorba plus que les lettres, la mort de M. Antonin Proust ne laissera point indifférents les artistes. L'ancien ministre des Beaux-Arts fut, en effet, mêlé de près aux luttes artistiques qui passionnèrent les esprits il y a vingt-cinq ou trente ans. La gloire de M. Antonin Proust est d'avoir énergiquement défendu Manet et d'avoir obtenu pour lui la croix de la Légion d'honneur à une époque où son art passait pour de l'aberration. C'était un homme droit et bon qui joignait à la perspicacité une culture étendue et un esprit d'initiative toujours en éveil. C'est à lui qu'on doit la création de l'Ecole du Louvre et le développement du Musée des Arts décoratifs. Outre un volume de souvenirs sur Manet, dont le nom ne peut être dissocié du sien et qui fit de lui le beau portrait qui figura l'an dernier au Salon de la *Libre Esthétique* parmi les meilleures toiles des initiateurs de l'Impressionnisme, — M. Proust a publié en 1890 un ouvrage sur *l'Art français de 1789 à 1889*, en 1891 un volume sur *l'Art sous la République*.

Il fut commissaire général des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1889, puis commissaire général de la France à l'Exposition universelle de Chicago en 1893.

M. Proust était né à Niort en 1832.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La Commission du Musée vient, dit le *Soir*, d'acheter pour la somme de 28,000 francs un tableau de Van Dyck. C'est une esquisse en grisaille représentant Arnaud et Armide.

La nouvelle acquisition ne sera placée au Musée que dans quelques mois.

Une exposition de tableaux et dessins de M. Paul Renouard est ouverte depuis hier au Cercle artistique.

M. J. Herbays, sculpteur, et M^{lle} M. Herbays, peintre, ont ouvert hier une exposition de leurs œuvres dans leur atelier, avenue de la Couronne, 174.

Une exposition de mobilier ouvrier et à bon marché (ameublement, matériel, plans et documents pour habitations ouvrières, etc.), sera ouverte du 29 juillet au 16 août à Bruxelles, dans les immeubles à logements multiples du *Foyer schaarbeekois*, rue L'Olivier, 16 à 34. Les adhésions doivent être adressées avant le 1^{er} juillet à M. L. Bertrand, échevin, membre de la Chambre des Représentants, Hôtel communal, place Colignon, Schaarbeek.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour jeudi et samedi prochains deux représentations extraordinaires de *l'Arlésienne* avec le concours de M^{me} Favart, de MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet et de M^{me} A. Tessandier.

A la demande de l'administration communale, le théâtre rouvrira cette année ses portes vers le 15 août.

La direction reprendra, à cette occasion, la *Fiancée de la mer* et *Princesse d'auberge* de M. J. Blockx, l'*Epreuve villageoise* de Grétry, *Martille* de M. A. Dupuis, et donnera la première représentation en français de *Princesse Rayon de soleil*, de Paul Gilson.

Le programme de la matinée littéraire et musicale que donnera demain lundi, au théâtre du Parc, M^{me} Georgette Leblanc, se composera de mélodies de Schubert et de Schumann, traduction de Maurice Maeterlinck; de six chansons de Maeterlinck mises en musique par Léon De Lantsheere, H. Février, G. Fabre et L. Keyzer; enfin d'une scène d'*A glavaine et Sélysette* (acte II, scène II).

Une saison d'opéra populaire et d'opéra comique sera donnée sous la direction de M. Péronnet à l'Alhambra du 22 avril au 5 juin.

La troupe de M. Lemonnier jouera pendant ce temps le drame et la comédie au Nouveau-Théâtre (passage du Nord).

On nous prie d'annoncer que les conférences de M^{me} Clérycy du Collet sur l'art de conduire la voix parlée et chantée, remises par suite d'indisposition, auront lieu à la salle Erard les jeudi 27 et vendredi 28 avril, à 8 h. 1/2 du soir.

Concerts de la semaine :

Dimanche 16 avril, à 2 heures, dernier concert du Conservatoire : *Judas Macchabée*. — 3 heures, Concert et fête d'escrime de la Fédération des Maîtres d'armes (M^{les} A. Delhaye et Desmairons, M. Surlemont et l'ensemble Loewensohn). — A la même heure, Concert du « Cyclist's Union » M^{le} Fany Carlhant, MM. Edouard Lambert et Georges Lauweryns. (Salle Erard).

Lundi 17, à 3 heures, deuxième matinée Georgette Leblanc (Théâtre du Parc). — A 8 h. 1/2, Récital Georges Sadler (Salle Erard).

Mardi 18, à 8 h. 1/2, sixième Concert Barat (M^{le} Chabry, MM. H. Merck et D. Hannon) (Salle Erard). — A la même heure, Récital Olga Miles (Grande-Harmonie).

Mercredi 19, à 1 h. 1/2, audition des élèves de M^{me} Armand-Coppine avec le concours de MM. Raes et Dognies, ténors.

Jeudi 20, à 8 heures, Concert Kubelik (Alhambra).

Les onzième et douzième concerts historiques du Cercle *Piano et Archets* auront lieu à Liège mardi et mercredi prochains, avec le concours de M. Henrotte, baryton, et de M^{lle} Vercauteren, cantatrice. Sonate de Haydn, Quatuors à cordes de Beethoven, Vincent d'Indy et F. Rasse, pièces vocales, etc.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles a inauguré mercredi dernier la septième année de ses conférences musicales et littéraires par une intéressante causerie de M. H. Libreht sur Max Waller.

L'orateur a retracé en termes émus et éloquents la carrière trop courte (1860-1889) du délicat et spirituel écrivain. Un choix de morceaux tirés de l'œuvre de Max Waller, récités par M^{le} Guilleaume, professeur à l'Ecole, clôturait la séance.

Mercredi prochain, à 8 heures du soir, conférence de M. A. Joly sur *la Mort dans l'œuvre de Richard Wagner*.

La distribution solennelle des prix aura lieu le samedi 29 avril à 8 heures du soir, au Musée Communal. Audition d'œuvres de

M. Henri Thiébaud, directeur de l'Ecole, et de *la Conjuración des fleurs* de M. Bourgault-Ducoudray, sous la direction de l'auteur.

On nous écrit d'Anvers que le concert extraordinaire donné par les Nouveaux-Concerts avec le concours de M^{me} Litvinne et de M. Sarasate a été superbe. M^{me} Litvinne a fait valoir la puissance et le charme de son incomparable voix dans l'air d'*Alceste* et dans le final du *Crépuscule des dieux*. Pablo de Sarasate a été étourdissant de verve, de jeunesse, de virtuosité dans le Concerto en si de Saint-Saëns et dans les *Danses russes*. La romance en fa de Beethoven lui valu également un succès énorme. L'orchestre, sous la direction de M. Mortelmans, donna une excellente interprétation de la « Marche funèbre de Siegfried » et de *La Mer* de P. Gilson.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun d'être virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I.E NUMÉRO, 25 CENTIMES.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Contre le féminisme (CLAUDE FARRÈRE) — M. Firmin Van den Bosch (GEORGES RENCY). — Expositions. *Paul Renonard* (O. M.). — M. Jan Kubelik (H. L.). — Les Chansons de Maeterlinck interprétées par M^{me} Georgette Leblanc (O. M.). — Innocence *Un Livre pour Jeunes Filles modernes* (M. G.). — Chronique musicale (O. M.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Concert Vînes. Concerts Cortot* (M.-D. CALVOCRESSI). — La Musique en province. *Troisième Concert du Conservatoire de Gand. Les Nouveaux-Concerts de Verviers* (J. S.). — Accusés de réception. — Petite Chronique

CONTRE LE FÉMINISME

On n'est jamais trahi que par les siens. La cause féministe vient de recevoir un coup fort rude, et c'est une femme qui a frappé ce coup. J'ai sur ma table un livre frais paru. L'auteur en est ce Gérard d'Houville dont l'exquise *Inconstante* fit grand bruit l'autre année. Et je n'apprendrai à personne que ce Gérard d'Houville n'a point de moustaches...

Or, son nouveau livre, — un très petit roman, dont j'ai marqué la place, dans ma bibliothèque, entre

l'Yvette de Maupassant et la *Colomba* de Mérimée, — n'est rien autre chose, sous la plus bénigne apparence, qu'un réquisitoire féroce contre le libre arbitre féminin. Le titre est un verdict : *Esclave* (1). Et certes, jamais titre ne fut mieux à propos, ne synthétisa plus exactement tout un livre. L'Esclave, bien entendu, est une femme. Une femme jeune, belle, riche, et dont le mari voyage au loin, — très loin. Esclave pourtant. Qu'on en juge : Grâce Mirbel, c'est son nom, « aime de tout son cœur » un délicieux enfant de vingt ans, qui, lui, l'idolâtre. Il n'y a point d'obstacle apparent entre eux. Elle se sait aimée, elle ne doute pas de la sincérité de cet amour. Davantage. — elle désire elle-même, de toute sa tendresse, récompenser l'enfant amoureux, le payer de cette monnaie voluptueuse qu'il attend et dont les femmes, par coquetterie ou froideur, sont trop souvent économes. Il n'en sera pourtant pas ainsi : Grâce Mirbel voudra, et ne pourra pas aimer comme bon lui semble. Elle est esclave. Jadis quelqu'un l'aima, — la posséda, — et cette possession passée la marque et la stigmatise pour toujours. Son amant d'autrefois l'avait conquise très jeune, irresponsable. Et jamais elle n'eut pour lui de vraie tendresse : il était orgueilleux, cruel, égoïste; il la fit souffrir durement, l'abandonna et l'oublia. Mais elle l'avait aimé « de tout son corps » parce qu'il était l'amant, le maître. Et voici qu'il revient, et qu'elle l'aime de nouveau, — de tout son corps ; — oui; malgré les trahisons anciennes, malgré les justes ressentiments et malgré l'autre amour

(1) *L'Esclave*, par GÉRARD D'HOUILLE. Paris, Calmann-Lévy.

frais éclos, qui ne fleurira pas. Grâce Mirbel, comme l'Hélène antique et éternelle, obéit lamentablement au Destin, et retombe sous le joug. Je ne sais rien de plus triste que ce dénouement, ciselé d'ailleurs avec le plus rare talent, et la plus raffinée cruauté.

Et j'en reviens à mes moutons : la gent féministe revendique à cris et à cor « l'égalité des sexes », et s'indigne contre la loi humaine qui asservit partout la femelle au mâle. Mesdames, auriez-vous tort? Voici l'une de vous, et non la moindre, qui confirme le bien fondé de cette loi, en la proclamant non plus humaine, mais naturelle. Vous êtes esclaves, affirme Gérard d'Houville; et la raison n'en serait pas législative, mais physiologique, — anatomique, si j'ose dire sans indécence. Qu'allez-vous objecter à cela? C'est une femme qui juge les femmes, et les condamne. A qui en appeler?

CLAUDE FARRÈRE

M. FIRMIN VAN DEN BOSCH

Dans un pays aussi dépourvu de véritables critiques que le nôtre, les ouvrages de M. Van den Bosch acquièrent une valeur qu'ils n'auraient pas en France. Il y a, chez nos voisins et nos maîtres, une tradition critique, des écoles spéciales pour former des analystes et des historiens de la littérature. Chez nous, il faut tout improviser. C'est pourquoi ceux d'entre nous qui se sont occupés de critique y ont apporté une préparation insuffisante, des partis pris littéraires et religieux, des points de vue personnels qui enlèvent à leurs jugements la sérénité, l'impartialité indispensables. Devant l'œuvre qu'il étudie, le critique vraiment digne de ce nom ne doit se souvenir que des principes généraux du genre auquel cette œuvre appartient : la religion, l'art, la morale, la philosophie doivent rester pour lui des domaines parfaitement distincts. La critique qui blâme l'influence prétendument immorale d'un roman ou d'un poème, en supposant naturellement que ce soient là de véritables œuvres d'art, me paraît aussi mal inspiré que celui qui, étudiant la Vénus de Milo ou tout autre nu antique, verrait une tare dans le fait que la nudité de la statue a pu surexciter l'imagination ou les sens du collégien qui passe. Et la preuve, c'est qu'aucun critique ayant jugé de cette façon étroite, aucun critique ayant planté d'avance son drapeau littéraire, artistique ou religieux, n'a laissé un nom vraiment glorieux. A partir du jour où l'on a senti chez M. Brunetière son spiritualisme se préciser et devenir le catholicisme intransigeant que l'on sait, ses ouvrages ont perdu tout intérêt, parce que, sur chaque œuvre nouvelle qu'il analysait, on était sûr *a priori* de la sentence qu'il rendrait.

M. Van den Bosch est de l'école religieuse à laquelle M. Brunetière s'est rallié sur le tard. En France, pays où la bonne critique abonde, on tiendrait, je pense, assez peu compte de son effort, à cause précisément de la tendance qui l'inspire. Mais si nous le considérons au point de vue national, il faut reconnaître qu'il possède des qualités assez rares parmi ceux qui, chez nous, assument la responsabilité de juger les autres.

Tout d'abord, son catholicisme mis à part, il est impartial, c'est-à-dire qu'il ne tient pas compte, dans ses appréciations, de considérations de personnes, d'écoles ou d'intérêt. Il s'efforce loyalement de comprendre, de sentir les livres qu'il lit et de rendre son impression avec le plus de vie possible. C'est un impressionniste en critique, et je crois bien que c'est là la seule manière d'acquérir une influence et d'intéresser le public.

En second lieu, il a une lecture considérable et possède « des clartés de tout. » Nos écrivains sont pour la plupart si ignorants qu'il est agréable de converser avec un esprit bien nourri, qui ne prendrait pas le Pirée pour un homme et qui a une notion exacte, au moins dans le passé, de l'importance qu'il faut accorder aux auteurs dont le nom vient sous sa plume (1).

Enfin, son style même est animé d'un mouvement alerte et sain, comme gonflé d'une bonne humeur qui provient d'une vie paisible et heureuse, à l'écart des mille énervements que l'on devine sous les coups de boutoir rageurs de certains autres. Sa bonhomie amusante, sa verve, son air de se plaire franchement parmi les livres qu'il analyse, ses injustices, ses erreurs elles-mêmes, dont je vais parler, tout cela retient le lecteur. Et si l'on sort de ses articles avec la sensation que l'on n'a pas entendu tout ce qu'il y avait à dire, et surtout que l'on a entendu bien des choses qu'un critique sérieux ne devrait pas se permettre, on emporte aussi la conviction, qui n'est pas mince, que l'on vient de s'entretenir avec quelqu'un qui dit toute sa pensée, sans feinte, sans ajoute, sans suppression. Ce sont là de grandes qualités. Si le lettré indépendant ne peut pas toujours approuver M. Van den Bosch, il doit lui accorder une estime illimitée comme à un honnête homme que rien n'empêcherait d'être dans la vérité sans cesse, s'il n'avait trois mauvais amis, qui sont aussi pour lui trois mauvais conseils, son catholicisme, son nationalisme, son socialisme.

Son catholicisme lui fait commettre deux fautes : il l'empêche de reconnaître tout le talent qu'ils ont, aux écrivains qui, consciemment ou non, ont fait du tort à l'Eglise. Par exemple, il ne laisse passer aucune occasion d'abimer Zola, et s'est même livré, à propos de la mort de ce grand homme, à des commentaires peu dignes d'un chrétien. D'autre part, son catholicisme le conduit à attribuer une valeur exagérée à des auteurs, ou à certaines œuvres d'auteurs qui sont ou sont devenus catholiques. Ainsi Brunetière, Huysmans, Bourget, le Verlain de *Sagesse*, Barrès qui semble revenir à la religion, trouvent chez lui, à son insu d'ailleurs, des complaisances fâcheuses. Qu'importe à l'histoire qu'une œuvre soit catholique ou nationaliste? C'est pousser trop loin l'impressionnisme que de regarder l'Art à travers les lunettes de la politique ou de la religion.

Son nationalisme lui fait croire qu'il existe en Belgique une littérature distincte de la littérature française. Ici, il est le jouet inconscient de son origine flamande : car cette littérature nationale qu'il salue chez nous, remarquez bien qu'elle est toute composée d'écrivains des Flandres, et, malgré la divergence des idées philosophiques, malgré le caractère rabelaisien des œuvres du prosateur, c'est Verhaeren et c'est Demolder qui restent, chez nous, ses écrivains favoris. Cette erreur lui est commune avec quelques uns des nôtres qui voudraient constituer ici un mouvement littéraire séparatiste, aussi bien au point de vue de la langue — la langue belge! — que des idées et des sensations. César

(1) *Impressions de littérature contemporaine*. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

aussi préférerait être le premier dans un village que le second à Rome. Mais ces factices théories ne tiennent pas contre les faits, et l'on voit les plus forts, les mieux doués d'ici, après avoir fait parmi nous leurs premières armes, aller reconnaître en France leur vraie patrie intellectuelle et le seul public capable de les comprendre.

Son socialisme enfin — et j'entends par là cette tendance de son esprit à mêler toutes les formes de l'activité humaine et à vouloir les faire servir toutes au perfectionnement de la société — son socialisme le pousse à demander à la littérature des idées moralisatrices, de préférence religieuses, et surtout catholiques. Une œuvre littéraire de beauté pure, *Aphrodite*, par exemple, lui paraîtra sans doute inférieure à l'un des récents ouvrages de M. Huysmans.

Tout écrivain, tout critique a ses défauts. Rien, nul n'est parfait sous le soleil. M. Van den Bosch a les siens : j'ai tâché de vous les montrer. Il a ses qualités aussi : je les ai exposées et je tiens à répéter que je les prise très haut. Tel qu'il est, M. Van den Bosch est un homme dont les articles et les ouvrages irritent souvent, parce qu'ils sont injustes, mais qu'il faut saluer comme un cerveau intéressant, une conscience droite et un beau caractère.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

Paul Renouard.

Dans la salle du Cercle artistique contiguë à celle où s'aligne l'œuvre sonore d'Émile Claus, une exposition de tableaux, d'études, de dessins, de gravures et de croquis par Paul Renouard attire en ce moment la foule. Exposition nombreuse, variée, dont l'intérêt artistique se double de la curiosité qu'excitent la plupart des modèles étudiés. On y voit défiler les « héros et pantins » des plus sensationnelles « affaires » récentes, et la Grande Thérèse coudoie, en ce panthéon de l'actualité judiciaire, Esthérazy et le général Mercier.

M. Paul Renouard excelle — comme chacun sait — à instantanéiser la vie. Il saisit et fixe avec une habileté prodigieuse gestes, physionomies, attitudes, expressions, et son coup de crayon a une rapidité et une sûreté qui donnent à ses reportages linéaires la vérité d'un cliché photographique — avec l'art en plus.

Il ne nous est guère possible d'entrer ici dans l'analyse de quelque deux cents numéros dont se compose l'exposition. Nous préférons reproduire ici le joli portrait qu'a tracé de M. Renouard M. Jean d'Ardenne. Il résume en traits définitifs l'art spirituel et léger de l'artiste :

« Renouard est un bel humoriste, et son humour, quoique très fin, n'a rien de mièvre, ni de précieux, ni de cherché, ni de contourné ; c'est droit, franc et pur, sans truquage, sincère d'observation et honnête d'exécution. L'homme est du vrai pays de France, qu'arrose le large fleuve à la « courbe impériale », du pays de Rabelais et de Ronsard ; il est né sur ce sol d'entre Loire et Cher où la Touraine confine à l'Orléanais, où la maigre Sologne aux « clairs » miroitants vient finir aux grands ombrages du parc de Chambord et de la forêt de Bussy, voisine du pont de Blois. Et son art reflète cette origine. L'expression qui s'en dégage est

avant tout puissante et sincère ; elle n'a rien de caricatural, malgré la force avec laquelle l'idée s'y extériorise, ce qui arrive à l'effet comique aussi fatalement qu'à l'effet tragique ; et c'est merveille de voir comment il côtoie la charge sans y tomber jamais, la ténuité de la paroi qui le sépare d'elle, la prodigieuse habileté qu'il semble mettre à la frôler, comme s'il s'en faisait un jeu : en réalité, il n'y songe même pas ; le comique de ses dessins et de ses compositions résulte de la nature même prise sur le vif et non de l'intention et de la recherche ; son habileté n'est point là ; il ne fait qu'obéir à son tempérament, qui le porte à interpréter ainsi les choses.

On le dirait hanté par un démon qui l'excite à se rendre de plus en plus maître des formes, afin d'en faire jaillir l'esprit, obsédé par l'idée d'exprimer graphiquement tout ce qui entre dans le champ de sa vision, d'être constamment en quête de sujets propres à exercer sa verve. Son œil est à la fois curieux, subtil et pénétrant. »

O. M.

M. JAN KUBELIK

M. Kubelik, vous avez visité des contrées lointaines et disséminables. Vous connaissez Paris et Londres, Monte-Carlo, Belgrade, Melbourne, Sidney, New-York et Boston. Vous avez promené en bien d'autres endroits encore votre beau Guarnerius, et il n'est vraiment que les régions vierges d'humains, ou polaires, que vos yeux calmes n'ont pas contemplées.

Mais connaissez-vous Godinne ? Peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler. C'est, il est vrai, un village bien humble, qui abrite loin des routes internationales et du grondement des sleepings-cars sa joie modeste et pure. Ses maisons blanches sont posées, entre les arbres et les fleurs, le long de la rive d'un fleuve lent, la Meuse, souvent plus bleu que le Danube de vos jeunes ans. L'été, sur ses ondes amies, séjournent des canots étroits, supportant les gens paisibles que craignent seuls les poissons. Si vous passiez dans ce charmant endroit, par une journée de chaleur claire, vous ne manquerez pas de vous arrêter devant un esquif amplement occupé par un gros bourgeois en veston de toile et grand chapeau campagnard, très soucieux de suivre les soubresauts du fil qu'il a trempé dans l'eau. Peut-être envieriez-vous cette paix si éloignée de nos modernes néurasthénies. Peut-être mépriserez-vous le gros pêcheur, pour ce qu'il vous paraîtrait ordinaire, et, par conséquent, en-dessous de vous.

En ceci, vous auriez grand tort. Le gros bourgeois qui taquine l'ablette dans les eaux mosanes, c'est Eugène Ysaye. Et Eugène Ysaye, voyez-vous, c'est le meilleur professeur qui puisse convenir au surprenant élève que vous êtes.

Demandez-lui l'hospitalité : elle vous sera accordée d'avance. Vivez quelque temps sa vie, écoutez et méditez sa musique ! Vous apprendrez qu'on peut avoir des doigts de prestidigitateur, et être aussi éloigné du sentiment musical que la truite qui dort sous les pierres. Vous apprendrez que la justesse du son, la régularité des trilles, la rigueur de la mesure, la netteté des traits sont qualités mécaniques auxquelles le cœur ne participe pas. Vous apprendrez que Beethoven est un homme qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, et que son œuvre ne peut être interprétée que comme la résultante de ses amours et de sa souffrance. Vous apprendrez que s'il a donné à son expression noble ou passionnée la forme du concerto, ce n'est pas dans l'intention de réduire son bel orchestre à un murmure de valet presque honteux de lui-même. Vous apprendrez que lorsque Schumann rêvait, il le faisait en poète qui s'abandonne, et que s'il est vrai que les rêves sont extraordinairement rapides, il est également vrai qu'ils ne nous paraissent pas tels. Vous apprendrez qu'il faut dans la haute virtuosité beaucoup d'entrain et d'étincelante gaieté, si

l'on ne veut pas qu'elle devienne de l'acrobatie morne. Vous apprendrez que les délires des auditoires sont rarement la sanction du beau, et qu'il y a, dans les salles qui vous écoutent, des gens auxquels il importe fort peu de savoir qu'à cinq ans monsieur votre père vous donnait un violon et qu'à vingt ans vous aviez gagné trois millions et demi.

Vous apprendrez bien d'autres choses encore. Mais voilà ! Les apprendrez-vous ? Car, pour concevoir tout ce qu'un grand maître peut vous enseigner, il faut être en germe ce que vous n'avez pas encore prouvé que vous êtes : — Un artiste.

H. L.

Les Chansons de Maeterlinck

interprétées par M^{me} Georgette Leblanc.

Nous avons exposé dernièrement, d'après la conférence que fit elle-même la compréhensive interprète des œuvres de Maeterlinck, l'idéal que poursuit celle-ci en unissant dans un harmonieux ensemble le rythme du vers et de la mélodie à la signification du geste et de l'attitude. Pareille tentative, pour être discutable en soi, n'en a pas moins un sérieux intérêt en ce qu'elle accroît d'une sensation visuelle l'impression phonétique. Richard Wagner, qui voulait la fusion des divers modes d'extérioriser l'art, eût applaudi à cette esthétique nouvelle.

Elle rehausse d'un prestige singulier la médiocrité de certaines œuvres. Telle pièce qui passerait inaperçue prend, dans cette surcréation, une beauté insoupçonnée. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Et faut-il blâmer l'interprète de transformer, comme dans les contes de fées, les crapauds en bijoux lumineux et les citrouilles en carrosses de gala ?

M^{me} Georgette Leblanc possède ce sortilège. « Ses cheveux en flamme blonde, a dit la spirituelle Colette Willy, sa robe glauque qui gaine un corps libre et sans défaut, toute sa beauté grave et passionnée nous abusent étrangement sur la valeur des musiques qu'elle élit... Vendredi dernier, toutes nous ont paru également intéressantes, ce qui n'est guère admissible. »

Il en fut de même à Bruxelles, où l'on applaudit, lundi passé, la douce et mélancolique mélodie de M. Léon De Lantsheere et l'émouvante *Intruse* de M. Henry Février, qui le méritaient l'une et l'autre, avec le même entrain, ou peu s'en faut, que les très banales inspirations de M. L. Keyzer. Mais les petits poèmes hermétiques et poignants de Maeterlinck ont une beauté individuelle que n'entame point leur commentaire musical, quel qu'il soit, encore que les tours, les clefs, les portes, les lampes et les couronnes commencent à dater. L'arsenal de 1887 est incontestablement à renouveler. Une chanson dénuée de tout symbolisme, *Et s'il revenait un jour*, mise en musique par M. G. Fabre, a, comme lors de sa première audition, ému l'auditoire plus profondément que les autres, parce qu'elle est tout simplement humaine.

Il en est de même de quelques pages de Schubert et de Schumann, en particulier du *Pauvre Pierre*, dont une version française fidèle, presque littérale, a permis d'apprécier le charme passionné.

La matinée fut clôturée par une scène d'*Aglavaine et Sélysette*, délicieusement jouée par M^{mes} Georgette Leblanc et Dorand, et qui inspira l'unanime désir de voir représenter par les mêmes interprètes l'œuvre entière qui, chose curieuse, n'a été jouée jusqu'ici que dans de vagues pays scandinaves.

Ajoutons que M^{me} Leblanc trouva dans quelques artistes de choix, qui s'offrirent spontanément à elle pour accompagner dans la coulisse la partie musicale de la séance, les plus précieux auxiliaires : il n'est que juste de citer ici M^{me} A. Béon, M^{lle} Coryn, le violoncelliste Pitch et M. Georges Lauweryns.

O. M.

INNOCENCE

Un Livre pour Jeunes Filles modernes, par ELSA ASENIEFF
(traduit de l'allemand). (1)

Le livre qu'a tenté M^{me} Asenieff eût réclamé des qualités de finesse et de précision auxquelles elle n'a pas su atteindre. Malgré une certaine affectation de style simple, ceci respire pédant et lourd, en même temps que vague. Ces courtes évocations de caractères de femmes, de destinées de femmes, que prétendent-elles prouver ? Rien ? Mais précisément M^{me} Asenieff apparaît comme quelqu'un qui veut toujours prouver quelque chose....

Pourquoi « Innocence ? » Pourquoi « pour les jeunes filles modernes ? » Ces jeunes filles ne sont pas plus innocentes que perverses, pas plus modernes que classiques. Elles sont banales, en général, et banalement tourmentées par la préoccupation de la vie. Elles répondent à leur étiquette aussi lointainement que ces désolants costumes complets, ces déplorables cravates que l'on voit, dans les magasins d'Allemagne, ornés d'exclamatives banderoles : « Modern ! », « Pariser chic ! »

Ce n'est pas à dire qu'*Innocence* soit un livre malhabile. Il n'y manque point de jolies comparaisons, ni d'images poétiques. Et, de toute façon, la librairie Ollendorff a pris une initiative heureuse en contribuant à faire connaître au public de langue française quelque peu de littérature allemande actuelle, dont il est, en général, fort ignorant. Les livres français, presque tous, aussitôt que parus, sont traduits et répandus là-bas : il n'est pas indifférent d'aider, dans une certaine mesure, à l'échange de la curiosité.

M. G.

CHRONIQUE MUSICALE

M. Crickboom a clôturé samedi dernier par un fort beau concert la série de ses intéressantes auditions. Il avait fait appel, cette fois, au concours du pianiste Auguste Pierret, dont le jeu précis, qui unit la sonorité à la délicatesse et demeure dans toutes les œuvres interprétées parfaitement musical, a été unanimement acclamé, et à celui du docteur Fery Lulek, chanteur de style, à la voix étendue et sûre, mais d'un timbre monotone, guttural, terriblement germanique.

On a réentendu avec infiniment de plaisir à ce concert le Quatuor pour piano et archets d'Ernest Chausson, œuvre pleine de cœur, de sentiment et de couleur, admirablement jouée par MM. Pierret, Crickboom, Van Hout et M^{lle} Ruegger. La Sonate op. 101 de Beethoven, des pièces pour piano de Debussy, Fauré, Chausson, des mélodies de Schubert, Brahms, Hugo Wolf, etc., composaient, au surplus, un programme dénué de toute banalité et dont l'interprétation fut irréprochable.

* *

L'audition annuelle des élèves de M^{me} Armand est un petit événement dont on est très friand. D'année en année, le nombre des amateurs augmente : après le Théâtre des Galeries, succédant au Parc, lequel avait remplacé la Grande-Harmonie, c'est, cette fois, la vaste salle de l'Alhambra que dut louer l'excellent professeur pour y présenter sa troupe. Car c'est une véritable troupe d'opéra et d'opéra-comique que dirige M^{me} Armand. Avec peu de collaborations adventices, celle-ci pourrait monter, au lieu des fragments destinés à faire valoir ses élèves, des ouvrages entiers...

Comme toujours, le public a fait aux futures étoiles un accueil sympathique, voire enthousiaste. Citons, parmi les plus applaudies, M^{lles} Borelli, Morny, Bady, Rossi, Bénonard, qui, à des

(1) Paris, librairie Ollendorff.

degrés divers, affirment des dons réels. Parmi les hommes, MM. Delhay et Dognies.

La séance, fort bien organisée, accompagnée avec talent par M. Notorange, fut dirigée par M^{me} Armand avec son autorité habituelle.

Parmi les séances consacrées à l'audition d'œuvres nouvelles, citons celle que donna mardi dernier M. Barat, dont les initiatives artistiques méritent d'être louées, encore que l'exécution ne réponde pas toujours à ses bonnes intentions.

Cette fois, l'interprétation fut excellente, grâce au talent de M^{lle} Marguerite Chabry, dont on apprécia à diverses reprises, au cours de l'hiver dernier, l'intelligence musicale, de M^{me} A. Béon, de MM. D. Hannon, H. Merck, et de M. Barat lui-même. Et l'on applaudit chaleureusement un *Concertino* pour clarinette de M. Béon, d'un romantisme tout wébérien, parfaitement adapté aux ressources de l'instrument; du même compositeur, plusieurs mélodies fort bien écrites et un *Pater Noster* avec accompagnement d'harmonium et de violoncelle. De M. Jemain, professeur à la *Schola Cantorum*, une Sonate pour violoncelle et piano, bien construite, dont les deux premières parties nous ont paru les meilleures et une série de jolies pièces pour piano qui évoquent, parfois, le souvenir d'Edward Grieg.

Le lendemain, à l'Exposition des Peintres de l'Enfant, on fit, de même, un accueil enthousiaste à M^{lle} Chabry et à M^{me} A. Béon, ainsi qu'à MM. Decléry et L. Van Hout, qui rivalisèrent de talent dans l'interprétation d'œuvres des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Le clavecin, l'orgue et la viole d'amour donnèrent excellemment la réplique aux deux virtuoses du chant. Mais qui se fût douté que MM. Bird, Hændel, Rameau, Couperin, Milanda et autres étaient les « Musiciens de l'Enfant » ?

O. M

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Concerts Viñes. — Concerts Cortot.

Le *Trio* de M. R. de Castéra, dont on a pu apprécier tout récemment, à Bruxelles, la structure solide et l'écriture soignée, vient d'obtenir ici le même succès qu'à la Libre Esthétique. M^{lle} Selva, MM. Lejeune et de Bruyne en ont donné une fort bonne interprétation. Au même concert, M. Engel et M^{me} Bathori vinrent chanter quatre élégantes mélodies de M. Adam de Wieniawski : le *Sommeil de Leilah* (Leconte de Lisle), *Chanson* (Maeterlinck), et deux autres dont le texte était emprunté à ces poèmes merveilleux que recèlent les *Mille Nuits et une Nuit*, traduites par le docteur Mardrus pour notre joie. Bien qu'ils aient perdu, dans la traduction, leurs rythmes ensorceleurs, ces poèmes restent si beaux de pensée qu'ils appellent tout naturellement la musique, et M. de Wieniawski eut cent fois raison de les choisir.

D'agréables œuvres de piano furent entendues le même soir : les *Chants d'Espagne* de M. Albeniz, pittoresques, colorés, pleins de charme, puis deux spirituelles petites *Danses* (à quatre mains) de M. Paul Juon, avec lesquelles contrasta vivement le grave et solide *Quatuor* à cordes de M. G.-M. Witkowski par quoi s'achevait la séance.

Les concerts de M. Viñes viennent de finir. J'avais déjà parlé du premier, où M. Viñes s'est affirmé, une fois de plus, artiste complet entre tous et sûr interprète des musiques les plus diverses.

J'ai eu bien des fois à louer M. Viñes pour l'art avec lequel il exécute les compositions modernes; mais on a eu trop rarement l'occasion de l'entendre jouer à Paris les chefs-d'œuvre classiques. A sa deuxième séance, consacrée à l'école allemande, il a surabondamment prouvé que ce n'était pas faute de les comprendre et de savoir les traduire. Jamais, par exemple, je n'entendis

mieux jouer la Sonate op. 57 de Beethoven. J'en dirai autant du *Prélude, Choral et Fugue* qui figura au programme de la quatrième. Il est impossible de jouer ce chef-d'œuvre avec plus de conviction, de noblesse et de couleur, comme la splendide Sonate de Liszt avec plus de puissance et de clarté.

Parmi les œuvres nouvelles que fit entendre M. Viñes, je citerai un bien quelconque *Feuillet d'album* de Grieg, *Dagobah* de M. Cyril Scott (que je compris assez peu), un élégant *Nocturne* de M. Février, des pages de MM. Debussy, Samazeuilh, L. Moreau, de Séverac, Ravel, etc.

Le public fit, à chaque séance, de longues et chaudes ovations à M. Viñes, le récompensant ainsi du considérable et efficace effort d'art accompli en ces quatre belles soirées.

Je suis heureux de pouvoir annoncer la reprise des concerts Cortot, un moment interrompus pour cause d'accaparement de la salle du Nouveau-Théâtre, si je ne me trompe; et aussi d'avoir à constater que la dernière séance fut extrêmement intéressante. Un *Concerto brandebourgeois* de J.-S. Bach, exécuté tel que l'auteur le conçut et l'écrivit, la *Symphonie Cécénotte* de M. d'Indy (le public fit des ovations sans fin à l'auteur, qui dirigea son chef-d'œuvre), la *Sulamite* de Chabrier: c'est un programme qui se passe de commentaire. Vinrent s'y ajouter les *Echos de l'Orient judaïque* d'E. de Polignac, œuvre qui contient et quelques longueurs et quelques beautés, et une esquisse symphonique de M. A. Roussel, *Vendanges*, d'un fort joli travail mais peut-être un peu sèche d'inspiration.

Une mention spéciale à M. Cortot qui fut, ce soir-là, claveciniste et pianiste en même temps que chef d'orchestre, et à qui il faut savoir gré d'une si belle séance.

M.-D. CALVOCORESSI

LA MUSIQUE EN PROVINCE

Troisième Concert du Conservatoire de Gand.

Pour son dernier concert, M. Emile Mathieu avait fait appel au talent de M^{lle} Gabrielle Wybauw, l'excellente cantatrice bruxelloise. Ce n'est pas sans raison que le directeur du Conservatoire avait tenu à faire connaître à Gand cette remarquable artiste, d'un tempérament dramatique accompli. Dans l'air d'*Armide*, le *Rêve d'Elsa* et l'air du *Freischütz*, M^{lle} Wybauw a déployé les richesses d'une voix agréable, conduite avec égale sûreté. M^{lle} Wybauw est une exquise interprète des œuvres de Wagner: on se souvient de la soirée où elle se révéla à l'Association artistique, avec M. Du Plessy.

M. Emile Mathieu dirigeait, avec sa coutumière aisance, la cinquième symphonie de Beethoven, la symphonie *Jupiter* de Mozart, l'andante de la deuxième symphonie de Schumann et des fragments de *Manfred*.

Les Nouveaux-Concerts de Verviers.

Chambrée complète à la troisième réunion, qui eut lieu le mercredi 12 courant et dont le programme fut très éclectiquement composé.

L'orchestre eut, cette fois, la moindre part. Il interpréta d'abord avec une sûreté et une fougue de bon aloi la divine ouverture de la *Flûte enchantée* et coopéra ensuite à une excellente exécution, — avec une masse de deux cents chanteurs, — de l'admirable cantate de la *Fête de la Réformation*, de J.-S. Bach. Les soli de cette cantate furent dits avec beaucoup de style par M^{lle} J. Delfortrie, M^{me} Grenade-Pirenne, MM. G. Dantu et H. Weerts qui, tour à tour, s'étaient fait chaleureusement applaudir dans la première partie du concert.

Le grand succès a été pour M^{lle} Michaëlis, une jeune violoniste élève de Joachim qui a su profiter largement des leçons de son illustre maître. Belle sonorité, souplesse d'archet, doigté mer-

veilleux, telles sont les qualités principales de cette brillante virtuose qui nous paraît appelée à marquer parmi les célébrités du violon.

Puisse la réussite de cette réunion déterminer le vaillant Louis Kefer à les continuer l'an prochain.

J. S.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Divine Aventure*, par ROGER ALLARD. Lille, Ed. du *Beffroi*, 24, rue Saint-Augustin. — *Notes et Poèmes*, par THÉO VARLET. Lille, Ed. du *Beffroi*.

ROMAN. — *Le Passé vivant*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Ed. du *Mercur* de France.

CRITIQUE. — *Santiago Rusiñol*, par VITTORIO PICA, avec 1 portrait et 18 reproductions. Milan, Ed. de l'*Emporium*. — *L'Histoire de l'Esthétique*, par H. FIERENS-GEVAERT. Bruxelles, H. Lamertin. — *Der Fall Böcklin und die Lehre von den Einheiten*, von J. MEIER-GRAEFE. Stuttgart, Julius Hoffmann. — *F. de Currel*, par ROGER LE BRUN. Portrait par P. Hepp et autographe. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *John Constable d'après les Souvenirs recueillis* par C. R. LESLIE, traduit avec une introduction par LEON BAZALGETTE. (Portraits, lettres ornés et culs-de-lampes.) Paris, H. Floury.

DIVERS. — *La Médaille en Belgique au XIX^e siècle*, par ALPHONSE DE WITTE. Bruxelles, Imp. F. Van Buggenhoudt.

PETITE CHRONIQUE

Ainsi que nous l'avons fait pressentir, l'Etat a acquis pour le Musée de Bruxelles *La récolte du lin* de M. Emile Claus, l'une des pièces capitales de sa belle exposition.

L'Association de la Presse belge a pris l'initiative d'une souscription nationale en vue d'ériger à Bruxelles un monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Le président du Sénat, le président de la Chambre des représentants, le ministre des Finances, le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique ont accepté la présidence d'honneur du Comité de patronage.

Le Comité exécutif se compose des membres du Comité général de l'Association de la Presse, sous la présidence de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles.

M. Godefroid Devreese vient d'être chargé d'exécuter l'insigne des journalistes qui prendront part au Congrès de la Presse à Liège.

C'est M. Ch. Van der Stappen qui a été, après diverses tergiversations, chargé d'exécuter, pour la province du Brabant, le monument du Travail commandé à Julien Dillens et destiné à commémorer le Jubilé national.

Le Soir dit, à ce propos, que le projet de M. Van der Stappen, très important, comportant une dépense supérieure à la somme dont disposait la Commission, le Roi a promis d'intervenir pour la différence.

Une commission a été instituée pour donner pendant les fêtes nationales un concert d'œuvres belges à la Grand'Place.

Le concert sera dirigé par M. S. Dupuis et comprendra une *Brabançonne* chantée par sept cents élèves des écoles, trois cents voix d'hommes et cent voix de femmes; une cantate de M. Paul Gilson, une cantate de M. Jan Blockx, une œuvre de M. S. Dupuis, la symphonie de M. Jongen, et, enfin, le chant *Vers l'Avenir* de M. Gevaert.

A l'occasion du jubilé national, une série de conférences sur la Belgique sera donnée le mois prochain à Paris, à la Sorbonne,

sous les auspices des gouvernements français et belge qui y seront représentés officiellement M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, ouvrira cette série le 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir, par un entretien sur *l'Histoire et la Belgique*. Les dates des autres conférences sont fixées comme suit : Dimanche 13, à 2 heures, M. R. Petrucci (*Le XV^e Siècle*); à 8 h. 1/2, M. Eugène Baie (*La Société anversoise sous la Renaissance*). Lundi 14, à 8 h. 1/2, M. E. Verlant, directeur des Beaux-Arts (*Le Développement des Arts en Belgique depuis 1830*). Mardi 15, à la même heure, M. Emile Verhaeren (*La Littérature belge*). Mercredi 16, M. Maurice Wilmotte (*Les Sciences morales*). Jeudi 17, le commandant Lecointe (*L'Expansion et l'Avenir de la Belgique*).

Une exposition de *L'Art dans l'habitation* occupe jusqu'au 26 avril la galerie Boute, rue Royale, 34. Entrée gratuite de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, au Salut de 4 heures, sous la direction de M. H. Carpay, des œuvres de G. Vecchi, Blanche Lucas, C. Smulders, L. Böckmann et A. De Boeck. Mardi prochain, à 10 heures, la messe *Aeterna Christi*, à quatre voix, de Palestrina.

Concerts de la semaine :

Jeudi 27, à 8 h. 1/2, Recital Jan Kubelik (Grande-Harmonie).

Vendredi 28, à 2 h. 1/2, *Les Musiciens de l'Enfant*, par M^{mes} C. Kleeberg-Samuel et D. Demest, M^{lle} A. Cholet, M. D. Demest et les chœurs de l'Ecole de musique d'Ixelles sous la direction de M. H. Thiébaut. (Exposition des Peintres de l'Enfance, Musée moderne). — A 8 h. 1/2, première conférence de M^{me} Cléricy du Collet sur *l'Art de conduire la voix* (Salle Erard).

Samedi 29, à 8 heures, distribution des prix à l'Ecole de musique d'Ixelles. Audition d'œuvres de MM. H. Thiébaut et Bourgault-Ducoudray. — A 8 h. 1/2, seconde conférence de M^{me} Cléricy du Collet (Salle Erard).

La comte R. de Montesquiou fera samedi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence au Cercle artistique sur *La Gravure en couleurs au Japon*.

La prochaine conférence à l'Ecole de musique d'Ixelles aura lieu le mercredi 3 mai. Elle sera faite par M. Iwan Gilkin, qui parlera de Maurice Maeterlinck.

L'Œuvre de l'*Avenir artistique* donnera dimanche prochain, à 2 h. 1/2, un concert au Conservatoire avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. Alchevsky, L. Capet et Reynaldo Hahn.

On nous prie d'annoncer le Récital de violon que donnera M. Max Donner, avec le gracieux concours de M^{lle} Angélique Keyser, à la Salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, le jeudi 4 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Le sixième concert Ysaye aura lieu le dimanche 7 mai, à 2 heures, sous la direction de M. Karl Muck, chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin et du Théâtre de Bayreuth, avec le concours de M. L. Frölich, baryton. Au programme : Symphonie en ré mineur (première audition) de C. Sinding; air de la *Fête d'Alexandre* de Hændel; *Siegfried-Idylle*; Introduction du troisième acte et monologue de Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs*, R. Wagner; *Mazeppa*, poème symphonique de F. Liszt.

Répétition générale, même salle, samedi 6 mai, à 2 h. 1/2.

J. S. Bach au théâtre! — Parfaitement. C'est inattendu, mais authentique. On lisait, en effet, dans les journaux de Paris, jeudi dernier (Jeudi-Saint) :

« A l'Odéon, 1 h. 1/2, la *Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Haraucourt, musique de scène et préludes de J.-S. Bach. Adaptation de MM. P. et L. Hillemacher. »

Pour les représentations de M^{me} Litvinne, le théâtre de la Monnaie donnera jeudi la dernière audition de *La Valkyrie* et samedi la première (reprise) du *Crépuscule des dieux*.

On sait que MM. Kufferath et Guidé se proposent de monter

l'hiver prochain *Armide*, dont le succès à l'Opéra a été éclatant, et les *Troyens* de Berlioz. Plusieurs compositeurs leur ont fait entendre des ouvrages inédits, mais leur choix n'est encore définitivement fixé sur aucun d'eux. Parmi les partitions dignes d'intérêt, citons un drame lyrique en trois actes de Miss Ethel Smyth, sur un texte mouvementé et dramatique de M. Bruster. Mi-historique, mi-léendaire, il met en scène les pillards de côtes qui, en Cornouailles, au XVIII^e siècle, faisaient échouer au moyen de faux signaux les navires sur les récifs pour s'emparer de leur cargaison. L'œuvre prête à une mise en scène pittoresque et la partition, très personnelle, a de grandes qualités mélodiques et rythmiques.

Le théâtre Molière ouvre sa traditionnelle campagne d'été par une reprise du *Bossu*, le drame célèbre de Paul Féval, avec un nouveau Lagardère, M. Normand. *Le Bossu* sera joué aujourd'hui et demain, à l'occasion des fêtes de Pâques, en matinée et le soir.

M. Maurice Maeterlinck termine une féerie qui sera vraisemblablement représentée l'hiver prochain à Londres, à His Majesty's Theatre, avec un grand déploiement de mise en scène. Le titre provisoire est : *L'Oiseau qui guérit*.

A propos de M. Maeterlinck, annonçons qu'un des drames de son théâtre symbolique, la *Mort de Tintagiles*, vient d'être mis en musique par M. Nougès.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^e, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

A l'hôtel Drouot, quelques œuvres d'H. de Toulouse-Lautrec ont été, dernièrement, disputées par les amateurs. Quatre profils de femmes intitulés *A Saint-Lazare*, *A Montrouge*, *A la Bastille* et *A Grenelle* ont atteint respectivement 3,900, 4,500, 1,800 et 1,450 francs. Un autre tableau, *A Batignolles*, a été vendu 2,800 francs. *Le Quadrille à l'Elysée-Montmartre*, 800 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant de M. A. DE DONCKER et de M. X...

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le vendredi 28 avril, à 2 heures précises.

Œuvres importantes de L. Artan, H. Boulanger, G. Courbet, J. De Greef, E. De Schampheleer, L. Dubois, P. Kuhstohs, J.-B. Madou, A. Verwée, etc.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères,

12, place du Musée, chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

le mercredi 26 avril 1905,

PUBLIQUE

le jeudi 27 avril 1905,

de 10 heures à 4 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON.

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas-é-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri de Régnier (GEORGES RENCY). — Exposition. *M. Jules Herbays* (O. M.). — Vandalisme artistique (LOUIS MAETERLINCK.). — « Vie heureuse ». — Publications nouvelles. *Beaux-Arts. Musique*. — Hommage à G. Seurat et à V. van Gogh. — Matinée dramatique au Conservatoire de Bruxelles. — Notes de musique. *Deuxième Concert à l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant* (Ch. V.). « *Linario* » à Tournay. — Petite Chronique.

Henri de Régnier.

Les romans de M. de Régnier, même quand ils ont pour cadre la vie moderne, le Paris ou la campagne d'aujourd'hui, semblent toujours se passer dans un monde à part, descendu des tableaux des siècles anciens, sorti des chroniques et des histoires d'amour d'autrefois. Les personnages sont vivants, certes, mais comme sont vivants de très beaux portraits. Cet analyste subtil de l'âme contemporaine, de ses nervosités, de ses

nostalgies, ne se plait qu'à narrer les aventures de quelques êtres d'exception qui, tout en menant l'existence de notre époque, demeurent singulièrement hantés par les coutumes, les mœurs, les façons de penser et d'agir des gens de l'ancienne France.

A ce titre, son dernier livre, le *Passé vivant* (1), est un admirable miroir de ses volontés d'écrivain. Maître d'un style charmant, simple et beau, il y crée tout un groupe d'hommes et de femmes qui, à des titres divers, vivent mêlés au Passé. Lauverneau est un critique d'art qui s'est spécialisé dans le XVIII^e siècle. Des collectionneurs traversent le récit à la poursuite des meubles de cette époque, des tableaux et des tapisseries qui nous en restent. M. de François, vieil émigré qui n'a rien appris, mais qui n'a surtout rien oublié, garde farouchement son château de Valnancé. Le vicomte Jean de François, son fils, est un « fin de race » miné par la névrose, en proie à des hantises malades. Les de Saffry, bonne noblesse ruinée, conservent un admirable portrait de La Tour représentant leur aïeule Antoinette de Saffry; et ce portrait allie une telle vie à sa beauté qu'il devient un des héros de l'action. Un seul personnage, Maurice de Jonceuse, sain, robuste, ardent, mène de front le plaisir et les affaires, comme les hommes de son temps. C'est le seul — et cela lui apprendra à être aussi moderne! — à qui survienne la plus désagréable et la plus ridicule mésaventure qui puisse arriver à un homme s'il est marié.

Le hasard veut — un hasard bien singulier, mais si

(1) Paris, *Mercure de France*.

ingénieux — qu'au cours d'un voyage en Italie, Jean de François découvre, dans un petit cloître en ruines, la tombe d'un de ses aïeux, tué là dans une bataille, et dont il porte le prénom et le nom. Un autre hasard fait que M^{lle} de Saffry, qui épouse M. de Jonceuse, ressemble, trait pour trait, au fameux portrait de son aïeule par La Tour. Enfin, un hasard suprême — et l'on sent bien que le défaut principal du livre est cette accumulation de coïncidences possibles, mais invraisemblables! — amène Lauverneau à découvrir une correspondance entre le Jean de François, tué en Italie, et l'Antoinette de Saffry du portrait, correspondance établissant entre eux des rapports amoureux qui ne purent jamais être consommés.

Déjà sujet aux imaginations morbides — cela est très finement noté — le Jean de François d'aujourd'hui croit que les morts veulent enfin s'unir et qu'ils les ont choisis, lui et sa cousine Antoinette, la femme de Maurice, qui est presque son frère, pour consommer leur hymen. Durant un orage, dans ce château de Valancé dont il a hérité par la mort de son père, il fait à Antoinette le trouble aveu de cet amour presque posthume. Fascinée, elle lui cède, elle est à lui. Mais aussitôt après l'étreinte, épouvanté de son acte, il met le feu au château — la description de l'incendie est tout à fait remarquable — et il se sauve en Italie où il va se tuer sur la tombe de son aïeul.

Cette histoire d'amour est triste et douce à la fois. C'est de la volupté mêlée à des larmes. La puissance d'Eros y apparaît avec un attribut très particulier, une sorte de fatalité qui lui viendrait de la volonté des morts à laquelle nous serions tous soumis sans nous en douter. Et, sans doute, il est bien évident que Jean de François, le héros de l'histoire, est un homme dégénéré, un névropathe, un pauvre être ballotté à tous les vents de la folie. Mais enfin, c'est un homme encore. Son caractère d'exception ne lui enlève pas l'intérêt qu'il excite. Il nous passionne comme l'aboutissement d'un monde qui meurt pour n'avoir pas su secouer à temps le Passé et embrasser franchement la vie nouvelle. M. de Régner excelle à peindre ces âmes timides et voluptueuses, qui eussent été celles de galants seigneurs au temps jadis et qui, aujourd'hui, nées trop tard dans un monde trop moderne, languissent et s'étiolent en marge de la vie. Que de détails charmants dans son livre! Que d'échappées brusquement ouvertes sur les élégances de ce Passé qui ne veut pas mourir! Comme il sent, comme il sait nous faire sentir aussi l'époque brillante, licencieuse, adorable qui précéda la Révolution! On ne dira pas, certes, que les ouvrages de M. de Régner sont des documents sociaux qu'utiliseront plus tard les historiens du xx^e siècle. Ce sont, avant tout, de jolies œuvres d'art, ayant, avec le charme d'un style délicieusement archaïque, toutes les qualités de composition,

d'ordonnance et d'harmonie de la meilleure prose française. Mais, en outre, ils nous laisseront des études très fines et très justes sur certaines âmes d'aujourd'hui que hantent noblement, voluptueusement, les amours et les gloires du Passé.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

M. Jules Herbays

Après avoir marché quelque peu dans le sillon de M. Lambeaux, le bon ferronnier Jules Herbays, qui concilie avec les pratiques de l'art statuaire les durs travaux de la forge, prend conscience, dans un labeur opiniâtre, de sa personnalité. Tempérament exubérant, sensuel, il chante à pleine voix le poème de la chair, plus sensible à l'opulence des formes qu'à l'intellectualité de ses modèles. La race de Jordaens et de Rubens parle en lui. La force, la santé, l'épanouissement de la vie l'exaltent. A ses mains robustes, accoutumées à assouplir le fer, afflue le sang généreux qui créa la *Fécondité*, les *Fêtes des Rois*, la *Kermesse flamande*. Elles pétrissent voluptueusement des effigies charnues, elles caressent des enlacements passionnés. Et tandis que se développe logiquement l'œuvre de l'artiste, le métier du statuaire s'affine et se perfectionne. Il a désormais conquis sa place parmi les sculpteurs belges, et non la moindre. Les quelques vingt figures et groupes — bronzes, marbres, plâtres — qu'il vient d'exposer chez lui le montrent en pleine possession de lui-même. Plusieurs d'entre eux mériteraient plus que la mention à laquelle nous sommes contraints de nous limiter. C'est, entre autres, un groupe de deux figures : *Les Sœurs de la Douleur*, présenté à l'état d'ébauche, et qui promet une page éloquente, d'une importance au moins égale à l'*Éternelle étreinte* et au *Baiser*, du même artiste. Ce sont aussi le buste expressif d'une bacchante, tout frémissant de vie animale; un autre buste, *Rita*, dont le bronze et le marbre firent apprécier sous deux aspects différents le modelé souple et la construction solide; la réduction d'une figure de paysanne; enfin le beau bronze *L'Enigme*, admiré au Salon d'Anvers, et qui paraît devoir ouvrir à son auteur les portes du Musée.

Concurremment avec son frère, M^{lle} M. Herbays exposa une série de paysages, de figures et d'intérieurs trahissant, à travers beaucoup d'inexpérience, une vision saine et la plus louable sincérité d'expression. Une étude exécutée au Musée du Cinquante-naire affirmait surtout d'heureuses promesses.

O. M.

VANDALISME ARTISTIQUE

Dans une suite d'études parues ici même il y a quelque temps déjà, nous nous sommes attaché à énumérer les spoliations artistiques nombreuses dont notre pays a été victime de la part des divers gouvernements qui se disputèrent son sol.

Nous connaissons moins bien les causes multiples des destructions d'œuvres d'art qui appauvrirent la France. Et pourtant

les pertes artistiques furent si grandes dans ce dernier pays qu'elles firent croire pendant longtemps aux critiques d'art les plus autorisés, notamment à M. L. Courajod, que la supériorité de l'art de nos voisins du sud, si évidente dans l'ornementation des premières cathédrales, s'éclipsa devant la poussée irrésistible de l'art flamand, qui seul, pendant les XIV^e et XV^e siècles, semble avoir régné en maître sur toute l'Europe occidentale.

Dans un livre récent, M. le comte Paul Durrieu fait un tableau pénible des pertes artistiques que subit jadis la France; pertes telles qu'elles amenèrent l'anéantissement presque complet des productions de la peinture française antérieure au milieu du règne de François I^{er} « si bien que tout ce que nous avons vu figurer à l'Exposition des Primitifs français ne serait que l'épave d'un immense naufrage » (1).

Nous ne pouvons oublier, d'ailleurs, que moins heureux que les Flamands et les Italiens, les artistes français n'eurent pas un Karl van Mander ou un Vasari pour recueillir pieusement au XVI^e siècle l'histoire plus ou moins légendaire des premiers peintres de leur pays.

D'autre part, la mauvaise chance semble vraiment s'être acharnée en France à détruire jusqu'au souvenir graphique des plus grands artistes nationaux. Les archives des Chambres des comptes des rois de France, qui auraient pu le mieux nous renseigner à leur sujet, furent ravagées par un terrible incendie en 1737; et ce qui put être sauvé fut affecté systématiquement aux emplois les plus funestes. On se rappelle que le marquis de Laborde a recueilli quelques précieux fragments des comptes des souverains français jusque dans de vieilles gargouilles d'artillerie oubliées dans des coins d'arsenaux!

C'est encore par l'incendie que disparurent pour la plus grande part les archives du fameux duc Jean de Berry; chez qui nos Flamands reçurent un si fastueux accueil; et même dans les séries moins éprouvées, comme celles des ducs de Bourgogne ou d'Orléans, on peut constater des lacunes et des pertes considérables.

Sans la trouvaille miraculeuse d'une annotation faite au hasard sur un manuscrit de *Josèphe* par François Robertet, secrétaire d'un duc de Bourbon, attestant que certaines miniatures furent « de la main du bon peintre et enlumineur du roy Louis XI^e Jehan Fouquet natif de Tours », nous ne saurions rien de l'œuvre de ce grand artiste, une des gloires les plus pures de l'art français au XV^e siècle.

Déjà au début du XV^e siècle, M. Durrieu nous montre les bandes parisiennes du parti des bouchers s'en allant brûler avec le château de Bicêtre une collection de peintures réputée comme étant une des plus précieuses du monde. Puis nous assistons aux actes de vandalisme commis pendant les guerres de religion, notamment par les protestants au XVI^e siècle, qui, sous prétexte d'anéantir les signes de l'idolâtrie catholique, se livrèrent partout à des destructions systématiques.

A côté de ceux qui détruisent pour détruire, l'auteur stigmatise avec infiniment de raison d'autres vandales non moins dangereux, ceux qui, méprisant l'art de leurs devanciers, répudièrent au XVII^e et au XVIII^e siècles l'esthétique gothique et effacèrent presque partout toutes les peintures murales de cette époque, « leur préférant les blanches et froides nudités de l'église de Saint-Roch ou de la chapelle de Versailles ».

(1) *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

C'est ainsi que disparurent en foule des enluminures murales les plus précieuses du XIV^e et du XV^e siècles, notamment celles de l'hôtel Saint-Pol, celles du vieux Louvre de Charles V, de l'hôtel de Savoisi à Paris, du château de Bicêtre, de celui de Vaudreuil en Normandie et bien d'autres encore.

« Pour les tableaux proprement dits, mêmes conditions désastreuses en France. Une construction, une sculpture se défendent un peu par elles-mêmes. Mais une peinture sur toile ou sur panneau? Il suffira, pour qu'elle périsse, qu'on l'abandonne sans soin à l'action du temps, à l'humidité, à la pourriture, aux vers rongeurs le bois. Or, durant deux ou trois siècles, qui daignaient faire attention aux œuvres des vieux maîtres français? Gaignières en avait formé toute une collection. Il donne sa collection au roi Louis XIV en 1711. La voilà donc sauvée! Nullement. La plupart des précieux morceaux qui la composaient sont rejetés, dilapidés, aliénés même. En 1717, la couronne les fait vendre presque tous aux enchères pour des prix misérables. Dans cette vente, un portrait de Charles VII et un portrait de la reine d'Anjou, ce dernier peut-être une œuvre de Fouquet suivant une hypothèse de M. Henri Bouchot, sont adjugés tous deux à *trois livres quatorze sous...* » C'est ainsi que disparurent de Melun, sous Louis XV, aux prix que l'on sait, le diptyque de Jehan Fouquet, dont le roi Henri IV avait voulu, dit-on, donner 10,000 livres et dont une partie, la *Vierge*, fait l'ornement du Musée d'Anvers, et le portrait d'Etienne Chevalier, celui de Berlin. « C'est par hasard et comme simple document historique rentrant dans le programme du Musée de Versailles que l'Etat acquit les portraits de Juvénal des Ursins et de Charles VII...! »

Mais en flétrissant tous ces actes de vandalisme passés, excusables jusqu'à un certain point par l'ignorance et la brutalité de nos ancêtres, la rougeur nous monte au visage en songeant qu'aujourd'hui encore, malgré le progrès accompli, malgré les efforts de la presse et d'artistes éloquents comme MM. A. Heins et L. Abry en Belgique, André Hallays et Paul Durrieu à Paris, nous voyons se continuer chez nous comme en France des destructions sauvages que rien ne peut excuser.

LOUIS MAETERLINCK

« VIE HEUREUSE »

C'est le titre d'un bas-relief de grandes dimensions que vient d'achever le statuaire Alexandre Charpentier et dont le moulage figure au Salon du Champ-de-Mars. L'œuvre, aussi importante que *Les Boulangers*, du même artiste, acquis par la ville de Paris il y a quelques années et exécutés en grès émaillé, a été décrite en ces termes dans *Gil Blas* par M. L. Vauxcelles, qui rend au laborieux statuaire un hommage auquel nous sommes heureux de nous associer :

« C'est une sainte famille laïque, la famille du menuisier. Sur un fond extrêmement simple, fenêtres où fleurissent les pots de giroflées et d'où se voient des maisons, une usine, la plaine, se détache une demi-douzaine de personnages. Le jeune père, un ouvrier au torse nu, rabote avec vigueur; à ses pieds, le gamin joue parmi les copeaux; la maman, robuste et charmante, allaite avec amour un bébé râblé comme un angelot de Bellini; un peu plus loin sont les « vieux », le grand-père, qui se repose, les mains à plat sur les genoux; la grand-maman — les femmes tra-

vaillent toujours — occupée à quelque ravaudage. La scène est exquise et grandiose de paix souriante... On nous a assez peint ou sculpté — Meunier, Hœlger, Raffaelli, Adler, etc. — l'ouvrier douloureux, le prolétaire hâve et émacié de la manufacture ou de la mine; Alexandre Charpentier, optimiste comme un homme qui a foi en l'avenir social meilleur, qui croit à une cité future où la créature humaine sera moins exploitée, nous montre l'ouvrier heureux de vivre, de créer, de travailler en plein air au milieu des siens. Près de la jeune mère, à laquelle je reprocherais peut-être un peu d'élégance affinée et que j'eusse souhaitée plus réellement femme du peuple, joue une fillette de quatre ou cinq ans, que Charpentier a déjà bien souvent modelée et qui est une de ses plus heureuses réalisations.

Tel est ce bas-relief, d'une force et d'une beauté que je suis heureux de louer; les ombres et les clartés s'y distribuent avec vérité; d'étonnantes difficultés de métier, surtout dans le rendu des pleins et de la ronde-bosse, sont résolues avec une hardiesse savante. Et l'œuvre frappe par son unité, par son harmonie. L'artiste compte la transcrire en grès monochrome, d'un ton clair et lumineux. L'Etat songera-t-il à l'acquérir? Souhaitons-le.

Alexandre Charpentier — on ne saurait trop le redire — est un des talents les plus riches, les plus divers, les plus souples de l'époque. Médallions d'une psychologie pénétrante — ceux de Banville, de de Goncourt, de Mendès, de Descaves, de Luce, d'Ysaye, de Pissarro — émaux, céramiques, étains, la vasque décorée d'enfants et de poissons du musée Galliera, chandeliers de terre vernissée, bouillottes, soucoupes, vannes pour ramasser les miettes, serrures, brocs à vin, poignées d'espagnolette, plaquettes, fers de reliure, gravures en couleurs, délicats gaufrages dignes des Japonais, il s'essaye à toutes les formes d'art, scrute toutes les techniques et dompte toutes les matières. Chez cet artisan novateur, point de préjugés hiérarchiques, point de classification des genres; il n'y pas de « petits arts » ni de petits sujets. Le talent seul compte. Une buire de Cellini, un bonheur-du-jour de Riesener, un candélabre de Caffieri, une pendule de Gouthières, un kakémono d'Outamaro, un étain d'Alexandre Charpentier, une médaille d'Ovide Yencesse ou de Nocq, un pendentif de Lalique, une flûte de Bohême d'Emile Gallé, une broderie lorraine de Fernand Courteix, m'apparaissent très grands à côté d'un gigantesque cénotaphe de M. Barrias ou d'une fresque kilométrique de M. Weerts. Ce sont là vérités devenues lapalissades, Alexandre Charpentier n'a pas peu contribué à les répandre.

Ce qu'il faut aimer en outre, en lui, c'est que, en ses bas-reliefs, groupes, bustes, comme dans ses travaux d'art appliqué, se devine et s'affirme un souci altruiste, une pensée sociale. Il ne travaille pas pour Des Esseintes, mais pour le Peuple. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

BEAUX-ARTS

Les Arts anciens de Flandre, publication périodique de l'Association pour la publication des Monuments de l'Art flamand, sous la direction de M. CAMILLE TULPINCK, président de l'Association. Bruges, rue Wallone, 1.

Le succès qui accueillit à Bruges, en 1902, l'exposition des Primitifs flamands décida celui qui fut l'âme de cette admirable manifestation artistique. M. Camille Tulpinck, à constituer une Association ayant pour objet d'étudier et de reproduire les chefs-d'œuvre des diverses branches de l'Art des Flandres. Cette Association vient de faire paraître la première livraison d'une publication périodique, *les Arts anciens de Flandre*, qui s'annonce brillamment. La liste des membres du Comité de patronage et celle des hauts-protecteurs témoigne des nombreuses sympathies acquises tant en Belgique qu'à l'étranger par l'œuvre entreprise. Les collaborateurs, au nombre de cent soixante-cinq, portent tous des noms connus dans la critique internationale. L'ouvrage, luxueusement édité, sera illustré de nombreuses

planches dont le spécimen qui nous est soumis (miniature des *Heures de Turin*) fait présager la parfaite exécution.

Dès le premier fascicule M. E. Durand-Gréville, d'accord avec l'Association, lance l'idée d'une *Exposition internationale des Van Eyck et de leur Ecole*. « Pourquoi, dit-il, un tel rêve ne deviendrait-il pas une réalité? » L'accomplissement d'une pareille entreprise ne serait certes pas aisé. Mais après l'Exposition de 1902, rien ne paraît plus, dans ce domaine, impossible à réaliser.

The « Old » Water-Colour Society (1804-1904). Special Spring Number of « the Studio » 1905. — Londres, bureaux du *Studio*, 44, Leicester sq.

A l'occasion du centenaire de la Société des Aquarellistes, le *Studio* publie un superbe volume dans lequel M. A.-L. Baldry retrace l'histoire de la célèbre Société et dresse la liste chronologique de tous les peintres — au nombre de deux cent quarante et un — qui en ont fait ou en font partie. Parmi ceux-ci : Burne-Jones, Holman Hunt, Walter Crane, Alma-Tadema, J. Sargent, F. Leighton, Clara Montalba, Anning Bell, D.-Y. Cameron, E.-A. Waterlow, etc. Quarante gravures en couleurs, d'un tirage exceptionnellement heureux, illustrent ce Livre d'Or de l'Ecole anglaise du XIX^e siècle.

Museum Mesdag. Catalogus der schilderijen, teekeningen, etsen en kunstvoorwerpen. — S'Gravenhagen, Mouton en Co.

A la demande du gouvernement hollandais, M. Philippe Zilcken vient de publier le catalogue descriptif du musée Mesdag, l'importante collection de peintures modernes, de dessins, de gravures et d'objets d'art réunie par le célèbre mariniste. Particulièrement riche en tableaux de l'école française, elle renferme trois Delacroix, douze Corot, douze Rousseau, vingt-cinq Daubigny, sept Troyon, autant de Diaz, de Dupré, de Courbet, Daumier, Gérault, Couture, Ch. Jacque, Decamp, Jules et Emile Breton, Volon, Monticelli y sont représentés, de même que les Maris, Israël père et fils, Mauve, Toorop, Munkacsy, L. de Paal, Sargent, Herkomer et, parmi les nôtres, H. Boulenger (et non Boulanger), A. Verwee, Emile Wauters, Alfred Verhaeren.

Au lieu de se borner à une sèche énumération, M. Zilcken accompagne chaque nom d'une notice biographique soigneusement établie et d'une appréciation synthétique marquée au coin de l'esprit le plus judicieux : car le peintre est, on le sait, un critique sagace et pénétrant.

Souhaitons que nos arrière-petits-neveux voient un jour, rédigé sur le même plan, le catalogue du Musée moderne de Bruxelles.

Santiago Rusiñol, par VITTORIO PICA.

Dans l'*Emporium* de mars, M. Vittorio Pica étudie l'art élégant et poétique du peintre catalan Santiago Rusiñol, le « peintre des jardins », dont on a admiré récemment à la *Libre Esthétique* quelques toiles harmonieuses. Un portrait, une vingtaine de reproductions illustrent cette consciencieuse étude.

MUSIQUE

César Franck. *Œuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains*, par GASTON CHOISNEL. Paris, A. Durand et fils.

Les œuvres d'orgue de César Franck, qui comptent parmi les inspirations les plus hautes du maître, n'étaient, jusqu'ici, que peu répandues. Grâce aux éditeurs Durand, les voici à la portée de tous, sous la forme pratique et facilement accessible de la transcription pour piano à quatre mains.

Déjà M. Jacques Durand avait réduit, il y a quelques années, les trois admirables *Chorals*. Depuis la publication de ces pièces ont paru successivement, transcrites avec fidélité par M. G. Choissnel, le *Prélude*, *Fugue* et *Variation* pour orgue-harmonium et piano, la *Pastorale*, le *Final*, la *Pièce héroïque*, la *Grande pièce symphonique* et la *Prière*.

Cette glorieuse série de chefs-d'œuvre méritait de descendre des hermétiques jubés pour prendre place dans la bibliothèque des pianistes.

Hommage à G. Seurat et à V. van Gogh (1).

A propos de l'exposition rétrospective de Seurat et de Van Gogh ouverte au Salon des Indépendants M. Roger Marx, inspecteur des musées de l'État, dit dans la *Chronique des Arts* :

« Outre l'intérêt de célébrer deux peintres disparus en pleine jeunesse, en pleine lutte et sans gloire, l'hommage cette fois rendu contient des avertissements d'une portée générale. Il n'imagine guère qu'artistes aient été voués plus que Vincent van Gogh et Georges Seurat au mépris de l'ironie et du sarcasme; on les a, de leur vivant, bafoués et honnis sans merci. Leurs créations aujourd'hui rassemblées ne déchainent plus aucune colère et provoquent à peine quelque surprise; c'est que les initiateurs sont, par définition, en avance sur leur temps; c'est aussi que les ouvrages des disciples accoutument progressivement le regard et l'esprit à des nouveautés qui semblaient, à leur apparition, des bizarreries et des extravagances. Pourtant, l'impartiale histoire, qui se rit des controverses et s'en tient aux faits acquis, a déjà consigné les indéniables effets d'une double influence qui ne laisse pas d'être considérable.

Parti de Delacroix et de Daumier, de Monticelli et de Manet, Vincent van Gogh aboutit à un art individuel, brutal parfois, qui préconise autoritairement l'exaltation de la couleur et de la lumière, par le modelé simplifié et l'emploi du ton pur; ses recherches se juxtaposent à celles de M. Paul Cézanne, sans que l'on doive le moins du monde conclure à la ressemblance des tempéraments et des moyens; en résumé, des tableaux tels que le *Portrait à la pipe*, les *Bateaux* ou le *Bouquet de fleurs* se rangent parmi ce que l'art moderne a produit de plus puissant au point de vue de l'ampleur du métier, de l'éclat du coloris et de la richesse de la matière.

L'explosion de railleries qui accueillit les toiles essentielles de Seurat — *La Baignade*, *Le Dimanche à la Grande Jatte*, *Le Cirque* — leur a conféré une célébrité dont elles jouissent encore; jamais la sottise ne profana aspirations plus nobles, plus sérieuses, plus mûries. Alors que l'école versait dans l'imitation littérale du vrai, au petit bonheur des rencontres, Georges Seurat est venu affirmer la nécessité de réfléchir, d'analyser, de composer; ses tableaux, ses dessins, où les plus simples sujets sont traités, revêtent de fières allures qui les haussent au style. On souhaiterait la présence au Luxembourg — le souvenir de Seurat n'y est point rappelé — de la principale des études exécutées en vue du tableau de la *Grande Jatte*; replacée à sa date, elle signifierait des préoccupations inédites dans le mode d'interprétation de la réalité. Par surcroît, le penseur se doublait chez Seurat d'un praticien jaloux de formuler scientifiquement, par le pointillé de la touche, la notation du ton décomposé; ses découvertes dans l'ordre technique ont intéressé Fantin Latour aussi bien que Pissarro, et parmi les artistes de maintenant beaucoup, et des plus aimés, n'ont pas laissé d'en faire un très fructueux et loyal profit ».

Matinée dramatique au Conservatoire de Bruxelles.

M^{lle} Jeanne Tordeus, l'habile professeur et l'artiste sûre, mit son inlassable activité à organiser cette matinée, dans le but de permettre à un jeune acteur d'affirmer son talent; les lauréats des classes de déclamation et de musique y apportèrent leurs concours, et M^{lle} Dudley, leur grande camarade du Théâtre-Français, vint stimuler leur zèle par sa présence.

De l'union de ces générosités sortit la première manifestation d'une institution dont l'utilité n'est point contestable, — sans doute, même aux opinions les plus officielles : — celle d'un théâtre ouvert aux jeunes comédiens.

(1) Voir nos numéros des 9 et 16 avril.

Un premier prix et la qualité de citoyen belge sont d'insuffisantes garanties, aux yeux des directeurs de théâtres. Trop souvent, les débutants qui les possèdent végètent sans engagement et assistent douloureusement à la ruine de leurs espoirs. Qu'ils aient la possibilité de jouer, et plus librement qu'en un solennel, unique, abusif et réfrigérant concours, les natures et les talents pourront se développer et se faire connaître.

Nous souhaitons vivement que la matinée du 28 avril ne soit que le spectacle d'ouverture d'un tel théâtre.

M. Van Hanswyck en était le héros.

Il a fait preuve, dans l'Orestès des *Erynnies*, d'un tempérament tragique qui l'apparente aux Mounet. Ne nous inquiétons pas de l'avoir senti mal à l'aise, dans le personnage de ce jeune homme du *Voile* de Rodenbach, dont le son des cloches et la pluie qui tombe ont exaspéré la mélancolie. M. Van Hanswyck, lui, ne manque point de santé exubérante. Il a les dons que l'on ne saurait acquérir, mais dont il faut apprendre à diriger l'emploi. L'on ne peut dire de lui qu'il ait à faire oublier ce que les leçons lui ont appris : les leçons sans doute, au contraire, ont atténué déjà cette emphase qui s'adapte heureusement aux vers pompeux de Leconte de Lisle, et dont l'excès seul, en de telles œuvres, est un défaut. Aussi, fût-il, sans restrictions, très beau dans le rôle d'Orestès.

Certains chefs-d'œuvre trouvent difficilement leurs interprètes. M. Van Hanswyck serait peut-être bien capable, quelque jour, de faire revivre, en sa complexité sublime, ce *Roi Lear* dont Antoine, en une tentative par ailleurs superbe, ne nous a donné qu'une intéressante esquisse.

Une interprétation mimée du *Baiser* permit au jeune artiste, de nous révéler des qualités inattendues et précieuses de souplesse, mais nous fit regretter les adorables vers de Banville. Le *Baiser*, c'est le sourire du Parnasse... même au Conservatoire, nous y avions droit.

M. Van Hanswyck fut, en ces divers rôles, précieusement secondé par M^{lle} Derboven, charmante et mesurée sous la cornette de la sœur Gudule; M^{lle} Werleman, qui sût dire harmonieusement l'admirable invocation d'Elektra; par M^{lles} Bogaerts, Van Hasselt, Das.

M^{lle} Adeline Dudley, majestueuse et terrible Klytémaïstra rugissant superbement ses haines et ses affres, fut l'âme de cette représentation; et son dévouement est un touchant exemple de confraternité, devant lequel on est heureux de s'incliner.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert à l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant.

« Concert » est un bien gros mot pour définir cette séance, toute en demi-teintes, tant dans la composition du programme que dans l'exécution. Sauf quelques rares « fadasseries » d'un sentimentalisme au jus de réglisse, tout était exquis et c'étaient vraiment les « musiciens de l'enfant » que l'on célébrait : Schumann, dont M^{me} Kleiberg-Samuel a interprété dans la note tout à fait juste les *Kinderscenen*; César Franck, dont M. et M^{me} Demest ont chanté, avec combien de simplicité touchante! les duos : *La Vierge à la Crèche* et *Aux Petits Enfants*; enfin Moussorgsky, celui qui, dans sa *Chambre d'enfants*, a peut-être le mieux saisi et rendu, sans aucun faux sentimentalisme, l'âme espiègle, changeante et pétillante de l'enfant. M^{lle} Piers, la très intelligente et très artiste élève de l'École de musique d'Ixelles (dont divers éléments prêtaient leurs concours à cette séance), a tout ce qu'il faut pour rendre avec esprit et justesse, et sans affectation aucune, l'atmosphère bien spéciale qui règne dans cette *Chambre d'enfants*: aussi a-t-elle chanté d'une façon fort colorée la *Prière du Soir*, l'*Espiègle* et *Sur le dada*.

Un mot de M^{me} Demest, dont on ne pourrait trop encourager la modestie simple et douce, qui fait d'elle l'esclave de l'œuvre interprétée : Conception d'art trop rare pour qu'elle ne soit pas

signalée lorsqu'elle se présente d'une manière aussi frappante : quand la timidité, qui rend parfois sa voix mal assurée, aura disparu chez la jeune artiste, ce sera tout à fait bien.

M^{lle} Alice Cholet prêtait le concours de son gracieux talent de violoniste à cette séance, et de toutes petites élèves de l'École de musique d'Ixelles jouèrent à quatre mains de petites compositions russes très faciles : l'idée était jolie, et heureusement ce n'étaient pas des petits prodiges. CH. V.

« Linario » à Tournai.

M. N. Daneau, directeur de l'Académie de Tournai, a dirigé le 16 avril l'exécution de son drame lyrique en trois actes, *Linario*, poème de Franz Ruty d'après Jean Poch. L'œuvre a produit une grande impression. Mélodique, d'une belle tenue d'art, elle n'a rien de la banalité de l'opéra. La partie symphonique, particulièrement soignée, révèle une connaissance approfondie des ressources de l'instrumentation moderne. On s'accorde à souhaiter que l'œuvre soit représentée l'hiver prochain. Le caractère dramatique de l'action et le réel intérêt de la partition constituent le double élément d'un succès certain.

A Tournai, l'exécution, confiée à M^{mes} Cluytens et Duchatelet, à MM. Swolfs et Tordeur, aux chœurs et à l'orchestre de l'Académie de musique, fut remarquable. On acclama et fleurit abondamment l'heureux compositeur.

PETITE CHRONIQUE

Voici, d'après un de nos confrères d'Anvers, la composition de la Commission organisatrice de l'Exposition Jordaens. Président : M. Van Ryswyck, bourgmestre; vice-présidents : MM. Van Kuyck, échevin, et Arthur Van den Nest, sénateur; secrétaires : MM. Max Roose, conservateur du Musée Plantin, et Georges Caroly; trésorier : M. Pol de Mont, conservateur du Musée des Beaux-Arts; membres : MM. Wauters, membre de la commission du Musée de Bruxelles; Julien De Vriendt, directeur de l'Académie d'Anvers; P. Verhaert, professeur; Possemiers, secrétaire communal; Delbeke, représentant; H. Hymans, conservateur de la Bibliothèque royale; E. Leclercq, inspecteur des Beaux-Arts; L. Kintschots, trésorier de la Société des Beaux-Arts; Van Kerckhoven-Donnez, conseiller communal; Van den Branden, archiviste; Frans Van Leemputte, professeur; J. Rosiers, directeur de l'Académie de Malines; Georges Hulin, professeur à Gand; P. Huybrechts; Louis Franck, avocat et Oscar Nottebohm.

Cette exposition, qui constituera un des numéros les plus artistiques du programme des fêtes nationales, s'annonce déjà dans le numéro d'avril de l'*Art flamand et hollandais* (1). Nous y trouvons, en effet, une reproduction de l'énorme composition allégorique que le maître exécuta pour la Maison-au Bois, près de la Haye. C'est la première fois que cette œuvre — une des plus belles et certainement la plus importante que Jordaens ait produite — est photographiée. Les différentes esquisses de l'œuvre, conservées aux Musées de Bruxelles, d'Anvers et de Varsovie — autant de tableaux intéressants en eux-mêmes — ont été également reproduits, et toutes ces images ont été commentées par M. Max Roose, qui publie d'intéressants détails sur la commande et l'exécution de cette décoration. A signaler surtout la description que Jordaens lui-même fournit de son œuvre et qui est intégralement reproduite dans le texte avec toute la naïveté de l'original.

M. Sander Pierron fera demain soir, lundi, à 8 heures, une conférence à la Société d'archéologie de Bruxelles, réunie en assemblée générale à l'hôtel Ravenstein. Titre : *Une promenade dans la forêt de Soignes au XVII^e siècle*.

Le Gouvernement ouvre un concours poétique en vue de réunir les matériaux destinés à former un recueil de chants patriotiques pour les écoles. Des prix de 500, 200, 100 et 50 francs, pour une

valeur totale de 5,700 francs, seront distribués aux lauréats. Ce concours comprend une section française et une section flamande. Il sera suivi d'un concours musical. Les manuscrits doivent être déposés avant le 1^{er} juillet 1905 au ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique. S'adresser pour tous renseignements à M. de Looze, secrétaire de la Commission d'organisation, à Tournai.

La célébration des fêtes nationales provoque l'éclosion de plusieurs publications littéraires et artistiques parmi lesquelles nous signalons surtout l'important ouvrage *Notre Pays* (1), que publiera sous le patronage du Gouvernement un groupe d'écrivains et d'artistes, et le journal hebdomadaire *L'Illustration belge* (2) dont les premiers numéros, élégamment édités, viennent de paraître et dont l'existence est limitée à neuf mois.

L'Union dramatique et philanthropique de Bruxelles organise sous les auspices du Gouvernement et de la Ville de Bruxelles un concours de littérature dramatique belge en langue française. Des prix de 1,000 francs, 600 et 300 francs seront décernés aux lauréats. Le concours sera clos le 30 septembre à midi. S'adresser pour renseignements au local du Cercle, 2, rue du Midi, à Bruxelles, les lundi, jeudi et samedi de 8 à 10 heures du soir, ou par écrit.

M. Dalmorès va partir incessamment pour Londres, où il remplira, au théâtre de Covent-Garden, le premier rôle de *André Chénier*, l'œuvre de Puccini.

La direction de la Monnaie vient de traiter avec M^{me} Eléonora Duse pour deux représentations qui auront lieu immédiatement après la clôture de la saison d'opéra, les 6 et 8 mai.

M^{me} Eléonora Duse viendra à Bruxelles avec sa troupe et jouera la *Dame aux Camélias* et la *Femme de Claude*, ou *Magda*.

Concerts de la semaine :

Dimanche 30 avril, à 2 h. 1/2, concert de l'*Avenir artistique*. M^{me} F. Litvinne, MM. Alchevsky, L. Capet et R. Hahn (Conservatoire).

Mercredi 3 mai, à 8 heures, Concert de charité au bénéfice de l'Œuvre du Calvaire. Audition d'œuvres de M. H. Thiébaud sous la direction de l'auteur (Grande Harmonie).

Jeudi 4, à 8 h. 1/2, Récital Max Donner (Salle Le Roy).

Samedi 6, à 2 h. 1/2, sixième concert Ysaye (répétition générale) sous la direction de M. K. Muck, avec le concours de M. L. Frölich.

Le dernier des concerts Ysaye de la saison aura lieu dimanche 7 mai, à 2 heures de l'après-midi, sous la direction de Karl Muck, des concerts de Berlin et de Bayreuth, et avec le concours de M. F. Frölich, baryton.

Compositeurs, gardez-vous d'écrire sans le secours du piano ! A en croire un confrère de province, Hugo Wolf « étudia la musique et composa sans piano. La musique restant ainsi pour lui dans le domaine de la spéculation, sans rien de tangible, *pas étonnant qu'il en soit devenu fou !* »

Le même article nous apprend qu'« une conclusion réussie, c'est la caractéristique des jeunes » (?), et aussi que Debussy « pourrait être chef d'école », mais qu'« il ne sera jamais le commis-voyageur de sa renommée. »

Allons, tant mieux !

Il est question de la création d'un « Théâtre belge itinérant » qui donnerait dans les principales villes de Belgique une série de spectacles composés des œuvres dramatiques de nos meilleurs écrivains. Les adhésions et demandes de renseignements sont reçues chez M. P. de Carsalade, 99, boulevard Anspach, Bruxelles.

On nous écrit de Paris :

Le sixième et dernier concert mensuel de la *Schola cantorum* aura lieu le dimanche 14 mai, à 4 heures, sous la direction de M. Vincent d'Indy. Il se composera de trois œuvres destinées à

(1) Anvers, J.-E. Buschmann. — Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

(1) Bruxelles, Société belge de Librairie; Oscar Schepens et C^{ie}.
(2) Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

montrer l'art de traduire musicalement la parole en Italie, en Allemagne et en France au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Les musiciens choisis à cet effet sont Monteverdi (*Le Couronnement de Poppée*), J.-S. Bach (première audition de la Cantate *Weinen, Klagen, Sorgen*) et Gluck, (fragment d'un de ses opéras français).

Vers la même époque, M^{lle} Blanche Selva donnera un concert uniquement consacré aux œuvres de piano de M. Vincent d'Indy et une audition de *Musique catalane moderne*, dans laquelle on entendra, en même temps que M^{me} Marie Gay et M. Ricardo Viñes, un remarquable guitariste catalan, M. Llobet, dans le répertoire si savoureux de ses airs populaires.

Un comité s'est constitué à Moret pour élever un monument dans cette charmante petite ville en l'honneur du grand paysagiste Sisley, qui y vécut une partie de sa vie et en illustra les sites. Les souscriptions sont reçues à Paris chez M. Bellier, 8, cité Trévis.

Un festival Beethoven en quatre journées, comprenant l'exécution des neuf symphonies, le Concerto pour violon (M. L. Capet), le Concerto en sol pour piano (M. Risler) et l'air *Ah! Perfido* (M^{lle} T. Koenen), aura lieu à Paris, au Nouveau Théâtre, sous la direction de M. F. Weingartner, les 5, 7, 10 et 12 mai.

Le programme est ainsi arrêté : Vendredi 5, à 9 heures du soir, Symphonies nos I, II, III; dimanche 7, à 2 h. 1/2, Symphonie n° IV, Concerto pour violon, Symphonie n° V; mercredi 10, à 9 heures, Symphonie n° VI, Concerto pour piano, Symphonie n° VII; vendredi 12, à 9 heures, Symphonie n° VIII, *Ah! Perfido* et Symphonie avec chœurs.

S'adresser pour les demandes de places à la Société musicale (G. Astruc et C^{ie}), 32, rue Louis-le-Grand, et chez MM. Durand et fils, 4, place de la Madeleine.

M. Charles Bordes organise, avec le concours de la Section de Propagande de la *Schola cantorum* et des *Chanteurs de Saint-Servais*, de grandes fêtes musicales qui auront lieu les 14, 15 et 16 juin prochain à Clermont-Ferrand sous le patronage de Mgr Belmont, évêque de Clermont. Ces assises, instituées à l'instar de celles de Bruges en 1902, seront consacrées à une vue d'ensemble de la musique religieuse depuis ses origines jusqu'à nos jours.

En octobre ou novembre, il réunira à Montpellier un Congrès de musique populaire divisé en deux sections : la musique populaire à l'église, sous le patronage de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et la musique populaire au foyer et dans la vie, avec le concours de MM. Frédéric Mistral et Vincent d'Indy.

Une charmante revue nouvelle : *Le Damier*, groupe depuis deux mois les poètes et prosateurs Henri de Régnier, Colette Willy, André Salmon, P.-J. Toulet, Paul Leclercq, Maurice Curnonski, H. Maugis, R. Scheffer, Ch. Doury, etc.

Le Damier paraît dans les premiers jours de chaque mois. Direction et administration : Cercle Victor Hugo, 44, avenue Victor Hugo, villa d'Eylau, 4. Prix du numéro : 1 fr. 50.

Les deux cycles de l'*Anneau du Niebelung* que dirigera à Londres, au théâtre de Covent Garden, M. Hans Richter, sont respectivement fixés aux 1^{er}, 2, 4 et 6 mai et aux 10, 12, 13 et 15 du même mois. *L'Or du Rhin* commencera à 8 h. 1/2, la *Valkyrie* et *Siegfried* à 5 heures, le *Crépuscule des Dieux* à 4 h. 1/2.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6


DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CŒLIEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

William Nicholson (OCTAVE UZANNE). — Un jeune Poète. *M. Jules Delacre* (GEORGES RENCY). — Exposition Leys-De Braekeleer au Musée d'Anvers (R.). — L'Art de la Médaille. *Médailles historiques de Belgique* (O. M.). — Le Théâtre à Paris. *La Cabrera* (O. M.). — Notes de Musique. *Récital de violon de M. Max Donner* (Ch. V.). — La Saison Beethoven à Paris (A. D.). — Petite Chronique.

WILLIAM NICHOLSON

Rapide, presque immédiate fut l'entrée de William Nicholson dans la Renommée. Je me souviens encore de l'incomparable séduction qu'exercèrent, dès leur apparition, ses premiers portraits incisés en plein bois avec tant de netteté et de vigueur décisive et que popularisa peu après la reproduction lithographique.

J'étais à Londres, vers mai 1897 je crois, lorsque parut chez tous les stationers le portrait de la vieille *Queen Victoria* par Nicholson — véritable chef-d'œuvre

du débutant. Celle que ses sujets nommaient avec une familiale dévotion *Our old Lady* — Notre vieille Dame — y était représentée à la promenade en compagnie de son chien Skye, telle qu'on pouvait découvrir à Balmoral ou à Windsor sa silhouette déjà massive et tassée par l'âge, sa démarche lente aidée d'un bâton à béquille.

Il faut voir une bonne épreuve de la gravure originale sur bois de ce portrait de la défunte souveraine, pour se rendre compte exactement de ce que peuvent exprimer quelques coups de prestigieux burin dans la réserve d'un large aplat noir. Le mystère de l'art a voulu que Nicholson notât dans ce portrait mieux que l'effigie, l'âme même de l'excellente Reine, et cette simple xylographie presque brutale en ses contours se trouve égaler la peinture la plus minutieusement fouillée.

Après avoir vu cette icône nationale, je me précipitai chez l'éditeur William Heinemann, fouaillé par l'impatiente curiosité de connaître quelques détails sur ce jeune et surprenant artiste, dont on parlait déjà dans tous les studios de la métropole, et je demandai à parcourir la série de ses œuvres récentes. Heinemann préparait précisément la publication d'un *Alphabet* très pittoresque du débutant, et aussi un *Almanach des Douze Sports* révélant chez l'illustrateur des qualités d'art anglais à la fois traditionnelle et personnel qui l'apparentaient directement aux plus grands maîtres du dessin et de l'humour graphiques des XVIII^e et XIX^e siècles britanniques.

William Heinemann, qui était justement fier d'avoir

découvert Nicholson et qui resta depuis lors son éditeur et ami dévoué, et à toute épreuve, c'est le cas de le dire, prit plaisir à me documenter sur l'artiste dessinateur et graveur; il fit mieux encore, il me le présenta dans son office de Bedford Street.

Je vis alors un homme jeune, de petite taille, mince et glabre comme un jockey, vif, pétulant, l'œil prodigieusement mobile et scrutateur, évoquant notre Forain à vingt-cinq ans, alors qu'au vieux quartier de la Rive Gauche, on le nommait *Gavroche* et qu'il préludait à ses satires dessinées par des épigrammes de haute saveur. Ce ne fut qu'une apparition — l'échange de quelques mots, un shake-hands, et Nicholson disparaissait plutôt timide que glorieux, affairé, ne se déterminant pas encore à exposer en France comme je l'y conviais.

Quelques mots de biographie ne sont-ils pas nécessaires? Voici :

William Nicholson débuta comme disciple dans l'atelier du célèbre professeur Herkomer, peintre académique, épris de formules d'art suranné et d'un classicisme désuet et étroit. Il demeura peu de temps dans l'atelier de ce peintre médiocre qui devait le mettre dehors pour « travail incompetent », c'est-à-dire pour heureuse incompréhension de la pitoyable éducation du maître.

L'élève vint alors en France, à Paris. Il travailla tout d'abord en compagnie de son beau-frère, qui fut un instant son collaborateur, M. James Pryde, dans la banale usine de l'atelier Julian. Tandis que M. Pryde tombait sous l'émolliente autorité de M. Bouguereau, Nicholson (qui le croirait à cette heure!) suivait les cours de cette autre sommité glabre et méridionale qu'incarna si longtemps feu Benjamin Constant. Au bout de six mois, las d'une inane éducation dont ils sentaient l'un et l'autre toute la boursoufflure, les deux jeunes artistes, impatients de produire par eux-mêmes, d'après leur vision et leur individuel tempérament, quittaient les boîtes à couleurs officielles et les studios parisiens.

Afin d'assurer leur existence matérielle et leur indépendance artistique ils se mettaient courageusement, aussitôt leur retour à Londres, à dessiner des affiches pour différents libraires et managers de théâtres. Ces affiches, très caractéristiques, sont demeurées célèbres en leur genre; elles furent signées des frères J. et W. Beggarstaff, pseudonyme qui se peut traduire par bâton de chemineau ou de mendiant.

Lorsque Nicholson fit œuvre à part, et, ayant rompu toute collaboration, se mit à entailler solitairement ses concepts sur bois, il procéda d'après le système qui lui avait si bien réussi dans l'affiche, et les résultats obtenus lui donnèrent d'emblée raison. En unissant son intelligence du sens décoratif à sa vision d'analyste, il engendra des dessins parfois hybrides mais qui, notés avec infiniment d'esprit, présentés avec goût, peuvent

aussi logiquement prendre place dans un album que de faire figure synthétique et harmonieuse, ainsi qu'une moderne fresque, sur les murailles d'une cité.

Ces xylographies révèlent l'artiste tout entier à la fois observateur, presque psychologue, et interprète vigoureux et simplificateur. C'est à force de volonté, semble-t-il, qu'il s'élève du particulier au général et que d'un type étudié par ses traits individuels il arrive à composer un personnage symbolique, hardiment construit d'une façon large et exprimant un caractère nettement caractéristique et surprenant.

Quiconque possède la connaissance et la technique différente des races de notre vieille Europe reconnaîtra, dans cette manière d'œuvrer, la décision, l'esprit de simplification et la distinction du coloris des vieux maîtres britanniques. William Nicholson témoigne, à première vue, de son origine exclusivement anglaise. Tout dans son œuvre exprime cette origine; tout la proclame, aussi bien la concentration ample de ses traits que la clarté concise de ses paysages sommaires ou celle de ses personnages si indiscutablement « vieille Angleterre » de type, d'attitude, d'allure et de facture. Bien que sa technique soit sobre, dégagée, absolument personnelle, il se rattache à la vieille école autochtone, celle qui compte Hogarth comme ancêtre et s'honore d'une longue liste d'illustrateurs de talent.

C'est plus particulièrement à l'exécution large et humoristique de Rowlandson qu'à la manière plutôt étriquée de Cruikshank, illustrateur de Dickens, que se rattache William Nicholson. Parfois il évoque Morland, mais plutôt rarement. Nous constatons surtout ces curieux et multiples atavismes d'art en étudiant la suite de gravures qu'il a composées pour les sports, pour les types de Londres, pour les héros caractéristiques des romans illustrés et pour ses admirables séries de portraits vigoureusement silhouettés qui nous font défiler tous les personnages contemporains de grande célébrité, depuis Edouard VII et Guillaume II jusqu'à lord Roberts, Rudyard Kipling, sir Henry Irving, M^{me} Sarah Bernhardt, James Whistler, le président Roosevelt, etc.

Comme tout véritable artiste anglais, William Nicholson s'est également appliqué à saisir, à mettre en valeur et quelque fois à drôlifier les animaux : ceux du *Hunting*, chevaux et chiens, ceux du *Racing*, et aussi quantité de bêtes domestiques et familières que l'on voit revivre si puissamment et si curieusement dans les lithographies du *Square Book of Animals*.

Il n'y a pas à le contester, c'est bien vis-à-vis d'un maître très puissamment original que se trouve aujourd'hui la critique en cette première exposition faite en France (1), un maître dont on peut certes discuter les tendances, ne point goûter la technique, mais dont il faut

(1) Galeries Barbazanges, 48, boulevard Haussmann, Paris.

quand même reconnaître la vigueur et la personnalité.

Cette exposition a révélé, même à ceux qui le connaissent le mieux, un tout nouveau Nicholson, aperçu sous une face jusqu'ici inédite de sa maîtrise. Je veux parler de la peinture et de l'aquarelle, qu'il n'ont pu apprécier au même degré les innombrables amateurs scandinaves ou allemands qui lui firent un succès lors des diverses tournées d'exhibitions auxquelles l'œuvre de Nicholson vient d'être soumise à travers les grandes villes d'Europe.

Peintre, le jeune graveur l'est prodigieusement, car il l'était déjà dans les valeurs et les moindres frottis de tons dont il relevait, dès le début, ses symphonies en noir et blanc. Toutefois, on ne pouvait supposer qu'il fût apte à obtenir tant de variations avec une palette discrète à la Whistler. Quoi qu'il fasse, il reste délicat et savoureux, mais c'est surtout dans la peinture légèrement satirique ou caractéristique de types généralisateurs qu'il excelle.

Voyez, par exemple, son puissant et gras *Landlord* exprimant si bien le *beatus possidens*, son *Jingle* alcoolique et cabotin, ses *Morris Dancers* exécutant, sous un costume d'autrefois, célèbre en Grande-Bretagne (le *smock-frock* du campagnard et les bâtons munis de *bladders*), la vieille danse anglaise du temps d'Elisabeth. Tous ces personnages sont merveilleusement saisis, exprimés, fidèlement rendus, avec ce vague relent d'humour britannique aussi agréable à retrouver sous le pinceau que sous le crayon de Nicholson.

Le portrait du caricaturiste Max Beerholm est non moins saisissant et d'une étrange et falote modernité; celui de Mrs. Cosmo-Gordon Lennox, sans montrer les séduisantes carnations d'un Romney ou d'un Raeburn, offre cependant quelque analogie avec l'art souple et prestigieux d'un Sargent; l'effigie de la *Jolie Chauffeuse* est bien moderne et largement exécutée. Enfin dans les figures d'enfant de Miss Winifred Lamb; du petit fauconnier, de Jack et Edith Logan et de Rose-Mary, c'est bien un peintre personnel affiné, sensible à la grâce puérile, au charme de l'adolescence, au sérieux vaguement mutin des jeunes Anglais que nous retrouvons, avec un procédé de peinture qu'on ne saurait dire emprunté à qui que ce soit et qui fait de William Nicholson un des plus complets virtuoses de la moderne école anglaise.

OCTAVE UZANNE

UN JEUNE POÈTE

M. Jules Delacre.

C'est le devoir d'un journal d'avant garde comme *l'Art Moderne* de signaler au public, dès l'apparition de leurs premières œuvres, les jeunes écrivains intéressants. Il y a quelques mois,

je parlais ici même des fondateurs du *Roseau Vert*, pour exprimer tout l'espoir qu'il nous est permis de mettre en eux. J'ignore si M. Jules Delacre appartient à leur groupe : il est digne, en tous cas, des mêmes éloges et de la même attention.

Jadis on se plaignait de la pénurie d'écrivains en Belgique : actuellement, on serait en droit de se plaindre du contraire. Jadis, les jeunes gens se désintéressaient absolument de la littérature : actuellement, tous veulent en faire. Il se fonde dans tous les coins un tas de petites revues, d'aspect misérable, mal imprimées, dans lesquelles une foule de petits jeunes gens, frais émoulus du collège, avec des prétentions aussi énormes que leur ignorance, publient d'étranges compositions où les fautes de goût et le manque total de talent ne se remarquent même plus, sous l'abondance extraordinaire de fautes de syntaxe, et parfois même d'orthographe. C'est le snobisme du moment.

De braves petits bonshommes, qui joueraient si bien au tennis ou même aux cartes, qui feraient si bien les Chérubins, qui conduiraient ou trousseraient si gentiment le cotillon, perdent leur temps, le précieux temps de la jeunesse, à aligner d'inutiles lettres noires sur de l'innocent papier blanc.

Enfin, ne grognons pas : ils sont de si bonne foi, ils croient avec une ingénuité si sincère qu'ils ont un talent à remuer les montagnes ! Et ce n'est pas leur faute, enfin, si le public, se basant sur leurs tristes essais pour juger toute notre littérature, continue à prendre de celle-ci une idée aussi fausse que peu flatteuse pour nous.

Heureusement, du tas surgissent quelques belles figures de jeunes qui ont quelque chose à dire et qui le disent bien. Connaissiez-vous le nom d'Arthur Colson, un Liégeois, auteur de *Heureux temps* (1), un recueil d'une dizaine de nouvelles encore inexpérimentées, mais pleines de simplicité et de fraîcheur ? Celui-là a une vision personnelle des choses. S'il travaille, il ne tardera pas à savoir l'exprimer.

Mais, aujourd'hui, je voudrais vous parler de Jules Delacre et de son livre de vers : *l'Offertoire* (2). On va dire peut-être que j'exagère : Eh bien, je crois sincèrement que ce jeune homme de vingt ans apporte à notre littérature une matière poétique si originale qu'il est peu de nos écrivains qui, à ce point de vue, puissent lui être préférés.

Son *Offertoire* est un recueil de petits poèmes consacrés pour la plupart à célébrer son amour chaste pour une jeune fille qui s'est détournée de lui. Sur ce sujet vieux comme le monde, il compose de petites pièces toutes simples, toutes intimes, toutes émues, où le sentiment apparaît si naturel, si dépouillé d'artifice et d'enflure, qu'elles nous charment délicieusement. Mais sous ce bavardage exquis d'amoureux qui regrette les yeux, le sourire, la beauté de celle qu'il aime et qui ne l'aime plus, il se devine une âme de jeune homme moderne avec ses complexités, ses contradictions, ses nervosités : et l'on pourrait presque étudier dans le livre de M. Delacre la psychologie de la jeunesse contemporaine. Voilà pourquoi j'estime que son livre a une valeur exceptionnelle : sous les mots charmants des poèmes, on sent un cœur véritable, un vrai cerveau qui souffre ou qui pense. Ce n'est pas de la vaine phraséologie, de magnifiques exercices de style, de froides compositions cent fois remises sur le métier : c'est quelqu'un d'aujourd'hui qui laisse chanter franchement, avec abondance, son

(1) Liège, Imprimerie industrielle et commerciale.

(2) Bruxelles, H. Lamertin.

âme tout entière. Et, tandis que de la plupart de nos poètes, on ne sait rien après voir lu leurs œuvres, si ce n'est qu'ils combinent habilement des jeux de rythmes, après avoir lu *l'Offertoire*, je me sens capable, bien que je n'aie sur lui aucun renseignement, de définir M. Jules Delacre.

C'est le jeune homme du xx^e siècle qui a remplacé, dans son cœur, le culte des anciens dieux par la religion des hommes. Il veut de toutes ses forces aimer l'humanité. Il veut, autant qu'il le pourra, supprimer la guerre et la haine et s'efforcer d'aimer même ses ennemis. Puisque les défenses et les menaces de la Religion ne sont plus là pour lui interdire le vice, c'est son honneur seul qui l'empêchera d'aller demander aux femmes des délices indignes de lui. Il se gardera pur de toute souillure. Il pratiquera une haute et sereine vertu laïque.

Toutefois, les vieux ferments s'agitent encore dans son âme. Vénus l'attire encore vers les caresses mauvaises. Malgré sa force, il succombe aux tentations. Il ne sait pas toujours se garder tel qu'il voudrait être. Et il avoue la mortification de son orgueil. L'amour pur lui-même lui paraît une déchéance, puisqu'il le détourne de l'amour universel et l'empêche de se consacrer tout entier, avec toutes ses forces, à l'œuvre de fraternisation sociale qui sauvera l'humanité. Mais, humblement, il prend conscience de sa destinée. Il ne faut pas qu'il tente de tuer en lui l'instinct. Puisque la nature le pousse à aimer, qu'il aime : la beauté de sa bien-aimée sera pour lui le reflet de la Beauté de la Terre ; son amour pour elle sera mêlé à la communion infinie qui unit les hommes entre eux ; puis aux animaux et aux plantes, puis aux astres et à toute la matière éternelle et divine. Malgré de passagères défaillances, malgré l'abandon, la trahison, la mélancolie, malgré les déceptions de l'orgueil et tout ce qu'il y a d'amer dans l'échec de nos rêves, il faut aimer la vie, il faut l'aimer ardemment, puissamment, telle qu'elle est, avec ses rancœurs et ses misères, il faut l'aimer comme on aimait Dieu autrefois. Et dans la pièce qui termine le livre, le poète résume en un vers — un très beau vers — l'impression de plénitude qu'il trouve dans cette adoration de la nature vivante. Le soir l'entoure de ses magies. L'horizon ruisselle de paillettes, de flammes et de bijoux. O soir, s'écrie-t-il,

O soir, communiant d'une extase profonde,
Soir de virile et fière et lasse volupté,
Qui fleuris dans mon cœur comme un royal été,
A ton calice d'or je bois l'odeur du monde !

Voilà ce qu'il y a, en substance, dans le livre, le premier livre de ce jeune écrivain. On conviendra que cela nous change un peu des petites machines, symbolistico-mystiques ou autres, qui pavent nos revuetttes et où l'on chercherait en vain un accent parti du cœur. Je le répète : M. Jules Delacre est un poète, un vrai, dont on ne dit pas seulement qu'il fait de beaux vers, mais avec qui l'on se sent en communion et qui, par le choix judicieux de ses confidences, touche en chacun de nous une corde vibrante.

Il serait aisé, si le cadre de ce journal le permettait, de citer maints poèmes tendres ou pensifs, maints vers charmants, pittoresques, très artistes dans leur simplicité, pris au hasard dans ce florilège ingénu. Tous ceux qui ont lu le livre sont unanimes, d'ailleurs, dans leur admiration étonnée. Naturellement, il y aurait bien des réserves à faire : certaines pièces sont faibles, d'autres mal venues, d'autres renferment des détails de mauvais goût. La forme n'a pas toujours la sûreté désirable. Mais l'on songe que le

poète est à ses débuts et l'on oublie ces tares légères pour ne plus se souvenir que de l'adorable spontanéité de cette âme jeune et ardente qui se raconte telle qu'elle est.

Un mot du vers employé dans ces poèmes : c'est le vers classique, assoupli, rendu plus musical, délivré de ses entraves inutiles à la suite de la crise salutaire du vers-librisme. Il ne nous déplaît pas de constater que M. Jules Delacre, en même temps que tous les poètes sérieux de sa génération, s'écarter à la fois de l'erreur symboliste et de l'impasse du vers amorphe, revient franchement au moule traditionnel, sagement amélioré, de la belle poésie française.

GEORGES RENCY

Exposition Leys-De Braekeleer au Musée d'Anvers.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous rendre compte que l'exposition rétrospective Leys-De Braekeleer, organisée au Musée d'Anvers par l'association « L'Art Contemporain », s'annonce admirable, surtout pour De Braekeleer, tant par le nombre que par la variété et la grande allure des œuvres rassemblées.

Peu de temps après le décès de ce dernier, fut organisée une exposition intéressante de ses œuvres ; mais elle n'était que partielle. Aujourd'hui c'est l'œuvre au complet dans tout ce qu'elle a d'essentiel : près de cent tableaux. On pourra, à travers cet admirable ensemble, suivre le génial artiste dans son évolution, et plus d'un jugement reçu sur certaine période sera, selon toute apparence, révisé. Les eaux-fortes si remarquables, nombre de dessins et d'esquisses jamais exposés, complètent ce magnifique effort.

Au lendemain de la mort de Leys, il fut question d'une exposition rétrospective, mais le projet n'aboutit pas. Le voici réalisé enfin : l'exposition d'Anvers réunira près de quatre-vingts de ses toiles, parmi lesquelles plusieurs n'ont jamais été exposées en Belgique, tandis que d'autres l'ont été pour la dernière fois il y a trente ou quarante ans. Il sera particulièrement intéressant de comparer les deux maîtres, l'oncle et le neveu, ayant travaillé côte à côte, l'un entré tout vivant dans la gloire, l'autre à peu près ignoré de la foule jusqu'à sa dernière heure. Ces études comparatives ne peuvent se faire que dans des expositions de ce genre. A ce point de vue, il serait regrettable que M. le ministre des Beaux-Arts ne consentit à prêter qu'un seul Leys du Musée de Bruxelles, comme il paraît en être question ; il ne faudrait pas que l'on courût ainsi le risque de diminuer ce grand artiste, en rendant son exposition moins complète et moins caractéristique que celle d'Henri De Braekeleer ; *Les Trentaines de Berthall de Hasse*, *L'Atelier de Frans Floris*, *Le Rétablissement du culte catholique* sont trois pages dont chacune marque une date dans la vie de Leys ; aussi ne peuvent-elles rester absentes de la rétrospective d'Anvers.

Cette exposition en effet ne se renouvellera pas, aussi bien par la quantité que par l'intelligence instructive du groupement. Une telle réunion de richesses exige une préparation, des démarches, des bonnes volontés qui manqueraient d'ardeur et de concorde si le but à atteindre n'était pas précisément aussi rare. Il vient des envois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique. Il a fallu forcer, par quelles diplomaties ! les portes des musées, des collections publiques et privées. Il est impossible que l'on puisse craindre de devoir à la Belgique même, l'absence, dans ce splendide groupement, des œuvres essentielles citées plus haut.

L'exposition s'ouvrira le dimanche 14 mai, à 2 heures, et se fermera le 10 juin.

R.

L'ART DE LA MÉDAILLE

Médailles historiques de Belgique (1904)
par EDOUARD LALOIRE. Bruxelles, J. Goemaere.

Nous avons signalé, au courant de l'actualité, les principales médailles frappées en Belgique. Le nombre s'en accroît chaque année, et l'heureuse initiative de la *Société des Amis de la médaille* a largement contribué à donner un nouvel essor à l'activité de nos médailleurs. Quand on compare les jolies compositions modelées par les spécialistes d'aujourd'hui aux froides effigies, aux lourds cartouches par quoi l'on commémorait naguère les jubiles et événements de la vie nationale ou civique, on est frappé des progrès réalisés dans l'art de la gravure en médaille.

C'est ce que fait ressortir M. Edouard Laloire dans la publication annuelle qu'il consacre aux *Médailles historiques de Belgique*. En 1904, la moisson a été abondante. Le numismate signale et décrit une douzaine d'œuvres nouvelles dues à MM. G. Devreese (*Médaille Ed. Van den Broeck, Jeton communal de Schaerbeek, Médaille Pierre Tack*), Fernand Dubois (*Touring Club et Prison de Turnhout*), Paul Du Bois (*Bruxelles Maritime*), Ch. Samuel (*Hôtel de ville de Saint-Gilles*), J. de Lalaing (*Société d'Études coloniales*), Michaux et Lits (*Jeton communal d'Etterbeek*), L.-H. Devillez (*Congrès archéologique de Mons*), P. Braecke (*L'Anneau du Niebelung*), Ch. Van der Stappen (*Congrès des physiologistes*), etc. Des reproductions phototypiques de la plupart des médailles décrites complètent l'opuscule.

O. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Cabrera, drame lyrique en deux parties, par M. HENRI CAIN, musique de M. GABRIEL DUPONT. (Première représentation au théâtre de l'Opéra-Comique.)

M. Gabriel Dupont est ce jeune compositeur français qui remporta l'an passé le prix de 50,000 francs au concours international ouvert à Milan par l'éditeur Sonzogno pour une partition d'opéra. Le succès du lauréat fit quelque bruit, et la première représentation de son œuvre, *La Cabrera*, qui eut lieu avant-hier à l'Opéra-Comique, était attendue avec une sympathique et impatiente curiosité.

Le drame est rapide et poignant, à la façon de *Cavalleria rusticana* et autres pièces veristes de la jeune Italie. Après quatre ans d'absence passées à servir la patrie en de lointains combats, le petit soldat de marine espagnol Pedrito, revenu au village natal, retrouve avec bonheur sa camarade d'enfance, la Cabrera, dont le souvenir l'a suivi dans les batailles. Hélas ! La malheureuse a été séduite par un gredin qui l'a abandonnée après l'avoir rendue mère. Cette révélation brise le cœur de Pedrito, qui chasse sa fiancée et demeure inexorable aux larmes de celles-ci.

Au deuxième acte, une fête met en présence les deux hommes. En vain Pedrito provoque-t-il le séducteur, qui se dérobe. Mais voici qu'Amalia revient, exténuée, mourante, après avoir erré longtemps à l'aventure. L'enfant est mort. Elle se réfugie dans les bras de Pedrito, qui l'aime toujours et lui pardonne enfin. Mais il est trop tard : la misère et le désespoir ont tué la frêle Cabrera, qui expire sous les baisers d'amour.

Cette anecdote est, on le voit, d'une humanité assez rudimentaire, et l'intérêt qu'elle excite ne va pas au delà du fait-divers. Encore faut-il louer l'habileté du librettiste à agencer des scènes dont aucune ne fait longueur et qui offrent au musicien des situations propres à exciter sa verve mélodique. C'est bien une « pièce de concours », l'adaptation aux nécessités et aux ressources scéniques de la traditionnelle cantate.

Jugée à ce point de vue, la partition de M. Gabriel Dupont révèle un incontestable tempérament dramatique. Si le musicien se sert parfois de moyens un peu gros pour exprimer sa pensée, il

ne faut s'en prendre, sans doute, qu'au caractère même du drame, tout en oppositions violentes, sorte d'enluminure dont sont bannies les demi-teintes. La musique suit avec fidélité l'action. Elle a de la couleur et de l'accent, un accent italien plutôt que français. Elle affirme, en même temps qu'une inspiration abondante, une sûreté de métier qui étonne chez un débutant. La première partie de *La Cabrera* nous a paru, à cet égard, par le mouvement des chœurs, la vivacité du dialogue, la pureté de la ligne mélodique, supérieure à la seconde. Celle-ci est plus banale, au début surtout, et d'un souffle plus court.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre a reçu un excellent accueil et promet un musicien de théâtre. Elle a mis en lumière, à côté de M. Clément, qui a composé en comédien parfait et en chanteur délicieux le rôle de Pedrito, une artiste de grand mérite, d'autant plus sympathique et émouvante qu'elle ne trahit en rien, ni par le geste, ni par la démarche, ni par la diction, l'enseignement artificiel des Conservatoires, M^{me} Gemma Bellincioni. Il faut songer à la Duse pour trouver dans le théâtre d'aujourd'hui un point de comparaison avec cette charmante interprète, qui a d'emblée conquis Paris. Une Duse cantatrice, oui, telle est la qualification qu'on pourrait donner à la nouvelle venue. La voix n'a pas une puissance énorme, mais le timbre en est prenant, chaud, expressif. Et l'actrice est exquise de simplicité, de sobriété, de grâce touchante, pathétique dans l'amour, résignée dans la douleur. Il n'est pas jusqu'aux intonations câlines du langage, légèrement coloré d'inflections transalpines, qui ne marquent son interprétation d'un cachet particulier. Si M^{me} Bellincioni a défendu avec tout son cœur et son talent l'œuvre de M. Dupont, celle-ci l'a récompensée en la faisant acclamer et rappeler d'enthousiasme par un auditoire emballé à fond.

Il faut citer encore, parmi les interprètes de *La Cabrera*, M^{me} Cocyte, d'une bonhomie charmante dans le rôle de la mère de Pedrito, M^{mes} Vautrin et Costès. L'ouvrage est monté avec le souci de vérité qui préside à toutes les créations de M. Albert Carré et leur confère un spécial intérêt.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Récital de violon de M. Max Donner.

M. Max Donner a de très appréciables qualités : une technique élégante, un son charmant, de la sensibilité, l'allure modeste, aimable et sympathique. Il joue avec conviction et cela fait une grande partie de son succès. Mais hélas ! quand cette conviction n'est pas doublée d'une éducation musicale complète, quand elle subit les atteintes néfastes de l'esprit de virtuosité, et que, sans discernement, elle s'adresse à des « arrangeurs », qui dénaturent Vitali ou Mozart, ou qu'elle se permet de toucher elle-même aux œuvres interprétées, il faut bien que la critique ait le droit et le devoir de dire : « Halte-là ! ». Un « Halte-là ! » tout relatif, d'ailleurs, et qui signifie : « Ayez meilleur goût, instruisez-vous ; vous complèterez ainsi la lacune qu'on vous reproche, et vous deviendrez un excellent artiste, car vous avez le cœur et le métier, et c'est beaucoup. »

Outre un radieux concerto de Bach, des morceaux bien choisis de Vitali, de Hændel et de Mozart, M. Donner jouait notamment un concerto d'un compositeur scandinave contemporain, M. Tor Aulin : œuvre bien moderne, très pittoresque, sans les clichés scandinaves habituels ; mais pouvait-on vraiment l'apprécier complètement ? M. Donner en avait supprimé les passages qui lui déplaisaient !

M^{lle} Angélique Keyser, pianiste au jeu léger, amusant, un peu papillotant et très féminin, exécutait les parties de piano, parfois importantes et difficiles.

Ch. V.

La Saison Beethoven à Paris.

Dimanche dernier, Beethoven au Nouveau-Théâtre (Risler, Crickboom, Gérardy); jeudi, Beethoven au Conservatoire (pour le monument à lui élever à Paris); vendredi, début du festival Beethoven (Weingartner), — qui continue aujourd'hui, — puis mercredi et vendredi; mardi prochain, concert de M^{me} Kleeberg, consacré à Beethoven. Quelle que soit la cause de ce délire, bénissons-la. Car l'abondance magnifique de ce flot porte l'enthousiasme au-dessus de lui-même et l'admiration au delà de ses propres limites.

Au Conservatoire, l'émotion des musiciens naquit de l'interprétation vivante et magnifique donnée par M. Frölich aux six cantiques de Gellert. Tant de belle jeunesse et cette mâle déclamation de l'allemand emportèrent comme un torrent le souvenir de M. Saint-Saëns qui venait de jouer le Concerto en *mi* bémol avec une superficialité de bon ton, congruente à son esthétique de compositeur arrivé.

Après la romance en *fa*, joliment interprétée par M. Sarasate, la Symphonie avec chœurs fut conduite par M. Marty avec beaucoup de probité, et de l'énergie aux bons endroits. Richter ou Mottl venant la diriger n'eussent pu trouver de besogne plus consciencieusement débrouillée : il leur eût suffi de prendre le bâton et leur ascendant magique eût fait naître « l'étincelle divine » dont il fut beaucoup parlé par les chœurs mais qui ne jaillit point au cours de cette exécution.

Pourquoi l'orchestre de M. Marty se refuse-t-il si obstinément à jouer *piano*? un *mezzo-forte* continu fut particulièrement lassant dans l'*adagio*, qui semblait comme emprisonné de matérialité.

Au Nouveau-Théâtre, dimanche dernier, ce fut, au contraire, une atmosphère extraordinaire d'art et d'intellectualité. Il est impossible de comprendre les deux romances (*fa* et *sol*) plus parfaitement, dans un sentiment plus simple, plus pur et plus contenu, que ne le fait M. Crickboom. M. Gérardy, le violoncelliste au beau son, exécuta brillamment la Sonate en *la*, et M. Risler fut l'âme même de Beethoven (Sonate en *ut* majeur) de par sa fantaisie et son ordonnance balancées, dans le plus merveilleux équilibre. Le Trio (op. 1, n° 3) et le divin *Trio à l'archiduc*, frère de la *Kreutzer-Sonate*, furent l'interprétation la plus fervente qui se pût désirer.

H. D.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des acquisitions que nous avons énumérées, signalons, parmi les tableaux vendus au Salon de la *Libre Esthétique*, la grande toile de M. A. J. Heymans, *Nuit lumineuse*, qui entre dans la collection du chevalier Bayet, secrétaire du Cabinet du Roi.

M^{me} Eleonora Duse a été forcée de modifier les dates de ses deux représentations au théâtre de la Monnaie. Celles-ci sont fixées comme suit : Lundi 8 mai, *La Signora dalle Camelie*; mercredi 10 mai, *Magda*.

La Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme organise pour mardi prochain une manifestation en l'honneur de M^{me} Chaminade, dont on exécutera diverses pièces vocales et instrumentales. (Billets chez Schott.)

Le même jour aura lieu à la Grande-Harmonie, le concert au profit de l'OEuvre du Calvaire, qui n'a pu être donné mardi dernier.

Mercredi, 10 mai, à 4 h. 1/2, salle Gaveau, récital Engel. Bathori (œuvres de Frans Servais, Emile Mathieu, Georges Lauweryns).

Mercredi, 10 mai, à 8 h. 1/2, Grande-Harmonie, récital Jan Van Oordt (au programme : Bach, Corelli, Vivaldi, Nardini, Max Bruch, Paganini).

D'une correspondance de M. Albert Mockel à l'*Express*, au sujet de l'exposition de M. Edmond Cross :

« Signe des temps : les mécènes, longtemps rebutés par la technique pointilliste, — qu'il faut bien accepter, même si on ne l'adore point, — se sont précipités brusquement à l'assaut. Le peintre, peu accoutumé au succès jusqu'ici, a eu la stupéfaction de vendre en quelques jours toutes ses œuvres, dont un certain nombre sont acquises par les musées d'Allemagne. Je souhaite que cet exemple serve à convaincre les intelligences trop timides. J'en sais, à Liège, qui s'effraient encore d'Auguste Donnay. »

Le Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française, dont nous avons annoncé la constitution, se réunira à Liège les 10, 11 et 12 septembre prochains. Les journées des 13 et 14 seront consacrées à des excursions.

Le Congrès comprendra quatre sections : une section littéraire, présidée par M. Anatole France; une section historique et philologique, présidée par M. Paul Meyer, de l'Institut; une section pédagogique, présidée par M. Salomon Reinach, de l'Institut; et une section sociale et juridique, dont M. Maurice Anciaux, professeur à l'Université de Bruxelles, dirigera les travaux.

Les adhésions sont reçues par M. Tilkin, 5, rue Lambert-le-Bègue, à Liège.

Le comité de l'Exposition des Beaux-Arts de Spa a décidé d'interrompre le cours de ses Salons annuels, par suite de l'Exposition de Liège.

Néanmoins il mettra, du 15 juillet au 15 septembre, son local à la disposition des artistes qui désireraient y faire des expositions particulières, d'une durée maximum de quinze jours.

Pour renseignements, s'adresser au secrétaire, L. Sosset.

A l'occasion de la sixième Exposition des Beaux-Arts de Venise, le Cercle artistique de cette ville organise, sous la présidence d'honneur du syndic de Venise et le patronage du gouvernement italien, un Congrès artistique international qui aura pour objet l'étude de diverses questions relatives aux Expositions et Concours internationaux, à l'Enseignement artistique, à l'Esthétique dans ses rapports avec la vie moderne, à la Protection du patrimoine artistique des nations, etc. Ce Congrès se réunira dans la seconde quinzaine de septembre. M. Robert de la Sizeranne parlera de Ruskin dans la grande salle du palais des Doges.

Les organisateurs ont fait appel, dans chaque pays, à diverses personnalités artistiques pour constituer un comité de patronage international. Pour la Belgique, MM. Ch. Buls, Octave Maus et Edmond Picard ont été invités à en faire partie.

Le *Wagnerverein* d'Amsterdam organise deux représentations dans cette ville de *Parsifal* de R. Wagner, sous la direction de M. Viotta. Ces représentations auront lieu dans la deuxième quinzaine de juin. M^{me} Litvinne remplira le rôle de Kundry, M. Burgstaller celui de Parsifal.

M. Charles Conder, dont on a vu il y a quelques années de délicieux pastels à la *Libre Esthétique*, vient de décorer de panneaux exécutés à l'aquarelle sur soie le salon de M. Edmond Davis, à Nottinghill. Le *Studio* d'avril reproduit ces peintures, au nombre de quatorze, dans lesquelles renaît, avec un sentiment personnel, l'art délicat et charmant du XVIII^e siècle.

La célèbre revue anglaise consacre, dans le même fascicule, une étude à l'exposition rétrospective des œuvres de Whistler et reproduit dix œuvres et deux portraits de l'artiste défunt.

De M. Roger Marx, à propos de l'exposition de M. Paul Signac à la galerie Druet :

« L'Art de demain sera scientifique » : ainsi prophétisait Gustave Flaubert dans quelqu'une de ses lettres. Il suffirait de cette louable convoitise d'exactitude pour imposer silence à ceux qui entendent encore contester à l'artiste le droit d'élire librement ses procédés d'expression. D'ailleurs, le moyen n'est rien, le résultat seul importe; et la réunion des plus récentes peintures de M. Signac établit mieux que jamais la sensibilité de l'artiste aux jeux de la lumière et sa puissance à en reproduire les effets dans leur diversité infinie; on prétendait la technique néo-impressionniste

exclusivement apte à rendre les irradiations; il s'avère qu'elle consigne aussi victorieusement l'enveloppe ténue des brouillards et des brumes. Et à côté de tant de toiles heureuses je n'aurai garde d'omettre une série de notations aquarellées, captivantes par le frissonnement de la lumière et par le joli tachetage des tons, tantôt vibrants, tantôt apaisés et délicats à l'extrême. »

Du même, au sujet des lithographies de Lautrec réunies au Luxembourg :

« L'élégant catalogue répartit judicieusement les pièces, selon qu'elles ont été tirées en un ton ou que la polychromie a exigé le recours à plusieurs pierres. On peut dire des premières qu'elles montrent à nu le dessin de Lautrec dans son acuité d'expression et sa beauté technique : c'est le dessin acerbe d'un ironiste méprisant, dénué d'optimisme, et l'on demeure surpris de la vertu caractérisante dévolue à ce trait cursif qui définit, souvent par un simple contour, le type et les allures avec une mâle autorité et avec l'assurance d'un flegme impassible. En dépit du sujet, du modèle, la linéature s'égale pour la subtilité à celle que montrent certaines eaux-fortes de Mac Neil Whistler. Toulouse-Lautrec vient-il à convoiter les rehauts de la diaprure, l'affinement foncier se prouve alors par la qualité des nuances exquises, assorties à miracle et telles qu'elles élèvent ces lithographies au rang de ce que l'estampe en couleurs a produit jusqu'ici de plus original et de plus précieux. »

On prépare à Madrid une exposition rétrospective, aussi complète que possible, des œuvres de Zurbaran. Cette exposition coïncidera avec les fêtes du centenaire de *Don Quichotte*, qui ont lieu ce mois-ci.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Un festival musical belge aura lieu à Londres, dans la belle salle de Queen's Hall, les 1^{er}, 2, 3, 6, 7 et 8 juin prochains.

L'orchestre sera celui du Kursaal d'Ostende conduit par M. Léon Rinskooff, directeur de l'Académie de musique et directeur artistique du Kursaal d'Ostende.

La Belgique y sera représentée par *Psyché* de César Frank, *La Mer* de Paul Gilson, et la *Symphonie en fa* de Théo Ysaye.

L'orchestre d'Ostende (qui comprend cent vingt-cinq musiciens) est exclusivement composé d'éléments belges, et dans le but de faire du festival une manifestation nationale, M. Rinskooff n'a engagé que des solistes belges, parmi lesquels M^{me} Hélène Feltse, MM. Ernest Van Dyck, Arthur de Greef, Jean Gérardy, Edouard Jacobs, César Thomson.

C'est un artiste belge établi à Londres, M. Louis Hillier, qui organise le festival.

Quelques tableaux de l'école flamande ont atteint chez Christie, à Londres, les prix suivants : *La Vierge et l'Enfant Jésus* de Q. Metsys, 31,500 francs; *Portrait d'Engelbert, comte de Nassau*, 7,075; *Portrait d'Anne de Clèves*, 8,125; *Philippe le Bon et Isabelle de Portugal, sa femme* (diptyque), 8,125.

A la même vente, un tableau attribué à Botticelli, *Madone avec l'enfant et saint Jean-Baptiste*, a atteint 52,600 francs, et, parmi les œuvres modernes, un paysage de Daubigny, 21,525, deux petits Whistler 9,475 francs chacun.

Le théâtre de Béziers s'ouvrira les 27 et 29 août pour deux représentations des *Hérétiques*, le nouvel opéra de MM. A.-F. Hérol et Ch. Levadé.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Rapprochements (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. *Notes cursives* (ANDRÉ FONTAINAS). — Pour le féminisme (MARIE PARENT). — La Libre Esthétique et la Presse. — La Musique à Paris (O. M.). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (CH. V.). — Petite Chronique.

RAPPROCHEMENTS

Deux rois se rencontrèrent, la semaine passée, en un théâtre de Paris. A l'Opéra, sans doute? Ou peut-être à la Comédie-Française? — Vous n'y êtes point. Edouard VII et Léopold II choisirent, parmi les distractions intellectuelles du Paris nocturne, la *Bonne Intention* de M. Francis de Croisset, jouée sur la petite scène des Capucines par M^{me} Jeanne Granier, affirmant ainsi une fois de plus la place que tient l'Art dans la vie des monarques d'aujourd'hui.

On jouait, ce même soir, à l'Opéra, *Tristan et Isolde*, qu'interprète avec tout son cœur, avec toute sa ferveur d'artiste, avec l'admirable talent qui fait de lui le premier chanteur de notre époque, M. Ernest Van Dyck. Mais les tragiques amours d'Isolde sont évidemment pour des rois en ballade un spectacle trop austère. Seraient-ils hantés par le souvenir redoutable du lac Starnberg?

Ils se privèrent, au demeurant, d'une haute jouissance d'art. Car si M. Van Dyck rehausse d'un prestige éclatant les représentations de *Tristan et Isolde*, l'ensemble de l'interprétation vocale et symphonique est remarquable, supérieure dans son ensemble à celle que trouvèrent à l'Opéra la plupart des autres ouvrages de Wagner. M^{me} Grandjean a une belle voix, de nobles attitudes, des gestes harmonieux. Si elle n'arrive pas à dépouiller le caractère artificiel d'une éducation sur laquelle pèsent les traditions des conservatoires, elle n'en apporte pas moins à la composition du rôle d'Isolde beaucoup d'intelligence et la séduction d'une voix limpide que l'orchestre de M. Taffanel a le tort de couvrir souvent par un excès de sonorités. Le contralto sonore de M^{me} Caro-Lucas prête de l'ampleur aux récits de Brangaenë. M. Gressé personnifie un Roi Marke de belle prestance, et quand c'est M. Delmas qui incarne le fidèle Kurwenal (malheureusement il est souvent remplacé par M. Bartet) le troisième acte, si pathétique et si émouvant, est irréprochable, encore que la direction ait cru devoir, on se demande pourquoi, s'écarter dans le combat de la fin des indications de mise en scène précisées par Wagner.

Grâce au concours de M. Ernest Van Dyck, le chiffre des recettes, qui était tombé à 13,000 francs, est remonté à 22,000. Aussi M. Gailhard s'est-il empressé de demander au célèbre ténor une nouvelle série de représentations qui le retiendra à Paris jusqu'à la fin du mois de juin.

Si *Tristan et Isolde* est pour l'Opéra un très grand succès, *Armide* est un triomphe. On se dispute jusqu'aux derniers strapontins, et des rappels sans fin récompensent la belle ardeur de M^{lle} Bréval, de M. Delmas et de leurs camarades dans l'interprétation d'une partition dont le temps n'a altéré ni la fraîcheur mélodique ni l'intérêt dramatique. *Armide* a l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre. Comme l'a dit avec raison M. Pierre Lalo, la musique n'a pas créé de caractère où il y ait plus de richesse, de souplesse et de force. Il égale celui d'*Isolde* pour la justesse et l'énergie des accents par lesquels on y voit exprimés tantôt l'orgueil, tantôt la colère et la haine, et tantôt la douceur, ou la tristesse, ou le désespoir d'amour, toutes les formes et tous les états de la passion. Et ces sentiments, ces émotions diverses font le tout le plus harmonieux; ces contrastes se lient et s'accordent: c'est l'art le plus sûr, le plus consommé, le plus parfait, et qui semble le plus naturel.

Par la variété des sentiments en conflit et l'unité du style, *Armide* occupe dans l'œuvre de Gluck la première place. C'est un drame lyrique parfait, dans lequel la musique et le drame s'unissent à miracle. Mieux encore que dans *Alceste*, dans les *Iphigénie* ou dans *Orphée*, la forme musicale moule si étroitement le texte qu'on ne pourrait les dissocier. Et tout converge, avec une sûreté inflexible, vers le ressort essentiel, fondamental de l'action, qui est l'amour dans ce qu'il a de plus passionné, de plus douloureux, de plus frénétique.

Une coïncidence heureuse rapproche en ce moment les deux drames qui, à près d'un siècle de distance, ont exprimé avec le plus d'intensité les joies et les souffrances de l'amour. Si le mode d'écriture diffère, si la sensibilité moderne a ouvert un cycle nouveau d'impressions musicales, si des raffinements inédits se sont introduits dans la technique de l'orchestre, ces deux œuvres, qui synthétisent deux étapes de la civilisation occidentale, ont une conception identique. Le même cri d'humanité retentit dans *Tristan* et dans *Armide*. Et la vérité avec laquelle il fut noté confère à l'un et à l'autre ouvrage la vie impérissable.

Après les fluctuations du goût musical, après les engouements de la mode ou les résistances oiseuses du chauvinisme (qui n'apporte jamais au développement logique de l'art que des entraves momentanées), les voici tous deux au premier plan des préoccupations artistiques d'aujourd'hui. Ce rapprochement établit à

l'évidence la filiation de l'art lyrique contemporain. Il montre le lien qui rattache celui-ci aux chefs-d'œuvre du passé. Il détourne de plus en plus le public des œuvres conventionnelles qui usurpèrent la faveur des foules à une époque où de faux pontifes prêchèrent un évangile d'art artificiel et démoralisateur par les concessions qu'il accorda à l'utilitarisme, comme le dit M. de la Laurencie dans son bel ouvrage sur *le Goût musical en France*, et par la préoccupation qu'il afficha de fournir au public un idéal d'art ajusté à sa taille.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Cette fois encore, l'abondance des livres à analyser est telle qu'on voudra bien m'excuser de parler avec si peu de développements d'ouvrages qui mériteraient un meilleur sort.

Notre littérature ne connaît pas toutes ses richesses. On ignore généralement en Belgique le nom et les œuvres de M. Henri Vignemal, qui a déjà en France tout un petit public. C'est un Belge, pourtant. Sous ce pseudonyme se cache en effet un jeune diplomate de chez nous. Son dernier roman, *Le Double Jeu* (1) est l'étude très distinguée, très souple, très délicate — et écrite dans un langage charmant — du double amour d'un artiste pour deux sœurs dont la première, mariée à un autre, est sa maîtresse et dont la seconde, jeune fille passionnée au grand cœur et à l'âme sensible, devient enfin sa femme. C'est une histoire qu'il est difficile de conter sans froisser certains sentiments. M. Vignemal a vaincu la difficulté. Son livre a tout l'intérêt d'un cas de psychologie très fine et d'une œuvre d'art voluptueuse qui conserve sa belle tenue jusqu'au bout.

Œuvre d'art aussi, et de l'art le plus délicieux, le roman posthume de Pierre de Querlon: *La Maison de la petite Livia* (2). Livia est une petite danseuse qui vit à Rome à l'époque de la décadence. Elle a une âme menue, éprise d'amour, de force et de tristesse. Elle meurt de l'abandon de son dernier amant. Autour de cette frêle statuette animée s'agit toute la société élégante de l'époque. Et cela forme un tableau ravissant, où il y a autre chose que des détails jolis et où l'on sent, sous les plis harmonieux des toges, sous les gestes gracieux et sous les paroles fleuries, de la vraie vie humaine qui aime, souffre et palpète. La mort de Pierre de Querlon est une grande perte pour les lettres.

Heureusement, M. Sébastien-Charles Leconte leur reste. Ce poète a la noble ambition de régénérer la Poésie. Dans un curieux manifeste publié en tête de son dernier recueil: *Le Sang de Méduse* (3), il expose les motifs pour lesquels la Poésie contemporaine étale tant de pauvreté au milieu d'une indifférence si absolue. Il veut que les Poètes, devenus plus savants et plus humains, soient les vrais conducteurs de la Pensée. Il faut qu'ils chantent le Passé, le Présent et ses angoisses, l'Avenir et ses rêves de justice et de fraternité. D'un si noble programme, lui-même ne réalise qu'une partie infime. Il s'attarde à composer des vers

(1) Paris, chez Ollendorff.

(2-3) Paris, *Mercur de France*.

sonores, parfois fort beaux, sur des thèmes antiques. Mais les angoisses du Présent? Mais les rêves de l'Avenir? Nous nous y intéresserions tout de même un peu plus qu'à Méduse, à Pégase, à Thésée, à tous les héros et à toutes les gloires de l'histoire! Je sais bien que ces formes empruntées couvrent un sens actuel, ou plutôt universel et général. N'importe! Nous n'avons plus le temps de deviner des énigmes. Aujourd'hui, pour se faire comprendre et aimer, il faut dire les choses directement et simplement, sans détour et sans intermédiaire. Il n'est pas défendu de penser que M. Leconte, doué d'éloquence et capable de hautes inspirations, nous donnera un jour des poèmes conformes aux idées justes et fécondes de son intéressant manifeste.

Qu'il lise, plutôt, cette *Anthologie de l'amour turc* (1), publiée par MM. Edmond Fazy et Abdul-Halim Memdouh. Il y lira des poèmes charmants qui n'ont pas besoin, pour exprimer ce qu'ils veulent dire, de symboles compliqués ou d'allusions historiques. Très imagés, ils restent simples. Ce sont de beaux corps qui ne dédaignent pas les bijoux, mais se gardent de cacher leurs formes et leur naturelle beauté.

C'est la simplicité qui demeure la qualité la plus enviable pour un écrivain. Nous sommes lassés de l'enflure perpétuelle qui afflige tant de talents. Quand, par hasard, nous rencontrons un livre d'allure aisée et franche, nous voilà soudain ravis. C'est par là surtout que *Le Livre d'heures de mon oncle Barbe-rousse* (2) de M. Jacques Leroux nous a semblé remarquable. Ce journal d'un vieillard est plein de détails délicieux, saisis à même la vie, qui nous laissent une impression très vive de réalité. M. Leroux a beaucoup lu Anatole France. C'est le meilleur des maîtres. Il a appris de lui à discipliner, à modérer sa pensée et à la couler dans une forme adéquate, sobre et exacte.

Les femmes, qu'on accuse si souvent, et si souvent avec raison, d'exagération, de manque de mesure, atteignent aisément, quand elles écrivent, à ce goût indéfinissable qui proportionne l'expression à l'idée ou au sentiment. Si l'on en doutait, on pourrait s'en convaincre en lisant quelques pages du recueil posthume de *Lettres et Nouvelles* (3), de Mme Valentine Schelihoudt. C'est toute une vie de femme, avec ses rêves, ses mélancolies et ses sourires — ses ironies, aussi, — qui défile ici sous nos yeux. Ce n'est pas de la littérature bien haute, mais cela a le charme poignant et doux d'une voix d'outre-tombe qui vient nous parler encore du monde où elle a vécu, des êtres qu'elle a détestés ou aimés.

La pensée directe, qui se communique à nous sans amende-ment, sans suppression, sans enflure, nous trouve toujours attentifs. Si, en outre, elle s'attache, cette pensée, à plaider en faveur de quelque grande cause humaine, de quelque amélioration de notre nature, nous ne lui marchandons pas notre sympathie. Il en est ainsi de la petite brochure de M. Albert Renard : *Ne jugeons point* (4), qui s'efforce de démontrer combien les jugements humains sont faillibles et expose ensuite toutes les raisons que nous avons pour nous montrer tolérants et indulgents les uns envers les autres. Le style de M. Renard est ferme et sûr. On y sent gronder un accent sincère de révolte tempéré par la bonté.

Moins sérieuse d'allure, comme bien on pense, est l'histoire des *Exploits de Tom Sawyer, détective* (5), par Mark Twain, tra-

duite par François de Gail. Tout le monde parle du grand humoriste américain et bien peu de personnes ont lu ses œuvres. Celle-ci, très amusante, sorte de froide clownerie de pincé-sans-rire, donne de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ironiques, une idée suffisamment complète.

On peut en dire autant du *Sainte-Beuve* (1) de M. Léon Séché, admirable étude, la plus intéressante peut-être que l'on ait écrite sur le célèbre critique. Le premier volume traite de son esprit et de ses idées, le second de ses mœurs. La critique, aujourd'hui, ne peut plus se contenter d'affirmations dogmatiques ou de commentaires oratoires. Il faut qu'elle nous donne la sensation directe d'un homme ou d'une œuvre, qu'elle nous fasse connaître ses origines, sa façon de vivre, ses manies, sa manière de travailler, ses amours et ses haines, et qu'elle ne dédaigne pas de descendre à certains détails intimes qui particularisent un portrait. Il y a tout cela dans les deux volumes de M. Séché. Cet ouvrage, désormais, est une clé indispensable à tous ceux qui voudront pénétrer dans la pensée et dans l'œuvre de celui qui demeure le roi des critiques.

À la même librairie du *Mercure de France*, infatigable usine, inlassable laboratoire, M. Casimir Stryenski publie ses *Soirées du Stendhal Club* (2), documents inédits sur Beyle, avec préface de L. Bégou. On sait que M. Stryenski est le stendhalien le mieux informé de France et du monde. Son livre arrive à point, en ce moment où Stendhal, bénéficiant de la clientèle de Nietzsche, voit son public s'augmenter chaque jour. Cet écrivain au style plat, d'une sécheresse déconcertante, apparaît de plus en plus comme un prophète. Au commencement du XIX^e siècle, au milieu des exagérations des romantiques, cet homme précis, le mathématicien de la passion, prévoyait nos âmes actuelles et les disséquait à l'avance. Il est véritablement, quoique mort depuis tant d'années, l'un des écrivains les plus vivants de l'heure présente. C'est pourquoi tout ce qui le concerne nous intéresse si vivement. Dans l'ouvrage de M. Stryenski, nous trouvons des renseignements sur ses plagats littéraires, sur sa façon de travailler, sur ses rapports avec Mérimée, sur ses amis, et enfin sur sa correspondance. L'ensemble est d'une vie qui prévient l'ennui et la lecture de ce livre de critique est agréable comme celle d'un roman. La plus noble curiosité y trouve son compte : celle qui nous pousse à mieux connaître les grands hommes, afin de mieux les comprendre et aussi de mieux les aimer.

GEORGES RENCY.

Au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts.

Notes cursives.

Au fond, toujours la même exposition ordonnée pareillement. Rien ne se renouvelle. Les mêmes exposants, des œuvres analogues. Dans la rotonde d'entrée, deux admirables figures d'étude, un buste prodigieusement plein de vie et d'émotion par Rodin, deux beaux bronzes de Constantin Meunier : un *Mineur*, un buste vigoureux intitulé *Philosophie*. On y remarque encore, nerveux et souple, le *Nocturne* de M. de Niederhausern-Rodo, la

(1) Paris. *Mercure de France*.

(2-5) Bruxelles Paul Lacomblez.

(1-2) Paris. *Mercure de France*.

tête de femme, solide et douloureuse, de M. Jean-René Carrière, les plâtres de M. Lucien Schnegg.

D'autres envois, en sculpture, arrêtent encore : en premier lieu, le vaste bas-relief où Alexandre Charpentier a représenté, dans des attitudes familières et naturelles, une *Famille heureuse*, la famille active, prospère, sainte d'un charpentier de nos jours ; une *Pallas-Athénée*, mystérieuse et palpitante, par Bourdelle ; d'excellents portraits, par MM. Injalbert, Vallgren, Devillez, Charlier ; des compositions plus ou moins mouvementées ou exactes de M^{lle} Yvonne Serruys, de MM. de Tombay, Pierre Roche, Constantin Ganesco, Rombaux, Desbois et Bartholomé ; une masse lourde de pierre de Lorraine où M. José de Charmoy, qui se propose, avec l'aide d'une réclame savante, à coucher sur la place publique la figure d'un lamentable Beethoven après nous avoir doté d'un hideux Baudelaire, se plaît à diffamer le souvenir, tout de discrète ironie et de finesse intelligente, d'Ernest Renan.

Des peintres exposés aucun, non plus, ne s'est révélé. Quelle surprise éprouvons-nous à nous trouver en présence d'un Carrière profond, angoissant et pénétrant, comme est ce double portrait d'un fils (le sculpteur Devillez), avec sa mère, sinon de le comprendre, de l'admirer, de l'aimer de plus en plus complètement, pour sa maîtrise, pour la sensibilité et la puissance de plus en plus affirmée de son génie ? La *Soirée dans un atelier*, où M. Lucien Simon, d'un art raffiné, un peu insistant, groupe des portraits d'enfants, de femmes en des robes étonnantes de frissons vrais, et d'hommes en habits — toujours avec le profil rougeoyant et marqué de Charles Cottet — est sans doute peinte avec solidité, mais les personnages s'y découpent étrangement sur les fonds dont nul relief ne les détache : les parures et les vêtements, les accessoires, marqués d'un soin un peu brutal parfois, prennent une importance excessive ; l'air et l'espace font défaut.

Selon l'habitude, les paysagistes sont innombrables. La Société a eu la pieuse et la louable pensée d'honorer par un hommage posthume la mémoire de son ancien et dévoué membre, Charles Cazin. Cependant que M^{me} Cazin montre le projet d'un monument à élever à son mari, ce sont ici des séries de peintures, de dessins et de grès exécutés par le défunt artiste. Son âme doucement rêveuse, simple et discrète s'y trouve à merveille exprimée. A sa suite, on peut grouper les peintres sur l'art desquels il a exercé une certaine influence, Billotte, Griveau entre autres. Le vieux Lhermitte, toujours sec et sincère, expose des tableaux où les paysans se montrent au travail, au repos, ou accueillent la venue mystérieuse d'un Christ aussi dénué et aussi simple qu'eux-mêmes. M. Le Sidaner expose un Trianon rose délicieux, M. Henri Duhem des coins de Flandre ou d'Artois apaisés et vaporeux. Pour M. Claus la nature est plus en fête, elle s'ensoleille autour des ouvriers qui fanent. M. Buysse la voit plus discrète, plus fraîche, plus voilée dans ses pensives perspectives de crépuscules septentrionaux, de matinées de septembre ou de dégels. M. James-Wilson Morrice, à sa manière accoutumée, enveloppe d'une atmosphère sensible et brumeuse une *Course de taureaux à Marseille*, l'*Eglise S. Pietro di Castello à Venise* et la *Place Walhubert à Paris*. M. Cottet, exact et sûr de lui, évoque les panoramas des villes oubliées de l'Espagne ancienne.

Puis, qui nous émeut encore ? Les paysages de M. Diriks sont

toujours bousculés par de grands vents. M. Heymans, plutôt incertain et étrange lorsqu'il évoque un peu en allégorie une *Nuit lumineuse*, se retrouve tout entier, paisible et sûr, dans la *Vieille demeure*. M. Ménard se continue harmonieusement, et il en est de même pour MM. Willaert, Verstraete, Gilsoul, Rusinol, auprès desquels peuvent se citer encore MM. Tremerie, Van Melle, Verstraeten, Gaston Schnegg.

Les portraitistes aussi demeurent assez semblables à ce qu'on sait d'eux depuis des années. Cependant M. Lavery paraît moins heureux qu'aux précédents salons, M. Caro-Delvaile tombe de plus en plus dans le procédé, tandis que M. Boldini, dans sa verve un peu heurtée, nous donne un amusant Willy, M. La Gandara une Polaire gracieuse malgré sa manière rude, M. Aman Jean des Aman Jean et M. Sargent un portrait féminin, en pied, de grand style. Je m'arrête plus volontiers devant un sobre portrait d'homme à sa table de travail par M. Lerolle, devant les œuvres, noires, mais évocatrices néanmoins et diversement frappantes, de MM. Guthrie et Austen Brown, devant les hautes figures, discrètes et fortes par un métier avisé et prudent, de MM. Wagemans et Bastien.

M. Smeers expose aussi un *Portrait de mère et d'enfants* fort bon ; M. Melchers une amusante *Brabançonne*, M. Thomas une *Vénus* problématique qui se souvient de Rops et d'Alfred Stevens.

Quant aux grandes décorations, je ne sais si M. Besnard, son plafond mis en place au Théâtre-Français, en retirera un renouveau de gloire ; pour le moment, il est impossible d'en juger ; le fragment exposé est confus ; du reste, placé verticalement, il ne présente au regard que d'énormes volutes de nuages dont l'effet sera différent, forcément, et plus heureux sans doute, quand on les verra comme il convient.

M. Anglada, avec son *Marché aux Coqs (foire de nuit, Espagne)*, s'entend fortement discuter. Les uns n'y prétendent rien voir, les autres y découvrent des harmonies décoratives neuves et splendides. Cela est chatoyant, assez plaisant à l'œil, mais il n'y aurait pas grand mal à resserrer la trame de l'œuvre, à en faire ressortir les plans et les tonalités ; la valeur totale en serait plus efficace, je pense.

Le triomphateur, des foules inaperçu ou moqué, sans conteste est M. Maurice Denis. Quand on s'est accoutumé à son dessin volontairement archaïsant, à sa coloration légère à la fois et insistante, on ne lui peut dénier une entente des conditions décoratives, de la distribution des groupements, de l'équilibre des figures et des masses, qui me semble unique en ce salon, et rare en tous lieux, de nos jours. Les tableaux qu'il expose, *La Treille*, surtout, comptent parmi ses meilleurs ouvrages.

Et j'aurai peut-être dit l'essentiel sur le Salon lorsque j'aurai signalé encore la diversité admirable des envois de M. Lebasque, surtout, si colorés franchement, si tendres et si raffinés, si mobiles aussi et vibrants, *La Promenade sur le quai* et la *Petite île au bord de l'eau*.

ANDRÉ FONTAINAS

POUR LE FÉMINISME

L'article de notre collaborateur Claude Farrère sur le dernier volume de M^{me} H. de Régner — en religion littéraire Gérard d'Houville (1) — nous vaut la spirituelle riposte que voici. Elle nous est adressée par M^{lle} Marie Parent, présidente de la Ligue féministe belge :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je ne pense pas que le féminisme ait été fortement atteint par le coup, estimé fort rude par votre collaborateur, que lui a porté Gérard d'Houville.

Gérard d'Houville ne peut pas être soupçonné de féminisme, car signer d'un nom d'homme des ouvrages que M. Farrère qualifie d'exquis est une première trahison que l'auteur commet envers son sexe.

Il en commet une autre en laissant supposer au lecteur que l'héroïne de son livre *Esclave* représente la femme.

Il y a femme et femme, comme il y a fagot et fagot, ceci sans aucune intention d'irrévérence envers l'auteur non plus qu'envers ses héroïnes. Grâce Mirbel est esclave; non pas précisément esclave de l'homme, ni même d'un homme, mais bien plutôt esclave de ses passions. Elle subit le joug du mâle.

Loin de nous l'idée de prétendre que ce type de femme est faux et que l'on n'en rencontre pas de nombreux spécimens dans la nature. Mais où l'auteur s'éloigne de la vérité, c'est lorsqu'il prétend voir dans ce fait la preuve de l'asservissement d'un sexe à l'autre.

L'homme n'est-il pas aussi souvent que la femme l'esclave de ses sens et de ses passions, et le nombre de ceux qui vivent dans un état d'asservissement envers celles qu'ils aiment ou plutôt qu'ils désirent n'est-il pas sensiblement le même que celui des femmes asservies?

Il y a dans les deux sexes des êtres que personne, que rien n'asservira jamais.

Libre à Gérard d'Houville de choisir ses types ailleurs.

Dans le vice comme dans la vertu se proclame une fois de plus l'égalité des sexes.

Certaines femmes accepteront, je pense, avec sérénité la condamnation de Gérard d'Houville.

En terminant son article, M. Claude Farrère posait un point d'interrogation auquel, pour l'édification des lecteurs de l'*Art moderne*, j'ai cru qu'il ne serait pas mauvais qu'une féministe sincère répondit.

Je l'ai donc fait, et vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

MARIE PARENT

La Libre Esthétique et la Presse.

A la liste des articles parus sur le dernier Salon de la *Libre Esthétique* (2), il convient d'ajouter l'étude consacrée à l'exposition et aux auditions musicales par la revue *Durendal* (livraison d'avril), toujours exactement informée sur les manifestations de l'art contemporain.

LA MUSIQUE A PARIS

Si la Catalogne a ses peintres, elle a ses musiciens aussi. A côté d'Albeniz, dont les récents succès ont popularisé le nom en Belgique, voici Granados, Gay, Tarrega, Sor, et ce débutant,

(1) Voir l'*Art moderne* du 23 avril 1905.

(2) Voir *Art moderne*, nos 13, 14 et 15.

J. Civil, qui annonce un exceptionnel tempérament d'artiste. Quelques œuvres instrumentales et vocales de ces compositeurs formèrent samedi dernier le programme original et pittoresque d'une séance qui remporta à la *Schola cantorum* un succès fou. L'exubérance espagnole, unie à l'enthousiasme parisien, firent bisser plusieurs des morceaux présentés en première audition au public et acclamer frénétiquement leurs parfaits interprètes : M^{me} Maria Gay, remarquablement accompagnée au piano par M. Civil; M^{lle} Blanche Selva, M. Ricardo Vinès, rivalisant de talent, et l'extraordinaire guitariste Llobet qui pourrait jouer à lui tout seul un quatuor à cordes sur son instrument.

Parmi les pièces les plus intéressantes du programme, citons les *Chants d'Espagne* et *La Vega* d'Albeniz, d'une subtilité d'expression délicieuse dans leur caractère descriptif, et deux mélodies écrites dans le style populaire avec un accent pénétrant par M. J. Civil.

Jeudi prochain, à 4 heures, M^{lle} Blanche Selva donnera une audition des œuvres suivantes de M. Vincent d'Indy : *Poème des montagnes*, *Trois Valses*, *Tableaux de voyage* (les treize pièces intégralement), *Sonate* pour piano et violon, avec le concours de M. Emile Chaumont.

Le Festival Beethoven a pris des proportions triomphales. Jamais, peut-être, pareil enthousiasme ne s'est manifesté à Paris pour des auditions symphoniques. On s'entasse dans les loges, on s'arrache le moindre coin de fauteuil; le promenoir, les couloirs, les escaliers regorgent d'une foule avide d'écouter, prompte à applaudir. Weingartner est le héros du jour et on ne se lasse pas de l'acclamer.

Sa direction précise, à la fois véhémence et contenue, féroce-ment énergique et souple, met en lumière les plus petits détails, tout en respectant la grande ligne architecturale de l'édifice sonore qu'il construit. *L'Héroïque*, *l'Ut mineur* ont surtout excité l'admiration des auditeurs. A la dernière séance, la *Pastorale* fut délicieuse de fraîcheur idyllique, la *Symphonie en la* irrécusable d'ensemble, de sentiment expressif et de mouvement. M. Risler joua avec le scrupule et la fine compréhension qu'on lui connaît le Concerto en *sol*. Quant au Concerto de violon, il fut interprété avec quelque froideur à l'audition précédente par M. Capet. La Huitième Symphonie et la Symphonie avec chœurs vont couronner, au moment où le départ du courrier m'oblige à arrêter ces notes, une série de concerts qui marquent une date vraiment glorieuse dans l'histoire de l'art musical.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Le Dr Karl Muck appartient, — c'était à prévoir, — à l'authentique race chefs d'orchestres allemands qui savent vraiment diriger un orchestre; du calme, du coup d'œil, un sens extraordinaire de la précision et de l'équilibre, une fidélité scrupuleuse à la pensée du compositeur : telles sont les qualités précieuses dont, après les Mottl, les Richter, les Weingartner, etc., il est venu faire preuve au dernier Concert Ysaye.

Que n'avons-nous ici, toute l'année, un chef d'orchestre comme lui? Quelle admirable jouissance que d'entendre exécuter la *Siegfried-Idylle* et les Préludes du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* sous la direction d'un tel capellmeister! Comme cela sonne vraiment comme cela doit sonner, et comme Wagner l'a voulu! Quel sens vrai de la gradation symphonique, quelle conception juste du contraste, et comme jamais, quand ces Allemands viennent chez nous, nous n'avons cette impression de « Boum! Boum! » qui fait que tant de gens, ne jugeant de Wagner que par les exécutions ordinaires d'ici, ne voient en lui qu'un abus de sonorité et confusion incohérente de thèmes anti-mélodiques! Oui! que n'avons-nous ici un Muck qui nous donne la quotidienne pâture orchestrale!

Sauf le hors-d'œuvre de Liszt, ce *Mazeppa* dont la médiocre boursofflure est bien en harmonie avec l'*Orientale* de Victor Hugo, le programme de dimanche passé était tout à fait intéressant.

D'abord, une belle Symphonie du scandinave Christian Sinding, un peu longue peut-être; la fin se traîne en un *maestoso* trop décoratif qui n'ajoute rien, — au contraire, — au passage ralenti du *vivace* (3^e partie); et l'on a la sensation que la symphonie se terminerait avantageusement par ce dernier passage, dont le mouvement est d'ailleurs presque identique au final. Cette restriction faite, les trois premières parties de l'œuvre ont vraiment de la vie, de la puissance d'invention et de l'atmosphère: une atmosphère de légende romantico-mystique, avec des alternances de tendresse et de passion dramatique dans l'*allegro moderato* initial, des développements à allures de ballade dans l'*andante*, et des sensations de paysage et de fête campagnarde dans le *vivace*... j'allais dire « final »! Orchestration fournie, habile, bien mise en valeur par l'excellent orchestre Ysaye.

Le baryton Frölich prêtait son concours au concert. Il n'était pas inconnu à Bruxelles: M. Crickboom l'avait fait entendre l'année passée à l'une de ses séances, au cours de laquelle M. Frölich chanta des lieder. Nous lui reprochions, dans notre compte rendu d'alors (1), un côté théâtral, qui ne convenait pas à l'intimité de certains lieder. Eh bien! le concert de dimanche nous a précisément révélé le vrai, l'admirable chanteur de théâtre et d'oratorio qu'il est.

Que dire de la façon dont il a chanté, en allemand, le Monologue de Sachs du troisième acte des *Maîtres*? — C'était Sachs lui-même que l'on entendait, le Sachs conçu par Wagner, le Sachs rêveur et cherchant à définir lui-même le rêve dans cette langue poétique et musicale à la fois mélancolique, virile et souverainement pure que le maître de Bayreuth lui fait parler!

Mendelssohn eut certes aussi sa part dans le succès du concert. Son air d'*Elie*: *Er ist genug*, que M. Frölich a chanté avec une compréhension merveilleuse de la grandeur biblique, est vraiment très beau, et quelque sévère que puisse être l'opinion que l'on a sur Mendelssohn, et quelque justifiée que puisse être sa « démoralisation », il faut cependant reconnaître qu'il y a dans son œuvre, et notamment dans *Elie*, le dernier de ses oratorios achevés, des parties réellement inspirées, où la profonde conviction lui fait effleurer le génie.

CH. V.

Matinée Engel-Bathori.

M. Engel et M^{me} Bathori ont clôturé la série de leurs mercredis par une séance consacrée à trois musiciens belges, choisis au hasard, sans intention de plan méthodique. C'étaient: M. Emile Mathieu, l'érudit compositeur; M. Lauweryns, qui accompagna lui-même des mélodies fraîches, bien venues, très favorablement accueillies, et Franz Servais, représenté d'abord par quatre mélodies banales que fit oublier ensuite un important fragment de l'*Apollonide*. M^{me} Bathori s'y montra très dramatique: ce fut pour elle un gros succès. Et c'est avec un réel plaisir qu'on écouta cette musique, — moyenne, certes, — mais si respectueuse des beaux vers de Leconte de Lisle, distinguée, sympathique, enfin, malgré qu'on la sente osciller de Wagner au meilleur de Massenet... Cette dernière matinée fut particulièrement applaudie.

PETITE CHRONIQUE

La revue d'art *Le Thyrsé* organise pour le 18 mai prochain, une représentation extraordinaire d'œuvres d'auteurs belges. Cette intéressante soirée aura lieu à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alcazar; seront exécutées les comédies en un acte suivantes: *L'École des valets* de H. Librecht; *La Journée des dupes* de M^{me} Marg. Dutermé; *L'Écrivain public* de M. F. Bodson. On peut retenir des places au bureau de la revue, 44, rue de la Filature, Bruxelles.

(1) Voir: *Art moderne* 1904, p. 171.

Le conflit qui, depuis des années, divisait MM. Jef Lambeaux et Horta, et qui avait eu pour conséquence de laisser dans un état d'abandon complet le petit temple grec destiné à abriter le bas-relief représentant les *Passions humaines*, est, dit le *Journal de Bruxelles*, à la veille d'être aplani, grâce à l'intervention de la Commission royale des monuments.

Trois fois la Commission royale s'est rendue, en compagnie des deux artistes au parc du Cinquantenaire pour y soumettre les bas-reliefs à diverses épreuves au point de vue des jours à lui donner. On y a fait une expérience en plaçant devant le morceau sculptural une cloison en planches; une seconde sans le secours de cette cloison; une troisième, enfin, en voilant le lanterneau de façon à ne laisser filtrer la lumière que par une étroite ouverture à la partie supérieure du lanterneau touchant au bas-relief. Ce troisième essai, sera suivi d'une quatrième expérience. Et l'on est fondé de croire que celle-ci sera décisive.

Notre collaborateur M. L. de la Laurencie, dont le volume sur *Le Goût musical en France* a été très apprécié, prépare un ouvrage sur *La Vie musicale en province au XVIII^e siècle*. L'érudit musicologue a recueilli d'intéressants documents inédits sur l'Académie de musique de Nantes, qui eut de 1725 à 1765 une période extrêmement florissante et groupa des musiciens remarquables. C'est, principalement, l'histoire de cette Académie et des artistes qui s'y rattachent qui fera l'objet du prochain ouvrage de M. de la Laurencie.

Il paraîtrait que l'Opéra de Paris propose au ténor Dalmorès un engagement de deux ans, aux appointements de 65,000 francs par an, pour la seule interprétation des rôles wagnériens. Le théâtre de la Monnaie envers lequel M. Dalmorès est lié jusqu'à la fin de la saison prochaine, ne consentirait à résilier cet engagement que si l'Opéra de Paris lui présentait un ténor pouvant remplacer le défaillant. Jusqu'à présent quelques présentations ont eu lieu, paraît-il, mais sans succès.

D'un article de M. J. Rulot dans *Wallonia* sur la différence qui sépare la peinture wallonne de la peinture flamande: « Si nos races sont toutes deux du nord, notre sol est tout différent. Là-bas, la plaine est basse, le ciel est immense et plus transparent, la moindre chose chante vigoureusement et allègrement dans l'air; il en résulte des oppositions vigoureuses, toujours et nettement déterminées. Ici, au contraire, les terrains prennent une grande importance, le ciel est bas, et partant moins profond et plus lourd. Par son dessin net, tantôt onduleux, tantôt âpre et poignant dans ses heurts, son relief toujours puissant, notre sol doit forcément influencer sur les sensations du peintre et agir profondément sur son œil et sur son esprit. »

Une exposition internationale de « l'Art dans la Maison » aura lieu à Bruxelles, du 2 au 20 septembre, dans les salles de la Société royale de la Grande-Harmonie. L'entreprise entière est faite au profit d'œuvres de bienfaisance.

Le *Mercur musical*, qui va paraître deux fois par mois à Paris (2, rue de Louvois), à partir du 15 mai, promet d'être à la fois la plus sérieuse et la plus attrayante des revues de musique. Fondée comme le *Mercur de France*, sur le principe de l'indépendance absolue des opinions, il aura pour collaborateurs des musiciens et critiques tels que Pierre Aubry, René de Castéra, Claude Debussy, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Louis Laloy, Lionel de la Laurencie, Jean Marnold, Octave Maus, André Pirro, Armande de Polignac, Romain Rolland, Julien Tiersot, Colette Willy. Musique ancienne et moderne, française et étrangère, science et théorie musicale, enfin, rien ne lui demeurera étranger, et des revues générales tiendront régulièrement les lecteurs au courant de tout ce qui sera fait de nouveau dans ces différentes provinces.

Le *Mercur musical* sera indispensable à quiconque veut savoir, avec quelque précision, ce qu'il advient aujourd'hui de la musique.

Directeur, Louis Laloy; rédacteur en chef, Jean Marnold. L'abonnement annuel est de 12 francs pour la France, de 15 fr. pour l'étranger.

Une nouvelle revue de littérature, d'art et de folklore vient de paraître à Auvelais sous le titre : *La Houlette*. Au sommaire du premier numéro, des vers de MM. Emile Lecomte, E. Desprechins, Louis Moreau, Edm. Doumont; des proses de MM. N. Vallandes, Ad. Siret, R. de Gourmont, etc. Abonnements : 5 francs par an. Six mois : 2 fr. 50.

La vente de la collection Paul Bérard, qui a eu lieu à Paris, à la galerie Georges Petit, la semaine dernière, a produit un total de 272,000 francs. Cette collection, peu nombreuse mais choisie, était presque exclusivement composée de tableaux de peintres impressionnistes. Voici les principales enchères :

CLAUDE MONET. — *La Débâcle*, 27,000 francs; *Les Coquelicots*, 12,000; *La Cabane des douaniers à Varangeville*, 9,200; *Gelée blanche*, 11,000; *Les Bords de l'Epte*, 15,000; *La Mer à Varangeville*, 10,200.

AUGUSTE Renoir. — *Après-midi des enfants à Vargemont*, 14,000 francs; *Les Enfants*, 8,700; *La Fête de Pan*, 15,000; *La Fillette à la ceinture bleue*, 13,200; *Songeuse*, 12,000; *L'Enfant blanc*, 10,030; *Le Petit Écolier*, 4,000; *La Petite Pêcheuse*, 10,000; *Baigneuse*, 6,500; *Venise*, 4,500; *Profil blond*, 4,400; *La Femme au chapeau noir*, 2,250; *Les Pêches*, 6,000; *Le Faisan*, 3,000; *Dans les Fleurs*, 3,250; *La Fillette au tablier blanc*, 2,100; *Géraniums dans une baignoire de cuivre*, 7,000; *Les Lilas*, 4,400; *Tête de femme*, pastel, 1,500.

ALFRED SISLEY. — *Les Coteaux d'Argenteuil*, 10,100 francs; *La Seine au Bas-Meudon*, 12,500 francs; *Les Bords de l'Oise*, 8,650.

BERTHE MORISOT. — *La Femme à l'éventail*, 4,900 francs; *La Petite Cigale*, 11,200.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLE DE BRUXELLES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant de la succession de

M. FRANÇOIS DELEHAYE, expert en tableaux
et d'un AMATEUR

dont la vente publique aura lieu à l'intervention de
M^e LAUWERS-VAN DEN WYNGAERT, notaire à Anvers,
pour les tableaux de la succession François Delehaye;
par le ministère de M^e ZWENDELAAR, huissier, rue du Midi, 153,
à Bruxelles, à la

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le vendredi 19 mai, à 2 heures précises.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE
le mercredi 17 mai 1905,

PUBLIQUE
le jeudi 18 mai 1905,
de 10 heures à 4 heures.

Le catalogue se distribue : à Bruxelles, chez MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6; à Anvers, chez M. Lauwers-Van den Wyngaert, rue aux Lits, 19, et M. Louis Delehaye, expert en tableaux, Longue rue Neuve, 41.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^e, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Constable (C. L.). — L'Exposition de l'Art belge (1830-1905) (O. M.). — Le Théâtre belge (GEORGES RENCY). — Exposition Leys-De Braekeleer à Anvers (L. F.). — Le Faune mordu (JEF LAMBEAUX). — Chronique artistique. *Salon de Printemps*. — Conférences jubilaires. — La Fête des arbres. — Notes de musique. — « La Retraite » (O. M.). — La Musique à Paris (O. M.). — Publications artistiques (M. H.). — Petite Chronique.

CONSTABLE

Un des esprits les plus pénétrants de la jeune littérature, M. Léon Bazalgette, vient de consacrer à Constable, sous le titre : *John Constable, d'après les souvenirs recueillis par C.-R. Leslie* (1), un livre infiniment intéressant, qui est la vie de ce grand homme racontée par lui-même dans sa correspondance et élucidée des gloses de celui de ses disciples qui

(1) Paris, H. Floury, éditeur.

l'approcha de plus près. C'est une notation quasi-quotidienne, claire et substantielle comme un memorandum : il en ressort un extraordinaire type humain, chez lequel le génie, tôt éveillé, procède d'un prodigieux autodidactisme. Sa constante exaltation est le spectacle de la nature : sitôt qu'il a ouvert les yeux au miracle de la lumière, il conquiert l'évidence qu'elle est la loi même du paysage. Il n'a plus ensuite qu'à approprier à son incomparable faculté optique une technique que l'art de son temps ignorait encore.

Constable perçoit avec une fraîcheur vierge les jeux du prisme, les passages d'un ton à un autre, le mouvement et la qualité des atmosphères. Il y a, dans les lettres que publie Leslie, des indications de la composition des ciels qui émerveillent par la connaissance des secrets du monde qu'elles révèlent. Il vit, en effet, dans une contemplation attendrie et inlassée de la nature, au laboratoire même de ses genèses et de ses renouvellements. Tout le frappe, l'intéresse, l'incline au sens panthéiste de la vie universelle.

Il ne paraît pas pourtant que ce créateur du naturalisme dans la peinture des eaux, de la terre et de l'espace ait connu l'admiration de ses contemporains : la gloire fut pour lui un lendemain ; il eut l'existence candide, simple, tranquille et médiocre d'un homme qui ne pensait ni à la renommée, ni à l'argent et fit son art pour la délection qu'il lui procurait à lui-même.

M. Léon Bazalgette a fait précéder la traduction de l'ouvrage de Leslie d'une notice qui a le nombre et la qualité médullaire d'une page d'histoire. Elle abonde en perceptions neuves, subtiles, synthétiques et atteste un

sens très vif tout à la fois de la nature et de l'art. M. Bazalgette a, pour l'exprimer, la chaleur, la conviction, un don vivant de sincérité et de persuasion. Ce n'est pas assez dire : il faudrait encore louer la haute notion de justice et de réhabilitation qui perce partout et notamment lui fait consacrer à Paul Huet, comme à l'un des plus beaux précurseurs de la grande école française, un noble et réparateur jugement.

Voici quelques extraits qui donnent une idée de la valeur de cette contribution à l'histoire d'un grand homme :

« Constable, cet homme timide et simple dans la vie quotidienne, solitaire et doux, est l'un des grands révolutionnaires de l'art. Un meunier du Suffolk, un gars trapu, bien membré, au sang rouge, aux pieds fermement appuyés sur le sol, aux sensations normales et équilibrées, à la conscience honnête, à l'instinct sûr et profond de terrien, au fort tempérament, est venu ; et il a fallu ce phénomène de santé et de simplicité, cette richesse et cette force de nature au service de l'art, pour fonder en Europe une école nouvelle de paysage.

Le paysage de Constable apparaît sensuel, succulent et fort.

Ce qui frappe lorsqu'on l'aborde, c'est tout d'abord la sensualité de cette peinture. C'est là un art vital et chaud, lourd de réalité, gras, pulpeux, je dirais presque *charnel*, bien qu'il s'agisse de frondaisons, de ciels et de terrains, un art puissamment animal et vivant. L'homme de cette peinture est un être qui *doit* avoir vécu parmi les bestiaux aux nourritures abondantes, les herbes drues de la prairie et le vent fort des campagnes, près de l'eau et de la forêt. Elle sent la terre et le plein air. Une joie large et ruisselante s'y affirme. L'élément de vie qui circule en ces paysages les imprègne de la réalité la plus complète que l'art ait pu conquérir jusque-là.

On sent qu'ils sont allés directement au cœur de l'artiste sans s'être décolorés et froïdis à travers le cerveau, que sa compréhension est plus sensorielle que cérébrale.

Constable est (comme notre Millet) l'aboutissement d'une race de terriens.

Des générations silencieuses, aveugles, de paysans travaillant dur, ont, pendant des siècles, respiré l'air des champs, flairé l'odeur de la terre, ont vécu d'elle et près d'elle, ont joui et peiné par elle animale, le visage dans le vent, la pluie et le soleil, se sont tellement imprégnés des spectacles de la nature que le paysage peu à peu s'est mêlé à leur vie, est devenu partie intégrante de leur être, à leur insu. Un jour, par quelque combinaison lente, mystérieuse et sûre du cosmos, un rejeton de cette race, doué de conscience, sans que l'on sache pourquoi, sent s'épanouir en lui le désir invincible d'exprimer son émotion en face de la nature.

Il totalise ainsi les milliards d'impressions larges ou minuscules, inconsciemment subies par ces aïeux au cours des âges et les offre au monde, reflétées dans le miroir de son art. C'est la séculaire vie vécue par les ancêtres en contact journalier avec la terre qui communique à l'œuvre des artistes d'origine rurale, ce parfum de réalité et d'authenticité dans l'expression de la nature, qu'on ne retrouve pas en général dans l'œuvre de celui qu'engendrèrent des citadins et dont la jeunesse s'écoula dans les villes, privé qu'il est de la base qu'offre un énorme instinct silencieusement accumulé.

Ce magnifique phénomène s'est réalisé pour Constable. En lui une lointaine force de nature s'exprime. Il est le terrien conscient qui travailla sur le capital obscurément amassé par ses ancêtres et par lui-même, en sa jeunesse villageoise.

C'est la terre qui l'a fait peintre, — comme il le déclare lui-même ingénument, le cœur débordant de gratitude, — non l'occasion, l'éducation, l'étude ou la vue des tableaux. C'est vraiment le *genius loci* qui s'est incarné en lui. Une petite vallée d'Angleterre, paisible, verdoyante, éloignée des villes, riche seulement des milles spectacles champêtres qu'elle offre, a pris conscience dans le cerveau de l'un de ses enfants, s'est connue et exprimée dans un homme sorti et nourri d'elle. C'est la vallée qui lui a mis le pinceau à la main, qui l'a forcé de traduire sur la toile les impressions qu'il avait ressenties comme insouciant gamin, en vagabondant par les prés et la rivière, ou comme garçon meunier, en surveillant les moulins de son père.

Il y a de nombreuses chances pour qu'une jeunesse comprimée au sein noir des villes imprime un cachet de mélancolie sur toute une existence ; de même qu'une enfance qui s'est dilatée dans l'atmosphère libre et vitale du village dote les forts tempéraments d'un fonds de santé, de robustesse et de joie qui transparait dans leur physionomie et dans leur œuvre.

Une telle nature d'homme, c'est l'esprit du sol et de la race qui se réveille, impérieux, profond, irrépressible, rejetant avec mépris le fardeau des traditions étrangères, imposé par les bas intermédiaires et les instructeurs fossiles, pour redevenir intégralement lui-même. La haine des tableaux en général et des faux maîtres est très vivace chez Constable. Il s'éprouve une sensibilité vibrante devant la nature, un paysan conscient devant le paysage, avide d'en extraire toute la saveur de réalité et de vie. C'est l'animal humain qui sent, entre les choses concrètes et lui, un lien si intime et si fort, que tout ce qui ne sort pas organiquement du sol lui apparaît mensonge et platitude, produit d'une imagination malsaine et impie. Voilà ce qui donne quelque chose d'immense à cet homme simple, modeste, si bourgeois d'allure.

Le total des impressions recueillies par les hommes

de sa race et par lui-même dans la première partie de sa vie était si riche que son existence n'a pas suffi à l'épuiser. Une telle force pour peindre était accumulée en lui qu'elle s'est transmise à sa descendance. Des cinq enfants de Constable qui survécurent, quatre firent de la peinture, plutôt en amateurs, il est vrai, bien qu'exposant à l'Académie royale.

Constable est un produit *direct* de la terre. Il est resté en liaison avec ses racines. »

C. L.

L'Exposition de l'Art belge (1830-1905).

L'Exposition rétrospective de l'Art belge organisée avec le concours du Gouvernement à l'occasion du Jubilé national s'ouvrira le 15 juillet et sera clôturée le 2 novembre. Elle occupera au Palais du Cinquantenaire la partie sud, où sera installé ultérieurement le Musée des moulages. Une subvention de 100.000 francs a permis au Comité organisateur de créer pour les quelque quatre ou cinq cents œuvres d'art qui constitueront ce Salon exceptionnel un décor digne d'elles. L'architecture et la décoration des salles, dues à M. P. Acker, ont une élégance sobre qui feront valoir les peintures et les sculptures exposées. Le style adopté se rapproche du Louis XVI, sans asservissement rigoureux, et la diversité des colorations adoptées pour la décoration intérieure des salles promet une agréable variété d'aspects.

Une douzaine d'artistes auront les honneurs d'un groupement important comprenant de vingt à trente œuvres. Ces expositions collectives, destinées à mettre en lumière les personnalités les plus célèbres de l'Art belge, seront encadrées de toiles de peintres moins illustres qui vécurent à la même époque ou que rattachent aux premiers certaines affinités. C'est ainsi qu'Henry Leys, par exemple, sera entouré des peintres anversoises dont il a inspiré la vision et la technique. On pourra se rendre compte ainsi très exactement de l'évolution historique de la peinture belge depuis 1830.

Les grands noms choisis pour ces expositions rétrospectives sont, entre autres, L. De Winne, dont on rassemble une belle série de portraits, H. Leys, Alfred et Joseph Stevens, Th. Fourmois, Ch. De Groux, H. De Braekeleer, L. Artan, F. Rops (auquel sera consacré toute une salle de blanc et noir), L. Dubois, E. Agneessens, H. Boulenger, A. Verwée.

Les collections françaises ont été mises à contribution, de même que les galeries belges publiques et particulières. C'est ainsi qu'on reverra des tableaux d'Alfred Stevens appartenant à M^{me} la comtesse Greffulhe, à M^{me} Duez, à M. le comte R. de Montesquiou, à M. de Ituri. Le Musée de Gand prêtera au Comité la belle toile d'H. Evenepoel *L'Espagnol à Paris*. Tous les amateurs mettent, de même, la plus louable bonne volonté à seconder ce bel effort d'art.

Pour la sculpture, Constantin Meunier et Julien Dillens seront représentés par des ensembles considérables, pour lesquels seront faites des installations spéciales. Le *Monument du Travail*, du premier, sera reconstitué de toutes pièces suivant une disposition primitivement arrêtée par le maître, les bas-reliefs et figures se déployant en hémicycle, avec une architecture appropriée, et non

dans la forme cubique essayée ensuite et qui parut moins heureuse. On pourra apprécier ainsi, dans son ensemble, et telle qu'il rêva de la voir exécutée sur quelque place publique, l'admirable conception du statuaire illustre que la mort vient de ravir.

Les renseignements inédits que nous avons recueillis permettent, on le voit, d'espérer une superbe manifestation artistique qui donnera à notre école une consécration définitive.

O. M.

LE THÉÂTRE BELGE

On s'occupe beaucoup du théâtre belge en ce moment. On veut, par tout les moyens possibles, l'imposer au public. Contrairement à ce qu'on s' imagine d'ordinaire, celui-ci n'est pas aussi rétif qu'on le pense. Tout récemment, par exemple, le soir de la représentation de *Miss Lilli* au théâtre du Parc, la salle était très bien disposée, toute prête à saluer d'enthousiastes bravos une pièce jeune, ardente, où l'on eût senti un effort sincère vers la Beauté : et les auteurs n'ont dû s'en prendre qu'à eux-mêmes si ces dispositions excellentes n'ont abouti qu'aux sourires et aux baillements. Il faut l'avouer sans détours : le public belge, depuis vingt ans qu'on lui crie sur tous les tons que nos écrivains ont du talent, voire du génie, ne demanderait pas mieux que de s'en assurer par soi-même. D'autre part, les directeurs de théâtre, si violemment accusés d'ostracisme systématique, voudraient bien, j'en suis sûr, démentir leur réputation d'industrialisme béotien. Qu'est-ce qui manque donc à notre théâtre ? De bonnes pièces, tout simplement. Il ne suffit pas de revendiquer pour nos auteurs l'attention de la foule : il faut justifier ces prétentions par des œuvres. Notre tort a toujours été d'annoncer à grand fracas des merveilles uniques au monde et, quand les gens séduits par le boniment faisaient cercle autour de notre ménagerie, de n'avoir à leur montrer, trop souvent, au lieu des superbes lions des solitudes peints sur la toile, que de modestes chiens savants déguisés en fauves et des geais parés des plumes du paon.

Lorsque *le Thyrsé*, il y a quelques mois, manifesta l'intention d'organiser une représentation d'auteurs belges, je me dis à part moi : « Allez-y, braves gens ! Vous croyez naïvement que les manuscrits vont pleuvoir dans vos bureaux, que les chefs-d'œuvre vont s'empiler sur les chefs-d'œuvre ! A quelle déception vous courez ! Votre appel est pourtant séduisant : n'y a-t-il pas, au bout, la représentation assurée ? Tous ceux — et sans doute ils sont légion — qui ont chez eux un drame, une comédie, une machine quelconque en prose ou en vers, vont s'empresser de vous l'envoyer. Quel embarras, pensez-vous, va être le vôtre, alors qu'il s'agira de choisir, parmi tant de choses charmantes, neuves, pleines de talent et de jeunesse, les quelques actes que les courtes heures d'une soirée permettent de mettre en scène ! »

Savez-vous combien de manuscrits les rédacteurs du *Thyrsé* purent réserver pour un choix définitif ? Deux, ni plus, ni moins ! C'étaient *la Journée des dupes* de M^{me} Dutermie, et *le Retour d'Uylenspiegel*, de M. Wappers. Pas une seule pièce en trois actes, pas une œuvre sérieuse ! Deux levers de rideau ! Après un tel succès, qu'on vienne encore nous parler du théâtre belge ! Qu'on vienne encore nous raconter que les tiroirs de nos directeurs sont encombrés de chefs-d'œuvre inconnus ! Ils avaient une belle occasion d'en sortir, ces fameux chefs-d'œuvre !

Aucun d'eux n'a montré seulement le bout du nez. Et l'on serait presque en droit de dire qu'en dehors des pièces si souvent injouables de nos écrivains connus, le théâtre belge des jeunes, des débutants, se réduit à deux lévers de rideau!

Des deux petites pièces choisies par le comité du *Thyrse*, l'une, *le Retour d'Uylenspiegel*, ne fut même pas admise aux honneurs de la représentation. Restait donc, de tout cet effort, si intéressant, si digne d'encouragement, une petite bluette, frêle et fine, que nous vîmes jeudi soir à l'Aleazar, fort bien jouée, ma foi! la *Journée des Dupes* de M^{lle} Marguerite Dutermé. C'est un ménage d'artistes, ultra-moderne, qui, par excessif snobisme, a décidé de rompre tout rapport amoureux et de se rendre mutuellement la liberté d'aimer ailleurs. Mais comme les petits époux n'ont pas cessé de s'aimer, ils ne tardent pas à se réconcilier sur le dos d'un ami, la dupe de l'histoire, que l'on berne et dont on rit. Cette petite comédie, où il y a une idée juste et une observation parfois très vivante, montre chez sa gracieuse auteur un sens indéniable du théâtre. Le public y a pris un vif plaisir et le succès de M^{lle} Dutermé a été, sans nulle galanterie, sans nulle complaisance, réellement très enthousiaste.

Cette menue chose de grâce et d'esprit était encadrée par *L'École des Valets* de M. Liebrecht, qui était parvenue au dernier moment à se glisser dans la combinaison : une comédie fiabesque d'après Molière et beaucoup d'autres, bien supérieure toutefois à *Miss Lilli* et où il y a quelques mots d'esprit assez fin et des allusions agréables qui prouvent que l'auteur a de la littérature; — et par *L'Ecrivain public* de M. Félix Bodson, un acte en vers, qui fut accepté après la clôture du concours. On se souvient du franc et joyeux succès de *Pierrot millionnaire* au théâtre du Parc. *L'Ecrivain public* a moins de qualités : c'est une pièce à tiroirs, une succession de scènes sans lien, qui nous montre un écrivain public, infatué de son art, en puissance de femme vieille, acariâtre, mais encore amoureuse, et maître d'un commis-poète, qui est follement épris d'une danseuse de l'opéra. Quoique cocu, ou sur le point de l'être, l'écrivain aime toujours sa femme. Grâce à l'inconsciente complicité de l'officine où il opère, le commis peut enfin avouer sa flamme à son idole et s'en voit adoré. Pendant la marche de cette action ténue, interviennent d'amusants comparses : un Auvergnat qui a des ennuis avec un juif, une fillette délaissée et timide que l'écrivain confesse et qui ne répond jamais — la trouvaille est charmante — que par « Oh ! oui ! Oh ! non !... » — un soldat fanfaron et loquace, un grand seigneur qui ignore l'orthographe. Et tout cela forme un ensemble distingué, alerte, plein de jolis vers et de mouvements heureux, qui ne pêche que par quelque longueur et le manque d'intérêt de l'action.

La représentation, en somme, a été bonne. Les amateurs à qui elle était confiée ont fait preuve d'un dévouement et d'une bonne volonté louables. L'initiative du *Thyrse*, encore que nos auteurs aient montré si peu d'empressement à y donner suite, — et pour cause! — mérite de sincères félicitations. Qui sait? Rien n'est inutile sur la terre. Un échec même peut devenir l'origine d'un mouvement fécond. La représentation de jeudi soir sera peut-être pour quelques jeunes un encouragement à se mettre franchement à l'œuvre. L'an prochain, grâce à l'impulsion du *Thyrse*, nous applaudirons peut-être une vraie pièce d'un vrai jeune, avec de vrais acteurs sur un vrai théâtre. Ce soir-là, on verra bien que le public sera au niveau de la joie générale et que la critique tout entière — y compris celle de la presse hebdomadaire qui n'est composée cependant que de noirs jaloux, s'il faut en croire

M. Liebrecht — saura applaudir sans réticence au succès d'une œuvre spontanée, ardente, vraiment jeune, enfin! dont on excusera bien volontiers les inévitables maladresses en faveur de tout ce qu'elle nous apportera de lumineuse, fraîche et originale beauté.

GEORGES RENCY

Exposition Leys-De Braekeleer, à Anvers.

En ouvrant dimanche dernier dans les salles du Musée d'Anvers l'Exposition rétrospective consacrée à Leys et à Henri De Braekeleer, M. Grisar, président de « L'Art contemporain », a dit en substance :

« Leys et De Braekeleer représentent tous deux, par la manière dont ils ont compris et aimé l'art, une puissance d'exemple et une efficacité morale de premier ordre.

Arrivé tout jeune encore à la grande notoriété, pénétrant plus tard, comme on l'a dit, tout vivant dans la gloire, Leys eût pu, comme tant d'autres, s'enfermer dans la voie qui lui avait si pleinement réussi et dans laquelle il n'eût cessé de retrouver, auprès d'un public charmé, de nouveaux et longs succès. Mais il n'en voulut rien faire. Travailleur infatigable, chercheur obstiné, caractère élevé, véritable âme d'artiste, il ne pouvait lui convenir d'épuiser sa veine et d'user sa vie dans la répétition d'une formule.

Jusqu'à la fin il poursuivit d'un énergique effort l'évolution de son art, passant par la triomphale série de ses manières diverses qui, de l'inspiration des anciens maîtres si dominante à ses débuts, le conduisirent — de plus en plus près de la nature — à ces œuvres admirables, et jamais assez vantées, dont l'hôtel de ville d'Anvers garde le dépôt sacré et qui sont le couronnement de sa vie et de son génie.

N'est-ce pas, qu'il y a un incomparable exemple dans une vie d'artiste ainsi comprise et qu'il s'en dégage une salutaire leçon pour ceux qui se croient des peintres parce qu'avec une banalité désespérante ils répètent sans cesse la même recette et le même tableau, — industriels et amuseurs peut-être, mais artistes... non pas !...

Quel contraste dans la vie de De Braekeleer quand on la rapproche de celle de Leys. Ignoré du grand public, encore à ce jour peu connu au delà de nos frontières, il dut à quelques rares amateurs d'accumuler modestement ses œuvres, ces mêmes œuvres qui commencent à devenir l'honneur de nos musées et dont le magnifique ensemble le place au premier rang à côté des Leys, des Stevens, des Daubigny, des Corot, des J.-F. Millet, en un mot des plus grands parmi les maîtres du siècle passé.

Il faut le dire nettement, il a peut-être eu des égaux en ce temps; il n'en est pas qui lui soient supérieurs.

Et ce grand peintre a vécu ici même, à Anvers, en Belgique, méconnu, en tous cas peu apprécié. Quelle leçon pour le public ! Combien de ceux auxquels pendant ce temps, aussi bien ici qu'ailleurs, allait la popularité chez les masses et les applaudissements de la critique, sont aujourd'hui sur le point de retomber dans l'oubli, tandis que ce sincère et probe ouvrier n'a cessé de s'élever et de grandir !

Notre génération ne peut plus réparer cette injustice; elle ne le peut plus que d'une manière, — par l'appui et la sympathie qu'elle apportera à cet art pour lequel De Braekeleer a vécu, et par la manière dont elle comprendra cet appui et cette sympathie.

Qu'elle songe qu'il ne suffit pas qu'une œuvre sorte des données connues, heurte les impressions de premier mouvement, étonne même et choque, pour s'en écarter et revenir à la banalité courante consacrée par la mode et la tradition. L'art ne s'enferme pas dans les formules d'une école ou d'une époque; il est de son essence de se renouveler et de changer sans cesse; il est

libre comme l'air et la lumière du ciel et comme l'esprit humain. Partout où il est sincère et probe, il mérite attention, respect, effort de compréhension et encouragement. »

L'Exposition tient toutes ses promesses. Les envois reçus au dernier moment corrigent heureusement et complètement ce que les salles consacrées à Leys avaient d'un peu sommaire : aujourd'hui Leys comme De Braekeleer sont représentés par un ensemble magnifique qu'on n'a jamais réuni et qu'on ne reverra probablement jamais.

L'Exposition est ouverte tous les jours de 9 à 5 heures jusqu'au 14 juin.

L. F.

LE FAUNE MORDU

Le sculpteur J. Lambeaux vient d'adresser au Commissaire général des Beaux-Arts à l'Exposition de Liège la lettre suivante, qu'approuveront tous les artistes :

MONSIEUR LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL,

« Il paraît que mon groupe *le Faune mordu*, qui avait été régulièrement reçu à l'Exposition et placé sur la pelouse avoisinant le Palais des Beaux-Arts, vient, par ordre, d'être enlevé comme blessant la décence.

« C'est, du moins, ce que j'apprends par la rumeur publique et par les journaux, car on n'a même pas jugé nécessaire de m'informer de cette mesure aussi insolite qu'injustifiable.

« Je suis persuadé que vous y êtes complètement étranger : la faveur supérieure qui vous a placé à la tête de la section des Beaux-Arts suppose en vous une compétence trop réelle pour que vous puissiez confondre une œuvre d'art sincère avec une œuvre aux intentions malsaines. Vous fût-il arrivé de vous y tromper, je vous sais trop galant homme pour manquer aux convenances jusqu'à faire expulser mon groupe brutalement, comme on ferait d'un individu qui se serait livré à des gestes incongrus. Ce n'est donc pas devant vous que j'ai besoin de me défendre d'une imputation qui serait profondément outrageante pour ma conscience d'artiste, si elle pouvait l'atteindre. Je n'ai pas non plus à vous rappeler que *le Faune mordu* a figuré, sans effaroucher aucune susceptibilité, et, peut-être, sans trop de déshonneur pour la statue belge, aux Expositions de Paris, de Bruxelles, de Dusseldorf, de Saint-Louis, où il obtint le grand prix. Il n'a dépendu que de ma volonté que ce groupe fût acquis par le Gouvernement pour le Musée royal de Bruxelles, dont la Commission, composée d'hommes de valeur appartenant à toutes les opinions, avait bien voulu, à l'unanimité, le déclarer digne.

« Il était réservé aux influences partiales de je ne sais quelle sacristie de province, de faire décider qu'une œuvre qui a reçu le suffrage des meilleurs juges de notre pays et de l'étranger, à laquelle j'ai consacré de longs mois, où j'ai essayé de réaliser de mon mieux un sentiment, que je crois noble, de la beauté, est une action mauvaise et honteuse.

« Je n'aurai pas l'orgueil de me comparer aux hommes illustres qui, tant de fois dans l'histoire de l'art, furent victimes de la même accusation, inspirée tantôt par la sottise, tantôt par la mauvaise foi, souvent par l'une et l'autre réunies ; mais j'ai la fierté de penser que ma carrière déjà longue et le respect que j'ai toujours eu de mon art, suffisent à me protéger contre la basse interprétation de quelques tartufes anonymes.

« Je la leur laisse pour compte. Plaignons ces tristes personnages qui, dans la patrie de Rubens et de Jordaens, ne peuvent pas voir un nu sans que leur imagination malade entre en travail.

« Mais, si je puis dédaigner un outrage dont la protestation

indignée des artistes et du public éclairé me venge déjà, il est cependant une mesure que m'impose ma dignité. Il ne peut me convenir de paraître en suspect devant le jury des récompenses, ni de m'exposer à ce que, après avoir tenté de m'atteindre dans mon honneur d'homme, on essaie, par des menées moins avouables encore, de me diminuer dans ma réputation d'artiste.

« Je vous prie donc de bien vouloir, dès la réception de la présente, donner les ordres nécessaires pour que la mention « Hors concours » soit apposée sur le socle de mes œuvres dans le hall de la sculpture.

« Agréez, Monsieur le Commissaire général, avec mes remerciements anticipés, mes civilités.

« JEF LAMBEAUX. »

Le baron de Baeckman, commissaire général des Beaux-Arts, a répondu à M. Jef Lambeaux par la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Je viens de lire dans un journal une lettre que vous avez bien voulu m'adresser et que je n'ai d'ailleurs pas encore reçue.

« Vous avez raison de penser que je suis étranger aux mesures qui ont été prises à l'égard du *Faune mordu*. Ma compétence et mon autorité sont strictement limitées au Palais des Beaux-Arts. Deux de vos œuvres sont exposées dans le hall de la sculpture, elles sont fort admirées, et je suis très charmé que vous ayez apporté votre concours au succès de l'Exposition de Liège.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Le Commissaire des Beaux-Arts,

« BAECKMAN. »

Le Commissaire général des Beaux-Arts, avait un devoir à remplir : c'était de défendre M. Lambeaux contre l'inconcevable agression dont il est victime et de provoquer une enquête sur l'incident. Il ne paraît pas l'avoir compris. D'autres que lui s'en chargeront et porteront au Parlement une question qui n'intéresse pas uniquement un statuaire, mais l'universalité des artistes. Ceux-ci ne se laisseront pas outrager davantage.

L'Étoile belge dit avec raison à ce propos :

« Si l'on peut faire traiter comme de vulgaires pornographes des hommes comme Jef Lambeaux, qui a enrichi par des œuvres splendides le patrimoine artistique qui fait la gloire de notre pays, ou comme Victor Rousseau (l'auteur des figures du pont de Fragnée, dont la Ligue réclame aussi l'enlèvement), qui représente peut-être l'inspiration la plus haute, la plus pure et certainement la plus idéale, dans notre école contemporaine, plus un peintre, plus un sculpteur, plus un littérateur ne sont en sûreté chez nous. Et il n'est pas dans nos musées anciens un chef-d'œuvre qui ne soit destiné à être décroché sous prétexte d'épargner aux « honnêtes gens » l'obligation de rougir. »

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Salon de Printemps

Le titre est peut-être un peu ambitieux pour la modeste exposition que dans l'intimité de la salle Boute une quinzaine d'artistes, — peintres et sculpteurs, — viennent d'improviser.

Mais qu'importe l'étiquette ? L'idée d'utiliser la plus jolie galerie de Bruxelles au moment où la lumière se fait enfin douce et propice ne peut être que favorablement accueillie. Le Salon est présenté avec goût et a, dans son ensemble, une bonne tenue.

A défaut d'œuvres à sensation, il groupe une cinquantaine de petites toiles, aquarelles, dessins ou eaux-fortes originales signées

de noms connus et appréciés : H. Stacquet, F. Charlet, H. Casiers, V. Uytterschaut, A. Marcette, L. Bartholomé (que ses récentes gravures en couleurs classent parmi les meilleurs spécialistes d'un art charmant, encore trop peu pratiqué), L. Franck, P. Mathieu, A. Pinot, etc.

Un délicieux panneau brodé par M^{me} De Rudder, *L'Abime*, d'élégants projets de médailles exposés par M. G. Devreese, quelques sculptures signées J. Marin, J. De Rudder, A. Puttemans (dont la *Circé* a des modèles délicats), apportent à l'ensemble une note décorative qui n'est pas sans agrément. Et les portraits d'artistes (C. Meunier, Th. Vinçotte, A. Verhaeren, V. Gilsoul, J. De la Hoesse, etc.) dessinés par M. Lemmers promettent pour le prochain volume de M. Sander Pierron une illustration des plus attrayantes.

CONFÉRENCES JUBILAIRES

La ville de Bruxelles ayant offert l'hospitalité de sa Salle des Milices aux conférenciers appelés à l'honneur de célébrer les fastes de la Belgique en Sorbonne, ce fut, la semaine passée, devant un auditoire nombreux et attentif, une sorte de répétition générale des discours que Paris entendra prochainement.

M. Maurice Pirenne parla avec éloquence des Belges d'autrefois, des luttes qu'ils soutinrent pour conquérir leurs libertés, du rôle qu'ils furent appelés à jouer dans l'histoire des peuples. M. Petrucci retraça la brillante étape que parcourut la Flandre au x^{ve} siècle. Puis vint M. Eugène Baie, qui résuma dans une magistrale étude la société anversoise à l'époque où s'épanouit le génie de Jordaens. Enfin, M. Ernest Verlant présenta la synthèse de la Peinture belge depuis 1830 jusqu'à nos jours. Il le fit en critique averti, en historien et en lettré, plaçant en vive lumière, par des oppositions habiles, les « leaders » de notre école, sans négliger les seigneurs de moindre importance, et montrant fort bien l'enchaînement logique des diverses évolutions de notre école. Cette conférence, comme les précédentes, fut chaleureusement applaudie et unanimement appréciée.

LA FÊTE DES ARBRES

C'est aujourd'hui dimanche, à 11 heures, qu'aura lieu à Esneux la première Fête des Arbres dont nous parla, il y quelques mois, Eugène Demolder (1).

Elle est annoncée en ces termes par *l'Express* :

« Un de nos confrères, le délicat poète et spirituel chroniqueur Léon Souguenet, grand ami de la nature, avait, l'an dernier, proposé d'instituer dans un cadre champêtre une fête des arbres. Exaltation du décor feuillu de nos paysages, protestation contre les vandales qui ne les respectent point, telle devait être la signification de cette solennité familière.

L'idée de notre confrère a plu aux édiles d'Esneux. Dimanche aura lieu, à 11 heures du matin, en cette coquette station de villégiature, la première Fête des Arbres. On plantera, quelque part, un baliveau sans prétention, que l'on baptisera ensuite sous des flots d'éloquence. Au nombre des orateurs, on cite MM. S. Grégoire, bourgmestre d'Esneux, Léon Souguenet et notre excellent confrère Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), le vigilant défenseur de nos paysages. On parle aussi de MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, etc. »

Nombre de littérateurs et d'artistes ont promis de participer à cette jolie fête de plein air qui, dans sa simplicité, aura, au rebours de tant d'autres cérémonies officielles, le grand mérite de signifier quelque chose. »

(1) Voir *l'Art Moderne* du 11 septembre 1904.

NOTES DE MUSIQUE

L'Ecole de musique de Louvain a fêté la semaine dernière le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de ses grands concerts symphoniques. Ceux-ci ayant été institués par M. Emile Mathieu, actuellement directeur du Conservatoire de Gand, il était juste que ce jubilé fût consacré à ses œuvres.

M. Léon Du Bois a choisi parmi celles-ci le poème lyrique *Freyliir*, qui décrit avec émotion la sylve ardennaise, le fragment symphonique *Sous bois*, le *Paysage d'automne* pour piano et orchestre, les *Noces féodales*, tableaux symphoniques, et plusieurs pièces vocales parmi lesquelles *le Pêcheur*, *le Roi des Aulnes*, *le Barde* et *Mignon*, qui comptent parmi les meilleures inspirations du compositeur.

Toutes ces œuvres, fort bien interprétées sous la direction de M. Du Bois, ont valu à l'auteur un succès enthousiaste ainsi qu'aux solistes, M^{lles} Wybauw et Latinis, M^{ms} Vander Heyden et L. Biquet, et à l'excellent pianiste De Greef. M^{lle} Wybauw surtout a été l'objet d'ovations sans fin.

A l'issue du concert, un album artistique orné par M. S. Detilieux a été offert, en souvenir de la fête, à M. Emile Mathieu.

Une audition des élèves de M^{me} Labarre aura lieu par invitations jeudi prochain, à 8 heures du soir, au théâtre du Parc. Au programme : Chœurs de César Franck, Saint-Saëns et Brahms ; trio des « Femmes mores » de M.-A. Charpentier ; œuvres de Lully, Hændel, Gluck, Grétry, Wagner, R. Strauss, Grieg, Reyer, Massenet, Fauré, P. de Bréville, G. Hue, A. De Greef, etc.

ERRATUM. — Il s'est glissé dans *l'Art moderne* de dimanche passé une erreur qui rendait incompréhensible un membre de phrase du compte rendu du dernier Concert Ysaye. Nous disions à propos de l'*Etie* de Mendelssohn : « ... Quelque sévère que puisse être l'opinion que l'on a sur Mendelssohn, et quelque justifiée que puisse être sa « démonétisation », etc... Au lieu de « démonétisation », on nous faisait dire « démoralisation », ce qui n'avait aucun sens.

LA RETRAITE

Comédie dramatique en quatre actes de F.-A. BEYERLEIN, traduction de MM. M. RÉMON et N. VALENTIN (Théâtre des Galeries).

Un vent de fronde souffle en Allemagne. *Petite garnison*, *Discipline*, *Jénu ou Sedan ? la Retraite* ont résolument attaqué, par le Livre ou le Théâtre, le militarisme germanique, bafoué son esprit de caste, ses préjugés, son hypocrisie, ses routines, ses iniquités sociales, ses rigueurs inexorables.

Le pays le plus traditionnel du monde (avec l'Angleterre) a été quelque peu secoué par l'explosion de ces bombes. Et voici que, franchissant la frontière, livres et pièces font leur trouée en France, puis en Belgique.

La Retraite, par exemple, après mille représentations en Allemagne, est jouée depuis trois mois avec un succès constant au théâtre du Vaudeville, à Paris. Mais ne croyez pas que c'est pour jouir de l'humiliation infligée aux officiers allemands que le public afflue aux guichets. Le drame a par lui-même assez de puissance et d'émotion, il est assez solidement charpenté et ingénieusement conduit pour mériter un succès qu'on ne lui a pas marchandé, avant hier, à Bruxelles. La psychologie du militaire allemand y est étudiée par un esprit pénétrant et subtil, et les types, silhouettés avec fidélité, sont d'une humanité assez réelle pour conférer à la pièce un intérêt qui dépasse celui d'une satire des mœurs de l'armée. Au surplus, le microcosme de M. Beyer-

lein, s'il renferme des canailles, n'en offre pas moins le spectacle de très braves gens. Quelques-uns sont, comme dans la vie, à la fois très bons et entamés par la difformité professionnelle. Tout cela est judicieusement noté, touché d'une main légère et sûre, avec sobriété.

Le sujet est, en lui-même, purement anecdotique. La fille du maréchal des logis Volkhardt a été séduite par le lieutenant de Lauffen. Son fiancé, Helbig, sous-officier de uhlans, la surprend, la nuit, dans la chambre du lieutenant. Cette trahison lui fait perdre la tête. Il veut forcer la porte et reçoit de l'officier un coup de sabre.

Traduit pour insubordination devant le Conseil de guerre, Helbig refuse généreusement de se justifier pour ne point compromettre la jeune fille. C'est la scène capitale du drame, et elle est écrite avec une rare maîtrise. A travers les obscurités et les contradictions, la lumière se fait peu à peu et éclate au moment où Claire, qui a demandé à être entendue, confesse crânement la vérité.

Alors, c'est le désespoir du père, le vieux maréchal des logis dont toute une vie d'honneur s'écroule sous la honte. En vain il essaie d'obtenir une réparation du lieutenant. Les règlements militaires s'opposent au duel. Son indignation se tourne enfin contre sa fille, qu'il tue d'un coup de revolver.

Ce dénouement, assez inattendu, clôt mal le drame, ou plutôt ne le clôt pas. Le sort du lieutenant demeure ignoré, et l'on ne sait ce qu'il advient d'Helbig, qui concentre les sympathies. Si cette fin est une déception, il n'en demeure pas moins de cette pièce audacieuse et forte quatre tableaux vigoureux, originaux, d'un intérêt pathétique qui grandit jusqu'à la conclusion de l'œuvre.

Elle doit avoir plus de saveur encore dans la langue où elle fut écrite. Les traducteurs ont cru devoir, pour exprimer certaines tournures populaires se servir d'un argot de banlieue qui fait dans la bouche des officiers allemands un effet plutôt bizarre.

Quant à l'interprétation, elle est, en général, fort bonne, et il n'y a qu'à louer M. Moncharmont du choix qu'il a fait des artistes chargés d'initier la Belgique à la *Retraite*. Au premier rang de ceux-ci, M^{lle} Carmen de Raisy et M. Saillard, qu'on applaudit naguère au théâtre de l'Œuvre, MM. Vial, Durel, Scheler, Laurel, Marey, etc. Le succès de l'œuvre et de ses interprètes a été éclatant.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Le Festival Beethoven s'est achevé au Nouveau-Théâtre au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Weingartner a été rappelé une dizaine de fois après l'exécution de la Symphonie avec chœurs, qu'il a conduite avec une autorité, une sûreté de rythmes, une précision et une variété de nuances également remarquables. Le *Scherzo* surtout fut prestigieux. On s'étonnait unanimement que M. Weingartner eût pu, en si peu de temps, par son seul ascendant, donner des ailes à un orchestre habituellement massif.

Une indisposition priva les organisateurs du concours de deux membres du Quatuor vocal hollandais. Il fallut les remplacer au dernier moment. Mais l'exécution du final n'en fut pas moins belle, grâce aux qualités exceptionnelles de M^{me} Fourier-de Nocé et de M. Laffitte, qui s'acquittèrent à merveille d'une tâche réputée périlleuse entre toutes.

La Huitième Symphonie, spirituellement conduite et jouée avec une clarté parfaite, avait ouvert cette dernière journée. En manière d'intermède, M^{lle} Tilly Koenen avait chanté d'une voix généreuse le médiocre air de concert *Ah! perfido*, qu'on eût pu, sans inconvénient, retrancher (avec, au surplus, les deux Concertos) d'un programme que remplissait magnifiquement l'exécution chronologique des neuf symphonies.

Peut-être la Société musicale avait-elle cru nécessaire, pour attirer la foule, de corser de quelques solistes l'intérêt du Festival. Précaution superflue. C'est le nom de Beethoven qui a fait recette,

les solistes étant incontestablement relégués au second plan. Et quelle recette! Le dernier soir, on ne trouvait même plus au guichet de billets de « promenoir », la salle étant bondée à en éclater. Nombre d'auditeurs déçus ont été forcés, pour rentrer dans leurs frais de déplacement, d'aller passer la soirée au Casino de Paris...

La musique évolue. Les goûts varient. Après Wagner, d'Indy, puis Debussy. Mais, comme eût dit Gounod,

Le Vieux Sourd est toujours debout.

M. Alfred Cortot poursuit le cours de ses attrayantes séances d'initiation. La sixième et dernière était consacrée au *Requiem allemand* de Brahms, présenté pour la première fois dans son intégralité au public parisien. L'œuvre était précédée d'une nouvelle audition du *Concerto brandebourgeois*, redemandé. Mais pourquoi M. Cortot s'obstine-t-il à faire suivre le titre de cette mention fallacieuse : « Reconstitution de la version originale », alors qu'il fait jouer la partie de trompette à l'octave inférieure? Cette transposition, — qu'explique la difficulté qu'il y a pour un chef d'orchestre parisien de faire venir de Belgique M. Théo Charlier pour chaque exécution de J.-S. Bach, — ne passera jamais, quoi qu'il fasse, pour la « version originale » du maître. Mieux vaudrait ne rien dire, — en attendant que MM. les trompettes-solos aient retrouvé l'embouchure de leurs prédécesseurs.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Catalogue de broderies anciennes des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, décrites par M^{me} ISABELLE ERRERA. Cent quatre photogravures. Bruxelles, imprimerie Goossens, librairie Lamartin.

Qui ne s'est donné l'esthétique plaisir d'errer, au Cinquantième, au milieu de ces broderies, chapes, chasubles aux couleurs harmonieuses, aux ornements merveilleusement décoratifs, les yeux charmés?... L'intelligence, pourtant, réclamait sa part; on eût aimé à connaître les époques, écoles, sujets, etc. Or, ce sont là matières spéciales, réservées à quelques collectionneurs érudits.

Double remerciement à M^{me} Isabelle Errera, donatrice d'un tiers de la collection et auteur d'un catalogue qui nous permet enfin de comprendre cette collection. Comme dans le *Catalogue d'étoffes anciennes* publié en 1901, l'image photographique des objets tient lieu d'une description écrite, toujours fâcheusement énigmatique. Et des notes très nombreuses (historiques et techniques) achèvent de donner à l'esprit pleine satisfaction.

Muni du fil précieux, j'ai donc osé pénétrer dans le labyrinthe; j'ai constaté de suite que, même en dehors de leur intérêt direct, spécial, ces broderies fournissent d'intéressants documents archéologiques. Voici, par exemple, la chape n° 23 (xv^e siècle) : le Père Éternel est représenté tenant des amulettes dans une draperie. C'est la figuration habituelle des « élus dans le sein d'Abraham » (par exemple, au portail de l'église Saint-Pierre-de-Moissac). Oui, mais alors ce n'est pas nécessairement Abraham, comme on le dit souvent (1); n'est-ce pas plutôt le Christ qui recueille les âmes sur le portail occidental de Bourges et le portail septentrional de Reims? Et me voilà, grâce à la chape n° 23, lancé dans un problème iconographique...

M. H.

(1) Cf. EMILE MALE, dans son très bel ouvrage : *L'Art religieux du XIII^e siècle*, p. 427.

PETITE CHRONIQUE

Les pourparlers engagés par le Gouvernement et par la Commission du Musée de Bruxelles au sujet de l'acquisition de deux des meilleurs tableaux exposés dans la section retrospective du Salon de la Libre Esthétique viennent d'aboutir. Guillaume Vogels sera représenté dans notre galerie nationale par la *Neige (soir)*, qui appartenait à M. E. Van Humbeek, Périclès Pantazis par son *Enfant au cog*, cédé à l'Etat par M. F. Toussaint. Ce sont l'une et l'autre de fort belles toiles, qui marquent l'éveil de l'impressionnisme en Belgique. La première remonte à 1886. La seconde est antérieure de quelques années à celle-là.

L'Exposition Jordaens s'ouvrira à Anvers, au Musée des Beaux-Arts, le 27 juillet et sera clôturée le 15 octobre. Elle s'annonce, dès à présent comme devant avoir un intérêt artistique égal à celui des expositions commémoratives de Rembrandt et de Van Dyck. Le Roi lui a accordé son haut patronage. Le comte de Flandre a accepté la présidence du Comité d'honneur.

Toutes les toiles de Jordaens qui figurent dans les églises de Belgique ainsi que dans les musées du pays seront réunies à Anvers. Le duc d'Arenberg a spontanément mis celles qu'il possède à la disposition du Comité. D'autres collectionneurs belges et étrangers suivent cet exemple, ce qui assure une participation importante à l'Exposition. Celle-ci se complètera par des dessins et par des tapisseries composées d'après les cartons de l'artiste. Elle assurera ainsi la représentation de Jordaens de la manière la plus diverse.

Samedi prochain, à 3 heures, M. Camille Lemonnier fera à l'Exposition Leys-De Braekeleer, au Musée d'Anvers, une conférence sur *Henri De Braekeleer et son œuvre*.

La ville d'Anvers ouvrira au mois d'août une exposition maritime retrospective. Organisée avec le concours de l'Etat, elle doit comprendre, indépendamment de modèles de bateaux de toutes époques et de tous pays, de ports et jetées, d'instruments de précision anciens : astrolabes, sextants, compas, boussoles, une section artistique où peintures, dessins, estampes, céramiques et orfèvreries achèveront de reconstituer la navigation à travers les siècles.

M^{me} Eleonora Duse est heureusement rétablie de l'indisposition qui l'a empêchée de donner à Bruxelles les représentations annoncées. Elle assistait vendredi passé dans une baignoire à la première représentation de *la Retraite* au théâtre des Galeries, en compagnie de M^{me} Suzanne Després et de M. Lugné-Poë. M. Moncharmont avait fait disposer dans sa loge deux gerbes de fleurs que M^{me} Duse, dès son arrivée, a prié la direction de faire enlever afin de ne pas attirer l'attention des spectateurs. Elle a obstinément refusé sa porte aux visiteurs qui, nombreux, ont tenté de lui présenter leurs hommages. Hier, la grande artiste s'est embarquée pour l'Angleterre où elle sera, d'ici peu, en état de remplir ses engagements.

M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe donneront à la Monnaie, à partir du 4 ou 5 juin, une série de représentations composées de *l'Aiglon*, *Angelo*, *la Sorcière* et *la Dame aux Camélias*.

Le théâtre du Parc vient d'abriter l'excellent comédien Silvain, dont le succès dans *le Père Lebonnard* fut si grand, hier et avant-hier, que l'œuvre sera donnée une troisième fois. Il ouvrira ses portes vendredi 26 mai prochain pour les représentations de *l'Aventurière*, d'Emile d'Augier, jouée par M^{lle} Cécile Sorel, M^l. Baillet, Truffier, Leloir et Albert Lambert fils, sociétaires de la Comédie-Française.

M. Munié voue désormais à l'opérette le théâtre Molière. Il annonce pour la saison d'hiver, outre les œuvres du répertoire, *la Petite Bohème*, *Monsieur de la Palisse* et *la Chauve-Souris*, trois succès des scènes parisiennes et viennoises.

Le programme de ses matinées n'est pas moins attrayant. Il résumera l'évolution de la musique dramatique en France sous

l'influence italienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et se composera des ouvrages suivants : *la Servante maîtresse* (Pergolèse), *les Troqueurs* (Dauvergne), *On ne s'avise jamais de tout* (Monsigny), *le Bûcheron ou les Trois Souhais* (Philidor), *l'Arbre enchanté* (Gluck). Chaque représentation sera précédée d'une conférence explicative et d'une audition de musique du temps exécutée en concert sur des instruments anciens.

L'Administration des Concerts du Waux-Hall annonce pour demain lundi, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. S. Dupuis, une première séance de musique belge avec le concours de M. Lambert, qui jouera le Quatrième Concerto de Vieuxtemps et une élégie de Radoux, et de M. Vermandèle, qui récitera le poème d'Eddy Levis, *La Mer*, symphoniquement commenté par P. Gilson.

La Chronique parle de la création à Ostende d'une série de conférences qui, au cours de la prochaine saison, seront faites le mercredi dans la grande salle de bal du Kursaal. On y entendra successivement, dit-elle, MM. Edmond Picard, *Charles le Téméraire*; Camille Lemonnier, *La Belgique pittoresque*; Emile Vandervelde, *Les Œuvres sociales belges*; Emile Verhaeren, *Nos Grands Peintres*; Georges Eekhoud, *L'Ame belge*; M^{me} G. Rodenbach, *Souvenirs sur Georges Rodenbach*; MM. Paul-Emile Janson, *La Belgique sous le régime hollandais (1815-1830)*; Léon Hennebicq, *Le roi Léopold II*; Paul Spaak, *Le poète Emile Verhaeren*; Maurice des Ombiaux, *Légendes de Flandre et de Wallonie*; J.-Charles Gheude, *Grétry*; George Lecointe, *Les Belges sur mer et sur terre*.

Cette énumération paraît n'être pas entièrement exacte. M. Vandervelde, dans *le Peuple d'hier*, fait annoncer, en effet, qu'il ne participera pas à ces conférences.

Un député belge, ancien ministre, a lancé un mot nouveau à la Chambre des représentants. Une célèbre définition avait autrefois popularisé son génie : « L'étalon est la poule aux œufs d'or de nos paysans des Flandres. » Cette fois, l'orateur a entretenu ses collègues de la « démantibulation » de l'enceinte fortifiée de Termonde. (Authentique.)

L'Essor littéraire va publier un numéro spécial assez important qui comprendra des études, des articles de critique, des nouvelles, des pièces de vers, etc., d'Adolphe Hardy, Noël Hervé, Albert Bonjean, Louis Moreau, Edmond Doumont, Jules Bock, Henri Glaesener, Alfred Wautier, R. d'Hugheer, Christian Hofer, Pierre-Paul Gerard, Paul de Sadeleer, Paul Cornet, Michel Mertens, Georges Moulinas et de plusieurs autres écrivains. Ce numéro sera mis en vente au prix de 1 franc.

On lit sur les affiches de Bostock placardées sur tous les murs de Paris :

LISZT, LE CÉLÈBRE DOMPTEUR D'OURS.

Comme tout change ! Autrefois c'était les pianos....

Une anecdote sur Grétry :

« Il faut que vous me racontiez comment vous faites de la musique, disait un jour Tronchin à Grétry, qui le consultait sur sa santé. — Mais comme on fait des vers, un tableau ; je lis, je relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons ; il me faut plusieurs jours pour échauffer ma tête ; enfin, je perds l'appétit, mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte : alors je fais un opéra en trois semaines ou en un mois. — O ciel ! dit Tronchin, laissez-là votre musique, ou vous ne guérerez jamais. — Je le sais, dit Grétry : mais aimez-vous mieux que je meure d'ennui que de chagrin ? »

Une très intéressante revue, *l'Art et les Artistes*, vient de paraître à Paris sous la direction de M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts.

Dès le premier numéro se rencontrent les noms des meilleurs écrivains d'art français : Léonce Bénédite, Henry Bouchot, Armand Dayot, Gustave Geffroy, Roger Marx, Léon Rictor, Victor Thomas, Louis Vauxcelles. Leurs études sont accompagnées d'excellentes gravures d'après les maîtres anciens et modernes.

L'Art et les Artistes a ses bureaux 106, boulevard Richard-Lenoir, à Paris. L'abonnement est de 20 francs pour la France, 25 francs pour l'étranger.

L'Album pour enfants petits et grands dont nous avons annoncé la prochaine publication à l'Édition mensuelle paraîtra à la fin du mois. Il contiendra, réunis sous une couverture de Maurice Denis gravée sur bois en trois couleurs par J. Beltrand, cent cinquante pages de musique pour piano à deux ou à quatre mains, spécialement composées en vue d'initier la jeunesse à la musique moderne par I. Albéniz, M. Alquier, Ch. Bordes, G. Bret, P. de Bréville, R. de Castéra, P. Coindreau, A. Dupuis, H. Estienne, J. Gay, A. Groz, Vincent d'Indy, M. Labey, L. Pineau, A. Roussel, L. Saint-Riquier, G. Samazeuilh, Blanche Selva, A. Sérivey, D. de Séverac, F. de la Tombelle et G. M. Witkowski.

En souscription à la *Schola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques, Paris (Bruxelles, Breitkopf et Härtel), à 10 francs l'exemplaire, prix net.

La Société des Amis du Luxembourg vient d'offrir à ce musée un tableau de Toulouse-Lautrec représentant un coin du Concert des Ambassadeurs.

L'exposition organisée à Madrid à l'occasion du troisième centenaire de la publication de *Don Quichotte* a été inaugurée à la Bibliothèque nationale en présence de la famille royale. L'exposition comprend 599 gravures, l'édition du *Don Quichotte* de Jimenez Aranda, ainsi que 97 volumes et livres de chevalerie et autres cités dans *Don Quichotte* et dont Cervantès raconte que le barbier

et le curé firent un autodafé, des tapisseries de la Manufacture royale représentant des scènes de *Don Quichotte*, et 460 éditions différentes du célèbre ouvrage de Cervantès, parmi lesquelles figure la première qui fut publiée.

Au lendemain de la brillante manifestation du centenaire, un Comité franco-espagnol s'est constitué dans le but d'ériger à Paris un monument à Cervantès. Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de la Ligue d'action latine, 25, rue Boissy d'Anglas.

Autres monuments projetés : à Stendhal (président du Comité, M. Chéramy, 41^{bis}, rue Arsène Houssaye, Paris); à Benjamin Godard (s'adresser au *Figaro*); à Eugène Sue, — ce dernier à Annecy (Savoie); à Alphonse Karr, à Saint-Raphaël; à Henri Becque, à l'angle du boulevard de Courcelles et de l'avenue de Villiers; à Antonin Proust, dans le département des Deux-Sèvres; à Gabriel Tarde, à Sarlat (Dordogne), sa ville natale.

On a vendu récemment aux enchères, à Londres, un violon fabriqué par Guarnerius à Crémone. L'enchère a atteint 900 livres sterling, soit 22 500 francs.

Ce précieux instrument était bien connu des amateurs. Il avait servi à Paganini, qui avait dit qu'on n'aurait guère pu en trouver de meilleur. Ce prix de 900 livres n'est d'ailleurs pas exceptionnel. On cite des violons célèbres dans les collections qui ont atteint un prix beaucoup plus élevé. Le fameux stradivarius de Stuttgart s'est vendu 50.000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^e, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'« Après-midi d'un Faune » (OCTAVE MAUS). — L'Exposition rétrospective de l'Art belge (O. M.). — La Première Fête des Arbres (F. NONNIGER). *Discours de M. Jean d'Ardenne*. — Conférences jubilaires. — Un nouveau Musée à Paris (O. M.). — A propos d'« Armide ». — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

Réfléchissons...

Il n'est pas interdit à un artiste, à ce qu'affirment ceux mêmes qui ont approuvé l'exécution sommaire du *Faune* de M. Lambeaux, d'exposer dans les salons officiels et autres des œuvres qui exaltent la beauté nue. Libre à vous d'entrer à l'Exposition ou de n'en point franchir le tourniquet, la sensibilité de votre tempérament devant seule dicter votre décision. Le tourniquet est le protecteur de la morale, et les dix ou

vingt sous qu'il arrache à chacun des visiteurs qui mettent en mouvement son mécanisme constituent une sûre garantie contre l'extension de l'esprit lubrique. En d'autres termes, une œuvre d'art peut être à la fois obscène et décente ; son caractère est déterminé par la circonstance qu'il faut, ou non, payer pour la voir.

Ce raisonnement est étrange. Le *Faune mordu* a été exposé il y a deux ans au Salon triennal de Bruxelles. Il fut expédié ensuite à l'Exposition de Dusseldorf, et de là à Saint-Louis. Nul ne songea à y voir autre chose que ce qui guida l'inspiration du statuaire : des formes harmonieuses, du mouvement, de la vie, — et l'on sait que M. Lambeaux excelle à les exprimer.

Pourquoi n'a-t-on point protesté ? Supposait-on que le statuaire avait uniquement modelé son groupe pour le promener d'exposition en exposition et que, cette promenade accomplie, il le ramènerait dans son atelier pour y déposer ses vêtements et y accrocher son chapeau ?

La destinée des œuvres statuariques de cette dimension étant d'orner les parcs et les places publiques plutôt que les guéridons, il était logique que le *Faune* trouvât sur un socle, parmi des arbres, un repos mérité par deux ans de vie errante. Il choisit un emplacement champêtre, dans le frais décor de la Boverie. Par malice, — ou par hasard, — il s'était, cette fois encore, mis sous la protection d'un tourniquet.

Et sans doute il ruminait :

Alors m'éveillerai-je à la ferveur première
Droit et seul sous un flot antique de lumière
Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Mais il était à peine installé qu'on le fit déguerpir avec la brutalité qu'on sait. Est-ce donc que le tourniquet de l'Exposition de Liège n'a pas les mêmes vertus moralisatrices que ceux des Salons de Bruxelles, de Dusseldorf et de Saint-Louis? Où donc les Faunes traqués trouveront-ils un tourniquet de tout repos?

Faut-il peut-être conclure de cette aventure que le nu ne devient indécent que lorsqu'il affronte le plein air? Les musées, en effet, sont tapissés de figures vêtues de leur seule grâce esthétique, peuplés de statues parmi lesquelles les messieurs en redingote et les dames en costume tailleur sont plutôt exceptionnels. Je ne sache pas que M. Bérenger lui-même ait jamais demandé qu'on fermât, pour outrage aux mœurs, le Louvre, la National Gallery, le Prado, l'Ermitage, le Belvédère, ou même le Musée de Bruxelles que Van Eyck, Rubens, Jordaens, Van Dyck et autres pornographes illustres déshonorent d'images dont la vue froisse évidemment la pudeur. Et pourtant, nul tourniquet ne défend ces lieux de débauche! Ils sont ouverts à tous, gratuitement. Les États qui s'honorent de les posséder leur consacrent chaque année un budget important. Les élèves des écoles officielles y sont conduits par leurs professeurs. Et ne fut-il pas question, — c'est à faire frémir! — d'acquiescer le redoutable sylvain de M. Lambeaux pour le Musée de Bruxelles, — où d'ailleurs il entrera vraisemblablement quelque jour?

Les artistes qui ornaient de sculptures les porches des cathédrales n'avaient point les basses préoccupations que l'incident de Liège a brusquement dévoilées, alors qu'on pouvait les croire à tout jamais disparues d'un pays libre. Et pourtant ces artistes travaillaient pour le plein air! Et nul tourniquet n'empêchait le public de jouir des fantaisies de leur imagination!

On parle d'une revanche éclatante du Faune. La municipalité de Liège se propose, assure-t-on, d'acquiescer le groupe désormais célèbre de M. Lambeaux et de l'ériger sur la pelouse même d'où il fut honteusement expulsé. L'esprit frondeur des Liégeois, pimenté d'un grain de gauloiserie ainsi qu'en témoignent maints de leurs « cramignons », se retrouve dans cette amusante riposte. En même temps la Ville achètera, dit-on, une des plus nobles figures de Constantin Meunier, la statue du *Haveur* qui décore le Salon d'honneur de la section belge des Beaux-Arts. Ainsi, du même coup, Liège possèdera deux œuvres d'art symbolisant en quelque sorte les deux pôles de notre école actuelle: l'une véhémence, insubordonnée, exubérante et voluptueuse; l'autre puisant sa beauté dans la force statique, l'eurythmie, l'énergie concentrée, le caractère classique du stylé.

L'affaire aura donc un résultat heureux: l'après-midi mouvementée du Faune s'achèvera en un soir de gloire, et la question des rapports de l'Art et de la

Morale sera, une fois de plus, nettement résolue dans le sens « séparatiste », — pour employer une expression d'actualité.

Ces deux grandes forces n'ont, en effet, rien de commun. Elles sont aussi indépendantes l'une de l'autre que le cours des fleuves l'est du vol des oiseaux. Les difficultés naissent généralement d'un malentendu, ou plutôt d'une fausse compréhension des œuvres. Toutes celles qu'une renommée séculaire n'a pas consacrées sont exposées à être mal jugées. M. Ramiro a dit avec raison: « Tout le monde s'indigne des turpitudes de cartes transparentes offertes par un voyou dans la rue; mais quiconque oserait médire de l'*Hermaphrodite* du Louvre serait un vandale. » Ce qui est vrai pour les chefs-d'œuvre de l'art antique ne l'est pas moins pour les expressions de la pensée artiste d'aujourd'hui. Mais on s'obstine à ne pas le comprendre. Si le *Faune mordant*, au lieu de sortir de l'atelier de M. Lambeaux, avait été déterré parmi les ruines de quelque temple de la Ligurie ou du Latium, croyez-vous qu'on eût osé lui infliger l'ignominieux traitement qu'il subit? Le tort qu'il peut avoir n'est pas d'être nu: c'est d'être moderne.

On fit naguère le même grief au groupe de Paul de Vigne qui orne la façade du Musée Ancien. Lorsqu'il fut hissé sur son piédestal et que le radieux génie qu'il représente apparut dans sa triomphante nudité de bronze, ce fut un charivari de protestations, d'injures et de récriminations. Le baron de Haulleville, qui aimait le paradoxe, opposa même, dans un article qui fit quelque bruit, l'inconvénience de ce groupe au galant déshabillé, jugé par lui licite, de la *Pornocralès* de Rops qu'abritait, au même moment, le Salon des XX et dont le spirituel chroniqueur disait: « Son réalisme idéalisé est une manifestation, excessive il est vrai, des tendances légitimes de l'art moderne. » (1) Ce qui le choquait dans l'œuvre de Paul de Vigne ne l'offusquait point dans celle de « l'infâme Fély. » *Pornocralès* était, disait-il, « le dessin vivant d'une chose malheureusement contemporaine ». Il envisageait l'autre comme « une nature morte indécente d'un âge passé, sans aucun point de contact avec le nôtre. »

N'est-ce point reconnaître ingénument la fragilité des jugements humains en pareille matière? Si une œuvre peut être, suivant l'époque où elle fut créée, chaste ou impudique, c'est que vraiment l'Art est au-dessus des variations et des fantaisies de la Morale. C'est qu'il nargue, ainsi que la girouette des appréciations, la mobilité des pudeurs. Et pas plus plus que les tourniquets, les millésimes n'en modifient l'essence.

OCTAVE MAUS

(1) *Le Journal de Bruxelles*, 18 février 1886.

L'Exposition rétrospective de l'Art belge.

Nous avons esquissé, dans ses grandes lignes, le plan de l'Exposition rétrospective qui groupera au Palais du Cinquantiennaire, sous le haut patronage du gouvernement et de la ville de Bruxelles, l'ensemble des artistes belges, peintres et sculpteurs, décédés depuis 1830 (1). Complétons par de nouveaux détails inédits les informations que nous avons publiées.

Le classement sera, autant que possible, chronologique. Les premières salles abriteront donc un choix d'œuvres de Navez, — dont on verra, entre autres, les portraits du marquis de Beaufort, de M. Van Meenen, l'original de celui de L. David, etc. — Wappers, N. De Keyser, Slingeneyer, Pauwels, Bourlard, De Knyff, etc. Parmi les tableaux de cette époque, une surprise : un fort joli portrait d'Eugène Verboeckhoven, que n'absorba point complètement, comme on pourrait le croire, le souci de mignardiser des toisons.

Gallait sera représenté par dix tableaux, au nombre desquels *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes* (musée de Tournai), le *Portrait de la comtesse Louis de Mérode* et d'autres portraits.

Henry Leys aura une participation importante. Le comité s'occupe de reconstituer, au moyen de réductions qu'exécute l'artiste et qui sont actuellement disséminées en Europe et jusqu'en Amérique, la belle décoration que peignit Leys pour l'hôtel de ville d'Anvers. Cette décoration se compose, on le sait, de quatre grands panneaux et de douze portraits. De même, on espère arriver à reconstituer, en réunissant les cartons, dessins et documents utilisés par le peintre, l'ensemble de l'ornementation qu'il composa pour sa salle à manger. Parmi les tableaux de chevalets figurera l'*Institution de la Toison d'Or*, prêtée par le Roi.

L'art délicat et charmeur d'Agneessens sera évoqué par les *Portraits d'enfants de la famille Collard*, l'*Éphèbe* (appartenant à M^{lle} Agneessens), le *Portrait du peintre Verheyden* et la *Japonaise* (M^{me} Meurisse), la *Femme au gant* (M. Georges Lequime), etc. Alfred Stevens, — le seul peintre vivant admis en raison de sa renommée universelle à prendre part à l'exposition, — aura également une série d'œuvres capitales. Citons, outre celles que nous avons énumérées : *L'Inde à Paris* (M. Schleisinger), le *Masque japonais* et la *Femme au châle* (M^{me} Waedemon), la *Visite* (M. Ch.-L. Cardon), le *Modèle* (M^{me} Marlier), etc. De son frère Joseph, le Comité exposera le *Chien à la mouche* (Colonel Thys) et plusieurs toiles des collections Marlier et de Hèle.

Charles De Groux, Madou, Clays, L. Dubois, J. Coosemans, Th. Baron, E. Sacré, J. De Greef, G. Vogels, E. Verdeyen, J. Raeymakers seront naturellement représentés par leurs plus belles toiles, de même que Louis Artan, dont MM. le docteur Higuët, F. Tous-saint, Bliëck, Van Mons, Passenbroeder, etc., prêteront de limpides marines, et H. Boulenger, dont on reverra entre autres : l'*Orage* (M^{me} Van der Straeten), les *Étangs du Moulin gris* (M^{me} Van Camp), l'*Hiver* (M. Mommen), la *Vache rouge* (M. Van den Nest), etc.

Signalons encore une importante série d'œuvres de Verwée : l'*Étalon blanc* (M. A. De Vis), le *Taureau aux eupatoires* et *Mercur* (M^{me} Marlier), la *Gilde de Saint-Sébastien* (Colonel Thys),

la *Ferme rose* (M. Ketelaers), etc., et l'ensemble des toiles d'Henri De Braekeleer actuellement exposées à Anvers, avec l'appoint de plusieurs autres de ses tableaux.

La section de sculpture commémorera les noms de Geefs, de Fraikin, de Simonis, de Bouré, de Mignon, de Gaston Marchand, — un jeune artiste belge de talent, mort prématurément à Rome et dont le portrait par Agneessens figure au Musée de Bruxelles. Aux expositions collectives de C. Meunier et de J. Dillens que nous avons annoncées, il faut ajouter celle de Paul De Vigne, qui comprendra une série de ses bustes, le modèle de sa statue *l'Immortalité*, celui du monument De Haerne, etc.

A ce propos, — *suum cuique*, — si M. Paul Acker est chargé de grouper les bas-reliefs et figures du *Monument au Travail* dans une architecture appropriée, ce n'est pas lui, comme nous l'avons dit, mais bien M. Th. Serrure, architecte des bâtiments civils, qui a dressé les plans des locaux de l'Exposition et créé leur ornementation. Déjà ce travail lui avait été confié pour l'installation du Salon triennal de 1903, et l'on sait qu'il s'était fort bien acquitté de sa tâche.

Et puisqu'il s'agit d'architecture, félicitons le Comité d'avoir fait à celle-ci une place à l'Exposition. Il organise, en effet, un compartiment destiné à recevoir les photographies des monuments les plus intéressants édifiés depuis 1830 par des architectes belges. Cette collection formera, après la clôture de l'Exposition, le noyau d'un musée d'architecture fondé au Cinquantiennaire.

Enfin, on disposera dans une salle — et ce ne sera pas la moindre attraction de l'Exposition — les portraits, bustes ou médaillons des artistes exposants. Le Comité organisateur recherche en ce moment ces documents et serait heureux de voir ses investigations secondées par ceux qui pourraient lui transmettre des renseignements utiles par l'entremise du secrétaire, M. Paul Lambotte, 8, rue de l'Industrie, Bruxelles.

O. M.

La Première Fête des Arbres.

Quand, au mois d'août dernier, *Le Samedi*, à l'initiative de M. Léon Souguenet, prit l'avis du public belge sur une éventuelle fête forestière, quelqu'un répondit : « Vous me persuadez, je vais planter un orme ! » Cet arbre facétieux n'a pas eu le temps de porter ombrage au projet. Tout le monde, en effet, s'était levé pour courir à la fête ; des bureaux du ministère comme de ceux de rédaction, du Palais à l'Université, du Ravenstein à la Régence, la mobilisation s'indiquait. On n'attendait que la feuille de route. Il suffit que l'administration municipale d'Esneux, bien avisée, signifiât, ces jours-ci, qu'elle était disposée à accepter le don d'un sapin, pour que la caravane prit volontiers, le dimanche 21 mai, le chemin de l'Ourthe.

Oh ! la grandeur de cette bagatelle ! En l'honneur d'un arbrisseau de quarante sous, des gens sont partis la veille du Limbourg, comme Georges Virrès ; la nuit d'Anvers, comme Charles Bernard ; tôt matin de Bruxelles, comme MM. Emile Van Mons, Fierens-Gevaert, Didier, directeur du *Cottage* etc. ; Liège bondait un wagon d'écrivains, sculpteurs, peintres : MM. Albert Mockel, Charles Delchevalerie, Olympe Gilbert, Adolphe Hardy, Félix Bodson, Rulot, les deux Berchmans, François Maréchal, Auguste Donnay, etc. ; il en venait à pied par les coteaux d'Hony, partis on ne sait

(1) Voir notre dernier numéro.

quand, on ne sait d'où : MM. Maurice des Ombiaux, l'abbé Van der Elst, Dumont-Wilden ; l'académicien Maurice Wilmotte montait à Tilff et Edmond Picard descendait d'auto au bas de la terrasse de l'église d'Esneux où sonnait ponctuellement 11 heures. Tout ce pèlerinage gravit la montée vers la pimpante esplanade où se hérissait ce « petit enfant » d'arbre. *Pin de Vitka*, attestait sa carte de visite ; mais M. N.-J. Crahay, inspecteur des Eaux et Forêts et secrétaire du Conseil supérieur des Eaux et Forêts hochait la tête, aussi bien que M. van der Swaelmen, inspecteur des plantations de Tervueren et architecte paysagiste des jardins de l'Exposition de Liège ; ils tâtèrent une branche, froissèrent une aiguille et, le crayon tendu, rectifièrent aussitôt : *Epicea Engelmanni glauca*. Ceci soit affirmé pour les temps à venir.

Entretiens l'Orphéon exerce son art sur une estrade, mais voici qu'on dégage le drapeau de la Société de gymnastique, les porteurs de kodaks se juchent sur le mur du cimetière et les enfants des écoles, endimanchés de bleu et de rouge, se poussent dans le dos. Sans doute un orateur a sorti son rouleau. En effet, M. Grégoire, bourgmestre d'Esneux, M. Jean d'Ardenne, rédacteur en chef de la *Chronique*, M. Jules Carlier, président de la Société Nationale pour la Protection des Sites, M. N.-J. Crahay, délégué par M. le ministre de l'Agriculture, disent tour à tour les mots convenables et des choses excellentes. Mais Thomas Braun eût bien pu rimer une Bénédiction, et Colson, le franc directeur de *Wallonia*, entraîner un cramignon.....

Parfaite réussite, d'ailleurs. C'est ce qui se dit en prenant l'apéritif sous une glycine aux grappes savoureuses ; après quoi on sacrifia à l'arbre, en un déjeuner, des viandes, des herbes et des vins. Aux murs du restaurant de scandaleuses affiches : « Lisez *Le Samedi*, l'un des rares journaux qui n'aient pas émargé chez les frères Hutt » obtenaient l'approbation souriante des innombrables représentants des grands quotidiens qui étaient dans le même, cas car il y avait à la cérémonie *Chronique*, *Journal de Bruxelles*, *Petit Bleu*, *Petit Belge*, *Métropole*, *Matin*, *Journal de Liège*, *Meuse*, *Express*, *Dépêche*... Renouard et l'*Illustration* de Paris avaient manqué le train. Lemonnier, Octave Maus, Maubel, Sander Pierron, Ed. Ned, P. Mussche ; les députés Julien van der Linden, Carton de Wiart s'étaient excusés. On était néanmoins cinquante personnes éminentes à table, c'était quarante-sept de plus qu'il n'est indispensable pour fonder une société. Elle fut donc acclamée sous le vocable *Ligue des Amis des Arbres*, et M. Edmond de Bruyn chargé d'y réfléchir. Cette Ligue put, un quart d'heure plus tard, déjà voter des félicitations à M. Montefiore, qui l'avait fait courtoisement attirer dans son domaine de Rond-Chêne. Les plantes et les arbres y sont traités comme des objets de culte et du haut de la terrasse, par dessus les pelouses molles, les bois denses et les viviers clairs, on respire vraiment les « délices du pays de Liège ».

Les groupes s'effilèrent dans les lacets de la pente boisée. Mais on s'était franchement serré les mains, on s'était fermement dit : « Après la rentrée, au 15 octobre, à Lummen, chez Virrès, on fera la ronde autour d'un chêne immémorial. »

F. NONNIGER

Discours de M. Jean d'Ardenne

Voici les passages essentiels de la charmante allocution que prononça à la Fête des Arbres M. Jean d'Ardenne :

« Cette fête est un début fort timide. Elle ne ressemble à rien de ce que l'on a toujours vu chez nous en fait de réjouissances publiques et de manifestations collectives.

Elle prétend glorifier l'arbre, — l'arbre vivant, parure de la terre et non l'arbre scié en planches, débité en soliveaux, ou exhibé pour sa grosseur dans une exposition, avant d'être utilisé — ce qui constitue plutôt son état glorieux selon les idées communes.

Cela ne s'était pas vu encore, durant les soixante-quinze ans que comptent nos fastes. Cette cérémonie, parmi les commémorations actuelles, ne commémore donc rien. Ce n'est point le passé, c'est l'avenir qu'elle évoque. Elle exprime non pas des satisfactions, mais des espérances.

Durant la période dont nous sommes en train de proclamer, avec un légitime orgueil patriotique, la grandeur et les bienfaits, l'arbre fut plutôt méconnu. On continua à ne voir en lui que ce qu'il pouvait rapporter soit pas sa production, soit par le sacrifice de sa vie. Et jamais le législateur ne daigna prendre souci de modifier les mœurs en vertu desquelles il subissait une destinée aussi injuste et aussi barbare.

Nos administrations de travaux publics et d'aménagements du sol patrial sont restées opiniâtement fidèles aux routines désoiantes dont nous voyons tous les jours encore, dont vous avez pu apprécier ici même les déplorables effets.

Il s'agirait d'accoutumer les esprits à considérer d'abord que l'arbre, debout et vivant, n'a point pour seule raison d'être, pour destinée unique d'attendre qu'on l'abatte ; qu'il n'existe pas à seule fin de croître et de se développer jusqu'à l'heure marquée où, ayant atteint toute sa vigueur, il sera livrable au bûcheron comme le bétail élevé pour l'alimentation est livrable au boucher, qu'avant d'être bon à faire des planches et des bûches, il est surtout et avant tout bon à faire la joie de nos yeux, à décorer splendidement notre domaine terrestre, à nous donner le bienfait de ses ombrages, à maintenir dans l'atmosphère où nous vivons, un précieux équilibre sans quoi notre existence serait précaire et douloureuse ; — à considérer ensuite que l'arbre ne se fabrique pas, que si le plus bel édifice détruit par aventure peut se rebâtir en un temps très court, il faut toute une vie d'homme et plus encore pour remettre un bel arbre à la place de celui que quelques coups de cognée ont jeté à bas.

Il conviendrait, accessoirement, de se persuader que le traitement qui consiste à élaguer l'arbre de façon à lui ôter la ligne, le galbe, la physionomie, le caractère que lui donna la nature, pour en faire une caricature grotesque — je ne parle pas ici des élagages rationnels appliqués dans des circonstances déterminées — ne résulte point d'une nécessité arboricole, qu'elle n'est guère pratiquée universellement, comme pourraient le croire les Belges qui n'ont pas voyagé, et qu'elle constitue chez nous une spécialité plutôt fâcheuse...

C'est dans les écoles que doivent germer et grandir les nobles sentiments qui auront pour conséquences directes le culte de la beauté, l'amour de la nature, le respect de la vie.

Ceux qui aiment les arbres ressentent vivement tout cela, je n'hésite pas à le déclarer sans peur d'être contredit !

Les Américains, avec cette admirable intelligence qui les porte à suppléer au passé qui leur manque, à cette force historique et traditionnelle qui fait l'avantage de la vieille Europe, par toutes sortes d'initiatives et de créations où éclate leur génie pratique, — les Américains, dis-je, n'ont eu garde de négliger cette culture des jeunes esprits : aux Etats-Unis, tous les ans, il y a un jour désigné où les enfants des écoles sont conduits à la campagne. Chacun va y planter son arbrisseau. Le respect des arbres se développe ainsi dans l'âme des petits, associé au souvenir d'une joie.

Je rappelais tout récemment, dans un article de journal, l'exemple de l'Italie, où fut instituée, officiellement, il y a quelques années, une fête des arbres. Car nous avons de qui tenir et notre manifestation présente, si elle est toute neuve en Belgique, peut invoquer un précédent assez digne de considération, sur le terroir classique auquel nous devons tant de choses recommandables.

Les enfants des écoles figurèrent au premier rang dans cette fête de la nature, qui fut belle et touchante, rappelant les antiques solennités par quoi les ancêtres honoraient les divinités dont leur imagination avait peuplé la terre.

Et le cadre merveilleux que lui fournissait un sol si parfaitement consacré achevait de lui donner un caractère impressionnant de splendeur et de grâce.

La terre est belle partout. Partout elle mérite l'attachement que lui gardent au plus profond de leur cœur ses enfants, ceux qui ont appris à la connaître et à l'aimer sous les aspects où elle leur est apparue lorsque leurs yeux se sont ouverts.

La nôtre n'a point, sans doute, les ineffables séductions des pays méditerranéens, où la légende humaine est écrite dans toute sa splendeur parce qu'ils furent toujours le centre d'attraction par excellence.

Nous n'avons ni les oliviers de Campanie, ni la plaine toscane enquirlandée de vignes, ni la montagne bleue de l'Ombrie, ni les bois sacrés de Tivoli, ni les hauts cyprès, ni les pins de Ravenne, aux rives de l'Adriatique, « pareils aux colonnes épargnées dans les ruines d'un temple », — tout cela baigné de lumière, dans l'azur éclatant.

Mais nous avons le sol de la vieille Ardenne, de l'antique forêt aux enchantements, qui garde pour nous, avec les lambeaux sacrés de sa parure d'autrefois, un attrait particulier et souverain !

Il faut éveiller de bonne heure, dans l'âme des petits, le sentiment qui arrachait à l'illustré poète Ronsard son fameux cri de pitié, cette apostrophe aux abatteurs d'arbres où il adjurait le bûcheron d'épargner le sang des Nymphes, cruellement répandu par sa brutale cognée ; celui qui faisait dire à Chateaubriand, ramené à sa forêt natale (et je termine sur ces paroles toutes simples d'un grand amoureux de la nature) :

« On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels j'ai été élevé. Je serais tenté de pousser des plaintes comme ces êtres dont la vie était attachée aux arbres de la magique forêt du Tasse. »

CONFÉRENCES JUBILAIRES

Succédant à MM. Pirenne, Petrucci, Baie et Verlant, M. Emile Verhaeren a lu, samedi dernier, à l'hôtel de ville de Bruxelles, une magistrale étude sur le développement des Lettres belges depuis 1830. Si les œuvres de nos peintres trahissent une sensibilité particulière, il en est de même, actuellement, d'après l'orateur, des livres de nos écrivains. La Belgique fut longtemps, au point de vue littéraire, une province française. Elle a conquis aujourd'hui son indépendance. Si sa reconnaissance pour la littérature française, qui fut son initiateur, est profonde, les traces de l'asservissement qu'elle subissait jadis disparaissent de plus en plus. Ici, comme dans les autres activités de la pensée, la Belgique affirme sa personnalité. Une foule d'exemples, par lesquels s'évoqua toute l'histoire de nos Lettres, confirma cette thèse, défendue avec chaleur, applaudie avec enthousiasme.

Le lendemain, ce fut, tracé par M. Wilmotte, le tableau de l'évolution des Sciences morales en Belgique. Sujet abstrait et ingrat, que l'ingéniosité du conférencier sut parer d'agrément par la finesse de ses aperçus et la logique de ses déductions. Charles Grandgagnage, le chanoine Paris, le baron Kervyn de Lettenhove, Godefroid Kurth, Laurent, Gachard, Vanderkindere, Emile de Laveleye, d'autres historiens ou économistes furent silhouettés en traits rapides, incisifs, avec une netteté d'eau-forte.

Enfin, le cycle fut clos par M. Lecointe, qui, remplaçant M. Adrien de Gerlache parti pour une lointaine croisière, parla de l'avenir de la Belgique, de son expansion coloniale, des nécessités de créer pour elle une marine marchande. Ceci sortant du cadre de *L'Art moderne*, nous nous bornons à signaler cette conférence finale et à en constater le succès.

Un Nouveau Musée à Paris.

Demain s'ouvrira au Louvre, dans les salles nouvellement aménagées du pavillon de Marsan, le Musée créé par l'initiative éclairée et persévérante de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Depuis quinze ans cette Société consacre annuellement une cinquantaine de mille francs à l'acquisition d'objets d'art ancien et moderne. Les collections qu'elle a réunies de la sorte, jointes au legs Émile Peyre, évalué 1,500,000 francs, et qui ne renferme pas moins de deux mille deux cents numéros, constituent le fonds du Musée, que complètent de nombreux dons. Parmi ceux-ci, il faut mentionner principalement les belles suites de tapisseries françaises, flamandes et orientales dont M. Jules Maciet, président de la Commission administrative, ne cesse d'enrichir le Musée.

Meubles, céramiques, tissus, ivoires, émaux, dentelles, industries du verre et du bois, enluminures, estampes, etc., forment un magnifique ensemble réparti dans les innombrables salles qui occupent les trois étages du pavillon. Au lieu de classer les objets d'après leur matière, — ordre adopté, par exemple, au Musée Victoria et Albert, — MM. L. Metman, l'érudit conservateur du Musée, J. Maciet et R. Koechlin, qui se sont chargés du placement méthodique de toutes ces richesses, ont préféré les grouper par époques, afin de composer un musée d'études pour les artistes plutôt qu'une galerie technique. Les visiteurs n'auront donc point sous les yeux, rangées dans des vitrines, de simples collections de faïences, d'étoffes, de verres. Chaque salle, ou plutôt chaque ensemble de salles, offrira le tableau résumé des diverses applications de l'art à telle ou telle période historique.

La sévérité du style gothique pourra y être étudiée dans le mobilier, dans la ferronnerie, dans la statuaire, dans la tapisserie, dans des fragments d'architecture, etc. La Renaissance sera, de même, synthétisée par ses multiples activités artistiques. Proches s'ouvriront des salles Louis XIV, avec d'authentiques plafonds ; d'autres consacrées aux élégances du règne de Louis XV, aux intimités des intérieurs Louis XVI, au Premier Empire, à la Restauration, etc. Dans le décor du pavillon Hoentschel, qui fut si admiré à l'Exposition Universelle de 1900 et que l'Union centrale reconstruit de toutes pièces, s'épanouira la fleuraison de l'art d'aujourd'hui. Des compartiments seront réservés à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, etc. Les arts d'Extrême-Orient, fort bien représentés, occuperont momentanément les salles qui seront dans la suite affectées aux expositions temporaires.

Mais nous craignons, en entrant dans trop de détails, de franchir la limite de la discrétion que nous nous sommes engagés à observer. Ces courtes notes suffiront, au surplus, à signaler à nos lecteurs l'importance et l'intérêt artistique des collections qu'abrite le nouveau Musée du pavillon de Marsan et dont l'inauguration, après des semaines de mystérieux labeur, va ouvrir aux artistes, aux critiques, aux collectionneurs, un nouveau et considérable champ d'études.

O. M.

A PROPOS D'« ARMIDE »

Très justes les réflexions par lesquelles M. Paul Dukas termine son étude sur *Armide* (*la Chronique des Arts*, 20 mai 1905). Elles confirment l'appréciation que nous avons donnée de la même œuvre il y a quinze jours (1) :

« La musique de Gluck, comme celle de Rameau, de Lully et de tous les maîtres anciens, en remontant, si l'on veut, jusqu'à Monteverde, renferme un élément indestructible ; quand sa voix s'élève au-dessus de son époque, au niveau duquel elle se tient dans beaucoup de scènes d'*Armide*, elle est assez forte pour emplir tous les temps. L'expression des passions tragiques ne peut vieillir quand elle est saisie et rendue avec tant de puis-

(1) Voir notre numéro du 14 courant.

sance, au lieu que la façon dont les hommes conçoivent les sentiments actifs, ou les états moyens de la sensibilité varient à l'infini suivant les lieux et les époques. Gluck qui, parlant d'*Alceste* et d'*Armide*, tremblait qu'on ne voulût comparer deux ouvrages dont l'un devait « faire pleurer » et l'autre « éprouver une voluptueuse sensation », ne pensait pas, assurément, aux spectateurs de 1905. Pour ceux de son temps, il avait certainement rendu avec autant d'intensité l'expression de volupté que celle des larmes. Pour ceux du nôtre, il est à supposer qu'ils se font de la première une idée différente et moins tranquille. Et c'est un fait très frappant, de nature à faire réfléchir beaucoup de musiciens, qu'alors qu'aujourd'hui encore les fureurs et le désespoir d'*Armide* peuvent soutenir la comparaison avec ceux d'*Iseult*, par exemple, personne ne s'aviserait de mettre en parallèle la bacchanale de *Tannhäuser* ou le chœur des Fleurs de *Parsifal* avec les peintures voluptueuses de Gluck.

Celles-ci ne sont plus qu'agréables en leurs mouvements de menuet ou de gavotte, tandis que les deux grands monologues d'*Armide* ou son invocation à la Haine n'ont rien perdu de leur efficacité dramatique. C'est pour ces trois scènes et quelques autres moins typiques, mais fort belles encore en leur émotion passionnée, que l'ouvrage valait d'être repris et inscrit au répertoire de l'Opéra, près de cent-trente ans après son apparition.

D'autre part, M. Vincent d'Indy a écrit à propos de la scène finale du cinquième acte (*les Tablettes de la Schola*, mai 1905) : « Ici c'est le drame humain, simplement humain, éternellement vivant parce qu'il est la vérité pure traduite en musique. Ce drame restera de toutes les époques, car ce n'est plus la magicienne du poème de Torquato Tasso, ce n'est plus l'*Armide*, personnage conventionnel de tragédie ou d'opéra qui s'agite sous nos yeux, c'est la femme, la femme souffrante, la femme abandonnée dont les cris de douleur, de colère et d'amour savent pénétrer jusqu'au plus profond de notre âme.

En cette admirable scène apparaissent trois phases successives du désespoir : d'abord, la douleur encore tempérée par les souvenirs d'amour, puis s'exaspérant peu à peu jusqu'à la folie, jusqu'à l'hallucination : *Armide* croit tenir le traître et l'immoler à sa rage, mais c'est à peine si la malheureuse peut se traîner sur ses pas et elle le voit disparaître au loin... — Enfin, la magicienne a réparé dans la femme, la plainte fait place aux cris de fureur et c'est en une terrible imprécation vers la vengeance qu'*Armide*, détruisant d'un mot son palais enchanté, disparaît dans les airs, tandis que d'implacables accords de *ré* majeur se figent dans l'orchestre.

Seule, peut-être, la scène de la mort d'*Isolde*, cette autre grande amoureuse, est-elle comparable à celle-ci ».

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Poèmes pacifiques*, par PROSPER RIBOT. Bruxelles, O. Schepens et Cie. — *Le Rameau d'olivier*, par LOUIS DE RIE. Ostende, imp. A. Bouchéry. — *La Ville morte*, par JULES LECLERCQ. Extrait de la *Revue Générale*. Bruxelles, J. Goemaere.

ROMAN. — *Lettres et Nouvelles* (avec portrait), par VALENTINE SCHELPHOUT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Le Livre d'Heures de mon oncle Barberousse*, par JACQUES LEROUX. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Cité Brabant* (mœurs brabançonnes), par MM. M. CORNÉLIS et A. VAN GRIN. Bruxelles, J. Lehoucq et Cie. — *L'Annonciateur de la Tempête*, par MAXIME GORKI. Traduit et précédé d'une étude sur Gorki, par E. SEMÉNOFF. Paris, *Mercur de France*. — *La Force du Désir*, par MARIE KRYSINSKA. Paris, *Mercur de France*. — *Pages choisies du comte de GOBINEAU*, précédées d'une étude par JACQUES MORLAND. Paris, *Mercur de France*. — *Les Frissonnantes*, contes par ROBERT SCHEFFER. Paris, *Mercur de France*. — *Anches et Embouchures*, par WILLY. Illustrations, par LE RIVEREND. Paris, E. Bernard. — *Sept Dialogues de Bêtes*, par COLETTE WILLY; préface de FRANCIS JAMMES; portrait de l'auteur par J.-E. Blanche. Paris, *Mercur de France*. — *Les Égarments de Minne*, par WILLY. Paris, Ollendorff.

THÉÂTRE. — *Les Amazones*, drame en trois actes, par HENRI MAZEL. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Laclos (1741-1803)*, d'après des documents originaux, par FERNAND CAUSSY. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Jean Lorrain*, par ERNEST GAUBERT (avec portrait, autographe, etc.). Paris, E. Sansot et Cie.

BEAUX-ARTS. — *Collection de Broderies anciennes des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels*, décrites par M^{me} ISABELLE ERRERA. Catalogue orné de 104 photographies. Bruxelles, Lamertin. — *Observations d'un musicien américain*, par LOUIS LOMBARD. Paris, Theuveny.

DIVERS. — *Bulletin du Club alpin belge* (tome III). Bruxelles, imp. F. Hayez.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition annuelle de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes s'est ouverte la semaine dernière au Musée de peinture moderne. Nous en parlerons prochainement.

A cette exposition succédera, dans les mêmes salles, le 24 juin, l'Exposition de l'*Œuvre*, un jeune cercle d'art qui fit ses débuts l'an dernier. Ce salonnet restera ouvert jusqu'au 31 juillet.

Nous avons signalé — et appuyé, dit le *Petit bleu*, — le projet de création du Musée du Livre à Bruxelles, conçu par le Cercle d'études typographiques.

Le ministre de l'industrie et du travail, très favorable en principe à cette création, a chargé MM. E. Grégoir et J. Van Overstraeten, président et secrétaire du Cercle, d'un voyage d'études préliminaire à Leipzig, une des capitales mondiales de l'industrie du livre, — où un musée semblable existe depuis 1899.

Ces messieurs viennent de publier leur rapport; et l'on s'en inspirera utilement, car il étudie dans tous les détails l'organisation, le fonctionnement et le budget du musée de Leipzig, en donnant, par surcroît, aux spécialistes de l'imprimerie des renseignements très intéressants sur toutes les branches de l'industrie typographique en Allemagne.

On inaugurera le dimanche 11 juin un monument érigé au cimetière d'Houffalize à la mémoire du peintre Jules Raeymaekers. Ce monument se compose d'une croix celtique en granit rouge d'Ecosse dans laquelle est enchâssé le médaillon en bronze de l'artiste, dû au statuaire Van der Stappen. La croix est adossée à l'église et placée entre deux contreforts de celle-ci.

Une représentation de gala aura lieu demain, lundi, à 8 heures, au théâtre du Parc, au bénéfice des colonies scolaires du Cercle le Progrès, avec le concours de M^{mes} Maubourg, L. Wendi, Massart, Lermiau, Savelli, Varny, Colsaux, de MM. Caisso, Danlée, Crabbé, etc. Au programme, *Avant la noce* (Jonas), *le Farfadet* (Adam) et un intermède musical.

Une audition des élèves de M^{me} Paul Miry-Merck, professeur de chant, aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Gaveau, rue Fossé-aux Loups, 27.

On nous prie d'annoncer que M. Edmond Picard fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une lecture de son drame : *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire*, à l'Ecole de musique d'Ixelles, 53, rue d'Orléans.

Le Comité belge de la Croix-Verte Française (Société de secours aux militaires coloniaux) donnera, le jeudi 15 juin, à 2 h. 1/2, une grande fête dans les jardins des « Trois Couleurs », avenue de Tervueren. En cas de mauvais temps, la fête sera remise au jeudi suivant.

S'adresser pour les billets à M. R. Devleeschouwer, 126, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Signalons l'apparition d'une revue nouvelle *L'Université littéraire*, organe du « Théâtre des auteurs belges » institué par

MM. P. de Carsalade et J. Max. Bureaux à Bruxelles, 99, boulevard Anspach. Abonnement : 5 francs par an (étranger, 7 francs).

Le numéro de mai de *l'Art Flamand et Hollandais* contient une étude de M. Paul Lambotte, secrétaire de la Société royale des Beaux-Arts, sur Thomas Vinçotte, statuaire. Cet article est illustré d'un choix de gravures reproduisant les plus belles œuvres de l'artiste.

M. Remy de Gourmont est un écrivain de très grand talent et d'infiniment d'esprit. Mais la multiplicité de ses occupations littéraires est telle qu'elle lui fait écrire quelquefois de singulières choses dans une langue non moins singulière.

Que veut dire, par exemple, cette phrase (1) : « Les Belges viennent d'avoir coup sur coup deux idées. La première fut la suppression de l'absinthe; la seconde l'interdiction du travail dominical. L'absinthe : il s'agit de l'absinthe belge. C'est de la théorie. Ils se sont amusés, là-bas, à défendre (M. de Gourmont veut dire sans doute « interdire » ; — il parle comme on parle en Suisse et dans le Grand-Duché de Luxembourg) une boisson qui serait, pour les Parisiens, quelque chose comme le genièvre. »

On a interdit en Belgique l'absinthe, — à tort ou à raison, peu importe. Et cette boisson est la même à Bruxelles, à Paris, à Pontarlier et ailleurs. Un point, c'est tout. Le reste est littérature, — mauvaise littérature.

(1) *Mercur de France*, 1^{er} mai 1905, p. 101.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Dans la *Vie parisienne*, cet amusant]croquis du célèbre Kubelik :

« Le phénomène fait son entrée, à petits pas, le violon sous le bras, si léger qu'on l'entend à peine marcher. Il s'arrête, baisse le front sous l'ovation. Les fervents, ceux qui ne l'ont pas vu, l'an dernier, à ses cinq récitals le regardant, et il se prête à leurs regards.

« Un grand corps maigre sanglé dans une redingote de « herr kandidat » protestant, des cheveux bien peignés, bouffants, en auréole autour des oreilles. Le petit mouvement de poupée de bois, avec une charnière à la huitième vertèbre. Rien dans les yeux, à part ce regard ahuri que le critique de la *Gazette de Francfort* prit pour un défaut d'intelligence, ce qui lui valut un procès célèbre, où défilèrent toutes les autorités musicales d'Allemagne, appelées à témoigner du plus ou moins de bêtise du génie critique.

« Quand il joue, on cherche toujours le monsieur qui tourne la clef dans le dos. On cherche aussi l'étiquette du fabricant d'automate.

« Le fabricant, c'est Sievecie, le professeur tchèque, qui sait galvaniser les doigts des mains de ses élèves, comme les mères chinoises savent a rophier les doigts de pied de leurs filles.

« Si Kubelik cessait de faire du violon, il aurait encore une jolie carrière de prestidigitateur devant lui.

X. Y. Z.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^e, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Juin



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A la mémoire de Whistler (OCTAVE MAUS). — Chronique artistique. *La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. — Exposition Leys-De Braekeleer. Conférence de M. Camille Lemonnier (V.). — Notes de musique. — Chansons populaires des Provinces belges. — L'Art à Paris. *Le Musée des Arts décoratifs*. — Théâtre Molière (G. R.). — Nécrologie: Paul Dubois. — Petite Chronique.

A la mémoire de Whistler.

Paris, après Londres, vient de rendre au grand visionnaire l'hommage qu'il méritait. L'Ecole des Beaux-Arts s'est ouverte pour lui, et la foule serue dans les salles qu'illumine, désormais à l'abri de ses injures, l'œuvre hautain et fier qu'elle conspuait naguère. A Londres, c'était, dans les spacieux locaux de la New-Gallery, l'admiration muette, l'approbation silencieuse, avec une nuance d'orgueil patriotique. Car si Whistler

naquit en Amérique, il vécut et mourut en Angleterre, qu'il agita continuellement de ses démêlés avec la critique, de ses procès, de ses conférences, de ses brochures agressives. A Paris, où l'achat par l'Etat d'un des chefs-d'œuvre sortis de ses mains a popularisé son nom, on se souvient de sa sympathie pour la France, des longs séjours qu'il y fit, des amitiés illustres qu'il y noua. L'intellectualité et la fantaisie de son art, ses affinités avec tels maîtres français qui influencèrent ses débuts, sa nature latine, déliée, frondeuse — qui trahit parfois, sous le maître laborieux, le gavroche — sont mieux encore dans leur cadre au quai Malaquais que dans Regent street. Certes, il a fallu aux Parisiens, comme aux Londoniens, le temps de percer le mystère des « Nocturnes », des « Symphonies » et des « Arrangements ». Whistler fut, à Paris comme à Londres, refusé au Salon, traité de fou furieux, accablé d'injures par la critique. C'est l'inévitable rançon d'une gloire durable. Mais on cessa plus tôt qu'ailleurs les hostilités, et le *Portrait de la mère de l'artiste* entra au Luxembourg à une époque où, sur les bords de la Tamise, on était encore fort loin de se douter que le personnage excentrique bafoué par Ruskin, honni par la presse, détesté par la presque unanimité des artistes, était l'un des grands peintres contemporains.

Aujourd'hui, c'est, des deux côtés de la Manche, un enthousiasme égal. Et telle est la mobilité des impres-

(1) C'est en 1891, sur l'initiative de M. G. Clémenceau, que le portrait fut acquis par M. L. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. En même temps Whistler, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1889, fut promu au grade d'officier.

sions humaines qu'on ne retrouve même plus, dans l'admiration béate des Anglais, dans les exclamations laudatives des Français, un souvenir, si minime et si fragile soit-il, des appréciations d'autrefois. Le vent de la célébrité a balayé toutes les critiques. Les œuvres même médiocres de Whistler (il y en a) trouvent d'énergiques défenseurs. « Est-ce beau, tout cela! Est-ce admirable! Quelle leçon pour nous! » s'écriait, le jour du vernissage, un exposant haut coté dans les Salons parisiens (Champs-Élysées ou Champ-de-Mars, — il n'importe; ne précisons pas). Le même artiste me disait il y a vingt ans : « J'ai vu à Londres une exposition de Whistler. Lamentable, mon cher! Des toiles enfumées, tristes à pleurer, parquées dans des salles obscures. Des laquais vêtus de jaune à la porte. Des cadres prétentieux. Quel bluff! Quel dentiste! » J'eus la charité de ne pas rafraîchir cette mémoire peu fidèle.

Les deux expositions rétrospectives que suscita coup sur coup le plus louable esprit de justice eurent, ou à peu près, une importance égale. Le chiffre des peintures, dessins originaux, aquarelles et pastels fut sensiblement le même à Londres et à Paris (1). Le « Memorial » anglais l'emporta toutefois en intérêt par le spectacle imposant qu'il offrit des quelque quatre cents planches gravées et des cent cinquante lithographies de l'artiste, alors qu'à Paris l'exiguïté des locaux ne permit d'en exposer qu'un choix limité. Et l'on sait avec quel art délicieux, synthétique, — « mallarméen » a-t-on justement dit, — Whistler maniait la pointe sèche et le crayon lithographique. Nul peut-être ne l'a égalé dans ces légers croquis par quoi il instantanéisait la vie grouillante des rues, il évoquait l'intimité des boutiques ou le faste d'opulentes architectures.

On sait que dans cet immense album de voyage, fruit des pérégrinations de Whistler à travers l'Europe, la Belgique occupe quelques pages de choix. Ce sont, notamment, des croquis de *la Grand Place de Bruxelles*, de *la Maison du Cygne*, de *la Rue au Beurre*, d'une *Cour*, de *la Maison dorée*, de *la Rue Haute*, d'*Enfants bruxellois*, de *la Place du Marché à Bruges*, du *Canal d'Ostende*, d'une *Marchandé de poissons*, d'un *Marché à Ostende*, etc., tous documents qu'il serait, à tous points de vue, utile de recueillir au Cabinet des estampes. Venise, Paris et les provinces de France, Amsterdam, Londres et sa banlieue lui fournirent, de même, des motifs d'une variété inépuisable. Pour juger Whistler, pour l'aimer comme il convient, il faut avoir eu sous les yeux ce merveilleux carnet de notes où s'inscrivent en dentelles du fil le plus ténu les impres-

sions que lui suggérait la nature. Il explique le peintre et complète une individualité qu'il serait inexact de ne juger que d'après ses recherches d'harmonies chromatiques.

Whistler a pu écrire : « La nature a très rarement raison, à tel point même qu'on pourrait presque dire qu'elle a habituellement tort : que l'état de choses nécessaire pour grouper une perfection d'harmonie digne d'une peinture est rare; ou, pas commun du tout (1) ». Mais il importe de constater avec quel scrupuleux respect il étudie, dans les documents qu'il accumule, cette nature imparfaite. S'il s'en éloigne volontairement dans la composition de ses tableaux, c'est que pour lui l'œuvre d'art ne réside pas dans une reproduction textuelle. Il faut, pour la réaliser, une surcréation, un effort que seul le génie de l'artiste peut librement fournir. Mais où découvrir, si ce n'est dans la nature, les éléments de cette création nouvelle?

Il suffit d'analyser une des peintures de Whistler pour reconnaître à travers l'irréel de sa vision une très véridique humanité. Attitudes, gestes, traits de physionomie, tout est fixé avec une science impeccable. Le miraculeux *Thomas Carlyle*, gloire de l'Exposition de Londres et qui manque à Paris, *Théodore Duret* qu'on s'étonne aussi de ne point retrouver ici, *Le Manteau de fourrure*, *Sarasate*, *Rosa Corder*, le *Portrait de ma mère*, celui de *Miss Alexander*, d'une aristocratie égale à celle d'un Velasquez, — et j'en pourrais citer vingt autres, — témoignent de ce constant souci, qui explique le regret souvent exprimé par Whistler « de n'avoir pas été l'élève d'Ingres ».

À Londres, deux versions d'une composition intitulée *L'Atelier de l'Artiste* affirmaient avec plus d'éloquence encore cette probité d'art. L'une montre, dans un intérieur, Whistler, vêtu de blanc, debout, la palette à la main, et deux jeunes femmes drapées d'étoffes claires. Dans l'autre, qui avait servi d'étude préalable à cette composition, les mêmes personnages, déshabillés, sont étudiés avec une implacable rigueur. Ces deux toiles, malheureusement dispersées, en disaient, réunies, sur la passion de vérité qui animait le peintre, plus et mieux que tout commentaire.

Il est d'ailleurs fort intéressant de suivre, dans cette noble carrière dont on vient, à deux reprises, de retracer les étapes, le chemin parcouru par l'artiste pour se dépouiller de la vision servile de la nature tout en respectant les éléments qu'elle offre à l'imagination. D'anciennes toiles, *le Portrait de Whistler au chapeau*, qui remonte à 1857, *le Piano*, peint en 1859, *le Vieux Pont de Westminster*, daté

(1) À Londres, on réunit 78 peintures à l'huile, 118 dessins, aquarelles et pastels; au total, 196 numéros, sans compter les gravures (388) et les lithographies (153). À Paris, 86 peintures, 190 dessins, aquarelles, pastels; total, 195.

(1) *Le Ten O'Clock de M. Whistler*. Londres, Chatto and Windus. Paris, librairie de la *Revue indépendante*. (Traduction de M. Stéphane Mallarmé.)

1862, *la Vague bleue à Biarritz* (même année), *la Tamise gelée*, etc., trahissent des influences réalistes : Courbet, Jongkind. Et aussi *la Fille blanche*, refusée (on se demande en vain pourquoi!) au Salon de 1862. Puis, c'est le voyage à Valparaiso (1865) où l'œil du peintre s'emplit des visions nocturnes qui le hantèrent ensuite sur la Tamise, et si limpides, si profondes, si merveilleusement poétiques! L'impression que fit sur les artistes, vers la même époque, l'art japonais détermina dans l'œuvre de Whistler, en raffinant encore sa palette, un courant distinct. Toute une floraison de caprices exquis marque cette période, que jalonnent *le Balcon* (1870), composé de tons purs juxtaposés : le vert céladon, le blanc, le rose chair, le rouge, le bleu d'azur, sans un soupçon de noir, *l'Ecran doré*, antérieur de quelques années, *la Princesse du pays de la porcelaine*, etc.

Peu après, les fantaisies néo-grecques d'Albert Moore amenèrent une évolution nouvelle à laquelle se rattachent, avec les innombrables cartons sur lesquels, en quelques traits de pastel, Whistler silhouetta d'élégantes effigies féminines, les « Six projets », où la grâce des figures s'allie à un japonisme discret.

Mais le peintre devait trouver dans l'interprétation des jardins de Cremorne, emplis de lumières et de fusées, une expression picturale qui irrita plus que toutes les autres ses contemporains, parce qu'elle s'affirmait plus intransigeante, plus détachée des conventions et du goût public que celles qui l'avaient précédée. Le *Falling Rocket* (*La fusée qui retombe; nocturne en noir et or*), surtout, fit scandale. C'est de cette toile que Ruskin osa écrire dans la revue *Fors Clavigera* : « J'ai vu ou connu plus d'une imprudence de cockney; mais jamais je ne me serais attendu à ce qu'un farceur vint demander 200 guinées pour avoir jeté un pot de couleur à la face du public. »

Est-ce cette brutale exécution qui aveugla le public sur la rayonnante beauté des portraits, marines, vues de pares, intérieurs, etc., qui suivirent l'exposition du *Falling Rocket*? Il se peut, car plus qu'ailleurs, en Angleterre la critique est écoutée, même — et surtout — dans ses pires égarements. En vain le peintre fit-il assigner son peu courtois adversaire. En vain obtint-il de la Chambre de l'Echiquier la condamnation sollicitée. La foule demeura convaincue que Whistler était « un farceur », alors que jamais son art ne s'éleva plus haut que durant cette période de luttes, d'enthousiasme et de fiévreux labeur.

Whistler avait conquis, avec une personnalité nette, sa physionomie définitive, celle qui, à son tour, devait se réfléchir dans les miroirs avides de toute une génération de peintres. Le « whistlérisme » alimente, en effet, depuis une vingtaine d'années, la peinture des deux mondes, du Nouveau-Monde surtout. Et comme Degas,

Whistler aurait pu dire : « On nous fusille, mais on fouille nos poches ».

Il était nécessaire, pour remettre historiquement les choses au point, d'opposer au nickel dont on a monnayé la gloire du peintre l'or des lingots qu'il poinçonna de son « Butterfly ». C'est à quoi ce sont judicieusement employés à Londres la *Société internationale des Graveurs, Peintres et Sculpteurs*, que présida Whistler; à Paris, un comité réuni sous le haut patronage du ministre des Beaux-Arts et dont M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée National du Luxembourg, fut à la fois la tête et le bras.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

Forcément limitée, à ses débuts, aux laissés pour compte de son aînée et initiatrice la « Royale », la « Nationale » des aquarellistes a conquis peu à peu une place honorable dans le cortège des expositions que, tour à tour, abritent les galeries du Musée. On n'y compte guère, parmi trop d'amateurs, que quelques artistes, mais l'épuration se fera tôt ou tard. Débarrassée des non-valeurs qui retardent encore son essor, la Nationale arrivera peut-être un jour à égaler sa rivale. Il s'en faut encore de quelques tours de piste...

Les œuvres réunies cette année montrent de l'application, de l'acquis, de l'habileté. On les voudrait moins sages et plus ardentes, moins correctes et plus téméraires, moins artificielles et plus imprégnées de nature et d'humanité. A regarder, non sans quelque agrément, les aimables paysages et les jolis intérieurs de MM. Edouard Elle, Jules Boulvin, L. Herremans, A. Heins, L. Allard, C. Jacquet, E. Rombouts, B. Lagye, V. Wagemackers et autres, on cherche vainement une impression d'art profonde, aiguë, — autre chose, en un mot, qu'un divertissement de dilettante en villégiature. M. Delsaux, qui porte plus loin son ambition et ses visées, arrive parfois, à travers mille tâtonnements, à cristalliser son indécision en une expression définitive. M. Reckelbus s'y hausserait peut-être aussi si sa main avait moins de sécheresse, son œil plus de sensibilité. M. Gaillard en donne souvent, en ses pages volontairement éclaircies jusqu'à la diaphanéité, la sympathique illusion. Et M^{lle} Van de Wiel, dont c'est le début, fait espérer qu'elle la réalisera un jour.

Les peintres de figures de la « Nationale » sont, comme ses paysagistes, figés dans une convention uniforme, d'une élégance dite de bonne compagnie. Et si quelques-uns d'entre eux profitent non sans adresse sur un fond d'atelier un modèle nu ou vêtu, aucun ne donne l'espoir d'une âme d'artiste réceptive, émue et vibrante. Des noms? M^{mes} la baronne Lambert, de Hem et Salkin, MM. L. Rothier, Ch. Watelet, G. Gaudy, L. Schaeken.

Tranchant sur ce concert de banalités, les envois de MM. H. Meunier, L. Bartholomé, R. Gevers et de M^{lle} Léo Jo font entendre une note d'art qui résonne harmonieusement. Les eaux-fortes du premier sont superbes de style et de technique, surtout la *Lisière de sapinière* et le *Calvaire*. A citer aussi l'heureux essai de

M. Meunier dans la gravure en couleurs. Sa *Forêt sous la neige*, encore que les plans en pourraient être mieux établis, est un robuste et beau morceau. Il en est de même de la nouvelle gravure exécutée par M. Bartholomé d'après un tableau de Gilsoul. Le graveur, dont le métier se précise de plus en plus, montre trois états de son œuvre en un triptyque si heureusement combiné qu'il va, l'exposition finie, entrer au Musée de Bordeaux. Le nom de M. René Gevers, inconnu jusqu'ici croyons-nous, aura sans doute une rapide notoriété. C'est celui d'un artiste qui perçoit, à travers l'aspect extérieur des choses, ce qui nous émeut en elles. Visionnaire? Non pas. Simple observateur pénétrant, replié sur lui-même, qui entend jusqu'à la voix du silence, qui écoute dans son cœur l'écho des bruits étouffés de la nuit. Il est de la race des Mellery, des Delaunois, des Le Sidaner, avec un tempérament personnel qui le différencie d'eux tous. Enfin, si les caricatures outrancières, — d'un tour d'esprit si capricieux et d'un bariolage de tons si réjouissant, — qu'expose M^{lle} Léo Jo attestent de l'humour et de l'imagination, son triptyque *Types au village*, qui s'apparente à Frédéric et à Laermans, annonce chez la jeune artiste une évolution vers un art plus réel, plus humain, plus concentré et aussi, — tranchons le mot, — plus sérieux. L'œuvre eut l'honneur d'être refusée au Salon de Liège. C'est presque d'un heureux présage pour l'artiste, à qui la voie nouvelle où elle entre semble ménager de riantes perspectives.

O. M.

LE FAUNE RÉHABILITÉ

La plaisante aventure du *Faune*, qui depuis quinze jours alimente la chronique, vient de recevoir un épilogue inattendu : pris de remords, s'apercevant que son intempestif excès de pudibonderie l'a mis, aux yeux de tous, en mauvaise posture, le Comité exécutif de l'Exposition de Liège, en la personne de son président, vient de prier M. Lambeaux de lui retourner le groupe, désormais historique, qui sera réinstallé sur son piédestal à l'endroit d'où il fut expulsé.

Voici les lettres qui en font foi. Ces documents méritent d'être conservés — pour l'édification des générations à venir :

Lettre de M. Digneffe, Président du Comité exécutif.

« Liège, le 28 mai 1905.

« Monsieur J. Lambeaux, Bruxelles.

« MONSIEUR.

« Dans une lettre que publie ce matin la *Gazette de Liège*, M. Richard Lamarche, commissaire général du gouvernement auprès de notre Exposition, déclare qu'il n'a point le droit d'interdire l'installation dans nos jardins d'une œuvre d'art admise par notre Comité;

« Qu'il ne m'a pas donné l'ordre de faire enlever votre groupe le *Faune mordu* de l'endroit où notre architecte l'avait placé, après avoir pris au sujet de cet emplacement l'avis du commissaire spécial des Beaux-Arts, le baron de Beeckman.

« Il en résulte que M. Lamarche ne se croit plus aujourd'hui investi du pouvoir qu'il s'attribuait, et que j'avais été amené, de par son insistance même, à lui reconnaître.

« M. Lamarche ne donne plus aux termes auxquels il avait eu recours pour formuler ses demandes persistantes d'enlèvement de votre œuvre le sens impératif que celles-ci avaient eu pour

moi, en raison même du ton sur lequel elles m'avaient été successivement adressées.

« J'ai donc aujourd'hui toute liberté d'agir suivant mon seul sentiment personnel.

« J'en profite pour venir vous prier de bien vouloir faire au Comité exécutif de l'Exposition de Liège l'honneur de lui permettre de nouveau de disposer de votre œuvre, et de me mettre ainsi à même de proposer à mes collègues de rendre à votre talent l'hommage que celui-ci mérite.

« Dans l'espoir que ma demande trouvera auprès de vous un accueil favorable, je vous présente, Monsieur, et je vous prie d'agréer toute les assurances de ma haute considération.

« (s.) E. DIGNEFFE,

« Président du Comité exécutif de l'Exposition de Liège. »

Réponse de M. Lambeaux.

« Bruxelles, 29 mai 1905.

« Monsieur le Président du Comité exécutif de l'Exposition de Liège,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre recommandée en date d'hier et qui m'arrive à l'instant.

« Je suis heureux d'apprendre par vous-même que si vous avez pris la mesure dont mon *Faune mordu* a été l'objet, c'était contre votre gré et parce que vous vous jugiez contraint par un ordre supérieur.

« Comme, d'autre part, M. le commissaire général du gouvernement, de qui vous me dites que cet ordre émanait, le désavoue publiquement, de même que l'avait déjà fait M. le baron de Beeckman, commissaire général des Beaux-Arts, il en résulte que la mesure prise contre mon groupe est rétractée par les autorités qui l'avaient ordonnée, et est blâmée par les autres.

« J'aurais donc mauvaise grâce à résister à l'offre que vous me faites en termes si aimables et si pressants qu'il ne me reste qu'à vous remercier, et à l'accepter.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« (s.) JEF LAMBEAUX. »

Une manifestation publique en l'honneur du statuaire avait été proposée à Liège pour venger l'insulte dont M. Lambeaux avait été la victime. Le cercle *l'Avant-Garde*, qui en eut l'idée, avait reçu déjà un nombre énorme d'adhésions. Mais, tout en remerciant les Liégeois d'avoir voulu si énergiquement défendre en sa personne la liberté de l'art, le statuaire avait opposé à cette manifestation un veto catégorique, agissant ainsi avec autant de tact que de modestie.

Exposition Leys-De Braekeleer.

Conférence de M. Camille Lemonnier.

Samedi dernier, avec cette chaleur, cet éclat qui caractérisent son beau talent, Camille Lemonnier, devant un auditoire attentif, disait son enthousiaste admiration pour Henri De Braekeleer au milieu de cette assemblée de chefs-d'œuvre réunis au Musée d'Anvers. Et il semblait en vérité qu'il revivait, le pur et probe artiste, au son de ce mâle et chaleureux langage. On le revoyait, dans l'atelier de Leys, humble, taciturne, échappant presque immédiatement à toute influence, — même à celle de la famille, représentée par son père et à celle de l'admiration représentée par son illustre maître. Puis, dégagé de toute discipline, avec une patience inlassable, dans une espèce d'hypnose de sa propre vision, vivant

presque en dehors de son temps, doutant toujours de lui-même, il achevait dans le silence cette magnifique série de tableaux si variés à la fois et si puissants, devant lesquels l'admiration ne cesse de grandir... Éloquemment, apremment, Lemonnier, de sa belle voix passionnée et sonore, marque son mépris de la grande légion des conformistes, des académiques, des veules, et on sent vraiment, s'il subsiste un doute à cet égard, que nous avons eu là, presque sans le savoir, un des tous premiers parmi les peintres de tous les temps, comme certes aucun pays au XIX^{me} siècle n'en compte de plus grand. Le bruit et la renommée sont allés à beaucoup d'autres noms, surtout en France où les peintres ont été servis par une presse et une organisation de marchands extrêmement actives. Mais l'exemple de De Braekeleer n'est pas isolé dans l'histoire de la peinture, et lentement le classement se fait, dans la lente justice des temps.

Demain M. Pol de Mont parlera de l'œuvre de Leys.

Lundi dernier la Comtesse de Flandre et le Prince Albert se sont rendus à l'Exposition, qui se fermera le 15.

Le Salon moderne organisé par *l'Art contemporain* s'ouvrira dans le courant de juillet et coïncidera avec l'Exposition Jordaens.

V.

NOTES DE MUSIQUE

L'audition des élèves de M^{me} Labarre au théâtre du Parc a obtenu, la semaine dernière, un succès flatteur pour l'enseignement de l'excellent professeur. Des chœurs de Franck et de Brahms, chantés avec beaucoup d'ensemble par un groupe de jolies voix sous la direction de M. F. Labarre, ont ouvert et clôturé la séance, au cours de laquelle se sont fait entendre, dans un répertoire classique et moderne embrassant toute l'histoire de la musique vocale depuis Lully jusqu'à Fauré et Pierre de Bréville, une quinzaine d'élèves dont quelques unes, telles M^{lles} De Bolle et Plumet, sont déjà des cantatrices aguerries. On a particulièrement applaudi M^{lle} De Bolle pour la façon charmante dont elle a chanté l'air du Saule d'*Othello*, et M^{lle} Plumet pour son interprétation expressive de la mélodie de Brahms : *Amours éternelles*.

Citons aussi parmi les élèves les mieux douées de M^{me} Labarre M^{mes} Rézette et de Croës, M^{lles} Cassart et Rollet.

Autre audition d'élèves non moins intéressante, celle donnée le lendemain à la salle Erard par M. Crickboom. Le professeur présentait trois de ses élèves, M. Perello, M^{lles} Littell et Guillain, les deux premiers formés à l'école de M. Crickboom à Barcelone, la dernière entrée dans son cours depuis qu'il s'est fixé à Bruxelles. Les jeunes virtuoses ont rivalisé de talent dans l'exécution d'un programme attrayant qui comprenait une sonate de Corelli, un concerto de Vieuxtemps, un fragment du Concerto de Mendelssohn et quelques pages de César Cui, Wieniawski et Swendsen. Ces œuvres, de styles divers, furent interprétées avec une compréhension artistique qu'on ne trouve pas toujours chez des violonistes faits et accompagnés à ravir par M^{me} Crickboom.

Chansons populaires des Provinces belges.

Pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance nationale, — et en même temps le soixante-quinzième anniversaire de la fondation de leur maison, — les éditeurs Schott frères ont eu l'heureuse idée de réunir en un recueil un choix de *Chansons populaires des Provinces belges*. C'est M. Ernest Closson, conservateur-adjoint au Musée du Conservatoire de Bruxelles, qui

a été chargé de la composition du volume, ce qui offre toute garantie quant au caractère artistique de la publication.

Il était intéressant de fixer, avant qu'il disparût à jamais, le souvenir des mélodies de notre folklore. Les provinces flamandes comme les régions wallonnes ont été explorées avec soin par l'auteur, qui en a rapporté une moisson abondante et variée. Chansons nationales, religieuses, locales; chansons de circonstance, chansons d'amour, chansons satiriques et comiques, chansons morales, chansons de métier, danses chantées, chansons enfantines, formeront un album pittoresque précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur résume les caractéristiques de la chanson populaire, établit les rapprochements nécessaires, etc.

L'ouvrage est sous presse et les souscriptions sont reçues dès ce jour par MM. Schott frères.

L'ART A PARIS

Le Musée des Arts décoratifs.

L'inauguration du Musée fondé par l'Union centrale des Arts décoratifs au Pavillon de Marsan et dont nous avons esquissé le plan (1) a été faite lundi dernier par le Président de la République, qui a visité en détail les quelque cinquante salles dans lesquelles le Comité de l'Union a disposé avec beaucoup de goût ses riches collections. Pour reconnaître la générosité du gouvernement, qui a consacré plus de trois millions à l'aménagement des locaux, l'Union centrale abandonne tout droit sur son Musée, qui appartiendra dans quinze ans en pleine propriété à l'État. D'ici là la Société compte enrichir d'acquisitions nouvelles la galerie qu'elle a créée. C'est l'un des plus nobles exemples qu'offre l'histoire de l'art des résultats que peut atteindre l'initiative privée quand elle est guidée par des esprits compréhensifs et persévérants.

Ce qui fait l'originalité de la nouvelle galerie, c'est qu'elle est surtout un établissement d'enseignement de l'art appliqué.

« Dans l'esprit des hommes à qui elle doit son organisation, dit la *Chronique des Arts*, elle est destinée à faciliter aux amateurs et surtout aux professionnels l'étude des objets décoratifs où notre art, de tout temps, a excellé. La bibliothèque si précieuse qui est ouverte près du Musée donne, depuis longtemps déjà, la faculté de connaître les œuvres par les livres, par les dessins, par la photographie; le Musée donnera les œuvres elles-mêmes, et, à mesure qu'il vieillira, il ne manquera pas de développer ses collections. Ce n'est pas seulement une galerie faite à souhait pour le plaisir des amateurs; c'est une manière d'école appelée à rendre de grands services. »

Le Musée est ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 5 heures du soir, sauf le lundi, jour où le public n'est admis qu'à partir de midi. L'entrée est gratuite le dimanche. Les autres jours, le prix d'entrée est d'un franc, de cinquante centimes les jours fériés.

Une exposition du Fer forgé, du Cuivre et de l'Étain s'est ouverte la semaine dernière pour un mois au Musée Galliera.

Pour succéder aux œuvres de Dalou et de Gervex qui y sont actuellement exposées, des toiles et aquarelles d'Albert Besnard seront réunies à la galerie Georges Petit à partir du 6 juin.

THÉÂTRE MOLIERE

La saison d'opérette au théâtre Molière vient de s'ouvrir par la reprise de *Boccace*. N'était l'interprétation, par trop insuffisante, on aurait revu avec plaisir le charmant ouvrage de Suppé, qui est certes l'opérette la plus agréable qui se puisse trouver : le

(1) Voir notre dernier numéro.

sujet en est joli, ingénieux, pittoresque, poétique même; et la musique du petit maître autrichien court à sa surface avec une grâce et une légèreté toutes françaises. Signalons en passant que Suppé, né à Spalato en 1820 et mort à Vienne en 1895, après avoir écrit la musique de plus de trente opérettes et de trois cents vaudevilles, est d'origine belge.

A Boccace a succédé, depuis hier, *le Petit Duc*.

G. R.

NÉCROLOGIE

Paul Dubois.

De tous les sculpteurs français, M. Paul Dubois est l'un des plus populaires. Son nom évoque en foule les œuvres « adoptées » par le public, qui ont fait sa fortune et celle de ses éditeurs depuis le *Saint Jean enfant* (1863) et le célèbre *Chanteur florentin* (1865) jusqu'à la *Jeanne d'Arc* de la cathédrale de Reims, dont une réplique fut récemment érigée à Paris devant l'église Saint-Augustin.

L'œuvre la plus considérable de Paul Dubois est le *Tombeau du général de Lamoricière*, achevé en 1878, qui, dans l'église de Nantes, fait pendant au tombeau des Carmes, le chef-d'œuvre de Michel Colombe. C'est un mausolée de grande allure, qui semble, par le faste et la magnificence du style, dater du temps des Valois. Il est orné de quatre figures de bronze au nombre desquelles le *Courage militaire* et la *Charité*, qui remportèrent au Salon de 1876 un succès retentissant.

Citons encore l'*Eve naissante*, le *Connétable de Montmorency* du château de Chantilly, la statue d'*Anne de Montmorency*, celle du *Duc d'Aumale*, le groupe de l'*Alsace-Lorraine* (1900), de nombreux bustes parmi lesquels ceux de Gounod, de Saint-Saëns, de Bonnat, de Baudry, de Pasteur, etc., qui expriment tous un sentiment exact de la vie et dont l'élégance les rattache aux œuvres de la Renaissance italienne.

M. Paul Dubois, né à Nogent-sur-Seine en 1829, est mort à l'âge de 73 ans. Il fut de 1873 à 1878 conservateur du Musée du Luxembourg, puis il remplaça M. Eugène Guillaume comme directeur de l'Ecole des Beaux-Arts à laquelle il ne cessa, jusqu'en ces derniers temps, de s'intéresser.

PETITE CHRONIQUE

L'Association des Ecrivains belges se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, à la Taverne de la Régence. A l'ordre du jour figure notamment la discussion du vœu ci-après, présenté par un de ses membres :

« L'Association des Ecrivains belges, selon les intentions de ses fondateurs, est complètement étrangère à tout parti politique. Elle exclut d'une manière absolue la politique de ses préoccupations.

« Mais, indépendamment de toute considération de cette nature, elle regrette que le gouvernement, les provinces et les grandes villes, notamment la capitale, n'aient donné aucune place à la littérature dans les programmes des fêtes jubilaires.

« Les ouvrages de nos écrivains comptent parmi les productions les plus intéressantes des vingt-cinq dernières années de notre vie nationale; il est regrettable que les pouvoirs publics ne s'en soient pas aperçus.

« Les écrivains belges étrangers à l'Association sont invités à adhérer à la présente protestation. »

Le peintre Leempoels a ouvert hier, au Cercle artistique de Bruxelles, une exposition des peintures (paysages et marines) qu'il a exécutées aux Etats-Unis et au Canada. L'exposition sera close le 19.

L'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant, organisée dans un but de bienfaisance, a brillamment atteint son but : le bénéfice net, montant à fr. 5,073-60, vient d'être distribué par M. G.-M. Stevens, qui en fut l'actif organisateur, aux trois Oeuvres protectrices de l'enfance en faveur desquelles elle fut instituée. Chacune d'elles a reçu fr. 1,691-20.

Les travaux des élèves de l'Ecole normale des arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode pendant l'année scolaire 1904-1905 seront publiquement exposés au local de l'Ecole, rue Potagère, 52, les dimanche 11, lundi 12 et jeudi 15 juin, de 2 à 5 heures.

L'Exposition internationale de l'Art dans la maison, que nous avons annoncée, promet d'avoir, en raison du grand nombre d'adhésions recueillies, une importance et un intérêt considérables. Rappelons que cette exposition, à la fois industrielle, commerciale et artistique, sera ouverte du 2 au 20 septembre prochain dans les salons de la Grande-Harmonie. L'intégralité des bénéfices réalisés sera versée à des œuvres de bienfaisance. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire, 86, rue des Foulons, Bruxelles.

D'autre part, l'Exposition du *Mobilier ouvrier et à bon marché*, projetée pour le 29 juillet dans les immeubles du *Foyer schaebeekois*, rue L'Olivier, ne pourra avoir lieu.

La Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars) vient d'élire comme associée une jeune artiste belge, Mlle Louise Mayer, sculpteur, dont le début, une *Tête d'homme*, a été très favorablement apprécié. Mlle Mayer est la petite-fille de feu M. Astruc, grand-rabbin de Belgique. Il n'est pas téméraire de pressentir en elle une artiste personnelle et exceptionnellement douée.

Les représentations que donneront à la Monnaie M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe sont fixées comme suit : lundi 5, *L'Aiglon*; mardi 6 et mercredi 7, *Angelo, tyran de Padoue*; jeudi 8, *la Dame aux Camélias*.

M. Ch. Gheude fera mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, une conférence sur *Grétry* à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

M. Léon Van Neck fera le 19 juin prochain à l'hôtel Ravensstein, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une conférence, accompagnée de projections lumineuses, sur les *Fastes belges illustrés*.

Parmi les innombrables Congrès que fait éclore l'Exposition universelle de Liège, signalons le Congrès international de la Propriété artistique et littéraire qui se réunira à Liège en septembre et donnera lieu à des délibérations utiles. On y étudiera notamment les droits des musiciens à l'égard de l'exécution de leurs œuvres par des sociétés d'agrément, la situation spéciale de la Hollande qui n'a pas adhéré jusqu'ici à la Convention de Berne, etc.

Le Congrès est organisé sous les auspices de l'*Association artistique et littéraire internationale* fondée à Paris en 1878. Au nombre de ses promoteurs figurent MM. Beernaert, ministre d'Etat, R. Beltjens, A. Bénard, M. Bodeux, A. Capitaine, De Mathelin d'Andrimont, P. Forgeur, Ph. Francotte, P. Wauwermans, etc.

S'adresser pour renseignements à M. Beltjens, 9, place Rouvroy, Liège.

Aux *Nouveaux Concerts* d'Anvers, il est question, pour la saison prochaine, comme chefs d'orchestre étrangers, de Weingartner et de Nikisch.

Depuis sa transformation, l'*Ermitage*, dirigé par M. Edouard Ducoté, s'est classé parmi les plus belles revues littéraires de ce temps.

Il compte parmi ses principaux collaborateurs MM. Henri de Régnier, Remy de Gourmont, André Gide, Michel Arnauld, Francis Jammes, etc. Chacun de ses fascicules contient d'intéressantes études critiques et historiques, des vers, des nouvelles.

La peinture trouve en Maurice Denis un sagace appréciateur. Seule la musique paraît abandonnée à des compétences par trop... littéraires.

Cette exécution sommaire, par exemple, de la symphonie moderne a fait bondir les musiciens : louant avec raison l'admirable Symphonie n° III d'Albéric Magnard, *l'Ermitage* la qualifie : « depuis la symphonie de Franck, LA SEULE QUI VAILLE ET QUI DOIVE RESTER. » L'auteur de cette cabriole ignore évidemment la *Symphonie sur un thème montagnard français* de Vincent d'Indy et, du même maître, la Deuxième Symphonie ; il ignore aussi la Symphonie d'Ernest Chausson et celle de Paul Dukas, sans parler des symphonies de Ropartz et de Witkowski... pour ne parler que des compositeurs français.

Si les tableaux des maîtres impressionnistes montent, dans les ventes publiques, à des prix qu'on n'eût pu prévoir autrefois, les toiles de l'école de 1860 maintiennent leur cote. A la vente H. Heugel, par exemple, une *Chasse au lion* de Delacroix est montée à 65,000 francs ; une *Baigneuse* de Millet à 61,000, une *Petite gardeuse d'oies* du même à 56,000. On a payé 30,000 fr. un *Intérieur de forêt* de Th. Rousseau et 32,500 un *Paysage de l'Artois* par Corot.

Quelques jours après, à la vente du baron Blanquet de Fulde, on adjugeait la *Rafale* de Corot 18,000 francs et une autre toile du même maître, *Mont-de-Marsan*, 15,100. Un Daubigny,

la *Terrasse d'Audresy*, est montée à 20,000, la *Passerelle* de J. Dupré à 11,000, une toile de Jongkind, *Nyons*, à 10,000.

La collection de tableaux réunie par le peintre-illustrateur Giacomelli a été dispersée les 13 avril et jours suivants à l'hôtel Drouot et a produit un total de 167.838 francs. Citons quelques prix : Mme Vigée-Lebrun, *Portrait de femme*, 23,000 francs ; J.-F. Millet, *Les Laveuses au clair de lune*, 12,100 francs ; Daubigny, *Les Amateurs* (aquarelle), 9,100 francs ; Daubigny, *Le Soir*, 9,100 francs ; A. Raiffet, *Combat de l'Oued-Alleg*, 5,900 fr. (acquis par le Musée du Louvre) ; Id. *Retraite du Bataillon sacré*, 4,700 francs ; Id. *Bonaparte blessé à Toulon*, 2,300 francs.

Le prochain numéro de *l'Art Flamand et Hollandais* sera entièrement consacré aux deux peintres Leys et De Braekeleer, dont l'œuvre, actuellement exposée à Anvers, sera étudiée par M. H. Hymans.

L'éditeur Strölin (1) vient de publier un recueil de trente eaux-fortes originales de Manet, comprenant la majeure partie de son œuvre gravé. Le tirage en est strictement limité à cent exemplaires. Le prix de chacun d'eux est fixé à 450 francs.

(1) Rue Laffitte, 27, Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

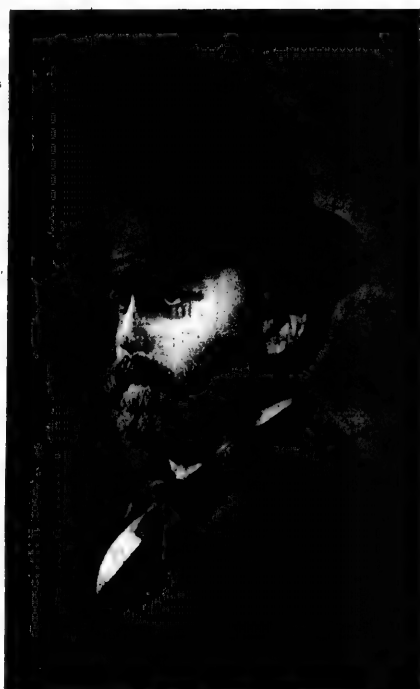
SOMMAIRE

Henri De Braekeleer (CAMILLE LEMONNIER). — Au vénéré saint Hubert. — Mort de Léon Jouret (M. G.). — Lionel de la Laurencie. *Le Goût musical en France* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'Association des Ecrivains belges. — Exposition d'Art ancien bruxellois. — Théâtre de la Monnaie (R. M.). — Petite Chronique.

Henri De Braekeleer.

Quand je le connus, il était déjà un maître parmi les maîtres et il n'avait pas quarante ans. Il était grâs, soufflé, le masque icterique et barbu, mangé par les disques de ses yeux comme de grosses prunelles de chat. Elles semblaient déborder des orbites et se projeter en lumières lourdes, rétractiles, magnétiques. Une fois qu'on les avait vues, on ne pouvait plus les oublier.

Il me menait dans les petits cabarets du port, patinés de graisse et de fumée : nous y mangions des plies ris-solées en devisant et en buvant de la bière aigrette.



Henri De Braekeleer.

Quelquefois il plissait à demi les paupières et regardait filtrer par les vitres basses des coulées de lumière qui, sur les murs, éployaient des éventails roux. Moi j'étudiais sur sa rétine le jeu mirailé du prisme : tout son visage en était comme en fête. C'était une joie sensuelle, physique, animale, qui le détendait et amenait à sa barbe le petit frisson d'un rire. Je sentais que, dans la brève minute, l'homme qui était là et dont la faculté, anormale à force d'intensité, était de regarder, avait vécu toute la jouissance d'une vie. Il était l'halluciné des vieilles demeures, des escaliers se perdant dans les siècles, des poussières passées à des tamis de soleil. Il eut l'éblouissement intérieur : il portait en lui un foyer magnifique où se carbueraient des gemmes, des métaux et du soleil.

— Baudelaire disait...

C'était une manière à lui de commencer ses phrases. A peine il connaissait les vers du poète :

mais rien à son gré ne dépassait les pages de critique parues dans *l'Art romantique*. Il en répétait de mémoire des passages entiers. Comme il avait une voix

trainante et basse, il semblait se les réciter à soi-même dans un silence intime. Il aimait énoncer des aphorismes graves d'un air narquois. Quand sa timidité l'abandonnait, il apparaissait simple, bonhomme, ingénu et malicieux. Il ne parlait, d'ailleurs, que de son art, en ouvrier pour qui le reste de la terre n'existe pas et qui, lui eût-il été donné d'en sonder pendant des siècles les secrets, eût trouvé le temps encore trop court pour venir à bout de les connaître tous.

Il avait en ce temps son atelier chez un boulanger de la place Teniers, une chambre banale, bourgeoise, où il arrivait travailler, un peu mystérieux et solitaire, n'ouvrant pas quand on frappait. Des oripeaux, des bouts de brocards, des caracos orangés et vermillons traînaient poudreux, éraillés, bons pour le crochet du chiffonnier. C'était pourtant de ces misères-bas que le magicien composait le faste royal de ses galas. De la loque s'irradiait un vol pailleté de bluettes; une Goleconde ruisselait du froissis d'un haillon; dans une lamelle de Cordoue flambait tout l'automne fauve d'un hallier.

Henri De Brackeleer reprend à Leys la tradition de l'ancien Anvers : du moins il s'en attribue ce qui lui en est nécessaire, un toit, une cour, un jardin, un pan de ciel entré des pierres. Ils ne font pas le même art : l'un est un imaginaire et l'autre un visuel. Il n'y a place ici que pour l'œil et la main : les grands peintres n'eurent point besoin d'autre chose. L'œil, chez De Brackeleer, commande, et la main suit : celle-ci est la docile ouvrière subtile, déliée, active, d'une tactilité finement nerveuse, qui lui permet tout à la fois d'estamper les pâtes et d'effleurer à peine, comme dans les trois petites esquisses du Musée de Bruxelles, trois joyaux de légèreté caressante et rapide. Quant à sa vision, elle a une sensibilité inouïe : elle lui rend perceptibles le frémissent des ondes claires, les prismes qui bougent aux sels de l'air, l'infime vibrilité des atomes et jusqu'à la vie de l'invisible. La lumière naturelle a là son mystère autant que la lumière composée ou l'ombre chez les autres, et quel mystère plus grand que la limpidité d'une source au fond de laquelle, à une profondeur d'abîme, tremble toute l'éternité d'un ciel, ou la diaphanéité d'un cristal de roche qui est la seule image à laquelle se puisse comparer la pureté vertigineuse d'une âme ? La lentille qu'il y a dans un tel œil, en reflétant le miracle diapré des atmosphères, se crée à elle-même des fêtes réelles et incomparables. Il n'y a pas de sorcellerie plus grande dans le clair-obscur d'une *Ronde de nuit* que dans les lumières toutes nues du *Repas* et de la *Partie de cartes*. Pourtant tout s'y voit jusqu'au fond même de la clarté, mais comme à travers un éblouissement de pierreries qui surnaturalise le réel.

De Brackeleer part de l'observation directe, de la nature. Il se choisit pour s'exprimer des actions simples, honnêtes, débouaires. Nul héroïsme, nulle tendance à

l'idéalisation. Un fond de mœurs égales uniformise ses personnages. Il semble les avoir pris à portée de sa main, dans les milieux familiers de son enfance. Le vieux Ferdinand avant lui les avait connus et peut-être les connut-il à son tour chez son père. On sent bien que tout ce petit monde ne s'occupe de quoi que ce soit qui pourrait déranger l'humble symétrie quotidienne. Une touffe fleurie parfume le vent qui vient par la fenêtre et celle-ci s'ouvre sur de petites boutiques ou sur une église : il ne leur en faut pas plus pour vivre. Ils appartiennent à la paroisse des bonnes gens.

Il fut dit légèrement que le peintre d'Anvers avait pris le goût de ses petits intérieurs chez les maîtres de Hollande. C'est une manie de vouloir toujours expliquer par une chose adventive les choses qui s'expliqueraient si bien toutes seules. Rien n'est moins hollandais que ces sujets d'idiosyncrasie si flamande et qui demeurent flamands par leur essence aussi bien que par la peinture. De Brackeleer ne les doit à personne : il regarde autour de lui et il les reconnaît; il retrouve en eux de lointaines parentés et les intimités de sa race. Mellery, ce très émouvant artiste, tout un temps avait aussi exprimé ses âmes antérieures dans des images de bonnes femmes et de vieilles choses. L'anecdote devait épargner leur grave et simple génie à tous deux : ils peignirent des vies comme des portraits d'aïeules et en les peignant, ils y laissèrent transparaître leur propre humanité.

Il n'y a pas d'exemple d'un grand artiste qui ne se soit écouté dans son art et tout art est une décantation profonde des âges dont soi-même on est l'aboutissement. Je sais, en me plaçant devant un tableau de Rembrandt, de Jordans, de Vermeer de Delft, à quel homme j'ai affaire. Je conjecture sa filiation, je me persuade la destinée qui le relia aux antécédents : je vis de sa race, de ses renoncements, de ses espoirs. Et voici chez De Brackeleer toute la Flandre des petites gens de laquelle il sortit lui-même. Peut-être un aïeul, dans une petite maison au bout d'un vieux jardin, imprimait en taille-douce ou suivait du doigt sur un globe terrestre la route fabuleuse par laquelle étaient partis les ancêtres.

C'est le filet de sang épuisé qui survit aux grandes dépenses de sève. Le *Géographe* regarde sur un vieil atlas du XVI^e siècle les territoires vides renseignés : *Ilic sunt leones*. Le *Tailleur* découpe dans le suaire de ses hardes des vêtements pour des enfants pâles qui mourront en bas âge. Un bruit d'armées et d'étendards claquant au vent monte de l'antique mémorial que feuillet le *Liseur* et il ne se doute pas que quelqu'un bientôt, pour lui, tournera le dernier feuillet. Un petit homme pauvre de sang réchauffé à la lumière vitale d'un grand ciel laiteux ses lombes démolis par des servages sans gloire. Tel autre, assis parmi les ors d'une

tecture en coup de soleil, rêve à des jardins mirailés parmi lesquels rouent des paons, de turquoises et de topazes. Des *Potiers* de village, sous la poudre des solives, modèlent dans l'argile les tirelires pour les petits sous et les têtes pour le lait frais. Le *Retoucheur*, comme s'il faisait des points de couture à un manteau, à petits coups de pinceau répare l'usure des nuages et des arbres que peignit un maître inconnu. Ou bien une bonne femme, aux confins des hameaux, un pauvre cœur de bonté en bonnet ruché, enseigne à des fillettes comment il faut prier Dieu. Fileuses, dentellières, savetiers, jardiniers, petits vieux et petites vieilles sont les élus de cet art resté proche du peuple des villes et des campagnes. Une mélancolie de désuétude les enveloppe : ils végètent en des chambres anciennes et démodées ou font des gestes humbles dans des courtils fleuris comme des reposoirs de procession.

C'est une humanité gourde et rabougrie, le buste et les épaules tassés, les chairs tournées à la lympe et qui a les yeux sans regard de tous les résignés. Mais attendez que midi sonne : de par delà les toits et les tours, le soleil a jailli, et les poussières de la vie révolue se remettent à vibrer ; une vie merveilleuse dégele les vieux sangs coagulés. Or, midi, c'est aussi l'heure de ce peintre admirable et c'est son apogée. Elle n'aura qu'un instant puisque la vie lui est comptée, mais dans cet instant aura tenu un long jour d'art réalisé.

CAMILLE LEMONNIER

AU VÉNÉRÉ SAINT HUBERT

PREMIER EVÊQUE DE LIÈGE

à l'ancienne abbaye des Bénédictins d'Andain (Luxembourg).

PALAIS DE L'ART ANCIEN

Liège.

Le 10 juin 1905, jour de saint Landri

MON TRÈS CHER FRÈRE,

J'implore votre assistance. Vous dont la miraculeuse étoile de soie blanche tissée de fils d'or guérit l'hydrophobie, préservez, je vous en prie, du venin de la rage la population liégeoise menacée.

Un faune, échappé de quelque atelier de sculpteur — seul repaire qui abrite de nos jours ces divinités surannées — fut, paraît-il, mordu à l'oreille. On craint qu'il ait mordu à son tour ceux qui tentèrent de lui donner la chasse, car ceux-ci accusent des symptômes inquiétants de délire rabique.

J'eus le tort, jadis, lorsque je reconquis en Austrasie le siège dont m'avait dépouillé le méchant Ebroïn, de blâmer le maire du Palais d'avoir répudié Plectrude pour épouser la belle Alpaïde. Je payai de ma vie cet accès de franchise, et du coup fut calmée en moi toute velléité de m'immiscer dans les affaires d'autrui.

Voici qu'après douze cents ans d'un repos légitime on me jette

irrévérencieusement dans une querelle qui m'est totalement étrangère. J'entends crier : « Lambert ou Lambeaux, choisissez ! Vous n'aurez pas Lambert si vous accueillez Lambeaux ! » Ah ! ça, se paie-t-on mon buste ? Depuis quand les reliques d'un martyr servent-elles à acquitter le prix d'un marché ?

Car on ne suppose pas, j'espère, que tous les faunes du pays, fussent-ils aussi inconvenants que la fontaine dont le statuaire Duquesnoy dota la capitale, pourraient, s'ils défilaient devant moi, émouvoir ma chasteté. Les mœurs barbares de la Toxandrie dont je fus l'apôtre m'ont cuirassé contre ces frivolités.

Vous que le Souverain Pontife daigna désigner pour mon successeur et qui gardâtes pieusement ma mémoire, venez à mon aide. Puisque ce faune est enragé, qu'on fasse au plus vite rougir au feu la clef que vous donna saint Pierre, qu'on l'imprime sur le front de l'animal, qu'on enferme celui-ci pendant neuf jours, ainsi qu'il sied. Et qu'on mène sans retard à la Trésorerie, pour les tailler, les malheureux que surexcite la seule vue du faune, car leur éréthisme ne révèle que trop clairement l'inoculation.

En rendant la paix et la santé à nos populations attaquées vous me tirerez de la situation ridicule où m'ont placé de regrettables excès de zèle. La lutte d'un évêque et d'un faune choque les convenances, fussent-ils l'un en vermeil émaillé et incrusté de cabochons, l'autre en plâtre bronzé. Voyez-vous le scandale d'un pareil spectacle propagé par les cartes postales illustrées ? S'il faut combattre un monstre, qu'on appelle Monseigneur saint Georges, dont c'est la profession. Je ne possède, moi, ni lance ni cimeterre, et mon maître Théodard a négligé de m'enseigner l'art des armes.

Je prie le Seigneur de vous combler de ses bénédictions et suis, mon très cher frère, votre affectionné

LAMBERT,

ancien évêque de Maestricht.

Pour copie conforme :

O. M.

MORT DE LÉON JOURET

Bien qu'il fût d'un âge avancé, — soixante-dix-sept ans, — on ne peut se résoudre à le croire disparu. Cette silhouette bonhomme, désuète et charmante, peut-elle donc cesser subitement de hanter les rues coutumières, et d'apparaître, ponctuelle depuis quarante ans, aux abords du Conservatoire ?

Bien que les regrets de cette heure ravivent tout d'abord le souvenir de sa bonté sans bornes, de son charme, de son originalité native, il n'est que juste de rappeler ici les mérites d'un talent qui s'est trop laissé oublier ; car Jouret était un modeste, et puis voici bien des années qu'il se limitait à sa tâche de professeur et à celle de chef des chœurs pour les concerts du Conservatoire, mission qu'il considérait comme sacrée et qu'il remplissait avec un zèle enthousiaste. Mais ceux qui, jadis, entendirent au Cercle artistique son *Tricorne enchanté* (comédie musicale avec paroles de Théophile Gautier), s'en souviennent comme d'une œuvre délicate, jolie, et qui fut très bien accueillie du public. Elle avait été précédée de quelques années par la partition funambulesque de *Brignolla, ou le Fou par amour*, composée pour une représentation du Cercle « Les Joyeux ». Jouret a écrit des chœurs pour l'*Esther* de Racine, recueilli et publié les chansons de son cher pays d'Ath. Mais c'est dans de ses nombreuses mélodies qu'il fut le plus heureux ; l'inspiration en est simple, fraîche, idyllique ;

le *Retour de vêpres*, entre autres, est absolument délicieux, — et qui ne connaît *Ma mie Annette*, son chef-d'œuvre, dont la mélancolie, ces jours-ci, a sans doute erré dans plus d'une mémoire? La poésie est de Mürger, et c'est par une harmonieuse décision du hasard qu'ainsi le souvenir de Jouret demeure associé à ces héros de la *Vie de bohème*, dont il n'eut pas les travers mais dont il conserva l'allure, l'âme tendre et fantaisiste, l'éternelle jeunesse.

M. G.

Les funérailles de Léon Jouret ont été célébrées vendredi dernier. Le directeur et tous les professeurs du Conservatoire, les directeurs des Conservatoires d'Anvers et de Gand, des écoles de musique de Malines, de Bruges, de Louvain, ainsi qu'un grand nombre de musiciens, d'hommes de lettres, d'amis qu'unissait un même et profond regret, suivirent à l'église Sainte-Croix, puis au cimetière d'Ixelles le funèbre cortège. Trop ému pour prendre la parole devant le cercueil de son ami de jeunesse, de son compagnon de quarante années, M. Gevaert avait prié M. G. Systermans de le remplacer dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Nous détachons de la touchante allocution de celui-ci ces quelques passages, qui peignent l'artiste et son œuvre :

« Je n'ai pas besoin, messieurs, d'évoquer ici la figure si caractéristique de Léon Jouret; tel vous l'avez vu, souriant, alerte, infatigable, plein de verve et d'humour, tel il survivra dans votre souvenir et dans vos cœurs; il n'est pas de ceux qu'on oublie. Mais il me sera permis de vous rappeler, en quelques traits rapides, l'évolution de cette vie simple, toute de labeur allègre et de probité artistique.

Né en 1828, à Ath, Léon Jouret fut un musicien précoce; la vocation se dessina chez lui dès l'âge de huit ans; et comme il eut l'heureuse chance de voir ses goûts encouragés par ses parents, son éducation première se poursuivit dans une atmosphère sympathique essentiellement favorable à l'épanouissement des qualités de charme et de sensibilité qui germaient en sa jeune âme.

Il fit ses premières armes comme organiste et enfant de chœur au jubé de l'église Saint-Julien à Ath, puis s'en vint à Bruxelles, et fut admis comme élève au Conservatoire en 1840.

A l'âge de vingt ans, il commençait à se faire un nom comme compositeur de mélodies, de chœurs, de chansons, et il eut le mérite d'être, à l'époque où la Belgique commençait à prendre vraiment conscience de sa personnalité indépendante, un des premiers musiciens nationaux qui contribuèrent aux origines du mouvement d'art et de littérature dont nous voyons aujourd'hui le superbe épanouissement.

Durant un quart de siècle, Jouret produisit un remarquable cycle d'œuvres vocales; abordant le domaine religieux, — messes, cantates, motets, — le domaine choral où il allie, dans les morceaux qu'on lui commande pour tous les grands concours, la distinction de la pensée à la sûreté et à la variété de l'écriture.

Il se distingue dans le lied par une exquise fraîcheur de sentiment; dans la chanson populaire, par la verve et la couleur autant que par la finesse de son érudition. Il aborde même le théâtre, mais dans un cadre intime en harmonie avec la nature de son talent, qu'il eut le tact de ne jamais forcer : il fait représenter au Cercle artistique — et les meilleurs chanteurs tiennent à honneur d'être ses interprètes — deux opéras comiques : *Quentin Metsys* en 1865, *le Tricorne enchanté* en 1868.

A cette période de production succède la période enseignante; appelé par M. Gevaert au Conservatoire de Bruxelles le 1^{er} janvier 1873, Jouret y est tout d'abord titulaire du cours d'ensemble vocal aux classes du soir; ces dernières venant à disparaître, il prend la direction de la classe préparatoire de chant choral.

Mieux que personne, Messieurs, vous savez avec quel zèle pas-

sionné, quelle conviction et quelle aménité il accomplit la délicate mission de former les jeunes voix, d'ouvrir les jeunes intelligences à la compréhension des chefs-d'œuvre qu'elles allaient devoir interpréter ensuite dans les concerts de l'établissement. Vous savez aussi quelle part active Jouret prenait à l'organisation de la partie vocale de ces concerts.

L'homme, Messieurs..., vous l'avez tous connu, donc vous l'avez aimé; — vous avez goûté sa cordialité, son ouverture d'âme, sa verve si fine et si déliée, tout le charme de cette nature en laquelle se réalisait la trop rare union de l'esprit le plus pénétrant et de la plus indulgente bonté. — Cette bonté, cette charité, ceux-là seuls qu'il a secourus, obligés, réconfortés, en savent toute la mesure; car elle fut délicate et discrète autant qu'abondante.

Et dans le cœur de tous ceux qui l'approchèrent comme dans la vie intellectuelle de Bruxelles, au Cercle artistique, et surtout au Conservatoire, la brusque disparition de Léon Jouret laissera un vide immense. »

LIONEL DE LA LAURENCIE

Le Goût musical en France (1).

Le substantiel volume que vient de publier, sous ce titre modeste, un musicographe dont les lecteurs de *L'Art moderne* ont plus d'une fois pu apprécier le grand talent, est de ceux qui honorent grandement leur auteur. Il est plein d'idées et de faits, et la valeur de la forme n'en est pas moindre que celle du plan suivi. Le travail de M. de la Laurencie est à la fois historique et analytique : on y trouve à côté de l'histoire de l'évolution des formes musicales, méthodiquement et clairement exposée, l'étude de ces formes mêmes, ainsi que des moyens d'expression musicaux, et par surcroît toute une partie philosophique et critique.

Jamais jusqu'à présent on n'avait tenté d'examiner, avec les ressources de la critique moderne, non point seulement comment naquirent les formes, mais comment elles vécurent; ni ce qu'elles sont, non pas au point de vue technique seul, mais aussi en tant que partie intégrante de la vie intellectuelle des temps où elles furent produites.

« Le public, dit M. de la Laurencie, constitue une manière d'appareil enregistreur sur lequel s'inscrit l'histoire de l'art ». Cela est très vrai : le tout était d'y songer, et aussi de savoir, en partant de cette donnée un peu métaphysique, élever le débat et transmuter l'observation de la variabilité du public en une féconde étude d'esthétique et d'histoire.

Ce livre est de ceux qu'on ne peut guère résumer sans en laisser de côté quantité de parties intéressantes : celles précisément où l'analyse et la critique proprement dites entrent en jeu. Mais voici du moins quelques citations qui manifestent de quelle façon l'histoire des formes musicales y est exposée.

« Le goût musical comporte trois degrés : d'abord la sensation du son, qui n'intéresse que l'oreille; puis la perception mélodique, perception de forme, qui exige la mise en action de l'intelligence; et enfin l'éveil de l'imagination, avec sa floraison d'images de caractères divers... Le goût évolue de la monodie à la polyphonie, le goût s'exerce à l'origine, de façon collective pour tendre ensuite à l'individualisme, le goût enfin se plie à des modes d'expression plus étendus. »

Après avoir étudié l'art collectif et anonyme des « hautes époques », représenté d'abord par la cantilène grégorienne et la chanson populaire monodiques, puis par la musique polyphonique qui, en même temps que la société de l'époque, s'est « pliée à l'influence toute-puissante du principe d'association », on observe donc la naissance de ce que M. de la Laurencie appelle l'*individualisme expressif*, « une force opposée à la pression des canons et des règles dogmatiques. Il agit à la fois sur le sujet traité et sur l'instrument musical : sur le sujet traité en l'associant à des reproductions dramatiques de l'existence passionnelle; sur l'ins-

(1) Paris, A. Joanin et Cie.

trument, en suscitant une réaction monodique contre la toute-puissance de la polyphonie vocale ».

C'est là le caractère distinctif de l'art de la Renaissance. Plus tard (xvii^e siècle) naîtra l'esprit classique, que « le solo expressif reflète en dépeignant des caractères musicaux, en arrêtant son expansion individualiste à la conception du type ».

Le xviii^e siècle « a vu naître la musique moderne et a discuté les problèmes les plus passionnants que soulève son esthétique. Ce siècle affiche, comme le précédent, les qualités rationalistes de l'esprit français ; à son déclin, il se laisse pénétrer par une vague sentimentalité, alliée à beaucoup d'emphase, mais sa route est jalonnée par une série d'efforts qui ramènent passionnément la psychologie vers l'individualisme et s'emploie à propager et à développer l'esprit critique... On y juge la musique plus littérairement que techniquement ; la musique dramatique est plus goûtée que la musique instrumentale. Enfin, au moment de la Révolution, le rôle social de l'art s'affirme de façon toute spéciale. »

Au début du xix^e siècle, l'art symphonique allemand s'acclimate en France. Puis, c'est la période de ce que M. de la Laurencie appelle très justement la « musique à succès ».

D'abord, « un courant romantique va révolutionner la musique et l'entraîner vers de nouvelles évocations expressives ».

Mais, si ce courant « avait créé une disposition d'esprit favorable au développement du goût instrumental, certains de ces principes mêmes engendrèrent l'art dans une mauvaise voie... L'individualisme romantique portait à l'égoïsme des sensations : Stendhal, qui réalise assez exactement le type du dilettante de son temps, proclame que la musique n'est qu'une jouissance physique ».

Les derniers chapitres du livre, consacrés au « Romantisme de Berlioz » et à l'« Evolution du wagnérisme », donnent très impartialement une juste mesure entre l'apologie et la critique, et M. de la Laurencie a su s'y maintenir sur le terrain impersonnel qu'il avait adopté. Ceci était particulièrement délicat, car les problèmes que soulèvent, respectivement, l'esthétique de Berlioz et celle de Wagner sont loin d'être, aujourd'hui encore, résolus de façon universelle et définitive.

M. de la Laurencie arrête son travail au seuil de l'époque contemporaine, « estimant que le recul fait défaut pour juger impartialement les tendances de cette époque ». Il reconnaît pourtant dans les dernières lignes de son livre « une vigoureuse renaissance ethnique dans nos tendances musicales, qui s'appliquent à approfondir l'âme française si vibrante et si libre... Le sentiment de la rythmique s'est assoupli, celui de la mélodicité s'évade des liens tyranniques d'une scholastique discrète ».

La conclusion est encourageante, et je la crois strictement juste. Nulle part, à l'heure actuelle, la musique n'est aussi libre, aussi puissante qu'en France. Et, en même temps que l'on fait cette constatation, on voit, grâce aux travaux des érudits d'aujourd'hui, combien l'évolution artistique de ce pays fut continue, vigoureuse, naturelle. L'histoire de la musique des siècles passés s'empile pour nous de noms oubliés, ou presque, d'œuvres inconnues qui appartiennent pourtant au meilleur patrimoine musical de la France (1).

Ainsi le mouvement contemporain apparaît comme la suite logique des époques antérieures, dont la vie artistique est si bien élucidée dans le volume que j'ai dû résumer beaucoup trop brièvement.

M.-D. CALVOCORESSI

L'Association des Écrivains belges.

L'Association des Écrivains belges s'est réunie en assemblée générale dimanche dernier sous la présidence de M. Octave Maus. L'assemblée a approuvé les comptes du dernier exercice qui

(1) M. de la Laurencie, lui-même, a beaucoup contribué à faire connaître la vie et les œuvres de certains vieux musiciens français tels que J. M. Leclair, F. Du Val, etc.

reflètent la marche florissante des affaires sociales. L'Association a publié cinq anthologies (Lemonnier, Rodenbach, Picard, Verhaeren, Pirmez), huit romans et livres de nouvelles : *Mihien d'Avène*, par Maurice des Ombiaux, *La Porte de l'Amour et de la Mort* de Raphaël Petrucci, les *Lettres d'hommes* de Paul André, *Nouveaux contes à Marjolaine* de Georges Garnir, *Le Cœur de François Remy* d'Edmond Glesener, les *Contes de Sambre-et-Meuse* et *Guidon d'Anderlecht* de Maurice des Ombiaux, et enfin les *Coins de Bruxelles* de Louis Dumont-Wilden. Les grandes villes du pays et les administrations publiques ont fait d'importants achats de plusieurs de ces ouvrages.

Il est inutile de rappeler l'initiative prise par l'Association lors de la protestation des écrivains et des artistes du monde entier contre l'emprisonnement de Maxime Gorki.

Enfin, se préoccupant de la situation tout à fait injuste faite à la littérature dans le programme officiel des fêtes jubilaires de cette année, l'Association a adopté à l'unanimité le vœu suivant :

« L'Association des Écrivains belges, selon les intentions de ses fondateurs, est complètement étrangère à tout parti politique. Elle exclut d'une manière absolue la politique de ses préoccupations.

« Mais indépendamment de toute considération de cette nature, elle regrette que le gouvernement et les provinces n'aient donné aucune place à la littérature dans les programmes des fêtes jubilaires.

« Les ouvrages de nos écrivains comptent parmi les productions les plus intéressantes des vingt-cinq dernières années de notre vie nationale ; il est regrettable que les pouvoirs publics ne s'en soient pas aperçus.

« Les écrivains belges étrangers à l'Association sont invités à adhérer à la présente protestation. »

L'Assemblée a élu ensuite M. Georges Rency secrétaire général en remplacement de M. Robert Sand, démissionnaire, et elle a renouvelé le mandat de tous les membres du comité d'administration en leur adjoignant MM. José Perrée et Robert Sand.

Exposition d'Art ancien bruxellois.

L'Exposition d'Art ancien bruxellois sera inaugurée solennellement par le Roi le mercredi 19 juillet, à 2 heures, et le Cercle artistique organisera à cette occasion une fête dont le programme est à l'étude.

Le Comité est assuré dès à présent de réunir plus de cinquante tapisseries de tout premier ordre. Citons-en quelques-unes : la célèbre tapisserie prêtée par M. Pierpont Morgan (assurée 2.050.000 francs) ; celle, également belle, prêtée par M. Martin Leroy, de Paris (assurée 100.000 francs) ; les six tapisseries des Musées de Cluny, des Gobelins et du Louvre, prêtées par le gouvernement français ; cinq tapisseries du château de Gaesbeek, prêtées par la marquise d'Arconati ; deux tapisseries prêtées par lord Iveagh, de Londres ; trois tapisseries prêtées par M. Ffoulke, de Washington ; deux tapisseries prêtées par la cathédrale d'Aix en Provence ; des tapisseries prêtées par la ville de Bruxelles, par les églises de Sainte-Gudule à Bruxelles et de Saint-Sauveur à Bruges, sans compter celles provenant de grandes collections espagnoles, italiennes et allemandes au sujet desquelles des négociations sont en cours.

En fait de sculptures en bois, citons comme grandes pièces le retable de la ville de Bruxelles, le célèbre retable de l'église de Lombeek-Notre-Dame, le retable de l'église de Saintes, etc., sans compter de nombreuses sculptures.

Dans la série des dinanderies, une pièce de tout premier ordre appartenant au trésor de la cathédrale de Cologne.

Un choix de faïences viendra mettre une note fraîche dans cet ensemble, dont l'intérêt sera rehaussé par quelques chefs-d'œuvre de peintres bruxellois anciens. (Van der Weyden, Breughel, Teniers, etc.)

Le Comité est encore en pourparlers avec plusieurs musées et collections de l'étranger.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

M^{me} Sarah Bernhardt, toujours jeune, toujours alerte, toujours grande artiste, nous est revenue mourir dans *l'Aiglon*, dans *Angelo* et dans *la Dame aux Camélias*. *Angelo* est un drame attachant malgré son invraisemblance, *la Dame aux Camélias* conserve un charme romanesque et douloureux. Mais que *l'Aiglon* est donc ennuyeux ! Quand on les a entendues une fois, ces tirades, quel effet soporifique elles exercent ! Il faut tout l'art de M^{me} Sarah Bernhardt pour les faire écouter jusqu'au bout.

La représentation de *la Dame aux Camélias* présentait un ensemble homogène. M. Deneubourg, malgré son défaut de prononciation, est un Armand Duval sympathique et chaleureux. Quant à M^{me} Sarah Bernhardt, on ne pourrait dire assez combien elle est admirable. C'est la vie elle-même : la douleur, l'amour et l'agonie ne trouveront jamais plus merveilleuses interprètes.

Des trois spectacles, c'est le deuxième qui l'emporta en intérêt. *Angelo* n'avait été joué qu'une fois à Bruxelles, vers 1851. C'est dire que l'œuvre était inconnue de notre génération. Elle nous est apparue avec sa grandiloquence, ses tirades à effet, ses dialogues empanachés selon la mode du temps. Les artifices scéniques sur lesquels elle repose ont alimenté tout le théâtre de mélodrame moderne. Aussi nous semblent-ils terriblement usés, de même que les poisons, les dagues, les plombs, les prisons, les espions et tout le ténébreux attirail destiné à évoquer l'époque redoutable du Conseil des Dix.

Mais M^{me} Sarah Bernhardt sauve tout cela par son charme irrésistible. Et à côté d'elle M. de Max s'est taillé un très grand succès en composant en parfait comédien le personnage équivoque d'Homodei, dont il fait un rôle de premier plan. Ce sbire méphistophélique anime et remplit la pièce, et celle-ci ne devient ennuyeuse qu'après sa mort, prématurément amenée dès le troisième acte par un coup d'épée mal paré.

M. Reynaldo Hahn a agrémenté *Angelo* de quelques morceaux de musique dont l'œuvre eût d'ailleurs pu se passer.

R. M.

PETITE CHRONIQUE

Les collections d'art japonais acquises par l'État à M. Edmond Michotté viennent d'être transportées au Musée du Cinquantième, où l'on s'occupe de les installer. Elles seront incessamment accessibles au public.

En raison du grand succès de l'Exposition Leys-De Braekeleer, qui attire à Anvers non seulement les artistes et amateurs de toute la Belgique mais une foule de notabilités étrangères, la clôture a été reculée au lundi 19 juin. A partir d'aujourd'hui, le prix d'entrée est de cinquante centimes.

Paraîtra incessamment à la librairie Nationale d'Art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}, à Bruxelles : *Henri De Braekeleer, peintre de la Lumière*, par CAMILLE LEMONNIER, avec un portrait du maître et quatre reproductions d'eaux-fortes.

L'étude que nous publions en tête du présent numéro est un fragment de cet ouvrage.

L'inauguration du monument Raeymaekers, qui devait avoir lieu aujourd'hui à Houffalize, est remise à une date qui sera fixée ultérieurement.

Une exposition est ouverte du 5 juin au 5 juillet au bénéfice de l'Œuvre du vêtement à la Brasserie Malibran, à Ixelles. On y remarque, entre autres, des œuvres de M^{lle} G. Meunier, de MM. Staquet, Uytterschaut, H. Meunier, A. et G. Hamesse, L. Mundeeler, Hoetierickx, Smeers, Rombouts, Clarys, etc.

A la liste des expositions où figura le groupe du *Faune mortu*, — Bruxelles, Dusseldorf, Saint-Louis, — il faut ajouter le Salon

de Paris (Société nationale des Beaux-Arts), où il fut exposé il y a deux ans (1903) avec une autre œuvre de M. Lambeaux, un bas-relief en marbre représentant le *Combat des Amazones*.

Le *Faune* fut installé dans les jardins du Grand Palais qui longent l'avenue d'Antin, à proximité de l'envoi de Rodin. Mais craignant qu'il fût détérioré par la pluie, le statuaire fit retirer son groupe, encore en plâtre, avant la fin du Salon.

Après avoir été acquise par l'État, la *Serre d'Azalées* de M^{lle} Marcotte vient d'être médaillée au Salon de Paris : double succès pour l'artiste.

Mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, M. G. Dwelshauwers fera une conférence sur M. Erasme Raway à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

Les concours du Conservatoire s'ouvriront jeudi prochain, à 10 heures du matin, par une audition des classes d'ensemble.

Ils auront lieu dans l'ordre suivant :

Samedi 17 juin, à 9 h. 1/2, instruments à embouchure ; lundi 19, à 9 h. 1/2, instruments à anche et flûte ; mercredi 21, à 9 h. 1/2, contrebasse et alto ; à 3 heures, violoncelle ; vendredi 23, à 9 h. 1/2, musique de chambre et harpe ; samedi 24, à 3 heures, orgue ; mercredi 28, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, piano (jeunes filles) ; vendredi 30, à 9 h. 1/2, piano (jeunes gens). Prix Van Cutsem.

Lundi 3 juillet, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, violon ; mardi 4, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, violon ; vendredi 7, à 4 heures, chant (hommes) ; samedi 8, à 10 et à 3 heures, chant (jeunes filles) ; vendredi 14, à 3 heures, tragédie et comédie.

On nous prie d'annoncer que le groupe du Monument à la Coopération, œuvre de J. Van Biesbroeck, destiné à l'Exposition de Liège, sera exposé au public dans l'atelier du statuaire, boulevard de l'Industrie, 289, à Gand, aujourd'hui dimanche et demain lundi.

C'est demain lundi que seront inaugurées à Clermont-Ferrand les assises musicales religieuses organisées sous la présidence d'honneur de l'évêque de Clermont-Ferrand et la présidence du R. Dom Pothier, de MM. A. Guilmant, V. d'Indy et Ch. Bordes. Les fêtes dureront trois jours. Elles seront données avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais*, du quatuor vocal de la *Schola cantorum*, de MM. A. Guilmant et H. Quitard.

Le montant des œuvres d'art vendues à l'Exposition internationale de Venise atteignait, au 31 mai, un total de 289,554 livres.

Dans cette liste, la Belgique est représentée par Constantin Meunier dont l'empereur d'Allemagne a acquis un haut-relief en bronze, *Mineurs, retour du travail*, ainsi que par MM. H. Meunier et J. Van Biesbroeck.

La protection des arbres s'étend chaque jour davantage. Félicitons la ville de Bruxelles d'avoir, au Parc, fait placer en évidence des poteaux portant cette inscription :

Les arbres nous donnent de l'ombre ; comme les plantes et les fleurs, ils sont la joie et la beauté du paysage. Abîmer les arbres et les plantes, c'est se faire du tort à soi-même.

Autre innovation louable :

On a installé dans une des allées voisines du « bois réservé aux jeux d'enfants », à l'instar de ce qui se fait dans les parcs publics en Allemagne, un panier à papiers (« Papierkorb » en flamand). Il est probable que cette mesure sera étendue à d'autres parties du Parc (1).

On signale dans un music-hall parisien cette innovation :

« Chaque spectacle est annoncé par une série de sonneries de trompettes qu'une troupe de jeunes et jolies femmes, habillées en hérauts du moyen-âge, lance du haut de la terrasse qui domine les alentours. »

Wagner se fût-il douté que la fanfare de Bayreuth serait, sous cette forme nouvelle (et d'ailleurs infiniment plus séduisante), adoptée par les cafés-concerts ?

(1) Nous avons réclamé depuis longtemps cette innovation. Voyez *L'Art moderne* 1897, p. 387.

RENOIR :

..... Vraiment, en ces temps de démocratie, le peuple aurait bien droit à un peu de Renoir quand il va au Louvre. Que les défenseurs de nos jardins publics, de nos espaces libres et de nos paysages veuillent bien y songer. Posséder une petite toile de M. Renoir, c'est avoir une maison à la campagne.

ADRIEN MITHOUARD (*L'Occident*, avril 1905, p. 171).

Les Festivals Wagner au théâtre du Prince Régent, à Munich, sont fixés aux dates suivantes :

7 août, *Les Maîtres Chanteurs*; 9, *L'Or du Rhin*; 10, *La Valkyrie*; 12, *Siegfried*; 13, *Le Crépuscule des Dieux*; 15, *Le Vaisseau fantôme*; 16, *Tristan et Yseult*; 18, *Les Maîtres Chanteurs*; 21, *L'Or du Rhin*; 22, *La Valkyrie*; 24, *Siegfried*; 25, *Le Crépuscule des Dieux*; 28, *Tristan et Yseult*; 30, *Le Vaisseau fantôme*; 31, *Les Maîtres Chanteurs*.

2 septembre, *Tristan et Yseult*; 5, *L'Or du Rhin*; 6, *La Valkyrie*; 8, *Siegfried*; 9, *Le Crépuscule des Dieux*.

Les représentations festives de Mozart au Théâtre Royal de la Résidence auront lieu aux dates ci-après :

11 septembre, *Les Noces de Figaro*; 13, *Così fan tutte*; 15, *Don Giovanni*; 17, *Così fan tutte*; 19, *Les Noces de Figaro*; 21, *Don Giovanni*.

On représentera cette année à Oberammergau, l'*Ecole de la Croix*, qui n'a pas été jouée depuis 1875. L'œuvre met en scène

la vie de David, qu'accompagnent des tableaux vivants de la vie de Jésus-Christ.

Cinq cents personnes, dont trente-deux choristes et quarante musiciens d'orchestre, participeront à l'interprétation. La salle de spectacle, entièrement couverte, peut contenir quatre mille spectateurs. Les représentations commenceront à 1 h. 30 et finiront à 6 heures du soir. Elles auront lieu les 4, 12, 18, 24 juin; 2, 9, 16, 23, 30 juillet; 6, 13, 15, 20, 27 août; 3, 8, 10, 17 septembre.

La vente des tableaux et dessins de la collection Warneck, qui a eu lieu à Paris les 10 et 11 mai, a produit, au total, 184,210 francs.

Voici quelques-unes des principales enchères : Mulready, *le Village*, 4,100 fr.; Bonnington, *les Laveuses*, 3,600 fr.; Jordaens, *Job*, 3,700 fr.; Teniers, *Intérieur d'estaminet*, 11,000 fr.; Terburg, *le Lever d'un Gentilhomme*, 3,400 fr.; A. Van de Velde, *Animaux au pâturage*, 3,100 fr.; Lépicier, *Etude de fillette*, 2,500 fr.; Pater et Meunier, *le Concert après dîner*, 10,000 fr.

Quelques pastels ont atteint des prix relativement élevés : un portrait de Q. de La Tour, 4,600 francs; un Perronneau, 2,600; un Rosalba Carriera, 2,700.

Le Louvre a acquis pour 820 francs un dessin de Jordaens : *Jésus chassant les vendeurs du Temple*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION. EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES.

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Vie littéraire belge (CAMILLE LEMONNIER). — L'Exposition Jordaens. — Chronique littéraire (GEORGES RENNY). — Notes de musique — La Musique à Paris. *Schola Cantorum. Société Bach. Le Concours de Rome* (M.-D. CALVOCORESSI). — Théâtre Molière. *Le Voyage en Chine* (G. R.). — Nécrologie. *M^{me} Marguerite Holman*. — Petite Chronique.

La Vie littéraire belge⁽¹⁾.

Tout a bien changé depuis les jours où Scholl, ponctuellement, commençait ses chroniques sur Bruxelles par le fameux : « Savez-vous ? » Le parler belge était une des facéties goûtées du boulevard. A Tortoni, on s'ameutait autour d'Arthur Stevens racontant l'histoire du « parapluie trop court et de la malle contraire ».

(1) L'éditeur Fasquelle nous envoie les bonnes feuilles du livre attendu de Camille Lemonnier, *la Vie Belge*, qui paraîtra dans quelques jours. Nous en détachons une page qu'on nous saura gré d'offrir en primeur à nos lecteurs.

Quand j'entrais quelque part, on me disait en riant :

— Parlez-nous donc belge !

C'était aussi le temps où on venait voir le Belge chez lui. On ne dépassait pas sensiblement la grand-place de Bruxelles; quand on était allé boire un verre de faro au Cygne ou à la Louve, on croyait avoir découvert la Belgique. Le « garde-ville » et la marchande de crabes fournissaient l'étiage de notre mentalité.

À Paris, ma nationalité fut longtemps un grief à mes livres. On ne lisait pas, mais on disait :

— Ça, c'est un Brusseler !

J'étais jugé; et puis un jour on se décida tout de même à me considérer sous un aspect un peu moins spécial. Ce fut un progrès. Il y eut des articles qui commençaient ainsi : « Pour un livre belge, ça est une fois un livre qui n'est vraiment pas trop mal écrit. » Au fond, il restait toujours de la défiance.

Non, vraiment, cela n'allait pas sans peine. J'étais un des premiers qui franchissait la frontière avec de la littérature qui n'était pas de la contrebande; mais la douane avait saisi tant de brochures subversives, que des dames passaient dans leurs jupons, qu'un livre belge, même écrit, avait toujours l'air d'être simplement de l'imprimé introduit en fraude. Un jour, il arriva ceci : Kistmaeckers publia *le Mûle*; les éditions coup sur coup partaient; et cette fois tout le feuillet de la critique avec entrain donna; on sembla avoir oublié que j'étais un « petit Belge ». Je m'estime heureux d'avoir ainsi frayé la route à d'autres qui ne commurent pas mes ennuis.

Aujourd'hui personne ne s'inquiète de savoir si Mac-

terlinck, Verhaeren, Eekhoud sont d'autre part que de la grande patrie littéraire. Ou plutôt on sait qu'ils sont Flamands, et on les fête comme s'ils étaient Français.

Le pays ne saura jamais assez reconnaître ce que les écrivains belges ont fait pour lui : ils donnèrent l'envie d'aller visiter chez lui un peuple qui inspirait de si beaux livres. Cela devint une habitude : on prit goût au voyage ; on commença à voir plus spacieusement la Belgique. Anvers, Gand, Bruges eurent des clientèles qui rapportaient l'impression d'une race antique et d'un pays jeune. Les écrivains de là-bas arrivaient visiter ceux d'ici ; nos livres, enfin, avaient trouvé le cœur d'une vraie France.

Il en résulta des contacts d'esprit et des intimités de camaraderie. Bruxelles fut sur le chemin de tous les conférenciers. On partait ensuite en tournée dans les autres cercles du pays, Anvers, Gand, Liège, Tournai. C'était un billet de mille facilement gagné. Il y avait encore la légende d'un public bon enfant et pour lequel il n'était pas nécessaire de se mettre en frais. Ce fut un étonnement quand, avec le temps, on se trouva devant des salles que de simples moulinets ne faisaient plus partir.

A la *Libre Esthétique*, on allait voir les peintres impressionnistes, entendre Mallarmé et goûter la musique nouvelle. Octave Maus fut le diligent ouvrier d'un échange de sensations et d'idées qui influa fortement sur la mentalité belge. L'express, qui mettait encore cinq heures à faire le trajet de Paris à Bruxelles, fut dépassé par le rapide des esprits : on put dire que Bruxelles était aux portes de Paris.

Cependant, à l'usage, il fallait bien reconnaître que Bruxelles n'avait avec Paris que des ressemblances de surface. Les esprits étaient simples, droits, réfléchis, tranquilles, résolus. Ils partaient moins vite, mais arrivaient plus sûrement. Pas de fièvre : une volonté calme qui ne se rebutait pas et réalisait ce qu'elle avait en vue. Ce peuple ne sacrifiait pas aux apparences : une âme profonde pensait et s'agitait en lui. S'il y avait climatologiquement un degré de latitude en moins sur Paris, on remontait, en revanche, de plusieurs degrés vers cette conception sérieuse de la vie qu'ont les gens du Nord.

Les mœurs aussi étaient plus près de la vraie vie avec un goût plus modéré de la dépense. C'était l'étonnement des hommes d'argent, qu'on pût avoir ici, pour la moitié du prix, un train de maison égal à celui qu'ils avaient chez eux. Tous les forbans des affaires et de la finance rêvaient d'un petit hôtel à l'Avenue, près du Bois, où attendre une tranquille et honorable vieillesse.

Ah ! que vous êtes heureux, vous autres ! me disait-on. Vous avez réellement le temps de goûter la vie sans que cela vous coûte les yeux de la tête ! Et puis

Bruxelles est charmant ! C'est Paris à bon marché, et plus sain, plus frais, aéré par le vent des campagnes !

Le changement des conditions de l'existence était plus sensible encore chez les écrivains qu'on arrivait voir. Une après-midi, Brisson trouvait Maeterlinck fumant sa pipe près de ses ruches, si détaché de la littérature qu'il éprouva d'abord quelque peine à l'en faire discourir : comme un paysan, le doux et virgilien Flamand toujours lui reparlait de ses abeilles, Brisson put écrire une page délicieuse.

Un jour Th. Braun, le poète des *Bénédictions*, m'amena Francis Jammes ; je n'oublierai jamais l'étonnement de celui-ci en me voyant à ma table de travail dans une chambre que rien ne spécialisait. Il me dit à plusieurs reprises.

— C'est extraordinaire, il n'y a ni tapis de Smyrne ni potiches ! Il n'y a pas même un palmier. Ça ne sent pas l'écrivain !

Verhaeren, lui, faisait ses vers dans une pièce où l'on retirait les livres de la table pour dresser le couvert. Eekhoud, dans son cabinet soigneusement rangé, avait l'air d'un chef de bureau ponctuel et précis, écrivant sur de l'açajou. La plupart travaillaient où ils pouvaient, mêlés à la vie de la maison.

La littérature n'étant en Belgique ni une profession ni, encore moins, une situation, on ajoute une page à une autre, le soir, sous la lampe qui éclaire le cercle de la famille, comme on peut.

Le malheur, c'est que cela ne se lise pas dans les livres qu'ils font ainsi. L'écrivain n'a pas l'air de s'apercevoir lui-même de ce qu'il y a là de simple, de candide et de touchant. Le roman belge, en général, vise au pittoresque plus qu'aux intimités. Le paysan, l'ouvrier, l'homme du peuple, les petits métiers, les types populaires d'un relief peut-être plus naturellement saisissant ont eu Eekhoud, des Ombiaux, Krains, Virrès, Marius Renard, Courouble, Chot. Quelques-uns seulement, de Reul, Van Zype, Rency, Garnir, Paul André, Morisseaux, ont fait le roman de la famille, du ménage, de l'amour, des joies et des peines de la journée quotidienne. Une âme exquise, repliée sur elle-même et toute de silence, de songe, de recueillement, Blanche Rousseau, écoute délicieusement s'effeuiller en elle la vie comme des pétales de pivoines rouges et blanches.

Le livre terminé, il faut bien se résigner à le faire imprimer soi-même. Il n'y a guère d'éditeurs : il n'y a que des firmes qu'il faut acheter. La petite épargne du ménage y passe ; quand elle fait défaut, c'est la femme qui se privera d'une robe, le boucher qui attendra, ou le boulanger, ou le propriétaire. Et tout de même, à la fin, le bouquin paraît. Les revues, trois ou quatre journaux font des articles. On sait qu'on peut toujours compter sur Picard au *Peuple*, Gilbert à la *Revue générale*, Dumont-Wilden au *Petit Bleu*, Solvay au *Soir*, Rency

à *l'Art moderne*, Gilbart à *la Meuse*, Paul André à *la Flandre libérale*. Avec de la chance, il est possible de vendre jusqu'à cent cinquante exemplaires. Un auteur connu en vend deux cent cinquante à trois cents : c'est l'exception. Le surplus du tirage passe aux amis, qui, naturellement, n'achètent jamais. Et voilà la gloire.

Je ne parle ici, bien entendu, que de la littérature pure, du livre à couverture jaune, contes et romans. Il y a cette différence avec les poètes que ceux-ci se vendent un peu moins : Deman faisait des grands livres de Verhaeren des tirages à petit nombre pour les bibliophiles. Ce n'est pas qu'on ne lise. Mais la Belgique, qui, avec les dix sous qu'elle payait les petits volumes de la contrefaçon, eût permis d'édifier un socle d'argent massif à la gloire de Dumas et de Soulié, se défend, par économie, d'un entraînement qui irait jusqu'au trois cinquante du format Charpentier. Elle ne répugne pas au petit frisson de l'idéal, mais à bon marché, et elle se le procure au cabinet de lecture. C'est la contrefaçon qui fit les grandes réputations mondiales : les génies universels sont les génies qui ne coûtent pas cher. Le jour où, par impossible, on la rétablirait, tout le monde, en Belgique mettrait la main à sa poche.

Il y a, toutefois, une littérature qui ne chôme jamais : c'est le livre qui instruit, qui apprend à l'homme quelque chose sur lui-même, qui lui déroule un aspect de l'univers. Vous reconnaîtrez-là un peuple grave, studieux, pratique, volontiers défilant des écarts d'imagination. Quand mon livre sur la Belgique passa devant la commission de perfectionnement de l'enseignement moyen, Emile de Laveleye, qui en faisait partie, trouva que l'ouvrage, par le style et l'allure générale, était de nature à exciter trop vivement l'imagination des jeunes gens.

En réalité, la vie littéraire n'existe pas en Belgique : on y fait des livres, en sachant qu'on ne sera pas lu. Il y a là une certaine beauté d'orgueil fier et mélancolique. Le libraire, lui, se désintéresse. Sa vitrine n'est déjà pas trop grande pour tout ce qui se publie à Paris. Et les années se passent : on a une petite bibliothèque où on range ses « premières éditions » avec l'espoir qu'un jour on pourra en tirer une seconde ; mais rien ne vient, ni les tirages, ni l'argent, ni le renom. La littérature est un grand columbarium où les auteurs ont, vivants, leur épitaphe. Si encore les journaux vous prenaient votre copie ! Mais les journaux ont bien assez déjà de tout ce que leurs traités avec Calmann-Lévy ou les Gens de Lettres leur permettent de reproduire. A l'époque du renouvellement de l'abonnement, la plupart déclarent qu'ils « ne reculeront devant aucun sacrifice », et ils annoncent la collaboration des plus grands noms de la littérature française. Le public, qui les croit sur parole, ne se doute pas que cette gloire, ils se la paient un peu moins de mille à douze cents

francs par an. Il n'y a que l'auteur reproduit qui s'en aperçoit. Avec ce bas prix des traités, un roman de huit à dix mille lignes à la répartition lui rapporte de douze à quinze francs. Dans de telles conditions, les écrivains de Belgique qui donneraient bien leurs romans pour rien ne parviennent pas même à être publiés. S'ils se plaignent aux directeurs, ceux-ci remuent doucement les épaules et disent : « Qu'y faire ? Il faut bien utiliser nos traités ! » L'écrivain aussi hausse les épaules et dit comme eux : « Qu'y faire ? »

La vie, en Belgique, est faite d'acceptations comme celle-là. Tous les dimanches, au Marché aux oiseaux, sur la grand-place de Bruxelles, qu'il y ait des amateurs ou pas, par centaines les pinsons tirelirent dans leurs petits logis. C'est le cas pour les pauvres auteurs : ils filent leurs airs de flûte et de violon, qu'on les lise ou qu'on ne les lise pas.

Cependant plusieurs de ces journaux sont des forces. Songez à l'emprise puissante d'une feuille comme *le Soir* sur l'esprit public ; sa publicité est considérable ; il a trouvé le moyen d'avoir des écrivains de talent qui, pour vingt francs, écrivent des articles de trois ou quatre colonnes. Tous les jours, le seul des journaux belges, il publie une chronique de tête sur des sujets de science, d'art, d'utilité publique. Il est une des créations les plus remarquables du journalisme européen. Ce que, il y a quelque trente ans, un maître journaliste, qui signait Ménippe, avait fait pour le journal à deux centimes, « à une cens », comme on dit à Bruxelles, un autre homme, qui n'était pas même journaliste, le fit pour le journal qui ne coûtait plus rien. Oui, un simple typo se trouva pour créer le journal gratuit et obligatoire : ce fut justement *le Soir*, « journal pour demain ! ». On le fourrait sous les portes ; il poussait entre les pavés ; il semblait dire : « Si vous ne me lisez pas, prenez-moi au moins comme papier. » Et maintenant tout le monde l'attend et le lit : toutes les après-midi, une petite foule, employés sans emploi, domestiques sans places, propriétaires sans locataires, locataires sans propriétaires, le guette tout frais d'encre, devant les bureaux. A côté du quotidien politique avec lequel on se fait une conscience par jour et même deux fois le jour, il est devenu, dans un pays où il semblait qu'un journal dût être avant tout politique, un quotidien qui ne l'est pas et qui intéresse en parlant de tout ce qui se rapporte à la vie générale.

CAMILLE LEMONNIER

L'EXPOSITION JORDAENS

L'Exposition Jordaens qui s'ouvrira à Anvers le 27 juillet prochain réunira de quatre-vingts à cent toiles et dessins coloriés. On y verra, notamment, le plus ancien tableau connu de Jordaens,

un *Christ en croix*, probablement peint en 1617, qui appartient à l'église Saint-Paul; le *Martyre de sainte Appoline* de l'église Saint-Augustin (1623) et diverses œuvres prêtées par l'église Saint-Jacques, l'église des Béguinages et la direction des hôpitaux.

Le Musée d'Anvers enverra la *Dernière Cène*, les *Sœurs de l'hôpital* et la célèbre composition : *Comme ils intèrent les vieux, ainsi sifflent les jeunes*. Le Musée de Bruxelles a promis également trois toiles : le *Roi boit*, l'*Abondance*, le *Satyre et le Paysan*. Le Musée de Gand, trois ou quatre des six tableaux qu'il possède. Le Musée d'Amsterdam, le *Bac*. Le Musée de Rotterdam, deux toiles et douze dessins. Celui de Bresde, un seul tableau. Celui de Budapest, un portrait et plusieurs dessins. Le Musée d'Aschaffembourg, un tableau.

Si les musées se montrent peu empressés (il en est plusieurs qui ont catégoriquement refusé de collaborer à l'Exposition), les collections particulières s'ouvrent, en général, plus généreusement. Parmi les amateurs anversois dont le concours est assuré, citons M^{me} Ch. Wauters (*Mercur et Argus*), M. De Witte (*la Femme aux cerises*), M. Leblond (*la Sérénade*), MM. Max Rooses et Van Vaerewyck. A Bruxelles, le duc d'Arenberg (*la Fête des Rois et Neptune et Amphitrite*), le chevalier de Wouters d'Oplinter (*le Satyre et le Paysan*), M^{me} Errera (*Sainte Famille*), M. Toussaint (*l'Enfant prodigue*), le marquis de Beaufort (*le Satyre et le paysan*), MM. Le Roy, Sels, Léon Janssen.

Plusieurs amateurs étrangers ont répondu avec empressement à l'appel du Comité. Parmi eux le duc de Devonshire, Lord Darnley, M. Colnagi (Londres), le prince Liechnowsky, MM. Paul Mayer, Godschmidt, Kleinberger (Berlin), Clemens (Hambourg), Taack (Crefeld), W. Six, Menzing, Weber (Amsterdam), C. Matsen (Copenhague), etc. Le bourgmestre d'Anvers s'est rendu à Mayence pour régler certains points concernant l'expédition d'une grande toile de 3^m,50 que possède la cathédrale.

Bref l'exposition, malheureusement loin d'être aussi complète qu'on l'eût souhaitée, n'en présentera pas moins un grand intérêt.

Le chiffre de l'assurance atteint deux millions. Plusieurs journaux s'exclament sur l'importance de ce chiffre. Il est, en réalité, relativement minime et montre que les Jordaens ne sont pas, jusqu'ici, très cotés. Veut-on des points de comparaison? Les œuvres des Peintres impressionnistes réunies par la *Libre Esthétique* l'année dernière étaient assurées un million cinq cent mille francs. L'assurance sur l'Exposition de l'Art français du XVIII^e siècle, ouverte vers la même époque à la galerie Sornay, monta à près de sept millions. L'Exposition Van Dyck à Anvers fut assurée onze millions.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Voici la production de la littérature belge pendant environ deux mois : sept volumes dont aucun n'est dépourvu d'intérêt, et dont plusieurs renferment des pages de grâce, de force et de beauté. Elle est bien la fille de notre race, cette littérature, de notre race laborieuse et tenace : la plupart de ces livres, j'en suis certain, ont été imprimés aux frais de leurs auteurs qui n'en retireront ni gloire, ni argent. Les déconvenues de leurs aînés, l'indifférence du public, la coupable négligence de l'Etat, tout semblerait devoir les décourager. Mais leur magnifique entêtement a raison de tous les obstacles. Et le jour où notre littérature triomphera enfin, on

pourra dire qu'elle le doit uniquement à son effort patient, désintéressé et obstiné.

Udinji (1) de MM. C. A. Cudell est, je pense, le premier roman africain qui ait paru en Belgique. Il y a deux ou trois ans, dans un article du *Congo-Noël*, j'exprimais l'avis que bientôt l'on verrait l'exotisme pénétrer dans notre littérature, grâce aux relations que plusieurs des nôtres entretiennent avec les habitants du continent noir. Cet exotisme s'est manifesté déjà sous la forme de livres de voyages et de souvenirs. On connaît les pages colorées ou émues de MM. Picard, Courouble, Buis, Van Drunen. Le roman de MM. Cudell s'essaie pour la première fois à établir un conflit de sentiments et de passion entre un blanc et une noire, dans les paysages nouveaux de là-bas. Le héros de l'histoire est un agent de compagnie, parvenu, seul et sans défense, au milieu de peuplades encore sauvages et cannibales. Par son sang-froid et sa prudence, il parvient à se concilier la faveur d'un grand chef qui lui procure des facilités pour son commerce, il fait plus, le grand chef : il donne à son hôte, en mariage, sa propre fille : *Udinji*. Celle-ci est une étrange petite personne, une sorte de petite M^{me} Bovary équatoriale. Elle a quelque mépris pour les noirs qui l'entourent. Les prestiges de la nature, auxquels les siens demeurent indifférents, la font rêver à des joies inconnues. C'est une passionnée et une sensible, une créature née pour l'amour et la douleur. Elle possède d'ailleurs une beauté troublante qui unit les formes de la femme européenne au charme particulier de la femme de couleur. Elle se montre coquette et perfectible et, au bout de quelques semaines de cohabitation avec le blanc, elle est devenue une ménagère accomplie, une épouse aimante et une maîtresse au tempérament de feu. Ces qualités, hélas ! ne suffisent pas à faire oublier au blanc la patrie lointaine et les êtres aimés. Il part, et Udinji, s'humanisant soudain par le chagrin, revoit avec d'autres yeux, avec des yeux qu'éclaire enfin la lumière de son âme, la nature où elle vivait jusqu'alors sans en avoir jamais reconnu les beautés.

Le roman de MM. Cudell, certes, n'est pas un chef-d'œuvre. L'un d'eux y a apporté des documents dont l'autre s'est efforcé de tirer parti. L'écrivain n'a pas toujours senti ce qu'il décrit. Mais au moins, ce livre, avec ses scènes de la vie congolaise, les aperçus qu'il nous ouvre sur un monde nouveau, présente un intérêt véritable. Je l'ai lu tout d'une traite et j'y ai appris quelque chose. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire, aujourd'hui, d'un roman.

Cité Brabant, mœurs brabançonnaises, de MM. Maurice Cornélis et Armand Van Grin (2), vient après les amusants volumes de M. Courouble. Il était fatal que l'auteur de *la Famille Kaekbroeck* eût des imitateurs. MM. Cornélis et Van Grin, tout en s'inspirant de lui pour nous conter les petites intrigues et les petits chagrins d'une petite ville de pèlerinage du Brabant, Hal sans doute, n'ont pu malheureusement lui emprunter sa verve, l'art de ses conversations si vivantes et si vraies et la note sentimentale qu'il sait si délicieusement toucher à l'occasion. Leur ouvrage mérite toutefois d'être loué, parce qu'il est bien de chez nous et que de nombreuses pages — surtout les pages de description — donnent la sensation exacte des milieux qu'elles veulent évoquer.

Deux journalistes littérateurs — ou deux littérateurs journalistes, comme l'on voudra — MM. Franz Mahutte et Dumont-Wilden, recueillent en même temps leurs meilleurs articles de ces quelques dernières années, et ce sont les *Feuilles au vent* du premier, les *Coins de Bruxelles* du second.

M. Mahutte est un peu négligé dans notre littérature. Patient et probe ouvrier d'une prose méticuleuse et précise, il n'a pas l'éclat criard qui emballe aisément nos « Jeunes » et il y a peu de gens, chez nous, qui sachent apprécier et goûter son parfum d'humanisme, la sûreté et la propriété de ses termes, la justesse harmonieuse de ses plans. C'est incontestablement un artiste du mot et de la phrase. Ses livres, ses moindres articles procurent une agréable impression de confiance et de sécurité. Avec lui, on sait d'avance qu'on n'ira ni très profond, ni très loin, ni très haut :

(1) Bruxelles, Lacomblez.

(2) Bruxelles, Lebegue.

mais il vous promène parmi des idées et des paysages déjà connus de façon à vous les faire voir sous de nouveaux aspects. Ses *Feuilles au vent* (1) sont une suite d'esquisses nettes et brèves, des indications plutôt que des développements, des gloses discrètes autour de quelques types, de quelques scènes, de quelques observations. Et l'on se laisse aller à sourire avec lui, d'une ironie un peu amère, mais sans malveillance, tandis que son crayon, en quelques traits nerveux et incisifs, dessine une silhouette grotesque ou un tableau pris dans la vie de la rue. Grand, maigre, un peu voûté, la démarche cahotante, les nerfs tendus comme des cordes, les yeux aigus et railleurs derrière les verres du lorgnon, il rappelle, avec sa barbiche noire et la coupe générale de son visage, la figure d'Anatole France. C'est un pur Latin égaré dans nos Flandres. Et si l'on ne peut pas dire que c'est un grand écrivain, riche d'idées nouvelles, fécond en sentiments ou en sensations imprévus, il faut convenir que peu d'entre nous connaissent et manient comme lui la langue française et montrent, dans leurs œuvres, la rectitude et la probité dont il ne s'est jamais départi, ni pour écrire, ni pour vivre.

Les Coins de Bruxelles (2) de M. Dumont-Wilden, croquis sans prétention, sont des rêveries charmantes sur des thèmes connus. C'est Bruxelles, si l'on veut, mais c'est surtout un coin de l'âme sensible et ingénue d'un de nos meilleurs analystes.

M. Dumont n'est pas un peintre : la réalité pour lui, n'est qu'une matière à méditations philosophiques ou morales. En quelques phrases un peu précieuses, il pose son sujet, puis il dévide l'écheveau subtil des pensées que ce sujet lui inspire. Il apparaît comme un témoin attentif, souriant, amène : il ne se laisse émonvoir profondément ni par le beau, ni par le laid. Il n'est ni un lyrique, ni un descriptif ; ni un peintre, ni un poète : c'est avant tout une sensibilité qui se tâte elle-même après avoir subi l'action des êtres et des choses. A ce point de vue, il a déjà, chez nous, une place à part. On n'attend pas de lui des clameurs superbes, des pages de couleur, ou même l'exposé rigoureux d'un système : mais il nous donnera sur la sensibilité contemporaine, sur l'art d'aujourd'hui, sur l'évolution des esprits, sur nos façons de vivre, des documents qui nous révéleront nos propres gestes et nous aideront à mieux comprendre notre temps.

Terminons par les vers. Ceux de M. Prosper Roidot : *les Poèmes pacifiques* (3), sont pleins d'excellentes intentions : abondants, généreux, héroïques parfois, toujours tendres et doux, un peu échevelés et obscurs, souvent relâchés et manquant d'armature, ils annoncent un poète sympathique qui n'a point, sans doute, donné toute sa mesure et que la méditation, le travail nous renverront un jour plus sobre, plus concentré et plus intéressant.

Le Rameau d'olivier (4) de M. Léon De Rie, est une suite de poèmes romantiques contre les horreurs de la guerre. Il y passe un souffle véritablement poétique. Malheureusement, nous avons le goût faisané et nous ne parvenons plus à aimer cette poésie trop simple, d'un art si peu fouillé. Je dois ajouter, pourtant, que le petit volume de M. De Rie se lit — est-ce à cause des allusions dont il est plein ? — avec assez de fièvre et de généreux emballage. Si la forme est imparfaite, le fond au moins est pris dans la vie. Victor Hugo et Lamartine ont trouvé de grandes images pour créer de même la haine des tyrans et pour chanter les bonheurs de la Paix.

Que dire, enfin, de *l'Education de Charles-Quint* (5), un long, copieux drame historique en cinq actes et en vers, de M^{lle} Gabrielle Rémy ? Il est certain que cet ouvrage n'a pas été construit et achevé sans une documentation aussi consciencieuse qu'abondante. Dès que l'on sent que quelqu'un a longtemps peiné sur une œuvre, on se trouve presque désarmé contre lui. Et c'est malgré moi que je reprocherai à M^{lle} Rémy le manque de proportion entre le sujet de son drame et ce drame lui-même. A quatorze ans, Charles-Quint, tout Charles-Quint qu'il fût, n'était qu'un gamin : ses amours et ses intrigues nous laissent parfaitement indif-

férents. En outre, il y a entre cette pièce et *l'Aiglon* de Rostand un parallélisme fâcheux. M^{lle} Rémy a une certaine verve poétique et son drame contient quelques bonnes scènes, quelques jolis vers. On sent tout de suite qu'elle est très instruite et qu'elle doit faire un excellent professeur d'histoire.

GEORGES RENCY

NOTES DE MUSIQUE

L'audition annuelle des élèves de M^{me} Paul Miry-Merck, qui a eu lieu le 30 mai à la Salle Gaveau, a mis en relief l'excellente méthode du professeur et donné à un nombreux auditoire l'occasion d'applaudir avec sympathie quelques jolies voix. Citons, en particulier, le soprano léger de M^{lle} Van Bavel, qui a chanté avec autant d'intelligence que de charme l'air de la Fauvette de *Zémir et Aïor*, la valse de *Mireille*, deux mélodies de M. Paul Miry, et, avec M^{me} Boulvin, le duo du *Roi d'Ys*. M^{lle} L. Dam a été également très appréciée pour l'étendue et la limpidité d'une voix qu'elle a fait valoir en musicienne dans l'air de la Folie d'*Hamlet* et dans celui de la *Flûte enchantée*. Le duo de Fauré *Puisqu'ici-bas toute âme a été fort bien interprété* par M^{lles} Cuisinier et H. Merck. On a fait aussi un chaleureux accueil à un poème lyrique de M. A. Merck, texte de G. Eekhoud, chanté par M^{lles} L. Dam, G. Quinaux et Van Bavel, et accompagné par l'auteur.

LA MUSIQUE A PARIS

Schola Cantorum — Société Bach. — Le Concours de Rome.

La Schola Cantorum a clôturé la saison par toute une série d'auditions hautement intéressantes et d'une extrême variété. Le 14 mai, elle nous offrit, en un même concert, l'*Incoronazione di Poppea* de Monteverdi, qui est en train de conquérir la même admiration que l'*Orfeo*, popularisé aujourd'hui grâce à la Schola ; la cantate de Bach *Weinen, Klagen*, et enfin des fragments de l'*Armide* de Gluck, avec M^{lle} Lucienne Bréval. Le 18, M^{lle} Blanche Selva exécutait la majeure partie des œuvres de piano de M. Vincent d'Indy, ainsi que la Sonate de piano et violon du maître (avec M. Emile Chaumont, qui l'interpréta merveilleusement). Enfin, la semaine suivante avait lieu un concert consacré aux œuvres de M. Déodat de Séverac. J'ai eu assez souvent l'occasion de parler ici de ce jeune musicien, sans contester un des meilleurs de sa génération, et de la plupart des compositions qui furent exécutées à ce concert : notamment la *Suite d'Orgue*, le *Chant de la Terre*, que M^{lle} Selva avait déjà fait triompher à Paris et à la Libre Esthétique, et aussi certaines pièces de la *Suite En Langue locale*, que M. Vines exécuta aux mêmes endroits avec un pareil succès. Cette Suite, intégralement jouée par lui à la Schola, l'autre jour, me semble une des œuvres les plus significatives, les plus fortes qui aient été produites en ces dernières années. Ce qui m'y plaît surtout, c'est le génie musical si complet et si raffiné qui s'y manifeste, mis au service d'une inspiration franche et d'une joyeuse robustesse. M. de Séverac manie les sonorités aussi bien que le plus habile de nos musiciens, mais il s'en sert pour exprimer je ne sais quels sentiments jeunes, fougueux, que la musique d'aujourd'hui ignore fréquemment. Il aime la nature, la comprend de façon presque unique et sait l'invoquer en des accents intenses autant que personnels.

Diverses mélodies de lui furent aussi chantées par M^{me} Legrand, excellente à son ordinaire, et par M^{lle} Pironnay, dont il faut spécialement louer l'articulation, qui est parfaite.

Je n'ai pas encore eu le loisir de vous parler de la Société Bach, récemment fondée par M. Gustave Bret, et qui a donné

(1) Bruxelles, Lebègue.

(2) Bruxelles, Association des écrivains belges.

(3) Bruxelles, Schepens.

(4) Ostende, Bouchery.

(5) Bruxelles, Lebègue.

plusieurs concerts fort réussis. Des œuvres vocales et instrumentales du plus grand de tous les musiciens y furent interprétées par nos meilleurs artistes. Il serait trop long d'entrer dans le détail des programmes. Mais tout au moins faut-il enregistrer les efforts de cette Société et souhaiter à celle-ci longue vie et prospérité.

En manière d'épilogue à l'Enquête sur les concours des Conservatoires que publia naguère *l'Art moderne*, il sied de dire quelques mots sur la façon dont furent jugées, cette année-ci, les épreuves éliminatoires du prix de Rome. En effet, le résultat en a frappé de stupéfaction le monde musical de Paris tout entier, et la presse quotidienne elle-même s'en est émue. Parmi les postulants se trouvaient deux lauréats des années précédentes : M^{lle} Hélène Fleury et M. Maurice Ravel, tous deux jugés dignes du deuxième prix par le jury des précédentes années, et tous deux jugés indignes même de concourir pour celui de 1905. Cette décision semble absurde en soi; comment supposer, en effet, que deux jeunes gens aient, d'une année à l'autre, oublié tout ce qu'ils savaient de leur métier jusqu'à devenir, au point de vue technique, inférieurs à leurs cadets élevés à la même école? Elle est particulièrement dure pour M. Ravel, parvenu à la limite d'âge et qui s'est déjà fait connaître par des œuvres de piano, de musique de chambre et d'orchestre qui lui assignent un des premiers rangs parmi les jeunes compositeurs.

On peut remarquer aussi que, parmi les trois professeurs de composition attachés à l'établissement officiel où germent les génies, un seul figurait au jury du concours. Or, c'est, par une coïncidence singulière, le seul dont les élèves soient décrétés dignes d'entrer en loge! En vérité, c'est une étrange chose que les concours du Conservatoire de Paris!

M.-D. CALVOCORESSI

THÉÂTRE MOLIERE

Le Voyage en Chine.

La troupe du Molière, avec ses faibles ressources, a repris l'opérette de Labiche, Delcour et Bazin. Des pièces de ce genre ne vivent que par le pittoresque des décors et de la mise en scène. C'est dire qu'à la reprise du Molière il manque un élément essentiel d'intérêt. La troupe, animée des meilleures intentions, fait ce qu'elle peut pour amuser son public. La musique de Bazin est assez agréable et, au surplus, il fait trop chaud pour avoir le courage d'être difficile.

G. R.

NÉCROLOGIE

M^{me} Marguerite Holeman.

Une douloureuse nouvelle nous parvient : M^{me} Marguerite Holeman, dont les peintures et dessins rehaussés attestaient une nature foncièrement artiste, inclinée vers l'observation humoristique et la satire, a succombé à Uccle le 8 juin.

On se souvient encore de la sensation que produisirent ses débuts au Salon des XX, en 1893, où elle exposa, outre une *Noce sous la pluie*, un *Portrait* et une *Procession* fantaisiste, une curieuse série de dessins raillant spirituellement les princes de la science. M^{me} Holeman unissait au sens comique une mysticité qu'elle extériorisa dans telle *Sainte Catherine*, dans telle hallucinante étude de *Possédés*. Le moindre de ses croquis trahissait une personnalité aigüe, primesautière, inquiète, chevauchant sa chimère au gré de son caprice.

Mariée au compositeur Eugène Samuel, à qui nous adressons l'expression de nos plus profonds regrets, Marguerite Holeman vivait très retirée et, depuis longtemps, s'abstint d'exposer.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain que s'ouvrira au Musée moderne l'exposition du cercle d'art *l'Œuvre*, que nous avons annoncée.

Les mercredis 21 et 28 juin, à 8 heures précises du soir, deux conférences seront faites par M. Ch. Vanden Borren, à l'Ecole de musique d'Ixelles, sur *le Sentiment de la nature en musique*. Prendront part à la partie musicale : M^{me} Miry, M^{lles} Jeanne Flament et Rosa Piers, M^{me} Cousin et M^{lle} Evers.

A la dernière séance du Conseil communal de Liège, M. Magnette a proposé d'acquérir, au nom de la Ville, *le Faune mordu* de M. Lambeaux afin de venger l'artiste de l'injure que lui a faite le Comité exécutif de l'Exposition en refusant, malgré la proposition de son président, de réinstaller le groupe à l'Exposition. L'échevin des Beaux-Arts s'est rendu à Bruxelles pour entretenir M. Lambeaux de ce projet.

Le Conseil statuera mercredi prochain.

Une section chorale de garçons (soprani-alti), vient d'être annexée au Choral mixte *A Capella Bruxellois*, directeur : M. Bauvais. Soixante de ces jeunes gens, recrutés dans les écoles de l'agglomération, s'ajouteront à la masse chorale qui interprétera le *Te Deum* de M. Tincl à Sainte-Gudule le 21 juillet prochain.

Cette section nouvelle travaille activement un répertoire pour donner plusieurs auditions à l'Exposition de Liège et pour se rendre à un concours orphéonique en Allemagne en 1906.

Le Choral donnera ce soir, à 8 heures, une audition vocale et dramatique (par invitations) à la Brasserie flamande.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui dimanche la dernière matinée du *Voyage en Chine*.

On nous écrit de Londres, où la « season » bat son plein, que M^{me} Henriette Schmidt se classe parmi les violonistes les plus appréciés de la métropole. Elle vient de donner à l'Eolian Hall et au Steinway Hall deux concerts qui ont eu l'un et l'autre un très grand succès. Au premier, elle a interprété le Concerto de Tartini, la Sonate de Purcell, le Concerto en la de Saint-Saëns, le *Trauergesang* de Webber et la *Valse-Caprice* de Wieniawski. Le second concert était consacré à la musique de chambre. A la tête du Quatuor féminin qu'elle a formé (M^{me} H. Schmidt, premier violon; Miss Bowman, second violon; Miss Levine, alto; M^{lle} Dolmetsch, violoncelle), l'excellente artiste a fait applaudir les Quatuors en sol de Mozart, et *mi bémol* de Mendelssohn, et, avec le pianiste Howard Jones, a été acclamée après une magistrale exécution de la Sonate de Franck.

G.-F. Watts a légué au gouvernement anglais toutes celles de ses œuvres qui, à sa mort, étaient restées en sa possession. La *National Portrait Gallery* s'enrichira ainsi d'une importante série de portraits, parmi lesquels ceux de George Meredith, de Swinburne, de Walter Crane, de Cecil Rhodes, de lord Roberts, etc.

Une curieuse distraction de *l'Indépendance* :

« M. Pierre Lalo, dit-elle, consacre les lignes suivantes à un concert consacré à l'exécution des neuf symphonies de Beethoven... »

Elle oublie de nous dire à quelle heure le concert s'est terminé.

Ceci est plus mystérieux. C'est d'un autre de nos confrères :

«... Malgré la fraîcheur des voix et la bonne volonté des interprètes, on n'a pas échappé par moment à une impression d'activité peu agréable à l'oreille. »

??? Serait-ce l'effet des premières chaleurs?

La ville de Soignies a choisi, pour exécuter le *Monument de l'Indépendance* que la mort a empêché Constantin Meunier de réaliser, M. L. Grandmoulin. Ceci nous rappelle ce mot rosse, mais amusant, d'un statuaire évidemment envieux : « Est-ce drôle de s'appeler Grandmoulin quand on ne fait que de petits Meunier ? »

L'amour aveugle :

On lit dans *l'Histoire de ma vie* de George Sand :

« Un jour viendra où l'on orchestrera la musique de Chopin sans rien changer à sa partition de piano, et où tout le monde saura que ce génie, aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des plus grands maîtres qu'il s'était assimilés, a gardé une individualité encore plus exquise que celle de Sébastien Bach, encore plus puissante que celle de Beethoven, encore plus dramatique que celle de Weber. Il est tous les trois ensemble, et il est encore lui-même, c'est-à-dire le plus délié dans le goût, plus austère dans le grand, plus déchirant dans la douleur. »

Pour paraître en octobre-novembre : *Albert Besnard*, par Gabriel Mourey. Un beau volume de format in-4°, comprenant cent cinquante pages de texte sur beau papier, cent reproductions hors texte, dont dix en couleurs et quatre-vingt-dix en deux tons, des œuvres d'Albert Besnard. Prix de souscription, 25 fr. ; sous un cartonnage spécial, 35 francs ; édition de luxe, avec une eau-forte originale, spécialement gravée pour cet ouvrage et signée par Albert Besnard, 125 francs ; reliée, 150 francs.

Les souscriptions doivent être adressées à M. H. Davoust, aux Editions des *Arts de la Vie*, 20, rue du Dragon, Paris.

Le *Studio* fera paraître le mois prochain un « special Summer number » consacré à *l'Art dans la photographie*, avec de nombreuses reproductions. Le prix de ce volume exceptionnel, qui ne sera pas réimprimé, est de 5 shillings. S'adresser aux bureaux du *Studio*, 44, Leicester square, Londres W. C.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX MODERNES

par BRILLOUIN, BOULENGER, HEYMANS et DE HAAS,
KOLLER, LAMORINIÈRE, MADOUX, PORTAELS, ROBBE, ROBIE,
ROYBET, SAINT-JEAN, J. STEVENS, VERSCHUUR, WILLEMS

Anciennes porcelaines de Chine et du Japon.

Argenteries, bronzes, meubles, etc.

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le mardi 20 juin, à 2 h. 1/2 précises.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

le dimanche 18 juin 1905,

PUBLIQUE

le lundi 19 juin 1905,

de 10 heures à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions
de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Chefs-d'œuvre d'art japonais (FIERENS-GEVAERT). — M. Eugène Gilbert (GEORGES RENCY). — Salon de l'Art contemporain à Anvers (V.). — Une nouvelle revue. — Le Théâtre antique de la Nature (O. M.). — La Victoire du « Faune ». — Les Symphonies de Beethoven (PIERRE LALO) — Théâtre Molière. *Surcouf* (G. R.). — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Chefs-d'œuvre d'art japonais.

M. Gaston Migeon, conservateur des objets d'art du Musée du Louvre, publie chez l'éditeur Longuet (1) un album consacré au merveilleux art du Japon; on y voit reproduits plus de mille chefs-d'œuvre d'art japonais, appartenant au Louvre, au Musée Guimet, au Musée des Arts décoratifs, aux grandes collections pri-

(1) GASTON MIGEON. *Chefs-d'œuvre d'art japonais*, 1,154 reproductions sur 100 planches. Paris, atelier photomécanique D.-A. Longuet, 250, rue du Faubourg-Saint-Martin.

vées de France, et qui n'ont été publiés ni dans le livre de Bing, ni dans celui de Gonse, ni dans les admirables catalogues des ventes Burty, Goncourt, Hayashi et Gillot. L'album de M. Migeon est donc d'un intérêt documentaire absolument inédit.

Le texte y est réduit au minimum. M. Migeon aurait pu nous entretenir longuement d'un sujet qu'il connaît bien, — dont il connaît du moins tout ce que les occidentaux en ont pu apprendre. Il a préféré laisser parler l'image, agissant ainsi en vrai savant et en sage. Nous ne possédons jusqu'à ce jour, il faut bien l'avouer, que des notions historiques et archéologiques assez vagues sur l'art japonais, et nos commentaires sur les œuvres ne sont que de la littérature vaine, vouée à la caducité précoce. Est-ce à dire que nous ne saurons jamais rien? Patience. Les Japonais eux-mêmes auront à cœur de résoudre les énigmes de leur longue et inaltérable histoire artistique. Leurs temples ont des trésors, comme les nôtres; et des archives soigneusement conservées gardent le secret de ces reliques de Beauté. Après l'extraordinaire crise sociale, économique et guerrière que les sujets du mikado viennent de traverser, peut-être accorderont-ils une petite part de leur activité aux travaux de l'érudition esthétique. Et s'ils s'assimilent nos méthodes d'investigation scientifique avec autant de succès que notre manière de supprimer par milliers les « vagues humanités », nul doute que bientôt l'art japonais ne soit connu par le détail des dates, des faits, des événements.

En attendant nous pouvons en jouir en dilettantes; l'album de M. Migeon nous y convie. Voici des aqua-

relles, des dessins, des estampes reproduisant des œuvres allant du XI^e au XIX^e siècle : scènes de mœurs, paysages (ah ! les religieux *Sapins dans la montagne* !), échassiers, oiseaux de proie, frises florales où s'épanouit avec souplesse tout ce qu'a rêvé notre renaissance décorative. Et voici la sculpture avec de réalistes et vivants portraits de prêtres s'opposant aux effigies idéalisées des dieux, avec des masques qu'on dirait imaginés, taillés, tourmentés, étirés par les sculpteurs des gargouilles gothiques ; et voici encore des laques (inros, écritoires, etc.) ; des grès, porcelaines, grès de Bizen, gardes de sabre, bronzes, pochoirs, armes, objets en fer, des étuis avec leurs netskés-boutons, des objets ciselés, des manches de couteaux kotsukès, étoffes et foukousas, etc. — œuvres choisies dans toutes les époques ; car si nous ignorons encore beaucoup de choses de l'art japonais, du moins savons-nous qu'il n'est pas uniquement limité, comme le croyait Edmond de Goncourt, aux créations charmantes, mais un peu minces du XVIII^e siècle, et que ses « temps modernes » procèdent d'une « antiquité » robuste, large, simple, féconde comme l'art grec ou le moyen âge français.

Je n'oserais pas étendre mes assertions. Je souligne pourtant que l'album de M. Migeon n'est pas seulement une jolie récréation pour les yeux. Il a son importance scientifique et les procédés de M. Longuet en font un excellent « outil » pour ceux qui voudront étudier l'art japonais avec quelque sérieux.

On se dispose à installer au Musée du Cinquantenaire la précieuse collection de M. Michotte, que notre pays a la fortune inespérée de pouvoir conserver grâce au désintéressement du collectionneur, à la bonne volonté du gouvernement et à l'initiative du conservateur, M. Van Overloop ; quand ces trésors seront exposés nous pourrions, aidés de *l'Art japonais* de Louis Gonse, du *Japon artistique* de Bing et de *l'Album* de M. Migeon, jeter un coup d'œil en profondeur sur le monde immense qu'est l'art plastique des Nippons. En toute conscience, nous pourrions nous confirmer dans l'opinion qu'exprime M. Migeon en terminant sa préface : « Cet art a tout pour lui : la vigueur, la puissance, la fantaisie, le charme et l'esprit, l'harmonie et la couleur, une incalculable variété de thèmes, une prodigieuse faculté de reproduire l'aspect vrai des choses et un don de simplification dans la notation qui n'a jamais été égalé. »

PIERRE GÉVAERT

M. EUGÈNE GILBERT

Nous avons, en Belgique, deux critiques de profession — si je puis m'exprimer ainsi : c'est-à-dire deux écrivains qui consacrent tout leur temps et tout leur talent à analyser et à juger les œuvres

des autres. Tous deux sont catholiques pratiquants et militants. Mais l'un, M. Firmin Van den Bosch — dont je parlais ici même il y a quelques semaines — est Flamand, tandis que l'autre, M. Gilbert, est d'origine française. Cette question de race n'est pas indifférente, puisqu'elle explique les convictions, les sympathies et les haines plus aiguës, plus agressives du premier, et l'urbanité, la bienveillance du second. À part ces différences dans la forme de leurs écrits, ces deux critiques se ressemblent. Avant d'être littérateurs, tous deux sont catholiques et, devant un livre qu'ils doivent apprécier, jamais ils n'oublient le point de vue spécial auquel les placent leurs conceptions philosophiques et morales de la vie et du monde.

Est-ce une infériorité ? J'en suis, pour ma part, absolument convaincu. Il est évident que l'homme qui juge la littérature au nom de principes religieux et moraux stables et immuables, se condamne fatalement à ne rien comprendre à l'évolution moderne des esprits. Il pourra, s'il est, comme M. Gilbert, poli et aimable, faire preuve d'impartialité, d'une impartialité relative, tout au moins. Mais le plus grand éloge que l'on fera de lui, sera encore une critique déguisée. On dira : « C'est admirable ! Quoique catholique, cet écrivain rend justice aux mérites de ceux qui ne le sont pas ! » Qui ne voit que c'est là sous-entendre que l'intrusion de la religion dans la littérature, y fait presque toujours pénétrer à sa suite le fanatisme et l'intolérance ?

Est-ce à dire qu'un catholique ne peut pas faire de la bonne critique ? Il serait absurde de le soutenir. — Seulement, à l'instant où il prend la plume pour rendre compte de ses lectures, il ne doit plus se souvenir qu'il appartient à telle ou telle confession religieuse ; mais il doit parler des œuvres et des hommes, en savant plutôt qu'en pamphlétaire ou en apologiste. Qu'il l'avoue ou non, nous sommes entrés dans l'âge scientifique. Sans doute, une matière aussi essentiellement personnelle et délicate que la littérature ne s'accommodera jamais tout à fait des formes rigoureuses employées aujourd'hui pour l'étude des phénomènes. Mais enfin, si la philosophie, abandonnant ses spéculations hasardeuses, se soumet elle-même aux lois scientifiques et, au lieu d'étudier l'âme dans son inconnaissable substratum, demande à la vie physiologique seule une part des secrets de la vie morale, pourquoi la critique littéraire elle aussi, descendant de sa chaire solennelle, ne prendrait-elle pas en main la loupe du savant pour suivre de plus près le travail de composition, l'élaboration lente d'une œuvre d'art ? Que nous importe, en somme, que Balzac ait été catholique et que Hugo ait cessé de l'être ? Flaubert fut poursuivi pour attentat aux bonnes mœurs. Quels sont les lecteurs de *Madame Bovary* qui s'en souviennent encore ! Qu'une œuvre attaque un dogme défini, viole une règle morale établie, qu'est-ce que cela peut faire à un écrivain ? La littérature, la morale, la religion sont des choses différentes. Ceux qui ne comprennent pas cette simple et élémentaire vérité, qu'ils ne viennent pas nous dire qu'ils peuvent admirer le Parthénon ou les odes d'Horace ! Ce sont là des beautés mortes pour leurs y ux.

Si j'insiste sur ce point, qui me paraît capital, c'est que M. Gilbert — comme M. Van den Bosch d'ailleurs — fatigue un peu le lecteur indépendant par ses perpétuelles restrictions touchant le dogme ou la morale. Son dernier livre, *France et Belgique* (1), est bourré de petites phrases insidieuses pour regretter que tel

(1) Paris, chez Plon et Nourrit, avec une préface de M. Paul Bourget.

auteur ne soit pas chrétien, que tel autre ne respecte pas les mœurs. Cela ne sert de rien et, malgré toute la gentillesse avec laquelle cela est dit, il est un peu insultant tout de même de s'entendre reprocher de ne pas être le contraire de ce qu'on est et d'écrire des choses malpropres alors qu'on a la conscience parfaitement tranquille à ce sujet.

M. Gilbert, du reste, qui voudrait ramener toute la littérature au christianisme, ne fait peut-être pas tout ce qu'il pourrait pour rendre la religion aimable. A l'en croire, un catholique doit être un traditionaliste, un aristocrate, un ennemi de la Révolution française, un adversaire de la science ou, du moins, un homme qui ne regarde les conquêtes de la science qu'avec inquiétude et mécontentement. Il approuve, notamment, ce livre mauvais, mal-faisant, faux d'un bout à l'autre, méconnaissant tous les principes modernes, qui nous ont faits ce que nous sommes — qu'est l'*Étape* de Bourget. M. Gilbert n'a donc pas réfléchi que sans la Révolution française, — cette Révolution qu'il ne connaît pas, — sans le mélange de classes qu'elle a opéré, sans la liberté qu'elle a donnée au monde, sans l'extraordinaire retentissement qu'elle a eu dans tous les domaines et qui a provoqué soudain une éclosion inouïe de progrès matériels de toute espèce, que sans tout cela, M. Bourget, très probablement, n'aurait jamais été à même d'écrire son œuvre et de la renier ensuite, et que M. Gilbert lui-même aurait été sans doute dans le même cas? Est-il possible qu'un homme intelligent et qui n'y est pas entraîné par la détestable politique, écrive aujourd'hui, au XX^e siècle, comme M. Gilbert le fait, que la Révolution française a été un mal, que la démocratie moderne est dangereuse, que les universités populaires ne rendent pas de services, que le rêve d'une humanité heureuse sur la terre est une utopie, qu'il n'est pas bon de sortir de sa caste et de prétendre à s'élever! Mais alors, s'il en est ainsi, où allons-nous? Que signifient les cent dernières années d'histoire? A quoi rime tout l'effort humain actuel, qui n'a jamais été ni si énergique, ni si fécond? Il faut bien en convenir, et je le regrette vivement, M. Gilbert est un réactionnaire. Il l'est en politique, en religion, en morale. Heureusement, il l'est moins en littérature. Dès que les questions irritantes que j'ai soulevées, ne l'entraînent plus à faire des déclarations ou des restrictions également regrettables, à nier des faits aussi évidents que la lumière du soleil, M. Gilbert devient un critique charmant, abondant, plein d'aménité et de politesse. Lui, si dogmatique à certains points de vue, ne l'est pas du tout quand il s'agit de discuter la forme d'un auteur. Il est extrêmement conciliant et courtois pour ce qui regarde, par exemple, des innovations littéraires que personnellement il n'aime pas. Il tâche toujours d'entrer dans les idées et d'éprouver les sensations des écrivains qu'il apprécie. Ce n'est pas un juge qui, le Code à la main, distribue autour de lui des peines et des amendes. C'est un curieux qui se promène, amusé et intéressé, parmi les productions littéraires de son temps.

Son dernier livre, *France et Belgique*, est un recueil d'articles du *Journal de Bruxelles* et de la *Revue Générale*. C'est le labeur littéraire de plusieurs années d'un homme qui lit beaucoup, généralement avec bienveillance, parfois même avec une bienveillance trop accusée, et qui goûte un véritable plaisir à faire part à ses lecteurs de ses impressions. S'il ne s'adressait qu'à des lecteurs catholiques, on ne pourrait qu'admirer sans réserve son talent alerte et fleuri. Mais du moment où il réunit ses articles et leur donne la forme du livre, il s'adresse à tous et ne doit point s'étonner qu'un écrivain qui éprouve à son égard une sympathie

réelle, qui rend justice à tout ce qu'il a fait déjà, en Belgique et en France, pour répandre dans le grand public le nom et les œuvres de nos littérateurs nationaux, lui dise ici, avec la franchise dont il a coutume, son regret de le voir mêler trop souvent aux préoccupations esthétiques pures des idées, qui toutes respectables qu'elles soient, ne devraient avoir avec l'art aucun rapport.

GEORGES RENCY

Salon de l'Art contemporain à Anvers.

A l'Exposition Leys-De Braekeleer, qui a obtenu un succès triomphal, la jeune association *l'Art contemporain* sera succéder dès le 22 juillet prochain un salon consacré à une série d'artistes vivants, un seul hélas! excepté : Constantin Meunier.

Le programme est de rompre avec les foires à tableaux où chaque peintre n'envoie qu'une ou deux œuvres, et où dans l'ambiance d'une foule de médiocrités se noient l'intérêt du spectateur en même temps que le caractère propre des toiles de vrai mérite. Au lieu de ce banal assemblage, on veut tenter de montrer des ensembles donnant de chaque artiste, à certaine date, le spectacle d'un effort complet, si possible, général et essentiel en tout cas. Le programme d'ailleurs importe moins; la qualité d'art de ce qu'on expose est tout.

Sous ce rapport le Salon prochain promet beaucoup.

De France, il y aura *Bernard*, avec une vingtaine d'œuvres, dont nombre de paysages; *Cottet*, qui a demandé quinze mètres de rampe.

Pour la Hollande, une série de tableaux permettra d'apprécier à sa très haute valeur le grand peintre *Breitner*.

Pour l'Allemagne, on attend un envoi remarquable de *Zügel* et peut-être de *Hans Thomas*, tandis que, pour la première fois à Anvers, on verra *Zuloaga* dans un ensemble de toiles faisant valoir son caractéristique et savoureux talent.

Constantin Meunier, qui avait salué avec joie la constitution de *l'Art contemporain* et figurait parmi les artistes associés, sera représenté par un nombre aussi grand que possible de ses œuvres. Rousseau, Minne, Huyghelen exposeront à côté du génial artiste, trop tôt disparu.

Dans le compartiment de la peinture, l'école belge aura à montrer, tous dans un bon choix d'œuvres, Van Rysselberghe, Baertsoen, Claus, Mellery, Mertens, Jacob Smits, Morren, Delvin, Delaunoy, Baeseleer, Walter Vaes, Oleffe, Hageman, Laermans, van Mieghem.

Le Salon de *l'Art contemporain* coïncidera, à quelques jours près, avec l'Exposition Jordaens. Par le choix des artistes et l'importance de leur participation, il s'annonce comme fort intéressant : il n'en fallait pas moins pour faire au grand Flamand de jadis une garde d'art, dans laquelle, malgré la diversité des méthodes, des temps et des visées, son large rire fraternel ne saluerait que de vrais artistes. Le contraste, en tout cas, ne manquera pas de piquer plus d'une curiosité.

V.

UNE NOUVELLE REVUE

Nous signalons à nos lecteurs une revue nouvelle en Wallonie : *La Terre wallonne*, dirigée par MM. Émile Cornet et Pierre Wuille. Dans le premier numéro, il faut lire un très joli poème d'Émile Cornet et une étude de Pierre Wuille sur l'âme wallonne d'où nous extrayons le passage caractéristique suivant :

« Voyez : le ciel est léger, papillonnant, « sans rien qui pèse » ; en un rythme harmonieux les coteaux boisés se déroulent sur l'horizon, s'indiquant d'une ligne ténue mais précise ; des brumes diaphanes ondulent comme des écharpes au ras de la Meuse glauque, alanguie en de lents étirements quasi féminins ; les rochers eux-mêmes n'ont pas la sauvage grandeur chaotique des paysages bretons, ils sont moins tourmentés, plus humains si je puis dire, et leurs teintes où chantent les gammes des gris-bleutés, des fauves clairs et des vermillons passés, sont infiniment reposantes ; tout est en lignes atténuées, en nuances discrètes et amorties, l'œil suit l'anatomie délicate du sol, et de cette contemplation s'exhale une infinie douceur faite d'un intense bonheur de vivre et d'une mélancolie rêveuse : c'est l'Âme wallonne.

« ... Des nuages passent, les nuances s'assombrissent, le fleuve se plombe, le vert des collines s'estompe de violet, l'horizon se noie en des grisailles : c'est du Rêve, du rêve résigné et palpitant de vagues nostalgies.

« Mais voici que le soleil disperse les brumes, une nappe de clarté blonde ondule et dévale des sommets jusque dans les vallées ; à nouveau les contours s'affirment, les couleurs s'avivent, les innombrables ruisseaux semblent charrier des éclats de miroirs, l'air fluide circule entre les troncs des arbres, une humanité profonde s'éveille, reprise au leurre éternel du soleil et du bonheur : c'est de la Vie, de la vie vibrante, spontanée, généreuse et folle.

« Là git toute la Wallonie, avec sa molle féminité, sa poésie rêveuse, son éternelle indécision, ballottée sans fin au gré du Sort, de la Vie au Rêve et du Rêve à la Vie.

« Là vibre tout entière l'Âme wallonne, fuyante, insaisissable, mobile à l'égal du vent qui passe, du ruisseau qui chante, de l'oiseau qui vole et des jeux de lumière dans les sous-bois ; l'Âme wallonne, profondément fervente aux jours mauvais, soit que la grêle ait haché la récolte, que le grisou ait déchiqueté les chairs jeunes ou que l'usine ait broyé les membres vaillants, mais gaie et insouciant et sceptique et gaillarde aux jours ensoleillés ; l'Âme wallonne, avec ses enthousiasmes d'un jour, ses abattements d'une heure qu'un sourire de belle fille dissipe et qu'un baiser refusé ramène ; l'Âme wallonne enfin, candide et courageuse, sensuelle et mystique à la fois, profondément sincère toujours, et diverse comme la Nature elle-même. »

La direction de la revue est à Auvclais, 55, rue du Pont-de-Sambre. L'abonnement coûte 2 fr. 50 par an.

Le Théâtre antique de la Nature.

Après Bussang, après Orange, Nîmes, Béziers, voici qu'un nouveau théâtre en plein air, voué aux plus nobles expressions de la tragédie antique et moderne, s'érige aux environs de Paris. C'est à Champigny-la-Bataille, non loin de la Marne, à mi-côte, dans un merveilleux décor naturel de verdure, à l'ombre des sycomores et des platanes, que se déroulera très prochainement un premier cycle de représentations au programme desquelles figurent *Sémiramis* de Péladan, *Monna Vanna* de Maeterlinck, *la Légende de l'épée* de Victor Hugo, *Médée* de Catulle Mendès, *Sang gaulois* de De Wils, etc.

Tout semble favoriser cette artistique entreprise. L'excellent

acteur Albert Darmont, qui en prit l'initiative et s'y consacre depuis quelques mois corps et âme, secondé par M. Gabriel Boissy, a formé un comité de propagande à la tête duquel se trouvent les sénateurs, députés, conseillers généraux et municipaux de la région, et de toutes parts le projet rencontre le meilleur accueil.

En compagnie de Maurice Maeterlinck et de Charles Van Lerberghe, nous avons surpris dernièrement M. Darmont dans le coup de feu de son installation, au milieu de ses terrassiers, ébéniers, jardiniers, menuisiers, etc. Avec sa cordialité habituelle, il nous a exposé ses plans et promené dans les loges de verdure, dans la « salle » en forme d'hémicycle, qui pourra contenir de quatre à cinq mille spectateurs, sur la scène formée par un accident naturel du terrain et qui aura quarante mètres de développement sur quinze mètres de profondeur, dans les bosquets qui serviront, comme à Bayreuth, à la promenade et au repos des spectateurs durant les entr'actes.

Le spectacle du Théâtre antique doublera, on le voit, les émotions de l'art des charmes agrestes de la nature.

O. M.

LA VICTOIRE DU « FAUNE »

Par 22 voix contre 14, le Conseil communal de Liège a résolu d'acquiescer, pour en orner une place publique, le groupe de M. Lambeaux, le *Faune mordu*, qu'une coalition imbécile avait expulsé des jardins de l'Exposition.

En vengeance le statuaire de l'affront qui lui avait été infligé, la ville de Liège s'est, du même coup, soustraite au ridicule que lui avait fait encourir cette disgrâce. Elle vient de prouver qu'elle a le respect des artistes et des œuvres d'art. Tant pis pour ceux qui ont tenté de faire croire le contraire : l'affaire, qui a fait du bruit, a tourné à leur confusion.

Les Symphonies de Beethoven.

Première Symphonie (1800) en ut majeur (op. 21).

Les caractères de la Première Symphonie sont la limpidité et la vivacité. Pourtant, lorsqu'à trente ans Beethoven la composa, il était déjà en proie à l'angoisse atroce de la surdité commençante ; c'est le temps où il écrivait à ses amis : « Votre Beethoven est horriblement malheureux... Je veux, si cela est possible, je veux braver mon destin ; mais il y a des moments de ma vie où je suis la plus misérable créature de Dieu. » Cette claire Symphonie est tout entourée d'œuvres sombres, où il a exprimé la douleur dont il était plein ; précédée de la *Sonate pathétique*, suivie de la *Sonate avec marche funèbre* ; il semble que Beethoven n'ait pas confié tout d'abord à l'orchestre le plus secret de lui-même, et qu'il ait gardé pour un langage plus intime les sentiments les plus profonds de son être. Berlioz a parlé de la Première Symphonie avec quelque légèreté : « Ce n'est pas là Beethoven », a-t-il affirmé. Voilà qui est vite dit. Ce n'est sans doute pas tout Beethoven ; mais c'est Beethoven déjà. C'est Beethoven quant à la matière de la musique : parce que son orchestre est tout de suite plus complet et plus riche — d'une flûte et de deux clarinettes — que l'orchestre de Mozart ; parce que la brusque hardiesse et l'originalité de son harmonie apparaissent dès les premiers accords du premier morceau, — accords de *fa* commençant une Symphonie en *ut*, — qui firent scandale à leur époque. Et c'est Beethoven quant à l'esprit : en maints endroits de cette sereine musique, dans l'accent de certains rythmes, dans l'énergie de certains coups d'archets, dans le grondement de certaines basses, on pressent soudain sa grande âme orageuse.

Deuxième Symphonie (1803) en ré majeur (op. 36).

La Deuxième Symphonie est un élan d'allégresse, d'espoir et de vie : le contraste qu'une telle œuvre fait avec le moment où elle fut créée est plus saisissant encore qu'il n'était pour la symphonie en *ut* majeur. Ce moment est à peu près celui du plus mortel désespoir que Beethoven ait souffert; celui où il écrivit cette plainte déchirante qu'est le *Testament d'Heiligenstadt* : « Même le haut courage qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été s'est évanoui. O Providence, ne me feras-tu pas apparaître un seul jour de joie? Il y a si longtemps que le son de la joie véritable m'est devenu étranger. Quand, oh quand, mon Dieu, pourrai-je la rencontrer encore? » Comment, de cette détresse suprême, est née cette souriante Symphonie? Volonté de dominer le mal, et de dédaigner la douleur? Influence de son amour pour la fausse et coquette Giulietta Guicciardi, illusion d'être aimé qu'il exprimait dans cette lettre : « Ma vie est devenue plus douce... Ce changement, une chère et charmante fille l'a accompli : je l'aime et elle m'aime... »? On ne sait. Mais la symphonie en *ré* est sans tristesse et sans révolte. Les rythmes impatients de l'*allegro* initial, le transparent et souple *larghetto*, le gai *scherzo*, le bouillonnant *finale* : tout y est gaieté, jeunesse et confiance; tout y rayonne d'une lumière douce et brillante, devant laquelle les ombres pour un moment ont fui.

Troisième Symphonie (1804) en mi bémol majeur (op. 55).

Ici Beethoven apparaît tout entier pour la première fois. Nul n'ignore l'histoire de la *Symphonie héroïque* : qu'elle fut d'abord dédiée à la gloire de Bonaparte consul; que le manuscrit porte, encore visible sous les ratures, le nom du héros; mais que Napoléon s'étant fait empereur, Beethoven indigné, déçu dans son admiration romaine, détruisit la dédicace et la remplaça par ce titre : *Sinfonia eroica, composta per festeggiare il sovvenire d'un gran uomo*; et qu'enfin, lorsqu'il apprit la mort du grand homme à Sainte-Hélène, songeant à la marche funèbre de sa symphonie, il dit ces seules paroles : « J'ai fait il y a dix-sept ans la musique qui convient à cette mort. » Mais en vérité, le héros que Beethoven a glorifié, le héros qu'il a représenté, ce n'est pas Bonaparte : c'est le héros idéal qu'il concevait dans sa pensée et qu'il sentait vivre en son cœur; et ce héros idéal est Beethoven lui-même. C'est lui qui a souffert ces angoisses, livré ces combats, remporté ces victoires; il a accompli son œuvre dans la tempête; il a conquis sur la douleur tous les jours de son existence; sa volonté tendue vers un but sublime a surmonté tous les assauts du désespoir; il a été, selon la définition de Carlyle, « une âme de héros qui a pris forme de musicien ». Souffrance, lutte et victoire, tout cela, qui est l'essence de l'art de Beethoven comme de sa vie, on le voit dans la plupart de ses ouvrages; mais dans aucun plus clairement que dans l'*Héroïque* : et si Beethoven ailleurs a des triomphes plus grandioses encore, il n'en a pas de plus éclatants. Il n'a que trente-cinq ans; l'énergie de sa puissante nature n'est pas brisée; aux heures d'accablement succèdent des heures d'ivresse orgueilleuse; il est dans l'état d'esprit que révèlent ces lignes : « La force de mon corps grandit avec ma force intellectuelle. Ma jeunesse, je le sens, ne fait que commencer... Je veux saisir le destin à la gueule, il ne réussira pas à me courber... Courage! malgré toutes les défaillances, je triompherai... » On ne peut entendre l'*Héroïque* sans y reconnaître l'expression magnifique de cette vaillante et confiante fierté. Le dur, le violent, l'opiniâtre combat qui se livre dans le développement du premier morceau, a pour dénouement un essor vainqueur : voyez la *coda* éblouissante, son allure hardie et son vol rapide; c'est une victoire radieuse, une victoire juvénile; c'est la victoire ailée. L'*adagio* funèbre lui-même, si profond que soit son deuil, si grave et si pathétique sa mélancolie, n'a pas d'agonie et pas de désespoir. Et le *finale*, vivace, ardent, frémissant, tout animé d'un souffle de bataille, s'achève par une autre victoire, qui est la victoire suprême : cette fin lente, élargie, solennelle, conclusion si belle et si singulière d'un mouvement emporté et véhément, c'est après la fièvre de la lutte, la volonté

enfin maîtresse du destin, c'est la paix glorieuse de l'effort victorieux. Ainsi se définit le signe qui distingue cette symphonie entre toutes les œuvres héroïques de Beethoven, ainsi se manifeste son caractère véritable : elle est le chant triomphal de l'héroïsme.

Quatrième Symphonie (1806) en si bémol majeur (op. 60).

La Quatrième Symphonie est la symphonie de l'amour heureux. Beethoven interrompit pour l'écrire la Symphonie en *ut* mineur, qui l'occupait depuis longtemps déjà : il lui fallait épancher le bonheur dont son cœur débordait. Bonheur vrai cette fois; non plus, comme au temps de la Deuxième Symphonie, illusion et mirage. Au mois de mai 1806, il s'était fiancé avec Thérèse de Brunswick, *die unsterbliche Geliebte*, « l'immortelle bien-aimée », comme il l'a nommée lui-même, et comme elle restera nommée tant que la musique sera. Il l'aimait avec toute l'intensité, la passion et la force de sa nature; et elle, noble et loyale femme, l'aimait d'un cœur pur et profond. Bien qu'après quatre années d'attente, des raisons ignorées les aient séparés pour toujours, ni l'un ni l'autre n'oublia jamais cet amour unique. Dans les derniers temps de la vie de Beethoven, un ami le surprit assis près de sa fenêtre, tenant entre ses mains un portrait de Thérèse, et parlant avec lui-même : « Tu étais si belle, si grande, si pareille aux anges! » Et Thérèse, lorsqu'elle mourut, trente-quatre ans après Beethoven, voulut qu'on ensevelit avec elle des fleurs qu'il lui avait données à l'époque des fiançailles. C'est la première douceur de cet amour si grand et si tendre que chante la Symphonie en *si* bémol. Opprimée par le voisinage de ses deux formidables sœurs, la Symphonie en *ut* mineur et l'*Héroïque*, cette œuvre d'un jour de bonheur reste dans l'ombre trop souvent; elle mérite d'être mieux connue et mieux aimée. Sous la grâce, la fantaisie et la gaieté de ses mouvements vifs, on sent la force et la volonté, apaisées et riantes, mais toujours prêtes à se tendre de nouveau; on perçoit par instant le son profond de ces demandes inquiètes que Beethoven adresse à la vie : « Mes idées se pressent vers toi, mon immortelle bien-aimée, parfois joyeuses, parfois tristes, interrogeant le destin, lui demandant s'il nous exaucera... » Et l'*adagio* est le plus touchant des cantiques amoureux : pur, grave, mystérieux, pénétré d'une tendresse infinie, d'une mélancolie divine, d'une félicité intense jusqu'aux larmes, il est digne des deux êtres dont il exprime les âmes; et c'est lui qui fait de la Symphonie en *si* bémol la fleur d'amour de l'œuvre de Beethoven.

PIERRE LALO

(A suivre.)

THÉÂTRE MOLIERE**Surcouf.**

Il n'y a vraiment rien à dire de cet opéra-comique de Chivot, Duru et Planquette, sinon qu'il est bête à pleurer et soutenu par les plus détestables ficelles que le métier théâtral ait jamais employées.

La petite troupe du Molière use inutilement sa bonne volonté à mettre debout de pareilles machines.

G. R.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trombone. Professeur, M. Séha. — 1^{er} prix, M. Vandevoorde; 2^e prix avec distinction, M. Allo; 2^e prix, M. Walnier; 1^{er} accessit, M. Dax.

Cor. Professeur, M. Mahy. — 1^{er} prix, MM. Schram et Robbeets; 2^e prix, M. Tuerlings.

Trompette. Professeur, M. Goyens. — 1^{er} prix, M. Deschamps; 2^e prix, M. Vanden Abeele; 2^e prix avec distinction, M. Duminil.

Basson. Professeur, M. Boogaerts. — 1^{er} prix avec distinction, M. Bouchat; 2^e prix avec distinction, M. Bernard; 2^e prix, M. Verbruggen; 1^{er} accessit, M. D'Heur.

Clarinete. Professeur, M. Hannon. — 1^{er} prix, M. Brismée; 2^e prix, MM. Stevens et Adrianssens; 1^{er} accessit, MM. Biot, Charlier, Trausch.

Hautbois. Professeur, M. Guidé. — 1^{er} prix avec distinction, M. Beaumez; 1^{er} prix, MM. Verhulst et Staatje.

Flûte. Professeur, M. Anthoni. — 1^{er} prix, M. Van Hamme; 2^e prix, MM. Demacq et Culot; 1^{er} accessit, MM. Van Branteghem, Sarley, Bastin; 2^e accessit, MM. Jenet et Ottermans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Le Servage*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, Calmann-Lévy. — *Feuilles au Vent*, par FRANZ MAHUTTE. Bruxelles, J. Lebléque et C^{ie}. — *Le Parfum de Volupté*, par GASTON DANVILLE. Paris, *Mercur de France*. — *Coins de Bruxelles*, par L. DUMONT-WILDEN. Illustrations de MM. H. Meunier, H. F. Hendrick, F. Beauck, etc. Édition de l'Association des Écrivains belges.

THÉÂTRE. — *L'Éducation de Charles Quint*, drame historique en cinq actes, en vers, par GABRIELLE REMY. Bruxelles, J. Lebléque et C^{ie}.

CRITIQUE. — *Félicien Rops*, par ERASTÈNE RAMIRÓ. Cinquante-cinq planches hors texte. Nombreuses illustrations dans le texte. Paris, G. Pellet et H. Floury. — *Origine et Esthétique de la Tragédie*, par PELADAN. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Jean Moréas*, par JEAN DE GOURMONT. Portrait; autographe, opinions et bibliographie. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *La Vie Belge*, par CAMILLE LEMOXNIER. Bruxelles, E. Fasquelle.

POÉSIE. — *Au long des terrasses*, par PAUL CASTIAUX. Lille, éd. du Beffroi.

DIVERS. — *Pensées et Impressions choisies* de STENDHAL, précédées d'une introduction par JULES BERTAUT. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Dernières paroles*, par le comte L.-N. TOLSTOÏ (La Guerre Russo-Japonaise, les Événements actuels en Russie, etc.). Traduction de J.-W. Bienstock. Portrait du comte Tolstoï. Paris, *Mercur de France*.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi vient d'acquiescer, par l'intermédiaire de son architecte, M. Giraud, pour le château de Laeken, deux grands bas-reliefs du XVIII^e siècle qui ornaient jadis le palais de Saint-Cloud, incendié en 1870. L'un représente le *Triomphe de Flore*, l'autre la *Course d'Atalante et d'Hippomène*. On les attribue à Clodion, sans preuves certaines d'ailleurs. Ils furent l'un et l'autre cédés, après l'incendie, à un entrepreneur de maçonnerie, qui les vendit à un sculpteur et réparateur, M. Tonchery. Celui-ci les restaura, et c'est dans son atelier que M. Giraud les découvrit par hasard.

Le jury international des récompenses à l'Exposition des beaux-arts annexée à l'Exposition universelle de Liège est composé de MM. le marquis de Beaufort, président; le baron de Beeckman, commissaire des beaux-arts à Liège; les peintres Hens, Rosseels, Courtens, Struys, Verhaeren, Verheyden; les sculpteurs Vander Stappen, Vinçotte; les architectes Maquet et Flanneau. Suppléants: MM. De Vreese, statuaire, Diereckx, peintre, et Soubre, architecte. Secrétaire, M. P. Lambotte.

La classe des beaux arts de l'Académie royale de Belgique vient d'arrêter le programme du concours pour l'année 1905.

Pour la peinture, la classe demande le projet d'une frise déco-

native représentant un retour de chasse aux temps préhistoriques. (Prix: 800 francs.)

Pour la gravure en médailles, elle demande une médaille destinée à perpétuer la mémoire de Marie-Henriette, reine des Belges. (Prix: 800 francs.)

M. Van den Eeden, directeur du Conservatoire de musique de Mons, vient d'achever un drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux. *Rhina*, sur un poème de M. Michel Carré.

L'action, très scénique et très émouvante, se passe en Italie au XVIII^e siècle.

MM. P. de Carsalade et J. Max, qui ont pris, comme nous l'avons dit, l'initiative du Théâtre des Auteurs belges, destiné à donner tous les ans dix spectacles à Bruxelles, Gand, Liège, Charleroi, Verviers, Louvain, Anvers, Mons, Bruges et Namur, viennent de fonder une revue mensuelle: *L'Université littéraire*, organe du Théâtre des Auteurs belges, consacrée au mouvement des arts et des lettres en Belgique et à l'étranger. Direction: 99, boulevard Anspach, Bruxelles, Abonnements: 5 francs par an (étranger, 7 francs).

À l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, pour rappel, mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, deuxième conférence de M. Ch. Vanden Borren: *Le Sentiment de la Nature en musique*. Œuvres de Schubert, Weber, Beethoven, Schumann, Wagner, C. Franck, H. Thiebaut.

La célébration du Jubilé nous vaut une intéressante série d'expositions à une époque où, d'habitude, le chômage est complet. Rappelons les dates d'inauguration: Samedi 15 juillet, ouverture de l'Exposition retrospective de l'Art belge au palais du Cinquantenaire; mercredi 19 juillet, ouverture de l'Exposition des anciennes industries d'art bruxellois au Cercle artistique; le 29 juillet, ouverture de l'Exposition Jordaens au Musée d'Anvers. Enfin, le 16 septembre, s'ouvrira à Bruxelles, au palais du Cinquantenaire, le deuxième Salon des arts et métiers.

Le numéro de *l'Art flamand et hollandais*, consacré à Leys et à De Braekeleer, vient de paraître. Il contient vingt-quatre planches reproduisant quelques-unes des plus belles œuvres qui figurèrent à l'Exposition d'Anvers et plusieurs autres spécimens caractéristiques de leur art.

Presque toutes ces planches sont inédites et ont été photographiées spécialement pour *l'Art flamand et hollandais*. M. H. Hymans, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, a fourni le commentaire de toutes ces reproductions.

MM. Ed. De Jans et Alfred Van Neste, professeurs à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, ont composé pour l'Exposition de Liège cinq grands panneaux décoratifs destinés au grand hall de la section belge. Le plus grand, un tympan triangulaire de 25 mètres de base sur 6 mètres de hauteur, représente la Belgique et la ville de Liège recevant les Nations conviées à l'Exposition.

Le *Studio* de juin s'ouvre par une étude de M. F. Khnopff sur Constantin Meunier, ornée de dix reproductions. Parmi les artistes auxquels ce même fascicule consacre d'intéressantes illustrations, citons Alexandre Fisher, George Frampton, le comte L. Sparre, etc.

Un comité vient de se former pour organiser à Paris, sous la présidence de M. H. Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes, une exposition de l'œuvre du maître peintre-graveur suédois Anders Zorn.

Les gravures anciennes sont de plus en plus recherchées. À une vente publique dirigée à Berlin par MM. Amsler et Ruthardt, les planches d'Albert Dürer, surtout, et celles de Rembrandt ont été vivement disputées. Du premier, une étude du *Christ en croix*, par exemple, a été adjugée 610 marks; un *Saint Hubert*, 620; la *Promenade*, 635; un *Saint Hiéronyme*, 700; les *Trois Génies*, 1.550. L'enchère la plus élevée a été pour une gravure sur bois: *L'Homme de douleur assis*, adjugée 2.100 marks. La planche *la Mort et le Soldat*, datée de 1510, est montée à 1.220 mk.

Parmi les eaux-fortes de Rembrandt, c'est le *Juif à la rampe* qui a atteint le chiffre le plus élevé : 2,810 marks (3.386 fr.). Le *Paysage à la chaumière et à la remise à fourrage* a été vendu 2,130 marks; les *Trois Croix*, 1,350; la *Vue d'Amsterdam*, 900. Les autres ont atteint des prix variant de 105 à 720 marks.

La collection renfermait, de ce seul maître, plus de quatre-vingts gravures.

Une réplique des *Derniers hommages* (alias les *Têtes coupées*) de L. Gallait a été vendue le 13 mai, à l'Hôtel Drouot. Le tableau n'est monté qu'à 2,400 francs.

Le 25 du même mois, à la vente Edwards, des Goya ont atteint l'un 14,000 (*Picador*), un autre 14,000 (*Mariano Ceballos*), le troisième 16,190 francs (*Alberto Foraster*).

Un portrait de femme-gentilhomme, par Reynolds, a fait 13,300 francs.

Mais voici des prix plus élevés. A la vente Louis Huth, à Londres, on a payé 16,275 livres, c'est-à-dire plus de 400.000 francs, un biberon allemand du XVI^e siècle en cristal de roche monté en or. Il est vrai que l'acquéreur est M. Pierpont Morgan... A la même vente, une simple gravure de Th. Watson d'après un portrait de Reynolds a été poussée jusqu'à 1,200 guinées, soit 31,500 francs.

Autographes :

A la vente de la collection Franz Hauser, célèbre chanteur allemand, qui eut lieu à Leipzig au commencement de mai, un autographe de Richard Wagner — deux pages de texte du *Crépuscule des dieux* — monta à 220 marks. Mozart battit, il est vrai, l'au-

teur de *Parsifal* : deux pages du texte de *l'Enlèvement au sérail* furent poussées à 305 marks. En revanche, une lettre autographe de Weber adressée au chef d'orchestre Franz Danzi, datée du 27 avril 1818 et comportant deux pages et demie d'écriture fut adjugée à 210 marks seulement.

A cette même vente, un exemplaire de la partition d'*Orfée* de Gluck, gravée à Paris par Chambon et imprimée par Duchesne (1764), a été vendu 105 marks.

L'éditeur B. Cassirer, de Berlin, met en souscription un ouvrage de six cents pages consacré à la gravure sur cuivre et sur bois aux XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, et illustré de deux cent cinquante reproductions. Texte de M. P. Kristeller. Prix : 25 marks (relié, 30 marks).

VILLÉGIATURES D'ARTISTES

A LOUER

PETIT CHALET MEUBLÉ

situé en Campine, au milieu des sapins, à dix minutes d'une gare de chemin de fer.

S'adresser pour les conditions

à M. J. Smits, Achterbosch, par Moll (Limbourg).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^e, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

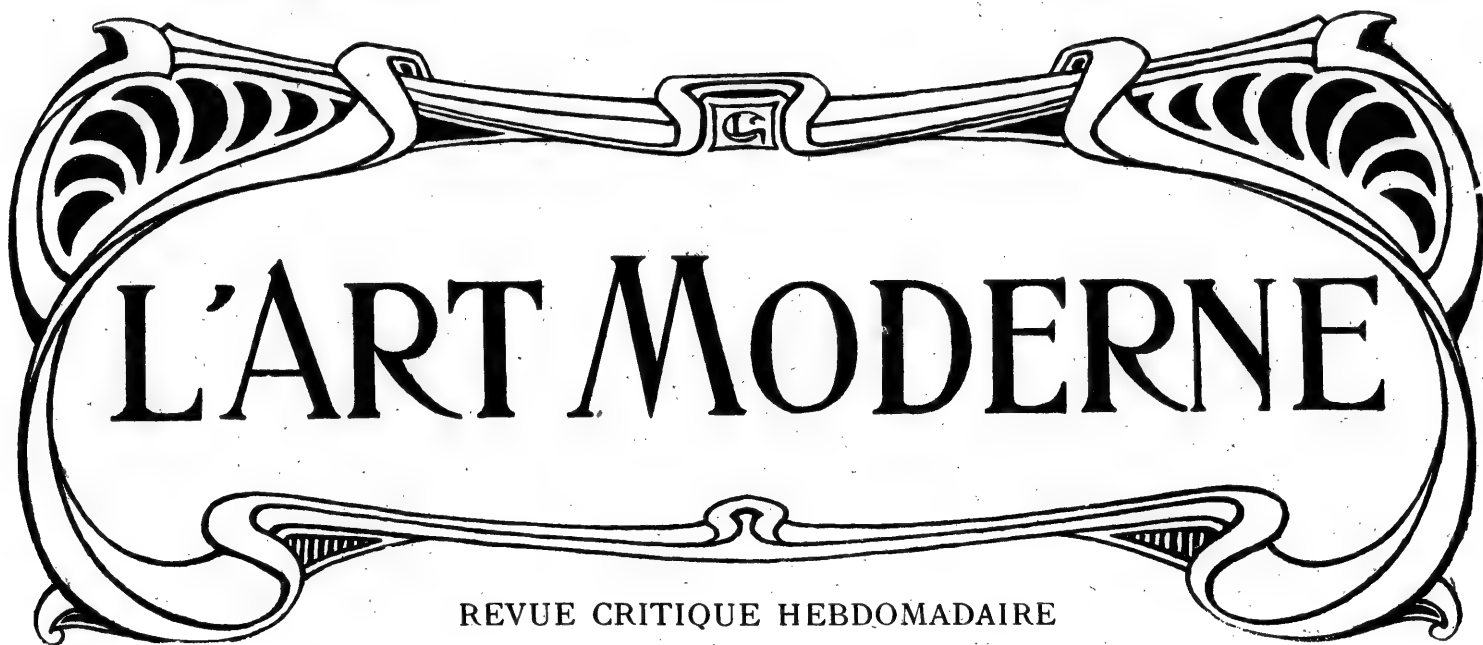
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Juillet



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — 1^{ER} NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Femmes peintres. Notes sur M^{lle} Zéline Dufour (FRANCIS DE MIOMANDRE) — L'Exposition de Liège (OCTAVE MAUS). — De la vérité dans l'Art (O. M.). — Les Symphonies de Beethoven (suite) (PIERRE LALO). — L'Art belge au XVIII^e siècle. — Un Monument Beethoven à Paris. — Concours de médailles. — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

FEMMES PEINTRES

Notes sur M^{lle} Hélène Dufau (1).

Une élégante sensualité attendrie, les gestes de la beauté de vivre et l'apparence du bonheur sont les moyens immédiats par lesquels M^{lle} Hélène Dufau impose

(1) Deux toiles de M^{lle} Dufau, *Sourire* (étude) et *la Grande Voie*, sont très remarquées en ce moment à l'Exposition universelle de Liège, à laquelle l'artiste a participé en outre en composant pour le Palais des Beaux-Arts une jolie frise décorative représentant quatre aspects des vergers de France : Provence, Pays basque, Normandie, Creuse.
N. D. L. R.

au public le goût de son art noble et doux et à quelques-uns le désir de pénétrer plus loin jusqu'à l'idéal que ces formes suggèrent et dont elles procèdent.

Une séduction adorable d'ailleurs, et dont bien des peintres se contenteraient, émane de tous ses tableaux et nous laisserait presque l'envie de ne pas chercher au delà les raisons de notre émotion, si quelque chose de secret et de plus profond ne nous incitait magnétiquement à leur découverte.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

Personne autant que M^{lle} Dufau ne peignit un univers de formes et de couleurs aussi semblable à celui qui fut le désir éternel de Baudelaire. Et si le grand poète vivait aujourd'hui, nul doute que, séduit par une si étrange affinité spirituelle, il n'eût fait à cette œuvre ardente et mélancolique le plus merveilleux commentaire. Le peintre et le poète ont tous deux cette nostalgie d'un pays imaginé, réduit aux lignes simples dont le dessinent les fleuves et les horizons, orné par les massifs, les marbres et les bassins de l'art des hommes, empli d'une atmosphère égale et tiède où de belles nudités pures peuvent vivre, naturelles et harmonieuses.

Tous deux envisagent cet univers comme le but dernier d'une imagination que d'autres spectacles ont offusquée, comme l'épanouissement suprême d'une expérience éprouvée auparavant par toutes les réalités. Et c'est pourquoi cette préférence est autrement significative qu'un simple goût d'artiste pour un pays de paresse

et de beauté ; elle touche aux fins les plus élevées de l'idéalisme absolu.

Cette phrase peut paraître étrange à propos d'une œuvre d'art plastique, surtout si l'on pense aux pauvretés que le symbolisme littéraire inspira à des hommes qui furent plus esthéticiens que créateurs. Mais elle n'est étrange que comme formule, abstraction faite d'une réalité sur laquelle elle s'appliquerait.

L'habileté technique est, au premier degré de tous les arts, le point qu'il faut dépasser pour atteindre à l'évocation toute immatérielle de quelques très rares idées ou sentiments, lieux suprêmes et communs de l'action et du rêve. Il est bien évident qu'un artiste maladroit, si haut que s'élèvent ses désirs, n'exprimera jamais une seule des idées qui le hantent. Il vaudra encore moins qu'un habile exécuteur de détails et sa faillite servira d'argument aux partisans du réalisme immédiat. Mais il est bien évident aussi qu'un peintre qui n'a affirmé sa maîtrise dans l'expression de sa vision directe que pour ne pas encourir le reproche de s'attaquer avec insuffisance à de plus hauts sujets, aurait grand tort de s'arrêter à ce premier stade, même et surtout à une époque où le culte du morceau et le fétichisme de la réalité palpable dominant l'esthétique entière.

Du jour où M^{lle} Dufau eut suffisamment et publiquement établi, avec *Ricochets* et *Enfants de marinières*, qu'elle savait ce que valait un corps nu dans la lumière et comment il bouge et (excès de scrupule) jusqu'à sa qualité anatomique d'après sa misère sociale, elle se crut le droit d'employer ses moyens à de plus hautes réalisations et de rechercher la vraie tradition de la peinture, qui est décorative et la véritable essence de l'art, qui est idéologique.

C'est alors qu'elle nous donna ces heureuses, moites et douces visions : *Rythme*, *Automne*, *Baigneuse*, *Espagne*, tant d'autres encore, toute son œuvre enfin, où les courbes et les tons par des rappels infinis, d'harmonieux équilibres et de subtils échanges nous emplissent du sentiment de la perfection satisfaite, en même temps que de leur charme sensuel se dégage une émotion infiniment pure et pénétrante, étrangement analogue à celle que nous donne la musique, dont les combinaisons mathématiques et la fantaisie arabesque sont propres à susciter, sans intermédiaire abstrait, les plus hautes intuitions.

Il y a beaucoup de musique dans cet art si franchement pictural. Et je ne parle pas des analogies évidentes de procédés qui imposent le perpétuel retour des mots : rythme, harmonie, etc., à qui veut en parler. Mais je pense à cette possibilité infinie de suggestion et de rêverie que permet la seule vue de tel tableau où quelques femmes nues, la chair lumineuse comme éclairée d'un feu intérieur, inclinent leur grâce en gestes

nobles et lents, au bord d'une eau faite de milliers de reflets, parmi des feuilles mortes, des marbres et des perspectives d'arbres. Ces gestes donnent l'essor à tout idéal. La mélancolie, le regret, l'espoir ou la joie reposée trouvent dans ces décors leur patrie d'élection. Mais rien n'empêche les intellectuels d'y combiner leurs spéculations les plus raffinées. L'atmosphère y est voluptueuse mais austère aussi, comme celle où se plaît la méditation. Et nul détail, anecdotique ou artificiel, ne venant troubler l'eurythmie de l'espace et des horizons, c'est le corps humain seul qui les peuple, y créant le souvenir de l'amour, la mesure de la nature et le symbole de la pensée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'EXPOSITION DE LIÈGE

Le cadre en est prestigieux, on le sait, — et redire la beauté du panorama qu'on découvre du nouveau pont de Fragnée, la fraîcheur du triple ruban d'eaux vives qui ceinture les palais, les halls et les pavillons de la « Ville blanche », l'agrément du site, le charme des ombrages, serait banalité. Mais il faut louer aussi l'Exposition pour son ordonnance, pour ses installations spacieuses, pour sa décoration intérieure, pour l'harmonie de ses proportions. « En elle-même, a dit M. Octave Uzanne dans un article publié par l'*Écho de Paris*, l'Universelle de Liège mérite les éloges des plus déterminés contempteurs d'expositions internationales. Ses attractions, pour être très nombreuses, ne nécessitent point ce déploiement de forces et d'énergie physique, cette dépense musculaire qui est la condamnation de la plupart de ces fêtes colossales. On s'y meut à l'aise, invigoré par l'air ambiant, vif et salubre, et l'on passe sans fatigue du hall des sections industrielles et commerciales au palais des Beaux-Arts, très intelligemment ordonné, meublé d'œuvres de valeur. » C'est incontestablement une complète réussite que récompense d'ailleurs, dès à présent, un succès unanime et décisif.

Certes peut-on regretter que le style des constructions ait été, à quelques exceptions près, emprunté aux traditions du passé et que cette fois encore, au lieu d'innover, les architectes aient fait œuvre d'archéologues. La reconstitution par M. Soubre d'un édifice Louis XVI était, pour le Palais des Beaux-Arts, au moins inopportune. Le Palais de l'Art ancien est une réunion disparate — encore que certains détails en soient heureusement venus — de styles usités en Wallonie et en Flandre depuis la fin du x^v siècle jusqu'au xvi^e. Pour le Pavillon de la Ville, M. Loesberg s'est inspiré du xvi^e. Le Palais de la Dentelle et des industries féminines est un pastiche non déguisé du petit Trianon. Et quant à la façade tarabiscotée du Palais principal, dû à M. De Braey, elle évoque les architectures carnavalesques des casinos de villes d'eau et celles des chefs-d'œuvre de la pâtisserie.

Un sort fatal pèse, semble-t-il, sur les expositions, et nulle d'entre elles n'échappe à ce qu'on a ingénieusement défini « le style bastringue ». Mais si l'extérieur des bâtiments — temporaires ou définitifs — laisse à désirer, ainsi qu'il est d'usage, on ne peut qu'admirer la logique et le goût avec lesquels ont été conçus et réalisés les aménagements intérieurs.

Les halls de l'industrie et la galerie des machines ont, dans leur structure de fer et de verre, une physionomie particulière, accueillante et souriante. La lumière y est bien distribuée, les dégagements en sont aisés, les dimensions parfaites. La sobriété de l'ornementation et la tonalité claire des revêtements plaisent aux regards. Et c'est ici, dans la décoration des diverses sections, dans les tentures, dans les frises, dans les piliers, dans le mobilier, que l'esthétique moderne, exclue de l'architecture des palais, s'est largement épanouie.

Sollicités par les mille objets divers qui les requièrent, les visiteurs ne prêtent souvent qu'une attention distraite aux détails de l'installation. Celle-ci n'en est pas moins d'une importance capitale. C'est d'elle que dépendent la mise en valeur des produits exposés, l'impression favorable ou défavorable du passant. A cet égard, rien de plus coquet et de plus séduisant que les dispositifs adoptés. L'appareil en est d'une noble simplicité et s'adapte judicieusement à sa destination. Bien que divers architectes, sculpteurs, peintres, artisans d'art y aient collaboré, il a assez d'homogénéité pour proclamer l'éclosion d'un style, pour affirmer l'existence en Belgique d'une école. L'initiative prise naguère par les Van de Velde, les Serrurier, les Horta, les Hankar porterait-elle enfin ses fruits? On est en droit de le certifier, — et de s'en réjouir.

Tels détails d'ameublement : banquette, balustrade, étagère, rampe d'escalier; vitrine, pilastre; telle installation collective : celle des diamantaires et bijoutiers, par exemple, ou le très joli compartiment des Sciences; tels panneaux décoratifs, tels motifs d'ornementation exécutés au pochoir ou en relief prouvent d'incontestables progrès dans nos arts d'industrie. Qu'on se rappelle ce qu'était jadis la « toilette » des expositions et qu'on la compare à celle d'aujourd'hui. L'Exposition des Arts décoratifs de Turin en 1902 a été une leçon salutaire. L'Exposition de Liège prouve que nos artisans l'ont comprise. Mais qu'on ne limite pas cet effort à l'ameublement et au décor. Qu'on donne aux architectes ralliés aux idées nouvelles l'occasion de se produire. Lorsqu'à son tour Bruxelles, ainsi qu'il en est question, organisera une exposition universelle, qu'on oublie enfin le passé pour s'orienter vers l'avenir. Et, pour conclure, disons avec M. Albert Mockel (1) : « Assez de promenades archéologiques, assez de reconstitutions! Le passé nous dévore depuis trop longtemps. Quoi donc? Une exposition n'est-elle qu'un cours d'histoire? Ne devrait-elle pas, au contraire, s'offrir comme l'occasion naturelle d'un effort en avant, comme le lieu propice entre tous aux recherches hardies, téméraires peut-être, mais neuves et vivantes, — comme l'endroit où les inventeurs apportent leurs trouvailles, où les artistes mettent au jour leurs idées absurdes ou sublimes, et en prouvent la valeur en les réalisant? »

OCTAVE MAUS

DE LA VÉRITÉ DANS L'ART

« Il n'y a de vrai pour le public que les personnages faux, dit M. Montfort (2). Il est habitué à eux, il y longtemps qu'il les connaît. Dumas fils, Augier, Feuillet les lui ont bâtis. Quand il les revoit ailleurs, il les reconnaît. Il dit alors : « Comme cela est

vrai! » Mais si on lui met un personnage vrai dans un livre, il ne le reconnaît pas : « Comme cela est faux! »

Car il n'a jamais regardé la vie, il a chargé Dumas fils, Augier, Feuillet de la regarder pour lui.

Il faut donc faire des personnages faux, il n'y a que ceux-là de vrais pour le public. Et le public n'aime pas ce qui est invraisemblable. »

L'observation de M. Montfort sur le roman s'applique tout aussi exactement à la peinture. Ce que le public aime dans un tableau, c'est la vérité. Mais cette vérité n'est nullement celle de la nature, c'est la formule qu'ont inventée, pour lui plaire, tels ou tels peintres réputés illustres. Qu'on pastiche ceux-ci, il dira : « Voilà de bonne peinture. C'est la vérité même! » Surgisse un Whistler, un Puvion de Chavannes, un Claude Monet, un Maurice Denis, le public s'indigne et proteste. Tout ce que peignent ces gens est faux, puisque la vérité qu'ils expriment n'est point celle sur laquelle on s'est mis d'accord.

Mais un jour arrive où la foule éclairée adopte comme dépositaires de la vérité les peintres qu'elle repoussait jadis. Ce sont alors d'autres novateurs qu'elle écarte avec dédain, — et tout recommence.

O. M.

Les Symphonies de Beethoven. (1)

Cinquième Symphonie (1808) en ut mineur (op. 67).

C'est la symphonie essentielle. Tout Beethoven y est contenu, enfermé, ramassé. Elle est pleine de Beethoven, elle est lourde de Beethoven, elle regorge de Beethoven; et elle n'a rien que de lui, et elle n'est que lui; nulle pensée, nulle forme étrangères ne sont entrées en elle. Elle est le centre de sa vie et de son œuvre : la *Symphonie avec chœurs*, plus vaste et plus sublime encore, est au bout de cette œuvre et de cette vie, inaugure l'avenir, et s'ouvre à l'humanité tout entière. Beethoven a longtemps porté en lui la Symphonie en ut mineur; les précieux, les éloquents cahiers d'esquisses, où l'on saisit tout vifs son esprit en travail et son idée en progrès, en révèlent quantité d'ébauches successives. Des projets de l'*andante* et du *scherzo* s'y rencontrent dès l'année 1800; le *finale* apparaît en 1805. Le premier thème du premier morceau, le thème des quatre notes, le thème « du destin qui frappe à la porte », le thème « le plus illustre de la musique », a passé par maints états imparfaits et incomplets avant d'atteindre à son état décisif; on ne trouve que dans les dernières esquisses le fameux point d'orgue, le silence après le tonnerre, qui lui donne toute sa terrible puissance. A lui seul, ce thème définit la Symphonie en ut mineur, annonce la sauvage violence des combats qu'elle déchaine. Tout tremble au choc de ces quatre notes redoutables, de leur rythme prodigieux qui enfonce au plus profond de nous les idées comme ferait un marteau; et leur coup de foudre fait éclater l'orage le plus furieux que la musique ait encore connu; orage intérieur, implacable conflit de la volonté et du sort; développement âpre, farouche et heurté, dominé de loin en loin par les formidables retours du thème, plus ralenti, plus solennel, plus écrasant, asséné par toute la force et tout le poids de l'orchestre et du destin : la lutte la plus opiniâtre que Beethoven ait soutenue avec lui-même, la plus rude tempête qu'il ait

(1) *Les Arts de la Vie*. Avril 1905.

(2) *Les Marges*, deuxième série, p. 13.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

entendue gronder en lui. Goethe, lorsqu'on lui joua ce morceau pour la première fois, demeura tout pensif, jusqu'au moment où il dit : « C'est grandiose, insensé; on croit que la maison va s'écrouler. » Cette impression d'un combat surhumain, le *scherzo* et le *finale* la confirment et l'achèvent magnifiquement. Nulle allégresse, nulle insouciance dans le *scherzo*; quelque chose de sombre, d'inquiet, de frémissant, plein de pressentiment et de menaces. Un moment, comme un sursaut de gaieté, le trait bruyant des contrebasses interrompt cette anxieuse attente. Mais l'inquiétude reparait, devient plus profonde; l'angoisse et l'obscurité se font sur toutes choses. L'orchestre baisse la voix; ce n'est plus qu'un souffle d'épouvante : « Un petit souffle a passé sur ma face, et le poil de ma chair s'est hérissé dans les ténèbres. » C'est la vallée de l'ombre de la mort, où la terreur délie tout courage, où toute force défaille et succombe... Mais soudain du fond de ces ténèbres, comme une lumière et comme une volonté foudroyantes, jaillit, éclate aux trombones le thème en *ut* majeur, le thème triomphal du *finale* : la destinée est surmontée une fois de plus. Berlioz conte qu'en entendant cette glorieuse fanfare, un vieux soldat de la Grande Armée se leva tout droit et cria : « L'Empereur ! » C'est plus que l'homme de la victoire. C'est la Victoire elle-même. Mais non plus la victoire sereine, apaisée et confiante de la *Symphonie héroïque* : la victoire violente, enfiévrée, désespérée, du héros qui n'attend plus d'aucun combat sa délivrance, tragique vainqueur que déjà menace, au milieu même de son triomphe, le retour de l'éternel Destin.

Sixième Symphonie (1808) en *fa* majeur (op. 68).

Dans l'âme violente et souffrante de Beethoven, que les hommes irritaient, que torturait sa propre infortune, la nature seule apporta toujours le calme et la consolation. Lui, qui n'entendait plus aucune parole humaine, il comprenait sa grande voix. Elle était son amie, sa confidente et son refuge. « Il n'est pas d'homme sur terre qui puisse aimer la campagne autant que moi, écrivait-il. Les arbres, les forêts, les rochers donnent la réponse que l'homme demande... J'aime un arbre plus qu'un homme. » Dans sa jeunesse, il s'échappait de la ville, courait à travers champs des journées entières. Plus tard, pour composer les œuvres qui lui tenaient le plus au cœur, il errait dans la campagne du matin au soir, transporté d'enthousiasme et de ferveur, tout son être en communion avec la nature. « Tout-Puissant, dans les bois je suis heureux, dans les bois où chaque arbre parle par toi. Dieu, quelle splendeur ! Dans ces forêts, sur ces collines, c'est le calme, le calme pour te servir. » C'est cette émotion profonde et douce, unique émotion pleinement heureuse de sa vie entière, qu'il a un jour exprimée dans la *Symphonie pastorale*. Et c'est cette émotion seule qu'il a voulu montrer, non les choses qui la faisaient naître : la *Pastorale* n'est pas descriptive, et la musique à programme ne peut se réclamer d'elle. La description n'y est que l'accident; le sentiment intérieur est le principe et l'essence. Beethoven lui-même l'a marquée; il a écrit sur sa partition : « Expression du sentiment plutôt que peinture. »; et la signification véritable de l'œuvre est contenue dans cette épigraphe. L'imitation du chant des oiseaux, jeu passager d'un grand esprit, la danse des paysans, rude kermesse flamande où l'on reconnaît l'origine et la race de Beethoven, le tableau de l'orage enfin, ne sont que des épisodes et ne doivent pas faire illusion : la *Symphonie Pastorale* en son ensemble, des frais accords de son premier morceau, jusqu'à la

sérénité, l'ampleur et la plénitude des variations de son *finale*, est tout autre chose que la reproduction matérielle de la nature; c'est, comme l'a dit M. Weingartner, « l'impression de la nature transposée, affranchie de la matérialité, idéalisée dans le sens le plus noble. » Et cette impression n'est que douceur et qu'apaisement; l'orage même n'y mêle pas de révolte ou de terreur : comparez cet orage du monde extérieur aux orages intérieurs des autres symphonies. La nature pour Beethoven n'a pas d'amertume ni d'hostilité; dans tous ses spectacles et dans tous ses ouvrages, elle est la bienfaitrice et la consolatrice; et le chant qui s'élève à la fin de la *Symphonie Pastorale* est peut-être le cantique reconnaissant des bergers après la tempête; mais c'est plus sûrement encore la profonde et simple action de grâces du cœur de Beethoven à la nature et à son Créateur.

Septième Symphonie (1812) en *la* majeur (op. 92).

Entre la *Pastorale* et la *Symphonie en la*, quatre ans ont passé. Beethoven s'est séparé de Thérèse; il a perdu son grand amour. Le voilà pour toujours en proie à la solitude : « on mourra seul ! » Mais ses coups de génie ont forcé la gloire. Les grands de la terre s'inclinent devant lui; le peuple le connaît et le salue. Il est illustre, admiré, redouté. Jamais il n'a été si fort : la puissance déborde de lui; tous ceux qui l'approchent en sont frappés. Il a renoncé au bonheur; mais son âme indomptable défie le sort : son état habituel est une gaieté sauvage et sans frein, que coupent de brusques accès de colère. Il regarde, il traite le monde avec une ironie rude, véhémence et méprisante; rien n'impose au déchainement de son humeur fantasque. Cette humeur, amère et joviale tout ensemble, impétueuse, presque triviale, a toujours été en lui; mais, en d'autres temps, les circonstances la contraignaient plus ou moins; en celui-ci, par les circonstances même, elle règne, elle éclate en pleine liberté... C'est ce moment de sa vie et de son être qu'expriment la Septième et la Huitième Symphonies, composées toutes deux en 1812, dans l'espace de quelques mois, pendant un séjour d'été à Tœplitz. La *Symphonie en la* est la plus âpre des deux, la plus forte, la plus grande. « Le rythme y célèbre ses orgies », dit Wagner. C'est la symphonie du rythme : dans aucune autre, le rythme ne manifeste aussi souverainement son pouvoir. C'est qu'il n'est pas seulement un élément originel du génie musical de Beethoven; mais l'expression naturelle de l'humeur de Beethoven à cette époque : ces mouvements violents, ces heurts, ces secousses, ces sursauts, tout cela est rythme par essence. Aussi, dès le premier morceau de la *Symphonie en la*, c'est le rythme qui mène la danse. Et c'est lui encore qui anime le *finale*. C'est lui qui lance le tournoiement éperdu de l'idée, qui scande de son martèlement farouche la course furieuse du développement. Des thèmes agressifs, des dissonances brutales, des accords d'orchestre écrasants ou tranchants, complètent l'effet. C'est l'explosion d'une force ivre d'elle-même; ce sont des transports de gaieté ou de rage formidables; ce sont des bourrasques, de durs sarcasmes, des boutades burlesques, des bouffonneries imprévues; c'est un irrésistible torrent de vie et de puissance. C'est Beethoven débridé, déchainé, débouloché, *ausgeknüpft*, selon sa propre parole. Ses contemporains ne le comprenaient plus : ils étaient épouvantés, stupéfaits, scandalisés. Beaucoup pensaient : musique d'ivrogne; Weber écrivait : musique de fou. Lui, muré dans sa solitude et dans sa surdité, ignorait ces pauvres propos. Mais il leur a répondu superbement : « Je suis,

a-t-il dit un jour, le Bacchus qui broie la liqueur puissante pour l'humanité. C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit. » Cette « frénésie divine », c'est l'inspiration même de la Symphonie en la.

PIERRE LALO

(A suivre.)

L'ART BELGE AU XVIII^e SIÈCLE

Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert consacre dans le *Samedi* une intéressante étude à l'Art belge du XVIII^e siècle, généralement méconnu, alors qu'il mérite, tout au moins pour ses manifestations architecturales et plastiques, une place honorable dans notre histoire nationale.

C'est, en effet, au XVIII^e siècle que vécurent Neuforge (1714-1794), qui mérita d'être surnommé par ses contemporains « le Vignole du style Louis XVI »; Dewez (1731-1812), à qui l'on doit l'abbaye d'Orval — « la plus belle du monde » selon de Feller — et celles de Sombreffe, d'Aflighem, d'Andenne, de Brugelette, de Floreffe, d'Harlebeke, etc.; enfin Montoyer, auteur de l'abbaye de Perck, du château de Laeken, de la transformation du Parc de Bruxelles et des rues environnantes, sur le plan conçu par l'architecte français Guimard.

Parmi les peintres de cette époque, M. Fierens-Gevaert cite particulièrement Pierre Verhaegen (1728-1814), « chez qui la note flamande s'enfle et sonne avec un fracas un peu vulgaire, bien que parfois il se souvienne de Van Loo et même de Mignard », et dont A.-J. Wauters a dit que dans la décadence de notre peinture il prolongeait la gloire d'Anvers comme Tiepolo celle de Venise et Goya celle de l'Espagne.

Quant à la sculpture, si l'influence française s'atteste dans la jolie *Fontaine*, fermement modelée par Jacques Bergé (1693-1759), du Grand-Sablon, à Bruxelles, deux maîtres de premier ordre, Laurent Delvaux (1695-1778) et Godecharle (1751-1835), illustrent le combat des influences italienne et française dans les Flandres. Par la fécondité et la mâle sûreté du travail, ils dominent tous leurs contemporains.

Un Monument Beethoven à Paris.

Un comité s'est, on le sait, chargé de faire ériger à Paris un monument à la mémoire de Beethoven. M. Camille Saint-Saëns en a accepté la présidence d'honneur, MM. Vincent d'Indy et Widor ont été proclamés vice présidents d'honneur, et l'exécution du monument a été confiée à M. José de Charmoy, auteur d'un *Baudelaire* et d'un *Sainte-Beuve* au cimetière Montparnasse. Mais l'affaire ne va pas sans difficultés. Le Conseil municipal a refusé nettement l'emplacement qu'on lui avait demandé devant le Trocadéro. D'autre part, l'idée même du monument est assez vivement combattue. Voici, entre autres, les réflexions émises à ce sujet par la *Chronique des Arts* :

« Des admirateurs français de Beethoven ont le projet de lui élever une statue à Paris. Leur intention vaut mieux que leur projet. S'il ne s'agissait que de rendre hommage au grand artiste, il y aurait à Paris assentiment unanime. Mais l'idée d'une statue choque la pitié de beaucoup de ses fidèles, et c'est justice. De toutes les formes de l'admiration, la statue est aujourd'hui la moins probante et la moins belle.

La statue est devenue le déshonneur permanent des places publiques. Elle s'étale indifféremment parmi les enchevêtrements des tramways parisiens, sur les ronds-points mornes des sous-préfec-

tures, au milieu des plus lourdes capitales étrangères, partout où il existe un carrefour, un sculpteur et une administration. Il n'est plus que les héros dont on ne se soucie pas : on les honore à la légère et par douzaine. Le marbre et le bronze perpétuent moins des souvenirs que la banalité ambitieuse d'artistes d'Etat, des enthousiasmes de municipalité, des caprices d'empereur. Les statues réunissent à leurs pieds officiels les sculpteurs et les orateurs du gouvernement; impériales ici, démocratiques ailleurs, elles ont des existences disciplinées de fonctionnaires.

Il faut nous garder de compromettre Beethoven et de le réduire aux dimensions de nos statues. Léonard de Vinci et Michel-Ange ont échappé à nos places publiques. Honorons assez Beethoven pour l'épargner, et si nous voulons lui donner un témoignage inédit qui le distingue des autres hommes, environnons-le de notre respect, de notre ferveur et de notre silence. »

Le statuaire n'en a pas moins achevé son œuvre, que décrit en ces termes un autre de nos confrères parisiens :

« Beethoven est représenté dans une attitude déifiée, à peu près semblable à celle de l'admirable *Fleuve*, du musée des Antiques. Il est couché sur le côté gauche et se dresse sur le coude; sa tête, appuyée contre sa main, est d'une intensité de vie et de pensée extraordinaire; son masque est creusé, fouillé, d'une façon émotionnante, et l'ensemble donne l'impression d'une figure surhumaine, immense. Cette partie principale du monument reposera sur quatre cariatides, dont les ailes déployées et les bras tendus soutiendront et élèveront ainsi le maître déifié.

Le monument entier aura 15 mètres de long sur 8 de haut, et sera exécuté en pierre de Lorraine. »

Repoussé du Trocadéro, le Comité tente l'assaut du Ranelagh, où se dresse déjà la statue de La Fontaine. Réussira-t-il cette fois? C'est ce que nous saurons bientôt.

CONCOURS DE MÉDAILLES

La Société hollandaise-belge des *Amis de la Médaille d'Art* met au concours entre les artistes âgés de moins de 30 ans au 1^{er} avril 1906, sortis des Académies des Beaux-Arts, des Écoles supérieures de dessin et de sculpture, ou appartenant à des ateliers libres de Belgique et de Néerlande, le projet d'une médaille ou d'une plaquette *ad libitum*, à deux faces, qui sera frappée à 65 millimètres.

Sujet imposé : le *Vin* ou la *Bière*, au choix du concurrent. La valeur des prix attribués aux lauréats du concours, si le jury juge que les œuvres soumises à son appréciation le méritent, sera de 700 francs pour le projet classé premier, et de 300 francs pour le projet classé deuxième.

Le projet classé premier deviendra la propriété de la Société. Elle s'en servira pour faire frapper des médailles destinées à ses seuls membres. Un exemplaire d'argent et dix exemplaires de bronze seront remis au lauréat à titre gracieux.

Les projets, qu'ils soient en plâtre ou en toute autre matière, ne pourront excéder 40 centimètres de diamètre s'il s'agit d'une médaille, ou 40 centimètres de diagonale s'il s'agit d'une plaquette.

Les artistes qui participeront au concours devront adresser leurs envois, le 31 mars 1906 au plus tard, au président de la Société, M. de Dompierre de Chauffepié, directeur du Cabinet royal de numismatique, Voorhout, 34, à La Haye. La décision du jury sera rendue publique dans le courant du mois d'avril.

Concours du Conservatoire ⁽¹⁾.

Contrebasse. Professeur, M. Eeckhoutte. — 1^{er} prix avec distinction, M. Leclercq; 1^{er} prix, M. Fruy.

Alto. Professeur, M. Van Hout. — 1^{er} prix avec distinction,

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

MM. Jadot et De Clerckx; 2^e prix, M. Dyserinckx; premier accessit, MM. Pancken, Outers et Philippe.

Violoncelle. Professeur, M. Jacobs. — 1^{er} prix, MM. Trowel et Crouzé; 2^e prix avec distinction, M. Zeelander; 2^e prix, MM. Absalon et Discliez; premier accessit, M. Van Paesschen.

Harpe chromatique. Professeur, M. Risler. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} De Sloovere; 2^e prix, M^{lle} Keasing.

Harpe diatonique. Professeur, M. Meerloo. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Delcorde.

Musique de chambre. Professeur, M^{me} de Zaremska. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Verheyden; 1^{er} prix, M^{lles} Declercq et Decelle; 2^e prix, M^{lle} Vanhoren; premier accessit, M^{lles} M. Verheyden et Martin.

Orgue. Professeur, M. Desmet. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. De Koster; 1^{er} prix avec distinction, M. Paquay; 1^{er} prix, M. De Gambiola; 2^e prix avec distinction, MM. Mahy et De Schepper; 2^e prix, MM. De Graeve et Siraux.

Piano (Jeunes filles.) Professeurs : MM. Gurickx et Wouters. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Roerelle, Simonon (élèves de M. Wouters), Coryn (élève de M. Gurickx); 1^{er} prix, M^{lles} Maes, Etien (M. Gurickx) et Taboux (M. Wouters); 2^e prix avec distinction, M^{lles} Godenne et Recke (M. Wouters), Gilbert et L'Hoir (M. Gurickx); 2^e prix, M^{lles} Mercier (M. Wouters) et Defoin (M. Gurickx); 1^{er} accessit, M^{lle} Heylen (M. Gurickx).

Piano (Hommes.) Professeur, M. A. De Greef. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Laoureux; 1^{er} prix avec distinction, M. Richards. PRIX VAN CUTSEM : M^{lle} Wouters.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Musique.

CLAUDIO MONTEVERDI (1608). *Orfeo*, sélection conforme à l'exécution donnée par les soins de la *Schola cantorum* le 25 février 1904, publiée d'après l'édition du temps avec réalisation de la basse, nuances et indications d'exécution par VINCENT D'INDY. Paris, bureau d'édition de la *Schola cantorum*. Prix net : 8 francs.

AIRS CLASSIQUES. Troisième et quatrième volumes : *Handel*; sixième volume, *Haydn*. Nouvelle édition française par A.-L. HETICH. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

CÉSAR FRANCK. Œuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains : *Grande pièce symphonique*. — *Prière*. Paris, A. Durand et fils.

LOUIS MOREAU. Deux pièces pour le piano : n° 1, *Dans la nuit*; n° 2, *Nocturne*. Id. *Impromptu* pour piano (op. 35). Id. *Complaine* (op. 36) pour chant et piano. Paris, Pfister frères.

CLAUDE DEBUSSY. Premier quatuor pour deux violons, alto et violoncelle. Partition in-16. Paris, A. Durand et fils.

CYRIL SCOTT. *Scherzo* pour piano (op. 25). *Impromptu* pour piano (op. 41). Londres, Elkin et C^{ie}, 8 et 10, Beak Street, Regent Street, W. — Id. *Dagobah* (op. 39, n° 1). *Chinese Serenade* (op. 39, n° 2). Londres, Forsyth brothers, 267, Regent Street. — *Two «Pierrot» pieces* : n° 1, *Lento*; n° 2, *Allegro*. Londres, Boosey and C^{ie}, 295, Regent Street.

VICTOR VREULS. *Triptyque* pour chant et orchestre (réduction pour chant et piano). Poèmes de P. Verlaine; traduction allemande de M. D. Calvocoressi. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

DÉODAT DE SÉVERAC. *En Languedoc*, Suite pour piano (I. *Vers le Mas en fête*; II. *Sur l'étang, le soir*; III. *A cheval dans la prairie*; IV. *Coin de cimetière au printemps*; V. *Le Jour de la foire, au Mas*). Édition mutuelle. Paris, *Schola cantorum*; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

M. DUCOURAU. *Suite pour piano*, quatre pièces brèves sur des thèmes basques. Édition mutuelle.

PETITE CHRONIQUE

La collection d'estampes et d'objets d'art japonais acquise par l'État à M. Edmond Michotte comprend environ 7,000 pièces, parmi lesquelles 4,450 estampes, 616 ivoires et bois sculptés, 474 gardes de sabre et autres objets en métal, 370 livres et albums illustrés, etc. Elle fut formée d'achats faits à Paris, à Londres et en Amérique depuis 1880, notamment aux ventes Burty, Appert, Goncourt, Gonse, Hayashi, etc.

Plusieurs objets de grand prix lui confèrent une valeur exceptionnelle, entre autres deux vases cloisonnés de 2 mètres de haut, des meubles en bois laqué ou incrusté, un vase en ivoire, etc. Le Musée du Cinquantenaire possède désormais une des plus belles collections d'art nippon qui existent.

C'est M. Mayné, élève de l'Académie de Bruxelles, qui a remporté le premier prix du concours de Rome (architecture). Le deuxième prix a été décerné à M. Knauer, de Bruxelles également. M. Van Hœnacker, d'Anvers, a obtenu une mention honorable. Le sujet imposé aux concurrents était le *Plan d'une demeure princière*.

Les travaux des sept concurrents seront exposés publiquement à l'Académie d'Anvers (entrée rue du Fagot, 31), du dimanche 2 au dimanche 9 juillet inclusivement, de 10 à 5 heures.

Le concours d'opéras organisé par la Ville de Spa n'a pas donné les résultats souhaités. Aucune des partitions soumises au jury n'a été jugée digne du premier prix. Un second prix a été accordé à M. Paul Lagye pour une partition en deux actes intitulée *Franchimont*. Le troisième prix n'a pas été décerné.

Le sculpteur Grandmoulin nous écrit qu'il n'exécute pas pour la ville de Soignies le monument que Constantin Meunier n'a pu réaliser, mais bien une figure de sa conception symbolisant l'Industrie de la pierre.

Dont acte.

Les œuvres exposées en ce moment à Paris, au musée Galliera (Exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain), figureront à l'*Exposition internationale de l'Art dans la maison* qui sera ouverte, comme nous l'avons annoncé, du 2 au 20 septembre prochain à la Grande-Harmonie.

Une représentation en plein air des *Erynnies* sera donnée à Spa, le 30 juillet, par M^{mes} Segond-Weber, Tessandier, MM. Albert Lambert père et fils, etc.

Des conférences ont lieu au Kursaal d'Ostende les mercredis, à 4 heures. M. Edmond Picard y parla de Charles le Téméraire; M. Camille Lemonnier, de la Belgique en général. A la prochaine, M. Jules Destrée racontera une *Campagne électorale au pays noir*.

Une élève de M^{me} Coppine Armand, M^{lle} Angèle Bady, vient d'être engagée comme première chanteuse légère au théâtre du Capitole, à Toulouse. M^{lle} Bady est la sœur de M^{lle} Berthe Bady, de l'Odéon.

Le *Mercur musical* annonce que M. Vincent d'Indy a accepté l'invitation qui lui a été faite de diriger une série de concerts d'orchestre à Boston (Etats-Unis) au mois de décembre prochain.

Un concours musical international est ouvert sous le haut patronage de S. A. S. le prince Albert de Monaco, de M. Henry Deutsch et de la Société des Grandes Auditions de France par les soins de la Société Musicale (G. Astruc et C^{ie}). Il sera alloué aux lauréats 55,000 francs de prix, ainsi répartis : prix d'opéra ou drame lyrique, 30,000 francs; prix d'opéra comique, 12,000 fr.; prix de ballet, 8,000 francs; prix de musique de chambre : a) Trio, 3,000 francs; b) Sonate, 2,000 francs.

Adresser les manuscrits, avant le 31 octobre 1906, au Secrétaire, 32, rue Louis-le-Grand, Paris.

Le Congrès artistique international de Venise que nous avons annoncé tiendra ses assises du 21 au 28 septembre. Le comité de patronage est composé pour l'Italie, de MM. Luca Beltrami, Camillo Boito, Benedetto Croce, Corrado Ricci, Giuseppe Sacconi; pour l'Allemagne, de MM. Alfred Lichtwark, Henry Thode, Hugo von Tschudi; pour l'Angleterre, de Sir William Blake Richmond, Edmund Gosse, William M. Rossetti, Sir Aston Webb, Lord Windsor; pour l'Autriche de M. Alfred Roller; pour la Belgique, de MM. Charles Buls, Camille Lemonnier, Octave Maus, Edmond Picard; pour les États-Unis d'Amérique, de MM. Bernhard Berenson, Lorado Taft; pour la France, de MM. Edouard Aynard, Léonce Bénédite, Georges Berger, Robert de la Sizeranne, Roger Marx; pour la Hollande, de M. Philippe Zilcken; pour la Hongrie, de M. Eugène de Radisics; pour la Suède, de M. Ferdinand Boberg.

Le Congrès sera divisé en quatre sections : I. Expositions internationales et Concours internationaux; II. Enseignement artistique; III. Art public. Le problème esthétique dans ses rapports avec le problème social; IV. Rapports internationaux pour la protection du patrimoine artistique.

Il est placé sous la présidence d'honneur de M. F. Grimani, syndic de Venise, et la présidence de M. A. Fradeletto, député

La Chambre des députés de Hollande ayant approuvé les plans d'une nouvelle salle du Musée d'Amsterdam destinée à recevoir la *Ronde de nuit* et à présenter le chef-d'œuvre de Rembrandt dans l'éclairage qui lui convient, on espère que la construction nouvelle pourra être inaugurée le 15 juillet 1906 à l'occasion du trois-centième anniversaire de la naissance de Rembrandt qui sera célébrée solennellement à Amsterdam et à Leyde.

Un comité de notabilités littéraires et artistiques s'est formé à cet effet sous la présidence de M. Quach, l'historien et critique littéraire bien connu. La commission propose différents projets : outre l'inauguration solennelle de la nouvelle salle du Musée, l'érection d'un monument sur la tombe du peintre dans la Westkerke, une grande fête populaire à Amsterdam, etc. Deux projets semblent particulièrement en faveur : la publication d'une bonne biographie du peintre en néerlandais et la publication d'une édition de la Bible illustrée à l'aide des tableaux, des eaux-fortes et des dessins du maître.

Une exposition d'éventails s'ouvrira à Berlin, dans la galerie Friedmann et Weber, le 20 octobre prochain. Elle comprendra cinq sections : les éventails peints, les éventails en dentelles modernes, les éventails décorés de motifs ornementaux, les éventails peints au pochoir ou imprimés, enfin les éventails anciens. S'adresser pour tous renseignements à M^{me} M. Erler, membre du Comité, Victoria Luise Platz 5, Berlin W.

Il y a vingt cinq ans qu'Offenbach est mort. Le théâtre An der Wien, à Vienne, se propose de célébrer la mémoire du compositeur en donnant, au mois d'octobre, un cycle complet de son œuvre.

Ce cycle comprendra un opéra-comique inconnu en Autriche, *Robinson Crusoe*, qui fut joué jadis à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, et où triompha M^{lle} Daniélé dans le rôle de Vendredi.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

L'an prochain sera célébré le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Mozart. Des fêtes musicales seront données à Salzbourg, des représentations à l'Opéra et au Théâtre Municipal de Vienne.

M. Ernest von Possart, le célèbre intendant général des Théâtres royaux de Munich, vient, paraît-il, de démissionner. Il est question de son engagement comme régisseur général par M. Conried, directeur du Théâtre Métropolitain de New-York.

La *Semaine littéraire* de Genève publie sur les origines de Jules Verne des renseignements tout à fait inattendus. Nous les reproduisons, sans aucune garantie, à titre de curiosité. S'il faut en croire le journal suisse, l'auteur du *Tour du Monde* ne serait pas, comme l'indiquent toutes ses biographies, originaire de Nantes, mais descendrait d'une famille d'isralites polonaises.

Il serait né à Plotzk, en Pologne, et se serait appelé, de son vrai nom, Julian Olschewitz. Olschewitz est un dérivé de *Olscha*, qui est le nom polonais de l'aulne. Cet arbre, en vieux français, s'appelle aussi *vergne* ou *verne*. Le pseudonyme qu'a illustré le romancier ne serait donc que la traduction française de son nom véritable. Ces indications proviennent, paraît-il, d'une dame âgée qui se souvient du départ du jeune Olschewitz, lequel fit couper à cette occasion les cheveux qu'il portait longs, à la mode de ses coreligionnaires de là-bas. « Il était même, ajoute la dite dame, malgré son âge peu avancé, déjà réputé comme un bon talmudiste... »

Les souvenirs de la dame âgée sont-ils exacts? Historiens, débrouillez-vous. Jules Verne est mort d'hier, et déjà on ne sait plus!

Depuis quelques mois paraît à la Bibliothèque indépendante d'Édition (Ad. d'Espie, éditeur, 15, rue des Ursulines, Paris), une revue nouvelle, *La Revue des Lettres*, qui, tous les mois, publie de nettes et fières déclarations sur les lettres, avec des aperçus judicieux et des articles de critique marqués au bon coin.

Les *Écrits pour l'Art* (mensuels), qui parurent sous la direction de M. René Ghil de 1887 à 1893, viennent de ressusciter, grâce à l'initiative de M. Jean Royère qui a groupé une rédaction composée de poètes et de critiques parmi lesquels MM. J.-A. Nau, A. Pelletier, E. Baes, E. Dautinne, P. Devoluy, E. Fayolle, R. Ghil, G. Moreillon, R. Randan, etc. Direction et administration : Rue de Lubeck, 29, Paris. (H. Jouve, éditeur.)

VILLÉGIATURES D'ARTISTES

A LOUER

PETIT CHALET MEUBLÉ

situé en Campine, au milieu des sapins, à dix minutes d'une gare de chemin de fer.

S'adresser pour les conditions

à M. J. Smits, Achterbosch, par Moll (Limbourg).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 4 juillet et quatre jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. TILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique
et de M. E. S., ancien magistrat.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
85, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,291 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

SOMMAIRE

Hommage à Elisée Reclus. *Allocution du Père à ses Filles et à ses Gendres.* — Exposition internationale de Liège. *Le Salon des Beaux-Arts* (OCTAVE MAUS). — Les Symphonies de Beethoven (suite) (PIERRE LALO). — Exposition rétrospective de l'Art belge. — A l'Exposition de Liège. *Quelques frises de la Section française des Beaux-Arts* (HENRY FRANTZ). — Un Salon annuel. — L'Art à Paris. *Exposition de M. Albert Besnard* (ROGER MARX). — Le Budget et les Lettres. — Notes de musique. — Concours du Conservatoire. — Salon de l'Art contemporain à Anvers. — Police musicale (M. M.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Hommage à Elisée Reclus.

Le savant et l'apôtre que la mort vient d'enlever à la respectueuse admiration du monde intellectuel était doublé d'un écrivain dont le style imagé, d'une forme impeccable, conférait à ses travaux une haute valeur d'art. A ce titre, il a droit à l'hommage fervent des artistes, aux regrets de tous ceux qui ont le culte des Lettres.

Pour nous associer aux témoignages pieux que suscite sa fin, nous publions une page d'Elisée Reclus qui exprime avec une saisissante éloquence la noblesse de

son esprit et la charité de son cœur. C'est l'allocution qu'il prononça le 14 octobre 1882 dans l'intimité d'une réunion de famille et dont le texte, jusqu'à ce jour, — bien qu'il ait inspiré une scène du drame de Lucien Descaves, *Oiseaux de passage*, — n'avait pas franchi le cercle de cette famille et de ses amis les plus proches.

Allocution du Père à ses Filles et à ses Gendres.

« Les enfants bien aimés qui nous convoquent pour nous prendre à témoin de leur union se marient dans la plénitude de leur liberté; ils ne viennent point demander à notre parole une confirmation de celle qu'ils ont prononcée dans le fond du cœur. Leur fière volonté suffit, mais il leur plaira certainement d'entendre la voix du père à l'entrée de cette vie nouvelle qui les attend.

Ce n'est point au nom de l'autorité paternelle que je m'adresse à vous, mes filles, et à vous, jeunes hommes qui me permettez de vous donner le nom de fils. Notre titre de parents ne nous fait en rien vos supérieurs et nous n'avons sur vous d'autres droits que ceux de notre profonde affection. Bien plus, dans cette grande circonstance de votre vie, nous vous demandons d'être nos juges. A vous, mes enfants, de dire si nous avons abusé de notre force pour vous maintenir dans la faiblesse, de notre volonté pour asservir la vôtre, de notre influence naturelle pour vous imposer notre morale. Vous rendrez à ceux qui vous aiment cette justice que leur tendresse n'a pas été tyrannique. Dans ce groupe de parents qui vous entourent, il en est qui

eussent préféré voir votre mariage accompagné des cérémonies légales; peut-être même un certain serrement de cœur s'est-il mêlé chez quelques-uns d'entre eux à la joie que causait votre union; mais tous vous ont respectés, aucun n'a voulu vous obliger à suivre ses idées: au-dessus de la divergence des opinions s'est maintenue l'intégrité de votre droit. L'épreuve n'a servi qu'à nous rapprocher les uns des autres et à nous faire aimer davantage. Les pères et mères ont senti doubler leur tendresse, les fils et les filles ont senti croître leur dévouement. Restés libres, vous n'en êtes devenus que plus aimants.

Encore en ce jour, vous êtes vos propres maîtres. Nous n'avons point à vous demander de promesses et nous ne vous faisons point de recommandations. Vous êtes responsables de vos actes. Sans doute nous vous suivrons avec toute la sollicitude que nous donne notre tendresse, mais vous n'en serez point humiliés. Quand l'oiseau essaie pour la première fois ses ailes, avant de s'envoler dans l'air bleu, peut-on en vouloir à la mère qui regarde anxieusement au bord de son nid? Mais elle aura bientôt confiance. Vos ailes sont fortes et vous porteront dans le libre espace.

Nous ne vous demandons rien, mes enfants, mais vous nous donnerez beaucoup. L'âge commence à peser sur nos têtes; à vous de nous rendre la jeunesse et la force. Il est vrai que dans la grande famille humaine nous voyons toutes choses se renouveler incessamment, les printemps succèdent aux printemps et les idées aux idées. Mais nous éprouverons une plus intime douceur à voir le renouveau qui se fait autour de nous dans le cercle discret de la famille. C'est en vous, enfants, qu'il nous plaît surtout de nous voir renaître, de recommencer la lutte de la vie et de continuer avec de nouvelles forces les œuvres entreprises. Nous sommes fatigués, mais vous reprenez notre travail, puis d'autres le reprendront après vous. C'est ainsi que, dans l'avenir, nous voyons notre dur et bon labeur se prolonger d'existence en existence. Vous nous donnez le sentiment de la durée; par vous, mes filles et mes fils, nous nous sentons immortels.

Mais vous avez mieux que l'immortalité, vous avez l'intensité de la vie présente. Comment l'emploierez-vous? Est-ce simplement à vous aimer, à courir après le bonheur, à violenter la destinée pour qu'elle devienne votre complice et vous fasse tirer le bon numéro dans la loterie de l'existence? Non, vous avez de plus hautes ambitions, j'en suis sûr. Il ne vous suffira pas d'être heureux, vos unions ne seront pas des égoïsmes de ménage, mais le doublement de toutes vos vertus de dévouement et de bonté. Vous êtes bons! Soyez encore meilleurs, plus sincères dans la pratique de la justice, plus forts dans la revendication du droit. Rappelez-vous que tous ne sont pas heureux, que tous n'ont point de

parents qui les aiment, de compagnons qui les encouragent, de femmes ou de maris qui se dévouent pour eux! Pensez que, dans ce moment même, il en est qui meurent sans amis et d'autres qui cheminent désespérés en regardant du haut des ponts courir l'eau noire de la Seine! Vous êtes parmi les heureux. Faites-le vous pardonner en travaillant pour ceux qui ne le sont point. Jurez de consacrer votre vie à diminuer le poids des douleurs imméritées qui pèsent sur le monde. Pour faire le bien, vous êtes plus forts que vous ne pensez; même seuls vous pourriez agir, et vous êtes unis! »

Exposition internationale de Liège.

Le Salon des Beaux-Arts.

C'est un honnête Salon, de valeur moyenne, assez éclectique pour donner, sinon l'étiage exact, du moins un aperçu approximatif de la peinture et de la sculpture belges au début du ^{xx}e siècle, encore qu'on n'y rencontre ni Emile Wauters, ni Charles Hermans, ni Mellery, ni Struys, ni Van Rysselberghe, ni Lemmen; — pour ne citer que quelques-uns des absents les plus notoires. En ce concours international il tient honorablement son rang à côté de l'Art français, et triomphe de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Italie, de l'Espagne, des Etats-Unis avec d'autant plus de facilité que ces divers pays sont, en général, médiocrement représentés. A défaut de « clou » ou de débuts sensationnels, il offre un ensemble homogène et bien composé.

On affirme que le jury s'est montré sévère dans l'admission des œuvres. Le nombre de celles-ci est, en effet, restreint (1). Mais seul le Salon des Refusés, dont l'idée a été abandonnée, eût pu nous apprendre si cette sévérité fut excessive. Elle ne semble pas, au surplus, avoir été inspirée par un esprit tendancieux. Les diverses fractions de l'Ecole belge, même les plus intransigeantes d'entre elles, ont au Salon leurs délégués. Et il serait injuste de proclamer réactionnaire et partial un jury qui n'a exclu ni Ensor, ni De Groux, ni Ottmann, ni Beuck, par exemple, ni les plus inconnus des jeunes peintres qui, à Anvers, réagissent énergiquement contre les bitumes ancestraux. Il n'en eût pas été de même naguère! Et mieux encore: telle œuvre jugée indigne de figurer au Salon de Bruxelles en 1897 — la belle eau-forte de Franz Hens, *Marée montante à Heyst* — se carre aujourd'hui à la rampe. Que les refusés de 1905 se consolent donc et attendent, comme leurs aînés, la réparation qui leur est due et qu'on leur accordera sans doute tôt ou tard.

Le Salon étant, aux termes du règlement, « ouvert aux œuvres des artistes vivants au 1^{er} janvier 1898 », la présence se justifie de quelques toiles de Verwée (*l'Embouchure de l'Escaut, Bœufs au labour*), de Binjé (*l'Etang, Chemin à Profondsart*), de César De Cock, de Corneille Van Leemputten, d'Albert De Vriendt, de Léo Van Aken, d'Hubert Bellis, qu'on revoit les unes avec agrément, les autres sans déplaisir. A ces noms eussent pu s'ajouter ceux de Th. Baron, F. Rops, H. Van der Hecht, A. Bourlard,

(1) Le catalogue mentionne pour la Peinture 287 numéros; pour la Sculpture, 378; pour la Gravure, 33; pour l'Architecture, 18.

J. Montigny, J. Raeymaekers, H. Evenepoel, A. Hanotiau, E. Larocq, que la mort a frappés depuis la date réglementaire. Mais l'Exposition rétrospective qui va s'ouvrir à Bruxelles en consacrera sans doute le souvenir mieux encore que ne l'eût pu faire le Salon liégeois.

Allons aux vivants, et constatons la parfaite santé des artistes qui sont actuellement à la tête de l'École belge. Quelques-uns poursuivent avec bonheur l'étude de la nature et, amplifiant le programme réaliste, expriment en d'harmonieuses symphonies chromatiques les relations du paysage avec l'atmosphère qui le baigne, avec les jeux de lumière qui le transforment. Heymans, dont *le Troupeau sous la neige* et *les Fonds de Bertogne* marquent deux étapes distinctes d'une noble carrière d'artiste, Emile Claus, que sa *Récolte du Lin* et son *Canal à l'Écluse*, admirés dernièrement au Cercle artistique, classent parmi les plus radieux luministes d'aujourd'hui, Baertsoen, pénétrant et synthétique dans ses *Chalandes sous la neige* et sa *Petite Place flamande*, Georges Buyssé, qui atteint la maîtrise dans son *Canal en Décembre*, Ensor, dont une admirable étude d'accessoires et une vue du quartier des pêcheurs à Ostende proclament la vision affinée et le coloris subtil, d'autres encore : Georges Morren (*Promenade matinale*, *En Été*), Rodolphe Wytman et M^{me} Wytman, Frans Hens, Rodolphe De Saegher, M^{me} de Weert et Edmond Verstraeten se signalent particulièrement, avec quelques peintres nouveaux dont nous examinerons, spécialement les envois, parmi les artistes libérés des traditions, d'ailleurs glorieuses, de l'école réaliste. Celles-ci ont en MM. Asselberghs, Courtens, Gilsoul, Marcette, Mathieu, et aussi en MM. Merckaert, Apol, Viérin, etc., des représentants convaincus qui les défendent avec talent.

À côté du groupe des « naturalistes », les peintres plus soucieux du sentiment, de l'idée, du symbole, de l'allégorie que de la couleur et de la lumière montrent au Salon de Liège une autre face de l'art belge. C'est M. Alfred Delaunois, le poète des intérieurs d'églises, des abbayes et des béguinages. C'est M. Laermans, toujours émouvant dans ses évocations de la vie des humbles. C'est M. Frédéric, attirant et éloquent malgré son coloris revêché et la sécheresse voulue de ses compositions. C'est M. Khnopff, dont l'art hermétique et dédaigneux ne cherche pas à être compris des foules. C'est M. Delville, qui, à défaut de *l'Homme-Dieu*, jugé de proportions trop gigantesques pour figurer au Salon, expose une aimable composition décorative, *Terre heureuse*. C'est M. Henry De Groux, auteur d'une poignante interprétation de *la Divine Comédie*, qui, malgré son caractère sommaire et désordonné, méritait d'être mieux placée que dans le réduit où on l'a reléguée. C'est M. Levêque, dont je voudrais pouvoir louer l'effort persévérant et multiple...

Puis encore, les coloristes somptueux en qui s'extériorise, au dire de certains, notre réel tempérament pictural, issu d'une hérédité illustre : Alfred Stevens, dont le *Fiancé qui passe* et la *Femme en blanc* rappellent un glorieux passé, Jan Stobbaerts et sa *Cuisine d'une zoolâtre*, morceau célèbre à juste titre, Eugène Smits, qui ne laisse jamais indifférent, même dans ses erreurs, Alfred Verhaeren aux pompeux intérieurs, aux truculentes natures mortes. Si l'on excepte M. René Janssens, dont les trois aspects d'une demeure patricienne ont de l'éclat et du style, et peut être M. Van Zevenberghen, encore qu'il apparaisse bien cotonneux dans sa *Cuisine*, cette École claironnante ne paraît pas trouver dans la génération nouvelle de disciples capables de la continuer. Le portrait de femme qu'expose M. Thomas ne

justifie pas l'espoir qu'avaient fait naître des débuts retentissants. La peinture de MM. Bastien et Blicck sombre dans les tons fuligineux, MM. Smeers et Wagemans s'abstiennent et le groupe des peintres anversoïses, à quelques exceptions près, s'endeuille de plus en plus.

Ici règne encore souverainement, avec des influences de terroir, la tradition académique. On y cultive l'anecdote, on hausse l'illustration aux proportions d'un tableau d'histoire. Qu'est-ce, sinon un fait divers amplifié, que les *Cartomancienues* de M. Verhaert, ou tel épisode de pêche de M. Farasyn, ou le *Premier né* de M. Dierckx, ou encore le *Massacre des Innocents* de M. Van der Ouderaa? Que nous importe toute cette imagerie enluminée? Il y a, il est vrai, dans le *Pèlerinage à Montaigne* de M. Franz Van Leemputten un accent de sincérité qui frappe malgré le baroquage cru et agressif de couleurs par lequel l'artiste traduit une impression qu'on sent profonde. Le pauvre Théodore Verstraete, que la maladie a arraché depuis des années à son chevalet, comprenait, lui aussi, que pour émouvoir il suffit d'exprimer naïvement ce qu'on éprouve. Et MM. Charles Mertens, Léon Abry, Richard Baseleer, Henry Luyten, J. Posenae, W. Vaes et quelques autres compensent par une indépendance tout au moins relative l'enrégimentement de leurs concitoyens.

(A suivre.)

OCTAVE MAUS

Les Symphonies de Beethoven. (1)

Huitième Symphonie (1812) en fa majeur (op. 93).

La Septième et la Huitième Symphonies sont deux formes différentes d'un même état d'esprit. La Symphonie en *la*, c'est la verve violente et puissante; c'est la force qui jouit d'être libre et lâchée; la Symphonie en *fa*, c'est la fantaisie spirituelle et bizarre, le caprice qui s'amuse de ses jeux et de ses surprises. Caprice et fantaisie qu'on aurait tort de croire superficiels, légers et frivoles : on serait vite et rudement éveillé de son illusion. On met parfois la Symphonie en *fa* au nombre des *petites* symphonies. Moins grande que la Symphonie en *la* : cela est vrai. Mais, mêlée à sa grâce ou à son allégresse, quelle brusque énergie elle porte en elle! Quelles colères subites, quelles gaietés imprévues, quels contrastes, quels éclats, quelles sautes de vent et d'humeur, d'une humeur plus étrange encore que celle de sa sœur aînée! On l'a définie la symphonie humoristique : définition juste, si l'on donne au mot son sens le plus fort. Elle a des imaginations singulières, des traits comiques, presque des farces, qui ne sont qu'à elle; elle passe en un moment du rire à la furie. Voyez le premier *allégo* : il commence par un thème aimable; il annonce un développement facile et doux. Mais attendez la seconde reprise de ce développement : un soudain accès d'humeur fantasque bouleverse tout; des coups pressés et répétés disloquent le thème; c'est une ironie opiniâtre, une rage gouailleuse qui vont s'exaspérant jusqu'à la fin. Voyez le *scherzando*, élégant, délicat et précieux. I touche au terme de sa route : Beethoven ne l'y laisse pas parvenir; quelques mesures brutales l'arrêtent, l'accablent, l'anéantisent; c'est un coup de poing en guise de conclusion. Et voyez surtout le *finale*. Il est moins puissant, moins formidable que

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

celui de la Symphonie en *la*. Mais plus saccadé, plus aigu, plus strident; plus hérissé de pointes, de saillies, de boutades; tel cet accord célèbre d'*ut* dièse, passant à travers tous les tons, et si inattendu, si frappant, si vite évanoui, qu'il semble une apparition fantastique... Tandis qu'il était à Tœplitz, Beethoven rencontra un jour toute la famille impériale, qui encombraient son chemin. Impatient, riant et sauvage, il assura son chapeau, boutonna son habit, et fonça au milieu de la troupe couronnée. Les princes le saluèrent; les courtisans stupéfiés firent la haie. Ce Beethoven-là, c'est la Huitième Symphonie.

PIERRE LALO

Exposition rétrospective de l'Art belge.

L'exception faite en faveur de M. Alfred Stevens, invité, quoique vivant, à prendre part à l'Exposition rétrospective de l'Art belge, a été étendue à MM. Florent Willems, Lamorinière et Théodore Verstraete, qui tous trois ont fait honneur à l'École belge et dont la production peut être considérée comme terminée. Le Comité a réuni de chacun de ces peintres un choix d'œuvres caractéristiques.

C'est samedi prochain, à 3 heures, que s'ouvrira l'Exposition. Elle est, comme on sait, installée au Palais du Cinquantenaire (hall Sud). Le Roi en fera l'inauguration solennelle. A partir du lendemain, elle sera accessible au public. Le prix d'entrée est fixé à cinquante centimes. Cartes permanentes : 2 fr. 50.

EXPOSITION DE LIÈGE

Quelques frises de la Section française des Beaux-Arts.

Il faut savoir gré à M. Pol Neveux non seulement de l'arrangement de la Section française des Beaux-Arts, dont la séduisante harmonie n'a échappé à personne, mais aussi de l'initiative dont il a fait preuve en faisant orner chacune de ses salles par une frise, confiée toujours à un artiste différent. Il y a là un ensemble décoratif qui, pour être très intéressant en lui-même, ne nuit en rien aux œuvres exposées, et même dans bien des cas en rehausse encore la valeur.

Donc chaque salle a son décorateur : dans la première, c'est une œuvre de Lalique. Sur de la toile bise où courent des arabesques élégantes en gros fil d'une teinte assourdie, se détache au milieu de chaque panneau un ornement généralement formé de deux couronnes enlacées, découpées dans du drap d'or. Chacun de ces ornements est emprunté au règne floral, avec cette stylisation, cette interprétation délicates dont Lalique a le secret et qui conserve en même temps une simplicité et une ordonnance tout à fait remarquables.

Deux frises ici sont du reste purement ornementales, et la frise de M. Georges Picard, le charmant décorateur de l'hôtel de ville, voisine dignement avec celle de Lalique. C'est une frise au pochoir sur un motif de feuilles de marronniers, dont les tons sont très délicatement gradués.

C'est la première fois, croyons-nous, que M^{lle} Delasalle s'attache à la peinture décorative, et cette tentative a l'attrait qui

s'attache toujours aux productions de cette artiste. Elle a traité avec agrément : *Les Jardins de France*, quatre panneaux où vivent les sites harmonieux et calmes de Saint-Cloud, du Bois de Boulogne, du Luxembourg et de Chantilly.

Tandis que M. Gaston La Touche interprète les parcs de France, M^{lle} Dufau nous offre, sous le titre : *Les Vergers de France*, quatre morceaux d'une exceptionnelle beauté, traités avec ce velouté, cette poésie de la couleur, ces lignes reposées qui font la saveur de son art. *Les Vergers de France*, ce sont les horizons apaisés de la Creuse, les pommiers fleuris de la Normandie avec la mer pâle au bord des falaises, ce sont les rochers romantiques de la Provence avec leurs bois d'oliviers, c'est enfin la terre natale de l'artiste, les vignes du pays basque, le gave clair que dominent les monts.

Chaque artiste célèbre ici avec son tempérament quelque essentielle beauté française. Wéry, avec un sens décoratif subtil à l'instar des Japonais, traite délicatement les montagnes de France idéalisées et poétisées à l'infini. Le beau et puissant réalisme d'Adler se retrouve dans ces quatre morceaux où la *France manufacturière* vit si puissamment à l'ombre de ses hauts fourneaux, de ses mines et de ses usines. Essentiellement décorateur aussi, Lepère, ce grand artiste de production si variée lorsqu'il traite les *Rivières de France* en des morceaux qui s'harmonisent avec les tons de la salle qu'il est chargé de décorer.

Et n'oublions pas, enfin, M. Noël Bouton, qui illustre la salle d'architecture de quelques peintures classiques dont l'exactitude n'est pas bannie — chose fort louable, en somme, puisqu'il s'agit de montrer quelques-uns des beaux monuments du passé dont la France s'enorgueillit à juste titre.

HENRY FRANTZ

UN SALON ANNUEL

Le correspondant bruxellois de *l'Express* écrit à ce journal : « On songe en ce moment, à Bruxelles, à un projet qui intéresse indirectement Liège et qui a, paraît-il, des chances sérieuses d'être réalisé.

Il s'agit du Salon des Beaux-Arts. On voudrait avoir à Bruxelles, au lieu du grand Salon triennal qui doit résumer la production de trois années et qui est toujours encombré, un Salon annuel, qui serait naturellement plus restreint. On songe même à faire le premier de ces Salons annuels dès l'an prochain, dans les locaux provisoires que l'on a édifîés dans un des grands halls du Cinquantenaire, pour l'Exposition rétrospective de l'Art belge.

Ce Salon annuel se ferait au printemps. Et l'on maintiendrait les Salons triennaux d'Anvers, de Gand et de Liège — celui-ci admis définitivement dans le roulement — et qui s'ouvriraient en automne. Ce n'est encore qu'un projet, mais beaucoup de personnalités du monde des artistes en sont partisans. Elles font valoir que la production artistique est considérable et que ces Salons seraient facilement alimentés, et qu'ainsi on pourrait plus aisément donner une place à Liège dans le roulement des expositions officielles des Beaux-Arts.

Etant donné que l'on voudrait utiliser pour le prochain Salon les locaux du Cinquantenaire, il faudra qu'une décision intervienne assez prochainement, puisque ces locaux provisoires devraient disparaître après la clôture de l'Exposition fixée au 15 novembre. D'ici là, il faudra que l'on prenne une résolution. »

L'ART A PARIS

Exposition de M. Albert Besnard.

Voici, avec l'Exposition Whistler, la plus fière manifestation de cette saison d'art finissante. M. Albert Besnard s'y récapitule triomphalement; au cours de cette évocation d'un tiers de siècle de labeur, rien ne rappelle la prééminence du décorateur prestigieux qui para de beauté les murs de la maison commune, de l'église, de l'école, de la Sorbonne; seul le peintre de chevalet s'offre au jugement, et il ne paraît pas vraiment que depuis Delacroix on ait rencontré organisation plus puissante, imagination plus riche et mieux secondée par la mémoire pittoresque. En cette ère nouvelle, revenue des ivresses romantiques, M. Besnard s'est gardé de la fièvre turbulente des drames passionnés; de même l'élévation de son esprit laissa sans prises sur lui le terre à terre d'un naturalisme exclusif ou grossier. La culture du goût, le souci spontané de l'allure hausse au style les portraits naguère discutés qui, maintenant réunis, se classent parmi les créations essentielles de l'école moderne; il y a eu là, sans conteste, apport d'inédit, aussi bien dans le dispositif que dans la nouveauté de l'éclairage et la volupté des harmonies. Ce que M. Besnard retient dans la réalité, c'est l'irréel; ce qu'il goûte autour de lui, ce sont les spectacles où s'ajoute à l'intérêt pittoresque le prestige du caractère, de la tendresse ou du recueillement; ce vers quoi il aspire, c'est vers le symbole des vérités éternelles. Tout se transforme et s'embellit à la suggestion d'un cerveau qui conçoit du même coup l'idée et la forme qu'elle doit revêtir. Depuis les époques disparues jusqu'aux temps futurs entrevus durant le songe sur la « pierre blanche », M. Besnard a parcouru les âges de l'humanité sans s'arrêter à aucun; il a cultivé tous les genres, rendu toutes les lumières, abordé toutes les techniques à commencer par la miniature et l'eau-forte pour aboutir à la décoration murale. Son talent, irrassasié d'inédit, l'a poussé à la découverte de beautés ignorées, et ainsi il poursuivra sa carrière, accordant la curiosité de son esprit avec l'originalité de ses moyens d'expression comme si l'ambition le hantait d'opposer au renouvellement fatal de la nature le rayonnement créateur du génie humain.

ROGER MARX

LE BUDGET ET LES LETTRES

Nous lisons, sous ce titre, dans le *Jeune Effort*, cet intéressant article :

« La question de la protection des lettres, en Belgique, fit couler beaucoup d'encre en ces temps derniers. Nous vîmes même s'y intéresser nos quotidiens, passionnément. Pur souci littéraire? Hélas, non! On ne pouvait manquer l'occasion de faire intervenir dame Politique en cette occurrence, et on n'y manqua point. Le côté pratique de la question fut, naturellement, fort négligé au profit des déclamations sur le « rôle social » de l'écrivain, le béotisme national, l'inertie du Pouvoir, et autres grandiloquences faciles et quelque peu vétustes. A notre humble avis, ont eût mieux fait en insistant sur l'extrême simplicité d'une solution affranchie de tout esprit de parti.

Nous avons eu l'idée de consulter le budget du ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique. A notre grande surprise, il nous apprit que les lettres et les sciences relèvent d'une identique compétence bureaucratique et sont absolument confondues dans le libellé des articles. C'est-à-dire que les crédits votés sous prétexte d'encourager nos écrivains peuvent être absorbés par nombre de branches d'activité étrangères à la littérature! L'administration des « Lettres et des Sciences » étant composée de gens d'enseignement dont l'autorité pédagogique s'accompagnerait fort malaisément de la spécialisation esthétique qu'exige leur double

fonction, il est naturel que les complaisances budgétaires se refusent à tout effort échappant complètement, par sa nature même, aux facultés d'appréciation de ces fonctionnaires. Dès lors, pourquoi ne point séparer Sciences et Lettres, et annexer ces dernières aux Beaux-Arts? Nous avons, pour notre part, une entière confiance dans l'intelligence critique et l'impartialité de M. Verlant, et son administration nous paraît la seule qui soit apte à ces délicates tâches de protection littéraire. Quant à la difficulté administrative d'un tel transfert d'attributions, elle doit être absolument nulle, les crédits concernant la littérature pure étant infimes et les organismes bureaucratiques, créés en vue d'en assurer la dépense, dépourvus de toute extrême complication...

Mais cette réforme serait vraiment trop simple, et nous n'osons espérer qu'elle se réalise en une année aussi jubilaire que celle-ci!

JEUNE EFFORT »

Ces réflexions sont très justes. La solution que préconise notre confrère serait de nature à satisfaire tout le monde — ou du moins le plus de monde possible. Mais voilà, elle est vraiment trop simple, comme il le dit lui-même. Et chacun sait qu'en Belgique ce sont les réformes les plus simples qui sont les plus difficiles à réaliser.

Dans le même numéro de cette revue, signalons aussi un remarquable article de M. Gaston Heux sur le peintre Gailliard. Le *Jeune Effort*, qui vient d'entrer dans sa troisième année, réunit actuellement les meilleurs éléments de notre jeunesse littéraire.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième conférence faite à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles par M. Ch. Van den Borren sur le *Sentiment de la nature en musique* a été illustrée d'une très intéressante partie musicale, comprenant entre autres la *Sonate pastorale* de Beethoven, des lieder de Schumann et de Schubert, des fragments d'*Euryanthe*, le trio des Ondines du *Crépuscule des Dieux*, puis un court extrait en première exécution du drame sacré de M. H. Thiébaud, la *Passion du Christ*. La scène qui exprime la tombée du soir, avec les derniers échos du chalumeau des bergers faisant rentrer leurs troupeaux, a produit grande impression et l'assistance nombreuse a fait un accueil enthousiaste au compositeur.

M^{mes} Miry, Boulvin, Cousin, M^{lles} Piers et Guillaume, MM. Liégeois et G. Mertens ont interprété à merveille ce beau programme.

Mercredi dernier, M^{me} de Mazière, subitement indisposée, s'étant trouvée, au dernier moment, dans l'impossibilité de donner le récital de chant annoncé, la direction a improvisé séance tenante une audition instrumentale et vocale dont le programme et l'interprétation ont été également intéressants.

L'auditoire a particulièrement applaudi M^{lle} Piers, qui a mis en relief des mélodies de Léon Jouret, J. Blockx, K. Mestdagh, H. Thiébaud, A. Bruneau, Vincent d'Indy, et la pittoresque ballade des *Gros Dindons* de Chabrier. On a fait également grand succès à M^{lle} Guillaume dans ses récits, ainsi qu'à M^{me} Cousin, qui, accompagnée de son élève M^{lle} Evers, a interprété avec son talent habituel des pages de Haendel, de Busoni et l'une des *Valses romantiques* de Chabrier.

Le récital de M^{me} de Mazère aura lieu mercredi prochain, à 8 heures du soir. Au programme : Bach, Haendel, Gluck, Schubert, Schumann, Wagner, Brahms.

* * *

A l'occasion des fêtes nationales, l'orchestre du théâtre de la Monnaie donne au Waux-Hall, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, une série de six concerts gratuits entièrement consacrés

aux auteurs belges. Ces séances, d'un réel attrait artistique, sont très appréciées du nombreux auditoire qui les suit. Le programme du quatrième concert, fixé à demain, à 8 h. 1/2, est particulièrement intéressant. Il comprend, entre autres, le *Chasseur maudit* de César Franck, les *Scènes hindoues* d'E. Raway, la *Fantaisie sur des thèmes populaires* de Théo Ysaye, la *Marche inaugurale* de Lunssens. M^{lle} Jeanne Holland interprétera l'arioso de *Quentin Durward* de Gevaert et des mélodies de Riga et d'Huberti.

Aux fêtes musicales qui ont eu lieu à Mons à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, une foule qu'on évalue à vingt mille personnes a frénétiquement applaudi l'exécution, sur la Grand'Place, de l'oratorio *Jacqueline de Bavière* de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire. Cette partition mélodique, expressive, dont le style populaire s'accorde avec une inspiration distinguée, a été admirablement mise en relief par l'orchestre et les masses chorales, ainsi que par les solistes, M^{lle} Emma Van der Linden, MM. A. Tondeur et G. Lexin, qui ont partagé avec le compositeur le succès de la journée.

Concours du Conservatoire (1).

Violon. Professeurs, MM. Cornélis, Thomson et Marchot. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Jean; 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Rosa, Buess et West, M. Vanneste; 1^{er} prix, M^{lles} Schornstein, MM. Bonjean, Lecomte et Delfosse; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Laidlaw, MM. de Barincourt, Massia y Pratz, L'Homme; 2^e prix, MM. Putzeys, Janssens, Craen, Peelaert, L'hoir, Hendrickx; 1^{er} accessit, MM. Bachy et Leleu.

Salon de l'Art contemporain à Anvers.

Complétons d'abord nos renseignements au sujet des exposants belges. A ceux que nous avons cités il faut ajouter Ensor, qui aura au Salon une douzaine de toiles, Léon Frédéric, qui enverra son tryptique *le Peuple verra un jour le lever du soleil* et dont on réunit diverses autres œuvres, probablement Henry Luyten, Georges Buysse, les statuaires Minne et Rombaux.

L'envoi de Besnard, dont l'exposition à Paris vient de faire sensation, comprendra vingt-trois tableaux, plus des pastels et les très beaux cartons composés pour l'église de Berck. De Zuloaga il y aura dix toiles, de Cottet une quinzaine, de Breitner au moins autant. Bref, les 300 à 350 mètres de cimaise dont l'*Art contemporain* dispose seront occupés par les vingt à vingt-cinq artistes associés et invités. Les salles de la rue Vénus recevront une décoration spéciale.

POLICE MUSICALE

Dans ce pays bien ordonné qu'est l'Allemagne, il n'est permis à personne de faire de la musique les fenêtres ouvertes. C'est priver les passants de quelques bonnes bouffées de mélodies, dira-t-on. Mais dans une rue où plusieurs pianos, autant de violons et quelques saxophones s'exercent aux mêmes heures, ces bouffées de mélodies deviennent le plus affolant des supplices, aux heures ordinaires du jour. La nuit, c'est l'insomnie, l'attaque de nerfs, — quasi la folie.

Ne serons-nous pas, un jour, des gens assez civilisés pour pro-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

téger par de bons règlements l'ouïe des pauvres citadins, en attendant que l'éducation ait fait de chaque citoyen un être respectueux des nerfs d'autrui?

Légitiférons toujours, ça fera réfléchir les gens.

Et tant qu'on y est, qu'on n'aille pas oublier les phonographes surtout! Les infâmes machines! Le son nasillard et « zingué » de leur porte-voix suggère une sensation qui, dans un autre domaine, a beaucoup d'analogie avec celle-là : on ne peut s'empêcher d'évoquer, en les entendant, une odeur d'ail. Une crème à l'ail!

Fermons! fermons fenêtres, hublots, soupiraux, judas, tout, tout ce qui se ferme!

M. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — Œuvre de RENÉ GHIL : *Dire du mieux* : 1. *Le Meilleur devenir*; 2. *Le Geste ingénu*. Edition nouvelle, Paris, L. Vanier (A. Messein, successeur). — *Poèmes fervents*, par FERNAND URBAIN. Paris et Liège, l'Édition artistique.

ROMAN. — *L'Hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X.-MARCEL BOULESTIN, et précédé d'un essai sur MAX BEERBOHM. Paris, *Mercur de France*. — *La Domination*, par la comtesse MATHIEU DE NOAILLES. Paris, Calmann-Lévy. — *Mémoires d'un Don Juan*, par JEAN DE LA HIRE. Paris, Librairie universelle (33, rue de Provence).

CRITIQUE. — *Henri De Braekeleer, peintre de la Lumière*, par CAMILLE LEMONNIER. Avec un portrait et quatre reproductions d'eaux-fortes. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *La Roulotte*, numéro spécial consacré à JOSÉ HENNEBICQ, par E. LECOMTE et L. MOREAU. Portrait, autographe, notes bio-bibliographiques, etc. Bruxelles, P. Lacomblez. — *H. Anglada y Camarasa*, par VITTORIO PICA. Extr. de *l'Emporium*. Portrait et dix-sept reproductions. — *Portraits d'artistes*, par SANDER PIERRON. Ouvrage illustré de vingt portraits originaux, dessinés d'après nature par F.-G. Lemmers, et de vingt reproductions. Bruxelles, Xavier Havermans. — *Ménages d'artistes : Willy et Colette*, par JEAN DE LA HIRE, avec portraits, dessins et caricatures. Biblioth. indépendante d'édition, Ad. Lespie, 15, rue des Ursulines, Paris. — *Ménages d'artistes : M. et Mme Jean de La Hire*, par PAUL YAKI. Portraits, caricatures, autographes, etc. Biblioth. indépendante d'édition, Paris. — *Biographie des Liégeois illustres*, par CAMILLE PAVARD. Couverture en couleurs, Bruxelles, A. Castaigne. — *Sentiments*, par GILBERT DE VOISINS. Paris, *Mercur de France*.

THÉÂTRE. — *Miss Lili*, comédie en trois actes, par H. LIEBRECHT et Ch. MORISSEAU. Paris et Liège, l'Édition artistique.

DIVERS. — *Chaussettes pour dames*, par WILLY et CURNONSKI. Illustrations de Mirande. Paris, Garnier frères.

PETITE CHRONIQUE

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a consacré toute sa vie et employé sa grande fortune à réunir des documents sur les plus illustres écrivains français du dix-neuvième siècle et plus particulièrement sur Balzac, George Sand, Sainte-Beuve et Théophile Gautier.

Nul n'a pu se flatter de donner une biographie sérieuse de l'un ou de l'autre de ces écrivains, dit le *Gaulois*, s'il n'a consulté les archives du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qui, à force de patience et à très grands frais, a réuni une collection inestimable de précieux documents qu'il met volontiers à la disposition des travailleurs : manuscrits de livres publiés, manuscrits inédits, plans de livres restés inachevés, originaux de la correspondance publiée ou de la correspondance inédite, factures, relevés de comptes, etc. C'est ainsi, par exemple, qu'il possède de Balzac le manuscrit

autographe d'une tragédie inédite écrite en 1820, *Cromwell*, et un exemplaire unique et seulement « en épreuves » d'une comédie inédite. *L'École des Ménages*, datée de 1839.

De George Sand, il possède le manuscrit de son premier roman, *La Marraïne*, resté inédit, celui d'une pièce historique, également inédite, *Une Conspiration en 1537*, écrite en 1832; les « explications », inédites, qu'elle adressa à sa mère, en 1823, très curieuses confessions, etc.

Depuis longtemps, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul songeait à faire la France héritière des richesses littéraires qu'il a réunies. Il vient de se décider à léguer ses collections au musée Condé, à Chantilly, c'est-à-dire à l'Institut de France.

Le Coq-sur-Mer aura cette année, comme l'an dernier, son salonnet d'aquarellistes. L'exposition s'ouvrira dans la salle des fêtes du Grand-Hôtel le 28 juillet et sera close le 9 septembre.

Exposants : MM. H. Stacquet, F. Charlet, H. Cassiers, Ch. Watelet, H. Janlet, P. Hermanus, I. Verheyden, Th. Hannon, E. Luigini, M. Hagemans, V. Uytterschaut et L. Bartholomé.

Des fêtes mondaines, auditions musicales, conférences seront organisées au cours du Salon.

Mme Duse donnera avec sa troupe italienne une représentation de *Monna Vanna*, le drame célèbre de Maeterlinck, au théâtre de la Monnaie, le mercredi 19 juillet. La location est ouverte au théâtre.

Changement de spectacle au théâtre Molière, où l'on donne actuellement *la Fille du régiment* et *les Noces de Jeannette*.

C'est aujourd'hui, à 3 heures, que commence à Verviers le grand concours international de chant d'ensemble organisé par l'*Émulation* et l'*Orphéon*. Il sera continué les dimanches 16, 23, 30 juillet, 6 et 13 août, pour être clôturé le 15 août par l'exécution d'une cantate jubilaire, par un banquet, par des concerts en plein air, etc.

La logique des faits-divers.

Découpé dans un quotidien : « L'harmonie exécutait un des meilleurs morceaux de son répertoire lorsque, tout à coup, son directeur chancela et tomba à la renverse.

Les musiciens interrompirent immédiatement le morceau qu'ils exécutaient.

Les brancardiers de la Croix-Rouge, etc. »

Le deuxième Congrès des architectes belges se réunira à Liège au commencement de septembre. La durée du Congrès sera d'un jour, un dimanche. Sont seuls invités à y participer les architectes belges, à l'exclusion des entrepreneurs et architectes-entrepreneurs.

Les membres belges de la Société centrale d'Architecture font de droit partie du Congrès. La cotisation pour les architectes ne faisant pas partie de la Société est fixée à 5 francs.

L'aviation fait décidément des progrès surprenants. Non contents de se diriger tout seuls, les ballons commencent à converser entre eux, s'il faut en croire cette information du *Soir* :

« Le ballon de M. Désiré Gheude a atteint 2,600 mètres, puis est redescendu à 1,200 mètres, altitude où il a rencontré le courant favorable. En route, il a croisé de si près l'aérostat de M. Léon Ribeyre, la *Fleur de Lis*, qu'il a pu causer avec son confrère. »

Le concours de chansons populaires organisé à Anvers a réuni un grand nombre de concurrents. Cent quatre-vingt-dix partitions, écrites sur l'un ou l'autre des trois poèmes primés, ont été soumises au jury. Celui-ci en choisira douze, — quatre par poème, — qui seront exécutées publiquement au Théâtre Royal en présence d'un jury populaire composé des délégués des sociétés d'agrément. Celui-ci désignera à son tour la meilleure composition de chaque série. L'attribution des premier, deuxième et troisième prix sera faite définitivement à ces trois pièces par le jury officiel.

On sait que la maison où vécut Rubens à Anvers existe toujours. Au cours des siècles, elle a, dit la *Métropole*, subi de nombreux replâtrages et transformations, mais puisque la toiture subsiste dans l'état primitif, il est presque certain que l'ossature de l'immeuble est restée intacte et qu'en grattant le plâtre on retrouverait les traces des anciens murs. Dans le jardin se trouve, admirablement conservés, un portique et un pavillon construits d'après les dessins du maître. Il semble avéré que c'est dans ce pavillon que Rubens avait l'habitude de peindre et qu'il exécuta notamment sa fameuse *Femme au chapeau de paille*.

La ville ne ferait-elle pas bien d'acquiescer ces vestiges glorieux ?

Anvers possède également l'atelier de Jordaens. Celui-ci est demeuré tel que Jordaens le fit construire. Il appartient à M. Ch. Van der Linden, qui en a tiré une série d'admirables peintures décoratives dont il a décoré son hôtel.

M. Ch. Vander Stappen vient d'être élu membre de l'Académie de Belgique en remplacement de Constantin Meunier. M. Victor Rousseau remplace comme membre correspondant feu Julien Dillens.

Dans la Section de peinture, M. Gebhardt a été nommé membre associé en remplacement d'Adolphe Wenzel.

Dans la Section de gravure, M. Auguste Danse remplace feu Gustave Biot.

Enfin, dans la Section des sciences et lettres, M. F. Van Duyse est nommé membre effectif en remplacement d'Edmond Van Even.

Le statuaire anversois J. Dupon achève en ce moment le monument qui sera érigé à Berchem à la mémoire du comte Frédéric de Merode. Voici la description qu'en fait la *Chronique* :

« Le comte de Merode, blessé à la cuisse, a laissé choir son fusil, mais se dresse, encore combatif, un pistolet à la main droite. Sa main gauche, sous la morsure de la souffrance, se cramponne à l'épaule d'un soldat volontaire accouru pour le soutenir; et ce soldat, brandissant un drapeau, crie un tragique appel au secours.

Aux pieds du blessé, un autre combattant, à genoux, s'efforce d'étancher le sang au moyen d'un mouchoir, tandis qu'il toise du regard l'horizon, comme pour l'interroger sur le drame à venir. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 4 juillet et quatre jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique
et de M. E. S., ancien magistrat.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
80, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,291 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions. — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Vie belge (GEORGES RENCY). — L'Exposition internationale de Liège. *Le Salon des Beaux-Arts* (OCTAVE MAUS). — Whistler et Gauguin (O. M.). — Les Symphonies de Beethoven (suite et fin) (PIERRE LALO). — Concours du Conservatoire. — Salon de « l'Art contemporain ». — Publications artistiques (O. M.). — Petite Chronique.

LA VIE BELGE

Le titre du dernier livre de M. Camille Lemonnier (1) annonce un sujet si vaste, si touffu, si complexe, qu'on ne doit point s'étonner de ne pas le voir épuisé en quelque trois cents pages.

La Vie belge ! Pour la refléter tout entière, il faudrait un miroir immense où l'on pût apercevoir en même temps les multiples aspects de notre sol, les mille res-

(1) Paris, E. Fasquelle.

sources de notre industrie, la variété de nos mœurs et de nos langages, les conflits si graves de nos partis politiques, le travail patient et obscur de notre science, le développement merveilleux de nos arts nationaux. Existe-t-il, ce miroir parfait ? Le prodigieux cerveau d'un Taine y parut jadis comparable. M. Camille Lemonnier s'est efforcé du moins de juxtaposer quelques fresques comme il sait en peindre, hautes en couleur, toutes vibrantes de lumière, de manière à nous donner de la vie belge une sorte de vision cinématographique. Sur la pellicule rapide, les chapitres défilent devant nos yeux. Et c'est, d'abord, la terre et les hommes, le Bruxelles de jadis et celui d'aujourd'hui, l'arrivée des proscrits du coup d'État ; puis des tableaux de mœurs locales, les mangeailles et les kermesses, toute la lourde matérialité belge. Une littérature toutefois naît parmi ces frairies. On la voit dans ses premiers tâtonnements, on la suit dans son épanouissement et dans son triomphe. D'ailleurs, les efforts pénibles des premiers temps n'ont-ils pas été compensés par la bonne camaraderie avec des artistes et des initiateurs ? Et l'on entre dans l'intimité d'un peintre comme Claus, d'un sculpteur comme Meunier, d'un poète comme Verhaeren, d'un professeur d'hommes comme Edmond Picard. La vie littéraire, sans doute, demeure pénible en Belgique. La curiosité de la nation n'est pas encore disponible, son développement social n'étant pas achevé. Et l'on assiste à la poussée démocratique de ces vingt dernières années. La figure d'un Volders apparaît dans une lumière éclatante. Enfin, de cet ensemble d'observations, de sensations, de réflexions, l'auteur déduit l'existence d'une âme belge,

d'une façon particulière, qui nous est propre, de penser, d'agir et de sentir.

On perçoit à première lecture les lacunes de ce livre. Au point de vue matériel, M. Lemonnier n'a vu volontairement chez nous que des gens passant leur vie à boire et à manger. Cette exagération prête, évidemment, à de superbes tableaux de genre : des Jordaens et des Teniers de haut goût. Peut-être la vieille bourgeoisie et les gros fermiers ont-ils conservé ces mœurs pantagruéliques. Pour ma part, je ne les ai jamais observées nulle part, ni à la campagne, ni à la ville. Je crois qu'il faut voir ici un de ces phénomènes de grossissement dont M. Lemonnier est confus. Un dîner tout ordinaire devient dans son souvenir un festin plantureux. La chanson de quelques ivrognes qui passent se transforme en « hourvari » qui épouvante la paix des banlieues. Tout est démesurément grossi, amplifié, généralisé. Manneken-pis et le Cracheur sont les symboles de la vie bruxelloise. Les premières années de *la Jeune Belgique*, ses luttes, ses exaltations sont dépeintes avec des couleurs et des mots qui ne seraient point déplacés dans le récit d'une révolution. Notez bien que ce défaut de l'œuvre est une saveur de plus. Il lui donne une ardeur de vie étonnante. Mais quand, sortant du rêve éveillé où le livre nous a peu à peu conduits, nous nous avisons de comparer cette image de la réalité avec la réalité elle-même, nous trouvons que, décidément, il y a trop peu de ressemblance entre la vie belge véritable et la vie belge que nous décrit M. Lemonnier : et nous éprouvons, je l'avoue, une petite déception.

Au point de vue intellectuel, il faut bien signaler aussi que tout notre mouvement scientifique est passé sous silence ; que nous n'apprenons rien sur la musique et les musiciens ; que le développement de l'enseignement, point capital dans l'évolution d'un peuple, ne retient pas un seul instant l'attention. Et pour tout dire, enfin, en quelques mots précis : *la Vie belge* est trop le livre d'un littérateur qui n'est que littérateur. Si M. Lemonnier l'avait intitulé : *Mes Souvenirs*, tout eût été pour le mieux. Son erreur a été de vouloir donner à une œuvre purement subjective, un aspect objectif qu'elle ne pouvait pas revêtir. Il n'y a bien parlé que de lui, des milieux qu'il connaît, des gens qu'il a fréquentés. Son existence s'est passée dans son cabinet de travail, ne sachant de la vie que ce qu'on venait lui en raconter. Sur ces notions souvent fausses ou incomplètes, son verbalisme inouï plaquait quelques touches éclatantes de couleur et, trouvant le tableau vibrant à souhait, le peintre en chambre se persuadait qu'il reproduisait fidèlement la réalité. Les hommes, de même, se montrent à lui sous des apparences presque toujours trompeuses. Il reconnaît à celui-ci du talent parce qu'il a une certaine allure physique qui lui plaît. Un autre, dans sa pensée, demeure campé comme une sorte de sauvage

primitif des premiers âges du monde, parce qu'il a jeûné, un jour, un geste quelque peu fanfaron.

Mais quand il peint la nature, les champs, les montagnes ou les bois, quand il veut donner la sensation du soleil ou du silence, de la pluie, du ciel ou de la mer, alors il trouve aussitôt la note juste et il se révèle le grand artiste qu'il est. Ce n'est pas un psychologue. La pensée et la réflexion ne sont pas son fait. D'ailleurs, il n'aime pas l'intelligence en art. Il est de l'école de Jean-Jacques et ne comprend pas Voltaire. C'est avant tout un naturaliste et un instinctif. Comme tel, il se montre paysagiste merveilleux. Dans ces grands décors de nature qu'il brosse tantôt avec une fougue rubénienne ou qu'il établit à petites touches délicates, empruntant à l'impressionnisme ses procédés les plus subtils, il excelle à situer des êtres frustes et primaires qui paraissent à peine séparés de leurs racines végétales ou de leurs attaches animales. Là, il est maître, maître incomparable, et l'un des plus grands écrivains de la littérature française.

Aussi, quand il parle de gens qui, tout en ayant été de grands artistes, sont demeurés des simples, comme De Coster, par exemple, ou Constantin Meunier, il atteint sans effort à l'émotion la plus pure et la plus vive. Quand il rappelle ses souvenirs lointains, ceux qui ont eu le temps de se cristalliser en lui, de se dépouiller de tout ce que son imagination y avait ajouté, il devient intéressant, amusant et vrai.

C'est ainsi que, dans *la Vie belge*, à côté de pages où il y a tout de même un peu trop de mirages, abondent celles qui resteront parmi les mieux venues d'un grand écrivain, dont l'œuvre, touffue comme un monde, a des côtés d'ombre et des côtés de lumière que la critique doit également et impartialement signaler.

GEORGES RENCY

L'Exposition internationale de Liège.

Le Salon des Beaux-Arts (1)

Le portrait, — le redoutable Portrait, avec l'attrait habituel que lui impose la vanité bourgeoise : armoiries écussonnant l'un des angles de la toile, fonds conventionnels de parc ou de château, toilette de circonstance, accessoires pompeux, — sévit à Liège comme en tout Salon officiel. Le spécimen le plus caractéristique s'en trouve dans *la Petite Amazone* de M. Richir, vraiment agressive. C'est le style flamboyant de la peinture mondaine. M. de Lalaing, que ces rites fashionables ont détourné souvent de l'art simple et vrai qui fit remarquer ses débuts, revient, dans le portrait qu'il expose cette année, à une conception plus sobre de la figure humaine. A défaut de charme pictural, l'œuvre a du style et du caractère. On admire un élégant portrait de femme en pied de

1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

M. Charles Michel. Celui du chapeau de gaze, de l'écharpe et de la robe de M^{me} R. M., par M. De Vriendt, excite des sympathies. M. Leempoels réédite les portraits de son père et de sa mère, l'un et l'autre d'une vulgarité criante. M. Lemmers, l'effigie de son père, qui figura à l'Exposition universelle de Paris en 1900. D'autres portraits, signés Ubaghs, Dierickx, Wollès, Van Esbroeck, Theunissen, J. Janssens, H. De Smeth, n'échappent pas à la banalité courante. C'est un paysagiste, M. Verheyden, qui, somme toute, l'emporte dans ses portraits par l'aisance de l'attitude et la vérité de l'expression. Son *Constantin Meunier* est connu. C'est un Meunier retour du charbonnage, terriblement noir, mais fidèlement décrit en son attitude résignée, pensive, douloureuse. C'est un portrait aussi qu'expose M. Motte sous le titre whistlérien : *Harmonie en gris*, — titre plutôt périlleux par les souvenirs qu'il éveille et les rapprochements qu'il provoque. Portraits aussi, sans doute, les deux vieillards silhouettés par M. Oléffe dans son *Soir de la Vie*. Peinture sombre, tragique, d'une tristesse poignante, avec des accents qui affirment une âme d'artiste et une volonté. D'évidentes qualités signalent, de même, à l'attention *la Dame en noir* de M. Pirenne, bien qu'ici la main soit plus timide, la vision moins aiguë. Le *Jan Caers* de M. Jakob Smits, simple profil découpé sur un mur d'un blanc de craie, est, lui, toute une synthèse de vie rustique, de psychologie paysanne.

Dans le portrait, comme dans le paysage, la note réaliste domine. Elle s'accorde avec le tempérament belge, dont la sensualité visuelle l'emporte sur l'imagination. Ne nous plaignons pas de cette sincérité; mais méditons le mot de Bulwer-Lytton : « L'art recherche le vrai et abhorre le réel », — définition exemplaire de l'abîme qui sépare l'impression d'un artiste des clichés photographiques.

Parmi les œuvres que semble avoir inspirées ce précepte, citons les *Rochers sombres* de M. H. Meunier, en qui le graveur déjà réputé se double d'un peintre ému, *la Serre* de M^{lle} Marcotte, *la Sieste* de M. Van Strydonck, les souriantes aquarelles de MM. Staquet, Cassiers, Uyterschaut, les dessins de MM. F. Baes, H. Ottevaere, F. Beuck, Rassenfosse, — ces derniers particulièrement intéressants.

Ces dessins de M. Rassenfosse ont, à la vérité, une intention décorative, mais c'est l'étude de la nature qui leur sert de base. On en peut dire autant des jolies compositions de M. Berchmans et des paysages synthétiques, d'un sentiment si frais et si personnel, de M. Donnav.

La Baigneuse de M. Schlobach est, elle aussi, à la limite de la peinture décorative et du tableau de chevalet. C'est l'un des meilleurs nus du Salon, encore qu'il soit d'une élégance un peu artificielle et d'une grâce convenue.

Mais j'ai hâte de citer quelques noms nouveaux qui paraissent appelés à une rapide notoriété. Quel plaisir de rencontrer en Belgique de jeunes peintres qui ouvrent les yeux à la lumière et leur âme à la joie ! Tel est M. Modeste Huys, dont *la Fin d'automne* et surtout *l'Hiver* attestent les dons les plus heureux. La vision de l'artiste, lumineuse, vibrante autant que délicate, s'exprime par petites touches d'une sûreté remarquable. C'est une promesse brillante, et déjà plus qu'une promesse. Tel est, aussi, M. Richard Heintz, dont *le Dégel* et *le Rocher de Sy*, peints avec un turbulent emportement, annoncent un réel tempérament. Déjà les progrès s'accusent depuis l'exposition du jeune peintre au Cercle artistique. Des *Blés après l'orage* de M. Antoine Daens, *la Ferme blanche* de M. Victor Thonet, un peu lourde de facture mais d'une

coloration harmonieuse et sonore, *la Maison du Passeur* de M. Maurice Sys, acquise par l'État français avec une toile de M. J. Middeleer et un dessin de M. Rassenfosse, *le Vieux mur* de M. Edgar Delaunois, *la Porte close* de M. René Gevers, *le Déclin du jour* de M. Georges Latinis, des dessins de MM. H. Daco, R. Ernest, H. Goffint, un portrait de M. Koister évoquant les jolies compositions de Bernard Boutet de Monvel, et dans un tout autre esprit, M. Valerius de Saedeleer, qui renoue, dans un curieux et impressionnant triptyque intitulé *la Rivière* la tradition des maîtres primitifs, constituent l'apport des jeunes, et cet apport est loin d'être négligeable.

Il faut y rattacher les envois de ceux qui, déjà, bien qu'appartenant à la dernière génération, ont « essuyé le feu de la critique », comme on eût dit en 1843 : H. Ottmann dont *la Dame assise*, retour du Salon des Indépendants de Paris, est un excellent morceau de peinture; Martin Melsen, qui s'est taillé dans le manteau d'Eugène Laermans un veston fort seyant; F. Cogo, qui s'emplit les yeux de lumière à Tanger; A. Apol, N. Cambier, F. Dehaspe, W. Delsaux, etc.

J'ai gardé pour la fin M. Opsomer, qui, de tous les débutants ou quasi-débutants, a réalisé l'effort le plus considérable en composant un grand tableau meublé de six figures, *les Commères*, un peu caricatural d'aspect, d'une distinction évidemment contestable, mais bien équilibré, harmonisé avec tact, homogène et fort bien peint. L'artiste paraît chercher sa voie entre Léon Frédéric et Alexandre Struys. Certain *Calvaire* dont les thuyas sombres, les tuiles rouges, les murs blancs, les palissades blanches constituent une fête de couleurs chantantes, prouve que l'artiste a en lui assez de ressources pour le dispenser de tout emprunt.

Pour compléter ce rapide aperçu du Salon, il convient de passer en revue la section de sculpture, fort mal installée et médiocrement éclairée dans le palais de M. Soubre. Bien qu'assez intéressante et variée, celle-ci n'apporte guère d'éléments à la critique. Presque toutes les œuvres qui la composent ont été vues précédemment. La plupart d'entre elles ayant été analysées ici même, il nous suffira de signaler, pour mémoire, parmi les œuvres dignes d'intérêt, l'admirable *Mineur au repos* qui, avec la petite figure du *Christ au tombeau* (ivoire et bronze), rappelle l'émouvant souvenir de Constantin Meunier; une réduction du *Silence de la Tombe* et le buste *Pax* de feu Julien Dillens; *la Joie* et *le Meurtre* de J. Lambeaux; le beau groupe de *la Justice* par Paul Du Bois, dont un autre groupe monumental, composé pour la Caisse d'épargne, orne les halls de l'Exposition; le *Déméter* de Victor Rousseau; les *Filles de Satan* d'Egide Rombaux; le *Monument Remy* de Pierre Braecke; la *Douleur maternelle* de G. Charlier; le *Combat de coqs* de J. Jourdain; les bustes vivants et expressifs de Julien Dillens et d'Arnold Goffin par J. Lagae.

Quelques œuvres inédites, en nombre restreint, méritent un examen : le *Mausolée* de M. Baudrenghien, qui reste dans le sillage de Georges Minne; une fontaine décorative de M. de Lalaing; la *Lassitude* de M. Samuel; le *Réveil* de M. Gilis; un joli groupe de *Mendiants*, par M. Crick; un bronze éloquent de M^{lle} Cornette, *Douleur maternelle*; et, parmi les sculpteurs de demain, une *Tête d'enfant* de M. G. Van der Neulen, une *Tête de vieillard* de M. H. Schneider, la *Couronne de lauriers* et un *Torse* de M. H. Van Perck, deux statuettes de femmes par M. W. Sintenis. Si cette moisson est clairsemée, les épis en sont d'assez bonne qualité.

WHISTLER ET GAUGUIN

A quelles injustes appréciations, à quels parti pris mène le nationalisme ! *L'Occident*, dont la critique est d'ordinaire si judicieuse, parlant de l'Exposition Whistler à l'Ecole des Beaux-Arts, émet ces réflexions sectaires : « Quel pouvait être pour les élèves le bénéfice de ces audaces américaines ? Quel mépris du dessin, quelle habileté de mauvais aloi, quelles roublardises, enfin quelle prétention on a risqué d'inculquer à ces jeunes gens en leur présentant chez eux l'œuvre d'un peintre aussi dénué de qualités françaises ! Ah ! si M. Ingres revenait ! »

Pour « réparer le désordre introduit dans de jeunes cervelles par les improvisations de Whistler », *L'Occident* conseille d'organiser une exposition de Gauguin dans ces mêmes salles. « L'aspect classique des grandes figures, d'un style si admirable, du Maître de Tahiti s'accommoderait des Maîtres de la Renaissance. On y verrait la Tradition vivante. Tout ce qui devrait faire le fond de l'enseignement de l'école, la composition et le dessin, y apparaîtrait avec une autorité depuis longtemps absente de notre Ecole des Beaux-Arts. Il faut réhabiliter, en exposant Gauguin au quai Malaquais, le grand art et la peinture d'histoire ».

Nous serons, — cela va sans dire, — des premiers à applaudir à une telle initiative. Mais ni Gauguin, ni personne n'empêcheront le *Portrait de la mère de Whistler*, *Thomas Carlyle*, *Miss Alexander*, d'être des chefs-d'œuvre. Ah ! si Whistler avait eu l'esprit de naître dans l'Ile-de-France !

Et puis, quel besoin de lancer toujours les artistes à la tête les uns des autres ? Aimons Gauguin, admirons Whistler. Charles Morice, l'ami le plus intime, l'apologiste le plus convaincu du « Maître de Tahiti » n'a pas craint de formuler cette conclusion à son analyse de l'Exposition Whistler : « Noble et pur enseignement que cette exposition, qui consacre par la cérémonie pieuse du bout de l'an, pourrait-on dire, une juste gloire. »

O. M.

Les Symphonies de Beethoven. (1)

Neuvième Symphonie avec un chœur final sur l'Ode à la joie (1824) en ré mineur (op. 125).

Douze années séparent la symphonie en *fa* de la *Symphonie avec chœurs*. Ce sont les plus sombres de la vie de Beethoven. Le temps de puissance et de gloire s'est évanoui. La frivolité viennoise s'est lassée d'un génie trop sublime pour elle ; la mode est à l'opéra italien, à ses roulades et à ses chanteurs. Plus le goût du public devient banal et superficiel, plus l'art de Beethoven a de retraite et de profondeur ; c'est l'époque où commencent les dernières sonates et les derniers quatuors : il n'y a plus rien de commun entre ce peuple et lui. Il travaille dans la pauvreté, pressé par le besoin, en proie aux soucis d'argent. Depuis 1815, il est complètement sourd ; aucun son ne parvient plus à son oreille ; il n'a d'entretien et de liens avec les hommes que par l'écriture. Et les hommes lui sont étrangers : il n'a plus personne à qui communiquer sa pensée intime. Ses meilleurs amis ont quitté Vienne, ou sont morts. Son isolement est absolu ; sa vie est

murée. Parmi tant de maux, un bonheur lui est apparu ; mais pour se tourner aussitôt en amertume dernière. Il a recueilli un neveu orphelin, et son grand cœur solitaire, affamé d'affection, a concentré sur cet enfant toute la force d'amour dont il est gonflé. Il écrit orgueilleusement à son fidèle Wegeler : « Tu es mari, tu es père. Moi, je n'ai pas de femme, mais je suis père aussi. » Ce « fils » tant aimé est un misérable. Il désespère Beethoven par son ingratitude ; il le désespère par ses instincts de bassesse et de vice. Et pourtant Beethoven l'aime toujours ; il faut lire les lettres, d'une affection poignante, où il l'adjure d'avoir un peu de sincérité, un peu d'honnêteté, un peu de tendresse. Effort inutile : de plus en plus, l'enfant indigne s'enfonce dans son indignité ; de plus en plus, il délaisse le père dont la bonté l'humilie et l'irrite. Il ne l'assistera pas dans sa dernière maladie. A l'heure de la mort, il ne sera pas là.

Tout le malheur du monde semble écraser Beethoven : c'est alors qu'il chante la Joie. La vie la lui a refusé ; il l'aura malgré la vie. Il est seul, retranché des êtres et des choses, n'entendant plus rien de ses oreilles mortes, renonçant à rien voir, les yeux presque toujours fermés, tout entier en lui-même : c'est là qu'il trouve la joie ; c'est là qu'il la crée pour la donner aux hommes. Chanter la joie, c'était la volonté de toute sa vie de douleur. Elle était en lui dès sa jeunesse ; elle ne l'a jamais abandonné : ses propos, ses lettres, ses cahiers d'esquisses, témoignent de cette pensée sans cesse présente. Il ne l'a réalisée qu'à la fin, lorsqu'il eut épuisé toute la souffrance, accompli tout le sacrifice, sur le seuil de la mort : ainsi, dans la *Symphonie avec chœurs*, la Joie n'apparaît qu'au moment suprême. Le premier morceau, grandiose et formidable, couvert de ténèbres, plein de foudre et d'éclairs, « plein de destinée », disait Nietzsche, c'est un combat encore, un combat aussi tragique, aussi sombre qu'aucun de ceux que Beethoven ait soutenus. Le *scherzo* étincelant et vivace, dont on dit qu'il conçut la forme en voyant du haut d'une colline les lumières de Vienne s'allumer l'une après l'autre dans le soir, c'est l'allégresse qui éblouit, mais qui n'apaise pas le cœur et ne le fait pas maître du sort. L'admirable *adagio* n'est que mélancolie pathétique, prière et résignation. Enfin, voici le *finale* ; mais avant que la joie se révèle aux hommes, quels orages déchaine une dernière fois la colère du destin ! Quels ébranlements, quelles convulsions terribles de l'orchestre, quels récitatifs furieux et désolés ! Puis la tempête effroyable cède peu à peu. Le calme descend sur le monde ; un grand silence se fait soudain. Et la Joie paraît ; si douce, si profonde, si sublime, qu'elle pénètre, qu'elle agrandit tous les cœurs, qu'elle emplit l'humanité tout entière. Joie guerrière, superbe et juvénile, joie religieuse, solennelle et magnifique, joie éperdue, délire, ivresse, qui unissent les hommes dans une fraternelle exaltation d'amour : toutes les joies, Beethoven les possède et les annonce ; son œuvre n'est plus que joie répandue. Des victoires qu'il a remportées, c'est ici la plus merveilleuse, une victoire en vérité plus qu'humaine. Elle fait mieux que triompher des forces mauvaises de la vie et de la destinée ; elle les efface comme le jour efface la nuit. Les passions, les douleurs, les combats ne sont plus ; le mal n'est plus. Par oubli héroïque de la souffrance, la Joie règne sur l'âme et sur le monde.

Si légère, si vaine que fût la foule viennoise, l'œuvre toute-puissante du grand homme l'éleva un instant au-dessus d'elle-même. Le 7 mai 1824, lorsque la *Symphonie avec chœurs* fut exécutée pour la première fois, le succès éclata comme un coup de ton-

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

nerre. Les applaudissements, les acclamations ne cessaient point. Beethoven, assis à côté du chef d'orchestre, et le dos à la salle, n'entendait rien, ne se doutait de rien. Un de ses interprètes le prit par les épaules et le tourna vers le public. Il vit cet enthousiasme frénétique; il chancela sous le choc de son triomphe, et faillit s'évanouir. Au spectacle de tant de génie et de tant d'infortune, l'émotion grandit jusqu'au délire; beaucoup de gens pleuraient... L'impression des Viennois ne dura guère; le lendemain ils retournaient à leurs amusements italiens. Cependant, un jour du moins, ils avaient senti le souffle de l'esprit; ils avaient entrevu que quelque chose de surhumain passait devant eux. Parmi les contemporains, quelques-uns, les plus sensibles ou les plus grands, eurent l'intuition profonde que l'homme qui faisait de telles œuvres dominait les autres hommes, que son royaume dépassait le présent et s'étendait sur l'avenir. Le poète Grillparzer, devant la tombe de Beethoven, prononçait ces claryoyantes paroles : « Ceux qui viendront après lui n'iront pas plus loin que lui. Car lui, le précurseur, s'est arrêté seulement où l'art et la pensée s'arrêtent. » Bettina Brentano écrivait à Goethe : « Lorsque je l'ai vu pour la première fois, l'univers entier a disparu pour moi. Beethoven m'a fait oublier le monde, et toi-même, ô Goethe... Je te le dis, cet homme devance de bien loin le temps où nous sommes. » Et Goethe, l'Olympien, Goethe aussi disait : « Je sacrifierais beaucoup pour le connaître, pour échanger nos pensées et nos sentiments... Pour l'écouter plutôt, que pour lui parler : comment lui apprendre quelque chose ? Son grand esprit voit ce qui nous est obscur ; les éclairs de son génie lui montrent le monde en pleine lumière, tandis que nous sommes assis dans les ténèbres, et que nous pressentons à peine de quel côté se lèvera l'aurore. » L'aurore, l'aurore intérieure qui chasse les ténèbres de la vie, Beethoven l'avait vu se lever, elle emplissait ses yeux et son âme lorsqu'il créa la Symphonie de la Joie.

PIERRE LAJO

Concours du Conservatoire ⁽¹⁾.

Chant théâtral (Jeunes gens). Professeur, M. Demest. — 1^{er} prix, MM. Godart, Van Granderbeek et Gaudier ; 2^e prix avec distinction, M. Osselet.

Chant théâtral (Jeunes filles). Professeurs : M^{mes} Cornélis et Kips-Warnots. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Maes et Van Craenenbroeck ; 1^{er} prix, M^{lles} Vanden Berg, Gilliaux, Artot, Duchêne et Lemmens ; 2^e prix, M^{lles} Lecluyse, Delaunois, Soenen, Lamant, Simon et Loriaux ; 1^{er} accessit, M^{lles} Doms, Ernoux, de Pauw, Capelle, Thieffry et Walkers.

Duos de chambre (Prix de la Reine). — M^{lle} Artot et Van Craenenbroeck.

Tragédie et Comédie (Jeunes gens). Professeurs, MM. Vermandèle et Chomé. — 1^{er} prix, M. Charlier ; 2^e prix avec distinction, MM. Crétiny et Sagehomme ; 2^e prix, MM. Bender, Doperé et Goffin.

Déclamation (Jeunes filles, concours à huis clos). Classé de M^{me} Neury. — 1^{re} mention, M^{lles} Bury, Debedts, Dawance, Lyon ; 2^e mention, M^{lles} Collard et De Forseau.

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

Salon de « l'Art contemporain ».

C'est le samedi 22 courant, à 3 heures, que l'association *l'Art contemporain*, qui a organisé l'Exposition Leys-De Braekeleer, ouvrira à Anvers son premier Salon annuel consacré aux artistes vivants. Ce Salon présentera, comme nous l'avons dit, une importance exceptionnelle à raison de la participation de divers invités étrangers des plus considérables et du fait que chaque artiste exposant présentera un ensemble d'œuvres qui déterminera le cycle de son évolution.

Pour la France, Albert Besnard sera représenté par quarante-cinq peintures, une quinzaine de pastels et d'aquarelles, une centaine de dessins et les grands cartons décoratifs de l'église de Berck ; Cottet envoie à *l'Art contemporain* une soixantaine d'œuvres, inspirées pour la plupart de ses derniers séjours en Espagne. L'Espagne sera représentée par Zuloaga, avec un contingent de quinze toiles importantes ; la Hollande par Verster et par Breitrer. Ce dernier aura à la rampe vingt tableaux empruntés aux principales collections hollandaises. L'Allemagne, par Zugel, Rohlf, von Hoffmann, Thomas, chacun avec un cycle d'une dizaine de tableaux. Enfin, pour la Belgique, les exposants seront MM. Baseleer, Claus, Ensor, Delvin, Frédéric, Laermans, Georges Winne, Rousseau, Constantin Meunier, Georges Morren, Hageman, Charles Mertens, Huygelen, W. Vaes, Oleffe, Delaunois, Jacob Smits, Van Mieghem, Buyse, Théo Van Rysselberghe.

L'Exposition restera ouverte du 22 juillet au 15 septembre dans les salles de l'ancien musée (entrée par la rue de Vénus), de 10 heures du matin à 5 heures de relevée. Le prix d'entrée est fixé à 1 franc, sauf les jeudis et dimanches où il sera de 50 centimes.

LA CONSERVATION DES SITES

MM. Carton de Wiart et Destrée viennent de déposer sur le bureau de la Chambre des représentants l'intéressante proposition de loi dont voici le libellé :

ARTICLE PREMIER. — Tout exploitant qui modifiera l'aspect visible du sol sera tenu, aussitôt ses travaux achevés, et si possible à mesure de leur achèvement partiel, de réparer le dommage causé à la beauté du paysage, notamment en faisant les plantations nécessaires à couvrir d'un manteau de verdure les excavations, déblais ou remblais qu'il laissera subsister d'une manière permanente.

ART. 2. — A défaut de se conformer au précédent article, il pourra y être contraint par justice. L'action sera poursuivie devant le tribunal de première instance du lieu dévasté, à la requête du procureur du roi. Elle appartiendra également à tout citoyen belge.

Le tribunal s'entourera de tous les renseignements nécessaires et recourra, s'il y a lieu, à une expertise, aux fins de déterminer de quelle manière peuvent se concilier équitablement les droits de l'exploitant et ceux de l'esthétique des paysages.

ART. 3. — La présente loi s'applique à l'Etat, aux provinces et aux communes, de même qu'aux entreprises privées.

Ce projet est justifié par un exposé des motifs dont nous détachons quelques phrases, qui résument une théorie que nous avons maintes fois défendue :

« Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a de beauté que dans les musées. Les œuvres de la nature sont un incessant sujet d'admiration, au moins autant que les œuvres des hommes. La splendeur, l'immensité, la sauvagerie, ou simplement le pittoresque d'un paysage peuvent verser au cœur autant d'émotions fortes ou douces que les plus grands tableaux des maîtres.

Un matin en Ardennes, quand les brouillards légers sont comme des écharpes éparées dans les vallées, un soleil couchant en Campine, avec des éclats d'or et de sang reflétés dans les mares, un hiver dans la forêt de Soignes ou un flambant été sur la dune sont autant de spectacles magnifiques pour lesquels on ne saurait avoir trop de filiale tendresse.

Or, les nécessités modernes tendent, chaque jour, à bouleverser ces aspects de notre sol, à tarir ces fontaines de beauté. Là, c'est une carrière qui creuse, au flanc de la colline, des trous béants comme des blessures et disperse tout autour d'elle des débris de rochers aux tons criards; là, c'est un charbonnage ou un haut fourneau qui érige au-dessus des campagnes un géométrique cône de déblais; là encore, c'est un chemin de fer qui, par des tranchées et des remblais, déchire brutalement les apparences les plus charmantes.

Les nécessités avons-nous dit, et cela indique qu'à notre sens il ne peut être question d'entraver le développement économique ou industriel du pays, même pour faire respecter les plus touchantes vénération esthétiques. Ce sont des nécessités; acceptons-les comme telles. Mais ne serait-il pas possible de donner une conciliation, d'atténuer un peu la sauvage malfaisance des ingénieurs, de consoler un peu la tristesse de l'artiste, de l'artiste qu'il y a dans tout promeneur, dans tout excursionniste?

Laissons faire l'industrie, mais demandons lui de nous restituer, au fur et à mesure de ses dévastations, et dans la limite du possible, la beauté qu'elle fait enfuir. Obligeons-la à guérir les blessures de la terre en semant des plantes de culture et de croissance aisée, en reboisant les coteaux, en favorisant la végétation de toute manière!

Cette obligation, imposons-la autant aux entreprises publiques, et surtout à l'État-chemin de fer, ce vandale sans pitié, qu'aux entreprises particulières. Le sacrifice pour elles sera insignifiant, et l'on s'y résignera sans peine, tant le sentiment public l'approuvera. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Portraits d'Artistes, par SANDER PIERRON. Ouvrage illustré de vingt portraits originaux dessinés d'après nature par F.-G. Lemmers et de vingt reproductions. Bruxelles, X. Havermans.

M. Sander Pierron vient de réunir en un élégant volume les articles qu'il a, depuis environ deux ans, consacrés dans *L'Indépendance belge* à quelques peintres et sculpteurs belges. A la fois critique et biographique, l'ouvrage est intéressant. L'auteur trace de verve le portrait physique et moral des artistes de son choix, dont l'illustrateur, M. Lemmers, achève de fixer la physionomie dans la mémoire par une iconographie fidèle.

Cédant — quoi de plus naturel? — à un penchant professionnel, M. Sander Pierron utilise principalement dans son livre le procédé de l'interview. Et qui s'en plaindrait, puisqu'il nous vaut en maintes occasions, de la part des artistes, des affirmations qui, mieux que toute exégèse, éclairent leur art et dévoilent leur idéal? Comment mieux caractériser, par exemple, les sereines plastiques de M. Victor Rousseau que par cette profession de foi du statuaire: « Je ne conçois pas l'art sous d'autres formes que celles du bonheur et de la paix. L'art doit embellir la vie. Il la réjouit dans le sens élevé du mot. »

Les portraits esquissés par M. Sander Pierron sont ceux de M^{lle} B. Art, de M^{lle} F. Bulens, A. Collin, J. de La Hoesse, V. Gilsoul, A. Marcette, P. Mathieu, A. Oleffe, J. Stobbaerts, H. Thomas, A. Verhaeren, et des sculpteurs G. Charlier, I. De Rudder, J. Dillens, J. Lagae, J. Lambeaux, C. Meunier, E. Rombaux, V. Rousseau et Th. Vinçotte.

Une biographie de M. Henri Van Cutsem, qui fut le Mécène de quelques uns d'entre eux, ouvre le volume.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi, qui a présidé hier à l'ouverture de l'Exposition rétrospective de l'Art belge au Palais du Cinquantenaire, inaugurera officiellement, mercredi prochain, à 3 h. 12, l'Exposition d'Art

ancien bruxellois, organisée au Cercle artistique à l'occasion du Jubilé national. Seuls les membres du Cercle et les personnes invitées auront accès ce jour-là dans les locaux.

L'Exposition sera ouverte au public, à partir du lendemain, tous les jours, de 10 à 5 h. Le prix d'entrée est d'un franc. (Le dimanche 50 centimes.)

Une exposition de Beaux-Arts ouvrira aujourd'hui, dimanche, à 11 heures du matin, au Kursaal d'Ostende.

Le Comité Jordaens vient de recevoir la nouvelle que le grand tableau de l'église de Mayence pourra figurer à l'exposition d'Anvers. Les démarches faites pour obtenir huit belles tapisseries exécutées d'après les cartons du maître ont également abouti. On espère en réunir encore deux ou trois autres, ainsi que plusieurs dessins de grand intérêt.

Voici en quels termes l'Université Nouvelle de Bruxelles a fait part de la mort du maître qui fut l'un de ses fondateurs et le plus éminent de ses professeurs:

« Les professeurs et les étudiants de l'Université Nouvelle de Bruxelles ont l'honneur de vous annoncer la mort d'Elisée Reclus. »

« Ils se sont abstenus de tout hommage extérieur, par respect pour le caractère et les désirs de celui qui fut leur meilleur ami. »

« Ils s'honorèrent en propageant son œuvre de fraternité et ses enseignements immortels. »

Puis, cette citation tirée d'un des ouvrages d'Elisée Reclus: « Chaque individu nouveau qui se présente avec des agissements qui étonnent, une intelligence novatrice, des pensées contraires à la tradition, devient un créateur ou un martyr; mais, heureux ou malheureux, il agit et le monde se trouve changé. »

A lire dans *l'Occident*, qui en commence la publication dans son numéro de juin, une intéressante étude de M. Jean de Bosschère sur « le style de Leys ».

C'est aujourd'hui, à 3 heures, qu'aura lieu, à Liège, la première sortie du grand cortège historique des XXXII Bons Métiers, composé de six cents participants et cavaliers. Costumes, bannières et accessoires ont été reconstitués d'après des documents du XVI^e siècle sous la direction du peintre liégeois Ubaghs.

A Bruxelles, la Fête de chevalerie (représentation d'un Tournoi au XV^e siècle) est fixée à jeudi prochain, à 2 heures, dans le hall nord du Parc du Cinquantenaire. La répétition générale, qui a eu lieu hier, a obtenu un énorme succès. Le spectacle est vraiment superbe et d'un grand intérêt artistique.

La troupe d'opéra italien dirigée par M. Castellano réouvrira aujourd'hui, dimanche, à l'Alhambra. Les spectacles auront lieu dans l'ordre suivant: dimanche 16 juillet, *Aida*; lundi 17, *le Barbier de Séville*; mardi 18, *Mefistofele*.

A partir du 1^{er} août, le directeur du théâtre du Châtelet fera jouer, à l'Alhambra, *le Tour du Monde en 80 jours* avec un matériel de 22 décors, 850 costumes. Il y aura un ballet de 60 danseuses et 325 figurants.

Pour rappel, mercredi prochain, une seule représentation de *Monna Vanna* donnée par M^{lle} Eléonore Duse et sa troupe italienne au théâtre de la Monnaie.

Théâtres en plein air:

Dimanche prochain, 30 courant, à 5 heures, à Genval-les-Eaux (Brabant), représentation de *Polyphème*, drame en deux actes d'Albert Samain, interprété par M^{lles} A. Guillaume et De Besme, MM. Ghilain et Carlo Liten.

Le même jour, à Spa, à trois heures, *les Erynnies*, de Leconte de Lisle, musique de Massenet. Interprètes: M^{lles} Segond-Weber, Tessandier, Delvain, F. Darlay, Dionne; MM. Albert Lambert père et fils, Maurice Chomé, R. Gervais et Bender. Orchestre et chœurs sous la direction de M. F. Rasse. Ballet réglé par M. Ambroini.

Décidément l'idée de notre confrère Souguenet fait son chemin! Le Comité exécutif de l'Exposition de Liège organise pour le

mardi 23 courant une fête des Arbres dont voici le joli programme :

L'orchestre symphonique exécutera les *Murmures de la forêt*, après quoi M. Digneffe, président du Comité, prononcera un discours. Les enfants des Ecoles de la Ville défilent en chantant des « cramignons », puis ils iront chercher le jeune arbre destiné à rappeler le souvenir de l'Exposition et le planteront devant le Palais des Beaux-Arts. Ils se rangeront ensuite sur les marches de l'édifice, dont les portes s'ouvriront, livrant passage à M^{lle} Roche, de la Comédie-Française, qui récitera la *Nature*, de Victor Hugo. Enfin, un littérateur délégué par l'Association des *Ecrivains belges*, précisera en quelques mots les sens de la cérémonie et l'enseignement qui s'en dégage.

Une autre fête aura lieu le 8 octobre prochain, à Huy, dans l'admirable décor de la Promenade de l'Île. A qui le tour?

Le Théâtre du Peuple de Bussang s'ouvrira cette année le dimanche 6 août. On y jouera la *Sotie de Noël*, farce rustique en trois actes, par MM. R. Auvray et M. Pottecher, musique de L. Michelot.

Les 12, 15 et 27 août, représentations de la *Passion de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. M. Pottecher.

A ceux qui se rendront à Munich pour les représentations Wagner et Mozart (7 août, 21-septembre) :

C'est M. Félix Mottl qui dirigera la première et la troisième séries du Ring (9-13 août, 5-9 septembre), les trois représentations de *Tristan et Isolde* (16 et 28 août, 2 septembre), les deux représentations du *Vaisseau Fantôme* (15 et 30 août) et le cycle Mozart au complet.

M. A. Nikisch dirigera les trois représentations des *Maitres Chanteurs* (7, 18 et 31 août).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Enfin M. Franz Fischer conduira la deuxième série du *Ring* (21-25 août).

Parmi les artistes engagés pour ce festival, citons, outre le personnel de l'Opéra, le Dr Briesemeister, L. Demuth, E. Krauss, K. Perron, M^{mes} Th. Plaichinger, A. Van Mildenburg, S. David, J. Galski, E. Herzog, etc.

Le monument destiné à commémorer les travaux maritimes de Bruxelles, œuvre du statuaire De Wever, sera prochainement achevé. Il sera érigé dans le square qui coupe l'avenue Nouvelle allant du boulevard Léopold II à Laeken.

De son côté, M. Desenfans vient d'achever la statue du général Chazal.

Enfin, un comité vient de se constituer à Schaerbeek pour ériger un monument sur la tombe du statuaire Léon Mignon.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Editions de la Société Musicale

G. ASTRUC & C^{ie}

PARIS — 33, boulevard des Italiens et 32, rue Louis-le-Grand — PARIS

GABRIEL DUPONT — *Poèmes d'automne*

Texte d'H. de Régnier, A. Rimbaud, Stuart Merrill, H. Bataille, P. Verlaine, F. Gregh, G. Rodenbach et L. Diets.

Prix net : 6 francs.

MAURICE RAVEL — *Quatuor à cordes*.

Prix net : Partition, 3 fr. 50 ; Parties, 8 francs.

ROGER DUCASSE — *Petite Suite*

pour piano à quatre mains.

1. *Souvenance*. — 2. *Berceuse*. — 3. *Claqueterie*.

Prix net : 3 francs.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENTS :

	Un an	6 mois	Numéro
Paris et Départements	12 f.	6 f.	0 f. 50
Étranger	15 f.	7 f. 50	0 f. 60



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{re}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement, et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Exposition rétrospective de l'Art belge. (OCTAVE MAUS). — Le Tournoi historique (GEORGES RENCY). — Publications artistiques. *L'Omme-ganch de Bruxelles. Biographie des Liégeois illustres.* — *Art in Photography. La Duse dans « Monna Vanua »* (G. R.) — Le Monument Beethoven à Paris. — Accusés de réception — Petite Chronique.

Exposition rétrospective de l'Art belge.

Dans l'allégresse tricolore qui agite la Belgique jusqu'au paroxysme, l'Exposition rétrospective ouverte au Palais du Cinquantenaire offre un calme asile à l'étude et à la méditation.

À la philosophie aussi. L'ironie de cette apothéose officielle des révoltés et des opprimés de jadis, opposée à l'effondrement de gloires consacrées, n'est pas sans agrément. Et pour être un peu dure, la leçon n'en est que plus salutaire.

Car ceux qui triomphent, — faut-il le dire? — ce sont les peintres honnis, conspués et maltraités naguère, tandis que s'effacent et entrent définitivement dans l'oubli, avec la pompe de leurs décorations et de leurs titres, les grands pontifes naguère accablés d'honneurs, de commandes et de gloire.

Ceux-ci n'ont pas été exclus, et ne pouvaient l'être. Mais la pitié qu'ils inspirent est plus cruelle que ne l'eût été leur omission. On n'a exposé discrètement de chacun d'eux que tout juste ce qu'on ne pouvait décemment s'abstenir d'en montrer. Lorsqu'on ouvrira l'exposition du Centenaire, gageons qu'ils se seront complètement évanouis.

Ce qui demeure, si l'on fait abstraction de ces épaves du naufrage académique, c'est un ensemble homogène d'œuvres solides, harmonieuses, unies l'une à l'autre par des affinités ethniques et par une évidente parenté spirituelle.

Ils sont bien du même lignage, malgré la diversité de leurs tempéraments individuels, ces beaux peintres qui pavoisent l'avenue où s'est développé pendant quinze lustres le cortège de nos activités nationales, et les assises qu'ils tiennent proclament leur cohésion, leur éloquence et leur autorité.

A les voir rassembles, depuis Navez, Simonau, Leys, Fourmois, De Winne, jusqu'aux plus récemment fauchés, Vogels, De Greef, Hannotiau, Evenepoel, en passant par la période fameuse où s'épanouirent les plus opulents coloristes de l'École, les Boulenger, les Artaud, les Dubois, les De Groux, les Agneessens, les Baron, les Alfred et les Joseph Stevens, les Verwee,

les De Braekeleer, le respect qu'inspirent leurs hautes leçons grandit. Ils s'expliquent l'un par l'autre, ils se pénètrent et se complètent. L'art de l'un puise ses premières énergies dans la puissance évocatrice de tel autre : puis il se transforme, se développe logiquement suivant la courbe d'une personnalité peu à peu affirmée, atteint enfin son apogée dans l'éclosion des œuvres définitives, issues d'un tempérament libéré d'influences.

Étudier en détail, parmi les toiles actuellement réunies, le jeu de ces phénomènes visuels et psychiques, ce serait fixer dans ses fluctuations esthétiques l'histoire de la peinture belge au XIX^e siècle. Un volume y suffirait à peine, et nous ne pouvons que mentionner ici l'intérêt que présente, à cet égard, le choix des organisateurs.

Celui-ci fut, en général, heureux, bien qu'on y discerne, çà et là, la contrainte imposée par des obligations dont la Commission n'a pas osé s'affranchir. Des tableaux médiocres, ou peu significatifs, se sont glissés parmi les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Et si quelques-uns de ces derniers, — je citerai particulièrement Henri Leys, Alfred et Joseph Stevens, Henri De Braekeleer, Alfred Verwée, Edouard Agneessens, Félicien Rops sont, par le nombre et la qualité des œuvres ainsi que par l'ordonnance méthodique du placement, représentés avec l'éclat qu'ils méritent, d'autres n'ont trouvé dans cette exposition qu'un miroir imparfait de leur individualité.

La dispersion des marines d'Artan, pour n'en citer qu'un exemple, nuit à l'impression qu'on était en droit d'attendre d'un artiste qui n'a été, dans l'étude de la mer, égalé en aucun pays.

En revanche, le Jubilé artistique du Cinquantenaire réhabilite certaines individualités injustement rangées jusqu'ici parmi les maîtres secondaires. C'est le cas d'Émile Sacré, que ses portraits du comte d'Aspremont-Lynden, de M^{me} Picard, d'Huberti, d'Auguste Danse, de la mère de l'artiste, etc., élèvent au premier rang des peintres belges. Il y a plus d'une surprise aussi parmi les artistes peu connus ou ignorés de notre génération, et telles petites toiles de Louis Crépin, de Joseph Lies, d'Hippolyte de La Charlerie, de Martinus Kuyttenbrouwer, révèlent de petits maîtres qui ont, dans le concert sonore de notre école, apporté modestement l'appoint de leurs voix fraîches et de leur sincérité d'accent.

D'autres, qui figurent au catalogue, Jules Raeymaekers, Charles Goethals, ne sont pas exposés : sans doute le placement n'est-il pas terminé.

L'évolution sculpturale a suivi en Belgique celle de la peinture et n'a trouvé qu'à une époque relativement récente une expression appropriée au tempérament national, hostile aux allégories, aux mythologies, aux illustrations anecdotiques qui en retardèrent le développement. L'art statuaire n'a donc en cette expo-

sition volontairement apologétique qu'une représentation limitée des œuvres de notre renaissance sculpturale étant, pour l'art, et fort heureusement, en vie et bien en vie. Le plus grand d'entre eux, qu'une mort récente a permis d'introduire dans le panthéon commémoratif, *suffit*, il est vrai, à donner à cette section une importance et une magnificence significatives. Bien que le *Monument au Travail*, l'œuvre maîtresse de son admirable carrière, ne déploie pas encore, dans le salon spécial qui lui est destiné, l'imposant cortège de ses éléments bas-reliefs et de ses dramatiques figures de bronze, un groupement considérable, comprenant la presque totalité de son œuvre sculptée et quantité de peintures, d'aquarelles, de dessins, d'esquisses, proclame la maîtrise d'un artiste classique à l'égal des plus illustres. Paul De Vigne et Julien Dillens lui font escorte, et leurs pratiques statuaires déliées, la souplesse et l'élégance de leurs effigies s'imposent à l'admiration parmi les souvenirs divers, revêtus pour la plupart d'un unique intérêt documentaire et historique, destinés à rappeler les débuts de la sculpture belge. Dominant ceux-ci, la statue équestre de Charles de Lorraine, par Joseph Jaquet, allie à une étude serrée de la nature la grâce pimpante et enjouée du XVIII^e siècle. Ce Charles de Lorraine occupe une position si élevée — sinon dans l'art, du moins sur l'édifice qu'il décore — on sait qu'il s'érige au sommet de la maison corporative des brasseurs — que depuis qu'il y fut hissé, on a oublié sa physionomie. Tout le monde le connaît, mais qui pouvait, jusqu'ici, se vanter de l'avoir vu ?

Il y a aussi des médailles. Mais on sait qu'ici encore, — et félicitons-nous en, — les meilleurs médailleurs sont vivants. Ce qu'on nous exhibe des frères Wiener, de Joseph Braemt et de leurs émules n'est pas pour nous faire changer d'avis.

L'architecture — classique, académique, renaissante et moderne, de Balat à Paul Hankar en passant par Van Ysendyck, — n'est pas oubliée, non plus que la gravure et la lithographie. Ici un nom « emporte le morceau », selon l'expression consacrée. Et c'est, pour n'en point perdre l'habitude, le plus maltraité, jadis, par les gouvernements successifs dont il fut l'épouvantail, quelque chose comme un « Faune mordu » permanent et incoercible, l'infâme Fely — s'il m'est permis de citer son nom redoutable.

Le vaste compartiment qui lui est réservé à l'Exposition rétrospective est meublé d'une collection nombreuse de peintures, d'aquarelles, de dessins rehaussés, de gravures à l'eau forte, à la pointe sèche, au vernis mou, de lithographies originales, etc., au total plus de cent numéros divers. C'est, depuis l'exposition collective de son œuvre organisée lors de sa mort, en 1898, à la *Libre Esthétique*, le plus bel hommage rendu à l'illustre et fantaisiste artiste. Tant pis pour ceux qui

s'obstinèrent à refuser de le décorer et de lui ouvrir les portes du Musée.

Mais il faut conclure, — car il ne peut être question, en présence d'une moisson aussi touffue, d'analyser, même sommairement, des œuvres d'ailleurs connues. La conclusion, c'est que si l'exposition se borne à rafraîchir nos souvenirs en faisant repasser sous nos yeux des pages sur lesquelles la discussion est close et l'arrêt prononcé en dernier ressort, elle est pour les étrangers, en général si ignorants de l'art belge, une unique occasion d'étudier le développement de notre école. Le Musée moderne ne donne de celle-ci qu'une idée imparfaite, — et presque une idée fausse. Nos Salons reflètent des tendances, des visions, des aspirations déjà toutes différentes. L'art d'aujourd'hui ne ressemble plus à celui dont le présent Jubilé clôt le cycle. Mieux que toute autre, l'Exposition rétrospective résume, en distribuant à peu près équitablement à chacun sa part de renommée, l'école réaliste qui succéda au romantisme d'antan et dont la mission paraît aujourd'hui terminée.

L'effort poursuivi avec obstination durant soixante-quinze ans fut noble, et aucune nation, peut-être, ne pourrait nous opposer une pareille fidélité au même idéal. Mais c'est l'avenir qu'il faut envisager, et non le passé. L'Exposition rétrospective est d'un intérêt historique certain : qu'on se garde, toutefois, de prendre pour guides ceux qu'elle exalte. Nous en sommes déjà trop éloignés pour rebrousser chemin jusqu'à eux.

OCTAVE MAUS

LE TOURNOI HISTORIQUE

Il semble convenu que l'homme du Nord, moins expansif, menant une vie plus renfermée que l'homme du Midi, doive aimer moins que celui-ci la couleur, le mouvement, l'entrain joyeux des fêtes. Pourtant, — et bien que nous soyons par beaucoup de côtés plus proches parents des Germains que des Latins, — rien ne nous séduit davantage que les cortèges et les cérémonies d'autrefois, reconstitués pour nous par de patients archéologues et d'ingénieux artistes. C'est qu'il ne déplaît pas à notre race, jadis belliqueuse à l'excès, d'assister à l'évocation des splendeurs guerrières qui illustrèrent son passé. C'est qu'aussi, en gens appartenant au peuple qui donna à l'art tant de peintres immortels, nos yeux sont instinctivement charmés par le spectacle des costumes de velours et de soie sur lesquels joue la lumière changeante de nos ciels.

Le tournoi de chevalerie, qui concentra les efforts principaux des organisateurs des fêtes jubilaires, était assuré d'avance d'un grand succès. On n'a pas perdu le souvenir de celui qui, il y a quelques années, déploya son faste dans le cadre merveilleux de la Grand-Place. Infiniment plus somptueux, mobilisant un personnel de plus de cinq cents personnes, le tournoi de 1905 ne dispose pas d'un pareil décor : l'armature de fer et de verre du hall des machines est mal choisie pour nous procurer l'illusion

d'une vraie joute du *xv^e* siècle. Par crainte de la pluie — cette pluie nationale qui contrarie tous nos plaisirs, — on a dû se priver volontairement d'un précieux élément de vie et de beauté. N'importe, tel qu'il se présente, le tournoi de cette année est une belle chose, un spectacle inoubliable.

Au son de musiques tour à tour grèles et héroïques, vieux airs mélancoliques ou fiers, sons vieillots de bassons et de hautbois, fanfares éclatantes de trompettes, on voit s'avancer de toutes parts, entre les barrières de la lice, des cortèges lents de seigneurs et de dames, précédés de pages, suivis d'écuyers, entremêlés de musiciens et de bouffons. Les chevaux sont recouverts de draperies blasonnées. Les chevaliers sont bardés de fer. D'aucuns ont des armures dorées. Les dames portent des robes de velours à traînes. Leurs cheveux retombent harmonieusement sur leurs épaules nues. Le soleil allume les chaperons écarlates et les justaucorps bleus, verse des flammes le long des manteaux violets, frappe le cimier d'or des casques, éveille partout un scintillement multicolore qui grise peu à peu les yeux et exalte les cerveaux. Parfois, dans une coulée plus vive de lumière, tout un coin de l'immense arène paraît baigné de sang et de feu. Les maillots jaunes, les vestes rouges flambent : c'est une intense et vibrante impression d'art.

Une sonnerie de trompettes, la joute commence. Des deux côtés de l'arène, les chevaliers s'élancent au grand galop de leurs chevaux nerveux. Ils se rencontrent, heurtent leurs lances qui se brisent. Leurs montures les emportent au loin. Leurs poursuivants d'armes poussent des clameurs guerrières qui se perdent dans le fracas des fanfares et des applaudissements. Et, tout à coup, il nous semble que nous nous évadons de notre époque paisible, où la loi du moindre effort règle tous nos actes, pour nous retrouver à cet âge héroïque du monde où l'homme avait encore des réserves d'ardeur et les dépensait, sans compter, dans des tournois quand les batailles chômaient, simplement pour le plaisir du geste, pour montrer qu'il avait le bras fort et le cœur bien en place. Ces trente-deux cavaliers vêtus de fer, la lance dressée, qui chevauchent et s'arrêtent soudain, n'est-ce pas un coin d'un tableau de Breughel ? A chaque instant, le spectacle rappelle à la mémoire des souvenirs de lectures ou de musées. L'imagination, peu à peu, s'échauffe. Et l'on songe, en voyant passer, hautain et sombre, ce Philippe-le-Bon de haute mémoire ; en voyant combattre vaillamment ce comte de Charolais qui demeure dans toute l'histoire le seul héros qui fut trouvé digne du nom de Téméraire : on songe qu'un peuple qui eut de tels hommes, jadis, pour le conduire, et qui, après tant de siècles, se souvient encore de leur figure, de leur vie et de leurs mœurs, est tout de même autre chose qu'un accident diplomatique sur la carte d'Europe. D'autres ont vu dans ce tournoi une fête des yeux. J'avouerai sans feinte qu'il m'a donné plus que des satisfactions sensuelles et qu'il a remué en moi des sentiments profonds et héroïques. Il me semble qu'il a rapproché de mon intelligence et de mon cœur ces morts qui furent de ma race et qui, il y a cinq cents ans, savaient déployer un tel luxe, un tel amour des couleurs joyeuses, un tel goût pour la vie ardente et somptueuse, un tel courage, d'autant plus remarquable qu'il n'avait pour objet que lui-même. C'étaient des artistes et des héros.

On ne saurait assez féliciter les organisateurs de cette belle fête. M. J. Cuvelier, pendant deux ans, a fouillé patiemment nos archives pour y trouver un à un les éléments multiples d'une reconstitution fidèle. M. le colonel de Witte a réglé d'une manière par-

faite les mouvements de scène, les évolutions des cortèges, les combats et les charges. M. Charles Michel enfin a dessiné et peint une infinité de costumes, tous plus éclatants les uns que les autres, tous d'un goût sûr et délicat. Vers la fin du tournoi, quand les cinq cents participants sont rangés dans l'arène, on a vraiment sous les yeux une palette d'une richesse inouïe et l'on sent émaner de ce spectacle la volonté d'un artiste conscient qui a donné là, aussi bien que dans une œuvre personnelle, la mesure d'un talent robuste et hautement intéressant.

GEORGES RENCY

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'Ommeganck de Bruxelles. Son histoire véritable et légendaire, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Bruxelles, Xavier Havermans.

« Avec la description circonstanciée des fêtes données successivement en nos contrées depuis la chute des Romains, on ferait, dit l'auteur, une histoire de la Belgique, non seulement vivante et originale, mais de psychologie sûre et d'absolue vérité. » Et parmi toutes les commémorations d'anniversaires joyeux ou tristes, les défilés d'« ommegancks » reflètent le plus fidèlement les mœurs, les goûts, le tempérament, le caractère, le génie héroïque, mercantile ou artistique du pays.

C'est l'ommegank bruxellois qu'étudie exclusivement M^{lle} Van de Wiele dans l'élégante brochure illustrée que vient de publier M. Xavier Havermans. Elle en recherche l'origine historique ou légendaire, elle le décrit dans ses transformations successives, elle évoque les étapes les plus illustres de sa vénérable et glorieuse carrière. Sait-on que si des géants y figurent (et la tradition s'en est conservée jusqu'à nos jours), c'est qu'une très vieille légende attribue la construction de la partie de ville comprise entre la Montagne du Sablon et la Vallée du Rollebeeck à une tribu d'hommes dont le plus petit ne mesurait pas moins de douze pieds ?

Janneken, Wieke (ou Michielzen), le Sultan et la Sultane, Grand-Papa, Grand'Maman, Jean de Nivelles, tous les héros d'osier qui réjouirent nos jeunes années ont reparu dans nos rues pavés. L'étude de M^{lle} Van de Wiele est donc d'actualité. En rappelant les souvenirs d'un très lointain passé, elle fait saisir le sens des cortèges dont l'atavisme national perpétue parmi nous la tradition.

Biographie des Liégeois illustres, par CAMILLE PAVARD. Bruxelles, Castaigne.

Il y a, catalogués par M. Camille Pavard, deux cent dix-huit Liégeois illustres. Ce chiffre peut, à première vue, paraître élevé, même si l'on remonte, avec l'auteur, à l'illustre saint Lambert dont il fut beaucoup question ces jours-ci, au non moins illustre Pepin le Bref, ainsi qu'à l'illustre auteur d'*Ogier le Danois*, Jean d'Outremeuse, qui naquit à Liège en 1338. Gageons qu'autour du Perron on s'accorde à trouver ce nombre insuffisant. Les célébrités liégeoises pullulent, en effet, et remplissent de leur renommée l'histoire des arts, des sciences, des armes, de la diplomatie, etc.

Pour nous limiter aux artistes, Liège, en effet, fut le berceau d'une foule de peintres glorieux ou tout au moins réputés, parmi lesquels le somptueux Lambert Lombard, l'une des grandes figures du xvi^e siècle; Gérard Douffet, qui transmit à Bertholet Flémalle l'enseignement qu'il avait reçu de Rubens; Alexandre de Horion, Renier de Laïresse et ses cinq fils, tous peintres, au nombre desquels Gérard de Laïresse, le plus connu d'entre eux; Chauvin, peintre de la cour de Neuwied; Fisen, Pirotte, Fanton; de graveurs et de sculpteurs tels que Natalis, de Bry père et fils, Jean Varin, l'auteur du sceau de l'Académie française à l'effigie de Richelieu, Salée, les Jehotte, Mathieu de Tombay, et plus récemment Harzé et Mignon; des musiciens Henri Dumont, maître de musique à la cour de Louis XIV pendant trente ans et auteur de cinq messes célèbres; les Hamal, Gresnich, directeur de la musique du prince de Galles; Henri Moreau, le maître de Grétry, André Jaspar, Grétry, Adolphe Samuel, Léonard Terry, et, comme chacun sait, du maître admirable qui exerça une profonde influence sur l'école française contemporaine, César Franck; des architectes de Neufforge, Delsaux; des poètes N. Defrêcheux, Henkart, Auguste Hock, Ed. Wacken; du fabuliste R. Marchal; d'Alfred Hennequin, le plus applaudi des vaudevillistes; de M^{me} Cabel, de José Dupuis, etc., etc.

On trouvera dans le volume que vient de publier, sous une couverture en couleurs, la maison Castaigne, des notes biographiques claires, précises et impartiales sur chacune de ces personnalités, et sur beaucoup d'autres encore. C'est un ouvrage de bibliothèque qui fera tressaillir d'aise le cœur patriote d'Albert Mockel.

Art in Photography, with selected examples of European and American work, edited by CHARLES HOLME. Special summer number of « The Studio ».

Le *Studio* a consacré cette année à la photographie artistique sa livraison spéciale d'été. C'est dire l'importance grandissante d'une industrie qui se rapproche de plus en plus du domaine des arts.

Le volume publié par M. Charles Holme passe en revue l'état actuel de la photographie d'art en Angleterre, aux États-Unis, en France, en Allemagne et en Autriche, en Italie et en Belgique. Cent douze épreuves, admirablement reproduites, révèlent, dans chacun de ces pays, des virtuoses rivalisant de goût et d'adresse. Les diverses « écoles » qui se partagent les spécialités de la plaque sensible y sont représentées par leurs adeptes les plus éminents.

En ce tournoi international, la Belgique se distingue. La notice que lui consacre M. Clive Holland est des plus élogieuses pour nos compatriotes, et les œuvres de MM. Vanderkindere, Oury, Puttemans, Adélot, Sacré, Misonne, Ickx et Marissiaux, que reproduit l'ouvrage, donnent une idée très avantageuse de leurs travaux.

Au moment du Congrès des photographes à Liège, de l'Exposition du cercle photographique *L'Effort* à Bruxelles, *L'Art dans la photographie* est d'une incontestable actualité.

O. M.

LA FÊTE DES ARBRES

Voici en quels termes est annoncée la Fête des Arbres qui sera, comme nous l'avons dit, célébrée mardi prochain à Liège :

L'Exposition de Liège organise pour le 23 juillet une Fête des Arbres. Un arbre commémoratif, à la fois, de l'Exposition et de l'Anniversaire que la Belgique fête cette année, sera planté. Il y aura récitation de poésies, orchestre, chœurs d'enfants, etc. C'est la réalisation d'une idée que des journalistes, des littérateurs, des peintres, des artistes de tous genres ont longtemps préconisée.

Déjà la commune d'Esneux a célébré une fête des arbres; d'autres communes vont l'imiter. Mais la fête donnée par l'Exposition aura certainement plus de retentissement que toutes autres et pourra contribuer plus efficacement à l'instauration d'une fête universelle des arbres en Belgique, c'est-à-dire à un respect du paysage et des beautés naturelles, conséquence désirée par nous de fêtes dans lesquelles nous ne voyons qu'un moyen de propagande.

Une Ligue des Amis des Arbres a été fondée à Esneux le 21 mai dernier. De nombreux artistes ont manifesté le désir d'en faire partie. Ceux qui ont déjà adhéré à la Ligue, ceux qui désirent y adhérer, pourront se réunir à Liège le 23 juillet prochain. Nous aurons, le matin, réunion dans un local de l'Exposition et nous arrêterons, sinon l'organisation de la Ligue qui n'a guère besoin d'être organisée, au moins les résolutions à prendre, le moyen de défendre désormais les arbres, les sites, le plus efficacement possible, etc.

Nous comptons donc, Monsieur, vous voir à Liège le 23 juillet à la réunion de la Ligue des Amis des Arbres et à la Fête des Arbres qui aura lieu à 5 heures, au Parc de la Boverie.

Nous adressons cet appel à tous les écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, désireux de concourir avec nous à la préservation des beautés du pays belge, et qui trouveront peut-être dans la Fête des Arbres un motif de se réunir à l'Exposition de Liège en une confraternelle assemblée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY,
OLYMPÉ GILBART, ADOLPHE HARDY, LEON SOUGUENET.

Les adhérents recevront une carte qui leur donnera droit d'entrée à l'Exposition le 23 juillet et à une place spéciale à la cérémonie de la Fête des Arbres; ils recevront, en outre, une carte d'invitation au faoult qui aura lieu le même soir à l'hôtel de ville (tenue de soirée). Un banquet par souscription (10 francs) aura lieu à midi dans un restaurant de l'Exposition.

Prière d'envoyer les adhésions, 98, rue Wazon, Liège.

NOTES DE MUSIQUE

La série des conférences de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles s'est terminée brillamment par le récital de chant de M^{me} de Mazière, lequel, on le sait, avait dû être remis à huitaine par suite d'indisposition. Quoique souffrante encore, M^{me} de Mazière a pu faire apprécier d'excellentes qualités : méthode, style, expression, et on ne peut que féliciter M. Henri Thiébaud, le directeur de l'école, du choix qu'il a fait en attachant ce nouveau professeur à l'établissement.

Le programme comportait, outre des mélodies de Schubert, de Schumann et de Brahms, l'*Arioso* de la *Passion* de J.-S. Bach, un air du *Messie*, celui d'*Alceste* : « *Trinité du Styx* », enfin le « *Rêve d'Elsa* » de *Lohengrin*.

Un concert consacré aux œuvres de M. Albert Dupuis aura lieu aujourd'hui, à 8 heures, au Palais des Fêtes de l'Exposition

de Liège. On y exécutera, notamment, avec le concours de M^{lles} B. Scarceriaux et A. Housman, M^{me} F. Duyzings et M^l Jean David, F. Raway, J. Simon et D. Lesoin, la *Chanson d'Halewyn*, légende musicale en trois parties pour soli, orchestre et chœurs (300 exécutants), et des fragments symphoniques de *Martille* et de *Jean Michel*.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Duse dans « Monna Vanna »

Il y avait foule à la Monnaie, mercredi, malgré le prix élevé des places et les charmes de la retraite militaire, pour applaudir la belle tragédie de Maeterlinck et son admirable interprète, M^{me} Eleonora Duse. Était-ce le drame de notre grand poète ou l'illustre tragédienne italienne qui avait ainsi dérangé tout l'armorial belge et jusqu'à des ministres d'Etat? Toujours est-il que jamais peut-être la Monnaie ne réunit pour un spectacle d'art pur une salle aussi abondamment fleurie de titres nobiliaires et honorifiques.

L'art poignant et sincère de M^{me} Duse a produit sur tout le public une impression profonde. Si l'on voulait la comparer à quelqu'un, à M^{me} Sarah Bernhardt par exemple, on pourrait dire que celle-ci atteint, par son art souvent sublime, à la perfection de la nature, tandis que la Duse semble traduire la nature toute simple, toute nue, sans éveiller même une idée d'artifice. L'art est là sans qu'on sente sa présence. Aussi l'émotion qu'elle procure est-elle toute différente de celle qu'on éprouve à voir et à entendre jouer sa grande émule française : Sarah emballe les esprits, la Duse étreint les cœurs. Elle est, tour à tour, délicieusement « petite fille » et sauvagement passionnée. Tantôt elle a une petite voix tendre et caressante, et tantôt sa gorge siffle et gronde sous l'action de l'orage intérieur. Au second acte de *Monna Vanna*, dans la tente de Prinzivalle, on la voit longtemps sur la défensive, ne connaissant pas l'âme du guerrier qu'elle est venue trouver. Mais, tout à coup, cet âme lui apparaît dans sa grandeur et dans sa bonté, et aussitôt son jeu se modifie : elle se livre, elle devient insinuante, vraiment adorable d'abandon, mettant dans ses paroles, ses gestes, ses sourires, ses silences mêmes une indicible force de persuasion. C'est le comble de l'art, d'en supprimer ainsi les apparences et de se montrer, non pas une actrice de génie, mais une femme véritable, incarnant jusqu'au plus profond d'elle-même l'héroïne du poète.

M^{me} Duse était convenablement entourée. Les acteurs qui l'accompagnent, ont une fougue, un naturel qui leur ont valu des applaudissements. Les costumes et les décors sont d'un goût parfait. Les spectateurs garderont longtemps le souvenir de cette soirée où il leur fut donné d'admirer en même temps, dans un cadre adéquat, une tragédie de claire et vivante beauté, et son interprète principale qui est sans doute, actuellement, la première tragédienne du monde.

G. R.

Le Monument Beethoven à Paris.

Nous avons parlé dernièrement du projet, lancé un peu à la légère, d'un monument Beethoven à Paris, et nous avons signalé l'opposition que soulève le choix du sculpteur chargé de l'édifier (1).

Mais est-ce bien d'un « choix » qu'il s'agit? La presse artistique nous apporte sur cette affaire des détails assez imprévus. Dans le *Mercur musical* (2), M. Albert Groz raconte qu'ayant montré à l'un des membres les plus en vue du comité de patro-

(1) Voir *L'Art moderne* du 2 juillet.

(2) 15 juin 1905.

nage les reproductions publiées par une revue spéciale, il a constaté avec stupeur que ce dernier ignorait complètement le monument, qu'il n'en connaissait ni une esquisse, ni une maquette, et que, ne l'ayant convié à aucune séance d'examen, on n'avait en aucune manière sollicité son approbation! « Nous assistons, semble-t-il, ajoute M. Groz, à un langage en règle, à une sorte — si j'ose dire — de montage de coup... S'agirait-il moins de la vieille gloire de Beethoven, — assez bien établie, je pense, pour n'avoir pas besoin de recourir à l'équilibre douteux de quelques blocs mal taillés, — que de la jeune et impatiente vanité de M. J. de Charmoy? ».

Le *Mercure de France* (1) est plus catégorique encore. Par la plume de M. Charles Morice rendant compte des Salons, il exécute en ces termes énergiques l'auteur du projet: « Renan n'a rien fait qui excuse la caricature absurde que nous en offre M. de Charmoy. Et puisque je viens de nommer ce jeune homme, qui nous arrive de l'île Maurice tout exprès, croirait-on, pour s'efforcer de ridiculiser nos plus chères gloires, oserais-je lui demander s'il ne saurait se contenter du Baudelaire sinistre et du de Vigny grotesque qu'il nous a déjà imposés? On dit qu'il prépare un Beethoven, et ce qu'on en a vu dans les journaux illustrés fait trembler. Je sais bien qu'il donne ses œuvres pour ce qu'elles valent, mais à ce prix il les « place », et voilà ce qui nous irrite. Ne saurait-il mieux employer ses capitaux et son activité? Trop généreux jeune homme, vos bienfaits nous accablent. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Jolie Personne...*, par ALBERT ERLANDE. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Mon amie Nane*, par P.-J. TOULET. Paris, éd. du *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Tweede bundel van* AUG. VERMEYLEN's *verzamelde opstellen*. — Bussum, C.-A.-J. Van Dishoeck. — *Jan Toorop*, par VITTORIO PICA. Milan, *Emporium* (juillet).

DIVERS. — *Art in photography with select examples of European and American works*, edited by CHARLES HOLME. Special summer number of « the Studio ». — *Lycées et Athénées*, par GEORGES RENCY. Ext. de la *Revue de Belgique*. Bruxelles, Weissenbruch. — *L'Ommegancck de Bruxelles; son histoire véritable et légendaire*, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Bruxelles, X. Havermans.

PETITE CHRONIQUE

Mercredi dernier, 19 juillet, s'est ouverte dans les locaux du Cercle Artistique l'Exposition d'Art ancien Bruxellois. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette cérémonie, à laquelle un discours de bienvenue du président et une réponse du Roi ont donné un relief particulier.

Hier a été inauguré à Anvers le premier Salon annuel de l'Art contemporain. Nous en rendrons compte également dans un de nos prochains numéros.

Le Musée d'art décoratif que la ville de Liège installe à l'hôtel d'Ansembourg, rue Féronstrée, sera bientôt ouvert au public. Les travaux d'appropriation touchent à leur fin.

La vingt-et-unième exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué organisée par le Cercle artistique de Tournai aura lieu du 10 septembre au 2 octobre prochain. Les adhésions sont reçues jusqu'au 1^{er} août. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire, rue des Carlisses, 40, à Tournai.

En raison du succès qu'elle obtient, l'Exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain ouverte au Musée Galliera sera prolongée jusqu'au 30 septembre.

(1) Juin 1905.

Une exposition internationale, à la fois rétrospective et moderne, de la gravure originale s'ouvrira en novembre prochain à Paris dans les salles d'exposition temporaire du Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan). Toutes les communications doivent être adressées à M. Ch. Saunier, secrétaire général, 3, rue Blomet.

Pour honorer la mémoire d'Elisée et d'Elie Reclus, qui tous deux résidèrent sur son territoire, la commune d'Ixelles a pris à sa charge la sépulture des deux frères. En outre, le nom d'Elisée Reclus sera donné à une place publique.

La grande fête historique des XXXII métiers de la « Cité ardente », aura lieu à Liège aujourd'hui et dimanche prochain.

Les trente-deux bannières, de la plus grande richesse, ont été reconstituées d'après un manuscrit d'Abry, célèbre héraut d'armes au XVI^e siècle. Le cortège, qui comprendra six cents participants, promet d'avoir un réel intérêt artistique.

« Nous aimons à considérer les maisons comme des êtres en vie, et nous sommes heureux lorsqu'elles sont bâties avec ce que produit la terre sur laquelle elles s'élèvent. Elles ont l'air, ainsi, d'être grandes du sol comme des arbres. Elles font corps avec l'alentour. »

C'est M. Albert Mockel qui, dans *Les Arts de la Vie*, formule cette pensée. En vingt mots elle enferme tout un programme d'architecture. Faute de la mettre en pratique on déshonore les paysages, on détruit l'eurythmie des cités, on transforme les pays en champs de foire.

Il y aura à Liège un grand nombre de congrès. L'un de ceux qui promet d'être des plus intéressants est le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, que nous avons annoncé. Il se réunira les 10, 11, 12 et 13 septembre. Y participeront, entre autres, MM. Anatole France, Hanoteaux, Faguet, Claretie, Paul Meyer, Salomon Reinach, Albert Métin, la comtesse Mathieu de Noailles, MM. Maeterlinck, Emile Verhaeren, H. de Régnier, Paul Adam, etc.

Entre autres fêtes, il y aura au Conservatoire une représentation extraordinaire donnée par la Comédie-Française, précédée d'une conférence par M. Faguet sur *l'Histoire du Théâtre français*.

La séance d'installation du jury international des récompenses à l'Exposition universelle de Liège aura lieu, sous la présidence du Ministre de l'Industrie et du travail, le mardi 1^{er} août prochain, vers 10 h. 1/2, au Palais des fêtes de l'Exposition. La constitution des bureaux des jurys de classes et de groupes se fera à la fin de cette réunion. Le jury supérieur sera institué ultérieurement.

C'est aujourd'hui dimanche que sera inauguré, à Champigny-la-Bataille, le théâtre en plein air dont nous avons parlé. M. Dar-mont, son directeur, y fera représenter *Sémiramis* de J. Péladan.

Les représentations du Théâtre Antique d'Orange sont fixées aux 5, 6 et 7 août prochain. Sous le patronage de la Société des Grandes Auditions de France, présidée par M^{me} la comtesse Gref-fulhe, on représentera cette année *les Troyens* de Berlioz, *Mefisto-fèle* d'A. Boïto, *Jules César* (musique de G. Fauré) et *Œdipe-Roi* (musique de Membrée). Parmi les interprètes, M^{mes} F. Lit-vinne, M. Chassang, Lina Cavalieri, Girard; MM. Rousselière, Silvain, A. Lambert fils, Mounet-Sully, etc.

C'est le dimanche 27 et le mardi 29 août qu'auront lieu, aux arènes de Béziers, les représentations des *Hérétiques*, opéra en trois actes d'A.-F. Hérold, musique de Ch. Levadé, qui met en scène un épisode de la guerre des Albigeois et le sac de Béziers en 1209. Les interprètes seront MM. Duc, Dufranne, Vallier, Billot, Valette, M^{mes} Strasy, Mazarin et Charbonnel. A l'orchestre, deux cent cinquante musiciens. Chœurs, deux cent cinquante chanteurs. Soixante danseuses.

Cueilli cette perle dans la correspondance bruxelloise d'un journal de province :

« Les snobs ont prétendu que l'opéra ancien, traditionnel avait

vécu. Alors, les directeurs de la Monnaie n'ont plus joué que des Louise (sic), du Wagner, du Vincent d'Indy, etc., ce qui ne satisfaisait pas le gros public, qui dit lui AVEC BON SENS (!) et RAISON (!!) qu'il ne comprend rien à CES ÉCOLES, d'autant moins qu'il ne peut rien chanter ni fredonner des opéras anciens..... »

Le Gaity-Theatre de Londres est, on le sait, la scène d'opérettes la plus purement britannique qui soit. C'est de là que s'envolent les refrains *up to date* que fredonnent dans toute l'Angleterre, et jusqu'au fond de ses plus lointaines colonies, les jolies misses — et même les autres.

Ce n'est pas sans surprise qu'on apprendra qu'un des principaux fournisseurs de musique de la maison, M. Ivan Caryl, chef d'orchestre du théâtre, et dont le dernier succès, *Spring-Chicken*, ne le cède en rien aux précédents, n'est autre qu'un de nos compatriotes, M. Félix Tilkin, de Liège!

Wallonia nous doit la biographie de ce valeureux Liégeois.

Une amusante « coquille » de la *Chronique*, parlant du banquet des bourgmestres :

« Ce que depuis deux jours on avait empli dans les caves de victuailles variées est IMMANGEABLE ».

Pour *inimaginable*, évidemment. Sans doute le correcteur n'avait-il pas été invité....

L'Art décoratif (1) donne pour sa livraison de juin un numéro exceptionnel entièrement consacré aux Salons de Paris. Composé de soixante-quatre pages au lieu de quarante, comprenant près de cent photographies dans le texte et huit planches en couleurs, sous couverture spéciale portant elle-même une reproduction en couleurs du charmant tableau de Ridet, ce numéro résume toutes les sections diverses des deux Salons. Prix de ce numéro exceptionnel : 3 francs.

La belle revue *L'Art et les Artistes* (1), fondée par M. Armand Dayot, se classe au premier rang des grands magazines illustrés de ce temps.

Signalons, dans le fascicule de juillet, une étude de A.-G. La-

(1) Paris, 24, rue Saint-Augustin.

(1) Paris, 173, boulevard Saint-Germain. Abonnement annuel : France, 16 francs ; étranger, 20 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

VIENT DE PARAÎTRE

chez MM. SCHOTT Frères

Bruxelles, Londres et Leipzig

CHANSONS POPULAIRES DES PROVINCES BELGES

ANTHOLOGIE, INTRODUCTION, HARMONISATIONS et NOTES
par ERNEST CLOSSON

PRIX NET : 6 FRANCS

fenestre sur B. Pinturicchio, des articles de M. Maurice Guillemot sur le statuaire américain Andrew O'Connor, de M. Gustave Kahn sur R. Lalique, de M. A. Dayot sur le peintre Hoffbauer. Les planches hors texte, les illustrations, la typographie sont également irréprochables.

Le Guide Musical vient de faire paraître un numéro spécial consacré à la famille Garcia, à l'occasion du centenaire de Manuel Garcia. Une histoire documentée de cette admirable famille de chanteurs, des détails des plus curieux et presque tous inédits sur Manuel Garcia et ses sœurs, la Malibran et M^{me} Pauline Viardot, des portraits et des documents jusqu'à présent inconnus, puisés dans les archives de la famille, donnent à ce numéro un intérêt tout à fait sensationnel.

En vente chez tous les éditeurs de musique, libraires et marchands de journaux au prix de 1 franc.

La Revue moderne, sous les auspices de « L'Édition Artistique », ouvre dès ce jour un concours de nouvelles, de contes et de romans ne dépassant pas quinze cents lignes.

Les manuscrits seront adressés au bureau de « L'Édition Artistique », 35, rue de Visé, à Liège, avant le 15 septembre.

Les trois meilleurs ouvrages seront publiés aux frais de « L'Édition Artistique » qui remettra cent exemplaires de son œuvre au premier prix, soixante-quinze exemplaires au second prix, cinquante exemplaires au troisième prix.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à M. M. Ariel, secrétaire de la *Revue moderne*, 9, rue de la Paix, à Verviers.

Trois portraits peints par David ont été vendus le mois dernier à l'Hôtel Drouot. Ils ont été adjugés, l'un, celui de M. Desmaisons, 40,000 francs, et les deux autres, les portraits de M. et M^{me} Buron, respectivement 6,000 et 8,500 francs.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. - Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Dessins et croquis sur demande. - Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. - Pas e-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions - Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enluminure (G. LOUMYER). — L'Exposition Jordaens (OCTAVE MAUS). — L'Ouverture de l'Exposition de l'Art ancien bruxellois (HENRY LESBROUSSART). — (Œuvres de César Franck. *Orgue, piano, musique de chambre*. — Salon de « l'Art contemporain » à Anvers (R.). — Publications artistiques. *La Pologne contemporaine. Les Grands Artistes : Jordaens*. — Nécrologie. *M. Jean David* (O. M.). — Petite Chronique.

L'ENLUMINURE

« Mon art est mort, les livres l'ont tué », écrivait au XVI^e siècle un enlumineur de Sienne. Sous l'influence croissante de la Renaissance, cette prédiction devait bientôt se réaliser, et de fait, à notre époque de fiévreuse activité, la peinture du livre, dont les destinées furent jadis si glorieuses, ne compte qu'un nombre bien restreint d'admirateurs. Cette insouciance du public à l'égard de ce qui fut une des principales expressions de l'art du moyen âge est d'autant plus incompréhensible

que les collections de manuscrits sont accessibles à tout le monde ; nos bibliothèques sont ouvertes au même titre que les musées, et la Bibliothèque royale de Bruxelles, notamment, contient un dépôt qui ne le cède en richesse qu'aux collections de Londres et de Paris. L'étude de la miniature offre d'ailleurs un avantage tout particulier : seule, en effet, elle peut nous fournir des renseignements aussi nombreux qu'intéressants sur la peinture des siècles primitifs, dont les autres productions ont péri dans le cours des temps. C'est elle qui nous permet de suivre l'évolution de l'art chrétien à partir de ses origines, c'est par l'examen de ces documents que nous constatons les progrès accomplis dans le dessin et la composition picturale ; enfin, et ce n'est pas sa moindre gloire, nous pouvons revendiquer pour la miniature l'honneur d'avoir préservé de l'oubli des traditions qui, sans elle, ne seraient qu'imparfaitement connues.

Ce n'est certes pas d'après quelques chapiteaux de colonne, d'après des poteries, des boucles de ceinture et autres objets qui ne sont aptes à recevoir qu'une ornementation restreinte que nous pouvons nous faire une idée de ce que fut l'art celtique ; mais ouvrons un des beaux volumes de provenance irlandaise qui sont l'ornement de mainte bibliothèque publique, et à la vue de ces compositions extraordinaires d'imagination et de patience, on sera tenté de s'écrier avec Girard de Cambrai : « *Vere hæc omnia angelica potius quam humana diligentia jam asseveraveris esse composita!* » Ce sont là les produits d'un travail divin, et non pas les œuvres de l'homme !)

Pour donner une idée de la minutie avec laquelle ces œuvres sont accomplies, il suffit de rappeler que le fameux paléographe anglais J. Westwood n'a pas compté, au moyen d'une loupe, sur une surface d'un demi-centimètre carré, moins de cent cinquante-huit enlacements d'un mince ruban de couleur, bordé de traits blancs, sur un fond noir. Aucune description ne donnerait une idée même approximative de l'étrange complexité de cet art presque ignoré, ainsi que l'étonnant esprit d'invention qui se manifeste dans les moindres détails. Il est vrai que le savoir des artistes inconnus qui accomplirent ces chefs-d'œuvre d'ornementation ne s'étendait pas à la représentation du corps humain, ni à celle de la nature en général. Leur art était essentiellement conventionnel, et les magots affreux qui ornent tels évangéliques celtiques ne laissent pas de choquer les non-initiés. Ne soyons cependant pas trop sévères envers ces artistes primitifs, et rappelons-nous que ce sont eux, en somme, qui ont préparé la voie aux Giotto et aux Van Eyck, et par suite aux Michel-Ange et aux Raphaël.

L'art carolingien se révèle à nous avec non moins d'avantage dans les manuscrits peints et ornés. Certes, il nous reste des édifices importants de cette époque plus récente; mais le plus souvent, défigurés par des ajoutes postérieures, ces monuments ne nous offrent que des vestiges de leur état primitif.

Au contraire, quel luxe dans les livres ornés de l'époque de Charlemagne! On a peine à choisir parmi tant de merveilles, disséminées sur les pages de ces livres splendides. Qui ne pourrait admirer les superbes peintures du Sacramentaire de Drogon, évêque de Metz, ou de la Bible de Charles-le-Chauve, reproduits par le comte de Bastard dans sa célèbre mais extravagante publication sur l'ornementation des manuscrits? Le style décoratif carolingien, plus simple que le celtique, présente cependant un éclat infiniment supérieur, tant par le choix des couleurs que par l'emploi de l'or, qui, banni des volumes irlandais, domine ici même un peu trop. L'effet de ce puissant coloris est surprenant, les bordures encadrant le texte, ainsi que les initiales, prennent l'aspect d'un véritable travail d'orfèvrerie. « Les nuances rouges, vertes, jaunes, violettes, roses », écrit M. Lecoy de la Marche dans son livre *les Manuscrits et la Miniature*, « jettent sur ces pages naïves un éclat qui n'a presque point pâli. Dans les initiales, dans le texte des évangiles, des psaumes, des prophètes, partout brillent l'or et l'argent, et souvent les deux à la fois ». Le dessin a fait de rapides progrès, la figure humaine a perdu une notable partie de la raideur hiératique qui la caractérisait dans les œuvres antérieures; certaines peintures de la Bible de Charles-le-Chauve nous offrent un réalisme charmant, et, à la composition près, ne dépareraient pas un missel du XVI^e siècle.

Remarquons en passant l'influence puissante qu'exerçait Byzance sur ces peintres barbares, puisqu'on est convenu de qualifier de la sorte les artistes de cette Renaissance encore trop méconnue. Dès le VII^e siècle on constate l'existence de certaines règles fixes qu'observent en général tous les peintres occidentaux; ainsi s'explique la présence de compositions absolument identiques dans des volumes d'époque bien distincte. Telle peinture représentant soit le Christ dans sa gloire, soit un évangéliste occupé à écrire, sera exactement reproduite quatre ou cinq siècles plus tard par un artiste d'une nationalité différente. Ce fut M. Didron qui, le premier, trouva la clef de cette énigme. Pendant un séjour fait au Mont Athos, il remarqua un moine qui peignait une fresque sur le mur du couvent. Frappé par la rapidité que mettait le religieux à parfaire son travail, il le pressa de questions, et finit, à force d'insistance, par obtenir de lui un manuscrit où se trouvaient consignées les règles à suivre pour représenter tel ou tel sujet religieux. Chaque épisode saillant de l'histoire biblique est ainsi l'objet de directions souvent fort détaillées, et l'ensemble de ces recettes, car on peut bien leur donner ce nom, constitue un recueil des plus instructifs pour l'histoire de la peinture byzantine. Ce système, on le comprend, supprimait toute inspiration créatrice et tout effort personnel, le peintre n'ayant qu'à consulter la règle, chaque fois qu'il se trouve aux prises avec quelque difficulté. Heureusement les artistes d'Angleterre et de France, possédant plus d'initiative que leurs confrères de Byzance, ne se laissèrent point asservir par la routine. S'ils ont subi plus ou moins l'influence de ce système funeste jusqu'au XII^e siècle, le grand élan donné par l'architecture gothique secoua tous ces liens et leur ouvrit une large voie où désormais ils marchent libres.

C'est à cette époque que se place l'âge d'or de la miniature. Quittant les livres d'un caractère exclusivement religieux, l'enluminure, devenue plus accessible aux masses, plus humaine en un mot, s'empresse d'étaler sur les marges des livres profanes ses dessins gracieux et ses élégantes floritures, illuminant leurs pages sombres de ses initiales aux ors éclatants et de ses brillantes et fraîches miniatures. Les compositions ornementales de cette époque sont des chefs-d'œuvre de goût, d'imagination et de délicatesse de touche. La conception de l'art décoratif est parfaite chez ces artistes du XIII^e et du XIV^e siècle; pas une ligne, pas un point même, qui ne se rapporte à un but spécial. Pendant trois siècles le style gothique prédominera dans l'ornementation des livres, sans cesse tendant à plus d'élégance, jusqu'au jour où l'enlumineur se verra contraint de déposer son pinceau et le scribe sa plume.

G. LOUMYER.

(La fin prochainement.)

L'EXPOSITION JORDAENS

Le Roi a solennellement inauguré, jeudi dernier, l'Exposition Jordaens à Anvers. Les œuvres du maître flamand, au nombre de quatre-vingt-six peintures, quarante-neuf dessins et sept eaux-fortes, occupent, avec huit grandes tapisseries et vingt-huit gravures exécutées d'après les compositions de Jordaens, les salles du musée qui abritèrent dernièrement les toiles de Leys et de De Braekeleer. Nous reviendrons sur cette Exposition rétrospective dont l'intérêt, pour être loin d'égaler celui de l'Exposition Van Dyck, n'en fixera pas moins, durant quelques semaines, l'attention des artistes, des critiques et des collectionneurs.

Il faut savoir gré à la métropole commerciale de l'activité artistique qu'elle déploie. Coup sur coup, elle vient d'affirmer, en des expositions de choix : Leys-De Braekeleer, Jordaens, l'Art contemporain, que sa prospérité matérielle toujours croissante ne l'absorbe pas au point de lui faire oublier ce qui, jadis, a fait sa véritable grandeur.

Le discours de M. Grisar, président de l'Art contemporain, que nous reproduisons ci-dessous, a courageusement proclamé la nécessité d'une renaissance. Les grandes manifestations d'art auxquelles nous venons d'être conviés nous permettent, à cet égard, de fonder sur l'avenir un espoir certain.

C'est déjà un beau geste que d'avoir « osé » l'Exposition rétrospective de celui que M. Fierens-Gevaert a si joliment défini : « Un peintre somptueux et mal élevé » (1). Et bien que les efforts du Comité d'organisation n'aient pas été secondés comme ils l'eussent mérité — on ne fait pas sortir les toiles des musées et des églises aussi aisément que les pigeons de leur colombier, — l'ensemble de peintures et de dessins rassemblés jusqu'au 15 octobre à Anvers éclairera le public sur l'une des personnalités marquantes de l'Ecole flamande, — sur celle qui en résumé et en caractérise la joie un peu lourde, la belle humeur, l'instinct décoratif, l'opulence et la sensualité. Tel tableau d'autel, mal éclairé dans son décor habituel, prend ici une intensité imprévue. Telle toile de musée, confrontée avec une peinture de sujet analogue arrivée de l'étranger, ouvre à l'improviste de fertiles et attachantes discussions.

Mais n'approfondissons pas, aujourd'hui, les réflexions que suggère l'exposition. Celle-ci était d'ailleurs, le jour de l'inauguration, encore incomplète : plusieurs toiles cataloguées — au nombre desquelles le célèbre tableau du Musée de Mayence, *Jésus parmi les Docteurs*, — n'avaient pas pris rang dans le somptueux cortège organisé à la gloire du peintre anversoïse. Les personnages officiels qui présidèrent à l'ouverture n'eurent d'ailleurs pas le temps de s'en apercevoir, ni l'idée de le regretter.

Pour prouver, sans doute, que le coloris chatoyant de Jordaens ne redoute pas la comparaison d'une matinée de lumière et d'un fleuve en fête, le Comité avait eu l'aimable attention de promener ses invités, avant l'inauguration, sur le miroir pavoisé de l'Escaut. Et ce fut encore le triomphant souvenir de Jordaens qu'évoquèrent les écroulements savoureux de pêches, de reines-Claude, de melons et de raisins, les carapaces écarlates des homards, les chairs blondes des volailles, les flacons, les verres emplis d'or liquide qui déroulèrent à bord, en cours de route, sous l'éblouissante réverbération d'un ciel de juillet, d'admirables — et suc-

culentes — natures-mortes. Le maître de l'Abondance se fût réjoui à ce spectacle magnifique, plus conforme, certes, à son esthétique que le cliquetant cortège d'habits brodés, de chapeaux claque, de plumets et de décorations qui, officiellement, se déroula ensuite parmi les satyres surpris, les Bacchus rêveurs, les nymphes effarées et les bergers en déroute.

Certes, Jordaens a peint des rois : mais ce ne furent que les Rois de la fève. Et ces majestés éphémères ne sont pas très appréciées des souverains chroniques. On les inaugura, jeudi, sans guère les regarder. Par les fenêtres ouvertes on apercevait l'Escaut, et la silhouette d'un cuirassé allemand.

OCTAVE MAUS

L'Ouverture de l'Exposition de l'Art ancien bruxellois (1).

Le discours qu'a prononcé, à l'occasion de l'ouverture de cette exposition, M. Paul Hymans, président du Cercle artistique, a paru d'une qualité excellente. Dénué de prétention, il est substantiel et exact. La phraséologie ne l'encombre point. Il résume et exalte les arts « mineurs » que l'Exposition consacre partiellement, et précise la signification de celle-ci avec élégance et dignité.

L'allocution s'achevait en adresse délicate, — le salut congruent du porte-parole du Cercle artistique à ses royaux visiteurs. La réponse fut imprévue. Dans cet asile de repos, de trêve aimable, dans ces salles aux lumières tamisées qui ne sollicitent que la contemplation, un chef d'État est venu parler d'action et de virilité. Et vraiment, lorsqu'on y réfléchit, les deux harangues ne sont pas si éloignées qu'il paraît ; seulement, il eût fallu pouvoir prononcer la seconde avant la première. Un roi se préoccupe de ce qu'il croit indispensable à la prospérité de ses concitoyens : ceux-ci n'oublient pas l'aboutissement de cette prospérité, l'expression d'art qui magnifie la floraison d'une nation. Un roi, — qui possède, selon le mot d'un prédicateur à Richelieu, récemment rappelé par P. Lalo, « du vaste » dans ses projets, — songe à la lutte industrielle et commerciale, et pour assurer la vie économique de ceux qui l'ont choisi, leur indique obstinément ce qu'il croit être l'arme nécessaire : et derrière lui, plus haut peut-être que le but que son regard fixe, chatoie le passé somptueux, les trésors harmonieux qui n'auraient pu naître dans le besoin.

Il est certain que l'expression d'Art est une étape supérieure au souci de la richesse. Le *primum vivere* préoccupe nécessairement tout ce qui doit vivre ; et, en garantissant son existence et s'assurant par la lutte le moyen d'exercer ses facultés et d'imposer sa force, l'homme est moins éloigné des instincts élémentaires que lorsqu'il prend conscience du génie de sa race et qu'il arrive, en la cultivant, à créer par la pensée écrite, le sentiment versifié, la symphonie ou la plastique, l'œuvre de beauté. M. Paul Hymans prononça vraiment les paroles les mieux appropriées, lorsqu'il affirma que les solennités où se révèle le génie des races ont une signification morale plus haute que des fêtes, cortèges et cérémonies plus ou moins jubilaires. Les organisateurs de l'Exposition d'Art ancien ont saisi l'occasion de l'anniversaire d'une forme politique pour confirmer ce même glorieux génie patrial, indé-

(1) Jordaens. Coll. des « Grands artistes ». Paris, H. Laurens.

(1) Au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, le 19 juillet.

pendant, sensuel, mouvant, fécond; et les œuvres réunies dans les locaux de la vieille association bruxelloise parlent si aisément et si savoureusement à nos âmes concitoyennes parce que de mêmes terres doivent favoriser de mêmes éclosions.

Cette dernière vérité écarte l'apparente inconséquence qu'il peut y avoir à parler autant du passé dans un journal dont le titre indique un souci opposé. Ce passé, si riche en beauté, notre ambition de richesse d'argent peut nous aider à le reconstituer. La prospérité nationale n'est qu'une voie, un moyen. L'œuvre est le but, l'œuvre artistique comme l'œuvre morale : elles seront certainement voisines. A côté du grand art, la tapisserie, la sculpture sur bois, la ciselure, la faïencerie peuvent refluer en Belgique. L'âme nationale n'a pas perdu le sens coloré ni l'amour de la forme; le travail de la matière a toujours passionné nos grands artisans. Actuellement, une impulsion instinctive mais très appréciable, pousse les moins artistes à se préoccuper de l'esthétique décorative; ici-même, Octave Maus la signalait il y a quelques semaines (1) à propos de l'Exposition de Liège; il a été donné de la constater dans maintes ornements récentes, mêmes officielles. Pourquoi la nation enrichie ne chercherait-elle pas à ordonner ce mouvement? Aussi bien le fera-t-elle sans qu'on l'y force, précisément par ce souci de l'œuvre qui est au bout de l'élan commun, — qui est la seule raison d'être de l'ample prospérité si âprement recherchée. Sous ce rapport, la sélection de beauté possible du Cercle artistique est un enseignement, et dans un sens, pourrait constituer un splendide espoir.

HENRY LESBROUSSART

ŒUVRES DE CÉSAR FRANCK

Orgue, piano, musique de chambre.

On nous demande quelles sont, en dehors des grandes pages symphoniques et chorales telles que la *Symphonie*, le *Chasseur maudit*, *Ruth*, *Rébecca*, les *Béatitudes*, *Rédemption*, les *Variations symphoniques*, les *Djinns*, *Hulda*, *Psyché*, etc., les œuvres instrumentales de César Franck. En voici la nomenclature par ordre chronologique :

D'abord, trois **Trios** (op. 1) écrits à l'âge de dix-huit ans et dédiés à Léopold I^{er}, roi des Belges. Le quatrième (op. 2), en une seule partie, exécuté pour la première fois à Bruxelles, l'an passé, aux concerts de la *Libre Esthétique*, était primitivement le final du troisième. Il est dédié à Liszt, qui donna à César Franck le conseil de le considérer comme une œuvre complète, se suffisant à elle-même, et d'en faire un nouveau morceau pour achever le troisième.

Ensuite le recueil des **Six pièces d'orgue** : *Fantaisie en ut*, *Grande Piece symphonique*, *Prélude, fugue et variation* (pour orgue et piano), *Postlude*, *Prére et Final*.

Trois pièces d'orgue : *Fantaisie en la*, *Cantabile*, *Pièce héroïque*, écrits en vue de la séance donnée par César Franck au Trocadéro lors de l'Exposition universelle de 1878.

Prélude, Choral et Fugue pour piano (première audition : 24 janvier 1885).

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 juillet dernier.

Sonate pour piano et violon (première audition : 24 décembre 1885).

Prélude, Aria et Finale pour piano (première audition : 12 mai 1888).

Quintette pour piano et archets (première audition : 17 janvier 1889).

Quatuor à cordes (première audition : 19 avril 1890).

Enfin, les trois **Chorals** pour orgue, que le maître acheva sur son lit de mort.

Salon de « l'Art contemporain » à Anvers.

Samedi dernier s'est ouvert à Anvers, comme nous l'avons annoncé, le premier Salon annuel de *l'Art contemporain*.

Au déjeuner offert par le Comité de l'Association aux artistes étrangers et à la presse, M. Grisar, président, a prononcé une allocution dont les passages suivants caractérisent l'allure élevée :

« Dans notre Exposition rétrospective, nous avons montré un grand peintre qui fut toute sa vie un inconnu. Nous montrons aujourd'hui, dans notre premier Salon, de nobles et probes artistes qui n'ont jamais quémanté les suffrages de la foule en sacrifiant leurs visions personnelles ou leur conception de l'art aux formules académiques et aux idées reçues. Que notre premier Salon — sans s'inféoder à une école — ait une atmosphère de bataille, c'est, Messieurs, tant mieux pour notre œuvre !

Certes, Anvers eut en tous temps le respect des peintres et de la peinture, en même temps qu'il en avait le goût vif et conscient; nulle part peut-être le peuple véritable n'apporte autant d'intérêt, n'attache autant de prix à la gloire artistique de la cité. Mais, il faut savoir le reconnaître, cette bonne volonté ne s'est pas éduquée dans ces derniers trente ans ni affinée comme il aurait fallu; les formules toutes faites, un enseignement suranné, des traditions banales, ont tenu lieu trop souvent de vision personnelle et de critique avertie.

Ouvrez le catalogue de l'Exposition Leys-De Braekeleer. Parcourez celui de l'Exposition rétrospective de l'Art belge en ce moment ouverte à Bruxelles. Quelle est, dans tout cela, la part de propriété d'Anvers? — d'Anvers, la cité la plus riche du pays?

N'est-on pas tenté de dire à nos collectionneurs : « Qu'avez-vous donc fait de vos deniers pendant que se produisaient ces belles œuvres? Si vous avez acheté, — et vous l'avez fait, — jugez quelle erreur a été la vôtre! » Et si nous vous le rappelons, ce n'est pas par un vain esprit de critique, mais pour ajouter : « Soyez prudents avant d'acheter les vivants. Ne recommencez pas l'aventure de De Braekeleer! Si à cette exposition qui s'ouvre, vous ne réussissez pas du premier jour à comprendre et à aimer, ne soyez pas du moins comme le Pharisien qui se détourne parce que la lettre de la loi qu'il connaissait est différente! Surtout, souvenez-vous de ce qui reste de ceux que vous avez pris un jour trop crédulement pour de grands artistes! »

On a dit que les préoccupations matérielles absorbent dans notre grand public toutes les énergies. Notre conviction est qu'elles devraient, par leur moisson de richesse, créer ici pour l'art un milieu exemplaire, et dans la mesure de nos forces, avec votre concours, Messieurs de la presse, nous voulons y aider!

Qu'est-ce qu'une maison où le peintre et le sculpteur n'ont pas mis la joie de leur œuvre? Qu'est cette conception de parvenus qui élève des façades somptueuses pour n'y point abriter ce que l'activité humaine produit de plus précieux et de plus noble? La valeur intellectuelle d'une cité se mesure aux œuvres d'art qu'on y achète, à la musique qu'on y entend, aux livres qu'on y lit.

Qu'importe, lorsque la vie matérielle est assurée, l'accumulation des richesses, l'expansion économique toujours plus ardente, si la vie intellectuelle ne s'élève et ne s'anoblit pas en même temps? Si la justice et la bonté ne voient pas s'étendre leur do-

maine, si l'art ne crée pas des œuvres qui dureront plus longtemps que les entrepôts gorgés de marchandises, que les docks bondés de vaisseaux?

Dans les discours justement élogieux consacrés hier à nos fêtes jubilaires, il y a une ligne et demie sur les arts, rien pour nos deux littératures patriales. Sommes-nous donc en Béotie pour qu'au jour où nous parlons à notre peuple de l'œuvre accomplie, de son passé et de ses espérances d'avenir, les noms de nos peintres et de nos statuaires, de nos poètes et de nos romanciers ne viennent pas tout d'abord aux lèvres et ne sonnent pas haut, clairs et forts, au-dessus et avant les résumés de statistique? Est-ce qu'à Anvers nous ne serions pas aussi fiers d'avoir eu Leys et De Braekeleer, Conscience et Benoit que du chiffre de notre tonnage?

Oui, il faut honorer le travail et l'énergique hardiesse qui, dans la grande bataille des intérêts, ouvre à notre industrie et à notre commerce des domaines nouveaux, fait doubler notre prospérité, monter le chiffre de nos importations et de nos exportations pour qu'une terre toujours mieux cultivée nourrisse un plus grand nombre d'hommes plus heureux. Mais il ne faut pas se lasser de dire et il est bon de le proclamer plus haut : la vie qui seule vaut la peine d'être vécue n'appartient pas au royaume de Mammon. Celle-là ne commence qu'au delà des conquêtes matérielles dans la région sereine de l'idéalité et de la beauté. Un seul grand artiste, une seule grande œuvre, une seule vérité neuve pèsent dans la balance des destinées humaines plus lourd que des millions de tonnes de marchandises vendues, importées ou exportées. C'est là qu'est vraiment la grandeur de la patrie. »

M. Cottet a répondu au nom des artistes étrangers, et après une éloquente improvisation de M. Pol de Mont, l'un des secrétaires de l'Association, l'on s'est rendu dans les salles de la rue Vénus. Ici, la surprise a été grande : le vieux local est complètement transformé et fournit aux œuvres un cadre aussi distingué qu'harmonieux. La répartition des salles a été en grande partie modifiée. Tentures, velum, tapis, changent l'aspect du local de la manière la plus heureuse. L'approbation est unanime et ce sentiment ne tarde pas à devenir de l'enthousiasme quand on parcourt les salles et qu'au lieu d'une interminable foire de tableaux on se trouve devant un magnifique ensemble de Besnard, Breitner, Cottet, Zuloaga, tandis qu'à côté d'eux nos artistes nationaux font superbe figure. C'est une grande réussite, et tous ceux qui ont la joie de l'art ne manqueront pas, en se rendant à l'Exposition Jordaens, d'aller visiter le Salon de l'Art contemporain.

Le moins connu en Belgique des exposants étrangers est G.-H. Breitner. Pour beaucoup, les treize grandes toiles qu'il a envoyées à Anvers seront la révélation d'une maîtrise admirable. Amsterdam, ses quais, ses vieilles rues, son port, sont rendus avec une puissance et une originalité intenses, dans une pâte grasse à la fois et ferme, d'une main très libre, dédaigneuse des recettes et des formules d'école.

A cet art puissant, insoucieux de la gaité des tons clairs, où tout effort est sobre, s'oppose à deux pas de là, occupant deux salles entières, la prestigieuse virtuosité, la vision éclatante et sonore d'Albert Besnard. Il y a de lui cent-vingt œuvres, dont quarante-huit tableaux, deux pastels, une dizaine d'aquarelles, une suite de huit grands cartons pour la décoration de l'église de Berck, et toute une admirable série de croquis et de dessins pour les portraits de théâtre, pour le portrait de la princesse Mathilde, pour le vitrail de l'Exposition de Venise, pour la décoration de la Sorbonne, etc. C'est toute une vie de probe et grand artiste qu'on peut suivre dans cette exposition. Jamais le grand peintre n'a pu être vu dans ces proportions en Belgique.

Cottet occupe lui aussi toute une salle avec quarante-et-une œuvres, parmi lesquelles *les Feux de la Saint-Jean*, l'admirable

Vieux cheval sur la lande, les Barques de pêche au soleil couchant et toute une série de tableaux récemment rapportés d'Espagne, évoquant les âpres et arides paysages de Salamanque, de Ségovie, de Tolède.

Neuf grands tableaux de Zuloaga, si mal représenté à Liège, occupent une salle voisine. Que dire de cet art pénétrant, ayant si intensivement le goût du terroir, si large dans ses réalisations, qui n'en ait été dit?

Quel intérêt aussi de pouvoir comparer d'une façon aussi complète des natures aussi variées que les artistes que nous venons de nommer, leur vision si différente, leur exécution souvent prestigieuse!

Nous ne pouvons songer à passer en revue tous les artistes belges, qui supportent sans faiblir le redoutable voisinage des artistes étrangers.

Il y a là, pour ne citer que quelques noms, une exposition très remarquable de Charles Mertens, comprenant une vingtaine d'œuvres, une salle éclatante de lumière et de gaité, où sont réunis Van Rysselberghe, qui s'affirme l'un de nos plus grands peintres contemporains, Claus, Georges Morren et Buysse. Ailleurs, il y a vingt-trois Baseleer, seize Ensor, dix Oleffe et quatre grands Laermans, deux triptyques de Frédéric, des Hageman, des Van Mieghem forts intéressants, une série de onze Delaunois, des œuvres attachantes de Walter Vaes, etc.; tandis que la salle de sculpture groupe une quarantaine de Meunier, une belle série d'œuvres de Rousseau et de Minne.

R.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Pologne contemporaine. Paris, Éditions d'Art
EDOUARD PELLETAN, 125, boulevard Saint-Germain.

« Pour les uns, la Pologne n'est qu'un souvenir historique; pour les autres, c'est la conception ethnographique d'un territoire habité par une population de langue polonaise; pour la plupart, enfin, comme l'Italie était pour Metternich vingt ans avant sa libération et son unification, la Pologne est la vague « expression géographique » d'un pays qui s'étend à l'est de l'Europe et qui n'a pas de frontières déterminées. »

C'est pour éclairer le public sur l'importance de cette nation de vingt millions d'habitants dont l'activité industrielle, artistique et économique, si vivace, demeure ignorée, c'est pour détruire les notions fausses que le mensonge et la haine ont propagées qu'un groupe d'écrivains et de savants a édifié à la gloire de la Pologne ce monument d'affection et de respect.

Dans l'impossibilité où ils étaient — les principales sources d'étude : archives, documents, bibliothèques, etc., étant dispersées ou sous les verrous — d'écrire une histoire complète et définitive de la Pologne contemporaine, les auteurs ont réuni leurs efforts pour donner tout au moins, en toute loyauté, le tableau fidèle de leur patrie à notre époque. Le Pays, la Nation et la Situation économique forment les trois grandes divisions de l'ouvrage, qui décrit en détail la géographie du territoire et expose clairement, outre les ressources que fournit à la Pologne l'agriculture et l'industrie, le régime politique qu'elle subit depuis 1863, l'état actuel de l'instruction publique, des sciences, des lettres et des arts, etc.

Le volume a un intérêt documentaire considérable. Il s'y ajoute un attrait artistique qui justifie la mention que nous en faisons ici : plus de cent reproductions de tableaux, de dessins, de sculptures, etc., choisies parmi les œuvres des artistes polonais d'aujourd'hui, complètent le texte par une documentation gra-

phique des plus séduisantes. Dans cet ensemble d'illustrations se mire, en partie du moins, la Pologne artistique contemporaine.

Les collaborateurs n'ont pas cru devoir se nommer, « de crainte d'attirer sur eux des persécutions, surcroît de bénéfice que les Polonais reçoivent ordinairement de leurs travaux ».

Doux pays ! Aussi l'ouvrage est-il publié à Paris. Par la beauté de l'impression et des gravures, il fait grand honneur à son éditeur, M. Edouard Pelletan.

LES GRANDS ARTISTES. — **Jordaens**, par FIERENS-GEVAERT. Volume illustré de vingt-quatre gravures hors texte. Paris, H. Laurens, 6, rue de Tournon.

Jacques Jordaens, l'illustre émule de Rubens, n'avait été l'objet jusqu'à présent d'aucune monographie. Le livre que M. Fierens-Gevaert lui consacre dans la collection des Grands Artistes vient très heureusement combler cette lacune au moment même où la ville d'Anvers honore la mémoire du maître par une exposition de ses œuvres. Vingt-quatre illustrations hors texte : peintures religieuses et mythologiques, allégories, proverbes, portraits et surtout les immortels *Banquets de la Fête* révèlent sous ses diverses faces le génie mal connu de Jordaens. En même temps qu'il présente en une biographie alerte la physionomie du maître flamand, le texte de M. Fierens-Gevaert fournit un commentaire approfondi de son œuvre varié.

NÉCROLOGIE

M. Jean David.

Nous apprenons avec un vif regret la mort inopinée de M. Jean David, l'excellent ténor du Quatuor vocal de la *Schola cantorum*.

M. David était venu passer ses vacances à Verviers, sa ville natale. Il y est mort subitement, la semaine dernière, âgé de vingt-huit ans. Il était, il y a quelques années, rabôteur d'acier dans une usine lorsque M. Charles Bordes, au cours d'une tournée en Belgique, fut frappé de son instinct musical et de la beauté de sa voix. Il le décida à le suivre à Paris, se chargea de son éducation musicale, et arriva en peu de temps à en faire un chanteur parfait, qui interprétait avec une sûreté d'intonations et une justesse d'expression remarquables les œuvres les plus difficiles du répertoire classique et moderne. M. David excellait, notamment, dans les Cantates et les Passions de J.-S. Bach, dont les rôles de ténors sont généralement écrits dans des registres si aigus qu'on ne trouve plus de chanteurs pour les exécuter. Il a pris part, tant à Paris qu'à l'étranger, à presque tous les concerts de la *Schola* dont il incarnait en quelque sorte l'esprit par sa bonhomie, sa simplicité d'allures, son ardent amour de la musique et son désintéressement.

Tous ceux qui ont suivi le développement de l'Ecole musicale fondée par MM. Charles Bordes et Vincent d'Indy s'affligeront de la perte sensible que lui inflige cette mort cruelle et soudaine.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche, à 4 heures, qu'aura à la Grand'Place le grand concert d'œuvres belges donné à l'occasion des fêtes jubilaires sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de cinq sociétés chorales des sections chorales des écoles, etc. Au programme : *Vlaanderens Grootheid*, cantate de J. Blockx ; *Macbeth* paraphrase symphonique de S. Dupuis ; *Fantaisie pour orchestre sur deux noëls populaires wallons*, par J. Jongen ; *Cantate inaugurale* de P. Gilson ; *Vers l'Avenir* de F.-A. Gevaert.

En cas de mauvais temps, le concert sera remis à demain, lundi, à la même heure.

L'Exposition internationale de l'Art dans la Maison s'ouvrira officiellement le 2 septembre prochain dans les salles de la Société royale de la Grande-Harmonie.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'entreprise entière est faite au profit des cinq œuvres de bienfaisance suivantes : l'œuvre du Calvaire, le Conservatoire africain, les Enfants martyrs, la Feuille d'Étain et le Cercle le Progrès.

L'Exposition Jordaens aura pour résultat immédiat la publication de plusieurs monographies sur ce peintre, parmi lesquelles nous signalons, outre celle de M. Fierens-Gevaert, une étude de M. Paul Buschmann, directeur de *l'Art flamand et hollandais*, illustrée d'un grand nombre de planches hors texte. Les souscriptions sont reçues dès à présent à la librairie Van Oest, rue du Musée, 16, Bruxelles.

Les représentations en plein air de *Polyphème* à Genval sont remises au 6 août et dimanches suivants.

EXPOSITION DE LIÈGE. — Cédant aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées, le Comité exécutif vient de décider que le prix d'entrée aux expositions des Beaux-Arts et de l'Art ancien ne serait que de 25 centimes les dimanches et jeudis.

C'est là une excellente mesure qui sera bien accueillie par une grande population, car elle étend considérablement le nombre de ceux qui pourront ainsi admirer les chefs-d'œuvre que renferment ces deux expositions.

Notre collaborateur Eugène Demolder fera paraître à la rentrée un volume intitulé : *L'Espagne en auto*. C'est le récit d'une merveilleuse excursion qu'il vient de faire, en compagnie de M. Guitry, de Paris à Madrid, à Grenade, à Séville, et jusqu'aux frontières du Portugal.

Il est question, dit *l'Indépendance*, d'élever à Dinant un monument à Antoine Wiertz. L'emplacement choisi est la promenade de Meuse, en face de la rue qui porte déjà son nom.

La statue en bronze du célèbre artiste sera placée sur un rocher de 3 mètres de haut. Elle aura près de 3 mètres de hauteur.

M. de Haene a signé l'engagement pour l'exécution de l'œuvre. Wiertz, d'après la maquette, est représenté le manteau rejeté sur l'épaule, tenant une palette d'une main et un pinceau de l'autre. On espère faire l'inauguration du monument cette année encore.

Le projet existait de reproduire en proportions gigantesques l'œuvre de Wiertz, le *Triomphe de la Lumière* ; cette reproduction n'aurait pas mesuré moins de 56 mètres ; faute de ressources, il a fallu en abandonner l'idée.

Deux nouveaux musées s'ouvriront prochainement à Paris : le Musée d'Ennery, dans l'hôtel que légua à l'État, avec toutes ses collections artistiques d'Extrême-Orient, le fécond auteur dramatique, et le musée installé au château de Maisons-Laffitte, qui devient une annexe du Louvre.

Le grand prix de Rome pour la sculpture vient d'être attribué, en France, à M. Constant Brasseur. Les deux seconds grands prix ont été remportés par MM. Philibert Lorieux et Raphaël Moncassin.

Il est question d'ériger à Paris, non loin du palais des Champs-Élysées, un monument commémoratif de l'Ecole de Fontainebleau, hommage collectif à Corot, Rousseau, Millet, Dupré et Daubigny.

Le conseil municipal s'est mis d'accord à ce sujet avec le gouvernement.

Le musée des Beaux-Arts de la ville de Paris au Petit-Palais vient de s'enrichir d'un important ensemble d'œuvres du peintre Ziem, offert par l'artiste. Une salle spéciale renferme cette série, composée de trente-cinq toiles, de quarante-et-une aquarelles et d'un très grand nombre d'études peintes, d'albums de dessins

et de croquis, et même de quelques-unes des copies à la plume faites par Ziem d'estampes de Rembrandt.

Cette salle sera très prochainement ouverte au public.

On a vendu à Londres la collection de tableaux de lady Ashburton. Parmi les très belles toiles qui ont atteint de gros prix, citons les portraits de Charles I^{er} et de la reine Henriette de France, par Van Dyck, qui ont été payés 446,250 francs. Ces toiles avaient été achetées par lord Ashburton, en 1827, à un prix, croit-on, inférieur à 25,000 francs chacune.

Une toile de Rubens, disparue depuis deux cent soixante-quatre ans, vient d'être retrouvée. C'est le portrait de Charles-le-Téméraire, exécuté par Rubens d'après un tableau original attribué à Van Eyck.

Cette toile figurait encore sous le n° 96 dans l'inventaire des objets laissés par Rubens après sa mort, en 1641.

Il est fort probable que peu de temps après le décès de l'artiste le portrait passa dans les mains de Philippe IV, roi d'Espagne, et que plus tard, à l'époque des guerres de l'Empire, le maréchal Soult le rapporta en France.

Un tableau par Frans Hals a été volé le 7 juillet au Musée de La Haye. Ce panneau, haut de 24 centimètres et large de 19, représente un portrait d'homme, de trois quarts vers la gauche, aux moustaches relevées, habillé d'un pourpoint doré à large col en dentelles, coiffé d'un chapeau à larges bords. Le fond est de nuance gris-verdâtre. L'administration des musées royaux des Pays-Bas alloue une récompense de 1,000 francs à qui retrouvera le tableau ou fournira des renseignements efficaces à son sujet.

Le *Guide musical* rappelle, à propos des ouvertures de Rossini qui font encore les délices d'un certain public, l'amusante lettre (authentique ou apocryphe?) par laquelle l'auteur de *Guil-*

laume Tell instruisait un jeune musicien sur ses procédés de composition :

« Règle générale et invariable, attendre la veille même de la première représentation pour composer son ouverture. Il n'y a rien qui pousse à l'inspiration comme la nécessité, comme la présence agaçante d'un copiste qui attend votre œuvre, lambeau par lambeau, comme la vue sinistre d'un directeur en désespoir, qui s'arrache des poignées de cheveux. Les vrais chefs-d'œuvre du genre n'ont pas été composés autrement. En Italie, à mon époque tous les directeurs étaient chauves avant la trentaine.

« J'ai composé l'ouverture de la *Gazza Ladra* non pas la veille, mais le jour même de la première représentation, dans les combles de la Scala, à Milan, où m'avait relégué le directeur, sous la garde de quatre machinistes.

« J'ai fait mieux pour le *Barbier* (1816). Je ne l'ai pas composée du tout, c'est-à-dire qu'au lieu de celle que j'avais primitivement écrite pour cet opéra extrêmement *buffa*, on s'est servi de celle que j'avais écrite pour un autre ouvrage, *Elisabetta* (1815), opéra excessivement *seria*. Le public a été enchanté de la substitution.

« L'introduction du *Comte Ory*, je l'ai faite en pêchant à la ligne, en compagnie de M. Aguado, qui ne cessait de me parler finances espagnoles.

« Quant à celle de *Guillaume Tell*, j'occupais un appartement au boulevard Montmartre, où se réunissait jour et nuit tout ce que Paris renfermait de gens saugrenus, qui s'en venaient fumer, boire, causer, hurler, piaffer, blaguer à mes oreilles, tandis que je travaillais avec acharnement afin de les entendre le moins possible. »

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Co

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION · EXPORTATION · ÉCHANGE

**JACQUES
JORDAENS**

ÉTUDE PAR

P. BUSCHMANN JR.

Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

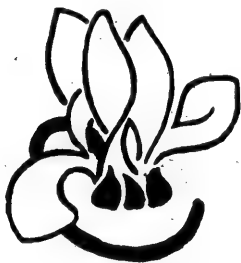
Un fort volume grand-8° avec 45 planches hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire

G. VAN OEST & Co,

16, rue du Musée, BRUXELLES.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Août

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enluminure (suite et fin) (G. LOUMYER). — Le Monument au Travail de M. Charles Van der Stappen (O. M.). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Expositions. *L'Euvre* (O. M.). — La Médaille à l'Exposition de Liège (ALPHONSE DE WITTE). — Concert jubilaire (O. M.). — Au Coq-sur-Mer. — Broermaniana. — Publications artistiques. *Artisti contemporanei*: Carl Larsson, De Scalden (*VIII^{ste} Jaarboek*): *Oude en Nieuwe volksliederen*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'ENLUMINURE⁽¹⁾

Peut-être est-ce sans trop de regret que les scribes constataient les progrès étonnants de l'imprimerie, ainsi que la faveur toujours croissante qu'elle acquerrait dans les rangs de la société, car nous surprenons bien des lamentations de copistes qui se plaignent du dur métier auxquels ils sont astreints. « Ami lecteur », écrit un moine de Corbie à la dernière page de son ouvrage, « retiens tes doigts, prends garde d'altérer

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

l'écriture de ces pages; car l'homme qui n'exerce pas la calligraphie ne soupçonne pas le mal que nous nous donnons. Autant le port est doux au navigateur, autant la dernière ligne est douce à l'écrivain. Trois de ses doigts tiennent le roseau, mais son corps tout entier peine et travaille ».

D'autres, animés d'un esprit plus pieux, se recommandent aux prières du lecteur, seule récompense qu'ils demandent pour leur dévouement. Leurs successeurs laïques n'étaient guère aussi désintéressés. *Vinum scriptori redditur de meliori!* s'écrie l'un. *Detur pro poena scriptori pulchra puella!* surenchérit un autre. Le comble est atteint dans cette sentence brève mais violente, tracée à la fin d'un ouvrage de théologie : *Finito libro frangamus ossa magistro!*

Il ne faudrait cependant pas conclure de ces récriminations que les scribes du moyen âge aient négligé leur tâche, ou n'y aient apporté que peu d'attention, car la plupart de leurs œuvres sont de véritables merveilles de patience qu'il nous serait presque impossible d'imiter dans notre siècle de vie intense et fiévreuse.

Il est curieux de constater que le plus souvent toute indication nous fait défaut sur le nom du scribe ou de l'artiste enlumineur. Le moyen âge n'a laissé d'ailleurs que fort peu d'œuvres revêtues de la signature de leur auteur, usage que n'ont guère adopté nos artistes modernes, surtout les insignifiants; au point que c'est par un pur hasard que nous connaissons les noms de quelques-uns des architectes de génie qui, jadis, suivant le mot de Glaber Radulphus, « couvrirent la France d'un blanc vêtement d'églises ».

Tout en se glorifiant du titre de « miniator », les enlumineurs du XIII^e siècle ne s'adonnaient pas moins à la pratique d'autres branches de l'art; l'orfèvrerie, la verrerie, et même l'architecture occupent leurs loisirs. D'autres, plus amoureux de leur métier, ne se contentent pas de décorer le livre qui leur est confié; nous les voyons confectionner eux-mêmes le parchemin qu'ils règlent ensuite avec soin; ils fabriquent encre, couleurs, plumes et pinceau; ils font office de copiste, et peu s'en faut qu'ils n'imaginent le sujet de l'ouvrage, comme il arriva à la fameuse Herrade de Landsperg; auteur du *Hortus deliciarum*.

Non satisfaits encore, ils ornent de peintures les pages noircies par le texte; enfin pour couronner le tout, ils relient le volume de leurs propres mains. Presque tous les artistes de cette époque, d'ailleurs, fabriquent eux-mêmes le matériel dont ils ont besoin: de là l'existence de traités assez nombreux se rapportant au côté technique de l'art. Dans tous ces manuels une large part est réservée aux procédés de l'enluminure. On trouve même des passages traitant du sujet dans les anciens écrits alchimiques grecs et dans certains papyrus égyptiens. Mais ce sont là des exceptions et il faut arriver au XIV^e siècle pour trouver un manuel exclusivement consacré à cette matière: l'opuscule intitulé *de Arte Illuminandi*, publié par M. Lecoy de la Marche, qui en a aussi donné des extraits dans son livre *les Manuscrits et la Miniature*.

C'est à l'aide de ces procédés qui, à un esprit moderne, paraîtraient des recettes de bonne femme, qu'ont été produites les miniatures charmantes dues au pinceau d'Attavante, de Fouquet et de Memling. Malheureusement, toutes belles qu'elles soient, ces œuvres d'art manquent de spectateurs; c'est à peine si, de temps en temps, on remarque dans nos bibliothèques un touriste américain examinant curieusement ces merveilles de délicatesse et de patience.

Quelques efforts isolés ont été faits, notamment en Angleterre par W. Morris, pour redonner au livre son ancienne splendeur; mais l'imprimerie et les procédés modernes de gravure, quelles que soient les ressources dont ils disposent, ne donnent qu'un résultat bien médiocre en comparaison des belles productions du moyen âge et de la Renaissance. La miniature semble cependant reprendre de nos jours quelque souffle de vie. Nous voyons en Angleterre, en Écosse, des communautés religieuses s'occuper de faire revivre cet art qu'on croyait mort, et à Londres se trouve même un instructeur public d'enluminure, subsidié par le gouvernement, qui donne des cours assez fréquentés au local des Arts et Métiers. D'autres enlumineurs « professionnels » habitent la France, la Suisse, et surtout l'Italie, cette patrie des arts, et, en ajoutant à ce groupe le nombre considérable d'amateurs qui s'adonnent à la

miniature par goût personnel, nous obtenons un chiffre assez élevé de pratiquants dont plusieurs ont produit de fort belles œuvres. Fidèles cependant aux principes de leurs devanciers du moyen âge, ils ne se font pas connaître du public. Laissons la parole à M. E. Marchand, miniaturiste-paléographe à Dieppe: « On parle peu des artistes enlumineurs. Ils ont cela en commun avec les graveurs en médailles, en camées, les peintres sur ivoire, ou sur émail, dont les œuvres, étant de petite dimension, ne se prêtent pas à l'explosion de « pétards » pour leur créer une renommée. Mais dans le silence de leurs ateliers et de leurs bibliothèques, ils ne sont pas moins tenus à de sérieuses études, embrassant un cycle au moins aussi vaste que s'ils devaient produire de grandes toiles... Notre époque compte encore bon nombre de délicats qui aiment à briser la coque pour savourer le fruit, et ceux-là se délassent de la vue de quantité d'œuvres nulles et mauvaises, exposées à côté de morceaux de choix dans nos Salons annuels, par l'examen de travaux où l'artiste s'est révélé par une grande dose de patience jointe à une science considérable. Ceux-là goûtent l'enluminure quand elle est traitée consciencieusement, car il se fait plus de travaux dans cet art qu'on ne le croit généralement, et l'on serait surpris s'il était possible de réunir dans un Salon tout ce qu'ont produit de vrais artistes depuis seulement trente ans. »

Comme on vient de voir, la bonne volonté ne manque pas à ceux qui voudraient faire de l'enluminure un art moderne ayant sa place au soleil. Certes, la tâche est ardue, et tant qu'on ne tentera que des essais isolés, on ne saurait guère réussir à vaincre l'indifférence générale. « Comment, — s'écrie-t-on, — mais le livre peint et décoré n'est qu'un luxe inutile, coûteux et superflu! Les procédés de reproduction dont dispose la science moderne ne nous fournissent-ils pas des illustrations amplement suffisantes? »

Remarquons que le livre orné de peintures n'a jamais été autre chose qu'un objet de luxe, ce qui n'empêchait pas nos ancêtres, amoureux du beau dans toutes ses manifestations, d'acquiescer un beau livre pour les mêmes raisons d'esthétique qui nous font aujourd'hui acheter un tableau ou un objet d'art quelconque.

La seconde objection est également insoutenable: comment comparer, en effet, le travail de la machine et l'inspiration personnelle, l'art et la mécanique? Autant vaudrait abandonner la peinture en faveur de la chromolithographie.

Mais il faudrait, pour aider à la diffusion du livre peint, que les artistes, quittant les anciens modèles, se missent à innover, car la nouveauté est ce qui intéresse le public, et il est certain que les styles celtique, carolingien, roman ou gothique, quelque admirables qu'ils soient, ne sont pas de notre temps, et n'ont plus le singulier attrait de l'actualité.

Depuis une dizaine d'années nous possédons un style décoratif bien défini, que le public, qui ignore son origine et ses sources, a qualifié d'art nouveau ou moderne. Ce style a fait ses preuves et rien ne serait plus facile que d'adapter ses motifs riches et variés à l'embellissement du livre en les appliquant tant à la décoration des bordures qu'à celle des initiales. Remplaçant l'illustration par la miniature et le texte gothique, qui jusqu'ici semble avoir été le complément forcé de tout manuscrit enluminé moderne, par nos beaux caractères d'imprimerie, le livre peint et orné pourra enfin reprendre sa place, trop longtemps perdue, parmi les œuvres d'art reconnues et appréciées du public.

Attendons et espérons.

G. LOUMYER

Le Monument au Travail de M. Charles Van der Stappen.

M. Van der Stappen vient d'achever le modèle, au tiers de l'exécution, du Monument au Travail qui lui a été commandé par le Conseil provincial du Brabant. Ce monument a très grande allure et promet une œuvre échappant à la banalité.

Entourant le socle sur lequel se dresse un groupe élégant de deux femmes drapées : la *Province recevant les produits de la Terre*, quatre compositions habilement reliées l'une à l'autre déploient au pied du monument tout un cortège de figures et d'animaux. C'est, sur la face antérieure, l'*Art*, symbolisé par un Pégase cabré, enlevé sur ses pieds de derrière, dans un mouvement véhément et qu'un homme s'efforce de retenir par la bride. A droite, le *Commerce*, synthétisé par un débardeur et par un robuste cheval de « nation ». A gauche, l'*Agriculture*, qu'allégorise une figure de semeur et un bœuf labourant le sol. Sur la dernière face, un forgeron, évoquant l'*Industrie*, soutient sur ses épaules le monde qu'explore une figure symbolique de la *Science*.

Le travail que nécessitera la réalisation d'une telle conception est énorme. L'auteur compte y consacrer deux ou trois ans. On peut prévoir, dès à présent, une œuvre puissante et harmonieuse dans laquelle le réalisme des figures s'unira à un symbolisme très clair, en quelque sorte purement décoratif. La composition des cinq groupes, l'attitude des personnages qui les composent, l'impression de vie et de mouvement qui s'en dégage classent le projet de M. Van der Stappen parmi les manifestations les plus intéressantes de la statuaire monumentale contemporaine.

O. M.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y déjà quelque temps qu'a paru *l'Homme intérieur* (1), le dernier recueil de poèmes de M. Charles Guérin : mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un tel livre qui chante, dans une forme parfaite, les émois éternels de l'âme humaine.

Parmi les poètes actuels, M. Guérin apparaît comme une excep-

tion heureuse. Nourri de la plus pure moëlle classique, il a été fort peu touché par le mouvement symboliste. On dirait qu'il n'a rien lu, rien connu des productions poétiques de ces quinze dernières années. Il ne croit pas, lui, que la poésie ait besoin d'être renouvelée et de chercher dans des rythmes nouveaux, dans des modes nouveaux d'expression, dans l'emploi de symboles subtils, de mots rares et de tournures compliquées, des éléments de force et de succès. Loin des écoles qui se disputent le Parnasse, il s'est assis dans la solitude et, penché sur son âme, il s'est efforcé d'y découvrir les quelques sentiments profonds et vraiment sincères que les douleurs et les joies de la vie y font éclore. Faisant courageusement abstraction de tout ce qu'il trouvait en lui de trop personnel, de trop égoïste, il a su ne retenir que les plaintes et les élans en lesquels chacun de nous pouvait se reconnaître. Cette matière poétique, qui est le fonds commun de tous les vrais poètes, de ceux qui ne sont pas uniquement des rhéteurs, des artistes du mot et de la phrase, il l'a traitée avec une discrétion, une sobriété et une spontanéité simple qui raviront tous les esprits bien faits. On lui reprochera, dans certains milieux, de ne pas sacrifier aux dieux du jour et de livrer au public ses confidences dans une langue dépourvue de l'éclat tapageur ou du mystère brumeux qui règnent aujourd'hui dans le ciel poétique. Mais M. Guérin sait bien que de toute la production actuelle, il restera fort peu de chose dans quelques années. Quand la crise sera passée, on ne reverra debout, parmi les ruines, que les rares écrivains qui, sans se préoccuper des engouements passagers, auront écrit des choses vraies, humaines, éternelles, dans une langue simple, exacte, correcte. Je ne crois pas me tromper en affirmant que M. Charles Guérin sera de ceux-là.

Pour ma part, j'éprouve à son égard des sentiments de respect et de confiance qui me font priser très haut ses poèmes. Je sens, je constate qu'il connaît admirablement sa langue et son métier. Je me rends compte qu'il est aussi intelligent que sensible et qu'il ne me laissera jamais la déception de m'avoir conduit aux sommets de l'émotion pour me faire retomber ensuite, comme tant d'autres, dans le marécage de l'incohérence ou de la banalité. Si je le suis, je pénètre dans son cœur douloureux et aimant. Il aime une femme qui n'est pas libre, il l'aime passionnément, avec son âme et avec ses sens. Il en est jaloux. Il la voudrait à lui tout entière, toujours, à chaque heure. Mais la vie les sépare, et il souffre. Il souffre, et la nature indifférente à son mal, malgré toutes ses beautés, ne le console pas. Cette souffrance solitaire, que viennent interrompre à peine quelques chants joyeux de volupté et d'espérance, l'amène à réfléchir à l'utilité de la vie. S'il n'est ici-bas que pour pleurer, la mort ne serait-elle pas enviable? Le suicide le hante un instant. Il s'en détourne parce que des atavismes chrétiens lui inspirent d'autres devoirs. A-t-il la foi? Il avoue lui-même qu'il n'en sait rien. A certains moments, il croit en Dieu. Puis il se prend à en douter. Il affirme même son athéisme. Hélas! Tout est obscur en lui : la torture du doute vient s'ajouter à ses souffrances d'amour. Et c'est vers la fin du livre seulement que la sérénité semble lui revenir. La Foi et l'Amour se sont en lui réconciliés. Avec eux, et le Travail pour compagnon, il va s'élever vers l'Idéal. Est-ce une conclusion? Est-il guéri? Non, car il reste un homme, un pauvre homme sincère, livré à tous les vents de la passion et à tous les caprices de la pensée. Et son mérite est de se montrer à nous sans feinte et sans voile, dans les contradictions de sa nature et de son esprit, tel que nous puissions à tout moment le regarder comme notre propre image

(1) Paris, *Mercur de France*.

et le prendre pour confident et pour conseil. J'ajouterai que les rares lettrés qui savent encore jouir d'une belle forme classique, solide et harmonieuse, riche de la sûreté de ses mots, de la plénitude de son vers, de la convenance parfaite de ses images, éprouveront, à la lecture de *l'Homme intérieur*, un charme sobre et délicat.

Le Joli Mai (1) de M. Valère Gille est d'un classicisme plus conventionnel. C'est de la poésie à fleur de peau, faite de lieux communs gracieusement dits. Voici la ligne générale de ce recueil : Le printemps joyeux apparaît sur la terre et l'Amour, en même temps, naît dans le cœur du Poète. Comme elle est belle, l'aimée, et comme la nature entière participe à sa grâce ainsi qu'à la tendresse que son ami lui a vouée ! Mais hélas ! elle s'est éloignée et, soudain, le cœur de l'ami se désole au milieu de la joie générale. La nature, en vain, déploie le faste de ses fêtes : sa douleur le détourne de ces spectacles charmants. La fugitive, toutefois, revient à son amour. Il l'accueille et oublie sa trahison. Le bonheur du retour unit sa chanson triomphale à celle des nids et des fleurs, dans la lumière radieuse du printemps.

Que faut-il chercher dans ce petit livre ? L'expression énergique de sentiments profondément humains ? M. Valère Gille n'a jamais eu de telles prétentions. Sur des motifs simples et banals : le printemps, les nids, les fleurs, l'amour, la séparation, le retour, il compose de petits poèmes harmonieux, incapables de nous procurer la moindre émotion, mais dont les mots jolis, les tournures aimables, le parfum antique ne sont pas sans charme. A mon avis, *le Joli Mai* est un essai de poésie populaire. Le poète s'est efforcé d'exprimer d'une manière simple et agréable, en empruntant souvent la forme de la chanson, des sensations et des sentiments qui appartiennent à tout le monde. On le sait de reste : rien n'est plus difficile que d'imiter le travail spontané de la nature. Jamais l'art des poètes ne pourra atteindre à la divine simplicité de certaines chansons anonymes que le peuple se passe de génération en génération. Il est donc à peu près inutile de constater que M. Valère Gille a rarement réussi à nous donner l'impression d'une poésie puisée aux sources populaires. Cependant, il est tel de ses poèmes, comme celui-ci : *Midi sonne : l'horloge s'ouvre*, ou cet autre : *Dans les prés elle va cueillant...*, qui plaisent par une allure archaïque bien soutenue et propre à faire illusion. D'ailleurs tout le livre abonde en jolis vers, en strophes légères, en odes délicieuses. J'aime beaucoup celle-ci : *Le brouillard se lève*. M. Valère Gille a le secret des rimes joyeuses, des rythmes souples et gracieux. Il n'y a pas de poète actuellement qui manie avec une pareille maîtrise le petit vers français, le vers désarticulé, clownesque et fardé de Banville. On peut certes lui reprocher une certaine fadeur, un abus des mots trop jolis. Prise avec excès, toute confiture est écœurante, mais quand c'est de la confiture de rose. Il n'en reste pas moins que son livre — banal par volonté dans son fonds, et qui n'a peut-être pas su toujours éviter la banalité dans la forme — est une ruche charmante, où les beaux vers bourdonnent à l'envi comme un essaim d'abeilles.

Les Poèmes fervents (1) de M. Fernand Urbain sont des reflets parfois incohérents d'influences multiples. M. Urbain, sans

(1) Bruxelles, Em. Rossel.

(1) Édition Artistique, Liège et Paris.

doute, est très jeune et ne se possède pas encore. N'ayant rien à dire de personnel, il s'attache à composer, au moyen de réminiscences de ses lectures, des sortes de poèmes récapitulatifs. Il est véritablement hanté par les mots des autres. Des images entières, des expressions toutes faites passent sans effort de l'œuvre de ses poètes favoris dans la sienne. L'influence de Verhaeren est surtout sensible dans ses *Poèmes fervents*. Il emprunte au grand poète sa méthode de composition et ses expressions ou ses mots typiques. C'est ainsi qu'on trouve chez lui des « par à travers » et l'emploi caractéristique de mots comme : « rectiligne » ou « s'oblitérer ». Il est fâcheux de pousser à ce point l'amour des maîtres. Quand, en outre, l'idée que l'on veut exprimer demeure tout le temps confuse et vague, insaisissable et flottante, on conviendra qu'on est mal préparé pour doter la littérature poétique de chefs-d'œuvre nouveaux. Il y a toutefois, dans les *Poèmes fervents*, des vers bien frappés et des strophes solidement construites. Cela nous permet d'espérer que M. Urbain se débarrassera bientôt du joug de ses influences et, s'étant enfin trouvé soi-même, nous donnera, dans une forme plus sûre et plus correcte, des ouvrages mieux condensés et plus personnels.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

L'Œuvre.

Des divers artistes, — peintres, dessinateurs et statuaires, — qui composent le jeune cercle d'art *l'Œuvre*, M. Jules Cran paraît le plus heureusement doué. Le peintre se cherche encore, tâtonne, subit des influences multiples. Mais déjà il affirme dans le portrait du docteur Bayet un sens exact des valeurs, une vision aiguë, du goût dans la mise en page. Des diverses toiles qu'il expose, c'est incontestablement la meilleure. M. Cran semble y avoir pris conscience de lui-même et marcher d'un pas assuré vers le but.

M. G. Jacqmotte, très inégal, a donné d'une *Mare à Tervuren* une interprétation robuste, synthétique, très supérieure à celle de ses portraits. M. E. Pottier annonce un intimiste qu'il sollicite les menus épisodes de la vie. M. Van Bavegem s'attache aux intérieurs d'églises, qu'il exprime parfois avec justesse. Enfin M. Van Holsbeeck expose une suite de dessins non libérés de l'influence académique, mais qui témoignent d'un labeur persévérant et d'une incontestable habileté manuelle.

O. M.

La Médaille à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège.

Nous comptons voir la jeune école belge de gravure en médailles, si nombreuse, si active et depuis quelque temps si en progrès, saisir avec empressement l'occasion que lui offrait l'Exposition de Liège pour s'affirmer d'une façon définitive à côté de ses aînées, les écoles de Paris et de Vienne. Il n'en a malheureusement pas été ainsi car deux de ses membres seulement ont répondu à l'appel du Comité.

Nous ne tenterons pas d'expliquer cette abstention quasi-générale qui a peut-être pour cause certain article du règlement. Nous

nous bornerons à la constater et à le regretter et pour nos artistes et pour le public.

Heureusement pour l'art belge, l'envoi de M. Godefroid Devreese est de réelle valeur. C'est même l'un des meilleurs du Salon international. Ses portraits du baron et de la baronne de Vos van Steenwijk, des généraux boers, du comte de Nédonchel, d'Ed. Van den Broeck, du doyen de nos députés M. Tack, sont connus et nous n'avons plus à en faire l'éloge, mais ses œuvres nouvelles, l'effigie de M. Huart-Hamoir, bourgmestre de Schaerbeek, la plaquette reproduisant la célèbre statue de Septime-Sévère du musée Somzée, actuellement au Musée du Cinquantenaire, et enfin et surtout la belle médaille destinée à récompenser les artistes qui prennent part à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège démontrent à l'évidence que M. Devreese est non seulement le premier de nos portraitistes, mais qu'il possède aussi, dans ses compositions, le grand mérite d'être clair et simple, — et la simplicité est pour nous la primordiale qualité d'un médailleur.

M. Jules Baetes dirige à Anvers une maison d'édition. C'est un artiste consciencieux qui travaille encore d'après les vieilles formules. Les médailles qu'il expose dénotent une certaine lourdeur d'exécution. M. Baetes a fait mieux que cela et fera certainement beaucoup mieux à l'avenir.

On le voit, malgré la coopération de M. Devreese, le compartiment belge constitue, il faut bien l'avouer, un réel insuccès, car il ne donne aucune idée du développement qu'a pris en Belgique l'art de la gravure en médailles.

Il en est de même du compartiment autrichien, dont M. Kautsch fait tous les frais. M. Henri Kautsch est un Bohémien qui habite Paris depuis longtemps déjà, croyons-nous; aussi l'influence française est-elle manifeste dans ses œuvres, surtout dans la composition et l'arrangement de ses revers. Son portrait du peintre Lenbach, enveloppé d'un lourd manteau fourré, est superbe de vie et de sauvage énergie, le modelé en est merveilleux. C'est l'une des plus belles médailles de l'écrin contemporain. A signaler aussi, comme modèle de mise en page, Emmanuel Kautsch, au travail, dans son atelier.

M. Henri Huguenin est Suisse. *En Prière*, une *Jeune mère* sont des œuvres pleines de sentiment, sa *Petite Chute* est originale autant que charmante; mais l'ensemble de l'exposition de M. Huguenin dénote chez cet artiste un modelé assez peu sûr et certaine inexpérience de métier.

Il en est tout autrement de M. Wienecke, second graveur à la Monnaie d'Utrecht, qui possède à fond le dessin et l'art de camper une effigie, de saisir la ressemblance, si pas de marquer complètement le caractère de son modèle. Malheureusement ses portraits sont froids, ils manquent, en général, de vie, et ses compositions gagneraient en grâce si elles étaient moins académiques, mais il n'en est pas moins un artiste de grand mérite.

L'envoi de M. Rasoumny, un Russe qui paraît avoir travaillé à Paris tant il a su s'assimiler la façon française, a été pour nous une surprise. Ses médailles, qui remplissent deux cadres, sont remarquables. Nous attirons surtout l'attention des amateurs sur la belle composition intitulée : *Les Arts*, sur le magistral portrait de Pie X et sur une noble et fière *Patria*.

La France compte à Liège douze exposants. En l'absence si fâcheuse de Chaplain, de Roty, de Peter, de Charpentier, de Bottée, de G. Dupré, etc., il est incontestable que Patey, Vernon et Yencesse l'emportent sur leurs concurrents. Il semble, au surplus, que l'art de la médaille ait atteint son apogée en France : c'est, du moins, l'impression que produit un examen attentif du compartiment français de l'Exposition des Beaux-Arts de Liège, dont nous allons essayer d'esquisser la physionomie en commençant par M. Patey.

M. Henry Patey, ancien prix de Rome, est un classique, — un classique de grand talent, dont l'idée toujours simple et bien appropriée au sujet est traitée avec autant de décision que de sûreté. Sa plaquette *Père et mère* commande l'admiration; très beaux aussi sont ses portraits de Pasteur, de Barye et de M. Ulysse Pila.

M. Frédéric Vernon, un autre prix de Rome, est lui aussi un classique. Il est abondant, gracieux, doucement ému, et professe

pour les effets violents une sainte horreur. On sent qu'il a travaillé à Rome et qu'il est resté sous l'influence des vieux médailleurs italiens. Ses *Communiantes* sont adorables et jolies au possible, ses plaquettes *Frédéric* et *Jean* sont pleines de grâce juvénile.

M. Ovide Yencesse, s'il est un peu flou de facture, est doué par contre d'une grande originalité d'imagination. Ses compositions *Annette la Folle*, *Virginie la Sage*, *Pierrette la Pauvre* sont caractéristiques à cet égard. M. Yencesse nous semble d'ailleurs en sérieux progrès.

Après ces maîtres, on peut signaler encore M. Pillet, qui affectionne les scènes de genre, telles sa *Ronde de jeunes filles* et ses *Laboureurs*; Cazin, un impressionniste, auteur des curieux portraits des deux Coquelin; François Roques, un énergique; Exbrayat, qui nous montre une vieille dentellière de bonne venue; La Fleur, Lechevrel, Legastellois, Rozet, et enfin Emile Daussin qui a fait patiner d'étrange façon sa plaquette au médaillon de Bouguereau.

Les médailleurs anglais, allemands, italiens, suédois, norvégiens, danois, espagnols et américains se sont abstenus et, franchement, nous ne pouvons leur donner tort en voyant avec quel sans-gêne ont été traités les envois de leurs confrères de France, de Belgique, d'Autriche, de Hollande, de Suisse et de Russie, semés un peu partout dans les salons consacrés à la peinture, sans souci de l'éclairage, sans ordre, sans nulle méthode en un mot.

Au reste, aucun résultat pratique n'est à espérer d'une exposition de médailles tant qu'on ne se sera pas décidé à leur consacrer un petit salon spécial. C'est, en somme, le seul enseignement sérieux à tirer de l'Exposition de la médaille à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Liège.

ALPHONSE DE WITTE

CONCERT JUBILAIRE

On avait oublié les musiciens dans les fêtes jubilaires! La ville de Bruxelles voulut réparer l'omission et leur offrit, pour y faire exécuter quelques unes de leurs œuvres, le cadre de la Grand'Place. Elle leur offrit aussi l'excellent orchestre et l'inlassable dévouement de M. Sylvain Dupuis. Avec le concours des principales sociétés chorales bruxelloises et des sections chorales des écoles, on réunit un bel ensemble de forces instrumentales et vocales qui interpréta, dimanche dernier, devant un auditoire nombreux et attentif, un programme formé d'œuvres de J. Blockx, S. Dupuis, J. Jongen et P. Gilson.

Le plein air n'est malheureusement guère favorable aux sonorités de la symphonie. Si l'on perçut les grandes lignes du fragment orchestral inspiré à M. Dupuis par une scène de *Macbeth*, on ne jouit guère du travail délicat de l'œuvre. De même, les jolies trouvailles polyphoniques et l'instrumentation spirituelle de la Fantaisie de M. Jongen sur deux noëls populaires wallons se perdirent dans la rumeur vague de la foule, le bourdonnement des cloches et la voix des marchands de journaux annonçant « le Soir pour demain ».

La cantate *Vlaanderen's Grootheid* de J. Blockx, et surtout la *Cantate inaugurale* de P. Gilson eurent raison de l'atmosphère sonore d'une place publique. Seules, ces deux œuvres, écrites pour le plein air, se trouvèrent dans des conditions normales d'acoustique. La mise en œuvre de divers thèmes populaires, qui valut en 1897, lors de l'ouverture de l'Exposition de Bruxelles, un si éclatant succès à P. Gilson, exerça à nouveau son irrésistible prestige sur l'auditoire. Il fallut biffer la conclusion de cette partition colorée et joyeuse, et l'on fit à l'auteur une chaleureuse ovation.

Et maintenant, songera-t-on à faire aux compositeurs belges les honneurs d'un concert « en champ clos », comme un simple tournoi de chevalerie? On voudra bien reconnaître que le fait de faire mouvoir une armée de cavaliers dans une serre et d'exécuter des symphonies sur une place publique n'est pas d'une absolue logique.

O. M.

AU COQ-SUR-MER

Le Salon des aquarellistes qui vient de s'ouvrir au Coq-sur-Mer remporte, nous écrit-on, un fort joli succès, et dès le jour de l'inauguration plusieurs œuvres de MM. Hagemans, L. Bartholomé et H. Janlet ont trouvé acquéreur. Parmi les « watercolours » les plus appréciées, on signale le *Chat noir* et la *Petite Fille à l'orange* de F. Charlet, la *Chapelle en Campine*, le *Vieux Chêne*, le *Hameau en Flandre* d'I. Verheyden, la *Procession de Schellebelle* et un charmant *Hiver* d'H. Staquet, divers sites de Bruges, de Nieuport et de Furnes par H. Cassiers, des paysages délicats de l'ytterschaut, P. Hermanus, H. Janlet, F. Luigini, des figures et intérieurs de L. Bartholomé, etc.

Le 15 août aura lieu, à l'occasion de la Fête des fleurs, une audition musicale avec le concours de M^{lle} Gabrielle Bernard, de MM. H. Janlet et A. Seure. Une tombola sera tirée au profit de l'œuvre du Grand air pour les petits.

BROERMANIANA

De la Chronique :

La plaisanterie qui consistait à vouloir faire hommage au Roi d'un petit souvenir des fêtes du jubilé national — sous forme d'une œuvre d'art(?) exposée au Palais de Justice lors du banquet des bourgmestres et que l'on parlait d'acquérir « par souscription nationale », — cette plaisanterie semble avoir définitivement pris fin.

Le prétendu mouvement que l'on signalait dans le pays en faveur de cette belle idée était un mouvement plutôt... factice, c'est-à-dire qu'il s'agissait de le simuler pour faire croire au bon public qu'il existait réellement.

Nous avons d'ailleurs établi la vérité sur ce cas, dès qu'il s'est révélé, histoire de mettre en garde les naïfs toujours disposés à donner dans tous les panneaux et à couper dans tous les ponts — même les plus grossièrement imaginés.

Nous apprenons aujourd'hui que le Roi, dès qu'il eut connaissance du projet, s'empressa de décliner l'honneur qu'on voulait lui faire.

Quant aux adhésions en masse des bourgmestres belges, escomptées pour la réussite, elles n'ont guère dépassé le chiffre des vingt « poires » auprès desquelles l'œuvre en question avait obtenu le « franc et légitime succès » traditionnel.

Le bourgmestre de Bruxelles, à qui l'on s'était naturellement adressé d'abord pour patronner cette entreprise bourgmestrale, s'était empressé, comme nous l'avons rapporté, d'opposer un refus catégorique à la proposition qui lui était faite.

On s'était ensuite rejeté sur M. Bockstaël — sous prétexte que l'honneur du patronage lui revenait, en sa qualité de premier magistrat de la résidence royale.

M. Bockstaël, qui, pas plus que M. De Mot, n'est disposé à jouer les jobards, s'est excusé à son tour.

Il ne reste aujourd'hui qu'à s'adresser au bourgmestre de West-*Sluyshoek* ou à celui de *Ruette-la-Grande*, que leur manque d'informations sur les choses de la capitale, pour cause d'éloignement et de relations peu suivies, rendrait forcément plus disposés à servir l'entreprise.

Mais cette dernière chance est bien mince.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

VITTORIO PICA. Artisti contemporanei : Carl Larsson
(Estratto dall' *Emporium*. Maggio 1905).

C'est le peintre suédois Carl Larsson que M. Vittorio Pica étudie cette fois dans la série de ses « Artistes contemporains ». Un

portrait et trente reproductions illustrent cette monographie, qui contient sur la vie et l'œuvre du peintre scandinave d'intéressants détails.

De Scalden (VIII^{ste} Jaarboek) : Oude en Nieuwe volksliederen. Auvers, imprimerie De Vos et Van der Groen. Lithographie F. Van Tendeloo. Reliure de la maison Van Os-De Wolf.

Le huitième annuaire du Cercle anversois de *Scalden*, qui vient de paraître, est consacré à la Chanson populaire flamande. Vieux refrains et pièces lyriques modernes (Antheunis, Frans de Cort, Ph. Van Duyse, Dautzenberg, Pol de Mont) forment un élégant album orné d'illustrations en couleurs par Edm. Van Offel, Eug. Van Mieghem, R. Bosiers, W. Vaes, F. Posenae, C. de Beuckelaer, etc.

On peut regretter l'absence du texte musical. Mais sans doute les mélodies sont-elles, à Anvers, sur toutes les lèvres.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Cœur ému*, par YVANOË RAMBOSSON. Paris, Ed. du *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Jordaens*, par FIERENS-GEVAERT. Biographie critique illustrée de vingt-quatre reproductions hors texte. Collection des Grands Artistes. Paris, librairie Renouard. H. Laurens, éditeur.

THÉÂTRE. — *Le Siège de Berlin*, drame, par PIERRE BROODCOORENS. Edition de *L'Évode*. Bruxelles, imp. F. Flament.

DIVERS. — *Rapport sur le deuxième exercice de la Société pour la Protection des Sites et des Monuments de la province d'Anvers*. Anvers, imp. Centrale. — *De la Restauration de l'Industrie de la Tapisserie en Belgique*, par JOSEPH DESTREE. Louvain, imp. « Nova et Vetera ».

PETITE CHRONIQUE

Les nouvelles salles du Musée du Cinquantième renfermant la précieuse collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines que possède le Musée, ont été inaugurées jeudi dernier. Le ministre de l'Industrie et du Travail, remplaçant le ministre des Beaux-Arts indisposé, a vivement félicité le conservateur en chef pour le goût et la méthode avec lesquels a été installée cette section. M. Van Overloop a modestement reporté le mérite de l'organisation sur ses collaborateurs, MM. Jean De Mot, le baron de Loë, Franz Cumont, Jean Capart, et a eu des mots heureux pour remercier les donateurs qui ne cessent d'enrichir le Musée, spécialement M. R. Warocqué, qui, le jour même de l'inauguration et pour en commémorer la date, avait fait don au Musée d'un superbe marbre du *v^e siècle*.

La Commission royale des monuments se réunira en assemblée générale le 9 octobre, à 10 heures du matin, au palais des Académies. L'ordre du jour porte, outre les rapports annuels et l'inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics, l'étude de deux questions intéressantes : 1^o Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique? — 2^o Examen des moyens les plus propres d'assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

Expositions ouvertes :

BRUXELLES. — Exposition rétrospective de l'Art belge (Palais du Cinquantième), 15 juillet-2 novembre.

Exposition d'Art ancien bruxellois (Cercle artistique et littéraire), 19 juillet-30 septembre.

ANVERS. — Exposition Jordaens (Musée des Beaux-Arts), 27 juillet-15 octobre.

Exposition de l'Art contemporain (Ancien Musée, rue Vénus), 22 juillet-15 septembre.

LIÈGE. — Exposition d'Art ancien (Palais de l'Art ancien à l'Exposition universelle), 27 avril-15 novembre.

Exposition internationale des Beaux-Arts (Palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle), 27 avril-15 novembre.

Le Cercle d'art *les Indépendants* a ouvert hier au Musée son Salon annuel. Des concerts et conférences seront organisés au cours de l'exposition.

Signalons aussi la jolie Exposition internationale d'art photographique ouverte à l'occasion des Fêtes jubilaires par le Cercle *l'Effort* à la galerie Boute, rue Royale, 134.

Le deuxième Salon des Arts et Métiers qui s'ouvrira le 16 septembre au Palais du Cinquantenaire s'annonce sous d'heureux auspices. On cite parmi ses principales attractions le Palais de la Femme. L'ameublement et tout ce qui se rapporte à l'art de l'habitation sera particulièrement bien représenté à l'exposition, où seront organisées diverses fêtes de charité sous le haut patronage de la comtesse de Flandre.

Le jury international des récompenses pour l'Exposition des œuvres d'art annexée à l'Exposition universelle de Liège est ainsi composé :

Président, M. le marquis de Beaufort, sénateur; membres : MM. Albert Baertsoen, peintre; le baron F. de Beeckman, commissaire du gouvernement; Bernstam, statuaire; Frans Courtens, Evariste Carpentier, peintres; O. Flanneau, architecte; Victor Gilsoul, Gustave Halbart, Franz Hens, Harlamoff, La Chaise, peintres; Henri Maquet, architecte; Armand Rassenfosse, graveur; Jacques Rosseels, Max Schlichting, Wilm. Steelinck, Julius Stewart, Alexandre Struys, peintres; C. Van der Stappen, statuaire; Alfred Verhaeren, Isidore Verheyden, peintres; Thomas Vinçotte, statuaire. Membres suppléants : G. De Vreese, graveur en médailles; P.-J. Dierckx, peintre; P.-J. Soubre, architecte. Secrétaire, Paul Lambotte.

A propos de la sensationnelle exposition des œuvres d'Albert Besnard, *l'Art décoratif* consacre au maître, sous la plume de Jacques Copeau, l'étude la plus documentée qui ait été publiée.

Les dates des 30 septembre et 1^{er} octobre prochains viennent d'être définitivement fixées pour le Congrès international de

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

A VENDRE

TRES BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

musique qui se réunira à Liège. Adresser les adhésions avant le 1^{er} septembre à Eugène Sober, trésorier, 34, Galerie de la Reine, Bruxelles, ou à M. L. Van den Schilde, secrétaire-général, 14, rue de l'Université, Liège.

Parlant de l'Exposition de Liège, le *Bien public* dit :

« Les compartiments de la Section française sont d'un arrangement exquis; la tonalité générale du décor est d'un jaune-gris très fin et non de ce jaune-canari dont la *Libre Esthétique* faisait naguère à Bruxelles une expérience désastreuse. »

Le journal gantois fait erreur. La *Libre Esthétique* n'a jamais modifié le ton de ses tentures, qui est d'un bleu cendré propre à faire valoir les œuvres exposées.

Le théâtre de la Monnaie s'ouvrira, ainsi que nous l'avons annoncé, le 17 août pour une série de représentations d'auteurs lyriques belges, données à l'occasion du Jubilé national. Elles débiteront par *Princesse d'Auberge*, de M. Jan Blockx. Suivront : *La Fiancée de la Mer*, du même compositeur. *Martille*, de M. Albert Dupuis, et *Princesse Rayon-de-Soleil*, de M. Paul Gilson. Ces spectacles alterneront avec les œuvres du répertoire récemment reprises avec une mise en scène nouvelle, notamment *Carmen* et *Faust*.

La saison « officielle » commencera le 15 septembre pour finir le 14 mai.

Parmi les ouvrages que le théâtre de la Monnaie va mettre à l'étude figure, en premier lieu, *Armide*, dont la reprise à l'Opéra a, nous l'avons dit, remporté un éclatant succès.

Armide sera interprétée par M^{me} Litvinne (*Armide*), MM. Lafitte (Renaud), Altchewsky (le chevalier danois), M^{mes} Paquot-d'Assy (la Haine), Donalds (la Nymphé des eaux), etc.

Au programme, également, *Chérubin* de M. Massenet et *Deidamia* de M. F. Rasse.

Le petit tableau de Frans Hals volé au Musée de La Haye vient d'être retrouvé. Il avait été acheté au prix de 1,000 francs par un Anversois à un brocanteur qui était venu le lui offrir. Apprenant par les journaux l'origine délictueuse du tableau, l'acquéreur s'est empressé d'avertir le Parquet. M. Bredius, conservateur du Musée de La Haye, est venu reconnaître l'œuvre, qui a repris sa place au Musée.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. - Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. - Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. - Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions - Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Monument au Travail de Constantin Meunier (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Fêtes (O. M.). — Le Dépouillement des églises (L. A.). — (Euvres de R. Wagner pour piano. — Préceptes de Paul Cézanne. — La Sculpture belge. — Publications artistiques. *Catalogue du Musée des Beaux-Arts de Gand.* — Nécrologie. *Jean-Jacques Henner.* — Petite Chronique.

Le Monument au Travail de Constantin Meunier.

Au lendemain de la mort de Constantin Meunier, M. Alexandre Charpentier, le collaborateur de l'illustre statuaire pour le monument Zola et l'un de ses plus fervents admirateurs, nous disait : « Quel dommage qu'on ne montre pas l'héroïque *Monument au Travail* de

Meunier tel qu'il le conçut d'abord, déployant en hémicycle ses quatre haut-reliefs séparés par ses belles figures de bronze, au lieu de donner à l'œuvre cette forme cubique dont la banalité et la lourdeur trahirent, dans l'esquisse qui en fut exposée, le noble effort du maître. »

Le propos fut rapporté aux organisateurs de l'Exposition rétrospective de l'Art belge. On retrouva le croquis primitif auquel avait fait allusion le sculpteur français. On chargea l'architecte Acker de réaliser le plan ébauché par Constantin Meunier. Et cet heureux rappel d'un projet oublié, abandonné par l'artiste sur des conseils erronés, nous vaut la joie de contempler aujourd'hui, dans son harmonieux ensemble, à l'Exposition rétrospective de l'Art belge, l'œuvre la plus puissante, la plus éloquente et la plus significative que l'art statuaire ait produite en Belgique.

Dans une architecture simple, un peu fruste ainsi qu'il sied et dont il faut grandement louer M. Acker, qui s'est modestement effacé pour laisser toute l'attention se fixer sur l'œuvre sculptée, les quatre compositions symboliques de Meunier : *l'Industrie, la Mine, le Port, la Moisson*, reliées l'une à l'autre par les figures en ronde-bosse du *Semeur*, de *l'Ancêtre*, du *Mineur*, de *Maternité*, etc., s'offrent simultanément aux regards. Les moulages, légèrement teints, se détachent en clair sur un mur auquel on a donné le ton de la pierre d'Euville. Sur des socles bas, les figures isolées, bronzées, complètent l'impression d'énergie concentrée et de beauté grave que dégage le monument ainsi déployé. Dominant de sa haute taille ce peuple de

pierre et de bronze, la statue du *Semeur* exprime de son geste circulaire les espoirs qu'il fait naître :

Le semeur tient en main tout l'avenir des blés.
Il en jette au vent fou la poussière féconde ;
Et si la pluie avec le soleil le seconde,
Le froment germera dans les terreaux troublés (1).

Il n'est guère possible de regarder sans émotion, dans son dispositif nouveau, le *Monument au Travail*, tant il respire de grandeur et de force. Comme l'a dit avec raison M. Dumont-Wilden, « on y voit non seulement le couronnement et l'aboutissement de toute cette exposition d'art belge, mais aussi l'expression la plus héroïque, la plus noble et la plus durable de cette Belgique laborieuse, dont les fêtes de cette année ont consacré l'effort et la puissance. Pour célébrer le Travail belge, on s'est contenté d'ordinaire d'étaler, avec une complaisance parfois un peu grossière, les richesses qu'il a conquises ; on a peuplé le pays de monuments somptueux ; on a étalé au soleil les chamarrures des uniformes, les bigarrures des cortèges historiques ; l'on a amassé des milliers de banqueteurs, édifié la foire multicolore d'une exposition universelle ; un grand artiste seul l'a su montrer sous son aspect d'éternité. Cette Belgique des kermesses, cette Belgique des banquets, des fêtes et des ripailles, cette Belgique des grandes affaires financières, c'est une réussite exceptionnelle et peut-être éphémère : le monument de Meunier, c'est le symbole de la patrie éternelle, c'est en nous ce qui ne meurt pas. Ce travail austère et fécond, joyeux et grave, héroïque et douloureux qu'il nous montre, c'est ce qui fait notre force durable et notre vraie grandeur. Les hasards économiques qui font si brillantes nos affaires mercantiles peuvent se retourner ; tant que nos moissonneurs, nos mineurs, nos puddleurs, nos ouvriers du port et de l'usine garderont cette force de vivre, cette volonté d'agir et de durer que Meunier représente, le vieux coin de terre occidental qu'on nomme Belgique gardera sa fécondité. C'est ce qui fait la haute valeur du *Monument au Travail*, et c'est pourquoi il faut que l'on apprenne à le considérer comme le plus magnifique souvenir, le seul souvenir représentatif de ce soixante-quinzième anniversaire ».

Aussi souhaitons-nous vivement, comme lui, — et nul doute que notre vœu soit celui de l'universalité des artistes, des penseurs, de tous ceux qui ont le culte de la beauté et le sentiment de l'action moralisatrice de l'Art. — que l'œuvre de Constantin Meunier soit définitivement érigée, dans son ordonnance actuelle, en quelque lieu public de la capitale, dans un square, au rond-point d'une avenue, à l'entrée du Bois de la Cambre, en contact direct et immédiat avec la foule, afin de propager les nobles leçons qu'elle profère. C'est

(1) ÉMILE DESPRESCHINS. *Le Geste*.

le plein air de la rue qu'il lui faut, et non l'atmosphère lourde d'un musée. Il importe que cette glorification du Labeur humain serve à tous d'exemple et d'encouragement, qu'à toute heure chacun puisse s'en inspirer. Les musées s'ouvrent tard, se ferment tôt. Les travailleurs n'ont guère le loisir de les visiter. Et la solennité des salles, l'accumulation des marbres et des bronzes qui les encombre ne sont guère favorables aux impressions morales, — simples et spontanées, — qu'une telle œuvre est destinée à faire naître. Celle-ci est tout autre chose qu'un régal de dilettante. C'est l'apothéose de la Belgique dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus enviable puisque le *Monument au Travail* célèbre à la fois, avec une magnificence inégalée, l'intensité de son activité industrielle et la splendeur de son essor artistique.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les romans de M. Pierre Valdagne ont un charme voluptueux d'une espèce bien particulière. Leurs personnages, oisifs de la société parisienne, offrent un terrain admirablement préparé pour les expériences les plus audacieuses de l'amoralité. Ils sont trop intelligents pour se soumettre encore à l'idée absolue du devoir. Et, d'autre part, n'ayant aucune occupation, ils sont livrés sans défense à toutes les suggestions de l'instinct. Aussi, les voit-on s'engager dans des aventures qui épouvantent notre esprit de sagesse et notre souci des convenances. Tout l'art de l'auteur consiste, alors, à nous faire accepter peu à peu la situation, que nous trouvons de prime abord inconvenante ou immorale, et à nous induire, à son sujet, en une indulgence souriante et sceptique. M. Valdagne excelle à réussir des gageures de ce genre. Avec un tact et une sobriété remarquables, il pose le problème devant nous. Puis, sans passion, mais avec une sorte de douceur intime, de bonté philosophique et réfléchie, il nous démonte ses personnages, nous fait voir leurs ressorts, et nous prouve qu'ils ne pouvaient pas agir autrement qu'ils n'ont fait. Leurs actes, parfois, nous révoltent ? Ce n'est pas l'auteur, ce n'est même pas eux-mêmes qu'il faut en accuser. Ils sont les produits affinés, les fruits suprêmes de notre société moderne, basée sur le mensonge et l'égoïsme. Et ainsi, quand on veut bien aller au fond des choses, on s'aperçoit que M. Valdagne n'est pas un auteur immoral, mais au contraire un moraliste qui, voyant ses contemporains débarrassés de tous scrupules, s'efforce d'étudier et de comprendre leur processus psychologique, et nous l'expose avec impartialité.

Son dernier livre, *Touti* (1), est l'histoire d'une femme charmante, tendre et bonne, restée veuve de bonne heure, sans grande fortune, avec une fille sèche de cœur et dévorée par l'ambition. « Touti », c'est la maman, est amoureuse d'un peintre qui l'aime également. Elle croit ses amours bien cachées, mais sa fille les a devinées depuis longtemps. Cette fille — Catherine — est le type achevé de l'arriviste féminin. Elle n'a ni scrupules, ni pitié. Dans sa petite tête volontaire, elle a décidé

(1) Paris. Ollendorff.

qu'elle épouserait un pauvre être milliardaire, à moitié idiot, le fils du banquier Quérigut, qu'elle a affolé par ses savantes manœuvres. Naturellement, le père Quérigut est l'obstacle principal à ce mariage disproportionné. Mais Catherine a remarqué que Quérigut aime sa mère. Elle établit alors ce petit calcul effrayant : « Quérigut aime maman ! Eh bien, je la lui donnerai. Mais, en retour, il consentira à mon mariage avec son fils... » Et aussitôt, avec une froide obstination, elle commence à entreprendre sa mère qui, tout d'abord révoltée, retenue par son amour, repousse énergiquement ses insinuations perfides. Hélas ! Touti est faible, Touti ne tarde pas à céder. Elle devient la maîtresse de Quérigut, tout en restant celle du peintre, et Catherine épouse le misérable avorton qui lui apporte la grosse, l'écrasante fortune. Vous voyez que les situations de ce roman sont pour le moins risquées. Lisez-le, et vous admirerez, comme moi, l'art admirable, la subtilité de M. Valdagne, qui a su nous exposer tout cela dans des termes d'une convenance parfaite, sans jamais heurter de front aucune idée, aucun sentiment, et de manière à nous faire peu à peu consentir à son argumentation. Approuvons-nous la conduite de Catherine ? Non, sans doute. Mais n'oublions pas que le personnage principal est celui de « Touti », et qu'il s'agissait de nous éclairer sur ce caractère doux et faible qui, par amour maternel et pour ne faire souffrir personne, accepte en fin de compte un rôle honteux. Eh bien, qu'on s'en indigne ou non, la vérité force à reconnaître que « Touti » sort victorieuse de l'aventure et qu'il est impossible de se défendre, à son égard, d'une sympathie, faite de pitié pour sa faiblesse et d'admiration pour son charme. Ce roman marque la plénitude d'un talent insinuant et souple, câlin en même temps que sérieux, qui donne à M. Pierre Valdagne une place toute spéciale dans le mouvement littéraire contemporain.

**

Le Servage (1), qui est le premier roman de M. Edouard Ducoté, le poète de *la Prairie en fleurs*, est l'histoire d'un jeune homme élevé dans une petite ville par un père extrêmement pieux et par une mère dominatrice et grognonne. Jacques Laurière vit dans le servage. Servage physique : car il n'ose jamais prendre l'initiative d'un geste. Servage moral : car il lui est interdit de penser par lui-même. Quand il est en âge de se marier, il épouserait volontiers sa cousine Geneviève. Mais la jeune fille est sans fortune et n'offre pas toutes les garanties qu'une famille pieuse est en droit d'exiger. Jacques épouse donc une héritière anémique et insignifiante dont la vue seule, au bout de quelques semaines, suffit à l'assombrir. Geneviève, durant ce temps, s'est mariée aussi, avec un infirme très riche, et est venue habiter à proximité du château que Jacques occupe avec sa femme. On devine ce qui ne tarde pas à arriver : les cousins deviennent amant et maîtresse et Jacques, avec la fougue du mouton enragé, suit Geneviève à Nice où elle a dû accompagner son mari. Ce départ intempestif fait tout découvrir et M. Laurière, le père, frappé au cœur, meurt de honte et de chagrin. Je n'insiste pas sur le dénouement du roman, fuite de Geneviève avec un autre amant, que je n'ai pas très bien compris, et je me hâte de dire que *le Servage* est un fort beau livre, sobrement et puissamment écrit, et qui fait réfléchir autant qu'il intéresse. Le milieu sournois et égoïste de la petite ville est très bien décrit. Les caractères de M. et de M^{me} Laurière sont d'une vie et d'un relief tout à fait remarquables. Quant à Jacques, il apparaît comme le symbole de

Paris. Calmann-Lévy.

la sensibilité et de l'intelligence modernes, avides de liberté et de bonheur, et que paralysent encore les conventions et les habitudes mentales du passé. M. Ducoté, d'ailleurs, ne s'est pas départi un seul instant de l'impartialité devant les faits, aussi indispensable, aujourd'hui, au romancier qu'au savant. Son livre est une œuvre bien pensée et bien sentie. J'en conseille vivement la lecture et j'exprime le vœu de voir l'auteur continuer dans cette voie. Poète gracieux, mais à certains points de vue souvent discutables, il paraît mieux doué pour le roman. Son coup d'essai est presque un coup de maître.

**

Il faut se borner à signaler *le Parfum de Volupté* (1) de M. Gaston Danville, récit conté avec beaucoup de charme, d'une étrange aventure maritime : le naufrage d'un navire sur des récifs surgis des flots et où se trouvent les ruines d'une ville jadis engloutie par la mer. Ces ruines dégagent on ne sait quel parfum voluptueux qui égare la raison et fait oublier aux naufragés la morale courante dans nos régions. Ils se retrouvent soudain comme aux âges païens de la joie physique et fiévreuse. Et il y a là quelques pages ardentes que l'on n'oublie pas. Mais la mer reconquiert peu à peu les ruines de la ville morte et un seul naufragé lui échappe, le narrateur de cette histoire extraordinaire, — qui n'est peut-être qu'un beau rêve.

**

Signalons aussi l'amusante fantaisie de Jean de la Hire : *Les Mémoires d'un don Juan* (2). C'est un ouvrage dans le goût des ouvrages érotiques du XVIII^e siècle, où le lecteur trouvera les mille recettes du métier de séducteur. Il y lira aussi quelques anecdotes savoureuses qui, s'il n'est pas bégueule, lui feront passer quelques heures agréablement. M. Jean de la Hire écrit d'une façon charmante et son livre, un peu anachronique dans sa forme et dans son esprit, a des pages plus sérieuses où gronde la vraie passion et où, sous le don Juan de comédie, on sent battre et palpitier le cœur d'un homme.

GEORGES RENCY

FÊTES

Sous la présidence d'honneur du peintre Eugène Carrière et la présidence effective de M. Charles Morice, un comité s'est constitué récemment à Paris pour étudier les moyens de réaliser, par des fêtes organisées par les poètes et les artistes et qui mettraient ceux-ci en contact avec la foule, la solennisation des jours exceptionnellement consacrés, au cours de l'année laborieuse, au repos et à la joie. Le « Comité indépendant des Fêtes et Cérémonies humaines » s'efforcera de suggérer, pour ces heures de trêve, par delà les divergences légitimes des opinions, des idées propres à réunir dans une fraternité cordiale et pacifique les citoyens que dispersent les nécessités quotidiennes de la Vie.

« Les hommes de pensée ne recherchent dans leurs œuvres, dit-il, qu'un moyen de se relier à tous les temps et à tous les hommes. Ils veulent dérober leurs travaux aux fugitives impressions de l'instant. C'est dans le même désir qu'ils conviennent leurs concitoyens à célébrer les actes décisifs de l'existence. »

(1) Paris. *Mercure de France*.

(2) Paris. *Librairie universelle*.

Et le manifeste du Comité indépendant ajoute :

« Les sciences, les lettres, les arts, qu'avec raison nous pensons tenir une si grande place dans notre pays, n'ont aucune fête, aucune occasion forte où ils puissent affirmer leur unité. Ceux qui représentent ces formes de la pensée se trouvent séparés (en dehors des liens que crée entre eux leur travail même) sans joies communes. C'est par l'exemple de cet isolement si misérable que nous pouvons apprécier la douleur des autres groupes sociaux, dispersés eux aussi.

Le repos qui suit le travail ne peut pas et ne doit pas prendre la forme de l'ennui. En outre des journées données à l'atelier, à l'usine, la communion humaine doit s'exprimer dans la joie. Il faut se grouper pour se réjouir comme pour produire. L'ennui des grandes villes, l'ennui du sombre et morne dimanche parisien, cet ennui de tous qui fait la division de tous, doit être combattu.

C'est en remontant à la source des sentiments durables de l'espèce humaine que les hommes conscients des conditions de la vie actuelle découvriront des sources aussi nouvelles et éternelles, intarissables de foi enthousiaste dans l'harmonie de la destinée humaine. »

On ne peut qu'approuver ces projets, inspirés par un idéal élevé et par le louable souci d'aider au développement moral du peuple (1).

O. M.

Le Dépouillement des églises.

Un journal d'art, dans une correspondance brugeoise, annonce avec sérénité que le triptyque ancien qui ornait l'autel de l'église de Dixmude, a été remplacé par une copie due à l'habile pinceau d'un artiste de la localité, — l'original représentant la *Naissance de la Vierge*, dans un style très détaillé, avec des ornements d'or semblables à celles qu'affectionnait Lancelot Blondeel, mais très probablement d'un maître antérieur à ce peintre, ayant été acquis (avec toutes les approbations officielles, évidemment) par la Société des Amis des musées de Bruges, pour le musée de cette ville.

Nous rappellerons à ce propos la campagne que nous avons menée dans la presse, il y a quelques années, à l'occasion de l'exposition des Primitifs à Bruges, alors que des personnes trop bien intentionnées préconisaient déjà la centralisation dans le Musée brugeois des œuvres des anciens peintres flamands encore disséminées dans les édifices publics de la Flandre. Nous nous élevions avec conviction contre cet esprit de protection intempestif et de classification, qui tendait au dépouillement systématique de nos édifices anciens, réduits au rôle d'*écrins somptueux, mais vides de leurs bijoux*.

L'on nous a répondu alors qu'il ne pouvait être question d'enlever à leur milieu les tableaux qui se trouvent dans les églises et les maisons communales, mais seulement de « recueillir ceux qui se trouveraient sans destination ou encore d'en acquérir de particuliers ».

Le fait signalé aujourd'hui rentre-t-il dans ce programme? Ne répond-il pas au contraire entièrement à ces tendances toutes

(1) La revue *les Arts de la Vie* (livraison de juillet) et le *Figaro* (31 juillet) ont, par la plume de M. Charles Morice, consacré à cette idée nouvelle des articles importants.

administratives de centralisation que je combattais naguère, et qui en dépit des protestations, draine partout les objets d'art au profit de quelques musées, en dépouillant les localités secondaires de leurs trésors et en désorganisant du même coup la beauté des édifices anciens, enrichis au cours des âges?

Suffit-il, comme on semble le croire, de remplacer l'objet ancien par une copie? Le *simili* peut-il donc satisfaire ces esthètes au même titre que l'original? mais alors, que ces copies aillent orner leurs musées, et qu'ils laissent à nos églises, à nos hôtels de ville, à nos maisons de corporations, à nos hospices et à nos hôpitaux les tableaux et les objets anciens qui leur furent donnés autrefois, et qui furent le plus souvent exécutés expressément pour eux. Ils y feront meilleur effet qu'en des musées où leur entassement même leur enlève tout leur charme comme tout leur prestige : ces choses ne seront jamais mieux à leur place et n'impressionneront davantage que dans l'ambiance ancienne d'un monument historique.

Je le répète, combattons énergiquement toute « protection » maladroite et surtout cette désastreuse superstition — toute moderne — du Musée. Il n'est que temps. L. A.

Œuvres de R. Wagner pour piano.

La musique pour piano ne tient pas une place bien considérable dans l'œuvre de Wagner. Elle est peu connue, et peut-être nous saura-t-on gré d'en donner, d'après le *Monde artiste*, la nomenclature complète :

1. *Sonate en si majeur*, comprenant quatre morceaux, et « dédiée à M. Théodore Weinlig, cantor et directeur de musique à l'École Saint-Thomas de Leipzig ».

2. *Polonaise en ré majeur*, à quatre mains, op. 2.

Ces deux ouvrages peuvent être considérés, avec la *Sonate en la*, citée plus loin, comme les seuls de Wagner ayant été classés sous un numéro d'œuvre; ce sont les premiers qui aient été publiés sous son nom. Ils appartiennent au fonds de la maison Breitkopf et Hartel.

3. *Arrangement à deux mains de la Neuvième Symphonie de Beethoven*. Le premier morceau fut adressé, accompagné d'une lettre du 6 octobre 1830, au propriétaire de la maison Schott, de Mayence. Dans une seconde lettre, Wagner réclamait, comme honoraires, 1 louis d'or par feuille, en tout 8 louis d'or. Le 8 décembre 1831, son manuscrit lui était retourné, avec avis que sa prétention était rejetée « à cause de la surabondance des manuscrits », mais il renvoyait à la maison Schott, cette fois sans réclamer d'honoraires, le cahier qui lui avait été rendu. L'ouvrage ne fut pas publié, il resta dans les archives de l'éditeur de Mayence et fut restitué à Wagner en 1872; il n'offre aucun intérêt pianistique, c'est seulement une très fidèle réduction de la partition d'orchestre.

4. *Fantaisie en fa dièse mineur*, restée inédite et actuellement conservée aux archives de Wahnfried, à Bayreuth. Cette œuvre, qui renferme des parties chantantes et d'autres dans la forme du récitatif instrumental, comprend seize pages de six portées chacune et trois subdivisions : un *Poco lente*, 12/8, *fa dièse mineur*; *Allegro agitato*, 9/8, *ré mineur*; *Adagio molto cantabile*, 2/4, *ré majeur*; à ce dernier morceau s'enchaîne la conclusion, un *Poco lente*.

5. *Sonate en la*, op. 4. Elle appartient à l'époque de la jeunesse de Wagner, et comprend trois mouvements : *Allegro con moto*, 3/4, la majeur ; *Adagio molto e assai espressivo*, 12/16, fa dièse mineur ; *Maestoso et Allegro molto*, 4 temps.

6. *Sonate d'album en la bémol*, écrite pendant l'été de 1853, au temps des relations intimes avec Mathilde Wesendonk. C'est la « Sonate pour Mathilde Wesendonk », elle porte pour épigraphe ces mots : « Savez-vous comment cela m'est venu ? »

7. *Valse favorite de Zurich*, petite valse de trente-deux mesures, dédiée à Marie Wesendonk, sœur de Mathilde. Composition sans intérêt : date probable, 1857.

8. *Feuille d'album en ut majeur*, 3/4, dédiée à la princesse de Metternich. Ecrite à l'époque du séjour à Paris, en 1861, au temps des représentations de *Tannhäuser*. Ce morceau, publié à Leipzig, a été joué par les violonistes allemands, grâce à un arrangement d'Auguste Wilhelmy.

9. *Feuille d'album en la mineur*, 3/4, portant l'indication : « Arrivée au milieu des cygnes noirs » et la dédicace « A M^{me} la comtesse de Pourtalès, en souvenir de Richard Wagner, qui a reçu d'elle une noble hospitalité ». Le comte de Pourtalès était ambassadeur en Prusse en 1861 et Wagner avait été logé à l'hôtel de l'ambassade. Il y avait au jardin un bassin avec des cygnes noirs.

10. *Feuille d'album en mi bémol*, dédiée à M^{me} Betti Schott, et écrite par Wagner en remerciement pour l'arrangement de la Neuvième Symphonie, qui lui avait été rendue (voir plus haut, n° 3). Publiée en 1876.

Préceptes de Paul Cézanne.

La personnalité si discutée de Cézanne s'éclaire d'un jour particulier à la lecture des opinions que professe le peintre sur l'art. Celles-ci sont énoncées dans une excellente étude de M. Emile Bernard publiée par *l'Occident* :

Le Louvre est un bon livre à consulter, mais ce ne doit être encore qu'un intermédiaire ; l'étude réelle et prodigieuse à entreprendre, c'est la diversité du tableau de la Nature.

Ingres est un classique nuisible, et en général tous ceux qui, niant la nature ou la copiant de parti pris, cherchent le style dans l'imitation des Grecs et des Romains.

L'art gothique est essentiellement vivifiant, il est de notre race.

Lisons la nature ; réalisons nos sensations dans une esthétique personnelle et traditionnelle à la foi. Le plus fort sera celui qui aura vu le plus à fond et qui réalisera pleinement, comme les grands Vénitiens.

Peindre d'après nature, ce n'est pas copier l'objectif, c'est réaliser ses sensations.

Dans le peintre il y a deux choses : l'œil et le cerveau ; tous deux doivent s'entraider : il faut travailler à leur développement mutuel ; à l'œil par la vision sur nature, au cerveau par la logique des sensations organisées, qui donne les moyens d'expression.

Lire la nature, c'est la voir sous le voile de l'interprétation par taches colorées se succédant selon une loi d'harmonie. Ces grandes teintes s'analysent ainsi par les modulations. Peindre, c'est enregistrer ses sensations colorées.

Il n'y a pas de ligne, il n'y a pas de modelé, il n'y a que des contrastes. Ces contrastes, ce ne sont pas le noir et le blanc qui les donnent, c'est la sensation colorée. Du rapport exact des tons résulte le modelé. Quand ils sont harmonieusement juxtaposés et qu'ils y sont tous, le tableau se modèle tout seul.

On ne devrait pas dire modeler, on devrait dire *moduler*.

L'ombre est une couleur comme la lumière, mais elle est moins brillante ; lumière et ombre ne sont qu'un rapport de deux tons.

Tout dans la nature se modèle selon la sphère, le cône et le cylindre. Il faut s'apprendre à peindre sur ces figures simples, on pourra ensuite faire tout ce qu'on voudra.

Le dessin et la couleur ne sont point distincts ; au fur et à mesure que l'on peint ou dessine ; plus la couleur s'harmonise, plus le dessin se précise. Quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude. Les contrastes et les rapports de tons, voilà le secret du dessin et du modelé.

L'effet constitue le tableau, il l'unifie et le concentre ; c'est sur l'existence d'une tache dominante qu'il faut l'établir.

Il faut être ouvrier dans son art. Savoir de bonne heure sa méthode de réalisation. Être peintre par les qualités mêmes de la peinture. Se servir de matériaux grossiers.

Il faut redevenir classique par la nature, c'est-à-dire par la sensation.

Tout se résume en ceci : avoir des sensations et lire la Nature.

LA SCULPTURE BELGE

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, M. Edouard Ned a ouvert dans le *Journal de Bruxelles* une intéressante enquête sur les diverses manifestations de l'activité intellectuelle depuis 1830. Successivement le Droit, la Littérature, la Peinture, la Médecine, etc., ont été étudiés en détail. Voici sur la Sculpture l'opinion d'un des maîtres de la statuaire belge, M. Victor Rousseau :

« Je crois fortement que la sculpture, tout en restant belle de forme, peut prendre son élan, s'appuyer sur une pensée. On aime ici le beau morceau. Mais si, à travers ce beau morceau, on sent le lyrisme d'une grande âme, combien l'œuvre en sera plus rayonnante et expressive ! La tâche du sculpteur ? Dégager chacun son poème, le faire chanter dans le bronze ou le marbre, imprimer à la matière une émotion, faire comme les sculpteurs des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, dont les œuvres, d'un sentiment poignant, nous narrent la tendresse et la pitié, et révèlent la toute-puissance de l'émotion parfois avec un minimum de technique.

« Meunier, tout particulièrement, me semble avoir été ce poète, poète épique, d'une grandeur âpre. Sa forme est peut-être la plus discutable aux yeux des hommes de métier auxquels manque souvent l'esprit de synthèse et des grandes simplifications. Mais n'y a-t-il pas une technique qui jaillit du sentiment personnel de l'artiste et qui est la plus vraie, la plus éloquente ?

« C'est vers de telles réalisations, de tels poèmes, de telles synthèses que je crois que nous nous dirigeons. Meunier et Rodin sont des initiateurs. L'œuvre future se servira de la forme comme moyen d'expression, et alors la sculpture sera vraiment grande.

« Déjà nous sommes préparés par la sûreté de notre technique, comme aussi par notre culture qui s'affine. L'intellectualité est, n'est-ce pas, en perpétuel devenir. La sensibilité de notre époque est aiguë, elle exige dans l'expression un souffle plus ému. Je crois que nous ne faisons que nous éveiller à un très grand mouvement.

« En résumé, ce que je vois de particulièrement heureux pour l'avenir, c'est d'abord la possibilité enfin offerte de travailler pour l'édifice, ensuite un souci intense de la recherche de la conception. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Catalogue du Musée des Beaux-Arts de Gand,
par L. MAETERLINCK. Gand, imp. F. Meyer-Van Loo.

On sait que le Musée des Beaux-Arts, récemment installé dans l'édifice érigé avec autant de goût que de compétence par l'architecte Van Rysselberghe, a pris rang parmi les galeries les plus intéressantes de la Belgique. Outre cent cinquante tableaux des écoles flamande, hollandaise, espagnole, italienne du XIV^e au XVIII^e siècles, parmi lesquels plusieurs Rubens, de beaux Jordaens, un Frans Hals, un Van Dyck, une douzaine de Gaspar de Crayer, etc., il renferme un choix important de peintures modernes, belges et étrangères, portant, entre autres, la signature de Navez, d'Agnewssens, de Raeymaekers, de De Winne, de Vanaise, de Verhas, de Verwée, d'Evenepoel, de Baertsoen, de Struys, d'Heymans, de Delvin, de Claus, de Frédéric, de Verheyden, de Marcette, de J. de Lalaing, de Lenbach, de Guthrie, de W. Maris, de Kroyer, de Jules et Emile Breton, de Cottet, de Zorn, de Lhermitte, de Zuloaga. Dans la section de sculpture, des œuvres de Rude, Constantin Meunier, Paul De Vigne, Julien Dillens, Rodin, Lambeaux, Van der Stappen, Vinçotte, Lagae, Rombaux, etc.

Ce sont ces richesses que M. L. Maeterlinck, conservateur du Musée, vient de cataloguer avec soin. L'opuscule qu'il consacre à la collection gantoise est illustré de cinquante-quatre reproductions. Il s'ouvre par une notice historique sur l'origine et le développement du Musée. Une courte biographie de chacun des artistes représentés accompagne la mention de leurs œuvres. Le tout est rédigé avec méthode et clarté.

NÉCROLOGIE

Jean-Jacques Henner.

Le peintre Henner, qui s'est éteint à Paris le 23 juillet dernier, était né à Bernwiller (Haute-Alsace) le 5 mars 1829. Il fit son apprentissage à Strasbourg dans l'atelier de Gabriel Guérin, puis il travailla à Paris sous la direction de Drolling et de Picot. Ses débuts furent difficiles, et longtemps il lutta courageusement pour imposer à ses compatriotes un art basé à la fois sur l'étude consciencieuse de la nature et sur les principes de composition que lui avaient inspiré les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne. Sa peinture se rattache en même temps à Courbet et au Corrége, qui semblent avoir été les deux initiateurs de l'artiste alsacien.

Il remporta en 1858 le Prix de Rome. Fixé à Paris, il prit part assidûment, pendant quarante ans, aux Salons annuels dont il était l'une des « colonnes ». Les tableaux qu'il y exposait dans ces derniers temps ne variaient guère d'une année à l'autre. Mais si le peintre ne se lassait pas de reproduire, dans un fond conventionnel de feuillages que trouait la tache bleue du ciel, la baigneuse rousse aux chairs nacrées qui lui avait valu la renommée, le public éprouvait à la contempler une satisfaction toujours identique.

La baigneuse d'Henner manquera désormais aux vernissages du Grand-Palais. Il est vrai que les firmes et marques de fabrique ne disparaissent pas avec leurs titulaires.

Si les artistes s'étaient désintéressés d'une production devenue commerciale, ils se souvenaient des œuvres créées avant l'adoption d'une formule immuable. Celles-ci classent Henner parmi les peintres notoires du XIX^e siècle, et tel portrait d'autrefois, tel *Saint Sébastien*, tel *Samaritain*, telle *Alsacienne* ou telle *Orpheline* survivront aux innombrables figures que paya fort cher, en ces dernières années, le snobisme des amateurs.

PETITE CHRONIQUE

Le Congrès international de la Propriété littéraire et artistique, organisé sous les auspices de l'Association littéraire et artistique internationale avec le concours du gouvernement, se réunira à Liège le 18 septembre prochain et se clôturera à Anvers le 24, à l'issue d'une excursion en Campine consacrée entre autres, à la visite du tombeau de Jordaens, à Putte, et à une représentation théâtrale en plein air composée d'une œuvre du vieux dramaturge anversoïse Ogier, de *Boerengeck* et de la *Légende d'Ulenspiegel*, par J. Wappers d'après De Coster.

Princesse Rayon-de-Soleil, la partition nouvelle de M. Gilson sur un texte de M. Pol De Mont, fut jouée l'hiver dernier dans sa version néerlandaise à Anvers, où elle obtint un grand succès. La traduction française en a été écrite par M. Marcel Lefèvre.

Le sujet de ce drame en trois actes n'est autre, dit l'*Eventail*, que celui du conte de la *Belle au bois dormant*, mais il est traité tout autrement que dans Perrault. M. Pol De Mont est remonté à la donnée mythique où la belle endormie et le prince qui la réveille ne sont que des symbolisations humaines du Printemps qui ranime la Terre débarrassée du linceul de l'Hiver. Aussi les auteurs ont-ils intitulé leur ouvrage « légende-féerie ».

Il y a quatre tableaux formant trois actes. Au premier acte, nous assistons à l'ensevelissement de la Nature par les maléices de la fée maligne qui hait l'amour. Au second acte et au premier tableau du troisième, le héros jeune qui s'éveille à l'amour et cherche sa compagne erre à l'aventure; au dernier tableau, il trouve enfin la princesse Rayon-de-Soleil que la fée maligne avait au premier acte frappée d'un sommeil léthargique, et c'est l'apothéose de l'Amour et du Printemps, de la renaissance éternelle des choses.

Le théâtre Molière poursuit vaillamment sa campagne d'opérette. Après la *Fille de Mme Angot*, de joyeuse et populaire mémoire, et les *Vingt-huit jours de Clairette*, vaudeville à musique d'un comique assez vulgaire, mais irrésistible, il reprend cette semaine les *Cloches de Corneville*. La troupe s'est beaucoup améliorée depuis le début de la saison. La divette actuelle, M^{lle} Mary Lebey, très jolie femme, a beaucoup d'entrain et chante juste. Mais il faut tirer hors de pair le comique M. Ballin, dont le jeu extraordinaire ne serait pas déplacé sur une scène plus importante. Leurs camarades, d'ailleurs, les secondent de leur mieux. Et tout cela constitue un agréable spectacle d'été.

Il y aura dimanche 13 et mardi 15 août, à l'occasion des fêtes de l'Assomption, deux matinées à 2 heures précises. Aux matinées les enfants payent demi-place.

Une saison extraordinaire de comédie s'ouvrira au théâtre des Galeries le 25 août sous la direction de MM. Fonson et Moncharmont qui y feront représenter les *Ventres dorés* de M. Emile Fabre, l'*Affranchie* de M. Maurice Donnay, le *Duel* de M. Lavedan, les *Miettes* de M. Edm. Say, etc. Parmi les interprètes, MM. Gémier, Le Bargy, Max Dearly, M^{lle} Blanche Toutain, etc.

La saison d'opérettes (direction Maugé) sera inaugurée le 2 octobre.

L'aimable cantatrice bien connue, M^{lle} Angèle Delhaye, a chanté mardi soir au Waux-Hall, avec beaucoup de grâce et de talent, la *Procession* de César Franck, une mélodie de Sylvain Dupuis et l'air de Reynilde de *Princesse d'Auberge*. M^{lle} Delhaye a une voix pure et prenante et les qualités essentielles de la chanteuse, le style et l'émotion. Le public lui a fait un beau succès, succès d'autant plus significatif que les morceaux choisis n'étaient pas de ces airs à effet qui emballent aisément la foule. Il faut louer les chanteurs et les chanteuses du choix de leurs morceaux, presque autant que de la façon dont ils les chantent, quand ils savent faire l'abandon d'un succès facile pour s'adresser à des œuvres moins populaires, mais d'un art plus délicat et plus haut. Remarquons en outre que les morceaux chantés au Waux-Hall par M^{lle} Delhaye appartiennent tous à la musique belge. Et souhaitons, pour l'édu-

cation du public et la diffusion des œuvres de nos artistes, que ce bon exemple soit suivi.

Sept concurrents viennent d'entrer en loge pour l'épreuve définitive du concours de Rome (composition musicale). Ce sont MM. Delune, de Bruxelles; Raymond Moulaert, de Saint-Gilles; Léopold Samuel, d'Ixelles; Robert Herberigs, de Gand; Emile Smets, de Montaigu; Edouard Verheyden, de Bruxelles, et M^{lle} Berthe Busine, de Gand.

Une Exposition d'art à La Panne. — C'est une idée fort charmante d'ouvrir ainsi tout le long de nos plages, dans chacune de nos stations balnéaires, de petits salonnets et d'y convier nos meilleurs peintres. Le Kursaal de La Panne a inauguré jeudi une petite exposition fort jolie. Le grand paysagiste Fritz Thaulow, en villégiature ici, a collaboré à cette petite fête d'art, ainsi que M^{me} Alexandra Thaulow, par un quadruple envoi. Gilsoul colorés, légers Stacquet, Uytterschaut bien enlevés, spirituels Casiers, de bons Isidore Verheyden, des Edouard Elle, des Paul Hermanus séduisants, un poétique Frans Charlet. Quel début pour le Salon de La Panne! Et des Alexandre Morcette d'une jolie finesse, des Maurice Hagemans, du Watelet, de rustiques et vigoureux Bartholomé (et du même une superbe gravure en couleurs d'après Gilsoul : *Dixmude*), des M^{lles} Dumont et Van der Vine, un Léo Schaecken, et, pour célébrer la grand'route et les dunes de La Panne, Charles Baugard, dont je signale la pittoresque *Dame des Dunes* et un pastel savoureux et pimpant, plus « moderne » que les tableaux du même artiste. Et l'on a fort raison d'opposer aux bazars et aux boutiques des villes balnéaires ces manifestations d'art. Cela éduque toujours un peu le public, c'est une attraction ravissante et ce peut être profitable.

La Société royale des Beaux-Arts a fait tirer à part, sur fort papier de Hollande, des épreuves de la gravure sur bois illustrant l'affiche de l'Exposition rétrospective de l'Art belge. Cette gravure a été exécutée par M. Ed. Pellens d'après le *Saint-Luc* peint par Henri Leys pour la décoration d'un des panneaux de sa salle à manger. Le tiré à part, sortant des presses de la Maison Buschmann est mis en vente au Secrétariat de l'Exposition au prix de 3 francs.

On a inauguré dimanche dernier à Tirlemont un monument élevé à la mémoire des combattants de 1830, œuvre de M. J. Lambeaux. « Le monument est, dit un de nos confrères, plein de mouvement et de vie. L'artiste a représenté, avec la

belle allure qui caractérise toutes ses œuvres, un combattant de la révolution courant au combat. L'ensemble est sobre et fait une réelle impression. »

L'on a failli avoir à Gand une réédition des incidents provoqués à Liège par le *Faune mordu*.

Le collège échevinal gantois proposait l'acquisition d'un mouillage du bas-relief de Jef Lambeaux, les *Passions Humaines*. Le groupe catholique du conseil communal, par l'organe de M. J. Casiers, a combattu la proposition en développant cette thèse que l'œuvre en question blessait la morale, qu'il ne fallait pas l'exposer aux regards des femmes et des enfants, etc.

On a fait observer aux opposants que le groupe avait été commandé par feu Jules de Burlet, sur la proposition de MM. Beer-naert et De Volder!

Finalement, les libéraux et les socialistes du conseil ont voté l'acquisition.

Le concours de symphonies organisé, sur l'initiative de M. Ernest Van Dyck, par la Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers a obtenu, nous dit-on, un brillant résultat. Sept manuscrits ont été soumis au jury, composé de MM. Blockx, Gilson, Humperdinck, Vincent d'Indy et Mortelmans. Le jugement sera rendu vers le 1^{er} octobre.

Le jury chargé, à Liège, de l'examen des concours pour la cantate d'inauguration du monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique a décerné le premier prix à M. Mawet, de Liège, pour la cantate intitulée *Pro Patria*, et le second prix, à l'unanimité, à la composition intitulée *Omnium*, due à M. Carl Smulders, professeur au Conservatoire de Liège.

Le chapitre des « coquilles » :

« Les *mytils* n'attendent pas, comme les ostracées, le retour des mois en r. »

Elles se passent d'r, en effet, dans l'orthographe simplifiée que leur donne un de nos confrères de province.

M. Paul André fera paraître vers le 15 octobre une étude sur Max Waller et la *Jeune Belgique*, illustrée de portraits, d'autographes, de dessins, etc. En souscription, 1 fr. 50, au *Thyrse*. Après le 15 octobre l'ouvrage sera porté à 2 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

A VENDRE

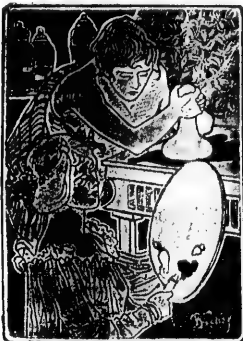
TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{ER}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Exposition Jordaens (EUGÈNE DEMOLDER). — Sculpture de plein air (O. M.). — Whistler. *Notes biographiques* (LÉONCE BÉNÉDITE). — La Réouverture de la Monnaie (H. L.). — Concours académiques. (G. R.). — L'Illustration du Livre. — Nécrologie. *Soulacroix*. — Petite Chronique.

L'Exposition Jordaens.

Cette exposition eût dû être arrangée avec plus de goût, plus de science et un respect plus profond du grand nom de Jordaens. Elle offre, en belle place, des toiles que Jordaens n'a jamais vues et qu'il eût repoussées avec dégoût. D'autres, authentiques, ont été repeintes, revernissées, nettoyées, — « jusqu'à l'os » disait quelqu'un, — et, leur patine enlevée, présentent des couleurs aigre-douces, crues, glaireuses. Beaucoup de tableaux d'église, ainsi dévastés par les pires iconoclastes, se trouvent dans un état lamentable et eussent

gagné à rester au fond des chapelles, dans la fumée des cierges et la lumière indécise des chœurs.

Et puis de quel droit ce *Jeune Bacchus*, — une peinture de Jordaens, certes, mais de qualité secondaire, de chair enflée et vide, — occupe-t-il, sur un chevalet, la plus belle place — sous une cocarde verte de mauvais goût qui l'achève d'ailleurs? Il appartient à M. Max Rooses, du Comité exécutif de l'exposition. Il eût dû, ne fût-ce qu'à cause de cette propriété, occuper un rang plus modeste. Vraiment il eût été à la fois galant et juste qu'il cédât son chevalet à quelque invité, par exemple à ce merveilleux *Portrait d'homme* du Musée de Budapest : un vieillard en noir, à collerette, digne de Van Dyck, — ou à ce beau *Portrait d'homme* appartenant à MM. Colnaghi, de Londres, et dont le Musée de Bruxelles possède le pendant, un portrait de femme, — ou même à ce délicieux tableau : *Le Paysan et le Satyre*, appartenant à M. Léon Jaussen, de Bruxelles, odieusement relégué en un coin. J'ai pourtant découvert en ce dernier un tableau de chevalet d'une pureté et d'une conservation extraordinaires, chaudement ambré, spirituel, et d'une couleur : roses cendrés, rouges dorés, reflets de feu! et d'une mise en page rustiquement savoureuse! et d'un dessin net, savant, précis.

Ceci constaté, rassurons-nous. La gloire de Jordaens ne peut être ternie, même par des maladroits. Et il y a dans ces galeries assez d'œuvres de valeur pour consacrer la grandeur du peintre anversois.

Je n'insisterai pas sur ce prodige de couleur : *L'Abondance*, du Musée de Bruxelles, — superbe page païenne, incontestable chef-d'œuvre, devant lequel, un jour, le

père Pissarro, enthousiasmé, dansa de joie. O les croupes de nymphes, les blanches épaules, les seins dodus, les gorges abondantes, l'œil ardent des satyres — toutes ces chairs nues et fines en une apothéose de fruits fiers et précieux comme des trésors! Le même musée a prêté aussi son jovial et magnifique : *Le Paysan et le Satyre* et l'un de ses joyeux : *Le Roi boit*.

Le Roi boit! En voici encore un, fort somptueux, appartenant au duc de Devonshire. — *Le Roi boit!* sujet qu'adorait Jordaens et où il déployait sa verve flamande, sa belle humeur, sa trivialité puissante, sa robustesse gaillarde, son héroïque gaité. On trouve ce sujet traité par lui dans tous les musées, dans toutes les galeries. C'est à peu près toujours le même groupe triomphant et hilare. Dans une salle en fête ou un glorieux jardin, un beau vieillard aux chairs encore roses, vide un verre de Bohême empli de vin blanc et dont les cabochons et les macarons mettent des éclats précieux sur l'argent doux de sa barbe. Il est affublé d'une pittoresque couronne de carnaval. Et c'est, autour de la table où il est assis, une godaillerie épique qui fait de Jordaens le Rabelais de la peinture. Sous l'ara vert et bleu qui bat des ailes dans son anneau, les joues s'enflent aux pipeaux, les bouches s'ouvrent pour crier, boire, chanter ou vomir; les seins de grasses commères crèvent les corsages et sont saisis par des mains hardies; un bambin joufflu; troussé, pisse; des lèvres goulues volent des baisers; de plantureuses filles blondes s'esclaffent, assaillies par de gais furons. On lève des brocs d'étain, des pipes, des verres. A l'avant-plan, souvent, un rafraichissoir empli de beaux cruchons rhénans et néerlandais : c'est la source d'où jaillit la folie qui monte aux têtes des convives et que personnifie un drôle grimacant coiffé d'un bonnet à grelots. Toute la saine joie des Flandres!

Un Joyeux festin, appartenant au duc d'Abercorn, est dans une note semblable — plus fine, cependant, et plus aristocratique. Toile délicieuse qui suffirait à sacrer un maître! Les opulents tons d'or et de pourpre automnal! C'est, dans le jardin d'une auberge, la fin d'un galant repas. L'hôtesse dresse le compte sur une planche contre le mur. Des gentilshommes et des dames, chauffés par le repas et par un riche jour d'été, se laissent aller, en leur belle jeunesse, au bien-être amoureux qui flotte dans un air délicieusement vespéral. Un des jouvenceaux prend le soin d'une demoiselle complaisante comme s'il cueillait une fleur épanouie. Un jeune porc, des canards s'affolent pittoresquement dans les jambes des convives. Un autre tableau, de même valeur, intitulé aussi, je pense, *Un Joyeux festin*, et provenant de la galerie d'Arenberg, où je l'ai vu, est relégué en un coin. Il mérite, pourtant, une des premières places et je ne sais quel honteux oubli l'a fait omettre du catalogue.

Heureusement que *Neptune et Amphitrite*, un tableau magnifique, qui appartient aussi au duc d'Arenberg, se trouve à un panneau d'honneur. O la merveille, inconnue du public, je crois! C'est la toile la plus pure et la mieux conservée. Sa qualité est incomparable. On y trouve Jordaens à la fois réaliste et lyrique. Dans un paysage océanique, aux gris argentins et crépusculaires, au ciel émouvant, un Neptune à barbe blanche enlève une jeune Amphitrite sur une attelée de chevaux marins dont les naseaux respirent avec ardeur l'air vivifiant du large et dont les crinières folles s'échevelent au vent qui souffle du fond de l'horizon. Neptune est un vieux dieu : mais Jordaens lui a laissé la vigueur et les impatiences amoureuses de ses satyres. S'il est bedonnant et adipeux, il a gardé au cœur la folie qui faisait courir aux divinités les chaudes aventures mythologiques. Il empoigne avec avidité les chairs nues de sa compagne. Celle-ci ne se défendra pas. Elle se donnera au roi des ondes dont elle est d'ailleurs la reine, et sous le ciel qui caresse sa nudité désirable, au milieu des flots et des amours joufflus dont l'un porte le trident du dieu épris de la déesse, Amphitrite dresse son superbe corps nacré et blond de flamande triomphante, — et c'est sa beauté que des tritons proclament dans leurs conques, en soufflant à se crever les joues! Tout concourt à faire de ce tableau une œuvre rare, unique, grandiose : dessin, couleur, conservation, caractère inouï; — art profondément flamand, de réalisme exalté, d'allégorie plantureuse, d'ardeurs panthéistes, tableau enflammé par le génie de notre race, d'un sensualisme passionné, d'une gloire charnelle. C'est la perle de l'exposition, c'est un des chefs-d'œuvre — et un chef-d'œuvre sans réplique — de Jacques Jordaens.

Il est d'autres belles toiles encore : *Le Denier du Tribut*, large et robuste amoncellement d'académies puissantes, de torses rongé-brique, d'animaux, de paysannes blondes et chatoyantes, entassés sur un bateau à la fois rustique et triomphal. Puis *les Sœurs hospitalières*, un tableau officiel, et le *Comme chantaient les vieux, pépient les jeunes*, du Musée d'Anvers, — *les Trois musiciens*, une peinture spirituelle et d'une fraîche coquetterie de couleur, appartenant à lord Yarborough, — la typique *Folie* de M. Porgès, — la délicieuse *Vendeuse de fruits*, du Musée de Glasgow, — la fine et poétique *Femme aux cerises*, du comte de Darnley, — le *Tableau allégorique* de la National Gallery de Dublin, — une *Vieille femme avec chandelier*, d'une vie singulière, appartenant à M. Porgès, — les deux superbes *Portraits* du Musée de Cologne, — celui de femme, si délicat, appartenant à lord Chesham, — *Suzanne et les Vieillards*, splendide redite du tableau du Musée de Bruxelles appartenant à M. Franck-Chaveau.

Nous voudrions nous attarder à vanter le mérite de ces toiles et balancer devant elles des phrases, comme des encensoirs, à la gloire radieuse de Jacques Jordaens. Mais tout de même Jacques Jordaens est si haut placé au ciel des maîtres que nos encens n'arriveraient pas jusqu'à lui.

EUGÈNE DEMOLDER

SCULPTURE DE PLEIN AIR

De toutes parts, — et c'était à prévoir, — on insiste pour que le *Monument au Travail* de Constantin Meunier, si pathétique dans son dispositif actuel, soit érigé en plein air, sur quelque place publique, et non relégué au Musée. M. Fierens-Gevaert n'avait pas attendu que les moulages en fussent exposés pour plaider cette juste cause. Il écrivait il y a quelques semaines dans le *Samedi* :

« Peindre et sculpter pour les musées, les expositions et les petits cercles ! Les plus grands d'aujourd'hui meurent, hélas ! de cet idéal. Si d'aventure ils ne s'y soumettent point, l'esthétique vicieuse de leurs contemporains se charge de tuer leur œuvre — puisque l'on destine les bas-reliefs de Meunier à quelque Rotonde de l'Ennui.

Pourtant, il n'est pas permis d'enterrer les hommes vivants — à plus forte raison les chefs-d'œuvre qui ont droit à l'immortalité.

Peut-on encore espérer sauver le *Monument au Travail* (le vrai, celui de Meunier) du sépulcre qui l'attend ? On dit que tout espoir n'est point perdu.... Quelles accusations de sottise et de faux goût notre époque de pédants et d'esthètes maniéristes n'éviterait-elle pas, si elle se décidait à mettre à sa vraie place, dans la libre lumière d'un carrefour, d'une avenue, d'une grande artère, ce symbole si universellement intelligible des libres forces élémentaires ! Mais nous sommes si convaincus de notre supériorité et de notre infailibilité que nous restons incurablement borgnes devant nos ridicules. »

Pour appuyer sa thèse, le critique ajoutait :

« Connaissez-vous histoire plus joyeusement instructive que celle des *Passions humaines*, exemple mémorable de notre impuissance dans le champ naguère si fécond de la beauté publique ?

Un sculpteur conçoit un immense bas-relief. On décide — après coup — de le placer dans un temple ! Idée bizarre. Ce temple, par bonheur, se trouve être un exquis morceau d'architecture. Avez-vous remarqué, en vous plaçant au fond des allées, combien est ferme sa grâce et avec quelle souplesse ses lignes classiques s'harmonisent aux aspects du jardin ? Les promeneurs dominicaux du parc du Cinquantenaire se réjouissaient de pouvoir contempler bientôt en plein air, à travers les colonnades du charmant édifice, l'œuvre gigantesque d'un maître justement populaire ; la Belgique allait, elle aussi, posséder quelque chose comme une *Loggia dei Lanzi*.

Pas du tout. Après des années d'hésitation, on décide de poser des portes de bronze. Et ce sera un petit musée — en face du grand. »

Et M. Fierens-Gevaert concluait par cette réflexion mélancolique :

« Estimons-nous très heureux de posséder les chefs-d'œuvre de Blaton-Aubert. Ils sont de tous les temps et résistent à tous les temps ; ce sont les vrais enfants du grand air ; c'est par eux que

le peuple connaît Polyclète et Lysippe, et plus d'une vocation s'est peut-être éveillée devant les athlètes et les anadymènes de ciment. Mais sommes-nous certains qu'on ne les mettra pas un jour dans les musées ? »

O. M.

WHISTLER

Notes biographiques (1).

Whistler (James Abbott, qui ajouta plus tard à ces prénoms le nom de sa mère, Mac Neill) s'est donné lui-même comme lieu de naissance Baltimore. Il est né, en réalité, à Lowell (Massachusetts), le 11 juillet 1834. Mais il disait avec humour qu'il n'était né dans cette ville que par accident et qu'il avait parfaitement le droit de modifier son état civil suivant ses sympathies. Or il appartenait à une vieille famille du Sud ; c'est ce qui lui fit adopter Baltimore.

Il était fils du major George Washington Whistler, officier dans l'armée des Etats-Unis, dans l'arme spéciale du génie. En cette qualité, le major Whistler coopéra à l'établissement de chemins de fer en Amérique. En 1842 il fut mis à la disposition du gouvernement russe pour construire le chemin de fer de Moscou à Saint-Petersbourg. Il vint donc s'établir dans ce pays avec sa famille qui y resta fixée jusqu'à sa mort, survenue en 1849. James Whistler passa ainsi en Russie plusieurs années de son enfance ; c'est là qu'il eut l'occasion d'apprendre le français qui y est parlé usuellement, circonstance qui devait servir à l'acclimater facilement dans le milieu parisien.

Marié deux fois, le major Whistler avait eu trois enfants de son premier mariage, parmi lesquels Lady Haden, femme de l'illustre chirurgien, qui est aussi l'illustre graveur sir F. Seymour Haden. James Whistler était l'aîné des cinq enfants nés du second lit.

Retourné en Amérique avec sa famille, il fut engagé dans la carrière de son père et admis à l'école militaire de Westpoint en 1851. Congédié en 1854, il entra comme dessinateur au service cartographique de la marine à Washington où il eut à exécuter des gravures de caractère géographique. Il griffonnait dans les coins des figures de fantaisie qui lui firent refuser ses planches.

Whistler quitta donc le service de la Marine, et, sa vocation étant clairement manifestée vers les arts, fut envoyé à Paris. Il y arriva en 1855 et entra aussitôt dans l'atelier de Gleyre. Mais il profita fort peu de cet enseignement. Il travaillait surtout au Louvre où il étudiait attentivement les œuvres des maîtres. C'est là qu'il connut Fantin Latour avec lequel il se lia très étroitement. Par Fantin, il fut mêlé au groupe de jeunes réalistes qui protestaient contre l'abâtardissement de l'Ecole par l'emploi routinier, sous prétexte de style, des vieilles conventions surannées de « l'Histoire ». Whistler, qui n'avait pas de préjugés traditionnels, entra plus aisément dans ce groupe qui s'attachait à rendre le pittoresque ou la grandeur des spectacles de la vie contemporaine.

Whistler s'était surtout fait connaître comme graveur par les premières planches de ce qu'on a appelé sa *série française* (parue en 1858). Comme peintre, on connaît de lui, pour cette date, le *Portrait au chapeau*, la tête de *Vieux marchand de pots de*

(1) Voir les articles consacrés à Whistler par M. Octave Maus dans nos numéros du 4 juin dernier, des 26 juillet 1903 et 26 juin 1904.

faience, les figures diverses de la *Mère Gérard*, etc. La pièce principale est le tableau *Au Piano*, exécuté sous l'influence de Fantin-Latour, qui fut refusé, avec les envois de ce dernier, au Salon de 1859. C'est alors que Bonvin, leur camarade, plus ancien et déjà pourvu d'une certaine réputation dans un monde choisi d'amateurs, organisa dans son atelier une petite exposition de ces ouvrages proscrits ainsi que de ceux de Legros et de Ribot qui avaient subi le même sort. Bonvin y amena tous ses amis et en particulier Courbet. C'est de là que date la connaissance de Whistler avec Courbet, dont il subit assez fortement l'influence jusque vers 1865 ou 1866, époque où il eut même l'occasion de travailler près de lui, pendant deux étés, à Trouville. La *Vague bleue*, le *Pont de Westminster*, la *Tamise gelée* et maint autre ouvrage témoignent de l'action exercée momentanément par le maître d'Ornans.

De 1859 à 1863, il va et vient en France et en Angleterre, voyage beaucoup, s'installe tantôt en Bretagne, tantôt dans les Pyrénées, parcourt la Hollande avec Legros qui le suivit ensuite à Londres. Puis, à cette date, il se fixe à peu près définitivement à Londres où vient s'établir sa mère. Il y trouve comme amis Rossetti, Millais et Albert Moore, qu'à ce moment il admire beaucoup tous les trois.

Whistler ne se désintéresse pourtant point de la vie de Paris; il continue à exposer aux Salons et envoie à celui de 1863 la fameuse *Fille blanche*, qui fut écartée par le jury et forma la pièce capitale du Salon des Refusés.

A ce moment, son talent se modifie. Très pénétré par le goût des merveilles de l'art du Japon, que Bracquemond, un de ses camarades du groupe réaliste, avait pour ainsi dire découvertes et dont raffolaient tous ses amis, Whistler montre pour la couleur et l'éclat une sensibilité exceptionnelle qui s'affirme dans un ensemble d'œuvres les plus brillantes, les plus fraîches et les plus délicates. La *Fille blanche* (1862) commence cette série à laquelle appartiennent les deux autres symphonies en blanc : la *Petite Fille blanche* (1864), la *Symphonie en blanc* n° 3 (1866), le *Music Room* et cette suite qui marque ouvertement sa passion pour le Japon : la figure appelée *the Lange Leizen of six marks*, marchande chinoise en train de peindre un vase, le *Paravent doré* (1864), la *Princesse du pays de la porcelaine*, exposée en France au Salon de 1865 et qui servit de prétexte à la fameuse décoration de la Chambre du Paon (*Peacock Room*) dans l'hôtel de M. Leyland, le *Balcon* (1867 ou 1868).

Pendant cette période il continue, en les modifiant sous une vision plus subtile, plus affinée, plus libre, ses *Tamises* et ses marines — *Valparaiso* (1865) — ses effets de brouillards et ses *Nocturnes*, de plus en plus frappé par les grandes harmonies des choses, par les accords des tons, qu'il exprime dans un système qui s'appuie sur leur analogie avec les accords des sons, en se servant d'intitulés empruntés au langage musical : *Symphonie en blanc* n° 1, n° 2; *Harmonie en gris et rose*; *Arrangement en gris et noir* ou simplement encore, vers la fin : *Bleu et violet*, *Noir et argent*, *Brun et or*.

Mais vers 1867 ou 1868 se produit un nouveau travail définitif dans la pensée de l'artiste. Il évolue vers l'austérité, se préoccupe au plus haut point de l'arabesque, recherche ses combinaisons harmoniques dans le jeu de plus en plus sobre des tons au milieu des neutres, et obtient, par un travail de simplification incessant qui atteint au plus haut degré de la synthèse, une puissance pittoresque et expressive tout à fait incon-

nue. C'est le moment où il produit le *Portrait de sa mère* dont s'enorgueillit justement le Luxembourg (1871), le *Carlyle* du Musée de Glasgow (même date approximativement) *Miss Alexander* — ce sont les peintures que l'on considère comme ses trois ouvrages les plus personnels — et *Miss Agnès-Mary Alexander*, tableau resté inachevé.

Ces arrangements sont formulés par l'accord musical de tons jouant avec les gris. Whistler, dans un nouveau processus, prend pour base nouvelle de ses combinaisons harmoniques le noir. C'est à cette manière qu'appartiennent le *Sarasate* du Musée de Pittsburg, *Miss Rosa Corder* (appartenant à M. Canfield), ainsi que la *Jaquette de fourrure*, *Mrs. Huth* et *Irving*. C'est désormais le mode le plus fréquemment employé par Whistler, ce qui ne l'empêchera point, à l'occasion, soit de combiner avec le noir, soit d'opposer ou d'associer entre elles les notes les plus colorées.

Cette époque est aussi celle de ses principaux *Nocturnes*.

A mesure que son art s'élevait dans un caractère de plus en plus personnel, le public qui forme l'opinion arrivait à moins le comprendre. L'exposition que Whistler organisa en 1877 à Grosvenor Gallery causa un véritable scandale; la critique la jugea avec une sévérité dont Whistler se vengea très spirituellement plus tard, quand son talent fut enfin reconnu, en affichant audessous des titres des catalogues de ses expositions nouvelles, les sottises des écrivains les plus influents. L'un des plus grands, Ruskin, l'ayant attaqué sur un point qui touchait à la valeur marchande de son œuvre, Whistler lui intenta le procès qui est devenu célèbre et qu'il a illustré par l'inimitable pamphlet *L'Art charmant de se faire des ennemis* (*The gentle art of making enemies*). Il n'en fut pas moins perdu dans l'opinion en Angleterre, ruiné et réduit à redemander ses moyens d'existence à la gravure. De ce moment datent ses *Planches de Venise exécutées pour la Fine Art Society*.

C'est alors que Whistler se retourne vers la France où il avait gardé de vieilles amitiés, où il trouvait de nouvelles sympathies. Après avoir cessé depuis 1867 d'exposer aux Salons, il envoie en 1882 le portrait de *Lady Meux*, en 1883 le portrait de sa mère qui obtint une troisième médaille. Si maigre que fût la récompense en proportion du mérite de cette œuvre, Whistler sentit le sentiment dont elle était la forme extérieure. Il continua à exposer aux Salons, à peu près régulièrement à partir de 1884 — année où il envoyait *Miss Alexander* et *Carlyle* — tantôt, à la Société des Artistes français, tantôt, à partir de 1891, à la Société nationale des Beaux-Arts, sans parler de ses envois à la Société internationale de Paris, dont il faisait partie.

Whistler s'était marié en 1888 avec Miss Beatrix Birnie Philip, fille du sculpteur de ce nom et veuve de l'architecte Godwin. En 1891, le *Portrait de ma mère* fut acquis par M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'initiative de M. G. Clémenceau, pour être placé au Musée du Luxembourg, et Whistler, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1889, fut promu au grade d'officier. Il en conçut une joie très vive et vint s'établir durant plusieurs années à Paris. La dernière période de sa vie fut attristée par la mort de sa femme, décédée en 1896. Il n'en continua pas moins à travailler avec une grande assiduité, exécutant, toujours sur la nature, des portraits, des études de figures de jeunes filles et en particulier les délicieuses fantaisies de ses pastels. Il se réinstalla à Londres, sur les bords de la Tamise, qu'il avait aimés, étudiés et célébrés depuis plus de quarante ans, et c'est là qu'il est mort le 17 juillet 1903, entouré des soins de la

famille de sa femme, et en particulier de Miss Rosalind Birnie Philip qu'il a instituée son exécutrice testamentaire et qui, sur le désir exprimé par Whistler lui-même, a pris l'initiative de l'Exposition ouverte en mai dernier à l'Ecole des Beaux-Arts.

LEONCE BÉNÉDITE

La Réouverture de la Monnaie.

Au milieu des fêtes nationales, il fallait une réouverture nationale. La soirée de jeudi le fut autant qu'il était possible. L'œuvre choisie, *Princesse d'auberge*, de Jan Blockx, est suffisamment flamande d'accent, de sujet et de lieu pour répondre aux nécessités de cette petite campagne anticipée, qui permet de présenter à un public d'été trois partitions éprouvées de MM. Blockx, Gilson et Dupuis.

La *Princesse d'auberge* du compositeur anversois a retrouvé devant un auditoire abondamment provincial et étranger le succès qui l'accueillit ici lors de sa première apparition. L'ouvrage, principalement dans sa seconde moitié, est d'un effet certain et d'une qualité réelle; la fresque est brossée avec justesse et ampleur et la gradation heureusement conduite.

L'interprétation et la mise en scène ont enchanté tout le monde. M. Dupuis s'est généreusement dépensé et il a obtenu une excellente mise au point. Quant aux protagonistes, aucun artiste de la création ne réapparaissait; toutes figures nouvelles et compositions intéressantes. Pour les premiers rôles, le drame se doublait de complications conjugales qui ne pouvaient que confirmer l'émotion. M^{me} Paquet-d'Assy enjolait avec l'autorité que vous lui connaissez, ce gentil garçon de Laffitte, lequel cédait avec une coupable facilité à d'aussi impérieux enchantements; — du moins, tel paraissait être l'avis de cette pauvre M^{me} Laffitte, qui refusait avec une digne réserve la petite vengeance amoureuse que lui offrait le si beau M. Bourbon. Ce féroce M. d'Assy déplorait plus violemment les mœurs accommodantes. Dieu terrible! quels yeux, quelles menaces et quel couteau!

Il vous a gratifié, le pauvre M. Laffitte, — qui n'en pouvait mais, au fond! — d'une maîtresse plongée de lame en plein cœur, si proprement coulée qu'il était fort singulier de voir sa victime se relever pour prononcer les paroles d'adieu obligées de tous ceux qui meurent en scène, au dénouement. Les quatre époux ont fait grande impression, encore que le couple Laffitte ait paru un peu « français », dépourvu de cette vigueur colorée, de ce sentiment violent qui servait si heureusement l'interprétation du couple d'Assy. Il ne serait pas juste de ne pas signaler le début de M^{lle} Bourgeois, rentrant à Bruxelles après deux années d'études à l'école de M^{me} Caron. Malgré la stérilité de son rôle, elle a fait preuve de ressources dramatiques, de sincérité et de justesse; et si la voix doit s'étoffer encore pour s'adapter aux vaisseaux des salles de théâtres, on doit reconnaître à la débutante un talent certain.

Un intermède était annoncé, après le deuxième acte: exécution de la *Muette* et de *Vers l'Avenir*, la dernière production de M. Gevaert. Le rideau, s'ouvrant à nouveau sur le décor de la Grand'Place bruxelloise, a découvert un groupe de choristes précédés d'une douzaine de combattants de 1830, portant (déjà!)

les drapeaux des neuf provinces belges; dans le fond, un drapeau congolais. MM. Laffitte et Bourbon ont exécuté le célèbre « Amour sacré » avec la flamme congruente, puis se sont éclipsés, et les neuf provinces ont entamé l'hymne mondial. Après un premier couplet, le chœur en a exécuté un deuxième, puis un troisième. On croit bien que ce fut chanté en flamand. Les provinces ne paraissaient pas très sûres de leurs paroles; elles — ou plutôt ils — dissimulaient derrière leurs bannières un papier sur lequel se glissaient de fréquents regards. — Il faut excuser ces faiblesses. Si le texte français contient des traits de génie pareils au célèbre vers :

Si ta force déborde et franchit ses niveaux

que doit être le texte flamand? Quoi qu'il en soit, c'était un peu funèbre et parfaitement incompréhensible. Après le troisième couplet, l'auditoire a laissé applaudir avec une grande politesse ceux qui ne pouvaient pas faire autrement.

On croyait l'intermède terminé: mais M. Bourbon réapparaît, brandissant le drapeau tricolore... Légères inquiétudes: va-t-on recommencer l'hymne? en français, peut-être? — Eh! non! voici la *Brabançonne*, sans annonce, dans son cadre, et lancée par une chaude voix! L'effet, pour rester étranger au domaine musical, a vivement ému; il est certain qu'il ne fut pas prémédité; néanmoins tous ont si profondément ressenti l'opposition, que le vieux chant a été acclamé comme rarement il le fut. — Un chant ne devient national que si une nation l'adopte librement. Un « hymne national » ne s'impose jamais.

H. L.

CONCOURS ACADEMIQUES

Voici, à titre de curiosité, les questions mises au concours, pour 1906 et 1907, par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique. Les lecteurs de *l'Art moderne* apprécieront comme nous l'intérêt palpitant de ce programme :

CONCOURS DE 1906

Section d'histoire et des lettres.

Première question. — On demande une étude sur l'exotisme dans la littérature française du XVIII^e siècle. — Prix : 800 francs.

Deuxième question. — Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire. — Prix : 800 francs.

Troisième question. — Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — On demande une étude sur la valeur littéraire des pamphlets du XVI^e siècle, en langue néerlandaise. — Prix : 800 francs.

CONCOURS DE 1907

Section d'histoire et des lettres.

Première question. — Les classes rurales et le régime agraire aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, dans l'une des principautés des Pays-Bas méridionaux.

Deuxième question. — Histoire des hérésies cathares en Occident, du XI^e au XIII^e siècle.

Troisième question. — Étudier la légende de Godefroid de Bouillon, ses origines et son développement littéraire.

Quatrième question. — On demande une étude critique sur les sources de l'histoire de la Flandre et du Brabant.

Cinquième question. — On demande une étude sur Zuster Hadewyck.

Sixième question. — Recueillir dans les papyrus et les ostraka grecs les termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine et en donner l'explication.

Septième question. — Étudier l'art provincial qui s'est développé dans le nord de la Gaule à l'époque romaine.

Remarquez que nous ne nions pas que ce questionnaire puisse présenter quelque intérêt au point de vue de la science pure. Il abonde, c'est bien vrai, en questions d'*iota* souscrits. Mais enfin, admirons de bonne foi l'ingéniosité des académiciens qui les ont trouvées. Elle est même si extraordinaire, cette ingéniosité, qu'elle paraît de nature à donner un semblant de vérité à certains bruits qui courent. Mais oui, vous savez bien qu'on prétend que les concours académiques sont organisés pour la frime et qu'au moment où les questions sont posées, les manuscrits qui y répondent sont déjà prêts à « comparoir » devant le jury. Ces bruits sont faux, sans doute. Les gens qui prétendent que les académiciens proposent toujours des questions déjà traitées en secret par leurs élèves ou leurs jeunes amis et protégés, ont de mauvaises langues et ne savent évidemment pas ce qu'ils disent. Aussi ne nous attarderons-nous pas à discuter leurs allégations. Il nous sera tout de même permis d'estimer qu'une classe d'académie qui se dit « classe des lettres » devrait comprendre qu'il est parfaitement ridicule d'organiser des concours littéraires auxquels aucun littérateur ne peut prendre part. On a raison de dire qu'il n'y a qu'en Belgique que le ridicule ne tue pas ! Nous sommes bien, décidément, le pays de l'inertie absolue ! Depuis vingt-cinq ans que nous avons des écrivains, ils n'ont pas cessé de signaler au public, dans les revues, dans la presse, dans des conférences, le rôle grotesque de cette Académie, où l'on peuple la classe dite « des lettres » de toutes sortes de gens, sauf de littérateurs. Eh bien, au bout de vingt-cinq années durant lesquelles notre campagne ne s'est pas ralentie un instant, voilà tout ce qu'on a obtenu : l'extraordinaire programme que l'on a pu lire plus haut !

Pardon ! Il paraît que le gouvernement a eu l'intention, tout récemment, de créer une vraie classe des lettres, que l'on aurait placée sous la présidence de M. de Spoelberch de Lovenjoul et où l'on aurait fait entrer, enfin, des écrivains. Le projet était trop beau : il ne pouvait pas aboutir. Sont survenues les histoires de « Notre Pays », la grève des poètes, les lettres au *Petit Bleu* ; et le gouvernement, furieux, a remis son projet dans les cartons. Si cette histoire est vraie, l'attitude du gouvernement est incompréhensible. Le projet était bon ou il était mauvais en soi, et ce n'est pas la défection de quelques écrivains à une publication discutable qui aurait dû modifier les intentions du ministre. Mais voilà, le ministre a-t-il jamais eu les intentions qu'on lui prête ? En tous cas, nous lui conseillons vivement de lire et de méditer le programme de concours dont « son » Académie vient d'accoucher, et il sera édifié sur la vie, l'entrain, la joyeuse ferveur pour la Science et pour la Beauté qui règnent dans la docte et brillante assemblée.

G. R.

L'ILLUSTRATION DU LIVRE

A l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation, le *Cercle d'Études typographiques* organise pour le mois de février prochain une Exposition internationale de photogravure et des divers procédés employés pour l'illustration du livre.

L'Exposition, placée sous le haut patronage de M. Francotte,

ministre de l'industrie et du travail, et la présidence d'honneur de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, sera divisée en six classes comprenant : la photogravure et l'héliogravure, la photozincographie, les impressions photomécaniques, les dessins ou photographies de machines d'impression spéciales à la photogravure et au matériel employé pour sa production, les œuvres d'artistes belges créées pour l'illustration typographique, les publications consacrées aux procédés et aux applications de la photogravure.

Une série de conférences enseignera aux visiteurs la valeur et l'utilité des procédés signalés à leur attention.

Les emplacements sont mis gratuitement à la disposition des exposants. Pour tous renseignements (règlement, bulletin d'adhésion, etc.), s'adresser à M. le président du Cercle d'Études, 51, Marché-au-Charbon, Bruxelles.

NÉCROLOGIE

Soulacroix.

On a appris avec un vif regret, tant à Paris qu'à Bruxelles, la mort inopinée du baryton Soulacroix, qui s'était fait à la Monnaie, où il débuta en 1878, et à l'Opéra-Comique une réputation bien assise de chanteur expérimenté et d'excellent comédien. Ses créations du *Timbre d'argent*, de la *Flûte enchantée*, du *Capitaine Raymond*, de *Jean de Nivelles*, de *Joli Gilles* et surtout de Beckmesser dans *les Maîtres chanteurs* sont encore dans la mémoire de tous. A Paris, il créa principalement *l'Escadron volant de la Reine*, la *Basoche*, *les Folies amoureuses*, *Falstaff*. C'était un musicien sûr et un acteur qui marqua chacun de ses rôles d'une individualité propre. Il excellait dans les rôles comiques, où il dépensait une verve et un entrain extraordinaires.

M. Soulacroix était né à Fumel (Lot-et-Garonne) en décembre 1855. Il allait donc atteindre sa cinquantième année. C'est dans son pays natal qu'il vient de s'éteindre, après une carrière brillante qui lui valut les succès les plus flatteurs.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du Théâtre en plein air de Genval a valu au public, outre le charme d'une représentation dans un décor naturel de verdure et d'eau, d'une fraîcheur délicieuse, la révélation du beau drame d'Albert Samain, *Polyphème*, créé à Paris l'an dernier au Théâtre de l'Œuvre par la compagnie de M. Lugné-Poe.

Le texte était illustré là-bas de la jolie et fine partition de M. Raymond Bonheur, l'ami intime de Samain, qui trouva, pour commenter musicalement l'inspiration du poète, des accents touchants et pathétiques. Souhaitons que lorsqu'on reprendra *Polyphème* à Bruxelles — et le succès qu'il obtint sur le Théâtre de verdure de Genval est de nature à nous en donner l'espoir — on complète l'œuvre par l'adaptation symphonique de M. Bonheur. Elle y ajoutera un charme délicat.

L'interprétation du drame à Genval fut d'ailleurs très bonne et il faut louer MM. Carlo Liten (*Polyphème*) et Ghilain (*Acis*), M^{lles} Guillaume (*Galathée*) et Beaufre (*Lycas*) des soins consciencieux et du talent qu'ils ont apportés à la composition de leurs rôles. La scène où *Polyphème*, désarmé par le spectacle de l'amour, se sacrifie héroïquement au bonheur d'autrui, a provoqué dans l'auditoire le frisson des grandes émotions d'art. M. Liten lui a donné une intensité, une chaleur et un mouvement superbes.

Polyphème sera joué à Genval aujourd'hui, dimanche, et dimanche prochain, à 5 heures.

Voici le tableau complet de la troupe du théâtre de la Monnaie :

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre, Fr. Rasse, chef d'orchestre, et Ch. De Beer, régisseur général.

Chanteuses : M^{mes} Félicia Litvinne (en représentations), Jane

Paquot-D'Assy, Francès Alda, Lucette Korsoff, P.-L. Donalda, C. Bressler-Gianoli, Jeanne Laffitte, Cécile Eyreans, Jane Maubourg, Dratz-Barat, Jeanne Bourgeois, Fanny Carlhant, Adrienne Tourjane, Jeanne Paulin, H. de Bolle, M. Udellé, Maria Lambert, L. Devin et M. Massart.

Ténors : MM. Ch. Dalmorès, L. Laffitte, L. David, Jean Altchevsky, P. De Meyer, E. Forgeur, Hector Dognies et V. Caisso.
Barytons : MM. Henri Albers, M. Decléry, L. Bourbon, A. François et Armand Crabbé.

Basses : MM. Pierre D'Assy, H. Paty, Artus, Belhomme et Ch. Danlée.

Artistes de la danse : MM. Ambrosiny et J. Duchamps ;
M^{mes} Boni, Cabrini, Gabrielle Carrère, Verdoot, Jamet et Ronzio.

Un artiste gantois d'un talent original et délicat spécialement voué à l'ornementation et à l'illustration du Livre, M. Julius De Praetere, vient d'être nommé directeur du Musée et de l'Ecole des Arts décoratifs de Zurich. M. De Praetere, qui exposa, en 1903, à la *Libre Esthétique* une série d'ex-libris, de reliures, de papiers de garde, etc., d'un goût parfait, était depuis quelques années professeur à l'Ecole des Arts décoratifs de Crefeld.

Une nouvelle revue d'art et de littérature, la *Revue libre*, paraîtra le 1^{er} octobre sous la direction de MM. F. Paul et Gilles. Administration et rédaction : rue de la Commune, 23, Bruxelles. Abonnement annuel : 3 francs.

Une jolie réflexion de M. de la Laurencie :

« L'émotion d'art ne relève-t-elle pas, en quelque manière, de l'intérêt historique lui-même, et ne faisons-nous pas appel à notre culture, c'est-à-dire aux images que nous fournit l'histoire, lorsque nous trouvons shakspearienne la scène du souterrain de *Pelléas* et que nous éprouvons des sensations délicieusement patentes à l'audition de la cantilène de flûte de *L'Après-midi d'un Faune*? Il y a, sans doute, en nous, des cordes que le temps a tendues, que les générations successives ont accordées, et lorsque ces cordes-là se mettent à vibrer, tout ce que nos ancêtres ont accumulé d'émotion s'épanche et nous envahit. »

MM. O. Colson, directeur de la revue *Wallonia*, et O. Grojean, membre de la *Société liégeoise de littérature wallonne*, préparent, sous les auspices de cette Société, la publication d'une *Bibliographie wallonne* comprenant la liste de tous les auteurs qui ont

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

écrit en wallon, — quel qu'en soit le dialecte, — et le catalogue de leurs œuvres. Les auteurs sollicitent la collaboration amicale de tous ceux qui pourraient leur fournir des renseignements utiles. Ceux-ci seront reçus avec reconnaissance par M. Colson, rue Henkart, 10, à Liège, ou par M. Grojean, 266, avenue Brugmann, Bruxelles.

Le *Thyrse* ouvre un triple concours de poèmes en vers libres, de pièces de théâtre en un ou deux actes et de romans. Ce concours sera clos le 15 novembre prochain. Adresser avant cette date les manuscrits au *Thyrse*, 16, rue du Fort, Saint-Gilles (Bruxelles), qui fournira tous renseignements utiles à ceux qui lui en feront la demande.

Les jurys sont composés respectivement de MM. Camille Maclair, Iwan Gilkin et Ch. Van Lerberghe; Valère Gille, Albert Giraud et Lucien Solvay; Camille Lemonnier, Georges Eekhoud et Eugène Demolder, auxquels seront adjoints les anciens directeurs du *Thyrse*, MM. L. Rosy et L. Wéry.

En rappelant à nos lecteurs le concours de littérature dramatique organisé par la Société royale *Union dramatique et philanthropique de Bruxelles*, concours qui sera clôturé le 30 septembre prochain à midi, nous croyons utile de leur faire savoir que le jury, chargé de statuer au sujet des œuvres présentées, est composé comme suit : MM. H. Carton de Wiart, délégué du gouvernement; Alfred Mabilie, délégué de la ville de Bruxelles; Camille Lemonnier, Georges Eekhoud et Edmond Cattier, délégués de l'*Union dramatique*.

Renseignements et programme au local du cercle, 2, rue du Midi, à Bruxelles.

Un concours international est ouvert pour la composition du timbre-poste commémoratif de la quarantième année de règne du roi de Roumanie, Carol 1^{er}. Des primes de 1,500, 300 et 200 fr. seront décernées aux trois projets classés premiers.

S'adresser pour tous renseignements à la légation de Roumanie. La clôture du concours est fixée au 14 septembre.

M. Humperdinck vient de terminer un nouvel opéra, *le Miracle de Cologne*, qui sera représenté à Vienne l'hiver prochain.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION-POSTALE	
Un an	fr. 12.00	Un an	fr. 15.00
Six mois	7.00	Six mois	8.00
Trois mois	3.50	Trois mois	4.00
Le n ^o	0.25	Le n ^o	0.30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Septembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (CAMILLE MAUCLAIR). — Le Sentiment de la Nature en musique (suite et fin) (CH. VAN DEN BORREN). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Réflexions. — Distribution de prix. — Chronique judiciaire des Arts. *Vrai ou Faux? Le Travesti*. — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR

I

C'est peut-être seulement aujourd'hui que le critique peut apprécier impartialement en l'Impressionnisme le dernier grand mouvement pictural français du XIX^e siècle. Déjà une partie des peintres nouveaux ont respectueusement montré leur désir de réaction, comme, en musique, les élèves de Franck à l'égard du wagnérisme, et une autre partie, au contraire, a développé certaines indications chromatiques données par Manet

et ses amis. L'Impressionnisme entre dans l'histoire de l'art et y inscrit un chapitre splendide. Il était né du réalisme, et s'était épanoui dans la féerie de la couleur : son origine réaliste a été touchée par la caducité, son innovation chromatique est une admirable source de progrès. Le réalisme de Manet, succédant à celui de Courbet, était une protestation contre le faux idéalisme académique, et nous lui devons d'avoir porté les plus rudes coups à ce fatal idéalisme néo-italien et pseudo-grec de la beauté canonique, importation encouragée par l'École de Fontainebleau, Louis XIV et l'École de Rome, importation intruse dans le génie français. C'est là un service capital rendu aux peintres par leurs aînés, mais son caractère est circonstanciel, et l'objet des luttes auxquelles Manet usa une partie de sa vie ne nous passionne plus : certaines de ses allégations nous apparaissent exagérées, comme toute assertion protestataire au bout d'un certain délai. Attaques et défenses nous semblent nécessairement excessives. C'est le droit de la postérité de ne pas tenir *Hernani* pour un chef-d'œuvre et de ne pas ratifier le dédain de Hugo pour Racine, parce qu'elle n'a plus à combattre Delavigne ni à choisir entre *Hernani* et les productions de Baour-Lormian. C'est aussi son droit de dépasser de tout son désir et de toutes ses aspirations le réalisme de Manet, les simplistes et virulentes déclarations de Courbet : « On peint ce qu'on voit, et je ne peins pas d'anges, n'ayant jamais vu d'ailes au dos d'un homme » : elle peut repenser à l'Angelico, aux Siennois, au rêve sombre de Rembrandt et aux hallucinations sublimes de Turner, parce qu'elle n'est plus en face des tableaux de

Robert-Fleury et des sarcasmes des critiques taxant de pornographie le *Déjeuner sur l'herbe*.

Mais si l'œuvre polémiste et réactive de l'Impressionnisme nous inspire aujourd'hui une sympathie très vive sans limiter notre idéal, et par conséquent sans condamner ce libre mouvement à laisser derrière lui des poncifs, si ses représentants eux-mêmes se sont ingénies par l'extrême variété de leurs tempéraments à ne donner que des exemples et à empêcher leurs jeunes successeurs de tomber dans l'étroitesse de l'imitation et du discipulat, si nous avons vu les intelligents s'en inspirer sans les démarquer, et leur rendre le plus noble hommage en cherchant, comme eux et à part d'eux, des routes nouvelles, tandis que seuls quelques médiocres s'en tenaient à les recopier, aussi docilement qu'ils eussent copié Cabanel, du moins l'innovation technique des Impressionnistes, loin de vieillir, s'enrichit tous les jours de nouvelles applications, et l'analyse de la lumière restera leur gloire, influant capitalement sur le tableau aussi bien que sur la peinture décorative. Par sa noble énergie, par sa fière pauvreté, par sa lutte loyale contre une opposition haineuse qui l'a poursuivi jusqu'à l'entrée du legs Caillebotte au Luxembourg, par son immense production, par le libéralisme de ses idées, par son amour de la nature, par son respect du caractère des objets et des êtres, par son ardent désir d'exprimer la vie et de la délivrer d'une allégorie et d'un symbolisme où l'académisme la figeait sans atteindre à la beauté idéologique des Primitifs, enfin par le nombre de ses chefs-d'œuvre et par la grâce toute française de son ensemble éclos comme un bouquet de couleurs vives à l'issue d'un siècle sombre, hanté du tragique avec Delacroix, de l'occultisme et de la légende mythique avec Moreau, du réalisme âpre avec Courbet, sarcastique avec Daumier, humble avec Millet, du rêve mélancolique avec Ricard et Corot, par toutes ces qualités l'Impressionnisme a mérité notre reconnaissante admiration, l'honneur de nos musées, le salut déférent de l'histoire et de l'esthétique. Ses défauts ont été presque tous l'effet des circonstances, mais ils ont été outranciers, jamais mesquins. Et ses qualités se sont référées au sens intime de la peinture, à la véritable tradition de la France.

On a déjà étudié ce groupe de novateurs. On a défini sagacement les différences de leurs génies. On a montré en Manet le succédané de Goya et de Hals se transformant graduellement en analyste de la lumière et devenant subtil tout en restant franc, large et robuste. On a remarqué l'ironique démenti donné aux attaques des fades imitateurs d'Ingres par Degas, dont le dessin se prouve, à l'autre bout du siècle, aussi savant et aussi vrai que celui d'Ingres, en y joignant la nervosité moderne. On a montré à quel point le génie paysagiste de Claude Monet s'élevait du réalisme, combien cette

recherche infiniment subtile des atomes lumineux touchait à la poésie panthéistique. On a défini la douceur peu réaliste des scènes rustiques de Camille Pissarro, délicatement vraies et attendries, proches de l'intimisme de Millet. On a précisé en Sisley son sens si personnel des ciels de France. Il semble, par contre, qu'on ait moins nettement envisagé la personnalité considérable de M. Auguste Renoir; envers lui les nombreux témoignages d'admiration s'accompagnèrent de moins de clairvoyance. Il est, en effet, dans toutes les manifestations de son capricieux génie, rebelle à toute définition rapide, et fournit à lui seul la preuve d'une idée sur laquelle on commence seulement à s'arrêter, celle que l'Impressionnisme, tant bafoué par des académiques indignés qui prétendaient défendre la tradition d'art nationale, est, au contraire, une réaction vers cette tradition, une réaction qui n'a paru être une innovation que par l'ironie des circonstances, un retour direct à la vraie filiation française de Fouquet, de Clouet, de Chardin, de Watteau, de Fragonard et de Debucourt, tyrannisée par trois siècles de néo-italianisme, une délivrance, en un mot, « des Grecs et des Romains ». Ce point de vue là, c'est la synthèse de l'Impressionnisme, et cette synthèse ne pouvait être faite que tout récemment; il apparaîtra de plus en plus que M. Renoir la portait en lui plus complètement peut-être, dès l'origine, que tous ses compagnons, avec moins de perfection dans ses diverses parties, mais d'une façon plus complexe et plus générale dans l'ensemble, un peu comme Besnard dans la génération suivante. On peut penser que d'autres allèrent plus loin dans le paysage, dans le nu, dans le modernisme; mais par la réunion de ces efforts parallèles, M. Renoir restera dans l'avenir le plus représentatif des Impressionnistes dans leur visée comme dans leur technique. Son œuvre, seule sauvée, suffirait à l'attestation du groupe entier.

CAMILLE MAUCLAIR

(A suivre.)

Le Sentiment de la Nature en musique⁽¹⁾

Avec Handel et Gluck, le sentiment de la nature entendu d'une façon plus objective apparaît de plus en plus. Et cela se comprend: Handel, dans ses odes, ses oratorios païens et ses opéras, et Gluck, dans ses drames lyriques, trouvaient, beaucoup plus souvent que Bach, l'occasion d'harmoniser leurs pensées musicales avec la nature ambiante. Cet accord était même d'autant plus nécessaire qu'avec le temps le public était devenu de plus en plus difficile à contenter, et que Gluck, réformateur théorique et pratique de l'opéra, s'était en quelque sorte obligé personnellement à réaliser cette innovation.

La nature qu'exprimèrent Gluck et Handel est néanmoins

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

assez artificielle. C'est une sorte de décor, d'ailleurs charmant, qui donne rarement l'impression d'une chose profondément comprise et sentie. Ces deux grands musiciens paraissent n'avoir admiré la nature qu'à travers les poésies pastorales d'un Virgile ou d'un Théocrite : les paysages d'Italie, d'Allemagne, de France ou d'Angleterre dans lesquels ils ont vécu ne semblent pas les avoir émus. La nature n'est pour eux qu'un « moyen » utile, dans certains cas, pour accentuer l'expression des sentiments dramatiques. « Ma musique, dit Gluck dans la célèbre préface d'*Alceste*, ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation et de la poésie... Je me suis occupé de la scène; j'ai cherché la grande et forte expression. Les voix, les instruments, tous les sons, les silences même doivent tendre à un seul but, qui est l'expression. »

Ces principes, qui montrent le côté rationaliste de la conception artistique d'alors, prouvent aussi que le sentiment de la nature n'était considéré à cette époque que comme accessoire, tandis que le sentiment humain passait pour la chose essentielle.

Dans les *Saisons* et dans la *Création*, Haydn offre le dernier, mais peut-être le plus curieux, le plus frappant exemple de la nature interprétée par un classique. Encore une fois, bien que le maître autrichien ait vécu, plus que Händel et Gluck, dans l'intimité de la nature, sa compréhension de celle-ci demeure factice et conventionnelle. Le « Paradis » de la *Création* est, il est vrai, tout à fait exquis. Quand Dieu crée les animaux, c'est une sorte de petit jeu charmant, plein de spontanéité et de joie, une mosaïque ou, pour mieux dire, une tapisserie, qui rappelle curieusement la tapisserie consacrée au même sujet qui se trouve dans le vestibule de l'Académie des Beaux-arts de Florence. Le « laboureur » des *Saisons*, chante la plus jolie chanson qu'on puisse imaginer, au point de vue du rythme surtout, mais ce n'est pas là le véritable homme de la campagne, l'esclave volontaire de la terre dont il tire sa subsistance : il manque à tout cela un élément que nous n'avons appris à apprécier qu'au cours du XIX^e siècle, la *profondeur*.

A cette époque, les idées générales changent. On n'a plus dans la « Raison pure », dans la « Raison métaphysique », la confiance qu'on lui témoignait au XVIII^e siècle. La Raison, en art, est chose trop sèche. Les théories humanitaires de la période révolutionnaire de 1789 ont besoin d'une autre base. On comprend bientôt que le sentiment doit trouver sa place à côté et peut-être même au-dessus de la Raison. Et c'est ainsi que surgit le Romantisme.

Le classicisme avait, dans une certaine mesure, porté atteinte à l'idée de la « personnalité humaine ». Cela va de soi : la raison métaphysique, base des systèmes philosophiques classiques, était une et identique pour tous les hommes. Le sentiment, par contre, différait selon les individus et avait par conséquent un caractère essentiellement *personnel*. C'est pourquoi le Romantisme constitue en quelque sorte une seconde Renaissance de la personnalité humaine; mais cette Renaissance se produisit plutôt sous la forme d'une réaction; aussi fut-elle éphémère.

Si les circonstances n'avaient pas rendu cette réaction nécessaire, il n'y aurait eu, très probablement, au point de vue philosophique, aucune transition entre le Sensualisme de Locke et de Diderot et le Positivisme de Comte. Sur le terrain de l'art, le Romantisme a servi de transition entre le Classicisme et le Réalisme.

Vue par les romantiques, la nature n'est plus une simple parure, ni un décor. Elle est la confidente de leurs sentiments; ils lui attribuent, pour ainsi dire, une personnalité passive. Quand s'élève une tempête, c'est parce que le temps doit être en harmonie avec l'âme tempétueuse de l'homme romantique. Lorsqu'une rivière murmure joyeusement et que les rayons du soleil jouent sur l'eau, c'est parce que l'âme du poète est également joyeuse, doucement murmurante et ensoleillée.

La rivière, la tempête ne constituent plus un simple décor pittoresque. Ils deviennent des éléments dont les romantiques saisissent la poésie intime. Toutefois, ceux-ci soumettent presque toujours la nature au sentiment humain. La nature est pour eux comme la « servante » de leurs impressions subjectives.

La *Symphonie pastorale* de Beethoven, première manifestation romantique importante du « paysage musical », n'est peut-être pas un exemple très caractéristique. Elle montre toutefois par les titres de ses diverses parties que le sentiment humain, bien que lié intimement dans cette œuvre à la nature, domine encore celle-ci : *L'éveil des sentiments joyeux à l'arrivée à la campagne*, *Scène au bord du ruisseau*, *Sentiments joyeux et reconnaissants après la tempête*, etc.

Weber dans ses œuvres dramatiques, Schubert et Schumann, dans leurs *lieder* surtout, fournissent des exemples plus frappants de la conception romantique du paysage. *La belle Meunière* et *le Voyage d'hiver*, notamment, en sont des types parfaits. Tous les sentiments qui peuvent surgir dans l'âme d'un homme qui aime et qui est tour à tour heureux et malheureux dans son amour, sont décrits en ces deux cycles de *lieder* et trouvent leur écho dans la nature ambiante.

Schumann, venu après Schubert, eut de la nature une compréhension moins naïve mais plus aigüe et plus profonde. Les sensations qu'elle éveilla en lui se traduisirent maintes fois par un « impressionnisme » qui montra que les relations objectives entre l'homme et la nature devinrent, au cours du XIX^e siècle, de plus en plus intimes.

Chez Richard Wagner, le sentiment de la nature est arrivé à son complet développement. Les idées générales qui, depuis 1830 environ, reposent sur l'observation positive de ce qui nous entoure, ont démontré la beauté, la grandeur et la puissance de la nature. Celle-ci est devenue désormais pour nous le Grand Tout qui règne sur toutes choses, le milieu dans lequel les passions humaines, bonnes ou mauvaises, douces ou violentes, évoluent suivant les circonstances de temps et de lieu. Et les doctrines philosophiques évolutionnistes de la seconde moitié du XIX^e siècle ont, malgré leurs tendances antimétaphysiques, fait surgir à nouveau, sur le terrain de l'art, une sorte de panthéisme analogue à celui du moyen âge.

Wagner n'était certainement pas un positiviste, — pour prendre parmi les doctrines philosophiques basées sur l'observation des phénomènes l'une de celles qui ont eu le plus de succès. On sait même à quel point il se laissa entraîner par le pessimisme métaphysique de Schopenhauer. Mais les idées générales d'une époque ont presque toujours une si grande influence sur les génies contemporains que ces derniers, malgré eux, sont forcés d'y obéir : et c'est ainsi qu'on voit se refléter ces idées générales dans l'un ou l'autre aspect de leurs œuvres.

Les drames lyriques de Wagner appartenant à la dernière

période de son activité, *Tristan et Isolde*, l'*Anneau du Nibelung* et *Parsifal*, sont des exemples saisissants de l'importance prépondérante que prend dans l'art le sentiment objectif de la nature. Dans le deuxième acte de *Tristan*, la Nuit n'est plus un simple décor, un accompagnement subordonné à l'élan lyrique de la passion humaine : elle domine tout, elle confère à l'acte entier une atmosphère de mystère destinée à identifier d'avantage les deux concepts fondamentaux de l'œuvre : l'Amour et la Mort.

Certes, *Tristan*, et plus encore peut-être les *lieder* de Wagner qui lui ont servi d'esquisses pour ce drame, portent fortement l'empreinte des idées encore très romantiques du temps. Mais la manière dont Wagner a traité le drame au point de vue du sentiment de la nature démontre que sa conception est beaucoup plus panthéiste que celle des romantiques purs. Par l'union étroite qu'il réalise du pathétique humain avec les éléments naturels, son génie place sur un pied de parfaite égalité ces deux sources distinctes d'émotion.

Dans la Tétralogie, le rôle de la nature est encore bien plus important que dans *Tristan et Isolde*. Le Rhin y est véritablement un personnage du drame, de même que la Forêt dans *Siegfried* et la Montagne dans les quatre parties de l'œuvre. Et même ce qui est surnaturel dans la Tétralogie donne, grâce à l'amour passionné du maître pour la nature, l'impression de la réalité. Les dieux et les géants semblent vrais, tant est réelle l'atmosphère dans laquelle ils se meuvent.

Après Wagner cette conception panthéiste s'est développée dans le même sens, mais avec des raffinements, des spécialisations semblables à celles qu'on trouve chez les peintres. Dans ses œuvres symphoniques, dans son *Poème des montagnes*, dans ses *Tableaux de voyage*, M. Vincent d'Indy, pour ne citer que la personnalité la plus remarquable de l'école actuelle, a fait de véritables « paysages musicaux », d'une fraîcheur, d'une variété et d'une intensité merveilleuses. Dans son drame lyrique *L'Étranger*, la Mer est un élément essentiel et concourt à l'action poétique au même titre que le conflit passionnel.

En parallélisme avec les paysagistes, les musiciens créent des procédés nouveaux. Certaines œuvres de M. Claude Debussy rappellent la technique de la division des tons. On cherche à donner l'impression du plein air, d'une campagne non plus virgilienne, non plus à la Watteau, non plus abstraite ou symbolique, mais concrète et localisée. On peint en musique un coin de nature, à une saison et à une heure déterminées. On développe l'« impressionnisme » entrevu par Schumann. On pénètre dans l'intimité même de la nature.

Ce que cela nous réserve pour l'avenir ? C'est difficile à prévoir. Souvent on a l'impression que les hommes d'aujourd'hui n'ont plus assez d'inconscience pour produire des œuvres de génie et que leur sens critique, trop aiguisé par une civilisation raffinée, étouffe ou amoindrit en eux l'inspiration qu'ils pourraient avoir s'ils ne s'analysaient pas. Mais de tout temps de grands inconscients ont traversé leur époque sans se laisser influencer par la critique destructive, et, profitant à leur insu des découvertes faites aux époques précédentes, ont entraîné l'art vers des conquêtes nouvelles. Souhaitons qu'en s'inspirant de la nature les musiciens continuent d'embellir par leurs œuvres notre vie spirituelle et celle de nos descendants.

CH. VAN DEN BORREN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

MM. Liebrecht et Morisseaux, dans le but, sans doute, d'en appeler de la critique théâtrale à la critique littéraire, viennent de publier en librairie (1) leur comédie en trois actes, *Miss Lili*, qui fut représentée sur la scène du théâtre du Parc, le 12 avril de cette année. J'ai lu avec beaucoup d'attention cette petite pièce et je dois dire qu'elle m'a fait meilleure impression à la lecture qu'à la scène. Car sauf quelques fautes d'inattention, des « de suite » pour « tout de suite », un « je n'en puis rien » pour « je n'y puis rien », elle n'est pas mal écrite du tout. Elle a d'ailleurs de la verve et de l'entrain. Ce qui la gâte, c'est qu'elle est bâtie sur un terrain sans consistance. On n'écrit pas trois actes pour démontrer qu'une petite jeune fille aime son cousin. Ce grossissement d'une intrigue aussi mince agace ou fait sourire. Et puis, il y a le parallélisme fâcheux de deux situations identiques : tandis que Miss Lili et son cousin Georges se taquinaient avant de finir par s'aimer, Albert et M^{me} de Reumont jouent dans un autre coin le même jeu. Je ne veux pas insister sur la scène ridicule du deuxième acte, quand les deux couples, pendant l'orage, abrités sous un arbre, aux deux extrémités du théâtre, échangent alternativement des propos tendres. Mais pas plus à la lecture que lors de la représentation, je n'ai pris le moindre plaisir aux mots d'esprit de la pièce. Ils ne rappellent que de très loin les boutades spontanées ou les subtiles allusions des pièces parisiennes. Les jeunes auteurs se tromperaient fort s'ils pensaient qu'en cet art particulier il leur est possible de faire aussi bien qu'en France. C'est par d'autres qualités, plus solides, plus sérieuses, que notre théâtre doit briller. Je suis profondément convaincu que MM. Liebrecht et Morisseaux sont capables d'écrire de bonnes pièces. Mais il faut qu'ils consentent à détourner les yeux de ce Paris qui les fascine et, oubliant les comédies à succès du vieux répertoire, qu'ils n'écrivent plus d'après les livres mais d'après la vie.

M. Liebrecht, on le sait, n'a pas eu à se louer de la critique en ces derniers mois. Il a été quelque peu houspillé dans les revues et ses jeunes confrères ne lui ont pas mesuré leurs injures et leurs blâmes. L'un d'eux, M. Pierre Broodcoorens, lui a même consacré une notable partie du dernier numéro de son *Exode* (2), une revue qu'il dirige seul et dont il fait tous les frais. M. Broodcoorens est un polémiste terrible, un pourfendeur de monstres, un saint Georges criant fort et frappant dru. Son vocabulaire, nombreux et énergique, n'a pas toujours un parfum de bonne compagnie. Mais il a d'amusantes trouvailles et, s'il ne s'égare parfois dans une phraséologie compliquée et presque incompréhensible, on pourrait rapprocher certaines de ses pages des articles fameux où M. Giraud, jadis, écrasait les ennemis de la *Jeune Belgique*. M. Liebrecht a eu le malheur de lui déplaire, et l'*Exode* de ce mois nous apporte une dizaine de pages hautes en couleur et fortes en gueule, où le pauvre auteur de *Miss Lili* est passé à tabac, pour ne pas dire plus. Il y a dans cette longue

(1) *Miss Lili*, par HENRI LIEBRECHT et CHARLES MORISSEAUX. Édition artistique, Liège et Paris.

(2) *L'Exode*, revue sociale et indépendante, par PIERRE BROODCOORENS. Boulevard des Quatre-Journées, 33, Bruxelles.

attaque des choses que je crois justes et bonnes à dire, mais il y en a de bien exagérées et d'une courtoisie vraiment trop rudimentaire. Des polémiques de ce genre peuvent avoir des résultats excellents quand elles gardent de la tenue et qu'elles ne dépassent pas une mesure convenable. Elles deviennent pénibles dès qu'on y sent percer la rancune personnelle, ou si leur ton enflé n'est pas en rapport avec la cause qui les provoque. C'est le cas pour l'éreintement de ce pauvre M. Liebrecht par M. Broodcoorens. Ma parole, M. Liebrecht en sort si vilainement arrangé qu'il en devient presque sympathique ! M. Broodcoorens a donc, me semble-t-il, manqué son but.

Le même numéro de l'*Exode* contient aussi, — toujours du même auteur, qui est en même temps l'éditeur et le seul rédacteur de la revue, — un acte en prose, le *Siège de Berlin*, d'après la nouvelle fameuse d'Alphonse Daudet. L'activité littéraire de M. Broodcoorens a des formes multiples et contradictoires. Il passe du poème épique à la satire, du drame symbolique à la comédie bourgeoise. Il lit beaucoup et compose, je le crains, sous l'influence de ses lectures. Son *Siège de Berlin* est assez intéressant et s'inspire d'une idée généreuse : la haine de la guerre et de ses boucheries. Dans ses œuvres précédentes, il y a des pages ardentes et pleines de verve qui permettent d'espérer beaucoup de ce jeune écrivain. Mais qu'il se souvienne que l'abondance n'est pas l'aliment principal de la beauté littéraire. Celle-ci exige avant tout de la mesure, de la sobriété et du goût.

La bonne critique ne se laisse pas éblouir par les fanfares de mots et les pétarades d'idées. Elle demande avant tout à un livre d'être longuement pensé et sagement écrit. C'est ainsi que raisonnait Sainte-Beuve, qui n'a jamais été plus à la mode qu'aujourd'hui et sur lequel nous arrivons sans cesse des renseignements nouveaux. Les derniers en date sont ceux que nous fournit M. Oscar Grojean dans sa brochure : *Sainte-Beuve à Liège* (1). C'est un excellent essai d'histoire littéraire, clairement exposé, avec de judicieux renvois aux sources, une grande abondance de documents mal connus ou inédits, un style alerte et irréprochable. Nous y lisons l'histoire des deux nominations de Sainte-Beuve comme professeur à l'Université de Liège. La première fois — c'était en 1831 — l'auteur de *Volupté* n'alla point occuper sa chaire parce que son amour pour M^{me} Victor Hugo le retint à Paris. La seconde fois, en 1848, il enseigna pendant une année, puis démissionna à cause de la campagne de presse menée contre lui par des candidats évincés et des ennemis personnels tels que Weustenraad, Wacken et Michiels, et aussi à cause de l'indifférence des étudiants. Les attaques de Weustenraad et de Wacken sont fort curieuses : elles sont bien belges, dans tout ce que ce mot renferme d'étroit, de mesquin, de basement hypocrite et d'envieux. C'est notre misérable lot sur la terre de n'avoir jamais su faire à un grand homme étranger un accueil digne de lui. Nous avons laissé partir Sainte-Beuve écoeuré et désenchanté. Nous avons expulsé Victor Hugo. Baudelaire a emporté de chez nous le plus désagréable souvenir. Et, il y a quelques années, l'Université de Bruxelles, dite « Université libre », retirait à Elisée Reclus le cours qu'elle lui avait confié ! Il est bon de dire et de répéter ces choses. Il est bon de montrer, comme l'a fait M. Grojean, que

(1) *Sainte-Beuve à Liège*, par OSCAR GROJEAN. Bruxelles, Misch et Thron, rue Royale.

les littérateurs eux-mêmes — Weustenraad et Wacken étaient, vers 1850, nos deux grands poètes nationaux, — n'étaient pas affranchis jadis de nos deux grands défauts : l'étroitesse de vue et la jalouse envie. Le sont-ils aujourd'hui ? Le *Sainte-Beuve à Liège* fixe définitivement un point très intéressant de notre histoire intellectuelle. C'est une contribution à la science, mais c'est aussi une précieuse leçon.

GEORGES RENCY

RÉFLEXIONS

Quelques pensées sur l'art, recueillies par *Les Arts de la Vie* :

A mon gré, toute œuvre architecturale ou autre doit être comme un cri, comme une parole sincère, l'extrémité et le complément d'une sensation, rien d'autre.

H. TAINE

L'Art procède comme la Nature, est assujéti aux mêmes lois.

LAMENNAIS

Savoir ne voir que de belles choses, s'en nourrir, comparer ; arriver, par la comparaison, à choisir ; se délier des jugements tout faits ; chercher à discerner le vrai du faux, fuir la médiocrité, craindre l'engouement, c'est le moyen de former son goût.

VIOLLET-LE-DUC

Il y a des gens qui ont naturellement du goût, mais chez ceux-là même il s'augmente avec l'âge et s'épure... N'allez pas appeler *froid* ce que j'appelle *goût*. Le goût que j'entends est une lucidité de l'esprit qui sépare à l'instant ce qui est digne d'admiration de ce qui n'est que faux brillant. En un mot, c'est la *maturité de l'esprit*.

EUGÈNE DELACROIX

L'homme est surpris de trouver que des choses proches ne sont pas moins belles ni moins charmantes que des choses éloignées. Le proche explique le lointain. La goutte est un petit océan. Un homme se rapporte à toute la nature.

R.-W. EMERSON

Il y a dans les mœurs de ce temps un phénomène qui va tous les jours grandissant davantage et qui, présentement, touche au monstrueux. C'est ce qu'on peut appeler l'*histrionisme* ou l'amour du théâtre et des choses de théâtre. Le théâtre est le tyran moderne... Le théâtre despotise tout le monde et c'est le seul despote dont personne ne se plaigne.

J. BARBEY D'AUREVILLE

Ne montrez aux enfants rien que de simple, de pur, de leur gâter le goût.

JOUBERT

Il ne faut pas, pour nos goûts personnels, peut-être pour nos préjugés, nous mettre en travers de ce que fait notre temps. Il le fait sans nous, et probablement il a raison.

RENAN

Mettre en harmonie la couleur propre de l'objet et celle de l'espace dans lequel il est placé, tel est, sans doute, le but que l'artiste doit poursuivre ; mais une autre connaissance lui est également nécessaire, celle du rapport des couleurs avec le sentiment.

GOETHE

Parce que vous regardez de temps en temps une femme nue qui se tient sur une table, vous vous imaginez être des peintres et avoir dérobé le secret de Dieu. Brr !... Il ne suffit pas pour être un grand poète de savoir à fond la syntaxe et de ne pas faire de fautes de langue.

BALZAC

C'est par l'Art, et par l'Art seul, que nous réalisons notre perfection. C'est l'Art seul qui nous préserve des vils périls de l'existence réelle.

OSCAR WILDE

DISTRIBUTION DE PRIX (1)

Nous avons énuméré, dans notre dernier numéro, les médailles attribuées aux artistes belges par le Jury international de l'Exposition de Liège. Complétons cette nomenclature par la liste des « récompenses » décernées aux étrangers.

Outre la médaille d'honneur remportée par MM. Breitner (Hollande) et Sargent (États-Unis), les exposants des diverses sections étrangères ont obtenu :

Une première médaille en vermeil, MM. Bürger et Langhammer (Allemagne); Haverman, Bauer, Storm de Gravesande et M^{lle} Schwartz (Hollande); M. Gola (Italie); MM. P.-W. Bartlett, Mac Ewen, Marr et Vail (États-Unis); Aronson (Russie); Kautsch et Pennell (section internationale).

Une deuxième médaille en argent, MM. Jernberg, Kallmorgen, Kappstein et Nissen-Momme (Allemagne); Pieters, Graadt van Roggen, Tollenaar-Ermeling et Wienecke (Hollande); Sortini (Italie); Barthol et Miller (États-Unis); Koulikoff, Schmaroff, Hast et Guntzbourg (Russie); Chichazzo et de Los Rios (Espagne); Vesin (Bulgarie); Ablett (section internationale).

Une troisième médaille en bronze, M. Van Mastenbroeck, M^{me} Mestdag-Van Houten et M^{lle} Van Dantzing (Hollande); M. Ceccarelli (Italie); MM. A. Maurer et Van der Weyden (États-Unis); Stolitz, Tchatchenko, Rasoumy et Signatoff-Bernstein (Russie); Sotomajor (Espagne); Mzwicka et Schatz (Bulgarie).

La Section française s'était mise hors concours, de même que MM. G. Bernier, G. Charlier, J. Devriendt, J. Lambeaux, L. Lenain, A. Marcet, Ch. Mertens, H. Richir, Van der Ouderaa, Th. Verstraete, R. Wytman, M^{me} Gilsoul (Belgique) et M. Kravtchenko (Russie).

En outre, MM. A. Baertsoen, F. Courtens, J. Delvin, V. Gilsoul, F. Hens et A. Verhaeren, qui faisaient partie du Jury, étaient, par le fait, également hors concours.

Chronique judiciaire des Arts.

Vrai ou Faux ?

Un tableau acheté 50 francs, revendu cent-trente-huit mille francs... L'histoire n'est pas banale.

Il s'agit d'une toile, *les Bulles de Savon*, qui passa en 1881 dans un lot de tableaux et dans laquelle son heureux acquéreur reconnut un Rembrandt. D'accord sur ce point avec des critiques et connaisseurs tels que MM. James Weale, Helbig, le frère Marès, etc., M. De B... acquit l'œuvre au prix de 38,000 francs. Récemment, il la revendit à un marchand américain 138,000 fr. Des doutes s'étant élevés sur son authenticité, le marchand assigna devant le tribunal de commerce de Bruxelles son vendeur en résiliation du marché.

Un expert très connu, M. Buëso, affirma que le tableau n'est pas de Rembrandt. Mais son avis est-il décisif ?

Le tribunal estima qu'une nouvelle expertise était nécessaire et désigna pour trancher cette question délicate MM. Max Rooses, conservateur du Musée Plantin à Anvers, Le Roy, expert à Bruxelles et Brédus, conservateur du Musée de peinture de La Haye.

Le Travesti.

Le tribunal de Mannheim est saisi d'un procès qui ne laisse pas d'embarrasser les juges. Une actrice du Kolosseum Theater, M^{lle} Nissen, qui frise la quarantaine, a refusé de remplir dans une pièce nouvelle, *Ordre du roi*, un rôle de page, soutenant qu'on ne peut obliger une femme de son âge et de sa corpulence à porter le travesti et à jouer les jouvenceaux. Assignée en résiliation d'engagement, elle réclame la totalité de ses appointements.

(1) Voir notre dernier numéro.

Le directeur plaide qu'on ne peut, dans un petit théâtre comme le sien, fixer les emplois aussi strictement que sur les grandes scènes et que les artistes sont tenus d'assurer le service des représentations en remplissant tous les rôles qui leur sont distribués, même s'ils s'écartent de leur emploi habituel.

Le tribunal a chargé le régisseur du Théâtre de la Cour de l'éclairer de ses lumières, se fiant peu à sa propre expérience des usages des coulisses.

PETITE CHRONIQUE

Les ouvrages des artistes qui ont pris part au grand concours d'architecture de cette année seront exposés publiquement dans une des salles vacantes du Musée moderne de peinture, du 7 au 14 septembre.

M. Eugène Baie fera samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Exposition Jordaens (Musée d'Anvers), une conférence sur *les Caractéristiques du génie de Jacques Jordaens*.

Le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, placé sous le haut patronage du gouvernement belge, vient de publier son programme définitif. Il sera inauguré dimanche prochain, à 10 heures du matin, à la salle académique de l'Université de Liège. Le même jour, réception à l'hôtel de ville, par l'administration communale; déjeuner à l'Exposition; réception et fête artistique offertes par le commissariat général du gouvernement français. Le lendemain, séance de section; le soir, représentation de gala au Conservatoire par les artistes de la Comédie-Française; conférence de M. Emile Faguet. Mardi 12, séance de section et conférence de M. Melchissédec. Mercredi 13, excursion aux communes de langue française en Allemagne; déjeuner à Malmédy; fête de nuit à Spa. Jeudi 14, séance de section; assemblée générale; banquet de clôture.

C'est le samedi 16 septembre que s'ouvrira, dans le grand hall du Cinquantenaire, le deuxième Salon des Arts et Métiers. Chaque jour un concert sera donné au profit d'une œuvre de bienfaisance de la capitale. Signalons, dès à présent, celui du jeudi 21, donné par la musique du 9^e de ligne au bénéfice de la Croix-Verte française (comité belge).

Quatre bas-reliefs rappelant des épisodes des règnes de Léopold I^{er} et Léopold II ont été commandés à MM. Samuel, De Vreese, Lagae et Hérain pour l'arcade du Cinquantenaire. Ils orneront à l'intérieur, sous le cintre, le sommet des pieds droits.

M. Edouard Ned réunira prochainement en volume sous le titre *L'Energie belge, opinions d'une élite*, les interviews qu'il a publiées dans le *Journal de Bruxelles* sur les diverses manifestations de l'activité de la Belgique depuis 1830.

Un de nos confrères, M. Camille Quenne, a, dit *la Verveine*, pris l'initiative de perpétuer la mémoire de Constantin Meunier par une plaque à apposer, à Etterbeek, sur la maison où naquit le grand artiste.

Le sculpteur Samuel a été chargé d'exécuter un médaillon, dont la tête, plus grande que nature, figure dans un haut-relief (1^m73 sur 0^m75) auquel ont collaboré MM. A. Crespin et Jules Barbier et où se lira, en exergue, l'inscription suivante :

Le 12 avril 1831
Est né dans cette maison
Constantin Meunier
Le génial artiste
Glorificateur du Travail

L'inauguration se fera prochainement.

Une très pénible mésaventure est arrivée au sculpteur Jef Lambeaux, dit *le Peuple*.

On sait que l'éminent artiste a reçu en commande de l'Etat deux grandes statues représentant l'une *la Ville de Gand* et

l'autre *la Ville de Bruges*, destinées à l'arcade du Cinquante-naire, à Bruxelles.

La première de ces statues est livrée. La seconde venait d'être surmoulée et Jef Lambeaux avait donné les dernières instructions pour la fonte de son œuvre. Ses ouvriers faisaient les derniers préparatifs, lorsque, soudain, l'immense moule glissa de l'étroite estrade sur laquelle il était posé et s'abattit sur le sol.

L'œuvre si belle, fruit d'un travail ardent et passionné de plus de trois mois, était réduite en pièces; il n'en restait plus que des morceaux épars, dont l'assemblage était devenu impossible.

Il fallut que le maître recommençât tout son travail, qui sera prêt en temps voulu.

La direction de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles vient d'ajouter au programme général d'études de l'établissement des cours de harpe diatonique et de harpe chromatique. Chacun de ces instruments a, on le sait, des partisans et des détracteurs; l'avenir seul décidera lequel l'emportera, à moins qu'ils assument peut-être chacun, dans l'avenir, un rôle distinct.

M. Thiébaud s'est assuré le concours de deux artistes dont les capacités bien connues ne laissent aucun doute sur le succès auquel les nouveaux cours sont appelés, M^{lle} Jeanne Kufferath pour le cours de harpe diatonique et M^{lle} Anny Van Overeem pour le cours de harpe chromatique.

On nous écrit de Knoeke qu'un fort joli concert donné au profit des pauvres de la commune et de l'Œuvre du Grand Air, a réuni, dimanche soir, toute la colonie à l'Hôtel des Dunes. M^{lles} Mika, Heilgers et Duchêne, M^{me} Sommer de Giessen, MM. Marcel Lefèvre et H. Wellens ont été applaudis avec enthousiasme pour leur excellente impression d'œuvres vocales et instrumentales de Schumann, Brahms, Massenet, Saint-Saëns, G. Marie, etc., et M. H. Janlet a clôturé le programme en chantant d'une voix superbe le *Cor* de Flégier et l'*Hymne d'amour* de Lionet.

La *Revue universelle* rapporte ce curieux potin littéraire : d'après un nommé Linowitz qui a, paraît-il, passé quarante-cinq ans à bouquiner, le *Dante n'a jamais existé* ! Ce serait un médecin juif nommé Chasni-Kas qui aurait écrit au x^{ve} siècle tous les ouvrages attribués à Dante Alighieri. Mais comment vérifier ? Et puis il n'y aurait, après tout, pas grand inconvénient à ce que l'auteur de la *Divine comédie* ait pris un pseudonyme.

M. Charles Tardieu évoque, dans le *Guide Musical*, d'amusants souvenirs des répétitions de *Lohengrin*, représenté pour la pre-

mière fois au théâtre de la Monnaie en 1871 sous la direction Vachot :

« Il n'y voyait que du feu, l'excellent Vachot, type d'impresario de féerie. Ne voulait-il pas intercaler un ballet au début du troisième acte, pour animer un peu l'entrée des deux époux dans la chambre nuptiale. « Ça languit ! C'est froid ! En avant les danseurs ! ». Sans une belle colère de Richter, ça y était. Et quelle jolie remarque à la première et très poétique Elsa, M^{lle} Anna Sternberg ! Vous savez bien, quand la fiancée hystérique, torturée par Ortrude, s'inquiète du sortilège qui pèse sur la destinée de son mystérieux amant : « J'ai peur. Le cygne viendra te reprendre. J'en suis sûre. Tiens, le voilà, je le vois ! ». Et la cantatrice, face au public, désigne du geste, au fond de la salle, le cygne qui lui apparaît comme en un songe. A la répétition, Vachot intervient : « Pardon, mademoiselle, vous faites erreur. Ce n'est pas par là que le cygne est venu. C'est par ici. » Et il la retourne, face au fond de la scène, lui montrant l'endroit où apparaît, au premier acte, traîné par son cygne aimé, le chevalier du Graal. Un homme à idées, ce Vachot, et plein de zèle. »

Le troisième Salon d'Automne, désormais classé parmi les manifestations les plus intéressantes du mouvement d'art contemporain, s'ouvrira à Paris (Grand Palais des Champs-Élysées), le 15 octobre prochain et sera clôturé le 15 novembre. Dépôt des ouvrages : peinture, 15, 16 et 17 septembre; sculpture, 18 et 19 septembre; art décoratif et gravure, 20 septembre; architecture et dessin, 21 septembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

JACQUES JORDAENS

ÉTUDÉ PAR
P. BUSCHMANN JR.
Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

Un fort volume grand-8° avec 45 planches
hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire
G. VAN OEST & Co,
16, rue du Musée, BRUXELLES.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles.

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES. AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (suite) (CAMILLE MAUCLAIR). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Distribution de prix. — La « Scola Musica » (O. M.). — James Ensor. — Le Congrès musical de Montpellier. — Chronique judiciaire des Arts. *Le Droit et la Photographie*. — Nécrologie. *Tamagno*. — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR ⁽¹⁾

II

Si l'on osait créer des divisions dans l'œuvre de Renoir, qui a touché à presque tous les genres : portraits, nudités, fleurs, paysages, scènes de genre, on pourrait peut-être les chercher dans sa technique plus raisonnablement que dans ses sujets, qu'il a constamment intervertis selon son caprice, et en reconnaître trois principales.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

La plus ancienne le montre épris d'une facture lisse, où le couteau à palette remplace constamment le pinceau, et qui est celle des *Baigneuses*, dont M. Jacques Blanche possède un admirable témoignage, le plus complet de cette nombreuse série. Et tout de suite, devant cette facture, s'impose l'idée du retour à la tradition française. C'est à Boucher qu'on songe invinciblement devant cet Impressionniste honni, traité de barbare, de dément, d'audacieux mystificateur par les gazetiers et les peintres académiques d'il y a trente-cinq ans. C'est à Boucher que se réfèrent ces chairs riantes et polies, ces attitudes vives, ces modèles d'émail cernés par des linéaments sobres, cet éclat net et doux, cette précision un peu sèche des traits réagissant sur cette pâte grasse, ce contraste de tonalités excluant presque les ombres, cette façon de répandre partout la lumière sans l'amener progressivement sur un seul point par le mystère des demi-jours. C'est à Boucher que remonte cette simplification des formes, exprimant les volumes des corps et réduisant au minimum le détail intérieur de ces volumes, soulignant à peine un nombril ou l'aréole d'un sein dans un torse vu de face, et se préoccupant avant tout de sa valeur sur le fond. C'est à Boucher enfin que s'apparentent ces harmonies acides, certains bleus vifs, la pâte de Saxe de ces nudités heureuses. Mais l'apport personnel de M. Renoir, c'est la franche recherche du clair sur clair, l'identification presque absolue des valeurs aux fonds, et l'accentuation des cernures des silhouettes, où se précise déjà le souvenir des estampes japonaises. Ces *Baigneuses* sont stylisées dans un sentiment décoratif très volontaire, qui ne

permet à la recherche de la vie que de s'exprimer en second. Elles sont animées par un coloris tendre, où le rose domine avec quelques bleus et des tons ivoirins, selon un parti pris décoratif les ramenant à une harmonie unitaire.

Après de cette conception picturale, on peut en discerner une seconde, qui marque le rapprochement de M. Renoir vers la vie réelle et vers la vision de ses amis. C'est celle de ses paysages, de ses fleurs et de ses portraits. On y sent la parenté directe de Manet et de Claude Monet. Les paysages s'expriment par des hachures de couleurs, massées, juxtaposant les tons du spectre, s'accumulant tout à fait selon le procédé impressionniste supprimant le ton local, peignant moins les objets que leur transparence à travers l'atmosphère, et décomposant les colorations apparentes de la vie en isolant leurs éléments naturels sur la toile pour les recomposer à distance sur la pupille du spectateur. Les portraits de M. Renoir, parallèlement, se transforment, et sont profondément apparentés à ceux de Manet par la largeur de l'exécution, la franchise de la présentation, le volontaire mépris du détail figural, cher à tant de peintres. L'artiste cherche avant tout les volumes exacts et la justesse des valeurs, où il voit la vraie science que l'académisme renferme dans l'exécution également poussée des détails sur toute la surface d'un tableau : il comprend l'illogisme de cette pseudo-perfection qui s'intéresse autant à un bouton d'habit qu'à un oeil, il se préoccupe de graduer l'intérêt de la peinture qui doit, tout en exécutant avec justesse toutes les parties, guider le regard du spectateur au point essentiel, soit psychologique, soit pictural. Ce choix, qui est la vraie preuve du goût, M. Renoir en sent toute l'importance. Il a le sens inné d'une notion naturelle, niée par l'académisme, celle du but même de la peinture, qui n'est pas la reproduction, mais l'interprétation des détails, le costume et l'accessoire étant les dépendances et les accentuations extérieures d'un être.

Enfin M. Renoir obéit encore à un désir fondamental du vrai peintre, celui de la suggestion. Et autour d'une figure comme par exemple la *Jeune femme assise au bord de la mer*, il indique la grève, les flots et le ciel par quelques larges touches qui suffisent à en donner la notion, étant justes dans leur ton et leur valeur, sans pourtant nous empêcher de terminer pour ainsi dire par le souvenir ce paysage accessoire selon les grèves et les vagues que nous vîmes, cependant que ce même travail ne nous est pas permis pour la figure, qui est un portrait précis et où nul trait ne peut être ajouté par nous.

Ce mélange de suggestion par l'achèvement apparent et de réalité vive, cette différenciation de facture dans le même tableau, ce don de s'arrêter à temps, cette

finesse des tonalités sur ces formes larges, ce sont les traits par où M. Renoir s'allie intimement aux autres Impressionnistes, c'est par eux qu'il compte dans leur groupe militant de techniciens. Il s'écarte dès lors de la facture des *Baigneuses*, et peint ses grandes œuvres modernistes, le *Déjeuner des Canotiers*, le *Moulin de la Galette*, la *Loge*, *Sur la Terrasse*, le *Premier pas*, la *Femme au chat*, en dissociant les tons, et en abandonnant sa façon émaillée et son coloris unitaire.

La *Loge*, ce chef-d'œuvre qui, à l'Exposition de 1900, était la merveille des salles impressionnistes, condense toute l'élégance française d'il y a vingt-cinq ans (1).

C'est un régal de tonalités assourdis, de subtils ivoires, un poème de transparences alternant des opacités. Ce morceau, pour nous le plus beau qu'ait signé M. Renoir, égale en charme purement pictural les plus savantes choses de Reynolds, de Gainsborough et de Lawrence; l'exécution en est aussi riche et aussi élégante que le sujet, on aimerait découper un morceau de cette toile et en examiner la matière comme un bibelot, elle peut donner un plaisir analogue à ceux que goûtent les connaisseurs de très vieux vins ou les amateurs de porcelaines chinoises qui, indifférents à leurs délicieux ornements, en palpent la surface en fermant les yeux.

Devant de telles œuvres, comme devant le portrait de *Jeanne Samary*, tout homme sensitif qui aimera et comprendra le caractère inimitable des mœurs, du goût et de l'art français ne pourra se défendre d'une sensation singulièrement captivante.

Et la troisième manière de M. Renoir lui est tout à fait personnelle. Il y expose un coloris particulier et y mêle ses deux autres factures. Il y concilie ses hachures de tons dissociés, et ses premières préférences pour la peinture au couteau à palette. Il y recherche des harmonies presque discordantes. Il joue des dissonnances avec une subtilité versatile. Il réalise d'étonnantes « impressions fausses ». Il affectionne les couleurs craintes par les autres peintres, semble prendre pour thèmes les tapis du Turkestan, et, abandonnant à la fois la stylisation et le réalisme, il conçoit la peinture comme une symphonie de tonalités rares. Des fleurs, des têtes de jeunes filles, lui sont des prétextes suffisants. Il s'amuse à assembler le rose ture, la fraise écrasée, le citron, le vert acide; il les none et les dénote en longs filaments, en écheveaux mariés et dissociés. Tantôt il les harmonise par des nuances complémentaires, tantôt il les oppose brusquement, tantôt il se complait à amasser des colorations fades qui écœureraient chez d'autres et dont

(1) La *Loge* fut exposée avec *Sur la Terrasse*, avec la *Jeune femme assise au bord de la mer*, les *Baigneuses* appartenant à M. Jacques Blanche, les portraits de *Jeanne Samary*, de *Mme Charpentier et ses enfants*, etc., au Salon des Peintres impressionnistes organisé à Bruxelles en 1904 par la *Libre Esthétique*.

il tire subitement une harmonie, et tantôt il revient à l'harmonie par la dégradation des tonalités les plus crues, exprimant la douceur avec le vermillon, la tristesse avec le jaune d'or, la gaieté avec le gris et la dureté avec le bleu, paradoxal, inégal et bizarre musicien de la couleur, analogue à ce singulier et si attachant symphoniste qui a nom Claude Debussy. On est étonné, inquiet, charmé, déconcerté, comme devant un écho de l'Inde, une poterie barbare ou une miniature persane, et on renonce à cerner dans une définition cet exceptionnel virtuose qui n'a rien des roueries du virtuose, et dont l'amour passionné de la couleur fait toute la science. C'est dans cette partie — la plus récente — de son œuvre que M. Renoir apparaît le plus capricieux et aussi le plus poète des peintres de sa génération, fait pour décourager la critique qui catalogue les hommes au lieu de les suivre.

CAMILLE MAUCLAIR

(La fin prochainement.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y a longtemps que j'aurais dû signaler au lecteur de *l'Art moderne* un recueil de contes de M. Robert Scheffer intitulé *les Frissonnantes* (1). Mais fait-on toujours ce qu'on veut ? J'avais même l'intention, à ce propos, d'écrire tout un article sur l'évolution du conte en France. Il me paraît, en effet, que le conte, le conte menu que le journal a mis à la mode, a passé déjà par plusieurs phases intéressantes et que, simple récit à l'origine, il se complique sans cesse d'éléments nouveaux. On y voit s'introduire de la philosophie et de la science. Ailleurs, il revêt les apparences du poème en prose. Les contes de M. Scheffer semblent appartenir plutôt à cette dernière catégorie. On sent qu'ils sont tous inventés par l'auteur, et non pris dans la vie, au hasard des lectures et des conversations. Les œuvres de M. Scheffer, comme celles de M. André Ruyters chez nous, ne sont pas du tout réalistes : elles dérivent de l'imagination de l'écrivain et ne doivent rien à l'observation. Tout au plus s'encadrent-elles de paysages réels, mais presque toujours empruntés à des pays lointains ou peu connus. Cette littérature élégante, choisie, exquise au sens étymologique du mot, n'aura certes jamais la faveur du gros public. Mais les lettrés délicats sauront lui trouver des charmes, et même un rare mérite.

J'aime beaucoup les contes de M. Scheffer, je les aime comme des bijoux précieux, à l'aspect un peu mystérieux et tragique. Ils sont pareils à des bagues richement orfèvrées, et qu'on voudrait passer à son doigt si le chaton ne renfermait peut-être un foudroyant poison. Ils laissent l'impression d'une volupté toute spéciale, faite d'énervement alanguï, de terreur sourde et de désir morbide. Edgar Poe et Baudelaire ont passé là. M. Scheffer a l'imagination aussi perverse que riche. Sa littérature est décadente, si l'on entend par ce mot qu'elle se nourrit exclusivement

de sensations rares, étranges et presque douloureusement belles. Mais son style, sobre et net, conserve l'harmonieuse clarté de la belle phrase française.

M. Henri Mazel, lui aussi, a le noble souci du style. La tragédie qu'il vient de nous donner sous ce titre : *Les Amazones* (1), est digne d'être représentée, après les grands classiques grecs, sur la scène d'un théâtre antique. Elle s'inspire des traditions immortelles du théâtre hellénique, auxquelles elle unit, dans un mélange audacieux, l'esprit des poèmes scandinaves. En outre, sous les apparences d'un drame antique, il faut y voir l'exposé de l'éternel conflit entre la femme et l'homme. Par un symbole ingénieux, cette tragédie, qui met en scène Odin et Penthésilée, est une sorte de satire contre le féminisme contemporain. En voici la fable : Odin, roi des Ases, part avec ses guerriers pour la conquête de l'or hyperboréen et remet son pouvoir entre les mains de sa femme Thomyris, de sa fille Penthésilée et des Amazones. Elles sont chargées de réprimer toute révolte des esclaves, dont le chef, Mithra, un roi captif, âme indomptable à qui la torture n'a laissé qu'un corps affaibli, essaie sans cesse de soulever les masses profondes. Mais à peine Odin s'est-il éloigné que Thomyris se révolte contre l'autorité des mâles et proclame la suprématie des femmes. Elle fonde l'empire des Amazones, dont elle sera la reine. Et comme les vieillards de la tribu refusent de lui révéler les secrets des rites, elles les font mettre à mort. Son règne s'appuie ainsi sur la cruauté et sur la terreur. Sa fille Penthésilée est une sorte de furie qui voudrait supprimer le principe mâle de la face du monde. Mais l'amour guettait son ingénuité. Le plus méprisé, le plus haï, le plus faible de ses esclaves, ce roi Mithra aux jarrets sans force, lui fait connaître tous les troubles, toute l'humiliation, puis toutes les délices de la passion d'amour. Il la ramène dans la route du juste et du vrai. Il la soulève contre le règne barbare de Thomyris. Tous deux sont vaincus dans un combat suprême et expirent ensemble, enlacés, au milieu des flammes, au moment où Odin revient, triomphant et glorieux, maître de l'or boréal, pour mettre fin au règne éphémère des Amazones.

On a deviné déjà quelle est la thèse philosophique du drame : c'est la soumission de la femme à l'homme, soumis lui-même à Dieu. On pourra la discuter, la nier, mais on sera contraint d'admirer la force de persuasion avec laquelle M. Mazel la défend dans sa belle tragédie, ainsi que la netteté puissante, la rapidité et l'éclat de son style.

On se convainc de plus en plus, en relisant les anciens, que mille qualités de détail ne font pas une œuvre et que, quelle que soit la parure qu'on donne à ses idées, un livre n'aura de valeur véritable que s'il est bâti d'après un plan harmonieux. Je pouvais le constater encore, tout récemment, en relisant, dans la belle édition critique que vient d'en donner M. Van Bever, les *Œuvres poétiques d'Agrippa d'Aubigné* (2). Le vieil huguenot n'est peut-être pas un très grand poète. C'est, avant tout, un bon citoyen et un vaillant soldat, qui crie son indignation à la vue des maux dont souffre sa patrie. Mais, quoique ce ne soit pas son vrai métier d'écrire des vers, comme chacun de ses poèmes est ordonné, comme tous les éléments qui le composent convergent

(1) Paris. *Mercury de France*.

(1. 2) Paris. *Mercury de France*.

bien vers l'idée centrale ! La langue est fruste encore. Sa puissance ne fait pas toujours oublier sa rusticité. Malgré cela, ce sont là des pages qui ne périront pas et il faut remercier M. Van Bever de les avoir rappelées à notre souvenir. On lira avec beaucoup d'intérêt la notice biographique dont il a fait précéder un choix judicieux de ces poèmes vigoureux et enflammés.

M. Théo Varlet, l'un des poètes du *Beffroi* de Lille, bien que jeune et inexpérimenté, annonce un talent souple et nerveux. Ses *Notes et Poèmes* (1) ont reçu, de la part de nos jeunes écrivains un accueil enthousiaste. Il convient de se montrer plus réservé et de signaler à leur auteur les négligences, le laisser-aller de sa verve. Mais il faut ajouter tout de suite que M. Théo Varlet paraît supérieurement doué : ses sensations sont abondantes et vives, il bâtit sur son propre terrain et sa poésie, encore fragmentaire et disséminée, se concentrera sans doute dans un avenir prochain.

Deux autres poètes du *Beffroi*, MM. Castiaux et Allard, nous envoient en même temps le recueil de leurs poèmes. Le premier intitule le sien : *Au long des Terrasses* (2), et ce titre, qui ne veut pas dire grand-chose, est un fâcheux souvenir du symbolisme. Les poèmes qu'il désigne valent mieux. Il y a bien des moments où, en les parcourant, on croirait continuer la lecture de M. Théo Varlet. Mais ces similitudes sont touchantes, elles témoignent de la parfaite communauté de pensée et de sentiment de deux amis qui marchent ensemble vers le même idéal.

La *Divine Aventure* (3) de M. Roger Allard a, malgré des reminiscences assez nombreuses d'Henri de Régnier, une sincérité d'accent et un charme d'intimité qui la font considérer avec complaisance. M. Roger Allard est un poète grave, pensif et tendre. Ses vers, amples et doux, se déroulent pareils aux flots lents d'un calme fleuve dont on entend le murmure à travers la nuit.

GEORGES RENCY

DISTRIBUTION DE PRIX (4)

Aux noms des membres du Jury international des récompenses à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège que nous avons cités, il faut ajouter ceux de MM. Jacques Rosseels et Isidore Verheyden, involontairement omis. Ces deux artistes, qui avaient fait l'un et l'autre d'intéressants envois au Salon, étaient donc, aux termes du règlement, hors concours.

LA « SCOLA MUSICÆ »

Le développement croissant du goût musical et l'orientation des musiciens, de plus en plus marquée, vers une esthétique basée sur l'expression et le sentiment exigent un enseignement théorique et pratique approprié à cette évolution capitale. Il importe qu'à côté des établissements officiels, dont le programme péda-

(1, 2, 3) Lille. Edition du *Beffroi*.

(4) Voir nos deux derniers numéros.

gogique représente la tradition, surgissent des écoles libres, animées d'un esprit nouveau, qui répondent aux aspirations de notre époque. En France, la *Scola Cantorum*, par exemple, a, sous l'impulsion de MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes, rendu en ce sens à l'art d'inappréciables services. En opposition avec les méthodes routinières, elle instaure une éducation qui ne se limite pas à l'exercice d'un instrument ou de la voix, mais forme des artistes dans toute l'acception du terme.

C'est dans un esprit analogue, mais par le même souci désintéressé et dans le but d'étendre et d'élever la culture musicale en Belgique, que quelques musiciens de réputation bien assise se sont réunis pour fonder un Institut supérieur auquel ils ont donné le nom de *Scola Musicæ*. L'initiative en est due à M. Théo Charlier, ancien premier soliste du théâtre de la Monnaie, des concerts Ysaye et des Concerts populaires, professeur au Conservatoire de Liège, qui a groupé à l'établissement dont il prend la direction un corps professoral d'élite. Les cours de composition, de contrepoint et d'harmonie seront donnés par M. Joseph Jongen, qui dirigera également la classe d'orgue. Les cours de violon et la classe de musique de chambre sont confiés à M. Emile Chaumont, ceux de piano du degré supérieur à M. Emile Bosquet, la classe de piano du premier degré à M^{me} Hertzberg, une pianiste allemande qui, après de brillantes études au Conservatoire de Dresde, s'est fait applaudir pendant plusieurs années en Allemagne et en Angleterre. M. Louis Miry, qui se consacre définitivement au professorat, est chargé de la classe de violoncelle, M. Arthur de Herve du cours de solfège, M. Charlier se réservant les cours de chant. D'autres classes seront créées ultérieurement pour compléter un ensemble éducatif qui embrassera, si le généreux effort des professeurs est suivi, toutes les branches de l'art musical. Les programmes d'études fixent dès à présent pour chacune d'elles un enseignement préparatoire, moyen et supérieur.

Les élèves admis au degré supérieur subiront annuellement une épreuve publique et pourront obtenir un diplôme délivré par un jury d'une compétence et d'une autorité indiscutables. Une bourse d'études de 300 francs sera accordée à l'élève le plus méritant. Enfin, au cours de l'hiver, des séances de musique de chambre, des conférences, des auditions d'élèves seront données à la *Scola*. Les statuts de celle-ci prévoient des inscriptions de membres protecteurs et de membres honoraires qui auront leurs entrées aux concerts, conférences et auditions de l'Institut.

On ne peut qu'approuver ce plan et féliciter ceux qui l'ont élaboré. Il est de nature à doter Bruxelles d'un foyer d'art destiné à exercer la plus salutaire influence sur les destinées de la musique et dont l'avenir semble, dès à présent, assuré. Ajoutons que la *Scola Musicæ* est installée rue Gallait, 90, et qu'elle ouvrira ses cours le 3 octobre prochain.

O. M.

JAMES ENSOR

M. Vittorio Pica, dont nous avons maintes fois cité des pages de critique sagace et avertie, consacre à « Trois artistes d'exception » un article documenté que publie le *Mercurio de France* (1). Ces trois artistes sont Aubrey Beardsley, James Ensor, Edward Munch : un Anglais, un Belge, un Norvégien. « Quoique apparen-

(1) Livraison du 15 août 1905.

tés par l'insigne supériorité de leurs tempéraments d'artistes, dit-il, ils se présentent à nous avec des caractéristiques assez différentes. » Il n'y a, en effet, pas de lien entre eux, si ce n'est la qualité, d'ailleurs flatteuse, d'« artistes d'exception » que leur confère M. Pica. Celui-ci démêle avec perspicacité les mérites et les défauts dont la somme compose chacune de ces curieuses personnalités. Comparant Beardsley à Ensor, il dit, entre autres :

« Quelle différence profonde entre la sensualité raffinée et perverse d'intellectuel aristocratique du premier, qui, même au milieu des pires extravagances, ne perd jamais le goût des élégances les plus subtiles et recherche toujours l'exquise harmonieuse de la ligne décorative, et l'exubérance tumultueuse et d'une brutalité grotesquement réaliste du second, qui, en sa misanthropie impitoyable, emprunte à la fantaisie ingénue et grossière de l'enfance et de la plèbe la vision de squelettes, de diables et de masques, et les trivialités rabelaisiennes dont il aime se servir pour vilipender et châtier les ridicules comme les turpitudes du misérable troupeau humain ! »

Le critique italien étudie de près, dans l'artiste ostendais, le peintre et l'aquafortiste. L'un et l'autre lui suggèrent d'intéressantes observations :

« James Ensor, dès ses premiers essais de peinture, dit-il, sut appliquer avec un vif enthousiasme et une grande audace personnelle les théories des Impressionnistes français sur la lumière et son action transformatrice ; il réussit ainsi à appeler l'attention sur lui et, en même temps, à susciter les hilarités balourdées du gros public, des critiques rétrogrades et des artistes fidèles aux traditions académiques. Les moqueries, les injures et les hostilités se manifestaient surtout par le refus d'accepter dans les salles des expositions publiques ses tableaux et ses dessins, dont plusieurs devaient, quelques années plus tard, être acquis, à titre d'honneur, par les plus importantes galeries européennes d'art moderne. Cette hostilité première contribua sans doute à exaspérer la native vision ironique et pessimiste d'Ensor. Un beau jour, il se décida à prendre en main la pointe de l'aquafortiste et s'appliqua avec ferveur à graver le métal, en produisant, pendant presque quinze ans, une centaine de planches d'une facture quelque peu fébrile de rapidité, mais toujours fort habile et d'une grande originalité. Toutes les classes de la société y défilèrent, malmenées avec une grotesque virulence ; tous les vices, les faiblesses, les vanités de nos contemporains, dont la laideur y est exagérée à l'extrême, y sont exposés. Quelquefois, même, la satire y devient âprement personnelle et un critique trop sévère ou un ennemi imprudent y apparaît sous l'aspect ridicule ou cruel du mauvais larron suspendu à la croix, d'un juif perçant avec sa lance le flanc de Jésus ou d'un démon muni de cornes énormes et d'une queue démesurément longue.

Par cette représentation impitoyable et souvent calomnieuse de l'humanité, James Ensor nous révèle ses origines anglaises, qui l'apparentent cérébralement aux Hogarth, aux Rowlandson, aux Gillay, et justifie l'appréciation qu'a donnée Octave Maus de son âpre et violent sens comique lorsqu'il a écrit : « Sa raillerie est lourde : elle évoque le comique macabre des clowns britanniques, qui pour plaisanter s'assomment à coups de maillet ». Mais le sang flamand, qui lui vient de sa mère, apparaît encore avec plus d'évidence dans ses bizarreries diaboliques grotesquement sensuelles et plus d'une fois d'une grossièreté plébéienne, qui le rapproche, plus que de tout autre dessinateur des siècles passés, de Hiéronimus Bosch et de Peter Breughel le vieillard. »

M. Pica passe ensuite en revue les nombreuses planches gravées par l'artiste. Il les apprécie en ces termes :

« Je ne goûte pas également toutes les estampes d'Ensor. Certaines évocations de monstres grimaçants et de démons gigotants me semblent d'un intérêt médiocre et même un peu enfantin ; quelques-unes, d'une intempérance caricaturale, ne méritaient pas d'être fixées en la forme noble et laborieuse de la gravure sur métal, mais seulement d'être jetées sur le papier en un rapide croquis. Quelques autres enfin nous apparaissent grossières (à nous, latins du XX^e siècle), dans leur verve scatologique, où se complurent pourtant le grand Rabelais et les anciens peintres flamands.

Mais combien d'autres, à côté de celles-là, dans la collection assez nombreuse des gravures d'Ensor, méritent, par leur originalité d'invention et par leur intensité d'expression, d'être classées parmi les estampes les plus belles et les plus intéressantes qui aient été exécutées dans ces derniers vingt ans. Elles révèlent en leur auteur un artiste d'un rare génie, dont la vision du monde est tout à fait individuelle et qui a vraiment à dire quelque chose de différent de tous les autres. »

Il marque pour quelques-unes, *la Cathédrale, le Triomphe de la Mort, l'Entrée de Jésus à Bruxelles le mardi gras de l'année 1894*, une préférence. Mais ce sont surtout les paysages qui le séduisent :

« On est agréablement surpris, écrit-il, après avoir contemplé les estampes fantastiques et satiriques de James Ensor, en feuilletant la petite, mais délicieuse collection de ses paysages à l'eau-forte. En face de la nature, devant la mer, dans les rues désertes des petites villes, le misanthrope amer, le révélateur et le flagellateur impitoyable des turpitudes et des ridicules humains s'apaise, se rassérène, devient poète. C'est avec un dessin d'une délicatesse exquise, qui fait penser quelquefois aux eaux-fortes de Whistler, qu'il fixe sur le métal les nuages errants, les vagues frissonnantes et écumantes, les arbres secoués par le vent ou envahis par le soleil, les hautes maisons se profilant géométriquement sur l'horizon, et il réussit, d'une façon admirable, à exprimer la joie ou la mélancolie des spectacles de la nature sous le jeu mouvant des lumières du matin ou des ombres du soir. »

Le Congrès musical de Montpellier.

Le Congrès et les fêtes musicales de Montpellier, organisés par M. Charles Bordes avec le concours des solistes de la *Scola Cantorum*, des *Chanteurs de Saint-Gervais*, de nombreux artistes, conférenciers, etc., et consacrés à la musique populaire, sont définitivement fixés aux 21, 22, 23 et 24 novembre. Au programme des exécutions symphoniques et chorales figure, entre autres, la *Corte d'Amore*, fragment de l'opéra historique *les Pyrénées*, de M. Pedrell, au cours duquel les jongleurs du Languedoc et les troubadours exécuteront danses, chansons, tençons et sirventes. Une séance consacrée aux origines dramatiques du théâtre médiéval se terminera par la reconstitution, en costumes et sur des tréteaux de mystère, au seuil d'un portail roman, du très ancien drame des *Vièrges sages et des Vièrges folles*, dont le texte est mi-latin et provençal et qui abonde en perles mélodiques grégoriennes. Des chansons populaires provençales, catalanes, languedociennes, etc., seront chantées par M^{mes} de la Rouvière, Maria Gay, Jeanne Ediat.

Au Congrès, M. Pierre Aubry traitera du *Rythme libre*, dans la *chanson populaire* et de l'*Œuvre musicale du troubadour Guiraut*.

Riquier, qui vécut à Narbonne dans la seconde moitié du XIII^e siècle. M. H. Quittard fera une conférence sur Bousignac, compositeur du XVII^e siècle qui fut enfant de chœur à l'église de Saint-Just de Narbonne. M. Jeanroy parlera des troubadours méridionaux, M. Charles Bordes de la musique populaire des Basques, MM. Gastoué et Villetard des drames liturgiques du moyen âge, M. Pedrell du drame *la Mort et l'Assomption de la Vierge*, en langue romane, qu'on représente encore tous les ans dans l'église d'Elche, en Espagne. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire du Congrès, M. Déodat de Séverac, à Saint-Félix-de-Caraman (Haute-Garonne).

Chronique judiciaire des arts.

Le Droit et la Photographie.

Deux décisions judiciaires ont été rendues récemment, l'une à Narbonne, l'autre à Alger, dans une matière délicate entre toutes : celle des droits qu'ont respectivement sur des clichés photographiques leur auteur et les personnes photographiées.

Dans quelles limites l'auteur du cliché, qui en possède la propriété matérielle, est-il autorisé à le reproduire, à l'exposer, à le publier ? Peut-il le faire sans l'assentiment des personnes dont les clichés perpétuent les traits ?

En l'absence d'une législation formelle (que le développement croissant de la photographie rendrait peut-être nécessaire), les tribunaux tranchent selon les circonstances, par application des principes généraux, les difficultés qui leur sont soumises. La jurisprudence ainsi formée, après avoir quelque peu varié, est actuellement fixée dans ses grandes lignes, et les deux décisions auxquelles nous faisons allusion (Justice de paix de Narbonne, 4 mars 1905, et Justice de paix d'Alger, 2 mars 1905) en résument l'esprit avec une netteté parfaite.

La première reconnaît au photographe le droit de prendre, sans avoir à solliciter aucun consentement, un cliché de ce qu'il y a dans une rue, afin de le reproduire et d'en tirer profit. Les personnes représentées sur cette photographie ne peuvent, pour en faire effacer leurs traits, invoquer ni une propriété artistique (car on n'a aucun droit d'auteur sur sa propre personne), ni la violation d'une propriété matérielle (la personne humaine n'étant pas dans le commerce et ne pouvant faire l'objet d'un droit réel). Elles ne pourraient agir qu'en vertu de l'article 1382 du Code civil en apportant la preuve d'un préjudice réel.

L'autre interdit au photographe, bien qu'il soit propriétaire de ses clichés, d'en exposer en public la reproduction sans avoir obtenu l'autorisation de la personne photographiée. Pour donner cette autorisation, il faut que la personne soit juridiquement capable. Ainsi l'autorisation donnée au photographe par une femme en instance de divorce d'afficher sa photographie et celle de sa fille n'a aucune valeur. Le mari, en vertu de sa puissance maritale et paternelle, a le droit de faire enlever la photographie du tableau-enseigne où il figurait et de se faire allouer des dommages-intérêts pour le préjudice que lui a causé cette exposition.

Que les photographes se le tiennent pour dit.

NÉCROLOGIE

Tamagno.

Le célèbre ténor italien qui chanta pour la dernière fois en Belgique au Kursaal d'Ostende, il y a un an, vient de mourir au environs de Milan, âgé de cinquante-quatre ans.

Tamagno était né à Turin et avait débuté, après ses études au Conservatoire, comme choriste au théâtre de cette ville. Il quitta la scène pour s'engager dans l'armée, mais la passion du théâtre l'emporta bientôt sur celle des armes. Il quitta le régiment pour reprendre la carrière lyrique et, à l'âge de vingt-deux ans, débuta

avec un éclatant succès comme premier ténor du théâtre Bellini, à Palerme. La fortune ne cessa dès lors de lui sourire. A Ferrare, à Rovigo, à Venise, à Milan, puis à Barcelone et à Lisbonne, il fut accueilli avec enthousiasme, et on le considéra désormais comme l'interprète le plus parfait du *Trouvère*, des *Huguenots*, du *Prophète*, de *Guillaume Tell*, etc., qu'il chanta sur toutes les grandes scènes de l'Europe après une grande tournée faite en Amérique avec la Patti. L'une de ses dernières créations fut, à Milan, l'*Otello* de Verdi.

PETITE CHRONIQUE

Les membres de l'*Union de la Presse périodique belge* se réuniront demain, à 10 heures du matin, en assemblée générale, à l'Exposition de Liège. Ils seront reçus par une délégation du Comité de la presse. M. Paul Otlet fera une conférence sur le rôle de la Presse périodique, son influence et son développement.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, que sera inauguré, à la Salle Académique de l'Université de Liège, le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française auquel participeront de nombreuses personnalités littéraires belges et étrangères.

Le Musée de Weimar vient d'acquérir la grande toile de M. Théo Van Rysselberghe, *L'Heure embrasée* (*Provence*), qui figura, en 1900, au Salon de la *Libre Esthétique* et fut exposée ensuite à Berlin et à Vienne.

C'est le 29 septembre qu'aura lieu la réouverture du théâtre du Parc.

Un arrêté royal approuve la nomination, à titre d'essai, pour un an, de MM. Rulot, Ubaghs, Berchmans et Sander Pierron en qualité de professeurs à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège.

Le Comité belge des expositions à l'étranger, fondé il y a deux ans sous la présidence de M. G. Dupret, vient de créer un bulletin mensuel, très documenté, contenant tous les renseignements relatifs aux expositions étrangères. Secrétariat : rue Royale 65, Bruxelles.

Un joli et amusant portrait de notre confrère L. Dumont-Wilden, crayonné dans le *Samedi* par M. F. Nonniger :

« Vous ne l'avez pas rencontré ? Il est partout. C'est le cockney, le badaud de Londres, qui ne rate ni un shah de Perse ni un grand incendie. Mais partout où il se trouve, il a toujours l'air d'être ailleurs. Pratiquant l'ubiquité d'un reporter du *Petit Bleu*, il se rengaine dans la tenue philosophique d'un collaborateur de *L'Occident* : c'est d'un air désolé qu'il assiste à une première ; on le rencontre, distrait, dans la cohue des grands enterrements ; lors de la fête patriotique, il semblait dans le sable de la place Poelaert chercher des coquillages ; juché sur un break de la Presse aux fins de voir défilier quelque Longchamps, il doit pour sûr repasser en esprit le « Discours sur la Méthode ». Ramassé, rouge, l'œil obstiné, la figure en coup de pied de cheval, vous avez certes vu quelque lad qui, après avoir fatigué des chevaux à 4 heures du matin et bu de l'Extra-Dry vers 10 heures, a l'air absolument désintéressé le reste de la journée. M. L. D.-W. me sembla tout d'abord un de ces êtres flegmatiques. Quelle vue superficielle ! Si notre chroniqueur paraît ne pas suivre la parade, c'est qu'il est absorbé à en réduire les phénomènes au dénominateur de sa réflexion ; il lui est inutile de regarder puisqu'il considère, et s'il ne fait pas de gestes, c'est que, comme Sem, il est en train de noter sur sa manchette. »

L'administration des Concerts Ysaye a fixé comme suit les dates des six concerts d'abonnement qui seront donnés au théâtre de l'Alhambra au cours de la saison prochaine : 21-22 octobre, 18-19 novembre, 9-10 décembre, 24-25 février, 24-25 mars, 21-22 avril.

En outre, le premier concert de la fondation ayant eu lieu en janvier 1895, une audition extraordinaire, destinée à commémorer cet anniversaire, aura lieu les 13-14 janvier et, vu son importance, sera répétée le dimanche suivant 21 janvier.

Les Nouveaux-Concerts d'Anvers, dont la première campagne a produit de si heureux résultats, préparent leur deuxième saison. Celle-ci s'ouvrira en octobre avec le concours de M. Eugène Ysaÿe, qui exécutera le Concerto de Beethoven.

Il y a dans la section russe de l'Exposition de Liège un comparatiment fort intéressant qui renferme les produits de l'activité des *Koustari*.

On appelle *Koustari* certains artisans qu'on ne rencontre qu'en Russie. Pendant les longs mois d'hiver, les paysans russes disposent de beaucoup de temps qu'ils mettent à profit en se livrant à une petite industrie à domicile : fabrication d'objets de toute nature, menuiserie, boissellerie, chaussures, serrures, jouets, etc. De cultivateurs qu'ils étaient pendant la bonne saison, ils deviennent de petits artisans. Les objets confectionnés par les paysans russes, quoique exécutés au moyen d'instruments rudimentaires, sont cependant une manifestation artistique fort curieuse. La sculpture du bois appartient à l'enfance de l'art; elle se rencontre chez des peuples de culture très diverse. Depuis les primitifs jusqu'aux races les plus civilisées, tous ont eu l'idée de rehausser l'aspect du bois par l'image et par la couleur. Et partout, ce penchant a donné lieu à des manifestations artistiques, parties toutes d'un même origine, mais bien distantes les unes des autres. Au haut de l'échelle se trouvent les maîtres occidentaux, dont le goût artistique a réalisé les chefs-d'œuvre qui ornent les monuments et les églises. À l'autre bout, on retrouve le sauvage qui se taille péniblement, mais patiemment, le fétiche qui lui servira de protecteur.

M. Ernest Van Dyck et Mme Litvinne sont en ce moment à Aix-les-Bains où ils chantent, au théâtre du Grand Cercle, *Tristan et Isolde* sous la direction de M. Léon Jehin. L'œuvre est montée avec grand soin. Une particularité : la moitié du personnel des chœurs est composée de chanteurs belges, et à l'orchestre on entend parler le flamand et le wallon tout autant que le français.

M. Camille Saint-Saëns vient d'acheter une œuvre nouvelle pour chœurs, soli, orchestre et orgue qui sera exécutée sous sa direction le 14 octobre au Trocadéro.

Un Festival Schumann en trois journées aura lieu au mois de mai 1906 à Bonn. On sait que Schumann est mort à Endenich, dans une maison de santé toute voisine de Bonn et que c'est dans

le cimetière de cette ville qu'il a été inhumé. Le programme du festival a été arrêté dans ses grandes lignes. Le premier jour on exécutera une symphonie et le *Faust*; le second jour, une symphonie, une ouverture, le concerto pour piano, un chœur, etc.; enfin, le troisième jour, des œuvres non orchestrales, mélodies et autres. Les fêtes seront placées, en ce qui concerne la musique, sous la direction de M. Joseph Joachim et de M. Grater. On sait que le célèbre violoniste a déjà dirigé en 1873 un Festival-Schumann à Bonn.

En sa livraison d'août, le *Studio* consacre une importante étude aux écoles d'art décoratif (*Fachschulen*) créées par le gouvernement autrichien. Les progrès accomplis depuis dix ans en Autriche dans le domaine de l'ameublement, de l'architecture, de l'ornementation des intérieurs, etc., sont mis en lumière dans cet article, qui intéressera non seulement les spécialistes, mais tous ceux qui suivent l'évolution du goût dans les branches diverses de l'art.

Il était question, nous l'avons dit, d'élever aux Champs-Élysées un monument à la gloire de l'école de Barbizon. Il n'y sera pas donné suite, aux Champs-Élysées du moins. Une sage décision vient, dit la *Chronique des Arts*, d'intervenir qui défend à tout jamais contre la statuomanie la superbe avenue et avec elle le Luxembourg, les Tuileries et le parc Monceau.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues du monde entier;

publie **l'Argus des Revues**, mensuel;

édite **l'Argus de l'"OFFICIEL"**

Contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles **passés, présents, futurs.**

Adresse télégraphique : **ACHAMBURE-PARIS**

Adresse téléphonique : **102-62**

Écrire au Directeur, **14, rue Drouot, PARIS (IX)**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Dessins et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Princesse Rayon-de-Soleil (H. L.). — Salon de « l'Art contemporain » à Anvers (suite et fin) (R.). — Le Musée Wiertz (H. CARTON DE WIART). — Le Congrès de la Propriété littéraire et artistique. — Notes de musique. — Congrès pour l'extension et la culture de la langue française (G. R.). — Nécrologie. S. Bing. Albert Edelfelt. Maurice Lenders. — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR ⁽¹⁾

III

Renoir a de la nudité une conception très particulière, et à un point qui ne permet de confondre ses nus avec ceux d'aucun peintre, même parmi les Impressionnistes, qui les ont conçus si originalement. Degas a étudié avant tout la femme moderne déshabillée. Ses torses portent

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

encore l'empreinte du corset et des plis du linge. Ils n'ont rien de ce nu emblématique et triomphant des classiques, qui a un caractère de permanence. Ce sont des nus que nous ignorions tout à l'heure, que nous entrevoyons, et qui vont bientôt se recouvrir de vêtements. Nous ne les apercevons que dans des cabinets de toilette, parmi les étoffes à fleurs, les tubs où flottent les éponges. Ce ne sont pas des nudités symboliques ni même offertes à l'amour. Nous étudions des contemporaines dévêtues. Leur peau est encore grenue de la chair de poule créée par l'eau froide. Leur beauté est uniquement psychologique et caractériste. Les nus de Degas sont presque des documents physiologiques, on y étudierait la neurasthénie, les diverses maladies nerveuses de la contemporaine; leur charmante maigreur, leur élasticité animale peut plaire, mais elle est très éloignée de la beauté proportionnelle comme l'a conçue la peinture scolastique, dont elle bouleverse les canons. Le terrible observateur ne se préoccupe que de vérité et n'arrange pas ce qu'il voit. Manet est surtout préoccupé de la tonalité de ses nus, de leur expression musculaire.

Chez Puvis de Chavannes, à qui on ne reprochera pas de manquer d'idéalisme, le nu, bien qu'anobli et s'élevant jusqu'à la signification allégorique dans des paysages stylisés, reste quand même véridique. Ses mères, ses jeunes filles ne sont pas conformes à la convention de perfection d'École, et il les fait épaisses ou maigres quand il sied. Le nu de Rops est spécial. L'artiste y fait saillir à dessein les caractères de la luxure, aiguise la gorge, amincit la taille, développe les

hanches, cambre les reins, donne à tout le corps l'élasticité nerveuse des grands fauves, et stylese selon ses sujets le type classé sous le nom de « fausse maigre » que Rodin affectionne également.

Mais M. Renoir conçoit tout différemment la femme nue et d'une façon qui n'est ni académique, ni psychologique, ni réaliste, ni luxurieuse. Il voit selon un certain instinct qui est beaucoup plus littéraire qu'on ne le penserait. On dirait qu'il en observe à peine la ligne, tant il est séduit par l'éclat de son épiderme. Il peint amoureusement sa chair dans des gammes vibrantes, neigeuses ou roses, peu vraisemblables. Il en fait des chants, et non des études. Pour lui, le nu féminin est un éclat, une pulpe lumineuse, liliée, nacrée, florale, qu'aucun modèle, aucune rousse à peau diaphane, ne saurait offrir. Il la peint véritablement en poète.

La femme nue conçue par M. Renoir, c'est un animal buvant le soleil et la fraîcheur avec une nonchalance barbare, sans attitude voulue, sans autre charme que celui de sa peau de fleur qui réfléchit la lumière. Et tandis que la plupart des nudités académiques, soigneusement présentées sur fond sombre, semblent faites d'une baudruche éclairée à l'intérieur, on sent bien que celles de M. Renoir sont des volumes de chair dont l'irradiation vient du plein air ambiant; elles ont la consistance des Rubens et leur luxuriance charnelle inquiétant l'œil pudibond. Nous ne rencontrons pas de telles créatures, même en Flandre, même parmi les campagnardes les plus vigoureuses. Il faudrait aller aux colonies, dans les îles primitives, pour en trouver les modèles; mais non, le peintre seul les connaît, et il y a en lui un coin de rêve oriental, versicolore, grassement voluptueux, et exempt de la nervosité moderne.

Gauguin, qui résulte plus de M. Renoir qu'on ne le croirait, est allé jusqu'à Tahiti pour trouver une telle sensation de primitivité; M. Renoir l'avait en lui-même.

Il a créé « la femme nue de Renoir »; cette expression éveille une image définie. Et ce mélange de japonisme, d'orientalisme, de sauvagerie et de goût XVIII^e siècle, si bizarre et si attachant, est bien à lui. C'est bien le résultat d'un esprit inquiet, avant tout préoccupé de fuir le convenu, le savoir-faire, la norme, et d'avoir avec la vie des rapports immédiats.

L'étude des nudités et des figures isolées de M. Renoir le démontre si préoccupé d'harmonies et de poétisation des types qu'il semble contradictoire d'attendre d'un tel peintre une description réaliste et psychologique de la vie contemporaine. Et cependant il y a brillamment réussi dans une série de grandes toiles qui contiennent ses chefs-d'œuvre. Et dans sa génération il est, avec Manet et Degas, le seul peintre qui ait abordé la composition et y ait fait preuve de qualités maîtresses, sachant élever l'anecdote au style.

Il n'appartenait qu'à une nature aussi complexe de pouvoir à la fois s'isoler dans une pure rêverie de symphoniste de la couleur, et pénétrer aussi avant dans l'expression de la modernité sans se disloquer dans cet écart.

M. Renoir a pu peindre à la fois ses *Baigneuses* primitives et les êtres de notre temps, parce qu'il a recherché en eux les mêmes éléments, la caresse de la lumière, l'exubérance vitale, les sentiments primordiaux, les aspects picturaux, selon une constante faculté de poétisation que, dans le modernisme, il a su mêler à l'observation journalière: et cette intention lui est propre.

Les inégalités de l'artiste sont peut-être plus frappantes que celles des autres Impressionnistes. Improvisateur, instinctif, nerveux, fantaisiste, il est plus exposé à se tromper à fond, il est moins réfléchi que Manet, lequel était fort prudent au milieu de ses audaces, et surtout moins que M. Degas, dont il est, croyons-nous, impossible de citer un mauvais morceau, et qui est la logique même. M. Renoir a fait de mauvaises choses. Il est Français, léger, brillant, se laisse entraîner; mais c'est tout autre chose qu'un virtuose, c'est un artiste profondément sincère et scrupuleux.

La race parle en lui. Il est inexplicable qu'un tel coloriste n'ait pas plu à tout le monde, n'ait pas rencontré le succès foudroyant, étant voluptueux, clair, heureux, souple et savant sans lourdeur. Il ne faut attribuer les réserves faites sur ce succédané de Boucher et de Fragonard par des gens qui protestaient au nom de la France qu'à des questions d'école et de date, à des choes en retour de la polémique, et aussi à la silencieuse dignité d'une existence de poète doucement dédaigné de l'opinion et ne faisant attention qu'à la peinture, son grand et son unique amour. Manet a été un batailleur, un novateur et un combatif dont les œuvres ont fait scandale dans les Salons, dont on craignait les mots, et dont toute la nature était celle d'un chef d'école. La critique indépendante est allée chercher Claude Monet dans ses paysages. Degas s'est enfermé, pessimiste et hautain, et parce qu'il fermait sa porte et ne voulait pas qu'on s'occupât de lui, la rumeur publique, jalouse des solitaires, a voulu le connaître. M. Renoir ne s'est ni montré, ni caché: il a peint selon son rêve, épanoui le sourire de ses œuvres sans mêler son nom ni sa personne au vaste tumulte qui s'élevait autour de ses amis. On n'a pensé ni à l'exalter ni à l'ensevelir. Et à présent, à cause sans doute de cela, son œuvre apparaît plus fraîche, plus jeune, ne trainant pas après elle des commentaires, des sarcasmes, des polémiques célèbres; elle reflète le soleil, elle s'impose à notre admiration, candide, primitive, animale, riieuse et nue, comme une de ses baigneuses.

CAMILLE MAUCLAIR.

PRINCESSE RAYON-DE-SOLEIL (1)

La légende de la Belle-au-Bois-Dormant n'avait jusqu'à présent tenté que peu de librettistes et de musiciens. Parmi les quelques tentatives classées, il y eut en France deux opéras de Carafa (1825) et de Litolfi (1874); l'un et l'autre n'eurent pas plus de succès que les œuvrettes essayées depuis, qui ne méritent pas de mention. Le livret de M. Pol de Mont aura-t-il plus de durée? Il faut craindre que non, parce qu'il manque d'esprit scénique, de logique et d'unité.

M. de Mont est un écrivain dont les œuvres poétiques ont suffisamment consacré le talent pour que l'on puisse estimer sans détour que son dernier travail prête le flanc aux plus justes critiques. Adoptant la légende gracieuse si exquisément interprétée par Perrault, il l'a encombrée de tout un fatras de sorcellerie runique, de wagnérisme indigent et de violences boursoufflées. Le Prince Charmant est ailligé d'une mère sorcière, personnage parfaitement désagréable et ingrat, d'une psychologie rudimentaire et monotone, qui concentre vraiment l'ennui, la lourdeur et le ridicule enfantin de toute l'action. Cette personne utilise ses magiques facultés à transformer en un cerf blanc un fils qu'elle voulait élever pour la vengeance; elle lit des prophéties naturellement obscures dans le groupement de dés retournés; elle accorde à son fils un baiser de volupté, — se peut-il que le génial baiser de Kundry inspire d'aussi équivoques et déplaisantes maladresses? — puis, elle le veut héroïque, préférant à l'amour la conquête du sceptre!

Dans ce deuxième acte laborieux, rien n'est préparé, rien n'est amené, mis en relief. La scène des dés, l'ouverture du tombeau, tout se tasse au même plan. Le jeune homme fuit sans que la magie de sa mère le puisse retenir; et la dernière apparition de celle-ci est encore une brutalité qui chasse l'émotion: elle tue et se tue, bêtement et lourdement. — Cette Walpra est la fêlure de la partition tout entière.

Vraiment, faut-il que la crainte de l'originale nouveauté opprime si vivement nos candidats librettistes pour qu'ils se cantonnent peureusement dans les friperies dont regorgent les magasins du répertoire? — Chœur de fileuses; arrivée de la princesse: « Mes sœurs, connaissez-vous la jolie chanson du lin? Je vais vous chanter la jolie chanson du lin »; les sœurs font cercle, et l'on entend la chanson du lin, complètement nulle du reste. Puis, rentrée des chasseurs: les cors, taratata, les premiers veneurs, le roi. — Le Roi! Pauvre roi Ajobod, l'a-t-on fait assez godiche devant les impétuosité de la furibonde Walpra! « Tu demandes comment je me nomme? Je me nomme la Bouleur! » A côté de ces effets que l'on pourrait presque numérotter depuis le temps qu'on les utilise, il faut signaler ce qu'on appellerait les caricatures de Bayreuth. Un jeune homme élevé dans la forêt pressent l'amour; une sorcière lui donne la conscience de la vie sensuelle en joignant ses lèvres aux siennes (par le fait que la sorcière est sa propre mère, l'épisode laisse une impression malsaine et louche qu'aucune grandeur ne relève); l'adolescent écoute la vie des arbres, dont la rumeur se marie aux troubles de son âme; « un

simple, un pur » puise dans sa seule candeur les mots qui délivrent des enchantements! Rapiécage maladroit et chétif: il n'est vraiment qu'une page, une seule, où semble battre l'aile de la poésie libre et naturelle: le duo d'amour. Et encore! Le seuil de ce dialogue s'encombre de banalités.

N'est-ce pas trop longuement parler du livret, alors qu'à côté de lui de si réelles beautés nous sollicitent? — Non. On ne recommandera jamais avec assez de sincérité et d'énergie, aux jeunes musiciens belges, de témoigner les plus méticuleuses exigences dans le choix de la charpente de leurs œuvres. Cette *Princesse Zonneshijn*, dont la musique a tant de splendeur et d'abondance, possédait en son inspiration mélodique seule la raison d'une admiration qui se fut perpétuée. Une Walpra, des enfantillages, de lourdes inexpériences de la scène mettent sa vie en péril; un squelette difforme et sans consistance condamne le corps le plus beau. Il fallait ou bien traiter la légende comme Humperdinck eût l'esprit de traiter la sienne, avec goût, fraîcheur et proportion, — ou bien enfermer dans le symbole de cette mythologie runique la chaude passion humaine, l'émotion mouvante et continue d'une *Tétralogie*. La première alternative était de réalisation plus aisée.

Et voici qu'il nous reste bien peu de place pour parler de M. Gilson. Il faut en dire pourtant un bien considérable. Deux pages dominent l'œuvre: le sommeil du burg de la princesse et le duo d'amour. La première, en y comprenant les inquiétantes harmonies de l'incantation, est de grande noblesse. Le thème du sommeil, d'une douceur légèrement frankiste (*Psyché* domine la partition jusqu'à la lumineuse éclaircie du réveil final et lui donne, en même temps que l'unité mélodique, une poésie délicieuse.

Lorsque le chromatisme des harmonies magiques, après s'être exaspéré dans la malédiction et la tempête, se transforme en une berceuse épique et grandiose, on éprouve vraiment le noble frisson de Beauté; on le ressent tout autant lors du duo d'amour, dans le ravissement d'une musique véhémement, si allègrement juvénile, si dorée, si substantielle, — et si simple!

Dans les belles pages de la partition, l'inspiration est exacte et profonde. L'idée musicale reste libre au milieu d'une instrumentation extraordinaire, qui fait de M. Gilson — avec M. Richard Strauss — l'un des plus admirables manieurs d'orchestre parmi les compositeurs contemporains.

Par exemple, la musique est d'un vrai Flamand. On en reconnaît l'origine dans la couleur, l'infinie puissance pittoresque. On la reconnaît aussi dans certains assoupissements de l'idée, rêveries prolongées, engourdissements très germaniques: fréquents instants de tout le deuxième acte, solitude du jeune Tjalda au premier tableau du troisième acte, et même prélude du duo d'amour, avant que Radieuse ne se libère de ses chaînes fleuries. On en reconnaît enfin la caractéristique épaisseur dans des pages de substance vraiment trop serrée, gâteau sans levain, épisodes un peu « congestionnés ». Certains points culminants de l'interlude précédant le dernier tableau paraissent ainsi surinstrumentés; on voudrait plus d'air dans d'aussi fertiles paysages musicaux. Mais la fécondité est rarement exempte de l'excès de sève, et pour un homme dont l'avenir est long, ce défaut n'existe pas.

Il faudrait encore signaler les moments moins souverains, où la muse de M. Gilson sourit ou sautille, gentils chœurs frais, dialogues souples des scaldes. Mais les présentes notes n'ont pas la prétention de tout pouvoir dire; et quelques lignes doivent bien

(1) Légende féerique en quatre actes, poème flamand de M. Pol de Mont, traduction française de M. Marcel Lefèvre, musique de M. Paul Gilson, représentée au théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 9 septembre 1905.

être consacrées aux soins heureux de M. Dupuis, à la beauté de M^{lle} Akda, au courage et au talent de M^{lle} Gianoli, et même au claironnant M. Alchevsky, malgré son application un peu rafraîchissante, et sa déclamation appuyée qui alourdit fort le chant. — Enfin le burg enchanté est adorable à découvrir sous les ronces et les fleurs, et l'électricien a fait des merveilles.

H. L.

Salon de « l'Art contemporain » à Anvers⁽¹⁾

II

Les Peintres belges.

En face des maîtres étrangers, dont les envois considérables donnent un si puissant intérêt au premier Salon de *l'Art contemporain*, nos peintres font grande et belle figure. Ce n'est pas qu'on trouve parmi eux des traits communs, une similitude d'école, de tendances ou de doctrine. Un lien réunit toutefois ces talents originaux et individuels : c'est le goût du beau métier, de la facture solide, le souci du ton, de la valeur, du coup de pinceau ferme et juste, de la vision nette et franche.

À côté de la salle où le maître Breitner, qui se rattache, malgré l'originalité de sa manière, à Hals et à Jacob Maris, étale sa merveilleuse série de fortes et fermes vues d'Amsterdam, éclate la joyeuse symphonie claire d'une salle où sont groupés Théo Van Rysselberghe, Emile Claus, Georges Fuyse, Georges Morren. La comparaison est d'un intérêt puissant. D'une part, la belle solidité de la pâte, l'amour de la couleur comme telle : des gris, des bruns, des noirs admirables, parmi lesquels une croupe de cheval blanc, un coin de ciel, un reflet d'eau, la luisance de la pluie sur les dalles, mettent une note de contraste : un art concentré presque dédaigneux de la mise en page, un peu matériel, mais de grande allure, vivant de la vie âpre, puissante et triste de nos grandes cités personnifiées dans cette merveilleuse ville d'Amsterdam qui fut la première en date des grandes capitales commerciales du monde moderne : tel Breitner. D'autre part : les artistes retournés aux champs, à la lumière claire, à la gaieté pure des êtres et des choses, soucieux de la lumière et de sa merveilleuse féerie plus que des couleurs et des formes, et en même temps disposant d'une technique neuve, quoique débarrassée des préoccupations de propagande et de dogmatisme. Le contraste est profondément instructif, et il faut plaindre ceux qui ne peuvent pas à la fois goûter l'une et l'autre de ces formes d'art et les honorer d'un même culte.

Van Rysselberghe a là trois ou quatre figures peintes en plein air, vibrant dans une atmosphère ambree de soleil et embaumée par le souffle du large, qui sont de vraies merveilles. Les *Anthémis en fleur* sont une œuvre de paix séduisante et calme, de tout premier ordre. De Claus, deux grands tableaux : *Soleil levant* où, parmi les arbres dénudés, dans la brume pâle du matin, le soleil de février monte triste et lent ; puis *les Bords de la Lys* : des vaches s'approchant de la rivière, avec un très bel arrière-plan. Le *Chêne* est une petite toile délicieuse : le grand arbre dont les feuilles tremblent au vent, les épis qui s'inclinent, un ciel chaud et clair, c'est tout le grand Été fécond et vivant. Le *Ver-*

ger, très gai et très clair, un *Soleil d'hiver* délicat et fin, mais un peu mince, complètent ce très bel ensemble. Les Morren, dont vous avez vu plusieurs à la *Libre Esthétique*, sont très appréciés : beaucoup de finesse, beaucoup de charme, une vision claire, une facture souple et personnelle ; bref un notable apport au bel ensemble des luministes. Des six toiles de Buysse, l'*Effet de Soleil*, avec son caractère immédiat d'impression notée à traits frustes et directs, plaît le plus. *La Neige* et *le Retour des ouvriers* me paraissent moins heureux. Le désir de simplifier à l'extrême l'impression et de ne faire ressortir qu'une dominante donne à l'œuvre un caractère un peu bâtif, malgré les très belles qualités de vision.

Avec le groupe luministe, une des manifestations notables du Salon est l'exposition de M. Charles Mertens. Une vingtaine d'œuvres permettent d'apprécier et d'admirer cette jeune maîtrise qui s'affirme chaque année davantage, — juste récompense de l'énergique résolution qui marqua les débuts de sa carrière. Sorti de l'école de Verlat, accueilli, dès ses premières œuvres traditionnelles, par une popularité fructueuse, il eut, choyé et achalandé, le courage de rompre avec sa manière et ses admirateurs pour se remettre à l'œuvre, se dépouiller des enseignements de l'école ; et voici qu'aujourd'hui, après le déchainement des critiques et des regrets, le public, conquis, s'incline devant la belle série d'œuvres qui forment son exposition. Sans doute en est-il qui, en même temps que la sincérité et la conscience de son effort, marquent des hésitations et des influences. En revanche, quels chefs-d'œuvre que *le Forain*, *les Verts en Zélande* et ses deux portraits ! Qui donc peint aujourd'hui d'une main plus fermée et plus souple à la fois, avec un œil plus précis et plus foucieux des valeurs et des nuances, tirant une œuvre de beauté et de finesse de cette morne friture où, devant le poëlon est assis, triste et las, ce piètre forain ! Quelle gageure de beau métier dans *les Verts en Zélande*, cette boutique de savetier où un peu de lumière claire pénètre, s'accroche à l'établi, aux mains de l'ouvrier, à la boiserie verte de la chambre, se glisse dans le fond comme un hôte familier et tranquille, transformant en concert délicieux tous ces verts criards. Nous voilà transportés parmi ces vies humbles, dans le silence de ce labeur ennuyeux et facile qui veut tant d'amour. *La Marée basse*, traitée en tons fins et gris, est également d'une belle venue. Quant aux deux portraits, ils ont une intensité de caractère, une beauté de mise en page et un charme d'art qui les élèvent bien au-dessus de la banale imagerie prétentieuse et vide qui, sacrifiant tout à la ressemblance, a trop souvent remplacé aujourd'hui le grand art du portrait. Un de nos amis, en voyant cette belle œuvre, nous disait avec raison : « Voilà la véritable vocation de M. Mertens ».

Les peintres d'Anvers sont représentés, en outre, par M. Hageman, dont la *Série d'émigrants* est fort intéressante, par M. Van Mieghem, qui a de l'observation et de la sincérité mais dont la facture est un peu molle et hésitante, par MM. Walter Vaes et Jacob Smits, et enfin par M. Baseleer. C'est dire que de longtemps nous n'avions vu le groupe anversoïse produire à la cimaise autant de toiles remarquables, sincères et dégagées des recettes traditionnelles.

M. Baseleer, le peintre de l'Escaut, dont nous avons été les premiers à signaler la belle vaillance, a ici une vingtaine d'œuvres qui ont eu le don d'exciter la colère d'une partie de la presse locale. « Nous voudrions bien savoir », écrit un de ces doux critiques, où M. Baseleer a puisé les notions de son art nou-

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 30 juillet dernier.

veau. Ce n'est certes pas chez M. Hens et encore moins à l'Académie. De deux choses l'une : ou M. Baseleer est sincère, et alors il est à plaindre, ou c'est un obstiné par fanfaronnade artistique, et, dans ce cas, il doit être combattu par tous les vrais amis de l'art. » Ces plates formules ne peuvent manquer de signaler des œuvres originales, et il en est effectivement ainsi. Dans sa lutte persévérante contre le ciel et l'eau du Bas-Escaut, M. Baseleer, très en progrès, arrive à de notables réalisations : le *Matin d'été* avec des voiles filant sur l'eau douce et claire, la belle *Plage flamande* lavée par le vent du large, l'*Estacade* opposant aux flots sa masse raide et âpre sont de belles et fortes œuvres.

Signalons encore la toile de M. Jean Delvin intitulée *Charroi*, où le contraste entre le ciel et la silhouette sombre du cheval trainant le chariot ne manque point de grandeur. Rappelons que Laermans a ici quatre toiles excellentes : les *Intrus*, l'*Ivrogne*, le saisissant *Soir de grève* et le *Mendiant*; que Léon Frédéric a envoyé deux tryptiques : le *Peuple verra un jour le lever du soleil* et *Saint François dans les dunes*; qu'il y a une dizaine d'œuvres d'Aug. Oleffe très sincères et souvent impressionnantes, et terminons cette trop courte revue en disant un mot du grand succès qu'obtient James Ensor, représenté par un superbe ensemble d'œuvres résumant toute la vie d'art de ce probe ouvrier. Il y a là à la fois l'*Intérieur* et la *Coloriste*, des natures mortes comme les *Pommes*, *Coquillages* et *Nacre*, les admirables petites *Chinoiserie*s, une pure merveille. Il y a des vues d'Ostende, telles que les *Rues de Flandre* et les *Fumées*. Enfin cette toile admirable, *Adam et Eve*, vibrante comme un Turner sans en être un reflet, et qui, avec plusieurs autres, restera à Anvers.

R.

CORRESPONDANCE

Le Musée Wiertz.

MON CHER DIRECTEUR,

La mode est à la décentralisation, en matière d'art comme en bien d'autres matières. Pas un chef-lieu qui ne prétende désormais à l'honneur d'avoir « son » Musée. Et pourquoi pas ?

Or, vous connaissez le Musée Wiertz. Quelque opinion que l'on ait du talent de ce peintre romantique et grandiloquent, on conviendra que la collection de ses œuvres occupe, dans la série des richesses artistiques de notre bonne ville de Bruxelles, un rang... plutôt accessoire. Relégué aux confins des faubourgs d'Ixelles et d'Etterbeek, dans un quartier d'accès difficile, ce Musée est ignoré de beaucoup de nos concitoyens et sa clientèle est essentiellement assurée par les caravanes de l'agence Cook, qui ne manquent pas d'y faire une station entre un pèlerinage à Manneken-Pis et une visite à notre éléphantique Palais de Justice. Il convient d'ajouter que jusqu'en ces dernières années, le Musée Wiertz jouissait d'un privilège qui lui conciliait des sympathies spéciales dans le monde des Lettres belges. Sous prétexte de conservation, l'État y installait à demeure un écrivain « autorisé », pour qui ce poste devenait *Potium cum dignitate* rêvé par tout poète, — voire par tout prosateur. Potvin jouit longtemps, très longtemps, de cette confortable sinécure. Mais depuis sa mort, aucun de nos écrivains, — quelque effort qu'on ait fait, — n'a paru digne de le remplacer... Et le Musée Wiertz se conserve tout seul.

Que diriez-vous, mon cher Directeur, du projet de transporter à Dinant, où Antoine Wiertz naquit en 1806 et où son souvenir est pieusement conservé, ce Salon qui appartient à l'État, en vertu d'une convention passée en 1850 entre l'artiste et M. Charles Rogier, ministre de l'intérieur ?

A cette idée, les Ixellois feront peut-être tout d'abord la grimace. Mais les Dinantais seront si contents !

Calmons d'abord les Ixellois pratiques. Le Musée Wiertz, — j'entends l'ensemble des bâtiments qui le constituent, — est à proprement parler un « bouchon ». Ce bouchon fait depuis longtemps obstacle à la mise en valeur d'un quartier auquel de nouvelles et meilleures voies de pénétration et de communication sont nécessaires. Quant aux Ixellois esthètes, ne pourrait-on les dédommager en décidant que l'une des toiles-maitres-es de Wiertz : *La Belle Rosine*, par exemple, ou le *Portrait de l'artiste par lui-même* serait détachée de la collection et placée au « Musée communal » ? En guise de consolation plus noble, n'auraient-ils pas, d'ailleurs, l'honneur d'un beau geste fraternel ?

Quant à la bonne cité des « Copèrés », voilà de très longues années qu'elle est en travail d'un monument Wiertz. Elle avait tout d'abord voulu ériger à la cime d'une de ses plus hautes roches et dans des proportions grandioses un groupe dont Wiertz avait conçu le plan et choisi le titre : *Le Triomphe de la Lumière*. Ce projet ayant échoué à cause de la pénurie des souscriptions, — et il ne faut pas le regretter ! — on dit que la statuomanie ne se déclare pas vaincue. Elle entend bien que les souscriptions recueillies pour le *Triomphe de la Lumière* et qui restent disponibles soient, sous une forme ou l'autre, coulées en bronze. Faute d'un groupe philosophique, elle se contentera d'une statue de l'artiste. Faute d'une statue, d'un buste, voire d'un médaillon... Et nous voilà exposés à voir se dresser sur quelque carrefour, au pied de la citadelle héroïque, un pendant de cet étonnant dessus-de-pendule, proche parent de la fontaine Houwaert, qui perpétue déjà la mémoire de Wiertz au terminus de la rue du Trône, à Ixelles !... Pourquoi ne pas substituer à ce banal projet, — avant même qu'il prenne corps, — l'idée d'édifier à Dinant, dans le simple et solide style mosan, une grande salle où l'œuvre de Wiertz, logiquement présentée et congrûment annoncée par les mille voix de la réclame, attirerait sans répit les curieux d'art et les bandes albioniques, — récompensant ainsi les Dinantais de leur fidélité au culte d'un glorieux concitoyen ? L'emplacement de ce Musée est tout indiqué. Il est aujourd'hui marqué pour une abominable fabrique de « mérinos » qui déshonore le coude formé par le fleuve en amont du pont, et qu'un arrêté d'expropriation très opportun ne tardera guère sans doute à jeter bas.

Je le répète : La mode est à la décentralisation. Elle est aussi aux voyages. Pourquoi les Musées échapperaient-ils à la loi commune ?

Croyez, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

H. CARTON DE WIART

Hastière par-lez, 8 septembre 1905.

Le Congrès de la Propriété littéraire et artistique.

C'est demain, lundi, que se réunira à Liège le Congrès international de la Propriété littéraire et artistique. Il clôturera ses travaux à Anvers samedi prochain, après une séance tenue à Bruxelles vendredi.

Voici le programme complet des questions qui seront étudiées. Elles offrent, on le verra, un sérieux intérêt pour les artistes.

I. Du caractère illicite des exécutions d'œuvres musicales ou littéraires et des représentations dramatiques non autorisées par l'auteur de l'œuvre. (Examen de la question de la gratuité et de la non-publicité des exécutions et représentations). — Rapporteurs : MM. de Borchgrave, Castori, Osterrieth.

II. Des moyens pratiques d'assurer la répression des contre-façons d'œuvres littéraires, musicales et artistiques, particulièrement en Angleterre et en Italie, et d'entraver le colportage des reproductions non autorisées. — Rapporteurs : MM. Harmand, Poincard, Iselin, Clausetti.

III. Du contrat d'édition au point de vue des œuvres artistiques. Compte rendu des travaux de la Commission française instituée par le Congrès de Weimar.

IV. Du droit de reproduction des œuvres d'art exposées dans les Musées. — Rapporteurs : MM. Auquier, Grandigneaux.

V. De la protection des monuments du passé, des paysages et des sites. — Rapporteurs : MM. Paul Saintenoy, Ch. Lucas, R. de Clermont.

VI. Des rapports entre la propriété artistique et la propriété industrielle, spécialement en matière de dessins, modèles et photographies. — Rapporteur : M. Taillefer.

VII. Des moyens d'assurer l'adhésion des Pays-Bas à la Convention de Berne. — Rapporteur : M. Ernest Vandeveld.

VIII. Revue annuelle des faits relatifs à la propriété littéraire et artistique au point de vue diplomatique, législatif et juridique.

1^{re} Des lois nouvelles et des principales décisions de jurisprudence. — Rapporteur : M. E. Rothlisberger.

2^{re} Des conventions et projets de conventions internationales. — Rapporteur : M. A. Darras.

3^{re} Des rapports entre l'Allemagne et les États-Unis. — Rapporteur : M. A. Osterrieth.

4^{re} Du caractère des conventions internationales au regard des législations internes. — Rapporteur : M. P. Wauwermans.

IX. De la révision de la Convention de Berne.

Toutes les communications relatives au Congrès doivent être adressées à M. R. Beltjens, avocat, place Rouveroy, Liège.

NOTES DE MUSIQUE

On nous écrit de Spa :

Depuis la suppression des jeux, les distractions intellectuelles, et spécialement la musique, ont pris à Spa un essor nouveau. Les grands concerts dominicaux, très suivis, ont été, au cours de la saison qui s'achève, particulièrement brillants et variés. Sous la direction de M. F. Rasse, l'orchestre symphonique a donné de belles interprétations d'œuvres classiques et modernes. Parmi les solistes qui s'y sont fait applaudir, citons M^{me} Litvinne et Alda, MM. Albers, Clement, Maréchal, Dufranne, le violoncelliste Gérardy, le pianiste Pugno. Cette belle série fut close, dimanche dernier, par M^{me} Georgette Leblanc, qui interpréta, avec orchestre, *Philidèle*, d'Henri Duparc, une chanson de Maeterlinck mise en musique par G. Fabre : *J'ai marché trente ans, mes sœurs*, et, du même compositeur, deux *Poèmes de Jade* dont le second surtout, par son caractère exotique et tendre, fit sensation. L'auditoire, très nombreux, conquis par le talent si personnel et si attachant de la cantatrice, rappela celle-ci à trois reprises et l'applaudit avec enthousiasme. Des pages symphoniques de Wagner, de Saint-Saëns et de Paul Gilson, exécutées avec brio sous la direction de

M. Rasse, complétaient cet intéressant programme, qui échappait totalement à la banalité habituelle des concerts de villes d'eaux.

Citons encore, parmi les séances artistiques qu'on doit à l'intelligente initiative de M. Le Maire de Warzée, une excellente représentation des *Erynnies* donnée sur un théâtre de verdure, au Parc, avec le concours d'artistes de la Comédie-Française, et une tentative nouvelle, celle d'un ballet (*Coppélia*) dansé en plein air.

Congrès pour l'extension et la culture de la langue française.

Ce Congrès, qui a tenu ses séances à Liège du 10 au 15 courant, est loin d'avoir réalisé toutes ses promesses. Aucun des écrivains illustres, dont la présence avait été annoncée, n'y a paru. On n'a vu ni Anatole France, ni Paul Adam, ni Maeterlinck, ni Henri de Régnier, ni Camille Lemonnier, ni Remy de Gourmont. Certains ont trouvé que MM. Paul Meyer et Salomon Reinach les remplaçaient insuffisamment. La philologie, d'ailleurs, a eu tout le temps le pas sur la littérature qui, tout compte fait, n'avait rien à voir en cette affaire.

Il nous est impossible, pour l'instant, de rendre compte des travaux des congressistes : les rapports, chose extraordinaire, n'ont pas encore été distribués et le chaos permanent des réunions en section ne permet pas de dégager la moindre conclusion. Disons, toutefois, que le poète Emile Verhaeren a été l'objet d'une impressionnante ovation à la séance inaugurale et que M. Ernest Charles, le très intéressant critique de *la Revue bleue*, a prononcé à la section littéraire un discours remarqué.

G. R.

NÉCROLOGIE

S. Bing.

Nous apprenons à regret la mort de M. S. Bing, l'un des principaux divulgateurs de l'art japonais en Europe. Tous les artistes ont connu cet homme aimable et distingué, en qui le commerçant se doublait d'un érudit et d'un critique averti. « Il avait, dit un de nos confrères, débuté dans l'industrie de la céramique, et, charmé de la perfection dont les ouvriers de l'Extrême-Orient avaient fait preuve, il s'était décidé à aller étudier sur place leurs procédés de fabrication. C'était en 1875, à un moment où le Japon était encore à peu près inconnu. M. Bing le parcourut en tous sens, achetant aux nobles ruines ou dans les boutiques des chefs-d'œuvre dont les Japonais n'appréciaient guère la valeur, et il les envoya en Europe, après avoir prélevé sur ces envois de quoi se constituer à lui-même une précieuse collection. Rentré à Paris, son magasin de la rue de Provence fut le foyer du japonisme à Paris. Grâce à M. Bing, plusieurs expositions et la création d'une revue *le Japon artistique*, qui dura trois années, firent connaître et aimer l'art charmant d'Extrême-Orient. »

Séduit par l'évolution des arts de l'ornementation, de la parure, de l'ameublement, M. Bing tenta, il y a quelques années, d'adapter à l'industrie européenne les principes qui avaient donné à l'art nippon un si brillant essor. Il vint à Bruxelles étudier l'organisation de la *Maison d'Art*, alors florissante, et bientôt après créa à Paris, sur un plan analogue, *l'Art Nouveau* qui fixa durant quelques années, par l'intérêt et la variété de ses tentatives, l'attention des artistes. Mais le succès ne répondit pas à ses efforts. Depuis un an, après avoir cédé son vaste établissement à M. Majorelle, il s'était remis aux industries artistiques de l'Extrême-Orient. Il est mort la semaine dernière à Vaucresson, âgé de soixante-sept ans, et sera vivement regretté tant pour l'urbanité de son caractère que pour les services qu'il rendit en éclairant et en développant de goût public.

Albert Edelfelt.

Le peintre Edelfelt vient de mourir à Borgö (Finlande), dans la force de l'âge et le complet épanouissement d'un talent apprécié. Il était né à Helsingfors en 1854 et suivit les cours de l'Académie d'Anvers, puis il passa quelques années à Paris dans l'atelier de Gérôme.

Célèbre en Suède, en Norvège, en Russie, en Finlande où il exécuta de nombreux portraits, des compositions historiques et des paysages, il était très connu à Paris et aussi estimé comme homme que comme artiste. Il y séjournait tous les ans et participait régulièrement aux Salons du Champ-de-Mars par des envois qui, pour demeurer dans la tradition, n'en affirmaient pas moins un tempérament personnel, sensible et délicat. L'une de ses meilleures toiles, un *Service religieux dans le Skatergad*, fut acquis par l'Etat et figure au Musée de Luxembourg. Le gouvernement français lui acheta également un beau portrait de Pasteur qu'il fit placer à l'Ecole normale supérieure.

Maurice Leenders.

L'un des doyens du monde musical belge, M. Maurice Leenders, est mort à Bruxelles mercredi dernier dans sa soixante-troisième année. Violoniste et compositeur, M. Leenders dirigea longtemps l'Académie de musique de Tournai, où son enseignement paternel lui créa d'unanimes sympathies. Depuis quelques années il avait pris sa retraite et, fixé à Bruxelles, ne suivait plus qu'à distance le mouvement musical.

PETITE CHRONIQUE

C'est le 9 octobre, à 10 heures du matin, qu'aura lieu, au Palais des Académies, l'assemblée générale de la Commission royale des Monuments. Outre les rapports annuels, l'ordre du jour porte les questions ci-après : 1^o Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique? 2^o Examen des moyens les plus propres à assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

Le Salon de l'Art contemporain à Anvers, rue Vénus, sera clôturé aujourd'hui. C'est l'une des plus importantes et intéressantes manifestations artistiques internationales qui aient eu lieu en Belgique.

Notre collaborateur M. Médéric-Dufour, professeur à la Faculté de Lille, fera à Bruxelles, l'hiver prochain, une série de quatre conférences sur *Sainte-Beuve*. Il étudiera successivement l'homme, le poète, le romancier et le critique. Ces entretiens auront lieu à l'Université nouvelle, en décembre, le vendredi soir.

M. Dufour parlera en outre, le 12 janvier, au Cercle artistique, de l'*Œuvre poétique d'Emile Verhaeren*.

Les quatre concerts populaires, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, sont fixés respectivement au 11-12 novembre, 2-3 décembre, 17-18 février et 17-18 mars. Le soliste du premier concert sera Pablo Casals, le violoncelliste espagnol; celui du deuxième le violoniste Oliveira, encore inconnu en Belgique; le troisième concert sera consacré à l'exécution d'une grande œuvre avec chœurs; le quatrième sera un concert Wagner, avec le concours de M^{me} Raschowska, cantatrice.

UN FESTIVAL MOZART A BRUXELLES. — Le Cercle artistique de Bruxelles vient de décider de fêter avec un éclat particulier l'anniversaire trois fois cinquantenaire de la naissance de Mozart (né le 27 janvier 1756). Les fêtes comporteront trois soirées. La première sera consacrée à l'exécution d'une ouverture et d'une symphonie, entre lesquelles des virtuoses de première célébrité joueront un concerto de violon et un concerto de piano. La deuxième journée sera plus intime : musique de chambre, célèbre quintette avec clarinette, pour lequel on est presque certain du concours de Muhlfeld; un quatuor à cordes; des lieder, chantés probable-

ment par une cantatrice allemande. La troisième soirée ne comporte rien moins que la représentation, au théâtre de la Monnaie, des charmantes *Noes de Figaro*. M. Steinbach, le capellmeister de Cologne, sera chargé de la haute direction musicale des trois journées; et c'est un régisseur de Munich qui soignera en personne la mise en scène du délicieux opéra du maître de Salzbourg. Il ne serait pas impossible que l'œuvre ne fut inscrite à cette occasion, au répertoire de la Monnaie; l'initiative du Cercle artistique profiterait ainsi indirectement à tous.

M. Edgard Tinel vient d'achever un opéra en trois actes, *Catharina*, dont le sujet est tiré de la légende de sainte Catherine d'Alexandrie.

Jean-Michel, l'œuvre de M. Albert Dupuis qui fut représentée au théâtre de la Monnaie, il y a deux ans, sera joué en novembre prochain au Grand-Théâtre de Liège.

Le *Peter Benoit's fonds* prépare pour la fin d'octobre, à Anvers, une nouvelle exécution de l'oratorio *De Oorlog*, qu'il fit interpréter une première fois en 1902.

On a inauguré dimanche dernier à Liège le Musée des Arts décoratifs dont nous avons annoncé la création. C'est, on le sait, dans l'ancien hôtel d'Asembourg, rue Féronstrée, que sont installées les collections, et cet hôtel offre lui-même, tant par son escalier d'honneur que par ses plafonds et ses belles boiseries de chêne, un intérêt artistique considérable.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER**PEINTRE DE LA LUMIÈRE**

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS**GUNTHER****Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6****DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix **MOMMÉN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Guanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Éléments représentatifs du génie de Jordaens (EUGÈNE BAIE). — Musique. *Album pour Enfants petits et grands* (O. M.). — La Littérature belge appréciée à l'étranger (MAURICE BARRÈS). — Un Jubilé artistique. — Nos Musées des Beaux-Arts (L. MAETERLINCK). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Les Éléments représentatifs du génie de Jordaens (1).

C'est par de tels spécimens d'exception que la nature avertit les races de leurs possibilités. Ils cloient la parenthèse d'une période d'action : c'est pourquoi les vertus des héros, dont ils sont les fils, condensent alors dans

(1) M. Eugène Baie, l'auteur de *l'Épopée flamande*, vient de faire, au Musée royal d'Anvers, parmi les œuvres de Jordaens qui y sont en ce moment exposées, une importante conférence sur *les Caractéristiques du génie de Jacques Jordaens*. Toute la presse anversoise en

les arts, où elles rencontrent des issues, l'essentiel de leur originalité foncière. Pour que Cervantès pût réaliser sa synthèse vivante, il fallait qu'une double lignée de conquistadors et d'inquisiteurs eussent fait saillir dans leur existence les traits qu'il grava dans son art : la totalité de leurs dispositions éclatant dans un type, tel est le secret de l'art ethnique. De même pour Jordaens. Il fixe l'empreinte définitive des mœurs lorsque s'ébranle le régime économique qui les a façonnées, lorsque l'avènement de la grande industrie va disperser aux quatre coins des cités la famille, dernier vestige de la commune, lorsque par surcroît la métropole achève dans le faste une vie écrasée de revers, usée de discordes, ennoblée par ses magnificences autant que par ses désastres, mais qui sera bientôt frappée à mort par le traité de Munster.

On sortait durci de la crise suraiguë dont tant de ruines entretenaient le souvenir. Aussi bien la pénurie

fait de grands éloges. *L. Motté*, notamment, écrit : « M. Baie a étudié, on pourrait dire disséqué, le génie de Jordaens comme incarnation caractéristique du 17^e siècle flamand : il a montré combien les aspirations et les traits de son art éclatent dans les œuvres du grand maître, et plus d'un autre, en retraçant ensuite le tour des salles de l'exposition, vint des tableaux en des tableaux qu'il avait vus déjà ».

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de publier un extrait de cette conférence. Celles-ci se composent de cinq parties. Dans la première, l'écrivain étudie les éléments représentatifs du génie de Jordaens, puis son caractère; dans la deuxième, les éléments représentatifs qui comportent son émotion et son art; dans la troisième, la psychologie; dans la quatrième, la signification de son rituel et sa valeur géniale symbole; dans la cinquième, Jordaens envisagé comme type social. C'est un extrait de la neuvième partie que l'auteur a bien voulu nous confier.

des ressources n'était point telle qu'on eût abandonné tout espoir de relèvement. Le régime était devenu supportable, la sécurité relative, la fiscalité moins capricieuse. D'autre part, les nerfs, disciplinés par une longue infortune, se montraient moins exigeants. On s'ingéniait à se tirer avec esprit des événements, à accueillir d'une âme égale les petits ennuis et les petits bonheurs dont ils sont faits. Plus que jamais, les bourgeois se confinaient dans leurs foyers comme dans des retranchements impénétrables, s'y organisaient un savoureux confort, orné de pittoresque et décoré de luxe. Les cheminées énormes, les bahuts de chêne s'encombraient de brocs à médaillons, de grès à glaçure bleue, de cruchons encerclés de bacchanales; des étains luisaient aux tentures vermeilles de Cordouan; et le hourvari des festins éclatait sous le lustre de cuivre, autour des tables surchargées comme des dressoirs. On se priait à des galas le dimanche, on dînait les uns chez les autres; on se délectait en commun aux fumets des venaisons et des grands crus. Les préjugés d'éducation n'avaient point créé de castes, ni la culture des élites; et le même épicurisme plantureux florissait à tous les étages.

Mais ce qui imprimait de l'envolée à ces franchises repues, c'est une sorte de bouffonnerie héroïque, de fantaisie outrancière qui de chacune d'elles faisait une joviale tabarinade. Bien avant que les Bourguignons n'eussent exaspéré les instincts décoratifs de la race, les confréries brugeoises de la *Table ronde* et les trente-et-un rois de l'*Ours blanc* proposaient la plus bizarre mise en scène au cérémonial domestique. Un festin devenait une noce de Gamachie où chacun se produisait en royal équipage. On ne se contentait point de suivre intérieurement ses illusions et ses songes. En réalistes, on voulait toucher les attributs matériels d'un rêve positif. On se hissait les uns les autres aux sommets de la condition humaine. On était roi de la fête ou de l'arbalète, à moins qu'on ne fût prince de rhétorique ou comte de la digue. La grande affaire était d'ennoblir un médiocre destin, de faire figure, en un mot de représenter.

N'oublions pas que ces gens-là s'ébaudissaient, et de temps immémorial, sous des régimes autoritaires, ombrageux, prompts à sévir. De bonne heure, leur pensée dut s'habituer à vêtir la défroque des sous-entendus, des fictions, des allégories. On enveloppait ses railleries de candeur et, sous des oripeaux, la satire trottait les cervelles. De là une certaine gouaillerie frondeuse, issue de l'observation, la causticité agressive de l'homme comprimé qui réfugie ses mépris dans son rire. Amertume qu'expriment, de façon saisissante, le *goedendag*, cette effroyable massue des milices, et la besace des Gueux. On la surprend aux lèvres des rhétoriciens qui, les soirs de fête, sous l'œil hostile des dictateurs soup-

çonneux, jetaient à la masse ces ironies terribles qu'ils expiaient dans leur sang. Surtout on se gardait des criailleries et des aigres récriminations. Quand, à la tête des Gueux, le comte de Bréderode médita de soulever la métropole contre l'Empire, il ne se perdit pas en propos superflus. A la fenêtre d'une auberge, il apparut une coupe à la main et proféra ces mots simples et irréparables: « Bourgeois d'Anvers, je suis venu pour vous protéger, aux dépens de ma vie et de mes biens, et vous délivrer de la tyrannie de l'inquisition et des placards royaux. Si vous voulez partager avec moi cette honorable entreprise, permettez-moi de boire à votre santé. » Ce sont les mêmes gentilshommes qui, à la veille de disloquer le plus puissant empire du monde, bouffonnaient au fameux festin du palais de Culembourg. « Les Gueux y firent serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre, narre un contemporain, avec la cérémonie la plus folle et la plus ridicule dont j'aie entendu parler ». C'est évidemment ce genre de bouffonnerie qu'il faut voir dans les ripailles tapageuses où Jordaens assemble ses lourdauds égrillards. Lui, qui s'était essayé dans la satire, devait se délecter aux *tafelspeelen*, sortes d'épigrammes improvisées, entre deux bouchées, sur un coin de table. A les colporter ensuite, sous le manteau, on se dédommageait des tracasseries du pouvoir. Croit-on que le rire de Jordaens se fût déchainé avec une si redoutable intempérance si des contradictions sans nombre n'avaient excité les points les plus susceptibles de son caractère? Ce sont les profonds instincts qui engendrent les effusions irrésistibles et ils ne prennent toute leur ampleur que tisonnés par la haine.

Dès à présent, nous touchons au doigt quelques-unes des façons de sentir dont Jacques Jordaens fut le plus vigoureux dépositaire. A travers les mœurs, dont ses toiles saisissent les aspects, nous démêlons, en effet, ce qu'il y a de permanent dans le caractère qui les soutient. Par suite, il reflète aussi bien le *leliuert* du XIV^e siècle que le *signorke* du XVII^e, les Bourguignons que les rhétoriciens. D'autre part, une culture pratique, étroitement positive, avait retenu les mœurs dans un épais épicurisme d'où nulle catégorie sociale ne s'était dégagée. En sorte que dans l'œuvre de Jordaens, où se perpétuent leurs principaux aspects, le *craenkinder* et l'artisan, le gentilhomme et le *signorke* pouvaient se mirer tour à tour. Enfin, Jordaens dut aux détresses de son temps le relief sans égal de cette ironie où le Flamand réfugie toujours les impatiences de son âme indomptée. A première vue, voilà l'essentiel de ses façons de sentir. En tout cas, c'est d'avoir cultivé ses dons à leur contact, d'en avoir condensé dans ses œuvres les traits caractéristiques qu'il s'impose à nous comme le facteur le plus expressif de notre race.

Un exemple, tiré des conceptions de deux de ses contemporains, Breughel et Frans Hals, rendra plus sen-

sible, par contraste, ce que contiennent d'éléments représentatifs son émotivité et sont art.

L'un, Breughel, avait incliné ses sympathies vers les paysans que la lente usure des privations avait rongé de scorbut et de lèpre. Avec une lucidité cruelle, il notait les tares physiologiques incrustées dans leur chair. Observateur à tête froide, épris de la minutie réaliste et, en quelque sorte, de la lourdeur significative, il objectivait son impression directe des choses avec cette candide insistance, ces scrupules naïfs qui souvent les définissent mieux que les raffinements de la plus stricte analyse. A telles enseignes que lorsque deux maîtres de la pathologie, Charcot et Richer, recherchèrent dans les œuvres d'art du passé les traces des affections nerveuses décrites par eux, ils ne les retrouvèrent nulle part en aussi grande abondance, aussi nettement caractérisées que sous le pinceau de Breughel.

L'autre, Frans Hals, émigra à Harlem, dès l'enfance, grandit parmi des gens de métier qui se montraient dignes d'un grand destin. Il était dans le vif de leurs façons de sentir, en avait surpris les visées intimes, les parti pris irréductibles et jusqu'à l'intimité de leur naturel, qui était un peu le sien; surtout il excellait à saisir à travers le pittoresque des attitudes ce qu'il y a dans les individus de distinctif, de physiognomique et, pour tout dire, d'incommunicable. C'est pourquoi, de ses portraits groupés, la bonhomie maligne de son observation a fait d'incomparables documents de l'énergie civique.

Ces deux grands artistes s'étaient donc dégagés du lyrisme décevant des Prérubénieniens en se subordonnant à la discipline de l'observation exacte, ce qui, au regard de Jordaens, était un *martyre*. Tous deux dissimulaient leur personne derrière celle de leurs modèles, au lieu que Jordaens n'entrevoyait les siens qu'à travers les mirages de sa chaude imagination. Sa fougueuse exubérance participe aux scènes qu'il évoque, y fait irruption comme le brûlant éclat du soleil qui les illumine. Elle est présente jusque dans la pleine pâte de sa couleur qu'il étale, sous la secousse des nerfs, au gré de ses impulsions émotives.

Des trois peintres emprisonnés dans le domaine des sensations, Breughel est assurément le plus ingénu et le plus exact; Frans Hals, le plus naturel et le plus adroit; et néanmoins aucun d'eux n'est aussi vrai que Jordaens. L'observation aigue, presque littérale, de Breughel et de Frans Hals ne définit qu'un âge; la fantaisie énorme de Jordaens les définit tous. Il a fourni à l'art ethnique un type aussi puissamment significatif que celui de Cervantès, bien qu'il soit le fruit spontané d'une âme qui se raconte et non point le résultat d'une synthèse élaborée. A ce titre, son œuvre prend la valeur d'une autographie. Chacune de ses notations est l'em-

preinte directe d'une sensibilité qui se décrit. C'est pourquoi rien ne sera plus aisé que de dégager sa psychologie de ses œuvres...

EUGÈNE BAIE

MUSIQUE

Album pour Enfants petits et grands (1).

Cette charmante publication, due à l'initiative de M^{lle} Blanche Selva, groupe sous une très originale et jolie couverture en couleurs de Maurice Denis vingt-six pièces pour piano à deux et à quatre mains, spécialement composées en vue de ce recueil par quelques-uns des membres de la famille spirituelle de la *Scola*, en tête desquels MM. Vincent d'Indy, Ch. Bordes, P. de Bréville, I. Albeniz, etc. Unis par certaines affinités de sentiment et de facture dérivant de leur destination et du milieu dans lequel ils ont fleuri, ces petits poèmes musicaux n'en gardent pas moins leur physionomie distincte. Des tempéraments dissemblables se mirent en eux avec leur sensibilité propre, leur tendresse, leur gaieté ironique ou voilée. L'âme contemporaine, inquiète et passionnée, s'y extériorise, et, bien que dans un cadre restreint, s'y révèle clairement.

L'*Album pour Enfants* est un moment de la musique française, comme celui de Schumann, paru il y a un demi-siècle, fut un moment de la musique allemande. On y peut apprécier, en les comparant l'un à l'autre, toute une évolution. Au romantisme de l'auteur de *Monfred*, à l'ingénuité de compositions qu'il voulut puériles, a succédé une forme musicale à la fois plus expressive et plus raffinée, toute en nuances et en demi-teintes, d'une souplesse de lignes, de rythmes et d'harmonies insoupçonnées ou plutôt oubliées à l'époque de Schumann. Car la musique actuelle, et en particulier celle qui nous occupe, marque maintes fois, à côté de conquêtes brillantes, un retour aux sources classiques, une utilisation des moyens expressifs dont les maîtres du contrepoint vocal enrichirent il y a quatre ou cinq siècles le patrimoine musical. Les fidèles reconstitutions d'œuvres telles que l'*Orfeo* de Monteverdi ou, du même auteur, l'*Incoronazione di Poppea*, ne sont pas sans avoir laissé de traces sur les procédés des musiciens qui en dirigèrent les réalisations, prirent part à celles-ci ou en goûtèrent, comme auditeurs, la saveur de fruit à la fois acide et doux.

Parmi les pièces les plus significatives à cet égard, je citerai la *Petite Chanson grégorienne*, à quatre mains, de M. Vincent d'Indy, les *Cloches dans la brume* (Ardèche) et les *Cloches au soleil* (Italie), à deux mains, de M^{lle} Blanche Selva, l'*Imprévu* et *Choral* de M. P. de Bréville, etc., qui asservissent rigoureusement le rythme au sens expressif de la phrase. D'autres sont, — telles le *Divertissement sur un thème béarnais* de M. Ch. Bordes, la *Petite Ronde sur une chanson* de M. Marcel Labey, le *Dimanche* de M. L. Saint-Requier, les *Petites Créoles* de M. A. Serieux, — animées d'un souffle populaire, teintées de folklore, imprégnées de senteurs agrestes. D'autres encore, signées M. Alquier, G. Bret, P. Coindreau, A. Dupuis, H. Estienne, J. Gay, A. Groz, L. Pineau, A. Roussel, G. Samazeuilh, F. de la Tombelle, Witkowski, plaisent par des mérites divers d'inspiration ou d'écriture.

(1) Paris. Édition mutuelle, en dépôt à la *Scola Cantorum*, rue Saint-Jacques, 269, et chez MM. Breitkopf et Härtel.

Quelques-uns des auteurs de *l'Album pour Enfants* ont composé de véritables petits drames, d'une intimité exquise. Ce sont, notamment, MM. René de Castéra, dont *le Petit Chat est mort* enfermé en un minuscule écriin le joyau le plus délicat, Isaac Albéniz, descendu des hauteurs de *Martin* pour silhouetter, en traits humoristiques, la gentille Yvonne Guidé au piano, gourmandée par sa maman pour n'avoir pas assez travaillé (tenez-le vous pour dit, Mademoiselle !), et Deodat de Séverac, qui a écrit sur les amours d'un *Petit Soldat de plomb* et d'une mignonne poupée en porcelaine un conte musical en trois parties vraiment délicieux. Sur des rythmes imprévus et anarchiques, l'auteur traverse la trame mélodique de sonneries militaires, des premières mesures de *la Marseillaise*, des tambours et clairons de la R-traite. C'est pimpant, pittoresque, spirituel, parfait de structure et de proportions. A lui seul, *le Petit Soldat de plomb* ferait la fortune de *l'Album pour Enfants*. Pour enfants !... Hum ! Il ne pourrait s'agir que d'enfants prodiges. — si le titre ne nous révélait complaisamment que le recueil est destiné aux enfants petits et GRANDS.

O. M.

La Littérature belge appréciée à l'étranger.

M. Maurice Barrès a des lettres belges une haute opinion. Chaque fois que l'occasion s'en présente, il loue nos écrivains avec la netteté, la précision et la chaleur qui confèrent à tous ses écrits un si puissant attrait. On lira sans doute avec plaisir les appréciations que, récemment, il publiait sur notre mouvement littéraire :

« Peut-on opposer la littérature belge à la française ? La langue supprime les frontières. La littérature belge est de langue française et, par là, elle est nôtre au même titre que Rousseau, ce Suisse, est un littérateur français. Pour nous, ils ne sont point des écrivains étrangers ; mais ils montrent, réalisé dans le domaine artistique, ce que d'excellents esprits réclament de tous leurs vœux dans l'ordre politique : la décentralisation.

Combien il est fâcheux, pour la culture française, que nous n'ayons point plusieurs centres intellectuels. Ne serait-il pas souhaitable que Marseille, Lyon, toutes nos grandes villes, réalisassent leur idéal un peu particulier ? Par là serait fortifiée et nullement compromise l'harmonie de cette chose composite qu'est l'esprit français.

A défaut d'une décentralisation complète, nous avons, à côté de Paris, trois milieux caractérisés : la Provence, la Suisse et la Belgique.

Bien entendu, nous laissons de côté les langages particuliers de ces régions. La part de collaboration qu'apportent la Provence, la Suisse, la Belgique, à l'esprit français, n'est point dans leurs langues locales, dont je ne discute pas, d'ailleurs, la beauté, fort brillante aux yeux de charmants cénacles, mais qui se prête mal aux mille nécessités de la pensée moderne. Où ces provinces sont précieuses, c'est quand elles déposent précisément dans la langue française l'essentiel de leur territoire : l'humour brillamment mêlé de bonté et de fantaisie d'un Daudet ; l'émotion métaphysique mieux que cela : la puissance moralisatrice de la métaphy-

sique d'Amiel et la force descriptive énorme de toute cette jeune Belgique qui déclarait, naguère, aux flammingants enragés :

— Si elle triomphait, votre proposition d'adopter le flamand, comme langue nationale seule officielle, nous, littérateurs, nous émigrerions en France où sont nos vrais confrères.

Mais, si les écrivains belges tiennent vivement à garder, comme moyen d'expression, le français, ils prétendent, avec la même énergie, mettre sous des mots français leur âme belge.

Et ils y parviennent. Camille Lemonnier et Joris-karl Huysmans, pour prendre les deux écrivains les plus célèbres de race belge, ont, avec une différence de tempérament, une manière commune qui est caractérisée par des qualités merveilleuses de couleur et de relief qui excluent, comme il va de soi, l'esprit et la nuance.

Sur ce sol de peintres, tous les écrivains peignent, les romanciers comme les poètes, et Lemonnier et Huysmans comme les Verhaeren et les Maeterlinck.

Mais ce n'est point seulement de cette façon générale que s'impose la marque autochtone sur la littérature belge ; le sol, le climat, les mœurs, les traditions locales, influent si fort sur elle, qu'on peut aisément y distinguer les caractères de diverses provinces...

Tous les écrivains belges ont en communication avec le mouvement parisien. Ils en reçoivent beaucoup ; ce que l'on sait, chez nous, et sur quoi l'on insiste trop ; mais, ce qu'on ne répète pas assez, c'est combien nous leur devons.

J'insiste sur ce point, qui est vérité essentielle : ces écrivains prennent, chez nous, une certaine mode, le ton des choses du jour ; mais leurs fonds, leurs qualités essentielles, il les ont trouvés chez eux, et leur plus grand écrivain, De Coster, l'auteur de ce vrai chef-d'œuvre : *Uylenspiegel*, n'a en rien subi l'influence française. En outre, très souvent, ils nous devancent, préparent nos modes, nous en fournissent les matériaux.

C'est qu'ils sont de culture moins étroitement française que nous autres Parisiens. Le Belge, par nécessité de commerce, est souvent international. Eekhoud, très justement, appelle Anvers la Nouvelle Carthage. (Le port d'Anvers, dans ses sublimes brouillards rouges, ne vous rappelle-t-il pas, en outre, telle Carthage de Turner ?) L'âme belge, dans l'œuvre de Maeterlinck, est métissée de préraphaélisme anglais et de romantisme allemand. Ce poète est le frère très noble de Burne-Jones et de Novalis. Mais ils ne se contentent point de bénéficier des arts étrangers dont ils prennent contact : ils nous en transmettent le bénéfice.

MAURICE BARRÈS. »

UN JUBILÉ ARTISTIQUE

La Société des Aquarellistes fêtera le 11 juin 1906 un jubilé assez rare dans les annales des associations artistiques : celui du cinquantième anniversaire de sa fondation.

En vue de célébrer cet événement, elle avait demandé à Constantin Meunier, l'un de ses membres les plus illustres, de composer une plaquette commémorative. Celle-ci a été exécutée par le maître quelque temps avant sa mort. Sa valeur artistique se double aujourd'hui du poignant souvenir qu'elle évoque.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir en primeur à nos lec-

teurs le fac-similé de cette œuvre inédite du grand statuaire. Elle montre que son génie, triomphant dans les plastiques monumentales, s'assouplissait sans effort au cadre réduit de la médaille.

Ajoutons que le tirage de ce beau « mémorial » sera strictement limité au chiffre des souscripteurs et que la Société a eu l'heu-



Plaquette commémorative, par CONSTANTIN MEUNIER.

reuse idée de permettre aux collectionneurs de l'acquérir au prix modique de 20 francs l'exemplaire en bronze. (En argent, 75 francs; en or, 1,350 francs.)

Aussitôt après la frappe, le poinçon et la matrice seront confiés au Musée des monnaies.

NOS MUSÉES DES BEAUX-ARTS

Lors du troisième Congrès de l'Art public, qui vient de se clôturer à Liège, nous avons eu l'occasion de faire remarquer que les plus beaux, les plus riches musées de l'Europe, notamment ceux de Dresde, de Madrid, de Munich ou de Paris (nous devons y ajouter ceux de la Belgique), sont loin de présenter l'attrait et le charme que l'on éprouve en visitant les galeries particulières moins importantes, telles que celles des palais Rosso, Balbi Senerega ou Marcello Durazzo, à Gênes; le riche et somptueux petit hôtel Poldi-Pezzoli, à Milan; ou certaines collections encore existantes dans quelques palais du « Canal grande », à Venise. Cette impression, si générale, se retrouve surtout en parcourant des galeries princières plus importantes, notamment celles des Médicis à Florence, de palais Pitti ou bien les palais-musées portant les noms connus des Borghèse, des Chigi, des Colonna, des Corsini ou des Doria, à Rome.

Cette comparaison, toute en faveur des galeries privées, installées dans le cadre historique d'habitations luxueuses, comprenant à côté de l'exposition de tableaux de choix, mille objets d'art de tout genre, rappelant les fastes des familles qui les réunirent, nous montrent toute l'importance de l'entourage, lorsqu'il s'agit de mettre en valeur les chefs d'œuvre de la peinture.

Nos musées les mieux conçus, même ceux qui sont les plus riches en tableaux de premier ordre, ne présentent pas l'intérêt qu'ils devraient nous offrir, ils fatiguent même parfois le visiteur, en ne lui montrant que de longues suites de cimaises uniformes,

exclusivement garnies de tableaux, se succédant au loin en files interminables.

Nous avons présente à notre mémoire une preuve frappante de cette importance du cadre ou du milieu; tous nous nous rappelons la sensation profonde que produisit sur les esthètes du monde entier, l'ouverture à Paris de la nouvelle et somptueuse salle du Louvre, expressément construite pour faire valoir les peintures de la galerie de Médicis, jusqu'alors reléguées au second rang d'une longue salle, dans la promiscuité dangereuse de tableaux d'écoles diverses. On se souviendra que ces toiles célèbres, considérées jusqu'alors comme des productions d'élèves de l'atelier de Rubens, reprirent, quand on les vit dans leur cadre magnifique, leur valeur véritable qui les fait ranger actuellement parmi les chefs d'œuvre de notre illustre peintre flamand.

Tous les essais faits pour rompre la monotonie des salles des musées, jusqu'ici exclusivement réservées aux peintures, ont été heureux. C'est grâce aux superbes mausolées des ducs de Bourgogne, dus aux ciseaux de Claes Sluter et ses élèves, ainsi qu'à l'exposition des retables ou chapelles portatives des mêmes princes, exécutés par le Flamand Jacques de Baerle, que le Musée de Dijon, qui comprend aussi des cabinets importants, garnis des objets d'art les plus divers, doit sa juste réputation.

La section des peintures du Friedrich Museum, récemment inaugurée à Berlin, présente également un essai heureux pour rompre la monotonie des salles par l'adjonction d'objets artistiques ou de meubles de la même époque et de la même provenance disséminés parmi les peintures exposées.

Citons notamment les salles réservées aux écoles italiennes, si heureusement décorées de cassoni, de banes, de statues et de majoliques, ainsi que de superbes portiques en marbre, provenant de vieux palais de Venise. Rappelons encore les ravissants cabinets où se trouvent rassemblées des terres cuites et des majoliques des della Robbia, ainsi que de petits ivoires, bronzes, médailles et plaquettes dus aux plus grands sculpteurs de la renaissance italienne. N'oublions pas non plus les rangées de banes de stalles en « style baroque » disposés dans la grande salle consacrée aux œuvres de Rubens; ni surtout cette grande salle haute, en forme d'église, appelée « Basilica » garnie de chapelles latérales, où les plus grands retables, les plus importants autels sculptés ou peints trouvent la place qui leur est propre, éclairés par des vitraux multicolores anciens.

Lors de la réorganisation récente du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand, ce fut le cabinet où M. F. Scribe avait réuni, sur notre demande, à côté de quelques tableaux de valeur, des sculptures anciennes, des bahuts, des cassoni, des sièges et des tapisseries, provenant de sa collection particulière, qui frappa surtout les visiteurs, et fut généralement considéré comme un modèle à suivre pour la disposition future des œuvres d'art du Musée de Gand.

Rappelons encore qu'on est redevable du regain de succès dont jouissent actuellement les salons annuels de Paris et les expositions de beaux-arts de Munich, de Dusseldorf ou de Berlin d'un heureux essai fait au dernier Salon triennal de Bruxelles ne peut être oublié, à des dispositions analogues permettant des combinaisons favorables de peintures, alternant avec des objets d'art appliqué, tels qu'orfèvreries, joailleries, ivoires, cuirs ou cuivres repoussés, meubles et autres productions de l'esthétique moderne.

Rompre la monotonie des salles de peinture de nos musées serait certes déjà un progrès notable. Mais il y a moyen de faire plus et mieux.

Nous devrions pour nos grands peintres, ainsi que pour les œuvres de leur école, créer une atmosphère spéciale rappelant par quelques objets d'art ou d'ameublement bien choisis, le niveau de l'esthétique contemporaine.

Les petites œuvres de Van Eyck et de nos grands primitifs, ne gagneraient-elles pas, en se détachant sur des tentures du temps, entourées d'un mobilier et de sculptures rappelant la civilisation de ce passé glorieux. Les peintures plus importantes de cette époque appartenant au genre religieux, ne trouveraient-elles pas un cadre adéquat, dans le voisinage des objets d'art, vitraux, tapisseries et dinanderies provenant de nos anciennes chapelles médiévales.

Les pompeuses ornementations datant du commencement et de la fin de la Renaissance flamande, dont nous possédons des spécimens si nombreux et si variés, n'encadreraient-elles pas de la façon la plus heureuse les peintures de nos romanisants du XVI^e siècle ainsi que les productions picturales de Rubens et des artistes de son école?

Nos musées des beaux-arts, pour répondre à leur titre même, doivent comprendre des spécimens de toutes les manifestations de l'art.

Pourquoi écarte-t-on de nos musées, nos superbes retables, chefs-d'œuvre de nos huchiers médiévaux? et nos tapisseries historiées, et nos sculptures gothiques de tous genres, ne sont-elles pas des œuvres d'art dignes de figurer à côté des peintures des époques correspondantes?

La création de ces ensembles s'impose, non seulement pour des raisons d'esthétique ou de pittoresque, mais surtout au point de vue instructif et éducatif. Ce n'est qu'en composant des salles donnant une idée complète de toutes les ressources de l'art flamand que l'on pourrait l'étudier complètement et d'une façon effective. C'est en comparant ses manifestations diverses aux différentes époques de son histoire, c'est en suivant ses modifications successives que l'on arriverait à bien en comprendre le génie, pour la plus grande gloire de notre art national.

Peut-être y aurait-il tout d'abord quelques tâtonnements; mais le plus heureux résultat est certain. Nous possédons tout ce qu'il faut pour réussir; nous avons dans nos musées d'archéologie et d'art décoratif des réserves immenses où l'on pourrait puiser judicieusement, et nous avons surtout des hommes de science, d'un goût sûr et éclairé pour les disposer d'une façon heureuse.

Nous proposons donc une meilleure répartition de nos richesses artistiques, et une réorganisation complète de nos musées de beaux-arts en se basant sur les principes énoncés ci-dessus.

J. MAETERLINCK

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Thoribulons affaïsés*, par ESHMER-VALDOR. Paris, Ed. de la Vie, 5, rue Casimir-Delavigne.

CRITIQUE. — *Jacques Jordaens et son œuvre*, par P. BUSCHMANN. Traduction française de G. EKHOF. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Catalogue illustré de l'Exposition rétrospective de l'Art belge*. Notices biographiques par A. J. WALTERS. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

THEATRE. — *Trent ans de lutte dramatique. Œuvres posthumes*, par ALFRED LE BOURGIGNON. Bruxelles, A. F. Larcier. (Trois volumes.)

DIVERS. — *Les Belges et la Paix*, par LOUIS FRANK. Bruxelles, H. Lamertin. — *L'Incendie du Château de Versailles*, par MARTINE. Paris, Bibliothèque de la Critique.

PETITE CHRONIQUE

Les Vandales. Où s'arrêteront leurs ravages? Les vallées de la Meuse et du Bocq sont à jamais gâtées. La vallée de l'Ourthe est dans un état pitoyable. L'admirable panorama de Poulseur, où les ruines de deux châteaux féodaux se faisaient face, est actuellement transformé en une immense carrière. A Espoux, sur la boucle adorable que l'Ourthe dessine autour de la presqu'île de Ham, un industriel fait éclater ses mines et ouvre, au milieu d'une avalanche de pierres, un chancere hideux dans la montagne. L'Amblève, jusqu'ici, avait été relativement respectée. Mais voici qu'on l'entame à son tour. A Remouchamps, se dresse la fameuse *Heid des Gattes*, une roche à pic, d'une beauté souveraine, que la légende et l'histoire auraient dû rendre sacrée. C'est là qu'en 1792 l'armée de Dumouriez monta à l'assaut pour déloger les Autrichiens qui s'étaient retranchés sur la hauteur. Un maître de carrière y a installé son chantier et la dynamite fait dans la belle

montagne son travail impitoyable. Il n'y a donc, en Belgique, aucune autorité qui puisse intervenir pour arrêter cette œuvre de dévastation? Attendra-t-on, pour prendre des mesures, qu'il n'y ait plus rien à sauver des beautés dont une nature favorable avait doté notre pays?

Il paraît que sous prétexte d'agrandir la gare d'Anseremme, il est question de massacrer l'un des plus jolis sites de la Belgique, la partie de la vallée de la Lesse comprise entre le pittoresque village d'Anseremme et Walzin. De toutes parts s'élèvent des protestations indignées. Souhaitons que les artistes, secondés par la *Société des Sites*, réussissent à faire échouer ce misérable projet.

Le prix d'entrée à l'Exposition Jordaens à Anvers est réduit à 50 centimes. Il sera de 10 centimes les dimanches 1^{er}, 8 et 15 octobre.

Depuis l'ouverture, l'exposition s'est accrue de cinq tableaux importants et de plusieurs dessins ou gravures.

On vient d'inaugurer, à Liège, le monument élevé, par les sociétés d'anciens militaires, à Charles Rogier et à l'Indépendance. Il est dû, comme on sait, à M. Charles Sturbelle, qui a représenté Rogier, vieux et affaîssé, assis dans un large fauteuil. Une figure nue de la Belgique, couronnée de laurier, se dresse à côté de lui. Elle tient un drapeau dont les amples plis de bronze recouvrent une partie du socle en pierre bleue. Au pied du groupe, un lion belge est couché dans une attitude majestueuse et calme. L'ensemble est bien venu. M. Sturbelle, dont on avait admiré déjà les lions très décoratifs de la place Poelaert, a donné dans son monument de Liège une preuve nouvelle d'un talent robuste et personnel.

La reprise des cours à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles aura lieu le 2 octobre. L'enseignement comprend : le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et haute théorie musicale, le piano, la lecture à vue et le piano d'ensemble, la harpe diatonique, la harpe chromatique, la diction, et la déclamation, l'histoire de la littérature française.

L'enseignement est gratuit, sauf pour ce qui concerne les cours de piano et de harpe, de diction et de déclamation.

Inscriptions et renseignements au local, rue d'Orléans, 53, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

Le théâtre du Parc annonce deux représentations de la troupe du théâtre Grand-Ducal de Saxe-Meiningen sous la direction de M. Kurt Groesser.

La célèbre compagnie interprétera mercredi prochain la *Comtesse Guckert*, comédie en trois actes de MM. F. von Schöenfeld et Koppel-Ellfeld; le lendemain, jeudi, *Minna von Barnhelm*, comédie en cinq actes de Lessing.

La direction du théâtre Molière vient d'arrêter les dates de la première série des intéressantes matinées consacrées à « la musique du passé » qu'elle organise cet hiver. Les cinq matinées de la première série auront lieu les jeudis 16 novembre, 14 décembre, 8 janvier, 15 février et 8 mars; les dates sont établies, comme le seront celles des autres séries, de façon à ne pas coïncider avec les dates des séries correspondantes des matinées du théâtre du Parc.

Les matinées du théâtre Molière sont consacrées aux premiers opéras comiques du XVIII^e siècle et à des auditions de musique du temps par des professeurs du Conservatoire, notamment MM. Ed. Jacobs, Agniez, Anthoni et Kips — sur instruments anciens prêtés par le musée du Conservatoire. On représentera successivement : *La Servante Maîtresse* de Pergolèse, *les Troqueurs* de Dauvergne, *On ne s'avise jamais de tout* de Monsigny, *les Bûcherons* de Philidor et *L'Arbre enchanté* de Gluck. Des conférences précéderont chaque spectacle. Ces cinq matinées constitueront ainsi un curieux et attrayant chapitre de l'histoire de l'Art.

L'Association des Ecrivains belges se propose de publier cette année plusieurs anthologies intéressantes. M. Arthur Daxhelet a bien voulu se charger de réunir les éléments d'une anthologie de

Coster et d'une anthologie Caroline Popp. On espère que M. Giraud donnera une anthologie Max Waller. Un autre mort, — bien oublié, celui-là ! — Xavier de Reul, sera probablement l'objet du même honneur expiatoire. Et puis viendra le tour des vivants.

Nos romanciers travaillent. M. Maurice des Ombiaux vient de terminer un roman de mœurs de l'Entre-Sambre-et-Meuse : *Io-ïé, bec de lièvre*, et il réunit les matériaux d'un roman de mœurs administratives : *Les Manches de lustrine*. M. Edmond Glesener, dont le *Cœur de François Remy* a obtenu un succès qui est loin d'être épuisé, travaille à un roman humoristique de mœurs liégeoises : *Monsieur Désiré*.

L'Exposition rétrospective de l'Art belge ne s'est pas bornée, comme le font généralement les salons triennaux, à publier un catalogue qui n'est qu'un simple inventaire; elle vient de mettre en vente, au prix modique de 2 francs, un charmant volume renfermant, outre la nomenclature des tableaux, sculptures, gravures et architectures exposées, une biographie de leurs auteurs rédigée par M. A.-J. Wauters, et une collection de quatre-vingts reproductions d'œuvres choisies.

C'est à la fois un guide instructif pour les visiteurs, un sommaire richement illustré de celle-ci et un livre d'histoire qui, pour la première fois, renseigne d'une façon précise sur chacun des maîtres nationaux décédés de la période jubilaire 1830-1905. — L'ouvrage est édité par MM. G. Van Oest et C^{ie}, à Bruxelles.

M. Jules Carlier vient de faire don à la ville de Mons, pour y installer le siège des sociétés savantes du Hainaut (Société des Arts, Sciences et Lettres, Cercle archéologique, Société des Bibliophiles, Société des Beaux-Arts), l'immeuble qu'il possède au boulevard Dolez. Grâce à cet acte de générosité, Mons aura ainsi, gratuitement, son hôtel Ravenstein.

Une exposition d'œuvres de Vincent Van Gogh vient d'avoir lieu à Amsterdam. Elle réunissait 244 peintures et 200 dessins de toutes les périodes de sa vie. À ce propos, la *Chronique des Arts* dit de l'artiste :

« Formé seul, en dehors des Académies (sauf un ou deux mois passés à celle d'Anvers), il n'a eu cependant pour unique but que de fixer sur la toile, dans toute leur vérité et leur caractère, les formes et surtout les couleurs — la question de la forme étant subordonnée, pour lui, à celle de la relation des valeurs — du spectacle universel; mais il l'a fait avec un souci du style, avec une recherche enthousiaste, — souvent brutale mais toujours décorative dans ses audaces, — de la structure expressive et de la couleur franche, qui l'apparentent à Cézanne et à son camarade Gauguin, et qui le classent parmi les précurseurs du mouvement d'art auquel nous assistons. Quoique disparu à trente-sept ans, il a laissé des œuvres qui comptent parmi les plus fécondes en enseignements pour la jeune génération actuelle, fatiguée d'analyse subtile, éprise de synthèse robuste. »

Une association d'artistes, de professeurs et de critiques vient de fonder à Paris une école pratique d'enseignement des Beaux-Arts. Cette école libre, qui s'ouvrira au commencement de novembre, est destinée à compléter la culture générale des artistes en leur faisant connaître les principes essentiels des arts autres que celui qu'ils pratiquent mais avec lesquels ils se trouvent en per-

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

pétuel contact. Dans leur profession même, l'École les mettra à même d'acquérir les connaissances techniques qui peuvent leur faire défaut. Elle s'adresse donc aux artistes professionnels, mais elle fait également appel au public. Les cours, répartis en quatre sections distinctes (technique, juridique et économique, historique, esthétique), seront complétés par des visites-conférences dans les musées, les collections particulières, les expositions; par des voyages où l'on explorera les monuments historiques, les sites pittoresques; par des visites de chantiers, d'ateliers, d'usines. L'Association, suivant que ses ressources le lui permettront, facilitera à ses élèves des excursions d'études, en instituant à leur profit des bourses de voyage. Le siège social de l'Association est 44, rue de Rennes.

Il y a peut-être là un bon exemple à suivre pour nous.

Le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* nous apporte les résultats d'une vente de tableaux modernes des Écoles hollandaise et française faite à New-York il y a quelques mois. Les prix atteints ont dépassé toute prévision. C'est ainsi qu'une toile d'A. Mauve, *Moutons dans la forêt*, qui figura au Salon de Paris en 1888 et fut payée à cette époque 10,000 francs, monta cette fois à la somme exorbitante de deux cent un mille francs.

Notons quelques autres enchères : J. Israëls, *la Consolation du grand-père*, 92,500 francs; Jacob Maris, *Vieux canal à Dordrecht*, 65,000 francs.

Un Millet, *Crépuscule*, a été payé 69,000 francs et un Ch. Jacque, *la Rentrée du troupeau au clair de lune*, 33,000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12.00	Un an.	fr. 15.00
Six mois.	7.00	Six mois.	8.00
Trois mois.	3.50	Trois mois.	4.00
Le n ^o	0.25	Le n ^o	0.30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés
Panneaux. Châssis

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ECRANS, PARAVENTS, ETC.

Dessins et échantillons sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

20, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 20

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passé-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Octobre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

José-Maria de Heredia (GEORGES RENCY). — La Plaque commémorative de Constantin Meunier. — Manet et M. Faure. — Stijn Streuvels (CAMILLE HUYSMANS). — Les Faux Chefs-d'œuvre de la musique. — Le Prix de Rome. — Petite Chronique.

José-Maria de Heredia.

Encore un poète de la grande génération parnassienne qui disparaît ! Mais celui-là, comme son maître Leconte de Lisle, comme Baudelaire et Verlaine, domina les formules de son école et sut faire entrer, dans le moule d'une forme parfaite, une pensée, des sentiments et des sensations qui étaient bien à lui.

Heredia fut un grand poète, doublé d'un grand écrivain. Les deux qualités ne sont pas connexes. Lamartine était la poésie elle-même, mais son instrument manquait de fermeté et de précision.

Heredia fut un poète moderne, c'est-à-dire que, bien qu'il soit demeuré toute sa vie sous l'empire de l'Antiquité et de la Renaissance, son œuvre est intimement liée aux découvertes artistiques et philologiques du XIX^e siècle.

Enfin, Heredia fut un grand exemple : comme homme privé, comme artiste et même comme fonctionnaire, on peut le proposer à l'imitation des jeunes écrivains.

Voilà le triple aspect sous lequel nous considérerons brièvement le grand homme dont la mort met en deuil le monde lettré tout entier.

Il y a quelques années, dans les milieux des petites revues, on était généralement d'accord pour dire de Heredia qu'il était un ciseleur de mots tout à fait admirable, mais qu'il n'y avait pas, dans son œuvre, de poésie véritable. La jeunesse de ce temps était sous l'influence de la poussée individualiste qui n'accordait plus de valeur qu'aux cris isolés et discordants. A cause de son éducation faussée, elle était devenue incapable de goûter encore le charme d'une poésie traditionnelle qui, sur des motifs connus, composait des vers nouveaux. Emportée par un amour malsain de la nouveauté quand même, elle recherchait l'originalité outrée et saluait comme des manifestations de génie, toutes les déformations souvent si factices et si monstrueuses, dans les manières d'écrire et de penser. Elle ne voulait plus savoir que les plus grands poètes de jadis se sont partagé un petit nombre de sujets qui repassaient, toujours les mêmes, de génération en génération. On ne

s'occupait pas, en ces temps heureux, de frissons nouveaux, et l'on ne mettait pas le salut de la Poésie dans l'invention d'une forme nouvelle du vers. Les grands tragiques grecs traitaient tous les mêmes thèmes et savaient pourtant les marquer fortement de leur personnalité. On connaît tous les emprunts, toutes les sources de Virgile. La Fontaine n'a rien inventé : il a immortalisé par son génie les inventions des autres. Victor Hugo, lui-même, ce révolutionnaire, a trouvé ses inspirations les plus hautes dans la Bible et dans les légendes de France et d'Espagne.

Qu'importe donc que Heredia n'ait pas consacré son immense talent à raconter en vers ses affaires personnelles ? Il était de l'école de ce hautain Vigny qui savait si noblement transposer et objectiver sa douleur. Heredia eut la sagesse de comprendre que sa nature véritable était tournée tour à tour vers la lumière sereine du monde païen et vers l'héroïsme aventureux de la Renaissance. Il sentit en lui vivre côte à côte un homme antique et un conquérant, contemporain de Pizarre et de Christophe Colomb. Comme tel, ses émotions étaient doubles. La vue d'un beau paysage, la contemplation d'un marbre antique, la lecture d'une inscription ou même d'une page de poète grec et latin, échauffaient son imagination et éveillaient en lui tout un monde de sensations pareilles à celles que devaient éprouver les Théocrite, les Virgile et tous les artistes, sculpteurs et potiers, de la radieuse Antiquité. Mais que le hasard lui mit ensuite entre les mains une de ces chroniques où les aventuriers espagnols racontent leurs aventures dans le Nouveau-Monde : et aussitôt, sa race grondait en lui et son cœur se gonflait d'un grand flot d'héroïsme qui, ne pouvant se traduire en actions, cherchait des mots sonores et éclatants pour s'exprimer librement. Dès lors, il était naturel qu'il choisit des sujets en rapport avec sa double inspiration. Le sujet est peu de chose, en art : c'est un prétexte. Tout dépend de ce que l'auteur y met, et de la façon dont il le traite.

Dans les siens, Heredia fit entrer toute son âme, son amour de la Beauté physique et de la belle nature, son goût passionné des gestes héroïques, sa nostalgie des temps heureux où l'humanité, plus jeune, connaissait encore les héros et les dieux. Ces sentiments, qui appartiennent à toutes les époques et à tous les âges, il les a fixés pour jamais. On ne recommencera plus son sonnet sur *Antoine et Cléopâtre*, pas plus que celui qu'il consacra aux *Conquérants*. Tout l'Orient est dans l'un, toute la Renaissance est dans l'autre. Ils sont tous deux immortels, comme les œuvres d'art qui résument un monde.

Car ce sont des œuvres d'art, et d'un art à la fois raffiné et puissant. Les sonnets des *Trophées* sont construits comme le Parthénon, d'après un plan harmonieux et simple. Leur ligne est parfaite. L'œil les suit avec une

jouissance véritable, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ils se déroulent comme une belle musique. Ils sont reposants comme de beaux tableaux. Tous les mots en sont agréables à lire et à entendre. Leurs sons mêmes caressent doucement l'oreille, tandis que leur sens va satisfaire l'esprit. Il y a là un accord parfait entre la forme et le fond. C'est une plastique admirable qui se modèle sur une âme sublime.

S'il fallait signaler la qualité principale, la vraie caractéristique de la manière de Heredia, on la verrait dans son bonheur à trouver toujours le détail juste, qui résume toute l'impression et qui reste à la fois dans l'œil et dans l'esprit. Presque tous les derniers vers de ses sonnets font image. Ils sont l'aboutissement logique du poème, ils ne paraissent pas mis là pour l'effet, et cependant ils se détachent de l'ensemble et brillent à part, dans une lumière particulière ; et, soudain, on ne voit plus qu'eux, nets, précis, radieux, pareils aux tableaux projetés sur un écran.

On a beaucoup parlé, dans les articles nécrologiques, de la filiation spirituelle de Heredia. On a dit qu'il tenait à la fois de Chénier et de Leconte de Lisle. C'est vrai, mais que de différences ! Chénier a un côté élégiaque que Heredia n'a pas. Leconte de Lisle, ce prétendu impassible, mettait dans ses poèmes des intentions combatives que Heredia ignore. Celui-ci est purement et intégralement objectif. Comme poète, il ne dépend de personne. Comme artiste, il n'a eu qu'un émule : c'est le peintre Gustave Moreau.

* * *

Grand Poète et grand Artiste, Heredia est aussi un poète et un artiste moderne, en ce sens que sa poésie est basée sur des faits. L'imagination la plus brillante, l'inspiration la plus haute ne suffisent plus aujourd'hui : il y faut joindre la science. La musique est en train de devenir une mathématique compliquée. La peinture ne se comprend plus sans certaines connaissances en physique. Quel sculpteur oserait encore s'attaquer au modelage d'une statue s'il n'a quelque notion de l'anatomie humaine ? La poésie elle-même, cette chose ailée dont parle Platon, doit s'astreindre à des lois nouvelles. Il faut qu'elle tienne compte des mille découvertes de la science. Nos esprits modernes sont ainsi faits qu'une erreur scientifique suffirait à nous gâter le charme d'un poème. D'autre part, la certitude que nous lisons des choses exactes, augmente le plaisir que nous donnent de beaux vers. Il en est ainsi quand nous parcourons les *Trophées*. Le chartiste, en Heredia, ne nuit pas au poète, au contraire. Nous jouissons de sa science de l'Antiquité, de ses connaissances philologiques presque autant que de la beauté esthétique de ses œuvres. Il résume pour nous, en ses sonnets médullaires, le labeur obscur d'une foule de savants. Ceux-ci ont consacré

toute leur vie à l'élucidation d'un point obscur de l'histoire ancienne. Le grand public ignorerait toujours le résultat de leur patient travail si un poète éclairé ne s'avisait de leurs découvertes pour en enrichir ses vers et pour leur donner un précieux parfum de vérité et de vie.

Les commentateurs futurs de l'œuvre de José-Maria de Heredia auront la charge de découvrir les sources variées où il a puisé l'inspiration de ses sonnets. Tantôt, ils signaleront un volume ignoré de philologie ou d'histoire, tantôt tel fragment du récit d'un voyageur, tantôt un bas-relief, un marbre antique découverts durant la vie du poète, tantôt même de simples inscriptions votives ou tumulaires, féconde matière aux discussions d'académies, que l'auteur des *Trophées* interprète librement et qui évoquent en lui toute une vie humaine ou toute une époque historique.

Dans un domaine moins orgueilleux, à l'école, où ces sonnets admirables ne tarderont pas à entrer s'ils n'y sont déjà, le professeur devra, lui aussi, commenter cette poésie pleine d'allusions. Pour le faire, il sera forcé de passer en revue l'histoire tout entière. Et voilà bien ce qui démontre que de Heredia est un vrai poète classique. Comme pour les anciens, comme pour les écrivains du XVII^e siècle, et surtout pour Racine, il faut être lettré, et presque savant, si l'on veut pénétrer jusqu'au fond de son œuvre substantielle, toute en raccourcis, toute en images évocatoires qui ne parlent qu'aux yeux avertis. Il n'est pas étonnant que certains refusent à de Heredia le titre de grand poète. Beaucoup de littérateurs sont trop ignorants pour le comprendre.

Enfin, la figure du grand mort sera complète, quand nous aurons dit qu'il pratiqua, durant toute sa vie, des vertus qui en font un modèle pour la jeunesse. Il fut bon, d'une bonté accueillante et fine, d'une bonté souriante qui ose à peine s'avouer. Sur ce point, nulle voix discordante. Ses amis, ses familiers vantent à l'envi le charme exquis de son commerce. Il parlait beaucoup et parlait bien. Il livrait à tous, sans compter, les trésors de sa science et de son imagination. Il ne devenait discret qu'au moment où il s'agissait de fixer ses rêves. Alors, l'artiste de goût sûr qu'il était, faisait violence à sa fécondité. Le travail persévérant et continu de toute sa vie, n'a abouti qu'à un mince volume de poèmes et à quelques livres de prose, qui ne sont même que des traductions. Mais quel éclat, quelle vie, dans ces traductions, devenues de vraies créations! Et qu'importe qu'il n'ait écrit que trois mille vers, s'il n'est pas un seul de ceux-ci qui ne soit assuré de lui survivre! Ami délicieux, artiste poussant jusqu'à l'excès le respect de son art, il fut aussi un fonctionnaire modèle. Et si j'insiste

sur ce point, c'est que trop de jeunes gens, se croyant du génie ou tout au moins beaucoup de talent, s'imaginent aujourd'hui que les grands hommes furent des paresseux ou des négligents pour tout ce qui ne regardait pas directement leurs préoccupations favorites. Depuis le jour où il succéda à Henri de Bornier, comme bibliothécaire à l'Arsenal, de Heredia se consacra de tout cœur à ses fonctions. Un grand esprit ne trouve aucune besogne indigne de lui. Il se doit à soi-même de bien faire tout ce qu'il fait.

De Heredia laisse-t-il des disciples? Son art est trop tranché, trop personnel pour qu'on puisse l'imiter sans donner aussitôt l'impression qu'on le copie. On a pu rapprocher cependant de ses *Trophées* certains sonnets d'Albert Giraud, qui marcha dans son sillon pendant quelque temps, mais qui se borna à lui emprunter son noble souci de la ligne, l'ampleur, la précision et la fermeté de sa forme. Henri de Régnier, devenu depuis son gendre, l'imita un instant avec un bonheur qui le rendait presque l'égal de son maître. Lui aussi ne tarda pas à se dégager de l'obsession et, de s'être mis à l'école d'un tel poète, il garda comme l'auteur de *Hors du Siècle*, sans rien perdre de son originalité, d'incomparables qualités d'ouvrier.

La Belgique littéraire perd en José-Maria de Heredia un ami compréhensif et sincère. A maintes reprises, il a parlé, même à l'Académie, de nos bons écrivains. Il admirait beaucoup Emile Verhaeren, qu'il appelait un « puissant génie ». Il estimait l'art d'Iwan Gilkin, « plus ciselé, plus plastiquement parfait. » Mais toutes ses préférences allaient à Fernand Séverin, qu'il trouvait le plus vraiment poète de nous tous. Que sa mémoire nous soit doublement chère, puisque, non content de nous avoir donné la haute joie d'art de ses poèmes, il nous avait accordé aussi une part de son cœur.

Maintenant qu'il a disparu, trop tôt, sinon pour sa gloire, du moins pour celle des Lettres, de la grande génération parnassienne, déjà frappée dans la personne de Glatigny, de Villiers, de Valade, de Sylvestre, de Mallarmé et de Verlaine, il ne reste plus que Coppée, Méral, Léon Dierx, Sully-Prudhomme et Mendès. Ainsi toute une époque littéraire s'évanouit peu à peu et entre dans l'histoire. A ces gloires déclinantes, d'autres gloires vont bientôt succéder. Comme il est beau, comme il est vrai — comme il est dur!... le mot de Goethe :

« Par delà les tombes, en avant ! »

GEORGES RENCY

La Plaque commémorative de Constantin Meunier.

L'inauguration de cette plaque, dont nous avons donné la description dans notre numéro de dimanche dernier, a eu lieu le 1^{er} octobre dans les salles de la maison communale d'Etterbeek. Devant plusieurs membres de la famille Meunier et une cinquantaine d'amis et d'admirateurs du grand artiste, M. Beernaert, ministre d'État, puis le maître Camille Lemonnier ont rendu un hommage éloquent à sa mémoire. M. Camille Quenne — à l'initiative de qui nous devons ce monument, et que nous tenons à remercier ici de tout cœur — a ajouté quelques mots émus au nom du Comité, et le docteur Cautaux, échevin de l'instruction publique, a reçu le monument, au nom de la commune, en un discours charmant. M. Beernaert a invité ensuite les assistants à inaugurer la plaque d'une manière effective en allant lui faire une visite en commun. On a vivement admiré l'œuvre de MM. Samuel, Crespin et Barbier. La maison natale de Constantin Meunier avait été ornée de drapeaux et de fleurs.

Nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs la primeur des belles et émouvantes paroles qu'a prononcées Camille Lemonnier :

« Il y a soixante-quatorze ans, le 12 avril 1834, naissait dans une maison de votre vieille commune un des génies absolus de ce temps. La maison était modeste ; les parents, de condition laborieuse, portaient un nom encore obscur, mais qui, avec l'un des fils, le beau et noble graveur Jean-Baptiste, allait une première fois sortir de l'ombre et qui, ensuite, avec Constantin, devait à jamais entrer dans la lumière des siècles.

Les commencements des grands hommes sont émouvants comme la naissance des mondes. Ne sont-ils pas eux-mêmes des mondes en qui se reflètent et se condensent des parts de l'univers ? Le signe d'une destinée presque toujours s'imprime sur leurs fronts lourds et ils demeurent comme accablés du présentiment d'être un jour mêlés plus que les autres aux souffrances et aux aspirations de l'humanité.

Dans la maison dont je vous parle, un enfant chétif et morose, se mit à grandir péniblement. Sa sensibilité était précoce et malade ; sa tête aux yeux pâles lui pesait aux épaules et semblait entraîner le corps. Il regardait toujours une chose inconnue devant lui, l'âme déjà tourmentée d'une peine qu'on ignorait. Une continue inquiétude veillait sur le petit être silencieux et solitaire qui ne pouvait se décider à vivre comme les enfants de son âge.

Le père était receveur des contributions ; la mère, tendre et simple femme, vaquait au ménage. La famille se composait de trois filles et de trois fils : Constantin était le dernier de ceux-ci. Quelquefois, à la veillée, on parlait des trois oncles, les fils du forgeron que les tambours de Napoléon faisaient repartir soudain pour la guerre. Est-ce cet artisan sans éclat de la lignée qui fut l'ancêtre prédestiné du grandiose forgeron d'art que devait être Meunier ? L'étincelle partie de la petite forge où un homme à la barbe couverte de limaille battait le fer sur l'enclume, allumait-elle à travers la distance, la forge prodigieuse qui devait éclairer tout l'horizon spirituel de ses hautes flammes ? Mystère que personne ne put débrouiller, mystère qui demeura enclos aux limbes du passé.

Vous avez pu voir à l'Exposition rétrospective, devant le *Monument au Travail*, de quels éléments d'éternité est faite sa sculp-

ture. Celle-ci est simple, grave, harmonieuse : il y apparaît par moments le contemporain d'un Phidias et à la fois le créateur énorme d'un art nouveau, rude, miséricordieux et bon. Meunier ouvre le seuil de l'idéal à la détresse des plèbes : il leur rend la dignité de la confiance en eux-mêmes, en glorifiant le labeur humain. Il est ainsi le grand vivant lucide et apitoyé des jours présents : il sera l'immortel de demain. Par là il s'affirme bien de ce temps et de tous les temps. Il est l'égal des plus hauts, et il n'est l'égal que de lui-même.

Ce sont là des mesures auxquelles se peut calculer son ampleur : je n'ai point à y insister. Il m'incombe plus simplement ici d'évoquer une date, celle-là même que vous verrez gravée dans le métal, au seuil de la maison désormais illustre et où, de ses mains enfantines, le grand artiste de plus tard prenait contact avec la palpitation sourde des formes de la vie. Je ne me départis pas de ces grandes images sacrées, la naissance, le génie et la mort, si celle-ci peut-être autre chose, pour un tel esprit, qu'une éternelle renaissance.

... Un artiste qui déjà commémora l'âme infiniment filiale du plus essentiel écrivain de notre race, Charles De Coster, a accompli le dessein de fixer sur une table de bronze les traits du maître auguste. Grâce au soin pieux du sculpteur Samuel et de ses collaborateurs, l'humble demeure va devenir pour les âges un vénérable et assuré pèlerinage : un culte pour jamais dissipera l'ombre autour d'elle, comme autour des lieux sanctifiés par la foi et les actes des pasteurs d'âmes. Il y a maintenant, dans cette commune, un signe qui ne périra qu'avec la pierre elle-même et par lequel les hommes de demain apprendront à révéler la gloire très pure de l'artiste immense qui par le berceau vous appartient, mais par son œuvre appartient à l'humanité entière. »

MANET ET M. FAURE

Le Salon d'Automne, qui s'ouvrira à Paris le 15 courant, réunira, entre autres, un ensemble rétrospectif d'œuvres de Manet analogue à celui qui fut présenté l'an passé au Salon de la *Libre Esthétique*. On y verra notamment *le Linge*, l'une des toiles capitales du maître, que possède M. Gallimard, la *Femme aux éventails*, le *Portrait de Mme Berthe Morisot*, le *Portrait de mes parents*, prêté par M^{me} Ernest Rouart, *l'Enfant aux cerises*, à M. Leclanché, *l'Enfant aux bulles de savon*, à M. Pontremoli, le *Déjeuner sur l'herbe* et un délicieux *Torse de jeune femme*, à M. Moreau-Nélaton, les portraits de Zola et de Stéphane Mallarmé, *l'Exécution de Maximilien*, etc.

Faire sortir des galeries particulières pareille collection de chefs-d'œuvre n'est pas chose aisée, et si l'on rencontre parmi les amateurs soucieux de contribuer à la gloire des artistes de généreuses bonnes volontés, on se heurte parfois à d'insurmontables difficultés. M. Faure, par exemple, qui a l'heureuse fortune de posséder plusieurs des chefs-d'œuvre de Manet, refuse obstinément de s'en dessaisir. En vain fut-il prié d'en exposer un à Bruxelles. Les organisateurs du Salon d'Automne ont essuyé le même refus, ce qui vaut à l'illustre chanteur cette amusante boutade du *Cri de Paris* : « M. Faure, qui fut un baryton notoire, n'est pas un homme aimable. Jugez plutôt. Il possède une quarantaine de toiles de Manet, et notamment le *Bon Bock*. Le Salon d'Automne s'appête à fêter la gloire de Manet avec un excep-

tionnel éclat; les collectionneurs s'empressent; seul M. Faure s'abstient, ferme la porte de sa galerie, et demeure farouchement en tête à tête avec l'admirable portrait du graveur Belot, lequel, on le sait, fut le modèle du gros réjoui, qui fume sa pipe en humant son *Bon Bock*. Ce n'est pas gentil, monsieur Faure. Vous qui avez tant défendu Manet jadis, pourquoi ne pas contribuer aujourd'hui à l'apothéose?

Et à ce propos, laissez-moi vous rappeler une anecdote: Vous souvenez-vous des séances de votre portrait en Hamlet par Édouard Manet? Cela remonte à quelque quarante ans. Vous étiez dans toute la gloire de vos roulades, de vos ceillades, de vos effets de torse, de gosier, et de jambes. Vous étiez même très fier de vos jambes. Or, à peine Manet eut-il commencé à les peindre, ces fameuses jambes de baryton adulé, que vous vous fâchâtes: « Manet, Manet, disiez-vous, vous me faites des jambes trop maigres, mes jambes sont plus rondes ». Et vos critiques acerbes exaspéraient tellement le pauvre peintre qu'un jour, à la fin d'une séance particulièrement orageuse, il vous dit, désespéré (et il avait d'autant plus de mérite à secouer son joug qu'il n'avait pas le sou): « Non, tenez, Faure, je renonce à vous peindre. Allez chez Bonnat. Je paierai le portrait. »

Et notre confrère ajoute:

« Ce terrible *Bon Bock*, peu de tableaux firent autant de bruit. Au vernissage du Salon de 1873, Banville, Castagnary, Armand Silvestre, Théophile Gautier, se récrièrent d'admiration: « C'est beau comme un Hals ». Paul Mantz lui-même, pompier solennel, fit son *mea culpa*. M. Drumont (M. Drumont, en 1870, était critique d'art, il divisait les tableaux en deux catégories, les mauvais tableaux, ou tableaux juifs, et les bons tableaux, non-juifs) déclara que le *Bon Bock* n'était pas une œuvre sémite.

Le brave graveur Belot, qui avait posé à Manet, — quatre-vingts séances! — son buveur épanoui et béat, devint du coup illustre. On fonda un banquet qu'il présida, le dîner du *Bon Bock*. Ce dîner se fête encore, annuellement. Une brasserie du Quartier latin prit le *Bon Bock* pour enseigne. Dans une revue jouée au Château-d'Eau, *Forté-en-gueule*, le *Bon Bock* fut incarné par un acteur du nom de Francisque.

M. Faure, un bon mouvement, faites porter Belot au Grand Palais! ».

STIJN STREUVELS

Le jury, choisi parmi les membres de l'Académie royale flamande, vient de décerner le prix quinquennal de littérature néerlandaise à Stijn Streuvels, pseudonyme de Frank Lateur, pâtissier honoraire du village d'Avelghem en Flandre, futur paroissien de M. le curé Hugo Verriest d'Ingoygem, neveu de Guido Gezelle.

Je ne sais si tous ces titres diront quelque chose à mes lecteurs d'expression française. Mais ils évoqueront certes aux yeux du lecteur thiois l'image du plus grand et du plus original de nos poètes lyriques de Flandre: Gezelle. Ils rappelleront le souvenir de celui qui est encore le plus fin et le plus délicat de nos artistes de la chaire: Verriest. Ils fixeront un fait curieux, caractéristique, constaté dans le nord et dans le sud: l'envahissement de la littérature par les manuels, l'expulsion graduelle des éléments didactiques. En Hollande, c'est une servante de Rotterdam qui publie des nouvelles remarquables. En Belgique, nous voyons un préposé

de M. Liebaert, M. Gustave Vermeersch, chef-garde, éditer des romans fouillés, pénétrants, d'une rare puissance d'observation.

Et Streuvels complète le trio!

La nouvelle que Streuvels était le lauréat du prix quinquennal n'a étonné personne. Mais je ne comprends pas encore fort bien pour quel motif les esthètes de l'Académie royale flamande ont bien voulu oublier leurs excommunications majeures d'antan et couronner les œuvres d'un écrivain dont ils ont traîné dans la boue et taxé d'immorale la conception artistique, après avoir refusé le prix triennal de littérature dramatique à Starkadd de Hegen-scheidt!

Y a-t-il eu conversion? A-t-on songé à une réparation? Je ne le crois pas. L'Académie flamande est restée ce qu'elle a toujours été. On ne peut contester qu'elle ait rendu de réels services aux études philologiques, mais en matière artistique elle a fait preuve d'une telle incompétence qu'elle a perdu toute autorité en ce domaine. Disons-le franchement: elle s'est ridiculisée à jamais!

Je ne suis donc pas loin de penser que certains articles assez raides d'Auguste Vermeylen ont été pour quelque chose dans ce revirement inattendu. L'abbé Delille ne songe plus à corriger Shakespeare. Il s'est mis à honorer le poète, bien qu'il ne le comprenne pas encore fort bien. Mais nous avons pour devoir de constater un progrès, un grand progrès, progrès accompli à coups de cravache, mais progrès quand même.

Aux yeux de la jeunesse littéraire, le nom de Streuvels est devenu quelque peu symbolique. Streuvels est le continuateur de Gezelle et d'Albert Rodenbach, dont il incarne si pas l'idée tout au moins la méthode artistique, la réaction contre la littérature didactique et la vision personnelle des choses sans attaches exclusives d'école. Streuvels entend surtout traduire sa compréhension sincère de la vie collective, dont le flux et le reflux forment pour lui un rythme d'incomparable beauté. Alors que trop d'artistes s'attachent à rendre des sensations exceptionnelles à leur être, Streuvels découvre l'originalité la plus puissante qui soit: celle qui sommeille en l'artiste lui-même. Si son art est parfois rocailleux et violent comme ses héros, il atteint très souvent à une étonnante expression plastique. Il a été de ceux qui ont introduit dans la littérature flamande le type du paysan, non pas le bon rural de Conscience qui dépérit d'amour ou accomplit des actes héroïques, mais le paysan tel qu'il est en certains milieux, être simple et brutal, sentant le fumier, amateur de bourdes, enclin à la paillardise, qui mange, boit, se bat, travaille, prie et procrée des jeunes qui à leur tour, mangeront, boiront, se batront, travailleront, prieront et procréeront.

A ce point de vue, je lirai avec intérêt le rapport de l'Académie royale flamande.

CAMILLE HUYSMANS

Les Faux Chefs-d'œuvre de la musique.

M. Camille Saint-Saëns a publié dans *Musica* un curieux article dans lequel — tel M. Elina démasquant une tiare truquée — il révèle quelques faux en écriture musicale.

« Je veux parler — dit-il — de choses ridicules, ou simplement médiocres, que le gros public s'est cru forcé d'admirer, donnant tête baissée dans les panneaux tendus par de trop malins éditeurs. On a connu, d'abord, les « Valses de Beethoven ». Valses authen-

tiques écrites par l'auteur dans son adolescence; petits morceaux insignifiants et sans charme, ne ressemblant en rien à l'idée moderne de la valse, dont ils n'ont que le rythme à trois temps.

Cela parut au moment où les Concerts du Conservatoire ayant fait connaître les Symphonies, il devenait de bon ton de paraître admirer Beethoven. L'éditeur des Valses donnait à ces admirateurs de bonne volonté, mais de faible estomac, une nourriture à leur portée. Par une suprême habileté, il avait mis en tête du recueil le délicieux *Désir* de Schubert, attribué naturellement à Beethoven. On jouait toutes ces valse très lentement, avec une expression maniérée à l'excès, contrastant de la façon la plus ridicule avec la platitude de la musique.

Dans le même temps florissait la *Dernière Pensée de Weber*.

Une troupe allemande avait représenté à Paris, avec un grand succès, le *Freischütz*; Liszt avait joué dans les salons l'*Invitation à la valse*; Weber était à la mode. Alors un éditeur prit une valse de Reissiger, compositeur inconnu en France, et en fit la « dernière pensée » du compositeur mort à la fleur de l'âge. En jouant ce morceau avec lenteur et force nuances, en ayant grand soin de faire fonctionner les deux mains l'une après l'autre suivant les purs principes de la mauvaise exécution, en tenant la tête de côté et levant les yeux au ciel, les femmes romantiques et mélomanes faisaient de ce morceau, pour les oreilles du genre Midas, quelque chose de fort attendrissant. J'étais enfant alors, j'ignorais tout, de la musique ainsi que du reste, mais mon instinct m'avertissait; je restais de glace aux « Valses » de Beethoven comme à la *Dernière Pensée de Weber*, sans éprouver autre chose qu'un profond ennui.

Une autre mystification a été plus dangereuse, car elle dure encore, c'est l'*Adieu* de Schubert.

Les premiers *lieder* de Schubert importés en France furent une révélation. On sait qu'au lieu d'un simple accompagnement destiné à soutenir la voix ils joignaient pour la première fois — à notre connaissance du moins — l'intérêt d'une partie de piano fortement dessinée au charme méthodique de la partie vocale. Ces accompagnements mouvementés étant inaccessibles aux mazettes, un éditeur vint au secours de ces dernières en publiant sous le nom de Schubert un *lied* fait par un amateur, M. de Weihrach. Le morceau est bien écrit et ne déshonorait pas le nom de Schubert; mais, en y regardant de près, la banale simplicité de l'accompagnement, le peu de richesse mélodique du chant qui répète jusqu'à douze ou quinze fois la même note, tout cela met une grande distance entre les deux auteurs. De loin, cela fait illusion. Le succès de l'*Adieu* fut énorme, dû en grande partie à une extrême facilité d'exécution que les œuvres authentiques ne présentaient pas; et puis, on y chantait l'immortalité de l'âme :

La mort est une amie
Qui rend la liberté;
Au ciel reçois la vie,
Et pour l'éternité!

Quand une femme superbe, douée d'une voix magnifique, disait cela, en terminant sur de formidables notes de poitrine, c'était irrésistible.

Le succès colossal de l'*Adieu* vint aux oreilles du véritable auteur : M. de Weihrach protesta de toutes ses forces, avec juste raison et revendiqua ses droits. Vains efforts! L'*Adieu*, pour le public, est resté de Schubert; il le restera jusqu'à la consommation des siècles.

Plus d'un amateur a parlé de Schubert avec enthousiasme, qui ne connaissait de lui que cet *Adieu*!

La plus étrange de ces mystifications est peut-être celle dont Victor Hugo fut victime. Qui eut l'idée de lui donner, comme étant de Beethoven, une mélodie quelconque, prise, à ce qu'il paraît, dans une Revue des Variétés?

De laborieux chercheurs parviendraient peut-être à retrouver l'auteur de cette merveille. Très étranger à la musique, comme on sait, Victor Hugo avala comme une muscade la fâcheuse pilule. On lui persuada d'écrire des vers sur cette « admirable musique », pour donner au monde le spectacle de la conjonction du grand génie français et du grand génie allemand : et il écrivit *Stella*, qui ne s'accorde d'ailleurs, ni comme caractère ni comme prosodie, avec cette assez bizarre mélodie.

Hugo raffolait de cet air, et se le faisait jouer chaque soir par M^{me} Drouet. Quand j'eus l'idée d'écrire un « Hymne à Victor Hugo », je pensai qu'il y fallait mettre quelque chose de spécial au poète, et j'entrepris de faire quelque chose de musical avec cette mélodie légendaire. En supprimant la mesure parasite, en présentant le thème d'une certaine façon, en superposant deux fragments de la mélodie, en usant, en un mot, de toutes les roueries du métier, je suis parvenu à tirer de ce diamant faux quelques étincelles....

Tant il est vrai que le métier n'est pas inutile! D'aucuns le dédaignent, n'admettent que l'« inspiration ». L'inspiration, c'est la matière précieuse et indispensable, le diamant brut, le métal vierge; le métier, c'est l'art du lapidaire et du joaillier, ce qui revient à dire que c'est l'Art lui-même. Ceux qui méprisent le métier ne seront jamais que des amateurs. »

LE PRIX DE ROME

Le grand concours triennal de composition musicale a été jugé hier après-midi, après deux séances consacrées à l'audition des cantates.

Il y avait huit concurrents, dont une jeune fille, M^{lle} Busine, de Gand.

Le jury était composé de MM. Huberti, président, Blockx, Léon Du Bois, Dupuis, Mathieu, Tinel et Van den Eeden, membres.

Le premier prix a été accordé, à l'unanimité, à M. Delune, d'Ixelles; un premier deuxième prix à M. Herberigs, de Gand, et un second deuxième prix à M^{lle} Busine; mention honorable à M. Verheyden, d'Anvers.

M^{lle} Busine est la fille du général Busine, commandant la garde civique des deux Flandres.

Le sujet de la cantate était : *La Mort du roi Jean Reynaud*, d'après une vieille chanson française, très populaire aussi en Wallonie. Le texte français est de M. Eugène Landoy, notre confrère du *Matin* d'Anvers; et c'est M. De Clercq, d'Ostende, qui avait traité le sujet en flamand.

L'œuvre de M. Delune — qui est tout à fait remarquable — sera exécutée publiquement au mois de novembre, à la séance annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique.

D'autre part, nous apprenons que le premier prix de Rome de cette année, à qui l'on doit déjà de délicieuses mélodies, met la dernière main à un opéra écrit sur un livret de Camille Lemonnier. Le sujet en est tiré d'un roman du grand écrivain belge : *Comme va le Ruisseau*...

PETITE CHRONIQUE

L'Arcade du Cinquantenaire, sous laquelle tout Bruxelles a déjà défilé, ne manque ni d'élégance, ni de grandeur. Vue du milieu de la rue de la Loi, par ces journées de pluie et de brouillard, sa masse émergeant de la brume laisse vraiment une impression de splendeur et d'éclat. Ce qui gâte son effet, c'est d'abord le peuple de statues, un peu chaotiques et mal disposées, qui habite son faite; et ensuite le désagréable profil des halls qui s'étendent derrière. Le Roi s'est rendu compte de ce dernier défaut, et il vient de charger officiellement M. l'architecte Girault de dresser les plans de la modification des halls situés vers l'avenue de Tervueren. Attendons donc, pour porter un jugement définitif, qu'on ait mis d'accord l'Arcade et les bâtiments qui l'entourent.

D'un commun accord, MM. Jules Barbier, Ad. Crespin et Ch. Samuel, les auteurs de la plaque commémorative apposée dimanche dernier, comme nous le disons plus haut, sur la maison natale de Constantin Meunier, viennent de décider qu'il y a lieu de modifier la disposition de cette plaque. Elle avait été appliquée en saillie sur la façade : elle sera prochainement encastree dans la muraille. On changera en même temps la patine verte du bronze et on lui donnera une teinte plus sombre.

L'exposition d'aquarelles organisée à Coq-sur-Mer par M. Henri Janlet a obtenu auprès des amateurs un réel succès s'il faut en juger par le nombre des œuvres vendues. Parmi celles-ci, citons deux paysages de M. H. Staquet, trois aquarelles de M. M. Hagemans, trois sites hollandais de M. H. Janlet, un paysage brabançon de M. V. Uytterschaut, *En Flandre*, de M. Isidore Verheyden, *l'Estacade*, de M. Cassiers, deux *Intérieurs bretons*, de M. Bartholomé, une *Marine*, de M. P. Hermanus, un *Sous bois*, de M. Hannon, une *Fantaisie*, de M. Watelet.

Notre confrère *le Jeune Effort* nous prie d'annoncer que son numéro d'octobre ne paraîtra que vers le 15 de ce mois.

Le Congrès international artistique organisé à Venise par le Cercle des artistes avec le concours de la municipalité et du gouvernement vient d'être clôturé par une séance solennelle au Palais des Doges, au cours de laquelle le président du Congrès, M. A. Fradeletto, et les quatre présidents de sections, MM. Apolloni, Fierens-Gevaert, Marcel Reymond et Salinas, ont résumé les travaux de la session et communiqué à l'assemblée les résolutions votées.

Nous reviendrons sur l'importante initiative prise par le Cercle vénitien et sur les délibérations qu'elle a provoquées. Bornons-nous à dire aujourd'hui que ce premier Congrès artistique, qui a réuni plus de trois cent cinquante adhérents parmi lesquels la Belgique, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie, les Etats-Unis, etc., étaient largement représentés, a dépassé, par l'intérêt des débats et l'affluence de ses membres, l'espoir des organisateurs. La fastueuse hospitalité vénitienne, qui s'est traduite par une série de fêtes d'une variété et d'une originalité que seul pouvait offrir le cadre admirable de la cité des Doges, a conféré à la réunion un éclat et un charme dont tous ceux qui en ont été l'objet conserveront la profonde impression.

Ce n'est pas seulement en Belgique qu'on proteste contre les vandalismes administratifs. Une revue française pousse ce cri d'alarme :

« La Société pour la conservation des paysages devrait bien empêcher nos ingénieurs d'assassiner systématiquement la Bretagne. S'il est, au pays de Renan et de Brizeux, un coin pittoresque et rare, c'est ce Pont-Aven, où jadis Paul Gauguin et ses disciples, Émile Bernard, Seruzier, O'Connor, Filiger, esthétisèrent à perte de vue. Pont-Aven et ses sites ombreux, ses belles filles, ses collerettes, et le Bois d'Amour! Sous le prétexte d'un petit tramway d'intérêt local, ingénieurs et géomètres éventrent

le Bois d'Amour. Et pour comble de malheur, le fâcheux Botrel des cartes postales illustrées, — barde niais dont la *Paimpolaise* ne ressemble pas plus à l'admirable *Chanson de Monsieur de Charrette* que l'*Internationale*, cette odieuse et traînante mélodie électorale, n'évoque le chœur de la Neuvième Symphonie, — Botrel, donc, vient sévir en ces lieux; il y accourt, déguisé en chie-en-lit armoricain. Et c'est trop pour un seul pays, que Botrel et un tramway. L'un des deux suffisait. Infortuné *Bois d'Amour!* »

Dimanche prochain commencera à Paris la série de représentations que donnera le théâtre de l'Oeuvre, dirigée par M. Lugné-Poe, de *l'Asile de nuit* de Maxime Gorki (traduction de M. Halpérine Kaminsky).

Après ces soirées de gala, le théâtre de l'Oeuvre montera successivement *Elektra*, de Hugo d'Hofman Shalh, traduction de l'allemand de Stephan Estienne et Paul Stroheker; *le Cloaque*, de M. Charpentier; *le Fossé*, quatre actes de M^{me} Jeanne Servière; *la Maison de verre*, trois actes de M. Edmond Guiraud; *Mirabeau*, de M. H. Fleischmann; *Marquise*, du dramaturge anglais M. Alfred Sutro; *le Cheval pie d'Ameratou*, de M. Paul Ryversdale.

D'autre part, l'Oeuvre reprendra également, cette saison, *J. Gabriel Borkmann* et *Peer Gynt*, d'Henrik Ibsen.

M. Gallimard, le bibliophile, organise, au Salon d'Automne, une section bien curieuse. Ce sera l'Exposition du Livre. On y verra des Pelletan : *Le Procureur de Judée* et *l'Affaire Crainquebille*, avec ses Steinlen, et les *Poèmes en prose* de Maurice de Guérin. Puis, la saisissante illustration de *l'Eloge de la Folie*, par Lepère; *le Munet*, de Théodore Duret, les vignettes de Carlos Schwab pour *le Jardin de l'Infante*, celles de Richard Ranft pour *le Crépuscule des Dieux*, de Maurice Denis pour la *Vita Nuova*, de Dunki pour la *Maison du chat qui pelote*, de Daniel Vierge pour *Colomba*, enfin le *Constantin Guys*, exemplaire merveilleux, fait pour M. Gallimard, texte de Geffroy, gravures sur bois des frères Beltrand.

Le clou, sera l'illustration des *Pauvres gens* par Eugène Carrière.

Une plaque commémorative destinée à rappeler le séjour que fit Chopin en 1835 à Carlsbad, va, dit le *Guide musical*, être fixée sur la maison d'une rue de cette ville, qui portait autrefois l'enseigne : *A la Rose d'Or*. Le musée municipal de Carlsbad conserve le recueil des listes des baigneurs qui affluent chaque année dans la petite localité tchèque. On lit, sur une page du registre datée du 19 août 1835, la mention :

« 16 août. 2250. M. Nicolas Chopin, professeur, avec son épouse, venus de Varsovie. »

« 16 août. 2251. M. Frédéric Chopin, professeur, venu de Paris. Ils habitent à la *Rose d'Or*, dans la rue Sprudel. »

La station balnéaire de Reinerz, en Silésie, où Chopin donna un concert en 1826, possède, depuis 1897, un monument en son honneur. A Marienbad, sur la maison qui porte l'enseigne *Au Cygne blanc*, il existe une plaque rappelant le nom du célèbre pianiste-compositeur. A Carlsbad, on a érigé, en 1870, un monument au grand poète Adam Mickiewicz, compatriote de Chopin.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse (EUGÈNE DEMOTDER). — Giovanni Segantini, *Exposition rétrospective à Milan*. (OCTAVE MAUS). — Épilogue (GEORGES RENCY). — Le Conflit Antoine-de Nion. — L'Exposition du Cercle « Labeur ». — « L'Art contemporain ». — Exposition de Liège. *Liste des Œuvres acquises pour la tombola*. — Petite Chronique.

En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse.

C'est une joie de feuilleter un album de gravures et de voir apparaître l'une après l'autre ces œuvres modernes, qui sentent encore l'encre et la lavande, en leur beauté sombre ou légère. Les noirs éclatent ou se veloutent sur les papiers ivoirins ou couleur d'avoine, sur les feuilles de Hollande ou de Japon.

Cette fois, voici du Rassenfosse ! Le beau métier ! Les superbes tirages ! Il y a, en Belgique, deux aquafortistes bien opposés : James Ensor et Armand Rassenfosse. Ensor fait de l'eau-forte d'instinct, comme un tzigane joue du violon. Il grave directement sur le

cuivre et le hasard divin qui est dévolu aux vrais artistes lui fait jaillir de ce chaud et éclatant métal des lumières marines, des cathédrales fantastiques, des diables saugrenus, des paysages vaporeux. Le métier ? Il a ses doigts, diablement subtils et doux, et son génie de coloriste et de fantaisiste. Armand Rassenfosse fait de l'eau-forte avec la patience calme et la science que mettaient à ouvrir les vieux miniaturistes. C'est un réfléchi. Il ne s'abandonne pas à la fougue, à la fantaisie. Il est sans emportements. Il veut savoir et il sait. Il est aujourd'hui le maître incontesté du métier d'eau-forte et de vernis mou. Et il possède, outre son propre acquis, tous les secrets de Rops, dont il était l'élève préféré. Et ce ne sont pas les secrets de Polichinelle, mais plutôt ceux du diable. Rassenfosse connaît à fond cette noire cuisine de la gravure. Il en a les multiples recettes, il dose savamment. Il est initié à fond à cette chimie et il ne se trompe jamais. Chez lui, depuis le dessin jusqu'au velouté du grain, tout est mesuré.

Et voyons !

Un frontispice pour *L'Éloge de la Folie* d'Erasmus. Une grande femme nue, coiffée du bonnet, se profile sur une boule du monde banderolée et sur une frise où gambadaient de petits triboulets. Elle est sérieuse, grave et son geste est celui d'un penseur. La folie ? Non ! Rassenfosse, le réfléchi, a plutôt fait l'image symbolique de la réflexion. La folie ? Non ! La muse d'Erasmus ? Oui.

Des ex-libris aguichants, spirituels, — dont celui d'Albert Mockel, — un billet de nouvel an — et une *Salomé qui danse* : on dirait la sœur du lotus.

Une autre gravure. Oh! la délicieuse petite femme! A profil perdu. Épaules et bras nus. Des gants noirs. Un chignon noir. Et sur fond noir. Mais des noirs précieux, profonds, au milieu desquels les blancs de la chair chatoient onctueusement. Des noirs d'encre de Chine et des noirs vaguement dorés. Des noirs chauds comme de la flamme.

Feuilletons! Une *Repasseuse*. Vue de face, debout devant une table sur laquelle elle appuie son fer, pesamment, soigneusement. Sa figure de jeune ouvrière se détache sur des draps pendus derrière elle. Gravure sombre où vibre un curieux reflet de vieil argent, qui la rend étrange et précieuse. Le tireur a-t-il fondu un florin dans son encre?

Feuilletons! La vigoureuse figure de *Hiercheuse*, au bonnet serrant sa chevelure! Elle a le torse nu. Rude étude, pleine de vie. La nature saisie au vif. Du vrai caractère.

Un vernis mou sur cuivre. Une jeune fille au corps délicieux, élégamment frêle, vêtue seulement de ses bas, assise au bord du lit, d'un geste voluptueux ouvre les rideaux. Mais un petit Cupidon à grosse tête de mort couronnée de roses lui renverse la tête et goulument embrasse sur la bouche la jeune créature pleine de vie et faite pour l'amour! Spectacle gracieux et d'un symbolisme cruel. Sur le même cuivre, autour de la scène érotique et macabre, l'artiste a jeté de petites études : têtes de paysanne flamande, d'Arabe, de Turc, petit paysage, petite étude de torse.

Feuilletons! Une eau-forte colorée. Vue de dos, une « grue » du Moulin-Rouge, en chapeau noir, se retourne, pâle, canaille, pour lancer une injure. Elle relève jusqu'au-dessus de ses mollets serrés en des bas violet pâle sa robe blanche à fleurs de chrysanthèmes, qui a l'air d'une chemise de nuit. Dans le fond les lumières jaunes et rouges d'un bal. La gaillarde a du vice; le dessin, du piment.

La Belle Hollandaise, audacieusement nue, plantureuse, belle en chair, florissante en appâts, s'offre, sous son bonnet à larges ailes et épingles à têtes d'or, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules. Un large sourire de bacchante éclaire la robuste santé de cette saine et chaude figure.

Feuilletons! Une planche délicieuse : *La Plainte de la Cigale*. Sur un fond sombre de paysage mamelonné, au ciel tragique, une fillette nue est assise au pied d'un arbre et joue de la flûte. Maigrichonne et nerveuse, elle n'est attentive qu'à sa musique, et malgré son visage de gamine wallonne, de petit trottin liégeois, elle fait songer à une faunesse. Le corps est souple, d'une jeunesse verte. Son chant fini, la cigale bondira dans les bois sacrés et sera poursuivie par les faunes. Peut-être que sa musique les appelle et que l'enfant aux yeux ardents se plaint simplement d'être seule. Les tons de cette gra-

vure brûlent d'une sourde et étrange dorure, en des noirs profonds, étonnamment veloutés.

La Femme et le Pantin, d'après Pierre Louys, est une des meilleures œuvres d'Armand Rassenfosse. La Concha est debout sur un piédestal, nue, avec de petits souliers, impudique comme le jour où don Mateo la vit danser au café-concert de Cadix, devant des Anglais dévergondés. Elle a les mains derrière le dos et tient au bout de ses ficelles le pantin affalé à ses pieds, l'homme ridicule, l'amant berné. Un défaut à cette œuvre : est-ce un défaut? La belle fille m'apparaît Belge : nullement Andalouse : ni le corps, ni la figure, ne rappellent les fringantes majas. La Concha de Rassenfosse? Une superbe Flamande. Mais on ne trouve pas à Liège ce qu'on peut voir à la fabrique de tabac de Séville ou dans les faubourgs de Triana.

Feuilletons! Un ancien frontispice de *la Jeune Belgique*! La naissante revue est figurée par une fillette vêtue en princesse de légende et qui lance une fleur. Vieux souvenir! Je songe à Max Waller. NE CRAINS! Cette devise inscrite au coin du frontispice était la sienne. Pauvre Siebel!

Voici une deuxième *Repasseuse*. Celle-ci, de profil, éclairée, dans sa chambrette, par une fenêtre à petit rideau et pot de fleur. Figure vulgaire d'ouvrière provinciale. Belle gravure sur zinc en des gris de plomb et d'argent, rehaussés de noirs. Puis, nous trouvons une grande planche d'étude, à la pointe sèche. Trois nudités de jolies filles : une, accroupie, l'autre debout, les mains derrière la tête, et la troisième appuyée à un socle. C'est bien enlevé et sincère. La pointe sèche se fait grasse à certaines lignes.

La Dame en noir, frontispice nocturne pour Paul Gérardy, est « rhapsodique » et funèbre : une femme en robe noire, à tête de squelette garnie de fleurs et se détachant sur une blafarde auréole, agite des grelots. Un peu inspirée aussi par Félicien Rops cette belle planche choisie pour l'Album de 1894 des *Aqua-fortistes belges* : une femme au torse nu, de grandes marguerites en couronne sur sa tête, les jambes couvertes d'une draperie à ramages, assise devant une tapisserie où l'on voit Ève et le Serpent. Ce torse, d'une couleur magnifique : un ivoire souple et chaud, voluptueusement modelé.

Très Rops, cette pointe sèche : une jeune fille aux jambes allongées, ornant de lauriers une tête de mort. Et Rops aussi, *l'Appel* : la petite faunesse échevelée et cornue se repose sur un talus herbeux. Ses pattes de chèvre s'accrochent au sol, et libre, hardie, les seins audacieux, la jeune dévote du dieu Pan saisit une branche d'arbre qu'elle « appelle » vers elle — est-ce pour y tailler une flûte, en fabriquer un fouet?

Feuilletons!

EUGÈNE DEMOLDER

GIOVANNI SEGANTINI

Exposition rétrospective à Milan.

Quelques-unes des plus belles toiles de Segantini sont réunies en ce moment au Palais de la Société des Beaux-Arts, à Milan, où elles tranchent par leur accent de sincérité, par l'éclat et la justesse de leur coloris, par leur ordonnance sévère et par la précision d'un dessin large et ferme sur la médiocrité d'une exposition réduite à des ressources locales de la plus déplorable banalité.

Les occasions d'apprécier, dans un ensemble significatif, l'art pénétrant du puissant évocateur de la Montagne devenant rares, nous n'avons pas manqué, au cours d'une excursion en Italie, de faire une étape à Milan pour revoir, intelligemment rassemblées par M. Alberto Grubicy, les œuvres, jadis si discutées, qui tracèrent durant une quinzaine d'années de lumineux sillages dans les divers Salons internationaux où se bousculent tant de non-valeurs. Le talent concentré et pensif du peintre des solitudes alpestres éclate, dominateur, dans cette série de tableaux et de dessins qu'un panthéisme mystique, né d'une communion intime et permanente avec la nature, marque d'un signe distinctif.

La contemplation des grands spectacles que lui offrait journellement la montagne aiguillait sa spiritualité; sous la réalité extérieure, il discernait le jeu des forces naturelles qui font mouvoir les astres, déplacent lentement les glaciers, font alterner, comme la vie et la mort, l'ombre et la lumière. Si aucun peintre n'a, mieux que Segantini, exprimé l'atmosphère des cimes, l'air raréfié des plateaux où cesse la végétation, le froid des abîmes bleus qui s'ouvrent dans le roc à des hauteurs inexplorées, il n'en est guère qui aient synthétisé par une graphique plus simple et plus directe les phénomènes éternels. Son triptyque colossal *la Nature*, — mieux désigné par son titre allemand *Sein, Werden, Vergehen* (Être, Devenir, Disparaître), — demeure l'expression la plus caractéristique d'un art dans lequel le sentiment mystique s'allie étroitement, sans en altérer l'essence, au plus strict réalisme. Le panneau central déploie la gloire d'un lever de soleil incendiant des cimes profilées sur un ciel d'été d'une limpidité d'eau vive; l'ombre de la nuit enveloppe encore, à l'avant-plan, un homme et une femme qui poussent le bétail vers les pâturages. Dans *la Vie*, deuxième panneau, tout est illuminé. Les rocs, les glaciers ruissellent de soleil. Le troupeau est dispersé dans l'herbage. Une vache beugle au bord d'une mare qui reflète l'azur céleste. Sous un arbre, assise sur les racines et presque confondue avec elles, une mère allaite son nouveau-né. Puis c'est *la Mort*: l'ombre bleue a envahi le site alpestre que domine, violemment éclairé par un dernier rayon, un nuage blanc enroulé à un pic. D'une cabane couverte de neige on fait sortir un cercueil. Un traîneau l'attend, attelé d'un cheval blanc, et trois femmes tiennent en main des couronnes. Tout cela très sobre, nullement emphatique ou déclamatoire, discret dans sa conception ingénue: juste ce qu'il faut pour accentuer, par un contraste, la splendeur orgueilleuse du paysage, pour en préciser l'immuable beauté, indifférente au drame humain qu'elle encadre.

D'autres, et ce fut une tradition romantique, associèrent à la douleur de l'homme le deuil de la nature, à ses joies la féerie du paysage en fête. La vision de Segantini demeure objective. La Montagne n'est point pour lui un décor, mais l'acteur principal,

le grand premier rôle du drame, qu'il évoque. Elle émeut par sa physionomie propre, par sa beauté tragique, par la variété de ses aspects et des phénomènes cosmiques qui s'y déroulent.

C'est dans l'objectivisme de cette réalisation que le peintre donna le meilleur de lui-même. Son amour exalté de la nature alpestre lui inspira, pour en célébrer la splendeur, des accents personnels, inconnus avant lui. Quand, cédant aux tendances que la littérature avait introduites dans l'art, il se contraignit à une expression symbolique, sa peinture fut plus artificielle. *L'Amour source de la vie, les Mauvaises mères, Dea cristiana* — dont l'exposition de Milan nous offre, à défaut des originaux, de bonnes reproductions, — de même que *l'Allégorie musicale* ou *les Heures du matin* n'apparaissent point comme l'émanation spontanée du génie de Segantini. Ce sont là, pour ainsi dire, œuvres de seconde main. Quelque chose, une impression littéraire, la soumission à des idées en vogue, s'est interposée entre l'homme et son œuvre, et la liberté de la production s'en est ressentie.

Ces toiles n'en révèlent pas moins une nature exceptionnelle de peintre, extériorisée en symphonies éclatantes d'où les noirs, les tons morts, les accords sourds sont rigoureusement exclus. Telle étude, — ces chevaux blancs galopant dans un pâturage sous un ciel d'outremer, par exemple, — rappelle par la vivacité exaspérée du coloris et la violence des oppositions les pyrotechnies chromatiques de Vincent Van Gogh. Était-ce pour hausser le plus possible son diapason que l'artiste se servait parfois, comme le montre une esquisse de chaumière utilisée dans *la Mort*, de toiles préparées en rouge sang-de-bœuf? Sa technique, qu'on sent l'objet de sérieuses réflexions, est méthodique et régulière. Quelques toiles relativement anciennes, — portraits, intérieurs, natures mortes, — la montrent encore hésitante. Elle s'affirme peu à peu dans les œuvres subséquentes et se fixe irrévocablement en même temps que la conception esthétique de Segantini trouve son expression définitive. Le principe de la division des tons s'accorde à merveille avec ce tempérament réfléchi, à la fois synthétique et analytique, dans lequel une volonté inflexible se concilie avec la spontanéité des impressions.

Une série de dessins dont quelques-uns (je songe surtout au *Semeur*, daté de 1897, à *la Tonte des moutons*, au *Déclin du jour*) ont la quiétude émouvante de Millet, révèle une âme sensible au charme de l'humble vie rustique. Nul mieux que le solitaire de Savognino n'a résumé l'existence pastorale dans sa discrète intimité. Bien qu'ils redisent l'éternelle chanson, ses croquis ont un accent si personnel qu'on les reconnaît, d'un coup d'œil, parmi cent autres. Cela seul suffirait à classer Giovanni Segantini parmi les maîtres.

OCTAVE MAUS.

ÉPILOGUE

Je me vois contraint, et je m'en excuse, de mettre les lecteurs de *l'Art moderne* au courant d'un incident qui a pris naissance ici et qui s'est poursuivi dans les numéros du *Durandal* des mois d'août et de septembre. On a peut-être gardé le souvenir de l'article que j'ai consacré ici au livre de M. Gilbert : *France et Belgique* (1). J'y disais la réelle admiration que j'éprouve pour le

(1) Voir *l'Art moderne* du 25 juin dernier.



beau talent critique de M. Gilbert. Il est l'un des rares parmi nous, avec M. Firmin Van den Bosch, qui se tiennent au courant du mouvement littéraire et qui savent en instruire agréablement leurs lecteurs. Toutefois, je me permettais d'apporter une petite restriction à l'éloge que je faisais de ce beau livre. Il me semblait — et il me semble encore — que M. Gilbert diminuait de gaieté de cœur l'influence de sa critique, en la subordonnant à des idées confessionnelles. La religion — que je respecte infiniment — n'a rien de commun avec l'Art. Quand un critique juge un roman ou un poème, il n'a pas à examiner si le dogme ou la morale y reçoivent des entorses. Il doit se borner à se demander si l'ouvrage sur lequel il a à porter un jugement est vivant et bien fait. Car, en somme, tout est là : y a-t-il, dans le livre, de la vie, de la vraie vie ; l'observation y est-elle juste ; y sent-on une âme qui palpite et qui vibre ? Et puis, cette vie, cette observation, cette âme, sont-elles traduites dans une forme adéquate, qui les tire du domaine de la réalité quotidienne pour introduire dans celui de la Beauté ? Quand le critique a résolu ces deux problèmes, il lui reste tout au plus à situer l'œuvre dans le temps et dans l'espace, et sa tâche est achevée. Tout ce qu'il dira de plus enlève à son jugement un peu de sa valeur. Si l'on apprend qu'avant d'ouvrir le livre, il avait l'intention bien arrêtée de le juger au nom de principes religieux et moraux fixes et immuables, comment voulez-vous qu'on ait encore en lui la moindre confiance ? Certes, on le lira avec plaisir s'il sait défendre ses idées avec verve. Et c'est ainsi que les *Œuvres et les Hommes* de Barbey d'Aurevilly trouvent encore des lecteurs. Mais qui croit aujourd'hui au bien-fondé des jugements qu'elles renferment ? Barbey d'Aurevilly était un critique injuste et magnifique. Nous lui pardonnons son injustice — tout en la déplorant — en faveur de la magnificence de son talent.

Je ne puis m'empêcher de penser que mes idées, sur ce point, sont raisonnables, puisqu'elles sont — comme je viens de le montrer — confirmées par les faits. Elles ont, cependant, déplu vivement à M. Firmin Van den Bosch qui, dans le numéro de *Durandal* du mois d'août, essaya de les réfuter. Désirant remettre les choses au point et dissiper tout malentendu, je me donnai la peine d'exposer tout au long ma théorie — qui est celle du bon sens — dans une lettre que *Durandal* publia en septembre dernier. J'y accusai nettement les critiques catholiques — entendez par là ceux qui jugent les livres, non pas au nom de principes littéraires ou esthétiques, mais au nom de principes religieux — d'être des sectaires. C'était mon droit. Ouvrez le dictionnaire. Qu'est-ce qu'un sectaire ? Le partisan d'une secte. Et une secte ? Une faction agitée et hérétique qui s'est détachée d'une communauté religieuse. Appliquez cela à la critique catholique selon la formule de *Durandal*. Il y a toujours eu des critiques, en France et partout, qui étaient d'excellents chrétiens et même des catholiques pratiquants. Consultez leurs livres : où trouvez-vous trace de leurs croyances personnelles ? Ceux-là étaient des gens sérieux, faisant de la critique en savants et en artistes, et non en moralistes ou en théologiens. Au contraire, on cite quelques fanatiques qui ont été incapables de s'abstraire eux-mêmes de leurs jugements et qui ont cru pouvoir mêler leur religion à leur critique. Ceux-là sont des sectaires, en vertu du sens même de ce mot.

Mon raisonnement n'a pas été du goût de M. Firmin Van den Bosch. Il ne me fait pas d'ailleurs, l'honneur de le discuter. Il se contente d'y opposer des affirmations absurdes qu'il me prête, ou des sophismes dont il espère m'accabler. Le ton de sa réponse est

tel qu'il ne peut plus me convenir de poursuivre dans sa revue la polémique que j'y avais engagée. D'autre part, il m'est impossible de laisser passer certaines de ses allégations. Je me vois donc contraint, comme je le disais en commençant, de me servir de *l'Art moderne* pour fournir les éclaircissements que la dernière attaque de M. Van den Bosch a rendus nécessaires.

M. Van den Bosch me prête la thèse suivante : La critique est obligatoirement laïque, ou elle n'est pas ! Qu'est-ce à dire ? Qu'un ecclésiastique est incapable de faire de la critique ? En ce cas, qui ne connaît des prêtres, intelligents et tolérants, qui savent rendre hommage à tous les talents, chrétiens ou non, et même à ceux des ennemis de l'Eglise ? J'en sais un, pour ma part, qui a nettement désapprouvé les paroles indécentes et sectaires dont M. Van den Bosch a salué la mort d'Emile Zola. Est-ce à dire, plutôt, que la critique doit être anticléricale, — car ce mot *laïque* est bien vague ? Alors, c'est un mensonge, jamais je n'ai ni pensé, ni exprimé une semblable bêtise. J'ai dit, et je répète, que la critique littéraire doit être littéraire et non philosophique ou religieuse, et voilà tout.

M. Van den Bosch m'attribue cette autre affirmation : « Les mêmes choses écrites par deux écrivains doivent être louées si elles émanent d'un anticlérical et blâmées si elles se rencontrent sous la plume d'un catholique. » C'est ainsi, ajoute-t-il en substance, qu'Anatole France a pu impunément dire de Zola « qu'il eût mieux valu qu'il ne fût point né », tandis que lui, M. Van den Bosch, n'a pas le droit de porter une appréciation du même genre sur l'auteur des *Rougon*. Ici, M. Van den Bosch se fourvoie par trop maladroitement. Oui, France a sévèrement critiqué Zola, mais c'était au point de vue du bon goût et de la délicatesse que les livres du grand réaliste heurtaient si violemment. Il trouvait son œuvre mauvaise littérairement parlant, et non parce qu'elle contredisait le dogme et blessait la morale. D'ailleurs, France a regretté cette boutade. Il l'a regrettée publiquement et généreusement devant le cercueil même d'Emile Zola. Je crois que M. Van den Bosch pourrait difficilement prendre pareille attitude. C'est en ce moment aussi qu'il écrivait son article sur l'auteur de *Germinal*. Seulement, ce n'était pas, lui, pour rendre hommage au mort, c'était pour jeter sur sa bière de l'ordure et des crachats.

M. Van den Bosch, poursuivant son réquisitoire, prétend que je suis tombé dans le défaut que je lui reproche, le jour où j'ai fait, au sujet du livre de M. Georges Eekhoud, *L'Autre Vie*, les restrictions dont se souviennent peut-être mes lecteurs. Il y avait, dit-il, dans cette étude, des réserves d'ordre moral si énergiquement soulignées que M. Picard leva sa cravache. M. Picard ne leva rien du tout. Il avait à régler un petit compte avec moi et il profita de l'incident pour faire quelques calembours sur mon nom. C'était bien inoffensif et j'ai été tout le premier à en rire de bon cœur. Quant à mes prétendues réserves d'ordre moral, je défie M. Van den Bosch de les préciser. Qu'il veuille bien relire mon article. J'y fais simplement observer que l'art de M. Eekhoud — art que j'admire beaucoup, d'ailleurs — choque trop vivement pour mon goût, la conception commune que nous avons de la Vie et de l'Amour. J'estime que cet art est maladif et que, tout intense qu'il soit, il peut difficilement conduire à créer des œuvres de véritable et universelle beauté. Où sont, dans tout cela, mes réserves d'ordre moral ? J'ai beau chercher, je ne les découvre pas.

M. Van den Bosch, tout fier de sa trouvaille, triomphe cependant. Et le sectaire aussitôt chez lui reparaisant, il s'empresse de

me jeter M. Combes dans les jambes. C'est évident ! Je ne suis pas de son avis, donc je suis Combiste ! Et voilà la critique littéraire, à la mode de *Durendal* !

M. Van den Bosch, enfin, me met au défi de prouver que M. Gilbert et lui négligent de parler ou ne parlent qu'en passant des auteurs de chez nous qui ne sont pas de leur bateau. Je serais curieux de savoir comment il ferait, lui, pour prouver des choses pareilles ! Cela se sent, cela se constate par mille menus faits qu'il est impossible de préciser. Si je lui citais un nom — et comme cela me serait facile, après avoir parcouru la table de son livre : *Impressions de littérature contemporaine* — ne serait-il pas toujours libre de me répondre que les circonstances ne l'ont pas amené à parler de cet écrivain ! Cette petite accusation de partialité n'a, d'ailleurs, dans mon esprit qu'une importance bien secondaire. Un critique, est fatalement, plus ou moins partial. Il y aura toujours des écrivains qu'il aimera mieux que d'autres et dont il recherchera les œuvres. Ce n'est donc pas sur ce point que j'insiste. Je tiens, du reste, à déclarer loyalement qu'ici l'expression a quelque peu dépassé ma pensée. Ma lettre à *Durendal* a été écrite à la campagne, où je n'avais aucun document sous la main. Maintenant que j'ai eu le loisir de relire les œuvres de MM. Van den Bosch et Gilbert, — si je suis contraint de maintenir tout ce que j'ai dit par rapport au premier, et de constater notamment que dans ses *Impressions de littérature*, par un hasard étrange, on ne rencontre pas un seul article sur les écrivains wallons — il ne me coûte pas d'avouer que M. Gilbert n'a pas, du moins, un exclusivisme aussi singulier à se reprocher. En l'accusant indirectement de partialité, je conviens volontiers que je me suis montré trop absolu.

Mais ma thèse n'en est pas atteinte. Il demeure toujours vrai que MM. Van den Bosch et Gilbert — en sauvegardant, comme ils le disent, les droits de leur conscience morale et religieuse — c'est-à-dire en jugeant les œuvres d'après leurs principes religieux et moraux, outrepassent les droits de la critique. On ne m'en fera pas démordre.

M. Gaston Paris disait, à ses auditeurs du collège de France, le 8 décembre 1870 :

« Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même... Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. »

Hautes et belles paroles, qui sont vraies non seulement de la science mais aussi de toute recherche, de toute analyse, de toute critique sérieuse. Je souhaite que MM. Van den Bosch et Gilbert sachent en faire leur profit.

Tout cela n'a pas beaucoup d'importance, direz-vous, et ne vaut pas de tels flots d'encre !

D'accord ! Mais j'avais bien le droit, peut-être, d'en faire la remarque. Et ce n'est pas ma faute si M. Van den Bosch, en gonflant démesurément l'incident, m'a forcé de faire ici les déclarations que l'on vient de lire et dont je m'excuse encore auprès de mes lecteurs.

GEORGES RENCY.

Le Conflit Antoine-de Nion.

Un conflit assez pénible a surgi, comme on le sait, entre M. François de Nion, critique théâtral de *l'Écho de Paris*, et M. Antoine, le directeur et l'artiste bien connus. Ce dernier a supprimé à M. de Nion ses entrées dans son théâtre, sous prétexte que ses articles de *l'Écho de Paris*, pas assez élogieux sans doute, lui causaient un préjudice matériel. L'Association des critiques s'en est émue et a fait demander à M. Antoine des explications. M. Antoine a alors développé cette thèse étrange qu'un directeur de théâtre est un industriel, comme un débitant de boissons, et qu'il a le droit d'intenter un procès, au moins de supprimer ses entrées à tout critique qui décrie sa marchandise. Tandis que les critiques protestaient contre cette thèse, la majorité des directeurs de théâtre parisiens l'adoptaient avec enthousiasme. Si elle triomphe, c'est la mort de la critique théâtrale, qui n'aura ainsi survécu que de bien peu d'années à la critique littéraire, tuée par les éditeurs au nom de principes du même goût.

Les directeurs bruxellois, interviewés par *le Petit Bleu*, donnent unanimement tort à Antoine. Cela leur fait honneur. M. Fons, directeur de l'Olympia, a trouvé à notre avis la note la plus juste :

« Mon Dieu, Antoine a simplement obéi, je crois, à un mouvement de nerfs si compréhensible dans cette profession où, après avoir pendant des semaines, et parfois des mois, concentré tous ses efforts à faire réussir l'œuvre d'un autre, dans ce fatigant travail d'avant-scène, en un tour de plume on voit tout cela abattu par un critique. Evidemment, le critique, s'il n'obéit qu'à son pur sentiment artistique, ne fait que son devoir et remplit une mission fort difficile et souvent ingrate, dont le public doit lui savoir gré ; mais dans le monde si particulièrement émotif du théâtre, il est de ces traits qui causent parfois des blessures si profondes qu'on ne résiste pas à un mouvement d'impulsion, et même d'expulsion comme c'a été le cas chez ce grand artiste qu'est Antoine.

Quant à la thèse qu'il soutient, en assimilant le théâtre à une simple maison de commerce, je la trouve déplorable, et pour ma part, je suis tout à fait partisan de laisser au critique sa complète liberté. Soyez d'ailleurs assuré que s'il se trompe — et cela peut lui arriver comme à tout autre — le public qui, lui, est le juge d'appel, remet les choses en place. »

On ne pourrait mieux dire. C'est la raison elle-même.

L'Exposition du Cercle « Labeur ».

Jamais le Cercle *Labeur* n'a mieux justifié son nom que cette année. Son huitième Salon, qu'il vient d'ouvrir au Musée moderne, est plein d'œuvres intéressantes qui montrent tous ses membres — ou du moins la plupart d'entre eux — dans la période féconde de la recherche ardente et du travail joyeux.

Presque tous les peintres qui y exposent mériteraient une citation. Ce sont MM. Baseleer, avec ses curieuses interprétations de l'Escaut ; René de Baugnies, très en progrès, avec une palette de plus en plus claire et vibrante, et ses qualités robustes d'artiste mi-latin, mi-flamand, qui sait faire chanter la couleur mais n'ignore pas le secret de composer un tableau ; Alfred Delaunois,

transfuge des béguinages et des chapelles, et qui promène en plein air, maintenant, sa délicate sensibilité; Victor Hageman, dont les têtes d'émigrants ont une si intense expression de détresse; Georges Lebrun, un artiste wallon qui nous apporte de très curieuses et subtiles impressions de nature; Jules Merkaert, dont les *Vieilles maisons au bord d'un étang* sont vraiment une belle chose, avec des toits rouges qui éclatent dans le ciel bleu et d'admirables coulées de lumière dans l'eau: un tableau de musée; Auguste Oleffe, qui expose sous ce titre: *le Triomphe des médiocres, le Virtuose*, une amusante impression de salle de concert croulant en braves, tandis qu'un virtuose à longs cheveux vient saluer sur l'estrade et que l'auteur de la musique que l'on vient d'interpréter, ignoré et dédaigné de la foule, montre tout en haut, dans un coin de la toile, son masque tourmenté et souffrant. Ce masque évoque celui de Beethoven.

Il faut citer encore MM. Henri Ottmann, dont le nu *Jeune femme couchée* est bien commun, mais qui expose un aspect de jardin et une *Vigne rouge* réellement délicieux; Guillaume Paerels, dont les paysages et les marines rappellent agréablement la manière de Berthe Morisot; Alexandre Robinson, dont le *Moulin à Dordrecht* et le *Bassin de refuge* sont des toiles superbes, d'admirables chants de couleur, d'une sobriété et d'une sûreté qui sont presque d'un maître; Louis Thévenet, qui a un *Intérieur* exquis: une petite chambre à murailles blanches, éclatante de lumière; Henri Thomas, dont la *Femme au toquet* est d'un art un peu spécial, mais qui conserve son charme morbide et névrosé: Rops et Stevens mêlés; Thysebaert, enfin, qui a d'intéressantes études de gestes et de mouvements chez des hâleurs et des déchargeurs du port. Les sculpteurs sont moins remarquables. Toutefois, notons les noms de MM. Baudrenghien, Grandmoulin qui expose son monument de Soignies, Herbaix et Schirren.

Et l'ensemble, répétons-le, vaut une visite, une longue et attentive visite. Il y a là une douzaine d'artistes sur qui l'on peut compter. Le huitième Salon du Cercle *Le Travail* figurera certainement parmi les meilleures expositions de cette année.

G. R.

L'ART CONTEMPORAIN

Au premier Salon de l'Art contemporain, qui vient d'être clôturé à Anvers, les œuvres suivantes ont trouvé acquéreur:

R. BASELEER: *Plage flamande, l'Escalier à Anvers* (triptyque), *Paysage*; BREITNER: deux esquisses; CH. COTTET: *Soleil couchant à Camaret* et trois eaux fortes; ALF. DELAUNOIS: *Au pays monastique*; JAMES ENSOR: *Petites Chinoiseries*, *Nature morte*, *Fonées d'Ostende*; HUYGELEN: *Joie maternelle* (marbre), *Printemps* (bronze); CH. MERTENS: *Marée basse*, *Petite Marine*, *Marine*, *Tête de jeune fille* (dessin); CONSTANTIN MEUNIER: *le Semeur* (bronze), *le Laboureur* (id.); VICTOR ROUSSEAU: *Danse antique* (bronze).

Il est question de réunir en février 1906 l'œuvre de Théodore Verstraeten et celle d'un des maîtres français ou hollandais du siècle passé. Verstraeten est, en effet, loin d'être connu comme il le mérite et d'occuper la place à laquelle il peut prétendre.

On annonce également que grâce à l'initiative de l'Association de l'Art contemporain MM. Scheltema et Holtema, les éditeurs d'Amsterdam qui, avec M. Sythoff, ont publié le *Bréviaire Grimani*, consacreront à Henri De Braekeleer une grande publication dans le genre des magnifiques éditions qu'ils ont faites, à petit nombre d'exemplaires, pour Jacob Maris et Breitner. Cette publication paraît destinée à un grand succès.

EXPOSITION DE LIÈGE

Liste des œuvres d'art acquises pour la tombola.

SECTION BELGE

Le Pauvre Berger (peinture à l'huile), L. Billiet. — *Crépuscule à Bruges* (id.), P. Leduc. — *Le Marais* (id.), P. Mathieu. — *Pêches* (id.), M. De Bièvre. — *Azulées* (id.), feu H. Bellis. — *La Rivière* (pastel) A. Donnay. — *Canal à Amsterdam* (aquarelle), H. Cassiers. — *Liseuse* (dessin), Marneffe. — *L'Attelage* (id.), E. Verbrugge. — *Vision* (id.), E. Berchmans. — *La Ferme* (id.), E. Carpentier. — *La Vaisselle* (id.), G. Van Zevenberg. — *Anémones* (aquarelle), M^{me} K. Gilsoul. — *Béatrix* (buste bronze), H. Joos. — *Le Charmeur* (groupe bronze), Ed. Deckers. — *Résistance* (buste marbre), Em. Jespers. — *Une Mare en Flandre* (peinture à l'huile), G. Bernier. — *Cinéraires rouges* (pastel), M^{lle} B. Art. — *Soirée de Février* (peinture à l'huile), M^{lle} R. Leigh. — *L'Hiver en Hollande* (id.), P. Hermanus. — *Vieux Prêtre* (buste bronze), Th. Blickx.

SECTION FRANÇAISE

La Convalescente (peinture à l'huile), René Prinnet. — *Marchande de légumes* (pastel), F. Legout-Gérard. — *Frère et Sœur* (id.), René Gilbert. — *La Forêt* (peinture à l'huile), René Ménard. — *Troupeau de moutons* (dessin), Victor Binet. — *Fin Novembre* (peinture à l'huile), J.-B.-A. Guillemet. — *Comédie* (bronze, cire perdue) Jules Desbois. — *Buste de bébé* (id.) Alex. Charpentier. — *Joie maternelle* (eau-forte), L. Legrand. — *Prière* (burin) J. Vyboud.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Mère et Enfant (peinture à l'huile), R.-E. Miller. — *L'Étang, Le Soir*, (id.), H.-S. Bisbing. — *La Bourrasque* (id.), Ch.-S. Pearce.

ALLEMAGNE

Foyer (peinture à l'huile), Joseph Block. — *Un paysan allemand* (id.), Nissem Momme. — *Nocturne* (monotype), C. Langhammer. — *Aigle* (id.), K. Kappstein.

PAYS-BAS

Moulin à Veenendaal (peinture à l'huile), feu P.-J.-C. Gabriel. — *Hiver* (id.), J.-H. Van Mastenbroeck.

ESPAGNE

La Porteuse d'eau (gravure), D.-R. de Los Rios. — *Marine* (peinture à l'huile), Justo Ruiz Lima.

ITALIE

La Baie de Naples (pastel), G. Gasciario. — *Paysage* (peinture), à l'huile, E. Gola.

RUSSIE

Une Fillette (peinture à l'huile), A. Harlamoff. — *Étude* (aquarelle), N. Kravtchenko. — *Vieille Femme* (buste bronze), L.-B. Bernstamm.

BULGARIE

Battage du Blé (peinture à l'huile), J. Vesin. — *Vieux Tzigane* (médaillon bronze), B. Schatz.

SECTION INTERNATIONALE

Le Thé (peinture à l'huile), Fr. Melchers. — *L'Attente* (eau-forte originale), C.-F. Zoir.

PETITE CHRONIQUE

Une intéressante exposition d'œuvres de W. Nicholson, — peintures, aquarelles, bois gravés en couleurs, — vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Nous en reparlerons.

C'est aujourd'hui, dimanche, qu'aura lieu la fête organisée à Lummen (Limbourg) par la *Ligue des Amis des Arbres*. MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren et H. Carton de Wiart y prendront la parole. Un cortège des enfants de la commune et des Gildes avec leurs étendards conduira les orateurs vers la clairière où se dresse un chêne de mille ans au pied duquel se déroulera la fête.

Les toiles du Musée moderne sont incomparablement mieux disposées que jadis. Toutefois, tout n'y est pas encore parfait. C'est ainsi que la salle où se trouve l'admirable *Portrait rouge* d'Evenepoel, et qui sert de couloir d'entrée aux expositions temporaires, est pleine de tableaux excellents que l'on ne peut voir qu'en passant — donc, très mal, — parmi les allées et venues des visiteurs. D'autre part, dans la salle IV, contre un panneau central et touchant le plancher, ayant devant eux une barre d'appui qui empêche de les voir même si l'on s'accroupit ou si l'on se met à quatre pattes, on remarque avec stupéfaction l'émouvant *Départ du Conserit* de Charles de Groux, un Baron et un Henri De Braeleker! Nous signalons ces faits à la Commission du Musée.

Le premier numéro de la *Belgique artistique et littéraire* vient de paraître. C'est un beau fascicule de cent vingt-huit pages, dont voici le sommaire : Appel au public, la Rédaction. L'Amé belge, par Georges Eekhoud. Un bateau en Flandre, Emile Verhaeren. Rayon de soleil, Arthur Daxhelet. Les Vieux amants, Albert Moeckel. La Première chasse, Maurice des Ombiaux. Soir religieux, Em. Van Arenbergh. La Crise littéraire, Louis Delattre. Le Théâtre belge, Fernand Larcier. Delphine Fousseret, roman (première partie) Paul André. Le numéro coûte 1 fr. 25, pour la Belgique; 1 fr. 50 pour l'étranger; l'abonnement 12 et 15 francs. Nous réitérons nos meilleurs vœux à la revue nouvelle.

La distribution des récompenses à l'Exposition de Liège est fixée au samedi 21 courant. Un défilé des nations aura lieu à cette occasion. Les groupes, précédés de drapeaux, seront conduits par les commissaires généraux des diverses sections de l'Exposition.

Le total des entrées s'élevait, le 1^{er} octobre, à 2,697,276 francs.

Une médaille commémorative sera frappée en l'honneur de M. Gustave Francotte, ministre de l'Industrie et du Travail, qui fut l'un des principaux artisans de l'Exposition universelle de Liège. L'exécution de cette médaille, à l'effigie du ministre, a été confiée à M. G. Devreese. Des exemplaires en argent sont mis en souscription au prix de 20 francs (en bronze, 3 francs). Adresser les demandes à M. A. de Witte, 55, rue du Trône, Bruxelles.

Un Livre d'or destiné à perpétuer le souvenir de l'Exposition de Liège paraîtra prochainement sous la direction de M. Gustave Drèze. Il sera illustré de nombreuses gravures, de portraits, de planches hors texte, etc. Prix de souscription : 25 francs en Belgique, 30 francs à l'étranger. S'adresser à la direction, rue Jonfosse, 64, Liège.

CONCERTS YSAÏE. — Voici les noms des solistes qui participeront aux concerts de la saison prochaine, fixés aux 21-22 octobre, 18-19 novembre, 9-10 décembre, 13-14 janvier (Concert extraordinaire), 24-25 février, 24-25 mars, 21-22 avril : Chant, M^{me} Brema et M. Van Rooy. — Piano, MM. Busoni, Pugno et De Greef. — Violon, MM. J. Thibaud et Eug. Ysaÿe. — Violoncelle, M. Lœvensohn. Les concerts seront dirigés par M. Eug. Ysaÿe.

Voulant marquer tout spécialement à l'occasion de leur dixième année d'existence les tendances nationales qui furent le principal but de leur fondation, les Concerts Ysaÿe consacreront la plus

grande partie de leurs programmes de cette saison à la musique belge. C'est ainsi qu'outre une sorte de revue de la Symphonie belge, représentée par César Franck, Huberti, Raway, Théo Ysaÿe, Jongen, A. Dupuis et Delune, figureront aux programmes des compositions de MM. Blockx, Lekeu, Vreuls, Duyssens, Mortelmans, etc., concurremment avec quelques œuvres étrangères de MM. d'Indy (*Sauge fleurie*), Magnard (*Chant funèbre*), Chausson (*Viviane*), Sibelius (*Légende scandinave*), etc.

Le premier concert (21-22 octobre) aura lieu avec le concours du baryton Anton Van Rooy, qui chantera une mélodie de Beethoven, le récit de Wolfram (*Tannhäuser*) et les *Adieux de Wotan* (*la Valkyrie*). L'orchestre exécutera l'ouverture de *Charlotte Corday* de P. Benoit, un Triptyque symphonique de Blockx et une symphonie de L. F. Delune, lauréat du Prix de Rome Pour abonnements et renseignements s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 41, rue Montagne de la Cour, Bruxelles.

Vu le succès de l'Exposition Jordaens à Anvers — dimanche on a compté encore 2,500 visiteurs — la date de la fermeture, fixée d'abord au 15 octobre, a été reculée de huit jours.

On nous annonce la prochaine reprise des Concerts populaires anversois. Ceux-ci auront lieu à 8 h. 1/2 du soir les lundis 30 octobre, 27 novembre, 29 janvier et 26 mars. Au concert inaugural on entendra (pour la première fois à Anvers) la *Faust-Symphonie* de Liszt.

Les Concerts Lamoureux interpréteront aujourd'hui, en première audition, sous la direction de M. Chevillard, le poème symphonique en trois parties *la Mer* que vient de terminer M. Claude Debussy. L'œuvre, réduite pour piano à quatre mains, a paru il y a quelques jours chez MM. A. Durand et fils.

Le Salon d'Automne, dont l'inauguration a été définitivement fixée au 17 courant, aura, comme celui du printemps, ses concerts. La direction de ceux-ci a été confiée à M. Alfred Bruneau, qui a obtenu, entre autres, le concours de M. Engel et de M^{me} Bathori pour quatre matinées données les vendredis à partir du 20. Le programme de la première audition sera composé d'œuvres de G. Charpentier et de R. Strauss.

Outre l'exposition rétrospective de Manet, dont nous avons parlé, le Salon d'Automne réunira un important ensemble d'œuvres d'Ingres.

Les éditeurs Manzi, Joyan et C^{ie} mettent en souscription, au prix de 200 francs l'exemplaire, un album de vingt-deux dessins inédits aux crayons de couleur intitulé *Au Cirque* par H. de Toulouse-Lautrec. L'œuvre, accompagnée d'une notice introductive par M. Arsène Alexandre, ne sera tirée qu'à deux cents exemplaires numérotés.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

10, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines — Le XIV^e siècle. Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enseignement littéraire du français en Belgique (suite et fin) (GEORGES RENCY). — Danses et Pantomimes (O. M.). — Paroles prononcées devant le chêne de Lummen (CAMILLE LEMONNIER). — Stendhal. *Pensées et Impressions choisies*. — Publications artistiques. *L'Epreuve. album d'Art mensuel*. — Correspondance (FIRMIN VAN DEN BOSCH). — Chronique théâtrale (G. R.). — La Musique à Verviers (R.). — Correspondance de Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — Petite Chronique.

L'Enseignement littéraire du français en Belgique (1).

Passons à l'université. Nous sommes ici sur un terrain extrêmement délicat et nous craignons qu'on nous accuse d'attaquer à la légère des réputations établies. Il est hors de doute que nos professeurs d'université sont des savants de grand mérite et qu'ils sont, pour la plupart, parfaitement à leur place dans les chaires qui leur ont été confiées.

(Suite et fin). Voir notre numéro du 1^{er} octobre dernier.

Cependant — et s'il nous est permis d'émettre une seule critique, — l'enseignement littéraire paraît y manquer de l'éclat qui lui est indispensable et dont brillent beaucoup d'autres cours. C'est que, encore une fois, cet enseignement est confondu avec l'enseignement historique ou philologique et se trouve entre les mains de professeurs qui sont des historiens, des philologues, rarement des lettrés. Or, dans un pays dépourvu de traditions littéraires comme le nôtre, et où la grande masse du peuple, même dans les classes cultivées, n'a que des facultés restreintes d'enthousiasme, ne faudrait-il pas que les chaires de littérature de nos quatre universités fussent des centres rayonnants, des foyers ardents de beauté, et qu'il en émanât une véritable contagion d'admiration et d'amour pour les lettres? En France, dès qu'un professeur a prouvé qu'il possède pour l'enseignement littéraire des aptitudes exceptionnelles, on lui confie une chaire en vue où il pourra donner libre carrière à ses goûts. Et c'est ainsi que les hautes écoles de Paris s'honorent de compter parmi leurs maîtres des hommes dont la réputation est universelle et qui exercent autour d'eux, sur les étudiants et le public qui suivent leurs cours, une influence précieuse.

Exprimons donc le vœu que l'on se décide à agir de même chez nous et à confier désormais les chaires de littérature vacantes dans nos universités à des professeurs qui se soient fait par leurs études personnelles et par l'ardeur communicative de leur parole, une réputation de lettrés fervents autant que de savants laborieux.



Est-ce tout? Non, il reste un grand problème à résoudre : la question de savoir ce que l'enseignement doit faire en faveur de nos lettres nationales. Depuis vingt-cinq ans qu'elles luttent à la fois contre le mauvais langage, contre l'indifférence littéraire de la nation et aussi contre l'esprit de méfiance et de dénigrement qui nous anime à l'égard de tout ce qui sort de l'ordinaire et du convenu, on est forcé d'avouer que l'enseignement n'a rien fait pour les aider et que, bien au contraire, il leur a opposé longtemps une sourde hostilité. Maintenant que nos écrivains sont célèbres à l'étranger et que l'Académie française les a couronnés à plusieurs reprises, il faut bien qu'on leur fasse une place à l'école. Des anthologies récentes ouvrent leurs pages à quelques extraits de nos auteurs nationaux.

Ce n'est pas assez. Présentés de cette façon aux élèves, nos écrivains auront toujours l'air de ne pas être pris au sérieux. L'énorme masse des extraits empruntés aux écrivains français proprement dits les écrase et les anéantit. L'esprit de l'enfant garde fidèlement les empreintes premières. Pour lui la littérature belge demeurera toujours les quelques feuillets ajoutés comme par pitié à l'imposant volume consacré à la littérature française.

Que faut-il donc?

Inscrire sur la liste des ouvrages classiques imposées dans les athénées et les collèges, et concurremment avec les livres employés aujourd'hui, des anthologies composées exclusivement d'extraits d'auteurs belges, depuis le livre de lecture des débutants jusqu'aux choix de discours proposés à l'examen critique des rhétoriciens. Notre littérature peut, dans tous les genres, alimenter ces anthologies. Elle a des discours fameux et des conférences charmantes; des romans, des contes, des poèmes; des ouvrages didactiques et moraux. Si nos auteurs n'ont pas la perfection plastique des écrivains français, ils ont du moins le mérite inappréciable de nous éclairer sur nous-mêmes, et de nous révéler les beautés de notre sol et la gloire de notre passé.

En second lieu, il faut que l'enseignement méthodique de notre littérature soit organisé dans les établissements d'enseignement moyen et à l'université. Il serait désirable qu'en rhétorique et en seconde, et plus tard dans les cours de candidature en philosophie, les étudiants entendissent exposer scientifiquement les origines de notre littérature, les causes de sa stérilité relative durant nos siècles d'esclavage, sa renaissance en 1880, les courants principaux qui la partagent, son fonds propre, ses moyens d'expression, les obstacles contre lesquels elle doit lutter, enfin toutes les questions de nature à faire mieux connaître aux générations nouvelles cette littérature belge qui vient à peine de naître et qui, en vingt-cinq ans, malgré l'indifférence et l'hostilité, a produit une floraison magnifique d'ouvrages

appartenant aux genres les plus différents. L'organisation de cours spéciaux de littérature belge est donc indispensable si l'on veut détruire les préjugés du public contre nos écrivains et assurer à ceux-ci la part de respect à laquelle ils ont droit dans leur propre pays.

Et maintenant, pour fixer les idées, je me permettrai de reprendre dans mon court exposé les quelques vœux pratiques auxquels j'ai logiquement abouti :

1° La lecture littéraire en Belgique est insuffisante au point de vue général et au point de vue national;

2° Cette indifférence est due aux vices de l'enseignement littéraire : les professeurs de français sont mal formés et le temps fait défaut;

3° Il faut donc charger des cours de français, à l'athénée et à l'université, des lettrés et non des savants;

4° Il faut augmenter dans les classes supérieures le nombre d'heures consacrées au français;

5° Au point de vue national, enfin, il faut imposer l'usage d'anthologies exclusivement belges dans les écoles et organiser un enseignement méthodique de la littérature belge dans les athénées et dans les universités.

Voilà les vœux que je propose à l'examen bienveillant des membres du Congrès, persuadé que, s'ils étaient mis en pratique, nous ne tarderions pas à voir grandir et s'élever en Belgique une génération lettrée et enthousiaste, qui, forte de sa culture littéraire générale et animée d'une légitime sympathie à l'égard de nos écrivains nationaux, ajouterait à la couronne opulente et glorieuse dont se pare en cette année jubilaire la statue allégorique de la patrie, le fleuron qui lui manque encore, le plus précieux et le plus beau : celui de l'intellectualité et de la beauté.

GEORGES RENCY

DANSES ET PANTOMIMES

Une émule de Miss Isadora Duncan, la Signora Artémise Colonna, a « commenté » de ses pieds agiles et nus, avant-hier, à la Grande-Harmonie, quelques pièces de Chopin. La danseuse est délicieuse. Blonde, fine, gracieuse, elle reflète en son visage authentiquement émerveillé tout un printemps. Elle a même le sourire si candide qu'il lui faut faire effort pour mimer autre chose que des sensations de lumière et de joie. Chopin est souvent tragique, et sa poignante détresse jure avec l'exubérance sautillante de sa chorégraphie.

Et puis se pose, redoutable, comme pour l'illustre rivale de celle-ci, la question de principe. Vraiment, non, pas plus que les Symphonies de Beethoven, les Préludes et les Nocturnes de Chopin ne sont faits pour servir de prétexte à des entrechats, quelle qu'en soit l'élégance. Ils se suffisent à eux-mêmes, ils portent en eux leur force émotive, ils expriment assez de sensations pour rendre vaine, puérile et choquante toute « interprétation » callisthénique. Déjà la lourde transcription orchestrale de ces parfait

joyaux affecte douloureusement une oreille musicale. La pantomime, en sa précision rythmique, achève de chasser le rêve. Oh! ce prélude en *ré bémol*, attaqué par les violons en *ré naturel* pour lui donner plus de sonorité et sur lequel M^{lle} Artémise Colonna improvise, avec plus de grâce que d'à-propos, une scène d'amoureuse abandonnée... Il nous souvient avoir entendu ce même prélude joué dans une salle de patronage, en un lointain faubourg, un soir d'hiver, par le pianiste Golesco, — Zuloaga, qui nous accompagnait, doit s'en souvenir... C'était émouvant, angoissant, sublime. L'âme nostalgique de Chopin planait sur l'auditoire, exaltait l'interprète, bouleversait les cœurs. De ce même prélude, la signora Colonna fit un « numéro » pour les Folies-Bergère.

Qui forgera les grilles destinées à défendre, comme les monuments publics, les chefs-d'œuvres de la musique? Loïe Fuller, qui fut une danseuse de génie, ne s'attaqua, en femme de tact, respectueuse des choses d'art, qu'à *Loin du bal*.

La soirée, d'ailleurs, nous offrit l'agrément d'entendre, alternant avec l'orchestre, l'Érard de M. Emile Bosquet. Alors, au moins, le génie de Chopin sortit intact de l'aventure. Et l'on songeait à la jolie vision qu'offrirait le corps souple de la danseuse, en ses attitudes tantôt inspirées des vases grecs, tantôt spontanément rythmées au caprice de son imagination, si la charmante ballerine consentait à danser, tout simplement, de vraies danses, — lorsqu'on entendit l'orchestre préluder au *Beau Danube bleu*. Ce fut une surprise charmante. M^{lle} Artémise Colonna s'élança, légère, valsant avec sûreté, tourbillonnant dans de souples étoffes, éveillant des émois voluptueux tout en gardant de la distinction et du style. Johann Strauss fut le « clou » de cette soirée Chopin. — tout comme il avait été pour Isadora Duncan le véhicule d'un triomphe retentissant.

Faut-il conclure?

O. M.

Paroles prononcées devant le chêne de Lummen (1).

Arbre, ancêtre, ô Père auguste, agréé notre vénération. Nous sommes les petits et les grands, les jeunes et les vieux venus de la ville et des hameaux. Nous sommes l'âme filiale portée jusqu'à toi du fond des âges. Tes racines, en plongeant aux terreaux des siècles, plongent aussi au cœur des humanités... Tu fus, au carrefour des vents, l'abri, le relai, la caresse berçante par-dessus la fuite des hameaux traqués par les pandours. Des pasteurs, au son des pipeaux, dansèrent sous tes soirs poudroyés d'étoiles. Que de mères en détresse pèlerinèrent vers la petite vierge cachée comme une fleur de pitié à l'ombre de tes branches!

Depuis mille ans, tu regardes à l'orient des bois se lever le clair visage du jour. Tu es le frère du fleuve, de la montagne et de la plaine. Tu es comme un morceau de la durée en qui recommence l'énormité farouche de la genèse et éternellement se rajeunit le

miracle des renaissances. Des forêts sont sorties du torrent ininterrompu de tes sèves; l'ouragan, à pleins poings, tordit ta crinière; la foudre, de ton front à la base, fit ruisseler ton sang vert, et, cependant, comme aux premières aubes, le cœur de la terre, à coups sonores, bat toujours sous ton écorce.

O Chêne, ouvre tout larges tes arceaux, découpe tes meneaux noirs sur les verrières incendiées des couchants, festonne de ton feuillage les pentes claires du ciel afin de nous mieux apparaître l'arche initiale et le pilier originel d'après lesquels se modela l'élancement des cathédrales, tes contemporaines. N'es-tu pas toi-même l'un des piliers de la grande église où s'enseigne l'Évangile universel? Une si grande paix d'innocence nous vient des arbres qu'on ne peut douter que ceux-ci ne fassent partie des vérités éternelles. Il suffit alors d'ouvrir les oreilles pour les entendre se communiquer à nous.

Tandis que nous sommes là, recueillis et te magnifiant dans la beauté déclinante de cette Campine aux charmes sévères, il me semble qu'une voix partie de tes ramures nous dit: « Enfants, fils des hommes, revenez à la nature comme à la source divine de toute vérité et de toute beauté. C'est en elle qu'est le salut des humanités épuisées. Il faut comprendre ce que disent le vent, le ruisseau, le croissant rose qui s'élève derrière la colline. Le souffle léger du bouleau dans l'ombre, la chanson de la pluie sous bois, les petites mains remuées des feuilles dans le matin parlent de choses lointaines et profondes qui persuadent la confiance, la sympathie et la bonté. La nature est un symbole qui se rapporte aux significations de la vie, au cours des destinées, à la naissance et à la mort: celle-ci vous apparaîtra moins cruelle à travers l'éternel reverdissement des printemps. Tout arbre contient la forme rigide d'un cercueil, mais il contient aussi le dessin charmant des berceaux. Penchez-vous donc fortement vers la terre, substance mère, matrice des races, principe de la continuité de toute vie: ce n'est qu'à ce prix que vous sentirez vous venir une âme religieuse en possession du sens vivant de la planète. »

Voilà bien là ta leçon, ô patriarche, et en la répétant, mon vieux cœur sauvage redevient enfant, si près du grand mystère. Je suis, dans le cercle de ton ombre, la petite cellule de vie éblouie entre deux éternités, hier et demain. Et mes mains se tendent: il me semble qu'en te touchant, je vais sentir Dieu... L'heure est belle qui nous suggère un tel acte d'amour. Agrée, en retour, toi qui en fus la cause, le serment qu'ici, pour nous et les nôtres sortis de nous, nous te faisons d'être à jamais dévotieux aux campagnes, aux jardins, aux grands arbres de la sylve, de la plaine et du bord des routes, âmes sensibles et palpitantes de la terre, grâces et parures de la nudité du sol, formes harmonieuses et essentielles de la beauté du monde, permanent prodige associé au sentiment de la durée dans les races humaines!

CAMILLE LEMONNIER

STENDHAL

Pensées et Impressions choisies, précédées d'une introduction
par JULES BERTAUT (1).

« La pensée de Stendhal a ceci de particulier, dit l'auteur de ce petit recueil, qu'elle demeure toujours, même lorsqu'elle tend

(1) Paris. Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et Cie.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'admirable invocation qui donna, dimanche dernier, une si haute signification à la Fête des Arbres organisée à Lummen (Limbourg) par notre excellent confrère Georges Virrès, romancier et bourgmestre, et à laquelle assistèrent, nombreux, poètes et artistes. Nous publierons prochainement le très-beau discours prononcé à la même cérémonie par M. H. Carton de Wiart, homme de lettres et député.

à l'objectivité, l'expression d'un sentiment tout personnel, né la plupart du temps d'une simple sensation. »

C'est la sensibilité d'Henri Beyle que révèlent, plus que sa mentalité, les fleurs de cet herbier dont le souvenir de l'écrivain « fera oublier ce que, détachées des champs où elles furent cueillies, elles ont d'un peu sec et de fané ». Au moment où l'on s'apprête à célébrer la mémoire de Stendhal, ce petit volume, qui contient, méthodiquement groupés, les aphorismes dans lesquels se reflète sa conscience, sera lu avec intérêt et avec fruit.

A titre d'exemples, citons quelques-unes des pensées qui concernent l'Artiste :

« Le caractère en peinture est comme le chant en musique : on s'en souvient toujours, et l'on ne se souvient que de cela. »

« La bonne foi nuit peut-être à l'esprit, mais je la crois indispensable pour exceller dans les arts. »

« L'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres de génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. »

« Le jour où l'on est ému n'est pas celui où l'on remarque le mieux les beautés et les défauts. »

« Un roman est comme un archet ; la caisse du violon qui rend les sons, c'est l'âme du lecteur. »

« Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs ou les faits et pensées sur lesquels il est placé. »

« On dit qu'un homme a un style lorsque, rencontrant une phrase dans une gazette, on peut dire qu'elle est de lui. »

« Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont agi mettront plus de pensées en circulation que des gens de lettres uniquement occupés pendant leur jeunesse à peser un hémistiche de Racine ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare. »

« Dans les arts et dans toutes les actions de l'homme qui admettent de l'originalité, ou l'on est soi-même ou l'on n'est rien. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'Epreuve, album d'Art mensuel.

« Faire aimer les arts en publiant de belles œuvres ; faire aimer les artistes en les faisant connaître ». Tel est le but poursuivi et dès le premier jour atteint par cette belle publication, qui présente à ses lecteurs non pas des reproductions, mais bien de superbes épreuves tirées sur les planches originales. Le premier numéro contient des eaux-fortes de Charles Cottet (*Soir de Pardon*), de Roux-Champion (*Le Moulin*), de Louis Titz (*Le Portique Saint-Roch, à Bruxelles*), et de Henri Meunier (*Le Feu*). Le tout commenté par M. Victor Thomas (avec traduction allemande et anglaise).

L'Epreuve est tirée sur hollandaise (format 42 x 30) ; le prix d'abonnement est de 60 francs par an (tirage très restreint). Un fascicule est envoyé en communication aux amateurs qui le demandent à l'administrateur, 34, place de Brouckère, à Bruxelles.

CORRESPONDANCE

17 octobre 1905

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Encore que M. Georges Rency ait intitulé « Épilogue » l'article paru dans le numéro de *l'Art Moderne* du 15 octobre, et puisqu'aussi bien mon estimé confrère a commencé dans *Durendal* une conversation qu'il prétend continuer en monologue dans *l'Art Moderne*, vous voudrez peut-être bien me permettre de reprendre dans vos colonnes l'entretien interrompu.

La question débattue a du reste plus d'importance que M. Rency veut bien le croire : il s'agit en effet de la dignité, de la sincérité et de l'indépendance des écrivains catholiques qui font de la critique littéraire.

Que prétendons-nous ? Que dans le jugement émis par un critique sur une œuvre littéraire, tous les éléments qui forment la personnalité du critique doivent coopérer, et que notamment le critique ne doit point se contenter de rechercher dans un livre le *quantum* de beauté formelle, mais qu'en outre il peut confronter les idées proférées dans ce livre avec la vision qu'il s'est faite du monde et de la destinée.

Sans doute le critique faut à sa mission lorsqu'il absout les imperfections de forme chez un auteur parce que cet auteur communie de pensée avec lui — et il faut à sa mission d'une autre façon lorsqu'il méconnaît la valeur esthétique d'une œuvre, sous prétexte que l'auteur s'est fait de la vie une autre conception que le critique.

Si, d'une de ces manières ou de l'autre, les critiques catholiques méconnaissent la règle première de l'impartialité, ils mériteraient ce qualificatif de « sectaires » que M. Rency nous jette à la tête d'une façon aujourd'hui si imméritée.

Car je le défie encore de prouver que vis-à-vis d'un écrivain quelconque — fût-ce Zola — nous ayons, Gilbert ou moi, fait montre du fanatisme étroit dont il nous accuse !

J'ai eu, il est vrai, à propos surtout du Zola de *Vérité* — diatribe « sans justice et sans vérité » contre un Frère de la Doctrine chrétienne *reconnu innocent* — un mot sévère que M. Rency brandit triomphalement. Mais M. Rency voudra peut-être reconnaître que cette appréciation ne doit pas être isolée d'autres jugements où je déclarais que Zola fut un « puissant et un laborieux » et que « la postérité retiendrait de lui des fragments d'œuvres qui sont d'un prosateur épique » ! (1)

Au demeurant, il n'y a entre M. Rency et nous qu'un malentendu de mots, si j'en juge par la réponse que fait mon distingué confrère à mon observation tirée des « réserves morales » épinglées par lui sur *l'Autre Vue* de Georges Eekhoud : « J'ai fait simplement observer, dit M. Rency, que l'art de M. Eekhoud choque trop vivement, pour mon goût, la conception commune que nous avons de la Vie et de l'Amour ». Eh bien, soit ! Mais si M. Rency s'attribue de droit de mesurer M. Eekhoud à une aune, qui n'est pas une aune exclusivement littéraire, pourquoi nous défend-il, à nous, de dire que certaine œuvre de Zola choque notre conception de la Justice et de la Vérité ?

C'est uniquement pour souligner cette singulière contradiction, dénotant une singulière notion de la liberté, que j'avais cité le nom de M. Combes. Si ce rapprochement blesse M. Rency, je lui en fais mes excuses. Sincèrement je croyais lui adresser un compliment.

J'avoue avoir été ému autant que surpris du reproché répété que M. Rency adressa aux critiques catholiques : « Vous ignorez systématiquement certains écrivains indifférents ou hostiles à votre idéal religieux ! » C'est là une accusation de partialité intellectuelle — la plus grave qui puisse être imputée à ceux qui assument de juger les œuvres d'autrui.

Que dirait M. Georges Rency si, après avoir feuilleté les collections de *l'Art moderne*, nous lui demandions pour quels motifs, depuis que Brunetière, Bourget, Huysmans ont évolué

(1). *Durendal*. 1902, page 618.

vers l'idéal chrétien, le critique de *l'Art moderne* a ignoré complètement ces auteurs et leurs œuvres nouvelles ?

Je prie M. Rency de croire que je ne veux point forcer son admiration envers ces écrivains : peut-être serait-il porté à être moins sévère que l'un des critiques catholiques qu'il mit en cause pour les Encycliques littéraires de Brunetière et pour *l'Étape* de Bourget.

Mais si l'œuvre critique de M. Rency a des lacunes que nous comprenons et excusons, qu'il nous fasse donc la charité de croire que si les noms de tels auteurs manquent à la table des matières de nos volumes, c'est là un « cas fortuit », certainement passager, et derrière lequel il est inutile de rechercher quelque noir complot cléricale !

Et puis soyons de bon compte : Verhaeren, Demolder, Picard sont-ils des cléricaux ? Je sais tel critique catholique pourtant qui, vis-à-vis de ces maîtres de nos Lettres, motiva longuement une admiration que M. Rency trouverait peut-être, par endroits, excessive !

M. Rency du reste a compris qu'il avait dépassé la mesure en dénigrant, chez Eugène Gilbert, des indices de favoritisme confessionnel. La loyale rétractation que publie à cet égard *l'Art moderne* — et que je suis heureux et fier d'avoir provoquée — vient confirmer le bel éloge que Picard, dans le numéro du *Peuple* du 8 octobre, a fait de « la loyauté rare », de « la haute volonté d'être impartial » et du « remarquable équilibre de la pensée et de la plume » du critique de *la Revue générale*.

Qu'après cela M. Georges Rency, ayant découvert chez moi, non seulement un crétinisme de cléricale mais encore des partis pris de flamingant, me signale comme ourdissant la conspiration du silence autour des écrivains wallons, cela est inoffensif parce que cela est trop plaisant !

MM. Louis Delattre, Hubert Stiernet et Maurice des Ombiaux, comme les autres auteurs de Wallonie dont jusqu'à présent je n'ai pu m'occuper que dans des notices bibliographiques, voudront bien croire que si je ne leur ai point encore consacré d'études d'ensemble, c'est le fait du temps, des circonstances et du hasard — et que le traditionnel éteignoir cléricale, dont j'ignore le maniement, n'a point opéré contre eux.

Il paraît que mon ami des Ombiaux n'aime point les curés, à ce qu'affirme M. Rency. C'est son droit — comme c'est mon devoir de reconnaître le beau talent, le grand labeur et la probe nature de l'écrivain de *Nos Rustres* et de *Guidon d'Anderlecht*.

Un dernier mot : à en juger par certaines phrases de son article, M. Georges Rency aurait trouvé dans mes observations antérieures des allusions blessantes. Cela m'étonne grandement. Ou bien je me suis mal exprimé, ou bien M. Rency m'a mal compris. Les discussions surgies entre nous furent envisagées par moi uniquement comme une lutte d'idées qu'il ne faut point amoindrir par des attaques personnelles — directes ou indirectes.

Je ne crois point, Monsieur le Directeur, devoir faire appel au *Décret sur la Presse* pour vous demander l'insertion de cette lettre. Juridiquement du reste, vous pourriez refuser d'accueillir ma demande, les noms de plusieurs écrivains et du « tiers » qu'est M. Combes étant cités. Je me contente donc de confier ces pages au jugement de votre loyauté, et ai l'honneur de vous présenter l'assurance de mes sentiments très distingués.

FIRMIN VAN DEN BOSCH,
co-Directeur de *Durendal*.

La Direction de *l'Art moderne* a communiqué cette lettre à M. Georges Rency qui y a fait la réponse suivante :

MON CHER MONSIEUR MAUS,

Je ne réponds plus. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je tiens simplement à protester contre cette assertion de M. Van den Bosch que j'aurais découvert chez lui du « crétinisme cléricale ». Je serais désolé que vos lecteurs me crussent si peu de politesse et de savoir-vivre.

Veuillez agréer, etc.

Cet échange de lettres clôt définitivement l'incident.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'événement de la semaine a été la première des matinées littéraires du théâtre du Parc. On jouait *les Perses* d'Eschyle, traduits — et, disons le tout de suite, admirablement traduits — par M. Ferdinand Herold. Notre sympathique confrère du *Mercur de France* a fait lui-même la conférence d'usage. Il a dit d'Eschyle tout ce qu'il y avait à en dire. Sa conférence avait une allure peut-être un peu trop didactique, mais ces choses savantes empruntaient à la belle voix, pleine et grave, de l'orateur un charme particulier.

La troupe du Parc, M^{lle} Huart, MM. Jahan, Carpentier, Verman-dèle et Gildès en tête, a interprété d'une façon très émouvante la tragédie d'Eschyle. La splendeur de l'œuvre, la beauté des costumes et des attitudes, le talent des comédiens et le commentaire musical de Xavier Leroux, tout concourait à faire de cette matinée l'une des fêtes d'art les plus intenses auxquelles il nous ait été donné d'assister.

Tous les théâtres, grands et petits, ont rouvert leurs portes. Après une bonne reprise de *la Fille du Tambour Major*, les Galeries donnent en ce moment *les Saltimbanques* de Louis Ganne, œuvre souvent charmante, dans laquelle la banalité du livret ne parvient pas à tuer tout à fait l'inspiration légère et gracieuse du musicien.

On peut y préférer, à bon droit, *Fatinitza*, l'opérette de F. de Suppé, que le Molière a choisie comme début de sa campagne d'opérette. Sait-on, à ce propos, que *Fatinitza* fut introduite en Belgique par M. Octave Maus ? Il avait assisté à la première représentation qui en fut donnée à Vienne, au Carl-Theater de fameuse mémoire. Séduit par les qualités de cette partition alerte, il la rapporta à Bruxelles et la présenta à Humbert, alors directeur de l'Alcazar, qu'elle « emballa » à fond. Adaptée par feu Coveliers, rédacteur à *l'Echo du Parlement*, elle fut jouée avec un vif succès. Ses principaux motifs devinrent rapidement populaires et le sont restés. Encore que le livret ait beaucoup vieilli, M. Munié a été bien inspiré en reprenant *Fatinitza*. L'œuvre n'a rien perdu, musicalement, de sa verve et de sa fraîcheur. Au Molière, elle est fort bien chantée et jouée, dans des décors superbes et sous des costumes éclatants, par une troupe homogène et d'un niveau très suffisant.

On annonce, après *Fatinitza*, outre la reprise des principales opérettes du répertoire, quelques primeurs intéressantes : *Monsieur de la Palisse*, de Claude Terrasse, *la Petite Bohème*, de Hirschmann, *la Chauve-Souris*, de Strauss. Les deux premières pièces furent créées à Paris, l'an dernier. En outre, M. Munié organise cinq matinées de *Musique du Passé*. On y jouera cinq opéras comiques du XVIII^e siècle : *la Servante-Maitresse* de Pergolèse ; *les Troqueurs*, de Dauvergne ; *On ne s'avise jamais de tout*, de Monsigny ; *le Bûcheron ou les trois souhaits*, de Philidor, et *l'Arbre Enchanté*, de Gluck.

La tentative de M. Munié est très intéressante. Elle sera suivie avec sympathie par tous les artistes.

G. R.

LA MUSIQUE A VERVIERS

Une audition de quelques-unes des œuvres de M. Victor Vreuls a eu lieu à l'École de musique de Verviers la semaine dernière, et l'on a pu apprécier, une fois de plus, la variété d'inspiration et la sûreté d'écriture d'un compositeur qui se classe au premier rang des maîtres de l'École belge. Sa très belle *Sonate pour violon et piano*, si pathétique en son essor juvénile, des fragments de son *Trio en ré mineur* et du *Quatuor pour piano et archets* que couronna l'Académie de Belgique, trouvèrent en MM. Jaspas, A. Zimmer, L. Baroen et E. Doehaerd des interprètes fidèles et fervents. La voix superbe et l'intelligence musicale de M^{lle} J. Delfortrie mit en pleine lumière quelques pièces vocales, parmi lesquelles le *Triptyque pour chant et orchestre* sur trois

poésies de Verlaine, exécuté naguère aux Concerts populaires de Bruxelles et aux Concerts jubilaires du Waux-Hall, fut particulièrement applaudi.

Cette séance de musique de chambre, — première en date de la saison qui s'ouvre, — fut pour le musicien auquel elle était consacrée et pour ses excellents interprètes l'occasion d'un succès unanime.

R.

CORRESPONDANCE DE PARIS

L'Œuvre vient de représenter, dans d'excellentes conditions, *Dans les bas-fonds*, de M. Maxime Gorki. La pièce est d'une extrême et puissante simplicité : dans un asile de nuit où gisent pêle-mêle les déchus de toutes les castes, la vie accomplit son œuvre éternelle de malheur ou de joie. Des êtres souffrent ou espèrent, se désolent ou s'enivrent, indifférents, résignés ou révoltés. Et voilà que dans ce triste milieu, un étranger est venu, très doux, très pitoyable, profondément mûri par la vie. Il berce les illusions, calme les fureurs, tâche à soulager les matérielles souffrances, à provoquer les espoirs féconds. A sa parole, chacun entrevoit une destinée meilleure : la jeune Nastia, qui aime Vaska, aspire à une vie libre et meilleure, hors du bouge sali de tous les vices; Vaska, le voleur, va s'élancer vers la régénération. Mais le malheur et le crime poursuivent leur œuvre; les amants sont séparés, perdus, l'inconnu est parti et la vie continue dans l'asile, triste et désolante comme la veille et comme le lendemain.

L'interprétation fut excellente et très homogène. M. Jehan-Adès fit du rôle principal une création noble et harmonieuse, sincère et puissante. Il sut incarner de façon inoubliablement émouvante le loqueteux à l'âme grave, compatissante et infiniment bon. Il faut louer aussi tout spécialement M^{me} Jeanne Dortzal aux lignes incomparables, profondément sincère et émue elle aussi; M^{me} Archaimbaud, tragique et forte; M. Marey, à la belle prestance et à la voix expressive; M^{me} Deraisy; M. Imedieu. Et j'en ometts...

A la réouverture des Concerts Lamoureux ont été jouées deux très belles œuvres, toutes deux de cette musique inspirée par la nature dont, tout récemment, M. Ch. Vanden Borren parla, ici même, de si intéressante façon. Une de ces œuvres est déjà connue depuis bientôt vingt ans et consacrée par le suffrage de tous les musiciens : la *Symphonie énéole* de M. Vincent d'Indy. L'autre, un triptyque orchestral de M. Debussy, *la Mer*, était présenté au public pour la première fois.

La Mer est remarquable surtout par les recherches — je veux dire par les trouvailles — orchestrales et rythmiques qui y abondent. On y constate aussi une tendance, toute nouvelle chez M. Debussy, vers l'ampleur et la force de l'expression, encore que l'auteur de *Pelléas* n'ait pas le moins du monde renoncé à sa passion pour les détails rares. Mais cette œuvre, qui fut très favorablement accueillie, n'est point de celle sur quoi on puisse, après une seule audition, se prononcer en toute connaissance de cause.

Au Salon d'Automne vont avoir lieu de très intéressantes auditions musicales, avec, notamment, le concours du Quatuor Parent; j'aurai l'occasion d'en rendre compte prochainement.

A la Schola, on annonce *Iphigénie en Aulide* de Gluck, *Armide* de Lully, une partie du *Dardanus* de Rameau, la *Passion selon saint Jean* et l'*Actus tragicus* de Bach. Ces beaux programmes ne surprendront personne et enchanteront tout le monde.

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

A l'exposition W. Nicholson, actuellement ouverte au Cercle artistique, succédera une exposition rétrospective de l'œuvre de J. Coosémans, l'un des paysagistes les plus en vue de l'Ecole de Tervueren, mort l'année dernière.

Vers la fin de novembre, M. Albert Baertsoen réunira dans la même galerie l'ensemble de sa production depuis cinq ou six ans, — peintures, dessins, eaux-fortes.

La Société d'Encouragement des Beaux-Arts d'Anvers ouvrira dans les premiers jours d'avril une Exposition d'aquarelles, de pastels, etc., réservée aux seuls artistes belges.

Nous appelons sur cette initiative la sérieuse attention des peintres et du public. Les salons d'aquarelles ont pris à Anvers une importance capitale depuis que les expositions triennales sont consacrées exclusivement à la peinture à l'huile et à la sculpture.

Les cours pratiques d'archéologie organisés dans les locaux des Musées royaux du Cinquantenaire seront repris en novembre. Voici les diverses matières sur lesquelles portera cet enseignement : les antiquités égyptiennes, professeur M. Jean Capart; antiquités grecques et romaines, professeur M. Franz Cumont; peinture grecque, professeur M. Jean De Mot; la Belgique ancienne, professeur baron Alfred de Loë; Moyen Age et Renaissance, professeur MM. Joseph Destree et Henry Rousseau. Ces cours sont donnés en vingt leçons échelonnées de semaine en semaine, de novembre à mai, les mardis, jeudis, vendredis et samedis dans l'après-midi. Les programmes détaillés doivent être demandés au Conservateur en chef.

Pour rappel :

C'est aujourd'hui dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu à l'Alhambra le premier Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. H. Albers, remplaçant M. Van Rooy indisposé. M. Albers chantera un fragment de l'*Etranger* de Vincent d'Indy, le récit de Wolfram (*Tannhäuser*) et les « Adieux de Wotan » (*la Valkyrie*).

Le compositeur Jan Blockx dirigera son *Tryptique symphonique* et l'Ouverture de *Charlotte Corday* de Peter Benoit.

L'exécution de l'oratorio *De Oorlog*, de Peter Benoit's Fonds, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, à Anvers aujourd'hui dimanche. D'imposantes masses chorales collaboreront à l'interprétation.

C'est le 4 novembre qu'aura lieu, à la Grande-Harmonie, la reprise des concerts Delune. Cette première soirée offrira un très grand intérêt, M. Eugène Ysaye ayant bien voulu promettre à M. Delune son concours. L'illustre violoniste interprétera la Symphonie pour orchestre et violon principal de M. Victor Vreuls et le Concert en mi de J.-S. Bach.

Une audition populaire du même concert aura lieu le lendemain, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Trois intéressantes séances de musique de chambre sont annoncées pour les premiers jours de novembre :

Lundi 6, Salle Erard, MM. Alberto Bachmann, violoniste, et Sidney Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège.

Mardi 7, Grande-Harmonie, M^{me} Fern. Kufferath, violoncelliste, et l'excellent baryton Henri Seguin, avec, au piano d'accompagnement, M. Richard Hageman.

Jeudi 9, Grande-Harmonie, M^{me} Auguez de Montalant, cantatrice, MM. Cornelis Liégeois, violoncelliste, et Ricardo Vinès, pianiste, tous solistes des Concerts Colonne, Lamoureux et du Conservatoire de Paris.

Cédant à de nombreuses sollicitations, la signora Artémise Colonna donnera vendredi prochain, à 8 h. 1/2, dans la Salle de la Grande-Harmonie, une seconde séance de danses et de panto-

mimes (Soirée Chopin), avec le concours de M. Emile Bosquet, pianiste, et d'un orchestre dirigé par M. Emile Agniesz, professeur au Conservatoire.

Le programme du premier Concert populaire, qui aura lieu les 11-12 novembre, vient d'être arrêté comme suit : *la Mer*, esquisses symphoniques de Paul Gilson (récitant, M. Verman-dèle); Concerto pour violoncelle et orchestre, de Dvorak (1^{re} audition), M. Pablo Casals; ouverture du *Barbier de Bagdad*, de Peter Cornelius (1^{re} audition); *Elégie* pour violoncelle, de Gabriel Fauré (M. Pablo Casals); *Fête populaire*, de Fernand Leborne.

On nous prie d'annoncer que le délai d'inscription pour les abonnements est prorogé jusqu'au 21 courant; passé cette date, les places non réclamées seront mises à la disposition du public. S'adresser chez Schott.

Le Groupe des Compositeurs belges annonce sa séance inaugurale pour le mois prochain. Les auteurs qui figureront au programme de cette audition de musique de chambre sont MM. Agniesz, Alpaerts, Cluytens, Daneau, Henge, Ryelandt, Ontrop. Les interprètes sont M^{me} Cluytens, cantatrice; MM. Swolfs, Crickboom, Hannon, Hénusse, Kühner et Risler.

Le Groupe est en instance pour obtenir la disposition d'une des salles du Palais des Académies.

La séance de rentrée à l'Université Nouvelle aura lieu au début de novembre. Le discours inaugural sera prononcé par M. Guillaume De Greef, qui traitera de la Vie et de l'Œuvre d'Elisée Reclus.

Notre collaborateur M.-D. Calvocoressi est sur le point de faire paraître un volume sur Liszt orné de très curieuses illustrations hors texte, dont certaines entièrement inédites. Ce volume inaugurera la jolie collection des *Musiciens célèbres* annoncée chez

l'éditeur Laurens. C'est la première monographie d'ensemble consacrée, en France, à la vie et à l'œuvre de Liszt.

Dans la même collection paraîtra un volume sur César Franck par M. Vincent d'Indy.

Paraîtra le 1^{er} décembre aux « Editions d'Art », *Petites Esquisses familières*, par Ch. Desbonnets, une plaquette de luxe en souscription au bureau de la Revue, 57, avenue des Arquebusiers, Bruxelles.

Demain s'ouvre à la galerie E. Druet, à Paris, une exposition du peintre hollandais Kees Van Dongen. A cette exposition succèdera, à partir du 12 novembre, un groupement des œuvres récentes de M. Van Rysselberghe.

L'exposition de la gravure originale, rétrospective et moderne, qui devait être inaugurée à Paris cet automne, est remise au printemps de 1906. Elle aura lieu à l'Ecole des Beaux-Arts.

Les prochaines représentations du théâtre de Bayreuth sont dès à présent fixées aux dates ci-après : *Tristan et Isolde*, les 22 et 31 juillet, les 5, 12 et 19 août; *Parsifal*, les 23 juillet, 1^{er}, 4, 7, 8, 11 et 20 août; *L'Anneau du Nibelung*, du 25 au 28 juillet et du 14 au 17 août.

La Symphonie de Chausson (qu'on réentendrait avec plaisir à Bruxelles) sera jouée cet hiver aux concerts que dirige à Saint-Petersbourg M. Alexandre Ziloti.

Celui-ci se propose de faire connaître, en outre, au public russe, le *Concert* pour violon, piano et quatuor à cordes, ainsi que le *Poème* pour violon et orchestre du même compositeur, la *Bourrée fantasque* de Chabrier, *Sauge fleurie* de Vincent d'Indy et la *Marche écossaise* de Debussy.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENTS :	Un an	6 mois	Numéro
Paris et Départements	12 f	6 f	0 f 50
Étranger	15 f	7 f 50	0 f 60

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS

4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **LA MER**. Trois esquisses symphoniques (1903-1905).

I. De l'aube à midi sur la mer. — II. Jeux de vagues. — III. Dialogue du vent et de la mer.

Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — Prix net : 8 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Interludes pour "Pelléas et Mélisande"**,

Réduction pour piano à deux mains par GUSTAVE SAMAZEUILH. — Prix net : 2 fr. 50.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Deuxième Sonate pour violoncelle et piano** (op. 123).

Prix net : 10 francs.



Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (MÉDÉRIC DUFOUR). — Pour les arbres (H. CARTON DE WIART). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le premier concert Ysaye (O. M.). — La Critique musicale. — Accusé de réception — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance.

I

La *Correspondance* d'Hippolyte Taine, dont la librairie Hachette poursuit la publication (1), abonde en considérations sur l'*esthétique*. Les développements sur l'art, sa nature, sa fin, ses conditions, ses limites,

(1) Trois volumes ont déjà paru. Ils comprennent : le premier, les années 1847-1853; le deuxième, les années 1853-1870; le troisième, les années 1870-1875. Le quatrième paraîtra prochainement.

ses modes, son histoire, sont particulièrement nombreux dans les lettres écrites de 1853 à 1870, c'est-à-dire durant le temps où Taine compose son *Voyage aux Pyrénées* (1855), ses premiers *Essais de Critique et d'Histoire* (1858), son *Histoire de la Littérature anglaise* (1863-1864), sa *Philosophie de l'Art* (dont la première esquisse parut en 1865 et l'édition définitive en 1882), son *Voyage en Italie* (1866); où il étudie les collections du Louvre et du Cabinet des Estampes, où il séjourne, recueille et note des impressions dans les Pyrénées ou la forêt de Fontainebleau, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Nous assistons à la formation de son système, de sa théorie sur les influences de la *race*, du *milieu* et du *moment*, à la définition de sa méthode de classification selon les degrés d'*importance* et de *bien-faisance* du caractère, et aussi à l'épanouissement de ses qualités d'artiste. Aussi ces pages, dont certaines sont entre ses plus belles, sont-elles l'indispensable glose de ses ouvrages systématiques. Mais les idées exprimées là ne sont pas encore endiguées par la doctrine; moins forcées, elles sont souvent plus justes, et, tout ensemble, plus riches en relations imprévues. Si elles expliquent, elles corrigent aussi. Le verbe est plus spontané, plus vif, plus souple, plus enveloppé, au sens artistique du mot. La forme est moins oratoire et didactique, plus pittoresque et, pour tout dire, plus *impressionniste*. Taine est là de plain-pied avec nous, engagé dans une causerie familière; il se livre davantage; il apparaît plus homme que philosophe et, si sincère qu'il ait toujours été, plus *vrai*.

Je ne prétends pas à résumer tant d'improvisations si brillantes et solides à la fois, à indiquer tant de points de vue, à discuter tant de jugements. Je me limiterai à signaler quelques aperçus, à citer quelques textes. Je ne veux qu'exciter à lire cette intéressante *Correspondance*.

Dès que Taine entre en contact avec la littérature italienne, avec Cellini, Vasari, Boccace, Machiavel, il y démêle le caractère essentiel de la peinture et de la plastique contemporaines : la force indomptée, le sensualisme brutal, le réalisme naïf.

« Cette société italienne du XVI^e siècle est un assemblage de brutes féroces, à imaginations passionnées. Les laquais d'aujourd'hui ne voudraient point de la société du duc et de la duchesse de Ferrare, des papes Paul III, Jules II, Borgia, etc. Pas d'esprit, point de grâce, d'aisance, d'amabilité, de douceur; point d'idées, de philosophie. Du pédantisme, de la superstition grossière, le danger à chaque instant, la nécessité de lutter à chaque coin de rue pour sa vie et sa bourse, le sodomisme, les filles de joie, tout cela avec une crudité, une brutalité incroyable. C'est pourquoi l'invention dans les tableaux est pauvre, la composition nulle; les grandes idées dont Delacroix est si prodigue sont toujours absentes; les types très éloignés de la noblesse et de la beauté grecques. Ces hommes sont des ouvriers qui depuis trois siècles font des corps, des teintes et des poses; ils les font avec une perfection admirable, mais n'inventent rien au delà. La perfection pour eux est un corps bien dessiné, d'une couleur vraie... Evidemment ces gens-là ont l'esprit restreint. Cellini, par exemple, croit trouver une idée admirable en entortillant dans un groupe les jambes de la Terre et celle de l'Océan, parce que, dit-il, la mer et la terre s'avancent l'une dans l'autre. Michel-Ange, le plus puissant créateur qui ait paru au monde, n'est pas sorti de son anatomie. Il sait faire des corps sublimes, d'une force prodigieuse, avec un relief saisissant, une violence et une variété d'attitudes extraordinaires; mais rien de plus. »

Très frappé de ce caractère, il revient, à plusieurs reprises, sur le parallèle des *Jugements derniers* de Michel-Ange et de Martyn; l'un est tout anatomique, l'autre tout philosophique. Ce qui se présente, dit-il, à l'imagination de Martyn :

« C'est une image vague, l'espace sombre et infini, coupé de lumières livides, des groupes fantastiques et incertains, demi-cachés, qui se plongent ou font saillie dans toutes les parties, un monde entier. Les personnages sont effacés, une seule chose est dominante, l'idée du jugement dernier : ils ne sont là que comme moyens; ils ne servent qu'à exprimer l'idée de la terreur et du grandiose. Michel-Ange part de l'idée déterminée d'un homme nu, en vertu de son éducation de sculpteur; il n'a dans la tête qu'une image parfaitement précise et sensible. Son moyen d'exprimer la terreur n'est pas d'accumuler et d'effacer les personnages, de les noyer dans les profondeurs du vague et de l'infini, mais de faire ressortir avec une violence passionnée leurs muscles, leurs os, d'enfoncer le crayon sur leurs rides, de les tordre en attitudes audacieuses. »

De cette comparaison, Taine tire cette idée générale que depuis trois siècles la philosophie a transformé l'imagination. De là résultent des modes nouveaux de

concevoir l'idéal, de distribuer les personnages, de leur prêter attitudes et expressions, de choisir les sujets. Il y a progrès dans l'invention, décadence dans le style. Quelle forme d'art préfère-t-il? La plus nouvelle. Il fait plus de cas de la richesse que de la perfection. On trouverait dans ces lettres les traits d'une intéressante définition de son *modernisme*. L'université conservatrice s'est emparée de Taine, — après l'avoir méconnu et persécuté; elle l'a rangé parmi les *classiques*. A-t-elle prévu les conséquences, et que sa superstition de l'antique en pourrait bien être ruinée?

Dans ses lettres sur l'Italie, je note encore cette distinction, bonne à retenir. Il y a, attestés par la littérature et l'art italiens, deux catholicismes. Le premier, dont il se sent ému en traversant l'Ombrie, est celui du Moyen Âge, dont témoignent Dante et l'Imitation. Le second est la religion romaine, pompeuse et formaliste. Là, charité; ici, dévotion. Du christianisme naïf et tendre, observé à Assise, à Pérouse et à Sienne, voici ce que Taine écrit :

« Je l'ai beaucoup admiré et aimé. Il est probable que jamais, en aucun temps, les hommes n'ont fait de plus touchants et de plus sublimes rêves. Si j'ai un éloignement contre le christianisme, ce n'est point contre celui-là; il est sincère et poétique et vaut dans son genre tout ce que la Grèce et la Renaissance ont fait de plus accompli. Ce qui est déplaisant et irritant, c'est le catholicisme de Rome : Saint-Pierre même est théâtral; pour les trois cents autres églises, elles ont été presque toutes bâties, rebâties ou modernisées depuis l'époque du Tasse : à partir de ce moment, les papes, qui jusqu'alors avaient vécu voluptueusement et librement en artistes, gens d'esprit et grands seigneurs, sont devenus dévots, ont comprimé toute hardiesse d'esprit, ont établi partout l'esprit prêtre, c'est-à-dire la décence extérieure, la religion de paroles et de rites; en sorte que toutes les œuvres de ce temps, littéraires ou artistiques, sont froides, sans inspiration vraie, le plus souvent emphatiques et jésuitiques, simples machines de décoration et de parade, bonnes pour faire effet sur le public. »

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

POUR LES ARBRES (1)

Au temps jadis, — et la tradition n'en est pas tout à fait perdue, — les bourgeois de nos bonnes villes et les pacants de notre plat pays avaient coutume de planter chaque année en grande cérémonie l'arbre du printemps, le « Mai », le « Meiboom ».

Précédé d'enfants chantants et dansants, escorté par les notables de la paroisse, le jeune baliveau, naïvement fleuri et enrubanné comme un marié de village ou comme un conserit, était charrié processionnellement jusqu'à l'esplanade où, dressé par les mains alertes des jeunes gens, il érigeait à la hauteur des toits voisins ses fraîches frondaisons, entremêlées de bouquets, de drapelets et de banderoles.

(1) Discours prononcé par M. Henry Carton de Wiart, député, à la Fête des Arbres de Lummen, le 16 octobre 1905.

Aujourd'hui voici que nous sommes venus, un peu de partout, en un cortège non moins solennel, mais auquel l'austérité mélancolique de ce dimanche d'octobre prête quelque chose de plus grave, saluer un chêne vénérable, pieux doyen des futaies limbourgeoises, tout accablé par l'âge et les autans, et dissenter sous ses ramures déjà dépouillées qui sont propices aux méditations.

Et peut-être cette journée d'automne où sont mortes les vibrations joyeuses des lumières de l'été, ce ciel bas et jusqu'à la détrempe de ces feuilles au parfum amer s'harmonisent mieux qu'un autre décor avec le commun souci qui nous coalisa.

Pour les amis des arbres, l'heure n'a pas encore sonné de se réjouir et de triompher, mais de réfléchir et de vouloir!

Le siècle qui s'en est allé fut hostile aux arbres.

En mai 1790, Norbert Pressac de la Chassaigne, curé de Saint-Gaudens, planta le premier arbre de la Liberté. Et ce fut tout un peuple d'arbres nouveaux qui accueillit le siècle nouveau-né... Mais ce siècle les vit tomber ou abattre les uns après les autres, et avec eux il vit tomber ou abattre beaucoup des illusions qui avaient salué sa naissance.

L'utilitarisme et la hâte de jouir multiplièrent les hécatombes. Et la courte vue des hommes se trouva encouragée par l'économie des lois.

En décrétant le partage égal des héritages, le Code Napoléon a dépecé les domaines et morcelé les propriétés. Que ce morcellement s'exerce parmi les populations aussi prolifiquées que les nôtres, il devient bientôt l'effritement.

Après à tirer du lopin de terre qui doit nourrir sa nombreuse lignée tout ce que peut lui assurer l'intensité des cultures, le paysanpropriétaire n'a guère de place pour les arbres. Que dire s'il tient son champ non plus en propriété, mais à bail? Dans ce cas, l'arbre n'est plus même pour lui un profit accessoire ou une borne certaine. Qu'il appartienne à la route voisine ou au maître du sol qu'il cultive, l'arbre devient pour lui « l'adversaire ». Il dit que les racines de l'arbre pompent la substance de son champ dans un rayon égal à la hauteur de la tige, tandis que dans le même rayon son ombre retarde la maturité des fruits du sol. N'oublie-t-il pas que dans un rayon *plus grand* l'arbre abrite son champ contre les pires intempéries et que s'il prend un peu de nourriture au sous-sol, il la restitue à la surface par la chute annuelle de ses feuilles? Cependant ces griefs, que le parti pris exagère souvent et qui méconnaissent tant d'avantages compensatoires, ont contribué à raser les campagnes. Ils nous ont valu en Flandre, en Hesbaye et ailleurs, des contrées nues... comme le discours d'un académicien. Ils nous ont valu, dans les assemblées délibérantes où leur écho s'est prolongé, des diatribes dendrophobes plus désolées que des paysages sans arbres.

Face à l'agriculture, l'industrie du siècle, si elle cessa bientôt d'utiliser les arbres en guise de combustible, refoula de plus en plus par ses installations débordantes l'aire des plantations, — quand elle ne se borna pas à tuer les arbres par ses émanations nocives.

Restait la grande propriété : celle de quelques particuliers, de quelques communes, de l'Etat. Les particuliers... En un temps où les fortunes se font et se défont entre deux séances de la Bourse, rares sont les propriétaires « aux longs espoirs et aux vastes pensées » qui plantent pour leurs arrière-neveux! Plus rares ceux qui se soucient de l'influence que l'exploitation pourra avoir sur le climat, le régime des eaux ou l'industrie locale! Plus rares encore ceux qui comprennent que certains arbres n'appar-

tiennent pas seulement à leur propriétaire, mais qu'ils appartiennent au *paysage*!

Les communes? Combien d'entre elles ont imprudemment vendu leurs bois et défriché sans réflexion!

L'Etat ne leur avait-il pas donné l'exemple? Sous le régime hollandais, de 1814 à 1830, 53,244 hectares de forêts domaniales furent aliénés dans nos provinces. Pour quel profit? Sur ce nombre, plus de 20,000 hectares ont été défrichés et n'ont donné que de *mauvaises* terres de labour.

« Les autres, acquis par des spéculateurs qu'excitait l'appât d'un lucre immédiat, sont généralement réduits, disait en 1894 notre Conseil supérieur des forêts, à l'état de taillis médiocres et de clairières où tout bois de service fait absolument défaut. »

C'est toujours l'histoire de la poule aux œufs d'or. Depuis, le remords est venu, le salutaire remords! L'Etat forestier répare ses fautes en rachetant des massifs, en plantant de nouveaux bois, en cherchant à concilier l'exploitation avec la conservation des perspectives. Et ce n'est plus que par exception ou impuissance qu'il *défaill* aujourd'hui, — lorsqu'il tolère par exemple qu'on mutile notre belle forêt de Soignes, qu'on l'entame et qu'on la taille sous prétexte de champs de courses à ouvrir, de distributions d'eau à conduire, d'avenues à percer, de terrains à faire valoir, — ou lorsqu'il s'avise de vouloir *embellir* les mares et les vallons boisés. Comme si embellir la forêt ce n'était pas aussi une manière de l'abimer!

Une administration voisine des Eaux et forêts est peut-être moins innocente qu'elle : C'est celle qui préside aux destinées de nos plantations routières. Ah! celle-ci, je vous prie de le croire, n'est pas étouffée par des scrupules d'esthétique. Son idéal ne m'apparaît pas dissemblable de celui d'un prosaïque marchand de bois, dénué de tout génie.

Vous vous rappelez ce que le bon abbé Delille disait de nos amis les arbres :

Quand leur âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.

D'anciennes lois, que Napoléon a remises en honneur par son décret de 1811, disent à peu près la même chose. Elles exigent, *pour* que les arbres des routes puissent être coupés ou arrachés, que leur *dépérissement* ait été constaté par les ingénieurs.

Mais, hélas! une autre loi inscrit ces arbres parmi les capitaux de l'enregistrement et des domaines. Une autre assure même aux receveurs de ces administrations un bénéfice particulier dans ces ventes.

Et voyez quel sens tout spécial a été donné à ce mot de *dépérissement*.

Périodiquement, de sévères contrôleurs avisent chaque arbre de la route, lui entourent la taille, prennent sa mesure. Et si le tronc a cessé de grossir depuis la dernière épreuve, vlan! le marteau marqueur, en attendant le cognée!

Que penseraient-ils, ces « *sacrilèges meurtriers* » que Ronsard eût vitupérés, si cette interprétation judaïque du mot « *dépérissement* » devait leur être appliquée à eux-mêmes et si tous ceux-là n'étaient plus jugés dignes de vivre qui ne grossissent pas chaque année d'un nouveau cran de ceinture?

Nous en rions! mais c'est pour ne pas en pleurer...

Elle est triste, l'histoire de nos arbres. Et notre sentiment du beau n'est pas seul à en souffrir. Ce n'est jamais impunément que l'homme sacrifie ces bons, ces fidèles, ces utiles compagnons.

« Partout où les arbres ont disparu, a dit Chateaubriand, l'homme a été puni de son imprévoyance. »

Demandez la confirmation de cette vérité à d'autres régions plus éprouvées encore que les nôtres : à la Sicile, par exemple, jadis terre riante et féconde qu'on appelait le grenier de l'Italie. Aujourd'hui, à part quelques recoins du littoral, tels que la Conca d'Oro, c'est le désert, c'est la mort. L'île paye la faute que ses maîtres ont commise en déboisant, ce qui a tari les rivières. Aujourd'hui, elle voudrait renaître. Mais comment ? Pour avoir des arbres, il faudrait de l'eau ! Et pour avoir de l'eau, il faudrait des arbres !

Ah ! comme on comprend bien les bois sacrés des Grecs et pourquoi les Celtes vouaient leurs forêts à leurs divinités.

Que les amis des arbres disent et redisent quel concours la végétation ligneuse apporte à toutes les cultures, comment elle protège le champ et le féconde, comment elle épure l'air et nourrit les abeilles.

Et qu'ils se pénètrent de sa valeur morale.

Arbres, bons compagnons, bons serviteurs, vous êtes aussi d'admirables professeurs de patience, de tradition et d'énergie, de paix et de bonté.

De patience, en nous apprenant le temps et la peine qu'il faut pour vaincre, en nous enseignant à subir les orages, dans l'attente de l'arc-en-ciel, et les plus durs frimas dans l'espoir des caresses printanières...

De tradition. Mieux que les monuments, — car vous grandissez et vous vous transformez comme nous, avec nous, — vous rattachez le présent au passé et à l'avenir. Les générations d'aujourd'hui retrouvent sous vos ombrages, et parfois jusqu'en vos écorces, le souvenir des générations de hier. Et la tige que nous aurons plantée annoncera peut-être de loin à nos petits-enfants la terre natale de leurs aïeux.

De bonté. Où trouver à ce point, dans la nature créée, le dévouement et le don de soi-même ?

L'arbre reçoit les rayons brûlants du soleil. Aux autres, il donne l'ombre favorable.

Il subit le vent et la pluie. Aux autres, il assure l'abri tutélaire.

Il absorbe le carbone délétère. Mais il exhale l'oxygène qui nourrit.

Qu'on lui donne des ordures pour aliment, il répond par des fleurs.

Qu'on lui jette des pierres. Il donne des fruits.

L'arbre, à sa façon, est un grand pacifiste.

L'historien Elien raconte que Xerxès, qui partait en conquête avec ses armées, rencontra sur sa route, tandis qu'il traversait la Lydie, un platane d'une merveilleuse beauté. Ne pouvant s'arracher de le contempler, il s'y arrêta tout un jour et avec lui ses soldats, oubliant toutes ses ambitions guerrières et laissant aux peuples qu'il menaçait le loisir de préparer leur défense.

Les conquérants de ce temps-ci et des temps futurs ont-ils, auront-ils à ce point le sens de la beauté ? N'importe. Plantons des arbres. C'est en tout cas faire œuvre de paix. Et s'il est des hommes qui nous prodiguent leurs railleries, cherchons à les rallier à notre sollicitude. Rappelons-leur la douce plainte de l'arbre méconnu et sacrifié, telle que Richépin la traduisit.

Il dit que l'homme est dur, avare et sans entrailles

D'avoir à coup de hache et par d'âpres entailles

Tué l'arbre, car l'arbre est un être vivant.

Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,

Qu'à nos jeunes amours et nos baisers sans nombre
Il a prêté l'alcôve obscure de son ombre,
Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols
Et nous berçait la nuit aux chants des rossignols,
Et qu'ingrats, oubliant notre amour, notre enfance,
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

Voilà ce que la Ligue des amis des arbres prétend faire entendre et comprendre à tous. Voilà le sens des modestes manifestations qu'elle organise et dont l'écho va susciter dans tous les recoins du pays d'autres sollicitudes, qui sont les sœurs des nôtres. Aux pays d'Ardenne, aux régions forestières de Wallonie que le *Mâle* nous rendit familières, aux plaines campinoises dont la *Bruyère ardente* nous révéla les bois tragiques, — aux polders de la Flandre où, dans les « campagnes hallucinées » les longues files d'arbres semblent des caravanes lancées en quelque fuite échevelée, partout, nous irons dire les vertus des arbres. Nous demanderons aux enfants de les respecter. A nos amis, à nos frères de la glèbe, nous dirons l'injustice de quelques-uns de leurs griefs. Au besoin, nous satisferons aux autres et déciderons les pouvoirs publics à modifier le profil des routes en rapprochant les arbres de la voie carrossière. Que les bons se rassurent, mais que les méchants tremblent ! Nous ne permettrons plus que sous prétexte d'y placer des rails, des poteaux ou des trottoirs, on dépouille nos grandes routes de leur futaie, pour les faire laides comme des femmes chauves ! Lorsque la création d'un railway, la rectification d'une rivière, l'exploitation d'une mine ou d'une carrière gâteront un paysage en le coupant par des quais, des talus ou des terris, en le creusant par des tranchées, nous réclamerons que les ingénieurs recourent à la végétation, ce merveilleux *cache-misère* dont les Anglo-Saxons savent tirer un si bon parti, pour dissimuler un peu sous la verdure les terres, les déblais et ces affreux « travaux d'art » qui auront toujours, quoi qu'on fasse, le tort d'être de leur métier. Il est des ingénieurs — il est aussi des essences — de bonne volonté.

Et surtout nous planterons, nous arborerons. Nous ferons planter, nous ferons arborer !

Vieux chêne de Lummen, bon Mathusalem des arbres de Campine, tu as assisté déjà à des péripéties sans nombre. Les saisons ont passé et repassé sur ta tête, avec leurs caresses, leurs ardeurs, leurs orages. Les régimes politiques et les générations humaines ont défilé à tes pieds. Et devant la Vierge nichée dans ta ramure, se sont succédé, d'âge en âge, bien des prières, bien des angoisses secrètes, bien des peines amères, bien des élans d'espoir ou de reconnaissance dont tu fus le discret témoin.

Et voici, s'il faut en croire les savants, que tu touches à ton déclin. On te dit « déperissant ». Peut-être n'entendras-tu pas, dans cet âpre sol où plongent tes racines, les pics des mineurs limbourgeois réveiller bientôt tes ancêtres, mués depuis tant de siècles en couches carborifères et qui nous serviront encore, — car votre bonté, arbres, survit à vous-mêmes ! — pour alimenter nos usines et nos foyers.

Console-toi. L'heure qui sonne maintenant complète ton rôle.

Car aujourd'hui tu fus l'occasion et le héros d'une cérémonie dont le retentissement dépassera ton horizon familial. Ici et ailleurs, en pensant à toi, on plantera de jeunes arbres. Et comme les patriarches, même en tes derniers jours, tu deviendras l'auteur d'une lignée nouvelle et puissante.

Ainsi se couronnera ta vie.

Car le but de la vie n'est pas seulement de vivre, n'est-ce pas ?

Il est aussi, il est surtout de répandre la vie autour de soi et de faire surgir, par l'exemple et le travail, d'autres énergies, créatrices à leur tour de vertu et de bonté.

H. CARTON DE WIART.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Thyrsé vient de publier illustrée, de façon très intéressante, par un choix judicieux de portraits du poète, l'étude de M. Paul André sur *Max Waller et la Jeune Belgique*. M. Paul André y a recueilli la belle conférence qu'il a faite à Namur, il y a deux ans, augmentée de quelques documents inédits, notamment d'une très jolie lettre d'Albert Giraud. On lira avec émotion ces pages pieuses qui parlent avec grâce et sans rien négliger de ce qui peut servir à déterminer nettement sa figure littéraire, de celui d'entre nos morts qui nous a légué la mémoire la plus séduisante et que nos regrets se lamentent le plus d'avoir perdu... M. Paul André a su nous montrer en lui, tour à tour, l'alerte éveillé de notre mouvement littéraire : non pas, certes, qu'il l'ait créé de toutes pièces, mais en tant qu'il apparut à l'instant décisif où quelqu'un devait en prendre la tête, avec les qualités de résolution et d'ardeur nécessaires à un chef ; et l'écrivain riche de promesses et d'espérances qui meurt à vingt-neuf ans sans avoir eu le temps de réaliser une œuvre importante, mais en nous laissant des pages adorables, à la fois pétillantes d'esprit et humides de larmes. Il faut espérer que la lecture de cette attachante monographie inspirera à quelques-uns l'idée généreuse de venir en aide aux promoteurs du monument Waller. Le retard apporté à l'érection de l'œuvre de Victor Rousseau, devient véritablement excessif. Il faut que *le Thyrsé*, qui prit jadis la louable initiative de cette commémoration, recueille toutes ses forces et opère une poussée décisive. L'année 1906 verra, nous en avons tous l'espoir, notre littérature se faire enfin sa place au soleil. Max Waller doit être de la fête, après avoir été, de façon si brillante, il y a vingt-cinq ans, à la peine et à l'honneur.

Je voudrais parler avec prudence et précaution de Willy et de son dernier roman : *les Égaréments de Minne* (1). Il y a des gens qui se fâchent tout rouge quand on avoue, en leur présence, aimer la tétralogie consacrée à *Claudine* et les deux livres charmants où nous faisons la connaissance de cette petite rosse de *Minne*. C'est entendu ! Ce sont des ouvrages libertins, d'une audace inégalée, où l'auteur dit tout et le reste, ne recule devant aucune description et recherche comme à plaisir les détails scabreux. Est-ce que j'aime beaucoup l'insistance qu'il met à nous introduire dans les garçonnières et les alcôves ? Pas le moins du monde. Mais pourtant, si ces visites indiscrettes me sont présentées avec un tact exquis, avec un art incomparable et une adresse qui ne me permet pas de m'effaroucher ? Il faudra bien que je me résigne à les accepter, en me disant, pour le surplus, que toutes ces choses défendues et séduisantes sont dans la vie et que l'art, par conséquent, en vertu d'une formule célèbre, peut sans dommage se les annexer. *Minne* est une contemporaine de *Claudine*, ayant la même sensibilité exacerbée, la même force de dissimulation, la même soif de bonheur ; mais, en outre, elle est

(1) Paris. Librairie Ollendorff.

candide et naïve, et sa roserie, qui confine parfois à la méchanceté, n'est qu'un vernis très superficiel, provenant de son ignorance et de son extrême jeunesse. Après l'aventure pénible qui marquait la fin du roman précédent, — aventure qui nous l'avait montrée en pleine nuit de Paris, rôdant à la recherche des Apaches de son rêve, — elle a épousé son cousin Antoine, un être doux et bon, maladroit et sublime. Ce mariage ne lui a donné aucune félicité. Son mari a beau lui prouver son amour, Minne — comprenez-moi bien — ne ressent rien du tout. Alors, elle part à la découverte de la sensation. Elle prend des amants, deux anonymes d'abord, puis un petit jeune homme, le baron Coudrec, qui se met à l'aimer pour de bon, l'imbécile, sans parvenir à émouvoir ce glaçon impudique et charmant. Elle rejette Coudrec comme les autres : celui-ci ne s'en consolera pas et trainera désormais une vie désespérée. Elle songe ensuite à Maugis, un écrivain d'âge mûr, qui lui fait une cour serrée. Elle vient chez lui, se déshabille, va être sa maîtresse, quand un sursaut de son âme véritable dans son petit corps vicieux, la fait éclater en sanglots. Maugis la console, Maugis la comprend : paternellement, il essuie ses pleurs et l'aide à se revêtir. Ce n'est pas lui, encore, qui éveillera le plaisir dans cette chair déshéritée. Et pendant ce temps-là, Antoine souffre atrocement, car il est jaloux et se doute de quelque chose. Il fait suivre Minne qui s'en aperçoit aussitôt et lui reproche durement de ne pas savoir l'aimer comme elle veut être aimée. Le pauvre garçon réfléchit, tant et si bien qu'il en arrive au sacrifice complet de soi-même et que, désirant rendre Minne parfaitement heureuse, il tolérera que Minne ait des amants. Que peut faire la jeune femme pour le payer d'une telle abnégation ? Elle lui ouvre ses bras et son lit. Après l'avoir tenu loin d'elle pendant des mois de bouderie, elle lui rend son corps adoré. Et son geste de bonté est récompensé par le bonheur suprême ! Dans l'étreinte d'Antoine, elle connaît enfin l'ivresse de l'amour. A peine réveillée de sa volupté, elle apprend que le petit baron Coudrec s'est tué pour elle. Qu'importent ces misères ? Elle aime, elle est aimée ! Et prosternée aux pieds d'Antoine, comme une esclave, elle lève vers lui des yeux reconnaissants et soumis. Je vous assure que cette fin est profondément émouvante et qu'on oublie son audace en faveur de tout ce qu'elle concentre d'humanité ardente et passionnée. Willy compose et écrit ses livres avec la sûreté de main d'un classique. C'est un écrivain licencié, peut-être, mais, par son style concis, élégant et ferme, autant que par son intelligence affinée, son expérience de la vie, ses dons d'observation et de sensibilité absolument originale, c'est un des bons écrivains de notre temps.

M. Georges Lecomte, qui est l'auteur d'une dizaine de volumes pleins de verve et d'énergie, où la fantaisie de l'artiste s'unit à l'ardeur d'un apôtre, nous envoie ses *Hannetons de Paris* (1), recueil d'observations sur les mondains et les mondaines de la Ville-Lumière. Vous devinez tout de suite, rien qu'au sobriquet dont il les nomme, qu'il ne les aime pas beaucoup. Mais ce que vous ne pourriez jamais deviner, ce sont les qualités sérieuses et au fond, bienveillantes de cette satire. L'auteur plaint ses hannetons bien plus qu'il ne les blâme. Il les montre, jouets d'un vertige irrésistible, à la ville, à la campagne, à la mer ; dans les salons, en voiture, au théâtre, au concert ; dans les ventes de charité et chez le couturier en vogue ; femmes et maris, amants et

(1) Paris. Eugène Fasquelle.

maitresses, parents et enfants, tous et toujours fantoches sans cerveau et sans cœur, hannetons à cause de leur bourdonnante et vaine agitation, mais singes aussi par leur snobisme irrésistible. Rien ne peut rendre grave, un instant, leur pensée. Les enterrements eux-mêmes sont pour eux l'occasion de parades, de salamalesques et de simagrées. Ils ne se disent même pas qu'un jour viendra où ils seront, eux aussi, le prétexte d'une brillante et fastueuse mondanité du même genre. Et « la pittoresque farandole se prolonge pour la joie mélancolique et la pitié de nos petits-neveux ! »

Ces mots, qui sont les derniers du livre, me semblent l'expression du vrai but de l'auteur. Il rit des hannetons pour ne pas en pleurer. Il s'en amuse, mais il s'apitoie sur leur falote destinée. C'est un satiriste, qui n'a pas renoncé à l'apostolat. Sans l'avouer, même à soi-même, il garde l'espoir informulé que son livre, que ses livres, car il les écrit tous avec la même préoccupation, feront réfléchir ça et là quelques hannetons, quelques snobs, quelques mondains, et les amèneront à une existence moins futile et plus digne. C'est l'ardeur sourde et latente de cette volonté de moralisation qui confère à l'ouvrage une valeur toute particulière. Elle rehausse même les qualités vraiment très remarquables, de verve et d'éclat qui s'y donnent carrière. M. Georges Lecomte est un caricaturiste de grand talent. Ses portraits sont des charges qui ne tombent jamais dans la grossièreté. Il est plein de parti pris, mais aussi de finesse et de discrétion. On songe, en le lisant, aux dessins de Steinlen, de Forain, de Cappiello. Mais on sent vaguement qu'il y a autre chose, dans ses pages, que de la fantaisie éphémère. On cherche à se rappeler à quel écrivain celui-ci fait songer. Et, sans trop de surprise, on se murmure, tout à coup, le grand nom de La Bruyère.

GEORGES RENCY

LE PREMIER CONCERT YSAÏE

On a revu avec joie Eugène Ysaÿe au pupitre directorial, auquel l'arracha trop longtemps l'Amérique. Et le voici sérieusement réinstallé parmi nous, les mains pleines de musique, la tête emplies de projets, le cœur débordant d'enthousiasme. Malgré l'accroc survenu au programme la veille du concert, — M. Van Rooy, subitement aphone, dans l'impossibilité de chanter, — la séance inaugurale et quelque peu jubilatoire (la Société Symphonique fête ses dix ans d'existence) n'en a pas moins offert un sérieux intérêt. Remplaçant complaisamment le baryton désemparé, M. H. Albers s'est taillé un vif succès dans les fragments wagnériens annoncés, auxquels il confère le prestige d'une voix bien posée et d'une irréprochable diction, et a ajouté au programme la surprise d'une scène de *l'Étranger*, qui a fait sensation. L'auditoire a paru découvrir ce récit ample et poignant, porté sur les ailes d'un commentaire orchestral admirable. Et le succès du compositeur a égalé celui de l'interprète. Gageons que M. Albers ne serait pas fâché — et nous non plus — de voir le drame émouvant de M. d'Indy inscrit au nombre des reprises de la saison.

Le programme symphonique comprenait deux nouveautés, l'une et l'autre nationales : un triptyque de M. Jan Blockx commémorant trois fêtes de l'année, — jolie suite d'une écriture simple, d'une inspiration limpide comme un chant populaire. L'œuvre a été très favorablement accueillie, encore que la troisième partie, *Pâques*, ait paru un tantinet languissante.

L'autre pièce inédite était une symphonie en quatre mouvements composée par M. L. Delune, prix de Rome, et déjà entendue l'an dernier à un concert donné, sous la direction de l'au-

teur, à l'Alhambra. L'encouragement donné par M. Ysaÿe aux jeunes compositeurs belges en leur ouvrant toutes grandes les portes de son temple, est tout à son honneur. Espérons toutefois qu'il aura, dans la suite, la main plus heureuse. La partition de M. Delune ne révèle ni un tempérament de musicien, ni une « patte » de symphoniste. Elle est inutilement chargée, boursoufflée et redondante, et dissimule vainement sous des complications de rythmes une totale indigence d'inspiration. On relève ça et là un joli détail, un trait délicat. Puis, c'est la monotonie du steppe, l'étendue des mornes horizons, à perte de vue. On s'étonne d'un si consciencieux et stérile effort, — car l'œuvre est considérable et déchaîne toutes les ressources instrumentales sans créer, à aucun moment, d'atmosphère sonore enveloppante.

Le *Scherzo*, malgré sa banalité rythmique, mérite une mention. Il a de la légèreté et de l'entrain, dans la forme traditionnelle. C'est, tout au moins, un bon devoir d'élève, — d'un élève qui se souvient des leçons de ses maîtres, surtout de celles de Saint-Saëns.

O. M.

LA CRITIQUE MUSICALE

Très justes, ces réflexions de Camille Mauclair dans le *Courrier musical* (1) :

« Non, il n'y a pas de critique qui puisse faire aimer ou haïr une œuvre par une démonstration logique. Il n'y a pas de critérium du beau et la critique ne peut par gouverner la sensibilité. Ce n'est ni son rôle ni son pouvoir. La critique s'occupe avec profit et opportunité de la technique et de l'histoire de l'art, mais non de l'art lui-même. Le physicien s'occupe de toutes les façons de produire et d'utiliser l'électricité : mais de l'électricité elle-même il ne saurait rien dire. Il en est de même de la musique et des vibrations qu'elle provoque en ses auditeurs — et c'est la musique qui est l'essentiel, et non la critique musicale. Je veux bien lire cent pages de glose sur Beethoven ou Debussy, mais je préférerai toujours entendre la sonate *Appassionata* ou les *Nocturnes*. Ils m'importent bien davantage, et je gagnerai plus à les entendre. Car ils n'ont pas été faits pour que j'apprenne comment ils sont faits, mais pour m'émoouvoir. La phrase de La Bruyère : « Il y a un bon et un mauvais goût, et on discute des goûts avec fondement » est parfaitement juste lorsqu'il s'agit de l'examen des procédés de composition. Elle n'a aucun sens lorsqu'il faut apprécier une sensation et non un raisonnement. Et la musique, c'est une sensation. C'est un langage psychique direct, qui n'emprunte pas, comme la peinture ou la sculpture, des symboles intermédiaires entre lui et l'âme ou, comme les lettres, le langage de tout le monde. La critique commente, explique, reconstruit : elle ne fait ni sentir, ni aimer. Elle ne peut rien à cela, pas plus qu'elle ne pourrait influencer un choix d'amour en discutant la correction ou l'incorrection physique d'un être aimé. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Chansons patriales*, par FERNAND BOURLET. Première série. Bruxelles, imp. Alex. Gielen. — *Souvenirs et Regrets*, par le comte CH. DE SUFFREN DE LA CONDOMINE. Paris, librairie Eugène Rey. — *Le Vaisseau solitaire*, par EDGARD MALFERE (avec un portrait de l'auteur). Lille, éd. du *Beffroi*.

ROMAN. — *Les Hannetons de Paris*, par GEORGES LECOMTE. Paris, E. Fasquelle, bibliothèque Charpentier. — *La Petite*, par G. ABRIANO. Paris et Liège, l'Édition artistique.

CRITIQUE. — *L'Arte Mondiale alla VI Esposizione di Venezia*, par VITTORIO PICA. (389 illustrations en noir et 2 planches

(1) 15 octobre 1905. (Paris, 29, rue Tronchet).

en couleurs.) Bergame, Institut d'arts graphiques. — *Max Waller et la Jeune Belgique*, par PAUL ANDRÉ. Avec divers portraits, fac-simile d'autographe, etc. Bruxelles, éd. du *Thyrse*. — *La Médaille en Belgique au XIX^e siècle*, par ALPH. DE WITTE. Bruxelles, imp. Van Buggenhoudt.

THÉÂTRE. — *Pièces en un acte et saynètes*, par le comte CH. DE SUFFREN DE LA CONDAMINE. Paris, librairie Eugène Rey. — *La Joyeuse entrée de Charles le Téméraire*, drame historique en sept tableaux, par EDMOND PICARD. Bruxelles, P. Lacomblez et V^e Ferd. Larcier.

DIVERS. — *Une interview au transformisme*, par le baron CH. VAN BENEDEN. Funchal, édition du *Diario Popular*. — *Le Foyer intellectuel* (Université populaire de Saint-Gilles). Rapport sur l'année 1904-1905. Bruxelles, impr. Gaston Cops. — *Une Maison de détention sous la Terreur. L'Hôtel des Bénédictins anglais*, par JEAN DE LA LAURENCIE. Paris, bureau d'édition de la *Schola cantorum*. — *Les Européens au contact des Africains*, par le docteur CHARBONNIER. Bruxelles, Alliance typographique, A.-R. de Ghilage et C^e. — *Les Caractères de la Danse, histoire d'un divertissement pendant la première moitié du XVIII^e siècle*, par PIERRE AUBRY et EMILE DACIER. Portrait en héliogravure, partition musicale, etc. Paris, H. Champion.

PETITE CHRONIQUE

La participation d'Eugène Ysaÿe assure un gros succès au premier Concert Delune, fixé au samedi 4 novembre, à 8 h. 1/2, salle de la Grande-Harmonie, avec audition populaire le lendemain dimanche à 2 h. 1/2.

L'illustre virtuose jouera un concerto de Bach et tiendra la partie du violon principal de la symphonie de Vreuls.

Le programme comporte en outre une Suite de Bach et la *Symphonie rhénane*, de Schuman, qui n'a plus été exécutée à Bruxelles depuis quelque temps déjà.

La séance publique de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu le dimanche 26 novembre, à 2 heures, dans la grande salle du Palais des Académies.

Après un discours de M. F.-A. G. vaert, directeur de la classe, sera exécutée la cantate du lauréat du dernier concours de Rome pour la composition musicale, M. Louis-F. Delune, la *Mort du roi Raynaud*.

Monna Vanna, traduite en magyar et mise en musique par un jeune compositeur hongrois, M. Emile Abrany, sera représentée dans le courant de l'hiver au Théâtre royal de Budapest.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art.
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Outre l'œuvre de Maurice Maeterlinck, le directeur de ce théâtre, M. Mader, se propose de monter trois ou quatre opéras hongrois nouveaux, parmi lesquels une partition de M. Jenő Hubay, le *Premier Amour de Lavotta*, qui met en scène un autre violoniste hongrois, fameux au commencement du siècle dernier et qui s'est fait un nom glorieux dans son pays avec plusieurs compositions d'un caractère essentiellement magyar.

Du *Cri de Paris*, à propos de l'Exposition du Livre, organisée par M. Gallimard au Salon d'Automne :

Quel flair ne faut-il pas au bibliophile pour réunir une belle collection, une collection dont toutes les pièces soient authentiques!

Ce qu'il y a d'Incunables, d'Elzévir, de Cazins et de Didots truqués est inimaginable! Ce que Lyon a fabriqué d'éditions principes de Racine! Et les éditions originales de Molière, confectionnées à Rouen, copiées page par page, où tout était reproduit avec soin, caractères, titres et fleurons. Les exemplaires étaient rousés à la fumée. Des spécialistes artificieux refont à la main et à la plume les feuillets manquants (ils refont aussi l'acheteur). Tout y est : les filigranes correspondent avec ceux du papier de l'édition reproduite, on tire avec de l'encre brunâtre, et il y a jusqu'à la bavure du tirage imparfait. Et les faux culs-de-lampe! Et les manuscrits sur velin, enluminés avec une patience de Chinois par des gothiques de notre temps! Et les planches remargées, et l'élzévir du *Pâtissier français*, fait en Hollande!

Pour les reliures, on emploie d'anciens fers à dorer que l'on pousse sur d'antiques plats jansénistes. C'est ainsi que les fers de la reliure du *Sacre de Louis XV*, sauvés de la fonte, ont servi... maintes fois à la reliure de grands in-folios. On retape les vieilles reliures comme les vieux souliers; il suffit de passer au carmin et à l'encaustique le plat des maroquins usés. Et c'est ainsi que l'on vend 6,000 francs des reliures du XVI^e siècle, fabriquées l'an dernier.

Un amateur connu, le marquis de G..., acheta un jour un livre ancien fort beau; dans une enveloppe en vieille soierie de Lyon. Fier de son achat, payé son pesant d'or, M. de G... le montre à sa femme. La marquise prend d'abord le livre et l'inspecte avec minutie. Tout d'un coup, se mettant à rire :

« — Mon ami, dit-elle, est-ce qu'au XVIII^e siècle on cousait à la mécanique? »

Étude du notaire DELPORTE, à Bruxelles, Grand-Sablon, 36.

Lundi 30 octobre 1905, à 10 heures du matin

VENTE PUBLIQUE

EN LA

SALLE DES VENTES STEVENS

RUE DES CHARTREUX, 67

D'UN

BEAU MOBILIER ARTISTIQUE ET DE SALON

Objets d'art, Tableaux, Gravures, Aquarelles, Dessins.

Bibliothèque de livres, Manuscrits, Ouvrages illustrés.

Objets d'or et d'argent, Bijoux, Argenteries.

Objets de toilette de dame et d'homme.

Vêtements, Linge de maison et de corps.

Meubles, Porcelaines, Cristaux, Bronzes et Médailles.

Exposition publique : Dimanche 29 octobre, de 10 à 4 heures.

Strictement au comptant 10 p. c. pour frais.

Catalogues et renseignements en l'Étude, Grand-Sablon, 36.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Novembre

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Une œuvre nouvelle de M. Debussy : *La Mer* (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR). — Le Théâtre à Paris : *M^{me} Eléonora Duse* à « *L'Œuvre* » (O. M.). — Nécrologie : *Isidore Verheyden*, *Alphonse Allais*. — Chronique théâtrale (G. R.). — A. Leyde : *Exposition Philippe Zilcken* (A. R.). — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (1).

II

J'ai parlé du *modernisme* de Taine. Voici en quoi il consiste. Le philosophe estime que les modernes sont inférieurs aux anciens par le style. Ils ne savent plus la langue. Ce sont de moins parfaits écrivains, moins corrects, moins élégants. Comme les peintres, ils esquissent, plus qu'ils ne dessinent. Mais leurs idées sont plus grandes, et une vie plus intense anime leurs œuvres.

(1) Suite Voir *l'Art moderne* du 29 octobre dernier.

Taine ne nie pas que l'unité ne soit la condition du Beau, mais il ne se contente point de la vérité des traits généraux, de ce « cœur humain », dont se riait Musset ; il se complait à la vérité des traits particuliers, des caractères individuels. Comme dans l'un de ses plus contestables *Essais*, il reproche aux personnages de Corneille et de Racine de n'être « que des passions ou types généraux habillés en hommes », au lieu que les héros d'un Shakespeare ou d'un Rembrandt (ce sont là le dramaturge et le peintre qu'il préfère) sont des hommes d'un siècle, d'un pays, d'une condition, d'un caractère déterminés.

« Chaque mot est comme un coup dans le cœur. Ce qu'il y a de brusque, de déchirant, de mobile dans les passions, tout le trouble, toute la folie, toutes les singularités, toutes les profondeurs des émotions humaines, je les ressens alors, non pas après une étude, par réflexion, comme lorsque je lis les autres, mais d'abord et malgré moi. Je suis pris, et quand j'ai quitté le livre l'impression dure, et deux heures après, en marchant et en dinant, je retrouve l'image, qui revient par saccades et m'agite le cerveau. »

Les écrivains, qui l'ébranlent ainsi, sont, avec Shakespeare, Goethe, Byron, Bayle (qu'il relut de soixante à quatre-vingts fois), Balzac, Musset. C'est par leurs œuvres qu'il autorise sa définition de l'art : « *Une idée générale devenant la plus particulière possible.* » Il illustre cette formule d'une admirable analyse du *Christ aux cent Florins*, qui me rappelle les pages ardentes et confidentielles d'Émile Verhaeren, dans son *Rembrandt* (1).

(1) ÉMILE VERHAEREN, *Rembrandt* (Paris, Laurens, 1905).

« Le bouge où est le Christ est ignoble, soit; on lui apporte des malades avec des linges infects, roulés dans des haillons affreux, les chairs pendantes, pleins d'ulcères, une pourriture d'hôpital, soit. Les Pharisiens incrédules à gauche ont les figures les plus cruelles et les plus viles qu'on puisse imaginer; soit, et peu importe! Je n'ai jamais pu une seule fois me demander si ce tableau était laid. Je ne peux plus juger en critique; quand je le regarde, le raisonnement me tombe des mains; je suis comme un chirurgien qui, au moment de disséquer un homme, sentirait la chair frémir sous son scalpel. Ces yeux, ces poses, ces bras tendus vers le Christ, cette expression amère et pleine d'espérance de ces visages tourmentés, la compassion infinie du Christ, cela est poignant, c'est la vie elle-même, mais condensée, ramassée; toutes les douleurs d'un hôpital et de l'humanité dans douze mètres carrés. On ne voit plus ni les chairs, ni les lignes, si tel pied est bien posé, si tel arrangement est harmonieux, si cet air de tête est noble. Ces corps sont transfigurés, l'âme perce son enveloppe, ce sont les passions et les sentiments humains les plus pénétrants, les plus puissants, qui prennent le cœur par une contagion invincible. Cela est au-dessus de l'art, c'est le génie même, la chose qui ne s'apprend pas, ne s'analyse pas, ne peut pas se discuter. »

Cet art ne fait pas une synthèse des phases successives d'une passion, des aspects variés de la nature à telle heure, à telle saison. Il saisit l'instant unique où cette passion s'éclaire jusqu'en ses profondeurs, où apparaît le caractère essentiel de cette heure et de cette saison :

« Prenez une passion; exprimez-la par un geste et un air de visage; il n'y a qu'un moment indivisible dans ce geste qui soit expressif. Dans les contractions de muscles, par lesquelles va passer le visage, dans toutes les gradations des teintes qu'il va prendre, il n'y a qu'une teinte et qu'une disposition de muscles qui soient expressives. L'attitude dure deux secondes; un seul instant dans ces deux secondes peut rendre la passion. Cet éclair, Rembrandt le trouve. »

— Remarquez en passant que c'est là, sous la plume de Taine, la justification de cette recherche de l'effet, par quoi se distingue, plus que par telle particularité de technique, l'art des peintres impressionnistes. Ce que définit Taine, dans les lignes que je viens de citer, c'est précisément le point de rencontre de l'impressionnisme et du symbolisme. Ceci vaudrait d'être développé; mais je n'ai pas assez de place pour insister.

Taine part de là pour distinguer la Beauté de la Clarté! Si les deux qualités sont réunies, tant mieux. Mais il ne veut pas qu'on sacrifie celle-là à celle-ci.

« Je vous accorde qu'on écrit pour être compris. M'accordez-vous qu'on écrit pour faire une belle chose? — Maintenant lequel des deux buts est le principal? C'est le second, selon moi. Avant tout, la beauté; aussitôt après, la clarté. Que l'artiste tâche d'avoir les deux mérites; mais s'il faut sacrifier l'un, que ce ne soit pas la beauté; il vaut mieux bien faire qu'être populaire. La statue parfaite, enfermée dans l'atelier, est préférable à la statue ordinaire, exposée au grand jour. »

L'art ne doit donc pas viser à l'utilité. S'il en était ainsi l'*Oncle Tom* serait le premier des chefs-d'œuvre. Et la moralité? On se rappelle que l'un des critères de

Taine est « le degré de bienfaisance du caractère ». Ainsi la moralité est réintégrée dans l'art, ou plutôt l'art est subordonné à la morale; il perd son autonomie. M. Brunetière (*Évolution de la Critique*) et M. Victor Giraud (*Essai sur Taine*) louent le philosophe d'avoir enfin montré cette préoccupation du bien. Avec plus de raison, Jules Laforgue, dans ses *Notes d'esthétique* l'en blâmait. Or, dans une page, que je voudrais pouvoir citer tout entière, Taine trace la limite entre l'art et la morale, contredisant ainsi ses conclusions de *l'Idéal dans l'Art*. Et je n'ai pas besoin de dire que c'est dans cette lettre qu'il a raison :

« Cette lumière du droit et de la justice, c'est nous qui l'allumons et la promenons à travers l'immoralité de la nature et les violences de l'histoire, et ce ne serait pas la peine d'être homme que d'être réduit à ne pas la voir et à ne pas l'aimer. Mais si je la vois et si je l'aime dans son domaine, je la repousse du domaine des autres. L'art et la science sont indépendants. Elle ne doit avoir aucune prise sur eux; jamais l'artiste avant de faire une statue, jamais le philosophe avant d'établir une loi, ne doivent se demander si cette statue sera utile aux mœurs, si cette loi portera les hommes à la vertu. L'artiste n'a pour but que de produire le beau, le savant n'a pour but que de trouver le vrai. Les changer en prédicateurs, c'est les détruire. Il n'y a plus ni science, ni art, dès que l'art et la science deviennent des instruments de pédagogie et de gouvernement. »

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

Une œuvre nouvelle de M. Debussy.

La Mer, trois esquisses symphoniques.

Il serait aussi malaisé d'analyser les trois tableaux maritimes dont M. Debussy vient d'enrichir le répertoire des concerts symphoniques que de décrire, par exemple, un triptyque composé sur le même thème par M. Claude Monet. Cet art évocateur et subtil, tout en nuances, précieux comme un écrin aux feux versicolores, émeut par la sensibilité du coloris, par la souplesse du rythme, par l'imprévu des modulations bien plus que par le développement mélodique. C'est le poème de l'eau et de l'air, et ses strophes sont si humides et si fluides qu'on ne songe pas à se demander, en les écoutant s'égrener dans un joyeux tumulte sonore, sur quel mode lyrique elles sont écrites ni la métrique qui les scande.

Laissons aux scolastes le souci de discerner les artifices au moyen desquels M. Debussy réalise cette vertigineuse polyphonie et abandonnons-nous aux impressions qu'il fait naître en nous. Celles-ci sont délicieuses. Dès le début de la première esquisse, *De l'aube à midi sur la mer*, c'est une sensation d'espace et de lumière, un bruissement de vagues dans une atmosphère calme que précise le thème fondamental de l'œuvre, fondu peu à peu dans un déploiement harmonique d'une saveur extrême. Dans les *Jeux de vagues*, centre de triptyque, le ruissellement irisé de l'eau, l'échevellement des lames et l'envol des embruns, le tumulte des flots qui bondissent sur les récifs, s'ébrouent, s'étalent en larges nappes, tout le mouvant spectacle de la mer est

évoqué à miracle. Les trilles, les arpèges, les gammes chromatiques fusent, étincelants, de toutes les parties de l'orchestre. C'est une fantaisie exquise colorée d'effets inédits et délicats. Le *Dialogué du vent et de la mer*, d'une inspiration plus mâle, d'un coloris plus robuste, couronne cette suite d'esquisses symphoniques. Pour avoir, à première audition, paru moins neuve que les *Jeux de vagues* et rappelé, au début, la tempête de l'*Etranger*, puis certaines compositions des maîtres de l'Ecole russe, cette conclusion de la *Mer* n'en a pas moins produit une forte impression. Idyllique dans la première partie, d'une grâce pimpante dans la deuxième, l'inspiration de M. Debussy devient ici plus grave et plus expressive. Le drame se mêle au paysage et hausse l'œuvre au-dessus d'une notation phonétique.

Souhaitons que cette pittoresque et charmante partition, qui fut interprétée, pour la seconde fois, à Paris dimanche dernier, sous la direction de M. Camille Chevillard, avec une précision, une délicatesse et une sûreté remarquables, soit inscrite bientôt au programme de l'un ou l'autre de nos grands concerts. On pourrait compléter ce programme par la première audition de l'œuvre symphonique nouvelle de M. Vincent d'Indy, *Heures d'été à la montagne*, qui sera jouée pour la première fois à Paris en février prochain aux Concerts Colonne. La mer, la montagne : la mobilité, la fluidité, le scintillement de la musique de M. Debussy opposés aux structures solides, aux masses étagées de la polyphonie de M. d'Indy, — ce contraste ne résumerait-il pas dans leurs plus hautes expressions les deux tendances directrices de la musique d'aujourd'hui ?

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Edgar Walfère, l'auteur du *Vaisseau solitaire* (1), est un poète jeune, qui a tous les défauts et toutes les qualités de la jeunesse. Ses vers sont imparfaits et, dans leur liberté excessive, manquent souvent de rime et d'harmonie. Mais les poèmes de son livre de début nous révèlent un cerveau débordant d'images, un cœur gonflé d'un grand souffle héroïque et douloureux. Symboliste, il personnifie ses nostalgies et ses soucis, ses désirs et ses rêves, et quand il fait parler des héros ou des demi-dieux, quand il montre les faunes à la poursuite des nymphes, il raconte tout simplement son histoire spirituelle. Il est aussi doué de précieuses facultés d'observation. Je citerai tout au long son poème intitulé *les Vieilles gens*. Il y en a d'autres, dans son livre, qui sont plus lyriques, plus emportés. Il n'en est pas qui me plaisent davantage par la simplicité du langage, le choix des détails et la qualité du sentiment.

L'hospice ouvre ses larges portes
Qui grincent dans leurs gonds
Et les vieux et les vieilles sortent
Sur le quai désert sous le soleil blond.

Timides comme de petites filles,
Presque à tâtons,
En s'appuyant sur leurs bâtons
Ou leurs béquilles,

(1) Lille, édition du *Beffroi*.

Les vieilles marchent à pas menus.
Elles sont vraiment touchantes
Avec leurs petits yeux ingénus.
Sous leurs coiffes blanches qui chantent
L'âme paisible et le cœur joyeux
Et — qui sait ? — malgré leurs figures flétries,
Peut-être la charmante coquetterie
De plaire à quelque petit vieux.

Les vieux, voûtés, ridés, aux yeux malicieux,
Prennent plaisir à radoter avec les vieilles
Dont les narines sont noires de tabac
Et à qui l'on parle toujours trop bas.
Il faut même souvent leur corner aux oreilles
Ce qu'on veut qu'elles entendent bien.
Et encore ne comprennent-elles parfois rien,
Se contentant de hocher la tête

Avec des airs profonds
Pour ne pas paraître plus sourdes qu'il ne faut.
Et charmants dans leur grâce sénile,
Les couples s'épandent sur la ville
Avec la joie de petits enfants
Qu'on laisserait courir dans les champs.

Il est aussi de ces aieules
Qui s'en vont seules
En marmottant
Entre leurs dents
D'incompréhensibles paroles :
De sorte qu'elles ont l'air un peu folles

Et qu'on les prendrait volontiers
Pour de vieilles fées
Ayant perdu leurs baguettes enchantées
Et n'exerçant plus leur métier...

* * *

D'un art plus sûr et d'une ligne plus ferme sont les vers de M. Félix Bodson, l'auteur de l'*Écrivain public* et de *Pierrot millionnaire*, pièces que nous applaudîmes l'hiver dernier et qu'il vient de publier en volume (1). M. Bodson a le secret du vers théâtral, rapide, joli à l'oreille, clignant et paré, avec un rien de piaffe et d'esbroufe, juste ce qu'il faut pour griser un peu les spectateurs et les enlever un instant au-dessus de la banale réalité. Il a en plus le tour de main : c'est déjà un dramaturge habile, ses petites pièces ont de l'allure et se lisent, comme elles se sont écoulées, avec un vif plaisir. Sans doute, l'une et l'autre ne sont encore que de belles bulles irisées qui flottent, gracieuses et claires, dans le ciel de la fantaisie. Mais telles qu'elles sont, elles honorent notre poésie autant que notre théâtre et rien ne nous défend de voir en elles les charmantes annonciatrices d'œuvres plus fortes, plus humaines, où Pierrot dépouillera son masque enfariné et nous montrera la vraie grimace d'un cœur qui souffre ou l'expression authentique d'un véritable amour.

* * *

J'aurais voulu — mais le temps me manque — consacrer tout un article au *Théodore Roosevelt* de M. Léon Bazalgette (2). Roosevelt est en train de devenir tout doucement une figure héroïque et légendaire. Cet homme d'énergie, d'action tenace et droite est doué de la propriété d'attraction qui caractérise les êtres en qui

(1) Bruxelles, édition du *Thyrse*.

(2) Paris, Sansot et C^{ie}.

toute une époque semble se concrétiser. Ils attirent et s'approprient tout ce qu'élaborent autour d'eux mille cerveaux obscurs. La dernière grande figure de ce genre qui apparut dans l'histoire, fut celle de Napoléon I^{er}. Avant lui, il y avait eu Louis XIV, Charles-Quint, Charlemagne et, dans un passé plus lointain, Attila, César, Alexandre, Moïse, les sages de l'Inde formidable et mystérieuse. Ce sont là les surhommes véritables, non pas selon la formule de Nietzsche, mais selon la grande loi de l'évolution humaine qui impose de la sorte, sur la route des âges, pour éclairer la marche des générations et donner un sens à la vie, l'apparition alternée d'hommes-phares, portant au paroxysme, dans la pleine lumière des siècles, les qualités ou les défauts d'une race ou d'une époque, et dont l'histoire résumerait celle de l'humanité tout entière. Roosevelt sera-t-il un de ces êtres privilégiés ? On ne pourrait encore l'affirmer. Mais, dès à présent, il semble bien que, pour la première fois, la population des États-Unis prenne en lui conscience d'elle-même. Dès à présent, il est pour elle une sorte de héros éponyme. Elle se salue, s'acclame et s'approuve en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait. Il est, à l'exemple de sa race, un homme d'action violente et claire, précise et systématique. Il marche vers son but avec des yeux froids et des mains tranquilles. Mais ce sangfroid n'exclut pas l'enthousiasme, le goût de l'aventure forcée et héroïque. Cet homme de cabinet, cet homme d'affaires, n'est pas un cul-de-jatte et un rond de cuir. C'est un chasseur, un coureur de steppes et de prairies, un logeur à la belle étoile, un vagabond, un rêveur, un poète ! Voilà la double face de l'Américain. On nous a assez montré l'oncle Sam sous les apparences d'un marchand de cochons. Pourquoi ce marchand n'aurait-il pas dans son cœur un artiste qui sommeille ? L'Amérique a mis un siècle à construire sa maison. A présent, elle s'apprête à l'orner. Déjà l'intellectualité mondiale s'honore de compter là-bas quelques-uns de ses laboratoires scientifiques les plus actifs et les plus riches. L'art, bientôt, et la littérature y feront partout leur apparition. Cette éclosion est, dès aujourd'hui, préparée par Théodore Roosevelt, qui a révélé à elle-même la conscience nationale.

Et voilà des idées bien mal exprimées et qui gagneraient peut-être à être traitées avec quelque développement. J'aurais voulu montrer simplement comme elles se dégagent de la solide, nette et élégante brochure de M. Bazalgette. Cet écrivain substantiel et précis, à qui nous devons déjà cinq volumes de notations et de réflexions bien vivantes et bien modernes, est à l'affût de tous les événements en lesquels se manifeste la volonté mystérieuse de l'évolution. C'est un historien de l'énergie cosmique. Il regarde vivre les hommes comme il regarderait un chêne au bois ou la fleur humide de rosée, qui se penche au bord de la route. Il a le sens de la vie, il la respire partout. Et ses livres sont ceux d'un penseur tellement enivré de vie, que leur rigueur scientifique et leur richesse documentaire n'altèrent pas leur grave et presque religieuse Beauté.

GEORGES RENCY

LES PEINTRES BELGES (1)

Je regrette — si quelque regret peut subsister devant la lumière du golfe de Cannes — de n'avoir pu aller visiter l'expo-

(1) M. Camille Maclair a consacré il y a quelques mois dans la *Revue bleue* (15 avril 1905) un intéressant article à l'école belge

sition de la Libre Esthétique, à Bruxelles. C'est un voyage d'art facile et exquis, que je conseillerais à quiconque aime l'art moderne. On trouve là chaque année, en effet, aux mois de mars et d'avril, la concentration synthétique de tout ce que l'art actuel tente de plus libre, de plus audacieux et de plus sérieux, et on le trouve dans un pays admirable, dans un local d'un goût parfait, avec l'appoint de conférences intelligentes et de concerts qui deviennent des fêtes de l'âme quand le violon incomparable d'Ysaye, le piano d'Arthur de Greef ou d'Eugène d'Albert s'y font entendre.

Que de souvenirs cette Libre Esthétique n'éveille-t-elle pas en moi ! Ils sont mêlés aux meilleures, aux plus vives heures de la jeunesse, alors que de 1892 à 1896 j'y allai, presque adolescent encore, prononcer des conférences qui empruntaient tout leur prix à l'indulgence amicale du public artistique de Bruxelles, et me faire l'écuyer des grands maîtres de la peinture, scruter Rubens à Anvers, Memlinck à Bruges, les Van Eyck à Gand, demander une initiation fervente aux majestueux chefs-d'œuvre de l'architecture ou apprendre, dans les crépuscules inoubliables de la ville des cygnes, les subtils échanges que la mélancolie du Nord fait avec la beauté. Si depuis les circonstances m'ont contraint à ne plus affronter l'hiver septentrional, de solides amitiés gardées atténuent mon regret, et l'oubli n'a encore rien pu altérer de mon attachement reconnaissant à ce cher pays d'art.

A cette époque, nous étions un certain nombre d'artistes, Alexandre Charpentier, Ernest Chausson, Lugné-Poë, entre autres, toujours heureux de saisir le prétexte d'aller là-bas, et d'en profiter pour pousser jusqu'en Zélande ou jusqu'aux villages bariolés de ce délicieux Zuyderzee, que tous les peintres du monde n'avaient pas encore découvert à ce moment-là : et nous en revenions toujours à cette Bruges que, le premier, Rodenbach avait chantée, et que Le Sidaner allait bientôt peindre. La Libre Esthétique était le ralliement des voyageurs : l'excellent connaisseur de musique et de peinture, l'érudit, l'accueillant Octave Maus, aussi frankiste qu'impressionniste et libéral impénitent, qui l'a fondée, imposée et dirigée, en faisait une sorte d'auberge de Candide où son plus grand plaisir était de réunir des talents, de créer des sympathies et de resserrer des amitiés. Des beaux concerts du Conservatoire, dirigés par l'admirable Gevaert, aux quatuors Ysaye, aux premières de Wagner ou de Vincent d'Indy à la Monnaie, on passait à une soirée d'art dans le fastueux hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, qu'Edmond Picard allait offrir pour en faire un musée d'art moderne, ou à une visite aux chefs-d'œuvre des Primitifs, à moins que ce ne fût encore à l'un de ces plantureux banquets ennoblis d'authentiques bourgognes, où l'on fêtait Camille Lemonnier, Georges Eekhoud ou Emile Verhaeren en se gaussant des Académies.

C'était le moment où une extraordinaire activité enflammait les écrivains belges sous l'impulsion de Maus, de Picard, de Lemonnier, et où cette jeunesse fervente accueillait nos symbolistes avec une cordialité inoubliable. Depuis les mouvements se sont un peu désagrégés, il y a eu des accalmies et des changements de front : mais l'accueil est resté pareil. La Libre Esthétique est toujours fidèle à sa belle mission. Les peintres et les sculpteurs avaient pris les devants. L'homme de génie que fut Constantin Meunier

actuelle. Ce document constitue pour nos peintres un hommage trop significatif pour que nous hésitions à le reproduire, malgré le caractère personnel de certaines phrases, d'une indulgence trop grande et que justifie seule une ancienne et fidèle amitié.

était déjà glorieux, Van der Stappen, Georges Minne avaient déjà produit de belles choses. Et la Libre Esthétique n'était que la prolongation et la transformation, élargie matériellement et moralement, de la primitive Société des XX qui fut d'emblée hospitalière à nos impressionnistes à l'heure où les pires railleries les accablaient ici.

Cette terre classique de la peinture solide et sincère, qui a contribué à l'école de 1830-1860 par quelques créateurs aussi forts que nos plus beaux maîtres, cette terre où étaient nés le paysagiste Artan, l'animalier Verwée, le romantique Henri Leys, l'incomparable nature-mortiste Henri De Braekeleer, le psychologue profond et triste Charles de Groux, et Alfred Stevens, et Félicien Rops, et bien d'autres — je ne cite que les plus grands — cette terre essentiellement picturale, mais riche surtout jusqu'alors d'œuvres stylisées, méditées et sobres, s'est donnée passionnément aux doctrines de la peinture heureuse et lumineuse dont les amis d'Edouard Manet créèrent le poème. Toute une vivace floraison d'impressionnistes, dès la création de la Libre Esthétique, se révéla, imposante par l'ensemble, réunissant des artistes qui déjà s'étaient prouvés valeureux dans un cercle d'amateurs. Il y eut là une étonnante levée de palettes claires, secondant l'effort français. On découvrit une génération de peintres intelligents, lettrés, informés de tout le mouvement musical, littéraire, moral qui s'élaborait en France, et résolus à imposer un art libre, neuf et savoureux, à désabuser à jamais le public belge de la peinture noirâtre de l'école d'Anvers et de la piètre littérature académique qu'on lui offrait jusqu'alors. La cohésion de ce mouvement en assura le triomphe autant que la considérable somme du talent déployé.

L'influence de Claude Monet et de Renoir se manifesta vivement chez cet admirable paysagiste qui s'appelle Emile Claus, et qui est maintenant aussi célèbre en France qu'en son pays par ses belles expositions à nos salons, dont le musée du Luxembourg a retenu plusieurs précieux témoignages. Cet harmoniste puissant, d'une richesse et d'une fécondité rares, a peint depuis vingt ans sa terre natale avec un constant bonheur, et c'est aussi un animalier et un portraitiste remarquable. C'est plus récemment que se révéla Albert Baertsoen, qui a pris à la Société nationale une place si considérable : celui-là est le peintre savant, robuste, d'une vigueur impressionnante, d'une tonalité chaude, sourde, un peu lourde parfois à force d'accentuation, le peintre des vieilles maisons mortes, des canaux abandonnés, des ruelles troubles, des quartiers miséreux de Gand, des neiges dans les nuits d'hiver sur les chalands, des lanternes sinistres aux coins des môles, le peintre tragique des toits couleur de sang et de sombres menaçantes : il est aussi l'un des maîtres de l'eau-forte moderne, qu'il traite avec une entente décorative et une puissante simplification. L'œuvre ténébreuse de Baertsoen s'oppose à l'œuvre lyrique, ingénue, riante, baignée de clartés, d'Emile Claus, et aucune ne le cède à l'autre en synthèse, en vérité, en attrait. Claus est le poète de la Flandre opulente, de ses allées d'eau, de ses peupliers, de ses ciels, de ses vergers en fleurs, Baertsoen évoque la vie taciturne, obstinée, farouche, de la Flandre pauvre, le spectacle inquiétant et silencieux de ses cités ouvrières, de ses vieux ports ensablés.

La théorie pointilliste de Seurat et de Signac a fait en M. Théo Van Rysselberghe un adepte qui a fini par la faire trouver logique et agréable, et empêche qu'on en dise tout le mal qu'elle mérite, à force d'y avoir collaboré par un talent varié, séducteur et

sérieux. Portraitiste au beau dessin, mariniste excellent, remarquable peintre de nu, M. Van Rysselberghe est encore un affichiste plein de grâce et un aquafortiste dont certaines pièces ont leur place d'honneur marquée dans les meilleures collections modernes. C'est avant tout un décorateur, ce qui n'exclut nullement la psychologie très fine de ses effigies. Quelques paysagistes de valeur, M^{lle} Anna Boch, MM. Verheyden, Wytman, Willaert, Verstraete, Marcette, Buysse, achèvent de témoigner avec talent de leur filiation impressionniste. On ne peut leur associer qu'indirectement le beau talent de M. Victor Gilsoul, qui établit avec autorité, largeur et style, ses grands paysages dont un, au Luxembourg, lui fait honneur, et qui procèdent plutôt de Théodore Rousseau et de son école que des modernes. Il faut faire une mention toute spéciale pour un jeune artiste plus récemment venu, M. H. Cassiers, dont les estampes en couleurs sur la Hollande et les délicates eaux-fortes témoignent d'une vision curieuse, d'un sentiment à la fois décoratif et intimiste, et donnent les plus sérieuses promesses. Il faut enfin saluer comme il sied le talent insuffisamment connu et indéniable, de l'impressionniste George Morren.

Comment considérer, où ranger M. James Ensor? C'est impossible, et il n'en a pas souci. C'est le plus inclassable des artistes belges, et il a un talent exquis, violent, tendre, bouffon, tout à fait propre à déconcerter si l'on ne prenait le parti de l'aimer dans son protéisme. James Ensor, qui vit solitairement à Ostende et n'a nullement la réputation qu'il mérite, a peint de magistrales natures-mortes dont la pâte et la somptueuse couleur évoquent Monticelli, des intérieurs d'un gris à la Chardin, des portraits subtils et des caricatures. Et puis, si l'on étudie sa considérable œuvre d'aquafortiste, qui est d'une beauté technique, d'une variété et d'une science étourdissantes, on y trouve pêle-mêle des paysages aux ciels suaves, pleins de vérité, minutieux, simples et tout inspirés de Ruysdael, et des fantaisies satiriques, des charges macabres, des compositions prodigieusement grotesques, dont l'invention grossière et très fine, l'humour, la violence, le caprice, dépassent tout ce qu'on peut imaginer, et témoignent de l'antipathie frénétique du singulier artiste pour l'esprit bourgeois et l'art d'École. Je ne puis résister au plaisir de citer, après *l'Entrée de Jésus en sa bonne ville de Bruxelles*, le titre pompeusement burlesque d'une de ces compositions : *Iston, Pouffamatus, Cracoxie et Transmouf, célèbres médecins persans, examinent les selles du roi Darius après la bataille d'Arbelles*. C'est une vraiment savoureuse parodie des sujets de concours académiques ! Et l'on devine tout de suite que M. James Ensor ne sera jamais un lauréat : mais il faut voir la maîtrise d'exécution qui soutient ces fantaisies-là ! Des pièces comme *la Cathédrale* au pied de laquelle grouille une foule innombrable traversée par des musiques militaires sont d'absolus chefs-d'œuvre.

CAMILLE MAUCLAIR

(A suivre.)

LE THÉÂTRE A PARIS

M^{me} Eléonora Duse à « L'Œuvre ».

L'activité toujours en éveil de M. Lugné-Poe a valu à l'art, on le sait, maintes initiatives intéressantes, et le théâtre de L'Œuvre, qu'il a fondé, a révélé quelques-uns des plus beaux drames de ce

temps. Après Ibsen et Björnson, après Maeterlinck et Verhaeren, voici Maxime Gorki, dont la curieuse et poignante étude *Dans les bas-fonds*, traduite du russe par M. Halpérine-Kaminsky, a été mise en scène avec un réalisme émouvant et supérieurement jouée par M. Lugné-Poe et sa compagnie.

Notre correspondant parisien a signalé l'intérêt particulier de ces représentations et nous n'aurions pas à y revenir si la curiosité du public n'avait été excitée à nouveau, et au plus haut point, par l'annonce d'une soirée unique où Mme Eléonora Duse, voulant témoigner au théâtre de l'Œuvre et à son directeur sa confraternelle sympathie, jouerait dans le drame de Gorki le rôle de Vassilissa, tandis que Mme Suzanne Desprès interpréterait celui de Natacha.

Ce gala artistique avait attiré au Nouveau théâtre, lundi dernier, la foule des grands soirs. Bien qu'elle jouât en italien tandis que ses partenaires lui donnaient la réplique en français, ce qui n'est pas sans nuire à l'illusion scénique, Mme Eléonora Duse a produit une profonde impression et a été acclamée avec enthousiasme. Chez elle l'attitude, le geste, le masque, le timbre de la voix ont d'ailleurs une telle puissance tragique qu'elle émeut par le seul prestige de sa personne. Dès son entrée, le courant s'est établi, de la scène à la salle, et par une savante gradation d'effets l'éminente artiste a entraîné les spectateurs au comble de l'angoisse en jouant avec une véhémence, une fureur inouïes l'effroyable scène de la vengeance.

Admirablement secondée par Mme Suzanne Desprès, qui s'affirme de plus en plus l'une des premières comédiennes de ce temps par la vérité et la sobriété de son jeu, Mme Eléonora Duse a vivifié d'un souffle tragique la sombre étude de Gorki. Celle-ci est, au demeurant, peu scénique. Les quatre tableaux qui la composent, déroulés dans le même décor avec une répétition obstinée d'effets identiques, sembleraient monotones en leur pessimisme amer si l'intérêt que leur confère une observation scrupuleuse des bas-fonds du peuple russe n'était rehaussé par l'attrait d'une interprétation de premier ordre. C'est ce que paraît avoir compris M. Lugné-Poe en créant, pour les présenter au public parisien, une atmosphère d'art incomparable.

O. M.

NÉCROLOGIE

Isidore Verheyden.

La mort d'Isidore Verheyden a eu dans le monde artistique le plus douloureux retentissement. Si le peintre était hautement apprécié, l'homme était universellement aimé pour la droiture de son caractère et la loyauté de sa vie.

Mêlé activement au mouvement des expositions, Verheyden était trop connu pour qu'il faille rappeler ici les caractéristiques d'un talent inspiré par un fervent amour de la nature et de la vie. Paysagiste, il traduisait avec fidélité les sites du Brabant, des Flandres, de la Campine. Par la fraîcheur et la vérité de leur coloris, ses toiles, dispersées dans nombre de musées et de galeries particulières, ont, pour citer depuis longtemps, parmi les meilleures productions de l'école belge. Le portrait le sollicitait particulièrement en ces dernières années. Il y apportait le même esprit d'observation, la même sincérité que dans le paysage et, dans cette évolution nouvelle, il se fit également une situation en vue.

Professeur à l'Académie des Beaux-Arts, il fut chargé, il y a un an et demi, de la direction de celle-ci. Sa mort est, en même temps qu'un deuil pour l'art belge, une grande perte pour l'institution à laquelle il consacrait le meilleur de lui-même.

Isidore Verheyden était né en 1846. Il allait donc atteindre l'âge de soixante ans. A voir sa juvénile et ardente activité, on lui eût donné beaucoup moins. Une pneumonie infectieuse le terrassa brusquement il y a quelques semaines. Sa robuste constitution paraissait devoir résister au mal. On le croyait sauvé, lorsqu'une rechute l'emporta dans la nuit du 1^{er} novembre.

C'est avec émotion que nous évoquons ici cette personnalité sympathique entre toutes et que nous adressons aux siens l'expression de nos condoléances et de nos profonds regrets.

O. M.

Alphonse Allais.

Alphonse Allais, mort le 28 octobre, à l'âge de cinquante-deux ans, fut un grand amuseur devant l'Eternel. Avez-vous remarqué que presque tous les auteurs gais, les chansonniers, les humoristes meurent jeunes? Celui-ci s'en va d'une embolie, une maladie de cœur! Le cœur, pourtant, ne battait pas souvent dans son œuvre, série de recueils d'articles, d'artichets plutôt, où, à propos de bottes, il se livrait à des inventions énormes d'un esprit et d'un humour très particuliers. Ce rieur était un savant, un chimiste de valeur, ayant la curiosité et presque la passion de la science. Ce journaliste était un écrivain de talent et ses fantaisies, qui depuis quelque temps devenaient un peu laborieuses, étaient toujours écrites avec un louable souci de style. Il naquit à Honfleur, en 1853, fut élève en pharmacie à Paris, puis fonda le Chat-Noir avec Salis et Bruant. Sa verve et son goût de mystification s'y donnèrent longtemps carrière. Il a réuni ses principales *Vie drôle*, dans des recueils qui portent les titres suivants : *A se tordre*, *On n'est pas des bœufs*, le *Parapluie de l'escouade*, *Pas de bile*, *Deux et deux font cinq*, etc. et il a fait jouer, en collaboration avec Alfred Capus, *Innocent*; avec Tristan Bernard, *Silvérie ou les Fonds hollandais*. Si son œuvre, trop mêlée d'actualité immédiate, n'a que peu de chances de lui survivre, son nom, du moins, ne périra pas. Il appartient à l'histoire du rire à travers les âges.

G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les deux dernières reprises du théâtre de la Monnaie, *Hamlet* et *Rigoletto*, ont permis à M. Albers de déployer une fois de plus ses qualités admirables de chanteur et de comédien. De ces rôles vieillots, usés et ridicules — oh! Hamlet chantant une chanson à boire! — il fait des créations superbes. Sa belle voix prenante et son sens tragique leur prêtent un inoubliable relief. A son côté, M^{lle} Alda se montre en incessant progrès. Sa voix s'affermie et sa prononciation s'épure. C'est une artiste charmante, qui a tout à fait l'oreille et le cœur du public.

Au Parc, M. Noblet est venu nous donner *Monsieur le Directeur*, l'amusante pièce de Bisson qui n'avait plus été jouée à Bruxelles depuis plusieurs années. On se rappelle cette satire lestement menée des mœurs bureaucratiques : le directeur galantin ; les employés arrivant à tout par leurs femmes ; le vieux rond-de-cuir potinier et jaloux ; l'huissier facétieux qui, à chaque visite fémi-

nine, retourne le buste de la République. M. Noblet est un merveilleux De La Mare. On dirait que ce rôle a été écrit pour lui. Il le joue avec un brio, une verve, une science du geste et de la grimace réellement extraordinaires. Son succès a été très grand. Il l'a partagé, d'ailleurs, avec M^{me} Maurel, une excellente Madame Mariolle, et avec tous les autres interprètes de cette comédie un peu chargée, un peu bouffée, mais qui plaira longtemps encore parce qu'elle s'attaque à l'un des travers les plus enracinés de notre organisation sociale, la sacro-sainte et routinière bureaucratie.

Pendant que M. Noblet triomphait au Parc, la *Revue des Galeries*, due à notre aimable confrère, M. Georges Garnir, dispensait pour la première fois ses merveilles à une foule enthousiaste. Elle constitue réellement un spectacle féerique. Les lumières, les décors, les costumes, la musique — et, ce qui ne nuit pas, l'esprit mordant du revuiste — tout concourt à en faire un agréable éblouissement. Elle contient plusieurs scènes à effet : M. Picard lisant ses tragédies, les jeunes filles d'Ecaussines, Yvette Guilbert, dans ses transformations, une parodie très amusante de la scène de l'église, dans *Faust*. Le théâtre des Galeries a monté cette œuvrette avec des soins particuliers. La mise en scène est somptueuse et il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour boudier à un tel déploiement de clartés, de chair rayonnante, de clinquant et de sourires.

G. R.

A LEYDE

Exposition Philippe Zilcken.

Une cinquantaine de toiles, impressions de voyage en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie. Une *Notre-Dame de Paris* au crépuscule, dans le sentiment de Corot; un pont de pierre aux arches brisées : le fameux *Pont d'Avignon*; les *Ruines du castel des Baux* chanté par Mistral; des *Coincs de canal déserts*, à Venise; une *Maison inhabitée*, dont le reflet se perd dans la stagnation de l'eau comme le son d'une cloche dans le silence d'un cloître..... Tout un passé lointain évoqué par quelques lignes et par quelques tons. Des accords de rose nacré et de vert argenté, de gris rose et de gris vert, de gris mauve et de gris ardoise sur fond bleu laiteux. Un concert de musique de chambre... pour les yeux, dans une salle qui invite au recueillement. C'est à quoi le pinceau de Philippe Zilcken, frère jumeau de la plume et du burin que l'on sait, convie les amateurs d'harmonies discrètement rares. C'est ce que croit devoir leur signaler un passant sur la route — si jolie sous les ciels d'octobre — qui mène du Louvre à l'Amsterdam de Rembrandt.

A. R.

PETITE CHRONIQUE

Plusieurs journaux belges et étrangers annoncent la formation d'un comité belge en vue d'une prochaine exposition Van Eyck à Gand.

D'après nos renseignements pris à bonne source, nous pouvons affirmer qu'aucun comité belge n'existe jusqu'à présent. L'exposition est décidée en principe, et la ville de Gand a autorisé M. L. Maeterlinck, conservateur du Musée des Beaux-Arts, à continuer les négociations préliminaires et officieuses qu'il avait commencées à Berlin en vue de la reconstitution éventuelle du retable de *l'Agneau mystique* dont l'exhibition présenterait un si grand intérêt pour les artistes et les savants du monde entier.

Un peintre norvégien, M. Conrad Selmyhr, a ouvert hier une exposition de ses œuvres à la Galerie Boute, 134 rue Royale.

Pour rappel, samedi-dimanche 11-12 novembre, premier concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste.

Au programme : *la Mer*, de Gilson (récitant, M. Vermandèle); le Concerto pour violoncelle et orchestre, de Dvorak (1^{re} audition), M. P. Casals; l'ouverture du *Barbier de Bagdad*, de Cornelius (1^{re} audition); *Élégie*, de Fauré, et *Kol Nidrei*, de Max Bruch, pour violoncelle, M. P. Casals; *Fête populaire*, de F. Leborne (1^{re} audition).

C'est à la Salle Gaveau, rue Fossé-aux-Loups, qu'aura lieu lundi, 6 novembre, à 8 h. 1/2, la séance annoncée par MM. Sidney Vantyn, professeur au Conservatoire royal de Liège, et Alberto Bachmann, violoniste.

Au programme : Sonate pour piano et violon de Rubinstein; Concerto de Lalo; pièces de Brahms, Vogrich, Liadow, Brassin, etc.

Le pianiste Mark Hambourg annonce un récital à la Grande Harmonie pour le jeudi, 16 novembre, à 8 1/2 heures.

La Mort de Tintagiles, l'un des drames les plus émouvants de Maurice Maeterlinck, sera interprété pour la première fois à Paris le mois prochain. C'est M^{me} Georgette Leblanc qui a pris cette artistique initiative. Elle a loué à cet effet le théâtre des Mathurins, a fait exécuter, d'après ses dessins, quatre décors, composé les costumes, engagé une troupe et un orchestre — car l'œuvre a été mise en musique par M. J. Nougues, l'auteur de *Tamyris*, que va monter le Théâtre-Royal d'Anvers, — et compte pouvoir donner la première représentation du 15 au 20 novembre.

Voici la distribution de *la Mort de Tintagiles*, drame lyrique en cinq tableaux : Ygraine, M^{me} Georgette Leblanc; Bellangère, M^{me} Russell (du théâtre Waldorf de Londres); Agloval, M. Stéphane Austin; Tintagiles, le petit Tosti Russell. Trois servantes.

L'Opéra-Comique de Paris prépare une série de nouveautés intéressantes. La première en date sera *Miarka* de M. Jean Richépin, musique de M. Alexandre Georges. Puis viendront : *les Pêcheurs de Saint-Jean*, de M. Henri Cain, musique de M. Widor; *le Clos*, tiré par M. Michel Carré d'une nouvelle d'Amédée Achard, musique de M. Ch. Silver; *Aphrodite*, tirée par M. L. de Gramont du roman de Pierre Louys, musique de M. Camille Erlanger. Miss Mary Garden fera sa rentrée dans le rôle d'Aphrodite.

M. Albert Carré compte monter en outre plusieurs petites pièces parmi lesquelles *la Coupe enchantée*, de M. Gabriel Pierné, *le Roi aveugle*, de M. Henri Février, *la Légende du Point d'Argentan*, de M. Fourdrain.

Il est question, enfin, de mettre en scène, à la fin de la saison, la *Marie-Magdeleine* de Massenet, et le *Chandelier* d'Alfred de Musset, dont M. André Messager achève la partition.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants, d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. TILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Armide (OCTAVE MAUS). — Les Peintres belges (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Correspondance (MAETERLINCK). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — La Belgique artistique et littéraire. — La Semaine musicale : *Déplorable éclectisme. Beaucoup de talent dépensé pour rien. Ce qu'il y a de bon* (Ch. V. D. B.). — Correspondance musicale de Paris. *Académie nationale de musique* (M.-D. CALVOCRESSI). — Nécrologie : Florent Willems. Léon Abry. — Petite chronique.

ARMIDE

Lorsqu'en mars 1882 M. Geyvaert ressuscita, pour la troisième fois, *Armide* au Conservatoire, Victor Arnould écrivait dans *L'Art moderne* : « Les grandes œuvres sont comme les étoiles fixes. Elles ne bougent pas et leur éclat est inaltérable. Et pourtant elles ont beau être immobiles, elles n'ont pas toujours le même aspect et ne se montrent pas toujours au même point du ciel. Parfois elles disparaissent pendant des périodes entières, mais quand elles remontent sur l'horizon, leur éclat est aussi pur qu'au premier jour et tout cède devant elles. C'est que si elles n'ont pas changé, notre

propre mouvement, et souvent nos erreurs et nos modes, nous les ont rendues pour un temps invisibles. Mais aussitôt qu'il nous est donné de nouveau de les apercevoir, nous retombons sous le charme, et il n'arrive à l'esprit de personne de méconnaître leur céleste beauté. » (1)

Ces réflexions, si joliment exprimées dans la langue flexible qui donnait un charme particulier aux écrits de notre collaborateur défunt, nous revenaient à la mémoire mardi dernier, au milieu du fracas des applaudissements qui accueillit, dans son admirable réalisation scénique, la première représentation d'*Armide* à la Monnaie. L'empressement, l'attention, l'émotion, l'enthousiasme croissant des spectateurs leur donnaient une éclatante confirmation.

Toutefois Victor Arnould n'osait pas, à l'époque où parurent ces lignes, hausser son espoir jusqu'à voir l'œuvre reconquérir le théâtre après s'être victorieusement imposée au concert. Il craignait que le public ordinaire ne réussit pas à faire assez abstraction de lui-même et de ses préoccupations, comme de ses admirations habituelles, pour s'élever à ces hauteurs lumineuses, mais un peu froides, où Gluck aime se mouvoir. Un auditoire spécial réuni dans des dispositions particulières, une exécution d'une perfection incompatible avec les exigences d'une exploitation théâtrale lui paraissaient indispensables pour faire jaillir l'étincelle sacrée.

Vingt-trois ans ont passé. Initié par les reconstitu-

(1) *L'Art moderne*, 1882, p. 90. Article non signé.

tions auxquelles M. Gevaert, avec un zèle et un talent auxquels il est superflu de rendre hommage, a consacré le meilleur de sa vie, le public s'est orienté peu à peu vers les œuvres les plus hautes. Il a acclamé *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie en Tauride*. Il ne se lasse pas d'applaudir les chefs-d'œuvre de Richard Wagner, issus de ceux de Gluck. Et l'évolution du goût a eu sur la ferveur des artistes, sur l'initiative artistique des directeurs de spectacles, une répercussion salutaire. Ce qui paraissait un rêve en 1882 devient, en 1905, une émouvante réalité. Félicitons-nous d'assister à l'aboutissement de ces longs et persévérants efforts.

On s'explique les craintes qu'exprimait, au sujet des représentations éventuelles d'*Armide*, l'auteur de l'article cité ci-dessus. La tragédie de Quinault, pour constituer un livret honorable, mi-opéra, mi-féerie, est loin d'avoir le charme touchant et concentré d'*Orphée*, l'expression douloureuse d'*Alceste* ou l'émotion intense d'*Iphigénie*. Inspirée de la *Jérusalem délivrée*, elle porte son millésime. Et la partition musicale, en se moulant étroitement sur le texte, reflète en maintes de ses pages la sensibilité spéciale de l'époque où elle fut conçue. Elle garde dans la volupté, par exemple, une réserve, une correction élégante que les œuvres lyriques modernes font, par comparaison, paraître passablement froides. Elle est, en d'autres termes, plus musicale que dramatique au sens actuel du terme. Seuls, les sentiments violents, la colère, la vengeance, — dont l'expression n'a pas varié depuis le XVIII^e siècle, — demeurent en parfait accord avec notre sensibilité actuelle. Les deux monologues d'*Armide*, son invocation à la Haine, au troisième acte, la scène finale dans laquelle elle exhale le désespoir d'une amante abandonnée, ont une puissance tragique et une beauté expressive que le temps n'a pu entamer. Cela suffirait-il à intéresser un public venu pour assister à un spectacle, et non pour écouter un concert?

L'événement a dissipé toute inquiétude. Si ces pages maitresses d'*Armide* ont ému les spectateurs, ceux-ci n'en ont pas moins apprécié la splendeur d'une partition dont la clarté, l'inspiration mélodique, le style soutenu, homogène, merveilleusement équilibré, et le constant intérêt musical font un chef-d'œuvre absolu. Et malgré les rides du poème et les invraisemblances de l'action, jamais la musique d'*Armide* n'a paru plus jeune, plus fraîche et plus séduisante. La partie était difficile, l'enjeu important : un succès éclatant, unanime, triomphal a récompensé les artistes de leur généreux effort, les directeurs des soins méticuleux et multiples dont ils ont entouré une entreprise que depuis trois-quarts de siècle nul n'avait osé tenter à Bruxelles.

Il faut leur savoir gré, aux uns et aux autres, pour les hautes jouissances d'art qu'ils nous ont procurées,

de même qu'au savant directeur du Conservatoire qui les a lentement préparées. L'influence de ce dernier apparaît au surplus dans l'interprétation vocale, instrumentale et même chorégraphique de l'œuvre. Pénétré des beautés d'*Armide*, qu'il préfère à toutes les autres partitions de Gluck, M. Gevaert aida, paraît-il, de ses conseils autorisés jusqu'au maître de ballet...

Encadrée par les décors superbes de M. Dubosq, qui sut éviter les erreurs des décorateurs de l'Opéra, habillée avec goût par M. Khnopff, conduite avec autorité par M. Sylvain Dupuis, l'œuvre a trouvé en M^{me} Litvinne et ses partenaires des interprètes au-dessus de tout éloge. Il n'y a sur l'exécution et la mise en scène d'*Armide* qu'un seul avis : jamais le théâtre de la Monnaie ne réalisa un ensemble aussi parfait. Faut-il signaler, une fois de plus, la voix admirable, la vaillance surhumaine de M^{me} Litvinne, qui assume avec une aisance déconcertante le fardeau le plus lourd qu'offre le théâtre lyrique ? Ce serait redire ce que nous avons répété maintes fois. Chacune de ses créations fait aimer et admirer davantage cette incomparable artiste : bornons-nous à le constater avec reconnaissance.

Tous ont d'ailleurs contribué à l'excellence de l'interprétation. Sans entrer dans le détail des mérites individuels, inscrivons donc au bulletin de victoire MM. L. Laffitte, J. Altchevsky, M. Decléry, L. Bourbon, Artus, E. Forgeur, M^{mes} Eyreams, Maubourg, Carlhant, etc., qui ont constitué un ensemble magnifique, et mentionnons spécialement M^{lle} Jeanne Bourgeois, très remarquable dans le personnage de la Haine, ainsi qu'une autre débutante, M^{lle} Das, délicieuse dans le rôle de Lucinde et qui nous paraît appelée, par l'élégance de sa personne, le charme de sa voix et sa parfaite compréhension musicale, à remplir à souhait le rôle de Mélisande le jour où les directeurs de la Monnaie, forts de ce grand succès, se décideront à donner comme pendant au chef-d'œuvre de la musique classique le plus récent chef-d'œuvre du drame lyrique moderne.

OCTAVE MAUS.

LES PEINTRES BELGES (1)

Le mouvement impressionniste belge n'a aucunement empêché le développement parallèle d'un art moins soucieux des problèmes de la lumière que de la recherche du style et de la psychologie, du réalisme ou même du symbolisme : et de très curieux artistes ont continué sur ce point les traditions de Rops, ou de Gustave Moreau, ou des préraphaélites anglais, dont le voisinage immédiat influe, comme les mœurs londonniennes, sur l'esprit des artistes belges ainsi que dans leur home, et même sur le costume,

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

les mœurs de beaucoup d'entre eux, anglomanes corrects autant que Flamands confortables. M. Fernand Khnopff, imbu de Burne-Jones et de Gustave Moreau, est un des plus réputés de ces peintres. L'élégance raffinée de son art stylisé et symbolique, ses qualités de dessinateur, éloignent l'inquiétude que pourrait faire naître le chantournement de ses conceptions « Rose-Croix », enclines à un hermétisme allégorique, froides et spécieuses, très distinguées mais plus littéraires que picturales. M. Khnopff est incontestablement un artiste, et plus proche des Anglais ou des symbolistes allemands, de Boecklin, de Franz Stuck, des « intellectuels », que des maîtres peintres tels que nous les concevons. M. Armand Rassenfosse, l'un des rares élèves, avec notre Louis Legrand, que Rops ait formés, a conservé certaines traditions de son maître. C'est un valeureux dessinateur, de technique très forte, et qui a fait notamment pour les *Fleurs du Mal* une illustration pleine de talent, supérieure à la plupart des compositions bizarres qu'ont inspirées des livres aussi tentants et aussi périlleux à commenter par l'eau-forte. Les dessins archaïques de M. Charles Doudelet ont une grâce naïve, une patiente ingénuité de primitifs, parfaitement appropriée aux légendes qu'ils commentent, et on trouve un beau sentiment décoratif, une couleur précieusement ressouvenue de Turner, dans les toiles rêveuses de M. Willy Schlöblich.

Les belles natures-mortes de M. Alfred Verhaeren, les tableaux sombres, profondément émus, de M. Struys, qui rappellent Israëls, les compositions graves et parfois puissantes de M. Jacob Smits, ont fait dans nos Salons ou au Luxembourg l'impression qu'il convenait d'en ressentir. Nous avons aussi fait place, en notre Musée d'Art moderne, à de beaux morceaux de M. Léon Frédéric, qui poursuit l'achèvement d'une œuvre sociale et philosophique en ses tendances, d'un panthéisme vigoureux, où le dessin très savant, encore qu'un peu trop scolastique, compense une couleur parfois vineuse. Un peintre qui est grand artiste, Eugène Laermans, à qui Paris devrait faire un accueil enthousiaste, semble transposer la vision rude et sincère du vieux Brueghel dans l'étude vibrante et dramatique qu'il fait des paysans, des ouvriers, des émigrants, de tous les souffrants de prolétariat flamand que fait vivre son âpre talent, les dressant sur des paysages farouches avec une saisissante force de synthèse linéaire. M. Laermans est un créateur original, et toutes les sottises qu'a fait dire et commettre la recherche d'un « art social » sont annulées par son œuvre, où passe souvent la grande hallucination tragique des poèmes de M. Emile Verhaeren.

Enfin il faut en venir à deux artistes, dont l'un est tout à fait ignoré en France et l'autre fort connu. Le premier est M. Xavier Mellery, un silencieux, un concentré, dédaigneux de toute réputation. Vous n'avez jamais entendu ce nom ? C'est celui d'un maître. Rien de plus beau que la série de toiles intimistes de M. Mellery sur Bruges ou l'île de Marken. Ce sont des merveilles d'évocation mélancolique, de savoir, d'émotion contenue, des merveilles à la Whistler. Mais M. Mellery n'expose plus depuis assez longtemps, et montre en cela le même insouciant que beaucoup d'artistes belges, notamment que les musiciens de Liège, que M. Paul Gilson et surtout cet extraordinaire symphoniste, Erasme Raway, dont l'orchestration supérieure, le génie harmonique ne sont peut-être pas connus de cent personnes au monde. Ces hommes-là, trouvant toute joie dans le travail, sont sourds à tout appel des sirènes de la gloire...

L'autre artiste est M. Henry De Groux, l'héritier de tant d'excel-

lents peintres, le fils d'un artiste émouvant. Sa physionomie originale est connue de tous à Paris, où il vint dès 1890. Ses bizarreries, ses boutades, ont défrayé la chronique, et son mélange de dandysme et de bohème, son esprit imbu de Baudelaire, de d'Aureville, de Hello, son romantisme, son culte pour Napoléon, son catholicisme outrancier, lui ont créé une légende souvent inexacte. C'est un peintre « littéraire », avant tout préoccupé de l'expression des idées dont son tumultueux cerveau est plein, et dont le dessin défectueux, l'exécution hâtive, sont du moins compensés par une couleur riche, une composition éloquente, un sens violent des foules dramatiques et des oppositions. La technique de ses œuvres est singulière comme sa personne et ses idées ; elle s'inspire par instants des audaces chromatiques de l'impressionnisme, dans d'autres elle remonte à Delacroix, puis, comme instinctivement obéissante à une belle hérédité, elle va demander à Brueghel, à Bosch, l'animation grimaçante des figures esquissées, l'âpre sauvagerie de certains décors.

On pourrait encore ajouter à ce groupe d'artistes un délicat pastelliste dont les rêves symboliques se parent de colorations très subtiles et très pures, M. William Degouve de Nuncques. Mais il faut se borner. Je n'ai pas prétendu nommer tous ceux qu'il eût fallu, et chaque année apporte un contingent d'artistes prouvant la richesse du terroir de Flandre et de Wallonie. J'espère en avoir dit assez pour donner une idée de la vitalité de ce groupement, dont certaines personnalités sont de premier ordre, et qui a si vaillamment secondé l'évolution française. Les Mellery, les Claus, les Baertsoen, les Frédéric, les Ensor, les Laermans, sont l'honneur de leur pays. Leur mouvement a trouvé sa concentration, l'homogénéité de son action et de sa diffusion dans la Libre Esthétique, où l'initiative de M. Octave Maus a convié depuis la fondation les principaux maîtres de Hollande, de Suède, de Norvège, de Danemark, de France, d'Allemagne, sans distinction de théories, avec un libéralisme véridique. Ainsi a été créé un centre d'art international tel que Paris n'a jamais pu en constituer un, car la Société nationale, qui s'était proposé ce but, en a vite été détournée par des questions d'intérêt et des rivalités assez mesquines.

Dans un espace restreint la Libre Esthétique a réuni chaque année tableaux, sculptures, objets d'art, meubles, céramiques, de façon à donner un enseignement profitable ; et la musique, les conférences, ont coopéré efficacement à cet heureux essai de synthèse, qui ne pouvait peut-être se tenter et se réussir que là, dans un petit pays privilégié, dont la glorieuse et tenace hérédité d'art pouvait supporter sans faiblir la participation du cosmopolitisme.

CAMILLE MAUCLAIR

CORRESPONDANCE

Paris, 5 novembre 1905.

MON CHER AMI,

Je lis dans un des derniers numéros de *l'Art moderne* qu'un théâtre de Budapest compte monter cet hiver *Monna Vanna*, drame lyrique, musique de M. Abranyi. Il faut qu'il y ait là quelque erreur ou que la propriété littéraire demeure sans défense en Autriche-Hongrie, car le seul compositeur qui ait été autorisé à écrire une partition sur un livret tiré de *Monna Vanna* est M. Henry Février. Toute autre adaptation musicale est par le fait même interdite.

Cordialement à toi.

MAETERLINCK

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'art est partout chez soi. Sa présence ennoblit les genres les plus excentriques. Il peut habiter un coin de l'opérette comme il occupe tout le grand opéra. Si l'on en doutait, on s'en assurerait sans peine en allant entendre *Monsieur de la Palisse* au théâtre Molière. Cette œuvre délicate réalise le difficile mariage d'un livret et d'une musique également alertes et spirituels. Les paroles sont de MM. de Flers et Caillavet, auteurs fameux sur le Boulevard et dont la collaboration féconde rappelle à de nombreux critiques celle de Meilhac et Halévy. De son côté, M. Claude Terrasse fait songer à Offenbach. Il a, comme le célèbre auteur de *la Belle-Hélène*, tant honni par Willy, des trouvailles mélodiques qui se fixent immédiatement dans la mémoire. Ce grand méridional crépu et barbu, qu'on a aperçu un instant dans les couloirs du Molière, à la première de sa pièce, a le don de la musique gaie et chantante. Il écrivit jadis, on s'en souvient, quelques pages bouffonnes pour l'inoubliable *Ubu Roi* d'Alfred Jarry. Depuis, il a fait représenter avec succès deux opérettes charmantes : *les Travaux d'Hercule* et *le Sire de Vergy*. *Monsieur de la Palisse* lui offrait un sujet amusant, varié, riche en situations cocasses ou pittoresques. Il n'a pas manqué d'en tirer un excellent parti. Sa musique, orchestrée d'une façon très intéressante, suit de près et souligne agréablement l'histoire de ce descendant du fameux M. de la Palisse, gentilhomme campagnard, ami de la vertu et ennemi des femmes, que les aventures les plus folles entraînent en Espagne — oh ! le joli décor du second acte ! — où il s'éprend d'une gamine sortant de pension. C'est une fable exquise, dans laquelle la satire, la bouffonnerie et le sentiment sont savamment dosés. Et puis qu'on prétend que *Véronique* se hausse aux proportions de l'opéra-comique, il faut bien convenir que *Monsieur de la Palisse* est la meilleure opérette que ces dernières années aient vu représenter. La pièce est montée au Molière avec un luxe et un goût parfaits. Les costumes sont éclatants, les décors superbes. L'orchestre de M. Lanciani ne laisse rien à désirer. M^{lle} Kervan chante à ravir. M^{lle} Flor-Albine réalise un type adorable de pensionnaire trop émancipée. Et M. George, l'acteur chargé du rôle difficile de M. de la Palisse, a charmé tout le monde par sa bonhomie et par son naturel.

La seconde matinée littéraire du théâtre du Parc est consacrée à Emile Augier et à l'une de ses comédies en vers, *Philiberte*. Elle n'est pas bien extraordinaire, cette comédie, dont l'action se passe au XVIII^e siècle, dans un château, et où l'on voit une jeune fille qui se croit laide — c'est *Philiberte* — ramenée par la déclaration insolente d'un galant chevalier à une plus juste notion de sa vraie beauté. Puisqu'on lui adresse de telles propositions, c'est donc qu'elle peut plaire, c'est donc qu'elle est belle ! Mais alors, Raymond, le voisin pauvre, qui prétend l'aimer, est donc sincère ! Il n'en veut donc pas à sa dot ! Et, comme on s'y attend bien, elle tombe dans les bras du jeune homme, et il y a sur la terre, ou plutôt sur la scène, un mariage de plus !

La troupe du Parc, faut-il le dire, a fort bien joué cette comédie aimable, dont le badinage a vieilli, mais qui possède encore quelques scènes jolies et alertement enlevées. Détail piquant : la laide, c'était M^{lle} Herval, une des plus jolies pensionnaires du Théâtre du Parc ! Sa grâce et son charme soulignaient encore ce qu'il y a de factice et de peu féminin dans les tirades de *Philiberte* maudissant sa laideur. Une femme ne se croit jamais si laide que cela !

La conférence d'usage était faite par M. Ch. Tardieu qui devait, en trois quarts d'heure, nous parler d'Augier, le situer dans son temps et dans l'histoire, et analyser sommairement son œuvre. Il s'est acquitté de cette vaste tâche avec le tact spirituel qui le distingue. Il a effleuré tout son sujet, en appuyant çà et là sur un point saillant ou simplement drôle. Et sa conférence, en somme, tout en ayant amusé franchement l'auditoire, n'a pas laissé que de nous silhouetter un Emile Augier auquel nous ne nous attendions pas. Il nous a montré, chez cet amuseur un peu mis au ran-

cart aujourd'hui, un esprit qui, parti du conventionnel, ne cessa de s'élever vers la vérité, ou du moins vers le véridique. Malgré le jugement sévère de M. Ferdinand Brunetière, si coulant quand il s'agit des vers nationalistes de M. François Coppée auxquels il ouvre toutes grandes les portes de *la Revue des Deux-Mondes* (le conférencier n'a pas manqué, ici, de lire un extrait typique de la dernière production du chantre des gendarmes, des gens d'armes, en un et en deux mots) — malgré l'injustice de la critique nouveau-jeu, M. Tardieu a rendu hommage au talent d'Augier qui sut observer la vie et qui possède, selon la formule de Sainte-Beuve, la qualité principale du génie dramatique, c'est-à-dire la faculté de créer tout un monde, une véritable foule grouillante de personnages agissants et vivants. M. Tardieu a bien dit sa conférence, il a eu des mots heureux, très fins, trop fins parfois pour le public auquel il s'adressait, et l'on a vivement goûté la tournure particulière de cet esprit que les années aiguisent au lieu d'alourdir : ironique avec bienveillance, sceptique avec bon goût, discrètement curieux de toutes les manifestations de l'intellectualité, aimant l'esprit des autres plus que le sien, c'est un homme de bonne compagnie, connaissant beaucoup de choses, dans une foule de domaines différents, sachant, à l'occasion, les dire le mieux du monde, mais n'ignorant pas qu'il vaut mieux laisser deviner sa science que l'étaler. Tour à tour critique d'art et journaliste politique, il a accompli avec une conscience et une probité rares toutes les besognes de son métier, et il a su, durant toute sa vie, s'imposer à soi-même la volonté de n'être qu'un journaliste, mais de l'être d'une façon parfaite. Jadis, aux temps héroïques de notre littérature, il y eut entre lui et nos premiers écrivains une polémique violente, dans laquelle ceux-ci n'eurent pas toujours le beau rôle. M. Tardieu ne leur en a pas gardé rancune et ses articles de *l'Indépendance* témoignent de l'intérêt véritable qu'il prend à nos lettres. Je suis heureux que sa belle conférence du Théâtre du Parc m'ait fourni l'occasion — puisqu'il se refuse à recueillir ses articles en volume — de dire ici ce que je pense de ce grand travailleur, de ce causeur et de cet écrivain charmant.

**

Miss Isadora Duncan nous est revenue et sur la scène du théâtre de l'Alhambra, plein jusqu'au faite d'une foule enthousiaste. Nous avons revu avec le même plaisir esthétique et voluptueux sa danse à pieds nus, ses gestes harmonieux et ses attitudes aux belles lignes. L'orchestre jouait de la musique de danse, des musettes, des tambourins, des gavottes de Gluck, de Couperin, de Rameau, et, de la sorte, nous n'avions pas à déplorer, comme à la séance organisée récemment par la signora Artémise Colonna, un divorce désagréable entre la mimique de la danseuse et la qualité trop haute de la musique qu'elle interprétait. D'ailleurs, Miss Isadora Duncan met dans sa danse et dans ses gestes une gravité religieuse, une eurythmie sacrée qui resteront inimitables. Chacune de ses évolutions révèle une étude longue et patiente, rien n'y est laissé au hasard et quelqu'un qui serait familier avec la céramique grecque, avec la statuaire ou les fragments de peinture qui nous ont été conservés, retrouverait dans l'orchestrique de Miss Duncan le rappel des plus belles figures féminines créées par les artistes hellènes. Elle propage ainsi le culte des images païennes et contribue à réveiller en nous l'amour des formes nues ou sobrement drapées. Elle exercera, nous en sommes persuadés, une excellente influence sur la danse théâtrale de l'avenir. En ce moment, où les chefs-d'œuvre classiques sont exhumés l'un après l'autre de l'oubli et où notre goût affiné se détourne avec horreur des ballets à tutus et à jupes de gaze, il serait désirable que les académies de danse s'inspirassent de l'exemple charmant de Miss Duncan et de ses émules pour réformer, selon les vraies règles de l'art, ces pas, ces gestes, ces attitudes qui jadis étaient dignes de servir d'hommages aux dieux et qui, aujourd'hui, ne sont plus que des parades triviales et trop souvent obscènes.

GEORGES RENCY

La Belgique artistique et littéraire (1).

La deuxième livraison de la *Belgique artistique et littéraire* vient de paraître. Il réalise, sur le premier, un progrès considérable. La matière en est plus compacte et mieux distribuée. Dès à présent, cette publication, au point de vue du fond comme de la forme — la présentation typographique en est très séduisante — se place au premier rang. Elle semble résolument décidée à ouvrir ses pages à toutes les idées et à toutes les personnalités intéressantes, sans nul exclusivisme, sans connaître les soucis mesquins des boutiques et des chapelles. Elle porte en sous-titre ces mots, qui sont le résumé net et précis de son programme : « Revue mensuelle nationale du mouvement intellectuel ». Ses collaborateurs sont et seront recrutés dans tous les milieux. Les savants, les historiens, les économistes, les philosophes s'y montreront à côté des écrivains de profession et des critiques d'art. Elle se propose d'être un miroir fidèle et complet de notre activité intellectuelle tout entière. Notre public lettré y trouvera ce qui lui a toujours manqué jusqu'ici, un organe indépendant et sérieux qui le renseigne sobrement sur notre mouvement littéraire et qui mette en même temps sous ses yeux un choix éclectique de pages dues à tous nos écrivains ayant quelque valeur. Chacun a le devoir, dans la mesure de ses forces et de ses moyens, d'aider la revue nouvelle à accomplir la tâche qu'elle a assumée avec un absolu désintéressement. Les collaborateurs de ce fascicule sont : MM. A. Giraud, Edm. Pizard, E. Sigogne, Valère Gillet, G. Dwelshauwers, commandant Ch. Lemaire, A. Ruyters, Dina C. P. Meddor, P. André, G. Eekhoud, Blanche Rousseau, H. Maubel, A. Daxhelet, P. de Carsalade, Sander Pierron, Aug. Joly, A. Fontainas, J. Delville, L. Delattre et A. Du Plessy.

LA SEMAINE MUSICALE

Déplorable éclectisme

Un cri d'alarme est nécessaire. On dirait que tous les artistes organisateurs des premiers concerts de la saison d'hiver 1905-1906 se sont mis la main dans la main pour imposer au public des programmes d'un éclectisme systématique et... insupportable.

MM. Bachmann et Vantyn (2) font voisiner Rubinstein avec Lalo, Scarlatti, Schumann, Chopin, Spohr, Bachmann, Vogrich (3), etc. M^{me} Auguez de Montalant, MM. Liégeois et Ricardo Viñes (3) font entrer en même temps dans la danse Gluck, Fauré, Th. Dubois, Lenepveu, Chopin, Debussy, etc. M^{me} Fernande Kufferath et M. Seguin (4) annoncent, dans le programme que nous avons reçu, du Bach, du Schumann, du Boëllmann, du Th. Dubois (encore!).

Ce manque absolu d'homogénéité, ce mélange de compositions médiocres avec des œuvres vraiment belles est choquant au suprême degré. Tout le charme d'un concert est détruit par ce genre de dissonances auprès desquelles celles de M. Debussy sont incomparablement « harmoniques ».

Seul M. Delune ne fait pas partie du « Syndicat de l'Éclectisme ». Nous tenons à l'en féliciter : le programme de son *Nouveau Concert* du 5 novembre était très heureusement composé.

Beaucoup de talent dépensé pour rien.

Ceci est la conséquence de l'éclectisme. L'« imaginaire » syndicat est composé d'artistes excellents, qui auraient beaucoup mieux à faire qu'à gaspiller leur talent à jouer l'inepte *Staccato*

(1) Bruxelles, F. Larcier, 26-28, rue des Minimes.

(2) Concert du lundi 6 novembre.

(3) Concert du jeudi 7 novembre.

(4) Concert annoncé pour le 7 novembre et remis au mercredi 15 novembre.

caprice, de M. Max Vogrich, le néfaste *Mazeppa* de Liszt, la quelconque Sonate pour piano et violon (op. 13) de Rubinstein (1), le fadassement romantique *Cantabile* de Ch. de Bériot, l'agaçante *Danse des Elfes* de Popper, ou à chanter la lamentable *Jeune captive* de Lenepveu et *Par le sentier*, une saumâtre mélodie du Th. Dubois déjà deux fois nommé (2).

Peut-être les initiateurs de ces concerts pensent-ils que le public aime l'éclectisme et la médiocrité. Qu'ils se détrompent ! Nous pouvons parfaitement nous passer à Bruxelles de la musique des Th. Dubois, des Lenepveu, des Vogrich !

Ce qu'il y a de bon.

Il y a beaucoup de bon. Il y a d'abord le merveilleux Ysaye, dont le violon a soulevé le légitime enthousiasme de tous au *Nouveau Concert Delune*. Qui ne connaît l'interprétation chaude et toute dorée que le maître donne du paradisiaque Concerto en mi de J.-S. Bach ? Et dans la Symphonie pour orchestre et violon principal de M. Vreuls, comme il a bien rendu l'ampleur et la belle exaltation juvénile qui règne dans toute cette œuvre ! Parlons de celle-ci. Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensions du Tryptique pour chant et orchestre de M. Vreuls, de son Trio en ré mineur et de sa Sonate pour piano et violon (3). Nous avons vanté l'exubérance, la sève, le caractère expressif de ces trois compositions. Nous avons dit quelles promesses elles contenaient. Les promesses ont été tenues. La Symphonie (déjà entendue l'an passé) dont M. Delune a entrepris l'exécution avec le concours d'Ysaye dénote tout entière une joie puissante de vivre une vie idéalement belle. Elle est pleine de fleurs, de soleil, de bonheur, d'ivresse.

Nous ne pouvons, après une seule audition, juger l'œuvre d'une façon définitive, et ce que nous disons ici ne constitue qu'une première impression. Mais nous sommes persuadés que la symphonie du jeune maître appartient à la catégorie des partitions qui gagnent à être réentendues : les premières impressions trompent rarement quand elles sont fondées non pas sur l'admiration que cause la maîtrise dans le métier, mais sur l'enthousiasme que procure la beauté intrinsèque des idées musicales : et ceci est le cas pour la symphonie de M. Vreuls. Celle-ci est, au surplus, bien orchestrée, et M. Delune en a fort bien dirigé l'exécution.

Le programme comportait encore la délicate Suite en si mineur pour orchestre à cordes et flûte de J.-S. Bach (soliste : M. Demont, qui fut d'une parfaite discrétion) et la *Symphonie rhénane* de Schumann : cette dernière, trop lourdement jouée, aurait gagné à être mieux répétée : bien des détails se sont noyés dans un ensemble trop sonore : Schumann, mauvais manieur d'orchestre, y est peut-être pour quelque chose ; mais M. Delune, de son côté, aurait dû chercher à atténuer l'effet de certains timbres maladroitement employés par l'auteur de la symphonie.

* *

M. Bachmann et M. Vantijn ont bien fait de joindre leurs talents respectif de violoniste et de pianiste, qui se comptèrent mutuellement d'une façon remarquable. Tous deux ont les mêmes qualités d'élégance, et de joliesse sans aucune tendance au cabotinage de virtuose. Du Concerto de Lalo (la meilleure chose qu'il ait jouée, M. Bachmann a rendu avec une grande justesse d'expression, le charme juvénile alternant avec une délicate mélancolie. M. Vantijn fut surtout bon dans les *Préludes* et les *Études* de Chopin.

* *

M^{me} Auguez de Montalant a la voix pénétrante, encore qu'un peu fatiguée. Elle chante avec goût et intelligence, mais avec parfois quelque chose d'impersonnel, de « conservatorien » spécialement dans l'interprétation de la musique de Gluck (air d'*Iphigénie en Aulide*, air de la naïade d'*Armide*).

(1) Concert Bachmann-Vantijn.

(2) Concert Auguez de Montalant.

(3) Voir *Art moderne*, 27 mars 1904, p. 104.

M. Cornelis Liégeois, violoniste, et M. Ricardo Viñes, pianiste, ont tous deux des qualités de sobriété et de finesse très dignes d'être appréciées. M. Liégeois réduit à sa simple expression si pas au néant, l'odieux *portamento* dont abusent le violoncelliste, uniquement soucieux de chatouiller la sensualité de l'auditeur : il fut parfait dans la Sonate en *ut* mineur de Saint-Saëns, et dans les *Variations symphoniques*, de Boëllmann. M. Viñes est un interprète spirituel et délicat qui démêle à fond le caractère propre à chaque œuvre et qui le rend avec une clarté et une conscience très personnelle. Nous aimons sa façon de jouer les deux morceaux du programme qui exigent précisément au plus haut degré les qualités que nous signalons : l'étrange et fantaisiste *Impromptu en la* bémol de Fauré et la belle *Toccata* de Debussy.

M. Hénusse tenait, avec sa conscience habituelle, les parties d'accompagnement du concert.

CH. V. D. B.

Correspondance musicale de Paris.

Académie Nationale de Musique : Reprise du *Freyschütz*. Le *Jugement de Paris*, tableau symphonique de M. EDM. MALHERBE.

L'on n'attend point les comptes rendus d'aujourd'hui pour savoir quel chef-d'œuvre est le *Freyschütz*; on ne s'étonnera pas que ce chef-d'œuvre soit apparu, l'autre soir, aussi juvénile, aussi radieux qu'au temps même où Weber l'écrivit, et tel qu'il apparaîtra encore aux enfants de nos enfants; on croira sans peine, enfin, qu'il eût mieux valu jouer le *Freyschütz* sans mutilations ni postiches, — sans, surtout, l'imbécile ballet qu'éclaire à peine, si j'ose dire, le ragoût de cuisses trop roses, offertes à cru sous les jupes noires.

L'interprétation est en général assez passable; il faut signaler à part M. Delmas, admirable à sa coutume; M^{lle} Grandjean, très consciencieuse sinon émouvante, M. Gilly (une très belle voix) dans un petit rôle, et M. Taffanel, qui dirigea l'œuvre, — et surtout l'ouverture, — avec une ardeur et une émotion qui lui valurent, ainsi qu'à son orchestre, des bravos sans fin.

Il faut parler maintenant de l'inconcevable composition symphonique dont la primeur nous fut donnée, le même soir, en manière de hors-d'œuvre. Elle fut couronnée à un concours spécialement institué pour doter l'Opéra d'une page instrumentale à garnir un entr'acte. On se demande ce que purent bien être les œuvres jugées inférieures. Ici le sujet choisi, nous apprend un programme, est le *Jugement de Paris*. Les six personnages de la fresque du Baudry qui fournit ce sujet (quel bonheur, tout de même, qu'ils n'aient été que six!) sont représentés par autant de thèmes dont le seul intérêt est d'être surchargés d'une infinité de dièzes, de bémols et de bémols contradictoires. Il n'est pas jusqu'au paon de Junon qui ne soit « figuré par les légères arabesques de la harpe ». Tous ces thèmes s'empilent les uns sur les autres d'une façon qui m'a paru extrêmement peu musicale.

Mais j'arrête ici le compte rendu d'une chose qui me semble être une complète erreur artistique, — erreur aggravée (mais ceci n'est évidemment pas de la faute du compositeur) par l'anonyme notice distribuée dans la salle.

Il nous est expliqué dans cette notice que M. Edmond Malherbe s'est plusieurs fois déjà attaché à transposer en sonorités des peintures, ce qu'il a été « le premier à tenter sérieusement ». Soit. Mais ceux qui, ayant « tenté » de trouver dans les autres arts « une inspiration », produisirent de véritable « musique », étaient, il ne faut pas l'oublier, des musiciens inspirés.

A signaler parmi les plus intéressantes initiatives musicales de cet hiver l'audition intégrale par M. Edouard Risler des trente-deux Sonates de Beethoven. Ce cycle superbe a été inauguré le

28 octobre. Il se poursuit tous les samedis soir à la Salle Pleyel. M. Risler joue les Sonates dans l'ordre chronologique, et de mémoire. On lui a fait, dès les premières séances, le plus chaleureux succès.

M.-D. CALVOCORESSI

NÉCROLOGIE

Florent Willems.

L'un des fondateurs de l'Ecole belge de peinture, Florent Willems, né à Liège en 1823, fixé à Paris depuis 1844, s'est éteint le mois dernier à Neuilly, où il s'était retiré depuis plus de vingt ans, un peu oublié de ses contemporains. Il fut, en son temps, très prisé des amateurs, et ses œuvres, qui tentaient de ressusciter le genre des Terburg, des Metsu, des Mieris, figurent dans les musées de Bruxelles, d'Anvers et de Liège. On lui fit une place à l'Exposition rétrospective qui vient de se clore, — faveur exceptionnelle qu'il partagea avec Alfred Stevens, son disciple, Théodore Verstraete et François Lamorinière. Six toiles (*les Adieux*, *l'Anneau de fiançailles*, *la Présentation du fiancé*, *le Cordonnier*, *le Baise-main*, *les Arches de la Paix*) et son portrait par Flameng évoquèrent, dans l'ensemble jubilaire de la peinture belge, le souvenir du vieux maître.

Léon Abry.

Nous perdons en Léon Abry l'un de nos fidèles collaborateurs, et sa mort foudroyante nous émeut douloureusement. On a pu lire à maintes reprises dans ce journal les réflexions judicieuses, les aperçus originaux que lui inspirait un tempérament combatif et passionné. Erudit, lettré, le peintre était doublé d'un polémiste toujours prêt à faire croisade pour de justes causes. Il avait, en même temps qu'un cœur excellent, l'esprit attentif, toujours en éveil, et son intervention dans les débats relatifs à l'art monumental, à l'esthétique des villes, à la défense des sites naturels était toujours opportune, souvent décisive.

Léon Abry disparaît brusquement en pleine activité, dans la maturité d'un talent spécialisé dans la peinture de scènes militaires. Son *Général Van der Smissen et son état-major*, ses *Carabiniers en tirailleurs*, qui lui valurent la médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, son *Pansage* (Musée d'Anvers) sont, avec des tableaux purement sportifs : *le Jeu de Polo*, *le Jeu de la Rose*, dans la mémoire de tous. Abry excellait à typer un trouper, à grouper des uniformes, à instantanéiser la vie militaire.

Qu'il peignit à l'huile ou à l'eau. — L'artiste était membre effectif de la Société des aquarellistes, — il mettait dans ses évocations graphiques du tourlourou la même conviction. Ce n'était pas du « grand art », mais on sentait dans chacune des œuvres d'Abry une conscience d'artiste.

Abry était né à Anvers le 6 mars 1857. Il allait donc atteindre l'âge de quarante-huit ans. Sa fin prématurée laisse de toutes parts les plus vifs et les plus sincères regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le *Sillon* a ouvert samedi dernier son douzième Salon annuel. Il fera, avec l'importante exposition rétrospective de feu Joseph Coosemans actuellement ouverte au Cercle artistique, l'objet d'une chronique artistique que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré, le 6 novembre, à la galerie Georges Petit, l'exposition de M^{lle} Marcotte, dont les intérieurs de serres et figures forment un ensemble remarquable qui avait attiré tout le Paris des Arts.

Le cercle d'art de *Scalden* ouvrira sa septième exposition d'art et d'art appliqué le 3 décembre prochain au Cercle artistique d'Anvers. Clôture le 17.

A cette occasion paraîtra un Annuaire — huitième en date — illustré de gravures originales sur bois polychromées, œuvre de M. Edouard Pellens.

Nous apprenons que les locaux érigés au Palais du Cinquante-naire pour y abriter l'Exposition rétrospective de l'Art belge seront conservés jusqu'au printemps. On y exposera l'ensemble de la magnifique collection d'art japonais récemment cédée au gouvernement par M. Edmond Michotte.

Notre collaborateur M. Franz Hellens fera paraître à la fin de décembre *En ville morte*, suite de tableaux littéraires d'après de vieux coins de Gand, un volume orné de onze dessins hors texte et d'une couverture par J. De Bruycker. Prix de souscription : 3 fr. 50, chez l'auteur, 137, chaussée de Courtrai, Gand.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours M. P. Casals (Théâtre de la Monnaie).

Le prochain concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Ferruccio Busoni, qui exécutera un Concerto de Saint-Saëns et des pièces détachées pour piano seul. Au programme d'orchestre figure une symphonie de M. Albert Dupuis composée à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, une *Rhapsodie* inédite de M. Vreuls et une composition de M. Jongen.

Répétition générale le samedi 18, à 2 h. 1/2.

M. René Devleeschouwer, organisateur de concerts, nous prie d'annoncer qu'il a transféré son domicile rue des Eburons, 30, Bruxelles.

Le jeune et déjà réputé violoncelliste montois, M. G. Pitsch, annonce pour mardi prochain, à la Salle Erard, une séance de musique moderne avec le concours de M^{me} Bathori et de M^{lle} V. Pitsch, pianiste.

Au programme : Rachmaninoff, Boëllmann, Rimsky-Korsakoff et Debussy.

Le programme du récital Mark Hambourg annoncé pour jeudi prochain, 16 courant, à 8 h. 1/2, par le pianiste Mark Hambourg, permettra d'apprécier sur toutes ses faces le talent de cet étonnant virtuose. Indépendamment de pages connues de Beethoven (*Sonate appassionata*) et Chopin (*Études, mazourkes, nocturne et valse*), M. Hambourg jouera ses Variations sur un thème de Paganini, la Ballade en sol mineur de Grieg, et diverses pièces de Rubinstein, Liszt et Rachmaninoff.

MM. Emile Bosquet, pianiste, et Emile Chaumont, violoniste, annoncent une nouvelle audition, en trois séances, des dix Sonates pour piano et violon de Beethoven. Ces séances auront lieu à la Salle Erard les vendredis 17 novembre, 1^{er} et 15 décembre, à 8 h. 1/2. — Pour les abonnements et les billets, s'adresser chez Schott frères.

Le *Quatuor de Saint-Petersbourg*, un ensemble d'archets très réputé à l'étranger mais encore inconnu à Bruxelles, se fera entendre à la Grande-Harmonie samedi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Beethoven, Schumann et Tchaïkowsky.

Armor, le drame lyrique de M. Sylvio Lazzari qui fut joué avec succès à Prague il y a quelques années, sera représenté le 16 courant au Grand Théâtre de Lyon.

M. Crickboom a remporté à Londres, le mois dernier, dans un récital de violon qu'il avait organisé, un très grand et très légitime succès. Les principaux journaux de la métropole, le *Times*, le *Standard*, le *Daily Graphic*, le *Daily Chronicle*, le *Daily Telegraph*, le *Morning Post*, la *Pall Mall Gazette*, la *St. James Gazette* vantent à l'envi les qualités de sentiment, d'expression

et de sonorité du virtuose, qui fut aussi apprécié dans l'interprétation de quelques œuvres classiques (Corelli, Bach, Beethoven) que dans celle du Concerto de Wieniawski, de la *Berceuse* de Brahms, du *Caprice basque* de Sarasate, du *Streghe* de Paganini, et d'un *Poème* de sa composition.

« En fermant les yeux, hier, dit entre autres un de nos confrères, nous avons pu nous demander un moment si le grand maître Ysaye était parmi nous... »

M^{me} Crickboom, qui accompagnait au piano son mari, a recueilli une part des applaudissements décernés à celui-ci.

Une amusante « coquille » dans le programme de la matinée musicale du 10 novembre au Salon d'Automne : M^{lle} Blanche Selva y est qualifiée « professeur à la *Schola SANCTORUM*. »

L'excellente école de musique de la rue Saint-Jacques transformée en pépinière de « sujets » à canoniser, — la méprise est amusante !

Après tout, elle se conçoit. Des notes tendancieuses, insérées depuis quelques mois dans les « Tablettes » de la *Schola*, pourraient faire croire que l'établissement ne garde pas toujours à l'égard des opinions philosophiques, voire des partis politiques, la parfaite indépendance qui lui rallia, dès ses débuts, toutes les sympathies. Mais ce ne sont là qu'apparences : nous savons que l'enseignement qu'on y donne est au-dessus des agitations qui divisent les hommes, ce qui est d'ailleurs indispensable pour que la *Schola* continue à se développer et à étendre de plus en plus sa bienfaisante influence artistique.

On célébrera à Anvers, le 4 décembre prochain, le vingt-cinquième anniversaire du « Festival Gounod », qui, dirigé par le maître, eut un retentissement considérable.

Ce sont les « Dames de la Charité » qui ont eu cette pieuse pensée. Au programme du concert jubilaire figureront *Mors et Vita*, oratorio pour chœurs et orchestre, et un choix d'œuvres peu connues de Gounod.

La municipalité d'Amsterdam vient d'acheter, au prix de 45.000 florins, la maison que Rembrandt avait achetée dans la Joden-Breestraat en 1639 et qu'il habita jusqu'à 1656, année où, ayant été mis en faillite, il dut la vendre.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ M. E. DEMETS 2, rue de Louvois, Paris.

MARCEL LABEY. — **Sonate pour alto et piano.**
Prix net : 7 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT
Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions
dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. TILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique
et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VIENT DE PARAÎTRE

chez MM. BELLON, PONSCARME et C^{ie}

37^{bis}, boulevard Haussmann, Paris.

ALBERT GROZ. — Heures d'Été.

Préludes et Mélodies.

Texte d'ALBERT SAMAIN.

Prix net : 7 francs.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Joseph-Théodore Coosemans (OCTAVE MAUS).
— Le Poète K. Ledeganck (NIKO GUNZBURG).
— Correspondance : *A propos des « Peintres en musique »* (WILLIAM RITTER). — Le Premier Concert populaire (O. M.). — Comédies, Dramas et Confections (CLAUDE FAURÉ). — Notes de musique : *Concert de Mme Fern. Kufferath et de M. Henri Seguin*; *Récital Mork* (Hambourg (Ch. V.); *Concert Pitsch* (O. M.). — Pour les Arbres. — Chronique théâtrale (G. R.). — L'Art à Gand (M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Une usine de faux tableaux*. — Nécrologie : *Madeleine Jossie*. — Petite Chronique.

Joseph-Théodore Coosemans

L'exposition rétrospective des œuvres de Joseph-Théod. Coosemans (1), qui ouvre avec éclat la saison hivernale du Cercle artistique, évoque, en même temps qu'un de nos plus beaux paysagistes, le souvenir héroïque de cette « École de Tervueren » dont l'influence sur les destinées de la peinture belge fut décisive. École sans maîtres, académie dépouillée des entraves traditionnelles, où l'enseignement était donné directement aux élèves — comme celui de l'art musical à Walter von Stolzing — par les arbres de la forêt, par les vergers épanouis au soleil d'avril, par les herbages touffus, par le miroir des eaux claires réfléchissant le vol des nuées.

(1) Né à Bruxelles le 19 mars 1828, mort à Schaerbeek le 24 septembre 1904.



JOSEPH-THÉODORE COOSEMANS

Ce fut la première émancipation de l'esthétique du paysage, enfermée jusqu'alors dans un code de formules surannées. La gloire d'avoir pris part au mouvement libérateur eût justifié seule l'hommage qui vient d'être rendu avec solennité à Joseph Coosemans si ses mérites personnels ne l'eussent, par surcroît, désigné à l'attention de la génération actuelle.

Celle-ci le connaissait peu. Son grand âge et une maladie cruelle le tenaient depuis longtemps éloigné des cercles d'art où s'aiguisent les renommées et des Salons auxquels, jadis, il apportait une collaboration régulière et toujours remarquée. Les quelque deux cents toiles qu'on vient de réunir révèlent à plusieurs sinon son nom, du moins sa maîtrise désormais incontestée.

Il est souvent périlleux de découvrir à l'improviste l'ensemble d'une carrière qui embrasse une succession d'étapes. Les influences subies, les variations du style, de la sensibilité visuelle, de la technique picturale amoindrissent l'impression que fait naître un choix judicieusement limité. Joseph Coosemans supporte victorieusement l'épreuve, ce qui fixe l'étiage de son talent. Bien que sa palette se soit diversifiée au gré des saisons et des sites, l'unité de son œuvre demeure intacte. Ainsi que l'a fait remarquer M. Charles Tardieu

dans sa préface au catalogue de l'exposition, « si c'est l'honneur du paysagiste de marquer de sa griffe son site favori, l'honneur est plus grand et plus rare d'en aborder plusieurs, et de caractères à contrastes, en restant toujours reconnaissable sans altérer la vérité objective des motifs les plus divers, et d'assurer l'authenticité d'interprétations multiples, ne prit-on même pas la peine de les signer. »

C'est là une des caractéristiques de ce talent loyal et sûr. Sollicité tour à tour par les futaies de Tervueren, — où le retinrent longtemps (ô dérision!) des fonctions postales plus rémunératrices qu'une production artistique discutée, — par les horizons de bruyères et de marais de la Campine limbourgeoise, par les ombrages et les roches moussues de la forêt de Fontainebleau, il interpréta avec une probité identique les aspects divers de ces régions élues. Ses études, en général plus significatives que ses tableaux parce qu'elles marquent l'empreinte directe de la nature sur un tempérament réceptif et primesautier, le montrent soucieux de vérité jusqu'au scrupule. La silhouette et la charpente des arbres, la structure des terrains, la fuite des horizons, la forme des nuages (ô les beaux ciels d'automne incendiés par le couchant!) sont notées avec une exactitude rigoureuse, bien qu'à la facture méticuleuse qu'il tenait de Fourmois (voir *le Soleil couchant*, daté de 1868, n° 25) ait succédé une exécution plus large et plus appuyée qui le rapproche d'Hippolyte Boulenger, — le compagnon, l'ami, le précieux conseiller des années où il prit son essor définitif.

Le souvenir de ce dernier demeure inséparable de celui de Coosemans. Il y a entre les deux peintres des analogies qu'attestent plusieurs des toiles actuellement exposées, notamment le *Chemin à Eysen* (n° 82), vraiment délicieux, l'*Effet d'automne* (n° 94), le *Verger* (n° 95), l'*Effet de neige à Kinroy* (n° 98), les *Vieux étangs* (n° 142), le *Coucher de soleil* (n° 163), la *Lisière de forêt en novembre* (n° 166), l'*Étang de Robiano après l'orage* (n° 174), etc. En pouvait-il être autrement? Frères d'armes, ils luttèrent côte à côte sur le même terrain, pénétrés du même idéal, nourris du même catéchisme d'art, avec la même foi et une égale ardeur.

Boulenger mourut dès 1874, et Coosemans continua seul le probe travail entrepris en commun. Ce furent ses années les plus fécondes. Il signa, durant les douze ou quinze ans qui suivirent cette séparation, ses meilleures toiles, et la plupart d'entre elles reflètent le grand souvenir du maître disparu.

Certes Coosemans n'a-t-il pas dans ses œuvres la spontanéité, la puissance, la prestigieuse exécution de ce dernier. Sa personnalité est moins accusée, sa facture plus hésitante. On sent dans ses tableaux l'application et l'étude. Ses grandes toiles ont parfois des duretés métalliques, une recherche trop visible de l'effet.

D'anciennes notions du paysage romantique se mêlent à sa conception réaliste. Aux confins de deux époques d'art, il incline tantôt vers le présent, tantôt vers le passé dont il ne se libère jamais complètement.

On relève aussi dans certains de ses travaux les influences françaises de son temps. Ses séjours dans la forêt de Fontainebleau, en lui fournissant de nombreux et beaux sujets d'étude, font dévier parfois sa personnalité, amenuisent sa sensibilité optique, l'incitent à une peinture à la fois minutieuse et décorative, plus proche de celle de Pelouze, de Daubigny et autres paysagistes notoires à Paris vers 1878 que des frustes impressions des grands solitaires de Barbizon. Il se ressaisit à Genck et à Tervueren, où la fidèle amitié de Raeymackers, de Montigny, d'Asselberghs, l'encourage et le guide. Et c'est dans le cadre familial du bois des Capucins et des étangs de Robiano, parmi les sapinières et les boulaies du Limbourg, au creux des chemins encaissés du Brabant que s'épanouit, comme un végétal replanté dans le sol où il germa, le tempérament d'un peintre essentiellement de sa race et de son pays. Il y retrouve la veine qui, au temps des débuts, entre 1860 et 1870, lui inspira, par exemple, le *Village de Tervueren* (n° 53), les *Femmes à la herse* (n° 136), la *Rue de Tervueren* (n° 126), études concentrées et expressives, d'une réelle éloquence.

L'artiste demeura étranger aux recherches de lumière et d'atmosphère qui entraînent aujourd'hui le paysage vers des horizons neufs. Toute à ses efforts vers l'expression de la réalité objective, l'École de Tervueren ne pressentit point l'évolution qui allait s'accomplir. Elle n'en eut pas moins, dans l'enchaînement historique des phases de la peinture, une importance capitale qu'après une longue période d'hostilités nul ne conteste aujourd'hui. Il était juste de le rappeler en célébrant l'un de ses représentants les plus laborieux et les plus méritants.

OCTAVE MAUS

LE POÈTE K. LEDEGANCK

Une fête brillante a commémoré dimanche à Anvers le centenaire du poète flamand Karel Ledeganck, né à Eecloo le 9 novembre 1805 et mort à Gand le 19 mars 1847. Devant les artistes et les lettrés de la métropole, assemblés au théâtre royal flamand, on a lu des discours et des vers, l'on a récité, chanté et joué du Ledeganck. A l'instar d'Anvers, les autres villes flamandes, Bruges, Gand, Bruxelles, Hasselt, se préparent à glorifier le chantre des *Trois villes sœurs*. En lui c'est plus qu'un noble et harmonieux poète qu'on honore; c'est aussi un rénovateur paisible mais convaincu; avec J.-F. Willems, Conscience et Prudent van Duyse, Ledeganck a provoqué le mouvement de renaissance, le réveil des lettres flamandes. Ainsi doit-il être jugé, dans le milieu où il vivait,

en tenant compte de l'assouplissement du commencement du siècle passé; il devient alors sympathique et grand, créateur d'un art, héraut d'un mouvement.

Le peuple flamand garda toujours sa force intérieure et ses désirs primitifs; mais à l'aube du XIX^e siècle, il avait, avec sa langue, perdu la conscience de ses volontés; la fin du XVIII^e, — soleil d'émancipation pour les pays français, rayonnant d'espoir et d'indépendance, — vit les Flandres tomber si bas, socialement, littérairement, intellectuellement, qu'on les croyait mortes. Et c'était fatal: le clergé catholique repoussait les influences centralisatrices des Pays-Bas protestants, les pensées libres venaient du sud, en adages français; les prêtres et les évêques romains favorisaient les dialectes et leurs déformations, en vue d'éloigner les populations du mouvement émancipateur et calviniste hollandais; la France nous envoyait ses brochures et ses journaux, et s'efforçait de trouver dans nos provinces des appuis précieux pour la propagande humanitaire de « Liberté, Égalité, Fraternité! » La langue littéraire flamande languissait; ajoutez à cela les événements politiques, rompant toutes traditions, et demandez-vous comment la Flandre, appartenant tantôt à un prince et tantôt à un autre, pouvait garder la moindre personnalité, la moindre fierté!

Et cependant elle resta, ou plutôt elle redevint elle-même. La domination française sembla un moment la résultante naturelle de l'aviilissement des Flandres; les préfets dans leurs départements septentrionaux avaient amené avec eux une chancellerie foncièrement française; Napoléon crut simplement consacrer un état de choses, en disposant, par décret du 21 décembre 1812, que plus aucun journal ne paraîtrait ici sans qu'une traduction française n'accompagnât les textes flamands; mais ce fut ce décret qui réveilla les Flamands. Sommeillants et lourds, ils avaient entraîné nonchalamment leur corps assujéti, baissant les yeux pour ne pas voir leur honte; le camouflet les fit se redresser; levant la tête, ils regardèrent en face tous les ennemis de leur race, et, leur jetant un défi altier, ils retrouvèrent leurs ancêtres glorieux. Jan-Frans Willems était là, qui redit la vieille chanson des gueux, Henri Conscience fit revivre le Lion de Flandre, Karel Ledeganck chanta le réveil et les ardeurs nouvelles.

La génération actuelle certes s'étonne du succès éclatant qu'obtenaient alors les vers simples et parfois pauvres de ce poète peu transcendant: gâtée depuis un quart de siècle, accoutumée aux sincérités nuancées d'un Guido Gezelle, aux fougues juvéniles d'un Albrecht Rodenbach, aux finesses colorées d'un Pol de Mont, notre jeunesse poétique fait la moue devant les rimes souvent très modestes et les souvenirs de *Rederijker*, de l'œuvre de Ledeganck; mais qu'elle le replace dans son cadre, et le poète y grandit, toute bourgeoise que paraisse sa muse; il s'élève en un envol audacieux, comme premier artisan de la pierre chaotique, comme bêcheur de routes, en un mot, comme créateur.

Ses dates biographiques ont été, ces jours derniers, rappelées par les quotidiens. Luttant contre d'incessantes difficultés matérielles, Ledeganck fut promu docteur en droit en 1835, à l'Université de Gand; il fut juge de paix à Zomergem; c'est alors qu'il traduisit en flamand le Code civil; parue en 1841, sa traduction fut, depuis, souvent réimprimée; et cela aussi constitue plus qu'un simple travail de juriste; c'est un acte d'émancipation, c'est un épisode fertile du mouvement flamand.

Quant à ses poésies, elles sont peu nombreuses; à l'exemple de beaucoup de ses contemporains, le poète considérait l'art

comme un agréable passe-temps, auquel ne doivent pas être sacrifiées des occupations plus directement utiles. Dans le volume que nous avons de lui, nous trouvons cependant plus d'une pièce charmante par la douce harmonie ou le rythme approprié. Citons: *Het Klavier*, *De Boekweit*, *Het Burgslot van Zomergem* et surtout la célèbre trilogie: *les Trois villes sœurs* (Gand, Bruges, Anvers), souvent traduite en français. C'est cette dernière œuvre datant de 1846 — ce fut, peut-on dire, son chant du cygne — qui lui assura définitivement rang à la tête de ses contemporains; classique dès qu'elle parut, cette trilogie l'est restée jusqu'à ces jours; tout manuel de littérature le reproduit, les écoliers l'analysent et l'étudient; par leur fougue claironnante et leur richesse de tons essentiellement flamande, ces strophes enflammées sont comme un monument solide de l'époque, comme un symbole et une synthèse du mouvement flamand.

Telle est en deux mots la signification du centenaire Ledeganck; les aînés glorifient en lui celui qui mieux qu'eux-mêmes sut démêler l'âme de son peuple, les jeunes, en se joignant à ces fêtes, s'efforcent de se rapprocher de ce qui fut la jeunesse créatrice d'un mouvement; un regard en arrière leur montre le chemin parcouru et raccourcit la route qui les doit mener au triomphe conscient.

NIKO GUNZBURG (1).

CORRESPONDANCE

A propos des « Peintures en musique ».

Munich, 13 novembre 1905.

CHER MONSIEUR,

M. Calvocoressi se rit fort judicieusement de la « notice anonyme » où M. Edm. Malherbe est donné pour avoir « le premier tenté sérieusement » de transposer en sonorités des peintures.

Comment peut-on être musicien et ignorer le formidable poème symphonique de Liszt: *la Bataille des Huns*, d'APRÈS LE TABLEAU DE KAUBACH, dit le titre, — œuvre dont il vous sera facile de trouver la date, mais certainement vieille d'au moins trente ans?

Je ne me serais pas permis d'intervenir, si l'occasion ne m'était ainsi fournie de vous signaler, non ce gros morceau, connu de tout le monde en Allemagne et même ailleurs, mais une petite œuvre merveilleuse et très ignorée du défunt compositeur tchèque Zendko Fibich. Elle a paru voici bientôt six ans: elle est éditée en deux cahiers, chez Frantisek Urbainck à Prague, s'intitule *Malirské studie* (études picturales) et se compose de cinq traductions musicales pour le piano de *la Forêt solitaire* de Ruysdael à Dresde, de *la Lutte de Carême et Carnaval* de Brueghel à Vienne, de *la Ronde des bienheureux* de Fra Angelico à Berlin, de *Jo et Jupiter* de Corrège à Vienne, enfin de *la Fête galante* de Watteau à Berlin. C'est l'opus 56 du maître. Je crois que ces pages peuvent être données comme des modèles de la seule façon de transposer en musique le *stimmung* d'un tableau et non son « mot-à-mot ».

Je crois du reste que même *les Champs Élysées* de Wein-

(1) M. Niko Gunzburg, qui fut l'un des promoteurs les plus actifs du centenaire Ledeganck, est lui-même un poète — un jeune poète — distingué à qui la littérature flamande doit déjà une touffe de poèmes charmants.

gartner d'après le tableau de Boecklin et la *Boecklin-symphonie* de Hans Huber, qui se termine par un thème avec variations sur une douzaine de tableaux de Boecklin, peuvent passer pour des « œuvres sérieuses » et sont antérieures au *Jugement de Paris*. Recevez, etc.

WILLIAM RITTER

Le Premier Concert populaire.

Les Concerts populaires ont fait, dimanche dernier, une très brillante réouverture. Jamais, peut-être, l'orchestre de M. Sylvain Dupuis n'a eu plus de cohésion, de brio, de sonorité expressive que dans l'exécution du beau poème symphonique en quatre parties de M. Paul Gilson, *la Mer*. L'œuvre qui fut il y a douze ans, croyons nous, le début du compositeur, a retrouvé l'accueil enthousiaste qu'elle reçut alors, — accueil justifié par la valeur d'une partition bien équilibrée, pittoresque, chatoyante, variée dans ses rythmes et ses timbres et à laquelle le temps n'a rien enlevé de sa fraîcheur. L'orchestration reflète les influences de l'époque où elle fut écrite, en particulier celle des maîtres de l'Ecole russe et de Richard Wagner. A cet égard, il sera intéressant de lui comparer l'instrumentation, toute moderne celle-ci, des esquisses symphoniques que le même sujet a inspirées à M. Claude Debussy. En inscrivant *la Mer* de ce dernier à son prochain programme, M. Dupuis crée un ingénieux parallèle et ouvre le champ à de piquants rapprochements.

La Mer de M. Debussy se passe, et fort heureusement, du commentaire oral dont s'accompagne l'œuvre de M. Gilson. La bonne volonté du « récitant » ne compensera jamais l'impression réfrigérante que provoque cette déclamation intempestive. La musique parle assez clairement pour rendre superflue toute intervention verbale. On l'a constaté une fois de plus, intensément, dimanche passé.

L'ouverture de la *Fiancée de Bagdad*, de P. Cornelius, a souffert quelque peu du voisinage de *la Mer*. C'est à tort que le public lui est demeuré indifférent : l'œuvre est élégante, d'un style châtié et d'une finesse de détails qui la rend, en maints passages, très séduisante. Quant à la « Fête populaire » de M. F. Leborne, c'est une page bruyante, dénuée d'intérêt musical, qui se borne à exposer, sur des traits chromatiques d'archets, le célèbre chant d'Orange-Nassau dont le *Var Artevelde* de M. Gevaert et son hymne *Vers l'Avenir* ont quelque peu lassé les musiciens et le public (1).

Le triomphateur du concert fut, avec M. Gilson, le violoncelliste Pablo Casals, dont la technique impeccable, la justesse, la sonorité ample et le profond sentiment musical ont, une fois de plus, ravi l'auditoire. Le concerto de Dvorak, qui contient d'aimables détails mais dont le plan manque d'unité, l'*Étude* de Fauré, récemment orchestrée par son auteur, et l'inévitable *Kol Nidrei* ont valu à l'éminent artiste un succès triomphal. Rappelé avec insistance, il a ajouté au programme un *Prélude* et une *Fugue* de Bach joués avec une ferveur et une expression vraiment admirables.

O. M.

(1) On nous affirme que ce dernier fut exécuté dans l'église Sainte-Gudule, au *Te-Deum* du 15 novembre, avec la *Brabançonne*, et écouté — par ordre — debout par le monde officiel. C'est vraiment beaucoup d'honneur pour un méchant pas-redoublé!

Comédies, Drames et Confections.

Le journalisme moderne, — j'entends le journalisme parisien, — recule véritablement les frontières du grotesque.

Ecoutez et savourez cette anecdote. M. X..., directeur de théâtre à Paris, entra récemment en conflit avec la Société des auteurs dramatiques ; et celle-ci signifia défense à tous ses membres de donner aucune pièce au théâtre de M. X... Or, M. X... s'appretait justement à jouer une pièce intitulée *Volcan d'Amour*, — la dite pièce ayant pour auteur M. Y..., membre de la Société. M. Y..., — de plus ou moins bon gré, retira sa pièce, et le théâtre de M. X... fit relâche. Jusqu'ici, n'est-ce pas, rien que de fort simple. Mais attendez la fin.

Un journal parisien, et non des moindres, fut informé du fait, et se hâta de s'en emparer. S'érigeant d'abord en tribunal de commerce, il jugea sans appel (sans délibération non plus), et condamna aux dépens la Société des auteurs dramatiques. Vertueusement, il la voua même à l'indignation populaire. Puis, s'élevant en « coopérative artistique », il décréta, — écoutez bien : que le théâtre de M. X... se trouvant par une iniquité légale, spolié de la pièce de M. Y..., lui, journal quotidien, politique et littéraire, se chargeait d'effacer cette iniquité en restituant à M. X... une autre pièce, meilleure que la première, et pareillement intitulée *Volcan d'Amour*. Lequel *Volcan d'Amour*, deuxième du nom, serait confectionné, dans la semaine, par la rédaction littéraire et politique du dit journal quotidien. « Nous avons beaucoup de rédacteurs, était-il affirmé non sans orgueil ; et s'il le faut, nous en aurons davantage ! »

Vous entendez : la maison, — drames, comédies et confections, — ne reculera, pour satisfaire sa clientèle, devant aucun sacrifice. Et nul doute que les prix de vente ne défient quand même toute concurrence. La Société des auteurs dramatiques n'a qu'à bien se tenir !

Mais vous, bonnes gens qu'on nomme les artistes, et qui préférez plus simplement vous appeler les ouvriers, les bons ouvriers ; vous, qui, pendant des années d'après méditations solitaires, puis, pendant d'autres années de labeur fiévreux et patient, bâtissez vos œuvres à chaux et à sable ; vous, dont le nom superbe fait tache de lumière dans la grisaille des gens d'aujourd'hui ; vous, les Loti, les Kipling, les Tolstoï, — dites-moi, mes Maîtres : que pensez-vous de la nouvelle fabrique de drames et de comédies ?

CLAUDE FARRÈRE

NOTES DE MUSIQUE

Concert de M^{me} Fern. Kufferath et de M. Henri Seguin.

Les violoncellistes se suivent et ne se ressemblent pas. Nous avons eu d'abord M. Cornélis Liégeois (1), sobre, correct, élégant et vrai, ensuite M. Pablo Casals (2), artiste intègre, noble et convaincu, puis M. Georges Pitsch (3), qui fit un brillant début ; la dernière venue, M^{me} Fern. Kufferath, est moins classique, moins austère dans son jeu que MM. Liégeois et Casals, mais elle a des qualités personnelles de suavité et de douceur et, à certains moments, d'intensité expressive qui font qu'elle interprète dans la note juste certaines œuvres dont l'exécution nécessite ces qualités : ainsi en est-il de l'*Aria* de Bach et des *Variations symphoniques* de Böellmann, d'ailleurs les seuls morceaux intéressants de son programme ; la manière vivante dont M^{me} Kufferath a joué l'œuvre probe, mais un peu incolore de Böellmann, contrastait avec l'interprétation presque sèche, mais belle quand même, des mêmes variations par M. Liégeois.

Que dire de M. Seguin, sinon qu'il était admirablement en

(1) Voir l'*Art moderne* du 12 novembre 1905.

(2) Voir ci-dessus le compte rendu du Concert populaire.

(3) Voir ci-dessous.

voix et qu'il a chanté l'air d'*Elie* (1) avec ce sentiment profond et cette rare noblesse qui faisaient de lui, quand il était au théâtre, un acteur si impressionnant.

Mais pourquoi cet artiste que Bruxelles aime entre tous, pour quoi l'émouvant Kourwenal, le divin Wotan, l'inoubliable Hans Sachs se compromet-il en chantant une « Légende de Saint François d'Assise » tirée de la *Xavière* de M. Th. Dubois ? Morceau impie et sacrilège qu'on pourrait tout aussi bien intituler : *A ma Mignonne*, tellement le mysticisme de saint François s'y trouve malmené, prostitué et enlaidi. Pourquoi aussi cette version chantée de la *Danse macabre* de M. Saint-Saëns, et (en bis) cette insipide *Poussière* ? Non, cela n'est pas bien ! Quand réentendrons-nous le vrai, le bon, le cher Seguin ?

M. Richard Hageman accompagnait merveilleusement M^{me} Kufferath et M. Seguin.

Récital Mark Hambourg.

Est-ce M. Hambourg ou est-ce nous qui avons changé, depuis que nous avons, il y a environ deux ans (2), rompu une formidable lance en sa faveur ?

Lui et nous très probablement ! Lui, parce que le public l'a gâté en applaudissant trop à ce qu'il y avait d'artificiellement sensationnel dans sa manière de jouer. Et nous, parce que : *Experientia docet*, et parce que (soyons prudents jusqu'au bout) l'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Quoi qu'il en soit, notre enthousiasme d'antan s'est effondré jeudi, au récital de la Grande-Harmonie.

Certes, M. Hambourg a de la force, de la fougue, du tempérament. Mais il en est arrivé à en abuser. Sa recherche du « sensationnel malgré tout » a pour résultat qu'il dénature la musique de Bach (*Prélude et fugue en ré*) en la soumettant à d'épouvantables martèlements, qui eussent réduit en miettes les aimables clavicores ou les primitives orgues du temps de Jean-Sébastien ; qu'il romantise Beethoven outre mesure et introduit dans l'*Appassionata* des licences évidemment contraires aux intentions du maître de Bonn (sauf dans la dernière partie) ; bref, qu'au lieu de tâcher de reconstituer l'âme des compositeurs exprimée dans leurs œuvres il se substitue à eux et cherche à donner à chaque morceau l'empreinte de sa propre personnalité. Nous devons reconnaître que cette dernière répond assez bien, par ses tendances, à celle du Chopin brillant, pittoresque et coloré des valse, des mazourkas, des polonaises et de certaines études : aussi M. Hambourg exécute-t-il avec un incontestable talent, digne d'être applaudi, les œuvres du grand névrosé polonais qui rentrent dans ces divers genres : il en donna plusieurs preuves au récital de jeudi. Malheureusement, le Chopin des valse, etc. n'est pas « toute la musique ».

Bref, si M. Hambourg veut faire de « l'art vrai », qu'il pense désormais un peu plus aux grands maîtres et un peu moins à lui et au public assoiffé de « grands effets ».

Ch. V.

Concert Pitsch.

M. Georges Pitsch — retenez ce nom — est un jeune violoncelliste montois, élève de MM. Jacobs et Gaillard, que ses débuts à Bruxelles, mardi dernier, à la Salle Erard, ont révélé l'un des virtuoses les mieux doués de la nouvelle génération. M. Pitsch joue avec une aisance, une simplicité et une sobriété parfaites. Il a un joli son, du sentiment et déjà du style. Avec la collaboration de M^{lle} V. Pitsch, sa sœur, il a interprété en excellent musicien la sonate de Rachmaninoff (première audition) et celle de Boëllmann. Très mélodique, développée avec art, l'œuvre de M. Rachmaninoff, dont la réputation commence à se répandre en Belgique, a beaucoup plu. On a particulièrement goûté le deuxième mouvement, traité en forme de *scherzo*, et le troisième, un *andante* de large envolée.

M^{me} Bathori avait bien voulu apporter au débutant le concours

(1) Ah ! c'en est fait !

(2) Voir l'*Art moderne* du 31 janvier 1904.

d'un talent unanimement apprécié : d'une voix délicieuse, avec son autorité et sa sûreté habituelles, elle a dit, en russe, deux jolies mélodies de Rimsky-Korsakow, en français la *Chevelure* et *Jet d'eau* de Debussy, ainsi que *Phydité* d'Henri Duparc.

O. M.

POUR LES ARBRES

La *Ligue belge des Amis des Arbres* a élu comme président M. Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), homme de lettres, rédacteur en chef de la *Chronique* ; secrétaire général, M. Edmond de Bruyn, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles ; trésorier, M. Louis Van der Swaelmen, architecte-paysagiste, membre du Conseil supérieur des forêts, inspecteur des plantations de l'Etat pour l'avenue, le parc et les jardins de Tervueren.

Elle a décidé l'installation de comités régionaux, dont les cadres seront publiés ultérieurement, fixé la cotisation annuelle des membres à 3 francs et admis comme organe de la Ligue le *Samedi*.

La Ligue se propose d'organiser une Fête des Arbres au printemps prochain, une autre à l'automne ; elle souhaite situer l'une dans la vallée mosane ou les Ardennes, l'autre sur le littoral et examinera, à cet effet, le vœu de M. le député H. Carton de Wiart de célébrer l'une Fête des Arbres aux deux Hastière, et celui de M. Jules Carlier, président de la Commission des sites, de célébrer la seconde Fête des Arbres à Wenduyne, avec le concours des enfants de toutes les colonies scolaires du littoral.

Les amis des arbres qui auraient des demandes ou renseignements à adresser à la *Ligue belge des Amis des Arbres* sont priés de les adresser à son secrétaire général, 17, rue du Châtelain, à Bruxelles.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Ange du foyer, de MM. de Flers et Caillavet, représenté au théâtre du Parc, a été une déception pour nombre de gens. On s'attendait à voir une comédie ultra-spirituelle : on a assisté à la représentation d'un vaudeville riche en mots drôles, en situations extrêmement amusantes, mais qui ne paraît digne ni de ses auteurs, ni de notre premier théâtre de comédie. Il eût été beaucoup mieux à sa place au théâtre de l'Olympia.

Ce n'est pas, pourtant, que le sujet manquât d'intérêt ou de vertu dramatique. L'étude du caractère de l'ami du ménage, « l'ange du foyer », qui veille à tout, s'occupe de tout, fait la cour à madame, une cour empressée et discrète à la fois, empêche le mari de tromper sa femme, et, en somme, est le plus heureux des trois, sans être toutefois ni le mari, ni l'amant, eût pu être féconde en aperçus nouveaux, présenter des qualités d'observations, donner prétexte à des scènes d'intense et amusante réalité. Les auteurs ont préféré n'y voir que la matière d'une farce et ont consenti, en écrivant celle-ci, à des moyens scéniques vraiment un peu trop usés. On a ri, certes. Les belles spectatrices ont paru délicieusement scandalisées de l'audace de certains mots et de certaines situations. Mais tout cela, en somme, c'est beaucoup d'esprit et énormément de talent dépensés pour rien.

* *

Le théâtre Molière a inauguré jeudi ses matinées musicales consacrées à la musique du XVIII^e siècle. M. Joly, dans une conférence un peu cahotée, mais pleine de curieux paradoxes qu'il n'a eu que le tort de ne pas développer un peu, a parlé de Pergolèse et de son siècle, personnifié à ses yeux dans ce « délicieux neurasthénique » qu'était Jean-Jacques Rousseau. Puis M. Emile Agniesz, professeur au Conservatoire, a joué sur la viole d'amour, accompagné au clavecin — c'était absolument charmant — quelques airs du temps, notamment cette romance adorable : *Plaisir*

d'amour... La représentation de la *Servante-Maitresse*, de Pergolèse, qui a suivi, a été tout à fait exquise. Cette musique vieillotte a des charmes irrésistibles, et M^{lle} Das a une voix, un jeu, des sourires qui ont enchanté tout le monde.

Voilà les matinées musicales du Molière lancées et bien lancées. C'est une nouvelle institution bruxelloise qui vient de se fonder.

**

Le théâtre de la Monnaie, tandis que se poursuivent les triomphales représentations d'*Armide* et qu'on pousse activement les répétitions de *Chérubin*, a repris le traditionnel *Mignon*. Il est de moins en moins amusant, l'opéra de Thomas, mais on a beaucoup applaudi M^{lle} Eyrems, sa jolie voix, son jeu expressif; M^{lle} Korsoff et sa virtuosité; M. David, qui a fort bien chanté la romance fameuse de Wilhelm Meister, et M. Dassy qui, indisposé, avait fait demander l'indulgence du public.

G. R.

L'ART A GAND

De jeunes peintres, — de très jeunes peintres, MM. F. Van den Berghe, R. Aereens, Coddron, H. Meuwis, secondés par quelques artistes moins novices, MM. Henri Thomas, Martin Melsen, L. Thévenet, G. Paerels, et E. Thysebaert font au *Cercle artistique* leurs débuts. S'ils témoignent d'une évidente inexpérience, ils n'en affirment pas moins, — M. Van den Berghe surtout, — une indépendance et une individualité qui font honneur à l'enseignement de l'Académie de Gand, dirigée dans un esprit si libéral par M. Delvin. Nul doute que le travail les mène rapidement au but.

On connaît les paysanneries un peu caricaturales de M. Melsen, les curieuses transpositions romantiques de M. Thomas, qui, bien que tout jeune, a l'air d'avoir peint des toiles en 1863. Je leur préfère les notations si justes, si harmonieuses et si sincères de M. Thévenet et les impressions fluides et lumineuses de M. Paerels, déjà remarquées aux expositions de *Labeur*. L'œuvre de ces deux artistes fait naître de réels espoirs d'avenir.

M.

Chronique judiciaire des Arts.

Une usine de faux tableaux

M. Albert Baertsoen, le peintre réputé, ne fut pas médiocrement surpris en apprenant qu'on vendait à Bruxelles à des prix dérisoires des toiles signées de son nom. Il se rendit aussitôt chez le marchand qu'on lui avait désigné et découvrit, en effet, parmi les œuvres exposées en vente, deux études qui lui rappelaient celles qu'il fit vers 1887 en Italie.

Après dix-huit ans, les souvenirs d'un artiste peuvent n'être pas très précis. Dans les deux toiles, sa facture était assez fidèlement imitée pour qu'il pût, lui-même, hésiter. Une signature apocryphe, inexactement orthographiée : A. BARTSOEN, avait été apposée sur ces peintures. Mais si la signature était fautive, les œuvres pouvaient n'en être pas moins authentiques. Et d'ailleurs comment eût-on pu copier des toiles qui n'étaient jamais sorties de chez lui ?

Intrigué, le peintre fit dans son atelier, parmi les documents innombrables accumulés par vingt années de travail, de patientes recherches. Il découvrit enfin les originaux des deux copies exposées à Bruxelles, et dès lors, certain de la contrefaçon, adressa une plainte au parquet.

En même temps, un catalogue de vente publique révélait au peintre une autre escroquerie. On tentait, cette fois, de faire passer un faux Baertsoen aux enchères. De même que les deux autres copies, celle-ci fut saisie sur les ordres du Procureur du Roi, qui a ouvert une instruction sur cet illicite commerce.

NÉCROLOGIE

Madeleine Jossic.

Nous apprenons à regret la mort de M^{me} Henry Jossic, née Madeleine Jaeger, qui vient de succomber à Montreux où elle s'était installée dans l'espoir de raffermir sa santé ébranlée.

Ce fut une des pianistes les plus compréhensives et les plus musiciennes de Paris. Elle était très appréciée des nombreux élèves qu'elle forma au Conservatoire, puis à la *Schola Cantorum*. Interprète remarquable des œuvres classiques et modernes, elle se consacra surtout, comme autrefois M^{me} Bordes-Pène, comme aujourd'hui M^{lle} Blanche Selva, à la diffusion de la musique contemporaine et donna l'exemple d'un fervent apostolat que la maladie vint malheureusement interrompre trop tôt.

PETITE CHRONIQUE

Une trentaine d'œuvres ont été acquises jusqu'ici à l'Exposition du *Sillon*, qui restera ouverte jusqu'au 26 novembre.

Le Congrès de la propriété artistique et littéraire réuni à Liège a discuté la question de revision de la Convention internationale de Berne, qui subordonne la reconnaissance des droits d'auteur à l'accomplissement de formalités et conditions prescrites par la législation des pays d'origine. Il s'est prononcé pour la suppression de cette condition, et il a exprimé le vœu que la conférence de Berlin adoptât pour la protection internationale de toutes les œuvres un délai minimum uniforme de cinquante années après la mort de l'auteur.

Enfin le Congrès a formulé les vœux suivants :

1^o Dans chaque pays, des commissions seront constituées pour l'étude d'une législation tendant à la protection des paysages.

2^o Il est désirable que des accords s'établissent entre les musées des divers États et que ceux-ci étudient la question du droit de protection des œuvres dans ces musées.

Par suite du deuil de la Cour, le théâtre de la Monnaie fait relâche jusqu'à mercredi prochain inclusivement. Jeudi, sixième d'*Armide*, dont toutes les représentations font salle comble.

M. Reding vient de traiter avec M^{me} Duse pour trois représentations que la grande tragédienne viendra donner au Parc au début de l'an prochain : 8 janvier, *L'Abbesse de Jouarre*; 10 janvier, *Rosmersholm*; 12 janvier, *la Dame aux Camélias*.

La maison Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour, Bruxelles, nous prie d'annoncer qu'elle se charge, à titre gracieux, de l'organisation des concerts.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième Concert Ysaye à l'Alhambra, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. F. Busoni. Au programme : E. Chausson, C. Saint-Saëns, A. Dupuis et V. Vreuls.

De nombreuses personnes n'ayant pu trouver place à la dernière séance donnée par Miss Isadora Duncan, la célèbre danseuse s'est décidée à donner au théâtre de l'Alhambra deux représentations supplémentaires, qui auront lieu demain lundi et après-demain mardi, à 8 h. 1/2. Le programme est consacré aux airs de ballet des deux *Iphigénies* de Gluck, dont on se rappelle le succès l'hiver dernier. Billets chez Schott frères.

La séance inaugurale du *Groupe des Compositeurs belges* que nous avons annoncée aura lieu à la Grande-Harmonie, jeudi prochain, à 8 h. 1/2.

Ajournée par suite de la mort du comte de Flandre, la première séance du *Cycle Beethoven* donné par MM. Chaumont et Bosquet aura lieu vendredi prochain (Salle Erard).

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera dimanche prochain, à 10 heures du matin, sous la direction de M. H. Carpay, la *Messe en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes*, à cinq voix, sans accompagnement, par E. Tinel, ainsi que des chœurs à quatre voix d'Aug. De Boeck, organiste de la paroisse.

Le programme symphonique du deuxième Concert populaire (2-3 décembre) sera entièrement composé de nouveautés : *La Mer*, esquisses symphoniques, de Claude Debussy ; *Paris, impression nocturne*, de Frederick Delius, etc. Le soliste annoncé, M. Oliveira, étant empêché, sera remplacé par M^{lle} Stefi Geyer, violoniste, qui jouera le Concerto de Goldmark (également en première audition), ainsi que l'*Introduction et Rondo capriccioso* de Saint-Saëns et les *Czardas* de Hubay.

Le mardi 28 novembre aura lieu, à la Grande-Harmonie, un concert donné par M. Mathieu Crickboom. Le réputé violoniste y interprétera les œuvres qui lui ont valu dernièrement à Londres le succès éclatant dont nous nous sommes fait l'écho.

Une intéressante séance de harpe sera donnée par M^{lle} Gaëtane Britt le jeudi 30 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} Miry-Merck, cantatrice, de M. Henri Merck, violoncelliste et de M. Ernest Britt, pianiste.

Pour fêter le quinzième anniversaire de la fondation du Comité schaarbeekois de la Croix-Rouge de Belgique, l'Ecole de musique

de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek donnera le 3 décembre, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. Huberti, un grand concert avec le concours de M. Eugène Ysaÿe, de M^{lles} Latinis, Poirier, Arens, de MM. Demest et Achten.

M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel, qui, sans abandonner la carrière de virtuose, se consacre de plus en plus à l'enseignement supérieur du piano, donnera le jeudi 7 décembre, à la Grande-Harmonie, un récital d'œuvres de Beethoven. M^{me} Kleeberg interprétera les Sonates op. 10, op. 13, op. 90 et op. 53, ainsi que le *Thème et Variations en fa majeur* (op. 34).

M^{lle} Louise Derscheid, pianiste, M^{me} Gabrielle Zimmer, cantatrice, et M. Albert Zimmer donneront le 6 décembre une séance de musique de chambre consacrée à Beethoven, Schubert, Brahms et Gabriel Fauré.

M. Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel et Gretel*, vient de terminer un opéra romantique, *le Miracle de Cologne*, qui sera joué cet hiver à Munich et à Vienne.

M. Richard Strauss a terminé l'été dernier un grand opéra, *Salomé*, sur le poème d'Oscar Wilde.

Le nouvel ouvrage devait, dit le *Guide musical*, être donné simultanément à Vienne et à Dresde. Mais la censure, dans ces deux villes, avait fait quelques difficultés, le sujet lui paraissant trop biblique. On a fini cependant par s'apercevoir que M. Strauss s'était borné à mettre en musique le texte même du drame d'Oscar Wilde, lequel avait été joué cent quatre-vingt-dix sept fois dans vingt-six villes d'Allemagne et d'Autriche. Il aurait donc paru bizarre que l'opéra nouveau fût interdit dans ces deux pays. Le sujet de l'ouvrage est à peu près le même que celui d'*Hérodiade*, déjà bien connu par les œuvres de Flaubert, d'Oscar Wilde, de Sudermann et par l'opéra de Massenet.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

JACQUES JORDAENS

ÉTUDE PAR
P. BUSCHMANN JR.
Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

Un fort volume grand-8° avec 45 planches
hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire
G. VAN OEST & Co,
16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS

4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **IMAGES.** Première série pour piano à deux mains.

I. Reflets dans l'eau. — II. Hommage à Rameau. — III. Mouvement.

En recueil. Prix net : 5 francs.

GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Deux Poèmes chantés** pour une voix et orchestre.

I. Chasses lasses (Maeterlinck). — II. La Barque (H. de Régnier).

Réduction pour piano et chant. Prix net : 2 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique
et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ M. E. DEMETS

ÉDITEUR

2, rue de Louvois, Paris.

HENRI DUPARC. — **La Fuite** (Th. GAUTIER)

Duo pour Soprano et Ténor

MEL.-BONIS. — **Sonate** pour piano et violoncelle.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas-é-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Gainsborough (GABRIEL MOUREY). — Le Concert Ysaye (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Centenaire d'André Van Hasselt. — Exposition du « Sillon » (O. M.). — Notes de musique : Séance inaugurale du « Groupe des Compositeurs belges » (Ch. V.); Première séance Bosquet-Chaumont (O. M.). — Musicologie. — Correspondance musicale de Paris : « Miarka » à l'Opéra-Comique; Les Concerts du Salon d'Automne; Les Grands Concerts (M.-D. CALVOCRESSI). — Correspondance d'Anvers : *Genesis* (W. L.). — Petite Chronique.

GAINSBOROUGH⁽¹⁾

Il faut conclure. Étrange nécessité. Conclure à quoi, comment conclure? Que démontrer? En quelques phrases, résumer l'œuvre, la carrière, la vie d'un homme et d'un artiste? Marquer sa place, son échelon sur les marches

(1) La librairie Laurens va publier prochainement dans sa collection des Grands Artistes un *Gainsborough* dont le texte est dû à la plume de notre très distingué confrère GABRIEL MOUREY. Nous sommes heureux d'en pouvoir offrir en primeur à nos lecteurs le dernier chapitre.

qui conduisent aux purs sommets? Montrer en vingt lignes pourquoi il est supérieur à celui-ci, inférieur à celui-là... Tâche ingrate et vaine. Je m'y essaierai cependant, le moins dogmatiquement possible.

C'est de Rubens, prétendent les uns, plutôt que de Van Dyck, que descend Gainsborough. Erreur, s'écrient les autres, il ne vient de Rubens qu'en passant par Van Dyck; regardez-y de près et vous nous donnerez raison. Et Watteau! protestent ceux-ci. Gainsborough, par Gravelot, ne doit-il pas tout ce qu'il est à la France? Mais Watteau descend de Rubens. Gainsborough est un Flamand né en Angleterre... ou un Anglais né en Flandre, etc., etc., etc.

Que nous importe ce que signifient ces arbres généalogiques dont les commentateurs et les critiques de profession, rongeurs de bibliothèques et papillons de musées, coupeurs patentés de cheveux en quatre, chercheurs officiels de midi à quatorze heures, tracent avec autorité sur de grandes feuilles de parchemin les ramifications. Je pense, malgré moi, à la fameuse maladie qui ravageait le Dr Pangloss et aux consolations que trouvait cet excellent homme à connaître les origines du terrible mal dont il était atteint.

En présence d'un impulsif comme Gainsborough, ce procédé d'analyse technique, de dissection systématique, paraît particulièrement inutile et vain. Le voir vivre, le voir peindre, c'est apprendre à le connaître, c'est pénétrer dans son intimité d'homme et d'artiste. Que faut-il de plus? Le situer dans l'histoire artistique de son pays, par analogie, par contraste, comprendre le rôle qu'il y a pu tenir et comment il s'en est acquitté : cela se

révèle, pour ainsi dire, de soi-même, et de ces divers éléments groupés sans parti pris, sans souci de juger, présentés simplement, avec tout le respect que l'on doit à la vérité, se dégage vivante, réelle, une personnalité humaine.

Il est de son temps; peu cultivé, même artistiquement, il n'est point sollicité par le prestige du passé; sauf Van Dyck et Rubens, il ne connaît rien, ou presque rien de l'histoire de la peinture, et les figures, les types, les modes de son temps l'intéressent seuls; ce qu'il a sous les yeux lui suffit, et il ne cherche pas plus loin ses sources d'inspiration. « Au lieu d'embarrasser ma mémoire de préceptes surannés, avait dit Hogarth, ou de fatiguer mes yeux à copier des toiles endommagées par le temps, j'ai toujours trouvé qu'étudier d'après la nature même était la voie la plus directe et la moins périlleuse qu'on pût choisir pour acquérir la connaissance de notre art. » Gainsborough ne pensa jamais autrement. Quand il fait le portrait, à Buckingham Palace, des princes et des princesses, il s'émerveille devant leur grâce juvénile, leur fraîcheur de gestes, de teint : « Parlez-moi donc des Grecs, s'écrie-t-il un jour, parlez-moi donc de ces fantômes aux visages pâles, au long nez ! et regardez les délicieuses contenance, toutes vivantes, de la progéniture royale. Parlez de la vieille dame Cornélie, mère des Gracques, devant ce groupe de jeunes divinités ! »

Il est de son temps. C'est celui d'Hogarth, celui qu'Hogarth a fustigé dans la *Destinée d'une Courtisane*, dans *Travail et Paresse*, dans le *Mariage à la mode*. Les grands seigneurs, les femmes élégantes, les beaux enfants dont Gainsborough a fixé les traits, ce sont les mêmes qu'Hogarth met en scène dans ses mélodrames satiriques qu'on dirait peints avec de la boue et du fiel; c'est la même société, ce sont les mêmes mœurs. Mais Gainsborough conçoit autrement, voit autrement, ressent autrement : est-il moins véridique pour cela ! Les héros et les héroïnes du *Mariage à la mode* poseront dans l'atelier de Gainsborough; c'est eux et elles qui, au moment où la faveur royale aura fait de lui, malgré l'éclatante renommée de Reynolds, le peintre le plus recherché de la haute société anglaise, se presseront à la porte de Schomberg House et qu'il fera éconduire par son valet. Des images, si diverses à tous les points de vue, qu'Hogarth et Gainsborough nous ont léguées de l'humanité de leur époque, laquelle est la plus fidèle ? Qui oserait en décider ? Elles le sont également, ce qui prouve une fois de plus que la vérité, en art comme en toutes choses, est multiple et suggestive : sachons jouir de la vérité Hogarth et de la vérité Gainsborough.

Il est de sa race ; on ne découvre en lui aucune trace de cosmopolitisme ; il est possédé par cet amour de la vérité qui est un des traits dominants du caractère anglo-saxon. Il passe toute sa vie en Angleterre ; toute sa jeunesse, à part ses quatre années d'études à Londres,

à la campagne et la plus grande partie de son existence en province.

Il a peu d'ambitions, extérieures du moins ; il ne cherche pas à se produire, à paraître, pas plus personnellement qu'artistiquement. Il n'y a chez lui, jamais, ni superfétation, ni redondance ; pas plus dans ses gestes que dans les gestes de ses modèles, il ne veut admettre le conventionnel, le théâtral ; il ne vise qu'au naturel et à l'expressif par l'observation directe, immédiate, et la traduction franche, aussi libre que possible, de l'essentiel tant d'une physionomie que d'un paysage. Par suite, il ne se confine pas dans un type de beauté, il veut rester sensible à toute la beauté. Il est strictement individualiste : autre lien avec la famille humaine dont il fait partie.

Il n'a peint de portraits que de ses compatriotes, de paysages que de son pays ; il ne connaît rien du reste de la vie et du reste du monde ; il ne se transplante, il ne se déracine pas ; ses yeux se ferment à la même lumière que celle où ils se sont ouverts ; ils n'en ont jamais connu ou aimé d'autre. Le charme, le caractère distinctif, façonné par une longue hérédité, par le climat, par les mœurs, qui imprime au visage, à la construction, à l'expression, à la carnation d'un visage, une marque commune, et la laisse subsister sous les différences individuelles, de même les particularités des décors de nature, la manière d'être des arbres, le relief du sol, l'essence, en un mot, d'un paysage, tout cela, aussi nettement défini de part et d'autre, qu'on le voit dans un pays comme l'Angleterre, Gainsborough s'est astreint, ou pour mieux dire, sa destinée et son tempérament l'ont astreint à en devenir l'interprète. La remarquable unité de son œuvre est le résultat de la remarquable unité de sa vie ; en outre de sa haute valeur artistique, cette œuvre, par suite, constitue une documentation infiniment précieuse et sur le milieu naturel où elle fut ressentie, conçue et exécutée, et sur la collectivité humaine dont elle demeure, fragmentairement, l'expression.

Il y a quelque chose de plus : la qualité émotionnelle de cette œuvre, sa puissance de sonorité humaine. On ne songe pas, à travers elle, à admirer l'artiste qui l'a créée, mais bien plutôt à aimer l'homme qui, de toutes les fibres de son être, l'a ressentie. Et c'est la cause de son irrésistible séduction. Peu de portraitistes, en effet, m'apparaissent aussi séduisants que Gainsborough ; à plus d'un siècle de distance, le courant de sympathie, l'élan de tendresse qui permettait au peintre de pénétrer l'âme de ses modèles, s'établit entre nous, et lui, et eux ; Gainsborough, dans ces portraits aussi bien que dans ces paysages observés et peints avec tant de sincérité et de franchise, est toujours tout entier, tel que nous le connaissons, avec sa sentimentalité bonne et simple, sa loyauté et sa générosité de caractère, son

absence absolue d'orgueil professionnel, son humeur joviale, sa bienveillance inaltérable. « Je suis le plus inconsistant, le plus changeant des êtres », avouait-il un jour naïvement. Voilà-t-il pas de quoi nous le rendre plus cher. Il suit ses impulsions, il garde sa fraîcheur de sensibilité, il hait les formules, il veut être libre, il veut jouir, quand il lui plait, du mystère des regards, de la fleur des chairs, de la santé des arbres, de la profondeur du ciel; il veut aimer toutes les choses du monde visible, il veut aimer toutes les images de la vie. Il ne sait pas grand'chose, mais il sait, cependant, avec certitude, et cette certitude est toute son esthétique, que seules sont éternelles les œuvres d'amour et que l'art pour l'art est une folie, une misère, une vanité.

GABRIEL MOUREY.

LE CONCERT YSAÏE

« Jubilez, jubilez : il en restera toujours quelque chose » a dû souffler un pernicieux conseiller à l'oreille de M. Albert Dupuis, musicien disert et habile que plusieurs ouvrages lyriques ont mis en vedette. Pour jubiler à fond, celui-ci est remonté à la source même des jublations nationales, à l'antique *Brabançonne* de nos pères qu'il s'est efforcé, après l'avoir hachée menu et assaisonnée d'épices, d'introduire dans une partition orchestrale de sa composition. Mais la farce — ce mot n'est employé ici que dans son sens culinaire — a paru indigeste, et les convives ont failli se fâcher.

N'insistons pas sur cette singulière bétise. Elle prouve, simplement, que l'hymne de Van Campenhout n'est pas assez musical (M. Dupuis eût dû s'en douter!) pour fournir aux symphonistes un thème mélodique et qu'il vaut mieux l'abandonner aux déchaînements patriotiques des musiques militaires. De même que *Vers l'Avenir*, *Mieke Pijpekop*, *Wij zijn van Meulebeek*, *A bas Malou*, *Nous sommes la jeunesse* et autres refrains adaptés aux liesses coloniales, populaires, électorales, universitaires, il occupe dans la vie sociale une situation déterminée dont il est téméraire de chercher à le détourner en l'associant à une manifestation artistique. M. Dupuis se relèvera aisément de cet échec en nous donnant l'œuvre sérieuse et mûrie qu'on est en droit d'attendre d'un talent plein de promesses.

Comme compensation, M. Eugène Ysaÿe a offert à l'auditoire une excellente exécution de *Viviane*, le délicieux poème symphonique de Chausson, l'une des partitions les plus parfaites de l'auteur du *Roi Arthus*, et la première audition à Bruxelles de la *Rapsodie moderne* de M. Victor Vreuls, accueillie l'an dernier, avec un vif succès à Verviers, à Liège et à Paris (1). Cette très belle page instrumentale est plutôt un poème symphonique qu'une rapsodie proprement dite. Elle décrit, sur un plan logiquement établi, la joyeuse animation de quelque fête de village, avec ses chansons et ses rondes, coupée par un épisode amoureux dont le charme mélodique et la grâce enveloppante contrastent avec la

turbulence des thèmes de la « ducasse ». Ceux-ci sont présentés sous divers aspects rythmiques et, vers la fin, se précipitent en une folle farandole qui termine la composition par un tourbillon sonore.

M. Vreuls affirme dans cette partition nouvelle, en même temps qu'une inspiration soutenue et foncièrement « musicale », une connaissance des timbres et une sûreté d'écriture qui le classent au premier rang. Il est fâcheux que son œuvre, — l'une des plus caractéristiques que l'inlassable dévouement de M. Eugène Ysaÿe à l'École belge nous ait révélées depuis le début de ses auditions symphoniques, — ait été jouée à la fin du concert, alors que l'attention lassée du public ne se fixe plus que difficilement. Mais une partition de cette importance et de cette valeur peut — et doit — être reprise.

La virtuosité était représentée à ce concert par M. Ferruccio Busoni, pianiste du genre « foudroyant » dont le mécanisme, la puissance sonore, la véhémence défient, de même que l'égalité du toucher et la netteté du rythme, toute comparaison. Bien qu'on lui eût entendu jouer précédemment le Cinquième Concerto de Saint-Saëns, dont on abuse, et que les interminables *Variations de Brahms sur un thème de Paganini* n'offrent qu'un intérêt purement technique, M. Busoni a soulevé l'enthousiasme habituel. Rappelé, il a joué du Liszt : transcription d'une marche de Schubert, *Campanella*. Le Piano l'emporta, cette fois encore, sur la Musique.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il faut excuser la vanité naïve qui a inspiré à M. Edmond Picard la préface de son dernier livre : *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire* (1). M. Picard est accoutumé, autour de lui, à de tels agenouillements qu'il a fini tout naturellement par s'imaginer qu'il était extrêmement important que l'on ne se méprit pas sur le sens de son théâtre. Et ce n'est pas, heureusement, l'explication ambitieuse qu'il en fournit qui pourra enlever quelque chose au mérite réel de ses comédies et de ses drames.

De ce plaidoyer *pro domo*, il y a pourtant une idée à retenir. M. Picard y oppose le théâtre synthétique au théâtre anecdotique, c'est-à-dire le sien à celui des dramaturges en vogue actuellement, et il voit dans le théâtre synthétique, qu'il appelle aussi théâtre d'idées, le vrai théâtre, le théâtre de l'avenir. Selon lui, l'action scénique n'a pas besoin d'être extérieure. Des personnages assis dans un salon et causant entre eux des grands problèmes de la vie suffiraient à éveiller et à entretenir l'intérêt des spectateurs.

M. Picard se trompe absolument.

D'après l'étymologie même du mot, le théâtre est un endroit où l'on assiste à un spectacle. Ce spectacle, qui était à l'origine fait pour les yeux seulement, s'est perfectionné au cours des siècles et, au simple jeu des mimes primitifs, a joint le jeu plus complexe de la parole et de l'esprit humains. Le théâtre est devenu peu à peu l'image, aussi parfaite que possible, de la vie. Il n'y a pas eu d'arrêt dans ce mouvement d'évolution. Actuellement, nous sommes arrivés au moment où l'on ne tolère plus sur la scène que le strict minimum de convention. Les décors, les costumes sont conformes à la réalité la plus scrupuleuse. Les gestes, les intonations des acteurs sont calqués sur l'existence quotidienne. Le langage théâtral s'est dépouillé de ses tirades pompeuses. Les confidents de jadis sont devenus des personnages vivants. Les trucs anciens ont été mis au rancart. Enfin, le théâtre moderne, c'est la vie.

(1) La *Rapsodie* fut dirigée à Verviers par M. Louis Kefer, à Liège par M. Delsemme, à Paris par M. Alfred Cortot.

(1) Bruxelles, Lacomblez et Larcier.

Et la vie, qu'est-ce à son tour, sinon l'action? Et non pas l'action intérieure, purement psychologique, du rêveur et du philosophe! Non, l'action de plus en plus fiévreuse et alerte, l'action qui court, qui désire, qui se passionne, qui aime, qui tue ou qui se tue; l'action qui poursuit l'or, les honneurs, l'amour. Et, somme toute, c'est toujours ce dernier qui demeure le grand mobile. C'est pour l'obtenir que les hommes luttent et peinent. Il reste le but suprême de l'activité terrestre: Dès que la travailleur a vaincu les obstacles et, ayant conquis l'or, peut se reposer et jouir, c'est vers l'amour qu'il se tourne, c'est à l'amour qu'il demande le prix de ses efforts. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que le théâtre s'inspire avant tout de l'amour et en fasse le pivot autour duquel il tourne? Rien ne nous intéresse davantage que les situations auquel prête l'amour, ni que les conflits qu'il provoque. Et ce n'est vraiment pas la faute des dramaturges d'à présent si l'adultère, depuis que le monde est monde, a toujours été la forme la plus fréquente et la plus passionnante de l'amour.

M. Picard rêve d'un théâtre synthétique. Mais toute bonne pièce de théâtre est synthétique. Si une pièce n'est qu'anecdotique, si elle ne dégage pas l'universel du particulier et l'absolu du relatif, elle amusera un instant et ne tardera pas à devenir injouable, voire incompréhensible. Le vrai théâtre est toujours synthétique. Toutefois, il arrive à la synthèse par l'analyse et doit d'abord nous conter l'anecdote avant d'attirer notre attention sur les vérités d'ordre général qui en émanent. C'est ainsi que procèdent le théâtre grec, si réaliste, si vivant dans sa grandeur tragique, le théâtre de Racine et de Corneille, celui de Molière, celui de Shakespeare aussi, quoique avec moins d'harmonie et moins d'art véritable. Et, de la sorte, c'est l'action qui nous intéresse directement et immédiatement, tandis que la réflexion se fait après coup et seulement en nous. Nous ne voulons pas d'un théâtre d'idées, d'un théâtre de tirades et de dialogues philosophiques et moraux. Nous exigeons un théâtre vivant, puissamment ramassé, exposant d'une façon frappante, inoubliable, les conflits des passions, et qui éveille en nous des idées comme malgré lui, sans qu'il nous soit permis de sentir chez l'auteur le parti-pris, la thèse, la prétention de nous convertir à ses opinions ou à ses sentiments.

Le théâtre de M. Picard est loin de compte. La personnalité trop marquée de son auteur, ses goûts et ses dégoûts, jusqu'à ses manies d'écriture s'y montrent à chaque pas. Il n'y a là nul effort vers l'indispensable impartialité du créateur artiste. Ce sont toujours, toujours et toujours des plaidoyers. *Charles le Téméraire* n'échappe pas à la règle. De lecture très intéressante, c'est, une fois de plus, une pièce parfaitement injouable. Écrite sous la forme d'un essai historique, elle aurait eu des mérites bien plus hauts. Sa division en tableaux que rien ne relie entre eux est absolument anachronique. Ses tirades sont désormais — et à juste titre — impossibles à la scène. Ses apparitions, ses chœurs invisibles sont d'une drôlerie sur laquelle il est de bon goût de ne pas insister. Il y règne tout le temps une grandiloquence que le sujet excuse à peine, et qui, hélas! est bien de chez nous. Nous ne savons rien dire avec simplicité. Nous sommes toujours ces écrivains prétentieux et bouffis dont parle Gustave Frédéric, qui, avec des gestes solennels, présentent de vieux bouts de cigares sur des plateaux d'argent! A ce titre, il n'est peut-être pas inutile que M. Picard ait fait inscrire sur la couverture de son livre cette singulière marque de fabrique: *Made in Belgium*. Comme cela, au moins, les étrangers, s'ils lisent cette pièce, n'auront pas de surprise. Ils sauront d'où viennent cette exubérance et cette manie d'exagération.

Ils apprendront aussi, du même coup, d'où viennent les qualités réelles de cette pièce, la couleur répandue à profusion sur certaines scènes, l'élan de certains cris du Téméraire et l'impression de grandeur qui, malgré tout, se dégage de l'ensemble. C'était un beau sujet, qui demandait des années de réflexion et d'études. M. Picard en a tiré une esquisse ayant beaucoup d'allure, une pochade qui nous fait désirer le tableau.

GEORGES RENCY

Le Centenaire d'André Van Hasselt.

André Van Hasselt naquit à Maestricht il y a cent ans. Il était juste que la Belgique littéraire ne laissât pas passer cet anniversaire sans glorifier publiquement le premier de ses poètes. André Van Hasselt édifica chez nous une œuvre robuste et belle en un temps où nos champs littéraires étaient encore en friche. Ses *Études rythmiques* ont une grâce mélodieuse qui n'a point cessé de plaire. Ses *Quatre Incarnations* renferment, peut-être, les vers les plus puissants, les plus éloquents que l'on ait jamais écrits en Belgique.

Soucieux de commémorer le précurseur de nos Lettres, l'Association des Écrivains belges organise pour le mardi 16 janvier, à 2 h. 1/2, au théâtre du Parc, une séance André Van Hasselt avec le concours de la ville de Bruxelles et sous les auspices du gouvernement. On y entendra une conférence de M. Arthur Daxhelet. M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire royal de Gand, viendra accompagner les délicates mélodies qu'il a composées sur des vers du poète et qui seront interprétées par M^{lle} G. Wybauw. M^{lle} Andrée Van Hasselt, petite-fille de l'illustre écrivain et lauréate du Conservatoire, ainsi que des artistes du théâtre du Parc, réciteront les plus beaux de ses poèmes. Enfin les enfants des écoles de la Ville chanteront des chœurs de Weber et de Schumann pour lesquels Van Hasselt a écrit des paroles françaises.

A cette matinée seront invités le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique et les hauts fonctionnaires de son département, le bourgmestre et les échevins de Bruxelles et de Maestricht, les échevins de l'instruction publique de toutes les communes de l'agglomération, les membres de l'Association des Écrivains belges et la Presse. Quelques places seulement seront mises en location. L'initiative pieuse de l'Association a rencontré partout les plus sympathiques encouragements.

EXPOSITION DU « SILLON »

Bien qu'il ne soit guère tranchant, le Salon annuel du *Sillon* ressemble un peu au couteau de Jeannot, dont on remplaçait successivement les lames et le manche. D'année en année, le Cercle se transforme, substitue aux membres scissionnaires ou démissionnaires des membres nouveaux. Jadis, on y rencontrait M^{me} Jenny Bernier, MM. G.-M. Stevens, G. Bernier, P. Mathieu, R. Janssens, M. Blicq, F. Toussaint, J. Gouweloos, Henri Meunier, P. Verdussen, E.-A. Coulon, les sculpteurs Crick et Weygers, qui tous ont disparu. On y vit aussi MM. S. Detilleux, G. de La Perche, F. Denayer, Flasschoën, Jean Gaspar, Léon Bartholomé, et ceux-ci se sont éclipsés à leur tour. D'autres ont pris leur place. Mais ni M. R. Van den Brugge, ni M. J. Laudy, ni M. M.-J. Lefebvre, ni M. J.-F. Tordeur, ni M. F. Bulens, ni le statuaire P. Gilbert, — pour ne citer que les recrutés les plus récentes, — ne nous paraissent capables d'infuser à l'œuvre commune la vie qui lui manque. L'ensemble de l'exposition est terne, d'une médiocrité que relèvent à peine quelques envois intéressants. C'est, exception faite pour ceux-ci, un assemblage banal d'études et de pochades qui ne marquent ni une tendance déterminée, ni un effort personnel, ni un idéal. La vulgarité domine. On s'étonne de voir des peintres dont plusieurs sont heureusement doués demeurer enfermés dans des formules identiques, alors qu'autour d'eux s'épanouit une floraison d'art qui sera la gloire de notre époque. On s'étonne et l'on s'attriste. Il semble que ces jeunes gens soient sourds et aveugles, que rien de l'évolution significative de la peinture contemporaine ne pénètre jusqu'à eux. Ils s'obstinent en des traditions vicieuses, regardent la nature à travers les musées, redisent tout ce qui fut dit, avec plus d'éloquence, avant eux.

Et pourtant quelques-uns d'entre eux sont « peintres », au sens le plus précieux du terme. Dans tel *Vieux couloir* de M. Smeers,

dans tel *Temps de pluie* de M. Wagemans, dans telle *Banlieue* de M. Swyncop, dans telle *Marine* de M. Apol, on sent l'indice d'un irrécusable tempérament de coloriste, apte à discerner et à exprimer les nuances les plus subtiles de la gamme infinie des tons. M. Albert Pinot est, à cet égard, particulièrement doué. Sa *Grande marée* et diverses impressions de plages, de même qu'un embarcadère de bateaux-mouches sur la Seine, révèlent, en outre, des recherches d'atmosphère et de lumière qui donnent à ses études un attrait particulier. Que ne trouve-t-on chez les autres trace des mêmes soucis !

La sculpture est représentée — MM. Marin, Mascré, Matton, Nocquet s'étant abstenus, de même que, dans la section de peinture, M. Alfred Bastien, — par deux marbres, renouvelés de l'antique, de M. Victor de Haen, et par des portraits de MM. Puttemans et Gilbert.

Signalons, enfin, le *Paravent* (feuillage d'automne) de M^{lle} B. Delstache, très supérieur comme exécution et comme coloris aux cuirs polychromés signés du même nom.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Séance inaugurale du « Groupe des Compositeurs belges » (1).

« L'union fait la force. » Ce que nous avons de mieux en Belgique en fait de compositeurs s'est groupé en vue de faciliter, par l'aide mutuelle, l'exécution et la publication des œuvres musicales écrites par les membres de l'Association. L'idée est bonne et sa première manifestation a été fort intéressante.

Certes, aucune œuvre de génie ne s'est révélée à la séance de jeudi soir. Mais l'impression générale a été celle d'un art sincère, sans aucune prétention, visant rarement à l'effet, empreint parfois de cette naïveté charmante qui, même lorsqu'elle n'a rien de génial, ravit néanmoins par le sentiment qu'on a de la pureté de ses origines.

À ce dernier point de vue, les œuvres de M. Alpaerts, surtout sa Suite pour piano : *Heibloempjes* (*Petites Fleurs des bruyères*), supérieurement jouée par M. Hénusse, et ses *Romances sans paroles* pour violon et piano, exécutées à la perfection par MM. Crickboom et Hénusse, sont dignes de beaucoup d'éloges : encore qu'on y discerne quelques influences (Schumann notamment), elles sont pleines de charme ingénu et totalement exemptes de roulardise.

La composition de M. Henge, spécialement son Trio pour violon, violoncelle et harpe chromatique, que nous avons déjà entendu et dont nous avons déjà parlé, donnent l'impression d'une nature délicate, mais encore trop en train de se chercher. C'est de la musique de « chrysalide ». Un joli papillon en sortira-t-il bientôt ?

Le duo du drame lyrique *Linario* de M. Daneau ne manque pas de feu et de sens dramatique, mais on peut lui reprocher d'être trop une transaction (à la Reyser) entre le vieux duo d'opéra et les conceptions plus indépendantes de la formule qui règne aujourd'hui.

De l'exquis pianiste Arthur De Greef et de son excellent élève M. Cluytens, il y avait au programme des mélodies pleines de sève et vibrantes de jeunesse : la *Dédicace* de M. Cluytens est particulièrement vivante et personnelle.

La séance se terminait par trois chœurs de M. Emile Agniesz, qui se voue à faire sortir du détestable cliché « distribution des prix » la musique chorale destinée aux écoles. Sa *Ronde*, notamment, décèle une connaissance approfondie de la technique classique et un sens très juste des nécessités vocales. Ces chœurs ont été bien chantés, sous la direction de M. Beauvais, par le choral mixte *A Capella*.

Nous tenons à signaler le soin avec lequel toutes les œuvres figurant au programme ont été présentées. Outre MM. Crickboom

(1) Jeudi 23 novembre.

et Hénusse, il y avait, parmi les exécutants, la charmante M^{me} Cluytens dont la voix, maniée avec un goût parfait, est très prenante, le ténor Swolfs, dont les demi-teintes (un peu trop systématiques à notre avis), ont été très goûtées, M. Cluytens, pianiste au jeu brillant et chaleureux, M. Kühner, violoncelliste, et M. Risler, harpiste.

CH. V.

Première séance Bosquet-Chaumont.

De belles œuvres : quatre des sonates de Beethoven pour piano et violon ; deux artistes fervents dont le sentiment et l'expression s'accordent merveilleusement : MM. Chaumont et Bosquet ; un auditoire compréhensif, attentif, essentiellement musicien (que de pianistes, de compositeurs, de violonistes accourus pour fêter les parfaits interprètes !) Avec ces éléments, réunis dans le cadre intime et charmant de la Salle Erard, on se doute que la soirée d'avant-hier, — la première d'une série de trois qui embrassera le cycle complet des dix sonates, — procura aux assistants un plaisir délicat et complet.

Par l'équilibre des sonorités, l'aisance des entrées, la précision des répliques, l'identité du style, les deux brillants interprètes réalisent l'idéal, — si rarement atteint par les virtuoses, même les plus éminents, — d'une exécution réellement « concertante ». Aussi leur succès fut-il chaleureux et unanime.

O. M.

MUSICOLOGIE

En musicologue scrupuleux, notre collaborateur M. Charles Van den Borren nous fait remarquer que l'*Artevelde Lied* introduit par M. Fernand Leborne dans sa *Fête populaire* (1) (à la suite de M. Gevaert, qui l'a paraphrasé dans le *Capitaine Henriot*, dans sa cantate *Jacques Van Artevelde* et dans *Vers l'Avenir*) n'est pas, comme nous l'avons qualifié par erreur, avec la plupart des critiques, le « Chant d'Orange-Nassau » mais un air de ballet français au début du XVII^e siècle.

Ce thème a été adapté, dès son origine, à divers textes, notamment par le célèbre claveciniste hollandais Sweelinck (1562-1621). Son avatar le plus curieux est une chanson populaire flamande, *Toebnek Lied*, qui est une sorte de plaidoyer en faveur du tabac et que reproduit M. ERNEST CLOSSON dans ses *Chansons populaires des provinces belges* (2). L'auteur cite la source et les principales adaptations de cet air célèbre. Il renvoie, pour plus de détails, au grand ouvrage de M. FL. VAN DUYSSE sur l'*Ancienne Chanson populaire flamande*.

M. Van den Borren ajoute qu'il existe une autre version populaire du même air, une Chanson de marins (*Zeemans Lied* publiée dans le recueil édité par *Het Nut van 't Algemeen*).

Quant au « Chant d'Orange-Nassau », c'est improprement qu'on le désigne ainsi. Il est connu et publié sous le titre *Wilhelmus van Nassouwe* (Voy. ERNEST CLOSSON, *ouvr. cité*, p. 1) et a, comme l'autre, une origine française.

Correspondance musicale de Paris.

« *Miarka* » à l'Opéra-Comique. — Les Concerts du Salon d'Automne. — Les Grands Concerts.

Il n'est peut-être pas très nécessaire d'entreprendre une analyse détaillée de la nouvelle pièce de MM. Alexandre Georges et Jean Richepin, qu'on sait être une conséquence et une suite des *Chansons de Miarka*, comme celles-ci avaient été la conséquence du

(1) Concert populaire du 12 novembre. Voir l'Art moderne du 19.

(2) Bruxelles, Scott frères. Page 103.

roman de M. Jean Richepin. On pouvait supposer que l'œuvre dramatique, élaborée deux fois après coup, se ressentirait de son origine doublement épigénétique. Elle s'en ressent peut-être, en effet, mais, à mon avis, ne s'en porte pas plus mal pour cela.

Dire qu'on trouve dans l'action toute la continuité et tous les éléments émotionnels qu'on aimerait à y trouver serait exagéré : la pièce manque même de cohésion, mais les morceaux en sont bons. Si ce n'est pas un beau drame, c'est un livret plus que suffisant.

De même, la musique n'est peut-être pas très émotionnelle non plus, mais elle est extrêmement décorative, assez mouvementée, et n'a rien d'ennuyeux, rien de pédant, rien de malaisé. Et il faut savoir gré au compositeur d'avoir écrit une partition qui se puisse écouter sans déplaisir, malgré de fréquents et précis ressouvenirs wagnériens.

Par exemple, on reste choqué de certain personnage de maire en jaquette, dont l'effet est étrangement ridicule ; ce n'est d'ailleurs pas la faute de M. Cazeneuve, qui l'incarna d'excellente façon.

Il faut louer aussi M^{me} Hégion (La Vougne), qui eut des accents d'une belle sincérité ; et que M. Jean Périer fut remarquable dans le rôle de Gleude ! M^{me} Marguerite Carré (Miarka) a de jolis gestes (ô les mouvements de *matchiche* de son réveil, au deuxième tableau !), un joli sourire stéréotypé, une prononciation soigneusement étudiée, mais elle ressembla fort peu à la libre et farouche bohémienne qu'elle devait incarner.

Les décors et la mise en scène sont de premier ordre.

L'initiative de MM. Alfred Bruneau et Armand Parent a eu d'heureux résultats, et le public se pressa en foule aux concerts du Salon d'Automne, où il entendit un excellent choix d'œuvres modernes fort bien présentées. Parmi les interprètes le Quatuor Parent, naturellement, M^{lle} Selva, M^{lle} Dron, M^{me} Bathori et M. Engel. Aux programmes, de la musique de chambre et des mélodies de Chabrier, de Chausson, de Lekeu, de Lalo, de MM. Fauré, Debussy, d'Indy, Duparc, Marty, Ravel, Bruneau, Pierné, la Sonate pour piano de M. Paul Dukas, etc. Impossible de faire mieux, comme on le voit, et le succès récompensa si bien les dévoués organisateurs qu'il leur fallut donner une séance supplémentaire.

M.-D. CALVOCORESSI

CORRESPONDANCE D'ANVERS

« *Genesisius* » de FÉLIX WEINGARTNER.

Ce drame lyrique en trois actes du célèbre chef d'orchestre fut créé à Berlin en 1893 et n'y obtint qu'un succès modéré. Nous venons d'entendre l'œuvre de Weingartner à l'Opéra flamand d'Anvers, sous la direction de l'auteur, et nous avons constaté qu'elle méritait mieux que l'accueil peu chaleureux qui lui fut réservé à son apparition. C'est une belle œuvre, de généreuse et noble inspiration et de savante facture, à laquelle Weingartner a donné le brillant coloris orchestral qu'on retrouve dans ses autres partitions.

L'action de *Genesisius*, dont le poème est de Weingartner lui-même, se passe à Rome, sous le règne de l'empereur Dioclétien, à l'époque des persécutions contre les chrétiens. Le tragédien Genesisius se convertit au christianisme et se proclame adepte de la religion nouvelle au cours d'une représentation donnée devant l'empereur. Condamné au martyre, Genesisius périt en même temps qu'une jeune chrétienne qu'il aime et dont il est aimé.

Tel est, en quelques mots, le sujet de ce drame bien construit, d'une conception très poétique et très élevée. La partition est bâtie sur des thèmes conducteurs parmi lesquels le thème de la Foi, d'une beauté sévère en sa simplicité, joue un rôle prépondérant ; traversant l'œuvre d'un bout à l'autre, il lui assure une grande unité.

L'interprétation de *Genesisius* à l'Opéra flamand est très satisfaisante, étant donnés les éléments dont on y dispose et les difficultés d'exécution que l'œuvre présente. Weingartner a dirigé avec cette précision rythmique, cette fougue et cette fascinante autorité que souvent déjà nous avons eu l'occasion d'admirer.

W. L.

Un autre correspondant nous écrit :

L'auteur a dirigé les trois premières représentations et a été acclamé. Inutile de rappeler qu'il est un des plus beaux kapelmeisters du temps. Entre ses mains, la troupe et l'orchestre ont fait merveille. Des éloges spéciaux sont dus à M^{me} Judels-Kamphuyzen, à MM. Swolfs et Coligon. Par contre, M. De Backer, dans le rôle de Dioclétien, a été fort médiocre. Bref, de bonnes soirées pour le Théâtre-Lyrique en même temps qu'une leçon sérieuse pour l'avenir. Cette leçon la voici, très nettement : les éléments de la troupe valent beaucoup mieux que les résultats inférieurs que la direction musicale en a obtenus depuis quelques années : tel chef, tel orchestre et telle représentation. Puisse la démonstration n'être pas perdue pour M. Keurvels, le chef d'orchestre en titre, qui s'est beaucoup trop relâché depuis longtemps et a fait ainsi le plus grand tort à une œuvre à laquelle personne n'a, dans le passé, rendu plus de services que lui.

Citons aussi, parmi les manifestations les plus importantes de la vie musicale anversoise, l'admirable soirée donnée aux Nouveaux-Concerts, lundi dernier, avec le concours d'Eugène Ysaÿe, qui s'est surpassé dans l'exécution du Concerto de Beethoven, du *Poème* de Chausson et d'une œuvre de sa composition. Son succès a été éclatant. On a beaucoup apprécié aussi le chef d'orchestre, M. Max Fiedler, qui unit la clarté et la fougue, le rythme et la finesse. Il fait honneur à Hans de Bulow, qui, le premier, découvrit ses mérites.

R.

L'Exposition Albert Baertsoen.



Le Quai des Ménestriers, à Bruges.

M. Albert Baertsoen réunira au Cercle artistique de Bruxelles, à partir de mardi prochain, une vingtaine de toiles qui résument son travail de cinq ou six années, ainsi que des dessins, des études et la série complète de ses gravures.

L'exposition sera ouverte jusqu'au 10 décembre.

PETITE CHRONIQUE

L'Association des Ecrivains belges vient de décider la création d'un Bulletin périodique destiné à renseigner ses membres et le public sur ses travaux et sur les résultats acquis. Ce bulletin contiendra aussi l'annonce des volumes nouveaux publiés par elle.

Elle a résolu également d'adjoindre à ses membres effectifs des membres d'honneur dont la cotisation annuelle, fixée au minimum à 20 francs, sera remboursable en volumes. Ces membres seront considérés comme souscripteurs à tous les volumes publiés par l'Association dans le courant de l'année. Si, à la fin de l'année, la somme qu'ils ont souscrite n'a pas été complètement remboursée, ils auront le droit de choisir, jusqu'à due concurrence, parmi les ouvrages publiés antérieurement par l'Association. Pour ceux-ci, comme pour les volumes nouveaux, ils jouiront d'une remise de 10 p. c. sur les prix de vente. La liste des membres d'honneur sera publiée dans l'un des prochains bulletins de l'Association.

L'exposition rétrospective des œuvres de feu J.-Th. Coosemans au Cercle artistique sera clôturée aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

A la même heure, fermeture de l'Exposition du *Sillon*.

La Société des Aquarellistes ouvrira samedi prochain, au Musée moderne, son Salon annuel.

M. René de Baugnies expose à la Galerie Royale, jusqu'au 4 décembre, ses œuvres récentes.

Une exposition générale des membres du Cercle artistique s'ouvre aujourd'hui à Liège.

La Commission du Musée d'Anvers vient d'acquérir deux œuvres de Jordaens qui figuraient à l'exposition du maître flamand : *Méléagre et Atalante*, acheté à un amateur de Copenhague, et *le Roi boit* (dessin), acheté à un particulier de Munich. La Commission a acquis également deux portraits de Corneille De Vos.

Une exposition rétrospective de l'art bavarois, de 1800 à 1850, aura lieu à Munich l'année prochaine. Cette exposition coïncidera avec le Salon annuel des Beaux-Arts.

La prochaine grande exposition internationale est fixée à 1909.

Le projet d'exposition à Gand de l'œuvre des frères Van Eyck se présente, dit la *Chronique*, dans de bonnes conditions. Le comité est soumis à l'approbation du collège; la présidence en sera offerte à M. Beernaert.

Des démarches officielles ont été faites en France et en Allemagne. Les adhésions sont déjà nombreuses. On peut compter sur les volets de Bruxelles. Les Van Eyck de Bruges et d'Anvers ne peuvent être refusés. M. Bouchot fait les démarches nécessaires pour obtenir la *Vierge avec deux saintes* de la collection de Rothschild et le *Chevalier Rolin* du Louvre. Le Musée des Offices, à Florence, ainsi que celui de Turin, prêteront également des œuvres. Lord Northbrook enverra sa *Vierge au perroquet* et une *Vierge sous un portique gothique*; M. Aynard, un *Christ en croix*; M. Merzenich, d'Aix-la-Chapelle, un *Calvaire*.

M. John Johnson, de Philadelphie, qui possède un superbe *Saint François*, une œuvre absolument authentique de Van Eyck, promet également son concours si on lui garantit la franchise de droits de douanes au retour.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale se réunira aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au Palais des Académies. M. Gevaert, directeur de la classe et président de l'Académie, prononcera un discours sur l'*Exécution musicale*. On interprétera ensuite la *Mort du roi Reynaud* de M. L.-F. Delune, premier prix du dernier concours de Rome.

M. H. Vande Putte fera mardi prochain, 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (Section d'art et d'enseignement populaires) une conférence sur *La Prétendue âme belge*.

Le mardi suivant, 5 décembre, conférence de M. Georges Dwelshauwers sur *Erasmus Raway*, avec audition musicale par Mlle Angèle Delhay et M. H. Mangin.

C'est vendredi prochain, 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2, que notre collaborateur M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté de Lille, commencera à l'Université Nouvelle, rue de Ruysbroeck, 28, la série de ses entretiens sur *Sainte-Beuve*.

La Société des Instruments à vent, de Paris, fondée par M. Tafanel, se fera entendre mardi prochain, à 9 heures du soir, au Cercle artistique. Au programme : J.-S. Bach, Haendel, Mozart, Vincent d'Indy et E. Bernard.

Le Cercle annonce pour cet hiver une importante série de concerts. En décembre : *lieder-abend* de M^{me} Mys-Gmeiner; audition de la Société des Instruments anciens, de Paris; audition de chants populaires liégeois avec le concours de M^{me} Simony. — En janvier : audition du Trio Mark Hambourg; festival Mozart (en trois soirées, dont une au théâtre de la Monnaie) sous la direction de M. F. Steinbach. — En février : audition d'œuvres belges par M^{lle} Latinis; concert symphonique dirigé par M. Théo Ysaye avec le concours de M. Eugène Ysaye. — En mars : audition d'œuvres de M. Gabriel Fauré sous la direction de l'auteur, avec le concours de M. Eugène Ysaye; audition du Quatuor Rosé, de Vienne.

Des conférences seront faites par MM. Ch. Tardieu, Homolle, Médéric Dufour, Maurice Kufferath (avec exemples par M^{lle} Wybauw), Henry Maubel, G. Mourey, V. Margueritte, H. Carton de Wiart, V. Gille, Lefebure, Daxhelet, E. Verhaeren, P. Spaak et A. Joly.

Pour rappel :

Mardi 28. — 8 h. 1/2. Concert Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 30. — 8 h. 1/2. Concert Gaëtane Britt (Salle Erard).

Vendredi 1^{er} décembre. — 8 h. 1/2. Concert Mac Millen (Grande-Harmonie). — Même heure : Deuxième séance Bosquet-Chaumont : les *Sonates de Beethoven* (Salle Erard).

Samedi 2. — 2 h. Concert populaire (répétition générale) sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{lle} Stéfi Geyer (Théâtre de la Monnaie).

Le pianiste Emile Bosquet, Prix Rubinstein en 1900, annonce un Récital pour le lundi 4 décembre, à la Grande-Harmonie.

Le Quatuor Zimmer donnera en janvier la première de ses séances annuelles.

Il se propose de faire entendre cet hiver les quatuors en ut majeur (op. 54) et en sol majeur (op. 76) de Haydn; en sol majeur, (Köchel n° 387), de Mozart; si bémol majeur (op. 18), fa majeur (op. 59), la mineur (op. 132) de Beethoven; la mineur (op. 29) de Schubert; fa majeur (op. 44) de Schumann; la mineur (op. 51) de Brahms; mi majeur d'Albéric Magnard; sol mineur de Guy Ropartz, et ré majeur de Franck.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Cuvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A MEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas-é-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Décembre



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (suite et fin) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Exposition Albert Baertsoen (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — L'Art à Paris : *Exposition Théo Van Rysselberghe* (ANDRÉ FONTAINAS). — Notes de musique : *Concert Crickboom* (O. M.); *Deuxième séance Bosquet-Chaumont* (O. M.); *Séance de harpe de M^{lle} Gaëtane Britt* (Ch. V.). — Lettres étrangères : *L'Hypocrite sanctifié* (O. M.). — Conférences de M. Médéric Dufour. — Chronique théâtrale (G. R.). — Exposition de M. R. de Baugnies (G. R.). — La Musique à Gand (F. V. E.). — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance⁽¹⁾.

III

Le second volume de la *Correspondance* d'H. Taine, le plus important pour la définition de sa méthode critique, permettrait aussi, mieux encore que la *Philoso-*

(1) Suite et fin. Voir l'Art moderne des 29 octobre et 5 novembre derniers.

phie de l'Art et le *Voyage en Italie*, de le définir *en tant qu'artiste*. On y verrait combien fut profond son sentiment de la nature, comment se développa son sens inné du pittoresque, longtemps offusqué par les abstractions spinozistes et hégéliennes, comment il devint un coloriste, plus encore un impressionniste.

Dans ses premières lettres, il ne se préoccupe, pour signifier l'objet perçu, que de trouver le mot propre. Il s'en tient donc au procédé traditionnel : le mot suggérera au lecteur formes et couleurs avec une précision proportionnée à la sensibilité de chacun. Il dit : un chêne, un bouleau; et certains imaginent un tronc, des branches, des feuilles, à peine différenciés par l'essence de l'arbre; d'autres *voient* les formes et les couleurs qui caractérisent le chêne et le bouleau, distinguent même les nuances de l'heure et de la saison. — Plus tard, Taine trace la ligne et pose le ton, faisant passer en nous sa sensation propre; il ne décrit pas, il peint. D'écrivain, il devient artiste.

Voici une *description*, où déjà cependant apparaissent quelques touches d'un tableau :

« Je ne suis jamais las d'admirer le ciel et les arbres au soleil, après la pluie. Je crois que j'aurais été paysagiste. Il me semble que tout peut prêter à un tableau. Les endroits les plus vulgaires deviennent splendides par certaines échappées de soleil. Tout à l'heure, en revenant, j'ai vu une affreuse rue pierreuse, tortue et déserte, peuplée de froides, ennuyeuses et décentes maisons bourgeoises. Elle était coupée en deux par la lumière. La moitié du ciel, noire et cuivrée, jetait sur le commencement l'obscurité et des reflets métalliques, et l'autre étincelait dans la plus pure blancheur. Le soleil est le grand artiste : je conçois que des hommes comme Rembrandt aient passé leur vie dans

l'amour des lumières et des ombres. Les grandes masses de couleurs simples ont une âme, et il suffit de les regarder pour être heureux. » (De Poitiers, en juin 1852).

Ce n'est là encore que l'opposition des lumières et des ombres, des blancs et des noirs. Mais, après le séjour dans les Pyrénées, voici que ces blancs et ces noirs se nuancent, se muent en couleurs. Les plans s'ordonnent par des valeurs de tons. Le paysage fait tableau, non moins qu'une impression de Cézanne ou de Monet. Et même, à la façon d'un peintre impressionniste, Taine note des effets successifs. C'est, avec plus de régularité et de suite dans la phrase, plus de grammaire et de syntaxe, l'écriture artiste des Goncourt. Il écrit des Eaux-Bonnes, en juillet 1855 :

« Rien du tout d'intéressant dans mon voyage. Mais le paysage me plaît toujours. Je dirai, entre autres choses, que j'ai vu deux effets de ciel superbes. Un peu après Tours, une plaque immense de marbre noir, massive, avec un terné reflet bleuâtre, frangée d'argent, et appliquée d'un bout à l'autre de l'horizon sur l'azur tendre et pur de l'ouest. Près de Libourne, au coucher du soleil, elle s'était fendue, brisée en mille petits cailloux orangés, roussâtres, purpurins, qui s'allongeaient en jolies traînées cuivrées et se détachaient avec un relief extraordinaire sur le fond pâle et souriant du ciel, comme une broderie épaisse et capricieuse sur un tissu de soie délicate et nuancée... »

Taine a désormais senti que la couleur, nuancée selon les jeux de la lumière, est ce qui, dans la succession des effets, exprime l'âme, manifeste la « passion » des choses. Il écrit dans cette même lettre :

« Je me suis longtemps demandé, en bourgeois que je suis, pourquoi on louait tant dans Titien, Véronèse ou Delacroix, telle teinte plus rousse ou plus noire ou plus rouge, que dans la nature... Or, aujourd'hui, après avoir regardé la montagne derrière laquelle se couche le soleil, je découvre que c'est l'énergie de sa couleur noire qui donne à sa longue ligne brisée la vie qui me plaît tant. Précisément parce que cette noirceur est extrême, et s'accroît encore en s'enlevant sur le bleu pur et doux du couchant, la masse rocheuse *existe*... La couleur est donc la *passion* des objets inanimés. Son intensité mesure à chaque objet l'intensité de son être et de son âme; non seulement elle réjouit par son heureux agencement, mais elle trouble encore par ses contrastes; l'opposition des teintes fait non des bouquets, mais des tragédies.

... Je commence à comprendre que tout objet, toute forme, tout ensemble de lignes, toute ligne est un être indivisible, et que chaque renflement et chaque cassure de la figure pourraient être notés en psychologie par un sentiment ou par une passion : je vois des joies d'espèces différentes dans la grosse rondeur du cercle bête et mathématique, dans la simplicité de l'élégante ellipse, dans les inflexions voluptueuses de la ligne sinuose et irrégulière. Je vois de la souffrance dans les attitudes pénibles des rocs soutenus, dans les cassures multipliées des cimes ébréchées et meurtries, dans les hautes tranchées saignantes où le roc lisse se dresse comme un mur. Et j'en conclus ce que doit être la vue de la nature, pour une âme d'artiste... »

Dans ces dernières lignes, si poétiques, il y a, sans doute, un peu de *romantisme*, à la façon de Hugo ou

de Doré, mais, d'ordinaire, le lyrisme, où le spectacle du monde extérieur exalte Taine, est plus *naturaliste*. Voici un paysage de Fontainebleau (octobre 1855) :

«... Il y a là des graminées hautes de cinq pieds, qui partent par bottes de vingt-cinq d'une touffe d'herbes; il y a des chênes de quinze pieds de tour, qui montent de cent pieds, avant de s'étaler en branches. C'est un fond de mer, dévasté par les courants, jonché de blocs énormes, avec un sol de sable couvert partout de bruyères rousses et rouges, qui sont d'une teinte sublime au coucher du soleil. Et personne, songez bien à ce mot, personne! Cela faisait passer des symphonies dans ma tête, j'écouais intérieurement la pastorale de Beethoven, je sentais vivre la Grande Bête éternelle, je songeais qu'un jour mon hydrogène, mon carbone et mon oxygène deviendraient graminées ou bruyères, et que j'aurais le bonheur d'être vert, luisant, splendide, lustré, tranquille, comme ces charmantes plantes, sur lesquelles je me couchais. »

A mesure que s'épanouissait le sens pittoresque d'H. Taine, son style reflétait des couleurs plus variées et nuancées. Un jour vint où il se demanda s'il n'avait pas eu tort de traduire ses idées abstraites en des phrases aussi concrètes. Rapportant un entretien qu'il eut avec l'auteur de *Salammbô*, il note cette remarque : «... C'est de la littérature dégénérée, tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science et des arts du dessin. » — Fort heureusement, ce ne furent là que des repentirs d'une courte durée; et, nonobstant la tradition classique, il continua, jusque dans ses *Origines*, d'écrire *en artiste*.

Je n'ai point prétendu à faire une étude complète de la *Correspondance*. Ce ne sont là que des notes, sans ordre ni lien, prises et transcrites pour exhorter à lire ces lettres, abondantes en idées et en images. Le poète et l'artiste y goûteront égal plaisir.

MÉDÉRIC DUFOUR

Exposition Albert Baertsoen.

C'est, croyons-nous, la première fois que M. Albert Baertsoen réunit, pour les soumettre à l'appréciation du public, un ensemble de toiles et de gravures aussi considérable. L'exposition du Cercle artistique embrasse cinq ou six années d'un travail réfléchi et persévérant. Elle permet de juger à la fois le peintre dans quelques-unes de ses productions les plus significatives, l'aquarelliste dans la totalité de son œuvre, — à part deux gravures en couleurs actuellement à l'impression. Une série de dessins complète cette confession d'artiste que sa loyauté et sa sincérité rendent particulièrement éloquente.

M. Baertsoen étudie, en effet, avec un souci de vérité qui va jusqu'au scrupule les quais déserts, les canaux silencieux, les pignons noircis de sa ville natale. Son art est sévère, incliné aux aspects mélancoliques de la nature.

Si, parfois, la réverbération d'un nuage clair sur une nappe d'eau, ou telle fugitive lueur de soleil sur une façade de briques le sollicitent, ses préférences vont aux crépuscules, aux brouil-

lards, aux ciels bas et chargés, aux deuils de l'hiver, — qu'il a synthétisés en deux de ses toiles maitresses, *le Dégel à Gand* (Musée du Luxembourg) et *Chalands sous la neige* (Musée de Bruxelles). Mais qu'il traduise « l'heure exquise » des soirées, qu'il fasse miroiter au coucher du soleil les vitres d'un béguinage, ou qu'il allume sur des masures au crépi citron l'incendie des toitures écarlates, c'est toujours avec la même conscience, la même justesse, la même ferveur qu'il extériorise ses sensations visuelles. Et loin de se borner à peindre de superficiels décors, il pénètre le caractère des villes, il en fait comprendre aux moins clairvoyants la poésie et l'intimité.

C'est ce qui fait la force et la puissance émotive des peintures de M. Baertsoen. La figure humaine y tient un rôle accessoire, presque effacé. A peine, incidemment, une silhouette de vieille enveloppée dans sa mante, la carrure d'un batelier au travail précise-t-elle la signification du tableau. Généralement elle n'apparaît que pour constituer une « valeur », et sa mission s'arrête là. Mais si « l'étoffe » est volontairement réduit au minimum, il n'en est pas de même des éléments inanimés de la composition. Ici tout est scruté, fouillé, mis en valeur avec une volonté obstinée, — cette volonté têtue du Flamand que rien ne rebute. Je sais des toiles recommencées dix fois pour obtenir, en servant de plus en plus la forme tout en conservant une facture large et libre, l'impression ressentie. Telles façades branlantes et lézardées qui semblent avoir été peintes de verve, à la pointe de la brosse, ont donné lieu à de patientes études de détail, dont témoignent des suites de dessins précis comme des portraits. Pour exprimer fidèlement les feuilles jaunies et recroquevillées qu'un coup de vent a dispersées sur le parapet du *Quai des Ménestriers*, l'artiste s'est soumis à l'obligation de les peindre une à une sur des toiles distinctes...

Ce n'est pas là le moyen de produire des œuvres à la douzaine et d'alimenter le commerce des marchands à l'affût. Mais les œuvres inspirées par une pareille probité d'art s'imposent par leur caractère définitif. Rien, en elles, n'est livré au travail de l'improvisation. Et si toutes ne sont pas également plaisantes aux regards, elles ont indistinctement le mérite de refléter une volonté mûrement délibérée et un effort d'art auquel ont concouru toutes les forces créatrices du peintre.

Celui-ci se rattache, par ses colorations sonores, par ses oppositions franches, et aussi par une exécution grasse, appuyée, un peu lourde, à la lignée des artistes des Flandres. Il est bien de sa race et de son pays, tout en marquant dans notre école une personnalité qui, dès à présent, s'affirme avec autorité. Ses eaux-fortes, tout particulièrement, avec leurs noirs veloutés et profonds, leurs réserves judicieuses, leurs traits sûrs et incisifs, le classent parmi les maîtres.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Ernest-Charles continue à recueillir — et comme il a raison — ses articles de la *Revue bleue* (1). La quatrième série vient de paraître. On y retrouve toutes les qualités qui ont mérité à leur auteur l'attention étonnée du public. En ces

(1) *Samedis littéraires*. Sansot et Cie, Paris.

temps où la critique littéraire a disparu des journaux pour y faire place à d'absurdes réclames, et où elle n'est plus pratiquée dans les grandes revues que par des doctrinaires compassés, M. Ernest-Charles s'efforce de lui restituer, par son exemple et par ses discours, sa dignité et ses vertus anciennes. Il voudrait qu'elle fût vraiment une institutrice et un guide, qu'elle n'obéît à aucun mobile étranger à la littérature et qu'elle s'attachât, tout en faisant connaître les auteurs et leurs œuvres, à dégager du mouvement des lettres une signification générale pour l'histoire de l'intelligence humaine. A cette idée maitresse, il en joint une autre : il est profondément convaincu que la pensée et la langue française, malgré certaine apparente décadence, n'ont jamais eu un rôle plus vaste et plus beau qu'à présent. En somme, il aime son métier de toutes ses forces et veut qu'il redeviennne le sacerdoce qu'il était jadis ; il aime son pays et ne prétend pas qu'on s' imagine faussement que la France n'est plus à la tête de la civilisation.

Dans le fait, comment réalise-t-il ce noble programme ? Il est d'abord très intelligent, et sa curiosité est aussi multiple et variée que possible. Il lit beaucoup, et seulement des livres intéressants, appartenant à tous les domaines imaginables : la poésie l'arrête autant que l'histoire, et si l'on croit deviner qu'il a comme un faible pour celle-ci et qu'il la recherche même dans le roman, il ne recule pas non plus devant l'analyse des ouvrages de critique quand, à leur propos, il peut traiter une question qui ne lui paraît pas complètement vidée ou sur laquelle il a quelque chose à dire. Il excelle à caractériser en quelques mots un écrivain et sa manière, à le résumer tout entier en une page qui nous reste gravée en l'esprit. Il a l'art de choisir ses citations. Celles que l'on relève dans ses *Samedis littéraires* illustrent très nettement et d'une façon frappante ses commentaires et ses portraits. Il est, par ailleurs, très amusant, parce qu'il se laisse aller simplement à sa nature communicative. Il ne pose pas devant nous et veut bien nous raconter tout ce qu'il pense en un langage toujours limpide, toujours correct, d'une aisance décidée et souriante. Il n'est pas pontife pour un sou, il n'a aucun parti-pris : il est prêt à admirer franchement tout ce qui est simple et clair. « Dieu nous protège, s'écrie-t-il quelque part, contre les idées profondes ! N'aimons que la clarté et la simplicité. Là est la vérité de l'art ». Il n'est ni réactionnaire, ni moderniste à outrance. Il n'est ni contre les Parnassiens, ni contre les Symbolistes. Il ne s'inquiète pas des questions de prosodie. Ses préoccupations sont plus hautes. Il poursuit partout la Beauté et la Vie. Toute œuvre intéressante est assurée de trouver en lui un lecteur attentif qui ne demande qu'à comprendre et à approuver.

Signe particulier : il n'a, à aucun degré, le respect des idées reçues et des réputations établies. S'il aime la science, il ne dédaigne pas l'imagination intuitive. S'il admire Anatole France, il ne se gêne pas pour relever ses contradictions et ses incertitudes. Fatalement, puisqu'il est homme, on sent parfois qu'il a des préférences et des antipathies. Mais comme tout cela est avoué franchement, à visage découvert, on ne l'en estime que davantage.

La lecture de ses *Samedis* est absolument charmante. Il connaît vraiment le secret d'intéresser tout en instruisant. C'est un esprit bien meublé, où il fait confortable, et où l'on souhaiterait flâner longtemps, en admirant tout ce qu'il contient d'utile et de beau, tandis que, par les fenêtres, on ne se lasserait pas de découvrir des aperçus nouveaux sur les choses de l'Art et de la Vie.

Cet ouvrage est édité par la maison Sansot et C^{ie}, de Paris. Cette firme, jeune encore, a déjà à son actif la publication de maints ouvrages de valeur. Elle s'intitule Bibliothèque internationale d'édition et élabore une collection d'études étrangères où figurent déjà, sur les littératures allemande, italienne, roumaine, tchèque, portugaise, danoise, norvégienne, des travaux hautement utiles. Elle a créé aussi, sous ce titre : *les Célébrités d'aujourd'hui*, une intéressante série de monographies, illustrées et documentées, consacrées à nos écrivains en renom ; — et une délicieuse collection à 1 franc le volume de *Scripta brevia*, dans laquelle ont paru plusieurs œuvrettes très intéressantes de Maurice Barrès, d'Henry Bordeaux, de Péladan, de Jean Lorrain, d'autres encore, et où nous avons relu avec un plaisir particulier l'admirable *Centaure* de Maurice de Guérin, suivi de sa merveilleuse *Bacchante*, ainsi que les *Reliquiae*, souvenirs attendris de sa sœur, Eugénie de Guérin. On peut attendre beaucoup de la maison Sansot, jeune, enthousiaste, entreprenante, animée d'un désir de bien faire. Toutes ses publications gardent une tenue parfaite et les auteurs dont elle a acquis la collaboration, les Barrès, les Bordeaux, les Ernest-Charles, les Bazalgette, sont les plus sûrs garants de la dignité de son but et de ses moyens. L'Association des Écrivains belges vient de conclure avec elle un traité qui assure aux volumes de nos membres l'appoint de sa firme et de son influence. Le premier ouvrage qui sera publié de la sorte sous ce double patronage paraîtra en janvier. C'est un intéressant et remuant roman de M. Sander Pierron, intitulé *le Tribun*.

GEORGES RENCY

L'ART A PARIS

Exposition Théo Van Rysselberghe.

A la galerie Druet, rue Saint-Honoré, Théo Van Rysselberghe a rassemblé une cinquantaine d'œuvres nouvelles, rapportées la plupart du Midi où il a fait, l'an dernier, un long séjour d'étude et de noble travail. Dans un coin de Provence, au bord de la mer heureuse, sous l'ombre auguste des grands pins silencieux, il a, selon les heures et au gré de la saison, noté l'étincellement divers et chaud des choses et les mutuels reflets dont elles s'éclairent, le vivace changement des rayonnements sur la figure humaine dans l'air libre, toute la beauté harmonieuse de la nature, des êtres, des souffles dont elle se compose.

Par une magie singulière, les éléments d'un tableau ne se dissocient plus, et chacun n'a plus d'existence indépendante ou séparée ; les lignes évoluent au caprice de la lumière où s'absorbent et de qui participent tour à tour les pigments diaprés de la couleur qui chante. Toute peinture à côté de celle-ci semble grise, monotone et morose. La vie universelle palpète ici, tout s'embrase, et le mouvement emporte tout dans une fusion étroite. Rien n'est distinct de rien, sinon par la valeur de ses reflets propres ou accidentels. Les milliers de palpitations mystérieuses et réelles partout s'éveillent, se propagent, passent d'un objet à l'autre, se poursuivent, s'enlacent et se confondent. Ce moyen banal de la ligne, brisure illusoire dont s'enveloppe et se défend l'abstraite idée qu'un dessinateur se forme de chaque chose isolément, est tombé. Aussi le premier effet d'un paysage de Van Rysselberghe est d'imposer, mieux que tout autre, son atmosphère, on y respire à l'aise et on s'y gorge de belle lumière. Néanmoins tout n'y est point donné au seul soin d'y faire circuler les fluides pacifiques et élémentaires. La courbe des rivages, la noble ondulation des fleurs claires et touffues, la résistance hargneuse des vieux

trones d'arbres et la masse solide des terrains divers n'en est pas moins plastiquement établie. On peut apercevoir, au surplus, dans quelques études de fleurs, anémones, renoncules, tulipes ou roses blanches, jetées dans un vase, sur quelque coin de table, avec quelle pertinacité caressante et volontaire le peintre donne leur sens aux fermetés des chairs à la fois pleines et délicates accueillant, au gré des heures, le jour lumineux. Et ces visages radieux, ces corps, ces robustes études de nu, ces portraits simples, familiers, en pleine fête de beauté et d'éclat, comme ils sont fermement étudiés, saisis, placés dans les atmosphères dont les lumières y ruissellent, étincelantes, et avec quelle grâce sûre ils y demeurent vivants, frais, vigoureux !

Théo Van Rysselberghe se dégage de jour en jour de la tradition, il s'amplifie et découvre des domaines vastes à son amour fervent de peindre mieux et plus. Comme il a rejeté la leçon des âges académiques, il se débarrasse de l'étroite et minutieuse observance des procédés théoriques plus neufs. S'il fragmente le ton, la division pigmentaire n'en demeure plus stricte, mathématique, mais elle se soumet à de spontanées exigences de rythme informulé, mais qui, de jour en jour plus incontestable, à coup sûr affirme en cette œuvre son irrésistible et délicieux prestige.

ANDRÉ FONTAINAS

NOTES DE MUSIQUE

Concert Crickboom.

Revenu de Londres où il reçut l'accueil le plus flatteur (1), M. Crickboom a tenu à se soumettre au jugement de ses compatriotes. L'épreuve ne pouvait être douteuse. On connaît de longue date l'art élégant et pur du violoniste, sa justesse impeccable, la sobriété de son style, la finesse, la distinction et la parfaite musicalité de son interprétation. Ces qualités, il les a mises une fois de plus en lumière mardi dernier, de manière à justifier les acclamations et les rappels dont il fut l'objet. Il semble même avoir acquis, depuis l'an dernier, une autorité plus grande, une sonorité plus expressive. Le joli Concerto en ré mineur de Wieniawski et un *Poème* de sa composition, d'une grave et belle inspiration mélodique, l'ont particulièrement servi, de même que la Romance en fa de Beethoven, qu'il joue délicieusement. Et s'il s'est montré essentiellement classique dans l'exécution de la Suite en mi de J.-S. Bach et de la *Folia* de Corelli, il a prouvé, en terminant la séance, que son archet souple et multiple s'accommodait aussi des fantaisies acrobatiques les plus déconcertantes de Paganini. Maintenant que la démonstration est faite, espérons que M. Crickboom ne sortira plus des régions musicales. M. Kubelik suffit aux autres.

On a vivement applaudi, au même concert, M^{lle} Jane Delfortrie, élève de M^{me} Dina Beumer, qui a la plus jolie voix du monde : une voix d'oiseau, de flûte, de cristal, une voix limpide et étendue, d'un timbre argentin ; une voix telle que doivent en avoir les anges, s'il y a des anges et si ces anges ont une voix ! Souhaitons toutefois que la cantatrice perfectionne sa diction, qui manque de netteté, et qu'elle se pénètre davantage du caractère des œuvres qu'elle interprète. Elle a toute une éducation à faire à cet égard.

La chanterelle de M. Crickboom et le soprano de M^{lle} Delfortrie rivalisèrent à tel point qu'on ne discerna plus exactement, vers la fin, si la *Berceuse* de Brahms fut chantée par celui-ci ou par celle-là. La logique nous porte à croire que le violon céda le pas à la chanteuse. Et pourtant l'on vit, ou l'on crut voir, à cet instant, M. Crickboom sur l'estrade... Comme les bois, les programmes de concert ont leur mystère.

M^{lle} Delfortrie se distingua dans l'interprétation d'une mélodie de M. Vreuls, *J'ai reposé mon âme*, d'un dessin mélodique soutenu et expressif, composée sur un poème de Stuart Merrill. Elle chanta en outre diverses pages de Bach, de Schubert, de Berlioz,

(1) Voir l'Art moderne du 12 novembre dernier.

de Duparc et même de M. Massau, — lequel, pour être Vervie-tois, n'en est pas moins aux antipodes de Guillaume Lekeu et de Victor Vreuls. Le civisme est respectable, mais il a ses limites.

M^{me} Crickboom accompagna avec talent tous les numéros de ce programme éclectique, — trop éclectique.]

O. M.

Deuxième séance Bosquet-Chaumont.

Le programme de cette deuxième soirée comprenait les Sonates en *mi bémol* (n° 3), en *la* (n° 6) et en *ut mineur* (n° 7), — ces deux dernières datant de l'époque où le génie de Beethoven, libéré d'influences, prit son essor définitif. L'*adagio* de la Sonate en *la*, notamment, et l'*allegro con brio* de la Sonate en *ut mineur* (presque aussi émouvant que le début d'un autre *Ut mineur* célèbre!) marquent les plus hautes inspirations d'un maître que chaque audition nouvelle semble magnifier davantage.

Jamais ces belles pages ne nous parurent plus expressives et plus amples. Mais avec quelle ferveur, avec quelle conviction, avec quel respect elles furent jouées! Puissance de sonorité, rythme, sentiment, les deux virtuoses réunissent, au même degré, toutes les qualités exigées pour une interprétation parfaite. C'est la pensée même de Beethoven qui plane, dans son intégrale pureté, sur ces exécutions modèles.

Il y avait une belle salle à la première séance. On s'écrasait à la deuxième. Pour la troisième, fixée au 15 décembre, il faudra placer à la porte des barrières Nadar!

O. M.

Séance de harpe de M^{lle} Gaëtane Britt.

Séance de harpe, organisée par une artiste dont la très gracieuse silhouette s'harmonise d'une manière parfaite avec son noble instrument! Séance tellement bien consacrée à la harpe que cette dernière ne s'est pas tue un instant. Malgré le concours d'autres artistes, une cantatrice, M^{me} Miry-Merck, et un violoncelliste, M. Henry Merck!

Eh bien! à la longue, la harpe donne l'impression d'un instrument incomplet par lui-même, et dont le véritable effet ne peut se produire que dans l'orchestre ou dans l'accompagnement. Les quelques morceaux pour harpe seule qu'a joués M^{lle} Britt, en sont la preuve. L'étrange *Fantaisie* de Saint-Saëns, jouée d'étrange et hallucinante façon, donne bien un instant l'illusion d'un autre monde ou d'un autre âge. Mais c'est une illusion qui ne répond guère à la réalité, quand on entend à côté de cette fantaisie d'autres œuvres, moins bonnes d'ailleurs, écrites également pour la harpe : procédé d'écriture toujours identique. Côté unilatéral qui finit par lasser, et interprétation plus ou moins clichée qui fait bientôt apparaître comme un leurre le trouble charmant causé au premier abord par la *Fantaisie* de Saint-Saëns, entendue en premier lieu.

M. Henry Merck est un vrai « tempérament » de violoncelliste : il joue avec chaleur, émotion et sincérité; le son de son instrument est franc et plein. Son interprétation de la *Romance* de Fauré, œuvre remarquable par la profondeur de sentiment qu'elle dégage, ainsi que celle de la délicate *Cauxoucka* (plutôt une élégie) de M. P. Miry, et du *Kol Nidrei* de Max Bruch, fut en tous points conforme à ce que l'on souhaitait qu'elle fût.

M^{me} Miry-Merck, sœur de l'excellent violoncelliste, chanta avec la plus grande simplicité et sans la moindre affectation trois beaux lieder de Schumann écrits pour harpe et chant (*La fille de Jephté*, *A la Lune*, *Au Héros*) ainsi que des mélodies plus modernes, la *Sérénade* de R. Strauss, *Les Lys*, pleins de poésie, de M. P. Miry, et spécialement *Sur la Colline*, une très belle œuvre, d'une envolée superbe, de M. Jongen.

CH. V.

LETTRES ÉTRANGÈRES

L'*Hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X. MARCEL BOULESTIN et précédé d'un essai sur MAX BEERBOHM (1).

Si la réputation d'« Essayiste » de M. Max Beerbohm a franchi le Détroit, ses écrits sont demeurés jusqu'ici, faute de traducteur, inconnus du public français. Il faut savoir gré à M. Boulestin de nous avoir révélé l'une des œuvres de ce conteur charmant, paradoxal, à la fois maniéré et simple, précis et fluctuant, qui occupe parmi les humoristes, en un pays où l'humour est cultivé et apprécié, une place distincte.

Son *Happy Hypocrite*, sous des apparences frivoles, contient une jolie moralité, et le masque de cire dont Lord George Hell, débauché, vicieux, ivrogne et prodigue, se couvre le visage pour conquérir le cœur ingénu de la petite Jenny Mere n'est que le clair symbole de la transfiguration d'un homme sérieusement épris. Le masque arraché, on s'aperçoit que sous la bienfaisante influence de l'amour les traits de Lord George sont devenus ce qu'une supercherie les avait fait paraître. La conversion morale se déduit naturellement de cette transformation physique.

L'histoire est contée à merveille, avec des détails d'un britannisme aigu qui lui donnent un charme local et particulier.

Dans sa version française, M. Boulestin s'est efforcé de donner l'équivalence de la langue précieuse de l'auteur, avec ses tournures imprévues et son caractère purement anglais. « Tout essai de francisation, forcément incomplet et infructueux, eût, dit-il, gâté ce conte. » Il semble avoir réalisé heureusement cette tentative, encore qu'on puisse le chicaner sur l'emploi de certains mots qui, pour être textuellement traduits de l'anglais, n'en ont pas moins en français un sens différent. Ce qu'on pourrait résumer lapidairement en disant que si le traducteur est parfois inexact, c'est par un excès de fidélité!

Du moins une traduction de ce genre ne peut-elle être confondue avec telles translations raboteuses et chaotiques dont certains éditeurs nous offrent parfois d'ahurissants spécimens. Celle de l'*Égoïste* de Georges Meredith, par exemple, perpétrée par un M. Strauss, qui paraît ignorer aussi totalement le français que l'anglais, dépasse en contre sens et en non-sens tout ce qu'on peut imaginer. C'est un charabia à travers lequel il n'est vraiment pas aisé de discerner la beauté du roman, l'un des plus émouvants de la littérature anglaise contemporaine.

Le souvenir des tourments que m'a infligés ce jargon nègre, huit cents pages durant, au cours des vacances dernières, m'est revenu en lisant l'*Hypocrite*. Et je remercie M. Boulestin de me les avoir épargnés.

O. M.

Conférences de M. Médéric Dufour.

Notre collaborateur M. Médéric Dufour a fait vendredi soir, à l'Université nouvelle, 28, rue de Ruysbroeck, la première de ses quatre leçons sur Sainte-Beuve. Il les continuera vendredi prochain et les deux vendredis suivants. Avec une clarté élégante qui a été fort goûtée, il a établi la biographie du maître des *Lundis* et l'a montré féminin de caractère et d'éducation, épris de physiologie et de naturalisme, classique d'instinct, dans son évolution spirituelle qui part du scepticisme pour y revenir, après avoir passé par le catholicisme légitimiste des romantiques, le saint-simonisme, le méthodisme, le réformisme de Port-Royal et après avoir frôlé même le calvinisme. A son entrée au *Globe*, il est ainsi préparé à tout comprendre, puisqu'il a épousé successivement toutes les formules intellectuelles de son siècle dont son esprit critique, d'ailleurs, ne tarde pas à le détacher. M. Dufour a exposé tout cela de façon très attachante et son auditoire particulièrement nombreux l'a longuement applaudi.

(1) Paris, *Mercur de France*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

On attendait avec curiosité *l'Instinct*, la pièce de M. Henri Kistemaekers fils, que le théâtre du Parc représente en ce moment. Une pièce d'auteur belge : oui, disaient les grincheux, mais de Belge marron, de Belge habitant Paris. Que voulez-vous y faire, s'il n'y a que les Belges devenus Parisiens qui, jusqu'ici, aient fait des pièces jouables et où le public ne bâille pas ? Je ne dis pas cela, au moins, pour les comédies de M. Van Zype, un peu huguenotes de forme, mais qui conservent toujours une si belle élévation morale !

Quoi qu'il en soit, *l'Instinct* est une bonne pièce, solidement charpentée, construite comme une tragédie classique, ayant même, à l'instar de celle-ci, des confidents, — ce qui n'est pas précisément la meilleure de ses qualités, — et épuisant toutes ses péripéties en quelques heures. Le docteur Bernou, illustre et admiré, a épousé sur le tard une femme très jeune et romanesque. Elle s'est éprise, par pitié, d'un jeune homme phisique, familier de la maison. Leur liaison est restée pure, mais l'instant fatal de la chute est arrivé. Un vilain personnage, représentant d'une agence de renseignements, est au courant de l'intrigue et, moyennant finances, révèle tout au mari. Celui-ci, prévenu de l'heure du rendez-vous, guette sa femme au dehors, tandis que l'amant, prévenu par un contre-ordre, pénètre dans la chambre de M^{me} Bernou. Là, il tombe dans une crise de son mal et, en tombant, il se fracasse le crâne. Situation terrible ! Le mari va rentrer, il rentre, et l'amant est là, mourant, couché dans la chambre conjugale ! M^{me} Bernou prend le parti de tout avouer. Alors, on assiste au spectacle de l'effondrement d'un homme. Le célèbre docteur, le savant illustre redevient le sauvage primitif qui crie sa douleur et cherche autour de lui quelque chose à briser, quelqu'un à tuer. Cependant, le patient va mourir : Bernou seul est capable de le sauver. Il ne le fera pas ! Il pénètre même dans la chambre avec les poings brandis d'un meurtrier. Mais il en ressort aussitôt et dit simplement à son frère : « Va réveiller Pierre (le domestique) : nous avons à travailler... »

Cette victoire du devoir sur l'instinct est très émouvante. La salle en a été profondément remuée et la chute du rideau a été le signal de longs applaudissements. C'est un drame anecdotique, mais puissant. Il est bien de chez nous par ses côtés rugueux et robustes. M. Candé joue merveilleusement le rôle du docteur Bernou et M^{lle} Clarel, dramatique avec un goût parfait, a fait une rentrée remarquée dans le rôle de M^{me} Bernou.

Le lendemain, à la troisième matinée littéraire, M. Valère Gille conférençait gracieusement sur le théâtre des poètes. On a surtout goûté son couplet sur Verlaine qu'il a traité justement, en somme, avec pitié, sans fétichisme, et en en traçant une silhouette très vivante et très caractéristique. La troupe du Parc, infatigable, a joué ensuite *la Femme de Socrate*, de Banville, *les Uns et les autres* de Verlaine et *le Bois* de Glatigny. Ces trois œuvrettes charmantes, mises en scène dans des décors superbes, ont tout à fait charmé le public. Que c'est donc beau de beaux vers, et comme rien ne remplace cette musique ineffable !

Pas même celle du *Grand Mogol*, l'antique opérette d'Audran, que le Molière a reprise avant de nous donner *la Petite Bohème* de Hirschmann. Toutefois, cette reprise a été entourée de tels soins, et l'on y a déployé un tel enchantement de costumes et de décors que l'on n'a pas manqué d'y prendre un vif plaisir. M^{lle} Kervan chante délicieusement. M. George est un comique parfait. Et voilà que l'on est déjà tout habitué à entendre au Molière de jolies voix, d'agréables musiques chasser les échos attardés du drame et de la comédie.

G. R.

Exposition de M. R. de Baugnise.

M. René de Baugnies, dont nous avons signalé l'intéressante contribution à l'exposition du Cercle *Labeur*, réunit en ce moment une cinquantaine d'œuvres récentes et anciennes à la Galerie

Royale. Cet artiste est en progrès constant. Sa palette s'éclaire, son métier s'affermir, ses impressions deviennent plus subtiles et plus personnelles. Deux notes lui appartiennent en propre. Il excelle à rendre les soirs dans les quartiers populaires : la clarté du gaz éveille des reflets sur le pavé gras ; des groupes de femmes en cheveux flânent autour d'un marchand de la rue ; et l'on songe à des coins connus de nos cités industrielles. On peut voir, à la Galerie Royale, deux toiles de ce genre qui ont figuré au Salon de Paris. Il sent vivement aussi les paysages et les aspects de ville où il y a de l'eau : la mer, un fleuve, un étang, un canal. L'eau l'attire et le retient. Il l'étudie avec amour et se plaît aux jeux de la lumière qui s'y décompose si merveilleusement. Ses intérieurs présentent moins d'intérêt. C'est avant tout un peintre de plein air, amoureux des crépuscules mélancoliques, bien que ses tableaux les plus récents le montrent décidé à exprimer en pleine pâte, à touches larges et franches, l'éclat vibrant de la pleine lumière. Ce chercheur, ce laborieux, n'a pas dit son dernier mot : il touche à l'épanouissement de sa personnalité.

G. R.

LA MUSIQUE A GAND

Avec l'hiver, les premiers concerts nous reviennent comme un nécessaire élément d'énergie morale. La musique entretient le goût de la vie.

Pas moins de deux virtuoses au concert d'hiver du 18 novembre, et un programme alimenté par la Symphonie en ré mineur de Schumann, *l'Orphée* de Liszt, le *Concerto grosso* en ré mineur de Haendel et la fougueuse ouverture de *Gwendoline* de Chabrier. Parfaite exécution dont le poème symphonique de Liszt sortit d'une intense et intégrale beauté. Mais que de Liszt aux concerts d'hiver ! Je sais la louable entreprise de remettre le maître à l'ordre du jour ; cependant, après avoir commis la faute de tonitruer *Mazepa*, pourquoi M. Brahy permet-il qu'une pianiste de talent romantique comme M^{lle} Juliette Wihl vint nous offrir les tours d'équilibre d'une pirouettante *Fantaisie hongroise* indigne de l'auteur d'*Orphée* ? Quant à M^{lle} Wihl, son excessive nervosité ne l'empêcha pas d'être plus intéressante dans une page de Chopin et dans l'accompagnement très compréhensif des lieder chantés par M^{me} Mysz-Gmeiner. Cette dernière, absolument remarquable, nous donna une interprétation plastique des mélodies de Schumann, Schubert et Brahms enlevées, d'une voix très souple, avec un intelligent souci de vie.

M. Brahy sera-t-il en mesure de nous familiariser, dans les prochains concerts, avec Debussy et la jeune pléiade française ? La voie est intéressante à suivre et l'expérience est à tenter, bien que les goûts du public s'obstinent, semble-t-il, à préférer la symphonie classique...

Parmi les auditions importantes, citons encore la curieuse ouverture d'*Hamlet* d'Alexandre Stadtfeldt, prix de Rome en 1849, mort en 1853, exécutée au Conservatoire ; une excellente soirée donnée par la cantatrice bruxelloise M^{lle} Gabrielle Wybauw au Cercle artistique ; et, au même Cercle, un récital Thomson-Urban dont le programme touffu fut brillamment exécuté par ces deux éminents artistes.

F. V. E.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du Salon des Aquarellistes a eu lieu hier. Nous parlerons prochainement de cette exposition, qui est toujours l'une des plus attrayantes de la saison.

Le Cercle Artistique brugeois ouvrira aujourd'hui dimanche, à 11 heures, son vingt-huitième Salon des Beaux-Arts.

Il est question d'organiser au printemps prochain, à Londres, au Guild Hall, une exposition rétrospective de l'Art belge depuis

le x^ve siècle jusqu'à nos jours. Le Roi a promis son patronage à cette entreprise artistique, dont le projet a été conçu par le lord-maire de Londres et dont le promoteur est M. Temple, directeur du Musée d'Art municipal.

Outre l'Exposition rétrospective d'Art bavarois, dont nous avons annoncé l'organisation à Munich pour le printemps prochain, on prépare en Allemagne une Exposition centennale d'Art allemand qui comprendra un choix de peintures, aquarelles, pastels et dessins exécutés de 1775 à 1875, avec les œuvres les plus remarquables de petite sculpture créées pendant cette période. L'exposition s'ouvrira le 1^{er} janvier prochain à la National galerie de Berlin.

A l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de l'État Indépendant du Congo, la société *les Amis de la Médaille d'art*, qui a déjà édité nombre de coins originaux, vient de faire paraître une élégante plaquette due à M. Charles Samuel.

On y voit, à l'avant, la Belgique délivrant une jeune esclave nègre sur les rives du fleuve africain; au revers, un motif ornemental tiré de la flore du Congo encadrant l'inscription: « Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille d'art 1905. »

Dimanche prochain, à 11 h. 1/4 du matin, aura lieu dans les salles du nouveau Musée de Gand l'inauguration d'un mémorial élevé à Paul de Vigne et à Liévin De Winne, et dû à l'initiative de la Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts de Gand, qui l'a érigé avec le concours du Gouvernement.

M. le comte de Limburg-Stirum, président de la Société, en fera remise à la ville de Gand représentée par son bourgmestre, M. Braun. M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, et M. Paul Hyman, président du Cercle artistique de Bruxelles, parlant au nom des cercles artistiques de Belgique, caractériseront l'art des deux maîtres et apporteront à la mémoire de ces deux inséparables amis un hommage autorisé.

Le théâtre du Parc annonce pour mercredi prochain une représentation de la comédie nouvelle en trois actes de MM. P. et V. Margueritte, *le Cœur et la Loi*, interprétée par la troupe de l'Odéon.

A cette occasion, M. Victor Margueritte fera une conférence au Cercle artistique le mardi 5 décembre prochain, 9 heures du soir. Sujet: *Mariage et Divorce*.

Sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre De Mot et le haut patronage de M. le ministre Francotte, le Cercle d'Etudes typographiques de Bruxelles organise, en février 1906, une Exposition internationale de Photogravure et des procédés qui s'y rattachent. Cette Exposition s'annonce comme très importante. Elle doit être signalée ici parce qu'elle comportera, notamment, les œuvres des « artistes belges qui concourent à l'illustration du livre ». Ceux-ci n'ont que trop rarement l'occasion de manifester ce genre d'art si cultivé à l'étranger.

Au cours de l'Exposition il sera organisé une série de conférences concernant l'illustration et l'ornementation du Livre. Dès à présent le concours des conférenciers suivants est assuré: MM. Henri Calmels, de Paris; de Potter, Dumont, Oulet, Tiltz, de Bruxelles; A. Rassenfosse, de Liège.

Pour tous renseignements, règlement, bulletin d'adhésion, s'adresser à M. J. Van Overstraeten, 8, rue Joseph Stevens, à Bruxelles.

La semaine musicale:

Dimanche 3. — 2 h. Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{lle} Stéfi Geyer. (Théâtre de la Monnaie.)

Lundi 4. — 8 h. 1/2. Récital Emile Bosquet. (Grande-Harmonie.)

Mardi 5. — 8 h. 1/2. Concert de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode sous la direction de M. Huberti (350 exécutants), avec le concours de M. Eugène Ysaye.

Mercredi 6. — 8 h. 1/2. Concert Derscheid-Zimmer. (Ecole allemande.)

Jeudi 7. — 8 h. 1/2. Récital Clotilde Kleeberg-Samuel. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 8. — 8 h. 1/2. Concerts Ysaye. Première séance de musique de chambre: M^{mes} D. Demest et G. Zimmer, MM. Eugène et Théo Ysaye, D. Demest, E. Deru, L. Van Hout, M. Loevensohn. (Grande-Harmonie.)

Samedi 9. — 2 h. 1/2. Troisième concert symphonique Eugène Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud. Répétition générale (Alhambra).

Le prochain Concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud, le jeune et célèbre violoniste français.

Au programme: Symphonie de M. L. Mortelmans (première audition); Concerto en si mineur de M. C. Saint-Saëns; *Lalla Roukh*, poème symphonique de M. J. Jongen (première audition); Chaconne de J.-S. Bach; *Divertissement russe* de M. H. Rabaud (première audition). BILLETS chez Breitkopf et Haertel.

Les concerts de musique de chambre consacrés par M. Eugène Ysaye aux musiciens belges auront lieu les vendredis 8 décembre, 12 janvier, 23 février et 23 mars. Au programme: C. Franck, G. Lekeu, J. Jongen, V. Vreuls, F. Rasse, G. Huberti, K. Mestdagh, Th. Ysaye, A. De Greef, L. Delune et A. Dupuis.

M. F. Busoni donnera un récital de piano à la Grande-Harmonie le mardi 12 décembre à 8 h. 1/2. BILLETS chez Bristkopf et Haertel.

M^{lle} Alice Cholet, violoniste, et M. Léon-C. Delcroix, pianiste, donneront le 12 décembre, à 8 h. 1/2, salle Érard, une séance de sonates consacrée à l'Ecole belge. Au programme C. Franck, G. Lekeu et V. Vreuls.

La première soirée de l'Association artistique de Gand aura lieu demain, lundi, à l'hôtel Royal, à 8 heures, avec le concours de M^{me} Derboven, de M^{lle} A. Cholet, de MM. J. Cholet et J. Lefébure.

M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel a remporté en Allemagne, où elle vient de faire une tournée de concerts, un très grand succès. Elle y a fait connaître, notamment, le *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck, qu'elle a interprété avec une grande autorité à Francfort et dans d'autres villes germaniques.

Les Cours d'Art et d'Archéologie inaugurés il y a deux ans viennent d'être transférés à l'hôtel de Chimay, 16, rue du Parchemin, où ils ont trouvé des locaux spacieux et définitifs. Le programme de la troisième année académique embrassant, outre les cours de Candidature, ceux de Licence en Art et en Archéologie, le cadre des professeurs a été renforcé.

Ceux-ci sont actuellement MM. E. Verlant, Fierens-Gevaert, Marcel Laurent, J. Capart, L. Cloquet, F. Cumont, A. Goffin, G. Hulin, J. Destree, F. Alvin, E. Closson, M. De Wulf et le R. P. Van den Gheyn.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT.

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix: 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE} BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions.

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement L'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles (A.-J. WALTERS). — « L'Ame Belge » (O. M.). — Le Prix Goncourt. — Musiques Maritimes : *Aux Concerts populaires* (HENRY LESBROUS-SART). — L'Exposition des Aquarellistes (O. M.). — Conférence de l'Université Nouvelle (M.). — Notes de musique : *Concert Zimmer-Derscheid* (O. M.); *Deux pianistes* : M. Bosquet, Mme Kleberg-Samuel (Ch. V.). — La Reconstitution du Polyptyque de « l'Agneau ». — Chronique théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Un portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles.

« Tenez pour certain, dit Bürger dans sa première étude sur Vermeer de Delft, qu'il y a beaucoup d'autres œuvres de ce peintre sous le nom de Pieter de Hooghe ou de maîtres analogues. Il ne s'agit que de les reconnaître et de leur restituer leur véritable attribution. »

Depuis cinq ans, le Musée de Bruxelles possède un Vermeer parmi ses ouvrages anonymes (n° 665). C'est

un portrait d'homme acheté à Paris, en 1900, pour la somme de 19,500 francs. Tous les habitués de la galerie connaissent cette effigie, très particulière, très vivante, qui, dans la deuxième salle réservée à l'École hollandaise, voisine avec le *Moulin d'Hobbema*, et fait pendant au buste du professeur Hoornebeek, de Frans Hals. C'est un personnage assis, vu de face, vêtu d'un pourpoint noir à rabat, et coiffé d'un chapeau noir haut de forme, à larges bords. Il tient des gants de peau de chamois dans la main droite, le bras appuyé sur le dossier de la chaise sur laquelle il est assis. La figure est vulgaire : des cheveux plats, des lèvres épaisses, un regard inquiétant. Le fond des carnations est taché de petits points roses, empâtés, qui s'observent surtout sur le nez, les joues et le menton; des ombres bleutées enveloppent l'ovale du visage, contourment le nez et les yeux. Les noirs du costume sont veloutés; le fond de muraille est mouvementé par de chaudes ombres transparentes.

Le portrait a fait partie des collections anglaises Peter Norton et Humphrey Ward, puis de celle de M. Otlet, à Bruxelles. Smith le catalogue sous le nom de Rembrandt, signé et daté 1644. Seulement cette signature et cette date, reconnues fausses, ont été enlevées. L'œuvre n'en a pas moins figuré sous le nom de ce maître à l'Exposition rétrospective de la Royal Academy, en 1888. Plus tard, elle fut considérée comme une production de la première manière de Nicolas Maes. C'est sous ce nom qu'elle fut vendue à Paris. La National Gallery conserve un portrait d'homme de Maes, signé et daté de 1666, donc peint lorsqu'il avait trente

quatre ans. C'est une peinture plate, sans parti-pris de lumière, aux noirs sans accent et dont la technique et le modelé diffèrent essentiellement du métier du portrait de Bruxelles. Celui-ci, à son entrée au Musée, fut donc provisoirement classé parmi les ouvrages anonymes.

Au cours de nos recherches pour découvrir le nom de l'auteur, nous avons tenu à comparer le portrait avec quelques peintures authentiques du maître, et notre collègue, M. Cardon, ayant prononcé le nom de Vermeer de Delft, nous sommes allés revoir les Vermeer d'Allemagne, de Hollande, de Londres et de Paris.

Le nouveau Vermeer du Musée de Berlin représente un *Intérieur avec un couple buvant* (n° 912^a). La tête du cavalier, en belle lumière, est d'une facture extrêmement curieuse. C'est une sorte de peinture pointillée : des traits rosés, fort menus, couvrent le nez et le menton ; la bouche close, ombragée par une moustache naissante, est dessinée d'un trait noir, entre des lèvres sanguines. Le chapeau de feutre noir, haut de forme et à larges bords, projette de l'ombre sur le front et noie les yeux aux paupières baissées dans un clair-obscur délicat. L'autre tableau de Berlin (n° 912^b) montre, étalées sur la table, des étoffes noires, de ce beau noir bleu, résonnant, analogues à ceux qui, dans les portraits de Bruxelles, de Dresde et de la collection Czernin, à Vienne, imposent le silence à tous les noirs des peintures environnantes.

A Dresde, il y a, outre le grand tableau à quatre figures, une *Liseuse* (n° 1336) qui présente également de nombreux traits de famille avec notre portrait. Ici tout le panneau est pointillé : le châssis de la fenêtre ouverte, le tapis et les fruits, la tête de la jeune femme aux joues rosées briques et aux cheveux blonds, la chemise, la taille verte à bandes de velours noir ; les mains et la lettre, le rideau et sa belle frange si admirablement détaillée.... Personne n'a surpris comme Vermeer le secret des empâtements lumineux. Le fond de l'appartement est de ton gris-pierre, teinté d'ombres, comme à Bruxelles, et, ce qui, dans les deux tableaux, est plus frappant encore, c'est la facture identique des mains.

La National Gallery de Londres attribue, avec raison, à Vermeer un groupe de deux figures en pied : *La Leçon* (n° 1699). Le professeur est coiffé d'un chapeau haut de forme, habillé de noir velouté et porte un rabat à glands absolument semblable, comme facture, à ceux du portrait de Bruxelles. Grande analogie également entre les mains des deux tableaux.

Vermeer a surtout peint des sujets de genre et quelques vues de villes, mais on lui connaît aussi des portraits qui sont à Londres, à Budapest, à La Haye et dans la collection du duc d'Arenberg, à Bruxelles.

Nos souvenirs étant devenus un peu confus quant au portrait de femme de Budapest (n° 316), nous avons

prié M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui se rendait en Autriche-Hongrie, de bien vouloir examiner le Vermeer du Musée hongrois au point de vue de notre hypothèse. Notre ami nous a rapporté l'assurance qu'il y a la plus grande ressemblance de facture et de coloris entre le portrait de Budapest et celui de Bruxelles, opinion qui vient de nous être confirmée par M. Heseltine, de la Commission de la National Gallery.

Enfin, nous devons appeler aussi l'attention sur la chaise sur laquelle est assis le personnage, chaise dont le dossier est surmonté de têtes de lion en chêne sculpté. Ici encore, Vermeer se signale par sa technique si personnelle, ses petites touches de rehaut dans les chairs, sa façon si spéciale de fixer la lumière. Or, cette chaise, d'une forme particulière et dont le modèle meublait, sans aucun doute, son atelier, nous la retrouvons, absolument semblable, avec ses têtes de lion sculptées, dans plusieurs autres de ses tableaux : dans la *Femme lisant* du Rykmuseum d'Amsterdam (n° 2527) ; dans la *Liseuse* du Musée de Dresde (n° 1336) ; dans le *Soldat et la Rieuse* de la collection Joseph, à Londres ; dans la *Cuisinière endormie* de la collection Rodolphe Kaim, à Paris ; dans l'*Intérieur* du Musée de Berlin (n° 912^c), où elle est reproduite à deux exemplaires dont l'un joue un rôle capital dans la composition, montrant tout l'échafaudage de sa construction, — laquelle authentique, du même coup, la chaise du tableau de la National Gallery (n° 1699).

Ce modèle de chaise s'observe, il est vrai, dans quelques autres intérieurs hollandais de cette époque, mais nous ne l'avons rencontré dans aucune œuvre des peintres ayant avec Vermeer des points de contact, tels Pieter de Hooch et Nicolas Maes. Avec ses deux têtes de lion aux mufles polis et aux crinières brillantes, elle équivaut donc presque à une signature (1).

A.-J. WAUTERS

« L'AME BELGE »

M. Henri Van de Putte a fait la semaine dernière à la Maison du Peuple une conférence très applaudie sur la *Prétendue Ame belge*. Tout en louant hautement nos compatriotes pour leurs nombreuses initiatives commerciales, industrielles, juridiques, sociales et artistiques, il a spirituellement raillé les exagérations

(1) En nous faisant part de son importante découverte, M. A.-J. WAUTERS, membre de la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles, a bien voulu nous communiquer cette version française (inédite) de l'étude par laquelle il révèle aux lecteurs du *Burlington Magazine* de Londres l'auteur de l'effigie en question.

Rappelons que nous avons publié la reproduction de ce portrait, alors attribué à Nicolas Maes et intitulé *le Calviniste*, dans notre numéro du 16 décembre 1900, p. 401.

d'un chauvinisme qui, récemment inventé par des patriotes ingénus et propagé par les partisans intéressés du régime actuel, menace d'entraver l'évolution progressive du pays, tout en nous couvrant de ridicule. Après les dithyrambes jubilaires et le déchaînement des *Brabançonnés* officielles, il était bon que quelqu'un nous rappelât au sentiment de la modestie. M. Van de Putte l'a fait avec humour mais non sans fermeté.

Son couplet sur les panégories anniversaires donnera le ton de son discours :

« Nous venons de connaître six mois d'apothéoses. Pour fêter, soi-disant, les coups de fusil tirés au Parc, aux portes de Bruxelles, en 1830, avec beaucoup de grâce ma foi, avec courage, sous les ailes larges et rafraîchissantes du mot Liberté..., on promena des Combattants, on gratifia le peuple du Pain et des Jeux, on s'assembla couvert de plaques parmi des gardes-civiques, on se répandit en Ommegancks, tandis qu'éclataient discours, cantates, feux d'artifice.

Avant que de rechercher les intentions de ceux qui, munificents, nous payèrent avec nos deniers ces fêtes resplendissantes, disons qu'il y eut de bons actes à la féerie. En tout homme l'enfant qu'il fut demeure, et il lance des monosyllabes admiratifs devant les longues et suaves fusées dont on empanache l'île du Bois de la Cambre ; il est ravi de voir tant de lumières briller au long des boulevards et sur les monuments publics ; juge passionné ou bonasse, il assiste aux joutes nautiques, aux jeux de balle, aux festivals ; il danse volontiers sous les étoiles ; plus volontiers encore il goûte quelques dimanches dans la semaine, passés à « se promener en ville », à boire des verres, rien faire. Les fêtes sont toujours sympathiques.

Pour le Gouvernement, pour nos nationalistes, vaste réclame, c'est indiscutable : bonne presse, bon public. Pour nous, heureusement, en même temps, outre ses plaisirs enfantins, quelques volupés artistiques.

Le tournoi, c'était bien fait, ça avait de l'allure, de la couleur, du caractère, de l'exactitude. Le cortège c'était mieux encore. Plusieurs chars et le dessin de la plupart des costumes étaient dus à des hommes de goût sûr. Sous la belle lumière de l'été, qu'ils étaient ravissants ces jeux des couleurs : ces beaux cavaliers blancs, ces soldats et ces chevaliers de tous plumages, ces tendres chambres de rhétorique, cette Période espagnole, aux délicates et flamboyantes oriflammes, délicieusement diaprées !

Encore, il y eut ceci : M. Pierpont Morgan nous prêta une tapisserie merveilleuse ; le Palais de l'Art ancien, à Liège, se remplit de lits, de buffets, de cristaux, de dinanderies, dont combien étaient admirables ; peintres et sculpteurs morts furent confrontés avec les vivants.

Nous fûmes conviés là à un rare festin. Au Parc du Cinquante-naire, les plus terribles, les plus succulents, les plus parfaits des Rops, caricaturesques ou sadiques.

Toute l'œuvre de Constantin Meunier. La force mâle, la beauté mâle, les mains qui sèment, fauchent, taillent, abattent, les pieds qui marchent, les dos qui portent les fardeaux, les poitrines dont le souffle enfle le verre ; le travail, l'homme. C'est bien là votre poète, ô ouvriers !

Hippolyte Boulenger, le plus peintre de nos peintres. Et toute la collection des chefs-d'œuvre de Leys et de Braekeler qu'on venait de réunir, pour les bien faire goûter, pour les bien célébrer, à Anvers.

Et Navez, et Alfred Stevens, Charles De Groux et Verwée.

Et cependant, à Liège, étaient réunis nos meilleurs artistes vivants : Courtens et Delaunois, Gilsoul et Laermans, Emile Fabry, à qui étaient venus se joindre d'excellents étrangers : Rodin, Renoir, Carrière, Monet.

Voilà-t-il pas de quoi déridier le plus grincheux ? Et que veux-tu ? Soixante-quinze ans de Belgique, ça se célèbre, que diable ! Quand même une union matrimoniale est déplorable, on s'empresse toujours de saluer, avec pompe et transports, ses anniversaires.

Ici, notre réticence. Ces fêtes ne furent pas d'intention innocente, non plus qu'innocentes. Leur but ? Glorification du minis-

tère, inoculation au Belge de la fièvre patriotique. Et on réussit !

Qui disait donc — excellentement — qu'à force de la célébrer, on avait fini par faire être la patrie belge ?

Ces fêtes furent le piège le plus savamment tendu qu'il nous ait jamais été donné de contempler. On persuada le populaire de son patriotisme en le lui affirmant. Les paroles s'envolent, les fêtes demeurent, a-t-on envie de parodier. Les fêtes frappent l'imagination et enjôlent. Quel Romain eût douté de la bienfaisance, de la puissance, de la divinité du régime qui lui offrait le cirque ? »

La Nation belge ! La Patrie belge ! L'Ame belge ! Trois termes qu'on s'étonne de voir appliquer à tout propos (et hors de propos) à la réunion arbitraire de deux peuples séparés par la langue, par le tempérament, par le passé, par les influences subies, et même par l'intérêt. Vantons les individualités qui, en Flandre ou en Wallonie, ont tracé vaillamment leur sillon. Mais ne les considérons pas, au mépris de toute logique, comme l'expression d'une « patrie » unique, alors que cette patrie, toute artificielle, n'existe que par suite des hasards de la politique. Ainsi que l'a dit Metternich : « L'existence du royaume belge est le produit de circonstances fortuites, non celui de conditions naturelles, — soit géographiques, soit historiques, — conditions sur lesquelles repose la force irrésistible des Etats. »

Pour tenter de parer la Belgique, en lui donnant une origine reculée, de l'unité ethnique qui lui manque, M. Pirenne la fait remonter à 1339, date d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Flandre et le Brabant, traité auquel adhéra ensuite le Hainaut. L'histoire des Pays-Bas, c'est, d'après lui, l'histoire de deux groupes de territoires qui se détachent, par un mouvement irrésistible, des grands Etats dont ils relèvent et se transforment à la longue en principautés indépendantes.

A quoi M. Van de Putte réplique :

« La phrase revient à dire que, il y a dix siècles, les deux fractions d'alors de la Belgique actuelle ne tâchaient qu'à se débarrasser de tout joug étranger, tendaient de toutes leurs forces à l'indépendance, pour, dans la suite, comme l'historien nous le prétendra, très volontiers se réunir sous le Téméraire, qu'on se complait à considérer actuellement comme le premier des souverains belges, le précurseur de Léopold I^{er}.

Mais il est on ne peut plus explicable, ce goût d'indépendance ! Un Flamand n'est pas plus fait pour être soumis à la France qu'un Wallon à l'Allemagne. Il serait même souhaitable qu'en opposition aux ouvrages qui chantent les patries forcées, les patries politiques, on écrivit une histoire des tentatives séparatistes au long du temps. Que nous importe la grandeur de l'Allemagne ? Combien nous intéresse davantage le génie bavarois, que ne peuvent qu'atténuer la domination, l'absorption allemandes. Vive la Pologne contre la Russie ! Vive la Flandre contre la France ! (Et Dieu sait pourtant si nous aimons celle-ci.) Applaudissons à tout ce qui favorise les génies naturels des individus, des villes, des régions, contre les génies factices des groupements politiques.

Et, d'autre part, ce n'est pas volontairement que cette Flandre et cette Lotharingie se réunirent sous le Bourguignon. C'est le Bourguignon qui les réunit. Elles ne se révoltèrent point parce que probablement elles se trouvèrent mieux gouvernées intimement par ce prince présent, que par quelque lointain allemand ou le roi de France. De sympathie irrésistible de peuple à peuple, aucune trace. De même aujourd'hui. Nous supportons volontiers le régime régnant, parce que, en le comparant à celui de nos voisins, nous le trouvons très supportable.

Nous tendons à mieux plutôt qu'à autre chose. Nous sommes plus libres qu'un Prussien ou un Russe. Constatons-le avec justice. Qu'on nous accorde l'égalité, davantage de libertés, les progrès politiques et économiques que nous réclamons, et nous nous

attacherons de plus en plus à ces institutions conformes à nos besoins, nos goûts, nos aspirations; avec plus de fierté nous porterons cette étiquette : Belges. »

La vérité, au surplus, n'a-t-elle pas été dite par M. Émile Vandervelde, dont l'orateur cite cette phrase significative : « La patrie n'existait pas hier, ou plutôt c'était la province, et avant la province la commune, et avant la commune la famille. Elle n'existera plus demain, ou plutôt elle jouera, dans la Fédération internationale, dans les États-Unis de l'Europe ou du Monde, le rôle, important mais subordonné, que jouent les familles, les communes, les provinces dans les organisations nationales actuelles. »

C'est voir plus loin que l'horizon étroit auquel nos bons nationalistes prétendent limiter nos regards.

O. M.

LE PRIX GONCOURT

Nous apprenons avec grand plaisir que le prix Goncourt (5,000 francs) vient d'être attribué à notre collaborateur M. Claude Farrère.

Ce fut, la première fois, M. J.-A. Nau qui obtint cette distinction. La deuxième, M. Léon Frapié.

Les membres de l'Académie sont MM. J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, P. Margueritte, Elémire Bourges, Descaves, Hennique, J. et H. Rosny, Léon Daudet et G. Giffroy.

Nos lecteurs ont eu l'occasion d'apprécier, à maintes reprises, et tout récemment encore, l'esprit d'observation à la fois mordant, ironique et « bon garçon » de M. Claude Farrère, que le prix Goncourt classe au premier rang des jeunes écrivains français.

Son premier volume, *Fumée d'opium*, préfacé par M. Pierre Louys, avait été remarqué des hommes de lettres. Le livre qui lui vaut le prix Goncourt est un étrange et voluptueux roman, *les Civilisés* (1), où il met en scène un groupe d'Européens habitant Saïgon, la ville de tous les stupres et de toutes les ivresses. C'est un ouvrage au charme troublant, et dans lequel la satire se défend à peine, tout en la blâmant, contre la séduction de la vie asiatique. L'Académie Goncourt a eu la main heureuse en retirant ce beau livre de la masse des romans contemporains et en signalant ainsi son auteur à l'attention du grand public. Nous adressons à notre collaborateur nos sincères et amicales félicitations. Mais sur quelle rive lointaine — car M. Claude Farrère est marin — l'heureuse nouvelle lui parviendra-t-elle?

MUSIQUES MARITIMES

Aux Concerts populaires.

En inscrivant au programme de deux concerts successifs *La Mer* de Gilson et *La Mer* de Debussy, M. Dupuis provoquait le rapprochement. Aucun des fidèles de ses auditions n'a manqué d'établir le sien : ne faisons pas exception, et allons-y de notre parallèle.

Gilson est synthétique; Debussy analyste. La fresque du premier est brossée à grands coups, couleurs fortes, ensembles larges; le second discute ses sensations, et les note, une à une, avec minutie. Gilson, pittoresque et simple, a composé sa toile en

panorama; Debussy, littéraire et ingénieux, couvre les murs de sa salle d'exposition de dessins, aquarelles et pastels fixant chacun un aspect rare et toujours exquis de la mer attirante : chaque cadre entoure un croquis différent, sans nuire à l'heureuse homogénéité de l'ensemble. Gilson est parti en pleine Atlantique; l'horizon est tout entier glauque et mouvant; lui-même en est le centre effacé et, autant que possible, impersonnel. Debussy, resté sur la plage, observe l'élément du point de vue objectif; il voit, écoute, ressent, vibre et enregistre : mais son cerveau seul fermenté dans son œuvre, et si son interprétation est merveilleuse, il conserve cerveau et cœur libres, sans s'identifier à la nature, sans tenter de superposer à son âme celle que la poésie attribue à l'océan.

De cette distinction essentielle découlent les divergences assés-soires. Gilson académique emploie les développements traditionnels, ne s'écarte pas des règles conservatoriennes de tonalité et de rythme. Debussy se grise de dissonances et d'imprévus, — tout en conservant dans son imprécision même une sûreté de métier qui donne à ses idées apparemment les plus inachevées un tour définitif. Gilson, german un peu impressionné par l'école russe, aime la couleur, le sentimental, le grandiose; il drape sur une armature solide et simple les plis lourds et peu compliqués de son étoffe orchestrale. Debussy, latin, *racé*, ingénieux, chercheur, cultive sa sensibilité, craint la boursoffure et l'émotion banale, redoute la longueur, la disproportion, le « gros ».

L'œuvre nouvelle de M. Debussy a été accueillie sans grand enthousiasme. Est-elle trop raffinée, trop dédaigneuse des procédés, trop intellectuelle pour qu'un public, même relativement cultivé comme le nôtre, l'adopte dès la première audition? Je ne sais. Il semble plutôt qu'on l'écoute mal, ou qu'on y cherche ce que Debussy n'a pas voulu y mettre. L'habitude veut qu'une mélodie parfois trop accapareuse, soutenue par un accompagnement parfois trop modeste, guide l'auditeur dès les premières mesures d'un morceau symphonique : le public, routinier, cherche d'instinct ce fil d'Ariane, et croit comprendre s'il pense le tenir. Une telle préoccupation, à l'audition de *la Mer* de Debussy, est stérile et nuisible : elle détruit la délicate qualité de l'impression réelle, qui est dans le tout, dans les harmonies, dans l'atmosphère engendrée par les quatre-vingts voix de l'orchestre. Dès que vous l'aurez compris, dès que votre oreille aura perçu le langage des successions d'accords et des juxtapositions instrumentales, vous resterez surpris qu'il puisse se trouver en dehors de la tablature classique tant de charme, tant de sensibilité pénétrante et de souplesse libre. Et dans cet abandon, nécessaire pour que le régal soit intact, vous démêlerez bientôt, avec quel émerveillement! la mélodie, la vraie mélodie, éternel langage du sentiment, portée par les évolutions harmoniques, et si étroitement unie avec elles que l'on ne saurait les séparer sans briser la suavité d'un mariage parfait.

C'est dans le premier mouvement, *De l'Aube à midi sur la mer*, qu'on distingue le mieux le caractère *successif* des interprétations de Debussy. Il fait passer tour à tour devant nous des portions de mer, et les détaille l'une après l'autre. Ses pastels apparaissent surtout comme études de surface. Ils ont l'humidité de l'ambiance océanique, mais ils ne veulent pas pénétrer la profondeur des masses liquides. C'est de la lumière qui joue sur l'eau. Que de notations charmantes, et quelle infinie variété de métier!

(1) Paris, librairie P. Ollendorff.

Enveloppés par de fréquents frotis des cordes, d'une fluidité adroite, les flots s'étirent, la mer allonge ses chatteries, en rythmes ralentis; les vagues s'écroulent, — légères saccades de sons; un rayon de soleil accroche une crête mousseuse, et saute ricochant, de plan en plan, jusqu'à l'horizon où il s'évanouit... Les *Jeux des vagues* ont été mieux appréciés: le premier tableau avait peut-être commencé la préparation de l'auditoire. Cette deuxième partie est tout à fait adorable, bien que nous l'estimions moins intéressante comme originalité et comme pensée que les mouvements I et III. Ici aussi l'orchestre s'amuse: la flûte, la harpe, les cors, la trompette elle-même batient et trillent; l'ensemble reste toujours heureux, lumineux, avec des raffinements d'ingéniosité laissant entière la complète candeur d'une fraîche poésie maritime.

Le troisième mouvement, *Dialogue du vent et de la mer*, semble légèrement forcé. Il y a de petits halètements d'expression; certains crescendos trop courts sont vite épuisés. Le vent est un peu mince, un peu terrien; la mer est moins présente. L'orchestre reste fort beau, puissant, sobre, avec cette particularité qui est toute la personnalité de Debussy que chaque instrument participe pour une importance presque égale dans l'expression générale. Un instant, l'interprétation paraît s'émouvoir; à deux reprises, un sentiment d'essence dramatique échauffe l'analyste; on songe aux émois, aux extases de la rencontre de Psyché et de l'Amour de Franck. Mais le narrateur (ou le dessinateur) se ressaisit et l'œuvre se termine élégamment, sans longueur, sans véritable péroration, comme si l'auteur laissait entendre qu'en traitant un pareil sujet on ne saurait conclure.

Il faut féliciter et remercier tout particulièrement M. Dupuis d'avoir fait connaître cette œuvre délicieuse, originale et profonde; et vraiment, il l'a présentée avec un soin délicat, un souci intelligent des nuances, des plans d'orchestre, de la nouveauté d'expression du jeune maître français. On peut également le louer d'avoir inscrit au programme deux autres œuvres en première audition; mais, si ce souci de nouveauté doit nous enchanter, à l'Art moderne surtout où le « misonéisme » n'est pas de mise, encore faudrait-il, doser plus modérément les breuvages inconnus offerts à un public d'humeur plutôt conforme! Après tout, c'est là son affaire. Pour ce qui nous concerne, nous avons pris grand plaisir à écouter le très curieux essai de M. Delius, *Paris la nuit*, œuvre un peu déjetée, un peu disproportionnée, mais qui décèle un incontestable talent et dénote une science d'orchestre profonde et de grandes ressources. M. Dupont a écrit avec simplicité et équilibre une *Morgane* que le public aurait mieux appréciée s'il avait pu l'entendre plus tôt.

Enfin l'inévitable élément virtuose était représenté par une gentille enfant de dix-sept ans, M^{lle} Stéfi Geyer, qui joue du violon avec beaucoup d'habileté et promet un phrasé extrêmement gracieux et naturel. Elle a exécuté l'inévitable concerto: c'était, cette fois, une œuvre de Goldmark, dans laquelle il y avait vraiment assez bien de musique. Il y en avait beaucoup moins dans le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, presque plus dans des *Carandas* de Hubay, et certainement pas du tout dans les plates et déconcertantes petites acrobaties que cette personne mal conseillée a exécutées en bis. Ah! la soif des *bravos*!

HENRI LESBROUSSART.

L'Exposition des Aquarellistes.

La mort a été dure pour les aquarellistes. Quatre d'entre eux: Constantin Meunier, Isidore Verheyden, Léon Abry, Césaire Dell'Acqua — ce dernier, fondateur de la Société — ont disparu depuis moins d'un an, et leurs œuvres s'ornent douloureusement, à la cimaise, d'un crêpe funèbre et d'une palme... Celles de Meunier sont, faut-il le dire, par l'ampleur du style et la noblesse du dessin, parmi les plus belles que rassemble le présent Salon. Qu'il les pétrisse dans la terre plastique ou qu'il les silhouettât du bout des martres, l'admirable artiste confèrait à ses types de hâleurs et de marqueteurs la même allure, synthétique et définitive. De même, on retrouve dans la *Petite Chapelle en Campine*, dans le *Vieux Moulin* et dans un *Hiver* d'Isidore Verheyden les qualités solides et brillantes de sa peinture à l'huile. Et bien qu'il ne fût pas un « professionnel » de l'aquarelle, il créa, dans ce genre spécial, des impressions personnelles que nul ne peut lui disputer.

Décimé par la mort, la Société des Aquarellistes a fait appel à des talents nouveaux. Le choix qu'elle a fait de MM. Georges Lemmen et Charles Mertens est tout à fait heureux. Ce sont, l'un et l'autre, des artistes novateurs, originaux, sincères, pour qui l'aquarelle n'est que le moyen d'extérioriser une sensation d'art. C'est — au rebours de tant d'autres — l'impression artistique seule qui les guide. Le procédé demeure subordonné à leurs conceptions et varie avec elles, loin de s'immobiliser dans une recette unique. C'est ce qui donne un si grand charme aux intimités de M. Lemmen: *Le Tricot*, *Mère et Enfant*, *la Couture*, etc., ainsi qu'aux notations précises et documentaires de M. Mertens: *Grenier de moulin*, *Estacade*, *Crique*.

Cette même intensité, cette acuité visuelle, cette sensibilité expressive indépendante des moyens de la réaliser, on les retrouve dans les coins d'églises, les béguinages, les « portraits psychologiques » de M. Alfred Delaunois, dont l'important envoi marque parmi les meilleurs du Salon. L'évocat du silence des cloîtres a l'art de produire, avec des cadres grands comme la main, une impression énorme.

M. Khnopff doit être rangé, de même, parmi les aquarellistes d'exception. Ses dessins rehaussés: *D'autrefois*, *Isolde*, etc., volontairement énigmatiques, profèrent un talent raffiné et subtil, pour qui la vie n'est qu'un prétexte au rêve et l'occasion de traduire par des formes des pensées souvent hermétiques.

Le groupe des aquarellistes proprement dits nous ramène à des notions plus usitées. Les impressions de nature de M. Stacquet, bien qu'un peu factices, plaisent par leur tonalité harmonieuse et leur distinction. M. Franz Charlet évoque avec esprit les « Maisons dorées » de Bruges. M. Cassiers trouve des filons nouveaux dans l'incépisable mine que lui fournit le sol de la Hollande. Son ami Charles Bartlett s'attaque cette fois, non sans succès, à la Bretagne. M. Donnay stylise avec goût les aspects de la vallée de l'Ourthe. M. Marcette étudie à Nieupoort, avec un réel bonheur, la fluidité des eaux, la transparence des ciels maritimes. M. Jacob Smits peint avec aptitude les frustes intérieurs campinois, tandis que son homonyme Eugène Smits rajeunit chaque année davantage sa palette en nous offrant — cette fois c'est *Othello racontant ses aventures*, c'est la *Tresse*, c'est la *Manchette* — des visions délicieuses, d'un coloris chatoyant et nacré.

Citons encore un portrait de M. La Touche, un intérieur de M. Luigini et une aimable composition archaïque de M. Lynen.

La plupart des autres exposants ne nous apportant point de note nouvelle — c'est le cas pour MM. Uytterschaut, Hagemans, Hannon, De Mol, Hoeterickx, Van Leemputten, Pecqueur, Titz, Thémon, M^{mes} Gilsoul et Montalban — nous nous bornerons à mentionner leur participation.

Parmi les invités, signalons particulièrement M. Alexandre Robinson, qui déploie dans des impressions de Venise, de Naples et de Florence (pourquoi les avoir si mal placées?) de jolies qualités de lumière et de couleur; M. Van Hoytema, l'un des meilleurs animaliers de ce temps; MM. G. Muller, G. Staller et G. Botini.

O. M.

Conférences de l'Université Nouvelle.

M. Ossip-Lourié a fait lundi dernier à l'Université Nouvelle une très intéressante conférence sur l'*Esthétique russe*. Le conférencier a successivement passé en revue la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique russes. La théorie de l'art pour l'art n'existe pas pour les artistes russes, ils lui substituent celle de l'*Art et la Vie*. M. Ossip-Lourié a démontré, avec une clarté et une précision remarquables, que les tendances des artistes russes se portent de plus en plus vers l'art social.

La conférence sur *Maxime Gorki* que M. Ossip-Lourié a faite mardi a attiré à l'Université Nouvelle un très nombreux public.

Demain, lundi, M. Ossip-Lourié fera une causerie sur *la Morale de Tolstoï* et jeudi prochain une autre sur *Ibsen*. N.

Dans son deuxième entretien à l'Université nouvelle, M. Médéric Dufour montra dans Sainte-Beuve le poète ardent et sensible, demeuré digne de notre admiration bien que sa phraséologie, influencée par les traditions poétiques du XVIII^e siècle, paraisse aujourd'hui surannée. On pourrait presque l'appeler le premier des Parnassiens. Tels de ses poèmes en font le précurseur de Baudelaire, tels autres celui de Banville, de Leconte de Lisle ou de François Coppée. Mais le critique n'abdiqua point devant le poète et, souvent, se confondit avec lui.

L'amour de Sainte-Beuve pour M^{me} Victor Hugo fournit à l'orateur la partie anecdotique de cette substantielle conférence, qui fut, comme la première, très appréciée et chaleureusement applaudie.

Les troisième et quatrième conférences de M. Dufour sur Sainte-Beuve auront lieu les vendredis 15 et 22 décembre. M.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Zimmer-Derscheid.

M^{me} Gabrielle Zimmer-Derscheid a fait mercredi dernier ses débuts à l'École allemande, sous les regards croisés de deux effigies de l'empereur Aux-Moustaches-En-Croc, comme l'eût désigné Homère. Le local, le buste en plâtre du Kaiser et l'impériale image photographique qui lui fait vis-à-vis appelaient un programme allemand auquel les exécutants : M. Zimmer, M^{me} Zimmer et M^{lle} Derscheid ont donné l'interprétation germanique congrue. On applaudit la Sonate en *ut* mineur (op. 30) de Beethoven, celle de Brahms en *ré* mineur (op. 108), quatre des plus belles mélodies de Schubert. Et les moustaches du souverain semblèrent plus menaçantes quand, pour clôturer la séance, M^{me} Zimmer se permit de chanter en français quelques *lieder* (restons dans la note teutonique) de M. Gabriel Fauré. Elle les chanta d'ailleurs dans la demi-teinte, avec des inflexions douces et murmurantes, afin, sans doute, de se les faire pardonner des Alrunes du lieu.

Les débuts de la jeune cantatrice furent très sympathiquement accueillis. M^{me} Zimmer possède une jolie voix de mezzo grave, étendue et homogène, qu'elle conduit en musicienne. Elle file le son avec art et trouve dans l'expression mélodique des nuances charmantes. L'expérience lui apprendra à chanter plus « en dehors » et à hausser aux exigences des salles de concerts le volume de voix qu'elle eut, jusqu'ici, coutume de régler sur les dimensions restreintes des Salons.

M. Zimmer accompagnait sa femme au piano. Beau-frère d'une pianiste, les Gunther lui sont devenus Stradivarius !

O. M.

Deux pianistes : M. Bosquet, M^{me} Kleeberg-Samuel.

Deux pianistes, et non des moindres : lui, parce qu'il est un grand modeste et un grand convaincu ; elle, parce qu'elle est,

parmi les femmes-pianistes, l'une des plus remarquablement douées et des plus intelligentes.

Deux récitals presque irréprochables comme programme ; « presque », disons-nous : et cette restriction vise M. Bosquet, qui a cru bon d'ajouter l'intempérance antimusicale de Liszt (homme aussi exquis que compositeur néfaste), à la beauté grandiose et sans tache de Bach, de Beethoven et de Franck, et au modernisme intéressant de Fauré et de Debussy. M^{me} Kleeberg a eu le courage et la pensée heureuse, en ce temps d'éclectisme à outrance, de ne mettre que Beethoven à son programme ; et comme le « Vieux sourd » a encore du bon, l'art pur en a considérablement bénéficié.

Les interprétations de M^{me} Kleeberg sont toujours intéressantes et dénotent une étude fouillée des œuvres exécutées ; peut-être même trop fouillée parfois, car il lui arrive, en voulant détailler à fond, d'amoindrir l'impression d'ensemble. Sa manière de jouer n'est donc pas exempte, à certains moments, d'une préciosité, très féminine, il est vrai, mais qui n'en est pas moins nuisible, quand il s'agit de donner à certaines œuvres leur physiologie vraie. C'est ainsi que M^{me} Kleeberg a donné une interprétation « antipathétique » de la sonate, qui, bien que portant le nom de « pathétique » ne l'est déjà que médiocrement par elle-même. De même, dans le *Largo e mesto* de la sonate op. 10 n° 3, encore qu'elle l'ait joué avec une rare intelligence et une profonde conscience, elle nous paraît avoir trop sacrifié la ligne d'ensemble au fini des détails.

D'autre part, il nous semble qu'elle ne parvient pas à rendre avec l'intensité d'expression voulue ce qui est grave, austère, douloureux. Son jeu est trop perlé, trop joli pour cela. Aussi avec quelle grâce exécute-t-elle tout ce qui exige la souplesse, le charme, la magie du phrasé ! Notamment le *Menuetto* de la sonate op. 10 n° 3, le *Thème et variations* op. 34, la dernière partie (dont toute la face heureuse du talent de Mendelssohn semble être sortie) de la sonate op. 90, et la sonate op. 53 (la prétendue *Aurore*), que l'on peut concevoir de deux façons différentes : héroïque ou fougueusement aimable ; l'ayant comprise de cette dernière façon, M^{me} Kleeberg l'a rendue à la perfection, avec des jeux de pédales surprenants d'habileté.

La caractéristique de M. Bosquet est de voir avant tout l'ensemble et de lui subordonner le détail. Et sa vision d'ensemble est généralement belle et juste. Il nous l'a montré de maîtresse manière, en jouant d'abord le *Toccata et Fugue* en *ut* mineur de Bach. Nous ne saurions exprimer avec assez de force notre enthousiasme pour son interprétation de cette œuvre merveilleusement variée qui fait défiler devant nous, depuis son début jusqu'à sa conclusion titanesque, tout un monde de pensées musicales correspondant à tout ce que nous pouvons concevoir de plus divin, intellectuellement et sentimentalement.

L'excellent pianiste continue à nous montrer la beauté de sa vision en jouant, avec une infinie délicatesse, l'une des dernières sonates de Beethoven. (Op. 109).

Et il a achevé de nous subjuguer en jouant le colossal *Prélude, Aria et Finale*, dans lequel César Franck a mis toute son âme, grande par sa simplicité de primitif et par son incomparable ferveur. Pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent cette œuvre à Bruxelles ? Elle est pourtant aussi belle, sinon plus belle que *Prélude, Choral et Fugue* qui a fréquemment joué des honneurs de nos concerts. Elle date de 1886 ; elle est donc postérieure d'environ deux ans à *Prélude, Choral et Fugue* et d'un an aux *Variations symphoniques* ; elle a été composée la même année que la Sonate pour piano et violon. C'est une œuvre indéfinissablement belle, qui contient en elle, semble-t-il, tout ce qui est cher à notre âme moderne, de plus en plus éprise d'art et de mysticisme (ces deux mots ne sont-ils pas synonymes ?), à mesure que la civilisation actuelle, dominée par des nécessités économiques brutales, s'écarte de cet idéal.

M. Bosquet a cependant interprété très librement l'œuvre de Franck, et spécialement le *Prélude*, dans lequel les licences de mouvement ont un peu surpris au premier abord. Dans l'*Aria* et le *Finale*, il a débrouillé le merveilleux enchevêtrement de thèmes avec un sens parfait de la vue d'ensemble rêvée par le maître.

Bref, il nous a fait voir, ce soir-là, la vraie beauté, celle qu'on attend toujours et qui vient si rarement.

CH. V.

ERRATUM. — Dans notre compte rendu de la séance de harpe de M^{lle} Britt (*Art moderne* du 3 décembre 1905) prière de lire : *Canzonetta* au lieu de *Cauxoucka* (p. 393, 1^{re} colonne).

La Reconstitution du Polyptyque de « l'Agneau ».

A la dernière séance de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, M. L. Maeterlinck a entretenu ses collègues du projet d'exposition de l'œuvre des frères van Eyck dont nous avons parlé et dont le « clou » sera la reconstitution temporaire du polyptyque de *l'Agneau mystique*.

La première idée de cette imposante manifestation artistique fut, dit-il, émise dès 1898 à l'une des réunions de la Société d'archéologie gantoise. L'exposition devait coïncider avec l'inauguration d'un monument à ériger à la mémoire d'Hubert van Eyck dans la cathédrale de Saint-Bavon, où se trouvent les principaux panneaux du retable. Lors de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges, en 1902, le même désir fut exprimé et des démarches officielles furent faites par le Gouvernement belge pour obtenir le prêt des volets de Berlin. Ces démarches se heurtèrent malheureusement à un refus formel de la direction des musées de la capitale de l'Allemagne. L'impression profonde provoquée à Bruges par celles des œuvres des Van Eyck qui y furent réunies aviva le regret de n'avoir pu reconstituer le retable de *l'Agneau*.

Dans son étude sur *Hubert van Eyck, son œuvre et son influence*, M. Durand-Gréville écrivit peu de temps après : « Si l'on pouvait organiser une exposition internationale des van Eyck et de leur école!... Et pourquoi un tel rêve ne deviendrait-il pas une réalité? Celui de l'Exposition des Primitifs flamands, qui paraissait si téméraire, n'a-t-il pas réussi à Bruges? Cette exposition peut et doit se faire! »

Vers la même époque l'organisateur de l'Exposition des Primitifs français, M. Henri Bouchot, faisait ressortir à son tour dans *l'Art et les Artistes* la nécessité de réunir les fragments dispersés du polyptyque de Gand. « Je n'apprendrai à personne, écrivait-il, que l'histoire de l'art a pour point de départ ce monument unique; que tout vient de là, et que sans les van Eyck, et notamment sans *l'Agneau*, nous nous fussions péniblement entraînés à la suite de Giotto sans avoir connu la peinture à l'huile, dont les deux frères ont inventé les secrets entre 1410 et 1441. » L'article finissait par ces mots : « Une telle manifestation, pour se produire, doit avoir le patronage de l'État et le concours des hommes compétents de la Belgique et de l'Allemagne. Si on le veut en haut lieu, la chose est faite. Ce sera pour la plus grande joie de tous et le grand profit de l'érudition et de l'art. »

Le conservateur du Musée de Gand a tenu à faire constater qu'il n'a pas eu le premier l'idée de la reconstitution du retable et que son rôle s'est borné à essayer de faire passer le projet, qui était dans les désirs de tous, de l'état de rêve à celui de réalité. « Au commencement, dit-il entre autres, tout le monde nous objectait : Vous n'aurez pas les volets de Berlin; ils ont été refusés en 1902; vos démarches sont inutiles, etc. On oubliait que depuis cette époque nous avons eu le brillant succès de nos primitifs flamands à Bruges, suivi de celui des primitifs français à Paris, sans oublier celui des primitifs allemands à Dusseldorf. Ce qui paraissait impossible jadis pouvait être réalisé dans les circonstances actuelles, éminemment plus favorables. »

Il fallait tout d'abord connaître les dispositions des conservateurs des musées royaux de Berlin. Ceux-ci se montrèrent très sympathiques au projet. Le transfert à Gand des volets de Berlin ne leur paraît nullement impossible, à la condition que l'exposition soit installée dans une salle bien éclairée, permettant l'examen complet et minutieux de toutes les parties du chef-d'œuvre.

Comme le font remarquer MM. Bode et Friedländer, les splendides panneaux de Gand sont, en effet, pour ainsi dire inconnus; certaines parties sont hors de vue et leur emplacement même empêche d'étudier la partie supérieure, qui présente un si grand intérêt.

Avant jugé que cette fois des démarches officielles présenteraient des chances sérieuses de succès, la ville de Gand a promis d'organiser l'Exposition Van Eyck, avec le concours du gouvernement, si toutefois l'autorité diocésaine de Saint-Bavon permettait l'exposition de *l'Agneau* dans les locaux du Musée des Beaux-Arts. Grâce à la bienveillante intervention de M. le chanoine van der Gheyn, une réponse favorable a été faite. La ville pourra disposer du retable dès que les panneaux de Berlin lui seront parvenus.

Ajoutons que M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, a bien voulu promettre aux promoteurs du projet de faire partie du comité d'organisation. Celui-ci a fixé cette belle manifestation d'art aux mois de juin à septembre 1906.

M. Maeterlinck a proposé à la Société d'histoire et d'archéologie de convoquer en même temps un grand Congrès international d'histoire de l'Art, spécialement consacré à l'étude des multiples questions que soulève l'étude de la vie et des œuvres des frères Van Eyck. La société s'est montrée très favorable à ce double projet. Elle a exprimé le vœu que M. Maeterlinck continue ses démarches, avec l'espoir de les voir aboutir.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

MM. Paul et Victor Margueritte, les champions courageux du divorce unilatéral, sont venus plaider sa cause à Bruxelles au cours de la semaine dernière. M. Victor Margueritte, payant de sa personne et de sa jolie voix au charme presque féminin, a conféré d'abord sur ce grave sujet au Cercle artistique et littéraire. Il y avait foule, une foule très élégante, très mondaine, très conforme, que les arguments pressés du conférencier ont dû singulièrement bouleverser. Le lendemain, au théâtre du Parc, la représentation du *Cœur et la Loi* est venue confirmer et illustrer la thèse audacieuse des frères Margueritte. Dire que le public s'est follement amusé, ce serait de l'exagération. Toutes les discussions juridiques auxquelles la pièce donne lieu sont assez ennuyeuses. Les personnages trop souvent sont des avocats qui défendent une cause, plutôt que des êtres humains qui luttent pour le bonheur ou pour la passion. Quelques scènes, pourtant, ardentes, généreuses, où passe le grand souffle de la liberté et de l'amour, ont emporté le succès, et l'on a pu voir les spectateurs des fauteuils et des loges applaudir les tirades révolutionnaires de l'héroïne du drame, tout comme de simples habitués du paradis. En tous cas, la pièce nous aura convaincus — et c'était l'unique but des auteurs — qu'il peut se présenter des cas où le divorce par la volonté d'un seul s'impose. M^{lle} Sergine, sur laquelle on a fondé tant d'espérances — à bon droit, nous semble-t-il, — prêtait au personnage de Francine le Hagre, l'épouse liée par la loi à un époux indigne dont elle ne peut s'affranchir, le secours de son talent nombreux, varié, tour à tour violent et tendre : et voilà certes une actrice qui a du tempérament. La troupe de l'Odeon l'entourait d'une façon irréprochable. Et, somme toute, ce ne fut pas une soirée perdue, puisqu'elle contribua peut-être à détruire quelques préjugés dans les têtes légères ou rebelles au progrès des idées des mondains qui y assistèrent.

Monsieur Piégois, de Capus, dont le théâtre du Parc donnait le lendemain la première, a un premier acte un peu languissant, un deuxième très bon et terminé par une scène très émouvante, un troisième très faible et dont le dénouement laisse beaucoup à désirer. Voilà ce qui arrive quand on veut écrire trop vite. On ne prend plus le temps de mûrir son idée et l'on accouche de comédies imparfaites qui laissent voir leurs défauts et leurs trous malgré toute la broderie d'esprit dont on a soin de les parer. Et pourtant, il y avait là une idée charmante qui, traitée avec moins de précipitation, eût donné une pièce vraiment nouvelle et originale.

M. Piégois est un déclassé. Il a de l'instruction et aurait pu devenir médecin, tout comme un autre. Sans fortune, il a fait tous les métiers et finalement, ayant trouvé la veine, il est devenu directeur d'un cercle de jeux dans les Pyrénées. Il est maintenant riche et puissant. Son caractère est un curieux mélange de cynisme et de politesse, d'audace aventurière et de véritable bonté. Ainsi, il a toujours gardé sa maîtresse de jadis, une ancienne ouvrière sans éducation; peut-être même l'épouserait-il, s'il ne rencontrait tout à coup une jeune veuve de bonne famille, Hélène Audry, dont il devient amoureux. Celle-ci de son côté se sent attirée vers lui, mais elle refuse de céder à ce sentiment et, dans une scène très belle, elle crie à Piégois son mépris pour cette fortune qu'il a gagnée en exploitant la passion du jeu. Mais Piégois a promis de sauver le frère de M^{me} Audry, le banquier Jantel, ruiné à plates coutures. Il ne le sauvera pas, puisqu'on le traite de la sorte! Et il sort furieux, tandis que Jantel s'effondre en sanglotant. Si fait, il le sauvera tout de même: il rentre, secoue Jantel, l'emmena et s'adressant à Henriette d'un air et avec un accent canailles: — « J'ai pas été très chic tout à l'heure, dit-il. Mande bien pardon, Madame! » On devine comment tout cela finira. Les dénouements de Capus sont optimistes par essence. Henriette revient sur ses préventions et épousera Piégois qui, par amour, s'est en quelque sorte réhabilité. Il ne sera plus directeur de cercle, il sera banquier. Il y a des gens qui prétendent ne pas bien voir la différence... Quant à Emma, sa vieille maîtresse, elle épousera Lebrasier, un ami d'ancienne date, vieux garçon, grognon, envieux, potinier, un peu conventionnel mais qui, représenté par l'excellent M. Gerby, est très amusant. M. Chautard a fait du rôle de M. Piégois une création remarquable; il a été tout le temps, avec une vérité parfaite, dans la peau de son personnage. M. Barré ne paraissait pas à son aise dans le rôle de Jantel, mais M. Gildès a été un maire délicieux. Quant aux dames, M^{me} Juliette Clarel (Henriette Audry), M^{me} Damaury (M^{me} Jantel) et M^{me} de Dosme (Emma, la maîtresse de Piégois), elles rivalisent d'élégance, de toilettes et de talent. Que de grâce, que de dentelles, que de soie, que de velours! Les spectatrices ne savaient plus si elles étaient venues pour regarder ou pour écouter! Elles auraient eu tort, d'ailleurs, de se laisser trop distraire par le luxe étalé sur la scène. La pièce de M. Capus, tout en n'étant pas de ses meilleures, a la beauté du diable. Même quand on a envie de la critiquer, on est séduit, charmé, vaincu par ce dialogue si plein de vie et de verve. *Monsieur Piégois* est une comédie mal faite, c'est possible, mais elle a toutes les séductions d'une femme laide qui a beaucoup, beaucoup d'esprit.

* *

Le théâtre de la Monnaie continue la série de ses reprises annuelles. *Mireille* a reparu à l'affiche avec une distribution un peu modifiée. C'est M^{lle} Korsoff qui chante le rôle de Mireille. Elle y déploie, peut-être même avec quelque excès, toutes les ressources de son étonnante virtuosité. M^{lle} Bourgeois est une excellente Taven et ce joli rôle de vieille n'a jamais trouvé une plus jeune et plus aimable interprète. MM. David, Bourbon et Dassy gardent leurs rôles de l'an dernier.

G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE — *Litanies à la Bien-Aimée*, par LÉON WAUTHY. Paris et Liège, l'Édition artistique.

ROMAN. — *Les Civilisés*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — *Le Mystère du Visage*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Le Dernier Satyre*, par THÉO VARLET. Lille, édition du Beffroi. — *Le Chalet dans la montagne*, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, E. Fasquelle.

CRITIQUE. — *La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres*, par FIERENS GEVAERT. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Anders Zorn*, par VITTORIO PICA. Vingt-neuf illustrations. Extrait de l'*Emporium* (septembre 1905). — *Erasmus Raway*, par GEORGES DWELSHAUVERS. Extrait de la *Revue de*

l'Université de Bruxelles. — *Les Musiciens célèbres. Liszt*, par M.-D. CALVOCORESSI. Bibliographie critique illustrée de douze reproductions hors texte. Paris, H. Laurens. — *La Littérature contemporaine* (1905), par GEORGES LE CARDONNEL et CHARLES VELLAY. Opinion des écrivains de ce temps. Paris, *Mercure de France*. — *L'Histoire de l'Art apprise par des promenades dans Paris*, par L. DÉCOUT. Blois, Imprimeries réunies du Centre (E. Rivière).

DIVERS. — *Histoire de la Forêt de Soigne*, par SANDER PIERON. Orné de cent-seize illustrations et d'une couverture en couleurs par Louis Titz. Bruxelles, imp. scientifique Ch. Buelens. — *Socialisme et Monarchie*. Essai de synthèse sociale, par EMILE SIGOGNE. Bruxelles, V^o F. Larcier; Paris, F. Alcan. — *Richard Wagner à Mathilde Wesendonck*. Journal et lettres (1853-1871). Traduction de M. G. KHNOPFF; préface de M. H. LICHTENBERGER. Deux volumes. Berlin, Alex. Duncker; Paris, O. Mieth; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique se réunira samedi prochain pour conférer le prix annuel de la fondation Edmond Picard. L'Académie aura à se prononcer entre plusieurs candidats, parmi lesquels deux peintres, deux écrivains et un juriste.

Une exposition rétrospective des œuvres de feu Cesare Dell'Acqua s'ouvrira demain, lundi, au Cercle artistique.

Le cercle d'Art *Axé ich Kan* a ouvert hier, à Anvers, place de Meir, 117, son Exposition annuelle.

Un Salonnet d'Art mobilier s'ouvrira mardi prochain à Verviers. Il est organisé par M. Bochoms, architecte, avec la collaboration de MM. M. Blicke et G. Jacmoute, de M^{les} Léo Jo et Jenny Lorrain.

A Verviers, également, du 10 au 18 décembre, exposition de sept femmes peintres: M^{les} G. Meunier, A. Eckermans, H. Gevers, H. de Harven, A. Mols, M^{mes} Höllerhoff-de Harven et Wambach.

L'Art contemporain consacrera sa prochaine exposition rétrospective, qui aura lieu à Anvers en juin 1906, à Théodore Verstraete et à W. Linnig. L'œuvre des deux artistes sera réunie à peu près au complet.

Une nouvelle association internationale d'artistes, les *Peintres à l'eau*, vient d'être fondée à Paris sous la présidence de M. G. La Touche. Elle compte parmi ses membres MM. A. Besnard, Ch.-W. Bartlett, Breitner, H. Cassiers, F. Charlet, A. Delaunois, F. Khnopff, F.-J. Luigini, A. Marcette, J. Sargent, L. Simon, J. Smits et H. Stacquet.

Le premier Salon des *Peintres à l'eau* s'ouvrira en février prochain à la Galerie des Artistes modernes, rue Caumartin.

Une exposition internationale des Arts et Industries du Feu (Céramique, Verrerie, Cristallerie) aura lieu à Paris, au Cours la Reine (Champs-Élysées), de juin à octobre 1906, sous le patronage des ministres du Commerce, des Travaux publics et de l'Instruction publique. Direction générale: rue Saint-Roch, 19, Paris. Commissaire général pour la Belgique et la Hollande: M. Gustave d'Hénin, 41, boulevard Anspach, Bruxelles.

Nous tenons, dans nos bureaux, le règlement à la disposition des intéressés.

MM. Fritz Toussaint et René Janssens, artistes peintres, viennent d'être installés comme membres de la Commission administrative du Musée d'Ixelles.

C'est M. H. Richir qui succède à feu Isidore Verheyden comme premier professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. M. Jean Delville est nommé professeur de dessin d'après nature au même établissement.

La collection des portraits d'artistes peints par eux-mêmes du Palais Pitti, à Florence, va s'enrichir du portrait de M. J. Van Beers, le peintre anversois.

M. Fernand Khnopff vient également d'être prié d'exécuter son portrait pour la même Galerie.

Cette demande lui a été faite au moment où il apprenait, d'autre part, qu'on venait de lui décerner la médaille d'honneur pour sa participation à l'Exposition internationale de Munich, où il avait envoyé une aquarelle.

M. Emile Engel vient d'être nommé professeur au Conservatoire de Paris. C'est là un choix excellent. Après une brillante carrière théâtrale, M. Engel s'est, on le sait, fait dans l'enseignement du chant une place en vue. Sa méthode et son expérience rendront les plus grands services à la classe qu'il est appelé à diriger.

Le concours de musique symphonique organisé par la *Société des Nouveaux Concerts* d'Anvers avait réuni neuf envois. Le jury était composé de MM. Vincent d'Indy, Humperdinck, P. Gilson, J. Blockx et J. Mortelmans, directeur musical de la société.

Le prix a été alloué à M. A. Alpaerts pour son poème symphonique. M. Willems a reçu une mention honorable pour une composition intitulée *Excelsior*.

L'œuvre couronnée sera exécutée à l'un des prochains concerts de la société.

La semaine musicale :

Dimanche 10. — 2 h. Troisième concert Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud (Alhambra).

Mardi 12. — 8 h. 1/2. Récital Busoni (Grande-Harmonie). — Même heure. Sonates (école belge), par M^{lle} A. Cholet et M. L. Delcroix (Salle Erard).

Mercredi 13. — 8 h. 1/2. Séance du Trio Lorenzo : MM. von Lorenzo, E. Barat, I. Kuhner (Salle Erard). — Même heure. Concert de M^{lle} Stéfi Geyer, avec le concours du pianiste Paul Goldschmidt (Grande-Harmonie).

Vendredi 15. — 8 h. 1/2. Troisième et dernière séance Bosquet-Chaumont (Salle Erard).

En raison du peu d'empressement que montre le public à seconder l'initiative prise par M. Eugène Ysaye pour lui faire connaître les œuvres de musique de chambre de l'Ecole belge, celui-ci nous prie d'annoncer que les quatre séances qu'il comptait consacrer à ces œuvres n'auront pas lieu.

L'Association des Concerts populaires de Liège, sous la direction de M. Debeve, annonce pour samedi prochain, à 8 heures du soir, son premier grand concert. Celui-ci aura lieu au Conservatoire avec le concours de M. P. Casals, violoncelliste.

Pablo Casals, le maître violoncelliste espagnol, qui fut le triomphateur du dernier Concert populaire, se fera entendre à la Grande-Harmonie le mardi 19 décembre, dans un concert organisé par la maison Schott frères et auquel coopéreront le pianiste Emile Bosquet et le violoniste Crickboom.

Le poète flamand A. Rodenbach (1836-1880), dont on connaît le superbe drame *Gudrun*, sera commémoré en une séance solennelle organisée par le Cercle des Etudiants flamands de l'Université de Bruxelles sous la présidence de M. Niko Gunzburg. Cette séance aura lieu jeudi prochain, à 8 heures du soir, à la Salle Gaveau. M. Auguste Vermeylen fera une conférence sur le poète et des lieder seront chantés par M^{lle} Denekamp et M. Floris T'Sjoen sous la direction de M. A. Wilford, directeur du *Kunstverbond*.

L'Administration communale de Saint-Gilles nous prie d'annoncer qu'une place de professeur de figure antique, de dessin d'après nature et de composition décorative figurale est vacante à l'Académie de dessin de Saint-Gilles (cours du 1^{er} octobre au 15 avril). Traitement initial : 1,800 francs, avec augmentations périodiques.

On demande, d'autre part, à l'Ecole industrielle, un professeur de décoration de styles (même période). Traitement initial : 900 francs, susceptible également d'augmentations périodiques.

Les demandes ne sont recevables que pour l'une ou l'autre des deux places, les leçons ayant lieu aux mêmes heures, elles devront être adressées d'urgence à l'Administration. Les deux emplois seront conférés par voie de concours.

Une vente importante de pastels, aquarelles et dessins comprenant des œuvres de Claude Monet, Sisley, Pissaro, Lebourg, Toulouse-Lautrec, Jongkind, etc. aura lieu à l'hôtel Drouot (salle n° 1) samedi prochain, à 2 heures. Experts : MM. Bernheim, jeune.

Wallonia, l'excellente revue folklorique dirigée par M. Oscar Colson (1), consacre sa livraison d'octobre aux Rapports préparés pour le Congrès Wallon qui rassemblera à Liège, les 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre derniers, près de six cents adhérents.

Signalons particulièrement, parmi les nombreux documents réunis, les études sur le Sentiment wallon dans l'Architecture (M. P. Jaspard), dans la Sculpture (M. J. Rulot), dans la Musique (M. E. Closson), dans la Peinture (M. A. Donnay), dans la Littérature française (M. Ch. Delchevalerie), dans la Littérature et le Folklore (M. M. des Ombiaux), qui offrent toutes un vif intérêt.

(1) Liège, 10, rue Henkart.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

éditées par M. GEORGES OERTEL, 17-19, rue de la Régence, BRUXELLES

PAUL GILSON. — *La Princesse Rayon-de-Soleil*, légende féerique en quatre actes.

(Poème flamand de P. DE MONT. Traduction française de M. LEFÈVRE.)

Partition piano et chant. Prix : 20 francs.

Id. — *Nocturne* pour piano. Prix net : 2 francs.

Id. — *Paysages* pour piano. Prix net : 2 francs.

Id. — *Deux Mélodies* (P. DE MONT) pour chant et piano. Texte flamand, français et allemand. Prix net : 2 fr. chacune.

CH. HENUSSE. — *Barcarolle*, petite pièce romantique pour piano.

H. KLING. — *Vers la Cime*, romance pour violon avec accompagnement de piano. Prix : 2 francs.

PAUL LAGYE. — *Le Prélude du Rêve*, septuor (réduction pour piano). Prix : 2 francs.

LEON SOUBRE. — *Cours supérieur de solfège*. Deuxième partie.

Leçons en clefs d'*ut* (2^e, 3^e et 4^e ligne), de *fa* (3^e ligne). Fascicules I et II. Prix net : 1 fr. 50 chacun.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art à l'Université de Liège et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Sur deux artistes gantois (ERNEST VERLANT). — Le Concert Ysaye (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire : *Le Mariage d'Hernance* (GEORGES RENCY). — Les Arts décoratifs modernes à l'Exposition de Milan. — Notes de Musique : *Troisième séance Bosquet-Chaumont* (O. M.); *Séance de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix* (Ch. V.); *Concert de bienfaisance*. — Chronique théâtrale (G. R.). — Nécrologie. *Joseph Van Severdonk*; *Reinoud Styns*. — Petite Chronique.

Sur deux artistes gantois ⁽¹⁾

Le monument que nous inaugurons présente des caractères inhabituels et une physionomie sans banalité. Il associe deux gloires, il unit l'immortalité de deux noms, il impose pour ainsi dire à deux destinées

(1) C'est une page de haute et pénétrante critique que le discours prononcé dimanche dernier par M. ERNEST VERLANT, directeur des Beaux-Arts, à l'inauguration du monument érigé à Gand à la mémoire du peintre De Winne et du sculpteur De Vigne. — inauguration où

distinctes la communauté des honneurs posthumes. Les deux ombres fraternelles qui s'évoquent ici par le prestige du marbre et du bronze ne s'en plaindront pas et j'imagine qu'elles acceptent avec joie cette confusion de leurs mémoires en un seul mémorial.

Liévin De Winne et Paul De Vigne, cependant, ne sont pas inséparables comme d'autres artistes dont une étroite collaboration absorba les facultés pareilles ou complémentaires en une seule personnalité double, que la curieuse postérité s'acharne alors à dédoubler, — le plus souvent en vain. L'un sculpteur, l'autre peintre, ils ne s'efforcèrent pas aux mêmes sujets dans leurs voies différentes. Liévin De Winne fut avant tout et presque exclusivement un portraitiste, et si Paul De Vigne a laissé de bons portraits, à commencer par celui que nous avons sous les yeux, ses œuvres les plus considérables indiquent pourtant une autre direction d'esprit. Ils n'appartenaient pas à la même génération et il s'en faut de vingt années que leurs vies, à peu près d'égale longueur, l'une tranchée trop brusquement et la seconde

prirent également la parole MM. de Limbourg-Stirum, Paul Hymans, Henry Hymans, Joseph Desmet, Depireux et Braun. Nos lecteurs nous sauront gré de publier cette belle étude, que nous remercions le directeur des Beaux-Arts d'avoir bien voulu nous communiquer.

Le monument, élevé dans la salle principale du Musée des Beaux-Arts, est l'œuvre collective de Rodin, qui sculpta le buste de De Vigne, de M. Metdepenningen, qui exécuta celui de De Winne, et de M. Mellery, auquel on doit le dessin du piédestal. Il est surmonté d'une statue en bronze symbolisant l'immortalité, œuvre que De Vigne modela autrefois en souvenir de son ami Liévin De Winne et qui devient ainsi, par un touchant rapprochement, un monument à sa propre mémoire.

trop tristement prolongée, se recouvrent et se superposent.

Or, malgré cela, les dédicateurs de ce monument n'ont pas hésité à joindre leur double hommage en un, comme dans cette statue charmante la grâce d'un geste féminin s'ajoute au galbe délicat de la colonne qu'il surmonte pour former avec elle un seul et même signe de deuil et d'exaltation. Ils se sont rappelés que, Gantois l'un et l'autre et les plus grands artistes sans doute qui soient nés de ce sol au XIX^e siècle, Liévin De Winne et Paul De Vigne ont été tous deux, à leurs débuts dans la vie et dans l'art, comme les enfants d'une même famille, l'un par droit de naissance, et l'autre en quelque sorte par bienfait d'adoption, et que tous deux ils rencontrèrent au même foyer l'inappréciable avantage de l'enseignement paternel et magistral. En effet, aux heures difficiles de sa jeunesse, Liévin De Winne trouva dans Félix De Vigne, l'oncle de Paul, non seulement un conseiller, mais un second père, et plus tard ce fut dans le même milieu familial que Paul De Vigne bénéficia des exemples de nobles vies consacrées à l'art, comme aussi de la faveur d'une initiation précoce surajoutée à ses dons héréditaires.

La nécessité qu'ils sentirent l'un et l'autre de prendre meilleure conscience de leurs virtualités les éloigna pendant la plus grande partie de leur vie de cette ville qui fut leur berceau, et les circonstances diverses écartèrent l'un de l'autre leurs chemins le plus souvent. Paul De Vigne était encore enfant que déjà son aîné Liévin De Winne était allé rejoindre à Paris un autre élève filial de Félix De Vigne, Jules Breton, qui devait y parcourir une carrière illustre et lui conserver toujours, honneur pour tous les deux, le trésor inaltérable de son amitié de jeunesse. Quelques années plus tard, De Winne revint à Gand; la Hollande l'attira — quel portraitiste la patrie de Rembrandt pourrait-elle laisser indifférent? — puis l'Italie, qui appelle et enchante tous ceux que la beauté de la civilisation humaine émeut. Mais à partir de 1861, si je ne me trompe, jusqu'à la date de sa mort, 1880, sa résidence fixe fut à Bruxelles, où des succès décisifs lui avaient fait la première place parmi les peintres de portraits.

Cependant Paul De Vigne, après ses années d'apprentissage sous son père Pierre et à l'Académie de Gand, puis à celle d'Anvers, puis à Louvain où il suivit son second maître qui devait devenir son beau-frère, Gérard van der Linden, commença ses années de voyage par un long séjour en Italie, à Florence surtout, paradis de la sculpture, et à Rome où il vécut dans la familiarité de maint artiste belge et notamment de Xavier Mellery, invariable ami qui a donné le dessin de ce monument. Paul De Vigne n'avait pas obtenu le prix de Rome qu'il avait ambitionné; entreprenant à ses frais un voyage qu'il ne jugeait pas inutile et qui eut pour son

développement l'effet le plus heureux, il s'attribua lui-même ce prix deux fois espéré, sans l'envier à son ami Gaston Marchant, qui mourut trop jeune, et dont une œuvre vient d'entrer au Musée de Bruxelles, don de M^{me} veuve Paul De Vigne, — souvenir d'un rival et d'un camarade.

Voici plusieurs fois déjà que je rencontre des témoignages d'amitié en me remémorant la carrière de ces deux amis: c'est ici, c'est à Gand, dans la maison familiale des De Vigne qu'ils avaient reçu la révélation inoubliable de ces sentiments de cordialité et de sympathie, si naturels et si fréquents entre artistes dignes de ce nom, qui les accompagnèrent durant leur carrière et ne les ont pas abandonnés après leur mort, vous en êtes tous garants.

Avant de s'établir définitivement en Belgique, Paul De Vigne séjourna longtemps à Paris, mais sans oublier ses amis gantois. Quand Liévin De Winne, l'un des plus chers, disparut jeune encore, laissant interrompus des travaux qui le montrent en pleine force, le souvenir de tant de liens qui les avait unis inspira à Paul De Vigne l'œuvre la plus parfaite peut-être qu'il ait signée, la jeune *Immortalité* que nous avons sous les yeux. Cette figure sereine, dont le beau geste flexible fait à la gloire et à l'avenir un signe pensif, il se trouve aujourd'hui que c'est à lui-même non moins qu'à son ami qu'il l'a dédiée.

Car c'est une autre singularité heureuse de ce monument. Il n'a pas fallu, pour célébrer De Winne et De Vigne, se confier à la chance incertaine d'une commande ou d'un concours, il n'a pas fallu recommencer ce qui était fait, et pour que les figurés mêmes des deux artistes vinssent préciser l'hommage de l'allégorie, il n'a pas été nécessaire, comme trop souvent, d'imposer à un sculpteur la tâche ingrate de faire vivre des visages à jamais disparus, qu'il n'a jamais eu l'occasion d'étudier. De Winne apparaît ici tel que le vit De Vigne, De Vigne lui-même tel que l'a modelé le pinceau nerveux de Rodin. Les éléments de ce mémorial existaient d'avance; il n'a fallu que les assembler pour composer un monument complet.

Le passant averti saura que les deux artistes célébrés ainsi furent vraiment dignes d'admiration. Et les œuvres de l'un et de l'autre recueillies dans ce musée même et dans le Musée de l'État, à Bruxelles, pourront achever de le convaincre de la haute valeur de Liévin De Winne et de Paul De Vigne.

Le premier suivit en quelque manière la destinée de l'art belge dans le temps même qu'il vécut. Il débuta par des scènes de genre qui sont aujourd'hui oubliées; il eut l'ambition de se hausser à la grande peinture, à la peinture d'histoire, à la composition imaginative retraçant dans de grandes dimensions des scènes de la vie du passé. Ses tentatives dans ce genre n'aboutirent qu'à

des résultats secondaires, il s'en convainquit lui-même assez tôt. Mais devant la nature, son sens de Flamand apte à saisir la réalité dans ses apparences et dans son intimité s'éveilla enfin. Ce fut dans le portrait qu'il triompha. D'autres y ont mis plus d'éclat et de pompe extérieure, ont davantage amusé l'œil, quelquefois en le distrayant de l'objet essentiel, qui est la représentation de la figure humaine à l'état statique, l'expression par l'attitude, par l'air du visage, par la vie du regard de ce quelque chose d'indicible qu'est une physionomie individuelle. L'ensemble chez lui est d'une sévérité qui confine à l'austérité; aussi peut-on croire qu'il a excellé dans les portraits d'homme plus que dans les portraits de femme, et, pour une œuvre maîtresse de cette dernière catégorie, — ce portrait si gracieux et si séduisant de *M^{me} Vanderstichelen* que l'on a revu à l'Exposition rétrospective de l'art belge cette année, — on trouvera à citer plus aisément des portraits d'homme où s'avèrent sa force de pénétration psychologique, la tranquillité puissante et aisée de son modelé, son art de porter au point essentiel un accent incisif, comme dans son grand portrait en pied de Léopold I^{er}, à qui le Musée de Bruxelles donne sans regret la place d'honneur que requiert la personnalité du modèle, comme dans ce portrait de *M. Sanford*, si solide, et si discret, si bien campé dans son allure familière, qui est entré par l'effet d'un legs au Musée de New-York où nous le vîmes l'an dernier, M. De Groot et moi, à une place qui ne le mettait pas suffisamment en valeur au gré de notre patriotisme, si bien que nous réclamâmes pour cette œuvre un meilleur traitement, qui lui fut accordé. On serait tenté tout d'abord de regretter l'exil lointain d'une telle œuvre, dont nous n'avons gardé que la belle gravure de Biot; d'autre part, il est heureux, pour le renom international de l'art belge, que tout ce qui est sorti de beau de ce sol généreux ne soit pas demeuré confiné dans le pays.

Il est heureux aussi sans doute que ses artistes, obéissant à une sorte d'instinct migrateur et à une tradition qui remonte plus haut qu'on ne s'imagine d'ordinaire et jusqu'aux plus anciens d'entre nos primitifs, aillent de par le monde chercher où il leur plaît l'aliment et le renouvellement de leur sensibilité. Assurément, certains artistes ou certaines générations d'artistes ont pu y perdre quelque chose d'une personnalité qui n'était peut-être pas bien robuste; mais je pense qu'au total le trésor national s'est enrichi par la libre circulation des idées, par l'afflux entrecroisé des courants venus du dehors, par les contacts nouveaux, par les réactions de notre propre spontanéité sous l'influence d'excitations étrangères. Liévin De Winne en fournit un exemple, et Paul De Vigne un autre, encore plus probant.

On peut dire, sans manquer de justice envers ses devanciers, que la génération d'artistes, de sculpteurs

spécialement, à laquelle il appartient et qui est encore représentée parmi nous par des individualités marquantes, est apparue à un moment où la statuaire en Belgique, pour ne parler que de cet art, se complaisait dans des redites sans intérêt et dans des formules surannées. C'est à Florence, à Florence plus qu'à Rome, c'est à Paris, que, déjà en possession d'un métier supérieur, Paul De Vigne trouva des exemples profitables à sa propre culture, et put se perfectionner dans le sens de sa nature foncière, fine, réfléchie et mesurée. Parce qu'il aimait Donatello, parce qu'il s'enthousiasma de Rude, il ne fut pas le copiste inutile de ces maîtres, mais il leur dut de se connaître mieux; il prit conscience, en les admirant, de l'idéal de force et d'élégance qui est le sien. Mêlant un sentiment tout moderne, affranchi des conventions et des types académiques, à une volonté raisonnée d'art classique qui lui fit chercher toujours la ligne pure, la composition serrée, logique et harmonieuse, il put créer, dans le libre développement de sa personnalité mûrie, ses œuvres maîtresses, ses figures exquises, candides et ingénues de femmes, cette vision virginale de *l'Immortalité*, ce groupe fier et plein d'élan de la *Glorification de l'Art* à la façade du Musée de Bruxelles, cette double statue héroïque qui commémore le soulèvement victorieux des communes flamandes sur le marché de Bruges et qui nous manifeste clairement à quel point ce maître de la douceur était capable, quand le sujet l'exigeait, d'accents vigoureux et énergiques.

Paul De Vigne et Liévin De Winne montrent par leur éclatant exemple que les Flamands se feraient du tort en enfermant leur génie national dans des définitions qui le limitent et le retrécissent à l'excès. C'est un lieu commun de ne voir chez eux que sensualité triviale, joie matérielle, brutalité d'instinct. Il y a Jordaens, mais, tout à côté de lui, il y a Van Dyck, dont la distinction naturelle ne fut jamais surpassée. A une autre époque, dont peut-être une exposition prochaine évoquera ici même la plus haute, la plus imprescriptible gloire, les artistes flamands unirent à la passion éperdue d'exprimer par leur art tout le visible la faculté de signifier avec non moins d'intensité les mouvements du cœur, les secrets de la vie cachée, ce qu'il y a dans l'âme universelle de plus intime et de plus profond.

ERNEST VERLANT

LE CONCERT YSAÏE

S'ils cherchent un guide dans les appréciations des journaux, les compositeurs doivent être souvent embarrassés. L'auteur de la symphonie qui ouvrait le troisième Concert Ysaïe a pu lire, le lendemain de l'audition, dans un journal du matin : « La symphonie de M. Louis Mortelmans a le mérite essentiel d'être écrite

avec clarté (1) », — et le même jour, dans un journal du soir : « Ces œuvres (la symphonie précitée et le poème symphonique de M. Joseph Jongen), ne sont pas parfaites; il leur manque de la clarté, de la précision, de l'ensemble, etc. (2) ». L'heure du tirage — diurne ou nocturne — des journaux influencerait-elle sur le jugement des critiques?

Quoi qu'il en soit, le public a paru partager l'opinion la plus matinale, si l'on en juge par l'accueil sympathique qu'il a fait à la *Symphonie homérique*, dont il a acclamé l'auteur. — Homérique? Le programme l'affirme. Le wagnérisme suraigu dont est pénétrée cette partition (son excuse, c'est d'avoir été écrite il y a douze ans, à une époque où Bayreuth obsédait les musiciens) s'accorde mal avec l'évocation de l'Iliade et de l'Odyssée. Les quatre mouvements dont elle se compose semblent célébrer plutôt le jeune Siegfried, le chaste Parsifal, les Filles-fleurs et leurs jardins de volupté. La symphonie n'en est pas moins, au vœu de son auteur, « homérique ». Gageons que c'est un trait de modestie. Sept villes de la Grèce se disputaient, dit-on, l'honneur d'avoir donné naissance au poète. L'impersonnalité de son œuvre, l'incertitude des sources multiples dont elle est issue (car *Manon* s'y mêle polyphoniquement à des réminiscences de la tétralogie) ont sans doute déterminé M. Mortelmans à l'assimiler au classique symbole des origines conjecturales... En quoi il aurait fait preuve d'esprit. Homérique, héroïque ou chimérique, la symphonie est d'ailleurs une œuvre honorable. A défaut d'originalité, elle décèle une main habile à manier l'orchestre et à en faire chanter les cent voix.

Chez M. Joseph Jongen il y a, outre une parfaite connaissance du métier, un tempérament musical réel. Diverses pages symphoniques, plusieurs œuvres de musique de chambre ont mis en vedette ce nom liégeois à désinence flamande (la voilà peut-être réalisée, l'âme belge dont il fut tant question ces temps derniers!). Son nouveau poème symphonique *Lalla Roukh*, inspiré de Thomas Moore, s'inscrit parmi ses meilleures partitions d'orchestre. Classiquement construite sur deux thèmes précédés d'une introduction destinée à situer l'action (et d'un orientalisme dépouillé de l'exotisme de pacotille propagé par les expositions universelles), l'œuvre se développe logiquement, avec une gradation d'effets parallèles au *crescendo* pathétique du poème. On sait que les deux héros, tels Tristan et Yseult, s'aiment au cours de la traversée qui doit amener à l'époux la princesse lointaine. Mais au lieu d'un roi Marke, celle-ci trouve sur le trône l'amant qu'un subterfuge lui avait fait prendre pour un messager de son futur maître.

La musique dont M. Jongen a commenté ce récit légendaire a de la vie, de la chaleur et de l'éclat. Elle est riche et sonore, abondante et expressive. L'auteur y affirme une personnalité libérée de souvenirs, sinon d'influences : celles-ci apparentent l'œuvre à certaines compositions de M. d'Indy, spécialement à *Saugefleurie* avec laquelle elle présente des analogies d'écriture.

Les *Divertissements russes* de M. Henri Rabaud, qui clôturaient le programme, n'offrent qu'un intérêt pittoresque, — de ce pittoresque un peu superficiel mis à la mode par les recherches moins folkloriques. Instrumentés avec goût, ils n'en forment pas un numéro de concert chatoyant et animé.

A l'attrait de ces trois auditions nouvelles, M. Eugène Ysaye

avait ajouté le charme caressant du violon de M. Jacques Thibaud. Celui-ci joua avec la pureté, le sentiment et le style admirables qu'on lui connaît le Concerto en si mineur de Saint-Saëns. Son succès fut triomphal. Et le triomphe devint du délire quand M. Eugène Ysaye, passant à l'improvisiste le bâton directorial à M. Gustave Huberti, interpréta avec M. Thibaud, pour remplacer la *Chaconne* annoncée, le Concerto pour deux violons de J.-S. Bach. Rien ne peut donner une idée de la beauté émouvante de cette exécution. La salle entière, transportée, ovationna frénétiquement les deux virtuoses et ne se lassa de les rappeler sur l'estrade que pour écouter et applaudir, encore et toujours, M. Jacques Thibaud, revenu seul, cette fois, et qui ajouta gracieusement au programme la *Habanera* de Saint-Saëns, merveilleusement jouée.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Mariage d'Hernance, par M. LÉOPOLD COUROUBLE (1).

Il faut craindre d'épuiser un genre, de vouloir trop prouver et trop dire, de frapper trop souvent à la même porte, de solliciter plusieurs fois pour le même motif l'intérêt de ses lecteurs. M. Léopold Courouble, esprit fin et délié, doit le savoir mieux que personne. Il a eu la bonne fortune littéraire de trouver sur son chemin, à l'âge de la maturité, un petit sentier de traverse, presque inexploré, qui l'invitait à descendre vers les quartiers du « bas de la ville ». Il l'a suivi et, pareil à son Joseph Kaekbroeck qui renonce vaillamment aux raffinements de l'esthétisme pour retourner à sa race, il a consenti à prêter l'élégance sobre et précise de son style à l'étude des mœurs et du langage vulgaires des vieux et authentiques Bruxellois. Comme il y avait, dans cette tentative, un louable souci d'observation exacte et le désir sincère de fixer un état curieux de notre caractère national, pendant qu'il en était temps encore et avant que notre amusant « bas de la ville » ne fit son éducation de grande capitale, elle obtint presque tout de suite un très vif succès. Le public acheta ces livres alertes, gais, vivants, et il eut bien raison de les acheter. Et s'il les acheta, ce ne fut point uniquement à cause de la drôlerie aguichante des locutions triviales qu'il y rencontrait, mais aussi parce qu'il allait d'instinct aux documents humains — oh ! d'une humanité pas bien relevée, certes, et en tous cas fort momentanée, — que contiennent ces ouvrages spirituels et légers.

Nous eûmes ainsi toute une série de romans bruxellois : *La Famille Kaekbroeck*, puis *Pauline Platbrood*; vinrent ensuite les *Noces d'or* que complétèrent les *Cadets du Brabant*. Avec l'apparition de ce dernier, le succès faiblit un peu. Le public trouvait que c'était toujours la même chose. Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement? Les personnages de ces livres sont des fantoches sans beaucoup de personnalité. Ils n'existent qu'à la façon des bonhommes des tableaux de l'École flamande. La plupart d'entre eux sont des caricatures, par la volonté même de l'auteur. Il leur est donc impossible de se renouveler et quand on en connaît dix, on les connaît tous.

M. Courouble l'a lui-même compris. Par une faiblesse paternelle bien excusable, il éprouve quelque peine à se détacher tout à fait du petit monde auquel il a donné la vie littéraire et qui lui a valu, en retour, une vogue flatteuse encore que bien méritée. Il a tenu à y ajouter un dernier élément et il a conçu le plan de ce *Mariage d'Hernance* qu'il vient de publier. Seulement, il s'est efforcé de ranimer l'intérêt déclinant, en y étudiant parallèlement les mœurs du bas de la ville et celles du Quartier-Léopold. On y voit en effet un fils de riches bourgeois, apparentés à la noblesse, Pierre Dujardin, désertir sa caste pour solliciter l'alliance

(1) *Le Petit Bleu*.

(2) *La Réforme*.

(1) Bruxelles, Lacomblez.

de boutiquiers, et l'auteur y oppose la famille Dujardin, vindicative et fière, *stoeffer*, comme on dit chez nous, à l'excellente, à l'idyllique famille Platbrood qui s'exprime en un français douteux, sans mettre ni gants, ni mitaines, mais qui, sur ses mains nues, offre naïvement tout son cœur.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette façon de faire le procès à notre « monde », et je ne pense pas que tous les salons de Bruxelles soient pareils à celui de M^{me} Dujardin. Peut-être M. Dujardin, répugnant à une union avec une petite caillette, coureuse de soirées et de diners, n'aurait-il pas eu besoin, pour trouver la femme de son choix, de descendre jusqu'à la rue de Flandre. Son Hermance, d'ailleurs, est une jeune fille parfaitement bien élevée et qui a fait ses études — ô détail charmant ! — dans une institution française. Elle n'a pas l'accent ! Elle n'est plus une fleur du terroir. Et voilà ce qui nous indique clairement que M. Courouble, malgré tout, se prépare à dire adieu aux Kaekebroeck, aux Platbrood, aux Rampelbergh, aux Van Poppel et *tutti quanti*. Nous ne nous en plaindrons pas. Le tableau est bien tel qu'il est : inutile d'y ajouter une scène ou un personnage. *Le Mariage d'Hermance* se lit encore avec plaisir. Certaines pages, le dimanche matin à Bruxelles, l'incendie du dépôt de vernis et la scène d'amour dans la tragique lueur des flammes, sont du meilleur Courouble. Le roman garde toutes les qualités des précédents : c'est le sujet seul qui n'offre plus le même intérêt. Et maintenant, à autre chose ! Dieu merci, notre existence sociale est féconde en conflits, en situations qui sollicitent de toutes parts l'analyste et l'historien. Il y aurait un beau livre à écrire sur Bruxelles, sur le Bruxelles actuel, qui commence à palpiter d'une intense fièvre d'art et de vie. M. Courouble est tout qualifié pour le faire. Voilà une tâche à la mesure de son talent sagement réaliste et savoureusement observateur.

GEORGES RENCY

Les Arts décoratifs modernes à l'Expositon de Milan.

Les Décorateurs modernes préparent une exposition appelée, sans aucun doute, à égaler, à surpasser même celle de Turin qui fut pour eux un succès dont le souvenir subsiste encore.

Le gouvernement a bien voulu, cette fois, soutenir, efficacement les exposants de la Décoration moderne en leur accordant un subside de 40,000 francs. Il convient de féliciter MM. de Smet de Naeyer et Francotte de cette décision, qui permettra aux artistes de se manifester brillamment.

Un Comité actif fonctionne et nous y voyons figurer, sous la présidence de M. Fierens-Gevaert, MM. E. Berchmans, Ciamberrani, A. Crespini, G. Devreese, Fabry, Fraigneux, G. Hobé, V. Horta, F. Khnopff, Octave Maus, Montald, Sneyers, Van der Stappen, Ph. Wolfers, R. Wytsman, etc.

Parmi les artistes groupés on retrouvera, faut-il le dire, les exposants de Turin, et cela nous est, en quelque sorte, le meilleur garant du succès de cette manifestation qui, outre son caractère artistique, constituera un véritable mouvement national.

Des délégués provinciaux ont été désignés, parmi lesquels se trouvent : pour Anvers, M. G. Morren ; pour Liège, MM. Bodson, Comblen, Serrurier-Bovy ; pour Gand, MM. A. Baertsoen et Van de Voorde ; pour Courtrai, M. De Coene, etc.

L'exposition groupera en un ensemble conçu par M. Horta des intérieurs complets de MM. Hobé, Horta, Sneyers, Wolfers ; plusieurs salons de collectivités provinciales où se produiront les jeunes architectes et décorateurs d'Anvers, de Liège, de Gand, de Courtrai ; les salonnets de l'Orfèvrerie, de la Méjaille, du Livre, de l'Etoffe, des Écoles, etc. On y verra des œuvres de grande peinture décorative de MM. Berchmans, Ciamberrani, Delville, Fabry, Montald, Morren, Wytsman, etc. La sculpture décorative y sera représentée notamment par un ensemble complet des œuvres de Meunier.

Bref, nous aurons là une conception nouvelle de « Salon » :

non plus une exposition d'œuvres accrochées au mur mais un tout harmonieux, richement étoffé, disposé de manière à effacer les limites entre les différentes manifestations artistiques, à les compléter les unes par les autres, architectes, peintres, sculpteurs, artisans, industriels collaborant confraternellement à Milan à un programme d'ensemble.

NOTES DE MUSIQUE

La Société belge des Ingénieurs et des Industriels a offert à ses membres, lundi dernier, au Palais de la Bourse, une fort jolie soirée au cours de laquelle on eut la bonne fortune d'entendre M^{me} Bathori chanter d'une voix délicieuse, en costume grec, les *Chansons de Bilitis* de Pierre Louys mises en musique par M^{me} R. Strohl. Il y a dans ces six pièces, — apparentées à celles qu'écrivit, sur trois poèmes du même recueil, M. Debussy, — d'heureuses trouvailles. La musique serre de très près le texte, dont elle traduit avec fidélité l'érotisme discret et le tour voluptueux. M^{me} Bathori les avait fait entendre naguère à l'une de ses « Heures de musique ». Elle les a dites, cette fois, de mémoire, avec une expression et une délicatesse exquises.

On entendit aussi vibrer la harpe chromatique Lyon sous les doigts agiles de M^{lle} Germaine Cornélis, virtuose accomplie ; on applaudit M^{me} Dubois-Dongrie pour ses soli de violon, M^{lle} Strens pour ses récitaions de poèmes sur un accompagnement musical, M. Mahy pour ses morceaux de cor, — le tout accompagné par M. Minet.

Et M. Engel, après avoir interprété à merveille la *Chanson du Chemin* de G. Charpentier, termina le programme en jouant avec M^{me} Bathori, en costumes et dans un décor improvisé, un opéra-comique peu connu et, ma foi ! très musical de M. Saint-Saëns : *La Princesse jaune*. L'exécution que lui donnèrent les deux excellents artistes fit naître l'espoir d'applaudir ceux-ci, dans les mêmes rôles, sur une scène moins exigüe. Cet acte enjoué et gracieux mérite d'être ressuscité, ne fût-ce que pour y pouvoir admirer ses parfaits interprètes.

Troisième séance Bosquet-Chaumont.

Sonate en *fa* (op. 24), Sonate en *sol* (op. 96), Sonate à Kreutzer : trois expressions essentiellement différentes, également admirables d'un génie que n'entament ni le temps, ni les plus redoutables engins de l'artillerie harmonique et contrapuntique moderne. Transposé dans le domaine symphonique, ce programme deviendrait : la VII^{me}, la VIII^{me} et la IX^{me}. La sonate, c'est la symphonie en chambre. L'émotion qu'on éprouve à écouter la « Kreutzer », par exemple, n'est pas moindre que celle que provoque, dans son déchainement sonore, la symphonie avec chœurs. Le dialogue du violon et du piano suffit au miracle : la musique pure, — j'entends dépouillée de sensations littéraires et d'impressions picturales, — trouve en soi-même son pathétisme.

Mais il faut, pour en faire goûter les joies intimes, que les exécutants en pénètrent les secrètes beautés, en expriment non seulement la lettre mais l'esprit. A cet égard, l'interprétation de MM. Bosquet et Chaumont a été superbe. Soucieux du détail comme de l'ensemble, attentifs aux moindres intentions du maître, les deux virtuoses ont donné à chacune des sonates son caractère synthétique, tendre et gracieux dans la première, passionné dans la deuxième, fougueux, véhément, héroïque, débordant de fantaisie et de vie ardente dans la « Kreutzer ». Cette dernière soirée fut un triomphe. Elle acheva magnifiquement un cycle de concerts qu'on regrette de voir clos.

Avec la collaboration de M. Henri Merck, MM. Bosquet et Chaumont se sont décidés à donner deux séances de trios au programme desquels ils ont inscrit des œuvres de Beethoven, Brahms, Schumann, Vincent d'Indy et J. Jongen. Ces deux séances auront lieu les vendredis 26 janvier et 16 février à la *Scola Musica*, 90, rue Gallait.

O. M.

Séance de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix.

Le programme de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix était des plus simples : trois sonates pour piano et violon. Mais lesquelles ! Celle de César Franck, celle de Lekeu et celle de M. Vreuls : trois œuvres d'inspiration magnifique, qui ne lissent pas l'attention un seul moment, tellement tout ce qu'elles disent va droit au cœur. La sonate de Franck et celle de Lekeu sont trop connues pour que nous exprimions ici toute l'admiration que nous avons pour elles. Celle de M. Vreuls est un peu la fille des deux autres ; elle est bien de cette école liégeoise, généreuse, chaleureuse, profonde et sincère, germanique et latine à la fois. Elle n'a ni la pureté absolue de lignes, ni le mysticisme humain de la sonate de Franck ; elle n'a pas non plus la passion douloureusement débordante, ni l'atmosphère concentrée de celle de Lekeu. Elle est plus « extérieure », plus « heureuse » peut-être : elle a, en fougue juvénile, ce que la sonate de Lekeu (l'œuvre d'un jeune que la mort guettait) a en passion exacerbée ; et elle a en fraîcheur et en suavité épanouie ce que celle de Franck a en mysticisme. Elle est d'une facture franche, solide et bien équilibrée, presque conforme à la belle tradition classique, surtout dans le mouvement final dans lequel domine le rythme, tandis que dans le premier et le second mouvement le jeune compositeur se laisse plutôt aller aux sinuosités moins rythmiques du sentiment et du rêve.

M^{lle} Cholet et M. Delcroix ont présenté ces trois sonates sous leur aspect véritable ; pas de virtuosité choquante, pas de figurations, pas de fausse sentimentalité : la grande ligne, austère ou aimable, a été l'objet de leurs soins constants, et c'est ce qui fait que, malgré de légères défaillances d'exécution, ils ont charmé et subjugué l'auditoire.

CH. V.

Concert de bienfaisance.

Citons aussi, parmi les dernières fêtes musicales, le beau concert donné la semaine dernière sous la direction de M. Huberti à l'école de la rue Gallait au profit de la Croix-Rouge de Schaerbeek.

MM. Eugène et Théo Ysaye s'y sont fait applaudir pour leur magistrale exécution d'une sonate de Hændel et de la *Ballade et Polonaise* de Vieuxtemps. Des chœurs à deux voix de César Franck, la seconde partie de la *Croisade des enfants* de M. G. Pierné, des rondes enfantines de M. Jaques-Dalcroze, etc. ont valu aux élèves de l'école et à leur chef d'enthousiastes applaudissements.

Vifs succès aussi pour les *Poèmes d'amour* (quatuor solo et piano) de Brahms, très bien interprétés par M^{lles} Poirier, Latinis, MM. Demest et Achten.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Peu de chose à noter cette semaine : les nouvelles scènes de la *Revue des Galeries*, une assez amusante parodie d'*Armide*, agaçante toutefois comme toutes les parodies de vrais chefs-d'œuvre, et une rentrée abondamment fleurie, machinée et truquée à l'égal des jeux de scène les plus compliqués, de M^{lle} Angèle Van Loo.

Au Molière, la deuxième matinée de Musique du Passé a définitivement consacré le triomphe de M^{lle} Das. Dans des chansons anciennes d'abord, puis dans le rôle de Margot des *Troqueurs*, de Dauvergne, le premier opéra comique français, elle a charmé, conquis, emballé à fond son auditoire. Et l'on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus : sa fraîcheur, sa voix jeune et déjà puissante, ou sa mimique absolument délicieuse de justesse, de grâce et d'intelligente compréhension. Elle était d'ailleurs très intéressante, cette matinée, et si la conférence de M. Joly avait les allures fâcheuses d'une mystification, les chansons anciennes interprétées par M^{lle} Das, Duchêne et Van Craenenbroeck, les airs joués avec correction sur la viole de gambe par M. Bouserez, et la musique spirituelle de l'opéra de Dauvergne constituaient de

précieux éléments de succès. Il y avait énormément de monde, et c'est vraiment tant mieux.

Au théâtre du Parc, le deuxième spectacle de gala de la Comédie-Française a été accueilli avec moins de faveur. On jouait *Don Quichotte*, le mélodrame en vers de Jean Richepin. Il est très mauvais, ce mélodrame et, à part quelques tirades bien venues qui n'ont que le tort de rappeler celles de *Cyrano*, il ne s'écoute qu'avec beaucoup d'ennui. M. Leloir, qui est un artiste de talent, a fait tout ce qu'il a pu pour sauver son personnage et la pièce. Ce n'est pas sa faute s'il n'y a point réussi.

G. R.

NÉCROLOGIE

Joseph Van Severdonck.

La populaire et sympathique figure du vieux peintre Van Severdonck vient de disparaître. Né en 1849, l'artiste avait dépassé l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Et malgré le poids des années, il peignait encore, spécialisé dans les scènes de cavalerie qui lui avaient valu l'amitié de feu la reine Marie-Henriette.

Van Severdonck a laissé à l'Académie des Beaux-Arts, où il professa longtemps à côté de Stallaert et de Robert, le souvenir d'un cœur excellent, d'une inaltérable bonne humeur, d'un esprit goguenard de Bruxellois demeuré Kaekebroeck jusqu'aux moelles. Ses saillies, ses réparties, son inimitable accent sont célèbres et le seront longtemps encore. Ils survivront aux essais qu'il tenta dans la peinture d'histoire : un *Dante*, une *Arrestation d'Anneessens*, et, sans doute, aux petits tableaux militaires qu'il signola patiemment et méticuleusement jusqu'à la fin de sa vie.

Reimond Styns.

Un écrivain flamand très apprécié, M. Reimond Styns, né en 1850 à Audenarde, vient de mourir à Bruxelles où il donnait, à l'Athénée royal, un cours de langue néerlandaise. Il signa avec son beau-frère, Isidore Teirlinck, un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels le pamphlet anticlérical célèbre : *Arm Vlanderen*. Styns est aussi l'auteur de *Hard Labeur*, publié il y a quelques mois, de *Ruwe Liefde*, de *In de Ton*, etc., tous romans à succès.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle « Vie et Lumière », qui débuta l'an dernier à Bruxelles sous les auspices de la *Libre Esthétique*, ouvrira en février prochain une exposition à la galerie Boute. Le secrétaire de « Vie et Lumière » est notre confrère M. Maurice des Ombiaux.

M. François Maréchal, qui vient de faire à Rome un séjour de plusieurs années, expose à Liège, au Cercle Athlétique, du 16 au 31 décembre, une importante série de peintures, d'aquarelles et de dessins.

Le 4 février prochain s'ouvrira à Louvain, par invitations, le quatrième Salon des Beaux-Arts organisé par la « Table-Ronde ». Ces expositions, qui n'ont lieu que tous les quatre ans et que prépare avec beaucoup de goût une commission dont le président est M. Léon Boels, échappent à la banalité des expositions de province. La dernière, qui eut lieu en 1902, offrit, par le choix et l'importance des œuvres réunies, un réel intérêt.

C'est à Henri Sienkiewicz, le populaire romancier polonais, que vient d'être attribué le prix Nobel pour la littérature (200,000 francs).

A ce propos, un journal d'Anvers (qui paraît ne pas aimer les Anglais mieux qu'Eugène Demolder ou Gérard Harry) s'indigne de ce qu'on ait osé, en Angleterre, proposer pour le prix Nobel

un écrivain anglais, M. Thomas Hardy, qu'il appelle « un illustre inconnu ».

UN ILLUSTRE INCONNU, l'auteur de quelques uns des plus beaux et des plus passionnants romans de ce temps!... C'est pousser un peu loin l'ignorance nationale.

Apprenons donc à notre confrère anglophobe qu'outre *Tess of the d'Urbervilles*, *Jude the obscure*, *Far from the madding crowd*, — tous trois traduits en français, le dernier sous le titre : *Barba*, Thomas Hardy a publié : *Wessex tales*, *Two on a tower*, *The well beloved*, *Wessex poems*, etc., au demeurant une vingtaine de volumes qui classent leur auteur au premier rang des écrivains d'aujourd'hui. Et son œuvre nous paraît destinée à survivre à *Quo Vadis*...

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, M. Emile Vinck fera à la Maison du Peuple (section d'Art et d'Enseignement populaires), une conférence sur *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry, avec projections lumineuses.

M. Ed. Keurvels, directeur des concerts symphoniques de la Société de zoologie d'Anvers, fera exécuter mercredi prochain les trois ouvertures de *Léonore* de Beethoven et la Symphonie inachevée de Schubert : programme peu banal, on le voit.

M. Georges Pitsch, le jeune violoncelliste dont nous avons relaté le brillant début, exécutera, à cette même séance, le Concerto de Haydn et des œuvres de J. Jongen, Tchaïkowsky et Dvorak.

M^{lle} Marie Tordeus, professeur de solfège au Conservatoire de Bruxelles, va prendre sa retraite. Pour reconnaître les éminents services que pendant près d'un demi-siècle elle a rendus à l'enseignement musical, un comité formé de fonctionnaires et de professeurs du Conservatoire, agissant avec l'autorisation de M. Gevaert, organise une manifestation de sympathie en son honneur. A la demande de M^{lle} Tordeus, les sommes recueillies par souscription pour lui offrir un souvenir seront consacrées à la fondation d'un prix qui sera attribué annuellement à l'élève la plus méritante de la classe de solfège.

On nous écrit de Lille :

Un très intéressant concert a été donné, le 8 décembre, par MM. Emile Bosquet, pianiste, Emile Chaumont, violoniste, et M^{me} Bosquet-Dam, cantatrice, tous trois fort appréciés du public bruxellois. Leur apparition à Lille n'a fait que confirmer leur grande réputation.

M. Bosquet s'est affirmé pianiste de beau tempérament et d'extraordinaire virtuosité. Le Nocturne en ré bémol de Chopin et la *Méphisto-waltz* de Liszt ont soulevé un tonnerre d'applaudissements. M. Chaumont mérite les mêmes éloges. Son interprétation de la *Sarabande* de Bach et de la *Polonaise* de Wienawski l'a classé parmi les violonistes de tout premier ordre. M. Chaumont possède une belle technique et une belle qualité de son, dont le charme et la jeune fougue ont gagné tous les suffrages.

M^{me} Bosquet-Dam a fort bien chanté l'air de *Louise*, où sa voix jeune et fraîche a beaucoup plu ; mais c'est dans un air de *la Flûte enchantée* qu'elle nous a révélé d'insoupçonnés trésors de voix dans l'aigu et une extrême facilité de vocalises.

Une dépêche de New-York nous apprend le très grand succès remporté aux Etats-Unis par M. Vincent d'Indy, qui termine une tournée de huit concerts donnés à Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington et Brooklyn à la tête de l'orchestre de Boston, la plus parfaite association symphonique actuelle.

Dès le premier concert, qui réunissait au « Symphony hall » de Boston trois mille cinq cents auditeurs, le maître français a été l'objet d'ovations enthousiastes. L'œuvre la plus acclamée a été *Istar*. M. d'Indy a dirigé en outre *Saugefleurie* et sa deuxième symphonie, la suite symphonique tirée de *Psyché* (César Franck), la symphonie d'E. Chausson, *L'Après-midi d'un Faune* et deux des *Nocturnes* de M. Debussy, *L'Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas, le prélude et les entr'actes de *Pelléas et Mélisande* de M. G. Fauré.

La semaine musicale :

Dimanche 17. — 7 h. 1/2. Concert de l'Union postale (chœurs),

avec le concours de M^{lle} Das, de MM. Queeckers, Van den Eynden, Fonteyne et Janssens (Grande-Harmonie).

Lundi 18. — 8 h. 1/2. Deuxième concert de la *Scola Musica* avec le concours de MM. Bosquet, Chaumont, Costallat, Charlier et Strauven. Œuvres de Bach. L'orchestre sous la direction de M. Jongen (90, rue Gallait). — Même heure. Concert L. Verheyden-E. Riga (Salle Érard).

Mardi 19. — 8 h. 1/2. Concert P. Casals, avec le concours de MM. Bosquet et Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 21. — 2 h. *La Musique du passé*. M. Joly; M^{lle} Das, M. Bouserez, etc. (Théâtre Molière).

La maison Breitkopf vient de publier sous ce titre : *Nous sommes pianistes*, un petit recueil de pièces enfantines d'une grâce et d'une distinction toutes particulières. L'auteur, M. (ou M^{me}) Z'lica, a illustré lui-même son œuvre de petits dessins charmants.

Le concours de pièces de théâtre organisé par la revue d'art *le Thyrsé* sera clôturé le 1^{er} janvier 1906.

M. Victor Reding a spontanément offert de faire jouer sur la scène de son théâtre, au cours de la présente saison, les trois premières pièces primées par le jury.

Les petits moyens :

On a pu lire dans *le Figaro* du 11 décembre :

« La jolie pièce de M. Francis de Croisset attire particulièrement les nombreux amateurs de l'automobile venus à Paris pour visiter l'Exposition du Grand-Palais, car on sait que, pour la première fois au théâtre, c'est un véritable moteur de 24 chevaux, 4 cylindres, qui fonctionne chaque soir à la réplique et donne au public l'illusion la plus parfaite d'une voiture en marche. »

Le jour où un auteur mettra en scène un moteur de 50 chevaux, la pièce de M. de Croisset sera évidemment distancée!

Le Samedi relève dans les journaux parisiens cette extraordinaire réclame de l'Hippodrome de Bostock : « Il faudrait la plume de Huijsmans pour décrire l'émotion qu'on ressent en assistant aux gracieuses évolutions de Nina Maarder... On admire l'écuyère à la fois sensuelle et mystique; on admire son merveilleux cheval, et l'on subit l'impression d'un charme intense, comparable à une émotion religieuse. »

C'est ce que notre confrère appelle « La Punition de M. Huijsmans ».

L'Épreuve, l'artistique album mensuel dont nous avons annoncé l'imminente publication, vient de paraître. Sa première livraison, présentée avec une irréprochable correction typographique, renferme quatre eaux-fortes, dont l'une en couleurs, tirées sur les planches originales et signées Ch. Cottet, H. Meunier, Roux-Champion et L. Titz. Texte de M. Victor Thomas. Bureaux 34, place de Brouckère, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR

86, rue de la Montagne,
à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour
cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chancellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de
vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis,
porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou
envois postaux et autres, qui nous seraient adressés.

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W
BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

André van Hasselt : *Un ancêtre littéraire* (ARTHUR DAXHELET). — « Chérubin » (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Jubilé André Van Hasselt à Maestricht. — Notés de musique : *La Scuola Musicæ* (O. M.); *Concert Stéfi Geyer* (CH. V.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Livres d'étrennes : *L'Homme et son image* (L.). — Petite Chronique.

ANDRÉ VAN HASSELT

Un Ancêtre littéraire.

Voilà trente et un ans que la mort a pris André van Hasselt, et il y aura tantôt un siècle qu'il naquit à Maestricht.

Sa vie est de celles qui n'attirent pas l'attention. Elle s'écoula presque toute sans événements extérieurs. Louis Alvin en a pourtant retracé les principaux aspects, un peu ternes et monotones, dans un livre tout vibrant

d'admiration (1). Je ne parlerai, moi, que de son œuvre. Elle fut certes la plus importante et la plus belle part dans cette existence vouée au labeur, et elle semble en refléter l'idéal élevé.

Je voudrais vous montrer un de nos ancêtres littéraires, — peut-être le plus grand, — avec lequel se leva chez nous et, un instant, brilla l'aurore d'une littérature nouvelle, d'imagination juvénile et forte, d'émotion sincère et originale.

Car c'est un préjugé de tout condamner des lettres belges de langue française d'avant 1880, et d'oublier telle floraison hâtive et déjà riche de couleurs et de parfums apparue dans la lande aride, dans une terre qui, en général, restait encore stérile.

Mais pour bien comprendre le rôle d'initiateur qu'André van Hasselt a joué, à la veille déjà et surtout au lendemain de 1830, il faut se rappeler ce qu'était alors chez nous la vie littéraire.

* * *

Ce qu'était, vers 1830, la mentalité de notre nation à peine constituée, peu de mots suffiront à le dire. Le Belge, longtemps ballotté au hasard de dominations diverses, jeté à travers des luttes incessantes pour l'affranchissement du sol natal, pour les droits civils et politiques, pour la liberté de conscience, qu'aurait-il bien pu développer en lui, depuis plusieurs siècles, à moins que son inlassable énergie? Les parcelles les plus

(1) *André van Hasselt, sa vie et ses travaux*, in-8°, Bruxelles, 1877.

nobles, les plus fines, de son âme étaient demeurées sans culture, grâce à l'éloignement des grands foyers de lumière où restait son pays, toujours réduit au rang de province de quelque État puissant. Sa sensibilité ne s'était guère disciplinée; fruste, sans la chaleur d'un idéal de beauté, elle ne vibrerait pour ainsi dire qu'au rêve de liberté et de bien-être matériel.

Jamais, sans doute, ne se trahirent plus cyniquement qu'à cette époque cette indifférence, qu'on dirait d'instinct chez nous, cette apathie presque systématique pour les choses de la pensée et de l'art, que soixante-quinze ans d'indépendance n'ont pu totalement corriger. Rien n'égalait cette torpeur intellectuelle, sinon, peut-être, la mésestime où nous nous tenions nous-mêmes et qui faisait que nous nous considérions comme littérairement impuissants, sinon encore notre ardeur pour la politique. Celle-ci primait tout le reste, et la poésie elle-même en était réduite à n'être guère que l'écho de ses luttes et de ses passions.

Pourtant, nous avions bien, alors, quelques écrivains qui rimaient, non sans élégance, des vers froids et raisonnables. Mais ils en étaient restés au décalque classique; ou bien, n'étant ni classiques ni romantiques, — car le grand mouvement d'idées qui renouvait la littérature française était chose suspecte chez nous, où l'on admirait toujours Delille et où l'on savourait encore Lebrun! — ils cultivaient sans succès un genre hybride et faux. Encore n'était-ce là chez eux que pur délassement ou loisirs studieux dans leur vie qu'absorbaient quelques fonctions importantes.

Ainsi l'époque de la Restauration, qui fut marquée par une si belle renaissance du génie français, — où Lamartine écrivait ses *Méditations*, Béranger ses *Chansons* et Victor Hugo ses *Orientales*, — avait été pour nos lettres sans éclat aucun. M. F. Masoin, dans sa consciencieuse *Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830*, caractérise ainsi notre terre au point de vue poétique: « Semblable à un sol jusque-là resté en friche, elle ne devait donner ses fruits qu'après de longues années de culture. »

C'est sur ce maigre fonds, où la végétation tardait à se développer, qu'on vit bientôt s'épanouir l'œuvre de van Hasselt, belle et rare fleur encore inconnue à notre terroir.

* * *

Dès 1829, André van Hasselt, dont les premiers essais s'attardaient dans les ornières des traditions stériles du pseudo-classicisme, paraît avoir trouvé son chemin de Damas. Le dieu qu'il avait vu, c'était Victor Hugo, dont l'imagination géniale venait de réaliser ce miracle d'animer l'universalité des choses.

L'horizon s'élargit pour ses yeux ravis; la nature lui

parla, à lui aussi, par ses innombrables voix. Comme son maître, il aurait pu dire :

Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent...

Je suis l'habitué de l'orchestre divin;
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.

Il faut en convenir, les pièces qui formèrent son premier recueil, *Les Primevères*, publié en 1834, sentent parfois l'imitation enthousiaste des procédés familiers à l'éblouissant coloriste des *Orientales*. On y reconnaît des effets de style, même de ces broderies de perles fausses qui étaient bien dans sa manière d'alors. Mais que de beautés pour compenser ces défauts, qu'expliquait la profonde admiration de van Hasselt pour son modèle!

Toutes les fadeurs qui, depuis si longtemps, continuaient, chez nous, d'encombrer la poésie, enfin, on ne les trouvait plus ici. Les bergères étaient bel et bien parties, avec tout l'écœurant parfum de fausse rusticité qui, jadis, avait été mis à la mode par les Dorat et les Parny. Tout le monde suranné et chimérique des Grâces, des Nymphes, des Naïades et des Faunes avait aussi émigré, pour de bon cette fois-ci, emportant dans sa fuite l'attirail usé des oripeaux mythologiques, dont le décor, élégant mais mensonger, rapetissait la nature.

L'épopée et l'idylle se coudoient dans le livre des *Primevères*. La puissance y alterne avec la grâce, sans effort apparent de la part de l'auteur. Tantôt il nous peint Napoléon

... mesurant le monde au pas de ses guerriers

Tantôt sa muse va rêver parmi les débris d'un vieux château, et celui-ci, à l'heure où la lune, dans le ciel bleu, monte derrière son donjon, apparaît

Debout comme un géant de pierre
Qui porte un bouclier de feu.

Ou bien son regard et son rêve suivent l'alouette dans son vol gracieux — qu'on dirait que le rythme léger des vers a voulu imiter. Ou encore devant le souci qui assombrit le front de la jeune fille, il songe :

... l'amour est une fleur
Qui veut des larmes pour rosée.

Il suffit, pour mesurer la distance qui sépare l'art de notre poète de celui de ses confrères belges de ce temps-là, de rapprocher l'une ou l'autre des pièces de son livre de tel chef-d'œuvre d'un Mathieu, d'un Clavaireau ou d'un de Stassart, par exemple. Naturel, vérité, fraîcheur : voilà ce qui venait d'être réintroduit dans la poésie par le jeune maître des *Primevères*.

Oui, un écrivain de chez nous avait pris tout bonnement le chemin du rêve, et son âme lui était apparue avec ses espoirs et ses désenchantements. C'est cela qu'il avait exprimé avec sincérité.

Par là, van Hasselt avait bien mérité que *la Jeune Belgique* de 1880 reconnût en lui un précurseur, puisqu'il a retrouvé, chez nous, la vraie source d'inspiration. Et c'est bien, je crois, sous cet aspect définitif de précurseur génial, qu'il sera immortalisé par l'histoire de notre littérature française. Il fut l'initiateur sans toutefois faire école, parce que les temps n'étaient pas venus où allait s'éveiller, enfin, en Belgique, le sens littéraire.

* *

Nous ne nous attarderons pas à faire l'historique de son œuvre, qui n'est point sans quelques inégalités, mais qui alla grandissant d'année en année, grâce à une activité intellectuelle tenant du prodige et en dépit de l'indifférence d'un public d'esprit essentiellement bourgeois et mercantile. On voit le poète, tandis qu'il sème dans toutes les revues de l'époque ses perles, avant de les réunir dans l'écrin du livre, devenir peu à peu maître de son métier. Il est plus soucieux de simplicité, curieux aussi de rythmes originaux et pittoresques, en même temps que s'accroît singulièrement sa mélancolie foncière.

Ces trois traits qui, dès lors, avec quelques autres, le caractérisent, s'expliquent aisément ; et, assurément, si l'on peut leur assigner, surtout pour le dernier, des causes extérieures, occasionnelles et proches, c'est sans préjudice des raisons psychologiques et lointaines qu'on leur trouve.

D'abord, cette recherche de la simplicité et d'une musicalité du vers plus complète et plus sensible ne serait-elle pas en rapport avec la séduction qu'exerça dès lors sur l'esprit de notre écrivain l'étude de la poésie allemande ?

D'ailleurs, si l'éducation de Van Hasselt fut française et sa culture surtout latine, il avait bien en lui-même, par sa race, quelque chose de l'esprit germanique. Au fond, sa sensibilité était celle des hommes du Nord, avec cette propension à la rêverie, cette exaltation dans la tristesse, ce sentiment douloureux devant l'incomplet de notre destinée qui sont les signes d'une âme différente de celle qu'avait jusque-là généralement exprimée la poésie française.

N'était-ce pas aussi ces éléments-là qui peu à peu se mêlaient au génie de celle-ci, tandis que s'accomplissait le phénomène de fusion de deux grandes pensées dans le Romantisme ? Ainsi le talent de l'auteur des *Primevères* nous apparaît déterminé, pour une part, par les conditions de naissance et de temps.

Cependant, pour ce qui est de l'assombrissement qui,

dès lors, se marqua dans les sentiments de van Hasselt, il faut en attribuer la cause à un événement d'ordre privé, dont le retentissement se prolongea à travers tout le reste de son œuvre. Le plus jeune de ses deux fils lui fut enlevé par la mort, à l'âge de cinq ans, en 1850. Le souvenir de l'enfant qu'il avait adoré ne le quitta plus, et son image s'interposa dans toutes ses visions entre le monde et lui, telle « la tache de feu » dans l'œil qui trop longtemps fixa le soleil...

Est-il étonnant que le thème de la Mort revienne souvent dans son œuvre lyrique ? Il en est peu, du reste, d'aussi féconds, d'aussi riches, d'aussi profonds. L'idée du trépas, toutefois, ne s'accompagne chez lui d'aucun effroi, ni d'aucun désespoir, mais implique, au contraire, je ne sais quelle sérénité résignée et douce. Il imagine que ceux qui ne sont plus peuplent encore de leurs fantômes légers les lieux qui leur furent familiers :

Ils sont nos amis invisibles !

Près de l'autel, au moment où commence la nuit,

Ils ont leur place coutumière.

Et, quand on parle d'eux, leur front s'épanouit

Et leur cœur s'emplit de lumière

De notre vie entière ils sont les compagnons,

Ils sont nos âmes empressées.

Et c'est d'eux que toujours c'est d'eux que nous tenons,

Toutes nos meilleures pensées...

Avec les mêmes yeux tranquilles, il considère l'Amour qui traverse ses rêves comme un fantôme souriant, à peine voilé parfois d'un peu de pensive mélancolie, ou comme un magicien prestigieux organisant en beauté et en joie le spectacle de l'univers et de la vie.

Il chante encore la Patrie, la Liberté, l'Art, dont il place très haut le but et la mission, tout près de Dieu même, qu'il se plaît aussi à célébrer et qui lui apparaît l'Esprit d'énergie et d'harmonie, mêlé aux causes et aux effets et possédant le secret de toutes choses. Quant à la Nature, elle le pénètre infiniment ; sans cesse il la transhumanise, si l'on peut ainsi dire, en prêtant aux choses inanimées une âme — la sienne.

ARTHUR DAXHELET

(La fin prochainement.)

« CHÉRUBIN »

C'est l'ouvrage lyrique annuel et inévitable de M. Massenet. L'an dernier, il s'appelait *le Jongleur de Notre-Dame*. Précédemment *Cendrillon*, *Sapho*, *Thais*, *Esclarmonde*, que sais-je ! Au fond, — mais ne le dites pas ! — c'est toujours la même partition. Le titre seul varie. La musique, composée d'après une formule des plus ingénieuses, est un « passe-partout » propre à encadrer indifféremment tout sujet. En cinq coups de ciseaux M. Henri Cain taille dans la comédie en vue ou le roman à la

mode les scènes qui s'adaptent aux gabarits du Patron. Il les assemble avec adresse, les faufile, les ajuste, les porte chez Heugel, et voici le vêtement à l'essayage. Quelques retouches. achèvent le travail, qui est livré au client avec la célérité d'un « deuil ».

Ah ! que tout cela est industriel, et que nous voilà loin des auteurs qui peinaient, des années durant, sur trois actes d'opéra ! Ici on ne sent nul effort, nulle trace de fatigue. La musique « coule de source », arrose des jardins poétiques, bouillonne, pétille et fuit. Elle est de la plus aimable banalité, de la plus souriante insignifiance. Quand elle est passée, il n'en reste rien, pas même l'amertume d'un regret.

Cet art frivole, superficiel et léger, d'un érotisme à fleur de peau, et qui se fait tour à tour caressant et brutal, sied d'ailleurs — rendons-lui cette justice — au héros artificiel et mièvre créé par M. Francis de Croisset. Son Chérubin n'a point la naïveté ingénue du chef de l'emploi, et la fièvre d'amour qui embrasait le cœur juvénile de ce dernier n'est, dans ce Chérubin *up to date*, que la frénésie du cotillon. Nina, la Comtesse, la Baronne, l'Ensoleillad, célèbre danseuse et favorite du Roi, toutes les femmes qui passent à une portée de baisers l'excitent au même degré et au même instant. Il en résulte quelques complications d'opérette, des intrigues enchevêtrées, une grêle de provocations en duel, sans qu'à aucun moment l'action, emportée dans une trépidation incessante, émeuve ou intéresse.

On assure que dans la comédie qui faillit être représentée au Théâtre Français, le Chérubin de M. de Croisset a belle figure et fière mine. Ce jeune Don Juan, qualifié tel par l'auteur lui-même (auquel le musicien a emboîté le pas en épinglant dans sa partition deux mesures de la *Sérénade* de Mozart) — n'est malheureusement, dans la version Cain, qu'un petit personnage agité, encombrant, paillard, égoïste, bretteur, parfaitement déplaisant.

Il serait même tout à fait insupportable s'il n'était incarné avec la plus spirituelle fantaisie et la plus désinvolte crânerie par M^{lle} J. Maubourg, dont ce rôle consacre définitivement le talent enjoué et délicat. On n'imagine pas un Chérubin plus insouciant, plus impertinent, plus brave et plus amoureux. Grâce à son interprète, le rôle s'éclaire et palpite. C'est la vie même qui y est exprimée, avec une aisance, une sobriété et une sûreté également remarquables.

La jolie voix de M^{lle} F. Alda donne du charme au personnage de l'Ensoleillad, figure de second plan qu'elle a composée avec soin. Et M. Albers rappelle, dans le rôle effacé du Philosophe, qu'il est, en des œuvres plus favorables, chanteur de style et acteur magnifique. Les autres artistes de la distribution, M^{lles} Eyreams, Carlhant, Paulin, MM. Arthus, Forgeur Belhomme, etc., n'ont à dire que des bouts de rôle. Mais leur collaboration a été aussi attentive que s'il s'agissait d'un chef-d'œuvre. De son côté, M. S. Dupuis a mis les plus grands soins à l'exécution orchestrale, et la direction a habillé avec une élégante coquetterie le dernier-né d'un musicien qui a et aura toujours, quoi qu'il écrive, — et quoi qu'on écrive, — et ne fût-ce qu'en souvenir de *Manon* et de *Werther*, un public fervent et laudatif, tant est grand le prestige des conquérants, qu'il s'agisse des armes ou des arts.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il circule, dans les milieux littéraires, un bien joli mot à propos du récent volume de vers de M. Henri Liebrecht, *Les Fleurs de soie* (1); les bons petits camarades l'ont aussitôt baptisé : *Les Fleurs des autres*. Pour qui connaît l'extraordinaire talent d'imitation de M. Liebrecht, le mot a une saveur de haut goût. M. Liebrecht fait du Hérédia, du Leconte de Lisle, du Banville, du Giraud presque aussi bien que ces maîtres. Jusqu'à présent, il n'y avait que du Liebrecht qu'il ne nous avait pas donné. Son livre, *Fleurs de soie*, sous ce titre volontairement artificiel, révélateur d'un état d'âme factice et emprunté, nous offre une imposante série de poèmes, pour la plupart bien composés et bien écrits, où abondent les jolis vers, où l'on trouve même ça et là de beaux vers, mais qui ne nous apprennent par grand chose de nouveau. M. Liebrecht n'a pas encore, à mon avis, de sensations personnelles et de véritables sentiments. C'est un esprit livresque, bourré de lectures et qui ne s'exalte qu'à l'occasion de beautés rencontrées dans les livres. Je gage que tous ou presque tous ses poèmes ont été écrits après la lecture d'une pièce de vers qui l'avait particulièrement ému. Il en résulte qu'ils manquent généralement d'originalité : entendez par là qu'on n'y trouve jamais de ces vers ineffables qui montrent une âme toute nue, de ces vers imparfaits, boiteux, maladroits de débutant ayant quelque chose à dire, cent fois préférables aux vers savants et froids de M. Liebrecht.

Est-ce à dire que je dénie à ce livre toute valeur ? Pas du tout. D'abord, il a une tenue constante que nous ne sommes pas habitués à rencontrer dans les plaquettes des jeunes. Ensuite, il témoigne chez son auteur d'une virtuosité et d'une sûreté de métier qui, pour son âge — 22 ans, je crois, — tiennent presque du prodige. Enfin, il contient des poèmes, comme le *Bonheur austère*, l'*Orgueil de la solitude*, quelques autres encore, où semble apparaître pour la première fois, chez ce poète qui a trop lu, un sentiment personnel, — sentiment qu'il n'a pas inventé, certes, mais qui lui tient profondément au cœur : une sorte d'orgueil voluptueux et mélancolique, épris de décors fastueux et d'élégances raffinées. Et l'on a très nettement l'impression, quand on ferme ce livre, que M. Liebrecht, en possession d'un pareil métier, pourra écrire un jour de très beaux vers si, au contact de la vie, s'éveillent en lui une sensibilité originale et un tempérament personnel.

Les *Contes des Yeux fermés*, de M. Alphonse Siché (1), sont bien ce qu'annonce leur extraordinaire et hallucinante couverture, dessinée par Barrère : des rêves extravagants, des cauchemars frisant la folie, un débordement étrange d'imaginings tour à tour puériles et perverses, adorables de naïveté, licencieuses ou macabres.

Ces inquiétantes fantaisies sont, comme il convient, extrêmement rapides. Elles passent sur l'esprit en l'effleurant à peine. Elles juxtaposent des sensations, des impressions sans rapport entre elles. Elles balbutient, elles divaguent, pleurent, rient et s'effarent, cèdent au frisson d'une terreur mystérieuse pour s'épanouir soudain dans l'ivresse d'une malade volupté. La plupart provoquent, à la lecture, un ébranlement très curieux. On rit d'un rire nerveux et contraint : le rire involontaire que nous ne pouvons réprimer si nous assistons aux extravagances d'un fou. Et certes, si l'on reste à l'égard de ce livre dans un sentiment indéfinissable où la crainte d'une mystification balance l'envie d'admirer, on doit convenir au moins qu'il n'est pas banal. Rêvés ou imaginés de toutes pièces, qu'ils soient l'effet des digestions difficiles de l'auteur ou le produit de ses nerfs affolés, ces contes procurent en tous cas des impressions inédites qu'on peut recommander aux amateurs de frissons nouveaux.

(1) Sansot et C^{ie}, Paris.

Il faudrait parler plus longuement que ne me le permettent les circonstances de *L'Amour sous les lauriers-roses* (1), le beau roman de M. Gabriel Faure. J'ai dit ici l'an dernier, à propos de son livre précédent, *la Route de volupté*, combien l'on doit admirer ce noble esprit en qui ne vivent que des rêves de beauté pure et où n'aboutissent que des sensations délicates et charmantes. Cette fois, il nous conte l'histoire d'un artiste sensuel, marié à une femme-enfant tendrement adorée —, mais que la grâce et l'attrait d'une jeune veuve, amie de sa femme, unis aux séductions adorables d'un paysage italien, entraînent jusqu'au bord de la faute irréparable. Celle-ci n'est pas commise et l'épouse trahie d'intention, sinon de fait, après avoir beaucoup souffert, pardonne à l'époux inconstant. Ce qui crée l'intérêt intense de ce récit, c'est l'atmosphère spéciale d'art et de sensualité intellectuelle dans laquelle il évolue. Certaines pages sur le parfum des nuits tièdes d'Italie sont enivrantes comme ce parfum lui-même. Et voilà un roman qui a l'harmonieuse simplicité d'un poème et les ravissements ineffables d'un chant lointain de violons nocturnes, dans un jardin de roses et d'orangers.

GEORGES RENCY

Le Jubilé André van Hasselt à Maestricht.

Nous avons annoncé naguère la manifestation qui se prépare en l'honneur du poète André van Hasselt à l'occasion de son centenaire. La ville de Maestricht, se souvenant que l'auteur des *Quatre incarnations du Christ* naquit dans ses murs et y passa les années de son enfance et de son adolescence méditative, a voulu être la première à commémorer sa mémoire. Une fort belle soirée a eu lieu, jeudi dernier, organisée par la *Société Auguste Clavareau* sous le patronage des magistrats communaux et la présidence d'honneur du bourgmestre, M. Bauduin.

La fête, qui avait réuni dans la coquette salle du théâtre l'élite de la population maestrichtoise, a réussi pleinement. Elle comportait un fort joli programme littéraire et musical, avec une conférence sur « Un poète français de Maestricht » faite par notre collaborateur Arthur Daxhelet. M^{lle} Andrée d'Aveline s'y est fait applaudir en récitant des poésies de son aïeul, M^{lle} A. Benoodt et M. Adriaens en chantant de jolies mélodies, paroles du poète enluminées musicalement par M. Emile Mathieu.

M. Fritz Dazert, secrétaire de l'*Auguste Clavareau*, en quelques paroles heureuses a caractérisé la signification de la cérémonie, tandis qu'une fillette, symbolisant la Muse de Maestricht, couronnait le portrait d'André van Hasselt.

La petite ville mosane a bien mérité des lettres et de l'idéal, et son exemple vaut d'être cité.

NOTES DE MUSIQUE

La Scola Musicae.

Récemment fondée par M. Théo Charlier et logée dans un vaste hôtel de la rue Gallait, la *Scola Musicae* a donné mardi dernier une excellente audition d'œuvres de J.-S. Bach. Installation aussi spacieuse qu'élégante, public nombreux et sympathique, programme de choix, interprétation supérieure : tout a concouru au succès de cette soirée. M. Emile Chaumont a exécuté avec un style, un rythme et un sentiment également remarquables le Concerto pour violon en la mineur. M. Emile Bosquet a apporté les mêmes qualités à l'interprétation du Concerto pour piano en la majeur. Tous deux ont été rappelés et acclamés. La belle voix grave, à la fois moelleuse et sonore, de M. Costallat (respectons cet incognito!) a été très appréciée dans un air de *la Passion*

(1) Paris, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle.

selon saint Mathieu et dans celui du *Défi de Phébus et de Parr*, l'un et l'autre chaleureusement applaudis. Et ce programme d'art pur a été magnifiquement couronné par l'exécution du Concerto en fa majeur pour trompette, flûte, hautbois et violon, avec accompagnement de quatuor à cordes. La partie de trompette de ce concerto, écrite dans le registre suraigu, offre de telles difficultés d'exécution qu'on le considéra jusqu'en ces dernières années comme échappant, dans sa version originale, à toute possibilité de réalisation. Seul, M. Théo Charlier osa en affronter les périls, et ce tour de force, accompli pour la première fois aux Concerts populaires d'Anvers, répété ensuite à Paris, à Lyon, à Nîmes, à Montpellier, à Marseille, à Liège, à Verviers, lui a valu une réputation européenne, — le Championnat de la Trompette, dirait-on dans la langue du Sport.

L'œuvre, en trois parties, a du caractère, de l'animation, du brio dans son premier et son troisième mouvements; l'*andante* en est profondément émouvant. Elle fut, faut-il le dire, admirablement jouée par M. Charlier et ses partenaires, MM. Chaumont, Strauwen et Beaumetz.

L'orchestre, auquel on peut reprocher un abus de sonorité (l'équilibre s'établira mieux sans doute à une prochaine séance), était dirigé avec précision par M. J. Jongen.

O. M.

Concert Stéfi Geyer.

Une ravissante petite tchèque, M^{lle} Stéfi Geyer, s'est ingéniée à faire comprendre au public bruxellois que la musique et la gymnastique peuvent parfaitement se combiner : conception peu nouvelle, d'ailleurs, mais qui a rarement été mise en lumière avec un talent aussi transcendant que celui de M^{lle} Geyer.

Cette charmante enfant de quinze ans nous a donc montré que les « barres de mesures » peuvent avantageusement remplacer les « barres parallèles » et que « l'échelle des sons » vaut tout autant que « l'échelle oblique ».

Pour soulever des poids très lourds elle n'a pas sa pareille. Disons, à sa louange, que le poids le plus formidable avec lequel elle jongla (il sortait de la fabrique Brahms, de Hambourg), n'était pas creux : nous ne pourrions en dire autant de celui qu'avaient fourni les ateliers Paganini, de Gènes.

Quant aux intermèdes musicaux, ils étaient exécutés tour à tour par M^{lle} Geyer et par un jeune pianiste aux allures maladroitement sympathiques, M. Goldschmidt, qui joua notamment, — pas mal, — une *Sonate* de Chopin, du Schumann, du Liszt et, pour finir, l'*Invitation à la Valse* de Weber. Stéfi fit entendre le *Chaconne* et l'*Aria* de Bach. Qu'allait faire le pauvre Jean-Sébastien dans cette galère, mon Dieu!

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Georges Eekhoud a présenté Jules Verne au public des matinées littéraires du théâtre du Parc. Contraste saisissant ! Le plus enfantin des conteurs étudié par le plus aigu, le plus sensationniste de nos romanciers ! M. Eekhoud s'est tiré d'affaire en appuyant sur le génie imaginaire de Jules Verne et en montrant ce dernier — aspect plutôt inattendu — comme une victime de la critique, un méconnu à qui les bonzes chargés de juger les autres n'ont jamais rendu justice. A l'en croire, Jules Verne avait un fort beau style, presque un style artiste. C'est peut-être un peu exagéré. Mais ce que M. Eekhoud a fort bien mis en valeur, c'est le souvenir attendri que nous gardons tous à cet amuseur de nos jeunes années, à celui qui nous introduisit tant de fois dans le domaine du merveilleux scientifique. La généalogie spirituelle de Jules Verne, d'après M. Eekhoud, remonte fort haut. Homère et Platon seraient, à certain point de vue, ses lointains précurseurs. Et l'on devine, d'après cela, que le romancier de *la Nouvelle Carthage*, toujours paroxyste, toujours tendu, toujours porté à outrer les choses, a quelque peu surfait la valeur intrinsèque de l'écrivain charmant qu'il analysait. Sa conférence alerte et variée

n'en a pas moins été écoutée avec un très grand intérêt et saluée d'applaudissements répétés.

La troupe du Parc a joué ensuite — fort bien, comme toujours — une amusante folie, presque un vaudeville, du père de *Michel Strogoff* : *Onze jours de siège*. Il y avait longtemps que les échos du théâtre du Parc n'avaient plus retenti de rires aussi frais, aussi francs, aussi jeunes. Et voilà du théâtre à la mode de Scribe, qui n'a pas cessé d'être amusant.

La veille, sur la même scène, on avait repris *Monsieur Alphonse* et *l'Ingénue*. Je me demande avec stupeur où les acteurs du Parc trouvent le temps d'étudier tous les rôles dont on les charge, dont on les accable ! Il faut pourtant louer M. Reding d'avoir organisé ces soirées de répertoire. Il y a cent pièces que l'on devrait reprendre de la sorte et où l'on goûterait, souvent, plus de véritable plaisir qu'aux malsaines et trépidantes élucubrations du théâtre ultra-moderne d'aujourd'hui. *Monsieur Alphonse* a gardé de solides qualités et est capable encore de faire pleurer une salle entière. Un seul rôle a tout à fait vieilli, celui de l'enfant. Nous ne tolérons plus qu'une fillette de onze ans raisonne invraisemblablement comme une jeune fille de vingt. M. Carpentier est excellent dans le rôle de Montaiglin. M. Mauloy joue avec beaucoup d'art le rôle si difficile, si odieux aussi de M. Alphonse. M^{lle} Clarel dramatise avec excès le personnage de M^{lle} de Montaiglin, mais M^{lle} Yvonne de Bosme est superbe de vie et de vérité dans celui de M^{me} Guichard.

Quand à *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy, elle n'a pas vieilli du tout. Elle continue à n'être qu'une insignifiante bluette, mais elle l'est toujours avec la même gaieté et le même esprit. M. Gorby a le tort de jouer en acteur de vaudeville le rôle de Turquet. Mais M^{lle} Maïa et M. Joachim sont délicieux tous les deux dans leurs personnages d'ingénus. M. Joachim a fait des progrès considérables depuis un an. Sur cette scène, où il n'y a que de bons acteurs, on peut déjà le ranger parmi les meilleurs.

G. R.

LIVRES D'ÉTRENNES

L'Homme et son image, par MOREAU-VAUTHIER, 200 gravures dans le texte et 12 héliogravures. Hachette, Paris.

La tête, l'image, le masque ! L'être testimonial révélé par l'arête d'un nez rostré comme un Gattamelata, un Squarcione et un Strozzi, les naseaux d'un mufle à la Vespasien ou la mâchoire d'un Charles-Quint ; et dérivativement, en ce que laisse filtrer un temps par les trous des yeux, la structure d'un crâne, le labour des rides, l'os des unités humaines, un paysage vaste, subtil, animé et poignant de la mentalité des époques ; — tel ce livre documenté, peuplé, nombreux comme un musée, fait de la grimace, du froncement tragique, du rire épais ou léger, de la ruse, de l'héroïsme et du génie des sociétés nées de sang, de la gloire et de l'or.

Le Portrait ! la sorcellerie par laquelle un Velasquez, un Donatello, un Rembrandt attire au dehors la chose profonde et voilée, esprit, âme ou simple instinct au gré de la géole, et fait, au grand jour, comme le spectre des Kabyles, surgir le bandit, le saint, le mime et le fou. La mainmise sur la bête embusquée au détour de l'histoire et soudain tirée au clair d'une main de belluaire — regardez le d'Albe de Moro, le Henri VIII de Holbein, l'Homme à la gueule de loup cervier de Von Calcer, l'Alexandre Borgia du Pinturricchio — ou le génie aux aguets du génie, l'Erasme d'Holbein, le Machiavel de Florence, le Fra Angelico de la fresque d'Orvieto, — ou l'âme aux écoutes des effusions intérieures des âmes à mains jointes, les saints François et Dominique d'Andrea della Robbia. Ils sont là par tas, les grands inquisiteurs des cœurs et des consciences, les visionnaires aigus des obscurités de l'homme, les commissaires-priseurs de ce qu'un siècle décanter de pourriture et de sang pur au fond des cornues de l'histoire. Amas séchés, détritiques et poudrettes qu'ensuite l'historien blute à ses tamis.

C'est le procédé de M. Ch. Moreau-Vauthier : il refait de l'his-

toire avec un groin, un masque ou un visage, mesurés à la toise d'un temps. Pour sa commodité, avec une licence méthodique, il encage sa ménagerie en trois compartiments : l'Athlète (l'Antiquité) ; le Moyen âge jusqu'au xvi^e (l'Homme d'épée) ; la Renaissance jusqu'en 1789 (l'Homme de cour) ; la Révolution jusqu'à nos jours (l'Homme d'affaires). Soit, à son sens, les quatre aspects des rôles esthétiques de la vie, le rythme physique, la mort chevaleresque, l'intrigue amoureuse et l'argent !

La division est arbitraire et confortable. C'est une cinématographie qui fait le geste de l'âme et où l'âme n'est que pour un geste. Du moins, l'auteur y garde une assurance cursive. Prenons-en ce qu'en peut donner un livre d'étrennes, si beau qu'il soit.

Esprit éveillé et fertile, M. Moreau-Vauthier, sans lassitude emplit ses 350 pages in-8° Jésus, scrute, fouille, ça et là conjecture l'impressionnisme du sens de la statuaire médiévale, établit le rôle équestre et la beauté militaire du quatorzième, condimente sa cuisine d'érudit avec des ingrédients inédits, retouche à sa manière les portraits que lui fournit l'histoire, adroit toujours, abondant, verveux et plein d'aisance. Puisque de tels livres ont pour objectif d'imiter l'arabesque et le synopsisme d'une grande fresque, il ne déplaît pas qu'un habile homme un peu artiste, plutôt qu'un strict professeur, se juche à l'escabeau et du haut de sa tête librement pochonne à coups d'ombre et de clarté la petite démenche humaine que fait danser sur ses rideaux pourpres la déesse Clio.

Ouvrage cossu et volumineux comme en sait composer la maison Hachette, et préparé de longue main pour la joie des amateurs, des artistes et des curieux, recueil à tenir sous la main comme un mémorial d'humanité, comme un miroir à compartiments où se réfléchit un peu du multitudinaire visage des temps.

L.

P. S. — *Le Tour du Monde*, année 1905. Deux volumes. Des mers, des ciels, des terres, l'inconnu toujours plus loin de la vie de la planète, le D^r Lamy en Afrique, et M. Bel en Océanie, M^{me} Michel aux vallées du Kachmir et M^{me} Dieulafoy simplement en Espagne. Une âme lointaine, séculaire, le sens palpitant des âges anime les pages de M. Chapot sur l'Asie Mineure et celles de M. Miramon-Fargues sur les ruines d'Angkor. C'est l'art qui retient M. Gerspach à Lugano et M. Paul Gruger remue les grands souvenirs de l'île d'Elbe.

Le Journal de la Jeunesse, année 1905. De jolis contes, de jolies images, de la joie, de la science familière. Ce qu'il faut pour assurer la vogue d'un recueil toujours attendu.

L.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique vient d'attribuer le prix Edmond Picard pour 1905 à M. François Beuck, artiste-peintre, dont on a vu, à diverses expositions récentes, et notamment il y a trois ans au Salon de la *Libre Esthétique*, d'hallucinantes compositions.

La Société des Amis du Musée de Gand vient d'enrichir le musée de cette ville de six tableaux : un *Repas frugal* de l'Ecole sévillane du xvii^e siècle ; un *Portrait de femme*, par Ravenstein (1572-1657) ; des *Accessoires* de Santz (xvii^e siècle) ; un *Intérieur de cabaret*, par Van Heemskerck ; le *Portrait du prince de Condé*, par R. Nanteuil et une *Tête de jeune femme* de l'Ecole d'Utrecht du xvii^e siècle.

M. Maurice Pirenne réunira au Cercle artistique, du 26 décembre au 5 janvier, ses peintures récentes. En même temps seront groupées des œuvres de MM. Herman Boulenger et Adolphe Demol.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert, qui conduira la cantate de J.-S. Bach *Liebster Gott, Wann werd' ich Sterben!* et la IX^e Symphonie de Beethoven.

Une audition d'œuvres de M. Léopold Wallner aura lieu à la salle Érard vendredi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lle} G. Wybauw, de MM. E. Bosquet, L. Bracony et L. Van Hout.

Cette séance est organisée à l'occasion de la remise qui sera faite à l'excellent musicien de sa *Sonate dramatique* pour piano que viennent de publier par souscription quelques-uns de ses amis et admirateurs, et dont M. E. Bosquet donnera la première audition publique.

Le premier concert extraordinaire donné à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation des Concerts Ysaye aura lieu le 14 janvier prochain avec le concours de MM. Jacques Thibaud, Arthur de Greef ainsi que des anciens collaborateurs et élèves de M. Eugène Ysaye.

Pour les places s'adresser chez Breitkopf et Härtel.

Demain, jour de Noël, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera, à 10 heures, la Messe solennelle de Saint Remi, à quatre voix et orgue, de Th. Dubois; au salut de 4 heures l'*Alma Redemptoris* à quatre voix de Palestrina, des pièces d'orgue de J. S. Bach et Alex. Guilmant, des œuvres vocales de Hændel et Witt. Ce dernier programme sera répété le dimanche 14 janvier, à 4 heures.

Pour encourager les tentatives faites en vue d'élever le niveau du chant populaire, la ville d'Anvers organise un nouveau concours de poésie et de musique calqué sur celui qui vient d'obtenir un si légitime succès.

Les concurrents doivent faire parvenir leurs manuscrits à M. Van Kuyck ayant le 1^{er} février prochain.

Le jury littéraire désignera avant le 15 mars les trois textes primés et les compositeurs devront envoyer avant le 1^{er} mai leurs chansons avec accompagnement de piano au jury musical. La décision de ce jury sera connue au commencement de juin.

Un pianiste justement applaudi à plusieurs reprises à Bruxelles, M. Ricardo Vinès, et qui, ainsi que le dit Willy, « a voué sa vie à la seule musique », — ce qui est assez rare chez les pianistes, — est silhouetté en deux coups de crayon définitifs par le susdit Willy dans une *Lettre de l'Ouvreuse*: « Ce grave Espagnol, à la moustache de gendarme, observe une propreté méticuleuse dans ses traits (je parle de ses traits de piano, — ceux de

A vendre d'occasion. — J. MASSENET: *Marie-Magdeleine* (Partition, piano et chant). H. BERLIOZ: *Symphonie fantastique* (Partition réduite pour piano) — Écrire au bureau du journal initiales J. H.

son visage, c'est trop évident!) Et jamais n'apparaît chez lui le microbe du solisme: le piano joue sa partie et rien de plus, sans chercher à éclipser ses chers camarades de l'orchestre. Pas banal, ce Ricardo!»

On projette à Paris une exposition d'art français du XVIII^e siècle qui aurait lieu d'avril à octobre 1906 dans les nouveaux bâtiments de la Bibliothèque nationale.

Il s'agirait de réunir, en puisant dans la collection du Cabinet des estampes, les spécimens les plus parfaits que la Bibliothèque possède de gravures au burin, d'eaux-fortes, de mezzotintes et de gravures en couleurs. Le Cabinet des médailles fournirait, de son côté, des pierres gravées: l'œuvre entier de Le Guay, qui fut, comme on sait, un des maîtres de M^{me} de Pompadour, et sous la direction duquel la favorite fit ses premiers essais de gravure, serait une des attractions, sinon la plus curieuse, de l'ensemble.

A cette réunion de pierres gravées et d'estampes, on joindrait une réunion de miniatures. Nul n'ignore à quel point cet art charmant du portrait en petit a été poussé sous Louis XV et Louis XVI par les artistes français. Ses collections particulières recèlent, à cet égard, des merveilles qui n'ont jamais été réunies.

Les esquisses présentées par M. Albert Bernard pour trois plafonds du Petit Palais des Champs-Élysées viennent d'être agréées par le Conseil municipal. L'œuvre représente *l'Art à travers les âges*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix: 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Répertoire de la " Schola Cantorum ",

BUREAU D'ÉDITION: 269, rue Saint-Jacques, 269, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

ESTHER de JEAN-BAPTISTE MOREAU. — Intermèdes en musique de la tragédie de JEAN RACINE remis au jour d'après les éditions de 1689 et 1696, avec préface, réalisation de la basse chiffrée, etc., par CHARLES BORDES. Partition, Piano et Chant. — **Prix net: 7 francs.**

ATHALIE de JEAN-BAPTISTE MOREAU. — Intermèdes en musique de la tragédie de JEAN RACINE remis au jour d'après l'édition de 1690, avec préface, réalisation de la basse chiffrée, etc., par CHARLES BORDES. Partition, Piano et Chant. — **Prix net: 5 francs.**

Chansonnier du XVI^e siècle. — Choix de chansons à quatre voix de CLÉMENT JANNEQUIN, G. COSTELEY, CERTON, CLAUDIN, R. DE LIASSUS, etc., en notation moderne, avec clefs usuelles, nuances et indications d'exécution, par CHARLES BORDES. Préface de M. ANDRÉ HALLAYS. **Prix net: 5 francs.**

Pour toutes les commandes faites avant le 1^{er} janvier 1906, il sera fait une remise de 20 p. c. sur les prix indiqués



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR

86, rue de la Montagne,
à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour
cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chancellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de
vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis,
porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou
envois postaux et autres, qui nous seraient adressés.

VIENT DE PARAÎTRE
chez MM. SCHOTT frères, éditeurs, à Bruxelles.

Léopold WALLNER
Sonate romantique pour piano.

Prix net : 5 francs.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

4105
manque 2 36 et 40
31 DÉCEMBRE 1905.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

André van Hasselt : *Un ancêtre littéraire* (suite et fin) (ARTHUR DAXHELET). — Exposition Maurice Pirenne : Correspondance (Georges LE BRUN). — Notes de musique : *Premier Concert du Conservatoire; Les Vieilles Chansons de Liège; Le Trio Lorenzo* (O. M.). — Les Concerts Ysaye. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de Werther* (Ch. V.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique. — Table des Matières.

ANDRÉ VAN HASSELT

Un Ancêtre littéraire (1).

L'admiration que van Hasselt professait pour la littérature d'outre-Rhin lui inspira l'idée d'acclimater dans les limites de la poésie française deux genres de composition qui sont d'origine et d'essence germaniques : la ballade et la parabole. L'une et l'autre, en effet, devaient, dans la pensée de notre écrivain, s'accommoder

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

à souhait de l'esprit belge, surtout fait de pondération et de gravité, et il rêvait de faire prospérer chez nous ces fleurs exotiques. Malheureusement ces genres parurent surannés en 1870. En effet, c'était la religion naïve, la superstition enfantine, l'enthousiasme ou même la peur qui avaient fait éclore tant de récits étranges et fantastiques sous la plume des Goethe, des Uhland, des Bürger et d'autres poètes d'alors. En leur âme pétillait encore une étincelle de cette foi au merveilleux d'où s'inspiraient autrefois les chansons du peuple. Mais les temps étaient changés. Les ballades de van Hasselt ne pouvaient avoir d'autre charme que celui de fantaisies érudites, d'une saveur archéologique. Quant à ses paraboles, elles étaient souvent prises un peu loin ; elles allégorisaient trop savamment, et on ne s'y intéressa que médiocrement.

*
* *

Il y avait, semble-t-il, moins d'utopie et des chances de succès plus sérieuses dans ses *Études rythmiques*. Nous en dirons l'objet et le sens.

Depuis longtemps van Hasselt était préoccupé de la nécessité de mieux organiser la musique intérieure, le rythme du vers français. Ce rythme, binaire dans le vers du type classique, alternativement binaire et ternaire dans l'alexandrin brisé de Hugo, uniquement engendré, dans l'un comme dans l'autre, par la rime et la césure fixe ou mobile, était loin de présenter la variété, la souplesse du mouvement harmonieux, produit, dans les vers grecs et latins par exemple, grâce au mélange des syllabes longues et brèves. Cet élément musi-

cal, la quantité, la langue française ne l'a point gardé. En revanche, elle a nettement établi la distinction des syllabes toniques et des atones. Leur alternance n'est-elle pas en allemand, en néerlandais, la base même de la cadence du vers, en dehors de la rime dont les langues usent aussi? A. van Hasselt songea à faire des vers français sur le modèle des vers néerlandais et allemands, où le membre rythmique serait mesuré à l'intervalle compris entre deux accents. Par plus de deux cent-cinquante poèmes, il démontra que la langue française est apte, comme l'italienne et l'allemande, à se prêter à toutes les exigences de la musique par la multiplicité des combinaisons rythmiques qu'elle peut fournir. Notez que ces poèmes comptent parmi ceux qui sont les mieux sentis, les plus sobres d'effet, comme si la cadence avait été pour lui un élément même d'inspiration!

Il appliqua aussi son système prosodique à la traduction d'une dizaine de textes d'opéras allemands et italiens, ainsi qu'à celle des *Mélodies* de Schubert.

Les *Études rythmiques* révèlent un sens rare et précieux des nécessités musicales du vers français. Néanmoins, la musique ainsi réalisée affecte trop souvent je ne sais quelle raideur quasi mécanique, qui lui vient de la régularité même à reproduire de strophe en strophe une même formule.

A. van Hasselt n'eut pas de continuateurs dans cette voie, à moins qu'à sa tentative on ne veuille rattacher celle des vers-libristes de l'école symboliste, qui portèrent, eux aussi, leurs efforts sur l'amélioration du rythme interne du vers.

* * *

Délaissant parfois les chansons tendres et les gracieux croquis, van Hasselt embouchait la trompette de l'épopée. C'est en 1867 que parut la première édition des *Quatre Incarnations du Christ*.

L'œuvre s'inspire de cette idée directrice : l'humanité a évolué, elle s'est transformée, durant des siècles, au souffle de l'esprit chrétien se manifestant dans les grands événements du monde, et ainsi en sera-t-il toujours jusqu'à complète réalisation de la parole du Christ sur la terre.

On peut trouver un peu simpliste cette philosophie de l'histoire, qui rapporte à la pénétration et à la généralisation de l'Évangile, — abstraction faite des progrès constants de l'intelligence, ainsi que de bien d'autres agents du développement collectif — non seulement les phases successives de la genèse sociale, mais encore l'avènement éventuel de l'unité sociale par la paix universelle enfin réalisée. Qu'importe ce rêve de poète, si l'œuvre, qu'il anime, gagne à ce prix une majestueuse unité?

Une série de tableaux déroulent devant notre imagi-

nation le spectacle des quatre grandes étapes de l'humanité en marche sur la route du perpétuel devenir. Dans chacune de ces étapes se renouvelle, par une merveilleuse fiction, l'incarnation du Christ. C'est d'abord l'œuvre de Jésus, le Sauveur, avec le drame du Calvaire — puis, c'est la chute de l'empire romain et l'avènement des Barbares — puis, le premier « événement européen » selon le mot de Guizot, les Croisades — enfin, vision d'avenir, la paix universelle.

Le lien commun de ces tableaux divers c'est le Juif-Errant, Ahasvérus, dont la figure légendaire a fourni le symbole de l'homme à jamais voué aux luttes et à la souffrance jusqu'à ce que s'accomplisse la parole du prophète Isaïe : « On ne nuira plus, on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent. »

Il y a des pages pleines d'un vrai souffle épique dans ce livre incontestablement inspiré. Écoutez-le chanter l'Ère nouvelle :

Ils sont passés les jours de haine et de colère.
Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ère.
Le glaive a pour jamais émoussé son tranchant.
Les lèvres des clairons ont oublié leur chant.
Les Pharaons muets dorment dans leur suaire,
Et les champs de bataille ont clos leur ossuaire.
Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
Votre pourpre, — ce sang des peuples, — est déteinte.
Le temps a balayé la trace de vos pas
Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
L'histoire, qui vous regarde en ses mornes royaumes,
Seule encor dans sa nuit voit errer vos fantômes.
Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
Rompue l'échelle d'or de vos ambitions.
Conquérants, dont la mort déboucla les cuirasses,
Le souffle du sépulcre a passé sur vos races...

Souvent le poète se double d'un savant, d'un archéologue érudit, et même, dans certains passages, chaque vers peut être rapproché de l'un ou l'autre des innombrables textes historiques ou hagiographiques dont s'éclairait l'auteur.

Mais, si van Hasselt atteint maintes fois à la grandeur, rarement il nous entraîne par sa chaleur. Et cela est vrai de dire pour toute son œuvre, où l'on croit découvrir qu'il a constamment souci de ne nous livrer jamais que des sentiments en quelque sorte dépouillés de la sensation première et comme éteints et refroidis.

* * *

Tel fut ce poète : imagination féconde et riche, que guidait une science considérable et variée; tempérament romantique, qui créa une œuvre classique, par raison et volonté et, dirait-on, par probité artistique.

L'auteur des *Quatre Incarnations du Christ* laisse de nombreux volumes de prose et une foule d'études éparses sur des sujets divers : histoire, archéologie, biographie, critique, sans compter tant de récits destinés au jeune âge, qu'il publiait ordinairement sous le pseudonyme Alfred d'Avelines, et dont il empruntait souvent le fond aux conteurs allemands, les maîtres en la matière. Mais dans toute cette œuvre d'érudition, de curieuse et patiente recherche, ou bien d'adaptation seulement, la littérature n'est que chose assez secondaire. Nous n'en dirons pas davantage à ce sujet.

Aussi bien c'est par ses poésies seulement que van Hasselt subsiste et qu'il a mérité d'être immortalisé dans l'*Anthologie des écrivains belges*.

* * *

Je ne puis, sans un peu de mélancolie, penser à la vie pleine de labeur de cet écrivain, qui sut cultiver, dans l'isolement et presque dans l'obscurité, les grâces de son esprit d'élite et qui, fier et généreux, jamais ne laissa s'éteindre la flamme de son idéal. Il restera un modèle et une leçon pour notre jeunesse littéraire, lui qui, dans un milieu et dans un temps où la poésie était chez nous sans honneur, eut le courage d'être un poète.

ARTHUR DAXHELET

EXPOSITION MAURICE PIRENNE

Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

Voulez-vous bien divulguer ces quelques lignes ? Un petit événement, tout simple, qui s'est produit fort souvent déjà et qui se produira encore, a failli m'indigner. J'ai même été tout rempli de dégoût, pour vous dire vrai, à la lecture de ce billet :

« Maurice Pirenne a l'honneur de vous informer que l'exposition de ses œuvres au Cercle artistique n'aura pas lieu.

« M. O. Coppens, secrétaire, sur l'avis conforme du comité et du bureau, l'avertissant que son envoi est refusé, la veille de l'ouverture.

« Vous êtes juge du procédé. »

Au premier moment j'ai répété les mots de Flaubert :

« Ce qui rampe n'aime pas ce qui plane... Le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir. »

Et me voilà tout honteux de moi-même de l'avoir pris de si haut et de m'être surtout fourvoyé de la sorte. A-t-on jamais vu ces messieurs refuser les œuvres d'artistes consacrés, que leur réputation fût de bon aloi ou telle que sont généralement les réputations ? Nous pouvons donc conclure : cette commission, qui vient de se révéler si petite, aime le pouvoir.

Soyons modéré : je gage qu'il n'y a eu là rien que de fort humain : l'usage agréable pour certains caractères d'un pouvoir anonyme. L'un signa, — non pour tous, ayons la générosité de croire qu'il y eut des absents ou des dissidents, mais pour une majorité... — et, il n'y a pas à dire, le malheureux doit abdiquer un peu de sa dignité pour dire à quelqu'un « *Dignus es intrare* » fort malgré lui, ou bien : « Vous êtes refusé », après qu'il a lutté pour vous avec une chaleur et une grandeur d'âme pure comme la loyauté.

Si je suis un jour d'un jury — je n'y compte guère — je refuserai cette retraite de responsabilité. Le vote secret me dégoûte, que voulez-vous !

Pirenne n'est pas encore fort connu, il n'est donc pas encore un pouvoir. Il n'est, partant, nécessaire ni de le craindre ni de le respecter. Y a-t-il là un sentiment que nous ne coudoyions tous les jours ? Son art n'est point fait pour plaire, puisqu'il n'y a rien de semblable, en somme, et que le terme de comparaison manque pour en doser la valeur. Il n'a rien de l'imagerie aimable et propre aux gentilles couleurs bien déterminées, rien de la pâte épaisse et chaude qui permet à la peinture dite si erronément « flamande » de considérer avec un dédain paisible les cuirs de Cordoue les plus patinés ou les pipes d'écume les mieux culottées ; il n'est pas même ésotérique.

Pirenne n'est que vrai, et il n'est pas littéral ; sa vérité est symbolique parce qu'il voit l'esprit plus que la lettre, parce qu'il dédaigne ce que nous admettons conventionnellement comme vrai, pour arracher à la nature seule et à son cœur l'éloquence de nos impressions. Il a le sens de la grandeur dans la simplicité. En faut-il davantage pour n'être point compris ?

N'accusons donc pas le Cercle artistique d'avoir mis l'ombre d'une animosité jalouse dans sa décision ; un groupe anonyme de propriétaires des royaumes terrestres a agi conformément à sa nature... injustement parce que aveugle, brutalement parce que sans manquer de bonté, j'en suis convaincu, il n'a pas beaucoup de délicatesse.

Il faut, je le répète, espérer que la commission du Cercle est fort nombreuse et que le nombre des présents fut restreint. Je n'écris pas ceci par amitié, souriant parfois de don Quichotte, mais j'accomplis un devoir, plus vis-à-vis de l'art lui-même, que nous devons placer haut dans nos cœurs, que vis-à-vis d'un artiste.

Tout cordialement à vous,

GEORGES LE BRUN

Theux, Grand Vinâve, 4, le 28 décembre 1905.

D'autre part, nous avons lu dans *l'Etoile* le compte rendu élogieux d'une exposition de M. Maurice Pirenne au Cercle artistique. Quel est ce mystère ?...

NOTES DE MUSIQUE

Premier Concert du Conservatoire.

Dans l'œuvre inépuisable de J.-S. Bach, M. Gevaert avait fait choix, pour inaugurer les concerts du Conservatoire, de la cantate d'église « le Chrétien mourant » (*Liebster Gott, wann werd' ich sterben?*), encore inconnue à Bruxelles. Sans atteindre à la grandeur pathétique des *Passions*, de l'*Oratorio de Noël* et de la *Messe*, l'œuvre, toute de recueillement et d'intimité, n'en a pas moins produit une profonde impression par la ferveur et la résignation qu'elle exprime avec la plus noble simplicité. Dès le début, dans lequel deux hautbois d'amour dialoguent avec le chœur dans une langue divine, l'auditoire était conquis. Cette partie a d'ailleurs été jouée avec une poésie délicieuse par M. Guidé, secondé par M. Piérard, et les répliques du chœur ont été irréprochables de justesse et de sentiment.

Les deux airs et les deux récits dont se compose l'œuvre, couronnée par un choral, ont été chantés respectivement par M. Laffitte, accompagné par le hautbois d'amour de M. Guidé, par M. Seguin, sur des modulations de flûte (M. Antoni), et par M^{lles} Latinis et Lecluyse. M. Seguin s'est particulièrement distingué dans l'interprétation de l'air de basse, dans lequel il a fait valoir, à la grande satisfaction du public, ses exceptionnels qualités de style et de diction, portées par une voix toujours émouvante.

Une fort belle exécution de la Neuvième symphonie complétait

le programme, — la plus homogène et la plus vivante que nous ait donnée M. Gevaert. La vivacité avec laquelle il a conduit le *scherzo*, l'animation, la fougue, l'enthousiasme qu'il a déployés dans l'interprétation de l'*Ode à la joie*, — dont le quatuor épique a été chanté sans défaillances par M^{lles} Sylva et Flament, MM. Laffitte et Seguin, — ont donné à l'œuvre sa signification et sa portée. Aussi le succès a-t-il été éclatant.

Les Vieilles Chansons de Liège.

...De Liège et d'ailleurs, car si telles chansons, — *Harbouya*, par exemple, un « cramignon » qui fut la joie et le triomphe de ce concert folklorique, — ont un indéniable accent de terroir, d'autres, — telle le *Petit Mari* ou *Trois Jeunes Tambours* — se retrouvent dans le fonds populaire de maintes régions. Peu importe, au surplus, la question des origines. Laissons aux spécialistes le soin de découvrir les sources de ces inspirations narquoises ou tendres, mystiques ou réalistes, et constatons que la séance donnée la semaine passée par la chorale mixte *Les Vieilles Chansons de Liège*, sous la direction de M. Albert Dupuis, a beaucoup plu aux membres du Cercle artistique par son caractère original et par l'excellente interprétation d'un programme amusant et varié.

M^{me} Eva Simony s'est fait applaudir pour la façon spirituelle et enjouée dont elle a dit une série de romances, rondes et chansons qui lui ont valu de nombreux rappels. Et M^{lles} Rosenboom, Corbusier, Dessouroux et M. Herman ont chanté leurs soli de manière à établir que si Liège est la pépinière des violonistes, l'art vocal n'y est pas moins en faveur.

Le Trio Lorenzo.

Le Trio Lorenzo donne à la Salle Erard une série de séances de musique de chambre dont les programmes, qui embrassent le répertoire de la musique classique et un certain nombre d'œuvres modernes, sont variés et intéressants. MM. Barat, von Lorenzo et Kuhner ont fait applaudir mercredi dernier le trio en la bémol majeur de Haydn, la Sonate de Böellmann pour piano et violoncelle et le pittoresque trio de Dvorak « *Dunsky* », construit sur des thèmes populaires petit-russiens.

Les prochaines séances sont fixées aux mercredis 24 janvier, 14 février, 7 et 28 mars.

O. M.

LES CONCERTS YSAÏE

Les Concerts Ysaïe s'apprentent à fêter dignement le dixième anniversaire de leur fondation. On sait, en effet, que l'institution donna son premier concert au Cirque Royal le 5 janvier 1896. Depuis lors les Concerts Ysaïe ont marché en une constante progression en s'inspirant du but de leur fondation, qui fut de faire connaître les œuvres nouvelles de toutes les écoles. Devançant Paris, M. Ysaïe ouvrit largement ses programmes aux productions de l'école moderne française, alors représentée par A. de Castillon, V. d'Indy, Guy Ropartz, Ernest Chausson, Albéric Magnard, Paul Dukas, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Henri Duparc, Pierre de Bréville, Julien Tiersot et d'autres, qui doivent aux Concerts Ysaïe l'exécution en première audition d'œuvres aujourd'hui universellement admirées.

M. Ysaïe se propose d'ailleurs de faire paraître prochainement un résumé des manifestations artistiques de l'institution. Le public pourra alors se rendre un compte plus exact de l'œuvre accomplie par les Concerts Ysaïe en dix années d'activité et d'efforts. Bornons-nous à constater aujourd'hui l'heureuse influence qu'eurent les concerts du grand virtuose sur le développement de l'Art belge, qui compte à son actif César Franck, Guillaume Lekeu, Théo Ysaïe, Joseph Jongen, Victor Vreuls, Albert Dupuis, etc., dont les œuvres, pour la plupart inédites, furent divulguées aux Concerts Ysaïe en même temps qu'eurent lieu

les premières auditions d'œuvres avec chœur et soli : *Le Christ* d'Adolphe Samuel, *la Fête romaine* d'Erasmus Raway, *le Scheld* de Peter Benoit, *les Béatitudes* de César Franck.

Les concerts Ysaïe font aujourd'hui partie intégrante de la vie musicale de Bruxelles. L'orchestre, indépendant de ceux du Théâtre Royal, du Conservatoire et des Concerts populaires, est sans conteste l'un des meilleurs du pays. Le public bruxellois et la presse, qui l'encouragèrent à ses débuts, ont applaudi aux progrès constants qui aboutirent à sa consécration aujourd'hui définitive.

Le concert anniversaire sera donné en concert extraordinaire à l'Alhambra les 13-14 janvier prochain. Cette solennité musicale aura lieu avec le concours gracieux des anciens élèves et collaborateurs de M. Ysaïe, ainsi que de MM. Jacques Thibaud, Arthur De Greef et G. Guidé.

Le programme est fixé comme suit : *Fantaisie Angevine* de G. Lekeu, Concerto pour piano et orchestre de Théo Ysaïe (soliste M. De Greef), Symphonie en ré mineur de César Franck (soliste M. G. Guidé), *Chant d'Hiver* et *Caprice* d'après Saint-Saëns, par E. Ysaïe (soliste M. J. Thibaud), entr'acte de Jean Michel, par Albert Dupuis.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de Werther.

M. Octave Maus, parlant de *Chérubin*, a dit en termes extrêmement précis et justes, dans l'*Art moderne* de dimanche passé, ce qu'il pense du théâtre de M. Massenet. Ses appréciations s'appliquent en tout et pour tout à *Werther*.

On ne peut rien imaginer de plus artificiel, de plus industriel, de plus ingénieux. A certains passages, notamment dans la première partie du troisième acte, on se sent enclin à admettre que le compositeur a trouvé la note vraie, l'émotion sincère. Mais c'est pure illusion, car, lorsqu'on se donne la peine de ne pas se laisser entraîner par les apparences, on s'aperçoit que cette émotion jaillit non pas de la musique, mais de la situation dramatique. « Art tour à tour caressant et brutal », dit M. Maus. C'est tout à fait cela, et cela est surtout visible dans l'orchestration, extraordinairement truquée, toute en contrastes véhéments, de M. Massenet; contrastes provenant d'un procédé employé avec une lassante uniformité : de violentes interventions de trombone, succédant presque sans transition aux chatteringes tantôt sentimentales et tantôt enjouées des cordes, des bois et des cuivres en sourdine.

La reprise de *Werther* a fait l'objet de soins véritables de la part de la direction de la Monnaie. L'orchestre est fort bien conduit par M. Rasse, qui fait tout ce qu'il peut pour atténuer les défauts symphoniques de M. Massenet. L'interprétation des rôles est d'une remarquable homogénéité. M. David est un excellent Werther, à la voix chaude et sympathique. M^{me} Bressler-Gianoli, dont le talent est très souple, joue le rôle de Charlotte avec une grande sobriété et beaucoup d'accent. M^{lle} Korsoff e-t charmante dans le rôle, d'un réalisme désagréable, de la jeune Sophie. Tous les autres : MM. Decléry (Albert : rôle « ingrat » s'il en fut !), Belhomme (le Bailli), Dognies (Schmidt) et Danlée (Johann), etc., ne laissent absolument rien à désirer.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Petite Bohème, livret de M. Paul Ferrier, musique de M. Hirschmann, que le théâtre Molière représente en ce moment, a été créée l'an dernier à Paris, au théâtre des Variétés. Il fallait une certaine audace et une bonne dose de confiance en soi pour oser reprendre ce sujet après Léoncavallo et Puccini. Heureusement, M. Ferrier n'a emprunté au roman de Mügger que les scènes

drôlichonnes et joyeuses et, de la Vie de Bohême, il n'a voulu voir que les bons côtés. Mimi est toujours amoureuse de Rodolphe, Musette aime toujours Marcel et si l'une et l'autre quittent un instant leurs amants, pour une courte incursion dans la haute noce parisienne, elles ne tardent pas à leur revenir, désabusées et repentantes. Personne ne meurt dans la pièce, et le rideau tombe au milieu de l'allégresse générale.

Le livret de M. Ferrier sert de prétexte à quelques délicieux tableaux de genre : un déjeuner d'artistes sur un toit ; un bal masqué dans un noble hôtel du Faubourg, où l'on voit chahuter en débardeurs, débardeurs et chicards, tous les personnages de Mürger ; un dîner champêtre de la Bohême à Montmorency. La musique de M. Hirschmann les commente avec agrément. Spirituelle et alerte, elle abonde en jolies trouvailles. Elle sait être sentimentale avec discrétion. Elle est surtout pleine de vie et d'entrain.

Mais la Direction du Molière et les interprètes de la pièce ont bien leur part aussi dans le succès du spectacle. La mise en scène de cette œuvrette charmante est d'un goût que l'on ne saurait trop louer. Les décors et les costumes sont superbes. M. George est un excellent Barbemuche ; M^{lles} Kervan et Flor-Albine sont deux grisettes exquises. Le reste de la troupe rivalise de verve et de bonne humeur. Et le tout compose un ensemble d'une homogénéité rare, devant lequel la critique n'a plus qu'à s'incliner.

Il faut en dire autant — en accentuant encore l'éloge pour ce qui regarde la mise en scène — des représentations d'*Éducation de Prince*, au théâtre du Parc : la pièce fameuse de Maurice Donnay que tout Bruxelles court voir au même théâtre, il y a quelques années.

La pièce n'a pas changé. Elle est toujours aussi raide. Sa poudre n'est pas encore mouillée, et ses mots partent toujours avec le même éclat. Satire très amusante des *Rois en exil*, ce n'est certes pas une comédie de caractère ou d'intrigue. Et comme les mœurs qu'elle étudie sont celles d'une infime minorité de fêtards parisiens, c'est à peine une comédie de mœurs. Toutefois, il y a un caractère dans la pièce : celui de la reine de Silistrie. Ancienne actrice devenue reine, cette Slave de quarante ans, veuve depuis deux lustres entiers, a des ardeurs bouillonnantes que les sports, l'automobile, l'escrime ne parviennent pas à réduire. Elle se frotte à l'amour des autres, comme une chatte à la main qui la caresse. On dirait qu'en poussant son fils à faire la noce, elle se dédommage un peu de l'ennui de ne pouvoir la faire elle-même. Ce rôle, emporté et difficile, a trouvé au Parc une interprète incomparable en M^{me} Constance de Linden, que l'on dit être une authentique femme du monde, en même temps qu'une Slave véritable. Quoi qu'il en soit, elle joue le rôle de la reine avec une sincérité si naturelle et si nue, que son jeu échappe à toute critique : c'est la vie elle-même. Son succès a été très grand, très enthousiaste. Et l'on ira revoir *Éducation de Prince*, un peu pour la pièce, beaucoup pour elle.

Le spectacle offre d'ailleurs des attractions multiples. Le souper du troisième acte, notamment, est d'une si succulente réalité qu'on ne peut y assister, même de loin, sans sentir s'éveiller en soi toutes sortes d'appétits. Et comme les actrices et les acteurs du Parc font assaut de beauté, de talent, de toilettes et d'entrain, dans des décors prestigieux, parmi des meubles de grand style, en mangeant de vraies huîtres — on en a du moins l'illusion, — dans de la vraie argenterie, et en buvant du vrai champagne dans des verres de cristal taillé, on oublie un peu que la pièce qu'on représente n'est pas tout à fait une vraie pièce, et qu'il n'y a même qu'elle qui ait négligé d'être absolument authentique dans un ensemble où l'on a voulu que tout fût d'une authenticité scrupuleuse, depuis les tapis d'Orient et l'orfèvrerie de table, jusqu'à l'artiste en vedette, grande dame et Slave authentique, fille, dit-on, d'un authentique ministre, et nièce d'un non moins authentique cardinal.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Au Cercle artistique, une exposition des œuvres de M. Armand Jamar, peintre, est ouverte jusqu'au 5 janvier.

Le concours de Rome en 1906 est réservé à la sculpture. Il est limité aux artistes n'ayant pas atteint l'âge de trente et un ans au 31 décembre 1905.

Le concours préparatoire, fixé au lundi 12 février 1906, aura lieu à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers. Le 13 mars suivant on procédera, à la même Académie, au concours préparatoire pour l'admission au concours quinquennal de gravure pour le prix de Rome.

Une bonne nouvelle : La direction du théâtre de la Monnaie a obtenu de M^{me} Litvinne, qui devait quitter Bruxelles au début de janvier, qu'elle reculât son départ. Elle continuera donc, pour notre plus grande joie, la série triomphale de ses représentations d'*Armide*, dans lesquelles elle est incomparable.

La vingt-deuxième représentation aura lieu ce soir, la vingt-troisième mardi prochain. Toutes ont fait le maximum.

Un comité s'est formé à Bruxelles pour élever un monument sur la tombe du peintre Josse Impens.

Le sculpteur Charles Samuel vient de faire don à la commune d'Ixelles, pour le Musée communal, de la maquette du monument de Charles De Coster qui décore le square de la place Sainte-Croix.

La *Mutualité artistique* organise pour le mardi 16 janvier prochain, au Théâtre Royal de la Monnaie, la représentation annuelle au profit de sa Caisse de retraite et d'assurances. Le spectacle se composera du *Barbier de Séville* et du deuxième acte du ballet *Coppélia*.

Le service des places se fera au bureau de location du théâtre.

On vient de tirer de *Tess d'Urbervilles*, le beau roman de Thomas Hardy dont nous parlions dernièrement, un drame lyrique dont la musique a été écrite par M. F. d'Erlanger et qui sera représenté prochainement.

Un projet vient d'être mis sur pied, dit le *Petit Bleu*, pour élever un monument à la mémoire de l'illustre peintre et aquafortiste James Mac Neill Whistler sur les quais de la Tamise, à Chelsea, où il habita longtemps. On confiera à Rodin l'exécution de ce monument, dont des répliques seront érigées à Paris et aux États-Unis (Whistler était originaire, on le sait, d'Amérique). L'*International Society of Sculptors, Painters and Gravers* souscrit 12.500 francs pour ce monument.

Un ami de Whistler, M. Th. Way, vient de faire présent au British Museum de cent-vingt lithographies de l'artiste.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chancellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis, porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou envois postaux et autres, qui nous seraient adressés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.